Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DÜSSELDORF

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Rara Z. 274. (40)
2

LANDES- UND STADT- BIBLIOTHEK DÜSSELDORF

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Il n'est peut-être pas sans intérêt, au début d'une nouvelle année, de voir ce qu'a produit la précédente, non-seulement au point de vue intellectuel et artistique, mais encore sous le rapport industriel. Les revues jouées sur la plupart de nos scènes parisiennes n'ont pas d'autre but. Mais ce sont des comptes rendus « à la diable », où tout est chargé d'une façon burlesque, jusqu'aux événements les plus graves, pour peu qu'ils aient accaparé l'attention publique durant l'année écoulée.

Notre intention, aujourd'hui, est de faire avec nos lectrices une revue rétrospective à notre façon : celle des modes de l'an de grâce 1876. Nous entrerons dans le même ordre d'idées qui dirige les femmes au commencement d'une saison. Elles ont, en effet, l'habitude de passer la revue de leur garde-robe afin d'en tirer le meilleur parti possible. D'un autre côté, notre courrier sera comme une sorte d'encyclopédie de renseignements ; catalogue précieux à consulter dans un moment d'embarras, pour quiconque s'occupe de toilettes et de modes, soit pour son compte personnel, soit pour celui d'autrui. La mode ne se nourrit-elle pas toujours de sa propre substance ?

P. N° 343. — Chapeau *Henri III*.

En janvier 1876, la forme du costume, très-plate, se déterminait déjà par la cuirasse, la jupe à traîne et la polonaise, avec écharpes, retroussis et pouff parfois. Le velours côtelé, dit « de chasse, » était alors à son apogée comme succès, ainsi que les garnitures de boutons *boule*, employés en telle profusion qu'on les comptait par grosses sur le même vêtement. Le paletot *russe* faisait aussi son apparition avec l'*ulster*, dont le succès fut grand pendant tout l'hiver. A cette époque même, nous donnions un conseil qui était comme le reflet exact de la haute nouveauté. « Mettez, disions-nous, des mentonnières à vos chapeaux ; tel est le genre le plus élégant. » Peu de personnes nous écoutèrent, et il a fallu toute l'année pour vaincre l'obstination de la plupart des femmes. Maintenant, il est vrai, un chapeau sans brides est une chose rare, à moins qu'on ne tombe dans la dernière vulgarité. — L'engouement pour la dentelle crème date de janvier 1876 ; on en portait en barbes, cravates, parures, sur les chapeaux et les coiffures, partout enfin où l'on en pouvait mettre ! La couleur rouge fit, à peu près à ce moment, ses premiers débuts, et l'on sait du reste quel avenir flatteur l'attendait. Enfin, mentionnons en passant la création du Skating-ring, qui étonna d'abord, fit bientôt sensation, puis devint bientôt le rendez-vous favori de la jeunesse dorée. On ne pouvait guère prévoir, il y a un an, jusqu'où nous conduirait la passion du patin à roulettes.

Pendant le mois de février, le moment par excellence des réceptions de toute nature, privées ou administratives, on vit apparaître comme nouveauté en matière d'étoffes, gazes, tulles, dentelles, rubans et galons, un genre lamé or, argent ou acier, qui fit florès ; le galon étincelle particulièrement, avec lequel aujourd'hui encore il faut compter. La peluche se montra quelque peu aussi, et la tunique juive s'imposa comme vêtement dans les cercles élégants. Dans les soirées ou au théâtre, on put observer que le blanc crème dominait à ce point que, dans le costume, robe et chapeau étaient uniformément de cette couleur. C'est en février aussi que nous signalions une tendance en faveur du corsage montant pour les toilettes d'apparat, ce dernier remplaçant le corsage décolleté, avec ouverture en carré ou en châle et manches duchesse presque courtes. Les nœuds et bouquets du corsage furent également fort à la mode. — Cette année, nous ne pourrions que répéter les mêmes choses dans les cas analogues.

En mars, le galon commence à tout envahir ; jusqu'à quel

13.456. 87/09a

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

point il s'est multiplié depuis, tout le monde le sait. Il était alors d'une simplicité traîtresse, il est aujourd'hui d'une orgueilleuse opulence. Le filet de soie et les riches franges se mettent de la partie et attachent leurs gentils grelots au char de la mode. La robe *baby* accapare si bien le costume d'enfant, que celui-ci n'affecte plus d'autre forme, et la broderie anglaise faite au métier en devient la garniture préférée. La dentelle de fil dite *torchon* se montre à peine qu'aussitôt elle est acceptée ; on l'emploie aussi avantageusement comme garniture de costume que pour la lingerie. La robe princesse se généralise de plus en plus, et le blanc crème se montre mélangé de rouge, couleur qui s'accentue de plus en plus.

Mais voici avril avec ses violettes odorantes et ses fleurs nouvellement écloses chez nos fleuristes habiles. La gaze prend alors possession de la mode comme tissu printanier ; on en fait de gracieuses écharpes et des cravates avec effilés de chenille. La « modestie » est réintégrée dans le royaume des chiffons pour accompagner les robes ouvertes, et le feston, soit blanc, soit de couleur, se montre au bord des cols ruchés, sous-manches, rabats, cravates, etc. L'habit et le gilet Louis XVI, remis en vigueur, constituent des costumes du dernier galant.

Avec mai, nous arrive le chapeau de paille sous toutes ses formes ; le *Pifferaro*, la capote et le fond pointu dominent le tout. Mais le chapeau de grande élégance est un paillasson avec dentelles fines, valenciennes, etc., comme garnitures faisant opposition, et des fleurs à profusion. Nous rappellerons, à ce sujet, la gracieuse innovation des franges de fleurs mignonnes, boutons de coquelicot, etc., dont la vogue fut bien méritée.

Au mois de juin, le *Derby* nous procure quelques nouveautés à sensation : c'est le premier costume *breton* d'abord, puis le chapeau *Gainsborough* ; c'est encore le moment où la *gentry* masculine arbore la cravate éclatante, dont les tons sont assortis aux couleurs des chevaux gagnants. L'avoir de la mode s'enrichit encore, pendant le mois de juin, de passementeries et de broderies de chenille ; les petits enfants portent des bérets, et le *duster-coat* devient le vêtement obligé des voyageuses.

L'ombrelle rouge fait son entrée dans le monde au mois de juillet : d'abord toute seule, elle étonne tout Paris ; mais bientôt, au Grand-Prix, on n'en peut plus compter le nombre !... Les petits châles à la paysanne ont un succès marqué et l'assortiment dans le costume s'accentue : bas de soie ou de fil d'Écosse, mouchoir de poche, éventail et cordelière, ombrelle, cravate et chapeau, le tout doit entrer dans la consonnance du ton de la toilette. Les robes en linon ou toile sont garnies de broderies faites à même l'étoffe, ou de broderies en application sur tulle et dentelle. Puis on voit de jolies guipures de fil brodées en couleur pour costumes de tous genres. Le costume breton est définitivement accepté.

En août, le corsage *Suissesse* est porté par les jeunes filles, et le genre lacé appliqué à beaucoup de toilettes. La toque devient la coiffure favorite des jolies femmes, avec son bord de velours ou de lophophore. La voilette-écharpe en tulle poudre de riz, que l'on croise derrière pour la ramener devant en forme de brides, acquiert une certaine célébrité. Le paletot-cuirasse commence à paraître.

Au mois de septembre, la mode qui voyage, s'inspirant de la voilette-écharpe, imagine le turban qui n'est pas autre chose que la voilette susdite ; on l'établit en gaze de couleur, rouge ou bleue (les deux nuances favorites du moment que l'on se plaît à accoupler sous toutes les formes imaginables). Le paletot-cuirasse est à l'ordre du jour, toutes les élégantes le portent : tantôt pareil au costume, tantôt en drap noir ou gris, avec ses deux rangs de boutons.

Octobre nous impose la simplicité dans la forme, le costume de plus en plus collant : robe princesse et robe *fourreau* ; le jupon ne se voit plus guère que par sa traîne toujours fort accentuée. Le genre breton se généralise. Les garnitures à la mode consistent en galons brodés et découpés, galons à jour et perlés, tulles et dentelles de chenille, etc. Les grands gilets en peau de gant, avec bandes assorties pour ornement d'habits et de jupons, le tout magnifiquement brodé, tel est le dernier mot de l'élégance. L'*ulster* reparaît, légèrement modifié, remplaçant le *waterproof*.

Novembre et décembre, qui viennent de nous quitter, nous amènent en pleine actualité de modes : c'est la robe princesse avec ses transformations multiples et coquettes, ses mélanges d'étoffes unies ou brochées, si riches et si élégants ; ce sont les grandes confections en sicilienne ou matelassé, les manteaux de loutre, tous plus ou moins garnis de fourrure : castor argenté, renard doré, renard bleu. Ces deux mois établissent le règne de la peluche, du satin, de la chenille et des plumes pour les chapeaux, les coiffures et les parures. La couleur rouge est si bien tombée dans le domaine vulgaire qu'il n'en est plus question ; le vert russe et le loutre dans les tons sérieux, le jaune soufre, le jaune et le vert tilleul comme nuances tendres, voilà ce qui l'emporte sur tous les rouges du monde.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 343.

CHAPEAU *Henri III*. — Grand feutre blanc à fond élevé ; passe arrondie et aplatie sur la tête. Cette passe est recouverte d'une bande de surah *fleur de tilleul*, coulissée à cinq ou six reprises. Ce coulissé entoure également la calotte et vient se terminer sur le côté par un nœud, qui traverse un large anneau noir cloué et cerclé d'or. Deux plumes assorties à la soie forment panache sur le devant ; le pied de ces plumes est fixé par un motif de bijouterie de même style que l'anneau. Brides en surah souple, pareil à celui dont est formé le coulissé.

DG. N° 704.

NOUVEAUX MODÈLES DE COSTUMES ET DE CONFECTIONS. — 1. Costume *Pompadour*, en faille noire et soie brochée de même ton. — Le jupon, très-compliqué, comprend : une largeur en faille derrière, laquelle forme une traîne couverte de volants plissés ; sur cette première largeur, une seconde en broché, qui se divise dans le bas en deux pans lisérés ; le milieu de cette seconde largeur est drapé et resserré par un large ruban noué, dont le pan tombe entre les deux bouts brochés. Le devant du jupon, en soie brochée, est disposé en long tablier, avec deux volants de faille plissée. Des montants de faille ornent les côtés, reliant le tablier au reste du jupon ; ils sont garnis de galons marabout placés en échelle. — Corsage en faille, orné dans le bas devant et sur les côtés d'un galon marabout, tandis que le bas du dos est terminé par trois petits plissés avec tête et cocarde de ruban sur le côté. Un galon assorti aux précédents forme le V au milieu du dos, descendant également sur le devant. Le bas des manches est orné d'un cornet broché, avec nœud de faille au milieu. — Collerette et sous-manche en dentelle noire et blanche ruchées. — Chapeau de velours noir, bordé et doublé de satin gris, avec tour de tête noir et blanc. Guirlande de feuillage en soie grise et nœuds de satin assorti autour de la calotte ; flot de boucles étroites tombant derrière.

2. Costume *Hongrois* en faille lilas et broché lilas sur blanc gris. — Jupon de faille, à traîne, entouré de deux volants plissés. — Polonaise en broché, de forme princesse derrière et devant, à l'exception, pour cette dernière partie, du milieu du corsage, lequel est en velours noir et simule un gilet. Un col de faille grise se rabat sur le broché, avec revers faisant suite et brandebourgs en tresse de soie grise reliant les deux bords sur le velours. On peut se rendre compte de cette disposition par le parement des manches qui la répète. Une bande de faille lilas, ornée de brandebourgs semblables et qui tient à la tunique, garnit les côtés du vêtement. — Lingerie élégante en blonde blanche. — Bijoux en jais et acier aux oreilles et dans les cheveux.

3 et 5. (Même costume vu de dos et de face.) — Le *Chasseur*, paletot en matelassé noir, de forme demi-ajustée ; le dos et les manches sont

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Jules David

Bonnard 1385

A. Leroy imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre Septembre N.° 3.

Travestissements de Mme Delphine Baron, r. de Richelieu, 112 — Passementerie et Garnitures

Mmes Mmes de la Maison Vatelot & Cie r. Caumartin, 69 — Tapis et Couvertures de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Etoffes pour deuil des Magasins de La Scabieuse rue de Paix.° 10

Entered at Stationer's Hall

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ornés d'un dessin de soutache noire ; le devant est garni de brandebourgs en tresse noire, formant deux trèfles à chaque extrémité, et le vêtement se ferme par des olives en passementerie. Le bas du paletot est entouré de plusieurs rangs de soutache et d'une bande de renard bleu. Même fourrure que manches et autour de l'encolure. — Le costume se compose d'une jupe de faille gris ardoise, entourée devant d'un volant froncé et de deux autres volants plissés derrière. Polonaise en cachemire gris, garnie derrière d'une frange assortie et ornée devant de bandes brodées ton sur ton. — Toque de velours épinglé gris, dont le fond retombe en pointe derrière. Grèbe tout autour, avec aile grise en aigrette sur le côté.

4. Robe *Princesse Béatrix*, en faille et broché de soie couleur raisin de Corinthe de deux tons. — Le milieu des devants, les côtés de la jupe et le milieu du dos, qui s'allonge en pointe, sont exécutés en étoffe brochée ; les côtés du corsage, partie de devant et partie de dos, sont en faille et se relient aux parties précédentes par des lisérés ; la traîne, en forme de manteau de cour, est en faille, avec revers de soie brochée se rabattant dessus ; les côtés du dos du corsage s'allongent séparément comme deux rubans et sont terminés par une frange qui retombe sur le jupon. Le bas de la robe est garni de belles franges et de plissés, posés en feuilles d'éventail les uns au bout des autres ; la traîne est entourée de cette dernière garniture seulement. Poche très-étroite sur le côté, garnie de nœuds. Le corsage, ouvert en châle, est encadré d'une dentelle blanche close dans le bas par un nœud de ruban étroit. La manche en faille est terminée par un plissé que surmonte un parement broché, orné sur le dessus de bouclettes de ruban mélangées de dentelle.

6. Pelisse *russe* (modèle appartenant exclusivement à la *Scabieuse*). — Ce riche manteau, formant pèlerine-visite, est en loutre et garni de larges bandes de castor argenté sur tous les bords. — Manchon assorti, avec cordelières et glands de nuance assortie. — La robe, à traîne, est en faille à rayures noires et grises et garnie de plissés de faille unie. — Chapeau de feutre gris, garni dessous et dessus de velours noir, avec grande plume amazone grise.

Description de la gravure coloriée n° 1385.

Costumes de travestissement. — 1. Costume de *Girofflé-Girofla*. — Robe de satin blanc, brodée et frangée d'or. Double ceinture en moire d'or fine, avec appliques de pierreries et perles. Corsage garni de perles. Voile de crêpe lisse étincelé d'or. Chemise de tulle brodé or. Coiffure composée d'un cercle d'or mat, garni de pierres et perles, avec pendantifs de perles et trois plumes blanches. Quatre bracelets ; collier et boucles d'oreilles en perles et pierreries. Ecran marabout blanc. Chaussures de satin blanc.

2. Costume de *Persane*. — Jupe de dessous en satin rouge. Pantalon de satin. Pardessus en étoffe damassée d'or sur fond bleu, garni tout autour de lacets d'or ; fourrure aux manches, retenue par des appliques d'or et pierreries. Ceinture or et pierreries. Coiffure de velours noir, avec bordure de pierreries ; comme ornement, une aigrette avec base en pierreries. Petit voile de crêpe lisse, bordé de chef d'or. Boucles d'oreilles et collier en perles et pierreries. Babouches en drap d'or.

3. Costume d'*Esclave favorite*. — Corsage de satin rouge, avec large bordure d'or et pierreries. Echarpe Madagascar, frangée d'or et de soie de diverses couleurs. Jupe de gaze étincelée d'or. Pantalon de satin vert. Quatre bracelets « esclavage » en or, perles et pierreries. Collier de perles et boucles d'oreilles. Coiffure avec pendantifs. Babouches de satin rouge. Bas de soie couleur chair.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée à notre premier numéro de janvier contient les modèles suivants :

1. Polonaise, d'après la gravure coloriée n° 1380, fig. 1 (annexe du numéro paru le 23 décembre).
2. Redingote fourreau, d'après la gravure coloriée n° 1380, fig. 2.
3. Cuirasse décolletée, d'après la gravure coloriée n° 1381, fig. 2 (annexe du numéro paru le 30 décembre).
4. Robe de mariée, d'après la gravure DG. n° 696, fig. 4 (insérée dans le texte du numéro paru le 30 décembre).
5. Tunique tablier, d'après la gravure DG. n° 696, fig. 1 et 6.

NOS ÉTRENNES POUR 1877

Le succès du joli service à liqueurs de la maison Julien Hesse est maintenant un fait accompli ; il a même dépassé toutes nos prévisions. Nous en avons la preuve chaque jour par de nombreuses et charmantes lettres qui nous arrivent à ce sujet.

Toutes les personnes qui déjà se sont fait adresser notre gracieuse étrenne se félicitent de l'acquisition.

On se plaît à constater l'élégance et la légèreté de ce service, bien préférable à la cave à liqueurs d'antique mémoire, aujourd'hui fort démodée.

On sait que l'étrenne dont nous parlons consiste en un joli service à liqueurs, composé de douze verres et deux carafes en cristal demi-mousseline, orné sur chaque pièce d'une couronne de lierre et d'un semis de pois très-finement gravés. Le porte-liqueurs, en bronze doré (genre bijouterie), est lui-même une merveille par sa légèreté et sa forme gracieuse. Nous ne connaissons pas de plus charmant cadeau à offrir en toute circonstance et notamment au moment des étrennes.

La valeur réelle de ce service est de 35 francs ; mais, par une faveur toute spéciale et dont nous lui sommes reconnaissants, M. Julien Hesse a bien voulu s'engager à le livrer moyennant la somme de 20 francs à toute personne qui lui en adressera directement la demande rue Richer, 49, pourvu qu'elle joigne à celle-ci le montant en un mandat ou un chèque. Pour recevoir l'objet franc de port et d'emballage, il suffira d'ajouter 3 francs pour la province et 5 francs pour l'étranger.

Nous ne doutons pas que le plus grand nombre de nos abonnées n'aient à cœur de se procurer d'une façon aussi avantageuse un service aussi coquet, que la femme la plus élégante prendra plaisir à faire circuler à la fin d'un repas ou à présenter elle-même à ses amies et à ses invités. Du reste, bien que nous ne nous chargions pas nous-mêmes de l'expédier, on peut voir ce service et même en faire l'acquisition dans nos bureaux.

ÉCHOS DE LA MODE

Justement préoccupée, au point de vue du commerce de Paris, de l'inertie de la vie mondaine dans la capitale, la maréchale de Mac-Mahon est décidée, dit le *Sport*, à pousser le monde officiel à multiplier les réceptions. Il y aura trois grands bals officiels, sans compter un bal plus intime à l'Élysée. Mme Jules Simon, qui a adopté le mardi pour son jour de réception, donnera deux concerts au ministère de l'intérieur. La duchesse Decaze, qui reçoit le dimanche, promet un bal, peut-être deux, au ministère des affaires étrangères. Bal également en perspective au ministère de l'instruction publique, dont les salons se prêtent parfaitement au déploiement d'une fête.

La préfecture de la Seine, qui depuis plusieurs hivers fait des économies de bougies, pourrait bien donner un bal au Luxembourg, et plusieurs des mairies de Paris auront leurs fêtes au profit des pauvres de l'arrondissement. Paris ne doit pas cesser d'être une ville de luxe et de plaisirs : on paraît décidé à le prouver dans les sphères officielles.

* * *

La baronne Blaze de Bury a donné, ces jours derniers, une charmante soirée coupée par un intermède musical dont Mme Frezzolini a eu les honneurs.

Il y avait de fort jolies toilettes à cette soirée, et la fête était aussi bien pour les yeux que pour les oreilles. Nous citerons une robe de tulle blanc, avec tunique formée d'un crêpe de Chine tout

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

flamboyant de broderies aux mille couleurs. Les longues franges du crêpe de Chine faisaient merveille dans le retroussis de la tunique.

Une toilette de style Henri II en lampas bleuté. La traîne relevée sur le côté gauche en un revers de faille bleue pareil à la jupe de dessous, recouvert d'un coquillé de point d'Alençon. De l'autre côté, en quille, une succession de petits volants plissés, coupés par des nœuds. Le corsage, liséré de faille bleue, décolleté en carré et garni de point d'Alençon.

Très-jolies aussi une robe de gaze paille, coupée par des guirlandes de pensées de divers tons, et une toilette de tulle rose argenté, avec tunique-tablier à double retroussis, garnie d'effilés de chenille rose et argent et nœud-écharpe de satin rose doublé argent. Dans les cheveux, une couronne de pervenches mêlées à des diamants.

Les fleurs se portent très-haut sur la tête en grosse touffe, comme les petites couronnes qu'arboraient les châtelaines d'autrefois. Les couronnes de plumes pailletées d'argent et retombant sur le front sont aussi fort en faveur et d'une grande élégance.

H. DE M.

CAUSERIE

L'année 1876 a eu, on peut le dire, une fin assez agitée; la politique aidant, on s'en est ressenti jusque dans le sein de l'Académie! Un moment même, les Quarante ont pu se croire jeunes : c'est le jour où M. Charles Blanc a pris solennellement possession du fauteuil de M. de Carné. Mais l'agitation n'a duré que ce que dure un feu de paille, et le calme le plus complet a présidé à la réception de M. Boissier, successeur de M. Patin.

M. Gaston Boissier, à vrai dire, est un homme heureux. Il a été admis à l'Académie française à un âge où il n'était pas encore parvenu à faire connaître son nom au public, et il n'a rien moins fallu que son élection pour apprendre à beaucoup de gens que ce nom de Boissier n'est pas exclusivement une gloire de la confiserie, et qu'on l'a vu imprimé ailleurs que sur des boîtes de bonbons.

Mais ce n'était pas tout qu'être appelé à l'honneur de remplacer M. Patin, il y avait encore une difficile épreuve à subir, celle de la réception en séance publique. Il y a des académiciens qui, en ce jour redoutable, ont la malechance (M. Charles Blanc en sait quelque chose) de tomber sur un personnage aigre et maussade comme M. Camille Rousset, ex-historiographe de la guerre, qui, d'un ton rogue et pédantesque, leur fait la leçon devant la galerie consternée. M. Gaston Boissier a eu plus de bonheur. C'est M. Legouvé, l'un des plus aimables, sinon le plus aimable des académiciens, qui était chargé de lui répondre, — M. Legouvé, c'est-à-dire la certitude pour le récipiendaire d'avoir un public nombreux, des auditeurs bien disposés, le sourire des dames et leurs bravos d'avance acquis.

Sans doute, M. Legouvé ne vise ni à la profondeur ni à la nouveauté des idées, mais il sait tenir constamment son public en haleine, et il excelle à le charmer en donnant un tour piquant et familier à l'expression de pensées généreuses, humaines et libérales. Il prodigue les anecdotes, les souvenirs personnels, les dialogues, tout ce qui peut réveiller l'attention du public et mettre en lumière la finesse de son action oratoire, la sûreté de sa diction, l'élégante correction de son geste. Comment, avec un art aussi consommé, n'obtiendrait-on pas un succès sans mélange?

Ah! certes, nous avions raison de le dire, M. Gaston Boissier est un homme heureux. La première coupe d'ambroisie n'aura eu pour lui aucune amertume!

Il y a en ce moment un homme moins heureux, mais qui fait beaucoup plus parler de lui que M. Boissier. Ce personnage, qui n'est malheureusement pas seul à occuper l'attention publique par ce temps de scandales sans nombre, s'appelle Billoir; on le tient à Mazas comme prévenu d'avoir assassiné une femme et de l'avoir coupée par morceaux. Jusqu'à présent, on n'a rien pu tirer de lui qui prouve sa culpabilité. Singulier original que cet accusé! Il n'a pas l'air de songer que déjà sa tête vacille sur ses épaules. Pourvu qu'il fume sa pipe et boive de temps à autre son petit verre d'eau-de-vie, il n'en demande pas davantage. Gardera-t-il jusqu'au bout cette attitude?

Il y eut, au XVIIe siècle, si nous ne nous trompons, un coquin bien autrement original. Ce fut le légendaire Jean de Falaise. Il avait entassé crimes sur crimes, et la justice ne pouvait lui arracher un aveu. A la barbe des guichetiers du Châtelet, il chantait toute la journée. Quand on lui disait à brûle-pourpoint : « C'est vous qui avez assassiné le mercier de la Croix du Trahoir! » il répondait en cabriolant : « Turlututu, turlurette, tire lire lire lon fa! »

On lui donna la question avec le *petit chevalet*, ce qui était le comble de la curiosité judiciaire; il chanta des refrains si cocasses, que les bourreaux eux-mêmes s'esclaffaient de rire.

Enfin, n'en pouvant rien tirer, on décida qu'il serait pendu par la gorge au lieu où avait été commis le crime qu'il ne voulait point avouer, c'est-à-dire à la Croix du Trahoir.

Il arriva sous la potence, frétillant autant que peut frétiller un drôle qui s'est déjà tordu sur le *petit chevalet*, et chantant à plein gosier des refrains à faire pouffer le peuple.

Les pénitents noirs chantaient leurs psaumes au pied de l'échelle.

— Voilà, dit Jean de Falaise, des airs à porter le diable en terre. Faites silence, gens de la cagoule, et vous, monsieur le prévôt, écoutez!

On aurait entendu voler une mouche.

— Voyons, reprit le condamné, est-ce vrai qu'on ne peut rien refuser à un pauvre homme qui va mourir?

— Oui, oui! crièrent cinq ou six mille voix.

— Parle, mauvais garçon, dit le prévôt, faisant signe au bourreau de surseoir à sa funèbre besogne.

Jean de Falaise s'assit sur le troisième échelon.

— Ce que j'ai à demander, dit-il, est bien peu de chose.

— Voyons! voyons! répondirent le prévôt et les sergents.

— Voilà : toute ma vie, j'ai chanté le rigodon et la rigodaine. Je voudrais au moins en chanter un couplet à ma dernière heure, mais il faut que tout le monde, les curieux, les sergents, M. le prévôt, M. le bourreau, et même les pénitents noirs chantent avec moi.

La foule répondit par un grand éclat de rire.

Le prévôt était en belle humeur :

— Allons, chante! s'écria-t-il.

— Vous êtes un amour de prévôt, dit Jean de Falaise.

Et le condamné chanta le premier couplet de la chanson populaire :

Quatre baudets, dans un pré,
Broutaient l'herbe tendre!
Hi! han! hà han! hi hé!...

Tout le monde se mit à chanter avec lui : Hi! han! hi! hé!

Le couplet fini, Jean de Falaise réclama le silence :

— Je meurs guilleret, cria-t-il; à ma dernière heure j'ai entendu braire plus de dix mille ânes à la fois!...

La foule furieuse voulut l'écharper. Mais déjà le pauvre Jean de Falaise avait la hart au col et tirait la langue longue d'un empan. Versons un pleur!...

Revenons aux choses d'aujourd'hui. Une grosse nouvelle nous est arrivée d'Angleterre ces jours derniers. Il s'agit d'un incident qui a produit la plus vive sensation dans toute la *gentry*. Le duc d'Edimbourg s'est fait river au poignet un petit bracelet d'or,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

avec chainette se rattachant à l'annulaire. Et là-dessus toute la haute « gomme » d'outre-Manche s'est dépêchée de dévaliser les boutiques de joailliers, pour ne pas se laisser distancer par la mode.

Si cette mode de la bijouterie masculine réussit à s'acclimater chez nous, ce ne sera qu'un simple retour aux costumes du Directoire. On se rappelle les doubles montres, les breloques, etc. C'était le beau temps des bijoutiers, — et aussi des voleurs!

Un des écrivains que nous aimons particulièrement à compter parmi nos collaborateurs, M. Alfred des Essarts, — qui s'est dernièrement rappelé au souvenir de nos lecteurs par sa charmante nouvelle : *Les Absents n'ont pas tort*, — vient de faire paraître chez l'éditeur Lecoffre un roman sous ce titre original : *Le Meneur de loups*. C'est un récit de village, ou plutôt une très-curieuse étude des mœurs du Morvan, au siècle dernier. Dès son apparition, ce livre émouvant a été salué par un succès tout sympathique et qui, nous en sommes certain, ne fera que grandir. A nos lectrices de l'y aider.

Ludovic Sauveur.

LES CADEAUX D'ÉTRENNES

Nous voici en pleine période de visites et d'étrennes. Depuis huit jours, les employés des postes sont, comme on dit, sur les dents. Lettres et cartes gonflent la sacoche des facteurs, et les magasins des confiseurs, des fabricants de jouets d'enfants, des libraires sont encombrés de toutes les inventions qui peuvent flatter le goût des donneurs de cadeaux et surtout celui des heureux qui les reçoivent.

C'est une chose singulière et véritablement merveilleuse de voir les prodiges toujours nouveaux qu'enfante l'imagination inépuisable des écrivains, des artistes, des artisans parisiens, pour suffire aux fantaisies du jour de l'an. C'est la féerie transportée du domaine de la poésie et du théâtre à l'étalage des boutiques et au foyer domestique. La quatrième page des journaux est encombrée depuis plus de quinze jours de l'annonce de toutes ces mirifiques choses, et l'acheteur ne sait à qui entendre. Il est dispensé de la fatigue d'imaginer pour son compte, et il ne lui reste que l'embarras du choix.

Nous n'avons plus le temps d'être ingénieux et de nous mettre en frais d'invention pour être agréables aux personnes qui nous sont chères. Tous ces beaux jouets, tous ces jolis bibelots, tous ces brimborions charmants, si originaux de forme, si brillants de couleurs, de clinquants, de dorures, sont fabriqués à un nombre infini d'exemplaires, et se vendent comme des petits pâtés, et il n'est personne qui puisse se flatter d'avoir un cadeau unique, composé à son intention, exprimant une pensée personnelle, et qui ne soit pas la monnaie banale et courante qu'échangent en un jour déterminé des vanités qui se surveillent.

Nous entendions un jour, à ce propos, une vieille dame d'infiniment d'esprit, qui avait été une femme charmante et une heureuse épouse. Le luxe et l'originalité toujours croissante des cadeaux d'étrennes la laissaient froide, et elle se déclarait fort peu touchée du spectacle de toutes ces merveilles.

« J'ai été, disait-elle, une enfant gâtée et une femme choyée entre toutes les femmes. Mais, de mon temps, les hommes ne croyaient pas être quittes envers nous quand ils avaient fait choix, pour nous l'offrir, de quelque objet riche et coûteux qui témoignât de leur opulence. Ils pensaient que, surtout lorsqu'il s'agit d'étrennes, la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, et ils s'appliquaient à trouver quelque forme ingénieuse et galante qui doublait le prix de leurs présents. »

Et comme exemple, elle nous raconta une charmante histoire qui nous est revenue en tête l'autre jour à l'Académie, en écoutant M. Legouvé, et que nous vous demandons la permission de vous redire.

« C'était en 1825, nous disait-elle, au premier de l'an. Le *Mérite des femmes*, poëme de Legouvé, père de notre académicien, était encore dans toute sa vogue. Mon mari en avait acheté un exemplaire délicieux, et il l'avait fait relier d'une façon originale. Le dos était orné avec un goût exquis, et pour les plats de la reliure, il avait recommandé d'encadrer dans le maroquin deux fines glaces de Venise. Le matin, au lever, mon mari vint à moi, et, me surprenant à ma toilette, il me plaça le livre devant les yeux, et, comme je souriais gaiement à mon image qui s'y réfléchissait : « Tiens, me dit-il, tu te reconnaîtras dans le *Mérite des femmes!* » Cela vous fait sourire, jeunes gens, car vous n'êtes plus des faiseurs de madrigaux; mais moi, je ne pensais pas à railler; je pleurais de joie, et je me souviendrai longtemps de mes étrennes de 1875. »

Nous dédions cette jolie histoire à M. Legouvé le fils. Il est digne de la comprendre et il l'eût mieux racontée.

Paul-Émile.

THÉATRES

Odéon. — Pendant que la Porte-Saint-Martin reprenait avec succès la *Reine Margot*, l'une des meilleures pièces d'Alexandre Dumas, la Comédie-Française et l'Odéon célébraient l'anniversaire de la naissance de Racine : la première en faisant lire un *Hommage en vers* à l'auteur de *Phèdre*, par M. de Bornier; le second en donnant, en même temps que la *Belle Saïmara*, comédie japonaise de M. Ernest d'Hervilly; *Racine siffle*, un acte également en vers, de M. Pierre Elzéar, dont l'idée a le rare mérite de n'être point banale.

M. d'Hervilly nous transporte, pour sa part, au bord d'un de ces lacs bleus baignant le pied de pagodes au toit retroussé qu'à popularisés l'art charmant de la peinture sur porcelaine et sur écran. Son héros, le poëte Kami a composé, pour la belle Saïmara qu'il aime, un poëme où l'on trouve des perles du genre de celle-ci :

Lorsque tu baignes ton pied tendre
Dans la rivière aux frais cailloux,
Les beaux lys rosés font entendre
Un long murmure de jaloux.

Tes mains planent, svelles et blanches,
Sur les cordes des instruments,
Comme un couple d'oiseaux charmants
Qui se becquètent sur des branches.

Et puis, les ongles de tes doigts,
Chères et délicates choses,
Ce sont les fins pétales roses
De la fleur du pommier des bois.

Quand ta bouche, où la joie éclate,
Est entr'ouverte et que tu ris,
Tes dents semblent des grains de riz
Au cœur d'un piment écarlate.

Et ton œil a le feu perçant
Du croissant aigu de la lune,
Tel qu'il apparaît au passant
Dans un lac paisible à l'eau brune.

Conçoit-on que la belle Saïmara résiste à tant de fleurs poétiques et hésite à donner sa main à ce chanteur exquis? Kami finit pourtant par l'emporter, à la grande et légitime joie du public. Félicitons-en Mlle Antonine et M. Porel.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE DG. N° 704. — COSTUMES ET

Nouveaux modèles des grands Magasins

- DESCRIPTION, PAGE 2

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

704. — COSTUMES
modèles des grands Mag

CONFECTIONS. — DESCRIPTION, PAGE 2.

e LA SCABIEUSE (rue de la Paix, 10).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

AU JOUR D'AUJOURD'HUI

(NOUVELLE.)

Il y aurait, je crois, à faire un livre fort intéressant sur les livres qui n'ont pas été faits. L'homme propose, les événements disposent. On se promet à soi-même tant de réalités qui ne sont que des rêves! Longtemps sur le catalogue du libraire Renduel, figurèrent ces mots alléchants : *Sous Presse, un roman inédit de M. Gustave Planche*, et Gustave Planche est mort sans même avoir écrit le titre de son roman. Victor Hugo n'a-t-il pas annoncé *la Tour de Quiquengrogne*, n'a-t-il pas projeté *le Roman de la Bossue?* Il y a nombre d'années déjà que *le Constitutionnel* promit à ses lecteurs une œuvre nouvelle de Georges Sand, qui adressait alors au docteur Véron la lettre suivante :

« S'il en est temps encore, voici mon titre : *Au Jour d'Aujourd'hui*. Mon histoire est toute simple et se passe tout à fait *aujourd'hui*. Ce titre est le refrain significatif d'un de mes personnages. Voyez s'il ne vous paraît pas trop trivial. Moi, il ne me semble pas mauvais, et il me paraît original à force d'être commun. »

Pourquoi *Au Jour d'Aujourd'hui* devint-il *Jeanne*, tout en demeurant un chef-d'œuvre, je n'en sais rien; mais le premier titre du roman, si frappant et si original, m'a profondément séduit. J'ai osé, comptant sur la bienveillance de Madame Sand, lui demander de me laisser le lui emprunter — on n'emprunte qu'aux riches — et voici ce que l'illustre écrivain a bien voulu me répondre :

« Monsieur,

» Je crois me rappeler qu'en effet un de mes romans, je ne » sais plus lequel, a été annoncé sous ce titre; mais le titre » n'ayant pas été maintenu, je crois que cela est fort oublié » aujourd'hui. Vous êtes donc parfaitement libre de le prendre, » et quand même j'y tiendrais, je vous le céderais avec plaisir.

» Agréez, etc.

» G. SAND. »

Nohant, 30 janvier 1863.

Le lecteur me pardonnera peut-être de lui donner ainsi une pièce fausse qui garde cependant, par privilége, le *titre* d'une monnaie précieuse.

I

M. Louis-Bénédict Bonnefoy était le personnage principal du bourg de Saint-Vierne. M. Bonnefoy était riche, et jadis il avait ceint l'écharpe de maire. Lui-même, comme Cincinnatus, s'était un beau jour dépossédé du droit de faire des heureux en unissant des hommes et des femmes aux natures ennemies; mais il avait, en abdiquant la puissance, conservé la fortune et son auréole aimantée. Quand l'ex-maire passait dans les rues de Saint-Vierne, on le saluait bien bas et l'on trouvait qu'il avait l'air d'un roi. M. Bonnefoy se tenait, en effet, droit comme un I et parlait le front haut, à la façon des triomphateurs. Sa tête, au front étroit, à la face large, s'engouffrait dans une énorme cravate blanche qu'il nouait en prenant modèle sur les portraits majestueux des doctrinaires. Il ne dissimulait aucunement le ventre superbe dont le temps l'avait doté et devant lequel s'écartait la foule avec une sorte de respect. Sur son abdomen se dandinaient d'énormes breloques cliquetant joyeusement et qui semblaient fières d'être, de temps à autre, caressées par la main potelée et cuirassée de bagues de M. L.-B. Bonnefoy.

Je n'ai rien dit de sa figure : elle n'avait pas d'histoire; c'était celle d'un homme heureux. Les rides, fruits des pensées, des déchirements ou des amertumes, n'étaient pas faites pour elle. A peine certaine patte d'oie, placée timidement au coin de l'œil, accusait-elle les soucis passagers qu'avaient causés à M. Bonnefoy les tracas municipaux au prix desquels il avait acheté le droit de porter l'écharpe tricolore. Mais ces soucis n'avaient pas dû être très-profonds, car la patte d'oie était légère, et ce visage, gros, gras, frais et luisant, ne trahissait qu'un immense bonheur et qu'une énorme satisfaction de soi-même.

M. Bénédict Bonnefoy était d'ailleurs content de tout. Nature excellente, il prenait toutes choses pour ce qu'elles étaient et, sans jamais avoir ouvert le satirique, comme bien vous pensez, il mettait en pratique le vers un peu trop prudent de Régnier :

Selon le temps qu'il fait, l'homme doit naviguer.

S'il pleuvait, M. Bonnefoy criait : Vive la pluie! et prétendait que chaque goutte d'eau vaut une goutte d'or. S'il faisait beau, son enthousiasme n'avait pas de bornes et il eût volontiers adoré le soleil, comme les Parsis. Faisait-il froid? M. Bonnefoy disait que la gelée est un temps sain. Faisait-il chaud? M. Bonnefoy ne se lassait pas de répéter que la transpiration est la santé du corps. Tout était bien, tout était bon, tout était beau. Son journal était le meilleur des journaux; sa maison la plus agréable des demeures; le maire de Saint-Vierne, qu'il avait désigné pour son successeur, le plus convenable des maires; le brigadier, le plus charmant des gendarmes, et le gouvernement, le meilleur des gouvernements. M. Bonnefoy, ce docteur Pangloss qu'une feuille de rose eût pourtant dérangé comme un sybarite, résumait habituellement ses impressions par une phrase stéréotypée :

— *Au jour d'aujourd'hui*, disait-il, après l'âge de fer, l'âge de bronze et l'âge d'argent, nous sommes entrés dans l'âge d'or!

Les philosophes, qui voient tout en noir, prétendent qu'il n'est pas ici-bas d'homme parfaitement heureux. Le portrait de M. Bonnefoy eût pu réduire à néant leurs systèmes. C'est à peine si, dans le ciel serein qui pouvait représenter l'existence de cet homme, apparaissait un flocon de nuage. Cette petite tache ne faisait, d'ailleurs, que rendre plus précieuse la nappe d'azur; — car il est bien entendu qu'un grain de critique rend l'encens plus enivrant, un peu de dépit donne du prix à l'amour, un peu de jalousie fouette et cimente l'amitié. M. Bonnefoy avait deux fils; partisan de l'égalité, il proclamait en théorie qu'il les aimait d'une tendresse égale. La vérité, c'est qu'en pratique il détestait l'aîné et chérissait le plus jeune.

Le plus jeune avait déjà vingt-trois ans. Il s'appelait Hector et prenait modèle sur son père. Mêmes idées, mêmes paroles, mêmes propos, mêmes *convictions*. Leurs vêtements seuls différaient. M. Bonnefoy le père portait une grande redingote traînante, M. Bonnefoy le fils affectionnait des vêtements taillés à l'anglaise qui lui couvraient à peine le torse. M. Bonnefoy le père portait des cravates blanches empesées et des lunettes d'or; M. Bonnefoy le fils arborait de flottantes cravates roses ou saumon et faisait étinceler un morceau de verre devant son œil gauche. M. Hector Bonnefoy passait à Saint-Vierne pour une sorte de Brummel dont l'élégance était bien difficile à imiter. Le jour, il faisait l'ornement de la grand'place et des cafés voisins; on se l'arrachait, le soir, dans les maisons où végétaient les demoiselles à marier. On le disait bon musicien. Quelquefois il se mettait au piano et, rejetant dans les cartons les morceaux de Beethoven ou de Mozart qu'il trouvait *insensés*, il initiait les familles de Saint-Vierne aux nouvelles productions musicales qu'il rapportait toutes fraîches écloses de Paris. On se souvient encore là-bas du premier soir où il divulgua la ronde du *Punch Grassot*. Cette mélodie monta aux étoiles et l'auditoire s'écria à l'unanimité que le bonhomme Glück était un *crétin*.

Hector Bonnefoy avait longtemps vécu à Paris et il avait la prétention de connaître jusqu'au tuf le sol de la capitale. Les monuments et les mœurs, la littérature et les arts, les sentiments et les

passions, il n'ignorait rien, il avait tout vu, et il était revenu de toutes choses. En philosophie, M. Hector était sceptico-matérialiste; il prétendait que la morale n'avait plus cours depuis qu'on l'avait mise *en actions*, et si on lui demandait ce que c'était que l'amour, il répondait qu'il n'aimait plus que le calembour par à-peu-près. Le théâtre contemporain se résumait pour lui dans les pièces des Délassements-Comiques; un tableau de Delacroix ne valait pas à ses yeux le moindre portrait-carte de la moindre figurante. Il n'avait jamais ouvert un livre et cependant il les jugeait tous. Les gens qui n'allaient ni aux courses ni au Bois, il les tenait pour peu de chose, et comme jadis les nobles disaient en parlant d'un vilain : *Ça n'est pas né!* il disait d'eux : *Ça n'est pas connu!* Cette éducation profondément pratique avait coûté de fortes sommes au père Bonnefoy; mais celui-ci était loin de s'en plaindre. Lorsqu'il écoutait les théories de son fils, son visage s'illuminait et son corps tressaillait d'allégresse :

— A la bonne heure, disait-il. Voilà un garçon qui comprend son siècle! *Au jour d'aujourd'hui*, il faut savoir se diriger soi-même, et voir les choses comme elles sont. J'ai toujours aimé les *hommes forts* autant que je déteste les idéologues!

Les idéologues voulait dire : mon fils Charles. Celui-ci était un garçon de vingt-cinq ans passés, grand, un peu maigre, le regard doux et triste, le geste contenu, la parole lente, un poëte, un rêveur. Il venait de Paris, lui aussi, et, lassé de l'existence échevelée qu'on lui présentait de tous côtés comme exemple, et qui le tentait quelquefois, il était allé s'enfermer dans la vaste solitude des champs, avec ses espoirs et ses songes. De ce Paris, que son frère Hector avait fui parce qu'il représentait pour le moment beaucoup de créanciers et de billets à ordre, Charles n'avait rapporté que la flamme et la pensée qui courent vraiment à travers les rues. Il y avait fait son droit, il avait vécu de l'ardente vie de l'étudiant laborieux, dans une petite chambre de la rue des Postes, prêtant l'argent de sa pension à son frère, vivant d'étude austère et de travail, le matin à l'amphithéâtre, le jour à la Sorbonne, au cours public, à la Bibliothèque, le soir au cabinet de lecture. En ses livres, il avait puisé la foi au progrès, le culte de la beauté et de tout ce qui est élevé et ennoblit : la science, la poésie, l'art, la liberté; puis combien de fois avait-il rêvé de se jeter, lui aussi, dans la mêlée! Mais il y voulait entrer armé de toutes pièces et, comme avant de revêtir les éperons de chevalier, on passait jadis par la veillée des armes, il avait voulu se recueillir encore et il était parti pour le pays.

Il avait apporté là ses enthousiasmes et ses espérances qui faisaient dresser les cheveux de M. Bonnefoy, le père. Lorsque celui-ci entendait les propos de Charles, il ouvrait de grands yeux et levait les bras au ciel, effrayé de tant d'audace.

Charles essayait parfois de le calmer en lui disant :

« A l'avenir, père, je me tairai. »

Mais le père haussait les épaules.

« Tenez, faisait-il, vous êtes un Robespierre! un Danton! un révolutionnaire! un jacobin! »

Et il continuait tout bas :

« Hélas! comme il ressemble à sa mère! »

Faut-il ajouter ce qu'il ne disait pas, — mais ce qu'il pensait peut-être :

« Heureusement que je suis veuf! »

II

Il y a dans tout village un héros, vieux débris des campagnes de l'Empire, qui vit à peu près solitaire, du revenu de sa croix d'honneur, de sa pension de retraite et de quelque petit lopin de terre acheté au prix de longues économies. Ce héros est un ancien lieutenant, parfois un capitaine, plus souvent un ancien sergent, et quelquefois un ancien soldat qui avait pourtant un bâton de maréchal dans sa giberne. Il est — comme on dit — un des gros bonnets du pays, prend place à côté du maire, de l'adjoint et du juge de paix dans les grandes cérémonies, et se conduit au conseil municipal de façon à faire trembler toutes les vitres de la salle. On le respecte, on l'honore, on dit proverbialement qu'il *n'a pas froid aux yeux*, et, quoiqu'il possède force rhumatismes, on ne se hasarderait qu'après mûre réflexion à lui chercher querelle. A Saint-Vierne, ce héros était le capitaine Clouard.

Le capitaine Clouard avait bien soixante-cinq ans et plus, mais il eût porté l'Atlas sur ses épaules. Il était grand comme un tambour-major, large comme un tonneau et se tenait droit comme un peuplier. Sa tête rude se balançait sur un torse splendide. Il portait toujours sur son crâne dénudé une calotte noire ornée de lauriers brodés en soie verte par la main de Mlle Pauline Germain, sa nièce. Cette calotte, que Mlle Pauline renouvelait tous les trois mois, faisait partie intégrante du capitaine Clouard. Il ne s'en détachait pas.

« Elle dissimule ma calvitie, » disait-il en riant d'un gros rire.

Le capitaine Clouard riait, mais il souffrait profondément de n'avoir plus de cheveux. Quant à porter perruque, il n'y songeait pas.

— Je suis comme je suis, disait-il. Tant pis pour ceux à qui je déplais. On n'est pas louis d'or, après tout. Ah! si j'avais vingt ans de moins!... Mais il y a longtemps que pour moi l'amour a défilé la parade! Après cela, j'ai toujours préféré un verre de vin à la plus jolie fille du monde, qui ne donne pas grand'chose puisqu'elle ne peut vous donner que ce qu'elle a. C'est mon caractère! Quant à ma *calvitie* (et le capitaine appuyait sur le mot qu'il affectionnait), c'est le casque qui l'a occasionnée et je ne la changerais pas contre un nouveau ruban de la Légion d'honneur. Trente ans de service, vingt-deux campagnes, dix-sept blessures et une calvitie, rien que cela... César était chauve aussi!... Le casque, toujours! Oh! le casque! Dans l'armée, voyez-vous, il n'y a absolument que les dragons. Tout le reste : zéro. Exceptons pourtant les cuirassiers.

Jules Claretie.

(La suite au prochain numéro.)

VENISE

SON HISTOIRE, PAR M. CH. YRIARTE

ARMI les publications qu se disputent en ce moment l'attention des amateurs de beaux livres, il en est une sur laquelle nous ne pouvons nous empêcher de revenir : c'est l'histoire de *Venise*, étudiée par M. Ch. Yriarte dans ce qui fit sa richesse, sa puissance et sa beauté (1). Véritable monument érigé en l'honneur de la Reine de l'Adriatique, cet ouvrage se recommande à la fois par l'intérêt de son texte, le nombre et la splendeur de ses illustrations, la perfection de l'exécution typo-

(1) *Venise* (Histoire, Art, Industrie, la Ville, la Vie), par Charles Yriarte. Un volume imprimé sur beau papier teinté, format grand in-folio. Il paraît une livraison (prix 1 franc) par semaine, ou une série (prix 5 francs) par mois. L'ouvrage sera complet en trente livraisons environ. — J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Saints-Pères, Paris.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA CAFÉ SUR LE GRAND CANAL

graphique. En attendant que nous puissions placer sous les yeux de nos lectrices quelques-unes des planches qui illustrent la partie du livre consacrée à la dentelle et au costume, — mettant à profit l'aimable obligeance de l'éditeur, M. J. Rothschild, — nous sommes heureux de pouvoir reproduire aujourd'hui deux admirables vues qui donnent une idée des magnificences architecturales de cette prestigieuse Venise.

C'est d'abord la *Casa Doro* (ou *Cadoro*), ce palais bien connu qui s'élève sur le Grand-Canal et qui peut être à bon droit considéré comme un des plus beaux spécimens d'architecture civile de la période dite *gothique*. Quelques-uns ont voulu qu'il fût l'œuvre du Calendario, dont le nom est resté célèbre entre tous parmi les *Capi maestri* du XIVe siècle.

De cette période aussi date la façade du palais ducal qui regarde le môle. Elle est de 1424. L'architecte est ce Filippo Calendario dont nous avons déjà parlé; on sait qu'il fut pendu, par ordre du Conseil des Dix, pour avoir pris part à la conspiration ourdie par le doge Marino Faliero, dont le nom est demeuré sinistre et dont la place reste vide dans la frise de la salle du grand conseil, parmi tous les portraits des doges qui se sont succédé depuis 742 jusqu'à 1788.

Calendario était un homme de mer, probablement constructeur de navires; sa résidence habituelle était la forteresse de Marano. Il grandit peu à peu par son propre génie, et M. Yriarte nous le montrer étudiant solitairement. Abandonnant le compas pour l'ébauchoir et le crayon de l'architecte, peu à peu il produisit

LE DOGE ET LE COLLÈGE DESCENDANT L'ESCALIER DES GÉANTS DU PALAIS DUCAL.

Ce palais appartenait à Mme Taglioni, la *Terpsichore moderne*, comme disent les vieux guides; elle le fit restaurer avec soin; cependant, comme au rez-de-chaussée, pour les besoins de la vie moderne, l'architecte s'était permis quelque léger changement, les hommes de goût de Venise ne manquèrent pas de protester par des articles écrits dans les feuilles d'alors.

On se demande pourquoi ce nom de *Casa Doro*, que quelques-uns écrivent *D'oro*, comme si la désignation avait pour origine les anciennes dorures de la façade, aujourd'hui dévorées par le temps? Il a existé une famille Doro qui est éteinte depuis des siècles, et il est plus probable, comme le pense M. Yriarte, que c'est d'elle que le palais tire son nom. La construction, avec ses fins arceaux, ses ogives gracieusement découpées, les dentelles et les broderies qui en forment l'ornementation, est d'un style gothique un peu flamboyant et déjà corrompu, mais il faut la ranger pourtant parmi les œuvres de l'époque qui précède la Renaissance.

quelques œuvres hors ligne; enfin sa réputation fut telle qu'elle arriva jusqu'au sénat. Appelé au conseil, il fit un plan d'ensemble pour la place Saint-Marc, poussa le sénat au goût de la décoration, et, comme on regorgeait d'or, ses projets grandioses ayant été acceptés, on le nomma *Capo Maestro del Palazzo publico*, chef maître du palais public.

Le doge Marino Faliero l'aimait assez pour l'avoir chaudement recommandé à la seigneurie; mais il paraît que ce Calendario n'était pas absolument détaché des choses de la politique. Nature ardente, il était homme à descendre dans la rue la dague au poing pour défendre ses opinions ou soutenir celle de ses parents et de ses amis. C'est ainsi que, le jour où le doge Faliero ourdit sa conjuration contre la noblesse vénitienne et le Conseil des Dix, on vit le Calendario abandonner son art pour épouser la cause du doge.

C'est en avril 1354 que, convaincu d'avoir conspiré contre l'État, Marino Faliero eut la tête tranchée sur les premières mar-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ches de l'escalier des Géants. Cet événement est devenu le sujet de deux tableaux très-célèbres dans l'École française et qui sont aujourd'hui la possession de sir Richard Wallace : l'un est dû au pinceau de M. Robert-Fleury, l'autre est une des œuvres les plus magistrales d'Eugène Delacroix.

Ces indications nous sont fournies, chemin faisant, par M. Ch. Yriarte, et c'est en reproduisant avec soin tant d'intéressants détails qu'il a rajeuni et fécondé son sujet. Grâce à lui et à l'éditeur de son magnifique ouvrage, Venise nous apparaît vraiment toute reconstituée et vivante comme aux jours de sa splendeur passée.

Robert HYENNE.

REVUE DES MAGASINS

Nous savions d'avance que le joli corset *Sultane* en satin *bleu*, *blanc*, *noir*, *rose* aurait un succès fou. Il y avait d'autant plus droit qu'il est très-complet : la doublure est en soie, et le caoutchouc qui forme la ceinture *Jeanne d'Arc* est également garni de soie; une bande de peluche, avec vraie valenciennes, nœud de ruban et lacet de soie, complète cet ensemble d'une élégance achevée et bien fait pour tenter. Si l'on savait combien il est agréable de porter un corset de satin, on n'hésiterait pas à profiter d'une aussi charmante occasion.

Nous rappellerons à nos lectrices que la maison DE PLUMENT, voulant offrir une étrenne à nos abonnées, a réduit le prix réel de ce beau corset de satin à 70 francs pendant les mois de janvier et février ; passé ce délai, il ne sera plus possible de se procurer à moins de 100 francs ce même modèle, que dans d'autres maisons on payerait 120 francs.

A l'exception des colonies et de l'étranger, la maison de Plument (33, rue Vivienne) expédie partout *franco*, pourvu que toute demande soit accompagnée d'un mandat sur la poste et de la bande du journal, avec indication des mesures suivantes, prises sur la personne tout habillée : tour de taille, tour de poitrine et de dos, tour de hanches.

— La maison de la *Scabieuse* (10, rue de la Paix) a toujours le monopole des bonnes étoffes et des jolis modèles, soit en costumes, soit en chapeaux. Nous nous occuperons principalement de ces derniers, ayant eu la bonne fortune d'en voir une série fort remarquable.

Disons tout d'abord que la forme capote est adoptée par cette maison comme étant le type le moins ordinaire.

Capote de velours noir ornée de *jarretières* de velours, fixées à chaque extrémité par des agrafes d'acier. Diadème de velours plissé et *ressorti* de faille blanche effilée. Une cocarde de satin blanc, retenue par une boucle d'acier, forme le pied de deux têtes de plumes blanches. Comme brides, des jarretières de satin blanc nouées de côté.

Citons également une capote en peluche gris perle, garnie de ruban surah assorti, avec plumes de même ton et boucles d'acier dans le bandeau.

Enfin, une capote en peluche blanche, ornée dessus de deux plumes amazone assorties, qui se croisent et retombent derrière sur un groupe d'héliotrope et de réséda. Bandeau en gros grain, à soies tirées au milieu, puis ruchées, et bouquet de fleurs pareilles aux précédentes. Mentonnières en peluche, fixées de côté par une cocarde de ruban.

La maison de la *Scabieuse* réussit à merveille le bonnet-coiffure de grand'mère, de douairière en un mot ; nous en reparlerons.

— Il n'est tel qu'une maison spéciale pour bien des articles : la passementerie et la mercerie, par exemple. A notre avis, il n'est pas permis d'hésiter en ce sens, quand on fait de la couture; et comme nous savons qu'un certain nombre de nos lectrices en sont là, nous leur rappellerons la maison VATELOT ET Cie (59, rue Turbigo) dont le nom, à vrai dire, leur est familier. Mais nous devons y revenir aujourd'hui, afin de faire observer que cette maison est admirablement assortie, en ce moment, de tout ce qui concerne la garniture de robe et costume : galons simples ou façonnés ; galons brodés de laine, de soie, de chenille ou de perles ; galons à jour, galons découpés ; toute la variété imaginable, en un mot.

Pour frange et passementerie, la maison Vatelot et Cie tient à honneur de se procurer toute la nouveauté élégante, et ses marchandises sont aussi riches que variées. Ajoutons qu'elle se charge de tous les assortiments, moyennant échantillon.

Nous avons vu dans ses magasins un grand choix de boutons de différentes tailles, car la mode en ce sens n'a rien de bien défini : le goût de chacun et la fantaisie des couturières sont les seuls juges dans cette question.

Pour la mercerie et les articles de couturière, on a un grand bénéfice à se servir rue Turbigo, 59 : on y trouve la qualité et des prix de gros, ce qui est toujours avantageux. MM. Vatelot et Cie ne vendent que par grosses ou demi-grosses.

SPÉCIALITÉS

La *Crème Simon* est un produit élégant et très-hygiénique ; on l'emploie avec un très-grand succès pour dissiper les irritations de la peau, préserver celle-ci des rides et des gerçures, en même temps que pour la blanchir et la parfumer agréablement.

Constatons, à l'avantage de la *Crème Simon*, qu'elle ne contient aucun corps gras ; elle est à base de glycérine et se conserve indéfiniment ; enfin, son parfum est délicieux.

Ajoutons qu'on peut en toute assurance en conseiller l'usage journalier aux personnes qui ont des engelures ; elle les détruit absolument.

On trouve la *Crème Simon* chez les principaux parfumeurs de France et de l'étranger.

Dépôt principal à Paris : rue de Beautreillis, 23 ; et à Lyon chez l'inventeur, M. SIMON, pharmacien, rue de Lyon, 83.

M. D'A.

CORRESPONDANCE

— Mlle LUCIE T..., A LA ROCHE-NOIRE.

Nous ne pouvons qu'encourager votre excellent goût de future maîtresse de maison. Ce petit salon tendu de satinette jaune à baguette d'ébène, avec pouffs, chaufferuses, marquise et tabourets en satin noir capitonné et piqué de bouffettes jaunes, nous semble de la plus exquise coquetterie.

— Mme J. DE C..., A DEAUVILLE.

Pour la petite blondinette de sept ans, choisissez un drap blanc matelassé ; faites un long *ulster*, que vous entourerez de skung sur tous les bords, y compris le bas des manches et les poches.

SOMMAIRE DU Ier N° DE JANVIER 1877.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Echos de la mode, par H. DE M. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — Les cadeaux d'étrennes, par M. Eugène CHAPUS. — Théâtres, par HOP-FROG. — *Au jour d'aujourd'hui*, nouvelle, par M. Eugène CLARETIE. — *Venise* (son histoire, par M. Ch. Yriarte), par M. Robert HYENNE. — Revue des magasins. — Correspondance.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1385, dessin de M. Jules DAVID : costumes de travestissement. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 343, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Henri III*. — DG. n° 704, dessin de M. E. PRÉVAL : nouveaux modèles de costumes et confections.

ROUVENAT (✲) *et CH. LOURDEL*, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Le *coqueluchon* fait en ce moment le bonheur des jolies femmes, qui, grâce à sa conformation coquette, sont rendues par lui plus séduisantes que jamais. C'est à la sortie de l'Opéra qu'il fait vraiment merveille : nous en avons vu un en peluche feuille morte et satin rouge cardinal, un autre en peluche fleur de tilleul et satin myosotis; le bord du capuchon, tout ruché, est crânement relevé en éventail d'un côté, où il reste fixé par une belle épingle ou des diamants. Tantôt ses pans sont croisés devant à la Marie-Antoinette, ou noués à la Charlotte Corday; quelquefois il y en a quatre, dont deux pendent en suivant la traine de la robe. Enfin, de quelque façon qu'il soit constitué et *chiffonné*, le coqueluchon est à la fois, et toujours, le vêtement le plus chaud, le plus confortable, le plus richement élégant qu'une femme jeune puisse souhaiter dans le but de s'en envelopper au sortir d'une loge de théâtre ou d'un salon.

On sait que nous avons été des premiers à annoncer le *retour* du coqueluchon, qui a fait dernièrement sensation dans les modes. L'honneur de cette résurrection revient tout entier à Mme de Bysterweld, l'habile modiste connue de tout Paris élégant, et si l'on veut sur ce vêtement de plus minutieuses indications, c'est à elle qu'il faut s'adresser.

P. N° 346. — Veste andalouse.

A propos de sorties de bal, nous citerons plusieurs autres modèles, en faisant observer, toutefois, que la peluche y joue le principal rôle. Voici, entre autres, une ample « visite » de peluche blanche, entourée de cygne; cette garniture est coupée de place en place par des touffes de plumes de paon. Un autre modèle, en drap de soie blanc, à dos cintré, est lacé jusqu'au bas par une double cordelière de soie et filigrane d'argent à glands assortis; une frange de même nature, très-riche, termine le vêtement et le bas des manches. Nous mentionnerons encore une grande mantille formant un peu le dolman, dont le milieu du dos et des devants est fait de peluche bleu ciel, tandis que les côtés de devant et de dos sont en drap d'argent bleuté; une large bande de cygne suit tous les bords.

En dehors de ces différents modèles, il y a des sorties de bal en matelassé de laine blanche, bleue ou rouge, qui, garnies de castor argenté ou de skung, rentrent dans un ordre d'idées plus simple, tout en étant d'une certaine élégance.

—

Une nouveauté à sensation et dont les couturières vont tirer un joli parti, sans contredit, c'est le galon perlé de deux tons : en perles mordorées et perles clair de lune. L'effet en est ravissant, surtout aux lumières, et d'une élégance incontestable; c'est à la fois éclatant et de bon goût. La perle mordorée a des reflets de feu, la perle clair de lune des lueurs d'un blanc d'acier; leur réunion constitue une harmonie tout à fait riche et heureuse. Nous avons entrevu une robe princesse en velours noir, garnie de ces galons, avec un mélange de Chantilly et de bouclettes de ruban de satin assorti aux nuances des perles; mais nous ne saurions la décrire en détail, et nous devons nous borner à déclarer que le tout était superbe.

Le nœud de ruban a subi quelques modifications qu'il importe de signaler. On le dispose en cocarde ou en croix de Malte; dans les deux cas, c'est du ruban étroit qu'on emploie. La cocarde est un chou peu garni, avec un ou deux bouts pendants. La croix de Malte se compose d'une quantité de longues bouclettes croisées dans tous les sens; celles du bas, plus allongées, simulent le pied de la croix.

Ce dernier genre de nœuds se place en échelle sur le devant d'une polonaise, sur les épaules, au bas d'une manche ou d'une

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

poche, et sur les pans d'un habit. La cocarde ne peut être posée qu'isolément, sur le côté d'un fichu, d'un corsage, ou au coin d'une poche.

On parle beaucoup, dans le camp des couturières, d'un retour à la manche froncée : le bas, jusqu'au coude, serait presque plat ; puis il y aurait quelques coulisses, et un bouillon formerait le haut de la manche.

La robe princesse est toujours favorite. Il n'est pas question d'une autre forme aujourd'hui, et si son aspect varie, c'est aux garnitures seules qu'on le doit. La traîne ajoutée est une des modifications reçues, et cette traîne se traite de plusieurs façons : l'une des plus gracieuses est celle qui se compose d'une multitude de petits volants de 3 cent., ruchés finement. Nous pourrions citer une robe de velours noir, dont la traîne en satin vieil or comptait neuf volants de ce genre, encadrés de dentelle noire lamée or. Par devant, le corsage s'ouvrait sur un grand gilet Louis XV en brocard vieil or, encadré des mêmes dentelles légèrement ruchées. Le bas des manches, tout plat, était en brocart assorti, et le haut en velours noir, déterminé par deux bouillons.

—

Les chapeaux de visite et de théâtre sont, cette année particulièrement, d'une élégance remarquable ; les MODISTES méritent, sans contredit, une mention honorable pour leur bon goût. La capote et la toque, voilà les formes que préfèrent les personnes de la société ; la première avec brides ou barbes, la seconde avec un simple caoutchouc fixé derrière. Le ruban de satin noué de côté, ou la *jarretière* en étoffe pareille au chapeau, fixée sous le menton par une agrafe ou une broche, tel est le genre adopté pour fermer la capote. Celle-ci, toute en peluche ou recouverte de plumes d'autruche en bandes, est de la dernière coquetterie. Le meilleur conseil que nous puissions donner à la personne qui veut le plus joli des chapeaux blancs pour visites de noces, est de choisir ce genre : rien que des plumes blanches posées à plat sur une forme de capote ; le diadème pareil et une double jarretière en satin blanc ; sur le côté, une gentille cocarde de satin retenant un bouquet de muguet, de réséda et de roses thé.

Quant aux bonnets de douairière, demandés si gracieusement par une de nos correspondantes, nous les avons cherchés et trouvés chez une modiste, quoique ce soit plutôt le travail d'une lingère, on ne sait trop pourquoi. Celui-ci se compose d'une demi-mantille en Chantilly, posée sur un diadème de blondes blanches et de feuilles de jais, avec un camélia blanc sur le côté. Des brides de ruban blanc ferment la coiffure, et les pointes de la mantille se fixent sur le devant du corsage sous une broche : la dentelle enveloppe ainsi tout le haut du buste. Un autre bonnet consiste en une guirlande de pensées en velours de nuances variées, avec catalane de dentelle blanche et barbes mentonnières assorties.

Enfin, nous terminerons ces renseignements par un diadème de raisins noirs poudrés, à feuillage gris, avec pointe de dentelle noire et blanche tombant derrière et formant barbes devant.

—

Les LINGÈRES sont toutes dans le feu de la composition pour les parures, fichus, manches légères, pouffs de tête, etc., qui ajoutent à l'agrément d'une toilette de soirée. Parmi les éléments précieux que la mode actuelle leur fournit à ces fins, nous signalerons quelques jolies nouveautés : la gaze chenillée et la gaze de peluche, tissus légers et vaporeux, aux reflets charmants, aux teintes idéales et variées ; le tulle lamé or ou argent, avec dentelles assorties ; les ruches en tulle Malines, bordées de chenille de couleur et montées par trois rangs ; les tulles et dentelles de couleur. Si l'on ajoute à tout cela le galon étincelle d'or ou d'argent, le ruban de satin et peluche, on verra qu'il ne faut pas de grands efforts d'imagination à une femme quelque peu industrieuse pour créer des merveilles.

On établit, par exemple, des manches entières, — remplaçant celles de la robe, — toutes bouillonnées, en gaze pelucheuse, avec volants de dentelle chenillée s'arrêtant à mi-bras. Un fichu de même tissu, garni pareillement, orne le haut du corsage ouvert en châle ; ce fichu peut se prolonger au delà de la taille et former, sur le côté du jupon, une poche coquette, agrémentée de dentelle semblable. En admettant que le tout soit choisi de nuance fleur de tilleul, avec quelques cocardes en satin vert mode et des bouquets de fleurs jardinière, on aura obtenu une parure complète des mieux réussies, bien capable de transformer et de rajeunir une toilette.

Beaucoup de fichus prennent le genre de se boutonner derrière. Un modèle entre autres : plastron de crêpe lisse blanc, terminé en pointe et disposé en petits plis doubles formant un tour de cou qui se boutonne derrière. Ruches de crêpe dans le haut, ainsi que sur les bords extérieurs, avec volant de point à l'aiguille retombant tout autour ; cette dentelle est posée au bas du plastron et forme rabat vers la pointe. Sur la tête de ce rabat, un nœud en croix de Malte, composé de bouclettes de satin vieil or, caroubier et noir. Même répétition sur les épaules et bouquet de houx, de myosotis et d'immortelles sur le côté.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 346.

VESTE *Andalouse* en sicilienne grise. Col montant en velours et col rabattu à revers en faille. — Les devants sont ornés d'œillets, dans lesquels passe une cordelière de soie, servant de lacet pour fermer le vêtement, et dont les bouts, noués dans le bas, se terminent par des glands. Une autre cordelière sort de ce nœud pour passer dans deux autres œillets pratiqués aux angles inférieurs de la veste ; cette cordelière, au côté gauche, tient suspendue une aumônière et va se perdre sous une cocarde de ruban placée à la taille, presque sous le bras. L'aumônière est en faille, et se termine par trois pointes, dont deux sont garnies de glands. — Ce gracieux modèle peut s'établir plus élégamment : le corps principal en velours gros bleu, par exemple ; le col rabattu, les cordelières et les deux pointes de l'aumônière avec leurs glands, en soie vieil or.

G. N° 718.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX. — 1 et 2. Chapeau de velours loutre, vu de derrière et de devant. — Calotte peu élevée et passe ronde. Celle-ci est bordée d'un rouleauté de satin tilleul et garnie d'un bandeau de même satin, tout coquillé, avec un anneau d'acier placé au milieu. Une couronne de fleurs en plumes de paon entoure la calotte d'un côté ; l'autre côté est garni de coques et de ruches en satin assorti, avec un panache de plumes de coq. Groupe de nœuds de satin derrière.

3. Chapeau de feutre blanc pour jeune fille. — Passe beaucoup plus relevée d'un côté que de l'autre. Un groupe assez volumineux de coques en faille bleue, à bords effilochés, orne cette partie de la coiffure ; une plume de même teinte s'en échappe pour retomber derrière.

4. Capote de feutre blanc. — Fond plat et large, avec passe diadème ; celle-ci recouverte par un velours loutre. Double nœud de velours pareil placé derrière. Une écharpe de tulle, nuance fleur de tilleul, forme turban autour de la calotte, dans le haut, et se termine en mentonnières. Plume assortie placée au sommet.

G. N° 719.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX. — 1 et 2. Chapeau de feutre blanc, vu de derrière et de devant. Fond arrondi et petit, passe relevée en diadème et recouverte par un bandeau de petites plumes vert très-clair. La calotte est garnie d'un bouquet de *têtes* de plumes blanches, avec aigrette au mi-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lieu ; de chaque côté de ce groupe, devant et derrière, sont placés des nœuds de faille vert tilleul plissée. La coiffure se ferme par une large *jarretière* en faille assortie et plissée, qui part d'un côté du chapeau en formant un coquillé derrière, et vient se perdre sous la passe.

3. Chapeau de velours noir pour jeune femme. — Calotte pointue, passe légèrement relevée d'un côté. Coques de velours noir disposées en éventail sur le côté, où elles sont fixées par une olive de satin et chenille. Deux plumes grises s'échappent de ce nœud.

4. Chapeau de feutre blanc, pour jeune fille. — La calotte est recouverte d'un foulard de surah blanc, drapé et noué de côté; une grande plume blanche, qui retombe derrière, complète l'ensemble. La passe est large et relevée d'un seul côté, où elle est garnie d'un bouillon en surah, sur lequel s'abat un colibri.

G. N° 726.

Costume *Yvonne*. — 1 et 2. Même costume *breton*, vu de dos et de face. — Jupon de faille noire, entouré de volants, de plissés et de ruchés. — Tout le reste du costume est en cachemire bleu marine. Tablier-tunique, bordé d'un galon blanc, drapé et fixé derrière. Sur les côtés, des barrettes de même étoffe, encadrées d'un dépassant blanc, simulent des poches, avec une ligne de boutons de nacre au bas. — Plissé à la paysanne, formé d'un lé de 80 centimètres de large sur 1 mètre de long, placé derrière la tunique ; le haut est fixé au bas de la taille, sur la veste, où il reste maintenu par une bande galonnée et couverte de broderies blanches. Cette largeur est ensuite relevée en pouff à la paysanne par une bande pareille à la précédente. Des rangées de boutons de nacre ornent les extrémités de ces bandes sur la veste et le tablier. — Veste et gilet bretons; celui-ci est cousu d'un côté à l'un des devants de la veste, tandis qu'il s'agrafe de l'autre. Une bande brodée de blanc et garnie de galons blancs orne le bas et le haut du gilet, qui, en outre, est encadré dans le haut par un empiècement de velours noir. La veste affecte la forme d'une longue cuirasse ; tous ses bords sont garnis d'un dépassant de galon blanc; le haut est terminé par un col paysan de velours noir, auquel font suite deux lignes de boutons. Simulacres de poche sur les côtés de la veste, formés de galons et de boutons blancs. Un parement formé de galons et de broderies blanches termine les manches. — Chapeau breton en feutre gris, à passe relevée d'un côté. Velours noir autour de la calotte, fixé devant par une boucle en nacre, et plume grise retombant derrière.

G. N° 728.

Costumes de travestissement. — 1. *Béarnaise*. — Jupe et corsage de dessous en faille cerise, garnie de velours noir. Chemisette et bouffants en crêpe lisse blanc. Jupe de dessus et corselet en crêpe de Chine de nuance écrue. Ceinture et escarcelle en cuir naturel, garnie d'acier, avec glands. Souliers de cuir naturel. Coiffure en crêpe lisse et crêpe de Chine. — Ce costume peut être établi en cachemire rouge, foulard écru et velours noir.

2. *Médecin de Molière*. — Manteau et grande robe en sicilienne noire. Engageantes, collerette et rabat en dentelle blanche. Ceinture de velours noir avec boucle d'acier. Chapeau de feutre noir, garni de velours noir. Souliers Molière en chevreau noir, avec bouclettes de satin noir. Canne noire à pomme d'ivoire.

Description de la gravure coloriée n° 1386.

Toilettes de promenade. — 1. Costume de drap bleu marine. Jupon à courte traîne, entouré d'un volant dont la tête froncée est garnie de place en place de dents de faille lisérées de bleu pâle. Un galon brodé de cette nuance sépare la tête du volant. — Tablier entouré d'un galon et d'un volant plissé, fixé sur les côtés ; ici une poche lisérée de faille bleu pâle, et resserrée du bas par un nœud de ruban. Tunique encadrée de galon, retombant en draperies droites derrière et terminée en pointe. — Veston cuirasse (qui n'exclut pas le corsage de la robe), avec cinq coutures dans le dos; basque postillon, ornée de chaque côté de deux lignes de boutons en soie bleu pâle, et mêmes boutons devant pour fermer. Galon sur le bord inférieur tout autour. La manche est ornée d'un plissé de drap, d'un galon et d'un parement formé de feuillets de faille bordés de bleu pâle et garnis de boutons assortis aux précédents. — Chapeau de feutre gris, à haute calotte et passe très-enlevée. Bandeau de surah havane, plissé et noué derrière, où il forme un bout flottant. Même genre de garniture autour de la calotte, avec aigrette et plumes de paon sur le côté.

2. Costume en velours et armure de laine marron. — Jupon de velours tout uni. — Tunique en armure formant un tablier arrondi et une longue traîne ; les deux parties sont entourées de renard argenté et d'une frange marron à tête grillée, d'un gris argent. — Veste cuirasse en armure et manches de velours ; celles-ci sont terminées par une bande de renard argenté et fermées dessus par une rangée de boutons blancs. Le vêtement se ferme sur le côté par des boutons semblables. Fourrure et franges assorties dans le bas tout autour, et collier pareil dans le haut. — Chapeau cabriolet, en feutre marron, doublé de surah assorti, avec bordure plus claire. Bandeau de feuillage et de roses dessous ; touffe de plumes gris foncé sur le sommet et tournant derrière, avec roses sur le côté.

3. Petit garçon de cinq à sept ans. — Costume *breton* en drap marron. — Pantalon court, gansé sur l'ourlet de drap vert et rouge, avec trois boutons blancs enfilés sur le côté. Gilet de forme bretonne, décolleté en cœur ; les bords sont garnis d'une bande de drap blanc, bordée de drap rouge et vert. Ce gilet est serré à la taille par une ceinture de cachemire rouge. Veste bretonne ouverte devant et garnie, selon la tradition, de groupes de boutons blancs et de pattes brodées à bordure rouge dentelée. Le bas des manches est pareil au bas du pantalon. — Petite chemise d'homme, à col rabattu, et cravate noire. — Chapeau de feutre à larges bords, entouré d'une écharpe de laine assortie aux tons du costume.

Description de la gravure coloriée n° 1387 *D*.

Substituée à la gravure n° 1386, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Nouveaux modèles de chapeaux et de lingerie de fantaisie. — 1. Chapeau de velours noir, à grande calotte plate et passe étroite. Un boa de renard doré recouvre la passe et se croise derrière pour revenir faire mentonnière devant. Une autre bande de même fourrure entoure la calotte et se termine derrière sous un oiseau bleu aux ailes déployées.

2. Chapeau de velours bleu de mer, à fond haut et passe relevée devant. Bandeau de velours caroubier, orné de deux nœuds passés dans des anneaux d'or. Bande de velours semblable autour de la calotte et groupe de coques disposées en éventail sur le côté.

3. Cravate de gaze fleur de tilleul, rayée et bordée de chenille bleue, avec un quadrillé de même sorte dans le bas. Glands assortis.

4. Toque de velours, garnie seulement d'un oiseau bleu aux ailes déployées, avec grande queue en plumes de coq. Cette coiffure convient à une jeune fille ou à une très-jeune femme.

5. Parure pour robe ouverte, composée d'un plissé de satin rose, couvert au milieu par une barbe de blonde blanche posée à plat. Une blonde plus étroite encadre l'intérieur du fichu, qui se termine par un plissé de satin entouré de blondes. Nœuds de ruban assorti en haut et en bas.

6. Col de peluche couleur loutre, doublé d'un capitonné de soie pensée, et terminé par des coques de ruban de même teinte posées en échelle.

Description de la figurine coloriée *L*. N° 109.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de visite. — Manteau *Marie-Christine*, en drap velours marron, de forme demi-ajustée, entouré d'une large bande de marmotte posée à plat. Ce vêtement se ferme devant par des brandebourgs et des boutons plats de ton assorti. Mêmes bandes de fourrure au bas des manches et manchon pareil doublé de satin brun, avec glands de cette teinte. — Le costume se compose d'une jupe de faille et d'une polonaise en cachemire de couleur ardoise. — Toque russe en velours brun, entourée d'une large bande de marmotte, plus étroite derrière, où elle se termine par un nœud de ruban. Plume naturelle posée en aigrette sur le côté.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 726. — DESCRIPTION, PAGE 15.

COSTUME YVONNE (VU DE DEVANT ET DE DOS)

Modèle des magasins de la Scabieuse (rue de la Paix, 10).

PLANCHE G. N° 728. — DESCRIPTION, PAGE 15.

COSTUMES DE TRAVESTISSEMENT

Nouveaux modèles de Mme Delphine Baron (rue Richelieu, 112

PLANCHE G. N° 718. — DESCRIPTION, PAGE 14.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX

L.N.109

Imp. H. Lefèvre, Paris.

Ad. Goubaud & Fils Edit^rs Paris.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue du Quatre Septembre N.° 3

Toilettes de M.me Breant Castel rue du Quatre Septembre 19 – Rubans et Passementerie

A la Ville de Lyon Ch.tie d'Antin 6 – Corsets de P. de Plument r. Vivienne 33 – Parfumerie Oriza de L. Legrand

r. S.t Honoré 207 – Machines à coudre de H. Seeling B.d Sébastopol 70 et r. N.ve des P.ts Champs 37.

Entered at Stationer's hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 719. — DESCRIPTION, PAGE 14.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

AU JOUR D'AUJOURD'HUI

(NOUVELLE. — SUITE.)

Le capitaine Clouard portait de grosses moustaches de cosaque ; toujours boutonné jusqu'au menton, la taille emprisonnée dans sa *lévite* qui le serrait comme un corset, il allait, venait dans Saint-Vierne et l'on n'entendait que ses jurons toute la journée. Rarement gai, trop souvent colère, bavard comme un vieux troupier, il se plaisait à raconter ses campagnes, à parler de l'Empereur et à trinquer largement à la santé de la Grande-Armée.

Le soir, après avoir passé sa journée au café, à épeler les journaux, depuis le titre jusqu'aux annonces, à juger des prouesses des joueurs de billard, à vociférer politique avec le farouche Caïus-Gracchus Lévasseur ou le marquis de la Panouze, le capitaine Clouard regagnait son logis, furieux la plupart du temps et de l'humeur la plus massacrante, car il sortait cramoisi de toute discussion. Mais le premier baiser de sa nièce le remettait bien vite en gaieté. Il trouvait son couvert mis, la soupe bien chaude, le rôti cuit à point, l'eau-de-vie souriante et dorée, il trouvait sa pipe toute bourrée, son fauteuil approché du feu par avance et un petit tabouret pour poser ses pieds. Alors le vieux soldat laissait échapper un formidable juron de satisfaction et proclamait que sa nièce était un ange, aussi vrai que Caïus-Gracchus était un gredin et M. de la Panouze un imbécile!

Pauline était orpheline. Tout enfant elle avait perdu sa mère; son père était mort il y avait longtemps déjà. Clouard avait recueilli l'enfant de sa sœur et l'avait fait élever économiquement, dans une petite pension. Il n'était pas riche, mais il disait bien haut que son modeste avoir appartenait à sa nièce. Quelques écus de rente, une maisonnette, un petit jardin, c'était tout. Clouart donnait ce qu'il avait. Il adorait la pauvre enfant, qui était d'ailleurs la plus adorable des jeunes filles. Bonne, douce et jolie : si trois mots peuvent faire un portrait, vous la connaissez. Elle était blonde, avec des yeux bleus intelligents et un ravissant sourire.

Le capitaine Clouard prétendait qu'il n'avait jamais rencontré une femme aussi jolie. — Et cependant, ajoutait-il, ce n'est pas faute d'en avoir vu! Des Espagnoles, des Italiennes, des Allemandes, des Polonaises, des Russes, sans compter les Françaises!...

Pauline sortait peu, vivait au logis, toujours courant, toujours chantant. Elle trottait, caquetait, roucoulait, animait de ses refrains et de son frou-frou le petit retrait. Le dimanche, elle allait à la messe, malgré les observations voltairiennes du capitaine. On la voyait aussi parfois chez M. le maire, lorsque M. le maire donnait des soirées. Mais ses visites habituelles étaient pour les pauvres gens à qui elle portait des secours ou des remèdes qu'elle fabriquait le plus souvent elle-même.

— C'est une Providence! disait quelquefois en parlant d'elle le capitaine Clouard.

Et le mot faisait volontiers sourire le citoyen Caïus-Gracchus Levasseur, qui représentait, en l'exagérant, à Saint-Vierne (ou plutôt à Vierne comme il disait) la tradition de la Terreur et des doctrines d'Helvétius. Ancien limonadier retiré des affaires, pour le moment il était philosophe. Il pérorait beaucoup et pensait peu. Ses discours ressemblaient vaguement à un ballon gonflé de vent. Ils étaient pleins de mots, vides d'idées. Ce qui n'empêchait pas M. Levasseur (Caïus-Gracchus-Fédéré) de se proclamer véritablement *un homme*. Aussi bien, M. de la Panouze, qui se heurtait souvent contre lui, le détestait-il cordialement.

C'était encore un original, ce marquis, et pendant que C.-G. Levasseur portait des gilets à la Robespierre et des cheveux à la Titus, il conservait, lui, la perruque poudrée et les culottes courtes de l'ancien régime. Il ne sortait jamais sans un numéro de *la Gazette de France*, disait volontiers *Dieu et mon roi*, et proclamait que la Révolution française n'était autre chose qu'un guet-apens de quelques malfaiteurs contre la société.

— Le malheur, disait-il, c'est que le peuple a laissé faire! Si on l'avait consulté, malepeste, comme il eût protesté contre les brigands! Heureusement que tout n'est pas perdu; — et aujourd'hui encore, si l'on faisait honnêtement un appel à la nation, sans aucun doute elle réclamerait ses maîtres légitimes.

Les discussions se prolongeaient d'ordinaire assez longtemps. On se quittait avec des grincements de dents; mais on se retrouvait sans cesse avec un nouveau plaisir. Il y a dans de tels propos quelque chose de magnétique qui attire et qui retient. Puis la vie de campagne réunit fatalement les caractères les plus opposés. Lorsque M. Bonnefoy s'en mêlait, les chocs étaient plus violents et ils devenaient plus terribles si le capitaine Clouard passait par là. Clouard n'admettait dans l'histoire qu'Austerlitz et Wagram, M. Bonnefoy ne voyait rien que son inévitable *au jour d'aujourd'hui* et nul ne parvenait à convaincre le voisin. Mais il arrivait que Levasseur et M. de la Panouze se réconciliaient alors pour un moment, et ces deux anachronismes se liguaient contre ces deux dates différentes d'un même fait.

III

Or, il advint, un beau matin, que M. Hector Bonnefoy se réveilla d'assez méchante humeur. Il avait mal dormi, il avait rêvé de Paris, des boulevards et du café Riche. Tout éveillé, continuant son rêve, il se dit que Saint-Vierne, après tout, n'avait rien de bien agréable et que les soupers de la Maison d'Or étaient plus réjouissants que les soirées de M. le maire. La conclusion de tout ceci fut que décidément il reprendrait bientôt le chemin de la capitale, quitte à loger dans un autre quartier si ses créanciers s'acharnaient trop à son cordon de sonnette. Il descendit au jardin; il y trouva son père qui déjeunait au café au lait sous une charmille. Le temps était superbe et M. Bénédict Bonnefoy ressemblait au soleil.

— Ah! te voilà, dit-il à son fils. Tu te lèves à onze heures. Parfait! parfait! Tu comprends tout le prix du sommeil et tu n'es pas comme ce satané Charles qui devient maigre à passer une partie de ses nuits dans les livres. L'imbécile!

— Ma foi, répondit Hector en bâillant et en s'asseyant auprès de son père, si je me lève tard, ce n'est pas faute de me coucher tôt! Je rivalise avec les poules, et ma paupière est déjà close à l'heure où Pichenette entre en scène.

— Qui cela, Pichenette?

— Une vestale. Ah! s'il y avait des télescopes assez bons pour qu'on pût m'apercevoir depuis le boulevard Montmartre, comme les petits camarades riraient de moi!...

— Ils détestent donc la vie de campagne?

— Non, ils se gênent!

— Je ne les blâme pas, fit M. Bonnefoy. *Au jour d'aujourd'hui*, chacun est libre d'aimer ce qui lui plaît!

— C'est bien pour cela que j'aime l'asphalte!

— L'asphalte?

— Oui, ce qui a remplacé le grès des trottoirs.

— Le macadam?

— Je te dis l'asphalte.

— Encore une nouvelle invention?. . Ah! quelle époque, quel moment! Ma parole, *au jour d'aujourd'hui*, tout est possible! On inventerait l'Amérique, si elle n'était pas découverte. L'asphalte, à présent! c'est fabuleux... Et comme je vais aller admirer ce superbe Paris dont on a fait une merveille aujourd'hui!

— Ah! papa, interrompit M. Hector, quelle idée lumineuse! Pour une idée, vois-tu, voilà une idée! Quand partons-nous?

M. Bonnefoy regarda son fils d'un air étonné.

— Quel grain de poudre! Tudieu, donne-moi au moins le

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

temps de la réflexion. Je me trouve très-bien à Saint-Vierne et je n'aime pas les dérangements. Il est vrai qu'*au jour d'aujourd'hui* tout est si surprenant, on voyage si vite... N'importe, je n'irai pas à Paris avant l'hiver !

— Et quand vient-il, cet hiver ?

— Tu connais le proverbe :

Voyageur, sois prudent ;
L'hiver commence à saint Clément.

— Où prends-tu la Saint-Clément ?

— Tu dis?

— La fête de M. Saint-Clément, s'il vous plaît ?

— Le 23 novembre.

— Juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, dit Hector en comptant sur ses doigts. Six mois! oh ! mes enfants, c'est le dernier coup.

Cette exclamation parut étonner M. Bonnefoy le père. Il entrevit une sorte de drame de famille et demanda à M. Hector ce que signifiait ce cri : oh ! mes enfants ! Hector se prit à rire et trouva la question *bien bonne*, se réservant *de la replacer* plus tard. Ensuite il expliqua à M. Bonnefoy que ce n'était là qu'une locution parisienne.

— *Au jour d'aujourd'hui*, dit le père en riant à son tour, tout est si charmant et si rajeuni qu'on n'y comprend plus rien.

Hector répliqua que sans doute cela était ravissant, mais qu'il fallait être à Paris pour l'apprécier encore davantage. Il prit texte à ce sujet pour vanter les éblouissements de la grande ville et pousser M. Bonnefoy à ce voyage au long cours. Mais M. Bonnefoy était entêté. Il répondit qu'il attendrait la Saint-Clément.

— En ce cas, soupira Hector, je suis un homme fini !

Et il peignit en termes pittoresques l'ennui qui l'avait saisi depuis quelques jours. *Il se faisait vieux*, disait-il, il avait la nostalgie du vaudeville et les airs d'Offenbach venaient tourmenter son sommeil comme des inquisiteurs. Saint-Vierne était mortel ; il aurait, en y demeurant deux jours encore, le choléra ou tout au moins le typhus. M. Bonnefoy, le père, ne voulait pas la mort du pécheur, mais il désirait fort garder son fils auprès de lui. Il répliqua à cet éloge de Paris par l'apologie de Saint-Vierne. Il fit ressortir de son mieux les séductions de la grand'place, les dîners homériques de la maison paternelle, les parties de billard du *café de la Concorde*, les parties de chasse futures, les *frairies* qui se préparaient et les baisers prochains sur les grosses joues des paysannes, enfin la grâce et la beauté des jeunes filles du pays.

— Je parie, dit en terminant M. Bonnefoy, que tu ne connais seulement pas Mlle Pauline Germain, la nièce de cet enragé capitaine Clouard.

— Je ne l'ai jamais vue! dit Hector.

M. Bonnefoy cligna des yeux, gonfla sa joue droite avec sa langue et fit claquer ses doigts en disant : — Va chez M. le maire, ce soir, coquin, elle y sera, et, après cela, si tu veux quitter Saint-Vierne... eh bien ! le père Bonnefoy te signera argent comptant ta feuille de route. Dieu merci, ce n'est pas la monnaie qui nous manque.

— Cette jeune fille est donc bien jolie ?

— Tra, tra, tra, tra, tra! répondit M. Bonnefoy en exécutant une marche guerrière... elle me rappelle Aglaé, ainsi !... Tra, ta ta ta, tra, ta ta ta, tra, ta ta ta ta !

— Alors, c'est bon, *on* ira ce soir chez le maire, conclut le jeune Hector Bonnefoy.

Il monta aussitôt à sa chambre, ouvrit ses tiroirs et chercha la cravate la plus rose, le gilet le plus blanc, le pantalon le plus gris et les gants les plus sanguinolents qu'il put trouver. Ce fut dans cette toilette coquettement claire qu'il fit son entrée, à neuf heures du soir, dans le salon de M. le maire. Et tout d'abord, dès qu'on l'aperçut, il se produisit un frémissement dans l'assemblée composée d'une vingtaine de personnes, parmi lesquelles six ou sept jeunes filles avides de fiançailles. On s'accorda tout bas pour trouver la toilette d'Hector la plus ravissante du monde, et Mlle Eudoxie Lenoir, la fille du vétérinaire, déjà embarrassée de ses vingt-sept ans d'impatience, avoua, assez haut pour que le triomphant Hector l'entendît, que cette toilette était portée avec l'élégance la plus parfaite.

M. le maire vint au-devant d'Hector, et la femme de M. le maire accorda au jeune homme son plus séduisant sourire. On fit une place au nouveau venu, et le hasard voulut qu'il se trouvât justement à côté de Mlle Pauline Germain. La nièce de Clouard fit plus d'une jalouse. Elle devait, en cette soirée, se créer plus d'une ennemie. Hector s'occupa d'elle seule et lui prodigua les plus délicates attentions et les plus charmants compliments qu'il put trouver dans son répertoire. Pauline se sentait légèrement troublée, non par le marivaudage banal du jeune homme, mais par les regards de l'assemblée qu'elle sentait braqués sur elle. Chacun devait chanter une romance, ou du moins un couplet. Quand vint le tour de Pauline, elle choisit une chanson de Béranger, et Hector la couvrit à lui seul d'applaudissements. Il dit tout haut qu'il avait entendu à Paris des *prime donne* qui n'étaient certainement pas dignes de servir de *doublures* à Mlle Germain.

Le salon de M. le maire ne saisit pas tout à fait le sens du mot *doublures*, mais il comprit que c'était un éloge et il approuva du bout des lèvres. A son tour Hector se leva, il entonna je ne sais quelle ronde populaire et cette fois le succès fut unanime. La femme du notaire de Saint-Vierne, la brune Mme Potier, demanda avec un accent insinuant si le chanteur n'était pas l'auteur de la chanson. « — Des bêtises! fit M. Hector Bonnefoy avec atticisme, je m'occupe bien de poésie ! » On ne le prit pas au mot, on le trouva fort modeste et on applaudit de plus belle.

La soirée terminée, Hector offrit son bras à Mlle Germain et proposa de l'accompagner. — Je vous remercie, dit Pauline, je pars avec madame Lenoir qui passe devant notre porte. — Je partirai donc avec Mme Lenoir, répondit Hector. Et pendant la route il ne cessa de débiter ses fades compliments.

Il rentra, d'ailleurs, fort content de lui-même à la maison paternelle.

M. Bonnefoy n'était pas couché. Il soupait, et de bon appétit, après avoir mangé tout le jour durant. Hector lui annonça d'un ton joyeux qu'il *avait fait ses frais*, et M. Bonnefoy, tout enchanté, s'écria :

— Tu vois bien, il ne s'agit que de tirer parti de ce qu'on a. Saint-Vierne n'est pas un pays de loups et tu t'aperçois qu'on y peut encore trouver quelques blanches brebis... Eh ! eh !... Enfin, je n'ai pas besoin d'en dire plus long. *Au jour d'aujourd'hui* les jeunes gens (exceptons M. Charles, ton frère), les jeunes gens ne sont pas des nigauds !

Hector était enchanté de sa soirée, mais ce n'était là que le premier chapitre d'un roman qu'il voulait amener le plus vite possible à son dénoûment. Comment y parvenir ? Les longs siéges lui faisaient peur et il n'avait pas coutume de prendre les citadelles par la tranchée. Mais Pauline n'était pas de celles qui capitulent à la première sommation. Notre Don Juan se trouvait embarrassé. Il se coucha pourtant plein de confiance en son étoile et certain qu'une inspiration excellente lui viendrait bientôt. Cette fois, son sommeil ne fut troublé que par la séduisante vision de Mlle Germain qui lui souriait gracieusement et lui adressait une déclaration en bonne forme sur l'air des *Hirondelles* de Béranger.

Pendant ce temps Charles veillait, et, s'interrompant dans son travail, il songeait aussi à Pauline qu'il avait rencontrée plusieurs fois déjà, et qu'il avait suivie, de loin, comme l'on suit une apparition qui vous étonne et vous charme, et qu'on a peur de voir tout à coup s'envoler en fumée !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

IV

Le *café de la Concorde* est, à Saint-Vierne, le café des *gens qui se respectent*. Les paysans vont au *café du Grand Cerf*, au *café de la Crépinette* ou *au Chapeau du Grand-Homme*. Le greffier, l'huissier, les fils du notaire, M. le maire et le brigadier de gendarmerie vont au *café de la Concorde*. Le *Café de la Concorde!* Depuis longtemps l'établissement tenu par le père Cabirol était indigne de ce nom, car c'était au *café de la Concorde* que se rencontraient les Bonnefoy, le capitaine Clouard, Gracchus-Fédéré Levasseur et M. de la Panouze. Vous jugez du bruit, des discussions et de la discorde.

Le lendemain de la soirée chez M. le maire, Clouard arriva de bon matin à son café habituel. Il prit son journal et entama péniblement sa lecture, lorsque Fédéré Levasseur entra.

— Bonjour, capitaine! dit-il.

Le capitaine salua militairement et reprit le journal.

— Tiens, fit Levasseur après avoir cherché quelque chose sur la table, vous lisez mon journal, capitaine?

— *Votre* journal? Comment *votre* journal? C'est bien le journal du père Cabirol, j'imagine.

— Quand je dis *mon*, je veux seulement dire le journal de mon opinion.

— Ah! oui, fit le capitaine, parlons-en de votre opinion. Du brigandage! Car enfin, ajouta-t-il, il faut bien avouer que vous êtes tous des assassins, et si j'étais le brigadier de gendarmerie, je vous empoignerais par le collet pour vous enfermer dans une cave avec du pain sec et de l'eau!

— Et je ne serais pas la première victime de l'arbitraire! dit Levasseur.

— C'est que, continua Clouard, vous me faites bouillir, ma parole!... Je vous ai entendu un jour demander le partage! Partager la France!... Mais, mille cartouches, à quoi pensez-vous?... Partager l'Europe, c'est possible, parce que les étrangers sont des gredins faits pour recevoir des brossées par les Français!... Mais la France!... Ah! si j'étais le maître, nom de nom, je vous ferais fusiller net!

— Moi?

— Fusiller, entendez-vous? Le diable emporte les bavards!...

— Capitaine, dit Levasseur, on voit que vous n'avez jamais été persécuté!

— Moi?... Ah! par exemple, mais c'est-à-dire qu'on a trépigné sur moi!... Nom de nom!... Quand je pense au temps de Louis XVIII... Je me rongeais les poings alors... *Ils* avaient défendu de porter les croix données par l'Empereur. On nous défendait le visage du Grand-Homme. Ça m'était bien égal... Je mettais toujours la mienne,— celle que j'ai là,— elle ne m'a jamais quitté! C'était dangereux, mais je persistais... Seulement, je la tournais du côté de l'aigle. *Ils* n'y voyaient rien. Ça me rappelle que le jour du sacre de Charles X... une belle fête... Et sans ce satané drapeau blanc qu'on voyait partout et qui me donnait des rages... J'avais donc ma croix; mais, toute courageuse, elle s'était retournée et le soleil donnait en plein sur le portrait de *l'autre*. Voilà qu'un gredin de garde-du-corps l'aperçoit. Il dit : Tiens, un bonapartiste! — Je me retourne, je dis : — Eh bien? — Il dit : Je n'aime pas l'odeur de la violette. Je dis : — Bouche-toi le nez. Il me répond par un soufflet, je lui envoie un coup de pied — et, le lendemain, un coup de sabre. Voilà! Tonnerre, c'était le bon temps!

— Triste temps, dit Levasseur... les Bourbons... un gouvernement de Jésuites... Ne m'en parlez pas!

— Si j'en parle; c'est pour en parler, fit Clouard; mais je les déteste autant que vous!

— Révolutionnaires! dit une voix flûtée derrière, et M. de la Panouze allongea son profil aigu entre le capitaine Clouard et Levasseur, pendant que M. Bonnefoy le père entrait avec fracas, s'appuyant sur le bras d'Hector et suivi de Charles qui portait en sautoir une boîte d'herboriste. M. Bonnefoy distribua à droite et à gauche des sourires et des poignées de main, et proposa une partie de billard qui fut acceptée. On monta dans la salle supérieure et Charles s'assit à côté de M. de la Panouze qui lui dit tout bas : — Je ne comprends pas ce jeu de vilain, et vous?... Le billard m'énerve, c'est comme le tabac fumé... c'est terrible, c'est inconvenant. Pouah!

— Voulez-vous un londrès? interrompit Hector d'une voix railleuse.

— Dieu merci, fit le marquis, je n'ai jamais fumé et je ne fumerai jamais.

— Vous ne prisez pas le cigare, dit Hector, mais vous prisez le tabac!

— Monsieur est un talon rouge, dit Levasseur en arrangeant les billes sur le tapis vert.

M. de la Panouze se leva tout droit, arrondit le bras et jeta cette belle parole :

— Un talon rouge, Monsieur, vaut mieux qu'un bonnet rouge!

Jules Claretie.

(*La suite au prochain numéro.*)

UN DRAME AU FOND DE LA MER

Un curieux roman géographique, publié par M. Richard Cortambert à la librairie Decaux, a fourni à M. Ferdinand Dugué le sujet de la pièce qu'il vient de faire jouer au Théâtre Historique et qui porte également ce titre : *Un drame au fond de la mer*.

L'événement se passe en 1866.

Il s'agit d'un jeune ingénieur, Henri de Sartène, qui se charge de descendre au fond de la mer, au moyen de scaphandres, pour réparer le câble transatlantique; il entreprend cette périlleuse expédition avec trois hommes sous ses ordres, deux ingénieurs et un matelot. Il est assassiné par l'un de ces ingénieurs, tous deux en apparence jaloux de son mérite et pouvant avoir tous deux intérêt à sa disparition.

Mais quel est le coupable? Il a été impossible au matelot de le reconnaître à travers l'épais scaphandre. Les plus fortes présomptions, néanmoins, s'élèvent contre l'ingénieur Norton; il a été arrêté, il va être jugé par la cour d'assises. L'autre n'est appelé que comme témoin.

La citation suivante, extraite du livre, donne une idée de l'intérêt du commencement de ce procès :

« Les journaux des Trois-Royaumes remplissaient leurs colonnes de renseignements sur le procès et sur l'auteur présumé du crime.

« L'opinion publique, disait le *Morning Star*, pressent dans la » vie de cet homme qui va paraître devant le jury plus d'un hor» rible mystère. Qu'était-ce que Lacenaire? un assassin de tripot. » Qu'était-ce que Dumollard? un assommeur de filles pauvres. » Qu'était-ce que William Palmer? un empoisonneur cupide. » Mais, suivant toutes présomptions, Norton est le maître du » genre, le héros de la criminalité moderne; comme il y a, en » effet, des héros de vertu, il y en a de l'assassinat. Norton est un » véritable modèle, etc.»

» Passons au portrait tracé dans une autre feuille, le célèbre *Times* lui-même :

« L'ingénieur Norton est un homme de quarante ans, petit, » trapu, un véritable taureau; ses cheveux sont roux, sa barbe » est fauve; il agite sa crinière comme celle d'un bison. Ses yeux » bleu faïence lancent des regards furtifs, indécis, inquiets. Il a » les lèvres minces, le front assez découvert, etc.»

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

» Or, Norton n'avait pas encore trente ans, il était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, il ne ressemblait pas le moins du monde à un taureau : ses cheveux étaient bruns, sa barbe noire, ses yeux également foncés; il avait la lèvre supérieure très-forte et le front excessivement bas.

» Excepté ces légères différences, le portrait tracé par le journal le mieux informé du Royaume-Uni était en tous points ressemblant.

» On appela le témoin Stevens, l'autre ingénieur. A ce nom, la partie féminine de l'assistance parut prêter une vive attention. Décidément, la réputation du gentleman avait fait son chemin.

» Le beau, le correct Stevens entre avec une aisance parfaite, la main ornée d'un élégant stick, la redingote serrée à la taille, mais aux larges revers s'épanouissant sur la poitrine; une rose à la boutonnière, un col d'une admirable blancheur; la cravate nouée avec une négligence étudiée; les favoris artistement peignés s'étendant en éventail; le teint rose adouci par un velouté de poudre de riz; bref, esquire accompli.

» — Oh! charmant gentleman! ne purent s'empêcher de dire deux ou trois délicieuses ladies, en lançant derrière leur éventail un de ces regards brillants et langoureux que les Français ne connaissant même pas un seul mot d'anglais savent si admirablement traduire.

» — Monsieur, fit le président, votre déposition est appelée à jeter un jour éclatant sur cette affaire. Vous avez été le compagnon de l'accusé, par conséquent vous pouvez apprécier son caractère, ses passions. Dites la vérité tout entière. Oubliez votre amitié qui pourrait entraver vos révélations.

» — Ce n'est pas, dit Stevens, sans une certaine émotion que je viens déposer aujourd'hui devant la cour. J'aurais même souhaité que mon témoignage ne fût pas invoqué, car je ne puis, en vérité, — ma conscience s'y refuse, — parler contre un collègue.

» — Il le faut cependant, reprit le lord-chief justice avec fermeté. Soyez sincère.

» — Je le serai, monsieur le président. Je comprends trop le prix de ma franchise pour ne pas dire la vérité sans réserve. Peut-être avouerai-je alors que la cordialité la plus parfaite ne régnait pas toujours entre notre regretté confrère et M. Norton. Était-ce, comme le bruit s'en est trop souvent répandu, l'ambition, l'envie qui animait M. Norton contre notre malheureux ami? Je ne saurais porter un jugement. Je n'ai jamais eu personnellement à me plaindre de l'accusé : ses violences inexplicables ne m'atteignaient pas; mon poste étant inférieur au sien, j'échappais sans doute à sa jalousie. C'était, en résumé, un camarade supportable. J'aurais souhaité en lui plus d'égalité d'humeur, plus de respect pour les lois, plus de soumission pour ses chefs, moins de mépris pour toutes les choses que le monde révère! Mais M. Norton ayant été tout jeune lancé au milieu des camps américains, composés d'individus sans aveu, sans foi, je lui pardonnais bien volontiers des défauts qu'il avait autant puisés dans une déplorable éducation que dans une nature vicieuse! Cependant nous ne l'aurions pas supposé capable d'un pareil attentat. Plaise à Dieu que la justice se montre clémente et que le ciel ait pitié d'un malheureux entré dans la route du mal! »

De ces deux hommes, quel est le vrai coupable? Les lecteurs le devinent peut-être. Du reste, ils n'auront, pour le savoir, qu'à lire l'ouvrage qui vient de paraître ou à voir la pièce du Théâtre-Historique.

Ch. David.

Nous recommandons tout particulièrement à celles de nos lectrices qui s'intéressent aux choses de l'esprit la *Gazette des Lettres*, organe de la Société des Amis des Lettres, paraissant trois fois par mois. Cet intéressant journal donne en supplément le *Tournoi*, publication de luxe qui vient d'entrer dans sa cinquième année et dont les abonnés sont eux-mêmes les rédacteurs. Le prix de la *Gazette des Lettres* et du *Tournoi* est de 10 francs par an; en ajoutant 0 centimes, on reçoit franco, comme prime, une grande *Eau-Forte* reproduisant un des tableaux les plus admirés du dernier Salon et coûtant 5 francs en librairie. Adresser toutes les demandes à M. de Liversay, boulevard Montmartre, 12, à Paris.

REVUE DES MAGASINS

Femmes du monde, couturières, lingères, modistes, toutes les femmes en un mot, se donnent rendez-vous rue de la Chaussée-d'Antin, 6, à la *Ville de Lyon*. Jamais, depuis que nous avons le plaisir de fréquenter cette maison, nous n'avons trouvé des éléments plus variés, des garnitures plus élégantes, des parures plus coquettes, des tissus plus diaphanes, plus étincelants, plus splendides. Au milieu de toutes ces richesses, nous signalerons d'abord la grande nouveauté du moment : le tulle lamé or ou argent, en noir ou blanc, pour écharpe, voilette, mantille et fichu, faisant un effet superbe et que l'on peut disposer en turban sur un chapeau de théâtre; puis les dentelles d'or et d'argent, ou simplement lamées, si élégantes pour garnitures; le joli galon étincelle d'or ou d'argent, dont le succès, non épuisé l'hiver dernier, se reproduit si brillamment aujourd'hui; enfin, une véritable nouveauté, le galon brodé de perles *mordorées* et perles *clair de lune :* mélange des plus heureux et plein d'harmonie, qui fait déjà florès en haut lieu pour l'ornement de la robe riche.

La *Ville de Lyon* édite encore un gracieux tissu, d'une coquetterie charmante : c'est la gaze de peluche, qui, en dépit de son nom et de son apparence, est extrêmement légère et se prête le mieux du monde à toutes les dispositions, qu'on veuille la draper, la chiffonner, la tortiller, etc.

La gaze chenillée mérite aussi une mention particulière, quoique nous en ayons déjà entretenu nos lectrices; on la trouve au mètre ou constituée en écharpes délicieuses, garnies de franges assorties.

Une heureuse innovation de la *Ville de Lyon* consiste en ruches de tulle Malines, bordées de chenille de couleur et montées par trois rangs; elles sont d'une suavité de ton qui rehausse encore l'éclat d'un joli teint.

Mais une visite au magasin même en dira bien plus long que nous ne le saurions faire.

— La mode des longues tailles a fait naître la mode des baleines. Jamais on n'en a employé autant qu'aujourd'hui, et cela se comprend : impossible, en effet, d'obtenir le « moulé » désirable dans un corsage sans ce concours précieux. Mais plus la baleine est flexible et mieux le but est atteint. Une baleine dure, outre qu'elle grossit, produit presque toujours les effets les plus désagréables, dont le moindre est de regimber et de se trahir avec une audace inconvenante. Lorsqu'on voit une basque se tenir effrontément relevée, on peut être assuré qu'une baleine en est la cause : ou elle est trop dure, ou bien elle est trop resserrée dans son ruban. Il faut, en effet, tenir la baleine très-libre dans son enveloppe.

Malheureusement la baleine vient à manquer aujourd'hui, par suite de grands désastres maritimes qui ont anéanti les baleiniers et détruit la pêche de la baleine. La maison Ledoux aîné et Cie a immédiatement compris que beaucoup de personnes ne pourraient aborder les prix élevés de son excellente baleine coupée par machine. Déterminée par ces raisons de première importance, elle a tâché de suppléer à la baleine naturelle par la création d'une *baleine métallique* faite de ressorts de première qualité et enduits d'une matière qui les empêche de se rouiller. Ajoutons que la maison Ledoux a complétement réussi : cette baleine métallique est on ne peut plus avantageuse; elle est livrée sans enveloppe et percée à chaque bout, ce qui permet de la fixer solidement aux rubans des corsages et d'éviter tout frottement.

Soit pour la baleine métallique, soit pour la vraie baleine coupée par machine, c'est à la maison Ledoux aîné et Cie (rue Pierre-Lescot, 9) qu'il faut s'adresser.

— La maison Caliste (rue Neuve-Saint-Augustin, 23), si connue dans le monde élégant, vient de recevoir de ses fabriques un choix considérable de dentelles dites « *torchon* » d'une grande finesse, et que la maison Caliste nomme dentelles *Clovis*.

Ce genre convient à tous les apprêts de lingerie, depuis le rideau jusqu'au mouchoir délicat. La maison Caliste a fait préparer des coupes de douze mètres dans les dessins étroits, qui sont cotées à 3 fr. 50 la coupe, ce qui ne porte la dentelle qu'à 30 centimes le mètre.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Nous sommes heureux de signaler cette bonne fortune à nos lectrices.

La fabrication de cette dentelle en *vrai fil cœur de lin* atteint la plus rare perfection. Ce fil est fourni par la célèbre maison Crespel, de Lille.

Nous rappelons à nos abonnées la charmante prime qui leur est offerte par la maison Caliste et nous les engageons à en profiter.

— Une des plus jolies fantaisies de la mode actuelle est, à notre avis, le mouchoir de pochette : jeunes gens et jeunes femmes, tous luttent d'élégance sous ce rapport. Le foulard est préféré à la batiste, parce que, la position de la pochette mettant le mouchoir tout à fait en vue, celui-ci est plus susceptible de se ternir; et puis le foulard a de si jolies teintes rouges, bleues, etc. D'ailleurs, la mode, devant laquelle tout le monde s'incline, a décrété que ce mouchoir était de bon ton ; cela ne suffit-il pas?

La chose étant démontrée, il ne nous reste plus qu'à recommander à nos lectrices les jolies réserves de foulards de poche de la *Colonie des Indes* (114, rue de Rivoli). Qualité, choix, prix, tout y est avantageux; de 1 fr. 50 à 4 et 5 francs, on a tout ce qu'il y a de mieux dans le genre. Ce n'est pas là une fantaisie ruineuse. — Ajoutons, pour les priseurs, qu'il y a de bons et grands foulards à 4 fr. 50, 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 15 francs.

Nous indiquerons également les prix de beaux foulards de cou : depuis 4 francs jusqu'à 10 francs pour dames; depuis 8 jusqu'à 18 et 20 francs pour cache-nez d'hommes.

La *Colonie des Indes* possède bien d'autres séries de foulards; mais nous terminerons cet aperçu des avantages que l'on trouve dans cette maison par la mention des foulards à dessins cachemire pour coiffure, à 8 et 10 fr., et du Naga-Saki, foulard valant de 4 à 15 francs.

— Les machines à main de Henri Seeling (la « Favorite des dames » à un fil, coûtant 64 francs, et la « Canadienne » à navette, de 100 francs) sont fort avantageusement connues et rendent de grands services dans une famille. Elles sont même quelquefois préférées aux machines à coudre marchant au pied, mouvement qui peut à la longue fatiguer une femme délicate.

Cette éventualité est très-rare avec la machine *Wheeler et Wilson*, dont le mouvement est si doux qu'un jeune enfant le dirigerait sans peine. Cette machine à coudre, si parfaite, est à la fois la plus douce, la plus simple, la plus silencieuse et la plus rapide de toutes les machines, et le point en est *indécousable*.

C'est cette supériorité de la machine *Wheeler et Wilson* qui lui a valu ces succès éclatants qu'elle a remportés dans les différentes Expositions où elle s'est montrée. Tout dernièrement, à Philadelphie, elle a obtenu *deux médailles* de mérite et *deux diplômes* d'honneur. Mêmes récompenses lui ont été décernées en 1873 à Vienne, et une plus flatteuse encore en 1867 à Paris, où seule elle a obtenu la *médaille d'or*.

S'adresser, à Paris, à M. Henri Seeling, aux adresses suivantes :

70, boulevard Sébastopol; 97, rue Neuve-des-Petits-Champs; 50, rue Folie-Regnault.

M. D'A.

NOS ÉTRENNES POUR 1877

Le succès du joli SERVICE A LIQUEURS de la maison Julien Hesse est maintenant un fait accompli; il a même dépassé toutes nos prévisions. Nous en avons la preuve chaque jour par de nombreuses et charmantes lettres qui nous arrivent à ce sujet.

Toutes les personnes qui déjà se sont fait adresser notre gracieuse étrenne se félicitent de l'acquisition.

On se plait à constater l'élégance et la légèreté de ce service, bien préférable à la cave à liqueurs d'antique mémoire, aujourd'hui fort démodée.

On sait que l'étrenne dont nous parlons consiste en un joli SERVICE A LIQUEURS, composé de douze verres et deux carafes en cristal demi-mousseline, orné sur chaque pièce d'une couronne de lierre et d'un semis de pois très-finement gravés. Le porte-liqueurs, en bronze doré (genre bijouterie), est lui-même une merveille par sa légèreté et sa forme gracieuse. Nous ne connaissons pas de plus charmant cadeau à offrir en toute circonstance et notamment au moment des étrennes.

La valeur réelle de ce service est de 35 francs; mais, par une faveur toute spéciale et dont nous lui sommes reconnaissants, M. Julien Hesse a bien voulu s'engager à le livrer moyennant la somme de 20 francs à toute personne qui lui en adressera directement la demande rue Richer, 49, pourvu qu'elle joigne à celle-ci le montant en un mandat ou un chèque. Pour recevoir l'objet franc de port et d'emballage, il suffira d'ajouter 3 francs pour la province et 5 francs pour l'étranger.

Nous ne doutons pas que le plus grand nombre de nos abonnées n'aient à cœur de se procurer d'une façon aussi avantageuse un service aussi coquet, que la femme la plus élégante prendra plaisir à faire circuler à la fin d'un repas ou à présenter elle-même à ses amies et à ses invités. Du reste, bien que nous ne nous chargions pas nous-mêmes de l'expédier, on peut voir ce service et même en faire l'acquisition dans nos bureaux.

CORRESPONDANCE

— SIGNORA E. T..., A NAPLES.

Lorsque vous trouvez sur notre tarif de patrons une indication de ce genre : « de 4 à 5 francs » ou « de 5 à 8 francs, » vous devez établir le prix du patron d'après la façon plus ou moins compliquée et le genre de garniture du modèle que vous désirez.

— Mme B..., AU MANS.

Impossible de substituer à la planche de patrons tracés une planche de chapeaux; vous trouverez, d'ailleurs, dans le texte et les annexes, de nombreux modèles de chapeaux de tout genre.

— Mme R..., A CHERBOURG.

La tarlatane s'emploie toujours simple, car il faut lui conserver autant que possible sa légèreté : aussi ne l'ourle-t-on jamais ; on se contente de denteler les bords à l'emporte-pièce. Quant à choisir entre la ruche double ou simple, c'est complétement affaire de goût. La ruche simple offre un coup d'œil plus régulier, la ruche à pli double est peut-être d'un aspect plus coquet; mais celle-ci demande aussi plus d'étoffe que l'autre.

— Mme F. DE S..., A BERLIN.

Si nous vous avons bien comprise, vous désirez changer la tarlatane, indiquée dans la gravure 1331, en crêpe de Chine et vous voudriez avoir notre avis. Si nous avons un conseil à vous donner, ce serait de faire la tunique juive seulement en crêpe de Chine, — ce vêtement gagnant beaucoup à se détacher de l'ensemble de la toilette, — et de laisser la tarlatane pour le reste, avec volants ou ruches à votre choix, pourvu que le tout soit léger.

SOMMAIRE DU 2e N° DE JANVIER 1877.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — *Au jour d'aujourd'hui*, nouvelle, par M. Eugène CLARETIE. — Un drame au fond de la mer, par M. Ch. DAVID. — *La gazette des lettres.* — Revue des magasins. — Nos étrennes pour 1877. — Correspondance.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1386, dessin de M. Jules DAVID toilettes de promenade. — Gravure coloriée n° 1387 D (substituée sur demande à la gravure n° 1386) : chapeaux et lingerie de fantaisie. — Figurine coloriée L. n° 109, dessin de M. NÉRAUDAU : toilette de visite, manteau *Marie-Christine*.

Dans le texte : P. n° 346, dessin de M. E. PRÉVAL : veste *Andalouse*. — G. n° 726, dessin de M. Jules DAVID : costume *Yvonne* (vu de devant et de dos). — G. n° 728, dessin de M. Jules DAVID : costumes de travestissement. — G. n° 718 et 719, dessins de M. E. THIRION : nouveaux modèles de chapeaux.

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées que depuis le 4 décembre1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

« Le *jaune* est le fils aîné de la lumière, et il n'est pas étonnant qu'une nation de coloristes, les Chinois, le regardent comme la plus belle des couleurs. » (Charles Blanc).

Aussi dame Mode, une chercheuse qui s'inspire de toutes choses, a-t-elle décrété dernièrement que la couleur jaune serait de haute élégance.

La vogue toujours croissante des productions chinoises et japonaise, y a, sans doute, beaucoup contribué. Il n'est pas jusqu'aux auteurs dramatiques en vogue qui, la musique de M. Lecocq aidant, n'aient cru devoir régaler le public de quelques études de mœurs chinoises : on ne saurait donc trouver étonnant que la mode aille jusqu'aux rives du fleuve Jaune pour y puiser quelques nouveaux principes d'élégance !

La couleur jaune n'a, d'ailleurs, jamais été mise absolument de côté. Elle est difficile à porter, il est vrai : ses reflets sont tantôt trop sonores, tantôt blafards, et dans ces deux cas, il faut, pour s'harmoniser avec elle, un teint d'une chaleur de carnation exceptionnelle. Aujourd'hui, le mélange des couleurs étant de haut goût, c'est chose bien différente : il n'y a plus de choc à redouter. Le noir, le marron, le bleu foncé forment avec le jaune une opposition de ton du plus heureux effet ; tandis que le bleu ciel ou le lilas s'harmonisent doucement avec lui.

Les broderies d'or, dont nous avons précédemment parlé, rentrent, comme ton, dans la couleur jaune ; ces broderies, sur tulle et dentelle noirs, sont à la fois riches et seyantes. Mais nous leur préférons les broderies de perles variées, c'est-à-dire de couleur, avec alliance de perles d'or, d'argent et d'acier. Ce travail exécuté avec goût, le dessin étant net et léger, on obtient un résultat splendide. Une robe princesse en velours noir ou de couleur, avec une longueur de jupe derrière de 2m,50, sobrement garnie de dentelles de ce genre, constitue une véritable toilette de cour. Le corsage décolleté en carré, genre Valois, avec les manches en dentelle assortie et brodée de perles, faisant ressortir la blancheur du bras nu, sont d'une extrême coquetterie.

P. N° 347. — Chapeau de jeune femme.

Parlons un peu de ce corsage Valois ! On entend par là un décolleté en carré, très-évasé devant, montant derrière jusqu'à la naissance du cou, et garni dans le haut d'un col droit, légèrement évasé, qui s'arrête net aux épaules. Une collerette de dentelle blanche émerge naturellement de ses bords. Les jeunes femmes portent, à l'intérieur de ce corsage, une modestie en crêpe lisse, à petits plis creux et cousus, formant le plastron ; cette modestie se boutonne derrière et se termine dans le haut par une ruche plissée ; le genre veut que les bords de celle-ci soient ou festonnés de de soie, ou garnis d'une chenille de couleur, ce qui augmente encore la grâce de l'ensemble.

Pour un grand dîner, une soirée *prise*, et même pour une représentation à l'Opéra (aux premières loges), ce genre de décolletage prévaut aujourd'hui sur le décolleté rond. Mais le corsage ne doit avoir d'autres manches que celles de tulle ou dentelle ; il n'y a pas même le plus petit mancheron. Il est bon d'observer, en passant, que pour ce corsage il faut tenir les épaulettes plus tombantes sur les bras et l'entournure plus juste. C'est le cas ou jamais d'arborer les belles dentelles qu'on possède ; on entoure le corsage de point d'Angleterre, de Malines, etc., et l'on pose un volant au bas des manches, qui ne doivent pas dépasser de beaucoup le coude.

La mitaine longue remplaçant le gant long, voilà une nouveauté à signaler. Il en avait été question, il y a un an environ : la mode semble avoir accepté la chose cette année. Nous en avons vu de charmantes, en filet de soie noire ou blanche, et très-joliment brodées. La mitaine de soie blanche est, sans contre-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dit, plus élégante, et préférable pour faire valoir le bras, qu'elle blanchit extrêmement. Cette absence de gant n'est possible qu'avec une main irréprochable ; ajoutons qu'elle permet l'exhibition complète, non-seulement des bracelets, mais des bagues, bien plus jolies sur ce bras voilé que sur une peau de gant, et cela donne à la mitaine longue de grandes chances de succès. Si l'on nous consultait sur le moment opportun pour la mettre, nous répondrions : toutes les fois qu'on est en grande toilette de soirée chez soi, lorsqu'on assiste à un grand dîner chez les autres (dans ce cas, on les garde à table), et enfin au théâtre ; quant au bal, jamais.

—

Puisque dans ce moment le monde élégant fait de la nuit le jour, continuons de voir comment il s'habille. Le gilet blanc en demassé de laine, à châle demi-ouvert, avec la cravate La Vallière en beau surah ou broché blanc, voilà pour les messieurs, avec l'habit de rigueur, une tenue des plus élégantes.

Pour les dames, le blanc est toujours la note dominante, et parmi les étoffes blanches les plus recherchées nous citerons le crêpe lisse, qui est du meilleur ton. On le dispose sur une robe de soie en draperies légères, plissés ou ruches, et rien n'est plus vaporeux ni plus joli. La gaze de peluche est, elle aussi, pour costume de bal, un tissu de premier ordre qui s'emploie de préférence pour les écharpes, corsage-habit, gilets Louis XIV, etc. On ne la gaspille pas volontiers en volants et plissés. Cette gaze de peluche a des reflets chatoyants qui séduisent les regards ; en bleu ou en rose, sur dessous de soie blanche ou jaune bouton d'or, ou bien encore sur robe de tulle noir, cette étoffe vous habille à ravir.

Avons-nous dit à nos lectrices que le feuillage aux teintes d'automne, ou presque brun, est employé de préférence à toutes les verdures ? On le dispose, comme par le passé, en guirlandes et traîne. Ajoutons qu'on le mélange parfois d'épis d'or, qui font très-bien, surtout lorsque la toilette est déjà garnie de gazes ou de tulles lamés d'or.

Avant de quitter le clinquant, notons encore un détail : la résille d'or revient sur l'eau. Quel est le sort qui l'attend ? c'est ce que nous ne saurions prédire.

La chenille et la peluche ont si bien accaparé l'esprit de la mode, qu'on ne peut plus s'habiller décemment sans l'une des deux. La dentelle noire brodée de chenille est fort connue maintenant ; il n'en est pas ainsi de la dentelle blanche, brodée de chenille de couleur, qui est toute nouvelle venue. Nous en avons vu de délicieuses parures pour petites soirées, et, en les regardant de très-près, nous nous sommes rendu compte que c'était là, pour une jeune fille ou une femme adroite, un gentil ouvrage à exécuter. La broderie est faite sur une blonde espagnole et dans le genre des broderies de perles. Un peu d'adresse, un peu de goût, et l'on fera des merveilles. Une grande pointe à la paysanne serait chose à essayer.

—

Le succès très-légitimement obtenu par le joli SERVICE A LIQUEURS de la maison Julien Hesse, que nous avons signalé d'une manière toute particulière à l'attention de nos lectrices, vient surtout de ce que ce gracieux modèle peut être employé à double fin.

L'anglomanie dirige si bien notre société actuelle, que le lunch ou goûter est devenu une obligation à l'égard des visiteurs pour toute femme un peu élégante qui reçoit. Un guéridon occupant un coin du salon, couvert de sandwiches, gâteaux, petits fours, bonbons, fruits glacés, etc., n'est au complet qu'avec l'addition de petits verres et de vins sucrés. Voilà précisément où se révèle l'utilité de notre SERVICE en bronze doré, qui fait fort bonne figure au centre de ces douceurs : les deux carafons de cristal demi-mousseline, finement gravés et complétés par les douze verres assortis, servent très-bien pour les vins de Malaga et le sherry.

Lorsqu'on peut se passer une jolie fantaisie semi-sérieuse pour vingt francs, ce serait certainement un grand tort que de n'en pas profiter.

Pour celles de nos lectrices qui se trouveraient dans l'alternative ou de faire double emploi en se procurant le service en question, ou de se priver du précieux avantage que nous leur offrons, nous croyons de notre devoir de faire observer que la maison Julien Hesse est de premier ordre pour la porcelaine et les cristaux. On peut donc, en toute confiance, s'adresser à elle pour tous les objets rentrant dans sa spécialité.

Nous avons vu dans ses magasins de la rue Richer, 49, des tête-à-tête on ne peut plus engageants : deux tasses, un plateau, un sucrier, avec chocolatière ou cafetière ; de jolis services à thé et à café, pour six ou douze personnes ; de mignonnes bonbonnières ; des cache-pots, des jardinières, etc., etc. Tous ces objets dépassent généralement le prix de 20 francs, mais nous pouvons garantir que la maison Julien Hesse servira dans des conditions exceptionnelles de prix toute personne se réclamant de nous.

Ajoutons qu'on peut demander des échantillons, lorsqu'il s'agit d'un achat important, tel qu'un élégant service de table.

Mary D'AUBERVILLE

Description des gravures dans le texte.

P. N° 347.

CHAPEAU DE JEUNE FEMME, pouvant servir pour visites de noce. — Feutre blanc à fond arrondi et passe de capote disposée en bavolet derrière. Un beau ruban de satin blanc entoure le dessus et forme derrière une seule coque maintenue par une boucle d'acier. Ce groupe dissimule le pied d'une plume amazone blanche, qui entoure presque complétement le sommet du chapeau. Les brides mentonnières, nouées sur le côté, partent du point où est posée la boucle d'acier. Un tour de tête en tulle dentelle blanc, garni d'un bouquet de violettes blanches, de réséda et de roses, complète le tout.

G. N° 707.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume de soie brochée, lampas ou foulard, à dessins rouges sur fond crème. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé en faille crème. Des volants de blonde anglaise blanche simulent deux tabliers superposés. Des écharpes de gaze crème sont drapées de chaque côté, les unes sous la dentelle du premier tablier pour se perdre ensuite sous un pli de la traîne, les autres sous la dentelle du premier tablier et sous le bord du côté du corsage pour se fixer par des roses thé au milieu derrière. Ce milieu du jupon est formé d'une largeur en gaze crème plissée et terminée par une blonde. — Cuirasse boutonnée devant, dessinant des pointes derrière où le milieu est orné de roses thé. Berthe en gaze coulissée et encadrée de blondes, dans le haut du corsage, fixée sur les épaules par des roses.

2. Costume en faille rose très-pâle. — Jupon ras-terre, garni devant de deux volants de dentelle de Bruges, qui dessinent un bas de tablier. Une traîne supplémentaire complète par derrière le jupon avec lequel elle est montée. Cette traîne, très-ample, est drapée en plis ondoyants ; le bord inférieur est garni dessus de plusieurs lisérés en chenille bleu pâle, et dessous de deux rangs de blonde anglaise blanche. — Longue cuirasse lacée derrière, bordée de lisérés de même chenille et de deux volants de blonde. Même dentelle dans le haut du corsage, rayant le dos et terminant les manches. Nœuds de ruban bleu sur les épaules et bretelles de ruban de cette nuance, plissées vers la taille pour se terminer par un large nœud sur le côté ; de ce nœud part un autre ruban qui entoure le haut de la traîne supplémentaire.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

G. N° 717.

Modèles de coqueluchons. — 1. *Coqueluchon* en peluche carolus (sorte de couleur feuille morte d'une teinte un peu rosée) avec doublure de satin rouge cardinal. — Cette jolie mantille, servant de sortie de théâtre ou de bal, est un vrai chef-d'œuvre de grâce coquette. Sa forme indéfinissable se compose de quatre pans : deux devant et deux derrière. Le capuchon est monté sur un fond mou en tulle raide, avec entourage laitonné ; ses bords, garnis de ruches de satin effiloché, sont relevés très-haut en éventail d'un côté ; cette partie reste fixée sous des motifs d'acier, que l'on peut remplacer par des diamants. Les pans et tous les bords du coqueluchon sont ornés de ruches effilochées. Ce vêtement se croise à volonté devant en rejetant les deux pans par-dessus les épaules : c'est ainsi que la gravure le représente, ou bien on les noue devant en les laissant pendre tout naturellement.

2. Coqueluchon en peluche fleur de tilleul, doublé de satin bleu myosotis. — Ce modèle diffère de celui que nous venons de décrire en ce qu'il n'a que deux pans, mais son capuchon est fait de la même façon que le précédent. C'est une véritable mantille à pans de mantelet, que l'on noue devant ou qu'on fixe derrière à la taille ; on peut également le croiser sur la poitrine, en rejetant une des pointes sur l'épaule, comme le montre la figurine. Tous les bords du vêtement sont ornés de ruches effilochées, faites avec des bandes de satin pareil à la doublure.

Nous ne pouvons donner qu'une description très-imparfaite du *coqueluchon*, car ce gracieux modèle se prête à tous les caprices de l'imagination et subit, par suite, des transformations multiples. Nous engageons celles de nos lectrices qui voudraient de plus amples renseignements à s'adresser à Mme de Bysterveld, la créatrice de cette charmante innovation.

Description de la gravure coloriée n° 1388.

Toilettes de bal. — 1. Costume en faille et gaze de soie rose de deux tons. — Jupon à traîne, en faille, entouré par derrière de deux plissés en gaze. Le devant du jupon est très-plat ; les côtés sont encadrés de revers détachés qui fixent les draperies du tablier, dont l'angle est garni d'une touffe de volubilis roses ; plissés sur tous les bords. Le tablier est terminé par la même garniture ainsi que la tunique recouvrant le jupon derrière. — Cuirasse de faille, garnie d'un biais de faille d'un ton plus vif et entourée d'un plissé de gaze, l'un et l'autre remontant sur la couture du dessous de bras. Une écharpe de gaze, ornée de plissés, entoure la taille en formant des draperies qui enveloppent le bas de la cuirasse. Cette écharpe part du côté de la basque et d'une touffe de volubilis, pour se terminer derrière, sous le biais de la basque, par un nœud à bout pendant. Le haut du corsage est encadré d'une berthe en faille, ornée de plissés de gaze, fixés sur les épaules par des fleurs assorties. Modestie intérieure en crêpe lisse à bords festonnés. — Pouff de volubilis dans les cheveux.

2. Costume de satin paille et tulle-dentelle blanc. — Jupon à traîne, entouré devant d'un volant plissé et de deux volants derrière. — Tunique en tulle-dentelle blanc, garnie de Chantilly sur tous les bords. Cette tunique, pliée sur elle-même, est d'abord drapée vers le bas du tablier, où elle est maintenue sur les côtés par un groupe de roses. Par derrière, elle se dédouble, le bord du haut retombant comme un pan vers le milieu, tandis que le bas forme traîne sur celle du jupon, en se drapant légèrement de côté sous un nœud de satin. — Cuirasse de satin, avec gilet de velours noir sur lequel se croisent des rubans étroits. Dentelle blanche dans le bas et cocarde de ruban sur le côté ; même garniture dans le haut du corsage et aux manches, avec bouquet de roses à l'angle du gilet. — Pouff de roses et plume assortie à la toilette dans les cheveux.

Description du patron coupé.

Annexe spéciale des éditions nos 2 et 3.

Cuirasse et tunique. — Ces patrons sont ceux du costume représenté sur les gravures P. n° 348 et G. 720, lesquelles seront décrites et insérées dans le texte du numéro qui paraîtra le samedi 27 janvier.

Les deux patrons se composent de sept pièces : cinq pour la cuirasse, deux pour la tunique.

1. Devant pointu, sur lequel est tracée une ligne de pointillés indiquant la longueur de l'autre devant.
2. Côté du devant, avec un tracé de points dans le même but.
3. Côté du dos.
4. Dos.
5. Manche s'arrêtant au coude et que l'on complète par un volant.
6. Principale partie de la tunique, dont le milieu du devant est indiqué par un pointillé.
7. Seconde partie de la tunique se réunissant à la précédente d'après les crans indiqués.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

« *Autres temps, mêmes mœurs.* » Voilà comment il faut traduire notre aphorisme quand il s'agit de luxe. On connaît la formule imaginée jadis par un homme de beaucoup d'esprit au sujet de la politique : « Plus ça change, plus c'est la même chose. » Il n'en est pas autrement en matière de mode et d'opulence : on a beau faire et beau dire, ce sera toujours la même chose également, chez nous comme chez les autres. Il n'est nullement besoin, pour en avoir la preuve, de remonter jusqu'à notre mère Ève, qui bien certainement a dû denteller et broder, afin de lui donner un petit air *habillé*, la feuille de vigne dont elle était condamnée à se vêtir, ni même jusqu'aux anciens ou plutôt aux anciennes, qui étaient de très-belles croqueuses d'argent, si nous en croyons certaine boutade de Pline sur la dépense exorbitante que faisaient les élégantes de Rome. Notons qu'il ne parle que de leurs boucles d'oreilles ; mais on peut, par là, juger un peu du reste :

« Le prix d'un seul de ces bijoux est si grand, qu'il consume le » revenu d'une maison riche ; on a vu des femmes suspendre à » leurs oreilles le patrimoine de plusieurs familles. Antonia, » femme de Drusus, non contente de porter aux siennes de ces » magnifiques émeraudes, dont le prix est celui d'une province, » en met encore de semblables aux oreilles d'une belle chatte » qu'elle aime beaucoup et dont elle fait sa compagne habi- » tuelle. »

Mais pour rester seulement en France, remontons un peu le cours du temps, et nous verrons que les prédicateurs ont eu beau tonner du haut de la chaire, les moralistes parler et écrire, les édits somptuaires menacer de peines sévères, toujours le luxe a eu chez nous un succès très-grand, non-seulement près des gens riches, mais aussi, hélas ! près de ceux qui ne le sont pas.

Une autre remarque très-curieuse faite par les historiens, c'est que jamais il ne s'est montré plus brillant qu'aux époques désastreuses pour notre malheureux pays ! — Est-ce donc pour s'étourdir qu'on se grise ? — Ainsi, sous Charles VI, le luxe fut plus éclatant qu'il ne l'avait jamais été ; les hommes, comme les femmes, dépensaient des sommes folles pour leurs vêtements, leurs bijoux et leur vaisselle.

Pour ne parler que de la queue des robes, que nos traînes d'aujourd'hui me remettent en mémoire, elles devaient être si longues, que celle d'Isabeau de Bavière, lors de son entrée dans Paris, mesurait quinze aunes de long, ce qui équivaut au moins à vingt mètres de nos jours.

Puisque nous en sommes sur la queue des robes, nous n'avons qu'à escalader plusieurs siècles pour en arriver à celles qui ornaient les robes des élégantes du premier empire, lesquelles devaient avoir aussi une bien belle étendue, car je me souviens que, lorsque j'étais petite fille, la mode étant passée des robes à queue, on me confectionnait mes toilettes dans les susdites queues, qu'on coupait aux robes de ma mère. Or je vous

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

demande un peu si, de ces traines d'aujourd'hui dont on glose tant, on pourrait tirer même des robes de poupées quand elles auront passé de mode ? Mais c'est si bon de gloser !...

Vous allez peut-être vous demander où j'en veux arriver avec tous ces racontars du vieux temps ? Eh bien, c'est à vous dire que le luxe de nos jours, dont on parle tant, appartient plus à la critique qu'à la réalité. Toujours il y a eu, et toujours il y aura des femmes extravagantes ; j'ajoute bien vite que le plus grand nombre n'appartient pas à la grande famille des Parisiennes, mais à celle des étrangères : Paris n'est-il pas devenu le caravansérail du monde entier, où ceux qui ont de l'argent et ceux qui n'en ont pas arrivent pour chercher ou à briller ou à faire des dupes. Quant à nos femmes du monde, à nos vraies Françaises, elles sont beaucoup plus raisonnables, quoi qu'on dise, et en exceptant celles dont le luxe exagéré fait partie des mœurs, elles savent parfaitement mettre de l'ordre dans leurs dépenses ; en d'autres termes, elles ne font que les dépenses que leur fortune peut leur permettre, sachant bien que c'est une marque réelle de distinction que de savoir se refuser ce que la raison vous refuse. A l'appui de ce dire, je vais prendre mes exemples assez haut pour que l'on puisse bien me comprendre.

L'impératrice Joséphine aimait passionnément la toilette, et ses fournisseurs abusaient naturellement de ce goût. Or, un jour, la grande couturière à la mode lui apporta, pour la lui offrir, une robe qui était une vraie merveille ; elle était en cachemire de l'Inde, brodée de petites roses d'or dont le cœur était en perles fines.

A cette vue, Joséphine s'exclama d'admiration. Malheureusement l'empereur était en ce moment près d'elle.

— Combien cette robe ? demanda-t-il avec une certaine curiosité.

— Vingt mille livres, sire, répondit la couturière en faisant une profonde révérence.

— Eh bien, madame, allez la porter ailleurs, fit Napoléon brusquement ; ma femme n'est pas assez riche pour se passer une pareille folie. C'est bon pour la femme de Bourrienne ! ajouta-t-il d'un ton d'humeur.

C'était le moment où il venait de se brouiller avec le susdit Bourrienne, qui avait été longtemps son secrétaire et son ami : aussi n'était-il pas fâché de jeter des pierres dans le jardin de celui-ci, pierres qui portaient coup, Mme Bourrienne étant citée alors comme la femme la plus laide et la plus dépensière de Paris. Et ce n'était point, elle, une Parisienne, car c'est la ville de Leipzig qui lui avait donné le jour.

La couturière se le tint pour dit ; elle alla porter la robe à Mme Bourrienne, à qui elle rapporta le propos que l'empereur avait tenu sur elle, et celle-ci acheta la fameuse robe sans vergogne.

Mais voulez-vous que je vous dise la morale de mon histoire ? C'est que la famille Bourrienne s'est éteinte complétement ruinée, après avoir possédé une fortune princière.

Second exemple pris sur un trône également, mais à cinquante ans de distance :

A l'exposition universelle de Londres en 1856, je crois, Mme Sayant, une de nos premières lingères de Paris, exposa une robe de mousseline de l'Inde, brodée et agrémentée de dentelles, qui semblait confectionnée par les fées. La reine d'Angleterre en eut envie ; elle fit venir la vendeuse et demanda, comme Napoléon, le prix de la robe qui la tentait ; mais quand elle sut qu'elle coûtait huit mille francs :

— C'est trop cher pour moi ! s'écria-t-elle en riant ; ma bourse ne me permet pas de la prendre.

Et elle pria Mme Sayant de lui en faire une petite contrefaçon qui ne montât pas à plus de trois mille francs, ce qui fut fait. Mais ce qui fut fait aussi, ce fut la vente de la robe à une marchande américaine pour une de ses clientes de la Louisiane ; seulement vous devez comprendre si les huit mille francs primitifs firent des petits en route !...

Bref, pour nous résumer, le luxe est une belle et bonne chose, quand on peut se le permettre, et le confort, l'élégance embellissent la vie de ceux qui ont le moyen de se les donner. Admirons-le donc chez les autres, et sachons-nous en passer chez nous, au besoin ; mais ne nous en moquons pas quand il est de bon aloi, car alors c'est toujours l'envie qui se cache sous le rire.

Comtesse de Bassanville.

MOUCHES ET CHIFFONS

Le costume de jour, à Paris, ne permet pas beaucoup le caprice et défend presque l'originalité. Pour le soir, c'est tout le contraire. Là peut paraître « la mouche », cet imprévu de la toilette, ce grain d'étrangeté qui attire l'œil et l'étonne, comme la mouche noire charmait aux coins d'une lèvre rouge ou sur une épaule blanche.

La femme vraiment originale, seule, trouve des mouches. Le nœud de ruban attachant de côté les bouclettes blondes de Mlle de Fontanges fut une mouche ; les roses bordant les jupes bleues de Cotillon II furent encore des mouches. De notre temps, la princesse de M... inventait chaque hiver la mouche, et les autres ne savaient que la prendre.

Il est presque aussi difficile de créer des mouches qu'aux auteurs dramatiques d'inventer des mots qui n'ont jamais été dits. Une femme ne sait réellement s'habiller avec esprit que quand elle a l'art de la mouche. Quelques-unes cherchent, essayent tout, ne trouvent rien et se transforment en polichinelles. Il vaudrait mieux alors porter une robe de couvent. Il en est des femmes comme des artistes. Aux unes on peut dire : Ne hasardez rien ; — aux autres : Osez tout.

La mouche ne nuit point à une toilette classique. C'est le grain de piment, le coup d'aile, le rayon de soleil, le feu follet, l'étincelle, la note aiguë et cristalline, tout ce qui est vif, imprévu, osé, mais charmant. La touffe d'œillets pourpres sur une robe bleu pâle, le poignard de diamants, la perruche multicolore dans des cheveux noirs, le fichu d'Alsacienne noué sur l'épaule par une fleur, la coiffure créole en peluche, la rose tombée sur le corsage près de l'oreille, l'aiguillette cavalière sur le manteau, l'éventail de plumes indien à chiffre d'émail, avec une toilette royalement simple, le collier de chien en dentelle attaché à gauche par une pâquerette de rubis ou un trèfle d'émeraudes : tout cela, ce sont des mouches.

A vous, mesdames, d'en chercher d'autres.

—

Pour les dîners, il y a deux genres de toilette distincts : le genre seigneurial, qui prend aux siècles magnifiques toutes leurs splendeurs ; le genre poétique, qui copie la Rome antique ou le Directoire, taille la robe de Cymodocée ou celle de Virginie, et enveloppe les Parisiennes dans ce qu'il y a de plus vaporeux, de plus idéal, de plus pudique et de plus collant,

La robe « jeune martyre » est, par exemple, en gaze blanche à haut plissé plat sur la jupe avec des écharpes de soie molle et blanche qui se croisent et se recroisent, emmaillottant la femme dans la souplesse de leurs plis. Corsage très-décolleté, mais tenu sur les épaules, en gaze blanche, traversé d'un cordon de fleurs neigeuses.

La plus jolie robe antique que nous ayons vue était portée à un grand dîner. C'était une robe de cachemire blanc de l'Inde, garnie dans le bas d'une guirlande au feuillage d'automne nuancé, frangé de chenille blanche et perles. La traîne derrière était

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

étroite, à longs plis plats, bordée de chaque côté de feuillage d'automne.

Un corsage de princesse grecque, à ceinture de faille blanche très-haute, faisant corselet et semblant retenir les plis creusés du corsage. Ce corselet brodé de chenille et de perles. Sur chaque épaule un scarabée vert monté dans un losange d'or mat. Petite demi-couronne de feuillage d'automne dans les cheveux et parures de scarabées.

La robe Virginie est un enroulement d'écharpe en mousseline de l'Inde brodée de soie blanche, sur faille molle bleu pâle, tilleul ou rose mourant.

Quant aux toilettes seigneuriales, leur caractère dominant, c'est l'habit. — L'habit de Mousquetaire, l'habit de Frondeuse, l'habit de Roué de la Régence, l'habit de Marquis de Trianon. On va de Louis XIII à Louis XVI en passant par des étapes de velours, de brocart, de damas, de satin, de velours frappé, etc. — L'habit préféré est celui du temps de Louis XVI, à queue de morue, avec long gilet brodé de nuance claire devant. Le genre Frondeuse avec ses manches de broderie vénitienne en chenille à tons fanés, reproduisant des arabesques et des fleurs exquises, est une merveille.

On garnit la robe de bandes de velours, brodées de même. — Cela, ce n'est plus de la fantaisie, c'est du grand art.

W.

MONSIEUR PRUDHOMME

Un homme vient de mourir, qui eut à un suprême degré le génie de l'observation et la force comique. Tour à tour homme de lettres, dessinateur et comédien, Henri Monnier réussit également dans ces trois formes de l'art. Son nom restera comme celui d'un philosophe qui sut voir son époque, étudier les hommes et les choses, et créer, avec les mille détails remarqués par lui, un type bien vivant, armé de toutes pièces : l'éternel monsieur Prudhomme, personnification unique de la vanité, de l'outrecuidance et des prétentions bourgeoises.

Né en 1802, Henri Monnier débuta comme écrivain en 1830, comme acteur en 1831. Il laisse après lui un fort bagage de dessins, de volumes et de souvenirs dramatiques. Ses *Scènes populaires*, son *Roman chez la Portière*, son *Jean Hiroux*, ses *Mémoires de M. Prudhomme*, ses *Bas-Fonds*, sont des œuvres. Il y a souvent bien de la tristesse dans son rire, comme il y a bien des larmes dans le George Dandin et dans l'Arnolphe de Molière.

Puisque le nom de l'auteur du *Misanthrope* se présente sous notre plume, nous rappellerons un mot de Balzac. Parlant d'Henri Monnier, le célèbre romancier a dit « qu'il ramassait les miettes du grand festin de Molière. » Ce n'est certes pas un petit éloge.

Nous ne raconterons pas la vie d'Henri Monnier, vie assez triste en somme. Le cœur de ceux qui font rire est trop souvent rempli de douleur et d'amertume.

Et pourtant le souvenir d'Henri Monnier ne reviendra jamais à l'esprit de personne sans ramener la gaieté. Il y a autour de son nom toute une auréole souriante d'anecdotes. L'auteur de Prudhomme appartenait à une race d'hommes singulière, celle des mystificateurs. Il adorait se moquer du monde. Il inventait des charges à fond de train.

Pendant qu'il jouait la comédie au Vaudeville, ses camarades furent plus d'une fois victimes de ses plaisanteries.

Un jeune premier qui devait remplir un rôle à moustaches était sur le point d'entrer en scène, quand tout à coup Monnier l'arrête et lui glisse à l'oreille :

— Prends garde! il te manque une moustache.

Le comédien s'arrête, éperdu :

— Est-ce possible? murmure-t-il.

— Mais oui : le temps presse. Ote-la donc! c'est à gauche. Il vaut mieux n'en pas avoir du tout, tu te ferais siffler!

Tout cela dit avec ce sérieux imperturbable que Monnier possédait. Le jeune premier, trop confiant, s'empresse d'arracher le duvet postiche qui orne sa lèvre à gauche, tandis que le côté droit reste garni de poil noir. Puis il entre en scène et arpente les planches avec beaucoup d'aplomb. Persuadé qu'on se moque de lui, le parterre siffle à outrance. Et Monnier, dans la coulisse, rit à se tordre les côtes.

Une autre fois, sur le boulevard, s'arrêtant à la porte d'un photographe, il lit une affiche ainsi conçue :

PORTRAITS APRÈS DÉCÈS

Il monte, prend une mine funèbre, et demande au photographe s'il peut le suivre pour faire le portrait d'un de ses parents qui est mort.

— Je suis à vos ordres, répond l'artiste.

Chargé de son appareil, il descend avec Henri Monnier, et, chemin faisant, après quelques mots de condoléance bien sentis :

— Le défunt, monsieur, lui dit-il, était votre proche parent sans doute?

— Très-proche parent, c'était mon grand-père.

— Il devait être fort âgé?

— Point du tout; il est mort à l'âge de trente-six ans.

— Hein?

— Trente-six ans; oui, monsieur, à la prise de la Bastille!

Le métier de mystificateur a ses déboires. Henri Monnier, qui aimait tant à se moquer du bourgeois, avait lui-même l'aspect assez bourgeois pour tenter les faiseurs de charges.

Un jour, un Anglais rose et blond l'accoste en pleine rue Vivienne :

— Meuraïce hôtel? demande-t-il avec un accent des plus britanniques.

— Ah! bon .. Vous demandez l'hôtel Meurice? Tout droit devant vous. La première à droite, la seconde à gauche... Eh bien, est-ce que vous ne comprenez pas?

L'insulaire ouvrait, en effet, de grands yeux étonnés.

— Il ne trouvera jamais, pensa le charitable artiste, je vais le conduire .. Allons, dit-il, suivez-moi.

Le long du chemin, Monnier lui montre les monuments et les lui explique. L'Anglais répond toujours par deux monosyllabes :

— Hao!... yès!

On arrive à l'hôtel Meurice. L'étranger salue son conducteur, et, franchissant la porte, lui dit dans le plus pur idiome parisien :

— Merci, épicier.

C'était un artiste du Palais-Royal.

G. B.-F.

LES TROIS FILS D'OR

IMITÉ DE L'ITALIEN

Là-bas, sur la mer, comme l'hirondelle,
Je voudrais m'enfuir, et plus loin encor!
Mais j'ai beau vouloir, puisque la cruelle
A lié mon cœur avec trois fils d'or!

L'un est son regard, l'autre son sourire,
Le troisième enfin est sa lèvre en fleur...
Mais je l'aime trop, c'est un vrai martyre :
Avec trois fils d'or elle a pris mon cœur!

Oh! si je pouvais dénouer ma chaîne!
Adieu pleurs, tourments,... Je prendrais l'essor.
Mais, non, non! Mieux vaut mourir de ma peine,
Que de vous briser, ô mes trois fils d'or!

G. M.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 717. — DESCRIPTION PAGE 26

MOD. LES DE COQUELUCHONS

Création de Mme H. de Bysterweld (rue du Faubourg-Saint-Honoré, 3).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 707. — DESCRIPTION, PAGE 25.

TOILETTES DE BAL

Modèles nouveaux de Mme Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).

AU JOUR D'AUJOURD'HUI

(NOUVELLE. — SUITE.)

La discussion s'échauffait, lorsque M. Bonnefoy, toujours pacifique, s'assit sans façon sur le billard, et, de sa grosse voix qu'il prenait dans son ventre :

— En vérité, messieurs, dit-il, quelles sont ces vaines disputes? Je vous écoute, et je m'étonne en vous entendant. Quelles questions surannées agitez-vous là? Quelles momies déterrez-vous pour en faire des drapeaux? — M. Bonnefoy souligna lui-même sa comparaison par un sourire d'approbation et continua : — Je suis d'avis que le passé est passé, que ce qui est fait est fait et que nous devons accepter le présent comme il est. Ce n'est pas une punition, ma foi! *Au jour d'aujourd'hui*, tout n'est-il pas pour le mieux, soyez francs, et que vous manque-t-il? Que diable regrettez-vous? Allons, voyons, dites, j'écoute.

— La légitimité, dit le marquis.

— Le Rhin, dit Clouard.

— Paris! ajouta Hector.

— Tout cela est fort bien, reprit sentencieusement M. Bonnefoy; mais à quoi cela servirait-il?... Je ne vous comprends pas. Vous avez chacun bon souper, bon gîte et le reste — et vous demandez autre chose! Notre pays est grand et prospère, et son climat est le plus supportable des climats. Ni trop chaud, ni trop froid, ni trop sec, ni trop humide, bref charmant. Nous avons de la gloire, nous avons de l'argent, nous avons la victoire, nous avons les lauriers, nous avons tout. *Au jour d'aujourd'hui*, qui dit Français dit succès, comme de votre temps, Clouard! — (Clouard se redressa). Que les Anglais y viennent, pif! paf! ils verront bien. Et les Autrichiens? Pour qui sont faits les canons rayés? Nous avons des boulevards comme il n'y en a pas, des chasses comme il n'y en a plus. L'Europe nous porte envie et nous faisons trembler le monde. Où trouverez-vous pareille chose? Où rencontrerez-vous des zouaves comme les nôtres, dont un seul extermine quarante ennemis à la minute? Quand avons-nous été aussi heureux? Tenez, Hector, mon fils, revient de Paris! Eh bien! il veut y retourner!... tant de grandeur l'a fasciné! Je le crois bien! *Au jour d'aujourd'hui*, nous avons pris le pas sur toutes les nations, et quand je vous entends parler comme vous le faites, je me demande si vous êtes aveugles ou si vous avez perdu l'esprit.

— Vous êtes un clampin, vous, interrompit le capitaine Clouard pendant que le marquis levait au ciel son bras chargé de la *Gazette de France*. Que vous soyez content, parbleu!... Oui, mais vous êtes absurde!... Comme vous là-bas, M. Levasseur, vous êtes révoltant! Ah! si j'étais M. le maire! En joue, feu!... Et une bonne fusillade, là... Nom de nom!

— Oui, toujours la force!

— Eh! certainement, la force je m'en vante! Nous en avons mâté de plus durs que vous, les Russes et les Prussiens, les Autrichiens et les Turcs, et les Espagnols, qui sont bien les plus rageurs des rageurs!... Avant de bavarder, faites ce que nous avons fait. Sacrebleu! vous n'avez pas, vous, traversé la Bérézina à la nage! Voilà un bain qui peut compter. Depuis ce temps-là, je n'en ai pas pris d'autre. Mais celui-là peut suffire. La Bérézina... Brr! brr! De la glace comme s'il en pleuvait. Je nageais là-dedans comme un caniche enrhumé — et je tapais sur les glaçons comme une pécore sur les touches de son piano. Nom de nom! Je ne l'oublierai pas, il faisait froid comme chez le diable. Mais ce ne sont pas, malgré ça, les Cosaques qui nous ont vaincus. Ce sont les éléments, oui, les éléments. Un Russe n'oserait jamais regarder en face une moustache grise, et celui qui dirait le contraire, je lui couperais les oreilles. La victoire est une déesse française, apprenez cela. J'ai foulé le sol de toutes les capitales et j'ai blessé le cœur de toutes les Européennes, sans compter les Égyptiennes, nom de nom, quoique je me fiche d'une femme comme d'un zeste de citron!... Mais les citadelles et les femmes, mille cartouches, ça ne résistait pas aux coups de latte des dragons!... C'est moi qui vous le dis!

— Ce ne sont point là des raisons, fit Levasseur.

— Et toutes ces prouesses, continua le marquis, sont basées sur des illégitimités!

— Vous dites?

— Je dis que vous n'aviez pas le droit de battre les Autrichiens! Le roi de France était alors en paix avec l'Europe!

Hector interrompit le rire qui s'éleva entre le capitaine Clouard, Levasseur et M. Bonnefoy.

— Un moment, dit-il; si cela va continuer longtemps comme cela... il faut le dire... je prendrai une stalle.

— Mon frère a raison, dit Charles en se levant, et je crois que ce sont là des discussions oiseuses. Vous ne parviendrez ni à vous convertir ni à vous convaincre. Chacun de vous a sa foi ou sa superstition. Toute croyance est honorable et je ne veux pas vous dire d'abandonner les vôtres; je suis d'ailleurs trop jeune pour avoir quelque poids sur vos volontés. Mais j'ai suivi le mouvement des idées, et, loin de demeurer stationnaire, comme vous tous, je me suis laissé emporter par le courant, nageant moi-même pour arriver plus vite! Où allons-nous? où va le monde? où va l'esprit? où va l'âme des peuples? — En avant, comme dit la devise de la jeune Amérique. En avant toujours, en avant sans cesse! Le but est là-bas, le but sublime, le but divin! En avant! en avant! *Go on!* Et vous tous qui ne comprenez pas le mouvement qui nous entraîne, arrière! Arrière, théories fausses ou dangereuses, utopies perfides, utopies terribles; arrière, partisans forcenés de la gloire qui se paye avec le sang et la liberté! arrière, vous les heureux du jour, louangeux dégustateurs de l'heure présente qui vous semble le bonheur éternel et le bonheur de tous parce qu'elle suffit à vos désirs! Quant à vous, passé qui niez le présent, qui niez l'avenir, pour vous, tout est fini! Tout est perdu — je ne dirai pas : même l'honneur. Ce qui est au-dessus de vous tous, au-dessus de vos victoires, Clouard, au-dessus de votre légitimité, marquis, au-dessus de tes plaisirs, Hector, au-dessus de votre satisfaction, mon père, ce qu'il y a au-dessus de tout, c'est la liberté! La liberté, dont quelques-uns se parent tout haut comme d'un drapeau et qu'on traite tout bas comme une ennemie; la liberté, qui vaut mieux que l'égalité puisqu'elle en est la mère; la liberté sainte et éternelle qui nous apportera un jour ou l'autre la paix et le salut. Et puis, discutez tant qu'il vous plaira, parlez de cette légitimité que vous tentez du peuple, vous, et que le peuple vous a reprise; parlez de la sanglante fumée de votre gloire; parlez de ce qui est et acclamez, adorez le fait accompli, l'heure qui sonne, le dieu d'aujourd'hui. Le moment viendra où, triomphante, la liberté reparaîtra partout la main pleine de promesses, et peut-être alors, agenouillés tous devant elle, l'adorerez-vous comme la sainte déesse qui remplace tout, qui promet tout, et qui tient tout ce qu'elle a promis!

On ne répondit pas. Charles parlait comme emporté par un enthousiasme irrésistible, et quand il s'arrêta, il ne trouva plus que le silence. Il ouvrit la porte et sortit (1).

V

Charles avait à peine fait quelques pas dans la rue, qu'il se sentit frapper sur l'épaule et qu'il entendit la voix de Caïus-Gracchus lui demander un moment d'attention.

— Monsieur Charles, dit Levasseur, si j'ai bien compris, c'est

(1) Ces pages pourront sans doute remettre en mémoire certaine scène d'une comédie célèbre. Mais on avouera que si le tableau est à peu près le même, le point de vue est bien différent.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

moi que tout à l'heure vous avez appelé un utopiste dangereux. Les autres n'ont rien dit, et s'ils avaient répliqué, ils auraient répondu des stupidités. Moi, je n'agirai pas de même. Je tiens à m'expliquer. Pourquoi suis-je dangereux?

— Je répondrai par une comparaison, dit Charles. Lorsqu'un volcan éclate, des gerbes de flammes s'élancent vers le ciel et l'illuminent et l'embrasent. Pendant que la flamme éclaire, la lave engloutit et détruit tout sur son passage ardent. Puis le calme renait, le ciel rougi redevient bleu, la ville gangrenée, Herculanum, est oubliée et la vigne se couvre de grappes nouvelles au flanc du Vésuve. Cueillez le raisin, faites les vendanges, courez au pressoir et ne ramassez pas les scories du volcan. De la grande éruption de 89, ne prenez pas seulement les morceaux de lave, mais réchauffez-vous à sa flamme éternelle; car ce feu n'est pas éteint et ne s'éteindra pas de sitôt. Mon cher Levasseur, nous ne sommes pas d'ailleurs si éloignés de nous entendre que vous le croyez. Nous tendons au même but, mais par des chemins différents. Vous prenez pour point de départ l'égalité, moi j'ai choisi la liberté. Vous voulez niveler hommes et choses, et pour cela abaisser le plus grand jusqu'au plus petit. Je voudrais, si faire se peut, élever le plus petit jusqu'au plus grand. Il faut, surtout et avant tout, que l'individu soit libre de ses manifestations personnelles, libre d'aller, de venir, de penser et d'écrire. L'égalité dans la loi introduira l'égalité dans les mœurs. Construisons la politique, établissons-la sur la morale, inépuisable source de tous les biens. Mais surtout aimons la liberté, délivrons et enseignons. La liberté d'un côté, l'instruction de l'autre, et tout est sauvé. Que l'État ne franchisse pas certaines barrières et que l'individu pèse autant que lui dans la balance de la justice. Que chacun fasse son devoir et réclame ses droits, en respectant ceux du voisin. Qu'on s'habitue à penser, à n'obéir qu'à ce qui est juste; qu'on travaille, qu'on lutte, et le règne de toute vérité arrivera. C'est alors qu'il n'y aura plus de partis — ou plutôt qu'il n'y aura plus que deux partis, dont l'un inévitablement triomphera de l'autre, — le parti de la justice contre le parti de l'astuce, le parti de la vérité contre le parti du mensonge, celui de l'ordre et de la loi contre le désordre et le crime. Simplifions les choses et laissons de côté les mots qui jettent l'ombre sur les questions. N'ayons qu'un idéal : en politique, liberté, respect de tous par tous; en morale, fidélité, conscience; en religion, liberté encore, liberté toujours, — et au-dessus de tout, fraternité, pitié, amour!

— Vous pourriez bien avoir raison, dit Levasseur en se grattant l'oreille. Nous en recauserons, n'est-ce pas?

— Tant que vous voudrez, répondit Charles. Il s'agit de ne pas nous égorger entre nous et il y a tant de gens qui profitent de nos divisions!

Puis il tendit la main à Gracchus, qui s'éloigna.

Demeuré seul, le jeune homme se dirigea machinalement vers la maison de Clouard. Il regardait de loin les fenêtres, et son cœur, qui n'eût pas tressailli devant un revolver, battit bien fort en ce moment. Pauline était à la fenêtre; elle arrosait ses fleurs et chantait.

Lorsqu'elle aperçut Charles, elle devint rouge et se demanda si elle devait demeurer là ou rentrer. Mais il faisait si beau! Puis le jeune homme n'avait pas l'air bien menaçant et depuis longtemps d'ailleurs elle le connaissait. Elle l'avait vu pour la première fois un an auparavant, à la frairie. Ils avaient dansé ensemble, sans façons. Quand il voulait, ce sérieux jeune homme, il était charmant. Il fallait seulement qu'on le mit à son aise. Hardi quand il fallait arborer son drapeau, il était bien le plus timide des hommes lorsqu'il devait dévoiler un coin de son cœur. Mais Pauline était si avenante! Les voilà bientôt amis; ils se saluaient, se parlaient, se souriaient. J'ai presque envie de dire qu'ils s'aimaient. Il ne faut pas un an pour qu'un sentiment d'amitié devienne de l'amour. Toujours est-il qu'ils pensaient souvent l'un à l'autre et qu'ils avaient de la joie à se rencontrer. Pauline resta donc à sa fenêtre. Il la salua de la rue, elle sourit et pendant longtemps ils parlèrent, de tout, de rien, et assurément pas de politique.

Le capitaine Clouard trouva Charles sous les fenêtres de sa nièce, et s'il ne se fâcha pas tout rouge, c'est qu'il trouva justement l'occasion de raconter au jeune homme la *bataille de Montmirail*.

Pauvres Charles!

— A Montmirail, lui dit Clouard, on se battit comme des lions. C'était le 11 février 1814, ni plus ni moins. Quelle bataille! Il faisait froid. J'avais mal à la tête depuis la veille. Le mal de tête, c'est mon mal, c'est lui qui a causé en partie ma calvitie, — lui et le casque! Mais j'étais à cheval, nonobstant, avant le jour. Un beau cheval! Une fois en selle, voici mon colonel qui nous dit : « Mes enfants, il ne s'agit pas de badiner. C'est le moment de se montrer. » Moi, je crie : *Vive l'Empereur!* Le colonel me dit : C'est bien! — Brave colonel! Un bon homme, dur comme un chien. C'est ce qu'il faut. On ne mène pas les soldats comme on attrape des mouches, avec du miel. Ah! quel colonel! Il est mort là-bas, au Champ-d'Asile. En voilà un qui ne boudait pas. Avec tout cela, j'avais une faim d'enfer. Le mal de tête veut paître. C'est un proverbe qui le dit. Je dis à un de mes hommes : Mouton — il s'appelait Mouton — Mouton, as-tu du pain de munition sur toi? — Il me dit : Non, mon lieutenant. Je lui dis : C'est bien. — Il me dit : Ce n'est pas de ma faute. Je lui dis : Nom de nom, si c'était de ta faute nous verrions bien. Il ne dit plus rien. Je le laisse. Je dis à un autre : En as-tu, toi? Il me dit : Non, mon lieutenant. Je ne lui dis rien. C'est bon. Je m'en passerai. C'est égal, c'était dur. On donne mieux un coup de sabre quand on a l'estomac garni. Bien. Mais voilà que Sacken nous attaque, tout bonnement. Oh! oh! nous attendons. Le bancal nous démangeait dans la main. J'avais envie de dire au colonel : Hein, colonel, faut-il charger? Mais j'aurais été bien reçu! Le colonel était dur comme un chien. C'est ce qu'il faut. Bon, mais la journée se passait et nous ne donnions pas. Le brutal grondait, et la fusillade, et tout le tremblement. Nous n'en étions pas. Ah! mais, c'était ennuyeux. Tout d'un coup, voilà le colonel qui reçoit un ordre. — Eh bien! colonel? Il était dur comme un chien, c'est ce qu'il faut; il nous dit : Sacré nom de nom, laissez-moi parler. Il parle. Il nous dit : Mes enfants, la contredanse va commencer. — Moi, je crie : Vive l'Empereur! — Il dit : En avant! — Nous partons à fond de train vers une ferme qui s'appelait la ferme de l'Épineaux-Bois. Ah! c'est là que nous nous cognâmes. Je n'avais plus mal à la tête, je n'avais plus faim, je tapais comme un sourd. Et vive l'Empereur! Le soir j'avais le poignet fatigué, mille cartouches! Je dis à mon colonel : Colonel, nous avons bien travaillé. Il était dur comme un chien. Il me dit : Oui, pas mal. Mais ce n'est pas fini. — Recommençons-nous demain? je dis. — Il dit : Peut-être. Moi, je crie : Vive l'Empereur! Et voilà comment nous avons gagné la bataille de Montmirail, pris six drapeaux, vingt-six bouches à feu russes ou prussiennes, cinq cents voitures de bagages ou de munitions, tué trois mille hommes et fait sept cents prisonniers.

Charles rentra chez lui légèrement assourdi; mais il n'avait pas perdu sa journée, et la patience qu'il avait mise à écouter les exploits de Clouard lui faisait pardonner par le capitaine sa philippique du *Café de la Concorde*.

VI

Cependant le jeune M. Hector Bonnefoy s'ennuyait toujours. Le jeune Hector ne pouvait se consoler de son départ de Paris; dans sa douleur, il se trouvait malheureux d'avoir jadis habité la rue Saint-Georges. — Au moins, disait-il, si j'étais demeuré ici, je n'aurais pas la nostalgie de Bignon et des Bouffes-Parisiens! O les soupers! ô les airs d'*Orphée!* ô le champagne!

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ô les Revues de fin d'année, les pièces féeries et les jupons courts!

Hector recevait de temps à autre des petits journaux qu'on lui envoyait de Paris, et lorsque ses yeux avides tombaient sur quelque aventure dont l'illustre mademoiselle K... ou la célèbre mademoiselle X.. était l'héroïne, il se sentait pris d'un subit désir de faire ses malles et de quitter Saint-Vierne, coûte que coûte. Mais alors il entendait, comme un murmure, le chœur exigeant de ses créanciers, et il se disait que jamais, quelque accommodant qu'il fût, M. Bonnefoy ne solderait un tel déficit, — puis, d'un autre côté, l'image de mademoiselle Pauline Germain s'esquissait devant ses yeux, et, toute réflexion faite, M. Hector rejetait bien loin le journal parisien et songeait vivement aux séductions saint-viernoises.

Je dirais bien que Pauline était son idéal, si un tel mot pouvait convenir à un tel personnage. Il y pensait le jour, il en rêvait la nuit. Que faire en un village, à moins que l'on ne songe amourette et caprice? Il rôdait très-souvent autour du logis de Clouard, qu'il appelait le nid de la Colombe. Il passait sous les fenêtres, se dandinant et chantant faux un air de séduction. Quand il rencontrait Pauline dans la rue, il lui parlait. Elle le repoussait comme elle pouvait, mais les gens comme Hector sont tenaces. Elle allait à la messe, il y alla. Il prit place à côté d'elle, sur le même banc, il lui parla d'amour et crut remarquer une certaine émotion sur le visage de Pauline. La pauvre enfant avait peur. Ce soir-là, M. Bonnefoy le père ayant demandé à son fils des nouvelles de mademoiselle Germain, le jeune homme cligna de l'œil et laissa échapper un soupir qui ne manquait pas de fatuité.

Jules Claretie.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA MAISON DU BON DIEU

(SIMPLE RÉCIT.)

I

Je voyageais avec mon mari dans le midi de la France.

Pour traverser une contrée montagneuse, il fallut quitter le chemin de fer, et prendre une voiture.

Pendant la moitié du trajet, comme la route monte toujours, notre véhicule n'avançait que lentement. Placés dans le coupé, nous avions toute facilité de voir se dérouler devant nous un panorama pittoresque et grandiose.

De superbes montagnes, s'échelonnant les unes au-dessus des autres, s'étendaient à perte de vue pour aller finir dans le bleu du ciel. Une verdure luxuriante les couvrait presque entièrement. C'est à peine si quelques rochers incultes montraient par-ci, par-là leurs flancs noirâtres faisant, par l'opposition des couleurs, ressortir la magnificence de cette végétation, pour laquelle la nature avait employé les innombrables tons de sa palette.

Le soleil s'élevait à l'horizon et dorait les plus hautes cimes, tandis que le reste du paysage s'ensevelissait dans la pénombre et la fraîcheur du matin.

Ce spectacle avait quelque chose d'imposant et de ravissant à la fois. Le regard était charmé, le cœur ému; les poumons se dilataient à l'aise; on éprouvait un bien-être général qui doublait les forces de la vie.

Quand la voiture arriva à peu près au tiers du chemin qu'elle avait à gravir, sur un plateau encaissé, pour ainsi dire, dans cet amas de montagnes, nous vîmes apparaître un joli village. Quelques-unes de ses maisonnettes, semées çà et là dans les pins, les chênes verts et les oliviers, semblaient de délicieux abris pour des nichées humaines.

A l'une des extrémités de ce village, une maison, un peu éloignée des autres habitations et entourée d'un jardin assez spacieux, attirait particulièrement la vue par son aspect riant et la parfaite tenue de ce jardin.

J'en fis la remarque, et l'exprimai tout haut. « Je le crois bien, qu'elle est avenante... et bonne surtout, cette maison! s'exclama notre compagnon de route, le troisième voyageur du coupé, l'un des riches cultivateurs de la contrée. Celle-là, voyez-vous, madame, c'est « la maison du bon Dieu. »

— Pourquoi cela? demandai-je, vivement intriguée par cette dénomination.

— Si jamais l'un de vous tombe malade, répliqua-t-il d'un ton convaincu qui en disait plus que ses paroles, je lui souhaite d'être soigné dans cette maison. Il ne mourra pas, je vous le garantis.

Pressentant qu'il y avait là quelque chose d'intéressant à apprendre, je questionnai mon homme, et finis par obtenir de lui le récit suivant, qui est l'historique de cette *maison du bon Dieu*, comme il l'avait tout d'abord si bien nommée.

Je laisse donc mon rustique narrateur s'exprimer avec les locutions et la couleur du cru, ce qui en pareil cas n'est point à dédaigner.

II

Cette maison appartient aujourd'hui au docteur Chabras.

Est-ce un Chabras qui l'a fait bâtir? c'est probable. Personne, dans le pays, n'a entendu dire qu'elle ait jamais eu un propriétaire portant un autre nom. Jusqu'au dernier de cette famille, elle a toujours passé du père au fils aîné.

Il paraît même qu'en plus de leur maison, les Chabras possédaient jadis de grands biens... Mais on n'est pas toujours heureux, on n'a pas toujours la chance pour soi. Elle est inconstante, on le sait, elle vire d'ici et de là, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Parce qu'on est de braves gens, actifs et travailleurs, ce n'est pas une raison pour échapper à la mauvaise veine. Quand elle vous poursuit, on n'y peut rien.

C'est, semble-t-il, ce qui arriva aux Chabras. Si bien que chaque nouvelle génération se trouvait moins riche que celle qui l'avait précédée.

Vint un moment où il ne resta plus à cette famille que la maison avec son jardin.

Un de ses descendants, nommé Pierre, demeurait là avec son vieux père, ses enfants et son épouse, une femmette si bonne, si sage, si bravonne qu'on l'aurait voulue toute.

Vous voyez ça d'ici, n'est-ce pas? l'ancien, le père, la mère et cinq marmots: deux garçons et trois filles... Quelle tablée ça devait faire au souper!

Eh bien! toute cette maisonnée vivait unie comme les cinq doigts de la main.

Du moment que l'ancien s'était prononcé, personne n'aurait osé le contredire, quand bien même il aurait déparlé. Mais il n'y avait pas de risque; père Jacques était homme de trop de bon sens pour ça.

Ses soixante-cinq ans ne lui pesaient pas guère, allez! il maniait encore la pioche et la bêche tout aussi vivement qu'un jeune gars. Lui et Pierre suffisaient à la culture du jardin, très-grand comme vous l'avez vu.

Il est-vrai que ce Pierre faisait un fameux jardinier. Entre ses mains les arbres ne *déprofitaient* pas, bien au contraire. Au marché de la ville, où il allait tous les samedis vendre ses fruits et ses légumes, on se les arrachait, tant ils *appétissaient* plus que ceux des autres. Aussi ne les donnait-il point; ils étaient bien vendus.

C'est qu'il lui en fallait *d'argent*, pour nourrir sa maisonnée! On a beau être sobre, huit personnes ne s'engraissent pas avec des coquilles de noix.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La ménagère était vigilante. Pas plus que ses hommes, Marguerite n'avait le temps de chômer. Dès le grand matin, on la voyait sur pied. Chez elle, tout brillait. Enfants et logis étaient toujours propres *comme quatre sous*.

Enfin, chacun se comportant de son mieux, la famille vivait, si non largement, du moins en suffisance, sans avoir jamais besoin de tendre la main à personne.

Une année, dès les premiers jours de mars, tout poussait à plaisir. Quantité d'arbres à fruits se couvraient de fleurs. Pas un cultivateur pourtant ne se fiait à ces belles apparences. On aurait préféré voir le froid se prolonger un peu, et l'on avait raison.

Malheureusement ce qu'il faudrait n'est pas toujours ce qui arrive.

Le bon Dieu est le grand maître. Nous ne pouvons rien changer à ses volontés.

Je ne sais trop pourquoi, cette année-là, le bon Dieu voulut que tout marchât de travers Il avait pour cela, il faut croire, des raisons que nous ne pouvons deviner. Au mois de juin, voilà que la neige, la gelée, la grêle reviennent de plus belle. Il semblait que l'hiver allait recommencer. Dans nos contrées, du moins, toutes les récoltes furent abîmées.

Le jardin de Pierre n'était qu'une dévastation. Ça faisait peine à voir.

— Ah! de ce pauvre homme! disait-on dans le pays. Comment va-t-il nourrir sa famille?

Le fait est qu'il n'eut pas grand'chose à vendre. Un jour, se trouvant sans le sou pour faire bouillir la marmite, il se vit obligé d'emprunter.

Il s'adressa à un nommé Cassou, un cousin issu de germain du côté de sa mère. C'était, paraît-il, un vieux ladre, qui avait d'argent plein ses armoires, où il le tenait soigneusement caché; car, comme on dit, « il n'était prodigue que de bonjours : » c'est que « le bonjour n'est pas cher, Dieu nous le donne. »

Ce rusé matois, pour mieux jouer son jeu, voulut d'abord avoir l'air de se faire tirer l'oreille; mais il ne tarda pas à se rendre.

Quel affreux coquin c'était, cet homme! Il savait pertinemment qu'il ne pouvait rien perdre en prêtant à son cousin; seulement il voulait profiter de la mauvaise position de celui-ci pour faire ce qu'il appelait un bon marché.

Il s'y prit si adroitement qu'il força Pierre à recevoir plus qu'il n'avait besoin, à la rigueur; il exigea un billet du double de la somme, et payable au bout de trois ans.

Ce malheureux, qui voyait le moment où sa famille n'aurait plus de pain à se mettre sous la dent, crut devoir consentir aux exigences de son généreux parent.

— L'année présente, se disait-il, est une exception. D'ici trois ans, j'aurai fait trois bonnes récoltes, sans doute. En économisant beaucoup, je parviendrai certainement à payer cette somme, et du moins je ne verrai souffrir personne chez moi. Le vieux père *a trop d'âge* pour supporter des privations. Cassou est dur, c'est vrai; mais à qui m'adresser? Si les parents sont sans pitié, que seraient les étrangers? Allons, puisqu'il le faut, acceptons. J'aurai du courage; je travaillerai en double.

Quand le besoin presse, on cherche à se tromper soi-même, et l'on raisonne mal. C'est ce que faisait Pierre en ce moment.

L'avenir ne nous appartient pas; il est plus prudent de ne point trop compter sur ses bonnes grâces.

III

Les deux années qui suivirent cette année désastreuse ne furent ni très-mauvaises, ni très-productives. Néanmoins, à force de travail et d'économie, Pierre sut mettre quelques sous de côté.

La troisième année, le printemps promettait merveilles. Il ne fut pas trompeur, cette fois. Tout vint en abondance dans le jardin des Chabras.

Chaque semaine, Pierre vendait au marché pour une somme assez rondelette. Un samedi :

— Ça va bien! ça va bien! disait-il joyeux, en se frottant les mains. Encore quelques journées comme celle-là, et avec l'argent que j'ai déjà déposé chez le notaire, je pourrai payer Cassou. A supposer, d'ailleurs, que la somme ne soit pas tout à fait complète, il ne sera point si féroce que de me refuser quelques mois pour le restant.

Avant de retourner au village, il allait chez le notaire susdit porter l'argent qu'il venait de récolter.

A quelque temps de là, un jour de marché, la première nouvelle qu'il apprit à la ville, c'est que le notaire auquel il avait confié ses économies, s'étant trouvé en déficit, venait de se brûler la cervelle.

— Ah! pauvre de moi! s'écria Pierre. Que ferai-je maintenant? Que deviendront mes enfants, et mon vieux père? Mon Dieu! mon Dieu! nous sommes perdus!...

Le malheureux s'arrachait les cheveux et pleurait que c'était à fendre l'âme.

Un *pays*, qui se trouvait là, le prenait en pitié. Il l'accosta dans l'intention de le consoler, si faire se pouvait, et de remonter son courage.

Ne voulant pas l'abandonner à son désespoir, il lui proposa de faire route ensemble pour le retour.

Cet homme était, sinon le plus riche propriétaire de l'endroit, du moins le plus influent, par la raison qu'on l'aimait et qu'on avait pour lui de la considération, parce qu'il en savait sur beaucoup de choses plus que les autres.

Chemin faisant, Pierre lui raconta le malheur qui lui arrivait et l'embarras que cette perte allait lui causer.

— Ma maison, disait-il en sanglottant, sera peut-être vendue; nous n'aurons plus d'asile, plus de gagne-pain... Mon père en mourra.

— Vieux scélérat! murmurait entre ses dents le compagnon de Pierre; réduire une famille si intéressante à cette extrémité, c'est indigne! Ce Cassou mériterait la potence.

Cependant, pour ne pas exciter le chagrin du pauvre garçon :

— Il ne faut point, dit-il tout haut, voir cette affaire du côté le plus sombre. Votre cousin ne peut vous vouloir tant de mal. Il patientera probablement, quand il connaîtra la perte que vous venez d'éprouver.

Et, comme ils arrivaient au village, ils se quittèrent sur ces paroles consolantes.

Le bonhomme se trompait diantrement sur la délicatesse de ce cousin.

Julie Fertiault.

(La suite au prochain numéro.)

LES FÊTES CATALANES

On sait de quelle manière les Catalans célèbrent les fêtes de Noël (*Navidad*) et à quelle étonnante consommation de dindons ils se livrent à cette occasion. Une autre solennité, qui attire une foule énorme à Barcelone, a lieu pour la fête de *San Antonio de porquet* (Saint Antoine du cochon). C'est le jour de cette fête, le 15 janvier, qu'a lieu en grande pompe la bénédiction solennelle des bêtes de trait.

Dès le matin, on réunit en troupe tous les chevaux, ânes, bœufs, mules et mulets qui se trouvent dans le pays. On les couvre de housses éclatantes aux vives couleurs, et on leur orne la tête de magnifiques pompons brodés d'aigrettes, de rubans. En outre, on leur met un bouquet à la queue. Une procession, avec bannières et musique en tête, les conduit à l'église San Antonio; là, ces animaux reçoivent la bénédiction. Puis, le soir, les co-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

chers, bouviers, muletiers, charretiers et palefreniers se réunissent dans des bals.

Les jours suivants, on promène par toute la ville, toujours bannières et musique en tête, des cochons d'une taille colossale et d'un embonpoint phénoménal, qui sont mis ensuite en loterie.

Pendant toute la durée de ces fêtes se tient à Barcelone, ainsi que dans les villages des alentours, la foire aux *panecillos* (pâtisseries), aux *dulces* (bonbons) et aux *turrones* (nougats).

A ces solennités nationales se joignent les fêtes patronales particulières : car, à Barcelone, chaque rue a sa fête patronale, que célèbrent consciencieusement ses habitants. Ce jour-là, la rue qui honore le saint patron sous le vocable duquel elle est placée prend une physionomie spéciale.

Elle est plantée de deux rangées d'arbres posés à six pieds de distance les uns des autres et reliés par des guirlandes en papier de couleur, avec des lustres, des verres de couleur, des lanternes vénitiennes, etc. Les fenêtres sont tendues de tapisseries, de bannières flottantes, d'oriflammes et de banderoles.

Toute la journée, et sur toute l'étendue de la voie en réjouissance, on danse au son de la guitare et du tambour de basque dans une couche de poussière de plusieurs centimètres.

Les autres amusements du jour se composent de la *sortija* (jeu de bagues) et de la *cazuela* (jeu de la casserole).

Pour la *sortija*, des oranges, des limons et des grenades sont déposés de distance en distance dans des baquets pleins d'eau. Les enfants, armés de bâtons à pointe, doivent, en courant, piquer les fruits.

La *cazuela* est un jeu tout différent. A une corde qui traverse la rue est suspendue une casserole noire de fumée et de suie. Au milieu du fond extérieur, on a gratté un petit emplacement dans lequel on colle une *piécette* (un franc), qui ne déborde pas la couche de suie. Chaque concurrent, à son tour, monte sur un petit tonneau, et, les mains derrière le dos, cherche à détacher la *piécette* avec ses lèvres, sa langue ou ses dents, ce qui offre des difficultés insurmontables. Aussi bon nombre des jeunes ambitieux qui se succèdent sur le tonneau ne réussissent-ils qu'à se barbouiller affreusement la figure.

Le soir, on illumine et l'on tire des feux d'artifice sur toutes les terrasses des maisons.

On voit que le mois de janvier ne manque pas de gaieté en Espagne.

Élie Frébault.

REVUE DES MAGASINS

Voulant répondre par une gracieuse concession aux nombreuses demandes de nos abonnées, M. P. de Plument veut bien nous autoriser à annoncer qu'on peut choisir, pendant les mois de janvier et de février, entre les deux objets suivants :

Ou le charmant corset *sultane* en satin et soie, à ceinture Jeanne d'Arc élastique soie (dont nous avons parlé déjà dans nos précédents numéros), pour 70 francs ;

Ou bien le corset *sultane* en coutil blanc, garni de dentelle, avec ceinture Jeanne d'Arc, et un jupon de nansouck, ayant 1m,30c de longueur, avec trois volants, garnis de dentelle de fil Mirecourt et monté sur une large ceinture plate. — Ces deux derniers objets pour le prix exceptionnel de 45 rancs, rendus *franco* par toute la France, le port à la charge du destinataire pour les colonies et l'étranger.

Nous devons faire remarquer à nos lectrices que le corset sultane à ceinture Jeanne d'Arc est vendu toute l'année 35 francs.

En adressant à M. de Plument (rue Vivienne, 33) la demande accompagnée d'un mandat de poste et de la bande du journal, il importe de bien indiquer les mesures suivantes, prises sur la personne habillée : tour de taille, tour de poitrine en passant sous les bras et tour des hanches. Cette dernière mesure servira pour le jupon, en y joignant la longueur du devant.

— Le printemps en plein hiver ! Rien de plus simple que de réaliser ce rêve et de vivre au milieu des fleurs. En appartement, privées d'air et de soleil, les plantes vivaient peu ; il en est tout autrement maintenant, grâce au *Floral*. Avant de garnir vos jardinières, délivrez les racines du terreau qui les entoure, lavez-les sans crainte, enfoncez-les dans le sable que vous arrosez d'eau mélangée de *Floral*, et vous obtiendrez une végétation aussi luxuriante que celle des tropiques. Votre salon devient un Eden. Et le prix du *Floral* ? Un centime par plante et par an ! On comprend maintenant qu'il n'y ait pas un comice agricole qui n'ait tenu à honneur de décerner à l'inventeur les plus flatteuses récompenses.

S'adresser à l'Agence centrale des agriculteurs de France, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires.

SPÉCIALITÉS

Nous voici arrivés à une saison où plus que jamais la peau, le teint fatigués de longues veilles, ont besoin de lotions toniques et rafraichissantes, qui leur rendent leur beauté et leur vigueur.

Nous ne pouvons mieux faire que d'indiquer le *lait antéphélique* de Candès : lait virginal, blanc comme neige, d'une agréable odeur, et qu'on emploie coupé d'eau dans la proportion des deux tiers.

Chaque flacon coûte 5 francs. Il suffit d'en faire la demande à M. Candès (26, boulevard Saint-Denis) en lui adressant ladite somme en un mandat de poste.

M. D'A.

— Mme de S. de T..., a Naples.

Pour veste d'appartement, prenez du velours caroubier sombre ; adoptez la forme demi-ajustée, ouverte devant et sans manche (genre Figaro). Vous doublerez le vêtement de soie ou de flanelle, selon votre goût, et vous soutacherez le tout d'or et d'acier, en employant ce que l'on nomme le *galon étincelle* étroit.

SOMMAIRE DU 3e Nº DE JANVIER 1877.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Lettres d'une douairière, par Mme la comtesse de Bassanville. — Mouches et chiffons, par W. — Monsieur Prudhomme, par G. B.-F. — Les trois fils d'or, poésie, par G. M. — *Au jour d'aujourd'hui*, nouvelle, par M. Jules Claretie. — *La maison du bon Dieu*, simple récit, par Mme Julie Fertiault. — Les fêtes catalanes, par M. Élie Frébault. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée nº 1388, dessin de M. Jules David : toilettes de bal. — Patron coupé (annexe spéciale des éditions nº 2 et nº 3) : cuirasse et tunique, d'après les gravures P. nº 348 et G. 720, qui seront publiées dens le numéro du 27 janvier.

Dans le texte : P. nº 347, dessin de M. E. Préval : chapeau de jeune femme. — G. nº 707, dessin de M. E. Thirion : toilettes de bal. — G. nº 717, dessins de M. E. Thirion : modèles de coquetuchons.

Voici le sommaire du nº 3 (1er janvier 1877) du journal *La Jeune Mère*. Rédacteur en chef, Dr Brochard ✲ :

Causerie du docteur (*Un atelier de Saint-Étienne*). L'éducation du nouveau-né (*Les premiers mots, premières civilités*). Le Soir, poésie. Médecine maternelle. Société de charité maternelle de Saint-Étienne. Les petites voitures. Le premier sourire de l'enfant. Nouvelles. — Gravures : Illustrations de Bertall.

Bureaux d'abonnement : E. Plon et Cie, éditeurs, rue Garancière, 10, Paris. — Prix : un an, 6 fr.

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Il est une chose que les mères ne devraient jamais permettre à leurs jeunes enfants : c'est de veiller. Nous souffrons réellement, lorsque, par hasard, nous en rencontrons au théâtre ou dans un salon. Leurs pauvres petits yeux gonflés, leur gaieté envolée, leurs joues pâlissant à mesure que la fatigue les gagne, tout cela prouve suffisamment que le lit serait, à cette heure, beaucoup plus salutaire pour tous ces chérubins.

Mais comment résister au désir si légitime, avouons-le, de montrer à ses amis la figure mutine de Mlle Jeanne, lorsque, mignonne et pomponnée, elle vient faire sa gentille révérence? D'ailleurs, deux petits bras potelés qui, un beau matin, vous entourent le cou, tandis que d'une voix caressante et avec un gros baiser la bouche murmure : « Je serai si sage, petite mère! » c'est là une tentation trop forte pour une raison maternelle; le père, lui-même, est bien vite gagné, malgré son austère moustache!...

Voilà donc pourquoi, de temps à autre, on rencontre en plein bal une fillette de cinq à six ans. Il est vrai que, dès que les danses ont commencé à s'animer, le père de la « jeune personne », très-fier de sa petite compagne, l'emmène, sous prétexte de faire une promenade à travers les salons ou une visite au buffet, et que la gouvernante, qui se trouve là comme par hasard, se charge de finir la comédie.

Tout est bien qui finit bien, dit-on. Mais ce résultat n'est obtenu que si la toilette de Bébé n'a laissé aucune prise à la critique.

Une enfant qui a l'air d'une petite femme est tout bonnement ridicule. Son costume doit être simple pour s'harmoniser avec ses grâces naïves : robe princesse ou robe baby, il ne faut pas sortir de là. Les couleurs fraîches, éclatantes même, conviennent pour la circonstance. Pas de détails ébouriffants, pas trop de volants, et point de fleurs; des rubans presqu'autant qu'on en veut. Les nœuds d'épaule, les nœuds de ceinture, les nœuds de tête, leur vont très-bien. Quant à la coiffure, on ne peut que rester dans le goût du jour : cheveux en franges sur le front, ondulés et flottant derrière; des mèches de côté, ramenées sur le sommet de la tête pour y rester fixées par un nœud de ruban.

Un petit garçon admis dans le salon de sa mère, un jour de réception, est habillé tout en velours noir, avec le grand col anglais et le large nœud de surah blanc servant de cravate.

P. N° 348. — Toilette de dîner.
Modèle de Mme Duboys (rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31).

—

Les couturières font de l'histoire à leur façon. Qu'est-ce que le costume actuel? La forme plate, ou robe princesse, est inspirée du moyen âge; la robe fourreau rappelle l'extra-collant du premier empire, époque où, d'après les chroniques du temps, les femmes ne pouvaient presque pas marcher, tant leurs jupes serrées les gênaient. Dans notre siècle de progrès, le goût a suivi la pente générale; le collant de nos robes est obtenu par d'autres moyens qu'alors : au lieu d'un manque d'étoffe, effet choquant comme tout ce qui est étriqué, ce sont des cordons habilement dissimulés qui règlent l'ampleur du jupon, dont la traîne serpente en plis profonds et gracieux.

Le corsage *Valois*, qui fait sensation en ce moment, n'est, lui aussi, qu'une réminiscence de la cour de Charles IX ou de Henri III; et le corsage *Gabrielle*, qui va nous revenir, dit-on, rappelle à notre souvenir la belle amie du roi Henri IV!

Au surplus, quels que soient les moyens employés par nos couturières modernes, rendons-leur cette justice qu'elles ont fait faire au costume féminin de vrais progrès : pureté de la ligne, élégance de l'ornementation, heureuse harmonie de l'ensemble, voilà le résultat qu'elles ont su obtenir.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La robe princesse, car c'est toujours d'elle qu'il nous faut parler, triomphe du temps et jouit d'un succès sans égal. C'est qu'elle se prête à des combinaisons multiples, qui font dire chaque fois : — C'est bien fini, on ne trouvera pas mieux !... Pourtant, dès le lendemain, il se présente un nouveau perfectionnement. Avec quel succès cette forme est appliquée aux toilettes de bal ! c'est, d'ailleurs presque une économie. Une robe de faille blanche, par exemple, change d'aspect, selon qu'on la garnit de gazes assorties ou de gazes de couleur, de tulles et de dentelles ; ces dernières en imitation, en vrai, en lamé or ou argent, brodées de perles, etc., etc. Le genre princesse convient également à l'enfant, à la jeune fille, à la jeune femme et à la femme âgée. Pourvu que le buste tout entier, le devant de la robe et les côtés restent plats, tout le reste peut faire autant de frou-frou qu'on est capable d'en désirer.

Dans une toilette de bal, actuellement, le bas de la jupe doit être garni de volants, de plissés, de bouillonnés au choix, de façon à obtenir une traîne légère et à effet. La forme princesse, qui existe quand même, est comme voilée ensuite par des tissus semblables aux garnitures du bas. On en fait des drapés, des coulissés, des écharpes aériennes jetées de ci, de là, avec un art ou un abandon plein de charme.

Le corsage de bal révèle à lui seul le talent et le goût d'une couturière : son décolleté et sa garniture doivent être si bien proportionnés aux épaules qu'ils entoureront ! Le genre veut qu'on encadre celles-là d'une berthe très-plate pour certaines femmes, drapée ou plissée pour les autres ; mais, dans tous les cas, se terminant aux épaules sous une gentille cocarde à bouts flottants : voilà ce qui convient. La gorgerette en crêpe lisse fait paraître le corsage plus décolleté et se pose souvent sur celui-ci, lorsqu'elle a dix centimètres de hauteur ; une ruche, une dentelle, une série de franges, une guirlande, la garniture enfin dont on dispose, se place au pied de la gorgerette et complète l'illusion.

Une toilette de bal richement exécutée, bien ordonnée, est chose si compliquée qu'elle devient un problème impossible à résoudre pour qui n'est pas une adepte de la mode, habituée à ses écarts d'imagination, à ses détours et à ses surprises !

—

Les coiffures de bal sont fournies, en province, par les MODISTES ; à Paris, il y a des maisons spéciales pour les fleurs, et c'est à elles qu'on s'adresse de préférence, lorsqu'on ne veut pas s'en rapporter exclusivement à son coiffeur.

Les guirlandes de feuillage ont le pas sur les fleurs, celles-ci étant surtout portées par les dames d'un certain âge, qui accompagnent les jeunes et font cercle autour des danses. La gaze d'argent, la gaze d'or, forment de délicieux pouffs de tête avec un mélange quelconque : fleurs, oiseaux, mouche, aigrette, etc. ; le tout fixé par des épingles d'acier ou de diamants. Des barrettes en fleurs mignonnes, en or, argent ou acier, ou simplement en ruban de soie ou de velours, constituent la plus gracieuse des coiffures sur une gentille tête bouclée. C'est une nouveauté très-bien accueillie : la modiste a donc toute raison de s'approvisionner en ce sens.

Le chapeau qui a le meilleur ton aujourd'hui est sans nul doute la capote, et les yeux sont si bien accoutumés à cette forme un peu basse, à ce genre tranquille, que les feutres élancés, les modèles retroussés, tout ce qui prend des allures un peu crânes en un mot, choquent les yeux à ce point qu'une femme distinguée n'en veut plus. Toque pour les jeunes filles, feutre *pifferaro* pour les enfants, capote ou chapeau diadème pour les dames, telle est la mode reçue.

Nos lectrices ont pu remarquer déjà combien nos renseignements sont généralement exacts : nous avons été des premiers à annoncer les ornements de bijouterie pour chapeaux et coiffures, en or, argent ou acier (ce dernier métal surtout) et à en prédire le succès. On sait maintenant si nous disions juste : boucles, anneaux, épées, agrafes, et tant d'autres fantaisies en acier, à facettes multiples et brillantes, voilà ce qu'on aperçoit partout. Ce genre a immédiatement déterminé la vogue des parures assorties : boucles d'oreilles, médaillon et broche. Une modiste intelligente ne manque pas de se procurer un dépôt de ces divers bijoux, qu'elle tient à la disposition des dames qui fréquentent sa maison.

—

Tirez vos dentelles de leurs cartons, mesdames : le moment est venu ou jamais de les porter à vos LINGÈRES pour qu'elles vous en fassent de jolies collerettes, des fichus élégants, des manches coquettes, des guimpes séduisantes. On peut s'inspirer de tous les temps, la mode le permet, pourvu que le modèle fourni soit joli.

Un fichu de dentelle peut être à lui seul une œuvre d'art. Nous citerons, entre autres, ce modèle d'une richesse et d'une grâce achevée : qu'on se figure un fichu de tulle illusion blanc, plié en double ; les bords rayés de coulisses, espacées les unes des autres, avec un double volant de dentelle blanche et dentelle noire posées à distance. Des bouclettes de satin rose très-étroit retombent de chaque coulisse sur les volants. Ainsi composé, le fichu recouvre à moitié un corsage décolleté formant berthe derrière ; il se croise au milieu de la poitrine devant et on le fixe au moyen d'un bouquet de fleurs. Les deux parties du fichu, qui vont en s'élargissant et en s'arrondissant vers le bas, se réunissent au milieu de la traîne, sous une vraie botte de fleurs qui se répandent partout.

Ce joli modèle suffit pour donner l'élégance désirable à une toilette du soir, fût-ce même une robe princesse toute simple.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. n° 348.

TOILETTE DE DÎNER OU LUNCH (Voir la première figurine de la gravure G. n° 720, qui représente le même costume sous un autre aspect.) — Costume de faille bleu lumière. — Jupon à traîne, découpé dans le bas en dents crénelées qui reposent sur un plissé. Tunique à pointe de châle entourée de franges grillées pendant d'un seul côté de la jupe et fermée au milieu derrière. Une écharpe garnie de ruches et de plissés est drapée sur l'autre côté du jupon ; une de ses extrémités se perd sous la pointe de la tunique ; l'autre est dissimulée sous un nœud de faille à bout pendant, encadré de plissés. — Cuirasse formant d'un côté une pointe de châle qui retombe sur celle de la tunique, avec franges assorties sur les bords. Col rabattu dans le haut du corsage ; le bord doublement liséré et fermé devant par un nœud ; une dentelle blanche s'échappe de l'intérieur. La manche duchesse est ornée de deux volants de dentelle assortie et d'un brassart drapé et noué dessus.

G. N° 720.

TOILETTES DE DÎNER ET DE SOIRÉE. — 1. Costume en faille bleu lumière (Voir la gravure noire P. n° 348, qui représente cette toilette sous un autre aspect). — Jupon à traîne, terminé par des dents crénelées qui reposent sur un volant plissé. — Une écharpe garnie de plissés est drapée en biais d'un côté du jupon à l'autre et va se perdre sous la tunique. Bande de faille, lisérée et garnie de plissés, drapée en ligne droite sur le côté, où elle se termine en un nœud à bout pendant. — Tunique à pointe de châle, du côté opposé à celui que présente la gravure, courte par ici et entourée de franges. — Cuirasse formant également la pointe sur la précédente, et franges sur tous les bords. Manches duchesse, garnies de deux volants de dentelle blanche, et brassart de faille noué dessus. Dentelle ruchée dans le haut du corsage ; col rabattu et nœud de cravate assorti.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2. Costume de bal en faille bronze, tulle gris et brocart bronze sur fond tilleul. — Jupon de faille à longue traîne, recouvert de volants de tulle légèrement plissés. — Tablier en tulle pareil, tout bouillonné, terminé par un plissé semblable aux autres, fixé au jupon et se fermant derrière comme lui. Corsage de brocart faisant cuirasse devant; le dos, genre peplum, a ses côtés drapés et pendants. Les guirlandes sont composées de fleurs de tilleul en franges et de feuilles de diverses teintes, disposées par groupes; elles ornent le devant du tablier ainsi que le bord de la cuirasse, puis se répandent en cascade par derrière. Mêmes fleurs dans le haut du corsage, dont les manches sont formées de bouillons et de plissés de tulle. Diadème de fleurs de tilleul dans les cheveux et traîne par derrière.

G. N° 725.

Toilette de ville. — 1 et 2. Costume *Obéron* (vu de dos et de face) en faille noire et tissu de laine chenille à rayures gris sur gris. — Jupon de faille ras-terre, entouré d'un volant plissé dont la tête est soulignée par un biais. — Tunique en tissu de laine chenillée, formant plusieurs parties : le tablier qui se drape sur les côtés derrière à une largeur posée presque à plat et qui, s'ouvrant dans le bas au milieu, est liséré sur tous les bords; la troisième partie est une autre largeur placée derrière, plus longue que la précédente, sur laquelle elle est relevée et boutonnée; un des angles de cette largeur vient se boutonner sur le côté du tablier. Une poche orne le côté opposé du tablier; elle est garnie dans le haut d'un parement boutonné. Les boutons, très-larges, sont en velours noir, couverts d'un crochet de soie grise. — Corsage blouse, à devant plat, fermé de côté, et basque se terminant par deux pointes; le dos est plissé au milieu et resserré à la taille par une ceinture en pareil, boutonnée au milieu. Double parement au bas des manches : l'un en velours noir et tout plat; l'autre en laine, ouvert sur le précédent, avec deux boutons en ligne sur l'un des bords. Col rabattu dans le haut, bordé de velours. — Chapeau de feutre gris, à passe très-enlevée d'un côté où elle est garnie d'une demi-guirlande de chrysanthèmes violettes. La calotte est entourée de velours noir, drapé et noué derrière, avec plumes au sommet.

Description de la gravure coloriée n° 1389.

Grandes toilettes de théâtre. — 1. Costume tout en faille lilas. — Jupon à traîne, garni devant de quatre volants de dentelle duchesse blanche, avec ruche chicorée pour tête du tout. Derrière, le jupon est terminé par un volant plissé que surmontent des *feuillets* de faille encadrés de dentelle blanche. — Le tablier est formé d'une écharpe de faille, dont les bords sont garnis de dentelle, et qui est busquée au milieu de façon à bien prendre le tour de la taille. D'un côté, l'écharpe tombe à plat, resserrée seulement vers le bas par une traverse de faille; de l'autre côté, elle s'arrête à la poche de dentelle blanche, qui est garnie de nœuds dits *croix de Malte*. Une seconde écharpe pareille à la précédente est fixée au bas du dos du corsage, avec tête ruchée; elle est resserrée un peu plus bas par une traverse et des coques de ruban; elle retombe de là en un large pan sur la traîne. — Corsage ouvert en châle; tous les bords sont lisérés de faille blanche, et l'intérieur est garni de volants de dentelle encadrant une modestie de même composition. Manche à sabot, également lisérée et garnie de dentelle; l'intérieur du sabot est rempli par des plissés, avec nœud de ruban au coude. La sous-manche est en dentelle pareille.

2. Costume en faille vert russe, faille grise et broché assorti aux deux tons. — Jupon à traîne, en faille verte, entouré d'un volant gris que surmonte un coulissé vert, terminé dans le haut par une draperie grise. Le tablier est formé d'une longue écharpe en broché, bordée de filet à franges, de ton assorti; les deux bouts, dont l'un infiniment plus long que l'autre, sont noués au milieu du jupon derrière; le plus long bout de l'écharpe se drape ensuite gracieusement sur la traîne pour revenir se terminer sur le côté. — Cuirasse en broché très-longue, garnie dans le bas de revers de faille gris uni, fixés sur le corsage par des boutons verts; une frange grise termine le bord inférieur. Col *Directoire* en faille verte, ouvert devant par des revers, avec collier de franges derrière. Manches de faille verte, garnies d'un revers gris orné de boutons, avec plissés verts au bas et nœud de ruban dessus. — Ruches en crêpe lisse festonné. — Chaîne et ancre en or dans le chignon.

Description de la figurine coloriée *L.* N° 110.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de bal. — Costume en faille vieil or. — Jupon à traîne, entouré de volants plissés de même étoffe, alternant avec des volants de dentelle blanche, brodée de soie vieil or. — Tunique de tulle blanc drapée presque régulièrement tout autour du jupon et terminée par une dentelle semblable. — Cuirasse assortie au jupon, lacée derrière et garnie dans le bas et le haut d'une dentelle pareille à la précédente. Plissé en crêpe lisse faisant gorgerette dans le haut. Les petites manches sont formées de plissés et d'un volant de dentelle. — Echarpe en gaze blanche d'Orient à rayures satinées, bordée de dentelle vieil or. Les deux extrémités de l'écharpe sont fixées à l'épaule gauche par un groupe de roses; elle descend de là, coupant en biais le buste devant et derrière, avec une guirlande de roses au feuillage bruni; puis les deux parties de l'écharpe se réunissent de côté, sous un bouquet de roses, pour se répandre en drapés sur la traîne de la robe; celle-ci se trouve ainsi comme enveloppée par le milieu de l'écharpe, les dentelles et guirlandes restant seules en dehors.

UNE AFFAIRE SÉRIEUSE

Nos lectrices ont pris bonne note, paraît-il, de la maison Julien Hesse et de la recommandation que nous leur en avons faite. A ce propos, on nous écrit un peu de tous les côtés pour avoir de plus amples renseignements. Avant de répondre aux plus pressés, nous engagerons vivement les personnes qui veulent des services à café, à thé, et à plus forte raison des services de table, à écrire directement à M. Hesse, 49, rue Richer. Non-seulement elles recevront une réponse plus explicite, mais aussi des échantillons variés, si elles en font la demande et si l'acquisition à faire présente une certaine importance.

Quant au gentil service en cristal, demi-mousseline à monture de bronze doré, la maison Julien Hesse le tient encore à la disposition de toute abonnée de ce journal moyennant 20 francs. Nous ne reviendrons pas sur les avantages que présente ce gracieux modèle; nous les avons suffisamment indiqués, et les jeunes maîtresses de maison qui ont suivi notre conseil, en le mettant sur leur table de goûter aux jours des réceptions intimes, n'ont pas eu lieu de se plaindre, nous le savons.

Quant à celles de nos aimables correspondantes qui préféreraient un autre objet, elles n'ont qu'à désigner une nomenclature de plusieurs objets à la maison Hesse; on leur enverra l'équivalent du service en question, et elles profiteront ainsi de la concession promise.

M. D'A.

CORRESPONDANCE

— Mme P. de M..., à Murat.

Bonne note est prise de votre réclamation; il y a été fait droit pour le deuxième numéro de janvier, et il en sera de même pour ceux qui suivront. En cas de nouvelle opinion, nous vous prions de nous en donner avis.

Vous avez parfaitement compris notre dessin de jupons et tournures de la maison de Plument. Les modèles qui sont boutonnés au corset sont montés sans ressorts; bien des personnes ajoutent une tournure dessous; la tournure *Parisienne*, dont nous avons reproduit le dessin, convient en ce sens.

— Mme Berthe G..., à Chartres,

La couleur rouge est beaucoup moins portée; pourtant, mélangée d'une autre couleur (vert russe, loutre ou tilleul), elle peut encore passer sans choquer le goût du jour.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

L'Opéra a solennellement ouvert la période de carnaval par un bal qui a prouvé que Paris ne demandait pas mieux que de s'amuser et de rire chaque fois qu'il en trouverait l'occasion. Jamais on n'avait vu empressement pareil à se rendre à une fête de ce genre, et les quatre-vingt quatre mille francs de recette encaissés par l'Opéra témoignent hautement que la capitale de la France, quoi qu'on veuille dire, n'a pas perdu son goût traditionnel pour le plaisir.

Maintenant, le bal lui-même a-t-il justifié un tel empressement ? ceci est une autre question.

La salle même du bal présentait un aspect féerique et qui fait honneur aux organisateurs de cette nuit de fêtes : le foyer de la danse, derrière l'orchestre, transformé en un véritable jardin avec pelouses et massifs de fleurs et de plantes rares, était une merveille de décor et dont les bals privés feront bien de se souvenir. Mais, en dehors de la salle de danse, que de déceptions éprouvées, que de lacunes à combler ! Les couloirs, — ces fameux couloirs des bals d'autrefois à l'Opéra, — se prêtent aussi mal que possible, dans l'édifice de M. Garnier, au *froufrou* d'un bal. Eclairés au moyen de lampadaires qui leur donnent un aspect de nécropole, glacials sous leur revêtement de pierre et de marbre, ils momifient les jupes de satin et paralysent les escarpins les plus entreprenants. Plus de ces coins intimes où la causerie aimait à se réfugier, plus de ces points de repère si favorables à l'intrigue ! C'est froid, nu, officiel comme les corridors d'une gare de chemin de fer. Ajoutez qu'à l'Opéra, pas plus au foyer que dans les couloirs, on n'entend l'orchestre placé dans la salle, et vous pouvez juger de l'effet de cette foule se pressant, s'agitant, sans le moindre accompagnement de musique. C'est d'un morne et d'un triste à nul autre pareil. Le bal prend l'aspect là d'un entr'acte.

Il faut absolument que la direction des bals de l'Opéra égaye, par un orchestre, la partie de la fête qui se tient sur l'escalier et dans le foyer, sans quoi l'avenir de ces bals est des plus compromis. Puisque les bals de l'Opéra ont deux chefs d'orchestre d'élite, et de caractère parfaitement tranché, MM. Olivier Métra et Johann Strauss, il faut que la fête bénéficie de cette dualité. Qu'à Métra soit confiée la partie dansante de la fête, et que Strauss ait la charge de la partie causante. Placez le maëstro viennois avec un orchestre recruté parmi ses compatriotes sur l'avant-foyer, et vous verrez à la fois l'effet de son répertoire et le relief qu'en prendra le bal. Il n'est pas de plaisir plus ravissant que de causer aux sons d'une valse de Strauss.

Cette question musicale vidée, qu'on anime les couloirs de l'Opéra par quelques massifs de fleurs, par quelques tentures, quelques glaces ; qu'on place çà et là des divans où les dominos puissent se poser un instant avant de voler à de nouvelles intrigues, qu'on crée des coins et recoins où l'on puisse faire cercle autour de Pierrot ou de Colombine faisant feu de tout leur esprit, et la gaîté redeviendra de rigueur à l'Opéra comme l'habit noir et le costume.

Hélas ! pourquoi celui-là n'a-t-il pas seul droit d'entrée au bal ? Ce qui gâte le charme du bal de l'Opéra, c'est sa qualité de fête parée et travestie, — mélange le plus lamentable qui se puisse produire en matière de bal : quelques malheureux déguisés, perdus au milieu d'une foule d'habits noirs et ayant l'air d'être costumés par ordre de l'administration pour servir d'amusement à l'assistance.

Je voudrais qu'à l'Opéra la fête eût son caractère tranché : ou un bal paré permettant à la plus belle moitié du genre humain de se montrer toutes jupes dehors ou un bal costumé et masqué n'admettant aucune exception de tenue.

Vous figurez-vous le spectacle qu'offrirait un bal masqué à l'Opéra, tout le monde étant en costume et la fête débarrassée de ce lamentable habit noir, qui fait tache d'encre dans tout salon où il paraît. Ce serait un enchantement des *Mille et une Nuits*, le rêve d'un fumeur de haschih réalisé.

Piqués d'honneur par l'exemple de l'Opéra, les salons de Paris ont donné signe de vie. La princesse Lisa Troubetzkoï a inauguré ses réceptions par une charmante soirée dansante, brillamment couronnée par un cotillon conduit par sa fille et le prince Philippe-Ernest de Hohenlohe. Autour de Mlle Alexandre Troubetzkoï tourbillonnait un véritable essaim de jeunes filles, qui donnaient à cette soirée un véritable caractère charmant d'animation.

Plusieurs des hôtels les plus hospitaliers vont, toutefois, rester clos cet hiver et feront un vide important dans le petit nombre de ceux qui s'ouvrent maintenant à la haute société parisienne, soit pour des fêtes, soit même pour de simples réceptions hebdomadaires. Plusieurs familles sont en grand deuil et affligées de pertes récentes ou frappées de désastres financiers.

La mort ne se lasse pas de faire parler d'elle. La semaine dernière a vu succomber, après une longue maladie, un homme, — M. François Buloz, — qui, à force d'énergie, de flair et de ténacité, a doté la France d'un recueil littéraire qui est un véritable monument, la *Revue des Deux-Mondes*.

La *Revue des Deux-Mondes* a compté de tout temps ses rédacteurs parmi les plus illustres écrivains de l'époque. Avoir travaillé pour elle, n'est pas un mince honneur, et si on n'a jamais pu y glisser qu'un seul article, — le premier, celui qui n'est pas payé, — on n'en est pas moins fier pour cela.

Dans les salons littéraires de Paris — il en est encore quelques-uns — un causeur qui veut conquérir du premier mot la respectueuse attention de son auditoire, manque rarement l'occasion de commencer ainsi : « Du temps où j'écrivais à la *Revue des Deux-Mondes*... » Cela produit toujours son effet.

Or, le rayonnement de cette renommée ne manque jamais d'inspirer, bon an mal an, la réflexion suivante à un débutant de lettres : « Au lieu d'aller m'exposer à un refus de la *Revue*, se dit-il, pourquoi ne marcherais-je pas de mon côté ? Pourquoi ne fonderais-je pas, moi aussi, une Revue ? Elle sera petite pour commencer, mais elle deviendra grande. La *Revue des Deux-Mondes* a bien, dans l'origine, perdu de l'argent. »

Puis il va trouver son père, — nous supposons ce père riche, — et lui conte ses petits projets. Il voudrait faire de la littérature sérieuse et raconte la légende dorée de la *Revue des Deux-Mondes*.

Si le père ne se pique pas de littérature, il se contente de prendre des renseignements sur la valeur commerciale de la chose et il ne s'oppose pas à ce que sa progéniture fasse fortune par la même voie qui fait laisser aujourd'hui à M. Buloz un héritage de plusieurs millions. S'il est lettré et philosophe, il se dit : « Mieux vaut perdre à ce jeu-là qu'à d'autres divertissements plus bêtes. » Et il avance les 20000 francs demandés pour faire concurrence au recueil de la rue Bonaparte.

Au bout de cinq mois, la Revue meurt ordinairement en laissant à son directeur quelques milliers de francs de dettes et un nombre indéterminé de collections. Il en fait relier une de temps en temps, il la montre à un visiteur en disant avec une stoïque simplicité : « Voilà pourtant un bouquin qui me coûte 25000 francs. »

L'histoire que je viens de raconter semblera peu croyable ; et cependant, je le répète, elle se passe chaque année, avec cette seule variante qu'au lieu de 25000 francs, c'est quelquefois 150000 que coûte le bouquin.

On ne se doute pas du tas de petites ruines causées fort innocemment par la fortune exceptionnelle du fondateur de la *Revue des Deux-Mondes*.

E. Bachaumont.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

GOMME ET GOMMEUX

Ce que c'est que la « gomme, » ce que sont les « gommeux », M. Gustave Claudin, — qui fait profession d'humour et de fantaisie, — s'est chargé de nous l'apprendre en un livre nouveau, dans lequel il s'est donné pour mission de chanter les grisettes. Ses héroïnes se nomment Rose, Rosine et Rosette; de là le titre du livre : *Trois Roses dans la rue Vivienne*.

Et voici le piquant tableau qu'il fait de la *gomme* et des *gommeux* :

« C'est ainsi qu'on nomme les jeunes gens à la mode. Depuis les *muscadins* du Directoire, le nom de ces messieurs a changé bien souvent. Nous avons eu les *fashionables*, les *dandys*, les *lions*, les *gandins*, et enfin les *gommeux*, ainsi appelés par antiphrase. Qui dit *gommeux*, dit homme riche, puisqu'en termes vulgaires, *dégommé* signifie la gêne, le manque d'argent, la pénurie. Mais, l'Académie française ne s'étant point encore prononcée sur cette étymologie, ce n'est que sous les réserves d'usage que nous proposons notre explication.

Les *gommeux* (il faut bien parler la langue du jour) tiennent beaucoup de place à Paris, par la raison qu'on les rencontre partout où il y a un spectacle à voir. S'ils n'étonnent pas les gens graves, en revanche ils sont enviés par ceux de leur âge qui, faute d'argent, ne peuvent arriver à la même élégance. Il faut, en effet, être fort riche et n'avoir presque rien à faire pour pouvoir consacrer tant de recherche à sa toilette. Aussi les gommeux ont-ils des adversaires implacables qui les accablent d'épigrammes. Si ces petits messieurs devaient rester toujours ce qu'ils sont, cette antipathie serait légitime; mais il n'y a qu'un temps pour être gommeux, et ce temps passe vite; il est compris entre la sortie du collége et l'entrée dans une carrière quelconque. L'armée, la magistrature et une foule d'autres carrières sont impitoyables pour ce petit ridicule qui, circonscrit dans cette étroite limite, devient alors charmant. Et, d'ailleurs, il a existé de tous les temps; jamais le fils n'a porté un habit taillé sur le même patron que celui de son père.

La *gomme* n'est pas une question de toilette. Ce monde de jeunes viveurs a des mœurs spéciales à Paris. Il y a certains plaisirs et certaines distractions qui leur sont indiqués et dont il n'est pas possible de s'affranchir. Il faut aimer les courses plates et feindre de prendre un intérêt sincère à l'amélioration de la race chevaline. Il faut aimer les *steeple-chases* et au besoin endosser la casaque du jockey; monter à cheval et franchir des haies, des torrents, des banquettes irlandaises. Il faut aussi parler correctement la langue du *sport* et faire siens tous ces mots techniques, empruntés à l'anglais, qui, de l'écurie où on les risqua pour la première fois, ont fait irruption dans les salons. Il n'est pas moins essentiel de connaître la généalogie de tous les chevaux, avec la même exactitude qu'en science héraldique on connait les blasons, et en histoire les dynasties qui ont régné dans tous les pays. Il faut posséder les anecdotes et les particularités se rapportant aux chevaux qui ont triomphé sur la piste et gagné des millions à leurs propriétaires.

Gladiator, *Tonnerre des Indes*, *Vermout*, *M^us de Chantilly*, *Quoniam* et bien d'autres, sont devenus en quelque sorte des célébrités *équestres*, dont les noms seront légués à la postérité, comme ceux de *Eucéphale* dompté par Alexandre le Grand, d'*Incitatus* fait, dit-on, consul par Caligula, de *Vaillantif* tué avec Roland au désastre de Roncevaux, de *Babieça*, la cavale du Cid, de *Rossinante*, coursier de don Quichotte, sans oublier le cheval de Troie, qui était en *bois*, et le cheval de bronze, qui sera toujours en *musique*.

Mais ce n'est pas tout ; il faut aimer le canotage, traverser des fleuves et couper des courants sur des embarcations dont la perfection dernière consisterait à ressembler à un cure-dent.

Il faut savoir faire rouler un char dans la poussière, promener gravement son domestique de cinq à six heures en prenant un air fort affairé et un front quasi rêveur. Il faut savoir conduire un *four in hand*, locution anglaise qui signifie avoir quatre chevaux dans la main. Puis viennent la chasse, le patinage, le crockett (c'est-à-dire le jeu des boules), l'escrime, le tir au pistolet, où l'on casse des œufs avec des balles, et le tir aux pigeons. N'oublions pas le baccarat, avec son problème, qui consiste à savoir s'il faut tirer ou ne pas tirer à cinq. Ajoutons la valse et la conduite du grand cotillon à figures qui termine tous les bals.

Quand on appartient à la haute gomme, il faut avoir sa place à toutes les premières représentations, depuis l'Opéra jusqu'aux Folies-Dramatiques, être connu des étoiles de la danse et du chant, et crever une paire de gants blancs pour les applaudir. Enfin, après la représentation, un gommeux qui se respecte doit inviter à souper les jolies demoiselles à la mode, dont les noms sont placés en vedette sur les affiches, et dont s'occupent sans cesse les journaux de théâtre, qui nous font connaître exactement le menu de leurs dîners, le prix de leurs toilettes, le poids de leurs diamants, le chiffre de leurs appointements, les propositions qui leur sont faites par les capitales étrangères, et le chiffre du dédit que Londres ou Pétersbourg payerait volontiers pour voler à Paris la délicieuse *petite Machin*. »

M. Gustave Claudin entendu, veut-on connaître maintenant l'étymologie exacte du titre de gommeux? Le *Sport*, qui connait le sujet à fond, va nous l'indiquer.

C'est, paraît-il, au Jockey-Club qu'on l'a inventé. Il y a dans ce cercle deux éléments tout à fait distincts : la jeune génération et l'ancienne.

La première refuse obstinément de s'assouplir à certaines coutumes auxquelles l'autre garde une fidélité inébranlable. Les mœurs libres de nos jours ont parmi ces derniers des adversaires systématiques. Ils n'admettent pas qu'on s'écarte des règles d'étiquette qu'ils ont établies. Devant cette intolérance, les jeunes se sont comptés. Ils ont formé une coterie à part, et ils ont décidé que, dans une certaine mesure, ils s'affranchiraient de tout ce qui mettrait obstacle à leurs fantaisies.

Pour cela, ils sont convenus de ne plus se prêter aux exigences des plus maniaques et d'effacer, de *passer à la gomme* tous ceux qui les gêneraient.

Tel vieux général a l'habitude de raconter tous les soirs les mêmes batailles. On disparaît dès qu'il entame ses histoires. *On passe ses récits à la gomme*.

Tel autre, vétéran du whist, réclame un silence religieux autour de la table de jeu. On affecte de bavarder autour de lui. On passe sa réclamation *à la gomme*.

Voilà pourquoi, à force de passer à la gomme, les jeunes gens ont conquis le surnom de *gommeux*.

L. S.

LES PAROLES D'OR

Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

PASCAL.

Être sincère, c'est ne dire que ce qui est; être franc, c'est dire tout ce qui est.

E. LEGOUVÉ.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 720. — DESCRIPTION, PAGE 38

TOILETTES DE DINER ET DE SOIRÉE

Nouveaux modèles de Mme, Duboys (rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31).

L.N. 110

Imp. H. Lefevre Paris

Ad. Goubaud & fils Editeurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre Septembre, N° 3.

Toilettes de Théâtre de Mme Hermantine Du Riez, rue Halévy, 8.

Ceinture Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12. – Machines à coudre de H. Seeling, Bd Sébastopol, 70 et r. Neuve des Pts Champs, 97.

Entered at Stationers Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 725. — DESCRIPTION, PAGE 39.

TOILETTE DE VILLE (VUE DE DEVANT ET DE DOS)

Nouveau modèle de la Scabieuse (rue de la Paix, 10).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

AU JOUR D'AUJOURD'HUI

(NOUVELLE. — FIN.)

Hector se renseignait un peu partout sur les habitudes et le caractère de Pauline. On lui dit qu'elle était charitable et qu'elle portait elle-même ses aumônes au pauvre. Là-dessus, Hector bâtit tout un plan de séduction. Il se rendit chez une pauvre femme qui habitait je ne sais quelle cabane et ramassait du bois mort qu'elle vendait par fagots. La mère Maille avait cinq ou six enfants, elle était veuve et la nourriture de la famille l'embarrassait fort. Hector l'engagea à s'adresser à Pauline.

— Faites-lui savoir que vous êtes un peu malade, dit-il, elle viendra.

La mère Maille envoya un de ses enfants chez mademoiselle Germain. L'enfant revint en disant que la demoiselle viendrait le soir même.

— Eh bien! dit Hector, emmenez vos enfants, éloignez-vous et il y aura une bonne somme pour vous.

La mère Maille ne comprit ou ne voulut comprendre que la dernière partie de la phrase, elle sortit, et quand Pauline entra dans la cabane, elle se trouva face à face avec Hector.

Ce soir-là, en rentrant chez lui, le capitaine Clouard ne trouva pas sa nièce. Il attendit assez longtemps, croyant qu'elle allait revenir bientôt. Puis, inquiet de cette absence, il se rendit chez M. le maire. On n'avait pas vu Pauline, Clouard s'alarma. Il courut de côté et d'autres dans Saint-Vierne, lorsqu'il rencontra la mère Maille qui regagnait son logis, suivie de ses enfants.

— Vous cherchez mademoiselle Pauline? dit la paysanne. Elle est chez nous! Et elle conta ce qu'elle savait.

Le capitaine devint blême, courut chez la mère Maille, enfonça d'un coup de pied la porte mal assurée et trouva Pauline seule, évanouie. Quand elle revint à elle, tout effarée, elle chercha à rappeler ses souvenirs, puis tout à coup, cachant sa tête dans ses mains, elle se mit à pleurer à la fois de douleur et de colère. Le vieux Clouard ne dit qu'une chose :

— Sois tranquille, ma petite Pauline, demain il fera jour et ton oncle est là!

Le lendemain, M. Bonnefoy fut réveillé par le capitaine Clouard.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il en sortant avec peine de son sommeil opaque.

Il aperçut la tête pâle, courroucée et contractée du capitaine.

— Ah! c'est vous!... Je dormais si bien!... *Au jour d'aujourd'hui* les sommiers sont douillets comme du beurre!... Mais à qui en avez-vous?

— A vous.

— A moi?

— A votre fils, ce qui est tout comme!...

— Ce coquin de Charles a fait quelque escapade, je parie...

— Ce n'est pas lui!

— Hector?

— Votre Hector est un chenapan à qui je couperai les oreilles!

— Vous! couper les oreilles de mon fils...

— Votre fils est un gredin, il épousera ma nièce ou je l'étranglerai!

M. Bonnefoy devint pâle à son tour et balbutia péniblement ces mots :

— Comment! votre nièce?

— Pauline! Vous la connaissez bien, sacrebleu!... un ange! un ange, entendez-vous!... Voyons, ce n'est pas tout cela. Où est cette canaille?

— Hector?...

— Où est-il?... Il faut qu'il se trouve, mille tonnerres, ou je casse tout, je brise tout, je brûle tout!

— Comme vous y allez, s'écria M. Bonnefoy en sautant à bas de son lit, en caleçon. Je suis chez moi!

— Je m'en moque pas mal! dit le capitaine.

— Ah! ça, vous devenez factieux!

— Je deviens féroce, je veux le misérable!

— Hector?

— Trouvez-le... où est-il?... il me le faut!

— Lâchez-moi le bras, capitaine... Vous me faites mal!... Mais, savez-vous que c'est une violation de domicile, et qu'*au jour d'aujourd'hui!*...

— Eh bien! allez vous plaindre, dit Clouard, et je vous casse les côtes, à vous et à vos défenseurs!

M. Bonnefoy était vraiment effrayé. Il trouvait à présent que son fils Hector avait été trop irrésistible et qu'il eût mieux fait peut-être de regagner Paris plus promptement. On chercha le jeune héros de tous les côtés; mais ce bouillant Hector avait toute la prudence d'Ulysse, et, apprenant le courroux du capitaine, il avait jugé convenable de dissimuler pour quelque temps sa présence.

— N'importe, dit Clouard, il se retrouvera bien et je lui fends la tête ou il épousera ma nièce.

Il rentra chez lui, retrouva Pauline tout en larmes, la consola comme il put.

— Que veux-tu? disait-il. Est-ce ta faute, pauvre petite, si tu as rencontré un gredin comme cela?... Ne pleure pas, ça te fait mal! Si je le tenais!

Mais il ne le tenait pas.

Hector avait déjà fait ses malles et la diligence l'emportait vers Paris. Son père lui avait dit, en lui donnant l'argent de son voyage :

— Tu comprends bien que tu ne peux pas l'épouser. D'un autre côté, Clouard est un brutal. Il te donnerait quelque mauvais coup, et, *au jour d'aujourd'hui*, quoique la police soit bien faite, on ne peut pas éviter la rencontre d'un enragé. Va-t-en donc. Je t'enverrai l'argent nécessaire pour payer tes dettes. Mais au moins, tu les payeras avec cet argent?

— Ma parole d'honneur, répondit Hector qui partit en ne songeant plus à l'histoire de Pauline que pour la raconter au dessert de son premier souper.

Charles avait tout appris et un déchirement terrible s'était fait en lui. Il s'était retiré dans sa chambre, seul, et pendant longtemps on eût pu l'entendre sangloter, à demi couché sur sa table de travail. Quand il en sortit, son visage semblait avoir vieilli et sa chevelure paraissait ravagée.

Il alla droit à la chambre de son père.

— Où est mon frère? dit-il.

— Il est parti.

Charles descendit dans la rue.

Il se dirigea vers la maison de Clouard.

En le voyant, Pauline devint blanche et froide et s'appuya sur le bras de son oncle pour ne pas tomber.

— Que voulez-vous? dit le capitaine brusquement. Venez-vous au nom de votre père?

— Je viens, répondit Charles, vous demander de m'accorder la main de mademoiselle Pauline Germain, votre nièce, que j'aime et qui m'aime aussi?

— Vous! dit Clouard stupéfait...

— Oh! jamais!... non jamais! s'écria Pauline en cachant son visage contre la poitrine du capitaine. Jamais!

Charles s'avança lentement, se mit à genoux devant elle et d'une voix suppliante :

— Pauline, dit-il, je vous aime! Je n'aimerai jamais que vous. Si vous repoussez la main que je vous prie d'accepter, je mourrai, je vous le jure, et vous savez que c'est le serment d'un homme qui n'a jamais menti!

Pauline se détacha doucement de Clouard et, glissant jusqu'à

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Charles, elle tomba, à demi évanouie, étouffée d'émotion et de bonheur, dans les bras du jeune homme.

— Nom de nom ! dit Clouard avec sa grosse voix doublée d'une grosse larme, il y a donc encore des honnêtes gens !

VI

Charles épousa Pauline. Après avoir hésité à donner son consentement à ce qu'il appelait une mésalliance, M. Bonnefoy, qui ne s'inquiétait que médiocrement de Charles et le tenait pour un sot d'agir ainsi, assista à la noce et but gaillardement de ces bons vins qu'on récolte *au jour d'aujourd'hui*. Caïus-Gracchus Levasseur ne parla politique qu'au dessert, à l'occasion des toasts; comme chacun en porta plusieurs en l'honneur des siens, nul ne se fâcha — pas même M. de la Panouze. Une douce ébriété régnait parmi la fête et le marquis appelait Fédéré Levasseur MON FRÈRE, lorsque Clouart se prit de querelle avec M. Bonnefoy. Clouard avait chaud. Il était emprisonné depuis le matin dans son uniforme de capitaine de dragons, devenu trop étroit, car depuis 1814 le capitaine avait engraissé. Le col réglementaire l'étranglait sans pitié et faisait monter une sueur irritante au front du grognard dont le vin colorait généreusement le visage. Tout à coup, M. Bonnefoy, dans son ardeur de conciliation, proposa de porter un toast à nos alliés les Anglais.

Clouard devint cramoisi et répondit à la proposition de M. Bonnefoy par celle-ci :

— Buvons à l'anéantissement de la perfide Albion !

— Allons donc ! dit M. Bonnefoy, c'est rococo !... Laissons-là ces vieilles haines... *Au jour d'aujourd'hui...*

— A la chute de la perfide Albion !

— A notre alliée l'Angleterre !

— Je propose de porter les deux toasts l'un après l'autre, dit Charles.

— Non ! non ! dit Clouard.

— Non ! non ! dit M. Bonnefoy.

— A la mort des Anglais !

— A la santé de l'Angleterre !

— Vous êtes un entêté, dit Clouard.

— Et vous, dit M. Bonnefoy, vous êtes une *ganache !*

A ce nom, Clouard devint pourpre, se leva tout droit, mit un pied sur la table et allait s'élancer malgré les bras qui le retenaient, lorsqu'on le vit chanceler, ses bras battirent le vide, puis il porta la main à son cou pour déboutonner son uniforme et il s'affaissa brusquement.

— Mon Dieu ! s'écria M. Bonnefoy... il est évanoui !...

Le capitaine Clouard était mort.

Charles quitta Saint-Vierne quelques jours après. Il vint à Paris avec sa femme. Pendant que M. Hector, de retour au pays, après avoir dévoré toute sa part d'héritage, boit, mange et dort, à côté du toujours heureux M. Bonnefoy, — il travaille, il pense, il cherche, il espère, il attend, — et en attendant il est heureux.

Jules CLARETIE.

LA MAISON DU BON DIEU

(SIMPLE RÉCIT. — FIN.)

Cassou était loin d'avoir la fibre sensible. L'argent seul le touchait, lui. En dehors d'un gain, rien au monde ne savait l'émouvoir. Pour cinquante centimes, il aurait laissé mourir son frère. C'était *son biais*, à ce rapace. Un petit cousin ! Que lui faisait un petit cousin ? Rien du tout, moins qu'une prise de tabac...

L'échéance du billet approchait. Pierre n'avait plus devant lui le temps de ramasser une somme suffisante pour espérer obtenir une concession de son créancier. Il prit donc le parti d'aller trouver cet homme, pour l'informer du malheur qui venait de tomber sur lui comme une tuile.

— J'en suis désolé pour toi, mon ami, lui répondit le cuistre ; mais ton billet n'est plus entre mes mains. J'avais besoin d'argent, à mon tour, et j'ai été obligé de le négocier.

A cette nouvelle, Pierre, vous devez le penser, resta atterré et plus pâle qu'un mort. Un moment il fut sans parole. Enfin, quand il put parler :

— Mais je ne pourrai le payer, fit-il.

— Que veux-tu ! je n'y puis mais, mon bon ; j'ai fait, pour te rendre service, plus que le possible. Maintenant, arrange-toi.

— Quel parti voulez-vous que je prenne ?

— Pour ça, je n'ai pas de conseil à te donner. Le cas est difficile.

— On va tout vendre chez moi ?

— Ah ! ça se pourrait bien ; je ne dis pas non.

— Si j'étais seul, encore ! s'écriait Pierre désolé ; mais ma famille !... C'est la misère qui l'attend.

Et le malheureux se mit à faire le tableau navrant de la position à laquelle ils seraient tous réduits par la vente de leur maison.

Paroles perdues. Autant aurait valu chercher à attendrir un rocher. Cassou, sans cœur et sans âme, resta inflexible et l'œil sec devant la douleur de ce père.

Il mentait pis qu'un arracheur de dents, le rusé ! Croyez-vous à ce besoin de négocier le billet ? D'ailleurs, il aurait fallu y perdre... Lui, perdre ! allons donc. Il ne connaissait point ce mot, et n'était pas pressé d'en faire la connaissance.

Il voulait que la propriété de son cousin fût vendue, espérant qu'il l'aurait pour quasi rien du tout ; mais il ne voulait pas s'entendre accuser d'en avoir dépouillé une famille, qu'il savait aimée et estimée de tout le monde dans le village.

Il s'arrangea donc pour qu'on fit, sous un autre nom que le sien, une si méchante besogne.

La maison avec son jardin, unique ressource des Chabras, fut saisie pour être vendue aux enchères.

Tous les *pays* étaient présents à la vente, tellement on s'intéressait à Pierre et aux siens. Cassou seul manquait à ce rendez-vous de l'amitié. Un étranger, en revanche, avait charge de le remplacer et d'acquérir la propriété au plus bas prix possible... C'est-à-dire à un prix impossible.

Qui est-ce qui fut camus, lorsqu'à côté de cet acquéreur un second se présenta, enchérissant toujours sur ce premier, si bien que l'immeuble montant tout à coup à sa juste valeur, celui-ci fut forcé de lâcher prise.

Et surtout qui est-ce qui fut en joie quand, l'adjudication faite, on vint dire à la famille désolée qu'elle était chez elle, et qu'elle n'avait point à en sortir ?

Voilà qui vous surprend, n'est-ce pas ? Mais n'allez point supposer que, dans notre contrée, on trouverait beaucoup de sans-cœur comme ce Gassou ! Les bons y naissent en plus grand nombre que les mauvais, vous pouvez m'en croire. Ce qu'il me reste à vous conter en est la preuve.

Le propriétaire que nous avons vu faire route avec Pierre, au retour du marché, avait appris aux autres le malheur de ce pauvre homme et l'indigne conduite du cousin. Ayant remarqué que chacun en éprouvait un chagrin véritable, il proposa d'organiser une souscription. Personne ne s'y refusa. On donna, au contraire, largement, dans la crainte de ne pas donner assez.

Quand on fit le compte, on fut riche en suffisance pour acheter la maison.

Il est bon quelquefois de se divertir aux dépens des méchants. On résolut donc de laisser la vente se faire, et l'on convint que tout le monde y viendrait pour assister à la mésaventure de l'intraitable créancier.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

On était sûr que l'âpreté du gain tiendrait notre homme à l'affût des nouvelles.

On ne se trompait point. A la sortie, il se trouvait là... comme par hasard. Il fut accompagné, jusqu'à sa porte, hué par la foule des honnêtes gens, ça devait être plaisant, tout de même! Je voudrais me voir à pareille fête.

— Vous n'y assistiez donc pas ? questionnai-je, étonnée.

— Oh! non, madame, je ne vivais point encore.

— C'est que vous savez cette histoire jusqu'en ses moindres détails!

— Elle est au su de tous. Il n'existe pas une personne dans les environs, qui ne pût vous la raconter aussi bien que moi.

— En vérité?... Pardonnez-moi cette interruption, et veuillez, je vous prie, continuer votre intéressant récit.

— Ce n'est point de refus. M'y voilà.

Après avoir payé le billet, on se trouva débarrassé de cet usurier sans vergogne. Le reste de la souscription fut remis à Pierre, attendu que pas un de ceux qui s'étaient employés à la vente ne voulut toucher des honoraires.

La famille Chabras posséda de la sorte, en dépit de son aimable parent, un peu plus qu'avant la méchante action de celui-ci.

Méprisé et détesté par tous, Cassou se vit, dans la suite, obligé de quitter le pays.

— Pour acheter une si belle maison, dis-je encore à mon complaisant narrateur, il a fallu, ce me semble, réunir une assez forte somme ?

— A cette époque, me répondit-il, elle était loin d'avoir la valeur qu'elle a aujourd'hui. Depuis longtemps les Chabras, trop pauvres pour la faire entretenir, la négligeaient forcément, en sorte que chaque année, elle se délabrait davantage. Par bonheur, elle avait été solidement bâtie, et pas un de ses murs ne se trouvait endommagé, quand...

Mais n'allons pas trop vite. Je vais, avec votre permission, reprendre mon histoire où je l'ai laissée.

IV

Pierre, tranquillisé sur le sort de sa famille, vit renaître sa bonne humeur d'autrefois, et se remit courageusement à la besogne.

Il sentait bien que, du côté du pécune, il ne parviendrait jamais à s'acquitter envers son pays ; mais il sentait aussi qu'il venait de contracter une dette de cœur, qu'il devait léguer à ses enfants.

Plus que jamais, lui et sa bonne Marguerite prirent à tâche de conduire leurs mioches dans la route du bien. Ils leur apprirent à aimer leur prochain, et à garder dans leur mémoire, comme un trésor sacré, le bienfait qui les avait sauvés de la misère.

Tous les cinq, il faut leur rendre justice, profitèrent de ces leçons. Ils devinrent de parfaits sujets et firent honneur à leurs père et mère.

L'ainé des garçons tomba au sort. Ce fut un crâne soldat, Si tous les nôtres lui ressemblaient, les Prussiens ne seraient jamais entrés en France.

Son frère cadet eut plus de chance. Il fut exempté.

On en voit à qui tout réussit. Ceux-là sont nés, dit-on, sous une bonne étoile.

Jean fut de ce nombre. A l'école déjà, il surpassait en savoir de beaucoup plus âgés que lui. Il était si intelligent qu'on pouvait croire qu'il savait tout avant de l'avoir appris.

Il y avait alors un monsieur du pays qui travaillait dans le commerce de la soie à Smyrne. Un endroit fort éloigné, paraît-il, mais où il se fait de fameuses affaires, ma foi !

Ce monsieur vint en tournée par ici... histoire de revoir ses parents, qu'il avait laissés au village.

Jean lui plut. Il offrit de l'emmener là-bas, pour l'employer dans sa maison de commerce.

Marguerite tout naturellement éprouvait une grande peine à y consentir.

— Faut-il encore me séparer de celui-là ? disait-elle ; c'est dur pour une mère.

Pierre, qui entrevoyait un bel avenir pour son garçon, raisonna sa femme, et la chose fut conclue.

Jean partit pour Smyrne. Il avait environ dix-huit ans à cette époque.

Son patron était un excellent homme assurément. Mais il fallait aussi que Jean fût un bon employé, tout de même.

Cinq ans après son départ, il envoyait une petite somme d'argent à son père, des cadeaux à sa mère et à ses sœurs. Chaque année, la somme arriva plus forte, les cadeaux plus beaux. Enfin, quand ce garçon eut vingt-huit ans, il demanda ses papiers pour se marier. Son patron se retirait et le commanditait dans sa partie.

Un jour, on vit Jean arriver avec une femme *bravoune* au possible, et un enfant de dix ans si bien élevé, si comme il faut, qu'on aurait dit le fils d'un prince.

Le voyageur rentrait au bercail, apportant avec soi une jolie fortune, fruit de son travail.

Il retrouvait la maisonnée moins nombreuse qu'il ne l'avait laissée : l'ancien avait depuis peu rendu son âme à Dieu ; le frère aîné n'était point revenu... et ne devait jamais revenir, car il était mort en brave devant l'ennemi.

Jean établit ses sœurs convenablement, et fit restaurer de fond en comble la maison paternelle.

Marguerite se trouvait si heureuse qu'elle n'y voulait pas croire. Quand elle regardait son Victor et qu'elle se disait : « ce petit monsieur est l'enfant de mon garçon, » elle pensait, rêver, souvent elle restait devant lui en admiration, et si Victor ne lui avait prodigué ses caresses, c'est tout au plus si, elle, elle aurait osé l'embrasser.

Jean avait perdu son premier né, et n'eut jamais d'autre enfant que Victor. C'était une vraie perfection : pas un ne montrait plus de cœur, ni plus d'esprit.

A l'âge de onze ans, il fut placé par son père dans un collège de Paris. Aux vacances, lorsqu'il revenait, quelle joie pour la famille! Il n'y en avait pas assez de lui pour tout le monde; on se le disputait.

Après les classes, vinrent les cours... Il y a tant de choses à étudier pour les messieurs!

Le fils de Jean voulait être reçu médecin. Et, comme s'il n'avait qu'à vouloir, ce qu'il voulait fut fait.

Ce n'est ni le talent, ni l'argent qui lui manquaient pour s'établir à la ville, et même à Paris. Mais chacun a ses goûts et ses idées. Lui, il préféra s'établir dans le village de son père, où, disait-il, tous les habitants étaient de sa famille.

Ce fut une bénédiction pour le pays. Jamais médecin n'eut plus de dévouement. N'importe à quelle heure on avait besoin de lui, point n'était nécessaire d'aller le chercher deux fois.

Manquait-on de moyens pour se bien faire soigner, il vous prenait dans sa maison, d'où l'on ne sortait plus qu'en bonne santé.

S'il n'avait déjà possédé de la fortune, ce n'est pas à ce métier qu'il en aurait gagné, puisqu'il ne voulait recevoir d'argent de personne, pas plus du riche que du pauvre.

Lui demandait-on sa note :

— Ma famille vous est redevable à tous, disait-il ; portez cela en compte.

Et pour ceux qui voulaient insister, il ajoutait :

— Les vôtres ont conservé la vie aux miens ; n'est-il pas juste que je vous rende la pareille ?

Plusieurs fois des partis avantageux lui furent offerts. Il les refusa toujours, préférant rester garçon, afin de se consacrer entièrement à ses malades.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ainsi que tous ses ancêtres, il jouit d'une constitution de fer. Les maladies sérieuses pas plus que les infirmités n'ont prise sur lui. Tous les Chabras, sans exception, sont morts de vieillesse dans la plénitude de leurs facultés.

Assez longtemps, le bon docteur a conservé autour de lui ses parents et grands parents. Puis, c'est la loi : il faut que nous finissions tous. Les *anciens* sont partis les premiers. Ensuite est venu le tour de la mère, et enfin celui de Jean.

Resté seul avec un petit cousin, médecin comme lui, le fils a transformé définitivement sa maison en une maison de santé, avec asile pour les orphelins et les vieillards indigents.

Par testament il a légué tous ses biens au pays, à condition que ce qu'il aura établi de son vivant sera continué après sa mort.

A son jeune parent, qu'il a fait élever et qui, maintenant que lui est vieux, le remplace auprès des malades, il constitue une pension viagère, à charge par celui-ci de donner des soins aux hôtes de la maison et aux habitants du village qui les réclameront.

La même pension devra être accordée, par la suite, pendant le temps qu'ils resteront en fonctions, aux médecins qui seront successivement appelés à remplacer ce cousin.

— Voilà, dis-je, une excellente institution. Elle est un exemple du bien qu'on pourrait obtenir, si l'on savait mutuellement s'entr'aider.

— Aussi le bon Dieu a-t-il béni cette maison. Il la protége, on n'en peut douter. Personne n'y meurt que dans un âge avancé. Les malades s'y rétablissent, que c'est un plaisir.

Dans toute la contrée, on affirme généralement que la famille Chabras veille sur eux. Moi, je suis porté à le croire... c'étaient de si braves gens, ces Chabras ! Et puis, savez-vous, ils doivent bien ça au pays !

— Certes ! répondis-je, souriant de l'intensité de cette conviction.

La voiture venait de s'arrêter. Nous en descendîmes pour nous rendre à nos destinations respectives.

Nous remerciâmes chaleureusement notre compagnon de route, pour la complaisance qu'il avait mise à nous narrer cette histoire. Je lui exprimai le plaisir que j'avais pris à l'entendre, ce dont il me parut très-flatté, — et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.

V

Plus tard, je questionnai nos hôtes sur la maison des Chabras et la croyance qui s'y rattache.

Le maître du logis, d'un esprit un peu sceptique, sans doute, se mit à rire de bon cœur, puis me répondit :

— Parbleu ! elle est si bien située, cette maison, qu'il faudrait être profondément atteint pour ne pas y recouvrer la santé, surtout entre les mains du docteur Chabras, praticien de grand mérite. D'ailleurs, les naturels de ce village sont tous solidement constitués.

Peut-être y-a-t-il du vrai dans ce raisonnement. Néanmoins, j'avoue que la croyance naïve de ces villageois avait gagné mes sympathies. Je voyais là une confiance affectueuse de la part de ces âmes simples, et j'en étais touchée.

Désireuse de ne pas détruire, par une discussion sur ce point, le charme sous lequel je me trouvais, je ne poussai pas plus loin cette conversation.

A vous, chers lecteurs, de penser ce qu'il vous conviendra, selon que vous pencherez pour la croyance de ces villageois, ou pour la manière de voir de notre hôte.

Julie Fertiault.

LA SAINT-VINCENT A VALENCE

La plus grande fête du mois de janvier, en Espagne, est celle qu'on célèbre à Valence, le 26 de ce mois ; on l'appelle la *San Vicente fraile* (saint Vincent, moine) : c'est le nom du protecteur de la ville. Pour honorer ce bienheureux au jour qui lui appartient dans le calendrier, Valence ne se borne pas à lui donner un office et à s'offrir des dîners et des bals de confrérie ; sur différentes places sont établis des théâtres en plein air, sur lesquels des fidèles, du matin au soir, représentent, à la grande édification et au grand contentement de la foule, divers épisodes de la vie du saint.

Voici un de ceux qui sont le plus populaires :

Passant un jour dans un des faubourgs de Valence, saint Vincent eut besoin de faire mettre un fer à l'âne qui portait le produit de ses quêtes.

La besogne faite, le maréchal en réclama le prix.

— Dieu te payera, dit saint Vincent.

Mais le maréchal tenait à recouvrer sa créance en ce monde ; il déclara avec colère qu'il allait confisquer la bête, et leva la main sur le maître.

Tout à coup, sur un signe de celui-ci, l'âne imprima à sa jambe un mouvement nerveux, et le fer qui venait d'y être solidement posé, se détachant aussitôt, alla toucher le front du peu généreux artisan.

Le maréchal comprit alors à qui il avait eu affaire, et pour réparer sa faute, il offrit avec insistance de garnir à neuf, et sans rétribution, les quatre pieds du baudet.

Mais saint Vincent fut inflexible, et ne voulant rien devoir à cette terre inhospitalière, il secoua soigneusement la poussière de ses *alpargatas*, et partit en prononçant quelques paroles qu'on n'a pu me rapporter textuellement. Mais elles contenaient, à ce qu'on assure, une malédiction par suite de laquelle les habitants de Valence passent pour avoir, au milieu de très-grandes qualités, l'humeur un peu trop vive et de ne pas garder assez de respect pour la peau de leur prochain.

Tout cela, et beaucoup d'autres aventures étonnantes, était parfaitement rendu par les acteurs improvisés qui, à qui mieux mieux, sur les différentes places, représentaient le *Mystère* composé par un très-ancien poëte.

Par une transition fort ingénieuse que je n'ai pas bien saisie, l'auteur avait trouvé moyen de faire figurer épisodiquement dans sa pièce une légende d'une tout autre époque, ayant quelque analogie avec celle que je viens de rapporter, et dont le héros est un autre saint ; je veux parler de *Beato Oriol*, fort en honneur également en Espagne, et dont on peut voir encore la maison à Barcelone, dans une rue qui porte son nom.

Le *Beato Oriol*, se rendant à Rome, prend un repas dans un hôtel, et n'a pas de quoi payer son écot.

Colère et menaces de l'hôtelier.

Oriol, alors, calme et sans rien dire, se met à couper en petits ronds des radis restés sur la table, et chaque petit rond devient une *peseta*, au titre et cours du jour, qui tombe en rendant un son argentin.

Inutile d'ajouter que l'aubergiste, confondu, ne veut plus rien recevoir, et met à la disposition du bienheureux toutes les richesses de sa basse-cour et de son garde-manger.

San Vicente, si solennellement fêté à Valence, est également tenu en grande vénération à Barcelone, où l'on conserve avec soin le texte des prédictions qu'il y a fait entendre.

Est-ce le résultat de la malédiction de *san Vicente*?... Je ne saurais le dire, mais ce qui m'a frappé dans ce pays, c'est la facilité avec laquelle on s'y donne des coups de couteau. Je ne sais pas d'endroit en Espagne où l'on ait la *navaja* si leste. C'est par milliers qu'on peut enregistrer, dans l'année, les blessures graves et les morts violentes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Étrange contraste dans cette luxuriante contrée si richement douée par la Providence, où l'on voit un soleil si radieux, un ciel si pur, des oranges si douces, des femmes si attrayantes... et tes flots bleus, ô Méditerranée!...

Et, notons-le, ces vivacités sanguinaires ont tellement pénétré dans les mœurs, qu'au lieu d'appeler meurtrier celui qui se livre à de tels procédés envers ses semblables, on parle de lui avec admiration, en disant : *Es un valiente!* (c'est un brave).

Décidément, c'est la malédiction de san Vicente qui pèse sur Valence...

Elie Frebault.

REVUE DES MAGASINS

Le talent jeune et prime-sautier de Mme Rosa Decotte, s'inspirant de toutes choses, produit de véritables coiffures artistiques.

Hier, c'était aux jours de joie de la belle Marie Stuart qu'elle prenait ses créations. Exemple : une toque de velours bleu, brodée de perles blanches, inclinée sur le front et garnie de plumes neigeuses, que tout le monde a pu admirer aux premières loges des Italiens, il n'y a pas longtemps.

Son *turban* vaporeux nous vient aujourd'hui du pays des odalisques. Il faut avoir leurs yeux langoureux et leur belle chevelure ondulée pour porter cette torsade diadème en gaze argentée, constellée d'étoiles en perles « clair de lune, » avec l'aigrette fièrement posée de côté. Les barbes vaporeuses qui entourent le cou et viennent se terminer devant forment une auréole pleine de charme.

La capote *Récamier* de Mme Rosa Decotte est, elle aussi, une coiffure typique : c'est une mousse de plumes tilleul, ou vert russe, d'une forme élégante qui sent sa grande dame d'une lieue. Bouquet de fleurs originales sur le côté ; nœud et brides de satin assorti.

Une visite à Mme Rosa Decotte, ou une simple demande adressée rue Meslay, 69, et l'on sera coiffée à ravir.

— Si nous avons un conseil à donner à nos lectrices, c'est de ne jamais rester sans corset ; la taille se déforme, les robes ne vont plus bien, et l'on perd ainsi bénévolement les grâces les plus séduisantes de la femme. Quand on veut se reposer un peu des corsages ultra-collants, ou des robes fourreau, pour rester chez soi dans un coquet déshabillé, — ce qui est bien permis,— on porte la « ceinture de repos » de Mmes de Vertus sœurs : un gentil modèle admirablement compris, peu baleiné, juste ce qu'il faut pour maintenir la taille dans un équilibre gracieux. Cette ceinture se boutonne devant le plus facilement du monde.

La ceinture *Régente* a trop d'adeptes parmi les femmes élégantes et a fait un bruit trop mérité dans le monde, pour que le nom de Mmes de Vertus sœurs, à propos de la ceinture de repos, n'inspire pas une confiance aveugle à toutes les personnes qui nous lisent.

Personne mieux que ces dames n'a su observer, dans la fabrication du corset, les règles les plus scrupuleuses de l'art du statuaire et celles de l'hygiène.

La ceinture *Régente* est en même temps le modèle préféré des artistes, des médecins et des jolies femmes ; chacun y trouve son compte. Voilà plus de raisons qu'il n'en faut pour expliquer que les élégants salons de la rue Auber, 12, ne désemplissent pas.

— La *baleine métallique* de la maison Ledoux aîné et Cie (rue Pierre-Lescot, 9) répond très-bien aux besoins de la situation : couturières, corsetières, tout le monde en est content. Nous dirons même que certaines dames la préfèrent à la vraie baleine, parce qu'elle ne se plie pas à la chaleur du corps comme celle-ci.

La baleine métallique Ledoux est faite de ressorts de première qualité, enduits d'une matière qui les empêche de se rouiller. Cette baleine métallique est livrée sous enveloppe et percée à chaque extrémité ; on peut ainsi la fixer solidement dans la coulisse préparée pour la recevoir ; cela évite un frottement qui pourrait devenir préjudiciable à la robe.

Avec la baleine métallique, on réalise une sensible économie, la vraie baleine ayant atteint un prix fabuleux depuis les désastres maritimes qui ont tant éprouvé les baleiniers pendant l'automne dernier.

La maison Ledoux aîné et Cie est cependant à même de fournir de la vraie baleine coupée par métier aux personnes qui la préféreraient.

Il ne faut pas oublier que les baleines Ledoux sont toutes liées par paquets d'égale grosseur et portent la marque de fabrique de la maison, telle qu'elle est figurée sur la deuxième page de couverture du journal.

— Pour qui s'intéresse à une personne ou à une industrie, il est agréable d'apprendre les succès obtenus par l'une ou par l'autre. Telle est notre opinion du moins : aussi nous n'hésitons pas à relater ici la haute récompense dont la maison *Wheeler et Wilson* a été honorée à l'Exposition de Philadelphie.

Voici comment s'exprime le rapport officiel du jury au sujet des nouvelles machines à coudre Wheeler et Wilson :

« Machines atteignant la perfection dans l'art mécanique ; — principes entièrement nouveaux ; — application à une grande variété de travaux, aussi bien sur cuir que sur étoffe ; — beauté du point ; douceur et vitesse du mouvement. »

Pour ces raisons le jury de Philadelphie a décerné *deux diplômes d'honneur* et *deux médailles de mérite* à la Compagnie Wheeler et Wilson, qui *seule* a reçu pareille distinction.

Pour toutes les demandes on doit s'adresser, à Paris, à M. Henri Seelig (boulevard Sébastopol, 70).

— Étant donné les racines des plantes les plus variées, dégagez-les du terreau qui les brûle, lavez-les, enfouissez-les dans le sable coloré de diverses nuances qui est réparti dans les jardinières de votre appartement ; arrosez ensuite d'un peu de *floral*, et vous voyez pousser en peu de temps une végétation luxuriante, empruntée aux deux hémisphères. C'est que le floral porte en soi-même une vertu fécondante.

Les sociétés d'horticulture, après de nombreux essais, ont décerné à ce composé chimique leurs premières récompenses.

Ce précieux produit se vend à l'Agence centrale des Agriculteurs de France, par coffret du prix de 5 fr. 50.

SPÉCIALITÉS

La *Poudre Figaro* est le complément de la *Crème Simon*, dont toutes les personnes qui ont souci de leur beauté se servent aujourd'hui. La *Poudre Figaro* est composée de fleurs de riz d'un parfum doux, pénétrant et en même temps très-durable. Elle ne contient pas de bismuth ; elle adhère parfaitement au tissu dermal ; enfin, elle est *invisible*.

Nous conseillons l'usage de cette poudre de riz à toutes nos lectrices, qui ne tarderont pas à en reconnaître la supériorité. On la trouve au dépôt de la *Crème Simon*, rue Beautreillis, 23, à Paris. A Lyon, chez l'inventeur, M. Simon, 83, rue de Lyon, et dans toutes les principales parfumeries de France.

M. d'A.

SOMMAIRE DU 4e N° DE JANVIER 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Correspondance. — Chronique mondaine, par Bachaumont. — Gomme et gommeux, par L. S. — Les paroles d'or. — *Au jour d'aujourd'hui*, nouvelle, par M. Jules Claretie. — *La maison du bon Dieu*, simple récit, par Mme Julie Fertiault. — La saint Vincent en Espagne, par M. Elie Frébault. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1389, dessin de M. Jules David : grandes toilettes de théâtre. — Figurine coloriée L. n° 110 (annexe spéciale à l'édition n° 3), dessin de M. Néraudau : toilette de bal.

Dans le texte : P. n° 348, dessin de M. E. Thirion : toilette de dîner ou de lunch. — G. n° 720, dessin de M. E. Thirion : toilettes de dîner et de soirée. — G. n° 725, dessin de M. Jules David : toilette de ville, vue de devant et de dos.

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

La robe princesse, qui dans ce moment gouverne la mode, est bien réellement le costume de la grande dame, de la femme élégante. Son nom indique sa haute extraction ; sa forme, relativement simple, exige les plus riches étoffes, et si le genre actuel, — fourreau extra-collant, — lui enlève un peu de cette ampleur regardée comme une des qualités essentielles du *beau*, sa traîne majestueuse apporte une heureuse compensation et rétablit l'équilibre.

En résumé, la robe princesse, bien comprise et bien portée, réunit tous les suffrages des personnes de goût. Mais, il faut l'avouer, ce modèle imposant ne souffre aucune médiocrité : une ouvrière, en robe princesse, sera fort mal habillée, et de plus ridicule ; tandis qu'une cuirasse avec tunique, ou bien une polonaise, fera tout à fait son affaire.

La faille, le satin, le velours, les riches dentelles, voilà de quoi se compose cette robe sans pareille ; tapis magnifiques et salons dorés, tel est le cadre qui lui convient.

La robe princesse, par la seule raison de son caractère d'élégance, ne doit pas faire une toilette du matin. — La robe de chambre ne peut être confondue avec elle. — Cette robe ne convient pas non plus pour les courses à pied dans la ville, ni pour les voyages. Sa supériorité incontestable ressort surtout dans les réunions mondaines : réceptions, dîners, soirées, bals, théâtres, mariages.

Ces réflexions nous sont inspirées par nos lectrices elles-mêmes, qui nous témoignent chaque jour, par leurs questions, une confiance dont nous nous sentons fort honorée. Toutefois, nous observons que plusieurs d'entre elles prennent peut-être un peu trop à la lettre nos indications sur les modes. — En toutes choses, il y a l'esprit et la lettre : or, nous avons eu déjà l'occasion de le dire, les sages, pour ne se point tromper, se laissent toujours diriger par l'esprit. — En ce qui concerne spécialement la robe princesse, c'est son genre, et non pas son caractère propre, qui peut être généralisé, et c'est là ce que nous avons voulu prouver.

Nous laissons à penser quel est notre embarras devant une demande ainsi conçue : — « Que me conseillez-vous de faire pour un costume habillé ? cuirasse, polonaise ou robe princesse ? » — Il nous faudrait savoir, pour donner une réponse convenable, l'âge de la personne, sa position dans le monde, son caractère physique, le lieu où la toilette devra être portée, ainsi que l'étoffe qu'on désire employer. Les points sur les *i* sont souvent aussi nécessaires au figuré qu'en réalité, et nous espérons nous être assez bien expliquée aujourd'hui pour que dorénavant on nous mette à même de répondre d'une façon efficace.

P. N° 350. — Coiffure d'opéra pour jeune femme.

La chronique mondaine est riche en réceptions et beaux mariages ; l'un de ces derniers a particulièrement attiré notre attention. La haute position des familles, la jeunesse et la beauté des contractants, une fortune de millionnaire, le choix des invités appartenant à l'aristocratie des lettres et de la finance, tout cela était bien fait pour frapper l'imagination. Mais ce qui nous intéresse particulièrement ici, ce sont les toilettes ; parlons-en donc sans plus tarder.

La mariée, en satin blanc, portait une robe princesse : le bord inférieur, découpé en dents crénelées, repose sur un volant de dentelle, coquillée dans les espaces vides. Mêmes dentelles aux manches et au cou ; puis le voile de dentelle fixé au sommet de la tête par la couronne traditionnelle, drapé ensuite et retenu sur l'épaule gauche par un bouquet de fleurs d'oranger, tandis que l'autre côté du voile tombe bas sur la traîne. Voici comment on pourrait résumer cette toilette : un flot de dentelle sur un fond de satin.

Tout le côté féminin des deux familles est en robe princesse,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sans aucun vêtement qui dissimule la taille. — Ce genre est adopté dans tous les mariages, pour les personnes qui font partie du cortége surtout. — Ici, c'est une robe princesse en velours vert russe; la capote blanche, toute en plumes, et brides de satin ; de magnifiques dentelles au cou et aux manches. Là, nous remarquons une robe de velours pensée ; le chapeau assorti, avec mélange de plumes de deux tons et dentelle blanche.

Puis nous voyons passer une robe princesse en velours noir, dont le milieu devant, ainsi que les côtés et les manches, est lacé de cordelières bleues, avec de magnifiques ranges en chenille et soie de ton semblable, reliant le tout par en bas, la traîne exclue. — Notons, à ce propos, que le mélange du noir et du bleu, ou du rose, est aujourd'hui redevenu d'une suprême élégance.

Une femme d'âge avancé nous a semblé très-digne dans un costume de velours noir : robe et mantelet garnis d'hermine, avec les manchettes et le manchon assortis. Le chapeau blanc — une capote du bon vieux temps — était accompagné de barbes en point d'Angleterre, et de beaux cheveux blancs en tire-bouchons antiques encadraient la figure. Qu'elle était donc bien ainsi, cette vieille dame, et comme tout le public masculin, très-nombreux dans l'assistance, la considérait avec respect !

Il n'en était pas de même d'une autre personne âgée en robe de velours violet, avec grand paletot de velours frappé gris, garni de franges de chenille ; un chapeau de velours royal gris, orné de plumes assorties aux deux tons complétait cette toilette ; enfin, les barbes mentonnières en tulle blanc et la voilette pareille lui donnaient un air virginal. Cette élégance jeunette, pas plus que les cheveux, qui se montraient d'un noir d'ébène, ne trompait personne, et plus d'un sourire moqueur se dessinait sur les lèvres en regardant cette ruine parée.

Le noir étant admis à une messe de mariage, nous applaudissons à cet arrangement : robe princesse en velours noir uni et velours matelassé, celui-ci formant les côtés. Grand mantelet-visite en velours frappé, entouré de franges de chenille. Capote en peluche blanche et satin. Avec cela, de belles dentelles formant collerette, jabot et manchettes Louis XV.

Quelques menues observations compléteront ces renseignements sur un sujet très-spécial, mais qui se renouvelle assez souvent. Ajoutons qu'on se marie toujours beaucoup avant et après le carême.

Nous insisterons particulièrement sur un point : c'est que le fichu, de quelque façon qu'on le présente, est aujourd'hui fort à la mode ; il forme un appoint précieux qui vient donner plus de relief à une toilette ou en rehausser l'éclat. Nous avons vu, à la cérémonie religieuse dont nous venons de parler, et à plusieurs autres également, des fichus Marie-Antoinette en dentelles blanches anciennes, qui formaient un large cordon autour du cou, descendant comme un châle par devant pour entourer ensuite la taille et se nouer derrière. C'est d'un effet splendide sur une belle robe princesse en velours.

Autre chose : deux manières de porter la dentelle blanche nous ont paru à la fois une innovation et une originalité assez heureuse pour que nous en fassions part à nos lectrices.

C'est d'abord un collier de renard argenté faisant étole devant, et dont les bords sont garnis de volants de dentelle blanche (du point de Venise, croyons-nous). Des nœuds de satin rose très-pâle, disposés en échelle, ferment le fichu par devant. Le bas des manches de la robe est entouré de manchettes composées de même, et un manchon de fourrure semblable, coupé par un ruban de satin noué sur le dessus, achève la parure. Un chapeau tout en plumes roses et brides de satin forme le gracieux complément de cette toilette très-regardée.

La seconde manière s'applique à un grand dolman fait d'un châle en cachemire de l'Inde, si long qu'on ne voyait que le bas d'un jupon de velours. Un volant de dentelle garnissait tous les bords du vêtement en guise de franges. Malheureusement cet toilette a passé si vite devant nos yeux, que nous ne pourrions la détailler davantage ; tout ce que nous pouvons dire encore, c'est que le souvenir gardé en est charmant.

Ce retour à la belle dentelle doit être enregistré à l'avoir de la mode comme une bonne note. Pendant plusieurs années, on l'a tenue reléguée dans les cartons, au grand préjudice des fabricants spéciaux ; mais aujourd'hui, on fait grand tapage autour d'elle. Outre les parures de cou, que nous venons de signaler, il y a encore les volants et le tablier de dentelle ; ce dernier affecte la forme du tablier Louis XIV, Louis XV ou Louis XVI, et s'adapte surtout aux robes princesse. Il y a donc tout lieu de supposer que la faveur accordée à cette robe est la cause indirecte de cette démonstration élégante à l'égard de la dentelle.

Mary d'Auberville.

Description des planches dans le texte.

P. N° 350.

Coiffure d'opéra pour jeune femme. — Les cheveux de la raie frontale, largement ondulés, sont fixés au sommet de la tête. Le chignon est formé de coques roulées au bâton et fixées sur le haut de la tête par un peigne enrichi de perles fines ; de petites frisures légères sortent par dessous, devant et derrière. Le chignon se termine dans le bas par de longues boucles roulées dans un sens opposé et qui tombent sur les épaules. Des rubans de couleur ou de velours noir, disposés comme l'indique le dessin, complètent cette charmante coiffure.

DG. N° 715.

Toilettes de bal et de soirée. — 1. Petite fille de cinq à sept ans. — Robe de taffetas rose, de forme princesse jusqu'à mi-corps, terminée par un volant assez haut. Ce volant est rayé devant de petites ruches de gaze bleue, et comme tête un petit volant de même étoffe fixé par une couronne de roses de mai. Une écharpe de gaze, retenue d'un côté du volant par une rose, entoure la robe par derrière et tombe de l'autre côté en un pan. Le haut du corsage est garni d'une berthe de taffetas bleu, formant revers devant ; les boutons de la robe, qui se ferme en biais, sont également en soie bleue. — Gorgerette de mousseline blanche à petits plis, terminée par un feston et un velours noir. — Bas de soie blancs et souliers de satin bleu à boucle d'argent.

2. Toilette de jeune fille. — Robe princesse en taffetas blanc, à traîne, terminée par des volants en gaze de Chambéry blanche, surmontés de deux bouillons de même étoffe. Le corsage, lacé très-bas derrière, est décolleté en carré, avec épaulettes tombantes et volants de gaze sur les bords. — Tunique-écharpe en gaze de Chambéry, encadrée de franges de chenille blanche ; elle est posée en biais sur la robe, qu'elle entoure par des draperies fixées et le tout se termine en traîne derrière. — Rose blanche dans les cheveux. — Velours noir et médaillon au cou. — Gants de Suède blancs à neuf boutons. — Éventail de crêpe blanc à paillettes d'argent.

3. Toilette de jeune mère. — Robe princesse en faille lilas, ouverte en châle. Le devant, sous forme de tablier, est en velours frappé lilas et fleur de tilleul. Une belle frange, de nuances assorties, coupe le milieu du tablier et en entoure le bas. Deux revers de faille, garnis de franges, ornent les côtés de la robe, reliant le tablier en haut et en bas avec le dos de la robe, où ils se réunissent sous des nœuds de ruban. Les manches et la traîne sont en velours frappé ; cette traîne est rajoutée sous le dernier nœud. — Riches dentelles blanches ruchées autour de l'ouverture du corsage, avec bouquet de fleurs en bas ; manchettes assorties. — Mêmes fleurs dans les cheveux. — Gants de Suède crème. — Éventail en soie lilas.

4. Toilette de contrat. — Costume en faille bleue, soie brochée bleu et noir, et velours noir. La moitié du devant affecte la forme princesse, l'autre moitié fait cuirasse ; le tout est en étoffe brochée. Le tablier fait partie du devant princesse ; il se prolonge de côté par deux pattes, qui vont se boutonner derrière. Lorsque le tablier est déboutonné, on aperçoit un de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ant nos yeux, que nous ne pouv
ce que nous pouvons dire nous
est charmant.
ntelle doit être enregistré à l'ent
note. Pendant plusieurs années
cartons, au grand préjudice des
ui, on fait grand usage aussi
n, que nous venons de signaler
ablier de dentelle ; ce dernier
XIV, Louis XV ou Louis XVI, e
se. Il y a donc tout lieu de
e robe est la cause indirecte de
égard de la dentelle.

Mary à l'ouvrage

les planches dans le texte.

P. N° 350.

UTE FERRE. — Les cheveux à la
és au sommet de la tête. Le
et fixées sur le haut de la tête
petites frisures légères sortent
se termine dans le bas par de
et qui tombent sur les épaules
disposées comme l'indique le

DG. N° 715.

URES. — 1. Petite fille de cinq
ne princesse jusqu'à six-cents
et est rayé devant de petits
lit volant de même étoffe
se de gaze, relevée d'un côté
rrière et bouffe de l'autre
une berthe de taffetas bleu
e, qui se fait se en bleu,
ousseline blanche à petits plis
— Bas de soie blancs et

. — Robe princesse en taffetas
gaze de Chambéry blanche,
Le corsage, lacé très-bas
combantes et volants de gaze
de Chambéry, encadrés de
ais sur la robe, qu'elle relève
ine en traîne derrière. — Bas
médaillon en cœ. — Gants de
de crêpe blanc à paillettes d'

RE. — Robe princesse en taffe
ne de tablier, est en velours
e, de nuances assorties, coupé
Deux revers de taffe, garnis
ant le tablier en haut et en
retombent sous des nœuds
en velours frappé ; cette
s dentelles blanches rachetées
quet de fleurs en bas ; manchettes
veux. — Gants de Suède crem

. — Costume en taffetas blanc,
oilité du devant affecte la forme
. Haut est en étoffe brochée. Le
prolonge de côté par deux
e le tablier est débouclonné,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre Septembre, N.° 3.

Parures et Modes de Mlle Rosa Decotte, r. Meslay 67 – Passementerie et Garnitures (Hte Nlle) de la Maison Vatelot & Cie, r. Turbigo 69 – Jupons et Cournures de P. de Plument, r. Vivienne 33.

Etoffes pour deuil des Magasins de la Scabieuse, r. de la Paix 10.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

vant de jupon en faille plissée à plis remontants ; le tablier fermé, on ne voit plus que le côté du jupon. Les petits côtés du dos sont en faille et de forme princesse jusqu'au bas ; le milieu du dos est en velours noir, avec pli bulgare depuis la taille, orné d'un volant de velours. Dans le haut du corsage, col à revers en velours noir, ouvert en châle et garni à l'intérieur d'un plissé de crêpe lisse blanc. La manche, moitié en faille, moitié en broché, est entourée dans le bas, au milieu et dans le haut, de bandes de velours noir ; un plissé de crêpe lisse la termine.

5. Toilette de jeune femme. — Costume en faille et crêpe lisse blancs. — Jupon à traîne, entouré devant seulement d'un volant plissé en crêpe lisse, dont la tête est formée d'une grosse ruche en pareil. La traîne est rajoutée dans le bas derrière par un coulissé à tête ruchée. — Tablier de crêpe lisse, formant la pointe de chaque côté ; l'ourlet des bords est marqué par un rouleauté de satin rose. Des nœuds de satin rose ornent le milieu du tablier. — Corsage en faille à pointes devant et derrière ; plastron de crêpe lisse sur le devant, encadré d'un plissé à la vieille en même étoffe, lequel est coupé au milieu par un rouleauté de satin. Ainsi composée, cette garniture termine le haut du corsage derrière. Deux écharpes de crêpe lisse, entourées de blonde blanche partent d'un nœud de satin, placé à la taille, pour s'écarter gracieusement sur le tablier et se fixer, sur les côtés du jupon, sous des nœuds roses. — Volubilis roses en touffe dans les cheveux, avec aigrette blanche.

6. Toilette de jeune femme. — Costume de faille rose. — Jupon à traîne, drapé devant à plis réguliers, tout bouillonné derrière ; le bas est entouré d'un volant plissé, monté à tête. — Cuirasse à dos de forme princesse, lacée derrière jusqu'au bas du buste. De ce point, le dos se partage en deux longs pans, dont l'un est relevé et drapé sur le côté, sous une touffe de volubilis variés, au feuillage brun. L'autre pan est retourné sur lui-même. Un fin plissé suit tous les bords du vêtement. Guirlande de fleurs parcilles sur le côté de la toilette, depuis le milieu derrière. — Mêmes fleurs aux épaules et dans la coiffure.

7. Toilette de grand dîner. — Jupon de faille rose à traîne ; sur les côtés pendent deux largeurs en faille prune, richement brodées dans le bas, entourées de blonde anglaise blanche et terminées par des franges de chenille. Une autre longue écharpe est drapée depuis la taille, entourant deux fois le jupon, pour se fixer derrière. Volant de blonde et franges de chenille sur les bords de l'écharpe. Une bande de faille rose, brodée et encadrée de blonde, descend sur le côté de la jupe, suivant le bord inférieur de l'écharpe. — Gilet Louis XV en faille rose toute brodée, décolleté en carré. — Cuirasse en faille prune, ouverte sur le gilet, très-brodée et ornée de blonde. La manche est assortie au gilet et brodée comme lui ; elle se termine par un volant de blonde.

Description de la gravure coloriée n° 1393.

Toilettes de bal. — 1. Costume de faille bronze et crêpe de Chine tilleul. — Jupon à longue traîne, entouré d'un volant froncé que surmonte un plissé la vieille. Polonaise en crêpe de Chine, plus courte devant que derrière, s'étageant sur les côtés. Le milieu du corsage, pardevant, est lacé sur un dessous de faille assortie au jupon ; les bords sont encadrés d'un liséré de soie bronze et de broderies de même nuance. Berthe d'effilés à haute tête grillée sur le bord du corsage, fermée devant par un bouquet de fleurs de haies et de feuillage ; valenciennes ressortant tout autour. La même disposition lacée, qui orne le devant du corsage, se répète sur les côtés et dans le bas de la traîne ; une broderie analogue suit tous les bords inférieurs du vêtement, qui se termine en outre par un effilé. — Bijoux normands en collier, bracelets et boucles d'oreilles. — Bouquet dans les cheveux, assorti à celui du corsage.

2. Costume de jeune fille ou très-jeune femme, en faille et gaze roses. — Jupon à traîne en faille, garni de trois rangs de tout petits plissés de gaze. Écharpes de gaze garnies de plissés s'entre-croisant sur le côté, formant le tablier devant et se perdant sur les côtés derrière. Deux tuniques de gaze, garnies de plissés, sont superposées par derrière, où la dernière forme traîne. Un coquillé de plissés, entremêlé de roses et de feuillage brun, orne tout le côté de la jupe. — Cuirasse de faille, voilée de gaze, lacée derrière, ornée dans le haut d'un volant de gaze plissée formant la berthe, avec valenciennes dépassant des bords sur la peau. Même dentelle en guise de manche et branche de roses sur chaque épaule. — Velours noir au cou et roses dans les cheveux.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au présent numéro se compose des modèles suivants :

1. Tunique princesse, d'après la gravure coloriée n° 1394 C., fig. 1 (annexe du numéro paraissant le 10 février).
2. Coqueluchon, d'après la gravure G. n° 717 (insérée dans le texte du numéro paru le 20 janvier).
3. Forme de chapeau.
4. Robe princesse habillée (toilette de jeune mère), d'après la gravure DG. n° 715, fig. 3 (insérée dans le texte du présent numéro.
5. Corsage de bal pour jeune fille, d'après la gravure DG. n° 715, fig. 2.

A NOS LECTRICES

Nous croyons devoir avertir nos lectrices que le joli service en cristal gravé, et monté sur bronze doré, de la maison Julien Hesse, n'existe plus qu'à un petit nombre d'exemplaires. Les personnes qui voudraient encore profiter de ce prix minime de 20 fr., — et nous ne saurions trop les y engager, — devront se hâter d'adresser leur demande rue Richer, 49, en ayant soin de joindre à la lettre un mandat de poste ou un chèque représentant le prix de l'objet demandé. Celui-ci sera immédiatement expédié franco moyennant un supplément de 3 fr. pour l'emballage et le transport en France, et de 5 fr. pour l'étranger.

Après une longue visite à la maison Julien Hesse, voici quel est le résultat de nos observations : Grande variété dans les modèles de service de table, de thé, de café, — même de toilette, — et, ce qui est un rare mérite, décoration bien comprise, très-soignée et d'un caractère tout artistique. Ce sont ordinairement des initiales avec ou sans armoiries, des fleurs, des fruits, ou des sujets de genre. Le fond est tantôt blanc et uni, tantôt de couleur ; il y a quelquefois de simples filets d'or, ou encore des dents de loup dorées, du plus gracieux effet ; n'oublions pas non plus le gentil ruban de couleur tendre (bleu, rose, vert d'eau, etc.) bordé d'un filet d'or et qui s'enroule autour de chaque objet, ressortant avec coquetterie d'un fond tout blanc.

Généralement ces services, composés pour quinze personnes, comptent quatre-vingt-neuf pièces, et, parmi les différents prix, celui de 122 fr. nous a paru une somme moyenne à indiquer à nos lectrices. Le service à dessert vaut à lui seul 68 francs pour la même quantité de couverts. La maison Hesse envoie des échantillons *franco*.

CORRESPONDANCE

— Mlle Marie de T..., a Meaux.

Vos indications précises nous sont fort agréables pour vous répondre justement ; vous êtes grande, mince, jeune et riche, et vous voulez une jolie toilette de bal *blanc*, désignation charmante pour les réunions de jeunes filles. — Faites donc une robe princesse en faille rose, recouvrez-la d'un fichu de crêpe lisse blanc, que l'on plissera autour du décolleté en l'arrêtant au milieu du corsage par devant, et dont les larges pans se noueront au milieu du jupon, pour retomber sur la traîne. Vous ornerez ensuite les deux parties retenues du fichu par des bouquets de mûres noires.

— Mme Mélanie S..., a Clermont.

La robe princesse, en raison de la simplicité de sa forme, qui ne supporte pas un encombrement de garnitures, doit être exécutée en très-belle étoffe : de là aussi son adoption par la grande dame et la femme très-élégante. Dans les positions moyennes, ce modèle est difficile à porter ; la polonaise, qui entre dans le même ordre d'idées, est bien préférable.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DÉTAILS DE MODES

1. Chapeau de velours marron. Fond terminé un peu en pointe ; passe auréole, doublée de surah havane faisant bordure dessus, et tour de tête en tulle blanc ruché. Une bande de velours doublée de la même façon est coquillée au pied de la calotte, et forme tête au petit bavolet. Touffe de plumes de couleur naturelle sur le sommet, les pointes retombant derrière. Brides en surah havane.

—

2. Chapeau genre capote en velours épinglé couleur pain doré ; l'étoffe, tendue très-lisse, forme un bordé tout autour. Bandeau de peluche coulissé sous la passe, avec nœud et flèche d'acier. La calotte est ornée d'un diadème ruché, en peluche assortie, avec nœud de velours sur le côté et motif d'acier. Une frange en chenille à boules de satin crème forme le bavolet ainsi que sa tête qui va rejoindre la ruche. Brides en ruban épinglé pareil au chapeau.

—

3. Chapeau de dame d'un certain âge, en étoffe tendue de satin marron. Le bavolet est recouvert de volants de blonde anglaise et celle-ci est ensuite coquillée sur le côté ; de ce point partent les barbes mentonnières en même dentelle. Bordure de dentelle à la passe et bandeau de fleurs jardinière.

1. Chapeau de velours.

—

4. Fichu de dîner composé d'un plissé et d'un bouillonné en crêpe lisse blanc, avec volant de dentelle application sur les bords ; gaze de soie rouge, drapée au pied de la ruche, et nœud assorti faisant tête au jabot. Celui-ci est formé d'une même dentelle coquillée qui se termine par des boucles de gaze. On peut, suivant le goût, supprimer le jabot, en le remplaçant par un bouquet de fleurs mignonnes.

—

5. Parure habillée pour toilette d'intérieur. Elle comprend un double col rabattu, en linon blanc, avec piqûre de point perlé sur les bords. Une valenciennes ruchée forme collerette intérieure, un volant semblable suit le bord extérieur. Cocarde de bouclettes en ruban étroit bleu marine pour fermer la parure. Sous-manche assortie, garnie d'un bracelet de même ruban.

2. Capote de velours.

3. Chapeau habillé.

6. Col croisé devant sous un jabot, et sous-manche assortie, composés de plissés de mousseline à bords festonnés et dentelle Clovis.

6. Col croisé et sous-manche

4. Fichu de dîner.

7. Nœud-mode en velours noir; nouvelle disposition pouvant s'approprier à toutes choses : ornements de robe, de corsage, de poches, de fichu, de coiffure; — dans ce dernier cas, ce serait derrière qu'il faudrait le placer.

7. Nœud de velours

8. Bonnet de dame âgée portant des boucles sur les côtés. Ce modèle se compose d'une sorte de mantille, ou grande pointe

8. Bonnet de dame âgée.

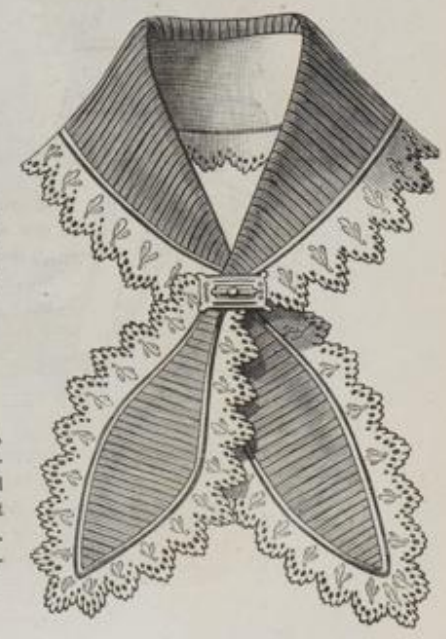
en tulle malines, encadrée de dentelle malines. Elle est posée sur un bonnet de tulle blanc tout monté, et qui a la forme voulue. La mantille est légèrement ruchée à plis plats dans le haut, et cette partie est ornée d'une demi-guirlande de violettes blanches avec nœud de dentelle sur le côté. Les barbes et la pointe de la mantille sont resserrées par derrière sous un nœud de ruban, de façon à ce que celui-ci se trouve sur le chignon, ou dessous, selon l'âge et le goût de la personne.

5. Parure habillée.

—

9. Col Marie-Amélie en linon rose, ou bleu pâle, finement plissé; les bords lisérés de blanc sont entourés d'une dentelle Clovis. Ce modèle est grand et se rabat comme un col Angot; il forme devant deux larges pans croisés et fixés par une broche. Une jolie cocarde de ruban ou de velours remplacerait coquettement la broche.

M. D'A.



9. Col Marie-Amélie.

PLANCHE DG. N° 715. — TOILETTES DE BAL, GRA

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DINER OU SOIRÉE. — DESCRIPTION, PAGE 50.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE RÊVE

(NOUVELLE.)

I

J'habitais alors avec ma mère une grande ville maritime. Je venais d'avoir dix-sept ans, et ma mère n'en avait pas plus de trente-cinq. Elle s'était mariée fort jeune. Quand mon père mourut, je venais d'entrer dans ma septième année ; mais je conservais de lui un souvenir très-clair et très-complet. Ma mère était une femme de petite taille, blonde, avec un visage charmant, mais toujours triste, la voix douce et fatiguée, les mouvements timides ; elle avait été dans sa jeunesse connue pour sa beauté, et elle était restée toujours attrayante. Je n'ai jamais vu d'yeux plus tendres, de regards plus profonds, de cheveux plus fins, de mains plus élégantes. Je l'adorais, elle m'aimait aussi. Et pourtant notre existence s'écoulait sans gaieté.

Il semblait qu'un chagrin secret, inguérissable et immérité, rongeât constamment, chez ma mère, la racine même de sa vie. Ce chagrin ne s'expliquait pas seulement par les regrets que lui causait la mort de mon père, quelque poignants qu'ils fussent, quelque grande qu'ait été la passion qu'il lui avait inspirée, et quelque sainte que fût restée la mémoire qu'elle lui gardait. Non, il y avait là encore autre chose que je ne comprenais pas, mais que je sentais d'une manière à la fois forte et confuse, lorsque je jetais un regard sur ses yeux immobiles et tristes, sur ses lèvres immobiles aussi, non pas serrées avec amertume, mais comme glacées à jamais.

Je viens de dire que ma mère me chérissait. Et toutefois il y avait des instants où elle me repoussait, où ma présence lui était pénible, je pourrais dire insupportable. Elle semblait alors ressentir comme une aversion involontaire, et s'en effrayait elle-même ensuite. Elle s'en excusait avec des larmes, et me serrait contre son cœur. J'attribuais ces explosions momentanées de haine à sa santé dérangée, au sentiment de son malheur. A vrai dire, ces explosions pouvaient, jusqu'à un certain point, être provoquées par je ne sais quels mouvements incompréhensibles à moi-même, méchants, presque criminels, qui, par moments, se soulevaient en moi. Mais, chose bizarre, ces explosions de la part de ma mère et ces mouvements de la mienne ne coïncidaient point.

Ma mère était toujours vêtue de noir, comme dans un deuil éternel, et nous vivions sur un assez grand pied, bien que nous ne connussions presque personne.

II

C'est sur moi que ma mère concentrait tous ses soins et toutes ses pensées. Sa vie se confondait avec la mienne. De pareils rapports entre les parents et les enfants ne sont pas toujours favorables à ceux-ci; ils leur sont nuisibles quelquefois. Ma mère n'avait eu que moi, et les fils uniques se développent souvent d'une façon irrégulière. La vie de leurs parents entre trop dans leur propre vie. Je ne devins pas enfant gâté, ou morose, ou capricieux, comme il arrive souvent aux fils uniques ; mais chez moi le système nerveux se dérangea de bonne heure. Ajoutez à cela que j'avais une santé très-délicate, comme ma mère elle-même, à laquelle je ressemblais de visage. Je fuyais la société des jeunes garçons de mon âge, et j'évitais généralement le contact des êtres humains ; je conversais même peu avec ma mère.

J'aimais surtout à lire, à me promener seul, à rêver. De quoi rêvais-je ? Il m'eût été difficile de le dire. Quelquefois... oui, quelquefois il me semblait vraiment que j'étais debout, devant une porte entre-bâillée. Là, derrière, se cachent des choses secrètes et mystérieuses; je suis immobile, j'attends, je n'ose franchir le seuil, et je pense... je pense à ce qui peut se trouver devant moi !... J'attends toujours, pétrifié dans une sorte d'anxiété... ou bien je m'endors.

Si j'avais eu la moindre veine poétique, je me serais mis probablement à écrire des vers ; si j'avais eu quelque penchant à la dévotion, je me serais peut-être fait moine. Mais je n'avais rien de tout cela ; je continuais à rêver et à attendre.

III

J'ai dit que je m'endormais quelquefois sous l'influence de ces vagues et confuses rêvasseries. En général, je dormais beaucoup et les rêves tenaient une grande place dans mon existence. J'en faisais toutes les nuits ; j'en gardais le souvenir, je leur attribuais de l'importance, j'y voyais des prédictions, je tâchais d'en deviner le sens. Quelques-uns de ces rêves se répétaient parfois, ce qui me semblait toujours fort étrange. Un de ces rêves répétés me troublait particulièrement.

Il me semblait que je marchais dans quelque rue étroite et mal pavée d'une vieille ville, entre deux rangées de hautes maisons aux toits pointus. Je m'imagine que je cherche mon père, qui n'est pas mort, et qui se cache de nous dans une de ces maisons. Et voilà que je franchis une porte basse et sombre, je traverse une longue cour, encombrée de poutres et de planches ; je pénètre enfin dans une petite chambre au rez-de-chaussée éclairée par deux fenêtres rondes.

Au beau milieu de cette pièce se tient mon père, en robe de chambre et fumant une pipe. Il ne ressemble en rien à mon véritable père, il est grand, maigre, a les cheveux noirs, le nez crochu, les yeux mornes, perçants et sinistres. On peut lui donder quarante ans. Il semble mécontent de ce que je l'aie découvert; et moi-même, je ne me sens nullement joyeux de notre rencontre. J'en reste tout ébahi. Il se détourne, et, tout en marchant à petits pas, il se met à marmotter je ne sais quoi. Puis il s'éloigne peu à peu, sans cesser de marmotter et de me jeter des regards par-dessus l'épaule, comme une bête fauve qui s'enfuit.

La chambre s'élargit et disparaît dans une sorte de brouillard. Je me sens saisi d'épouvante à l'idée que je le perds encore; je me précipite sur ses traces; mais il a disparu aussi, et je n'entends plus que ce marmottement grognon, semblable à celui d'un ours. Le cœur me manque, je m'éveille en sursaut, et de longtemps ne puis plus m'endormir. Toute la journée suivante, je ne pense qu'à ce rêve.

IV

Le mois de juin était arrivé. A cette époque de l'année, la vi que nous habitions, ma mère et moi, s'animait beaucoup. Quantité de vaisseaux arrivaient au port ; nombre de figures nouvelles paraissaient dans les rues. J'aimais alors à flâner le long du grand quai, où se pressaient les cafés et les auberges ; j'aimais à contempler les figures hétéroclites des matelots et d'autres personnages assis sous de grands auvents en toile, devant de petites tables rondes que chargeaient de lourds brocs en étain remplis de bière.

Voici qu'une fois, en passant devant un de ces cafés, j'aperçus un homme qui fixa aussitôt toute mon attention. Vêtu d'une longue redingote de couleur sombre, avec un grand chapeau de paille enfoncé sur les yeux, il était assis immobile, les bras croisés sur la poitrine. De fines mèches de cheveux noirs lui descendaient jusque sur le nez ; ses lèvres minces serraient le tuyau d'une courte pipe. Cet homme me sembla tellement connu, chaque trait de son visage basané et bilieux, toute sa figure enfin s'était si profondément gravée dans ma mémoire, que je ne pus me retenir de m'arrêter net, et de me demander : Qui est cet homme? Où l'ai-je déjà vu? Ayant ressenti sans doute cette ob-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

session de mon regard, cet homme fixa sur moi ses yeux noirs et perçants.

Je poussai une exclamation involontaire : cet homme était bien le père que je poursuivais dans mes rêves.

Je ne pouvais m'y tromper, la ressemblance était trop frappante. Jusqu'à cette longue redingote qui couvrait ses membres grêles, et qui rappelait par sa couleur et sa coupe la robe de chambre dans laquelle mon père m'apparaissait !

Est-ce que je dors? Non, il est jour; la foule s'agite autour de moi, le soleil brille au haut du ciel bleu. Et devant moi n'est pas un spectre, mais bien un homme vivant.

Je m'approchai d'une petite table vide, je demandai un verre de bière avec un journal, et je m'assis non loin de cet être énigmatique.

V

Plaçant la feuille du journal à la hauteur de mon visage, je continuais à dévorer l'inconnu du regard. Il restait immobile, soulevant de temps à autre sa tête penchée. Évidemment il attendait quelqu'un. Par moments il me semblait que j'inventais tout cela, qu'il n'y avait aucune ressemblance, que je me laissais aller à une illusion à demi volontaire. Mais l'autre se retournait sur sa chaise, ou soulevait un bras... et de nouveau j'étais prêt à m'exclamer, de nouveau j'avais devant moi mon père nocturne. Il finit par remarquer la persistance de mon attention, et m'ayant jeté un coup d'œil d'impatience, puis de dépit, il allait se lever, lorsqu'il fit tomber une petite canne qu'il avait appuyée contre la table. Je m'élançai aussitôt pour la ramasser et la lui rendre. Mon cœur battait violemment. Il me remercia avec un sourire contraint; puis, approchant son visage du mien, releva les sourcils, entr'ouvrit les lèvres de surprise : « Vous êtes très-poli, jeune homme, dit-il d'une voix sèche et nasillarde; c'est rare par le temps qui court. Permettez que je vous félicite de la bonne éducation que vous avez reçue. »

Je ne me rappelle pas ce que je lui répondis; mais la conversation s'engagea entre nous. J'appris qu'il était mon compatriote, qu'il revenait récemment d'Amérique, où il avait passé nombre d'années, où il comptait retourner bientôt. Il ajouta qu'il était le baron... mais je ne pus distinguer le nom clairement. Comme mon père nocturne, il achevait toutes ses phrases par une sorte de grognement confus. Il désira connaître mon nom, et, quand je le lui appris, il s'étonna de nouveau. Puis il me demanda si j'habitais depuis longtemps cette ville, et avec qui.

— Avec ma mère, lui dis-je.

— Et votre père?

— Mon père est mort depuis longtemps.

Il voulut connaître le nom de baptême de ma mère, et partit aussitôt d'un éclat de rire forcé et bizarre. Puis il me fit des excuses, disant qu'il avait contracté ces façons-là pendant son long séjour en Amérique, et qu'il sentait bien n'être qu'une espèce d'original. Il s'informa encore de notre adresse, et je la lui donnai.

VI

L'agitation qui m'avait saisi au commencement de notre entretien s'était calmée peu à peu; je trouvais notre rencontre étrange, et voilà tout. Toutefois ce qui me déplaisait dans M. le baron, c'était le mauvais petit sourire avec lequel il m'interrogeait, et l'expression de ses yeux qu'il dardait dans les miens. J'y trouvais quelque chose de protecteur, de hautain et de farouche, qui me causait un certain malaise. Ces yeux-là, je ne les avais pas vus dans mon sommeil. Quel étrange visage il avait, ce baron! fatigué, flétri et gardant néanmoins un air disgracieux de jeunesse. Mon père nocturne n'avait pas non plus cette longue cicatrice qui coupait obliquement le front de ma nouvelle connaissance, et que je n'avais pas remarquée avant de m'être rapproché.

J'avais eu à peine le temps de donner au baron le nom de notre rue et le numéro de la maison, qu'un nègre de haute taille, enveloppé dans un manteau qui le couvrait jusqu'aux sourcils, lui frappa légèrement sur l'épaule. Le baron se retourna, s'écria : « Ah! enfin! » et, me faisant un signe de tête, il entra avec le nègre dans le café.

Je restai sous l'auvent. Je voulais attendre la sortie du baron, non pour engager avec lui une nouvelle conversation (au fond, je ne savais trop de quoi lui parler), mais pour mieux vérifier ma première impression. Une demi-heure se passa; puis une heure entière. Le baron ne paraissait pas. J'entrai dans le café, j'en parcourus toutes les chambres, mais ne vis nulle part ni le baron ni le nègre. Ils venaient de s'éloigner par une porte de derrière.

Je ressentais un assez vif mal de tête, et, pour m'en délivrer, je me dirigeai, en suivant le bord de la mer, vers un grand parc situé hors de la ville; et, après m'être promené une heure ou deux à l'ombre des vieux chênes, je regagnai la maison.

VII

Dès que j'eus franchi le seuil, notre servante se précipita à ma rencontre, tout effarée. Je devinai à l'instant, à l'expression de son visage, que quelque chose de grave avait dû se passer à la maison pendant mon absence. En effet, j'appris que, une heure avant mon arrivée, un cri terrible avait tout à coup retenti dans la chambre de ma mère, et la servante, accourue à ce cri, l'avait trouvée par terre, évanouie. Au bout de quelques minutes ma mère revint à elle, mais fut obligée de prendre le lit. Elle avait un air étrange, bouleversé, ne répondait pas aux questions, ne disait pas une parole et ne cessait de jeter autour d'elle des regards d'effroi.

La servante envoya le jardinier chercher un médecin. Celui-ci vint, prescrivit un calmant; mais à lui non plus ma mère ne dit pas un seul mot. Le jardinier prétendait que, peu d'instants après qu'eût retenti le cri jeté par ma mère, il avait vu un homme inconnu franchir rapidement les plates-bandes de notre jardin et se diriger, en courant, vers la porte de la rue. Nous habitions une maison à un seul étage, dont les fenêtres donnaient sur un assez grand jardin. Le jardinier n'avait pas eu le temps de bien envisager l'inconnu; il avait remarqué seulement qu'il était de haute taille, maigre, avec un chapeau de paille et une longue redingote.

— Les vêtements du baron! pensai-je aussitôt.

Le jardinier n'avait pu songer à rattraper l'inconnu, d'autant plus qu'on l'avait aussitôt envoyé chercher le médecin.

J'entrai chez ma mère; elle était dans son lit, plus pâle que l'oreiller sur lequel reposait sa tête. En m'apercevant elle fit un faible sourire, et me tendit la main. Je m'assis près de son lit et me mis à la questionner avec discrétion. D'abord elle répondit non à toutes mes demandes; puis enfin elle avoua qu'elle avait vu quelque chose qui l'avait fort troublée.

— Quelqu'un est entré ici? demandai-je.

— Non, reprit-elle précipitamment, personne n'est entré. Mais j'ai vu... J'ai cru voir...

Elle se tut, et se couvrit les yeux de la main. J'allais lui transmettre ce que j'avais appris du jardinier, et lui raconter aussi mon entrevue avec le baron, mais, je ne sais pourquoi, les paroles expirèrent sur mes lèvres. Je me décidai pourtant à faire cette observation à ma mère, « que les apparitions de revenants ne se faisaient guère le jour ».

— Laisse, murmura-t-elle; ne me tourmente pas maintenant. Peut-être plus tard tu sauras...

Elle se tut de nouveau. Ses mains étaient froides; son pouls battait vite et inégalement. Je lui fis prendre la potion, et m'é-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

loignai de son lit pour ne pas l'agiter. Elle ne se leva pas de toute la journée ; elle restait couchée, immobile, poussant de temps à autre de profonds soupirs et ouvrant tout à coup des yeux épouvantés. Toute la maison était consternée.

Ivan Tourguéneff.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA LÉGENDE DU CHATEAU D'ALBAR

A deux lieues d'une des plus jolies villes du Poitou, en amont du fleuve qui l'arrose, sur le flanc d'un petit coteau exposé au midi, se dressent, regardant d'un air sombre les riantes prairies, les ruines gigantesques du château d'Albar.

Huit tours aux murs épais de sept mètres, hauts de quatre-vingts à cent pieds, percés çà et là, irrégulièrement, d'étroites et noires meurtrières, forment la première enceinte. Des dépressions peu profondes dans le terrain maintenant couvert d'orties, des éminences fortement accusées et tapissées d'un gazon court rappellent seules les fossés de la seconde enceinte, que de nombreux débris ont comblés, l'esplanade où jadis s'exerçaient les hommes d'armes, et l'habitation du seigneur, bâtie, suivant la coutume, au centre de la forteresse, et qui servait de cachette aux trésors et de retraite aux châtelaines.

L'origine du vieux château, perdue dans la nuit des siècles, aurait été ignorée, ainsi que son histoire, si les habitants du pays n'avaient pas conservé cette légende.

Il y a environ mille ans, une flottille de Normands, pillant tout sur leur passage et cherchant un lieu pour y fixer leur tente, remontait la Sèvre ; dans un combat où il avait tenté de leur disputer ses domaines et de rejeter les envahisseurs à la mer, le comte Jehan avait été malheureux. Triste, il revenait avec ses compagnons le long de la vallée, songeant au moyen de réparer sa défaite et d'arrêter les barbares qui le suivaient, lorsque tout à coup la fée tutélaire du Poitou, Mélusine, lui apparut. « Tu as été brave, comte, lui dit-elle. Hardi ! il faut l'être encore et chasser du pays de Poitou l'étranger qui en profane le sol. A la rescousse, mon fils, je te seconderai si bien et te donnerai château si fort, que l'ennemi sera vaincu. »

Etonné, mais confiant dans les promesses de bon augure qui lui étaient faites, Jehan s'arrêta et fit camper sa petite troupe. Pendant le court sommeil de ces braves gens la fée bienfaisante tint parole ; elle creusa les douves, éleva les murailles et (la nature des pierres dont elles sont construites le prouve) elle apporta de Lusignan, sa patrie, c'est-à-dire de plus de douze lieues, dans les plis de sa jupe, les huit grosses tours du château d'Albar.

A la faveur de la nuit, les Normands étaient passés, joyeux d'un premier succès, d'un riche butin, et confiants dans le retour. Le lendemain, quelle déception et quelle colère, lorsque, jetant les yeux derrière eux, sur le pays qu'ils croyaient être leur conquête, ils virent les premières lueurs du jour éclairer les blancs créneaux du château-fort ! Comment n'avait-on pas aperçu le *burg* ? pourquoi, la veille, le seigneur qui y habitait n'avait-il pas inquiété leur course ? Il fallait, à tout prix, assurer la retraite en s'emparant du manoir, qui n'était sans doute pas défendu, et faire de cette citadelle retraite impénétrable, le point de départ et le rendez-vous des prochaines expéditions. Dans l'attaque du château tous périrent, car Mélusine avait défendu son œuvre. Elle devait bientôt avoir à la venger.

Le comte Jehan, en effet, ne jouit pas longtemps de son triomphe. Il avait un frère aîné, le duc Adhémar, qui était son plus cruel ennemi. Le duc, jaloux de voir la puissance de son jeune frère s'élever à côté de la sienne, résolut de le faire mourir et de s'approprier la royale demeure qu'il devait à la générosité de Mélusine. La récente défaite des Normands lui disait assez qu'il était inutile d'employer la force. Le duc, sous prétexte de se réconcilier avec son frère, de le féliciter et de lui faire honneur, lui rendit visite avec une nombreuse escorte qui, une fois dans la place, ouverte sans défiance, s'en rendit maître en massacrant les serviteurs et les soldats du châtelain. Le même jour, le comte Jehan fut jugé, condamné comme rebelle à son suzerain et décapité. Son corps fut jeté à la rivière.

Quand l'œuvre impie fut terminée, le duc voulut retourner dans ses domaines pour y célébrer sa honteuse victoire ; mais Mélusine veillait et préparait la punition du coupable. A peine avait-il donné l'ordre du départ à la bande joyeuse, que l'eau de la Sèvre, faisant violemment irruption dans les douves creusées à son niveau, les emplit jusqu'au bord, les ponts-levis secouant bruyamment leurs chaînes se relevèrent, les pierres qui bordaient les fenêtres se rejoignirent, et la lourde herse, glissant dans ses rainures de granit, retomba lourdement sur le sol. Devenu sépulcre pour tous ces vivants, le castel garda sa proie. Les outils et les armes dirigés contre ses murs les frappaient sans les entamer. La terre venait elle-même combler les fosses que les prisonniers creusaient pour se frayer de souterrains passages, et les murailles qu'ils tentaient en vain d'escalader s'élevaient à mesure que les malheureux montaient. Leur mort fut horrible. Les plus heureux s'entretuèrent en se disputant un peu de nourriture trouvée à la dernière heure. Le duc, un de ces hommes qui portent légèrement les épées les plus lourdes et les armures les plus fortes, survécut, dit-on, plus de huit jours à ses complices, fou de douleur et de rage au milieu de leurs cadavres tombés çà et là, et serrant de ses mains crispées les barreaux de la herse, de l'autre côté desquels étaient la liberté et la vie. Quand tout fut fini, l'eau s'écoula des douves où elle n'a jamais reparu, la herse remonta aussi haut que le jour où, en grande pompe, était entré le duc Adhémar ; le jour filtra à travers les ouvertures un moment obscurcies et les ponts se baissèrent pour laisser passer les bêtes fauves.

Pendant de longues années, après ce terrible drame, des bruits inusités ont troublé, dans le château abandonné, le silence des nuits. Tantôt c'était Mélusine inconsolable qui venait chercher la dépouille mortelle du comte Jehan et dire sa douleur aux échos de la vallée ; tantôt c'étaient des clameurs étranges, des sons inconnus de cuirasses brisées, des appels aux armes, des cliquetis d'épées et des cris de mort. Malheur au voyageur qui allait abriter son sommeil sous ces voûtes inhospitalières ! Attaché par une force invincible à ces ruines qu'il voulait fuir, il assistait à la lutte impie des deux frères dont les armes toujours ennemies vidaient chaque soir l'antique querelle du comte Jehan et du duc Adhémar. Alors les oiseaux des ténèbres s'envolaient poussant des cris lugubres ; alors les fantômes, prisonniers depuis des siècles, descendant dans le chemin de ronde qui conduit aux poternes, allaient gratter jusqu'au jour de leurs ongles déchirés, comme pour se faire un passage, les vieilles murailles que leur éternel labeur n'avait pas même ébréchées. Le lendemain, on trouvait au pied des roches noires sur lesquelles sont bâties les tours le cadavre mutilé du pauvre voyageur.

L'imagination prête encore au château d'Albar des aspects fantastiques, lorsque le soleil, à travers les vignes vierges qui tapissent les fenêtres, vient jeter un rayon douteux et tremblant dans les longs couloirs aux voûtes effrondrées ou sur les chevaux de frise et les anneaux de fer de la salle des tortures. Le battement d'ailes de la chauve-souris importunée ressemble assez au souffle irrité du génie du lieu, et le sifflement de la bise au rire lugubre des trépassés. Mais depuis l'époque où, plus heureuse, Mélusine a retrouvé les restes de Jehan, son ami, et les a ravis aux fureurs inassouvies de son frère, les nuits sont calmes et silencieuses au château d'Albar. Les tours massives, qui n'ont plus rien à garder, sont moins hautes ; il n'y a plus ni mâchicoulis ni créneaux. Le lierre, cet ami des abandonnés, soutient de ses milles rameaux serrés les murs chancelants et les égaye de sa verte couleur. La

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

corneille se loge partout où la main du temps a arraché quelque pierre, et, comme pour nous rappeler les mœurs féodales, l'émouchet, qui habite le sommet des tours, la belette, qui a élu domicile dans leurs souterrains y viennent en sécurité croquer les tributs qu'ils prélèvent sur les espérances du fermier voisin.

T. Baugier.

THÉATRES

Vaudeville. — Pendant que le Gymnase s'en tient à la reprise de *Fernande*, avec Mme Pasca, Mlle Legault et Landrol dans les principaux rôles, voici que le Vaudeville, en donnant *Dora*, comédie en quatre actes, fournit à M. Victorien Sardou l'occasion de remporter un nouveau et incontestable succès.

Le nouvel ouvrage de M. Sardou tient à la fois de la comédie et du drame ; il procède, d'ailleurs, en même temps de *Fernande* et de *l'Etrangère*. Comme dans *Fernande*, il s'agit de deux femmes déclassées, une mère et une fille, d'un fiancé naïf qui épouse la fille, et d'un soupçon terrible heureusement dissous au dénoûment. Comme dans l'*Etrangère*, on nous montre une femme traversant le monde parisien, le sourire aux lèvres et la trahison au fond de l'âme, hôtesse indigne de cette grande ville généreuse qui offre à tout venant ses secrets et ses plaisirs.

Dora, l'héroïne intéressante de M. Sardou, a pour rivale une certaine comtesse Zicka, aventurière anglaise, franchement espionne, et amie intime d'une princesse Bariatine qui, elle, appartient au grand monde moscovite. Cette dernière, très-mêlée, on ne sait pourquoi, à notre vie parlementaire, reçoit les confidences de tous nos hommes d'État, fait et défait les ministères, présentant ainsi le type d'une tripoteuse politique de la plus belle volée, sans malice d'ailleurs, franche et curieuse simplement. C'est chez elle que la comtesse Zicka a rencontré M. de Maurillac, dont elle s'est éprise et dont elle cherche à empêcher à tout prix l'union avec Dora.

Ici, une remarque. Dans le théâtre de Victor Hugo, l'amour relève toujours des êtres déchus ; il les transforme, les régénère, leur fait accomplir de grandes et généreuses choses. Dans celui de M. Sardou, au contraire, il sert presque toujours à excuser des infamies et à expliquer d'abominables actions. Voyez *Fernande*, voyez *Dora*. Eh bien, nous préférons, pour notre part, la tradition de Victor Hugo, n'aimant point faire du plus grand et du plus noble sentiment qui soit au monde le complice des plus affreuses lâchetés.

Pour être juste, il faut constater qu'à la fin de la pièce, Zicka est ignominieusement chassée, ce qui fait dire avec raison au député Favrolle :

— Mon Dieu, qu'on est heureux de se retrouver entre honnêtes gens!

C'est toujours un peu notre avis quand nous venons de voir une pièce de M. Sardou, — ou de M. Dumas fils. — Le monde que l'auteur de *Dora* peint volontiers, dans ses comédies modernes, n'est pas celui que nous aimerions à fréquenter. Mais sa verve s'y meut avec un talent incontestable, une sûreté de moyens qui ne se dément jamais, une expérience dramatique sans pareille. On est quelquefois révolté ; mais on admire souvent, on admire toujours l'art profond de l'ouvrier et l'ingéniosité surprenante du faiseur.

L'interprétation est assez inégale. M. Pierre Berton, dans le rôle de M. de Maurillac, montre des qualités de passion et d'émotion vraiment admirables. M. Dieudonné est charmant dans celui de Favrolle, et M. Train, merveilleux dans un rôle difficile et sacrifié ; mais le personnage du baron Van der Kraft, diplomate d'antichambre et espion de profession, est au-dessous du talent de Parade.

Mlle Pierson ne réalise qu'à demi le joli type de Dora . on conçoit celle-ci plus jeune, de même qu'on imagine la comtesse Zicka plus âgée que Mlle Barthet.

Tout cela n'empêchera pas *Dora* d'attirer longtemps le public, et ce sera justice.

Hop-Frog.

EUGÈNE CHAPUS

Un de nos estimables et de nos plus sympathiques confrères, M. Eugène Chapus, vient de s'éteindre au moment presque où son nom paraissait dans ce journal pour la dernière fois. Voici comment le *Sport*, dont M. Eugène Chapus était le rédacteur en chef, annonce à ses lecteurs la mort de cet homme aimable et distingué :

« La chronique est en deuil au *Sport* aujourd'hui. Elle a perdu celui qui, pendant plus de vingt années, l'a parée des grâces de son esprit, du charme de son ingénosité. Eugène Chapus a importé, en France, la causerie mondaine du *high-life*, telle qu'elle se pratiquait depuis longtemps en Angleterre, et, en lui faisant passer le détroit, il l'a perfectionnée et ennoblie au point que ce sont maintenant nos voisins qui nous prennent constamment pour modèles.

» Imagination toujours en éveil, habile à faire valoir l'infiniment petit, il lui fallait du nouveau, n'en fût-il plus au monde. Il a été ainsi l'initiateur d'une foule d'usages ou de modes qui sont restés depuis en cours. Il n'est pas un sport, *cricket* ou *polo*, patinage à roulettes ou *yachting*, qu'il n'ait le premier préconisé, expliqué, lancé dans la faveur publique. Il a contribué puissamment au goût de plus en plus marqué en France pour les choses du sport et à leur développement intelligent, — et c'est le grand mérite de son œuvre.

» Épris de tout ce qui était nouveau et original, Eugène Chapus a été un des néologistes passionnés de ce temps. Sa hardiesse en ce sens ne connaissait pas d'obstacle, et M. Littré pourrait faire un supplément fort lourd à son dictionnaire avec toutes les locutions imaginées par le regretté collaborateur du *Sport*. Il empruntait ses formules à toutes les langues, à toutes les euphonies, et les façonnait à la parisienne, — je n'ose dire à la française, pour ne pas me brouiller avec l'Académie, — de la manière la plus amusante. Certes il tenait compte de l'idée, de la logique, mais que le mot sonnât surtout éclatant et il était satisfait.

» En cela se révélait sa marque originelle. Ce goût de l'étrange et un peu du clinquant décélait, pour son esprit, cette race créole que son teint fortement olivâtre, ses cheveux ondés accusaient aux yeux. D'après cette origine, il puisait aussi une vitalité extraordinaire, et à l'allure de sa plume on n'aurait certes pas pu reconnaître l'âge de la main qui la tenait. Eugène Chapus est mort à soixante-dix-huit ans : ce chiffre est peut-être l'éloge le plus éloquent à trouver pour son talent. Il avait préservé son style, comme sa personne, des rides et des cheveux blancs, et son souvenir restera éternellement jeune auprès de tous ceux qui l'ont lu et connu. »

Ajoutons que M. Eugène Chapus avait su donner et conserver à la chronique une allure qui contrastait avec le genre plus indépendant peut-être, mais de moins bonne compagnie, dans lequel se complaisent nos modernes *reporters*. On eût dû le prendre pour modèle, et c'est pour cette raison sans doute qu'on se gardait bien de l'imiter.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

Parmi les grandes qualités que nous reconnaissons à la *Scabieuse*, nous mettrons en première ligne son attention scrupuleuse à suivre strictement les lois du deuil, que personne ne connaît mieux qu'elle.

Est-on subitement frappé par un de ces malheurs irréparables qui vous anéantissent et vous enlèvent toute initiative, il suffit alors de s'adresser au directeur de la *Scabieuse* (10, rue de la Paix) en lui indiquant la qualité de la personne dont on doit porter le deuil. On joint à la lettre les mesures nécessaires pour la confection du costume, avec le prix maximum qu'on veut mettre à son acquisition. On peut être tranquille alors : le deuil sera fait suivant les règles de la bienséance et du bon goût. Cela ne vaut-il pas mieux que de passer par tous les ennuis qu'occasionnent et le choix des étoffes et l'entente avec la couturière, celle-ci, par un excès de zèle mal entendu, voulant parfois charger un deuil sévère d'une ornementation déplacée?

Nous aurons tout dit sur ce sujet lorsque nous aurons rappelé à nos lectrices que les étoffes de la *Scabieuse* sont toutes de premier ordre, suivant leur qualité et leur genre, et dans une grande variété de choix; que les ouvrières les plus habiles travaillent pour cette maison, qui possède la réputation bien méritée d'avoir les modèles les plus nouveaux et les mieux réussis ; qu'enfin les chapeaux et coiffures de cette maison sont empreints d'un caractère d'élégance sévère bien appropriée au sujet.

— La nouveauté du jour pour garniture élégante de costumes et robes, c'est le galon-dentelle en gaze de soie, noir, blanc ou de n'importe couleur. Nous tenons ce renseignement de la maison Vatelot et Cie (59, rue Turbigo), et nos lectrices savent si elle est à même d'être bien renseignée sur ce sujet. Ce galon-dentelle est tout à jour, avec de jolies broderies en relief ; il comporte des entre-deux et des dentelles.

L'agrément en passementerie est aussi une nouvelle garniture ; il représente un feuillage découpé qui semble fait en chenille et dont l'aspect est d'une grande richesse. Cette passementerie est fabriquée avec de la soutache de soie cousue ; on la fait faire sur commande, et sur échantillon d'étoffe, mais il est indispensable d'en demander au moins 12m,50, c'est-à-dire l'aunage d'un métier : la maison Vatelot ne pourrait se charger d'en fournir une quantité moindre.

Nous rentrons ensuite dans une longue série de galons et de franges, au nombre desquels se détache le genre chenillé, que la mode favorise tant aujourd'hui. Citons également le *galon frappé*, présentant des dessins noirs sur fond satin de couleur, d'un effet nouveau et très-heureux pour les tissus brochés ou frappés.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que la maison Vatelot et Cie possède un très-grand assortiment de belles imitations de dentelle : Chantilly, Valenciennes, Bruges, dentelle à l'aiguille, dentelle de Mirecourt, Clovis, etc. La dentelle Clovis, pour la plus petite grandeur, revient à 15 centimes le mètre lorsqu'on en prend une pièce entière.

— Une chose certaine et très-bonne à noter, comme renseignement de mode, c'est qu'aujourd'hui il est d'usage de mettre dans un trousseau de jeune mariée, — même de jeune marié, — la série de jolis foulards qui forment le complément de la toilette actuelle.

Le foulard de cou, pour s'abriter contre la fraîcheur du matin ou du soir, constitue une précaution hygiénique qu'on ne doit jamais oublier : on est enchanté d'avoir un foulard de cou sous la main pour neutraliser le mauvais effet d'un courant d'air, par exemple.

Mais pour en revenir aux exigences des trousseaux modernes, voici quelle est la marche à suivre : trois foulards de cou de différentes grandeurs, blancs si c'est pour une dame, de couleur et de disposition fantaisistes s'ils sont destinés à un homme; douze jolis mouchoirs en foulard, pour poche de robe de chambre féminine. Le nombre doit être doublé pour les hommes, parce que ceux-ci gardent durant tout le jour leur foulard de pochette.

Il ne faut pas oublier non plus le foulard aux couleurs extra-fines, si gentiment employé par les lingères en pouffs et coiffures du matin, mélangés de dentelle Clovis coquillée. Un trousseau en compte toujours plusieurs spécimens.

Mme Lexoir, de la *Colonie des Indes*, possède une intelligence et un goût tout particulier pour choisir ces foulards, les approprier à chaque individualité, ainsi qu'aux différentes circonstances que nous avons sommairement indiquées. On peut en toute confiance s'adresser à elle ; les assortiments de foulards de son magasin se renouvellent constamment, et l'on y trouve toujours la nouveauté désirable. En indiquant les quantités, le prix maximum, le genre, etc., on est sûr d'être admirablement compris et servi.

— La nouvelle concession faite par M. de Plument aux abonnées de ce journal a été droit au cœur de bon nombre de femmes qui, paraît-il, reculaient un peu devant ce beau corset de satin, donné à 70 francs au lieu de 100 francs. Non pas qu'elles ne se sentissent tentées par la grâce et l'élégance de ce joli modèle, mais parce que 70 francs sont une somme déjà considérable pour certaines positions.

Le corset *Sultane* en beau coutil blanc orné de dentelle, avec sa ceinture *Jeanne d'Arc*, répond bien mieux que tout autre aux besoins de la généralité des femmes. La maison de Plument offrant avec cela un très-gracieux jupon de soirée, il n'est personne qui, le sachant, ne veuille profiter d'une occasion aussi précieuse. Ce jupon tout en nansouck, avec trois volants garnis de dentelle de Mirecourt, et monté sur ceinture plate, mesure 1m,30 de longueur derrière.

Ces deux objets réunis sont donnés à raison de 45 francs à toute abonnée qui en fera la demande, et adressés *franco* par toute la France ; le port en sus pour les colonies et l'étranger.

On doit en même temps joindre les mesures, prises sur la personne habillée, pour le corset. Quant au jupon, la longueur de devant suffit.

Pour le payement, adresser un mandat sur la poste au nom de M. de Plument (33, rue Vivienne).

— La maison Caliste (rue Neuve-Saint-Augustin, 23) se fait remarquer, pendant la saison des bals, par ses ravissantes coiffures en dentelle et sa *mantille espagnole* en dentelle noire ou blanche, qui fait à la fois coiffure et pèlerine et obtient un très-grand succès.

C'est aussi à la maison Caliste que nous devons ces belles collections de dentelle *Clovis* en pur fil *cœur de lin*, qui font des garnitures solides et élégantes pour tous les objets de lingerie.

La maison Caliste en expédie des échantillons à toutes les personnes qui en font la demande.

Nous rappelons à nos lectrices la charmante prime qui leur est offerte par la maison Caliste, et qui consiste en un très-joli collet, avec manchettes assorties, dont nous avons publié le dessin.

SPÉCIALITÉS

M. Simon, pharmacien et chimiste distingué, a mis tous ses soins à préparer la crème qui porte son nom. Il en a fait un produit tout à fait hygiénique, dont aucune toilette ne saurait se passer.

La *Crème Simon* a pour base la glycérine ; elle ne contient aucun corps gras, et se conserve indéfiniment, même pendant les plus longs voyages. Son parfum est exquis. On la déclare souveraine contre les gerçures et les engelures.

On trouve ce produit à Lyon chez M. Simon, rue de Lyon, 83. Dépôt à Paris, rue Beautreillis, 23, et chez les parfumeurs et pharmaciens dans toutes les villes.

M. D'A.

SOMMAIRE DU 1er Nº DE FÉVRIER 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Correspondance. — *Le rêve*, nouvelle, par Ivan Tourguéneff. — *La légende du château d'Albar*, par T. Baugier. — Eugène Chapus, par M. Robert Hyenne. — Théâtres, par Hop-Frog — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée nº 1393, dessin de M. Jules David : toilettes de bal. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. nº 350, dessin de M. E. Préval : coiffure d'Opéra pour jeune femme. — DG. nº 715, dessin de M. E. Préval : toilettes de bal, grand dîner ou soirée.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Avant de nous couvrir de cendres, et pendant que les violons font entendre encore leurs flonflons joyeux, parlons un peu des derniers bals. Aussi bien le temps du carême, dans lequel nous allons entrer, nous amènera forcément d'autres sujets de conversation et nous procurera même, sous le rapport de la mode, des nouveautés intéressantes que nous serons heureuse de trouver un peu plus tard.

A tout seigneur tout honneur ! Le premier bal de l'Élysée, dont nous n'avons pas encore eu le loisir d'entretenir nos lectrices, a été des plus brillants ; quatre mille deux cents personnes y ont pris part, dit-on. La maréchale, en toilette toute blanche, a reçu avec une amabilité particulière les présentations jusqu'à minuit ; puis, au bras d'un officier supérieur, elle a fait le tour des salons, trouvant un sourire gracieux, un mot bienveillant pour toutes les dames présentes.

Quant aux toilettes, on peut s'en figurer toutes les splendeurs ; — mélangées comme toujours de quelques ridicules : — un froufrou admirable de soie, de tulle, de velours, de dentelles et de fleurs ; des diamants à profusion, projetant leur éclat scintillant, mille et mille fois répété par un éclairage véritablement *à giorno*, un brouhaha de femmes jeunes et jolies pour la plupart ; une mêlée d'uniformes français ou étrangers, et d'habits noirs avec accompagnement de cravates blanches.

Plaçons ici quelques observations générales à propos de bal.

Les bas de soie à jour, de la couleur de la robe, ainsi que le soulier Louis XV, sont toujours de rigueur. L'éventail est, lui aussi, choisi dans ce sens, ce qui n'empêche pas ce gracieux accessoire d'aborder tous les genres imaginables : on en voit en dentelle avec monture de nacre, en plumes à monture d'écaille, en feuillage avec bouquet de fleurs sur le manche, d'un aspect très-original ; il y a aussi les sujets peints, rehaussés selon leur valeur par une monture plus ou moins riche, et les éventails anciens qui constituent le dernier raffinement de l'élégance.

La couronne de feuillage en velours ou non, de teintes naturelles ou assorties à la nuance la plus foncée de la toilette, est tout à fait dans le goût du jour comme coiffure. On y pique ses diamants, sous forme de renoncules, d'étoiles, de marguerites, etc., et le tout forme un ensemble merveilleux. Du reste, ce n'est pas la seule manière de placer les bijoux précieux ; une plaque de diamants se met encore sur une cocarde de velours, ou au milieu d'une touffe de feuillage qu'on fixe sur le côté de la chevelure. Un papillon en pierres précieuses s'adapte plutôt au corsage. L'épée de Charette, en or et perles fines (bijou de prédilection d'un certain nombre de jeunes filles), se porte au bal piquée dans un nœud de corsage.

Une petite couronne ronde, en feuillage ou fleurs mignonnes, ou bien simplement composée d'une ruche chicorée en faille assortie au costume, constitue la plus charmante coiffure qu'on puisse désirer pour une jeune fille. On place la couronne un peu sur le côté de la tête, plus ou moins en arrière selon l'air de la figure.

P. N° 349. — Veste bretonne

—

Le carême a beau être entamé, on danse quand même ; d'ailleurs, il y a bien des façons de déguiser le nom de la réunion. Un bal d'enfants ne choque personne, et toutes les jeunes femmes profitent de l'occasion. Une couturière, qui s'adresse à nous à propos de travestissements d'enfants, nous inspire la pensée de traiter cette question. Un bal travesti d'enfants est en même temps l'amusement des enfants, la joie des parents et le plaisir de tous ceux qui peuvent admirer, dans sa grâce juvénile et coquette, cette réunion de petits pages bouclés, de marquises musquées, de pierrettes futées, de hardis

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

mousquetaires, d'*incroyables* étonnants, etc., s'agitant, se bousculant, minaudant à ravir, s'amusant enfin comme on ne s'amuse qu'à leur âge.

Rien n'est plus simple à faire qu'un costume d'enfant. Une maman intelligente choisit dans ses robes de soirée un peu fanées le costume élégant d'une marquise, ou bien elle tire un superbe page d'un vêtement de velours mis de côté, et ainsi de suite. Quelques galons d'or, beaucoup de ruban, un peu de dentelle, avec du goût et une bonne couturière, il n'en faut pas davantage ; ce n'est vraiment pas ruineux. Nous nous souviendrons toujours d'une *Folie* ébouriffante, dont l'habillement était composé de lustrine jaune, rouge et noire : trois jupes à bords dentelés, avec de vrais grelots à chaque dent, et si sonores qu'on en avait les oreilles brisées. Que d'envieux et d'envieuses il fit, ce costume de si mince valeur ! Une petite paysanne normande de cinq ans, avec son grand bonnet à coiffes, ses jupes courtes, mais fortement empesées, et son panier presque aussi gros qu'elle, souleva les bravos de la même assistance. C'est par le soin et l'élégance apportés à la chaussure, aux gants, à la coiffure, que l'on donne un cachet de distinction à toute toilette, et à celle de travestissement en particulier.

Comme la sortie de bal n'existe pas pour les enfants, le mieux est de les envelopper dans un bon ulster doublé de flanelle, — et chaud par conséquent, — sous lequel encore on peut mettre des châles de tricot.

Ce vêtement tant critiqué rend de véritables services, et en raison de sa commodité et du confortable qu'il procure, la plupart des pensions et colléges de Paris l'ont ajouté à l'uniforme ; Sainte-Barbe en a donné l'exemple pour les garçons.

—

Quelques indiscrétions commises à propos des futurs chapeaux de la saison prochaine vont peut-être faire jeter les hauts cris à certaines MODISTES, furieuses de notre trahison ! — Mais, de quoi s'étonner? les femmes savent-elles garder un secret? — C'est d'un nouveau modèle de chapeau de paille que nous voulons parler, modèle qu'une personne complaisante a bien voulu nous montrer. La forme en est à peu près ronde, la passe large et plate, le fond plat aussi, quoique assez haut : le genre, en un mot, du chapeau marin. Mais la passe est doublée de soie jaune coulissée ; d'un côté, elle est relevée le plus coquettement du monde, ni trop, ni trop peu ; des coques de faille à la pièce, à bords effilochés, sont disposées en cocardes, avec des gerbes de paille d'avoine pour compléter la garniture. C'est un chapeau à porter avec ou sans brides, et plutôt de cette dernière façon ; nous lui garantissons un succès complet.

A propos de brides, il est probable que, le printemps venu, leur vogue s'amoindrira : les personnes qui ne peuvent souffrir la moindre gêne saisiront bien vite l'occasion de s'en passer, et le chapeau rond la fait naître tout naturellement. La bride, la barbe, la mentonnière enfin n'en restera pas moins le complément nécessaire de la capote. Le chapeau de dentelle reste la coiffure intermédiaire entre le chapeau de velours et le chapeau de paille. Il n'a, au surplus, jamais été complétement abandonné : les jennes femmes s'en sont emparées en le mélangeant de fleurs. Mais le genre actuel étant au feuillage, aux petits fruits de haies, les modistes en profitent d'une façon charmante en ce sens : c'est une couronne épaisse, disposée en diadème, que l'on entremêle de dentelle noire et blanche, avec un fond de mantille formant les barbes mentonnières.

—

La LINGÈRE parisienne, qui s'est mise à faire le vêtement de dessus (robe de chambre, matinées, etc.), nous semble agir d'une façon parfaitement rationnelle : elle ne sort point, en effet, de son rôle, qui consiste à s'occuper exclusivement de la toilette intime.

Nous avons aperçu chez l'une de ces dames un modèle de robe de chambre d'une simplicité charmante et d'une élégance parfaite. L'étoffe est un beau matelassé de laine blanc ; le vêtement est de forme princesse naturellement, avec beaucoup d'ampleur vers le bas ; celle-ci produite par un pli Watteau, dissimulé sous la couture du milieu du dos. La garniture consiste en une bande de surah blanc, coulissée à lignes rapprochées, et ayant une tête aux deux bords. Cette bande forme dans le dos un V, sorte de capuchon terminé par un nœud de velours loutre ; elle entoure ensuite le haut du cou, pour redescendre en ligne droite sur les devants et garnir tout le bas de la robe, s'élargissant vers la traîne. Même garniture aux manches, et bouclettes de velours loutre ressortant du coulissé un peu partout. Un délicieux pouff en surah, dentelle duchesse et velours loutre, accompagne cette mise élégante et matinale de nouvelle mariée.

La dentelle, qui joue un si grand rôle dans l'élégance parisienne, est la bienvenue chez toutes les lingères ; elle leur offre effectivement un concours précieux, qu'elles doivent se garder de négliger. Très-joli et seyant est le col de linon empesé et roulé sur lui-même, avec sa riche bordure de bruges ou de point à l'aiguille.

La lutte entre le col droit et le col rabattu dure encore, et nul ne saurait dire qui l'emportera. A notre avis, personne n'étant meilleur juge en sa propre cause que soi-même, les femmes devraient en prendre à leur aise sur ce point. Que celles qui veulent des cols rabattus les fassent faire sans s'inquiéter de cette phrase agaçante : « On n'en porte plus ! » La vérité sur ce point, la voici, — car nous connaissons tous les dessous de carte de ce grand jeu qu'on appelle la mode : — ce sont les *fabricants* de lingerie (le mot est juste) qui nous valent cette routine au sujet de laquelle nous réclamons : le même patron leur sert à couper tant de douzaines de cols, ou autres objets envoyés ensuite dans les prisons et confectionnés à bas prix, qu'ils n'ont pas envie de changer. Les lingères achètent les modèles à la douzaine, et leur travail personnel se trouve si bien simplifié, qu'elles ne demandent pas autre chose ; de là cette réponse stéréotypée : « Ce n'est plus la mode ! » Ce qui est moins compréhensible, par exemple, c'est qu'on puisse voir toutes les femmes, comme de vrais moutons de Panurge, suivre la même voie sans protester.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 349.

VESTE BRETONNE. — L'étoffe est un beau matelassé ou broché, la forme celle d'une cuirasse par derrière, le devant seul constituant le genre breton. Cette partie est ouverte en cœur, à la façon des gilets de soirée que portent les hommes ; à partir de la taille, le vêtement se ferme en ligne droite un peu sur le côté. Un velours noir, encadré de petites bandes de drap blanc festonnées de couleurs vives (jaune, bleu, rouge, etc.), orne les devants de la veste ainsi que les poches, celles-ci sous forme de fer à cheval ; des boutons de nacre, disposés par groupes de trois, complètent cette garniture. La petite bande festonnée suit les bords inférieurs du vêtement et l'entournure des manches. Quant au cœur traditionnel, il est en velours noir, couvert d'un dessin formé de galons unis et brodés, assortis aux autres garnitures. (Quelquefois on brode le cœur à même l'étoffe.) Cet appendice, ainsi préparé, est cousu aux bords d'un côté de la veste, dont il remplit le creux, et s'agrafe à l'autre bord. — Les manches sont en étoffe pareille à la robe. — Collerette de linon blanc, toute plissée devant et terminée dans le haut par un ruché. Sous-manches assorties. — Velours noir noué derrière le cou et croix bretonne en argent oxydé.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

G. N° 710.

TOILETTES DE VISITE. — 1. Costume en faille prune et fantaisie brochée laine et soie, à rayures bleues sur fond assorti. — Jupon de faille, à traîne, entouré d'un volant de fantaisie posé en draperies ruchées et découpées, et dont un rouleauté de même étoffe forme la tête. — Polonaise en broché et habit de faille. La polonaise forme corsage de dessous, avec col de faille et boutons de nacre ; le tablier, entouré d'une large bande de faille, est drapé en biais sur le devant du jupon et va se perdre au milieu derrière en plis plats. Le bas des manches est garni de deux bracelets de faille. L'habit de faille a deux longs pans qui retombent derrière ; son corsage devant est décolleté et ouvert sur celui de dessous. Cet habit se ferme de côté par des boutons de nacre blancs ; le bas se termine en deux pointes, ornées de revers en fantaisie brochée. Un col rabattu, de même étoffe, encadre le haut de l'habit : ce vêtement n'a pas de manches. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de *velvetees* prune, à fond mou et passe inclinée à la Marie-Stuart. Cordelière de soie bleue et blanche, nouée dessus et formant le pied d'une aigrette bleue. Tour de tête en tulle blanc et brides de satin nouées de côté.

2. Costume en armure de laine bleu marine. — Jupon à traîné, entouré d'un volant froncé dont la tête est formée d'un double rouleauté de faille assortie. — Tunique composée de trois morceaux : un au milieu derrière et deux qui sont boutonnés devant à moitié de leur hauteur, d'où ils forment un écurt. De petits galons, couleur soufre, ornent tous les bords de la tunique ainsi que le haut des poches, qui se terminent par des boutons de même teinte. La tunique est drapée sur les côtés, et le bas forme la traîne. — Corsage à basque postillon garni de petits galons ; les manches également. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau de feutre, à double passe diadème. Plume soufre dessus, et ruban assorti, à bouclettes tombant derrière. Brides pareilles et tour de tête en blonde anglaise.

G. N° 714.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en faille, confection en sicilienne et matelassé. — Jupe à traîne, entourée de volants ruchés à plis doubles. — Confection moitié paletot et moitié cuirasse. Le matelassé constitue les deux devants, ainsi que la bordure du reste du vêtement qui est fait en sicilienne. Un double liséré de faille encadre le matelassé ; une riche frange, à double rang d'effilés, suit tous les bords inférieurs. Col rabattu, à double parement de velours noir. Manche de sicilienne, ornée d'un parement en matelassé et d'un nœud de ruban. Autre nœud de ruban de chaque côté des devants, à l'angle que forme le matelassé dans le bas. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours noir, genre capote. La passe est entourée d'un bandeau de surah blanc, terminé par des brides assorties. Même étoffe disposée autour de la calotte, avec nœud derrière et plumets de coq.

2. Petite fille de sept à neuf ans : costume en cachemire bleu. — Jupon court, entouré de deux volants plissés en faille. — Confection formant des devants princesse demi-ajustés et un dos cuirasse. Celui-ci est rayé au milieu par une longue bande de faille plissée. Tous les bords du vêtement sont entourés d'un triple liséré de faille et d'un volant plissé assorti. Poche toute plissée sur les bords de côté, avec ornement de nœuds de ruban. Un double parement garnit le bas des manches, avec un bracelet de ruban noué sur le dessus. — Lingerie plate en toile. — Toque à fond mou en faille et passe de velours, tous deux assortis de ton au costume. Plumes de coq tombant du sommet derrière.

G. N° 723.

TOILETTES DE JEUNES FILLES POUR SKATING. — 1. Costume en cachemire blanc, composé d'une robe princesse courte et d'un veston. — Le bas de la robe est orné d'un volant posé par groupes de cinq coulisses. Le veston, ajusté, est terminé en pointes de péplum ; des revers ornent le haut des devants. De petites soutaches d'acier entourent, à rangs pressés, les bords du vêtement, ornent les poches et rayent le parement des manches ; le col montant est complété par la même garniture. Nœuds de ruban en échelle au milieu des devants, et glands de soie mélangée d'acier à chaque angle du péplum. — Lingerie ruchée en batiste et valenciennes. — Chapeau de feutre gris, entouré d'un foulard de couleur sel gris. Plume grise dont le pied est fixé devant par un oiseau (un cardinal). — Gants de Suède blancs. — Bottes en cuir mordoré.

2. Costume de faille bleue. — Jupon court, entouré d'un volant assez bas ; la disposition de la garniture simule une tunique. Des bandes de velours noir rayent cette jupe en biais, laissant une partie tout unie. Une frange de soie suit le contour de la première ligne de velours et forme tout autour la tête du volant. — Cuirasse sans autre garniture qu'un col rabattu, orné de deux bandes de velours. Un parement et un bracelet de velours, avec nœud dessus, terminent le bas des manches. — Lingerie plate en toile. — Toque de soie et velours assortis. Le fond forme bonnet de police, avec deux glands à l'extrême pointe.

Description de la gravure coloriée n° 1394 *C*.

TOILETTES DE SOIRÉE. — 1. Costume en velours noir et broché soie à rayures vieil or et noir. — Jupon de velours, entouré d'un volant doublé de soie vieil or. — Polonaise en broché : le corsage, ouvert en carré devant, est encadré d'un plissé à la vieille, qui descend vers la taille pour rejoindre les draperies de côté. Le devant se ferme par une ligne de boutons, qui s'arrête au milieu des draperies plates du tablier. Le dos de la polonaise se divise en deux parties : l'une, plus longue que l'autre, fait traîne sur le jupon ; la plus courte est drapée sur celle-ci, de telle façon que, d'un côté, les draperies sont fixées par des flots de rubans jaunes et noirs, tandis que, du côté opposé, l'extrémité en est ramenée sur la hanche, où elle reste maintenue par une cocarde de velours noir. Des franges assorties aux deux tons entourent tous les bords du vêtement. La manche de velours est terminée par un volant duchesse en broché soie. — Lingerie riche en linon et belle dentelle. — Chapeau de velours noir, garni au sommet de têtes de plumes noires ; ruban de velours à envers de satin vieil or, entourant la calotte et noué derrière où il est retenu par une boucle en vieil or. Ce même ruban forme les brides qui sont nouées de côté.

2. Costume en faille et sicilienne de ton gris foncé. — Le jupon, en faille, est entouré d'un grand volant bordé de plissés. — Polonaise en sicilienne, terminée par des plissés de faille. Le dos est fermé par un lacet de soie bleu pâle, qui se perd au bas du buste sous un flot de ruban bleu et gris. L'ampleur du vêtement est rejetée et drapée en pouff derrière. — Une écharpe en faille bleue prend son point de départ à la couture du dos, sous un revers gris orné de boutons et de boutonnières du même bleu ; elle entoure ensuite le devant du buste pour venir se perdre dans le bas du pouff, de l'autre côté. Une pochette toute gracieuse orne le côté de l'écharpe ; elle est garnie d'une ruche de faille bleue et d'une cocarde de rubans à bouts flottants. Le devant du corsage est ouvert en carré. Les bords sont ornés de revers de faille bleue et de ruches de même étoffe, qui se continuent derrière. Cocarde de ruban assorti à l'angle du carré. Le bas de la manche est entouré de plissés de faille bleue, recouverts d'un double parement, avec une cocarde sur le dessus. — Guimpe-modestie en organdi, toute plissée devant, entourée d'une ruche double qui se boutonne derrière. — Chapeau de feutre gris, calotte élevée et passe-diadème. Plumes de coq vert clair tout autour et en aigrette au sommet.

Description de la gravure coloriée n° 1395 *D*.

Substituée à la gravure n° 1394, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Chapeau de jeune femme, en beau surah rouge. Fond mou et passe plate, bordée d'une passementerie blanche à jour. Un bandeau touffu de brins de chenille noire à bouts perlés recouvre la passe et se ferme derrière par un nœud de surah, dont les longs bouts sont frangés. Une aile à plumes noires prolongées forme l'aigrette sur le côté.

2. Chapeau de feutre gris. Calotte plate, passe ronde et baissée. Ruban bleu tordu autour de la calotte, disposé en nœud papillon sur le sommet et formant le pied d'une cascade de plumes d'autruche de ton naturel. Bandeau de ruban bleu bouillonné sous la passe et brides assorties.

3. Cravate « tour de cou » en surah lilas ; les deux bouts garnis d'effilochures et de franges.

4. Chapeau de velours noir à passe diadème. Une écharpe en crêpe de Chine blanc est drapée autour de la calotte, formant sur le sommet un

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

gracieux bouillonné et un nœud. De celui-ci s'échappent deux têtes de plumes noires qui s'inclinent en avant et des roses en branche tombant de côté. Brides en crêpe de Chine à bouts frangés.

5. Parure pour robe ouverte, composée d'une sorte de plastron en faille bleue ouvert en châle et sur lequel est posée la garniture. Celle-ci, formée d'une ruche de valenciennes avec entre-deux assorti, contourne l'ouverture et se termine devant par un coquillé de même dentelle coupée de nœuds de ruban.

6. Fichu de jeune femme, en dentelle (point à l'aiguille). Celle-ci, posée pied contre pied, est ornée d'une torsade de ruban cerise, avec bouquet de violettes sur le côté et bouclettes tombantes pour terminer.

Description de la figurine coloriée *L.* N° 111.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

Toilette de bal. — Robe princesse en faille bleu lumière, à longue traîne, lacée derrière et terminée par des volants plissés. — Tablier de tulle bleu, moucheté de pois loutre, drapé devant et fixé derrière. — Une écharpe en satin assorti, plus large d'un côté que de l'autre et bordée de loutre, entoure le buste ; elle retombe à plat, repliée sur elle-même et rejoignant le bas de la traîne. — Le haut du corsage est orné d'une berthe garnie de loutre, de l'intérieur de laquelle s'échappe une ruche de crêpe lisse. Même répétition au bas des manches.

ÉCHOS DE LA MODE

En ce temps de vulgarisation où les modes les plus jolies et les plus somptueuses sont imitées, calquées et rendues accessibles à tout le monde, il faut que les femmes s'ingénient pour rester ou devenir une individualité. Quelques grandes dames l'ont compris, ont tenu conseil, et voici ce qui est résulté de la conférence :

Chacune de ces dames a adopté pour sa toilette la couleur qui lui sied le mieux, et s'est fait une règle de porter invariablement cette couleur en toutes circonstances. C'est original ; de plus, c'est un moyen de ne point passer inaperçue, d'être reconnue, désignée d'avance aux regards.

La comtesse D... ne portera désormais que des vêtements blancs, qui ajouteront à sa beauté sculpturale. La marquise G. de B... a choisi la nuance bronze, qui servira de cadre sombre et de contraste à sa personne blonde, mince et rose. La duchesse de C... ne paraîtra plus que drapée dans des étoffes d'un violet doux, qui iront à son teint mat et que portera bien sa taille majestueuse. Sa jeune sœur, qui a eu le cœur brisé par la mort de son fiancé, a pris la nuance de sainte Thérèse, qui sied bien à sa beauté touchante et pâlie. Enfin, la plus belle et la plus spirituelle de toutes a adopté le noir : le noir qui n'attire pas l'œil et qui permet, grâce à cet avantage, de prodiguer, dans la toilette, une suprême élégance de détails et de raffinements.

***

Une idée anglaise et par-dessus tout originale.

Une jeune lady a la fantaisie de se faire confectionner un grand paletot entièrement fait de plumes de perdrix. Dix mille plumes sont requises. Celles de la queue formeront le bas du vêtement ; celles de la poitrine, le corps de ce vêtement ; celles du collier, le tour du cou.

Avis aux chasseurs de perdrix, qui auraient encore assez de galanterie pour satisfaire le caprice d'une fille d'Albion !

***

La mode, à Nice, est aux matinées. On danse de trois à six heures.

Cela rappelle tout à fait les fameux *bals du matin*, sous la monarchie de Juillet, bals si chers à nos mères et dont l'ambassade d'Autriche, au temps de la comtesse Apponyi, était le théâtre mémorable.

L. S.

C'est bien réellement une affaire sérieuse que celle qui a pour résultat d'établir un rapport d'intérêt entre des personnes aussi estimables que nos abonnées et une maison de commerce quelconque. Aussi n'est-ce qu'après avoir pris de minutieux renseignements sur la maison Julien Hesse, que nous avons cru pouvoir la recommander à nos lectrices comme offrant de parfaites garanties d'honorabilité.

Fondée en 1840, sous le nom d'A. Hesse, cette maison possède une fabrique importante à Limoges, et ses magasins de vente, situés rue Richer, 49, — quoique d'apparence relativement modeste, — sont littéralement bondés de marchandises. On y trouve en porcelaines, cristaux, etc., tout ce qu'on peut désirer, et cela en rapport avec n'importe quelle position.

La maison Julien Hesse, ayant des ateliers de décor et de gravure, se charge de toutes les commandes. Non-seulement la main d'œuvre première y est fort soignée, mais le côté artistique est surveillé de très-près par M. Julien Hesse, artiste lui-même et par conséquent amateur du beau. Il n'est pas pas inutile de remarquer que les prix de cette maison sont des plus raisonnables et que le titre d'abonnée à notre journal y procure de sensibles concessions sur les prix ordinaires.

Le désir d'établir de bonnes relations avec nos lectrices a déterminé M. Hesse à envoyer tel échantillon de service qu'on pourra désirer. Cet arrangement a été, paraît-il, du goût de beaucoup de personnes éloignées de Paris, car on est fort occupé, en ce moment, rue Richer, à envoyer des échantillons. C'est généralement une collection de spécimens d'assiettes donnant le ton, le dessin, le genre du service.

Les derniers modèles qui restent du service en bronze doré et cristal demi-mousseline dont nous avons parlé, et que nos abonnées exclusivement ont pu se faire adresser pour 20 francs par la maison Hesse, s'expédient encore, — non plus comme cadeau à faire, mais comme utilité élégante.

M. d'A.

CORRESPONDANCE

— Mme d'I..., a Postdam.

Vous êtes dans le vrai : fermez en biais la robe princesse, en cachemire, dont vous nous parlez. Garnissez les bords de l'ouverture d'un galon brodé de perles *clair de lune* et *mordoré* (nouveauté très-élégante), en vous arrangeant de façon à ce que le biais arrive au bord de la traîne. Celle-ci devra être rajoutée comme un volant, avec toute l'ampleur désirable, ce qui permet de donner davantage à la forme princesse l'aspect du fourreau. La tête et le bas de la traîne seront garnis avec le même galon. Enfin, vous pouvez faire poser trois rayures de galon qui suivront les coutures du dos et se perdront sous la tête de la traîne.

Pour la jeune fille de quatorze ans, ses cheveux, rasant les épaules, ne nous semblent pas assez longs pour rester pendants. Ramenez-les tous en arrière, — après avoir laissé quelques mèches coupées sur le front, — puis réunissez-les par le bout que vous nouerez solidement ; vous entourerez ensuite l'extrémité de cette sorte de catogan d'un ruban formant un joli nœud.

— Mme de B. de L..., a Blois.

Nous ne pouvons que répéter ici ce que les courriers de la mode vous ont déjà dit bien des fois, c'est que la robe princesse règne sans partage sur la mode. La polonaise n'est pas autre chose en définitive, puisqu'elle arrive presqu'au bord du jupon. Il n'y a rien de plus nouveau.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 714. — DESCRIPTION, PAGE 63.

TOILETTES DE PROMENADE

PLANCHE G. N° 723. — DESCRIPTION, PAGE 63.

COSTUMES DE SKATING

1394e

A. Leroy imp.r des Marais. 66

Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue du Quatre Septembre N.o 3.

Toilettes de M.me Morison, r. d'Antin 11 – Modes de M.lle Rosa Decotte, r. Meslay, 67.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon – Corsets de Vde Plument, r. Vivienne 33 – Parfumerie Oriza de L. Legrand, r. St. Honoré 207 – Machines à coudre H. Seelmg. Bd. Sébastopol 70. et r. N.re des P.ts Champs 97.

Entered at Stationer.s Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L.N.111

Imp. H. Lefevre Paris.

Ad. Goubaud & fils Editeurs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 710. — DESCRIPTION, PAGE 63.

TOILETTES DE VISITE

LE RÊVE

(NOUVELLE. — SUITE.)

VIII

La nuit venue, ma mère ressentit un peu de fièvre. Elle me renvoya. Mais je ne gagnai pas ma chambre et me couchai dans la pièce voisine sur un divan.

Tous les quarts d'heure je me levais et m'approchais de la porte sur la pointe des pieds. Aucun bruit. Mais ma mère ne dut pas s'endormir de toute la nuit, car, le lendemain matin, quand j'entrai chez elle, son visage était coloré et ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé. Elle se sentit un peu mieux dans le cours de la journée; vers le soir, la fièvre la reprit. Jusque-là elle s'était tue avec obstination. Mais tout à coup elle se mit à parler d'une voix entrecoupée, faible et hâtive. Ce n'était pas le délire; il y avait un sens dans ses paroles, mais pas la moindre suite.

Peu de temps avant minuit, elle se dressa subitement d'un mouvement convulsif. J'étais assis près d'elle. De cette même voix hâtive, agitant faiblement ses mains et buvant des gorgées d'eau, sans me regarder une seule fois, elle commença un récit. De temps en temps elle s'arrêtait; puis, faisant effort sur elle-même, elle reprenait de nouveau, et d'une façon si étrange, qu'elle semblait agir en rêve, comme si elle-même eût été absente et que quelqu'un l'eût forcée de parler.

IX

— Écoute ce que je vais te confier. Tu n'es plus un jeune garçon; tu dois tout savoir. J'avais une amie; elle avait épousé un homme qu'elle aimait de tout son cœur; elle était très-heureuse avec son mari. Dès la première année de leur mariage, ils allèrent à la capitale pour y passer quelques semaines et se divertir. Ils descendirent dans un bon hôtel et ne se refusaient aucun amusement. Mon amie était jolie de visage; on la remarquait; les jeunes gens lui faisaient la cour. Il y en avait un, un officier, qui la suivait partout; partout elle rencontrait ses yeux noirs et méchants. Il ne fit pas sa connaissance, il ne lui parla jamais, mais il ne cessait de la regarder avec une insistance insolente qui faisait peur à mon amie. Tous les plaisirs de la capitale étaient empoisonnés par la présence de cet homme; elle pria son mari de partir au plus vite, et déjà ils étaient à la veille de leur départ. Un soir, le mari se rendit au club, où l'un des officiers du régiment... de l'autre... l'avait invité à une partie de cartes. La femme, pour la première fois, était restée seule à la maison. Son mari n'étant pas rentré de bonne heure, elle renvoya sa femme de chambre et se mit au lit.

Tout à coup elle se sentit saisie d'effroi... elle en devint glacée et tremblante; il lui avait semblé entendre un léger bruit derrière le mur, comme si un chien eût gratté. Elle regarda ce mur fixement. Dans l'angle brûlait une lampe; toute la chambre était tendue d'étoffe. Soudain... quelque chose... là-bas, se meut, se soulève, s'ouvre, et du mur sort... tout noir, tout long... cet homme horrible aux yeux méchants. Elle veut crier, elle ne peut, elle est morte de terreur. Il s'approcha d'elle rapidement... une bête fauve... lui jeta sur la tête quelque chose de blanc, de lourd, d'étouffant. Ce qui se passa ensuite, je ne m'en souviens plus. Ça ressemblait à une mort, à un assassinat. Quand enfin cet affreux brouillard se dissipa, quand mon... amie revint à elle, il n'y avait personne dans la chambre. Elle essaya longtemps encore de crier... inutilement. Elle y parvint enfin, et de nouveau tout se confondit.

Puis elle aperçut auprès d'elle son mari, qu'on avait retenu au club jusqu'à deux heures du matin. Il avait la figure bouleversée, et il se mit à la questionner, mais elle ne pouvait rien répondre. Puis elle tomba gravement malade. Pourtant elle se souvint que, étant restée seule un jour dans la chambre, elle alla regarder le mur, et trouva, sous la tenture d'étoffe, une porte secrète.

Elle s'aperçut aussi qu'elle n'avait plus au doigt son alliance. Cette bague avait une forme toute particulière. Sept étoiles en or y alternaient avec sept étoiles en argent. C'était un ancien bijou de famille. Son mari lui demanda ce qu'était devenue cette bague; elle ne sut que répondre, peut-être lui avait-elle glissé du doigt. On la chercha partout, on ne la trouva pas. Une grande anxiété s'empara de l'esprit du mari; il décida de retourner à la maison le plus vite possible, et dès que le médecin le permit, mari et femme quittèrent la capitale. Mais... imagine-toi... le jour même de leur départ, ils se heurtèrent dans la rue contre une civière où l'on portait un homme qui venait d'être tué. Il avait la tête fendue. Cet homme était l'horrible visiteur nocturne, l'homme aux méchants yeux. On l'avait tué dans une querelle de jeu.

Mon amie retourna à la campagne, et y devint mère pour la première fois. Elle vécut encore quelques années avec son mari. Celui-ci ne sut jamais rien. Que pouvait-elle lui dire? Elle ne savait rien elle-même. Mais le bonheur d'autrefois avait disparu; une grande tache d'ombre semblait s'être étendue sur leur vie et ne la quitta plus. Mon amie n'eut pas d'autres enfants, et quant à ce fils...

Ma mère eut un grand frisson et se cacha le visage dans les mains.

— Mais dis-moi maintenant, s'écria-t-elle avec un redoublement d'énergie, en quoi mon amie fut-elle coupable? Que peut-elle se reprocher? Elle a été punie; mais n'a-t-elle pas le droit de déclarer à la face de Dieu même que cette punition est injuste? Pourquoi donc, comme si elle était une criminelle que tourmentent des remords de conscience, pourquoi le passé se représente-t-il devant elle sous cette forme affreuse, après tant d'années écoulées? Macbeth a tué Banco; rien d'étonnant à ce qu'il lui apparaisse; tandis que moi...

Ici la parole de ma mère devint si confuse et si troublée, que je cessai de la comprendre. Évidemment elle délirait.

X

Je n'ai pas besoin de dire quelle impression terrible et profonde produisit sur moi le récit de ma mère. Dès ses premières paroles, j'avais compris qu'il s'agissait d'elle, et non d'une amie, et ce *moi* deux fois échappé n'avait fait que confirmer mon soupçon. C'était donc bien réellement mon père que j'avais cherché dans mes rêves et que j'avais vu en réalité. Il n'avait été que blessé dans cette querelle et non tué, comme l'avait supposé ma mère, et il était venu chez elle, et il avait fui, terrifié par la terreur qu'il avait inspirée.

Je compris tout : et ce sentiment de répulsion involontaire que ma mère éprouvait parfois à mon égard, et sa constante tristesse, et notre vie solitaire. J'avais comme un vertige, je tenais ma tête à deux mains. Mais une pensée s'était plantée comme un clou dans mon esprit : j'étais résolu à tout prix, coûte que coûte, à retrouver cet homme. Pourquoi? Dans quel but? Je ne sais. Mais le retrouver était devenu pour moi une question de vie ou de mort.

Dès le lendemain, ma mère ayant recouvré un peu de calme, je la confiai aux soins des gens de la maison, et je partis pour continuer mes recherches.

XI

Naturellement, et avant toute autre démarche, je me dirigeai vers le café où j'avais rencontré le baron. Mais personne ne le connaissait, personne ne l'avait même remarqué; c'était, comme

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

on dit, un consommateur de passage. Quant au nègre, on l'avait remarqué, il est vrai, car sa figure sautait aux yeux, mais personne ne savait qui il était, ni quelle était sa demeure.

Ayant, à tout hasard, laissé mon adresse au café, je me mis à parcourir les quais de la ville, les environs du port, les boulevards. Je regardai curieusement dans tous les établissements publics; mais nulle part je ne trouvai rien qui ressemblât au baron ou à son compagnon le nègre. N'ayant pas bien entendu le nom de famille que s'était donné le baron, je n'avais pas la ressource de m'adresser à la police. Cependant je fis savoir à deux ou trois employés de l'ordre public, qui me regardèrent, il est vrai, avec une sorte de méfiance, que je les récompenserais très-largement s'ils pouvaient me mettre sur la trace de ces deux individus, dont je leur donnai le plus exact signalement qu'il me fût possible. Harassé de fatigue, je rentrai à la maison.

Ma mère s'était levée; mais à sa tristesse ordinaire s'était ajoutée une expression nouvelle : celle d'une stupéfaction rêveuse, qui me serrait le cœur. Je passai toute la soirée avec elle; nous ne parlâmes presque pas. Elle faisait une patience, et je regardai dans ses cartes. Elle ne fit pas la moindre mention, ni de son récit, ni de ce qui s'était passé la veille. On eût dit que nous nous étions tous deux donné le mot secrètement de ne pas toucher à ces événements incompréhensibles. On eût dit qu'elle avait honte des aveux qui lui étaient échappés involontairement, ou bien peut-être n'avait-elle qu'un vague souvenir de ce qu'elle avait raconté dans le délire de la fièvre, espérant, en tout cas, que je l'épargnerais. Je l'épargnais, en effet; elle le sentait, et, comme la veille, ses regards fuyaient constamment les miens.

Je ne pus dormir de la nuit; une tempête terrible s'était soudainement déchaînée. Le vent hurlait avec rage; les vitres des fenêtres tremblaient et tintaient. Je ne sais quels désespérés gémissements traversaient l'air; c'était comme un immense déchirement de tout le ciel, comme de furieux sanglots qui passaient en se précipitant par-dessus les maisons ébranlées. Au point du jour, un léger sommeil me surprit. Tout à coup il me sembla que quelqu'un entrait dans ma chambre et m'appelait par mon nom, d'une voix sourde mais impérieuse. Je levai la tête et ne vis personne. Chose étrange ! Loin d'être effrayé, je ressentis une sorte de joie; il me vint une subite assurance que, ce jour-là, j'atteindrais mon but. Je m'habillai à la hâte et quittai la maison.

XII

La tempête s'était calmée, mais on sentait encore ses derniers frémissements. Il était très-matin, on ne rencontrait personne dans les rues, toutes jonchées de tuiles, de carreaux, de planches, de branches d'arbres.

« Qu'a-t-il dû se passer en mer? » pensai-je à la vue des traces laissées par l'ouragan. Je voulais me diriger du côté du port; mais mes pieds, comme obéissant à une attraction invincible, me portèrent du côté tout opposé. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que je me trouvai dans une partie de la ville que je n'avais point visitée jusque-là. Je marchais lentement, pas à pas, mais sans m'arrêter, avec une étrange sensation dans le cœur. Je m'attendais à quelque chose d'extraordinaire, d'impossible, et en même temps j'étais convaincu que cette chose impossible allait se réaliser.

Et voilà qu'en effet elle se réalise, cette chose impossible et pourtant attendue. Soudain, à une vingtaine de pas devant moi, j'aperçus ce même nègre qui, au café, avait accosté le baron. Enveloppé dans le même manteau que je lui avais déjà vu, il avait comme surgi de terre, et me tournant le dos il marchait rapidement le long du mince trottoir d'une ruelle tortueuse. Je me précipitai pour l'atteindre; mais il doubla le pas, quoiqu'il n'eût pas regardé en arrière, et tout à coup tourna brusquement derrière l'angle d'une maison d'encoignure. Je courus à cet angle; je tournai aussi vite que le nègre; mais, chose singulière, — devant moi s'étend une rue longue, étroite et absolument vide! Le brouillard du matin la remplit de sa brume de plomb; mais mon regard pénètre jusqu'au bout; je puis compter une à une toutes les maisons, et aucun être vivant ne bouge nulle part. Le nègre et son manteau s'étaient évanouis aussi subitement qu'ils avaient apparu. Je reste stupéfait, mais pas plus d'un instant. Une autre sensation s'empare de mon esprit : cette rue qui s'étend là, devant mes yeux, muette et morte, je la reconnais, c'est la rue de mon rêve. Je frissonne; la matinée est si fraiche... et sur-le-champ, sans hésiter, avec autant d'assurance que de terreur, je m'élance en avant.

Je cherche des yeux... Mais la voilà... à droite, avançant sur le trottoir, la voilà, la maison de mon rêve; c'est bien la vieille porte cochère, avec ses ornements en pierre des deux côtés. Il est vrai que les fenêtres de la maison sont carrées et non pas rondes, mais ce n'est pas important. Je frappe à la porte une fois, deux fois, toujours de plus en plus fort. La porte s'ouvre enfin, lentement, avec un grincement lourd et prolongé qui ressemble à un bâillement. Une jeune servante est devant moi, les cheveux en désordre, les yeux gonflés de sommeil; elle vient de s'éveiller.

— C'est ici que demeure le baron? demandai-je, et en même temps, d'un regard rapide, je parcours la cour étroite et profonde.

Tout est là, les planches et les poutres que j'ai vues en rêve.

— Non, me répondit la servante, le baron ne demeure pas ici.

— Comment non? impossible...

— Il n'est plus ici maintenant; il est parti hier.

— Pour quel pays?

— Pour l'Amérique.

— L'Amérique... répétai-je involontairement. — Mais il reviendra?

La servante me jeta un regard méfiant.

— Pour cela, nous ne pouvons rien en savoir; peut-être ne reviendra-t-il pas du tout.

— A-t-il demeuré longtemps ici?

— Pas longtemps; une semaine.

— Et quel est le nom de famille du baron?

La servante ouvrit de grands yeux.

— Vous ne connaissez pas le nom de famille de ce monsieur? Holà, Pierre, cria-t-elle, en voyant que j'allais entrer, arrive donc! Voilà un étranger qui fait toutes sortes de questions.

Un homme grossièrement bâti, à figure et à tournure d'ouvrier, sortit de la maison.

— Qu'est-ce? demanda-t-il d'une voix enrouée; et m'ayant écouté jusqu'au bout d'un air rébarbatif, il confirma tout ce que m'avait dit la servante.

— Qui donc demeure ici? demandai-je.

— Notre patron.

— Qui est-il?

— Un menuisier. Dans cette rue il n'y a que des menuisiers.

— Peut-on le voir?

— Non; il dort à cette heure.

— Peut-on entrer dans la maison?

— Non; allez-vous-en.

— Mais plus tard, pourrai-je voir votre patron?

— Certainement vous pourrez le voir, c'est un commerçant. Mais à présent, allez-vous-en. Peut-on venir déranger les gens à pareille heure!

— Et le nègre? demandai-je tout à coup.

L'homme regarda avec étonnement, moi d'abord, puis la servante.

— Quel diable de nègre? murmura-t-il entre ses dents. Allons, monsieur, filez; vous reviendrez plus tard, et vous parlerez au patron.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Je sortis dans la rue ; la porte se referma sur moi, brusquement et d'un seul coup.

Je pris bien note de la maison, de la rue et m'en allai, mais non pas chez nous. Je ressentais comme une sorte de désenchantement. Tout ce qui m'était arrivé jusqu'à présent avait été si étrange, et voilà que ça se terminait d'une façon si bête ! J'aurais juré que, si j'étais entré dans la maison, j'aurais retrouvé la chambre connue, et au beau milieu d'elles, mon père le baron, en robe de chambre et la pipe à la bouche, tel que je l'avais vu tant de fois en rêve. Au lieu de cela, le maître de la maison est un menuisier ; on peut le visiter aussi souvent qu'on veut ; on peut même lui commander des meubles.

Et mon père qui est parti pour l'Amérique ! Que me reste-t-il à faire maintenant ? Faut-il tout raconter à ma mère, ou bien enterrer pour jamais jusqu'au souvenir de cette rencontre ? Non, non ; décidément je ne puis me réconcilier avec un dénoûment si plat et si vulgaire. Je ne veux pas retourner à la maison. Et je m'en allai sans savoir où, mais hors de la ville.

Ivan TOURGUÉNEFF.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES PREMIERS BALS MASQUÉS

I

Les bals masqués ont repris possession de l'Opéra. Dans le foyer ruisselant de dorures et de lumières, dans la salle toute de bronze et de marbres multicolores, les amateurs ont pu retrouver ces foules fiévreuses et insensées qui sont à la recherche du plaisir bruyant, des intrigues chimériques, surtout des copieux soupers.

En attendant que la vogue des bals de l'Opéra ait reparu, si cela est encore possible, reportons-nous par la pensée à l'époque de leur création, sous la Régence, quand les *roués* succédaient aux *dévots* de madame de Maintenon.

La mascarade, en France, avait depuis longtemps amusé nos rois et nos princes. Celle de Charles VI, au dénoûment tragique, était formée de quelques personnages, affublés de divers déguisements, s'arrangeant deux à deux ou quatre à quatre, et faisant tout à coup une sorte d'irruption dans un bal ordinaire. A l'entrée d'Isabeau de Bavière dans Paris, deux hommes s'étaient déguisés, l'un en ours, l'autre en licorne, pour venir offrir à cette reine les clés de la ville de Paris. La chose avait singulièrement plu aux princes, et, sans doute en souvenir de cette métamorphose, Charles VI s'avisa de se costumer en sauvage, tout enduit d'étoupes grossières. On approcha un flambeau, par calcul ou par imprudence, du royal déguisé ; le feu prit aux étoupes. Le roi fut sauvé, mais quelques seigneurs périrent, brûlés vifs au milieu de la fête.

La fatale mascarade du sauvage laissa des traces ineffaçables durant plus d'un siècle.

Mais les guerres d'Italie donnèrent aux Français le goût des arts, des lettres, des sciences, et aussi des divertissements qui florissaient au delà des Alpes. Venise et son carnaval avaient tourné bien des têtes ; Catherine de Médicis avait importé chez nous l'usage du masque. La cour des Valois raffolait des brillants costumes, des ballets somptueux, des amusantes mascarades, dans lesquelles un masque n'était assujetti à aucune loi et faisait jouer par les symphonistes les airs qu'il voulait danser, en rapport avec le caractère du déguisement qu'il avait choisi.

Au carnaval de 1577, Henri III parut dans les ballets habillé en femme, « ouvrant son pourpoint et descouvrant sa poitrine, y portant un collier de perles et trois collets de toile, deux à fraize et un renversé, ainsi que portaient les dames de la cour. »

Malgré la Ligue et ses sanglantes péripéties, les mascarades continuèrent à la cour, et celle des *sorciers*, sous Henri IV, montra bien que les Bourbons emprunteraient aux Valois ces divertissements.

Avec Mazarin les ballets progressèrent ; Louis XIV, dès sa plus tendre enfance, dansa dans les appartements royaux, en revêtant toutes sortes de costumes.

La mascarade devint, au XVIIe siècle, une véritable composition théâtrale. Benserade écrivit le *Carnaval*, mauvais opéra, avec des entrées que Lulli augmenta, et qui parut avec succès devant le public après avoir diverti les courtisans.

Ce fut dans le *Carnaval* que Louis XIV porta pour la dernière fois le masque. Il n'avait pas encore trente ans, et déjà sa dignité ne lui permettait plus ces plaisirs folâtres.

II

Les Parisiens fêtèrent les jours gras, aussi bruyamment qu'on le faisait à la cour. Loret, dans son journal en vers, parle avec enthousiasme du carnaval de 1655 :

Mardi, multitude de masques...
Des paisannes, des harengères,
Des clercs, des sergents, des baudets,
Des gorgones, des farfadets,
Des vieilles, des sainte-n'y-touches,
Des Jean-Doucets, des Scaramouches,
Des gens à cheval dos à dos,
Des Scarabombillardos, etc.

Chaque année, plus ou moins brillamment, l'époque du carnaval était célébrée dans toutes les classes de la société, chez les traitants, chez les petits bourgeois, et dans les nombreuses guinguettes de la capitale. La mascarade courait les rues en débitant ses lazzis accoutumés.

Il n'existait, pour ainsi dire, pas de plaisir goûté par les courtisans, qui bientôt ne se « démocratisât ». La Ville, suivant l'expression du temps, ne perdait aucune occasion d'imiter la cour.

Le nombre multiplié des bals masqués, durant le règne de Louis XIV, avait mis ce divertissement à la mode. Tout le monde parlait de ceux du Palais-Royal et du château de Sceaux, où trônaient les légitimés. On vantait leur éclat, leur goût, leur invention, et enfin la liberté charmante qui en doublait les mérites. Des fêtes splendides, données à Suresnes et à l'hôtel de Bretonvilliers, occupaient l'esprit des Parisiens. La *Gazette* et d'autres feuilles en décrivaient les illuminations, les profusions, les rafraîchissements exquis.

Mais, hélas ! peu de fortunes pouvaient suivre ces exemples. Les bals masqués étaient fêtes princières. Il fallait se contenter du récit de ces merveilles, entendre le bruit des violons sans participer aux danses, aspirer seulement la fumée de ces ragoûts divins.

Ne pouvait-il exister un intermédiaire entre les bals de la cour, entre les bals des grands et les divertissements tout à fait populaires, entre les salons de Versailles et les salles enfumées des barrières ?

Jusqu'à 1715, personne n'y songea. Néanmoins le Régent, ivrogne mais bon prince, et friand de popularité, fit signer par le petit Louis XV un règlement concernant « la permission accordée à l'Académie royale de musique de donner des bals publics ». Toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles fussent, ne purent entrer dans lesdits bals sans être masquées, y porter des épées ou autres armes, y commettre « aucune violence, insulte ou indécence ».

Le chevalier de Bouillon donna l'idée de convertir le théâtre en salle de bal masqué. Une pension de six mille livres le récompensa pour cette invention. Ce fut à un moine que l'on dut le mécanisme qui servit à élever pour les jours de bal, c'est-à-dire trois fois par semaine, le plancher du parterre au niveau de la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

scène, au moyen d'un cabestan. Le Florentin Servandoni mit la main au travail, qui fit le plus grand honheur aux machinistes du temps.

Tous les lustres, de cristaux, au nombre de vingt-deux, garnis chacun de douze bougies, descendant des trois plafonds par des cordons et des houppes d'or et de soie, se répétaient dans les glaces, ainsi que trente-deux bras portant de doubles bougies, et dix girandoles de cinq bougies chacune.

L'orchestre ou symphonie comprenait trente instruments, avec tymbales et trompettes. Jamais la danse n'avait eu de si brillants auxiliaires.

III

Le bal de l'Opéra commençait le jour de saint Martin (11 novembre), et il continuait tous les dimanches jusqu'à l'Avent. On le reprenait à la fête des Rois et il avait lieu trois fois par semaine, depuis le carnaval jusqu'au Carême.

Ouvert à onze heures du soir, il se terminait à six ou sept heures du matin.

On payait six livres par place, quarante-huit livres par loge, des secondes ou des premières. Le produit, fort considérable, tombait dans la caisse du théâtre.

La nouveauté de ce spectacle, le coup d'œil de la salle, la quantité de masques qu'y attirait le carnaval, la facilité de jouir de tous les plaisirs d'un bal grandiose sans soins, sans longs préparatifs et sans fortes dépenses, tout contribua au succès de l'institution fondée par le Régent.

Puis, à cette époque, quel rendez-vous pour les intrigues galantes! Quel tourbillon où se coudoyaient les princes et les filles d'Opéra! Que d'anecdotes murmurées à l'oreille, que de séparations consommées dans ces réunions protégées par l'incognito! Quelles désopilantes scènes de jalousie, dont les folliculaires se réjouissaient et profitaient pour emplir leurs gazettes!

Le bal masqué de l'Opéra était suivi par les Parisiens, par les provinciaux émancipés, par les étrangers aussi. Il prospéra, quand les rapides fortunes des Mississipiens donnèrent aux enrichis les goûts des grands seigneurs; il prospéra, même quand fut arrivée la débâcle du système de Law. « Malgré la misère du temps, écrit Marais en 1723, le bal de l'Opéra a été bien couru. »

Le lundi gras, en 1737, Louis XV y vint incognito avec des seigneurs : « il avait une robe bleue avec un domino couleur de rose. » Il resta plus d'une heure et demie sans être reconnu, après avoir beaucoup ri, beaucoup soupé. En rentrant, vers six heures du matin, à Versailles, un garde du corps lui refusa l'entrée de ses appartements.

— Sire, lui dit-il, je demande excuse à Votre Majesté, mais je ne dois laisser passer ici personne; ainsi ayez la bonté de me relever de ma consigne.

Louis XV le félicita pour cette exactitude.

Deux années après, le roi parut encore au bal de l'Opéra, en compagnie de gentilshommes et de dames vêtus en bergers et en bergères. Lui, il était en chauve-souris. Il se pressait tant de monde dans la salle qu'il ne put aller ni venir. Cette gêne le dégoûta un peu de ce divertissement.

Bientôt d'autres théâtres organisèrent des bals masqués. L'Opéra seul en garda le privilége jusqu'à la Révolution. Sous Louis XVI encore, des hommes et des femmes de la plus haute noblesse et des princes du sang royal y cherchèrent des aventures, qui parfois amenaient des rixes et des duels, ou tout au moins des altercations fort désagréables.

Par un singulier effet du hasard, le fils du régent, du créateur des bals masqués de l'Opéra, éprouva dans ces cérémonies une avanie dont il fut très-mortifié. Le duc de Chartres (depuis d'Orléans ou *Egalité*) assistait au bal de l'Opéra; il s'avisa de dire à un domino :

— Beauté passée!

— Comme votre gloire, Monseigneur, répondit le masque sans se déconcerter.

A dater de cette nuit, les princes ne se hasardèrent plus volontiers dans un lieu où l'on pouvait se permettre impunément des libertés si grandes.

Augustin Challamel.

LA FILLE MAUDITE

C'est faire œuvre méritoire que d'écrire des livres, des romans surtout, que tout le monde puisse lire, même les jeunes filles. M. Emile Richebourg a trouvé dans cette voie un succès qu'il fait bien de poursuivre, et nous sommes heureux d'avoir à signaler, dans cet ordre d'idées, l'ouvrage en deux parties qu'il vient de publier chez Dentu, sous ce titre plein de promesses : *La fille maudite*.

Dès le début du livre, l'auteur nous met en présence de ses personnages, et le portrait qu'il trace donne vraiment envie de faire avec eux plus ample connaissance. Qu'on en juge par cet extrait :

« A quelques lieues de Vesoul, ancienne et jolie petite ville de la province de Franche-Comté, on rencontre, en se dirigeant vers Gray, le village de Frémicourt, ombragé d'arbres magnifiques, et gracieusement assis sur le bord d'une petite rivière aux eaux limpides, qu'on nomme la Sableuse.

Cette rivière, ou plutôt ce ruisseau, est un des nombreux affluents de la Saône. Il doit, sans doute, son nom de Sableuse à son lit de sable fin, blanc et doux sous le pied nu comme celui des bains de Trouville.

Le sol de cette partie du département de la Haute-Saône est d'une fertilité remarquable et donne la richesse à ses habitants. De hautes montagnes boisées, couronnées de chênes séculaires, que la main de l'homme semble vouloir respecter toujours, s'étendent à droite, se groupent, s'échelonnent, se coupent, s'allongent et se perdent, fondues dans l'horizon bleuâtre, en fuyant vers l'Alsace et la Suisse. A gauche, une verte vallée, arrosée par des ruisseaux et de petits canaux creusés par les cultivateurs, s'ouvre et s'élargit sur toute sa longueur de trois kilomètres, puis se resserre brusquement et passe avec la rivière dans une gorge étroite, percée entre deux collines dont les pentes douces viennent s'arrêter sur les deux rives de la Sableuse.

A l'entrée de ce vallon, à vingt minutes environ du village de Frémicourt, se trouve la ferme du Seuillon.

En 1850, époque où commence notre histoire, cette riche ferme, la plus importante du pays, était exploitée par son propriétaire, nommé Jacques Mellier. Les écuries, les granges et les greniers à fourrages se trouvent dans deux grands bâtiments carrés, solidement construits en pierre. Un peu plus loin, s'élève une petite maison, autre dépendance du Seuillon, qui servait alors de logement au berger et à sa famille. Le bâtiment principal, où le maître avait son appartement séparé des chambres des servantes et garçons de ferme, avec sa blanche façade, percée au premier étage de huit fenêtres hautes et larges, ressemble moins à l'habitation d'un fermier qu'à une grande et belle maison bourgeoise.

Jacques Mellier avait cinquante-cinq ans. C'était un homme grave et sévère, sombre, taciturne, et ne riant jamais. Toutefois, juste en tout, il infligeait le blâme comme il prononçait l'éloge; selon le cas ou la circonstance, il se montrait bienveillant et même bon autant qu'il était inflexible dans sa sévérité. Ses colères, rares heureusement, étaient terribles; les plus audacieux tremblaient sous son regard. Cependant on l'aimait à cause de sa justice; on ne le craignait pas, on le respectait. Sa réputation de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

probité était sans tache, et nul plus que lui n'était chatouilleux sur les questions d'honneur.

Pour diriger l'exploitation de la ferme et surveiller le travail des garçons et des hommes de journée, Jacques Mellier avait à côté de lui un autre lui-même. Ce n'était plus un serviteur, mais un confident, un ami, presque un frère.

Pierre Rouvenat, — c'est son nom, — avait quelques années de moins que son maître, devenu son ami; il était né au Seuillon, son père et sa mère reposaient dans le cimetière de Frémicourt, et comme il n'avait jamais eu d'ambition, que sa chère vallée de la Sableuse était pour lui une autre terre promise, il était resté à la ferme auprès de celui dont il avait autrefois partagé les jeux et supporté souvent les caprices et les colères. Sa vie se résumait en ces trois mots : travail, dévouement, abnégation. Seul il connaissait les idées et les pensées secrètes de Jacques Mellier, et seul aussi il avait le droit, bien qu'il fût toujours prêt à obéir comme le dernier des manœuvres, en usant de son titre de vieux serviteur et d'ami, de faire des représentations au maître et de s'opposer à sa volonté lorsqu'il le jugeait nécessaire.

Jacques Mellier était veuf depuis douze ans; mais il avait une fille unique, son espoir, sa joie, son orgueil.

Mlle Lucile Mellier entrait dans sa dix-neuvième année. Grande et svelte, pleine de vie comme une jeune tige où la sève abonde, gracieuse comme un sourire et gaie comme un rayon de soleil, il eût été difficile de rencontrer une plus charmante jeune fille dans tout le pays franc-comtois.

Un poëte n'aurait pas manqué de l'appeler la nymphe de la Sableuse ou la dryade du Seuillon. Ses magnifiques cheveux noirs, massés sur le haut de la tête, découvraient un front large, blanc et délicatement arrondi, sous lequel s'animaient de grands yeux noirs pleins de clarté, parfois rêveurs, mais toujours d'une douceur d'expression adorable. Sa bouche, petite, aux lèvres roses, souriante, était ornée de dents fines, bien alignées et de l'émail le plus pur. Ses joues rondes, d'une fraîcheur de printemps, légèrement estompées de carmin, et son nez délicat, insensiblement relevé, aux narines mobiles et transparentes, donnaient à sa physionomie, habituellement langoureuse et méditative, un charme inexprimable. Ses oreilles, d'un dessin correct et délicieusement attachées, étaient deux merveilles. Son cou, ses épaules et sa gorge moulée étaient admirables. Elle avait le pied petit, bien cambré, et ses mains blanches, aux doigts effilés terminés par des ongles roses, s'attachaient finement à des bras qu'on aurait dit taillés dans le marbre.

— Elle ressemble à sa mère comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau, disaient, en parlant d'elle, ceux qui avaient connu la défunte.

Cela devait être vrai; mais la belle jeune fille avait aussi de Jacques Mellier la fierté, le caractère indépendant et l'énergique volonté.

Placée à la ville, au couvent des Ursulines, elle était revenue chez son père, à l'âge de dix-sept ans, après avoir reçu une éducation et une instruction en rapport avec la fortune relativement considérable qu'elle devait avoir un jour.

Jacques Mellier était ambitieux pour sa fille; indépendamment de la distinction et de la beauté de Lucile, avec les cent mille francs de dot qu'il était en mesure de lui compter le jour de son mariage, il avait le droit de rêver pour elle une alliance avec une des premières familles du département.

Mais l'homme propose et Dieu dispose, dit le proverbe.

Jacques Mellier allait voir combien le rêve est souvent loin de la réalité. »

A nos lectrices de poursuivre maintenant, dans le livre de M. Richebourg, la suite de son intéressante histoire.

Robert Hyenne.

REVUE DES MAGASINS

Nous n'avons encore rien dit, croyons-nous, du filet *Mazaniello* en lacets d'or ou d'argent, de la *Ville de Lyon*, ce qui est de notre part un oubli. Ce genre de filet constitue une véritable coiffure, par l'addition de nœuds en velours, de nuance un peu sombre, faisant une heureuse opposition de ton; en or et couleur loutre, c'est charmant. Ajoutons que la *Ville de Lyon* possède une jolie collection de ces filets tout préparés.

Ce genre de coiffure convient surtout aux toilettes dans lesquelles l'ornement d'or ou d'argent est entré pour une certaine part. Nous avons déjà dit combien ils sont beaux et seyants, ces tulles noirs ou blancs lamés or ou argent, avec les dentelles assorties. Quoi de plus élégant, de plus gracieux pour robes de bal sur tulles légers ou gazes diaphanes!

Nous avions bien raison de prédire un grand succès à la gaze chenillée de la *Ville de Lyon;* deux jeunes filles de notre connaissance ont fait un effet extraordinaire, grâce à elle. Sur leurs robes princesse en faille blanche s'entre-croisaient des écharpes de gaze chenillée, l'une bleue, l'autre rose, avec de longues bouclettes en velours marron : c'était délicieux.

Aux personnes qui nous ont écrit à propos de bals travestis d'enfants, nous répondrons en donnant l'adresse de la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée-d'Antin); on trouvera là tout ce qu'il est possible de désirer en garnitures perlées, d'or, d'argent, etc., et en clinquant de toute sorte.

— La machine à coudre *Wheeler et Wilson* est, tout le monde le sait, une des meilleures qui existent; non-seulement les particuliers le reconnaissent, mais les différents jurys des Expositions se sont plû à l'attester et à décerner les plus hautes récompenses à une Compagnie qui le mérite à si juste titre. Malgré tout, cette machine parfaite pourrait être oubliée d'une partie du public, si de temps à autre on n'en rappelait les mérites si réels et dont il est avantageux de profiter.

Qu'on veuille donc nous excuser de revenir souvent sur les mêmes sujets, puisque nous ne le faisons que dans l'intérêt de nos lectrices, et qu'on suive notre conseil : n'importe dans quelle situation, la machine *Wheeler et Wilson* est apte à rendre les plus grands services; lingères, couturières, corsetières, etc., ne peuvent mieux faire que de la prendre.

S'adresser à M. Henri Seeling, boulevard Sébastopol, 70.

— Le *Floral* force le sable, le rocher, la terre la plus aride à devenir fertile. Aussi que de services en tirera la grande culture! En attendant ce magnifique résultat, le *Floral* entretient chez vous le printemps avec ses fleurs et crée dans votre appartement, en toute saison, une oasis parfumée, des corbeilles de végétation exhalant des senteurs balsamiques qui valent au moins les extraits de vos flacons. Il suffit de plonger dans le sable de vos jardinières, imprégné de *Floral* et coloré à votre fantaisie, les racines des plantes entièrement dégagées de terreau.

Appréciant les vertus du *Floral* et son prix minime (un centime par plante et par an), les Sociétés horticoles l'ont comblé des plus flatteuses récompenses. Ce composé chimique se vend par coffret de 5 fr. 50 à l'Agence centrale des Agriculteurs de France (38, rue N.-D.-des-Victoires.)

M. D'A.

SOMMAIRE DU 2e Nº DE FÉVRIER 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Échos de la mode, par L. S. — *Le rêve*, nouvelle, par Ivan Tourguénieff. — Les premiers bals masqués, par M. Augustin Challamel. — *La Fille maudite*, par M. Emile Richebourg. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée nº 1394 C, dessin de M. Jules David : toilettes de soirée. — Gravure nº 1395 D (substituée sur demande à la pl. nº 1395 D), dessin de M. E. Thirion : détails de modes. — Figurine L, nº 111 (annexe de l'édition nº 3), dessin de M. Néraudau : toilette de bal.

Dans le texte : P. nº 349, dessin de M. E. Préval : veste bretonne. — G. nº 710, dessin de M. E. Préval : toilettes de visite. — G. nº 714, dessin de M. E. Préval : toilettes de promenade. — G. nº 723, dessin de M. E. Thirion : costumes de skating.

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Un religieux prêchait dans une église de campagne et toute l'assistance de fondre en larmes; seul un homme se faisait remarquer par son impassibilité complète; « Pourquoi ne pleures-tu pas? » lui demande-t-on. — « Je ne suis pas de la paroisse ! » dit-il.

En d'autres termes, nul n'est plus sourd que celui qui ne veut pas entendre. Les philosophes, les sages de tous les temps ont crié contre l'abus du luxe ; aujourd'hui encore ils ne manquent aucune occasion de dire que ce monstre envahit la société moderne, — que, nouveau parasite, il étouffe en nous tout sens moral, — que bientôt, enfin, le mal sera sans remède si nous n'y prenons garde! Mais les fanatiques du luxe écoutent et ne profitent point ; comme le bonhomme en question, ils ne sont pas de la paroisse !... .

Dans un sermon de charité que nous entendions dernièrement, le prédicateur fit preuve d'une véritable éloquence ; il prouva clairement que le luxe mangeait la part du pauvre, et ses conclusions furent des plus convaincantes. Malgré d'aussi bonnes raisons, la moitié de l'auditoire, fort brillant, ne songeait, en sortant du lieu saint, qu'à discuter la tournure du sermon, les idées neuves émises, le tour délicat donné à la phrase, le geste plus ou moins heureux du prédicateur, sa diction, l'ampleur de son organe et jusqu'à ses qualités physiques. Chacun trouva son mot pour ou contre ; mais de résolutions prises pour entrer dans une voie de simplicité, il n'en fut point question.

A propos de ces sermons de charité, nous désapprouvons complétement les femmes qui y font assaut de toilettes ébouriffantes ; si la simplicité élégante est de mise quelque part, c'est assurément à l'église. Que les dames quêteuses se fassent superbes, rien de mieux ; encore faut-il que l'effet produit par leur costume ne soit pas trop criard. Une Parisienne ne pèche guère sous ce rapport : elle possède par intuition le sentiment des nuances; mais en province, dans certaines villes surtout, les distractions manquant généralement, un sermon de charité devient une fête, et l'on s'habille comme pour une noce. A bon entendeur, salut!

P. N° 351. — Chapeau *Dora*.

Les danses sont momentanément suspendues; on en est aux réceptions « assises », diners, concerts, comédie de société; à la Mi-Carême et après Pâques, on reprendra les violons.

Dans ces belles réunions, les toilettes se font remarquer par un caractère de somptuosité particulier ; on dirait parfois, en les voyant, qu'on a devant soi un tableau d'ancêtre vivant, un souvenir des anciennes cours. Nous n'en voulons pour preuve qu'une toilette dont nous allons donner la description, toilette qui a été fort remarquée dernièrement dans un de nos salons les plus élégants, où le tout Paris aristocratique est représenté.

Il s'agit d'une robe princesse en velours noir, à traine incommensurable. Le bord inférieur est doublé de faille jaune mandarine et garni, toujours à l'envers, d'un volant de valenciennes. Tout le devant de la robe est en brocart du même jaune; le corsage, montant derrière, est décolleté en carré devant, dans le genre *Valois*. Des dentelles blanches, — en point de Gênes, croyons-nous, — encadrent le corsage, suivant le bord du velours et se rabattant sur lui de chaque côté du tablier de brocart. Le devant de la robe est, en outre, orné depuis la taille de brandebourgs de velours noir, étroits et posés par groupes de trois, quatre fois répétés ; ces velours sont ensuite fixés au milieu du tablier par des ferrets de diamants. Le velours noir borde les deux extrémités du haut et du bas de ce riche devant de robe. Les manches, arrivant à mi-hauteur du bras nu, sont en dentelle blanche, avec volant de point de Gênes ; une disposition analogue à celle du

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tablier vient leur donner un charme particulier ainsi qu'une grande élégance : ce sont d'étroits cordons de velours qui les entourent, retenus au milieu de la manche par de petits diamants. Un diadème dans les cheveux, un velours au cou avec médaillon, le tout en diamants, complètent l'ensemble de ce costume vraiment princier.

Les diamants sont montés, aujourd'hui, avec un tel soin et un art si parfait, que chaque pièce d'un bijou peut se démonter et se placer n'importe où. Maintenant que la mode semble favoriser les ornements de la toilette sur le devant et non plus en arrière, on verra l'emploi des objets de valeur, comme les bijoux et la belle dentelle, se généraliser et se reporter sur les robes, de telle façon que l'œil puisse exercer facilement une sage surveillance. Les femmes ne s'habillent plus pour être vues de dos et de profil, — comme on le leur a reproché ; — les ornements sont supprimés derrière et rien ne les empêche plus de s'asseoir : c'est donc de face qu'il faut les envisager. Mais deviendront-elles, pour cela, les fidèles gardiennes du foyer, comme semblerait l'indiquer ce changement dans nos mœurs? C'est ce que l'avenir nous apprendra, puisque nous entrons dans une nouvelle ère pour le costume féminin.

—

Le genre *breton*, qui couve en silence, va renaître comme une nouveauté à Pâques fleuries. Le bouton *sequin* en nacre et fantaisie de nacre de toutes teintes, depuis le noir jusqu'au blanc en passant par le bleu, le marron, etc., témoigne assez hautement du retour en question, ce modèle étant exclusivement fabriqué pour le costume breton. Mais ce qui le prouverait encore mieux, s'il était nécessaire, ce serait l'activité prodigieuse donnée à la broderie bretonne : non plus par points jetés et simples comme le pays d'où on les tire, mais par points de chainette, de feston, de plumetis, d'arme, etc., qui constituent des broderies de grande valeur. Ce travail est exécuté sur galon de laine ou de soie, sur gaze légère, sur tulle, sur une étoffe quelconque enfin. On nous a montré des merveilles en ce sens, avec des accords de nuances, dans les tons effacés, qui rappellent le style Louis XVI et sont d'une harmonie délicieuse.

Aujourd'hui, un passementier est un artiste, et la passementerie un art qui se perfectionne chaque jour. Nous avons dit un mot à propos des broderies, comprises dans cette industrie; nous finirons de convaincre nos lectrices, en leur parlant d'un nouveau bouton appelé à faire sensation dans les modes : le bouton *céramique*. C'est un bouton parfaitement peint, sur une composition imitant la porcelaine, mais plus solide qu'elle, et dont les sujets, empruntés à Watteau, Boucher, etc., donnent en fin de compte un véritable petit tableau de genre tout à fait artistique. La garniture de boutons adopte un fond uniforme : bleu, tilleul, rose, rouge, brun, etc.

Le bouton mohair, le bouton au crochet, le bouton corozo, voilà les types plus ordinaires; quant à leur forme, le genre boule et le genre plat sont également reçus.

Comme galon à employer pour le costume courant, nous avons remarqué le galon matelassé, en soie et laine ; le galon frappé sur fond de satin, d'un joli aspect et très-*meublant ;* enfin un galon *maillet* dans toutes les nuances sur fond de filet, ayant trois baguettes de couleur assortie, et qui offre l'avantage de ne coûter presque rien.

Nous aurions passé la revue des garnitures de costume à venir, si nous avions parlé des franges et des dentelles de fantaisie ; mais ce sont des sujets si complexes qu'ils nous entraîneraient trop loin ; donc à bientôt la suite.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 351.

Chapeau *Dora*. — Feutre pelucheux de teinte jaunâtre, à fond pointu et passe relevée en diadème. Un long ruban de faille rosée, bordé d'un volant effiloché, entoure la calotte et forme les mentonnières; il simule un bavolet derrière, et deux têtes de plumes bleu pâle, groupées dans le haut, retombent sur le côté.

G. N° 711.

Toilette de réception. — 1 et 2. Même modèle vu de dos et de face. — Robe princesse en lampas à dessins loutre sur fond tilleul, faille et velours loutre. — Le milieu du corsage devant et le milieu du dos sont en faille plissée à petits plis cousus, affectant la forme d'un long V encadré de bandes de velours. Cette partie plissée se continue plus bas que la taille ; elle est entourée du même encadrement et semble finir sous un choux de velours, mais elle apparaît un peu plus bas ornée de revers en velours posés de chaque côté. Le milieu de la jupe, toujours en faille, se termine par une traîne rajoutée en velours, laquelle forme un large éventail du bas et dont la tête ruchée, très-resserrée, fait l'effet d'un chou. Les petits côtés du dos se détachent vers le bas, et leurs extrémités se perdent sous un volumineux chou de même étoffe, à bouts pendants et frangés. — Le devant de la robe se termine dans le bas par des volants de faille, surmontés d'une frange et d'une bande de velours, qui font croire que la robe repose sur un jupon. Une écharpe en velours et faille, avec franges à son extrémité inférieure, est drapée en biais sur le devant de la robe; elle se perd sous l'un des petits côtés du dos. Manches de faille, ornées dans le bas d'un petit parement de lampas et d'un volant de faille plissée. — Collerette et sous-manches de crêpe lisse ruché.

G. N° 722.

Nouveaux modèles de chapeaux et lingerie. — 1. Toque de fillette, en feutre blanc, entourée de peluche assortie. Plume blanche tordue sur le côté, aile de plumes rouges et blanches formant l'aigrette et complétant le tout.

2. Collerette habillée, en linon et dentelle duchesse. Celle-ci est posée sur le bord intérieur du corps de fichu ; ensuite vient un entre-deux à pois brodés, un plissé fin et un autre volant de dentelle constituant la partie qui se rabat sur le corsage. On complète le tout par un nœud de cravate.

3. Collerette modestie en nansouck et broderie anglaise. Plastron à petits plis en nansouck ; entre-deux coulissé de même étoffe, faisant le tour de cou, et volant intérieur de broderie anglaise formé devant par un nœud de ruban. Même volant sur le bord extérieur du modèle.

4. Capote de feutre gris, à passe diadème. Celle-ci est complétement recouverte de petites plumes de paon vert bleu. Une écharpe en gaze orientale, à rayures bleues et vertes, orne le dessus du chapeau, et forme de légères mentonnières; celles-ci sont croisées devant, puis rejetées derrière. Deux plumes bleues, fixées au sommet par une boucle dorée, retombent en arrière. Bavolet de petits crocus faisant cache-peigne derrière.

5. Capote de feutre havane, à fond arrondi, passe plate et bavolet coquillé. Coques de ruban assorti formant le pied d'une plume amazone marron qui ondule sur la calotte et retombe derrière. Même ruban tout autour et en brides nouées sous le menton. Tour de tête en tulle malines ruché et bouquet de boutons d'or sur le côté.

6. Aumônière en velours noir doublée de satin bleu ; passementerie et cordelières en soie noire, avec nœud de satin bleu.

G. N° 729.

Élégantes toilettes de ville (voir, pour le devant de ces deux toilettes, la gravure coloriée n° 1396.) — 1. Costume en faille mauve et velours violet. — Jupon à traîne, en faille, entouré par derrière de volants plissés et bordés de mauve clair. La garniture devant se compose d'un plissé de franges violettes et de galons brodés séparés par un velours. Un galon

semblable, avec deux rangs de franges, orne le haut du tablier. Poche de velours sur le côté, composée de deux revers bordés de faille mauve et croisés. — Cuirasse-habit en velours violet. Le devant de cette cuirasse est lacé au milieu sur un plastron de faille mauve fixé dessous. Par derrière, l'habit se prolonge en deux longs pans carrés; il est boutonné au milieu sur toute sa longueur. Un liséré mauve suit tous les bords du vêtement. Manches de faille, rayées par un galon et terminées par un double cornet de velours et des plissés de faille. — Collerette et manchettes en batiste et valenciennes. — Chapeau de feutre blanc garni de velours violet.

2. Costume en faille et cachemire marron. — Jupon de faille, à traîne rajoutée à mi-hauteur et formant une tête ruchée; le bas de cette traîne est garni de volants et de plissés alternés. — Polonaise en cachemire, fermée devant par une ligne courbe qui part de l'épaule, en passant par le milieu de la taille, pour se terminer bas sur les côtés; boutons et boutonnières de soie verte. Le milieu du dos, en faille verte, est coulissé à rangs pressés et se termine brusquement à hauteur de longue cuirasse. Les deux côtés du dos sont en cachemire : l'un est coupé de façon à s'arrondir avec le devant en découvrant le jupon; l'autre se prolonge en un large pan carré qui se retourne au milieu derrière en formant un revers. Cette partie est réunie au devant par des attaches de passementerie et de cordelières de soie. Franges dans le bas et cocardes en passementerie sur tous les bords du vêtement. Une écharpe de faille, gracieusement plissée devant, s'arrête à la hanche, sous un motif de passementerie, et va se terminer derrière en deux coques tombantes. Les manches sont entourées de plissés et d'un bracelet plat fermé par une cocarde. — Chapeau de velours épinglé gris.

Description de la gravure coloriée n° 1396.

Élégantes toilettes de ville. — 1. Costume de faille mauve et velours violet. — Jupon à traîne, en faille, entouré d'un volant et d'un plissé, que surmontent, pour la traîne seulement, trois autres volants alternés. Le devant du jupon est orné, au-dessus des volants, de deux rangs de franges violettes, d'un galon de velours brodé de soie de diverses couleurs, puis d'une bande de velours violet avec un autre galon. Un galon pareil et deux rangs de franges entourent le haut du tablier. — Cuirasse-habit en velours violet. Le devant de la cuirasse est lacé au milieu sur un plastron de faille mauve fixé dessous; le lacet se compose de cordelières en soie violette, terminées par des aiguillettes de vieil argent. Ce vêtement se prolonge par derrière en deux longs pans boutonnés sur toute leur hauteur; un liséré de faille lilas suit tous les bords de cette cuirasse-habit. Manches de faille, garnies d'un double cornet de velours, d'où s'échappe, par le haut, un double plissé de faille. — Collerette et manchettes en batiste et valenciennes. — Capote de velours violet. Large fond plat, entouré d'une plume amazone de couleur mauve. Passe ronde, assez haute au milieu, garnie d'un bandeau de surah mauve; ce dernier forme une traverse qui monte à cheval sur le bord et va se fixer au pied de la calotte. Barbes de gaze blanche, retenues sous la passe derrière et nouées sous le menton; les deux extrémités garnies de blonde anglaise. (*Voir, pour le dos de la cuirasse-habit, le bois G. n° 729.*)

2. Costume en faille marron pour le jupon, et en tissu broché soie et laine, vert sur gris, pour la polonaise. — Jupon à traîne, celle-ci rajoutée derrière à mi-hauteur en formant une tête ruchée; le bas est garni de volants et de plissés alternés. — Polonaise fermée devant par une longue ligne courbe, qui part de l'épaule, en passant par le milieu de la taille, pour se terminer bas sur les côtés; boutons et boutonnières de soie verte. Ce vêtement est coupé en ligne droite depuis le petit côté du dos, découvrant ainsi toute cette partie du jupon; les bords sont garnis d'une double ligne de cocardes en passementerie. La partie opposée de la polonaise se compose d'un long pan formé des deux petits côtés du devant et du dos, et encadré de cocardes; l'espace laissé vide par l'écart du devant et de ce pan est rempli par des attaches de cordelières dont les glands pendent sur le jupon. Le milieu du dos, en faille toute coulissée, est semblable à celui d'une longue cuirasse. Une écharpe de faille, gracieusement plissée au bas du buste à partir du devant, s'arrête à la hanche, sous une plaque de passementerie, et se termine par un nœud au bas de la taille derrière. Manche de faille, garnie d'un plissé, avec bracelet plat fermé par une cocarde. — Chapeau *Pfferaro* en feutre gris. La passe, bordée d'une cordelière verte, est garnie dessous d'une ruche en crêpe lisse blanc. Aigrette noire et plumes de coq s'appuyant contre la calotte; nœuds marin en cordelière sur le côté. Un ruban marron mêlé de vert, fixé au sommet du chapeau, forme des brides qui se nouent sur le côté. (*Voir, pour l'aspect du dos et de l'autre côté de la polonaise, le bois G. n° 729.*)

Description du patron coupé.

Annexe des éditions n°s 2 et 3.

Cuirasse-habit. — Ce modèle est celui de la première figurine de la gravure n° 729, contenue ainsi que sa description dans le présent numéro. Notre patron se compose de quatre pièces :

1. Devant de la cuirasse.
2. Côté du devant.
3. Côté du dos, formant moitié cuirasse et moitié habit.
4. Dos (habit), se boutonnant du haut en bas.

Ce modèle est indiqué sans manches, mais on peut en ajouter en même étoffe.

ÉCHOS DE LA MODE

La presse s'est fort occupée, dans ces derniers temps, de la prohibition de la chaîne et de la montre dans la toilette de soirée pour les hommes. Il est un détail, non moins important, dans cet ordre des accessoires du costume, et dont il serait à désirer que la mode s'occupât : c'est le port de la décoration à la boutonnière du pardessus. Rien ne sent plus son apprenti de la gloriole que cet enrubannement pour la rue ou l'antichambre.

On peut formuler comme axiome qu'en matière de toilette tout ce qui est excès ou inutilité constitue une faute, et que celui-là seul est bien mis que personne ne remarque.

* * *

Le patinage à roulettes possède enfin son temple à Paris. Le fanatisme dont il est devenu l'objet ne pouvait manquer de provoquer la création d'un tel édifice. De proportions colossales, d'un bel aspect de décor, le nouveau Skating de la rue de Clichy laisse loin derrière lui tout ce qui a été fait jusqu'ici en ce genre. Il y a encore beaucoup de lacunes à combler, d'améliorations à accomplir; mais, cette fois, le cadre y est splendide !...

Le Skating-Palais du Bois de Boulogne était moins bien situé : aussi vient-il de disparaître, tué en quelque sorte par la distance. Quelque plaisir qu'on puisse prendre à patiner... sur des roulettes, le divertissement perd beaucoup de son charme quand il faut l'aller chercher si loin !

Le Skating de la rue de Clichy, plus heureux et moins excentrique, n'aura maintenant d'autre rival que le Cirque des Champs-Élysées. Mais la rivalité est sérieuse : le patinage à roulettes a fait élection de domicile dans cette jolie salle; il est là comme chez lui, dans un quartier cher au beau monde, et l'on s'en aperçoit à l'élégance des toilettes, aux allures des amateurs qui s'y donnent rendez-vous. Pour notre part, si nous étions possédé de la *furia* du patin, c'est là surtout que nous aimerions à prendre nos ébats; mais nous nous contentons sagement de voir les autres s'y livrer, nous en donnant ainsi le plaisir sans les inconvénients.

* * *

Une jolie toilette de bal aperçue à l'Élysée :

Robe de faille rose, avec traîne papillon; corsage de brocatelle rose et tilleul, formant un long revers garni de dentelles. Tunique de côté, mélangée de faille et brocatelle, rattachée par une écharpe de faille rose. Draperie du corsage fermée par une broche de diamants.

L. S.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Il vient de mourir, le mois dernier, une fille de grande maison qui eut son moment de célébrité jadis, mais dont le nom est si complétement oublié aujourd'hui, qu'il n'a dû, bien certainement, éveiller aucun souvenir chez le lecteur du funèbre paragraphe annonçant sa fin dans les journaux. Hélas ! ainsi va le monde : les années se poussent, se pressent, se précipitent dans l'éternité, et l'oubli grandit en raison de la rapidité avec laquelle elles disparaissent.

Qui donc se souvient aujourd'hui que ce fut chez Mlle Pauline de Guiny que la duchesse de Berry demeura cachée pendant cinq mois, en 1832, quand elle fut poursuivie pour sa malheureuse tentative en Bretagne ? Et cependant combien on en parla alors, de cette hôtesse dévouée qui se sacrifia au salut de la princesse ! Mais aussi combien elle avait su se faire aimer de tous, pendant le temps de sa puissance, cette charmante princesse à laquelle on eut le tort de conseiller la plus folle des tentatives !

Mlle de Guiny avait fait partie de la maison de la duchesse de Berry : c'était une personne jolie, aimable, gracieuse; mais malheureusement elle n'était pas riche, et comme déjà à cette époque le culte du veau d'or commençait à s'établir chez nous, elle ne s'était pas mariée et vivait sous la férule d'une vieille tante, Bretonne bretonnant s'il en fut. Cette tante lui répétait sans cesse que « lorsqu'une fille n'a qu'un cœur tendre et du pain dur à offrir à un époux, ce qu'elle peut faire de mieux est de rester garçon. » Sorte de conseil qui faisait rire aux larmes non-seulement *Madame*, mais encore tout son entourage : car on aimait fort à rire à la cour de cette princesse, qui faisait bande à part avec Mme la Dauphine à cette occasion seulement. Les deux belles-sœurs, qui s'aimaient beaucoup, avaient des natures si différentes, quoique le fond de leur cœur fût le même, c'est-à-dire charité et bonté ! Mais les souffrances qu'avait endurées la fille de Louis XVI lui avaient donné un masque d'austérité qui s'étendait naturellement sur les dames de sa maison, lesquelles, peu jeunes pour la plupart et toujours ornées de ces immenses turbans si fort à la mode alors, avaient un aspect des plus étranges. On les appelait tout bas « les terres de la Dauphine » et l'on s'en amusait en cachette.

Un brave homme qu'on plaisantait aussi, mais un peu plus à visage découvert, car il ne se fâchait jamais d'aucune plaisanterie, quoiqu'il fût d'une gravité imperturbable, était le capitaine des gardes de la princesse, et bien certainement c'est lui qui a dû servir de modèle à Henry Monnier pour son type de M. Prud'homme, car il a pris jusqu'à ses paroles. Ainsi cette phrase demeurée célèbre : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie ! » a dû être copiée sur celle prononcée par le colonel ***, alors que, nommé au poste qu'il occupait à la cour, il assembla ses officiers autour de lui pour leur faire le speech de circonstance que tout nouveau chef de corps doit à ses subordonnés.

— Messieurs, dit-il d'une voix émue, c'est un bien grand honneur pour mes cheveux blancs d'avoir été mis à votre tête, etc.

Vous comprenez si on fit gorge chaude de ce discours et s'il courut de bouche en bouche, se répandant de la ville à la cour.

Un jour, pendant la guerre d'Espagne de 1823, ce même colonel, qui commandait alors un régiment à la suite du duc d'Angoulême, vit sur le champ de bataille le chirurgien-major occupé à opérer un des soldats blessés.

— Que faites-vous là, morbleu ? s'écria-t-il. Pourquoi ne pas faire porter cet homme à l'ambulance ?

— Parce que, mon colonel, fait le chirurgien sans interrompre son opération, c'est une innovation que j'essaye, étant convaincu que les blessés qu'on opère sur le champ de bataille guérissent plus sûrement.

— En fait d'innovation ou d'invention, comme vous voudrez, il n'y a que les miennes que je ne craigne pas, murmura le colonel d'un ton rogue.

— Allons ! allons ! mon colonel, fit le chirurgien-major d'un ton perfidement calin, vous nous prouvez tous les jours que vous ne craignez pas la poudre, et cependant tout le monde sait bien que ce n'est pas vous qui l'avez inventée...

— Flatteur ! exclama le colonel qui s'éloigna en frisant sa moustache.

Mais comme ce n'est pas à la cour de la duchesse de Berry que la mort de Mlle de Guiny a ramené mes souvenirs, mais bien à la captivité de cette pauvre princesse, gagnons vite la Bretagne à sa suite; malheureusement elle n'y arriva pas aussi facilement que nous allons le faire, l'infortunée, car elle fut traquée partout en quittant Marseille. Dépistant à chaque heure les limiers de la police qui étaient à sa poursuite, couchant à la belle étoile, changeant de déguisement à chaque étape, presque toujours seule pour ne point attirer l'attention : voilà quel fut son voyage à travers toute la France, du sud à l'ouest ; et tant de peines, tant de souffrances, tant de fatigues pour ne trouver au but que la plus cruelle des désillusions !...

On lui avait annoncé une province en armes, debout tout entière et prête à marcher contre Louis-Philippe, et que trouva-t-elle là où elle croyait arriver en Messie ? deux ou trois cents jeunes gentilshommes, têtes chaudes, cœurs ardents, qui se battirent comme ils purent, montrèrent un courage de chevaliers et surent presque tous mourir en héros ; tandis que le paysan, indifférent, regardait toutes ces choses avec froideur, sinon avec méfiance, murmurant après cette échauffourée qui pouvait faire du tort à sa récolte et empêcher son fermage de rentrer.

La partie fut donc bientôt perdue, et les révoltés, comprenant qu'ils n'avaient plus de ressource qu'en frappant un grand coup, se résolurent à soulever Nantes et à s'emparer du château par un coup de main. C'est alors que la duchesse, entrainée à prendre la tête de ce complot, réussit, au prix de mille dangers, à entrer dans Nantes, déguisée en paysanne, en compagnie de Mlle de Kersabiec et de M. de Ménars.

Ce fut chez Mlle de Guiny que se rendirent ces conspirateurs, et la princesse y resta cachée cinq longs mois durant, sans pouvoir mettre son grand projet à résolution. Elle occupait, au troisième étage, une mansarde dans laquelle était établie, au fond de la cheminée, une cachette où l'on pouvait pénétrer par une plaque qui s'abaissait au moyen d'un ressort.

Pendant cette captivité, la duchesse peignait des fleurs, faisait de la tapisserie, s'amusa même à coller du papier frais dans sa chambrette, dormait durant de longues heures, enfin tuait le temps comme elle pouvait tant que durait le jour ; puis, la nuit venue, elle sortait vêtue en petit paysan breton et rentrait avant l'aube, tout cela dans le plus profond mystère.

Mais vous savez comment et par qui elle fut trahie, et aussi comment, sans la fatalité qui se mit contre elle, elle eût pu échapper encore à ceux qui la poursuivaient; car, elle était bien cachée au fond de la cheminée, pendant que s'opérait la visite domiciliaire. Le traître qui avait vendu la princesse, ignorant l'existence de ce refuge secret, n'avait pu par conséquent en rien dire, et les soldats, ayant fini leurs perquisitions, étaient près de se retirer, quand l'un d'eux, après avoir allumé sa pipe, jeta l'allumette encore enflammée dans le foyer de la cheminée. Or, celle-ci se trouvait remplie de paille, qui aussitôt prit feu, et la malheureuse duchesse, à demi étouffée, fut obligée de sortir de sa cachette pour n'y pas être grillée.

Mlle Pauline de Guiny fut également arrêtée, et bien d'autres encore ; mais elle fut relâchée peu de temps après, revint vivre dans sa maison si remplie de souvenirs, et c'est là qu'elle vient de s'éteindre.

Comtesse de Bassanville.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G, N° 722. — DESCRIPTION, PAGE 74.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE

PLANCHE G. N° 729. – DESCRIPTION, PAGE 74.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE VILLE

Nouveaux modèles de la maison Legrand (boulevard Poissonnière, 20)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTE DE RE

PLANCHE G. N° 711. — DESCRIPTION PAGE 74

TOILETTE DE RECEPTION (VUE DE FACE ET DE DOS)

Nouveaux modèles de la maison Legrand (boulevard Poissonnière 20).

LE RÊVE

(NOUVELLE. — FIN.)

XIII

Je marchais, tête basse, sans pensées, presque sans impressions, tout replié en moi-même. Un bruit, à intervalles réguliers, sourd et grondeur, me fit sortir de ma rêverie. Je levai la tête. C'était la mer; elle était là à quelque cinq cents pas. Je m'aperçus que je marchais sur le sable de la dune. Toute mise en branle encore après l'orage de la nuit, la mer moutonnait jusqu'à l'horizon. Les crêtes retroussées des longues vagues venaient tour à tour se briser sur le rivage aplati. Je m'approchai et me mis à suivre la longue trace que le flux et le reflux dessinent sur le sable rayé, tout parsemé de débris de grasses plantes marines, de coquilles et de ces minces rubans d'algues semblables à des serpents. Des mouettes aux ailes pointues, portées par le vent, arrivaient, en poussant des cris plaintifs, des vastes profondeurs de l'air; elles s'élevaient, blanches comme des flocons de neige, sur le fond gris des nuages, tombaient brusquement, puis, comme bondissant d'une vague à l'autre, s'éloignaient de nouveau et disparaissaient en étincelles d'argent dans les rainures de l'écume bouillonnante.

Je remarquai pourtant que quelques-unes de ces mouettes voletaient obstinément au-dessus d'une petite roche qui s'élevait solitaire au milieu de la nappe monotone des monticules de sable. De gros joncs d'un vert sale poussaient en touffes inégales d'un côté de la roche, et là, où leurs tiges emmêlées sortaient du sable humide, il me sembla distinguer quelque chose de noir, d'arrondi, d'allongé, mais pas trop grand. Je regardai obstinément : un objet sombre était étendu là, immobile, près de la roche; et plus j'approchais, plus cet objet prenait une forme distincte. Je n'en étais plus qu'à une trentaine de pas.

— Mais ce sont les contours d'un corps humain! c'est un cadavre! c'est un noyé que la mer a jeté là!

Je m'approchai de la roche... C'était le cadavre du baron, de mon père.

Je restai frappé de stupeur, et je compris enfin que depuis le matin j'étais au pouvoir d'une force mystérieuse qui me menait comme elle voulait. Pendant quelques instants, il se fit dans mon âme comme un grand vide. Le mugissement incessant de la mer et une terreur muette devant la destinée qui s'était emparée de moi : voilà les seules impressions que je ressentais.

XIV

Le cadavre était sur le dos, un peu tourné sur le côté, la main gauche rejetée derrière la tête, et la droite repliée sur le corps. Les pieds, dont les bouts se cachaient sous la vase, étaient chaussés de grosses bottes de matelot. Une vareuse en drap bleu, toute saturée de sel et luisante, était encore boutonnée; un mouchoir rouge entourait le cou d'un nœud épais; le visage bronzé et tourné vers le ciel semblait rire... Sous la lèvre supérieure, légèrement retroussée, se voyaient nombre de petites dents serrés; les prunelles ternes de ses yeux à demi fermés se distinguaient à peine du blanc, couleur de plomb; ses cheveux tout souillés, couverts de bulbes d'écume, s'étaient éparpillés sur le sable autour de sa tête, et découvraient son front lisse, que traversait la trace bleuâtre de la cicatrice; le nez, pincé et blanchâtre, se dressait comme un bec entre les joues creusées.

La tempête de la nuit dernière avait fait sa besogne; il n'avait pas revu l'Amérique! L'homme qui avait odieusement outragé ma mère, qui avait empoisonné sa vie, mon père... je ne pouvais en douter... était là, étendu impuissant, dans la vase, à mes pieds. Ce que j'éprouvais en ce moment, c'était un sentiment de vengeance satisfaite, de compassion, d'horreur, et surtout de terreur, au souvenir du passé et à la vue du présent. Ces sentiments méchants et criminels dont j'ai déjà parlé, ces élans inexplicables, semblaient m'étouffer. « Ah! pensais-je, voilà pourquoi je suis ainsi, voilà quel sang parle en moi. » Je restai immobile près du cadavre, comme attendant si ces prunelles blêmes, si ces lèvres livides ne remueraient pas. Non; rien ne bouge, pas même les joncs où l'a enveloppé le flux des vagues. Les mouettes elles-mêmes ont disparu, pas un agrès, pas une planche, pas un fragment de quoi que ce soit... le vide partout. Lui, moi et la mer qui gronde au loin.

Je regardai involontairement en arrière. Le vide aussi. Une rangée de collines basses et nues à l'horizon, voilà tout.

Il était affreux pourtant de laisser ce misérable dans cette morne solitude, empêtré dans la vase gluante, en proie aux oiseaux et aux poissons. Une voix intérieure me criait que je devais aller chercher des aides, non pour lui porter un secours inutile, du moins pour le ramasser et le transporter sous un toit humain. Mais un effroi indicible vint me saisir. Il me sembla que cet homme mort savait que j'étais là, qu'il avait arrangé lui-même cette dernière rencontre. Je crus même entendre ce sourd marmottement déjà connu de moi. Je bondis en arrière, j'allais fuir, et pourtant je jetai un dernier regard. Quelque chose de brillant frappa mes yeux; c'était un cercle d'or sur un des doigts de la main qu'il avait rejetée derrière sa tête. Je reconnus l'anneau nuptial de ma mère. Jamais je n'ai pu oublier la violence que je me fis pour revenir sur mes pas, et l'attouchement collant de cette main froide, et les efforts que, tout haletant, fermant les yeux, serrant les dents, je fis pour arracher du doigt cette bague obstinée.

Je la tiens enfin; je me sauve comme un fou, comme si quelqu'un m'eût poursuivi sur mes talons.

XV

Tout ce que je venais d'éprouver s'était sans doute gravé sur mon visage, car, dès que j'entrai dans la chambre à coucher de ma mère, elle se dressa sur son séant et me jeta un regard si interrogateur, si irrésistible, qu'après quelques essais de vaines explications, je finis par lui tendre son anneau nuptial.

Ma mère pâlit affreusement; ses yeux se dilatèrent et devinrent comme morts, pareils à ceux de l'autre. Elle poussa un faible cri, saisit l'anneau, et tombant sur ma poitrine, la tête renversée, elle continua à me dévorer du regard fixe de ses yeux, toujours grands et morts. Je l'entourai de mes deux bras, et debout, lentement, d'une voix basse, je lui racontai tout, sans rien cacher, mon rêve, ma rencontre... tout enfin.

Elle m'avait écouté jusqu'au bout sans proférer une seule parole; seulement sa respiration devenait plus rapide. Puis elle rougit, ses yeux ranimés se baissèrent; elle mit la bague à son doigt, et s'éloignant en silence alla prendre son chapeau et sa mantille.

— Ma mère!... où allez-vous? lui demandai-je.

Elle leva sur moi un regard qui semblait étonné de ma question; elle essaya de me répondre, mais sa voix la trahit. Alors elle se frotta les mains comme pour se réchauffer, et me dit enfin :

— Allons... à l'instant... là-bas.

— Où voulez-vous aller?

— Où il est, lui. Je veux le voir. Oh! sois sans crainte, je le reconnaîtrai.

J'essayai d'abord de la dissuader; mais, en voyant l'excitation nerveuse qui l'agitait, je reconnus qu'il était impossible de s'opposer à son désir. Et nous partîmes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

XVI

Voilà que de nouveau je foule le sable de la dune; pas seul, cette fois. Je conduis ma mère. Le flot s'est retiré; la mer se calme, mais son bruit, même affaibli, est encore sinistre et menaçant. Voici qu'enfin se montre à nous la roche solitaire, voici les joncs qui l'entourent. Je m'efforce de distinguer cet objet arrondi et noirâtre étendu sur la vase. Je ne vois rien. Nous approchons. Je ralentis involontairement le pas... Où est-il donc, lui? Les seules tiges des joncs s'élèvent tristes et sombres pardessus le sable déjà séché Nous sommes devant la roche. Le cadavre n'y est plus, et seulement sur la place où il était couché on peut distinguer par de légers creux la place du corps, des pieds et des mains. Tout autour, les joncs semblaient froissés, et l'on apercevait les pas d'un seul homme. Ces traces traversaient le sable de la dune et se perdaient dans les galets du rivage.

Nous échangeons un regard, ma mère et moi, et nous nous effrayons de ce que nous lisons sur nos visages. Se serait-il relevé? Serait-il parti?

— Tu l'as pourtant bien vu mort? me demanda ma mère à voix basse.

Je ne répondis que par un signe de tête. A peine trois heures s'étaient écoulées depuis que j'avais découvert le corps du baron. Quelqu'un l'aurait-il trouvé après moi? L'aurait-il emporté? C'était ce dont il fallait s'assurer à tout prix. Mais d'abord je dus m'occuper de ma mère. Aussi longtemps qu'elle avait marché avec moi vers l'endroit fatal, la fièvre l'agitait, mais elle avait pu se vaincre et garder la possession d'elle-même. La disparition du cadavre l'avait frappée comme un malheur sans remède. Fixe, l'œil hagard elle me donnait des craintes sur sa raison. J'eus beaucoup de peine à la ramener chez nous. De nouveau je la remis au lit; de nouveau j'allai chercher le médecin; mais dès qu'elle eut un peu recouvré ses sens, elle exigea que je partisse aussitôt à la recherche de « cet homme ». J'obéis.

XVII

Malgré les démarches les plus minutieuses, je ne pus rien découvrir. J'allai plusieurs fois à la police; je visitai tous les villages environnants; je fis publier des annonces par tous les journaux; je réunis tous les renseignements possibles. Tout en vain.

Un jour, on me fit savoir que le corps d'un noyé avait été porté dans un village près de la ville. Je partis aussitôt; mais déjà le cadavre était enterré, et, d'après les signalements, il n'était pas probable que ce fût le baron. J'avais appris sur quel vaisseau il était parti pour l'Amérique, et pendant longtemps tout le monde crut que ce vaisseau avait péri dans la tempête; mais, plus tard, le bruit se répandit que ce même vaisseau avait été vu à l'ancre dans la rade de New-York.

Ne sachant qu'inventer, j'essayai de retrouver le nègre que j'avais vu en compagnie du défunt. Je lui fis offrir, par l'entremise des journaux, une somme assez forte s'il voulait se présenter chez nous. En effet, un nègre de haute taille, et enveloppé d'un manteau, vint un jour en mon absence; mais, après avoir questionné la servante, il s'éloigna pour ne plus revenir.

Ainsi avaient disparu toutes traces de mon père. On aurait dit qu'il s'était englouti à tout jamais dans des ténèbres muettes. Jamais plus nous ne parlâmes de lui, ma mère et moi. Elle fut longtemps malade; et, même après sa complète guérison, nos rapports antérieurs ne se rétablirent plus. Elle éprouvait de la gêne en ma présence, et il en fut ainsi jusqu'à sa mort. Oui, de la gêne, et c'est là un malheur irréparable. Tout s'efface; les souvenirs des événements de famille, même les plus tragiques, perdent peu à peu leur force et leur amertume. Mais lorsqu'un sentiment de gêne et de malaise vient à s'établir entre deux proches, il n'y a plus de remède à ce mal.

Plus jamais je n'ai revu ce rêve qui m'avait tant troublé, plus jamais je ne me suis mis à la recherche de mon père. Mais quelquefois, dans mon sommeil, il me semble entendre je ne sais quels gémissements lointains, quelles plaintes incessantes et lugubres. Elles retentissent derrière une haute muraille que je ne puis franchir. Elles me tordent le cœur, et je pleure d'amères larmes, les yeux fermés. Il m'est impossible de reconnaître si c'est un homme vivant qui se plaint et gémit, ou si c'est le long et triste hurlement de la mer. Cette plainte se change soudain en ce marmottement de bête fauve que j'entendais jadis, et je m'éveille, le cœur plein de terreur et d'angoisse.

Ivan Tourguéneff.

LA ROSE FLÉTRIE

(NOUVELLE.)

I

Une lieue environ avant d'arriver à Toulouse, on aperçoit sur la gauche un château dans le style Louis XIII : c'est le château de Montbrillant, nom qui joua un grand rôle dans la guerre de la Ligue et dont l'importance alla toujours croissant jusqu'à la minorité de Louis XIV.

Vers l'an 16.., par un beau soleil de printemps, une jeune fille aux cheveux d'ébène, aux traits pâles, au regard pensif, était accoudée sur le perron qui domine le jardin; elle avait la tête couverte d'une toque de velours gris perle, ornée d'une large plume blanche; son corsage et sa jupe étaient d'un vert d'eau très-pâle.

Un jeune homme, ou, pour mieux dire, un enfant, se tenait debout à quelques pas derrière elle; il était petit, mais sa taille, mince et hardiment cambrée, était pleine de grâce et paraissait douée d'une merveilleuse agilité. Il portait un costume bizarre : toutes les parties de son vêtement, jusqu'à la plume longue, effilée et luisante que fixait à sa toque un magnifique rubis, était d'un rouge couleur de feu; il avait le teint chaud, l'œil contemplateur et le nez recourbé du Maure.

La jeune fille était Marie de Montbrillant, dernier rejeton de cette grande famille, et le jeune homme était un malheureux orphelin qu'elle avait ramené d'Espagne et qui remplissait auprès d'elle le double emploi de page et de secrétaire; il avait seize ans et se nommait Djell.

Les regards de Marie erraient tantôt à l'horizon, tantôt sur un groupe de jeunes seigneurs qui se promenaient dans le jardin.

— Mon cher ami, disait un de ces jeunes gens à un beau cavalier portant la moustache retroussée et le riche et élégant costume des raffinés, veux-tu que je te donne un bon conseil?

— Je le veux bien; une fois n'est pas coutume.

— Eh bien, laisse là Mlle de Montbrillant et jette tes vues ailleurs, car elle ne sera jamais ta femme.

— Et la raison?

— La raison, puisqu'il faut te la dire, la voici; mais c'est un mystère inexplicable pour nous tous, et tu seras heureux si tu parviens à le débrouiller :

Il y a un an, de Lussan demanda la main de Marie à son tuteur, M. de Chamblas. M. de Chamblas, après en avoir référé à sa pupille, répondit à notre amoureux qu'on lui demandait trois jours de répit avant de faire une réponse.

Le troisième jour, de Lussan fut blessé en duel par Darras, et quelques heures après son duel il reçut la réponse de Mlle de Montbrillant. C'était un refus.

A deux mois de là, Brissac lui offrit son cœur et sa main, après quinze jours d'hommages assidus.

Tu connais Brissac : c'est un beau cavalier, et je suis très-porté

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

à croire que Mlle de Montbrillant n'était pas restée insensible à son mérite; cependant elle lui demanda, comme à de Lussan, un délai de trois jours avant de s'engager.

Le lendemain, il y avait chasse au sanglier : Brissac, monté sur un beau cheval arabe, devançait tous les chasseurs et allait atteindre la bête, lorsque se dressant sur son coursier, au moment où il franchissait un large fossé, il sentit la selle tourner tout à coup, et tomba au fond du ravin, d'où on le releva l'épaule fracassée.

Marie, témoin de cet étrange accident, en parut profondément affligée, et pourtant elle fit dire le jour même à Brissac qu'elle se voyait obligée de rejeter son offre, tout honorable qu'elle fût pour elle.

Après Brissac, ce fut de l'Estang. Marie lui demanda le même délai qu'à ses deux prédécesseurs.

Le terme fatal était arrivé; de l'Estang voyait finir le troisième jour, et rien ne semblait plus pouvoir s'opposer à son bonheur, lorsque lui vint la malencontreuse idée de régaler son idole d'une promenade aux flambeaux, sur la Garonne.

La fête fut fort galante, et Mlle de Montbrillant y trouva tant de charme que, voulant récompenser son prétendant du plaisir qu'il lui avait procuré, elle lui permit de passer dans sa barque. Mais, hélas! au moment où de l'Estang, heureux de cette faveur, allait s'élancer près de Marie, sa barque, dirigée par quelque main maladroite, chavira tout à coup, et il tomba dans le fleuve. Il en sortit sain et sauf, il est vrai, mais Marie de Montbrillant lui fit savoir, le soir même, qu'il devait renoncer dès ce moment aux projets d'alliance dont il l'avait entretenue.

Et maintenant, mon cher d'Aubray, à quoi te décides-tu?

— Parbleu! je me décide à épouser Mlle de Montbrillant; car, après tout, qu'ai-je à craindre? Une chute de cheval comme Brissac? on n'en meurt pas. Un bain froid comme de l'Estang, dans la saison où nous sommes, c'est plutôt un plaisir qu'un accident. Un duel enfin comme de Lussan? or, à mon avis, il n'est pas d'exercice plus salutaire à l'homme que le duel; il n'en est pas qui développe plus avantageusement le jeu de ses organes; il donne de la souplesse au corps, de l'agilité aux membres, du sang-froid à l'esprit et de la justesse au coup d'œil; c'est le seul jeu auquel un homme sensé puisse prendre quelque intérêt. Je demanderai donc la main de Mlle de Montbrillant. Mais quelles conjectures forme-t-on sur ce que tu viens de me raconter?

— Les avis sont partagés. Bien des gens voient là une espèce de fatalité, comme un sort jeté sur Mlle de Montbrillant, et, à l'appui de cette opinion, on assure que Marie s'étant égarée un jour à quelques lieues de Madrid, lors de son voyage en Espagne, il y a de cela deux ans, une vieille bohémienne lui prédit qu'elle ne se marierait jamais, que le destin l'avait ainsi décidé, et que la vengeance divine frapperait tous ceux qui oseraient braver les lois du destin.

D'autres, moins amateurs du merveilleux, assurent qu'il ne faut pas voir là le doigt du destin, mais la main d'un homme passionnément épris de Mlle de Montbrillant, et ils nomment le beau Buckingham; on prétend qu'il a suborné les domestiques de Marie, afin de faire échouer toute espèce d'alliance par tous les moyens possibles.

Voilà les contes que l'on fait, prends-en ce que tu voudras. Quant à moi, je ne serais pas éloigné d'adopter la dernière version; Buckingham s'est toujours montré galant et empressé auprès de Mlle de Montbrillant, tant qu'elle a habité la cour; il a paru très-contrarié lorsqu'elle l'a quittée, et c'est peut-être le seul gentilhomme qui, aimant Marie, ne puisse avouer sa passion ni aspirer à sa main sans voir écrouler sa fortune.

Voilà une conjecture qui me paraît fondée sur des présomptions assez plausibles; mais il est un point très-litigieux, qui est de savoir si Mlle de Montbrillant paye de retour le brillant favori, ou si elle est demeurée insensible à ses soupirs; si la tristesse qui s'est emparée d'elle depuis qu'elle a quitté la cour provient d'une affection contrariée, ou si elle a pour cause la fatalité qui frappe impitoyablement tous ceux pour lesquels elle se sent quelque affection. Voilà une question que je n'oserais résoudre, et pourtant je penche à croire que Mlle de Montbrillant n'ignore pas d'où partent les obstacles qui viennent briser chaque union projetée par elle, et qu'elle se sent vraiment plus de pitié que de colère envers celui que l'amitié rend à la fois si hardi, si ingénieux et si tenace.

— Bah! dit d'Aubray, après un moment de réflexion, de tout cela il n'y a peut-être pas un mot de vrai. Quoi qu'il en soit, je n'en veux pas croire un mot, et je vais demander à Mlle de Montbrillant elle-même, que j'aperçois là-bas avec son page Djell, si elle me croit digne de porter le titre de son époux. »

II

D'Aubray était un beau cavalier, grand, vigoureusement constitué et parfaitement proportionné; il portait avec un laisser-aller plein d'élégance ce beau costume espagnol qui donne bonne mine aux moins favorisés de la nature. Il était brave, de cette bravoure pleine de témérité et d'insouciance que l'on rencontre si communément chez les gentilshommes de cette époque, et, la paix lui ôtant l'occasion d'exercer son courage contre les ennemis de la France, il recherchait un duel avec autant de soin qu'on en met à l'éviter de nos jours.

D'Aubray était donc, à trente ans, le plus intrépide duelliste de son temps; il ne se passait guère de mois qu'il n'eût une affaire, et, grâce à l'adresse prodigieuse et au sang-froid plus rare encore que lui avaient donné ses habitudes guerroyantes, il en sortait toujours sain et sauf.

Lorsqu'il aborda Mlle de Montbrillant, le chapeau à la main, la jeune fille soupçonna tout de suite à ses regards embarrassés le motif qui l'amenait.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'aime une jeune fille, belle, aimable et de haute naissance; l'usage voudrait que je m'adressasse à son tuteur pour lui faire connaître l'expression de mes sentiments, mais la franchise de mon caractère me pousse à lui faire cette confidence à elle-même en personne : que me conseillez-vous?

— Je crois, dit Marie, qu'à vous, monsieur d'Aubray, jeune, brave et riche gentilhomme, ayant le droit d'aspirer aux alliances les plus élevées, il se pourrait que cette infraction aux usages fût pardonnée.

— Mademoiselle Marie de Montbrillant, dit d'Aubray d'une voix émue, me pardonnerez-vous d'oser vous demander votre main à vous-même?

Quoiqu'elle s'attendît à cette déclaration, Mlle de Montbrillant en ressentit une émotion qui amena quelques couleurs sur ses traits pâles.

— Monsieur d'Aubray, lui répondit-elle, vous êtes un noble jeune homme, et je serais fâchée qu'il vous arrivât malheur; c'est pourquoi je vous engage, dans votre propre intérêt, à renoncer à ce projet.

— Le seul malheur qu'il y ait à craindre pour moi dans cette affaire, répondit d'Aubray, c'est celui de vous déplaire. Je n'en redoute pas d'autre.

Marie devint rêveuse; puis elle répondit au jeune homme en lui jetant un regard plein de mélancolie :

— Je connais votre caractère aventureux, je sais qu'une entreprise n'a d'attrait à vos yeux qu'autant qu'elle offre quelque danger; je n'essayerai donc pas de changer votre détermination; mais je vous demanderai, avant de vous rendre une réponse positive...

— Trois jours de délai? dit d'Aubray en souriant.

— Puisque vous avez fixé vous-même le terme, dit Marie sur

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

le même ton de plaisanterie, je ne le changerai pas. Il est maintenant dix heures; dans trois jours, à la même heure, vous aurez ma réponse.

D'Aubray s'inclina devant Mlle de Montbrillant et la quitta après lui avoir baisé respectueusement la main.

Dès qu'il eut appris à ses amis le résultat de sa démarche un peu cavalière, ceux-ci lui conseillèrent d'une voix unanime de se prémunir contre tout accident en se condamnant à une séquestration absolue pendant les trois jours d'attente qu'il avait à subir. Mais ces précautions timides ne pouvaient convenir au caractère turbulent du raffiné.

— Bah! dit-il, si c'est une fatalité aveugle qui frappe tous les soupirants de Mlle de Montbrillant, je ne lui échapperai pas plus dans ma chambre que dans la campagne; si, au contraire, c'est un ennemi caché, alors je ferai ce que vous feriez à ma place, je le braverai, et peut-être son étoile, si puissante jusqu'alors, pâlira-t-elle devant la mienne.

Constant Guéroult.

(*La suite au prochain numéro.*)

THÉATRES

Odéon. — *L'Hetman*, drame en cinq actes et en vers, de M. Paul Déroulède, sans être un chef-d'œuvre au strict point de vue de l'art dramatique, a eu la rare bonne fortune de faire événement. C'est que l'œuvre, inégale sans doute, est éclatante de talent, pleine de flamme et d'âme, toute retentissante de ces vers qui font battre aux champs les applaudissements; c'est que l'auteur n'est autre que le vaillant poëte des *Chants du soldat*, l'officier improvisé de « l'Année terrible », qui en a rapporté, avec l'épaulette, une des croix les mieux gagnées de la guerre.

De lignée littéraire, en qualité de neveu d'Emile Augier, ce jeune homme a dans l'armée une légende. Au moment le plus poignant de nos premières défaites, après Reichshoffen, un peu avant Sedan, Paul Déroulède venait d'être incorporé au corps d'armée de Mac-Mahon, lorsqu'on vit arriver au camp dans une calèche, une dame accompagnée d'un jeune homme de dix-huit ans : c'était Mme Déroulède qui amenait elle-même son second fils au colonel du 3e zouaves, priant qu'on voulût bien le mettre dans le rang auprès de son aîné. Après l'atroce boucherie qui se fit autour de Sedan, le bruit courut de la mort des deux frères: ces émotions mortelles furent bientôt suivies d'autres qui ne l'étaient guère moins, car la joie peut tuer aussi bien que la douleur. Mme Déroulède a payé de souffrances terribles et malheureusement trop durables ce trait d'héroïsme à l'antique... Ajoutons que, le soir de la première de l'*Hetman*, on pouvait l'apercevoir au fond d'une loge, au théâtre, où elle s'était fait transporter pour assister en personne à cette première grande bataille du poëte.

Ce drame, si vivant au fond et si pénétrant, avait pourtant à rompre la glace du sujet ingrat dont il s'était témérairement enveloppé. C'est chez les Cosaques Zaporogues de la région du Dnieper, à la date de 1646, que M. Déroulède a reporté l'action de sa pièce... L'Ukraine était alors sous la domination détestée de la Pologne... La Pologne opprimant, au lieu d'être opprimée, cela renverse de fond en comble toutes les idées du public, peu familiarisé avec les ténèbres de l'histoire; mais cela même n'était pas fait pour arrêter le jeune poëte, et il faut voir comme les frimas de son scénario septentrional ont dégelé sous sa plume, au contact des nobles pensées, des passions généreuses, des sentiments héroïques, des vers ardemment frappés, dont il a rempli et réchauffé son tableau.

Ses personnages sont de pure race cornélienne. Citons seulement Frol Gherasz, ancien hetman vaincu des Cosaques de l'Ukraine, et le jeune Stenko, l'héritier d'une des familles guerrières du pays, lesquels sont retenus à la cour de Lublin par Ladislas IV, roi de Pologne, et y vivent comme un lion et un lionceau dans l'enclos d'un parc. A côté d'eux, Mickla, la fille de Frol Gherasz, fiancée à Stenko; puis la Marutcha, incarnation de l'Ukraine opprimée, la prophétesse des combats, soufflant dans les cœurs l'affranchissement de la patrie. Il faut l'entendre saluant le départ des Cosaques soulevés, les entraînant par une improvisation poétique à la façon d'une druidesse ou d'une vocératrice corse :

Les loups ont hurlé, les vautours ont faim!
Oh! comme la terre est rouge où nous sommes!
Le vent siffle et crie au creux du ravin,
En selle, mes fils! en guerre, mes hommes!
Les loups ont hurlé, les vautours ont faim!

O mon cavalier! la course est lointaine,
Si le ciel est bleu, l'horizon est noir.
Il te faut aller jusqu'où va la haine,
Et la haine ira tant qu'ira l'espoir.
O mon cavalier! la course est lointaine.

Pique à ton bonnet ce rameau béni.
Le Dieu des combats veille sur qui l'aime.
Quand le lâche meurt, il se croit puni,
Mais la mort du brave est l'honneur suprême.
Pique à ton bonnet ce rameau béni.

Et gloire à ceux-là que rien n'épouvante!
Qui tombés vainqueurs sont morts réjouis,
Leur perte qu'on pleure est un deuil qu'on chante,
O grands cœurs, ils sont l'âme d'un pays,
Gloire à tous ceux-là que rien n'épouvante!

Qu'importe les morts! la liberté vit.
Un peuple est sauvé, la Patrie est grande.
Ne mesurons pas la perte à l'offrande,
C'est un ciel de gloire où Dieu les ravit!
Qu'importe les morts! la liberté vit.

C'est sur ce dernier vers, sur cette grande parole répétée par l'hetman, dont la fille bien-aimée vient d'expirer sur le cadavre de son fiancé, que se termine ce drame au souffle puissant.

La mise en scène, très-belle et du plus haut luxe historique, fait ainsi que les costumes le plus grand honneur à la direction de l'Odéon. Quant à l'interprétation, il suffit de citer Geffroy, Mme Marie Laurent, et à côté d'eux MM. Gil-Naza, Regnier, et Mlle Antonine.

Hop-Frog.

CORRESPONDANCE

— Mme Victorine P..., au Puy.

Le paletot-cuirasse nous semble le vêtement le plus jeune et le plus coquet pour une jeune femme de vingt ans. Fait en sicilienne ou matelassé de soie, avec une garniture de renard argenté ou de plumes, il constituera un vêtement fort élégant. Beaucoup de ces paletots-cuirasse s'ouvrent en biais par devant, et la garniture suit cette même ligne. — Enfin, une capote mignonne nous semble la forme la plus seyante, avec son tour de tête ruché et vaporeux et de jolies brides nouées de côté.

— Mlle Lucie B..., a Nancy.

Oui, mademoiselle, la gentille « modestie » que nous recommandons doit surtout se trouver dans la parure d'une jeune fille. Une bande de nansouck de 20 centimètres de hauteur, disposée en petits plis cousus pour former une sorte de plastron, voilà tout l'objet. La modestie doit être plus étroite du bas que du haut, où elle se termine par un entre-deux et une bande festonnée. On fixe la modestie au corsage de dessous, avant de mettre le corsage ouvert de la robe.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Mme DE T..., A OULLINS.

Le journal vous a donné déjà maints renseignements au sujet des toilettes de bal, sans compter de fort jolies gravures représentant des modèles inédits. Choisissez donc là-dedans, indiquez-nous le modèle que vous préférez, et, moyennant le prix voulu adressé en timbres-poste à l'administration, vous en recevrez le patron exact. Vous trouverez le tarif de tous les prix à la deuxième page de la couverture du journal.

REVUE DES MAGASINS

Pour recevoir la prime offerte par M. DE PLUMENT, il est nécessaire de lui en adresser le montant, rue Vivienne, 33 (c'est-à-dire 45 francs), en un mandat sur la poste, accompagné de la bande du journal. Les mesures dont l'indication est indispensable doivent être prises sur la personne tout habillée, de la façon suivante : tour de hanches, tour de poitrine en passant sous les bras, et tour de taille.

C'est, il faut le reconnaître, une grande concession faite à nos abonnées par la maison de Plument que de céder pour 45 francs des modèles aussi bien établis que le corset *Sultane*, avec ceinture Jeanne d'Arc, et le jupon de soirée de 1m,30 de long, en nansouck. On a grandement raison aussi de profiter d'une telle occasion; mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que, le mois de février passé, chacun de ces objets reprendra son véritable prix : le corset *Sultane*, en même coutil, avec ceinture Jeanne d'Arc, vaudra à lui tout seul 35 francs ; le jupon de nansouck, avec sa ceinture plate, ses volants et sa dentelle de Mirecourt, ne pourra être livré à moins de 20 ou 25 francs.

Quant au beau corset de satin et faille, de n'importe quelle nuance, véritable article de luxe, on pourra se le procurer encore, pendant le même laps de temps, au prix de 70 francs, quoique sa valeur réelle soit de 100 francs.

— Des fleurs ! des fleurs ! dit la femme, comme le moribond demande de l'air quand le souffle est prêt à lui manquer.

Des fleurs en hiver !... ce caprice parfumé se paye à prix d'or, et ces pauvres exilées, transportées en appartement, ont une durée bien éphémère. N'est-ce que cela ? arrosez vos jardinières d'eau saturée de *Floral*, et vos plantes, vos fleurs vivront, comme celles qui croissent sous le regard du bon Dieu avec la rosée pour nourriture.

Le *Floral* est journellement honoré des plus flatteuses récompenses. Ce composé chimique, qui restitue aux plantes les substances propres à les constituer vigoureusement, coûte *un* centime environ par plante et par an. On ne saurait imaginer culture plus économique. On le vend par coffret de 5 fr. 50, à l'Agence centrale des Agriculteurs de France (rue Notre-Dame-des-Victoires, 38).

SPÉCIALITÉS

Avec le précieux concours du *lait antéphélique* de CANDÈS, on peut des ans braver « l'irréparable outrage » ; si l'on a le soin de se lotionner chaque matin avec cette eau bienfaisante, le teint se maintient frais et dispos.

Le *lait antéphélique*, par sa composition même, dispense de la poudre de riz, que certaines carnations ne peuvent supporter. Cette composition s'imprègne si bien dans les pores, que sa trace subsiste longtemps après qu'on s'est épongé. Les personnes dont la peau est bistrée bénéficient plus que les autres de cette préparation ineffable.

Pour recevoir le flacon de *lait antéphélique*, il suffit d'adresser 5 francs à M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis.

— La science moderne n'a pas de bornes ; grâce aux savantes recherches du docteur *Jochelson*, voici la névralgie détruite. C'en est fait de ce mal intolérable, énervant, qui se manifeste de tant de façons différentes et rend incapable d'un travail sérieux quiconque en est atteint.

L'*Anisine-Marc* est un produit essentiellement hygiénique, qui enlève en moins d'*une minute* la plus forte douleur névralgique : migraine, maux de dents nerveux (lors même que les dents sont carriées), névralgies intercostales, etc., etc.

Des milliers d'expériences, faites en Russie et en France, ont démontré, à n'en pas douter, la grande efficacité, l'innocuité parfaite et l'action instantanée de cette précieuse découverte, destinée à rendre d'immenses services.

On peut avoir une confiance parfaite dans l'*Anisine-Marc*; les nombreuses expériences auxquelles on l'a soumise ont clairement démontré que les matières qui la composent sont absolument inoffensives.

Le flacon coûte 5 francs, pris à l'entrepôt général (22, rue Le Peletier); pour le recevoir *franco*, en province, il faut adresser 5 fr. 50 en un mandat ou en timbres-poste.

M. D'A.

Pour celles de nos lectrices qui nous ont demandé quelques détails précis sur les articles de la maison Julien HESSE (49, rue Richer), voici de précieux renseignements.

Nous commencerons par les services à thé en indiquant un très-gracieux modèle dont le prix nous semble modéré. Ce service est composé de douze tasses avec leurs soucoupes, théière, sucrier, pot à crème. Le tout, genre Sèvres, affecte la forme grecque par des anses d'un caractère particulier ; chaque objet est orné de sujets d'enfants, aussi variés que possible. Le prix de ce charmant modèle est de 80 francs ; c'est là, à notre avis, une occasion dont il importe de profiter, ce service représentant certainement une valeur plus considérable.

Le service à café est absolument pareil et coûte 5 francs de moins.

La maison Hesse tient également la faïence ordinaire et la faïence anglaise. Nous nous sommes rendu compte de tous les prix indiqués, et voici ce qui nous paraît avantageux : pour 52 francs on peut avoir un service en faïence anglaise de douze couverts ; composé de 48 assiettes plates, 12 assiettes creuses, 1 grande soupière, 1 grand saladier, 1 saucière, 4 raviers, 2 plats ronds, 2 plats de grande dimension, 1 plat creux, 1 de forme ovale, 1 autre grand plat et 12 coquetiers.

Un mot encore au sujet du joli service en cristal doré, pour liqueurs et vins sucrés. Ce charmant modèle est parfaitement approprié à un goûter de jeunes filles. Rien de plus gracieux à voir qu'une main mignonne passée dans l'anse de l'élégante monture en bronze doré, autour de laquelle se groupent les verres et les carafons légers. C'est à la fois un cadeau agréable à recevoir ou à donner et dont le coût (20 francs) est de trop peu d'importance pour laisser place à l'hésitation.

SOMMAIRE DU 3e N° DE FÉVRIER 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par L. S. — Lettres d'une douairière, par Mme DE BASSANVILLE. — *Le rêve*, nouvelle, par Ivan TOURGUÉNEFF. — *La rose flétrie*, nouvelle, par M. Constant GUÉROULT. — Théâtres, par HOP-FROG. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1396, dessin de M. Jules DAVID : élégantes toilettes de ville. — Patron coupé (annexe spéciale aux éditions nos 2 et 3) : cuirasse-habit, d'après la gravure G. n° 729.

Dans le texte : P. n° 351, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Dora*. — G. n° 711, dessin de M. E. PRÉVAL : toilette de réception. — G. n° 722, dessin de M. E. THIRION : chapeaux et lingerie. — G. n° 729, dessin de M. E. PRÉVAL : élégantes toilettes de ville.

Voici le sommaire du n° 4 (1er février 1877) du journal *La Jeune Mère*. Rédacteur en chef, Dr BROCHARD ✲ :

Causerie du docteur (*La Dépopulation de la France*). L'Étude et la Santé chez les enfants. Les effets de la vaccination obligatoire en Angleterre. Les vaccinations municipales. *La Lune*, fable, par STOP. *Pourquoi?* poésie. Encore les robes collantes. Protection des enfants. Le Jardin d'acclimatation. La première douleur. Les cheveux. Nouvelles. — Gravures : Illustrations de Stop et de Bertall.

Bureaux d'abonnement : E. Plon et Cie, éditeurs, rue Garancière, 10, Paris. — Prix : un an, 6 fr.

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68**. C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Dans une robe, un costume, il y a trois choses à considérer : l'étoffe, la forme, la garniture. L'*étoffe*, c'est affaire de circonstance, de temps, de lieu, de goût personnel ; c'est l'expression exacte de la mode, la nouveauté, et nous en parlons assez souvent pour pouvoir nous en abstenir une fois en passant. La *forme* constitue aussi l'un des sujets que nous traitons habituellement : c'est l'objet de nos observations les plus fréquentes ; nous en avons même déterminé les bases fondamentales en esquissant, dans plusieurs articles, les principes généraux de la coupe. Inutile de revenir là-dessus, nous semble-t-il, quant à présent du moins. Reste la *garniture*, sujet très-complexe, que nous entendons traiter d'une façon toute spéciale pour le plus grand intérêt de nos lectrices, sinon pour leur agrément, les termes techniques étant toujours parfaitement insipides. La garniture de robe embrasse un vaste horizon dans le monde des chiffons et se présente sous deux aspects bien caractéristiques : l'un immuable, l'autre très-variable ; ce dernier, on l'a deviné, nous est fourni par l'industrie : nous n'en dirons rien. La partie immuable, elle, demande à être bien définie ; ses divisions sont multiples : volants, coulissés, plissés, coquillés, biais, bouillonnés, ruchés ; parements, revers, pli Watteau, plastrons ; crevés, soufflets ; quilles, brandebourgs ; lisérés, dépassants ; bretelles, berthes, jockeys ; nœuds, etc. ; nous en oublions probablement. Ces différents termes, qui existent depuis bien longtemps, expriment une disposition particulière de garniture que LINGÈRES et COUTURIÈRES connaissent, sous peine de n'être pas dignes de leur profession. Parmi ces dispositions, les unes sont à la mode aujourd'hui, les autres le seront demain, celles-là l'étaient hier ; et comme la fantaisie seule dirige l'organisation de notre costume, le tout se porte selon notre bon plaisir.

P. N° 353. — ROBE PRINCESSE AVEC ÉCHARPE EN CACHEMIRE.

Pour exécuter ces différentes garnitures il en faut connaître les principes. Par exemple, l'ampleur à donner au volant est réglée par un arrêt définitif qu'il importe de ne point ignorer : toute la grâce du volant en dépend. S'il s'agit d'un volant froncé, son ampleur doit égaler celle de l'objet sur lequel on le monte, avec moitié en plus pour les fronces. Un volant ruché à pli simple demande deux fois l'ampleur ordinaire ; à pli double, quatre fois. Le volant plissé prend trois ou quatre fois le tour, selon le *creusé* du pli.

Voici comment se pose un volant, de quelque nature qu'il soit : on le plie en quatre, fixant une épingle à chaque quart, puis on se sert de quatre aiguillées de fil (très-solide, si l'étoffe est lourde), lesquelles doivent être assez longues pour pouvoir glisser et égaliser les fronces. Le vêtement qu'on doit garnir est alors plié lui-même en quatre et marqué de points de repère pour fixer chaque nœud d'aiguillée. Il ne reste plus ensuite qu'à coudre le tout, et rien n'est plus simple à faire.

Un coulissé se monte dans les mêmes proportions que le volant froncé ; il s'exécute de deux manières : l'une consiste à froncer simplement l'étoffe à points glissés, l'autre à la plier à l'envers et à la froncer en surjet sur le doigt en répétant l'opération autant de fois qu'on veut de coulisses. Chaque coulisse forme une rayure de fronces, et plus elles sont rapprochées, plus l'effet en est gracieux. Les ouvrières soigneuses se servent d'un carton sur lequel est un cran et qui sert à régler les espaces, absolument comme à l'égard des petits plis.

Le plissé est une des garnitures les plus difficiles à réussir ; il y a cependant des femmes qui attrapent le *chic* du premier coup. Le tout, croyons-nous, est de savoir s'y prendre. On emploie généralement, pour cet usage, des bandes d'étoffe coupées dans le sens de la lisière et dont les deux bords sont ourlés à la machine.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le grand point est la régularité des plis; il ne faut qu'un peu d'attention : une fois le premier pli formé, on place le second au bord de celui-ci, presque sur lui, et ainsi de suite. Il est indispensable de plisser les deux bords à la fois, en les cousant à cheval avec du fil à bâtir; on a pour cela deux aiguilles, avec de longues aiguillées; souvent même on en emploie une troisième pour maintenir le milieu de la bande, si elle est un peu large. Quant le plissé est fini, il faut repasser le tout entre deux linges humides, avec un fer bien chaud. On ne doit enlever les bâtis que lorsque la pose définitive du plissé est faite sur le vêtement.

« Qu'est-ce qu'un coquillé? » nous a-t-on demandé bien souvent. C'est un volant qui, au lieu de faire le tour d'un vêtement, est posé en ligne droite ou oblique; son ampleur tombe alors en coquilles, que l'on fixe par des points, en formant de gracieux zig-zags.

Un bouillon, ou bouillonné, est un volant froncé aux deux bords et posé de façon que le milieu de l'étoffe reste gonflé, le dessous étant plat et lisse. Une ruche se fait à pli creux, simple ou double, soit par le bord, soit par le milieu; une ruche *chicorée* est toujours à pli double, et faite au milieu, avec les deux bords découpés. Une ruche *à la vieille* consiste en plis creux maintenus à chaque extrémité, en laissant toutefois une tête.

Nous passerons sous silence les revers, les parements, le pli Watteau, trop simples pour qu'il soit nécessaire d'en donner l'explication. Le plastron, lui, est un morceau d'étoffe qui affecte différentes formes et qu'on place sur le devant ou le dos d'un corsage; on en a beaucoup porté, dans ces temps derniers, sous forme de V. Le crevé est une étoffe qui ressort, en bouffant, d'une ouverture quelconque; le soufflet forme précisément cette ouverture. Les quilles sont des bandes toutes droites posées comme un I; les brandebourgs, tout le monde le sait, sont des lignes de cordons en velours ou passementerie posées horizontalement; le liséré est constitué par une simple bordure; enfin le dépassant, que nous avons déjà eu occasion de décrire, est une étoffe ajoutée sous un bord de vêtement qu'il dépasse.

Nous reviendrons une autre fois sur la bretelle, la berthe, le jockey et les nœuds : ces sujets, aujourd'hui, nous entraîneraient trop loin.

—

Nos lectrices nous sauront certainement gré de les informer de la création d'un délicieux fichu de linon blanc, formé d'un carré plié en châle à longues pointes pour croiser devant; ce fichu est orné d'une guirlande de fleurs et feuillage admirablement brodée en soies de couleurs éteintes; une jolie dentelle de point à l'aiguille termine les bords. On ne peut se figurer une parure plus idéale et plus élégante à mettre sur un corsage ouvert, — en velours, par exemple, — pour théâtre ou soirée intime.

Le fichu de ce genre, — comme forme, du moins, — va se généraliser, la belle saison venue; on en portera à la ville, ainsi qu'on le faisait jadis; l'année dernière déjà, la chose a été tentée. L'étoffe choisie pour l'ordinaire est un foulard uni de couleur foncée, noire surtout, que l'on garnit d'entre-deux de dentelle blanche, intercalés au-dessus d'un ourlet d'égale largeur, avec un volant de dentelle assortie sur les bords.

—

— Mais... les chapeaux? les chapeaux? entendons-nous demander de toutes parts. — Qu'on se rassure, nous avons à ce sujet quelques bonnes nouvelles à donner.

D'abord, hommages soient rendus à la création la plus gracieuse que nous sachions, au chapeau de fleurs.

Oui, mesdames, un chapeau tout en fleurs! Parmi les modèles qu'on nous a montrés, nous citerons une délicieuse capote en violettes blanches et violettes teintées, avec bouquet pareil posé en aigrette. Nous avons vu aussi des couronnes de feuillage dont le fond est formé de traverses semblables, deux fois répétées. Ce genre, qui permet de voir les cheveux, est toujours d'un effet jeune et coquet. Dans le bas de ces couronnes, et comme pour les fermer, ressortent des branches de fleurs retenant une barbe de tulle nuageux. On ne peut être que charmante, ainsi coiffée.

Quant à présent, le chapeau de prédilection est, sans contredit, la capote, — gentille et coquette, — en faille ou surah coulissé; le fond prune, par exemple, la passe rose chair, et les garnitures assorties aux deux teintes avec des bords effilochés; brides nouées de côté et tour de tête en tulle malines. La toque est, elle aussi, en grande faveur, mais pour les très-jeunes femmes seulement; il s'en fait en paille noire ou blanche, que l'on verra bientôt.

Le chapeau de feutre se porte également, seulement il court un peu les rues : il est si commode! c'est la coiffure de tous les temps. En hiver, on le garnit de plumes; au printemps et à l'automne, on ajoute des nœuds de faille et des fleurs sombres.

La couronne formée d'une large natte de velours sombre, avec fond et mentonnières de dentelle, constitue l'une des coiffures sérieuses à recommander; quelques fleurs au sommet, ou bien en bavolet, complètent le tout.

Nous aurions tout dit, si nous ne tenions à constater le succès croissant de la couleur jaune, soit en étoffes et rubans, soit en fleurs. Veut-on savoir, parmi ces dernières, quelle est la plus élégante? Le souci. — Et le pissenlit? dira-t-on. — Qui sait!... Peut-être bien.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte

P. N° 353.

Robe princesse en faille loutre et draperie de soie brochée de deux tons, ou de cachemire à dessins cachemire et franges assorties. — Le bas de la robe est garni d'un très-haut volant plissé, qui forme tête et dont les plis sont maintenus par deux rangs de piqûres. La draperie est posée en biais sur la robe; l'une des pointes, nouée sur elle-même, est fixée derrière à une certaine hauteur; l'autre partie, après avoir formé quatre plis très-creux, retenus sur le côté, descend sur la traîne pour y former un autre nœud, puis se terminer en éventail. Le bas des manches est garni d'un volant plissé et d'une torsade en étoffe brochée, nouée dessus. — Lingerie en linon plissé. — Chapeau de velours loutre à passe relevée. Natte de ruban jaune en bandeau, et plume amazone de même nuance, tombant derrière.

G. N° 713.

Toilettes de promenade. — 1. Costume en faille et cachemire de l'Inde vert russe. — Jupon de faille : le milieu devant forme la pointe, les côtés du bord inférieur sont coupés en équerre et le vide est rempli par de petits volants plissés. La traîne est entourée d'un volant ruché et d'un bouillonné. — Tablier en cachemire, entouré de franges et fixé aux côtés du jupon. La tunique, faite de même étoffe avec mêmes garnitures, est drapée derrière où elle retombe bas. — La cuirasse, assez longue, se termine derrière par des franges. Une écharpe, en cachemire également, avec franges, est drapée depuis le bas du devant du corsage pour entourer la toilette; d'un côté, elle vient se fixer à la tunique sous un nœud; de l'autre, elle s'arrête à la basque du dos, où elle reste maintenue par un autre nœud. Plissés en faille au bas des manches et bracelet de ruban noué sur le dessus. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours vert assorti; la passe plate, le fond mou. Une écharpe de surah blanc est drapée à plis creux autour du fond et fixée derrière par un plumet de coq. Brides assorties.

2. Costume en faille et matelassé laine et soie, de ton loutre. — Jupon à traîne, garni devant d'un plissé, et derrière de deux bandes de matelassé. — Polonaise de coupe très-nouvelle : le côté droit tombe à plat en formant derrière une sorte de pli Watteau; le côté gauche est drapé de façon à former un tablier, qui se fixe derrière en un ruché avec large nœud de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ruban. Un second tablier est rajouté à partir du milieu des devants, de manière à compléter l'effet du premier, et ce dernier se perd sous le pli Watteau. Des franges de soie à glands et à tête grillée entourent tous les bords de ce vêtement. Une poche de faille, ornée de nœuds, semble suspendue à la taille par un ruban et un nœud. Manches en faille, terminées par un plissé, avec attache de matelassé. Col de faille et cravate assortie dans le haut. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours loutre, à large bavolet remontant. Ruban assorti, disposé en coques sur le sommet, avec une branche de roses. Brides semblables et tour de tête en tulle blanc.

G. N° 730.

Toilette de jeune femme et costumes d'enfants — 1. Petite fille de quatre à cinq ans. — Costume en sicilienne lilas ; plastron de velours, devant, encadré de boutons de nacre , corsage cuirasse, derrière, bordé de velours, s'appuyant sur un jupon plissé à plis plats. Col de velours et parements des manches, bordés de velours. — Chapeau baby en surah lilas à diadème de velours et plumes assorties.

2. Petit garçon de deux ans en costume de cachemire bleu. Jupon plissé derrière, plat devant ; petit paletot à plastron de soie devant et dos plissé. Col et parement des manches lisérés de faille. — Collerette et manchettes festonnées. — Bas rayés en cachemire. — Bottines en vernis bleu.

3. Petite fille de trois ans ; costume de drap gris. Redingote à devants de forme princesse ; une bande, lisérée de faille cerise, garnit l'ouverture avec des boutons assortis. Le dos est celui d'une redingote d'homme, les bords de la fente et des poches lisérés de faille. Large col en faille et parement des manches en même étoffe, assortie aux garnitures. — Chapeau tyrolien en feutre gris entouré d'une écharpe cerise.

4. Costume de jeune femme en broché de laine gris et velours loutre. Forme princesse devant, assez longue pour simuler un tablier ; drapé d'un côté à plis très-creux ; une large ceinture de velours entoure tout le buste, se perdant de côté sous les drapés. Les devants sont, en outre, encadrés d'une bande de velours. Dos princesse à traîne terminé dans le bas par un dentelé et un volant de velours. Une tunique, en broché, encadrée de franges boules est rajoutée au côté gauche de la robe, se perdant sous la ceinture ; elle se termine ensuite du côté droit sous un nœud de velours. Col marin en velours, dans le haut du corsage. La manche est mi partie velours et brochée de laine ; un brassard garni de boutons sépare les deux parties ; le bas en velours se termine comme un cornet. — Colet manchette de toile. — Nœud alsacien et nœud catogan en velours assorti dans les cheveux.

Observons que dans cette toilette le dos et la tunique peuvent être d'une seule pièce, et la traîne rajoutée.

(Voir la gravure coloriée n° 1397 E, qui montre ces toilettes sous un autre aspect.)

G. N° 738.

Toilettes de bal. — 1. Costume pour une dame qui ne danse pas. — Robe princesse en velours noir, à très-longue traîne. Corsage décolleté en carré, avec petit col montant derrière, s'arrêtant brusquement au-dessous de l'épaule. Une dentelle noire, brodée de perles de toutes teintes et or, entoure le haut du dos et vient former un coquillé sur le bord du carré, avec semis de bouts de rubans assortis aux perles. Fichu à la paysanne, en tulle noir et dentelle, croisé à l'intérieur du corsage. Manches de tulle et volant de dentelle perlée, avec nœud de ruban sur la tête de celui-ci. La robe est boutonnée devant jusqu'au bas du buste, et le tablier, qui est froncé sur les côtés, doit dissimuler le dernier bouton sous le premier drapé. Les deux coutures des fronces sont cachées par des montants de dentelle perlée et coquillée, entrecoupée de rubans semblables à ceux du corsage. (On peut éclaircir cette toilette en ajoutant un sous-volant de dentelle blanche à la manche et en remplaçant le tulle noir du fichu à la paysanne, ainsi que sa ruche intérieure par du tulle blanc.) — Nœud de velours noir et plume jaune dans les cheveux. Collier et bracelets d'or.

2. Costume de jeune fille. — Robe princesse en faille rose tendre, à traîne peu accentuée. Le bas est garni de plissés en crêpe assorti et de volants de faille alternant ; un bouillonné et une tête ruchée en crêpe terminent le tout. — Fichu de crêpe rose, entouré d'une bande rayée de coulisses, avec un plissé formant tête. Ce fichu est posé comme une berthe par derrière ; des bouquets de marguerites blanches et d'herbes le retiennent aux épaules et sur le devant du corsage, où il se croise ; ses deux pans, qui s'élargissent en s'arrondissant du bas, entourent les hanches et vont se réunir au milieu de la traîne sous un groupe de marguerites et d'herbes. — Mêmes fleurs dans les cheveux et ruban rose. — Bouquet de main assorti.

Description de la gravure coloriée n° 1397 *E.*

Toilette d'intérieur pour jeune femme et costumes d'enfants. — Petit garçon de deux à trois ans. — Robe de cachemire bleu, plissée devant et derrière, plate sur les côtés. La jupe a plus d'ampleur derrière, et le tout est maintenu à la taille par une ceinture de même étoffe, lisérée de faille. Col marin dans le haut du corsage et parements pointus au bas des manches, le tout liséré comme la ceinture. — Col et manchettes en basin festonné. — Bas rayés en cachemire. — Petites bottines en vernis bleu.

2. Costume de jeune femme, en broché de laine gris et velours loutre. — La robe est de forme princesse, très-longue devant, de façon à former les drapés du bas du buste, lesquels simulent un tablier rajouté. Une bande de velours entoure le corps et se boutonne de côté ; une autre bande pareille, posée dans l'intérieur du premier drapé, va se fixer derrière sous un nœud assorti. Le bas de la robe, devant, est terminé par une bande de velours qui finit aux côtés de la traîne. Celle-ci, en velours, est rajoutée sous le nœud indiqué plus haut ; elle est entourée d'un volant monté à tête. Le dos de la robe a la longueur d'une polonaise et tombe tout droit, avec un effilé au bas ; on peut à volonté l'ouvrir par la traîne à partir du nœud. Le devant de cette robe est fermé comme une longue cuirasse, la fente ne dépassant pas la ceinture de velours. Col de velours pour terminer le haut. Manche mi-partie de velours et de broché laine ; brassard garni de boutons pour séparer les deux parties ; le bas est terminé par une draperie en laine avec cocarde de velours. — Col et sous-manches en batiste. — Nœud alsacien en velours dans les cheveux.

3. Petite fille de trois ans. — Costume de drap gris. — Redingote à devants de forme princesse, croisés par deux lignes de boutons cerise. Un col de faille cerise, à revers devant, orne le haut du vêtement. Le dos de la redingote est tout à fait celui du vêtement d'homme ; les poches et la fente du milieu sont bordés de soie cerise. — Parement bordé et garni de boutons assortis. — Chapeau *tyrolien* en feutre gris, entouré d'une écharpe de surah cerise passée dans un anneau d'or derrière. — Guêtres longues en drap gris.

4. Petite fille de quatre à cinq ans. — Costume en sicilienne lilas et velours violet. — Devant de forme princesse, orné d'une ligne de boutons au milieu et de bandes de velours sur les côtés ; celles-ci fixées par des boutons assortis. Les côtés de la robe sont également de forme princesse, en dépit des garnitures de velours qui simulent un veston et bordent le bas de la basque, constituant le dos. Une jupe plissée complète le tout ; elle est ajoutée à une ceinture placée sous la basque. Parement de velours au bas des manches et col de même étoffe. — Chapeau *baby*, à fond mou en surah lilas, et diadème de velours violet, garni d'un nœud papillon. Plumes sur le sommet. — Bas de cachemire blanc et bottines grises.

(Voir la gravure G. n° 730, où ces toilettes sont présentées sous un autre aspect.)

Description de la figurine coloriée *L.* N° 112.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

Toilette pour visite de cérémonie. — Costume en faille vert réséda et velours noir. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé que recouvre un autre volant découpé à larges dents lisérées de soie rouge ; au-dessus de cette garniture tourne une draperie coulissée de place en place. — Polonaise à large plastron de velours devant et derrière, liséré de rouge. Les côtés du vêtement ne sont cousus qu'à mi-jupe ; leurs bords sont garnis d'une dentelle Clovis se continuant tout autour. Tablier-écharpe en faille, liséré de rouge et entouré de franges assorties aux deux couleurs ; placé à demeure au bas du buste et gracieusement drapé devant et derrière, il passe sur les hanches à travers un anneau de velours. Col rabattu en faille, liséré comme le reste et fermé devant par un flot de rubans assortis. Manche Henri III, garnie d'un bouffant dans le haut, avec frange pareille à la précédente. Plissé et draperie de faille dans le bas. — Col *Nilsson* en toile

plate et sous-manche en dentelle Clovis. — Toque de velours ; fond étroit et mou, passe ruchée ; un double liséré rouge placé sur le milieu de la ruche la maintient tout autour. Plumes assorties à la nuance du chapeau, l'une sur le côté, l'autre sur le sommet.

CHRONIQUE MONDAINE

Les bals donnés à l'Elysée ont fait événement durant ce mois dont les jours semblaient voués à la monotonie. Nous avons en France le sentiment de l'officiel si profondément incarné, en dépit de nos prétentions révolutionnaires, qu'une réception gouvernementale met en émoi toutes les cervelles et en éveil toutes les ambitions. C'est à qui sera parmi les élus de l'hospitalité de l'État et se produira dans ses salons. Ce n'est pas seulement un plaisir que l'on recherche en pareil cas, c'est encore une sorte de lustre pour sa personnalité. L'invitation du gouvernement devient une distinction honorifique dont on fait gloriole.

De là, l'empressement infatigable du public à se porter aux fêtes officielles. Il y aurait un bal chaque soir, à l'Élysée, que la même assistance s'y presserait aussi avide, aussi charmée.

Nous avons retrouvé, cette année, le même faste, les mêmes éblouissements, la même foule, déjà constatés les autres hivers. Qui a vu une fois le personnel de ces fêtes, le voit à jamais. C'est toujours le même entassement féerique d'uniformes, de plaques, de grands cordons, de femmes éblouissantes mêlées au modeste habit noir, ce dernier faisant fonction de repoussoir dans ce tableau splendidement éclairé sur ses premiers plans.

Beaucoup de robes, mais bien peu de toilettes à sensation. La maréchale de Mac-Mahon portait une robe blanche garnie de guirlandes de fleurs, avec un diadème en diamants dans les cheveux.

L'Élysée n'a pas été seul à donner des bals. Nous retrouvons sur la brèche toutes les sociétés de secours mutuels qui se succèdent chaque hiver dans les salons du Louvre ou de Valentino. C'est un véritable débordement de musique et de danse sur toute la ligne, avec exhibition de toilettes élégantes et fleuries à rendre jaloux le printemps. Sous ce rapport, aucun bal ne saurait rivaliser avec celui des fleuristes, qui aura lieu au Louvre, le 3 mars. Un amateur de madrigaux ne manquerait pas de dire, avec raison, que le rôle des fleurs y sera naturellement rempli par les invitées.

Carême à part, le Paris mondain et cosmopolite ne laisse pas déchoir l'habitude prise de se mettre à table avec un certain luxe et une certaine verve.

Une remarque à faire, et bien caractéristique de notre temps, c'est que, chez le riche bourgeois, la manie, ou plutôt le genre, consiste à n'avoir que des menus décorés de noms aristocratiques. Cela fait pendant avec nos modes et nos coiffures d'apparat, qui sont presque toutes des réminiscences des plus brillantes époques de la vieille monarchie.

Depuis trente ans bientôt, cette prétention est à l'ordre du jour dans le même monde français, sous une forme ou sous une autre. « Ainsi, voulez-vous savoir ce que font nos parvenus aussitôt qu'ils ont gagné de l'argent ? » disait,il y a quelques années, un spirituel écrivain ; « *ils se font meubler un appartement à la Louis XV !* » — Eh bien, s'il vous arrivait aujourd'hui d'aller vous asseoir à la table d'un parvenu possesseur ou non de quelque somptueux hôtel, soyez certain qu'il vous sera servi des filets de lapereaux à la Berry, des côtelettes à la Soubise, des poulets à la Villeroy, sans oublier le vol-au-vent à la Nesle, les petites bouchées à la Reine, etc., etc.

En attendant que cela change, la toilette féminine est à la veille de subir une modification qui pourrait presque s'appeler une révolution. Elle est en train de renoncer aux cuirasses, aux tailles prolongées à outrance, aux justaucorps blindés et radoubés. Au grand dîner donné par la comtesse de Sabran et qui a été suivi d'une fort brillante réception, à la soirée de la comtesse de Pourtalès, chez la comtesse de Béhague et chez la baronne de Lowenthal, on a beaucoup remarqué la façon des robes de plusieurs hautes individualités de l'élégance. Les corsages étaient courts; les jupes, au lieu d'être serrées en fourreau contre le corps, au point de ne pas permettre de marcher à celles qui les portent, étaient à plis harmonieux et lâches. On revient à la souplesse, au moelleux et au drapé de la jupe; l'étui disgracieux renouvelé de l'Empire est proscrit. Très-courte par devant au point de laisser le pied découvert, la jupe nouvelle s'évase un peu sur les hanches et va se terminer par derrière en longue traîne à la cardinale.

Cette façon est d'un style excellent et fort seyante. Elle affine la femme, la grandit, et lui laisse le libre jeu de ses mouvements. Elle se prête de plus à toutes les combinaisons d'ornement qu'on peut souhaiter, et je crois qu'elle ne tardera pas à prendre la vogue. La mode, cette fois, a eu l'invention heureuse et s'est souvenue qu'elle n'a de prix qu'autant qu'elle reste un art, respectant toutes les lois harmoniques.

Paris n'est pas seul à chercher de nouveaux genres de distraction. L'étranger s'y ingénie de son côté et nous fait adopter parfois ses inventions. Un jeu importé d'Angleterre, de Sandringham-House, où il fait les délices des enfants du prince et de la princesse de Galles, sert à faire écouler plus vite les longs soirs de cette saison.

On a une collection de journaux illustrés, qui fournissent les portraits — de grandeur uniforme — des célébrités en vogue. On découpe ces portraits, on les colle séparément sur du carton. Quand ils sont secs, on les colorie selon sa fantaisie. On laisse de nouveau sécher; puis on fait, de chaque portrait, trois parties, séparant la tête et les jambes du reste du corps. On numérote ces diverses parties pour pouvoir, à volonté, réunir les morceaux respectifs de chaque portrait.

Le travail fini, — travail déjà si amusant par lui-même, — vient le passe-temps. On jette sur une table ces troncs, ces jambes, ces têtes, et l'on s'ingénie à en former des figures grotesques, bizarres, invraisemblables, surmontant, par exemple, le buste épais d'un officier général de la coiffe d'une veuve, ou plaçant au-dessus du corsage virginal d'une jeune fille la tête perruquée et ornée de lunettes d'un juge. On varie à l'infini, et les effets burlesques produits par de telles associations amènent les joyeux éclats de rire, les saillies les plus drôles et souvent les plus spirituelles.

Ne quittons pas la Grande-Bretagne et ses produits sans citer une jolie anecdote, qui servira de point final à cette chronique.

Un professeur de philosophie dans un collége d'Angleterre, s'attachait dernièrement à démontrer dans sa classe qu'une chose reste toujours ce qu'elle est, alors même qu'il s'est fait une substitution dans une de ses parties. Un des élèves, qui avait attentivement écouté le développement de sa proposition, se leva, et montrant son couteau de poche :

— Monsieur, dit-il, s'il m'arrivait de perdre la lame de ce couteau et que j'en fisse remettre une autre serait-ce le même couteau que j'aurais en ma possession?

— Assurément, répondit le professeur.

— Eh bien, continua l'élève, supposons encore que je perde le manche de ce couteau et que j'en fasse remettre un autre, serait-ce toujours le même?

— Sans le moindre doute.

— Mais, si quelqu'un venait à trouver la vieille lame et le vieux manche et qu'il les réunit, quel couteau serait-ce donc que celui-là?

L'élève attend encore la réponse du professeur!

BACHAUMONT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 713. — DESCRIPTION, PAGE 86.

TOILETTES DE VILLE

On peut se procurer les patrons de ces toilettes à notre atelier de patrons, 3, rue du Quatre-Septembre, 3.

PLANCHE G. N° 730. — DESCRIPTION, PAGE 87.

TOILETTE D'INTÉRIEUR (JEUNE FEMME) ET COSTUMES D'ENFANTS

Nouveaux modèles de la maison Legrand (boulevard Poissonnière, 20).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1397 E

A. Levoy imp. r. des Marais, 66

Ad. Gouhaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre Septembre N° 3.

Toilettes de la Maison Chrs Legrand Boulevard Poissonnière 20.

Ceinture-Régente de Mmes De Vertus Sœurs, rue Auber 12. Machines à coudre de H. Seeling Bd Sébastopol 70 et r. Nve des Petits Champs 97.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 738. — DESCRIPTION, PAGE 87.

TOILETTES DE BAL

On peut se procurer les patrons de ces toilettes à notre atelier de patrons, 3, rue du Quatre-Septembre, 3.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA ROSE FLÉTRIE

(NOUVELLE. — SUITE.)

III

D'Aubray sembla destiné, en effet, à devoir rompre le charme qui, depuis une année, s'était emparé de la vie de Mlle de Montbrillant : il parvint au troisième jour sans avoir éprouvé le moindre accident, quoiqu'il n'eût rien fait pour s'en garantir.

Il était neuf heures, Marie s'applaudissait déjà au fond du cœur de se voir enfin échapper à cette volonté implacable dont elle avait désespéré de jamais pouvoir secouer le joug, lorsque Djell, son page, l'appela pour lui montrer d'Aubray qui, monté sur un magnifique cheval, accourait ventre à terre vers le château, suivi de six autres gentilshommes.

A les voir aller ainsi, rapides comme le vent, abandonnant aux caprices de la brise la plume blanche de leurs larges chapeaux, et étalant au soleil leurs riches habits de satin, de velours et de dentelles, on eût dit une troupe de ces beaux oiseaux d'Amérique à la tête d'écarlate, aux ailes d'or et au cou d'émeraude, dont on voit parfois les troupes vagabondes s'élancer tout à coup de quelque forêt vierge et disparaitre à tire-d'aile comme une éblouissante vision.

Lorsqu'il eut franchi le pont-levis, d'Aubray voulut saluer Marie, qu'il aperçut à son balcon ; mais, en portant la main à son chapeau, il tira brusquement la bride de son cheval, qui se cabra tout à coup.

A cet aspect, Mlle de Montbrillant jeta un cri perçant, et une rougeur subite lui monta au visage ; mais d'Aubray, quoique pris à l'improviste, montra un admirable sang-froid dans cet instant critique ; retenant d'une main son coursier, il porta l'autre à son chapeau, et salua trois fois Marie avec autant de grâce et d'aisance que s'il eût eu les pieds sur le sol.

Marie, tremblante à la fois de crainte et de bonheur, lui répondit par un sourire qui trahissait si clairement les sentiments secrets qui l'animaient pour le jeune homme, qu'il était impossible de s'y méprendre.

— Allons, mon cher d'Aubray, lui dit Chavigny, reçois mon compliment, tu as vaincu.

— Franchement, dit d'Aubray, j'ai tout lieu de l'espérer ; cependant il faut attendre encore une heure.

— Bah ! le sourire qu'on vient de t'adresser n'est-il pas un consentement formel ?

L'assurance de ses compagnons fit envoler les dernières craintes de d'Aubray.

— Eh bien, mes amis, s'écria-t-il, à quinze jours la noce. Si j'y invitais mes trois infortunés prédécesseurs ? Qu'en dites-vous ?

— Je dis que c'est une excellente idée, si tu veux avoir à la fois trois affaires sur les bras.

— Voilà qui me décide ; je les invite.

— Au moins, mets-y quelques formes.

— Quant à cela, ne crains rien. Je sais un peu dessiner ; or, je représenterai un homme qui se noie en tête de la lettre adressée à de l'Estang ; dans celle de Brissac, un cavalier vidant les arçons ; et je dessinerai pour Lussan un gentilhomme étendu sur le pré ; ce sont là des attentions, ou je ne m'y connais pas.

Tout en devisant de la sorte, ils étaient arrivés au château, où ils trouvèrent Mlle de Montbrillant encore tout émue du saisissement qu'elle venait d'éprouver. Cette secousse, en rendant momentanément à ses traits le brillant et l'animation qu'ils avaient perdus depuis quelque temps, avait fait reparaître dans tout son éclat ces lignes suaves et harmonieuses qui faisaient de Marie la plus belle personne de son temps.

En la voyant si belle et si émue, le jeune gentilhomme sentit plus que jamais qu'il l'aimait éperdument. Dès qu'il l'aperçut, il l'aborda, et, lui baisant la main avec un transport dont il ne fut pas maitre :

— Mademoiselle, lui dit-il, j'avais résolu de vous obtenir loyalement, et, de peur d'encourir le reproche de lâcheté, j'ai voulu tenter les trois épreuves où ont succombé MM. de Lussan, de Brissac et de l'Estang ; j'ai passé une nuit sur la Garonne, je viens de faire dix lieues ventre à terre et depuis trois jours je cherche un duel sans pouvoir en rencontrer, ces messieurs refusant obstinément de se battre avec moi avant que j'aie eu votre réponse, et je n'en ai pas trouvé d'autres, quoique je me fusse volontiers mesuré avec le dernier des manants. Eh bien ! mademoiselle, vous l'avouerai-je ? après avoir couru en riant au-devant du danger, il me fait frémir maintenant, quand je songe à tout ce que je pouvais perdre. Mais le sort m'a été plus favorable qu'à ces messieurs, le terme marqué par vous pour prononcer mon arrêt est arrivé, et je viens réclamer l'accomplissement de votre promesse.

— Monsieur d'Aubray, répondit Marie sur un ton de plaisanterie qui dissimulait mal son émotion, on dit que l'amour est aveugle, vous voulez sans doute nous prouver que vous êtes très-amoureux ; car voyez, l'horloge marque neuf heures et demie, et non dix heures.

— Vous avez raison, répondit d'Aubray en riant, vous pouvez prolonger mon supplice encore une demi-heure, vous êtes dans votre droit.

— Et j'en userai, ne fût-ce que pour me venger de la peur que vous m'avez faite tout à l'heure avec votre vilain cheval. Mais j'aperçois Mme de Chamblas au jardin, je vais la rejoindre. A bientôt, messieurs.

Elle sortit à ces mots. Djell qui, pendant cette conversation, était resté constamment derrière sa maitresse, muet et impassible comme d'habitude, la laissa partir seule, puis s'approchant de d'Aubray et fixant sur lui un regard hardi :

— Monsieur d'Aubray, lui dit-il, vous avez dit tout à l'heure que vous étiez d'humeur à vous battre avec le premier manant venu : êtes-vous homme à exécuter ce que vous avancez ?

D'Aubray se mit à toiser le Maure avec une surprise qui, pendant quelques instants, l'empêcha de répondre ; et, à voir cet enfant si jeune, si mince et sans un poil de barbe au menton, parler ainsi à un homme de la taille et de la force de d'Aubray, il y avait en effet de quoi s'étonner.

— Ah çà ! mon jeune ami, lui dit-il enfin, où diable voulez-vous en venir avec un pareil préambule ?

— Je vous ai demandé, reprit Djell, si vous étiez homme à exécuter ce que vous avanciez ; je croyais qu'un homme de cœur ne devait pas se faire répéter deux fois une pareille question.

Et le jeune homme parlait d'un ton si ferme et si grave, que d'Aubray ne songea plus à railler.

— Eh bien, monseigneur Djell, lui dit-il, sachez donc que votre question est une insulte ; que lorsque je prends un engagement, j'ai pour habitude de l'exécuter à la lettre, quel qu'il soit.

— Alors, monsieur d'Aubray, je vous somme de me faire raison les armes à la main.

D'Aubray se mit à considérer le page avec un redoublement de stupéfaction.

— Est-ce sérieusement que vous parlez ? lui dit-il enfin.

— Monsieur d'Aubray, répondit Djell avec dignité, je vous ferai observer à mon tour que votre question est une insulte.

— Que le ciel vous bénisse, dit d'Aubray, saisissant la main du jeune homme ; je suis à vos ordres.

— Alors, monsieur, répondit le Maure, recevant avec beaucoup de froideur l'étreinte amicale du gentilhomme, sortons de l'enceinte du château et finissons-en. Monsieur de Chavigny me fera-t-il l'honneur d'être mon second ?

— Avec grand plaisir.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

— Toi, Guitaut, tu seras le mien, dit d'Aubray. Et maintenant partons; notre ami Djell paraît pressé et je serais désespéré de le faire attendre.

IV

Au bout de dix minutes ils étaient au delà des fossés du château et sur un terrain parfaitement disposé pour une rencontre.

— Or çà, mon brave jeune homme, dit d'Aubray au page, j'estime votre courage; mais, sans vouloir vous offenser, je puis vous dire que votre bras est encore bien faible pour supporter le poids d'une épée, et que vous êtes trop jeune pour avoir acquis cette habileté qui, dans le jeu hasardeux du duel, peut suppléer à la force; je vous ferai observer aussi que toutes les qualités qui vous manquent, je les possède au plus haut point; je puis dire cela sans être taxé de vanité; c'est pourquoi je vous engage à réfléchir avant de croiser le fer avec moi.

— Monsieur, répliqua Djell, quand je reçois une insulte, je ne considère ni la force, ni l'adresse de l'homme qui m'a outragé; vous êtes fort et je suis faible; vous êtes adroit à l'épée et j'y suis inhabile; tant mieux pour vous, monsieur; profitez de vos avantages, mais ne croyez pas que j'en sois ébranlé.

— Cependant, reprit d'Aubray, presque honteux de se mesurer avec un adversaire d'aussi peu d'apparence, je voudrais éviter cette affaire, je l'avoue, et si cela peut vous satisfaire, je suis tout prêt à avouer que je me suis exprimé étourdiment et que tous les torts sont de mon côté.

— Mettez un frein à votre générosité, monsieur d'Aubray, répondit Djell avec ironie, vos ennemis pourraient y donner une interprétation peu honorable pour votre caractère.

— Allons, dit d'Aubray, mettant l'épée à la main, puisque vous y tenez absolument, commençons la fête; l'un de ces messieurs va vous prêter son épée.

— Cette arme me suffit, dit Djell, tirant un petit poignard suspendu à sa ceinture.

— C'est impossible, s'écria d'Aubray, vous ne pouvez vous battre avec cela, c'est vous exposer à mes coups sans défense.

— Pensez un peu plus à votre sûreté et inquiétez-vous moins de la mienne. Je connais le maniement de cette arme comme vous celui de votre épée, et je n'en veux point d'autre. Mettez-vous donc en garde et surtout ne me ménagez pas, car pour moi, je vous jure que j'y vais de franc jeu.

— Allons, dit d'Aubray, après tout, je ne suis pas un Turc, et vous en serez quitte pour une égratignure, pas davantage.

D'Aubray s'avança sur le jeune homme, l'épée à la main, dédaignant les précautions qu'il avait l'habitude de prendre en pareille circonstance, et convaincu qu'il dépendait de lui de mettre fin au combat quand il lui plairait. Mais dès les premières passes, il fut tout surpris de se voir arrêté court; à l'aide de son seul poignard, Djell parait tous ses coups avec une dextérité qui tenait du prodige, et l'œil constamment fixé sur l'arme de son adversaire, il suivait ses rapides évolutions avec une agilité si merveilleuse, qu'il semblait deviner chaque coup avant que celui-ci eût encore songé à le porter.

Les amis de d'Aubray étaient stupéfaits et lui-même restait frappé de surprise et d'admiration en face d'un pareil spectacle.

— D'Aubray, lui dit Guitaut, voyant que son bras commençait à fléchir, tandis que Djell n'avait rien perdu de son ardeur, gare à la fatalité, il est neuf heures trois quarts, tu n'as qu'un quart d'heure d'attente; ainsi donc, attention!

L'avis était venu trop tard : Djell, écartant violemment l'épée de son adversaire, s'élança sur lui d'un seul bond, se cramponna à sa poitrine comme un tigre et lui plongea son poignard dans la gorge.

D'Aubray laissa échapper son épée et tomba à la renverse en jetant un cri étouffé.

Lorsqu'il vit son ennemi étendu à terre, Djell essuya son poignard sur l'herbe, le remit dans son fourreau, salua poliment Chavigny et quitta le lieu du combat comme il y était venu, grave et impassible.

Mlle de Montbrillant était au jardin avec Mme de Chamblas lorsque Guitaut vint lui apporter cette nouvelle. La douleur qu'elle en ressentit fut si vive qu'elle en perdit connaissance et resta longtemps privée de sentiment. En sortant de cet évanouissement, elle était en proie à une fièvre ardente qui ne la quitta que vers le soir, lorsqu'on lui apprit que non-seulement d'Aubray n'était pas mort de sa blessure, mais qu'il ne serait même obligé de garder la chambre que quelques jours, le poignard de Djell n'ayant fait que déchirer les chairs sans léser aucune partie du gosier.

Guitaut s'empressa d'aller raconter ces détails au blessé, qui les reçut avec transport et pria son ami de le venir voir le lendemain dès le matin, afin de lui parler encore de Mlle de Montbrillant.

Mais le lendemain, lorsque Guitaut entra dans la chambre du malade, celui-ci le reçut d'un air tout consterné et lui remit une lettre ouverte où étaient tracées ces quelques lignes :

« Monsieur,

» Permettez-moi de vous exprimer tout le chagrin que j'éprouve du malheureux événement qui vient de vous frapper chez moi et presque sous mes yeux sans que j'aie pu m'y opposer. Hélas! ma douleur est d'autant plus cruelle qu'au lieu de vous apporter quelque consolation, je viens vous déchirer le cœur, car je vous le dis à regret, monsieur d'Aubray, je ne puis être votre femme; il n'y faut plus songer. Vous allez me trouver bien dure, bien impitoyable, mais ne vous pressez pas trop de me condamner; ce que vous appellerez de la barbarie pourrait bien être de l'affection.

» Adieu, monsieur. » Marie de Montbrillant. »

— Je n'y conçois rien, dit Guitaut, car en vérité je crois qu'elle t'aime.

D'Aubray était une de ces bonnes natures qui mettent leur âme à nu devant tous, parce que jamais une mauvaise pensée n'y a pénétré. Franc comme un soldat et naïf comme une jeune fille, il éprouvait une antipathie profonde contre toute espèce de mystère.

— Non, dit-il, elle ne m'aime pas, c'est une atroce comédie qu'elle joue. Allons, je me sens mieux aujourd'hui, je veux partir; je ne puis rester plus longtemps dans ce château.

— Partir! j'espère bien que tu ne feras pas cette folie, ce serait une imprudence impardonnable.

— Descendons toujours au jardin, j'étouffe ici.

Et il quitta sa chambre en s'appuyant sur l'épaule de Guitaut, quoique celui-ci s'efforçât de l'en empêcher.

— Ah ça, interrompit tout à coup d'Aubray, et ce petit lutin de Djell, que devient-il? Sais-tu qu'il a le droit d'être fier de sa victoire ?

— Je ne crois pas qu'il s'en félicite, car Mlle de Montbrillant l'a chassé; il a quitté le château hier, et l'on ne sait ce qu'il est devenu.

— Eh bien! on a fort mal agi envers lui, et je vais, de ce pas, prier Mlle Marie de vouloir bien le reprendre à son service. Cet enfant s'est battu avec courage et loyauté, il n'est pas juste de le punir parce qu'il a montré du cœur. Pour moi, je déclare que je l'estime infiniment, et je ne manquerai pas de lui demander ma revanche quand ma blessure sera cicatrisée.

Lorsqu'ils entrèrent dans la grande salle du château, ils y trouvèrent Mlle de Montbrillant, qui paraissait en proie à une vive émotion.

Constant Guéroult.

(La suite au prochain numéro.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE DANGER

« Ne va pas là... Il y a du danger ! » Quel est l'enfant qui, entendant cette phrase, ne se sent invinciblement attiré vers le coin dangereux qu'on lui dit d'éviter? Rien que ce mot de danger lui fait battre le cœur. Il s'approche, il rôde, il regarde : « C'est là... » et tout au fond de sa peur, il y a quelque chose qui l'entraîne, le fascine. C'est l'attrait du danger.

Je me souviens que, tout petit, on me menait jouer quelquefois dans un grand parc abandonné. Il y avait au fond de ce parc, sous un fouillis de ronces, de broussailles, une vieille terrasse très-haute, qui donnait sur un petit chemin à travers blés. Ce petit chemin me tentait. J'aurais voulu y sauter de là-haut. Mais c'était si loin, si profond ! Je passais des heures sur ma terrasse, rouge, ému, à me dire : « Je sauterai, je ne sauterai pas... » Enfin, un jour, n'y tenant plus, je sautai, et je me fis grand mal. Mais c'est égal ! J'étais content, et comme soulagé d'un poids énorme.

Il y a positivement un grand attrait dans le danger, et l'on est obligé de l'aimer, malgré tout. C'est une de ces fortes sensations qui vous fouettent, vous secouent, vous donnent à vous-même la mesure de ce que vous pouvez faire, de ce que vous valez réellement.

L'homme qui vit tout au dedans de nous et qu'on ne voit presque jamais, le danger le fait sortir, le déprisonne. Il brise les conventions bêtes de la vie, toutes ces barrières dont nous nous entourons; et lui seul établit nettement l'idée d'égalité, de fraternité, peut-être aussi parce qu'il amène l'idée de mort. Jamais je n'ai vu autant de cordialité entre les hommes, une expansion aussi complète qu'en face du danger. Il semble qu'à la chaleur des mains serrées, la fièvre du courage se communique ; et l'on sent qu'on en a tant besoin !...

C'est qu'il n'y a pas à dire, à cet attrait du danger se mêle toujours, même chez les plus braves, un serrement de cœur, une appréhension, ce mouvement en arrière que je fis si souvent, penché sur la terrasse de mon parc, et qui me rendait le saut plus tentant chaque fois. L'habitude seule peut vous débarrasser de ces crises de faiblesse; et encore l'habitude d'un danger ne vous bronze et ne vous rend fort que contre ce danger-là. En mer, par un gros temps, là où les matelots manœuvreront de sang-froid, habitués qu'ils sont au cri du vent, à l'effondrement des lames, un vieux troupier sorti de cent batailles pourra pâlir, frissonner, sans être un lâche pour cela. Lui, il est fait aux obus et aux balles. Il s'est habitué à l'idée de mourir étendu dans un champ, au rebord d'un fossé ; mais mourir noyé, se débattre dans ce bouleversement d'écume, de flots verts !... Du moins si on lui permettait de se mêler à la manœuvre, si on le mettait à une pompe, à une amarre ? Non ! il faut rester là, sur le pont, inutile et immobile devant ce danger inconnu. C'est terrible.

J'en parle peut-être comme un méridional que je suis, mais il me semble qu'en s'agitant, en se démenant, en s'entourant de gestes et de paroles, on a moins la sensation du danger.

Oh ! ce petit frisson, cette haleine du danger qui vient, quel est celui de nous qui ne l'a pas connu une fois ? Cela passe comme une ombre sur les visages. En même temps les gestes s'affirment, se raidissent. On se tient, on est prêt. Attention, nous y voilà !... C'est alors qu'il fait bon regarder autour de soi, et que les effets du danger sont curieux à observer. Sur chacun il se traduit différemment. Il y a des gens qui deviennent bavards, qui semblent ne plus pouvoir retenir leurs paroles. D'autres, au contraire, serrent les dents, se recueillent. A côté de ceux qui rient nerveusement, il y en a que cette gaieté agace et qui trouvent que « c'est bête de rire comme ça... » A mesure que le danger approche, les traits pâlis se serrent dans une concentration de tout l'être. Les yeux se dilatent, les voix changent de diapason. On entend des voix de tête, blanches, blafardes, qui ont l'air de parler dans un cauchemar.

Mais ce ne sont pas seulement les êtres que le danger métamorphose. Il y a dans son atmosphère comme une sonorité, un vide étonnants : tout vibre, tout est sensible. Le paysage lui-même est atteint, changé, développé dans son côté mélancolique. En plein soleil, la sensation du danger donne tout à coup l'impression d'un demi-jour, d'un pâlissement de la lumière. Le ciel devient dramatique, la nature s'agrandit. Nous avons pu nous rendre compte de cela, nous tous qui, au moment du siége, nous sommes trouvés mêlés à quelque escarmouche aux environs de Paris. Cette campagne familière, ces gares, ces bords de Seine ou de Marne dont les talus sont usés aux pieds des promeneurs, nous faisaient l'effet d'un pays inconnu, ou plutôt transfiguré. Les enseignes d'auberge avaient l'air sinistre. Et ce n'étaient pas seulement les barricades, les terrassements, les ponts rompus, les fossés de grand'garde qui donnaient une physionomie nouvelle à toutes ces choses. C'était l'atmosphère du danger.

Je me suis retrouvé l'autre jour dans un petit coin de Marne où j'avais eu, pendant la guerre, cinq minutes de vrai danger, de grande émotion. Les roseaux du bord de l'eau, un mur blanc tout neuf, criblé de balles comme une plaque de tir, une gargote ruinée avec sa tonnelle en treillage, garnie de vignes, tout cela m'était resté dans les yeux, gravé en une seconde par cette vision si vive des choses qu'on a dans le péril ; et pourtant c'est à peine si j'ai reconnu l'endroit.

C'était bien toujours la même masure, le même petit mur blanc tout troué; mais il n'y avait plus de Saxons embusqués de l'autre côté de la Marne, et, le danger disparu, ce bord de l'eau qui m'avait paru si grand, si dramatique, ne m'a plus fait l'effet que d'un petit coin de paysage parisien, bien bourgeois.

Mais amis, vive le danger ! Il n'y a rien de tel encore pour tremper les âmes. Si les plus forts ont un frisson à son approche, quelle merveilleuse chaleur il vous laisse au cœur en s'en allant ! Après cet appel à toutes nos forces vives, quelle expansion, quelle détente de tout l'être ! Comme on rit bien ! comme on est heureux de vivre !

Je ne l'ai jamais si bien éprouvée, cette réaction délicieuse, qu'une après-midi de dimanche, en entrant dans le port de Bonifacio. Nous venions d'avoir deux jours de gros temps, un vent, une mer, des mâts cassés, de l'eau plein la cale. C'était miracle de s'être tiré de là.

Aussi comme il me parut beau ce petit port, qui tournait avec ses eaux dormantes entre d'immenses roches lisses et noires. Au fond, le quai plein de soleil, les maisons de la *marine* et une longue pente caillouteuse montant vers la ville. Tout en haut, une vieille église bâtie par les Templiers sur une large plate-forme d'où l'on découvrait tout l'horizon. Nous arrivâmes là comme les vêpres finissaient... Il me sembla que de ma vie je n'avais respiré si largement. On ne voyait rien tout autour que la mer blanche d'écume, les côtes de Sardaigne, le détroit flottant dans la grande lumière. Nous entendions le bruit des lames avec la surprise de n'en plus sentir la secousse; et le vent passait sur nos têtes, toujours furieux et déchaîné, tandis que nous nous appuyions bien tranquilles à la plate-forme... Je n'oublierai jamais cette après-midi de dimanche, ni le ravissement singulier que j'éprouvai à écouter les litanies qu'une confrérie de vieilles Bonifaciennes, enveloppées de mantes sombres, récitaient en faisant le tour de l'église, noires comme des hirondelles sur cet horizon bleu. Après le tumulte et l'émoi de la tempête, l'éclaboussement des coups de mer, ce calme, ces champs, ce chaud soleil !... J'éprouvais comme un trop plein de joie, de vie, un élargissement de l'horizon, de tout mon être, l'adorable sensation du danger passé...

Alphonse Daudet.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UNE IDYLLE EN HIVER

Dans cette saison d'hiver si singulièrement douce que nous traversons, il y a des jours qui ont des airs de printemps. Dans certains endroits surtout, l'illusion est complète. Les gazons verts et les arbustes, avec leurs feuilles où la lumière se joue, ont les tons délicats des choses printanières. L'oiseau semble plus gai et plus familier dans les jardins. On sent soi-même je ne sais quoi d'apaisé et de bienveillant dans tout son être, quelque chose comme un sourire flotte sur les lèvres.

J'essaye de rendre une sensation que j'ai éprouvée à plusieurs reprises, lorsque le matin je passe à travers le jardin des Tuileries et que, du vieux palais en ruine que les rayons du soleil revêtent d'or, mes yeux se reportent aux fraiches pelouses qui s'étendent devant le château, pareilles à des lacs de verdure, d'où jaillissent de blanches statues dessinant des corps de jeunes filles dans la grâce de leur beauté. Arrivé en face du pavillon de Philibert Delorme, mon pas se ralentit sans que j'y prenne garde, et tout à coup je m'arrête, le regard ravi par ces verdures et ces marbres qui se mêlent. C'est un moment où je suis parfaitement heureux. Tout me rit, tout m'est aimable dans l'aspect de cette nature brillante où l'art intervient, où même la pierre immobile paraît s'animer au mouvement de la vie qui l'environne. J'ai là, pendant quelques instants, un tableau plein d'images claires et joyeuses. Voilà en effet que le casque d'Enée déploie tout à coup sur son cimier un pigeon qui bat des ailes ; voilà qu'un moineau vient se poser effrontément sur l'épaule de l'Ingénue qui confie son secret à Vénus.

Ah! les moineaux, parlons-en. Quel petit peuple amusant! Comme ils accourent aussitôt que quelqu'un s'avance dans l'allée et commence à jeter quelques miettes de pain en l'air. Ils sont cent, ils sont mille pour un pauvre petit pain d'un sou que l'ouvrière partage fraternellement avec eux. Mais ils ne se disputent pas entre eux; ils ne se bousculent ni ne se battent ; seulement, afin d'avoir leur part du gâteau, ils se familiarisent jusqu'à venir, les ailes ouvertes et frémissantes, prendre dans la main le morceau qu'on leur tend. C'est cette familiarité qui m'enchante. Je suis de plus en plus convaincu que l'oiseau ne demande pas mieux que d'avoir l'homme pour ami. Mais l'homme le tue. C'est de quoi refroidir les sentiments les plus bienveillants dans la créature, on l'avouera.

Le goût de l'homme pour la chasse est la cause qui trouble cette harmonie, qui semble primitivement avoir existé entre la gent ailée et le roi de la création. A ce sujet, je me souviens d'une anecdote touchante que j'ai lue dans le *Monde des Oiseaux*, de M. Toussenel.

M. Toussenel raconte qu'il chassait, un jour d'hiver, en Alsace, lorsqu'il aperçut sur un arbre un oiseau qui voltigeait de branche en branche en donnant des signes d'agitation extraordinaires. Au lieu de faire usage de son fusil, il le posa la crosse en terre et se mit à suivre des yeux le manége de l'oiseau. Le pauvre petit ne cessait cependant de sautiller, allant et venant, et le chasseur vit que l'oiseau gardait toujours la tête tournée de son côté. Sa curiosité était vivement excitée; il s'approcha sans que l'oiseau pensât à fuir, et lorsqu'il fut tout près de l'arbre, il reconnut qu'il avait affaire à un rouge-gorge. Le rouge-gorge devina-t-il que le chasseur n'était qu'un ornithologiste, sans intention méchante? Sa confiance envers l'homme, — cette confiance trop de fois trahie, hélas! — lui conseilla-t-elle de s'adresser nonobstant à ce passant?...

Quoi qu'il en soit, voici le fait : le rouge-gorge sauta de l'arbre sur le bras de M. Toussenel en lui faisant toutes sortes de caresses, avec des cris et des hochements de tête. C'étaient surtout ces hochements de tête se multipliant de plus en plus dont fut frappé M. Toussenel. Alors il regarda plus attentivement et découvrit une punaise des bois collée au cou du malheureux oiseau. Il enleva ce parasite : l'oiseau délivré fit entendre un chant de joie, puis, s'envolant, alla se poser de nouveau sur l'arbre, d'où il ne cessa de chanter comme pour témoigner sa reconnaissance tant que son libérateur fut présent.

N'y a-t-il pas là un acte d'intelligence et de bonté tout ensemble, et n'est-ce pas de quoi faire aimer les oiseaux?

Paul Dick.

THÉATRES

Opéra-Comique. — Les deux grands succès du jour, *Dora* au Vaudeville et l'*Hetman* à l'Odéon, nous ont forcé de retarder la mention due à diverses reprises intéressantes, dont il faut féliciter M. Carvalho.

Cendrillon nous a reporté au temps des scènes paisibles et naïves que Nicolo aimait à mettre en musique et que nous préférons, pour notre part, aux œuvres risquées des librettistes du jour. Les simples et frais motifs de *Cendrillon* reposent des cascades musicales de MM. Offenbach et consorts, et rien que pour cela on leur pardonnerait leur caractère un peu monotone et langoureux.

Cette reprise a servi de début à Mlle Julia Potel, qui s'est montrée digne du bienveillant patronage de Mme Carvalho et promet à l'Opéra-Comique une ravissante cantatrice. Toute jeune encore, elle a déjà le talent d'une véritable comédienne, et sa voix, douce comme un murmure, chante avec un charme qui lui a valu les plus légitimes applaudissements.

Zampa, qu'on vient également de reprendre, est une de ces œuvres qui ne vieillissent point. La musique d'Hérold n'a, du reste, rien perdu à être interprétée par Mme Brunet-Lafleur et Mlle Ducasse. M. Stéphane manque peut-être d'énergie, mais non de sentiment et de goût.

Théatre-Français. — La reprise de *Chatterton* a produit sur le public des impressions si diverses qu'il est difficile d'en tirer une conclusion précise. L'enthousiasme criant des uns a trouvé une compensation dans l'ennui déclaré des autres, et peut-être pourrait-on dire du drame d'Alfred de Vigny qu'il ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Le nom de Kitty Bell évoque le souvenir de Mme Dorval, que ne saurait égaler Mlle Broisat. M. Volny est le digne élève de Talbot. Mais quel lord-maire que celui qui nous est présenté, en pleine chair et en pleine étoffe, par l'excellent Barré !

Renaissance. — La *Marjolaine* de MM. Vanloo et Leterrier n'est pas une fleur, mais une rosière huit fois médaillée pour sa vertu, et qui mérite de l'être au moins une fois pour la musique de M. Ch. Lecocq. Entre ses gais refrains et ceux de M. Offenbach dans *la Foire de Saint-Laurent*, jouée aux Folies-Dramatiques, le public n'a en ce moment que l'embarras du choix.

Robert Hyenne.

CORRESPONDANCE

— Mlle T. L. ., a Nantes.

Ce n'est pas un patron qu'il devait y avoir dans le n° du 27 janvier, mais la gravure à laquelle se rapportait le patron donné dans le numéro du 20. Veuillez relire la description.

— Mme L. d'A..., a Bale.

Nous pouvons vous envoyer le patron coupé d'un paletot de petit garçon, moyennant 1 fr. 50.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Mme S. T..., à Charleville.

Nous ne savons s'il nous sera possible de donner dans le journal le patron de vêtement qu'on vous demande ; mais nous pourrions le faire pour vous et vous l'envoyer contre 1 fr. 50 en timbres-postes.

UN JOLI CADEAU

« Quelle sorte de cadeau de noce peut-on faire à une jeune femme quand on est son cousin, qu'on ne peut pas trop dépenser et que cependant on tient à offrir quelque chose qui fasse un peu d'effet ?» Voilà ce que nous transmet une aimable lectrice à qui l'on s'était d'abord adressé pour obtenir le renseignement voulu.

La réponse à cette question nous sera d'autant plus facile que les éléments nous en sont fournis par une circonstance personnelle, d'un caractère presque identique.

Dernièrement, dans une situation analogue, nous nous sommes tirée d'affaire en offrant un service à thé de douze couverts. Nous avons su, depuis, que la jeune femme avait été ravie qu'on eût songé à son ménage plutôt qu'à elle-même.

La maison J. Hesse, dont nous avons déjà parlé, est un auxiliaire auquel on peut s'adresser en toute confiance, le cas échéant. On y trouve des services à thé et à café extrêmement variés ; la porcelaine en est de premier choix et les décorations d'un goût tout à fait artistique. Pour 80 francs on a déjà un fort beau modèle, et puisqu'on nous demande un conseil, nous recommanderons particulièrement le service à thé de forme grecque, avec sujets d'enfants peints sur chaque pièce.

Après cela, rien ne s'opposerait à ce qu'on offrit le gentil service à liqueurs, dont il a été fait mention dans ce journal : ses douze flacons, ses deux carafons en cristal demi-mousseline, gravés de dessins mignons, et sa jolie monture de bronze doré, tout cela représente une plus grande valeur que la modique somme de 20 francs qui en est le prix. Si l'on se décidait pour cet article, c'est à M. Julien Hesse (49, rue Richer) qu'il faudrait en adresser la demande, accompagnée d'un mandat de poste de 20 francs, plus 5 francs pour le port et l'emballage.

Les fêtes de Pâques vont fournir bientôt une autre occasion de profiter des avantages offerts par la maison J. Hesse. Ses différents services conviennent parfaitement aux cadeaux des œufs de Pâques, pour lesquels l'œuf est une tradition enfantine qu'on remplace aujourd'hui par un présent plus sérieux.

M. D'A.

REVUE DES MAGASINS

Une femme élégante ne saurait garder un chapeau bien longtemps : la coiffure, fille aînée de la mode, vit comme elle de fantaisie et de changement.

On peut objecter, à la vérité, qu'un chapeau doit toujours être joli, — puisque toute la poésie d'une toilette repose sur lui, — et que s'il faut le renouveler souvent, il en résultera pour le budget une aggravation considérable du chapitre des dépenses.

A cette légitime objection nous avons une réponse toute trouvée. Mme Rosa Decotte (69, rue Meslay) a résolu le difficile problème d'établir les plus délicieuses coiffures, les chapeaux les plus élégants, à des prix étonnants de bon marché.

C'est le chapeau de demi-saison qui, pour le moment, occupe cette habile modiste. Quelle grâce coquette elle a su donner à la gentille capote coulissée ! La passe est en surah (le bord de couleur mandarine, le reste noir), avec mélange de dentelle noire perlée et de soucis.

Mme Rosa Decotte excelle également dans ses créations de chapeaux de dentelle noire et couronnes de feuillage. On est jolie à ravir sous une coiffure de ce genre.

— La clientèle de Mmes de Vertus sœurs, se compose exclusivement de femmes élégantes et de femmes riches ; aussi les jolis salons de la rue Auber, 12, sont-ils des mieux fréquentés toujours. Une femme de grand ton se trouve là comme chez elle et ne demande pas mieux que de revenir.

Mais le grand attrait, il faut bien le dire, vient surtout de la *ceinture Régente*, à qui l'on vient demander la sveltesse et la grâce de la taille, le point capital de l'habillement actuel.

La *ceinture Régente*, tout en conservant ses qualités primitives qui lui ont valu le succès inouï dont elle jouit, répond cependant aux exigences modernes des tailles longues. Qu'elle soit établie en satin et garnie de dentelles, ou simplement faite de coutil, la *ceinture Régente* possède la même coupe et les mêmes qualités. Grâce à elle, le buste se moule et se proportionne avec harmonie : on dirait vraiment que Mmes de Vertus ont trouvé le secret de Phidias !

— Nous n'avons pas besoin d'insister sur le caractère d'utilité constante que présente particulièrement la machine à coudre. Nous ne voyons pas, pour notre part, d'acquisition meilleure à conseiller, dans quelque position qu'on se trouve.

La machine *Wheeler et Wilsson* se recommande entre toutes par un mécanisme parfait, d'une solidité à toute épreuve ; c'est une travailleuse émérite, qui agit rapidement et en silence ; pour la faire mouvoir, un pied suffirait au besoin ; la femme la plus délicate ne saurait donc en être fatiguée. Mais ce qu'il importe de dire, c'est qu'on peut, avec la machine *Wheeler et Wilsson*, exécuter tous les travaux de couture : grosses étoffes de laine, tissus de soie ou mousseline, tous les éléments lui sont bons et elle vient à bout de tout. Son point indécousable est une piqûre double.

Voici les conditions de prix les plus nouvelles : — Machine n° 1 argentée, 250 francs ; machine n° 2 vernie et dorée, 225 francs ; machine n° 3 vernie, 200 francs. — Remise au comptant : à Paris, 25 francs ; en province, 20 francs et envoi franc de port.

Les machines à main de H. Seeling valent : La *Favorite des dames*, 65 francs ; la Canadienne, 100 francs.

Pour plus amples renseignements s'adresser à M. Henri Seeling, boulevard Sébastopol, 70.

SPÉCIALITÉS

La poudre *Figaro*, composée de fine fleur de riz *sans bismuth*, est un produit très-recherché. Elle présente ce double avantage d'être adhérente et invisible.

C'est le complément obligé de la *Crème Simon*, du même inventeur. L'action de la poudre *Figaro* est très-efficace pour la beauté du teint : elle rafraîchit l'épiderme, détruit le mauvais effet des fards, prévient les rides et les rougeurs de la peau.

On trouve la poudre *Figaro* partout où se vend la *Crème Simon*. — A Lyon, chez l'inventeur, rue de Lyon, 83. — Dépôt à Paris, rue de Beautreillis, 23 ; et chez les principaux pharmaciens et parfumeurs de France et de l'étranger.

M. D'A.

SOMMAIRE DU 4e N° DE FÉVRIER 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Chronique mondaine, par Bachaumont. — Les Paroles d'or. — *La rose flétrie*, nouvelle, par M. Constant Guéroult. — *Le Danger*, par M. Alphonse Daudet. — Une idylle en hiver, par Paul Dick. — Théâtres, par M. Robert Hyenne. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1397 E, dessin de M. Jules David : toilette d'intérieur pour jeune femme et costumes d'enfants. — Figurine coloriée L. n° 112 (annexe spéciale à l'édition n° 3), dessin de M. Nabaudau : toilette pour visite de cérémonie.

Dans le texte : P. n° 353, dessin de M. E. Préval : robe princesse. — G. n° 713, dessin de M. E. Préval : toilette de promenade. — G. n° 730, dessin de M. E. Préval : toilette de jeune femme et costumes d'enfants. — G. n° 738, dessin de M. E. Préval : élégantes toilettes de bal.

ROUVENAT (✻) *et CH. LOURDEL*, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Le choix d'une étoffe veut plus que du goût, il exige du raisonnement. Ne faut-il pas mettre celle-ci en accord parfait avec l'individualité personnelle et la mode? Pour cela, il est bon de savoir apprécier le caractère particulier des différentes étoffes.

L'*uni* est, sans contredit, le genre le plus facile à porter; c'est à la fois simple et riche, toujours de mode et en tous temps élégant. La fameuse pourpre des rois était une étoffe unie.

La *rayure* change complétement le caractère d'une toilette, qui prend par cette seule disposition un effet d'allongement, si la rayure est verticale; lorsque la rayure est horizontale, l'effet se produit dans le sens de la largeur. « Si la rayure a un accent de fantaisie, dit M. Charles Blanc, c'est parce qu'elle provoque et amuse l'œil, par opposition à la dignité de l'uni qui le tranquillise. L'une paraît frivole parce que l'autre ne l'est pas. »

Les *carreaux* sont d'un caractère trop régulier pour se prêter aux irrégularités du costume; ils sont d'un effet malencontreux dans un corsage, à cause de leurs angles brisés et de leurs lignes interrompues. Avec des bandes unies, comme plastrons, manches, garnitures, on arrive à atténuer ce mauvais effet; ils rentrent alors dans l'unité, cette harmonie parfaite du costume féminin. Les petits carreaux tiennent si bien de l'uni qu'ils en possèdent les qualités.

Le *broché* est un uni enrichi, pour ainsi dire, — d'un caractère sérieux, sévère même, quand il est ton sur ton. L'étoffe brochée est encore d'une grande richesse, lorsqu'il y a accord parfait de plusieurs nuances. Il fut un temps où nous aurions terminé ces réflexions par la distribution suivante : Aux enfants nous aurions attribué l'écossais; aux jeunes filles, les rayures; à la mère de famille, l'uni et la rayure fine, ce qui revient au même; aux douairières enfin, les brochés épais et les façonnés.

Mais, autres temps autres mœurs : la preuve, c'est qu'aujourd'hui on fait aussi bien porter de l'uni aux enfants que de l'écossais aux mamans. La mode actuelle, abandonnant la grande ligne des principes établis, suit les sentiers perdus de la fantaisie. Le bon goût crie parfois : — Vous vous trompez, arrêtez-vous!... Mais la pente est si rapide que l'on est emporté malgré soi.

P. N° 354. — Chapeau *Printemps*.
Modèle de Mme Marie Séguin, rue des Colonnes, 1.

Nous avons sous les yeux des échantillons d'étoffes en lainages nouveaux : ce sont des carreaux mignons, coupés de grandes lignes croisées, dans les tons les plus doux; des chinés, traversés de pointillés de soie d'une gracieuse harmonie; des brochés laine et soie, extrêmement souples et légers, comme il convient pour la saison dans laquelle nous allons entrer.

Ces trois échantillons nous indiquent suffisamment le genre qui va dominer et la note à suivre. Il va sans dire qu'un mélange heureux d'unis viendra trancher sur ces fantaisies et donner au costume une netteté qu'il n'aurait pas sans cela. Il y a de charmantes compositions à faire sous ce rapport, et c'est de cette façon que se distingue le goût individuel : un peu d'originalité ne saurait nuire non plus, pourvu qu'on n'en abuse pas.

Le grand art, aujourd'hui, consiste à faire d'une robe princesse une véritable *construction*, qu'on nous passe le mot ! — Étant donnée cette forme simple et droite de la robe susdite, en faire une œuvre compliquée, voilà le problème difficile à résoudre pour qui n'est pas du métier. C'est ainsi que les grandes maisons de couture parisiennes ont toutes, dans leur travail, un cachet particulier que l'on peut difficilement copier. Nous en connaissons une, entre autres, qui crée sans cesse de nouveaux modèles, et nous avouons sincèrement l'étonnement, l'admiration même que nous éprouvons à leur vue. Mais comment définir ces robes qui semblent n'avoir ni commencement ni fin?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'étoffe de fantaisie est-elle appelée à former la base du costume, on la coupe de forme princesse, beaucoup plus longue que ne le comporte une taille ordinaire, ne sachant jamais d'avance quelle sorte de drapés on aura à faire.

Parfois on ouvre une couture de côté pour séparer le dos du devant, lequel simule alors une polonaise ; sous celle-ci on ajoute un faux jupon à traîne, en étoffe unie, par exemple, et que l'on garnit de volants ou de plissés, tandis que des ornements spéciaux, franges ou galons, agrémentent le reste du costume.

Quelquefois on entraîne par des plis biaisés tout un côté de la robe princesse, relevant les plis derrière ou devant, les inclinant vers le bas, à droite ou à gauche, en comblant les vides causés par ce déplacement au moyen de nouveaux lés en étoffe pareille ou non. C'est pour cette même raison qu'on a imaginé la fausse jupe, la traîne rajoutée, etc.

—

Avons-nous été assez bon prophète en annonçant dernièrement à nos lectrices que le jaune, fils aîné de la lumière, couleur favorite des orientaux, devenait de mode chez nous? On en porte maintenant de toutes façons : en rubans et en fleurs sur les chapeaux ; en lisérés, dépassants et garnitures de costume.

On l'harmonise, selon sa nuance, avec telle ou telle autre couleur ; l'orange s'allie fort bien au violet, le paille au bleu, le bouton d'or au lilas. Mais cette couleur est par elle-même si éclatante, que le bon goût le plus élémentaire réclame de ce côté une grande modération. Nous rappellerons à cet égard ce que nous avons déjà dit, l'été dernier, à propos du rouge : — Portez-en, mais pas trop n'en faut !

Une femme vraiment élégante évite tout ce qui la fait trop remarquer. Au contraire, ainsi que l'a dit un homme des plus compétents : « Celle qui veut être regardée compte sur le tapage des oppositions, les fanfares de la couleur et l'accent des garnitures. »

La broderie est, elle aussi, à l'ordre du jour de l'élégance, et il s'en fait de toutes sortes ; nous avons déjà signalé le fait, et nous aurons certainement encore à y revenir. Le genre le plus gracieux est fait sur gaze avec des soies effacées, dont les tons doux rappellent le style Louis XVI ; il comporte des bandes d'entre-deux et des volants dentelés, ce qui forme une garniture complète. Il y a également des broderies pleines sur galons, et des broderies découpées sous forme de guirlande, qui font un effet merveilleux une fois employés.

Ces garnitures façonnées, très-riches par elles-mêmes, concordent mieux avec des étoffes unies ; elles en relèvent la monotonie et leur donnent une note d'élégance et de gaieté que celles-ci n'auraient pas sans cela. Poser ces broderies sur un titre broché serait abusif et constituerait en quelque sorte un pléonasme. Ce genre d'étoffe est, en effet, assez riche par lui-même pour pouvoir se passer d'un appoint équivalent ; une garniture unie (bandes de velours ou de soie) convient beaucoup mieux : il y aura alors une opposition de caractère qui établira une harmonie d'ensemble tout à fait agréable au regard.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 354.

Chapeau *Printemps*. — Capote de paille anglaise, à passe double, composée d'une première partie plate et arrondie, et d'une seconde partie soulevée, qui forme le bavolet derrière. Ruban de surah mandarine enroulé sous les deux passes et dessus, puis noué derrière avec bout flottant. Groupe de muguets et de renoncules dans le bas et dans le haut, avec plumes de couleur mandarine. Mêmes fleurs en tour de tête.

G. N° 731.

Toilettes de promenade. — 1. Costume en drap cachemire bleu marine. — Jupon à traîne, entouré d'un haut plissé dans lequel est intercalée une bande de cachemire à dessins cachemire. — Sous le veston qui complète la toilette, il y a une cuirasse à dos princesse faisant traîne ; les bords de cette partie sont lisérés de jaune ; le côté droit est orné d'un long revers de cachemire façonné. Le milieu du devant de la cuirasse est marqué par une bande de cachemire façonné ; il est orné, dans le haut, de revers bretons, lisérés de jaune ainsi que d'un petit col droit ; le tout est garni de boutons de nacre. — Tablier, moitié en cachemire bleu, moitié en cachemire façonné, drapé un peu en biais sur le bord de la cuirasse ; les plis, fixés d'un côté au revers du dos princesse, se perdent de l'autre sous cette même partie. Le bas de la manche, en cachemire bleu, est orné d'un double parement formé des deux étoffes réunies, avec garniture de boutons de nacre. — Veston de cachemire bleu, dos ajusté assez court, devant flottant à pans coupés en carré. Bordure de cachemire façonné dans le bas ; large bande de même étoffe sur les devants, formant un col rabattu et entourant le bas des manches pagodes. — Lingerie ruchée. — Chapeau de feutre bleu, genre *Pifferaro* ; ruban de surah enroulé autour de la calotte et plumet blanc au sommet. Plume bleue sous la passe, le pied dissimulé sous une cocarde de ruban qui forme le milieu. Brides assorties.

2. Costume en faille havane et cachemire gris. — Jupon à traîne, entouré de volants ruchés. — Polonaise très-longue : le devant du corsage est garni d'un plastron de faille tout plissé, traversé dans le haut par un galon brodé dont les extrémités sont garnies de boutons assortis ; des lacets de soie grise s'entre-croisent ensuite sur le plastron et se nouent dans le bas. Ce vêtement, très-ample derrière, est fendu au milieu ; un morceau rapporté se joint à la moitié de la tunique pour former les draperies : celles-ci sont fixées au bas du plastron devant sous un nœud à longues boucles ; enfin, les deux parties de la tunique sont réunies au bas du dos, sous un gros nœud en pareil. Un galon brodé suit tous les bords du vêtement. Les manches, en faille, sont rayées d'un galon brodé ; deux parements de cachemire, garnis de doubles boutons, en entourent le bas. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille havane, garni de rubans jaunes disposés en cocardes sur le côté, avec panache de plumes de même nuance au sommet. Brides assorties.

(*Voir la gravure coloriée n° 1400, qui montre ces toilettes sous un aspect différent.*)

G. N° 739.

Toilettes de soirée. — 1. Costume en faille et brocatelle de nuance bleu pâle. — Jupon à traîne, garni devant de trois volants plissés en crêpe assorti. Par derrière, la moitié du jupon est en brocatelle, tandis que la traîne, rajoutée par une coulisse, est en faille unie. Volants plissés en crêpe, au bas de la traîne, et blonde anglaise blanche intercalée entre ces volants. Une bande de crêpe coulissée coupe le milieu d'un large plissé de même étoffe, qui encadre les côtés du jupon ; un volant de même dentelle, posé sous ce plissé, descend jusqu'au bas de la traîne, simulant ainsi le bord d'un manteau de cour. Large nœud de ruban sur la coulisse de la traîne. — Cuirasse en brocatelle lacée derrière, décolletée d'une façon arrondie ; berthe en crêpe bleu drapée sur les bords ; plissé de crêpe lisse blanc, et fichu à la paysanne en même étoffe. La manche, courte, est en crêpe lisse blanc et toute bouillonnée. — Mantille en gaze de soie ou tricot de laine *zéphir*, bleu et blanc, entourée de franges de soie floche à glands noués. Un revers de crêpe de Chine uni forme col rabattu dans le haut, avec franges au bord. — Feuillage d'argent dans les cheveux.

2. Robe princesse en velours noir. La traîne est ajoutée derrière depuis le bas du buste, où elle est montée par des plis creux formant tête. Un volant plissé en satin orne le bas de la traîne. Le corsage, décolleté en carré, est encadré de plumes d'autruche noires, qui descendent en lignes droites jusqu'au bas de la robe ; celle-ci se ferme par une rangée de boutons placés au milieu. Col de satin se rabattant de chaque côté du corsage ; dentelles blanches à l'intérieur. Le bas de la manche se termine en cornet ouvert, resserré par un bracelet de plumes. Dentelle blanche à l'intérieur. — Coqueluchon en gaze de soie blanche, orné de franges de soie floche, croisé devant, les deux pointes rejetées derrière.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Description de la gravure coloriée n° 1400.

Toilettes de promenade. — 1. Costume en faille havane et cachemire gris. — Jupon à traîne, entouré de volants ruchés. — Polonaise très-longue : le devant du corsage est garni d'un plastron de faille tout plissé, traversé dans le haut par un galon brodé dont les deux extrémités sont garnies de boutons ; des lacets gris s'entre-croisent ensuite sur le plastron et se nouent dans le bas. Ce vêtement est très-ample derrière, et l'un des côtés vient se draper au bas du plastron dans de longues boucles de ruban gris et havane. L'autre côté est fendu : la partie de devant tombe droite ; celle de derrière est drapée au bas du dos, avec un gros nœud en pareil. Un galon brodé suit tous les bords de la polonaise. Les manches de faille sont rayées d'un galon brodé, et deux parements de cachemire, garnis de doubles boutons, entourent le bas. — Capote de faille havane, le fond tout plissé, la passe tendue. Ruban bleu dessus et dessous ; aigrette brune sur le côté et plumes grises derrière.

2. Costume en drap cachemire bleu marine. — Jupon à traîne, entouré d'un haut plissé dans lequel se trouve intercalée une bande de cachemire à dessins cachemire. — Cuirasse à dos princesse faisant traîne ; les bords de cette partie sont lisérés de jaune. Bande de cachemire façonné sur le milieu du devant de la cuirasse, et col rabattu en pareil à la robe, genre breton, à bords lisérés de jaune ; le tout garni de boutons de nacre blanche. Tablier moitié cachemire bleu, moitié cachemire façonné, cette dernière étoffe formant les côtés ; les bords supérieurs lisérés de jaune. Ainsi composé, ce tablier est drapé au bas de la cuirasse et va se perdre derrière sous le dos princesse. Parement de cachemire façonné au bas des manches, et parement bleu, liséré de jaune, se rabattant dessus, avec une ligne de boutons de nacre ; ce dernier parement forme, en outre, deux plis creux et le tout remonte en pointe vers le coude. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre gris, bordé et garni de faille de deux tons de gris, avec une suite de têtes de plumes grises qui forment cascade sur le fond du chapeau jusqu'en bas. Tour de tête en tulle malines ; rose sur le côté et brides de ruban nouées sur le côté.

(*Voir la gravure G. n° 731, où ces toilettes sont présentées sous un autre aspect.*)

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au présent numéro se compose des modèles suivants :

1. Polonaise genre breton, d'après la gravure coloriée n° 1400 (fig. 1), annexée au présent numéro.
2. Redingote d'enfant, d'après la gravure coloriée n° 1397 E (fig. 1), annexée au numéro qui a paru le 24 février.
3. Capote.
4. Cuirasse-habit, d'après la gravure coloriée n° 1401 (fig. 1), qui paraîtra le 10 mars.
5. Robe de petit garçon de deux à trois ans, d'après la gravure coloriée n° 1397 E.
6. Fichu de dîner.

CORRESPONDANCE

— Violette, a Moon.

On a bien raison de porter la forme princesse en Hongrie, puisque c'est l'expression exacte de la mode à Paris. Nous avons vu chez Mlle Adolphine Kœnig (19, rue Monsigny) une délicieuse toilette de jeune fille qui nous semble répondre exactement à votre question. L'étoffe, toute printanière et absolument inédite encore, est une « neigeuse » de laine gris perle, à pointillés de soie bleu ciel et cerise, d'un aspect charmant. Forme polonaise princesse, avec faux jupon de faille grise et garniture de plissés ; tous les bords ornés de dépassants de faille cerise et bleue. Le prix de cette toilette, dont la grâce ne peut se dépeindre, est de 400 francs.

— Mme Blanche C..., a Marseille.

Nous pouvons vous fournir le patron de costume que vous voudrez, soit coupé, soit monté, en papier ou en mousseline. Le catalogue inscrit sur la couverture du journal vous donnera les prix.

ÉCHOS DE LA MODE

On vient d'imaginer des sorties de bal qui méritent d'être signalées, car rarement l'originalité dans le faste aura été poussée aussi loin. Elles peuvent se résumer en deux mots : fourrure dessous, peau dessus, mais une peau travaillée et rendue si souple, qu'elle forme une véritable étoffe qu'on recouvre de broderies de soie, d'or et d'argent. C'est merveilleux de luxe et d'élégance, et ce manteau, apanage de quelques épaules privilégiées, fait sensation partout où il se produit.

Très-jolies aussi les applications de plumes d'oiseaux des îles, chatoyantes et miroitantes comme des pierreries sur le tulle et la gaze. On les dispose en dessins d'une richesse étonnante, en broderies qui semblent sorties de la main des fées. Les péris doivent être vêtues d'étoffes pareilles.

* * *

La *Vie parisienne* décrit ainsi les jolis chapeaux qu'on a portés tout l'hiver et que la mode n'a pas encore abandonnés :

Ils sont tout petits, serrant la tête, et la passe est à même les cheveux ; pour quelques-uns, elle est un peu surélevée par une petite ruche de tulle blanc. Le dessus du chapeau est couvert de dentelles brodées de chenille, bien coquillées avec du ruban de satin noir et rose thé ; une grande rose, de la même nuance, se cache sous cette dentelle.

Les chapeaux plus habillés sont tout en plumes, la passe et le fond ; de ce nid qu'on fait en couleurs claires (bleu ciel, blanc ou jonquille) sort un bouquet mélangé de roses, de mimosas, de myosotis et de réséda, qui s'élève tout droit comme une flèche ; les brides sont en ruban de peluche. Les voilà revenues, ces brides entourant le visage de la femme, ce qui est seyant et chaud.

Aux chapeaux en loutre, les brides sont également en fourrure ; ils ont un petit fond mou en velours citron, avec une touffe de plumes citron. Le jaune est à la mode : aussi fait-on des aigrettes avec la queue de l'oiseau de paradis ; il fallait bien l'utiliser et le changer de forme, cet oiseau qu'on ne portait plus depuis 1830. On coupe aussi les plumes d'autruche pour en faire des pompons qui ressemblent aux houppes de laine du sombrero. C'est doux au visage, mais cela donne l'air un peu bébé.

Enfin le plus joli chapeau et en même temps le plus élégant est simplement une fanchon de blonde blanche, couverte de gouttelettes d'eau qui retombent sur les cheveux, par devant et par derrière, sur les épaules, et qui s'attache sur la poitrine. De ces flots de perles humides sort une branche de roses du Bengale, — cette rose lisse, qui n'a ni mousse ni épines pour la protéger.

* * *

Au dernier dîner du ministre de la guerre, deux jolies toilettes se faisaient remarquer.

La première en pékin bleu céleste rayé d'argent. La traîne en velours grenat, garnie de larges galons argent et bleu. Coiffure Louis XV en plumes grenat et bleu.

L'autre toilette en faille de Lyon tilleul et feuille de rose. Tout en bas de la traîne, une épaisse guirlande de roses mousseuses cachée par un très-haut volant de point d'Alençon. Une autre guirlande traverse la jupe et soutient une aumônière de dentelles. Dans les cheveux, une demi-couronne de roses placée un peu de côté.

X. V.-P

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAUSERIE

Sommes-nous bien en carême? Le calendrier dit oui, mais les mille détails de la vie quotidienne semblent se coaliser pour protester. Il n'y a guère plus de carême aujourd'hui qu'il n'y avait de carnaval hier; en d'autres termes, rien ne ressemble plus au second que le premier : avec un peu de bonne volonté, on pourrait croire que carnaval et carême sont devenus synonymes.

Le fait est que les mêmes événements se reproduisent avec une parfaite régularité : les grelots de la folie humaine s'agitent comme si de rien n'était, et jamais on n'a vu le monde tourner dans le même cercle d'une façon plus constante et plus monotone.

Est-ce pour ne pas assister plus longtemps à ce spectacle invariable que le général Changarnier s'est éteint? Nous n'en voulons point jurer; mais l'inspiration pourrrait être moins bien motivée et par conséquent moins plausible. Il est vrai que le général avait une raison qui peut dispenser d'en invoquer d'autres : il était né en 1792, ce qui lui constituait quatre-vingt-quatre ans bien sonnés!

A cet âge, il est permis de se retirer des affaires et de dire adieu à la vie.

Ce militaire, devenu sénateur sur le tard, était un personnage remarquable à plus d'un titre : ainsi il poussait si loin le rigorisme, en matière de bon ton et de bonnes manières, qu'il avait en horreur la fumée de tabac et les fumeurs endurcis. Fumer en bonne compagnie était, à ses yeux, une inconvenance absolue, et rien ne le rendait plus malheureux que de voir allumer un cigare dans un salon ou même en plein air, devant des dames. Sur ce chapitre-là, il était impitoyable. C'était la seule chose qui le mît hors de lui et le fît départir un instant de son extrême et constante bienveillance. On se souviendra toujours de l'avoir vu au château de Ferrières, dont il était l'hôte le plus assidu, pourchassant dans tous les coins les infortunés fumeurs, les harcelant, les gourmandant, moitié sérieusement, moitié sur le ton de la plaisanterie, s'emparant bon gré malgré des récalcitrants et parvenant finalement à soumettre les plus rebelles et à les ramener triomphalement au salon.

Les anecdotes sur le genre Changarnier sont innombrables, mais on en a déjà tant raconté, depuis qu'il est descendu dans la tombe, qu'on ne saurait nous en vouloir d'agir comme si elles étaient épuisées.

Laissons donc ces souvenirs rétrospectifs et revenons au présent.

Le carnaval est mort, mais le carême survit; on ne laisse qu'à demi le plaisir, mais on garde tout à fait le jeûne. Contradiction apparente et facile à expliquer. Le carnaval était une institution, et il a succombé comme tant d'autres; le carême est une loi, et il survit au brillant décor qui l'encadrait jadis. Loi universelle, loi primitive, bien antérieure au christianisme. Sans doute, l'Eglise a su se l'approprier, et la faire entrer dans ses règlements. Durant tout le moyen âge, le carnaval a été le règne de la chair sur toutes les tables de la chrétienté, pendant cet intervalle entre la fête des Rois et le mercredi des cendres que laissait la rigueur des lois canoniques; règne d'autant plus fêté que le bras séculier venait à l'appui des ordonnances ecclésiastiques et qu'un arrêté royal défendait chaque année aux bouchers *de vendre ou estaler pendant le quaresme sous peine de vie*.

Depuis cette époque, les arrêtés royaux ont disparu, mais la majorité du public est restée fidèle aux jeûnes, aux macérations et surtout au maigre. Pourquoi? parce que là comme ailleurs le catholicisme n'avait fait aucun frais d'invention. Il avait seulement codifié et formulé la grande loi traditionnelle, la loi d'hygiène qui commande le régime et l'abstinence aux approches du printemps.

Nécessité pratique, moins sensible sous les climats froids où les changements de saison ont des transitions lentes, mais si bien comprises des peuples orientaux qu'ils l'ont placée dans toutes leurs doctrines religieuses, en chargeant leurs prêtres de la faire observer. Les premiers rédacteurs des ordonnances ecclésiastiques encore en vigueur n'ont pas eu besoin de se fatiguer le cerveau; ils n'ont eu qu'à faire un décalque : le Ramazan et les deux Baïram ont servi de modèle au carême catholique.

Quant au carnaval, la rigueur même des règlements de la sainte quarantaine en avaient fait la préparation indispensable à cette période de macérations. Plus tard, Carnaval, devenu moins nécessaire, n'en a pas été moins fêté : on s'est rabattu alors sur la bruyante joie des orgies vénitiennes ou romaines, sur la danse, les mascarades, les travestissements; plus tard encore, c'est-à-dire aujourd'hui, on s'est fatigué de se déguiser, on s'est ennuyé de s'amuser; la semaine grasse a perdu son cachet, mais la quarantaine sanitaire est restée en faveur. La mascarade est un plaisir, la purgation est une affaire, presque un devoir. Et voilà pourquoi ce siècle essentiellement positif, tout en délaissant le carnaval, demeure fidèle au carême.

L'hygiène reste, tandis que les religions s'en vont. Ou plutôt ne serait-il pas juste de dire que l'hygiène se transforme, qu'elle tend à devenir à son tour une sorte de religion, avec ses pratiques parfois pieuses et touchantes? N'est-ce pas, en effet, une pensée morale qui, depuis quelques années, s'est emparée des magasins de nouveautés, lorsque, tous à la fois, ainsi qu'on a pu le voir en ces derniers temps, ils remplissent les journaux de leurs annonces de *blanc* et de *toileries?* Ne semble-t-il pas que derrière ces vastes placards, ces immenses enseignes, il y ait une idée de prévoyance, une leçon et un conseil? Avant que le carnaval ait enlevé les dernières économies provenant des inventaires de fin d'année, des étrennes ou bien encore des coupons de janvier; avant même que le prêtre dise aux fidèles le *Memento quia pulvis es*, voici le concile des grands magasins, — le Louvre, la Paix, le Coin de Rue, le Printemps, le Petit Saint-Thomas, le Bon Marché, la Ville de Paris, Pygmalion, la Ville de Saint-Denis, etc., etc., — qui crie par tous les organes de la presse aux jeunes et aux vieux dissipateurs :

« Toi qui vas te déguiser en pierrot, souviens-toi que tu n'as plus de chemises. Toi qui te proposes de louer chèrement au costumier un élégant attirail de polichinelle, souviens-toi que tes draps de lit sont râpés et que tu couches dans des haillons. »

Voix prudente et sévère qui rappelle à la laitière si pimpante sous son déshabillé champêtre que ses jupons sont ébarbés et ses bas pleins de trous; au domino si coquet sous ses nœuds roses et son loup à franges de dentelle, que son fichu est en loques et que sa main passe à travers son mouchoir! Sainte croisade entreprise contre les dépenses stériles et le vain gaspillage du carnaval, au profit des bahuts et des armoires à linge, — ce luxe solide du ménage, cette richesse glorieuse des ménagères.

Tout ce qui survit du carnaval, et donne comme un air de fête au carême, ce sont les bals du soir et les représentations théâtrales du jour. Des dernières, nous n'avons rien à dire, toutes les représentations se ressemblant. Quant aux bals, il est bon de remarquer qu'ils invoquent tous en leur faveur un motif de charité ou d'assistance. Il en est ainsi du magnifique bal organisé à l'Opéra en faveur des ouvriers lyonnais, sous le patronage de Madame de Mac-Mahon, femme du Président de la République. Il en sera de même du bal plus modeste, mais non moins attrayant, qui doit avoir lieu le 10 mars au Grand-Hôtel : cette fête annuelle est donnée par la Chambre syndicale de la céramique et des cristaux, — que préside l'honorable M. Dommartin, ancien juge au Tribunal de commerce, — au profit de sa caisse de secours

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Nous ne voyons pas, pour notre part, de meilleure manière de sanctifier le carême que de prendre part tout à la fois à une joyeuse fête et à une bonne œuvre.

Ludovic Sauveur.

DES ROBES DE SOIE

Les questions de modes et de toilettes sont à l'ordre du jour ; la crise lyonnaise vient de leur donner une triste actualité, et voici qu'il faut parler gravement de ces futilités mondaines. Un simple caprice de la fashion n'a-t-il pas ruiné tout à coup cette grande industrie de la soie, qui était jadis une des richesses et des gloires nationales?

La détresse d'une population entière privée de son gagne-pain habituel a mis tout à coup en relief ce fait qui passait presque inaperçu : on ne porte plus de soie ni de satin. Le chiffon d'Orient, le foulard, la tarlatane ont remplacé dans les toilettes de bal les brocards et les étoffes « sérieuses ». Quant aux costumes de ville, l'article anglais et le lainage ont détrôné presque complétement les taffetas, les failles, les moires.

Il y a déjà quelque temps que cette révolution s'est opérée, mais personne n'y prenait garde. C'est qu'à la vérité, depuis 1870, la toilette féminine est tout entière dans la façon ; c'est que tout le monde, hommes et femmes, s'est habitué à ne regarder dans une robe que l'exécution, le travail d'art. La matière compte peu ou point. Les volants, les traînes, les doubles jupes, les polonaises, les pouffs, les tabliers, les collants ont pris une telle importance, que l'étoffe est devenue un simple thème à combinaisons fantastiques, à enroulements bizarres, à arabesques chimériques.

Les couturiers ont naturellement poussé à ce dédain de la matière première, à cette large indifférence à l'égard de l'étoffe. Ils ont pour cela deux raisons. D'abord, l'amour-propre : faire une merveille avec des chiffons, c'est le comble de l'art, et c'est l'art du couturier, il faut lui rendre cette justice ; ensuite, l'intérêt bien entendu. Les « façons » modernes, avec leurs complications multiples, exigent des vingtaines de mètres d'étoffe pour les robes les plus simples. S'il fallait employer des soieries à 20 francs le mètre, le prix de la façon s'ajoutant à cette première dépense serait trop lourd pour les plus gros budgets. Les couturiers n'ont pas eu besoin de prêcher beaucoup leurs clientes pour leur faire renoncer aux satins coûteux et durables.

Aujourd'hui on voit le mal ; on s'aperçoit qu'on a gravement compromis l'industrie nationale pour enrichir les fabricants de camelotte anglaise, qui sont en train d'inonder l'Europe de lainages à trame de cotons, comme ils inondent l'Asie d'indiennes à dix sous le mètre depuis tant d'années. On voit le mal, mais cela ne change guère les données du problème. Le retour à la soie, aux étoffes fortement tramées, amples et résistantes, n'est possible qu'à une condition : c'est qu'il coïncidera avec un retour à des modes plus simples, à des façons moins compliquées. Je ne réclame pas l'abdication des couturiers ; je leur demande seulement un peu de sagesse et de modération.

On annonce, du reste, et l'on a déjà pu constater dans quelques salons une modification sérieuse des toilettes de soirée. Il s'est formé une ligue féminine contre les robes à fourreau, les collants et les fanfreluches semées autour des cuirasses ; on a entrepris de remettre en faveur les jupes drapées, courtes par devant, largement évasées par derrière, avec des plis flottants. Si cette croisade réussit, elle pourra donner à la soie un regain de faveur. La toilette ainsi comprise permettra beaucoup moins l'emploi des camelottes de fantaisie, les jupes amples nécessitant des étoffes fermes.

Du reste, afin de donner l'initiative d'un retour à la mode des robes de soie, Madame la maréchale de Mac-Mahon s'est empressée d'en commander une aux fabricants de Lyon pour la grande fête qui vient d'être donnée à l'Opéra. Nous souhaitons de grand cœur que ce sage exemple soit mis en pratique par toutes nos élégantes.

Baron Schop.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Le lundi 26 février, anniversaire de la naissance de Victor Hugo, a vu paraître la seconde série de la *Légende des siècles*. Nous nous réservons de donner dans notre prochain numéro un extrait de cette œuvre colossale et de tout point admirable, qui sera l'événement littéraire de l'année. En attendant, nous allons indiquer autant que nous le pouvons ce que contient le nouveau chef-d'œuvre de l'Eschyle français.

On connaît le plan de la *Légende des siècles*. Ce plan audacieux et superbe, Victor Hugo l'a exposé dans sa préface de 1859. Le poëte a voulu condenser dans une sorte d'œuvre cyclique l'histoire rectifiée par la légende, écrire un drame à cent actes ayant pour théâtre l'univers et pour héros l'humanité.

Le monde entier a lu la première série. Traduite en dix langues, tirée à des milliers d'exemplaires, elle a excité chez tous les peuples une égale admiration.

La seconde série aura, nous pouvons l'affirmer, la même destinée triomphante.

Voilà plusieurs années déjà que nous entendons le poëte lire, de temps à autre, dans son salon de la rue de Clichy, des extraits de sa nouvelle œuvre, et nous avons toujours constaté l'effet d'irrésistible enthousiasme qu'elle produisait sur les esprits les plus différents, sur les organisations littéraires les plus diverses.

Il n'y a qu'une opinion sur cette seconde série de la *Légende*. Tout le monde s'accorde à la considérer comme un chef-d'œuvre, et le fait est qu'on ne saurait rien citer de plus beau dans aucune littérature.

Le Soufflet du père, *la Ville ensevelie*, *l'Aigle du casque*, *la Guerre civile*, *le Titan*, sont des conceptions d'une originalité, d'une variété, d'une puissance incomparables.

Tout récemment, chez M. Auguste Vacquerie, Victor Hugo a lu un poëme de la nouvelle légende intitulé : l'*Exil du Cid*. — Il y avait là de charmants et puissants poëtes, des écrivains remarquables : MM. Théodore de Banville, Paul de Saint-Victor, Edouard Lockroy, Spuller, etc. — L'*Exil du Cid* a produit une immense impression.

Jamais poëte n'a passé avec une si merveilleuse facilité, avec une si prodigieuse aisance, « de la familiarité au sublime ». Dans l'*Exil du Cid*, nous avons admiré, entre autres passages étonnants, une description ou plutôt une apparition du *Pic du Midi*, qui est une des choses les plus belles, les plus fières que Victor Hugo ait jamais écrites. C'est d'une sérénité majestueuse et farouche.

Et quelle admirable langue ! Tantôt résonnant comme un bruit de fanfares ou comme un cliquetis d'épées, tantôt caressante, amoureuse, *souple comme une chatte*, elle a successivement toutes les audaces, toutes les impétuosités, tous les transports, tous les déchirements, toutes les fascinations, tous les vertiges, toutes les grâces, toutes les simplicités et toutes les complications de l'âme humaine et des passions humaines.

Il n'y a qu'une façon de dire les choses. Victor Hugo la trouve toujours, et, au point de vue de la langue comme au point de vue de l'invention, il est pour toujours *le Maître*.

Nous saluons donc son nouveau livre avec reconnaissance, comme un monument élevé à la gloire des lettres françaises et à l'honneur de la pensée humaine.

R. H.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 731. — DESCRIPTION, PAGE 98.

TOILETTES DE PROMENADE

(Voir la gravure coloriée n° 1400 où ces toilettes sont présentées sous un autre aspect.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 739. — DESCRIPTION, PAGE 98.

TOILETTES DE SOIRÉE

Modeles de Mme Hermantine Du Riez rue Halevy, 8).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA ROSE FLÉTRIE

(NOUVELLE. — FIN.)

V

— Monsieur d'Aubray, dit Mlle de Montbrillant, veuillez vous asseoir et me prêter un moment d'attention; je vais vous expliquer ce que ma conduite a eu de mystérieux jusqu'à ce jour.

Vous savez qu'à mon retour d'Espagne, il y a de cela un an, je fus sur le point d'épouser M. de Lussan; la veille du jour où je savais qu'il devait faire sa demande à mon tuteur, je réfléchissais, retirée dans ma chambre, à l'importance de l'engagement que j'allais prendre, lorsque j'aperçus sur ma cheminée une lettre ouverte, et cette lettre, la voici, vous pouvez la lire :

« Mademoiselle, je suis malheureux, car je vous aime; il ne m'est pas permis d'aspirer à votre main et il m'est également impossible d'abandonner à un autre le trésor que je ne puis posséder. Pardonnez-moi de me faire l'arbitre de votre destinée, de la diriger au gré de mon égoïsme, mais retenez bien ceci : Ne vous mariez pas, car celui qui vous aura épousée le matin, le soir du même jour ne sera plus qu'un cadavre ; et pour que vous sachiez bien que je serai toujours là, attentif et inexorable, remarquez ceci : du moment où un homme aura demandé votre main, il lui arrivera malheur dans les trois jours qui suivront cette demande. Or, si je tiens cette première condition, ce sera un avertissement certain que je suis là tout prêt à accomplir la seconde. »

— Vous savez maintenant, monsieur, reprit Marie, pourquoi j'ai refusé successivement MM. de Lussan, de Brissac, de l'Estang, et vous-même en dernier lieu.

— C'est étrange. Et soupçonnez-vous de quelle main part cette lettre ?

— Nullement, mais je vais le savoir avant cinq minutes, voyez !

Elle lui remit une autre lettre qui était ainsi conçue :

« Mademoiselle, il est un homme qui, depuis une année entière, vous dispute obstinément à tous ceux qui veulent vous ravir à son amour; car, lui, il ne vit que pour vous. Ceux qui vous ont dit : « Je vous aime, » ceux-là aimaient le jeu, les bals et les festins; mais lui, hélas ! son seul et unique amour, c'est vous; son regard est sans cesse fixé sur vous comme le regard d'une mère sur son enfant nouveau-né; caché dans l'ombre, il se baigne dans la lumière de vos yeux; il s'enivre de l'air qui vous entoure et s'abîme dans l'océan d'harmonie que votre parole soulève dans son âme.

» Oh ! dites-moi ! pourquoi se sent-il mourir de bonheur quand il vous voit marcher pâle et pensive par la campagne, les pieds dans l'herbe et la tête noyée dans la lumière dorée du soleil? Dites-moi pourquoi vous le faites rêver des fleuves et des montagnes de son pays, quand il vous voit assise dans les lilas, tenant à la main un bouquet de violettes étincelantes de rosée ? Pourquoi voit-il passer sur votre front, comme sur un miroir, le beau ciel bleu et les nuages voyageurs qu'il a si souvent contemplés dans sa patrie ? Pourquoi ?... Ah ! c'est que tout ce qui fait son être, orce et intelligence, cœur et âme, il a mis tout en vous.

» Ne le repoussez pas lorsqu'il va venir se jeter à vos genoux ! ne lui reprochez pas votre gaieté perdue, vos chagrins prématurés, votre front soucieux à vingt ans, car il a vu tout cela, car il a vu la pâleur tomber sur vos traits et les envelopper comme un suaire; il a vu les larmes filtrer à travers vos doigts comme une pluie de diamants; il a vu tout cela jour par jour, heure par heure, et une douleur inouie lui brisait l'âme ; et cependant, ah ! plaignez-le, cette pâleur, il pouvait la faire disparaître ; ces larmes, il pouvait les tarir, et il ne l'a pas voulu, parce qu'il fallait renoncer à vous. O Marie ! Marie ! prenez pitié de lui quand il va venir vous demander grâce !

» Un jour, il y a bien longtemps ! une rose blanche est tombée de votre main à terre, et vous n'avez pas daigné la ramasser; cette rose, je vous la remettrai, c'est à ce signe que vous me reconnaîtrez, car, je le sens, je ne pourrai prononcer une parole devant vous. »

A peine d'Aubray avait-il fini la lecture de cette lettre que la porte s'ouvrit, et Djell parut sur le seuil. Il ne proféra pas une parole, il ne fit pas un geste ; mais, dans l'émotion profonde qui soulevait sa poitrine, dans la mélancolie empreinte sur son front bruni, dans le regard tout plein de douleur et d'amour qu'il laissa tomber sur elle, Marie comprit que c'était là l'homme qui l'aimait : c'était lui, Djell !

Il s'approcha lentement de Marie, mit un genou en terre devant elle, et l'œil humide de larmes qui débordaient sans qu'il les sentît couler, il lui présenta une rose blanche, fanée et jaunie par le temps.

Dans toute passion vraie, il y a quelque chose de solennel qui impose aux natures les plus frivoles comme aux tempéraments les plus flegmatiques, parce qu'une grande passion, fût-elle coupable, est toujours un signe de puissance et de supériorité dans celui qu'elle dévore. Ce fut donc avec un sentiment mêlé de surprise et d'admiration que d'Aubray et Guitaut assistèrent au spectacle d'un amour si étrange et si nouveau pour eux qu'ils avaient peine à le comprendre, quoiqu'ils en reconnussent instinctivement la grandeur.

Ce n'était pas là l'amour comme on l'entendait sous Louis XIII, car, si cette passion est de tous les temps, chaque époque a, pour la sentir et l'exprimer, une manière, je dirais presque un mode, qui lui est propre. Mais, quelle que soit la forme qu'il prenne pour s'exprimer, une femme ne se trompe jamais sur le sentiment qu'elle inspire; elle sait au juste à quelle hauteur il s'élève, à quel degré il s'arrête. Marie comprit donc cet amour immense, et, le cœur plein d'une douce pitié, elle considéra avec émotion ce pauvre enfant si courageux, si persévérant et si passionné qui pleurait à ses genoux.

— Djell, lui dit-elle, vous avez été bien coupable et bien cruel; ce n'est pas là ce que j'attendais de vous quand je vous recueillis chez moi.

Djell cacha son visage dans ses deux mains et se mit à sangloter.

— Relevez-vous, Djell, reprit Marie avec un accent de bonté qui pénétra le cœur du jeune Maure, relevez-vous, je vous pardonne; mais vous comprenez que désormais vous ne pouvez plus faire partie de ma maison.

Djell resta à genoux, et levant sur Marie un regard suppliant :

— Mademoiselle, dit-il, cette fleur que je viens de vous rendre, vous allez la jeter au vent, et le pied insoucieux du passant l'écrasera dans la poussière. Oh ! donnez-la au pauvre Djell, il la mettra sur son cœur et retournera, plein de joie, dans la cabane de sa mère; cette fleur, il la regardera quelquefois, il l'arrosera de ses larmes, et jamais il ne la portera à ses lèvres, et sa vie s'écoulera ainsi heureuse jusqu'au dernier jour.

Puis, comme Marie gardait le silence, Djell se tourna vers d'Aubray et lui dit :

— Vous qui fûtes mon ennemi, vous qui serez son époux, refuserez-vous d'intercéder pour moi ?

— Cela est inutile, dit Marie d'un ton décidé. Céder à une pareille demande serait de l'extravagance.

Et se levant brusquement, elle quitta la salle sans dire un mot de plus.

Djell resta désespéré. Mais s'il eût pu suivre Mlle de Montbrillant jusque dans sa chambre, où elle se retira en le quittant, il l'eût vue regarder longtemps cette rose qu'elle avait refusée à ses

larmes, puis la cacher avec soin dans un des bouquets de fleurs qui parfumaient sa fenêtre, en murmurant ces mots :

— Malheureux enfant !

Lorsqu'il fut revenu de l'espèce de stupeur où l'avaient jeté le refus mortel et le départ précipité de Marie, le page s'approcha de d'Aubray, et, d'une voix si grave, si profondément mélancolique, que le gentilhomme en tressaillit :

— Monsieur, lui dit-il, il y a deux jours, la fortune m'a été favorable et s'est tournée contre vous ; mais la fortune est changeante, et si vous la tentiez aujourd'hui, peut-être vous accorderait-elle une éclatante revanche.

VII

Djell prononça ces mots avec un sourire qui trahissait la désolation de son cœur.

— Vous allez au-devant de mes désirs, lui dit d'Aubray avec un accent plein d'intérêt ; mais j'aurais voulu attendre un autre moment pour vous faire cette proposition.

— Vous n'en pourriez choisir un meilleur, monsieur d'Aubray.

— Eh bien ! Djell, quand vous voudrez.

— Tout de suite. Vous ne pouvez encore manier une épée, mais vous êtes bon cavalier et habile tireur, nous nous battrons à cheval et au pistolet.

Quelques minutes après, ils étaient tous deux sur le terrain avec leurs seconds.

Lorsqu'ils furent placés à cinquante pas l'un de l'autre, Djell appela Chavigny, et lui donnant sa toque :

— Monsieur de Chavigny, lui dit-il, veuillez suspendre cette toque à l'arbre que vous voyez là-bas, à la droite de M. d'Aubray ; si je succombe, prenez-la ; vous y trouverez un secret, et quand je ne serai plus, je vous prie d'en détacher ce rubis et de le conserver en souvenir de moi.

Lorsque Chavigny eut exécuté ce que lui demandait le page :

— Maintenant, messieurs, dit celui-ci, quand vous voudrez. Et vous, monsieur d'Aubray, rappelez-vous qu'avec moi le duel est un jeu sérieux, et visez droit au cœur.

Le signal fut donné, et les deux adversaires partirent au galop. A vingt-cinq pas, Djell déchargea son arme. D'Aubray ne fut pas touché et tira presque en même temps sans plus de succès.

— Allons, c'est à recommencer, dit Djell.

Pour la première fois, peut-être, d'Aubray parut se battre à contre-cœur ; cependant avec un pareil adversaire, il ne pouvait montrer la moindre hésitation sans risquer de voir mal interpréter le sentiment qui le dominait. Il se résigna donc.

Ou leur donna d'autres armes et ils s'élancèrent de nouveau l'un vers l'autre.

Cette fois Djell ajusta son adversaire à trente pas, il manqua encore. Alors d'Aubray, trop généreux pour profiter des avantages de sa position, lâcha son coup sans faire un pas de plus.

Au même instant, Djell laissa échapper son arme et tomba sur le cou de son cheval, où il resta immobile et les bras pendants ; et lorsque d'Aubray courut à lui pour le relever et s'assurer de l'état de sa blessure, il ne trouva plus qu'un cadavre.

Ce malheur l'affligea profondément, car depuis une heure le jeune Maure lui avait inspiré un vif intérêt.

Comme ils allaient le transporter au château, Chavigny se rappela la dernière volonté du page. Il s'en fut détacher la toque de la branche d'arbre où il l'avait suspendue, et se mit à y chercher le secret dont lui avait parlé le malheureux Djell ; alors il s'aperçut que cette toque était percée en plein de deux petits trous circulaires : c'étaient les deux balles de Djell, c'était là son secret.

Quant à Marie, nous ne saurions dire jusqu'à quel point elle fut affectée de la mort de son page ; mais on assure qu'avant de l'envelopper dans son cercueil, la personne chargée de ce soin déposa sur le corps du jeune Maure une rose flétrie.

Six mois après cet événement, d'Aubray, corrigé tout à coup de la passion du duel, épousait Mlle de Montbrillant, qui, à la suite de ce mariage, retourna habiter la cour. Elle ne la quitta plus depuis, et dans les vicissitudes qu'elle eut à subir pendant les troubles de la Fronde, Anne d'Autriche trouva dans Mme d'Aubray une amie dont le dévouement éclairé vint plus d'une fois en aide à son caractère vacillant et irrésolu.

Constant Guéroult.

LA BELLE AUX CHEVEUX BLEUS

(NOUVELLE.)

I

Nous voici dans un temps où bien des choses s'en vont, qu'on s'était habitué à aimer et qu'on croyait faites pour être aimées toujours. Entre ces choses, il faut compter l'amour.

Il est vrai que des bienfaits énormes nous ont dédommagés ; des bienfaits octroyés à notre époque par Sa Majesté toute-puissante l'Industrie, par la science officielle, par la philosophie éclectique, par cet art de commissaire-priseur qui se baptise *le réalisme*, par cette facilité de mœurs née de la tolérance accordée aux gens d'affaires et aux filles de marbre, pourvu que les unes et les autres deviennent riches.

Mais il est de tout temps des esprits fous et ingrats qui s'évertuent à méconnaître le progrès, même quand le progrès choie les intérêts matériels et qu'il dédaigne ces enfants terribles qu'on nomme *les sentiments*.

Pour moi, j'avouerai, quitte à faire pénitence, être de ces ingrats et de ces fous qu'il faut plaindre. Je ne crois pas encore que ce soit avec le réalisme qu'on se résignera à l'abaissement de l'art et que la Laïs contemporaine, la *Vénus aux Affaires*, remplacera l'amour mort. Le mensonge ne fait pas plus oublier la vérité que le cadavre ne console de la vie perdue.

C'est pourquoi, dans mes ressouvenirs d'hier, j'aime à retrouver des histoires où l'amour vrai, invincible, inexpert, ingénu, apparaît encore, avec ses maladresses charmantes et ses logiques folies, ses roueries candides et ses désespoirs de bonne foi. Pourquoi donc alors ne redirais-je pas un fait où triomphe pareil amour, et que j'ai vu s'épanouir au beau milieu de la vie parisienne ? Aujourd'hui, ce fait-là va avoir l'air d'un conte, il est si vrai ! Mais qu'importe ! L'imagination des romanciers semblera toujours stérile ou pauvre devant les combinaisons de la vie humaine ; et ce grand Balzac lui-même, que les *réalistes* invoquent si haut et imitent si peu, ne disait-il pas : *Nous n'inventons jamais que le vrai ?*

Il y a une dizaine d'années, je voyais souvent, chaque jour, jamais assez, un impétueux et charmant garçon que j'appellerai ici Victor de Pranges. Des aspirations multiples l'entraînaient vers tous les arts à la fois ; mais il était sollicité davantage par le côté chatoyant, coloré, accentué de chaque art. A travers les lettres de Victor que je vais éditer, on sentira que l'hyperbole, idole des jeunesses qui florissaient au temps de la sienne, souriait incessamment à cette généreuse nature. Il faut se défier de l'hyperbole ; mais au moins, dans l'amour qu'il lui portait, Victor était sincère, autant que l'était sa jeunesse elle-même ; et sa vie active ne jurait par aucun désaccord avec ses opinions et ses penchants. Heureusement pour lui... malheureusement peut-être, M. de Pranges était placé dans la vie de façon à n'avoir besoin d'y rien faire d'effectif. Il ne se sentait tourmenté par aucune vocation réelle et impérieuse. Pourtant, comme il savait beaucoup, comme il était doué d'un goût véritable et éprouvé, il eût pu devenir un critique : il aima mieux jouir de tout qu'analyser tout ; il demeura l'homme agréable et partout agréé, spirituel et creux, toujours oisif et toujours fatigué, indépendant et enchaîné, si

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

volontiers jugeur, si souvent mauvais juge et généralement si paresseux qu'on appelle l'*homme du monde*; seulement, Victor garda quelque chose de bon en plus.

Un matin, je reçus de mon ami la lettre... ou plutôt le feuilleton que voici :

II

Lundi, minuit et demi.

« Mon cher Paul,

» Tu vas certainement être saisi du plus extrême étonnement en lisant cette lettre, écrite par moi, que tu as vu ce soir, à toi que je puis voir demain et même tout à l'heure si je veux ; écrite entre minuit et une heure du matin, une jambe sur lundi, l'autre sur mardi, le front sur ma main gauche, l'esprit dans une loge du Théâtre-Français et le cœur égaré dans des horizons bleus! — Que veux-tu, mon ami ! il faut pardonner à celui qui souffre et qui crie... Je suis enchanté de souffrir; mais, va! je souffre tout de même beaucoup, et c'est ce qui me fait crier si fort au beau milieu de cette claire nuit de mars. Tu ne me comprends pas encore, n'est-ce pas? Et moi donc! crois-tu, par hasard, que je me comprends? Je vais cependant tâcher de nous aider un peu.

» Souvent, mon ami, à la fin de conversations dites sérieuses, dans lesquelles il s'agissait tout bonnement de guérir l'humanité malade, il t'arrivait de t'écrier : « Tout cela ne vaut pas deux » sous donnés à un pauvre et deux heures d'amour naïf n'importe » pour qui ! » Là-dessus, pour peu qu'on fît semblant de t'écouter, tu nous déroulais tout un évangile amoureux, et nous nous sentions convertis à ta religion jusqu'à ce que l'orgueil ou l'intérêt, les plaisirs ou les affaires, l'égoïsme enfin, nous reprit dans ses griffes... Toi, tu demeurais superbement dans ton fanatisme à l'amour. — Eh bien, mon ami, aujourd'hui que je m'embarque sur ce! océan qu'on appelle l'amour, je viens te demander à toi, pilote, qui crains, dis-tu, d'y errer perpétuellement à la manière du *Vaisseau fantôme*, je viens te demander de me guider un peu entre ses caps terribles et ses iles parfumées, dans les chansons de ses brises et les colères de ses ouragans.

» Mais n'est-il pas bien temps d'être clair? Voici donc les faits :

» Aujourd'hui lundi, vers huit heures après dîner, ne sachant trop que faire de ma soirée, j'ai entrepris la lecture des affiches de spectacle. Les affiches m'ont appris qu'il se donnait au Théâtre-Français une reprise de la comédie de Musset : *Il ne faut jurer de rien*.

» Un peu après, j'étais assis dans une stalle d'orchestre chez MM. les comédiens ordinaires de la rue Richelieu.

» Comme le rideau restait encore immobile, je me tournai vers la salle pour donner quelque pâture à mes regards oisifs... Ah ! mon ami ! Pourquoi a-t-on tant tardé à commencer!...

» Je te vis, toi, d'abord, assis au balcon... Ah ! si je n'avais vu que toi! Mais écoute : dans une première loge de face, une jeune femme entrait à ce moment. C'est de cette femme que je suis amoureux, véritablement et désespérément amoureux.

» Tu as beau répéter d'habitude que, dans l'amour vrai, le cœur, le cœur réel, c'est-à-dire le bon bois de nous-mêmes ne prend pas feu avec une pareille soudaineté, et que c'est seulement dans le caprice que ce qu'il y a d'amadou ou de feuilles sèches dans l'être humain s'embrase aussi vite : je te dis aujourd'hui que la seule règle générale, c'est qu'en rien il n'existe de règles générales, et que, particulièrement, l'amour se fait litière de toutes les théories et de tous les axiomes qu'il inspire. J'ai regardé cette femme sans songer à attirer ses yeux, sans prévoir ce qui allait pouvoir suivre cet instant-là; je l'ai regardée pour la voir, rien de plus ; j'ai, à son insu, baigné et purifié mes regards dans la sérénité des siens, et, quand il a fallu me rasseoir et détacher d'elle mes yeux éblouis, il s'y trouvait des larmes que je n'avais pas senties venir.

» Elle est vraiment belle ! Peut-être la connais-tu ! Je t'ai vu saluer de son côté sans que je pusse pourtant me rendre compte si c'était bien elle que tu saluais; en tous les cas, tu dois l'avoir vue : sa loge était la deuxième à ta droite, et plusieurs fois, je m'en suis aperçu, tu as regardé par là. Elle est pâle, avec des lèvres rouges, des joues d'un rose assez vif aux pommettes et de grands yeux qui m'ont paru couleur d'or. Ses cheveux, d'un noir splendide à reflets bleus, étaient simplement partagés en bandeaux sur un front élevé, bien plein, largement modelé, d'un blanc mat et d'une chair tendre et fraîche comme la pulpe des camélias. Elle était coiffée d'une capote rose, et portait aux oreilles deux perles assez grosses. Elle est restée, malgré la chaleur de la salle, constamment enveloppée jusqu'au menton dans un grand châle indien qui me cachait ses mains. Il m'a paru qu'elle devait être grande et svelte. Encore une fois, si tu ne l'as pas saluée, c'est impossible du moins que tu ne l'aies pas vue ! N'est-ce pas qu'elle est bien jolie? Belle et jolie !... Ah ! me voilà le cœur dans un bel état!

» Dis donc, mon ami, qui cela peut-il être, ce grand jeune homme qui l'accompagnait? C'est son frère, n'est-ce pas ? Oui, ce doit être son frère, je m'en crois assuré : d'abord parce qu'il lui ressemble, cela doit t'avoir frappé; et puis parce que je ne me suis senti contre lui aucun mouvement de haine... Ah ! mon Dieu, oui! j'en suis déjà là : je crois aux avertissements du cœur, aux pressentiments, *et cætera*. Il y a plus, je deviens poëte à vue d'œil: il me court dans l'esprit et sur les lèvres des bribes de sonnets qui chantent ma femme pâle et ses cheveux bleuâtres; mais, quand je veux écrire, tout me semble froid. Si ce grand garçon brun était son mari pourtant!... Tiens! il me prend des rages d'aller t'éveiller pour te demander si tu la connais, et te faire dire tout ce que tu sais d'elle... Mais si tu allais m'apprendre qu'elle est la femme de cet homme ! non ! non ! j'aime encore mieux mes incertitudes.

» Entre deux actes, je suis sorti, pour m'en aller regarder au carreau de la loge occupée par ma soudaine adoration. Ah bien, oui ! le petit rideau était entièrement tiré. Je n'ai rien vu ! — Si ! involontairement, j'ai vu le numéro de la loge. C'était le numéro 33. Puis j'ai été me promener dans le foyer : c'était le moment où le public rentrait dans la salle, et il me semblait bon de me trouver un peu seul. Une chose que je ne puis assez te dire, c'est combien ce foyer me semblait beau. Il paraît que, jusqu'à ce soir, je ne l'avais jamais vu. Les bustes étaient charmants avec moi, même les plus solennels ; les auteurs tragiques encourageaient gravement mon amour, les comiques me souriaient avec indulgence. Corneille m'a dit que la belle aux cheveux bleus était fière comme Chimène. J'ai demandé à Molière s'il n'y avait rien de Célimène en elle, et Molière m'a assuré que non. A ce moment, j'entendis la salle applaudir, et, je ne sais comment cela se fit, du foyer où j'étais, j'envoyai au poëte mon bravo solitaire ; ce que voyant, La Fontaine se mit à rire, peut-être parce qu'il connaît encore ce qu'il y a de bon dans tout animal. Voulant ensuite savoir quelles choses j'avais applaudies, j'allai me planter devant un carreau, sans rideau, celui-là ; et, comme le silence était très-grand, j'entendis Brindeau-Valentin qui disait à Cécile, que jouait alors mademoiselle Luther :

« — Veux-tu aussi que je te fasse de la science et que je te » parle astronomie ? Dis-moi, dans cette poussière de mondes, y » en a-t-il un qui ne sache sa route, qui n'ait reçu sa mission » avec la vie, et qui ne doive mourir en l'accomplissant ? Pour- » quoi ce ciel immense n'est-il pas immobile ? Dis-moi : s'il y a » jamais eu un moment où tout fut créé, en vertu de quelle force » ont-ils commencé à se mouvoir, ces mondes qui ne s'arrêteront » jamais ?

» — Par l'éternelle pensée, répondit Cécile.

» — Par l'éternel amour, répliquait Valentin..., qui ajoutait : « La main qui les suspend dans l'espace n'a écrit qu'un mot en » lettres de feu. Ils vivent parce qu'ils se cherchent, et les

» soleils tomberaient en poussière si l'un d'entre eux cessait » d'aimer.

» — Ah! disait Cécile chastement enivrée, toute la vie est là! »

» Je vis alors quelle bonne raison j'avais d'applaudir... et je revins au foyer, où je demandai à la fière figure de Rotrou s'il se pourrait qu'un jour la fille aux cheveux bleus se rappelât cette poésie devant moi? Le buste admirable de Caffieri ne me répondit point; mais je crus voir sa mine hautaine s'adoucir un peu, et peut-être ses yeux profonds me dirent-ils vaguement d'espérer... J'étais bien fou, n'est-ce pas, mon ami? Oui, mais j'étais bien heureux!... Aussi, pour jouir de ce bonheur étrange et le prolonger, j'allai m'asseoir, me promettant de guetter l'instant où s'ouvrirait ma loge numéro 33, et je me laissai aller au sentiment des premières vraies joies de ma vie. Le bruit de l'envahissement du foyer par le public, la pièce étant finie, vint m'arracher à mes songes. Je me levai précipitamment et je courus à ma loge : la porte en était toute grande ouverte, et l'intérieur était vide... Je regardai à droite et à gauche, je ne vis rien qui ressemblât à ma capote rose ou à mon grand châle. Je bondis vers l'escalier, heurtant divers bourgeois, renversant plusieurs familles; en trois bonds, je fus au péristyle, mais je n'aperçus pas ce que je cherchais. Je sortis : des voitures se succédaient devant le théâtre; d'autres voitures sillonnaient la rue Richelieu, mais la belle personne aux cheveux bleuâtres était perdue pour moi.

» Et me voici chez moi, mon ami, sans que la pensée de dormir me soit seulement venue. J'épanche mon cœur en t'écrivant; cela me fait un peu de bien... Que vais-je devenir, grands dieux? Où retrouver cette femme?... La reverrai-je jamais? N'as-tu pas tout au moins un malheureux petit conseil à me donner? J'ai toujours là ses grands yeux devant les miens; je sens mon cœur me monter dans la gorge, j'étouffe! Ris si tu veux : moi, je voudrais pouvoir pleurer... je ne peux pas!

» Comme je m'en revenais chez moi, mes regards se sont tout à coup et par hasard jetés sur une fenêtre de la rue de Provence. Un bras de femme que j'ai trouvé fin et élégant a tiré un grand rideau brodé, puis un rideau plus épais a tout à fait voilé la lumière... « Si elle était là! » me suis-je dit. Et ne voilà-t-il pas qu'à partir de ce moment j'ai regardé toutes les fenêtres encore éclairées, comme on regarde les yeux d'un homme avec qui l'on se bat... Quand je te dis que je suis fou!

» Mon Dieu, mon Dieu, si cet homme était son mari!... Tiens, Paul, tu dois connaître cette femme; je te dis que c'est elle que tu as saluée, et, ma foi! je n'y tiens plus! Il faut que tu me dises ce que tu sais : je vais t'éveiller. »

Mardi, trois heures après midi.

« Cette nuit, mon ami, entre deux et trois heures, je m'en suis imprudemment allé carillonner chez toi, et, à la suite, parlementer avec ton portier et le forcer à me jurer sur des choses saintes que tu ne dormais pas cette nuit sous son toit. Je me suis résigné à laisser cet homme se rendormir, et, après avoir un peu marché dans la belle froide nuit qu'il faisait, en confiant mes martyres aux étoiles, je suis rentré chez moi au son de quatre heures tintant. Je l'avoue à la honte de ma bouillante ardeur : je me suis endormi tout de suite, et d'un sommeil de plomb. Mais n'a-t-on pas vu Napoléon s'abîmer dans un long et pesant sommeil le soir de Waterloo?

» Moi qui n'en suis qu'au Brienne de mon amour, je ne me suis réveillé qu'à une heure après midi. Je me suis levé, j'ai déjeuné, je me suis habillé. — Pas plus au physique qu'au moral je ne suis le même homme qu'hier. L'univers me contemplant en serait sûrement frappé. J'avais un tel air, que Quentin, mon domestique, a osé me demander si j'avais fait un héritage. « Oui, » mon ami, lui ai-je répondu, il y avait une fois... — c'était » hier matin, — un sceptique, un vaniteux, un menteur; tu le » connaissais beaucoup, Quentin, et je ne t'en fais pas mon com- » pliment; fais-moi le tien, il est mort hier au soir, et m'a laissé » en expirant d'inappréciables richesses! »

» Je suis sorti. Je me rendais chez toi pour savoir si l'on t'a revu, si l'on t'a remis la lettre de l'homme nouveau dépouillant le vieil homme, et quelle réponse tu peux y faire, et tu imagines bien à quoi je pensais en marchant lorsque.. — admire quel chemin bête prennent parfois nos bonnes idées, — lorsque le mot *Location*, écrit en or, à propos de pianos, sur un magasin du boulevard, frappa subitement mon esprit en rumeur. Je ne puis te dire par quel phénomène j'entrevis tout à coup le bureau de location du Théâtre-Français... mais je te dirai que, cinq minutes plus tard, je saluais courtoisement le préposé à cette location : un vieillard très-digne, très-poli et très-obligeant. Pour entrer en rapports avec lui, j'ai commencé par louer une stalle d'orchestre pour ce soir, avec l'arrière-pensée de l'offrir au fils de Quentin; j'ai ensuite demandé d'un air tout simple et très-modeste si je semblerais bien indiscret en désirant savoir à quel nom, la veille, on avait loué la loge de face n° 33, au premier étage? « D'abord, monsieur, me fut-il répondu, vous faites » erreur : la loge 33 n'est pas où vous croyez, mais au-dessus, au » second étage. — Monsieur, je vous demande bien des pardons, » je suis sûr de mes yeux et j'ai lu le chiffre 33. — Je suis fâché, » monsieur, de vous contredire; mais tenez, si vous voulez » regarder la maquette que voici, vous verrez que la dernière » loge de la première galerie porte le n° 31, et qu'à l'étage supé- » rieur se trouve le n° 33. — Et ce n° 33, en supposant votre » plan exact?... — Cette loge 33 a dû être donnée par M. Verteuil, » secrétaire général, ou par M. l'administrateur ou par quelqu'un » de MM. les sociétaires. — Et cette loge que voici? » (J'indiquais la loge de la première galerie, la deuxième à ta droite hier, celle où j'ai vu ma belle personne aux cheveux bleus.) — « Celle-là, monsieur, je ne l'ai pas louée, elle a dû être prise le » soir au bureau. »

Edouard Plouvier.

(*La suite au prochain numéro.*)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

L'économie domestique est pour les femmes d'intérieur ce que l'économie politique est pour les hommes d'État : c'est la pierre d'achoppement contre laquelle viennent se briser les ignorants et les insouciants.

L'économie domestique est une science de tous les âges, de tous les pays, de tous les instants; elle règle la conduite d'un ménage, fixe la dépense proportionnée au revenu, établit la bonne administration d'un bien. Savoir conserver, savoir acheter, savoir dépenser, voilà les qualités indispensables à la pratique de cette science qui constitue aussi une vertu.

Dans cet ordre d'idées et de choses qui sont la vie de très-petites causes produisent souvent de grands effets : nous n'en voulons pour exemple que la *Serviette magique*, de M. Francis Ampenot, qui est la salutaire instigatrice des réflexions auxquelles nous venons de nous livrer. Nous n'aurions peut-être songé à rien dire de tout cela, si nous n'avions cru rendre un réel service à nos lectrices en leur démontrant que la mignonne serviette dont il s'agit répond précisément aux saines exigences de l'économie qui fait la fortune des ménages.

Il ne faut pas voir dans la *Serviette magique* l'unique commodité de nettoyer et remettre à neuf n'importe quel objet de métal poli; ce qui mérite surtout considération, c'est l'économie qui en résulte. Du même coup on supprime tout espèce d'ingrédients :

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tripoli, blanc de Troyes, eau de cuivre, etc.; on se passe même de torchon ordinaire pour l'opération. La préparation subie par la *Serviette magique* supplée à tout, et rien n'est plus propre à faire qu'un nettoyage de cette sorte.

Nos lectrices nous sauront gré, puisque nous avons abordé cette question, de leur donner toutes les indications qui peuvent leur être utiles. Il y a trois *Serviettes magiques* différentes, ayant chacune des propriétés spéciales, et il faut faire bien attention à ne pas employer l'une pour l'autre : la *Serviette double* convient pour le nettoyage de l'acier, du fer, de l'étain, du cuivre ; la *Serviette simple* s'applique à l'argent, au métal doré, à l'or, au plaqué. Ce sont deux serviettes qu'on met entre les mains des domestiques, l'une pour les objets de ménage et d'appartement, l'autre pour ceux d'écurie, harnais, mors, etc. La troisième *Serviette magique* est exclusivement destinée aux *bijoux :* c'est un gentil carré rose, tout parfumé et qu'on vous livre dans une élégante petite boîte, contenant six serviettes. C'est affaire de dames qui, dans leurs moments perdus, s'amusent à frotter elles-mêmes leurs bagues, broches, médaillons, etc., et remettent à neuf tout le contenu de leur boîte à bijoux.

Nous en avons fait l'expérience nous-même, et c'est en connaissance de cause que nous en parlons tout particulièrement.

Aux dames qui nous demanderaient où se trouvent ces précieux talismans, nous répondrons qu'on peut se les procurer partout, notamment chez les orfèvres et les quincailliers de Paris et de la province.

M. d'A.

REVUE DES MAGASINS

Toutes les jolies clientes de la *Scabieuse* paraissent s'être donné le mot pour commander un de ces costumes bretons qu'elle réussit de façon si parfaite. Ce gracieux habillement, il faut l'avouer, ne souffre pas la médiocrité ; il est charmant ou bien du dernier ridicule, selon l'art qui a présidé à sa coupe et à son ornementation. Dans un certain monde, il est bien établi que si l'on veut un costume breton caractéristique et de bon ton, c'est rue de la Paix, 10, qu'il faut aller.

Mais que ce sémillant modèle ne nous fasse pas perdre de vue la spécialité de la *Scabieuse* comme maison de deuil. On sait que les étoffes y sont toutes de première qualité ; nous croyons utile, à ce sujet, de citer quelques noms, à titre de renseignements utiles en cas de besoin.

Le Radzimir, l'épinglé, l'épingline, le Paramatta, le gros de Syrie, l'armure ciselée sont les tissus exclusivement destinés au grand deuil. Le valencias cachemire, d'un usage supérieur au cachemire, appartient exclusivement à la *Scabieuse*.

Pour grand deuil tout laine, indiquons la Vénitienne, le drap de veuve, le Persan, la popeline, la cretonne tout laine, le Biarritz et le taffetas de laine.

Pour un deuil moins sévère, la vigogne et le cachemire de l'Inde, l'armure de laine en 1m,20 de large, valant de 3 fr. 75 à 9 francs le mètre.

La popeline d'Irlande, de Lyon, de Paris, et l'armure de soie mate, sont des tissus pour deuil de trois mois.

— Au mois de mars, il faut songer sérieusement aux nouveaux costumes: étoffes à choisir, façon de robe à déterminer, garniture à trouver. Ce dernier point surtout est important, car de lui dépend souvent toute la grâce d'une toilette ; le costume breton, par exemple, que serait-il sans ses jolis galons brodés et sans les boutons de nacre qui se groupent par enfilade de six ou dix ?

Voilà pourquoi nous insisterons sur les avantages que présente une maison bien établie, où l'on trouve tous les éléments que comporte la garniture de robe. La maison Vatelot et Cie (59, rue Turbigo) constitue une spécialité importante de passementerie (galons, boutons et garnitures variées) à laquelle on peut s'adresser en toute confiance.

C'est particulièrement une maison de gros, dont la principale clientèle se compose de couturières ; ces dernières trouvent une sérieuse économie et une grande commodité pour leur travail à entretenir de semblables relations. Sur simple échantillon, la maison Vatelot et Cie fait fabriquer tel genre de galon ou passementerie qu'on lui demande, pourvu qu'on en prenne une pièce de 12m,50, le taux d'un montage de métier.

Ce qu'on demande le plus en ce moment à la maison Vatelot, c'est le gentil galon maillet en toutes nuances, sur fond filet, d'un aspect fort coquet et d'un prix extrêmement doux. Très-apprécié encore est un agrément en passementerie, composé de soutaches en soie de couleur, cousues à la main et qui présentent le caractère de feuilles découpées. Un entre-deux de même fabrication vient compléter le choix de ce genre de garniture, fort élégant.

— Nous entendons dire partout que les garnitures en dentelle auront les honneurs de la saison.

Les magnifiques assortiments que nous venons de voir dans les magasins de la maison Caliste (rue Neuve-Saint-Augustin, 23) nous confirment dans cette opinion.

La maison que nous venons de citer possède, en effet, des séries de toutes dimensions en dentelle *Clovis* pour ornements de toilettes de printemps. La dentelle Clovis est en pur fil *cœur de lin* d'une finesse extrême, elle ne s'abîme pas au blanchissage, et si nous ne craignions de nous servir d'une expression dont on a abusé, nous dirions qu'elle est *inusable*.

La maison Caliste envoie des échantillons de ces dentelles à toutes les personnes qui en font la demande.

Comme nouveautés confectionnées, nous remarquons dans la même maison des modèles nouveaux en fichus *Paysanne*, en coiffures modèles *Greuze*, en mantilles *Manola* pour soirées, enfin de très-jolies séries de cravates ornées de dentelle genre nouveau, et des manches et cols assortis de coupe très-gracieuse.

La maison Caliste se maintient à la même hauteur par ses créations nouvelles et ses envois en tous pays.

— La grande concession que la maison de Plument avait bien voulu faire à nos abonnées est terminée, puisque le dernier délai de rigueur, le 1er mars, est arrivé. Une nouvelle visite faite à cette maison (33, rue Vivienne) nous met à même de faire connaître à nos lectrices quelles sont les nouveautés en préparation pour le printemps.

Nous pouvons dès à présent affirmer que le jupon de percale, qui jouira d'un grand succès pour le *costume court*, est établi avec un goût parfait dans la maison de Plument. Les dispositions qu'on nous a montrées sont charmantes, et nous citerons entre autres des jupons en percale bleu marine avec biais caroubier ou jaune mandarine et volants plissés ; des fonds noirs avec volants plissés à dessins ombrés, vert et jaune, bleu et noir, noir et rouge, etc., etc. Le tout combiné avec un goût parfait.

Le jupon blanc continue à jouer un rôle important dans la maison de Plument, qui en possède une série de modèles aussi variés qu'avantageux. Celui, entre autres, qui est à la fois court pour ville et à longue traîne pour le soir fait merveille auprès des élégantes. Le mystère de cette partie double consiste simplement en ce que la traîne se rajoute au jupon court par des boutons et des boutonnières placés sur les côtés. La traîne enlevée, le jupon est encore d'une longueur de 120 à 130 centimètres. Son prix est de 35 francs.

M. d'A.

SOMMAIRE DU Ier N° DE MARS 1877.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Échos de la mode, par X. V.-P. — Causerie, par M. Ludovic Sauveur. — Des robes de soie !... par le baron Schop. — *La Légende des Siècles*, par R. H. — *La rose flétrie*, nouvelle, par M. Constant Guéroult. — *La belle aux cheveux bleus*, nouvelle, par Edouard Plouvier. — Economie domestique,— Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1400, dessin de M. Jules David : toilettes de promenade. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 354, dessin de M. E. Préval : chapeau *Printemps*. — G. n° 731, dessin de M. Jules David : toilettes de promenade.— G. n° 739, dessin de M. E. Préval : toilette de soirée.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Il n'entre point dans notre rôle de traiter les grandes questions sociales : ce sont sujets trop sérieux pour nos attributions frivoles. Cependant, il en est une qu'on nous permettra d'effleurer en passant ; une fois n'est pas coutume, et d'ailleurs la question nous touche de trop près, comme femme et comme chroniqueuse de modes, pour que nous la laissions passer sans en rien dire.

La ruine menaçante du commerce lyonnais émeut tout le monde et chacun de s'en préoccuper, d'en chercher les causes, d'en offrir le remède. « Les femmes seules peuvent sauver la situation, » dit-on de toutes parts, et les maîtres de la chronique écrivent des adresses superbes aux femmes françaises, « arbitres de la mode », pour leur demander de porter des vêtements de soie.

Tout cela est juste, mais il y a encore autre chose à faire. Ce sont les rouages secrets du mécanisme de la mode qu'il faut remuer ; ce sont les couturières et les maisons de confection qu'il faut gagner à la bonne cause. Tant que les chefs de ces maisons tiendront aux dames un langage comme celui que nous avons entendu ces jours-ci : « On ne porte plus de robes de soie ! » et montreront, à l'appui, de jolis costumes combinés de laine et de soie, celle-ci en infime proportion, on se laissera persuader par l'exemple en dépit des belles théories !

La robe de soie est pourtant un vêtement fort joli, auquel on devrait revenir franchement ; c'est à la fois plus élégant et presque plus économique que la laine. Nous avons connu une dame restée veuve, qui réalisait une économie sensible tous les ans, parce qu'elle ne portait jamais que de la soie, de la soie noire, par exemple.

P. N° 352. — Corsage pour soirée ou théâtre.

Mais on pourrait arguer qu'un revirement complet de la mode en faveur de la soie serait la perte des fabriques de lainages de Roubaix, Lille, Tourcoing, Reims, et que découvrir Pierre pour couvrir Paul ne saurait constituer un résultat bien satisfaisant. Cette réflexion vient naturellement à l'esprit en pensant aux délicieux tissus de laine et soie dont les magasins de nouveautés sont en ce moment fournis pour la saison printanière. En lainages brochés, chinés, pointillés, cailloutés, etc., il y a sur place les plus gracieux spécimens qu'on puisse imaginer.

Donc ce qu'il faut souhaiter, c'est qu'on trouve le moyen de concilier tous les intérêts, de revenir à la soie sans faire tort aux autres branches de l'industrie des étoffes.

—

La grande nouvelle du jour, en fait de modes, c'est que la robe fourreau a été, mais n'est plus ; son exagération même l'a tuée. Tout, dans le costume féminin, reprend un peu d'aise ; les corsages se desserrent, les jupes se débrident, les liens qui en retenaient les plis se dénouent ; la femme, en un mot, redevient maîtresse et libre de ses mouvements. Personne ne s'en plaindra, pas même les plus grands admirateurs de la forme naturelle ; car la mode, toute gracieuse qu'elle est dans ses décrets, compte parmi ses plus fidèles adeptes des sujets dont la conformation physique est en parfait désaccord avec elle. D'où les contradictions les plus déplorables, comme de voir une très-grosse femme débordant d'un fourreau extra-collant.

Cette révolution dans la forme ne s'opérera pas brusquement : ce qui est établi restera tel ; pour le moment, on se contente de supprimer l'exagération. En notant ce fait, notre but est surtout de mettre nos lectrices en garde contre les mauvais conseils : nous connaissons des femmes très-sensées qui attendent toujours qu'une mode ait bien pris avant de l'adopter ; puis elles se risquent au moment où celle-ci, ayant atteint son apogée, décroît naturellement. Qu'elles prennent donc pour principe qu'il ne faut ni se hâter trop, ni arriver trop tard.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le costume breton nous vaut peut-être le changement que nous venons de signaler : il a une allure aisée, avec sa grande veste et son jupon demi-long, relevé à la paysanne, qui repose de la cuirasse et du fourreau.

Nous devons aussi faire observer que la poche tend à disparaître de nos toilettes, en tant qu'ornement du moins; une robe très-habillée n'en doit plus avoir. Après avoir épuisé à son bénéfice toutes les formes imaginables, les plus bizarres même, la lassitude est arrivée, et l'on finit par n'en plus vouloir du tout. C'est peut-être dommage, car cet appendice était devenu l'un des plus gracieux auxiliaires de la toilette actuelle, surtout lorsque, coquettement ménagée, elle disparaissait sous les flots de dentelle et les rubans.

Le grand gilet Louis XVI est passé dans nos mœurs élégantes; on le porte en ce moment avec un composé de veston, de devant de jupe façonné et de dos princesse à longue traîne. Ce genre, qui a fort bon air, ne convient qu'à une femme élancée et grande; une petite femme, ainsi accoutrée, serait écrasée et ridicule.

—

La première communion est, en ce moment, l'un des objectifs qui préoccupent le plus nos LINGÈRES, ces dernières s'étant attribué depuis plusieurs années le monopole de cette toilette spéciale. Si nous pouvions, à ce sujet, inculquer à autrui notre façon de voir, nous en serions fort aise; rien ne nous semble blesser davantage les convenances que d'habiller toutes ces fillettes en diminutifs de petites mariées. La robe de première communion doit être d'une grande simplicité : ni volants, ni plissés, ni retroussis, ni flafla. Pour toutes choses, il y a un principe fondamental dont on doit se rapprocher le plus possible; dans le cas présent, voici notre type : corsage à la vierge et jupon garni de plis. Mettez de la valenciennes ruchée au cou et aux manches, bordez-en chacun de vos plis; ajoutez une simple ceinture de ruban avec boucle de nacre, ou une ceinture à long pan nouée derrière, rien de mieux; nous ne voyons même aucun inconvénient à y joindre une gracieuse aumônière de soie blanche, suspendue à la ceinture et tombant sur le côté de la robe. En revanche, la robe princesse nous semble faire trop le fourreau pour ces petites tailles maigrelettes; nous trouvons également les écharpes et retroussis trop prétentieux dans une circonstance de ce genre.

Le tablier d'enfant vaut bien, lui aussi, la peine qu'on en parle. La coupe adoptée est de forme princesse, comme pour les robes; on taille, par conséquent, le tablier comme celles-ci : le milieu devant, deux petits côtés pour le devant, deux petits côtés de dos et le milieu du dos. Ce dernier se ferme par des cordons en étoffe pareille au tablier. Les tabliers de toile sont écrus ou gris, avec des bords brodés en laine de couleur, ou garnis de bandes de broderie anglaise; ceux de nansouk sont entourés de broderies fines, de bandes plissées et quelquefois de valenciennes. Quelques jeunes filles portent un tablier de ménage qui sent son Opéra-Comique d'une lieue; rien n'est plus mutin que ce petit tablier à bavette, en nansouk, avec ses petites poches, sa grande ceinture nouée derrière, et tous ses bords enjolivés de petits plis, d'entre-deux et de bandes brodées.

La guimpe, avec ses ruches et ses petits plis, étant redevenue en vogue, grâce au genre breton, on reprendra les corsages décolletés et les manches presque courtes qui vont si gentiment aux jeunes filles. Le linon blanc est, dans ce cas, l'étoffe que nous préférons; il est fin sans être trop transparent, d'une souplesse que ne possède pas le nansouk et d'un blanc superbe.

Le col plat est toujours montant, à coins évasés et rabattus; les lingères n'ont pas d'autre nouveauté à offrir, à moins qu'on ne leur fasse une commande spéciale. Celles qui se respectent ont cependant quelques réserves pour leurs clients difficiles; on trouve chez elles certains modèles qui sortent un peu du domaine public : col *Richelieu* en toile, entouré de guipure, et cravate assortie; col *Marie-Amélie* en toile, avec bandes de linon plissées; ces deux modèles sont fort seyants, pour les cous blancs et potelés. Les manchettes sont assorties, cela va sans dire.

—

Le chapeau de fleurs a décidément passé le Rubicon! Il est accepté par nos plus grandes MODISTES, dont les femmes de goût ne pourront que confirmer l'arrêt. L'idée, d'ailleurs, est trop gracieuse, et la chose en elle-même trop favorable à la beauté, pour qu'il puisse y avoir la moindre hésitation. Ce chapeau de fleurs affecte n'importe quelle forme : toque, capote, diadème, couronne. Il offre des combinaisons de fleurs de toutes sortes; supposons-le formé d'aubépine : ces fleurs délicates, admirablement préparées avec leur feuillage et telles que la nature en réalité nous les offre, sont montées sur fil de laiton; chaque branche suit alors le mouvement qu'on lui imprime.

Le cache-peigne de fleurs en branches est une des grandes élégances du moment; il complète admirablement un chapeau couronne en dentelles noires ou blanches. Il y a encore des fleurs en gerbe, en pouff, en aigrette, et d'une infinité d'autres dispositions avec lesquelles il ne faudra que du goût pour constituer une coiffure ravissante. Nous y reviendrons.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 352.

CORSAGE DE SOIRÉE OU THÉATRE. — Ce gracieux modèle de cuirasse, en velours noir, est décolleté en carré devant. Coquillé de dentelle noire aux bords de l'ouverture, au milieu devant et tout autour de la basque; un ruban de couleur mandarine se déroule sur le pied de la dentelle et chaque mouvement est fixé par un point. Nœud assorti au bas de la basque devant et derrière. La manche duchesse est terminée par un volant de dentelle noire, dont le pied est orné de la même disposition de ruban. — Mitaines longues en soie noire richement brodées. — Collier de pampilles d'or; boucles d'oreille et peigne assortis.

G. N° 712.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. — 1 et 2. Costume en faille noire, vu de dos et de face. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé monté à tête. — Tunique formant deux larges pans derrière et deux tabliers devant; le premier tablier descend aussi bas que la jupe, le second est raccourci de moitié par des plis assez creux qui le drapent dans le haut. Ce dernier tablier passe, de chaque côté, dans une fente pratiquée sur les pans de derrière; l'une de ses extrémités demeure fixée au milieu du jupon sur l'un des pans; l'autre bout du tablier forme un gros chou sur le point précédemment indiqué, et son extrémité s'étale en éventail vers le bas. De riches franges de soie entourent les bords de la tunique et des deux tabliers. — Longue cuirasse avec cinq coutures dans le dos; un plissé à la vieille orne le devant du corsage en dessinant un demi-cercle; un autre plissé entoure le cou. Boutons au crochet pour fermer les devants. Le bas des manches forme un cornet serré par un nœud de ruban. — Lingerie en mousseline festonnée et ruchée.

G. N° 724.

TOILETTES D'APPARTEMENT. — 1. Robe de cachemire bleu pâle et broché laine de même teinte pour le fond avec dessins marron. — Cette robe est de forme princesse, avec plastron de tissu broché devant et derrière, où il se dédouble sur la jupe comme un pli Watteau. Un très-petit plissé de cachemire entoure le bas de la robe. Les devants, le bas des manches et de la poche sont ornés de longues bouclettes en velours marron. — Collerette et manchette de linon plissé.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2. Robe princesse en faille noire, garnie devant d'un plastron de velours encadré de boutons au crochet. Le haut du corsage est garni d'un col rabattu, composé de bandes de velours et de bandes de faille dentelées à chaque extrémité. Au bas de la manche, un parement semblable s'appuie sur un double pli de velours. La poche, placée sur le côté de la robe, est garnie d'un revers de velours piqué de boutons au crochet. — Lingerie en mousseline festonnée et cravate de soie brochée à bouts frangés.

Description de la gravure coloriée n° 1401.

Toilettes de visite. — 1. Costume en faille marron et drap vert russe. — Jupon de faille, à courte traîne, entouré de volants plissés. — Polonaise en drap, de forme princesse, droite devant et fermée par des boutons de nacre à reflets bronzés. Le dos du vêtement forme deux plis creux au bas du buste; ces plis sont fixés par deux galons brodés qui remontent jusqu'aux épaules, où ils se terminent. La poche et les bords inférieurs de la polonaise sont ornés d'un galon semblable, avec franges assorties. Manches en faille, terminées par un parement encadré de plissés. — Lingerie en linon blanc à bords festonnés. — Chapeau de feutre vert russe; la passe, fendue sur le côté, se relève comme un revers, et ses bords sont garnis d'une cordelière. Un ruban marron, qui entoure la calotte, forme un nœud devant et derrière; boucle dorée sur le côté et bout de ruban pendant sous le bavolet.

2. Costume en faille et taffetas gris de deux tons. — Jupon à traîne, entouré d'un volant ruché; les plis soutenus par deux lignes de points. — Tablier tenant au jupon, entouré de hautes franges à longs glands, et drapé derrière; une échelle de nœuds de ruban orne la poche. — Cuirasse-habit, bordée de plissés devant, sur les côtés et au milieu derrière; le bas est terminé par des franges. Des boutons suivent le milieu des pans de l'habit, et des nœuds en réunissent les deux bords. Le bas des manches est garni d'un plissé et d'un parement corné, lequel est formé par un nœud de ruban. — Lingerie plate en toile. — Chapeau tout en plumes grises, entouré d'une guirlande de feuillage en velours gris. Large barbe de dentelle noire, coquillée derrière, entre-mêlée de glands rouges et de bouclettes de ruban gris qui tombent sur les épaules; cette barbe revient devant et se fixe sur le côté du chapeau sous des glands rouges.

Description de la gravure coloriée n° 1402 *D.*

Substituée à la gravure n° 1401, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Nouveaux modèles de chapeaux et lingerie. — 1. Tour de cou en ruban de gaze paille, à rayure de faille rouge, frangé aux deux extrémités.

2. Élégant chapeau de demi-saison, en faille bouton d'or. Fond mou et passe diadème. Coquillé de valenciennes autour du fond, fermé derrière par une cocarde de petites bouclettes de ruban assorti; barbes mentonnières en même dentelle, nouées devant. Une petite valenciennes forme tour de tête au bord de la passe. Plume noire posée en aigrette, le pied fixé par une touffe de muguet.

3. Fichu de petite réunion, composé d'un col rabattu en faille rose, garni intérieurement de plissés de linon. Le fichu est fermé devant par des coques de faille et des pans encadrés de plissés semblables.

4. Chapeau de feutre gris, à passe bordée de faille bouton d'or. Ruban mauve autour de la calotte; d'un groupe de coques de même ruban, disposées sur le sommet et fixées par une boucle dorée, s'échappe une plume de même nuance. Bandeau de ruban assorti, drapé sous la passe; brides pareilles, nouées sous le menton.

5. Col-médaillon en toile, bordé d'un ruban rouge. Une dentelle Clovis entoure le pied du col, en même temps qu'un second ruban rouge qui vient se terminer devant par un flot de bouclette, à longs pans.

6. Chapeau de paille havane; le fond haut et plat, la passe petite et relevée comme celle d'une toque. Cette passe est recouverte de velours pensée; un ruban bouton d'or entoure le fond, cachant le pied d'une plume assortie, qui s'échappe sur le côté comme une aigrette. Aigrette de plumes vert russe, inclinée vers le côté inférieur du chapeau derrière et brides de ruban assorti.

Description de la figurine coloriée n° 113.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de dîner. — Costume en faille et velours prune de deux tons. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé que surmonte un liséré étroit en faille lilas clair. — Polonaise se détachant du milieu du dos par la couture des petits côtés. Le dos, en velours, se compose de deux morceaux et forme une sorte d'habit qui se termine par une traîne supplémentaire en faille; le point de réunion des deux morceaux est entouré d'une bande de faille, fixée dessus par un flot de rubans étroits. Le bas du devant de la polonaise est orné, ainsi que les bords de la traîne, de lisérés lilas et de plissés. Une écharpe de foulard, garnie de franges, est drapée sur le devant du buste depuis le côté gauche; elle entoure la toilette par derrière et revient par devant se terminer au bas du côté gauche. La manche, en faille pour la partie de dessus, est en velours pour le reste; le bas est terminé par un parement de velours dentelé et bordé de lilas clair. — Collerette et sous-manches en crêpe lisse blanc.

CHRONIQUE MONDAINE

La grande sensation mondaine de ces derniers temps est le bal donné le 27 février à l'Opéra, au profit des ouvriers lyonnais. Avant comme après, on s'en est occupé avec un véritable enthousiasme.

Comment décrire l'émulation de toilettes qui s'est produite parmi les femmes en vue de cette fête!... Deux semaines durant, les couturières, les fleuristes, tous les fournisseurs de qui relève la parure féminine, ont travaillé jour et nuit, assiégés par une clientèle ardente, affairée, avide d'élégances originales et nouvelles. C'était un va-et-vient, un mouvement, un steeple-chase à qui arriverait première sur ce *ring* de la mode! La vérité est qu'on y a vu beaucoup de jolies femmes, et que les jolies robes y étaient en grand nombre.

Avant la fête, on ne rencontrait que des femmes préoccupées de leur toilette, s'inquiétant de la robe de la voisine afin de ne pas se montrer inférieures à elles-mêmes, et la causerie des salons était presque exclusivement absorbée par l'article chiffons. Parliez-vous à une femme du procès en séparation de Mme Adelina Patti, marquise de Caux, ou de la nouvelle série de la *Légende des Siècles*, elle vous répliquait en vous demandant votre avis sur une tunique ou sur une garniture. Votre opinion sur les tabliers perlés ou les guirlandes de fleurs en plume l'intéressait infiniment plus que les aventures conjugales de la *diva* ou la poésie du maître des maîtres. Elle n'avait d'oreilles que pour une coiffure nouvelle à lui suggérer, une coupe de jupe originale à lui soumettre.

Cette conversation n'avait, d'ailleurs, rien de déplaisant. La mode est un sujet de bavardage qui en vaut bien un autre, et nos pères, autrement raffinés que nous, ne dédaignaient point de s'appliquer à poser une mouche à point ou à disserter à souhait sur un bout de dentelle.

Après le bal, dont on estime le produit à cent cinquante mille francs, nets de tous frais, la chanson n'a fait que changer de refrain. Les journaux se sont confondus en éloges de toute sorte, — éloges parfaitement légitimes, du reste, — et l'on peut lire encore les descriptions éloquentes dont ils sont remplis. Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales, tentures, fleurs, dentelles, diamants, épaules nues. Mais la merveille qui paraît avoir excité l'enthousiasme le plus solide, la décoration qui a mérité tous les suffrages, c'est celle du grand escalier, dont les plus beaux hommes de la garde républicaine ont fait les frais.

« Les fleurs et les plantes que l'on aurait pu dresser tout le long de la rampe, dit un narrateur, ont été avantageusement remplacées par un cordon de soldats de la garde républicaine en

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

grande tenue. L'effet est admirable. Ces hommes, pour la plupart de grande taille, se tiennent immobiles, la carabine au pied, sur chacune des marches de l'escalier, et leur uniforme étincelle sous les mille feux des lustres et des lampadaires. La tenue des gardes municipaux à cheval est presque aussi jolie que celle des anciens cent-gardes, bien qu'elle soit plus sévère... Pour ma part, depuis les bals des Tuileries, je n'ai pas vu de plus féerique tableau. »

Un poëte classique, tout heureux de lire cet aveu flatteur pour la République échappé aux ennemis jurés de nos institutions, s'est écrié à ce propos :

— En vérité, c'était une guirlande de fleurs de Mars cueillies dans les champs de Bellone !

Le monde semble, du reste, ne pas vouloir laisser au seul Opéra le soin des plaisirs de Paris : de toutes parts les salons ouvrent leurs portes avec un entrain d'hospitalité qu'on n'osait plus espérer, et l'avenir apparait précédé de brillantes promesses d'hospitalité. Pendant que la baronne de Rothschild reprenait ses réceptions, la comtesse de la Ferronays préparait une soirée dansante pour la Mi-Carême. La comtesse de Pourtalès annonce également un nouveau bal, et la princesse Hohenlohe est dans l'intention de donner une grande fête du même genre à l'ambassade d'Allemagne aux environs de Pâques.

Voilà pour le printemps un signe de paix, ou nous ne nous y connaissons pas.

On sait que la mode tient ses grandes assises, à chaque renouvellement de saison, dans le salon de la duchesse douairière de S..., célèbre pour son goût et son tact exquis. Là, on accepte, après mûres délibérations, les jolies fantaisies de la mode et l'on y proscrit les exagérations ; là on crée de nouveaux et menus usages, et l'on rejette ceux qui ont fait leur temps ; là on défend ou l'on accepte certains mots qui se glissent dans la langue. Les décisions de ce concile féminin font loi dans les salons qui sont ceux du vrai monde.

L'urgence de la question lyonnaise a fait, cette année, devancer d'un grand mois l'époque à laquelle l'assemblée se réunit d'ordinaire. On a cherché les causes du ralentissement de la fabrication des soieries, et l'on a reconnu que le *costume* est le seul coupable : aujourd'hui, une robe se composant d'un corsage, d'une cuirasse et de deux jupes, le tout surchargé de garniture, il faut trente-cinq mètres d'étoffe pour confectionner un costume. Trente-cinq mètres, et la faille coûte 15 francs le mètre ! Ce n'est pas tout, — ce serait peu de chose, si vous voulez, — mais il faut à chaque instant renouveler ce costume par suite de changements dans la mode des façons et des nuances.

On a donc, à l'unanimité, aboli le costume et décrété d'y substituer la longue robe unie de forme princesse, qui permettra d'employer, sans qu'on se ruine, les belles soies façonnées et solides des fabriques de Lyon. « Les femmes, a dit la duchesse en manière de conclusion, gagneront à ce coup d'État. Leur démarche aura plus de grâce, voire de majesté, dans les longs plis de ces riches toilettes. En outre, elles y auront des allures plus *personnelles* : tous les retroussis du costume, toutes les tournures se ressemblent. Grâce à notre révolution, voici revenir le règne de la distinction native et des grandes façons d'autrefois. »

On sait la vogue des fleurs naturelles. Elles entrent dans le décor des appartements comme dans la toilette des femmes dans des proportions infinies, et c'est par millions que se compte la dépense des fleurs à Paris.

Quelques femmes d'élégance raffinée viennent de donner aux fleurs un nouvel emploi, un nouvel attrait. Elles les emploient en éventail. Elles ont des éventails de forme écran en fleurs naturelles, et transforment ainsi leur bouquet en lui prêtant un but pratique.

Il est difficile, n'est-ce pas, de trouver quelque chose de plus poétique et de plus séduisant ? S'éventer avec des fleurs, se rafraîchir au souffle d'un air parfumé... les houris elles-mêmes, au paradis de Mahomet, ne doivent point souhaiter mieux.

L'idée de l'éventail-bouquet, née à Paris, va bientôt faire son tour du monde, et en Angleterre où les fleurs sont en si grande faveur, à Nice, en Italie, en Amérique, il va certainement faire prime auprès des doigts féminins.

Terminons par une nouvelle d'ordre littéraire. Comme tous nos confrères alsaciens, M. Georges Stenne, dont le nom est connu de nos lectrices, a voulu donner un souvenir aux provinces perdues, et ce souvenir s'est traduit en un livre que nous sommes heureux de signaler. Ce roman, publié chez Dentu, sous le titre de *Perle*, est à la fois une étude intéressante qui nous révèle un coin curieux de la vie alsacienne et des mœurs juives, et un récit original et touchant où le rire côtoie sans cesse l'émotion et les larmes.

Ch. David.

ÉLOGE DE LA SOIE

Un poëte lyonnais qui vivra certainement, Pierre Dupont, a écrit une *Chanson de la Soie* qui est une merveille de charme. Dans les petits poëmes que les Chinois composent avec tant de grâce, la soie est toujours l'objet des plus aimables comparaisons. Voyez plutôt ce gracieux tableau de la *Jeune femme devant son miroir*, selon Tan-Jo-Su, tableau que je copie textuellement dans le *Livre de Jade* :

« Assise devant son miroir, elle regarde le clair de lune. — Le store baissé entrecoupe la lumière ; dans la chambre on croirait voir du jade coupé en mille morceaux. — Au lieu de peigner ses cheveux, elle relève le store en fil de bambou, et le clair de lune apparaît plus brillant, — comme une femme vêtue de soie qui laisse tomber sa robe. »

Rien de plus merveilleusement beau, en effet, que cette étoffe qui a vraiment les finesses d'un épiderme avec l'éclat d'une armure. L'histoire de nos modes en France se confond positivement avec l'histoire de la soie, qui y revêt mille formes ingénieuses, depuis les robes à ramages qui faisaient ressembler nos grand'mères à des parterres ambulants, jusqu'aux fourreaux de satin d'indiscrète mémoire. L'idée que cette merveille du costume pût cesser d'être à la mode ne viendra à personne, et il faut chercher ailleurs que dans une défaillance du goût le malaise qui pèse aujourd'hui sur sa fabrication. La soie est éternelle, parce qu'elle est absolument admirable.

Voyez, dans les tableaux des Flamands, ces vêtements peints par Terburg et dont Willems a retrouvé, de nos jours, le secret. Avec quelle dignité ces grandes femmes blondes apparaissent dans leurs robes blanches aux reflets cassés ou arrondis ! On dirait ces beaux lis de l'Écriture qui n'ont pas eu à filer leur parure. La soie résume toutes les élégances, se prêtant à des transformations sans nombre, comme aux plus artistiques des travaux.

Les peuples d'Orient en ont fait la matière de leurs chefs-d'œuvre. Voyez plutôt les robes des mandarins ; rappelez-vous le costume charmant de ces jeunes Japonaises apparues à l'Exposition de 1867, et qui, je l'espère bien, n'oublieront pas celle de 1878. N'eût-on pas dit, à les voir, des oiseaux exotiques au plumage étincelant ?

La laine semble faite pour vêtir l'homme, et les beaux plis austères des tuniques romaines sont là pour le prouver. Mais la soie est certainement destinée à parer la femme. Elle suit, pour ainsi parler, la grâce nonchalante de ses moindres mouvements : elle annonce sa marche par un cliquetis imperceptible qu'on pourrait prendre pour un babil de pinsons sous la feuillée. Elle a, pour tous ses âges, une appropriation bien définie. A l'état éclatant du satin, elle ajoute une gaieté et une splendeur aux attraits de la jeunesse. A l'état mat des étoffes à gros grain, elle a je ne

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sais quoi de sévère et de riche qui pare à ravir la maturité et fait ressortir, choisie dans les teintes sombres, l'éclat argenté des cheveux blancs.

C'était une idée ingénieuse de la part des dames patronnesses de la grande fête de bienfaisance donnée le 27 février, d'apparaître invariablement vêtues de soie, pour montrer à tous que rien n'égalera jamais la beauté de ces tissus à la fois profonds et aériens, comme les nuages derrière lesquels les dieux anciens étaient autrefois censés se cacher. Le goût des Françaises est trop célèbre dans le monde entier, pour que nous doutions un seul instant des destinées de ces admirables étoffes que Lyon fabrique depuis longtemps avec tant de gloire et qui font l'admiration de l'Europe.

G. B.-F.

CONTES DE FÉES

(FRAGMENT.)

...Chers génies, bonnes fées, affreux enchanteurs, ah! l'aimable compagnie.

Lorsque tout est clos, qu'au dehors il fait humide et sombre, que le bruit de la rue monte alourdi et confus, à cette heure du jour où tout est calme au logis, quel délassement d'entendre une voix d'enfant un peu grave et reposée lisant haut ces belles histoires!

Pauvre François, il le tient avec peine, son grand livre doré et brillant d'images : il lui faut croiser sa petite jambe pour en soutenir le poids. En face de lui, assise sur sa chaise basse, une poupée entre les bras, sa sœur l'écoute ; elle baisse les yeux toute recueillie pour ne rien perdre du récit...

Et les voilà partis dans ces régions charmantes habitées par des fées toujours jeunes, des princes toujours amoureux, des bergères aimant tendrement leurs agnelets ; ils se promènent dans ces prairies émaillées de pierre précieuses, ils suivent ces cours d'eau à l'onde si transparente et à la voix de cristal... Tout passe devant leurs yeux sans les surprendre : et la robe couleur de feu de Peau d'Ane, et les fées voyageant à dos d'hippogriffe.

François demande bien de temps en temps : « C'est vrai, n'est-ce pas, tout ça? » Il a bien trop peur que ce ne le soit pas ; faudra-t-il donc pour eux aussi qu'un jour leurs yeux limpides ne rencontrent plus ces clairs mirages? Elle viendra, l'heure où ils prendront congé de cette fée bienveillante, toujours la même et toujours une autre, qui apparaît invariablement au moment propice, délivrant les victimes, vengeant les innocents, punissant les méchants, apportant en don tous les présents de son royaume à l'enfant dont elle est la marraine : la beauté, la santé, l'esprit, la bonté, les talents, — douce fée qui met tout cela dans un berceau, et un talisman merveilleux en plus.

Ils ne sont point jaloux, les petits qui lisent ces belles choses ; ils sont contents du bonheur de la belle princesse et tristes de ses peines, et même quand l'ogre a grand'faim, il aurait presque leurs sympathies.

Contes charmants qui ont bercé notre enfance, et qui sont toujours aussi frais, aussi nouveaux ; personnages familiers à tant de générations et n'ayant cependant ni une ride au visage, ni un cheveu blanc sur la tête ; que de souvenirs ils rappellent! et quand la voix de notre fils en berce doucement nos heures souvent lourdes, on songe au temps où notre mère en berçait nos insomnies ou nos larmes.

Que de petits cœurs d'enfants, tout gonflés de peine, les ont vus s'envoler dès que la Belle au bois dormant a été évoquée! et lorsque la princesse se réveille habillée comme sa « mère-grand », que le prince amoureux se garde bien de le lui dire, qui alors songeait qu'il pût dans la vie y avoir une souffrance ou une larme?

O fées charmantes, restez longtemps près de ces petits ; qu'il vienne lentement l'instant, où vous vous envolerez de leurs rêves pour aller charmer d'autres plus petits qu'eux... c'est-à-dire plus heureux!...

BRADA.

MUSIQUE

A l'exception du Gymnase, à qui le dernier ouvrage de MM. Decourcelles et Claretie, *le Père*, va procurer sans doute une longue série de fructueuses représentations, les théâtres dramatiques sont en ce moment assez calmes pour que nous nous abstenions d'en parler. Donnons donc à la musique le peu de place dont nous pouvons disposer.

Le mois de février a été bon pour les dilettanti. En dehors d'une très-brillante soirée musicale donnée au ministère de l'instruction publique, il y a eu toute une série de beaux concerts. Parmi ces derniers, la place d'honneur appartient à la matinée artistique organisée par la Société amicale de secours des anciens élèves de l'École polytechnique. Le grand succès de cette matinée a été pour Mlle Anna Eyre, dont le début au Théâtre-Italien a fait une si profonde sensation.

Un véritable événement musical, c'est le grand et légitime succès que vient de remporter, aux Concerts populaires et au concert du Châtelet, la *Damnation de Faust*, d'Hector Berlioz. Quoique ces deux salles contiennent près de cinq mille places, elles n'ont pu suffire à l'empressement des dilettantes désireux d'entendre cette grande et belle épopée musicale qui, composée vers 1836, était restée dans l'ombre depuis sa première apparition en 1846. A cette époque, l'éducation musicale du public n'était pas assez avancée pour qu'une telle œuvre pût être comprise ; l'accueil qui vient de lui être fait n'est qu'une tardive justice rendue à un musicien de génie, qui a su s'inspirer à la fois de Shakespeare et de Gœthe.

Qu'il eût été heureux, si la Providence lui avait accordé une longue vieillesse, d'assister à ces excellentes exécutions d'une de ses œuvres principales, d'être témoin de l'intérêt qu'elles excitent, et d'entendre les applaudissements qui les ont accueillies! Mais toute sa vie, ainsi que celle de tant d'autres hommes de génie, n'a été qu'une lutte dans laquelle il s'est épuisé, et qui, peut-être, a abrégé ses jours, en aigrissant son esprit et son caractère.

Une autre œuvre de ce maître, le duo de *Béatrice et Bénédict*, — page charmante et d'un sentiment exquis, — a mis en relief, dans un des récents concerts du Châtelet, la voix et le talent d'une jeune cantatrice dont le brillant début mérite d'être signalé. Mlle Marie Dihau, sœur de l'excellent basson de l'Opéra, possède une voix de soprano pure et sympathique, dont elle fait ressortir les qualités par une méthode irréprochable. Dans le duo qu'elle a chanté avec Mme Duvivier, elle a fait preuve d'un remarquable sentiment artistique, et l'on ne peut que souhaiter qu'il lui soit bientôt donné de se faire entendre dans un rôle important du répertoire classique. Ce sera une bonne fortune pour le public en même temps que pour le théâtre où elle se produira.

Mentionnons, en terminant, la sixième matinée donnée, dans les salons Schmitt, Alard et Cie (rue du Quatre-Septembre, 22), par M. et Mme Alard-Guérette. Il nous est impossible de suivre le programme dans tous ses détails et nous devons nous borner à enregistrer le succès obtenu par les artistes qui y figuraient. A côté de Mme Alard-Guérette et de son mari, qui ont été particulièrement fêtés, on a justement applaudi M. G. Lamothe, M. Trombetta, Mlle Lemaire, et une gentille enfant de dix ans, Mlle Alix Alard, qui promet de devenir une artiste accomplie.

Robert HYENNE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 712. — DESCRIPTION, PAGE 110.

TOILETTE D'INTÉRIEUR (VUE DE FACE ET DE DOS)

On peut se procurer les patrons de ces toilettes à notre atelier de patrons, 3, rue du Quatre-Septembre, 3.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Jules David

A. Lovay imp. r. des Marais 16.
Coloured at Stationer's Hall

1401

Ad. Gombaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre Septembre N°3

Modèles de la Maison Costadau, r. des Jeuneurs 25-27 _ Fleurs et plumes pour modes de la Maison J. Savalle, r. du Caire 12 _ Corsets de P. de Plument, rue Vivienne 33.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILET

PLANCHE G. N° 724. — DESCRIPTION, PAGE 110.

TOILETTES D'APPARTEMENT

On peut se procurer les patrons de ces toilettes à notre atelier de patrons, 3, rue du Quatre-Septembre, 3

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA BELLE AUX CHEVEUX BLEUS

(NOUVELLE. — SUITE.)

« J'étais bien avancé! — Je me confondis en excuses et je repris le chemin de ta maison en me promettant d'aller ce soir au Théâtre-Français. J'irai tout exprès pour m'assurer au moins que j'ai vu, bien vu, de mes yeux vu, deux 3 se coudoyant pour faire 33, au-dessus du petit rideau de soie verte de cette loge 33, j'en suis trente-trois fois sûr.

» Du théâtre de Corneille et de Victor Hugo à la maison que tu prétends habiter, j'ai marché en rêvant : par moment très-malheureux, par moment plein d'espoir. Ici, l'air était plein de caresses; là, le bruit de la ville bourdonnait ces mots à mes oreilles : *Tu ne la reverras jamais !* — « Mon Dieu! dis-je tout à coup à un gros monsieur chargé d'une femme, d'un paquet, d'une canne et d'un chien, si j'allais *la* rencontrer!... » Et plus loin : « J'aime, j'aime, je le sens, » répétais-je doucement... — « Qu'est-ce que ça me fait à moi! » a dit un garde national qui passait. Sont-ils méchants, hein, ces gardes nationaux!

» Tu n'étais pas chez toi. Rentre donc, mon ami, je t'en conjure! J'ai besoin de toi, de tes conseils; tu m'écouteras sans rugir, toi qui n'est pas garde national.

» Et puis, ça rend vraiment bon et charitable, l'amour. Allant, rêvant, aimant, j'ai vidé ma bourse et mes poches aujourd'hui. Ah! cher, je ne regrette rien, et demain je recommencerai. J'ai donné dix francs à un vieux pauvre superbe à voir, et qui a dû joliment aimer dans sa vie! C'est un roman, cet homme-là! je te mènerai le voir. »

Même jour, onze heures du soir.

« Je rentre, il y a une heure, du Théâtre-Français. En rentrant, j'avais déjà une fièvre ardente; je l'ai augmentée suffisamment en écrivant à mon inconnue la lettre que je t'envoie, je ne sais trop pourquoi, avec celle-ci. Je ne suis pas malade et je n'ai pas besoin de médecin : ma fièvre me charme d'ailleurs; mais je veux te voir. Lis tout cela et viens. Viens donc, mon ami; je le veux, à la fin! Dis donc! il avait joliment raison, ce vieux monsieur de la location : il n'y a pas de loge n° 33 au premier étage; j'ai eu beau regarder, je n'ai vu que mon erreur, et cependant j'aurais juré par tous les dieux de toutes les religions! Dans ce couloir, on a dû me prendre pour un fou. Je me suis rappelé l'homme du conte allemand qui ne retrouve plus la porte de sa maison. C'est là qu'a commencé ma fièvre. « Hier au soir, » me disais-je, j'étais donc halluciné?... Mais alors, *elle* n'a peut-» être pas les cheveux aux bleus reflets qui m'ont ravi, cette » femme? Mais alors, elle-même n'existe peut-être pas?... J'au-» rai été le jouet d'un mirage! ou bien une vision de mon cerveau » se sera projetée au dehors; j'aurai pris le *non moi* pour le *moi*, » confondu l'objectif avec le subjectif, et... » Et voilà comme on devient fou, cher ami!

» Mais elle existe, puisque je l'ai revue; oui, comme je revenais tout à l'heure, rue Vivienne elle a passé devant moi en voiture. J'ai voulu courir, suivre ses chevaux, j'ai renversé un enfant. Le père de cet enfant s'est élancé à ma poursuite; il m'a rattrapé et retenu assez longtemps pour que je perdisse de vue la voiture trop rapide. Oh! mais... je la retrouverai, va! Pour la revoir, ne fût-ce qu'une fois encore, je me sens capable des plus grandes audaces, des plus folles folies!... En attendant, je crois que mon cerveau va déménager... Que ferais-tu, toi, à ma place? Dis-le donc. Ce grand jeune homme brun était encore auprès d'elle. Est-ce son mari? Les connais-tu? Voyons! Existe-t-il un moyen pour moi de retrouver cette femme? Je m'abandonne à toi. As-tu un peu d'invention à mon service, ou n'es-tu qu'un idiot qu'on tolère?...

» Cher idiot, à toi quand même.

» VICTOR. »

III

Voici la lettre que, pour soulager son cœur, mon fougueux ami écrivait à son inconnue et qu'il me confiait, à peu près comme si j'eusse été la femme de chambre, supposée facile à corrompre, de la belle aux cheveux bleus.

IV

« Madame,

« Où êtes-vous? Je l'ignore. Qui êtes-vous? Je ne sais pas. Vous connaîtrai-je jamais? Je ne puis l'espérer. Il faut pourtant que je cède à l'invincible envie de vous écrire ces trois mots, qui, à l'heure qu'il est, contiennent pour moi le monde : *Je vous aime*. Je suis d'ordinaire paresseux à écrire comme un vrai poëte. Aujourd'hui, sans but et sans raison, sans prétexte et sans espoir, j'écris à l'inconnu, parce que l'inconnu, c'est vous, madame, vous, qui ne saurez jamais quelle révolution vous venez de faire dans mon esprit, dans mon cœur, dans ma vie. Oh! j'aime, j'aime, et c'est vous que j'aime! vous qui n'en savez rien, vous qui n'en saurez rien! Vous avez fait tomber les écailles de mes yeux; vous avez déchiré le voile qui me cachait le ciel; vous avez éveillé mon âme; vous m'avez fait comprendre, éprouver, vivre... Merci! soyez bénie, madame, et que les anges du bonheur fassent de vous la plus heureuse!

» Depuis que je vous ai vue, il s'est écoulé une nuit et un jour, et cela m'a paru plein comme une carrière humaine. Depuis hier, depuis cette ardente contemplation dans laquelle j'ai absorbé toutes mes puissances, je sens votre existence palpiter dans la mienne, votre cœur battre dans le mien. Ma vie enfin révélée, et que maintenant vos yeux éclairent, votre front la domine et votre sourire la fleurit. Le *moi* d'aujourd'hui a honte du *moi* d'hier. Hier, je n'étais point encore un homme; aujourd'hui, je me vois tel que le monde m'avait fait : une machine à brûler des cigares; une stérilité fanfaronne, une injure vivante aux femmes et aux vrais hommes; hier, je ne croyais ni à l'amour, ni à la foi, ni à la vérité, ni aux fanatismes du génie, ni aux religions de la vertu; aujourd'hui, je nais réellement, et je dépose à vos pieds, madame, mes incrédulités vaincues.

» En me mettant des roses dans l'âme, dans l'esprit, vous m'avez mis du soleil. Aujourd'hui, pour moi, l'amour illumine tout, même les choses qui pour le vulgaire sont le plus étrangères à l'amour. Le vrai sens de tout ce qui est devient clair pour moi. Enfin je le comprends : *tout* émane d'un suprême amour, infini, éternel, et, grâce à lui, *tout* marche à son but dans un ordre harmonieux. Les sociétés comme les hommes ne peuvent rien qu'en appelant à leur aide cette mystérieuse puissance; hommes et sociétés n'animent rien d'aucune flamme qu'avec les étincelles de ce profond amour. Par l'amour, je le sens, tout peut être consolé d'abord, sauvé plus tard, divinisé plus haut.

» Vous ne vous doutiez pas hier, madame, qu'il y avait là, à quelques pas de vous, un homme que votre regard enlevait au-dessus de tous, qui s'enchaînait pour jamais à vous! Tenez, je n'ai fait que vous regarder, madame, mais je vous sais si bien, que si en ce moment, sans vous voir, je vous entendais parler, je vous reconnaîtrais à votre voix. Ah! laissez-moi vous aimer, madame, et aimez-moi! Je sens bien et je vous jure que Dieu tient suspendues entre nous les plus célestes félicités, celles qui sont dues et promises à l'amour vrai et complet... Que vous m'aimiez, Dieu ouvrira ses mains... Oh! pardon! je vous offense, je suis fou, et j'oublie que ma folie crie dans le désert au milieu de Paris.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

» Ce que je veux en écrivant ces choses, comment l'exprimer? Je ne le sais pas. Mais j'ai soif de dire à votre image éclatante dans ma pensée : « Je vous aime!... » et je me désaltère, voilà tout. Hélas! ceux qui n'aiment pas et qui n'aimeront jamais disent aussi : « Je vous aime. » Moi qui sens mon cœur se fondre en songeant à vous, je ne trouve déjà plus rien que des larmes. Mais, lors même que je saurais vous faire comprendre l'amour que vous méritez et que je ressens, où et comment vous le dirais-je? Où êtes-vous, madame, où êtes-vous dans cette immense ville que mes cris désespérés laissent muette et sourde?... »

V

La lettre de Victor avait été par lui interrompue ici; mais au conteur, maintenant, de prendre la parole.

Il y a une dizaine d'années, le succès conquis à madame de Girardin par les ravissants *Courriers de Paris* du vicomte de Launay avait déjà créé dans ce genre des imitateurs. La *chronique* n'avait pas encore atteint toute l'importance qu'on lui a reconnue depuis; on ne rendait pas encore toute la justice due au talent qui consiste tant à *être bien informé;* mais déjà les recueils et les journaux ne pouvaient plus se passer de *revues parisiennes*. Pour moi qui regrette d'avoir à intervenir ici d'une façon si pauvrement personnelle, je m'aventurais alors dans les lettres, et j'apportais ma goutte d'eau, c'est-à-dire ma goutte d'encre, à ce tonneau des Danaïdes appelé le *journalisme*, en faisant moi-même à ce moment une *chronique de Paris*.

Or, pour raconter une fois quelque chose qui offrit en même temps la saveur du vrai, l'empreinte contemporaine et un peu de l'attrait de l'amour réel, je m'avisai trop étourdiment de retracer dans ma chronique la folie amoureuse de mon ami; j'allai jusqu'à imprimer son nom de Victor avant l'initiale de rigueur qui représente le nom de famille; j'osai même publier la lettre qu'on vient de lire. C'était mal, je m'en accuse encore à cette heure. Le Hasard se mêle à tout plus souvent encore que la Providence. Moins ingénieux, il est malicieux par état... Les lettres suivantes vont dire ce qui résulta de ma faute et des malices du hasard.

VI

DU MÊME VICTOR AU MÊME PAUL.

« Misérable! tu aurais répondu par des éclats de rire à mes larmes versées devant toi, je ne me sentirais pas plus vivement blessé. Tu me fais payer cher cette sotte phrase que je t'ai écrite : *Je m'abandonne à toi.* J'eusse encore été plus adroit, certes, en arrêtant sur le boulevard le premier flâneur flânant pour lui dire : « Je suis amoureux, monsieur, ça m'a pris comme ça; ça vous » est-il déjà arrivé? Comment vous êtes-vous guéri? Envoyez-moi » votre médecin. » A coup sûr, le premier venu aurait été plus que toi consolant, serviable et discret. Mais publier dans un journal ma confidence intime! le joli moyen! la belle idée! C'est féroce et c'est grotesque. Est-ce que j'avais besoin de toi pour agir de la sorte?... A celui qui aurait la fantaisie de mettre son cœur en réclames, faudrait-il absolument un ami pour courtier? J'aurais rédigé moi-même ma flamme et mes douleurs, et je m'en serais donné pour mille écus du plaisir de crier : « Prenez » mon ours! ou plutôt : « Prenez mon cœur! » entre les orgues d'Alexandre et le chocolat Perron.

» Il y a un instant, j'entre au Cercle. Le premier être qui frappe ma vue, c'est Georges étendu sur un divan, les pieds en l'air, lisant un journal. « Bonjour, Victor, me crie-t-il, je parie » que je t'ai reconnu! Vingt-cinq louis que c'est toi l'amoureux » de la *belle aux cheveux bleus!...* » Georges voulait seulement peut-être faire une plaisanterie que mon nom imprimé lui rendait facile; il ne soupçonnait peut-être pas la réalité de ce qu'il disait là; mais moi, à ces seuls mots : *la belle aux cheveux bleus*, voilà que je saute sur Georges et que je lui arrache son journal. J'ouvre, je feuillette, je trouve, je lis et je me revois en face de moi-même, mais d'un moi-même que je n'avais voulu montrer qu'à toi, vil bavard!

» Je me suis mis à t'écrire au Cercle même pour te dire mon indignation; mais que ce soit tout, restons-en là. Je ne veux plus te voir ni te lire. Ne m'écris donc pas, je n'ouvrirais pas ta lettre; ne viens donc pas chez moi, je n'y serais à aucune heure du cadran... Ah! s'il n'y avait pas tant de bons souvenirs entre nous, comme je t'aurais déjà provoqué!... J'entends, du moins, que tu oublies tout ce que je t'ai dit de mon malheureux amour; quoiqu'il en soit bien temps, hélas!...

» Si quelque hasard, perfide comme toi, fait tomber ta maudite revue entre ses mains, *à elle*, que pensera-t-elle de moi? Quel chagrin ne ressentira-t-elle pas de se voir ainsi *portraicie* aux yeux de tous! J'imagine bien, moi, ce que sa pudeur en souffrira... Toi, tu n'y as pas songé un instant. Cette indiscrétion inouïe, elle va peut-être m'en croire complice; elle pourra penser que je l'ai permise en voyant là un expédient pour faire naître quelque propos, quelque indice bon à me mettre sur sa trace... Ah! misérable, lui faire penser cela de moi!

» Adieu, ne nous revoyons jamais.

» Victor DE PRANGES. »

VII

Maintenant va commencer à s'éveiller peut-être l'intérêt qui jusqu'ici restait endormi au fond de cette histoire.

Le soir du jour où mon ami m'avait écrit ce qui précède, j'avais des choses neuves à lui apprendre. Je ne pouvais croire qu'il se refusât réellement à recevoir une lettre de moi, et je lui écrivais ce qui suit, *Confiteor* du chroniqueur repentant.

VIII

« Mon cher Victor,

» J'ai reçu ta lettre, je te la pardonne. Le pardon m'est d'autant plus facile que tu es bien moins fâché contre moi que tu ne le crois toi-même. J'ai commis, c'est vrai, une indiscrétion *inouïe*, et tu peux t'en montrer furieux; mais, avant que je la commisse, tu étais sans espoir, et aujourd'hui, à l'heure même où tu m'écrivais, tu devais sentir ta colère faire place par instants à de vagues espérances.

» Mais en même temps tu avais raison de te courroucer contre l'indiscrétion inouïe, car elle a eu des conséquences, et il faut que tu les connaisses.

» Ce matin, je tenais encore dans mes mains ton style indigné, quand on est venu me dire qu'un monsieur, de qui l'on me présentait la carte, désirait me parler. Le nom qui brillait sur la carte m'était inconnu; c'était un nom de souche étrangère, d'un rhythme heureux et d'une jolie couleur. J'allai au-devant de l'homme ainsi nommé, et je me trouvai en face d'un grand jeune homme de vingt à vingt-cinq ans : allures élégantes, visage d'une belle pâleur mate, avec des lèvres très-rouges, des yeux d'un brun brillant, des cheveux d'un noir bleuâtre. La pensée de ta belle inconnue se releva en sursaut dans mon esprit; certainement je tenais son nom dans ma main, car j'avais son portrait sous les yeux; et ce portrait, fait d'après nature par un peintre faiseur de chefs-d'œuvre et qu'on nomme l'Amour, ce fidèle et vivant portrait, la belle aux cheveux bleus devait l'appeler son frère. — Je me dis cela, je me le prouvai, le temps de faire asseoir M. Edmond d'Assem-Gewald (1). Il avait le visage cour-

(1) Nous supposerons aujourd'hui, pour être clair, que c'était ce nom-là.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

roucé ; mais tout d'abord ce visage me plut vivement : la bonté, la droiture, l'intelligence qui y rayonnaient me parlèrent au cœur ; et, attendant qu'il s'expliquât, je me disais :

« — Ma foi ! nous aurons bien du malheur, Victor et moi, si à tout ceci nous ne gagnons pas finalement, moi un ami, lui un autre bonheur. »

» — Monsieur, me dit mon ami futur, vous êtes-vous déjà battu ?

» — Monsieur, répondis-je, ce malheur m'est arrivé une fois.

» — C'était peut-être un malheur pour vous, monsieur ; mais en est-ce toujours un ? et lorsqu'on punit une insulte...

» — Monsieur, interrompis-je, vous parlez d'insulte ; mais une insulte, c'est déjà un malheur. Je me suis battu, moi, avec le sentiment profond de mon tort vis-à-vis de mon adversaire, et j'ai mis sa vie en danger ; vous voyez bien que je devais vous répondre comme je l'ai fait, et que dans un duel il y a toujours un malheur.

» Cet échange de premières paroles fut suivi d'un silence, pendant lequel M. d'Assem-Gewald se dit peut-être qu'il avait pris un chemin trop rapide. Ce fut lui qui releva l'entretien :

» — Monsieur, reprit-il, avez-vous une sœur ?

» — J'en ai deux, monsieur.

» — Eh bien, monsieur, si quelqu'un, à propos de je ne sais quelle frivole aventure, s'avisait de faire figurer l'une de vos sœurs dans un journal, d'y tracer son portrait, enfin de l'imprimer toute vive, que feriez-vous ?

» — Je ne sais trop, monsieur ; cela dépendrait peut-être de l'exposition, du cadre, de la dimension donnée au portrait... Cependant il est infiniment probable que tout d'abord je courrais furieux chez le peintre, et que je lui demanderais, en arrivant à lui, s'il s'est déjà battu.

» — Ah ! vous voyez bien, et...

» — Il se pourrait encore que je me sentisse arrêté par quelques réflexions.

» — Lesquelles croyez-vous donc possibles et justes, monsieur ?

» Je pourrais me dire, par exemple, qu'il est arrivé cent fois aux journaux, rendant compte d'un bal, d'un concert au profit des pauvres, de quelque autre solennité mondaine, de citer la beauté de telle ou telle femme, et sa parure et son esprit.

» — Abus coupable de la chronique écrite, monsieur ! D'ailleurs, ce n'était jamais de jeunes filles qu'il s'agissait alors.

» — C'est vrai, monsieur. Il pourrait encore arriver que l'indiscret comprît son tort, qu'il répondît à ma colère par des excuses acceptables, et qu'il me dît : « En invoquant la pensée de ma » propre sœur, monsieur, vous m'amenez vite à reconnaître ma » faute ; mais, vous croyant insulté parce qu'on a osé parler de » votre sœur sans la nommer, vous venez, vous, avec votre » colère, avec votre provocation, m'apporter son nom, que j'eusse » ignoré toujours. Emporté par l'amour du frère qui doit faire » sentinelle autour des pudeurs de sa sœur jusqu'à l'heure où » l'époux le relève pour veiller à son tour aux pudeurs de la » femme, vous venez, en me faisant remettre cette carte, déchi- » rer à mes yeux un des voiles de celle que vous m'accusez d'a- » voir dévoilée. »

» M. d'Assem-Gewald m'écoutait silencieusement et regardait alors la carte que je tenais toujours ; après quelques secondes, ne pouvant lire les sentiments qui devaient se refléter sur son visage incliné, j'ajoutai pour en finir :

» — Il pourrait arriver enfin qu'après les réflexions et les excuses, le coupable se mît à ma disposition tout en persistant à appeler un duel un malheur... et qui sait !... peut-être aurais-je affaire à un brave garçon, qui se battrait si je tenais toujours à me battre, et qui néanmoins aurait à cœur d'oublier le nom de ma sœur en me rendant le mien.

» Je tendais à mon visiteur sa carte, qu'il repoussa doucement et que je posai sur un meuble près de moi.

» — Tenez, monsieur, causons simplement, voulez-vous, reprit-il à son tour. Vous me paraissez pouvoir bien comprendre certaines choses que je crois bon de vous dire.

» — Je vous écoute, monsieur ; et, pour que vous soyez sûr que je n'abuserai en rien de ce que vous m'allez apprendre, et que vous n'aurez rien à craindre de moi ou à cause de moi, donnez-moi votre main : quand je l'aurai serrée une fois, vous aurez un serviteur dévoué, un ami peut-être.

» — Voici ma main, monsieur, répondit M. d'Assem-Gewald d'une voix cordiale et le front déjà tout éclairci.

» Le temps me manque, mon cher Victor, pour me bien rappeler les paroles pleines de charme et de sentiment vrai que j'entendis alors, comme il me manque pour rédiger *littérairement* le récit de ce noble jeune homme... Je m'aperçois, d'ailleurs, que je ne t'ai rien dit encore afin de te préparer, comme je me l'étais promis, au courage et à la résignation... Sache, mon pauvre ami, qu'il te faudra beaucoup de résignation, et apprête ton courage.

» M. Edmond d'Assem-Gewald, le grand jeune homme brun qui t'a tant tourmenté, est, ainsi que ton instinct te l'avait dit, le frère de la belle créature aux yeux d'or, il est son frère jumeau. Depuis trois ans que leur mère les a quittés, suivant de près dans la mort leur père, l'amiral comte d'Assem-Gewald, un vaillant homme disparu dans l'Océan, ils sont seuls au monde, sans un ami réel, sans le moindre parent obscur ; la sœur n'a que le frère, le frère n'a que la sœur. Juge de cette affection, mon ami, et demande-toi si Edmond doit être jaloux du cœur d'Edmonde, — c'est là le nom de ton ange aux cheveux bleus. — Après s'être aimés comme peuvent s'aimer deux jumeaux, ils se sont aimés comme deux orphelins dont la mutuelle tendresse prend à tâche de remplacer la tendresse que les morts étendaient de l'un à l'autre. Comme ils ont gardé chacun au delà de l'âge de vingt ans un cœur aussi pur qu'est la neige entre la terre et le nuage, et comme jamais leur pureté n'a pu être effleurée par aucun souffle humain, une magnifique estime d'eux-mêmes, une confiance immaculée a fortifié et agrandi leur fraternel amour. Ah ! mon pauvre Victor, tu aimerais mademoiselle Edmonde bien davantage si tu avais entendu tout cela !... Mais il ne faut pas que tu l'aimes bien davantage... au contraire, puisque j'attends de toi le sacrifice de ton amour... Et tiens, c'est par ce sacrifice même que je veux te rendre digne de cette grande famille représentée désormais par deux êtres seulement, et que je veux tenter de t'élever à la hauteur de ce sublime sentiment que George Sand a voulu nous faire aimer et qui s'appelle *renoncement*.

» Je te le dis, en vérité, pauvre cher, tu es un bon, et brave et loyal garçon ; mais ici, crois-moi, il faut te faire robuste pour une résignation persévérante, pour la lutte avec toi-même, avec ton amour. Dans de pareils combats, les martyrs des vieux âges appelaient à leur aide la prière pour ne pas succomber : toi, l'homme-type du milieu du dix-neuvième siècle, si tu m'écoutes, tu appelleras à ton secours la robuste muse du travail, et tu vaincras. Et tu n'as, sois-en sûr, nul autre parti à prendre : tu le reconnaîtras bientôt.

» L'homme fort, le vrai homme, l'être rare qui, aimant la sœur d'Edmond, serait tenté d'abandonner sa vie au bonheur de la rendre heureuse ; celui-là, par cela même qu'il serait une exception dans son sexe, celui-là s'éloignerait silencieusement de la zone parfumée où fleurit Edmonde, s'il pouvait lire les choses que je vais écrire ici, et qu'il est indispensable de t'apprendre.

» Mais c'est trop tarder, je raconte :

» Il y a cinq ans, a dit Edmond, un soir des premiers jours de l'automne, le père des deux jumeaux allait partir pour le voyage transatlantique qui fut le dernier pour lui.

Edouard Plouvier.

(La suite au prochain numéro.)

LE LUTIN FLAMMÈCHE

(CONTE.)

Le lutin Flammèche n'apparaît guère chez nous que dans les longs soirs d'hiver. Quelques savants prétendent, les savants savent tout, que Flammèche est né de l'incendie d'une grande ville. Ce genre de lutin aime à se blottir dans les crevasses des cheminées, ou derrière la plaque de fer scellée au mur de l'âtre. Flammèche n'est guère plus gros que le grillon, il parle toutes les langues, connaît tous les enfants, il a des ailes qui brillent comme des paillettes d'acier. Ses jolis petits yeux bleus flambent sous sa chevelure cendrée comme de fins diamants. Son corps diaphane et léger a la couleur mate de l'argent. Quoiqu'il soit dangereux, Flammèche est fort aimé des petits garçons et des petites filles, parce qu'il les amuse et les fait rire. Cependant il n'est pas méchant, mais il est sage de s'en tenir éloigné si on ne veut pas faire comme le petit Jean qui serait encore, à l'heure qu'il est, le plus bel enfant du monde, s'il n'avait point écouté les conseils étourdis du gentil lutin Flammèche.

Petit-Jean était couché dans sa barcelonnette, sa mère était allée au marché faire les provisions. La pauvre femme croyait son enfant préservé de tout danger parce qu'elle lui avait dit :

— Jean, si tu es bien sage, si tu ne descends pas de ta barcelonnette, si tu ne vas pas autour de la cheminée, je t'apporterai une tarte aux confitures.

Jean le lui promit, et la bonne mère partit en fermant sa porte à double tour.

Elle ne fut pas plutôt au bas de l'escalier qu'une petite voix timide et douce comme celle du grillon se fit entendre derrière la plaque de fer de la cheminée. C'était la voix du lutin Flammèche qui disait :

— Petit-Jean, dors-tu?

— Non, répondit Petit-Jean au lutin, je ne dors pas.

— Eh bien ! viens te chauffer, ajoutait Flammèche ; et en même temps il faisait écrouler la bûche que la mère avait couverte de cendres par précaution.

Petit-Jean se tourna dans son lit, jetant un regard de côté sur la bûche qui se rallumait.

— Petit-Jean ! lui cria le lutin, prends les grandes pincettes d'acier et viens tisonner ce feu écroulé. Petit-Jean ! prends encore la pelle et relève la braise qui est répandue autour de l'âtre.

Petit-Jean répondit :

— J'y vais, ami lutin, attends-moi.

— Je t'attends, répondit Flammèche.

Et Petit-Jean étendit le bras vers une chaise, malheureusement placée à portée de sa main, puis la tira à lui jusqu'à ce qu'elle fût tout à fait près de la barcelonnette, et descendit tout joyeux dans la chambre.

Le lutin recommença :

— Petit-Jean, prends les papiers qui sont là-bas, sur la table, et jette-les tous au feu.

Petit-Jean courut aux papiers qui étaient sur la table, en prit plein ses bras et les jeta sur la braise. Les papiers flambèrent avec la rapidité de l'éclair en faisant une grande flamme. Ce qui égaya beaucoup le lutin et Petit-Jean ; car on entendit des éclats de rire qui emplissaient la chambre.

— Petit-Jean ! prends le soufflet qui est accroché à un clou dans le coin de la cheminée et souffle sur la braise, s'écria Flammèche.

Petit-Jean fit ce que lui conseillait le lutin, il souffla, et mille étincelles volèrent dans l'âtre en pétillant comme un feu d'artifice, ce qui amusa beaucoup Petit-Jean et Flammèche. Le rire redoubla.

— Lutin Flammèche, dit à son tour Petit-Jean, sors de ta cachette que je te voie. Viens avec moi dans la chambre.

— Non, répondit le lutin, si ta mère me surprenait, elle me battrait.

— Maman n'y est pas, répliqua Petit-Jean, elle est au marché. Viens, ami lutin. Viens vite.

Le lutin vint se poser joyeusement sur la pomme d'un chenet, agita ses ailes avec grâce, et s'écria :

— Me voici !

Petit-Jean se traîna sur les genoux et s'avança à quatre pattes pour regarder Flammèche de plus près.

— Petit-Jean ! lui dit encore Flammèche, voltigeant et sautillant, va dans ce cabinet au fond de la chambre, tire des harts du fagot et jette-les au feu.

Petit-Jean courut dans le cabinet, en rapporta des harts sèches, puis il les jeta dans le foyer. Les harts flambèrent en se tordant comme des couleuvres, ce qui fit rire de nouveau Flammèche et Petit-Jean.

— Petit-Jean ! prends ces allumettes sur la cheminée, et jouons au *petit bonhomme vit encore*.

Petit-Jean fit ce que lui conseillait Flammèche.

— Petit-Jean ! prends ce grand tison dans ta main, et secoue-le fortement pour en faire jaillir des ronds et des rubans de feu.

Petit-Jean prit le tison, et le voilà qui l'agite, tourne son bras, fait des cercles enflammés et des longs rubans de feu. Il allait, venait, courait ainsi à travers la chambre, à la grande satisfaction de son ami le lutin. Dans le plus fort du jeu, un morceau de braise se détache du tison et lui tombe sur le pied. La douleur du feu est la plus vive et la plus rapide de toutes les douleurs. Petit-Jean fit un cri, et jeta par la chambre le tison rouge encore. Le tison vola dans la barcelonnette, le feu y prit. Petit-Jean voulut l'éteindre. Sa chemise s'enflamma. Sa mère montait l'escalier. Petit-Jean heurtait à la porte fermée. Le feu le dévorait. Flammèche avait regagné son gîte aux cris que poussait Petit-Jean. La porte de la chambre s'ouvrit. Petit-Jean se roulait sur le carreau.

— Malheureux ! s'écria la pauvre mère, arrachant la chemise en flammes du pauvre petit, malheureux, qu'as-tu fait ?

— Mère ! c'est Flammèche, répondait Jean, c'est Flammèche qui a mis le feu à mon lit, ce n'est pas moi ! Et Jean criait, se tordait dans les bras de sa mère fondant en larmes.

Cependant il en fut quitte pour quelques cloques au bras et une large cicatrice à la joue, ce qui le défigura pour le reste de ses jours.

Si jamais ce gentil lutin Flammèche se présente à mon foyer, il peut être sûr que je lui tortillerai le cou, que je mettrai le pied dessus, ou bien que je l'étoufferai sous mon large éteignoir !

Savinien LAPOINTE.

LES PAROLES D'OR

Les enfants sont des témoins dont il faut se garder avant tout de faire des juges.

La curiosité de l'enfant doit être satisfaite dès qu'elle est éveillée ; il est inutile de prétendre la rendormir et dangereux de vouloir la leurrer, aussi faut-il ne jamais le questionner et être toujours prêt à lui répondre.

S'il n'y a que rarement dans un petit garçon la promesse d'un homme, la petite fille est presque toujours la menace d'une femme.

Les grands parents aiment leurs petits-enfants parce qu'ils revoient en eux leurs enfants et n'y retrouvent pas leurs héritiers.

X. V.-P.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

Parmi les plus gracieuses innovations de la mode actuelle, il faut placer le chapeau de fleurs que nous devons à l'initiative intelligente de la maison Savalle. Cérès elle-même n'aurait pas mieux fait.

La vue seule de ces poétiques coiffures peut donner une idée exacte de tant de charme et de fraîcheur ; cependant nous allons tâcher d'être assez explicite dans nos renseignements pour que nos lectrices puissent profiter d'une aussi charmante création. Nous les conduirons dans les magasins de la maison Savalle (12, rue du Caire), où l'on est tout d'abord émerveillé par la rare beauté des fleurs, si bien imitées qu'on les veut sentir.

C'est d'abord une capote de fleurs en grappes jaunes et lilas, composées de clochettes d'une nature particulière et d'un heureux effet ; rien n'y manque, ni la passe diadème, ni le fond bombé, ni les brides. Il n'y a plus à ajouter qu'un tour de tête en tulle blanc ruché et des barbes assorties pour compléter les brides de fleurs. Une femme brune ainsi coiffée doit être jolie à ravir.

La toque *skating*, composée de *minets* nuance tilleul, avec piquets de feuillage *sedum* et feuilles de *cactus*, le tout naturel, est d'une coquetterie mutine, surtout si elle est entourée d'une ruche de faille bleu ciel effilochée. — Ce nom de *minet*, adopté dans le monde des fleuristes, demande explication : c'est tout simplement une petite boule cotonneuse, soyeuse même, d'un blanc gris, qui tombe en automne de certains arbres. Ces petites boules sont employées telles quelles ou teintes, puis enfilées au nombre de cinq ou six pour former une sorte de frange grelot dont on fait des guirlandes très-légères. Ces *minets* sont la nouveauté élégante du jour en tant que fleurs.

— L'approche du printemps se fait bien sentir à la *Colonie des Indes* (114, rue de Rivoli), où l'on vient choisir les jolis foulards arrivés directement de l'Inde.

M. et Mme Lexoin ont, à cette occasion, renouvelé tous leurs rayons et se sont surtout appliqués à avoir des assortiments nouveaux de foulards de poche et de foulards de cou, sans oublier ceux qui doivent répondre à certaines dispositions coquettes comme accessoires de toilette recherchés des jolies femmes. Nous pouvons, à ce sujet, citer quelques modèles fort heureusement appliqués : des parures du matin, — parures d'appartement, cela va sans dire, — en foulard tout plissé, col et sous-manches ; des pouffs créoles, garnis de dentelle duchesse et de nœuds de velours.

Avons-nous besoin d'ajouter que ces différents arrangements sont chose si simple à faire que les dames elles-mêmes s'en acquittent au mieux ; la *Colonie des Indes*, dans tous les cas, ne s'en charge pas.

Voici un aperçu des prix les plus saillants et les plus avantageux en ce qui concerne ces foulards : — Foulards de poche de 4 fr. 50 à 5, 6 et 15 francs ; — foulards de pochette, tout ce qu'il y a de plus beau, à 4 et 5 francs ; — foulards de cou pour dames, de 4 à 10 francs ; — foulards pour hommes, grands cache-nez, à 10, 12, 15 francs et au-dessus.

Nous avons vu aussi de très-beaux foulards à dessins cachemire dans les prix de 8 à 10 francs ; — le foulard Mossault, depuis 1 fr. 50 jusqu'à 10 et 12 francs, selon la dimension ; — le Naga-Saki, qualité supérieure, de 4 à 12 francs ; — sans compter des surah brochés, des doubles surah, en un choix très-varié et d'une qualité irréprochable.

— Quand on veut se renseigner sur les nouveautés élégantes de la saison, en tant que garnitures pour costume, accessoires coquets pour parures et coiffures, c'est en droite ligne à la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6) qu'il faut se rendre.

L'élément nouveau à indiquer à nos lectrices est encore et toujours la broderie, qui se présente sous bien des aspects différents : broderies plates ou broderies en relief, sur galon, sur gaze, sur velours ; broderies découpées ou guirlandes de broderie. C'est là qu'il faut puiser pour la garniture du costume breton et de la robe Louis XVI avec son grand gilet de chasse.

Le costume tendant à se simplifier et la robe régnant en maîtresse aujourd'hui, l'importance de la toilette se révèle par la garniture : de là les efforts de messieurs les passementiers et les jolies créations qu'ils nous offrent par l'entremise de la *Ville de Lyon*, maison de première importance à Paris pour la mercerie, la passementerie, la ganterie, le ruban, l'article de fantaisie en tulle, dentelle, gaze, etc., nous nous plaisons à le constater publiquement.

Rappelons à nos lectrices la gaze chenillée faisant mousse, d'un si charmant effet employée pour barbes de chapeaux, cravates, nœuds de robe, etc. ; la gaze de peluche, dont on fait de délicieuses coiffures, pouffs, fichus et parures variées ; les tulles lamés or ou argent, pour turbans et voilettes ; les tulles et dentelles pour garniture, voilette ou mantille en tulle de couleur, celle-ci servant de voilette, de fichu, de châle, à volonté. Terminons cette rapide nomenclature par les mignonnes ruches en tulle malines, à bords chenillés, qui sont si seyantes autour du cou.

— De toutes les machines à coudre, celle qui coûte le meilleur marché est sans contredit la machine à main de la maison H. Seeling, dite la *Favorite des Dames*, à un fil, et dont le prix est de 64 francs. Ensuite vient la *Canadienne*, à navette, qui coûte 100 francs. Ces deux machines sont avantageusement connues pour les grands services qu'elles rendent dans une famille. Elles peuvent servir aussi à l'ouvrière. A cette dernière, cependant, nous conseillerons de préférence la machine à coudre *Wheeler et Wilson* à navette circulaire, inventée en 1850 : c'est certainement la plus douce, la plus simple, la plus silencieuse et la plus rapide de toutes les machines faisant le point indécousable. Elle est réputée et connue depuis vingt ans comme étant la meilleure travailleuse pour familles, couturières, lingères, etc.

Quoique nous ayons déjà donné le prix de cette excellente machine à coudre, nous croyons devoir reproduire ce renseignement pour celles de nos lectrices qui l'auraient oublié : — Machine n° 1, argentée, 250 francs ; — machine n° 2, vernie et dorée, 225 francs ; — machine n° 3, vernie, 200 francs. Remise au comptant : à Paris, 25 francs ; en province, 20 francs. Envoi franco.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à Mme ve H. Seeling, 70, boulevard Sébastopol.

M. D'A.

CORRESPONDANCE

— Mme Désirée A..., a Bourg.

On peut fort bien employer le cachemire blanc pour sortie de bal de jeune fille. Comme garniture, du cygne nous semble préférable. Quant à la forme, une pèlerine-visite ou le genre dolman, voilà qui convient parfaitement. Ajoutons que notre atelier de patrons est à même de vous fournir tel modèle que vous désirerez.

— Mlle Angèle de M..., a Moulins.

Avec votre toilette toute rose, mademoiselle, il faut également les bas de soie ou fil d'Ecosse à jours, ainsi que les souliers assortis au costume. — Le meilleur moyen, pour ne pas perdre son soulier en dansant, c'est de faire coudre un élastique rond en soie, que l'on passe sur le cou-de-pied de façon à ce qu'il vienne s'appuyer contre le bas de la jambe.

— Mme Eugène L..., a Gand.

Enchantée d'être tombée si juste et de vous avoir indiqué, dans notre dernier courrier, ce que précisément vous comptiez nous demander... Oui, pour la modestie en crêpe lisse remplissant ce carré de corsage de velours pour dîner d'intimes. — Non, pour les manches courtes ; une manche duchesse fera mieux l'affaire.

SOMMAIRE DU 2e N° DE MARS 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Chronique mondaine, par M. Ch. David. — Eloge de la soie, par M. G. B.-F. — Contes de fées, par Brada. — Musique, par M. Robert Hyenne. — *La belle aux cheveux bleus*, nouvelle, par Edouard Plouvier. — *Le lutin Flammèche*, conte, par M. Savinien Lapointe. — Les Paroles d'or. — Revue des magasins. — Correspondance.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1401, dessin de M. Jules David : toilettes de visite. — Gravure coloriée n° 1402 D (substituée sur demande à la gravure n° 1401), dessin de M. E. Thibon : nouveaux modèles de chapeaux et lingerie. — Figurine coloriée L. n° 113 (annexe spéciale à l'édition n° 3), dessin de M. Néraudau : toilette de dîner.

Dans le texte : P. n° 352, dessin de M. E. Préval : corsage pour soirée. — G. n° 712, dessin de M. E. Préval : toilette d'intérieur (vue de face et de dos). — G. n° 724, dessin de M. E. Préval : toilettes d'appartement.

ROUVENAT (※) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

L'âge, ce point si souvent obscur de la vie des femmes, entre pour une plus large part qu'on ne le croirait dans l'heureuse organisation d'une toilette. Une femme assez sage pour s'y conformer toujours est habillée de façon à ne soulever aucune critique. Mais quel échec terrible pour la plupart d'entre elles, que la ligne à franchir de certaines dizaines, telles que trente ou quarante ans !...

Après trente ans, la crainte de perdre la réputation de beauté et d'élégance qu'elles se sont acquise jusqu'alors fait tomber bien des femmes dans l'excentricité, cette élégance de mauvais aloi qui, lorsqu'on en abuse, vous rend si ridicule.

Une femme de quarante ans, qui veut à tout prix faire de l'effet, sent bien que, ses forces naturelles lui manquant, c'est aux ressources de l'art qu'il lui faut recourir. De là une mise en bataille de toutes les batteries de la coquetterie naturelle et de tous les artifices de la mode ; combinaisons savamment préparées, dernières nouveautés, changements continuels, genre osé, voilà de quelle façon on obtient un succès... d'étonnement, qu'avec une foi aveugle on interprète dans le sens de l'admiration.

P. N° 335. — Chapeau *Myosotis*.
Modèle de Mme A. Séguin (rue des Colonnes, 1).

Une femme qui ne sait pas s'arrêter à temps dans cette voie malheureuse se prépare la plus triste vieillesse, celle qu'on ne respecte pas. Cependant, nous devons faire cette distinction qu'il ne faut pas confondre l'âge réel avec l'âge apparent. Une femme de trente ans qui n'en paraît que vingt-cinq s'habille avec raison comme si elle avait ce dernier âge : elle bénéficie de l'apparence.

Il est heureux que l'exagération du collant disparaisse de la toilette actuelle : ce seul fait force les femmes qui manquaient de goût et de bon sens à en avoir. Il n'en reste pas moins, comme formes acquises à la mode, la robe princesse, la polonaise (revue, corrigée et augmentée), et la robe *duchesse de Berry* avec son grand gilet de chasse. Quant au costume breton, il a vu commencer une nouvelle ère de prospérité ; un de nos grands magasins de nouveautés a même eu l'idée de le populariser — est-ce une bonne chose ? — en livrant à des prix avantageux des cartons contenant tout ce qu'il faut pour exécuter ce costume : étoffe voulue, toute tracée, mais non cousue, avec ses garnitures de galons brodés, ses boutons, tout enfin, jusqu'à la gravure représentant le costume terminé.

Ce genre breton se transmet encore aux confections nouvelles, qui, pour certaines du moins, ont pris comme un air de famille. Nous citerons un grand paletot de drap léger brun, entouré de galons bruns, brodés en toutes couleurs, le jaune dominant ; ces galons découpent un gilet simulé, et garnissent le col, les poches, les parements des manches ; puis, pour compléter la ressemblance, des enfilades de boutons en nacre brune s'échelonnent par groupes çà et là.

En dehors de ce modèle, le long paletot cuirassé conserve les honneurs de la lutte ; peu de robes, de toilettes, qui ne se complètent par un vêtement de ce genre. Il est invariablement établi ainsi que suit : trois pièces pour le dos et deux pour chaque moitié du devant ; le tout, légèrement cintré, forme le vêtement long et demi ajusté que tout le monde connaît. Il se ferme tantôt en ligne droite par deux rangs de boutons, tantôt en biais, ce qui est plus jeune et plus coquet, avec de tout petits boutons, ou de gros boutons caractéristiques. Comme toujours, on le voit, les deux extrêmes se touchent en matière de mode comme en autre chose. Le bouton moyen est contraire à l'élégance aujourd'hui. Ajoutons que le paletot-cuirasse, par son caractère élancé, ne convient qu'aux femmes minces et bien faites.

Les modes d'une saison influent toujours sur celles de la saison suivante ; d'où il résulte que l'on peut facilement, d'après le connu,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pronostiquer l'inconnu ; ainsi les longues confections de cet hiver indiquent la ligne à suivre pour le printemps et l'été. Nous tenons de source certaine qu'on prépare de grands vêtements genre redingote, habit, mantelets, etc. ; mais nous saurons renseigner plus exactement nos lectrices lorsqu'il en sera temps.

Le petit châle est également tenu en réserve ; il paraîtra au grand jour dès que le soleil le permettra. Avec une polonaise bien prise à la taille, gentiment drapée, élégamment ornée, il serait cruel de couvrir tant de charmes sous une confection, si riche qu'elle pût être. Le petit châle *Charlotte Corday* fait, au contraire, parfaitement l'affaire. Quand il n'est pas en dentelle, c'est en crêpe de Chine, cachemire ou sorte de barége qu'on le voit. Les femmes qui vont à pied le portent noir ou de couleur sombre ; celles qui sortent en voiture peuvent l'avoir tout blanc, ce qui est de la dernière élégance. Nous citerons, parmi ces derniers, le petit châle en linon blanc, avec entre-deux et volants de dentelle blanche, dont rien ne peut rendre la grâce poétique et suave.

Le blanc règne en souverain parmi les tons à la mode ; en fait de toilettes parées et de chapeaux de gala, on ne sort pas de là. Au bal de bienfaisance de l'Opéra, la loge qui a été le point de mire de toutes les lorgnettes et de toutes les admirations était occupée par quatre grandes dames en toilettes toutes blanches, étincelantes de diamants superbes. Il y avait beaucoup d'autres robes blanches dans cette fête magnifique et des diamants à profusion, cela va sans dire ; mais à cette loge si remarquée restait le mérite de l'idée unique, de ce mot d'ordre, de cette uniformité de couleur blanche, enfin, qui attirait le regard, le charmait, l'éblouissait. On se souviendra longtemps, du reste, du coup d'œil féerique de l'Opéra. C'était un enchantement complet.

Quelle chose envahissante qu'une mode ! A peine est-elle née que déjà elle s'empare de tout pour régner sans partage ; voyez plutôt le jaune : comme il a su s'implanter parmi nous ! Rien de mieux, tant qu'il reste dans la gamme des notes douces ; mais la couleur mandarine est, à notre avis, bien criarde : on s'en lassera vite. Quelques personnes mélangent cette nuance avec le noir, espérant en amoindrir l'éclat. Or, c'est M. Charles Blanc qui le fait remarquer, « coupé par le noir, le jaune caractérise la robe des animaux les plus terribles et les mouches les plus dangereuses : le tigre, la panthère, la guêpe. » Le jaune est une couleur riche, tout comme le rouge ; par conséquent, une toilette ne peut être simple lorsque cet élément entre pour une large part dans sa composition. Ce n'est pas non plus une couleur jeune, quoique les jeunes la portent ; elle ne peut en aucune façon convenir aux enfants.

Avons-nous constaté certain changement survenu dans la toilette des mariées à propos du voile ? Nous ne savons plus. Quitte à nous répéter, — ce qui, du reste, nous arrive assez souvent, la mode n'étant pas aussi versatile qu'on le suppose, — nous dirons que le voile à la juive n'est plus élégant. Un voile de mariée est aujourd'hui ce qu'il était autrefois : une sorte de longue écharpe de dentelle, qui se pose sous la couronne de fleurs d'oranger et pend derrière ; quelques draperies sont fixées à l'épaule, et l'un des bords est ramené en avant. — Mais toutes les mariées n'ont pas de voile de dentelle, nous dira-t-on. — La mode n'en est pas moins formelle : les voiles de tulle se posent de la même façon, et si leurs plis et draperies sont moins riches, l'effet rendu est peut-être plus vaporeux.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte

P. N° 355.

Chapeau *Myosotis*. — Fond mou en surah vert tilleul ; passe en paille de riz. Tour de tête en myosotis ; mêmes fleurs en touffe dans le bas derrière et au sommet, avec feuillage et roses rouges.

G. N° 733.

Élégantes toilettes de théâtre. — 1. Costume en faille vert tilleul et broché soie jaune tilleul. — Robe princesse en faille ; le bas, devant, est garni d'un volant plissé que surmonten un volant de dentelle blanche et une passementerie frange. Ces garnitures s'arrêtent aux côtés de la traîne rajoutée ; celle-ci est garnie de deux montants de broché, reliés par des bandes de même étoffe et des volants de dentelle. Le bas se termine par un volant de faille. Le milieu du dos princesse, en étoffe brochée, va en s'élargissant du bas, où deux pattes de même étoffe s'écartent sur les côtés drapés de la robe, en s'y fixant par un nœud ; un volant de dentelle entoure le bas de ce dos broché, formant tête à la traîne rapportée. Le haut du dos est décolleté en carré, et les bords, liserés de faille, sont ornés d'une petite dentelle. Nœud de ruban fixé par un anneau d'or sur l'épaule. Les manches, assez larges, sont en faille et resserrées de place en place par des brassarts de broché, lesquels forment une coque retenue par un anneau d'or. Le bas du dernier brassart est entouré d'un volant de dentelle voilé par une frange.

2. Costume en faille crème et broché loutre et crème. — Devant de jupon recouvert d'un tablier entouré de franges, drapé et fixé sur les côtés par un nœud de ruban ; ce nœud forme la tête des panneaux en tissu broché qui encadrent la traîne rajoutée. Du bas de ces panneaux part un éventail de faille dont les draperies se réunissent en pointe au bas du jupon, de chaque côté, où elles restent fixées par un chou de ruban. Le dos, de forme princesse, est uni et se termine par la traîne rajoutée ; celle-ci est garnie de volants plissés et de volants de dentelle blanche alternés. — Le devant du corsage de cette toilette forme une longue basque carrée, terminée par un volant de dentelle ; deux pans de broché partent du milieu du corsage, pour descendre sur les côtés de la robe et se perdre sous les nœuds de ruban déjà indiqués. Le haut du corsage, ouvert en châle, est encadré par des revers d'un col droit, avec une barrette fermant celui-ci, le tout en broché. Manche large et froncée à l'entournure, terminée par deux volants plissés et un volant de dentelle ; deux revers de broché se réunissent, au milieu de la manche, sous un nœud de ruban.

DG. n° 716.

Modèles de lingerie pour trousseau. — 1. Col mousquetaire en toile unie, étroit devant, large et arrondi derrière. Ourlet piqué sur les bords ; volant de linon bleu, plissé finement et bordé de valenciennes, formant la garniture. La valenciennes est retournée en coquillé au bas du col, de façon à remplacer la cravate. — 1 *bis*. Manchette assortie.

2. Collier à jabot, composé d'une draperie en gaze rose, entourée de blonde anglaise blanche. Cette disposition, qui forme le col et le jabot, est retenue par un nœud semblable et terminée par un nœud de velours et des roses.

3. Bonnet pouff en peluche caroubier. Fond mou entouré de blonde anglaise et garni de ruban assorti ; celui-ci noué sur le côté, avec une grande boucle d'or entre les coques. Nœud pendant derrière.

4. Guimpe en linon blanc, pour robe ouverte ou corsage breton. Modèle tout plissé, à plis cousus, se boutonnant derrière. Collerette assortie.

5. Bonnet de femme d'un certain âge. Large fond de tulle moucheté blanc, entouré de dentelle duchesse et garni de ruban jaune mandarine. Oiseau des îles placé sur le côté.

6. Gilet de soirée à mettre sur un corsage de robe. Modèle tout en dentelle duchesse, ouvert en châle, avec ruche de crêpe lisse à l'intérieur. Cravate et nœud de faille lilas pour compléter le tout.

7. Col rabattu en batiste, entouré de deux volants de linon plissé. Cravate en ruban brodé de chenille. — 7 *bis*. Manchette assortie.

8. Bas de pantalon en percale bouillonnée. Des entre-deux en guipure forment trois cercles sur les bouillons, avec un ruban rose passé dedans. Un petit volant garni de guipure termine le bas, remontant au milieu avec le dernier entre-deux ; trois nœuds papillon fixent la bande.

9. Col Louis XIII en guipure ancienne, fermé par une cravate de chenille. — 9 *bis*. Manchette assortie avec nœud de chenille pour la fermer.

10. Camisole de percale fine, richement garnie devant d'entre-deux en broderie, alternant avec des bandes de nansouck bordées de valenciennes et ruchées. Même disposition pour le col et le bas des manches.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

G. N° 711.

DE THÉATRE. — 1. Costume en tulle vert [illegible]
tel. — Robe princesse en tulle; le bas, [illegible]
que surmontera un volant de tulle [illegible]
nge. Ces garnitures s'arrêtent aux côtés de la [illegible]
garnie de deux montants de tulle, relevé [illegible]
et des volants de dentelle. Le bas se trouve [illegible]
milieu du dos princesse, en tulle, avec [illegible]
deux pattes de même étoffe (contrat et [illegible]
s'y fixant par un nœud; un volant de tulle [illegible]
, formant tête à la traîne rapportée. Le [illegible]
et les bords, lisérés de tulle, sont mis [illegible]
on fixé par un anneau d'or sur l'épaule. [illegible]
il en tulle et couvertes de glaces [illegible]
esquels forment une coque retenue par [illegible]
e brassart est entouré d'un volant de [illegible]

e crème et brochés lauze et crème. — [illegible]
blier entouré de fruges, drapé et fixé [illegible]
on; ce nœud forme la tête des [illegible]
la traîne rejointe. Du bas de ces [illegible]
les draperies se croisent en [illegible]
où elles restent fixées par un clou [illegible]
est nué et se termine par la traîne rejoin[illegible]
plissés et de volants de dentelle blanche [illegible]
ge de cette toilette forme une large [illegible]
ant de dentelle; deux pans de tarlatane [illegible]
ir descendre sur les côtés de la traîne et [illegible]
déjà indiqués. Le haut du corsage, [illegible]
revers d'un col droit, avec une barrette [illegible]
é. Manche large et froncée à l'intérieur [illegible]
nées et un volant de dentelle; deux [illegible]
u de la manche, sous un nœud de ruban.

DG. n° 718.

LETTE POUR TRICOTER. — 1. Col [illegible]
, large et arrondi derrière. Forêt [illegible]
u, plissé finement et bordé de valenciennes [illegible]
nciennes est retournée en capuche [illegible]
la cravate. — 1 lac. Manchette [illegible]

ot, composé d'une draperie en [illegible]
nche. Cette disposition, qui forme [illegible]
nd semblable et terminée par un [illegible]

f en pelache cerise. Fond [illegible]
de ruban assorti; celui-ci noué [illegible]
r entre les coques. Seul pendant [illegible]

linon blanc, pour robe ouverte [illegible]
courses, se boutonnant derrière. [illegible]

femme d'un certain âge. Large [illegible]
de dentelle duchesse et garni de [illegible]
placé sur le côté.

ntrée à mettre sur un corsage de [illegible]
ouvert en chûle, avec rouche de [illegible]
d, de taffetas lilas pour compléter [illegible]

u en bafiste, entouré de deux [illegible]
herodi de chenille. — 2 lac. [illegible]

antalon en percale bouillonnée. [illegible]
percales sur les bouillons, avec un [illegible]
nt garni de guipure termine le bas, [illegible]
e entre-deux; trois rangs pareils [illegible]

le XIII en guipure ancienne, [illegible]
is. Manchette assortie avec rangs [illegible]

ie de percale fine, richement garnie [illegible]
rnant avec des bandes de nansouk [illegible]
ême disposition pour le col et le bas [illegible]

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy, imp.r des Marais, 66

Ad. Goubaud & Fils, Edit.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre Septembre N.° 3.

Toilettes de Mme Hte Du Riez, r. Halevy, 8 – Chapeaux de Mlle Rosa Decotte, r.e Meslay, 67 – Passementerie et Garnitures de la Mme Vatelot & Cie, r.e Cambige, 59 – Ceinture Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 – Foulards de la Colonie des Indes rue Rivoli, 114 – Parfums de Guerlain, rue de la Paix, 15 – Lait Antéphelique de Comelos et Cie, B.d St. Denis, 26.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

11. Camisole en percale, encadrée de plissés, de broderie anglaise et de petits bouillons. Même garniture aux petites poches placées sur le côté, ainsi qu'aux manches.

12. Col rabattu en batiste, entouré de deux rangs de piqûres à fil tiré, et d'un volant de dentelle. Cravate *Cavalier* en surah bleu, avec coquille de même dentelle sur le pan. — 12 *bis*. Manchette assortie.

13. Modestie pour robe ouverte. Modèle en nansouck, garni de petits plis, d'entre-deux brodés et de valenciennes. On la fixe à la taille par la ceinture et on l'épingle par chaque angle au corsage de dessous.

14. Chemise de nuit en percale, terminée en bas par un grand ourlet piqué. Elle est ouverte devant dans toute sa longueur. La garniture, qui suit les bords et entoure le cou, consiste en entre-deux plissés et en volants froncés ou ruchés, bordés de dentelle Clovis basse et fine. Même ornement au bas des manches.

15. Chemise de jour élégante, garnie d'un empiècement formé d'entre-deux en valenciennes et de petites bandes brodées, placées en biais ; une plaque triangulaire forme le milieu devant et reçoit le chiffre brodé. Même garniture aux entournures des bras.

16. Corsage *Gabrielle* en tulle blanc ou bel organdi, complètement coulissé ; engrelures de dentelle sur les lignes froncées et petits velours passés dedans. La même étoffe plissée forme deux rangs au cou et aux poignets, avec engrelures, velours et nœuds.

17. Chemise de jour, genre demi-élégant. Gorgerette toute plissée, encadrée de lisérés plats et garnie sur le bord, ainsi qu'aux entournures des bras, de petites bandes brodées et de plissés.

18. Saut du lit ou manteau de lit, en flanelle rose. Sorte de pèlerine plus longue devant et derrière que sur les côtés ; ceux-ci forment presque la manche par des plis heureusement combinés. Une dentelle Clovis entoure les bords du vêtement, qui est fermé par des nœuds de ruban.

Description de la gravure coloriée N° 1403.

Élégantes toilettes de promenade. — 1. Costume en faille bleu marine et broché de soie et laine à dessins bleus sur fond jaunâtre. Jupon à traîne, entouré de volants plissés. Tunique en broché recouvrant le derrière du jupon, montée à la même ceinture. Une bande de faille, simulant un revers, raye le milieu du bas de la tunique : ses bords sont ornés de fausses boutonnières et de boutons en nacre jaune. — Polonaise en broché ; le devant est garni de longs revers de faille qui encadrent la partie du tablier, avec de fausses boutonnières et des boutons en nacre jaune sur les bords. Le tablier est légèrement drapé. Le milieu du dos, en faille, forme deux pans d'habit avec les petits côtés en étoffe brochée. Deux poches carrées, en faille également, relient les côtés de devant aux pans ; même garniture de boutons et boutonnières. Les côtés de la polonaise sont drapés vers le bas et réunis sous l'habit. Les manches, en faille, sont terminées par un cornet en étoffe brochée, garni d'un volant plissé, et le tout est entouré d'une bande brochée. — Lingerie en linon blanc plissé et dentelé. — Chapeau de feutre gris à fond pointu. Un ruban bleu entoure la calotte et forme deux coques retenues sur le côté par une boucle dorée ; ces coques cachent le pied d'une grande plume amazone qui retombe derrière. Tour de tête ruché et branche de roses sur le côté ; brides en ruban bleu.

2. Costume en drap de soie et faille de deux tons gris noisette un peu rosé. — Jupon à courte traîne, entouré de deux volants plissés. — Confection, genre *baby*, à dos coupé court au bas du buste. Un plissé à la vieille, en faille, entoure le haut du cou, suivant le bord des devants jusqu'au bas ; un volant plissé suit les bords inférieurs et remonte en longeant les bords des côtés du dos. Poches de faille, garnies de boutons ; sous celles-ci, deux écharpes en ruban, qui vont se réunir au bas du dos en formant un large nœud. Un joli motif de passementerie, à glands pendants, sert de point de départ à ces rubans. Le bas des manches à sabot est orné, dans la partie échancrée, de volants plissés ; une garniture à la vieille entoure le bras et se termine par un nœud. — Lingerie ouverte en plissés dentelés. — Chapeau de feutre assorti à la toilette ; le fond assez haut est arrondi, la passe petite et plate. Un large ruban de surah rouge entoure la calotte en formant un nœud sur le côté.

Description du patron coupé.

Toilette de première communiante. — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure G. n° 727 (fig. 3), qu'on trouvera insérée, avec sa description, dans le prochain numéro (n° du 24 mars). — Il se compose de quatre morceaux :

1. Devant princesse décolleté, sur lequel on pose un plastron de petits plis.
2. Côté du dos.
3. Dos.
4. Manche à sabot, que l'on garnit d'un volant plissé et de petits volants superposés.

On remplit l'intérieur du corsage par une guimpe modestie, de même étoffe, que l'on boutonne derrière.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles, depuis les plus simples jusqu'aux plus élégants.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal. Du reste, pour leur éviter des recherches, nous donnerons désormais, au bas de chacune de nos gravures ou à la suite de la description du vêtement représenté, le prix du patron épinglé. Il suffira donc, en indiquant le numéro de la gravure dont on désire le patron, de nous en envoyer le montant en un mandat de poste ou en timbres-poste français. A défaut de ces derniers, nos abonnées de l'étranger devront ajouter au prix du patron 1 franc en plus pour le change, cette perte ne pouvant naturellement être supportée par nous.

Ad. G. et Fils.

CORRESPONDANCE

— Mme J. H..., à Saint-Mihiel.

La *Ceinture Régente* coûte, en coutil, de 45 à 50 francs pour jeunes filles ; de 50 à 60 et 70 francs pour femmes. Les mesures à envoyer à Mmes de Vertus sœurs (12, rue Auber) doivent être prises sur la personne habillée.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 734. — DESCRIPTION, PAGE 122.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE THÉATRE

Modèles nouveaux de Mme Breant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Encore une mort qui vient me crier le « qui vive » destiné à mettre sur ses gardes le soldat menacé par l'ennemi ! Léon Gatayes était de mon temps et de mon monde ; je le rencontrais dans le salon de la comtesse Merlin, chez Mme Orfila, dans d'autres maisons encore où l'on faisait de bonne musique. Nous étions jeunes alors, — il y a bien des années de cela ! — et le voilà parti maintenant... A quand mon tour ?...

Son père était fils naturel du prince de Conti ; il devait être d'église, comme on disait alors, et portait le petit collet en attendant, sous le nom de l'abbé de Vénicourt, — ce qui ne l'empêchait pas de courir les aventures, paraît-il, car ce fut en sautant, la nuit, par une fenêtre, qu'il se cassa la jambe, — accident qui l'empêcha d'émigrer en temps opportun et le força de se cacher pour se soustraire aux poursuites ordonnées alors et contre les prêtres et contre les nobles.

Le hasard voulut qu'il se réfugiât dans une maison habitée par Marat, et comme il jouait de la guitare nuit et jour, et que l'*Ami du peuple* aimait peu la musique, il courut un très-grand danger ; mais, d'autre part et très-heureusement, comme il était gai, intelligent, hardi, et savait prendre le taureau par les cornes, au lieu de fuir, il s'en alla résolûment trouver Marat, lui raconta des fariboles, eut le talent de le faire rire enfin. Il en résulta que bien loin de le dénoncer, le trop célèbre conventionnel se fit son protecteur, — notre jeune abbé défroqué s'était intitulé de son chef : *Guitariste très-ordinaire du citoyen Marat*, — et lui donna les moyens de sortir de France.

Une fois en Angleterre, le jeune émigré abandonna le nom qu'on lui avait imposé avec le petit collet, pour prendre celui de Gatayes, qu'il inventa, je crois, et épousa une belle et bonne Anglaise qui lui donna trois fils. Malheureusement elle ne sut pas lui donner de la raison, paraît-il, car il fit mille folies ; mais ce qu'il fit aussi ce fut de la bien jolie musique. Ainsi la romance fameuse : *Partant pour la Syrie*, qui devint notre air national sous le dernier empire, était de lui. Je peux l'affirmer d'une façon très-positive, car je le lui ai entendu dire, à lui-même, plusieurs fois. Il l'avait composée étant maître de chant de la reine Hortense, tandis que le comte de La Garde était je ne sais quoi près de la même Majesté.

Ledit comte ayant fait des vers qui eurent le talent de plaire à la princesse, elle pria M. Gatayes de les mettre en musique, puis, daigna se déclarer l'auteur de cette romance, qu'elle mit à la mode. Maternité à laquelle tout le monde feignit de croire à la cour, et qu'on eut la bonhomie d'accepter à la ville, non *sous*, mais *sans* bénéfice d'inventaire. Voilà pourtant comment on écrit l'histoire, même en musique !

Les deux Gatayes, le père et le fils, avaient été fort liés jadis avec une femme douée d'un charmant talent musical, laquelle fit les délices du Directoire et du commencement du premier Empire avec ses jolies romances que tout le monde chantait, bien ou mal : car la romance était une chose fort à la mode alors. C'est de Mme Gaïl que je veux parler. Son nom était, à ce moment-là, sur toutes les lèvres ; aujourd'hui, on ne le trouverait même pas dans le plus mince dictionnaire des gens célèbres, tant la gloire acquise au talent est chose éphémère ici-bas !... Pauvre créature dont la mort fut affreuse, puisqu'elle mourut de peur, et qui vit se terminer ainsi une vie de fêtes continuelles, car tous les salons se l'arrachaient à l'envi.

Voici en quelques mots cette triste histoire :

Mme Gaïl, comme je viens de le dire, était recherchée par tous les salons à la mode. Or, un soir qu'elle venait de briller comme à son ordinaire chez une grande dame d'alors, elle avait fait prendre un fiacre pour la reconduire chez elle. Sa toilette était splendide ; il y avait des diamants à son cou, à ses oreilles, dans sa coiffure, à ses bras, enfin un peu partout. Elle partait ravie du double triomphe qu'elle avait obtenu et comme femme et comme artiste : aussi se laissa-t-elle absorber d'abord par cet agréable bien-être qui suit un succès, sans faire attention à la route que prenait son automédon pour la ramener à son logis ; mais bientôt, sortant de sa rêverie, elle s'aperçoit qu'on devait l'égarer, car elle ne reconnaissait plus du tout le chemin qu'on lui faisait prendre.

— Cocher !... cocher !... s'écria-t-elle en baissant la vitre et tirant vivement l'homme par le collet de son carrick.

Mais, au lieu de s'arrêter, celui-ci, faisant semblant de ne rien entendre et de ne rien sentir, fouetta ses chevaux pour les faire marcher plus vite au contraire.

La pauvre Mme Gaïl commença alors à trembler de tous ses membres, en pensant à ses diamants dont tout à l'heure elle était si fière et qu'elle eût voulu voir disparaître en cet instant ; puis, pour s'assurer si réellement on la conduisait dans un endroit dangereux, elle mit la tête à l'une des portières et découvrit avec terreur qu'elle se trouvait dans les Champs-Elysées.

Or, savez-vous ce qu'était alors cet endroit, si délicieux aujourd'hui ?...

C'était un vrai coupe-gorge, une sorte de petite Forêt noire située à la porte de Paris ; il fallait avoir l'âme du chevalier Sans peur pour s'y aventurer la nuit, et on n'y passait durant le jour qu'en tremblant.

On peut comprendre maintenant quelle fut la terreur de Mme Gaïl ! Mais il faut lui rendre cette justice qu'elle ne perdit pas la tête : elle ouvrit la portière et sauta résolûment hors du fiacre ; puis, au lieu de chercher à se sauver, ce qui l'eût perdue, elle se cacha dans un fossé, se couvrit de son châle, qui était noir heureusement, et attendit.

Hélas ! son attente ne fut pas de longue durée, car le cocher, s'étant aperçu de sa fugue, revint sur ses pas pour la chercher, après avoir sifflé pour appeler ses complices, car c'était réellement un crime qu'il avait comploté. Elle n'en put plus douter lorsqu'elle entendit les discours qu'ils tinrent entre eux en maugréant d'avoir laissé envoler l'oiseau.

Quand vint le petit jour, la malheureuse femme, plus morte que vive, sortit du fossé en entendant rouler les voitures des maraîchers, monta dans l'une d'elles, se fit reconduire en son logis, se coucha et ne se releva plus.

Mais revenons à Léon Gatayes, qui était un charmant homme, un artiste fort distingué et un joli garçon rempli d'esprit, ce qui ne gâtait rien. Ainsi il pouvait faire sa partie d'esprit avec Alphonse Karr, qui depuis... mais alors ce n'était pas peu de chose ! Je vais vous en donner une preuve.

Le père des *Guêpes* se trouvait un jour au Hâvre, pendant que son Pylade Gatayes était resté à Paris. Karr, qui l'avait chargé d'une affaire importante, désirant lui en demander des nouvelles, mais ne voulant pas se donner l'ennui d'écrire, imagina d'envoyer à son ami Léon une grande feuille de papier, au milieu de laquelle il traça un point d'interrogation (?). Gatayes aussitôt avec le même laconisme, — il n'avait rien à répondre encore sur le sujet demandé, — envoya à son tour une feuille de papier ornée au milieu d'un zéro (0).

Cette correspondance aurait eu bien certainement un très-grand succès à Lacédémone !

Gatayes quitta plus tard la harpe pour la plume. Il se fit journaliste à ses heures, et, dans les arts comme dans la littérature, il sut se faire partout des amis, ce qui n'est pas peu dire, n'est-ce pas ? car cette oraison funèbre peut être juste pour bien peu de gens !...

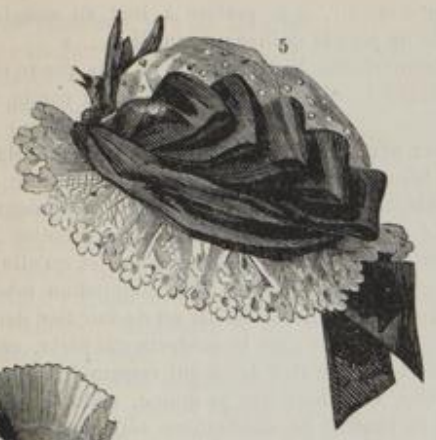
Comtesse de Bassanville.

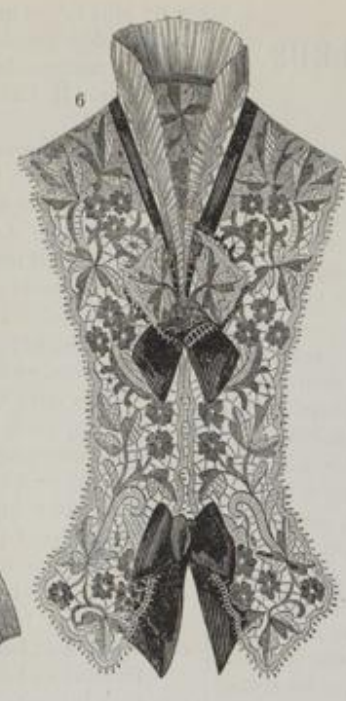
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

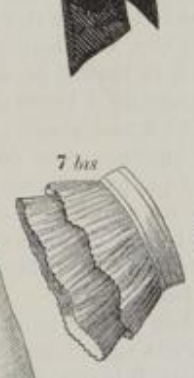
PLANCHE DG. N° 716. — MODÈLES DE LINGERIE ÉL

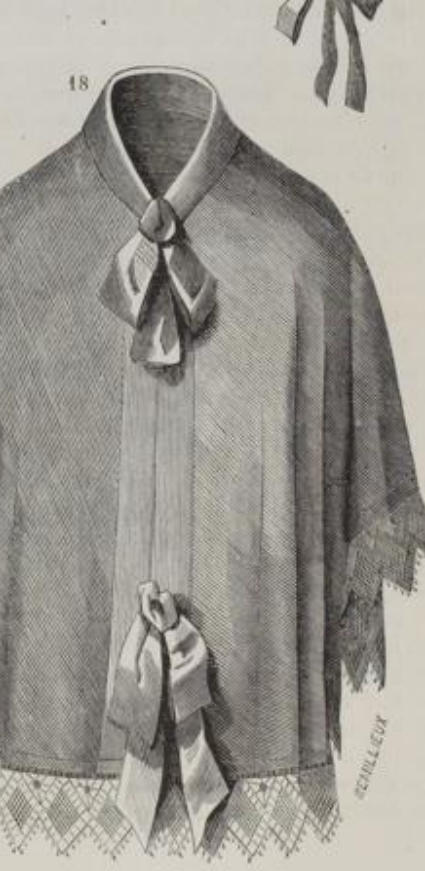
Modèles de trousseau de Mme Cély, rue de la Paix, 8. - Ling

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf









POUR TROUSSEAU — DESCRIPTION, PAGE 122.

sie de Mme E. Guilbaud (passage des Princes 16 & 18).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA BELLE AUX CHEVEUX BLEUS

(NOUVELLE. — SUITE.)

Le frère et la sœur avaient alors dix-huit ans. Edmonde était souffrante. Le comte, à qui l'état maladif de sa fille avait fait retarder plusieurs fois son départ, voulut avoir un entretien sérieux avec son médecin ordinaire.

Bien que ce fût un homme jeune et sans renommée encore, ce médecin avait déjà gagné la confiance de la famille, et, avec la confiance, l'amitié. Il se nommait le docteur Delobel (1); tu le connais peut-être, mon cher Victor; pour moi, hier encore je n'avais jamais entendu prononcer son nom. Or, il faut que tu le saches, les jumeaux sont arrivés jusqu'à l'âge qu'ils ont avec une santé toujours chancelante. Edmonde surtout s'est bien des fois penchée vers le lit du long repos : elle y dormirait sans doute à cette heure sans les soins de la science la plus dévouée et de la plus extrême affection. — Elle est, comme dit son frère, de ces blanches créatures au front trop plein, au cœur trop chaud, qu'un fardeau mystérieux incline prématurément vers la terre. — Avec les affinités qui unissent des jumeaux l'un à l'autre par des liens occultes et puissants, Edmond a de plus que sa sœur ce que le sexe masculin a de virtuellement supérieur à l'autre, mais rien de plus. En même temps que les belles années, un peu de force est venue à tous deux. Ces corps frêles s'habituaient à la vie de tous, et l'on eût dit qu'en eux l'intelligence déjà trop mûre ralentissait son développement pour laisser s'accroître harmonieusement les facultés physiques.

» Bien des fois, quand tous les deux souffraient sous le regard humide d'un père et d'une mère qui leur insufflaient la vie dans les rayonnements de leur tendresse, bien des fois Edmond a dit doucement à ses parents dans l'angoisse :

» — Il semble que Dieu ait deux fois béni votre amour en vous donnant en même temps deux enfants pour vous adorer; vous leur avez fait deux cœurs pareils aux vôtres, et ces cœurs, vous les avez remplis d'amour... Mais de la vie physique, de la vie de tout le monde, vous n'en avez mis en nous deux que ce qu'il en faut à un seul. Qu'en résulte-t-il? Que chacun de nous a de quoi vivre la moitié de la durée de l'existence moyenne, pourvu toutefois encore que nous vivions ensemble. Mais, si je mourais, moi, il ne faudrait pas trop pleurer, car il me semble qu'alors Edmonde profiterait de ce qu'il me serait resté d'existence à consommer, et regagnerait la force nécessaire à tout être humain, et que je lui vole, moi, chétif Caïn!

» Après quelques-unes des maladies de l'enfance qui épargnèrent généreusement sa beauté, la fille de l'amiral eut à lutter avec la mélancolique et opiniâtre chlorose, et les pâles couleurs ne furent vaincues que tard. Mais alors, et bien que le médecin les rassurât sans cesse, le comte et la comtesse d'Assem-Gewald, voyant les yeux trop brillants d'Edmonde, les teintes vives qui tranchaient brusquement par instants sur la blancheur des joues, le rouge éclatant de ses lèvres, avaient fréquemment craint que la pulmonie ne s'emparât un jour de leur enfant.

» Dans son entretien avec le docteur Delobel, le comte exprima de nouveau toutes ses terreurs. — « Vous savez avec quel amour » j'aime ma fille, dit-il, et peut-être n'osez-vous pas me déclarer » quelle maladie menace de nous l'arracher... Ayez ce courage, » expliquez-vous enfin, je vous en conjure! et j'aurai du courage » à mon tour pour une résolution. Si c'est la phthisie qui menace » mademoiselle d'Assem-Gewald, s'il est possible que cet au» tomne qui commence ne la laisse pas voir le printemps, j'en» verrai ma démission au ministre, car je ne veux pas risquer de » ne plus revoir mon enfant, et je préfère à tout au monde la » triste douceur de ne plus la quitter un seul jour... »

» Tu comprends, mon cher Victor, que je ne puis que te répéter d'après M. Edmond le résumé de l'entretien du comte avec M. Delobel.

» — Vous pouvez partir, dit le médecin en terminant. Mais... » il faut le faire bien comprendre à madame la comtesse et à » monsieur votre fils, toute sensation doit influer gravement sur » l'organisation de mademoiselle Edmonde; une émotion trop » vive lui serait mortelle. Qu'on la préserve donc, et qu'elle ap» prenne à se défendre elle-même de toute commotion morale, » si légère qu'elle puisse être... Le mieux est de fuir tout danger » de cette nature. Surtout, — c'est le médecin qui parle, enten» dez-le bien, — surtout, que rien de ce qui ressemble à l'amour » n'effleure votre fille. Ce conseil que je donne, cette sévère in» terdiction, c'est le résultat de méditations sérieuses. L'amour » tuerait mademoiselle d'Assem-Gewald. Rapportez-lui de cet » entretien ce qu'il vous plaira : je sais qu'elle est d'un ca» ractère assez supérieur pour comprendre, et aussi que c'est » plus pour vous que pour elle-même qu'elle tient à vivre. Vos » instructions données à sa mère et à son frère, partez sans in» quiétude : les baisers de votre fille vous attendront au retour.

» Le cœur toujours gros de craintes, m'a dit Edmond, le comte quitta sa famille.

» Planant au loin sur l'Océan, la mort attendait ce noble marin. C'est lui qu'elle voulait prendre le premier, de ces quatre cœurs si bien unis. Il la rencontra dans une nuit de tempête... et les jumeaux ne baisèrent plus ses cheveux blancs, et l'épouse n'attendit pas une année entière pour l'aller rejoindre par delà tous les pays.

» Resté seul dans la vie avec Edmonde, Edmond fit jaillir de son dévouement des forces nouvelles; il sut créer à sa sœur un petit monde tranquille, inaccessible à l'émotion, où la pauvre enfant pût vivre heureuse. Naguère, vers la fin de ses études, il avait essayé de se faire médecin pour veiller plus salutairement encore sur la santé de sa sœur; mais, d'accord avec le médecin ami, son père, voyant dans les études spéciales et nécessaires un danger pour son organisation, lui avait interdit la science convoitée. Lorsque Edmond se vit seul avec sa sœur, assis le soir au foyer paternel, il voulut devenir un dilettante dans tous les arts; d'abord pour les enseigner tous à sa compagne, puis pour faire remplir par de douces et consolantes muses les vides amers qui se rouvraient chaque jour dans leur existence attristée. A toute heure le frère se redisait les recommandations du père touchant le mortel péril auquel l'amour exposerait sa sœur. — Qu'elle n'aime au monde que moi, se disait-il, jamais que moi! que je parvienne à concentrer sur moi toute l'affection que peut contenir son cœur; qu'il ne lui reste rien à donner à nul autre, et, sa vie étant sauvée, la mienne sera bénie.

» Longtemps Edmond redouta le danger signalé par la science; longtemps son amour fraternel tressaillit de jalouses terreurs; mais, lorsque, d'un œil pénétrant, il eut regardé à droite et à gauche dans la vie active, et qu'il eut vu, lui qui savait le cœur d'Edmonde par le sien et comme le sien, le petit nombre d'hommes qu'on peut compter parmi le sexe masculin, ses appréhensions se calmèrent. « — Au milieu des ignominies de notre » monde moderne, se dit-il, qui donc pourrait-elle aimer, elle, » elle! Edmonde! » Dès lors, pour varier les tableaux qu'il croyait devoir faire passer sous les yeux de son élève, M. d'Assem-Gewald noua quelques relations et conduisit sa sœur dans ce pays composé de salons qu'on appelle *le monde*. Il l'emmena moins rarement au théâtre, au concert, choisissant néanmoins toujours avec le discernement d'un fin observateur, et avec un instinct merveilleux comme celui d'une mère.

» Ainsi vivent à peu près, mon cher Victor, les jumeaux orphelins. A présent, comprends-tu? et sauras-tu te résigner?

1) Encore un nom supposé : on comprend bien pourquoi.

» — Votre ami, m'a dit Edmond, son récit achevé, vaut beaucoup plus que le grand nombre des jeunes gens de sa génération; je suis disposé à le croire. Dans ces quelques lignes venues de lui que ma sœur a lues dans une revue que je reçois, j'ai vu... elle a vu elle-même des signes d'une honnête nature. Eh bien, si votre ami est véritablement généreux et prêt au dévouement, qu'il ne risque pas de compromettre la santé de celle qu'il aime, je veux dire qu'il croit aimer. Je ne dis pas qu'il y aurait danger de mort pour ma sœur : parce que de trouver qu'il y a un peu de cœur dans l'allure de ces lettres à éprouver soi-même des sentiments pareils, il y a une distance que mademoiselle d'Assem-Gewald ne peut franchir... Mais enfin M. de P*** vous écrit qu'il est capable d'audace et de folie, et, s'il arrivait qu'il rencontrât de nouveau ma sœur, ce qui en résulterait pourrait bien faire souffrir la pauvre enfant et me causer, à moi, beaucoup de mal.

» Là-dessus, M. Edmond me quitta après m'avoir dix fois prié de te faire part de ce que je croirais nécessaire que tu connusses des choses qu'il m'avait confiées. Je le lui promis formellement dix fois.

» Maintenant, mon ami, je laisse ta droiture apprécier cette situation et je te constitue ton propre juge. Tu es un des plus honnêtes garçons que je sache, et j'ai foi dans la probité de tes résolutions. Si, en interrogeant à vif ton cœur jeune et sincère, tu reconnais qu'il n'a fait que livrer passage à une fantaisie de passion, tu chasseras cette fantaisie un peu plus vite; si malheureusement, au contraire, tu as conçu un amour vrai, tu prouveras à celle qui te l'inspire, à son frère et à moi, qu'en une situation moins grave que celle-ci tu aurais été digne d'un amour pareil au tien. »

IX

La lettre qui précède fut confiée à la poste pour Victor de Pranges à une heure du jour assez avancée pour qu'il ne pût la recevoir que le lendemain. Pendant la nuit où cette lettre dormait dans un bureau de l'administration de la rue Jean-Jacques-Rousseau, mon ami m'en écrivait, datée de son Cercle, une autre qu'on va lire. Or, cette nuit-là était précisément celle qui suivit la première représentation du *Prophète* de Meyerbeer, à l'Opéra de Paris.

X

DE VICTOR A PAUL

« Ah! mon ami, mon Paul, mon frère, que je suis heureux! Tu te rappelles que je ne voulais plus te voir, ni te lire, ni t'écrire... Mais pardonne-moi! l'homme propose et l'amour dispose. Je dis l'amour au lieu de Dieu, mais ça ne change pas le proverbe, car l'amour, c'est toujours ce qu'il y a de plus puissant et de meilleur sous le soleil et sans doute dans le soleil... L'amour, c'est Dieu.

» Où en étais-je? Ah! vois-tu, mes idées dansent dans mon cerveau les plus folles sarabandes. Je t'écris au Cercle, au milieu du bruit d'un baccarat frénétique; il est une heure et demie du matin; j'ai entendu le *Prophète*, et je viens de faire ensuite un métier qui m'a brisé, j'ai le poignet dans un joli état! Ces chevaux ne connaissaient pas ma main, pauvres bêtes...

» — Nouvelle phase de sa folie, vas-tu dire : Il a cessé d'être compréhensible... Pauvre Victor! Oui, je te conseille de me plaindre, c'est bien le moment, un homme au septième ciel comme moi!... Je l'ai revue, mon ami, elle m'a parlé, elle est toujours plus belle... Ah! que je suis heureux!

» Mais vraiment, si le poignet ne me faisait pas tant souffrir, je crois que je tomberais de sommeil sur ma plume... Je suis moulu... N'importe! je vais t'initier à mes bonheurs.

» Tous ces jours-ci, mon ami, c'est-à-dire depuis ma lettre furibonde, j'ai erré dans Paris et dans la campagne qui l'entoure. On a pu me rencontrer comme une pauvre âme en peine à pied, à cheval, en chemin de fer et en coupé. — Peut-être as-tu remarqué certains brouillards planant sur la ville et ses faubourgs... c'étaient mes soupirs, mon ami; il s'en est tant exhalé de la poitrine oppressée de ton malheureux Victor! Je suis rentré à Paris avec le désir et la volonté d'assister à la première représentation du *Prophète*. Je n'ai ni le temps ni l'envie de te raconter la chasse furieuse que mon désir m'a forcé à faire. On n'intrigue pas autant pour mettre la main sur une ambassade; on ne court pas davantage pour devenir député; on fait moins de caresses, de bassesses et de promesses pour être fait académicien. — Enfin, ce soir, lundi, un peu avant sept heures, j'ai pu tenir le coupon d'une stalle d'amphithéâtre dans mes mains frémissantes!... Mais quoi! il s'agissait de Meyerbeer, du maëstro-titan qui a fait les *Huguenots*, de l'homme que quelqu'un appelait tout à l'heure le Bossuet de la musique. Il s'agissait aussi de je ne sais quelle vague espérance et, tu le sais, ami, il est des instants où une espérance domine l'univers!... Mon espérance était un pressentiment.

» En attendant le lever du rideau, j'était debout, tournant le dos à la scène, et interrogeant avidement les loges de face. — Quelle salle!!!... Mais je n'ai pas à t'en parler. — Rien d'heureux ne répondit à mes yeux suppliants. — On frappa les trois coups, qui, plus que jamais, ce soir-là, retentirent avec une suprême solennité. Il fallait s'asseoir, je m'assis, non sans avoir envoyé aux loges un dernier regard, un regard à enflammer les tentures!

» Quel moment pour moi, Paul, dès que je fus assis! Je crus bien que mon cœur qui me montait au galop dans la gorge allait m'étouffer roide... Ah! quel moment! — As-tu compris? Non?... Elle était assise devant moi, justement là, là devant moi, sous mes yeux! Je la voyais, je la respirais, j'allais peut-être entendre le son de sa voix, car le grand jeune homme brun, qui doit être décidément son frère, l'accompagnait comme toujours... — O mon Dieu! mon Dieu, me disais-je, que tu es bon, mon Dieu! et quelle belle sainte chose que l'amour!... Et j'ajoutais dans cette même langue mentale si impunément bavarde et si facilement éloquente : pourvu que ni la sœur ni le frère ne se retournent de mon côté; pourvu qu'ils ne me reconnaissent pas! — J'oubliais, dans mon ivresse, que, si je savais leurs traits, ils ignoraient les miens; ils ne m'avaient pas encore vu.

» Pendant que ces émotions se livraient bataille dans mon cœur, *le Prophète* commençait et je n'écoutais pas... — Mais tu as écrit le duo de Raoul avec Valentine, ô Meyerbeer, et ton génie me pardonnera, qui comprend tout, et si bien l'amour! — Le premier décor m'a paru très-large, très-vrai, très-beau... mais, à un plan très-rapproché de moi, il y avait une petite tête charmante; il y avait les racines nettement partagées en trois d'une abondante chevelure; entre ces trois masses d'un brillant chaud et bleu, il y avait des allées fraîches et pures d'une teinte blanc rosé où mes yeux ravis s'égaraient avec délices; je ne voyais plus que cela; et, je le dirai aussi, à la honte de mon amour pour la musique du maître, je n'entendis, durant cet acte et l'acte suivant, que deux mots, ces deux mots dits par la sœur au frère : *Quelle grandeur!* — Ils écoutaient, eux! — A quoi le frère ne répondit pas : preuve que c'était son frère.

» Le rideau tomba.

» Mais, si je continue sur ce ton et avec de tels détails, il est certain que je n'aurai jamais le temps de te dire les faits... Car il y a des faits, mon ami. — Sans commentaires, les voici :

» Pendant ce premier entr'acte, le frère et la sœur se dirent tout bas quelques mots desquels je n'entendis rien, malgré la bonne volonté de mes oreilles; puis le grand jeune homme brun sortit. Je te laisse à penser si je remuai, moi! Une fois, la belle créature se retourna un peu pour regarder vers les loges; je remarquai alors qu'elle n'avait ni jumelle ni lorgnon. Ses yeux passèrent sur moi. Comme à ce moment je me sentis devenir très-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pâle, peut-être mon visage parut-il un peu souffrant, ce qui expliquerait comment, du moins à ce qu'il me sembla, elle ne me regarda pas absolument comme tout le monde... Eh ! mon Dieu ! elle se dit peut-être : « Pauvre jeune homme ! » Qui sait ! pourquoi pas? On frappa pour le troisième acte sans que le frère fût rentré. La sœur laissa échapper un petit signe d'impatience, imperceptible pour tout autre que moi ; en même temps, le rideau se leva sur des patineurs qui patinaient aux accords de la plus délicieuse musique de danse qu'on eût encore entendue à l'Opéra. « C'est charmant ! » criait tout le monde. Pour moi qui voyais peu, j'écoutais moins. Je croyais deviner un commencement d'inquiétude chez ma belle voisine; à chaque instant, elle se retournait vers l'entrée de l'amphithéâtre. Le temps passait, l'acte avançait et celui qu'*on* attendait n'arrivait pas. Il n'avait pas encore reparu quand le rideau s'abaissa encore. L'inquiétude de la noble fille devint visible et se changea bientôt en anxiété douloureuse. Tu comprends que cette anxiété m'avait gagné moi-même: il y avait alors plus d'une heure que le grand jeune homme brun était absent. Ma foi ! je réunis tant bien que mal tout mon courage et je me décidai à intervenir dans les termes les plus respectueux... Mais j'aime tant cette femme, mon ami, sa vue met en moi une telle émotion, que je fus encore cinq minutes avant d'oser lui parler, et que, m'étant levé pour lui dire ce que me suggérait notre commune angoisse, je remuai les lèvres d'abord sans pouvoir former un son... Enfin, elle se retourna tout effarouchée quand je parvins à dire :

» — Madame, je vous vois tellement inquiète de monsieur votre frère, que... l'indiscrétion que je me hasarde à commettre me semble moins coupable... Si vous vouliez bien, madame, me donner quelque indication... j'irais m'enquérir..,

» — Oh ! monsieur, c'est beaucoup de bonté, me répondit-on d'une voix mal assurée, mais douce et brillante... et je souffre trop pour vous refuser. Mon frère a voulu aller chercher ma jumelle que j'avais oubliée... Il a dû prendre la voiture, une calèche de couleur vert russe avec... Mais non, faites demander la voiture de M. de ***. » Comme elle me disait ce nom, on refrappa les trois coups; le nom m'entra pourtant au meilleur de la mémoire... Tu me permettras, Paul, de le taire dans cette lettre.

» — Ah ! reprit-elle en entendant l'orchestre attaquer l'introduction, vous allez manquer un acte, monsieur, attendez encore...

» Je n'attendis pas une seconde et je partis, me jurant de retrouver l'homme perdu ou de périr. — Mais admires-tu comme j'avais bien deviné qu'il était son frère !

» La voiture attendait rue de Provence. C'est là que je la trouvai après un peu de peine; mais, quand le cocher sortit d'un cabaret pour répondre à mon appel, je reconnus que cet homme était gris, aussi gris que le valet de pied, lequel l'était autant qu'une grive dans une orgie de raisins. Comment et pourquoi des gens de bonne maison dans cet état d'ivresse ? Je ne devine point : je raconte. Je demandai à ces malheureux s'ils n'avaient pas tout à l'heure conduit M. de ***. — Ah ! oui ! rue Louis-le-Grand, me fut-il répondu. Et, pressé par mes questions, le valet de pied dit encore : — Monsieur a fait monter dans la voiture une dame qui avait *l'air souffrante*, et il a dit : « Rue Louis-le-Grand. » Là, il est descendu avec cette dame, et tout de suite il nous a renvoyés à l'Opéra ; ce qui nous a étonnés beaucoup, car...

— Comment se fait-il, interrompis-je, qu'on vous trouve l'un et l'autre dans un pareil état ? — Ah ! oui !... répondit le cocher, c'est vrai qu'il y a un peu d'émotion .. C'est la suite d'une rencontre... un ami, un nommé Bréard, qui justement vient de passer par ici; mais ça va se dissiper, et... à la sortie, tout à l'heure, il n'y paraîtra plus.

» Je rentrai à l'Opéra; mais, pour regagner ma place, je dus attendre la fin du quatrième acte. Je pus redire alors à la sœur inquiète ce que je venais d'apprendre. Je la vis un peu rassurée, mais encore plus surprise. Pour moi, je ne voulus point abuser du rapport que cet incident avait établi entre nous, et je me renfermai dans un silence respectueux pendant toute la durée du cinquième acte. Parler, d'ailleurs, n'eût pu rien ajouter aux joies qui m'emplissaient l'âme.

» Enfin, quand la toile se fut déroulée pour la dernière fois, quand la fin de l'œuvre eut consacré pour le *Prophète* un magnifique triomphe, tout ce monde resplendissant, tumultueux, fatigué de sensations diverses, dut se disperser. La sortie commença. M. de *** n'avait pas reparu. Je vis alors la pauvre sœur délaissée dans un grand embarras. Elle dut néanmoins se rattacher comme moi à cet espoir qu'on l'attendait peut-être à la porte de l'amphithéâtre. J'y parvins en même temps qu'elle : le grand jeune homme brun n'y était pas. Il pouvait être revenu au moment même de la sortie et se trouver au péristyle; mais la foule était grande, mademoiselle de *** allait être froissée par elle. Je n'hésitai pas : dans les termes les plus circonspects que je pus trouver, je lui démontrai ce danger et j'osai lui offrir mon bras jusqu'au péristyle. Elle leva fièrement la tête par un mouvement superbe que je n'oublierai jamais; mais, m'ayant regardé fixement, elle posa sans dire un mot son bras sur le mien. Comme nous descendions, mon cœur bondissait dans ma poitrine, et, malgré mes efforts, mon bras tremblait violemment... elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

» Quand nous atteignîmes les dernières marches : — « Oh ! mon Dieu, dit-elle, je ne vois pas Edmond. » Intérieurement, moi, j'eus la barbarie de m'en réjouir. Le valet de pied ayant aperçu mademoiselle de ***, fit avancer la voiture. Jusqu'à ce qu'elle y parvînt, la sœur d'Edmond resta appuyée sur mon bras. Une fois montée et assise : — « Baptiste, dit-elle au domestique, vous n'avez pas revu monsieur ? — Non, mademoiselle, » répondit Baptiste d'une voix qui me parut se ressentir encore beaucoup des amitiés de Bréard.

» — Désirez-vous, mademoiselle, hasardai-je timidement, que j'aille rue Louis-le-Grand et que je m'informe ?...

» — Non, monsieur, oh ! non, merci, me dit la douce voix. Là-dessus Baptiste, avec un empressement qui m'épouvanta, ferma la portière et grimpa à sa place accoutumée.

» J'étais resté debout, pâle, les bras pendants. Mademoiselle de *** fit descendre la glace de sa voiture pour me dire de nouveau et doucement : — Encore une fois, merci, monsieur. Puis la glace se releva, la calèche partit, et, comme j'étais subitement devenu sourd, aveugle, insensible à tout ce qui n'était pas cette voix qui m'avait parlé et ce bras qui avait touché le mien, je faillis être écrasé le plus sérieusement du monde par la voiture qui venait après celle de mademoiselle de ***.

» Mais ce n'est pas tout.

» J'avisai un coupé, lequel, sur mon indication, se mit en devoir de me ramener chez moi par les boulevards. Au coin de la chaussé d'Antin et de la rue Basse-du-Rempart, mes yeux furent saisis par l'aspect d'une voiture arrêtée contre un tas de sable devant un monceau de pavés; en reconnaissant la calèche vert russe, je mis mon cocher au repos. Décidément le fameux Bréard avait ému ses deux amis, et leur émotion se traduisait en des effets bizarres. — Oui, criait le cocher, oui, Baptiste, tu vas voir : je vais faire passer ma voiture sur cette barricade et mademoiselle ne le sentira seulement pas ! Et le misérable faisait reculer ses chevaux pour leur donner du champ, et Baptiste riait en disant : — Oh ! mais non ! non !... ou bien... oui, tu passeras, mais tu briseras ta voiture, et mademoiselle, et toi, et moi, et tout !... — Eh bien ! attends un peu, reprenait le cocher, et tu vas voir !...

» Là, comme dans la rue de Provence, je ne cherchai pas plus à m'expliquer l'état honteux de ces domestiques que je n'avais cherché à m'expliquer l'absence de M. Edmond de ***. Les ro-

mans ont pour toutes les obscurités des explications lumineuses; mais la vie quotidienne est remplie d'impossibilités. Tout ce que je me dis, c'est qu'il y avait là pour mademoiselle de *** un bien autre danger que celui de traverser seule une foule ; il y avait un véritable danger... Qu'aurais-tu fais, toi, Paul ? Moi, la situation m'inspira : je payai en toute hâte mon cocher en le priant de m'aider à faire descendre de son siége cet homme ivre.

» Trois minutes après, tout au plus, l'ami de Bréard et de Baptiste gisait sur le sable; Baptiste se tenait roide et muet à sa place et la voiture roulait vers la rue de l'Arcade, conduite... par qui ? Devine !... Par moi, cher ami, par moi, plus beau, plus fier, plus rayonnant sur mon siége que le triomphant Bacchus indien sur son éléphant blanc ! Cocher d'aventure, après avoir dépossédé violemment mon prédécesseur, j'avais entr'ouvert la portière pour dire : « — Mademoiselle, je crois agir pour votre sûreté ; si vous le croyez comme moi, veuillez seulement me faire savoir où j'aurai l'honneur de vous conduire. » Toute tremblante encore, la sœur d'Edmond m'avait indiqué son hôtel... Et voilà pourquoi ton ami menait son attelage d'un air si radieux.

» J'allais doucement pourtant; car mes études dans ma profession de ce soir n'ont jamais été bien loin; même il s'en fallut de quelques lignes que je ne versasse ma calèche à propos d'un trou que ma joie m'empêchait de voir... Ma bonne étoile protégea l'entreprise et nous arrivâmes. Au moment où je criais : *La porte, s'il vous plaît !* un cabriolet s'arrêtait devant l'hôtel; M. Edmond de *** en descendait. Quant la voiture fut devant le perron, il vint lui-même offrir la main à sa sœur, et, tandis que je prenais terre, ils échangèrent quelques paroles à voix basse. Je reçus ensuite assez de remercîments et de félicitations pour me rendre tout honteux.

Édouard Plouvier.

(*La suite au prochain numéro.*)

ÉDOUARD PLOUVIER

Le buste d'Édouard Plouvier vient d'être solennellement inauguré au théâtre d'Arras. A cette occasion, Delannoy, l'excellent comique, a lu, aux applaudissements enthousiastes du public, de magnifiques strophes composées en l'honneur d'Édouard Plouvier par notre ami Théodore de Banville. Voici quelques-unes de ces strophes :

O lutteur qui choisis la gloire pour ta proie,
Toi, que de ton chemin rien n'a fait dévier,
Tu t'arrêtes enfin, sanglant et plein de joie,
Et d'un calme sommeil tu t'endors, ô Plouvier !

Vivant, rien n'ébranlait ton effort ; vers la cime
Tu montais ! L'âpre vent soufflait dans tes cheveux ;
Tu marchais, déchiré par ton désir sublime,
Et tu disais toujours au laurier : « Je te veux ! »

Bravant les envieux dont la race fourmille,
Tu marchais, tu volais, esprit, vers la clarté,
Triomphant chaque jour, ô père de famille,
De la stupide entrave et de la pauvreté !

Tu voulais soulager les tiens ; ô noble rêve !
Et, dans l'ardent orage, environné d'éclairs,
Tu déchaînais le drame appuyé sur son glaive,
Et la folle Thalie aux yeux perçants et clairs.

Et tes chansons ouvrant leurs frémissantes ailes
Ainsi qu'un vol d'oiseau, dans l'air libre emporté,
Ayant dans leurs accords des pitiés fraternelles,
S'élançaient dans l'azur, ivres de liberté !

Enfin tu succombas à l'effroyable tâche ;
Mais contre toi l'effort de la douleur fut vain ;
Et sans jamais t'avoir trouvé faible ni lâche,
La mort a sur ton front posé son doigt divin.

Vis parmi nous ! Arras t'acclame et te salue,
Aigle qui, tout saignant, t'enfuyais vers le jour !
Ame qui pour le deuil et la souffrance élue,
Atteignis l'idéal par un effort d'amour !

La cité qui jamais ne te sépara d'elle,
Et qui t'aime, vaillant et pur de tout affront,
Voulut te voir revivre en un marbre fidèle
Et poser elle-même un laurier sur ton front !

Théodore de Banville.

WASILI LE CIRCASSIEN

Dans une notice sur la cité balnéaire qu'il est en train de fonder au Puys, M. Alexandre Dumas fils nous donne des nouvelles du Circassien que son père, l'auteur des *Mousquetaires*, avait ramené du Caucase. Wasili, qui déjà s'était passablement arrondi au physique, est, paraît-il, en train de mettre sa position sociale à l'unisson : il représente un des plus importants financiers de la ville nouvelle.

Ce résultat n'aura rien qui vous étonne, si je vous raconte quelques traits de la rouerie native de ce montagnard, lorsqu'il était jeune et frais débarqué sur le pavé parisien.

Wasili ne portait d'autre livrée qu'un costume national d'une grande magnificence, rehaussé d'armes étincelantes et constellées que lui prêtait généreusement son maître. Sous sa tunique de drap blanc, à retroussis écarlate et son *papak* d'astrakan, Wasili avait bien plutôt l'air d'un vice-roi de son pays que du valet de chambre d'un homme de lettres.

Un soir, quelqu'un eut la fantaisie de produire le Circassien en ses atours dans les bosquets de Mabille pour y chasser aux alouettes, probablement en utilisant Wasili en guise de miroir. Quel fut le résultat de la campagne, nous l'ignorons ; mais vers une heure du matin, l'associé fermait sur son compagnon la porte d'un fiacre, en disant au cocher : « Rue d'Amsterdam, 77, » sans s'inquiéter si le pauvre étranger, qui balbutiait à peine quelques mots de français, possédait ou non de quoi payer la course. Or, Dumas, qui avait épanché les ondes du Pactole sur toutes les coutures du vêtement de son serviteur, avait absolument négligé d'en glisser quelques gouttes dans les poches. Wasili n'avait pas un maravédis.

Réveiller son maître au milieu de la nuit pour lui demander quarante sous eût constitué une inconvenance dont un homme profondément imbu du sentiment hiérarchique était incapable. Avouer sa détresse au cocher eût été compromettre la dignité de son bel habit : il n'y songea pas davantage. Quand la voiture s'arrêta, il sauta sur le trottoir avec un grand retentissement de ferraille et, présentant à l'automédon un morceau de papier qu'il chiffonnait dédaigneusement, d'une voix aussi ferme que s'il eût demandé la bourse ou la vie à son conducteur :

— Cent francs, s'écria-t-il, prenez pourboire et rendez monnaie !

Le cocher se découvrit respectueusement et avec un de ces gracieux sourires dont ses confrères sont si peu prodigues envers les simples paletots :

— Monseigneur veut rire, dit-il ; si j'avais cent francs dans ma poche, je ne serais pas sur mon siége. Mais que cela ne vous embarrasse pas, mon prince, je reviendrai demain chercher ma course et le pourboire ; pas de trop bonne heure, pour ne pas réveiller Votre Altesse !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'Altesse fit un petit signe d'acquiescement et exécuta une entrée majestueuse dans l'hôtel. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le papier était absolument vierge de toute signature Garat-Soleil, etc.

Lorsque Dumas se décida à s'établir à la Varennes-Saint-Hilaire pour se soustraire au parasitisme qui métamorphosait l'hôtel de la rue d'Amsterdam en un ruineux caravansérail, il avait parmi ses commensaux un magnifique braque blanc et marron, qui répondait au nom de Valdin ; ce braque, aussi plantureusement nourri que peu entraîné, engraissait dans des proportions déplorables.

Un jour, un des familiers de la maison représenta à Dumas combien il était fâcheux de voir une aussi noble bête perdre la finesse et l'élégance de ses formes et devenir aussi obèse que s'il était destiné à figurer sous forme de rôti dans un festin de l'empire du Milieu.

— Que faire? répondit Dumas. J'ai quatre domestiques, cela est vrai ; mais ils n'ont pas le temps de cirer mes bottes : leur proposer de promener Valdin, ce serait mettre le feu aux poudres.

— N'avez-vous pas Wasili?

— Oui, pardieu! s'écria le grand écrivain avec le transport d'un homme qui trouve la solution d'un problème, Wasili promènera Valdin. Wasili est montagnard, il marche comme un Basque, il grimpe comme un chamois : il va être enchanté de cette occasion de se dégourdir les jambes.

Le Circassien, immédiatement appelé, reçut les instructions de son maître avec une déférence qui en garantissait la stricte exécution.

Cependant, à trois semaines de là, Valdin n'avait pas maigri ; au contraire, il était plus gras, il était soufflé.

— Je n'y comprends rien, disait Dumas ; Wasili lui fait faire huit lieues tous les jours, il me l'a affirmé et il n'est que trop vrai qu'il n'y paraît pas.

— Wasili vous trompe!

— Allons donc! Vous ne connaissez pas ces gens-là ; pour le trône du tzar, Wasili ne ferait pas un mensonge!

Ce ne fut que lorsque le Circassien présenta les comptes du mois à son maître que l'on eut le mot de l'énigme. Il ne mentait pas, le digne Asiatique : il accomplissait effectivement tous les jours huit lieues en compagnie de Valdin ; seulement ce régime eut été de cent lieues, pour se prolonger pendant cent ans, que l'empâtement du sujet n'en eût pas été sensiblement diminué. Jaloux de concilier la respectueuse obéissance qu'il devait aux volontés de son maître avec ses propres appétits de *far niente*, chaque matin Wasili montait avec le braque dans un omnibus qui, à cette époque, faisait le service de la Varennes à Paris. Arrivés sur la place de la Bastille, le nouveau saint Roch et son chien prenaient le chemin de fer pour revenir au logis!

Je dois ajouter, pour être juste, que le tempérament de montagnard de Wasili le décidait ordinairement à grimper sur les hauteurs de l'impériale.

G. DE CHERVILLE.

REVUE DES MAGASINS

Le corset *Sultane*, avec sa ceinture « Jeanne d'Arc », est de plus en plus indispensable à la bonne organisation d'une toilette ; il offre l'avantage d'allonger la taille et de maintenir le corps dans une juste et élégante proportion. Son prix de 35 francs le rend abordable pour tous.

Le jupon *Récamier*, qui se boutonne à la ceinture du corset *Sultane*, est encore l'objet d'un succès qui doit être enregistré. Très-bien établi en belle percale avec volants de nansouck et dentelle Clovis, ce modèle est à la fois d'une commodité et d'une élégance parfaites. Son prix est de 20 francs.

Ajoutons que la maison DE PLUMENT ne néglige rien pour maintenir la grande réputation qu'elle s'est acquise, comme spécialité importante de jupons, tournures et corsets. Chaque jour, de nouvelles créations viennent augmenter la série des nombreux modèles qu'elle possède déjà ; elle perfectionne en même temps les anciens.

Le jupon de percale, servant de complément à la toilette courte est en ce moment l'objet de tous les soins de M. de Plument ; le choix des étoffes, la combinaison des couleurs et des dessins, la bonne coupe, la grâce des garnitures, rien ne laisse à désirer. Nous ne craignons pas de nous tromper en prédisant un succès certain aux jolis jupons de percale de la maison de Plument (33, rue Vivienne).

SPÉCIALITÉS

Chaque jour voit naître un nouveau cosmétique destiné à entretenir la beauté de la peau et le tapage qui se fait autour de ces produits augmente encore l'embarras du choix. Pour notre part, appelée comme nous le sommes à nous occuper des questions qu'ils soulèvent, nous restons fort défiante à leur égard, préférant de beaucoup nous en tenir aux produits dont les longs succès garantissent la valeur.

Le *Lait antéphélique* de CANDÈS entre complétement dans cet ordre d'idées ; nous le connaissons depuis longtemps et le recommandons souvent, sans que jamais nous ayons eu à nous en plaindre ou à recevoir le moindre reproche. C'est donc avec le plus grand plaisir que nous rappelons l'adresse de la maison mère (26, boulevard Saint-Denis) où l'on trouve le *Lait antéphélique*, ce sûr talisman de beauté auquel on doit de retrouver le teint frais des jeunes années.

— Pour faire disparaître instantanément toute douleur névralgique, migraine, maux de dents nerveux, etc., il n'est pas de remède plus sûr que l'*Anisine-Marc*.

Le célèbre anti-névralgique russe, découvert par le docteur JOCHELSON, fait partout des cures merveilleuses ; grâce à sa composition parfaitement hygiénique, on peut être sans aucune crainte sur son usage, et les résultats obtenus prouvent son efficacité souveraine.

L'emploi en est on ne peut plus simple : il suffit, en effet, de tremper un pinceau dans le liquide et de le passer légèrement sur les tempes ou toute autre partie souffrante, en agitant l'air pour produire l'évaporation.

Le flacon d'*Anisine-Marc* coûte 5 francs. Pour le recevoir *franco* par la poste en France, envoyer 5 fr. 50 en mandat ou timbres-poste français ; 6 fr. 50 pour l'étranger. Adresser les demandes au dépôt général, rue Le Peletier, 22.

M. D'A.

SOMMAIRE DU 3e N° DE MARS 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Description des gravures et annexes. — Vente de patrons coupés, épinglés et montés (note de la direction). — Correspondance. — Lettres d'une douairière, par Mme la comtesse DE BASSANVILLE. — *La belle aux cheveux bleus*, nouvelle, par Edouard PLOUVIER. — Inauguration du buste d'Edouard Plouvier à Arras, strophes, par M. Théodore DE BANVILLE. — Wasili le Circassien, par M. G. D CHERVILLE. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1403, dessin de M. Jules DAVID : élégantes toilettes de promenade. — Patron coupé (annexe spéciale des éditions n° 2 et n° 3), d'après la gravure G. n° 727 qui sera insérée au prochain numéro : toilette de première communiante.

Dans le texte : P. n° 355, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Myosotis*. — G. n° 734, dessin de M. E. THIRION : élégantes toilettes de théâtre. — DG. n° 716, dessin de Mlle REMILLIEUX : modèles de lingerie élégante pour trousseau.

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Le chapeau ! le chapeau !... Telle est en ce moment la préoccupation générale des femmes ; étrangères, provinciales, parisiennes, — dames de tout âge et de toute condition, — il n'en est pas une qui ne se pose cette question : « Quel chapeau vais-je porter ? » D'un commun accord, on veut être coiffée à ravir pour l'arrivée du printemps : il faut bien marcher de pair avec les saisons et se mettre en harmonie de couleur avec le soleil et les fleurs nouvelles. Rien ne sera plus facile cette année ; du reste ; les nouveautés s'y prêtent : gazes et rubans reflètent les tons les plus vifs, les nuances les plus fraiches, et les fleurs artificielles créées par nos fleuristes luttent d'éclat et de vérité avec celles de la nature.

Le chapeau de demi-saison est le résultat d'une mesure passagère que la fantaisie seule dirige et gouverne, pour laquelle il n'y a pas de principes arrêtés, et que l'on détermine selon son gré : inutile donc de nous y arrêter. La question du chapeau de paille, autrement importante, nous parait plus utile à traiter à fond, et nos lectrices nous saurons gré de le faire.

P. N° 356. — Matinée élégante. — Patron épinglé : 2 fr. 50.
Modèle de Mme Hermantine Du Riez (rue Halévy, 8)

Dans le chapeau de paille, il y a trois choses à considérer au point de vue de la détermination à prendre : c'est d'abord la *forme*, puis la *nature* de la paille et la *garniture*. La forme est aujourd'hui assez multiple pour embarrasser dans le choix à faire, puisqu'elle comporte, à notre connaissance, une quarantaine de types que l'on peut diviser en deux catégories : genre *capote*, genre *rond*. La nature de la paille se détermine par son caractère propre, sa couleur naturelle, autrement dit sa teinte. Enfin, la garniture constitue un sujet très-complexe, qui embrasse bien des éléments divers : les fleurs, les rubans de soie ou de velours, la dentelle, la gaze, les plumes.

Le caractère général des chapeaux de paille de la saison nous présente un fond plat, large et rond, de plusieurs degrés d'élévation. La passe est on ne peut plus mouvementée : tantôt simple, tantôt double ; relevée en diadème renversé, ou plate et basse ; ayant des allures coquettes et hardies, grâce au relevé des côtés, ou seulement un air mutin lorsque la passe soulevée l'est un peu plus d'un côté que de l'autre.

Quant au mouvement de la paille, là comme ailleurs les extrêmes se touchent : chapeaux de paille très-fine ou de paille très-grosse (paillasson), voilà le genre le plus élégant ; il y a ensuite les pailles ondulées, les pailles à jour, la paille de riz et le crin. — Un autre point à considérer, c'est le choix de la couleur. La teinte naturelle, dite teinte paille, est aujourd'hui plus particulièrement au goût du jour ; elle entre dans la gamme favorite du jaune. La paille marron restera toutefois de bon ton, surtout garnie de ruban ou d'étoffe assortie, avec éclaircie de jaune en doublure, dépassants et fleurs. La paille grise n'est jamais une idée heureuse, et si nous la citons, c'est seulement pour ne pas la recommander. La paille noire et la paille blanche ont des qualités tellement spéciales, que la mode et ses changements ont peu de prise sur elles. Elles forment généralement des coiffures sérieuses, d'une élégance exquise (surtout la paille blanche) et qui offrent l'avantage de n'être jamais communes. Le chapeau de paille noire aborde parfois l'originalité, lorsque, comme cette année, on le garnit de jaune mandarine avec mélange de dentelle, de tulle et de velours noirs.

Prochainement nous parlerons de la variété et de la pose des garnitures, des chicorées, des cocardes et des fleurs qui constituent l'ornementation des différents genres de chapeau.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

—

Si c'est pour tenter les femmes que les fabricants lyonnais ont créé d'aussi beaux tissus que ceux dont nous avons les échantillons sous les yeux, il faut reconnaître qu'ils ont pleinement réussi. Brochés, matelassés, pékins, etc., tout est admirable et de qualité hors ligne, — « à tenir debout », comme disaient nos arrière-grand'mères, — d'une richesse de coloris et d'une originalité de conception sans égales. Tâchons d'en donner l'idée par la description de l'un de nos échantillons. Le fond bleu ciel, très-pâle et très-brillant; des gerbes brochées, lueurs du Vésuve, aux reflets phosphorescents, reliées par des branches vert ancien et soutenues par des lignes courbes, brochées de tons voilés aux deux couleurs. Rien n'est plus joli. Avec un tissu pareil, point n'est besoin de flafla ni de garniture; qu'on adopte la forme *duchesse de Berry*, par exemple, avec son grand gilet et ses revers en étoffe unie, celle-ci adaptée à l'une des nuances de la robe, et l'on aura une merveille d'élégance.

A côté de ces beaux tissus qui ne peuvent convenir qu'à des réunions *priées*, comme on en annonce pour après Pâques, nous avons des échantillons de jolis lainages brochés de soie: les grandes nouveautés printanières écloses dans nos villes du Nord et de l'Est. La *neigeuse* est le genre dominant, mais brochée de soies brillantes aux fraîches couleurs; c'est une étoffe toute sémillante, toute coquette, et d'une élégance achevée. Un costume de ce genre, robe princesse ou polonaise, se complète nécessairement par une jupe (ou fausse jupe) en soie. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'il ne nous est permis de nous abstenir de robes de soie qu'à la seule condition de porter *quand même* de la soie avec nos robes de laine.

—

La lingerie qui l'emporte en élégance aujourd'hui, c'est la lingerie de fantaisie, et dans celle-ci la broderie bretonne se trouve souvent répétée. Citons, entre autres modèles, le col droit, mais ouvert, avec manchette assortie en toile blanche, le tout entouré d'un ourlet relativement large, en toile de couleur unie (rouge, bleu, noir, etc.), lequel est brodé à points lancés de toutes couleurs. La même parure de toile, formant revers, se présente ornée d'un damier breton; ce damier consiste en petits carrés de toile, — l'un jaune, l'autre bleu, par exemple, — brodés en fil ou laine de couleur, puis cousus en surjet, de façon à former un dentelé extérieur lorsqu'ils sont appliqués sur le bord du col.

Il nous faut encore revenir à la modestie, cette gentille parure que l'on pose par-dessus le corsage, où elle forme à la fois collerette et plastron. Ce modèle on ne peut plus seyant et jeune se porte déjà beaucoup, mais son succès croîtra avec les beaux jours; aussi l'établit-on de différentes façons: celui-ci en linon monté à petits plis creux, avec encadrements de ruches, ou de plissés en étoffe pareille; cet autre garni de fine dentelle Clovis. Ce linon est généralement blanc, mais rien ne s'oppose à ce qu'on le choisisse de couleur (bleu ou rose pâle): dans ce cas, la dentelle Clovis fera fort bien comme garniture. La modestie *Yvonne* réclame également une mention: on se souvient sans doute que cette fantaisie toute bretonne se compose d'un plastron d'entre-deux en dentelle brodés de fil de couleur, avec encadrement de bandes de drap également brodées, dont les bords sont ornés d'un dentelé en drap d'une autre couleur et festonné. Ces différentes parures peuvent être exécutées facilement, et les jeunes filles tant soit peu adroites s'en tirent à merveille.

La dentelle Clovis s'emploie beaucoup aujourd'hui dans la lingerie de trousseau: chemises, pantalons, jupons. Elle accompagne les plissés, ou elle est posée seule, à la suite de petits plis, avec entre-deux intercalés. Lorsque cette dentelle est très-fine, on l'applique aux bonnets et coiffures de fantaisie, pouffs, dormeuses, même aux cols et manchettes, ainsi que nous l'avons fait observer plus haut.

Cette dentelle a encore du succès pour les objets confectionnés en foulard; nous avons vu entre autres de gracieux déshabillés: jupon à traîne longue et matinée en foulard rouge, bleu, blanc ou noir, garnis de plissés coupés, d'entre-deux, et bordés de dentelle Clovis. Un double collet de même étoffe, avec garnitures assorties, accompagnait la matinée. Enfin, un adorable bonnet créole, fait de foulard assorti, à fond mou et torsade nouée de côté, entouré de la susdite dentelle, servait de complément à cet ensemble coquet.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 356.

Matinée élégante. — Ce vêtement, qui est en surah bleu, peut se faire également en beau cachemire. Sa forme demi-ajustée, cintrée derrière et sous les bras, est tout à fait ouverte devant. Un plissé de même étoffe, monté au bord sous un petit biais assorti, orne tous les bords du vêtement. Un plastron de dentelle Clovis, placé sous les bords de l'ouverture, simule un gilet et forme collerette tout autour. Nœud de cravate de même nature. — Ce gracieux vêtement, étant fait pour être posé sur une robe, n'a pas de manches.

G. n° 727.

Toilettes de première communion. — 1. Costume de jeune garçon, en fin drap matelassé noir. — Pantalon d'homme. Gilet blanc en matelassé laine, à châle, fermé par quatre boutons seulement. Veston fermé par un seul bouton et garni d'un col rabattu formant revers. — Chemise d'homme, en toile, à plastron devant, avec col rabattu et cravate blanche en foulard.

2. Toilette de jeune mère. — Robe de faille prune, terminée par deux larges plissés à la vieille. — Paletot russe en faille noire, entouré de plusieurs rangs de coulissés; le bas des manches et le parement de la poche placée de côté sont garnis de même; un nœud de ruban termine la poche. — Chapeau de velours épinglé prune. Bandeau de fleurs de tilleul dessous et brides de ruban prune; plumes assorties groupées dessus, et mêmes fleurs sur le pied de celles-ci.

3. Première communiante. — Robe d'organdi. — Devant de forme princesse; le haut plissé en gorgerette, avec col plissé, et plastron de petits plis formant tablier; un peu plus bas, des groupes de plis posés trois par trois, avec deux volants ruchés. Un biais de mousseline encadre les côtés, suivant le bord d'une basque qui forme le dos du corsage; celui-ci est lacé. Le derrière de la jupe part de ce point en plis ondoyants. Un large ruban blanc entoure la taille et se noue derrière en formant deux longs pans. La manche à sabot est terminée par un plissé devant et quatre petits volants derrière. — Bonnet de tulle blanc, à fond mou, entouré d'une ruche double, avec nœud de ruban. — Voile d'organdi posé à la juive.

4. Première communiante. — Robe de mousseline. — Jupon à demi-traîne, entouré d'un volant plissé fin, puis de trois plis, d'un autre plissé coupé par deux lignes de cordons, et de deux plis qui terminent le tout. — Corsage à la vierge, garni de petits plis devant et derrière; un empiècement formé de petits biais est posé dans le haut, qui se termine par une double ruche. Le bas des manches est orné de trois ou quatre plis et d'une ruche. — Ceinture de ruban nouée derrière. — Aumônière de faille, garnie de rubans et pendue au côté de la taille par des montants de ruban. — Bonnet de tulle à fond mou, avec doubles ruches tout autour.

G. N° 740.

Élégantes toilettes de printemps. — 1. Costume en bourrette de laine et faille bleu pâle. — Dos de forme princesse, à plis ondoyants; devant en forme de corsage cuirasse à revers, avec tablier à revers se rabattant du

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

haut. Ces deux parties sont détachées d'un devant princesse en faille plissée à plis plats, lequel est garni de volants dans le bas. Le corsage et le tablier sont lacés au milieu par des cordelières de soie assortie. Manches de faille garnies d'un parement de bourrettes lacé dessus, dont les coins sont cornés et qui se terminent par un volant de faille. — Lingerie plate en toile et cravate jaune mandarine. — Chapeau de paille à double passe, l'une plate, l'autre en diadème ; les deux passes sont séparées par une draperie en surah bleu. Foulard bleu posé à la créole sur le fond ; oiseau jaune sur le bavolet.

2. Costume en broché laine et soie (fond jaunâtre avec dessins rouge et marron), mélangé de faille marron. — Jupon de faille, à traîne, entouré de volants de faille plissée et de volants d'étoffe brochée à bords dentelés ; cette garniture est alternée et se répète plusieurs fois devant. — Polonaise : les devants et le milieu du dos en faille, les petits côtés du devant et du dos en broché. Volant broché, à bords dentelés, dans le bas du vêtement. Tunique en broché, formant traîne rajoutée, montée par un gros pli au bas du dos, avec tête formée de deux volants assortis aux précédents. Les côtés de la polonaise sont drapés à poste fixe sous la tunique, et celle-ci tombe en draperies qui s'écartent sur le jupon ; quelques points de place en place la maintiennent. La manche est composée de faille et de tissu broché ; celui-ci forme garniture pointue vers le coude, avec nœud papillon en ruban marron ; plissé de faille dans le bas. — Lingerie plissée en toile et dentelle Clovis. — Chapeau de paille marron clair. Calotte plate ; passe relevée en diadème au sommet seulement, plate du reste et ouverte par une fente derrière. Petite dentelle jaune au bord ; tour de tête en même dentelle, avec bouquet d'œillets variés. Ruban et plumes jaunes autour de la calotte.

Description de la gravure coloriée n° 1401 *E.*

Toilettes printanières pour enfants. — 1. Petite fille de six ans. — Robe de vigogne marron, de forme princesse devant, où elle est fermée en biais par des agrafes placées dessous (il serait plus élégant de garnir cette ligne d'ouverture d'une bande de faille avec boutons et boutonnières). Dos à basque et petite jupe montée dessous, prise avec les devants, dans les coutures de côté. Plissés de faille noire dans le bas de la robe ; nœud de ceinture sous la basque et col rabattu, à revers, dans le haut de la robe, le tout en faille noire. Parements et plissés assortis au bas des manches. — Lingerie festonnée. — Chapeau de feutre, à passe relevée derrière, doublée et bordée de faille marron, avec de longues boucles en ruban de même nuance tombant sur les cheveux. Ruban assorti drapé autour de la calotte ; aigrette de trois couleurs sur le côté. — Prix du patron épinglé : 3 fr. 50.

2. Petit garçon de six ans. — Costume de petit drap bleu marine. — Pantalon court, orné sur le côté d'une bande de velours et de boutons de nacre. — Blouse plate, garnie devant de bandes de velours clouées de boutons de nacre. Le vêtement s'ouvre de côté sous la garniture. Ceinture en pareil. Parements liserés de velours au bas des manches ; col montant en velours. — Chapeau *Basque* en feutre noir, entouré d'une bande de velours. — Prix du patron épinglé : 3 fr. 50.

3. Jeune garçon de dix ans. — Costume de drap gris. — Pantalon court, garni sur le côté, dans le bas, de boutons en corozo gris. Longues guêtres boutonnées de côté. — Gilet à châle, croisé. — Veston demi-ajusté, avec une seule couture au milieu derrière. Col rabattu à revers devant et larges boutons pour fermer le vêtement. Petites poches sur les côtés ; parements boutonnés au bas des manches. — Toque *Figuro* en feutre noir, garnie d'une grosse houppette de soie placée sur le côté. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

4. Jeune fille de quinze à seize ans. — Costume de cachemire bleu. — Jupon court, entouré de deux volants froncés. — Polonaise terminée par un plissé ; toutes les coutures du dos rayées de cordelières de laine assortie. Une fourragère formée de cordelières bleues orne le devant du corsage ; ces cordelières reviennent derrière relever et fixer un côté du vêtement pour retomber ensuite en bouts garnis de glands. Large col plat dans le haut, fermé devant par un nœud de cordelière. Draperie trois fois pliée au bas des manches, et volant plissé. — Chapeau de feutre recouvert d'un foulard bleu, avec nœud dessus ; pans flottants sous la passe, qui est bordée d'une ruche échiquetée. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

5. Petite fille de quatre à cinq ans. — Robe *Baby* en armure de laine réséda. Devant de forme princesse, fermé par une ligne de boutons de corozo assortis. Le dos, plissé à plis plats, est garni, dans le bas, de larges bandes plates boutonnées et de revers cornés sur les côtés inférieurs. Parement cloué de boutons au bas des manches. — Col et manchettes de toile. — Chapeau de feutre, bordé de velours et garni de surah caroubier, drapé et retenu par une boucle d'acier. Aigrette verte posée sur le côté derrière. — Prix du patron épinglé : 5 fr. 50.

Description de la gravure coloriée *L.* n° 118.

Annexe de l'édition n° 3.

Élégante toilette de courses. — Costume en faille crème et crêpe de Chine broché de même ton. — Jupon à traîne rajoutée ; celle-ci, montée avec une tête ruchée, est garnie dans le bas d'un volant monté à plis creux. Trois volants plissés ornent le bas du jupon. — Deux écharpes en crêpe de Chine broché, garnies de riches franges, forment le tablier ; posées sur le jupon, elles sont drapées et nouées derrière. — Cuirasse en faille, lacée derrière et terminée par une frange assortie à la précédente. Manches tout en blondes crème, disposées sur une doublure de tulle ou de foulard ; le bas est entouré de volants de même dentelle avec brassard de ruban noué dessus. — Lingerie en crêpe lisse. — Chapeau de paille d'Italie, à passe visière relevée sur les côtés. Fond mou en surah assorti et plume de même teinte sortant d'un nœud placé de côté. Jarretière en ruban servant de brides.

NOUVEAU PANORAMA DES MODES

Saison de printemps et d'été 1877

Le succès obtenu par notre dernier Panorama nous ayant démontré l'importance que nos Abonnées attachent à cette publication, et l'utilité qu'il y a à la faire paraître en temps opportun, c'est-à-dire dès le début de la saison, nous nous empressons d'informer nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** sera mis à leur disposition à partir du 1er avril.

Comme nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **prime**, d'un prix aussi réduit que possible une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes complétement inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution parfaite sous tous les rapports.

Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, promenade, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, cette collection présente un très-grand intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos Abonnées ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous sommes certains de leur rendre un réel service en leur conseillant de se mettre dès à présent en mesure de la recevoir dès qu'elle paraîtra.

Pour que cette belle PRIME leur soit adressée *franco* à partir du 1er avril, — roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — nos lectrices n'ont qu'à nous adresser dès à présent la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

La mi-carême a été célébrée, cette année, dans les salons de Paris comme rarement on l'avait vu, et cette semaine a véritablement été la semaine grasse, tant les fêtes ont été suivies, entraînantes et nombreuses. Notre époque, qui met volontiers la charrue devant les bœufs, a révolutionné jusqu'à l'échéance de ses plaisirs; elle a reporté le carnaval à la moitié du carême, et rit et fait toilette au même temps où naguère on pleurait et se couvrait de cendres. Nous sommes dans l'âge de la contradiction!... Les blanchisseuses elles-mêmes en subissent la loi. Il n'y a pas bien longtemps, leurs chars, le jour de la mi-carême, faisaient les délices des boulevards de Paris. On les voyait défiler, enrubannés et enguirlandés de la façon la plus mythologique du monde, ayant chacun sur un drapeau le nom du lavoir qu'ils représentaient. Aujourd'hui, tout cela a disparu. La promenade des blanchisseuses n'existe pas plus que celle du bœuf gras. Le lavoir célèbre sa fête à huis clos. La badauderie parisienne y perd quelque chose, mais les blanchisseuses ne s'en amusent pas moins, et c'est là l'essentiel.

La mi-carême n'est pas seulement la fête du lavoir, elle est aussi celle des enfants. On les costume volontiers, ce jour-là, et on les réunit dans des matinées dansantes. La baronne Nathaniel de Rothschild s'est rappelé cette tradition, et elle a donné une matinée enfantine qui réunissait, dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré, toute une foule mutine et charmante. Les jeunes invités de Mme de Rothschild sont appelés, quand ils seront devenus grands, à voir bien d'autres fêtes, mais nous doutons qu'ils y goûtent un plaisir aussi franc et aussi complet qu'à la matinée dont nous venons de parler.

Pour les parents du beau monde, l'événement de la mi-carême a été la *redoute* donnée par la comtesse Fernand de La Ferronnays; les hommes en frac, les dames en dominos et masquées. La peur de se retrouver costumées, quand le dernier coup de minuit sonnant ramènerait en plein carême, avait éloigné du salon de Mme de La Ferronnays plusieurs de ses habituées, et une vingtaine de femmes seulement avaient répondu à son programme. Le côté des hommes, par exemple, était infiniment plus complet.

Il y a eu grande dépense d'esprit, de malice et d'intrigue dans les salons de l'hôtel du Cours-la-Reine, mais fort peu d'*incognito* réel, et c'est là surtout que résidait le fin du fin à obtenir. Un domino, cependant, faisant feu de tout son esprit, semant d'une langue infatigable les saillies et les mots, a vivement excité la curiosité de l'assistance. Mille efforts ont été faits pour soulever son voile, pour pénétrer le mystère dont il s'enveloppait, mais en vain. Ce n'est qu'à la fin de la soirée qu'on a appris que ce brillant domino cachait le jeune comte de R..., costumé le plus habilement du monde.

La *redoute* de Mme de La Ferronnays a rappelé à bien des mondains d'autres fêtes de ce genre qui sont restées de vrais modèles. Des nègres, vêtus en coureurs Louis XV, — vrais Zamores que n'eût point désavoués Lancret, — avec la jupe ballonnée de soie cerise, le corselet de brocart d'or, la calotte d'écarlate au bouquet de plumes d'autruche, introduisaient dans les salons. Là, au milieu d'un cadre féerique, prestigieux, on se trouvait en présence d'une foule serrée, profonde, éclatante, d'une symphonie de couleurs, d'un scintillement de pierreries. Toutes les beautés, tous les talents, toutes les illustrations. Aux sons d'une musique savamment voilée, les intrigues se nouent et se dénouent, les propos s'échangent. Çà et là, des bosquets formés de plantes rares et de fleurs enivrantes. Le décor était digne de la pièce. Hélas! quelle *impressaria* en tentera la reprise, et quand reverrons-nous ces nuits d'antan?...

Quelques jours plus tard, la baronne N. de Rothschild devait donner un concert qu'elle a dû contre-mander, par suite de la mort de la baronne Mayer de Rothschild.

Très-souffrante depuis longtemps déjà, la baronne Mayer de Rothschild ne trouvait d'allégement à ses douleurs que sur mer. Elle s'était fait construire un *yacht* merveilleux, sur lequel elle passait une partie de son existence. C'est sur ce *yacht*, dans les eaux de la Méditerranée, où il croisait en vue de Nice depuis le commencement déjà de l'hiver, que la baronne a succombé, à quarante-six ans, malgré les soins que lui prodiguait sa fille.

La baronne Meyer était une femme d'une très-grande charité. Elle laisse son nom attaché à plusieurs œuvres philanthropiques auxquelles son testament assure à jamais l'existence.

Le général Ignatieff est devenu en un moment le lion de Paris. C'était à qui se disputerait sa présence, et les beaux dîners se sont succédé en son honneur. Déjà son nom a été donné à des sorbets, et il n'est pas douteux qu'il n'étende ses conquêtes sur d'autres parties du menu. Le général a dîné tour à tour chez le duc Decazes, à l'ambassade d'Allemagne, à l'Élysée, chez lord Lyons.

Le général n'appartient pas à la race des diplomates de salon. C'est un homme de cabinet, un travailleur infatigable, qui n'a point dans l'esprit ce pétillement si favorable au succès mondain. S'il parle peu, il cause juste et jouit d'une grande autorité parmi la diplomatie du Nord. Représentant de la Russie auprès du sultan durant ces dix dernières années, il a été mêlé de très-près aux événements si graves dont l'empire ottoman a été le théâtre, et ce rôle a donné un grand relief à sa personnalité.

Le diplomate russe est accompagné de sa femme, personne fort distinguée et à l'abord sympathique, qui se montre très-sensible à l'accueil dont son mari est l'objet en France, et ne tarit pas en éloges sur Paris.

Pour se prouver qu'il est en carême, le monde multiplie, ces jours-ci, les réunions dites *de charité*. C'est une compensation diurne aux dîners et aux *raouts* du soir. Depuis quelque temps, ces assemblées prennent un accroissement considérable. On a commandité la philanthropie sous toutes sortes de noms canonisés. Le calendrier des saints y a passé en entier. La charité ne sait plus à quel bienheureux se vouer.

Parmi toutes ces agrégations, il en est un bon nombre qui sont devenues des bureaux de placement pour les deux sexes. Les apprentis avocats, médecins, avoués, commissaires-priseurs, etc., qui en font partie, sont sûrs de trouver auprès de Mesdames les patronnesses le moyen de se lancer dans le monde, d'y acquérir une clientèle, d'y contracter des mariages toujours avantageux.

Outre les réunions, les comités, les quêtes, les loteries, les ventes, les concerts et autres exercices, sans oublier les distributions à domicile, Mesdames les sociétaires ont imaginé, cet hiver, un nouveau mode de recrutement. Ce sont les missions aux stations hivernales de la Méditerranée. Nos mondaines se rendent à Pau, à Cannes, à Nice, à Monaco, et là trouvent des membres nouveaux à inscrire sur leurs tablettes.

On cite parmi ces intrépides et charitables soutiens des pauvres, la comtesse de X..., qui a parcouru, tous ces derniers temps, les bords de la Méditerranée et a cueilli une assez belle collection de jeunes philanthropes.

« Vous ne vous doutez pas de ce que le carnaval de Nice nous aura rapporté, écrivait-elle dernièrement à une de ses collègues en bonnes œuvres. »

Ces néophytes de l'aumône sont dirigés sur Paris en cette saison d'œuvres pies. Ils y apprennent à secourir la mansarde et, du même coup, à faire ce qu'on nomme « son chemin dans le monde ». Autrefois, la charité conduisait au ciel; aujourd'hui, il paraît qu'elle mène de plus à la fortune. Tout progresse avec le temps!...

BACHAUMONT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA FIN D'UN POËTE

Le successeur de Ponsard à l'Académie française, M. Joseph Autran, a succombé subitement, le 6 de ce mois, à une maladie de cœur. Il était né à Marseille en juin 1813.

Joseph Autran a certainement obtenu la plus belle fin que puisse ambitionner un poëte ; devenu presque aveugle, il est mort en dictant des vers, et des vers joyeux, presque d'un sentiment comique, car il avait eu une assez belle vie et assez pure pour sentir sans terreur tomber sur son front la rouge pourpre du couchant.

Au début de sa carrière, il avait fait jouer une œuvre d'un grand souffle, sa tragédie : *La Fille d'Eschyle ;* le succès fut si grand qu'au moment où éclataient les applaudissements, le poëte s'évanouit, et que le lendemain une dame, belle entre les belles, lui envoyait, comme un témoignage d'admiration, son mouchoir trempé de pleurs. Et ayant ainsi connu et vu de près ce qu'est un triomphe dramatique, Autran ne voulut plus jamais en recommencer l'épreuve. Après avoir goûté le sucre candi de la critique, sa bouche, comme dit Henri Heine, en était-elle restée amère ? J'imagine plutôt que les paysages de toile peinte, les lauriers-rose en bois chantourné et le tumulte des âmes banales convenaient mal à ce naturaliste épris de la tumultueuse mer et enivré du vivifiant parfum des plaines, qui, d'une voix si haute et si libre, devait chanter les marins et les laboureurs.

Dès lors, entièrement voué à son beau métier, il fut le pur chanteur épique et lyrique, ne cessant pas de répandre son esprit sur l'humanité et sur la patrie. La poésie d'Autran est large, élevée, correcte, d'une inspiration fière et souvent heureuse ; peut-être lui manque-t-il ce côté d'étrangeté sans lequel, selon Edgar Poë, aucune femme moderne ne peut nous plaire ; mais exiger cela, n'est-ce pas demander ce qui est comme le sceau visible et la suprême grâce du génie ? L'auteur des *Poëmes de la Mer* eut bien d'autres qualités, la franchise de l'inspiration, la puissante vision de la nature, le sens des vérités morales, une absolue bravoure, et même cette fleur de la pensée, l'esprit parisien, dont, fût-il un Dante en personne, tout contemporain de Gavarni est tenu d'orner sa boutonnière, sous peine de n'être accepté que comme un vague figurant de l'art et de la vie ! Mais Autran possédait plus que personne ce luxe indispensable, comme on le voit à chaque page de ces *Sonnets capricieux*, qui sont comme les Chimères et les arabesques dont la lumineuse fantaisie égaye ses œuvres sévères.

Ces sonnets ont parfois le trait cruel et ironique, et parfois le trait épique et grandiose, comme celui qui est intitulé : *Les Conscrits de la mode*, — où, après avoir esquissé d'un crayon implacable le groupe des *gommeux*, le poëte s'écrie avec une indignation charmante et superbe :

> Je ne sais quelle horreur de ces petits satrapes
> Me prend, et le mépris de ces vits inconnus
> Me fait soudain penser aux soldats de Jemmapes :
>
> Fils de l'an deux, enfants, courages ingénus,
> Vous passez, vous courez en brûlant les étapes,
> Et je sens le désir de baiser vos pieds nus !

La *Légende des Paladins*, où sont noblement mis en scène Charlemagne, Roland, Olivier et tous les preux de notre Iliade, en des histoires très-heureusement inventées ou renouvelées, procède directement de la *Légende des Siècles*, et cela est non pas une critique, mais un éloge ; car essayer de soulever les marteaux du grand forgeron, c'est déjà prouver qu'on a le bras solide et le cœur ferme.

Né poëte, Joseph Autran était avec le temps devenu un véritable artiste, un robuste ouvrier ; il vivait, il est mort comme un héros et comme un sage, et il repose maintenant sous ses arbres tranquilles, bercé par le souffle des brises et par les voix mélodieuses de la vaste mer.

Théodore de Banville.

THÉATRES

Théâtre-Italien. — *Don Giovanni* et *Lucia* se disputent, avec la *Traviata*, les soirées du Théâtre-Italien. Mozart, Donizetti, Verdi, occupent ainsi l'affiche tour à tour et varient le répertoire d'une saison qui n'aura pas été dépourvue d'éclat.

Lucia n'a rien perdu, tant s'en faut, à avoir pour interprètes la charmante Mlle Albani, parfaitement secondée par MM. Pandolfini, de Reszké et Piazzati.

Le ténor Masini, un des meilleurs qu'on ait entendus depuis plusieurs années à la salle Ventadour, a on ne peut mieux chanté la *Traviata* avec la jolie Mlle Heilbronn, dont les débuts sur cette scène ont été heureux.

Opéra-Comique. — Un des plus charmants ouvrages de M. Gounod, *Philémon et Baucis*, a fait sa réapparition rue Favart ; il à servi en même temps de pièce de début à Mlle Donadio-Fodor. Succéder à Mlle Chapuis dans le rôle de Baucis n'était pas une tâche facile : la nouvelle pensionnaire de M. Carvalho ne s'en est pas tirée sans émotion, mais sa jolie voix lui a valu de nombreux applaudissements.

Mentionnons également la reprise de *Gille et Gillotin*, l'acte si fin et si amusant de MM. Ambroise Thomas et Sauvage. Gillotin, c'est toujours la piquante et spirituelle Mlle Ducasse ; mais Gille, ce n'est plus Ismaël. Le public a pourtant fait fête à son successeur, M. Barré, ainsi qu'à Mlle Ducasse, et à Mlle Nadaud.

Théâtre-Lyrique. — Les opéras où le diable intervient obtiennent généralement du succès à la scène : c'est que le combat entre le bien et le mal sera, de toute éternité, la question humaine la plus intéressante et la plus dramatique.

Dans le *Timbre d'argent*, de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Saint-Saëns, le diable n'apparaît qu'en songe ; mais ce songe du peintre Conrad forme toute l'action de la pièce, comme dans ce vieux drame de 1831, *Victorine ou la Nuit porte conseil*, qui eut alors tant de succès.

M. Saint-Saëns est, comme on le sait, un musicien éminent et l'un des compositeurs qui font le plus d'honneur à l'école française. Il est au premier rang des artistes qui écrivent de la musique symphonique : aussi attendait-on avec une légitime curiosité son début dans le genre dramatique. La vérité est que, dans cet opéra, M. Saint-Saëns a déployé une grande souplesse de talent, depuis la note tendre jusqu'aux accents dramatiques ; il a donné tort une fois de plus à ce préjugé d'une certaine partie du public, qui croit encore que plus on est versé dans un art, moins on y peut faire des choses agréables.

L'interprétation de l'ouvrage est bonne, et M. Vizentini n'a rien épargné pour la beauté des décors, la richesse des costumes et la splendeur de la mise en scène.

Gymnase. — On se croirait au Palais-Royal, tant il y a de verve et de gaieté dans l'amusante bouffonnerie de MM. de Najac et Hennequin, intitulée *Bébé*. C'est un pendant aux deux succès qui ont ressuscité le Vaudeville, lequel est, depuis, rentré dans sa voie, sachant bien qu'il ne faut pas abuser des bonnes choses, et surtout des mets trop épicés.

Le Gymnase prend en ce moment sa revanche des mauvais jours ; nous en sommes heureux, et nous espérons qu'il profitera de la circonstance pour préparer un retour aux œuvres saines et honnêtes que le public ne trouve pas ailleurs.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 740. — DESCRIPTION, PAGE 134.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE PRINTEMPS

Prix du patron épinglé de chacune de ces toilettes : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

NTEMPS

francs.

L.N. 118.

Imp. B Lefevre Paris.

Ad. Goubaud & Fils Editeurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud 3. Pte Ed.re Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre Septembre N.° 3.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Ch.ses d'Antin, 6 – Ceinture Régente de M.me De Vertus Sœurs, rue Auber, 12 – Foulards de la Colonie des Indes, r. Rivoli, 114.

Machines à coudre de H. Seeling B.d Sébastopol, 70, et r. N.e des Petits Champs 97.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTES

PLANCHE G. N° 727. — DESCRIPTION, PAGE 134.

TOILETTES DE PREMIÈRE COMMUNION

Patron épinglé : jeune femme, 4 francs. — Communiantes, 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA BELLE AUX CHEVEUX BLEUS

(NOUVELLE. — SUITE.)

Mademoiselle Edmonde (je saisis son nom prononcé par son frère), de qui l'inquiétude n'altérait plus les traits, était toute charmante. Enfin, après un cordial serrement de main de M. de ***, il fallut se séparer. Je me retirais donc, et je me disais comme un vrai cocher mécontent de son *pourboire* : « On ne m'a toujours invité à aucune visite... » lorsque, cédant comme à une curiosité de femme, mademoiselle de *** me cria à demi voix : — « Monsieur! » Je me retournai et revins vers elle.

» Ah! mon ami, à travers tous les mystères de la nature, ce qui contient le plus de mystères, c'est le cœur de la femme. Devinerais-tu jamais quelle interrogation me fit alors mademoiselle Edmonde, soit qu'elle eût cru me reconnaître, soit par l'effet d'une révélation soudaine, soit par quelqu'un de ces motifs féminins que rien n'explique jamais?... « — Monsieur, me dit-elle, étiez-vous par hasard au Théâtre-Français le soir où l'on reprenait *Il ne faut jurer de rien?...* — Oui, mademoiselle, répondis-je tout bouleversé. — Ah! fort bien! Adieu, monsieur, et merci cent fois!

» Sur quoi, elle se rapprocha de son frère.

» Je partis.

» Je suis venu jusqu'ici tout le long des boulevards remuant en moi des mondes de joie et d'espérances. A tout instant, il me prenait des envies folles de crier mon bonheur aux arbres, à la nuit. Arrivé au Cercle, j'étais bien peu en train de jouer, rien ne m'a tenté comme de t'écrire, et je t'ai écrit; voilà.

» Tu m'aimes, toi, malgré tes crimes envers la discrétion; tu n'es pas de ceux qui seraient jaloux de ce qui m'arrive. Or, tu recevras ceci à ton lever; dans la journée, j'irai te montrer le visage d'un homme heureux. »

XI

Mais, en effet, qu'avait-il donc fallu d'étrange, d'impérieux, pour qu'une fois, une seule assurément, M. d'Assem-Gewald abandonnât ainsi sa sœur?... Cela ne pourrait s'expliquer qu'avec la divulgation d'un grand secret, et ce secret, nous l'ignorons : ne le trahissons donc jamais, et laissons le fait qu'il recouvre dans la bibliothèque des romans réels édités par la vie.

Le jour suivant, le premier rayon de soleil du printemps m'ayant mené hors Paris à la chasse des premières senteurs du lilas, je ne vis pas Victor; c'est seulement ce jour-là, au lendemain du cantique d'actions de grâces qu'il avait écrit pour moi au dieu Hasard et à l'Amour, qu'on lui remettait ma lettre, celle qui contenait le récit de la visite à moi faite par M. Edmond.

En sorte que je reçus en même temps, et la longue joyeuse lettre qu'on vient de lire, et la lettre bien différente que voici.

XII

« J'ai lu, mon ami, et me voilà brisé, anéanti et désespéré pour toujours. Est-ce bien vrai? est-ce possible? Quoi! sous peine de voir sa santé se flétrir, sous peine de dangers peut-être mortels, elle doit fuir toute émotion et à jamais ignorer l'amour!... Mon Dieu, mon Dieu, est-ce vraiment que vous l'avez voulu ainsi?... Comme si vivre à un tel prix, c'était vivre!...

» Tu fais appel à mon cœur, à mon honneur et à mon amour même, cher Paul : tu as raison. Lui aussi, ce noble Edmond qui *la* garde et *la* sauve, il s'en remet à ma loyauté pour ne compromettre point cette fragile existence; il a raison. Elle ne me verra plus, elle ne me verra plus jamais. Je l'aimerai de loin comme le chrétien sincère aime le Dieu qu'il sent partout et ne voit pas. Adieu donc à l'espoir et à ses rêves enchantés, ou plutôt adieu à la vraie existence... Je suis bien malheureux!

» Je me suis décidé à quitter Paris, et je partirai dès demain; car tu ne sais pas, mon ami, tu ne peux imaginer avec quelles sanglantes ironies le sort se joue de moi; tu ne sais pas que je l'ai encore revue, elle, Edmonde!... Je l'ai revue aujourd'hui même; et, si je ne pars pas demain, vois-tu, après demain je suis capable de me jeter sous les roues de sa voiture. — Le genre d'émotions qui en résulteraient pour elle avancerait peu sa guérison, n'est-ce pas?

» Les choses d'aujourd'hui se sont produites ainsi :

» Un cœur amoureux a de merveilleux pressentiments. Ce matin, j'étais à Courbevoie, errant par les chemins. Comme l'*Angelus* sonnait, une petite paysanne en sabots, avec une grosse jupe bleue et sur la tête un mouchoir rouge, m'apparut au détour d'une ruelle. Elle trainait par une corde une belle vache brune et blanche, au bienveillant mufle roux. Cette petite fille, le croirais-tu! ressemblait miraculeusement à Edmonde aux yeux d'or; autant, tu le penses bien, qu'une créature parée d'une jupe grossière et menant une vache crottée peut ressembler à une créature élégante au suprême degré; mais c'était ce teint à la fois pâle et vermeil, ces grands yeux aux rayons ardents, cet ovale pur et jusqu'à ces cheveux aux bleuâtres lueurs. J'arrêtai la paysanne, qui, voyant ma mine ébahie, fit éclater le plus gros rire du monde. Bien que la ressemblance eût disparu dans ce rire, et malgré les dents blanches qu'il montrait, j'allais sans doute m'intéresser à ces quinze ans en sabots et leur promettre la dot des seigneurs d'opéra-comique, quand la vache coupa court à mes velléités généreuses; je veux dire qu'elle s'achemina brusquement vers un fossé, tirant à son tour la belle fille par la corde. La belle fille me laissa là pour gronder sa vache et la ramener dans le bon chemin. Je repris le mien, tout en me retournant souvent encore pour voir peu à peu s'éteindre le reflet de ma chère vision. — Qui pourra me dire pourquoi, au moment où je n'aperçus plus la paysanne, je me dis tout à coup que la journée ne se passerait pas sans que je visse Edmonde?...

» Ce sont là des effets étranges : je les ai éprouvés plus d'une fois sans pouvoir une seule fois en pénétrer la cause... Ce dont je ne puis douter, du moins, c'est qu'une heure après, rentrant à Paris, je vis sur le boulevard des Italiens une femme délicieusement vêtue sortir du magasin de musique des Bonoldi, et que je reconnus mademoiselle de ***. Comme elle regagnait sa voiture en s'appuyant au bras de son frère, un petit mendiant s'approcha d'elle en hésitant; elle lui donna de l'argent en échangeant avec lui quelques mots, et remonta dans la calèche vert russe. Je m'étais arrêté à une certaine distance; avant que j'eusse fait un pas, l'équipage avait disparu par la rue Laffitte.

» *Elle* ne m'a donc pas vu.

» Le mendiant s'en allait, courant presque; je le rejoignis pour lui donner aussi mon aumône. Il m'était doux, d'ailleurs, de regarder ce visage, quel qu'il fût, où le regard adoré venait de se poser un rapide instant. Je ne pus m'empêcher de voir alors que le pauvre enfant rougissait d'un air honteux, de plus en plus rare chez les mendiants... Mais, à ce moment, je n'y pris pas garde davantage, et, mon offrande faite, je m'éloignai.

» J'aime cette femme, vois-tu, mon ami, comme aucune expression ne pourrait le dire! Il faut que je parte, il faut que je fuie l'air où elle respire et où je risque de devenir fou tout à fait. C'est demain, oui, demain, que je pars, et je t'envoie mon adieu. Je ne sais pas encore où j'irai; mais, quelque chemin que je choisisse, je t'écrirai... A qui donc, sinon à toi, pourrais-je encore parler d'elle?... Et que deviendrais-je donc si je ne pouvais plus même en parler.

XIII

M. Victor de Pranges était un loyal garçon, habitué dès l'enfance au respect de sa parole. Le lendemain, il sortait de chez lui pour gagner la gare du chemin de fer d'Orléans. Naguère, il avait laissé,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

m'a-t-il dit, sur le bord de la Loire de jeunes et mélancoliques souvenirs; il voulait retourner par là pour causer avec eux. Comme il avait dès le matin dépêché son bagage à l'embarcadère, Victor s'en allait à pied en suivant les boulevards, ces boulevards qui l'avaient vu si follement heureux le soir de la première représentation du *Prophète!*... Il les quitta pour s'engager dans la rue Saint-Denis. Par une rue tranversale, il entrait dans la rue Saint-Martin, quand la pluie commença à tomber; mais Victor n'y prenait pas garde... après tout, la pluie ne pouvait que le mouiller, rien de plus... D'un œil indifférent, il la regardait tomber sur les parapluies ouverts qui s'entre-choquaient, sur les piétons qui se poussaient, sur les marchandes qui criaient, sur les voitures lourdes et bruyantes qui font incessamment retentir le pavé de ce quartier laborieux. Mon pauvre ami ne prenait garde à rien, et ne pensait à rien... il allait.

Mais voici que, très-loin encore de l'église Saint-Merry, il distingue au bas du portail une voiture aux panneaux de couleur vert russe... Le cœur lui bat... Il y a cent voitures pareilles dans Paris; mais celle-là, Victor la reconnaîtrait de plus loin encore. En la reconnaissant, il devrait fuir, n'est-ce pas? Certes! et il le sent bien! En deux bonds, pourtant, le voilà près de la calèche, il ne pouvait s'y tromper : c'est bien *son* siége, *ses* chevaux, *ses* guides; c'est aussi Baptiste avec le digne valet de pied, tous deux bâillant de l'air important et morne des domestiques de bon lieu.

Saint-Merry, vénérable église où les vieux styles d'architecture sont mêlés, mais où le sarrasin ogival domine, est un monument gris, enfermé dans d'anciennes maisons hautes et serrées. Depuis longtemps, sa tour seule connaît l'air et le soleil. A l'intérieur, où la pierre a échappé comme par miracle au badigeon impie qui va déshonorant les églises de Paris, et surtout sous les arceaux des basses nefs latérales, on retrouve ces ténèbres violettes çà et là percées d'un rayon tremblant des églises espagnoles.

— « Grâce à ces voûtes obscures, se dit Victor, je vais pouvoir, sans être aperçu d'*elle*, *la* voir encore une fois, une dernière fois... Je vais lui dire adieu tout bas. »

Il s'avança donc avec prudence, comme en craignant qu'Edmonde ne le reconnût au seul bruit de son pas sur les dalles sonores.

A une petite chapelle du côté droit on célébrait le mariage d'un couple pauvre, un ouvrier et une ouvrière sans doute, lesquels devaient être deux heureux. Victor le pensa ainsi. Leur bonheur se révélait dans l'échange fréquent et rapide de leurs regards, dans leurs gestes émus, dans la joie mal contenue de la jeune fille, dans l'affection certaine et providente de l'époux, robuste plébéien d'une trentaine d'années. Ce bonheur était si transparent, que le prêtre lui-même, vieillard à cheveux blancs, en paraissait attendri.

Bientôt, agenouillée à la base d'un pilier, faiblement éclairée par une lampe d'église, M. de Pranges put reconnaître mademoiselle d'Assem-Gewald et s'enivrer à longs traits de la contemplation de cette beauté pure. Elle tenait ses mains jointes, et son cœur sans doute parlait à Dieu, mais ses lèvres paraissaient oublier de prier. Plus encore avec les yeux de l'âme qu'avec ses grands yeux pleins d'or, elle regardait la félicité naïve qui s'épanouissait devant elle, et qui certes consolait déjà ces gens de labeur de leurs longues privations et de leurs veilles misérables. Puis, comme oubliant ce mariage, cette église, tout ce qui l'environnait, elle laissait sa pensée se perdre dans la rêverie... Et Victor l'admirait toute rêveuse encore quand la noce quitta la petite chapelle pour se rendre à la sacristie.

Pauvre Edmonde, à quoi rêviez-vous donc? Vous disiez-vous, tristement attendrie devant ce tableau, que jamais pour vous on n'allumerait ces longs cierges, que jamais un vieux prêtre ne laisserait tomber des paroles d'union sur votre front pudique, et que jamais, se rencontrât-il un homme digne de vous, vous ne l'entendriez répondre *oui* en vous regardant, lui aussi, de ce beau regard dévoué de l'époux honnête homme. — Pauvre Edmonde, sainte fille condamnée à vivre en marge de la vie des femmes, de la vraie vie du cœur, vous rêviez à l'amour... car tout à coup vous vous êtes levée comme en secouant vos rêves, et vous avez disparu dans les profondeurs de l'église.

Pardonnons à M. de Pranges : il suivit Edmonde. Il était sans courage... Qui de nous en eût montré plus que lui? Elle fit le tour de la nef, s'arrêtant, là et plus loin, devant les peintures. Lorsqu'elle arriva à la chapelle où Chassériau a raconté en fresques admirables la folle vie et la mort solitaire de Marie l'Égyptienne, elle s'arrêta, et, de nouveau, se laissa prendre par la rêverie... Là aussi, dans ce poëme raconté sur la pierre, l'amour parlait avec les irrésistibles voix de l'art et de la pitié! Fuyant bientôt Marie l'Égyptienne comme elle avait fui l'autel du mariage, mademoiselle d'Assem-Gewald se réfugia dans la chapelle voisine, celle dont Lépaulle a fait la peinture; mais alors Victor vit l'expression des traits aimés changer soudainement : c'est que, cette fois, l'art parlait d'un autre amour, que l'ingratitude anime et que la satiété ne vient jamais finir, car il est divin. La chapelle disait l'histoire de Vincent de Paul, d'un cœur vraiment saint, d'un homme qui devenait père toutes les fois que sur sa route un enfant devenait orphelin. Sans doute, les sentiments d'Edmonde subissaient l'effet de cet harmonieux contraste. Quant à Victor, qui s'était avancé en observant toujours les mêmes précautions, il était alors placé de façon à pouvoir plonger dans les deux chapelles.

A ce moment, en ramenant ses regards vers Edmonde, Victor crut la voir pleurer. Pour s'en assurer, il se pencha vers elle; il fut imprudent. Soudain on eût dit qu'une lumière et tout aussitôt une ombre passaient sur ce beau front pâle; mademoiselle d'Assem-Gewald se dirigea vers la porte sans s'arrêter davantage; et, comme elle allait d'un pas rapide, et comme Victor ne marchait que d'un pas indécis et tremblant, elle eut regagné sa voiture avant qu'il pût, lui, oser paraître sous le portail.

L'avait-elle reconnu? ou n'avait-elle aperçu qu'un passant indiscret qui osait vouloir la regarder?...

Quand Victor se hasarda dans la rue, il vit la calèche roulant vers le quai. Il la suivit sans vouloir la suivre... et il y a souvent de tels embarras de voitures dans le bas de la rue Saint-Martin, qu'en peu d'instants, et sans préméditation réelle, il se retrouva derrière les panneaux couleur vert russe. N'était-il pas dans sa route, d'ailleurs, pour aller au chemin de fer d'Orléans? L'embarras se dissipa, et l'ex-attelage du cocher par aventure emporta de nouveau devant lui en courant sur le pont Notre-Dame sa belle aux yeux d'or. Victor prit le pont Notre-Dame. — C'était encore son chemin. — Il prit aussi la rue de la Cité, dans laquelle la calèche venait de s'engager, regagnant du terrain sur le piéton. C'était toujours le chemin pour Victor. Un instant la voiture lui fut cachée : son cœur se serra... Mais il la revit; elle allait lentement, ce qui permit à notre ami de regagner à son tour — sans le vouloir — la distance perdue. Enfin il vit la calèche faire mine de tourner rue de la Calandre; seulement, cette rue fort étroite étant presque interceptée par un chariot chargé de laine blanche arrêté devant la boutique d'un teinturier; nulle autre voiture ne pouvait raisonnablement songer à passer dans la rue...

Mais, dans cette rue, que pouvait donc aller faire une demoiselle d'Assem-Gewald? M. de Pranges se souvint brusquement de la station d'Auguste de Maulincourt devant la rue de Soly, dans *Ferragus, chef des dévorants*. Pas plus que l'indiscret gentilhomme de l'armorial de M. de Balzac, Victor ne trouva de version pour expliquer la patricienne Edmonde dans une rue telle que la rue de la Calandre! mais rendons cette justice à notre gentilhomme : pas même l'ombre d'une pensée défavorable à Edmonde ne lui traversa l'esprit.

Prenant bravement son parti d'atteindre à pied la maison où elle se rendait, mademoiselle d'Assem-Gewald pénétra dans la rue

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de la Calandre. A travers les glaces de la voiture, M. de Pranges la suivait des yeux. Il la vit s'arrêter bientôt, un peu tremblante, devant une horrible maison vermoulue, s'assurer du numéro, puis entrer dans l'allée. Il s'y glissa à son tour. Il obéissait aveuglément, sans hasarder une réflexion, sans avoir à dompter un scrupule, à une invincible puissance. Quand Edmonde était au premier étage d'un escalier qu'il y avait au fond de l'allée, M. de Pranges posait le pied sur les premières marches ; elle arrivait au second étage quand, à pas de loup, il touchait au premier. Elle monta ainsi jusqu'au cinquième et Victor était à l'étage inférieur, lorsque, dans une chambre dont elle avait dû pousser la porte, il entendit résonner la voix argentine de mademoille d'Assem-Gewald. La voix disait :

— Suis-je ici chez madame Garnier?

Sans doute on répondit affirmativement de l'intérieur ; mais Victor ne percevait pas bien les sons ; puis, le bruit des voix s'affaiblissant, il comprit qu'Edmonde avait pénétré dans une seconde chambre. Cédant toujours à la même impulsion irrésistible, il acheva son ascension ; il osa même se glisser dans le logement. La première pièce n'était qu'un cabinet étroit et sombre et ne recevait de lumière que par trois carreaux fêlés, posés à la suite, au haut d'une cloison mince, tout contre le plafond. Victor, qui voulait entendre, voulait voir aussi... — « Et puis, m'a-t-il dit, quand on a mis une fois le pied dans le crime!... » Il s'avisa de grimper adroitement sur je ne sais quels vieux meubles brisés, mêlés de poteries hors de tout service, et atteignit à un observatoire excellent. Ce qu'il vit alors l'affligea jusqu'au fond de l'âme.

Au milieu de la plus poignante misère, sur un lit de sangles à peine garni, il y avait une femme au visage souffrant et fatigué. Elle tenait entre ses bras un tout jeune enfant. La tête délicate de ce pauvre petit être avait quelque chose d'angélique qui frappa tout de suite Victor. Un petit garçon d'une dizaine d'années, accroupi sur ses genoux devant un réchaud de terre, faisait chauffer du lait. Victor reconnut en lui l'enfant auquel il avait fait l'aumône sur le boulevard des Italiens, après mademoiselle d'Assem-Gewald, et à qui celle-ci avait parlé bas. Edmonde, ayant monté vite, s'était assise déjà sur une chaise de paille flétrie.

— Madame, dit-elle, hier votre fils, ce pauvre enfant-ci, m'a abordé, le visage tout en pleurs... A mes questions, il a répondu en me priant de venir voir sa mère... il a bien fait de me croire bonne... Je vous ai envoyé par lui de quoi pouvoir m'attendre... aujourd'hui me voici... Il m'a dit avoir une petite sœur : c'est ce joli chérubin, n'est-ce pas? Quel âge a-t-il, ce chérubin?

— Ma petite fille a six semaines, madame, dit la mère en embrassant son enfant.

— Et elle n'a plus de père, hélas !

— Il est mort, madame, voilà six mois; mais comment savez-vous?...

— Mon frère a pris des informations sur vous, sur votre famille... il m'a encouragée à venir vous voir ; il est très-bon, mon frère ! Mais, pauvre femme ! ainsi malade, avec de si petits enfants, comment pouvez-vous vivre?

— Ce n'est pas vivre, madame, que de végéter comme nous faisons !...

— Mon Dieu ! mais... vous aurez bien du mal à élever votre fille !...

— Hélas ! oui... Je n'ai pas du tout de lait.

— Eh bien, écoutez : voulez-vous me la laisser emmener chez moi, votre fille ?

— Ah ! mais non, je ne veux pas, moi, dit le petit garçon en se retournant brusquement.

— Attends donc, toi, reprit Edmonde.

— Oh ! non, jamais ! s'écria la mère.

— Mais attendez. Je voudrais l'élever, cette belle petite fille. Si vous y consentez, madame, elle aura dès demain une nourrice chez moi ; mais vous la verrez tant que vous voudrez ; et toi aussi, bon petit. Je vous ferai bien soigner, bonne mère, et quand vous serez rétablie je vous occuperai chez moi. Mon frère placera votre fils... Voulez-vous? Allons, songez à tout cela ; dépouillez généreusement ce qu'il peut y avoir d'égoïsme dans votre amour maternel... laissez-moi être la mère de votre fille, moi aussi ! oh ! rien qu'un peu ! Elle ne perdra rien pour avoir deux mères : au contraire ! car je l'aimerai à votre exemple... Et puis je suis tous les jours en danger de mourir, moi, madame, et il se peut que je vous rende bientôt notre enfant. Si je dois quitter ce monde jeune encore, qu'au moins, avant de partir, je m'entende appeler quelquefois *maman*. Voulez-vous ! Sachez bien que chez moi la petite sera élevée dans la tranquillité la plus douce ; j'ai besoin d'une telle paix, moi, pour vivre !. . Voyons... tâchez de vous décider !... Allez, ce n'est pas une méchante fille qui vous prie, croyez-moi !

Édouard Plouvier.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA LÉGENDE DE CARÊME

(FABLIAU DU MOYEN AGE.)

Vers l'année 14.., le roi de France avait convoqué toute la noblesse à Paris pour les fêtes de la Pentecôte. Grand nombre de gens s'y étaient rendus : les uns, pour voir la grande ville, les gens de cour et les grands seigneurs ; les autres pour y faire étalage de beaux habits, de riches livrées, d'équipages somptueux ; tous, enfin, pour prendre part aux plaisirs et aux réjouissances de toutes sortes qui étaient ordonnés.

Plus que les comtes, marquis et barons célèbres par leurs hauts faits et le nombre de leurs vassaux, plus que les chevaliers dont on vantait l'adresse dans les tournois, deux princes, suivis d'un cortége nombreux, excitaient la curiosité de la foule. Leur renommée les avait devancés, et partout on répétait leurs noms.

Celui-ci était le prince de Charnage, à la figure ronde, à la mine vermeille, riche en amis, honoré des grands et chéri des belles dames ; celui-là, Carême, ennemi des pauvres, à la face pâle, à l'échine longue et maigre, mais suzerain des étangs, des fleuves et de toutes les mers. Quoiqu'il fût généralemont peu aimé, comme il était escorté d'une longue suite de homards, d'huitres, de saumons et de raies, il fut bien reçu et on lui fit bon visage. Cet accueil fut l'origine d'une querelle qui est restée fameuse.

Il ne faut pas oublier que la terre et l'eau, royaumes de ces deux princes, se touchaient. Leur puissance, établie sur des bases différentes, était égale, car si l'un régnait par la terreur, l'autre était fort aimé. Plusieurs fois déjà, des questions de frontières, des alliances recherchées avaient réveillé entre eux des jalousies assoupies depuis longtemps. On soupçonnait chacun d'eux d'avoir voulu, en venant à Paris, se faire des partisans et porter, par son luxe et ses largesses, un coup funeste à son adversaire.

Carême s'était attendu à une réception meilleure et se disait froissé des éloges décernés à Charnage. De son côté, Charnage, choqué de voir la suite que l'on faisait à son rival, ne put maîtriser sa colère et s'emporta contre lui en injures et en outrages de tout genre. Carême, qui avait l'âme haute, croyant que le moment de la vengeance était venu, jeta le gant à son ennemi et lui déclara, avec tout le cérémonial accoutumé à cette époque, une guerre à outrance, qui ne devait se terminer que par la ruine de l'un des deux rivaux.

Tous deux aussitôt, renonçant à de plus doux exploits, quittèrent la fête et se rendirent dans leurs États pour réunir leurs vassaux et se préparer à la lutte suprême.

Carême dépêcha aux siens un hareng, vieux et fidèle serviteur, confident de toutes les heures et messager ordinaire dans toutes

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les occasions délicates. Parcourant les mers avec la rapidité d'une flèche, il alla conter à tous les poissons l'insulte faite à leur suzerain.

Il fallait défendre l'honneur outragé. Personne ne se crut dispensé de ce service féodal. Tous promirent d'accourir, et, depuis la torpille chargée d'électricité, la scie aux dents pointues, le requin à la mâchoire terrible jusqu'à la lourde baleine, tous, désertant leur domaine humide, vinrent se ranger sous la bannière de leur roi.

D'autre part, un émérillon avait été chargé d'aller notifier la déclaration de guerre aux feudataires de Charnage. Les grues, les hérons vinrent aussitôt offrir leurs services et furent classés parmi les courriers, porteurs de dépêches et officiers d'ordonnance. A l'aigle fut confiée la mission de planer dans les airs, et, vigilante sentinelle, d'avertir le quartier général des moindres mouvements de l'ennemi.

Les cygnes, les canards, promirent de veiller à l'embouchure des rivières par où, au flot montant, les soldats de Carême devaient faire l'invasion et commencer l'attaque; ils jurèrent de les garder de telle manière qu'aucun des ennemis ne pût passer. On savait ce que valaient leurs serments ; ils avaient dit : Nous allons vaincre ou mourir !

Agneaux, lièvres, lapins, pluviers, outardes et chapons, poules et butors, oies grasses et paons, fiers de leur plumage étincelant, de l'aigrette, signe de distinction qu'ils avaient conquis dans maints combats, jusqu'à la douce colombe, dont l'office fut de prodiguer aux blessés les soins et les consolations, répondirent à l'appel de leur souverain.

Vers le midi, les armées se rencontrèrent, et au signal donné par leurs généraux on se prépara à combattre.

Carême, armé de pied en cap, s'avança sur le front de ses troupes en appelant son adversaire. Il portait un fromage en guise d'écu, sa cuirasse était une écaille de tortue, ses éperons des arêtes et son épée une sole tranchante. Les traits et les munitions de guerre consistaient en longues asperges, en pois durs, marrons et fruits secs.

Charnage avait pour heaume un pâté de sanglier surmonté d'un paon. Un bec d'oiseau lui servait d'éperon, et il montait un cerf dont le bois ramu était chargé de mauviettes, dont le ramage étourdissant, ainsi que la belle prestance de leur chef et l'éclat des plumes de toutes couleurs dont les autres oiseaux étaient revêtus, fit une profonde impression sur les goujons et les crâbes, gent inoffensive, habituée au calme et à l'obscurité et à laquelle le sort avait assigné les premiers postes.

Aussitôt que les deux généraux s'aperçurent, ils fondirent l'un sur l'autre et se battirent avec fureur: Celui-ci aveuglé par les mauviettes, celui-là asphyxié par l'odeur qui s'échappait de l'écu de fromage. Mais les troupes de chaque parti s'étant avancées pour les secourir; ils furent bientôt séparés et l'affaire devint générale.

Le premier succès fut pour les chapons, qui composaient le corps de cavalerie légère et étaient spécialement affectés à la garde du souverain. Ces valeureux soldats, au cri retentissant du coq, se précipitèrent impétueusement sur les merlans qui leur étaient opposés, et qui, comme gens de pied de la maison du roi, s'étaient aventurés pour le suivre loin de la ligne de bataille. Ils les culbutèrent si vivement que, sans les raies aux armures couvertes d'aiguillons, dont la résistance rétablit l'équilibre, le désordre fût peut-être devenu considérable.

Alors, grâce à ce répit, les archers de Carême, munis des ressorts fournis par les baleines, firent pleuvoir sur leurs ennemis une grêle de pommes, de noix, de raisins et de figues sèches, tuant ou blessant les uns, excitant la convoitise des autres et semant ainsi partout la confusion et la discorde.

En même temps les barbues, les brèmes dorées, les écrevisses aux pattes meurtrières s'élancèrent au milieu des rangs étonnés, tandis que les anguilles frétillantes, échappant à toute étreinte, s'entortillaient dans les jambes des ennemis et les renversaient sans peine. On remarqua surtout un jeune saumon et un homard courageux qui firent des prodiges de valeur.

L'armée aquatique gagnait déjà du terrain et la victoire allait se prononcer pour elle, lorsque deux hérons et quatre émouchets, chargés des approvisionnements et des réquisitions, avertis par l'aigle et appelés par les cris répétés des canards, vinrent du haut des airs fondre comme la foudre sur les vainqueurs. Secondés par le butor et par la grue, dont l'appétit ranime l'ardeur, ils dévorent tout ce qu'ils rencontrent. Ce n'est plus qu'un horrible carnage.

C'en était fait de Carême, s'il se fût obstiné à soutenir une lutte inégale; mais, en général prudent, il fit sonner la retraite, espérant, pendant les ténèbres de la nuit, rallier à l'abri d'un fleuve voisin et ranimer ses troupes.

La nuit fut employée de part et d'autre à faire de nouvelles dispositions, car la bataille devait recommencer le lendemain. Mais un événement imprévu vint décider pour jamais le sort des monarques.

Au point du jour, Noël, avec un renfort considérable, arriva au camp de Charnage, et la joie qu'excita sa venue fut saluée par des milliers de cris d'allégresse qui portèrent dans le camp voisin, avec la nouvelle d'un secours inespéré, la consternation et la peur. Vainement Carême voulut rendre le courage à ses troupes, la terreur les avait glacées, et de toutes parts on entendait des voix séditieuses crier : La paix ! la paix !...

Forcé de traiter malgré lui, sous peine d'être abandonné des siens, le triste monarque envoya un plénipotentiaire au vainqueur. Des auteurs assurent que la sirène fut chargée de cette mission.

Charnage, enorgueilli par sa victoire, exigea d'abord que Carême signât un acte d'abdication complète et sortit des États de la chrétienté. Pourtant, sur les représentations de ses barons, il entra en accommodements et consentit, par un traité solennel, à ce que Carême régnât pendant quarante jours de l'année, et, en outre, à ce qu'il prît les rênes du gouvernement pendant deux fois vingt-quatre heures chaque semaine.

Ainsi fut vidée l'antique querelle de Carême et de Charnage ; ainsi dans une mesure inégale ils établirent leur puissance; ainsi, pour le plus grand bien de leurs sujets qui aiment l'opulence et la bonté de l'un et auxquels sont utiles les sévérités de l'autre, ils sont restés souverains tous les deux.

T. Baugier.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles, depuis les plus simples jusqu'aux plus élégants.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés, montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal. Du reste, pour leur éviter des recherches, nous donnerons désormais, au bas de chacune de nos gravures ou à la suite de la description du vêtement représenté, le prix du patron épinglé. Il suffira donc, en indiquant le numéro de la gravure dont on désire le patron, de nous en envoyer le montant en un mandat de poste ou en timbres-poste français. A défaut de ces derniers, nos abonnées de l'étranger devront ajouter au prix du patron 1 franc en plus pour le change, cette perte ne pouvant naturellement être supportée par nous.

AD. G. ET FILS.

REVUE DES MAGASINS

Parmi les heureuses modifications que la *Ceinture Régente* a subies dernièrement, il en est une très-spéciale, et particulièrement favorable au costume actuel; nous allons l'indiquer à nos lectrices, afin qu'elles puissent en profiter au besoin. Il s'agit de deux sangles habilement posées dans le bas du corset, sur les côtés, et qui viennent se boucler sur le busc, en le comprimant à volonté. C'est une façon d'aplatissement très-ingénieuse, qui ne gêne en aucune façon.

La *Ceinture Régente*, ainsi constituée, en beau coutil, avec d'excellentes baleines *vraies*, des ressorts en acier fin, le busc doublé de peluche, le haut garni de ruban de couleur et de valenciennes, coûte de 45 à 50 francs pour jeunes filles, de 50 à 60 et 70 francs pour femmes. Des agrafes sont ménagées dans le bas du corset pour empêcher les jupes de remonter.

La *Ceinture Régente* extra-élégante, établie en beau satin, doublée de faille magnifique (étoffes exclusivement fabriquées pour cette ceinture), garnie et quelquefois couverte de valenciennes, est un objet inusable, qui offre en outre l'avantage de ne pas se déformer. Nous avons vu un corset de ce genre qui avait été porté un an déjà, et que nous croyions tout neuf. Peut-on faire plus bel éloge d'un corset?

Demandes et mesures doivent être adressées à Mmes DE VERTUS sœurs 12, rue Auber).

— S'inspirer de considérations philosophiques, quand on veut entretenir ses lectrices de chapeaux nouveaux, semble une anomalie étrange. Il y a cependant d'utiles rapprochements à faire, et nous y sommes naturellement amenée par les prix avantageux d'une de nos modistes parisiennes, Mme Rosa DECOTTE.

Le talent, pour exister, n'a pas besoin de résider ici plutôt que là: à Paris surtout, le goût délicat, que l'on semble aspirer dans l'air, peut se rencontrer même au milieu des quartiers modestes. C'est là sa première étape; aussi ne se montre-t-il pas exigeant à son début : il vit de peu.

Voilà pourquoi Mme Rosa Decotte, une modiste de grand avenir, peut offrir à qui lui rend visite rue Meslay, 69, les plus ravissantes coiffures, dignes vraiment de servir de modèle aux faiseuses les plus en renom.

Bien coquette est sa mignonne capote de paille marron, garnie de rubans assortis, avec touffe de coucous sur le côté et dans le bas derrière.

Nous aimons beaucoup aussi sa jolie couronne de fleurs jardinières, si touffue, si fraîche, si verdoyante, posant un peu derrière sur un fouillis de dentelle noire qui forme des barbes gracieuses.

Mais que dire de ses capotes de soie ou de gaze de deux tons! Rien de plus charmant, par exemple, que son modèle de nuance tilleul, avec diadème de fleurs de tilleul, jarretière assortie pour brides, et touffes d'œillets rouges.

— Voici le moment de la plus grande activité pour les machines à coudre. Que d'ouvrage à faire dans une famille lorsque Pâques arrive! Les enfants viennent en vacances : il y a toujours une revue à passer dans l'habillement et même le trousseau; de quelle économie alors est une bonne machine à coudre! D'un autre côté, Pâques représente pour toutes les femmes une époque de transformation en ce qui concerne la toilette : le costume d'hiver a fait son temps; c'est le tour du costume printanier. La machine à coudre est encore ici la bien-venue; une femme économe fera chez elle, avec une ouvrière et sa machine, les toilettes courantes et les arrangements.

Mais nous prêchons à des converties certainement; nos lectrices doivent penser comme nous et possèdent, pour la plupart une machine à coudre : celle de *Wheeler et Wilson* probablement, que nous recommandons si souvent, pour laquelle nous n'avons jamais reçu un reproche, et qui d'ailleurs est une des meilleures que l'on connaisse. Ses nombreux succès aux différentes Expositions de France et de l'étranger présenteraient des garanties suffisantes d'ailleurs, si Mme Ve H. SEELING n'offrait elle-même une garantie de cinq ans à l'acheteur.

C'est à Mme Seeling (boulevard Sébastopol, 70) que doivent être adressées les lettres et demandes de renseignements.

M. D'A.

CORRESPONDANCE

— Mme M..., AUX PETITS-CARREAUX.

Nous ne vous conseillons pas de choisir du blanc pour le costume breton de petit garçon. — A sept ans, une couleur un peu foncée convient mieux : bleu marine, vert russe, brun havane. Voilà notre avis; quant aux bandes de velours et broderies, rien de mieux.

— Mlle B..., A FLORENCE.

Nous pouvons nous charger de vous envoyer le dessin dont vous parlez, mais à condition que vous nous indiquiez bien ce que vous désirez. Est-ce un patron de vêtement avec dessin de broderie, ou seulement le dessin destiné à servir de modèle pour broder le vêtement? Et quel vêtement?

— Mme B.-G..., A LYON.

Nos renseignements dans la correspondance du journal sont tout à fait gratuits.

— Mme L. D'A..., à BALE.

Les services de table en faïence anglaise de la maison Hesse sont en couleur. Pour les gerbes de bronze, c'est à un fabricant de bronze que vous devez vous adresser.

— Mme DE B..., A GAND.

Parmi les *Serviettes magiques*, il en est une toute spéciale pour l'or et les bijoux : c'est cette dernière que nous vous conseillons d'employer. On la vend par boîtes de six serviettes, de couleur rose, toutes mignonnes et parfumées. Il suffit d'adresser 2 francs en timbres-poste à M. Francis AMPENOT (3, rue du Quatre-Septembre) pour recevoir *franco* une de ces jolies boîtes.

SOMMAIRE DU 4e N° DE MARS 1877.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Panorama des modes de printemps et d'été. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — La fin d'un poète, par M. Th. DE BANVILLE. — Théâtres, par M. Robert HYENNE. — *La belle aux cheveux bleus*, nouvelle, par Edouard PLOUVIER. — *La légende de Carême*, fabliau du moyen âge, par M. T. BAUGIER. — Revue des magasins. — Correspondance.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1403 E, dessin de M. Jules DAVID : toilettes printanières pour enfants. — Figurine coloriée L. n° 118 (annexe spéciale à l'édition n° 3) : élégante toilette de courses.

Dans le texte : P. n° 356, dessin de M. E. PRÉVAL : matinée élégante. — G. n° 727, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de première communion. — G. n° 740, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de printemps.

ROUVENAT (✲) *et CH. LOURDEL*, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Pâques tombe, cette année, le 1er avril ; la coïncidence ne nous offre en elle-même, rien de bien remarquable, mais elle nous oblige à constater que les enfants ne sont pas contents ! Voilà pour eux un véritable poisson d'avril, le seul peut-être qu'ils soient certains de recevoir demain. Il est plus que probable, en effet, qu'on pratiquera ce qu'en langage familier on appelle « faire d'une pierre deux coups » : on se contentera de donner l'œuf traditionnel, abandonnant le poisson à son malheureux sort.

Les confiseurs parisiens défigurent de plus en plus, chaque année, l'œuf de Pâques ; ils le transforment en une foule de fantaisies originales qui amusent plus les grands que les petits. C'est ainsi que dernièrement nous avons aperçu des ruches à miel parfaitement imitées, faites de paille fine, tout enguirlandées de fleurs et enrubannées de petits, nœuds, charmantes enfin. Mais, à notre avis, un vrai panier, gracieux et bien fait, garni de rubans et de fleurs mignonnes si l'on veut, avec de la paille à l'intérieur et plusieurs œufs en sucre ou chocolat, fait bien mieux l'affaire d'un enfant ; à condition, toutefois, que le sucre et le chocolat soient de bonne qualité, que les œufs s'ouvrent et contiennent chacun une surprise de peu de prix. De cette façon, rien n'est perdu : les œufs sont mangés, le panier reste, et les surprises, si peu de valeur qu'elles aient, font plus de plaisir à l'enfant que ne lui en fera jamais la belle ruche à miel dont nous parlions.

P. N° 357. — Toilette d'intérieur (Robe princesse).
Prix du patron épinglé : 8 francs.

Nous avons promis de compléter ce que nous avons dit, au sujet des garnitures de robes, par quelques indications concernant la berthe, les bretelles, les jockeys et les nœuds. Voyons donc à déterminer ces éléments dont la mode favorise l'emploi.

La *berthe* est une garniture ronde que l'on pose tantôt à plat, tantôt drapée autour des épaules d'un corsage. On ne s'en sert aujourd'hui que pour les toilettes du soir et les corsages décolletés ; autrefois on l'admettait sur les robes montantes. Nous avons même ouï parler de berthes en velours qui descendaient jusqu'à la taille, allongées qu'elles étaient par de belles franges ou un volant de dentelle.

Sous la dénomination de *bretelles*, on comprend d'une façon générale tout ornement qui, de la taille, monte sur les épaules et va se terminer au bas du dos. On se sert, à cette fin, de rubans, de velours, de ruches, de galons, etc. Cette façon de poser une garniture est assez employée aujourd'hui ; elle amincit, du reste, et pour cette raison jouit d'un certain succès. Sous ce rapport, elle est le contraire de la berthe, qui a l'inconvénient de grossir.

Le *jockey* est un haut de manche, un mancheron, qui par sa conformation, la nature de l'étoffe ou sa garniture, est distincte du corps de la manche. Quelques maisons de couture semblent vouloir ramener le jockey dans nos toilettes ; nous en avons vu plusieurs heureuses applications, — entre autres un jockey posé sur une manche froncée en linon, coupée encore plus bas par deux brassards pareils au jockey.

Les *nœuds* forment à eux seuls un sujet assez complexe pour que nous nous y arrêtions un instant. Et d'abord nous devons rectifier une erreur assez répandue ; beaucoup de personnes confondent un nœud avec une *coque* : or le nœud, à proprement parler, est la réunion de plusieurs coques. Le nœud classique se compose de deux coques, d'une traverse pour le milieu et de deux pans ; c'est le résultat qu'on obtient toutes les fois qu'on noue un ruban, une cravate, un lien quelconque. Le nœud *papillon* est une réunion de deux petites coques légères et de deux pans dentelés, formant ensemble un carré qui donne l'idée d'ailes déployées. Un nœud *mousquetaire* est fait de bouclettes longues et étroites,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

étagées et tombantes, en nombre impair (cinq au moins). On fait encore un nœud dit *écentail*, en disposant debout un certain nombre de coques faites de trois plis, et placées les unes derrière les autres, de façon à obtenir l'effet voulu ; ce nœud est surtout employé pour chapeaux ou coiffures.

En dehors de ces types bien connus, il y a des nœuds pleins d'originalité et qu'on ne peut définir : ils naissent de l'inspiration personnelle ; c'est là que se révèle une artiste en robes ou en chapeaux. Certaines personnes aiment à avoir autour d'elles, au moment de poser les garnitures, un certain nombre de coques de plusieurs dimensions, de plusieurs teintes, avec lesquelles on puisse tâtonner, esquisser un effet. La *cocarde*, si bien dans le goût du jour, est une réunion de petites bouclettes posées en rond et à plat. Le *chou* est également fait de bouclettes ; mais celles-ci, très-basses, sont posées sur pied, debout, et bien serrées, pour acquérir la forme bombée qui caractérise cette espèce de nœud. On appelle chou encore un bouillon d'étoffe ou de ruban, que l'on maintient en serrant le bas de l'étoffe, absolument comme un sac de papier qu'on vient de gonfler.

Revenons maintenant à la question des robes de soie, puisqu'il est convenu que nous devons nous remettre à en porter. Il semble, du reste, que les magasins s'ingénient à nous rendre la tâche aussi facile qu'agréable. Nous avons acheté, pour notre compte, un taffetas noir d'un bon marché étonnant (3 fr. 60 le mètre), dont nous avons fait des volants plissés. Dans la même maison, nous avons vu de très-belles qualités de faille à 5 francs et 5 fr. 75, lesquelles nous ont absolument émerveillée. Comment résister après cela ?

Les rayons de « fantaisies » de la plupart de nos grandes maisons de nouveautés nous fournissent des tissus charmants, dont nous collectionnons les échantillons. Nous en avons déjà donné un aperçu à nos lectrices ; en voici encore quelques spécimens. D'abord, sur fond loutre en bourrette, un pointillé mandarine et, brochant sur le tout, des arabesques bleu pâle ; puis, en neigeuse, toutes sortes de dispositions (des carreaux à bâtons rompus brun, prune, etc.), avec pointillés bleus, jaunes convenant à tous les âges indifféremment ; puis encore des tissus unis, blancs, bleus, roses, tilleul, — fins matelassés ou quadrillés à jour, — d'un caractère de haute élégance, pour toilettes de jeunes femmes et jeunes filles.

Pour ce qui est de la garniture de costume proprement dite, on ne sort des galons à damiers, des galons brodés ou brochés, que pour aborder la passementerie, qui est extrêmement belle cette année. On a fait, en ce genre, des choses admirables comme conception et comme travail. A côté des entre-deux, des guirlandes pleines ou à jour, plus ou moins riches, il y a des motifs, des appliques de passementerie tout à fait artistiques ; ce sont ou des arabesques, ou des fleurs seules, ou des bouquets, qu'on place à volonté ici ou là ; ces ornements rehaussent l'éclat d'une toilette en lui communiquant une richesse d'aspect particulière.

De très-jolis boutons au crochet viennent compléter ces éléments sans pareils, et il y en a de bien des façons : les uns sont unis, les autres brodés, pleins ou à jours. Les cocardes et macarons en passementerie, qui remplacent avec avantage les boutons, entrent dans la même catégorie.

Un excellent accueil a été fait au bouton sequin, en nacre de toutes couleurs ; on se félicitera de l'avoir pour les costumes de toile et linon, et nul doute qu'on ne voie, en ce qui le concerne, surgir des dispositions très-variées.

Enregistrons, en terminant, une jolie nouveauté : le bouton de nacre blanc, incrusté ou sculpté, et le bouton damasquiné. Une belle étoffe, une forme irréprochable, avec une garniture de boutons de cette nature, il n'en faut pas davantage pour obtenir un succès de toilette des plus complets.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte

P. N° 357.

ROBE PRINCESSE NOUVEAU MODÈLE. — L'étoffe principale est un cachemire de l'Inde bleu pâle, l'autre étoffe une faille noire. — La robe, de forme princesse, s'ouvre et se ferme devant sur un plastron-blonde à plis couchés. Des nœuds de ruban ferment le bas de la taille et réunissent les deux pointes du bas, tandis qu'une écharpe de même nature relie les bords de la robe sur le devant de faille plissée. Le bas de la robe est découpé en longues dents, à pointes triangulaires, reliées entre elles par des nœuds de ruban. Volant de faille noire plissé, posé sous les dents pour former la garniture. Une broderie mignonne, de plusieurs teintes, suit tous les bords de la robe. La manche est moitié en faille plissée et moitié en cachemire ; ce dernier est découpé en trois dents réunies sur le plissé par des nœuds de ruban.

G. N° 732.

TOILETTES DU SOIR. — 1. Costume en broché et faille vert tilleul. — Jupon en broché, à traîne rajoutée ; celle-ci, en faille, est couverte de petits volants qui arrivent jusqu'au côté du devant. Deux écharpes de faille vert russe sont drapées en biais sur le tablier ; l'extrémité de chaque pli est fixée par des anneaux perlés de jais, desquels s'échappent des coques de ruban assorti. — Cuirasse de velours vert lacée derrière, ornée dans le haut du décolleté de draperies en faille s'amincissant au milieu et sur les épaules, où elles sont garnies de nœuds de ruban et d'anneaux perlés assortis aux précédents. Dentelle dépassant du bord du corsage et petites manches en crêpe lisse.

2. Costume de faille rose, comprenant une longue cuirasse au bas de laquelle est monté le jupon ; le point de raccord est dissimulé par une guirlande de volubilis roses. La jupe, toute bouillonnée, est rayée de coulisses ; sur les côtés descendent des revers bordés de trois liserés. Une traîne de fleurs fixe les revers en les rabattant en arrière. Le milieu du jupon, tout plissé, est resserré au milieu par un large ruban noué de côté. Berthe de petits coulissés autour du corsage et petites manches bouffantes. Bouquet de volubilis.

G. N° 736.

MODÈLES DE CHAPEAUX DE DEMI-SAISON ET DE LINGERIE ÉLÉGANTE. — 1. Chapeau à passe de feutre gris et fond mou en épinglé de soie grise. Ruban de même nuance, serré autour du fond et noué sur le côté gauche, où il dissimule le pied de deux plumes grises qui retombent derrière.

2. Chapeau de jeune femme, en feutre marron. Passe plate inclinée d'un côté, relevée de l'autre et doublée de surah de couleur mandarine. Narcisse et feuillage sur le côté. Écharpe en tulle et dentelle de couleur assortie au chapeau, drapée légèrement autour et sur la calotte. Plumes de couleur mandarine sur le sommet.

3. Nœud alsacien, servant de coiffure. Les deux coques réglementaires sont en large ruban bleu marine, avec coquillé de blonde anglaise sur le devant et longues bouclettes assorties pendant derrière.

4. Capote de faille de couleur pain brûlé. La passe est doublée de surah jaune coulissé, puis garnie d'un bandeau de roses du Bengale. Ruban assorti au chapeau drapé autour de la calotte et disposé en coques sur le sommet, avec une touffe de plumes lisses du même jaune que le dessous de la passe.

5. Bonnet du matin (modèle de trousseau) en foulard rose, entouré d'un plissé de crêpe blanc. Un ruban resserrant le fond est disposé en nœud alsacien sur le devant de la coiffure avec un groupe de muguet.

6. Coiffure *créole* en foulard, à fond bouton d'or et rayures rouge et bleu ; fond mou et garnitures en dentelle Clovis fine. Turban de foulard autour du fond, coupé de place en place par des rubans étroits, de nuance bouton d'or, qui pendent en deux longues boucles. Torsades de même foulard croisées sur le fond.

7. Col de toile blanche, à coins brisés et brodés.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Description de la gravure coloriée n° 1405.

Toilettes d'appartement. — 1. Robe de chambre en matelassé de laine blanc crème. — De forme princesse, cette robe se termine par une longue traine onduleuse, plissée au milieu de la jupe par un nœud de ruban bleu sur lequel viennent se rabattre deux revers lisérés de bleu et garnis de petits boutons de nacre. Plastron de broché de soie bleue, encadré de boutons de nacre ; grand col rabattu, en tissu bleu semblable, et poche carrée assortie ; celle-ci est traversée en biais par un parement tout à fait semblable à celui de la jupe. Double parement, bleu et crème, au bas de la manche. — Lingerie plate en toile. — Mules de velours bleu et bas de fil d'Ecosse, bleu ou crème à volonté. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

2. Costume de faille violette et garnitures de faille jaune mandarine.—Robe princesse, à longue traine unie ; à partir du petit côté de devant, le corsage se détache du jupon,— par le bas seulement, — pour former une veste et un gilet Louis XV. Un revers de faille violette encadre chaque côté du gilet, poche carrée produite par une simple fente au bas du gilet ; boutons boule en soie assortie. Le devant du jupon est plissé à plis fixes, le dernier se perdant sous la couture du petit côté avec lequel il ne fait qu'un. Le milieu de ce tablier est plat et garni de nœuds en croix de Malte ; ces nœuds sont formés de bouclettes de faille violette doublées de jaune. Poche allongée sur le côté de la jupe, rayée d'une bande jaune et terminée par de longues bouclettes pareilles aux précédentes. La manche, fendue vers le coude, se termine en un cornet dont tous les bords sont lisérés de jaune ; boutons et boutonnières de même nuance. — Lingerie (collerette, manchette et cravate) en nansouck et broderie anglaise. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

NOUVEAU PANORAMA DES MODES

Saison de printemps et d'été 1877

Le succès obtenu par notre dernier Panorama nous ayant démontré l'importance que nos Abonnées attachent à cette publication, et l'utilité qu'il y a à la faire paraître en temps opportun, c'est-à-dire dès le début de la saison, nous nous empressons d'informer nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** sera mis à leur disposition à partir du 1er avril.

Comme nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **prime**, d'un prix aussi réduit que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes complétement inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution parfaite sous tous les rapports. On en jugera en lisant la description détaillée que nous en donnons à la page 154 de ce numéro.

Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, promenade, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, cette collection présente un très-grand intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos Abonnées ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous sommes certains de leur rendre un réel service en leur conseillant de se mettre dès à présent en mesure de la recevoir dès qu'elle paraîtra.

Pour que cette belle PRIME leur soit adressée *franco* à partir du 1er avril, — roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — nos lectrices n'ont qu'à nous adresser dès à présent la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

ÉCHOS DE LA MODE

La mode tend à remonter de deux règnes. Du temps de Louis XVI, elle va au règne de Louis XIV. Vous revoyez les berthes en vieux point et en dentelle, les corsages à longue pointe busquée, les robes en tablier d'une nuance, avec traine aux côtés relevés en brocatelle, en velours frappé, en satin broché. Les coiffures elles-mêmes suivent une transformation analogue. On revoit les coiffures à la Sévigné, si seyantes et si aristocratiques, et les coiffures Fontanges, si juvéniles et si pimpantes.

Une mode nouvelle encore et charmante, c'est celle des bonnets de chambre à fond d'étoffe, troussé un peu à la façon des coiffes bordelaises. Comme garniture, des ruches de dentelles ou de blondes, coupées par un petit bouquet posé négligemment de côté.

Rien d'élégant et d'affriolant comme ces coiffures. Avec elles, il n'est point de visage qui ne devienne avenant.

***

Dans un groupe de femmes de haute élégance, on s'occupait beaucoup dernièrement, chez Mme de Béhague, de la réforme que le prince de Gallesse serait proposé d'introduire pour les bals de la saison prochaine à Londres. Les hommes ne seraient admis qu'en habit de fantaisie, les femmes qu'en toilettes à caractère empruntées aux célébrités du temps passé. Cette innovation serait d'un effet pittoresque et varié et couperait à souhait l'uniformité banale des réunions mondaines.

Londres a vu, d'ailleurs, se produire un grand mouvement d'élégance. La reine a présidé au palais de Buckingham un *drawing-room* qui a été un véritable congrès de la mode. Les présentations d'usage ont fait sensation. Rarement on avait vu autant de *débutantes* prêtes à disputer à la cour le prix de beauté.

Parmi les plus admirées pour leur grâce parfaite et la façon accomplie de leur toilette, on cite miss Stanley, miss Schuster, miss Fitzgerald et miss Bagot.

***

Voici la toilette de la comtesse W..., aujourd'hui la marquise R. d'As..., le jour de son mariage :

Une jupe à longue traine gris-perle, garnie de trois petits volants de dentelés, alternativement en satin gris-perle et marron. Une polonaise d'une forme nouvelle faisant gilet devant, en pékin rayé marron et gris-perle, et moitié en faille gris-perle moitié unie. Le dos uni, le gilet rayé, la tunique se relevant et se drapant un peu d'un seul côté. Deux boucles d'acier ciselé, à la taille. Jeté sur les épaules, un fichu de valenciennes genre Louis XVI. Enfin, chapeau de faille gris-perle, couronné de plumes marron.

Tout cela porté avec une grâce incomparable.

***

La mode du papier à lettre change, elle aussi. Plus de papiers de couleur, sauf pour les papiers négligés et sans chiffres, et plus de ces immenses chiffres multicolores ou dorés qui avaient l'air d'adresses de confiseurs. Du simple papier anglais blanc, avec les armoiries ou le chiffre en couleur, mais petit et placé au milieu du papier.

Plus de genre italien ; le format français ordinaire pour les lettres longues, la moitié du même format pour les missives familières.

X. V.-P.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

Les mélomanes doivent être satisfaits. Sous prétexte de carême, la musique a envahi les salons et il n'est point de soirée qui ne se soit transformée en concert. On ne sort de la clef de *sol* que pour entrer dans la clef de *fa*, et la moindre tasse de thé exige comme accompagnement une sonate. Rarement carême se sera montré aussi hospitalier et aussi avenant. La semaine sainte aura surpris le monde parisien entre deux *sandwiches*.

La première réception de l'ambassade d'Autriche a été magnifique et a mis en relief les grandes qualités de maîtresse de maison de la comtesse Marguerite de Wimpfen, née princesse de Lynar. L'hôtel était décoré avec infiniment de goût, de fleurs et de plantes rares; mais malheureusement il ne présente pas les dégagements qui conviendraient à une installation diplomatique. L'élite du Paris officiel et aristocratique s'était rendue à l'ambassade d'Autriche, et l'on remarquait, parmi les assistants, le duc de Nemours et son fils, le duc d'Alençon, dont la femme est, on le sait, sœur de l'impératrice d'Autriche.

A l'Ambassade d'Autriche, comme dans la plupart des autres salons, au dire du *Sport*, on épiloguait beaucoup sur une liasse de lettres princières aventurée au milieu des papiers d'une succession à sensation, récemment ouverte en Italie. Cette histoire paperassière faisait rappeler devant nous la curieuse odyssée de la cassette du marquis de Pastoret.

C'était dans les dernières années du règne de Louis-Philippe. Le marquis de Pastoret, qui était alors l'agent principal en France du comte de Chambord, avait déposé, chez une dame de son intimité, avant de partir pour Frohsdorff, une cassette renfermant des papiers de la plus haute importance. A son retour, il courut chez sa dépositaire :

— Ma cassette? lui demanda-t-il dès son entrée dans le salon.

— Votre cassette, mon cher marquis?... Donnez-moi soixante mille raisons pour me la reprendre et je vous la rends.

Le marquis était homme de goût. Dupé, il sut faire contre fortune bon cœur.

— Vous les aurez demain, madame, se contenta-t-il de répondre, et il sortit en s'inclinant.

— Demain, fit mentalement la dame une fois restée seule, c'est bien long!... Et puis, une telle facilité à accepter ma proposition... Allons à la préfecture de police.

Ce qui fut dit fut fait. Notre fille d'Ève conte son cas à M. Delessert et conclut en disant :

— M. de Pastoret me donne soixante mille francs de sa cassette; donnez-m'en cent mille et je vous la livre.

— Soit, madame, réplique le préfet; mais l'affaire est trop importante pour être conclue sans l'avis préalable du roi. Sa Majesté est aux Tuileries, veuillez m'accompagner au palais.

On se rend au château.

L'histoire de la cassette est de nouveau racontée au roi. Le monarque pratique feint d'y prendre le plus vif intérêt; puis, quand la visiteuse est bien affriandée, il demande à voir l'objet mis en adjudication. La dame, tout heureuse, le lui donne. Alors, sonnant un officier de service et sans ouvrir le coffret :

— Portez de ma part, dit le roi, et sur-le-champ, cette cassette au marquis de Pastoret, et dites-lui que je suis heureux d'avoir pu lui être agréable.

C'était jouer en roi, n'est-ce pas? Malheureusement la conduite que tint par la suite le marquis de Pastoret fit suspecter à la malignité publique la bonne foi de Louis-Philippe, et le roi ne récolta de sa belle action que soupçons injurieux.

Encore un domaine historique qui va être vendu au plus offrant et dernier enchérisseur. Simple grange ou ferme de la paroisse de Rueil, la Malmaison, ou maison maudite, s'appelait ainsi au moyen âge, de ce qu'elle servait de repaire à des bandits normands, détrousseurs de grand chemin.

A l'époque de la Révolution, la *Maison maudite* était devenue une gracieuse habitation entourée de jardins et que sillonnait un ruisseau chanté par Delille. Joséphine Beauharnais l'acheta de M. Lecoulteux de Canteleu, à la veille de la campagne d'Égypte. C'est elle qui a fait historique ce domaine. Elle en fit réparer les bâtiments, porta le parc à deux cents arpents et bâtit les deux pavillons situés à l'entrée de l'allée principale.

Devenue impératrice, Joséphine fit établir dans le parc une bergerie où fut placé un troupeau de mérinos, avec vacherie suisse; il y eut un jardin botanique, une serre merveilleuse consacrée aux plantes exotiques. Des animaux d'espèces étrangères erraient en paix dans le parc, et des cygnes, parmi lesquels deux cygnes noirs, s'ébattaient dans les eaux d'un lac qu'alimentait une rivière formant dans son cours diverses chutes, le long desquelles étaient établies diverses fabriques en miniature. Une galerie de peinture et de sculpture, un cabinet d'antiques, un cabinet d'histoire naturelle, furent aussi créés dans le château.

Rien de remarquable, d'ailleurs, dans l'architecture extérieure de ce château. Le rez-de-chaussée est divisé en deux parties par un vestibule soutenu par des colonnes de stuc. Dans la première, le salon, la salle de billard, la galerie; dans l'autre, la salle à manger, la salle du conseil, et l'ancien cabinet de travail de Napoléon Ier.

On sait que l'impératrice mourut d'une angine galopante à la Malmaison, au mois de mai 1814. L'année suivante, c'est de là que Napoléon partit pour se rendre à Rochefort, la première étape de Sainte-Hélène.

Dévastée par les Prussiens et les Anglais en 1815, la Malmaison fut en 1826 achetée par M. Haguermann, puis en 1842 par la reine Christine, et enfin par Napoléon III.

Les dispositions du parc et du château sont restées les mêmes que du temps de l'impératrice Joséphine, et le temps qui s'est écoulé depuis la mort de la souveraine a laissé son empreinte sur les bâtiments; les plantations du parc se sont grandement embellies. On rencontre dans leurs massifs un nombre considérable d'arbres aussi rares par leur espèce que par leurs dimensions.

Espérons que ce beau domaine ne sera pas dépecé, comme tant d'autres parcs des environs de Paris, pour y bâtir des maisonnettes à l'usage des commerçants et des boursiers épris de villégiature.

Les villes d'hiver brillent en ce moment d'une ardeur qui s'éteint. Les tirs de clôture à Monte-Carlo jettent un dernier éclat sur Nice, et puis la cité des violettes reviendra au calme et au repos. Ses salons si nombreux cette année éteignent leurs lustres et ses villas ferment leurs volets jusqu'à l'année prochaine.

De Nice est arrivée une histoire parisienne dont on jase beaucoup en ce moment. Il s'agit du quasi désastre dans lequel se trouve plongé un ménage de grand ton, dont la femme a hiverné quelque temps, cette année, sur les bords de la Méditerranée.

Cette fois, c'est la faute de la femme. Moins encore pour soutenir un luxe princier que pour satisfaire sa passion du jeu, elle a compromis, sinon totalement perdu, à l'insu de son mari qui avait toute confiance en elle, sa fortune et celle des siens dans des spéculations plus folles les unes que les autres.

Pour conjurer la déveine qui s'acharnait à ses entreprises, il n'est sorte de moyens qu'elle n'ait employés, allant jusqu'à vendre diamants et argenterie, entassant stratagème sur stratagème, pour n'arriver qu'à rendre sa ruine plus profonde. Des billets protestés, des exploits d'huissiers, des scènes de créanciers ont tout fait découvrir, et aujourd'hui la débâcle est commencée.

La galerie regarde et commente ce spectacle. En fera-t-elle son profit?

BACHAUMONT.

MES MONTRES

La première — oh ! la première ! — était ce qu'on appelle un oignon. Mais quel bel oignon, oignon majestueux, oignon ventru, oignon éblouissant, oignon tout en bosse ! C'était une montre de famille, qui languissait depuis des années dans un tiroir, cachant dans les ténèbres son gros verre double, son cadran Louis XV et ses aiguilles en forme de trèfle.

Quand on me la donna, je me crus homme. Il n'y avait alors pour moi que deux catégories dans l'espèce : les enfants qui n'avaient pas le droit d'avoir des montres, et les hommes qui seuls pouvaient en porter. Une si grosse montre, qui avait quelque peine à pénétrer dans mon gousset, me fit croire que j'étais devenu subitement un homme mûr. Pendant plus d'une heure je renonçai à jouer, ou, pour être plus exact, je jouai à l'homme. Je fus grave. Je me promenai lentement, tirant de temps en temps, non sans efforts, ma montre de ce vilain gousset qui s'obstinait à être trop étroit. — Ma gravité fut de courte durée. Le lendemain, j'avais repris ma gaieté et ma curiosité d'enfant. Je tentais sournoisement d'ouvrir le boîtier pour voir la *petite bête* qui faisait tic-toc. Ce n'était rien encore. Huit jours après, je faisais fondre des pastilles de chocolat dans le couvercle d'argent qui représentait élégamment une casserole. Enfin, trouvant que le mouvement tenait trop de place, je l'ôtai et le remplaçai avantageusement par un scarabée d'or. Ma montre était devenue une ménagerie. Ainsi l'habitude tue quelquefois le respect.

Vous comprenez qu'on me fit attendre longtemps avant de m'en donner une nouvelle. Enfin, le cadeau vint. J'étais raisonnable alors, pas trop cependant. La montre qu'on m'offrit venait de Suisse. Elle faisait ses soixante-dix minutes à l'heure avec une conscience que j'appréciais. Pauvre petite ! Elle me fut volée un jour aux bains froids avec vingt-quatre sous, toute ma fortune !

Ma troisième montre, celle que je possède encore et qui m'est fidèle, est une montre française, une bonne montre de Besançon. Elle me fut donnée en rhétorique. Il y a longtemps. Distinguée de forme, de mœurs très-régulières, excellente marcheuse, elle a déjà compté, minute par minute, les jours de joie et de peine que j'ai vécus. Inséparable témoin de mes douleurs et de mes plaisirs, elle m'est chère. Je l'aime pour son loyal service et les souvenirs qu'elle évoque, la brave petite, la bonne française, au cœur d'or, au visage d'émail, aux jambes d'acier ! Il y a entre nous une certaine communauté d'idées. Nous nous entendons.

Besançon compte 13,000 ouvriers qui font de l'horlogerie leur seule occupation. J'ignore lequel de ces 13,000 artistes a composé et assemblé les pièces de ma montre ; mais je remercie cet inconnu d'avoir fait naître ma jolie petite compagne, et de l'avoir si bien élevée et dressée que je n'ai jamais eu un seul reproche à lui faire.

G. B.-F.

SALUT AU PRINTEMPS

De tous les mois de l'année, Mars est peut-être celui qui paraît le plus chargé de la malédiction des hommes. C'est un peu l'ordinaire : on a vite oublié le mal passé ; on ne se souvient ni des caprices, ni des turbulences climatériques de février ; on ne songe qu'au présent et il faut avouer que celui-ci donne beau jeu aux plaintes.

Il y a longtemps que la sagesse des nations recommande de se méfier du soleil de mars. En effet, rien de plus perfide : car il est déjà chaud, ce soleil. On a beau faire, on le sent. Il entre jusqu'à la peau, s'y étend, la baigne, la pénètre. On lui résiste d'abord : on sait de quoi il est capable ; mais il insiste. Allons ! c'est peut-être sérieux, cette fois-ci, se dit-on mentalement. On se risque ; on déboutonne timidement son pardessus. Tiens ! tiens ! mais il fait vraiment bon. Une douce chaleur se joue autour de notre corps ranimé. Même on dirait que le soleil veut nous remercier de notre confiance. Ses rayons ont l'air de danser dans le ciel qui s'azure. Ils ont je ne sais quoi de brillant et de vif qui nous gagne. A la bonne heure ! Et rassuré, l'habit ouvert, on marche sans songer qu'on a les pieds dans la boue.

Ah ! miséricorde ! traître ! soleil de mars, va ! astre bien digne de ta réputation ! En un clin d'œil, il s'est éteint, il a disparu. En même temps, dans un souffle furieux de vent qui nous enveloppe de haut en bas, nous fouette et nous bouscule, la pluie, la neige, la grêle fondent sur nous. Oui, toutes trois ensemble ! Ce n'est pas assez de l'une ou de l'autre de ces trois pestes ; il faut qu'elles se combinent, se mêlent, de manière à être aussi désagréables que possible.

En conscience, ferait-on pis si l'on avait juré notre mort ? Au diable donc !...

Eh bien ! non : je n'achèverai pas l'anathème. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il grêle, j'accepte mars tel qu'il est ; je lui pardonne les rhumes et les bronchites qu'il distribue si libéralement à notre pauvre humanité ; je lui pardonne tous ses méfaits, sans exception, pour une raison, une seule : c'est que c'est Mars qui nous amène la douce saison du renouveau ; c'est que c'est le 20 mars que le printemps est né.

O printemps, ce matin-là, à l'aube, la pluie tombait à verse et cependant tu as paru. Un rayon de soleil m'éclaire encore au moment même où j'écris ces lignes. Va, c'en est fait ; ton heure est venue. Qu'importent quelques mauvais jours encore ! Toute la nature palpite et s'éveille à ton souffle timide. Bientôt grandissant et plus fort, chassant devant toi les nuées, tu incarneras ton sourire dans les feuilles des bois et les fleurs des jardins. J'ai cru déjà le surprendre tout à l'heure dans le vert bourgeon d'un arbuste, et j'ai murmuré le vers de Virgile : *Manibus date lilia plenis...*

Semez des fleurs, semez
A mains pleines
Par les bois, par les plaines,
Par les champs ranimés
Et charmés,
Semez des fleurs, semez !

C'est ainsi que les poëtes t'envoient leur salut, ô printemps !

Paul Dick.

LE ROI ET LA CHARRUE

LÉGENDE

Un roi qui se sentait mourir
Vit ses fils en pleurs accourir.

Il dit à l'aîné : — Sur le trône
Prends ma place et ceins la couronne.

Au second : — Saisis sans regrets
Le soc ; le roi ne vient qu'après.

Et l'un moissonna par la guerre ;
Et l'autre féconda la terre.

Le laboureur chantait ; le roi
Tremblait et répandait l'effroi.

Du roi la trace est disparue :
On révère encor la charrue.

Karl Simrock

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 736. — DESCRIPTION, PAGE 146.

MODÈLES DE CHAPEAUX DE DEMI-SAISON ET LINGERIE ÉLÉGANTE

Modèles de lingerie de Mme Cely (rue de la Paix, 8).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 732. — DESCRIPTION, PAGE 146.

TOILETTES DU SOIR

Modèles de Mme Bréant Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA BELLE AUX CHEVEUX BLEUS

(NOUVELLE. — SUITE.)

La façon dont mademoiselle d'Assem-Gewald prononça ces derniers mots mit des larmes dans les yeux de Victor, et ce qui pouvait les tarir, ce n'était pas de voir ensuite la belle fille aux cheveux bleus se rapprocher de la souffrante, lui tendre la main, et jouer avec le nouveau-né.

On le voit, Edmonde devait fuir les émotions; mais son cœur les cherchait comme l'aliment même de sa vie morale. Nos aspirations naturelles, toujours plus impérieuses que nos résolutions, seront toujours plus écoutées. Il y a plus : l'être humain ne se complète que par la satisfaction donnée à ses instincts : on n'échappe point à cette loi ; elle contient le secret de la fatalité qui se fait sa part dans chaque existence.

— Eh bien, mon pauvre Auguste, dit la mère à travers ses pleurs au petit bonhomme : parle donc, mon ami...

Auguste pleurait dans le lait de sa sœur et ne répondait pas.

M. de Pranges assista alors à un long et attendrissant combat plein de tendresses, de sanglots, de promesses et d'effusions vraiment saintes. Enfin, à la prière de la mère et d'Auguste, mademoiselle d'Assem-Gewald, qui aurait voulu pouvoir emporter l'enfant tout de suite, consentit à attendre au lendemain.

— Voilà, dit-elle en se disposant à partir, voilà quelque argent pour le premier berceau et la première toilette de mademoiselle... Comment la nommez-vous donc ?

— Nous ne la nommons pas, madame ; elle n'est baptisée encore que par mes larmes et bénie par mes caresses. J'attendais d'être relevée pour m'occuper du baptême à l'église, car nous ne voyons personne ici; c'est même sans médecin et pendant qu'Auguste était allé en chercher un, qu'avec l'assistance d'une voisine je suis devenue mère pour la seconde fois.

— Eh bien, reprit mademoiselle d'Assem-Gewald, je serai la marraine, et dès à présent nous appellerons votre fille *Edmonde* comme moi. Demain matin, vers dix heures, une nourrice viendra chercher ma filleule. Si vous aviez eu la force de vous lever, je vous aurais emmenée avec notre Edmonde à la campagne... Mais, bien soignée, vous serez vite rétablie et nous différerons notre départ jusque-là s'il le faut. Allons, au revoir! souriez, ma commère ; souris aussi, Auguste, mon garçon. Vous avez bien souffert, mes pauvres amis... mais Edmonde Garnier sera heureuse.

Sur ces paroles, et reconduite par M. Auguste, la belle aux cheveux bleus disparut.

Victor ne descendit de son observatoire que lorsqu'il put penser qu'elle avait regagné sa voiture. Il invoqua le souvenir de sa rencontre avec Auguste, la veille, pour entrer dans la chambre de la veuve ; il l'encouragea dans son abnégation, embrassa les deux enfants ; il était heureux de poser ses lèvres sur ces fronts où les lèvres d'Edmonde s'étaient posées ; puis, plus amoureux que jamais, et aussi plus que jamais résigné, il s'en alla au chemin de fer d'Orléans.

Le lendemain, il était survenu du nouveau, et Victor de Pranges m'écrivait ce qu'on va lire.

XIV

« Onze heures du soir.

» Mon ami,

» Je suis le plus heureux, le plus éreinté, le plus enivré, le plus meurtri, le plus béni de tous les hommes amoureux qu'il y a sur la terre ! Je viens de chez toi ; tu n'y étais pas, rien de plus simple. Ce que tu appelles ton *chez toi* est l'endroit du monde où tu vis le moins... mais qu'importe ! Cependant il fallait absolument que je te disse mon voyage : tu as échappé au récit, tu n'échapperas pas à la lettre.

» Lis donc, et admire sous une nouvelle forme les jeux de l'amour et du hasard. — Mais quoi ! le hasard n'existe pas. Il n'y a qu'une Providence qui caresse ou qui châtie, selon la divine justice, et que l'homme ingrat appelle sottement hasard, fortune aveugle, ou fatalité !

» Il y a quelques heures, j'étais emporté par l'exercice de ma volonté et par la puissance de la vapeur sur le chemin de fer d'Orléans. Dans le compartiment choisi par moi pour y pouvoir fumer, il y avait cinq personnes ; des hommes, bien entendu ! Parmi les fumeurs, il se trouvait un médecin qui allait épouser, au chef-lieu du Loiret, la fille unique d'un gros négociant en vinaigres et un jeune avocat de ses amis qui allait l'assister comme témoin dans cette solennelle opération. Tu me sauras gré, j'en suis sûr, cher Paul, de passer sous silence ce qui alimenta d'abord la conversation entre l'avocat et le médecin : sache seulement, au cas où cela pourrait te sourire, qu'il y fut question d'abord, et beaucoup, du mariage pour lequel les flambeaux allaient s'allumer bientôt dans l'église Sainte-Croix, puis de la politique du jour, des chemins de fer en Angleterre, du meilleur rosbif, de la Cerrito, du *Prophète*, du drame, de la comédie, enfin de la passion humaine et de l'amour... car on peut ne pas demeurer là-dessus, mais il faut toujours qu'on y vienne. Tu imagines bien, n'est-ce pas ? ce qu'un avocat et un médecin qui ne sont pas exclusivement médecin et avocat peuvent dire sur la passion après ce qui en a été dit et avant ce qui s'en dira encore : je ne commençai donc ma sténographie de l'entretien qu'à l'instant où le futur témoin dit au futur époux :

» — ... Mais, pour un homme qui n'a point subi ces orages-là, tu n'en raisonnes pas trop mal... et il faut que tu aies observé de près certains sujets, alors qu'ils traversent ces phases ardentes de la vie du cœur.

» — Et qui te dit, répliqua le médecin, que ce n'est pas par moi-même que j'ai appris tout cela?... Sais-tu si je n'ai pas été mon propre sujet?...

» — Toi !

» — Te voilà tout bouleversé ! Oui, moi !

» — Toi ! avec ta nature si froide !

» — Avec ma nature qui, au repos, paraît si froide !...

» — Comment, toi ! toi qui t'en vas faire un mariage de pure convenance !

» — Moi-même, qui suis devenu indifférent à tout sentiment amoureux, depuis que j'ai dû renoncer à la seule femme que j'aurais pu aimer d'amour...

» — Tiens ! tiens ! tiens ! fit l'avocat.

» — Ah ! c'est ainsi, fit le médecin.

» — Mais jamais tu ne m'as parlé de ça !

» — C'est tout au plus si j'ose encore quelquefois en parler à moi-même... car, de cette aventure-là, mon ami, j'ai gardé un remords chronique. C'est une histoire très-simple en résumé : les tempêtes qu'elle a soulevées n'ayant éclaté que dans mon cœur...

» — Mais conte-moi donc cela !

» — Je le veux bien.

» — Pour moi, mon cher Paul, j'allais m'endormir au milieu de la fumée dont le wagon était plein... Je ne sais quoi dans l'accent du médecin me tint éveillé... et les yeux mi-clos, affaissé dans mon coin, j'écoutai.

» — Sache donc, reprit le fiancé de la fille du négociant en vinaigres, que, voilà déjà quelques années, j'étais le médecin d'une noble, riche et belle famille ; j'en étais en même temps l'ami. — Dans cette famille, il y avait une jeune fille... Tiens, mon cher, en y pensant encore aujourd'hui, le sang me vient aux artères, mon être se trouble, je me sens faiblir. Je l'aimais ardemment, en insensé !... J'étais pauvre, sans nom, sans aucun

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

avantage physique : impossible à moi d'espérer rien; et, si la famille eût pu supposer un instant que je songeasse à la fortune... Ah ! tiens, je crois que je me serais saigné dans un bain !

» — A la manière antique, dit l'avocat.

» — Heureusement que j'ai toujours eu sur moi un grand empire. J'avais l'air heureux et humblement reconnaissant de l'affection qu'on me montrait, de cette sorte d'affection qui ne doit jamais se laisser remplacer par l'amour; cela se sent bien... mais j'étais horriblement malheureux. La science que je sers a peut-être gagné à ces tortures : moi, je crois y avoir perdu la faculté d'aimer jamais. La jeune fille était souvent souffrante, elle inspirait même des inquiétudes... Un jour, sur le point de se mettre en voyage, le père me consulta avec gravité sur l'état de son enfant adorée... Moi, la nuit de ce jour-là, j'avais beaucoup souffert, j'avais rongé longtemps le sentiment de ma pauvreté, de mon obscurité, de mon impuissance; les angoisses paternelles me trouvèrent sans pitié. Je voulais bien le rassurer sur cette existence qui enchantait la sienne, mais je voulais mettre à cette existence d'étranges conditions... Oui, une pensée mauvaise se dressait dans mon esprit. — Je veux bien, me disais-je, qu'elle ne soit point à moi, mais je veux qu'elle ne soit jamais à aucun autre.

» — Votre fille vivra, dis-je à ce père tout tremblant sous mon arrêt, vous la reverrez à votre retour; mais qu'on la garde de toute émotion vive ! et... sous peine de la voir mourir ! qu'on la sauve de l'amour, de tout ce qui pourrait devenir l'amour.

» Depuis quelques minutes, mon cher Paul, je retenais mon haleine par crainte de perdre une syllabe... Ce que j'éprouvais ne peut se formuler en aucune langue.

» Le médecin poursuivit.

» — Le père partit, et peu à peu je cessai de voir la famille. J'ai appris que la jeune fille et son frère étaient restés orphelins, la mère ayant rejoint bientôt son mari dans la mort. Quant à moi, à force d'études et d'activité je suis parvenu à vaincre ma passion; mais jamais, je l'avoue, jamais je n'ai osé aller dire à ce frère : « J'ai trompé votre père, monsieur : que votre sœur aime, s'il se » rencontre un homme digne d'être aimé d'elle ; moi, j'ai menti, » pardonnez-moi ! » Aura-t-on consulté un jour un autre médecin qui aura réformé mon diagnostic ?... Peut-être !... Mais non : les pudeurs de la jeune fille étaient trop engagées au silence ; les appréhensions du frère avaient été trop éveillées, la confiance en moi devait subsister trop grande ! on n'aura jamais reparlé de ces choses... J'ai appris, d'ailleurs, il n'y a pas longtemps, que mes prescriptions étaient toujours religieusement observées...

» — Mon ami, dit l'avocat, tu as mal agi, en vérité.

» Moi, mon cher Paul, qui étais assis en face du médecin, je me penchai vers lui, et, d'une voix qu'il dut trouver bien émue :

» — Pardon, monsieur, lui dis-je, vous êtes bien le docteur Delobel ?

» — Oui, monsieur.

» — Vous avez été le médecin de la famille d'Assem-Gewald ?

» — Oui, monsieur.

» — Et... d'après le récit que vous m'avez laissé écouter, l'amour ne devait pas tuer la personne dont vous parliez ?

» — L'amour, monsieur... l'amour devait la faire vivre !

» — Alors, monsieur, autorisez-moi à aller redire à M. d'Assem-Gewald ce que je viens d'entendre.

» — Mais pourtant...

» — Ah ! prenez garde, monsieur le docteur, que je vous demande une autorisation... dont je pourrais me passer.

» — Monsieur, vous êtes libre d'agir comme vous croirez devoir agir.

» Il paraît que nous étions alors entre Étrechy et Étampes; mais tu peux croire que je n'en savais vraiment rien. Je ne savais pas davantage si j'étais sur un chemin pavé ou sur une voie ferrée. Je me souviens qu'au risque de choir sur la voie je passai le haut du corps par la portière, criant au conducteur et chauffeur, mécaniciens et voyageurs, tout le monde me prit pour un fou. Il fallut bon gré mal gré que je suivisse jusqu'à Étampes, où j'attendis, Dieu sait dans quelle impatience et avec quelles fièvres, le dernier train revenant d'Orléans à Paris.

» Et j'y suis, à Paris.

» Il était trop tard aujourd'hui pour me présenter à l'hôtel de la rue de l'Arcade et pour voir M. d'Assem-Gewald... Ce sera pour demain. En revenant, j'irai te demander à déjeuner et savoir tes opinions sur mon odyssée.

» Ton ami radieux.

» VICTOR.

» P.-S. Il vient de m'éclater dans l'esprit une idée admirable, et dont j'ai le droit d'être fier... La voici : — Avec les précautions de style les plus délicates, avec l'expression la plus respectueuse et la plus digne de la situation présente, je vais écrire à mademoiselle d'Assem-Gewald elle-même la vérité que j'ai si miraculeusement apprise. — C'est vers dix heures que demain matin elle doit attendre sa filleule : moi, dès neuf heures, je serai chez la pauvre femme de la Cité. On aura acheté un berceau pour la nouvelle Edmonde : je glisserai ma lettre dans le berceau. De cette façon la petite fille remerciera sa mère adoptive en lui portant cette nouvelle que sa vie est sauve, qu'elle peut aimer !

» Ah ! cher Paul, que je suis heureux ! Allons, c'est dit, je vais écrire ma lettre... et puis je me reposerai... Ah ! le bon repos, le doux sommeil qui m'attend ! »

XV

Mais il était écrit que mon bouillant ami passerait encore par de féroces alternatives de tristesse et de désespoir. Le lendemain, à peine avais-je lu ce qui précède, qu'on me remettait le billet qui suit :

» Je suis voué aux dieux infernaux !

» Sais-tu, mon ami, à quelle heure je me suis éveillé ce matin ? A midi. — Après une telle journée, tu comprendras bien cela... mais, au fond, c'est tout de même ignoble. Je devais être chez la veuve Garnier à neuf heures... j'y arrivais à midi sonnant. Et moi qui m'écriais hier : « Le hasard n'existe pas, il n'y a qu'une » Providence qui, selon la justice divine, châtie ou caresse !... » Je suis donc un scélérat, moi, pour être ainsi châtié ?... J'avais couru sans respirer jusqu'à la rue de la Calandre. Le pauvre logement était vide. Comme j'y frappais avec rage, une vieille voisine se montra sur l'escalier : cette bonne femme, agréable à Lucine, qui avait assisté à la naissance de la petite Edmonde. J'appris par elle qu'on était venu chercher l'enfant... il y avait alors plus de deux heures ! Or, la mère, qui n'avait pu se résoudre à l'idée de se séparer de son enfant, avait réuni ses forces, et, accompagnée d'Auguste, soutenue par lui, elle était montée avec lui et sa fille dans la voiture des Assem-Gewald.

» Tu peux croire qu'il ne me fallut pas un long temps pour me rendre à l'hôtel des jumeaux ! Ils venaient, m'apprit-on, de partir brusquement pour un voyage, emmenant plusieurs personnes avec eux. J'obtins à prix d'or ces détails du concierge; mais pour quel pays on était parti, si ce pays était lointain, si l'on devait en revenir bientôt, voilà ce que je ne pus me faire dire au moyen d'aucune somme, avec aucune promesse, à l'aide d'aucune supplication.

» Qu'est-il donc arrivé ?

» Je crois que, la sœur et le frère ayant partagé la crainte que

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

je ne fisse un jour ou l'autre quelque folie, M. Edmond a décidé que le plus sûr était de quitter Paris, en tenant cachée à mes investigations la retraite où il conduirait sa sœur. Il a raison, certes, le brave frère, puisqu'il ne se doute en rien de ce que je venais lui apprendre : s'il le savait, il m'embrasserait peut-être. Comment le lui faire savoir ?

» Je suis retourné rue de la Calandre. Auguste n'y a point reparu : on l'aura donc emmené aussi ! — Que faire ? Aucune trace, aucun indice, aucun lien entre cette famille et moi !...

» Je t'attends, Paul, pour me consoler si tu peux, pour me conseiller s'il y a quelque chose de possible ou d'impossible à tenter.

» Je te dis que je suis voué aux dieux infernaux.

» Victor de P..... »

XVI

L'année d'après, au mois d'août, M. de Pranges était à Dieppe.

Depuis le jour où il avait appris, à l'hôtel d'Assem-Gewald, le départ des jumeaux et de la famille Garnier, il avait fait encore des recherches infructueuses, et enfin, il avait dû se résigner à vivre sans nouvelles de la belle aux cheveux bleus. Mais la résignation, ce n'était pas l'oubli. Victor, d'ailleurs, n'eût point voulu oublier. S'il était arrivé que par l'effet de je ne sais quelle conjuration magique, il eût pu effacer de sa pensée et de son cœur l'image adorée, il se fût fait en lui, disait-il, un grand vide glacial, et il lui semblait qu'alors toute flamme vitale s'éteignant pour lui, il n'eût pu exister longtemps.

Il était devenu doux et triste. La bonté qu'il y avait toujours eu dans ce jeune homme, mais qui restait le plus souvent cachée dans les efflorescences folles de son printemps, était comme sortie du fond de sa nature, et l'environnait d'un charme tendre. Il n'aimait plus Paris, et l'on trouvera bien simple, je pense, qu'au moment où nous le retrouvons, il aimât la mer aussi passionnément qu'il lui était désormais permis d'aimer. Lorsqu'il était assis sur quelque point de ces hautes falaises qui bordent si altièrement la mer de chaque côté de Dieppe, en allant soit à Varangeville, soit vers le hameau du Puy ; lorsque, le coude sur son genou et la tête renversée sur sa main, il se trouvait face à face avec l'eau infinie, dormante ou tumultueuse, il se sentait apaisé, il y avait trêve dans ses angoisses, et il se laissait aller à un bonheur tout plein d'une mélancolie grave. — Hector Berlioz, qui n'est pas seulement un musicien de génie, dit dans un beau livre : « Chaque fois que je me retrouve en présence de la mer, j'ai coutume de lui dire : — « Bonjour, la Grande ! » Notre sincère amoureux, M. de Pranges, eût pu dire à cette *Grande* : « Bonjour, Consolatrice ! »

Pour perdre de vue le moins possible sa consolatrice, son amie, sa fidèle, Victor était venu se loger à l'hôtel de la Plage, lequel ouvre sur la rue du Haut-Pas, et regarde la mer par toutes ses fenêtres.

Il venait de quitter cet hôtel, un matin, avec l'intention de gagner la cité de Limes, ou, pour autrement dire, le camp de César. C'est un endroit d'une tristesse immense, et Victor l'aimait parce qu'il s'y trouvait toujours isolé avec la mer, que domine le vaste emplacement qu'on croit être celui d'un camp romain. Pour s'y rendre, il gravissait les falaises du Pollet, quand, dans l'étroit sentier qu'il faut suivre, il fit rencontre d'une petite Polletaise qui, le saluant d'un bonjour doux et bref, passa tranquillement près de lui et descendit, sans se retourner une fois, le chemin qu'il montait. C'était là une chose bien simple, et dans laquelle le lecteur ne peut rien voir que de naturel ; pourtant, M. de Pranges tressaillit ; il s'arrêta, regarda s'éloigner la Polletaise, et, trop vivement ému pour poursuivre sa marche, il se laissa choir plutôt qu'il ne s'assit sur l'herbe grise et pauvre qui s'efforce de pousser par là.

C'est que le ressouvenir de la petite paysanne de Courbevoie venait de fondre tout à coup sur son esprit et de lui rendre une sensation pareille à celle qu'il avait éprouvée le jour de cette rencontre. Ce jour-là, saisi de la ressemblance qu'il voyait ou qu'il croyait voir chez l'enfant en sabots avec la bien-aimée aux cheveux bleus, il s'était dit, sans s'arrêter à aucun raisonnement, que la journée ne se passerait pas sans qu'il vît Edmonde... et il l'avait vue ! Tout à l'heure, la pensée de Mlle d'Assem-Gewald lui était venue aussi soudainement à l'aspect d'un visage qui rappelait le visage adoré. La ressemblance n'existait pas réellement peut-être ; mais le pressentiment n'avait pas jailli avec moins de vivacité, et le pauvre amoureux se disait en tremblant : « Vais-je la voir, ô mon Dieu ! la voir ! la voir !... »

Il n'alla pas à la cité de Limes, si rarement visitée qu'une rencontre là ne lui semblait pas probable. Il revint rapidement à la ville. Il alla partout. Dix fois il arpenta la plage dans toute sa longueur. Il visita l'établissement des bains à plusieurs reprises ; il se promena sur le port ; il y revint à l'arrivée de chaque paquebot. Il regarda chez tous les marchands d'ivoire. Il assista à l'arrivée de tous les trains au débarcadère ; il ne négligea point les églises ; il entra dans celle de Saint-Rémy, dans celle de Saint-Jacques. Il y pria ; mais nulle part ses yeux ne rencontrèrent les yeux aux doux rayons ; et, quand vint le soir : « Allons, se dit-il, mon pressentiment m'a trompé, ou plutôt je n'ai pas eu de pressentiment, mais un désir, toujours le même, qui tourne à la fixité de ceux des fous, un désir que Dieu cruel n'exaucera plus ! »

Plus triste que jamais, il voulut s'en aller attendre la nuit un peu plus loin que Dieppe, le long de la mer. Cette soirée d'août, éclatante de splendeur, allait offrir un de ces inoubliables couchers de soleil que Châteaubriand aimait tant à Caude-Côte. Victor ne pouvait rester insensible à ce prestige puissant : il suspendit sa marche. Debout, entre le bord de la falaise et les petits bouquets de bois maigres et clairs qui longent le chemin pour aller à Pourville, il promena son regard dans l'immensité du ciel toute teinte de pourpre et l'immensité de l'eau toute couverte d'or ; puis, comme brisé, il s'assit, et longtemps encore admira... Mais, à la fin, le souvenir invincible lui revenant comme toujours, souvenir... d'une espérance !... il laissa tomber son front dans ses deux mains ; et, vraiment seul au milieu de l'univers, avec ce grand regret qui lui rongeait le cœur, il pleura.

Au même endroit, à quelques pas seulement de M. de Pranges, mais bien plus au bord de la falaise, un jeune homme et une jeune femme étaient également assis. Ils étaient là depuis longtemps déjà, depuis assez longtemps pour que la première émotion fût passée, celle qui se traduit par le silence, et ils se parlaient à mi-voix avec un accent d'intimité tout cordial et tout charmant.

Édouard Plouvier.

(*La suite au prochain numéro.*)

PANORAMA DES MODES NOUVELLES

DESCRIPTION DES TOILETTES

1. Costume *Pervenche* en faille violette et faille grise. — Robe princesse : le milieu du dos en violet et les côtés en faille grise ; par devant, le corsage tout violet, et le jupon en faille grise (ce qui explique la bande grise qu'on aperçoit au bas du corsage). Un volant de faille violette, monté par de gros plis doubles, orne le bas du devant de la robe. — Tunique écharpe en faille violette, bordée d'un rouleauté gris et terminée dans le bas par un volant gris plissé. Cette tunique, drapée en biais sur le devant de la robe, va se perdre dans la couture du côté gauche ; à droite, elle se divise pour rester à point fixe sur la hanche et de là se draper au bas du dos, en se repliant sur elle-même pour retomber simplement. Les manches grises sont entourées d'un parement violet. — Chapeau de paille à passe plate d'un côté, coquillée de l'autre, et toute doublée de soie violette.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Guirlande de pervenches dessus et dessous. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

2. Petite fille de quatre ans. — Costume en faille rouge et neigeuse havane. — Jupon court en soie, entouré d'un volant plissé et de petits coulissés. — Redingote en neigeuse, garnie dans le haut d'un col de faille rabattu et entouré d'un plissé. Des revers de même étoffe ornent le bas de l'ouverture. Ce vêtement est fendu sur les côtés et dans le milieu derrière, où il est garni d'un large nœud de ruban rouge. Galon de soie brodé en noir sur tous les bords — Bracelet de ruban et volant plissé aux bas des manches. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume *Zicka*. — Jupon de faille bleu ciel, entouré de volants, en plus grand nombre sur la traine. — Longue cuirasse de cachemire tilleul, ouverte en châle par un col de faille rouge à revers bleu ciel; elle est fermée en biais jusqu'à la couture du dessous de bras; sur les bords court une guirlande de broderies rouges. Le bas des pinces et de chaque couture est garni de motifs brodés en rouge. Les manches de soie bleue se terminent par deux bracelets de cachemire uni et un poignet de même étoffe brodée, lequel est orné d'un nœud bleu. — Tunique écharpe en cachemire, entourée de broderies rouges et de franges assorties aux deux tons; elle est coupée au milieu par une garniture analogue. Le haut de la tunique, replié sur lui-même, est drapé au bas de la cuirasse, et le tout reste fixé sur le côté, d'où retombe un long pan décoré de broderies et terminé par des franges. — Chapeau à fond mou en surah bleu ciel; passe en paille de riz, garnie d'un tour de tête en soie bleu effilochée. Groupes de bluets et coquelicots sur le sommet et en cache-peigne. — Prix du patron épinglé: 6 francs.

4 et 11. Toilette *Albani* (vue de dos et de face) en faille lilas. — Jupon à traine rajoutée et montée par de gros plis plats; le bas garni d'un galon brodé lilas sur violet. Le devant du jupon est orné de volants plissés et de galons trois fois répétés. — Polonaise faisant écart sur le devant du jupon; le corsage croisé devant par un morceau rapporté au milieu (ce qui explique la couture cintrée de la figurine). La pointe de la partie croisée est fixée au côté de la taille, sous un nœud de rubans assortis aux deux teintes du costume. Les devants forment, en outre, deux longs pans carrés; tous les bords sont ornés de galons et de plissés. Poche à la bonne femme sur le côté du pan gauche; la tête formée d'un gros pli soutenu par un galon, et le bas terminé par une suite de coques de ruban de deux tons. Le dos de la polonaise forme une longue basque encadrée de revers en faille violette; l'extrémité est bordée d'un galon. Un pan supplémentaire, encadré de plissés et partant de la ceinture du jupon, forme deux pouffs, contre lesquels viennent se resserrer les côtés des devants; ils se terminent par deux pans carrés, entourés de galons, qui retombent sur la traine. Un galon, auquel les revers de la basque servent de point de départ, coupe la polonaise en deux, dessinant un bord de cuirasse. Galon encadré de plissés dans le bas de la manche, avec nœud de ruban. — Chapeau en paille de riz : fond plat et rond ; passe genre Marie Stuart devant, longue et plate derrière. Ruban violet drapé autour de la calotte, disposé en boucles étroites, longues et multiples derrière. Groupes de boutons d'or sur le côté et plume lilas. Bandeau de ruban violet et de boutons d'or. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

5. Toilette *Yolande*, en foulard écru et foulard marron. — Jupon à traine, entouré par devant de deux volants plissés, et par derrière d'un seul volant bordé de marron. — Tablier carré, drapé sur les côtés, encadré dans le bas de bandes marron. — Polonaise ouverte en châle par un col et des revers en foulard marron que termine un nœud. Une ligne de neuf boutons forme le vêtement, qui de là subit un écart; ses bords sont ornés de grands revers marron qui se rabattent sur les côtés. D'autres revers, venant en sens inverse, se réunissent aux premiers; un nœud de ruban, traversé par une boucle de nacre, en rapproche les pointes. Le dos forme une basque à trois pointes bordées de marron, qui tombent sur une tunique drapée derrière; celle-ci, encadrée de bandes marron, se retourne sur elle-même. Petits rubans marron au bas de la manche et revers bordés de même teinte se rabattant dessus. — Chapeau de paille; la passe bordée d'un petit volant de faille effilochée, très-relevée d'un côté, où elle reste fixée par une boucle dorée. De ce point s'échappe une plume marron qui retombe sur le fond mou; du côté opposé, des bouclettes de ruban étroit tombent en cascade. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

6. Costume l'*Hetman*, en faille vert russe et broché laine et soie à rayures vertes et jaunes. — Jupon à traine, entouré d'un volant et de deux bandes de broché, dont les bords sont liserés de jaunes. — Tunique en broché, garnie dans le bas d'une bande de faille; elle est drapée autour de la cuirasse et montée par un gros pli creux au bas du dos, d'où elle retombe en léger pouff et traine. La cuirasse, liserée de jaune sur toutes ses coutures, est formée devant d'un large plastron de tissu broché, orné dans le haut à droite et à gauche de boutons sequins. Les côtés du corsage se prolongent en longs pans qui relèvent la tunique en la drapant; le milieu de ces pans est garni d'une poche liserée de jaune et rayée de boutons sequins. Petits volants liserés au bas des manches et parement de tissu broché traversé par une ligne de sequins. — Chapeau de paille noire, genre capote. La passe diadème est garnie de ruches de faille mandarine, avec nœud assorti au milieu. Ruban noir satiné, disposé en coques étroites sur le sommet; ces coques se groupent avec un léger feuillage et une large cocarde de ruban mandarine. Bouclettes noires tombant sur le côté et fixées par une boucle de nacre. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

7. Costume *Marjolaine*, en taffetas rose et neigeuse verdâtre à pointillés roses. — Jupon à courte traine, entouré d'un grand volant plissé. — Tunique en neigeuse, bordée d'une bande de taffetas caroubier; le tablier est coupé par une bande semblable, avec patte de même nature sur le côté, qu'elle relève. — Paletot-cuirasse cintré et demi-ajusté. Un gilet rapporté, en faille rose, constitue le devant; il est garni de boutons de nacre. De doubles revers, assortis aux deux étoffes, l'ouvrent dans le haut. Ceinture caroubier reliant les bords du paletot sur le gilet. De chaque côté, une poche caroubier avec revers dentelés en neigeuse; au bas des manches, deux volants roses. — Chapeau de paille rond, à passe relevée d'un côté et doublée tout autour de taffetas caroubier. Ruban rose autour de la calotte et plume verdâtre fixée derrière. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

8. Confection *Mikla*, vêtement de sicilienne noire. Le devant est celui d'une polonaise arrondie du bas, garnie autour du corset, sur le milieu de l'ouverture, d'un coquillé de dentelle noire, appuyé d'une passementerie à jour : celle-ci surmonte encore un volant de dentelle qui contourne le bas des côtés. Le dos est celui d'une longue cuirasse; il se prolonge assez bas pour former un large pli Watteau, rappelant l'habit par derrière. Ce pli est orné d'un gros chou de ruban et de dentelle, sous lequel viennent se draper les deux côtés de devant; deux poches rayées de passementerie, entourées de dentelle et terminées par des nœuds de ruban, complètent sur les côtés l'ornementation de cette confection, d'un caractère très-élégant. Passementerie et dentelle posées en biais sur la manche, jusqu'au coude. — Sous ce vêtement, il y a une robe princesse en cachemire bleu, à pli Watteau derrière, grand volant plissé pour le devant. — Chapeau à passe de paille ; fond mou et bavolet ruché en surah bleu, et guirlandes de marguerites contournant le tout. — Prix du patron épinglé de la confection : 4 francs.

9. Mantelet *Gabrielle*, en sicilienne noire. — Dos de paletot court, côtés de mantelet, et milieu de devant de corsage fermé par un seul bouton. Petits biais de faille piqués sur les bords du vêtement et volant de dentelle au bas tout autour. La manche, formée d'un jockey, se complète par cinq volants de dentelle, posés sur une doublure de soie ou de tulle. Nœuds papillon en ruban au bas du col de dentelle, à l'angle des jockeys et du bas du dos. — Chapeau de paille à fond assez élevé et double passe. Un bandeau de velours vert recouvre la première passe ; un piquet de violettes de Parme orne le sommet de la seconde ; les mêmes fleurs se répandent sur la calotte et le bavolet. — Prix du patron épinglé de la confection : 4 francs.

10. Costume genre breton, en toile écrue. — Jupon à traine unie, garni devant d'un volant plissé. — Tunique bordée d'une bande étroite de toile rouge, avec montants de broderies rouges sur les côtés ; mêmes broderies dans le haut. La tunique, ainsi ornée, est posée à plat sur le gilet et montée par un gros pli Watteau au bas du milieu du dos ; elle y forme un pouff et retombe ensuite naturellement. — Veste bretonne à gilet simulé en toile rouge, posé aux bords des devants : celui-ci est coupé en carré dans le haut, où il est orné d'un cœur breton en toile écrue, couverte de broderies rouges. La veste, ouverte dans le haut par un col à coins renversés, est ornée de liserés rouges et de larges boutons avec boutonnières, le tout assorti aux deux teintes. Poches carrées, encadrées et garnies de même. Les côtés du dos se terminent par une basque plissée, qui découvre le milieu et laisse apercevoir le galon de la tunique. Bande brodée au bas des manches surmontée d'une ligne de boutons et boutonnières. — Chapeau de paille grise ; la passe relevée d'un côté par un ruban rouge rejoignant une draperie de même nature qui entoure la calotte. Plume grise en panache. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

11. Voir la description de toute la toilette au n° 4.

12. Paletot *Dora* en cachemire double, de forme cintrée derrière, flottante et décolletée en carré devant. Plastron du carré garni de boutons au crochet ; bande de faille et franges riches sur le bord inférieur. Un galon brodé entoure le cou et suit le plastron ; un autre galon entoure le vêtement au bas de la taille. Volant de dentelle au bord intérieur du haut ; grappe de coques de ruban sur le côté, à longs bouts flottants. Un galon coupe en biais le bas des manches, remontant vers le coude ; une ligne de boutons assortis aux précédents orne la couture. — Robe princesse en faille caroubier, à longue traîne, entourée de volants, de ruchés et de ruches à la vieille. — Chapeau de paille anglaise à passe diadème ; celle-ci est garnie d'une couronne de feuillage foncé. Plume blanche sortant d'un bouquet de roses, pour retomber sur la calotte ; du bavolet de paille arrivent les brides de ruban paille nouées sous le menton. — Prix du patron épinglé de la confection : 5 francs.

13. Paletot *Virginie*, en faille noire, de forme ajustée, dont le caractère original vient de sa garniture. Celle-ci consiste en passementerie à jour, sous laquelle l'étoffe est découpée partout où elle est posée. Elle suit les bords des devants, puis tout le bas, avec un volant de dentelle en plus. Passementerie et dentelle dessinant ensuite une petite veste arrondie devant, dont les longues pointes s'écartent sur les côtés derrière. L'étoffe du vêtement, découpée dessous comme nous venons de l'indiquer, fait de la passementerie un agréable transparent. Large chou de ruban à bouts flottants, placé au bas du dos. — Costume, jupon et polonaise en faille et cachemire bleu ciel. Trois volants plissés entourent le bas. — Chapeau *bonnet de police* en paille chinée ; le fond se rabat derrière et demeure ainsi fixé par un cache-peigne de myosotis. Plissés de faille bleue au bord du chapeau tout autour. — Prix épinglé du paletot : 4 francs.

14. Petite fille de quatre à cinq ans. — Robe de cachemire blanc, de forme princesse, avec trois coutures lisérées de rose derrière. Plastron plissé devant, à plis cousus, encadré de petits volants de taffetas rose, fermé par un nœud ; bandes de même étoffe posées en biais au bas des manches, et plissés terminant le tout. Même garniture à la poche. — Chapeau timbale en paille de riz, bordé d'un plissé rose ; touffe de roses de mai sur le côté, et ruban assorti enroulé deux fois autour de la calotte. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouter aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal. Du reste, pour leur éviter des recherches, nous donnerons désormais, au bas de chacune de nos gravures ou à la suite de la description du vêtement représenté, le prix du patron épinglé. Il suffira donc, en indiquant le numéro de la gravure dont on désire le patron, de nous en envoyer le montant en un mandat de poste ou en timbres-poste français. A défaut de ces derniers, nos abonnées de l'étranger devront ajouter au prix du patron 1 franc en plus pour le change, cette perte ne pouvant naturellement être supportée par nous.

AD. G. ET FILS.

REVUE DES MAGASINS

Parmi les lettres que nous recevons journellement, il en est un certain nombre qui ont trait à la question, si importante pour une femme, de la chevelure. Tantôt on nous interroge sur la façon de se coiffer ; tantôt on aborde le sujet délicat des postiches ou faux cheveux. Car, hélas ! il n'est plus possible aujourd'hui de s'en passer. Les renseignements, sur ce sujet, ne sont pas toujours faciles à donner pour qui en comprend l'importance : aussi n'est-ce qu'après avoir recueilli des indications sûres, auprès de personnes compétentes, que nous nous empressons d'en faire profiter nos lectrices.

Parmi les nombreuses maisons parisiennes qui font le commerce spécial de cheveux et de postiches, il en est une que nous ne craignons pas de recommander d'une façon particulière : c'est celle de Mme B. DE NEUVILLE ET Cie (48, rue Neuve-des-Petits-Champs). Là, tous les articles sont traités avec un art sans égal et qui trompe les plus fins. Impossible de discerner le *vrai* du *faux*, quand une femme est coiffée ; bandeaux postiches, frisures légères, mèches folâtres, coques, boucles, nattes, chignons, etc., tout est si naturel, si soigneusement assorti, qu'on peut dire que la nature elle-même demeure confondue.

Il n'est pas inutile, par le temps qui court, d'ajouter que la maison B. de Neuville se distingue encore par la modicité de ses prix : ce qui n'a pas peu contribué à fonder l'immense réputation qu'elle s'est acquise. On peut, du reste, s'y procurer tout ce qui concerne la chevelure ou fait partie de ses accessoires. Sans parler d'une eau merveilleuse qui a pour vertu spéciale d'arrêter la chute des cheveux, on trouvera toujours dans cette maison un joli choix de peignes et d'articles de toilette en écaille.

Mme B. de Neuville expédie tous ses produits en province et à l'étranger. Nous engageons nos lectrices à s'adresser à elle en joignant à leurs demandes la bande du journal.

M. D'A.

SOMMAIRE DU 5e N° DE MARS 1877.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Echos de la mode, par X. V.-P. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — Salut au printemps, par Paul DICK. — Mes montres, par G. B.-F. — *Le roi et la charrue*, par Karl SIMROCK. — *La Belle aux cheveux bleus*, nouvelle, par Edouard PLOUVIER. — Panorama des modes de printemps et d'été : description des toilettes. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1405, dessin de M. Jules DAVID : toilettes d'appartement.

Dans le texte : P. n° 357, dessin de M. E. PRÉVAL : toilette d'intérieur (robe princesse). — G. n° 732, dessin de M. E. THIRION : toilettes du soir. — G. n° 736, dessin de M. E. THIRION : nouveaux modèles de chapeaux et lingerie.

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

La mode des confections et paletots de la saison d'été est maintenant *sortie*, — ou à peu près, — et nous devons avouer que la nouveauté actuelle repose sur des dispositions particulières de garnitures plutôt que sur la forme proprement dite du vêtement. Les courses de Longchamp, qui vont se succéder sans interruption de semaine en semaine jusqu'au jour du Grand-Prix, feront peut-être surgir d'autres modèles. Dans tous les cas, le présent est assez riche en matière d'élégance pour nous suffire.

Paletot droit, visite et dolman-mantelet, voilà les trois types reçus et qui servent de point de départ à une foule de spécimens. Les étoffes qu'on y emploie sont la faille, la sicilienne et la vigogne.

Les vêtements de faille se garnissent de riche passementerie, de plumes et de dentelle; ajoutons que pour celle-ci, le genre consiste à la plisser à larges plis plats, la tête maintenue par une ruche de faille effilochée, qui fait l'effet d'une plume.

Avec la sicilienne, on commence à aborder la fantaisie, on se permet les beaux galons brodés aux couleurs grisailles et peu voyantes de préférence; on ajoute une frange de même nuance à pomponnettes de satin, assorties aux broderies du galon, ce qui donne à l'ensemble un aspect fort brillant. Au nombre des riches originalités, nous citerons un paletot breton en sicilienne noire : forme demi-ajustée que l'on connait, col rabattu en châle et terminé en carré par une frange de boutons sequins d'or. Ces boutons, serrés les uns contre les autres, dessinent au milieu de la poitrine un large cœur; ils ornent en outre, et toujours en frange, le bord du parement des manches et des poches.

P. N° 358. — Chapeau *Pompadour*.
Modèle de Mme A. Séguin (rue des Colonnes, 1).

Les vêtements de vigogne, qui entrent dans un ordre d'idées plus simple, nous offrent pourtant de temps à autre des types fort élégants. Cette étoffe, par sa grande souplesse, se prête admirablement à tous les drapés : de là les dolmans-mantelets, les visites et les mantilles-visites, — formes gracieuses et avantageuses entre toutes, commodes à porter et qui vont aussi bien aux jeunes femmes qu'aux plus âgées. La mantille-visite est tout simplement une visite à devants pointus, que l'on noue indifféremment ou que l'on croise sur la poitrine. Rien de simple et de coquet comme le modèle que voici : vigogne de couleur naturelle, avec une garniture de plumes et de franges de même teinte.

Mais où la mode se montre tout à fait originale, c'est lorsqu'elle aborde ainsi le genre bariolé : paletot-cuirasse en vigogne loutre, garni sur tous ses bords, y compris les parements, le col, les poches et le milieu du dos, de galons loutre brodés de couleurs tranchantes (mandarine, bleu, blanc, bouton d'or, par exemple). De plus, tous les boutons en nacre, de teinte accusée viennent apporter leur note dans cette véritable fanfare de la couleur. Citons encore un dolman-mantelet en vigogne de teinte assez pâle, garni de galons brodés aux tons chauds et variés, avec frange pompounette de même valeur comme nuances.

Ces différents modèles sont d'une coquetterie un peu provocante, et pour cette raison ne conviennent pas à toutes les femmes. Il faut être jeune d'abord, et puis posséder un certain nombre de vêtements, pour ne mettre celui-ci qu'en temps voulu.

Les vacances de Pâques, dont le terme approche, nous font songer aux enfants et à leur toilette. Le sujet, il est vrai, offre peu de variété : c'est pour cette raison que nous en parlons rarement et paraissons le négliger. Pour tous les enfants indifféremment jusqu'à quatre ans, la robe baby, autrement dit robe princesse, est seule admise; à cet âge, les garçons prennent le pantalon, et les petites filles continuent à s'habiller comme auparavant. Les modifications apportées dans la façon de la robe

susdite se résument dans le choix ou la pose des garnitures et dans la disposition du volant qui simule un jupon par derrière; tout cela en transforme d'autant le caractère. La description de trois types bien nouveaux complètera notre pensée.

Le premier est un costume de baby de trois ans : Robe de cachemire matelassé bleu ciel; toutes les coutures marquées par un gros liséré jaune; le bas, par derrière, plus court que les devants, découpé en languettes carrées, entourées d'un liséré jaune; volant monté à plis creux, pour compléter la hauteur de dos voulue, et nœuds de ruban jaune sur chaque languette. Par devant la robe est ouverte en biais, d'une épaule au bas du côté opposé, et ses bords, lisérés, sont ornés de petits boutons sequins en nacre de couleur mandarine.

Le second type convient à une petite fille de sept ans : c'est une robe en étoffe neigeuse fond gris à pointillé cerise. La robe princesse, bien cambrée, s'évase du bas; elle est ornée de volants de faille assortie, bordés d'un dépassant de soie cerise, lesquels forment des demi-cercles s'enlaçant gracieusement tout autour. Nœuds de rubans de deux couleurs placés sur les épaules.

Le troisième type est destiné à une enfant de neuf ans. Robe princesse en tissu broché havane. Tout le bas est garni de bandes de faille mandarine, qui dessinent de longues dents carrées, assez espacées. De petits volants, garnis de dépassants mandarine et posés en échelle, forment froufrou entre chaque dent, les plus hauts de ces volants sont montés à tête.

Enregistrons, parmi les plus charmantes innovations de la mode printanière, les dentelles noires brodées de toutes couleurs. Ces dentelles, qui déjà font florès, se posent sur des volants de faille plissée et forment un ensemble de garniture des plus heureux, appelé à rehausser encore l'éclat d'un joli costume. N'oublions pas non plus de noter le *galon neigeuse*, exclusivement fabriqué pour les étoffes de ce nom, dont le succès a dépassé toutes les prévisions. Ce galon, d'un ton uni pour le fond, est broché de toutes couleurs, ce qui facilite beaucoup les assortiments.

Le plissé *balayeuse* est maintenant passé à l'état d'utilité première; il ménage le bas de la robe, tout en lui donnant un caractère de grande élégance : aussi n'est-il pas permis de s'en passer; toute robe à traine, aujourd'hui, en est pourvue. C'est pour cette raison aussi qu'on fait des plissés balayeuse en blanc, en noir et en couleur, dentelle comprise, pour assortir à toutes les toilettes. C'est là une heureuse idée à laquelle nous applaudissons des deux mains.

Les bas de soie et de fil d'Ecosse, unis ou rayés, sont plus que jamais à l'ordre du jour de l'élégance. Ils doivent être rigoureusement assortis aux costumes ou à leurs garnitures. Les souliers et les bottines à barrettes, avec hauts talons ferrés, continuent d'être les chaussures préférées des pieds mignons. Très-élégantes aussi, les petites bottes en chevreau brillant, à piqûres de soie blanche, ainsi que les bottinès en tissu à damier noir et blanc; quant au soulier Richelieu, avec son beau nœud, il prend si bien le pied dans sa forme demi-montante qu'on en comprend aisément le succès.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte

P. N° 358.

Chapeau *Pompadour*. — La forme est en paille belge, à passe diadème et fond arrondi. Une écharpe de gaze de soie bleue entoure la calotte; elle est fixée par une guirlande épaisse de petites fleurs roses, laquelle est fermée derrière par une touffe d'épis. Large nœud éventail en gaze sur le devant de la calotte, avec touffe de roses mélangée d'épis sur le côté. Un bandeau de gaze, placé devant la passe, complète le tout.

G. N° 741.

Toilettes de courses. — 1. Costume en faille et cachemire des Indes bleu pâle. — Jupon de faille, plat devant et sur les côtés, monté derrière, à gros plis formant la traine; le bord inférieur est orné d'un bouillonné en cachemire blanc et d'un volant bleu. Le devant du jupon est recouvert d'un haut volant de cachemire bleu, formé de groupes de plis et de parties plates; celles-ci sont rayées de broderie loutre. — Tunique écharpe en cachemire bleu, entourée de broderies loutre et de franges bleues. Elle est drapée devant comme un tablier négligemment posé. Un de ses bords est fixé au bas du dos, avec un nœud de ruban; tout le reste entoure le jupon et se drape derrière; enfin, l'extrémité de l'écharpe passant sous le tablier retombe en un pan sur le côté. — Cuirasse en cachemire bleu : le devant brodé de ton loutre et le bas entouré de franges. Les manches, genre duchesse, sont brodées dans le bas et garnies d'un volant de dentelle. Collerette de même dentelle. — Chapeau de faille noire, à passe plate (genre visière), garni de plumes bleu pâle et de longues coques de velours loutre tombant derrière. — Prix du patron épinglé : 8 fr.

2. Costume en faille grisaille à double rayures fines. — Jupon à traine, entouré de deux volants de velours noir, entre lesquels est intercalé un volant de dentelle Clovis. — Tunique-tablier, garnie au milieu devant d'un long V de velours, terminé par un nœud assorti. Le côté droit est orné d'une bande de velours et d'une dentelle Clovis. La même garniture suit le bord inférieur de la tunique, qui tourne par derrière pour former un pouff et une traine. — Corsage genre veston, s'ouvrant sur un gilet de soie ou de velours. Bandes de velours et dentelle Clovis sur tous les bords, y compris le bas des manches. — Chapeau de paille noire, garni dessous et dessus d'écharpes de tulle blanc et dentelle, formant bavolet et mentonnières. Cache-peigne d'avoines et de plumes derrière, et touffe de feuillage et d'avoines au sommet. — Prix du patron épinglé : 8 fr.

G. N° 744.

Élégantes toilettes d'appartement. — 1. Petite fille de dix ans : costume en cachemire mauve et taffetas violet. — Jupon court, entouré de deux volants plissés. — Tunique de cachemire entourée d'un galon breton à dessins mandarine. Fendue sur les côtés, elle tombe tout droit derrière, tandis que le tablier drapé vient se fixer dessous. — Cuirasse très-longue en cachemire, à col rabattu et ouvert sur une guimpe modestie en nansouck. Un galon recouvre presque entièrement le col; même garniture au bas du corsage et nœud de ruban sur le côté. La manche, en cachemire, est entourée d'un galon et d'un volant plissé en faille. — Prix du patron épinglé : 4 fr.

2. Robe princesse en broché soie et laine rose tendre, à longue traine ondoyante. Un plastron de faille coulissée forme le devant, qui, en outre, est garni sur le bord du milieu d'un coquillé de dentelle Clovis, entremêlé de rubans roses. Du col droit et montant de la robe s'échappe une collerette de dentelle, fermée par un nœud de ruban. Le bas de la manche est garni d'un parement drapé et d'un volant de dentelle qui remonte vers le coude. Poche de faille toute plissée, terminée par un froufrou de dentelle et de ruban. — Prix du patron épinglé : 5 fr.

3. Petite fille de huit à dix ans : robe en neigeuse bleue. — Le devant, de forme princesse, est fermé par de tout petits boutons noirs. Les petits côtés du dos, lisérés de velours noir, sont en outre ornés de petits boutons pareils. Le dos, sans couture, se prolonge en plusieurs plis pour le jupon. Deux bandes de velours, croisées au bas du dos, vont se croiser de nouveau au milieu du tablier et reviennent ensuite au bas du jupon former un nœud de chaque côté. Un long parement, garni de boutons et de nœuds de velours, entoure la manche. Une bande de velours recouvre le col, et du devant partent deux autres bandes qui se croisent au milieu du dos. — Prix du patron épinglé : 4 fr.

Description de notre grande gravure de saison.

Planche coloriée n° 1109.

Nouveaux modèles de confections. — 1. Paletot *Graziella*, en sicilienne noire, de forme demi-cintrée derrière, flottante devant. Une bande de faille lisérée de gris perle, garnie d'une frange ondulée et couverte d'un

volant de dentelle, dessine dans le haut un fichu se terminant au milieu de la poitrine. De petits boutons gris ferment le haut du vêtement. Une garniture semblable suit le milieu du paletot jusqu'en bas, avec une rangée de larges boutons passementerie de chaque côté. Volant de dentelle avec franges dans le bas, surmonté d'un liséré gris. Le parement carré des manches est orné de même. — Sous le paletot, costume en fantaisie laine vert tilleul. Jupon à courte traîne unie, garni devant de deux volants montés à plis creux. Tunique entourée de franges d'un vert plus foncé, ornée sur le côté d'un pan d'écharpe encadré de franges; celui-ci sort d'un gros chou qui fixe derrière les draperies de la tunique. — Chapeau à fond mou et passe plissée en surah vert ancien. Ruché de gaze de soie vert tilleul formant tour de tête, avec groupe de trois roses. Bouillon nuageux de même gaze sur la passe, coupée d'un nœud de surah vert foncé. Par derrière, nœud de gaze et groupe de roses. — Prix du patron épinglé : 3 fr.

2. Paletot *Béatrix*, en cachemire double d'un gris foncé, genre cuirasse très-collant. Son caractère particulier vient de trois lisérés de faille assortie, à bords lisérés, lesquels sont posés l'un au-dessus de l'autre et entourent le vêtement. L'extrémité du biais qui forme le dessus est triangulaire et le milieu est garni d'un bouton cocarde; une patte de même genre ferme le vêtement dans le haut. Même garniture en bracelet au bas des manches. — Costume de cachemire et faille orange. Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé. Polonaise fermée de côté; la tunique venant de derrière et ramenée en avant où elle se croise sur le devant et se fixe à la hanche. Tous les bords sont garnis de boutons, de fausses boutonnières et de plissés. — Chapeau de paille noire, à fond pointu et passe relevée tout autour. Ruban rouge autour de la calotte, disposé en nœuds papillon sur le devant; aigrette de plumes rougeâtres derrière. Un turban de gaze diamantée recouvre le haut de la passe et se noue derrière sur les cheveux. — Prix du patron épinglé : 3 fr.

3. Vêtement l'*Incomparable*, en cachemire marron, genre paletot; la garniture dessine sur les devants une sorte de veston ouvert, avec revers bordés de même. Cette garniture n'est autre qu'un galon dit breton : le fond noir, les bords rouges et dentelés, le milieu brodé de petites houppettes de deux couleurs alternées. Ce galon, après avoir garni les devants, descend sur deux lignes au milieu du dos et se termine par des franges. Des cordelières partent de là pour se fixer sur le côté en formant deux bouts tombants terminés par des glands. Deux rangs de galon ornent le bas du paletot; un autre rang encadre l'entournure des bras. — Costume en neigeuse rosée à pointillés loutre. Jupon à traîne, entouré d'un volant de taffetas loutre; la tunique est formée de largeurs découpées en pointes entourées de volants de taffetas et posées en feuillets jusque derrière où la dernière est rajoutée au milieu pour faire traîne. Le corsage a une basque faite de même. — Chapeau à fond mou en foulard mandarine drapé et noué derrière; passe en paille avec bandeau de velours noir. Plume noire dessus. — Prix du patron épinglé : 2 fr. 50.

4. *Dolman-habit*, belle confection de faille. — Devant droit et flottant; manche et dos taillés sur le dolman, mais reposant sur deux pans d'habit qui se relient par le côté aux devants. Tous les bords du vêtement sont brodés et garnis d'une riche frange; passementerie devant et derrière autour du cou et de l'entournure des manches. — Robe princesse en faille grise. Le devant, drapé dans la couture des côtés, est orné dans le bas de quatre volants plissés; le dos est à longue traîne ondoyante, terminée par un seul volant. — Chapeau à passe de paille; fond mou en gaze légère d'un bleu à peine marqué, avec coques bordées de ruban bleu sur le côté. Cache-peigne derrière et bandeau de bluets sous la passe. — Prix du patron épinglé : 4 fr.

5. Polonaise genre breton, en bourrette de soie bleue, sur un jupon de faille bleu foncé, entouré de coquilles de plissés. — La polonaise tombe tout droit devant; elle est coupée en carré sur les côtés, tandis que le dos se termine par une sorte de petit habit. Col breton dans le haut, orné de boutons sequins en nacre grise; mêmes boutons au milieu du vêtement. Le bas des manches est orné d'un volant plissé, avec cornet remontant et fendu, garni de sequins; bracelet de rubans bleus entre les deux parties. — Prix du patron épinglé : 3 fr.

6. Costume *le Coquet*, en faille tilleul, neigeuse brochée et faille rose. — Jupon à traîne unie, monté à taille par de gros plis; le devant garni dans le bas de volants alternés en faille neigeuse, avec large ruché à la vieille surmontant le tout. — Basquine en neigeuse, de forme ajustée; une garniture en faille rose ruchée entoure le haut du cou, dessinant un veston ouvert sur la poitrine, et dont les bords sont reliés par des brandebourgs en faille rose; revers assortis, ornés de petits volants. D'autres revers ornent le bas des côtés et se rabattent derrière, où le vêtement est entouré de trois bandes de faille rose et d'un volant plissé. Plissés, bracelets et revers au bas des manches. — Chapeau de faille blanche à passe relevée derrière et de côté. Ruban rose autour de la calotte, disposé en coques sur le côté et derrière. — Prix du patron épinglé : 4 fr.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au présent numéro comprend six modèles :

1. Polonaise échelle, d'après la gravure coloriée n° 1410 E (fig. 2), annexe du numéro qui paraîtra le 28 avril.

2. Robe de petite fille de deux à trois ans, d'après la gravure coloriée n° 1410 E (fig. 1).

3. Petit paletot d'intérieur, d'après la gravure P. n° 356, publiée dans le numéro paru le 24 mars.

4. Confection droite, d'après la gravure coloriée n° 1409 (fig. 3), annexe du présent numéro.

5. Confection à mantelet, d'après la gravure coloriée n° 1409 (fig. 4).

6. Robe princesse à gilet, d'après la gravure coloriée n° 1405 (fig. 2), annexe du numéro paru le 31 mars.

NOUVEAU PANORAMA DES MODES

Saison de printemps et d'été 1877

Le succès obtenu par notre dernier Panorama nous ayant démontré l'importance que nos Abonnées attachent à cette publication, et l'utilité qu'il y a à la faire paraître en temps opportun, c'est-à-dire dès le début de la saison, nous nous empressons d'informer nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** est dès à présent à leur disposition.

Comme nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **prime**, d'un prix aussi réduit que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes complétement inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution parfaite.

Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, promenade, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, cette collection présente un très-grand intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos Abonnées ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous sommes certains de leur rendre un réel service en leur conseillant de nous la demander sans retard.

Pour que cette belle PRIME leur soit adressée *franco* à partir de ce jour, — roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — nos lectrices n'ont qu'à nous adresser la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goupaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAUSERIE

Les mois se suivent et ne se ressemblent pas toujours, en dépit de la couleur monotone que répandent sur eux depuis trop longtemps les intempéries dont nous sommes gratifiés. Avril rompra-t-il la tradition pluvieuse à laquelle se sont abandonnés les trois premiers mois de cette année? On peut le souhaiter, mais non pas le prédire.

Un fait certain, c'est que déjà les fourneaux des marchands de marrons s'éteignent à la devanture des marchands de vin. On n'entendra plus, en passant devant eux, le crépitement joyeux des châtaignes dans la poêle. On ne verra plus les petits enfants s'arrêter devant le marchand de marrons et souffler dans leurs doigts, pendant que leur poche s'emplit d'un comestible réchauffant. Donc, adieu, braves indigènes qui débitez le plus appétissant des farineux. — Adieu? non. — Au revoir! comme on dit dans les comédies. Au revoir jusqu'à l'automne prochain, où nous vous donnons rendez-vous.

En même temps que ceux-là disparaissent, d'autres reviennent. On entend crier, dans la rue, des asperges nouvelles et des petits pois nouveaux. Ces asperges pourraient servir de fil à une ménagère industrieuse, mais pas économe, pour coudre des habits. Ces petits pois ont toute la saveur d'un verre d'eau sucrée... avant qu'on y ait mis le sucre. L'homme est un fier sot de ne pas attendre les saisons pour manger les choses qui y sont bonnes. Tout ce qu'on nomme primeurs est bien plus fait pour la vanité que pour l'estomac, pour nos caprices que pour nos besoins légitimes, pour notre amour-propre que pour notre appétit.

Ceux qui viennent bien en leur temps, ce sont les marchands de pain d'épice dont la vraie fête est commencée depuis quelques jours et dont les états généraux se tiennent, comme de coutume, sur le boulevard Richard-Lenoir. Ce gâteau populaire a fait son apparition annuelle chez tous les épiciers et sous toutes les formes: en pavés savoureux sur lesquels on n'aurait garde de marcher, en généraux magnanimes dont les décorations sont figurées par des gouttelettes de sucre, en polichinelles comiques dont les bosses semblent le morceau le plus délicat. Mais où sont les petits cochons qui faisaient la joie de nos premiers ans, les petits cochons marchant bout à bout, en file serrée, et qui craquaient si agréablement sous la dent avec une petite saveur de caramel? Quoi! la mode aussi s'est mise là, avec ses fantaisies désordonnées! On ne fait plus de petits cochons en pain d'épice, comme autrefois. Nous en appelons à saint Antoine, qui ne peut manquer d'en être aussi blessé que nous.

Ce souvenir, emprunté au règne animal sous les espèces du pain d'épice, nous fournit une transition naturelle pour citer, d'après un correspondant du *Spectator* de Londres, un nouvel exemple vraiment extraordinaire de l'intelligence que déploie parfois le chien.

« Au dernier meeting de l'Association britannique de Glascow, écrit ce correspondant, un de mes amis dut se rendre de Glascow à Greenock pour affaires. Apprenant, à son arrivée dans cette ville, que la personne qu'il désirait voir était sortie, mais devait bientôt revenir, il eut l'idée de faire une promenade dans les rues de Greenock qu'il ne connaissait pas.

Pendant cette promenade, il entra dans la boutique d'un boulanger et y acheta un petit pain. Comme il restait devant la porte pour manger ce pain avant de se remettre en marche, un gros chien s'approcha de lui et lui fit comprendre qu'il désirait une part de son gâteau. Mon ami lui en jeta aussitôt quelques bribes.

— Est-ce que ce chien vous appartient? demanda-t-il ensuite à la marchande.

— Non, répondit-elle, mais il passe la plus grande partie de son temps ici et ne cesse de quêter des pièces de monnaie auprès des personnes qu'il rencontre dans la rue...

— Des pièces de monnaie! Que peut-il bien en faire?

— Oh! monsieur, il sait fort bien s'en servir : il entre dans ma boutique et y achète des gâteaux.

Voulant vérifier l'exactitude de ce fait qui lui semblait incroyable, mon ami quitta la boulangère et s'avança au milieu de la rue. Le chien vint aussitôt l'accoster et lui demander « quelque chose » avec toute l'éloquence qu'un chien est capable de déployer. Il lui offrit un demi-penny ; l'animal accepta immédiatement et se dirigea comme une vieille pratique vers la boulangerie, où il posa ses pattes de devant sur le comptoir en tendant son demi-penny à la marchande. Celle-ci lui présenta un pain de seigle ; mais cette espèce de pain ne lui convenant pas, le chien serra davantage entre ses dents sa pièce de monnaie. La marchande, devinant alors ce qu'il voulait, alla chercher une assiettée de mie de pain. C'était bien ce qu'il demandait ; il paya son demi-penny et se mit en devoir d'avaler l'assiettée qu'il venait d'acheter. Dès qu'il eut fini, il s'éloigna tranquillement.

Mon ami, dont la surprise était extrême, se fit suivre de nouveau par cet intelligent animal ; il lui donna encore un sou, et put le voir recommencer le même manége.»

Que conclure de ce récit, sinon que ce chien a dû apprendre d'une manière ou d'une autre l'usage qu'on peut faire de l'argent? Il est parvenu à comprendre qu'avec cet argent il lui est possible non-seulement d'acheter de quoi manger, mais encore d'acheter des choses différentes, à son choix. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il agissait d'une façon toute spontanée, ne demandant que pour lui, nullement pour obéir à son maître ou à une personne qui aurait pu le dresser à cet exercice.

Voici, dans un tout autre ordre d'idées, un fait sans portée pratique, mais assurément fort curieux. Il s'agit de science ; mais nos lectrices ne sont pas de celles pour qui la science est sans intérêt.

M. F. de Romilly a été conduit à mettre de l'eau dans un vase métallique, terminé à sa base par une toile métallique à larges mailles. L'eau ne tombe pas ; elle est comme suspendue sur ce tissu grossier au milieu de l'air, retenue par l'attraction capillaire. L'idée lui vint de faire ainsi un vase peu élevé, tout en toile métallique. L'eau ne s'échappa pas davantage. Il remplaça la toile métallique par du tulle ; le liquide est resté de même emprisonné dans le tissu. On peut maintenir ainsi un demi-verre d'eau dans une voilette de Chantilly.

Ce n'est pas tout! Au-dessous d'un petit cylindre en tulle au quart rempli d'eau, M. de Romilly a planté hardiment un bec à gaz. — Vous pensez peut-être que le tulle s'est hâté de s'enflammer et l'eau de tomber? Point du tout. — Le tulle est resté à sa place, infact, et, au bout de quelques minutes, l'eau s'est mise à bouillir, suspendue dans le tissu.

Oui, mesdames, on peut faire bouillir de l'eau dans du tulle!

Pourquoi et comment le tissu ne prend-il pas feu alors que l'eau peut bouillir? Le phénomène s'explique aisément.

On sait que l'eau pour se vaporiser a besoin d'emprunter beaucoup de calorique. La mince couche liquide qui humecte le tissu et pend à la partie inférieure des mailles, en se vaporisant sans cesse, enlève au tulle tout le calorique que lui transmet le bec de gaz ; il se refroidit à mesure qu'il s'échauffe, et sa température ne dépasse pas sensiblement 100 degrés alors qu'il en faudrait près de 200 pour le carboniser. L'eau prend peu à peu à son tour la température de 100 degrés et finit par bouillir au milieu de cette légère et frêle enveloppe.

Rien n'empêchera désormais quelque amphitryon original d'offrir du thé préparé dans un châle de dentelle ou dans un mouchoir de batiste! Quelques pincées de thé dans de la guipure, un peu d'eau, un bec de gaz... et le tour sera fait!

Ludovic Sauveur.

CONVENANCES MODERNES

« M. et Mme X... seront chez eux le lundi 9 avril et les lundis suivants. »

Qu'on ne vienne plus dire que le théâtre corrige les mœurs en badinant. C'est depuis le badinage de M. Choufleury, qui disait avec tant de conviction : « Je resterai chez *lui* », que la mode de rester chez soi a gagné de proche en proche. Tout le monde est Choufleury.

La formule imprimée sur carton est adressée à trois cents personnes. « Être chez soi, rester chez soi », étrange formule qui provoquerait les méditations d'un homme non initié aux menus détails de la vie parisienne.

— Ce monsieur et cette dame resteront chez eux ! penserait cet homme naïf ; qu'ils y restent, qu'est-ce que cela me fait ?

— Mais vous ne comprenez donc pas que cette formule élastique a l'avantage de n'engager ni celui qui envoie le carton, ni celui qui le reçoit. Si X... vous invitait à une soirée à jour fixé, il vous faudrait y aller ou lui adresser une excuse par la poste. Mais en vous prévenant qu'il reste chez lui, il ne vous demande rien, il ne vous oblige à rien, il vous fait tout simplement savoir qu'il sera chez lui tel jour, à telle heure, et que si ce jour-là et à cette heure-là vous n'avez rien de mieux à faire, vous pouvez aller boire une tasse d'eau chaude dans son salon, en compagnie d'autres personnes non moins désœuvrées que vous.

« Je serai chez moi », cela veut dire : — Venez si vous voulez, ne venez pas si vous ne voulez pas ; je ne m'apercevrai pas plus de votre absence que de votre présence.

Et voilà où en sont les relations de la société parisienne !

Le fait est que tous nous répugnons à la gêne. Ne voulant pas être gênés, nous ne pouvons avoir la prétention de gêner les autres. De là cet aimable laisser-aller. On se voit ou l'on ne se voit pas, peu importe. Un jour, on apprend par le journal qu'un ami vient de mourir. « Tiens ! » l'oraison funèbre est contenue dans cette exclamation et l'on continue la lecture du papier. De toutes les philosophies cuirassées, la mieux trempée est l'indifférence.

Me trouvant en soirée avec un ancien camarade, je lui demandai, par manière de parler, des nouvelles d'un ami commun.

— Je ne le vois plus guère, me répondit-il ; de loin en loin je le *rencontre* chez lui à ses mardis.

On ne se voit plus, on se rencontre. Ce sont les femmes qui ont ouvert cette large voie de l'indifférence en adoptant cette mode de réception à jour fixe, où elles expédient l'amitié comme un courrier d'affaires.

L'amitié a un jour pour s'épancher : un jour par semaine de trois à six, ou de neuf à minuit. On choisit son jour, et c'est ce jour-là qu'on s'abandonne aux effusions. Les domestiques ont endossé la livrée, le salon est ouvert à deux battants ; à trois heures sonnantes, le cœur est prêt. Faites entrer !

Mollement étendue dans un fauteuil, on attend l'amitié. L'amitié se présente armée de toutes pièces : chapeau nouveau, jupe nouvelle. Elle s'asseoit, cause pendant cinq minutes et profite de sa toilette pour aller s'épancher ailleurs.

Quand la dame du logis a reçu, pendant trois heures, ces visiteurs et ces visiteuses, qui entrent et sortent, elle est en règle avec les choses du cœur ; elle a six grands jours devant elle pour ne plus songer à ses amis.

Et c'est ainsi que tout va se perfectionnant. Aussi, quelle est la physionomie d'un salon ? Parmi ces trente ou quarante personnes, celle-ci ressemble à celle-là, et cette autre ne parait pas prendre à ce qui se dit beaucoup plus d'intérêt que le voisin. Presque pas de sujets de conversation. On craindrait de se compromettre ou de blesser l'opinion d'un assistant. Des banalités, des riens... Ah ! par exemple, les absents ont tort. Dieu sait si l'on en médit, si l'on en rit, si l'on s'en moque ! Tous ces gens, qui n'ont les uns pour les autres ni amitié ni haine, agissent comme des automates, mus par le fil des convenances.

Les convenances sont certainement le dernier mot de la civilisation. Elles font de tous les membres de la société autant d'épreuves tirées d'un même portrait. Rappelez-vous ces cailloux que les eaux du torrent roulent sur le sable et arrondissent par le frottement. L'idéal de la société actuelle, c'est la suppression des coudes.

Baron Schop.

THÉATRES

Théâtre-Italien. — La reprise des *Puritains*, au bénéfice de Mlle Albani, a été l'occasion d'une véritable fête à la salle Ventadour. Jamais plus de fleurs n'avaient jonché la scène, et depuis les représentations d'adieu de Mmes Nilsson et Patti, jamais pareil nombre de bouquets n'avaient été lancés des loges d'avant-scène et de l'orchestre aux pieds d'une cantatrice aimée.

La musique tendre, mélodique de Bellini convient on ne peut mieux, il faut le dire, au genre de talent et à la voix pure et cristalline de Mlle Albani : les rôles de jeunes filles aussi conviennent à sa personne et aux sentiments qu'elle sait le mieux exprimer. Charmante dans la *Somnambula*, elle ne l'est pas moins dans l'Elvira des *Puritains*.

M. Marini, dont le début a eu lieu dans cet ouvrage, a montré surtout une voix de ténor d'une étendue fort rare et du timbre le plus éclatant ; mais il est loin de posséder, comme M. Pandolfini qui chantait à ses côtés avec M. Nonetti, tous les secrets de son art.

Cette réserve faite, on a certainement entendu cette charmante musique des *Puritains* avec autant de plaisir que lors des premières représentations, en 1834, où elle obtint un si éclatant succès. On sait que Bellini, qui venait d'écrire cette partition, n'avait alors que trente-deux ans et que ce fut pour lui le chant du cygne.

Bouffes. — M. Vasseur retrouvera-t-il, avec la *Sorrentine*, une aussi longue série de fructueuses représentations qu'avec la *Timbale d'argent* ? Nous n'oserions l'affirmer. Pourtant son œuvre est estimable, et le nom des auteurs du livret (MM. Jules Moineaux et Noriac), le relief de la mise en scène, les costumes de Grévin, l'interprétation satisfaisante en son ensemble, sont des éléments suffisants pour permettre à ladite *Sorrentine* de faire bonne contenance jusqu'à plus ample chef-d'œuvre.

Ambigu. — Notons au passage la reprise de l'*Usurier de village*, ce drame d'Amédée Roland et Charles Bataille, qui eut le mérite de se faire remarquer à l'Odéon. Malheureusement les acteurs improvisés de l'Ambigu n'ont ni l'autorité, ni le talent consommé des créateurs de l'ouvrage ; mais ils font de leur mieux, et il serait injuste de ne leur en point tenir compte.

Troisième Théatre-Français. — Les quatre actes de M. Pierre d'Alvy sont l'histoire d'une institutrice qui, entrée dans la maison d'une Mme de Blainville, reconnait en M. de Blainville son propre mari qui l'a odieusement délaissée. De là tout un drame, à la fin duquel le bigame se brûle la cervelle. Cette belle action permet à *Mlle Guérin*, l'héroïne de la pièce, d'épouser un jeune homme qui l'aime, et que désespéraient ses refus forcés. Et le public trouve sans doute que tout est bien qui finit bien.

Mlle Wilson a su se faire remarquer dans le rôle de l'institutrice.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 741. — DESCRIPTION, PAGE 158.

TOILETTES DE COURSES

Prix du patron épinglé de chacune des toilettes ci-dessus : 8 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

: 8 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTE D'APPAR

Modèles de Mme Hermantine, Du P

PLANCHE G N° 744. — DESCRIPTION, PAGE 158.

TOILETTE D'APPARTEMENT ET COSTUMES D'ENFANTS

Modèles de Mme Hermantine, Du Riez, rue Halévy, 8 *(Voir à la description le prix des patrons épinglés.)*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA BELLE AUX CHEVEUX BLEUS

(NOUVELLE. — FIN.)

XVIII

— Trop de curiosité, assez d'inquisition ! disait le jeune homme, tu ne me feras pas confesser mon secret... Renonces-y donc !

— Non pas, disait la jeune femme, pourquoi y renoncerais-je, puisqu'il est sûr que tu vas me le dire?

— Assez, mauvaise mère ! Allez coucher votre fille ! en voici l'heure, rentrons...

— Non, Edmond, restons encore un moment ; ma fille dort, et, tu le sais bien, son autre mère, la vraie, veille sur son sommeil... Ne rentrons pas si vite, il fait si doux !

— Soit ! je consens ; à la condition que tu ne t'obstineras plus à savoir...

— Ton secret... D'accord. Tu ne me le diras pas. C'est moi qui te le dirai.

— Edmonde !

— Eh ! mon ami, c'est que tu es amoureux !

— Moi ! moi qui n'aime que toi !

— Fraternellement, paternellement, divinement, oui ! Mais tu aimes autrement encore... Je ne peux pas m'y tromper...

— Oh ! mon Dieu ! mais tu m'effrayes... Tu ne peux pas t'y tromper, dis-tu ? On dirait en vérité que tu sais par toi-même...

— Il ne s'agit pas de moi, reprit la sœur domptant un léger embarras. Ai-je deviné ? Voyons ! Oui, n'est-ce pas? Je te défie de dire non, toi qui n'as jamais fait un mensonge !...

— Mais si j'aimais comme tu veux dire...

— Je veux dire... à Paris, vers la rue Louis-le-Grand...

— Edmonde, tu me tortures !...

— Bon ! c'est comme si tu avouais !

— Si... j'aimais, enfin...

— Nouvel aveu !

— Pourquoi n'en conviendrais-je pas franchement avec toi ?

— Ah ! pourquoi ?... Pourquoi, mon bon, mon grand, mon bien-aimé frère ; pourquoi ?

Et, après un court silence :

— Parce qu'il vous est resté une pauvre Edmonde qu'il faut protéger, conserver, préserver ; qui exige votre dévouement tous les jours et à toutes les minutes ; pour qui vous avez renoncé déjà à toutes les joies de l'homme libre, et pour qui vous voulez encore renoncer au bonheur de l'homme qui aime et qui doit être aimé !... Ah ! mon Edmond, cher esprit de mon père, chère âme de ma mère, toute ma famille en un seul cœur !... le voilà, ton *pourquoi*.

— Edmonde, ma fille, tu t'es trompée, bien trompée, je n'aime et je n'aimerai jamais que toi...

— Écoute, mon ami, je ne peux pas être heureuse si tu n'es pas vraiment heureux ; écoute-moi donc bien... Mais tu ne m'entends pas... Qu'as-tu donc ? tu es pâle !... que regardes-tu ?

L'attention d'Edmond s'était, en effet, détournée violemment de la parole de sa sœur, que même il ne regardait plus. Sur la plage, au bas de la falaise qui surplombait la grève à cet endroit, il venait de voir, marchant au bras d'un homme, il venait de voir et de reconnaître une femme, une jeune femme, celle-là même à laquelle Edmonde venait de faire penser trop vivement Edmond.

Sans doute les galets de la grève avaient fini par fatiguer ou blesser les pieds de la jeune femme ; car, au moment où M. d'Assem-Gewald l'aperçut, l'homme qui l'accompagnait la menait à la base même de la falaise, là où le galet était moins abondant ; mais alors Edmond, surexcité et qui ne détachait plus ses yeux du couple de la plage, ne le pouvait plus suivre. Il se leva donc, hors d'état de pouvoir prendre garde à l'inquiétude de sa sœur, et s'inclina pour tâcher de voir encore. C'était impossible : une sorte d'excavation, formée au contre-haut de la grève par le surplomb de la falaise, dérobait entièrement les marcheurs à ses regards ardents. Il s'agenouilla alors, et se pencha en avant du sol, un peu d'abord, puis davantage, trop enfin. Edmonde, qui s'était levée, voulut le retenir... la main de son frère la repoussa machinalement... Elle crut le voir disparaître et se renversa en arrière en poussant un grand cri. A ce cri, un homme accroupi releva la tête ; d'un bond, il se trouva entre les deux jumeaux et étreignit Edmond, qui, cédant au vertige, se penchait toujours et qui tombait enfin. Tombé lui-même, la poitrine à terre, Victor, d'un bras roidi soudain par une force miraculeuse, retint l'insensé suspendu sur la grève, et, au moment de se laisser emporter par le poids de ce corps d'homme qui lui tirait le bras, dans un effort furieux et désespéré, il parvint à ramener Edmond sur le terrain de la falaise.

Alors, seulement alors, M. de Pranges ressentit une vive douleur : il s'était démis l'épaule. Edmonde venait de s'évanouir.

XIX

Le lendemain, à l'hôtel de la Plage, où les jumeaux étaient arrivés quelques heures avant l'événement, il y avait deux malades : Mlle d'Assem-Gewald, prise d'une fièvre nerveuse, et M. de Pranges, qui, étendu fixement, et une moitié du corps enveloppée de l'appareil prescrit, ne s'inquiétait que d'Edmonde, souriant, quand on le rassurait sur elle, d'un sourire qui eût fait dire au plus indifférent : « Ce jeune homme à l'épaule cassée est bien assurément le plus heureux de tous les hommes. »

Toute la journée, Edmond allait d'une chambre à l'autre ; mais, au reste, les gardes-malades ne manquaient pas : il y eut pour cet office, en même temps que M. d'Assem-Gewald, la pauvre veuve de la rue de la Calandre, madame Garnier, qui ne devait plus quitter la marraine de sa fille, et bientôt il y eut aussi le petit Auguste, qui, mis au collége par Edmond depuis un an, venait passer ses vacances à Dieppe entre sa mère et la généreuse famille qu'il avait à récompenser d'une triple adoption.

Il arriva que, dans une des premières heures de sa convalescence, M. de Pranges dit à M. d'Assem-Gewald :

— Vous le voyez, monsieur, on ne fuit pas l'émotion, et nulle résolution ne peut la prévenir. Vous m'auriez voulu chasser peut-être, si vous m'aviez pu voir sur la falaise un instant avant qu'une émotion personnelle risquât de vous en faire choir... un peu brusquement, et pourtant, s'il y a eu danger pour mademoiselle votre sœur, le danger est venu de l'émotion que vous lui causiez à votre tour... Toujours l'émotion ! Elle nous guette partout, fugitive ou profonde, et, pour ne la rencontrer jamais, c'est la vie qu'il faudrait fuir. Votre fameux docteur Delobel était donc un sot, un sot... et quelque chose de plus... Ne m'interrompez pas, vous en conviendrez. Vous allez déjà convenir que je ne suis pas un trop grand coupable de m'être trouvé si près de vous pendant votre émotion... Vous pouviez vous tuer bel et bien, et la dernière Assem-Gewald se trouvait alors toute seule au monde. Vous conviendrez aussi que cela vous serait bien bon, parfois, de pouvoir quitter Mlle Edmonde, sans la laisser pour cela exposée au danger de l'imprévu, ne la quittassiez-vous que pour aller... jusqu'à... la rue Louis-le-Grand, par exemple...

Et, comme Edmond, rêveur, écoutait toujours sans rien répondre, Victor garda la parole encore un peu de temps.

XX

Mlle d'Assem-Gewald et M. de Pranges se levèrent le même jour ; ce fut vers le milieu de septembre.

Au soir de ce jour-là, quand les baigneurs et les promeneurs s'éparpillaient sur les pelouses qui s'étendent entre la plage et la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rue Aguado; alors que l'orchestre du Casino faisait chanter ses harmonies sur la basse rhythmée des vagues sonores, et que le soleil, énorme et tout rouge, descendait lentement au fond de l'horizon voilé par de transparentes vapeurs, Edmonde et Victor se rencontrèrent dans la chambre d'Edmond, laquelle précédait celle de sa sœur et regardait aussi la mer.

Assis devant la fenêtre, entendant sans écouter les bruits et les rumeurs du soir, regardant vaguement venir la nuit, on parla peu d'abord. Une courte réponse à la parole dite ramenait presque invariablement un assez long silence.

Pendant un de ces silences, un couple d'allure élégante passa sous les fenêtres de l'hôtel. Edmond le remarqua et tressaillit... Mais presque aussitôt, et comme malgré lui, une expression joyeuse éclaira son loyal visage ; ce que voyant, Edmonde sourit doucement, mais sans rien dire. Victor vit bien aussi l'émotion de M. d'Assem-Gewald, mais lui... il parla.

— Voilà, dit-il, une charmante femme et un vrai gentleman. Il ne m'étonnerait point que la dame fût une veuve ; elle porte les couleurs en demi-teintes d'un deuil près de finir. Je ne serais pas étonné non plus que le gentleman fût son père: il ne porte rien qui soit deuil, et il m'a paru que la dame lui ressemblait.

— Vous ne vous trompez pas, dit Edmond d'une voix doucement troublée, c'est... c'est une veuve, et c'est bien en effet son père qui l'accompagne.

— Épouserais-tu une veuve, toi, mon frère? hasarda timidement la sœur.

Celui qu'on interrogeait se tut; Victor reprit :

— Il faut épouser qui l'on aime et qui vous aime, mademoiselle. La question est là, bien plus que dans les conditions étroites où de mondaines convenances la placent trop souvent. C'est la question même de la vie, et elle est là, parce que Dieu et la nature qui lui obéit ne nous font aimer véritablement que l'être que nous devons aimer. Ce je ne sais quoi de providentiel qui nous fait reconnaître l'être élu, c'est simplement qu'il nous aime.

En écoutant M. de Pranges parler de pareilles choses, Edmonde était effrayée... Elle regarda son frère : à son tour il souriait.

M. de Pranges ne s'arrêta pas.

— Si jamais vous m'aimiez, vous, mademoiselle, poursuivit-il ; si je vous aimais, moi, comme vous pouvez, comme vous devez désirer l'être... ce serait un devoir pour votre frère, qui m'entend, un devoir sacré de nous unir ; et pour lui, j'en suis sûr, ce serait aussi un bonheur... Car vous avez, grâce à lui, je le sais, connu toutes les tendresses, hormis pourtant la tendresse de l'époux... et ne pas vouloir enfin celle-là pour vous, ce serait trahir toutes celles que son cœur vous a prouvées.

Edmonde, toute tremblante, regarda encore son frère : il continuait de sourire.

— Vous pouvez ne pas m'aimer, reprit Victor ; vous pouvez, en me dédaignant, démentir les douces croyances que je viens de vous exprimer là... mais je ne sais quel avertissement souverain me dit que vous ne les aurez démenties que pour un jour ; car jamais, mademoiselle, non plus jamais vous ne rencontrerez un cœur comme le mien pour pénétrer le vôtre, pour en satisfaire tous les purs désirs, pour en comprendre et en partager toutes les nobles aspirations. Vous vous ressouviendrez de mes prières d'aujourd'hui, la vérité que vous devez sentir dans mon langage vous réapparaîtra ; alors vous me rappellerez peut-être, et j'accourrai, moi qui attendrai toujours ma vie de vous seule ; mais des jours auront passé, perdus pour votre bonheur, qui sera mon œuvre constan te

Palpitante en se détournant de Victor, qui venait de tomber à deux genoux et tendait vers elle ses mains jointes et suppliantes, Edmonde se jeta dans les bras de son frère.

— Edmond, cria-t-elle, sauve-moi ! sauve ton enfant !

— Tu es sauvée, ma fille, dit M. d'Assem-Gewald avec une douceur de père, tu es bien sauvée. M. de Pranges est médecin, lui aussi, un médecin plein d'honneur. Il m'a révélé des choses qui contiennent pour toi la liberté d'une existence heureuse. Je l'ai cru, tu peux me croire. Tu peux être épouse, tu peux être mère; je le sais, je te le jure ; tu peux imiter dans tous ses dévouements celle que nous avons perdue... et je t'y engage, Edmonde, du fond d'un cœur qui sera toujours à toi.

Et, après un silence, Victor s'étant relevé, et Edmond le tenant par la main :

— Allons, ma sœur, veux-tu réfléchir, attendre encore, ou veux-tu qu'aujourd'hui même j'appelle M. de Pranges mon frère ?

Edmonde redressa son front, et, avec un beau regard, simplement, noblement :

— Je le veux bien, dit-elle.

Qu'ajouter après cela? On l'a dit, on l'a dit fort bien : le bonheur n'a pas d'histoire.

Édouard Plouvier.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Nous avons, dès le premier jour, salué l'apparition de l'œuvre de Victor Hugo, de cette deuxième série de la *Légende des Siècles* donnée au public le jour même où le poëte illustre atteignait sa soixante-quinzième année. Le temps n'est plus, heureusement, où il lui fallait écrire en tête de la première partie ces vers touchants :

Livre, qu'un vent t'emporte
En France où je suis né.
L'arbre déraciné
Donne sa feuille morte.

Depuis 1870, « l'arbre déraciné » a poussé de nouvelles racines dans la terre natale, il a reverdi glorieusement et son feuillage épais domine tous les arbres de la forêt. Chaque année, c'est une floraison superbe et éblouissante. L'inépuisable sève monte et bouillonne ; c'est le chêne gigantesque que les années ne peuvent ni ployer ni dessécher, et que l'éclair soudain de la tempête pourra seul briser et coucher sur le sol.

Aussi le poëte a-t-il simplement placé au frontispice de la deuxième partie ces deux lignes empreintes d'une mélancolique fierté :

Le complément de la *Légende des Siècles* sera prochainement publié, à moins que la fin de l'auteur n'arrive avant la fin du livre.

On n'attend pas de nous que nous jugions en quelques mots cette œuvre de haut vol, dont les grandioses proportions dépassent tellement le niveau de notre temps qu'elle semble l'écho anticipé de la voix d'un temps qui n'est pas encore. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de choisir parmi tant d'inspirations merveilleuses, parmi tant de pages sublimes, un poëme qui permette à nos lectrices de se faire une idée de cette éblouissante *Légende*. Il y a dans le second volume un livre qui a pour titre : *Les Petits ;* il renferme quatre pièces où le poëte a prodigué tout ce que la pitié, l'humanité, l'amour des humbles et des faibles peuvent inspirer au génie le plus tendre de plus poignant et de plus pathétique. C'est une de ces pièces, intitulée : *Petit Paul*, que nous reproduisons plus loin.

L'œuvre grandiose dont toutes les parties détachées sont elles-mêmes comme des tableaux de maître suffirait sans doute à l'immortalité du poëte. Elle doit faire en même temps l'orgueil de la nation à laquelle elle assure, dans le monde entier, la suprématie pacifique de la gloire littéraire, la plus féconde et la plus durable de toutes.

R. F.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES PETITS

PETIT PAUL

Sa mère en le mettant au monde s'en alla.
Sombre distraction du sort. Pourquoi cela ?
Pourquoi tuer la mère en laissant l'enfant vivre ?
Pourquoi par la marâtre, ô deuil ! la faire suivre ?
Car le père était jeune, il se remaria.
Un an, c'est bien petit pour être paria ;
Et le bel enfant rose avait eu tort de naître.
Alors un vieux bonhomme accepta ce pauvre être ;
C'était l'aïeul. Parfois ce qui n'est plus défend
Ce qui sera. L'aïeul prit dans ses bras l'enfant
Et devint mère. Chose étrange et naturelle.
Sauver ce qu'une morte a laissé derrière elle ;
On est vieux, on n'est plus bon qu'à cela ; tâcher
D'être le doux passant, celui que vont chercher,
D'instinct, les accablés et les souffrants sans nombre,
Et les petites mains qui se tendent dans l'ombre ;
Il faut bien que quelqu'un soit là pour le devoir ;
Il faut bien que quelqu'un soit bon sous le ciel noir,
De peur que la pitié dans les cœurs ne tarisse ;
Il faut que quelqu'un mène à l'enfant sans nourrice
La chèvre aux fauves yeux qui rôde au flanc des monts ;
Il faut quelqu'un de grand qui fasse dire : Aimons !
Qui couvre de douceur la vie impénétrable,
Qui soit vieux, qui soit jeune, et qui soit vénérable ;
C'est pour cela que Dieu, ce maître du linceul,
Remplace quelquefois la mère par l'aïeul,
Et fait, jugeant l'hiver seul capable de flamme,
Dans l'âme d'un vieillard éclore un cœur de femme.

Donc l'humble petit Paul naquit, fut orphelin,
Eut son grand œil bleu d'ombre et de lumière plein,
Balbutia les mots de la langue ingénue,
Eut la fraîche impudeur de l'innocence nue,
Fut cet ange qu'est l'homme avant d'être complet ;
Et l'aïeul, par les ans pâli, le contemplait
Comme on contemple un ciel qui lentement se dore.
Oh ! comme ce couchant adorait cette aurore !

Le grand-père emporta l'enfant dans sa maison,
Aux champs, d'où l'on voyait un si vaste horizon
Qu'un petit enfant seul pouvait l'emplir. Les plaines
Etaient vertes, avec toutes sortes d'haleines
Qui sortaient des forêts et des eaux ; la maison
Avait un grand jardin, et cette floraison,
Ces prés, tous ces parfums et toute cette vie
Caressèrent l'enfant ; les fleurs n'ont pas d'envie.

Dans ce jardin croissaient le pommier, le pêcher,
La ronce ; on écartait les branches pour marcher ;
Des transparences d'eau frémissaient sous les saules ;
On voyait des blancheurs qui semblaient des épaules,
Comme si quelque nymphe eût été là ; les nids
Murmuraient l'hymne obscur de ceux qui sont bénis ;
Les voix qu'on entendait étaient calmes et douces ;
Les sources chuchotaient doucement dans les mousses ;
A tout ce qui gazouille, à tout ce qui se tait,
Le remuement confus des feuilles s'ajoutait ;
Le paradis, ce chant de la lumière gaie,
Que le ciel chante, en bas la terre le bégaie,

En été, quand l'azur rayonne, ô pur jardin !
Paul étant presque un ange, il fut presque un Eden ;
Et l'enfant fut aimé dans cette solitude,
Hélas ! et c'est ainsi qu'il en prit l'habitude.

Un jardin, c'est fort beau, n'est-ce pas ? Mettez-y
Un marmot ; ajoutez un vieillard ; c'est ainsi
Que Dieu fait. Combinant ce que le cœur souhaite
Avec ce que les yeux désirent, ce poëte
Complète, car au fond la nature c'est l'art,
Les roses par l'enfant, l'enfant par le vieillard.
L'enfant voisine avec les fleurs, c'est de son âge ;
Et l'aïeul vient, sachant qu'il est du voisinage ;
Et comme c'est exquis de rire au mois d'avril !
Un nouveau-né vermeil, et nu jusqu'au nombril,
Couché sur l'herbe en fleurs, c'est aimable, ô Virgile !
Hélas ! c'est tellement divin que c'est fragile !
Paul est d'abord bien frêle et bien chétif. Qui sait ?
Vivra-t-il ? Un vent noir, lorsqu'il naquit, passait,
Souffle traître ; et sait-on si cette bise amère
Ne viendra pas chercher l'enfant après la mère ?
Il faut allaiter Paul ; une chèvre y consent.
Paul est frère de lait du chevreau bondissant ;
Puisque le chevreau saute, il sied que l'homme marche,
Et l'enfant veut marcher. Et l'aïeul patriarche
Dit : C'est juste. Marchons. Oh ! les enfants, cela
Tremble : un meuble est Charybde, une pierre est Scylla ;
Leur front penche, leur pied fléchit, leur genou ploie,
Mais ce frémissement n'ôte rien à leur joie.
Frémir n'empêche pas la branche de fleurir.
Un an, c'est l'âge fier ; croître, c'est conquérir ;
Paul fait son premier pas, il veut en faire d'autres,
(Mères, vous le voyez en regardant les vôtres.)
Frais spectacle ! l'enfant est suivi par l'aïeul.
— Prends garde de tomber. C'est cela. Va tout seul.
Paul est brave, il se risque, hésite, appelle, espère,
Et tout à coup se met en route, et le grand-père
L'entoure de ses mains que les ans font trembler,
Et, chancelant lui-même, il l'aide à chanceler.
Et cela s'achevait par un éclat de rire.
Oh ! pas plus qu'on ne peut peindre un astre, ou décrire
La forêt éblouie au soleil se chauffant,
Nul n'ira jusqu'au fond du rire d'un enfant ;
C'est l'amour, l'innocence auguste, épanouie,
C'est la témérité de la grâce inouïe,
La gloire d'être pur, l'orgueil d'être debout,
La paix, on ne sait quoi d'ignorant qui sait tout.
Ce rire, c'est le ciel prouvé, c'est Dieu visible.

L'aïeul, grave figure à mettre en une bible,
Mage que sur l'Horeb Moïse eût tutoyé,
N'était rien qu'un bon vieux grand-père extasié ;
Il ne résistait pas au charme, et, sans défense,
Honorait, consultait et vénérait l'enfance ;
Il regardait le jour se faire en ce cerveau.
Paul avait chaque mois un bégaiement nouveau,
Effort de la pensée à travers la parole,
Sorte d'ascension lente du mot qui vole,
Puis tombe, et se relève avec un gai frisson,
Et ne peut être idée et s'achève en chanson.
Paul assemblait des sons, leur donnait la volée,
Scandait on ne sait quelle obscure strophe ailée,
Jasait, causait, glosait, sans se taire un instant,
Et la maison était ravie en l'écoutant.
Il le hantait, tout riait, et la paix était faite ;

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

On eût dit qu'il donnait le signal de la fête ;
Et les arbres parlaient de cet enfant entr'eux ;
Et Paul était heureux ; c'est charmant d'être heureux !

Avec l'autorité profonde de la joie
Paul régnait ; son grand-père était sa douce proie ;
L'aïeul obéissait, comme il sied. — Père, attends.
Il attendait. — Non. Viens. — Il venait. Le printemps
A sur le vieil hiver tous les droits du jeune âge.
Comme ils faisaient ensemble un bon petit ménage,
Ce petit-fils tyran, ce grand-père opprimé !
Comme janvier cherchait à plaire au mois de mai !
Comme, au milieu des nids chantant à leurs oreilles,
Erraient gaiement ces deux naïvetés pareilles
Dont l'une avait deux ans et l'autre quatrevingt !
Un jour l'un oublia, mais l'autre se souvint.
Ce fut l'enfant. La nuit pour eux n'était point noire.
L'aïeul faisait penser Paul, qui le faisait croire.
On eût dit qu'échangeant leur âme en ce beau lieu,
Chacun montrait à l'autre un des côtés de Dieu.
Ils mêlaient tout, le jour leurs jeux, la nuit leurs sommes.
Oh ! quel céleste amour entre ces deux bonshommes !
Ils n'avaient qu'une chambre, ils ne se quittaient pas.
Le premier alphabet, comme le premier pas,
Quelles occasions divines de s'entendre !
Le grand-père n'avait pas d'accent assez tendre
Pour faire épeler l'ange attentif et charmé,
Et pour dire : O mon doux petit Paul bien-aimé !
Dialogues exquis ! murmures ineffables !
Ainsi les oiseaux bleus gazouillent dans les fables.
— Prends garde, c'est de l'eau. Pas si loin. Pas si près.
Vois, Paul, tu t'es mouillé les pieds. — Pas fait exprès.
— Prends garde aux cailloux. — Oui, grand-père. — Va dans l'herbe.
Et le ciel était pur, pacifique et superbe,
Et le soleil était splendide et triomphant
Au-dessus du vieillard baisant au front l'enfant.

Le père, ailleurs, vivait avec son autre femme.
C'est en vain qu'une morte en sa tombe réclame,
Quand une nouvelle âme entre dans la maison.
De sa seconde femme il avait un garçon,
Et Paul n'en savait rien. Qu'importe ! Heureux, prospère,
Gai, tranquille, il avait pour lui seul son grand-père !
Le reste existait-il ?

Le grand-père mourut.

Victor Hugo.

(La fin au prochain numéro.)

ÉCHEC AU DIAMANT

On dit que le diamant est menacé, qu'on vient de découvrir en Afrique des mines d'une richesse terrifiante. On prévoit donc la décadence de la précieuse verroterie. Comme la robe de soie, assez rare au temps des Césars pour que l'empereur Aurélien en refusât une à l'impératrice sa femme, le diamant va descendre dans toutes les classes.

Comment résisterait-il aux effets d'une extrême abondance ? En dépit de sa splendeur, il sera, comme une simple marchandise, soumis à la loi de l'offre et de la demande. Rare et presque introuvable, on ne pouvait l'aborder qu'avec la cassette d'un roi ; offert et avili, il va peu à peu descendre du sommet où il trônait pour se mêler à la vile multitude des pierreries.

L'Inde, la Turquie, le Portugal, en le livrant tout à coup après l'avoir longtemps gardé, lui avaient déjà porté des coups sensibles ; il ne lui manquait plus que d'avoir à lutter contre une nouvelle source de production.

Nous ne savons si la richesse des mines nouvellement découvertes est aussi fabuleuse qu'on l'assure ; mais un fait ne peut être mis en doute, c'est que l'exploitation des mines de diamant, comme l'exploitation des mines d'or, prend chaque jour de nouveaux développements. Au travail manuel succède le travail industriel qui permet de manier plus rapidement, et à moins de frais, le terrain des mines.

Ajoutons que les chercheurs sont plus nombreux, et les produits par conséquent plus abondants. Touchons-nous à l'Eldorado de Candide ? Dans tous les cas, la royauté du diamant nous semble assez sérieusement compromise.

Le diamant, qu'une femme d'esprit appelait « du lard pour une souricière », s'en ira un beau jour comme tous les trésors de ce monde ; ce jour-là, les femmes prendront peut-être le parti de se parer avec des fleurs, et celles qui seront belles n'en seront pas moins jolies.

Ch. David.

REVUE DES MAGASINS

Par une nouvelle recrudescence de faveur, le noir est plus que jamais à la mode pour toilette habillée. On a fait cette observation que, dans les cercles mondains les plus élégants, les femmes les mieux parées étaient, en blanc ou en noir.

Ceci nous amène tout naturellement à penser à la *Scabieuse*, cette maison spéciale de deuil, dont la seule préoccupation est de s'approvisionner des meilleurs et des plus beaux tissus noirs. Si nous considérons, en outre, que la direction de la *Scabieuse* prend fort à cœur de maintenir son atelier de coupe et de confection à la hauteur des premiers ateliers de Paris, nous arriverons tout droit à cette conclusion que, pour avoir une jolie toilette noire en lainage fin, de deuil ou de fantaisie, ou bien en soie, c'est à la *Scabieuse* (10, rue de la Paix) qu'il faut s'adresser.

Au reste, nous sommes bien aise d'informer nos lectrices que cette maison est dès à présent à même de leur prouver la vérité de ce que nous affirmons. Une simple visite le leur démontrera, par le choix, l'élégance et la nouveauté des modèles qu'elles y trouveront, tant en robes qu'en palétots et confections, de tout genre et de couleur noire, blanche ou grisaille.

— Le corset *Sultane*, avec sa ceinture « *Jeanne d'Arc* », est plus que jamais l'auxiliaire indispensable d'une toilette un peu soignée. Comment posséder cette cambrure de la taille, cet allongement, cette finesse de ceinture et cet effacement des hanches, si l'on n'appelle à son aide ce précieux et excellent mentor ? La somme de 35 francs, qui en constitue le prix, est chose insignifiante en présence de qualités aussi sérieuses.

Nous insisterons également sur la nécessité de se procurer le jupon *Récamier* de la maison de Plument (33, rue Vivienne), dont le grand succès provient de l'utilité, de la commodité et de la grâce du modèle. On n'a pas oublié, sans doute, que ce jupon se boutonne au bas du corset *Sultane*, ce qui, par conséquent, fait de l'un le complément obligé de l'autre. Prix : 20 francs.

Les jupons blancs et les jupons en percale de couleur, qui jouent aujourd'hui un si grand rôle dans la maison de Plument, continuent de faire parler d'eux, et c'est justice. Rien de préférable, en effet, à ce joli jupon blanc qui sert à deux fins, qu'on emploie court pour la ville et qui pour soirée devient à traîne, celle-ci se boutonnant et se déboutonnant à volonté. Sans la traîne, le jupon a encore de 1m,20 à 1m,30 de hauteur. Prix : 35 francs.

Dans la série des jupons de couleur de cette maison hors ligne, on trouve des dispositions charmantes et des réunions de couleurs d'une harmonie et d'une grâce parfaites.

— Si l'on veut garnir une robe, un costume, un palétot, une confection pour femme ou fillette, le meilleur moyen de se procurer et l'assortiment et la nouveauté, c'est de s'adresser à la maison Vatelot et Cie (59,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rue Turbigo), maison très-importante et toute spéciale pour la passementerie. On y trouve tout ce qu'on peut désirer en fait de galons, franges, boutons, gazes et dentelles brodées, tulles et dentelles imitation, — sans compter les plissés en mousseline ou en faille noire pour volants de robe.

Galon brodé, broché, genre breton de mille sortes différentes, — de deux, trois, quatre ou cinq teintes, — d'un caractère simple, bariolé, original, élégant : il y en a pour tous les goûts et pour toutes les occasions.

La maison Vatelot et Cie (59, rue Turbigo) se charge de tous les assortiments : il suffit, pour cela, de lui adresser un échantillon. Certaines garnitures, comme la passementerie à feuilles cousues, qui imite la chenille, exigent toutefois une commande de 12m,50, la portée du métier.

Le moment est venu d'insister sur la broderie en général, et particulièrement sur les broderies anglaises noires ou blanches, les broderies de couleur sur tulle, grenadine et crêpe noir, que l'on porte tant aujourd'hui et qui constituent un ensemble de merveilleuses garnitures. De pareils éléments sont précieux pour les dames et les couturières ; les personnes qui nous lisent peuvent facilement se rendre compte des avantages multiples que présentent les relations avec la maison Vatelot et Cie où tout se vend aux prix de gros.

— Avec les beaux jours nous voyons revenir les ornements en dentelle, qui donnent tant de charme à la toilette.

Les costumes de toile et étoffes légères seront ornés de dentelle *Clovis*. On sait que cette dentelle en fil cœur de lin est une création spéciale de la maison Caliste (rue Neuve-Saint-Augustin, 23, à l'angle du passage Choiseul).

La maison Caliste a fabriqué de nouveau et très-jolis dessins pour entre-deux et bords à dents. Il y en a de toutes les hauteurs et de tous les prix. C'est aussi ce genre que l'on emploie généralement pour orner la lingerie. On peut s'adresser à la maison Caliste pour recevoir des échantillons sur lesquels les prix sont marqués et qui sont expédiés *franco* en tous pays. La maison Caliste, pour faciliter ses expéditions, a fait préparer des coupes de douze mètres dans les dessins étroits. Ces coupes sont cotées à raison de 3 fr. 50 les douze mètres, ce qui porte à peine ces dessins à 30 centimes le mètre.

Comme fabrication, cette dentelle est admirable ; elle est tissée avec du vrai fil cœur de lin de la célèbre maison Cespel, de Lille. En volants de dentelle noire, Chantilly et autres, en mantilles et châles, la maison Caliste a de quoi défier toute concurrence comme supériorité et modération dans les prix.

M. D'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouter aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal. Du reste, pour leur éviter des recherches, nous donnerons désormais, au bas de chacune de nos gravures ou à la suite de la description du vêtement représenté, le prix du patron épinglé. Il suffira donc, en indiquant le numéro de la gravure dont on désire le patron, de nous en envoyer le montant en un mandat de poste ou en timbres-poste français. A défaut de ces derniers, nos abonnées de l'étranger devront ajouter au prix du patron 1 franc en plus pour le change, cette perte ne pouvant naturellement être supportée par nous.

Avis au public.

L'Administration des Postes nous communique l'avis suivant que nous nous empressons de reproduire à titre d'intérêt général :

Des réclamations se sont produites à différentes reprises au sujet de l'impossibilité où se trouve le public français d'expédier à l'extérieur, par la voie de la poste et au tarif des échantillons, des objets entiers non dépourvus de toute valeur intrinsèque et marchande.

L'Administration française interprète à l'intérieur, dans le sens le plus libéral et le plus conforme aux intérêts du commerce, la législation sur le transport des échantillons par la poste. Mais, dans les relations internationales, elle se trouve liée par des traités aux dispositions desquels elle ne peut que se conformer strictement, sous peine d'être désavouée par les autres parties contractantes. En ce qui concerne particulièrement le service des échantillons, les arrangements internationaux ne permettent pas de donner cours aux objets qui n'ont pas le caractère d'échantillons, dans l'acception propre du mot, c'est-à-dire aux objets autres que des articles dépareillés, détériorés ou incomplets, destinés à faire connaître la pièce dont ils ont été détachés ou le type qu'ils représentent, sans pouvoir être eux-mêmes un objet de commerce.

Ayant été à même de constater que des objets ne remplissant pas ces conditions parvenaient quelquefois de l'étranger en France, l'Administration française en a pris occasion pour adresser aux offices des postes étrangères des propositions tendant à faire soumettre à une réglementation plus large le transport des échantillons dans les rapports internationaux. Mais cette tentative n'a pas été couronnée de succès ; et les administrations étrangères, après avoir répondu qu'il ne fallait voir dans les faits signalés que des accidents de service, que des irrégularités qui ont échappé à l'attention de leurs agents, se sont prononcées catégoriquement en faveur de l'observation ponctuelle des règlements en vigueur.

Dans cette situation, il est de nécessité absolue pour l'Administration française de ne pas s'écarter, de son côté, de la stricte application des conditions auxquelles les arrangements internationaux existants soumettent les échantillons de marchandises pour l'étranger.

En attendant donc que la révision de ces arrangements permette de reprendre la question, il importe de rappeler au public que les échantillons de marchandises pour l'extérieur doivent être dépourvus de valeur vénale.

SOMMAIRE DU Ier N° D'AVRIL 1877.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Causerie, par Ludovic Sauveur. — Convenances modernes, par le baron Schop. — Théâtres, par M. Robert Hyenne. — *La Belle aux cheveux bleus*, nouvelle, par Edouard Plouvier. — *La Légende des Siècles*, par M. M. — *Les Petits : Petit Paul*, par M. Victor Hugo. — Echec au diamant, par Ch. David. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1409, dessin de M. E. Préval : nouveaux modèles de confections. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 358, dessin de M. E. Préval : chapeau *Pompadour*. — G. n° 741, dessin de M. Jules David : toilettes de courses. — G. n° 744, dessin de M. E. Préval : toilette d'appartement et costumes d'enfants.

ROUVENAT (※) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

La question du chapeau n'est pas plutôt réglée que c'est à recommencer ! « Notre esprit inconstant se prend de fantaisie et vit de changement...» a dit un poëte célèbre. Mais ce qui dans certains cas serait un défaut devient un mérite lorsqu'il s'agit de modes ; avec le genre actuel, le chapeau demande à être souvent renouvelé, au moins transformé. Ne faut-il pas des coiffures spéciales suivant les toilettes, les circonstances et le temps ? Le goût individuel, si capricieux, et les différents caractères de la beauté n'appellent-ils pas à eux le changement sous toutes ses formes ?

D'après M. Ch. Blanc, « il existe un rapport secret entre le tempérament moral et les nuances physiques des yeux, de la chevelure et du teint ; il en résulte qu'il s'établit comme une harmonie involontaire entre les préférences conseillées par la coquetterie et celles qui sont dictées par l'humeur constante ou l'esprit du moment. La même couleur qui est un indice du caractère sera le plus souvent une convenance pour la beauté. »

Rien n'est plus vrai avec les natures bien douées ; mais combien en est-il d'autres pour qui le goût et l'instinct du beau sont comme des cordes muettes ! combien ne se laissent guider que par l'esprit d'imitation ? Savoir se coiffer, s'habiller est un art tout comme un autre et qui ne court pas les rues ; on s'en aperçoit chaque fois qu'on sort ! Il est donc intéressant d'étudier de près la question du chapeau.

La perplexité est grande lorsqu'on entre chez une de nos marchandes de modes en renom ; il y a tant de variété, dans les modèles de cette saison, qu'on ne sait vraiment que choisir. Ce n'est qu'après avoir essayé plusieurs spécimens que vous pouvez juger de celui qui convient le mieux à votre physionomie, avec l'aide d'une personne experte, la modiste, qui s'y entend presque mieux que nous.

Aux figures ovales et un peu longues il faut un encadrement : diadème fuyant, dentelle ou fleurs de côté ; mais d'aigrettes le moins possible : ne doit-on pas éviter d'allonger encore ? Une grosse figure exige les formes larges, les plumets, les ornements un peu volumineux ; dans le but d'écraser ; des brides, des mentonnières viendront encore atténuer l'excès d'ampleur naturelle. Nous recommandons aux têtes mignonnes les petits chapeaux et une grande sobriété d'ornements.

P. N° 359. — Toilette de promenade.
Prix du patron épinglé : 8 francs.

Aux personnes colorées il faut des tons qui abattent la vivacité du teint, comme le bleu, le vert, etc. ; les carnations pâles doivent être, au contraire, ravivées par de fraîches couleurs, comme le ponceau, le rose, etc. La beauté parfaite est seule dispensée de suivre des règles de ce genre ; toutes les couleurs indifféremment lui conviennent.

Entre le chapeau de paille et celui de dentelle ou de gaze, il y a un modèle composite, — si l'on veut bien nous permettre ce mot ; — il se compose d'une passe et d'un bavolet en paille façonnée, avec fond mou en grosse mousseline, que l'on recouvre élégamment d'un tissu quelconque ou même de fleurs. Cette disposition, toute particulière à la saison actuelle, est hautement patronnée par certaines modistes ; la raison en est bien simple : ce genre demande une plus sérieuse connaissance du métier de modiste, plus de savoir-faire, un goût primesautier, de l'originalité ; bref c'est un de ces modèles que les dames ne peuvent faire elles-mêmes.

Si nous passons en revue les garnitures le plus employées pour le chapeau d'été, nous trouvons une foule d'éléments gracieux : la jolie gaze tunisienne à rayures pleines et claires, de deux nuances toujours (bleu foncé et tilleul, noir et jaune, etc.) ; la gaze diamantée, la gaze chenillée, la gaze canevas, tissus pré-

cieux à noter pour les turbans, qui s'enroulent en spirale autour de la calotte; les choux légers dans lesquels on enfouit une fleur ou un oiseau. La dentelle noire, brodée de soie ombrée de deux teintes, joue également un rôle qui n'est pas sans mérite pour un chapeau de crin noir; on en forme des coquillés qui présentent des reflets chatoyants aux rayons du soleil. Le succès des ruches effilochées, quoique de date ancienne déjà, ne s'est pas encore ralenti, il faut le constater; on les dispose presque toujours en tour de tête et en choux dispersés sur le chapeau.

Mais ce qui, sans contredit, l'emporte en grâce et en fraîcheur sur toutes les garnitures possibles, c'est la fleur ou, pour mieux dire, les fleurs, que l'on emploie à profusion. C'est à juste titre qu'on peut maintenant comparer des réunions de femmes, parées, comme celles du pesage au champ de courses, à des parterres de fleurs. Passes de chapeaux diadèmes, bandeaux, cache-peignes, fonds bombés, toques, capotes, etc., tout cela est en fleurs; et quelles fleurs! il semble qu'on vient de les cueillir. Voici, par exemple, un joli bandeau de mousse naturelle et teintée, avec touffes de boutons d'or à cœur noir; la mousse est, en outre, parsemée de grappes de chatons vert tilleul; belle aigrette de fleurs assorties et bride mentonnière en pareil, avec bouquet sur le côté. Un autre modèle consiste en une passe très-touffue de fleurs jardinières, des plus fines et des plus variées, entremêlées de feuillage et d'herbes folâtres.

—

Une des plus jolies actrices de nos théâtres parisiens, de mise et d'habitudes fort élégantes, s'est montrée dernièrement dans une toilette qui a révolutionné le monde féminin. Corsage à ceinture ronde, avec jupe et draperies froncées à la taille, d'où elles se répandent tout autour. On a beaucoup parlé de cette toilette et, dans le monde des COUTURIÈRES, on est un peu sur le qui-vive. La conclusion qu'on prétend tirer de cet événement, c'est que le règne du collant toucherait à sa fin; on sera forcé — nous l'avons, du reste, prédit dernièrement — de se remettre aux jupes plissées de 1830... modes bourgeoises s'il en fut! Quant aux manches à gigot, personne n'a pu nous dire si elles reviendraient aussi.

Si tout cela était vrai, pourtant, quel cataclysme dans la toilette actuelle! Impossible de tirer d'une robe princesse, d'une polonaise une robe froncée, plissée. Ce serait à renouveler toute sa garde-robe. Mais ce sont là de ces révolutions qu'on ne peut mener brusquement et cela doit nous rassurer.

Pourtant, comme il n'y a jamais de fumée sans feu, de même il pourrait bien y avoir du vrai dans tout ceci : aussi ferons-nous bien de prendre nos précautions. La prévoyance étant mère de la sûreté, qui nous empêche de choisir de préférence, pour une toilette nouvelle, la robe princesse, dont le milieu du dos à basque retombe sur des largeurs plissées, simulant un jupon?

—

Nous félicitons les LINGÈRES de l'heureuse application, sur objets de lingerie, de la dentelle Clovis teintée de couleur rose ou bleue; délicieuses sont les parures de toute sorte que l'on voit pompeusement étalées dans les vitrines. Nous en détachons une entre toutes : collerette et sous-manches faites de plissés en linon blanc, bordés de dentelle Clovis écrue et bleue; les plis plats sont maintenus par une ligne transversale de piqûres deux fois répétée; les bords, libres de toute entrave, forment un agréable coquillé, d'un effet très-coquet. Nous aimons encore les plissés de linon blanc, ourlés de linon de couleur unie (gros bleu, rouge, noir, etc.) et montés comme les précédents.

Très-vaporeuses sont les ruches en crêpe de toute couleur gaufré; mélangez-les de dentelles, avec choux de gaze ou cocardes de petits rubans très-étroits, et vous aurez une exquise nouveauté.

Les broderies bretonnes, appliquées à la lingerie, sont en train de faire leur tour du monde; l'exportation s'en est emparée et Paris en expédie tous les jours d'importantes commandes. On est fort pour la fantaisie brillante de l'autre côté de l'Océan : c'est le soleil qui le veut, sans doute. Nous avons assisté à l'un de ces départs, nous en conserverons longtemps le souvenir. C'étaient des fichus, des gilets, de hautes manchettes, etc., le tout composé de soies brochées, lisérées de gros cordons de couleur vive où la nuance mandarine n'était pas oubliée, avec pomponnettes de rubans étroits, dentelles blanches, cordelières et fleurs, à vous donner des éblouissements!

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte

P. n° 359.

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume en cachemire gris et faille noire, composé d'un jupon, d'une polonaise et d'un paletot cuirasse. — Jupon à traîne rapportée, celle-ci en faille noire, garni de deux volants plissés. Le jupon est resserré dans le bas par deux plis creux et distancés, que relie une bande de faille noire avec lisérés mandarine. — Polonaise à manches de faille noire; le devant, boutonné au milieu, est court. D'un côté, le bas est garni d'un revers rajouté en faille mandarine; de l'autre côté, les bords sont garnis de plissés; ces deux garnitures se rejoignent au milieu derrière. Le dos de la polonaise offre cette particularité que le petit côté gauche reste indépendant; on réunit, malgré cela, par une couture le dos de la tunique au côté de devant, et c'est avec le petit côté gauche qu'on forme la draperie pouff du milieu, en en fixant l'extrémité au bas de la taille sur l'autre petit côté. Frange de couleur mandarine autour du pouff. Bracelet en cachemire lisséré de faille mandarine au bas de la manche. — Paletot cuirasse sans manche, fendu dans le bas derrière, avec large liséré de faille sur les bords. Double col, en cachemire et faille noire lisérée de jaune. — Chapeau à fond mou en gaze neigeuse assortie à la robe et passe de paille; guirlande de jonquilles autour de la calotte.

G. N° 686.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Costume de mariée, en faille et crêpe crêpé. — La robe, de forme princesse, est à très-longue traîne; celle-ci est encadrée d'une garniture de faille bouillonnée et de plissés de crêpe, qui remonte sur les côtés. Le bas du devant est orné de la même garniture. — Tablier-écharpe en crêpe, replié sur lui-même et drapé au bas de la taille; un volant plissé en entoure tous les bords. Le tablier se perd d'un côté sous la garniture de la traîne, tandis que de l'autre il forme un coquillé. Le corsage, ouvert en châle, est garni de plissés et d'un volant de dentelle application qui se terminent par un bouquet de fleurs d'oranger. Manche à sabot, avec plissés de crêpe sur les bords et petites coques de ruban formant tête. — Couronne diadème en fleurs d'oranger dans les cheveux et voile de tulle Bruxelles. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Costume en faille grise. — Jupon à traîne rajoutée du bas; le bord inférieur est garni tout autour d'un volant plissé; un autre volant plissé, surmonté d'une bande plissée que maintiennent deux rangs de piqûres, garnit le bas du devant. — Tunique formant un tablier carré, entouré d'une belle frange, et formant par derrière un pouff dont le bas se termine par un volant monté à tête. — Cuirasse lacée derrière, ouverte en carré devant par une garniture plissée en faille, qui fait tout le tour du cou. Mêmes plissés au bas des manches et parement cloué de petits boutons. — Chapeau de feutre gris assorti, à fond bonnet de police terminé par un gland et se rabattant derrière. Le bord de la passe est recouvert d'une bande de plumes de paon disposées en franges. Tête d'oiseau et plumes en aigrette disposées sur le côté. — Prix du patron épinglé : 8 francs,

G. N° 743.

NOUVEAUX MODÈLES DE TOILETTES D'ENFANTS. — 1. Costume de petit garçon de quatre à cinq ans. L'étoffe est un drap léger de couleur tourterelle.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Pantalon court, gilet droit et veston croisé, avec col rabattu à revers ; le tout garni de motifs de passementerie de teinte assortie. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Petite fille de sept ans : costume en cachemire gris perle avec garnitures de faille rose. — Robe princesse entourée d'un volant qui la complète et qui est posé par-dessous ; ce volant est plissé par groupes de quatre plis. Un plissé de faille rose orne le bas du devant de la robe, au-dessus du volant, et remonte au milieu du dos où il forme deux lignes. Le dos, plus long que le devant, est garni dans le bas d'un nœud de ruban rose ; ses côtés forment un revers boutonné dessus. Double cornet de faille et cachemire au bas de la manche. — Chapeau en paille de fantaisie ; le bord de la passe tout dentelé. Guirlande de myosotis autour de la calotte. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

3. Petite fille de trois ans : costume en matelassé de laine bleu et taffetas assorti. — La forme est dans le genre princesse, le bas découpé en longues dents ; le milieu du dos se termine aussi en pointe allongée ; tous les bords sont liserés de blanc. Une petite jupe de soie, plate devant, plissée derrière, complète le costume ; elle est posée dessous. Poche de faille plissée, garnie d'un revers en matelassé liséré de blanc et d'un nœud de ruban. Col marin également liséré, ainsi que le bas des manches ; celui-ci repose sur un cornet de faille ; un nœud de ruban est placé vers le coude. — Chapeau en paille de Nice, recouvert d'une mousseline blanche, avec plissé sur les bords. Guirlande de petites marguerites des prés et papillon aux couleurs vives sur le côté. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4 et 6. Même toilette vue de face et de dos, pour petite fille de huit ans. — Robe princesse en cachemire blanc à plastron de faille bleue, plissé devant et derrière. Une broderie de laine bleue orne tous les bords de la robe près du plissé ; le col rabattu est en faille également ; des nœuds de ruban ferment la robe au cou, à la taille et dans le bas, réunissant les bords du cachemire sur la faille. Poche de faille plissée, encadrée de broderie et terminée par un nœud. Le parement des manches est formé d'un haut plissé de faille, avec double nœud dans le haut et dans le bas. — Chapeau de paille, recouvert d'un foulard blanc faisant fond mou, avec une guirlande de bluets tout autour. — Prix du patron épinglé : 4 francs 50.

5. Petite fille de dix ans : costume en lainage rayé écru et caroubier. — Robe princesse ouverte en carré, avec bordure de velours noir, se fermant de côté par un nœud et des boutons de velours. Quatre biais de même étoffe rayée entourent la jupe, à partir de la taille, pour se fixer un peu plus bas du même côté derrière ; des nœuds de velours arrêtent chaque extrémité des biais, et une frange de laine entoure le dernier tout autour. — Chapeau de paille aux bords légèrement relevés, entouré d'une écharpe de gaze écrue nouée de côté. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

6. Même toilette, vue de dos, que celle qui a été décrite sous le n° 4.

7. Petite fille de huit ans : costume en sicilienne havane et faille marron. — Robe de forme princesse, plus longue devant, ouverte derrière sur un milieu de dos en faille toute plissée ; un jupon simulé, formé d'une bande plate en faille, se relie au bas du dos. Volant plissé en foulard jaune posé sur le bord de la sicilienne et encadrant le dos ; nœud assorti dans le haut et le bas. La manche est garnie de même. — Chapeau en paille de fantaisie, à bord dentelé, garni d'une couronne de fleurs des champs. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1406 *T.*

Toilettes de mariage. — 1. Mariée. — Robe princesse en faille, à longue traîne ; le corsage lacé derrière. Un volant plissé, monté par une bande plate, orne le jupon en suivant la traîne, avec un bouillonné au-dessus. — Tunique en crêpe de Chine brodé, entourée de franges et drapée en biais au bas du buste. D'un côté, une petite écharpe de même étoffe, garnie de franges aux deux extrémités, relève les draperies de la tunique, qui retombent négligemment. De l'autre côté, un peu derrière, la tunique est ornée d'un coquillé de dentelle duchesse qui descend jusqu'en bas. Fichu en crêpe de Chine, drapé autour des épaules, avec volant de dentelle retenu au milieu de la poitrine par un bouquet de fleurs d'oranger. Fraise de tulle et blonde autour du cou, fermée par un bouquet de fleurs d'oranger. Draperie en crêpe de Chine brodé, posée en biais sur le bas de la manche et fermée par une frange pareille à celle de la tunique ; volant de dentelle sur le bord. — Couronne de fleurs d'oranger dans les cheveux et voile à la juive en tulle malines. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Demoiselle d'honneur. — Costume de faille bleue. — Robe de forme princesse derrière, à traîne ; la couture de côté est ornée d'un plissé de faille noire qui serpente au-dessus de la traîne. Par devant, le jupon, séparé du corsage, est orné au milieu d'un large coulissé de faille noire, et dans le bas d'un plissé qui remonte se perdre sous la garniture des côtés. Le corsage, devant, fait cuirasse au milieu, où il est garni d'un plastron pareil à celui du tablier ; un groupe de longues bouclettes de faille ferme le corsage à la taille ; il en est de même du col rabattu, en faille bleue, bordé de noir. Les petits côtés du devant se prolongent en conservant la forme princesse et se perdant à la couture de côté ; une petite bande de faille noire borde ce petit côté en en dessinant les contours. Draperie, bouclettes et plissés de faille noire au bas des manches. Écharpe de même nature partant des côtés pour se réunir au milieu derrière. — Col de batiste ; manchettes de toile et valenciennes. — Chapeau de feutre blanc : calotte plate et passe relevé davantage d'un côté ; bandeau de velours bleu dessus et nœud traversé d'une boucle d'acier. Plumes blanches dessus. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

3. Petite quêteuse. — Robe fourreau en popeline gris perle, de forme princesse, très-ajustée de la taille ; elle est garnie devant et derrière d'un plastron étroit en faille orange, encadré de boutons et boutonnières de même nuance posés sur le gris. Bordure orange au bas de la robe et volant plissé en faille grise posé dessous. La poche et les parements des manches sont bordés de faille orange et ornés de boutons assortis. — Lingerie festonnée. — Chapeau de paille grise, garni de ruban orange ; celui-ci, pris sous la passe, remonte sur le sommet pour former un groupe de coques avec une rose en branche. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

Description de la gravure coloriée N° 1411 *D.*

Substituée à la gravure n° 1406, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Nouveaux modèles de chapeaux et de lingerie élégante. — 1. Chapeau de jeune fille, en faille anglaise noire. Passe diadème avec petite visière et fond arrondi. La passe, doublée de surah bleu est ornée d'un chou de même étoffe, traversé par une boucle d'acier ; une ruche assortie borde la passe près des cheveux. Cache-peigne de roses de mai sous la passe. Le dessus du chapeau est orné de ruban de faille noire et d'une plume assortie.

2. Chapeau de paille d'Italie. Fond fuyant et arrondi ; passe relevée tout autour et doublée de faille assortie. Ruban de même nuance autour de la calotte, formant des coques sur le côté droit ; sur ce point, se groupent des soucis, des brins d'avoine, et une plume de couleur souci. La pointe de cette plume vient retomber par devant, tandis que les avoines forment frange tout autour.

3. Parure pour corsage entr'ouvert, en foulard vert d'eau et dentelle Clovis très-fine, formant à la fois un col montant à larges coins cornés et une cravate « tour de cou » nouée devant, avec deux pans croisés.

4. Chapeau en paille de riz blanche. Passe ondulée derrière, en auréole devant, et fond pointu. La passe, doublée de rose et garnie d'une guirlande de feuillage et de mûres vert pâle, est fermée derrière par un nœud de ruban rose. Un ruban s'échappe entre les pailles du bavolet pour tourner autour de la calotte et former un chou sur le sommet. Guirlandes de feuillage et de mûres recouvrant le devant et les côtés du chapeau.

5. Parure de dîner formant gilet. Le plastron, en surah jaune, est tout bouillonné ; le haut, décolleté en carré, est bordé d'une petite blonde anglaise. Un galon en matelassé soie, de couleur carmélite, forme le tour de cou et encadre le plastron ; il est soutenu par un tulle raide (canetillé, au besoin) et ses bords sont garnis d'une blonde anglaise. Une fourragère en cordelière de soie assortie complète la parure, qui se ferme à volonté derrière le cou ou sur le côté.

5 *bis*. Sous-manche assortie au gilet, composée d'un bouillon de surah jaune, de galons de dentelle blanche et d'une cordelière.

6. Filet *Mazaniello* en lacets de soie lilas, garni d'un nœud alsacien en ruban de même nuance. Des brides pareilles descendent sur les côtés pour rejoindre le nœud catogan.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

La mode de donner des œufs de Pâques, un peu tombée en désuétude depuis quelques années, a repris, ce printemps, avec une ardeur qui fait honneur à la générosité française. Non-seulement les enfants ont été comblés d'œufs à surprises plus ingénieuses les unes que les autres, mais les grandes personnes en ont échangé entre elles qui ne leur cédaient en rien comme garniture. Tandis que les œufs d'enfants se contentaient d'être remplis de jouets de toute espèce, selon l'usage antique et commode, ceux de leurs parents affectaient les formes les plus variées et renfermaient les merveilles les plus originales.

Les uns se présentaient sous l'apparence d'énormes bouquets de fleurs naturelles en forme d'œufs, avec un ruban pour les suspendre, — une invention qui a beaucoup de succès depuis quelque temps. On écartait les fleurs et l'on trouvait mille cadeaux : un éventail de plumes avec peinture sur les plumes mêmes ; des barbes en point de duchesse qui, appliquées sur le corsage, forment des parures élégantes ; des porte-cartes en peau de serpent avec chiffre d'argent, ou en métal de Toula damasquinés comme des cimeterres de pacha ; des garnitures de bottines en or ou en platine, agrémentées de pierres précieuses ; — toutes les nouveautés, en un mot, dans le goût du moment.

D'autres œufs, ceux-là en velours de toutes nuances, n'étaient que des écrins d'une forme spéciale, renfermant des bijoux ou des objets d'orfévrerie. Quelques-uns en or ou en argent avec le chiffre (en diamants dans le premier cas ou en pierres de couleur dans le second) de la personne à qui ils étaient destinés, formaient de petites boîtes de poudre de riz garnies de leur houpette, pour emporter dans le monde ou au théâtre. Il y en avait pour tous les goûts et toutes les bourses.

On parle beaucoup d'une corbeille d'œufs, de la tournure la plus rustique et tout bonnement placée sur un lit de paille, offerte par un grand seigneur à sa femme, en reconnaissance de son dévouement admirable pendant une récente maladie. Chaque œuf contenait un diamant de la plus belle eau, et il y en avait trente-deux dans la corbeille.

Une autre jeune femme du monde aristocratique, partie pour le Nord où son mari est secrétaire d'ambassade, a reçu un œuf gigantesque et tel que, dans ses voyages, Gulliver seul pouvait en rencontrer. Cet œuf renfermait trois robes plus merveilleuses encore que celles de Peau-d'Ane, attachées comme cela a lieu dans les boîtes de poupées. C'était un souvenir de sa mère, restée à Paris. Vous jugez de l'émoi à l'arrivée de cette caisse formidable, et puis des cris de surprise et de satisfaction !

Ce cadeau rappelle un peu celui que fit l'ex-impératrice Eugénie à la princesse Victoire d'Angleterre, aujourd'hui princesse héréditaire d'Allemagne, lors du voyage de la reine Victoria à Paris. La princesse, toute jeune fille encore, était habillée un peu à l'anglaise, et avec cette simplicité qui a toujours été si chère à la reine. Ayant demandé à l'impératrice quelles étaient les modes à Paris :

— Je vous en enverrai un échantillon, lui répondit celle-ci.

Effectivement, quelques jours plus tard, la petite princesse recevait une caisse volumineuse contenant une poupée absolument à sa taille et tout le trousseau d'icelle fait à la dernière mode de la ville qui restera à jamais la capitale de l'élégance.

Le mouvement mondain, enrayé par la semaine sainte, a repris avec Pâques plus ardent que jamais, et promet de se continuer jusqu'aux premiers jours de l'été. On avait reçu beaucoup à Paris pendant le Carême, mais on avait peu dansé. Le cotillon maintenant va se rattraper et pouvoir multiplier ses figures. On le danse partout en ce moment, en l'agrémentant de fantaisies mieux imaginées les unes que les autres.

La redoute en domino de la comtesse de la Ferronays a mis le beau monde en goût de fêtes masquées. On parle de deux fêtes de ce genre qui seraient données dans un hôtel de millionnaire aux Champs-Elysées, et d'un bal masqué qui aurait pour théâtre les salons d'un palais très-aristocratique du faubourg Saint-Germain. D'autre part, la baronne de Cambourg promet, pour la fin de la saison, une mascarade avec toutes les femmes en costumes villageois.

En dépit de ces efforts et de ces velléités, nous croyons le bal masqué une institution passée de mode, un plaisir qui a vécu. Perdu pour les endroits publics, il achève de s'éteindre, et nous doutons que les salons parviennent à le ressusciter.

Nous devons une mention aux fêtes annuelles données, dans les derniers jours de la saison qui vient de finir, par les sociétés de secours mutuels qui se rattachent au commerce et à l'industrie de la capitale. Celle des fleuristes avait attiré dans les salons de l'hôtel du Louvre, rehaussés par une décoration toute de circonstance, une foule de jolies femmes dont les toilettes, d'une fraîcheur incomparable et d'une richesse exquise dans leur simplicité, étaient pour la plupart ornées de guirlandes de fleurs. Il y avait là des éléments d'élégance qu'on regrettait de n'avoir pas rencontrés même au grand bal donné à l'Opéra au bénéfice des ouvriers lyonnais.

Nous ne nous étendrons pas sur les splendeurs du bal donné au Grand-Hôtel par l'Union syndicale et mutuelle des restaurateurs et limonadiers du département de la Seine. La salle était encombrée de fleurs, les buffets de victuailles et de friandises variées. Avec des organisateurs tels que MM. Bignon (du café Riche), Lathuile, Marguery, Noël, Percheron et Herbomez (de la maison Véfour), on ne pouvait que s'attendre à des merveilles, et rien de plus merveilleux, en effet, que cette fête des desservants de la gourmandise parisienne, si ce n'est celle de l'Orphelinat général de la bijouterie, qui avait fait élection de domicile à Valentino. Ici les diamants répandaient sur toutes les toilettes un éclat indescriptible, et le mouvement de la danse semblait allumer des tourbillons de flammes qui voltigeaient en tous sens et miroitaient à la clarté des lustres. Une quête faite au profit de l'œuvre a produit quatre cents francs qui, joints au produits de la vente des billets, permettront à la Société d'adopter un orphelin de plus.

Mentionnons enfin le bal donné au Grand-Hôtel par le syndicat de la céramique et des cristaux au profit de sa caisse de secours et pour la fondation d'un musée de céramique. On sait que la concurrence étrangère est puissamment aidée par ce fait que les ouvriers des autres nations trouvent chez eux des musées spéciaux où sont réunis non-seulement nos modèles, mais les modèles antiques et ceux de la Renaissance, italiens, flamands, etc., tandis que la France n'a pas, en dehors de Sèvres, un de ces musées. Pour combler cette lacune et doter Paris d'un de ces centres d'étude, la Chambre syndicale, par une louable initiative, a déjà réuni un grand nombre de modèles ; il s'agit de les compléter et de fonder définitivement le musée de céramique. C'est en vue de ce résultat qu'était donné le bal organisé sous la direction de M. Dommartin, ancien juge au tribunal de commerce de la Seine. Ajoutons que l'honorable président de la commission en a fait les honneurs avec une telle gracieuseté, qu'on eût pu se croire à une fête particulière plutôt qu'à un bal par souscription. La recette réalisée permettra, nous n'en doutons pas, de faire faire un pas au problème à résoudre.

Le monde diplomatique, — qui, par parenthèse, annonce de tous côtés des réceptions, parmi lesquelles nous noterons une soirée dansante chez la baronne de Beyens et une autre à l'ambassade d'Espagne, — s'occupe beaucoup, en ce moment, de la prochaine publication de la correspondance de lord Clarendon.

Jamais, probablement, le monde politique n'a connu de plus acharné travailleur que lord Clarendon. Il écrivait avec une faci-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lité et un bonheur extraordinaires. Sa correspondance embrasse toutes sortes de gens, de conditions, de sujets. C'était un causeur admirable et, ce qui est peut-être aussi rare, un auditeur des plus patients.

Avait-il quelque chose à apprendre du plus ennuyeux visiteur, il s'abstenait de toute marque de fatigue, suivait son interlocuteur à travers les digressions les plus inutiles, le ramenait adroitement au point intéressant, et de tant de bottes de paille savait extraire le seul petit grain de blé qui s'y trouvait. Personne n'était plus gai, plus avenant, mieux pourvu d'exemples heureux, d'anecdotes agréables, recueillies dans un immense commerce avec le monde ; personne ne savait plus habilement faire tenir tout un argument dans une épigramme, ou, quand l'occasion l'exigeait, s'exprimer avec plus de poids et d'autorité.

Dans le souvenir de tous ceux qui ont eu la bonne fortune de le connaître, lord Clarendon est resté comme le plus aimable des compagnons et le plus solide des amis, une intelligence lumineuse au service de l'âme la plus loyale.

On s'explique le prix qui s'attache à la correspondance d'un tel homme en présence des grandes situations qu'il a occupées.

Bachaumont.

LES PEUPLES A LA MODE

Nous avons parfois des engouements singuliers. Un beau matin, une folie d'admiration nous prend. Nous découvrons tout à coup qu'il y a chez tel peuple de nos voisins des institutions admirables, des modes admirables, des œuvres admirables, une littérature admirable. Et nous les admirons de bonne foi, nous nous extasions sur leurs mérites, nous copions, nous adoptons tout ce qui est bon et ce qui est mauvais. La mode le veut. Que répondre à cette raison qui n'en est pas une? Le troupeau de Panurge ne répond rien. Il suit aveuglément le premier mouton.

C'est ce qui se produisit lorsque Brummel vint à Paris. Il suffit de la présence de cet Anglais distingué pour faire oublier aux Français leur originalité, leur caractère, leur esprit. On se transforma. Il y eut comme une immense mascarade. Toute la partie élégante du peuple français se déguisa en Anglais. On ne fut plus un lion ; on fut un dandy. On oublia la fière moustache de Vercingétorix, la moustache gauloise, pour porter les favoris britanniques. On porta des habits à carreaux, des pantalons à carreaux, des gilets à carreaux. Toute la jeune génération se matelassa de la plus ridicule manière. On fut absurde ainsi pendant quelques années. Ne croyez pas que rien ne soit resté de cette gigantesque erreur. Notre dictionnaire conserve des traces de l'anglomanie. Fashion, fashionable, redingote, high life, turf, tilbury, datent de là. « Au diable les mots anglais ! » s'écrie l'oncle Van Buch, dans *Il ne faut jurer de rien*, d'Alfred de Musset.

Aujourd'hui, nous ne sommes plus aussi entichés des Anglais. Notre caprice est allé chercher plus loin des modèles. Le Japon a toutes nos sympathies.

Il y a à Paris, — et peut-être en province, si la contagion a déjà dépassé les fortifications, — une tribu importante de japonisants qui meublent leurs salons à la dernière mode de Yeddo, qui tapissent leurs appartements avec des carrés de soie brochés d'or, qui ornent leurs cheminées avec des porcelaines, qui décorent les murs avec des écrans, qui remplacent les rideaux par des stores où sont dessinés des personnages informes et des végétaux rabougris.

Notre intention n'est pas de médire de l'art japonais qui se distingue souvent par des productions hors ligne, par des bronzes, des porcelaines et des étoffes de toute beauté ; toutes les peintures des artistes de Yeddo, de Miyako, de Mara, d'Osaka, de Nangasaki ont un bel éclat, une harmonie singulière obtenue par le rapprochement de tons crus, on ne sait quoi de primitif et de très-raffiné dont nous reconnaissons le charme. Nous craignons seulement que la manie du japonisme n'aille trop loin. Nous serions désolé qu'après avoir abandonné la moustache pour les favoris, on abandonnât les favoris pour montrer de vilains mentons glabres et bleus. Nous frémissons en songeant que la japonomanie pourrait nous amener à copier jusqu'aux types de figure de nos modèles, à chercher à nous donner la tête grasse, le col court, le nez gros, les yeux obliques, le teint jaunâtre des habitants de Niphon. Dame ! on ne sait jamais jusqu'où ces manies peuvent nous conduire.

Pourvu qu'on ne se mette pas à porter la robe !

G. B.-F.

THÉATRES

Opéra-Comique. — Tout ce qu'on attendait de la direction de M. Carvalho se réalise peu à peu, et l'on devra considérer comme un de ses actes les plus heureux la mise à la scène du drame lyrique de M. Gounod, *Cinq-Mars*.

Cet émouvant épisode de notre histoire nationale a été adapté au théâtre avec beaucoup de talent, par MM. Poirson et Louis Gallet. Le sujet étant au fond très-dramatique, il n'y avait, pour ainsi dire, qu'à laisser les événements se dérouler d'eux-mêmes, pour en faire une pièce intéressante. Les auteurs l'ont parfaitement compris et ils en ont présenté les principales phases sans y ajouter de détails inutiles. Chaque acte forme en quelque sorte une seule grande scène. C'est un retour vers l'ancienne manière de construire une pièce destinée à être mise en musique ; c'est la coupe la plus favorable aux inspirations des compositeurs, et celle aussi qui a toujours été préférée du public français.

Pour la première fois, dans cette circonstance, M. Gounod a pris pour texte un sujet franchement historique. Jusqu'à *Cinq-Mars*, il avait choisi des actions empreintes d'une grande idéalité de sentiment ou parées des lueurs mystérieuses des temps reculés. En prenant pied sur le terrain historique, il a donné à sa musique un caractère nouveau. Si l'on y trouve moins de ces phrases passionnées dont la grâce séduisante a tant de fois charmé le public, en revanche, dans aucun de ses ouvrages il n'a mis autant de relief mélodique, autant d'énergie dramatique que dans celui-ci.

La musique de *Cinq-Mars* est conçue tout à fait dans le style de la musique française, qui tend vers la grande force obtenue par les moyens les plus simples. Ajoutons que, dans *Cinq-Mars*, tout est lumineux, clair, décisif. Les scènes dramatiques sont dessinées à grands coups, sans qu'on y rencontre rien d'inutile.

Au résumé, cet ouvrage nous paraît destiné à avoir un succès au moins égal à celui des opéras de M. Gounod qui ont le mieux réussi. L'interprétation est excellente, à commencer par la sympathique et touchante Mlle Chevrier, qui débutait dans le rôle de Marie de Gonzague, et M. Dereims, élégant et passionné dans celui de Cinq-Mars. M. Stéphane a bien rendu le personnage austère du conseiller de Thou, et M. Giraudet a su donner au père Joseph, — l'éminence grise, le bras droit du cardinal de Richelieu, — la physionomie cruelle et froide que l'histoire nous a transmise.

Il est bon de noter, en passant, que le père Joseph était mort quatre ans avant le moment où se passe l'action de la pièce. Mais, ne pouvant faire chanter le terrible cardinal de Richelieu, qui était alors bien vivant, les auteurs ont trouvé plus commode de se rabattre sur un trépassé : c'est affaire entre eux et l'histoire.

Quant à la mise en scène, elle est digne enfin de l'Opéra-Comique.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 743. — DESCRIPTION, PAGE 171.

TOILETTES DE PROMENADE POUR ENFANTS

Prix des patrons épinglés : 1re et 3e figures, 3 francs; 2e et 7e figures, 4 francs; 4e figure, 4 francs 50; 5e figure, 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTES DE

Prix du patron

PLANCHE G. N° 686. — DESCRIPTION, PAGE 170.

TOILETTES DE MARIAGE. (Modèles de Mme Morison, rue d'Antin, 14.)

Prix du patron épinglé : 1re figure, 10 francs; 2e figure, 8 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ÉMISSAIRE

(NOUVELLE. *)

Hennebont est une jolie ville, sur le Blavet, à deux lieues de Lorient. Je l'appelle jolie ville, quoique ses maisons soient mal bâties et ses rues malpropres et irrégulières; mais elle a une physionomie, ce qui est bien quelque chose pour les villes comme pour les hommes.

Figurez-vous une grande place en triangle, et dans un coin de cette place sans régularité, sans symétrie, la plus charmante de toutes les églises; une sorte de pyramide en belles pierres d'un grain rouge et puissant, découpée à jour depuis la base jusqu'au faîte. Des maisons en bois, à pignon, dont la plus jeune a quatre cents ans pour le moins, çà et là une petite tourelle avec son toit en poivrière, des restes encore imposants du fameux château des ducs de Bretagne, un ruisseau qui gazouille sur de vieilles pierres, quelques beaux arbres (pourvu que la municipalité n'en ait pas fait des fagots depuis l'année dernière), le quai du Blavet, large et bien construit, une vingtaine de navires à l'ancre, n'est-ce pas un ensemble agréable pour une petite bicoque bretonne?

De l'autre côté du quai, sur une hauteur assez abrupte, est un amas de maisons des plus pittoresques qu'on appelle la vieille ville, comme si la nouvelle datait d'hier. Ces vénérables débris, restés à peu près debout, grâce à la manie des Bretons qui aiment mieux mettre une pièce à un vieil habit que de s'en faire un nouveau, sont maintenant assez clairsemés au milieu des jardinets qui ont vue sur la rivière.

Dans l'une de ces masures, M. Fautrel s'était arrangé un bon petit nid pour lui et ses deux filles. Il n'y avait en tout que trois chambres : l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage, et la dernière sous les toits, avec un escalier en colimaçon dans la tourelle; mais les deux jeunes filles avaient tiré parti de cette mansarde : elles avaient rempli de fleurs le salon du rez-de-chaussée, et M. Fautrel avait tout bonnement tapissé le premier étage avec sa bibliothèque. Un jardin, grand comme la main, fournissait assez de lilas, de jasmins et de roses. On était heureux là-dedans; on n'y connaissait pas les soucis; on n'y avait jamais connu le remords.

Tout le monde travaillait, d'ailleurs; les deux filles faisaient très-modestement le ménage et n'en étaient pas moins des demoiselles. Le père était le médecin des pauvres, par vocation bien entendu, car il n'avait pour tout honoraire que les bénédictions de ses clients. Si vous connaissez dans le monde entier un plus beau titre que celui-là, je l'irai dire à Rome.

Il manquait pourtant une chose au bonheur de cette heureuse maison, c'était la mère. Quand Dieu comble une famille de ses dons, il y laisse encore quelque chose d'incomplet et d'inachevé, comme ces artistes du moyen âge qui n'élevaient qu'à demi la seconde tour, pour laisser ainsi une place au désir et à la rêverie.

M. Fautrel était plus triste qu'à l'ordinaire, le 18 août de l'année dernière; ou plutôt il était triste ce jour-là, ce qui ne lui arrivait presque jamais.

C'était pourtant la fête des Vœux, la grande fête d'Hennebont, qui attire tout Lorient, tout Port-Louis, tout Languidic; enfin, la plus belle fête qu'on puisse voir après la fête de la Victoire, qui est celle de Lorient.

Ce jour-là, il n'y a pas une jeune fille, pauvre ou riche, qui n'aille à la procession avec une robe blanche et un gros bouquet. Elles défilent deux à deux, portant toutes sortes de bannières en l'honneur de Notre-Dame des Vœux, de Notre-Dame de la Joie, et de sainte Ursule, et de sainte Brigitte et de bien d'autres saintes encore; mais ce jour de jubilation est le seul jour de mélancolie que l'on connaisse dans le petit jardin et dans la petite maison de M. Fautrel, parce que Mme Fautrel est morte, il y a cinq ans, le jour même de la fête des Vœux.

Elle est morte subitement de la rupture d'un anévrysme, juste comme ses deux filles revenaient de la procession et remplissaient déjà la maison de leurs frais éclats de rire. Il y avait sans exagération plus d'un millier de pauvres à son enterrement, et qui pleuraient de tout leur cœur. Ce n'était pourtant qu'une paysanne, quoiqu'elle eût épousé un médecin; mais on pourrait en faire une sainte si on voulait, et il n'y en aurait pas de meilleure dans tout le calendrier.

On dîna donc silencieusement et tristement chez le médecin des pauvres, le jour des Vœux de l'année dernière, et même après le dîner, comme M. Fautrel passa dans le jardin sans rien dire, ses filles restèrent dans la maison à mettre tout en ordre. Louise épiait de temps en temps son père sans qu'il l'aperçût. Elle le vit se promener longtemps dans ce petit espace, puis s'arrêter, puis pleurer. Alors elle prit dans sa chambre un petit carton à dessin, et dans ce carton une belle feuille de papier sur laquelle elle avait dessiné, tant bien que mal, une marchande de bouquets. Elle descendit dans le jardin en marchant sur la pointe du pied, et quand elle fut tout près de son père, elle mit sa tête sur son épaule en lui donnant son présent. Elle était bien rouge et bien inquiète, la pauvre fille, jusqu'au moment où elle sentit la chaleureuse étreinte paternelle, et où de chaudes larmes coulèrent sur ses beaux cheveux.

Vous auriez peut-être souri si vous aviez vu ce dessin au crayon noir, aussi fini que la plus belle estampe et aussi naïf qu'une image d'Épinal; mais peut-être vous aurait-il arraché une larme à vous-même si vous aviez su ce qui se passait dans ces deux cœurs. Mon Dieu! qu'est-ce que la science et l'art, et la vie humaine tout entière sans les bons sentiments qui nous font aimer et pleurer? Cette petite bouquetière était la mère de Louise.

Une heure après, à la chute du jour, M. Fautrel était assis sous son berceau de jasmin, entre ses deux filles. Le calme, sinon la joie, leur était revenu, et il racontait ainsi aux deux chers cœurs qu'il tenait embrassés l'histoire de son mariage. Ce n'était pas un roman à coup sûr; mais ce n'était pas non plus une histoire comme toutes les autres.

Feu Mme Fautrel était une paysanne de Plémeur, petit bourg situé à une lieue environ de l'autre côté de Lorient; cependant son père n'était pas un laboureur. Il avait été cloarec, c'est-à-dire que son curé l'avait mis au collége de Vannes dans l'intention d'en faire un prêtre; mais le pauvre Tardivel n'avait pas mordu au latin. Après avoir été pendant cinq ans le dernier de sa classe, il était revenu à Plémeur tout à fait dépaysé, incapable également de se remettre à la charrue et d'exercer une profession libérale. Le receveur des contributions indirectes l'avait pris comme secrétaire, car il avait une écriture passable et savait à peu près l'orthographe. Cette place lui rapporta douze francs par mois au bout de quelques années, et il crut s'être assez bien tiré d'affaire. Plus tard, le receveur le mit au lutrin et le percepteur l'employa comme porteur de contraintes.

— Vous auriez bien ri, mes enfants, disait M. Fautrel, si vous l'aviez vu, perché sur une méchante rosse, les poches bourrées de papiers, et parcourant le pays avec la gravité d'un procureur. Les enfants ne se faisaient pas faute de courir après lui et de le poursuivre de leurs huées; mais le pauvre brave homme n'y prenait pas garde ou peut-être même ne s'en apercevait-il pas. Il se maria, et je vous laisse à penser quelle misère il y eut dans sa maison.

Tout le monde l'aimait et le plaignait. Chacun l'aidait de son mieux, et il parvenait ainsi à élever, tant bien que mal, sa pauvre

* La nouvelle qu'on va lire a paru pour la première fois en 1857 dans le *Journal pour tous* sous la signature Pierre Guérin. On sait que ce pseudonyme abritait la personnalité de l'honorable M. Jules Simon, alors que le ministre d'aujourd'hui se bornait au rôle de philosophe et d'écrivain.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

famille. Ce fut la politique qui le perdit. Il était légitimiste jusqu'à la moelle des os; de sorte qu'en 1832, quand il y eut de l'agitation dans le pays et que la duchesse de Berry essaya de soulever la Vendée, il se jeta à corps perdu dans les conspirations. Vous pensez bien qu'on n'en fit pas un chef, mais les meneurs du parti s'en servirent, à plusieurs reprises, comme d'un messager sur la fidélité duquel on pouvait compter. Le bruit courut qu'il faisait ce métier périlleux, et il fut mandé à Lorient chez le procureur du roi. On lui avait fait sa leçon, qu'il répéta imperturbablement, et il n'y eut pas de poursuites; mais il lui en coûta sa place de porteur de contraintes. Il n'en fut que plus actif à porter les dépêches de Guillemot et de M. du Housset. On ne le rencontrait presque plus à Plémeur; il était sans cesse du côté d'Auray et de Vannes, et l'on dit même qu'il fut envoyé une fois jusque dans le Bocage auprès de la duchesse.

Les chouans étaient assez nombreux dans le Morbihan, grâce aux réfractaires qui leur fournissaient chaque jour de nouvelles recrues; mais ils n'étaient pas armés, et ils ne faisaient que désoler le pays sans pouvoir servir leur cause. On imagina de jeter quelques centaines de fusils sur la côte de Bretagne, et bientôt les chefs du parti surent qu'un brick, parti de Jersey, courait des bordées entre Belle-Isle et Quiberon, ayant à bord assez de munitions pour permettre de commencer les hostilités. La côte était trop surveillée pour qu'il vint au mouillage dans une des anses du Morbihan; il fallut envoyer, la nuit, des affidés dans des canots. La passe du Morbihan est si dangereuse que c'était presque courir à la mort. Tardivel, qui, comme tous les paysans de la côte, savait se servir d'un aviron, se dévoua à cette tâche. Il fit chaque nuit quatre voyages pendant huit jours. Le neuvième jour, comme il cessait de nager pour accoster tout doucement, un éclair illumina tout à coup la mer, et une balle siffla à ses oreilles.

Aussitôt il se jeta à l'eau résolûment, et pour empêcher les gabelous de prendre les fusils, il fit lui-même chavirer la barque. Par quel prodige d'énergie, il vint à bout d'aborder à une demi-lieue de là, c'est ce que je ne puis encore comprendre. Il se sécha comme il put, et gagna Plémeur en deux jours, sans avoir fait de fâcheuses rencontres; mais la première chose qu'il aperçut en arrivant chez lui, ce fut les gendarmes qui l'attendaient avec un mandat d'amener. On lui mit les menottes, et on le conduisit à Lorient, épuisé et malade des efforts qu'il avait faits. Il fut mis à Pontagnou (1), dans une espèce de cachot, car on le regardait comme un homme très-dangereux, et c'est là que je le vis, presque tous les jours, pendant près de six semaines.

J'étais alors chirurgien de marine, et le service des prisons était dans mes attributions. Jamais je ne vis homme si désolé. Il avait assez d'intelligence pour comprendre que son affaire était très-mauvaise, et, en effet, il fut condamné plus tard à dix ans de détention; mais ce n'était pas sa situation qui l'inquiétait, c'était le désespoir de sa femme et de ses deux filles. Elles venaient à la prison tant qu'on les laissait venir, et c'étaient de bien tristes scènes. L'ainée des filles, votre mère, mes enfants, avait dix-sept ans, et la cadette en avait treize. Le jour vint où on emmena Tardivel; les femmes suivirent la charette jusqu'à Hennebont, mais les gendarmes, par humanité, les renvoyèrent avant d'arriver jusqu'à la ville. Elles mouraient de froid et de faim; elles retournèrent à Plémeur, et, pendant longtemps, je n'en entendis plus parler.

Je fus un dimanche passer la journée chez le recteur de Plémeur, que vous connaissez bien; c'est l'abbé Le Goff. Comme nous revenions ensemble de vêpres : « Il faut, me dit-il, que je vous conduise dans une maison où votre bon cœur me sera utile; mais vous allez voir un spectacle navrant. »

(1) Prison du port de Lorient.

Nous entrâmes dans une espèce de cahute à peine couverte d'un toit de chaume à demi effondré. La femme de Tardivel y mourait, entourée de ses deux enfants, sur deux ou trois bottes de paille. Il n'y avait, pour tout meuble, que deux bancs de bois et deux ou trois écuelles de terre. Point de feu et pas de pain non plus, car je m'en assurai. Le Goff vit dans mes yeux un reproche.

— Comment faire? me dit-il. Il y en a tant!

Le brave homme ne disait pas qu'il nourrissait, tant bien que mal, une dizaine de personnes avec le produit insuffisant de sa cure. Je vidai mes poches, comme vous pensez bien, et je donnai quelques conseils; mais je ne compris que trop qu'il n'y avait pas de remède aux deux maladies que j'avais devant moi, la faim et une phthisie pulmonaire.

Je n'avais pas trop remarqué Jeannette et sa petite sœur, absorbé que j'étais par la moribonde.

— Que font-elles? dis-je au recteur en sortant.

— Que voulez-vous qu'elles fassent? me dit-il. Il n'y a pas d'ouvrage pour les femmes dans ce pays, si ce n'est aux champs.

Jeannette avait pensé à se mettre au service. Il a fallu y renoncer, parce que la mère ne faisait que pleurer, et que la petite ne pouvait rester seule au pied de son lit. Les pauvres enfants vont mendier pour leur mère à tour de rôle.

Je retournai naturellement tous les dimanches, car je ne pouvais pas le faire plus souvent, et je vis la mort approcher rapidement.

Un vendredi, je me le rappelle comme si c'était hier, je trouvai, en rentrant de l'hôpital, Jeannette qui m'attendait dans la rue. Elle était en haillons, pieds nus, sans coiffure; son pauvre corps amaigri faisait peine à voir.

— La voilà morte, me dit-elle de sa voix douce. Il faut que je songe à la petite. J'ai pensé à vous; je ne crains ni le travail ni la misère.

Je la pris avec moi, et je la menai chez Mme Nédelec, à qui je contai toute son histoire.

— Savez-vous coudre? dit la bonne femme.

— Un peu, je tricote très-bien.

On lui donna, je crois, de la laine pour tricoter des bas. Elle se jeta sur cet ouvrage avec une sorte d'avidité, et partit comme une flèche pour se mettre plus vite à la besogne. Je crois bien qu'elle tricota jour et nuit, car Mme Nédelec fut dans l'étonnement lorsqu'elle revint. Je lui procurai des pratiques de tous les côtés. Elle gagnait jusqu'à cinq sous par jour, en s'exténuant. Au bout de deux mois, Mme Nédelec m'avertit que son travail se ralentissait. Je questionnai Le Goff, qui m'apprit qu'elle avait trouvé un autre métier. Une fermière, qui fournissait du lait à plusieurs maisons de la ville, l'avait prise pour porteuse. Elle venait tous les matins, pieds nus, par tous les temps, de Plémeur à Lorient, avec deux énormes pots de lait sur sa tête et un pesant panier à son bras.

Dans nos pays où les femmes de la campagne sont dures à la peine, chacun s'étonnait de ce que faisait cette enfant. On l'aimait, on l'aidait; mais tout le monde autour d'elle était si pauvre! Elle imagina d'utiliser ses dimanches en venant à la ville vendre des bouquets. Pendant deux ans, tout le monde l'a vue avec son petit panier, au coin de la bôve, après la grand'messe; et sur la fin, elle amenait avec elle sa petite sœur, qui vendait aussi des violettes et des marguerites. L'hiver, elles apportaient des crabes dans leurs tabliers, mais bien peu, les pauvres enfants; car il fallait, pour faire leur pêche, marcher jusqu'au genou dans la vase et dans l'eau, et tourner des pierres trop lourdes pour elles. Une fois, la petite s'avança trop loin, à la marée montante. Elle voulut revenir, la peur la prit, l'eau montait toujours, elle perdit la tête et se mit à courir sans savoir où elle allait. Jeannette la vit tomber, puis se relever, et, un instant après, l'eau commença à la couvrir. Elle ne pouvait l'atteindre, étant séparée d'elle par de grandes flaques qui s'élargissaient à chaque instant. Elle fit un détour et se jeta à la nage tout habillée.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Un habile nageur aurait eu de la peine à remonter le courant comme elle le fit; le désespoir lui donnait des forces. Elle atteignit sa sœur, et parvint à la soulever; mais l'eau les entraîna l'une et l'autre. Ce fut alors qu'on les aperçut; elles n'étaient plus qu'à dix brasses d'un moulin qui est situé à l'embouchure d'une petite rivière, tout près des fortifications. On les ramena, suffoquées, évanouies toutes deux, la main de Jeannette enfoncée et comme incrustée dans le bras de sa sœur. C'était un miracle qu'elle n'eût pas péri, car elle devait trouver mille fois la mort dans son entreprise. Il fallut les mettre l'une et l'autre à l'hôpital, où les bonnes sœurs me firent appeler sur-le-champ. Elles y restèrent environ deux mois. C'est là que je connus complétement Jeannette, et que je commençai à comprendre ce qu'elle valait. En étudiant de près sa santé, je vis qu'elle avait abusé de ses forces, et je saisis même quelques légers indices de la maladie dont était morte sa mère. Je résolus de l'arracher à tout prix à la vie qu'elle avait menée jusqu'alors. Je fis une petite collecte pour qu'elle pût se vêtir convenablement, et quand elle sortit de l'hôpital, je lui proposai d'entrer comme servante chez Mme Nédelec, qui lui donnerait dix écus de gages.

Elle me remercia beaucoup, mais elle refusa avec obstination. Je pensais que c'était de l'orgueil, et je fis de mon mieux pour l'en guérir.

Pierre Guérin.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES PETITS

PETIT PAUL

***

Quand Sem dit à Rachel, quand Booz dit à Ruth :
Pleurez, je vais mourir ! Rachel et Ruth pleurèrent ;
Mais le petit enfant ne sait pas ; ses yeux errent,
Son front songe. L'aïeul, parfois, se sentant las,
Avait dit : — Paul ! je vais mourir. Bientôt, hélas !
Tu ne le verras plus, ton pauvre vieux grand-père
Qui t'aimait. — Rien n'éteint cette douce lumière,
L'ignorance, et l'enfant, plein de joie et de chants,
Continuait de rire.

Une église des champs,
Pauvre comme les toits que son clocher protége,
S'ouvrit. Je me souviens que j'étais du cortége.
Le prêtre, murmurant une vague oraison,
Les amis, les parents, vinrent dans la maison
Chercher le doux aïeul pour l'aller mettre en terre ;
La plaine fut riante autour de ce mystère ;
On dirait que les fleurs aiment ces noirs convois ;
De bonnes vieilles gens priaient, mêlant leurs voix ;
On suivit un chemin, creux comme une tranchée ;
Au bord de ce chemin, une vache couchée
Regardait les passants avec maternité ;
Les paysans avaient leur bourgeron d'été ;
Et le petit marchait derrière l'humble bière.
On porta le vieillard au prochain cimetière,
Enclos désert, muré d'un mur croulant, auprès
De l'église, âpre et nu, point orné de cyprès,
Ni de tombeaux hautains, ni d'inscriptions fausses ;
On entrait dans ce champ plein de croix et de fosses,
Lieu sévère où la mort dort si Dieu le permet,
Par une grille en bois que la nuit on fermait ;
Aux barreaux s'ajoutait le croisement d'un lierre ;
Le petit enfant, chose obscure et singulière,
Considéra l'entrée avec attention.

Le sort pour les enfants est une vision ;
Et la vie à leurs yeux apparaît comme un rêve.
Hélas ! la nuit descend sur l'astre qui se lève.

Paul n'avait que trois ans.

— Vilain petit satan !
Méchant enfant ! Le voir m'exaspère ! Va-t-en !
Va-t-en ! Je te battrais ! Il est insupportable.
Je suis trop bonne encor de le souffrir à table.
Il m'a taché ma robe, il a bu tout le lait.
A la cave ! Au pain sec ! Et puis il est si laid ! —
A qui donc parle-t-on ? A Paul. — Pauvre doux être !
Hélas ! après avoir vu l'aïeul disparaître,
Paul vit dans la maison entrer un inconnu,
C'était son père ; puis une femme au sein nu,
Allaitant un enfant ; l'enfant était son frère.

La femme l'abhorra sur-le-champ. Une mère,
C'est le sphinx ; c'est le cœur inexorable et doux,
Blanc du côté sacré, noir du côté jaloux,
Tendre pour son enfant, dur pour l'enfant d'une autre.
Souffrir, sachant pourquoi, martyr, prophète, apôtre,
C'est bien ; mais un enfant, fantôme aux cheveux d'or,
Être déjà proscrit n'étant pas homme encor !

L'épine de la ronce après l'ombre du chêne !
Quel changement ! l'amour remplacé par la haine !...

Paul ne comprenait plus. Quand il rentrait le soir,
Sa chambre lui semblait quelque chose de noir ;
Il pleura bien longtemps. Il pleura pour personne.
Il eut le sombre effroi du roseau qui frissonne.
Ses yeux en s'éveillant regardaient étonnés ?
Ah ! ces pauvres petits, pourquoi sont-ils donc nés ?
La maison lui semblait sans jour et sans fenêtre,
Et l'aurore n'avait plus l'air de le connaître.
Quand il venait : — Va-t-en ! Délivrez-moi de ça !
Criait la mère. Et Paul lentement s'enfonça
Dans de l'ombre. Ce fut comme un berceau qu'on noie?
L'enfant qui faisait tout joyeux perdit la joie ;
Sa détresse attristait les oiseaux et les fleurs ;
Et le doux boute-en-train devint souffre-douleurs.
— Il m'ennuie ! il est sale ! il se traîne ! il se vautre !
On lui prit ses joujoux pour les donner à l'autre.
Le père laissait faire, étant très-amoureux.
Après avoir été l'ange, être le lépreux !
La femme, en voyant Paul, disait : Qu'il disparaisse !

Et l'imprécation s'achevait en caresse,
Pas pour lui.

— Viens, toi ! Viens, l'amour ! viens, mon bonheur !
J'ai volé le plus beau de vos anges, Seigneur,
Et j'ai pris un morceau du ciel pour faire un lange.
Seigneur, il est l'enfant, mais il est resté l'ange.
Je tiens le paradis du bon Dieu dans mes bras.
Voyez comme il est beau ! Je t'aime. Tu seras
Un homme. Il est déjà très-lourd. Mais c'est qu'il pèse
Presque autant qu'un garçon qui marcherait. Je baise
Tes pieds, et c'est de toi que me vient la clarté ! —
Et Paul se souvenait, avec la quantité

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

De mémoire qu'auraient les agneaux et les roses,
Qu'il s'était entendu dire les mêmes choses.

Il prenait dans un coin, à terre, ses repas.
Il était devenu muet, ne parlait pas,
Ne pleurait plus. L'enfance est parfois sombre.

Souvent il regardait lugubrement la porte.
Un soir on le chercha partout dans la maison ;
On ne le trouva point ; c'était l'hiver, saison
Qui nous hait, où la nuit est traître comme un piége ;
Dehors des petits pas s'effaçaient dans la neige.

On retrouva l'enfant le lendemain matin.
On se souvint de cris perdus dans le lointain ;
Quelqu'un même avait ri, croyant, dans les nuées,
Entendre, à travers l'ombre où flottent des huées,
On ne sait quelle voix du vent crier : Papa !
Papa ! Tout le village, ému, s'en occupa,
Et l'on chercha ; l'enfant était au cimetière.
Calme comme la nuit, blême comme la pierre,
Il était étendu devant l'entrée, et froid.
Comment avait-il pu jusqu'à ce triste endroit
Venir seul, dans la plaine où pas un feu ne brille ?
Une de ses deux mains tenait encor la grille ;
On voyait qu'il avait essayé de l'ouvrir.
Il sentait là quelqu'un pouvant le secourir ;
Il avait appelé dans l'ombre solitaire,
Longtemps ; puis il était tombé mort sur la terre,
A quelques pas du vieux grand-père, son ami.
N'ayant pu l'éveiller, il s'était endormi.

Victor Hugo.

CORRESPONDANCE

— Mme H. de M..., a Toulouse.

Il ne serait pas de bon ton d'entrer dans un salon avec les jupons relevés, quelle que fût l'élégance du relève-jupe.

On peut toujours employer deux bleus pour costume de jeune fille : une teinte (la plus claire généralement) pour le tissu, l'autre pour les garnitures plissés, dépassants et nœuds.

Les fichus de nuance tendre conviennent plutôt pour toilette d'intérieur.

— Mme K..., a Commercy.

Impossible de vous adresser le journal autrement que nous ne l'avons fait jusqu'ici. — N.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 119.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

Élégante toilette de visite. — Costume en faille bleue et tissu laine et soie chiné à rayures bleues de deux tons. — Jupon à traîne en faille ; le bas garni tout autour d'un volant monté à plis creux. Le devant est orné en tablier de biais d'étoffe brochée, bordés de plissés de faille alternant avec des biais de faille ; ces derniers sont bordés de volants de même étoffe ruchée, dont le bord est formé par un ruban bleu très-pâle ; des nœuds de faille tiennent le milieu de la garniture brochée. — Polonaise en tissu chiné. Le dos, de forme princesse, forme la traîne ; celle-ci est drapée et resserrée au milieu par un nœud de faille. Le devant de la polonaise forme écart sur le tablier, et le corsage est orné d'un plastron de faille dont le bas fait angle aigu. Une belle frange suit tous les bords du vêtement. Les manches sont en faille, avec parement moitié en tissu chiné posé à plat, moitié en faille plissée. — Lingerie en dentelle duchesse. — Chapeau à fond mou en faille bleue, garni sur le sommet d'une touffe de plumes bleu pâle. Passe à jour en velours croisé, et guirlande mignonne de giroflées.

REVUE DES MAGASINS

C'est un printemps au milieu du printemps que les magasins de fleurs de la maison J. Savalle (12, rue du Caire). Que peut-on faire de mieux, en avril et en mai, que de visiter ces serres fleuries et de cueillir... non, de choisir un des chapeaux de fleurs dont ce fabricant a le monopole ? Mais quel embarras est le vôtre, lorsque Mme Savalle, avec une grâce tout aimable, essaye devant vous ses guirlandes, ses passes à mentonnières, ses cache-peignes, ses diadèmes, etc. ! Chaque nouveau modèle vous semble plus joli que le précédent.

On peut juger du reste par les modèles suivants :

Chapeau bombé, à passe diadème en chèvrefeuille fleuri et feuilles de lierre, entremêlés de réséda mousse et d'*enfilades* (terme technique) couleur tilleul.

Capote composée de graines de genièvre et de feuilles de géranium nuancées ; tout le fond en chatons et brins de mousse ; bouquet sur le côté, formé de fleurs et boutons de pavot, d'un blanc rosé, mélangé de chatons et de mousse.

Guirlande aigrette en fleurs dites « cheveux de Vénus », d'un bleu pâle, bruyère assortie et genêts des Pyrénées.

Passe de chapeau faisant guirlande, toute en herbes sèches et bruyères piquées de scarabées, avec fleurs de myosotis ; bouquet de roses du Bengale, mélangées de réséda et de myosotis.

Guirlande d'herbes sèches ou vert frais et feuillage d'adiante, parsemée de bouquets d'églantines, de chatons et de fougère pâle. Aigrette assortie posée sur le côté.

— Sortir des fleurs pour entrer dans un rayon de rubans et de dentelles, c'est courir d'un enchantement à un autre. La *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée-d'Antin) a le talent de captiver les femmes ; ses trésors d'élégance flattent trop la coquetterie pour ne pas plaire beaucoup.

Les nouveautés actuelles de cette maison, d'un caractère essentiellement parisien, sont toutes charmantes. Ce sont des dentelles noires brodées de soie de deux teintes ombrées (bleu, rouge, mandarine), très-goûtées pour garnitures de robes, de fichus, de chapeaux ; des ruches en crêpe gauffré, de toutes nuances pâles, pour tour de cou, dessous de chapeau, intérieur de fichu et sous-manches.

Au même comptoir, la *Ville de Lyon* nous offre une belle variété de gazes, les unes vendues au mètre, d'autres préparées en écharpes, nœuds, choux, turbans, cravates, etc. ; sans oublier les gazes diamantées, canevas, chenillées, enfin, une nouveauté, la gaze tunisienne, à rayures pleines et rayures claires, de deux nuances toujours (tilleul et bleu, jaune et noir.)

Avons-nous besoin de dire que cette maison tient un choix considérable de cravates, nœuds et cocardes en faille effilochée, à frange double de toute nuance ?

Sur la demande d'un grand nombre de dames, la *Ville de Lyon* a fait faire des plissés *balayeuse* en noir et en couleur, garnis de dentelles assorties, lesquels complètent la série de ce genre de garniture avec les grands plissés blancs que déjà elle avait depuis longtemps. Les plissés noirs sont bien nécessaires pour les robes noires, le blanc se ternissant trop vite ; et puis c'est une élégance de plus à enregistrer au compte de la mode, que de pouvoir assortir les plissés *balayeuse* aux robes.

— Le foulard est maintenant déclaré d'utilité première, depuis qu'on en a reconnu les qualités hygiéniques et que beaucoup de personnes le préfèrent à la flanelle pour les gilets de santé. Les femmes n'ont pas été les dernières à saisir l'occasion au vol : ce tissu est si mince et tient si peu de place sous le corset !

Mais où le foulard fait florès, c'est lorsqu'il a passé par les mains d'une lingère habile : chemises de nuit à plastron bouillonné, pour hommes ou femmes ; toilettes de chambre, matinées élégantes avec jupons assortis, le tout garni de plissés et de dentelle Clovis. La coiffure, qui n'est pas oubliée non plus, est composée d'un foulard drapé, tordu et noué de côté à la créole, d'où elle tire son nom.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Une jeune femme tant soit peu soignée dans sa mise possède ces différents objets de toilette intime. On nous objectera que ces détails de coquetterie reviennent cher, et que par vertu l'on s'en prive. A cela nous répondrons : — Achetez directement votre foulard dans une maison spéciale, comme à la *Colonie des Indes* (114, rue de Rivoli), où vous le payerez infiniment meilleur marché, vu la qualité hors ligne, que dans un magasin de nouveauté, et confectionnez vous-mêmes ces objets charmants : ils vous feront ainsi doublement honneur.

Cette excellente maison, dirigée avec tant d'honnêteté par ses propriétaires, M. et Mme Lenoir, est maintenant fort bien approvisionnée de tous les foulards de la saison. Nous recommandons en particulier une belle collection de foulards de cou et de poche, dont la nouveauté le dispute à la qualité.

Pour tous les renseignements particuliers, écrire directement à la *Colonie des Indes*.

— Rappeler à nos lectrices quelques-unes des qualités de la machine à coudre *Wheeler et Wilson*, c'est leur mettre sous les yeux les causes mêmes du succès constant et général obtenu par cette excellente machine ; succès légitime, sanctionné par les jurys de toutes les Expositions internationales de France et de l'étranger.

Voici donc quelques-uns des avantages que présente la machine à coudre *Wheeler et Wilson* :

Point indécousable double piqûre.

Vitesse dépassant de moitié celle des autres machines à navette de va et vient ;

Mouvement doux et sans bruit ;

Absence de tension à régler dans la navette ;

Simplicité, solidité et précision du mécanisme garanti cinq ans ;

Emploi pour toute espèce d'ouvrage ;

Impossibilité de tacher l'ouvrage.

Les prix sont de 250 francs pour la machine n° 1, argentée ; 225 francs pour le n° 2, verrue et dorée ; 200 francs pour le n° 3, vernie. Remise au comptant à Paris, 25 francs ; en province, 20 francs.

S'adresser comme toujours à Mme Ve H. Seeling (70, boulevard Sébastopol).

M. D'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouter aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal. Du reste, pour leur éviter des recherches, nous donnerons désormais, au bas de chacune de nos gravures ou à la suite de la description du vêtement représenté, le prix du patron épinglé. Il suffira donc, en indiquant le numéro de la gravure dont on désire le patron, de nous en envoyer le montant en un mandat de poste ou en timbres-poste français. A défaut de ces derniers, nos abonnées de l'étranger devront ajouter au prix du patron 1 franc en plus pour le change, cette perte ne pouvant naturellement être supportée par nous.

NOUVEAU PANORAMA DES MODES

Saison de printemps et d'été 1877

Le succès obtenu par notre dernier Panorama nous ayant démontré l'importance que nos Abonnées attachent à cette publication, et l'utilité qu'il y a à la faire paraître en temps opportun, c'est-à-dire dès le début de la saison, nous nous empressons d'informer nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** est dès à présent à leur disposition.

Comme nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **prime**, d'un prix aussi réduit que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes complétement inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution parfaite.

Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, promenade, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, cette collection présente un très-grand intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos Abonnées ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous sommes certains de leur rendre un réel service en leur conseillant de nous la demander sans retard.

Pour que cette belle PRIME leur soit adressée *franco* à partir de ce jour, — roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — nos lectrices n'ont qu'à nous adresser la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goupaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

SOMMAIRE DU 2e N° D'AVRIL 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Chronique mondaine, par Bachaumont. — Les peuples à la mode, par G. B.-F. — Théâtres, par Hop-Frog. — *L'émissaire*, nouvelle, par Pierre Guérin. — *Les Petits : Petit Paul*, par M. Victor Hugo. — Correspondance. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée, n° 1406 T, dessin de M. Jules David : toilettes de mariage. — Gravure coloriée n° 1411 D (substituée sur demande à la gravure n° 1406 T), dessin de M. E. Thibion : modèles de chapeaux et lingerie. — Figurine coloriée L. n° 119 (annexe spéciale à l'édition n° 3) : élégante toilette de visite.

Dans le texte : P. n° 359, dessin de M. E. Préval : toilette de promenade. — G. n° 686, dessin de M. E. Préval : toilettes de mariage. — G. n° 743, dessin de M. E. Préval : toilettes de promenade pour enfants.

ROUVENAT (✻) *et CH. LOURDEL*, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

La quinzaine de Pâques s'est distinguée, cette année, par des réceptions du plus brillant caractère : bals *blancs* pour les très-jeunes, bals grandioses pour les gens élégants, dîners de gala pour les privilégiés ; sans compter la comédie transportée dans les salons, ce qui constitue un genre de réunion très-goûté, aujourd'hui que l'on ne quitte son fauteuil que pour faire des visites au buffet, dans les entr'actes, — histoire de causer un peu et de montrer sa traîne!

A côté de ce mouvement élégant des hautes sphères de la société parisienne, les théâtres n'ont point chômé; les vacances aidant, jamais on n'y avait remarqué autant de minois mutins, de têtes bouclées, ni entendu plus de rires joyeux.

De beaux mariages se sont également succédé pendant cette quinzaine. Par contre, hélas! la mort a frappé des coups qui ont vivement impressionné les esprits et défrayé les conversations dans tous les cercles.

Quant aux réunions sportistes, de tradition à cette époque de l'année,— concours hippique, *première* des courses de Longchamp, — elles n'ont point présenté l'éclat accoutumé : les femmes y faisaient défaut; de là, peu ou point de toilettes; fêtes en partie manquées, par conséquent.

Ce n'est donc pas de ce côté que nous dirigerons nos recherches au sujet de la mode; nous avons mieux ailleurs, heureusement pour nos lectrices. A Paris, on n'est jamais embarrassé : n'est-ce pas la ville de ressources par excellence, celle où l'on trouve à la fois le beau et le laid, le bien et le mal, la médiocrité et le génie? La mode surtout, qui prend naissance dans son enceinte, se manifeste aux regards connaisseurs, alors même qu'elle essaye ses premiers pas. Il suffit de visiter en temps voulu les grandes expositions des « premières maisons du monde », style de réclame, — pour connaître l'expression exacte de la mode. Les tâtonnements sont finis ; les étoffes, fabriquées depuis longtemps et tenues cachées jusqu'à Pâques, se montrent aujourd'hui dans toute leur splendeur; les formes nouvelles, bien déterminées, tournent coquettement sur les mannequins. On peut donc en parler en connaissance de cause.

P. N° 360. — Chapeau *Violetta*.
Modèle de Mme A. Séguin (rue des Colonnes, 1).

Les étoffes de soierie sont particulièrement belles et séduisantes : beaucoup de grisailles pour costumes de jeunes filles, et une grande variété de brochés avec dessins de tous genres. Nous avons déjà cité quelques types saisissants dans un de nos précédents articles; aujourd'hui, nous en avons d'autres à signaler à nos lectrices. Rien de plus original que les épines allongées se croisant en tous sens; il y a ensuite des olives, des amandes, des damiers, des grains d'orge, des feuilles de fougère, etc.; à moins que le modèle ne présente tout simplement un chassé-croisé de lignes bizarres, genre prosaïquement appelé vermicelle. Les mélanges de couleurs sont étonnants : tantôt heurtés, tantôt des plus doux; ou bien c'est, comme en musique, un accord de notes dissonantes et pourtant finissant par produire un ensemble harmonieux : on y voit s'allier du bleu pâle au vert Louis XVI, du rose à la nuance « cheveux de Vénus » (un gris cendré bleuâtre), du violet à la couleur mandarine, du mauve au caroubier, du vert russe au vert absinthe, traversé de jaune et de brun. On voit qu'il y en a pour tous les goût.

Le cachemire de l'Inde, — dont les principales fabriques sont en France! — s'emploie beaucoup, cette année, pour la confection habillée. L'étoffe qu'on désigne sous ce nom est bien le type exact du beau tissu de cette contrée lointaine; extrêmement fine et légère, elle n'a aucun brillant, et de petits poils qui s'en échappent achèvent de lui donner un caractère véridique. On fait tous les mantelets, visites, fichus et mantilles d'une nature élégante

en cachemire noir de l'Inde que l'on double de soie. Parmi les garnitures employées, nous préférons les ruches de petite *dentelle de Paris*, très-serrées les unes près des autres et formant mousse, avec un volant de dentelle et une frange riche à glands pour terminer. Un V de forme allongée est souvent ajouté comme ornement dans le milieu du dos; on le dessine au moyen d'une passementerie, et des nœuds de ruban en garnissent l'intérieur.

Nous ne nous trompions pas en disant à nos lectrices que les vêtements de la saison pouvaient se résumer en trois mots : dolman, visite, mantelet. Tous les modèles qu'on aperçoit se rapportent à ces trois types et ont entre eux, par conséquent, un grand air de famille. Le paletot cuirasse n'est employé qu'avec la robe assortie; en noir, il est commun. Le paletot breton, au contraire, est la nouveauté actuelle : c'est un vêtement jeune et qui, pour cette raison, est adopté par les jeunes filles. Ces dernières ont trouvé le moyen de se donner un petit air bretonnant des plus réjouissants : ce procédé consiste à porter, en même temps que le paletot susdit, le chapeau breton aux ailes larges et retroussées.

La mode abandonne un peu la tournure classique pour la robe de chambre : non pas qu'elle ait cessé d'utiliser la forme princesse; non, elle l'a simplement modifiée. La transformation est produite par une largeur rapportée pour la traîne et plissée ou montée à gros plis au bas du buste. Un ruban part de chaque côté pour venir former un beau nœud sur le milieu de cette jupe, rappelant ainsi une robe d'enfant. On remplace parfois le ruban par une bande bretonne, brodée et garnie de boutons, lorsqu'on a l'intention d'adopter ce genre pour toute la robe.

Voici de gracieux modèles à l'appui de ce que nous venons de dire :

L'un, en cachemire matelassé bleu pâle, est de forme *baby*. Un coulissé de faille blanc tilleul orne le milieu du dos; les bords sont effilochés; la ceinture assortie, nouée au bas du dos, sur le point de raccord de la jupe plissée. Même coulissé autour du cou et sur les devants qu'il suit jusqu'en bas. Boutons de soie assortis sur le milieu, et poches de côté un peu derrière, avec garniture semblable.

Un autre modèle est en lainage broché vert russe, à pointillés jaune mandarine et vert absinthe. Un galon vert, de cette teinte, couvert de broderies assorties aux autres tons, suit tous les bords du vêtement. Nœuds de ruban aux trois couleurs sur le milieu devant et aux poches; même nœud fixant les extrémités d'un galon qui resserre le montage de la jupe.

Nous nous rappelons encore avoir vu une robe de chambre *Sainte-Anne d'Auray* en cachemire lie de vin, de forme princesse, mais avec un galonnage compliqué : galon broché jaune sur fond bleu pâle. La garniture resserre d'abord en deux endroits un large pli Watteau qui part du bas du buste et forme la traîne; puis elle suit le cou, les devants, le bas des manches et les poches, avec des lignes de boutons de nacre.

La *matinée*, qui ne comptait dans le principe que comme un long paletot du matin, comprend maintenant la jupe assortie d'étoffe et de garniture. Il s'en fait de ravissantes pour l'été; un certain nombre sont en toile de Vichy, cotonnade ou batiste d'Irlande aux fraîches couleurs : le bleu et le rouge, le brun et l'écru, sont les tons dominants. Ce genre de modèle est garni de dentelles de fil écru ou bis, brodées de laines de couleurs assorties. La dentelle Clovis, simple ou brodée, convient très-bien aux matinées de batiste; dans ce cas, nous la préférons toute plissée.

Donnons, en terminant, une bonne note à la ville de Saint-Etienne pour les beaux rubans dont elle a doté, cette année, le royaume de la mode. Les rubans brochés se présentent de mille façons différentes; le propre de la fabrication actuelle est la variété des effets. Nous devons signaler entre tous le genre cachemire, comme une idée des plus heureuses. En les employant avec goût et discernement, on obtient, au moyen de ces rubans, des effets de garniture d'une grande richesse de coloris, surtout lorsqu'on leur adjoint un ruban uni : la simplicité de celui-ci fait ressortir le brio de l'autre.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 360.

Chapeau *Violetta*. — Passe en paille de riz; fond mou en gaze de soie blanche : le haut plissé et retenu par une boucle d'or, le bas derrière retenu de la même façon. De ce dernier point s'échappe une plume amazone blanche et violette qui fait le tour du chapeau. Bandeau de gaze blanche bouillonné sous la passe.

DG. N° 742.

Nouvelles confections de printemps et d'été. — 1. Paletot *Dona Maria* : vêtement en sicilienne, ayant cinq coutures dans le dos et une en guipure de pince sur chaque devant. Ces coutures, piquées en dessus, sont ornées de boutons *boule* satinés. Col rabattu, à double pointe, les bords liserés de satin et garnis de boutons semblables avec volant de dentelle. Parement à double pointe au bas de la manche, orné comme le col. — Le costume, en taffetas grisaille, se compose d'un jupon à traîne unie et d'une polonaise. Celle-ci est entourée devant d'une belle frange à tête grillée, avec panneau assorti et garni de même de chaque côté du vêtement. — Chapeau de paille à passe très-relevée d'un côté. Bandeau de gaze vert absinthe et nœud sur le côté. Écharpe de même nature autour de la calotte et fleurs des champs. — Prix du patron épinglé de la confection : 4 francs.

2 et 3. Paletot *Don Carlos*, joli modèle en faille. Le dos, très-long, a cinq coutures; le devant forme un gilet plus court. Une riche passementerie à jour suit tous les bords du paletot, avec un volant de dentelle qui devient double derrière le cou. Même garniture placée en biais sur le côté inférieur; un peu au-dessus, un coquillé de dentelle forme une ligne droite qui marque la poche, et des pendilles de passementerie sortent de chaque coquille. Brandebourgs sur le gilet dans toute sa hauteur, chacun d'eux fixé par trois boules de passementerie. Un galon de passementerie dessine le parement du bas de la manche avec volant de dentelle. — Costume en mousseline de laine écrue; le jupon garni de volants plissés et d'une large ruche à la vieille. — Chapeau de paille, entouré d'une guirlande de volubilis variés, entremêlée de feuillage touffu. Tour de tête en dentelle ruchée et barbes mentonnières en dentelle noire. — Prix du patron épinglé de la confection : 4 fr. 50.

3. Même confection que le modèle précédemment décrit. — Le costume, qui diffère de l'autre, est en toile d'Irlande à rayures bleu marine sur fond bleu terne. Le jupon est entouré de volants plissés en toile bleu uni; de petits biais de même étoffe sont placés deux par deux entre chaque volant. La polonaise unie est relevée d'un seul côté.

4. et 7. Paletot *Garde-française* : vêtement en cachemire de l'Inde doublé de soie, demi-ajusté; le devant, ouvert dans le haut par un col à larges revers doublés de soie, se ferme sous un flot de ruban. Le bas est garni, de chaque côté, par une échelle de biais de faille ayant à leur extrémité des boutons à pampilles. Le dos, qui n'a qu'une couture cintrée au milieu, est plus court que le devant; il est fendu sur les côtés et le vide est rempli par des biais placés à l'envers, avec deux hauteurs de franges, y compris celle qui fait tout le tour. Des pampilles de boules satinées s'ajoutent à la frange. Un petit biais de faille suit, en outre, les sinuosités du bas du dos. — Costume en armure de laine havane. Jupe à traîne unie, garnie devant de plissés de faille marron et de volants de laine froncés, ceux-ci posés sur les précédents. — Chapeau de paille, garni dessus d'une touffe de plumes jaunes, avec guirlande de boutons d'or retombant jusque derrière. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

5. Le *Capricieux* : paletot de faille noire, de forme ajustée, avec col rabattu et revers se terminant par un nœud de ruban. Le devant, coupé en un biais très-accentué, se ferme par des boucles en ganse de soie et des boutons *boule* au crochet. Rouleauté de faille sur les bords de l'étoffe tout autour, avec double volant de dentelle pour terminer. Le dos est rayé de

rois doubles rouleautés; sur le côté, une poche portefeuille, ornée de rouleautés et de boutons. Double parement rond au bas de la manche; boutons et ganses de soie dans le haut et volant de dentelle dans le bas. — Costume en faille et cachemire vert absinthe. Jupon de faille entouré devant d'un haut plissé. Polonaise de cachemire : les côtés fendus, le dos à plis ondoyants formant la traîne. Sur tous les bords court un galon broché de deux tons assorti à l'étoffe. — Chapeau *baby* en foulard de même nuance que la robe. Fond mou, guirlande de feuillage parsemé de giroflées et ruche plissée en crêpe lisse sous la passe. — Prix du patron épinglé : 1 fr. 50.

6. Petite fille de neuf ans. — Costume en cachemire bleu et foulard écru. Le cachemire bleu forme la robe principale ; c'est une blouse princesse, plissée du haut en bas. Cuirasse-corselet en foulard, lacée derrière par une corde bleue ; écharpe de même étoffe drapée au bas du corsage et nouée derrière, où elle est entortillée par une cordelière bleue qui revient par devant se fixer à l'épaule gauche. Les manches sont en cachemire pour le haut et en foulard pour le bas, où cette partie est lacée de façon à rappeler le genre du corsage. — Chapeau de paille anglaise à fond mou, celui-ci formé de foulard écru. Bouquet de primevères violettes sur le côté. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

7. Même toilette, vue de dos, que celle de la figurine n° 4.

G. N° 752.

Nouveaux modèles de chapeaux d'été. — 1. Chapeau de paille noire ; fond large et plat, passe ronde et petite. Un galon à jour, en soie verte ombrée, entoure la calotte ; une belle frange à tête grillée, de teinte assortie, forme le bavolet derrière. Sur le côté, groupe de coques en ruban de plusieurs teintes de vert avec double aigrette de plumes lisses assorties.

2. Chapeau moitié en paille, moitié en étoffe. La passe, en paille blanche ondulée, est garnie d'une passementerie bleue également ondulée ; le fond mou est en faille bleu ciel. Bouquet de roses et de fleurettes roses, avec feuillage d'un vert sombre, placé au sommet de la passe sur le pied d'une large coque de faille bleue. Un groupe de branches de feuillage assorti au précédent forme cache-peigne derrière.

3. Chapeau de paille, genre capote, avec bavolet de paille. Une guirlande de raisins rougeâtres, mélangée de feuilles de vigne, entoure toute la passe et se termine derrière un cache-peigne ; aigrette de paille et d'herbes fines sur le côté devant. Bride en ruban surah, de nuance bouton d'or, partant derrière d'un groupe de coques assorties qui remontent s'aplatir sur la calotte.

4. Capote de paille, la passe plate avançant un peu en pointe devant. Guirlande de myosotis en bordure sur la passe tout autour. Brides de ruban paille remontant au sommet pour former un groupe de coques, qui sont fixées par un bouquet de roses et de myosotis. Mentonnières en ruban pareil.

5. Chapeau de paille blanche, à passe diadème devant, baissée derrière. Bandeau en gaze de soie jaune sous la passe, et mentonnières assorties. Un coquillé de cette même gaze, fait en partie double, orne le haut du chapeau ; il est soutenu par une demi-guirlande de roses rouges et de feuillage de cerisier retombant tout autour.

Description de la gravure coloriée n° 1413.

Toilettes de courses. — 1. Costume en taffetas glacé bleu pâle et garnitures de faille bleu plus foncé. — Jupon à traîne, entouré de trois volants plissés alternés de ton. Polonaise à devants blouse, c'est-à-dire libres, se fermant en biais sur le côté ; le dos forme une basque-habit, avec de grands revers bleu foncé, encadrés de plissés et réunis par les pointes sous un nœud. Une tunique faite d'une seule largeur, garnie de plissés et de dentelle Clovis, tombe en traîne sur le jupon derrière ; les côtés de la polonaise viennent en élégants drapés se croiser au milieu de la tunique sous la basque-habit. Un plissé et une dentelle suivent ensemble tous les bords de la polonaise, avec des nœuds de ruban sur les côtés. La poche, placée un peu en arrière, est garnie de la même façon, avec des nœuds aux angles. Une ceinture en ruban, qui part des pans d'habits, serre la blouse à la taille et se ferme sur le côté par une cocarde. Plissés au bas des manches et bracelets de ruban noués sur le dessus. — Chapeau de paille à calotte plate et ronde ; passe emboîtant bien la tête. Tour de tête en tulle malines ; ruban bleu autour de la calotte, croisant derrière sous une boucle de nacre et formant les brides mentonnières ; une grande plume bleue orne le côté. — Ombrelle en faille bleue, entourée de dentelle blanche. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Costume de foulard écru avec garnitures de foulard loutre. — Le devant du jupon, formé de trois lés, est froncé à la couture de chaque lé ; un gros liséré, encadrant le tablier, indique l'ouverture de côté. Un volant plissé et un bouillon, en foulard loutre, ornent le bas de ce devant de jupon ; toute cette partie est tendue très-serrée sous le pouff, qui constitue le derrière du jupon : de ce point part la traîne, qui complète le tout. Cette traîne est rayée de quilles, formées de petits plissés loutre superposés et se perdant sous le pouff. Paletot-cuirasse faisant office de corsage, complétement fermé de côté depuis l'épaule. Le bord de l'ouverture, ainsi que celle du jupon, qui y fait suite, est orné d'une bande de foulard, à bord ondulé, garnie d'un plissé en pareil. Des nœuds papillon en ruban loutre, traversés par des boucles de nacre, garnissent l'ouverture en question depuis l'épaule jusqu'en bas du jupon. Les manches se terminent par un plissé loutre, dont la tête est formée d'un bracelet de ruban, avec nœud et boucle de nacre ; même disposition de nœud un peu plus haut vers le coude. — Chapeau en paille de riz, genre capote. Passe très-basse, garnie d'un tour de tête de tulle blanc. Fond fuyant, légèrement arrondi du bout. Ruban loutre tout autour, croisé derrière et revenant devant faire les mentonnières ; celles-ci sont nouées de côté et le nœud est fixé dans les cheveux par une épingle. Aigrette rougeâtre sur le côté. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

Description du modèle de chapeau N. n° 1.

Substitué à la gravure n° 1413, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Chapeau *Cardinal*. — Passe ronde en paille. Fond mou en mousseline, recouvert d'une écharpe de gaze rouge en soie brochée. Cette écharpe, dont les bords sont garnis de franges assorties, se termine en formant un coquillé plat qui tombe bas sur les cheveux. Guirlande de feuilles de roses, d'un vert tendre, courant autour de la calotte ; deux roses, l'une rouge, l'autre verte, forment un bouquet dans le haut ; traîne de feuillage et roses vertes dans le bas derrière, sur la gaze rouge. Bandeau de gaze blanche bouillonnée sous la passe.

Description du patron coupé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

Confection *Dona Maria*. — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure DG n° 742 (fig. 2 et 3), qu'on trouvera, ainsi que sa description, dans le présent numéro. Il se compose de six morceaux :

1. Gilet garni de brandebourgs.
2. Devant.
3. Petit côté du dessous de bras.
4. Petit côté du dos.
5. Dos.
6. Manche.

La garniture forme poche sur le côté droit.

Mlle C. B..., à Carpentras.

Pour l'*Almanach du savoir-vivre*, de Mme la comtesse de Bassanville, vous n'avez qu'à vous adresser à MM. E. Plon et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.

— Mme de M..., à Murat.

La longueur du jupon de dessous est proportionnée à la taille de la femme qui le porte ; pour la rue, il ne doit pas dépasser la bottine. Le *plissé* « balayeuse », en nansouck ou mousseline, que l'on pose au bas de la robe à traîne, remplace le jupon de lingerie.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 752. — DESCRIPTION, PAGE 183

CHAPEAUX DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ

Modèles nouveaux de Mme A. Séguin (1, rue des Colonnes)

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Quel curieux pays à étudier que notre belle et chère France ! Combien elle prend facilement ce qu'elle désire pour ce qui est ! Et comme facilement elle se confectionne, au besoin, des grands hommes avec son imagination et son cœur ! Et puis, elle aime ce qui brille ; aussi, depuis un quart de siècle, trois généraux l'ont possédée un moment sans partage. Deux d'entre eux devaient la sauver de l'ennemi, l'autre devait la sauver d'elle-même : et tous les trois l'ont abandonnée, l'un des premiers par trahison, les deux autres par incapacité, vanité sans bornes et amour exagéré d'eux-mêmes.

De Bazaine, je ne dirai qu'un seul mot, car l'oubli et le mépris doivent lui servir éternellement de linceul. Un très-spirituel quatrain, qui parut lors de son évasion, s'est chargé de raconter ses hauts faits en quatre vers comme oraison funèbre :

Salut au vaillant capitaine
Qui sut, le tout en peu de temps,
Vendre la clé de la Lorraine,
Puis acheter la clé des champs.

Au sujet du général Trochu, ce n'est pas un quatrain, mais une chanson que je veux vous dire ; car si le Français est né malin, il est né frondeur aussi, et, malgré nos douleurs et nos souffrances, il a fallu chanter notre défaite, non pour nous consoler, mais pour nous résigner. Qui a fait cette chanson ? on l'ignore ; elle est née dans les faubourgs. Si les rimes n'en sont pas riches, l'esprit et la vérité s'y trouvent, et jamais le siége de Paris ne pourra être raconté par aucun historien d'une façon plus réelle qu'il ne l'est dans ces mauvais vers adaptés sur l'air de la *Carmagnole*. Que ceux qui ont assisté à ce malheureux siége en jugent :

Monsieur Trochu avait promis
Avec son plan d' sauver Paris,
Mais il comptait vraiment
Sur le département ;
Aussi restant tout guiole,
Vive le son !
Il jouait de la parole
Au lieu d' chanter du canon.

Pourtant dans les mains il nous mit
Un peu d' canon, un peu d' fusil ;
Mais v'là qu'il dit : J' peux pas
Sortir, guia trop d' verglas !
Un plus brave à sa place,
Vive le son !
Eût passé sur la glace
Avec soldats et canon.
. . . . . .

Le doux Trochu, trop lu, trop cru,
Est un héros... mais de vertu :
C'est pas ça qu'il fallait
Pour donner du balai ;
Fallait un homm' de taille.
Vive le son !
Et c' n'est qu'un homm' de paille.
Vive le son du canon !

J'ai conservé précieusement cette chanson populaire qui en dit plus, dans son style très-naïf et sa poésie écorchée, que tous les historiens ne pourront le faire même avec une plume d'or, et j'en arrive enfin au général Changarnier que je connus en 1849. Je vais dire comment. A ce moment-là, tout le monde conspirait, et je faisais comme tout le monde... « côté des dames ». Or, non-seulement à cet effet, mais aussi pour savoir si l'on ne nous couperait pas un peu le cou, on avait organisé des comités royalistes pour porter secours aux femmes et aux enfants des insurgés, et j'étais présidente du comité de mon arrondissement. Tous ces comités avaient pour chef suprême le susdit général, qui nous recevait une fois par mois, nous autres présidentes, afin de savoir ce qui se passait parmi tous ces gens-là. On ne parlait ni conspiration ni politique, bien entendu ; mais nous pensions pouvoir compter sur ce personnage sans nous imaginer qu'il avait la sotte vanité de s'être créé Dauphin dans son âme, convaincu qu'il succéderait à Louis-Napoléon, une fois la présidence de celui-ci finie. Et il fallait voir avec quelle galanterie parfumée il nous recevait, d'autant que généralement ces dames se posaient devant lui comme des dévotes devant le saint sacrement ; je vous assure que c'était fort drôle !

Maintenant, si nous voulons parler de sa vie privée, nous devons dire qu'elle fut toujours honorable et digne. Fils d'un boulanger, il devint un personnage grâce à sa bravoure qui ne fut jamais mise en doute, tandis que son intelligence fut très-contestée : ainsi il avait bien plus les qualités du soldat que celle du capitaine. Il se plaisait aux aventures de guerre, et il y avait en lui un besoin de parade et d'effet théâtral qui peuvent faire la gloire d'un militaire, mais qui dénotent toujours sa médiocrité. Les succès solides n'étaient pas de son goût : il lui fallait la mise en scène, et ce qu'il surveilla le plus dans le prince président, ce ne fut pas son entourage qui conspirait à ciel ouvert, ce furent ses pantalons : aussi une lutte très-plaisante s'était-elle élevée, à ce sujet, entre lui et celui qu'il surveillait.

Louis-Napoléon voulait mettre un pantalon garance avec l'uniforme. Changarnier s'y opposait formellement, disant que le pantalon garance n'appartenait qu'à l'armée et que le prince, malgré son rang, n'était qu'un pékin. Il triompha sur ce point jusqu'au coup d'État ; mais, le lendemain de ce jour néfaste, le parjure se montra aux troupes... avec le pantalon garance.

Du reste, Changarnier fut dans la politique ce qu'il avait été à la tête des soldats ; il croyait de la meilleure foi du monde que l'univers entier tenait les yeux fixés sur lui, et certainement il eût été encore plus surpris qu'affligé s'il eût pu comprendre quelle mince place il tiendra dans l'histoire. C'était l'homme de la phrase. Quand il parlait, il croyait, par ses paroles, mettre en déroute ses adversaires, et son fameux : « Mandataires du peuple, délibérez en paix ! » auquel le coup d'état se chargea de répondre, ne parvint pas à lui montrer combien il se trompait ; car il fut jusqu'à la fin de sa vie le vieil orateur bien plus occupé d'attirer l'attention sur soi-même qu'à chercher le moyen de servir son pays.

Au physique, il était pimpant, coquet, parfumé comme une vieille marquise du temps passé. Les soldats lui avait donné le surnom de général Bergamote. Le maréchal Bugeaud ne pouvait pas le souffrir : c'était sa bête noire, et il ne se gênait pas pour le rabrouer devant tout le monde quand l'occasion s'en présentait. Le maréchal avait raison, car il était difficile de voir en lui autre chose qu'un triste personnage qui fut de tous les partis, ne sut en servir aucun et n'aima jamais que soi-même.

Comtesse de Bassanville.

LES PAROLES D'OR

Il n'existe pas une seule personne qui connaisse l'horrible odyssée par laquelle on arrive à ce qu'il faut nommer, selon les talents, la vogue, la mode, la réputation, la renommée, la célébrité, la faveur publique, ces différents échelons qui mènent à la gloire et qui ne la remplacent jamais. Ce phénomène brillant se compose de mille accidents qui varient avec tant de rapidité qu'il n'y a pas d'exemple de deux hommes parvenus par la même voie.

De Balzac.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE DG. N° 742. — NOUVEAUX MODÈLES DE CONFE

Prix des patrons épinglés : 1re figure, 4 francs; 2e et 3e figure, 4

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ. — DESCRIPTION, PAGE 182.

figures, 4 francs; 5e figure, 4 fr. 50; 6e figure, 6 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ÉMISSAIRE

(NOUVELLE. — SUITE.)

« Tu seras plutôt pour Mme Nédelec une amie qu'une domestique, lui dis-je, et, pour moi, je ne t'en estimerai pas moins. » Je n'osais pas lui dire qu'il valait mieux être servante que mendiante, et, à dire vrai, je ne lui voyais pas d'autre métier. Elle m'assura qu'elle aurait été bien heureuse de servir Mme Nédelec, mais qu'elle voulait à tout prix retourner à Plémeur. « J'ai mes raisons, » dit-elle. Il fallut la laisser partir, car ni moi ni la supérieure n'en pûmes tirer rien de mieux. Je lui demandai de laisser sa jeune sœur à l'hôpital; j'avais fait une petite collecte parmi mes malades, et je pouvais, grâce aux âmes charitables, payer pour elle une très-modique pension; la supérieure lui trouvait des dispositions pour la couture et espérait en faire en peu de temps une habile ouvrière. Jeannette nous remercia avec un élan de reconnaissance dont nous fûmes vivement touchés, et après s'être mise à genoux devant le crucifix, elle partit pieds nus pour Plémeur, et retourna à sa vie vagabonde.

Pendant trois ou quatre jours je n'entendis plus parler d'elle. Puis je la vis revenir porter du lait le matin et vendre des bouquets le dimanche. Au bout d'une semaine, le désir me prit d'aller la voir dans ce qu'elle appelait sa maison. La porte ne fermait qu'au loquet; il n'y avait rien à prendre; mais Jeannette n'y était pas. Je poussai jusqu'au presbytère. « Je lui ai donné une commission, » me dit M. Le Goff. Je dînai avec lui, et partis pour Lorient vers huit heures. Je ne sais pourquoi, en arrivant aux remparts, la pensée me vint de retourner sur mes pas, quoiqu'il fût nuit close.

A dix heures du soir, j'étais de nouveau devant sa porte : c'était, comme vous le voyez, une grande folie, car je ne pouvais pas entrer chez elle à pareille heure, mais j'étais poussé par un sentiment que je ne voulais pas m'avouer. Je tournai autour de la masure pendant quelque temps. Tout à coup la lune, en sortant d'un nuage, éclaira le pauvre toit à demi renversé, je tressaillis en remarquant que la porte était ouverte. J'entrai : point de Jeannette ! Pour le coup, la peur me prit. Pouvait-on ainsi abandonner cette pauvre fille, dans un véritable trou, sur le bord d'un chemin? Evidemment il lui était arrivé malheur.

Je passai deux heures à courir de tous les côtés. Dans Plémeur, tout le monde dormait; sur le chemin, il n'y avait pas âme vivante. Je fus jusqu'au bord de la mer, espérant qu'elle serait allée chasser les crabes au clair de lune; mais non, la plage était solitaire. J'entendis le canon du stationnaire qui m'apprit que le jour allait venir et que les portes de la ville étaient ouvertes. Je rentrai chez moi, accablé de fatigue, l'esprit bourrelé d'inquiétudes. Je fus bien soulagé une heure après en voyant Jeannette traverser la rue avec son lait et ses œufs. Je vis pourtant qu'elle était fatiguée et se traînait avec peine. Mon premier mouvement fut d'aller à elle et de l'interroger sur sa nuit; je ne sais quoi me retint. Elle entra chez Mme Nédelec, qui lui donnait toujours de l'ouvrage, et qui avait conçu pour elle une tendresse véritable. J'attendis qu'elle fût sortie, et entrant à mon tour chez ma vieille amie, je lui fit part des graves événements de la nuit passée. A mon grand soulagement elle n'en fit que rire. « Je répondrais de Jeannette comme de moi-même, me dit-elle. Elle aura passé la nuit dans une ferme, et nous avons eu tort, vous et moi, de ne pas songer à lui trouver un coin dans un grenier. Il faut que je m'en occupe aujourd'hui même. »

Elle essaya, en effet, mais c'était assez difficile : « Je n'ai que la place de la servante, » disait-on partout. A bout d'efforts, elle finit par proposer à Jeannette de lui accommoder une petite soupente, qui servait de décharge dans sa maison. « Vous ne me gênerez pas, dit-elle; et vous serez aussi libre qu'à Plémeur. »

Jeannette se montra pleine de reconnaissance comme toujours, et comme toujours elle refusa. Ces refus obstinés faisaient malgré moi renaître mes soupçons.

Peu à peu, cependant, je m'habituai à ne voir dans son amour de la solitude qu'une bizarrerie de caractère, un peu de sauvagerie naturelle qui s'accordait bien avec toutes ses allures. Je songeai à améliorer sa position en m'adressant à la duchesse de Berry. J'achetai une feuille de papier ministre, je taillai ma plume deux ou trois fois, et j'écrivis d'un trait ma supplique. Je fis valoir comme je pus les motifs de la condamnation de son père, son admirable conduite depuis qu'elle était seule et chargée de sa jeune sœur, l'héroïsme dont elle avait fait preuve en la sauvant d'une mort certaine. Pour vous dire la vérité, petites filles, votre père fut assez content de son éloquence. Je fis parvenir ma lettre avec une touchante apostille de la supérieure, et je vécus, à partir de ce moment, dans l'impatience de connaître le résultat de mon audace.

II

Pendant trois mois, je ne me lassai pas de questionner Jeannette. Elle n'entendait parler de rien, et s'y résignait. Je finis aussi par me persuader que ma lettre n'était pas parvenue ou qu'elle s'était égarée au milieu d'une foule de lettres pareilles. Cependant un beau dimanche, après la grand'messe, M. Rivalain appela Jeannette dans la sacristie, et lui donna cinq cents francs de la part de la duchesse.

Cinq cents francs, dans la position de Jeannette, c'était une richesse inespérée, une fortune. « Tu peux te marier à présent, ma fille, » lui dis-je en riant, et je crois que je m'aperçus alors pour la première fois qu'elle était jolie. Elle haussa les épaules. « Tout cet argent est donc à moi, puisque la bonne duchesse l'a voulu? Il est à moi pour en faire ce que je voudrai? — A toi, sans doute, » lui dis-je, et je m'attendais qu'elle allait me consulter sur l'emploi de ses cinq cents francs; mais elle n'en fit rien; elle rougit beaucoup, baissa la tête et se retira.

Cette conduite m'étonna un peu, et je fus encore plus surpris d'apprendre par Mme Nédelec et par la supérieure, qu'elle leur avait fait le même mystère.

— Elle veut garder son argent, me dis-je, c'est peut-être pour sa sœur.

Je commençais à être amoureux sans m'en douter, et je pensais à Jeannette plus souvent que je ne l'aurais voulu. Vous savez comme moi quel bon sens elle avait, et quelle admirable délicatesse de sentiments, malgré son humble condition. Elle était reçue presque comme une amie chez Mme Nédelec, et je la voyais souvent dans le petit salon du rez-de-chaussée. Nous nous étions habitués l'un à l'autre, et je crois bien que je lui manquais lorsque mes malades m'empêchaient de passer le matin par la rue de la Corderie. Pour moi, je ne connaissais presque plus d'autre bonheur que cette courte visite.

La poudrière de Lorient est située assez loin de la ville, au delà du faubourg de Kerentrech, sur les bords du Scorff. Elle est gardée jour et nuit par un détachement d'artilleurs de la marine, commandé par un capitaine.

Un jour, un de mes amis, capitaine au corps, qui revenait de la poudrière, me dit en souriant : « Savez-vous, Fautrel, que nous avons failli arrêter cette nuit votre petite Jeannette? » J'essayai de faire bonne contenance. « Mon Dieu, oui, continua-t-il, vers une heure du matin, on m'a fait le rapport que le premier factionnaire appelait le poste. Je me suis rendu à la palissade avec le falot, et j'ai vu une jeune fille qui, malgré la consigne, s'obstinait à s'approcher de la jetée, comme pour gagner un canot. Je donnai ordre à deux hommes de courir après elle, et je m'avançai moi-même sur la berge pour la saisir au moment où elle s'embarquait; mais elle fut plus alerte que nous, et je n'étais plus

qu'à quinze pas du canot quand elle y sauta légèrement, et se mit hors de portée en un clin d'œil, en appuyant sur la gaffe. Je l'aurais fait poursuivre par le canot de la marine, si je ne l'avais pas reconnue : mais je l'ai vue comme je vous vois, et vous pouvez lui dire, quand vous la verrez, que vous lui avez épargné une nuit de violon.

Mon ami m'avait à peine quitté que je me trouvai sur la route de Plémeur. Le Goff fit tout ce qu'il put pour me rassurer avec une insistance que je ne comprenais pas. « Non, lui dis-je, il faut que cela finssse. Mme Nédelec ne peut s'intéresser à une fille qui court seule la nuit par les chemins, et je ne comprends ni votre sécurité ni votre indulgence.»

Je me rendis chez Jeannette en sortant de chez lui, et par hasard je la trouvai. Elle raccommodait en ce moment une sorte de bissac, pareil à ceux que portent les mendiants; cette vue, en tout autre moment, m'aurait profondément ému; mais ce jour-là, c'est à peine si j'y pensai. J'étais très-monté; je parlai durement à Jeannette; elle pleura beaucoup, et finit par consentir à entrer chez Mme Nédelec.

Elle y entra, en effet, la semaine suivante, non comme servante, mais comme ouvrière. A vrai dire, elle faisait presque tout l'ouvrage de la maison, car Mme Nédelec ne garda qu'une femme de ménage. Elle parut contente dans sa nouvelle position; Mme Nédelec m'assura qu'elle était de tout point exemplaire, et je commençai à respirer et à traiter mes alarmes de billevesées.

Pourtant, au bout de quelques semaines, mes amis recommencèrent leurs railleries : « Mlle Jeannette ne vous dit pas tous ses secrets, me disait-on. Elle a des rendez-vous le soir sur les remparts.» Je laissai dire, puis je me fâchai; puis l'idée qu'elle avait une inclination me traversa la tête, et j'en parlai secrètement à sa maîtresse. Je ne m'attendais guère à la réponse que j'allais entendre.

— Je le crois comme vous, me dit ma vieille amie en hochant la tête, et s'il faut tout dire, je commence à craindre que notre amitié n'ait été surprise.

Je me récriai vivement.

— Écoutez, me dit-elle, je ne me plains pas de la conduite de Jeannette envers moi; elle est toujours aussi douce, aussi attentive; mais je la voyais depuis quelque temps toute préoccupée. Je l'interrogeai amicalement sur ce qui se passait en elle. Elle fut interdite, et m'assura que je me trompais. Elle me demandait plus souvent que de coutume la permission d'aller voir sa sœur : à la fin, j'y pris garde, et il y a trois jours, quand elle fut sortie je n'y pus tenir, et je me rendis moi-même à l'hôpital. Elle n'y était pas venue, ni la veille. Ainsi, elle me trompe; elle a fait en ville quelque connaissance qu'elle n'ose avouer. Je pense, si c'est quelque amourette, que je me reprocherais de n'être pas intervenue. Elle ne m'a pas répondu quand je lui ai parlé avec douceur; il m'en coûtera d'agir avec sévérité, cependant j'y suis résolue.

Je fus si bouleversé de ce récit que je ne trouvai rien à répondre. Rentré chez moi, je passai une journée à me démontrer que la conduite de Jeannette m'était indifférente; après quoi, je me mis en embuscade au coin d'une rue, et j'attendis, en me promenant sans affectation, que cette honnête fille sortit de sa maison, et me fournit l'occasion d'épier ses démarches. Je ne vous dirai pas si le temps me parut long pendant que j'entreprenais ce bel exploit. Enfin je la vis sortir avec son panier aux provisions, et se diriger vers le marché. Je ne la perdis pas de vue, et j'éprouvai un grand saisissement quand je la vis, au bout de dix minutes, traverser la place et se diriger vers une petite ruelle qui aboutit à la rue de la Comédie. Je la suivis au loin avec précaution, car elle regardait de temps en temps de tous les côtés, de peur d'être reconnue. Elle s'arrêta à la porte d'une méchante échoppe. Je respirai; elle n'allait, après tout, que chez un écrivain public. Votre mère savait lire, mes enfants, mais elle ne savait pas écrire; le brave Tardivel n'avait pas poussé jusque-là son éducation. « A qui peut-elle écrire? » me disais-je. Je pensai à son père. Cette pensée me rendit si heureux que j'en fus comme effrayé. Cependant je restai cloué à ma place. La lettre finie, relue, cachetée, payée, Jeannette s'assit, écoutant d'un air distrait les propos du vieil écrivain. Elle avait l'oreille au guet. Qu'attend-elle? Les soupçons me reprirent. Enfin j'entendis un pas joyeux à l'autre bout de la ruelle, et je vis un jeune marin du commerce qui me sembla endimanché, comme pour aller à un rendez-vous. Si c'était lui? C'était lui en effet. Je vis Jeannette tressaillir sur sa chaise, faire quelques pas à sa rencontre, et lui prendre vivement les mains. Ils causèrent quelque temps avec animation, et je la vis lui remettre un paquet assez volumineux.

J'en savais assez, je retournai sur mes pas, et... mais vous ne comprendrez pas cela, mes fillettes; et pourquoi vous le raconterais-je? Ce fut le jour le plus affreux de ma vie. J'éprouvais une telle colère que je résolus d'aller faire à Jeannette des reproches sanglants. Puis je me dis qu'il vaudrait mieux l'abandonner, ne plus la revoir. La délibération se termina par un accès de fièvre qui donna des inquiétudes à mes confrères.

Je fus deux jours en délire. Le troisième, je me levai tant bien que mal, contre tout bon sens, et je m'en fus tout d'une haleine chez Mme Nédelec. Ce fut Jeannette qui m'ouvrit la porte. Je ne lui laissai pas le temps de prononcer une parole. « Voulez-vous m'épouser, Jeannette? » lui dis-je. C'était la seule pensée qui m'était revenue avec la convalescence, et j'avais trouvé ce moyen triomphant d'éclaircir tous mes soupçons. Car, si elle a un amoureux, me disais-je, eh bien, elle me le dira. Mais elle ne me dit rien du tout. Elle resta devant moi les bras ballants, persuadée que j'avais perdu la raison. De fait, il ne s'en fallait guère, car la passion avait fait en moi de tels progrès en quelques heures que je n'étais plus le même homme, je me sentais bouillir et trembler, j'avais la tête en feu. Je lui pris la main, elle eut peur. Je m'en aperçus, et, la poussant brusquement, je montai l'escalier quatre à quatre, et j'ouvris sans frapper la porte de Mme Nédelec. « Je viens de proposer à Jeannette de l'épouser, » m'écriai-je en entrant. J'étais comme un ouragan ce jour-là, Mme Nédelec crut que le feu était à la maison.

Elle crut que je délirais; je ne sais pas ce qu'elle crut. Mais elle se mit à appeler Jeannette à grand cris, au risque d'ameuter les voisins. Jeannette ne venait pas, et moi, que la fièvre venait de reprendre, je sentis tout tourner autour de moi, mes dents claquèrent, et je n'eus que le temps de me jeter sur la chaise longue de Mme Nédelec...

« Oh! ces moments-là,» dit M. Fautrel. Mais, comme il allait continuer, sa voix changea, il balbutia encore quelques mots, et une sorte de sanglot lui coupa la parole; il se mit à rire tout aussitôt en passant la main sur ses yeux. « Me voilà aussi stupide qu'il y a vingt ans, dit-il. Ma pauvre Jeannette! Il fallut bien du temps, quand je fus revenu à moi, pour lui faire comprendre que je voulais réellement l'épouser. Mme Nédelec n'y alla pas par quatre chemins : « Et vos rendez-vous? » dit-elle à la pauvre enfant, sans pitié pour ses angoises visibles.

A ces mots, je sentis mon cœur se serrer. Jeannette devint pâle comme une morte : « Je ne suis pas une mauvaise fille, » dit-elle d'une voix brisée. Mais les soupçons de Mme Nédelec ne faisaient que s'accroître : « Et votre argent, vos cinq cents francs, qu'en avez-vous fait? Où sont-ils? » Jeannette reprit quelque courage : « Je les ai envoyés à mon père, » dit-elle. Je frappai dans mes mains. C'était évidemment la vérité : comment une idée si simple ne m'était-elle pas venue?

Mme Nédelec ne broncha pas.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé? Par qui les avez-vous envoyés? Ce n'est ni par la poste ni par la diligence, car j'ai été aux informations. Est-ce pour envoyer de l'argent à votre père que vous donnez des rendez-vous à un prétendu matelot que per-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sonne ne connaît à Lorient, excepté vous? Oui, ajouta Mme Nédelec en me parlant, je voulais vous épargner ce chagrin, mais les choses en sont au point où il faut tout dire. Le rendez-vous que vous avez surpris n'était ni le premier ni le second...

— Répondez, Jeannette, dis-je en faisant un effort; et si vous aimez quelqu'un, je tâcherai de vous oublier. Vous êtes votre maîtresse.

Elle jeta sur moi un regard qui me désarma, prit de force la main de sa maîtresse, la couvrit de baisers et de larmes, et sortit précipitamment de la chambre. Nous restâmes comme pétrifiés sans songer à la retenir. Un quart d'heure après nous entendîmes la porte de la rue se fermer et Jeannette passa rapidement devant la fenêtre sans nous regarder. Je vis qu'elle emportait son petit paquet et qu'elle quittait la maison. En effet, elle retourna à Plémeur. Il me sembla que j'allais mourir.

Vous ne pouvez pas imaginer ce que je souffris pendant les deux ou trois jours qui suivirent. Un matin, je vis entrer Le Goff:

— Ne m'en parlez pas, lui dis-je avant qu'il eût ouvert la bouche.

— Au contraire, me répondit-il, je viens vous dire que vous pouvez l'épouser en conscience, car elle vous aime de toute sa force, et vous ne trouverez jamais une femme qui approche d'elle.

Il me fit ensuite promettre le secret et j'appris, à mon inexprimable étonnement, qu'elle avait continué la périlleuse tâche de son père.

— C'est elle qui a porté toutes nos dépêches depuis la côte jusqu'au delà d'Hennebont, pendant plus d'un an. Son père avait exigé d'elle ce sacrifice, afin de ne pas multiplier nos confidences. Elle a couru cent fois le risque d'être arrêtée, emprisonnée, comme le pauvre Tardivel. Elle était à peine payée de ses fatigues, et tout ce qu'elle gagnait, tout, jusqu'au dernier sou, allait à la prison centrale, comme les cinq cents francs de la duchesse. Enfin, dans ces derniers temps, on nous a envoyé un jeune homme sur qui nous pouvions compter. La voilà libre. Je n'aurais pas souffert qu'elle continuât une telle vie, surtout depuis que je la savais soupçonnée. Elle lui a appris toutes nos passes, toutes nos cachettes, tous nos secrets, qu'elle tenait de son père, et, ajouta-t-il, elle n'aura plus de rendez-vous avec lui.

Je faillis étouffer mon vieux camarade.

— Vous n'êtes pas des nôtres, me dit-il. Vous ne demanderez jamais à votre femme aucun de nos secrets. Dès à présent, elle est étrangère à tout ce qu'on pourra tenter dans le pays.

Ce fut Le Goff qui nous maria le mois suivant. Mme Nédelec servit de mère à Jeannette.

Je donnai ma démission de chirurgien de la marine, car je ne voulais pas que ma femme eût à craindre des désagréments à cause de son ancien état. Nous nous établîmes ici. Vous savez ce qu'elle a été pour moi, pour vous, pour les malheureux.

Ma pauvre Jeannette! ma pauvre bonne Jeannette!... Le père et les deux enfants pleuraient à chaudes larmes; car c'étaient des âmes simples, des âmes primitives, qui avaient encore le don de pleurer.

La nuit était venue tout à fait, et le ciel était couvert de brillantes étoiles. On se mit à parler à voix basse des vertus de la morte: cœur vaillant, âme dévouée, esprit ferme qui s'était trouvé capable de supporter le bonheur après avoir enduré toutes les horreurs de la misère. Le père regardait le ciel, et, dans sa foi naïve et touchante, il se demandait laquelle de ces brillantes étoiles était la demeure de sa Jeannette. Il lui semblait qu'elle le regardait, à travers l'espace, avec ses yeux si doux, et qu'elle envoyait sa bénédiction maternelle à ses deux enfants agenouillées.

Pierre Guérin.

L'AIGUILLEUR

(NOUVELLE.)

A mademoiselle Jeanne de F...

I

Une blanche maisonnette semble endormie dans les pommiers en fleurs. C'est le matin, à l'heure parfumée où la rosée tend ses larmes au soleil, qui d'un baiser les attire à lui dans le ciel. Tout est lumière et fraîcheur pénétrante. On assiste à l'épanouissement d'une journée éclatante et féconde.

La porte s'ouvre; un homme paraît sur le seuil. A ses lèvres un sourire, dans ses yeux l'attente d'une joie. Derrière le tronc d'un gros pommier on devine un mouvement; le sourire de l'ouvrier s'élargit, et de l'arbre, comme une dryade enfant, s'échappe une adorable petite fille blonde qui vient se jeter avec une fusée de rire dans les jambes de celui qui la guettait.

Cela se termine par un échange de caresses et par de longs baisers bien chauds. Vous n'auriez pas fait un pas de plus pour chercher l'image du bonheur.

— J'emmène la petite, n'est-ce pas Céline? dit le père.

A ces mots apparut à son tour une alerte paysanne, blonde aussi, un peu pâle.

— Encore! dit-elle, avec une nuance de jalousie voulue.

— Comment, encore! Hier, c'était dimanche, et tu ne veux pas que ce jour-là...

— Non, elle doit s'habituer à accomplir ses devoirs religieux.

— Je ne m'y suis jamais opposé, répondit le père; aujourd'hui nous sommes en semaine, laisse-la moi.

— Oui, mais, reprit la mère avec un peu d'hésitation confuse, c'est toujours toi qui l'as.

— Oh! nous partageons bien, va, répondit l'homme avec le plus franc et le plus paternel des sourires.

— Tu trouves, méchant.

La fillette, placée entre son père et sa mère, écoutait cette conversation d'un air sérieux. Son regard allait de l'un à l'autre, selon que celui-ci ou celle-là prenait la parole. Sa main droite était encore dans celle de l'ouvrier, de sa gauche elle avait saisi les doigts de sa mère et semblait ainsi partager son affection par parts égales.

— Si tu savais, reprit le père, comme les heures passent quand elle est sous mes yeux, là-bas.

— Et crois-tu donc que je ne m'en doute pas, moi qui les trouve si longues lorsque je suis une demi-journée sans la voir.

— Bah! tu es occupée ici.

— Et toi, n'as-tu donc rien à faire?

Par un mouvement simultané, comme si la même pensée leur fût venue en même temps, père et mère se baissèrent dans un mouvement plein de grâce, et l'un et l'autre enlacèrent d'un bras la taille mignonne de la petite futée, qui se laissait faire avec cette quasi-majesté des enfants gâtés.

— Tu vas décider, toi, mignonne, dit la mère.

— Soit, je m'en rapporte à elle.

Et tous les deux, en manière de précaution oratoire, embrassèrent à belles lèvres leur enfant chéri; puis ils ne purent réprimer un bel éclat de rire, qui repartit comme un écho cristallin entre les dents de la fillette. C'était une scène à peindre. Rien ne pouvait être plus touchant que l'attitude de cet homme et de cette femme, se faisant les justiciables de leur espiègle gamine.

— Voyons, Aimée, réponds.

— Quoi? demanda l'enfant qui riait encore malgré elle.

— Que veux-tu? rester avec maman ou venir sur la ligne avec papa?

L'enfant regarda alternativement l'un et l'autre, puis n'osa pas

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy imp. r. des Marais 66 — Jules David — 1413

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3

Toilettes de Mme Bréant-Castel, rue du Quatre-Septembre 19.

Ceinture-Régente de Mmes De Vertus Sœurs, rue Auber 12. — Machine à coudre de H. Seeling Bd Sébastopol 70 et r. Nve des Petits Champs 97.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

se prononcer. Elle aurait bien voulu aller avec son père; c'était si charmant de courir autour de la petite guérite et de gratter la terre du minuscule jardin qu'il avait planté entre deux voies. Mais sa mère, d'autre part, était si bonne, si faible, elle se faisait si absolument son esclave, qu'Aimée craignait de lui faire de la peine.

— Allons, parle, reprit le père, je te donnerai...

— Oh! ne lui promets rien, interrompit la pâle Céline, il ne faut pas l'influencer. C'est une tentative de corruption, ce que tu fais là

Et les caresses recommencèrent à envelopper la petite fille qui aimait trop à être câlinée pour ne pas faire durer la scène tant qu'elle le pourrait.

— Eh bien, Aimée, reprit enfin la mère, tu ne veux donc pas dire?

— C'est que... je ne sais pas, répondit enfin la petite rouée.

— Mais tu aimes bien à venir avec moi, reprit l'homme.

— Oh! oui.

— Tu n'aimes donc plus ta maman? fit Céline.

— Oh! si.

On fut embarrassé. Aimée, elle-même, commençait à être gênée par cet interrogatoire. Sa grande joie allait se changer en tristesse. Sentant qu'elle ne pouvait contenter en même temps ces deux êtres qui l'adoraient, elle fut sur le point de pleurer.

Céline s'en aperçut tout de suite. Le cœur de la mère avait cet instinct. Elle céda.

— Emmène-la, Laurent, emmène-la. J'aime mieux ça encore que de lui faire du chagrin.

Le père, à ces mots, fut saisi d'une profonde émotion.

— Non, dit-il à son tour, garde-la toi, tu le mérites, car tu l'aimes mieux.

— Et toi, tu l'aimes plus. Qu'elle aille avec toi.

— Non!

— Je t'en prie maintenant.

Et la discussion allait recommencer, mais lutte de générosité, d'abnégation, cette fois. Enfin le mari prit sa chérie dans ses bras et se releva radieux. Le sourire reparut dans les yeux humides de l'enfant. Laurent embrassa tendrement sa femme.

— Écoute, dit-il, tu viendras la chercher à midi.

Cette parole, attendue peut-être, désirée à coup sûr, ramena un rayon joyeux sur la sereine beauté de Céline, et elle couvrit de ses tendresses le groupe charmant.

Puis Laurent s'en alla, portant toujours sa petite fille qui jouait avec les longues moustaches fauves du brave homme et qui de temps à autre les tirait sans pitié en poussant des cris de gaieté lorsque la douleur arrachait à celui-ci une légère grimace.

Céline les regarda partir, heureuse, puis rentra dans la maison.

L'homme s'en allait à grands pas reprendre son service. Çà et là il rencontrait un laboureur ou quelque berger qui lui jetait une épigramme bienveillante, car tout le pays savait avec quelle passion Laurent et sa femme aimaient la fillette.

II

Laurent était un grand garçon, bien découplé, de trente à trente-cinq ans. Ancien soldat, il en avait gardé la bonhomie et les allures. Sur sa poitrine était attachée la médaille militaire bien gagnée. Il n'en était pas plus fier.

Son grand œil gris de fer se reposait sur vous avec une loyauté dont on était pénétré. Pour tout le reste de son visage, il ressemblait à ce type de Lorrains si blonds, si francs, fort commun dans nos armées, et dont l'audace chevaleresque, la bravoure indomptée resteront à jamais dans la mémoire de nos régiments jusqu'au jour où leurs fils y viendront reprendre leur place, ce qu'il est bien permis d'espérer.

Après avoir achevé son service, Laurent, qui venait d'obtenir les galons de sous-officier, avait été recommandé par son colonel à l'un de ses parents qui comptait parmi les principaux ingénieurs de la Compagnie de l'Ouest. Aussi n'attendit-il pas longtemps, et, deux mois après avoir quitté le régiment, il entrait d'abord en qualité d'homme d'équipe à la gare Saint-Lazare, d'où plus tard, on l'envoyait, comme aiguilleur, dans le Calvados.

Très-rangé, de figure avenante, propre, presque élégant, il n'avait pas tardé à passer dans les environs pour le modèle des hommes. Les jeunes filles l'adoraient, les parents l'estimaient et l'attiraient. Ce n'était pas le coq du village, car il était loin d'affecter des allures conquérantes ; mais il pouvait choisir la plus riche héritière du pays, et il était certain qu'on ne la lui refuserait pas, tout le monde s'accordant à dire qu'un honnête homme, travailleur et probe était bien préférable à quelque demi-richard de village vaniteux et débauché.

Camille Debans.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

La *Compagnie Irlandaise* ne cesse d'apporter de nouveaux perfectionnements dans la fabrication de ses belles toiles, de ses batistes fil de main et de ses fins linons. Elle est en cela merveilleusement servie par la proximité, à portée de ses fabriques, d'une source d'eau filtrée qui a la propriété de teindre à fond les fils du tissu, au point d'en rendre les nuances indestructibles, en leur communiquant en outre les tons les plus purs et le plus frais coloris.

Pour les commencements du printemps, la *Compagnie irlandaise* a des toiles en parfaite harmonie avec la température parfois un peu rude de cette époque de transition. Ce sont des tissus bengali fond noir, vert bouteille prune, paon, aux bandes pointillées or ou camaïeu, ou bien encore des écossais sévères.

La *Compagnie Irlandaise* (36, rue Tronchet) envoie *franco* ses échantillons de mouchoirs fil de main, dont l'ensemble forme une spécialité unique en son genre, ainsi que ses échantillons de batistes pour robes.

— Il paraît que les indications que nous avons données au sujet des jupons en cretonne de couleur de la maison P. de Plument (33, rue Vivienne) n'ont pas été assez précises. On semble attendre de nous des détails plus circonstanciés; la question en vaut la peine, du reste. Il s'agit d'un objet de toilette dont l'utilité n'est pas douteuse, à l'aide duquel on économise un jupon de soie noire, — véritable contre-sens en été, — et qui permet d'utiliser plusieurs polonaises.

Constatons d'abord le soin minutieux qui a présidé à la confection des différentes séries de ces jolis jupons; le goût des tissus et des garnitures ne le cède non plus en rien à l'excellente forme des modèles et à leur façon très-finie. Quant aux prix, ils sont à la portée de toutes les bourses : depuis 3 fr. 90, 9 francs, 12 francs, jusqu'à 30 francs et plus.

Le jupon de 3 fr. 90, par exemple, est en cretonne à rayure noire et blanche; le bas garni d'un volant plissé pris dans le travers de l'étoffe, ce qui donne la rayure dans la largeur. Le jupon de 9 francs, plus avantageux, est en cretonne unie (noire, prune, bleu marine, etc.), avec deux plissés surmontés d'un grand biais. En même étoffe, avec trois volants plissés, un biais, une tête plissée et les bords garnis de lacets blancs, le jupon vaut 11 fr. 50.

Quant on aborde la haute nouveauté fantaisiste, le prix des jupons augmente considérablement; on arrive tout de suite à 25 francs. Une des séries (la plus chère) comprend une disposition de cretonne unie (couleur bois, prune, noir ou gros bleu) dont les garnitures consistent en groupes de plissés à rayures ombrées, qui s'harmonisent coquettement avec le fond uni. Nous aimons particulièrement un jupon noir garni de jaune ombré. Le jupon breton constitue une autre série fort coquette; il est fait de cretonne bleue et orné de groupes de plissés lisérés de rouge, entre lesquels se trouvent intercalés de gentilles petites bandes blanches brodées.

Par une attention délicate, M. de Plument s'est amplement approvi-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sionné d'étoffes et de garnitures plissées afin de pouvoir fournir aux dames qui le désireraient les éléments nécessaires pour une polonaise. Beaucoup de femmes seront ravies de pouvoir compléter ainsi, avec le jupon tout fait, un costume ravissant de fraîcheur.

SPÉCIALITÉS

Avez-vous mal à la tête? Prenez l'*Anisine-Marc* : votre douleur disparaîtra instantanément. — Souffrez-vous des dents? Si c'est un mal nerveux, ce célèbre antinévralgique russe, découvert par le docteur Jochelson, sera encore le meilleur des remèdes, paraît-il.

Pour résumer les indications que, dans leur intérêt, nous avons cru devoir fournir à nos lectrices sur cet intéressant sujet, nous répéterons ce que nous leur avons dit déjà : c'est que l'*Anisine-Marc* détruit toute sorte de névralgie. Le procédé consiste à tremper un pinceau dans le liquide, puis à en frotter les parties malades, en produisant l'évaporation du spécifique par la ventilation.

Entrepôt général rue Richer, 39. Dépôt dans les principales pharmacies.

— Beaucoup d'hommes voient d'un mauvais œil que leurs femmes et leurs filles se servent de poudre de riz pour leur toilette ; la fine fleur blanche ou rosée qui reste sur la peau leur déplaît. De là des discussions toujours pénibles, puisque personne ne veut céder. C'est pour avoir assisté à ces petites scènes de famille et y avoir porté remède que nous en parlons aujourd'hui.

Il y a, en effet, moyen de tout concilier. Que cherche la femme? Le moyen de se procurer un teint frais, blanc et rose. — Que demande le père de famille? A ne point s'apercevoir du stratagème... Eh bien, le *lait antéphélique* de Candès remplace parfaitement la poudre de riz ; ce liquide, en pénétrant les pores de la peau, l'imprègne d'une blancheur nacrée, fort naturelle lorsque la dose employée n'est pas exagérée.

Le flacon de *lait antéphélique* coûte 5 francs chez M. Candès (26, boulevard Saint-Denis).

M. D'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouter aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal. Du reste, pour leur éviter des recherches, nous donnerons désormais, au bas de chacune de nos gravures ou à la suite de la description du vêtement représenté, le prix du patron épinglé. Il suffira donc, en indiquant le numéro de la gravure dont on désire le patron, de nous en envoyer le montant en un mandat de poste ou en timbres-poste français. A défaut de ces derniers, nos abonnées de l'étranger devront ajouter au prix du patron 1 franc en plus pour le change, cette perte ne pouvant naturellement être supportée par nous.

NOUVEAU PANORAMA DES MODES

Saison de printemps et d'été 1877

Le succès obtenu par notre dernier Panorama nous ayant démontré l'importance que nos Abonnées attachent à cette publication, et l'utilité qu'il y a à la faire paraître en temps opportun, c'est-à-dire dès le début de la saison, nous nous empressons d'informer nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** est dès à présent à leur disposition.

Comme nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **prime**, d'un prix aussi réduit que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes complétement inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution parfaite.

Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, promenade, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, cette collection présente un très-grand intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos Abonnées ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous sommes certains de leur rendre un réel service en leur conseillant de nous la demander sans retard.

Pour que cette belle PRIME leur soit adressée *franco* à partir de ce jour, — roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — nos lectrices n'ont qu'à nous adresser la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

SOMMAIRE DU 3e N° D'AVRIL 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Lettres d'une douairière, par Mme de Bassanville. — Les paroles d'or. — *L'émissaire*, nouvelle, par Pierre Guérin. — *L'aiguilleur*, nouvelle, par M. Camille Debans. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1413, dessin de M. Jules David : toilettes de courses. — Modèle de chapeau N. n° 1, substitué sur demande à la gravure n° 1413 : chapeau *Cardinal*. — Patron coupé (annexe spéciale aux éditions n° 2 et n° 3), d'après la gravure DG. n° 742 : confection *Dona Maria*.

Dans le texte : P. n° 360, dessin de M. E. Préval : chapeau *Violetta*. — DG. n° 742, dessin de M. E. Préval : nouvelles confections de printemps et d'été. — G. n° 752, dessin de M. E. Préval : chapeaux de printemps et d'été.

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Chaque fois que nous allons aux courses de Longchamps, maintenant très-suivies, nous constatons avec un certain plaisir que nos indications et nos appréciations sur la mode ont été parfaitement exactes. Cette année, ce sont bien toujours, pour l'habillement des femmes, les mélanges d'unis et de brochés, de laine et de soie, qui ont cours ; la forme fourreau domine, avec froufrou de garnitures derrière. Puis des écharpes enroulées sur les jupons, des panneaux rapportés sur les côtés de ceux-ci, des traînes supplémentaires, le tout entremêlé de plissés, de ruches, de galons brochés, de broderies riches, de passementeries et de franges somptueuses : toutes choses enfin dont nous ne cessons d'entretenir nos lectrices, sans compter le genre bretonnant qui court les champs, et sans oublier l'envahissement de la couleur jaune ni le règne charmant des fleurs. Les jolies femmes ne se bornent plus à s'en couvrir la tête ; elles en garnissent leur corsage, leur éventail et jusqu'à leur ombrelle !

Ce dernier point est le seul, croyons-nous, dont nous ayons omis de parler, mais l'occasion ne s'en était pas présentée : il n'y a pas de temps perdu heureusement. Le *chic*, pour l'ombrelle de courses, — et de voiture, par conséquent, — est d'être noire, avec doublure de couleur tranchante.

Le ton mandarine est distancé de plusieurs longueurs, — comme on dit sur le turf, — par la nuance *résuve* et le vert absinthe, qui sont aujourd'hui au pinacle de la faveur. Il faut ajouter, toutefois, que ce ne sont pas les seules qui aient cours ; on voit encore bien des doublures bleu pâle, rose tendre, etc. Il y a aussi l'ombrelle de couleur ou blanche ; le bord est brodé de soie d'une autre nuance, ou garni d'une belle bande brochée formant galon.

Cette ombrelle tient de l'en-cas par sa dimension, et, une fois ouverte, elle offre un déploiement de couleur qui illumine, pour ainsi dire, le visage qu'elle abrite : aussi les femmes ont-elles bien soin de choisir une nuance en harmonie avec leur teint. En même temps qu'elles y gagnent de paraître encore plus charmantes, elles ajoutent ainsi une note de gaieté et une richesse de couleur à l'ensemble déjà si éclatant et si frais des toilettes et des coiffures printanières.

P. N° 361. — Corselet-plastron.
Modèle de la maison R. Lhopiteau (rue du Quatre-Septembre, 17).

—

La saison parisienne a été si brillante depuis le commencement du printemps, et l'on a tant dansé, qu'on ne nous taxera pas trop d'hérésie si nous parlons un peu de bal. Deux charmantes toilettes dont nous avons pris note nous y engagent. Elles se rattachent à des types bien différents : l'une présente un caractère presque sérieux, l'autre a l'aspect jeune et semble un reflet de l'influence bretonne qui règne aujourd'hui dans le domaine des couturières.

La première de ces toilettes est noire. Le jupon à longue traîne, en faille, est entouré de grosses ruches échiquetées, les unes noires, les autres de couleur mandarine. Des panneaux de faille ornent les côtés et servent à dissimuler les fronces du tablier ; celui-ci, en gaze noire brodée, se termine par un volant de dentelle de gaze du même genre. Plusieurs rangs de cette dentelle s'étagent en biais au-delà des panneaux et vont se perdre derrière sous une cascade de pouffs légers en gaze ; le tout est entremêlé de soucis en branches. Le corsage décolleté rappelle les anciennes formes : il est en faille, à longues pointes devant et derrière. Des dentelles de gaze brodée forment une berthe froufrou qui descend en cœur sur le devant du corsage et se termine par des branches de souci. Petites manches bouillonnées très-légères.

La seconde toilette est en faille bleu électrique très-pâle. Jupon

à traîne rapportée, entouré d'une grosse ruche échiquetée de même étoffe. De petites ruches en crêpe assorti, disposées en rangs pressés, dessinent un large cœur en guise de tablier; des biais de même étoffe recouvrent les côtés du jupon et se perdent derrière sous un nœud de ruban qui semble resserrer la traîne. Corsage à petites basques, décolleté modérément, et garni d'une berthe plate et ronde derrière. Par-devant, c'est un col rabattu, en faille, qui prend depuis les épaules et descend en carré sur le devant du corsage. Le vide du milieu, résultant de cette disposition, est rempli par un cœur de ruches en crêpe rappelant la disposition du tablier. D'adorables petites manches courtes, également en ruches de crêpe, complètent la toilette.

—

Le chapeau sans fond, remis en usage depuis le commencement de la saison, a été accueilli avec une faveur tout à fait marquée. Sa constitution même exige qu'il soit composé de fleurs ou de broderies de jais. Un diadème de jais forme une coiffure très-élégante, lorsqu'on sait en tirer parti. On l'entoure de dentelle noire; parfois on la monte sur une mantille, en ajoutant des fleurs qu'on choisit à son gré.

La guirlande de fleurs n'est charmante qu'à la condition d'être bien montée; elle devient du dernier ridicule lorsque ses fleurs pointent brusquement en tous sens ou s'écartent les unes des autres. Elle ne doit être ni trop élevée, ni étroite; lorsque les fleurs d'une couronne, légèrement tassées, présentent une surface un peu bombée au milieu, tout est bien. Ainsi établie, on l'encadre de dentelles noires ou blanches, qui se croisent derrière pour former les brides. Le tulle uni, blanc et vaporeux, convient aussi très-bien. Il ne reste plus ensuite qu'à poser la coiffure, et c'est peut-être le point le plus épineux. On ne peut, pour cela, prendre modèle sur sa voisine... Quand on est embarrassée, c'est à la MODISTE qu'il faut demander conseil.

On voit des chapeaux très-bas de forme; d'autres, au contraire, fort enlevés. — Quelle est la mode? nous écrit-on. — Les premiers seuls sont dans le vrai et doivent être adoptés : le genre capote le veut ainsi; agir autrement constitue une erreur. Remarquons que, sur ce point, la faute n'incombe pas aux modistes, mais aux femmes qui n'ont pas abaissé leur coiffure de cheveux.

En ce qui concerne la coiffure spéciale pour jeunes filles, — objet d'une autre question qui nous a été adressée, — nous répondrons en indiquant un modèle. Capote de paille, demi-paillasson; ruban de satin blanc, nuance sel gris, enroulé autour de la calotte, avec chou de même ruban au sommet, tandis qu'un bouquet mignon de boutons de rose et de feuillage vert foncé et brun orne le côté du bavolet; bandeau de crêpe lisse ruché sous la passe, et brides mentonnières en ruban pareil. Si nous nommions la modiste à qui est dû ce chapeau, on verrait que c'est une autorité.

—

Si les femmes de goût s'adressaient un peu plus aux LINGÈRES pour tout ce qui se rattache à la lingerie, elles s'en trouveraient beaucoup mieux. Les maisons de nouveautés nuisent beaucoup à la lingerie élégante; la question de goût est tuée par le bon marché... Col droit et toujours col droit pour changer! De ruches, pourtant si seyantes, on n'en voit point; ce sont des plissés au mètre qu'on vous offre, et comme c'est chose très-amusante que de circuler à travers ces vastes avenues de comptoirs, comme on y trouve tout sous sa main et qu'on y rencontre ses meilleures amies pour causer et *luncher*, on passe facilement sur la question du col. Voilà pourquoi le col droit continue à nous emprisonner le cou.

Les lingères ont pourtant dans leurs vitrines de charmants modèles. Nous en avons vu en toile brillante et blanche, formant des cols rabattus ou plutôt roulés sur eux-mêmes et ouverts en châle; sur l'ourlet court un damier composé de jours et de pleins. Des manchettes Louis XIII assorties, pour mettre sur la manche de la robe, complètent la parure. En linon de couleur, c'est encore fort joli.

Nous aimons aussi les ruches en linon blanc et dentelle, avec un beau nœud en pareil pour cravate. Ou bien un col de toile montant derrière, à double revers devant : les bords garnis de petite dentelle fine ruchée; une barbe de dentelle forme cravate passée dans un anneau.

Enfin nous terminerons par une nouvelle qui sera certainement bien accueillie : c'est que des femmes très-élégantes ont inauguré le col de dentelle, composé d'entre-deux et de dentelle, avec jabot coquillé; le tout très-coquettement tourné.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. n° 361.

CORSELET-PLASTRON. — Gracieux modèle pour toilette de soirée, à poser sur un corsage de robe décolletée. Formé d'un plastron gilet en faille bleu lumière, il est coupé en carré dans le haut et encadré de bretelles en faille assortie, tournant derrière sous forme de berthe ronde. Volant de blonde blanche sur les bords extérieurs; échelle de biais ornés de blondes reliant les bretelles sur le plastron. Des nœuds papillon, en ruban assorti, fixent d'un côté chacune des barres de l'échelle; un bouquet de bluets orne le côté opposé de la bretelle. L'intérieur du corselet est garni d'un fichu paysanne en crêpe lisse blanc, dont le bord est orné d'un plissé de même nature. Une ceinture en ruban de même ton noue le corselet à la taille.

G. N° 745.

MODÈLES DE LINGERIE FINE. — 1 et 1 *bis*. Col droit à coins brisés en toile batiste, avec ourlet à jour, garni d'un plastron de jours et d'une ligne de boutons de nacre. — Sous-manche assortie.

2. Bonnet-coiffure, pour dame âgée, tout en foulard bleu pâle. Le fond mou est gracieusement drapé, avec bande de gaze plissée au bord et nœud derrière. Touffe de roses thé, feuillage et myosotis, posée sur le côté au milieu d'un nœud.

3 et 3 *bis*. Col montant à coins cornés, en toile, avec plastron lacé en rouge au milieu. Les ourlets du bord sont piqués à jours croisés dans les angles. — Sous-manche assortie.

4. Nœud de cravate ou de fichu, composé de faille rose et de gaze blanche plissée.

5. Cravate en gaze blanche, brodée de soie blanche et bordée de valenciennes.

6. Fichu en mousseline ou crêpe blanc; l'étoffe plissée à plis fixes disposés en biais et réunis au milieu du dos par une couture. Un ruban lilas suit tous les bords, servant de tête à un petit volant de faille effilochée. Plastron de faille à bordure blanche, percé d'anneaux dans lesquels passent des cordelières de soie; celles-ci se terminent par un nœud à bouts pendants et garnis de glands; l'une d'elles va se fixer sur l'épaule.

7. Chemise de nuit élégante en beau linon ou foulard nuance saumon. De forme princesse derrière, elle est toute droite devant. Volant plissé dans le bas, surmonté d'un entre-deux; volant de dentelle autour du cou et sur le milieu de la robe, où il recouvre un volant plissé; entre-deux autour du col. — La manche se termine par un entre-deux et un volant de dentelle assortie.

8. Fichu de dîner, genre breton, composé de bandes plates en mousseline et de broderies bretonnes de toutes couleurs. Garniture de boutons sequins en argent, posés par groupes de trois. Plissé et dentelle dans le haut; volant de dentelle au bas et nœud double en faille bleue.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 745. — DESCRIPTION, PAGE 194.

LINGERIE ÉLÉGANTE

Nouveaux modèles de Mme Cély (rue de la Paix, 8).

CHRONIQUE MONDAINE

Le printemps, cette année, montre plus de caprices qu'une jolie femme. A peine a-t-il rayonné un jour, que le lendemain il se cache, — comme Galatée derrière son saule, — raillant les Parisiens. Alléché par ses rayons de soleil, on était sorti hier toutes voiles dehors; aujourd'hui, il faut remettre les modes nouvelles au porte-manteau et reprendre les costumes d'hiver. Au lieu des étoffes claires, des chapeaux de paille tout fleuris, des petits mantelets de drap gris de tous les tons, garnis si joliment de dentelles de chenille assorties, il faut se contenter momentanément des lainages épais et des longs paletots bordés de fourrure. Il est impossible de se mieux moquer du monde que ne le fait cet abominable printemps!...

Avec lui, les modes nouvelles n'ont encore eu pour se montrer que l'espace d'un matin. Au concours hippique, où le saut des obstacles a décidé les femmes à se montrer, on a pu juger un moment des créations de la mode cette année. Elle n'a pas innové grand'chose, d'ailleurs, jusqu'à présent; elle continue de s'en tenir au collant avec une persistance assez rare de sa part. Les robes en fourreau, très-courtes par devant, possèdent maintenant des traînes qui n'en finissent plus par derrière. Nos aïeules du Directoire et de l'Empire portaient ces traînes retroussées sur le bras, pour la promenade ou les visites; nos mondaines d'aujourd'hui se contentent de les relever de côté. C'est surtout le soir, au bal, que ce genre de robes a la faveur. On les garnit, dans le bas, de guirlandes de fleurs ou de fruits, ou bien en tablier, avec des dentelles ou des semés de bouquets de fleurs. Les garnitures, très-basses sur la jupe, sont en vogue également pour les toilettes de jour : broderies de laine, galons damasquinés, perlures de jais ou d'acier; on ne sort guère de cette ornementation, qui se prête heureusement, d'ailleurs, à toutes les combinaisons de costume.

Le beau monde se rattrape, le soir, du développement de faste et d'élégance qu'il ne peut faire que par intermittence durant le jour. Il y a eu, tous ces soirs, succession de réceptions plus fleuries, plus diamantées les unes que les autres.

Le dernier bal de la comtesse de Biré notamment a été empreint du plus vif éclat et très-animé. Mme de Biré porte des diamants d'une splendeur et d'une beauté exceptionnelles. Elle les tient de sa belle-mère, mais ils sont légués à l'un de ses enfants et elle n'en a que la jouissance. Ces diamants doivent être déposés à la Banque pendant une partie de l'année. Cela rappelle les fidéicommis concernant les écrins de la noblesse romaine; là, les diamants doivent être remis au majordome après chaque *ricevimento*.

On sait l'illustration du nom de Biré. Il fut porté, entre autres individualités, par Mlle de Kersabiec, sœur de Stylite de Kersabiec, faite prisonnière à Nantes avec la duchesse de Berry, lors de la prise d'armes de Vendée, en 1832. C'est Mme Adolphe de Biré qui prépara avec sa sœur le costume de petit paysan sous lequel la duchesse de Berry rejoignit M. de Charette à Montaigu. Les cheveux blonds de la princesse étaient cachés sous une perruque noire.

Le changement de costume s'opéra en chemin, dans la maison d'un curé chez lequel la duchesse avait soupé et qui s'était engagé à la faire conduire auprès de M. de Charette. Effectivement, dès que la duchesse fut habillée, il appela son filleul, un garçon de quinze ans, et lui montrant la duchesse :

— Voilà un jeune homme qui montera en croupe derrière toi, lui dit-il; il faut le conduire au Grand-Chêne.

Le petit paysan enveloppa d'un regard rapide celui qu'on confiait à sa garde et se contenta de répondre :

— C'est bien, monsieur le curé, on l'y conduira.

La duchesse se mit à cheval derrière son conducteur, et l'on partit.

Pendant trois heures que dura la route, non-seulement le gars n'échangea pas une parole avec elle, mais encore il ne retourna pas la tête une seule fois. Arrivé au but indiqué, il laissa la duchesse mettre pied à terre; puis, sans attendre une récompense ou un remerciement, il repartit au trot. Quand il revint chez son parrain, celui-ci s'inquiéta si la route avait été bien parcourue :

— « Dam! ça en valait bien la peine! » lui répondit simplement le petit paysan.

Il avait reconnu la duchesse, malgré son costume, d'après un portrait qu'il avait vu d'elle. Tout le caractère du Vendéen est dans ce trait.

Mme la princesse de Sagan a donné également une soirée excessivement brillante et remplie de notoriétés du beau monde. La princesse portait une ravissante toilette Louis XIII.

Chez la marquise de Lillers, ce n'était pas la danse, mais la musique qui régnait On causait aux sons des valses de Waldteufel, et c'était exquis. Un député, qui avait rencontré en wagon M. Jules Simon villégiaturant en Italie, y répétait un joli mot du président du conseil. La presse et les sévérités dont elle a été récemment l'objet étaient sur le tapis.

— Pour moi, dit l'auteur du *Devoir*, je ne demande à vivre avec la presse qu'à la façon de Molière avec Mauvilain, son médecin. Ils étaient un jour ensemble au dîner du roi :

— Voilà votre médecin, Molière, dit Louis XIV. Que vous fait-il faire?

— Sire, nous raisonnons ensemble; il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point et je guéris.

— N'est-ce pas, conclut le ministre, la vraie façon d'être pour tout gouvernement avec la presse?...

Nous nous bornons à citer le mot, sans y rien ajouter, afin de ne point empiéter sur le terrain politique.

Le lundi suivant, il y avait réception à l'ambassade d'Angleterre et chez la comtesse de Beaumont. On s'applaudissait beaucoup, chez lord Lyons, du succès du bal de bienfaisance organisé au Grand-Hôtel au bénéfice de la Société de secours des résidants anglais à Paris. Des frais considérables de décors avaient été faits pour ce bal annuel. Des estrades garnies de fleurs et de plantes rares étaient dressées autour de la salle à manger, splendidement éclairée. Les danseuses et les dames patronnesses y avaient leurs places, et le milieu de l'hémicycle était réservé à la valse et au quadrille. On pouvait s'élancer à l'aise dans ce vaste espace, entraîné par l'orchestre au grand complet d'Arban.

Pendant son court séjour à Paris, le prince de Galles a fait hommage au maréchal de Mac-Mahon d'un exemplaire richement relié de ses *Impressions de voyage dans l'Inde*, rédigées sous ses ordres par le célèbre écrivain anglais M. Russell.

Le volume porte pour dédicace :

« A Son Excellence le maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, président de la République française.

» ALBERT, *prince of Wales.* »

Le prince de Galles n'a pas négligé les questions d'art. Le *Sport* a su qu'il avait acheté un éventail au fusain, du comte Nils, représentant Windsor.

Ce genre d'éventails est très-goûté en Angleterre, et le comte Nils a peine à suffire aux nombreuses demandes qui lui sont adressées par les plus grandes dames, désireuses de se procurer ainsi les vues pittoresques de leurs châteaux. Bientôt ils seront adoptés par tout le monde élégant du Royaume-Uni.

BACHAUMONT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ECHOS DE LA MODE

Voici la note du jour résumée par le *Sport*, avec réflexions à l'appui :

« Le soleil, qui avait fait sortir, l'autre dimanche, les fraîches toilettes, n'a brillé qu'un moment, et les modes nouvelles ont dû rentrer dans les armoires et les cartons. Ce n'a été qu'une répétition aux courses ce dimanche, comme au concours hippique le lendemain. La représentation pour de bon est remise au premier beau jour. En attendant, nous devons constater l'apparition des costumes de drap tout uni avec veste et gilet blanc. Une cravate longue, dans laquelle on pique une épingle, complète cette toilette masculine par en haut et féminine par en bas, assez de couleur locale au concours hippique et très-seyante pour les femmes minces et de petite taille.

» Les costumes de forme bretonne à petits carreaux, — garnis de petits galons et de petits boutons ou bien, si l'étoffe est unie, de broderies de laine, — sont aussi fort à la mode. On les complète par des bijoux bretons en argent d'un joli style. Il y a surtout des bracelets avec petites boules pendant tout autour, et des colliers à plaques ouvrées en cœur, du plus élégant effet.

» Nous aimons moins l'invasion des fruits et des légumes dans la coiffure féminine. Le soir sur leurs cheveux, le jour dans leurs chapeaux, vous voyez des femmes ornées de bottes de radis, de pommes d'api, de prunes variées. Passe pour les cerises et les raisins, mais les fraises et les abricots sont vraiment de trop. Quant aux guirlandes avec légumes assortis, il faut laisser ces garnitures à la marmite. La coiffure des femmes ne doit pas faire concurrence à la soupe aux choux. »

La sévérité du *Sport* à l'égard des légumes n'a rien qui nous surprenne, et nous admettons volontiers qu'un chapeau de femme n'est pas un potager. Nous passons également condamnation sur les abricots en raison de leur volume ; mais qu'ont donc fait à notre confrère ces pauvres fraises, pour qu'il croie devoir les proscrire, alors qu'il tolère complaisamment les cerises et les raisins?

Ch. David.

LES MYSTÈRES DE LA MAIN

La vieillesse des peuples ressemble un peu à leur enfance, et c'est pourquoi nous devenons aussi superstitieux que nos ancêtres. La chirognomonie est fort à la mode, si j'en crois un petit livre rose qui arrive après beaucoup d'autres pour nous révéler les mystères de la main. C'est, du reste, une science facile, agréable et qui a d'autant plus de chance de faire fortune qu'elle permet aux femmes de se déganter et de montrer une belle main couronnée d'ongles roses.

Il est peu de salons où l'on ne rencontre au moins un chirognomancien, et quand on ne l'a pas vu dans l'exercice de son art, on ne peut se faire une idée de toutes les histoires merveilleuses qu'il lit couramment dans la paume de la main. Toute forme de mains a une signification, et la science les classe en sept familles, s'il vous plaît.

Le moindre détail sur ce sujet délicat ne peut être indifférent. Il y a toute l'épaisseur d'une destinée entre un ongle long et un ongle court. Avez-vous un nœud saillant entre la première et la deuxième phalange, vous ne serez jamais le rival de Victor Hugo, quoi que vous fassiez ; mais vous pourrez, si vous le voulez bien, devenir le collègue de M. Ch. Robin ou de M. Berthelot. Les lyriques ont les doigts pointus comme ceux d'Alfred de Musset, qui étaient de véritables fuseaux. Quant aux doigts carrés, ils remontent des effets aux causes ; ce sont ces doigts-là qui reconstituent, à l'aide d'un fragment quelconque trouvé à cent pieds sous terre, tout un monde disparu. Cuvier avait les doigts carrés.

— Et vous, madame, voulez-vous me montrer votre main ? Elle est potelée, les doigts sont lisses et un peu gonflés à la base de la troisième phalange. La peau en est blanche, unie, la paume forte et charnue ; la racine du pouce est surtout développée. Hâtez-vous de remettre votre gant, vous avez la main de Cléopâtre. Vous savez où cela vous conduit ; Dieu vous garde de l'aspic !

Voici une main féminine dont la peau, d'un blanc mat, ne se rougit pas à l'air et semble insensible à l'action du froid et du chaud ; elle est la preuve d'un profond égoïsme et d'une audace que rien n'arrête. C'est la main de Catherine de Médicis. Défiez-vous de cette splendide main florentine !

A première vue, celle-ci ressemble beaucoup à la précédente, mais un œil exercé ne s'y trompe pas. Cette main est conique et le cône corrige bien des choses. Cette main-là a des aspirations vers l'idéal.

Il ne faut pas confondre la main conique avec la main psychique. Celle-ci est la main par excellence. Elle a toutes les qualités dont l'autre n'a que les apparences : elle est fière, tendre, exaltée ; elle peut faillir, mais elle tombe de haut et se relève comme Héloïse et La Vallière.

Il y a aussi la main mixte, qui tient le milieu, comme son nom l'indique, entre les doigts carrés (la raison) et les doigts pointus (l'exaltation) ; puis la main rudimentaire, — c'est-à-dire sans signes distinctifs, — qui se laisse gouverner par l'usage et a plus d'habitudes que de passions. Cette main est très-commune en France, assez rare en Angleterre et en immense majorité chez les Lapons.

Tout ceci prouve combien était naïve la philosophie grecque, lorsqu'elle recommandait à l'homme de s'enfermer en soi-même et de méditer longtemps pour apprendre à se connaître. La vérité tant cherchée par les sages est dans le creux de la main.

Etudiez votre pouce, connaissez bien les phalanges de vos doigts, tout est là.

Baron Schop.

PURGATOIRE

J'ai fait ce rêve. J'étais mort.
Une voix dit : — Ton âme impie,
En un très-misérable sort,
Va revivre afin qu'elle expie.

Dans le bois qu'octobre jaunit
Et que le vent du Nord flagelle,
Deviens le passereau sans nid.
— Merci. Je vais voler vers elle.

— Non ! sois plutôt l'arbre isolé,
Et, dans l'ouragan qui s'irrite,
Tords ton feuillage échevelé.
— Soit. Il se peut que je l'abrite.

— Alors, cœur plein d'amour humain,
Sois le caillou que broie et roule
Le chariot sur un grand chemin.
— Qu'importe ? si son pied me foule.

— Insensé, dit enfin la voix
Qui gronda pour cet anathème,
Sois donc homme encore une fois,
Et revis, mais sans qu'elle t'aime !

François Coppée.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 746. — DESCRIPTION, PAGE 202.

TOILETTES DE PROMENADE (Patrons épinglés : 10 francs).

Nouveaux modèles des Magasins de la Paix (rue du Quatre-Septembre, 23).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOCIÉTÉ DES JOURNAUX DE MODES RÉUNIS

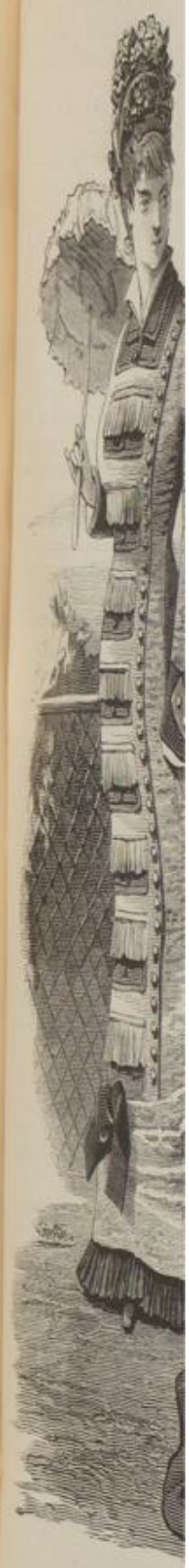
Ad Goubaud & Fils Directeurs 3 rue du Quatre Septembre & 68 rue de Richelieu Paris

Jupons et Corsets de P. de Plument *33 rue Vivienne*

Parfums et Cosmétiques de Guerlain *15 rue de la Paix Paris*

Passementerie et Garnitures de la M^on J. Toche *rue Turbigo 45*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



TOILETTE
Nouveaux modèles

PLANCHE G. N° 747. — DESCRIPTION, PAGE 203.

TOILETTE DE PROMENADE (Patron épinglé : 5 francs).

Nouveaux modèles de la maison Costadau (25 et 27, rue des Jeûneurs).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'AIGUILLEUR

(NOUVELLE. — SUITE.)

Laurent ne fit pas languir l'opinion publique. Un matin, il alla rapper rondement à la porte de Céline Courville, la plus jolie fille du pays, ni plus ni moins, et sans embarras, comme sans jactance, il la demanda à sa grand'mère avec qui elle vivait et qui était sa seule parente.

— Mon gars, lui répondit la bonne vieille, cela ne me regarde pas, c'est l'affaire de Céline, et elle n'est pas ici.

— Je le sais, dit Laurent, puisque j'ai choisi l'heure où elle devait être dehors pour venir vous parler.

— Alors, vous allez l'attendre.

— Avec votre permission. Mais il y a quelque chose qui vous regarde dans tout ça, quelque chose qui est nécessaire.

— Quoi donc?

— Votre consentement. La loi l'exige et je pense que vous ne le refuserez pas?

— Non certes, si tu plais à Céline.

A ces mots, l'aiguilleur prit la vieille, — qui ne pesait pas lourd, — l'enleva de terre et l'embrassa comme du pain.

— Eh! laissez donc, Laurent, laissez donc, s'écria la grand'mère avec un effarement des plus comiques, vous allez me casser. On ne joue pas comme cela avec des os vieux comme les miens.

L'ancien soldat riait. Quand la bonne femme eut repris son aplomb :

— M'est avis, dit-elle, que vous m'avez donné un baiser qui avait une autre destination, et je crois bien qu'en rentrant Céline pourrait le réclamer comme son bien.

Laurent riait toujours.

La jeune fille ne se fit pas longtemps attendre. Elle arriva sans se presser et de l'air d'une rusée qui veut ne se douter de rien. Sa grand'mère la prit par le bras, la regarda bien en face. Céline baissa les yeux, rougit, sourit et resta confuse.

— Allons, ma fille, tu sais aussi bien que moi ce que Laurent est venu faire ici, n'est-ce pas? L'aimes-tu?

A cette question, Céline troublée ne répondit pas.

— Tu ne lui as donc pas avoué encore? Tant mieux, mon enfant. Mais tu peux le dire maintenant, à moins que tu n'aies des idées. J'en avais, moi, quand j'étais jeune, et je sais que j'aimai mieux confier mon premier aveu à ton grand-père que de le laisser même soupçonner aux autres. Je vais changer ma question. Laurent te plaît-il?

— Oui, grand'mère.

— Eh bien! mes enfants, mariez-vous. Laurent, vous aurez là, je vous assure, une bonne et brave femme. Quant à toi, tu verras bien aux caquets de toutes les filles du pays, quand elles apprendront ton bonheur, que Laurent passe pour devoir être la perle des maris.

Les caquets annoncés par l'aïeule ne manquèrent pas lorsqu'on sut la grande nouvelle ; mais, comme après tout Céline était la plus sage et la plus charmante, ils s'épuisèrent bientôt et la noce fut célébrée au milieu de l'allégresse générale.

Quelques mois après, la grand'mère s'en alla dormir son éternel sommeil et laissa aux jeunes époux quelques économies.

— Je n'ai plus rien à faire ici-bas, puisque vous êtes heureux, leur dit-elle avant de mourir. Vous trouverez après moi quelques sous. Achetez de la terre, mes enfants. Le moment présent est l'heure des paysans. Et restez honnêtes pour que je puisse vous dire : Au revoir, là-haut!

Laurent fit l'acquisition d'un petit herbage tout à fait modeste et y construisit sa blanche maisonnette. Seulement il ne fut pas assez fou pour quitter sa place au chemin de fer, et tout alla bien comme par le passé dans le plus satisfait des ménages.

Tout alla même si bien, que Céline annonça un matin qu'elle ne tarderait pas à être mère.

Ah! quelle joie ce fut! Un enfant, ils allaient avoir un enfant qui serait à eux deux! Laurent n'en dormait plus et, sans l'ordre formel des médecins, il n'aurait plus laissé marcher sa femme de peur qu'elle ne se blessât.

— Ce sera un garçon! s'écriait-il de temps à autre, et sa jubilation débordait de plus belle.

Quand, installé à son poste, il regardait passer les trains, — ce qui jadis était pour lui un spectacle suffisamment monotone, — le beau Laurent plongeait des regards avides dans les compartiments, et s'il pouvait apercevoir, comme dans un rêve, la tête blonde d'un élégant *bambino*, il se disait :

— Voilà pourtant comme il sera!

Toutes les heures qu'il ne consacrait pas à son aiguille, il les employait maintenant à chercher un nom pour son fils, un nom comme il n'y en avait pas, un nom extraordinaire, exorbitant, imprévu, qui témoignât de tout l'amour qu'on lui réservait.

Chaque jour il découvrait quelque vocable insensé qui était provisoirement destiné à orner l'acte de naissance de son héritier jusqu'à ce qu'il en découvrît un autre plus folâtre qui ne gardait pas plus longtemps son avance.

Et Céline ne se possédait pas de voir son homme si heureux.

Enfin Laurent hésita si longtemps entre les cinquante noms prétentieux qu'il avait trouvés, que l'heure de l'accouchement arriva avant qu'il se fût décidé.

Ce fut alors bien autre chose. Il fallut courir chez la sage-femme et de là chez le médecin et à la mairie, et à l'église, et partout.

Et puis l'enfant vint au monde sans trop se faire prier, — mais, ô consternation! ce fut une fille! et fort heureusement, sans nul doute, car Laurent serait devenu fou de joie si ses vœux eussent été réalisés.

En véridique historien, nous devons avouer que le nouveau père accueillit sa fille très-froidement. Il n'avait jamais vu d'enfant naissant, et il la trouva bien petite et toute rougeaude, en un mot indigne de lui.

Céline, elle, était bien contente. Pour ne pas contrarier son mari, elle n'avait pas dit ses préférences, mais elle était exaucée.

— Comment l'appellerons-nous? demanda-t-elle.

— Oh! comme tu voudras.

L'heureuse mère avait tout arrêté, tout prévu d'avance. Elle désigna les noms qui devaient être inscrits sur l'acte de l'état civil et sur celui du baptême, et tout marcha comme sur des roulettes.

Laurent avait eu une cruelle déception, il lui fallut un certain temps pour la digérer. Ce fut, du reste, fort heureux, car la petite se développa, devint fort belle, et, juste un an après sa naissance faisait ses premiers pas et disait papa comme une personne naturelle.

La rancune de Laurent ne tint pas contre cette ivresse de s'entendre appeler père pour la première fois par une bouche rose et bégayante. Il prit sa fille et la couvrit de baisers. Céline rougit de bonheur. Tout était réparé.

A partir de ce jour, le père et la mère semblèrent rivaliser pour gâter la petite masque qui, convenons-en, n'en abusa pas trop. A deux ans et demi elle était déjà pleine de cette malice qui rend les enfants de cette âge si adorables.

Ses reparties, ses saillies, jusqu'au moindre de ses propos ravissaient, non-seulement Laurent et sa femme, mais encore les amis et les voisins; et dans le village c'était à qui s'amuserait à faire jaser Marcelle, car sa mère l'avait nommée Marcelle.

Mais un jour l'aiguilleur, dont le cœur débordait d'orgueil et d'amour paternels, se tourna vers sa femme et lui dit :

— Comment diable n'as-tu pas donné à la mioche le seul nom qu'elle méritât?

— Et lequel donc?

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

— Celui d'Aimée.

— C'est vrai, s'écria la mère, mais nous sommes à temps de ne plus l'appeler qu'ainsi.

Depuis ce jour Marcelle s'appela définitivement Aimée. Sauf pourtant dans les cas assez rares où l'on se fâchait, où l'on voulait la punir, car alors on lui rendait son nom de Marcelle qu'il fallait prononcer avec une grosse voix et un accent colère.

L'enfant continua de grandir. Elle était chaque jour plus gracieuse, plus charmante, plus aimante, plus aimée.

A l'heure précise où arriva le terrible événement, elle venait d'avoir six ans. Intelligente, elle n'en était pas moins restée très-enfant et très-joueuse, si bien que les rivalités du père et de la mère n'avaient pas cessé.

Lorsqu'elle était toute petite, on disputait pour savoir qui porterait l'enfant; on était jaloux de se fatiguer plus l'un que l'autre au service de ce petit tyran, à qui on ne demandait en récompense que d'avoir d'incessantes fantaisies.

Plus tard, ce fut la même chose, mais autrement : on ne la portait plus, parce qu'elle voulait marcher. C'était alors à qui la tiendrait par la main; puis on en vint à se la disputer, lorsqu'elle fut un peu plus raisonnable. Le père voulait l'emmener avec lui pour égayer les heures lentes de ses factions, la mère trouvait la maison vide quand elle n'y était pas. Arrangez tout cela si vous pouvez.

Aussi y avait-il de temps à autre quelques petites querelles, légers nuages venant troubler — à propos peut-être — l'éternelle sérénité de ce bonheur. Et ces querelles n'avaient d'autre cause que l'enfant. Laurent se plaignait de ne pas en jouir, Céline lui reprochait de l'accaparer, et cela se terminait par le trio des baisers, car c'était invariablement Aimée qui servait de trait d'union pour le raccommodement.

Mais chaque jour, le père devenait plus exigeant, et Céline cherchait, de son côté, les bonnes raisons qu'elle pourrait lui opposer.

Un matin que Laurent, sans rien dire, avait pris la main de la fillette pour l'emmener, Céline se montra tout à coup.

— Quoi, dit-elle, tu allais... sans me prévenir, l'emporter ?

L'aiguilleur un peu confus répondit :

— Ne crois pas cela, c'était pour jouer. Nous nous serions cachés derrière les arbres pour te voir chercher.

— Oh ! fit Céline, d'un air d'incrédulité.

— Tu doutes de ce que je dis ?

— Écoute, Laurent, dit Céline, Aimée devient grandette et chaque jour je la trouve plus turbulente, plus tracassière. Il finira par être dangereux de la laisser aller si souvent avec toi.

— Que dis-tu ? murmura en pâlissant le brave homme.

— Je dis... je dis... que j'ai peur de ton chemin de fer, de tes trains du diable, et des machines et des locomotives, et de tout.

— Tu es folle !

— Laisse donc. Je ne vis pas, moi, pendant que ma fille est là-bas. C'est épouvantable à penser, mais elle peut t'échapper et aller se faire tuer par cette force aveugle contre laquelle tu ne pourras même pas avoir de colère ni de haine.

— Tais-toi, tais-toi !

— Elle peut s'échapper à l'instant même où tu dois être à ton aiguille. Et si tu veux te déranger pour la faire revenir auprès de toi, tu peux manquer à ton devoir et être la cause ainsi des plus épouvantables malheurs.

— Oh ! Céline, je t'en prie, tais-toi, murmura Laurent, qui n'avait jamais pensé à cela et qui tressaillait à cette idée.

La jeune femme n'insista pas. L'aiguilleur resta longtemps interdit, presque tremblant. Puis il se remit peu à peu.

— Ma pauvre Aimée ! s'écria-t-il en embrassant frénétiquement sa petite fille. C'est égal, Céline, c'est mal, ajouta-t-il, de me faire peur ainsi.

Céline, qui n'avait pas sérieusement cru au danger dont elle avait parlé, se mit à sourire, et cela se termina comme toujours par ces mots de Laurent :

— Tu viendras la chercher à midi.

II

Céline n'y manqua pas.

Quand elle fut partie, Laurent, resté seul dans sa petite cabane, ne put chasser de sa mémoire le souvenir de ce que lui avait dit sa femme. Il n'avait qu'à fermer les yeux pour voir Aimée avec sa tête blonde broyée par une locomotive, et il se prenait des deux mains à la chaise sur laquelle il était assis faisant, sans s'en douter, un effort surhumain et inutile pour lutter contre ce danger imaginaire.

Jamais Aimée ne s'était alitée pour une maladie un peu grave. Laurent n'avait donc jamais pensé qu'elle pouvait mourir. La perdre ! cette idée devint une obsession pendant quelques jours, et l'aiguilleur fut longtemps à la pouvoir chasser. Cela eut un autre résultat, dont Céline profita comme elle l'avait peut-être espéré. Laurent ne demandait plus qu'à d'assez rares intervalles à se faire accompagner de sa fille.

Et quand elle était là, il ne lui permettait plus de s'éloigner. Il la tenait à ses côtés. Il se faisait sévère pour la pauvrette qui n'y comprenait rien.

Puis, quand un train passait à toute vitesse, l'aiguilleur, s'il n'avait rien à faire, regardait cette épouvantable masse fuir devant lui comme une avalanche, puis il reportait ses regards sur la frêle créature, chair de sa chair, et il se sentait pris d'un effroyable tremblement.

Dans ces moments, des bouffées d'idées religieuses lui montaient au cerveau; il se demandait si réellement il n'avait pas une âme, si Aimée n'en avait pas une aussi, lui qui autrefois s'était souvent posé en libre penseur.

— Ce serait trop affreux de la perdre tout entière, murmurait-il.

Peu à peu cependant ses terreurs s'adoucirent. Il se raisonna.

— La petite, se disait-il, est familiarisée avec le passage des trains, c'est vrai. Jamais elle n'a paru avoir peur, c'est encore vrai, mais elle est assez grande pour comprendre le danger, et, de plus, elle redoute de m'inquiéter. Je suis fou de me créer de telles chimères.

Ses appréhensions, sans s'évanouir tout à fait, s'affaiblirent de jour en jour, et trois semaines après la conversation qui l'avait si profondément troublé, Laurent n'y pensait plus que de temps à autre.

Un soir, comme il revenait chez lui, il y avait été précédé par le bruit qu'un accident avait eu lieu à la gare voisine. Un homme d'équipe, disait-on, venait d'être broyé par un train de vitesse.

Céline interrogea son mari pendant le souper.

— Est-il vrai que Simon a été tué ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Laurent.

— Pourtant, on ne parle que de cela.

— On a tort, Simon a couru un grand danger, mais il s'en est tiré, grâce à un sang-froid extraordinaire.

Aimée regardait alternativement son père et sa mère et prêtait une oreille attentive. Son regard, d'un éclat indicible, s'arrêtait principalement sur Laurent.

— Alors, il n'est pas mort ? demanda Céline.

— Ni mort, ni blessé. Et pourtant tout le train lui a passé dessus.

— Comment ?

— Oh ! ce qu'il a fait n'est pas sans exemple. Lorsque Simon a vu qu'il était trop tard pour se sauver, il s'est jeté à plat ventre au milieu de la voie avec une promptitude pour ainsi dire électrique, et, quand le train a eu filé, il s'est relevé sain et sauf.

— Quelle émotion !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Je l'ai vu, je lui ai même demandé quel effet cela lui avait produit. D'abord, m'a-t-il répondu, quand la locomotive a passé au-dessus de ma tête, j'ai eu joliment chaud, puis ensuite le temps m'a paru très-long, voilà tout. Tu sais que Simon est un gaillard qui ne s'effraye pas facilement, il est prêt à recommencer, ajouta Laurent d'un ton tranquille.

On quitta la table, on joua jusqu'à la nuit devant la maison avec Aimée, sous les pommiers qui promettaient déjà une récolte abondante, puis on rentra ; les volets furent clos et chacun s'endormit.

Camille Debans.

(*La fin au prochain numéro.*)

L'ATTENTE

(récit californien.)

A deux lieues de San-Francisco se dresse une haute falaise bordée par une grève rocailleuse que bat sans cesse l'Océan. Sur les sables, plusieurs petites cabanes ont été construites, que l'on pourrait presque prendre pour des épaves récemment rejetées par les flots. Le lopin de terre cultivée, derrière chaque habitation, est entouré d'une sorte de haie inégale faite de bambous, de fragments de mâture et de bois de dérive. Plein d'herbes potagères d'un beau vert, chacun de ces jardinets ressemble à un aquarium dont on aurait vidé l'eau.

Près de cet endroit s'élevait jadis un grand poteau télégraphique, remplacé depuis par un observatoire qu'un nerf électrique rattache au cœur de la grande cité commerciale. C'est de ce point élevé, qui domine un horizon lointain, qu'on reçoit dans la ville le premier avis de l'arrivée des vaisseaux. Et pendant que nous sommes sur la falaise, guettant le steamer attendu, je vais vous raconter une histoire courte et toute vraie.

Il y a quelque temps, un simple artisan, après plusieurs années de dur labeur aux mines, avait amassé de quoi faire venir à San-Francisco sa femme et ses deux enfants, qui, séparés de lui par toute la largeur du continent, attendaient depuis longtemps son appel. Il arriva dans la ville un grand mois avant l'époque où le navire était dû, car c'était un homme de l'Ouest qui avait fait à pied, par les terres, le voyage au pays de l'or, et ne connaissait pas la mer. Alors il se procura de l'ouvrage dans la ville, et comme le temps s'approchait, il alla tous les jours, régulièrement, au bureau maritime. Le mois se passa, mais le navire ne vint pas; puis un mois et une semaine, deux semaines, trois semaines, deux mois; puis un an.

La figure rude mais résignée, aux traits durs et aux grands yeux doux, qu'on avait vue chaque jour pendant ce temps chez l'agent maritime, disparut alors; elle se montra une après-midi, à l'observatoire de la falaise, au moment où le soleil couchant allait relever l'opérateur de ses fonctions. Les quelques questions que cet étranger lui adressa, concernant les détails de son état, avaient quelque chose de si simple et de si enfantin, que l'opérateur mit un certain temps à lui en donner une explication aussi claire que possible.

Quand il eut été initié aux mystères des signaux et de la télégraphie, l'étranger posa une question de plus :

— Quel délai donnait-on à un navire absent avant de renoncer complétement à l'attendre?

L'opérateur ne savait pas au juste; c'était selon les circonstances.

— Un an?

— Oui, peut-être un an; on avait déjà considéré comme perdus des vaisseaux qui étaient arrivés au port après deux ans même.

L'étranger prit entre ses mains calleuses la main de l'opérateur, le remercia et partit.

Mais le navire ne vint pas.

De grands bâtiments imposants franchissaient la Porte d'Or, et des vaisseaux marchands passaient pavoisés du haut en bas, et le coup de canon du steamer se répercutait souvent parmi les collines. Alors la figure résignée, aux yeux plus brillants maintenant et plus plaintifs, se montra régulièrement sur les quais encombrés, pendant que le steamer se déchargeait de sa cargaison vivante.

Il espérait peut-être, d'un espoir vague et indéfini, que les absents pouvaient encore venir par cette autre voie à travers l'immensité inconnue; mais il parla aux officiers des vaisseaux et aux marins, et même ce dernier espoir sembla l'abandonner. La figure était usée par le chagrin, et les yeux brillaient d'un éclat plus vif quand l'opérateur les vit encore à l'observatoire de la falaise; cette fois, l'homme était occupé, et ne put perdre son temps à écouter d'oisives questions. Son visiteur s'éloigna; mais à la tombée de la nuit, on l'aperçut, assis sur les rochers, le regard tourné vers la mer. Il y resta jusqu'au jour.

Quand il perdit complétement la raison, — car c'était là, disaient les médecins, ce qui rendait ses yeux si brillants et si doux, — il fut soigné par un compagnon de travail qui avait connu ses peines. On toléra sa fantaisie d'aller attendre, le soir, quand personne autre que lui ne veillait, le navire dans lequel « elle et les enfants » devaient venir. Il était certain que le navire viendrait la nuit. Heureux de cette croyance et de l'idée qu'il relevait l'opérateur fatigué de veiller toute la journée, il allait chaque nuit prendre son poste, qu'il n'abandonnait qu'au grand jour.

Deux ans passèrent encore, et pendant cette période les vaisseaux accomplirent régulièrement leur trajet habituel. Il était là pour voir le navire au départ et le saluer à son retour.

Il n'était connu que de quelques personnes qui fréquentaient l'endroit. Quand enfin il ne vint pas à sa place accoutumée, quelques jours s'écoulèrent sans qu'on se fût alarmé de son absence.

Un dimanche, des gens de la ville, qui étaient venus faire une excursion sur les rochers près de l'observatoire, furent attirés par les aboiements d'un chien qui les avait devancés de quelques mètres. L'animal s'était arrêté près du cadavre d'un homme très-simplement mis. Dans ses poches, on trouva deux ou trois papiers, — des bribes découpées de différents vieux journaux, annonçant la date probable de l'arrivée à San-Francisco d'un navire attendu, — et son regard éteint était tourné vers la mer lointaine.

Bret-Harte.

Description des gravures dans le texte.

G. N° 746.

Toilettes de promenade. — 1. Mantelet *Lamballe* en cachemire assorti au costume, qui est en lainage de nuance « pain brûlé » à rayures crème. Forme cintrée à la taille par derrière; la partie supérieure du dos se noue comme un fichu sur les devants, qui tombent en mantelet. Col rabattu, en étoffe de la robe; bandes pareilles au bas du dos et des pans de devant. Garniture de ruches échiquetées et de franges assorties. — Jupon à traîne de faille, côtés en lainage rayé; garniture de plissés coupés en biais et surmontés de doubles biais de faille. Polonaise entourée de ruches échiquetées et de franges; manche en faille, terminée par un parement de rayures et un nœud. — Chapeau de paille garni de rubans pain brûlé et de plumes jaunes avec aigrette assortie. Boutons d'or et feuillage sur le côté ainsi que pour le bandeau.

2. Costume en fantaisie de laine bleu marine à fines rayures blanches. — Mantelet-dolman affectant la forme du premier par ses devants et celle du second par le dos. Un plissé de faille assortie et une frange de laine à boules satinées entourent le vêtement. Le bas des devants est garni de bandes de même étoffe avec fausses boutonnières et boutons de nacre. Col rabattu en faille et nœud de ruban. — Jupon à traîne fait avec l'étoffe en biais; le bord inférieur découpé en dents carrées, avec éventail de plissés

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de faille entre chaque dent. — Polonaise garnie de plissés et de franges. Le devant, drapé, est relevé derrière et fixé par un nœud ; le dos se termine en traine. — Capote de paille, avec bandeau de ruban rayé bleu et jaune. Guirlande de mousse et de chatons rouges et jaunes posée en demi-couronne sur le côté et dans le bas de la calotte. Nœud de ruban bleu du côté opposé.

G. N° 747.

Toilette de promenade. — 1 et 2. Même costume vu de face et de dos. — Robe princesse en neigeuse grise à chinés bleus. Le devant, qui s'ouvre de côté par une longue rangée de boutons de nacre, est garni d'une échelle de biais en faille bleue, voilés par des franges de nuance gris et bronze. Double col rabattu, en faille bleue. Le bas du devant est assez long pour former des plis maintenus au milieu par un nœud de ruban bronze et qui vont se perdre sous la traine. Un plissé de faille bronze entoure le bas de la robe. Le milieu du dos est en faille ; la traine, de même étoffe, vient se grouper à son bord inférieur sous un nœud de ruban assorti. Parement de faille bronze au bas de la manche et plissés alternés de bleu. — Capote en paille de riz, à fond mou en gaze neigeuse assortie à la robe. Fleurs jardinière sous la passe, au sommet et sous le bavolet.

Description de la gravure coloriée n° 1410 *E.*

Élégantes toilettes de promenade. — 1. Petite fille de dix ans : costume en cachemire bleu ciel. — Robe de forme princesse devant où elle est boutonnée en biais jusqu'au bas du buste, puis tout droit. Le dos princesse se termine par une petite jupe plissée qui complète la robe ; la couture de raccord est couverte d'une bande de taffetas blanc, couverte de boutons de nacre. Col de taffetas blanc et bandes assorties sur tous les bords, y compris ceux du parement des manches, avec ligne de boutons de nacre. — Chapeau de paille : la calotte entourée d'un ruban bleu, et la passe bordée d'une plume blanche, avec touffe de plumes semblables derrière. Bottines en drap assorti au costume. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

2. Costume en taffetas bouton d'or et neigeuse à fond assorti et raies vertes. — Jupon de soie à traine rajoutée par de gros plis derrière ; le bas du devant est garni d'un volant plissé en étoffe neigeuse, surmonté d'une tête formée de coquilles plissées ; un peu au-dessus, une autre ligne de coquilles complète la garniture. — Tablier garni de franges, monté à mi-hauteur du jupon, et drapé sur le côté. — Polonaise *échelle* en neigeuse ; le devant dessine un long gilet coupé carrément et dont le bas forme un premier échelon ; le petit côté de devant, le dessous de bras et le côté du dos constituent trois autres échelons dont les bords sont garnis de franges assorties. Le milieu du dos, en faille, est composé de trois morceaux qui se prolongent en longueur de cuirasse. C'est au bas de ce dos, sur le milieu du jupon et de la traine, que se drapent les côtés de la polonaise ; une bande de neigeuse, doublée de taffetas jaune, forme un coquillé se retournant de place en place sur le raccord des deux côtés de la polonaise, avec quelques boucles et pans de taffetas. Manches de taffetas terminées par un plissé et un bracelet d'étoffe nouée dessus. Un plissé de neigeuse encadre le haut du cou et du gilet. — Chapeau à passe de feuillage ; fond mou en faille jaune tilleul, formant un bavolet. Plume tilleul en panache et groupes de bluets. Brides en faille effilochée. — Patron épinglé : 6 francs.

3. Petit garçon de six ans : costume de drap léger gris. — Pantalon court, boutonné au genou par un poignet. Blouse plate derrière, à plastron devant, garnie de deux rangs de boutons et serrée à la taille par une ceinture de velours loutre. Col de velours dans le haut. — Bas de fil d'Écosse de couleur loutre. — Chapeau de paille marron, genre béret, garni d'un ruban loutre noué derrière. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

4. Petite fille de sept ans : robe (genre ulster) en cachemire blanc et taffetas rose. — Cette robe est de forme princesse demi-ajustée, avec plastron de taffetas par devant, fermé au milieu par des boutons de nacre blancs. De petites pattes roses, lisérées de blanc, ornent les côtés du plastron, avec de petits boutons de nacre au milieu. Les manches sont ornées d'une bande plate en taffetas, qui remonte un peu vers le coude, et d'un volant plissé qui termine le bas. — Chapeau de paille ondulée, de forme cloche, orné au sommet de coques de ruban rose et d'une touffe de plumes blanches. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 120.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de visite. — Costume en faille et cachemire bleu marine foncé. — Jupon de faille à traine, entouré d'un volant plissé et d'un autre volant froncé par le milieu où il est garni de trois gros lisérés. — Tunique de cachemire, garnie dans le bas d'une bande de cachemire broché ; une écharpe de cette dernière étoffe passe sous le bas de la tunique derrière et la resserre ; ses deux bouts, tordus ensemble, ornent le milieu de la tunique et vont aboutir de chaque côté de la ceinture. — Cuirasse en tissu pareil à celui de la tunique, bordée de bandes de cachemire broché. De poches carrées, placées sur les côtés et ornées de même, s'échappent des écharpes assorties aux autres ; on les noue simplement au bas de la cuirasse, et leurs bouts frangés retombent au milieu du tablier. Col montant et cravate de cachemire broché à bouts frangés, resserrée sur le corsage par une bride bleue. Le bas de la manche est garni d'un parement bordé comme le reste et orné d'écharpes également nouées vers la couture de coude. — Chapeau de paille : la passe garnie d'un bandeau de volubilis roses ; mêmes fleurs et plumes blanches sur le sommet de la calotte. — Patron épinglé : 8 fr.

LA MODISTE UNIVERSELLE

Il est de notoriété, dans le monde de la mode, que la maison Ad. Goubaud et Fils qui édite, entre autres publications spéciales, le plus ancien et le plus complet de tous les journaux de modes, s'est toujours préoccupée de rechercher et de réaliser les améliorations qui peuvent faire progresser les différentes branches de l'industrie dont ces feuilles sont les organes. Or, depuis quelque temps, les chapeaux sont devenus si compliqués, si variés dans leur forme et leur garniture, qu'il nous a paru nécessaire de les présenter et d'en reproduire les modèles sous un aspect plus intelligible et plus pratique que celui qu'on a l'habitude de leur donner dans les journaux de modes. De là l'idée que nous avons eue de créer une publication d'un genre tout nouveau : *la Modiste universelle*, avec la certitude de répondre à un besoin général et de réaliser un perfectionnement d'un incontestable intérêt.

Chaque numéro de cette superbe édition, qu'on peut dire unique et qui défie toute concurrence, renferme quatre belles planches de chapeaux de grandeur demi-naturelle, encartées dans un texte-couverture illustré, avec descriptions détaillées en cinq langues (français, anglais, allemand, italien, espagnol). Imprimés sur bristol et coloriés à l'aquarelle, ces chapeaux offrent, sous une forme saisissante, les types vrais de la dernière nouveauté et constituent des modèles précieux pour toutes les femmes qui s'occupent de modes.

Notre numéro d'avril a obtenu un succès on ne peut plus flatteur ; celui de notre numéro de mai ne sera certainement pas moindre. Les planches qui le composent, dues au crayon habile de Guido Gonin, sont telles qu'on devait les attendre d'un artiste dont le talent bien connu et sympathique à tous a mis le nom en relief ; ce ne sont point de vulgaires images, mais de véritables portraits ayant tout le modelé et le fini d'un pastel et constituant une collection digne d'être encadrée. Impossible d'imaginer de plus gracieux chapeaux posés sur de plus jolies têtes.

L'idée de cette publication n'eût pas été complète si nous ne nous étions efforcés de la rendre accessible à tous : nous avons atteint ce résultat. Chaque numéro, pris séparément, se vend 1 fr. 50 dans nos bureaux, ainsi que chez tous les libraires et marchands de journaux. L'abonnement, qui peut partir du 1er de chaque mois, coûte 15 francs par an pour Paris, 17 francs pour la province, et 18 francs pour l'étranger. — Envoyer le montant en un bon de poste à l'adresse de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

REVUE DES MAGASINS

Nous indiquions dernièrement tout le parti que la mode savait tirer du foulard, en tant que lingerie; nous ajouterons à la liste déjà donnée une gracieuse création, que nous recommandons à nos lectrices en raison de la facilité qu'elles trouveront à l'exécuter elles-mêmes.

Il s'agit d'une parure en surah blanc, jaune, rose, absinthe, etc., composée d'un col ouvert en châle et d'une manchette destinée à être posée sur la manche de la robe. Le col est rabattu, assez étroit derrière, large et finissant en pointe sur la poitrine. Un plissé très-fin, de même étoffe, entoure le col et la manchette; ses plis s'entr'ouvrent en ondulant sur les bords en *coup de vent*. Très-agréable est cette parure pour accompagner un élégant déshabillé.

La *Colonie des Indes* (114, rue de Rivoli) est en mesure de fournir tel foulard des Indes qu'on voudra lui demander pour cet usage. Mais cette maison s'est surtout fait une réputation bien méritée par le joli choix de foulards de poche qu'elle tient toujours en réserve.

Nous recommandons en particulier la série des foulards pour mouchoirs depuis 4 fr. 70 jusqu'à 15 francs; — les foulards pour pochettes de jeunes gens, tout ce qu'il y a de plus beau, de 4 à 5 francs; — de très-jolis foulards à dessins cachemire, la nouveauté du jour pour objets de lingerie, de 8 à 10 francs.

Notons, comme excellente occasion, un foulard exceptionnel de 1 fr. 50 à 10 et 12 francs, selon la dimension; une qualité supérieure, le *Naga-Saki*, de 4 à 15 francs; des surah brochés, tissu hors ligne, pour dames, de 7 à 10 francs.

Mais que nos lectrices se rendent elles-mêmes rue de Rivoli, 114 : la vue de tous ces trésors de l'Inde aux tons si chauds, aux reflets si brillants, sera plus éloquente que nos recommandations.

— A côté de la célèbre *Ceinture régente*, devenue l'un des éléments indispensables de la toilette pour une femme vraiment élégante, il faut placer la *Ceinture de repos*, dernière création de Mmes de Vertus sœurs.

Nos lectrices savent déjà en quoi consiste ce précieux modèle : c'est un diminutif de la *Ceinture régente*, aussi soigné qu'elle, quoiqu'un peu moins baleiné, bien plus petit et ne se laçant pas; deux larges attaches, fixées au milieu de la taille derrière, se croisent et viennent se réunir sur le busc en se fermant par une boucle d'acier.

Nous entrons dans la saison où la *Ceinture de repos* est appelée à rendre de grands services; les femmes que la chaleur incommode seront enchantées de porter un corset aussi peu gênant.

Mmes de Vertus sœurs traitent la question du corset au point de vue hygiénique, et réussissent on ne peut mieux. *Ceinture de repos* et *Ceinture régente* sont également établies de façon à ne froisser en rien les constitutions les plus délicates.

Les mesures prises sur la personne habillée doivent être adressées à Mmes de Vertus sœurs, rue Auber, 12.

— Payez donc 25 centimes le mètre une charmante étoffe, zéphir ou autre, pour avoir ensuite à donner à une couturière une lourde façon de robe : où sera le bénéfice ? Quand on achète aussi bon marché un tissu quelconque, ce qu'on a de mieux à faire, c'est d'accomplir soi-même le travail. Que faut-il pour cela ? une bonne machine à coudre. Que de services de ce genre la machine *Wheeler et Wilson* a rendus ! N'est-elle pas par excellence une travailleuse pour les familles ?

Nous nous plaisons à le reconnaître et à le constater. Avec cette précieuse machine à coudre, une femme adroite confectionne non-seulement ses robes et celles de ses enfants, mais encore tout son linge : elle fait depuis l'ourlet du simple mouchoir de poche jusqu'aux fronces et piqûres de chemises. Combien de femmes sagement économes se donnent pour tâche de remplir auprès de leur mari et de leurs fils l'office de chemisier ! On trouve si facilement à acheter des devants de chemise tout préparés avec les cols et les manchettes ! Le reste de la besogne est simple et se fait à la machine à coudre. Quelle économie dans un ménage !

La machine à coudre *Wheeler et Wilson* est non-seulement d'une fabrication excellente, mais aussi d'un maniement facile, qui ne fatiguerait pas même une enfant ! En outre, on y adopte une foule de guides, qui servent à exécuter les différents points de couture, y compris les fronces, les coussés, les plissés, les bouillonnés, les surjets, les ruches, etc. — 200, 225 et 250 francs : tels sont les prix courants, avec 25 francs de remise au comptant à Paris, et 20 francs pour la province (envoi *franco*). Adresse : boulevard Sébastopol, 70.

M. D'A.

AVIS IMPORTANT

Nous recevons de quelques-unes de nos abonnées des réclamations que l'examen attentif du calendrier suffirait à leur éviter. Persuadées que le journal doit leur arriver invariablement le 1er du mois, elles nous écrivent pour se plaindre de ne l'avoir point reçu. Nous nous empressons de leur rappeler que le journal paraît *tous les samedis*, sans acception de date. Or, le premier samedi d'avril tombant le 7, il nous était impossible de leur expédier le journal avant cette date. Par la même raison, ce n'est que le 5 mai que nous pourrons leur servir le premier numéro de ce mois. Nous les en prévenons afin de leur éviter encore une fois des réclamations inutiles.

NOUVEAU PANORAMA DES MODES

Saison de printemps et d'été 1877

Le succès obtenu par notre dernier Panorama nous ayant démontré l'importance que nos Abonnées attachent à cette publication, et l'utilité qu'il y a à la faire paraître en temps opportun, c'est-à-dire dès le début de la saison, nous nous empressons d'informer nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** est dès à présent à leur disposition.

Comme nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **prime**, d'un prix aussi réduit que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes complétement inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution parfaite.

Pour que cette belle PRIME leur soit adressée *franco* à partir de ce jour, — roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — nos lectrices n'ont qu'à nous adresser la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

SOMMAIRE DU 4e N° D'AVRIL 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Chronique mondaine, par Bachaumont. — Echos de la mode, par Ch. David. — Les mystères de la main, par le baron Schop. — *Purgatoire*, poésie, par M. F. Coppée. — *L'aiguilleur*, nouvelle, par M. Camille Debans. — *L'Attente*, récit californien, par Bret-Harte. — Description des gravures. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1410 E, dessin de M. Jules David : jeune femme et enfants. — Figurine coloriée *L.* n° 120 (annexe spéciale à l'édition n° 3) : toilettes de visite.

Dans le texte : P. n° 361, dessin de M. E. Préval : corselet-plastron. — G. n° 745, dessin de Mlle Remillieux : lingerie élégante. — G. n° 746, dessin de M. E. Préval : toilettes de promenade. — G. n° 747, dessin de M. E. Préval : toilette de promenade, vue de face et de dos.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

La confection est particulièrement intéressante à examiner cette année ; c'est, croyons-nous, aux intempéries printanières que l'on doit d'en avoir une si riche collection. A part la jaquette, le veston, le paletot d'un genre dégagé, par conséquent un peu sans façon, le reste des modèles est empreint d'un véritable caractère de distinction. La mantille, la visite, le mantelet, le dolman-visite, l'écharpe même, ainsi que les grands fichus, communiquent à qui les porte une élégance sérieuse, incontestable. Un heureux choix de garnitures gracieusement combinées fait en partie le mérite de ces modèles ; la dentelle plissée, le galon brodé de perles « clair de lune » ou « rouille » avec franges assorties, les tours de plumes non frisées, telle est la nouveauté sous ce rapport.

La description de trois jolis vêtements de genre différents édifiera plus complétement nos lectrices :

Jaquette bretonne en faille noire, à long gilet, barré du haut et du bas par un galon de perles clair de lune. Deux volants de dentelle plissée encadrent le gilet et suivent les bords de la jaquette, avec cache-point perlé sur le pied. Deux fentes servent d'ouvertures aux poches placées derrière ; elles sont terminées par des nœuds de ruban. Col à la Colin en faille, bordé d'une dentelle plissée et fermée devant par un nœud.

L'*Andalouse*, qui rappelle la visite et le mantelet tout à la fois, est faite de dentelle espagnole noire. Le milieu du dos et des devants est en grenadine magnifiquement brodée de perles à la mode; froufrou de nœuds dans le haut et glands assortis pour le bas.

P. N° 362. — Coiffure de theatre pour dame agée.
Modèle de la maison Herst (rue Drouot, 8).

Grand vêtement pour promenades en voiture, de forme dolman-visite, en vigogne pure de l'Inde, avec doublure de soie. Les bords et le milieu du dos, marqués par un V, sont soutachés de deux tons (l'un blanc, l'autre assorti à l'étoffe). En outre, tout autour court une bande de plumes non frisées, de même couleur que les soutaches et qui sont coupées de place en place par des plumes de pintade. Les grandes manches sont lacées par des cordelières que des glands terminent dans le bas.

Cette mode des plumes non frisées se retrouve parmi les garnitures de robes. Nous les avons vues utilisées en touffes sur le devant d'une polonaise, à la façon des nœuds papillon.

Charmante est la création du corsage-veste, complétement ouvert sur un gilet montant et boutonné, qui fait lui-même le corsage de dessous. La garniture suit tous les bords de la veste en passant derrière le cou ; deux rubans, fixés à hauteur de taille, la resserrent par un nœud chaque fois qu'on met le corsage.

Quittons un instant le domaine de la nouveauté pour nous occuper du profit qu'on peut tirer des toilettes de l'année dernière avec la mode actuelle, qui se prête à merveille, il faut le reconnaître, à cet ordre d'idées en offrant des combinaisons multiples. Nous rendrons service ainsi aux femmes économes, toujours à la recherche de moyens pratiques pour arriver au but qu'elles se proposent. Trouver dans un vieux costume les éléments d'une robe neuve semble au premier abord un véritable tour de force; il ne faut pourtant qu'un peu de goût, du temps et de l'adresse.

Supposons un costume composé d'un jupon, d'une tunique et d'une cuirasse que tout le monde vous connait et dont vous êtes fatiguée. Une robe princesse vous semblerait préférable. Nous allons vous indiquer, madame, le moyen qu'il convient d'employer pour opérer cette modification. Dans le jupon, il est facile de trouver à la fois un volant plissé et un gilet ; celui-ci destiné à rafraichir le devant du corsage. Les largeurs de la tunique, défaites

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et réunies dans leur sens aux côtés et au dos du corsage par des coutures imperceptibles, viendront donner la longueur suffisante pour la robe. Le tablier, pris également dans la tunique, pourra être froncé sur les côtés, afin de présenter une surface bouillonnée qui rompra la monotonie de l'ensemble. Des galons brochés, tournant autour de l'encolure et formant un encadrement au gilet, serviront à dissimuler les coutures de raccord de la tunique à la basque. Quant au volant plissé, tenu en réserve, il sera posé au bas de la robe, qui se complétera par une traîne rajoutée, bordée dans le bas d'un galon pareil aux précédents. Même garniture aux manches et plissés pour terminer. — Le plus ou moins d'ampleur de la tunique, la différence des tissus employés au costume primitif, apporteront des modifications dont il faudra savoir profiter habilement.

—

Il y a quelques jours, une de nos amies nous posait ce difficile problème : étant donné un corsage à petites basques et une tunique très-ample, courte devant, presque à traîne derrière, une fois les relevés abattus, former de ce tout très-incomplet une jolie toilette quelconque. Comme pièces à l'appui, on nous montra un tissu magnifique en pékin de soie à rayures noires et grises. Voici ce que nous avons conseillé : — Faire une robe princesse dont le milieu du devant sera en faille noire ; les côtés de devant, les dessous de bras et les côtés du dos seront en pékin ; le milieu du dos, en faille noire, se terminera par une traîne rajoutée en pékin, pour laquelle on prendra le devant de l'ancienne tunique. On la bordera d'une grosse ruche chicorée, grise et noire ; un volant plissé en faille noire devant entoure le reste de la robe. La manche sera en faille noire dans le haut et dans le bas, tandis que le milieu sera en pékin. Des nœuds de ruban, assortis aux deux teintes, orneront le devant de la robe que compléteront des poches noires, marquées par une ligne droite en faille noire, garnie de nœuds pareils aux précédents. — Ces indications ayant été suivies, 5 mètres de faille noire ont suffi pour la transformation du vieux modèle primitif, parfaitement rajeuni.

Une polonaise, conçue dans le dernier genre de la mode actuelle, nous fournira un type pratique pour le rajeunissement d'un costume de soie noire. Le vêtement dont il s'agit est en simple mais beau cachemire de l'Inde. Sa forme est bien celle du fourreau. Le devant est garni de bouclettes inclinées en faille noire, le bas du dos prolongé et resserré par une coulisse en ruban qui se noue dessus. Manches de faille terminées par un double parement rabattu ; ces deux parements sont fendus vers le coude et réunis par des nœuds. Sur les côtés de la polonaise, une longue fente bordée de faille indique la poche, avec bouclettes au bas. Jupon de faille noire à traîne, entouré d'un grand volant que terminent des coquilles de plissés.

On ne peut rien imaginer de plus simple et de plus élégant à la fois que ce type de toilette ; d'une grâce et d'une distinction achevées, il est facile à porter et convient à presque tous les âges. Il est bien aisé d'obtenir à peu de frais un costume analogue ; quelle est la personne, de mise un peu soignée, qui ne possède pas un ou deux jupons de soie noire ? La polonaise qu'il s'agit de faire n'exige pas plus de 5 à 7 mètres d'étoffe, suivant l'ampleur : la dépense n'est donc pas énorme.

On peut également appliquer cette disposition à des tissus de fantaisie comme il y en a de si jolis aujourd'hui. Nous avons choisi le noir de préférence, parce que le modèle typique se présentait ainsi ; et puis la robe de soie noire n'existe plus guère que pour le soir : le mélange de laine et de soie cadre bien mieux avec la mode.

Il faut constater, du reste, que dans les cercles très-élégants la note noire tend à dominer pour les toilettes du soir. Les nuances favorites, telles que jaune, lueur de Vésuve, absinthe, viennent en couper le caractère sévère ; c'est même peut-être à la fanfare un peu éclatante de ceux-ci qu'on doit cette nouvelle disposition de la mode.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. n° 362.

Coiffure de théâtre pour dame âgée. — Ce joli modèle est formé d'une mantille de dentelle blanche, qui constitue le fond, retombant derrière sur les épaules. Montée à un diadème de ruban lilas plissé, qui tourne jusque derrière, cette mantille donne le coquillé de dentelle que l'on aperçoit au sommet, lequel est entremêlé de roses et de coques de ruban lilas. (Lorsque la mantille n'est pas assez grande pour permettre d'obtenir le coquillé en question, on ajoute une dentelle au mètre assortie.) Groupe de roses et traîne de feuillage sur le côté. Un plissé de ruban, maintenu par une flèche d'argent, orne le milieu du diadème.

G. N° 753.

Nouveaux modèles de passementeries. — 1. Cocarde de passementerie composée de rosaces en gros cordonnet de soie ; boule de satin au centre et, de ce point, glands de chenille garnies de boules satinées. — Ce modèle sert d'applique pour orner les robes et surtout les confections.

2. Passementerie à jour en cordonnet de soie piquée de glands libres ; ceux-ci sont formés de brins de fin cordonnet, réunis en flot, sur lesquels retombent des brins de « muguet ». La disposition de ces glands libres permet de placer la passementerie en long, en large, et n'importe dans quel sens, parce qu'ils se retrouvent toujours d'aplomb. — Très-jolie garniture pour une belle robe de soie.

3. Gland de passementerie. Le corps principal, rappelant le fruit de chêne, est satiné ; il est entouré dans le haut de rosaces en cordonnet et terminé par des pendeloques d'enfilades de boules satinées. — Élégante est cette garniture, posée en échelle sur le devant d'une toilette.

4. Frange à bordure, composée de glands de soie superposés et séparés par des boucles satinées, le tout entremêlé de pandilles de gros cordonnet noué sur lui-même et qui se terminent par des boules de satin. — On pose cette frange au bas d'une polonaise ou d'un vêtement un peu long.

5. Passementerie pouvant se mettre en tous sens. Elle est composée de rosaces en cordonnet, du centre desquelles pend une boule de satin faisant office de gland et bordée de feuilles de cordonnet.

6. Frange à bordure. C'est un rideau de fin cordonnet sur lequel retombent des brins de chenille terminés par des boules de satin, et des cordons noués sur eux-mêmes terminés comme les précédents. — Garniture de polonaise ou de paletot de soie.

7. Petite passementerie à frange. Elle est formée d'une grille à jour et de houppettes de soie enfilées pied contre pied dans une réunion de trois anneaux. — Très-légère est cette garniture pour basques, manches et vêtements souples.

8. Riche rosace-applique, conservant toujours son aplomb. De la rosace à jour, faite de gros cordonnet, s'échappent des pendeloques de boules satinées, celle du milieu se termine par un gland de soie floche. Deux petites rosaces forment l'*oreille* de chaque côté avec boules assorties.

9. Passementerie à jour et frange chardon. La grille, en cordonnet est entremêlée de houppettes et de boules de satin ; les glands chardon la terminent.

G. N° 759.

Ombrelles de courses et modèles de lingerie. — 1. Ombrelle de faille bleu marine, doublée de soie couleur ivoire, avec beau manche d'ivoire travaillé. Chaque côté de l'ombrelle est garni d'une arête de faille bleu pâle, brodée de soie jaune de deux tons. Nœuds de ruban étroit, de nuance assortie, et franges pareilles à l'extrémité de ces arêtes. Un double liseré de même teinte court sur le bord de l'ombrelle, accompagné tout autour d'un volant de dentelle ivoire. Un anneau de soie bleu pâle, maintenu au bout

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de l'ombrelle par un cordon de caoutchouc imperceptible, sert à fermer l'ombrelle.

2. Ombrelle de faille bleu électrique, non doublée, avec manche de bois à tête dorée. Elle est garnie, entre chaque côte, de palmes en gaze blanche plissée, entourées d'une dentelle de même tissu broché. Toutes ces palmes sont fixées à l'ombrelle par des rubans bleus, sur lesquels court un point de Saxe en cordonnet de couleur bois. Petite manchette en dentelle de gaze à l'extrémité de l'ombrelle. Ruban de même ton enroulé autour du manche où il forme un nœud.

3. Ombrelle (genre en-cas) en faille de ton écru, doublée de foulard bleu pâle, avec beau manche d'ivoire travaillé. Un bouquet de myosotis, maintenu par un nœud de ruban assorti, orne un des côtés de l'ombrelle.

4. Ombrelle (genre en-cas) en faille prune, doublée de foulard bouton d'or. Une cordelière de soie assortie aux deux tons borde l'ombrelle. Manche de bois à tête de chien, entourée d'un collier d'argent. Une cordelière pareille à la précédente s'enroule autour du manche et se termine par deux glands.

5. Ombrelle en faille absinthe, doublée de soie sel gris. Elle est entourée d'une riche broderie faite en soie de cette dernière teinte. Petit volant de dentelle de gaze brochée blanche au bout de l'ombrelle, qui se ferme par un anneau de soie glissant à l'aide d'un caoutchouc. Bouquet de petites fleurs roses très-mignonnes maintenu au manche par un nœud de ruban assorti à l'ombrelle.

6. Parure ouverte, composée de mousseline plissée formant le corps, et de volants de dentelle à l'aiguille courant tout autour sur les deux bords. Nœud de dentelle et de rubans souci et bleu pâle mélangés placé derrière. Bouquet de myosotis et de bruyère, avec bouclettes de ruban assorti aux précédents, pour fermer le devant de la parure.

7. Col jabot en surah rose. La forme est montante derrière, avec pointe retombant sur le dos de la robe et ouverte devant par des revers. Petite blonde anglaise sur tous les bords ; deux volants de même dentelle forment le jabot devant, maintenus par une natte de faille rose. Nœuds de ruban à chaque extrémité de celle-ci.

Description de la gravure coloriée n° 1417.

Élégantes toilettes de villégiature. — 1. Costume genre breton, en cachemire et faille vert tilleul. — Jupon de faille, entouré d'un volant plissé qui s'arrête à la traîne ; celle-ci est resserrée dans le bas et forme une sorte de pouff. — Polonaise en cachemire, à dos cuirassé ; le devant, taillé en biais comme un tablier, est orné dans le haut et dans le bas de deux galons bretons brodés de vert tilleul sur jaune de même teinte. Les côtés du devant simulent un veston, par la pose des garnitures, et se prolongent en longue pointe jusqu'à la traîne du jupon. Galons bretons sur tous les bords dessinant de larges poches carrées. Des boutons de forme sequin, en nacre jaune mandarine, se suivent en une longue ligne serrée sur la couture qui réunit chaque côté au devant ; boutons semblables au bas du dos, qui se termine en outre par une sorte de bouillon ruché. Le bas des manches est entouré de garnitures semblables, et un large col de faille jaune tilleul, qui semble appartenir à la veste, complète le costume. — Chapeau de paille, de forme timbale. Bandeau de surah bleu sous la passe ; ruban tilleul enroulé autour de la calotte et passant à travers deux boucles dorées, pour se terminer en un simple nœud derrière. Plume blanche au sommet. — Prix du patron épingié : 8 francs.

2. Fichu-mantille en crêpe de Chine ou fin cachemire noir, de forme très-mignonne. Il se drape en carré derrière, et ses deux longs pans, croisés sur la poitrine, sont noués sur le côté d'où les bouts flottent sur le jupon. Volants et ruches de dentelle sur tous les bords ; nœuds de ruban devant et sur les épaules. — Une autre manière de porter ce fichu consiste à supprimer un des pans à partir de la taille devant, où le fichu vient alors s'agrafer sous un nœud. Le pan supprimé est ajouté par derrière à l'épaule sous un autre nœud ; les deux pans sont ensuite réunis sur le côté comme pour le premier fichu. (On peut indifféremment se procurer dans nos ateliers les deux patrons ; il suffira de désigner ce dernier sous la dénomination de fichu mantille n° 2, pour le recevoir au lieu du n° 1). — Costume en armure et faille jaune mandarine. Jupon à traîne, celle-ci rajoutée du bas, garni tout autour d'un volant plissé et coquillé derrière. — Polonaise en armure, le devant et le dos détachés sur les côtés. Le dos est relevé en pouff près de la taille où il reste maintenu par un galon de velours noir brodé. Le bas de ce dos de polonaise forme comme une sorte de volant ruché à gros plis dont la tête et le bord inférieur sont garnis de galons et de plissés en faille. Le devant du vêtement va se fixer au dos prolongé par les côtés ; tous les bords sont garnis de galons et de plissés, avec une suite de boutons de forme sequin en nacre noire sur la ligne de raccord. Même garniture au bas des manches. — Chapeau de feutre blanc, à passe très-redressée d'un côté. Large ruban mandarine autour de la calotte, traversant une boucle de nacre blanche. Grande plume blanche s'enroulant derrière. — Prix du patron épinglé du fichu-mantille : 4 francs.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au présent numéro contient les six modèles suivants :

1. Polonaise genre breton, d'après la gravure coloriée n° 1417 (fig. 1), annexe du présent numéro.
2. Fichu-mantille.
3. Tunique péplum, d'après la gravure coloriée n° 1420 (fig. 2), annexe du numéro qui paraîtra le 19 mai.
4. Polonaise formant habit.
5. Moitié de fichu, d'après la gravure G n° 745 (fig. 10), publiée dans le numéro qui a paru le 28 avril.
6. Cuirasse longue.

ÉCHOS DE LA MODE

En dépit du temps qui menaçait, les courses du bois de Boulogne ont vu, l'autre dimanche, une réunion brillante, et le soleil, touché sans doute par cet empressement, s'est décidé à percer les nuages. Le beau monde n'a donc pas eu à se repentir de sa hardiesse.

L'enceinte du pesage exhibait nombre de jolies toilettes de style original et de coupe choisie. Les quadrillés de toutes nuances sont fort à la mode et, mêlés à la faille unie, donnent des costumes d'un effet charmant. Très-jolies aussi les rayures jaspées mises au jour cette année, et très-seyantes. Les rayures amincissent et font valoir la taille en l'allongeant. Par contre, les grands dessins à arabesques et à bouquets conviennent surtout aux femmes grandes, car ils étoffent et diminuent la taille en apparence.

Parmi les toilettes dignes de remarque, il faut noter la robe de la princesse Galitzin, en sicilienne tilleul garnie de lisérés de faille bleu pâle ; la tunique, très-longue devant, terminée par un effilé andalou, légèrement relevée sur un jupon de faille tilleul ; corsage croisé en paletot, avec garniture de lisérés.

La comtesse Colonna portait une robe de cachemire prune de forme princesse, le corsage s'agrafant sur le côté et laissant la taille bien dégagée. La robe, bordée d'une dentelure de faille vert foncé mordoré, était relevée sur un jupon à larges plis prune-de-Monsieur.

La baronne de Rothschild avait une robe de faille noire, garnie de dentelles ruchées à la vieille. Le corsage, croisé devant et garni du même ruché, orné de gros boutons de jais ciselé.

La princesse Hohenlohe mêlait un quadrillé bleuté à de la faille d'un bleu plus foncé dans un costume très-élégant et de bon style.

Mme de Beaufort portait un charmant costume de style breton : la veste en vigogne bleu marine, garnie de broderies de ton varié, disposées en barrettes, et de deux rangées de boutons ouvragés, posés côte à côte. Boutons aux manches et aux poches, ornées des mêmes broderies que le devant du corsage.

Les chapeaux n'étaient pas en reste sur les robes. Il y en avait de toutes les formes et pour tous les goûts. Les garnitures de ton

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

orangé dominaient parmi eux. Quelques-uns avaient le fond en étoffe brochée et même lamée d'or, et la passe garnie de grappes de groseilles ou de raisins à reflets argentés. D'autres n'étaient que feuilles et fleurs : ceux-ci, fanchons de dentelles, étaient ornés de gros nœuds, avec un scarabée placé au milieu; ceux-là exhibaient des oiseaux des îles aux ailes mordorées, sur de la paille d'Italie ou de Belgique : c'était la variété la plus complète dans la fantaisie.

Le charme de la mode, à notre époque, c'est qu'elle laisse aux femmes toute leur liberté. Elle a perdu ce caractère despotique qui faisait qu'autrefois toutes les têtes devaient être coiffées de la même façon, toutes les tailles habillées du même corsage. Chaque femme a la faculté de se livrer à l'individualisme le plus absolu en matière de costume et de s'accommoder au gré de son humeur et selon le style de sa beauté. Si elle n'est point jolie, c'est à elle seule qu'elle doit s'en prendre. La mode ne lui impose plus son uniforme : elle ne lui commande que d'être élégante et parée.

L. S.

CAUSERIE

Le mois d'avril s'est montré généreux envers les chroniqueurs : il leur a fourni nombre de raretés, des curiosités véritables même et qui, à une époque moins troublée, en un temps moins compliqué de question d'Orient, vaudraient leur pesant d'or. Si nous n'avions d'autres échos plus graves, venant des bords du Pruth et des gorges des Balkans, quel retentissement n'aurait pas eu « le canon » de Me Lachaud dans sa défense de certain écrivain tapageur autant que bonapartiste, — ce canon légendaire que le célèbre avocat a entendu retentir à la porte des cités antiques : le canon de Jules César sous les murs d'Alésia, les obusiers d'Annibal dans la campagne romaine !

« Dans les villes de l'antiquité, s'est écrié Me Lachaud, quand le canon tonnait aux portes, tous les citoyens sortaient en armes, oubliant leurs querelles intestines. »

De tous les mouvements oratoires qui ont permis à Me Lachaud d'arracher des mains de la justice tant de criminels intéressants et tant d'aimables empoisonneuses, celui-ci est à coup sûr le plus original. Il est vraiment regrettable que les télégrammes de Saint-Pétersbourg et de Constantinople aient empêché ce coup de canon de retentir à travers la France entière. De quel joyeux éclat de rire on l'eût volontiers partout accompagné !

Nous arrivons un peu en retard pour parler de la biographie d'Alfred de Musset par son frère, qui a paru chez l'éditeur Alphonse Lemerre. Ce n'est pas que ce livre offre toujours l'intérêt qu'il promet ; le biographe se met volontiers en scène ; la sûreté de ses renseignements semble parfois sujette à caution, si bien que le meilleur titre qui conviendrait à son œuvre serait peut-être *le Roman d'un Frère*.

Cependant, la matière est si riche qu'il est facile de faire toute une provision d'anecdotes intéressantes. Nous nous en tiendrons donc à cette partie anecdotique. Les commentaires de M. Paul de Musset se ressentent trop de l'amitié fraternelle ; d'autres critiques ont dit du poëte des *Nuits*, avec infiniment plus d'autorité, ce que le public lettré tient à savoir. Mais son frère a pu nous donner sur son enfance, ses débuts et les principales crises de sa vie, des détails inédits, qui contribuent à mettre en vive lumière sa figure originale.

Les premières de ces anecdotes nous montrent Musset enfant gâté, espiègle et trahissant déjà par certains traits le caractère de l'homme à venir. En voici une qui a déjà été contée, mais que nous ne résistons pas au plaisir de transcrire. Alfred de Musset avait trois ans lorsqu'on lui apporta une paire de petits souliers rouges qui lui parurent admirables. On l'habillait, et il avait hâte de sortir avec sa chaussure neuve. Tandis que sa mère peignait ses longs cheveux, il trépignait d'impatience. Enfin il s'écria d'un ton larmoyant : « Dépêchez-vous donc, maman, mes souliers neufs vont devenir vieux ! »

Un autre jour, sa tante venait de le gronder pour une peccadille. Elle lui déclara que, s'il persistait dans sa mutinerie, elle ne l'aimerait plus : « Tu crois cela, lui dit-il, mais tu ne pourras pas t'en empêcher. » « Si fait, monsieur, » reprit la tante. Et elle prit l'air le plus sévère qu'elle put. L'enfant, nullement intimidé, la regardait avec attention, épiant les moindres mouvements de sa physionomie. Il ne tarda pas à remarquer un frémissement des lèvres, un sourire involontaire, et il s'écria triomphant : « *Je le vois que tu m'aimes !* »

Peu de temps après, sa mère l'avait mis au *cabinet noir*. Il se mit à pleurer comme une fontaine, entremêlant ses larmes de lamentations désespérées. « Comment faire pour que mère me pardonne? Oh ! le vilain enfant que je suis ! » Touchée de tant de repentir, sa mère allait lui ouvrir la porte, quand le petit prisonnier s'interrompit tout à coup pour s'écrier de l'accent de la colère et du reproche : « Va ! tu n'es guère *attendrissante !* »

Ce mot était de ceux qu'Alfred de Musset aimait à citer plus tard.

Une histoire assez touchante, c'est celle de l'amour enfantin qu'il eut pour une de ses cousines nommée Clélie et qu'il garda longtemps. Quand elle partit, elle lui recommanda de ne pas l'oublier : « T'oublier, lui répondit-il, mais tu ne sais donc pas que ton nom est écrit dans mon cœur avec un canif ! » Clélie mariée, on dut lui cacher l'événement pendant plusieurs années.

On reconnaissait donc déjà, dans le caractère de Musset enfant, cette sensibilité profonde avec ce mélange d'ironie qu'il a gardé toute sa vie. En pleine jeunesse, étant déjà grand garçon, il se plaisait à de singulières gamineries; il avait des accès nerveux qui le poussaient à toutes sortes d'excentricités. Son frère raconte gravement qu'il s'amusa un jour à briser la glace du salon avec une bille d'ivoire, à couper des rideaux neufs avec des ciseaux et à coller un large pain à cacheter rouge sur une grande carte d'Europe au beau milieu de la Méditerranée. Tout cela dans une seule matinée.

M. Paul de Musset nous a gardé ses premiers vers ; Musset avait alors dix-huit ans. L'élégie ne fut pas conservée, nous n'en avons que le début qui marquait déjà ce qu'il devait faire plus tard :

Il vint sous les figuiers une vierge d'Athènes,
Douce et blanche, puiser l'eau pure des fontaines,
De marbre pour les bras, d'ébène pour les yeux.
Son père est Noémon de Crète, aimé des dieux.
Elle, faible et rêvant, mit l'amphore sculptée
Sous les lions d'airain, pères de l'eau vantée,
Et féconds en cristal sonore et turbulent...

C'est vers cet âge de vingt ans qu'il prit le goût du jeu et commit les premières folies de jeunesse sur lesquelles M. Paul de Musset jette, comme de raison, un voile fraternel. Là encore son caractère fantaisiste se donnait libre carrière. Quand il avait beaucoup perdu, c'étaient des lendemains pleins de remords. Il tirait du fond d'une armoire un vieux carrick jaune à six collets et qui aurait pu faire trois fois le tour de son corps. Ainsi affublé, il se couchait sur le tapis de sa chambre et fredonnait sur un ton lamentable quelque vieux air, contemporain de son carrick. Au premier mot que son frère voulait lui dire : — « Qu'on me laisse, s'écriait-il en voilant sa face, qu'on me laisse dans mes haillons et mon désespoir ! » Ce qui ne l'empêchait pas, naturellement, le soir même, de planter là le carrick et de repartir en expédition galante.

M. Paul de Musset insiste beaucoup sur les traits de bonté ou

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de charité qu'il a remarqués chez son frère, et on ne peut que l'en louer. Nous ne pouvons mieux terminer que sur une anecdote connue, mais sans laquelle cette causerie ne serait pas complète, car c'est certainement la plus touchante de toutes.

Une nuit qu'il rentrait dans sa maison, quai Voltaire, par un temps d'hiver affreux, il avise sur le pont des Saints-Pères un vieux mendiant qui jouait de l'orgue et il continue sa route, non sans être ému du triste métier que faisait le malheureux sous la neige et la pluie.

Arrivé au quai Voltaire devant sa maison, il entend de nouveau les sons criards de l'instrument : « Ce pauvre diable, se dit-il, serait peut-être parti si je lui avais fait la charité. »

Il revient sur ses pas, s'en va droit au misérable et, lui jetant une pièce de cinq francs : « C'est à la condition, lui dit-il, que vous allez tout de suite rentrer vous coucher. »

Le mendiant ne se le fit pas dire deux fois. Et le lendemain, comme M. Paul de Musset représentait à son frère que l'aumône était un peu forte : « Il ne faut ni me gronder ni me féliciter, répondit-il, on ne saurait payer le sommeil trop cher ; si je n'avais pas fait cela, je n'aurais pas dormi de la nuit. »

De semblables traits justifient la publication de M. Paul de Musset. N'est-ce pas que cette seule anecdote suffirait pour donner l'envie de lire tout le volume ?

Ludovic Sauveur.

LA VOCATION

Nous ne connaissons rien de plus intéressant que l'histoire des hommes qui s'élèvent peu à peu à force de volonté, de courage, de persévérance, et qui, après avoir surmonté mille obstacles, arrivent enfin à la gloire ou à la fortune. Quel meilleur exemple pourrait-on donner à ceux qui luttent que de leur conter en détail de pareilles existences? Le succès de ces vaillants ne doit-il pas être une lueur d'espérance qui luit pour tous ?

Il y a une dizaine d'années, arrivait à Paris un tout jeune homme, un Toulousain. Il avait vingt ans. Ses parents étant pauvres et ne pouvant l'aider, il était parti ; sa bourse était légère et son cœur plein de chansons. Il était né musicien. Il savait jouer du piano et de la mandoline, et il espérait bien gagner sa vie en utilisant son talent ; mais, pour arriver à une position quelconque, encore faut-il connaître quelqu'un. En vain le jeune homme chercha des leçons, frappa à toutes les portes, s'adressa à tout le monde, il ne trouva rien.

Un soir, enfin, il suivait tristement le boulevard, songeant avec tristesse qu'il lui restait tout juste treize sous, et qu'avec cette somme il ne pouvait plus ni vivre à Paris, ni retourner dans son pays. Il regardait autour de lui la vie bruyante de Paris le soir, le va-et-vient de mille figures inconnues. Il se sentait perdu, isolé, dans cette foule occupée de ses plaisirs, de ses affaires. Cette heure-là, il ne l'oubliera jamais. Heureusement sa torture eut une fin. Tout à coup, il aperçut parmi les passants un monsieur de Toulouse qui le connaissait. C'était la dernière planche de salut. Il l'aborda et lui conta sa position.

Son compatriote était un excellent homme. Il s'occupa sans tarder du jeune musicien, et lui fit avoir un emploi de violoncelle dans un café-concert, avec un traitement de quatre-vingts francs par mois. C'était bien peu... c'était tout ce qu'il fallait pour vivre.

Mais — il y avait un mais terrible — notre jeune Toulousain n'avait jamais joué du violoncelle. Le premier soir où on lui mit l'instrument entre les mains, il fut bien embarrassé et les fausses notes ne manquèrent pas. Le pauvre artiste en fut tellement désolé qu'il voulut offrir sa démission. Par bonheur, on la refusa. Il obtint l'autorisation d'emporter son violoncelle chez lui. Il passa deux jours à interroger l'instrument, à en découvrir le secret, à assurer son jeu. Bref, il devint un exécutant d'abord passable et bientôt habile.

Puis il trouva des leçons qui lui permirent de vivre et, ce qui vaut mieux, de travailler. Il suivit les cours du Conservatoire, et profita si bien des excellentes leçons de M. Ambroise Thomas, qu'il obtint enfin le prix de Rome.

Il y a quatre ans de cela. Depuis quatre ans, le zèle du jeune musicien ne s'est pas ralenti. Ses envois ont été, à plusieurs reprises, l'objet des rapports les plus flatteurs.

Tout récemment, enfin, au Théâtre-National-Lyrique, on a exécuté un opéra de lui en quatre actes, son premier grand ouvrage. Presque inconnu hier, son nom sera célèbre demain. Sa réputation et sa fortune commenceront le même jour.

Bien des gens maudissent le succès. Nous, nous l'admirons et nous l'aimons quand il vient couronner tant de vaillants efforts. Nous le considérons comme la plus haute et la plus belle des récompenses humaines, comme le noble prix du travail.

G. B.-F.

THÉATRES

Théatre-Lyrique.— *Le Bravo*, opéra en quatre actes de M. E. Blavet, est le début de M. Salvayre au théâtre, et ce début, plein de promesses, commande dès à présent l'attention la plus sympathique.

La scène se passe à Venise, dans la Venise du seizième siècle, la Venise aux riches costumes, aux gondoles pavoisées, aux fêtes brillantes, aux sombres drames. Dans ce décor, l'auteur du livret a su encadrer un sujet d'opéra dont les scènes bien coupées sont très-favorables au développement musical. M. Salvayre a traduit les situations qui lui étaient fournies par une musique avant tout expressive et dramatique, et c'est ainsi qu'il a manifesté son individualité. La force des accents paraît être son idéal, et ce n'est pas un faible mérite que d'avoir pu la soutenir pendant quatre actes.

Mlle Heilbron a admirablement chanté les phrases passionnées dont son rôle est plein. Quant à M. Bouhy, il est au-dessus de tout éloge.

Porte-Saint-Martin. — *Les Exilés*, drame tiré d'un roman du prince Lubomirski par M. Eugène Nus, avec le concours de M. Victorien Sardou, continuent d'obtenir un véritable succès d'émotion et de curiosité. C'est qu'il s'agit d'une lutte intéressante dont les incidents se développent, au cœur de la Russie, entre un chef de la police moscovite et un voyageur français du plus sympathique caractère. Rien de politique, d'ailleurs, dans ce démêlé, mais une simple histoire d'amour, dont la belle Nadège est la touchante héroïne.

Mlle Dica-Petit, Mme Angèle Moreau, MM. Dumaine et Taillade se partagent à bon droit les applaudissements du public.

Folies-dramatiques. — MM. Clairville et Gabet ont imaginé de mettre en scène, sous forme d'opéra-comique, la légende du château de Corneville, abandonné depuis vingt ans par ses maîtres. Il paraît que les cloches de la chapelle doivent sonner toutes seules le jour où le maître reviendra. En attendant, certains fantômes intéressés s'y promènent jusqu'à ce qu'un dénouement moins fantastique viennent mettre fin aux complications assez embrouillées de l'intrigue.

M. Robert Planquette s'est chargé de mettre en branle les *Cloches de Corneville*, et sa musique, d'un caractère facile, est en parfaite harmonie avec le léger canevas que lui ont fourni ses collaborateurs.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE 6. N° 759. — DESCRIPTION, PAGE 206.

OMBRELLES DE COURSES ET MODÈLES DE LINGERIE

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3.

Etoffes pour Deuil des Magasins de La Scabieuse, rue de la Paix 10 _ Batiste pour Mouchoirs de la Compagnie Irlandaise, r. Tronchet 36 _ Passementerie et Garnitures Hte Nte de la Maison Vatelot & Cie r. Turbigo 59 _ Jupons et Tournures de P. de Plument, rue Vivienne 33.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PASSEM

PLANCHE G. N° 753 — DESCRIPTION, PAGE 206.

PASSEMENTERIE POUR GARNITURES

Nouveaux modèles de la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6).

L'AIGUILLEUR

(NOUVELLE. — FIN.)

A quelques jours de là, les heures de service de Laurent changèrent. Il dut prendre la faction de nuit. Chaque soir, à sept heures, il quittait sa chère famille et s'en allait. Il ne fallait plus songer à se faire suivre d'Aimée, la petite n'avait pas grand temps à dépenser entre son souper et l'heure où régulièrement on la couchait.

Céline, du reste, se serait opposée à ce que sa fille allât avec l'aiguilleur aux approches des ténèbres.

Cependant, un soir du mois d'août, une pauvre femme du village fut prise tout à coup de douleurs d'entrailles, très-violentes.

De toutes parts on accourut chez elle et chacun proposa son remède. Un médecin qu'on alla quérir rédigea une ordonnance, puis il dit aux commères qui se trouvaient là :

— Les remèdes que j'ordonne, vous ne les trouveriez qu'à la ville et ce serait bien long d'y aller. Que l'une de vous se rende au chemin de fer où il y a une pharmacie portative, et demande de ma part au chef de gare un peu de sirop d'éther et du laudanum. Cela servira à calmer les douleurs et donnera le temps d'attendre le messager qui va se rendre chez le pharmacien. Allons, quelle est celle de vous qui veut aller à la gare?

— Céline, Céline, dirent plusieurs voix.

La bonne réputation de Laurent et de sa femme était en effet une garantie de plus pour que le chef de gare n'hésitât pas à lui confier les remèdes.

La jeune femme accepta la mission et partit tenant Aimée par la main. Elle avait bien pensé à la laisser à la maison. Mais précisément ce jour-là, Marcelle avait été particulièrement agitée, nerveuse, tracassière. Elle préféra l'avoir avec elle, quoique l'enfant pût la retarder un peu.

Céline devait passer, pour gagner la gare, devant le poste de son mari. Le jour tombait. A l'horizon une large bande de pourpre, — adieu du soleil à cette belle journée — illuminait le ciel, mais les ombres venant de l'orient gagnaient peu à peu la campagne.

Laurent vit venir sa femme et sa fille. Il était fort intrigué de les apercevoir par les chemins à cette heure. Dès que Céline fut à portée de la voix, il se hâta de l'interroger.

— C'est la vieille Gerbaude qui est très-malade, répondit-elle, et je vais chercher des remèdes à la gare.

— Je te croyais en promenade.

— Pourquoi? parce que je marche lentement?

— Oui.

— C'est que la petite ne pourrait me suivre si j'allais plus vite, et je n'ai pas voulu la laisser à la maison.

— Tu as bien fait. Mais puisqu'elle te retarde, envoie-la-moi. Je la garderai jusqu'à ton retour.

— Je veux bien.

La mère prit l'enfant par les épaules et lui dit :

— Veux-tu aller trouver papa?

— Oui, oui! s'écria Aimée en battant des mains.

Il y avait longtemps qu'elle n'était venue à la cabane et cela constituait pour elle une partie de plaisir.

— Fais-la passer par-dessus la palissade, dit Laurent.

— Viens la prendre alors.

— Attends une minute, voici un train. Il faut que j'aiguille.

Le convoi passa sans encombre. Laurent vint à la palissade. Céline enleva sa fille et la tendit à son mari qui était un peu en contre-bas. Celui-ci reçut dans ses bras le précieux fardeau, et s'en revint avec lui dans sa guérite, devant laquelle brûlait déjà une lampe à l'huile de pétrole.

Tout autour les ténèbres envahissaient les voies qui s'entrecroisaient dans tous les sens.

— Il ne fallait pas plus de vingt minutes à Céline pour aller à la gare et en revenir. Le père, en l'attendant, se mit à jouer avec la fillette. Celle-ci qui était, nous l'avons dit, dans un de ses jours de folie, lui fit mille niches, lui tira la barbe, le nez, les cheveux, bondit sur ses genoux, défit sa cravate, se coiffa de sa casquette et grimpa sur ses épaules comme un singe.

Et, au milieu de cette débauche de plaisir, elle gazouillait comme un petit oiseau, disant vingt sottises pour une et lançant cinquante saillies à propos de rien. C'était charmant.

Tout à coup, elle sauta à terre avec la prestesse d'un chat et se sauva dans le jardinet du brave homme. Laurent, qui riait de tout son cœur, la suivit en courant.

— Tu ne m'attraperas pas, dit-elle.

— Je parie que si.

— Je gage que non.

Et la folle se dérobait à toutes les poursuites de Laurent en égrenant derrière elle un chapelet de rires argentins.

Le père s'amusait plus qu'elle, parce qu'il était heureux en même temps de sa joie. Il avait tout oublié pour ne prêter d'attention qu'à ses cris, qu'à ses invites, qu'à ses propos incohérents.

— Par ici, par ici, lui disait-elle.

Et lui, faisait semblant de ne pouvoir l'atteindre, ce qui redoublait l'ivresse de l'enfant.

Tout à coup Aimée sauta sur la voie et se mit en mesure de la traverser. Laurent lui cria aussitôt :

— Ne va pas là, mignonne.

— Tu ne m'attraperas pas, répétait le petit démon.

— Viens, viens ici, recommença le père.

Il était déjà nuit noire. L'aiguilleur voyait mal sa fille, car la lumière du réverbère de pétrole l'aveuglait et il ne distinguait presque rien dans les ténèbres ambiantes.

— Où es-tu? demanda-t-il d'une voix qui devenait inquiète.

— Cherche, répondit l'enfant, qui riait de plus belle.

— Aimée! Aimée! je ne joue plus. Je vais me fâcher, viens ici.

— Oh! tu dis ça parce que tu ne peux pas m'attraper.

— Viens, viens, je te donnerai un gâteau.

— Ce n'est pas vrai. Tu n'en a pas. C'est pour que je revienne.

— Eh! bien oui, c'est pour cela. Je ne veux pas que tu restes là. Le train express va passer. Je t'en supplie.

— Oh! comme tu es calin. Mais je ne me laisserai pas prendre. Je suis aussi fine que toi. Le train est passé tout à l'heure.

— Il y en a un autre.

Au lieu de répondre, l'enfant cria :

— Cours après moi, papa, cours.

Laurent comprit qu'il n'avait en effet pas d'autre ressource que de courir, mais sérieusement cette fois, après sa fille et de la ramener auprès de lui pour la tenir sévèrement à l'abri du danger.

Il s'élança donc vers l'endroit où il avait entendu la voix de son cher ange. La nuit s'était faite toute noire. Aimée se dérobait encore. Heureusement elle poussait ces petits cris d'oiseau sans lesquels les petites filles ne savent ni courir ni jouer. Cela guidait le père qui haletant s'épuisait à suivre les crochets que faisait la révoltée.

La terreur de l'aiguilleur grandissait. Ce n'était pas une vaine menace qu'il avait adressée à sa fille. Un train allait franchir la bifurcation. D'un moment à l'autre, le signal pouvait se faire entendre, ce signal qui a dans l'obscurité quelque chose de profondément plaintif.

Laurent redoublait ses appels. Sa voix s'altérait. L'heure fatale approchait. L'enfant riait toujours et repétait de sa voix la plus joyeuse :

— Tu ne peux pas m'attraper; tu ne peux pas m'attraper.

Mais voici qu'au moment où elle répétait cela pour la dernière

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fois, le son de la corne retentit. L'appel lugubre frappa le pauvre homme d'immobilité. Il perdait la tête, le train allait faire deux victimes s'il ne reprenait pas son sang-froid. Que dis-je? deux victimes? Cela pouvait être une catastrophe aux conséquences incalculables, car un convoi venait de s'arrêter à la gare, et si l'express n'était pas aiguillé, il devait aller infailliblement se briser sur l'omnibus, garé pour le laisser passer.

La plume a des lenteurs déplorables. Ce qui va se passer eut lieu en quelques secondes et, pour le raconter, il nous faudra un temps infini.

Laurent secoua brusquement la torpeur qui l'avait un instant terrassé :

— Marcelle! cria-t-il d'une voix tonnante .

— Ici, papa, c'est par ici. Viens donc.

— Malheureuse! voilà le train.

L'enfant ne bougea pas et continua à lancer dans l'air ses petits cris aigus auxquels vint tout à coup se mêler le sifflet de la machine qui arrivait comme le vent.

L'instinct du devoir plutôt que sa volonté poussa Laurent vers son aiguille. Il prit en main l'instrument qui devait faire dévier la locomotive et ce qu'elle traînait après elle.

— Mais non! s'écria-t-il tout à coup, je ne peux pas laisser mourir ma fille ainsi. Il faut que je la sauve. Marcelle, Marcelle, où es tu? cria-t-il encore en cherchant à percer du regard l'opacité des ténèbres.

— Cherche ! répliqua pour la seconde fois la terrible enfant.

L'aiguilleur, dont les cheveux se hérissaient, pensa à se jeter sous les roues du monstre de fer. Cependant un espoir lui vint, c'est qu'Aimée ne serait pas sur la voie où le train allait passer.

Il regarda plus attentivement encore, et cette fois il la vit. Mon Dieu! je sais bien que le temps s'écoule et que l'événement fut presque aussi rapide que l'éclair. Mais je ne puis passer sous silence les sensations affolantes qui se succédèrent avec une rapidité plus extraordinaire encore chez ce père désespéré.

Il la vit. Elle était là, debout. Debout sur la voie même que le train allait prendre s'il faisait manœuvrer son aiguille. Mais alors ne suffisait-il pas qu'il laissât aller les choses, ne suffisait-il pas que l'ouragan de fer ne prît pas sa véritable route pour que l'enfant fût sauvée.

Le train irait bien, comme une trombe, s'écraser sur celui qui était en gare. Qu'importe! Aimée sera vivante.

Tout cela passa dans son esprit avec la vitesse d'une étincelle.

Il y aura des morts, des blessés, vingt familles dans le désespoir, c'est vrai, mais Marcelle sera saine et sauve. On fera une enquête, l'aiguilleur sera condamné, durement condamné à la prison, à l'amende. Il sera déshonoré, ruiné, mais sa fille, son Aimée vivra, grandira, sera heureuse.

Ah! si vous saviez comme on pense vite dans ces terribles moments-là.

C'était bien çà. Il fallait sauver Aimée à tout prix, car Céline allait revenir et Céline tomberait roide morte si elle ne retrouvait plus que des lambeaux de son enfant.

Le train avançait. On ne le voyait pas encore à cause d'une courbe assez raide que décrivait la voie en arrivant à l'aiguillage. Il était encore temps pour Aimée de se sauver, mais la malheureuse semblait ne pas vouloir bouger. Il sembla même à son père qu'elle attendait le train avec une attitude de défi.

— Marcelle! répéta-t-il d'une voix étranglée par l'épouvante, Marcelle, viens ici. Tu vas me faire mourir.

La fillette dut bien s'apercevoir que son père ne plaisantait plus. Mais peut-être était-elle paralysée par la terreur, elle aussi.

Tout à coup les deux lanternes de la locomotive apparurent. C'en était fait. Les puissantes lumières, qui ressemblent si bien aux deux yeux de ce Léviathan terrestre, approchaient avec cette vitesse qui est une fureur.

L'homme se sentit secoué par tout son être. Il éprouva un ébranlement général. Il ressentit un éblouissement et ne vit plus rien.

Mais sa pensée ne pouvait s'arrêter et elle faisait plus de chemin que la machine.

Il se rappela, en une seconde, son honorable vie de soldat, cette époque où il était l'esclave fidèle du devoir. Il se souvint qu'alors il eût sacrifié à sa consigne tout ce qu'il aimait et lui-même. Il entrevit du côté de la gare l'effroyable collision dont il allait être cause. Il lui sembla entendre d'avance les cris de désespoir des blessés, le râle des mourants.

Qu'était-il, lui, après tout, pour sacrifier à son amour paternel tant d'existences heureuses.....; utiles surtout, utiles à d'autres enfants aussi beaux, aussi gracieux, aussi adorés que la sienne?

Le problème se posa devant lui.

Il était perdu dans cette pensée, et chaque parcelle de temps, parcelle qu'il est impossible de compter avec nos mesures grossières de secondes et de minutes, chaque parcelle de temps rapprochait les yeux béants du monstre qui allait à coup sûr sacrifier quelqu'un : sa fille ou les autres. Il n'y avait pas de milieu sans un miracle.

Avec une étonnante promptitude, le sentiment du devoir devenait plus puissant. Il saisit machinalement la poignée de la barre de fer. Le train était là, suant, soufflant, criant sa menace. Le soldat stoïque à ce moment suprême eut le dessus et effaça le père. Il appuya, sans trop savoir ce qu'il faisait...

... Et le train express franchit la bifurcation. En passant devant la gare, en frôlant l'autre convoi, il poussa un sifflement comme s'il eût été joyeux d'avoir échappé au danger, et disparut dans la nuit.

Le devoir avait été le plus fort.

Hébété, chancelant, sans regard et sans voix, Laurent était resté à la même place, tenant toujours la poignée maudite à l'aide de laquelle il venait de tuer sa fille.

— Maintenant, murmura-t-il à la fin, c'est à mon tour de monrir.

L'autre train allait passer. Il fit trois pas en avant, se croisa les bras sur la poitrine et attendit. Un coup de sifflef déchira l'espace, la lourde machine toussa et se mit en marche. Éperdu, sans penser à rien, il reste là.

V

Mais tout à coup un éclat de rire résonna derrière lui comme une fanfare. Il se retourna fou d'espoir.

— Oh! le vilain papa qui ne veut plus jouer avec son Aimée ! disait la plus connue et la plus adorée des voix.

L'enfant était dans ses jambes.

Laurent ne chercha pas, ne songea pas à savoir comment la fillette se trouvait la vivante. Il la prit avec un geste sauvage et s'enfuit avec son trésor dans sa cabane. Quand il y fut arrivé, il la posa par terre devant la lampe et la regarda.

C'était bien elle. C'était bien Aimée.

L'aiguilleur ne put supporter tant de joie. Il tomba raide auprès de sa fille, qui à son tour poussa un cri de terreur.

A ce moment même Céline arrivait. Elle entendit le cri d'Aimée et hâta le pas. Puis, impatiente, elle appela Marcelle. L'enfant courut à sa rencontre en disant :

— Maman, maman, j'ai peur.

— Papa est tombé.

Céline s'élança vers la guérite. Elle trouva son mari étendu sur le sol et complétement immobile.

Elle appela au secours; on accourut de tous côtés. Le médecin, qui n'avait pas quitté le village, vint aussi, et à l'aide d'une saignée rappela le pauvre père à la vie.

Le lendemain, quand Laurent se leva, sa femme le regarda effrayée. A la place des bonnes couleurs qui lui donnaient une

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

mine si réjouie, il n'avait sur son visage qu'une pâleur cadavérique provoquée par la peur qu'il avait eue. Cette pâleur, il la garda toujours.

Comme on le pense bien, Céline voulut savoir les causes de l'accident qui avait eu un si singulier résultat. Laurent fut bien forcé de tout lui raconter.

Quand il eut fini, le pauvre père se tourna vers Aimée et lui dit :

— Mais, mâtine, comment as-tu fait pour ne pas être écrasée?

— J'ai fait comme Simon, répondit-elle.

Camille Debans.

UNE FÊTE SUR LE FEU

(scène de la vie parisienne.)

I

La scène, comme on dit au théâtre, représente un élégant et frais appartement d'un des quartiers le plus à la mode. Tout le petit luxe en usage à Paris a été employé à parer ce nid d'une jeune femme.

Il est neuf heures du soir.

Tout le long des escaliers et jusque dans l'antichambre, éclairés de lumières douces, on a placé des myrtes, des orangers et des lauriers-roses plantés dans des caisses peintes en vert.

C'est évidemment la préface d'une fête. — Tous ces arbustes sont là pour saluer les invités, au passage, d'un gracieux sourire.

A l'entrée se tiennent des domestiques en costume de ville, ni trop gai, ni trop sévère. Ils ont pour charge de recevoir des mains de ceux qui arrivent les manteaux, les châles, les pelisses et les chapeaux.

Le salon est un abrégé de l'Éden. On est charmé dès qu'on y a mis le pied. — Fleurs, aquarelles, bougies, sofas, bronzes, rien n'y manque de ce qui est de bon ton.

— Paris serait réellement le paradis des femmes, si Paris n'avait pas tant de cheminées qui fument.

— Ce que vous venez de dire là, madame, pourrait être signé par Jean-Jacques Rousseau en personne.

— Laissons le philosophe de Genève où il est, je vous prie, monsieur, et aidez-moi à faire disparaître ces nuages de vapeur noire qui s'échappent du foyer mal éteint pour envahir l'appartement.

Ici la jeune femme se saisit des pincettes à tête dorée afin d'enlever les tisons qui brûlaient encore sous la cendre. Tout en s'évertuant à éteindre ainsi la fumée et non le feu (car il n'y en avait plus, ou plutôt il paraissait ne plus en exister dans l'âtre), elle continuait à penser à ces ennuis sans nombre de la vie sociale, petites misères qui tuent les civilisés à coups d'épingle.

— Au fait, qu'est-ce que la fumée? reprenait-elle. Un lutin malfaisant ou moqueur comme le Trilby de la légende d'Écosse? Un mal presque invincible? Un ennemi insaisissable?

— Dites, Andrée, que c'est un peu de tout cela ensemble, répondit le jeune homme qui l'aidait.

— Albert, vous pourriez bien avoir raison. Mais voyez où aboutissent nos efforts. Pas moyen de chasser tout à fait cette maudite fumée. Tenez, mon ami, appelez Dominique!

Et quand le valet fut arrivé, tout effaré :

— Dominique, reprit la jeune femme, retirez ces derniers rondins calcinés et ouvrez les fenêtres! En s'y prenant de cette façon-là, il faudra bien qu'on se rende maître du mauvais génie. La fumée s'évaporera en l'air. Au reste, il fait assez chaud ici, n'est-ce pas, Albert?

— S'il fait assez chaud! Je le crois bien, chère Andrée. Nous sommes en décembre. Eh bien, dans deux heures, ce salon de la Chaussée-d'Antin aura la température des îles d'Hyères, température si propice aux femmes de Paris et aux fleurs.

Le dialogue s'arrêta un moment sur ce madrigal.

Andrée fit une révérence comme pour remercier son interlocuteur du mot qu'il venait de prononcer; puis, avec un de ces mouvements pleins d'élégance et de câlinerie dans lesquels la ligne serpentine donne tant de grâce aux Parisiennes, elle dit au jeune homme :

— Albert, à présent que tout est prêt pour la fête, je vais vous quitter pour vingt minutes. Il est bien juste que je donne un dernier coup d'œil à ma toilette.

Ce fut au tour du jeune homme de s'incliner.

— Ne resterez-vous que vingt minutes dans votre boudoir, Andrée? ajouta-t-il.

Puis, en ayant l'air de se parler à lui-même, il ajouta en souriant :

— Les plus braves prennent plaisir à s'exercer dans la salle d'armes.

Andrée n'entendit pas ou fit semblant de ne pas entendre cette épigramme galante et se retira.

II

Il était neuf heures du soir. Albert se dit :

— Les invités ne se présenteront sans doute pas avant une heure ou une heure et demie d'ici.

Il se laissa tomber sur un divan recouvert d'une étoffe cerise.

Tout à côté de lui se trouvait un guéridon en bois des îles sur lequel on avait placé de ces nouveautés, musique, littérature et dessins, qui servent de passe-temps aux esprits délicats.

Le jeune homme feuilleta un roman nouveau.

Dès les premières pages, le livre lui déplut.

— Depuis que Balzac est mort, se dit Albert, je ne rencontre plus une étude de mœurs qui soit à mon gré.

Et il rejeta le volume pour prendre un album.

Ces dessins, sortis d'un crayon célèbre, étaient sans aucun doute de nature à amuser sa pensée; mais il n'avait pas promené son regard sur les deux ou trois figures du commencement qu'il faisait du recueil ce qu'il avait fait du roman

— Depuis que Gavarni s'occupe de chemins de fer, dit-il, aucun artiste n'a d'esprit au bout des doigts.

Quant aux romances qu'il tentait de déchiffrer, il les rejetait avec le même dédain.

— Ah! pourquoi le pauvre Masini, oiseau chanteur découragé, se tait-il aujourd'hui? On n'a plus à solfier que les strophes sans mélodie des citharèdes de carrefour.

Albert était distrait.

Comment ne l'aurait-il pas été? La douce figure d'Andrée ne sortait pas de son esprit. Pour lui, amoureux et impatient, attendre la jeune femme était non un ennui, mais un supplice. De minute en minute, il tournait les yeux du côté de la portière par laquelle cette silhouette bien-aimée venait de disparaître.

— Qu'elle est donc charmante, ce soir! disait-il.

Albert reprenait, après un petit temps de silence :

— Pourquoi Andrée est-elle retournée à son boudoir? Jamais elle n'a été plus séduisante. Je sais qu'elle tient absolument à placer une branche de jonquilles dans ses magnifiques cheveux noirs. Le jaune, dit-on, est le fard des brunes. Andrée le sait, puisqu'elle est femme et femme de goût; mais en quoi aurait-elle besoin des artifices de la coquetterie pour plaire? Sa jolie tête sans parure eût suffi. Mais non. Il faut tout à la fois et qu'elle s'éloigne de moi pour aller compléter sa toilette, et qu'elle soit, ce soir, la reine du bal, pour que tous les danseurs l'encensent.

Albert se leva et se mit à marcher de long en large.

— J'ai beau chercher à lui créer des torts, reprit-il. En réalité,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

elle n'en a qu'un ; c'est que je l'aime de toutes les forces de mon âme et que je l'aime sans partage. Par bonheur, elle veut bien ne pas repousser la demande que je lui ai faite. Andrée m'aime; c'est même pour moi qu'elle donne la fête de cette nuit; c'est pour dire à ce petit monde de la Chaussée-d'Antin dans lequel elle vit :

— Tenez, messieurs, tenez, mesdames, je vais cesser d'être veuve. Ce grand garçon que je vous présente est mon second et futur mari.

Et tout en achevant ce court monologue, le jeune homme se mit à jouer avec un kaléidoscope, absolument comme l'aurait fait un enfant.

— Andrée finira bien par revenir, murmurait-il.

Philibert AUDEBRAND.

(La suite au prochain numéro.)

A TRAVERS LES LIVRES

Parmi les beaux livres publiés en ces derniers temps, il en est un que nous aurions voulu signaler particulièrement à l'attention de nos lecteurs ; mais il mérite mieux qu'une simple mention, étant l'œuvre d'un bibliophile, d'un érudit, d'un poëte, M. François Fertiault, auquel se sont associés l'intelligent éditeur Claudin et l'aquafortiste Jules Chevrier. L'intéressant et charmant ouvrage qui est sorti de cette digne collaboration a pour titre : *les Amoureux du Livre*, et plutôt que de lui consacrer avec parcimonie quelques lignes insuffisantes, nous préférons le faire attendre encore, nous réservant d'en parler avec tous les égards qui lui sont dus.

En attendant, nous avons sous les yeux un livre plus modeste, mais qui a bien son intérêt aussi, et qui se recommande particulièrement à nos lectrices, d'abord par le sujet qu'il traite, et puis par le nom de l'auteur. *Le Bonheur au foyer*, tel est le titre du volume de Mme Julie Fertiault qui, sous forme de « lettres d'une mère à sa fille », s'est efforcée de déterminer les conditions de ce bonheur si rare et si difficile à réaliser. Former la femme aux modestes vertus du foyer, certes c'est là une noble tâche et qui mérite d'être encouragée. Mme Fertiault y avait déjà travaillé dans un autre ouvrage, l'*Education du cœur*.

« Celui-là, — dit l'auteur, expliquant son but et sa méthode, — prend la femme dès l'âge de quinze ans, époque à laquelle son cœur et son esprit commencent à avoir besoin d'une nourriture plus forte et plus élevée que dans les années précédentes. Encore quelque temps, que dis-je? quelques jours, et la vie sérieuse s'ouvrira pour elle. C'est le moment de diriger ses pensées vers ce but. *Le Bonheur au foyer* continue cette éducation féminine. Les jeunes filles, aussi bien que les jeunes femmes, y trouveront d'utiles et saines leçons. »

On ne saurait mieux vouloir, ni mieux dire. Mme Fertiault annonce l'intention de compléter son œuvre « d'affection pour la jeunesse et de dévouement à la famille » par la publication d'un troisième volume : *la Science de la jeune mère*. Nul doute que cette dernière partie ne soit accueillie avec autant de faveur que l'a été la première et que l'est actuellement la seconde.

La librairie académique de MM. Didier et Cie, qui a édité l'ouvrage de Mme Fertiault, a mis en vente, il y a quelques jours, un livre de M. Alfred Séguin que nous nous faisons un plaisir de signaler à nos lectrices. *Le Talisman de Marguerite* est l'histoire d'une jeune fille exposée à bien des infortunes, et que d'excellents conseils rendent suffisamment forte et vaillante. Cet ouvrage fait honneur à M. Alfred Séguin autant par le choix du sujet que par la façon honnête et convaincue dont il conduit ses personnages à travers les épisodes les plus variés et les plus attachants. Il y a là encore tous les éléments qui peuvent justifier un succès, et M. Séguin a le droit de compter sur le suffrage des amateurs de bonnes lectures.

La librairie Dentu a la spécialité des romans, et c'est un roman que vient d'y publier M. Marius Roux sous ce titre : *Eugénie Lamour, mémoires d'une femme*. Les lettrés y trouveront des chapitres d'un art exquis, et tous les lecteurs s'y passionneront pour le drame si simple et si émouvant qui emplit le livre. M. Marius Roux est l'avocat des femmes; il les défend surtout contre les préjugés qui les écrasent, et c'est par là que son œuvre a une portée sérieuse.

Robert HYENNE.

REVUE DES MAGASINS

C'est par la qualité et la beauté véritable des tissus, ainsi que par l'excellente coupe de ses vêtements, que se distingue la maison de la *Scabieuse*. Non-seulement elle a su attacher à ses ateliers les meilleurs faiseuses, mais encore elle a engagé un coupeur irréprochable pour le genre paletot. Le « vêtement au tailleur » — expression consacrée pour désigner certaines formes se rapprochant du paletot d'homme, — est admirablement conditionné rue de la Paix, 10.

A côté de ces qualités, la *Scabieuse* possède encore un mérite exceptionnel au point de vue du choix, de la nouveauté des garnitures qu'elle emploie, ainsi que de la disposition très-heureuse qu'elle sait prendre à leur égard.

Dans ce moment, ce sont des dentelles plissées ou de superbes broderies en perles *clair de lune*, — les favorites du jour, — qu'elle applique à des vêtements de faille ou de sicilienne. Ce sont également des galons brodés de cette façon qu'elle entremêle à des bandes d'étoffes. Le galon de soie blanc, brodé de chenille noire, est, lui aussi, fort bien utilisé pour le costume. Enfin, nous citerons la plume non frisée, qui entre pour sa part dans l'augmentation élégante que cette maison préfère.

Parmi les vêtements nouveaux nous signalerons le *Sans rival*, en véritable vigogne de l'Inde, tout soutaché de deux teintes et entouré de plumes noires et blanches non frisées, coupées de plumes plate par des touffes de pintade du meilleur effet.

Prochainement nos lectrices verront une planche de costumes et confections de la *Scabieuse*, et jugeront mieux par là de la grâce achevée de ses modèles. Parmi les toilettes, la *Sorrentine*, en neigeuse faille de couleur scabieuse, est toute coquette ; la *Princesse de Clèves*, en louisine grisaille et faille noire, est d'une parfaite élégance. N'oublions pas une robe princesse pour grand deuil, en beau lainage et crêpe anglais, d'une noblesse sévère qui sent sa grande dame d'une lieue.

Il est indispensable d'envoyer un corsage et des indications précises quand on veut un costume.

— Partout nous revoyons les dentelles comme garniture : aux chapeaux, aux costumes, aux confections, à la lingerie, etc. A ce propos, il nous paraît utile de rappeler à nos lectrices les admirables assortiments qui leur sont offerts par la maison CALISTE (rue Neuve-Saint-Augustin, 23). Dans ses magasins, on trouve tout ce qu'il est possible d'imaginer en dentelles Chantilly, Valenciennes, Malines et guipures d'art

La maison Caliste expédie des échantillons. Nous signalons ce fait surtout aux personnes qui voudront demander à la maison Caliste des dentelles *Clovis* pour garniture de lingerie et de costumes. La dentelle *Clovis*, style breton, ornementée en couleur, est en grande faveur en ce moment.

La maison *Caliste* a des fabriques spéciales pour cette nouveauté, et elle peut l'offrir dans des conditions exceptionnelles, ce dont il est facile de se rendre compte en demandant les échantillons.

Nos lectrices comprendront l'importance particulière que donnent à cet avis les tendances actuelles de la mode.

— Ce n'est pas sans raison que la maison VATELOT et Cie (59, rue Turbigo) a fait de si amples approvisionnements de belles imitations de dentelle, — Chantilly, Bruges, etc., — sans compter les types en vrai, comme la dentelle Clovis et le point de gaze. Cette maison savait sans doute que la mode serait, cette saison, toute à la garniture de dentelle. Robes princesses et confections riches, il n'est pas de modèle un peu élégant qui ne soit garni de plissés de dentelle; c'est un froufrou charmant et d'une douceur infinie pour le teint.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le choix des dentelles de la maison Vatelot et Cie est fort beau, et les prix de chaque type sont des plus avantageux ; on ne saurait mieux trouver ailleurs. Inutile d'ajouter qu'elle tient également la dentelle de couleur et la dentelle en fil brodé, si précieuses pour les costumes de toile.

Nous signalerons, parmi les garnitures les plus recherchées de la maison Vatelot, les galons, passementerie et franges brodés ou mélanges de perles « clair de lune » et « lueur du Vésuve. » Ce genre très-élégant s'applique aussi bien à la robe qu'au vêtement.

Rappelons encore à nos lectrices le bel assortiment des broderies anglaises de cette maison et les séries très-fournies, comme finesse et grandeurs différentes, de plissés de mousseline, de soie ou crêpe lisse pour garnitures de robes, lingerie, balayeuses, etc.

En dehors de la garniture de costume, la maison Vatelot et Cie est organisée d'une façon exceptionnelle pour tout ce qui concerne le métier de couturières, en mercerie, doublures et fournitures de toutes sortes.

— Oh ! les jolies petites tournures que possède en ce moment la maison DE PLUMENT ; ce n'est presque rien sous le rapport de la grandeur et du volume, mais c'est toute la grâce d'une toilette. Rien de plus léger, de plus gracieux que la tournure *Zéphyr*.

Avec cet auxiliaire précieux et le *corset Sultane*, une femme ne peut manquer d'avoir une jolie taille ; souplesse, harmonie dans les formes, sveltesse et cambrure élégante de la taille, tels sont les mérites que communique à celles qui le portent le corset *Sultane*.

Qu'ils sont jolis aussi, bien faits et bien garnis, tous ces jupons de percale ! C'est un interminable concert de louanges qu'on entend chaque jour, à ce sujet rue Vivienne, 33. Ils ont du succès, il faut le constater, en dépit des froideurs printanières : car on aime à ne pas être prise au dépourvu lorsque la saison des voyages sera venue. Aussi est-ce par caisse de trois et de six que M. de Plument les expédie partout.

Baleines. — C'est toujours par de nouvelles améliorations apportées à la fabrication de la baleine que la maison LEDOUX AINÉ ET Cie fait parler d'elle. Après avoir si bien réussi avec sa *baleine coupée par machine*, que toutes les bonnes maisons de couture préfèrent aux autres, la voici qui en règle la coupe d'une façon précise.

Le prix de la baleine étant très-élevé cette année et les divers essais de baleine factice n'ayant pas réussi, la maison Ledoux a pensé réaliser une sensible économie en évitant autant que possible les déchets de la coupe. Elle a donc déterminé un certain nombre de longueurs courantes, calculées sur les habitudes des principales couturières pour le baleinage des corsages et robes du jour, et conseillées par ces dames.

La vente de ces baleines coupées par machines est organisée par paquets de cent brins, contenant cinq liasses de vingt. Les longueurs varient pour chaque centaine de 20, 25, 30, 35 et 40 centimètres : ce qui fait en tout cinq grandeurs différentes.

La maison Ledoux a fait faire des cartons spéciaux pouvant contenir cinq cents baleines choisies, par cinq paquets étagés réunis et fixés en un seul, *avec la marque de fabrique*, point important à constater, puisque pas une seule baleine Ledoux n'est vendue sans cela. Ainsi disposées, elles arrivent à destination sans la moindre altération.

Toutes ces baleines sont percées aux deux extrémités, ce qui est une grande économie pour les clients et un avantage précieux pour les étoffes. En fixant solidement la baleine aux coutures, on évite un frottement toujours nuisible.

Inutile d'ajouter que la maison Ledoux est à même de livrer telle longueur de baleine qu'on voudra lui demander. Pour plus amples renseignements, s'adresser rue Pierre-Lescot, 9.

M. D'A.

CORRESPONDANCE

— Mme LA COMTESSE D'I..., A POSTDAM.

Le seul conseil que nous puissions vous donner est de conserver votre jupon de soie marron pour une seule polonaise ; vous garniriez alors le jupon avec de l'étoffe pareille à celle-ci. — Le jupon de soie noire est le seul qui puisse s'harmoniser avec plusieurs polonaises ; ce serait tout-à-fait « anti-parisien » que d'utiliser ainsi un jupon de couleur.

A Paris, on ne connait pas de moyen plus commode pour relever les traines que le relève-jupe. Il se compose d'une grosse cordelière de soie passée autour de la taille et terminée par une pince destinée à soutenir la traine.

La désignation de « collier de chien » ayant été appliquée à plusieurs objets différents, nous ne pouvons, faute d'indication, vous répondre d'une façon précise.

— Mme Ve H..., A SAINT-OMER.

Le cache-peigne en fleurs se compose d'un cercle couvert de fleurs, qui forme le fond du chapeau, avec grappes et traîne tombant sur les cheveux.

— Mme ANNA DE F..., A BEAUNE.

Comme modification à faire à la robe de chambre princesse, nous vous conseillons ceci : dos demi ajusté, avec cinq coutures s'arrêtant au bas du buste. Deux largeurs plissées, montées sur les bords, formeront la traîne.

— Mlle BLANCHE M..., A BAYONNE.

Avant de tailler son étoffe, et quel que soit le modèle à faire, il est indispensable de vérifier le patron sur un vêtement déjà porté, on évite ainsi toute erreur. Il y a toujours des rectifications à faire sur toute espèce de patrons, ne fût-ce qu'en raison de la différence de taille.

NOUVEAU PANORAMA DES MODES

Saison de printemps et d'été 1877

Le succès obtenu par notre dernier Panorama nous ayant démontré l'importance que nos Abonnées attachent à cette publication, et l'utilité qu'il y a à la faire paraître en temps opportun, c'est-à-dire dès le début de la saison, nous nous empressons d'informer nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** est dès à présent à leur disposition.

Comme nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **prime**, d'un prix aussi réduit que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes complétement inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution parfaite.

Pour que cette belle PRIME leur soit adressée *franco* à partir de ce jour, — roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — nos lectrices n'ont qu'à nous adresser la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

SOMMAIRE DU Ier Nr DE MAI 1877.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Echos de la mode, par L. S. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — La vocation, par G. B.-F. — Théâtres, par HOP-FROG. — *L'aiguilleur*, nouvelle, par M. Camille DEBANS. — *Une fête sur le feu*, scènes de la vie parisienne, par M. Philibert AUDEBRAND. — A travers les livres, par M. Robert HYENNE. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée nº 1417, dessin de M. Jules DAVID : élégantes toilettes de villégiature. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. nº 362, dessin de M. E. PRÉVAL : coiffure de théâtre pour dâme âgée. — G. nº 753, dessin de M. RIGOLET : nouveaux modèles de passementerie. — G. nº 759, dessin de M. Jules DAVID : nouveaux modèles d'ombrelles et de lingerie.

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

La toilette actuelle acquiert une grâce et une élégance d'autant plus grandes, que la forme en est plus simple et la garniture mieux choisie. Le genre princesse, qui reste la base fondamentale de tout costume soigné, est exigeant sous ce rapport. Deux alternatives se présentent : presque rien ou une véritable profusion ; mais dans les deux cas un goût raisonné doit présider à l'emploi des garnitures.

Du reste, la mode, conséquente avec elle-même pour cette fois, a édité des choses charmantes, et en si grand nombre qu'il est impossible de ne pas trouver précisément ce qui convient. Les magasins fourmillent d'éléments variés ; un simple coup d'œil jeté sur leurs comptoirs et leurs étalages le prouve suffisamment. Nous rappellerons à nos lectrices les garnitures qui, dans le nombre, sont accueillies avec le plus de succès.

En fait de galons, nous devons mentionner le galon marabout, exclusif aux confections ; le galon mohair noir, pointillé de soie de couleur, destiné à être assorti aux tissus brochés ; un galon pomponnette mélangé de soie et de chenille, fort élégant pour vêtements de soie ; puis toute la kyrielle des galons brochés, brodés, découpés, etc., que nous avons maintes fois signalés dans ce journal. Nous ne croyons pas nécessaire d'y revenir, si ce n'est pour ajouter que le prix assez élevé de ces galons en entretient la vogue, très-légitime selon nous.

Pour peu qu'on aborde le domaine de la passementerie, on y rencontre des types d'une richesse et d'un travail d'exécution surprenants. Beaucoup de garnitures à jour, avec glands de soie et de chenille, se tournant comme on veut ; des cocardes-appliques, avec boules de satin au milieu, faisant gland, lesquelles se placent en ligne sur un vêtement ou sur des drapés de jupe, qu'ils fixent à un point déterminé. Il y a aussi des franges admirables, mélanges de brins de soie, de chenille, de boules de satin, etc., d'un aspect fort brillant. Mais ce qui l'emporte en élégance sur tout le reste, c'est le galon passementerie brodé de perles « clair de lune » et perles mordorées. Ces dernières sont fort recherchées en ce moment ; on s'en sert pour entourer les vêtements, garnir le milieu du dos et des devants, dissimuler les coutures d'un paletot et faire l'office de cache-points sur le pied des dentelles.

P. N° 364. — Costume breton. — Patron épinglé : 8 francs.
Modèle de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).

Il faut également noter, au milieu de cette énumération des garnitures le plus à la mode, la dentelle, dans le sens générique du mot. Dentelle vraie ou fausse, noire ou blanche, écrue ou de couleur, unie ou brodée, etc., tout se porte, et l'on trouve pour chaque genre une disposition qui en fait ressortir les agréments. Pour les beaux costumes noirs, les mantilles, les écharpes et les fichus, rien n'est plus suave, — qu'on nous permette le mot, — qu'une dentelle Chantilly au dessin léger, plissée à plis plats et posée en plusieurs rangs sur les bords du vêtement. C'est, au surplus, la nouveauté élégante de la saison. La dentelle Clovis avec ses pointes bleu pâle, rose ou rouge, est d'une coquetterie séduisante pour certaines toilettes de nuance claire. On compte beaucoup sur cette dentelle écrue pour garnir les prochaines robes de toile et de linon ; avec la guipure brodée de fil de couleur, ce sera certainement la haute fashion pour les villes d'eaux.

—

Depuis que les chapeaux se couvrent de fleurs, leur durée est plus éphémère ; on serait presque en droit de dire d'eux qu'ils « ne vivent plus que l'espace d'un matin ! » Il est bien certain, dans tous les cas, qu'un chapeau de fleurs demande à être sou-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

vent renouvelé : porter des fleurs défraîchies serait un acte de mauvais goût et d'impardonnable insouciance. D'après l'avis des MODISTES les plus expérimentées et dont la voix a le plus d'autorité à Paris, voici le menu affriolant des fleurs les plus goûtées dans le monde élégant :

Pour une très-jeune femme, passe abondamment fournie de myosotis pâles, mélangés d'herbes rosées, de chatons gris, avec aigrette et cache-peigne de coucous jaune et tilleul. Comme coiffure de femme moins jeune, on nous a montré le type suivant : guirlande de feuillage de roses vert foncé et bruni, mélangé de « pousses » vert tilleul et de graines de genièvre; elle se complète d'une guirlande de roses « corail » pâle de deux tons, placée en arrière du feuillage et qui forme comme un fond à la passe; l'aigrette est en feuillage de persil avec des boutons de rose.

Pour faire ce genre de chapeaux, il faut une passe de couronne, — en tulle noir ou blanc, selon les fleurs, — laitonnée aux deux bords. Après l'avoir recouverte de florence ou de soie légère, on fait courir sur les deux bords une dentelle froncée, assez haute pour dépasser la couronne de fleurs. Une barbe en tulle de soie, encadrée de dentelle ou toute en dentelle, semble fermer la coiffure derrière par un assez gros nœud où s'entremêlent les fleurs du cache-peigne. Les femmes qui ne veulent pas avoir le fond de leur coiffure à découvert ajoutent au milieu des barrettes de tulle laitonné, recouvertes de volants de dentelle cousus bord à bord; deux barrettes suffisent généralement. Quelques personnes de grande élégance portent ces couronnes avec une mantille de dentelle, qui enveloppe le cou et les épaules, sans les engoncer; les bouts, ramenés et noués au milieu du corsage, sont parfois fixés par un bouquet assorti. Très-jolie est cette disposition, et parfaitement seyante lorsqu'on est grande et qu'on n'est plus à la fleur des ans.

Comme chapeau de paille, c'est la forme capote qui est adoptée par le monde élégant; noire ou brune, tel est le genre. A l'ouverture du Salon de peinture, nous avons saisi au vol quelques types qui méritent d'être cités :

D'abord une capote de paille marron très-fine. Ruban satiné, de couleur vert bronze foncé, posé à plat sur les côtés et formant un groupe de coques au sommet. De ce point descendent, à droite et à gauche de la calotte, une traîne de roses corail de deux tons pâles, et une traîne de feuillage brillant vert foncé et brune, lesquelles se rencontrent sur le bavolet, où elles forment cache-peigne. Simple tour de tête en crêpe lisse gaufré et brides de ruban assorti.

Puis une capote de paille noire, également fine, garnie d'un ruban noir satiné et d'un ruban bleu pâle, — ce dernier comme voilé par l'autre, — tous deux fixés presque à plat sur les côtés et formant des cocardes : l'une dans le haut de la calotte à gauche, l'autre dans le bas à droite. La garniture de ce chapeau se complétait d'une aigrette et d'un cache-peigne, composés de fleurs de pissenlit (nous disions bien qu'on y viendrait!), de réséda et de folle-avoine vert mousse. Les brides étaient en ruban bleu.

En déclarant la guerre au col droit, nous savions lutter contre des adversaires redoutables, les grandes maisons de nouveautés. Mais comme nous plaidions la cause des LINGÈRES en même temps que celle du bon goût, nous avons trouvé chez elles un concours énergique. Elles ont suivi notre conseil de tenter les dames par de jolis modèles, et voilà que la broderie fine et les belles dentelles ne sont pas épargnées : aussi les adeptes ne se sont pas fait attendre. Nous aurons bientôt gagné la bataille, si déjà ce n'est fait; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil dans les loges au théâtre : on s'aperçoit vite qu'il y a fort peu de cols droits.

D'une gracieuse fantaisie sont les collerettes avec manchettes assorties, composées de plissés de mousseline et dentelle Clovis, au bord bleu, rose ou rouge. Plusieurs dispositions sont admises pour ce genre très-coquet : tantôt ces plissés remontent comme la ruche Médicis, tantôt ils entourent un col ouvert, qui se complète d'une modestie.

Plus sérieux est le col rabattu en linon blanc brodé, garni de dentelle formant de larges revers qui s'ouvrent en châle. Nous aimons beaucoup, dans le même genre, un col de toile avec ourlet à jour et double rabat de linon plissé, faisant jabot devant. Une grande manchette Louis XIII, que l'on pose sur la manche, complète la parure.

Quelques femmes élégantes portent ce même col en foulard, garni de plissés assortis et d'une petite dentelle blanche. La grande manchette l'accompagne et le tout est plein de fraîcheur.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte

P. N° 364.

COSTUME BRETON (nouveau modèle). — Costume en fantaisie de laine vert absinthe. — Jupon à traîne, bordé devant d'un liséré couleur souci et entouré d'un volant plissé. Un large biais de faille forme la tête du volant derrière. — Tablier découpé en longues dents bordées de jaune et garnies de groupes de sequins. Un volant de faille plissée, placé dessous, se laisse apercevoir entre les dents qu'il dépasse. D'un côté, le tablier est drapé sous un large coquillé, formé d'une bande de fantaisie verte, doublée de faille souci; chaque intérieur de pli est fixé par un bouton; le tout se termine en haut par un simple nœud assorti. Du côté opposé, les draperies du tablier se perdent sous un double panneau de faille souci, qui commence par un nœud et se termine au volant de la jupe. — Tunique à la paysanne partant des côtés du tablier, sous les garnitures indiquées, et resserrée au milieu derrière par deux galons brodés; elle forme traîne sur le jupon. — Veste bretonne ouverte sur un plastron gilet, coupé en carré du haut et du bas; ce gilet est garni de galons et de sequins. Même galon sur tous les bords de la veste, y compris le bas des manches. — Guimpe bretonne en linon blanc, à petits plis, formant un col droit; velours noir et croix bretonne. — Chapeau de paille noire, forme matelot, garni de velours noir et d'une plume blanche. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

G. N° 735.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE. — 1. Chapeau de dame âgée. Forme capote, en tulle noir; le devant relevé en diadème et garni dessous de petites bouclettes en perles de jais. Plume noire et bouquet de roses au sommet. Mantille de tulle et dentelle, gentiment drapée au bas de la calotte, d'où elle pend sur les épaules, entremêlée de bouclettes de ruban. Un bouquet de roses fixe une plume noire qui remonte sur le fond.

2. Parure de crêpe anglais blanc plissé. Ruban de faille noire en tour de cou et revers noirs à bordure rose pour fermer le devant. Jabot de plissés assortis, mélangés de coques de faille rose et noire.

3. Gilet Louis XVI en belle étoffe de soie brochée, de style ancien, lacé devant et garni à l'intérieur d'un plissé de crêpe.

4. Capote de paille noire. Passe bordée d'un biais de faille noire et liserée de rouge. Un ruban de gaze de soie cardinal orne les côtés de la calotte et sert de brides. Coques sur le côté, mêlées à des roses blanches; guirlande de clématites tout autour de la calotte.

5. Chapeau de paille marron. Passe doublée de faille bouton d'or. Ruban de gros grain marron faisant le tour de la calotte, et natte de paille brodée de chenille dans le haut. Plumes de nuance bouton d'or retombant derrière sur une guirlande de boutons d'or. Brides en ruban de faille marron se nouant de côté.

6. Nœud de cravate en surah corail et barbes d'application de blonde blanche sur tulle noir.

NOUVEAUX

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 735. — DESCRIPTION, PAGE 218.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE

CHRONIQUE MONDAINE

Le Salon de peinture vient maintenant ajouter son attraction à à celle des autres salons de Paris. C'est devant ses toiles que se passeront désormais par excellence les réceptions diurnes. Là se donneront les rendez-vous, se feront les entrevues pour les mariages, se montreront les modes nouvelles, se décideront les réputations et les succès. Le tour au Salon devient pour les mondains une obligation quotidienne, bien plus rigoureuse que le tour du lac.

On y retrouve, de trois à cinq, les visages les plus connus de Paris, les individualités du moment. On y échange les invitations et les propos du jour, on y discute la guerre d'Orient et les séances des Chambres entre deux coups d'œil sur un tableau. C'est le cercle suprême de la capitale, et cela d'autant mieux que l'élément féminin s'y montre en nombre.

La quinzaine a été bonne pour les mondains. Les belles réceptions se suivent avec un entrain qui ne se dément pas. Le *raout* de la duchesse Decazes, honoré de la présence de l'empereur et de l'impératrice du Brésil, a été extrêmement élégant. On causait aux sons des meilleurs morceaux du répertoire de la garde républicaine.

Le même soir, la baronne de Cambourg donnait une mascarade à la viennoise, — les femmes en costume et les hommes en habit noir, — extrêmement réussie. La maîtresse du logis portait un costume oriental des plus élégants. On a dansé jusqu'au jour.

Le lendemain, Leurs Majestés brésiliennes assistaient à la réception du comte et de la comtesse de Paris, réception très-nombreuse et où se trouvaient réunis tous les princes d'Orléans présents à Paris. On y causait beaucoup du prochain mariage de M. de Greffulhe avec Mlle de Castelbajac.

Pendant qu'on causait chez le comte de Paris, on dansait chez la comtesse Wlodimir de Montesquiou, dans le bel hôtel qui fait le coin de l'avenue des Champs-Élysées et de la rue de Chaillot, et dont l'escalier est certainement un des plus magnifiques qui soient à Paris.

Danse aussi, mais en petit comité, chez la comtesse de La Ferronnays.

Le lundi suivant, a eu lieu la seconde représentation de l'hôtel du baron et de la baronne Gustave de Rothschild, avenue Marigny. Même concert d'éloges, même unanimité d'admiration, en parcourant les salons de cet hôtel-musée, que le lundi précédent. Toutefois, si cette demeure contient des trésors d'art à l'intérieur, elle ne sort pas comme construction des banalités architecturales en cours dans les hôtels du jour, et n'est pas marquée au coin d'un cachet particulier. Ce n'est pas encore là qu'il faut chercher le grand style des palais d'autrefois.

A toutes ces réceptions, on a remarqué une innovation charmante dans la parure des femmes : les fleurs naturelles mêlées à des feuilles en diamants et des fleurs en pierreries rayonnant sur des feuilles toutes verdoyantes. Ce mélange de la nature et de l'art donne des guirlandes, des bouquets de corsage d'une originalité fastueuse incomparable. Dans les cheveux, il est impossible de rien voir d'un effet plus prestigieux.

Le *Roi de Lahore* aidant, la toilette féminine va prendre une tendance hindoue très-marquée. Les étoffes lamées, les écharpes tissées de fils d'or et d'argent, les broderies multicolores vont avoir la vogue. Le paradis d'Indra se retrouvera dans nos salons, et la belle Mlle de Reszké (*Sita*) va faire école parmi nos mondaines.

A propos de cantatrice et du *Roi de Lahore*, on racontait à la première représentation de cet ouvrage une assez amusante aventure arrivée à une femme qui porte un nom bien connu et dont l'élégance a fort défrayé la chronique cet hiver. Mme de X..., à qui ses beaux yeux ont servi de dot auprès de son mari, — le fait a son importance dans l'histoire, — entre l'autre jour chez celui-ci, les larmes aux yeux, le désordre dans les traits et lui annonce une révélation qu'elle croit de son devoir de faire.

Le mari pâlit et s'émeut en voyant entre les mains de sa femme plusieurs petits papiers pliés dont il redoute les confidences.

— Vous saurez tout, dit Mme de X..., lisez, et quand vous aurez lu, vous comprendrez qu'il est de mon devoir de quitter le domicile conjugal...

M. de X... fait un bond. Mille papillons jaunes passent devant lui. Enfin il se hasarde à parcourir un des billets révélateurs et voici ce qu'il lit :

« Doit Mme de X..., à Mme M..., marchande de modes, 3 800 fr. ; à Mme V..., lingère, 7 900 fr. ; à Mme H..., couturière, 17 000 fr., etc., etc. »

Il y en avait ainsi pour plus de 40 000 fr.

M. X... prit un air sévère.

— C'est mal, madame, dit-il, en affectant un air de brusque mécontentement.

— Je le sais, reprit Mme de X... ; aussi réparerai-je ma faute à l'aide de mes propres ressources.

Et elle tendit à son mari un dernier papier.

— Qu'est-ce que cela? dit le mari en bondissant de nouveau.

— Vous savez que j'ai une jolie voix : les applaudissements que j'ai obtenus cet hiver dans les salons où j'ai chanté vous l'ont dit assez. Ceci est donc un engagement pour Rio-de-Janeiro, où j'irai remplir l'emploi des Dugazon.

— Vous, cantatrice !... Mme de X... sur les planches! Mon nom sur une affiche !...

— Je garderai l'anonyme ou bien je me ferai appeler Madja Carlotta.

— Madame, vous n'en avez pas le droit... Vous êtes en puissance de mari, votre engagement est nul et demain vos dettes seront payées.

Mme de X... se résigna. Son mari fut assez heureux pour que le correspondant dramatique qui avait engagé l'aristocratique Dugazon n'exigeât pas de dommages-intérêts.

Voilà un procédé tout trouvé pour nos mondaines en quête d'un secret capable d'ouvrir les caisses conjugales. Mais qu'elles ne s'y fient pas trop ; il est plus d'un mari qui pourrait bien leur laisser tenir leur engagement théâtral.

La duchesse d'Édimbourg était dernièrement à Paris, se rendant en Angleterre. Elle a maintenant vingt-quatre ans, et c'est certainement une des princesses les plus attrayantes de l'Europe par le charme de son esprit et par la variété de sa conversation. Elle lit beaucoup, s'intéresse aux œuvres littéraires, aux travaux des académies et passe, à juste titre, pour une des femmes les plus instruites de la Grande-Bretagne.

On cite d'elle des mots charmants.

Le duc de Cambridge portait un jour à sa cravate longue une superbe épingle formée d'un onyx antique, représentant une tête de César, œuvre absolument remarquable. La duchesse d'Édimbourg, alors tout nouvellement mariée, avisa ce bijou, se récriant sur sa beauté.

— Voulez-vous le regarder plus à votre aise ? dit le commandant en chef de l'armée anglaise, en détachant l'onyx de sa cravate et en le présentant à la jeune femme.

Elle l'examina ravie, mira la finesse de la tête de César, admirablement enlevée en blanc et en gris liliacé sur le fond noir; après quoi elle voulut la rendre.

— Faites-moi la faveur de la garder, dit le feld-maréchal.

— La garder... moi! Oh non!

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Et pourquoi donc

— Par une raison sans réplique... c'est que César ne s'est jamais rendu !...

BACHAUMONT.

LES VISITES

Il y a en ce moment un fauteuil vacant à l'Académie française, et, pour obtenir le titre d'académicien, la plus haute distinction que l'on puisse atteindre dans les lettres, un certain nombre de compétitions sont en jeu.

Les candidats, on le sait, doivent se conformer à un vieil usage qui consiste à aller rendre visite aux académiciens. Il est bon, en effet, que le postulant soit personnellement connu de ceux qui sont appelés à prononcer son admission.

Les visites académiques qui se font en ce moment nous rappellent une anecdote amusante, dont Alfred de Musset fut le héros.

Candidat à l'Académie, l'auteur des *Nuits* se conforma, comme les autres candidats, à la tradition. Ganté de frais, habillé avec plus de recherche encore que de coutume, il alla frapper à toutes les portes des académiciens. C'était pendant l'été. Plusieurs membres de l'Académie avaient déserté Paris pour la campagne. Le poëte dut aller les trouver dans leurs villas.

Un jour, il descend de voiture à la porte d'un château situé non loin de Paris et où résidait un des quarante, le plus influent, affirme-t-on. Au moment où le poëte franchissait la grille du parc, un affreux barbet, crotté, boueux, immonde, saute après lui et lui fait mille caresses.

— Ce chien est ignoble, pense Alfred de Musset, mais il est aimable. Ne nous brouillons pas avec lui. Être bien avec le chien, c'est presque être l'ami du maître.

Tout en flattant l'animal de la main, Alfred de Musset arrive jusqu'au salon, où on l'introduit. Le chien y pénètre avec lui.

Le maître de la maison arrive sur ces entrefaites. Une conversation s'engage entre les deux écrivains; seulement l'académicien paraît distrait. Alfred de Musset s'en étonne, sans cependant oser rien laisser paraître. Le poëte était loin de se douter des pensées qui agitaient alors son hôte. Celui-ci se disait :

— Comment se fait-il que M. de Musset, qui est si distingué, si élégant, se permette d'amener chez moi et de faire entrer dans mon salon un barbet aussi galeux?

Cependant l'académicien était trop bien élevé pour faire la moindre observation. Non-seulement il accueille le poëte de son mieux, mais il le retient à dîner.

On passe dans la salle à manger. Le chien suit. Pendant le repas, la vilaine bête se livre aux fantaisies les plus extravagantes; elle passe entre les jambes des convives; elle met ses pattes crottées sur la nappe; elle vole une aile de dinde.

— Quel animal mal élevé! pense le poëte.

— C'est de la dernière inconvenance d'amener un chien aussi rustique ! se dit l'académicien. Voilà un candidat qui n'aura pas ma voix.

— Mais les deux convives sont de trop bonne compagnie pour se plaindre. Tous deux, — de Musset par respect pour l'académicien, l'académicien par considération pour Musset, — laissent faire l'animal.

Au café, le barbet, encouragé par la tolérance des dîneurs, ne se gêne plus; il bondit sur la table, renverse la tasse d'Alfred de Musset et dévore le contenu du sucrier.

Le poëte, éclaboussé, constellé de petites taches noires, dit en souriant à son amphitryon :

— Vous aimez beaucoup les chiens, à ce que je vois?

— Je les déteste ! s'écrie l'académicien poussé à bout.

— Pourtant vous paraissez aimer beaucoup votre barbet?

— Mon barbet ! mais il n'est pas à moi. Je le tolère parce que vous l'avez amené.

— Et moi qui le respectais, le croyant à vous !

A ces mots, l'académicien et le candidat se lèvent en riant et, d'un commun accord, expulsent à coups de serviette le chien errant que leur politesse réciproque avait épargné jusque-là, et qui ne comprenait point cet excès d'indignité suivant de si près l'excès d'honneur dont il avait si largement profité.

Il va sans dire que Musset eut la voix qu'il venait chercher.

Cette visite est restée légendaire.

G. B.-F.

THÉATRES

OPÉRA. — Constatons, avec plaisir, le succès de haute estime que vient de remporter le *Roi de Lahore*, succès aussi honorable pour le musicien que pour le théâtre qui a si magiquement encadré son œuvre.

S'il n'y faut pas chercher le morceau d'éclat, la scène qui s'impose, l'idée mélodique qui prendra des ailes pour voler sur toutes les lèvres et pénétrer dans toutes les mémoires, la partition de M. Massenet n'en possède pas moins des pages d'une couleur charmante et d'un beau style dramatique.

Le poëme de M. Gallet, découpé dans une légende indienne, touchante comme une élégie, merveilleuse comme un conte de fée, nous montre d'abord la façade du temple d'Indra, à Lahore; puis, après nous avoir conduits dans les plaines sablonneuses du désert de Thol, il nous transporte dans le paradis d'Indra, où les Apsaras dansent aux sons d'une musique céleste, accompagnées sur la flûte par le jeune dieu Naréda. En descendant de ce jardin édénique, nous retrouvons la perspective de Lahore, qui s'étale dans un embrasement de soleil, puis l'intérieur du sanctuaire d'Indra. Ces divers tableaux forment certainement le spectacle le plus complet et le plus grandiose que l'Opéra nous ait montré depuis bien longtemps.

Le grand succès de l'exécution a été pour Lassalle dans le beau rôle de Scindia, à côté duquel celui du roi de Lahore, tenu par M. Salomon, a paru relativement faible. Mlle de Reszké possède une voix superbe, dont elle ne ménage pas toujours assez les effets; mais elle anime le rôle de Sita d'une passion et d'une énergie qui entraînent le public.

THÉATRE-FRANÇAIS. — Un poëte très-jeune, plein de séve et de talent, vient de se révéler à la Comédie-Française, où son œuvre de début a bruyamment réussi.

Jean Dacier, — cinq actes en vers, de M. Lomon, — est un drame généreusement écrit. La situation principale reproduit presque textuellement le dénoûment du *Quatre-vingt-treize*, de Victor Hugo. Il y a des défauts sans doute dans cette œuvre : une action tranchée en plein développement, de la déclamation, de l'emphase, l'abus de la tirade et de la sentence; mais le talent l'emporte, et il faut applaudir au succès du jeune poëte, même en le discutant.

La pièce est parfaitement montée et jouée. Coquelin, sorti de ses emplois accoutumés, a su affirmer sa personnalité vaillante aussi bien dans le drame que la comédie : il est absolument admirable dans le rôle principal. Mlle Favart, froide aux premiers actes, est superbe dans les deux derniers. MM. Maubant et Laroche interprètent avec un réel talent les autres rôles.

HOP-FROG.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 737. — DESCRIPTION, PAGE 227.

TOILETTES DE PROMENADE. — Patrons épinglés : 1re figure, 5 fr. 50 ; 2e figure, 5 francs.
Modèles de Mme Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOCIÉTÉ DES JOURNAUX DE MODES RÉUNIS
Ad Goubaud & Fils Directeurs 3 rue du Quatre Septembre & 68 rue de Richelieu Paris
Jupons et Corsets de P. de Plument *33, rue Vivienne*
Parfums et Cosmetiques de Guerlain *15, rue de la Paix, Paris*
Passementerie et Garnitures de la Mon J. Toche *rue Turbigo 45*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTE D
Modèle de

PLANCHE G, N° 733, — DESCRIPTION, PAGE 227.

TOILETTE DE PROMENADE. — Patron éjinglé : 10 francs.

Modèle de Mme Bréant-Castel, vu sous deux aspects

UNE FÊTE SUR LE FEU

(SCÈNE DE LA VIE PARISIENNE.)

III

Il n'y avait absolument rien d'exagéré dans ce que venait de dire Albert.

Andrée d'Orsigny était, en effet, une jeune femme de la Chaussée-d'Antin, qui, mariée à dix-sept ans, par convenance de fortune, à un vieux parent de cinquante-cinq ans, avait vu s'éteindre ce protecteur légal après cinq ans de mariage.

— Dois-je rester veuve? se demanda au bout de quelque temps la jeune femme.

A vingt-deux ans, une femme riche, jolie, spirituelle, courtisée, ne peut guère résoudre une telle question que d'une manière négative.

A Paris, une jeune veuve est nécessairement entourée de précieux priviléges. Tous les hommages lui sont acquis. Il n'y a pas de réunion élégante sans elle. Qui refuserait de professer pour elle un respect mêlé de courtoisie? Une veuve peut aller au théâtre seule ou en se faisant suivre d'une demoiselle de compagnie. Une veuve a le droit de voyager comme il lui convient. Si les femmes sont heureuses à Paris, du moins à ce que disent les proverbes qui, pourtant, excellent à mentir, une veuve est la plus heureuse des femmes.

Néanmoins Andrée n'avait pas voulu jouir longtemps des libertés du veuvage.

Après les neuf mois qui avaient suivi le décès de M. Hector d'Orsigny, son mari, elle avait fixé son choix.

Un auditeur au Conseil d'État, un jeune homme de vingt-sept ans, avait été agréé par elle pour devenir son second mari.

C'était, au reste, ce qu'Albert du Ronceray venait de rappeler en attendant le retour de la jeune femme dans le salon.

Il n'aurait pas fallu juger Albert du Ronceray sur la petite scène muette qu'il venait de jouer. Sans doute l'auditeur au Conseil d'Etat était un de ces jeunes gens légers que la mobilité des mœurs modernes a rendus forcément frivoles ; cependant depuis le jour où il avait reçu d'Andrée la promesse de devenir son mari, il avait compris qu'il devait cesser d'être un papillon de la mode et des caprices du jour. Quoique fort jeune encore et quoique très-jolie, la veuve était rêveuse, grave, réfléchie, et elle voulait que son mari se mit de lui-même un peu de plomb dans la tête.

Sous cette irrésistible influence d'une femme qu'il adorait, Albert était revenu à ses études. Il avait vite constaté que la jeunesse du jour avait décidément trop peu de lest dans l'esprit et au fond du cœur, et il s'était retrempé dans les vieux auteurs et dans le culte de l'art.

— Andrée m'aimera bien mieux, pensait-il, lorsqu'elle verra que mon mérite ne consiste pas seulement à bien danser une mazurka et à faire correctement le nœud d'une cravate. Son cœur m'appartiendra avec plus de sûreté quand elle verra que je sais soutenir une conversation avec le premier homme de talent venu que le hasard pourra placer à côté de moi dans le monde.

En effet, madame d'Orsigny, voyant l'heureux changement qui venait de s'opérer dans les allures du jeune homme, n'avait pas hésité à lui dire :

— Albert, je serai votre femme.

Ainsi qu'il venait de le rappeler, il n'y avait qu'un instant, c'était pour publier cette nouvelle dans son monde qu'Andrée donnait une fête.

— Cela, disait-elle, vaudra mieux et sera plus original que des lettres de faire part. Et même cela ne nous dispensera pas d'en envoyer.

IV

Ce mariage ne reposait pas que sur l'amour, ce qui aurait pourtant suffi à le faire comprendre. L'union projetée avait pris sa source à un lit de douleur et dans le dernier vœu d'un mourant.

Albert du Ronceray était l'élève et aussi l'ami du vieillard qui venait de s'éteindre, et quand M. d'Orsigny se sentit près de ses derniers moments, il fit appeler le jeune auditeur. Il voulait le voir et il le fit asseoir à son chevet près de sa femme, qui avait eu pour lui des soins admirables. Rassemblant ce qui lui restait d'énergie, il regarda alors les deux jeunes gens d'un œil tristement souriant; il prit en même temps la main d'Albert et la main d'Andrée, puis il dit d'une voix tremblante :

— Andrée, je connais mon jeune ami : il est aussi bon que je crois l'avoir été ; Albert, la veuve que je vais laisser est une femme rare, accomplie, capable de répandre le bonheur dans une maison. Continuez notre heureuse union. Ma petite Laure a besoin d'un père qui l'aime et qui la protége. Mes amis, promettez-moi.....

Il n'en put dire davantage et mourut.

On trouvera cette scène étrange, on voudra voir dans ce mouvement du vieillard qui va quitter la vie un fait de générosité invraisemblable.

Rien de plus vrai pourtant.

Homme d'expérience, M. d'Orsigny avait bien compris tout ce qu'il y a de danger pour une jeune femme à être sans protection au milieu des mille et une séductions et des mensonges sans nombre de la vie parisienne. Il savait aussi que Laure, sa fille, n'aurait jamais à craindre qu'Andrée ne lui donnât pas tout ce que son cœur pouvait contenir d'affection; mais d'abord il se disait que la jeune femme pouvait se remarier un jour, et dans ce cas, il lui semblait plus juste et plus paternel de préparer lui-même l'événement.

— Albert, pensait-il, aura pour la jeune mère et pour sa fille le cœur que je leur avais moi-même donné.

C'était alors qu'il avait imaginé de les unir à son lit de mort.

Sans doute Andrée et l'auditeur au Conseil d'État n'avaient pas eu à s'enchaîner par une promesse ; ils n'avaient fait que prêter tous deux l'oreille aux paroles du vieillard ; néanmoins ils regardaient comme une sorte de lien d'avoir entendu ces solennelles volontés. N'y pas obéir leur eût paru être une chose impie.

Après les jours consacrés au deuil, ils se revirent, mais avec la gravité qui convenait à la circonstance.

Albert commençait à aimer la jeune femme.

— Andrée, lui dit-il un soir, vous êtes une nature d'élite. Il est impossible que vous ayez oublié la recommandation que vous a faite M. d'Orsigny à sa dernière heure.

— J'en ai gardé bonne mémoire, Albert.

— Pensez-vous donc vous y conformer un jour?

Andrée rougit, baissa la tête et murmura :

— Albert, si vous consentez, nous obéirons au vieillard. En vous, ma fille retrouvera un père et, quant à moi, j'aurai un mari.

En même temps elle tendait sa main au jeune homme, qui la couvrait de larmes et de baisers.

V

Dans les mœurs étranges de Paris, pas un acte important de la vie ne s'accomplit sans l'accompagnement du plaisir. Pour annoncer à ses amis que son veuvage était sur le point de cesser, Andrée donnait une fête, moitié bal, moitié souper.

Nous venons de voir que tout était prêt; la jolie veuve avait complétement achevé sa toilette.

— Oseriez-vous prétendre maintenant que vous ne soyez pas la plus charmante de celles qui figureront à cette soirée? lui di-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sait Albert en fixant sur elle des yeux empreints de la plus vive tendresse.

— Ami, répondit-elle avec un ton de modestie qui la rendait plus séduisante encore, réservez ces jolies choses pour nos belles dames. Tenez, les voilà qui arrivent par petits groupes. Mon office de maîtresse de la maison est de les recevoir et de m'effacer.

En effet, le salon se remplissait déjà de jeunes femmes radieuses de pierreries, enivrantes de parfums et de beauté.

Un orchestre ni trop nombreux, ni trop court, donna le signal vers dix heures et demie, et la première contredanse n'eut point cette gravité d'entrevue diplomatique que l'on peut remarquer dans la plupart des bals, aussi bien qu'au moment solennel du potage dans les dîners d'apparat.

Andrée tenait à ce que ce fût une fête à laquelle on s'amusât.

Voilà pourquoi la danse prit, dès le premier moment, un caractère d'animation toute juvénile.

Bientôt les conversations s'engagèrent avec un décent abandon.

Il était ravissant de voir alors les bouquets et les têtes des danseuses, autres bouquets tout aussi frais et tout aussi parfumés, allant, venant, se croisant, bondissant en mesure, de manière à présenter au lorgnon de l'observateur le spectacle d'un véritable parterre dansant.

Tous les peuples dansent, le Français seul sait danser.

C'est une sorte d'aphorisme qui constate cette grande vérité.

Pendant trois heures, sans entr'acte, les valses succédèrent aux quadrilles, les galops alternèrent avec les mazurkes et les polkas.

Tout à coup madame d'Orsigny leva en l'air son éventail d'ivoire à lames d'argent, à peu près comme le ferait avec son épée le général en chef d'une armée pour donner à ses troupes l'ordre de s'arrêter.

L'orchestre se tut et la danse cessa.

— Voilà le moment de quitter le salon pour nous mettre à table, dit la jolie veuve.

On avait quelques instants pour ménager la transition.

— Allons, c'est intolérable! dit Albert à demi-voix. En dépit de nos précautions, il est toujours resté dans le salon comme une odeur de fumée qui se mêlait aux plus délicieuses senteurs des bouquets et des essences.

— Il est vrai, repartit Andrée, et voilà comment une pensée grave et sombre est toujours au fond de ce qu'il y a de plus riant et de plus suave. C'est le Vésuve fermentant sous les folies de Naples.

— Fort bien, madame, répondit l'auditeur. Tout ce que vous dites là est très-philosophique ; mais il serait bon, je crois, d'ouvrir toutes les fenêtres pendant le souper.

Madame d'Orsigny fit signe à un valet qui se présenta aussitôt.

— Dominique, ouvrez les fenêtres, dit-elle, puis elle reprit son ordre de tout à l'heure :

— Allons souper.

VI

Albert, donnant le bras à madame d'Orsigny, conduisit les danseurs au festin le plus exquis que puisse créer la fantaisie d'un gastronome.

Il n'y a qu'à Paris que le riche s'entende à multiplier ainsi les jouissances. Cela était déjà vrai du temps de Boileau, qui disait si bien :

Paris est pour le riche un pays de Cocagne.

A bien prendre les choses, il n'y a, sous ce rapport-là, que Paris au monde. On y vit maintenant comme les voluptueux des temps passés n'ont pas su vivre à Babylone, à Sybaris, à Rome et à Capoue. Les théâtres, le bal, la table, la musique, les beaux vers, les fraîches toilettes, des fleurs partout, des sourires toujours !

Comment les heureux du siècle ne tiendraient-ils pas à leur or autant qu'à leur vie ?

Si l'on veut un peu méditer sur cet état de choses, on verra qu'il n'y a qu'une épine sous leurs roses, mais cette épine, à la vérité, est sanglante ; on ne trouve qu'une goutte de fiel au fond de leur coupe, mais ce fiel est un poison dévorant ; il n'y a qu'un songe inquiétant au milieu de leurs doux rêves, mais ce songe est terrible et donne le frisson à presque tous les contemporains. Il s'agit de l'avénement de plus en plus rapide des classes populaires. Le pauvre, à demi nu, amaigri par la faim, démoralisé par les mauvais conseils de l'infortune, secoue parfois les colonnes de l'ordre social et les jette à terre ; Lazare déguenillé rôde autour des palais en réclamant les miettes du festin et en menaçant de broyer les convives sous ses pieds si l'on ne veut pas lui donner ce qu'il demande Nos sages étudient ce mal social. Ils prétendent qu'ils sauront le guérir. Que Dieu les exauce ! Lazare suppliant a droit à toute la pitié des bons cœurs ; mais le pauvre, aveuglé par la colère, n'a jamais pu réussir qu'à faire des ruines et à doubler le torrent des larmes humaines.

Ce n'est pas une raison pour ne pas obéir au divin précepte de la charité, tout au contraire.

Andrée, femme d'élite, cœur plein de noblesse, était du nombre des esprits supérieurs qui pensent qu'on doit toujours payer la dîme d'une fête à ceux qui souffrent. Par ses ordres, deux domestiques se tenaient à la porte de l'hôtel.

— Tous ceux qui passeront, ce soir, auprès de cette maison sans avoir de pain recevront une abondante aumône. Si l'on aperçoit une de ces mères désolées qui, n'ayant pas de travail, se promènent par la ville avec un pauvre enfant pâle sur les bras, on la fera entrer, on la placera près du feu et on lui servira le repas du soir.

Ainsi avait parlé la jeune femme.

Aussi Andrée, sentant sa conscience légère, ne redoutait-elle point de donner à ses convives le signal de la gaieté.

A ce souper fait en hiver, au moment où Paris sommeillait, rien ne manquait de ce qui pouvait charmer les yeux et réjouir les cœurs.

Après le premier service, l'orchestre joua une mélodie de Félicien David que compléta la voix d'un artiste ; c'était une cantilène arabe, sœur des belles strophes que l'auteur du *Désert* a rapportées de l'Orient.

Cet intermède terminé, on apporta le second service.

— Pourquoi ne ferions-nous pas comme nos pères de la vieille France ? s'écria tout à coup Mme d'Orsigny. Un bon conte bien dit, ou une fantaisie bien récitée, quoi de meilleur avant le dessert ? Voyons, qui va nous raconter un bout de roman intime ou bien quelque impression de voyage ?

A ce mot d'impression de voyage, un des danseurs, un convive joyeux, blond et frisé comme un enfant de l'Albane, demanda tout à coup la parole.

VII

C'était un grand jeune homme qui n'avait pas encore trente ans.

Il se nommait Régis d'Ormesson.

Né pour l'action, il était arrivé depuis peu de temps d'un long voyage dans le nord de l'Europe, d'où il avait rapporté une brillante fortune.

Pendant ses pérégrinations, Régis d'Ormesson avait vu à loisir le pays où la neige a quatre pieds de haut pendant huit mois de l'année ; il avait côtoyé les grandes mers, parcouru les magnifiques forêts de sapins et fréquenté les petits hommes de la Laponie.

Que d'épisodes à narrer !

— S'il ne s'agit que d'impressions de voyage, dit-il, pardieu,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

je suis le parleur qu'il faut dans la circonstance. En trois années de temps, j'ai vu plus de choses que tous nos conteurs en titre ne pourraient en consigner dans cent in-folios. Mesdames, que voulez-vous que je vous raconte ? Du doux ? du triste ? du terrible ? du langoureux ? du plaisant ? Voyons, parlez !

Une petite dame en robe de soie bleue, à voix tendre et effarouchée comme une élégie, s'écria :

— Eh ! monsieur, contez-nous une histoire qui nous donne un peu la chair de poule !

— Voilà bien nos Parisiennes, répondit le conteur en s'essuyant les lèvres du bout de sa serviette ; elles sont ravissantes, mais elles adorent tout ce qui donne le frisson.

Et pendant que l'on servait les entremets et la crème à la vanille, Régis d'Ormesson parla comme il suit :

— Mesdames, il y a trois ans, à la tombée de la nuit, j'avais à aller de Christiania à un petit château distant de quatre lieues environ. Il fallait que j'y portasse pour un demi-million de diamants pour un bal que donnait le châtelain la nuit même. On m'avait prêté à l'hôtellerie du *Cygne d'Odin* un excellent cheval, mais en me faisant une foule de recommandations.

« En Norvége, la nuit, les chemins de traverse ne sont pas sûrs. Ne prenez pas par le bois ; vous pourriez rencontrer la bande d'Oulie Hiélan le brigand, et ce ne serait pas bon, surtout si vous avez quelque chose de précieux sur vous. Ne prenez pas le bord de la rivière Verte ; il y a par là une troupe de cinquante loups qui attaquent les voyageurs, surtout quand ils sont isolés. — Par où faut-il donc prendre ? — Par la prairie de Brohoë, le long de l'étang. Vous aurez bien soin de ne pas vous écarter de la chaussée. — Fort bien. — Au reste, monsieur, nous allons vous montrer la route. » Un palefrenier assez obtus m'adressa au travers de la grande prairie où il y avait une chaussée, puis il me souhaita bon voyage. Au bout de dix minutes, la neige, qui était fort épaisse, me faisait perdre de vue le dessin de la ligne droite. Prenant alors le lac pour la chaussée, je m'engageai tout au milieu. Mon cheval allait d'un train d'enfer. En ce moment, la glace étant dure comme le sol, je ne pensais pas que j'avais trente toises d'eau sous moi.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la petite élégie à la robe bleue, trente toises d'eau, la mort !

— Ah ! mon Dieu ! répétèrent les autres femmes convenablement effrayées.

— Enfin, reprit le narrateur, étant arrivé au château, je commençai, les diamants livrés, à louer la belle et grande prairie qui était à la porte.

— Monsieur, me dit le châtelain, vous faites erreur, le pays est fort étroit au lieu dont vous parlez et les prés sont assez rares.

— Comment ! m'écriai-je, la prairie de Brohoë dure plus de quatre lieues, et elle en a une pour le moins de largeur.

— Vous voulez dire le lac ?

— Quel lac ?

— Le lac de Kilarch, qui est pris et couvert de neige.

— Comment ! c'est le lac que j'ai traversé au galop de mon cheval, au risque de noyer cent fois mes diamants, mon cheval et moi ! — Chose bizarre, je n'avais eu aucune émotion pendant le voyage. A cette révélation, j'eus peur, oui, je l'avoue, mesdames, et je m'évanouis. Il fallut un flacon de l'eau de la reine de Hongrie pour me faire revenir.

— O ciel ! j'en serai morte, moi ! s'écria l'élégie. Et toutes les dames firent comme elle.

Cependant comme le souper était fini, l'orchestre rappela les danseurs au salon.

— Allons, recommençons le bal, disait Andrée, adorable d'entrain.

Si elle avait su que sous les planches du parquet il n'y avait que des charbons ardents !

Si Andrée eût su qu'au moment même où Régis d'Ormesson achevait son récit, les langues de la flamme pouvaient soulever à la fois deux ou trois feuilles du plancher, quel cri d'angoisse et de terreur n'eût-elle pas jeté ! Le sentiment d'épouvante qui étreignait en cet instant le cœur de la jeune femme fût devenu de l'effroi au spectacle de toutes ces danseuses si charmantes, mais que l'incendie aurait enserrées dans son cercle de feu. Nous avons tous vu dans l'œuvre d'un peintre de nos jours une scène fantastique qui se passe en Allemagne, sur les bords d'un lac. Des nymphes demi-nues, couronnées d'iris et de roseaux, planent au-dessus de l'étang au fond duquel elles attirent en dansant en rond un jeune homme enchanté ou endormi ; c'est la *Danse des Elfes*, au bout de laquelle se trouve la mort. Cette image ne serait rien auprès d'un bal accompagné d'incendie.

Si Andrée eût su que le feu couvait sous le parquet de son salon et de tout son appartement, elle aurait eu devant les yeux le spectacle terrible de ce désastre qui eut lieu en 1810, rue du Mont-Blanc, à l'ambassade d'Autriche, où le prince de Schwartzenberg donnait à Napoléon et à Marie-Louise cette fête de nuit qui a fini d'une manière si lamentable. Par bonheur, la jolie veuve ne savait rien et ne pouvait rien deviner. Toujours souriante, elle s'écriait :

— Recommençons le bal !

Philibert Audebrand.

(La fin au prochain numéro.)

Description des gravures dans le texte.

G. N° 733.

Toilette de promenade. — 1 et 2. Même costume (présenté sous ses deux aspects) en faille légère, de ton grisaille. — Ce costume est de forme princesse derrière, devant, et d'un côté ; de l'autre côté, le corsage se détache du jupon, qui, en cet endroit, est drapé en plis réguliers et se termine par un volant plissé. Le devant de la robe, décolleté en carré, est garni, sur toute sa hauteur, de petites franges assorties ; la même disposition se répète dans le haut du dos. Large nœud de ruban gros bleu resserrant l'un des côtés de la traîne ; échelle de nœuds assortis sur l'autre côté de la robe. Au bas de la basque, tombe une poche carrée, terminée par de longues bouclettes bleues. La manche, d'un caractère particulier, est plate dessus et plissée dessous ; cette partie est coupée par trois bracelets et le bas est garni d'une ligne de petits sequins d'argent. — Paletot genre breton, en drap gris et sans manche. Il s'ouvre en biais et ses bords sont garnis de boutons sequins ; large col rabattu en velours bleu marine dans le haut. — Le chapeau de paille de la première figurine est à passe plate et fond pointu. La garniture consiste en une guirlande de muguet, fermée derrière par un nœud de ruban bleu et jaune mélangés. — Le chapeau de la seconde figurine est en paille grise de fantaisie. La passe, relevée en diadème, est ornée de faille bouton d'or effilochée. Nœuds de ruban de cette teinte étagés d'un côté et demi-guirlande de fleurs des champs de l'autre. Brides assorties. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

G. N° 737.

Toilettes de promenade. — 1. Costume en beau mohair gris, de forme princesse, excepté devant où le jupon se sépare du corsage. Celui-ci, garni de petits volants plissés, se ferme en biais, avec une échelle de nœuds de ruban sur les bords. Un tablier de mohair, pris dans la couture de côté, vient se draper en biais au bas de la basque, découvrant les plissés du jupon. Même échelle de nœuds sur les bords. Le bas de la robe princesse s'ouvre de place en place sur un soufflet de plissés. Garniture de nœuds aux manches. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille noire, garni dessus d'une écharpe de gaze bleue— Prix du patron épinglé : 5 fr. 50.

2. Costume en toile bleu marine. — Jupon à traîne unie, orné d'un volant qui s'arrête à la traîne. Polonaise très-drapée devant, sous un panneau formé du petit côté, et tombant en traîne derrière. Elle est ouverte dans le haut par un col à revers ; le devant est rayé par deux galons brodés, qui suivent, à droite et à gauche, les bords du vêtement, que termine un volant plissé. Un galon semblable simule un veston et garnit le

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bas des manches, complétées par un plissé. — Grande ombrelle en faille écrue, bordée d'une dentelle de même ton et doublée de bleu. — Chapeau de paille noire, garni dessous et dessus de ruban jaune. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1418 *C*.

Élégantes toilettes de villégiature. — 1. Costume en faille et tissu neigeux de nuance grise. — Robe princesse, ouverte dans le bas devant sur un faux jupon de soie, rayé de bandes de faille bleue encadrées de galons bleus et gris. La traîne de la robe, en faille bleue unie, est rajoutée au milieu derrière sous un nœud de ruban. Le petit côté du corsage, qui forme nervure, est complétement détaché de la partie du devant et présente au regard une couture ; le prolongement de la couture qui réunit la nervure du corsage au dos est garni d'un double biais de faille bleue avec nœuds assortis. Fichu de faille bleue, fermé par un nœud et boutons assortis. Les manches en faille bleue sont terminées par un parement gris orné d'un nœud bleu. — Lingerie ouverte en toile. — Chapeau de feuillage et de muguet, avec groupe de roses dans le haut et plumet blanc. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Costume en faille lilas et taffetas violet. Devant de jupon composé de deux lés et s'arrêtant aux petits côtés, dos de la robe princesse ; garniture de volants échiquetés. Petits côtés de forme princesse en faille, se prolongeant pour former une traîne complétée par une pointe garnie de volants échiquetés. Devant de robe princesse drapé sur les lés qui forment le jupon et garni de dentelle noire. Pochette en taffetas violet, garnie de dentelle, d'un nœud, de boutons sequins et d'aiguillettes dorées. Le dos de la robe forme habit orné de dentelle sur les bords ; un revers de taffetas violet est posé sur le côté droit, avec garniture de dentelle et flot de coques de ruban terminées par des aiguillettes. Collier de dentelle et boutons sequins autour du cou. Ruche de dentelle au bas de la manche et chou de ruban. — Capote en paille d'Italie, garnie de ruban de satin assorti à la paille, drapé et noué de côté. Plume de même ton, avec demi-guirlande de feuillage nuancé et de roses variées. Brides assorties. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

Description de la gravure coloriée N° 1419 *D*.

Substituée à la gravure n° 1418 C, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Nouveaux modèles de chapeaux et lingerie. — 1. Chapeau de paille anglaise très-fine : le fond assez haut ; la passe baissée d'un côté, relevée de l'autre. Bandeau de coquelicots montés sur une barrette de velours noir. Chou de faille rouge dentelée sur le côté de la calotte, où il est fixé par une boucle d'or. Une plume blanche sort de ce chou pour garnir le bavolet ; elle est retenue par un nœud rouge, et la pointe en est rabattue en avant de la calotte.

2. Chapeau de paille de riz blanche sans fond. La passe, ronde et baissée, se complète dans le haut d'un volant de paille qui forme le sommet de la coiffure et se rabat sur le chignon. Ruban bleu pâle sur tous les bords. Une guirlande de coques de ruban bleu orne le pied de la passe ; elles sont posées debout les unes sur les autres par groupes de six ; la guirlande est fermée derrière par un nœud de ruban étroit à longues bouclettes. Guirlande de myosotis en catogan ; les deux extrémités retenues sur une barrette par une cocarde de petit ruban. Bouquet de boutons de roses avec feuillage pâle sur le sommet du chapeau. Brides en gaze bleu pâle.

3. Chapeau de paille d'Italie : la passe formant le diadème devant et tout à fait baissée derrière pour le bavolet, le tout bordé de velours noir. Guirlande de primevères blanches et roses entremêlées de jeunes pousses vert absinthe. Nœud alsacien en faille verte de deux tons et grande plume assortie partant de là pour tourner derrière.

4. Chapeau en paille de riz noire : la passe, formant casquette dans le haut, tourne brusquement des côtés par-dessous le bavolet. Ruban jaune tilleul faisant bordure. Une large écharpe en gaze de soie jaune pâle est drapée autour du fond qu'elle recouvre presque en entier. Trois bouquets de plumes de nuance chair complètent la coiffure.

5. Col de surah rose formant fichu : une partie, doublée de vert pâle, est montante ; l'autre partie, qui se rabat tout autour, est bordée d'une dentelle blanche. On ferme le col par un double pli creux, ce qui permet de disposer, du reste, de l'ampleur que l'on drape et fixe au corsage par une rose et un nœud de ruban vert.

6. Fichu de gaze de soie jaune, composé d'un col droit, doublé de soie blanche, et d'une partie tombant en carré derrière.

Description de la figurine coloriée *L*. n° 121.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de courses. — Robe de faille noire, de forme princesse et à traîne, garnie dans le bas d'un volant ruché. Le milieu du corsage, par devant, est de forme cuirasse. Le tablier se compose de trois draperies garnies de dentelle noire, froncées, puis montées sur grosse mousseline ; ainsi préparé, le tablier borde la cuirasse et se perd de côté sous des panneaux de biais noirs et de biais mandarine réunis. Les côtés du devant de la robe, de forme princesse, simulent d'autres grands panneaux qui se perdent dans les coutures de côté et en réalité ne font qu'un avec le reste de la toilette. Des lisérés de faille mandarine entourent le cou, descendent sur le corsage et suivent les bords du panneau noir, auxquels vient s'ajouter un volant de dentelle. Col montant, doublé de biais noirs et mandarine ; les angles volumineux et cornés. Jabot de dentelle noire coquillée. Par derrière, la robe princesse forme un ruché d'un côté, au bas du buste ; cet effet est produit par la largeur du milieu, restée de droit fil à dessein pour donner un supplément d'ampleur. Ce ruché se perd en s'inclinant vers la poche ; celle-ci est fendue en long et ornée d'un revers triangulaire, fait de biais mandarine et noir, avec encadrement de dentelle. Parement carré, noir et mandarine, sur l'arrière de la manche, où il est maintenu par un bracelet assorti que fixe un nœud.—Collerette de mousseline ruchée. Sous-manche de dentelle duchesse. Longs gants de Suède. — Chapeau en paille de riz sans passe. Celle-ci est remplacée par une grande plume blanche et une guirlande de coques en surah mandarine, tournant également autour de la calotte. Plume blanche au sommet. — Prix du patron épingle 10 fr.

REVUE DES MAGASINS

C'est une serre enchantée que les magasins de la maison J. Savalle tout y est toujours en fleurs ou en boutons, le feuillage constamment vert, les jeunes pousses stationnaires dans leur grâce naïve et leur ton idéal. Impossible de plus se rapprocher de la nature que ne le fait cette maison ; fleurs et verdure y sont d'un réalisme achevé, — qu'on nous passe le mot.

A côté de ces charmantes qualités, nous devons reconnaître que la maison J. Savalle possède un talent exceptionnel et une connaissance approfondie de la science de la botanique pour le montage des fleurs, la composition des guirlandes, des bouquets ; et elle entend à merveille l'art de grouper le tout. Garnitures de formes variées en fleurs, fruits, feuillage ou plumes pour chapeaux et coiffures ; bouquets de corsage, d'éventail, d'ombrelle ; parures de bal et longues guirlandes pour robes, tout est d'un goût exquis, d'une finesse irréprochable, et pourtant d'un prix fort modéré. On peut s'adresser en toute confiance à cette maison (rue du Caire, 12) : on sera toujours bien servi.

Parmi les modèles que nous avons remarqués, nous citerons :

Une capote entièrement composée de violettes de deux tons, mêlées de violettes blanches, dont le feuillage naturel se présente sous deux nuances. Très-heureuse combinaison pour une dame d'un certain âge.

Passe de chapeau toute ronde, formée de petites feuilles de rose vert de deux tons et nuance tilleul, lesquelles sont mêlées de grappes de fantaisie dont les extrémités figurent un petit bouton tilleul. Le diadème, bien touffu, est entremêlé de boutons d'or, de réséda, de myosotis et de cassis. Une bride de feuillage complète cet ensemble, d'un caractère plein de grandeur.

Ravissante passe de myosotis pâles, très-fournie et mélangée de chatons gris ; touffes de coucous jaune pâle et jaune tilleul dans le haut et dans le bas derrière. Que de gracieux spécimens il nous faut laisser de côté, cette fois encore !

— Les acquisitions à bon marché sont ruineuses, disent les gens sages, et nous sommes de leur avis. Par exemple, y a-t-il une chose plus dés-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

vantageuse pour la bourse que les gants de peau à 1 fr. 45 ? Ils se déchirent, il faut les remplacer et c'est toujours à recommencer. Pourtant tout le monde s'empresse d'en acheter

Ce qu'il faut louer et recommander, ce sont les gants dont le prix répond de la qualité, — ceux de la *Ville de Lyon*, par exemple, qu'on peut prendre en toute confiance. Une femme de bon ton attache la plus grande importance aux acquisitions de ce genre ; elle irait, avec raison, au bout du monde pour trouver de beaux gants, dont la peau souple prenne bien l'empreinte de la main, l'emprisonne doucement : c'est pour cela qu'on la reconnait entre toutes. Le gant « Joséphine » de la *Ville de Lyon* a si bien fait le tour du monde et sa réputation est si parfaitement établie, que qui l'a porté n'en veut plus d'autre.

Rien de plus coquet que le *plissé neige* en crêpe lisse blanc de cette maison. On le dispose en collerette, en tour de tête pour chapeau, et le visage resplendit de fraicheur sous cette auréole nuageuse. Par une délicate attention, la *Ville de Lyon* a disposé des coupes de cinq mètres de ces plissés dans des cartons au prix de 5 fr. 50 et 6 fr. 50. N'est-ce pas chose précieuse que de les avoir toujours là sous la main ?

Nous n'avons pas encore parlé à nos lectrices d'une gracieuse création de la *Ville de Lyon*, qui ne demande qu'un peu de chaleur pour se produire. Ce sont des parures pleines de coquetterie (tour de cou et manchettes), composées de plissés de mousseline garnis de dentelle Clovis à bords de couleur. Telle est la nouveauté du moment.

Puisqu'on revient aux broderies de perles « clair de lune » et mordorées, rappelons ici que, cet hiver, la *Ville de Lyon* a été une des premières maisons à les lancer. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'on trouve en ce genre, à ses comptoirs (6, rue de la Chaussée-d'Antin) le plus joli choix de galons, passementeries, franges, boutons, etc., qu'il soit possible d'imaginer.

— Les tissus de la *Compagnie irlandaise* se distinguent, cette année, par une variété, une nouveauté et un brio de dispositions, qui leur donnent un attrait singulier.

Toutes les femmes sont assurées de trouver pleine satisfaction sous ce rapport en visitant les magasins de la rue Tronchet, 36 ; il y a là des toiles pour tous les goûts, tous les âges, toutes les bourses et tous les temps !

La *Compagnie irlandaise* est arrivée à une perfection rare dans la fabrication de ses toiles, batistes fil de main et linons. Chose étonnante, il en est, dans le nombre, qui offrent le caractère des étoffes de laine et de soie. Citons comme preuve un linon à rayures arabes vert mode, bleu pâle, jaune et brun. Un costume de ce genre pourrait, pour ainsi dire, s'user sans avoir besoin d'être lavé.

Non-seulement la *Compagnie irlandaise* envoie *franco* ses échantillons de batistes pour robes, mais aussi des échantillons de ses mouchoirs en batiste fil de main.

— Peu de machines à coudre offrent autant de ressources, pour toutes les spécialités de travail, que celles de la Compagnie *Wheeler et Wilson*. Avec elles on peut sans crainte entreprendre n'importe quel ouvrage. Depuis longtemps, avec l'aide des machines, on ourlait, on piquait, on rabattait les coutures ; mais les froncés, les coulissés, les surjets, les plissés, les bouillonnés étaient autant de travaux qu'il fallait faire à la main. Grâce aux nouveaux guides, on fronce les jupes, on les monte, et il n'est plus rien que la machine *Wheeler et Wilson* ne puisse coudre parfaitement.

Pour les personnes qui ne connaitraient pas le mécanisme d'une machine à coudre et voudraient être initiées à la façon de s'y prendre, il y a deux systèmes à employer : faire une visite à Mme Ve H. Seeling (70, boulevard Sébastopol), qui se tient à la disposition de ses clientes et fait travailler devant elles en fournissant toutes les explications nécessaires, ou bien écrire à la même adresse ; dans ce cas encore, on reçoit des instructions parfaitement détaillées, qui suffisent pour qu'on soit au courant.

En dehors de Paris, voici quelques-unes des principales adresses des dépôts de la machine Wheeler et Wilson : à Lille, rue Nationale, 106 ; à Lyon, rue de l'Hôtel-de-Ville, 91 ; à Marseille, rue Saint Ferréol, 50.

M. D'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

NOUVEAU PANORAMA DES MODES

Saison de printemps et d'été 1877

Le succès obtenu par notre dernier Panorama nous ayant démontré l'importance que nos Abonnées attachent à cette publication, et l'utilité qu'il y a à la faire paraitre en temps opportun, c'est-à-dire dès le début de la saison, nous nous empressons d'informer nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** est dès à présent à leur disposition.

Comme nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **prime**, d'un prix aussi réduit que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes complétement inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution parfaite.

Pour que cette belle PRIME leur soit adressée *franco* à partir de ce jour, — roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — nos lectrices n'ont qu'à nous adresser la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

SOMMAIRE DU Ier N° DE MAI 1877.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Chronique mondaine, par Bachaumont. — Les visites, par G. B.-F. — Théâtres, par Hop-Frog. — *Une fête sur le feu*, scènes de la vie parisienne, par M. Philibert Audebrand. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1418, dessin de M. Jules David : élégantes toilettes de villégiature. — Gravure coloriée n° 1419 D (substituée sur demande spéciale à la gravure n° 1418), dessin de Mlle Leloup : chapeaux et lingerie. — Figurine coloriée L. n° 121 (annexe spéciale à l'édition n° 3) : toilette de courses.

Dans le texte : P. n° 364, dessin de M. Jules David : nouveau modèle de costume breton. — G. n° 733, dessin de M. E. Thirion : toilette de promenade, vu sous deux aspects. — G. n° 735, dessin de M. E. Thirion : chapeaux et lingerie. — G. n° 737, dessin de M. E. Thirion : toilettes de promenade.

ROUVENAT (✲) *et CH. LOURDEL*, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Pour une personne peu familiarisée avec le genre inventif et fantaisiste de nos habiles couturières, le costume actuel paraît un problème insoluble ; il semble qu'on se soit mis l'esprit à la torture pour confectionner une énigme en chiffons ! Tandis qu'en réalité, pour la plupart du temps, ce n'est que le résultat d'une combinaison toute naturelle.

Les façons de faire un costume princesse, — le mot robe ne convient plus, — sont aujourd'hui des plus complexes, et, du moment qu'on ne veut pas se contenter de la ligne primitive, on trouve dans la coupe même du patron, si l'on veut s'en donner la peine, d'innombrables éléments de variété; sans compter que le mélange des étoffes vient encore apporter son contingent de ressources très-précieuses.

Nous avons déjà fait connaître à nos lectrices tous les avantages que l'on retirait, à ce propos, de la traine rajoutée, du faux jupon, se plaçant ici ou là, du panneau rapporté, etc. Voici quelques nouvelles dispositions qui permettent à l'imprévu d'entrer en lice et enlèvent à la forme princesse un peu de cette sévérité de ligne qui en est comme le caractère propre.

P. N° 363. — Chapeau de ville.
Modèle de Mme Percheron (rue Vivienne, 30, et rue de la Paix, 24).

Toutes nos lectrices, — du moins nous le supposons, — savent que le modèle le plus employé à ce propos, celui qui se prête le plus à tous les caprices de l'imagination, se compose de dix morceaux, soit deux pour chacune des parties du costume que voici : milieu de devant, côté de devant, côté de dos, dos, milieu du dos. Le prolongement de l'un ou l'autre de ces morceaux, leur indépendance (à partir du buste, toutefois), leur largeur plus ou moins accusée, sont autant de moyens employés pour arriver à de nouveaux résultats. Quand on n'aime pas la régularité, la symétrie devenant parfois fatigante, on réserve le système fantaisiste pour une moitié de la robe seulement, sur laquelle on dépense tous ses frais d'imagination ; l'autre moitié, faisant opposition, conserve une simplicité relative. C'est ainsi qu'on arrive à produire des effets d'une originalité qu'on pourrait qualifier de boiteuse, mais qui ne manque pas de charme.

Au nombre des combinaisons qui réussissent le mieux à changer l'aspect d'une robe princesse, car ce n'est pas autre chose qu'on cherche, nous devons citer celle qui suit. Les devants sont prolongés d'une façon sensible, pour être relevés dans les coutures de côté, tantôt par des draperies régulières, tantôt par plusieurs lignes de coulisses. — Ce dernier système doit être pris en considération pour les robes de toile, auxquelles on fera bien de l'appliquer ; des cordons passés dans les coulisses permettront de détendre l'étoffe pour le lavage et le repassage. — Les petits côtés des devants, sous lesquels se perdent les coutures de ceux-ci, peuvent devenir des panneaux qui, par une garniture spéciale, acquerront un caractère d'indépendance du plus agréable effet, surtout si l'on pratique une longue « coche » au bas de la taille ; dans ce cas, les côtés du dos viendront se réunir à la couture des devants, au pied du panneau. Quant au milieu du dos, en lui donnant une longueur suffisante, on peut le soulever en pouffs successifs, soutenus par des nœuds, ou le plisser dans son entier, en coupant les plis de place en place par des bandes de galon.

Un genre très-élégamment adopté consiste à faire un long plastron d'un tissu de soie, de la faille vert mousse par exemple; le milieu du dos, en pareil, s'arrête court pour la traine. Celle-ci, ainsi que le reste de la robe, est en fantaisie neigeuse, de couleur grisaille, à pointillés verts. Les devants et les côtés sont relevés en drapés réguliers, fixés au bas du dos, avant la pose de la traine ; les petits côtés du dos restent indépendants pour servir

d'écharpes en dernier lieu. La traîne est d'abord prise, comme pour un jupon, dans les coutures des devants, dont ils complètent la longueur; elle est ensuite plissée et montée au bas du dos. Un volant plissé, en faille, termine le bas de la robe, et les bords sont découpés en dents crénelées. Une frange de soie et laine, assortie aux étoffes, fait le tour des petits côtés du dos devenus écharpes, que l'on amène gracieusement sur la traîne en formant un beau nœud. Cette toilette terminée, il est impossible de rien comprendre à sa coupe et à sa façon, si l'on n'a ses grandes et petites entrées dans ce qu'on peut appeler les coulisse de la mode!

A propos de la traîne supplémentaire, il est deux manières de la poser : comme nous venons de l'expliquer d'abord, ou bien par un lé de mousseline ou de même étoffe, qui se monte à plat au cordon de la taille. Cette dernière disposition est préférable dans certains cas, lorsque les étoffes sont lourdes. Ajoutons encore une autre indication : pour donner plus de grâce et de soutien aux traînes de robe, on applique sous celle-ci un éventail de grosse mousseline raide, formé par de gros plis; cet éventail est monté à l'endroit où la coulisse rétrécit le jupon. C'est une excellente innovation, que nous nous plaisons à mentionner, parce qu'elle préserve le bas de la robe; toute femme soigneuse doit tenir à l'adopter. Notons que l'éventail en question n'a aucun rapport avec le faux-ourlet ou le plissé balayeuse, toujours indispensable pour une robe habillée.

N'oublions pas, en faveur des jeunes femmes, le succès croissant du genre bretonnant. Quelques personnes se contentent du corsage décolleté en carré, ou simulant le même effet, avec tous les galons d'usage et la chemisette de linon blanc : celle-ci, posée à l'intérieur comme ses semblables, ou formant un plastron carré qui se place sur le corsage; ce dernier système a l'avantage d'être chaud et plus commode.

A l'Exposition de peinture, — où, le mardi et le vendredi, on fait assaut de toilettes et d'élégance, — nous avons remarqué bon nombre d'écharpes assorties aux robes. On les ferme devant, soit en nouant les deux pans négligemment sur eux-mêmes, soit en les drapant de façon très-serrée contre la taille et en les emprisonnant dans un nœud de ruban qui forme anneau. Très-gracieux est ce dernier arrangement.

La lingerie devenant élégante, il faut la montrer : de là les robes ouvertes et les manches demi-longues. Pour cette même raison, et par une conséquence tout à fait naturelle, la mitaine longue revient sur l'eau. Nous avons déjà parlé des jolies mitaines longues en cordonnet noir ou blanc, ces dernières si avantageuses pour blanchir la peau. Aujourd'hui, c'est la mitaine de fine dentelle que nous voulons présenter à nos lectrices. Celles que nous avons vues sont d'une délicatesse surprenante : on dirait des fils d'araignée!

Ne nous demandez pas, après cela, pourquoi les bracelets d'or, sérieux ou fantaisistes, simples ou somptueux, sont si bien portés! La mode en a même proclamé l'usage avec une telle vivacité, que la plus petite ouvrière porte journellement deux ou trois porte-bonheur! Mais comment résister, quand il en est de dorés qui ne coûtent que 50 centimes.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 363.

Chapeau de ville.— Fond mou en gros grain noir, passe et double bavolet en paille noire. Bandeau de feuillage et de boutons d'or à cœur noir sous la passe; mêmes fleurs et feuillage sur le sommet, et plumes noires, sur les côtés. Cache-peigne de plumes et fleurs. Brides de ruban noir partant de l'extrémité du double bavolet.

D.G. N° 748.

Toilettes et confections nouvelles.— 1. Paletot *le Gracieux*, vêtement de faille gros grain noir. Sa forme ajustée comporte trois coutures derrière et deux pinces devant; coutures et pinces sont ornées de boules satinées placées en ligne. Une passementerie à jour suit tous les bords du paletot, avec une frange de chenille à boules satinées au bas. La manche, un peu large, est rayée de trois coutures qui rejoignent le coude et sont garnies de boules de satin. Passementerie et franges sur les bords. — Costume en grisaille unie. Le dos, de forme princesse, est à traîne ondoyante; le devant, formant cuirasse unie pour le corsage, est ensuite drapé et coulissé au milieu pour le tablier. Volant plissé au bas, surmonté d'un volant dentelé coupé par un biais. — Lingerie en linon rose plissé. — Chapeau rond en paille anglaise, recouvert d'une écharpe de gaze diamant, drapée et retombant derrière. Groupe de primevères lilas et rose derrière. — Prix du patron épinglé de la confection : 3 francs.

2. Polonaise *Anne-Marie*, en cachemire beige. Le devant droit, croisé en biais sur le devant gauche, est garni d'un long revers de faille prune orné de franges; le bas, légèrement drapé, se cache sous un nœud de faille. Des lacets gris forment les boutonnières; les boutons sont en nacre jaune. Le devant gauche tombe tout plat; quant au dos, il se drape sur le côté droit, sous un nœud ou un revers rappelant les précédentes dispositions. Lisérés de faille prune un peu au-dessus des bords tout autour, et col de faille à larges revers dans le haut. Les manches sont garnies d'une longue ligne de boutons et boutonnières et se terminent par un volant. Jupon de faille prune, entouré de volants à tête coulissée. — Lingerie ouverte en linon plissé. — Chapeau de paille d'Italie à fond mou en surah bouton d'or. Volubilis variés posés en masse sur le sommet. — Prix du patron épinglé de la polonaise : 6 francs.

3. Le *Fandango*, joli paletot de sicilienne noire. La coupe de ce vêtement comprend dix coutures, sans compter celle du milieu du dos, et chacune est clouée de perles clair de lune. Même garniture sur la couture des manches, le poignet du col et le parement des poches. Un volant de dentelle noire perlée vient s'ajouter à ces différentes dispositions, et le vêtement se ferme devant par de gros boutons assortis, retenant un coquillé de même dentelle. — Costume de mohair écru : jupon à traîne, entouré d'un volant plissé. Polonaise garnie devant d'un volant plissé se perdant sous le dos prolongé; le dos, à traîne carrée, laisse le petit côté de dessous le bras indépendant; celui-ci, formant écharpe, relève la polonaise et se fixe par un nœud au bas de la taille. Un revers de faille gris foncé est posé sur le côté de la traîne de ce vêtement et se rabat sur lui. — Chapeau de paille de riz, garni d'un coquillé de dentelle noire et d'une demi-guirlande de raisins noirs. — Prix du patron épinglé de la confection : 3 francs.

4. Costume *Bagnères-de-Luchon* en faille marron et foulard à rayures jaune et marron. — Jupon à traîne rapportée et montée sous la garniture du jupon, laquelle consiste en un volant de foulard plissé et un volant de faille, dont la tête ruchée est en faille marron et jaune. La traîne est entourée de volants liserés de jaune, avec tête assortie à la précédente; un volant plissé forme le bas du devant du jupon. — Polonaise de foulard faisant robe princesse : le milieu du dos en faille marron et ses deux côtés en foulard se terminent comme une cuirasse, avec une frange au bord, aboutissant à droite et à gauche aux coutures de dessous le bras. Le côté de dessous le bras se continue jusqu'au bas du jupon, auquel il est assujetti, et deux rangs de franges répètent la garniture de la basque. Les côtés de devant, joints aux précédents, complètent le genre princesse; ils s'arrondissent par devant sur un tablier tout drapé auquel ils se réunissent. Le devant du corsage forme cuirasse; il est fermé sur le côté par des boutons de nacre assortis à l'étoffe; le bord inférieur, garni de franges, se détache bien sur le tablier. Même garniture au bas de celui-ci et du reste de la polonaise. Manches de faille, entourées de ruches faites avec les deux étoffes. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille de riz, garni d'une couronne de fleurs des champs mélangées d'avoine. — Prix du patron épinglé du costume : 8 francs.

5. Costume de plage, en faille vert mousse et neigeuse de laine grise à pointillés multicolores. — Jupon de faille tout plissé devant, avec traîne entourée d'un volant plissé qui continue l'effet précédent. Une bande de neigeuse, découpée en deux pointues, repose sur un volant; chaque dent est fixée par un bouton. — Polonaise ainsi composée : devant de corsage en faille, se prolongeant sur les côtés de la neigeuse jusqu'à la couture des côtés du dos; seconds devants du corsage, en neigeuse, formant l'habit

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1420

SOCIÉTÉ DES JOURNAUX DE MODES RÉUNIS

Ad. Goubaud & Fils Directeurs 3 rue du Quatre Septembre & 68 rue de Richelieu Paris

Tupons et Corsets de P. de Plument, *33, rue Vivienne.*

Parfums et Cosmétiques de Guerlain, *15, rue de la Paix, Paris.*

Passementerie et Garnitures de la Mon. J. Toche, *rue Turbigo 45.*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

d'homme avec col à revers, et s'arrêtant en carré vers le bas, un peu au-dessous de la taille. Le milieu du dos est en faille et se prolonge en traîne plissée, relevée en pouff par un nœud de ruban ; les côtés du dos, en neige, forment des revers qui se rabattent sur les côtés de devant, où ils sont maintenus dans le bas par trois boutons. Les manches, moitié faille et moitié neigeuse, se terminent par un petit revers pointu. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau de paille anglaise, entouré de roses et de feuillage naturel. Barbes mentonnières en gaze jaune. — Prix du patron épinglé du costume : 10 francs.

6. Costume genre breton en barége bleu. — Jupon à traîne, entouré de volants plissés. La tête du dernier volant, devant, est formée d'un galon brodé de toutes couleurs. — Polonaise plate jusqu'au milieu derrière, où elle est légèrement plissée et retenue à la paysanne par des galons assortis ; même garniture au bas. Par-devant, il y a un plastron peplum fendu en cœur sur le tablier du jupon ; galon sur les bords et en barrettes sur le corsage, avec groupes de boutons de nacre sur les côtés. Le col rabattu est orné d'un galon, dont les manches plates sont également entourées. — Lingerie plate. — Chapeau rond en paille noire, garni de ruban de gaze noire, avec une aile caroubier posée en aigrette. — Prix du patron épinglé de la polonaise : 6 francs.

7. Petite fille de six à sept ans. — Jupon et paletot breton en cachemire blanc. Le jupon, plat devant, est plissé derrière. Le paletot est découpé devant en deux pointes formant le plastron et croisées l'une sur l'autre ; galon breton, couvert de broderies multicolores, sur les bords du double plastron, l'encadrant et suivant les bords du paletot tout autour. Même garniture dessinant un parement au bas des manches. — Lingerie en organdi plissé. — Chapeau rose en paille anglaise, garni de velours noir et d'aigrettes de plumes rouges. — Prix du patron épinglé du costume : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1420.

Toilettes de courses. — 1. Costume de faille grise et cachemire des Indes de même teinte, avec garnitures de faille mauve. — Jupon à courte traîne, en faille, entouré d'un volant bordé de mauve, que surmontent par devant trois autres volants semblables. — Tunique (genre péplum) en cachemire, garnie de petits biais de faille assortis, et bordée de mauve ; par derrière, elle est montée par un large pli qui facilite dans le bas le carré du péplum. Un tablier carré complète le vêtement par devant ; il est encadré de garnitures semblables. — Cuirasse en cachemire, à plastron de faille mauve garni de boutons de nacre ; petits biais de faille grise et bordure mauve. Parement de faille mauve au bas des manches. — Sous-manches et collerette à jabot en dentelle blanche. — Chapeau à passe diadème en paille et fond mou en surah mauve. Bandeau de fleurs jardinière sur la passe, resserré derrière par un nœud de ruban. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume en faille bleu électrique. — Robe princesse, terminée dans le bas par un volant plissé que surmonte une haute frange multicolore. Le corsage est ouvert devant sur un plastron de faille blanche brochée de petits bouquets ; ce plastron dessine un carré. Trois galons ondulés, en soie de trois teintes assorties aux fleurettes, encadrent le plastron et le corsage. Deux écharpes de faille bleue, croisées à plat sur le bas de la taille, recouvrent tout le devant de la robe, en formant des plis assujettis à chaque extrémité. L'écharpe qui se trouve dessous, plus large que l'autre, est bordée de franges bleues qui retombent tout autour. Un montant de faille orne le côté ; l'un de ses bords est garni de dentelle blanche, le bas se termine par une frange. Manche duchesse, de même étoffe que le plastron, entourée de galons ondulés et d'un volant de dentelle espagnole, avec nœud de ruban bleu au coude. Une dentelle semblable s'échappe de l'intérieur du corsage ; l'écharpe mantille qui sert de vêtement est également en dentelle espagnole. — Chapeau de paille de riz blanche ; fond large et plat, la passe double forme derrière un bavolet. Bandeau de ruches effilochées en soie bleue sous la première passe. Guirlande de petites roses entre les deux passes, et guirlande de myosotis autour de la calotte, fermée derrière par un nœud. Aigrette rouge et plume blanche sur le côté. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

Description du patron coupé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

Polonaise *Anne-Marie*. — Ce patron est celui de la polonaise représentée sur la gravure DG., n° 748 (fig. 2), qu'on trouvera, ainsi que sa description, dans le présent numéro. Il se compose de six morceaux :

1. Devant gauche, qui forme draperie à la place indiquée par des crans.
2. Devant droit, moins long que le précédent et plus biaisé. Il y a un cran biaisé à l'endroit où se rattache la draperie.
3. Petit côté du dos. Les crans indiquent les draperies et la place du revers. Pour le côté opposé, le réunir au côté du devant et le laisser tomber droit.
4. Dos. Allonger ce morceau de 30 centimètres.
5. Col et revers.
6. Manche.

ÉCHOS DE LA MODE

La matinée de charité organisée à l'ancien hôtel de Matignon a renouvelé toutes les élégances qui se rencontrent dans les *fancy-fairs* de Londres pendant la saison. Après un concert qui réunissait les plus célèbres artistes, on a dansé jusqu'à sept heures, aux sons de l'orchestre de Walteuffel. La fête avait lieu au profit des orphelinats agricoles, et l'élite du monde aristocratique qui patronne cette œuvre si éminemment utile avait tenu à devoir de répondre à l'invitation des promoteurs de cette réunion.

Les toilettes étaient toutes printanières, et la mode avait donné là sa note la plus marquante. Le succès a été pour une robe de création toute nouvelle. Figurez-vous une robe de coupe princesse sans retroussis, mais avec la jupe relevée derrière de distance en distance et progressivement en gros bouffants. Le corsage se prolonge bas devant un large gilet Louis XV, agrémenté de poches à la *Turcaret*. Les manches à revers, également Louis XV, sont ornées de dentelles et de gros boutons ouvragés. Cette robe, qui dégage la taille, est d'une élégance aristocratique accomplie. Elle sera certainement en possession de la vogue demain, et la mode a fait là une véritable trouvaille.

Très-jolies aussi, les petites fanchons de dentelles blanches ou noires, arrangées à la façon des coiffes bordelaises pour coiffures de jour. Un bouquet de fleurs placé sur le côté gauche complète cette coiffure, d'une allure piquante et seyante à l'excès. Avec les mignonnes capotes de paille à fond bonne femme et à tour de tête en tulle, elles forment les coiffures les plus réussies du moment.

Les ombrelles — de couleur unie tranchée, l'an passé — se font en taffetas écossais à présent, ou même en plusieurs couleurs, comme celle qu'exhibait, à l'Exposition des Beaux-Arts, la marquise A.... Quelques femmes ont leurs ombrelles aux couleurs de leur blason et de leur livrée. Cette combinaison produit des effets assez heureux et est, en tous cas, d'un raffinement d'élégance digne d'être noté.

***

A la Présidence, on a beaucoup remarqué l'Impératrice du Brésil, en robe de brocatelle bleu pâle, garnie de vieux points de Bruxelles et piquée de cactus pourpres. Dans les cheveux, une touffe de cactus traversée par une flèche en pierreries.

La Maréchale : robe en damassé blanc mat, ouverte sur une seconde robe en faille *Parme* ; des cordons de violettes plus foncées dessinaient les contours de cette jolie toilette.

Mme de Sampaya, dame d'honneur de l'Impératrice du Brésil : costume gueule de loup et citron, avec le grand peigne de diamants et la mantille de blonde blanche.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

***

La semaine dernière, la mode, pour ce printemps, s'est affirmée complétement.

La *Vie Parisienne* constate que les toiles d'Oxford, de Jouy, ou autres, sont complétement abandonnées aux femmes de chambre. Les plus récalcitrantes n'oseront plus en mettre que pour aller au bain ou à la messe de sept heures.

Lesdites toiles seront remplacées par des batistes à jours, blanches et de couleur. La batiste blanche aura surtout le haut du pavé. La *Neigeuse* est adoptée aussi pour les déshabillés du matin.

Les petits chapeaux de paille, dits a l'*embéguinée*, sont tout étroits et exigent les bandeaux plats à l'ange, avec le chignon un peu bas sous le petit bavolet de valenciennes.

Le seul vêtement adopté est la petite mante en cachemire de l'Inde. On le garnit de plumes, chenilles, grelots, rubans, dentelles et sequins, enfin tout ce qui se trouve sous la main : cela forme un fouillis élégant au possible.

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Encore un artiste qui vient de mourir! Le mois dernier, on a enterré Sainte-Foy, le charmant comique du théâtre de la place Favart, celui de qui Auber disait : « On ne peut pas être plus spirituellement bête que ce farceur-là! » En effet, on prendra ses rôles, mais bien certainement on ne le remplacera pas.

Je le voyais, l'été, à Ville-d'Avray, alors que j'habitais ce délicieux petit pays; Couderc y venait aussi durant la belle saison, et j'ai eu la bonne fortune de recevoir chez moi ces deux artistes pour chanter dans les matinées musicales que je donnais alors et où l'on entendait en même temps Sivori, Marmontel, Mme Soulé et *tutti quanti*. Puis, lorsque nous étions en petit comité, Sainte-Foy nous donnait le spectacle de charges désopilantes, entre autres celle du monsieur « qui a cinquante mille livres de rente dans le gosier. »

Dans toutes les sociétés, vous le savez, il y a de ces virtuoses amateurs qui posent pour la voix et en imposent à ce bon public des salons : gens qui souvent n'en connaissent pas plus long que leur nez et qui prennent pour bon argent comptant toute la fausse monnaie qu'on leur sert. Les maîtresses de maison chez qui les concerts d'amateurs se donnent sont souvent elles-mêmes les premières dupes de ces réputations usurpées. Ainsi une de leurs bonnes amies, dupe également ou compère du chantage, leur aura dit avec emphase :

— Je vous présenterai, chère belle, M. X... C'est un homme du plus grand talent, il chante comme Mario; s'il le voulait, *il a cinquante mille francs de rente dans le gosier*. Pour cela, il n'aurait qu'à entrer au théâtre : on lui fait des propositions, etc., etc.

Et la maîtresse de maison, enchantée et surtout empressée de publier partout cette réclame, sert le susdit monsieur à ses invités, qui l'acceptent comme on le leur donne et de leur côté chantent ses mérites aux oreilles de leurs amis et connaissances : si bien que ce personnage finit par devenir l'homme du monde le plus infatué de sa fausse gloire et, partant, le plus ridicule.

Donc il fallait voir Sainte-Foy parodiant le monsieur en question, d'abord en reproduisant la façon dont il entre dans le salon où on l'attend, puis les compliments dont chacun l'encense, la prière qu'on lui adresse de se faire entendre, son refus poli sous prétexte de mal de gorge ou d'enrouement, l'insistance apportée dans les supplications et à laquelle il répond par un nouveau refus; l'auditoire alors de se résigner à ne pas l'entendre : ce que voyant, notre homme se ravise, lance un léger son pour voir si sa voix est revenue... On crie bravo et l'on applaudit à tout rompre... Il se résigne enfin à aller au piano pour chanter une petite romance : tout le monde est ravi; puis il ne quitte plus la place, et l'on finit par en avoir... par dessus les oreilles, mais sans oser l'avouer tout haut, dans la crainte de se compromettre soi-même.

Je vous assure que cette jolie charge, prise sur le vif, était vraiment la chose la plus plaisante du monde; d'autant que Sainte-Foy la rendait avec un sang-froid et une conviction qui eussent fait rire un hypocondriaque.

Il avait aussi le fin mot d'à-propos qui contrastait avec son air hétéroclyte.

Ainsi je me souviens qu'un certain jour qu'on faisait un convoi superbe au comte Walewski, décédé dans sa toute-puissance, l'église de la Madeleine et ses abords étaient envahis de troupes, ce qui rendait très-difficile l'accès même de la gare Saint-Lazare, où je me rendais juste à ce moment-là. Il pleuvait à verse, et l'omnibus dans lequel j'étais montée, ne pouvant pas approcher, me débarqua au beau milieu de la place du nouvel Opéra qu'on bâtissait alors, ce qui rendait cette place aussi fangeuse qu'un égout; or, le conducteur eut le bon esprit de me faire descendre juste au milieu d'un tas de boue, ce qui me rendit furieuse. Aussi j'avoue que j'eus le très-mauvais goût de m'écrier, dans ma grosse colère :

— Que le diable emporte Walewski!

— C'est déjà fait, madame, me réplique aussitôt une voix rieuse.

Et je vois Sainte-Foy qui me saluait, en barbotant de son côté comme il pouvait.

Il avait eu d'abord l'idée, quand il débuta au théâtre, de remplir le rôle des jeunes premiers, et ce fut le hasard qui se chargea de lui apprendre sa véritable vocation.

Dans je ne sais plus quelle pièce, il faisait le rôle d'un jeune seigneur fort élégant, et fort empressé. Or, en courant dans le parc à la chasse d'une beauté dont il était épris, il voulut rentrer à sa suite dans le salon où elle venait de se réfugier; mais sa malheureuse épée, qu'il portait en verrou, ainsi que le voulait son costume, se mit en travers de la porte et le retint en quelque sorte suspendu, ce qui lui fit faire une si singulière figure que toute la salle éclata de rire. A partir de ce jour, il fut impossible au public de le prendre au sérieux : aussi se vit-il forcé d'adopter les rôles comiques, dans lesquels il excella.

Il habitait une jolie petite maison à l'entrée du bois de Boulogne, délicieux endroit dont l'origine est, je crois, peu connue : car c'est tout à fait par hasard que j'ai découvert tout dernièrement qu'il date du règne de Philippe le Long. A cette époque, les habitants du pays qui entourait ce bois, — étant allés en pèlerinage à Boulogne-sur-Mer pour obtenir d'une vierge miraculeuse qui s'y trouvait, paraît-il, la délivrance de la peste dont leur pays était frappé, — obtinrent ce miracle. Pour témoigner leur reconnaissance à leur divine protectrice, ils bâtirent au milieu du bois une chapelle sous l'invocation de *Notre-Dame de Boulogne* et baptisèrent de ce nom la contrée, qui passa longtemps pour un lieu béni où l'on obtenait des miracles. Mais voyez le néant des choses d'ici-bas! ce saint bois, qu'on regardait comme un morceau du paradis, glissa un beau jour dans les mains du diable. Ce fut quand, dans un moment de caprice, le roi Louis XI en fit don à son affreux barbier, Olivier le Daim.

Mais voilà bien assez d'érudition, ce me semble, à propos de ce pauvre Sainte-Foy qui est une perte réelle pour l'Opéra-Comique. Il est vrai que, depuis quelque temps, il s'en était éloigné mais on espérait toujours l'y revoir, et c'est une si jolie chose que l'espérance!...

Comtesse de Bassanville.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE SALON DE 1877

(PREMIER ARTICLE.)

Ce n'est pas une petite affaire que de visiter en détail l'Exposition des Beaux-Arts, dont les salles sont, depuis l'ouverture, complétement encombrées par la foule. Le catalogue est moins un guide qu'une cause d'embarras : aussi croyons-nous que le meilleur procédé consiste, après avoir considéré à loisir les œuvres consacrées par la réputation du nom ou les caprices de la mode, à faire soi-même, sans guide aucun, son petit voyage à la découverte. On rencontre ainsi des imprévus charmants. Tel tableautin, tapi dans un coin ainsi qu'une humble violette, vous apparaît comme une trouvaille, et vous êtes maître de ne point vous attarder devant des pages à effet dont le mérite est souvent fort discutable.

Promenons-nous donc au hasard, sans nous préoccuper de l'ordre des salles; suivons les groupes et arrêtons-nous de préférence aux endroits où la foule stationne. Nous commettrons certainement de nombreux oublis : après cette course le long de plusieurs kilomètres de peinture, la vue menace de se brouiller; devant vos yeux semblent voltiger une multitude de taches bleues, rouges, jaunes ou vertes; on ressent comme l'impression produite par un kaléidoscope. Demandez donc à la mémoire la plus sûre de mettre de l'ordre dans ce damier bariolé!

Dès l'entrée dans le salon carré, l'attention est nécessairement attirée par l'énorme composition de M. Roll : l'*Inondation dans la banlieue de Toulouse en juin* 1875; non loin de là, les gens de goût s'arrêteront devant le beau plafond représentant *les Muses*, destiné par M. François Ehrmann au palais de la chancellerie de la Légion d'honneur. Voici de piquantes fantaisies de MM. Vibert (*la Sérénade*) et Worms (*la Fleur préférée*). M. Bouguereau n'est pas inférieur à ses anciens envois avec sa *Vierge consolatrice* et *la Jeunesse et l'Amour*.

Mais poursuivons notre course à vol d'oiseau. On aurait été surpris de ne pas retrouver M. Eugène Lambert, le peintre des chiens et des chats. Le hasard nous a mis en présence d'une dame fort enthousiasmée à qui appartient, paraît-il, le chien *Lido* et qui ne se gênait pas pour expliquer aux groupes environnants les mérites du modèle et le talent du peintre.

Il faut admirer dans la même salle le tableau magistral de M. J.-P. Laurens : l'*Etat-major autrichien devant le corps de Marceau*. C'est l'une des toiles à sensation du Salon, celle de toutes qui retient le plus longtemps le groupe des connaisseurs et la foule. Le portrait de M. Alexandre Dumas fils, par Meissonier, a le même privilége. M. Jules Lefebvre, avec sa *Pandore*, continue la tradition de ses femmes nues.

Les tableaux anecdotiques sont nombreux. Ne nous demandez pas si M. Firmin Girard a une cour assidue. Son *Montreur d'ours à Aurillac*, sans avoir la vogue de son *Quai aux fleurs* de l'année dernière, attire une foule empressée. La fortune de M. Detaille (*Salut aux blessés !*) n'est pas moindre, et M. de Neuville surtout, avec la *Passerelle de la gare de Stirling*, obtient un succès retentissant. Il faut noter aussi le *Paris vu du Pont-Royal*, de M. de Nittis, qui est une des meilleures toiles de cet artiste si fin et si justement remarqué.

Des attroupements aussi nombreux et aussi pressés se forment autour d'un des deux tableaux de M. Henner : *Saint Jean-Baptiste*. Tout Paris en connaît la légende. Le peintre avait besoin d'un modèle qui représentât d'une façon saisissante le type qu'il rêvait de son saint; il le trouva dans la tête d'un de ses amis, et, sans précautions oratoires, il lui proposa de faire tout uniment son portrait. L'autre, qui ne se doutait guère du dénoûment, accepta. Pendant toute la durée du travail, l'artiste refusait à son modèle de lui laisser voir son œuvre; il tint bon jusqu'à la fin, et ce ne fut que le jour où le dernier coup de pinceau était donné qu'il lui découvrit son portrait. Jugez de sa stupéfaction ! La ressemblance était parfaite, mais sa tête souillée de sang, livide, reposait sur un plat! Il agit cependant en homme d'esprit, car la première émotion passée, il consentit de bonne grâce à ce que la toile en question figurât au Salon.

Citons encore les beaux paysages de MM. Daubigny, Hanoteau, Harpignies, Lansyer, Yon, Zuber, Bernier.

Les portraits sont nombreux. On remarque ceux du général C. de M... et de Mlle H... par Baudry, celui de M. le duc d'Audiffret-Pasquier par Chaplin, celui de M. Naudet par Lehmann, et surtout celui de M. Thiers par Bonnat : c'est une des pages les plus intéressantes du Salon.

La liste est déjà longue, et pourtant nous ne voudrions pas oublier M. Brion avec son *Réveil au mont Sainte-Odile*, M. Jules Breton avec sa *Glaneuse*, M. Pabst avec le *Berceau*, qui est une de ses plus jolies œuvres. Citons encore les deux toiles de M. Munkascy (*Récit de Chasse* et *Portrait de M. G. G...*); *la Parisienne à Cancale* de M. Feyen-Perrin; *la Décollation de saint Jean*, de M. Falguière; la *Lecture*, de M. Fantin la Tour; *la Sultane favorite*, curieux morceau de M. Jules Garnier; la *Diane au bain*, de M. Schutzenberger.

Si l'on nous demandait de formuler un jugement d'ensemble, ou tout au moins une conclusion après cette rapide revue, nous nous empresserions de nous soustraire à ce point d'interrogation. Ce n'est pas en quelques lignes que l'on juge un Salon. Est-il meilleur que celui des années précédentes, leur est-il inférieur? Question délicate autant que controversée. Les deux camps des optimistes et des esprits chagrins se balancent en ce moment. Vous rencontrerez, dans la même salle, des gens qui vous diront: « C'est parfait, » et d'autres : « C'est détestable. »

Ce que l'on peut affirmer néanmoins, c'est que, si l'on ne compte guère d'œuvres tout à fait éclatantes, il y a plaisir à étudier un très-grand nombre de toiles intéressantes à tous les points de vue. Le génie manque peut-être, mais le talent est infini. Hâtez-vous donc de profiter de cette promenade exquise, de ce divertissement de raffiné, que, toute vanité nationale à part, Paris est seul à offrir au monde.

HOP-FROG.

THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE. — *Bathyle*, opéra-comique en un acte, de M. E. Blau, musique de M. Chaumet, est le résultat du concours triennal institué par M. Cressent.

Le sujet de la pièce, écrite en vers fort bien faits, est emprunté à l'antiquité. Le poëte Anacréon est le personnage principal; Bathyle est son fils adoptif. L'amour de l'adolescent pour la Syrienne Mytila désole Anacréon, qui craint de perdre l'affection de son fils. Irrité contre lui, il sépare les deux amants. Bathyle, désespéré, s'empoisonne et meurt. Mais, à la prière d'Anacréon, Eros, le dieu si souvent chanté par lui, rend Bathyle à la vie et à l'amour de Mytila.

Cette fiction a été traitée par les deux auteurs d'une façon plus poétique que dramatique, ce dont il faut leur savoir gré. Poëme et partition révèlent le louable souci d'une forme choisie.

La pièce est agréablement interprétée par M. Barré, Mlle Ducasse et Mme Eigenschenk.

VARIÉTÉS. — *La Poudre d'escampette*, folie-vaudeville en trois actes, de MM. Bocage et Hennequin, est une de ces pièces qu'on ne raconte pas. On est heureux, en revanche, d'y retrouver les échos du vieux rire français, bon enfant, inoffensif, trop souvent banni du théâtre contemporain.

Robert HYENNE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE D.G. N° 748. — TOILETTES ET CONFE

Prix des patrons épinglés : 1re fig., Confection, 3 francs ; — 2e fig., Polonaise, 6 francs ; — 3e fig., Confection, 3

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

S NOUVELLES (Modèles de confections de Mlle Ad. Kœnig, rue Monsigny, 19).

fig., Costume, 8 francs; — 5e fig., Costume, 10 francs; — 6e fig., Polonaise, 6 francs; — 7e fig., Costume, 5 francs.

PLANCHE DG. N° 748 - TOILE

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UNE FÊTE SUR LE FEU

(SCÈNE DE LA VIE PARISIENNE.)

VIII

On se remit donc à danser.

L'orchestre reprit avec plus de verve qu'auparavant. Comme un jeune coursier sans rênes agite sa crinière, il secoua tellement, aux accords de son harmonie frénétique, cette foule ivre de plaisir et de valses, que sorbets, sirops et glaces prodigués ne pouvaient apaiser sa soif.

On disait de tous côtés :

— Très-belle fête, mais qu'il fait chaud, quoique nous soyons en décembre !

Les bouquets s'étaient desséchés dans cette atmosphère brûlante, et les danseuses sentaient toutes comme un souffle qui flétrissait la fraîcheur de leurs parures.

N'importe, le bal continuait et ne finit qu'à l'heure indécise où la nuit va disparaître et où le jour n'est pas encore levé.

On se retira.

Combien y eut-il de froids soudains sur de beaux bras blancs et de fluxions de poitrine ? Les médecins des danseuses le savent. Mais c'est là la règle. La Parisienne risque cent fois la mort pendant un hiver, rien que pour danser.

Quant à madame d'Orsigny, elle jouissait du suprême bonheur d'aller au bal chez soi, lequel bonheur consiste à n'être pas forcée d'en revenir.

Un peu avant d'aller se mettre au lit, elle voulut dire quelques mots de remercîment et d'espérance à Albert ; elle voulait aussi embrasser la petite Laure, sa fille, qu'elle avait dû oublier un moment pour le monde, qui demande toujours qu'on oublie tout pour lui.

— Sept heures du matin, dit Andrée en tendant la main à l'auditeur comme pour lui donner congé.

Il la prit et la porta à ses lèvres.

— Adieu, Andrée, à bientôt.

Et de concert avec la jeune veuve, s'approchant d'un beau berceau d'ébène sculpté, il embrassait tendrement la petite Laure qui appuyait sa blonde tête sur son oreiller garni de dentelles.

— A demain, Albert, ou plutôt à ce soir.

IX

En attendant que la camériste revînt, Andrée faisait un dernier tour dans l'appartement, mais sans parler à ses domestiques d'une odeur tiède qui la tourmentait. Quand elle revint dans sa chambre à coucher, sa respiration était gênée, sa tête brûlante. Elle avait mal au cœur. Elle étouffait.

Madame d'Orsigny courut vite à la fenêtre et se ranima à l'air pur et frais.

— Il est bien étrange qu'il fasse si chaud dans cette maison, murmurait-elle.

Un instant après, la camériste était occupée à préparer le lit de sa maîtresse, et de temps en temps elle venait voir si le sommeil de la petite Laure n'était pas troublé.

— Quelle chaleur ! se disait la femme de chambre en allant et en venant ; Dominique a pourtant bien éteint les tisons avant la fête.

— C'est que notre voisin aura fait grand feu au-dessous de nous, répondait naturellement Andrée. La fumée monte et nous échauffe.

Cependant la suivante déshabillait Andrée ; elle lui ôtait une à une ses élégantes parures, tout en parlant de cette soirée enivrante, de ces jeunes femmes et de ces brillants cavaliers qui avaient si bien pris leurs ébats toute la nuit.

Madame d'Orsigny se coucha.

— Madame n'a plus besoin de moi? demanda la camériste.

— Non, bonsoir ou bonjour.

— Bonjour, madame.

Et, en sortant de la chambre :

— Ah ! quelle maudite fumée !

Cette fille était à peine dehors qu'Andrée ouvrit de nouveau la fenêtre et resta ainsi nue, grelottant, maudissant la cheminée, le fumiste, le voisin qui l'asphyxiaient. Rien n'y faisait. La jolie veuve se résigna et revint à son lit.

Mais comment dormir?

Andrée avait le sang déjà agité par le bal. Ses petits pieds conservaient encore un ressentiment cadencé des quadrilles. Tout en cherchant à fermer les yeux, elle rêvait, mais éveillée.

— Décidément le sommeil ne veut pas venir, dit-elle ; si je lisais.

Elle prit un livre au hasard sur la table de nuit ; c'était un roman de madame Frédérika Bremer. Après avoir feuilleté plusieurs pages, elle tomba sur un paysage du nord de l'Europe, tout poudré de neige.

Cette neige de la Suède lui rappela M. Régis d'Ormesson et son histoire du lac glacé parcouru à cheval.

— Trois heures entre la vie et la mort, murmurait-elle.

Une sorte de somnolence lui fermait les yeux ; le livre s'échappa de ses mains ; c'est que la fatigue lui courbait la tête.

Andrée s'endormit, mais pour faire un rêve horrible, la plus effrayante de toutes les visions.

Ce tableau lui montrait comme présent le péril passé de ce jeune homme dont le cheval marchait sur un abîme.

Au bout d'une heure, une heure et demie, suffoquée par l'effroi, elle se réveilla en sursaut ; elle criait :

— Ah ! mon Dieu ! Voilà la glace qui se brise ! Voilà la glace qui se brise !

X

Au même moment, la dormeuse se frotta les yeux.

— Folle que je suis, dit-elle, je ne suis pas en Norvége, mais à Paris, seule, dans ma chambre à coucher.

Cependant comme elle éprouvait le besoin de respirer, elle souleva ses rideaux de damas rose.

— Quelle fumée ! reprit-elle.

Puis, se rappelant les divers incidents de la veille :

— Ah çà, il y a donc décidément le feu ici?

Le sentiment de la réalité venait de faire place à la rêverie.

Andrée se jeta d'un bond hors de son lit, prenant à peine le temps de se couvrir les épaules d'un châle. Pieds nus, l'œil fixe, les lèvres tremblantes, elle se suspendait au cordon des sonnettes.

— Justine ! Nicolle ! Dominique ! venez vite ! Est-ce que le feu est à la maison?

Les domestiques, harassés de fatigue, se reposaient aussi. Ils en étaient à ce premier sommeil qu'il est si difficile de rompre.

Voilà pourquoi ils ne répondaient pas aux cris de leur maîtresse.

— Tout annonce un incendie, s'écria Andrée. Le parquet est chaud sous mes pieds.

Elle rassembla tout ce qu'elle put de sang-froid au fond de sa poitrine et appela encore.

Personne ne paraissait.

Ici une pensée sinistre traversa tout à coup sa tête déjà en proie à la fièvre.

— Que devient Laure? Où est ma fille?

Là-dessus elle courut tout éperdue au petit berceau d'ébène.

Le bois commençait à éclater et à brûler au-dessous.

Pour le coup, elle perdit la raison.

— Au secours! au feu! au feu! s'écriait-elle.

Andrée appela en pleurant, elle sonna. Voyant qu'on ne venait toujours pas, elle s'empara d'une statuette en bronze et la jeta avec fracas dans une glace afin de faire le plus de bruit possible.

— Ma fille! qu'on sauve ma fille! répétait-elle.

Cette fois, tous les gens de la maison accoururent.

Il était temps.

Poutres et charpentes, tout était consumé, par suite de la négligence du domestique, qui, le premier, avait fait le feu.

En vingt minutes, l'incendie fut éteint.

Chose bizarre, sur ce frêle plancher, on avait dansé, on avait parlé d'amour, d'espoir, de bonheur, on avait vidé des verres, on avait dormi, on avait rêvé.

N'est-ce pas ainsi que tout va en ce monde?

XI

A quelques heures de là, Albert, prévenu par un mot au crayon, accourait à la hâte chez la belle veuve.

Andrée, étendue sur un sofa, répondait à peine deux ou trois paroles sans liaison au savant docteur N***, appelé pour lui donner des soins.

— Ce ne sera rien, disait l'homme de la science. Deux gouttes d'éther sur un morceau de sucre, et cet ébranlement du système nerveux qui cause cette prostration momentanée aura tout à fait disparu. Ce n'est qu'un peu d'épouvante, ce ne sera rien.

Puis, au moment où le jeune auditeur au Conseil d'État le reconduisait jusqu'à la porte :

— Cher monsieur, cela pouvait être excessivement sérieux; madame d'Orsigny a eu dans la tête et au cœur la conjonction de deux craintes terribles : la suite d'un récit d'un cavalier qui a voyagé trois heures à cheval sur la glace, et le spectacle d'un incendie qui pouvait dévorer sa fille et brûler toutes ses invitées. Un peu plus, elle devenait folle. Mais rassurez-vous, dans dix minutes ce ne sera plus rien, je vous le répète.

Albert parcourait ainsi en un instant la gamme des impressions les plus saisissantes.

— Et moi qui riais hier de cette fumée sinistre! disait-il en se cognant le front. A propos, n'est-ce pas aussi par ma faute que ce commencement d'incendie a pu avoir lieu? Triple fou, j'ai oublié de jeter sur les tisons une assez grande quantité d'eau pour les éteindre. Mais Andrée était si séduisante que je ne songeais qu'à elle.

Il ajouta, sous forme de réflexion morale :

— Quoi qu'en dise le proverbe, il ne faut pas donner à un amoureux le soin de faire ou de défaire le feu.

XII

Par bonheur, le docteur N***, toujours si sûr de ce qu'il avance, n'avait rien dit de trop.

Une fois que madame d'Orsigny eut mis dans sa bouche le morceau de sucre assaisonné de deux gouttes d'éther, la fièvre tomba, les nerfs s'étaient calmés; les visions sinistres s'évanouirent. Un éclair de raison se mit à rayonner sur le front de la jolie veuve.

— Ah! cher Albert, quel horrible roman que l'histoire de cette nuit! dit-elle.

Et tout en se relevant pour s'asseoir sur une causeuse, elle raconta avec le charme que les jeunes femmes de Paris savent mettre en toute chose ce qu'elle avait vu et souffert en dix minutes, en dix siècles, c'est-à-dire depuis sa course effrénée au berceau de sa fille jusqu'à ce moment où sa pensée se réveillait.

— Deux tableaux se montraient et s'entre-choquaient sans cesse dans ma pauvre tête, dit-elle. Tantôt je voyais Régis d'Ormesson courant à cheval sur son lac glacé; tantôt j'apercevais des gerbes de flammes s'échappant du parquet pour consumer tout le bal, et Laure, et jusqu'aux rideaux de mon lit. Tout cela se mêlait. La musique se confondait avec les cris; le galop du cheval retentissait dans le salon. Jamais rêve de damné ne s'est si bien échappé de l'enfer. Heureusement cet horrible cauchemar s'est évanoui, grâce à un morceau de sucre.

Et Andrée ne pleurait plus que de joie.

XIII

Andrée n'est pas une de ces têtes frivoles pour lesquelles un fait grave n'a point d'enseignement. Tout au contraire, un rien la fait réfléchir; à plus forte raison s'inquiète-t-elle du sens ou des conséquences d'une chose qui peut faire naître ou une ruine ou un drame.

Depuis l'alerte qui a suivi la fête qu'elle a donnée, la jeune femme se moque de paraître trop méditative. Toujours jeune, toujours jolie et parfois même coquette comme le sont toutes les Parisiennes de son âge, elle redoute néanmoins l'aventure de l'homme qui se promène sur un lac glacé ou l'histoire de la danseuse qui dort sur un plancher enflammé.

Andrée n'assiste plus à une fête, à un bal, à un concert ni à un spectacle, sans dire au moins une fois à ceux qui l'entourent :

— Êtes-vous bien sûr qu'il n'y ait pas le feu?

XIV

Il est bon d'ajouter un dernier chapitre pour que cette histoire soit complète.

Trois semaines environ après cette algarade, Albert du Roseray, auditeur au Conseil d'État, épousait la jeune veuve à la petite église de Saint-Louis d'Antin.

La cérémonie terminée, tout le monde disait en les voyant remonter en voiture :

— Qu'elle est jolie!

— Qu'il est heureux!

Ils forment en ce moment un des meilleurs ménages de Paris.

Philibert Audebrand.

LE PETIT BONNET *

La jeune femme en ses doigts roses
Agite un blanc petit bonnet :
Que de rêves gais et moroses,
Que de chimères, que de choses
Dans ce tulle simple et coquet!

Tandis que sa main preste et fine
Pose au bord de l'objet charmant
La ruche blanche en mousseline,
L'épouse dont le front s'incline
Sourit et songe vaguement.

* *Tout n'est pas rose :* tel est le titre d'un volume de poésies que vient de publier M. de Porto-Riche. Nous en extrayons un charmant petit tableau d'intérieur qui montre que l'inspiration du poète, généralement un peu sombre, — il est l'auteur d'*Un drame sous Philippe II*, — sait s'illuminer à l'occasion d'un gai rayon de soleil.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le mari grave, assis près d'elle,
Silencieux, l'air satisfait,
Regarde courir la main frêle,
Et suit d'une fixe prunelle
L'ouvrage important qu'elle fait.

La maison veille, enveloppée
D'un mystère intime et profond ;
L'ouvrière est-elle occupée
D'une coiffure de poupée ?
Pour qui le petit bonnet rond ?

La lampe jette un jour timide.
Tout dénonce l'ordre, le soin
Dans le logis simple et candide ;
Et l'on distingue un berceau vide
Qui semble attendre dans un coin.

Celle qui travaille, inclinée,
La jeune femme au regard pur,
De pâleur douce couronnée,
Est une épouse d'une année,
Qui dans son sein porte un fruit mûr !

Dans quelques jours l'enfant va naître,
Et c'est ce bonnet gracieux
Que doit porter le petit être ;
Pensif devant ce grand peut-être,
Le ménage est silencieux.

Sur quelle tête blonde ou brune
Posera-t-on le bonnet blanc ?
Qui sait ? Peut-être sur aucune !
Que nous réserve la fortune ?...
Le jeune couple est tout tremblant !

Dire qu'amour, gloire immortelle,
Vaste génie, esprit profond,
Frêle berceau, tombe éternelle,
Jetés ensemble et pêle-mêle,
Sont là peut-être en ce chiffon !...

Qui sait son rôle sur la terre ?
Va-t-il abriter le cerveau
De quelque Jeanne d'Arc austère,
D'un Michel-Ange ou d'un Voltaire,
D'un Dante ou d'un Mozart nouveau ?

Ou couvrir la tête chérie
De celui que Dieu seul connaît,
Et qui doit venger la patrie ?...
Mystère, énigme, rêverie !
Charmant, charmant petit bonnet !...

G. de Porto-Riche.

LES PAROLES D'OR

Ne dépensez dans chaque acte de votre vie que la quantité de force intime qu'il vaut. Tous les mouvements de l'âme sont des trésors ! Economisons-les pour les circonstances qui en valent la peine. Que de gens perdent en petites impatiences, en emportements puérils ce trésor de la colère, qui est si sacré quand elle s'appelle l'indignation !

E. Legouvé.

BLONCOURT PÈRE ET FILS

(ÉTUDE DE COMÉDIEN.)

Ce soir-là, le petit Bloncourt débutait dans *Chatterton*. La pièce, non pas oubliée, mais endormie depuis des années, restreinte à l'intimité, au renfermé du livre, avait toute la nouveauté et l'intérêt d'une première.

Il faut dire qu'on n'aurait pu rêver un Chatterton plus séduisant que ce petit Bloncourt. Fils et petit-fils de comédiens, ce jeune homme a du sang de grand artiste dans les veines et tenait à le prouver ce soir-là.

Dans l'agitation des applaudissements, au milieu de toutes ces paires d'yeux, de toutes ces mains tendues vers la scène, j'apercevais de temps en temps une belle figure immobile, sortant de l'ombre des couloirs, pâle, à la lumière des lustres. C'était le père Bloncourt, venu pour assister au triomphe de son fils. Très-ému, il changeait souvent de place, paraissait à tous les étages du théâtre, tantôt dans l'éblouissement des loges, tantôt dans la confusion des galeries, comme s'il eût voulu mesurer, voir sous toutes ses faces, ce succès qui était un peu le sien. La salle l'avait reconnu et se le montrait. On disait :

— Regardez donc le père Bloncourt... A-t-il l'air heureux !

Et parfois des gens qui applaudissaient se tournaient de son côté, voulant faire participer le grand artiste au triomphe de son élève et de son enfant.

C'est qu'en effet, il n'y a pas de gloire plus courte que celle des comédiens. Sitôt qu'ils ne jouent plus, c'est fini. On ne s'occupe plus d'eux. Ils ont le sort de la parole entendue, que l'air emporte, si belle qu'elle soit, du son évanoui dès que la note est donnée. Mais, cette fois, grâce à son fils, le vieux Bloncourt allait échapper à cette terrible destinée des grands comédiens. Il voyait une gloire nouvelle sortir de sa gloire passée, et commencer au bout de sa vie artistique une autre vie pleine d'espérances. Aussi l'émotion du pauvre homme était grande. Il avait, en écoutant, des mouvements nerveux, des tremblements de lèvres. Puis, à chaque entr'acte, on le voyait rôder dans les couloirs, écouter aux groupes ; et quand les poignées de mains, les félicitations allaient vers lui, il rougissait, se dérobait avec un embarras de débutant, une modestie paternelle vraiment touchante.

Passant à son côté dans un de ces moments-là, je ne pus me défendre d'un mouvement de sympathie vers ce bonheur silencieux.

— Vous devez être bien heureux, lui dis-je en lui serrant la main. C'est un grand succès...

Je sentis une main froide, couverte de sueur, qui se dégageait brusquement, presque avec colère. L'homme eut un sourire affreux en me regardant :

— Comment ! vous aussi... vous me complimentez... Il n'y en aura donc pas un pour comprendre tout ce que je souffre... Ah ! tenez, j'étouffe. Sortons.

Et il m'entraîna dehors.

Un vent glacial soufflait sous les galeries ; mais le vieux comédien n'y prenait pas garde.

« — Ah ! c'est bon... c'est bon... disait-il en buvant l'air avec délices. J'ai cru que j'allais devenir fou là-dedans. Depuis deux heures que j'entends ces applaudissements, ces félicitations imbéciles qui ont l'air d'une raillerie... Ça vous étonne, ce que je vous dis... Eh bien ! oui, je suis jaloux. Je suis jaloux de cet enfant qui est le mien et jaloux à en crever, là !... C'est affreux, n'est-ce pas ?... Mais aussi pourquoi m'a-t-il volé mon rôle ? C'est moi qui devais le jouer, ce rôle-là. C'est mon emploi, et d'ailleurs Vigny me l'avait promis. Huit jours avant de mourir, il me disait : « Blon- » court, quand on reprendra *Chatterton*, je compte sur vous. » Et vous pensez si j'attendais cela avec impatience. Depuis si long-

temps que je ne jouais plus, Paris commençait à m'oublier. J'espérais que cette création me ferait une seconde jeunesse, un renouveau de succès, et jour et nuit j'étudiais. Je trouvais des choses. J'étais prêt...

» Voilà qu'un matin, le petit arrive à la maison, et me saute au cou.

» — Ah ! père, que je suis content... je vais jouer Chatterton !

» Il savait bien, lui, mieux que personne, la promesse qui m'avait été faite ; mais dans sa joie il n'y pensait plus. Les enfants ont le bonheur si égoïste ! Celui-là me donnait un grand coup de couteau en riant. Il m'apprit qu'on avait d'abord pensé à moi pour le rôle, mais qu'on me trouvait trop marqué... Trop marqué !... Il y a de quoi l'être, en effet, avec des déceptions pareilles dans sa vie. Je suis sûr qu'en cinq minutes j'ai eu vingt ans de plus sur la tête. Encore si le petit avait eu un mot de regret, de tendresse, je lui aurais dit simplement : « Ne joue pas ça, tu vas » me tuer. » Et je suis sûr qu'il ne l'aurait pas joué, car enfin il m'aime, cet enfant. Mais la fierté m'a retenu. Nous avons causé du rôle. Il m'a demandé des conseils. Depuis deux mois la brochure était sur ma table. Nous l'avons lue ensemble. Je lui montrais comment je comprenais la chose. De temps en temps, il m'échappait, regardait lui-même, et avec des yeux que je n'ai plus, lui qui connait bien le public de maintenant, il découvrait des idées où je n'en voyais pas... Ce que j'ai souffert dans cette petite séance ! Non, voyez-vous, il faut y avoir passé. Et pourtant tout cela n'est rien auprès de mon martyre de ce soir...

» Oh ! je n'aurais pas dû venir ce soir. Mais c'était plus fort que moi. La curiosité et peut-être aussi, je suis honteux de l'avouer, le secret espoir de saisir au milieu des bravos un regret, un souvenir pour moi, d'entendre quelqu'un dire dans la salle : « Ah ! » si le père Bloncourt avait joué ça ! » Eh bien, non. Rien, pas un mot. Ils avaient assez à faire à applaudir. Pourtant il ne joue pas bien, ce garçon-là. Il est même très-mauvais. Quand il est entré, j'ai cru qu'on allait siffler. Est-ce qu'il sait marcher, seulement ? Est-ce qu'il sait se tenir en scène ? Dans ce grand rôle si cherché, si composé, a-t-il trouvé un effet, quelque chose ? Non. Il s'est jeté là-dedans à corps perdu avec l'étourderie de la jeunesse. La fougue lui tient lieu de talent. Tenez, dans la grande scène avec Ketty, quand Chatterton... »

Et voilà le pauvre homme parti à me détailler les défauts de son fils. Il imitait ses intonations, ses gestes. Au point de vue de la science du théâtre, tout cela me semblait très-profond, très-juste ; et j'étais surpris de trouver tant de notes fausses dans l'ensemble qui m'avait charmé. Ce qui n'empêche pas qu'à chaque minute des applaudissements pressés et prolongés nous arrivaient de la salle avec un bruit de grêle, augmenté encore de la sonorité des couloirs et du silence de la place. »

— Applaudissez, disait le malheureux comédien, blémissant à chaque salve. Applaudissez. Il est jeune. Être jeune, tout est là. Moi, je suis vieux. Je suis marqué. Ah ! que c'est bête !...

Puis, baissant la voix, et comme se parlant à lui-même :

— Ce que j'éprouve est incompréhensible. Voilà un polisson qui me prend tout, mon nom, ma gloire, qui n'a pas même attendu que je sois mort pour me voler mes souliers ; et cependant je ne peux pas m'empêcher de l'aimer. C'est mon fils, après tout. C'est moi qui l'ai nourri, instruit, élevé ; et, quand je l'entends applaudir, j'ai malgré moi un côté d'orgueil satisfait... Il y a des choses pas mal dans ce qu'il fait, ce crapaud-là !... Non ! le malheur, c'est de lui avoir appris mon métier. J'aurais dû appliquer ailleurs son intelligence. Au moins je pourrais être fier de lui tout à mon aise, et je n'aurais pas la douleur de voir mes trente ans de succès effacés par son premier jour de triomphe.

A ce moment, la foule commençait à sortir du théâtre. C'était fini. La place tout à l'heure déserte et froide se trouva subitement toute chaude et lumineuse. Un murmure approbatif et comme une atmosphère de succès circulait de groupe en groupe, et par les rues silencieuses allait se répandre dans tout Paris. Le vieux comédien, appuyé contre un pilier, l'oreille tendue, recueillait les éloges des derniers spectateurs attardés.

Tout à coup il eut un élan :

— Adieu ! me dit-il très-vite d'une voix rauque, changée, qui me fit peur.

Je voulus le retenir :

— Bloncourt... Bloncourt... Où allez-vous ?

Il tourna vers moi ses traits bouleversés, ses yeux tout brillants de larmes :

— Où e vais ? embrasser le petit, parbleu !

Alphonse Daudet.

POÈTE ET CHANSONNIER

Il est question, paraît-il, de rééditer les œuvres de Pierre Dupont avec illustrations de Gustave Doré. Un de nos confrères a raconté, au sujet du chansonnier populaire, une anecdote assez curieuse et qui mérite que nous la reproduisions.

Au sortir du séminaire, poussé par une vocation irrésistible, Dupont vint à Paris, avec l'intention bien arrêtée de ne faire autre chose que des chansons. Mais il n'avait aucun protecteur ; on lui conseilla d'aller voir l'auteur de la *Légende des Siècles*.

Dupont se présente place Royale, et le domestique, à la vue de son habit râpé et de son chapeau sans forme bien arrêtée, lui dit que le poëte était sorti.

Dupont comprit ; mais, blessé de cet accueil, qui anéantissait tous ses rêves d'avenir, il prit un crayon et écrivit derrière sa carte les vers suivants :

Si tu voyais une anémone,
Languissante, près de mourir,
Te demander comme une aumone,
Une goutte d'eau pour fleurir ;
Si tu voyais une hirondelle
Un soir d'hiver te supplier,
A ta porte battant de l'aile,
Demander place à ton foyer ;
L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau.
Pour toi, que ne suis-je, ô poëte !
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau !

— Portez ceci à Victor Hugo, dit Dupont, et il sortit.

Victor Hugo reçoit la carte, voit un nom inconnu et des vers de poëte ; il fait courir après le pauvre Dupont, qui s'en allait tristement, méditant à quelle porte il pourrait encore frapper.

La réception du maître dédommagea Dupont de celle du valet.

Victor Hugo le prit sous sa protection, et c'est grâce à lui qu'il put publier ses premières chansons. Jamais Dupont ne se rappelait ce touchant souvenir de sa jeunesse sans avoir les larmes aux yeux.

— Nous ne dînons pas encore tous les jours, disait-il ; mais alors on ne mangeait qu'une fois par semaine.

E. R.

CORRESPONDANCE

— Mme A. B..., à Glos.

Le châle de dentelle noire double ne peut être porté comme il est. Avec un peu d'imagination il serait facile d'en faire une tunique, que l'on mettrait avec un corsage de dentelle sur une robe de soie noire. — Le bracelet en cheveux, avec médaillon-portrait, est un objet trop intime pour être

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

porté en public, à moins qu'on ne s'arrange de façon à ce qu'il soit peu en vue. — Vous pouvez sans crainte exécuter la polonaise de cachemire gris, qui fera bon effet sur un jupon de faille noire. En ajoutant des nœuds de ruban noir sur le devant du vêtement et des manches de faille noire, on lui donnera une grande élégance, surtout si la polonaise est fermée en biais.

— Mme A. B. B..., à Boulogne-sur-Seine.

Dans l'ordre d'idées que vous nous indiquez, nous ne saurions mieux faire que de vous recommander, comme couturière, Mme Morison (rue d'Antin, 14), et comme maison de modes, Mme Delattre (3, rue du Quatre-Septembre).

REVUE DES MAGASINS

Il s'était produit dans la toilette de la femme une lacune que M. de Plument, ce chercheur infatigable, vient de combler en créant le corset « Bains de mer ».

Pour peu qu'on fréquente les casinos et les plages, on n'est pas sans recevoir bien des confidences sur les inconvénients que présente l'habitude d'affronter l'eau sans un soutien quelconque. L'hygiène et la coquetterie réclament également leurs droits sous ce rapport, et les baigneuses, qui le comprennent bien depuis longtemps, en étaient réduites à des expédients dangereux; il y en avait qui entraient dans l'eau avec leur corset ordinaire !

Qu'on juge par là de la faveur avec laquelle le corset « Bains de mer » va être accueilli ! Voici en quoi consiste cette gracieuse ceinture :

Ce modèle, qui mesure 28 centimètres de hauteur, est en sergé rouge, tout percé d'œillets et monté à jour par des rubans de même étoffe, à la façon du corset cage. Le baleinage, très-bien compris, est fait de vraies baleines, inaltérables à l'eau. Ce gentil modèle se ferme par une ceinture également percée d'œillets, et qui, après s'être croisée derrière, vient se fixer devant par un crochet.

Nous engageons nos lectrices à ne pas attendre au dernier moment pour adresser leurs demandes à M. de Plument (33, rue Vivienne).

SPÉCIALITÉS

Comment résister au désir de paraître toujours jeune lorsqu'il suffit de le vouloir pour atteindre ce but?

Telle est la vertu féerique du *lait antéphélique* de Candès (26, boulevard Saint-Denis). Grâce aux ablutions journalières de cette eau lactée, la ride précoce disparaît et le visage entier reprend une fraîcheur et un éclat remarquables.

Nous connaissons des femmes scrupuleuses qui hésitent à employer le *lait antéphélique*, parce qu'elles le considèrent comme un fard dont l'effet prodigieux semble tenir de la sorcellerie !... Voilà, croyons-nous, un bel éloge, et M. Candès lui-même ne peut qu'en être flatté; d'autant plus que, la coquetterie naturelle aidant, ces dames lui auront bientôt demandé plusieurs flacons.

— Nous lisions dernièrement dans un journal, à propos de l'*Anisine-Marc*, — le célèbre anti-névralgique russe, — qu'un grand personnage, en reconnaissance du bien qu'il avait ressenti des applications de cette cure, avait fait hommage au docteur Jochelson d'une superbe œuvre d'art. Il était dit, de plus, qu'on pouvait admirer cette œuvre dans le local où se trouve maintenant installé le dépôt général de l'*Anisine-Marc* (39, rue Richer).

Bien précieuse, en effet, est cette découverte qui anéantit presque instantanément toute espèce de douleur névralgique, migraines, maux de dents, etc.

M. d'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

NOUVEAU PANORAMA DES MODES

Saison de printemps et d'été 1877

Le succès obtenu par notre dernier Panorama nous ayant démontré l'importance que nos Abonnées attachent à cette publication, et l'utilité qu'il y a à la faire paraître en temps opportun, c'est-à-dire dès le début de la saison, nous nous empressons d'informer nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** est dès à présent à leur disposition.

Comme nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **prime**, d'un prix aussi réduit que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes complétement inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution parfaite.

Pour que cette belle PRIME leur soit adressée *franco* à partir de ce jour, — roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — nos lectrices n'ont qu'à nous adresser la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

SOMMAIRE DU 3e N° DE MAI 1877.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Echos de la mode, par L. S. — Lettres d'une douairière, par Mme de Bassanville. — Le Salon de peinture de 1877, par Hop-Frog. — Théâtres, par M. Robert Hyenne. — *Une fête sur le feu*, scènes de la vie parisienne, par M. Philibert Audebrand. — *Le Petit bonnet*, poésie, par M. de Porto-Riche. — Les Paroles d'or. — *Bloncourt père et fils*, étude de comédien, par M. Alphonse Daudet. — Poëte et chansonnier, par E. R. — Correspondance. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1420, dessin de M. Jules David : toilettes de courses. — Patron coupé (annexe des éditions n° 2 et n° 3) : polonaise *Anne-Marie*, d'après la gravure DG n° 748, fig. 2.

Dans le texte : P. n° 363, dessin de M. E. Préval : chapeau du matin. — DG. n° 748, dessin de M. E. Préval : toilettes et confections nouvelles.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

La nouvelle à sensation en fait de mode, c'est que la toile unie est déclarée de haute élégance pour le costume d'été. Avis aux personnes de goût délicat ! Et tant pis pour les *Oxford*, les *Zéphirs* et toute la litanie des toiles ou cotonnades à rayures ou à carreaux, dont l'éclatante symphonie de couleurs parlait si joyeusement aux regards l'an passé. Aujourd'hui, il n'en est plus question ; c'est un succès abandonné au domaine public.

Il ne faut pas s'appesantir longtemps sur ce nouveau décret de la mode pour en tirer cette facile conclusion, que c'est à la broderie de plus en plus envahissante que nous le devons. Il est, en effet, bien plus rationnel de garnir une toile unie d'un genre façonné, comme la broderie bretonne et autres, que d'utiliser celles-ci au profit de tissus bigarrés sur lesquels l'effet serait nul, sinon manqué.

La toile épaisse, en suivant toute la gamme des gris et de l'écru, se garnit volontiers de bandes brodées faisant office de galons; on en complète le caractère par des volants brodés assortis, faits de même étoffe. Quant au linon uni, — ou à carreaux mignons, à rayures extrêmement fines, ce qui se rapproche beaucoup de l'uni, — on emploie, pour le garnir, des volants festonnés à la grecque, c'est-à-dire à dents découpées en trois carrés. Chacun de ces carrés est brodé d'une nuance différente; si l'on a choisi le rouge, il y aura trois tons de rouge allant du brun au clair : tel est le genre. On obtient ainsi un effet ombré d'une originalité très-agréable. Nous pouvons citer, comme exemple, une toilette en linon bleu ciel, festonnée ainsi de trois tons de rouge, puis garnie de rubans assortis aux trois nuances : c'était fort joli. On change cette disposition de dentelé en ajoutant une dentelle blanche ou un plissé mignon sous la broderie.

Il nous faut annoncer également à nos lectrices que le barége et la mousseline de laine, deux étoffes de l'ancien temps, sont réintégrés dans le domaine de la mode ; ne pas oublier, à propos du barége, qu'on ne peut le porter sans un dessous de soie ou de percaline lustrée. C'est par excellence le tissu des jeunes filles, et comme on revient au corsage à la vierge, rien ne pouvait mieux s'y appliquer.

Voici comment, aujourd'hui, on entend ce corsage : supposons qu'il s'agisse d'une robe de barége. Le corsage, préalablement ajusté en soie ou lustrine, est recouvert devant et derrière d'une forme princesse en barége ; le milieu du dos et des devants de cette dernière est froncé à la taille, par sept ou neuf rangs de petites coulisses qui se partagent le haut et le bas de la taille, dessinant un éventail de plis à peine sensibles. On obtient ce résultat en supprimant la couture du milieu du dos et en laissant un peu plus d'ampleur devant. Ce modèle, difficile à réussir, est charmant.

P. N° 366. — Paletot d'enfant.
Prix du patron épinglé : 3 fr.

—

Comment ne pas arriver à faire un chapeau délicieux, d'aspect gai ou sévère, répondant au goût le plus capricieux d'une jolie femme, lorsqu'on a à sa disposition autant d'éléments qu'en possède la modiste parisienne ! Aussi manque-t-elle rarement son œuvre, il faut bien le reconnaître. Au surplus, nous allons conduire nos lectrices dans la maison de l'une de nos modistes le plus justement renommées; elles auront ainsi une idée exacte de ce qui constitue présentement la nouveauté, en fait de chapeaux et de coiffures.

Nous avons assez parlé de fleurs depuis le commencement de la saison, pour passer sous silence le tiroir fleuri qu'on nous montre. Les fruits, au contraire, doivent nous arrêter : ils sortent un peu du vulgaire; cerises, cassis, groseilles, raisins, font venir l'eau à la bouche, mais tout le monde les connaît déjà. Il n'en est pas de même des prunes de reine-claude, des fraises, des gro-

reilles à maquereau, des mandarines, des chinois... C'est chose tout à fait nouvelle. Notre cicérone nous montre, à côté de ce jardin fruitier, une capote de paille (en gros paillasson noir) qui nous paraît pleine de mérite. Elle est garnie d'un nœud alsacien, composé de six coques fuyant sur la calotte, en ruban satiné couleur prune de Monsieur; la naissance de ce nœud est cachée sous une branche portant trois petites mandarines entremêlées de feuillages. Bride plate sur le bavolet, avec deux mandarines sur le côté; plissé très-serré de crêpe lisse et valenciennes sous le bavolet. Mentonnières en ruban assorti, sur le bord duquel s'aplatit un plissé de crêpe lisse, avec sa dentelle, et tour de tête semblable. Impossible de ne pas trouver ce modèle ravissant.

Voici maintenant tout un nuage de gazes roses, bleu tendre, vert absinthe, etc., diamantées, chenillées ou neigeuses, ces dernières un peu vieillottes; puis, scintillant sur le tout, des tulles lamés or ou argent, des dentelles de même genre, des dentelles brodées de soie d'un brillant et d'un chatoyant exceptionnels, — surtout les dentelles noires brodées de soie ombrée « lueur du Vésuve » ou de soie d'un ton bleu gris rappelant la flamme de punch. Que de chapeaux coquets et mutins on fait au moyen de tous ces éléments!

—

Il nous reste bien d'autres trésors à détailler, sur lesquels nous reviendrons prochainement; nous indiquerons seulement, pour aujourd'hui, un chapeau de fillette aux allures aristocratiques. La forme de ce chapeau, qui est en fine paille anglaise, appartient au genre marin; les bords sont plats, relevés d'un seul côté; le dessus de la calotte également plat. La passe est doublée de velours noir tendu; un beau ruban de satin blanc forme un nœud contre la calotte pour dissimuler le pied d'une grande plume amazone blanche, qui s'enroule jusque derrière. Impossible de sortir à pied; étant coiffée ainsi, il faut être en équipage.

Nous avions bien raison de dire dernièrement, à propos du col droit, que la bataille était gagnée : le col rabattu triomphe sur toute la ligne! Les LINGÈRES ont si merveilleusement travaillé que les magasins de nouveauté se sont rendus. Ah! si toutes les guerres pouvaient se terminer aussi bénévolement!

Ce qui surtout domine, dans les comptoirs de lingerie de ces grands bazars de la toilette, ce sont les parures de mousseline plissée et de dentelle Clovis ruchée que nous avons déjà signalées dernièrement. Il y a aussi de larges cols, avec manchettes Louis XIII, en broderie anglaise ou guipure d'Irlande, qui ont un grand succès. Ces derniers surtout sont en faveur : d'abord ils sont sans couture, et puis le caractère propre de cette dentelle est d'offrir une grande richesse de ton et de dessin; celui-ci présente des saillies d'une blancheur éblouissante, tandis que les jours reflètent la nuance du corsage, et ce point sombre forme une heureuse opposition.

Certains modèles de lingerie offrent un aspect assez curieux, notamment celui-ci : col et manches de tulle, rabattus et roulés sur eux-mêmes, avec prolongement et plastron, ce dernier lacé d'un lacet de couleur, aux bouts ferrés d'or ou d'argent.

Les trousseaux des jeunes mariées sont de plus en plus enrubannés : on pose des coulisses de ruban étroit ou de velours dans le haut de la chemise, le bas de la manche et le bas des pantalons. La nuance en est assortie aux jarretières, qui deviennent de plus en plus élégantes. Une dame peut maintenant sans rougir perdre une de ces gracieuses attaches : qui n'est pas initié aux secrets de la coquetterie féminine n'en devinera jamais l'usage. Comment se figurer que ces ruches de soie et ces coquilles de dentelles servent à retenir autour de la jambe un simple bas, et même un bas de soie?...

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 366.

COSTUME D'ENFANT DE QUATRE A CINQ ANS (vu sous deux aspects). — Paletot *Pierrot*, en matelassé de laine blanc, de forme princesse, plat devant, à plusieurs coutures cintrées pour le dos. La garniture se compose d'un double liséré de faille bleue, formant des lignes interrompues de place en place derrière par des boutons de nacre bleue. Cette disposition remonte sur la couture du milieu du dos. Collet à deux pointes devant et derrière, garni de même. Parement assorti au bas des manches. — De la robe princesse, en cachemire bleu, le paletot ne laisse voir que le volant plissé. — Chapeau *Niçois* en copeaux ondulés, garni de mousseline et de mimosas bleus et blancs. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

G. N° 750.

TOILETTES DE VILLE D'EAUX. — 1. Costume en barége gris et faille d'un brun vineux. — Jupon à traîne, entouré de volants de faille plissée. — Tunique-tablier : ce dernier, ample et long, liséré de faille et entouré de franges assorties à la faille, est relevé et drapé d'un côté; il est maintenu de l'autre par un panneau de faille. Derrière, la tunique est fendue au milieu, et ses bords sont liserés de faille, une partie croise sur l'autre en formant deux coques plates; les bords inférieurs devant sont garnis de franges. Poche en faille plissée, sur le côté, avec ouverture coquillée. — Corsage veston en faille, avec col et plastron de barége, tous deux liserés de faille. Manches de barége garnies d'un plissé de faille, maintenu par des liserés gris. — Lingerie plissée et ouverte. — Chapeau de paille orné de géranium rose nuancé et d'un bandeau de surah ponceau. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Costume en faille lilas et broché de soie et laine chiné de toutes nuances, de forme princesse. — Le devant, en tissu broché, est garni d'un plastron-tablier en faille, encadré de liserés jaunes et de plissés de faille, avec une haute frange au bas. Un col de faille, liséré de jaune et entouré de plissés remontants, ouvre le corsage en châle, complétant ainsi l'effet du plastron. Le bas du devant de la robe retombe sur un faux jupon de faille, et une frange l'entoure jusque sur les côtés où se perdent ses drapés. Le faux jupon comprend un simple volant de faille à haute tête coulissée, monté sur un grand faux ourlet cousu à la robe sous sa frange. Le dos de cette robe est en faille pour les côtés, y compris les manches, tandis que les deux morceaux du milieu sont en tissu broché. Cette dernière partie se mélange à des écharpes de faille, et le tout, gracieusement entremêlé, retombe sur la traîne avec des franges à chaque extrémité. Le bas de la traîne est garni d'un volant. Parement ouvert et liséré de jaune au bas des manches, avec volant plissé. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille à fond mou en gaze de soie violette. Plume ombrée assortie et guirlande de giroflées en bandeau, formant traîne derrière. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

(*Voir pour ces toilettes la gravure coloriée n° 1421, qui les présente sous un autre aspect.*)

G. N° 755.

MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE. — 1. Nœuds de ruban bleu azuré, garni de dentelle Clovis à pointes azurées; deux brides de ruban étroit le relient à un petit nœud qui termine le tout.

2. Chapeau de paille anglaise, à passe ronde; le fond large et plat. Ruban de faille noire drapé autour de la calotte et forment un éventail de coques sur le côté. Une branche portant trois roses de différentes nuances, avec feuillage teinté, coupe en biais la calotte. Tour de tête en tulle dentelle.

3. Chapeau de paille de riz, à passe peu détachée de la calotte, qui est bombée. Un ruban de satin vert absinthe, avec dépassant de nuance « lueur de Vésuve », entoure la passe; un groupe de roses thé le fixe derrière. Un autre groupe posé au sommet de la calotte, va rejoindre, sur le côté, des coques de ruban vert qui forment l'aigrette. Tour de tête en tulle de soie, et bandeau de ruban vert avec rose au milieu.

4. Nœud de corsage pour robe habillée, composé d'un coquillé de dentelle blanche entremêlé de coques de ruban de couleur loutre et rose glacé.

5. Bonnet du matin, en foulard blanc ivoire à pointillés vert mousse. Ce foulard, posé sur une carcasse de mousseline ferme, est drapé, puis resserré

derrière par un nœud ; une de ses pointes retombe gracieusement. Volant de valenciennes tout autour. Deux rubans, l'un vert mousse, l'autre couleur capucine, entourent le bonnet, forment une aigrette de coques, au sommet et se nouent derrière.

6. Bonnet de dîner, tout en tulle espagnol blanc. Ruban de satin gris ilas drapé autour du bonnet, avec encadrement de dentelle. Nœud sur le côté et derrière.

7 et 8. Col et sous-manche de toile, bordés d'une petite bande de couleur.

G. n° 756.

Toilette *la Sorrentine* pour demi-deuil. — 1 et 2. Même costume (vu de dos et de face) en tissu de laine rayée scabieuse et gris, mélangé de faille scabieuse. — Robe princesse avec paletot breton. La robe, en faille par devant, est ornée de bandes de tissu rayé, posées en lignes droites, qui forment le tablier. Les côtés et le dos sont en tissu rayé, avec traîne supplémentaire en faille ajoutée à la coulisse qui resserre la robe derrière. Un volant de faille entoure le bas du tablier et de la traîne. Les côtés du devant sont drapés à droite et à gauche du tablier, se perdant sous la partie de derrière. Les bords de celle-ci sont ornés de boutons de nacre bleutée, qui semblent maintenir les drapés. Une draperie arabe, en même tissu de laine (pris en travers de l'étoffe) avec bordure de faille, forme un nœud plat derrière. Manches de faille garnies d'une moitié de parement en tissu rayé pour le dessus, avec de petits volants de faille pour le dessous. — Paletot breton, demi-ajusté, avec plastron de faille devant ; le bas de celui-ci est orné d'une patte de faille à bandes rayées. — Chapeau de paille blanche, garni dessus d'un nœud créole en foulard grisaille, soutenu par une réunion de coques de ruban noir fuyant vers le fond. Aile grisâtre et noire dans le bas de la passe derrière. Bandeau de faille noire et primevères blanches.

G. N° 757.

Toilette de villégiature. — 1 et 2. Même costume (vu sous deux aspects) en foulard soie grisaille et faille noire. La robe princesse, en foulard devant, est drapée dans le bas à plis remontants et terminée par un volant plissé avec deux rangs de plissés coquillés, le tout en faille noire. Le dos princesse, en faille noire, est prolongé par une traîne unie rajoutée. Une tunique de foulard, froncée dans les coutures de côté, retombe en draperies et traîne sans être montée à la taille. Un beau galon blanc à jour, brodé de chenille noire, suit les bords de la tunique. — Paletot à dos ajusté et devants de mantelet, s'ouvrant en carré d'un côté. Le devant et les côtés sont en foulard, le dos en faille ; celui-ci se termine par un galon à jour brodé de chenille, ainsi que le bas des devants ; franges pareilles aux précédentes tout autour. Sur le côté du devant, longue fente pour la poche, lisérée de faille noire et terminée par un nœud de ruban. Les boutons des deux vêtements sont en nacre. Col montant, couvert de galon, et nœud de ruban pour fermer. Le bas des manches est orné de volants plissés, d'un biais de foulard et d'un nœud de ruban. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1421.

Toilettes de ville d'eaux. — 1. Costume en barége gris et faille d'un brun vineux. — Jupon à traîne, entouré de volants de faille plissée. — Tunique-tablier : ce dernier, ample et long, liséré de faille et entouré de franges assorties à la faille, est relevé et drapé d'un côté ; il est coupé, de l'autre, par un panneau de faille, qui se rabat sur une partie de la tunique ; celle-ci, presque plate et terminée par des franges, se perd sous un pan d'écharpe en faille et des drapés garnis de franges. Par derrière, la tunique est fendue au milieu ; l'un des morceaux, croisé sur l'autre, forme deux coques plates ; franges dans le bas. — Corsage veston en faille, encadré de lisérés gris, avec col rabattu et plastron de barége, tous deux lisérés de faille. Manches de barége garnies d'un plissé de faille, maintenu par des lisérés gris. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille à passe diadème ; bandeau de surah ponceau et guirlande de géranium rose nuancé. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Costume en faille lilas et broché de soie et laine chiné de toutes nuances, de forme princesse. — Le milieu du dos est en tissu broché, le reste en faille, y compris les manches ; la traîne est rajoutée sous le croisement des écharpes, et le bord inférieur est garni de volants. Ces écharpes, qui partent des côtés, sont en faille et garnies de franges ; elles se réunissent à l'étoffe brochée du milieu du dos, qui forme deux autres écharpes, et le tout retombe en coques et pans sur le jupon. Le devant de la robe, en tissu broché, est garni d'un plastron-tablier en faille, avec une haute frange au bas. Un col de faille, lisséré comme le reste et entouré de plissés remontants, ouvre le corsage en châle, complétant l'effet du plastron. Le bas du devant de la robe retombe sur un faux jupon, avec une frange sur les bords, tournant jusque sur le côté, où se perdent ses drapés. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille, à fond mou, en gaze de soie violette. Plume ombrée assortie et guirlande de giroflées en bandeau, formant traîne derrière. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

(*Voir, pour ces toilettes, la gravure G. n° 750, qui les présente sous un autre aspect.*)

Description de la figurine coloriée *L.* n° 126
Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de casino (bains de mer). — Costume en toile bleu marine : le devant et les côtés de forme princesse ; la jupe plissée à la religieuse par derrière et montée au bas du corsage. Deux volants plissés entourent le bas de la robe ; celui de dessus est garni d'une guipure. Un biais de toile, nuance cardinal à raies bleues, forme la tête des volants ; il est orné lui-même d'une dentelle. Un biais semblable, avec une guipure sur ses deux bords, encadre le devant de la robe, dessinant un large tablier dont le bas se termine par un volant de toile bleue plissée. Nœuds de toile rayée placés en échelle sur le milieu du devant. Un biais de toile cardinal resserre, derrière, le milieu du jupon ; l'un de ses bords est orné d'une dentelle, l'autre d'un volant de toile bleue plissée que termine une guipure. Nœud assorti aux précédents sur le milieu de la bande ; autre bande semblable sur la monture du jupon. — Un collet de toile, composé de bandes bleu uni et rouge rayé, entoure le haut du corsage ; guipure autour de chaque bande et sur le bord inférieur du collet ; nœud assorti pour le fermer. Les manches, assez courtes, sont terminées par des plissés bleus ornés de dentelle et séparés par un biais cardinal. — Col de toile blanche. — Chapeau *Bergère* en paille d'Italie. — Large passe, ondulant derrière doublée de faille bleue ; fleurs des champs dessous, avec traînes, et en masse sur le sommet. — En-cas de toile bleue garnie de bandes cardinal assorties à la toilette. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Description des modèles de chapeaux N. n° 2.
Substitués à la gravure n° 1421, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Modèles de chapeaux pour la saison d'été. — 1. Chapeau *Maintenon*, en paille d'un jaune foncé. Une écharpe en gaze de soie vert absinthe, gracieusement drapée autour de la calotte, forme un nœud au sommet ; ce nœud est fixé par une rose thé, avec boutons et feuillage. Sous la passe, relevée assez haut vers le milieu, court une guirlande de lierre et de pampilles de mousse ; rose thé dans le creux de la partie relevée. Une guirlande de même genre forme cache-peigne derrière et mentonnière devant.

2. Toque de tulle noir, brodé de perles clair de lune, avec franges aux bords. Groupe de roses rouges au sommet devant et en cache-peigne derrière.

3. Chapeau en paille de Manille. La passe, large et relevée d'un seul côté, est doublée de soie vert absinthe et garnie de primevères et de feuillage. Ruban de gaze du même vert, à bordure jaune brochée, disposé en drapés autour de la calotte et en coques sur le côté.

4. Capote de paille presque recouverte de primevères d'un jaune rosé, avec touffe de plumes jaunes au sommet. Ruches de surah jaune sous la passe, et mentonnière formée d'une écharpe de même surah, nouée sur le côté.

5. Casquette en paille de riz blanche. Une écharpe de gaze rose entoure la calotte ; elle est fixée sur la visière par une touffe de plumes (l'une rose, l'autre blanche) placées au sommet, et sur le côté par un groupe de volubilis entremêlés de feuilles. L'écharpe, nouée derrière où elle retombe en catogan, est mélangée de volubilis et de roses.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 750. — DESCRIPTION, PAGE 242.

TOILETTES DE VILLE D'EAUX

Prix des patrons épinglés de chaque toilette : 10 francs.

NOUVEAUX MODÈ

PLANCHE G. N° 755. — DESCRIPTION, PAGE 242.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE

PLANCHE G. N° 757. — DESCRIPTION, PAGE 243.

TOILETTE DE VILLÉGIATURE (VUE SOUS DEUX ASPECTS).

Nouveau modèle de la Scabieuse (rue de la Paix, 10). — Patron épinglé : 10 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LN 12 A

Imp. H. Lefevre, Paris

Ad. Goubaud & fils, Editeurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTE DE DEM
Nouveau modèle de la S

PLANCHE G. N° 756. — DESCRIPTION, PAGE 243.

TOILETTE DE DEMI-DEUIL (VUE DE DEVANT ET DE DOS)

Nouveau modèle de la Scabieuse (rue de la Paix 10). — Patron épinglé : 10 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

Après la *Légende des siècles*, l'*Art d'être grand-père*. Victor Hugo pense en vers aussi facilement qu'en prose, et ceux qui ont l'honneur d'être admis dans son intimité peuvent dire comme nous qu'il a fait ce nouveau volume en se jouant, en écoutant le babil de ses petits-enfants, sans effort, presque sans travail.

L'*Art d'être grand-père*, on l'a deviné, c'est l'art de laisser ses petits-enfants faire ce qui leur plaît ; c'est l'art de se laisser mener et même un peu tyranniser par ces êtres charmants lancés en plein caprice. Pas de chaînes, pas d'entraves ! *Libre développement de la personnalité*, tel est le programme d'éducation du grand-père. Si Georges et Jeanne font un vacarme du diable, qu'on les laisse faire ! Plus ils feront de vacarme, plus ils se fatigueront vite et plus ils seront tranquilles ensuite. Georges et Jeanne n'abusent pas de leur liberté, précisément parce qu'*il ne leur est pas défendu d'en abuser*. Si Jeanne déclare qu'elle a un penchant immodéré pour les fraises, on lui recommande d'en manger trop. Elle le fera une fois peut-être et n'y sera plus reprise. C'est du rationnement que naît la gourmandise.

L'*Art d'être grand-père* contient soixante-neuf pièces inédites. L'ouvrage est divisé en dix-huit sections. Au début du volume, nous assistons à cette scène : le grand-père dompté par ses petits-enfants. Quand on a vécu soixante-quinze années, quand on a lutté contre les hommes et contre les événements humains, quand on a toujours été le défenseur et le vengeur du droit, quand on est le justicier qui a fait les *Châtiments*, on reste désarmé devant l'enfance. On combat l'empereur tout-puissant, mais que voulez-vous qu'on fasse contre Jeanne ? Va-t-on saisir la foudre parce que Georges joue à cache-cache dans le salon rouge ? Les faiseurs de coups d'État savent si Victor Hugo est formidable quand il manie le fouet. Mais Jeanne ignore qu'il existe un instrument que certaines gens proclament indispensable et qui se nomme *martinet*. Jamais cette imitation classique de la pieuvre n'apparut chez le grand poëte. Le martinet aux lanières de cuir est une bête qui n'est à sa place que dans les mains sèches de ceux dont la maxime est : *Qui aime bien châtie bien*. Nous, nous préférons la nôtre : *Qui aime bien conseille bien*.

Le grand-père dompté, l'épopée enfantine se déroule à travers ce grand Paris, si terrible aux puissants, et qui cependant, pour l'enfance, rime toujours avec paradis. Le Jardin des Plantes attire surtout les babys questionneurs. Les éléphants, les ours, les oiseaux, les singes, inspirent aux enfants des réflexions singulières et charmantes. Georges et Jeanne s'amusent d'un rien, de ce rien qui est tout, qu'on n'a découvert que depuis un siècle et qui s'appelle la nature. Il leur arrive parfois de demander la lune, et alors le grand-père se met à creuser cette question ardue : « N'y aurait-il pas moyen de la leur donner ? » Après le dehors, il y a les petites comédies de l'intérieur, et les bobos de Jeanne, qui prennent dans les préoccupations du grand-père des proportions épiques. Que de soins ! que d'inquiétudes ! Quand les enfants sont malades, ils ont deux mères : leur mère et leur grand-père. On travaille, on est un homme de génie, on sent que son temps est précieux ; mais cela n'empêche pas de veiller les enfants. Tout est aussi charmant dans le livre que dans la réalité : c'est que tout cela est vrai, c'est que tout cela est vécu.

Que de belles pièces ! que d'admirables poëmes ! L'*Epopée du lion*, *Laus puero*, *Chansons*, — et les cinq pièces : *Patrie*, *Persévérance*, *Progrès*, *Fraternité*, *l'Ame à la poursuite du vrai*, qui terminent le volume sous ce titre général : *Que les petits liront quand ils seront grands*. — Voilà de quoi lire pour nous, grands enfants, et pour les enfants de nos enfants.

Paul Foucher.

L'ÉPOPÉE DU LION

I

LE PALADIN

Un lion avait pris un enfant dans sa gueule,
Et, sans lui faire mal, dans la forêt, aïeule
Des sources et des nids, il l'avait emporté.
Il l'avait, comme on cueille une fleur en été,
Saisi sans trop savoir pourquoi, n'ayant pas même
Mordu dedans, mépris fier ou pardon suprême ;
Les lions sont ainsi, sombres et généreux.
Le pauvre petit prince était fort malheureux ;
Dans l'antre, qu'emplissait la grande voix bourrue,
Blotti, tremblant, nourri d'herbe et de viande crue,
Il vivait, presque mort et d'horreur hébété.
C'était un frais garçon, fils du roi d'à côté ;
Tout jeune, ayant dix ans, âge tendre où l'œil brille ;
Et le roi n'avait plus qu'une petite fille
Nouvelle-née, ayant deux ans à peine ; aussi
Le roi qui vieillissait n'avait-il qu'un souci,
Son héritier en proie au monstre ; et la province
Qui craignait le lion plus encore que le prince
Était fort effarée.

Un héros qui passait
Dans le pays, fit halte, et dit : Qu'est-ce que c'est ?
On lui dit l'aventure ; il s'en alla vers l'antre.

•

Un creux où le soleil lui-même est pâle, et n'entre
Qu'avec précaution, c'était l'antre où vivait
L'énorme bête, ayant le rocher pour chevet.
Le bois avait, dans l'ombre et sur un marécage,
Plus de rameaux que n'a de barreaux une cage ;
Cette forêt était digne de ce consul ;
Un menhir s'y dressait en l'honneur d'Irmensul ;
La forêt ressemblait aux halliers de Bretagne ;
Elle avait pour limite une rude montagne,
Un de ces durs sommets où l'horizon finit ;
Et la caverne était taillée en plein granit,
Avec un entourage orageux de grands chênes ;
Les antres, aux cités rendant haines pour haines,
Contiennent on ne sait quel sombre talion.
Les chênes murmuraient : Respectez le lion !

•

Le héros pénétra dans ce palais sauvage ;
L'antre avait ce grand air de meurtre et de ravage
Qui sied à la maison des puissants, de l'effroi,
De l'ombre, et l'on sentait qu'on était chez un ro ;
Des ossements à terre indiquaient que le maître
Ne se laissait manquer de rien ; une fenêtre
Faite par quelque coup de tonnerre au plafond
L'éclairait ; une brume où la lueur se fond,
Qui semble aurore à l'aigle et nuit à la chouette,
C'est toute la clarté qu'un conquérant souhaite :
Du reste, c'était haut et fier ; on comprenait
Que l'être altier couchait sur un lit de genêt
Et n'avait pas besoin de rideaux de guipure,
Et qu'il buvait du sang, mais aussi de l'eau pure,
Simplement, sans valet, sans coupe et sans hanap.

Le chevalier était armé de pied en cap
Il entra.

*

Tout de suite il vit dans la tanière
Un des plus grands seigneurs couronnés de crinière
Qu'on pût voir, et c'était la bête ; elle pensait ;
Et son regard était profond, car nul ne sait
Si les monstres des bois n'en sont pas les pontifes ;
Et ce lion était un maître aux larges griffes,
Sinistre, point facile à décontenancer.
Le héros approcha, mais sans trop avancer.
Son pas était sonore et sa plume était rouge.
Il ne fit remuer rien dans l'auguste bouge.
La bête était plongée en ses réflexions.
Thésée entrant au gouffre où sont les Ixions
Et les Sisyphes nus et les flots de l'Averne,
Vit à peu près la même implacable caverne.
Le paladin à qui le devoir disait : va !
Tira l'épée. Alors le lion souleva
Sa tête doucement d'une façon terrible.
Et le chevalier dit : — Salut, ô bête horrible !
Tu caches dans les trous de ton antre un enfant ;
J'ai beau fouiller des yeux ton repaire étouffant,
Je ne l'aperçois pas. Or, je viens le reprendre.
Nous serons bons amis si tu veux me le rendre ;
Sinon, je suis lion aussi, moi, tu mourras ;
Et le père étreindra son enfant dans ses bras,
Pendant qu'ici ton sang fumera, tiède encore ;
Et c'est ce que verra demain la blonde aurore.

Et le lion pensif lui dit : — Je ne crois pas.

*

Sur quoi le chevalier farouche fit un pas,
Brandit sa grande épée, et dit : Prends garde, sire !
On vit le lion, chose effrayante, sourire.
Ne faites pas sourire un lion. Le duel
S'engagea, comme il sied entre géants, cruel,
Tel que ceux qui de l'Inde ensanglantent les jungles.
L'homme allongea son glaive et la bête ses ongles ;
On se prit corps à corps, et le monstre écumant
Se mit à manier l'homme effroyablement ;
L'un était le vaillant et l'autre le vorace ;
Le lion étreignit la chair sous la cuirasse,
Et, fauve et sous sa griffe ardente pétrissant
Ce fer et cet acier, il fit jaillir le sang
Du sombre écrasement de toute cette armure,
Comme un enfant rougit ses doigts dans une mûre :
Et puis l'un après l'autre il ôta les morceaux
Du casque et des brassards, et mit à nu les os,
Et le grand chevalier n'était plus qu'une espèce
De boue et de limon sous la cuirasse épaisse ;
Et le lion mangea le héros. Puis il mit
Sa tête sur le roc sinistre, et s'endormit.

II

L'HERMITE

Alors vint un hermite.
Il s'avança vers l'antre ;
Grave et tremblant, sa croix au poing, sa corde au ventre,
Il entra. Le héros tout rongé gisait là.
Informe, et le lion, se réveillant, bâilla.
Le monstre ouvrit les yeux, entendit une haleine,
Et, voyant une corde autour d'un froc de laine,
Un grand capuchon noir, un homme là-dedans,
Acheva de bâiller, montrant toutes ses dents ;
Puis, auguste, et parlant comme une porte grince,
Il dit : — Que veux-tu, toi ?—Mon roi. — Quel roi ?— Mon prince.
— Qui ? — L'enfant. — C'est cela que tu nommes un roi ! —
L'hermite salua le lion. — Roi, pourquoi
As-tu pris cet enfant ? — Parce que je m'ennuie.
Il me tient compagnie ici les jours de pluie.
— Rends-le moi. — Non. Je l'ai. — Qu'en veux-tu faire enfin ?
Le veux-tu donc manger ? — Dame ! si j'avais faim !
— Songe au père, à son deuil, à sa douleur amère.
— Les hommes m'ont tué la lionne, ma mère.
— Le père est roi, seigneur, comme toi. — Pas autant.
S'il parle, c'est un homme, et moi, quand on m'entend,
C'est le lion. — S'il perd ce fils... — Il a sa fille.
— Une fille, c'est peu pour un roi. — Ma famille
A moi, c'est l'âpre roche et la fauve forêt,
Et l'éclair qui parfois sur ma tête apparait ;
Je m'en contente. — Sois clément pour une altesse.
— La clémence n'est pas ; tout est de la tristesse.
— Veux-tu le paradis ? Je t'offre le blanc-seing
Du bon Dieu. — Va-t'en, vieil imbécile de saint !

L'hermite s'en alla.

III

LA CHASSE ET LA NUIT

Le lion solitaire,
Plein de l'immense oubli qu'ont les monstres sur terre,
Se rendormit, laissant l'intègre nuit venir.
La lune parut, fit un spectre du menhir,
De l'étang un linceul, du sentier un mensonge,
Et du noir paysage inexprimable un songe ;
Et rien ne bougea plus dans la grotte, et, pendant
Que les astres sacrés marchaient vers l'occident
Et que l'herbe abritait la taupe et la cigale
La respiration du grand lion, égale
Et calme, rassurait les bêtes dans les bois.

Tout à coup des clameurs, des cors et des abois,
Un de ces bruits de meute et d'hommes et de cuivres
Qui font que brusquement les forêts semblent ivres
Et que la nymphe écoute en tremblant dans son lit,
La rumeur d'une chasse épouvantable emplit
Toute cette ombre, lac, montagne, bois, prairie,
Et troubla cette vaste et fauve rêverie.
Le hallier s'empourpra de tous les sombres jeux
D'une lueur mêlée à des cris orageux.
On entendait hurler les chiens chercheurs de proies ;
Et des ombres couraient parmi les claires-voies.
Cette altière rumeur d'avance triomphait.
On eût dit une armée ; et c'était en effet
Des soldats envoyés par le roi, par le père,
Pour délivrer le prince et forcer le repaire,
Et rapporter la peau sanglante du lion.
De quel côté de l'ombre est la rébellion,
Du côté de la bête ou du côté de l'homme ?
Dieu seul le sait ; tout est le chiffre, il est la somme.

Les soldats avaient fait un repas copieux,
Etaient en bon état, armés d'arcs et d'épieux,
En grand nombre, et conduits par un fier capitaine.
Quelques-uns revenaient d'une guerre lointaine,
Et tous étaient des gens éprouvés et vaillants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le lion entendait tous ces bruits malveillants
Car il avait rouvert sa tragique paupière;
Mais sa tête restait paisible sur la pierre,
Et seulement sa queue énorme remuait.

Victor Hugo.

(La fin au prochain numéro.)

LE TRÉSOR DU DÉFUNT

(NOUVELLE.)

I

LE CABAS.

C'est un jour d'hiver, un jour très-rude même, car il gèle fort. Aucun passant ne s'attarde. Chacun va à ses affaires d'un pas délibéré. Les mains emmanchonnées ne se mettent point à l'air; les mains nues sont rouges, piquées par une bise aiguë.

Quelques marchands courageux font de la gymnastique devant leur étalage; d'autres, plus frileux, se contentent de le regarder, abrités derrière leurs vitres.

A dire vrai, la foule n'est pas moindre; seulement elle « musarde » moins que d'ordinaire. Pas de nez au vent, pas de regard en quête... Il faut les tiédeurs du printemps ou de l'automne aux molles rêveries du flâneur.

A travers ces gens pressés qui, en tous sens, arpentent les trottoirs, que de types à étudier! que de croquis à prendre s'il faisait plus doux! Mais le froid mord et on n'a nulle envie de croquer n'importe quoi. Tout le monde allant vite, les chances d'accident sont plus nombreuses. Au détour d'une rue, un flux de personnes est contenu par une file de voitures.

De ce groupe impatienté sort, le plus tôt qu'elle peut, une femme pauvrement vêtue, à l'air inquiet, et guettant d'un œil fiévreux le moment propice à la traversée.

Son chapeau, son châle, sa robe, ses bottines, tout cela n'a plus de dates possibles : c'est une mosaïque disparate, une exhibition d'antiques à faire pitié... un rêve habillant une ombre.

Pauvre femme! de sa figure on pourrait dire comme de ses vêtements. Les privations, la misère l'ont décharnée plus que l'âge, et son ensemble suffit à peine pour donner la certitude que l'on a physiquement, réellement une personne devant soi.

Mais sa mobilité nerveuse ne tarde pas à rectifier l'impression première, et, en la voyant se mouvoir dans son indécision, on se convainc que c'est bien à une créature vivante, à une créature humaine que l'on a à s'intéresser.

Elle cherche à traverser le boulevard. Elle regarde anxieusement autour d'elle et profite d'une éclaircie... avec du mal et des précautions, la voilà de l'autre côté.

Ce n'est pas l'embonpoint, certes, qui l'a gênée : à force d'exiguité, de maigreur, elle est devenue d'une légèreté d'oiseau.

Ce qui aurait pu l'alourdir, c'est un cabas très-plein, très-gonflé et qu'elle porte presque à deux mains. Elle doit l'avoir ôté de son bras, certainement fatigué, contusionné peut-être, et il serait temps qu'elle arrivât à destination.

Probablement elle va bientôt s'y trouver; car, dès qu'elle s'est assurée qu'elle a le pied d'aplomb sur le trottoir et qu'elle n'a plus de voiture à craindre, elle cherche des yeux et gagne d'un pas pressé la boutique d'un bouquiniste ouverte à peu près en face de la ligne qu'elle a suivie.

Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, le patient vendeur de livres est là, comptant sur la curiosité, sur la passion de l'acheteur, et désirant que ces deux mobiles soient assez forts, assez puissants pour lui faire gagner sa modeste journée. Les volumes sont étalés de manière à provoquer le passant, qui, malgré bise et gelée, s'arrête, regarde, feuillette... et quelquefois achète.

Celui vers qui va notre peu opulente marcheuse a un étalage assez bien approvisionné. Tout le long d'un mur, élevé à la coupée d'une maison, il a des rayons d'une belle profondeur, garantis par de bons auvents. A l'une des extrémités se dresse sa boutique en planches, qui n'est guère qu'une grande échoppe, mais fermée et avec des vitres en devanture, et assez spacieuse pour recevoir à la fois deux ou trois clients. Un poêle microscopique en occupe un des angles, et, toutes les fois qu'il a besoin de s'abriter d'une intempérie quelconque ou qu'un marché particulier semble réclamer de la discrétion, il se retire en son réduit, dont il offre l'hospitalité à la partie traitante.

Après avoir passé et repassé devant la légère maisonnette pour s'assurer que le marchand y est, et surtout qu'il y est seul, la pauvre femme, dont le cœur bat fort, essaye de prendre son grand courage, se redresse, consolide son pas, s'avance vers le seuil... et entre.

Aussitôt entrée, elle referme la porte sur elle, autant pour se dérober que pour ne pas se refroidir.

Le bouquiniste a vite deviné. C'est un homme avenant. Il sait son métier; mais il a formes et convenances. D'humeur douce, il est bienveillant au malheureux. Sans délai il se prête à la démarche mystérieuse.

— Asseyez-vous, madame, dit-il à sa nouvelle cliente, dont la mise plus que modeste ne le repousse pas et dont les traits fins et distingués le préviennent favorablement.

Obéissante comme une personne qui a besoin de s'asseoir, la bonne dame s'assied.

— Vous m'apportez quelque chose? reprend le marchand.

En praticien habile, il met dans sa question un ton parfait d'indifférence, en même temps qu'il jette sur l'ouverture du cabas un regard à en dénouer les ficelles.

— Oui, monsieur; j'ai là quelques volumes.

— Voyons-les.

Le vendeuse ouvre son vieux petit meuble, un reste de tapisserie, et en tire successivement une douzaine de tomes brochés ou reliés.

Elle les sort avec lenteur, les palpe et les considère avec un certain attendrissement :

— Ils sont encore assez propres, ajoute-t-elle.

— C'est vrai, Madame; ils ont été entre bonnes mains. On les a soignés.

— M'en donneriez-vous un prix... raisonnable?

— Toujours raisonnable... pour moi. Pour vous, je ne peux pas trop savoir comment vous le trouverez.

— Dites, monsieur, réplique la dame qui devine la fatale dépréciation.

D'un regard le marchand les juge.

C'est curieux de voir avec quelle rapidité, souvent assez judicieuse, il estime un lot. Peu lettré, il a acquis par une manipulation fréquente, la connaissance superficielle et surtout vénale de ses bouquins. Pour ce coup d'œil investigateur, c'est la durée de l'éclair.

Il est donc là, regardant les livres de la malheureuse.

Il en prend un ou deux à la main, pour la forme... Mais il est déjà fixé et à cheval sur son prix.

La pauvre dénuée attend pleine d'anxiété :

— Eh bien! monsieur? finit-elle par lui demander tout doucement.

— Six francs, ni plus ni moins, riposte l'acheteur. La vendeuse laisse échapper une plainte.

— Six francs, Monsieur!... ce n'est pas la moitié de la reliure!

— Je le sais, madame. Mais que voulez-vous! comme je peux vendre, j'achète. Et je ne vendrai pas ces volumes-là plus d'un franc pièce. Et quand? j'en ai peut-être pour six mois, un an à les garder sans en faire un sou. C'est bien parce que je vous vois dans la peine. A un autre, j'en donnerais de trois à quatre francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Toutes les résignations étaient dans l'esprit de l'infortunée cliente. Elle s'était faite à tous les déboires, et cependant cette dernière offre la laissait dans la stupéfaction.

Mais que faire? Aller chercher un autre acheteur? Voudra-t-il de la marchandise, seulement? Et, s'il en veut, il n'aura pas la moindre raison pour être plus large. D'ailleurs elle est exténuée de fatigue et de besoin :

— Prenez-les, dit-elle tout bas.

Une condamnée à mort qui dirait au bourreau : « Me voilà! » n'aurait pas plus d'anéantissement dans la voix.

— Il faut que ce soit vous, madame, répète le marchand. Songez donc; pour début de ma journée, au lieu de vendre, j'achète... c'est une mauvaise étrenne.

— C'est une bonne action, monsieur; meilleure au moins que si vous me refusiez.

Et elle tend la main, dans laquelle l'acheteur dépose avec politesse six pièces d'un franc. En l'absence d'un porte-monnaie, elle va pour les glisser dans une poche .

— Voulez-vous du papier pour les mettre, madame?

Tout en adressant cette question avec une affectueuse bienveillance, le marchand tend un fragment de prospectus à la dame, qui l'accepte, et y enveloppe mélancoliquement sa modique recette, qu'elle serre ensuite.

Cette première opération terminée, la dame fait une pause, puis, de son cabas, tire un dernier paquet :

— Et celui-là, monsieur? l'achèteriez-vous aussi?

— Encore un volume?

— Un plus beau que les autres.

— Montrez-le.

Elle ouvre et déploie une sorte de couverture en carton, et en extrait avec soin un volume relié en maroquin et couvert des plus délicates empreintes que les fers du relieur aient pu façonner.

— Regardez-le bien, monsieur. Il vaut de l'argent, celui-là.

— Il vaut plus que les premiers, c'est vrai; mais, précisément à cause de cela, il est en dehors de mes prix. Ma clientèle ne me demande que du bon marché, et un livre rare serait mal placé chez moi...

— Alors? interroge la dame interdite.

— Alors, il vous faudra chercher ailleurs.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écrie-t-elle navrée... Je suis à bout de forces... que devenir?... Je croyais qu'en considération de l'autre marché... Je comptais un peu sur cette ressource...

— Ecoutez, madame. J'ai un vieil amateur qui vient souvent visiter mes livres. Quoiqu'ils ne soient point rares, il y trouve encore parfois sa pâture. Je peux essayer une chose. Laissez-moi le titre du vôtre. Je lui en parlerai, et, s'il en a la moindre envie, donnez-moi votre adresse, et je vous ferai signe.

Résignée à tout, c'est tout émue de reconnaissance qu'elle accepte cette combinaison. Elle écrit le titre de son volume sur un petit carré de papier blanc que lui passe le bouquiniste; elle y ajoute son adresse, et, comme une nourrice réintègre son nourrisson dans ses langes, elle remet le livre dans son étui, l'étui dans le cabas, se lève, et sort... en remerciant.

II

LA NOTE.

La très-peu favorisée vendeuse retourne lentement chez elle, et, en cheminant, elle se parle.

Essayons de distinguer quelques-unes de ses phrases :

— Ainsi donc, je le remporte! se dit-elle avec tristesse. Je n'ai pu le vendre aujourd'hui;... je ne le vendrai pas mieux demain. C'est fini!... Allons, rentrons; faisons durer autant que possible les quelques sous que je viens de ramasser, et... après... nous verrons... Dieu gard'!...

C'est en se dolentant de la sorte qu'elle rentre en son gîte, étroite chambrette à laquelle on parvient en montant les marches ébréchées de six étages et demi. Elle a acheté quelques modestes provisions avant d'entreprendre son voyage ascensionnel, et elle les dépose sur une table en noyer, disjointe, boiteuse, et qui n'est plus guère que la ruine d'un meuble :

— C'est la fin de tout, reprend-elle. Voilà les dernières miettes... Après ces six francs dépensés, je n'aurai plus rien, plus rien dont je puisse faire argent; car pour vendre ce dernier volume, j'échouerai dans mes tentatives... Et d'ailleurs je ne veux pas enfreindre l'ordre du défunt; je veux suivre son conseil : « *Rare*, m'a-t-il écrit sur une note; *grande valeur. Ressource pour toi. Ne le donne pas pour peu.* »

A ces mots, elle fait un signe de tête, qui indique chez elle un doute assez amer.

Un instant après, elle continue :

— Pauvre Bénédict! puisque tu le dis, c'est vrai; car tu les connaissais bien, tes livres. O mon ami, toi qui les as tant aimés, si tu savais quelle peine ça été pour moi de les enlever les uns après les autres et de les vendre! Il me semblait que je te les arrachais... Et pourtant je n'ai que suivi ta volonté. En me les laissant, tu n'as pas eu le désir que je les garde... Qu'en eussé-je fait? Ils n'étaient bons pour moi que comme « ressource »... et j'en ai usé, si bien qu'aujourd'hui la veine est épuisée...

F. Fertiault.

(La suite au prochain numéro.)

LES PAROLES D'OR

Le principal mérite des belles manières et du ton de la haute compagnie est d'offrir un ensemble harmonieux où tout est si bien fondu que rien ne choque. Ceux mêmes qui, soit par ignorance, soit par un emportement quelconque de la pensée, n'observent pas les lois de cette science, comprendront qu'en cette matière une seule dissonance est, comme en musique, une négation complète de l'art lui-même dont toutes les conditions doivent être exécutées dans la moindre chose, sous peine de ne pas être.

H. de Balzac.

LA MODISTE UNIVERSELLE

La maison Ad. Goubaud et fils, qui édite le plus ancien et le plus complet de tous les journaux de modes, vient de réaliser un nouveau progrès par la création du journal *la Modiste universelle*. Les chapeaux sont maintenant si compliqués de forme et de garniture, qu'il était indispensable, en effet, de les présenter désormais sous un aspect plus intelligible et plus pratique.

Chaque numéro de cette superbe publication, unique en son genre, renferme quatre belles planches de chapeaux de grandeur demi-nature, encartées dans un texte illustré, avec description en cinq langues (français, anglais, allemand, italien, espagnol). Imprimés sur bristol et coloriés à l'aquarelle, ces chapeaux *modèles* offrent, sous une forme saisissante, les types de la dernière nouveauté. Il suffit, pour en juger, de voir le numéro de mai. Rien de plus gracieux que ces chapeaux si artistement dessinés par Guido Gonin, et coiffant à ravir les plus jolies têtes. A ce point de vue seul, ils mériteraient d'être collectionnés.

Prix du numéro : 1 fr. 50 chez tous les libraires et marchands de journaux. Abonnement : Paris, 15 fr. par an; province, 17 fr.; étranger, 18 fr. On s'abonne du 1er de chaque mois en adressant un bon de poste à MM. Ad. Goubaud et fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CORRESPONDANCE

— Mlle R..., à Nancy.

Pour la jeune veuve en question, nous vous conseillons la robe de faille blanche, avec garnitures de tulle noir et point blanc. Le Chantilly, par son dessin plus ou moins chargé, nous semble trop épais ; le tulle noir léger sera d'un effet moins cru sur la soie blanche et la dentelle blanche adoucira encore le tout. — Quant au chapeau, il devra être noir et blanc, en tulle et dentelle blancs, avec fleurs blanches à cœur noir ou feuillage noir. — Les gants blancs brodés de noir.

REVUE DES MAGASINS

La *Ceinture régente* est, par excellence, le corset de prédilection des femmes riches, parce qu'elle est établie avec un soin tout particulier et un luxe exceptionnel.

Cette ceinture est également le corset des femmes délicates, des jeunes filles ; elle soutient le corps sans le froisser ni le gêner. Mmes de Vertus sœurs, en créant ce gracieux modèle, ont cherché avant tout à concilier les aspirations de la coquetterie avec les exigences de l'hygiène. Certainement la *Ceinture régente* maintient la taille dans un équilibre de formes parfaitement harmonieux, et les femmes qui la portent sont habillées à ravir ; mais ce qu'il importe bien plus encore de remarquer, c'est qu'avec ce précieux mentor, on n'éprouve jamais de ces froissements, de ces maux d'estomac si douloureux, qui accompagnent l'usage de certains autres corsets.

C'est toujours à Mmes de Vertus sœurs (12, rue Auber) qu'il faut s'adresser pour plus amples renseignements.

— De toutes les machines à coudre que nous connaissons, la *Wheeler et Wilson*, fabriquée par la grande Compagnie américaine de ce nom, est celle que nous préférons. Nous l'avons maintes fois vue fonctionner, et nous prenons toujours un nouveau plaisir à écouter les leçons données aux personnes qui veulent en apprendre le maniement. C'est avec une complaisance extrême que les employées de la maison de Mme ve H. Seeling (boulevard Sébastopol, 70) vous enseignent à conduire cette gentille machine.

Du reste, rien de plus simple, de plus commode à manœuvrer. La construction de la machine *Wheeler et Wilson* est réellement admirable, d'un système unique dans son genre, d'une solidité à toute épreuve ; une enfant peut la faire marcher. Et puis, c'est une couseuse émérite, qui n'occasionne jamais la moindre difficulté ; avec elle, tout ouvrage est bon : coton, laine, soie, tissus minces ou épais, etc.

Quant aux prix, ils sont des plus modérés : — Machine n° 1, argentée, 250 francs. — Machine n° 2, vernie et dorée, 225 francs. — Machine n° 3, vernie, 200 francs.

M. D'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal. Du reste, pour leur éviter des recherches, nous donnerons désormais, au bas de chacune de nos gravures ou à la suite de la description du vêtement représenté, le prix du patron épinglé. Il suffira donc, en indiquant le numéro de la gravure dont on désire le patron, de nous en envoyer le montant en un mandat de poste ou en timbres-poste français. A défaut de ces derniers, nos abonnées de l'étranger devront ajouter au prix du patron 1 franc en plus pour le change, cette perte ne pouvant naturellement être supportée par nous.

NOUVEAU PANORAMA DES MODES

Saison de printemps et d'été 1877

Le succès obtenu par notre dernier Panorama nous ayant démontré l'importance que nos Abonnées attachent à cette publication, et l'utilité qu'il y a à la faire paraître en temps opportun, c'est-à-dire dès le début de la saison, nous nous empressons d'informer nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** est dès à présent à leur disposition.

Comme nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **prime**, d'un prix aussi réduit que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes complétement inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution parfaite.

Pour que cette belle PRIME leur soit adressée *franco* à partir de ce jour, — roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — nos lectrices n'ont qu'à nous adresser la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

SOMMAIRE DU 4e N° DE MAI 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — *L'Art d'être grand-père*, par M. Paul Foucher. — *L'Épopée du lion*, poème, par M. Victor Hugo. — *Le Trésor du défunt*, nouvelle, par M. F. Fertiault. — Les paroles d'or. — Correspondance. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1421, dessin de M. Jules David : toilettes de ville d'eaux. — Figurine coloriée L. n° 126 (annexe spéciale à l'édition n° 3) : toilette de *villégiature*. — Modèles de chapeaux N. n° 2, substitués sur demande spéciale à la gravure n° 1421.

Dans le texte : P. n° 366, dessin de M. E. Préval : costume d'enfant de quatre à cinq ans. — G. n° 750, dessin de M. E. Préval : toilettes de ville d'eaux. — G. n° 755, dessin de M. E. Thirion : modèles de chapeaux et lingerie. — G. n° 756, dessin de M. E. Thirion : *toilette de demi-deuil* (vu de devant et de dos). — G. n° 757, dessin de M. E. Thirion : toilette de villégiature (vue sous deux aspects).

ROUVENAT (☆) *et CH. LOURDEL*, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Aujourd'hui, on est arrivé à un tel raffinement de goût dans la toilette, que les belles étoffes, les dentelles de prix, les garnitures rares ne suffisent plus à faire le bonheur d'une femme élégante. Ce qu'elle veut avant tout, c'est une toilette de style. Mais, comme disent les Anglais, *that is the question*, et tout le monde ne sait pas la résoudre. Quel que soit le travail à faire, il faut l'étudier, le comprendre ; or, peu de personnes se donnent cette peine : de là tant de contradictions entre la parole et les actes!

Dans cet ordre d'idées, nous avons un guide tout trouvé, et des plus sûrs, dans M. Charles Blanc ; c'est lui qui va nous expliquer ce qu'il faut entendre par *toilette de style*.

« Cette question se résout en vertu des premiers principes de l'art décoratif, à savoir qu'il y a plus de grandeur dans la répétition que dans l'alternance, plus de dignité dans la consonnance que dans le contraste. »

Puis le savant académicien complète ainsi sa pensée, en lui donnant une expression plus simple :

« Des couleurs très-peu variées, des lignes très-peu rompues, beaucoup de simplicité ; même au sein de la richesse l'uni des étoffes, la sobriété des garnitures, telles sont les conditions d'une toilette sévère. »

La conséquence de ce principe, c'est qu'une toilette de style est forcément empreinte d'un certain caractère de sévérité. Tous les jolis bariolages de couleurs, les mille et mille dispositions d'étoffes qu'on emploie dans la confection d'un costume, les croisements en tous sens des écharpes, tout cela constitue une toilette de fantaisie, mais non pas une toilette de style. Autrefois, Mme de Girardin, dans ses *Lettres parisiennes*, classait les modes de son époque en « École tapageuse » et « École mystérieuse si le spirituel vicomte de Launay était encore de ce monde, il pourrait diviser nos modes actuelles en toilettes de fantaisie et toilettes de style.

Ce serait juste, car le costume actuel passe d'une extrémité à l'autre, formant en quelque sorte deux camps bien opposés : le premier a pris fait et cause pour le genre « tout noir », redevenu le favori du jour.

P. N° 367. — Chapeau de jeune femme.

La robe de soie noire, en dépit des récalcitrantes, a pris une grande situation dans les modes : cela devait être, avec les nouvelles tendances. La grenadine et le barége noirs se mélangent agréablement avec le taffetas noir, —tissu dont le règne commence assez bien pour menacer la prospérité de la faille. — En un mot, la toilette noire ne le cède en élégance, sur le turf comme dans les salons, qu'à la toilette blanche, et toutes deux peuvent être mises sur le même pied. Les garnitures à employer, dans cet ordre d'idées, sont les dentelles plissées à plat, les broderies de soie plate sur tissu granité avec bordure festonnée et piquée de perles clair de lune, les passementeries au crochet mélangées de perles et de franges magnifiques à l'occasion. Notons, à ce propos, comme modèle étonnant, une grille de perles de ton mordoré et flamme de punch, terminée par des pomponnettes de soie. Avec ces divers éléments, les combinaisons ne manquent pas pour établir des toilettes de style.

Faut-il attribuer aux préoccupations politiques du moment l'influence de ce revirement de la mode en faveur du costume sévère, ou à l'abus même de la couleur violente et des arrangements où l'originalité touche aux effets heurtés? Quoi qu'il en soit, ainsi que nous le disions, deux camps sont en présence ; le second est précisément celui de la fantaisie, cette coquette si charmante, lorsqu'elle veut bien ne pas tomber dans l'exagération. Mais la facilité avec laquelle on obtient de gracieux costumes, soit par un mélange de tissus, soit simplement par l'heureuse disposition des dessins et l'harmonie

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

des couleurs, fait que le domaine public s'en est bientôt emparé, et que l'on aperçoit des costumes tout à fait agréables à la vue marqués 12 francs.

— Et la robe *Japonaise* dont vous ne parlez pas? nous a-t-on déjà demandé.

La raison en est bien simple : notre journal se respecte trop pour donner à ses lectrices de fausses nouvelles. Les personnes qui ont entendu parler de robe japonaise se sont laissé prendre à une réclame, et si nous n'étions nous-même arrêtée par la crainte d'en faire une, ce qui rendrait heureux certain industriel, nous pourrions citer par leur titre les journaux qui ont lancé le canard en question, payés qu'ils étaient pour cela. D'ailleurs, que peut bien être une robe japonaise, sinon un vêtement flottant, formé d'une étoffe à grands ramages, aux couleurs brillantes? Nos lectrices sont trop bien informées sur les agissements de la mode pour ne pas remarquer le contre-sens qu'il y aurait à s'habiller ainsi, au moment où la couleur est remise en question. Voilà, pour le coup, qui ne constituerait point une toilette de style!

Nous annoncions dernièrement que les plus jolies garnitures à employer pour les robes de toile unie étaient les broderies; nous ajouterons qu'à ces bandes brodées on a mis une frange de fil qui produit le meilleur effet : c'est la dernière expression du genre.

Mentionnons encore à l'avoir de la nouveauté, parmi les objets de toilette de première nécessité, le soulier *Richelieu*, en cuir de couleur café au lait, haut sur le cou-de-pied, avec de larges rubans pour le nœud traditionnel. Très-élégants sont le soulier en peau de chagrin et la demi-botte, tous deux à barrettes fermées chacune par un bouton d'acier aux mille facettes brillantes. — Avec cela, des bas de soie ou de fil d'Écosse, de couleur naturellement et de ton assorti à la toilette.

Si, passant d'une extrémité à l'autre, nous nous occupons de la main, nous pourrons constater que les gants noirs brodés de couleur sont très-élégants.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 367.

Chapeau de jeune femme. — Ce modèle est en paille de riz, à passe arrondie et doublée de faille rose chair. La calotte, assez haute, est entourée de faille de même nuance; cette faille est plissée et soutient au sommet un groupe de coques; une guirlande de lilas blanc sort de ce groupe pour se répandre derrière et se terminer sur le côté.

G. N° 749.

Toilettes de ville d'eaux. — 1. Costume en fantaisie brillante bleu pâle. — Jupon à traîne, bordé de faille bleu marine et garni de plissés de mousseline blanche coquillée et entremêlée de coques de faille bleu marine. Ce jupon est monté derrière par un pli Watteau. Grands panneaux de soie grise et de faille bleu foncé sur les côtés du jupon. Écharpe de soie plissée au bas du tablier en biais, allant se perdre sous le panneau opposé et formant pouff derrière. — Veston en fantaisie, à basque postillon derrière, formée d'un plissé de faille. Col rabattu et gilet de faille gros bleu; boutons assortis au ton pâle. Double parement de laine et soie au bas des manches. — Lingerie plate. — Chapeau de paille ondulée; le fond recouvert de mousseline claire et entouré de fleurs des champs. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume en toile écrue à rayures bois. — Jupon à traîne, ouvert du bas, de place en place, pour laisser passer des plissés de toile. La tunique est garnie, sur le côté, d'un panneau plissé, sous lequel le tablier est drapé. Un peu plus loin derrière, la tunique se boutonne sur le tablier jusqu'en bas. Ceinture plate en même étoffe, bridant le haut. — Corsage veston descendant bas devant, découpé en habit derrière et entouré d'un gros liséré. Col montant et col rabattu, celui-ci garni de boutons de nacre pareils à tous ceux de la toilette. — Chapeau de paille à diadème pointu, très-orné de feuillage de lierre et de petites fleurs des champs. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 754.

Costumes d'enfants. — 1. Robe de toile bise, pour petite fille de deux à trois ans. — Le devant, de forme princesse, est tout droit; le dos, cintré avec trois coutures, se termine par un volant monté à gros plis. Des entre-deux en toile brodée à l'anglaise rayent verticalement le milieu du dos; des volants brodés assortis ornent le bas de la robe, les poches et l'entournure des bras. Flots de ruban bleu étroit sur chaque pli derrière et sur les poches. Un large col de même étoffe que la robe, encadré de volants brodés, ferme le vêtement dans le haut. — Chapeau de paille anglaise, orné d'une écharpe en surah écru et d'un groupe de myosotis. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Blouse russe en vigogne de ton neutre, pour jeune garçon de trois à quatre ans. — Le devant, de forme princesse, se ferme en biais; ses bords sont garnis d'un galon bleu et de boutons avec boutonnières assorties. Le dos n'a qu'une couture cintrée au milieu, et le bas se termine par un petit volant monté à gros plis. Une bande de vigogne, découpée en larges dents bordées d'un double galon bleu, entoure la blouse au-dessus du volant; le milieu de chaque dent est marqué par une ligne de trois boutons. Le parement des manches est formé au moyen d'une garniture semblable. Grand col rabattu et bordé de bleu. — Toque de paille à damiers bleus et jaunes, le bord orné d'un ruban bleu, avec houppette de soie floche au sommet. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Robe de sicilienne grise, pour petite fille de six à huit ans. — Le devant, de forme princesse, est droit et fermé par des nœuds papillon en ruban rouge. Le dos de la robe est à trois coutures; sa garniture le fait paraître détaché d'un jupon qui en réalité n'existe pas. Une petite guipure blanche suit la couture du milieu du dos, le bas au-dessus de l'ourlet et les bords des revers qui ornent les coutures de côté. Boutons rouges sur les revers, dans le haut du dos et sur la couture des manches. Un volant de faille rouge effilochée est posé sous la guipure du bas de la robe. La poche, ainsi que le parement des manches, est formée de revers de vigogne encadrés de guipure, dont les pointes se rejoignent sous un nœud de ruban. — Chapeau de paille à grands bords relevés à la calabraise, garni de ruban rouge et d'une plume écrue. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

4. Blouse de toile d'Irlande à raies bleues et blanches, pour fillette de douze ans. — Vêtement de forme princesse demi-ajustée, découpé dans le bas en dents carrées, bordées de toile gros bleu. Ces dents reposent sur deux volants plissés, en toile bleu pâle et bleu foncé. Même garniture en jabot sur le bord du devant de la robe. Poche à la bonne femme, en même étoffe, garnie de plissés et d'un nœud de ruban assorti. Col rabattu en toile bleu uni. Les manches, prises dans le biais de l'étoffe, sont terminées par deux volants plissés que maintient un bracelet de toile unie. — Petite capote en paille marron, bordée et garnie de faille marron. Nœud dessus et derrière, avec branche de roses. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

5. Robe en armure nattée soie et laine de couleur gris perle, pour fillette de neuf à dix ans. — Le devant, de forme princesse, est orné au milieu et sur ses bords inférieurs de broderie anglaise fine. Poche en portefeuille sur le côté. Le dos, à partir de la taille, se détache d'un jupon de même étoffe, monté à une ceinture de taille et cousu dans les coutures de côté. Depuis la taille, le dos est garni de boutons et de fausses boutonnières. Les côtés se retournent sur eux-mêmes dans le bas, formant comme des revers dont la pointe est fixée par un bouton. Le parement de la manche rappelle la disposition de la poche; une partie plate vient se fixer par un bouton sur la partie repliée du dessous. Col rabattu, entouré de broderies et replié sur lui-même, à ses deux extrémités, qui sont assujetties par un bouton. — Chapeau de paille anglaise, à fond pointu, garni d'une guirlande de pâquerettes. Nœuds de ruban tilleul dans le bas et au sommet. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1424

Élégantes toilettes de ville d'eaux. — 1. Costume de neigeuse gris mastic et faille assortie. — Polonaise de forme princesse devant, à long dos cuirasse lacé au milieu, sur lequel est posée la traîne en neigeuse qui complète le dos. Sous cette traîne se trouve une autre traîne de faille, garnie de plissés qui se continuent devant, soutenus par une doublure en grosse mousseline. Une ligne de boutons orne le côté du vêtement; de ce point s'échappe une écharpe de faille qui relève la première traîne en formant un gros nœud à pan garni de franges. Nœuds assortis au bas du dos et sur le côté. Manches de faille entourées de bracelets en neigeuse, boutonnés dessus. — Chapeau en paille de riz, à calotte plate et petite passe. Un bandeau de myosotis recouvre la passe; des rubans bleus entourent la calotte et se croisent dessus en tous sens. Coques de ruban au sommet, où elles sont fixées par un bouquet de fleurs jaunes et d'herbes retombant sur le côté. Catogan de bouclettes en ruban assorti, posé en cache-peigne. — Ombrelle de soie bleue. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

2. Costume en faille vert foncé et crépon vert absinthe. — Des bandes de plissés forment la coquille dans le bas du devant du jupon; un volant plissé termine la traîne. — Polonaise très-ample de jupe, ouverte dans le bas derrière, où elle forme deux pointes; tous les bords inférieurs sont garnis d'un ruban rose. Un ruban semblable raye le côté de la polonaise, qu'il relève en plusieurs draperies. Une botte en crépon, doublée de soie rose, constitue la poche qui se termine par un nœud rose. Le devant du vêtement est ouvert en biais, et le bord de l'ouverture est dissimulé par une garniture de faille, formée de trois biais rose encadrés de dentelle blanche. Cette même disposition entoure le bas des manches. Épaulettes formées d'un flot de rubans roses. — Capote en paille de riz blanche. Coquillé de dentelle blanche autour de la calotte, mélangé de ruban rose; nœud au sommet et cache-peigne de volubilis derrière. Bandeau de mêmes fleurs sous la passe et barbes de dentelle blanche. — Ombrelle de soie blanche. — Prix du patron épinglé : 4 fr. 50.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au présent numéro contient les six modèles suivants :

1. Polonaise lacée derrière, d'après la gravure coloriée n° 1424 (fig. 1), annexée au présent numéro.
2. Confection de demi-toilette, d'après la gravure G. n° 757, insérée dans le numéro paru le 26 mai.
3. Robe de baptême.
4. Costume d'enfant, d'après la gravure DG. n° 748 (fig. 7), insérée dans le numéro paru le 19 mai.
5. Cuirasse genre breton, d'après la gravure coloriée n° 1421 (fig. 1), annexée au numéro paru le 26 mai.
6. Tunique, d'après la gravure coloriée n° 1421 (fig. 1).

Description de la figurine coloriée *L.* n° 124

Annexe de l'édition n° 3.

Erratum. — Notre numéro du 26 mai devait contenir, pour les Abonnées de l'édition n° 3, la description de la figurine coloriée L. n° 124, annexée à ce numéro. C'est par erreur qu'y a été insérée la description de la figurine L. n° 126; en conséquence, nous nous empressons de rétablir ici la véritable description :

Toilette de contrat ou de concert du soir. — Robe princesse en lampas vésuve. — Le corsage, décolleté en carré, est garni de petits lacets d'or cousus les uns contre les autres, de manière à former comme un large galon : cette disposition donne un aspect breton au costume. Le devant, taillé très-long, est drapé d'un côté sous une garniture pareille qui forme rayure sur la robe. De l'autre côté, les draperies vont se réunir derrière sous un nœud de faille jaune. Le dos princesse forme deux parties garnies de franges, lesquelles sont tordues sur elles-mêmes et retombent en traîne sur un faux jupon. Celui-ci, en faille, comprend une large traîne soutenue par un seul lé, qui est monté à la taille sous la robe. Un large biais de lampas, encadré de plissés de faille, orne le bas de la traîne, et le dernier des plissés forme bordure au bas de la robe. La manche est terminée par un double cornet qu'une bande de lacets d'or coupe en deux. — Guimpe bretonne en linon blanc; grosse ruche mélangée de dentelle et cravate de dentelle. Sous-manches assorties. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

CORRESPONDANCE

— Mme J. G..., à Genève.

Le prix du patron épinglé de polonaise de la figurine coloriée L. 119 est de 4 francs. — Nous ne faisons pas de substitution de patrons; mais si vous voulez bien nous demander ce patron conformément au tarif, en ayant soin de bien indiquer les changements que vous désirez, nous nous empresserons de vous adresser le modèle du paletot *Groziella* (prix: 2 fr. 50). — Quant au patron du DG. n° 748, ce sont bien les pans du dos qu'il faut allonger. Les crans marqués sous les bras indiquent seulement les coutures à assembler. A 50 centimètres du dessous de bras, il doit y avoir d'autres crans sur le petit côté qui se réunit au devant droit; on forme là des plis avec cordons dessous pour rejeter l'ampleur en arrière. Un nœud ou un revers vient orner cette draperie.

— Mlle Marie S..., à Blois.

La guimpe bretonne se pose sur le corsage de robe; on peut fort bien l'établir en linon bleu ou rose avec broderies marron et jaune.

— Mme Armand D..., à Vienne.

Pour soutenir la lourde traîne dont vous vous plaignez, faites ajouter à l'envers de la jupe un éventail de grosse mousseline raide, qui donnera un maintien assuré.

— Mme P. de M..., à Rennes.

Au cœur de la Bretagne, madame, il est certain que vous devez connaître mieux que qui que ce soit le costume breton; mais la mode n'entend nullement donner le modèle national. Choisissez donc le genre qui vous plaira le mieux parmi les dessins que le journal vous en a donnés.

LA MODISTE UNIVERSELLE

Édition de chapeaux modèles

La maison Ad. Goubaud et fils, qui édite le plus ancien et le plus complet de tous les journaux de modes, vient de réaliser un nouveau progrès par la création du journal *la Modiste universelle*. Les chapeaux sont maintenant si compliqués de forme et de garniture, qu'il était indispensable, en effet, de les présenter désormais sous un aspect plus intelligible et plus pratique.

Chaque numéro de cette superbe publication, unique en son genre, renferme quatre belles planches de chapeaux de grandeur demi-nature, encartées dans un texte illustré, avec description en cinq langues (français, anglais, allemand, italien, espagnol). Imprimés sur bristol et coloriés à l'aquarelle, ces chapeaux *modèles* offrent, sous une forme saisissante, les types de la dernière nouveauté. Il suffit, pour en juger, de voir le numéro de mai. Rien de plus gracieux que ces chapeaux si artistement dessinés par Guido Gonin, et coiffant à ravir les plus jolies têtes. A ce point de vue seul, ils mériteraient d'être collectionnés.

Prix du numéro : 1 fr. 50 chez tous les libraires et marchands de journaux. Abonnement : Paris, 15 fr. par an; province, 17 fr.; étranger, 18 fr. On s'abonne du 1er de chaque mois en adressant un bon de poste à MM. Ad. Goubaud et fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAUSERIE

Tout va de mal en pis dans l'atmosphère... (Il va sans dire que, si aisé que puisse sembler le rapprochement, nous ne voulons point parler ici de l'atmosphère politique, et cela pour cent raisons dont une seule suffirait à nous dispenser des quatre-vingt-dix-neuf autres : c'est que la politique est un terrain brûlant, sur lequel il est interdit aux journaux de modes de s'aventurer, sous peine de mort !...) Donc, tout ce que nous pouvons constater, c'est qu'un certain désordre a dû s'introduire dans les calculs de ceux qui ont la gestion du calendrier, car les saisons sont en pleine révolution. Il a gelé au mois de mai et juin ne s'annonce guère sous de meilleurs auspices; le vent reste au nord-est, voilà la corbeille du printemps. Que penser d'une époque où le renouveau nous arrive tout grelottant et chargé de fluxions de poitrine ? Jusqu'à cette année, on avait pu croire à la réalité du printemps. Il parait que désormais il en faudra rabattre !

En tout cas, la pluie est à l'ordre du jour. Est-ce donc au canon tonnant dans la mer Noire, — plus réel, hélas ! que les « canons de l'antiquité » si mal à propos évoqués par maître Lachaud, — que nous devons l'absence prolongée du soleil et ce printemps si triste, qu'il semble une contrefaçon de l'automne ? Nous avons cependant deux produits printaniers qui ont fait simultanément leur apparition, les hannetons et les fraises : l'amusement des enfants et l'ornement des desserts. Pas mal de hannetons et beaucoup de fraises; le mois de mai a tenu évidemment à plaider les circonstances atténuantes, — comme maître Lachaud, — pour ses variations de température et son ton gris peu varié.

Les courses du bois de Boulogne ont repris nonobstant, et même avec un éclat relatif. D'autre part, les suicides continuent avec les procédés les plus divers. A peine avait-on rendu les derniers devoirs à deux honorables membres du Sénat, MM. Ernest Picard et de Tocqueville, enlevés tous deux par la maladie, qu'on apprenait la fin volontaire du directeur général des postes, M. Le Libon, homme honnête et regrettable sous tous les rapports. Espérons que l'épidémie de mort ne continuera pas à sévir parmi nous et se contentera des victimes que lui procure la guerre déchaînée sur l'Orient.

Puisque les nécessités de la chronique nous ont conduit sur le terrain où se mêlent volontiers les souvenirs et les regrets, faisons-nous l'écho d'une touchante nouvelle, venue à point pour nous servir de transition.

Un poëte, qui vivait en Autriche il y a environ deux cents ans, pria ses amis, à son lit de mort, de placer sur sa tombe une grande coupe de pierre dans laquelle on verserait chaque jour une mesure de graines. Sa dernière volonté fut exécutée fidèlement. Durant bien des années, pendant les tristes hivers, les oiseaux du ciel profitèrent de la libéralité du poëte et chantèrent leurs jolies chansons sur son tombeau.

C'est une idée aussi poétique et plus charitable qui va être mise à exécution à Rouen. Un comité de souscripteurs s'est formé sous la présidence de M. Gustave Flaubert pour élever sur l'une des places de la ville une fontaine ornée de l'effigie du poëte Louis Bouilhet. Ce ne sont pas les oiseaux, mais les hommes qui profiteront cette fois du bienfait.

La fontaine, du reste, viendrait trop tard cette année pour les oiseaux, car déjà les hirondelles ont repris possession de leurs nids accoutumés. Ces voyageuses ailées ont eu, de tout temps, le don d'intéresser à un très-haut point la curiosité publique : aussi nos lectrices ne seront peut-être pas fâchées de connaître les fables dont elles ont été l'objet.

Au temps où fut fait le Dictionnaire de Trévoux, on hésitait encore sur la question de savoir si elles émigraient vraiment vers des climats plus chauds ou bien si elles se cachaient simplement soit dans des trous profonds, soit même dans la mer. Nous y lisons, en effet, que « le P. Kircher dit que les pêcheurs de Pologne prennent souvent dans leurs filets de gros pelotons d'hirondelles qui s'entre-tiennent par le bec et par les pieds; qu'étant mises dans un lieu chaud, elles commencent à se remuer ».

Tout le monde connait l'histoire de Tobie. C'est sans doute pour en faire la contre-partie que Willughbi affirme que les cendres d'hirondelles sont excellentes pour les maladies d'yeux, et que Dioscoride recommande, pour les affections de même nature, l'emploi de petites pierres colorées qui se trouvent, paraît-il, dans l'estomac des jeunes hirondelles.

Nous passons sous silence la fable trop connue de Procné, et nous rappellerons seulement que les hirondelles, respectées aujourd'hui par une douce superstition, étaient immolées, dans l'antiquité, à Vénus, comme les colombes, et aussi aux dieux Lares, honneur dont elles se passent volontiers de nos jours.

Il faut aussi, croyons-nous, reléguer parmi les fantaisies cette histoire de Pline qui prétend qu'elles bâtissent en Égypte, à l'entrée du Nil, leurs nids sur les bords de la mer appelée *Heracleoticum ostium*, et qu'elles les serrent si fort les uns contre les autres que cela constitue de véritables remparts ayant plus d'un stade de longueur et d'une matière tellement dure qu'à peine les hommes pourraient construire rien de pareil. Bellon assure que les hirondelles ont la vue si pénétrante qu'elles aperçoivent un moucheron à plus de mille pas.

C'est ainsi que l'esprit s'est exercé, de tout temps, sur l'existence nomade et les mœurs voyageuses de ces jolis oiseaux à la forme si élégante. La poésie aussi leur a payé son tribut, et un tribut plus heureux, car ils ont inspiré de ravissantes et mélancoliques chansons dont plusieurs sont demeurées populaires. On y chante leur fidélité au nid, leur amour de la liberté, leur amour maternel, et ce sentiment fraternel qui les rapproche de nos demeures et en fait, pour ainsi dire, des hôtes de nos foyers.

Sans remonter jusqu'à l'antiquité, — comme maître Lachaud cherchant l'origine des canons, — on peut trouver de jolies anecdotes qui font honneur aux hirondelles; celle-ci, entre autres, que rapportait dernièrement notre savant confrère Victor Meunier :

« Il était une fois un jeune couple d'hirondelles qui cherchait une place où suspendre un berceau. Elles virent un bateau à vapeur. C'était à Pesth, sur le Danube, le bateau à roues qui fait le service entre cette ville et Semlin. Le tambour de ce bateau leur plut. Elles y entrent, y bâtissent. Pendant qu'elles bâtissent, le steamer chauffe, lève l'ancre, crache sa vapeur, lâche sa fumée et part. Les hirondelles continuèrent de bâtir. Ensuite elles pondirent, et puis elles couvèrent. Et le bateau marchait toujours. Elles élevèrent de même leurs chers petits, le vapeur faisant la navette de Pesth à Semlin et de Semlin à Pesth. Cela est arrivé au printemps de l'année dernière, et le *Dinglers's polytechnische Journal* est le Charles Perrault de l'aventure. »

Voilà, n'est-il pas vrai, une jolie histoire, — et qui prouve que les animaux sont parfois plus dignes d'intérêt que les hommes ! Car il y a malheureusement, parmi l'espèce humaine, des individus chez qui l'on chercherait en vain l'ombre des sentiments dont la nature a doué de simples oiseaux.

Une jeune fille qui mériterait d'être hirondelle, c'est Mlle Marie Vanier, couronnée rosière à Nanterre le 20 mai dernier. Mlle Vanier est née le 27 octobre 1859. Elle a perdu sa mère en 1870 et son père en 1872. Restée seule avec un frère et une grand'mère âgée de près de quatre-vingts ans, elle s'est placée comme domestique, et c'est elle qui soutient aujourd'hui la vieille grand'mère. Digne exemple de piété filiale !

Une couronne ainsi acquise par l'accomplissement du devoir, bien que ce ne soit qu'une humble couronne de fleurs, vaut mieux qu'un riche diadème conquis au prix du sang et des souffrances de plusieurs générations.

Ludovic Sauveur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA MODE

La capricieuse déesse à laquelle le monde sacrifie, croyons-nous, depuis qu'il existe, compte parmi ses plus fidèles anniversaires les retours des saisons. C'est une excellente occasion pour les artistes en vêtements de forcer leur public à un renouveau de dépenses. La nature se transforme : conviendrait-il donc que l'homme, son plus bel ornement, restât seul semblable à soi-même!

Seulement, la nature, — qui, paraît-il, n'a pas autant de procédés que ses créatures, — revient périodiquement aux mêmes aspects, sans rien changer à ses anciennes parures. Elle n'a rien trouvé de mieux encore que les roses, les lys et les violettes, pour habiller la terre au printemps; que les fraises, les pommes et les blés pour l'orner en été; que les pampres et les pêches pourprées, pour la parer en automne; et elle se contente encore, en hiver, de ce beau voile de neige dont les blancheurs transparentes effacent celles même du marbre.

L'homme, non plus, au fond, n'a rien pu inventer, malgré son extrême bonne volonté. Tout au plus a-t-il transformé, par des combinaisons savantes, les couleurs élémentaires que la nature lui fournissait; mais, en réalité, il n'est pas de nuance si compliquée, laborieusement élaborée par la chimie, qui ne puisse être retrouvée dans l'herbier admirable des deux mondes et dont la flore de terre ou celle de mer ne donne quelque échantillon. Nous nous consolons de cette impuissance par une série de modifications infinitésimales produites dans l'ordre de ces éléments, et que nous élevons à la hauteur d'événements véritables. Combien de fois, par exemple, n'avons-nous pas vu varier la forme des chapeaux!

Pour rentrer dans l'actualité, ceux que les femmes ont arborés aux premiers soleils de cette année nous ont paru extrêmement petits et généralement décorés de fleurs jaunes. Pourquoi pas? — La mode a ceci de charmant qu'elle échappe à toute discussion et s'impose. C'est une personne avec laquelle on chercherait vainement à ergoter. Elle ne daigne pas vous répondre. Elle est, et voilà tout. Elle est aussi celle qui est partout.

Nous ne savons plus quel célèbre médecin disait à ses malades, en leur recommandant un remède nouvellement découvert :

— Hâtez-vous d'en faire usage pendant qu'il guérit.

Oui, dans le temple même d'Esculape, la Mode risque son joli pied de déesse capricieuse. Tenez, nous avons lu hier, dans un livre de statistique, qu'en 1835 il se consommait pour 90,000 fr. de sangsues dans les hôpitaux, et qu'en 1876 cette dépense est tombée à 1,800 francs! Que les hommes sont ingrats pour les services que leur rendent les animaux!...

Ce n'est pas nous pourtant qui, tout en accusant l'humeur changeante de la Mode à leur égard, regretterons ces vilaines petites bêtes.

G. B.-F.

LES LILAS

C'est la plus fêtée de nos fleurs printanières. Mais que son éclat est de courte durée! Elle couvre tout à coup nos jardins, mêlant les tons les plus agréables aux parfums les plus exquis, se répandant comme la neige, se prodiguant, pour ainsi parler. Mais, hélas! quinze jours à peine ont épuisé son épanouissement. On dirait que, comme la neige, elle fond sous le soleil.

La fête des lilas dure deux dimanches. Le premier est déjà passé, le second est proche: puis ce sera fini pour un an. Un an tout entier sans revoir ces belles grappes odorantes, ici blanches comme des lis, là pourprées comme des raisins, ailleurs discrètement teintées de bleu comme des violettes! A peine en apercevra-t-on quelques branches maladives aux vitrines de quelques marchands à la mode, en compagnie de gardenias et autres fleurs ridicules par leur rareté et leur prix. Pauvres lilas! toi si bon enfant, si affable à toutes les bourses, si généreux en ta saison, que tu dois souffrir avec ces mijaurées de plantes exotiques et prétentieuses! Je suis sûr qu'elles daignent à peine t'adresser la parole, pauvre lilas, mon ami!

Car, vous savez qu'il existe un « langage des fleurs ». C'est, au moins, le titre d'un livre très-répandu au temps de mon enfance.

Comme j'étais convaincu, en ce temps-là, que les fleurs devaient se dire entre elles des choses tout à fait charmantes, mes premières économies de bambin furent consacrées à acheter ce volume. J'avais pensé toujours que ce n'était pas pour rien que les roses penchaient leurs lèvres vermeilles vers leurs voisines, comme des femmes qui ont à se dire un secret, et il m'avait semblé vingt fois entendre les muguets faire un petit bruit de paroles pressées quand un souffle de vent passait sur eux. Il y avait tout près de la porte du jardin de mes parents un grand diable de soleil jaune qui fleurissait tout l'été et oscillait toujours comme un vieux qui hoche de la tête en racontant une histoire. J'étais extrêmement anxieux de savoir ce qui se disait ainsi entre tous ces ornements de la nature, pour parler comme au temps de mon enfance.

Voilà pourquoi, n'ayant réuni, à force de bonne conduite, qu'une somme insuffisante pour satisfaire mon désir, je commis la mauvaise action d'y ajouter une pièce de dix sous trouvée sur le chemin, au lieu de la porter au commissaire de police ou de la donner aux pauvres; tout cela pour acheter ce maudit bouquin du « langage des fleurs ».

Ma désillusion fut mon châtiment. Au lieu d'un dictionnaire m'aidant à comprendre l'idiome que les roses parlaient entre elles, je trouvai un recueil d'inepties symboliques et de fantaisies tout à fait inutiles. J'y lus que la violette signifiait *modestie* et le lis *pureté*, comme si les fleurs avaient besoin de nos vertus pour avoir leur raison d'être! Elles s'en moquent bien, de nos vertus! Je fus écœuré de ces fadaises, et je regrettai vivement de ne pas avoir donné mes dix sous à un mendiant, qui certainement en eût fait un meilleur usage.

Et pourtant, je voudrais bien me rappeler ce que signifiait le lilas dans cette nomenclature?... — Cherchons un peu... Ah! c'est *fragilité*.

Silvius.

THÉATRES

La dernière quinzaine de mai, si elle mérite de prendre place dans l'histoire de la comédie humaine, n'aura pas brillé par la nouveauté. Depuis le haut jusqu'au bas de l'échelle, nous n'avons à enregistrer que des reprises, et encore toutes ne sont-elles pas heureuses.

Parmi les drames un peu oubliés dont on a cru devoir entreprendre l'exhumation, et au succès desquels on aura de la peine à refaire une virginité, nous nous bornerons à citer *la Duchesse de la Vaubalière*, reprise par le Théâtre-Historique, et *Marianne ou la vivandière de Sambre-et-Meuse*, ressuscitée au Château-d'Eau. Ces pièces ne sont pas dépourvues d'intérêt, la seconde surtout, et ont tenu l'affiche quelque temps à une époque où florissait ce genre de spectacle à sensation; mais comment suffiraient-elles aujourd'hui à captiver l'attention du public, si vivement sollicitée par des événements d'un bien autre intérêt!

Les théâtres n'en vont pourtant pas moins leur train, et la foule, quand la pluie veut bien le lui permettre, se presse dans les allées brillamment illuminées de Mabille, comme si tout en ce moment était couleur de rose.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 749. — DESCRIPTION, PAGE 254.

TOILETTES DE VILLE D'EAUX (Modèles de Mme Ad. Kœnig, rue Monsigny, 19).

Prix du patron épinglé de chaque costume : 5 francs.

TOILETTES D'ENFA

PLANCHE G. N° 754. — DESCRIPTION, PAGE 254

TOILETTES D'ENFANTS (Modèles des magasins de la Paix, 23 et 25, rue du Quatre-Septembre).

Prix des patrons épinglés : 1re figure, 3 francs; 2e figure, 3 francs; 3e figure, 4 francs; 4e figure, 6 francs; 5e figure, 4 francs.

L'ÉPOPÉE DU LION

(SUITE ET FIN.)

Au dehors, tout autour du grand antre muet,
Hurlait le brouhaha de la foule indignée ;
Comme un essaim bourdonne autour d'une araignée,
Comme une ruche autour d'un ours pris au lacet,
Toute la légion des chasseurs frémissait
Elle s'était rangée en ordre de bataille.
On savait que le monstre était de haute taille,
Qu'il mangeait un héros comme un singe une noix,
Qu'il était plus hautain qu'un tigre n'est sournois,
Que son regard faisait baisser les yeux à l'aigle ;
Aussi lui faisait-on l'honneur d'un siége en règle.
La troupe à coups de hache abattait les fourrés ;
Les soldats avançaient l'un sur l'autre serrés,
Et les archers tendaient sur la corde les flèches.
On fit silence, afin que sur les feuilles sèches
On entendit les pas du lion, s'il venait.
Et les chiens, qui selon le moment où l'on est
Savent se taire, aBaient devant eux, gueule ouverte,
Mais sans bruit. Les flambeaux dans la bruyère verte
Rôdaient, et leur lumière allongée en avant
Eclairait ce chaos d'arbres tremblant au vent :
C'est ainsi qu'une chasse habile se gouverne.
On voyait à travers les branches la caverne,
Sorte de masse informe au fond du bois épais,
Béante, mais muette, ayant un air de paix
Et de rêve, et semblant ignorer cette armée.
D'un âtre où le feu couve il sort de la fumée,
D'une ville assiégée on entend le beffroi ;
Ici rien de pareil ; avec un vague effroi,
Tous observaient, le poing sur l'arc ou sur la pique,
Cette tranquillité sombre de l'antre épique ;
Les dogues chuchotaient entre eux je ne sais quoi ;
De l'horreur qui dans l'ombre obscure se tient coi,
C'est plus inquiétant qu'un fracas de tempête.
Cependant on était venu pour cette bête,
On avançait, les yeux fixés sur la forêt,
Et non sans redouter ce que l'on désirait ;
Les éclaireurs guettaient, élevant leur lanterne ;
On regardait le seuil béant de la caverne ;
Les arbres frissonnaient, silencieux témoins ;
On marchait en bon ordre, on était mille au moins...
Tout à coup apparut la face formidable.

•

On vit le lion.

Tout devint inabordable
Sur-le-champ, et les bois parurent agrandis ;
Ce fut un tremblement parmi les plus hardis ;
Mais, fût-ce en frémissant, de vaillants archers tirent,
Et sur le grand lion les flèches s'abattirent,
Un tourbillon de dards le cribla. Le lion,
Pas plus que sous l'orage Ossa ni Pélion
Ne s'émeuvent, fronça son poil, et, grave, austère,
Secoua la plupart des flèches sur la terre ;
D'autres, sur qui ces dards se seraient enfoncés,
Auraient certes trouvé qu'il en restait assez,
Ou se seraient enfuis ; le sang rayait sa croupe ;
Mais il n'y prit point garde, et regarda la troupe ;
Et ces hommes, troublés d'être en un pareil lieu,
Doutaient s'il était monstre ou bien s'il était dieu.
Les chiens muets cherchaient l'abri des fers de lance.
Alors le fier lion poussa, dans ce silence,
A travers les grands bois et les marais dormants,
Un de ces monstrueux et noirs rugissements
Qui sont plus effrayants que tout ce qu'on vénère,
Et qui font qu'à demi réveillé, le tonnerre
Dit dans le ciel profond : Qui donc tonne là-bas ?

Tout fut fini. La fuite emporte les combats
Comme le vent la brume, et toute cette armée,
Dissoute, aux quatre coins de l'horizon semée,
S'évanouit devant l'horrible grondement.
Tous, chefs, soldats, ce fut l'affaire d'un moment,
Croyant être en des lieux surhumains où se forme
On ne sait quel courroux de la nature énorme,
Disparurent, tremblants, rampants, perdus, cachés.
Et le monstre cria : — Monts et forêts, sachez
Qu'un lion libre est plus que mille hommes esclaves.

•

Les bêtes ont le cri comme un volcan les laves ;
Et cette éruption qui monte au firmament
D'ordinaire suffit à leur apaisement ;
Les lions sont sereins plus que les dieux peut-être ;
Jadis, quand l'éclatant Olympe était le maître,
Les Hercules disaient : — Si nous étranglions
A la fin, une fois pour toutes, les lions ? —
Et les lions disaient : — Faisons grâce aux Hercules.
Pourtant ce lion-ci, fils des noirs crépuscules,
Resta sinistre, obscur, sombre : il était de ceux
Qui sont à se calmer rétifs et paresseux,
Et sa colère était d'une espèce farouche.
La bête veut dormir quand le soleil se couche ;
Il lui déplait d'avoir affaire aux chiens rampants ;
Ce lion venait d'être en butte aux guet-apens ;
On venait d'insulter la forêt magnanime ;
Il monta sur le mont, se dressa sur la cime,
Et reprit la parole, et, comme le semeur
Jette sa graine au loin, prolongea sa clameur
De façon que le roi l'entendît dans sa ville.
— Roi ! tu m'as attaqué d'une manière vile !
Je n'ai point jusqu'ici fait mal à ton garçon ;
Mais, roi, je t'avertis, par-dessus l'horizon,
Que j'entrerai demain dans ta ville à l'aurore,
Que je t'apporterai l'enfant vivant encore,
Que j'invite à me voir entrer tous tes valets,
Et que je mangerai ton fils dans ton palais.

La nuit passa, laissant les ruisseaux fuir sous l'herbe
Et la nuée errer au fond du ciel superbe.

Le lendemain on vit dans la ville ceci :

L'aurore ; le désert ; des gens criant merci,
Fuyant, faces d'effroi bien vite disparues ;
Et le vaste lion qui marchait dans les rues.

IV

L'AURORE

Le blême peuple était dans les caves épars.
A quoi bon résister ? Pas un homme aux remparts ;
Les portes de la ville étaient grandes ouvertes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ces bêtes à demi divines sont couvertes
D'une telle épouvante et d'un doute si noir,
Leur antre est un si morne et si puissant manoir,
Qu'il est décidément presque impie et peu sage,
Quand il leur plaît d'errer, d'être sur leur passage.
Vers le palais chargé d'un dôme d'or massif,
Le lion à pas lents s'acheminait pensif,
Encor tout hérissé des flèches dédaignées ;
Une écorce de chêne a des coups de cognées,
Mais l'arbre n'en meurt pas ; et, sans voir un archer,
Grave, il continuait d'aller et de marcher ;
Et le peuple tremblait, laissant la bête seule.
Le lion avançait, tranquille, et dans sa gueule
Effroyable il avait l'enfant évanoui.

Un petit prince est-il un petit homme ? Oui.
Et la sainte pitié pleurait dans les ténèbres.
Le doux captif, livide entre ces crocs funèbres,
Était des deux côtés de la gueule pendant,
Pâle, mais n'avait pas encore un coup de dent ;
Et, cette proie étant un bâillon dans sa bouche,
Le lion ne pouvait rugir, ennui farouche
Pour un monstre, et son calme était très-furieux ;
Son silence augmentait la flamme de ses yeux ;
Aucun arc ne brillait dans aucune embrasure ;
Peut-être craignait-on qu'une flèche peu sûre,
Tremblante, mal lancée au monstre triomphant,
Ne manquât le lion et ne tuât l'enfant.

Comme il l'avait promis par-dessus la montagne,
Le monstre, méprisant la ville comme un bagne,
Alla droit au palais, las de voir tout trembler,
Espérant trouver là quelqu'un à qui parler.
La porte ouverte, ainsi qu'au vent le jonc frissonne,
Vacillait. Il entra dans le palais. Personne.

Tout en pleurant son fils, le roi s'était enfui
Et caché comme tous, voulant vivre aussi, lui,
S'estimant au bonheur des peuples nécessaire.
Une bête féroce est un être sincère
Et n'aime point la peur ; le lion se sentit
Honteux d'être si grand, l'homme étant si petit ;
Il se dit, dans la nuit qu'un lion a pour âme :
— C'est bien, je mangerai le fils. Quel père infâme ! —
Terrible, après la cour prenant le corridor,
Il se mit à rôder sous les hauts plafonds d'or ;
Il vit le trône, et rien dedans ; les chambres vertes,
Jaunes, rouges, aux seuils vides, toutes désertes ;
Le monstre allait de salle en salle, pas à pas,
Affreux, cherchant un lieu commode à son repas ;
Il avait faim. Soudain l'effrayant marcheur fauve
S'arrêta.

Près du parc en fleur, dans une alcôve,
Un pauvre être, oublié dans la fuite, bercé
Par l'immense humble rêve à l'enfance versé,
Inondé de soleil à travers la charmille,
Se réveillait. C'était une petite fille ;
L'autre enfant du roi. Seule et nue, elle chantait.
Car l'enfant chante même alors que tout se tait.
Une ineffable voix, plus tendre qu'une lyre,
Une petite bouche avec un grand sourire,
Un ange dans un tas de joujoux, un berceau,
Crèche pour un Jésus ou nid pour un oiseau,
Deux profonds yeux bleus, pleins de clartés inconnues,
Col nu, pieds nus, bras nus, ventre nu, jambes nues,
Une brassière blanche allant jusqu'au nombril,
Un astre dans l'azur, un rayon en avril,
Un lys du ciel daignant sur cette terre éclore,
Telle était cette enfant plus douce que l'aurore ;
Et le lion venait d'apercevoir cela.
Il entra dans la chambre et le plancher trembla.

Par dessus les jouets qui couvraient une table,
Le lion avança sa tête épouvantable,
Sombre en sa majesté de monstre et d'empereur,
Et sa proie en sa gueule augmentait son horreur.
L'enfant le vit, l'enfant cria : — Frère ! mon frère !
Ah ! mon frère ! — et debout, rose dans la lumière
Qui la divinisait et qui la réchauffait,
Regarda ce géant des bois, dont l'œil eût fait
Reculer les Typhons et fuir les Briarées.
Qui sait ce qui se passe en ces têtes sacrées ?
Elle se dressa droite au bord du lit étroit,
Et menaça le monstre avec son petit doigt.

Alors, près du berceau de soie et de dentelle,
Le grand lion posa son frère devant elle,
Comme eût fait une mère en abaissant les bras,
Et lui dit : — Le voici. Là ! ne te fâche pas !

Victor Hugo.

LE TRÉSOR DU DÉFUNT

(NOUVELLE. — SUITE.)

La veuve interrompt son triste monologue. Elle promène un regard morne sur les murailles de son réduit, et son cœur se serre devant leur nudité de plus en plus croissante :

— Et puis, ajoute-t-elle, je n'aurais su où les loger... De toute façon, je ne puis me reprocher de les avoir vendus. De notre ancien logement, où nous avons mené une vie si mesurée et pourtant si heureuse, j'ai vu partir pièce à pièce presque tout le mobilier, et là, dans cette chambre où j'ai été obligée de monter, de me réfugier, je n'aurais point trouvé place pour tes bibliothèques...

Il lui arrivait fréquemment d'ouvrir son esprit à cette espèce de lutte : elle était prise du regret d'avoir vendu les livres, et elle se rassurait en se disant qu'ils lui avaient été laissés exprès pour les vendre.

— Que n'ai-je pu travailler toujours ! s'écriait-elle parfois ; mais ma vue est perdue et mes doigts ne font plus rien de bon de l'aiguille que j'ai si bien maniée. Si j'avais eu ce produit à joindre à celui des livres, j'aurais eu un peu plus de temps devant moi. Tandis que je suis là, réduite à l'impuissance, ayant passé par la misère, touchant au dénûment et forcée d'attendre le dernier coup... Oh ! malheur !... malheur ! !...

Infortunée créature ! La douceur faisait le fond de son caractère ; mais elle ressentait si vivement les secousses de sa situation, que, par moments, elle était aigrie. Elle avait usé sa résignation, et si elle se laissait emporter au courant plus fort qu'elle, ce n'était pas sans un mélange d'impatiences et de petits soulèvements.

Avec tout cela, la journée s'avance.

L'appétit, qui, émoussé, oublie plus d'une fois les dîneurs plongés dans le bien-être, s'aiguise et se fait tout autrement sentir à ceux sur qui pèse la gêne...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La veuve dénuée a faim. Elle a beau chercher à se le dissimuler, plus rien ne la trompe;... les griffes du besoin la déchirent.

Elle se dirige du côté des provisions qu'elle a montées tout à l'heure, s'en approche comme si elle commettait une indiscrétion, en prend le moins qu'elle peut, et songe à se préparer un repas.

Quel repas!...

Un œuf, un petit pain, et un verre d'eau, voilà un de ses plus confortables dîners.

C'est sobre, n'est-ce pas, quand on ne mange qu'à de longs intervalles?

Hé bien! ce sera de plus en plus sobre encore, jusqu'au moment fatal où il n'y aura... plus rien sur la table.

Et ce moment, qu'on n'entrevoit guère sans vertige, il n'est pas très-loin, hélas!...

La nuit vient.

La malheureuse éprouvée se couche... presque inutilement, car le lit n'a plus de repos pour elle; une fièvre fréquente lui empêche le sommeil.

Plusieurs jours se passent de la sorte, entamant les derniers morceaux, et rendant horrible la perspective finale.

Un matin, elle se lève. Le froid pique toujours; les provisions sont épuisées... l'argent aussi...

— « Qui dort dîne, » dit-elle. Je n'ai plus qu'à me recoucher... jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'enlever définitivement de cet abîme.

Et elle se remet au lit, où il lui faut tous ses efforts pour demeurer.

Elle n'en est plus aux heures tranquilles; son cerveau tendu travaille, la souffrance devient plus vive et des fantômes étranges commencent à lui apparaître.

Effrayé, son esprit s'exalte. Comme pour être protégée, elle se rejette dans le souvenir du cher défunt. Il avait toujours été pour elle un si affectueux appui .

— O mon pauvre Bénédict! s'exclame-t-elle, ô mon bien-aimé compagnon! toi dont le dévouement fut inaltérable, que dirais-tu si tu me voyais en ce misérable état? et, quoique tu me les aies amicalement laissés pour en tirer parti, combien ne souffrirais-tu pas si tu savais tous tes chers livres vendus! Après moi, c'est ce que tu aimais le plus au monde, et une seule chose pourrait te consoler de leur dispersion : une aisance pour moi, qu'ils n'ont... que je n'ai su me faire. D'une part, j'étais loin de les connaître comme tu les connaissais; d'une autre part, on me devinait nécessiteuse, et c'en était assez pour qu'on me fît des offres mesquines...

Un léger pincement de lèvres traduit une intention de blâme contre ces procédés; mais l'excellente femme ne s'y arrête pas :

— Par petits lots, reprend-elle, ils sont partis de la sorte, élargissant les vides dans ta collection chérie, et n'augmentant guère mes imperceptibles moyens d'existence... Ah! tiens, plus d'une fois je m'en suis voulu de cette manière d'agir, et le pain qu'ils m'ont procuré m'a presque toujours semblé amer. Je me voyais défaisant ce que tu avais passé ta vie à construire, et, quoique je fusse un peu étrangère aux jouissances que tu y trouvais, je n'étais pas moins heureuse de t'en voir heureux. Chaque paquet que je sortais me faisait éprouver une impression douloureuse... On aurait dit que j'emportais vendre une part de toi...

Elle s'interrompt à cette idée poignante.

Peu après, fâcheux symptôme, son regard s'anime, sa parole devient plus rapide, plus saccadée, et c'est avec une certaine incohérence qu'elle jette ses paroles :

— Eh! c'est peut-être bien toi que j'ai vendu, mon tendre ami? dit-elle entre autres singularités... Tu n'es plus là... tes livres non plus... et tes livres... c'était toi !... Pourquoi m'as-tu conseillé de te vendre ?... pourquoi t'ai-je écouté ?... J'en suis punie... c'est bien fait! Mais je vais expier ma faute... et j'irai te rejoindre... Oh! si je les avais encore!... si je pouvais les ravoir, je te les reporterais. Comme je te rendrais content! et avec quel joyeux remercîment tu m'accueillerais !...

Ici, nouvelle pause. La malade se voyait sans doute restituant ses bibliothèques à Bénédict, et il est probable qu'elle se complaisait à cet agréable tableau.

En tout cas, sa surexcitation n'est pas de longue durée. Son œil ne brille plus, ses lèvres se détendent, et ce qu'elle se dit de nouveau, elle l'articule avec la lenteur que nous lui avons connue auparavant.

— Mon Dieu! mon Dieu! quelles fantaisies !... Est-ce que je divaguerais, maintenant? Cela m'effrayerait, si je tenais encore à la vie;... mais sonne l'heure fatale, elle sera pour moi la bienvenue... c'est l'heure qui délivre...

Là se produit un nouvel écart de sa pensée, qui, instinctivement revient à la question matérielle :

— Il me semble pourtant que cet homme aurait bien pu m'acheter ce volume. Sans le lui laisser à vil prix, je lui aurais fait une concession... une petite, qui n'aurait pas trop lutté contre l'avis de Bénédict..., et j'aurais pu me soutenir quelque temps... Au lieu de cela, il me refuse... c'est me retrancher des jours... Peut-être que, s'il s'en fût douté, il eût essayé... Un bon mouvement n'est pas impossible... Enfin, il ne l'a pas eu... c'est arrêté... c'est fini... Eh bien ! pauvre livre de prix, te voilà stérile. Tu vaux plus que les autres, qui m'ont fait vivre des mois... et tu ne pourras me faire vivre... quelques jours!... Reste donc là, sur ma table, inutile chef-d'œuvre, aussi inefficace aujourd'hui qu'hier... Moi, je reste dans mon lit... où, résignée, je vais attendre l'heure de Dieu !...

Avec les tortures qu'elle a en perspective, y résistera-t-elle?...

Nous le verrons, en la retrouvant.

III

L'AMATEUR

Il est matin. Le froid a cessé, et il fait beau.

Le bouquiniste chez qui nous nous sommes arrêtés l'autre jour a déjà ouvert. Une de ses bonnes habitudes est d'être matinal. S'il pouvait étaler en même temps que le coq chante, il serait à son poste dès l'aube. Ses longs supports sont tendus, ses planchettes sont garnies, et tous ses volumes prennent l'air, alignés inégalement sur ses rayons.

Voyez-les. Les uns debout, les autres couchés; les uns ouverts, les autres fermés; les uns montrant leurs titres, les autres leurs gravures : tous disposés le plus possible pour arrêter le passant, pour affrioander l'acheteur.

Il faut bien se donner quelque mal pour retenir de force le flâneur indifférent, qui passe, regarde pour regarder... et n'achète pas. Il faut savoir faire naître en lui une tentation, et surtout le faire succomber. Notre homme s'y entend. Pour cela, il a une recette qui est à classer parmi les meilleures... il est poli, débonnaire — et loyal.

Je vous réponds que, quand tous les vendeurs tiendront la droiture pour la plus grande habileté dans les transactions, ils verront s'accroître l'importance de leur clientèle.

Plusieurs curieux, dont un myope, promènent déjà leur nez sur le dos des livres, qu'ils bousculent plus ou moins. Quand ils les remettent au rang, ce n'est que demi-mal; mais Dieu sait le nombre de ceux qui ne les rangent pas du tout.

Et cependant, ne pas les ranger c'est prendre le temps de l'étalagiste.. Mais, bah! on y pense bien, ma foi!... « Il est là pour ça; il les rangera lui-même... On ne peut pas acheter sans voir... » etc., etc. Très-heureux lorsque, au bout de ces mauvaises raisons, on n'a pas égratigné quelque titre, écorné quelque dos de maroquin ou disloqué quelque brochure !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

En compensation, à côté de ceux-là, se trouvent aussi les acheteurs sérieux... et soigneux ! J'en sais tel et tel qui réjouissent le marchand quand il les voit regarder sa marchandise. Le livre, entre leurs mains, est traité comme un bijou ; leurs doigts amis glissent dessus comme du velours ; ils défont les mauvais plis, redressent les cornes, si bien qu'après avoir été manié par eux, un volume est en meilleur état qu'auparavant.

Ces clients-là, il faut l'avouer, ne constituent guère que l'exception.

L'un d'eux cependant débouche de la rue voisine, et stationne, furetant avec une certaine complaisance.

C'est un amateur connu de longue date, bien choyé de l'étalagiste, et surtout bien considéré... celui-là même dont l'intervention éventuelle a été annoncé à la mélancolique vendeuse.

Il fouille du regard, examine ; puis après son inspection du dehors, entre, et interroge :

— Avez-vous du nouveau, depuis ces deux ou trois jours ? Je n'ai pu venir... et il suffit d'un instant pour qu'une bonne chose se présente.

— Je n'ai été, Monsieur, à aucune grosse vente ; mais, en fait de broutilles, j'en ai eu pas mal. De plusieurs côtés l'on m'a apporté des petits lots.

— Plusieurs petits lots font nombre, et à la fin on en remplirait votre boutique. Voyons un peu.

Il n'a pas besoin que le marchand lui montre les endroits où sont déposés les livres nouvellement acquis ; son flair les lui indique et il s'en approche sans la moindre hésitation.

En quelques tours, il remue à peu près tout.

Dans sa chasse, il ne découvre rien de bien extraordinaire. Cependant il garde à la main deux volumes, l'un relié, l'autre broché. C'est toute sa bonne fortune.

— Vous avez trouvé quelque chose à votre gré, Monsieur ? J'en suis fort aise. Cela me prouve que, par-ci, par-là, j'ai encore du bon.

— Oui, ces deux volumes ne sont pas mauvais, Ils ont bon air et m'indiquent le goût de leur ancien maître. Il fallait d'ailleurs s'y connaître pour les posséder.

— Ils me viennent d'une pauvre veuve, bien gênée, je crois, et au moins aussi intéressante...

— Elle vend les livres de son mari ! ! !... s'écrie vivement l'amateur, sur le point de s'emporter... C'est monstrueux !

— Oh ! Monsieur, ne lui en veuillez pas... elle les vend pour vivre. Ça paraît lui causer une grande peine. Mais, que voulez-vous ?... La faim, c'est si terrible !

— Vous avez raison. Son mari avait donc ?...

— Une assez jolie bibliothèque. Il l'a laissée à sa compagne, qui en use comme d'une ressource...

— Oh ! tristesse ! Oh ! désolation ! interrompt l'amateur. Toujours les mêmes accidents ! toujours les mêmes dispersions ! toujours les mêmes sinistres !... Un homme de savoir, éclairé, passe sa vie à rassembler les ouvrages qui lui plaisent, et, quand il a fini par déposer sur ses rayons à peu près tous ses auteurs aimés, crac ! la mort vous le prend... et voilà qu'un vent d'orage se lève, souffle sur ses amis et les éparpille à tous les coins du monde ! ! !... C'est dur, allez !

— Vous, Monsieur, vous avez encore longtemps à jouir des vôtres, reprend le marchand, qui voulait détourner ce courant d'idées peu propice à sa vente, et, quand on collectionne comme vous, on ne doit pas s'arrêter.

— Eh ! je ne m'arrête pas non plus. C'est une joie. Jusqu'à mon dernier moment, autant vaut me la procurer.

F. FERTIAULT.

(La fin au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

Nous engageons nos lectrices à regarder attentivement les jolies toilettes et confections de la *Scabieuse* (10, rue de la Paix) dont le journal a cru devoir leur offrir le croquis et que nous avons déjà signalées. Nous rappellerons certains noms : la *Sorrentine*, présentée sous deux aspects ; la *Princesse de Clèves*, vêtement s'ouvrant presque en triangle et dont les poches, marquées par une simple fente, se terminent par un nœud de ruban.

Bien d'autres encore sollicitent l'attention ; mais à quoi bon les énumérer ? nous croyons mieux faire en engageant nos lectrices à compléter elles-mêmes la revue commencée.

Le vêtement de voiture, paletot ou autre forme, est un genre à part qui a son caractère individuel bien marqué ; nous tenons à le constater en ajoutant que la *Scabieuse* s'entend à merveille à la création des modèles de cette sorte. La clientèle choisie qui fréquente cette maison la met à même de savoir au juste ce qu'il convient de faire sous ce rapport ; on est donc bien sûr d'y trouver un choix de vêtements de voiture amples, confortables et d'une grande élégance, tels enfin qu'ils doivent être.

Signalons le ravissant chapeau *Cérès*, de la *Scabieuse*, composé d'une guirlande de feuilles de lierre, en soie noire, aux nervures givrées et couvertes d'une pluie de perles clair de lune. Voilà, pour demi-deuil, la plus coquette des coiffures.

— Toujours des broderies, toujours des passementeries, toujours des dentelles imitation, toujours des plissés, toujours des boutons de nacre ou de corozo, etc. : voilà le bilan des affaires de la maison VATELOT et Cie (59, rue Turbigo). En cela, elle est bien d'accord avec la mode actuelle qui ne conseille pas autre chose.

Nous avons remarqué dans cette maison un très-vaste assortiment de galons brodés de laine ou de soie et dans toutes les nuances ; d'autres avec mélanges de perles clair de lune, lueur de Vésuve, flamme de punch ; des modèles tout perles ; des franges moitié perles, moitié pomponnettes, etc.

Quant à l'article tout noir et tout blanc, la maison Vatelot et Cie est des mieux pourvues, une couturière peut sans crainte lui demander quoi que ce soit en ce genre ; comme du reste pour toute autre couleur. La spécialité de cette maison étant de pourvoir aux fournitures, garnitures de robes et tout ce qui concerne le métier de couturière, il est évident qu'elle est en mesure de pouvoir répondre à n'importe quel appel.

S'approvisionner de tout ce qui se fait de meilleur, de plus beau, de plus nouveau, proportionner ses rayons aux capacités de toutes les bourses, servir vite et consciencieusement le client, voilà en résumé quelle est la ligne de conduite de l'excellente maison Vatelot et Cie.

— On peut prédire aux costumes de toile en général, et à ceux de la *Compagnie Irlandaise* en particulier, un succès très-marqué pour la saison d'été. La collection de toiles et batistes d'Irlande de cette maison est particulièrement belle et variée cette année ; elle présente tous les genres et toutes les dispositions. Dans le nombre, nous citerons des linons canevas, avec rayure à jour et comme brodée ; des linons Pompadour à larges raies, l'une bleu azur, l'autre rose à petits jours ; un linon canevas, sorte de matelassé d'un goût parfait, marron à rayure blanche chinée, se répétant en plusieurs tons ; un linon blanc à fine rayure noire et large raie brodée, etc. Enfin, nous aimons beaucoup le petit damier et la rayure minuscule en toutes couleurs désirables jouant l'uni.

La *Compagnie Irlandaise* (36, rue Tronchet) envoie *franco* ses échantillons de toiles et linons sur demande affranchie.

— Le col *Richelieu*, avec manchettes assorties, est une heureuse inspiration de la maison CALISTE (rue Neuve-Saint-Augustin, 23). La parure complète est un composé d'entre-deux et de dentelle Clovis tout blanc, ou moitié couleur et moitié blanc, d'un effet idéal.

Signalons encore un gracieux fichu mesurant 1m,25 de longueur, composé d'une bande de mousseline entourée de dentelle Clovis de couleur et blanc, lequel peut être utilisé en châle, en carré, etc.

Rien de plus charmant enfin que les parures bretonnes créées par la maison Caliste. Ces parures, en dentelle Clovis blanche et de couleur, pour enfants et fillettes, comprennent le col, les manches, les poches, au prix de 9 francs en tout blanc, et 10 francs en blanc et couleur.

— Entrer dans l'eau avec son corset ordinaire est un acte de folie de la part des femmes qui fréquentent les plages. Il est vrai que le désir de con-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

server une jolie taille sous l'affreux costume des bains de mer est une circonstance atténuante; et plus encore la souffrance occasionnée par les vagues, lorsque les lames vous brisent le corps avec trop de violence. — On n'a qu'à ne pas aller à la mer lorsqu'elle est agitée, dira-t-on.— C'est vrai, mais le bain est alors bien plus amusant, et il fortifie davantage.

Donc le corset « Bains de mer » est de première utilité, et l'inventeur, M. DE PLUMENT, mérite les remerciments de toutes les baigneuses. Ce modèle, qui a l'importance d'un corset, n'est cependant qu'une ceinture, car il ne se lace pas; une ceinture plate le ferme, croisée derrière et s'agrafant devant. Le devant et le dos forment plastron plein, garni de vraies baleines et percé de lignes d'œillets; tout le reste est à claire-voie, ainsi que le corset cage, et rayé par des groupes de petites baleines. Les garnitures du corset « Bains de mer » , — qui est en sergé rouge, rappelons-le, — consistent en piqûres et éventails de fil blanc avec bande blanche festonnée en bordure. Inutile d'ajouter, croyons-nous, que ce corset se met *sous* le costume, auquel il donne une grâce inaccoutumée.

Il est de toute prudence de ne pas attendre le signal des départs pour demander à M. de Plument (33, rue Vivienne) cette nouvelle création : la maison ne pourrait faire face à une trop grande affluence.

Baleines. — Nous nous plaisons à constater le grand succès qui a accueilli la vente de *baleines coupées par machines* de la maison LEDOUX AINÉ ET Cie (rue Pierre-Lescot, 9). Il n'est pas une seule maison de couture qui n'ait saisi avec empressement l'occasion de se procurer les cartons si avantageux, contenant cinq cents brins de baleines choisies, dont nous avons donné le détail dernièrement à nos lectrices.

Rien n'est propre, commode, agréable et d'une économie mieux entendue, que ces jolies baleines coupées par machine. Les couturières que nous connaissons nous ont fait savoir combien il leur est agréable d'avoir sous la main toutes les longueurs déterminées de baleines le plus couramment employées pour robes et corsages. On n'a plus à s'inquiéter de couper la baleine de telle ou telle longueur, d'abimer ses ciseaux et la baleine elle-même, sans compter qu'on évite ainsi les déchets et tous les inconvénients qui en résultent.

Avec un carton de cinq cents brins, on est tout à fait en repos : veut-on une longueur de 20 centimètres? on n'a qu'à détacher un des cinq paquets contenus dans la centaine de brins de ce diamètre, et ainsi de suite.

Pour celles de nos lectrices à qui ce détail aurait échappé, nous croyons devoir rappeler que chacun des cartons qu'a fait faire la maison Ledoux contient cinq cents baleines choisies, réparties en cinq paquets; chacun de ceux-ci contient cinq petits paquets de vingt baleines, et le tout est réuni sous un seul lien portant la marque de fabrique, garantie de la qualité de la baleine et de sa provenance.

M. d'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal. Du reste, pour leur éviter des recherches, nous donnerons désormais, au bas de chacune de nos gravures ou à la suite de la description du vêtement représenté, le prix du patron épinglé. Il suffira donc, en indiquant le numéro de la gravure dont on désire le patron, de nous en envoyer le montant en un mandat de poste ou en timbres-poste français. A défaut de ces derniers, nos abonnées de l'étranger devront ajouter au prix du patron 1 franc en plus pour le change, cette perte ne pouvant naturellement être supportée par nous.

NOUVEAU PANORAMA DES MODES

Saison de printemps et d'été 1877

Le succès obtenu par notre dernier Panorama nous ayant démontré l'importance que nos Abonnées attachent à cette publication, et l'utilité qu'il y a à la faire paraître en temps opportun, c'est-à-dire dès le début de la saison, nous nous empressons d'informer nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** est dès à présent à leur disposition.

Comme nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **prime**, d'un prix aussi réduit que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes complétement inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution parfaite.

Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, promenade, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, cette collection présente un très-grand intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos Abonnées ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche.

Pour que cette belle PRIME leur soit adressée *franco* à partir de ce jour, — roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — nos lectrices n'ont qu'à nous adresser la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

SOMMAIRE DU Ier Nº DE JUIN 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — La mode, par G. B.-F. — Les lilas, par SILVIUS. — Théâtres, par M. Robert HYENNE. — *L'Épopée du lion*, poème, par M. Victor HUGO. — *Le Trésor du défunt*, nouvelle, par M. F. FERTIAULT. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée nº 1424, dessin de M. Jules DAVID : élégantes toilettes de ville d'eaux. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. nº 367, dessin de M. E. PRÉVAL : modèle de chapeau. — G. nº 749, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de villégiature. — — G. nº 754, dessin de M. E. PRÉVAL : nouveaux modèles de costumes d'enfants.

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes eurs communications.

—

La mode se nourrit de fantaisie et vit de changement; et, comme l'a dit Voltaire, « elle parait, fuit, revient et nait dans tous les temps ». Sans compter qu'elle renait souvent d'elle-même : nous en avons des preuves tous les jours sous les yeux. Y avait-il assez longtemps, par exemple, que le mantelet et l'écharpe étaient laissés de côté, lorsque, l'an passé, on les vit reparaitre? Aujourd'hui, la mode, confirmant cette loi, déclare le mantelet de dentelle de haute élégance. Seulement la fantaisie, exigeante à son tour, y met une condition : c'est que la dentelle soit une sorte de guipure brodée, épaisse par conséquent, avec volants assortis. Tel est le genre ; il n'y a plus qu'à baisser pavillon, et vous allez voir que tout le monde s'inclinera.

Mais voici une chose plus surprenante encore : la pelisse « à la bonne femme » nous arrive du fin fond des oubliettes de nos grand'mères, où elle était restée ensevelie si longtemps! Ce n'est pas un on-dit; nous l'avons vue, de nos yeux vue, ces jours derniers, sur les épaules d'une jolie Parisienne. C'est bien toujours le même modèle d'autrefois, sorte de jupe plissée autour d'un empiécement que dissimule un grand col (jadis un capuchon); la manche est celle de la visite. — Il y a peut-être encore des campagnes perdues où de vieilles paysannes ont conservé leurs anciennes pelisses, ces fameuses pelisses d'indienne dont on rabattait le capuchon sur la tête par les grands froids! Voilà des bonnes femmes qui seront sans doute bien étonnées d'être si fort à la mode.

La pelisse que nous avons aperçue est en vigogne à carreaux ton sur ton ; tous les bords sont garnis d'un petit volant froncé; avec cela, des manches de « visite ». Cette innovation est appelée à faire sensation, croyons-nous, dans le monde élégant. Avec le goût incontestable que possèdent nos couturières, nous pouvons être tranquilles sur le sort de la nouvelle venue. De l'opinion de beaucoup d'artistes, les femmes sont aujourd'hui mieux habillées que jamais ; il est donc probable que les adeptes de la mode feront cadrer la pelisse susdite avec le reste.

P. N° 365. — Corsage habillé. (Patron épinglé : 3 fr.)
Modèle de Mme Hermantine Du Ruz (rue Halévy, 8).

Dans tous les cas, elle sera parfaitement accueillie comme houppelande de voyage, d'excursions, de bains de mer, de campagne ; elle remplacera avantageusement l'ulster, qui commence à être déclassé. L'hiver venu, on sera fort aise d'utiliser sérieusement cette forme confortable, et nous ne serions pas étonnée de la voir confectionnée en velours ou en satin, avec de riches plissés de dentelle ou un entourage de fourrure. Qui vivra verra !

Pendant le courant de la saison de printemps, nous avons eu l'occasion de signaler, comme en ce moment, la réapparition d'anciens objets de toilette, tels que la broderie bretonne et tout le genre breton ; les fraises pour ruches de cou ; la guimpe et la modestie, convenant toutes deux aux corsages ouverts; la capote avec brides, remplaçant les chapeaux en l'air ; la poche apparente sur nos robes, l'aumônière, le sac, — et voici qu'on parle du cabas ! — enfin, les mitaines de filet, noires ou blanches, très-longues ou demi-longues, et en dernier lieu la mitaine en peau de Suède, contre laquelle, pour le coup, nous nous révoltons.

—

On aurait dit la fête des fleurs, à cette belle réunion du Derby, — la fête hippique la plus intéressante de la saison, — tant il y en avait sur les chapeaux et partout où il est convenu d'en porter! Que de gracieuses combinaisons, que d'heureux mélanges parmi tous les spécimens de coiffures que nous présente

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

la brillante société réunie au pesage, et comme ils font honneur aux Modistes qui les ont créés !

Le chapeau sans passe a frappé particulièrement notre attention par sa nouveauté ; voici notamment deux modèles que nous recommandons à nos lectrices :

L'un, en paille à jour, formant damier, est entouré d'une guirlande de jeunes pousses vert tendre, posée à plat et formant la bride depuis le bas derrière. Des pampilles de mousse, avec brins de réséda, fleurs et fruits de fraisier, complètent la guirlande et constituent une sorte de cache-peigne derrière. Le tout, combiné avec goût, est une merveille d'art.

L'autre modèle est en paille noire dentelée, à fond timbale et passe imperceptible, recouverte du reste par une guirlande. Celle-ci est en feuillage sombre, mais varié et très-touffu ; il s'en échappe une frange de réséda qui tombe sur les cheveux. Aigrette de roses thé avec réséda au sommet, et jarretière de velours noir fermant le chapeau sur le côté par un bouquet de roses assorties.

En attendant le chapeau de voyage, dont la forme et l'agencement ne seront bien décidés qu'après la journée du Grand-Prix, toutes les faveurs de nos élégantes se portent sur le chapeau « empire » et la capote « à l'embéguinée ».

Le premier a des allures assez tapageuses avec son fond recourbé en avant, sa passe haute et ses plumes en panache ; un petit bavolet de ruban, avec agrément de paille, et des mentonnières en pareil sont de toute rigueur! On adopte, pour ce genre, des couleurs un peu heurtées, — loutre et vésuve, — ou d'une douceur idéale, comme bleu azur et vert absinthe ; les plumes semblables, cela va sans dire. Certains caractères de beauté sont très-embellis par ce genre de coiffure, qui ne convient, nous devons l'avouer, qu'à un très-petit nombre de femmes.

La capote « à l'embéguinée » est un modèle bien petit, qui enferme le visage très-étroitement, avec des brides serrées contre le menton. On est tout à fait chez soi là-dedans, et comme on n'a pas la possibilité d'étaler une masse de cheveux, on se fait un petit bandeau plat qui donne un air de candeur parfaite ! Sous le bavolet de la capote sort un second bavolet, en plissés de mousseline ou de crêpe lisse et valenciennes. C'est avec cette coiffure qu'on fait ses visites intimes et ses courses chez les fournisseurs. — Voici un modèle plein de simplicité : paille noire, ruban de satin vert russe, chou de coques sur le sommet d'où descendent les brides assorties ; petit nœud sans pans sur le bavolet ; bouquet mignon de fleurs jardinière placé bas sur le côté ; bavolet de dessous et tour de tête en crêpe lisse, à bords pointillés de chenille noire.

—

Une très-gracieuse création à noter, c'est la robe bretonne pour baby d'un an : conception heureuse dont plus d'une lingère voudrait avoir le mérite. Ce modèle est tout simplement une robe princesse en piqué blanc, complétement ouverte sur un devant tablier. Une broderie anglaise assez basse se rabat des bords du piqué sur la robe. Le devant tablier est en nansouk, froncé, décolleté en carré ; le haut est bordé, et le milieu du plastron coupé à distances égales par deux entre-deux de broderie bretonne. Un haut volant de broderie anglaise termine le bas du tablier et fait le tour de la robe de piqué sous le bord de laquelle il est assujetti.

La dentelle Clovis, blanche ou de deux couleurs, continue d'être fort agréablement utilisée. Une des plus simples façons consiste à garnir de deux rangs de cette dentelle, — bleue et blanche, nous le supposons, — une longue bande de mousseline blanche coupée en biais. Cette combinaison donne un fichu que l'on peut disposer en tous sens, soit autour d'une robe ou veste en châle qu'il encadre en se terminant par des nœuds de ruban, soit sur un corsage ouvert en carré dont on lui fait prendre les contours, arrêtant les angles par un bouquet ou une cocarde de ruban.

Le col rabattu s'impose de plus en plus à la mode, non pas encore comme modèle classique en toile, mais plutôt comme fantaisie élégante. Il se manifeste sous forme du genre de fichu que nous venons d'indiquer, en broderie anglaise ainsi que nous l'avons dit dernièrement, enfin en nansouk brodé au plumetis, avec volant assorti sur le bord. Ce modèle, d'une grâce sans pareille, est également utilisé pour les toilettes d'enfants et de fillettes ; on abandonne pour eux, avec assez de raison, le col montant, beaucoup trop sérieux pour leur tête mutine.

Le col anglais, genre marin, en toile blanche est, pour ainsi dire, réservé aux jeunes garçons, jusqu'à l'époque de la première communion.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 365.

Corsage habillé. — Ce nouveau modèle, en broché de soie vert absinthe, est de forme cuirasse décolletée en petit carré et se fermant de côté par des boules de nacre verdâtre. Un large col Marie-Amélie, entouré de dentelle blanche, orne le haut du corsage, dont il encadre l'ouverture ; plissé de crêpe lisse à l'intérieur se terminant par une modestie assortie. Trois torsades en gaze de soie rose à rayures satinées soulignent le carré et vont se perdre sous le col ; nœud vert sur le côté. Les manches, en gaze rose, sont garnies dans le bas d'un double cornet pointu, en tissu broché pareil au corsage ; trois torsades de gaze forment le bracelet et sont retenues par un nœud de ruban vert. Un volant de dentelle complète la manche avec un plissé de crêpe lisse. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

G. N° 751.

Toilettes de ville d'eaux. — 1. Costume en faille vert mousse et damier de laine de ton écru. — Jupon de faille, entouré d'un volant plissé et de deux biais de lainage que sépare un dépassant de faille ; la tête du tout, également en faille, est plissée. — Polonaise de forme très-compliquée : le milieu du dos, en lainage, s'arrête court au bas du buste ; ses côtés, en faille dans la partie supérieure (le corsage), sont en laine quadrillée pour le bas (la tunique) ; une couture les réunit l'un à l'autre. La garniture, formée d'un biais d'étoffe, recouvre la couture, simulant, du côté gauche, le bord d'une basque ; poche marquée de même et garnie de boutons de nacre. A droite, c'est le tablier, formé par la moitié du devant, qui vient se draper sur la couture, se fixant par un bouton à la draperie du bas du dos. Le devant offre cette particularité que l'une des moitiés (côté droit) est de forme princesse, avec garnitures simulant la basque comme un dos ; l'autre moitié (côté gauche) est divisée en deux parties, corsage et tablier, celui-ci drapé comme nous venons de le décrire. Boutons de nacre pour fermer le corsage ; col breton en faille, ouvert en châle et garni de boutons de nacre. Le bas des manches est orné d'un plissé et d'un parement plat en faille. — Lingerie plate en toile, le col ouvert en châle. Velours au cou et bijou breton. — Chapeau genre casquette en paille anglaise, à visière baissée devant. Ruban de faille marron autour de la calotte et ruché sous le bavolet relevé derrière. Coquelicots en cache-peigne. — Ombrelle de faille vert mousse à bord découpé ; nœuds de ruban sur le manche et à l'extrémité inférieure. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume en linon bleu et linon blanc chiné à rayures bleues. — Robe princesse : le milieu du dos en linon façonné, ainsi que le milieu du devant, du moins jusqu'à l'écharpe ; sous celle-ci s'allongent, fixés à la robe, des plissés de linon bleu foncé et bleu pâle, qu'accompagnent à droite et à gauche deux bandes plates en linon façonné. Plissés assortis au bas de la robe tout autour. — Écharpe-tunique en linon façonné, bordée de franges ; cette écharpe entoure d'abord le devant de la robe, pour revenir se fixer au milieu derrière sous un double nœud assorti aux deux étoffes ; son extrémité retombe ensuite en traîne. Le bas de la manche est garni d'un parement plat en linon façonné, lequel est traversé diagonalement par des plissés bleus qu'un nœud semble retenir. — Lingerie ouverte

en mousseline festonnée. — Chapeau de paille d'Italie, à passe diadème couverte de myosotis et de volubilis roses. Bavolet relevé haut et nœud de ruban bleu dessous. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

(Pour le devant de ces toilettes, se reporter à la gravure coloriée n° 1425 C, annexe du présent numéro.)

G. N° 764.

Chapeaux d'enfants. — 1. Chapeau de paille anglaise, forme *Auvergnate* à passe inclinée devant et relevée derrière. La passe est doublée de soie bleu azur dont le bord dentelé dépasse tout autour. Ruche chicorée en faille assortie autour de la calotte, fixée derrière par des coques de ruban pareil. Cache-peigne de marguerites et de bluets sous la partie de la passe relevée.

2. Chapeau genre *Nigois*, en paille de riz. Le fond est recouvert d'une mousseline blanche, maintenue par un double plissé de même étoffe rehaussée de valenciennes. Touffe de volubilis roses sur le côté et derrière, avec nœud de ruban blanc.

3. Chapeau de paille très-jaune; le fond recouvert d'une écharpe de gaze bleue à rayures vives. Cette écharpe, drapée à la créole, forme des coques au sommet, servant à dissimuler le pied d'une aigrette bleue. Petites ruches en faille assortie coupant la passe et la calotte sur la paille même.

4. Chapeau de paille de riz, garni d'une plume blanche et de ruban blanc; celui-ci forme d'abord un coquillé autour du fond, puis relève le côté de la passe en formant un large nœud d'où s'échappent deux ailes brunes.

5. Chapeau de petit garçon, en paille anglaise marron. La passe, relevée tout autour, est doublée intérieurement (dessus) de faille assortie. Même ruban posé à plat contre la calotte, et plumes de même ton en aigrette.

6. Chapeau de paille belge entouré d'une écharpe de gaze jaune paille, bordée de blonde blanche. Cette écharpe, qui fait le tour du chapeau, s'entremêle dans un pouff de roses et de bruyères qui orne le côté du chapeau et d'où s'échappe une aigrette d'herbes.

7. Chapeau en paille de riz, garni d'une draperie de faille bleue qui fait le tour de la calotte. Botte de boutons de roses du Bengale sur le côté derrière, et cocarde de ruban assorti.

G. N° 768.

Robe princesse (vue sous deux aspects). — L'étoffe en barége bleu azur, avec garnitures de faille loutre. — Le devant de la robe tombe droit au moyen d'une seule pince. Le dos à lui seul comporte cinq coutures; le milieu se termine au bas du buste, point précis où la traîne est rajoutée. Le panneau qui orne la traîne à droite et à gauche est simplement simulé par la garniture; il est formé par le petit côté du dos et garni d'un galon breton. La teinte ruchée de la traîne est, ainsi que sa ceinture de ruban, en taffetas loutre. Des rubans échiquetés en taffetas loutre et bleu alternés entourent la traîne. Le devant de la robe est orné de boutons de nacre brune; le bas est entouré de volants plissés, en barége bleu et en taffetas loutre. Col rabattu en taffetas, à bords dentelés, reposant sur un col de barége qui complète la bordure. Plissés dans le bas des manches avec tête échiquetée et ruchée. — Lingerie de linon blanc festonné et ruché. — Chapeau de campagne, en paille d'Italie, garni d'une large écharpe en gaze de soie loutre. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1425 *C*.

Toilettes de plage. — 1. Costume en linon bleu et linon blanc chiné à rayures bleues. — Robe princesse garnie devant, à partir du milieu du tablier, de plissés en linon bleu foncé et bleu pâle, alignés les uns contre les autres et accompagnés de bandes plates en linon façonné. Plissés assortis au bas de la robe tout autour. Une bande de linon façonné forme le tour de cou et suit l'ouverture du corsage jusqu'au tablier; boutons de nacre au milieu. — Écharpe-tunique en linon façonné, garnie de franges; elle est drapée sur le milieu de la robe devant, et les plis sont fixés de côté par un large nœud bleu. L'écharpe est croisée sur elle-même derrière sous un double nœud assorti aux deux étoffes et son extrémité retombe en traîne. Parement de linon façonné au bas des manches, traversé en biais par des plissés terminés sous un nœud. — Lingerie ouverte en organdi festonné et plissé, et nœud de ruban bleu. — Chapeau de paille d'Italie, à passe diadème couverte de myosotis et de volubilis roses. Nœud de ruban bleu sous le bavolet, qui est très-relevé. — Ombrelle bleue, garnie d'un volant de dentelle blanche, avec nœuds et glands à l'extrémité de chaque baleine. Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume genre breton, en faille vert mousse et lainage à damiers de ton écru. — Jupon de faille, entouré d'un volant plissé et de deux biais de lainage que sépare un dépassant de faille; la tête du tout, plissée également, est en faille. — Polonaise en lainage, avec les côtés du corsage devant et derrière en faille; col breton également en faille et garni de boutons sequins en nacre. Sous les angles du col prennent naissance deux lignes en faille, dont l'une descend jusqu'au bas du vêtement, tandis que l'autre s'arrête au bas du buste. De ce côté, le corsage est coupé comme pour une cuirasse, et le bas de la polonaise forme un tablier dont les draperies vont se perdre en se boutonnant derrière au côté du dos. Le milieu du dos est en lainage; les côtés en faille pour le corsage, en laine pour la tunique (ou le bas de la polonaise); une couture, en réunissant les bords, donne au tout la forme princesse. Le milieu de la tunique est drapé au bas du dos; un biais de laine simule une basque au bas de la faille devant, et derrière du côté opposé au tablier. Le bas des manches est orné d'un parement plat en faille. — Lingerie plate en toile. — Chapeau en paille anglaise, genre casquette avec visière baissée devant. Ruban de faille marron autour de la calotte, et ruché sous le bavolet relevé derrière. Large nœud papillon sur le côté et coquelicots au sommet. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

(Se reporter, pour le dos de ces toilettes, à la gravure G. n° 751, reproduite à la page 271).

Description de la gravure coloriée n° 1426 *D*.

Substituée à la gravure n° 1425 C, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Nouveaux modèles de chapeaux et lingerie. — 1. Bonnet *créole*, tout en ruban bleu à rayure brochée rouge sur jaune clair. Le ruban est disposé de façon à former un nœud au sommet. Le bonnet est entouré de plissés de gaze blanche, avec coquillés derrière.

2. Capote de paille à petite passe et calotte plate; bavolet formé d'un double rang de franges d'herbes. Écharpe en gaze vieil or autour de la calotte, retenue par un ruban vert; groupe de roses jaunes, avec feuillage et réséda, au sommet. Mentonnières en gaze vieil or; les bords brodés de bleu et de rouge.

3. Chapeau de paille paillasson teintée de rose chair. Cocarde de ruban jaune derrière, servant de point de départ à une écharpe assortie qui revient au sommet se confondre en coques entremêlées de fleurs de mimosa avec feuillage. Dentelle blanche courant au bord de la passe et brides de ruban rouge partant du dessous du bavolet.

4. Nœud de faille noire, orné de branches de buis.

5. Fichu, genre breton, composé de bretelles en ruban broché rouge et or, formant tour de cou derrière; ces bretelles sont encadrées de blonde anglaise blanche et terminées par des glands. L'intérieur du fichu est garni d'une barre de même ruban accompagnée de blonde.

6. Col et manchettes de toile à bordure rouge et broderies bretonnes noires.

7. Bonnet pouff composé d'une couronne de roses, fermée par un long nœud de ruban vert émeraude. L'intérieur de la couronne est rempli par des flots de coques et de bouts de ruban et des coquillés de plissés en crêpe lisse.

8. Nœud de cravate formé de deux rubans, l'un paille, l'autre bleu à rayures roses.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 764. — DESCRIPTION, PAGE 267.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX D'ENFANTS

CHRONIQUE MONDAINE

Le soleil, qui ne prodigue pas ses faveurs depuis quelque temps, a daigné honorer de sa présence la réunion de Chantilly où a été couru le prix du Jockey. Aussi, dans le cadre merveilleux que présentait le paysage, voyait-on se presser une foule énorme. On marchait littéralement, dans l'enceinte du pesage, sur des illustrations de la politique, de la fortune ou de l'élégance.

Les femmes adorent les steeple-chases, dont les péripéties émouvantes répondent bien à leurs nerfs. Elles suivent, le cœur haletant, les phases de la course, et quand un jockey vient à tomber, elles ont des petits cris d'effroi qui prouvent tout l'intérêt qu'elles prennent à l'événement. Tout ce qui présente un danger les attire et ce sont elles qui font la fortune éternelle des courses de taureaux, envers et contre les déclamations des philanthropes. — Donc, à Chantilly, l'élément féminin avait mis toutes voiles dehors, et les jolies toilettes printanières abondaient. Les petits chapeaux de paille anglaise retroussés à la Louis XV et ornés d'une plume de faisan ou d'oiseau des îles ont eu le succès de la journée.

Beaucoup de *racontars* dans l'enceinte du pesage. On y parlait notamment des bals que s'apprêtaient à donner la marquise de Bertier, la comtesse de Nicolay et la comtesse de Boisgelin.

D'autres colportaient l'histoire de certain duc qui, à l'issue d'un grand dîner chez Mme de X..., a fait un éclat auprès du maître de céans parce que sa femme n'avait pas eu la place d'honneur, qu'on avait cru devoir octroyer à la baronne de R....

On sait que toute une coterie mondaine voudrait que les duchesses eussent de droit, dans les dîners, les places d'honneur, au détriment des autres femmes moins titrées, celles-ci fussent-elles plus âgées. Cette prétention est ainsi jugée par le *Sport*, qui n'est point suspect de partialité en faveur des tendances démocratiques :

« A une époque où il n'y a plus de préséances de cour, ces prétentions sont absolument ridicules et mal fondées. J'ajouterai que, grâce à la démocratie qui monte portée par ses millions, la plupart des duchesses françaises sont infiniment moins nobles que nombre de comtesses ou de baronnes de l'armorial. Si vous ouvrez, en effet, le nobiliaire ducal ou princier du jour, vous trouverez la princesse de Sagan, future duchesse de Talleyrand-Périgord, fille de M. Seillière, qui fut industriel et financier; la duchesse de Montmorency, sa belle-sœur, petite-fille de M. Aguado; la princesse de Broglie, née Say; la duchesse d'Audiffret-Pasquier, née Fontenilliat; la duchesse Laure de Bauffremont, née Leroux; la duchesse de Berghes, née Seillière; la duchesse de Caylus, née Fafournoux; la duchesse de Praslin, née Forbes; la duchesse de la Rochefoucauld et de la Rochegu yon, née Bouvery; j'en passe une dizaine encore que je pourrais nommer.

» De cela, il résulte que dans un pêle-mêle social comme le nôtre, au milieu de la bigarrure générale qui caractérise notre temps, la préséance à table ne saurait être donnée au titre. La plupart du temps, ce ne serait qu'une duperie au point de vue de la valeur nobiliaire. C'est à l'âge, à l'autorité sociale qu'elle appartient. Les cheveux blancs, fussent-ils roturiers, ont leurs droits, que les cheveux blonds ou bruns, fussent-ils les plus nobles du monde, doivent respecter. »

La cause du respect de l'âge étant plaidée et défendue, le *Sport* revient ainsi à ses moutons, — nous voulons dire à ses chevaux :

« La semaine a été bonne pour les *sportsmen*. Presque chaque jour il y a eu des courses. Il est fâcheux, seulement, que le temps ne se soit pas montré propice à ces réunions. Rien de plus charmant que ces courses en semaine. Le gros public y est rare et la piste débarrassée du suffrage universel qui s'en empare le dimanche. Les gens d'affaires et les boursiers sont retenus à leur bureau. Il n'y a dans le pesage que la fleur du monde parisien, le grand bataillon des convaincus du sport ou des désœuvrés. Les femmes sont en demi-toilettes exquises de goût et de sobriété, avec une petite pointe de négligé, comme pour indiquer que l'on est en famille. Pas de ces tenues tapageuses, éclatantes, que les étrangères, les Américaines et les Espagnoles surtout, croient devoir arborer aux jours de grande solennité. Tout, en ces réunions, a un caractère d'élégance correcte et intime qui offre un charme très-réel, et l'on s'explique l'empressement dont, en dépit de leur multiplicité, elles sont l'objet. »

Dans un moment de graves et multiples préoccupations comme celui où nous nous trouvons, alors que tant de choses sont menacées, il est curieux d'avoir à constater avec quelle persistance la chanson maintient ses droits. Il est vrai que les Académies ont généralement la vie dure, et que la vieille académie du *Caveau* est le plus conservateur des sénats. L'autre soir, elle était en liesse et recevait plusieurs membres nouveaux, à seule fin de ne point laisser s'éteindre une institution qui ne demande qu'à chanter.

Les réceptions du *Caveau* diffèrent de celles de l'Institut en ce qu'elles se passent à table et qu'on y boit tout autre chose que de l'eau sucrée. Le récipiendiaire chante au dessert une chanson de sa composition, puis il reçoit l'accolade du président.

A table, le président possède à sa droite un verre gigantesque, — un monument, — le verre dans lequel le vieux Panard puisait la verve et l'entrain poétique. Ce verre, comme bien on pense, est la relique suprême, le palladium de l'association. On lui a fait faire un étui en maroquin rouge doublé de velours, digne de son illustration et de ses mérites. A la gauche du même dignitaire, on aperçoit un autre attribut, un grelot; ce grelot est la sonnette à l'aide de laquelle le président rappelle à l'ordre les couplets trop risqués et les gauloiseries trop court vêtues.

Chaque mois, nos Anacréons en habit noir se réunissent dans un repas qui leur sert de séance. Quelques invités sont admis à ces agapes de la chanson, qui pendant près d'un quart de siècle ont eu pour théâtre le restaurant Pestel, aujourd'hui démoli.

Bien des vides se sont produits dans ces dernières années autour de la table du *Caveau*, et l'on a pu croire un instant qu'il replierait à jamais sa nappe; mais peu à peu les rangs se sont reformés, de nouveaux visages ont remplacé ceux qui avaient disparu, et aujourd'hui l'académie de la chanson est plus prospère et plus en train que jamais. Elle compte parmi ses membres nombre d'illustrations et possède tout un bataillon de joyeux esprits qui ne la laisseront pas mourir.

Ch. David.

LES PAROLES D'OR

La mode s'est perdue, et pour cause, de dire : Heureux comme un roi. — La mode se perdra de dire : Heureux comme un riche. — Mais on dira toujours : Heureux comme un homme de devoir, heureux comme un homme de famille, heureux comme un homme bienfaisant, heureux comme un homme libre.

A. de Gasparin.

L'homme en société est un animal qui se plaît à pe
voir penser comme les autres. Il n'aime pas les gens
mettent pas comme lui à la dernière mode ; il voit m
cet esprit de contumace un manque de considération
Il y a, dans cet état social, du tyran et de l'esclave. Il
périeusement que son voisin soit esclave comme il
même.

X. Doud

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 768. — DESCRIPTION, PAGE 267.

ROBE PRINCESSE, VUE SOUS DEUX ASPECTS

Prix du patron épinglé : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

RIPTION, PAGE 287.

E SOUS DEUX ASPECTS

L.N 125

Imp. H. Lefevre Paris

Ad. Goubaud & Fils Editeurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy, imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3.

Toilettes de la Maison Costadau, r. des Jeuneurs 25-27 _ Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon.

Chsie d'Antin, 6 _ Fleurs et Plumes pour Modes de la Mre J. Savalle, r. du Caire, 12 _ Corsets de P. de Plument.

r. Vivienne, 33 _ Machines à coudre de H. Seeling. Bd Sébastopol, 70, et r. Nve des Petits Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTES DE
Nouveaux modèles de

PLANCHE G, N° 751. — DESCRIPTION, PAGE 266.

TOILETTES DE VILLE D'EAUX (Patrons épinglés : 8 francs).

Nouveaux modèles de la maison Costadau (rue des Jeûneurs 25 et 27).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA PATTE DE DINDON

(SIMPLE SOUVENIR.)

Ce matin, à propos d'un plaisir manqué, je dis en riant à mon fils : « Je vois que tu as besoin que je te fasse une petite leçon.

— Eh! sur quoi, père?

— Sur une disposition que tu tiens de moi, hélas! et dont je voudrais bien te guérir.

— Quelle est-elle?

— Le récit d'une petite aventure de ma vie d'écolier te l'apprendra.

J'avais alors juste dix ans; j'étais au collége; je rapportais chaque lundi de mes parents la grosse somme de quinze sous, destinée à payer mes déjeuners du matin, car le collége ne nous fournissait pour ce repas qu'un morceau de pain tout sec.

Un lundi, en rentrant, je trouve un de nos camarades (je me rappelle encore son nom, il se nommait Couture) armé d'une superbe patte de dindon; je dis patte et non cuisse, car l'objet tout entier se composait de ce que dans mon ignorance j'appellerai un *tibia*, et de la patte avec ses quatre doigts, le tout recouvert de cette peau noire, luisante et rugueuse, qui fait que le dindon a l'air de marcher sur des brodequins de chagrin.

Dès que mon camarade m'aperçut; « Viens voir! me dit-il, viens voir! » J'accours; il serrait le haut de la patte dans ses deux mains, et, sur un petit mouvement de la main droite, les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient comme les doigts d'une main humaine. Je restai stupéfait et émerveillé. Comment pouvait-il la faire agir? Un garçon de dix-huit ans qui va au spectacle, et qui suit le développement du drame le plus merveilleux n'a pas les yeux plus écarquillés, les regards plus ardents, la tête plus fixement penchée en avant, que moi, en face de cette patte de dindon. Chaque fois que ces quatre doigts s'ouvraient et se refermaient, il me passait devant les yeux comme un éblouissement. Je croyais assister à un prodige. Lorsque mon camarade, qui était plus âgé et plus malin que moi, vit mon enthousiasme arrivé à son paroxysme, il remit sa merveille dans sa poche et s'éloigna. Je m'en allai de mon côté, mais rêveur et voyant toujours cette patte flotter devant mes yeux comme une vision... « Si je l'avais, me disais-je, j'apprendrais bien vite le moyen de la faire agir. Couture n'est pas sorcier. Et alors... comme je m'amuserais!... »

Je n'y tins plus, je courus à mon camarade...

— Donne-moi ta patte!... lui-dis-je avec un irrésistible accent de supplication. Je t'en prie!...

— Ma patte!... Te donner ma patte!... Veux-tu t'en aller?

Son refus irrita encore mon désir.

— Tu ne veux pas me la donner?...

— Non!

— Eh bien!... vends-la-moi!

— Te la vendre! Combien?

Je me mis à compter dans le fond de ma poche l'argent de ma semaine...

— Je t'en donne cinq sous!

— Cinq sous?... une patte comme celle-là? Est-ce que tu te moques de moi?

Et, prenant le précieux objet, Il recommença devant moi cet éblouissant jeu d'éventail, et chaque fois ma passion grandissait d'un degré.

— Eh bien! je t'en offre dix sous.

— Dix sous!... Dix sous! reprit-il avec mépris... Mais regarde donc!...

Et les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient toujours!

— Mais enfin, lui dis-je en tremblant... combien en veux-tu?

— Quarante sous ou rien!

— Quarante sous!... m'écriai-je, quarante sous! près de trois semaines de déjeuners! par exemple!

— Soit! à ton aise!

La patte disparut dans sa poche, et il s'éloigna. Je courus de nouveau après lui.

— Quinze sous!

— Quarante!

— Vingt sous!

— Quarante!

— Vingt-cinq sous!...

— Quarante!...

Oh! diable de Couture! comme il aura fait son chemin dans le monde! comme il connaissait déjà le cœur humain! Chaque fois que ce terrible mot *quarante* touchait mon oreille, il emportait un peu de ma résistance. Au bout de deux minutes je ne me connaissais plus!

— Eh bien donc, quarante!... m'écriai-je. Donne-la-moi!

— Donne-moi d'abord l'argent, reprit-il.

Je lui mis dans la main les quinze sous de ma semaine, et il me fit écrire un billet de vingt-cinq sous pour le surplus... Oh! le scélérat! il était déjà homme d'affaires à treize ans!... Puis tirant enfin le cher objet de sa poche :

— Tiens, me dit-il, la voilà!...

Je me précipitai sur elle!... Au bout de quelques secondes, ainsi que je l'avais prévu, je connaissais le secret et je tirais le tendon qui servait de cordon de sonnette aussi bien que Couture. Pendant deux minutes cela m'amusa follement; après deux minutes, cela m'amusa moins; après trois, cela ne m'amusa presque plus; après quatre, cela ne m'amusa plus du tout! Je tirais toujours parce que je voulais avoir les intérêts de mon argent... Mais le désenchantement me gagnait... Puis vint la tristesse. Puis le regret, puis la perspective de trois semaines de pain sec! puis le sentiment de ma bêtise... et tout cela se changeant peu à peu en amertume, la colère s'en mêla... et au bout de dix minutes, saisissant avec une véritable haine l'objet de mon amour, je le lançai par-dessus la muraille, afin d'être bien sûr de ne plus le revoir!

Ce souvenir m'est revenu bien souvent depuis que je n'ai plus dix ans, et bien souvent aussi j'ai retrouvé en moi l'enfant à la patte de dindon. Cette impétuosité de désir, cette impatience de tous les obstacles qui me séparaient de la possession désirée, cette folle imprévoyance, cette puissance d'illusion égale seulement, hélas! à ma puissance de désillusion; tous ces traits de caractère se sont mille fois réveillés... que dis-je? se réveillent encore en moi dès qu'une passion m'envahit. Oh! on n'étudie pas assez les enfants! On traite leurs sentiments de puérilités! Rien n'est puéril dans l'âme humaine. L'enfant ne meurt jamais tout entier dans l'homme, et ce qui est puéril aujourd'hui peut être terrible ou coupable demain! Les passions sont différentes, mais le cœur où elles poussent est le même, et le meilleur moyen de bien diriger un jeune homme est d'avoir bien observé le garçon de dix ans. Ainsi cette patte de dindon m'a fort servi. Vingt fois dans ma vie, au beau milieu d'une sottise, ce souvenir m'est revenu... « Tu seras donc toujours le même? » me disais-je, et je me mettais à rire, ce qui m'arrêtait court. Il n'y a rien de plus utile, — j'en ai fait l'expérience, — que de se rire au nez de temps en temps.

Je me retournai alors vers mon fils, et je lui dis : *Cette fable montre*... que les fils ressemblent quelquefois à leurs pères.

Ernest LEGOUVÉ.

LE TRÉSOR DU DÉFUNT

(NOUVELLE. — SUITE.)

Enfin, après une pause de quelques secondes, notre collectionneur conclut :

— Allons, il ne faut pas que la philosophie ou la morale du métier me cause des distractions. Que je n'oublie pas de vous payer mes deux bouquins.

— Ah! monsieur! si tous payaient comme vous!...

— Ce serait leur devoir.

Et il donne une pièce, sur laquelle l'étalagiste lui rend de la menue monnaie.

Il la glisse dans sa poche, introduit solidement ses deux volumes sous son bras, et se dispose à sortir...

— Tiens! où ai-je mis mon chapeau?

Effectivement, il est tête nue.

Il cherche, et voit bientôt son couvre-chef tranquillement posé sur des livraisons, à l'un des angles du petit magasin.

Il avance la main, et le soulève.

Dans le trajet qu'il parcourt de la tablette à la tête, le chapeau laisse voltiger un petit papier, que la pression avait fait adhérer, qui se détache... et tombe.

L'acheteur, toujours plein de prévenance, se baisse et le ramasse.

Indifféremment il y porte les yeux, en le rendant à l'étalagiste...

Mais son indifférence se change bien vite en une explosion. S'il ne se fût retenu, il aurait presque poussé un cri de surprise, un hourrah de triomphe...

— A qui cette note? demande-t-il avec un empressement qu'il ne peut plus contenir.

Le marchand se penche pour voir :

— C'est, répond-il de son ton paisible, celle que la dame en question m'a laissée.

— Celle qui vend?...

— La bibliothèque de son défunt.

— Et ce livre, dont le titre est assez mal écrit, mais qu'à travers son orthographe fantaisiste je devine?...

— Est un livre qu'elle a à vendre.

— Elle vous l'a proposé?

— Oui, monsieur.

— Et vous ne l'avez pas acheté?

— Non, monsieur.

— Pourquoi cette réserve? C'est pour acheter que vous êtes marchand, il me semble?

— Il est trop cher pour moi. Je ne tiens pas ce genre de librairie-là. Ce volume serait dépaysé ici, perdu au milieu de publications ordinaires et courantes... et puis, raison la meilleure de toutes, il fallait de l'argent!...

— Le prix ne me fait rien.

— Monsieur, je ne me doutais pas qu'il pût vous convenir à ce point. Autrement, quoiqu'un peu serré, je me serais mis en mesure.

— Alors, elle l'a... remporté?

— Mon Dieu, oui, tout bonnement.

— Pourriez-vous la revoir?

— J'ai tout de même pensé à vous, monsieur. J'ai pris l'adresse de cette brave dame.

— Et?...

— Et, en lui rendant son volume, je lui ai dit que si, par hasard, il vous convenait, je le lui ferais savoir.

— Mais je peux le lui faire savoir immédiatement. Donnez-moi son nom et son adresse, et je vous évite une course, ou une lettre.

— Vraiment, monsieur, vous voulez vous promener jusque-là?

— Certainement. C'est le bon moyen. Quand on veut conquérir, il ne faut pas temporiser... Et encore, si j'allais arriver trop tard!... Vous ne savez donc pas que c'est un trésor que je découvre là?... On n'a pas cette veine deux fois en sa vie. De ce livre, on ne connait que deux ou trois exemplaires. J'en possède un;... mais il y manque le dernier feuillet! Concevez-vous ma chance si j'en retrouve un autre complet! C'eût été une affaire pour vous. Mais n'importe; c'est vous qui me mettez sur la trace... je vous donnerai votre commission comme si vous me l'aviez vendu... Au revoir! Je cours...

Et l'amateur, enivré et bouleversé en même temps, sort de la boutique, dont pour la première fois il oublie de fermer la porte, et, à la lettre, se lance en courant du côté de la demeure de la veuve.

IV

PORTE CLOSE

L'adresse qu'on venait de lui donner était à une assez grande distance; mais la journée s'annonçait belle, et d'ailleurs les jambes d'un bibliophile ne connaissent pas d'obstacle.

Un chercheur résigné à chercher longtemps et à ne pas trouver toujours doit se sentir pris d'une joie indicible lorsqu'il fait une rencontre de ce genre.

Aussi est-ce d'un pas joyeux que notre amateur arpente le pavé des rues, et, tout en trottant de la façon la plus allègre, il se frotte les mains et se félicite verbeusement de la trouvaille si inattendue de son exemplaire :

— J'ai vraiment une chance extraordinaire, et je proclame une fois de plus l'importance de ne jamais négliger le plus petit recoin de bouquiniste. Voilà un brave homme qui n'y a pas entendu malice, qui n'a même pu acheter le livre, mais par qui j'ai vent de l'aubaine. A quelle autre boutique aurais-je pu recueillir ce renseignement? c'est souvent d'où on ne l'attend pas que vous arrive l'indication précieuse... Ne perdons pas de temps, et tâchons d'arriver.

Et il continue son voyage rapide, accélère sa marche absolument comme s'il avait eu encore « ses jambes de quinze ans ».

— Si elle ne l'a pas laissé au marchand l'autre jour, se raconte-t-il, il y a peut-être lieu d'espérer qu'elle ne l'aura pas davantage laissé ailleurs aujourd'hui?... Après cela, il paraît qu'elle est dans une gêne navrante, et la faim est si impérieuse... Elle fait faire bien d'autres choses que de vendre trop tôt pour moi un volume rare... Enfin, hâtons-nous!... Je crois, du reste, que je ne suis pas loin de la maison indiquée?...

En effet, à force de pas allongés et d'enjambées juvéniles, notre amateur touche au terme de sa course, et, résultat qu'il aimait fort à constater, il ne se sent guère plus las, plus essoufflé que s'il eût achevé une tranquille promenade. Il en est ainsi de tout travail auquel on se livre avec passion, avec amour; il ne laisse presque pas sentir sa fatigue.

Notre amateur de bouquins s'arrête un instant, cherche, s'oriente... regarde...

Voilà la rue, voilà le numéro...

Il est en face de la demeure... en face de l'écrin qui renferme son bijou...

Sans retard aucun, il demande au concierge.

Un mot bref lui apprend que la dame est chez elle.

Il monte.

Pour monter, il prend un peu plus de précautions que pour marcher. Toute ascension est dangereuse, et il n'a pas la moindre envie de dégringoler les marches.

C'est donc d'un pas relativement calme, d'une allure mesurée qu'il franchit l'escalier, et, tout en le franchissant, il revient, bien entendu, à son idée fixe, à son dada :

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Ce feuillet, manquant à mon incunable, était un de mes chagrins de bibliophile... Je vais peut-être le retrouver... Oh! il faut que je le retrouve!!...

Et il monte toujours.

Six étages et demi, sans ascenseur, cela ne s'enlève point en une seconde. Mais enfin une gymnastique persévérante en vient à bout, et notre actif chercheur, émergeant de la noire spirale, fait son entrée sur le palier.

Si ce palier brille par quelque chose, c'est assurément par son obscurité. En plein jour, en arrivant du dehors, on n'y va qu'à tâtons. Seulement, au bout d'une minute, l'œil s'habitue, et l'on finit par pouvoir y circuler sans trop de danger.

Cinq ou six portes en enfilade s'y suivent, pas trop éloignées les unes des autres.

Avec plus d'opportunité que dans la rue, le vieil amateur s'oriente de nouveau... on plutôt cherche à s'orienter, car il faudrait être doué d'une vue exceptionnelle et phénoménale, pour déchiffrer les numéros qui doivent être inscrits sur les panneaux.

Comment faire?

Il ne veut pourtant point recourir à la lueur d'une bougie de poche, qu'il a toujours sur lui...

Puisque ses yeux ne sont pas assez vaillants, il se décide à avoir recours à ses oreilles.

Attention! il écoute...

Rien!

Nouveau moyen, il frappe...

Rien non plus!

— Ce sont des chambres d'ouvriers, se dit-il, désireux de se donner une explication satisfaisante. Les ouvriers sont partis à leur ouvrage pour la journée, et les petits nids sont vides... Je me suis fourvoyé;... c'est probablement à côté... Continuons; je trouverai bien.

Il est parvenu à la dernière des portes. Un fragment de rayon, filtrant sans doute à travers quelque trou, crevasse ou autre ouverture de muraille infirme, vint heureusement à son secours en plaquant, sur l'huis, large comme la main d'une lumière pâle et grisâtre...

Vite il profite de l'auxiliaire et regarde :

— Ah! c'est le numéro marmotté par le concierge!... Enfin, m'y voilà!!...

Tout content, tout radieux, il cogne du nœud du doigt trois coups, également discrets et impératifs, et auxquels il attend la réponse.

Pas davantage... La réponse ne vient pas.

— Qu'est-ce à dire? Le concierge se serait-il trompé?... La dame serait-elle sortie, sans qu'il l'ait vue?... Miséricorde! je ne veux pas entrevoir un coup si diabolique.

Il réfléchit... puis tire ses déductions :

— Si elle est sortie, ce peut être pour quelques emplettes. La vie a des exigences quotidiennes... Mais, la pauvre femme, elle n'a plus rien... et, pour faire des emplettes, il faut des sous... Si elle avait été se faire des sous avec mon volume?... Quel échec!... Oh! je n'y veux pas croire.

Poussé dans ces raisonnements, qui ne manquent pas de logique, il commence à éprouver une crainte sérieuse.

— Et je dis *mon* volume!... reprend-il en se plaisantant tristement .. Je ne le tiens pas. Jusque-là, j'avais confiance en une chance favorable... S'il me fallait y renoncer?...

Il passe par des émotions inouïes, par de vraies transes.

De nouveau il se penche vers la porte, prête l'oreille, comme si cette persistance devait lui faire parvenir la réponse désirée...

Rien! toujours rien!

Il se désole.

Cependant l'espoir ne le quitte pas. Semblable à l'homme qui se noie, il se cramponne... hélas! à quelle branche?... Il tourne, tourne, va et vient, se promène dans l'étroit espace, et s'imagine à chaque instant que, de l'intérieur, une voix va lui dire d'entrer.

Espérance vaine! Le silence seul répond à ses interrogations les plus pressantes.

— O fatalité! geint-il avec découragement. Être si près de la possession, et tout perdre!... Je vois bien que c'est fini!... à moins que je n'attende. Elle ne peut pas rester tout le jour dehors, cette femme... Dans une heure, dans deux heures, elle rentrera... et je la verrai... et je lui payerai son livre ce qu'elle voudra... et j'aurai mon exemplaire.

Sans plus se consulter, il descend une marche, et s'assied de la façon la plus simple, la plus naturelle au haut de l'escalier :

— Elle ne peut prendre un autre chemin, se répète-t-il. A son retour, je la saisirai.

Donc, suivant la dernière partie du programme qu'il improvise, il attend, mais non sans laisser échapper de nombreuses marques d'impatience.

Surexcité, il ne se tient pas longtemps assis. Il va, vient de nouveau, colle vingt fois son oreille à la porte, et finit par acquérir la conviction qu'il n'y a personne chez la pauvre dame...

Il n'est pas content de cette tentative :

— Moi non plus je ne peux pas rester tout le jour dehors, s'écrie-t-il en maugréant... Il y a erreur dans l'indication du concierge... Allons! rien ne me réussit... Je n'ai plus qu'à m'en aller...

Vexé de sa déconvenue, il prend la résolution extrême, boutonne sa redingote, et pose le pied sur la première marche.

Il se tâte encore... Il voudrait hésiter... Partir, c'est non-seulement une journée perdue, c'est aussi et surtout l'abandon d'une chance unique...

Ce à quoi il ne se résigne que difficilement.

Mais il faut pourtant se décider...

Bah! renonçant à tout, notre désespéré se prépare à descendre...

Au même instant, un bruit insolite lui fait tourner la tête.

Cloué à sa place, il écoute...

Ce bruit lui parvient précisément de la chambre, jusque-là muette, de la dame...

— Elle y est!!... s'écrie-t-il.

Il bondit.

En deux pas, il s'est replacé à son poste d'observation. Il applique son oreille, plus attentive que jamais...

— Écoutons, se murmure-t-il; j'aurai peut-être le mot de l'énigme.

F. Fertiault.

(*La fin au prochain numéro.*)

DES GOUTS ET DES COULEURS

Des goûts et des couleurs, il ne faut disputer.

En dépit du proverbe, j'ai grande envie de critiquer vertement la couleur que le caprice de deux ou trois grandes modistes a mise en vogue ce printemps. Je me sens des envies folles de protester contre la tyrannie des habiles faiseuses qui ont infligé à mes gracieuses contemporaines ces petits chapeaux jaunes que nous leur voyons aujourd'hui.

Il y a vingt variétés de jaune, qui font une gamme chromatique de nuances allant du maïs à l'orangé. Parmi ces tons, quelques-uns sont aimables : le jaune saumon, le jaune Isabelle, le jaune chamois, le jaune maïs. C'est ce dernier dont on s'est servi pour amener insensiblement la mode nouvelle. L'an passé, on a fait et porté une quantité incroyable de robes maïs, de chapeaux maïs, de rubans maïs. Ce maïs sournois a fait ainsi son chemin, sans inquiéter personne. On avait confiance en lui. Et voilà que

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tout à coup il s'éclipse pour céder la place au jaune le plus méchant de tous, au jaune serin.

Et le jaune serin domine.

Où que vous alliez, dans les rues, dans les jardins, vous ne voyez plus que des taches jaune-serin qui trouent le ciel.

Qu'on nous ramène au ton prune, au vert émeraude et même au nacarat.

Au moins le nacarat, qui est devenu commun et de mauvais ton, était-il une couleur ayant, comme toutes celles qui dérivent du rouge, une signification flatteuse. A Rome, on peignait de vermillon la statue de Jupiter Capitolin. La pourpre a été de tout temps l'insigne du pouvoir. Avant de se vêtir de pourpre, les chefs des peuples en teignaient leur corps. Lorsque Camille reçut les honneurs du triomphe, il était encore d'usage chez les Romains que les triomphateurs se barbouillassent de la même couleur.

Le jaune, au contraire, qui paraissait aux anciens un affaiblissement de la lumière, échut aux races dégradées et asservies.

Humphry Davy, qui a soumis à l'analyse de la chimie les couleurs des peintures antiques, a bien remarqué que dans les substructions des bains de Titus qui avaient fait partie de la maison de Néron les chambres des esclaves étaient peintes en jaune.

Pendant tout le moyen âge le bonnet jaune a été la marque infamante des parias.

L'arc-en-ciel est assez riche en couleurs franches, il fournit assez de nuances délicates et charmantes pour qu'on puisse trouver à faire un choix heureux sans s'arrêter au jaune serin.

G. B.-F.

THÉATRES

L'avénement du mois de juin a été, pour plusieurs de nos scènes parisiennes, le signal de la fermeture annuelle. Toutes ne sont pas en état de lutter contre la température que nous fait le soleil, et le meilleur parti, quand on n'est pas armé de pied en cap, quand on n'a pas dans son jeu une pièce de résistance, c'est évidemment de prendre congé en attendant que l'automne ramène des soirées plus clémentes à la fois et plus fructueuses.

Parmi les rares privilégiés auxquels la faveur publique ne fait pas encore de loisirs, nous sommes heureux de voir figurer l'Opéra, où les représentations du *Roi de Lahore* alternent avec celles de *Freyschütz* et de *Silvia*, et le Vaudeville, où *Dora* survit à un succès que n'ont pu épuiser cent quarante représentations. Il y a évidemment encore de belles recettes à l'horizon pour l'œuvre de M. Victorien Sardou, et ce ne sera que justice.

Le succès de l'actrice chargée d'interpréter le principal rôle nous remet en mémoire quelques rimes que nous avons publiées en 1866, et qui puisent dans cette circonstance un regain d'actualité. On va voir que la charmante comédienne a tenu les promesses qu'elle donnait, et que l'on avait raison de lui prédire pour plus tard une ample moisson d'applaudissements mérités.

A Mlle Blanche Pierson.

Quels yeux! quelle voix! quelle allure franche!
Dans ces dons heureux, comment faire un choix?
Par votre gaîté, vous éclairez, Blanche,
D'un éclat joyeux *les Bons villageois*.

Pour mieux vous parer, quand votre main prompte
Jette le fichu; sous un cou charmant,
Quand votre poitrine apparaît sans honte,
L'écart dans la salle un frémissement.

Comme un chaud rayon perçant le nuage,
De votre beauté l'astre resplendit.
— On dit cependant que ça vous enrage
De montrer ainsi vos bras nus; on dit

Que vous dédaignez un si petit rôle.
Ne regrettez pas de l'avoir appris.
Votre frais sourire et vos blancs d'épaule,
Plus qu'un long discours n'ont-ils pas leur prix?

Chacun reconnaît, sous votre jeunesse,
Sous votre beauté qui chante et qui rit,
Qu'un talent réel, tout plein de promesse,
Comme un fruit doré, se forme et mûrit.

Pourquoi préférer, je me le demande,
Ce fruit des étés aux fleurs du printemps?
Vous êtes jolie et vous serez grande;
Ne vous pressez pas: vous avez le temps!

Octobre 1866. H. M.

Restons sur ces jolis vers, — et puisque les théâtres nous montrent l'exemple, prenons sans tarder la clef des champs. Ce n'est pas par ce temps de villégiature forcée qu'on nous reprochera de faire la critique buissonnière!

Robert Hyenne.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 125

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de visite. — Robe princesse en fantaisie de laine et soie chinée gris cendre et jaune. — Ce modèle comprend une traîne de faille rajoutée au bas du dos, sous le pouff, à partir des coutures de côté. Le bas de la traîne est entouré d'un coulissé à la vieille et d'un volant plissé, qui se continue sous les bords du devant de la robe. Le devant, très-long, est relevé en draperies maintenues à poste fixe sur un large faux ourlet de mousseline. Ces draperies se perdent de chaque côté sous un panneau de faille tilleul, garni de boutons et de fausses boutonnières. Le dos de la robe forme à la fois le pouff et la traîne au moyen de cordons placés dessous et d'une coulisse qui permet de régulariser les plis du bas. Les deux panneaux se réunissent sous le pouff, qui est orné d'un groupe de bouclettes de ruban étroit. Franges à glands et boules satinées sur tous les bords de la robe; poche de faille brune à revers tilleul sur le côté. Col montant et manches en faille, ces dernières garnies de petits biais en pareil. — Lingerie plate. — Chapeau en paille de fantaisie; la passe diadème garnie d'un bandeau de myosotis. Mêmes fleurs en guirlande autour de la calotte fixant un nœud alsacien en ruban. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

REVUE DES MAGASINS

Prions nos lectrices de nous suivre rue du Caire, 12, dans les magasins de la maison J. Savalle, où le printemps règne éternellement avec ses fleurs et ses fruits.

La mode, ici comme ailleurs, édite ses lois. Hier, la rose était interdite aux modèles élégants; aujourd'hui, elle est de haute nouveauté; nous en avons eu la preuve en voyant une jolie couronne composée de roses pâles et thé, avec mélange de feuilles nature, de chrysanthèmes vert mousse et d'enfilades de même ton; un collier mentonnière assorti, avec bouquet de roses sur le côté, complète le tout. Ce modèle se pose sur une capote de paille blanche, par exemple, dont la passe, garnie de crêpe lisse ruché, encadre agréablement le visage.

Nous citerons encore un genre capote composé d'héliotrope et de réséda, avec feuilles nature et fougère fécutée; brides en faille vert mousse se croisant au sommet; aigrette de giroflée sur le côté.

Nous ne saurions passer sous silence le feuillage *Dora*, sorte de buis sombre, mélangé de fleurs de fraisier, avec pandilles de fraises des bois, de mousse et d'herbes en cache-peigne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Nous devons mentionner également les montures si variées de la maison J. Savalle, longues branches de fleurs, fruits ou feuillage, que la modiste arrange avec goût sur un chapeau.

En vue du chapeau de voyage, qui sera cette année garni de plumes, la maison J. Savalle s'est mise en mesure de pouvoir fournir tous les genres à sa clientèle : l'oiseau de paradis; la plume *boyaque* (terme de plumassier), sorte de marabout de teintes naturelles, blanc, loutre et feutre, etc.

Ajoutons ce renseignement, que la maison Savalle a des fantaisies en plumes qui valent de 9 francs la douzaine à 30 francs pièce.

— Quand on entre à la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée-d'Antin) avec le désir de voir les nouveautés de la saison en ce qui se rattache à sa spécialité, il importe de procéder par ordre si l'on veut s'y reconnaître.

Arrêtons-nous d'abord au comptoir de la passementerie, encombré de galons brodés, genre breton. Nous recommandons à nos lectrices la guirlande en broderie mousse, faite de laine et soie assorties aux robes de trois teintes graduées. Après cela nous remarquons une frange filet en fin cordonnet d'une ou de plusieurs teintes, d'une légèreté idéale, convenant aux tissus légers, barèges et autres; puis une autre frange, la « rouleautée » à pompons de soie floche et boules de satin, avec ou sans perles clair de lune. Cette perle est toujours en grande faveur à la *Ville de Lyon*, l'oracle en fait de goût et de modes! Cette maison possède un remarquable choix de guipures noires en laine très-fine, plus solide que la soie et se tenant mieux; voilà une jolie garniture pour vêtements et robes de cachemire de l'Inde.

Au comptoir des tulles, dentelles, gazes et fantaisies charmantes, la *Ville de Lyon* nous montre d'abord, comme utilité pratique, des plissés tout préparés de dentelle noire avec tête : très-heureuse idée pour la garniture du jour. Puis voici des écharpes, dernière expression de la nouveauté, en dentelle espagnole ou gaze rayée, avec volants assortis et plissés. Des plissés balayeuse en dentelle torchon blanche ou de couleur; des plissés de mousseline et dentelle en toutes grandeurs, avec ou sans dentelle Clovis de couleur, et des parures charmantes en ce sens. Quant aux rubans, il y a des merveilles : des failles avec envers satin fort à la mode, des gazes à guirlandes brodées en toutes couleurs, etc., etc.

— Qui pourrait songer à s'installer à la campagne sans emporter avec soi le meuble le plus utile qu'il soit possible et désirable d'avoir, en un mot la machine à coudre, compagne fidèle du foyer domestique? Personne, sans aucun doute, à moins qu'on ne s'en soit pas encore muni. Dans ce cas, nous conseillons de se procurer la machine à coudre américaine *Wheeler et Wilson*, dont les avantages reconnus et appréciés se trouvent tout naturellement constatés par cet extrait du rapport officiel du Jury après l'Exposition universelle de Paris, en 1867 :

« Le jury de 1867, comme celui de 1855 et celui de 1862, considère la machine *Wheeler et Wilson* comme la plus simple; elle est construite suivant les règles de la bonne mécanique et dans les meilleures conditions. Ces machines, étant indépendantes des cames à rainures, sont légères et fonctionnent sans vibrations et sans bruit.

« Il faut, du reste, que les fabricants soient bien sûrs de leurs produits, puisqu'ils garantissent leurs machines pendant cinq ans, non-seulement contre tout vice de construction, mais encore contre l'usure et tous frais de réparations ».

(*Extrait du catalogue officiel, gr. Cl.* 57.)

Pour des renseignements plus exacts et plus précis, s'adresser à Mme ve H. Seeling, agent principal de la Compagnie à Paris (70, boulevard Sébastopol.)

M. D'A.

LA MODISTE UNIVERSELLE

ÉDITION DE CHAPEAUX MODÈLES

La maison Ad. Goubaud et fils, qui édite le plus ancien et le plus complet de tous les journaux de modes, vient de réaliser un nouveau progrès par la création du journal *la Modiste universelle*. Les chapeaux sont maintenant si compliqués de forme et de garniture, qu'il était indispensable, en effet, de les présenter désormais sous un aspect plus intelligible et plus pratique.

Chaque numéro de cette superbe publication, unique en son genre, renferme quatre belles planches de chapeaux de grandeur demi-nature, encartées dans un texte illustré, avec description en cinq langues (français, anglais, allemand, italien, espagnol). Imprimés sur bristol et coloriés à l'aquarelle, ces chapeaux *modèles* offrent, sous une forme saisissante, les types de la dernière nouveauté. Il suffit, pour en juger, de voir le numéro de mai. Rien de plus gracieux que ces chapeaux si artistement dessinés par Guido Gonin, et coiffant à ravir les plus jolies têtes. A ce point de vue seul, ils mériteraient d'être collectionnés.

Prix du numéro : 1 fr. 50 chez tous les libraires et marchands de journaux. Abonnement : Paris, 15 fr. par an; province, 17 fr.; étranger, 18 fr. On s'abonne du 1er de chaque mois en adressant un bon de poste à MM. Ad. Goubaud et fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

NOUVEAU PANORAMA DES MODES

Saison de printemps et d'été 1877

Le succès obtenu par notre dernier Panorama nous ayant démontré l'importance que nos Abonnées attachent à cette publication, et l'utilité qu'il y a à la faire paraître en temps opportun, c'est-à-dire dès le début de la saison, nous nous empressons d'informer nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** est dès à présent à leur disposition.

Comme nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **prime**, d'un prix aussi réduit que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes complétement inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution parfaite.

Pour que cette belle PRIME leur soit adressée *franco* à partir de ce jour, — roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — nos lectrices n'ont qu'à nous adresser la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

SOMMAIRE DU 2e N° DE JUIN 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Chronique mondaine, par M. Ch. David. — Les Paroles d'or. — *La patte de dindon*, simple souvenir, par M. E. Legouvé. — *Le Trésor du défunt*, nouvelle, par M. F. Fertiault. — Des goûts et des couleurs, par G. B.-F. — Théâtres, par M. Robert Hyenne. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1425 C, dessin de M. Jules David : toilettes de ville d'eaux ou de plage. — Gravure coloriée n° 1426 D (substituée sur demande spéciale à la gravure n° 1425 C), dessin de M. E. Thirion : modèles de chapeaux et lingerie. — Figurine coloriée L. n° 125 (annexe spéciale à l'édition n° 3) : toilette de visite.

Dans le texte : P. n° 365, dessin de M. E. Préval : corsage de soirée. — G. n° 751, dessin de M. E. Préval : toilettes de ville d'eaux. — G. n° 764, dessin de M. E. Thirion : chapeaux d'enfants. — G. n° 768, dessin de M. E. Préval : robe princesse (vu sous deux aspects).

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

La couleur a une importance énorme dans les modes comme dans les arts ; c'est par elle qu'on est tout d'abord ébloui, charmé, attristé, rien qu'à la vue d'une toilette ou d'un tableau. La forme et les détails d'agencement ne viennent qu'au second coup d'œil confirmer ou corriger l'opinion première.

Dans l'acquisition d'une robe, d'un chapeau, de n'importe quel objet de toilette, qu'est-ce qui préoccupe le plus les femmes de goût, sinon le choix de la couleur ? Notez qu'aujourd'hui la question présente une difficulté d'autant plus grande, que tout concourt, dans la mode, à accaparer l'attention sous ce rapport. Des objets jusqu'alors incolores, comme le tulle, la dentelle, même la paille pour chapeaux, s'imposent à vos regards sous les dehors du plus frais coloris. On a des dentelles roses, des tulles bleus, des pailles rouges

Au milieu de cette fanfare éclatante de la couleur que le commerce fait éclater en ce moment à nos yeux, il est bon de se recueillir un peu, afin de voir ce qu'il convient de faire : car si les fabricants proposent, la mode seule dispose.

P. N° 368. — Chapeau de ville d'eaux.

Si nous examinons la couleur actuelle dans son ensemble, nous voyons qu'elle peut former trois divisions : le *blanc*, auquel il faut réunir les nuances pâles, si délicates, telles que bleu céleste, rose effeuillée, gris d'argent, lilas pâli, vert et jaune tilleul, crème, tous les quarts de teinte en un mot. La seconde division se compose du *noir*, qui englobe dans son rayon les couleurs sombres : vert russe, loutre, bronze, ardoise, bleu marin. La troisième division a pour élément la couleur dite *de fantaisie*, ainsi dénommée parce qu'elle se recrute parmi les teintes les plus fausses, les tons les plus criards ; nous n'en voulons pour preuve que le fameux jaune mandarine, tombé à plat maintenant, après avoir fait florès à la fin de l'hiver. Aujourd'hui, la mode accueille et patronne, parmi ces couleurs de fantaisie, un certain vert « oseille cuite », qui est bien par lui-même la plus laide chose du monde. On arrive cependant à en tirer un bon parti à l'aide de mélanges heureux avec des couleurs franches des deux premières divisions.

Cette classification de la couleur n'est employée par les femmes de goût que pour les toilettes de villes d'eaux, de plages, de courses, de tous ces centres élégants enfin où la note excentrique est de rigueur et constitue le caractère propre des toilettes qu'on y rencontre. — Voici, par exemple, le costume d'une *merveilleuse* d'Aix-les-Bains : Robe de faille « cuir naturel » (encore un ton de fantaisie !) combinée avec une tunique et des draperies de gaze de soie crème à rayures mates, brodées d'étoiles rouge caroubier. Les bords de la gaze sont ornés, nouveauté très-originale, d'une frange en fin cordonnet écru, à haute tête en filet, avec double frange à pompon-nettes de laine rouge placée dessous. Le bas de la robe de faille est garni d'une guirlande d'éventails plissés, en faille, réunissant trois couleurs : crème, caroubier et vert mode. Les manches sont en gaze; un long soufflet, composé de trois sortes de plissés en faille reproduisant les trois teintes déjà indiquées, forme le coude. La toilette se complète par une écharpe en gaze pareille, entourée de trois dépassants de faille, rappelant également le trio de couleurs, avec frange semblable à celle de la tunique. Chapeau en paille de fantaisie chinée de rouge, garnie de ruban satiné vert mode, avec panache de plumes au sommet.

Mais nous devons nous incliner devant le bon goût des femmes vraiment élégantes qui se contentent presque exclusivement de la robe princesse en cachemire de l'Inde, de couleur sombre (loutre, vert russe, etc.), laquelle repose sur un jupon de taffetas entouré de plissés ; ceux-ci sont arrêtés de place en place pour former comme des touffes. Un galon à jour, brodé de perles « clair

de lune », raie le milieu de la robe devant et derrière, ainsi que la couture des manches; et comme le genre, maintenant, veut qu'on porte une lingerie rabattue, la manche de robe doit être assez courte et étroite. Il faut bien montrer ses dentelles, ses bracelets et, à l'occasion, si elle est fine, l'attache de la main!

La faille noire devenant de jour en jour plus graisseuse et plus mauvaise, on s'est remis à employer le taffetas. Les bonnes couturières choisissent de préférence cette étoffe pour les toilettes de cachemire, grenadine, mousseline de laine et barége. Ses reflets brillants, qu'on redoutait tant autrefois, sont maintenant en parfaite harmonie avec la robe princesse et le goût du jour par l'opposition qu'apportent avec elles les longues draperies des autres tissus mats.

Le taffetas noir redevenu de mode, il n'y a pas de raison qui empêche de porter le taffetas de couleur; c'est, en effet, ce qui arrive. Pour l'instant, cela se borne au taffetas grisaille pour costumes de jeunes filles, et il s'en fait de charmants avec écharpes assorties. Les garnitures de taffetas uni de la valeur du noir sont, à cette occasion, mises en jeu.

La dentelle plissée réunissant aujourd'hui tous les suffrages en tant que jolie garniture, — soit noire en imitation Chantilly, soit blanche en dentelle torchon, — on peut dire sans hésitation que le règne de la dentelle est revenu. Aussi les grands fabricants de dentelle, prévoyant le fait, nous ont-ils adressé, du fond de la Haute-Loire, des guipures de laine d'une finesse extrême, présentant des dessins d'un nouveau genre. Il y a des broderies en relief vraiment superbes, et des dents biaisées d'un aspect particulier que nous recommandons.

Rappelons à nos lectrices, en terminant, que l'écharpe, pour jeunes filles et jeunes femmes, est le vêtement de prédilection du moment. On la voit tantôt pareille à la robe, tantôt en barége, gaze rayée ou dentelle épaisse avec plissés en pareil. Le mantelet-visite est, par excellence, la confection qui sied à la femme de quarante ans, la mantille-dolman convenant aux mamans respectables.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. n° 368.

Chapeau pour ville d'eaux. — Paille noire et calotte plate. Guirlande de coucous dessous et dessus, où elle surmonte un bouillon de faille vert mousse; elle traverse ensuite un nœud de ruban de même ton, qui orne le derrière du chapeau. Longues brides de ruban pareil tombant en catogan, retenues au milieu et terminées par des nœuds mélangés de coucous.

DG. n° 758.

Confections et toilettes de deuil. — 1. Le *Sans-rival*, vêtement de voiture ample et facile à mettre, en cachemire de l'Inde gris perle. La forme en est légèrement cintrée derrière, flottante devant, et les manches rappellent celles du dolman. Ce vêtement est soutaché de gris et de blanc, et le dessin, encadré de lignes droites, court sur les bords. Des plumes de pintade non frisées complètent la garniture. Le milieu de la manche, qui est également soutaché, est fendu et lacé au moyen de rubans de soie qui se terminent par des glands. — Robe de faille noire : la jupe garnie derrière d'un volant à tête coulissée; le devant orné, en tablier, de petits volants plissés finement, avec encadrement formé par de larges revers. — Chapeau à diadème frangé de chenille noire et perles clair de lune. Fond et cache-peigne en dentelle; pluie de brins de chenille et perles clair de lune sur le milieu du fond. — Patron épinglé de la confection : 3 fr.

2. Paletot de faille, de forme droite, garni de trois volants de dentelle noire dans le bas, et de deux seulement sur l'un des bords du devant, du côté qui croise. Trois rangs d'effilés de soie et perles clair de lune surmontent les volants de dentelle. Boutons genre macaron, en passementerie perlée, avec pendeloques sur les devants. Le bas de la manche est garni de volants de dentelle séparés par des perles et de la dentelle plissée. — La robe, en faille de couleur ardoise, est garnie dans le bas, devant, de volants plissés à tête plissée, rabattue de place en place. — Chapeau à fond mou en crêpe lilas, entouré d'une guirlande de feuilles de lierre en soie, aux membranes givrées de jais; même guirlande en bandeau sous la passe, mélangée de graines violacées. Brides en ruban lilas. — Patron épinglé du paletot : 3 fr.

3. Mantelet-visite en sicilienne noire, rayé de galon riche et entouré de volants de fine guipure laine, dont la double tête est formée de plus petite dentelle. La forme de ce vêtement est celle d'un mantelet par devant, avec de longs pans carrés. Le dos est cintré; c'est lui qui forme la manche avec entournure dans le haut. Les dentelles qui constituent la tête des volants remontent sur le milieu du dos jusqu'au col; celui-ci est rabattu et garni de petites dentelles. Deux pans d'écharpe en sicilienne partent du creux de la manche et viennent se nouer sur le devant du vêtement; leur bord inférieur est garni de franges. — Robe de taffetas grisaille, de forme princesse, avec plastron-tablier et traîne tablier. Le devant de la robe est garni, dans le bas, de volants plissés. Le plastron, boutonné sur le corsage de chaque côté, descend former un tablier tout froncé sur les côtés de la robe, où il reste fixé. Une frange à tête de boules satinées entoure le tablier. Par derrière, la traîne de la robe est d'abord soulevée en un léger pouff maintenu par un nœud; puis elle est coulissée, avec tête rapportée. — Chapeau de paille grise à passe-diadème. Ruban gris disposé en groupes de coques derrière la passe; nœud sur le bavolet, servant de point de départ aux mentonnières. — Patron épinglé du mantelet-visite : 3 francs.

4 et 5 — Toilette de grand deuil (vue sous deux aspects) en cachemire et crêpe anglais, de forme princesse. — Le dos tout entier est en crêpe, et depuis la taille les coutures font l'éventail de façon à donner une ampleur imposante, qui est resserrée vers le milieu. Le milieu du devant est en crêpe et fermé par des boutons de laine. Le tablier est formé de biais de crêpe et de cachemire alternés, partant chacun de la bande de crêpe du milieu pour se terminer aux coutures de côté du dos. Sept petits volants plissés, en crêpe, complètent le tablier dans le bas de la robe. La manche, en crêpe également, est terminée par un parement plat, encadré d'un biais; il est fermé sur la couture par un nœud en pareil. — Plissés de crêpe au cou et aux poignets. — Chapeau de crêpe anglais, à double passe formée par deux biais; un voile de crêpe constitue le fond et toute la garniture du chapeau. La longueur du voile se proportionne à la sévérité du deuil et au degré de parenté du défunt. — Patron épinglé : 5 francs.

6. La *Belle Inès*, vêtement de faille à grand gilet carré. Dos assez court au milieu, plus long des côtés. Les devants s'écartent vers les côtés où ils forment de longues pointes. Cette partie principale du vêtement est entourée de galons à jour, tout brodés de perles clair de lune, avec un volant de dentelle. Col rabattu, également perlé et encadré de dentelles fermant le vêtement dans le haut. Le gilet de faille est couvert de franges en cordonnet et perles clair de lune, puis terminé par deux volants de dentelle. Cette partie de la confection est fixée aux bords de l'autre partie par des agrafes qui ferment le vêtement à gauche. Manches presque courtes, terminées par deux volants de haute dentelle. — Jupon de faille grise, et polonaise en cachemire assorti, garnie d'une frange de même ton. — Chapeau *Cérès* à fond de tulle blanc. — Guirlande de raisins blancs et noirs, fermée derrière par un flot de rubans blancs. — Patron épinglé de la confection : 4 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1427.

Élégantes toilettes de ville d'eaux. — 1. Costume en faille et broché de soie gris perle. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé et d'une bande en façonné, découpée à dents carrées entre lesquelles se laisse voir un plissé. — Deux tabliers sont superposés sur le jupon : l'un, en faille, est garni de franges; l'autre, en façonné, est bordé de plissés et d'une bande dentelée pareille à celle du jupon. Ces tabliers, drapés en sens inverse sur les côtés du jupon, se complètent dans le bas par deux pointes de façonné, encadrées de plissés et maintenues dans les coutures de côté. — Polonaise en étoffe brochée, ouverte en carré devant sur un gilet de faille qui se termine en carré et dont les bords sont ornés de passementerie

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

montrent les volants de dentelle. Bonnet gris maure, en
forme perlée, avec pendeloques sur les devants. La
pare de volants de dentelle espacés par des perles
plates. — La robe, en faille de couleur assortie, est
devant, des volants plissés à tête plate, rabattus
pens à fond uni en crêpe lisse, entouré d'une petite
bures en soie, aux membranes garnies de jet; petite
leurs sous la pointe, mélangée de grains noirs. Bo
— Patron séparé du gilet : 1 fr.

3. Matinée-visite en mailleuse noire, ayant de plis
de volants de tulle plissés blanc, bord le volant
petite dentelle. La forme de ce vêtement est celle d'u
vant, avec du rouge pour corps. La jupe est courte
la manche avec entournure dans le haut. Le volant
la tête des volants remontant sur le milieu de la jup
lés-ci sont rabattus et garnis de petite dentelle. Deux
mitaines partent du creux de la manche et viennent
devant du vêtement; leur bord intérieur est garni
de taffetas grenadine, de forme pointue, avec garniture
tablier. Le devant de la robe est garni, dans le ha
ses. Le plastron, boutonné sur le corsage de chaque
un tablier tout brodé sur les côtés de la robe, on l'on
à tête de boudins entourés entourés le tablier. Par derri
robe est d'abord soulevée en un léger pouff maintenu
elle est continuée, avec tête rapportée. — Chapeau de
dentelle. Rubans gris disposés en groupes de
sur le bandeau, servant de point de départ aux
épingle des matinées-visite : 3 francs.

4 et 5. — Toilette de grand deuil pour vous
et crêpe anglais, de forme princesse. — La
disposée la taille les coutures font l'essentiel de
composition, qui est renversée vers le milieu. La
crêpe et formée par des boudinés de laine. La
crêpe et de cachemire allemand, partant chacun de
milieu, pour se terminer aux coutures du côté
plissés, en crêpe, remplissant le tablier dans le
en crêpe également, est terminée par un
il est formé sur la couture par un nœud en
sous, et aux poignets. — Chapeau de crêpe anglais,
par devant bas; au voile de crêpe remplissant le
chapeau. La longueur du voile se proportionne à la
degré de grandeur du deuil. — Patron séparé : 2 fr

6. La *Belle Ave*, vêtement de faille à grand plis
aux mailles, plus longs des côtés. Les devants s'ouvrent
formant les longues pointes. Cette garde principale
vre de grains à jour, tout bordée de petite chute de
de dentelle. Col rabattu, également garni de
le vêtement dans le haut. La garde de faille est
drapé et portant chute de tulle, pour terminer par
Cette garde de la combinaison est faite aux bords de
agrafes qui ferment le vêtement à gauche. Manches
manières par deux volants de tulle dentelle. — Jupe
polonaise en cachemire assorti, garnie d'un large
garnie d'avis à fond de tulle blanc. — Guirlande
formée derrière par un flot de rubans blancs. — Patron
fraction : 4 francs.

Description de la grande planche

Six nouveaux modèles de vêtements. — 1. Costume
de soie gris perle. — Jupe à traîne, relevée
bordée en broderie, découpée à dents, surmontée
un plissé. — Deux tuniques sont superposées sur
ret, garni de franges; l'autre, en broderie, se
bande dentelée garnie à coulé de jours. Les
recroisé sur les côtés de jupon, se complétant
des broderies, encadrées de plissés et
— Polonaise en étoffe brochée, ouverte en
faille qui se termine en cœur et dont les bords

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et de franges. Ces dernières se continuent sur les bords de la polonaise, qu'elles entourent jusque sur les côtés derrière. Une passementerie, composée d'anneaux et de glands comme celle du gilet, entoure complétement le vêtement, détachant la traîne des côtés. Le milieu, derrière, est relevé et drapé en pouff. Col rabattu en faille, orné d'anneaux de passementerie et encadré à l'intérieur d'un plissé de faille mandarine. Parement d'étoffe brochée au bas des manches, encadré de plissés de faille gris perle et de faille mandarine, avec des anneaux de passementerie dans le haut. — Lingerie en crêpe lisse plissé. — Chapeau casquette en paille de riz blanche, à bavolet ondulé derrière. Un foulard gris perle à bandes marron est drapé sur la calotte et retombe derrière. Guirlande de myosotis traversant le haut du chapeau pour se perdre derrière; bouquet de coquelicots sur le côté. — Ombrelle assortie à la toilette. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Costume en mousseline de laine vert absinthe. — Jupon à traîne, entouré de volants plissés et de volants ordinaires entremêlés. Un galon breton vert et bleu forme la tête de la garniture devant. — Polonaise de forme princesse, se séparant de sa traîne sur le côté pour tomber droit en carré; le devant est coupé en biais à partir du carré en question, et ses draperies se fixent de côté, tandis que le milieu derrière, relevé sur lui-même, forme un léger pouff. Galon breton et franges sur tous les bords du vêtement. Un panneau garni de même descend en ligne droite sur le côté du devant. Le corsage, décolleté en carré, est encadré de galons et garni d'un nœud « croix de Malte » en faille assortie à l'étoffe. Volant plissé au bas des manches et galon dessinant un revers. — Lingerie élégante en tulle et dentelle. — Capote en gaze vert absinthe, ornée au sommet de plumes et de nœuds de satin. Tour de tête très-touffu en myosotis et mentonnières de gaze. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

Description du patron coupé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

Robe princesse. — Ce patron est celui du modèle représenté (sous deux aspects) sur la gravure G. n° 768, insérée, ainsi que sa description, dans notre numéro du 9 juin 1877.

Il se compose de six morceaux :

1. Devant. Il faut allonger ce morceau selon la taille de la personne à laquelle il est destiné. On forme une pince à l'endroit où elle est tracée; le petit côté attenant se réunit de façon à former une double pince sous le bras.

2. Petit côté du dos, qu'il faut allonger en suivant la coupe du patron. Il se réunit au devant. On devra suivre les crans comme point de raccord.

3. Dos, que l'on taille conforme au patron. On le rapporte au morceau précédent, toujours en suivant les crans de raccord.

4. Traîne. On pose cette traîne au bas du dos ; elle est froncée à l'intérieur à partir de cinq centimètres. Les dents en loutre sont également cousues à l'intérieur.

5. Manche, très-étroite.

6. Col. Le biais du col doit être devant.

CORRESPONDANCE

— Mme A. de W..., a Veszprém (Hongrie).

La percale d'un noir mat est tolérée en été pour un grand deuil; à la condition, toutefois, de rappeler le sérieux de la situation par un col et des manchettes de crêpe anglais noir.

— Mme Élise D..., a Saint-Omer.

Des ornements de paille ne suffisent pas pour garnir un chapeau de paille; il faut établir une heureuse opposition en ajoutant de la faille ou de la gaze.

— Mlle Lucie G..., a Nantes.

Pour chapeau de voyage, choisissez un modèle en paille, à calotte de moyenne hauteur, presque plate, et à petits bords. Une façon simple de le garnir consistera à employer une écharpe de gaze brune, ou d'une autre couleur, longue de deux mètres. Vous prendrez le milieu de l'écharpe pour en couvrir tout le fond du chapeau, en pouffant un peu; les deux bouts, resserrés au bas de la calotte par un anneau de ruban assorti, formeront les brides et un bout flottant derrière.

— Mme Claudia de B..., a Uriage.

La haute bottine en cuir, lacée sur le cou-de-pied avec des lacets de soie ferrés, convient parfaitement pour les excursions.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

J'ai lu dernièrement dans un journal que, pour attirer les pélerins cléricaux à Naples, l'archevêque du lieu avait *fait faire le miracle de saint Janvier au mois de mai, tandis qu'il n'a jamais lieu qu'au mois de septembre*. Or, ceci est une grosse erreur, car ce miracle célèbre a lieu toujours deux fois l'an, en mai et en septembre : une fois, le jour de la fête du Saint, selon le calendrier ; une autre le jour de sa mort, selon l'histoire.

J'ai assisté, en 1857, à cette cérémonie qui est superbe et vous fait remonter le cours du temps d'une foule de siècles, car il semble qu'on se retrouve en plein paganisme. Heureusement pour les touristes, les Piémontais, qui après la conquête de Naples ont tout bouleversé dans le royaume, n'ont pas osé toucher à saint Janvier ni à son miracle, car ils eussent été perdus.

Pour le Napolitain, ce glorieux martyr est plus que tout; ils ne le prient pas d'intercéder auprès de Dieu : fi donc! ce serait se rabaisser; tout au contraire, ils supplient Dieu d'implorer pour eux saint Janvier. Mais laissons de côté ce saint pour parler un peu de son miracle, que j'ai eu l'honneur de voir, j'allais dire des premières loges, tandis que c'est seulement des premières places, puisque j'étais près de l'autel et que les loges ou tribunes appartiennent aux ambassadeurs et autres grands mamamouchis de cour.

Comme toutes les fêtes à Naples, celle de saint Janvier s'annonce par un tapage épouvantable. Dès quatre heures du matin, d'horribles détonations se font entendre de tous côtés : on dirait une ville prise d'assaut; ce sont des pétards, des pièces d'artifice, etc.; comme rien n'amuse plus les lazzaroni que de faire du bruit, que tout est, pour eux, prétexte à tapage, on doit penser si, le jour de la fête de leur Saint *adoré*, ils mettent les morceaux doubles ; et puis, si l'on joint à cela la musette des campagnards, le tambour de basque et les castagnettes des citadines, on comprendra sans peine quel carillon infernal vous éveille en sursaut ce jour-là. Aussi, dès six heures du matin, au plus tard, tout le monde se met en route pour arriver à la cathédrale, ce qui n'est pas chose facile du tout, je vous assure, tant sont pressés les flots de peuple qui en défendent l'entrée ; mais quand, enfin, on a le bonheur d'y entrer sans avoir laissé bras ou jambe en route, il semble qu'on se trouve dans un véritable soleil, tant elle est brillamment éclairée ; en outre, elle est ornée de quarante-cinq statues en argent massif qui reflètent les lumières, ce qui fatigue les yeux et vous fait rêver aux contes des *Mille et une nuits*.

Devant la balustrade de l'autel, toute en argent massif pareillement, se tiennent deux rangées de femmes, tête nue, pieds nus, et portant la plus singulière des toilettes : ce sont des habitantes de Pouzzoles, qui se prétendent descendantes directes de saint Janvier et conservent, de mère en fille, le précieux privilége de ces places enviées.

A neuf heures précises, on sort de l'armoire où ils sont renfermés le reliquaire contenant le sang précieux et la statue du Saint lui-même. Cette statue est en argent comme les autres, mais elle a de plus la tête en or massif, s'il vous plaît, cette tête renfermant le crâne du vénéré martyr. Avant tout, alors, on présente le reliquaire au peuple, qui l'acclame par des cris de joie. Ce reliquaire est en or et monté comme un miroir à main du moyen

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

âge ; seulement, dans le milieu, au lieu de glace, il y a deux vitres entre lesquelles on voit parfaitement deux petits tubes remplis d'une espèce de poudre d'un gris rougeâtre qui est le sang coagulé. Puis on pose la statue sur l'autel pour l'habiller ; à cet effet, on place sur sa tête une mitre toute brodée de perles fines, semée d'étoiles en diamants et autres pierreries ; on jette sur les épaules une chasuble pareille et l'on entoure le cou d'un collier de même forme que ceux de l'ordre du Saint-Esprit, mais tout en pierres précieuses et diamants ; à ce collier est suspendue une croix royale en saphirs entourés de brillants, qui passe pour la plus belle qu'il y ait au monde : cela se comprend, puisque les statues et bijoux de la cathédrade de Naples sont estimés à plus de cinquante millions.

Pendant qu'on fait la toilette de la statue et la présentation du reliquaire, les femmes de Pouzzoles adressent au saint des compliments dont voici un échantillon pris sur le fait : — « Comme tu es joli ! — Comme tu es mignon ! — Comme il fait beau temps pour ta fête et comme ton peuple t'aime ! » — Compliments proférés avec force gestes et d'une voix glapissante et criarde à briser le tympan des spectateurs.

Ces premières cérémonies achevées, les cierges allumés, l'encens brûlant partout, on psalmodie des litanies que les mêmes femmes de Pouzzoles — lesquelles ne peuvent pas être mieux comparées qu'aux sorcières de Macbeth, — entremêlent de discours directs adressés à saint Janvier, discours prononcés toujours sur le même ton, mais moins chargés d'eau bénite que pour la première partie. Ainsi elles disaient d'une voix quelque peu aigre-douce : — « Sois donc mignon, sois gentil ; fais-nous ton miracle, *per carità*... Naples a été bien sage, nous avons tout quitté pour venir te voir... J'ai laissé ma lessive (*sic*)... Vois comme ton église est pleine... » — et une foule de choses du même genre.

Puis, si le miracle tarde réellement à s'opérer, ces mégères se fâchent tout à fait, leur figure tourne à l'ouragan, et pendant que le peuple murmure et que le clergé redouble ses litanies, comme des folles furieuses elles hurlent des insultes au saint qu'elles étaient venues implorer. Elles l'appellent *face jaune* (en raison de sa tête d'or), *figure de singe*, même *bâtard*, et une foule d'autres grossièretés sorties du dictionnaire des halles, atrocités qu'elles vociférent en montrant le poing, en faisant les cornes à l'autel, tout en s'arrachant les cheveux et mêlant les larmes, les sanglots et les cris.

Mais aussitôt que le miracle se fait, c'est-à-dire quand le sang contenu dans le reliquaire est devenu complétement liquide, tout le peuple et ces furies les premières se précipitent la face contre terre, en se frappant la poitrine de toutes leurs forces et hurlant des prières absolument de la même façon qu'elles avaient craché leurs sottises. Au même moment, de tous les coins de l'église s'élèvent de blanches colombes et tombe une pluie de fleurs, pendant que le canon tonne du port et de toutes les citadelles et que les cloches de toutes les églises font retentir dans l'air leur joyeux carillon.

On trouve dans cette fête de la poésie, de la bizarrerie, mais pas le moindre recueillement. Je le répète, on croit se retrouver en plein paganisme, et l'on a le cœur serré de penser qu'une cérémonie religieuse puisse se traduire de la sorte dans une église chrétienne.

De plus, les Napolitains, superstitieux comme tous les méridionaux dont l'imagination est si vive, attachent une idée étrange à ce miracle : ils croient que s'il se fait promptement, le pays sera heureux durant toute l'année, mais que s'il tarde, les plus grandes calamités les attendent... Et c'est absolument comme si l'on chantait que de chercher à les raisonner là-dessus.

Comtesse de Bassanville.

CHRONIQUE MONDAINE

C'est à un deuil qu'appartient de droit la première place en cette chronique. La reine Sophie des Pays-Bas a succombé à la maladie dont elle était atteinte depuis quelques semaines et qui avait causé une si profonde impression dans la haute société française. La reine, le 17 de ce mois, aurait accompli sa cinquante-neuvième année.

Elle était fille de Guillaume Ier, roi de Wurtemberg, et de Catherine Paulowna, fille du czar. C'est en 1839 qu'elle épousa Guillaume III de Hollande, alors prince royal, et son proche parent par sa mère.

La reine Sophie était une des princesses les plus instruites et les plus remarquables de l'Europe. Elle savait le latin comme les grandes dames du XVIIe siècle et se plaisait à des études incessantes. Dans des lettres que l'histoire recueillera, elle avait cherché à détourner Napoléon III de la guerre de 1870, l'éclairant sur la situation, lui montrant l'abîme où il courait. Sa mort aura, pour la Hollande, une influence que nous n'avons pas à expliquer ici, mais qui justifie l'émotion considérable qu'elle suscite dans le Nord. Par son intelligence, par ses vertus, par son inépuisable charité, la reine Sophie était le lien suprême qui rattachait la nation à la famille royale.

La reine des Pays-Bas était venue plusieurs fois en France. L'année passée encore, elle faisait à Paris un séjour qui permettait d'apprécier tout le charme de son esprit, toute la distinction de sa personne. Elle aimait beaucoup la France, la littérature française. Nos auteurs lui étaient familiers ; elle s'intéressait à tout ce qui paraissait de beau et de bon dans les lettres de notre pays. C'est elle qui disait à la maréchale de Mac-Mahon, à l'issue d'une représentation du *Dépit amoureux*, à l'Élysée, par les artistes de la Comédie-Française :

« Il n'y a de vrai théâtre qu'à Paris ; tant qu'on n'a pas entendu là jouer la comédie, on ne peut apprécier tout le charme de l'art dramatique. »

M. Thiers comptait au nombre des personnes que la reine honorait de son amitié. Sous l'empire même, ce fut lui qui se fit le *cicerone* de la princesse à travers les musées de Paris. On a pu juger des sympathies qui entouraient la regrettée souveraine à Paris par le nombre des personnes qui, pendant sa maladie, allaient s'inscrire à la légation des Pays-Bas. Sa perte excitera partout des regrets durables. Ce n'est pas seulement une haute intelligence, c'est une grande âme qui disparaît.

Le temps admirable dont le ciel nous a favorisés, l'autre dimanche, avait amené aux courses du bois de Boulogne un concours immense de jolies toilettes aux couleurs d'été. Ce n'était, sur les épaules des femmes, que robes de nuances claires parmi lesquelles le blanc dominait.

En même temps que les écharpes étaient ressuscitées, les mitaines longues en filet revenaient au jour. Chez soi, les mitaines sont fort élégantes et la mode en est tout à fait galante, pour parler le langage des grandes dames qui les inventèrent autrefois. Elles s'harmonisent à souhait avec les robes légères, font valoir la main et le ton des chairs. Mais au dehors elles ne sont pas de mise, et les gants longs en peau de Suède leur seront toujours préférés par les vraies élégantes.

Nous aimons beaucoup, pour notre part, les châles et écharpes en filet de soie noire ou blanche, que quelques femmes de grand ton commencent à remettre en faveur. Au mariage de Mlle de Hénin avec le vicomte de Beaumont, ces écharpes, merveilleusement brodées, faisaient sensation. C'est là une parure de grande distinction, que les mondaines du faubourg Saint-Germain patronnent spécialement.

En même temps que les modes, les déesses reparaissent... au

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

complet. La Vénus de Milo a retrouvé ses bras, et cette trouvaille suscite le plus vif émoi dans le monde des collectionneurs.

La pauvre Vénus a souffert bien des vicissitudes et il est grand temps qu'elle cesse d'être estropiée. Pendant le siége, elle fut enfermée dans les caves de la Préfecture de police, — ce qui est un piètre séjour, une résidence bien peu olympienne pour une déesse.

Il est vrai qu'elle en a connu bien d'autres depuis sa venue au monde et que les retraites sous terre lui sont familières. C'est en 1820 qu'un paysan grec de l'île de Milo — l'ancienne Mélos des Cyclades — la déterra, enfouie et brisée en trois fragments dans une niche qui n'était guère qu'à sept ou huit pieds du sol.

La France avait alors pour consul à Milo M. Brest. Notre paysan lui fit aussitôt part de sa trouvaille, en offrant de la lui céder pour une somme modique. M. Brest, consul plein de bonne volonté, mais amateur médiocre, en référa à M. Duval d'Ailly, commandant de la gabarre du roi l'*Emulation*, en rade dans l'île. M. d'Ailly opina pour l'achat et le transport immédiat de la statue sur son navire. Mais c'était aller trop vite en besogne pour le formaliste M. Brest. Il crut devoir écrire à l'ambassadeur du roi Louis XVIII près la Porte, le marquis de Rivière. La lettre se perdit en route.

Heureusement pour nous et la pauvre Vénus que, sur ces entrefaites, arriva à Milo l'amiral Dumont-d'Urville chargé d'une mission hydrographique dans la Méditerranée. Il vit la statue, en comprit toute la valeur et dépêcha un courrier spécial au marquis de Rivière. L'ambassadeur répondit par l'envoi du comte de Marcellus à Milo avec ordre d'acheter. Mais toutes ces allées et venues avaient pris du temps, et quand M. de Marcellus débarqua dans l'île, la précieuse statue était sur le point d'en sortir sur un brick couvert du pavillon turc, en route pour Constantinople.

M. de Marcellus, sans perdre une seconde, se rendit chez le primat de l'île. Là, il fut si pressant, si menaçant, que le primat, ne sachant comment s'en tirer, fit débarquer la statue et en ordonna la vente à l'enchère.

C'était la victoire pour M. de Marcellus. Maître de la déesse désirée, il prit la route de France et ne s'arrêta qu'à Paris. La Vénus de Milo avait été achetée au nom du marquis de Rivière. Celui-ci n'hésita pas à s'en dessaisir en faveur de Louis XVIII et le roi, à son tour, en fit don à la France.

Telle est l'odyssée d'une des œuvres de l'art grec, — la plus parfaite qui soit en ce monde, avec une statuette (la Vénus à la conque) que possède M. Alphonse Juteau et qui est une véritable merveille. La voilà qui maintenant retrouve ses bras : puisse-t-elle, pour que rien ne manque à son bonheur, rester à jamais sur son socle au Louvre !

En même temps que le *Marquis de Villemer*, qui vient d'être repris par la Comédie-Française, recevait ses grandes entrées dans la maison de Molière, Mme George Sand avait sa statue, par Clésinger, inaugurée au bout du petit foyer. Le succès de l'œuvre de M. Clésinger n'a pas été aussi retentissant que celui de l'ouvrage de sa belle-mère : il est donc heureux pour le sculpteur que M. Émile de Girardin ait bien voulu céder ce marbre au Théâtre-Français, pour cause d'honneur à rendre par le ministère des Beaux-Arts à l'auteur de tant de remarquables romans.

Pendant qu'on fêtait Mme Sand dans la maison de Molière, le prince de Galles applaudissait *Bébé* au Gymnase.

Bachaumont.

LE CHÊNE

Sur le bord d'un chemin est un antique chêne
Qui dresse fièrement son tronc droit et noueux,
Et porte jusqu'au ciel, arbre roi de la plaine,
Entre deux peupliers, son front majestueux.

Parfois autour de lui l'ouragan se déchaîne ;
Les arbres, ses voisins, se courbent presque en deux ;
Mais il reste debout et résiste sans peine
Aux assauts redoublés des vents tumultueux.

En été, les passants, attirés par l'ombrage,
Viennent se reposer sous son épais feuillage,
Qu'anime de ses jeux tout un peuple d'oiseaux ;

Mais en automne il perd sa verte chevelure,
Son fruit tombe, et l'on voit, cherchant leur nourriture,
Au pied du vieux géant se vautrer les pourceaux.

Germain Picard.

UNE SÉPARATION

Une représentation très-intéressante a eu lieu ces jours derniers au Grand-Théâtre de Versailles. La pièce que l'on jouait n'avait rien de politique ; c'était une comédie en quatre actes de M. Legouvé, intitulée : *Une séparation*. Des circonstances indépendantes de notre volonté, — pour employer la formule consacrée, — ne nous ont pas permis d'assister à cette solennité dramatique, ce que nous avons regretté vivement ; mais des renseignements puisés à bonne source nous permettent d'en dire quelques mots, en attendant que nous en puissions parler *de visu*, ce qui ne saurait tarder, s'il est vrai, comme on l'assure et comme c'est probable, qu'*Une séparation* doive être représentée avant peu sur un des théâtres de Paris.

Au moment où *Mme Caverlet*, d'Émile Augier, fut jouée au Vaudeville, — c'était au mois de février 1876, — les journaux annoncèrent, si nous avons bonne mémoire, qu'une comédie de M. Legouvé, sur un sujet analogue, était en répétition au Gymnase, et que l'auteur, ne voulant pas paraître engager une lutte avec un éminent confrère, avait eu le bon goût de retirer sa pièce, ou du moins d'en ajourner la représentation. C'est cette même pièce qui vient d'être donnée à Versailles, avec Mlle Delaporte pour interprète dans le rôle le plus important.

Dans la comédie de M. Legouvé, comme dans celle de M. Augier, c'est la question du divorce qui s'agite, et les deux auteurs arrivent à la même conclusion, qui est l'insuffisance de la séparation légale prononcée dans certains cas graves par les tribunaux.

« La loi, dit M. Legouvé dans son *Histoire morale des femmes*, » sépare la femme de l'homme, mais pour la jeter dans la vie » sans guide, sans consolation, livrée à ses douleurs, à ses rêves, » à sa vivace jeunesse. — Tout ce qu'il y a, dans l'âme humaine, » de dignité et d'esprit de justice, dit-il encore dans le même » livre, se révolte contre la séparation. »

Il est donc permis de croire que M. Legouvé admet, ainsi que M. Augier, comme une ressource extrême dans une situation désespérée, la nécessité du divorce. Seulement la démonstration n'est pas la même. L'action de *Mme Caverlet* se passant dans un pays où le divorce est admis par la loi, c'est naturellement le divorce qui vient tout remettre en ordre de la façon la plus simple, à la satisfaction de tous les intéressés. Dans la pièce de M. Legouvé, il paraît que c'est un des époux séparés, le mari, qui se brûle la cervelle pour dénouer une situation devenue intolérable. Il fait ce que les tribunaux ne pouvaient pas faire : il prononce et exécute lui-même une sentence de divorce sans appel.

Nous nous en tiendrons pour aujourd'hui à ce simple aperçu de l'œuvre de M. Legouvé, dont le succès très-grand a été partagé par Mlle Delaporte, à qui n'ont manqué ni les rappels ni les applaudissements.

Clément Caraguel.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE DG. N° 758. — CONFECTIONS ET TOI

Prix des patrons épinglés : 1re, 2e et 3e fig., 3 francs;

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DEUIL. — Modèles de la Scabieuse (rue de la Paix, 10).

même costume), 5 francs; — 6e fig., 4 francs.

PLANCHE DG. N° 758. — COSTUM

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE TRÉSOR DU DÉFUNT

(NOUVELLE. — FIN.)

V

LE DERNIER FEUILLET

Il écoute donc de toutes ses forces.

Le bruit qu'il a entendu lui est familier, et il ne peut guère s'y méprendre : c'est un bruit sec, cassant, de papier déchiré et froissé entre les mains.

Il ne cesse de guetter avec une attention méticuleuse, intense.

— Que se passe-t-il de si mystérieux dans les profondeurs de cette chambre?...

Il s'ingénie à s'en rendre compte.

Malgré toute sa pénétration, aidée de l'intérêt particulier qui le pousse, il devine peu de chose.

Tout au plus perçoit-il un léger frôlement d'étoffe, comme si des plis de robe se promenaient l'un sur l'autre, comme si une personne se livrait à quelques mouvements sans trop se déplacer.

Intrigué au dernier point, il veut sonder le mystère. Jusqu'ici il a essayé avec l'oreille; l'oreille a été insuffisante. Voulant voir, il va essayer avec les yeux.

Silencieusement, se portant sur la pointe du pied, retenant son haleine, il cherche le trou de la serrure, et s'approche, se baisse pour y plonger l'œil...

— Singulière chose ! se dit-il tout bas. Le trou de la serrure est bouché !...

Il ne perd pas courage. Il se baisse davantage encore, pose un genou à terre, puis deux, et, se couchant presque, amène ses yeux au niveau de la fente du bas de la porte...

Par cette deuxième ouverture, il ne voit rien de plus.

— Aussi bouchée !... dit-il en articulant plus haut et oubliant son projet de garder le silence... cette fente est aussi bouchée ! !... Ce n'est pas ordinaire... ce n'est pas naturel... Il est vrai qu'il a fait froid, ces jours passés, et qu'elle a pu avoir l'idée de tamponner un peu les déjointures trop grandes... Mais la serrure? Il faut bien que la clef y joue, pour ouvrir et fermer... Non, non, ce n'est pas naturel... ce n'est pas ordinaire...

A ces derniers mots, le cœur lui battait fort, au bienveillant curieux, et je crois que, pendant ces battements, le bibliophile avait, d'instinct, fait place à l'homme.

Tout à coup une idée, qui l'épouvante, lui traverse l'esprit :

— Si c'était un malheur qui se prépare?...

Il veut l'empêcher à tout prix.

Le sort a prononcé.

Il ne réfléchit plus... Il ne choisira pas le moyen; ce sera le plus immédiat, le plus prompt.

Il se recule de trois pas, s'élance comme un lion, et donne un tel coup à la porte, qu'il la brise... et qu'elle cède...

Quel spectacle !...

. . . . . .

— Malheureuse ! s'écrie-t-il.

Et, les bras tendus, haletant, il se précipite vers la victime.

Au moment où le panneau enfoncé se couchait en plusieurs morceaux sur le carrelage de la chambre, une allumette faisait entendre son craquement, et la flamme léchait trois ou quatre boules de papier comprimé, disposées sur un fourneau de charbon, d'où se dégageait déjà une âcre fumée.

Une seconde a suffi au visiteur pour sonder l'étendue du désastre, pour voir qu'une créature trop éprouvée cherche à sortir de ce monde.

— Malheureuse ! s'exclame-t-il, qui vous a permis de mourir?...

Cette question, jetée sans préambule, frappe la triste veuve comme un coup de poing en pleine poitrine.

Étonnée, interdite, affaissée sur elle-même, la pauvre femme, qui s'était agenouillée pour allumer son fourneau, et probablement aussi pour prier, le regarde, les yeux fixes, la bouche ouverte, sans mot dire, laissant retomber ses bras, et ayant à peine la force de se demander qui venait la déranger en ce moment suprême?

— Madame, répondez-moi, lui dit-il de nouveau, affectueusement et en allant droit au but; pourquoi voulez-vous mourir?

— Je n'ai jamais voulu mourir, monsieur, avant que la misère m'ait condamnée.

— Vous manquez donc de?...

— De tout.

— C'est cruel; mais, comme ce n'est pas sans remède, ce n'est point une raison pour se tuer...

— Ce n'est pas moi qui me tue; c'est la faim qui fait son œuvre... Seulement j'abrège l'agonie.

— Vous n'avez plus foi dans les hommes?...

— Plus d'espoir, au moins.

— Peut-être est-ce déjà un tort;... mais la foi en Dieu?

— C'est en Dieu que j'espère aller. Il m'appelle à lui, en me faisant passer par les rudes sentiers du dénûment.

— Dieu n'appelle jamais à lui sa créature avant l'heure... et votre heure n'est pas venue.

— Elle touche à sa fin, au contraire. Toutes mes ressources sont épuisées, et je ne connais personne...

— Mauvaise raison. Vous ne me connaissez pas, madame... et me voilà...

— C'est vrai, monsieur.

— Et je viens vous prouver qu'il vous reste au moins encore une bonne chance à épuiser.

— A moi, monsieur?

— Vous semblez incrédule.

— Pourriez-vous m'apprendre laquelle?

— Oui, chère dame. Les manies des uns deviennent le secours des autres. N'avez-vous pas en votre possession un volume... rare, précieux... que vous ne refuseriez pas de céder... contre un prix... raisonnable?...

— Oh ! dérision du sort !... Le coup est par trop cruel !...

La pauvre femme étouffe un sanglot, baisse la tête, arrête un moment ses regards sur son fourneau, qui s'est éteint... puis ferme les yeux, et ne peut répondre.

Ce mutisme, gros de douleur, avait son amère éloquence.

Le visiteur regarde, dans la direction des derniers regards de la malheureuse, et voit, sur le charbon qui n'a pas pris, des papiers à moitié noircis et dont l'air agité soulève les pellicules de cendre.

Il se penche... et tressaille.

Son investigation ne s'arrête point là.

Il voit aussi à terre une couverture de volume. Il la ramasse en tremblant, va au dos, et lit le titre :...

— Trop tard ! grand Dieu !... gémit-il à mi-voix... Tout mon rêve, tout mon bonheur anéanti ! !...

Interdit un moment, il reprend bientôt :

— Qu'est-il arrivé, madame? et pourquoi ce volume est-il...

— Déchiré?

— Oui. Vous en saviez la valeur, pourtant?

— Une note amicale me l'avait apprise et je tenais à en suivre religieusement l'indication.

— Pourquoi donc, alors, l'avez-vous détruit?...

— Pourquoi je l'ai détruit?... Pour ne pas enfreindre l'avis de mon cher Bénédict. Il n'a pas voulu que je le donne pour peu... et je n'ai pu le vendre pour beaucoup. Décidée à mourir, je n'ai rien imaginé de mieux que de l'employer à cette fin. Le vendre m'aidait à vivre loin de Bénédict; le brûler m'aidait à le rejoindre plus tôt...

— O Madame, quel digne intérêt ce sentiment m'inspire !...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mais aussi quelle torture vous me faites éprouver!... Je venais chercher ce livre, et vous en offrir un prix... acceptable. J'ai un poignant chagrin de ne plus le trouver...

— Ce matin,... il y a quelques heures encore, votre offre me rendait heureuse.

— Je vous en aurais donné cinq cents francs.

— Cinq cents francs!... Ah! monsieur, qu'il y a de jours que je n'ai vu somme pareille!... C'était la vie pour bien longtemps!

— Je ne m'en dédirai pas... et je me figurerai que je l'ai sauvé de l'incendie... Les cinq cents francs sont quand même à vous.

— Monsieur!!...

La pauvre femme n'en croit pas ses oreilles, et ne peut prononcer un mot de plus.

Cette aubaine inespérée lui produit l'effet d'un mirage. Elle croit rêver.

Mais, depuis un instant, l'amateur réfléchissait. Une lueur soudaine illumine son visage; ses traits chagrinés se déridents :

— Madame, interroge-t-il tout à coup, l'avez-vous déchiré... complétement?

— Je ne sais pas, monsieur; je n'y voyais plus clair... S'il en reste, c'est dans la couverture que vous tenez... Ouvrez-le.

Le vieux monsieur suit le conseil, qu'en un moment moins troublé il aurait parfaitement pu se donner à lui-même. D'un doigt agité, il ouvre la couverture... et pousse une exclamation de joie.

Deux feuillets ont survécu. Ils ne sont ni déchirés, ni fripés; ils tiennent encore au dos... et l'un de ces deux est précisément celui qui manque à son exemplaire!

— Ah! Dieu est bon! Dieu est juste!... s'exclame-t-il pris d'un indicible soulagement. J'ai doublement gagné ma journée...

Son enthousiasme n'a plus de bornes. S'il n'était que bibliophile, il sauterait, il chanterait... Il est heureux comme un pays qui a reconquis une province.

Le bonheur souffle des idées et l'humour se met parfois de la partie, pour faire chorus avec la sensibilité :

— Madame, reprend l'ami des livres, tout à l'heure, quand je le croyais entier, je vous offrais cinq cents francs de votre volume. Vous savez qu'il était très-rare...

— Monsieur, vous augmentez ma peine.

— Maintenant qu'il n'a plus que deux feuillets, je suis forcé de convenir qu'il est devenu bien plus rare encore...

— Hélas!

— Je renouvelle mon offre, en la proportionnant à ce surcroît de valeur... Voilà mille francs... Soignez-vous. Je vais vous envoyer la concierge pour vous aider... et je vous reverrai.

— Quelle grâce!...

— Surtout, point de remerciements.

Et il sort.

Le bienfaisant bibliomane, doublement heureux comme il l'a dit, descendait déjà l'escalier.

La pauvre femme, à moitié éblouie, suffoquée d'un bonheur si inattendu, et le cœur débordant de reconnaissance, était encore à genoux.

Avant de se relever :

— Merci, ô Dieu bon! s'écrie-t-elle avec un accent qui contenait toute son âme...

Puis, après :

— Et toi, mon cher Bénédict, réjouis-toi. Tu me l'avais bien dit, ton volume était « un trésor... » Il devait, un jour, me sauver la vie!...

. . . . . .

Le bibliophile revint.

Il n'abandonna pas la veuve, qui reprit le goût de vivre, — et vécut en le bénissant.

F. Fertiault.

UNE COUSINE DE PEAU-D'ANE

(conte non fantastique.)

I

Le comte Thadéus Zobimirski avait été tour à tour l'un des confidents les plus intimes du roi Auguste de Pologne, et l'un des commensaux du palais de l'Ermitage. Fier de la faveur dont l'honorait la grande Catherine, il avait, pour complaire à la souveraine, adopté toutes les idées du temps, maîtrisant sa nature un peu sauvage, ses manières un peu slaves, pour se faire bel esprit, philosophe, voltairien.

Après les mille agitations de la vie de courtisan, le comte se trouva enfin las de ce mouvement, effrayé de cette continuelle dépense d'esprit, dégoûté peut-être aussi de l'élégante immoralité qui devant lui épuisait toutes les jouissances et cherchait sans cesse de nouveaux attraits dans l'*inconnu*. Un indicible besoin de repos ramena le comte dans ses propriétés sises aux environs de Cracovie. Depuis quinze ans il n'y avait pas mis le pied, et vous jugez si les vassaux crièrent au miracle. Pour la plupart d'entre eux, le seigneur du canton de Kétry était un mythe, un héros fabuleux, sur lequel il se contait, aux veillées, des choses extraordinaires; on le craignait, du reste, et en apparence les bonnes gens de la campagne n'avaient pas tort; car certain intendant, maître Jean Kœpplitz, ne leur avait nullement appris à aimer le propriétaire absent.

C'étaient de continuelles exactions, des dîmes de toute espèce; sous le rapport des impositions, maître Jean Kœpplitz avait une imagination inépuisable; mais la bourse des vassaux n'était pas comme l'imagination de l'intendant... Partant, mille plaintes tantôt sourdes, tantôt menaçantes. A quoi Kœpplitz avait toujours répondu en se retranchant derrière l'autorité et les exigences du comte Thadéus.

Celui-ci changea subitement cet ordre de choses; il trouva les charges de ses paysans trop élevées, et il le notifia fermement à Kœpplitz, qui dut céder, sauf à prendre plus tard sa revanche. Autant la population voisine du château avait paru redouter l'arrivée du seigneur, autant elle témoigna d'enthousiasme à son bienfaiteur, à son *père*, comme elle l'appelait.

C'était très-flatteur; mais on s'habitue à tout, à l'affection de même qu'à l'antipathie, et l'on se blase très-vite sur le parfum de l'encens. Au bout de quinze jours, le comte en avait assez des *vivats* de ses Polonais.

Pour se distraire, il eut l'idée de faire restaurer et meubler à neuf son château. Franchement l'édifice avait grand besoin de reprendre un petit air de jeunesse; c'était bien un manoir du Nord avec la plus triste physionomie, le plus sombre ensemble de tourelles, fenêtres grillées, portes cintrées, créneaux, mâchicoulis, corridors immenses, toits élevés en forme de cône.

M. de Zobimirski ne regardait pas assez à l'argent pour hésiter à dépouiller son château de cette sinistre enveloppe du moyen âge. Par ses ordres, tout un monde d'ouvriers vint transformer le manoir féodal en une splendide habitation moderne : le luxe de Paris et de Londres fut mis à contribution. Ce travail de restauration dura bien six mois, au bout desquels le comte se demanda en bâillant :

— Que ferai-je demain?

Jean Kœpplitz put alors prévoir le bienheureux moment où le maître du domaine serait chassé de chez lui par le plus terrible ennemi de la richesse : l'ennui.

. . . . . ,

— Une lettre pour monseigneur! dit un laquais en présentant respectueusement la missive à son maître sur un plat d'argent.

Les lettres étaient rares par ce temps de communications peu

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

faciles ; d'ailleurs, le comte, en s'éloignant volontairement de la cour, avait subi le sort des gens qui s'absentent : il était oublié. Ce fut avec une précipitation presque enfantine qu'il rompit le cachet. Voici ce qu'il lut :

« Mon cher et honoré oncle,

» J'ai à vous apprendre une nouvelle qui me comble de joie. Enfin il va m'être donné de vous revoir, de vous embrasser ! Mon régiment est arrivé aujourd'hui même à Cracovie où il restera deux ans. Deux ans près de vous, quel bonheur, quand il y en a douze que nous sommes séparés ! Je porte depuis un mois les épaulettes de capitaine : cet honneur, je le dois aux Turcs, qui, du reste, nous ont tué bien du monde.

» Dès demain je serai dans votre château dont on raconte des merveilles.

» Je suis, etc.

» Votre très-respectueux neveu

» Ladislas de Fersen. »

Le comte répondit aussitôt par ce billet laconique, mais bienveillant :

« Viens, mon cher Ladislas ; tu es impatiemment attendu. »

A partir du moment où il avait écrit à son neveu, le vieux comte ne connut plus une minute de repos. Prompt à s'enflammer, à désirer les choses comme à les oublier, attachant à toute nouveauté l'espoir d'un plaisir — ou au moins d'une distraction, — Thadéus avait une sorte de fièvre de tendresse ; jamais oncle ne se sentit plus paternel.

— Je voudrais que Ladislas fût arrivé déjà ! répétait-il sans cesse à Jean Kœpplitz, que cette affection subite faisait sourire à la dérobée. Il y a si longtemps que je ne l'ai vu, le pauvre garçon ! Sais-tu, Jean, que mon neveu promettait un beau cavalier gentilhomme ! Eh mais ! Ladislas aurait-il suivi de près sa lettre ? Il me semble entendre le roulement d'une voiture.

Jean Kœpplitz s'approcha vivement d'une des croisées et dit :

— C'est une kibitka. Mais elle ne contient nullement monsieur votre neveu.

— Allons ! s'écria Thadéus d'un ton d'impatience, quelque ennuyeuse visite d'un châtelain des environs !... Au diable ! cours prévenir que je n'y suis pas.

L'intendant sortit. Bientôt s'éleva une voix suppliante... c'était celle d'une femme.

La curiosité du comte fut piquée : d'un vigoureux coup de sonnette Thadéus appela son valet de chambre.

— Qu'est-ce donc, Dimitri ? demanda-t-il.

— Monseigneur, une femme est en bas qui insiste pour vous parler.

— Une femme ?... Est-elle jolie ?

— Comme la très-sainte Vierge, monseigneur.

— Eh bien, qu'on la laisse monter. Ce sauvage de Kœpplitz ne saura jamais faire que des sottises.

Au bout de quelques minutes, la porte du salon se rouvrit. Une jeune fille entra ; elle était suivie de l'intendant, dont la physionomie semblait plus sombre que jamais.

Dimitri ne s'était pas trompé. Il eût été impossible de rêver rien de délicieux comme cette enfant du Nord. C'étaient des cheveux d'un blond cendré qui offraient les reflets de la soie ; des yeux d'un bleu vraiment céleste avec leurs longues franges de cils parfaitement bruns ; puis un cou d'une blancheur à rendre le cygne jaloux ; une taille mince, souple, élancée ; le tout rehaussé par un teint d'une pâleur transparente et une expression de douceur infinie.

L'étrangère paraissait extrêmement émue. Elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit dans le fauteuil que lui présenta galamment le comte Thadéus. Vainement voulut-elle parler ; les mots n'arrivaient pas à ses lèvres.

— Remettez-vous, mademoiselle, dit le comte ; ici vous n'avez rien à craindre.

Le regard de la jeune fille peignit la reconnaissance ; mais il se porta en même temps avec une sorte de crainte sur Jean Kœpplitz, qui restait immobile dans son rôle d'observateur.

Thadéus s'aperçut de cette hésitation et en comprit la cause.

— Eh bien ! dit-il vivement, que fais-tu là, Kœpplitz ?

— Rien, monseigneur, balbutia l'intendant visiblement contrarié, j'attendais....

— Quoi ?

— J'ignorais si Votre Excellence n'aurait pas besoin de moi.

— Tu as trop de zèle. Laisse-nous.

Dès que l'intendant fut sorti, le comte, rapprochant son fauteuil de celui qu'occupait l'étrangère, dit très-gracieusement :

— J'espère, Mademoiselle, que maintenant vous n'aurez plus peur.... A moins que, moi aussi, je ne vous inspire ce pénible sentiment.

— Oh ! non, monsieur le comte, répondit-elle. Votre bonté m'encourage, et près de vous j'aurai la force d'accomplir ma mission.

— Votre mission ?... Eh mais, la chose paraît grave. De quelle nature est cette mission ?

— Elle est filiale.

— Expliquez-vous, mademoiselle. Et d'abord, — car c'est le premier point, — votre nom ?

— Mikélina de Fergussen. Mon père est un de vos feudataires ; chaque année, il vous paie une très-forte redevance. Malheureusement nous avons essuyé de grandes pertes ; dès lors il a été impossible à mon père de s'acquitter vis-à-vis de votre intendant, cet homme si dur, si inflexible, qui tant de fois a fait couler mes larmes et qui tout à l'heure encore voulait m'empêcher d'arriver jusqu'à vous.

— Le misérable ! s'écria Thadéus indigné ; je le chasserai !

— Soyez clément pour lui, monsieur le comte. Cet homme, après tout, défendait vos intérêts.

— Comment ! mes intérêts ! Je ne veux pas que par des persécutions on me rende odieux dans ce pays.

— On n'y réussirait point.... surtout auprès de ceux qui vous ont vu, monseigneur.

— Vous êtes vraiment un ange ! Mais continuez, je vous prie.

— Notre position devenait intolérable. Pressé de plus en plus pour acquitter sa dette, mon père n'osait, par fierté, confier sa peine à ses amis ; d'ailleurs, notre famille est appauvrie depuis longtemps, et mon père ne pouvant plus tenir son rang, se voyant même à la veille d'être exproprié, méditait tout haut d'affreux projets, des projets de suicide....

— Se peut-il ?...

— Oui, monseigneur. Mais le désespoir même me donna des forces. Je me jetai aux pieds de mon père et le suppliai de me permettre de tenter une démarche auprès de vous. D'abord il se récria vivement. — « Des prières ! disait-il, d'humbles sollicitations ! jamais ! Je préfère la ruine à la honte. » Il me fallut de nombreux et persévérants efforts pour le tirer de son erreur, pour lui prouver qu'un débiteur pouvait, sans commettre une bassesse, chercher à désarmer la main de son créancier. Ma présence ici, monsieur le comte, vous démontre que maintenant mon père a changé d'idée. Nous ne vous demandons pas la remise de notre dette, mais seulement du temps.... et un jour tout vous sera rendu. Que du moins mon noble père ne se voie pas chassé de la maison où il est né, où il a vécu, où il espérait mourir. Soyez miséricordieux à notre égard et nos bénédictions vous suivront partout. »

Le comte était ému ; il contemplait ce frais visage sur lequel

passaient, comme sur un miroir transparent, les impressions de la pensée.

— Rassurez-vous, mademoiselle, dit Thadéus. J'ignore l'état exact de mes affaires avec le comte de Fergussen ; à ce sujet il faudra que je consulte mon intendant.... Ne frémissez point à ce nom. Désormais il n'y aura aucune difficulté entre M. de Fergussen et moi.

Mikélina prit congé de Thadéus en lui renouvelant l'expression de sa vive reconnaissance.

Le comte la regarda remonter dans la rapide kibitka ; puis, tout absorbé par ses pensées, il défendit qu'on le dérangeât.

Une demi-heure à peine s'était écoulée, lorsqu'un nouveau bruit de roues, un nouveau piétinement de chevaux ébranla le pavé de la grande cour du château. Arraché brusquement à sa rêverie, le comte s'écria d'un ton d'impatience :

— Qui vient là ? Cette fois, je n'y suis pas !

Et il allait accompagner ces paroles d'un coup de sonnette ; mais une voix jeune et sonore fit retentir, dans la pièce attenant au salon, ces paroles significatives :

— Où est-il ? ce bon oncle ! ce cher oncle !

Alfred DES ESSARTS.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES PAROLES D'OR

Combien d'heures reste-t-il pour son mari, pour ses enfants et pour la culture de son âme, à une femme qui, par semaine, fait quarante visites, et passe cinq ou six soirées hors de chez elle ?

Charles LEVÊSQUE.

Tout ce qui vaut la peine d'être fait mérite d'être bien fait, et rien ne peut être bien fait sans attention.

Lord CHESTERFIELD.

LES AUVERGNATS D'ESPAGNE

(SOUVENIRS DE VOYAGE.)

La Galice est une province d'Espagne située au nord-ouest du royaume, à peu près comme le département du Finistère en France.

La topographie de cette contrée offre un aspect étrange, peut-être unique au monde ; malheureusement, les ressources n'y sont pas suffisantes.

Le pays ne pouvant nourrir son monde, on compte beaucoup d'émigrants. Leur absence, il est vrai, n'est que temporaire ; on peut donc, sans passer pour fantaisiste, assimiler ces braves montagnards à ceux que nous possédons en Auvergne.

Ne trouvant autour d'eux rien qui encourage le génie industriel ou commercial, les Galiciens se font remarquer par des aptitudes plutôt positives que brillantes.

Pedrillo Corilla, dont nous esquisserons à grands traits l'histoire intéressante quoique modeste, était un type on ne peut plus digne de venir à l'appui de notre assertion.

De la plus humble origine, il s'était trouvé exposé dès l'enfance aux privations, aux fatigues, si bien que le souci du lendemain, source étrange d'où naissent les actes les plus affreux comme les inventions sublimes, était devenu tout pour notre héros.

N'allez pas imaginer que ce fût un malfaiteur ; c'était, au contraire, un caractère vaillant et fort, à qui les duretés du sort devaient suggérer les meilleures pensées.

Pedrillo avait une grand'mère ; il avait aussi une petite sœur. On vivait de peu, mais on vivait mal. Combien de fois il sentit sa pauvre âme bien en peine, lorsqu'un soupir de la vieille, une larme de la fillette le faisaient réfléchir aux tristesses des derniers jours que l'une avait à passer sur la terre, et surtout à celles d'une longue existence exposée, pour l'autre, à toutes les vicissitudes, à toutes les misères !

— Pauvre grand'mère ! pauvre petite sœur !

Ces mots, qu'il murmurait souvent, ou plutôt les angoisses qu'ils résumaient, le portèrent à gémir et à pleurer à son tour. Alors une décision fut bientôt prise, et, après de pénibles adieux, Pedrillo quittait son village, le cœur gros, les yeux rouges, mais décidé à ne point revenir sans le résultat nécessaire à trois personnes.

Un proverbe dit, à propos de la facilité de ces auvergnats ultra-pyrénéens à se contenter de presque rien :

« Avec une pistole, un Galicien se considère comme plus riche qu'un Castillan qui posséderait dix fois la même somme. »

Les grandes cités espagnoles et portugaises les voient arriver de préférence. L'important pour eux est de gagner et surtout de gagner tout de suite. Négligeant donc les professions ou les métiers pour lesquels on réclame un apprentissage, ils se font portefaix, porteurs d'eau, commissionnaires, domestiques ; en un mot, ils ne reculent devant aucun emploi immédiatement lucratif de leur temps, de leurs capacités, de leurs forces ; de là même un certain mépris dont les témoignages ne leur sont guère épargnés.

Ainsi, un Espagnol, ayant à se plaindre d'un vilain procédé, ne manquera point de s'écrier :

« *He sido tratado como si fuera un Gallego !* »

Ce qui veut dire :

« On s'est conduit avec moi comme avec un Galicien ! »

Pedrillo Corilla était à Salamanque, dans la province de Léon ; il exerçait *ad libitum* tous les métiers, et certes, qu'il s'agit d'une charge excessive ou d'une mission délicate, le courageux garçon ne manquait jamais de contenter les pratiques.

Fort de sa propre estime, il se consolait d'une rebuffade ou d'une injustice ; un doute, une défaillance morale venaient-ils le surprendre, il songeait au but de ses efforts, aux deux personnes qui devaient en profiter, et le calme renaissait d'autant mieux que le magot laborieusement amassé grossissait davantage.

Le moment du retour au pays sonne enfin pour ces honnêtes travailleurs. Il est le signal d'une satisfaction sans égale. Ne croyez pas que tout le monde alors soit absolument vieux. Cela dépend de l'époque où commença l'exil et des chances dont on a plus ou moins bien su tirer parti.

L'émotion est enivrante. Elle accélère la marche, surtout vers la fin de la route.

Il n'est pas rare de rencontrer un de ces *revenants*, puis de le voir quitter les chemins battus et s'engager dans la droite ligne qui aboutit au village ou à la demeure isolée.

Chaque pas lui réserve un attendrissement, aux endroits qu'il parcourut autrefois. Un arbre, un rocher, une source limpide suffisent à l'éveil de souvenirs toujours chers à tous les hommes, quand ils se rattachent aux heureux âges qui se nomment l'enfance et la première jeunesse. Il distingue le toit paternel, du haut duquel s'élève en spirale un léger nuage de fumée.

— On m'attend ! se dit-il. On se prépare à fêter mon arrivée !

Il s'élance : il voudrait avoir des ailes ! Rien ne l'arrête ; son cœur bondit dans sa poitrine, à mesure qu'il approche ; il entend d'avance des voix bien connues annoncer :

— Le voilà ! le voilà !

Hélas ! plus d'une déception cruelle se produit et les petites croix du cimetière sont alors témoins de regrets et de larmes sincères...

Mais beaucoup ont à remercier la Providence, et le malheur des uns fait mieux encore apprécier le bonheur des autres.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Pedrillo Corilla fut de ceux-là. Longtemps avant les premières maisons, il avait reconnu la bonne grand'mère (bien cassée !) et le gentil bâton de vieillesse qui mesurait avec sollicitude son pas sur celui de l'aïeule.

— Ah ! dit-il, je rends grâce au ciel qui protégea mon voyage ; que de chagrins ma mort eût laissés après elle !

Quelques minutes encore et notre ami Pedrillo reçoit en baisers, en caresses, le prix d'une conduite qu'approuvait déjà sa conscience, éternel et souverain juge.

Aux nuances près, cette historiette résume l'humble odyssée de tous ceux que nous qualifions d'auvergnats espagnols ; en voici le dénouement :

On a bientôt parcouru la dernière distance. Le feu qui brille et pétille dans l'âtre est témoin des transports de toute une famille. On revoit l'enfant, ou le frère, ou le fiancé dont l'absence parut bien longue et dont le retour annonce la fin des rudes épreuves. Les rigueurs du passé disparaissent devant les promesses de l'avenir, comme les tristesses de l'hiver aux vivifiantes émanations printanières. On est chez soi. On se marie. On s'installe pour la vie, et combien la plupart de ceux qui dédaignèrent les Galiciens sont loin de soupçonner un bonheur aussi grand, aussi pur, surtout aussi mérité que celui dont ils jouiront désormais et qui est l'unique résultat du travail, de la persévérance, d'une vie en un mot exemplaire !

Alfred Séguin.

REVUE DES MAGASINS

Le beau temps et la chaleur entraînent après eux une transformation complète dans l'organisation de la toilette. La toile et la percale remplacent, pour le costume et le jupon, la soie et la laine devenus hors de mise. C'est ainsi que, dans des détails plus intimes, le corset-cage de M. de Plument est préféré à tout autre corset quand il fait très-chaud.

Nos lectrices ne sont pas sans connaître et apprécier ce gentil corset à jour, tout formé de lacets placés à distance les uns des autres et soutenus par des baleines rapprochées. La ceinture *Jeanne d'Arc* lui donne les mêmes avantages que l'on trouve dans le corset *Sultane ;* il en résulte qu'un grand nombre de femmes adoptent le *corset-cage* pendant l'été. On a reconnu, en outre, qu'il amincissait sensiblement.

Pour qu'un trousseau fût complet, il devrait contenir un corset *Sultane*, un *corset-cage* et un corset *bains de mer* : de cette façon, on ne serait jamais prise au dépourvu. Voici le moment arrivé où ce dernier va être particulièrement en cause ; il n'est pas une baigneuse qui ne veuille se munir d'un corset *bains de mer* avant le départ pour les plages. Pour ce corset comme pour tout autre, les mesures à envoyer doivent être prises sur la personne habillée ; la maison de Plument établit ensuite les proportions.

Il ne faut pas manquer non plus d'emporter un ou plusieurs jupons, en toile ou percale de couleur, de cette maison ; elle possède toutes les couleurs désirables et les plus heureuses dispositions. Il suffit d'indiquer à M. de Plument (rue Vivienne, 33) la longueur de devant et derrière jusqu'à ras de terre.

SPÉCIALITÉS

Si la poudre de riz est chose désagréable pour certaines personnes, c'est surtout en été ; le *lait antéphélique*, au contraire, est d'un usage tout à fait agréable à la même époque. L'une sèche la peau, l'autre la rafraîchit ; et puis une lotion, quelle qu'elle soit, plaît mieux qu'un nuage de farine !

Quiconque fait usage du *lait antéphélique* de Candès soir et matin, en procédant à sa toilette, peut être sûr de conserver ou d'acquérir un teint frais et dispos, en dépit de la marche des années.

Adresser comme toujours les demandes à M. Candès (26, boulevard Saint-Denis).

— Le plus atroce de tous les maux est vaincu : l'*Anisine Marc* a eu raison de la névralgie. Honneur soit rendu au nom du docteur Jochelson ! Chaque jour amène de nouvelles expériences de cet anti-névralgique russe, qui sont autant de triomphes pour son inventeur.

La composition de l'*Anisine Marc* étant absolument inoffensive, on peut en employer autant qu'on veut, soit pour les douleurs de tête, soit pour le mal de dents. Dans ce dernier cas, il faut, paraît-il, s'en frotter les gencives, puis produire l'évaporation du liquide par la ventilation.

Le prix du flacon d'*Anisine Marc* est de 5 francs, qu'on envoie en timbres-poste français ou en un mandat de poste, au dépôt général : 39, rue Richer.

M. d'A.

LA MODISTE UNIVERSELLE

ÉDITION DE CHAPEAUX MODÈLES

La maison Ad. Goubaud et fils, qui édite le plus ancien et le plus complet de tous les journaux de modes, vient de réaliser un nouveau progrès par la création du journal *la Modiste universelle*. Les chapeaux sont maintenant si compliqués de forme et de garniture, qu'il était indispensable, en effet, de les présenter désormais sous un aspect plus intelligible et plus pratique.

Chaque numéro de cette superbe publication, unique en son genre, renferme quatre belles planches de chapeaux de grandeur demi-nature, encartées dans un texte illustré, avec description en cinq langues (français, anglais, allemand, italien, espagnol). Imprimés sur bristol et coloriés à l'aquarelle, ces chapeaux *modèles* offrent, sous une forme saisissante, les types de la dernière nouveauté. Il suffit, pour en juger, de voir le numéro de mai. Rien de plus gracieux que ces chapeaux si artistement dessinés par Guido Gonin, et coiffant à ravir les plus jolies têtes. A ce point de vue seul, ils mériteraient d'être collectionnés.

Prix du numéro : 1 fr. 50 chez tous les libraires et marchands de journaux. Abonnement : Paris, 15 fr. par an ; province, 17 fr. ; étranger, 18 fr. On s'abonne du 1er de chaque mois en adressant un bon de poste à MM. Ad. Goubaud et fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

SOMMAIRE DU 3e N° DE JUIN 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Aubervilliers. — Correspondance. — Lettres d'une douairière, par Mme de Bassanville. — Chronique mondaine, par Bachaumont. — Une séparation, par M. Clément Caraguel. — *Le chêne*, poésie, par M. Germain Picard. — *Le Trésor du défunt*, nouvelle, par M. F. Fertiault. — *Une cousine de Peau-d'Ane*, conte non fantastique, par M. Alfred des Essarts. — Les Paroles d'or. — *Les Auvergnats d'Espagne*, souvenirs de voyage, par M. Alfred Séguin. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1429, dessin de M. Jules David : élégantes toilettes de ville d'eaux. — Patron coupé (annexe spéciale aux éditions n° 2 et n° 3), d'après la gravure G n° 768 : robe princesse.

Dans le texte : P. n° 368, dessin de M. E. Préval : chapeau rond pour ville d'eaux. — DG. n° 758, dessin de M. E. Thibion, confections et toilette de deuil.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

La journée du *Grand-Prix* compte toujours, dans la vie parisienne et dans le monde entier du sport, parmi les fêtes les plus mémorables, et ce serait commettre un crime de lèse-chronique que de la passer sous silence, alors même que quelques jours en ont affaibli l'écho.

On n'attend point de nous, sans doute, que nous nous répandions en regrets sur la défaite de *Jongleur*, le cheval favori, que les vœux de toutes les femmes accompagnaient. Nous ne chanterons pas davantage la victoire de *Saint-Christophe*, cet inconnu de l'écurie de Lagrange, qui a causé tant de surprises. Ce que nous devons avant tout à nos lectrices, c'est une revue rapide des jolies toilettes qui animaient l'enceinte du pesage, et l'indication de ce que la mode y peut recueillir comme nouveauté.

Le tout blanc et la nuance crème, voilà la note dominante ; le ciel par trop ami des compensations le voulait ainsi, il faut le dire, car la chaleur était atroce. Le bleu azur, le rose pâle, — d'un seul ton, sans mélange, — étaient portés par les très-jeunes femmes et les jeunes filles. Quant à la nuance verte dite « oseille cuite », elle était très-heureusement personnifiée par Mme Rattazzi, qui faisait admirer une magnifique robe de soie de cette nuance sur jupon brodé. La robe princesse, la grande polonaise ou la blouse, telles sont les formes du jour ; quant à la cuirasse, on voit, à son absence, que le règne en est tout à fait passé.

Beaucoup de jeunes femmes portent la ceinture ronde, fixée par une boucle de métal. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler ce fait, l'an dernier ; aujourd'hui, nous devons le constater et insister davantage, parce que c'est chose plus notoire. De même on voit s'affirmer d'une façon définitive le corsage froncé « à la vierge » des anciens jours, dont nous avons été la première à prédire le retour.

Nous avons aperçu, dans une voiture, un devant de robe de soie bleu azur, garni de petits volants effilochés qui semblaient des plumes ; ceinture ronde à la taille, et fichu de crêpe anglais bleu, disposé en carré, avec attache de roses thé. Comme chapeau, un nuage bleu

P. N° 369.— Costume de bains de mer (vu de devant et de dos).
Prix du patron épinglé : 5 francs.

—

Le chapitre des chapeaux mérite qu'on s'y arrête, et il est juste d'ajouter que les observations à faire sur ce sujet ne manquent pas. La plume, en ce moment, vient atténuer cette pluie de fleurs dont nous jouissons depuis le printemps ; ainsi le veut la mode, en vraie déesse du caprice qu'elle est. Aussi, à cette journée du Grand-Prix, toutes les plumes étaient dehors ! Plumes d'autruche, marabouts, gentils oiseaux de paradis, voilà ce qui est déclaré maintenant de la dernière élégance.

Le chapeau rond, cette année, tient encore du *Gainsborough*, mais avec moins d'emportements en ce qui concerne la passe. Celle-ci, doublée de velours noir, est relevée d'un côté ; des plumes enroulées ou posées en touffe forment la garniture dessus.

Le chapeau *Batelière*, en paille d'Italie, est très-coquet avec ses bluets et ses coquelicots ; il a été fort remarqué à Longchamps, où il paraissait pour la première fois. C'est pour les jeunes filles une coiffure indiquée.

Le marabout et l'oiseau de paradis conviennent surtout à ce qu'on entend par chapeau « fermé ». Une gracieuse application, pour le marabout, est de le disposer en franges sur le bavolet d'une capote de paille qu'il recouvre légèrement. L'oiseau de paradis se pose sur le côté de la calotte, sa belle queue jaune retombant avec élégance sur tout le chapeau. L'effet en est d'autant plus joli, s'il se produit sur une paille noire ou marron.

La paille de fantaisie nous paraît assez goûtée pour grande

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fillette ; nous pouvons citer, dans ce genre, un modèle très-réussi. Chapeau rond, à passe enlevée d'un côté, en paille de trois couleurs (bleu, rouge et jaune), avec doublure de velours noir coulissé ; une écharpe de ruban cachemire est posée à la créole sur la calotte, avec « corne » de côté formée par l'extrémité du ruban.

Nous devons appeler l'attention des Modistes sur une grande capote-cabriolet, garnie d'un assez large ruban de velours noir croisé sur le dessus, où il est fixé par un oiseau de paradis. Les brides en pareil, au lieu d'être nouées sous le menton, s'en vont derrière former un nœud simple à bouts flottants.

—

Parmi les jolies nouveautés que nous offre aujourd'hui le domaine de la Lingerie, nous remarquons une dentelle très-claire, sorte de filet délicat et légèrement brodé, qui forme des dents grecques. On s'en sert beaucoup pour orner d'élégants déshabillés, dans le genre du modèle très-coquet que nous allons citer : Jupon de jaconas blanc, à traîne, garni d'un haut volant ourlé et bordé de la dentelle en question ; trois rangs de cette même dentelle ruchée forment la tête. Dans la coulisse qui resserre la traîne est passé un ruban de soie rose destiné à être noué au milieu pour retomber en longues boucles. Matinée de même étoffe, entourée de volants et de dentelle semblables, qui remontent sur le milieu des devants et font le tour du cou. Des nœuds de ruban rose relèvent la blancheur mate de la toilette, s'harmonisant avec la coulisse du jupon ; ils sont placés aux manches, aux poches et dans le haut du col.

Le jaconas étant décidément très-élégant aujourd'hui et les lingères faisant depuis quelques temps déjà la toilette du matin, nous avons vu des matinées en jaconas à petits carreaux (rose et blanc alternés), garnies de rubans de couleur jaune ou loutre ; d'autres à carreaux lilas et blanc, garnies de ruban caroubier ou vert russe. Le mot matinée, en toilette, s'est étendu jusqu'au jupon, et cela est rationnel, du moment qu'on porte celui-ci en pareil.

Col rabattu *for ever!* Voilà le résultat obtenu par nos réclamations incessantes. Ce n'est plus un mythe, mais bien la plus gracieuse des réalités. Les modèles sérieux sont en toile, de forme arrondie et amincie vers le bouton, entourés d'une bande plissée à bord festonné ou garni de valenciennes. Les cols élégants sont brodés, avec double volant de broderie et de dentelle, ce qui leur donne un aspect fort riche.

Il y a ensuite des parures de fantaisie composées de biais d'organdi et de dentelle Clovis de couleur alternés, formant à la fois le col rabattu et la manchette Louis XIII. D'un autre côté, la dentelle de prix nous fournit une certaine variété de modèles, soit plats, soit composés de petites ruches, ce qui est bien la plus délicieuse des inventions. Qu'on se figure un col uniquement formé de ruches droites, en petites dentelles, faisant mousse.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 369.

Costume de bains de mer, genre breton, vu sous deux aspects. — Blouse de serge bleue, dont le dos est monté à plis creux autour d'un empiècement. Le devant est coupé de forme princesse et la garniture bretonne consiste en lacets de laine blanche, qui encadrent l'encolure et descendent sur les côtés de devant, simulant les bords d'un plastron. Cœur breton en lacet blanc et boutons de nacre. Ceinture en laine blanche, négligemment nouée de côté. Le bord des manches, très-courtes, est orné d'un volant dentelé et bordé de blanc.—Pantalon, genre zouave, très-large du haut, se serrant à la taille par une ceinture boutonnée de côté. La garniture des manches se répète au bas du pantalon. — Bonnet de caoutchouc, garni de ruches de lacet de laine bleu et blanc. — Espadrilles de toile blanche, à pompons et cothurnes de laine bleue.—(Voir, pour ce costume, notre feuille de patrons tracés du 1er numéro de juillet, qui en contiendra le patron.)

G. N° 760.

Costumes d'enfants. — 1. Petit garçon de trois ans. — Robe anglaise en cachemire gris. La taille, très-longue, se complète d'une petite jupe plissée ; la ligne de raccord est cachée par une écharpe en foulard rouge. Col à longs revers se perdant sous la ceinture, qui est faite de même étoffe. Cravate et parement des manches en pareil. — Col marin et manchette de toile blanche. — Béret de toile blanche, entouré de velours noir, avec pompon de même teinte au sommet.

2. Jeune garçon de six à sept ans. — Costume en drap léger havane : pantalon court ; gilet carré, fermé par cinq petits boutons ; veston s'écartant devant, garni d'un col à revers en velours marron. — Petite chemise d'homme et cravate gros bleu. — Chapeau de Panama, entouré d'un ruban bleu.

3. Petit garçon de quatre ans. — Redingote en toile bleue, ouverte devant sur un plastron de linon blanc plissé à plis plats. Les bords du devant du vêtement sont garnis de revers de linon. Ceinture de ruban blanc nouée derrière, au-dessous de la taille. Parement de linon au bas des manches. Col rabattu et manchettes de toile empesée ; cravate rouge. — Chapeau marin en paille anglaise, garni d'un ruban de faille noire.

4. Petite fille de dix ans. — Costume breton en toile grise. La guimpe plissée, les parements des manches et le biais qui forme la tête du volant plissé du bas de la robe sont en linon rose. Les garnitures qui encadrent le corsage et le tablier et forment les barrettes sont en linon rose également et couvertes de broderies bretonnes. Plissé de crêpe lisse blanc autour du cou et aux bords des manches ; nœud de cravate rose. — Chapeau de paille de riz, genre timbale, à passe relevée d'un côté ; dessous, une guirlande de petites cerises d'un blanc rosé ; autour de la calotte, un ruban rose noué sur le côté.

5. Baby de deux ans. — Robe de piqué blanc fermée devant, de forme princesse ; et petite pèlerine ; tous les bords brodés et garnis de plissés de mousseline blanche. Un volant de linon bleu, plissé également, termine le bas de la robe. Nœud de linon bleu en cravate. Petite broderie au bas des manches, dessinant un parement, et plissés au bord. — Chapeau chinois en paille de fantaisie, à bords dentelés, garni au sommet d'un bouquet de cerises rouges.

G. N° 770.

Toilettes de visite a la campagne. — 1. Costume en taffetas vert mousse et lainage léger à rayures vert assorti et tilleul. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant froncé à petite tête ; la traîne est resserrée par une coulisse. — Polonaise de forme princesse en lainage à rayures ; le milieu du dos, les manches, la poche et le biais qui borde le bas, en taffetas pareil au jupon. Le devant du corsage est également garni d'un plastron de taffetas sur lequel il est boutonné. Le côté gauche du corsage est coupé en biais jusqu'au dessous du bras, ne formant ainsi qu'une basque, et le côté droit seul forme le tablier ; ce dernier va s'agrafer sur la couture qui longe la poche. Quand on défait le vêtement, cette partie se rabat et la basque du corsage apparaît. A partir du bas du dos, chaque pièce de la polonaise forme un pli postillon, rentré en dedans, qui donne plus d'ampleur au vêtement. Les draperies du bas sont resserrées et fixées par un large nœud de ruban vert. Plissés autour de la poche et des manches, où ils sont surmontés d'un bracelet de tissu rayé. — Lingerie plissée en nansouk. — Chapeau *Cérès*, composé d'une couronne jardinière très-touffue qui se termine derrière. Deux traverses de paille forment le fond et relient les bords de la passe.

2. Costume en tissu beige à rayures bleues. — Jupon à courte traîne, entouré de deux volants, l'un en uni, l'autre en étoffe rayée prise en travers. — Polonaise, de forme princesse. Le dos, détaché par ses côtés et entouré de biais, tombe en traîne, avec frange assortie sur le bord inférieur. Le devant, qui constitue un long tablier, est garni de même et ses draperies se perdent sous la traîne. Trois biais entourent la manche ; ils se

complètent d'un petit volant ruché, placé à la couture du coude. — Mantille genre visite, en étoffe semblable, à couture cintrée au milieu du dos, avec cordons placés à l'envers pour serrer le vêtement à la taille. Les devants, pointus et négligemment noués, sont ornés d'un double biais, tandis qu'un seul biais suit les autres bords avec une frange assortie. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille anglaise, garni de ruban bleu ; celui-ci tourne autour de la calotte et se noue derrière. Fleurs et feuilles de tilleul en demi-guirlande dans le haut. La passe, légèrement relevée, est bordée de même; tour de tête en tulle moucheté de chenille bleue.

Description de la gravure coloriée n° 1428.

Toilettes de campagne. — 1. Costume en toile rayée gris sur gris ; le gilet et les garnitures en toile gris unie. — Jupon à traîne, garni derrière d'un haut volant plissé que coupent deux bandes lisérées de galon gris foncé et clouées de boutons assortis. — Le devant du jupon forme le tablier ; celui-ci est drapé de côté sous un montant formé d'une bande lisérée et garnie de boutons comme les précédentes. Des nœuds de ruban gris foncé ornent le milieu du tablier. Un volant plissé, de même grandeur que celui de la traîne, complète la hauteur du devant du jupon; il est monté à un faux ourlet sous le tablier. — Basquine ajustée, fermée dans le haut devant, où elle est garnie d'un col droit et de revers, le tout bordé de galon gris foncé avec boutons assortis et deux nœuds de ruban au milieu. La basquine s'écarte ensuite sur un long gilet, fermé par des boutons gris foncé et complété dans le bas par trois volants plissés. Ce gilet, simulé si l'on veut, se fixe aux bords du vêtement, sous la bande lisérée et garnie de boutons qui court tout autour. Au bas du dos, la basquine est fendue, et ses bords sont ornés de revers de même longueur, lisérés et garnis de boutons assortis. Haute manchette plissée au bas des manches, fixée par des lisérés, avec bande clouée et nœuds de ruban. — Lingerie en linon festonné et plissé. — Chapeau de paille : calotte couverte de fleurs jardinière avec nœud de ruban sur le côté; tour de tête en faille découpée. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

2. Costume de linon bleu. — Jupon à traîne, entouré de volants plissés et de bandes de broderie anglaise alternés. — Polonaise ouverte en biais l'épaule au côté opposé, et moins longue de ce côté que de l'autre ; elle est très-ample et plus courte derrière, où l'ampleur est plissée à gros plis droits continuant les coutures très-rapprochées du dos. Trois rangs de broderie anglaise suivent tous les bords du vêtement, dont les boutons sont en toile bleue. Poche assez longue, garnie de même. Long parement de toile au bas des manches, orné à ses deux extrémités de trois volants de broderie. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la planche de chapeaux *N.* n° 3.

Substituée à la gravure n° 1428, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Modèles de chapeaux pour les eaux. — 1. Chapeau « à la batelière » en paille de riz, garni dessus d'une *corbeille* de raisin noir mélangé de feuilles de vigne, avec une plume rose et une plume vert tendre au sommet. Quelques grappes de raisin s'échappent de la passe, à l'endroit où elle est cabossée.

2. Chapeau de casino, composé d'une simple passe en paille à jour, dont les extrémités sont croisées derrière. Une guirlande de marguerites bleues, à feuillage vert foncé, couvre le milieu de la passe ; elle est terminée derrière par une touffe de myosotis de teinte rosée. Mêmes fleurs au sommet, soutenues par un groupe de coques en ruban bleu.

3. Chapeau de paille d'Italie. La passe diadème est garnie d'un bandeau de feuillage et de boutons de rose. Ruban vert absinthe drapé autour de la calotte, formant un nœud dans le haut du chapeau pour retenir une plume jaune, et un autre nœud dans le bas, d'où pend une rose épanouie.

4. Chapeau de paille anglaise à double passe. La première est baissée comme celle d'une capote, la seconde se relève crânement en l'air. L'espace compris entre les deux passes est rempli par une guirlande d'anémones rouges et jaunâtres, qui se ferme dans le bas derrière par un nœud de ruban rouge; le feuillage très-touffu, se confond, au sommet des deux passes, avec un groupe de mêmes fleurs qui se rabattent sur le fond mou, en faille rouge.

5. Capote de paille, à passe baissée à la Marie-Stuart. Petit dentelé en ruban havane sur le bord de la passe. Un large ruban de même teinte, à bord également dentelé, s'entre-croise autour de la calotte; il est maintenu devant par une aigrette de fleurs de fantaisie, avec traîne d'enfilades vertes retombant plus bas que le bavolet. Plumes de faisan doré en aigrette derrière les fleurs. La voilette-écharpe, croisée derrière, revient se fixer sur le corsage où elle est retenue par un bouquet de fleurs.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 128.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de campagne. — Costume de toile écrue. — Jupon à traîne peu accentuée, entouré d'un volant plissé maintenu à deux places. — Polonaise formant cuirasse devant; le milieu du dos, détaché, est rayé de petits plis et d'entre-deux en guipure blanche. L'ampleur du vêtement est plissée à la religieuse sur le bas du dos, où elle est maintenue par des plissés encadrés de guipure blanche. Cette partie est soulevée sur le côté par un nœud de ruban écru et des cordons placés dessous. Tablier sans couture au milieu devant, drapé à demeure sous la garniture des côtés. Cette garniture consiste en entre-deux de guipure et plissés de toile bordés de dentelle pareille ; elle orne le haut du tablier, servant à dissimuler des agrafes anglaises qui fixent celui-ci au bord de la cuirasse; la garniture descend ensuite sur les côtés de la tunique, ou draperies du dos de la polonaise, encadrant ainsi le tablier et suivant tous les bords inférieurs du vêtement. Col rabattu, entouré de guipure; plissés et même dentelle au bas des manches. — Chapeau *Cavalier* en paille indienne. La passe, doublée de faille loutre, est relevée d'un côté. Plumes d'autruche de teinte naturelle devant, dessus et derrière. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

CORRESPONDANCE

— Mme Edmonde N..., a Caen.

Nous pouvons vous adresser tel patron que vous voudrez, coupé, épinglé, monté, en papier ou mousseline, suivant le tarif inséré dans le journal.

— Mme Noémi S..., a Liége.

Nous vous engageons à laisser de côté la couleur mandarine ; il n'en est plus question dans les hautes régions de l'élégance.

— Mlle Juliette K..., a Évreux.

Le fichu breton consiste en un petit châle de linon, que l'on plisse dans l'intérieur du tablier breton, la dernière nouveauté du jour.

AVIS IMPORTANT

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire ; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DÉTAILS DE MODES

G. N° 772. — LINGERIE.

1. Camisole de luxe.

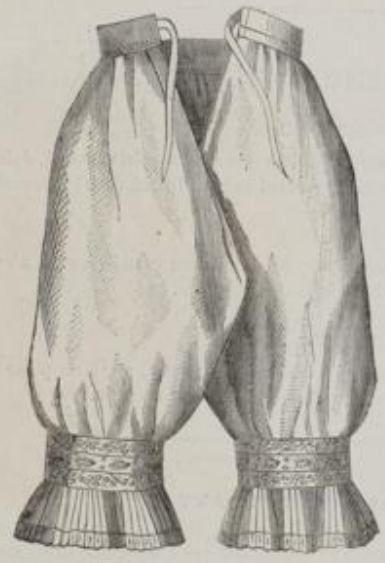
1. Camisole de luxe en nansouk, garnie devant de petits plis, d'un bouillonné et d'un volant de valenciennes. Même répétition au bas des manches.

2. Pantalon de percale, genre zouave; les jambes terminées par trois entre-deux (celui du milieu en broderie, les autres en valenciennes), avec volant plissé rehaussé de même dentelle.

3. Col anglais pour enfant, composé d'entre-deux en broderie anglaise, reliés les uns aux autres par de petites bandes de nansouk brodées à la bretonne. Volant en broderie tout autour.

4. Corset « Bains de mer » en laine rouge, composé de languettes formant claire-voie; ces languettes sont percées de nombreux œillets qui empêchent l'eau de séjourner sous l'étoffe. — Prix : 25 francs. Il suffit, pour se procurer le corset « Bains de mer », d'adresser cette somme en un mandat de poste à M. de Plument (rue Vivienne, 33).

4. Corset « Bains de mer ».



2. Pantalon de percale.

3. Col anglais pour enfant.

5. Chemise de nuit en percale, garnie de petits plis et de volants brodés. Col et manches en pareil, garnies de même.

6. Matinée en basin, de forme paletot, avec revers ajoutés depuis la couture de dessous le bras; ces revers sont garnis de dentelle Clovis et réunis, au bas de la taille, par un ruban bleu mode. Col marin et revers devant; poche sur le côté et parements au bas des manches : le tout entouré, ainsi que le bas du vêtement, de dentelle Clovis. Nœuds de ruban bleu un peu partout.

Ces modèles, à l'exception du corset créé par M. de Plument (33, rue Vivienne), sortent des *Magasins de la Paix* (23 et 25, rue du Quatre-Septembre).

Ces modèles de lingerie résument les points les plus délicats d'un trousseau, ceux qui appellent le plus d'efforts comme recherche de garniture. Nos lectrices remarqueront que la camisole est de la plus grande élégance, tandis que la chemise de nuit affecte une simplicité relative; cependant, on les confond trop souvent, dans le service que l'un et l'autre sont appelés à rendre. Une camisole élégante sert plutôt de corsage de dessous aux femmes qui ont l'habitude d'endosser une matinée pour leur petit lever. La chemise est, au contraire, un vêtement que l'on quitte en sortant du lit. Là est la différence.

5. Chemise de nuit.

Une autre observation que nous tenons à noter, dans l'intérêt de nos lectrices, c'est que le pantalon se fait autant fermé qu'ouvert. Dans le premier cas, la ceinture se boutonne sur les hanches où l'on pratique une fente aux jambes du pantalon. Pour le second cas, s'en rapporter au modèle ci-dessus.

6. Matinée en basin.

DETAILS DE MODES

G. N° 766. — CHAPEAUX.

1. Chapeau rond en paille de fantaisie.

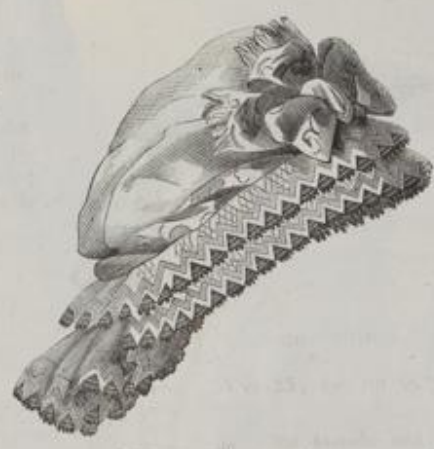
Corday, en organdi, à fond mou, passe et bavolet. Dentelle Clovis sur tous les bords; ruban façonné, blanc ivoire et rouge brique, en torsade; nœud sur le sommet. Ce modèle sort des *Magasins*

2. Capote de paille, à fond timbale.

1. Chapeau rond en paille de fantaisie rayée (jaune, bleu foncé et rouge). Une écharpe de gaze de soie rouge entoure la calotte; elle est arrêtée sur le côté par une aigrette de plumes vertes et une aile grise. Large chou de gaze rouge sous le côté relevé de la passe.

2. Capote de paille, à fond timbale et passe diadème renversée. Un ruban de faille jaune pâle, drapé autour de la calotte, est croisé de façon à retomber sur le bavolet. Le diadème, recouvert de faille également drapée, est garni au sommet de branches de lilas blanc, du milieu desquelles sort un panache de plumes jaunes défrisées. Bride de ruban jaune pâle nouée près de l'oreille gauche.

3. Bonnet du matin, genre Charlotte



3. Bonnet du matin.

de la Paix (23 et 25, rue du Quatre-Septembre).

4. Capote de paille blanche ondulée. Toute la garniture est posée sur le milieu de la calotte qu'elle recouvre; elle consiste en coques de ruban jaune et de ruban bleu pâle entremêlées avec deux roses jaunes au centre. Des brides de ruban bleu partent de ce groupe pour former les mentonnières.

5. Capote entièrement formée de violettes, avec double bavolet de faille crème servant de fond; branches de lilas blanc sur le côté du premier bavolet; cache-peigne en violettes et lilas blanc sous le dernier bavolet. Brides mentonnières en gaze de soie crème.

Modèles de chapeaux de la maison Mélanie Percheron (rue Vivienne, 30, et rue de la Paix, 24).

Ainsi qu'il est facile de s'en convaincre, la mode s'affirme de plus en plus pour le chapeau, que l'on ferme par une mentonnière quelconque. Cette mentonnière varie de genre et de nom. C'est une *bride*, lorsqu'elle est en ruban et nouée juste au menton. C'est une *barbe*, quand on l'établit en tulle, en dentelle ou en gaze; alors on la noue négligemment ou bien on la fixe par un nœud, une

4. Capote de paille blanche ondulée.

brecbe, une fleur, tantôt sur le milieu de la poitrine, tantôt de côté. Enfin, la mentonnière prend encore le nom de *jarretière*, si elle est en velours ou ruban, faisant le tour du cou et s'agrafant de

5. Capote de fleurs.

côté sous un nœud mélangé de fleurs et fait d'avance. On appelle *collier* la mentonnière de fleurs ou de feuillage qui entoure le cou sans le serrer.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 760. — DESCRIPTION, PAGE 290.

COSTUMES D'ENFANTS

Prix des patrons épinglés : 1re, 2e, 3e et 5e fig., 3 francs; — 4e fig., 4 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

RIPTION, PAGE 280.

LN 128

Imp. H Lefevre Paris

Ad. Goubaud & fils Editeurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Jules David

F. Bonnard

1428

Lévy imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N.° 3.

Modèles de Mme Bréant-Castel, r. du Quatre-Septembre, 19 — Ceinture-Régente de Mmes De Vertus sœurs r. Auber, 12 — Machines à coudre de H. Seeling, Bd Sébastopol, 70 et r. Nve des Petits Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTES DE VISITE

Modèles de la

PLANCHE G. N° 770. — DESCRIPTION, PAGE 290.

TOILETTES DE VISITE A LA CAMPAGNE. (Patrons épinglés : 10 francs.)
Modèles de la Ville de Paris (rue Montmartre, 170).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UNE COUSINE DE PEAU-D'ANE

(CONTE NON FANTASTIQUE. — SUITE.)

La première effusion de tendresse entre le comte et son neveu fut d'un abandon facile à comprendre. Le jeune homme jetait rapidement ses paroles avec l'ardeur et l'impétuosité de son âge, tandis que Thadéus le suivait de son mieux.

— Voyez-vous, mon cher oncle, disait Ladislas, jamais je n'ai été plus heureux. Songez-y donc : sans autres parents que vous, et vivant en continuelle compagnie avec des étrangers, de prétendus amis, je me prenais souvent à déplorer l'insupportable monotonie des garnisons. Si ce n'eût été par respect pour l'uniforme et par amour-propre vis-à-vis de mes camarades, j'eusse bien certainement abandonné l'état militaire et cherché, comme vous, au sein de mes propriétés, un séjour calme, où l'on ait le droit de s'ennuyer à son aise. — Mais vous voilà de retour! — Je me retrouve tout près de vous... Un congé me sera accordé dès que je le demanderai. Tout est bien; et maintenant, vive la joie! Dites-moi, mon bon oncle, que la vivacité de mes paroles ne vous choque pas.

— Moi! s'écria Thadéus; y penses-tu, mon ami! Où serait l'affection, si l'étiquette venait, comme un masque fâcheux, couvrir le doux épanchement? Au contraire, tu ne me témoigneras jamais assez de tendresse. Pourras-tu venir me voir souvent?

— Je l'espère. Il faudra bien que je cherche quelques distractions auprès de vous, car je me sens le cœur très-malade. Figurez-vous, mon oncle, qu'à trois milles d'ici, j'ai fait une merveilleuse rencontre, après laquelle il ne me reste plus qu'à mourir si mes vœux ne peuvent être satisfaits.

— Peste! comme vous vous enflammez, monsieur... Car, pour moi, il commence à devenir évident que tu as aperçu quelque belle personne, et que tu en es tombé éperdument amoureux.

— C'est à peu près cela, mon bon oncle, sauf addition. Vous pourriez croire que je connais la femme à laquelle mon cœur appartiendra désormais : ce serait une grave erreur. Pour la première fois je l'ai vue aujourd'hui, et il est probable que je ne la reverrai plus. J'ai jugé tout de suite cette charmante créature ; la modestie de son regard, sa simplicité, sa grâce, la douceur de sa physionomie, tels sont les signes d'après lesquels je ne crains pas de lui assigner une véritable supériorité sur le reste de son sexe.

— Fort bien, mon cher Ladislas; mais tu ne m'as point encore appris à quel concours de circonstances tu dois la rencontre de cette enchanteresse.

— Oh! la chose est bien simple. Je cheminais paisiblement, me dirigeant vers votre château, lorsque, à la distance que je vous ai déjà indiquée, j'aperçus une kibitka renversée. Le maladroit cocher avait fait grimper la roue sur un monceau de pierres, et le léger équipage avait reçu un choc qui eût pu être plus funeste encore. A quelque pas de là était une jeune fille qui venait de se dégager très-lestement et était fort émue du danger qu'elle avait couru. Je n'ai pas besoin de vous la dépeindre, de vous retracer ses traits, sa taille, l'ensemble inouï de ses charmes ; j'aurais l'air d'entreprendre le portrait d'une héroïne de roman, et, dans ce monde, on n'a guère l'habitude de croire à la perfection absolue. Pour résumer mes impressions sur cette jeune fille, je n'ai qu'à ajouter ceci : elle me parut admirablement belle, et, bien que nous ayons échangé peu de paroles, je ne doute pas que ce ne soit un de ces anges accordés de temps à autre aux mortels pour leur révéler visiblement le monde surnaturel. J'eus la douce satisfaction de me rendre utile à mon inconnue, de remettre sa voiture en état de marcher. Alors...

— L'inconnue partit?

— Elle partit, mon oncle.

— Et tu n'as pas eu l'esprit de lui demander son nom, le lieu de sa naissance?

— Je ne lui ai rien demandé... Voilà précisément ce qui me désespère.

— Maladroit!

Tout en jetant cette exclamation qui semblait dictée par la plus grande bienveillance, Thadéus avait souri étrangement; et peut-être, en interrogeant avec attention l'expression des traits du comte, Ladislas eût-il pu comprendre que celui-ci était satisfait de l'inexpérience ou de la timidité de son neveu.

A dater de ce moment, Thadéus laissa tomber la conversation. Plus de bons mots, d'anecdotes, de remarques fines; il y avait même une certaine froideur. Ladislas pensa que son oncle n'aimait point les longs entretiens; prétextant donc quelque fatigue, il pria qu'on lui indiquât sa chambre, et se retira, non sans s'étonner tout bas des brusques variations qui se succédaient dans l'esprit de son oncle.

Celui-ci avait fait appeler son confident, Jean Kœpplitz, et s'était enfermé avec lui pendant deux heures au moins. Lorsque le moment du dîner réunit l'oncle au neveu, le comte annonça tout à coup, de l'air le plus naturel du monde, qu'il était obligé de partir le lendemain même. Ladislas lui offrit de l'accompagner; mais, à son grand étonnement, il reçut un remerciement poli et un peu froid. Il comprit qu'il était devenu tout à coup un hôte incommode pour son oncle.

— Mon Dieu, dit-il, ne vous gênez point avec moi : à quoi bon? Il n'y a pas, il ne saurait y avoir entre nous d'étiquette cérémonieuse. Vous avez besoin de vous éloigner : que ma présence au château ne vous importune pas; dès demain je retournerai à Cracovie.

— Sans rancune au moins, dit vivement le comte; tu nous reviendras plus tard. Je t'écrirai.

— C'est cela, répondit Ladislas.

Et intérieurement quelque chose disait au jeune homme : — Le vieux diplomate ne t'écrira pas.

Ainsi que MM. de Zobimirski et de Fersen se l'étaient annoncé mutuellement, le lendemain, au point du jour, un carrosse entraînait le comte, tandis qu'un cheval au galop rapide emportait Ladislas dans la direction de Cracovie.

II

Entre ces premières scènes et celles qui vont suivre, il faut placer un intervalle de quelques mois. Au reste, on va retrouver le château de Thadéus et Thadéus dans son château. Comme au chapitre précédent, Ladislas arrive; mais cette fois il ne fait point piaffer un fringant cheval, et c'est d'une voiture couverte de poussière qu'il descend, par une belle journée de printemps.

Lorsqu'on annonça son neveu, le comte parut éprouver une impression de satisfaction tempérée. Il courut néanmoins à la rencontre de Ladislas. Grande fut sa surprise en remarquant le changement qui s'était opéré sur les traits du jeune homme. Ce n'était plus ce brillant officier qui avait naguère apporté sa grâce et sa vivacité en contraste avec la triste pesanteur, les infirmités et l'ennui chronique de son oncle, comme pour refaire l'éternelle antithèse de l'été et de l'hiver : maintenant il marchait la tête baissée; son regard ne jetait plus de flammes; et ses lèvres, autrefois finement souriantes, s'abaissaient aux coins avec l'expression d'une mélancolique lassitude.

— Ainsi, dit Thadéus abordant de front la conversation et le chapitre des confidences, tu me reviens triste, découragé...

— Mais, mon oncle, je ne vous ai rien raconté encore, vous devancez mes aveux.

— Des aveux que tu laisseras volontiers s'échapper.

— Si j'ai confiance en vous, mon bon oncle, fais-je autre chose que mon devoir?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Très-bien. Parle donc.

— Vous rappelez-vous avec quel enthousiasme je vous vantais la merveilleuse beauté d'une jeune fille?...

— La jeune fille de la kibitka versée?

— Oui.

— Je n'ai rien oublié. Tu viens m'apprendre sans doute que tu as revu ton inconnue et qu'elle t'a tenu rigueur.

— Plût au ciel que j'en fusse là! Malheureusement je ne puis pas même être rebuté. Depuis le jour où je vous ai dit adieu, il n'est pas de recherche, de démarche, de course que je n'aie faites pour retrouver celle que vous appelez mon *inconnue* et que j'appelle, moi, mon *invisible*. Soins infructueux, peines perdues : semblable aux princes des contes de fées, j'ai sondé vainement les retraites les plus inaccessibles.

— Il faut avouer, mon pauvre ami, que tu as joué de malheur, dit le comte ironiquement.

— Riez, mon oncle, riez tant qu'il vous plaira. Vous en avez le droit, vous qui êtes tranquille, heureux...

— Comment?

— Pensez-vous que je sois complétement absorbé par ma mauvaise fortune et qu'aucune nouvelle de ce bas monde ne me parvienne? Il se peut que vous ayez jugé à propos de vous marier sans bruit; mais le mystère n'en est pas moins arrivé jusqu'à moi. Un bon neveu ne peut ignorer les actions de son oncle.

Thadéus paraissait un peu troublé; il s'efforçait de sourire, mais la contraction de ses lèvres était fébrile : le jeune capitaine reprit l'avantage.

— Ah! dit-il, vous vous cachiez de moi, de moi qui vous suis si profondément dévoué! Permettez-moi de me plaindre de vous... à vous-même. Que supposiez-vous donc, et pourquoi n'avoir pas daigné me convoquer à vos noces?

— Des noces! s'écria le comte, quelle plaisanterie... quand le marié a la soixantaine et la mariée cinquante-trois printemps!

Ladislas recula, comme s'il eût été glacé d'effroi.

— Cinquante-trois printemps! répétait-il. En vérité, mon cher oncle, vous avez de singulières fantaisies. Puisque vous étiez en si belles dispositions, que n'avez-vous épousé une centenaire!... l'union eût été encore plus patriarcale. Laissez-moi vous féliciter. Possesseur d'un trésor qu'on ne sera jamais tenté de vous ravir, vos jours vont s'achever dans la molle insouciance du bonheur. Jouissez de ce bien précieux et mettez en action le touchant apologue de Philémon et Baucis. Voilà, mon oncle, comment je comprends votre félicité présente.

Thadéus passait alternativement du sourire au froncement des sourcils et son geste impatient dénotait chez le comte une ferme envie d'interrompre les compliments sarcastiques du beau neveu; celui-ci feignait de ne point s'apercevoir du mécontement qu'il causait : il avait trouvé sa petite vengeance.

Soit par générosité et pour épargner son oncle désarçonné, soit par un sentiment bien naturel de curiosité, Ladislas coupa subitement la conversation en s'écriant :

— Mais, mon Dieu! sommes-nous enfants de causer ici à perte d'haleine, lorsque mon aimable tante nous attend dans son salon. Daignez me présenter à elle.

— Volontiers... balbutia le comte, mais tu seras grave.

Grave? dites-vous... Je ferai mieux, mon oncle; je veux être énormément lourd et profondément ennuyeux.

De ces préliminaires on en vint à la présentation, qui fut un peu cérémonieuse. La comtesse mit à recevoir son nouveau parent une dignité toute provinciale. Elle avait d'autant plus beau jeu pour tenir à distance Ladislas, que celui-ci, à l'aspect de sa tante, était resté presque muet d'étonnement comme devant une sculpture symbolique ou une inscription en langue perdue.

Expliquons à la fois et la tournure bizarre de la noble dame et la surprise du capitaine.

Mme la comtesse de Zobimirski offrait un assemblage unique, inouï, de grâces et de raideur de mouvements. A la voir se lever vivement de son fauteuil, on lui eût prêté la désinvolture de la jeunesse; mais la lenteur avec laquelle elle fit quelques pas lui eût valu un brevet de caducité. Son teint était clair, sa peau bien tendue; ses traits devaient avoir été d'une régularité parfaite; malheureusement des boucles de cheveux gris encadraient son visage d'un ovale si pur, et des lunettes vertes dont les branches garnies de soie allaient se perdre sous la dentelle d'un ample bonnet, cachaient ses yeux, qui avaient pu être beaux, à en juger par leur grandeur.

— Mon mari m'a souvent parlé de vous, monsieur, dit-elle d'un son de voix doux, mais légèrement voilé, comme si l'émotion l'altérait. Elle ajouta : — J'étais très-désireuse de vous connaître.

Ladislas, flatté, répondit :

— Madame, votre accueil bienveillant est pour moi une véritable bonne fortune. Je vous en remercie, et j'en remercie également mon oncle; car c'est sans doute à ses sentiments paternels que je dois cette réception cordiale qui me touche infiniment.

La conversation se prolongea languissamment jusqu'au moment où un laquais vint annoncer que Mme la comtesse était servie. Ladislas s'empressa d'offrir le bras à sa tante, et il remarqua, — grâce à sa grande habitude de l'autre sexe, — que le bras de la bonne dame était passablement ferme et potelé.

— Allons, allons, pensa-t-il, les cinquante-trois printemps de ma tante n'en ont pas fait un squelette.

Pendant le dîner, Ladislas poursuivit le cours de ses observations, assez difficilement, il est vrai, car les lampes portaient des abat-jour en gaze verte qui interceptaient le jet de la lumière; puis, autre obstacle, Mme de Zobimirski tenait assez ordinairement la tête baissée. Ladislas ne fit donc pas beaucoup de progrès du côté des études physiognomoniques. Il se trouva bientôt plus avancé en sondant le terrain intellectuel : autant les charmes de la comtesse avaient dû souffrir des ravages de la vieillesse, autant son esprit avait conservé de fraîcheur. Cela ressemblait à ces fleurettes des bois qui éclosent au premier rayon de soleil, dès que la neige a fondu. La comtesse offrait, à certains égards, le vivant mélange de l'hiver et du printemps.

Au repas succéda, dans le salon très-faiblement éclairé, une partie de pharaon; puis on se sépara.

Dès que le baron se fut retiré dans sa chambre, il s'écria en marchant à grands pas.

— Par tous les saints de Pologne, voilà un étrange imbroglio. Quoi! mon oncle, — jusqu'ici célibataire renforcé, — prend femme, et il ne m'informe pas de la nouvelle... Cependant j'étais le plus intéressé à la connaître; car cette détermination imprévue m'a enlevé brusquement un héritage qui aurait réparé à merveille mes folies de jeune homme : je perds l'espoir de l'avenir, et encore ne daigne-t-on pas, pour mon argent, satisfaire ma curiosité. Je ne sais, en vérité, s'il y eut jamais position semblable à la mienne, placé que je suis entre ma ruine et un mystère impénétrable. Pour se marier ainsi subitement, mon oncle doit avoir cédé à quelque raison puissante. L'amour? il n'en peut être question, attendu l'âge de la dame. Mais, j'y songe : mon oncle est devenu peut-être intéressé; peut-être a-t-il cédé au désir de doubler sa fortune. — Si je pouvais croire qu'un motif aussi bas eût dicté sa résolution, je partirais à l'instant même!... A l'instant même? répéta-t-il en prenant une inflexion de voix différente. Non pas. Il faut d'abord que j'aie causé avec ma chère tante et que j'aie pu, en interrogeant adroitement la dame, démêler un peu la vérité. A demain donc.

Ce fut sur cette résolution que Ladislas s'endormit.

Le baron se réveilla dans un état de véritable prostration. Depuis longtemps il faisait grand jour. Ladislas se hâta de descendre au parc, et il prit la première allée qui s'offrit à lui. Comme il cheminait au hasard, enseveli dans ses réflexions et ne songeant pas même à admirer les magnifiques points de vue qui invitaient

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ses regards, il fut tiré de cette mélancolique disposition d'esprit par un bruit qui fixa son attention. Devant lui, à peu de distance, marchait lentement une femme qu'il reconnut tout de suite pour sa tante. La matinale promeneuse était couverte d'un ample mantelet de soie noire avec le capuchon rabattu sur son visage. Ses éternelles lunettes surmontaient déjà son nez; elle tenait à la main une petite canne à manche d'ébène.

— Merveilleuse circonstance! dit à haute voix Ladislas; on ne peut rencontrer plus à propos les gens qu'on désirait voir.

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

KADOUR ET KATEL

(SIMPLE RÉCIT)

Kadour-ben-Chérifa, sergent-major aux tirailleurs indigènes, était mourant le soir qu'on l'apporta à la scierie Rippert sur la Sauerbach; et pendant cinq longues semaines, tout ébranlé de ses blessures, tremblant de fièvre, il a vécu comme dans un rêve.

Quelquefois il se croyait encore en pleine bataille, hurlant et bondissant à travers les champs de lin et les houblonnières de Wissembourg, ou bien là-bas, en Algérie, dans la maison de son père, le kaïd des Matmatas. Ensuite il ouvrait les yeux et vaguement il entrevoyait une chambre à grands rideaux blancs, claire et calme, des branches vertes agitées aux fenêtres, un soleil traversé de nuages, et près de son lit une petite sœur de charité attentive, silencieuse, mais qui n'avait ni croix d'argent, ni chapelets, ni voiles bleus, seulement deux grandes nattes retombant sur un corsage de velours. De temps en temps on appelait : « Katel... Katel... » Alors la fillette s'en allait sur la pointe des pieds, et le blessé écoutait de loin une voix sonore et jeune qui lui faisait frais à entendre comme le ruisseau coulant sous les fenêtres de la scierie.

Kadour-ben-Chérifa a été longtemps malade; mais les Rippert l'ont si bien soigné que ses blessures se sont fermées, si bien caché que les Prussiens n'ont pas pu l'envoyer mourir de froid dans les casemates de Mayence. Maintenant il commence à parler, à montrer ses dents blanches et fait quelques pas dans la chambre en laissant tomber une de ses manches — celle qui a un grand trou béant au milieu des broderies — sur un bras pansé, bandé et encore impotent. Tous les jours, dans le petit jardin de la scierie, Katel descend une chaise de paille pour le blessé; elle lui cherche, au long des murailles, le coin le plus chaud où les raisins mûrissent le plus vite. Et Kadour, qui, en sa qualité de fils de kaïd, a fait ses études au collége arabe d'Alger, la remercie dans un français un peu barbare, émaillé de *bono bezeff* et de *macach bono*.

Sans s'en douter, le bon turco est sous le charme. Cette facile gaieté de jeune Franque, qui vit libre comme un oiseau, sans voile au grand air ni grillage à ses fenêtres, l'étonne et le ravit. Il y a loin de cela à la vie murée des femmes de son pays, aux petites moresques masquées de blanc et parfumées de verveine. Katel, de son côté, trouve Kadour un peu trop noir; mais il a l'air si bon, si brave!... Une seule chose la fâche; c'est que là-bas, dans cette Algérie d'Afrique, les hommes ont le droit d'avoir plusieurs femmes. Katel ne comprend pas cela, elle. Aussi, quand l'Algérien, pour la contrarier, lui dit dans son jargon : « Kadour marié bientôt... Lui prenir quatre femmes... Quatre. » Katel se met en colère. « Hou! le vilain Kadour!... Le païen!... » Alors le turco rit d'un bon rire d'enfant; puis tout à coup il redevient sérieux et reste muet devant la jeune fille, en ouvrant des yeux si grands, si grands qu'on dirait qu'il veut l'emporter dans son regard.

C'est ainsi qu'ont commencé les amours de Kadour et de Katel.

Kadour, une fois guéri, est retourné chez son père, et vous pensez s'il y a eu des fêtes en son honneur au pays des Matmatas. Les flûtes de roseau et les petits tambours arabes ont joué leurs plus beaux airs pour le recevoir; le vieux kaïd, assis devant sa porte, en voyant venir de loin dans l'allée de cactus ce fils chéri qu'il croyait mort, s'est mis à trembler sous ses burnous de laine comme s'il avait pris les fièvres. Un mois durant, ç'a été dans la tribu une suite ininterrompue de *diffas*, de *fantasias*. Les kaïds, les agas du voisinage se disputaient l'honneur d'avoir Kadour-ben-Chérifa pour hôte, et tous les soirs, au Café maure, on lui faisait raconter les grandes batailles où il s'était trouvé mêlé...

C'est égal! tous ces honneurs, toutes ces fêtes ne rendent pas Kadour plus heureux. Dans la maison paternelle, entouré de tous ses souvenirs d'enfance, ses chevaux, ses lévriers, ses armes, il lui manque toujours quelque chose, la parole ouverte et le rire franc de Katel. Le petit gazouillis perpétuel des femmes arabes, qui lui faisait battre le cœur autrefois, maintenant le fatigue, l'ennuie. Il n'aime plus ni les coiffures de sequins, ni les chapelets de fleurs d'oranger, ni les grands pantalons de satin rose. Parlez-lui plutôt des longues nattes tombant sans perles, ni gaze, ni fleurs, seulement traversées de fils d'or dans le soleil couchant d'un petit jardin d'Alsace.

Et pourtant si Kadour voulait!... Il y a, dans une tribu voisine de la sienne, de beaux yeux noirs qui le guettent derrière les fenêtres grillées de la maison de l'aga, de beaux yeux si allongés de kohl que le regard y ressemble à une paresse. Mais Kadour ne veut plus de ces yeux-là. Ce qu'il rêve, ce qu'il regrette, c'est ce bon regard de Katel qui faisait si vite le tour de la chambre pour voir si rien ne manquait au malade, et où la vie s'agitait toujours comme la lumière dans le bleu des gouttes d'eau.

Peu à peu, cependant, le charme des yeux bleus s'efface, ce charme tendre mêlé aux premières sorties, au premier réveil de la convalescence, et à ce climat de France si doux, si tempéré. Kadour a fini par oublier Katel. Dans toute la vallée du Chélif, il n'est bruit que de son prochain mariage avec Yamina, la fille de l'aga du Djendel. Un matin, on a vu un long défilé de mules monter du côté de la ville; c'est Kadour-ben-Chérifa qui va avec son père acheter les présents de noces. Toute leur journée s'est passée à courir les bazars, à choisir les burnous lamés d'argent, les tapis de Smyrne, les colliers d'ambre, les pendants d'oreilles; et, en maniant tous ces jolis bijoux, ces floches de soie, ces fines étoffes, Kadour pense à Yamina. L'Orient l'a repris tout à fait, mais bien plus par l'habitude, l'influence de l'atmosphère et des choses que par un lien de cœur.

Au jour tombant, les mules alignées, chargées de *couffins* de sparterie tout gonflés de richesses, descendaient la rue du faubourg, quand, devant la cour du bureau arabe, elles se sont trouvées arrêtées par un grand encombrement. C'étaient des émigrants qui venaient d'arriver. Comme il n'y avait rien de prêt pour les recevoir, les malheureux étaient là à réclamer, à se plaindre, à se renseigner. Les plus découragés restaient assis sur leurs bagages, fatigués de la traversée, gênés par la curiosité de la foule; et, sur tous ces exilés, comme une tristesse de plus, le soleil couchant déclinait, la nuit tombait pour leur faire encore plus sombres l'inconnu du pays nouveau et l'étonnement de l'arrivée. Kadour les regardait machinalement. Mais tout à coup une grande émotion lui monta au cœur. Les costumes des vieux paysans, les corselets de velours des femmes, tous ces cheveux couleur de moisson mûre... Et voici que son rêve prend une figure nette. Il vient de reconnaître les traits doux, les grandes nattes et le sourire de Katel. Elle est là devant lui avec le vieux

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Rippert, la mère et les tout petits, bien loin de leur scierie et de la Sauerbach, qui coule toujours là-bas devant la petite maison abandonnée.

— Kadour!

— Katel!...

Lui, il est devenu tout pâle; elle, elle a rougi un peu.

Allons! voilà qui est dit. La maison du kaïd est grande; et, en attendant qu'on leur donne un coin de terre, les émigrants vont s'y installer. Vite la mère ramasse les paquets traînant autour d'elle. Elle appelle les petits qui jouaient déjà avec les enfants étrangers. On les met dans les *couffins* pêle-mêle parmi les étoffes; et Katel rit de tout son cœur de se voir si grande sur une selle arabe. Kadour rit aussi, moins fort cependant, avec une émotion de bonheur contenu. Comme la nuit tombe et qu'il fait froid, il entoure son amie d'un beau burnous rayé, pris parmi les cadeaux de noces, d'un haïck brodé de perles; et, dans cet accoutrement qui se drape autour d'elle, se plisse, remue des franges, immobile et droite sur sa monture haute, elle a l'air d'une musulmane blonde qui aurait quitté son voile. Kadour y songe en la regardant. Alors, il lui vient des idées folles, mille projets. Il pense déjà à rendre sa parole à la fille de l'aga, à se marier avec Katel, rien que Katel... Qui sait? peut-être un jour, ils s'en reviendront ainsi de la ville, tous deux seuls dans un chemin de lauriers roses, elle rieuse sur sa mule, lui tenant la bride comme maintenant...

Et fiévreux, tout à son rêve, voilà qu'il veut donner le signal du départ; mais Katel l'arrête d'une voix douce :

— Pas encore... Mon mari va venir. Il faut l'attendre.

Katel était mariée. Pauvre Kadour!

Alphonse DAUDET.

LE SALON DE 1877

(SECOND ARTICLE)

Les portes du Salon de 1877 se sont fermées sans que le jugement porté dès la première heure sur le mérite des œuvres exposées se soit en rien modifié; il est acquis maintenant que ce Salon ne sera pas classé dans les « grandes années ». Il n'a frappé l'imagination ni par la hauteur inaccoutumée de certains sujets, ni par l'abondance des œuvres de choix, ni par l'éclat de quelques débuts pleins de promesses. Cela n'est point contestable. Pourtant les bons peintres n'ont pas déchu, tant s'en faut, et quelques-uns de ceux qui avaient perdu du terrain aux Salons précédents l'ont victorieusement regagné : les œuvres que nous avons citées dans un précédent article en font foi.

Nous n'avons point cru devoir nous étendre à perte de vue, cette année, sur des œuvres d'un mérite secondaire. Les préoccupations du public se portent depuis quelque temps sur des sujets plus graves, qu'il ne nous est point permis d'aborder, mais dont il ne nous appartient pas davantage de distraire l'esprit de nos lecteurs. Nous nous en tiendrons donc, pour la peinture, aux toiles que nous avons signalées, et, après avoir donné la liste des récompenses décernées aux artistes, nous terminerons cet aperçu du Salon de 1877 par quelques mots au sujet de la sculpture.

Par une heureuse coïncidence, l'Institut avait à décerner, ce mois-ci, son prix biennal de 20000 francs, attribué en 1875 à un musicien (Félicien David). Cette fois-ci, c'est à la sculpture qu'il a été donné, et le lauréat n'est autre que M. Chapu, le sympathique auteur de la *Jeunesse* du monument d'Henri Regnault, à qui le Jury du Salon de 1877 a décerné de son côté la médaille d'honneur. M. Chapu a exposé, cette année, une statue en plâtre, *la Pensée*, destinée au monument de Daniel Stern (Mme d'Agoult) et qui ne le cède point à l'œuvre qui lui a valu le suffrage des membres de l'Institut.

En même temps qu'il accordait la médaille d'honneur à M. Chapu pour la sculpture, le Jury du Salon la décernait au peintre J.-P. Laurens pour son beau tableau représentant *l'Etat-major autrichien devant le corps de Marceau*. Enfin, c'est encore un sculpteur, M. Henri Peinte, auteur d'un *Sarpédon* en plâtre, qui a été jugé digne du *prix du Salon*.

Les autres récompenses (médailles de première, deuxième et troisième classe) ont été réparties ainsi :

PEINTURE. — *Première classe* : MM. Lucien Mélingue, Alfred Roll, E.-L. Dupain. — *Deuxième classe* : MM. A.-N. Morot, J. Meynier, Al. Rapin, D.-P. Bergeret, Edouard Toudouze et Joseph Wencker. — *Troisième classe* : MM. G. Dubufe, L.-P. Robert, Chartran, Beauverie, Frédéric Bridgman, J.-B. Nemroz, Urbain Bourgeois, Jules Badin, Lepic, Alfred Guillon, Louis Dechamps, Perret. — *Mentions honorables* : MM. Paul Bréham, J.-L. Pallière, Courtois, Jules Ferry, Lemarié des Landelles, E. Vernier, Mlle Lemaire, J. Béraud, Villa, Auguin, Lix, Chabry, Gaston Mélingue, Hublin, Castelnau.

SCULPTURE. — *Première classe* : MM. Just Becquet, Louis-Adolphe Eude. — *Deuxième classe* : MM. Max Bourgeois, J.-A. Injalbert, L.-E. Cougny, Jules Desbois. — *Troisième classe* : MM. Henri Peinte, J.-A. Corbel, J.-A. Idrac, H. Ding, Hip. Moreau, J.-L. Mabille, Hector Lemaire, J.-B. Dupuis (graveur en médailles). — *Mentions honorables* : MM. L. Decorchemont, François Roger, Ch. Beylard, Félix Martin, L. Lefèvre, Ed. Lormier, P.-B. Prouha, P. Morlon, L.-C. Janson, Borjeson, Guglielmo, Denechau, Genito, Léonard, P. Mangin, Chereau-Geefs et Garnier.

GRAVURE. — *Première classe* : M. Redlich (eau-forte). — *Deuxième classe* : MM. Laguillermie (eau-forte); Levavasseur (gravure au burin). — *Troisième classe* : MM. Achille Jacquet et Thiriat (gravure au burin); Boilvin (eau-forte); Alphonse Lamotte (gravure sur bois). — *Mentions honorables* : Mlle Pauline Laurens, MM. P. Teyssonnières et Aristide Le Couteux (eau-forte); J.-L. Langeval (gravure sur bois); J.-M. Flamet (gravure au burin).

ARCHITECTURE. — *Première classe* : M. Alph.-P. Simil. — *Deuxième classe* : MM. P.-L. Bénouville, Albert Ballu et Emile Ulmann. — *Troisième classe* : MM. P.-E. Gout, Al.-C. Reboul, E.-E. Wotling. — *Mentions honorables* : MM. V.-F. Hugelin, Ad. Mangeant et P.-H. Mayeux.

L'exposition qui vient de finir a vu s'accentuer le mouvement qui s'est dessiné, dans ces dernières années, en faveur de la sculpture, et l'on a pu dire avec raison que les sculpteurs doivent marquer d'un trait blanc les années de la République. Leur importance s'accroît avec le lent mais sûr retour aux sentiments forts. On en trouve la preuve dans ce fait, que le public et une partie de la critique leur partagent maintenant cette attention, ces applaudissements qu'autrefois monopolisaient les peintres. Ce résultat, qui fait honneur au présent, engage l'avenir; il est pour nous le signe manifeste d'un retour sérieux « au grand art », et c'est ce dont, à tous les points de vue, on ne saurait trop se réjouir.

A côté de *la Pensée*, de M. Chapu, dont nous avons parlé plus haut, et de sa statue en marbre de *Berryer*, nous devons mentionner en tête des œuvres à bon droit remarquées : le *Mariage romain* et le buste d'*Ingres*, de M. Guillaume, l'éminent directeur de l'École des beaux-arts; *la Musique*, considérée comme le chef-d'œuvre de M. Delaplanche, à qui son groupe de l'*Éducation maternelle* avait valu le grand prix en 1864; *Junon vaincue*, statuette, et *le Génie des Arts*, haut-relief en plâtre de M. Mercié, destiné à remplacer, sur le fronton de la façade du grand guichet du Louvre, le *Napoléon III* équestre en costume d'apothéose qui termina si malheureusement la carrière de notre grand Barye; enfin, la *Méditation*, de M. Tony Noël, et *Cassandre se mettant sous la protection de Pallas*, de M. Aimé Millet.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Et maintenant bonne chance aux 4,582 peintures, sculptures, aquarelles, gravures, faïences, projets d'architecture, eaux-fortes, du Salon de 1877! Nous gémissions l'an dernier. Il n'y en avait que 4,033. C'était l'âge d'argent!

HOP-FROG.

REVUE DES MAGASINS

Mmes DE VERTUS sœurs songent à la fois à la perfection de la taille, à sa grâce et à son bien-être : c'est à cette triple fin que la *Ceinture régente* en filet veut arriver, et elle y parvient. On est tout à fait à l'aise, soutenue par ce modèle léger qui vous enveloppe, vous enserre sans vous tenir trop chaud, ce qui est à considérer par les temps de canicule! Les mesures à envoyer pour ce corset sont les mêmes que pour tout autre: elles doivent être prises sur la personne habillée.

Ce serait une erreur de croire que la *Ceinture régente* en filet ne convient pas aux grosses femmes; ces dernières sont, grâce à elle, parfaitement soutenues, et de plus elles le sont dans des conditions qui favorisent la fraîcheur.

La *ceinture de repos* de la même maison (12, rue Auber) est maintenant de mise, ou jamais. Par la chaleur, une femme élégante aime à s'enfermer chez elle dans le lieu le plus frais de sa maison, légèrement vêtue d'un déshabillé coquet, soutenue par la gentille « ceinture de repos » qui n'entrave aucun mouvement et ne comprime le buste que juste ce qu'il faut pour donner plus de grâce et de désinvolture à la « matinée ».

— Une toilette n'est rien, aujourd'hui, sans la garniture, et celle-ci n'est quelque chose que si elle est bien préparée et agréablement posée. Ah! combien l'excellente machine à coudre de *Wheeler et Wilson* est d'un précieux concours, indispensable même à cette occasion! Jamais on n'aurait la patience, le temps même d'ourler toutes les bandes qui composent les plissés envolés, les ruches folâtres dont nous ornons nos robes, nos mantilles et nos écharpes. Grâce à elle, on peut tout faire, ourler, plisser, coudre la garniture.

Il n'est pas une couturière qui ne comprenne la nécessité d'avoir une machine à coudre : elle économise ainsi le temps, diminue la peine, et fait le triple de besogne.

Les mères de famille devraient comprendre que leur intérêt est le même absolument. *Times is money*, disent avec raison les Anglais, qui sont gens pratiques. Avec une machine à coudre, on fait en une heure un travail que, sans elle, on mettrait une journée à terminer.

Avons-nous besoin de rappeler, à ce propos, que toutes nos préférences en fait de couseuses mécaniques sont pour la *Wheeler et Wilson* de Mme Ve H. SEELING (70, boulevard Sébastopol).

M. D'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés, montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal. Du reste, pour leur éviter des recherches, nous donnerons désormais, au bas de chacune de nos gravures ou à la suite de la description du vêtement représenté, le prix du patron épinglé. Il suffira donc, en indiquant le numéro de la gravure dont on désire le patron, de nous en envoyer le montant en un mandat de poste ou en timbres-poste français.

LA MODISTE UNIVERSELLE

ÉDITION DE CHAPEAUX MODÈLES

La maison AD. GOUBAUD ET FILS, qui édite le plus ancien et le plus complet de tous les journaux de modes, vient de réaliser un nouveau progrès par la création du journal *la Modiste universelle*. Les chapeaux sont maintenant si compliqués de forme et de garniture, qu'il était indispensable, en effet, de les présenter désormais sous un aspect plus intelligible et plus pratique.

Chaque numéro de cette superbe publication, unique en son genre, renferme quatre belles planches de chapeaux de grandeur demi-nature, encartées dans un texte illustré, avec description en cinq langues (français, anglais, allemand, italien, espagnol). Imprimés sur bristol et coloriés à l'aquarelle, ces chapeaux *modèles* offrent, sous une forme saisissante, les types de la dernière nouveauté. Il suffit, pour en juger, de voir le numéro de mai. Rien de plus gracieux que ces chapeaux si artistement dessinés par Guido Gonin, et coiffant à ravir les plus jolies têtes. A ce point de vue seul, ils mériteraient d'être collectionnés.

Prix du numéro : 1 fr. 50 chez tous les libraires et marchands de journaux. Abonnement : Paris, 15 fr. par an; province, 17 fr.; étranger, 18 fr. On s'abonne du 1er de chaque mois en adressant un bon de poste à MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

AD. G. ET FILS.

SOMMAIRE DU 4e N° DE JUIN 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Correspondance. — *Une cousine de Peau-d'Ane*, conte non fantastique, par M. Alfred DES ESSARTS. — *Kadour et Kotel*, simple récit, par M. Alphonse DAUDET. — Le Salon de 1877 (second article), par HOP-FROG. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1428, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de campagne. Planche coloriée N. n° 3 (substituée sur demande spéciale à la gravure n° 1428) : nouveaux modèles de chapeaux. Figurine coloriée L. n° 128 (annexe spéciale à l'édition n° 3) : toilette de campagne.

Dans le texte : P. n° 369, dessin de M. E. PRÉVAL : costume de bains de mer. — G. n° 766, dessin de M. E. THIRION : détails de modes, chapeaux. — G. n° 772, dessin de Mlle Remillieux : détails de modes, lingerie. — G. n° 760, dessin de M. E. PRÉVAL : costumes d'enfants. — G. n° 770, dessin de M. E. THIRION : toilettes de visite à la campagne.

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

La mode est en train de subir une de ces transformations dont le résultat est de bouleverser complétement la face des choses dans le cercle qui les enveloppe. Chrysalide à sa manière, elle se prépare à quitter son enveloppe pour en prendre une autre absolument différente.

La mode, en cela, ne fait que suivre la commune loi qui régit notre nature changeante ; ne prétend-on pas que l'homme change de peau tous les sept ans ? — Et d'idées ? — Tous les jours, peut-être !

Mais comme il n'y a rien de nouveau dans l'univers, que les passions humaines n'ont point varié depuis la création du monde et que « la loi du plus fort est toujours la meilleure », — ainsi qu'au temps de La Fontaine, — il faut bien recommencer à adorer les idoles qu'on a brûlées ! Voilà pourquoi nos lectrices ne devront pas s'étonner des nouvelles que nous leur rapportons.

La principale, et qui fait événement dans nos modes parisiennes, c'est que le régime de la forme plate est sensiblement atteint depuis quelque temps par les envahissements du corsage froncé, qui s'affirment chaque jour davantage. Les fronces nous gagnent à tel point que, de la taille, elles descendent à la jupe, devant et derrière ; les côtés restent unis, cependant, et le tout conserve la forme princesse.

Citons comme modèle une toilette de grenadine et taffetas noirs. Tout le devant de la robe forme un plastron, dont la taille est coulissée à hauteur de corselet ; le milieu du tablier, faisant suite, est également coulissé par cinq rangs de fronces, et le bas se termine par un volant froncé, à tête coulissée assez haute. Les côtés, qui partent du milieu de l'épaule, sont plats et leurs bords sont lisérés d'un gros cordon de perles clair de lune ; ces côtés encadrent le plastron auquel ils sont cousus et agrafés. Le milieu du dos est coulissé un peu avant la taille jusqu'à huit ou dix centimètres au-dessous ; ici commence un léger boursouflement, diminutif de pouff, puis vient la traine, montée par une tête ruchée et coulissée, qui complète cette partie. Une frange de perles orne les bords des côtés plats du dos, retombant sur le milieu. La manche est terminée par un parement tout coulissé.

P. N° 371. — Chapeau de jeune fille.
Modèle de la maison Herst (rue Drouot, 8).

Dans cette toilette, le taffetas constitue le corps principal, et il est taillé de forme princesse ; la grenadine seule est coulissée, ce qui est à la fois plus léger et plus solide. Il faut toujours mettre les doublures plates, pour n'importe quelle robe de soie ou de laine, à moins que l'étoffe ne soit elle-même trop forte ; il suffirait alors de doubler les fronces et de faire un point de chainette à l'envers sur chaque rang de coulisse.

Le dos à empiècement, que l'on applique à beaucoup de corsages en ce moment, ne réussit pas à tout le monde ; il élargit les épaules, et les fronces, qui partent immédiatement de cette ligne droite, ont besoin d'être bien tendues par les coulisses de la taille, si l'on ne veut tomber dans un boursouflement désagréable et qui ferait paraître bossue. Le ruban de taille est fort important pour y remédier ; il doit être cousu « court de taille » au milieu du dos, pour reprendre ensuite l'aisance et la longueur voulues sous les bras. C'est, en métier de couturière, ce qu'on nomme une « ficelle », et ce moyen expéditif et simple réussit presque toujours à donner la grâce désirée à n'importe quel corsage froncé.

La blouse avec empiècement derrière est la favorite du jour pour les robes de toile, et voici en quoi consiste le modèle, dernière nouveauté de la saison : — Jupon de toile gros bleu, en-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

touré d'un volant froncé avec tête coulissée. Blouse de même étoffe à devants flottants, c'est-à-dire sans pinces; le dos est froncé dans le haut et légèrement au bord d'un empiècement qui forme la couture d'épaule; des coulisses très-rapprochées commencent au milieu du bas de la taille pour se prolonger sur une longueur de vingt centimètres. Au bout du coulissé tombe naturellement la traîne de la blouse, qui vient effleurer le volant de la jupe. Les côtés du dos restent très-plats, comme ceux d'une polonaise. Un grand col marin garnit le haut du corsage et forme le dernier échelon d'un petit collet de même étoffe, qui complète ce costume pour le dehors. Une dentelle Clovis, en gros fil écru brodé de bleu, suit tous les bords des deux vêtements.

Très-agréables à voir sont les blouses en linon rose et blanc pour jeunes filles, et une gentille originalité, en vue des bains de mer, est celle qui consiste à les garnir de rouge, en employant des bandes d'étoffe, de ruban ou de dentelle brodée de cette nuance. — Le chapeau *Batelière* en paille d'Italie, ou le *Gainsborough* en paillasson, l'un et l'autre garnis de gaze et d'un bouquet de coquelicots, sont bien les plus coquettes coiffures à choisir dans ce cas.

Comme les bords de la mer sont toujours assez frais, il fait bon user de précautions hygiéniques; le petit collet-musqué répond à cette pensée. Il est en drap léger, de couleur grise, avec trois étages d'étoffe superposés, les bords simplement garnis de dépassants de faille de couleur assortie, avec un beau nœud de ruban pour fermer devant. Ce gracieux vêtement, d'un aspect vraiment jeune, nous semble créé tout exprès pour les jeunes filles, auxquelles il convient presque exclusivement. Une femme choisira de préférence un paletot assez long, qui se porte beaucoup aujourd'hui; le modèle est en drap léger, demi-ajusté, avec addition du petit collet.

Ce genre de vêtement se fait encore pareil au costume complet, mais alors il est serré à la taille par la ceinture de rigueur. Nous ajouterons que souvent ce paletot remplace le corsage absent, et que c'est même pour cette raison qu'on lui adjoint un petit collet en pareil, afin d'en changer l'aspect pour la promenade. Une toilette de cette nature se compose donc d'un jupon, d'une tunique, ou second jupon et du paletot en question.

Ainsi que nous le disions, la ceinture de taille, avec sa boucle de fantaisie, est absolument indispensable aux femmes qui se piquent d'élégance. Le ruban doit être assorti de ton à l'étoffe de la robe, ou à ses garnitures, pour peu que ces dernières tranchent de couleur.

Un seul mot sur la robe blanche pour rassurer une aimable lectrice. A Paris, on porte une robe blanche au bois, alors qu'on y est allée en voiture. Il serait de mauvais ton de se promener dans la rue, ainsi habillée. En équipage, on porte ce que l'on veut; chez soi également. La robe blanche se fait ou en barége, ou en basin, ou en organdi; il y a encore, et cette année particulièrement, de charmantes fantaisies blanches qui sont de mise et très-élégamment employées. Quant au choix, c'est affaire de goût personnel, de position, d'âge et de tact.

Nous reviendrons prochainement sur ce sujet, car la question n'est pas vidée.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 371.

Chapeau rond pour jeune fille. — Paille blanche, bordée tout autour d'un ruban à dessin cachemire, coupé en biais. Écharpe de même étoffe drapée à la créole sur la calotte, avec aigrette blanche sur le côté s'échappant d'une aile bleuâtre.

G. N° 761.

Élégant déshabillé de campagne. — 1 et 2. Même costume, vu sous deux aspects, en cachemire gris perle avec garnitures de faille caroubier. — Robe princesse : le dos plissé est maintenu par trois barrettes lisérées de faille, fixées à chaque extrémité par un bouton. La traîne se répand en plis onduleux, et le bas de la robe est garni d'un biais de cachemire, encadré de plissés de faille. Cette garniture remonte sur le devant de la robe, encadrant une ligne de boutons caroubier, qui ferment la robe au milieu. Une garniture semblable simule un veston, en coupant le bas du corsage pour remonter sur les devants, et faire le tour du cou. Parement au bas des manches, entouré de plissés et rayé de barrettes lisérées. Poche garnie de même. — Guipure d'Irlande autour du cou et du bas de la manche. — Bonnet en cachemire, à large fond mou; passe et bavolet en guipure traverse et nœuds de cachemire lisérés de faille caroubier.

G. N° 763.

Toilette de villégiature. — 1 et 2. Même costume, vu sous deux aspects, en barége vert mousse. Cette robe, de forme princesse, est garnie devant d'un plastron uni, liséré de soie bleu pâle et rayé de trois lignes de boutons du même bleu. Les côtés du tablier sont plissés à plis plats, cousus au bas du corsage qu'ils complètent. Une disposition semblable forme la traîne de chaque côté du milieu du dos de la robe. Cette partie se compose des deux moitiés du dos princesse, dont les coutures sont lisérées de bleu, et le tout se ferme par une ligne de boutons en pareil. — Autour de la robe est enroulée une longue écharpe en foulard tilleul imprimé de dessins bleus; cette écharpe forme fichu croisé sur le corsage, la pointe fixée au bas de la taille par un nœud de ruban bleu uni. Le reste de l'écharpe est enroulé à travers le plastron et le dos princesse de la robe, sur lesquels elle revient pour se fixer finalement sur le côté de la traîne sous un nœud de ruban uni. — Parement liséré de bleu et cloué de boutons au bas de la manche, où il semble retenu par un bracelet de ruban à large nœud. Un volant complète la manche au-dessous de ce bracelet. — Collerette et manchettes en crêpe lisse blanc plissé. — Chapeau genre *Niçois*, en paille ondulée, à fond mou en mousseline blanche. Passe doublée de même étoffe coulissée et bouillonnée. Groupe de riches marguerites variées sur le devant; nœud de ruban bleu sous le bavolet relevé derrière.

Description de la gravure coloriée n° 1429.

Toilettes de courses. — 1. Costume de faille et grenadine couleur prune. — Jupon de faille, recouvert de grenadine plissée horizontalement dans la partie supérieure, avec grand volant plissé, de même étoffe, dans le bas devant. Un bouillon de faille tilleul, orné d'un plissé de grenadine, entoure la jupe au-dessus d'un volant et termine le bas de la traîne. Une draperie de même étoffe, également garnie de plissés, orne le jupon depuis le côté de la traîne, suit le bouillon et remonte sur le côté du jupon, pour retomber ensuite au milieu derrière, où elle se termine par un nœud de ruban assorti. Des nœuds papillon, en ruban assorti, sont posés de place en place sur la draperie. — Cuirasse en faille, recouverte de grenadine. La basque, très-longue d'un côté et courte de l'autre, est entourée d'un biais de faille tilleul et d'un plissé de grenadine. Le corsage, ouvert en châle, se ferme en biais; ses bords sont dissimulés par un fichu de faille tilleul garni de plissés, qui entoure le haut et vient se fixer au bas de la taille avec bout pendant. La manche duchesse, demi-longue, est ornée de plissés de grenadine et de plissés de faille tilleul, séparés par un bracelet de ruban et un nœud. — Plissés de crêpe lisse blanc à l'intérieur du corsage et haute manchette de dentelle blanche. — Chapeau tout en fleurs, composé d'une cascade de pâquerettes jaunes pour le fond, d'une frange de mêmes fleurs pour le bord, et d'une guirlande de violettes pour la passe, posée entre les deux. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Costume en faille ivoire et pékin de même nuance à rayures noires. — Robe princesse en pékin; le corsage recouvert d'un corselet cuirasse en faille, dont les coutures et les bords sont lisérés de rose; le tout se boutonnant devant. Une écharpe, formée de biais de faille ivoire et de faille rose alternés, entoure le devant de la robe, depuis le côté du corsage jusqu'au bas de la jupe, où elle s'arrête sous un nœud rose. Deux volants de dentelle, l'une noire, l'autre blanche, avec un plissé de faille ivoire, sui-

vent le bord inférieur de cette écharpe. Même disposition d'écharpe sur la traîne du jupon ; quant au bas du devant de la robe, il est garni d'un volant de faille plissée que recouvrent deux volants de dentelle noire et blanche ; un plissé, avec ruche coquillée en faille ivoire doublée de rose, forme la tête du tout. Le bas de la manche, assez courte, est garni d'un parement rappelant la disposition des écharpes, avec encadrement de ruchés de soie doublés de rose et de volants de dentelle. — Collerette en dentelle blanche. — Chapeau de paille de riz, garni de ruban de faille ivoire et d'une guirlande d'églantines roses avec feuillage. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

CORRESPONDANCE

— Mme d'I..., a Postdam.

Notre observation avait un caractère tout à fait impersonnel, vous l'avez bien compris, et nous ne vous avons jamais supposée capable d'un manquement aux préceptes du bon goût.

— Mme Olympe D..., a Belle-Isle.

La robe anglaise non ajustée, en vigogne ou fantaisie à carreaux, nous semble le costume le plus pratique pour un enfant qui vit au bord de la mer. S'il fait très-chaud, le même vêtement établi en toile convient également.

— Mlle Agnès D..., a Tulle.

Nous ne connaissons rien de plus coquet, comme toilette de jeune fille pour la saison actuelle, que la grande blouse princesse en linon rose à fine rayure blanche. De gros plis creux sur toute la longueur du buste, une cuirasse ronde en ruban rouge ; col Louis XIII garni de dentelle Clovis à dentelure rouge ; manches duchesse formées de gros plis, avec volant garni de dentelle et ruban rouge ; enfin tous les bords inférieurs de la blouse ornés de même, reposant sur un jupon ras-terre entouré de trois volants froncés. Telle est la manière la plus élégante de faire le modèle.

— Mme Estelle de C..., a Courtrai.

Le turban de gaze dont les chapeaux de bains de mer étaient ornés l'année dernière a fait son temps. Abandonnez cette idée.

— Mme D..., a Nimes.

Le paletot cuirasse, s'il se porte encore, est sensiblement modifié ; il ne doit plus être ajusté. La nouveauté actuelle est un paletot droit, serré à la taille par une ceinture.

— Mlle Marie de P..., a Echenay.

Prenez la forme *batelière* en paille d'Italie, pendant votre séjour à la campagne. Vous saurez certainement le garnir, car il suffit d'un simple velours noir croisé dessus et noué derrière, avec bouquet de coquelicots.

AVIS IMPORTANT

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire ; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

CHRONIQUE MONDAINE

La mode commence à s'attacher aux déplacements sur les côtes d'Italie, aux stations dans les montagnes de la Péninsule. Albano San Giuliano, Lucques, Monte-Catini, la Porreta sont classés parmi les *watering-places* du monde élégant comme Ems, Manheim ou Kissingen. L'Italie reste toujours, d'ailleurs, le pays attrayant et théâtral par excellence. On y sait faire les choses plus grand que nature, et, jusqu'au crime, tout y prend un côté pittoresque.

Tandis qu'en France on se contente d'égorger les gens pour leur voler trente-six sous, en Italie les voleurs traversent triomphalement les villes au grand soleil, coupent les fils télégraphiques, arrêtent les trains de chemin de fer et dévalisent ceux qui s'y trouvent avec une désinvolture qu'on croyait le seul apanage des Fra-Diavolo d'opéra-comique. L'autre jour, nous ne savons plus quelle ville de Sicile a failli être prise par les voleurs, ni plus ni moins qu'un simple porte-monnaie. C'est tout un système nouveau pour le brigandage. Messieurs les voleurs veulent se mettre au niveau de leur temps et opérer désormais en grand. Au lieu de dévaliser leurs concitoyens en détail, ils s'empareront d'une ville et la saccageront en masse.

Et ne dites pas que le procédé est d'une pratique impossible. Il n'y a pas de capitale qui ne contienne dans son sein trente mille gaillards très-capables de prendre une ville pour s'annexer en bloc les chaînes et les montres, s'ils veulent se réunir un jour pour exécuter à la fois sur toute la population ce qu'ils ont l'égoïsme de ne tenter que chacun de leur côté dans des quartiers isolés et à des heures différentes.

Un des plus piquants exploits du brigandage en Italie, c'est l'arrestation du roi Victor-Emmanuel par des voleurs, tandis qu'il villégiaturait dans la vallée d'Aoste.

En vain le prince criait-il à ceux qui le dépouillaient :

— Je suis le roi et vous enverrai tous au bagne, coquins!...

Il fut bel et bien dévalisé. La seule concession que lui firent ces messieurs fut d'opérer chapeau bas ; l'affaire faite, ils s'inclinèrent profondément devant le roi en lui disant : « Dieu soit avec Votre Majesté! »

D'un roi à une grande-duchesse il n'y a que la distance d'un feuillet de l'*Almanach Gotha*. La mort du grand-duc Louis de Hesse a fait de la princesse Alice d'Angleterre la plus haute personnalité féminine du grand-duché.

La princesse a droit à la sympathie des plumes françaises, par suite de son attitude pleine de bienveillance envers nos soldats prisonniers pendant la guerre! C'est, en outre, une des femmes les plus distinguées de l'Europe du Nord. Non contente de manier l'ébauchoir, comme autrefois la princesse Marie d'Orléans, elle prend une part importante au mouvement littéraire contemporain de l'Allemagne. On sait qu'elle protége hautement les écrivains, les artistes ; un grand nombre d'ouvrages de la littérature allemande lui sont dédiés et font d'elle une sorte de Sémiramis germanique au petit pied.

Elle-même ne dédaigne pas de cultiver les lettres. Elle a publié sous ce titre : *Les chemins de la vie*, un très-joli roman qui peint de la façon la plus fine, et souvent la plus mordante, les mœurs aristocratiques de l'Allemagne du Sud.

Les écoles et les instituts sont aussi redevables à sa sollicitude éclairée, et l'Université de Giesen s'honore de son patronage.

A tous ces mérites, la princesse Alice joint les qualités de famille qui ont placé si haut la reine Victoria, sa mère, dans l'estime des peuples : elle adore son époux, et, lors de la maladie qui faillit emporter le prince de Galles, il y a quelques années, ce fut à ses soins que le prince fit immédiatement appel. Sa popularité est très-grande en Allemagne et est certainement une des forces dynastiques de la branche grand-ducale de Hesse.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le feu grand-duc, lui, protégeait surtout les théâtres, et en fait de théâtre, le ballet. Il en payait les frais sur sa cassette, et Darmstadt, au point de vue de la danse, n'avait rien à envier à l'Opéra de Vienne ou de Pétersbourg.

Si on lui élève un monument funèbre, on ne devra pas manquer d'y faire figurer Terpsichore en longs habits de deuil et arrosant sa tombe de ses larmes. Le grand-duc, né le 9 juin 1804, avait soixante et onze ans. Il avait épousé la fille de feu Louis Ier, roi de Bavière qui, lui aussi, eut quelque passion pour la danse.

A propos de danse, il nous arrive d'une ville que nous ne nommerons pas, pour ne point la compromettre, un écho qui n'est pas à dédaigner. Dans cette heureuse cité règne un commandant qui renouvelle la consigne du comte Ory : plaire aux dames et les désennuyer. Avec lui le beau temps des carrousels est revenu, et chaque dame a droit à une prise d'armes.

On écrit à une amie : « Venez passer huit jours avec nous, le commandant nous donnera une revue, et comme il est charmant et que vous êtes étrangère, vous obtiendrez facilement une petite guerre. »

De la diane à la retraite, le soldat de cette division favorisée appartient aux dames avec armes et bagages : il fait partie de l'apport matrimonial des fiancés ; c'est la musique du régiment qui fait danser les gens de la noce ; on ajoute une fête militaire à la dot d'une jeune fille. Les maîtresses de pension mettent sur leurs prospectus : « Les dimanches et les jeudis, les élèves seront récréées par les manœuvres de la garnison. » Il y a, par vingt-quatre heures, trois concerts en plein air ; les aubades et les sérénades sont données par-dessus le marché. X... est un séjour d'élection, un éden à pantalon garance.

Aussi quelle n'a pas été la fureur des dames de la ville, quand elles ont appris que le gouvernement refusait de mettre sur le compte du budget les dépenses de feux roulants de leur galant commandant et les menaçait ainsi de la perte de leur distraction favorite ! Elles ont fulminé une protestation qui a fait, paraît-il, la joie du haut monde militaire.

Voici bien une autre histoire !... Les journaux américains nous apprennent qu'on vient de mettre à l'encan, de vendre sur table les chutes du Niagara.

La grande cataracte américaine a trouvé preneur pour 71,000 dollars. L'adjudicataire de cette singulière propriété peut se vanter de posséder la plus belle force motrice du monde. Avec une pareille puissance dynamique, on ferait marcher des centaines et des milliers de moulins. Il ne reste guère qu'à la détourner et à l'emmagasiner, sans doute au moyen de saignées ingénieuses. C'est l'affaire de l'honorable Yankee qui a risqué 71,000 dollars sur cette grosse spéculation. Le réservoir sera de taille.

Les Américains sont pratiques; si les Européens suivent leur exemple, il faut nous attendre à voir affermer bientôt la chute du Rhin. Et le système des adjudications de cette nature prête au développement. Depuis trop longtemps les poëtes nous ont habitués à considérer les paysages au point de vue artistique; il faut que l'industrie ait son tour. Prenez la Suisse : que de force motrice perdue depuis six mille ans! Qu'on vende donc par lots les grandes et les petites chutes, les cataractes de tout module! Pendant qu'on y sera, on pourra aussi tirer bon parti des montagnes et adjuger les neiges éternelles. Qu'on mette en vente le Mont-Blanc. Les acquéreurs ne manqueront pas ; tous les glaciers de Paris répondront à l'appel du commissaire-priseur.

A vrai dire, ce sont les amants de la nature, les poëtes, qui ne seront pas contents... Eh bien! on les laissera dire. Qui donc s'inquiète aujourd'hui de ce que penserait Châteaubriant, de ce que dirait Lamartine ?

Ch. DAVID.

LES ANCIENS USAGES DU MOIS DE JUIN

Au commencement de ce mois avait lieu jadis, à Paris, la procession du recteur de l'Université. Le recteur en fixait lui-même le jour par un mandement. Cette cérémonie se faisait dans le quartier de l'Université quatre fois par an.

Le recteur de l'Université de Paris était investi d'un grand pouvoir ; il avait les attributions d'un de nos ministres de l'instruction publique. Revêtu d'une large robe de taffetas noir, le bonnet sur la tête, il marchait fièrement suivi de la faculté des arts (humanités et philosophie), de la faculté de médecine, de celles de droit et de théologie. Il était précédé et accompagné de bedeaux et d'huissiers qui portaient des masses ou bâtons garnis d'une tête en argent. Ces masses représentaient, comme au Parlement anglais et dans certaines cours de justice, les massues que portaient autrefois les hommes d'armes pour protéger les magistrats contre la foule.

Il n'y avait pas d'homme plus superbe, ce jour-là, que le recteur. Boileau, voulant dépeindre la marche triomphale d'un valet qui portait sur un plat un jambon de Mayence, a dit :

> Un valet le portait, marchant à pas comptés,
> Comme un recteur suivi des quatre Facultés.

Au moyen âge, les *montres*, ou marches, ou processions, — de quelque nom que l'on appelle cet usage de paraître en public, — étaient habituelles dans la plupart des corporations, des confréries et même des ordres civils ou militaires. Elles se continuèrent jusqu'à la Révolution. On avait cette maxime, alors, que l'on n'existait qu'à la condition de paraître.

Nous avons eu la marche de la Bazoche en mai ; dans les premiers jours de juin on avait la marche des huissiers. C'était une cavalcade qui se faisait le lundi après le dimanche de Trinité. Elle n'était composée que d'officiers et de gens subordonnés au prévôt de Paris ou chef de la justice du Châtelet. Cette juridiction répondait au tribunal de première instance de nos jours. Cette marche d'hommes de robe à cheval attirait beaucoup de curieux qui n'épargnaient pas les quolibets aux huissiers.

La cavalcade commençait par quatre-vingts huissiers ou sergents pris dans les cent trente qui, avec les commissaires de police, faisaient la police de Paris. C'étaient les sergents de ville d'aujourd'hui, avec cette différence qu'ils faisaient leur service à cheval. Ils avaient à leur tête des timbaliers, des trompettes, des joueurs de hautbois, des porte-étendards. D'autres hommes à cheval avaient en mains les attributs de la justice des baillis, le casque, la cuirasse, les gantelets, le bâton de commandement, la main de justice.

Puis venaient cent quatre-vingts sergents à verge pris sur les deux cent trente-six composant cette communauté, et qui, d'ordinaire, faisaient leur service à pied. Dans cette occasion seule ils étaient à cheval. Ils contribuaient aussi à faire la police de la ville. Ils touchaient de leur verge ceux à qui ils signifiaient des exploits. Ces huissiers étaient également précédés de leurs timbales, de leurs trompettes et des attributs de la justice.

Le groupe des cavaliers les plus distingués était celui de la fin : il y avait douze commissaires de police en robe de soie noire, sur les quarante-huit que Paris avait à cette époque ; puis venaient un député des avocats du roi, un des lieutenants particuliers et un des lieutenants civils, tous trois en robes rouges.

Les greffiers du Châtelet fermaient la marche.

Toute cette cavalcade allait défiler devant les hôtels du premier président, du procureur général, du prévôt de Paris, des présidents à mortier, du gouverneur de Paris, et se rendait à Sainte-Geneviève. Sur plusieurs points de leur promenade, les cavaliers trou-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

vaient des collations et des rafraîchissements auxquels on faisait fête.

Un usage bien singulier et bien mortifiant pour les huissiers se rattachait à cette cavalcade. Après avoir été en liesse cette journée, ils étaient parfois désenchantés le lendemain. Le lieutenant-civil avait reçu sur des placets les plaintes pour abus dans leurs fonctions. Le jour qui suivait la cavalcade, il y avait une audience au Châtelet. Les plaintes contre les huissiers y étaient portées ; on les punissait sévèrement quand ils étaient coupables. Il y en avait quelquefois qui étaient frappés d'interdiction à temps ou à perpétuité.

Ce jour-là, le peuple de Paris se frottait les mains ; c'était un jour de bonheur pour les opprimés.

C. C.

LA ROSE

On assure que Marie de Médicis se trouvait mal à l'aspect d'une rose, même peinte ; mais, par contre, on affirme que Henri IV était éperdument amateur de cette même fleur, dont il faisait cultiver les plus belles espèces dans le parc du pavillon de la belle Gabrielle, à Bourg-la-Reine.

Il est facilement admissible que l'époux de Marie de Médicis ait eu beaucoup de goût pour la fleur qui orne excellemment les attraits d'un sexe qu'il adorait. Quant au cas de la reine florentine, on peut le regarder comme unique dans les nombreuses variétés des affections nerveuses; car aucune plante n'a été de tout temps, comme la rose, l'objet de la prédilection du beau sexe.

C'est à Paris et aux environs que se pratique avec un succès sans égal la culture du rosier. On connaît l'ancienne réputation qu'avait acquise Fontenay-aux-Roses, réputation qui a bien pâli depuis un certain temps, mais qui a été reconquise par le village de Puteaux, où les habitants se livrent, avec grand profit, dit-on, à la culture de cet arbuste.

On voit, du reste, dans les parcs et jardins de Paris, publics ou privés, et dans son voisinage, toutes les espèces de roses qu'on peut évaluer certainement à deux cents. Les variétés de ces espèces ont été et continuent d'être tellement multipliées, qu'elles sont devenues et deviennent chaque année de plus en plus innombrables. On est sûr de n'être pas taxé d'exagération en fixant à trois mille le nombre des variétés de roses.

La rose, qui de nos jours a atteint, par les soins dont elle est l'objet, une perfection extrême, soit dans sa forme, soit dans ses nuances, était aussi très-soigneusement cultivée dans les temps les plus reculés. Les Grecs, les Romains, les Syriens, les Chinois, les Indiens, ont eu les roses en prédilection.

Les Grecs et les Romains entouraient de guirlandes de roses les statues d'Hébé, de Vénus et de Flore.

La « reine des fleurs » a vu passer les siècles, toujours chantée par les poëtes, toujours considérée comme l'emblème de la grâce, de la beauté et de l'amour. On sait que c'est en pensant à elle, et à une jeune fille dont on pleurait la mort, que Malherbe laissa tomber de sa lyre la plus touchante de ses admirables strophes.

La rose a fourni des inspirations à tous les arts. L'architecture l'a imitée dans ses plus élégantes ornementations : les roses et les rosaces; la peinture s'est étudiée à reproduire ses couleurs; elle est le modèle des essais à l'aquarelle qui figurent dans l'album d'une jeune fille, et c'est à la rose que nos industries des tissus de luxe, des broderies, des tapis, des toiles, des papiers peints, des impressions sur étoffes, se sont principalement adressées pour composer les plus gracieux dessins.

La danse voit ses jeux briller quand les jeunes filles mettent un bouquet de roses à leur corsage.

La religion embellit ses fêtes par les touffes de roses.

Enfin cette fleur, que la mythologie fit naître du sang de Vénus, restera toujours un des plus beaux ornements de la femme.

Faut-il rappeler les gracieux dictons et proverbes dont la rose est le terme de comparaison? Les roses du premier âge, — la rose du village, — l'aurore aux doigts de rose, — être sur un lit de roses, — voir tout couleur de rose, — tout n'est pas rose en amour, — il n'y a point de roses sans épines, etc.

La littérature, la poésie, la musique se sont associées, à toutes les époques, pour célébrer et immortaliser la rose.

Dans les productions modernes, on trouve : *la Rose enchantée*, poëme en allemand ; — *la Rose du Liban*, poëme anglais ; — *la Rose ou les Jardins de l'hymen*, opéra-comique de Piron et de Rameau ; — *Rose blanche et Rose rouge*, opéra de Gaveau ; — *la Rose de Péronne*, d'Adolphe Adam ; — *la Rose de Florence*, opéra représenté à la rue Le Peletier il y a vingt ans.

Citons enfin, sans tenir compte de son rang chronologique, le *Roman de la rose*, — non le *Roman de la rose*, opéra en un acte représenté au Théâtre-Lyrique en 1857, — mais le fameux poëme allégorique dont la prmière partie est contemporaine de saint Louis, et dont il a été tant parlé à cause de ses allégories galantes, de ses détails ampoulés, de ses descriptions ingénieuses. Une édition de ce *Roman*, celle de Clément Marot (1529), a été vendue 1525 francs, à l'hôtel Drouot, il a quelques jours.

X. DE B.

THÉATRES

Ce n'est plus au cœur de Paris qu'il faut aller en ce moment pour trouver, nous ne dirons pas du nouveau, — on n'en fait guère par le temps qui court, — mais quelque chose d'attrayant. Les vacances ont commencé presque partout et, à part deux ou trois scènes aimées du public, quel théâtre pourrait lutter contre une température qui rappelle les chaleurs du Sénégal ?

Heureux les spectacles en plein vent et les jardins d'été! Cela seul est supportable. Aussi Mabille ne désemplit-il pas. Il en est de même du concert des Champs-Élysées, surtout le mardi, le vendredi et le dimanche ; il est vrai que l'orchestre de M. de Besselièvre est excellent, parfaitement conduit, et que les solistes (MM. Lalliet et Pénavaire entre autres) sont des virtuoses hors ligne.

Non loin de là, l'Hippodrome, de riante et olympique mémoire, a eu la bonne inspiration de ressusciter plus magnifique et plus spacieux que jamais. Cette résurrection est venue combler une lacune importante dans les plaisirs de Paris, et un immense concours de public a salué la réouverture de cette belle arène. L'installation, nous nous empressons de le constater, est grandiose et fastueuse, les dégagements commodes. Ils comportent un promenoir qui offre une grande ressource pour les entr'actes.

C'est M. Bradbury, le célèbre écuyer du cirque des Champs-Élysées, qui est à la tête de la troupe, et il apporte à la mise en œuvre de celle-ci toute son activité et toutes les ressources de son expérience. A côté de lui, on a retrouvé avec plaisir M. Beichamo, un des meilleurs écuyers de l'ancienne troupe de M. Franconi, puis tout un bataillon d'intrépides écuyères. Les courses en char, les steeple-chases avec saut de rivière, les exercices acrobatiques des frères Hickin et Rizavelli, la spirale sur le vélocipède (exercices de M. Leonati), joints à une grande chasse à courre, avec intermèdes comiques dans le genre des pantomimes anglaises, sont autant d'éléments capables d'attirer les spectateurs à l'Hippodrome. Déjà consacrée par le succès, sa résurrection peut donc être considérée comme durable cette fois, et ce spectacle n'est pas de ceux qu'on regrette à bon droit de voir réussir.

Robert HYENNE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 763. — DESCRIPTION, PAGE 302.

TOILETTE DE VILLÉGIATURE (VUE DE DEVANT ET DE DOS)

Prix du patron épinglé : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ÉLÉGANT DÉSHABIL

Robe de Mme Day-Fallerie (p

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 761. — DESCRIPTION, PAGE 302.

ÉLÉGANT DÉSHABILLÉ DE CAMPAGNE (DEVANT ET DOS).

Modèle de Mme Day-Fallette (boulevard de la Madeleine, 15). — Patron épinglé : 4 fr. 50.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UNE COUSINE DE PEAU-D'ANE

(CONTE NON FANTASTIQUE. — SUITE.)

En entendant le baron, madame de Zobimirski s'était retournée assez vivement. Il y eut entre le jeune homme et sa tante un salut empressé d'une part, cérémonieux de l'autre; puis quelques moments de silence...

On s'observait mutuellement.

Ladislas prit le premier la parole, ainsi qu'il devait le faire.

— Comment vous portez-vous ce matin, dit-il, madame la comtesse?

— Assez bien, malgré ma douleur rhumatismale.

— Du moins cette incommodité, fâcheuse assurément, ne vous empêche-t-elle pas de commencer la journée par une promenade. Me permettez-vous de vous tenir compagnie?

— C'est presque votre droit. Un neveu!

— Oui, je suis votre neveu, madame; et l'événement était, je l'avoue, tellement inattendu, que je serais tenté de le mettre en ce moment même en doute, si je n'avais l'honneur de me trouver avec vous.

La comtesse hocha la tête et dit d'une voix légèrement altérée :

— Selon toute probabilité, monsieur, vous regrettez ce qui s'est passé?

A l'idée que sa tante lui prêtait des sentiments intéressés, le baron se récria :

— Moi, dit-il, récriminer contre la conduite de mon oncle; blâmer la détermination qu'il a prise, être au sein de son bonheur une ombre fâcheuse! me préserve le ciel de jouer un pareil rôle. Las sans doute de son isolement, et pour trouver auprès de lui autre chose que des amis tièdes ou des valets mercenaires, le comte a voulu prendre une femme bonne, dévouée, distinguée : il ne pouvait mieux choisir.

— En vérité, monsieur, vos paroles sont bienveillantes au point de m'embarrasser. Est-ce de la politesse? de la galanterie? ou de la soumission aux volontés de votre oncle? Et dois-je espérer qu'il ne restera dans votre esprit aucun ressentiment au sujet de ce mariage?

— Il n'y en a pas, ma chère tante, — permettez-moi de vous appeler ainsi; — jamais il n'y en aura. J'ai pu être étonné... qui ne l'eût été à ma place? Ayant laissé mon oncle célibataire par goût, par système, je le retrouvais marié. La transition n'avait pas été suffisamment ménagée. Mais, je le répète, loin de m'affliger de ce changement, je m'en réjouis, j'y applaudis de tout mon cœur.

— C'est bien, monsieur. Vous n'aurez pas à vous repentir de votre générosité.

— Qu'entendez-vous par là, ma tante?

— M. le comte vous expliquera mieux que moi...

— Parlez, oh! parlez de grâce. Je suis très-curieux par caractère, très-ardent; les moindres délais me sont tout à fait insupportables.

— C'est ce dont je m'aperçois, dit la comtesse avec un sourire qui laissa voir des dents fort bien rangées et au complet. Je ne demande pas mieux que de satisfaire votre curiosité; cependant j'eusse préféré que le comte lui-même prît ce soin.

— Oh! ma tante, ne soyez pas inflexible.

— Eh bien, en deux mots, voici de quoi il s'agit : lorsque j'ai accordé ma main à votre oncle, j'ai exigé qu'il vous conservât *tous* vos droits à son héritage, sauf la moitié pour mes enfants, s'il en survenait.

Cette preuve de désintéressement toucha très-vivement Ladislas, qui s'écria

— Je vous avais bien jugée, madame, vous avez l'âme noble comme le nom que vous portez aujourd'hui.

Mais à travers ce sentiment d'admiration, il s'était glissé, chez le jeune homme, une pointe d'ironie qui se traduisit par une légère grimace.

— Tenez, dit la comtesse, sans que vous ayez parlé, je vous ai parfaitement compris.

— Mais, ma chère tante, balbutia Ladislas en rougissant, j'ignore la pensée que vous me prêtez.

— Cette pensée est la vôtre, et la voici : vous n'êtes nullement effrayé par l'idée d'un partage, dans le cas où il surviendrait des enfants de mon mariage. A vos yeux, je suis d'un âge trop... respectable .. pour espérer une lignée.

— Oh! je ne me permettrais pas...

— De dire cela tout haut, certainement; mais y songer, c'est autre chose. Remettez-vous, mon cher neveu, je vous pardonne. Et d'abord je vous préviens que je ne suis pas coquette.

— En vérité!

— Ceci est une exclamation malicieuse. Écoutez-moi donc et vous jugerez ensuite si j'ai raison d'abdiquer la coquetterie, cette éternelle faiblesse des femmes. Rester coquette lorsqu'on n'a plus le droit de l'être, c'est se préparer des tourments affreux, des regrets amers; c'est entreprendre contre le temps, ce maître redoutable des hommes et des événements, une lutte dans laquelle il faut inévitablement succomber. La vieille femme qui ne sait pas être de son âge n'en a pas les douces et pures jouissances. Elle s'attache opiniâtrément à un passé qui l'a quittée, à des charmes qui s'effacent de jour en jour. Au lieu de remplir son rôle naturel, de se borner à être respectable, elle aspire à se faire gentille, gracieuse, sémillante; elle tend sa main vers des fleurs qu'elle ne peut plus atteindre. Et combien n'a-t-elle pas à souffrir en voyant de jeunes rivales, parées de leur printemps, obtenir sans effort ces succès qu'elle, la vieille femme, recherche avec tant d'avidité!...

— Quelle peinture, ma tante!

— Cette peinture n'est que trop fidèle. Jugez donc, mon cher neveu, si, ayant approfondi ce supplice, je voudrais jamais m'y exposer.

— Et cependant plus je vous considère, plus je trouve que vous auriez droit d'être coquette. Il serait absurde à moi de vous dire que vous êtes jeune... mais je ne crains pas d'affirmer que vous avez conservé à un degré éminent les grâces de la jeunesse. Il y a en vous tout ce qu'il faut pour plaire.

— Allons, allons, la politesse vous entraîne trop loin. Bornez-vous à dire que je ne suis pas encore effrayante.

— Par exemple!

— Brisons là. Êtes-vous satisfait de la clause que j'ai fait insérer dans mon contrat de mariage?

— J'en suis très-reconnaissant; mais ma satisfaction serait plus grande si...

— Comment! vous vous arrêtez! n'avez-vous pas confiance en moi?

— N'en doutez pas, ma tante.

— Alors parlez.

— Je n'ose.

— A mon tour, je vais exiger la révélation d'un secret. Vous avez avoué être très-curieux; je vous avoue que la curiosité est également un de mes défauts.

— Vous le voulez?

— Absolument.

— Qu'allez-vous penser de ma folie? Sachez donc...

En ce moment, le bruit d'un pas précipité, joint à celui d'une voix haletante, fit tourner la tête aux deux interlocuteurs : le comte Thadéus marchait ou plutôt courait sur leurs traces en criant :

— Attendez-moi, mes amis, attendez-moi!

III

A la vue de Thadéus, le baron et la comtesse éprouvèrent un sentiment différent qui se manifesta visiblement sur leurs traits. La vieille dame paraissait contrariée, le jeune homme extrêmement satisfait. Mais la tante dit rapidement au neveu :

— Je ne vous tiens pas quitte.

Puis elle s'avança vers son mari.

— Enfin, dit celui-ci tout essoufflé, je vous rejoins. Corbleu ! comme vous marchiez ! Ce que c'est que de soutenir une conversation intéressante... Et, ajouta-t-il d'une voix émue, peut-on savoir le sujet qui vous occupait ?

— Mais, mon ami, ce n'est pas un mystère. Je faisais ma promenade du matin ; monsieur votre neveu, attiré par le désir de respirer l'air frais du parc, m'a rencontrée. Nous avons parlé de vous, du bonheur que je vous dois, de mon renoncement à toute idée de coquetterie.

— Vraiment ? dit le comte en souriant, et pourquoi donc ?

— Pouvez-vous me le demander, mon ami, vous qui connaissez si bien mon âge ?

— Vous êtes trop modeste, madame.

— C'est ce que je soutenais à ma tante, s'écria Ladislas.

— A la bonne heure. J'aime à voir que tu es prévenu en faveur de ta nouvelle parente. Ainsi tu ne regrettes point la détermination que j'ai prise ?

— Il suffit de causer quelques instants avec madame pour être fier de la compter dans la famille.

— Parfait ! dit le comte. Allons déjeuner. Entendez-vous la cloche qui nous appelle ? Jean Kœpplitz sonne à se démettre l'épaule.

— Et à nous rompre la tête. Ma chère tante, permettez-moi de vous offrir mon bras.

Le comte avait déjà prévenu cette politesse.

Ladislas se disait intérieurement : — Eh mais, mon oncle s'aviserait-il d'être jaloux ? — Puis il ajouta, toujours mentalement : — Quelle plaisanterie !

Au déjeuner, la conversation fut languissante ; chacun des convives paraissait avoir sa préoccupation. Il en fut de même au dîner.

— Évidemment, pensa encore Ladislas, mon cher oncle n'aime point à me voir habiter son château. Faudra-t-il que j'abrége mon second séjour comme le premier, et ne ferai-je jamais que passer ici de même qu'une ombre fugitive ? Cependant j'eusse été bien aise de confier mon secret à la comtesse : c'est une femme intelligente, bonne, et peut-être m'eût-elle donné quelque utile conseil. Au moins, avant de partir, — s'il me faut partir bientôt, — tâcherai-je de revoir ma tante et de l'entretenir en tête-à-tête. Si mon oncle prend de l'ombrage d'une conversation entre un jeune homme de vingt-cinq ans et une femme de cinquante-trois, je le déclare fou, archifou.

Quinze jours s'écoulèrent sans que Ladislas pût trouver l'occasion qu'il cherchait, Thadéus semblait se multiplier pour être constamment auprès de la comtesse et saisir au vol tous les regards, toutes les paroles qu'on lui adressait. Si c'était de la jalousie, elle touchait à une exagération inqualifiable.

Un soir, le baron, conduisant sa tante de la salle à manger au salon, sentit qu'elle lui glissait subtilement dans la main un petit billet. Avec non moins de dextérité il cacha le billet dans une des poches de sa veste de satin. On conçoit aisément que la soirée dut lui paraître longue. Que pouvait contenir la lettre de la comtesse ? Or, selon son habitude, Ladislas donnait libre cours à la folle du logis.

Retiré enfin dans son appartement, il brisa le cachet, déplia le papier ambré et trouva les lignes suivantes, assurément très-simples :

« Vous n'avez point oublié, sans doute, mon cher neveu, que vous me devez une confidence. Comme il pourrait ne pas vous convenir de me la faire en présence de mon mari et que, d'un autre côté, M. le comte ne me quitte pas un instant, ayez la complaisance de m'écrire. Vous me remettrez votre lettre ainsi que je compte vous remettre la mienne : je trouverai moyen de la lire secrètement. C'est pourtant la curiosité qui me pousse à user de mystère et je n'ai jamais mieux senti qu'en ce moment combien la curiosité est un défaut condamnable. Pardonnez cependant à votre vieille tante, et croyez, mon ami, que votre intérêt seul la fait agir. Quand le motif est bon, l'action en devient meilleure ; et si l'on a les apparences contre soi, du moins a-t-on pour soi sa conscience. »

— Décidément, se dit le baron après sa lecture, je ne saurais m'empêcher de trouver que ma tante est une fort aimable personne, dont la bienveillance me touche au plus haut degré. Quel dommage que ce billet n'émane point d'une main plus jeune ! Qu'il était bien plié et finement parfumé !... La femme reste donc toujours femme, même lorsque les hivers ont répandu leur neige sur sa tête !... Allons, il faut répondre à la confiance par la confiance : ma chère tante, vous aurez demain de mes nouvelles.

Et aussitôt Ladislas se mit à écrire une longue lettre, résumé fidèle et minutieux de circonstances qu'on connait déjà. Nous n'avons besoin de citer que la fin de l'épitre :

« .....Ce qui précède vous fera comprendre aisément, ma chère tante, la froideur avec laquelle j'ai paru accueillir votre excellente proposition. Au moment où vous me montriez en perspective la moitié au moins d'une grande fortune que votre générosité m'a assurée, je me disais : A quoi bon ?

» Et en effet, qu'ai-je besoin de richesses, puisque je ne pourrai jamais les partager avec la femme que j'aime !... Pour retrouver l'être adorable qui s'est offert un instant à mes yeux et qu'une rapide voiture a emporté ensuite, j'ai tout essayé : rien ne m'a réussi. Il me faut vivre désormais en face d'un souvenir à la fois doux et amer ; de l'espérance, je n'en ai plus. Cependant, le croiriez-vous ? moins j'ai le droit de conserver d'espérance, plus je m'attache au fantôme qui m'a fui sans retour. Le cœur humain est ainsi fait : la possession le lasse quelquefois, tandis que le désir est pour lui un puissant aiguillon. *Avoir*, c'est connaître le bonheur et en mesurer l'étendue ; *n'avoir pas*, c'est rêver l'infini. Jugez après cela, ma tante, si je puis compter sur l'avenir, lorsque l'être charmant auquel j'eusse voulu confier ma destinée n'existe pas pour moi ! Tout est fini maintenant, je m'abandonne au deuil de mon amour, et je n'attends plus rien de bon d'une existence à jamais isolée.

» Pardonnez-moi la tristesse de ma lettre : vous vous attendiez sans doute à une confidence moins maussade.

» Votre neveu respectueux et dévoué,

» Ladislas de Fersen. »

IV

Il y a lieu de penser que la lettre de Ladislas produisit un effet d'attendrissement sur l'esprit de la comtesse ; car depuis le moment où elle l'eut reçue, Mme de Zobimirski devint grave et presque méditative. Souvent elle enveloppait le jeune homme d'un regard bon et affectueux, et c'était la meilleure réponse qu'elle pût lui faire ; puis aussi elle trouvait moyen d'échanger avec lui des mots à double sens qu'eux seuls comprenaient. Il n'appartient qu'aux femmes de contenir dans leur sein un trésor de douce pitié qu'elles savent à propos répandre sur les malheureux. Anges de consolation, elles calment les plaies, sèchent les larmes et rendent au cœur agité convulsivement le repos que les événements

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sont venus lui enlever. Pourquoi faut-il que les poëtes fades aient gâté, en le parfumant d'essence de roses, ce mythe sublime du protectorat des femmes!

Cependant Thadéus, semblant obéir à un revirement subit de pensée, se relâcha vis-à-vis de son neveu, de la surveillance continuelle qu'il exerçait à son égard. Il toléra de courtes conversations entre Ladislas et la comtesse. Au reste, ces moments d'entretien ramenaient inévitablement le même sujet, et inévitablement aussi, Mme de Zobimirski chapitrait le jeune homme pour le convertir à la raison.

— Ladislas, répétait-elle, pourquoi vous complaire dans votre chagrin? Pourquoi lutter obstinément contre une impossibilité? Vous convenez que votre inconnue est introuvable, que vous avez inutilement multiplié vos recherches; ayez donc maintenant assez d'empire sur vous-même pour vous arracher à un stérile regret. Vous l'avouez : votre amour est sans espérance, votre chagrin sans compensation. Tâchez de ne plus aimer.

— Est-ce qu'on est maître de cela?

— Allons, vous êtes incurable. Prenez garde : cette fixité de pensée pourrait détruire votre santé. Il est dangereux de jouer avec les fortes impressions. Suivez mes avis et vous connaîtrez encore le bonheur.

Le jeune homme suivit si peu les avis de sa tante, qu'il ne tarda point à tomber dangereusement malade. Bien qu'il éprouvât pour la mort cette antipathie si naturelle au cœur de l'homme, il n'eût eu qu'un demi-regret de voir se terminer prématurément une existence devenue fastidieuse. Son froid courage, ses sentiments stoïques effrayaient et désespéraient Mme de Zobimirski.

— Mon Dieu! disait-elle, peut-on ainsi abandonner le trésor le plus précieux, le seul dont la perte soit irréparable! Voici le moment, mon cher neveu, de rappeler à vous votre raison. Quelques efforts suffiraient pour vous sauver.

— Des efforts? loin de moi l'idée d'en faire aucun. A quoi bon disputer au tombeau des jours isolés et sans charmes? Le ciel m'est témoin qu'avec ma bien-aimée je me fusse opiniâtrément attaché à l'existence. Mais pourquoi voulez-vous que je me plaise à rester dans un monde d'où l'espérance, cette divine consolatrice, a fui pour moi? Comment à l'avenir remplir ces longues heures qui me seraient accordées? Nous savons tous combien est bornée la mesure du temps donné à l'homme sur la terre; mais, en vérité, cette mesure équivaut à l'éternité des damnés, si les affections viennent à être déçues; si, comme moi, l'on cherche vainement la moitié de soi-même, cette moitié qui existe toujours, mais que parfois on ne peut rencontrer. Ainsi, ma bonne tante, ne m'exhortez pas à entreprendre un traitement énergique, je m'ennuie... et alors je me dis : Que sert de vivre pour s'ennuyer?

Ladislas remarqua, non sans une vive émotion de reconnaissance, que sa tante, au moment où elle s'éloignait, avait mal comprimé un sanglot.

Cependant l'état du jeune homme ne faisait qu'empirer; l'heure ne pouvait tarder où tout serait accompli. Jean Kœpplitz lui-même paraissait attendri en présence d'un drame si douloureux, et plus d'une fois, à la dérobée, une larme avait roulé dans l'œil fauve du cosaque. Quant au médecin, il avait avoué son incompétence.

La comtesse qui, jusque-là, semblait très-péniblement affectée, entra un jour dans la chambre du malade, la physionomie empreinte de l'expression de la joie.

— Mon cher neveu, dit-elle, auriez-vous la force de supporter une émotion de bonheur?

Le jeune homme hocha la tête et répondit d'un ton de découragement et d'incrédulité :

— Le bonheur n'existe plus pour moi.

— Vous ne savez pas...

— Je le sais trop bien!

— Permettez-moi d'insister. Nous allons, — si vous le voulez, — faire un conte de fée. Supposons qu'il se présente un événement inattendu... une chance... une découverte; en un mot, quelqu'un de ces changements qui modifient parfois une destinée... Que feriez-vous?

— Cela ne se peut pas. Vous connaissez mon unique désir... Ce désir ne saurait se réaliser.

— N'affirmez rien. Personne n'est plus sujet à erreur que les gens sûrs de leur fait.

— O ciel!... Mais non, je n'ose pas vous comprendre. Ce serait ensuite trop affreux que de retomber dans mon isolement et mon chagrin. Vous venez de parler de découvertes, d'événements inattendus... Y aurait-il pour moi lieu d'espérer?...

— Rien, si vous êtes déraisonnable; tout, si vous êtes sage.

— Sage, et comment?

— En ne demandant pas plus que ce qui peut vous être accordé.

— Mon Dieu! mon Dieu! quelle émotion j'éprouve!... De grâce, achevez, ma chère tante.

— Je le crains... Vous avez trop d'impétuosité.

— Et vous, trop de prudence. Dites, oh! dites!

— Eh bien... supposons qu'il vous fût donné de revoir, — ne fût-ce qu'une fois, — la femme que vous aimez...

— La revoir! O puissances du ciel! la revoir!

— Allons, voilà que déjà vous manquez de raison.

— Non, non, ma tante. Parlez, je saurai me contraindre.

— Je disais donc... Consentiriez-vous à ne la revoir qu'une fois?

— Ah! du moins je l'aurais revue! J'aurais pu lui jurer...

— Du tout; pas de serment d'amour; elle ne les entendrait pas.

— Mais pourquoi ne serais-je pas aimé?

— Le devoir s'y oppose; car la femme dont je vous parle ne s'appartient plus.

— Elle est mariée!

— Et vertueuse.

Une contraction, causée par le chagrin, assombrit les traits de Ladislas. La comtesse, qui craignait l'effet de cette fâcheuse surprise, se hâta d'ajouter :

— Voyez, vous manquez à votre promesse. Où est cette raison, cette fermeté que vous m'aviez juré de conserver? Je vous fais entrevoir un bonheur dont l'espoir semblait vous être à jamais interdit, et vous n'êtes pas content!

— C'est vrai! mais pardonnez à un cœur aigri par la souffrance. J'ai hâte d'en apprendre davantage.

— Voici comment je suis arrivée à la découverte qui vous intéresse : Une de mes plus proches parentes, ma cousine germaine, se proposait depuis mon mariage de venir visiter notre propriété. Enfin elle a réalisé son projet, et nous la possédons. Vous pensez bien que vous étant attachés comme nous le sommes et éprouvant des inquiétudes pour votre guérison, nous avons été tout de suite amenés à parler de vous. Tout en causant, je remarquais que la physionomie de ma parente coïncidait singulièrement avec le portrait que vous m'avez tracé de votre inconnue. Lorsque je racontai l'aventure de la kibitka, ma cousine s'écria le plus naturellement du monde : « Eh mais, c'était moi! » — Comment! dis-je, ma chère enfant, vous avez été l'héroïne de ce roman d'amour? — Hélas! oui, répondit-elle, et je vous l'assure, bien à mon insu. Aurais-je pu m'imaginer que mes traits resteraient si profondément gravés dans la mémoire de ce pauvre jeune homme?.... Mais quelle folie à lui! — Que Ladislas soit fou ou non, repris-je, il n'en mérite pas moins votre pitié. — Sans doute, mais je ne puis rien faire pour lui, car j'aime mon mari...

— Elle aime son mari! interrompit Ladislas; peut-on avoir plus de malheur que moi?

— Laissez-moi donc achever, dit la comtesse en souriant avec

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

finesse. J'insistai beaucoup ; je démontrai à ma cousine le péril de votre état, les devoirs de la charité chrétienne. Enfin, après un long débat dans lequel j'ai dépensé beaucoup de diplomatie, il a été convenu ce qui suit : 1° ma cousine se rendra ici, cette nuit...

— Cette nuit, grand Dieu !

— A onze heures.

— Il en est neuf. Oh ! puissé-je, en attendant, ne pas mourir d'impatience !

— 2° Elle sera accompagnée du comte.

— De mon oncle ? Maudit oncle !

— Pourquoi cette colère ?... C'est mal à vous, Ladislas !

— Pardon, pardon, chère tante, j'ai tort. Cependant vous devez comprendre qu'un tête-à-tête eût été si doux...

— Oui, mais ma cousine n'eût pas pu vous l'accorder. Ne demandez pas trop, monsieur, pour avoir quelque chose. J'arrive à la troisième condition.

— Encore !

— Certainement. 3° L'entretien ne durera qu'une demi-heure.

— Une demi-heure ! c'est trop peu.

— Je l'ai dit, pas d'exigence ; car vous n'avez droit à rien. Tout est-il convenu ?

— Tout, absolument tout. Il faut bien que j'en passe par où l'on voudra.

Les conditions étant posées comme on vient de le voir, Ladislas n'avait plus qu'à attendre patiemment, — s'il pouvait s'armer de patience. Il voulut sortir du lit et faire un peu de toilette pour recevoir sa charmante visiteuse. Le croira-t-on ? ce malade, qui le matin n'eût pu trouver la force de faire un seul mouvement, s'aida passablement pour se lever et revêtir un élégant déshabillé ; sa pâleur et son amaigrissement le rendaient très-intéressant. Nous n'avons pas besoin de dire que le temps lui parut horriblement long jusqu'au moment solennel. Si encore on lui avait accordé cinq minutes avant les onze heures déterminées... Mais non : ce ne fut qu'au dernier tintement de l'horloge que la porte de l'appartement s'ouvrit.

Une ombre légère glissa sur le tapis ; derrière l'ombre s'avançait d'un pas beaucoup plus retentissant et matériel le comte de Zobimirski.

Ladislas, bien qu'il se fût attendu à un grand bonheur, fut terrassé par l'émotion de la joie. Tandis que ses mains crispées s'attachaient à son fauteuil, son regard fixe et étincelant embrassait dans une ardente contemplation l'inconnue de la kibitka..... C'était elle ! non moins poétique, non moins belle qu'autrefois. Comme autrefois ses cheveux blonds tombaient en longs anneaux sur son col mince et blanc ; une teinte rosée donnait à sa physionomie douce quelque chose de printanier ; sa taille fine était bien accusée par un *corps* de satin bleu ciel. Si rien n'est plus agréable que l'apparition, dans un appartement, d'une femme jeune, jolie et parée, qu'est-ce donc quand on aime cette femme, quand on lui a voué son âme et qu'on voudrait lui consacrer sa vie !...

Pour Ladislas, dont la tête était si affaiblie par la fièvre, il y avait dans la scène mystérieuse où il était acteur, une sorte de miracle qui confondait sa raison. Eh quoi ! l'être tant désiré, regretté, cherché et qui semblait en vérité se cacher au fond de la terre ; cet être charmant était là, tout à coup, dans cette chambre, devant un malade d'amour ! Hier encore il y avait entre eux un abime, il y avait l'immensité, l'éternité, aujourd'hui à peine un pied de distance les sépare-t-il ; leurs regards s'unissent, et ils respirent le même air.....

Pas un mot encore n'avait été échangé. Ladislas comprit cependant qu'il était de son devoir d'épargner un embarras à sa visiteuse en commençant la conversation.

— Vraiment, madame, dit-il d'une voix qu'on entendait difficilement, tant le pauvre baron était ému, — tout ce qui m'arrive me cause non moins de stupéfaction que de joie. On vous a raconté sans doute les infructueux efforts que j'ai faits pour vous retrouver... Et voilà qu'au moment où je ne conservais plus d'espérance, vous venez vous offrir à mes yeux !... Si nous étions encore au temps des fées, je croirais à l'intervention d'une de ces aimables protectrices des amants malheureux.

L'inconnue répondit en souriant :

— Une bonne fée veillait en effet sur vous, monsieur ; cette patronne puissante c'est ma chère cousine, la comtesse de Zobimirski.

— Vous dites vrai, madame, je bénis notre excellente parente ; car c'est à elle que je dois le bonheur de vous revoir. Mais tout cela n'est-il pas un rêve ? Malgré moi je n'ose admettre une réalité qui satisfait le premier de mes vœux.

— Je ne comprends pas votre étonnement, monsieur. Ce qui nous arrive n'a rien que de très-naturel, et vous allez en juger vous-même. Une rencontre fortuite a laissé dans votre mémoire des traces durables, — bien que je ne mérite pas qu'on se souvienne ainsi de moi ; — vous m'avez cherchée ensuite sans me trouver... C'eût été difficile en effet, car je voyageais au loin. De retour dans mon pays, je n'ai rien eu de plus pressé que de faire une visite à ma chère cousine. Informée par elle de votre triste état de santé, j'ai témoigné une sympathie que tout le monde eût éprouvée, et je viens ici vous apporter des conseils, s'il le faut, combattre vos chimères et relever votre courage.

— Mon courage, que dites-vous, madame ; serait-ce possible lorsque je suis encore à la veille de vous perdre, lorsque vous m'apparaissez toujours comme une ombre fugitive ! Si je dois renoncer à vous, je gémirai peut-être de vous avoir revue. Que ne m'a-t-on laissé mourir !

— Mourir ! répéta la jeune femme d'une voix tremblante d'émotion. Ne parlez pas ainsi, je vous le défends, et vous m'obéirez si j'ai un peu d'ascendant sur vous. Je veux que vous viviez.

— O madame, vous me commandez là un effort bien difficile. Autrefois, malgré mon ennui, la vague espérance habitait mon cœur ; j'avais beau reconnaître l'inutilité de mes recherches, je pensais souvent que le sort ne serait pas toujours aussi rigoureux. Voilà maintenant que vous m'êtes tout à fait ravie.

— Monsieur de Fersen, écoutez-moi. J'en appelle à votre raison et à la délicatesse de vos sentiments. Voudriez-vous troubler le repos de ma vie et la paix de ma conscience ? Ma cousine ne vous a point trompé, je suis mariée, et j'ai pour l'homme honorable qui m'a donné son nom et confié le soin de son bonheur l'affection la plus solide. D'après cela, vous comprendrez aisément qu'il ne convient pas que je vous revoie...

Un voile de tristesse obscurcit le visage de Ladislas, tandis qu'une expression non dissimulée de satisfaction se lisait sur les traits du comte Thadéus, qui était resté muet depuis son entrée dans la chambre.

La dame, ne se méprenant point sur le violent chagrin du malade, se hâta d'ajouter :

— Pardonnez-moi de vous affliger. Plus tard, quand vous réfléchirez à notre conversation, quand vous examinerez les mobiles de ma conduite, vous ne m'en estimerez que davantage : or pourriez-vous m'aimer si vous ne m'estimiez pas ?

— Vous me permettez donc de vous aimer, madame ? s'écria Ladislas.

— Non, non, je n'ai pas dit cela. Non, il ne faut plus m'aimer : ce serait un enfantillage coupable... Le ciel ne nous avait point destinés l'un à l'autre. Mais ce que je puis vous offrir, — et je vous l'offre sincèrement, ardemment, — c'est qu'une amitié pure, fraternelle, profonde, nous unisse.

— Rien que l'amitié ?

— N'est-ce pas beaucoup ! Vous ignorez donc, monsieur, le prix de ce sentiment si durable et qui garde encore sa force et sa jeunesse, lorsque l'amour n'a plus que des cendres ?...

— Au moins pourrai-je vous entretenir de mon... amitié ?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— C'est impossible. Soyons frère et sœur de loin. A-t-on besoin de voir Dieu pour l'adorer? Vous pourrez toujours être certain que ma pensée vous accompagnera, et que ma prière ne vous manquera pas. Mais cet entretien vous fatigue ; je vais me retirer.

— Déjà ! déjà !

— Dites vous-même si ce n'est pas mon devoir.

Ladislas baissa la tête et garda le silence.

— Adieu, monsieur de Fersen, reprit la dame, adieu, promettez-moi que vous allez devenir très-raisonnable, que vous songerez sérieusement à votre santé, et que désormais vous vivrez pour votre avenir, vos nobles travaux et... vos amis.

— Je le promets, madame; mais quel sacrifice vous exigez de moi ! Êtes-vous contente ?

— Je suis contente, bien contente de vous.

— Avant que vous quittiez cette chambre que votre présence a illuminée, permettez-moi, — je vous en supplie, — de presser votre main.

La jeune femme tourna un regard rapide vers le comte de Zobimirski; celui-ci fit un signe d'adhésion, et la jolie main fut livrée à Ladislas qui la pressa tendrement entre les siennes, puis la mouilla de ses larmes.

— Partons, dit la dame qui paraissait très-émue.

Et un moment après, Ladislas se retrouvait seul.

Alfred DES ESSARTS.

(*La fin au prochain numéro.*)

A TRAVERS LES LIVRES

Une source d'eau limpide après une marche sous un soleil torride; un fruit suave, rafraîchissant, après un mets qui brûle le palais; un roman pur, chaste, honnête, écrit dans une langue qui sait être naïve en restant correcte, tombant au milieu d'une littérature pimentée, surchauffée, écrite à l'emporte-pièce : voilà trois choses également délicieuses.

Le Champ maudit, de M. Eugène Muller (1), est ce roman dont je parle, ce qui ne l'empêche pas d'être fort dramatique. Seulement, au lieu d'agiter nos instincts, il exalte les plus nobles sentiments de l'homme, il lui fait sentir sa dignité, sa force morale, ce qu'il est capable de faire avec le saint amour du travail, avec la ferme volonté de triompher du malheur par des moyens honnêtes, légitimes.

Le héros est un simple paysan. Hier il était riche, il avait une fiancée qu'il adorait; aujourd'hui tout lui manque, la fortune et la fiancée, qui n'est qu'une coquette sans cœur. Cependant l'honneur lui reste et aussi une indomptable énergie. Il travaillera, il se fera une fortune nouvelle, il reconquerra le cœur de sa fiancée.

Les luttes de ce paysan vaillant et noble de cœur forment la trame du roman et sont sublimes de courage et de vertu. Elles ont de la grandeur comme tout ce qui est vrai.

L'auteur sait faire entendre que l'honneur ne s'apprend point sur les bancs du collége; qu'il est au cœur de tout homme, gentilhomme ou paysan, qui a le bonheur de recevoir ce précieux dépôt avec le sang et les exemples paternels. Dieu merci ! il est encore de ces familles parmi le peuple, qui peuvent, tout comme les gentilshommes, revendiquer leurs quartiers de noblesse.

Dans sa détresse, Jacques conserve un trésor, sa vieille mère, femme d'un caractère antique. Elle souffre avec son fils, porte la moitié de sa croix et ne murmure point. Les souffrances de la mère et du fils sont pourtant bien amères. Pendant un long temps rien ne réussit, et il faut supporter même la faim. Mais toute souffrance a une limite : on en meurt ou l'on en guérit.

Jacques et sa mère guérissent. Le *champ maudit*, devenu le *champ béni*, est l'instrument de leur nouvelle prospérité. Comment Jacques se rend acquéreur de ce marais fangeux, comment il en fait un champ admirablement fertile, c'est ce qu'il faut lire dans le livre, car c'est une conception fort belle.

Jacques est la figure principale du roman; mais auprès de lui d'autres sont groupées qui ne sont pas moins intéressantes. Il n'est pas d'ailleurs un seul caractère que M. Eugène Muller n'ait pris soin de dessiner avec un fini plein de naturel et de charme.

Le *Champ maudit* est un de ces rares ouvrages dont l'influence est bienfaisante. L'auteur ne va pas chercher dans les cloaques des héros monstrueux qui ne sont pas plus le peuple qu'un grand seigneur escroc ne représente la haute société. Il prend la nature dans sa généralité d'expression, telle qu'elle existe dans le cœur humain à tous les degrés de l'échelle sociale, et, sans phrase inutile, il montre au pauvre et à l'ignorant le travail, l'étude et la vertu comme une voie ouverte à tous, et il lui dit implicitement par la force de l'exemple : Travaille, apprends, sois honnête. C'est la trinité humaine qui sauve en ce monde tout homme de bonne volonté.

Nous regrettons de ne pouvoir louer absolument dans les mêmes termes le livre que M. Georges Grand vient de faire paraître à la librairie Dentu sous ce titre à effet : *Monsieur Don Quichotte et Madame Diogène*. Il y a, à coup sûr, dans cet ouvrage une certaine dose d'originalité, des caractères variés, de l'intérêt même, mais il ne laisse guère après lui qu'une impression fugitive. C'est peut-être une raison de plus pour qu'il ait du succès près d'une certaine classe de lecteurs.

M. Pierre Zaccone a été mieux inspiré en empruntant à Edgar Poe non le sujet, mais l'idée première du roman qu'il a intitulé : *L'Homme des Foules*. Ce n'est pas un roman judiciaire, comme *La Cellule* n° 7, du même auteur, mais une création neuve et originale, minutieusement observée dans ses péripéties étranges et dramatiques, un récit émouvant enfin, plein de mystère et de passion, dont la lecture s'impose par un intérêt toujours soutenu. M. Pierre Zaccone est un des romanciers les plus populaires du jour, et le nouvel ouvrage qu'il vient de publier ne fera qu'ajouter à sa réputation.

R. V.

(1) *Le Champ maudit*, par M. Eugène Muller, chez G. Decaux, 7, rue du Croissant.

SOMMAIRE DU 5e N° DE JUIN 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Correspondance. — Chronique mondaine, par M. Ch. DAVID. — Les anciens usages du mois de juin, par C. C. — La rose, par X. DE B. — Théâtres, par M. Robert HYENNE. — *Une cousine de Peau-d'Ane*, conte non fantastique, par M. Alfred DES ESSARTS. — A travers les livres, par M. Richard VALOGNE.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1428, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de courses.

Dans le texte : P. n° 371, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau de jeune fille. — G. n° 761, dessin de M. E. PRÉVAL : élégant déshabillé de campagne (vu sous deux aspects). — G. n° 763, dessin de M. E. PRÉVAL : toilette de villégiature (vue de devant et de dos).

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

On part, on est parti ! C'est le moment pour chacun d'aller où la docte Faculté l'envoie, — qui à Vichy, qui à Cauterets, qui à Aix-les-Bains, à Bagnères-de-Luchon, à Evian, etc., — quand on ne va pas tout simplement s'installer au bord de la mer où, depuis quelques années, il est de bon ton de faire un séjour assez prolongé. Ce séjour comporte six semaines, deux mois environ, tandis que la *saison* d'eaux proprement dite ne dure que vingt et un jours.

La toilette, dans les villes d'eaux, diffère assez sensiblement de celle des plages. A Vichy, à Aix, on est forcément installé à l'établissement des bains, où la vie en commun de la table d'hôte, des réunions au salon de conversation, des excursions organisées par caravanes, est pleine d'exigences. La vie individuelle s'assimile si bien à celle de tous, le régime est si parfaitement réglé qu'on n'a qu'à suivre le courant. Aussi la femme la plus simple se trouve-t-elle entraînée à faire comme les autres ; elle subit l'influence sans s'en apercevoir et change d'habillement quatre ou cinq fois par jour, selon les us et coutumes de l'endroit qu'elle fréquente. Généralement les différentes métamorphoses ont lieu dans l'ordre suivant : le matin, pour l'absorption des eaux ; à onze heures, moment du déjeuner ; à trois heures, pour la promenade et le concert ; enfin, à six heures, quand la cloche du dîner vient à son tour donner le signal d'une nouvelle réunion. Et il faut bien se rendre compte que la table d'hôte rend forcément toutes les femmes coquettes..... Quand ce ne serait que par l'émulation ! — D'un autre côté, les bienheureux buveurs d'eau sont encore tenus de faire une nouvelle toilette le soir pour le bal, plaisir dont on n'a garde de les priver ; on danse là-bas avec non moins d'entrain qu'à Paris. La conclusion à tirer de tout cela, c'est que la vie des eaux est une vie de parade continuelle, et que l'élégance, la grande recherche avec laquelle les femmes s'habillent est une nécessité imposée par la force des choses.

Aux bains de mer, c'est tout différent. Les familles s'installent chez elles dans une villa ou un appartement meublé, selon les positions respectives. On est plus libre d'agir à sa guise et, dans tous les cas, deux toilettes, trois tout au plus suffisent : une pour le bain du matin, une autre pour la promenade et le concert ; les soirées étant toujours un peu fraîches, on s'habille en conséquence si l'on sort après dîner.

P. N° 370. — Toilette de campagne pour fillette de quinze ans.
Prix du patron épinglé : 5 fr.

Nous allons tâcher d'établir le bilan de la mode actuelle pour ce qui convient au séjour des villes d'eaux. Quand le temps est favorable, les toiles, linons et tissus de fantaisie bien légers ont le plus de succès ; ils sont tantôt unis, tantôt rayés : la raie de couleur est chinée, ou bien brodée, ou à jour. La forme la plus adoptée, et la plus nouvelle est celle de la *blouse*, soit froncée avec empiècement, soit montée par de gros plis creux s'arrêtant au bas du buste. Une ceinture en soie et caoutchouc avec boucle de métal, ou bien en cuir solidement établie, est l'indispensable complément de ce vêtement, qui ne s'ajuste pas autrement. La ceinture de cuir est la préférée de la saison ; elle est plus durable et ne se déforme pas facilement comme les autres. On peut, du reste, l'assortir à presque tous les costumes ; il y a des cuirs de couleur bleue, rouge, blanche, sans compter presque toutes les teintes neutres.

Le costume breton, qui jouit de son reste, se produit agréablement en toile. Son ornementation obligée consiste en de larges bandes de toile unie, de couleur tranchante, avec dentelles de fil écru brodées de même ton. Cette disposition bien comprise est fort engageante et d'une fraîcheur délicieuse. Ajoutons qu'on reprend, en faveur de la toile, la jupe à la paysanne, avec ses

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

gros plis plats resserrés au milieu derrière pour former pouff, ce qui répond mieux encore au caractère primitif du costume breton.

Le paletot droit, à deux ou trois collets, constitue le vêtement favori de la saison pour femmes et enfants : toutes les personnes élégantes l'ont adopté et l'on ne voit que lui aux eaux. Son succès égalera, sans nul doute, celui qu'obtenait l'an dernier le paletot-cuirasse, dont on ne parle plus aujourd'hui. Le paletot à collet se fait aussi bien en drap qu'en vigogne; dans ce dernier cas, il est fort léger.

La nouveauté du collet se répète sur les cache-poussière, dernière coupe, auxquels il donne beaucoup de grâce. Pour que ce vêtement soit bien dans le goût du jour, l'étoffe doit être choisie de nuance claire : gris perle, écru, etc. Ainsi conditionné, et couleur à part, le cache-poussière présente un certain rapport avec la redingote qu'on portait sous le Consulat. Du reste, il faut bien le reconnaître, sur plus d'un point la mode fait des fouilles dans ce passé-là. Pour en terminer avec les doubles collets, nous dirons que, par deux ou trois cols rabattus, on en rappelle l'idée sur des polonaises, des blouses, n'importe quelle robe enfin.

Le taffetas et le foulard sont, en fait de soierie, les tissus de prédilection pour les toilettes d'été. Réunis et confondus dans la même robe princesse, leurs qualités réciproques se font valoir : la souplesse de l'un corrige la sécheresse de l'autre; avec cela, le taffetas possède une fermeté, un soutien qui manquent complétement au foulard. Dans la façon d'une toilette de cette sorte, ce dernier sert pour les drapés et les garnitures; le taffetas, au contraire, est employé pour le corps principal. Nous citerons, à ce propos, une gentille combinaison : — Robe princesse en taffetas grisaille à petits damiers. Le corsage est fermé dans le haut par une ruche de foulard bleu et un nœud de cravate assorti. Le devant de la robe s'écarte sur un plastron de foulard bleu, décolleté en carré, et plissé jusqu'en bas. La ruche du cou fait le tour du décolleté, dont le vide est rempli, à volonté, par des plissés de mousseline ou une modestie plate. Le dos de la robe, également princesse, est en foulard bleu pour le milieu ; cette partie, toute plissée, constitue la traîne et rappelle la disposition du devant. Une frange bleue suit les bords du taffetas grisaille des côtés, encadrant ce plastron, et, vers le commencement de la traîne, les deux bords sont ramenés et réunis sous un nœud de foulard. Au bas de la manche, la couture de dessus est ouverte pour laisser passer un soufflet de foulard, qui se termine par un petit volant plissé de même étoffe.

Souliers et bottines se distinguent maintenant non-seulement par leur cou-de-pied démesurément élevé, à cause du talon placé au milieu de la semelle, mais encore par le bout de la chaussure qui est terminé en pointe recourbée en avant. Est-ce en vue du galet de nos plages normandes, des pavés taillés en pointes de diamant de certaines rues perfides de la province, ou bien des chemins pierreux de toutes nos campagnes, — est-ce pour éviter ces inconvénients qu'on nous chausse ainsi? Peut-être bien !... Mais de quoi peut-on se plaindre? on a le pied si petit avec cela!

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 370.

Toilette de campagne pour fillette de quinze ans. — 1 et 2. Même costume (vu sous deux aspects) en toile zéphir bleu pâle uni et même étoffe à rayures roses. — Jupon en uni, entouré d'un volant d'étoffe à rayures plissé et surmonté d'un biais en pareil. — Tablier de toile rayée, entouré d'un plissé et drapé derrière sous la tunique. — Tunique en étoffe bleu uni, formant le pouff par des cordons ménagés dessous et se rattachant à la taille. Volant plissé, pareil au précédent, sur tous les bords. — Corsage à long plastron en tissu bleu uni ; un liséré rose cache les coutures de raccord avec une ligne de boutons rosés. Le dos n'a qu'une couture au milieu et la basque est celle d'une amazone ; une poche carrée allonge le côté gauche du devant du corsage; garniture de boutons pareils aux précédents. Même garniture sur les côtés de la basque et bandes de biais rayés sur tous les bords, y compris le milieu du plastron. Un collet en uni et bordé de biais rayés complète le tout. Volant plissé et bande rayée au bas des manches. — Lingerie ruchée. — Chapeau de paille d'Italie, de forme cloche ; le fond couvert d'une écharpe en gaze crème retenue derrière, avec bout flottant. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 771.

Toilettes de campagne. — 1. Costume de toile bleue. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant monté à plis creux et que soutiennent des bandes de toile brodées de coton blanc au point de chainette. — Polonaise, de forme princesse, garnie dans le bas d'une haute frange à glands bleus et blancs superposés, surmontée de quatre bandes brodées pareilles à celles du jupon. La poche carrée, placée sur le côté du vêtement, est ornée, ainsi que son parement, de broderies semblables. — Grand paletot, droit devant, à peine cintré derrière, garni de franges et de broderies comme la polonaise. Les manches sont terminées par un double parement brodé. Col rabattu, également brodé. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau à passe de paille et fond mou en mousseline blanche; coques de ruban bleu au sommet, abritant le pied d'une aigrette de plumes de coq. Un coulissé de ruban réunit ce groupe à un nœud placé derrière. Guirlande de marguerites des prés et de boutons d'or. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume en batiste d'Irlande de couleur prune rougeâtre, composé d'un jupon, d'une polonaise et d'un veston. — Le jupon, à courte traîne, est entouré de petits volants plissés et d'un volant de guipure blanche. — Polonaise à devant princesse, formant un tablier garni d'un biais et de guipure, et drapé sur les côtés. Le dos se termine par une basque postillon entourée de même dentelle tombant sur la tunique. Celle-ci, tout encadrée de biais et de guipure, est montée au ruban de taille sous le dos; ses côtés sont assujettis à ceux du tablier. Le bas de la manche est orné de volants de guipure et de plissés de batiste maintenus par un biais boutonné dessus. — Veston fermé en biais devant et sans pinces, avec dos ajusté. Le bas du dos est garni d'un volant plissé que surmonte un biais boutonné. La même garniture de biais et de guipure de la polonaise suit tous les bords de ce vêtement. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille entouré d'un large ruban cachemire formant deux coques au sommet et deux autres sur le bavolet. Branche de roses sur le côté et bandeau de gaze crème sous la passe. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. n° 773.

Toilette de promenade. — 1 et 2. Même toilette (sauf quelques modifications), vue de dos et de face, en taffetas noir et grenadine de même teinte. — Jupon de taffetas, garni de volants posés à plis creux, ou d'un volant plissé. — Polonaise de forme princesse en grenadine-canevas : le corsage doublé de florence, descendant derrière jusqu'au pouff, ce qui soutient mieux toutes les coutures lisérées de faille tilleul. Le devant est garni d'un plastron-gilet en faille tilleul, qui ferme le corsage au milieu. De ce point la grenadine est coupée en ligne droite (côté de la 2e figurine), et le tablier va se draper sur le côté derrière sous un nœud de ruban tilleul. Une pointe supplémentaire en grenadine est ajoutée au bas du tablier et, suivant le même mouvement que lui, va se perdre sous le même nœud. Le côté droit de la polonaise n'offre aucune particularité : il tombe droit (1re figurine) et se drape simplement sous le pouff du bas du dos. Lisérés de faille tilleul et franges à tête grillée en fin cordonnet noir. Dans le haut du corsage, col de faille tilleul à coins rabattus devant, et nœud de cravate pareil. — Comme on peut indifféremment porter la manche en soie assortie au jupon ou bien en grenadine doublée de florence, nous avons tenu à donner les deux modèles. — Volant de faille monté à gros plis dans le bas de la manche, bracelet et nœud de faille tilleul. — Lingerie en dentelle Clovis. — Chapeau de paille de riz (1re figurine), orné de ruban marron et tilleul; nœud de coques alternées sur le côté et guirlande de fleurs de tilleul courant autour de la calotte jusque derrière où elle se termine.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mêmes fleurs dessous. — Chapeau de paille anglaise (2e figurine), garni de ruban vert absinthe et de mignonnes fleurs des champs, mélangées d'herbes folles. — Prix du patron épinglé : 7 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1433.

Toilettes de bal de casino. — 1. Costume en faille ivoire et gaze pékin de soie à rayures bleues. — Robe de forme princesse, terminée tout autour par un grand volant froncé. Une première écharpe de gaze, assez large et bordée d'un haut volant de dentelle blanche, entoure la robe. Elle forme comme un tablier devant et se rétrécit par des drapés jusqu'à la traîne, où elle est resserrée vers le milieu par une pyramide de coques de ruban bleu; un nœud de ruban est posé sur le côté du tablier. La seconde écharpe, beaucoup plus petite, entoure le milieu de la robe, formant le haut du tablier; elle est également bordée d'un volant de dentelle. Des nœuds de ruban resserrent les bouts de l'écharpe sur le côté du devant et au milieu derrière, d'où on peut laisser flotter le pan jusqu'au bas de la traîne. Même écharpe autour du corsage, fixée devant et derrière par des nœuds. Manche courte, tout en dentelle. — Cache-peigne de myosotis. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume en linon jaune à rayures roses; garnitures et corselet de faille rose. — Jupon à traîne, entouré d'un volant pris en biais, d'un plissé de faille, puis d'un bouillon à tête plissée en faille. — Tunique formant un tablier assez court d'un côté, avec nœud de ruban pour fixer les draperies; de l'autre côté, la tunique tombe naturellement. Elle s'arrête au milieu derrière où elle est froncée à la couture du jupon, ce qui la relève et produit des bouffants. Volant de guipure sur tous les bords. Un pan assez ample et garni de dentelle forme, par un coquillé plat, l'autre moitié de la tunique. Des nœuds de ruban rose relient les deux parties au milieu; le premier nœud repose sur le bord du corselet. — Corsage en linon. L'étoffe est plissée en biais par cinq ou six plis formés de chaque côté et se réunissant au milieu du devant et du dos (ainsi que cela se faisait autrefois). Corselet de taffetas rose lacé derrière, indépendant du corsage de linon auquel tiennent les manches. Celles-ci, légèrement froncées aux coutures, sont un peu bouffantes; le bas est garni de volants de guipure et d'un plissé de taffetas rose intercalé entre les volants. Nœud de ruban au coude. — Collerette de guipure, fermée derrière par un nœud de ruban à longs bouts flottants. Roses dans les cheveux. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au présent numéro contient les quatre modèles suivants :

1. Costume de jeune fille de quatorze à quinze ans, d'après la gravure P. n° 370, insérée et décrite dans ce numéro.

2. Matinée en foulard ou batiste, d'après la gravure G. n° 772 (fig. 5), insérée et décrite dans notre numéro du 23 juin.

3. Costume de bains de mer, d'après la gravure P. n° 369, insérée et décrite dans le numéro du 23 juin.

4. Costume de petit garçon de quatre à cinq ans, d'après la gravure G. n° 760, insérée et décrite dans le numéro du 23 juin.

CORRESPONDANCE

— Mme Rio..., a Sérézin (Isère).

Pour nettoyer et remettre en état les étoffes noires d'alpaga ou cachemire, il faut les laver dans de l'eau de bois de Panama. Ce bois, qu'on peut se procurer très-facilement, est vendu au poids chez tous les épiciers et droguistes. Il y a également un savon « au panama » dont les blanchisseuses font un usage continuel pour les objets de laine et qui donne d'excellents résultats.

— Mme P. de B..., a Nevers.

Rien de plus simple que de garnir vous-même les chapeaux de bains de mer de mesdemoiselles vos filles. Vous n'avez qu'à choisir une écharpe en gaze, de couleur seyante, dont vous entourerez la calotte; cette écharpe sera retenue derrière par des coquelicots seulement : c'est le genre actuel; puis vous ajouterez une aile d'oiseau posée en aigrette. Mais, comme l'atmosphère salée des bords de la mer abîme très-vite la gaze, vous ferez bien d'emporter plusieurs mètres de cette étoffe pour renouveler la garniture de vos chapeaux.

— Mme A. de R..., a Mende.

La mitaine n'est encore portée que par la femme très-élégante; aussi, considérée comme objet de luxe, coûte-elle fort cher : 14 francs les moins longues, 25 et 30 francs les plus longues. Les femmes âgées qui ont l'habitude d'entasser et de conserver indéfiniment certains objets de toilette peuvent sortir de leur cartons les mitaines de leur jeunesse pour les offrir à leurs filles ou petites-filles.

ÉCHOS DE LA MODE

C'est surtout de la mode qu'on peut dire avec raison que plus elle change et plus c'est la même chose. Il est rare, en effet, que ce qui, de sa part, semble un mouvement en avant, une innovation, ne soit pas tout simplement un retour vers le passé.

Pour le moment, les femmes ne peuvent se décider à délaisser le collant dans le costume : leur excuse est dans la grâce et l'élégance qu'il donne. Cette façon des robes a amené pour les chemises aussi une façon spéciale. On les fait en batiste moulant le corps si étroitement qu'à peine peut-on y entrer; — nous n'osons dire qu'on en puisse sortir. — On en revient au temps où Mme Tallien décrivait sa toilette en disant qu'elle portait une chemise en batiste, un jupon de même étoffe et sa robe. L'âge du costume sommaire est arrivé.

Les chapeaux, de leur côté, affectent de n'en plus être. Une couronne de fleurs laissant voir le chignon, et les femmes se trouvent suffisamment coiffées pour sortir. Cette mode devrait leur valoir des rhumes à tout bout de champ, mais il y a pour elles des grâces d'état!

***

Le *Sport* signale, pour nos élégantes, une nouvelle façon de porter la montre : on la suspend au corsage, comme une décoration. Mais il faut pour cela, paraît-il, posséder un titre quelconque, ce qui permet d'attacher la montre, au moyen d'une petite chaînette, à une couronne de perles ou de diamants. La montre, qui ne doit avoir que la largeur d'une pièce de dix francs, s'étale du côté de la cuvette sur laquelle sont gravées les armes, émaillées aux couleurs de la maison.

C'est fort joli sur une robe de ville, pas banal et très-bien porté jusqu'à présent.

***

Une mode châtelaine à l'horizon :

Dans leurs terres, nos grandes dames remplaceraient le classique chapeau à haute forme, qui accompagne l'habit de cheval, par le feutre Louis XIII empanaché, dont la forme est infiniment plus gracieuse. Ce feutre aurait l'avantage de préserver des chauds baisers du soleil celles de ces jolies écuyères qui n'oseraient pas suivre l'exemple de la comtesse de F..., en adoptant le loup de taffetas gris fer.

Ch. D.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAUSERIE

Quel glorieux mois que ce mois de juin de l'an de grâce 1877! — Nous disons « de grâce » pour ne pas laisser tomber en désuétude la formule traditionnelle. — Un historiographe ne suffirait pas à noter toutes les victoires de cette période si courte et pourtant si accidentée. D'abord le triomphe de Saint-Christophe, arrivé beau premier, pour la plus grande gloire du comte de Lagrange, aux courses de Longchamp; puis la victoire de saint Médard sur le mauvais temps, celle de M. le duc de Broglie sur le « péril latent » (glissez, mortels, n'appuyez pas! dirait Voltaire); enfin celle de M. Victorien Sardou sur un autre duc, M. d'Audiffret-Pasquier, victoire dont nous pouvons du moins parler tout à notre aise, sans nous préoccuper du courroux des dieux ni redouter les coups de foudre.

Ah! le fauteuil du poëte Autran peut se flatter d'avoir été rudement disputé, et le compte des voix mérite d'être conservé. D'un côté, pour M. Sardou : MM. Thiers, Mignet, Legouvé, Sandeau, Augier, Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet, Boissier, Littré, Jules Favre, Nisard, Mézières, de Sacy, Charles Blanc, Camille Doucet, John Lemoinne, Émile Ollivier, Jules Simon, Auguste Barbier; d'autre part, pour M. d'Audiffret-Pasquier : MM. de Broglie, de Noailles, d'Haussonville, d'Aumale, Marmier, Dufaure, de Champagny, de Loménie, Caro, Camille Rousset, Dumas, de Falloux, Cuvillier-Fleury, de Vielcastel, Claude Bernard, de Laprade, Saint-René-Tallandier. Il n'a pas fallu aux immortels réunis moins de trois tours de scrutin pour se mettre d'accord. M. Auguste Barbier, qui deux fois avait voté pour M. Leconte de Lisle, a fait pencher la balance au troisième tour, en se prononçant pour M. Sardou. Quant à Victor Hugo, resté fidèle à sa devise :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

il n'a pas voulu abandonner un seul instant le candidat de son choix, l'auteur des *Poëmes barbares* et des *Poëmes antiques*, l'érudit qui a eu le premier le courage d'écrire « Athênê » et « Orestès ». De là une correspondance curieuse entre les deux poëtes. « Vous m'avez nommé : je suis élu! » écrit M. Leconte de Lisle à l'auteur de la *Légende des siècles*. Et Victor Hugo de répondre par une lettre où se trouve proclamée la supériorité des poëtes sur l'Académie : « Les poëtes n'ont pas besoin d'elle, et ils lui sont nécessaires! »

Alfred de Musset s'était chargé jadis de mettre cette « moralité » en action. En ce temps-là, le chantre de *Rolla*, revenu de beaucoup de choses, et nouveau venu à l'Académie, se rendait fidèlement chaque mois à la convocation du secrétaire. Il s'arrêtait sur le seuil, et après avoir salué gravement ledit secrétaire :

— M. de Lamartine est-il là?

A quoi M. Julia Pingard, faisant un signe négatif, répondait invariablement :

— M. de Lamartine ne vient plus depuis longtemps aux séances.

— Et M. Victor Hugo?

Ici M. Pingard avait un geste large et éloquent :

— M. de Musset n'est pas sans savoir que M. Victor Hugo est en exil.

— Ni Lamartine, ni Victor Hugo. Alors, il n'y a personne; je m'en vais.

Et il s'en allait, pour revenir un mois plus tard martyriser cet estimable M. Pingard, toujours désolé de cette facétie de grand poëte, plus sérieuse qu'elle n'en avait l'air.

Plus heureux qu'Alfred de Musset, M. Victorien Sardou trouvera à qui parler parmi les immortels. Victor Hugo n'est plus en exil, et les auteurs dramatiques, à la phalange desquels appartient l'auteur de *Patrie* et de *Dora*, sont d'ailleurs en nombre à l'Académie.

La victoire du nouvel académicien est d'autant plus glorieuse pour lui qu'elle est le prix d'une carrière déjà longue, et à laquelle n'ont manqué ni les déceptions ni les rudes épreuves. Nous n'en voulons pour preuve que l'anecdote suivante qui se rapporte à la jeunesse de Sardou.

Il passait dans une rue de Paris, près de l'École de médecine, un soir d'hiver, se demandant si la vie valait décidément tant de labeur inutile, et si la destinée ne lui montrerait pas éternellement un visage de bronze.

Il en était à ces moments de découragement amer qui rendent possibles toutes les folies, le suicide avant toutes, qui du moins peut paraître une folie courageuse.

Il s'était, pour laisser tomber la pluie, mis à l'abri sous une porte cochère qu'il quitta tout à coup, sans savoir pourquoi, instinctivement. Un charbonnier ou un porteur d'eau, un pauvre Auvergnat, prit alors sa place sous la porte cochère, en disant éloquemment par son rire muet : « On y est bien! »

Cependant Victorien Sardou continuait sa marche. Tout à coup un grand bruit se fait. Notre futur académicien se retourne et aperçoit un homme qu'une grosse pierre, se détachant d'une voiture de transport, vient d'écraser en tombant. Et cela à la place même qu'il a machinalement quittée, lui, le désespéré!... Le malheureux Auvergnat qui lui a succédé est mort tué sur le coup.

A une minute de distance, le sort a choisi pour le tuer un des deux hommes qui ont cherché un abri sous la porte cochère.

Les malheureux sont superstitieux. Victorien Sardou, profondément ému par la mort de cet inconnu, reprit courage.

— Je ne sais quel instinct, se dit-il, m'a fait quitter cette place où la destinée avait marqué la mort de quelqu'un : c'est que je ne dois pas finir pauvre et méconnu; c'est qu'il faut travailler, lutter, espérer encore. Allons, *aux armes!*

Et le voilà redevenu confiant en son étoile... N'avait-il pas raison, puisqu'après l'avoir conduit à la fortune, en même temps qu'à la renommée, elle vient de le faire asseoir parmi les immortels!

Puisque nous sommes dans la république des lettres, restons-y! Cela nous permettra de rendre à nos lecteurs un important service, en leur faisant connaître certain procédé imaginé par Henri Monnier contre les curieux.

Tandis qu'assis devant une table de café, le grand railleur racontait quelque histoire, avisait-il un garçon essayant de surprendre ses paroles, au beau milieu de son récit, avec la plus grande tranquillité, il se tournait tout à coup vers l'indiscret, et, le prenant pour unique confident :

— Oui, mon ami, disait-il, c'est dans ces circonstances que je dus la quitter... Ah! nos adieux furent touchants... etc.

Et, en continuant pour ce malheureux tout seul l'histoire qu'il avait commencé de raconter, Monnier avait le soin de le retenir par sa manche ou le bouton de son habit, afin de prolonger le supplice que lui faisaient endurer les éclats de rire unanimes des assistants.

L'auteur de *Joseph Prudhomme* est mort; mais à tort ou à raison, par le temps qui court, beaucoup de gens croient voir à tout instant, comme dans l'antique Venise, des yeux qui les épient, des oreilles qui les écoutent. Au cas où ils se trouveraient en butte à quelque curiosité indiscrète, nous leur recommandons, pour mystifier les gêneurs, le procédé ci-dessus que, dans les lieux publics, Henri Monnier employait sans la moindre hésitation et avec un succès toujours nouveau. Nous en garantissons nous-même l'infaillibilité.

Ludovic Sauveur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

JACQUES CALLOT

La ville de Nancy vient d'inaugurer la statue de Jacques Callot. Le monument, dû au ciseau du sculpteur Laurent, est un double hommage rendu à un grand artiste et à un grand patriote, car Jacques Callot fut l'un et l'autre.

Il y a quelque ressemblance entre l'enfance de Callot et celle du Petit-Poucet. Callot fut non pas le septième, mais le onzième enfant d'un honnête homme qui remplissait les honorables fonctions de premier hérault d'armes du duché de Lorraine. Ce tout petit dernier naquit avec des dispositions extraordinaires : il dessinait avant de savoir lire... A huit ans, quand on lui mit dans les mains un alphabet, son premier soin fut de l'illustrer. C'est ainsi qu'il apprit ses lettres en les enjolivant de sujets et de rinceaux.

Vif d'esprit, alerte de corps, c'était un enfant extraordinairement précoce. L'amour de l'art se développa si rapidement chez lui, qu'ayant entendu parler par des marchands des merveilles artistiques de l'Italie, il conçut le projet de s'y rendre. Il avait douze ans. Il s'échappa de la maison paternelle et se mit en route. Couchant dans le foin, mangeant des mûres, acceptant l'hospitalité des fermières que son extrême jeunesse attendrissait, il parvint ainsi jusqu'à Lucerne. Là, il fit la rencontre d'une troupe de bohémiens, qui le séduisirent par le côté pittoresque de leur costume. Il entra dans leur troupe, afin de dessiner les silhouettes originales de ces singuliers bateleurs, ainsi qu'il l'a écrit plus tard au-dessous d'une eau-forte célèbre :

Les povres gens, pleins de bonadventures,
Ne portaient rien que des choses futures.

Ce fut en cette compagnie qu'il se rendit en Italie et qu'il gagna Florence. Un gentilhomme florentin remarqua sa bonne mine et son air distingué, et le prit alors sous sa protection. Il lui donna les moyens de se rendre à Rome.

Tout semblait aller le mieux du monde pour le petit artiste; mais le hasard voulut qu'il rencontrât, chemin faisant, une caravane de marchands qui retournaient à Nancy après avoir fini leurs affaires dans le sud de l'Italie. Callot, reconnu par ces braves gens, fut ramené dans sa famille. Une seconde fois, il s'échappa. Son frère aîné se mit à sa poursuite et le rejoignit. Cependant, comme Jacques ne voulait pas renoncer à ses projets aventureux, son père consentit enfin à le laisser aller à Rome avec l'ambassade chargée d'annoncer au pape l'avénement du nouveau duc de Lorraine. Callot avait alors quinze ans.

A Rome, il étudia courageusement. Il entra dans l'atelier de Thomassin, vieux graveur français. Mais il n'était pas fait pour prendre la manière de son maître. Il avait son art à lui, personnel, singulier, exquis. De Rome, Callot retourna à Florence, où il passa dix années et où il composa des eaux-fortes admirables, notamment la suite curieuse connue sous le titre de : *La vie du soldat*.

Cependant sa réputation avait franchi les Alpes. Louis XIII, qui appréciait beaucoup son talent, le pria de venir à sa cour et de l'accompagner dans la campagne qu'il fit contre La Rochelle. Callot obéit et fut l'historien au burin de ce grand siége.

L'expédition terminée, il retourna à Nancy, et, l'esprit plein de ce qu'il venait de voir, il composa la série d'eaux-fortes sur *les Misères et les Malheurs de la guerre*. L'apparition de cette œuvre précéda de bien peu l'invasion de la Lorraine par Louis XIII, qui arriva bientôt en conquérant à Nancy.

Callot avait été du parti de la résistance; il ne voulut pas aller saluer le roi.

Louis XIII le fit chercher et lui dit :

— Vous représenterez les principales scènes du siége de Nancy.

— Jamais, sire; plutôt me couper le pouce !

En entendant cette fière réponse, tout le monde crut que c'en était fait de Callot; mais le roi lui dit simplement et amicalement :

— Cette réponse vous honore.

Puis se tournant vers ses courtisans, il ajouta :

— Le duc de Lorraine est bien heureux d'avoir de tels sujets.

Jacques Callot a laissé plus de 1600 planches, parmi lesquelles on cite surtout *la Tentation de saint Antoine*, *les Bohémiens*, *les Gueux*, *les Paysages parisiens*.

Van Dyck et Michel Lanne, son ami, ont fait son portrait. C'est d'après l'œuvre de ce dernier que le sculpteur Laurent a composé la statue qui vient d'être inaugurée à Nancy.

Une plaque de cuivre, renfermée dans une boîte de plomb et portant gravés les noms des membres de l'administration municipale et des membres du comité, a été scellée dans le piédestal, sous la statue.

Sur la face principale du monument, on lit l'inscription suivante :

A JACQUES CALLOT, 1877

Et sur les côtés :

NÉ A NANCY EN 1593. — MORT A NANCY EN 1635.

Ce nom et ces dates suffisent à ceux dont la gloire artistique et civique revivent dans toutes les mémoires.

G. B.-F.

LES OIES

Le fabuliste russe Kriloff a dédié à certains personnages contemporains, entichés de leur noblesse, une fable dont nous n'avons pas à faire ici l'application, mais qui mérite certainement d'être reproduite :

« Un paysan armé d'une longue perche conduisait des oies au marché de la ville voisine, et chemin faisant, à vrai dire, les traitait assez mal.

Dans l'espoir de les vendre mieux en arrivant de bonne heure, il les poussait rudement.

Les oies, de leur côté, ne parlaient de lui qu'avec colère, et quand elles rencontraient quelqu'un sur la route, elles lui disaient :

— Ce moujick nous harasse et nous maltraite. L'ignorant ne sait pas à quels égards nous avons droit, nous qui avons eu pour ancêtres les oies auxquelles Rome dut son salut et qui eurent une fête instituée en leur honneur.

— Et vous désirez, demanda un passant, être traitées avec les mêmes égards?

— Sans doute, nos ancêtres...

— Je sais cela; mais quel service avez-vous rendu vous-mêmes?

— Nos ancêtres ont sauvé le Capitole.

— Bien; mais vous, qu'avez-vous fait?

— Rien.

— Eh bien, vos ancêtres ont justement reçu une honorable récompense; quant à vous, vous n'êtes bonnes absolument qu'à être rôties. »

L'auteur russe ajoute, en guise de conclusion :

« Il me serait facile de rendre cette fable plus intelligible, mais j'aurais peur d'irriter les oies. »

HOP-FROG.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 771. — DESCRIPTION, PAGE 314.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — Patron épinglé : 5 francs.

Nouveaux modèles des magasins de la Ville de Paris (170, rue Montmartre).

RIPTION, PAGE 314.

AGNE. – Peints spéciaux à l'huile
de la Ville de Paris 170, rue Montmartre

A. Leroy, imp.r des Marais, 60. Jules David

1433

Ad. Goubaud & Fils, Edrs Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N.° 3.

Modèles de M.me Bréant-Castel, *r. du Quatre-Septembre 19. – Etoffes pour deuil des M.mes* La Scabieuse, *rue de la Paix 10. – Passementerie et Garnitures de la Maison* Vatelot & C.ie, *r. Caumartin 39. – Batiste pour Mouchoirs de la* Compagnie Irlandaise, *r. Grenelle St.-H. 36. – Tapis et Tentures de* P. de Plument, *rue Vivienne 33.*

Entered at Stationers Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTE DE PROM

Nouveau modèle de la maison Costa

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 773. — DESCRIPTION, PAGE 314.

TOILETTE DE PROMENADE (VUE SOUS DEUX ASPECTS).

Nouveau modèle de la maison Costadau (25 et 27, rue des Jeûneurs). — Patron épingle : 7 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UNE COUSINE DE PEAU-D'ANE

(CONTE NON FANTASTIQUE. — FIN.)

V

Fidèle à sa parole, le baron de Fersen accepta la vie, moins pour la vie elle-même que pour pouvoir *se souvenir*. Peu de jours s'étaient écoulés depuis l'entrevue, et les forces du convalescent revenaient de plus en plus. Enfin Ladislas sortit de cette terrible épreuve vigoureux et beau comme autrefois ; il ne lui était resté de ses souffrances qu'un peu de pâleur.

Se sentant donc parfaitement guéri, le jeune homme jugea convenable de quitter le château de son oncle, et d'aller reprendre son service militaire, car une existence active pouvait seule tromper l'amertume de ses pensées. En conséquence, il fit un soir ses adieux au comte et à la comtesse, les remercia mille fois de leurs bontés ; puis partit, non sans avoir eu à subir les recommandations de ses parents.

A l'insu de nos trois personnages, un drame se préparait, un de ces drames affreux comme le nord de l'Europe n'en a vu que trop souvent.

C'était une révolte de vassaux.

Lorsque les paysans slaves se soulèvent, c'est après avoir longtemps souffert, après avoir amassé au fond de leur cœur de haineuses rancunes. Courbés sous le joug, patients en apparence, mais plus ardents qu'ils ne semblent l'être, ils se relèvent soudain avec le regard enflammé, avec des cris féroces, des cris de bêtes fauves. L'eau-de-vie grossière a achevé de perdre leur raison. Pour ces hommes exaspérés, tout devient arme et moyen de vengeance: Et non-seulement il faut qu'ils trempent leurs mains dans le sang du maître, de sa famille et de ses serviteurs, mais encore ils détruisent par le feu la demeure seigneuriale, comme pour réaliser la sinistre prophétie : *Il ne restera plus pierre sur pierre.*

Telles étaient les dispositions secrètes des vassaux du comte de Zobimirski. Une heure avant que l'orage éclatât, l'on eût pu croire que le calme régnerait toujours, tant les physionomies paraissaient douces et pacifiques ; mais des conciliabules avaient eu lieu, des mesures pour l'attaque du château avaient été concertées.

Avons-nous besoin de dire que la cause de cette *vendetta* slave était l'abominable oppression exercée par Jean Kœpplitz, au nom de son maître?

L'intendant, après avoir laissé d'abord le comte diminuer les redevances et les corvées des tributaires, avait peu à peu rétabli les choses dans leur ancien état. Tout ce qu'il arrachait en excédant aux malheureux paysans, il le confisquait à son profit ; chez lui, l'avidité n'avait pas de limites. Ses calculs lui avaient démontré qu'au bout de quelques années il pourrait se retirer dans son pays, en Russie, avec une fortune considérable.

Tandis que Jean Kœpplitz aspirait comme une sangsue la vie des vassaux, ceux-ci préparaient la mort de leur persécuteur. Mais ce qui est incroyable, c'est que ces furieux enveloppaient dans le même ressentiment le comte et la comtesse. S'ils tuaient, ils ne voudraient pas tuer à demi.

Le signal fut donné par l'incendie d'une meule de paille ; soudain de trois villages s'élancèrent autant de colonnes qui, réunies, pouvaient composer deux cents hommes. Malgré l'ivresse qui rendait leurs pas un peu chancelants, les révoltés, suivis de femmes et d'enfants dont les clameurs les excitaient, parvinrent assez rapidement au fossé qui entourait le château. A leur approche, et dès qu'on avait eu connaissance du danger, on avait levé le pont-levis aux chaînes rouillées. Puis les gens de service, au nombre de vingt-cinq à trente, s'étaient armés, prêts à défendre jusqu'à la dernière extrémité leur vie et celle de leurs maîtres ; car ils avaient compris que le danger était commun. Ils attendaient dans un silence de mort, postés aux fenêtres d'où l'on pouvait tirer avec avantage.

S'il y a quelque chose d'effrayant, c'est l'aspect de la foule irritée, traînant ses lambeaux, ses étendards déchiquetés, et brandissant les bizarres instruments du prochain combat. Sans doute les batailles offrent aussi un spectacle terrible ; mais là, du moins, la lutte est régulière, généreuse, le danger est discipliné. Au contraire, ce torrent populaire a toute la sauvage énergie de la passion qui veut absolument vaincre ; ses flots écumeux ne se lassent point de heurter l'obstacle tant qu'ils ne l'ont pas renversé.

Les paysans hurlèrent à la vue du fossé qui entravait leur marche : ceux d'entre eux qui possédaient des armes à feu tirèrent contre les fenêtres, d'où l'on riposta vigoureusement en leur faisant essuyer des pertes sensibles ; les autres coururent abattre à grands coups de hache des arbres pour combler en un endroit le fossé. Cette tactique leur réussit : malgré la ferme défense des gens du château, les révoltés parvinrent à se façonner une sorte de pont et atteignirent la porte principale de l'édifice. Alors les assiégés redoublèrent leur feu, et bien des paysans tombèrent pour ne plus se relever.

La porte, longtemps ébranlée, finit par céder, aux cris de : Victoire ! et de : Mort à Jean Kœpplitz ! Mort à Zobimirski ! poussés par les assaillants.

Au loin retentissait le tocsin des villages où l'insurrection n'avait pas pénétré.

Derrière la porte se trouvait une solide barricade, construite avec de gros meubles et de fortes pièces de bois. Elle fut immédiatement attaquée, toujours aux cris de : Mort à Jean Kœpplitz ! Mort à Zobimirski !

Les malheureux habitants du château avaient bien compris que cette barricade était leur dernier refuge ; ils mirent à la défendre l'acharnement du désespoir. A leur tête combattait vaillamment le comte Thadéus, qui avait voulu garder pour lui le poste le plus périlleux. Il animait ses domestiques et par son exemple et par ses discours.

— Allons, courage, mes enfants, disait-il, nous aurons raison de cette canaille ; montrons-leur ce que c'est que des hommes de cœur. Si vous les repoussez, comme je l'espère, je m'engage à vous donner vingt mille florins... toute ma fortune, s'il le faut, pour sauver la comtesse !

Pâle et presque hors d'état de tenir son sabre, Jean Kœpplitz promenait autour de lui des regards effarés. Tout à coup il jeta le cri de « Sauve qui peut ! » La barricade était forcée.

Avant que l'infortuné comte et le misérable intendant eussent pu battre en retraite avec leur petite troupe, ils furent saisis et percés de mille coups; les deux victimes n'étaient déjà plus que d'informes tronçons, que la foule victorieuse s'acharnait encore sur ces débris sanglants... Cette rage des paysans avait permis aux assiégés de fermer les portes des appartements pour gagner un peu de temps.

Cinq minutes, c'est quelquefois le salut.

— Ma femme ! ma pauvre femme !... telles furent les dernières paroles du comte Thadéus.

Dans l'intérieur du château, des cris d'angoisse se font entendre. Un hourrah formidable y répond du dehors ; la terre tremble sous le galop ardent de cent cavaliers.

« Hourrah ! hourrah pour Zobimirski ! » telle est la clameur des cavaliers qui accourent. Ce sont des lanciers; le vent agite la flamme de leurs longues piques; il semble que leurs chevaux aient des ailes. « Hourrah ! hourrah pour Zobimirski ! »

A la vue de cette troupe formidable, les révoltés fuient ou tombent à genoux en jetant leurs armes. Cependant une partie des lanciers mettent pied à terre et entre dans le château.

En tête de ces braves marchait ou plutôt courait un jeune officier, auquel les détours de l'édifice paraissaient bien connus.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

D'une voix haletante il disait : « Sauvons mon oncle, sauvez la comtesse! » Soudain il jette un cri d'horreur... il a reconnu ce qui tout à l'heure encore était le comte Zobimirski... Mais sans s'arrêter à pleurer, car il a besoin de toute son énergie, il ajoute : « Ne perdons pas une minute... peut-être ma bonne tante existe-t-elle encore. »

Il ne court plus, il vole; ses soldats ont peine à le suivre; enfin le bruit d'une porte qu'on brise attire ses pas vers l'oratoire de la comtesse. Il arrive et trouve deux furieux, les derniers qui fussent dans le château; l'un tenait une femme par les cheveux, tandis que l'autre levait sa hache pour l'en frapper. D'un double coup de pointe l'officier renverse ces misérables. Puis il reçoit dans ses bras et pose sur un fauteuil la dame évanouie. Dans son trouble, il ne l'a pas regardée : elle rouvre les yeux, aperçoit M. de Fersen et tressaille... Lui aussi, il reconnaît celle qu'il vient de défendre, et déjà il est à ses pieds, déjà il lui presse les mains en disant :

— C'est elle! c'est elle!... Et j'ai pu la sauver! Mon Dieu, sois béni!

— Ladislas! murmura la jeune femme en s'appuyant avec une indicible émotion contre l'épaule du jeune homme.

— O bonheur! dit-il encore... Je suis arrivé à temps pour vous arracher à ces tigres. Ils n'ont pu faire de vous leur proie... Vous vivez, vous, si belle, si angélique! Maintenant, s'il faut vous quitter de nouveau, mon cœur sera moins brisé, j'aurai la douce consolation de vous avoir été utile. Oh! je vous aime tant!... Pardon, pardon d'avoir parlé de cela... C'est que je ne puis m'en empêcher, étant si près de vous, pressant vos adorables mains, respirant ce souffle divin.

— Et moi aussi, je vous aime... balbutia la jeune femme d'une voix presque éteinte. Mais au même instant, réveillée par une pensée terrible, elle se leva en s'écriant avec une douleur mêlée de remords :

— O ciel! et mon mari?

— Votre mari? dit Ladislas étonné.

— Peut-être l'ont-ils assassiné... Courons à sa recherche.

— Votre mari était donc ici, madame?

— Eh oui, puisque c'est le comte Thadéus!

La foudre n'eût pas plus fortement frappé Ladislas que cette révélation.

Il parcourut rapidement des yeux toute la personne de la jeune femme en disant :

— Vous étiez ma tante!... Quoi! les dix-huit ans et les cinquante-trois tout ensemble... Les beaux cheveux sous une perruque! O mon pauvre oncle, que la jalousie t'avait donné d'imagination!

— Ladislas, Ladislas, vous n'avez pas répondu... Où est M. de Zobimirski?

Le jeune homme comprit qu'il serait très-imprudent d'apprendre le vérité à la comtesse. Il donna donc seulement à entendre que le comte Thadéus était blessé, souffrant et avait besoin de ne voir personne afin d'éviter toute émotion. Ce ne fut que graduellement qu'on prépara la comtesse à savoir l'affreuse mort de son mari.

L'équité nous commande de dire que Mikélina éprouva beaucoup de chagrin, et que pendant un assez long temps elle parla de se retirer au couvent. Si elle ne prit point cette résolution, ce fut pour sauver à son tour Ladislas qui la menaçait de se brûler la cervelle. En conscience, elle ne pouvait causer la mort de cet excellent jeune homme... D'ailleurs, Ladislas avait quitté le service afin de se consacrer tout entier à Mikélina : il prit soin des intérêts de la jolie veuve, devint son guide, son conseil, son compagnon de tous les moments; mais hâtons-nous d'ajouter que la morale la plus sévère n'eût rien trouvé à blâmer dans leur fraternelle intimité.

D'après cela, vous conviendrez qu'au bout de deux ans donnés à la mémoire de Thadéus, ils eurent bien le droit de se marier. Cette fois, Mikélina n'eut point à se mettre à l'unisson des rides et des cheveux blancs d'un vieillard amoureux et jaloux; elle put rejeter l'affreuse *peau d'âne* et être désormais belle au grand jour et pour tout le monde.

Alfred des Essarts.

LES LAPINS DE GOURNAY

(nouvelle.)

Nul ne connaît aujourd'hui les richesses gastronomiques de notre France. Les gourmets s'en sont allés avec les hommes de l'ancien régime. Les hommes de notre génération se nourrissent au hasard; ils ne savent plus manger.

Il n'en était pas de même autrefois. Chaque époque a ses mœurs. Ne médisons ni du temps passé ni du temps présent. Contentons-nous de raconter une anecdote à propos de lapins.

I

Non loin de Roye, dans la vieille Picardie, se trouve la forêt de Lihus que jadis avait rendue célèbre l'excellence de son gibier. A portée de Paris et de Versailles, ces bois recevaient parfois la visite de grands seigneurs désœuvrés qui venaient s'y livrer au plaisir de la chasse. C'était d'autant plus commode que, comme la plupart des forêts du Nord, celle-ci est coupée de villages qui se prélassent au milieu de la verdure, et chacun de ces villages contient au moins une maison opulente dans laquelle on retrouve toutes les aises et tous les agréments de la vie. Ce n'est jamais à dédaigner et, au XVIIIe siècle, on le proclamait encore plus haut qu'aujourd'hui.

Les villages de Cavilly et de Gournay-sur-Aronde étaient particulièrement l'objet de ces bonnes fortunes, à cause des domaines considérables qu'y possédaient les familles de Chabrillant et de Montesquiou. Par un hasard singulier, chacune d'elles étaient, en 1785, représentée par un des siens à la petite cour qui entourait, au palais du Luxembourg, le comte de Provence qui fut plus tard Louis XVIII. Cette cour n'était pas une des moindres bizarreries d'une époque où l'on en rencontrait à chaque pas. Si nous n'avions crainte de nour égarer, nous pourrions la dépeindre d'après des Mémoires inédits qui ont passé sous nos yeux. Mais revenons à nos lapins.

En 1785, le comte de Provence était l'homme le plus gourmand du royaume. En sa qualité de frère du roi, il jouissait de franchises qui lui permettaient de faire figurer chaque jour sur sa table les mets les plus rares et les plus exquis. Ses officiers de bouche étaient constamment en quête, et on ne pouvait lui adresser flatterie plus agréable que de lui faire connaître quelque plat délicat et fin. Il en était résulté qu'autour du prince, c'était à qui pourrait aller plus directement au cœur par le chemin de l'estomac. Chacun faisait avec ses voisins assaut d'érudition, de recherches et d'ingéniosité. Nous comprenons que les cuisiniers regrettent ce temps-là. De nos jours, on ne descend plus guère dans leurs officines et leurs laboratoires que pour dire le nombre des convives et donner des sacs d'écus. Au XVIIIe siècle, les plus grands noms de la monarchie ne dédaignaient pas de collaborer devant les fourneaux.

Toujours est-il qu'un matin d'avril, Montesquiou était au petit lever du comte de Provence. On ne l'avait pas vu depuis plusieurs jours. Mais il avait mis à profit cette absence. Il apportait une merveille, et comptait bien que pendant quelque temps personne ne l'emporterait sur lui dans la faveur du prince. Quel fut son étonnement de voir entrer presque sur ses talons Chabrillant,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

qu'il croyait loin de Paris, l'ayant laissé aux prises avec l'héritage d'une vieille tante dans la forêt de Lihus.

Autrefois, nulle contrariété n'était capable de faire oublier la politesse à un gentilhomme de cour. Bien que cette entrée donnât un croc-en-jambe aux petits calculs de Montesquiou, il ne s'en avança pas moins en riant vers le nouveau venu qui était un de ses plus assidus compagnons de plaisir.

— Eh bien! cher ami, lui dit-il, vous en avez donc fini avec vos affaires litigieuses de Picardie.

— Ne m'en parlez pas, répondit Chabrillant, et je vous souhaite de ne jamais tomber entre les mains des procureurs et des gens de chicane. Il est impossible de savoir quand on pourra en sortir.

— Est-ce que la tante faisait comme nous et embrouillait à plaisir ses affaires?

— Pas le moins du monde; l'héritage est excellent et liquide comme eau de roche. Mais avec les hommes de loi, il y a toujours un tas de formalités à remplir.

— Je comprends, ils vous ont ennuyé avec leurs paperasses et vous les avez plantés là.

— Comme vous le dites, cher ami, et d'autant plus vite que j'ai fait une découverte, une vraie trouvaille sur laquelle je veux que sous peu de jours vous me disiez votre avis.

— De quoi s'agit-il, mon cher comte?

— Figurez-vous que je m'ennuyais à périr dans ma maison de Gournay-sur-Aronde. Heureusement que ma bonne tante était comme moi fort portée sur sa bouche; c'est une qualité de famille. Volontiers elle s'asseyait devant une table copieusement et délicatement servie, et y restait de longues heures. Ce qui fait qu'elle a laissé un cellier, une cave et un garde-manger fort bien fournis et admirablement administrés. Sous ce rapport, je n'aurai qu'à maintenir les choses en l'état. Pour compléter, j'ai trouvé à la cuisine d'excellentes dispositions, et je vous assure qu'on pouvait se contenter de l'ordinaire de ma tante.

— Je vous crois sur parole, mon cher comte.

— Au reste, vous en goûterez... Mais venons à la découverte.

— Ah! oui, j'avais oublié, fit Montesquiou qui redoubla d'attention.

— Depuis quinze jours, je laissais aller les choses sans rien dire, me réservant de parler si je n'étais pas satisfait, et je n'avais eu qu'à louer, lorsqu'il y a une huitaine on me servit un lapin accommodé d'une façon qui m'était tout à fait inconnue. Chair fine et parfumée, exquise de tout point, et une sauce à s'en lécher les doigts. Je fis honneur au morceau, mais je ne témoignai pas d'autre façon mon contentement. J'attendais pour savoir s'il n'y avait point là quelque fait de hasard. Deux jours après, le même phénomène reparait à mon dîner. Alors je n'y puis tenir, je m'informe et j'apprends l'excellence des lapins de la forêt de Lihus.

Quelque maître qu'il fût de lui-même, le chevalier de Montesquiou ne put dissimuler un certain trouble en écoutant la fin de ce discours. Chabrillant s'en aperçut et changeant de ton :

— Qu'avez-vous, cher ami; on dirait que vous souffrez....

— Oh! pas le moins du monde. Jamais de ma vie je ne me suis mieux porté qu'en ce jour. Seulement je doute fort que vos lapins de Gournay-sur-Aronde vaillent mieux que ceux de Cavilly.

— Qu'est-ce à dire?.... Douteriez-vous de mon goût?

— Point du tout..... Mais chacun tient à son bien et je crois que vous vous surfaites.

— Chevalier, prenez garde, dit le comte très-susceptible pour tout ce qui touchait à la table.

— Eh! fâchez-vous, si bon vous semble. Je prétends que mes lapins de Cavilly l'emportent sur les vôtres et sur tous ceux que j'aie jamais mangés en France ou ailleurs, et je venais prier Monsieur, qui est le meilleur de tous les juges en même temps qu'un grand prince, de consacrer solennellement cette excellence.

— Tiens! tiens! tiens! mais je n'avais point quitté Gournay-sur-Aronde à autre fin, et je crois que bientôt nous pourrons nous entendre, ce qui vaudra beaucoup mieux que de nous déchirer et de nous nuire réciproquement.

— Que voulez-vous dire?

— La chose la plus simple du monde. Unissons-nous et proposons à Monsieur de venir faire une petite promenade dans les bois de Lihus. La saison est belle et notre invitation ne peut que plaire au prince. Nous le recevrons tour à tour, vous à Cavilly et moi à Gournay-sur-Aronde, et nous ferons de notre mieux. Nous stimulerons le zèle de nos cuisinières pour qu'elles méritent les éloges et les compliments de cet hôte illustre, et nous nous en rapporterons au jugement qu'il rendra sur les qualités de nos lapins.

La proposition était raisonnable. Le comte de Chabrillant avait déjà la réputation d'un homme qui attache une importance de premier ordre à tout ce qui touche à la cuisine. Montesquiou connaissait cette réputation et aussi l'entêtement du comte. Il vit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de céder. Il tendit la main au comte et tous les deux entrèrent chez celui qui, trente ans plus tard, devait être Louis XVIII.

II

Quoique déjà tourmenté par une obésité précoce, et par tous les inconvénients qu'elle entraîne à sa suite, le comte de Provence était un homme charmant dans toute l'acception du mot. Instruit et spirituel comme on l'était au XVIIIe siècle, il aimait à voir autour de lui les grâces, l'élégance, l'intelligence et l'esprit. Il y avait peu de femmes à la petite cour de Monsieur; elles préféraient le cercle de Marie-Antoinette et les plaisirs de Trianon quand elles pouvaient en être. En revanche, les hommes distingués abondaient au Luxembourg; ils jouissaient de la vie à leur guise, sans s'inquiéter d'autres amusements.

Le comte de Chabrillant profita de l'occasion dès qu'elle s'offrit à lui, et, prenant la parole :

— Oui, Monseigneur, dit-il, répondant à une phrase qui avait été dite par le comte de Provence, il fait un temps superbe, un vrai temps à aller courir la prétantaine à travers champs. Nous en causions tout à l'heure avec Montesquiou, et c'était entre nous à qui regretterait le plus vivement ses bois de Picardie.

— Qui ne valent pas ceux de Meudon, comte, ni même ceux de Brunoy.

— Cela dépend, Monseigneur, de la façon dont on les regarde.

— Si c'est une énigme que vous me proposez, Chabrillant, je ne suis pas en train de la deviner, et je vais appeler Montesquiou pour qu'il me dise le mot tout de suite; il ne se fera pas tirer l'oreille pour parler.

— Ce n'est pas la peine, Monseigneur... Je disais simplement que les ombrages de Meudon sont certainement admirables, je dirai même peut-être les plus merveilleux qui soient au monde. Mais en fait de gibier on n'y voit guère que des loups, surtout depuis le Grand-Dauphin qui aimait cette bête. Dans nos bois de Picardie, au contraire, on trouve des lapins comme on n'en mangea jamais dans les environs de Paris. Au besoin, Montesquiou vous en rendra témoignage aussi bien que moi.

— Je dois déclarer, Monseigneur, dit celui-ci, qui s'était approché, que si une fois vous aviez goûté des lapins de Cavilly ou de Gournay-sur-Aronde, de la vie vous n'en perdriez le souvenir.

— Qu'est-ce que ces noms-là? fit le comte de Provence.

— Des villages de Picardie, Monseigneur, reprit Montesquiou... Et je dois ajouter que les gens du pays ont une façon d'accommoder le gibier qui n'enlève rien à la bête de sa saveur. Leur sauce est toute parfumée de thym et de serpolet, et pour le lapin je ne sache rien qui vaille ces herbes des champs.

— Ah ça! mais c'est donc un parti pris entre vous deux de me vanter ces victuailles, d'exciter toutes mes convoitises, et de me donner un désir violent d'y goûter?

— Oui, Monseigneur. Bien plus nos vœux seraient comblés si

vous daigniez accepter l'hospitalité que Chabrillant ou moi serions trop heureux de vous offrir; car tous deux nous possédons quelques terres dans ces régions. Nous venons de goûter à ces fameux lapins, et nous avons eu la même pensée : vous faire apprécier ce mets, qui est digne de figurer sur une table royale.

Il n'en fallait pas tant pour déterminer le comte de Provence, et, séance tenante, il fut décidé qu'à trois jours de là on s'en irait en tapinois faire une excursion dans les forêts de Picardie.

Ces trois jours de répit ne furent perdus ni par Montesquiou, ni par Chabrillant.

Chacun d'eux se piqua d'honneur, et, quoiqu'il n'eût été question que de lapins, ils mirent en campagne tous leurs hommes pour ramasser tout ce qui, dans la province, pouvait rehausser le luxe d'une table un jour de gala. Chabrillant était déjà cité parmi les fines bouches du temps, et Montesquiou, quoique moins célèbre, prétendait ne lui céder en rien. C'était donc une lutte sérieuse et acharnée.

Par une belle journée du commencement de mai, l'on se mit en route. Le comte de Provence n'avait voulu être accompagné que d'un seul de ses officiers, et il avait fait choix de celui qu'on appelait familièrement au Luxembourg le major de la fourchette; nous ne le désignerons pas autrement. Ceux qui ont lu les Mémoires intimes du temps le reconnaîtront. Le printemps était de la fête et, alors comme aujourd'hui, l'aspect d'une tendre verdure, la respiration d'une brise fraiche, pure et parfumée, était le meilleur des apéritifs. Tout marchait donc à souhait.

Le premier jour, on piqua droit sur Cavilly, où le chevalier de Montesquiou attendait le frère de Louis XVI.

A peine débotté, le prince se tournant vers son hôte :

— Eh bien! chevalier, et ces fameux lapins, où sont-ils?

— Monseigneur, j'attends les ordres de Votre Altesse. Nous nous mettrons à table dès qu'elle le désirera.

— Tout de suite alors; nous ne sommes pas venus ici pour faire des idylles ou tenir bureau d'esprit.

Comme si l'on n'eût attendu que cette parole, les portes s'ouvrirent, et l'on put voir une table qui empruntait ses principaux ornements au luxe des champs. Des fleurs rustiques s'étalaient dans de grands vases de faïence, et elles rachetaient par l'éclat de leurs couleurs ce qui leur manquait en rareté et en distinction. De grosses torches de cire accrochées aux murs ajoutaient leurs lumières à celles des candélabres posés sur la table. Le linge éblouissait par sa blancheur. Quelques cristaux anciens et une vieille et massive argenterie complétaient le service.

Au moment de se mettre à table, surtout quand on lui avait promis quelque succulence nouvelle, la gaieté du comte de Provence était proverbiale.

— Voilà qui promet, dit-il en s'appuyant sur le bras du chevalier de Montesquiou.

— Espérons que cela tiendra, répondit celui-ci en riant.

Et l'on découvrit le potage qui répandit aussitôt dans la salle un arome délicieux.

Ce parfum acheva de bien disposer les convives, et, quand les lapins firent leur entrée, tout était à point pour qu'ils fussent merveilleusement accueillis.

Mais ici le chevalier avait ménagé une surprise.

III

Le plat du jour, comme on dit à présent, fut porté par une jeune fille, la plus gentille brunette qu'il fût possible de voir. Accorte et légère comme un oiseau, le tablier blanc relevé, son minois chiffonné tout empourpré par l'émotion, elle vint faire son service d'honneur avec une gaucherie charmante. Toute sa vie, celui qui devait être un jour le roi Louis XVIII, se montra excessivement sensible aux jolis visages. L'attention du chevalier lui parut donc du meilleur goût et, appelant à lui la gentille enfant, il lui caressa familièrement le menton et lui adressa quelques paroles obligeantes.

Mais son attention ne pouvait être longtemps distraite du plat nouveau qu'on lui offrait.

Il l'attaqua avec une vigueur d'appétit qui aurait témoigné, pour ceux qui ne la connaissaient pas, que la qualité dominante des Bourbons ne péricliterait jamais dans la personne de ce prince. Nous devons le dire : les cuisines de Cavilly s'étaient surpassées, et Chabrillant lui-même, oubliant que son tour d'être jugé viendrait le lendemain, convint de bonne grâce que jamais son goût ne s'était trouvé à fête pareille.

Rien ne porte mieux à la joyeuse humeur qu'un estomac satisfait. Le comte de Provence, pendant le reste du repas, fut ce qu'il était quand il lâchait la bride à son esprit, l'un des hommes les plus séduisants qu'on pût voir. Tout le monde était enchanté, et on déclarait hautement que depuis longtemps on ne s'était pas autant et si bien amusé que chez le chevalier de Montesquiou.

Au fruit, la jolie brunette reparut. C'était elle qui était chargée dans la maison de soigner la belle apparence des pommes et des poires conservées pendant l'hiver, en attendant qu'on pût les remplacer sur la table par des cerises et des prunes. Quand elle entra, la joie rayonnait au front de tous les convives, et peu s'en fallait que quelques lestes couplets de vaudeville ne vinssent à toutes les lèvres.

— Voyons, la belle enfant, dit le prince en attirant à lui la jeune fille et l'embrassant paternellement sur le front, il ne faut pas que nous soyons venus à Cavilly uniquement pour y faire un succulent dîner. Dites-nous quels sont vos désirs, et s'il est en notre pouvoir de les satisfaire, nous y mettrons ordre.

— Je ne désire rien, Monseigneur.

— Comment! avec ces yeux fripons, on n'a point quelque amoureux dans le village.

— Oh! ce ne sont point les amoureux qui manquent, répondit l'espiègle. Mais moi, je n'en veux pas.

— Bien dit, mon enfant.... Mais alors que te faut-il?

— C'est bien connu dans le village; chacun sait bien que je n'écouterai jamais qu'un *époux*.

— Et ils se font tirer l'oreille.

— Oh! que non pas, Monseigneur. Il y en a déjà trois ou quatre qui se sont présentés, et des plus beaux et des plus huppés. Mais la tante Pélagie les a éconduits. Elle trouve que je suis trop jeune pour entrer en ménage.

— Mais il s'agit de toi, mignonne. Qu'en a dit ton petit cœur?

— Rien, fit-elle en devenant pourpre; un de perdu, dix de retrouvés.

— Tu le prends gaiement, petite... S'il y en a beaucoup qui te ressemblent dans le canton, j'aime la Picardie.

— Par ma foi, Monseigneur, je ne sais pas comment sont les jeunes filles dans les autres pays; mais dans notre village, elles pensent toutes comme moi. .

— Cela fait honneur à votre curé et à votre seigneur, dit le prince en décochant un sourire épigrammatique à Montesquiou.... Mais, ici comme ailleurs, je pense que les maris ne font jamais fi d'une dot, et en attendant que la tante Pélagie consente à se séparer de toi, voici toujours de quoi payer les violons de la noce.

Et quelques pièces d'or habilement glissées dans la main témoignèrent de la générosité du futur Louis XVIII.

Tous les convives imitèrent le prince, et la gentille soubrette, ainsi que la tante Pélagie, durent être satisfaites de cette récolte tout à fait imprévue. C'était, du reste, un usage traditionnel de la vieille monarchie. Partout où le prince passait, il devait par sa munificence faire au moins un heureux.

Georges Bell.

(*La suite au prochain numéro.*)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

Très-réussis sont les chapeaux de voyage de la *Scabieuse;* car cette maison, bien qu'elle ait la spécialité de la toilette de deuil, n'en est pas moins recherchée comme arbitre du goût pour tout ce qui concerne la toilette. Le genre distingué et de très-bon ton qu'elle a su adopter pour tous ses modèles de robes, de confections ou de coiffures, lui a valu la confiance de toutes les dames qui se sont adressées une fois à elle.

Les chapeaux de voyage de la *Scabieuse* (rue de la Paix, 10) affectent différentes formes : toque pour la jeune fille; chapeaux en gros paillasson, à passe relevée d'un côté et calotte bombée assez haute. Ces deux modèles sont charmants, bordés et doublés de velours, avec écharpe de gaze formant draperie et cache-peigne chiffonné; le tout complété d'ailes, en plumes de fantaisie, posées en aigrette Le chapeau rond pour jeune femme est peu élevé; la passe s'incline sur le front, pour remonter derrière; des plumes d'autruche sont enroulées tout autour, les pointes retombant derrière.

Nous recommandons également le costume de voyage de la *Scabieuse*, qui possède à cet égard, comme toujours, des types inédits. Blouses à la *sans-façon* et robes froncées, telle est la dernière nouveauté; elles sont les unes et les autres serrées à la taille par la ceinture de rigueur. Le paletot à double collet est, lui aussi, admirablement compris dans cette maison, ainsi du reste que les cache-poussière et tous les vêtements de plage.

— La chaleur, c'est, en fait de modes, le triomphe des costumes frais et légers. Or, que peut-on désirer de mieux sous ce rapport, sinon les toiles et batistes de la *Compagnie irlandaise* (36, rue Tronchet), laquelle, tout le monde le sait, est arrivée à une rare perfection dans la fabrique, de ces tissus. La toile et la batiste d'Irlande sont aujourd'hui choisie de préférence à n'importe quelle étoffe pendant les chaleurs. On ne peut mieux faire, en effet, que de porter ces jolis unis transparents, ces rayures pompadour bleu et rose, ces madras originaux, ces pékins à larges bandes damassées rose et gris, etc. On a ainsi une robe légère et d'une élégance irréprochable.

La *Compagnie irlandaise* expédie *franco* les échantillons de ces toiles et batistes, ainsi que de ses mouchoirs en *fil de main*, dont l'ensemble forme une spécialité unique en son genre.

— On peut dire que le costume actuel est particulièrement soumis au régime de la passementerie. Y a-t-il eu jamais une époque où le galon, entre autres, ait été prodigué avec autant de persistance qu'en ces temps derniers? Cela étant, il est au moins utile de s'adresser à une maison bien posée, et qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de la nouveauté des modèles, non plus que sur le choix et la qualité des marchandises.

A ce titre, nous pouvons sans crainte affirmer encore aujourd'hui l'opinion que nous avons mainte et mainte fois émise sur la maison Vatelot et Cie (59, rue Turbigo). C'est que, fabriquant elle-même toutes ses passementeries et galons sur échantillon chaque fois qu'on lui en fait la commande, elle peut fournir n'importe quel modèle. En outre, la maison Vatelot et Cie est admirablement assortie de tout ce qui se fait aujourd'hui, soit en franges de laine ou de soie avec ou sans mélange de perles clair de lune, soit en gazes brodées faisant entre-deux et dentelle pour garniture de robe de soie et de grenadine, soit enfin en galon à jour et dentelles perlés.

Ne pas oublier que c'est principalement une maison de gros, qui fournit à un grand nombre de couturières de province tous les articles qui concernent leur état, avec grande remise au comptant.

— Par ce que nous en avons dit déjà, nos lectrices ont pu se rendre un compte exact des avantages que présente le corset *Bains de mer*, de M. de Plument, modèle maintenant breveté en France et à l'étranger.

Les lignes tracées sur notre dessin indiquent les lacets formant claire-voie; les petits ronds qui se trouvent sur les parties pleines du corset représentent les œillets. Ce système ingénieux empêche l'eau de séjourner, car elle entre et sort avec autant de facilité.

Cette heureuse création de M. de Plument va rendre de très-grands services aux baigneuses, qui n'auront plus à craindre de refroidissements. Beaucoup de femmes, soit par nécessité, soit par coquetterie, entraient dans l'eau avec leur corset ordinaire, courant ainsi le risque de contracter une maladie ou tout au moins une courbature. Le corset *Bains de mer* ne les laisse plus exposées à aucun péril de ce genre.

Nous nous faisons un plaisir d'annoncer à nos lectrices que celles d'entre elles qui auraient l'intention d'aller faire une saison sur une de nos plages normandes trouveront le gentil corset *Bains de mer* chez Mmes Maigrot (Chaussée d'Ingouville, au Havre, et rue de la Mer, à Trouville). Le corset sera livré chez ces dames, comme à Paris, au prix de 25 francs. Il va sans dire qu'on peut toujours s'adresser directement à la maison de Plument (33, rue Vivienne), en ayant soin d'envoyer un mandat de la somme voulue pour recevoir *franco* l'objet désiré.

Baleines. — Nos lectrices ne sauraient jamais comment on arrive à faire passer la fausse baleine pour de la baleine vraie, si nous ne le leur apprenions. Le sujet, du reste, vaut la peine d'être traité, non-seulement à cause de la grâce de nos corsages, à laquelle aujourd'hui surtout la baleine contribue si puissamment, mais encore en vue de la durée des étoffes.

La baleine continuant à être hors de prix, on a imaginé de la remplacer par la corne et l'acier. Mais celui-ci, pour tout dire, n'est que de la mauvaise tôle coupée par petites bandes pour imiter la baleine. Une fois placées dans les coulisses de la robe, ces prétendues bandes « d'acier » se bossèlent et produisent un si mauvais effet que les corsages les mieux réussis perdent en peu de jours toute l'harmonie de leur coupe et de leur forme.

En présence de semblables inconvénients, nous ne saurions trop insister sur l'excellence et la qualité hors ligne des baleines coupées par machine de la maison Ledoux aîné et Cie, dont nous avons suffisamment démontré les avantages dans de précédents articles. Donc nous engageons vivement les personnes qui n'auraient pas encore fait l'essai de ces baleines coupées par machine et percées à chaque bout, à en demander des échantillons à la maison Ledoux aîné et Cie (9, rue Pierre-Lescot.) Cette maison se charge également de leur adresser par la poste des cartons de cent brins à 20 et 25 francs.

M. D'A.

AVIS IMPORTANT

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

SOMMAIRE DU Ier N° DE JUILLET 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Correspondance. — Echos de la mode, par M. Ch. David. — Causerie, par M. Ludovic Sauveur. — Jacques Callot, par X. B.-F. — *Les Oies*, par Hop-Frog. — *Une cousine de Peau-d'Ane*, conte non fantastique, par M. Alfred des Essarts. — *Les lapins de Gournay*, nouvelle, par M. Georges Bell. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1433, dessin de M. Jules David : toilettes de casino. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 370, dessin de M. E. Préval : toilette de campagne pour fillette de quinze ans. — G. n° 771, dessin de M. E. Thirion : toilettes de campagne. — G. n° 773, dessin M. E. Thirion : toilette de promenade (vue sous deux aspects.)

ROUVENAT (☆) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

La grande revue passée à Longchamps le dimanche 1er juillet a clos magnifiquement les fêtes en plein air de la saison. Rien de grandiose comme le spectacle qu'offrait, ce jour-là, le champ de courses, où la vue de cette belle armée, la tenue irréprochable des soldats de toutes armes excitaient un enthousiasme bien légitime. Les personnes présentes à cette fête militaire en conserveront certainement le souvenir.

On ne saurait oublier non plus la brillante assemblée échelonnée dans les tribunes ou répandue sur la piste. Les toilettes des femmes constituaient un vrai régal pour les yeux.

Que de détails charmants à noter! Parfaitement placée pour tout voir, nous n'avons, croyons-nous, rien laissé échapper de ce qui pouvait paraitre intéressant et nouveau. On avait profité du temps exceptionnel et de la chaleur pour s'habiller légèrement, ce qui avait amené l'exhibition des tissus les plus frais et les plus transparents; le blanc et le rose étaient encore les couleurs dominantes.

Nous pourrions même citer des hommes appartenant au meilleur monde qui avaient revêtu des habits clairs, gris ou écru, de teinte très-pâle.

P. N° 374. — Mantelet pour les bains de mer.
Prix du patron épinglé : 3 francs.

—

A propos de la robe blanche, dont nous parlions dernièrement, nous devons constater qu'elle était en nombre à cette grande revue; on l'apercevait en laine, en soie, en mousseline, en dentelle, en toile; il y en avait pour tous les goûts : de somptueuses et de toutes simples. Deux toilettes de ce genre se détachaient de l'ensemble par la nouveauté de leurs allures; aussi méritent-elles d'être décrites.

L'une est en barége blanc ivoire, de forme princesse, non collante. Le dos, bien ajusté quant au corsage, tombe ensuite en plis onduleux, comprimés par des attaches imperceptibles. Le devant est drapé en plis à peine relevés et perdus dans les coutures de côté. Le grand charme de cette robe devait provenir de son extrême simplicité, car elle n'a aucun ornement, et aussi de la manche qui affecte un genre exceptionnel. Qu'on se figure une vraie manche de religieuse large, toute ronde et rabattue sur elle-même; pour que l'image soit plus frappante sans doute, il n'y avait pas l'ombre d'une manchette ou d'une dentelle dessous. La jeune femme ainsi habillée avait pourtant le plus grand air du monde.

L'autre robe, tout au contraire de celle-ci, affichait un luxe extrême. Elle est en mousseline blanche et valenciennes, reposant sur une robe princesse de soie mauve; celle-ci unie, avec des manches courtes, n'offre rien de particulier, si ce n'est qu'elle n'a point de traine. La mousseline, à petits plis *cousus*, est rayée d'entre-deux de valenciennes; le corsage est froncé au jupon, garni lui-même par derrière de volants de mousseline bordés de dentelle, qui descendent jusqu'au bas sans traine. Le devant du jupon est seulement garni d'un volant de même sorte. Ceinture en faille mauve et grosse ruche de mousseline et dentelle autour du cou, fermée par une touffe de mauves avec feuillage naturel. Manches duchesse entourées de volants pareils aux précédents. Chapeau Marie Stuart en tulle noir et jais, avec touffe de mauves sur le côté.

Une particularité à noter en fait d'élégance, c'est que, la poche apparente ne se portant plus et le mouchoir de luxe ne faisant que croître et embellir, il a fallu aviser. Quelques femmes bien posées ont pris le genre de passer leur joli mouchoir dans leur ceinture de corsage, d'où il pend à moitié. Ceci, à vrai dire,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nous semble un peu léger : il faut être bien grande dame pour se permettre une telle fantaisie. Nous trouvons le sac « ridicule », ou tout autre, beaucoup plus rationnel ; on peut le faire en soie assortie aux garnitures du costume et le coulisser au moyen de cordelières que l'on passe au bras. Les gens malicieux prétendent que les femmes adopteront le sac parce qu'elles pourront facilement le faire porter aux autres. Il faut laisser dire.

—

La nouveauté, en fait de chapeaux, s'est révélée le jour de la grande revue. Chapeau cabriolet, — le plus remarqué de tous ; — capote Marie-Stuart, petite et seyante ; toquet de plumes : telles sont les dernières créations de nos MODISTES parisiennes.

Le premier est tout simplement le grand chapeau *Bergère*, garni d'un ruban croisé dessus, qui forme brides ; celles-ci, nouées sous le menton, abaissent les côtés de la passe. — La capote Marie Stuart est en tulle noir, raide et plat ; le fond élevé, la passe baissée au milieu devant. Bordure de perles clair de lune, et pluie de perles tombant en cache-peigne du haut de la calotte derrière ; touffe de fleurs ou de plumes sur le côté : voilà le genre. — La toque de plumes est un modèle de chapeau d'homme, à fond bombé et passe relevée des côtés. Elle est couverte de petites plumes de coq qui semblent tissées avec le chapeau. Sa garniture consiste en un tour de plumes de pintade ou de faisan doré, avec tête d'oiseau sur le côté, aigrette ou aile. Très-commode est ce chapeau pour voyage, excursions, promenade sur les plages : il n'a rien à craindre de l'humidité ; les plumes, étant plates, ne courent aucun risque de se défriser.

L'oiseau de paradis, le marabout, le saule, le casoar, le merle d'Afrique, telles sont, avec l'aigrette, les plumes favorites en ce moment. Quant aux fleurs, c'est un peu tout ce qu'on veut et selon le goût de chacune. Nous avons aperçu, par exemple, un chapeau de paille jaune topaze, garni d'une couronne plate de feuillage assez sombre et bruni, mélangée de fleurs de genêts ; une jarretière de ruban loutre était fixée de côté par une boucle ovale en perles, genre topaze. Comme on le voit, les fleurs de cette coiffure ont un genre tout spécial, et c'est là un des caractères distinctifs de la mode actuelle, c'est qu'elle s'identifie, pour ainsi dire, avec chaque personnalité.

—

Le domaine de la LINGERIE s'étend de jour en jour sur le terrain de la fantaisie et il en résulte mille créations gracieuses qui ajoutent beaucoup de séductions à l'ensemble d'une toilette. Parmi les plus récentes nouveautés, nous citerons le rabat *Angélo* double plissé de gaze chenillée, orné d'une fine guipure très-haute. Ce modèle, qui existe en toutes couleurs et en noir, peut être exécuté en tout autre tissu léger, tel que foulard, linon ou crêpe ; il est complété par un étroit ruban servant de tour de cou, que l'on noue derrière ou bien devant, à l'angle même du rabat. Ici encore on peut ajouter une fleur. C'est avec une collerette ruchée ou un col rabattu que l'on porte cette parure en guise de cravate.

Toujours dans l'ordre de la fantaisie, il faut placer le gentil plastron *Suissesse*, composé de bandes de velours noir entrecroisées, sous forme de V, avec encadrement de dentelles noires perlées ; un crêpe lisse posé à l'intérieur, avec un velours plus large et garni de dentelle, tourne autour du cou pour aller se boutonner derrière. Ce plastron se met sur n'importe quelle robe d'été dont on ouvre le corsage à partir des velours supérieurs.

Le succès du grand col Richelieu, avec haute manchette assortie, s'accroit de jour en jour, en raison du milieu élégant dans lequel il a été maintenu jusqu'à présent. Mais ses proportions exigent beaucoup de souplesse : aussi le voit-on généralement établi en guipure ou en dentelle et broderie ; il est formé, dans ce cas, par des entre-deux alternés, avec volants assortis sur les bords.

Tantôt la parure complète est en toile blanche ou de couleur, avec ou sans broderies bretonnes et volants de dentelle brodée de couleur sur tous les bords. On en voit aussi en linon, en foulard, unis ou rayés, avec volants plissés rehaussés de dentelle. Dans tous les cas, le col Richelieu est lancé, bien lancé, et seyant on ne peut mieux.

Il est encore question de la dentelle Clovis blanche ou de couleur pour les parures, modesties et fichus ouverts, dont nous avons signalé l'apparition au début du printemps. Ce froufrou rose, bleu, rouge, jaune, etc., a bien son charme, et ses reflets chatoyants relèvent agréablement le teint de la brune et de la blonde. Mais plus luxueuses sont les guipures fines, genre filet, très-claires et blanches ; la guipure brodée de blanc ou de couleur, lourde par conséquent, est plutôt employée pour le costume.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 374.

MANTELET POUR LES BAINS DE MER. — 1 et 2. Même modèle (vu sous deux aspects) en tricot de laine blanche. — La forme de ce mantelet est celle d'une double pèlerine avec quatre pointes. La première pèlerine se noue négligemment sur le devant de la taille ; les pointes de la seconde pèlerine, après s'être croisées devant, vont se nouer derrière sur la traîne. Franges de laine de couleur sur tous les bords. — Ce vêtement, dont nous tenons le patron à la disposition de nos abonnées (prix : 3 francs), peut être établi en flanelle, cachemire, crêpe de Chine ou dentelle.

G. N° 762.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE CONCERT DE CASINO. — 1. Costume en taffetas bleu azur et crêpe de Chine maïs. — Jupon bleu à traîne ; tout le bas, découpé en dents grecques, repose sur un volant plissé en taffetas bleu foncé. Trois plissés, répétant les trois couleurs du costume, garnissent le devant du jupon. Un petit tablier, dont les bords sont dentelés à la grecque, est drapé sur le devant du jupon d'une façon fixe. — Polonaise en crêpe de Chine (ou foulard broché) ; les bords garnis d'une haute frange à tête grillée ; sur le côté une poche entonnoir, terminée par un chou de ruban à bouts pendants. Sur le devant de la polonaise est un gilet de taffetas bleu, dont la soie forme tour de cou derrière. La polonaise, drapée de chaque côté, est également relevée en pouff, derrière. Les manches sont faites de bandes bleues et maïs alternées, avec parement plat remontant et plissés assortis.

2. Costume en barége blanc et taffetas rose, le barége formant transparent. — Robe de dessous en taffetas rose, de forme princesse, garnie jusqu'au milieu derrière de plissés qui, du côté gauche, sont au nombre de quatre. Le côté droit de cette robe est garni d'une quille de plissés terminée en pointe. — Robe de dessus en barége blanc, de forme princesse ; le côté gauche subit un écart par une ouverture pratiquée en biais jusqu'à la couture de dessous de bras placée tout à fait en arrière. Un galon broché, très-riche de coloris, orne les bords de cette ouverture, servant d'encadrement aux volants de la quille. A partir du milieu du dos, la couture cesse et, au lieu d'être biaisée, laisse à l'étoffe toute son ampleur, ce qui permet, avec l'un des morceaux du dos, de former les draperies du milieu et la grande coque. Les bords de cette largeur sont garnis de galons et de plissés. L'autre largeur du dos forme un revers taillé en biais et qui s'aplatit sur la partie gauche du devant de la polonaise, relevée à cet endroit et assez haut ; même garniture que pour la précédente largeur. Des plissés de taffetas rose et galon broché s'enroulent au bas des manches ; des plissés semblables garnissent l'encolure et suivent les bords de deux larges revers qui ouvrent le devant du corsage. — Crêpe lisse blanc plissé à l'intérieur. — Chapeau de paille d'Italie, garni de ruban blanc satiné. Groupe de roses et de grappes rouges se mélangeant avec les coques de ruban ; nœud et mêmes fleurs derrière.

(*Se reporter à la gravure coloriée* n° 1434, *qui montre ces deux toilettes sous un aspect différent.*)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

G. N° 779.

Costumes de bains de mer. — 1. Costume de petit garçon de quatre ans, tout en serge gros bleu. — Pantalon court, blouse plate à col marin et ceinture, le tout soutaché et garni de galons blancs. — Béret blanc à houppette bleue. — Souliers de toile blanche, à semelle de liége.

2. Costume de jeune fille, en serge blanc ivoire. — Pantalon large et demi-long, garni dans le bas de galons abricot et de boutons de même teinte. — Blouse plate devant et fermée en biais, avec dos plissé par une coulisse. Un tablier, qui complète le costume, forme seconde jupe et basque derrière; il est posé au moyen d'une ceinture serrée à la taille. Col marin et petits mancherons, garnis de galons abricot. Boutons assortis. — Chapeau de bois blanc, formé de lames minces couchées et cousues les unes près des autres; des rubans étroits, de même nuance que la garniture du costume, ornent la coiffure, avec des pomponnettes et des glands semblables. — Souliers de toile, à semelle de cordes et cothurnes en laine abricot.

3 et 4. Costume genre breton (vu de face et de dos), en serge bleu marine. — Pantalon venant à mi-jambe, entouré d'un volant plissé et d'un galon à broderies multicolores, qui remonte sur la couture des côtés. — Blouse à plastron plissé derrière et devant; le reste tout plat, avec volant plissé monté à l'envers. Des galons brodés encadrent le plastron du dos jusqu'en bas et tournent ensuite devant. Un second rang de galon entoure le vêtement un peu au-dessus du précédent, pour remonter de manière à encadrer le devant jusqu'à la taille. Boutons sequins en nacre blanche posés en ligne droite sur le galon et par groupes devant et derrière. Ceinture en galon croisée derrière, où elle est boutonnée sur chaque côté; elle s'arrête aux bords du plastron devant. Une ruche en étoffe pareille entoure le haut de la blouse, qui est légèrement décolletée en carré. Mancherons garnis du même galon. — Souliers de laine bleue, à semelles de corde et cothurnes bleus. — Chapeau de paille à long bavolet aplati sur les cheveux. Nœuds en galon de laine bleue posés en échelle depuis le sommet jusqu'au bas derrière; même ruban autour de la calotte et noué dessus.

5. Sortie de bain en flanelle blanche. — La forme de ce vêtement est celle d'un large peignoir à traîne, froncé autour du cou, avec capuchon et larges manches. Lacets rouges et bouclés sur les épaulettes et aux bords du capuchon, qu'un nœud en galon de laine rouge ferme devant.

Description de la gravure coloriée n° 1434.

Élégantes toilettes de concert de casino. — 1. Costume en barége blanc et taffetas rose. — Robe de dessous rose décolletée, à longue traîne garnie, d'un côté seulement, d'un volant plissé que surmontent quatre autres volants semblables. — Robe de dessus en barége blanc, de forme princesse. Le tablier est drapé et relevé assez haut, sous les draperies du milieu du dos, de façon à découvrir les plissés de la robe de soie; l'autre moitié tombe tout droit. Le devant subit un écart sur le côté, par une ouverture pratiquée en biais jusqu'à la couture du dessous de bras; cette ouverture laisse voir la robe de soie rose qui, à cet endroit, est couverte de plissés. Un galon broché orne les bords de l'ouverture, servant d'encadrement aux volants. A partir du bas du dos, la couture cesse et l'étoffe, au lieu d'être biaisée, conserve toute sa largeur, ce qui permet de former les draperies du milieu. L'une des largeurs forme un revers, qui s'aplatit sur les plis du tablier et dont le bord, taillé en biais dans le haut, est garni jusqu'en bas d'un galon et de plissés de soie rose. L'autre largeur est drapée en plis perdus à la couture même du dos, près de la pointe du revers; galon et plissés sur les bords, réunissant cette largeur à l'autre, et nœud de ruban au bas. Plissés de taffetas rose et galon broché enroulés autour de la manche. Des plissés semblables garnissent l'encolure et suivent les bords de deux larges revers qui ouvrent le devant du corsage. — Crêpe lisse blanc plissé à l'intérieur. — Chapeau de paille d'Italie, garni de ruban blanc satiné; groupe de roses et de grappes rouges se mélangeant à des coques de ruban; nœud et mêmes fleurs derrière. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Costume en taffetas bleu azur et crêpe de Chine maïs. — Jupon bleu à traîne; tout le bas, découpé en dents grecques, repose sur un volant plissé de taffetas bleu plus foncé. Un peu au-dessus, la traîne est garnie d'une double ruche en taffetas bleu doublé de maïs. Trois plissés en taffetas, répétant les trois nuances, ornent le devant du jupon. Un petit tablier, dont les bords dentelés reposent sur ces plissés, est drapé un peu en biais sur le devant du jupon et de façon fixe. — Polonaise en crêpe de Chine (ou foulard broché), avec faux gilet de taffetas bleu formant le devant du corsage; celui-ci est ouvert en châle par un col bleu rabattu. A partir du gilet, les bords de la polonaise sont garnis d'une frange de soie à glands et tête grillée. Ce vêtement est drapé sur les côtés (tous deux pareils) et forme, en outre, une sorte de pouff. Une poche, dont l'ouverture est ruchée comme la garniture de la traîne, orne le côté droit du vêtement. Les manches sont faites de bandes bleues et de bandes maïs, avec parement plat, remontant, et plissés assortis pour terminer. — Lingerie en crêpe lisse, à bords festonnés de soie. — Chapeau de paille de riz, garni de volants de valenciennes, de plissés bleus et de groupes de bluets. Coques de ruban dans le haut et bavolet de dentelle. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

(*Se reporter à la gravure* G. n° 762, p. 330, *qui montre ces mêmes toilettes sous un autre aspect.*)

Description de la gravure coloriée n° 1435 D.

Substituée à la gravure n° 1434, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Nouveaux modèles de chapeaux et lingerie. — 1. Chapeau de paille ondulée à fond et bavolet confondus; la passe, formant légèrement diadème, est recouverte de velours noir. Pouff de blonde blanche coquillée dans le haut, soutenu par des mandarines avec feuillage. Deux barbes de tulle dentelle partent de ce point pour former les mentonnières.

2. Chapeau rond, en copeaux de bois. Calotte ronde, entourée d'une écharpe de gaze couleur abricot, légèrement drapée et formant un gros chou, au milieu duquel est piqué un cardinal.

3. Chapeau de paille de riz, à haute calotte et passe envolée. Tour de tête très-touffu en fleurs de muguet, piqué d'une aile verte. Panache de plumes d'autruche blanches, se terminant derrière par un saule blanc; deux ailes de plumes vertes soutiennent le pied du panache et semblent se confondre avec celle du tour de tête.

4. Capote de grenadine de soie noire; le fond plissé dans le bas. Large diadème couvert de feuillage en perles d'acier bleuté. Plume crème au sommet; le pied en est retenu par une boucle de perles bleutées. Cache-peigne de roses thé derrière et barbes mentonnières en tulle dentelle noir.

5. Chapeau rond pour fillette, en paille de riz. La passe est garnie d'un velours bleu; le fond recouvert d'un foulard bleu azur, avec chou de petits rubans du même bleu retenant une touffe de marguerites. De ce chou part un long ruban qui forme, au bord de la passe, un nœud à longs bouts flottants.

6. Col rabattu en guipure, avec plastron-modestie en organdi tout plissé. D'un côté, le plastron est bordé d'un ruban lilas, cloué de boutons boule en nacre; de cette ligne partent des rubans qui traversent en biais le plastron et se terminent de l'autre côté par des nœuds.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 129.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

Toilette de plage. — Costume en toile bleu marine. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé et d'un bouillonné à tête plissée, le tout coupé de lisérés blancs. — Polonaise garnie, à la bretonne, de galons blancs brodés de bleu, posés en carré sur le corsage, avec groupes de boutons de nacre. Même galon dans le bas, avec plissé remontant. Une bande de toile, lisérée de blanc et garnie de groupes de boutons, relève dans le bas le milieu du devant de la polonaise, dont elle soutient les drapés. Par derrière, le dos forme cuirasse, et le bas du vêtement est drapé en pouff sur le bord. Un galon brodé, qui part des angles du bas du dos, descend de chaque côté soutenir les draperies. Parement liséré de blanc et encadré de plissés, au bas de la manche, avec boutons de nacre sur le dessus. — Écharpe de même toile simplement lisérée dans le haut, garnie sur les bords inférieurs d'un galon brodé et de plissés. — Lingerie plissée en linon blanc. — Chapeau de paille ondulée, de couleur noisette, garni d'une écharpe en gaze grise, fixée devant par un oiseau rougeâtre. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

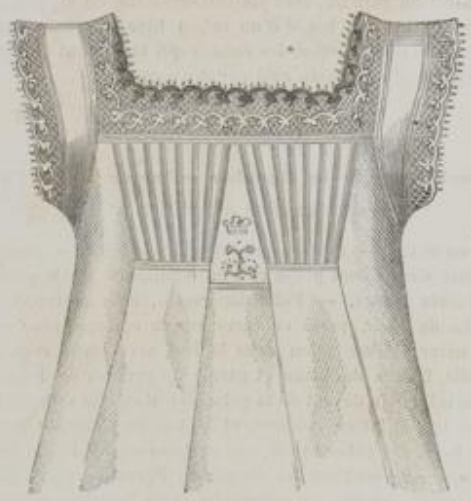
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE. — (G. 766, 772, 784.)

1. Toque de voyage.

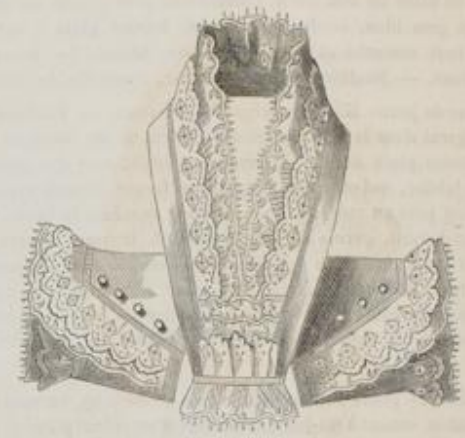
1. Toque de voyage en paillasson noir. Écharpe de gaze crème drapée autour de la calotte, fermée derrière par une touffe de plumes noires. Oiseau bleu et rouge sur le côté.

2. Chemise de jour en batiste, ayant ceci de particulier qu'elle forme



2. Chemise de jour.

des goussets tout plissés, arrêtés par un double cordon de même étoffe. Le chiffre brodé est placé, ainsi que l'écusson, entre les deux goussets. Dentelle de filet brodé autour du cou et des manches. (Modèle des magasins de la *Paix*, 23 et 25, rue du Quatre-Septembre.)



3. Parure en broderie.

3. Parure en broderie, point à l'aiguille et piqûres à la main. Les deux volants sont montés à un biais de nansouk décolleté modérément. Les manchettes à sabot sont ornées de même, avec de tout petits boutons de nacre. (Modèle des magasins de la *Paix*.)

4. Chapeau rond en paille anglaise, à passe emboîtant bien la tête. Calotte pointue, garnie d'un éventail de coques de ruban à rayures bleues et blanches, s'échappant d'une couronne de roses qui entoure le sommet.

4. Chapeau de paille anglaise.

5. Chapeau rond en paille brune, à passe étroite et fond élevé. Deux écharpes en faille marron, drapées autour de la calotte, forment sur le côté, presque devant, de gracieux coquillés fixés par des boucles de nacre. Une plume marron prend pied sous la boucle la plus élevée et retombe der-

rière. (Modèle de la maison Mélanie Percheron, rue Vivienne, 30, et rue de la Paix, 24.)

5. Chapeau de paille brune.

6. Fichu de linon blanc, garni de petits plis et de festons. Un volant plissé

6. Fichu de linon blanc.

à la paille orne les bords extérieurs et intérieurs. Double jabot de valenciennes coquillée, terminé par un nœud de ruban rose.

7. Fichu de dame âgée. Le fichu est en dentelle (point à l'aiguille) et forme col rabattu. Plissés de crêpe lisse à l'intérieur, le pied soutenu par des draperies de même étoffe. Jabot de dentelle coquillée, entremêlée de coques de satin bleu de roi.

7. Fichu de dame âgée.

8. Capote de paille marron. Passe bordée d'une paille de teinte naturelle et doublée de velours marron. Coques de ruban satiné, de nuance

8. Capote de paille marron.

jaune paille, dans le haut, avec bouquet de fleurs des champs. Mêmes fleurs sur le bavolet. Jarretière de ruban paille en mentonnière, avec nœud de velours marron et coquelicot sur le côté.

PLANCHE G. N° 762. — DESCRIPTION, PAGE 328.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE CASINO.

Modèles de Mme Morison (rue d'Antin, 14). — Patrons épinglés : 10 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ad. Goubaud & fils Editeurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre Septembre N°3.

Toilettes de Mme Morison, r. d'Antin 14 – Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon

Chée d'Antin 6 – Fleurs et Plumes pour Modes de la Mme J. Savalle, r. du Caire 12 – Corsets de P. de Plument.

rue Vivienne 33 – Machines à coudre de H. Seeling, Bd Sébastopol 70 et r. Nve des Petits Champs 97.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 779. — DESCRIPTION, PAGE 326.

COSTUMES DE BAINS DE MER

Patrons épinglés : 1re figure, 3 francs ; 2e figure, 4 francs ; 3e et 4e figures, 5 francs ; 5e figure, 4 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES LAPINS DE GOURNAY

(NOUVELLE. — SUITE.)

Le seul des convives qui ne fût pas dans un état de contentement parfait, en quittant la table du château de Cavilly, était le comte de Chabrillant. Il songeait à ce qu'il avait promis pour le lendemain. Et plus il songeait, plus augmentaient son trouble et ses anxiétés. Comment soutenir l'honneur de son pavillon, s'il ne pouvait offrir que ce qui venait d'obtenir un si franc et si légitime succès?

La nuit ne fut pas bonne pour lui. Il ne put jamais trouver le sommeil, et dans son insomnie ardente il ruminait toutes les recettes de cuisine qu'il avait apprises auprès du célèbre Grimod de La Reynière. A l'aube, ce malheureux courtisan était debout, et, sans se soucier de la rosée, il se promenait à grands pas dans le parc, combinant ses ressources et envoyant message sur message à son intendant de Gournay. Heureusement encore, il était personnellement connu des paysans qui avaient eu maintes fois occasion de se louer de sa libéralité, ce qui lui permettait de transformer en messagers tous ceux qui passaient près de lui, se rendant à leur travail matinal. Mais, malgré tout, la besogne n'avançait guère et il était bourrelé d'appréhensions.

Une jupe rayée de couleurs vives, qui passait au loin en ayant l'air de se dérober sous le couvert du bois, vint tout à coup le distraire. Il doubla le pas et, par une manœuvre savante, se trouva bientôt dans l'allée que suivait une jeune femme. Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant la gentille soubrette de la veille. Elle portait, suspendu à l'un de ses bras, un grand vase clos, et à l'autre un petit panier duquel s'échappaient des verdures printanières. Malgré cette double charge, elle marchait d'un pas leste et décidé.

— Et d'où viens-tu si matin, la belle enfant?

— De faire ma petite cueillette, monsieur le comte, et je rentre vite au château porter ces provisions à la tante Pélagie qui sera bien contente. Car cela pourra lui servir à faire une surprise.

— Ah! ah! et quelle est cette surprise? Voyons....

— Oh! non, je ne vous montrerai rien; il faut que vous soyez comme les autres.

Mais il n'était pas facile de se débarrasser du comte de Chabrillant avec une pareille fin de non-recevoir. Dans les temps ordinaires, il suffisait que ses désirs fussent aiguillonnés pour que sa volonté devint sur-le-champ impérieuse. En un jour semblable, avec le mot de surprise on aurait conduit le comte à commettre les plus grands excès.

S'emparant donc du panier de la jeune fille, il l'ouvrit sans tenir compte de ses pleurs et de ses cris.

— Des fraises, s'écria-t-il en écartant les verdures, des fraises des bois! Oh! le délicieux parfum! Et voilà ce que tu voulais me cacher, petite?... Tu avais tort, le plus grand tort..... Et la preuve, c'est que je les achète, tes fraises. Oh! qu'elles sont fraiches et qu'elles sentent bon! Combien en veux-tu?

— Mais, monsieur le comte, elles ne sont pas à vendre.

— Allons donc! tu les as bien achetées, toi!

— Non, monsieur le comte, je les ai cueillies dans un coin du bois que je connais. Elles y viennent beaucoup plus tôt que partout ailleurs et en grande abondance. Demain, il y en aura encore.

— Tu donneras celles de demain à la tante Pélagie. Quant à celles-ci, je les garde.

— Ce n'est pas possible. Elles sont pour le prince.

— C'est précisément pour lui que je les veux.

— Allons, laissez-moi aller... Si la tante Pélagie ne me trouve pas en se levant, elle sera inquiète.

— Écoute-moi bien, mignonne, et tu vas voir que nous allons nous entendre... Tu sais que le prince vient dîner aujourd'hui à mon château de Gournay-sur-Aronde, comme il a dîné hier à Cavilly. Ces fraises, avec la crème que je devine être dans ce vase, auront le même succès que les lapins dont nous nous sommes léchés les doigts. Si tu veux venir les servir, il ne tient qu'à toi d'être du voyage, et tu feras une petite cueillette qui vaudra bien celle d'hier au soir.

— Mais que dira la tante Pélagie?

— Eh! laisse-la où elle est..... Nous sommes ici pour amuser le prince. L'essentiel est qu'il soit heureux. Il sera enchanté de la chose telle que je l'arrange. Tu n'as qu'à y gagner, et si la tante Pélagie n'est pas contente, nous aviserons plus tard aux moyens de l'adoucir.

La jeune fille était fort perplexe. Elle voyait bien qu'en acceptant ce qu'on lui proposait elle déviait du droit chemin; mais elle ne savait comment s'y prendre pour y rester. Chabrillant ne lâchait pas le panier aux fraises et pour rien au monde elle n'aurait voulu rentrer au château de Cavilly les mains vides.

Pour surcroît de malheur, le valet de chambre de confiance vint prendre les derniers ordres du comte avant de partir pour Gournay-sur-Aronde où il devait avoir l'œil à tout.

— Emmène cette petite avec toi, lui dit Chabrillant, et qu'on en aie le plus grand soin. En arrivant moi-même, je te dirai le rôle qu'elle doit jouer dans le service.

Il n'y avait pas de résistance possible. La brunette, avec sa crème et ses fraises, prit le chemin de Gournay.

IV

C'est bien le cas de le dire : au château du comte de Chabrillant on avait mis les petits plats dans les grands, et tout ce luxe était nécessaire pour faire au comte de Provence une réception qui valût celle de Cavilly.

Cependant il eût été difficile de dire quelle était celle des deux journées qui devait laisser dans l'esprit du prince le plus gracieux souvenir. La première avait pour elle tout le charme de l'imprévu. On voyait que la seconde avait profité de l'expérience acquise durant sa devancière. Le comte de Provence ne trouva devant lui que les mets qu'il avait la veille prisés à leur valeur. Mais ce n'était plus pour lui une saveur nouvelle, et alors il se plut à développer devant ses convives la finesse de ses connaissances culinaires. Le brave comte de Chabrillant vivait dans le septième ciel. Il faut avoir été ambitieux et avoir vu son ambition satisfaite pour comprendre le bonheur qu'il éprouvait.

Montesquiou partageait la joie de son ami, de son rival; car il avait sa part des éloges et des compliments, et les lapins de Gournay-sur-Aronde ne faisaient point du tout oublier les lapins de Cavilly. Le comte ne séparait en aucune façon les deux hospitalités et paraissait voir dans l'une la suite toute naturelle de l'autre.

Dans ces circonstances, l'entrée de la soubrette, sa jatte de fraises à la main, fut un véritable coup de théâtre.

Depuis La Quintinie, qui est une des plus grandes et des plus utiles illustrations du siècle de Louis XIV, la France jouit d'un grand privilége, et, chose rare, d'un privilége qui n'a jamais fait verser des larmes à personne. Nulle part au monde on n'a poussé plus loin la culture des jardins de rapport. La science et l'observation ont combiné leurs soins et leurs efforts pour faire rendre à chaque motte de terre les fruits qui conviennent le mieux à son tempérament. De là toutes ces belles réputations des environs de Paris, qui subsistent encore, et, malgré les siècles écoulés, tiennent parfaitement bien contre les concurrences que les besoins du commerce et de la consommation ont fait éclore de tous les côtés. A la fin du dernier siècle, on avait en outre un goût très-prononcé pour les primeurs, dont l'importance disparaît de plus

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

en plus avec la rapidité des communications. Le goût était dans toute sa pleine efflorescence dans ce monde artificiel de courtisans, de financiers, de grands seigneurs libertins qui représentent avec éclat la haute société française pendant le règne de Louis XV. On le retrouve encore longtemps après. Rien n'est de meilleur ton que de désirer et de savourer des pêches, des figues, du raisin au mois de janvier. Le brillant comte d'Artois et le duc de Chartres en font servir dans leurs parties fines et à leurs petits soupers. C'est une prodigalité tout comme une autre, et rien de ce que ce vice engendre ne doit leur demeurer étranger. Mais il n'en est pas de même du comte de Provence, qui affecte en tout de montrer une sagesse qui n'entra jamais dans les habitudes de son frère et de son cousin. En outre le futur Louis XVIII montre bien la plus grande ferveur pour tous les raffinements de la table et de la bouche. Seulement, il dit à qui veut l'entendre qu'il faut que chaque chose vienne en son temps et à sa saison. Et l'on se conforme à cette sage maxime, aussi bien dans les offices et les cuisines du Luxembourg que dans les offices et les cuisines de Brunoy, où le comte de Provence sait donner de fort belles fêtes, mener commode et joyeuse vie, même traiter agréablement son frère Louis XVI à la satisfaction de la difficile Marie-Antoinette, mais sans jamais forcer la nature et recourir à d'autres artifices que ceux de son cuisinier.

Or, à l'époque de l'année où le prince courait la pretantaine dans les bois de Lihus du château de Cavilly au château de Gournay-sur-Aronde, les fraises étaient encore un fruit bien nouveau pour les environs de Paris. On en voyait bien quelques petites corbeilles, hâtivement poussées sur des plates-bandes cultivées avec un soin particulier. Mais elles n'avaient pas la fraîcheur et le parfum de ces fraises des bois que connaissent tous ceux qui ont vécu à la campagne. Nous avons en France, dans toutes les régions, beaucoup de grandes forêts. Malgré les défrichements, nous sommes toujours cette vieille terre des Gaules si bien décrite par Jules César, il y a vingt siècles. Le sol aimé des Druides ne ressemblera jamais au plateau dénudé des Castilles, sur lequel le paysan considère l'arbre comme un ennemi personnel. En France, c'est tout le contraire, l'arbre et les beaux ombrages qu'il donne sont toujours un objet d'amour et de vénération.

Pas une de nos grandes forêts, historiques ou non, qui n'ait eu son Sylvain attitré. Mais ce que n'ont pas dit ces amoureux naïfs, presque toujours attirés et retenus par des beautés pittoresques, c'est qu'il n'y a pas un seul de nos grands bois séculaires où l'on ne trouve quelque coin béni, ne serait-ce qu'un mince pli de terrain, et remarquable pour les indigènes, parce que les lois naturelles de la végétation s'y montrent souvent interverties...

Tout y contribue. Les accidents du sol se combinent de telle façon que toute la chaleur solaire soit concentrée en un étroit espace et produise, dans le Nord, par exemple, un été anticipé, lorsque le Midi en est encore à jouir des premiers effluves du printemps. Et la réciproque aussi se présente; ce qui occasionne les phénomènes de végétation les plus bizarres. On y voit successivement anticiper la marche des saisons et changer la nature des climats.

Les bois de Lihus ne faisaient pas une exception; seulement les indigènes seuls connaissaient toutes les ressources de la forêt. Parmi eux certainement, entre Cavilly et Gournay-sur-Aronde, la tante Pélagie était la personne la plus experte. Elle savait tout ce qu'il y avait de bon à plusieurs lieues à la ronde, et à quel moment propice de l'année se produisait le bienfait du ciel. Elle avait transmis précieusement ses connaissances à sa nièce, afin que l'expérience acquise ne fût pas perdue; mais elle était bien loin de se douter de l'usage qui allait en être fait. Elle maugréait en vraie Picarde contre les inconséquences et les folies de la jeunesse à l'heure même où sa nièce tirait de peine le châtelain de Gournay.

Car elle ne brillait pas par une tendresse excessive, cette bonne tante Pélagie. Elle était même rude aux moindres incartades. Celle-ci était forte. Car Octavie, la jeune nièce qui devait figurer au départ, ne parut pas, et pour cause. Pélagie en fut pour ses frais de mauvaise humeur. Les inquiétudes vinrent ensuite. Nous pouvons l'avouer: en ce moment, Octavie, toute à son service, ne pensait guère à sa tante.

Quoique n'ayant plus la même timidité que la veille, Octavie était cependant bien rouge encore quand, poussée par le maître d'hôtel, elle franchit le seuil de cette salle à manger où le comte de Provence et ses amis s'esbattaient en toute liberté. La brunette était réellement jolie à croquer, comme auraient dit tous les dévots du temps, et il n'en manquait pas autour du comte de Provence, des plus graveleux. La jeune fille ne donna pas aux plus audacieux même le temps de lui lancer un compliment équivoque. D'une main leste, elle découvrit les fraises cachées dans un nid de verdure des bois, et aussitôt le plus suave des parfums embauma la salle à manger. Une nouvelle sensation, et des plus agréables, s'empara de tous les convives. On oublia le vin de Hongrie qui pétillait dans les fines coupes de cristal, et l'on s'extasia à qui mieux mieux.

— Pour le coup, dit l'amphitryon de la veille quand il vit les yeux du comte de Provence pétiller de plaisir, mon cher Chabrillant, j'avoue que je suis surpassé. Vous avez trouvé moyen de rendre complète notre petite bamboche dans les bois de Lihus. Hier ces fruits m'ont manqué.

— Et aujourd'hui, mon cher Montesquiou, je dois vous en renvoyer au moins la moitié de l'honneur, dit Chabrillant avec une modestie qui dissimulait mal sa joie intérieure.

— Ah! ah! vous êtes donc deux complices pour un seul forfait, dit le comte de Provence.

— Oui et non, Monseigneur, reprit Chabrillant. Car Montesquiou ne savait rien de ces fruits.

— Eh bien! alors?....

— Ils ne lui en appartiennent pas moins, Monseigneur..... Je les ai détournés de son office où ils se rendaient en grand mystère. Du même coup, j'ai détourné la messagère, et non sans peine. Ces fraises des bois, qui sont exquises, veulent être mangées au grand repas du jour, sous peine de peser trop lourdement sur l'estomac. Après nos lapins, elles vont très-bien. Vous devriez en manger, pour bien connaître toutes les richesses de notre forêt. Et vous ne le pouviez que chez moi, Monseigneur, puisque ma maison a l'honneur aujourd'hui de vous recevoir.

Pendant ce petit discours, Montesquiou faisait, comme on dit, contre mauvaise fortune bon cœur. Dans sa contenance, rien ne trahissait le mécontentement. Mais il aurait fallu bien mal le connaître pour croire qu'il voyait sans un déplaisir secret l'avantage qu'avait su prendre sur lui son rival. Désagréments semblables se voient journellement à la cour. On les cache avec soin sous l'urbanité gracieuse des formes et la courtoisie polie du langage. Mais on n'en recherche pas moins avec ardeur l'occasion de prendre sa revanche.

Quoique les duels fussent à la mode, quoique les princes du sang, tels que le comte d'Artois et les Condé, missent volontiers l'épée à la main, quoiqu'on eût vu un de ces derniers se battre avec son propre capitaine des gardes, le chevalier de Montesquiou ne crut pas prudent de recourir aux armes pour tirer vengeance de la petite trahison qu'il avait à reprocher au comte de Chabrillant. Il avait autre chose qu'une épée dans son arsenal. Et il le prouva bien, pendant les quatre ou cinq années brillantes qu'eut encore l'antique monarchie des Bourbons. Les malheurs publics même n'éteignirent pas une rancune toujours vivace.

Raconter ces divers épisodes nous entraînerait beaucoup trop loin.

Bornons-nous donc à nous occuper de cette jolie brunette qui a joué un si grand rôle dans les amusements gastronomiques d'un futur roi. Ce n'est pas la dernière fois qu'elle ait vu le frère de Louis XVI.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

V

Avec sa nature franche et ses allures décidées, Octavie n'était pas de celles qui restent plus longtemps qu'il ne convient sous la tutelle des parents. On lui avait appris à braver la colère de la tante Pélagie. Elle en profita pour s'émanciper tout à fait en épousant au plus vite un beau gars de Cavilly, auquel on lui défendait de penser et de prétendre, parce qu'il appartenait à une famille qui jouissait de quelque bien. Il est vrai qu'en deux jours la dot d'Octavie avait grossi d'une façon assez rondelette, et que peu de paysannes de Picardie pouvaient présenter en espèces une aussi jolie entrée en ménage. On se tromperait étrangement si l'on se figurait que date d'aujourd'hui l'amour des paysans pour les belles pièces d'or, bien sonnantes et bien trébuchantes. Cet amour remonte aux temps les plus reculés, et il est probable qu'il ne s'éteindra qu'avec l'amour de la terre, c'est-à-dire jamais.

Octavie ne fut donc pas bien longue à se laisser enjôler, mais pour le bon motif, par l'épouseux de son choix. Quant éclata la grande rénovation nationale de 1789, elle était déjà mère de famille. Deux gros garçons se pendaient à ses jupes; un autre était à la mamelle, et tout portait à croire que la jolie brunette ne s'en tiendrait pas là. Ce qui eut lieu, en effet. Octavie mit successivement au monde six garçons qui grandirent et se fortifièrent au village pendant les violents orages de la Révolution.

La prospérité du paysan croissait, du reste, pendant qu'augmentait la famille. On avait agrandi le patrimoine de quelques lopins de terre enlevés aux enchères des ventes nationales. Uniquement sous prétexte de s'arrondir. Et l'on y était parvenu tant et si bien qu'on passait pour un des plus gros propriétaires de l'arrondissement, lorsque la main d'un soldat brutal renversa les institutions républicaines et les remplaça par des institutions césariennes et impériales. Quoiqu'on en ait pu dire, ce changement ne produisit pas une joie bien vive dans les chaumières, surtout quand on vit les populations mises en coupe réglée par des guerres incessantes. Celle qui finissait n'était que le prélude de celle qui allait commencer. L'une engendrait l'autre. Au nord, au midi, à l'est, à l'ouest, tout était en feu.

Comme toutes les mères de cette époque, Octavie connut les douleurs et les angoisses suprêmes de n'avoir mis au monde que de la chair à canon. Combien y en eut-il alors qui déplorèrent leur fécondité?.... Des historiens ne l'ont jamais dit. Ils ont bien autre chose à faire quand ils ont pris à tâche de raconter les hauts faits et les exploits d'un conquérant. L'odeur de la poudre les grise, et ils ne voient pas, ils ne comptent pas les larmes silencieuses qui coulent dans l'ombre. Les fronts ceints de lauriers absorbent toute l'attention. On croirait manquer à son devoir, si l'on avait un regard sympathique, un seul, pour les mères qui n'ont à offrir que des yeux en pleurs.

Cinq des fils d'Octavie furent ainsi moissonnés par la mort, dévorés par la guerre de 1806 à 1812. Tous, ils étaient beaux, grands, forts et braves. En les voyant, on comprenait qu'ils étaient d'une race robuste, de cette belle race des campagnes de France, quand elle était uniquement occupée des travaux que comporte la culture des terres, quand l'industrie éreintante et énervante ne l'avait pas encore atrophiée. Ces jeunes hommes tombèrent tous sur le champ de bataille, en Allemagne, en Italie, en Portugal, en Espagne, en Hollande, héros obscurs pour lesquels on ne rédigea pas le moindre bulletin triomphal. Un sec avertissement administratif fut tout ce que reçurent les parents. On n'y mettait pas plus de façons, dans cette ère glorieuse qu'on appelle pompeusement le premier Empire. Les commis et les employés des bureaux en avaient trop à expédier.

Le père n'y tint pas. L'infortune domestique eut raison d'un organisme qui était construit pour résister longtemps à tous les orages ordinaires de la vie. Ces coups multipliés abattirent le pauvre homme plus sûrement et plus rapidement que la cognée du bûcheron n'abat un chêne séculaire dans les forêts. Il s'étiola pendant quelques mois, laissant péricliter son bien, le vendant même brin à brin pour essayer d'atténuer son malheur. Puis, pour ne plus se relever, il tomba comme déraciné, le jour où le message funèbre franchissait le seuil de sa chaumière pour la cinquième fois.

Octavie fut plus forte. Il lui restait un fils, le dernier venu, le Benjamin. Il fallait vivre pour celui-là et le conserver à tout prix. Le cœur des mères est ainsi fait. Ce qui reste console de ce qui est parti, tout en ne le faisant pas oublier. Le trésor se rétrécit et s'amoindrit. On en devient plus avare. On choie son dernier bien avec un suprême amour.

Aucun sacrifice ne fut épargné par la mère pour que le dernier né ne devînt pas comme les autres la proie du monstre. Et Dieu sait s'il en fallait à une époque où tous les moyens étaient bons pour satisfaire aux exigences des réquisitions forcées. Les champs étaient vendus un à un pour se procurer l'argent qui était demandé tantôt par ici, tantôt par là. Mais qu'importait à la veuve? Pourvu que son fils, que son Benjamin lui restât, elle ne demandait rien de plus et trouvait encore la force de sourire dans sa détresse et son isolement. Triste sourire, et qui n'est pas de ceux dont on se souvient avec bonheur.

Vinrent le mois de décembre 1813 et le mois de janvier 1814. L'étranger foulait en conquérant, en vainqueur le sol sacré de la patrie. Ce qui ne s'était pas vu depuis 1792 se reproduisait. Et cette terre féconde de France était épuisée. Elle avait trop rempli les ossuaires épars aux quatre coins de l'Europe. Il lui restait beaucoup de grands dignitaires, beaucoup de généraux, beaucoup d'officiers, mais pas de soldats. Elle ne pouvait cependant pas tomber sans faire encore une fois trembler ces coalitions formidables qu'elle avait si souvent abattues. Un appel suprême fut envoyé dans tout le pays et retentit jusque dans les campagnes les plus reculées. On requérait tous les hommes en état de porter les armes. Une dernière armée fut levée et envoyée à l'ennemi, devant les flots grossissants de l'invasion, avant même de savoir comment on maniait un fusil. Braves enfants, s'ils n'apprirent pas comment on donne la mort, ils surent du moins la recevoir dignement! Ils tombèrent en héros!

Georges Bell.

(La suite au prochain numéro.)

SAINT NICOLAS ET SAINT ÉLIE

(LÉGENDE RUSSE.)

Il y a bien longtemps, vivait un paysan. Il fêtait toujours dévotement la Saint-Nicolas, mais il se permettait quelquefois de travailler le jour de Saint-Élie. Il récitait des litanies à saint Nicolas, il lui offrait des cierges, tandis qu'il ne paraissait pas songer beaucoup à l'autre bienheureux.

Un jour, les deux saints traversèrent son champ, de compagnie. Chemin faisant, ils examinaient les jeunes pousses de blé, si belles, si belles que l'âme en était ravie.

— Voilà qui promet une magnifique récolte, dit saint Nicolas, et vraiment le paysan est brave, honnête et religieux, adorant Dieu et révérant ses saints. C'est une aubaine qui revient bien à un si bon sujet.

— Hum! répondit saint Élie, c'est à savoir. Nous verrons ce qu'il récoltera. Quand j'aurai envoyé la foudre et la grêle ravager le champ de ton paysan, il apprendra peut-être à observer la Saint-Élie.

Là-dessus ils se chamaillèrent un peu, puis s'en allèrent chacun de son côté.

Saint Nicolas se hâta d'aller trouver le paysan.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Dépêche-toi, lui dit-il, de vendre ta récolte sur pied au pope de la paroisse de saint Élie. Sinon tu n'en auras rien, car tout sera détruit par la foudre et la grêle.

Le paysan courut aussitôt chez le pope.

— Voulez-vous, lui dit-il, acheter ma récolte sur pied? J'ai un pressant besoin d'argent, ayant un payement à faire. Achetez-la, mon père, achetez-la, et vous ferez une bonne affaire.

Ils débattirent le prix et conclurent le marché ; le paysan prit l'argent et retourna chez lui.

Peu après, un nuage orageux couvrit le ciel, une averse de pluie et de grêle s'abattit sur le champ, et tout le blé fut coupé comme par le tranchant d'un couteau sans qu'il restât debout une seule paille.

Le lendemain, arrivent de nouveau saint Nicolas et saint Élie.

— Regarde, dit Élie, comme j'ai arrangé le champ du paysan.

— Du paysan? non, frère. Tu ne l'as pas mal arrangé, c'est vrai, mais c'est le champ du pope, et non le champ du paysan.

— Comment, du pope?

— Mais oui, il y a une semaine que le paysan a vendu sa récolte au pope de la paroisse de Saint-Élie et qu'il a reçu en échange de bon argent comptant. Pauvre pope, voilà son argent perdu!

— Oh! oh! grommela saint Élie, puisque c'est comme cela, je vais remettre le champ en état. La récolte deviendra deux fois plus belle qu'auparavant.

Ils causèrent encore un peu, puis ils se séparèrent.

Saint Nicolas retourna vite chez le paysan.

— Va-t'en chez le pope, lui dit-il, et rachète la récolte de ton champ. Crois-moi, tu y trouveras ton profit.

Le paysan s'en va chez le pope, le salue et lui dit :

— Hélas! mon révérend père, le bon Dieu t'a envoyé une calamité bien cruelle. Tout le champ a été battu par la grêle comme une aire de grange. Veux-tu que nous partagions le dégât entre nous? Je reprendrai mon champ, et je te rendrai la moitié de ton argent.

Le pope se montra fort satisfait de la proposition, et le marché fut bientôt conclu.

Mais voilà qu'à partir de ce jour, Dieu seul sait comment la chose se fit! le champ du paysan commença à se rétablir, les vieilles racines jetèrent de jeunes pousses, grâce à une pluie salutaire qui arrosait incessamment le sol, et la récolte devint magnifique : un blé très-serré, point d'ivraie et l'épi tellement fourni qu'il penchait vers la terre. Après la pluie vint le soleil pour mûrir le blé qui prit une belle couleur dorée. Le paysan moissonna bien des gerbes, en fit bien des tas et se prépara à en former des meules couvertes de chaume.

Sur ces entrefaites, saint Élie revint avec saint Nicolas, et, jetant un regard satisfait du côté du champ, il dit à son compagnon :

— Regarde, Nicolas, quelle bénédicton du ciel! n'ai-je pas bien rétabli les affaires du pope? Il s'en souviendra jusqu'à la fin de ses jours.

— Du pope? non, frère. La grâce est grande sans doute, mais le champ appartient au paysan. Le pope n'y est pour rien.

— Que dis-tu?

— Oui, vraiment. Lorsque la grêle eut dévasté le champ, le paysan se rendit immédiatement chez le pope et racheta la récolte à moitié prix.

— Patience, reprit saint Élie, patience! Je viderai les gerbes. Le paysan aura beau en mettre sur l'aire autant qu'il voudra, il ne battra chaque fois qu'une mesure de blé.

— Mauvaise affaire! pensa Nicolas, mauvaise affaire!

Et il s'en alla tout de suite chez le paysan.

— Ecoute, lui dit-il, lorsque tu battras ton blé, n'en mets pas plus d'une gerbe à la fois sur l'aire.

Le paysan commença à battre son blé comme le saint le lui avait dit, et chaque gerbe lui donna une mesure de grain. Il en remplit toutes ses granges ; elles ne suffirent point. Il en construisit de nouvelles et il les remplit encore.

Mais voici que saint Élie repasse, toujours accompagné de saint Nicolas, devant la chaumière du paysan.

Après avoir fureté de l'œil çà et là, il s'écrie :

— Combien de granges il se construit, ce paysan! que va-t-il donc y mettre?

— Elles sont toutes pleines, répondit Nicolas.

— Mais où a-t-il pris tant de blé?

— C'est tout simple : lorsqu'il a battu son blé, il n'a mis qu'une gerbe à la fois sur l'aire, et chaque gerbe lui a donné une mesure.

— Hé, Nicolas, reprit Élie, c'est toi qui rapportes tout au paysan... Tu diras ce que tu voudras ; mais sois tranquille, ton paysan se souviendra de moi.

— Que vas-tu lui faire?

— Je me garderai bien de te le dire, mais il aura son compte réglé, je t'en réponds.

— Voici le moment de la catastrophe, pensa Nicolas.

Et il se dépêcha d'aller trouver le paysan.

— Achète vite, lui dit-il, deux cierges, un grand et un tout petit, et fais ce que je vais te dire...

Le lendemain, saint Nicolas et saint Élie passaient vêtus comme des pèlerins, lorsqu'ils rencontrèrent le paysan portant deux cierges, un gros d'un rouble et un tout petit d'un copeck.

— Où vas-tu, paysan? héla saint Nicolas.

— Je vais allumer ce gros cierge au bienheureux saint Élie qui s'est montré si bon pour moi. Tout mon champ avait été ravagé par la grêle, et cependant, grâce à l'intervention de ce digne saint, j'ai eu double récolte.

— Et ce chétif petit cierge d'un copeck, pour qui est-il?

— Ah! celui-là, c'est pour saint Nicolas, répondit légèrement le paysan.

Et il continua son chemin.

— Eh bien, Élie, toi qui m'accusais de tout rapporter au paysan, tu dois savoir à quoi t'en tenir à présent.

L'affaire finit là; saint Élie radouci cessa de menacer le paysan, qui vécut heureux et tranquille en fêtant, désormais, également la Saint-Élie et la Saint-Nicolas.

G. DE MOLINARI.

CORRESPONDANCE

— Mme D'L..., A POTSDAM.

A votre lettre nous demandant quelle façon on donne aux manches sur lesquelles on porte des manchettes en guipure d'Irlande, nous répondrons qu'il faut une manche presque plate, sur laquelle la manchette de guipure puisse se poser facilement.

AVIS IMPORTANT

Nous recevons de quelques-unes de nos obonnées des réclamations que l'examen attentif du calendrier suffirait à leur éviter. Persuadées que le journal doit leur arriver invariablement le 1er du mois, elles nous écrivent pour se plaindre de ne l'avoir point reçu. Nous nous empressons de leur rappeler que le journal paraît *tous les samedis*, sans acception de date. Or, le premier samedi de juillet tombant le 7, il nous était impossible de leur expédier le journal avant cette date. Par la même raison, ce n'est que le 4 août que nous pourrons leur servir le premier numéro du mois d'août, et le 6 octobre le premier numéro d'octobre. Nous les en prévenons afin de leur éviter encore une fois des réclamations inutiles.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

La maison J. Savalle, qui a été l'une des premières à faire le chapeau de fleurs, si coquet dans ses allures, si varié dans ses dispositions, est maintenant admirablement assortie en chapeaux de plumes. Nos lectrices savent, sans nul doute, que c'est la nouveauté du jour : à la mer, à la campagne, en voyage, pour les excursions, le chapeau de plumes est le préféré : pas une femme élégante qui n'en ait au moins un.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que les fleurs soient abandonnées ! Loin de là, elles resteront longtemps encore les favorites pour la coiffure habillée ; rien ne va si bien à la figure qu'une couronne de fleurs, de feuillage ou de fruits, et cela sans aucune considération d'âge. Le mélange de dentelle noire ou blanche, les barbes de tulle, la mantille en dentelle légère, tout cela continue de former le complément nécessaire de ces couronnes.

Le feuillage *Dora*, de la maison Savalle, continue de jouir d'un grand succès. C'est, du reste, une composition tout à fait gracieuse : des feuilles de buis de teintes sombres, chaudes cependant, mélangées de fruits et de fleurs des montagnes d'Écosse, d'un genre charmant et bien original.

Les roses de cette maison se recommandent tout particulièrement à l'attention des femmes de goût par une perfection d'imitation, une finesse, une réalité à laquelle ne manquent ni la fraîcheur ni le parfum. Qu'elles sont donc jolies, les couronnes de roses pâles, pressées les unes contre les autres, et qui semblent se cacher sous une guirlande plate en feuillage naturel et varié !

Donc, en fleurs ou en plumes, la maison J. Savalle possède le plus beau choix comme qualité et finesse, dans les prix les plus avantageux qu'on puisse désirer. Les modistes, en s'adressant à elle (12, rue du Caire), y trouvent nécessairement un bénéfice énorme, parce qu'elles abordent le gros sur lequel la diminution de prix est considérable.

— Galons par ci ! passementeries par là ! Ainsi peut se résumer le bilan de la mode pour la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée-d'Antin) ; et il n'y a pas à dire, toute la question des garnitures du costume actuel se trouve dans ces deux mots.

En ce qui concerne la guirlande-mousse découpée, la frange filet et autres garnitures de même genre, nous prions nos lectrices de vouloir bien se reporter à nos précédents articles. Nous croyons utile, pour aujourd'hui, d'insister particulièrement sur le gant et la mitaine, l'un et l'autre de premier choix à la *Ville de Lyon*.

Les gants comprennent plus d'une variété : d'abord le gant *Joséphine*, la perle des gants de chevreau, qui moule la main gracieusement, ne se découd et ne se déchire jamais ; — le gant de Suède, aristocratique dans sa simplicité, léger, frais et charmant à porter ; très-élégant lorsqu'il est blanc, et fort recherché pour le bal ; — le gant de fil d'Écosse, si commun lorsqu'il est mal fait et de bas prix, mais d'une certaine crânerie élégante lorsqu'on le prend à la *Ville de Lyon*, où il atteint la dernière perfection de fabrication et de coupe.

Quant à la mitaine, que cette maison a été la première à lancer, c'est aujourd'hui la parure de toutes les femmes élégantes. En beau cordonnet noir ou blanc, couvert de broderies, la mitaine fait admirablement ressortir la grâce d'une jolie main, d'un bras bien fait.

Combien de délicieuses parures la *Ville de Lyon* prépare avec les gazes et tulles blancs, noirs ou de couleur, les dentelles noires brodées en couleur, les tulles au mètre chenillés de couleur ou bordés de pomponnettes en soie floche, formant la plume une fois que le tulle est ruché ! Mais aussi comment décrire ces merveilles de goût parisien ? il faudrait des volumes. Il ne peut en être autrement, du reste : cette maison ne possède-t-elle pas les plus beaux rubans et la nouveauté en tout ce qui concerne la fantaisie élégante de ce genre de lingerie ?

— En général, c'est un fait reconnu, les Américains sont plus habiles que nous dans la fabrication des machines à coudre ; leurs systèmes sont plus ingénieux, approchent davantage de la perfection ; à preuve l'excellente machine à coudre de *Wheeler et Wilson*.

Où trouver des avantages pareils à ceux de cette machine ? Son mécanisme est admirablement conçu et préparé, d'une facilité de maniement extrême ; c'est aussi une travailleuse émérite, qui ne fait aucun bruit et accomplit les ouvrages en toute sorte de tissus, les plus épais comme les plus minces.

Avec la machine à coudre de *Wheeler et Wilson*, on peut entreprendre n'importe quel genre de travail : ourlets, surjets, coutures à points de côté, coutures rabattues ; fronces, coulissés, bouillonnés, plissés ; plis pour devants de chemise ; montage des fronces, des volants, etc. Sans compter qu'avec son aide on soutache et brode à merveille un point de chainette.

Quel ravissement pour une jeune mère que de pouvoir conditionner ainsi elle-même de jolis costumes de toile pour ses petits enfants, aujourd'hui surtout que la broderie de couleur est à l'ordre du jour ! Il ne s'agit plus de faire porter tous les jours la même toilette à Bébé, il faut la lui changer souvent : les étoffes coûtent si bon marché, et le travail est si amusant à faire quand on possède une bonne machine à coudre !

Que nos lectrices n'oublient donc pas de s'adresser à Mme Ve H. Seeling (70, boulevard Sébastopol), qui est le seul représentant de la Ce *Wheeler et Wilson*.

M. d'A.

LA MODISTE UNIVERSELLE

ÉDITION DE CHAPEAUX MODÈLES

La maison Ad. Goubaud et fils, qui édite le plus ancien et le plus complet de tous les journaux de modes, vient de réaliser un nouveau progrès par la création du journal *la Modiste universelle*. Les chapeaux sont maintenant si compliqués de forme et de garniture, qu'il était indispensable, en effet, de les présenter désormais sous un aspect plus intelligible et plus pratique.

Chaque numéro de cette superbe publication, unique en son genre, renferme quatre belles planches de chapeaux de grandeur demi-nature, encartées dans un texte illustré, avec description en cinq langues (français, anglais, allemand, italien, espagnol). Imprimés sur bristol et coloriés à l'aquarelle, ces chapeaux *modèles* offrent, sous une forme saisissante, les types de la dernière nouveauté. Il suffit, pour en juger, de voir le numéro de mai. Rien de plus gracieux que ces chapeaux si artistement dessinés par Guido Gonin, et coiffant à ravir les plus jolies têtes. A ce point de vue seul, ils mériteraient d'être collectionnés.

Prix du numéro : 1 fr. 50 chez tous les libraires et marchands de journaux. Abonnement : Paris, 15 fr. par an ; province, 17 fr. ; étranger, 18 fr. On s'abonne du 1er de chaque mois en adressant un bon de poste à MM. Ad. Goubaud et fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

SOMMAIRE DU 2e N° DE JUILLET 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Correspondance. — *Les lapins de Gournay*, nouvelle, par M. Georges Bell. — *Saint Nicolas et saint Élie*, légende russe, par M. G. de Molinari. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1434, dessin de M. Jules David : élégantes toilettes de casino. — Gravure coloriée n° 1435 D (substituée sur demande à la gravure n° 1434) : modèles de chapeaux et lingerie. — Figurine coloriée L. n° 129 (annexe spéciale à l'édition n° 3) : toilette de plage.

Dans le texte : P. n° 374, dessin de M. E. Préval : mantelet pour les bains de mer. — G. nos 766-72-84, dessins de M. E. Thibion : modèles de chapeaux et lingerie. — G. n° 762, dessin M. E. Préval : élégantes toilettes de casino. — G. n° 779, dessin de M. E. Préval : costumes de bains de mer.

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Le mois de juillet, c'est la joie des enfants, la tranquillité des parents. Tout le monde est parti maintenant et définitivement installé à la campagne, pour trois mois au moins. Bon nombre de personnes, en effet, préfèrent le calme des champs à la vie agitée des villes d'eaux et des casinos. Ces malheureux citadins ont tant besoin d'un repos absolu ! N'ont-ils pas à régénérer leur santé affaiblie et leur esprit inquiet, sans compter la nécessité de réparer les brèches que les plaisirs de l'hiver ont faites à leur bourse !

Une charmante douairière, tant soit peu malicieuse à l'égard de la génération actuelle, nous disait : « On ne se truffe pas, à la campagne; on boit du vin du cru, ce qui est économique, et l'on use ses vieux habits ! »

Mais c'est surtout le bonheur des enfants qu'il faut considérer ; ils sont si heureux de vivre en liberté au grand air, où ils gambadent et crient tout à leur aise. Et puis la curiosité et le désir de toucher à tout, double instinct qui les entraine à suivre les gens occupés, leur procurent de grandes satisfactions. Ils s'associent à tous les travaux du jardinier, de la fille de basse-cour et de la ferme, lorsqu'on leur permet d'y aller. Personne mieux que Bébé ne sait dénicher les œufs frais, ramasser les fruits tombés, cueillir les groseilles ou les fraises, en manger aussi par la même occasion !

A propos d'enfants, nous constatons avec une grande satisfaction les progrès incessamment accomplis par l'industrie parisienne dans tout ce qui se rattache à leur costume. Rien ne gêne plus les mouvements de ces chers petits : leur robe droite est presque toujours demi-ajustée, sans fanfreluche embarrassante, et d'une simplicité achevée. Souvent la toilette d'une fillette consiste, pour la campagne surtout, en un jupon garni d'un volant, avec grand paletot demi-ajusté en pareil. Ce dernier est simplement bordé d'un galon, et le dos en est coupé un peu plus court que les devants. Une ligne de boutons assortis aux garnitures coupe le paletot en biais, ou de droit fil, et lui donne ainsi un caractère spécial. Fait en alpaga, ou toile, ce costume est d'une convenance parfaite jusqu'à onze ans. Le petit collet à deux ou trois étages complète le tout quand l'enfant doit sortir.

P. N° 373. — Chapeau de campagne pour jeune fille.
Modèle de Mme Maréchal (boulevard Haussemann, 43).

Nous aimons encore, pour ces petites personnes, la blouse froncée et montée à un empiècement carré qui forme le haut du corsage. Une ceinture ronde, en cuir, ferme la blouse à la taille.

La veste marine (sorte de corsage garibaldien) est aussi fort en vogue pour les petites filles. Elle est froncée à la taille et cousue à une ceinture qui se ferme devant. Grand col rabattu et évasé dans le haut ; les manches froncées sur un poignet, ou plissées du bas, sans poignet, ce qui est plus nouveau. Un jupon de même étoffe complète l'ensemble du costume taillé par largeurs droites ; il est froncé à la ceinture de la veste. Ce gracieux modèle, exécuté en toile zéphir à petits damiers de couleur ou fines rayures, est charmant ; tous les bords sont garnis d'étroites bandes festonnées de couleur, ou bien entourés de volants en dentelle Clovis de plusieurs nuances.

Le costume marin est aussi et plus particulièrement porté par les garçons, ce qui est naturel ; nous en avons vu de très-réussis en toile blanche, coutil anglais bien brillant. La veste qui déborde du pantalon porte un col marin large et évasé, en toile bleu marine. Des manchettes assorties à ce col dépassent la manche de la veste, dont le bord est plissé par trois ou cinq plis plats, maintenus sur une hauteur de cinq centimètres. Le chapeau matelot, de rigueur, est en paille et garni d'un ruban gros bleu à bouts flottants.

On a toujours plaisir à voir ce costume : d'abord il rappelle à l'esprit et au cœur tous ces braves marins qu'on aime tant, pour

lesquels la vie est une lutte continuelle, et qui savent à la fois vaincre les hommes et les éléments quand le danger leur en impose le devoir. D'ailleurs, ce costume sied on ne peut mieux aux garçons; leur mine futée, leur teint frais et leurs joues rebondies se chargent d'en faire ressortir tous les agréments. Ils vous ont avec cela un petit air vaillant qui les rend adorables. Le costume blanc, du reste, sous n'importe quelle forme, est l'habillement favori de nos petits messieurs. A douze et quatorze ans, ils le portent au complet (pantalon, gilet et veston): ce dernier vêtement droit et fermé par une seule ligne de boutons, non croisé par conséquent. La cravate rouge, à larges bouts flottants, rompt la monotonie de cet ensemble tout blanc et se porte beaucoup.

Si de la toilette des enfants nous passons à celle des femmes, nous devons constater d'abord que l'écru jouit, comme toujours, d'un succès marqué. Rien de mieux qu'une robe de foulard ou linon de cette nuance, dont les bords sont garnis de broderies sur même étoffe et de couleur loutre, avec rubans de ce ton.

Il nous faut noter également que la broderie envahit de jour en jour le terrain de la mode. C'est d'abord une des principales alliées de la lingerie, ce qui est bien naturel; après cela, elle entre pour une large part dans la garniture du costume actuel : broderie sur étoffes de laine, de soie, de crêpe de Chine, de linon, de toile, de velours, etc. Il n'est pas jusqu'aux bas de soie dont les coins ne soient joliment brodés de mignonnes guirlandes de fleurs, ou de flèches menaçantes. Et si l'on veut remonter à la coiffure, on y trouve des chapeaux de paille brodée, ce qui n'est certes pas le plus beau de l'affaire.

Un genre à la fois original et luxueux au dernier point, c'est la broderie de soie de toutes couleurs sur dentelle blanche: on ne peut se figurer plus splendide effet. Nous avons aperçu une mantille-visite ainsi préparée : chaque fleur du dessin était recouverte de points de soie harmonieusement nuancés; on eût dit une broderie de chenille des mieux conduites. Il est bien certain que cette nouveauté, par suite de sa richesse incontestable, ne dépassera pas les hauts parages de la société ; transportée ailleurs, elle serait du dernier ridicule.

Pendant les chaleurs accablantes de l'été, ou même à propos de petites réunions de société, les femmes mettent de préférence une robe dont le corsage est ouvert. Voici, à cet égard, une coupe nouvelle : le corsage, fermé au cou par une ruche et un nœud, est ensuite décolleté en carré, de manière à laisser un vide assez large. Les bords du décolleté sont garnis d'une petite dentelle blanche, et le milieu du corsage remonte en pointe dans l'intérieur du carré qu'il coupe ainsi en deux. Des nœuds papillon, en ruban de couleur tranchante ou non, ornent agréablement cette pointe, descendant en échelle sur le corsage. Il est à peine besoin d'ajouter que cette coupe s'adapte aussi bien à la robe princesse qu'à la polonaise, puisqu'on ne porte plus guère que cela.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 373.

Chapeau de campagne pour jeune fille. — Paillasson de forme cloche. La passe, relevée d'un côté, est garnie à cet endroit d'un chou de velours noir, relié par une bride de même nature à un autre chou placé sur le côté de la calotte. Le devant du chapeau est orné d'un groupe de cerises d'un rouge clair, mélangées de feuillage.

G. n° 765.

Toilette de ville d'eaux. — 1 et 2. Même costume (vu sous deux aspects), en toile gris uni et toile à rayures capucine et gris. — Jupon en toile gris uni, garni devant d'un volant plissé. La traîne supplémentaire est formée d'un grand volant pareil, orné dans le haut d'un plissé de toile rayée prise en biais, que termine un petit volant; la tête de ce plissé, formée d'un volant semblable, est garnie d'un dentelé de toile unie, de couleur capucine; des biais d'étoffe rayée soutiennent et resserrent le tout. — Cuirasse-gilet: le devant forme un plastron de toile unie, garni de deux rangs de boutons; les côtés devant sont à rayures droites, tandis que chaque pièce du dos est faite de rayures en biais. Double col, dont un en uni, pris dans les coutures qui réunissent le gilet au corsage, et faisant deux angles carrés sur le dos; une bande dentelée borde ce col et encadre le plastron. Le second col, en toile rayée, est rabattu sur le précédent et se ferme sur le milieu du plastron. Une large poche (qu'on peut diminuer, si l'on veut), faite de rayures en biais, prend depuis le bas du plastron jusqu'au petit côté du dos; elle est entourée d'un volant et d'un dentelé capucine. — Tunique-écharpe, en toile rayée, drapée à plis pressés sur le milieu du dos ; elle se répand ensuite sur le devant de la jupe et se termine à la traîne. Volants de toile rayée et dentelé sur les bords de la tunique. Manches de toile unie, garnies de plissés de toile rayée et de dentelés capucine. — Lingerie en mousseline plissée et dentelle Clovis. — Chapeau de paille garni de plumes grises tournant derrière, avec nœud de ruban gris et capucine devant. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. n° 769.

Toilette de visite ou réception. — 1 et 2. Même costume (vu sous deux aspects) en faille vert mousse et foulard tilleul. — Robe princesse à traîne, en faille, terminée par un volant à tête bouillonnée et ruchée en foulard. Un col rabattu, en foulard tout plissé, orne le haut du corsage, dont les manches sont également en foulard; parement encadré de plissés en faille au bas de celles-ci. — Tablier en foulard, entouré de franges pomponnettes, drapé sur le devant de la robe et fixé derrière. Une tunique, en foulard également, forme pouff au bas du dos et retombe en traîne. Un large nœud de ruban vert mousse soulève le pouff; des plissés de même nature l'encadrent et cachent les bords de la tunique ; franges pareilles aux précédentes au bas de la tunique. — Lingerie plissée en crêpe lisse. — Chapeau en paille de fantaisie, bordé et garni de ruban vert russe et d'églantines sauvages. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1436.

Toilettes de ville d'eaux. — 1. Costume en faille rose corail et mousseline blanche. — Jupon de faille à longue traîne, couvert presque en entier de volants plissés en mousseline et en faille rose, alternant avec des ruches doubles en mousseline rehaussée d'une petite dentelle; nœuds de ruban rose sur le côté du jupon. Cuirasse de faille, ouverte en châle et sans manches. — Casaque de mousseline avec manches; ruche double sur tous les bords, et un peu plus étroite à l'encolure. Des revers de faille ornent le haut du vêtement, qui se ferme par un nœud de ruban pareil. Le haut des manches est garni d'une double ruche de mousseline, retenue par un nœud de ruban rose. Même garniture dans le bas, avec parement de faille. — Chapeau de paille de riz, garni au sommet de ruban et de volubilis roses se répandant sur tout le derrière de la coiffure. Petit bouquet pareil sur le côté de la passe. — Ombrelle à dessous de soie rose et dessus de soie noire, avec bordure rose. — Les souliers roses peuvent être remplacés par des souliers en mordoré à barrettes. — Prix du patron épinglé : 8 fr.

2. Costume en batiste d'Irlande bleu pâle à rayures blanches à jour. — Jupon à longue traîne et large pli Watteau derrière. Une bande de batiste unie en entoure le bas; elle est disposée en quatre plis et terminée par un volant de broderie anglaise. Une autre bande semblable, mais encadrée de broderie, part du côté du devant du jupon, pour remonter en biais jusque derrière, où elle s'arrête au pli Watteau. Elle reprend ensuite de l'autre côté du pli pour se réunir au-devant de la basquine. — Basquine faisant corsage, de moitié plus longue du côté croisant que de l'autre; liséré blanc et garniture de broderie anglaise dans le bas. Le haut du corsage, ouvert en châle, est orné d'un col rabattu très-large sur le dos, formant le carré du côté droit et la pointe de l'autre; liséré blanc et broderie sur le bord. Les boutons de la basquine sont en nacre. Même garniture de bande unie drapée dans le haut et le bas de la manche, avec bandes de broderie anglaise. — Chapeau de paille marron, à passe diadème;

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bandeau de faille bleu pâle, et coques de ruban semblable dessus avec une large touffe de coucous; cache-peigne semblable. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Description du patron coupé.

Cuirasse-basquine. — Ce patron est celui du modèle de vêtement représenté sur la gravure coloriée n° 1436 (fig. 2), annexée au présent numéro et décrite ci-dessus. — Il se compose de dix morceaux :

1. Devant, avec un cran.
2. Petit côté du dessous de bras (deux crans).
3. Petit côté du dos (trois crans).
4. Dos (trois crans).
5. Dos, moins long que le précédent et s'y rattachant par trois crans dans le bas.
6. Petit côté du dos (trois crans).
7. Petit côté du dessous de bras (deux crans).
8. Devant plus court que le n° 1 et droit (un cran).
9. Collet.
10. Manche.

CORRESPONDANCE

— Mme C..., a Chalons-sur-Marne.

Le jais, sous forme de perles « clair de lune », est tout à fait à la mode en tant que garniture. Par cela même, on peut utiliser les dentelles et galons brodés de jais qui entrent dans le même ordre d'idées.

— Mlle Emma D..., a Rochefort.

La blouse bien faite ne grossit pas; l'empiècement du haut du corsage doit être large et contenir l'épaulette entière. Très-peu froncée aux bords de cet empiècement, la blouse est en outre froncée (ou coulissée, au choix) au bas de la taille bien allongée. Ce vêtement remplace la polonaise.

— Mme Yvonne Ch..., a Saint-Servan.

Oui, madame, il est nécessaire d'avoir des gants longs ou de grandes mitaines avec des manches aussi courtes. Il est de très-mauvais ton de montrer ses bras nus dehors, surtout lorsqu'on sort à pied.

— Mme J. M. M..., a Dieppe.

Il est absolument vrai que la fantaisie des *porte-bonheur* a amené le retour des bracelets. A son tour, ce joli bijou, qu'on avait à tort abandonné, nous oblige à reprendre la manche duchesse : il veut qu'on le voie bien.

— Mme Noémi R..., a Lunéville.

La forme droite, genre princesse, ample et flottante, voilà ce qui convient aux enfants; la blouse, le corsage marin leur vont également bien.

AVIS IMPORTANT

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

ÉCHOS DE LA MODE

La mode a édicté ses dispositions pour la saison de villégiature où nous venons d'entrer.

Les robes de foulard à dessins chinois sont fort en faveur. On en façonne, pour les bains de mer, des costumes très-légers et très-élégants. Les batistes rayées et à carreaux sont en vogue et servent à de fort jolis costumes ornés d'effilés de même nuance, de dentelles russes, de broderies anglaises, ou de galons à arabesques de nuances variées et tranchantes.

La toile bleu foncé, étoffe semblable aux blouses d'hommes, qui a été un moment d'une originalité si heureuse sur les épaules de nos grandes élégantes, a été si promptement vulgarisée qu'elle n'est plus portée qu'au bois de Bagneux par les jeunes personnes qui vont y cueillir la fraise.

Il faut en dire autant des chapeaux sans brides, de forme ronde, comme un petit chapeau d'homme, et se plaçant un peu en arrière, ornés d'une aile d'oiseau, et de ceux à brides mentonnières se nouant sur le côté. Leur vulgarisation les retire du domaine de la haute élégance.

***

Il en sera bientôt de même du costume de forme bretonne, si seyant pourtant et si gracieux. On le remplace par le costume *serbe*, à corsage collant et jupe plaquée en tablier par-devant, fendue sur les côtés. A dix centimètres par derrière, la jupe est froncée à tous petits plis.

Le costume *présidence*, — où les allusions vont-elles se nicher! — avec son petit mantelet à l'Irlandaise, est aussi très-distingué et de bon goût. C'est le *Sport* qui le dit. Il ajoute qu'on est quelque peu fatigué de ces mille relevés dont on a tant abusé, et qu'on cherche du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

***

Quelques femmes qui ont de la taille et la démarche naturellement élégante, telles que la duchesse de Mouchy, la princesse de Sagan, font revivre les robes à jupes unies avec corsage à pointe et manches plates. Faites en faille de nuance claire, ces robes ont un rare cachet de distinction. Une écharpe de même étoffe que la robe, ou en crêpe de Chine brodé, complète la toilette.

A la messe de mariage de Mlle de Villeneuve-Bargemont, quelques toilettes de ce genre ont fait, à juste titre, sensation.

***

Les chaleurs de ces derniers temps ont eu pour résultat la création d'une mode nouvelle : l'habit de cheval en toile de soie gris fer.

Cette étoffe moule le corps, — on comprend bien qu'elle ne serait pas de mode sans cela, par le temps qui court! — et, en même temps qu'elle est fraîche au possible, elle a l'avantage d'être beaucoup plus seyante que le drap, qui ne convient guère qu'au sexe fort.

***

Le journal officiel du *high-life* indiquait dernièrement, en ces termes, un nouveau raffinement du luxe, dont le caractère est tout à fait personnel :

« On veut avoir son wagon, comme on a sa voiture. On lui ferait porter, comme à celle-ci, son chiffre ou ses armes; on le tendrait d'étoffes gaies ou précieuses; il contiendrait un rayon d'ébène, sur lequel se rangeraient ces livres qui peuvent charmer la monotonie du voyage; on y installerait les mille petites choses

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

agréables et utiles, qui font le confort, l'intimité, le chez-soi. Le wagon se déposerait dans une remise, établie à cet effet, de la ligne sur laquelle on voyage le plus souvent. Dans le cas où l'on choisirait une autre route, le chemin de ceinture transporterait le wagon d'une ligne à l'autre. N'est-ce pas là une idée excellente pour ceux (et nous en savons beaucoup) qui détestent les choses banales, servant à tout le monde, et n'est-il pas à souhaiter qu'on puisse la mettre à exécution ? »

Notre aimable confrère n'a oublié qu'un simple détail : l'indication de ce que coûterait cette petite fantaisie, — sans parler des inconvénients qui en résulteraient, si la mise en pratique venait à prendre de sérieuses proportions.

Ch. David.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Puisque les *Mémoires d'un dompteur*, qui paraissent dans la *Revue britannique*, viennent remettre à la mémoire le vieux Martin, le doyen des dompteurs, — Martin dont la légende a fait un Hollandais, alors qu'il est tout simplement né à Marseille ; l'excellent homme qui fut le précurseur des Van-Amburgh, des Carter et de tant d'autres qui n'ont point égalé son triomphe, — je veux vous raconter comment j'ai eu occasion de le connaître.

Dans une maison que j'habitais, et dont j'étais alors propriétaire, logeait aussi un pauvre ménage auquel je m'intéressais. Le mari était peintre d'enseignes. Un matin que j'étais monté chez eux, je ne sais plus pourquoi, je me rencontrai avec un petit homme très-remuant, très-loquace, qui gesticulait, riait, criait tout à la fois ; en un mot, un être fort drôle : c'était Martin, qui arrivait à Paris pour faire voir ses bêtes et qui commandait une immense enseigne destinée à attirer vers lui le public. Il me raconta comment il avait été d'abord danseur de corde, puis artiste équestre ; il me fit ensuite rire aux larmes avec ses fines esquisses de tableaux de mœurs foraines, enfin me fit frémir en me racontant l'aventure terrible qui lui était arrivée à Lyon fort peu de temps auparavant.

L'espace où étaient établies les cages de ses animaux était très-restreint, de sorte qu'un immense ours blanc, de la plus féroce espèce, et un superbe lion de l'Atlas se trouvaient un peu trop voisins. Un matin, notre dompteur sortant de la cage de l'ours pour entrer chez le lion, vit ce dernier, qui était d'une assez douce nature, se dresser tout à coup, l'œil enflammé et portant sur sa face royale les traces d'une très-vive colère.

Surpris, Martin jette un regard autour de lui et voit avec autant de stupeur que de terreur l'ours blanc, — dont la cage avait été mal fermée, paraît-il, — qui était entré tout droit chez sa majesté léonine, avec les plus mauvaises intentions sans doute, car lui aussi montrait un râtelier qui grinçait avec fureur.

— Entre ces deux bêtes qui vont se déchirer, se dit le malheureux Martin, je vais certainement servir de proie, si j'ai le malheur de les laisser commencer le combat ; allons, du courage et défendons ma peau à laquelle je tiens !

Alors, plus rapide que l'éclair, le dompteur, saisissant un poignard qu'il portait toujours sur lui, s'élance vers l'ours blanc qui se tenait droit et s'avançait lentement avec son dandinement ordinaire, et lui enfonce adroitement la lame jusqu'au fond du cœur ; puis, repoussant promptement cette énorme masse afin qu'elle ne tombe pas chez le lion, à qui la vue du sang pouvait ouvrir un terrible appétit, il revient vivement vers celui-ci, le caressant de la voix, du geste et du regard pour le calmer, ce à quoi il parvint peu à peu.

Aussi me disait-il en achevant son récit, avec un accent provençal des mieux assaisonnés :

— Je sais bien que ces *canaillasses* de bêtes me croqueront un jour, mais, *bagasse*, ce sera le plus tard que je pourrai !... Tout de même, cette fois-là, j'avais eu une si lâche peur que, quand je fus sorti de la cage, ma chemise était tellement mouillée de sueur froide qu'en la tordant on en aurait fait sortir une rivière !

— Et, après une semblable émotion, vous avez continué votre dangereux métier ? fis-je avec surprise.

— Eh ! madame, ce sont ces émotions-là qui font plaisir !... exclama le dompteur ; — mais après qu'elles sont passées, ajouta-t-il avec un fin sourire.

Et il paraît vraiment que ces *émotions* lui étaient agréables, car, pour couronner ses représentations ordinaires, il se plaisait à agacer non-seulement son lion, mais encore son tigre, au moment où on leur jetait la viande qu'ils attendaient avec impatience ; il allait jusqu'à braver leur fureur impuissante à l'aide d'un énorme bâton qu'ils broyaient entre leurs dents.

La figure calme et résolue du vaillant dompteur, son œil brillant d'un éclat magnétique lui donnaient sur ses animaux une puissance incroyable.

Pourtant, un jour, il n'échappa à la mort que par miracle.

Comme il entrait dans la cage du lion, il s'aperçut tout de suite que sa majesté n'était pas de bonne humeur. Accroupi dans le coin de sa cage, l'œil vitreux et le regard fixe, l'animal refusa d'obéir. Martin se plaça alors résolûment devant lui, le regarda bien en face et l'appela. Le lion ne répondit à cet appel qu'en se battant vivement les flancs avec sa queue. Notre dompteur, jugeant alors que le superbe animal se disposait à s'élancer sur lui, prit l'attitude d'un boxeur prêt à recevoir le choc de son adversaire. En effet, le lion bondit. Prompt comme l'éclair, Martin le reçut par un formidable coup de poing entre les deux yeux, lequel l'envoya rouler à quelques pas. Malheureusement le choc avait été si violent que le lutteur s'était démis plusieurs phalanges et brisé le poignet : aussi se crut-il perdu quand le lion, se redressant sur ses pattes, se prépara à livrer un nouvel assaut. Cependant, comme on ne perd jamais tout à fait l'espérance, et qu'il lui fallait sauver sa tête à tout prix, le courageux Martin, tout en cherchant par l'autorité de sa voix et la puissance de son regard à faire rentrer son lion révolté dans le devoir, présenta bravement sa cuisse gauche aux attaques du carnivore furieux. Le lion alors enfonça profondément ses crocs aigus dans la cuisse de son maître, qui se sentit soulevé de terre ; heureusement les muscles se déchirèrent dans la gueule de la bête féroce et le morceau lui resta entre les mâchoires, tandis que Martin, à demi renversé, adressait à son bourreau une adjuration énergique et désespérée. Mais tout à coup il vit l'œil du lion s'éclaircir. L'accès de rage de l'animal était passé, il venait de reconnaître son maître : le dompteur était sauvé.

Après cette tragique histoire, racontons la petite pièce.

Martin avait amené à Paris, avec ses animaux carnassiers, un gorille de la plus belle taille ; il m'avait engagée à venir voir cette bête avec « *ma société* », un jour où le public n'était point admis. J'y fus avec des amis, dont une dame, son mari et leur fillette, charmante blondine de quatorze ou quinze ans. En même temps que nous se faufila un monsieur qui n'était point des nôtres, mais qui avait trouvé très-agréable de profiter gratis de notre billet ; et, comme tous les gens qui se faufilent, il prit indiscrètement la meilleure place, c'est-à-dire la plus rapprochée de la porte du gorille.

Martin nous fit très-gracieusement les honneurs de sa bête, qui semblait regarder avec beaucoup de plaisir la jolie blonde.

— Ces animaux sont très-jaloux ! nous dit Martin.

Et s'adressant au papa de la fillette :

— Embrassez un peu votre demoiselle, dit-il, et vous verrez la colère de mon pensionnaire.

Le baiser fut donné, et tout aussitôt... le monsieur qui s'était faufilé reçut du singe la plus belle paire de soufflets qu'il soit

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

possible d'imaginer; ce qui le fit jurer comme un païen et se sauver comme un voleur, avec accompagnement de nos rires.

Maintenant, savez-vous ce qu'est devenu Martin ?... Il vit paisiblement, âgé de quatre-vingt-trois ans, dans le petit village d'Overschie, où il partage les loisirs de sa verte vieillesse entre la culture des tulipes et la pêche à la ligne. Il se plaît à raconter ses exploits de dompteur, comme un vieux soldat à narrer ses glorieuses campagnes.

Comtesse DE BASSANVILLE.

SYBARIS

On va, paraît-il, entreprendre, à la fin de l'été, des fouilles sur l'emplacement de l'antique ville de Sybaris.

Sybaris était située dans la Lucanie, à l'embouchure du Crathis. Des terrasses de ses maisons on découvrait les eaux bleues du golfe de Tarente.

C'était une de ces cités heureuses qui semblent privilégiées entre toute par la nature. Le ciel de Sybaris était pur. Autour de la ville, la campagne se couvrait de verdure. Les lauriers-roses, les cytises, les oliviers, les aloès y formaient des jardins délicieux.

Les Locriens qui fondèrent ce port étaient, à l'origine, des gens actifs et industrieux, grands commerçants, hardis navigateurs. Malheureusement pour eux, ils devinrent trop riches; il est des hommes pour qui la fortune est un désastre et qui supportent mieux la misère que la richesse. Tels étaient les Locriens. Leurs trésors les perdirent. Ils ne songèrent plus qu'à bien vivre. Le climat les invitait à la mollesse. Ils s'y abandonnèrent et bientôt le nom de Sybarite devint synonyme d'efféminé.

Les Sybarites, devenus oisifs et paresseux, ne cherchaient qu'à se procurer des jouissances nouvelles. Ayant perdu tout sens moral, toute élévation d'esprit, toute générosité du cœur, ils n'eurent plus pour objectif que le bien-être de la bête.

Il est doux de dormir le matin. Les Sybarites faisaient la grasse matinée. Et, comme les chants clairs des coqs troublaient leur sommeil, ils bannirent les coqs de leur ville.

Ils avaient dans leurs murs des forgerons, des armuriers descendant des artisans qui forgeaient les armes de leurs pères : ils trouvèrent que le bruit du marteau sur l'enclume était intolérable, et ils expulsèrent tous les ouvriers qui exerçaient des métiers bruyants.

En ravanche, ils attirèrent chez eux les cuisiniers célèbres de toutes les parties du monde. Les cuisiniers habiles étaient payés plus que des ministres, plus que les généraux. Ils poussèrent si loin l'amour de la table, qu'ils décernèrent des récompenses publiques aux Sybarites qui traitaient le plus magnifiquement leurs hôtes. Un dîner devint pour eux une affaire si considérable, que l'on s'invitait un an à l'avance, afin d'avoir le temps de le préparer convenablement.

Ils donnèrent aussi des prix à ceux qui inventèrent des plaisirs nouveaux.

Ces misérables ne tardèrent pas à devenir ce que deviennent les vicieux, c'est-à-dire des êtres sans force, sans courage, sans ressort, ayant les nerfs horriblement surexcités, des malades, en un mot, des faibles, des lâches!

Deux traits peindront leur état physique et mental.

Un Sybarite porté en litière traverse la campagne. Il aperçoit un laboureur bêchant la terre et il dit à un esclave :

— Allez dire à ce paysan de cesser sa besogne; la pensée de l'effort qu'il fait me déchire les entrailles.

Un autre Sybarite se plaignit d'avoir mal dormi à cause du pli d'un pétale de rose oublié dans son lit.

Sybaris eut le sort qu'elle méritait. Un beau jour, les Crotoniates, tentés par les richesses que renfermait la ville, se jetèrent sur elle. Il n'y avaient plus dans la cité vicieuse un seul homme capable de prendre les armes, un seul cœur rempli de l'amour de la patrie. Les Crotoniates accomplirent sans peine leur terrible mission de justiciers en tuant ces indignes et en détruisant leur repaire.

G. B.-F.

LES MÉCONTENTS

L'homme passe sa vie à s'installer en attendant qu'il détale, et puis encore à se soustraire de son mieux aux accidents naturels des saisons, dont il a appelé la venue de tous ses vœux. Il y a deux mois, et même moins, on gémissait en grelottant; on gémit encore aujourd'hui, mais en s'épongeant; cet été, dont on gourmandait le peu de hâte, n'est pas plus tôt arrivé qu'on le déclare insupportable.

Si les citadins ne redoutent guère de se déjuger à si courte échéance, le thermomètre trouve dans les paysans des clients bien autrement quinteux. J'ai retenu un fabliau qui caractérise parfaitement cette faiblesse de l'homme des champs.

Jacques Bonhomme laboure et se plaint de sa fatigue; Satan paraît et lui dit :

— Tu gémis à bon droit, pauvre gars, car ton travail est d'une bête de somme et non pas d'un chrétien; mais j'ai parié que je verrais un fils d'Adam content une fois dans sa vie : donne-moi donc ton aiguillon et laisse-moi prendre les mancherons de la charrue.

Le paysan obéit. Le diable touche les bœufs; en un tour de main, les sillons s'alignent à côté des premiers et l'ouvrage est terminé.

— Est-ce bien ainsi? demanda Satan.

— Oui, mais la semence est terriblement chère, cette année.

Le diable fit mieux que de lui répondre : il fouetta l'air de sa queue, et des petits grains oblongs commencèrent à pleuvoir dru comme grêle dans les sillons.

— J'espère maintenant que j'ai gagné mon pari.

— Peuh! dit Jacques Bonhomme, ce n'est peut-être que de la bonne semence de perdue. Il faut compter maintenant avec la gelée, la sécheresse, l'humidité, les orages, que sais-je encore!

— Tiens, dit le diable, voici dans cette boîte la pluie et le beau-temps; prends-la, et uses-en pour la plus grande prospérité de ton champ.

Le laboureur en usa bien, car son blé végéta dans des proportions inconnues jusqu'alors; mais les voisins n'avaient pas moins profité que lui-même des températures qu'il se fabriquait et, l'août étant arrivé, Satan le surprit, considérant avec un œil d'envie la pièce voisine de celle qui avait été ensemencée à si peu de peine et de frais.

— Tu n'as donc pas encore ce que tu désires? lui demanda-t-il.

— Hélas! répliqua Jacques Bonhomme, tous les greniers vont crever sous le poids des gerbes, le blé sera vendu à vil prix, cette belle récolte m'aura ruiné.

Tandis qu'il parlait, Satan, qui avait cueilli un épi au hasard, l'égrénait entre ses mains; il souffla sur les bulles et montra au laboureur que tous les grains étaient de l'or pur.

Celui-ci en prit un, l'examina minutieusement sur toutes ses faces; puis, avec le geste et l'accent du désespoir :

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, qu'il va falloir dépenser de l'argent pour faire contrôler et poinçonner tout cela!

L'histoire ne dit pas si le diable tordit le col à son protégé; il serait vraiment regrettable qu'elle eût fini autrement.

G. DE CHERVILLE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 769. — DESCRIPTION, PAGE 338.

TOILETTE DE VISITE OU RÉCEPTION

Modèle de Mme Morison (rue d'Antin, 14). — Patron épinglé : 6 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTE DE VILLE

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 765. — DESCRIPTION, PAGE 338.

TOILETTE DE VILLE D'EAUX (VUE SOUS DEUX ASPECTS)

Prix du patron épinglé : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES LAPINS DE GOURNAY

(NOUVELLE. — FIN.)

VI

Le fils d'Octavie ne put être cette fois dérobé aux recruteurs. La maison de la veuve était trop connue dans les bois de Cavilly. En outre, le Benjamin avait dans les veines une ardeur qui le poussait à faire comme ses frères. Il ne pouvait entendre parler des désastres de la France, des douleurs de la patrie, sans rougir de son inactivité. Le mancheron de la charrue pesait à sa main qui réclamait un sabre. D'autre part, l'humeur devenait de plus en plus sombre et morose, l'esprit de plus en plus inquiet. La pauvre mère ne pouvait se tromper à ces symptômes. En vain cherchait-elle à dévorer ses larmes dans l'ombre. Elle ne pouvait entièrement dissimuler la tristesse qui la rongeait, surtout quand elle voyait son fils repousser, comme importunes, les caresses qu'elle avait l'habitude de lui prodiguer. Comme dans un livre ouvert, elle lisait dans le cœur de son enfant, et tout ce qu'elle y rencontrait était pour la malheureuse veuve un sujet d'épouvante et de désolation.

Le malheur fut consommé. Un matin, en se levant à la première heure de l'aube, la pauvre femme trouva la maison vide. Son fils était parti dans la nuit, parti sans même lui donner le dernier baiser, la dernière caresse à laquelle, pendant l'abandon, se rattachent tous les souvenirs. Il avait rejoint dans la ville voisine le régiment qu'on y formait à la hâte et y avait été immédiatement incorporé.

Nous n'avons pas à raconter la campagne de France. Le fils d'Octavie figura dans vingt combats. A cette époque, on ne prodiguait pas les lettres et les dépêches. Le service des postes était fort exigu. Octavie ne sut que plus tard ce qu'était devenu son Benjamin. Comment elle vécut de janvier à mars, on le devine plus qu'on ne le sait. Elle vieillissait à vue d'œil. Quand les Bourbons reparurent à la suite des armées alliées, nul n'aurait reconnu la jolie brunette des joyeux repas de Gournay-sur-Aronde et de Cavilly. Le chagrin, bien plus que les années, avait fait son œuvre de ravages.

Dans les premiers de mai, elle était devant sa porte filant machinalement le lin dont elle avait chargé son rouet, lorsque son nom prononcé dans le sentier voisin lui fit dresser la tête.

L'homme qui s'enquérait d'elle portait, sous une blouse de paysan, des lambeaux disparates et déchirés d'uniforme militaire. Malgré le hâle, on distinguait la pâleur et l'amaigrissement sur sa figure. Avec une vivacité singulière, Octavie fut promptement auprès de lui.

— C'est vous que je cherche, ma bonne dame, dit cet homme dès qu'on lui eut désigné la veuve. J'arrive d'Allemagne et j'ai dû m'arrêter quelques jours à Paris pour voir des camarades à l'hôpital et régler mes petits comptes.

— Avez-vous vu mon enfant?... demanda la veuve avec une impétuosité que fatiguaient ces préliminaires.

— Précisément. C'est pour moi presqu'un *pays*, puisque je suis de Rosières ; je lui ai promis de venir vous porter de ses nouvelles dès que tous ces clampins des bureaux auraient signé ma feuille de route.

— Ah ! il est donc vivant !... Et je pourrai le revoir !...

Et sans remarquer qu'elle était sur le chemin public, la pauvre femme s'agenouilla comme dans une église et resta quelques instants abîmée dans une fervente prière mentale.

Le messager profita de ce court répit pour dire à demi voix, en s'adressant à son plus proche voisin :

— Il est vivant, oui, mais il n'en vaut guère mieux. Le pauvre diable a été horriblement fracassé dans la dernière bataille sous Paris, et il est maintenant entre les mains des chirurgiens.

La veuve se relevait à ce dernier mot.

— Que parlez-vous de chirurgien?... Que dites-vous? demanda-t-elle avec anxiété.

— Je dis la vérité, ma bonne dame. Tout le monde n'a pas comme moi la chance de rapporter de la guerre ses quatre membres intacts. Il y en a même qui ne rapportent rien du tout.

— Ainsi mon fils?...

— Votre fils, ma bonne dame, a reçu une écorniflure qui demande quelques soins, voilà tout.

— Où est-il?... Je veux aller le voir tout de suite.

— Il est à Paris... Mais je crois que vous feriez mieux d'attendre qu'il puisse vous être rendu... A Paris, vous vous exposez à bien des déceptions, à cause de l'encombrement...

— Ah ! on voit bien que vous êtes un homme... Et vous ne savez pas ce que c'est qu'une mère, et surtout une mère qui a perdu tous ses enfants. Il ne me reste que le pauvre Benjamin, et je veux le voir pendant qu'il me reste encore assez de force pour faire le voyage. Les hommes n'auraient plus d'entrailles, s'ils ne s'arrangeaient pas pour me frayer le chemin et lever toutes les difficultés.

Il n'y avait rien à répondre à un semblable langage. Avec l'instinct du paysan qui ne veut pas livrer son secret, le soldat libéré comprit qu'en insistant davantage il ne ferait que se créer des embarras inextricables. En conséquence, il se tut, et attendit qu'on l'interrogeât pour fournir les autres explications indispensables à quiconque ne voulait pas se trouver perdu en arrivant dans la grande ville.

Les explications mêmes furent données avec la plus grande sobriété.

Cela n'empêcha point la pauvre Octavie de se mettre en route dès le lendemain. Dans le village tout le monde savait combien elle était à plaindre, combien digne de pitié avec le nouveau deuil qui la menaçait. Quoique les cœurs fussent bien racornis par tous les malheurs publics dont chacun avait sa part plus ou moins large, on vit cependant se manifester une grande compassion. Plus d'un aurait essayé de se mettre en travers d'un projet qu'on jugeait insensé, si l'on n'avait su que rien n'était capable d'arrêter Octavie.

VII

Elle vint donc à Paris au milieu de ce tohu-bohu qui accompagne toujours les révolutions et les changements de gouvernement. Que la métamorphose s'opère par en haut ou s'opère par en bas, il n'y a pas grande différence. On voit toujours en vedette les mêmes passions, les mêmes concupiscences, les mêmes ambitions. Le centre seul des intrigues se déplace. Il est tantôt dans le palais d'un diplomate, tantôt dans la maison d'un financier, tantôt à l'Hôtel de Ville. Au fond, rien n'est changé, parce que les mêmes intérêts sont toujours en jeu. En 1814, ce qu'on oubliait le plus volontiers, c'étaient les pauvres diables qui jusqu'au dernier moment n'avaient pas voulu séparer la cause de l'Empereur de la cause de la France, et avaient tout confondu en versant à profusion leur sang sur tous les champs de bataille. Pour ces braves gens, il n'y avait pas de représentants dans les congrès des diplomates et dans les conseils des politiques. Ils avaient remplacé la gent taillable et corvéable à merci de l'ancien régime.

Qu'on juge de ce que devait être une mère cherchant son fils au milieu de cet amalgame confus, où chacun cherchait à mettre à l'abri ce qui l'intéressait parmi les épaves du grand naufrage.

Pour les plus fins, il n'était pas facile de se reconnaître. Mais souvent les simples et les naïfs aboutissent et atteignent le but, quand les plus habiles ont mille chances pour échouer. C'est ce qui arriva à cette malheureuse Octavie. Sans appui, sans protec-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tion, sans guide d'aucune sorte dans cette ville livrée à toutes les anarchies, elle s'orienta comme dans son village avec une sagacité et un flair qu'auraient pu envier les plus fins limiers de l'ancienne police impériale. Il est vrai qu'elle mettait dans sa recherche ce que ceux-ci ne mettent jamais, ce qu'ils ne peuvent jamais mettre, tout son cœur, toute son âme, toutes les forces vitales qui lui restaient. C'eût été à désespérer de l'humanité si la malheureuse femme avait échoué, faute de quelques cœurs compatissants pour la seconder.

Octavie, après une dizaine de jours consacrés à des courses folles, retrouva donc son fils sur un grabat d'hôpital militaire. Mais le brave garçon n'était plus reconnaissable que pour sa pauvre mère.

La mitraille lui avait fauché les deux jambes, un boulet lui avait emporté le bras droit.

Le chirurgien mettait tous ses soins à maintenir l'assainissement de ces chairs mutilées. Mais c'était bien difficile avec tant d'os broyés dont les débris épars entretenaient la purulence, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Et ce qu'il y avait de plus navrant, c'est que cette triste et dernière victime de la guerre ne proférait pas une plainte. Une fièvre lente le minait et consumait ses forces. D'un jour à l'autre on s'attendait à ce que la mort vînt le délivrer d'une existence qui ne devait plus avoir aucun attrait pour lui.

Octavie, le cœur bien gros, savait tout cela quand elle fut admise à s'approcher du lit de son Benjamin.

Mais que lui importait?... Ce qu'elle voulait avant tout, c'était un dernier regard, une dernière parole, un dernier sourire, un dernier baiser. Pour une mère, un fils, même expirant, est toujours un fils. A plus forte raison quand c'est le dernier fruit d'entrailles fécondes, quand c'est tout ce qui reste d'une race puissante et robuste à laquelle semblait promis le plus bel avenir.

Comme s'il eût attendu l'arrivée de sa mère, Benjamin parut reprendre quelques forces dès qu'il entendit les accents d'une voix qui lui était bien chère. Son unique main ne se laissait pas de presser les mains de la pauvre femme. Mais ce n'était là qu'un court répit, un sursis, comme disent les jurisconsultes.

Malgré les plus vives instances, jamais on ne voulut permettre à la veuve de tirer son fils de l'hôpital. Il ne vit que par grâce d'état, lui disait-on sans cesse, et le moindre mouvement brusque ou violent doit être pour lui un coup mortel. Il fallait bien se rendre à ces raisons, et la veuve se résignait, heureuse encore qu'on ne lui fît pas trop vivement quitter la place.

Pendant cinq jours entiers, Octavie savoura délicieusement l'agonie de son fils. Dans la matinée du sixième, le dernier souffle s'éteignit dans un soupir, sans violence, sans convulsions. Un cadavre de plus alla peupler les cimetières parisiens et tout fut dit.

Hébétée, à moitié folle, Octavie fut ramenée à sa chaumière de Cavilly qui avait vu tant de joyeuses journées. Autour de cette vieille femme, il n'y avait plus que l'abandon et l'isolement.

VIII

Et cependant la forêt de Lihus était toujours belle. A chaque renouveau, les arbres reprenaient leur verte parure. L'ombre y conservait sa fraîcheur délicieuse. Mieux que jamais, avant l'aurore, les lapins venaient prendre leurs ébats sur l'herbe humide de rosée, et brouter le serpolet et le thym qui parfumaient leur chair et lui donnaient une saveur exquise. Les chasseurs ne les avaient guère tourmentés pendant que l'empire faisait entendre de tous côtés ses fanfares belliqueuses. Aussi les lapins avaient profité de ces années de calme pour croître et multiplier en toute sécurité. On ne pouvait faire la moindre promenade dans le bois sans les rencontrer sur tous les sentiers.

Ni le chevalier de Montesquiou, ni le comte de Chabrillant ne revinrent poursuivre ni traquer ces fines bêtes que quand Louis XVIII rentra en France et reprit aux Tuileries le trône qu'avait occupé Napoléon. Pendant la grande tourmente révolutionnaire, les beaux domaines de Cavilly et de Gournay-sur-Aronde avaient eu des malheurs, comme tant d'autres terres nobiliaires. Bien rares mêmes étaient dans le pays les braves gens qui ne prononçaient ces noms anciens et vénérables qu'avec respect. En 1814, on aurait pu les compter.

Le souvenir des lapins de Lihus n'était cependant pas sorti de toutes les mémoires, qui dataient, avec une affectation de contentement mal déguisé, leurs réminiscences d'avant 1789.

On en eut la preuve dans une circonstance mémorable qui se rattache à notre récit.

Le printemps de 1815 vient d'amener de nouveaux désastres sur la France. Les champs de Waterloo ont vu le paroxysme de l'héroïsme humain. Ajoutons le paroxysme de la folie chez un ambitieux éhonté que n'arrête aucun frein. La France ouverte est de nouveau livrée pantelante à la merci de la soldatesque étrangère. Les Bourbons, qui ont fui devant l'orage, rentrent tranquillement à la suite des Anglais et des Prussiens.

C'est à petites journées que se fait ce retour. L'organisation de Lous XVIII se refuse aux grandes enjambées de Napoléon. On se contente donc de suivre les étapes des armées alliées qui marchent sur Paris. C'est ainsi qu'on traverse la Flandre et qu'on arrive en Picardie. Triste itinéraire. On ne rencontre de toutes parts que ruine et dévastation. — Car les Prussiens ne se gênent guère. Ne sont-ils pas en pays conquis? — Si Louis XVIII était homme à mettre curieusement la tête à la portière de la berline qui le traîne vers le plus fragile des trônes, il verrait comment on ravage, comment on saccage, comment on pille, comment on incendie, aussi bien l'humble masure du paysan que l'opulente demeure du châtelain. Mais Louis XVIII est de ceux qui ont reçu des yeux pour ne point voir. Il rétrécit à plaisir son horizon et ne s'occupe volontiers que de sa propre personne. C'est l'égoïsme le plus féroce qui fut jamais, et l'on aurait peine à y croire s'il ne s'étalait complaisamment chaque jour et à toute heure. Pourvu qu'il ait ses aises et ses commodités, peu importe tout le reste à Louis XVIII.

On arrive ainsi à l'orée de ces grands bois que nous connaissons, de cette forêt de Lihus que, trente années auparavant, le chevalier de Montesquiou et le comte de Chabrillant trouvaient sans rivale au monde et vantaient à qui mieux mieux à la petite cour du comte de Provence. La journée est belle, et, dans d'autres circonstances, inviterait au plaisir. Malheureusement, les vivres sont rares. N'en trouve pas qui veut dans une contrée qui vient d'être foulée par deux armées en marche rapide et décousue. La suite du roi s'en aperçut. Elle se composait de tout ce qui avait formé la petite émigration de Gand. Chacun devait pourvoir à sa subsistance comme il l'entendait. Car les fourriers royaux ne s'occupaient que de la personne de Louis XVIII, et ils avaient assez de besogne sans en vouloir accaparer d'autre.

Donc, pendant qu'on cheminait dans ce bois de Lihus, les ministres et les courtisans de service tiraient à droite et à gauche à la recherche des victuailles; car l'heure du déjeuner approchait et les estomacs commençaient à crier impérieusement. Parmi les gentilshommes qui rentraient avec le roi se faisait remarquer le *beau* comte de Jaucourt, que ses contemporains avaient surnommé *Clair-de-Lune* à cause de la pâleur mate de son teint. Fort mêlé à tout le mouvement politique et galant des vingt dernières années, il avait néanmoins conservé une très-grande sensibilité de cœur qui lui valait de chaudes et ferventes amitiés dans tous les camps.

Le comte de Jaucourt cherchait donc sa pâture comme les autres, lorsque le hasard le conduisit auprès d'une chaumière effondrée, et dont les poutres fumaient encore par suite d'un récent incendie.

Sur ces ruines, une vieille femme pleurait.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Qui aurait reconnu là cette brunette piquante, la nièce de la tante Pélagie, que se disputaient jadis le chevalier de Montesquiou et le comte de Chabrillant?... C'était bien elle, cependant, c'était Octavie qui, avant la cinquantième année, portait toutes les marques de la décrépitude au milieu de la dévastation et de la disparition de tout ce qui lui avait été cher. Par un de ces caprices auxquels on reconnaît les hasards de la vie, la fortune ramenait auprès de cette femme le prince qui, par sa libéralité, avait déterminé son mariage.

Jaucourt se sentit profondément ému à l'aspect des larmes qui sillonnaient des joues flétries par l'âge et par l'infortune. Il pensa que le roi ne pouvait faire moins que de venir en aide à cette misère rencontrée par hasard.

Oubliant donc ce qu'il cherchait à travers la forêt de Lihus, il ne s'occupa plus que de se rapprocher de la grosse masse du convoi royal pour raconter ce qu'il avait découvert.

IX

Louis XVIII s'était arrêté dans une clairière qui semblait aménagée tout exprès pour un repos de chasse. L'herbe y était douce aux pieds et les feuilles des grands arbres tamisaient avec modération les rayons du soleil. On sentait bien que l'été approchait, mais on ne le sentait pas trop.

Les maîtres-d'hôtels avaient averti le roi que dans une heure il pourrait se mettre à table, et en même temps ils lui avaient fait part du menu du jour qui était des plus exigus.

Quand le comte de Jaucourt reparut dans le cercle des courtisans :

— Messieurs, disait Louis XVIII, j'ai le regret aujourd'hui de ne pouvoir inviter personne de vous à partager mon maigre festin ; le pays est pauvre, et je suis à la portion congrue.

— Le pays est ravagé, sire, dit Jaucourt en s'avançant courageusement. Je viens d'avoir sous les yeux un exemple terrible de tous les maux que ces affreuses guerres traînent après elles. Une chaumière en flammes, cela n'est jamais bien gai à voir. C'est plus triste encore quand une femme en cheveux blancs et le visage ridé pleure sur son humble foyer détruit. Voilà ce que je viens de voir, sire.... Je dois ajouter qu'à mon jugement un acte de votre munificence royale, arrivant sur-le-champ, produirait le plus grand bien. Il viendrait réparer une partie des maux que nous ne pouvons éviter, et toute la contrée le saurait.

— Comte de Jaucourt, dit Louis XVIII d'un ton sec et qui supprimait toute insistance et toute réplique, nous ne sommes pas ici au conseil où l'on traite ces sortes d'affaires. Quand l'heure propice sera venue, nous nous occuperons de porter efficacement remède aux maux de la guerre et vous me seconderez.

Un silence glacial suivit ces paroles. Parmi les courtisans, chacun prenait sa part de la leçon.

— Pour le moment, reprit Louis XVIII, occupons-nous du déjeuner et ne nous occupons pas d'autre chose. Pour ma part, j'ai deux lapins qui ont été tirés ce matin à mon intention dans les fourrés de Cavilly. J'en souhaite autant à chacun de vous. Car je sais que je déjeunerai fort bien. Je vous recommande les lapins qui courent dans ces bois. Il y a bien longtemps que je les connais, et nulle part je n'en ai trouvé avec une chair aussi savoureuse et aussi parfumée.

Quand il était sur le chapitre de la cuisine et des jouissances gastronomiques, Louis XVIII parlait d'abondance, et pour peu qu'on lui tint tête il aurait su rajeunir par des historiettes le plus rebattu de tous les sujets. Dans cette circonstance il n'y manqua pas. Voyant qu'on l'écoutait, il se prit à raconter l'épisode de sa jeunesse qui fait le commencement de cette histoire, et il n'eut garde d'omettre les détails sur la jolie brunette.

Lorsque ces détails arrivèrent, il y avait longtemps que le comte de Jaucourt n'était plus dans le cercle des auditeurs royaux. Il avait profité pour s'esquiver de ce que l'attention générale appartenait tout entière à l'auguste conteur et il avait couru au plus pressé, c'est-à-dire qu'il était allé porter, comme venant de la part du roi, quelques pièces d'or à la malheureuse qui pleurait sur les cendres de sa maison.

A l'aspect de cet or, un sourire étrange plissa les lèvres de la mère qui n'avait plus d'enfants, de l'épouse qui n'avait plus de mari, de la femme qui n'avait plus de foyer.

— Oh ! cet or, je le connais, s'écria-t-elle.... C'est celui qu'on m'a déjà donné dans le château de Cavilly et dans le château de Gournay-sur-Aronde, quand le frère du roi venait se régaler avec les lapins de notre forêt. J'étais jeune alors et gentille comme pas une dans toute la contrée. On me le disait de tous les côtés; et j'aurais été bien sotte de ne pas le croire.... Mais cet or ne m'a pas porté bonheur parce que j'avais désobéi à la tante Pélagie qui m'avait recueillie et soignée, quand j'étais toute petite fille, après la mort de mon père et de ma mère.... Je ne veux pas de l'or que vous m'offrez, je n'en ai pas besoin. Je suis seule maintenant, je suis vieille.... Je n'ai plus besoin de rien.... Qu'on me laisse mourir en paix, ce sera bientôt fait.

Ainsi parlait cette infortunée, qu'une folie douce avait saisie. Elle s'exprimait par saccades, mais sans jamais perdre la suite et l'enchaînement de ses idées.

Le spectacle était navrant, et on ne pouvait en être témoin sans se sentir attendri.

Le comte de Jaucourt était profondément ému. Il avait deviné tous les drames semés dans cette existence des champs, et l'homme de cour n'avait pu défendre son cœur contre la pitié sympathique que lui inspiraient tant d'infortunes. Quelques mots d'un voisin suffirent à le mettre au courant d'une situation pénible. En s'éloignant, il promit de ne pas l'oublier.

Quand il reparut dans le cercle royal, Louis XVIII, mis en verve par un succulent déjeuner, agrémentait ses souvenirs de jeunesse par quelques gaillardises dans le goût de celles qui étaient familières à la société de Brunoy. Le nom de la jeune Octavie était un thème commode et peu compromettant.

— Octavie, sire, dit gravement le comte de Jaucourt, est la pauvre vieille femme à laquelle j'ai essayé tantôt d'intéresser Votre Majesté..... Maintenant, elle est folle.

Louis XVIII s'arrêta court, et ne trouva rien à répliquer.

Seulement il demanda les chevaux, monta dans sa berline avec maussaderie, et partit à fond de train.

Ceux qui connaissent l'histoire de la Restauration savent que Louis XVIII ne trouvait jamais que les chevaux de sa voiture allassent assez vite. Il se vengeait sur eux des jambes qui lui manquaient.

Deux jours après, Octavie était morte, et l'on ne se souvient plus d'elle dans la forêt de Lihus.

Georges Bell.

LES PAROLES D'OR

Ce n'est rien que d'être pauvre quand on l'est avec sagesse; le mal est de l'être avec faiblesse, sans constance ni dignité. C'est quelque chose d'être riche, si on l'est pour le bien; sinon, c'est, au contraire, la pire des conditions, car on l'est alors avec toutes les tentations de la folie et de la malice.

Damiron.

Le courage de n'être pas riche donne tous les autres : c'est le nerf de la vertu.

Gerusez.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES PLAGES NORMANDES

Parmi les stations de bains qui, depuis quelques années, ont conquis la vogue, les plages normandes sont au premier rang. Ce sont celles que préfèrent les Parisiens, et à bon droit, non-seulement à cause de la proximité plus grande, mais aussi de toutes les ressources qu'elles offrent pour toutes les bourses, les grandes et les plus modestes. Aussi croyons-nous bon d'en faire, en courant, une brève nomenclature.

—

Commençons par Dieppe, si vous le voulez bien.

En raison de sa grandeur, de son confort et de son luxe, Dieppe est, avec Trouville, la première plage de bains de mer.

Superbe, le Casino, avec ses grands salons et sa vaste terrasse donnant sur l'Océan.

Dieppe est une ville; on y vit un peu à tout prix; si les appartements ou les hôtels ayant vue sur la mer sont chers, on rencontre dans les rues latérales de petits logements meublés cotés à des prix modérés : c'est là que vont se réfugier les bourses moyennes.

Un des charmes de Dieppe est la campagne qui l'entoure; elle fournit aux baigneurs de nombreux motifs de promenades.

—

Le Tréport a ses habitués et ses fidèles; mais ce séjour est moins gai et moins animé que celui de Dieppe.

Voulez-vous connaître une station de bains de mer où vous vivrez à un prix fabuleux de bon marché?

Allez aux Cailleux, à trois quarts de lieue du Tréport. Là, pas de Casino, pas de café; à peine un très-modeste hôtel. On campe généralement chez des pêcheurs qui vous cèdent une chambre de leur cabane; on partage leur ordinaire légèrement augmenté et l'on se couche aussitôt que le jour tombe. On fait ainsi des économies et de l'hygiène.

Le Cailleux est un endroit où l'on ne va qu'en famille.

—

En suivant la côte de Dieppe au Havre, nous rencontrons d'abord Saint-Valery-en-Caux, petite plage bourgeoise où l'on vit également à bon compte. Les environs sont boisés et offrent d'agréables promenades.

Nous n'en dirons pas autant de Fécamp. Ne tentez pas de séjourner sur cette plage : un ennui pesant, mortel, deviendrait aussitôt votre hôte!

Fécamp est une mélancolique ville de province, qui s'étend sur une longue rue d'au moins six kilomètres. Des spéculateurs hardis ont voulu la transformer en station de bains de mer. Vaine tentative! Les hôtels sont à peine peuplés; le casino, très-grand, semble toujours désert. La tristesse sort des pavés pointus de cette cité, suinte des murs de ses maisons. On se sent atteint alors par la nostalgie, on regrette Paris.

Après avoir bien vite refait ses malles, on monte dans une voiture qui vous conduit en deux heures à Etretat.

—

Très-jolie, très-pittoresque, cette route; elle vous fait oublier l'impression maussade de Fécamp. On contourne un joli bois, le bois des Hogues; on laisse à sa droite le chemin qui conduit à Yport : une station de bains de mer qui ne deviendra jamais sérieuse, parce que sa plage est trop petite et toujours malpropre. C'est dommage, car la campagne qui enserre Yport est vraiment charmante.

Bientôt la voiture descend une route assez escarpée, taillée sur le flanc d'une large vallée. Un panorama féerique se déroule alors à vos regards; en face de vous, sur le versant opposé, des bois épais, touffus, étalent en amphithéâtre leurs panaches de verdure; derrière, au fond de la vallée, se dressent d'autres collines, découpées en carrés de blés jaunes formant, avec les bois voisins, un agréable contraste de tons et de couleurs!

En face de vous, la mer; la mer baignant une plage de moyenne étendue, et enserrée à droite par une énorme falaise qui s'avance dans les flots.

Cette falaise est bizarre, grandiose; elle est taillée en pointe d'arcade... et flanquée d'un pic qui surgit du fond de la mer, comme une gigantesque aiguille de granit de 200 mètres de hauteur. C'est un spectacle qui reste dans les yeux et impressionne l'esprit! Enfin, entre la campagne et la mer, le fond de la vallée, occupée par des châteaux, des chalets d'architectures diverses.

Ce panorama, ce décor, c'est Etretat! Par sa position exceptionnelle, par la beauté de ses falaises, par la variété de ses sites, Etretat est devenu une station de bains de mer rivale de Trouville et de Dieppe. Presque tous les artistes en renom y possèdent une propriété. Les principaux représentants du haut commerce parisien y ont fait bâtir, à grand prix, de fastueuses villas. Ce double courant explique l'originalité, la diversité des constructions jetées çà et là dans la vallée.

Cependant on peut habiter Etretat l'été sans être millionnaire, on n'y est pas trop écorché. L'existence y est plutôt bourgeoise que mondaine. Le casino offre des distractions suffisantes.

Particularité motivée par le peu d'étendue de la plage : à Etretat, les hommes et les femmes se baignent ensemble.

—

Après Etretat nous ne voyons plus, comme stations de bains de mer sur cette partie de la côté, que le Havre et Saint-Adresse.

Le Havre, c'est Paris en petit avec la mer, des bassins et des navires à l'ancre.

On ne s'y ennuie pas, tant s'en faut. On y vit à des conditions assez modérées. Nous conseillerons donc le séjour du Havre à ce genre de Parisiens qui ne voyagent qu'à la condition de retrouver Paris partout. Aussi la colonie parisienne est-elle assez nombreuse l'été; elle fait élection de domicile dans le quartier Saint-Vincent-de-Paule et sur la route qui mène à Sainte-Adresse. De petits tramways très-légers vous conduisent en cinq minutes à la jetée, au pied de la côte, à Ingouville, à Frascati.

Ce Casino célèbre offre le soir aux baigneurs des plaisirs très-variés; dans le jour, les coteaux de la vallée de Sainte-Adresse deviennent le but de très-agréables promenades.

—

Aux plages de galets, préférez-vous les plages de sable? Aimez-vous mieux la vue des côtes plates que celle des falaises? Rendez-vous un matin sur le grand quai du Havre et embarquez-vous dans un de ces petits bateaux à vapeur qui font le service d'Honfleur et de Trouville.

Mieux vaut aller tout de suite à Trouville : c'est une charmante traversée de trois quarts d'heure. L'arrivée offre un coup d'œil pittoresque; le regard embrasse alors un fouillis de fastueux hôtels, d'élégantes villas, de chalets bariolés : tout cela placé sur une pente qui semble vouloir descendre dans la mer.

Le séjour de Trouville est assez dispendieux : c'est le bain de mer de luxe par excellence. Pendant l'été, c'est un rendez-vous à la mode : tous les mondes y envoient des représentants; mais c'est surtout à l'époque des courses que le *high-life* y vient étaler ses splendeurs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'élément féminin, toujours très-élégant, contribue aussi à donner une haute allure à cette plage.

Le Casino est très-beau : après celui de Dieppe, c'est le mieux agencé; on y joue beaucoup. Méfiez-vous des entraînements de l'écarté et de l'habileté de certains joueurs.

—

A une portée de fusil, en traversant la petite rivière de la Touque et un superbe champ de courses, vous rencontrez Deauville, une annexe de Trouville, improvisée jadis par le duc de Morny. On y vit avec moins de tapage !

Plus loin, en suivant la courbe formée par la mer, est Villers.

Le séjour de cette plage est moins cher que celui de Trouville : il exige cependant certaines ressources pécuniaires.

A Villers, la location d'une villa confortable pour la saison d'été varie de deux mille cinq cents à trois mille francs. Ce détail donne un aperçu des prix pour le reste.

Depuis quelques années, des gens de finance, des boursiers, viennent annuellement dans ces parages. Certains artisans ont fait bâtir de fastueuses villas; ils dépensent largement pendant leur villégiature.

Le luxe de quelques-uns a produit un enchérissement progressif de toutes choses et a modifié le caractère des indigènes de cette partie de la Normandie. Ceux-ci, qui ont le culte très-vif de la pièce de cent sous, sont pleins d'empressement et de déférence pour les grosses bourses : aussi ne cachent-ils pas leur dédain et leur sans-gêne aux touristes ou aux baigneurs moins fortunés; ils les servent sans doute, mais ils acceptent leur argent avec désinvolture; en recevant un salaire, ils ont l'air de rendre un service, ou même d'accomplir un acte d'obligeance.

Cette nuance est très-curieuse à observer sur place.

—

En longeant toujours la côte, nous rencontrons, après Villers, Houlegate et Beuzeval.

Ces deux plages sont plus modestes que les précédentes; elles sont si voisines l'une de l'autre qu'elles n'en font qu'une, pour ainsi dire. La vallée de Beuzeval est délicieusement boisée; elle étend ses arbres et ses massifs de verdure jusque sur le sable, où viennent monter les flots de la mer. Les bords de la mer sont une harmonie que l'œil se plaît toujours à rencontrer.

Un peu au-dessus d'Houlgate, la petite rivière de la Dives vient se jeter dans l'Océan, puis le rivage forme aussitôt un coude, au milieu duquel se trouve Cabourg. Cette plage a été adoptée par des artistes et des gens de lettres; quelques-uns y sont même propriétaires; ils ont donné au pays une allure particulière; ils l'ont enjolivé. Primitivement, tout ce rivage, ainsi que la bande de terrain comprise entre la Dives et la mer, était aride et dénudée. On a planté, boisé tous ces espaces; maintenant de grandes allées d'arbres, des massifs de verdure jettent de l'ombrage au milieu de la grande plage sablonneuse de Cabourg.

A deux kilomètres de là, en pénétrant dans l'intérieur du pays, commence l'entrée de la célèbre vallée d'Auge.

Sur cette côte du Calvados, en s'avançant dans la direction de Caen, on trouve d'autres plages plus humbles, moins à la mode que les précédentes : telles que Luc, Lion-sur-Mer, Arromanches, Asnelle.

Nous les indiquons aux familles qui ne veulent pas trop grever leur budget pour un voyage d'été; nous les recommandons également aux excursionnistes de bourse moyenne.

Ils pourront faire dans ces petits endrois de l'hygiène et de l'hydrothérapie à des conditions possibles.

S. S.

REVUE DES MAGASINS

Très-essentiel est, en ce moment de voyages et de villégiature, l'achat d'un ou de plusieurs jupons de percale de la maison de Plument. Des dispositions charmantes de garnitures, un assemblage harmonieux de teintes, une coupe excellente, telles sont les qualités précieuses qui distinguent ces modèles entre tous ceux des maisons de nouveautés.

Ces jupons, fort élégants, peuvent se porter avec un grand paletot, genre peplum, en même étoffe, dont les deux pointes de devant sont assez longues pour croiser sur le jupon et aller se réunir derrière sous un nœud. M. de Plument se fait un vrai plaisir de donner à ses clientes la quantité voulue de percale pareille au jupon pour compléter le costume.

Une blouse froncée, de même étoffe que le jupon, convient encore fort bien pour l'accompagner; et, comme le corset « bains de mer », la dernière création de M. de Plument tient lieu de corset ordinaire; on peut ainsi s'habiller d'une façon on ne peut plus confortable. Nombre de femmes l'apprécieront pour les sorties matinales, et même comme usage permanent, pendant le séjour à la campagne.

Cet agréable corset « bains de mer » offre en effet cet avantage, de pouvoir servir de ceinture de repos, en dehors des services qu'il rend aux baigneuses.

Il suffit d'envoyer un mandat de poste de 25 francs à la maison DE PLUMENT (33, rue Vivienne) pour le recevoir *franco*.

Les mesures à indiquer pour tous les corsets commandés à M. de Plument doivent être prises sur la personne habillée.

SPÉCIALITÉS

L'*Anisine-Marc* est un anti-névralgique qui a vite fait son chemin dans le monde. A peine est-il né que le voilà courant partout et demandé par tous. Il n'en faut pas davantage pour démontrer jusqu'à l'évidence la réalité de ses qualités calmantes. On n'a garde d'acheter deux fois de suite un mauvais produit.

Grâce à l'*Anisine-Marc*, on se moque aujourd'hui de la névralgie, ou du moins on la voit venir sans effroi. N'a-t-on pas un remède infaillible dans cette *Anisine-Marc*, dont il suffit d'imbiber la partie douloureuse au moyen d'un petit pinceau ?

Avec le flacon se trouve la manière de s'en servir, et il suffit, pour se le procurer, d'adresser 5 francs en timbres-poste au dépôt principal (rue Richer, 39), ou de l'acheter dans n'importe quelle pharmacie.

M. D'A.

SOMMAIRE DU 3e N° DE JUILLET 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Correspondance. — Échos de la mode, par Ch. DAVID. — Lettres d'une douairière, par Mme DE BASSANVILLE. — Sybaris, par G. B.-F. — Les mécontents, par M. G. DE CHERVILLE. — *Les lapins de Gournay*, nouvelle, par M. Georges BELL. — Les Paroles d'or. — Les plages normandes, par S. S. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1436, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de ville d'eaux. — Patron coupé (annexe spéciale des éditions n° 2 et n° 3), d'après la gravure coloriée n° 1436, figure 2 : cuirasse-basquine.

Dans le texte : P. n° 373, dessin de M. E. THIRION : chapeau de campagne pour jeune fille. — G. n° 765, dessin de M. E. THIRION : toilette de ville d'eaux (vue sous deux aspects). — G. n° 769, dessin de M. E. THIRION : toilette de visite ou réception (présentée sous deux aspects, devant et dos).

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Un bal est toujours un enchantement pour les yeux et l'on ne peut rester spectateur indifférent de ses merveilles, quelque habitude qu'on en ait. Est-il, en effet, un plus joli coup d'œil que celui que présente une belle salle de bal éclairée *a giorno*, garnie de fleurs à profusion, remplie de jolies femmes dont les toilettes luttent de fraicheur avec les fleurs dont elles sont ornées? L'atmosphère embaumée de mille senteurs, la musique entrainante, l'animation des danses, la grâce des couples enlacés, jusqu'à l'opposition sévère et correcte de la masse des habits noirs et des gilets en cœur, — qu'ils circulent à travers la mêlée ou forment la haie autour des danseurs, — tout cela est bien fait pour charmer le spectateur le plus endurci!

Mais quand, à ce plaisir des yeux déjà si varié, vient se joindre le spectacle grandiose de la mer battant de ses flots le sable ou les rochers sous les balcons mêmes du salon, — quand le regard émerveillé peut contempler du même coup la nappe d'azur d'un beau ciel étoilé ou les reflets argentés d'un clair de lune, — oh! alors, c'est un ravissement complet et digne d'un conte des *Mille et une Nuits*.

Ce n'est pourtant là qu'un aperçu très-réel des jouissances réservées aux heureux élus des chalets de Deauville, aux baigneurs de Trouville et aux habitants de la belle plage de Dieppe. On danse partout, dans ces villes d'eaux; on valse, on « cotillonne » à qui mieux mieux. Ajoutez — c'est là le côté charmant et pratique de l'affaire — qu'au lieu de ce ton un peu gourmé des salons parisiens, il règne dans toutes ces réunions *balnéaires* le plus agréable laisser-aller. La toilette aussi s'en ressent; la classique élégance des réunions de ville est mise de côté : en d'autres termes, on délaisse les failles épaisses, les lourds brocards, les vieilles dentelles, les diamants de famille, les bijoux de prix, etc. On se contente des taffetas et failles légères, des foulards unis ou façonnés, des gazes de toute condition, du barége, de la grenadine, même du simple et modeste organdi. Tels sont les tissus de prédilection, et rien ne convient mieux, en effet.

P. N° 378. — Toilettes de promenade.
Modèles de Mme Du Riez (rue Halévy, 8). — Patrons épinglés : 3 et 5 francs.

Il est bon d'ajouter que le corsage complétement décolleté est bien moins de rigueur pour les bals de villes d'eaux que pour ceux des réunions de ville. On se contente parfois de prendre des demi-mesures : corsage ouvert, robe transparente sur dessous de soie décolleté, etc. Nous citerons, à ce propos, une toilette à sensation, la robe *Haydée*. Qu'on se figure une première robe princesse en taffetas blanc, décolletée, à manches courtes et longue traine; le bas, orné d'une grosse ruche chicorée de même étoffe. Une seconde robe, couvrant celle que nous venons de décrire, est en barége blanc; montante derrière, elle est ouverte au milieu devant, à la façon d'une veste prolongée. Tous les bords de la traine de cette robe et des devants, y compris le tour de cou, sont garnis d'une frange de soie à fil d'argent. Le milieu, derrière, est relevé en pouffs faisant cascade et séparés les uns des autres par des franges argentées. Les côtés de la robe, réunis aux devants, sont ensuite drapés et noués sur le tablier de la jupe de taffetas, les pointes retombant l'une sur l'autre avec leurs franges brillantes. Les manches à la juive, longues, carrées et ouvertes, également bordées de franges, laissent voir tout le bras nu. Ce modèle réunit à la fois les qualités de simplicité, d'élégance et de bon ton.

—

Nous ne savons comment nous avons fait notre compte, pour nous être rendue coupable d'un aussi grave oubli! Nous n'avons

encore rien dit, — que les MODISTES nous le pardonnent, — de la capote en paille dorée, argentée, ou en paille d'acier ! Aussi, nous abritant derrière le proverbe très-juste : « Mieux vaut tard que jamais, » allons-nous réparer notre faute. Cette capote, comme nos lectrices le peuvent penser, est d'une excentricité de haute volée, que toutes les femmes ne peuvent se permettre ; une coiffure semblable, accompagnant un modeste costume sans aucune perfection de forme, serait d'avance hors la loi. A ce splendide chapeau il faut un entourage hors ligne; un équipage même ne serait point de trop pour le conduire ! Bref, c'est une exception. Ce qui convient le mieux comme garniture, ce sont les oppositions de velours, de fleurs d'un rouge foncé, de feuillage sombre, en un mot, de tout ce qui peut trancher. La dentelle ne nous plaît pas sur cette paille brillante, dont il ne faut point voiler l'éclat; des plumes en touffe et le moins possible de garniture, voilà ce qui nous semble le plus convenable.

Un des succès de la saison, en fait de coiffures, doit être attribué au chapeau de paille chinée de deux couleurs, dont il a déjà été question ici. On le voit un peu partout, bien ou mal porté, et sous forme de chapeau rond. Un madras posé à la créole, une écharpe de gaze plusieurs fois enroulée et chiffonnée derrière, enfin une aile sur le côté, voilà toute sa garniture. Plus élégant est ce chapeau, lorsque la passe doublée de velours se relève coquettement au-dessus de l'oreille.

La capote en paille de même nature est d'un effet moins heureux; on en voit cependant un certain nombre. Très-petite de forme, elle présente un double bavolet de paille et de valenciennes ruchée. Un velours noir entre-croisé dessus, un bouquet de larges coquelicots posé sur le côté, suffisent pour la garnir. On la ferme généralement par une jarretière de velours, qui s'agrafe sur le côté de l'oreille, avec nœud et bouquet de fleurs.

Plus favorisés, la capote Marie Stuart et le chapeau « cabriolet », annoncés par nous dernièrement, emportent tous les suffrages, sur nos plages et dans les casinos, avec la grâce particulière qui les caractérise. Ces jours derniers, une nouvelle mariée, pour sa tournée de famille et son voyage de noces, emportait deux de ces modèles, d'une élégance accomplie. — Le *cabriolet*, en paille d'Italie, est garni d'un ruban de satin vert russe tournant autour de la calotte et retenu sur le côté par un trio de plumes vertes de trois tons. Les brides, partant de chaque côté de ce point, abaissent coquettement la passe sur les joues. — La capote *Marie Stuart* est en tulle et crêpe lisse blancs; tous les bords, recouverts de paillettes de nacre blanche, scintillent gentiment. Une aigrette et une plume blanche sont posées sur le côté, celle-ci s'enroulant derrière où elle reste fixée.

—

Il n'est question, dans les ateliers de LINGERIE, que du *Pierrot* et du col *Richelieu* ou *Marion Delorme;* nous ne pouvons donc faire autrement que d'y revenir.

Constatons, puisque ainsi le veut la mode, que le col rabattu continue son chemin de propagande, les femmes élégantes l'ayant depuis longtemps adopté.

Pour en revenir au *Pierrot* et au col *Richelieu*, voici comment on les fait en ce moment : — Le corps principal est en toile batiste, le bord festonné à larges dents. On ajoute des entre-deux en dentelle de Mirecourt ou guipure russe, etc., que l'on pose en long suivant la forme du col (préalablement taillée en papier); ce travail terminé, on ajoute un entre-deux et une dentelle de même genre pour le tour complet. La dentelle est souvent entremêlée de broderie ; d'un autre côté, celle-ci peut, à elle seule, constituer la parure.

La saison actuelle est le triomphe du fichu, dans la plus large acception du mot, et les lingères, qui sont les premières à le savoir, en varient la forme à l'infini. N'ont-elles pas les éléments les plus divers à leur disposition? En dehors du blanc ou du noir traditionnels, en tulle, dentelle ou mousseline, il y a les gazes chenillées, les gazes mousses ; puis les tulles de couleur unie, ou pailletée, ou picotée de pomponnettes en soie, — la plus ravissante des inventions; — un heureux mélange de dentelle ou blonde et de chenille, etc.; sans compter les fleurs, en guirlande ou en touffe.

Les femmes qui ne veulent pas sortir de l'élégance sérieuse ne portent guère autre chose que le fichu de dentelle noir ou blanc, qu'elles ferment par un bouquet de fleurs naturelles. Le fichu de crêpe lisse, ou de linon blanc, est aussi fort recherché; ce dernier brodé de soie de toutes couleurs, dessinant un cordon de fleurs aux tons effacés. Les bords, festonnés dans les teintes assorties, sont ensuite rehaussés d'un volant de dentelle blanche de caractère.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 378.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume marin en toile blanche (coutil anglais), pour petit garçon de cinq à neuf ans. — Pantalon un peu large et long. Veste de matelot serrée à la taille avec le pantalon. Le cou, assez évasé, est garni d'un col marin en toile bleue quadrillée. Le bas de la manche est fendu derrière et bordé de bleu ; une manchette pareille au col en dépasse les bords. — Chapeau marin en paille anglaise, garni d'un ruban bleu. (Ce costume peut être fait aussi en flanelle ou en cachemire.)

2. Costume de linon écru à rayures à jour. — Jupon à courte traîne, garni devant de deux volants plissés, et derrière d'un volant plissé que surmontent deux volants de broderie anglaise. — Tunique formant tablier devant, où elle est ornée de deux volants de broderie anglaise; elle est relevée derrière en un pouff maintenu par un nœud de velours marron tombant en longues bouclettes; un autre nœud est posé sur le côté du pouff. — Veston-blouse plissé devant et derrière en plis creux, et serré à la taille par une ceinture bleue. Broderie anglaise au bas du corsage et col rond en broderie semblable. Le bas de la manche est garni d'un volant plissé et d'une bande brodée. — Chapeau de paille d'Italie, garni dessus et dessous de fleurs des champs.

G. N° 774.

TOILETTES DE MARIAGE.— 1. Costume de mariée, en taffetas blanc.— Jupon à traîne très-ample du bas et resserrée derrière par une coulisse. Les bords dentelés et bordés de satin, reposent sur un volant plissé en gaze. — Polonaise de forme princesse ; à partir du buste, le milieu du dos forme un large revers replié sur lui-même à gauche: le côté droit est drapé sous ce revers. Garniture dentelée sur tous les bords. Le corsage est fermé jusqu'au bas du buste devant par des boutons imperceptibles; les bords de l'ouverture sont dissimulés par une traîne de fleurs d'oranger qui part d'un bouquet placé près du cou. Manche accompagnée de deux volants dans le style de la garniture, ou manche à sabot simplement dentelée. — Couronne de boutons d'oranger et voile à la juive en tulle Bruxelles.

2. Costume de taffetas rayé rose et blanc. — Jupon court, entouré d'un volant pris en biais. — Tablier drapé derrière et garni d'un plissé de taffetas rose uni ; une largeur de taffetas prise en biais forme un long plissé tombant droit par derrière. — Corsage-veston croisé et ouvert devant par un col à revers ; la basque courte est fendue de côté et au milieu derrière. Bandes de taffetas rouge sur tous les bords et nœuds de ruban semblable. Le bas de la manche est garni d'un très-haut plissé de taffetas uni, coupé par deux bracelets de taffetas rouge fermés par des nœuds. — Col et manchettes en dentelle Clovis rosée.

G. N° 776.

TOILETTES DE VISITE A LA CAMPAGNE. — 1 et 3. Costume pour fillette de douze à quatorze ans (vu sous deux aspects). — Ce costume se compose d'un jupon et d'une casaque, genre breton, en bourre de soie ivoire. — Jupon court, rayé sur le côté d'une large quille de faille vert bronze et ter-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

miné tout autour par un petit volant plissé de même nature. — Basquine à dos et plastron du devant plus courts que les côtés ; ceux-ci, à la couture qui les réunit au dos, sont plissés vers le bas. Le devant se détache du plastron par un galon de soie bronze, qui les encadre jusque derrière. Boutons et boutonnières en ganse bronze et houppettes de ton ivoire au centre du bouton. Un galon pareil au précédent orne le bas et le haut du plastron où il forme le cœur ; cette même disposition se retrouve dans le haut du dos. Une poche carrée, lisérée de soie bronze, est placée sur le côté du vêtement; l'entrée en est dessinée par un galon qui remonte ensuite en ligne droite sur la couture du dos. Boutons et boutonnières au bas du galon ; le même arrangement se retrouve au bas des manches. Un large nœud de ruban bronze, à bouts frangés, est placé au bas du dos de ce vêtement. — Lingerie brodée. — Chapeau de paille d'Italie, entouré d'une écharpe de gaze jaune paille, formant un pouff allongé et fuyant derrière, lequel est piqué de groupes de cerises.

2. Costume de jeune fille, en mohair loutre mélangé de même étoffe havane. — Jupon à courte traîne, garni devant, dans le bas, de plissés havane et loutre alternés ; par derrière, il est entouré d'un volant plissé, formé de plis havane et loutre, variés par deux et trois plis. — Tablier entouré d'une bande de mohair loutre, coupée par des plis de faille bleu azur; il est froncé de côté derrière aux bords de la tunique. Celle-ci, qui forme la traîne, est encadrée d'un volant froncé par le milieu. Nœud de ruban satin loutre, à envers bleu et pan bleu, fixé au bas du corsage pour retomber sur la traîne. — Corsage genre cuirasse, le dos avec cinq coutures, le bas garni d'une bande pareille à celle du tablier. Même garniture au bas des manches, faisant tête au plissé qui les termine. — Chapeau de paille, le haut garni d'une touffe de réséda, de myosotis et de boutons de roses. Ruban de couleur loutre clair autour de la calotte; nœuds de même ruban sur le côté et derrière, ce dernier fixé par une rose en branche.

G. N° 778.

Nouveaux modèles de chapeaux. — 1. Chapeau de jardin tout en batiste écrue. Fond mou, piqué d'une rose et d'une touffe de myosotis. Passe couverte d'un plissé dessus et dessous.

2. Chapeau de campagne, en paille anglaise. Passe baissée devant, relevée derrière, avec plissé d'organdi, rehaussé de valenciennes, courant sur le bord tout autour. Cache-peigne de mêmes plissés coquillés derrière. Guirlande de myosotis et de feuillage posée sur le fond ; cette guirlande passe ensuite sous les ruches du cache-peigne, comme pour enlacer le tout.

3. Chapeau en paillasson, de forme cloche, posé à plat sur les cheveux. Il est garni d'une écharpe de gaze bleue, disposée en coques légères ; celles-ci sont entremêlées de marguerites des prés, avec boutons et feuillage.

4. Chapeau de paille anglaise. Passe relevée en diadème et doublée de crêpe jaune coulissé. Echarpe de crêpe de Chine blanc drapée autour de la calotte et formant pouff sur le côté. Aile marron en aigrette et bouquet de fleurs jardinière sur le sommet.

Description de la gravure coloriée n° 1437.

Toilettes de bal pour casino. — 1. Costume tout en mousseline blanche. — Le devant est taillé de forme princesse, le reste du corsage forme cuirasse avec jupon monté dessous. Un large bouillon, encadré de plissés et piqué de place en place par des roses, entoure le bas du jupon et de la traîne. La partie princesse est couverte d'éventails de mousseline dont les drapés, réunis en pointe, se rassemblent au milieu sous des roses. Une valenciennes orne le bord inférieur de chaque éventail et une dentelle semblable encadre le tout. Dans le haut du corsage, le creux formé par l'inclinaison des drapés des premiers éventails est rempli par une gorgerette de mousseline plissée. Une berthe en mousseline bordée de valenciennes forme à la fois le dessus de la manche et le haut du dos ; une rose fixe le point de départ de cette garniture au creux de chaque bras. Volant de valenciennes au bas de la cuirasse, qui est lacée bas derrière. Un ruban de surah rose soulève en pouff l'ampleur (réservée aux coutures de côté) du jupon, et forme un nœud placé presque devant. — Pouff de roses dans les cheveux. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Costume en taffetas bleu et taffetas tilleul. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé de même ton et d'un autre volant tilleul sur le devant seulement. — Tunique de taffetas tilleul, drapée d'une façon fixe sur le jupon, qu'elle entoure en biais presque complétement. Le bas de la tunique est garni d'un volant de dentelle blanche qui tourne sur la traîne jusque derrière. Ici, la dentelle se perd sous un bouquet de roses corail avec feuillage de nuance feuille morte ; de ce point part un ruché à la vieille, en taffetas tilleul, qui remonte sur le jupon, en suivant le bord de la tunique. Volants de dentelle sur le milieu du jupon derrière, remplissant l'espace laissé vide par le relevé de la tunique ; celle-ci forme un nœud à bout pendant sur le côté fixé par un bouquet de roses pareilles aux précédentes. — Cuirasse lacée derrière, en taffetas bleu, avec petits côtés de nuance tilleul et bordure pareille dans le haut. Une chemisette de mousseline blanche forme la gorgerette, tournant sur l'épaulette et répétant le même aspect derrière que devant. Guirlande de roses corail avec feuillage, coupant en biais le devant du corsage depuis l'épaule droite jusqu'au bouquet de la jupe. Simple épaulette de mêmes fleurs sur le bras gauche. — Fleurs semblables dans les cheveux. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 132.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

Toilette de bains de mer. — Costume en faille bleu verdâtre et neigeuse bleue (tissu et transparent) de couleur bleue avec pointillé blanc. — Jupon de faille à courte traîne. — Tablier en neigeuse, bordé dans le bas et coupé au milieu de franges de mêmes nuances. Il est drapé à poste fixe sur le jupon et se ferme de côté, comme lui, sous la basque du corsage. Le devant du corsage est une sorte de cuirasse biaisant du bas dans le mouvement du tablier ; une frange, posée sur ses bords, complète l'effet des deux autres rangs du tablier. Le dos de ce costume est de forme princesse, avec traîne entourée d'un volant plissé en faille. Les draperies et les fronces de la traîne se perdent dans les coutures de côté du tablier ; tout le corsage est doublé de florence assortie. Enfin la ceinture du jupon de faille est fixée au cordon de taille du dos. Col de faille et cravate de ruban blanc. Le bas de la manche est garni de deux volants plissés de deux tons et d'un bracelet de faille bleue fermé par un nœud. Poche de faille plissée sur le côté, garnie d'un nœud de ruban blanc et de plissés des deux couleurs. — Chapeau de paille, de forme ronde ; large passe relevée d'un côté, doublée de velours noir et ornée de fleurettes roses. Ruban rose autour de la calotte et plume d'autruche blanche. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Description de la gravure G. n° 780 (page 352).

Nouveaux modèles de toilettes d'enfants et de fillette.

1. Costume en toile zéphir à rayures roses et blanches, pour baby de trois ans. — Robe princesse non ajustée, à plastron d'étoffe rose uni, encadré de boutons de nacre et d'un volant plissé en nansouck. Un volant semblable termine le bas de la robe derrière. Deux bandes de nansouck coupent le bas du dos, qu'un volant de broderie anglaise semble détacher du reste. Même garniture de chaque côté pour la poche. Grand col marin en toile blanche et broderie anglaise. — Chapeau *Niçois* en bois blanc, recouvert de mousseline blanche bouillonnée ; volant plissé au bord. Groupe de boutons de roses et bouclettes de ruban au sommet. — Prix du patron épinglé : 2 francs.

2 et 3. Même costume, vu sous deux aspects, pour fillette de quatorze ans. — Jupon de taffetas marron, entouré d'un volant plissé. — Polonaise en foulard tilleul. Le dos, de forme princesse, est soulevé en pouff par un nœud de ruban. Le devant, ouvert en biais, forme une basque qui se termine sur le côté, tandis que l'autre partie est toute droite. Un biais marron et une bande de broderie anglaise de même couleur ornent tous les bords de la polonaise, remontent sur le milieu du tablier et garnissent l'ouverture du corsage ainsi que la basque ; des boutons marron suivent les mêmes lignes. Biais de taffetas et broderie autour du carré du corsage. Manches de taffetas, avec parement de foulard encadré d'une garniture semblable à celle du costume. Deux bracelets de taffetas marron noués dessous complètent cette garniture. — Chapeau de paille à bords dentelés ; plissés d'organdi, rehaussés de valenciennes, débordant la passe. Une guirlande de roses, courant autour de la calotte, soutient un autre plissé de même nature. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

3 et 4. Même costume, vu de face et de dos, pour baby de trois à cinq

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ans. — Robe de toile écrue, garnie de toile bleue brodée de blanc. Le devant forme un plastron étroit, rayé de groupes de boutons de nacre. Le nœud de ruban bleu. Col marin, de même étoffe que la robe, entouré de broderies de toile bleue ; volant brodé en guise de parement au bas de la

G. N° 780. — Nouveaux modèles de toilettes d'enfants et de fillette.

milieu du dos est plissé en éventail et chaque pli maintenu. Deux volants terminent le bas de la robe, l'un en toile bleue brodée, l'autre en toile écrue plissée ; ce dernier, qui surmonte l'autre, est garni derrière d'un manche. — Chapeau de paille anglaise, garni de ruban blanc et d'une plume de ton assorti, le pied fixé par une aile de plumes bleues. — Prix du patron épinglé : 2 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX (G. N° 778.)

1. CHAPEAU DE JARDIN.
Modèle de la *Ville de Paris* (rue Montmartre, 170).

2. CHAPEAU DE CAMPAGNE.
Modèle de la *Ville de Paris* (rue Montmartre, 170).

3. CHAPEAU EN PAILLASSON.
Modèle de la *Ville de Paris* (rue Montmartre, 170).

4. CHAPEAU DE PAILLE ANGLAISE.
Modèle de la *Ville de Paris* (rue Montmartre, 170).

PLANCHE G. N° 774. — DESCRIPTION, PAGE 350.

TOILETTES DE MARIAGE

Prix des patrons épinglés : 1re figure (mariée), 8 francs; 2e figure, 4 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TION, PAGE 350.

DE MARIAGE

L.N. 132

G. Gomin

Ad. Goubaud & fils Editeurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1437

Jules David

A. Leroy, imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3.

Modèles de Mme Bréant Castel, r. du Quatre-Septembre, 19 — Ceinture-Régente de Mmes De Vertus sœurs, r. Auber, 12 — Machines à coudre de H. Seeling, Bd Sébastopol, 70, & Mr des Petits Champs, 37.

Entered at Stationers Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTES

PLANCHE G. N° 776. — DESCRIPTION, PAGE 350.

TOILETTES DE VISITE A LA CAMPAGNE

Modèles de la Ville de Paris (rue Montmartre, 170). — Patrons épinglés : 3 et 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ULSTER BLEU

(HISTOIRE D'HIER.)

I

Depuis dix ans qu'il habitait New-York, M. William Jackson avait amplement occupé la curiosité des grands et des petits journaux. Dans ce pays où les excentriques font à peine tache sur la grande famille des originaux, il avait su se créer une réputation à part. Les uns le tenaient pour un galant homme, les autres pour un aventurier entièrement dénué de préjugés. En réalité, personne ne savait exactement à quoi s'en tenir sur son compte.

Né d'une mère française et d'un père *Yankee* dans toute la force du terme, M. William Jackson avait vécu sa première jeunesse à la Nouvelle-Orléans. Orphelin de bonne heure, et en possession d'une fortune dont plus d'un se serait contenté, il avait débuté par manger joyeusement son bien. Puis la fièvre des aventures l'avait saisi. On l'avait connu courtier d'affaires dans l'Ouest, marchand de bois au Canada, vendeur de porcs à Chicago, sans compter nombre d'autres métiers qui, dans toutes les langues du monde, ont des dénominations malsonnantes. Triomphant et ruiné, millionnaire un jour, le lendemain réduit à des emplois infimes, il avait promené ainsi sa vie vagabonde aux quatre points cardinaux.

C'était, en un mot, selon l'expression anglaise, un *start-man*, c'est-à-dire un coquin avisé, se faufilant dans les entreprises hasardeuses comme une anguille dans un vivier, capable de toutes les folies, excepté de celle qui consiste à se laisser prendre.

On citait de lui des traits invraisemblables. C'était ainsi qu'un jour, comme une de ses maisons de New-York venait de prendre feu aux quatre coins, la foule émue l'avait vu se précipiter, en héros de roman, dans la fournaise et arracher aux flammes trois petits enfants oubliés dans une mansarde.

Cette aventure semblait donner raison à ceux qui lui attribuaient des instincts généreux; mais ce qu'on ignorait, c'est que l'incendie de New-York était le résultat d'une de ses opérations favorites. Il avait assuré la maison pour une somme au-dessus de sa valeur; il y avait mis le feu et il n'avait fait ainsi que sauver ses propres victimes.

Il convenait lui-même entre intimes des bizarreries de son caractère. Quand les circonstances le poussaient à une action d'éclat : « C'est le sang de ma mère qui fait des siennes », disait-il en riant. Quand le spéculateur sans vergogne reparaissait en lui, il invoquait son père. Il semblait que des fils invisibles vinssent alternativement tirer son visage en deux sens opposés. S'il souriait, il le devait à sa mère; si les coins de sa bouche s'abaissaient, la figure paternelle revivait avec son expression rogue et son flegme féroce.

De toute façon, s'agissait-il d'affaires, il était l'homme des résolutions à outrance. On a vu qu'il avait fait de l'incendie un moyen de spéculation. Mais, aux premiers soupçons, il s'était arrêté net, quitte plus tard à reprendre ailleurs son industrie.

Cependant les chutes étaient fréquentes. Au moment où commence cette histoire, M. William Jackson venait de faire la plus périlleuse de toutes. Une affaire honorable, la seule qu'il eût traitée depuis longtemps, avait misérablement avorté. D'une fortune évaluée à plusieurs millions, il ne lui restait plus que cent mille francs, une obole.

Ce n'était pas la première fois que semblable accident lui arrivait. Mais l'âge était venu, et avec lui certains découragements. Son crédit était épuisé, ses ruses percées à jour.

Et voyez le malheur! Voilà que, la veille précisément, d'anciens associés lui avaient offert une spéculation magnifique. Il s'agissait de terrains à bas prix dans le Far-West. Avenir certain : une nouvelle ligne de chemin de fer allait être ouverte, et les terrains devaient tripler de valeur. La fortune était là; il semblait qu'il n'y eût qu'à étendre la main pour la saisir.

Mais, ces deux millions, où les prendre? Le crédit?... il n'en avait plus. Et puis, quelle imprudence d'éventer l'aventure! On lui avait accordé six mois pour la réponse. Deux millions en six mois !...

— Je les trouverai, se dit-il, ou d'ici là je serai mort.

Huit jours après, il avait pris le paquebot transatlantique, et une traversée rapide l'avait conduit au Havre. Son but était Paris, Paris, un riche filon qu'il n'avait pas encore exploité et qu'il s'était réservé pour les cas désespérés.

Les cent mille francs reposaient intacts dans son portefeuille; il avait une provision d'argent nécessaire pour six mois de séjour. M. William Jackson allait risquer le tout pour le tout.

Disons tout de suite à quelle combinaison son esprit fertile s'était arrêté. L'incendie devait en être l'instrument, non pas l'incendie vulgaire; — brûler une simple maison, c'est chose bonne pour un débutant. Les risques sont sérieux, le bénéfice incertain.

Parlez-nous au contraire d'un incendie en mer. Supposez un bâtiment de commerce habilement et mystérieusement frété, abritant une machine explosible, montée pour éclater à un moment donné; supposez qu'au bout d'une prime d'assurance de cent mille francs il y ait une perspective de deux millions à recevoir — et le problème était résolu.

Après cela, rien n'empêchait que le bâtiment fût muni d'appareils de sauvetage en nombre suffisant pour que l'équipage eût des chances sérieuses d'échapper à la mort. — M. William Jackson remercia sa mère de lui avoir envoyé cette inspiration généreuse.

La chose était neuve ou peu s'en faut; il n'hésita pas à la mettre en œuvre.

Quand il arriva au Havre, grâce à l'envoi préalable de fonds, les préparatifs étaient commencés. Il veilla aux moindres détails de l'exécution et ne partit pour Paris que délivré de toute inquiétude.

Le plus difficile restait à faire : il fallait maintenant s'entendre avec la Compagnie d'assurances.

La première entrevue le servit à souhait. On pense bien qu'il n'avait eu garde de se présenter comme le premier venu : ses papiers étaient en règle, ses références excellentes. L'affaire parut régulière; il ne surprit sur le visage de ses interlocuteurs aucune apparence de soupçon. Rendez-vous fut pris et donné pour le mardi suivant, 6 mars 187.., à une heure de l'après-midi. Le contrat définitif devait être signé, et le bâtiment pourrait partir le surlendemain.

Ce jour-là, si l'attente lui parut longue, on le devine aisément. Vers midi il quitta le petit hôtel qu'il occupait près du parc Monceaux et prit à pied le chemin des Champs-Elysées.

Le temps était charmant, le soleil superbe. C'était une de ces matinées du printemps parisien avec un piquant ressouvenir de l'hiver. De fraiches guirlandes de givre enrubanaient les arbres, où les bourgeons à demi déroulés laissaient percer la pointe des premières feuilles.

Le hasard de ses pas le conduisit en face du restaurant Ledoyen. Il avait encore plus d'une heure devant lui. Il entra dans la salle commune et se fit servir à déjeuner.

Les fenêtres étaient ouvertes. Un gai rayon de soleil voltigeait sur les tables et inondait de lumière les nappes blanches et les cristaux étincelants.

Quoique peu disposé par sa nature aux effusions poétiques, l'Américain se sentait dispos et confiant. Il s'installa en plein soleil et ne songea plus pour le moment qu'à jouir de la vie.

Tout en expédiant son déjeuner, il réfléchissait à son aventure. Quel accident à craindre? A quoi bon s'inquiéter l'esprit? Qui

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

donc se serait avisé de reconnaître en cet homme d'affaires, recommandé par les meilleures maisons de New-York, un aventurier sinistre?

En attendant, les minutes s'envolaient. Pour rompre avec ses pensées qui devenaient monotones, il demanda un journal nouvellement paru.

Ses yeux parcoururent négligemment les deux premières pages; il ne jeta qu'un coup d'œil sur la troisième ; mais ce coup d'œil suffit pour le faire changer de couleur, et le journal lui tomba des mains.

Le garçon s'était précipité pour le ramasser; mais l'Américain l'avait déjà repris. La feuille tremblait dans ses mains, et il lui fallut quelques instants pour se remettre. Voici ce qu'il lut :

« Un accident épouvantable vient de jeter la consternation dans la ville de Hambourg. Les ouvriers du port étaient en train de charger sur un bâtiment en partance une caisse d'apparence inoffensive, quand une explosion formidable se produisit. En un moment le quai fut jonché de morts et de blessés. Il est certain que la caisse devait contenir de la dynamite et qu'un choc inattendu a déterminé la catastrophe. On a découvert, à la suite d'une première enquête, que tout était calculé, à l'aide d'un mouvement d'horiogerie, pour que l'explosion ne se produisît qu'en pleine mer. Le bâtiment avait été assuré au-dessus de sa valeur. La justice est sur les traces de l'auteur de cette monstrueuse combinaison. »

Aucun des muscles de la physionomie de l'Américain n'avait bougé pendant cette seconde lecture. C'est tout au plus si une sourde exclamation lui avait échappé :

L'imbécile!... il m'a volé mon idée!

Il replia le journal et le posa sur la table. On le vit ensuite se diriger vers le porte-manteau, prendre précipitamment dans la mêlée des paletots un ulster bleu qu'il jeta sur son bras et sortir, la démarche assurée, le cigare aux lèvres.

Il gagna ainsi l'allée des Champs-Élysées et, certain de n'être plus observé, il sauta dans un fiacre et cria au cocher :

— A la Compagnie d'assurances l'*Équateur*.

La voiture partit à toute vitesse.

L'Américain avait pris son parti. Coûte que coûte, il était résolu à tenter l'aventure.

II

M. William Jackson s'était trompé en s'imaginant que ses voisins de table avaient l'œil sur lui. Personne ne s'était avisé de sa prompte disparition. En revanche, l'attention générale se portait sur un homme, jeune encore, qui occupait une table isolée au fond de la salle.

Il était arrivé avant onze heures, et depuis ce moment il était resté immobile à la même place, sans paraître se douter du monde extérieur.

C'est à peine s'il avait touché aux mets qui s'étaient succédé devant lui. La tête appuyée sur sa main, le coudé posé sur la table, les yeux perdus dans le vide, il semblait absorbé dans une rêverie profonde.

Cette immobilité de statue avait fini par être remarquée. Les chuchotements indiscrets des garçons l'avaient désigné à la curiosité des habitués; cependant rien dans sa mise n'indiquait qu'il dût être inquiet du quart d'heure de Rabelais. Il s'était présenté vêtu d'un superbe ulster de drap bleu, et la commande qu'il avait faite témoignait d'une bourse bien remplie.

Olivier Falconnet en était néanmoins arrivé à la dernière détresse. Il était peintre et d'un rare mérite. Très-connu dans les salons parisiens pour la vivacité de son esprit, nul ne se serait jamais douté que ce radieux et perpétuel sourire, que ce visage, image vivante de la joie, pussent être un jour troublés par un désespoir sans remède.

Il avait mené, pendant plus de dix années, la vie agitée du boulevard. Assidu aux *premières*, aux courses, beau joueur au cercle, menant de front le plaisir et le travail, il comptait autant de débiteurs que de créanciers. On le savait aussi incapable de reculer devant une dépense que devant un service à rendre. Jamais le pavé de Paris n'avait connu de viveur plus insouciant et en même temps d'artiste plus idolâtre de son art. Il ne manquait pas une occasion de plaisir, et cela ne l'empêchait point d'envoyer régulièrement au Salon deux toiles qui marquaient parmi les meilleures de l'année.

Le découragement était venu cependant. Depuis plusieurs années, il n'avait eu du succès que l'apparence. Ses tableaux continuaient à mériter l'estime des connaisseurs; mais, au lendemain du Salon, ils reprenaient tristement le chemin de l'atelier.

La mode s'était portée sur la petite peinture. Ses compositions, qui, par un contraste fréquent, juraient par leur sévérité avec ses instincts joyeux, n'entraient plus dans la vente courante. De temps à autre, l'État lui faisait une commande; il acceptait l'aumône sans trahir l'humiliation secrète qu'il en ressentait.

Le découragement aidant, son talent s'en était ressenti. On lui reprochait de faire gris; il se cabrait contre le reproche, mais intérieurement il avouait que la critique avait raison. Il se mit alors à chercher dans le jeu, dans les veilles, une diversion à ces préoccupations naissantes, et sa vue s'altéra.

Il ne tarda pas à être pris d'une indisposition dont il s'exagéra la gravité. Il voyait double. Entre son modèle et ses yeux s'interposait maintenant un brouillard inquiétant; et quelles luttes pour arriver à traduire sur la toile une image nette! Il réussissait encore à cacher sa détresse à ses amis; mais si l'un d'eux avait pu pénétrer furtivement dans son atelier, il l'aurait trouvé plus d'une fois la tête enfouie dans ses mains et pleurant de vraies larmes comme un enfant.

Cependant le mal n'était pas irréparable; quelques mois de repos l'eussent guéri de son infirmité. Il ne lui eût fallu que dire un mot pour trouver dans le cercle habituel de ses amis de quoi subvenir aux embarras d'argent ; mais, ce simple mot, il se refusait à le dire.

Malgré tout, il eût résisté encore, sans un dernier désastre qui vint l'achever. Mais laissons-le parler. Dès le début de la crise, comme certaines natures qui, tout en paraissant se prodiguer, ne dépensent à l'extérieur que la menue monnaie de leur esprit, il renfermait ses pensées en lui-même et il ne les confiait qu'à un carnet intime où il notait, plusieurs fois par semaine, la marche de sa maladie. C'est ce carnet que nous allons feuilleter.

3 janvier 187...

« Mon tableau ne s'est pas vendu. Il me reste cinq mille francs... de quoi vivre six mois. Me faudra-t-il renoncer au cercle, à mes amis? Mais sans relations, en dehors du monde, que deviendrai-je?... »

6 janvier.

« Cette nuit, en sortant de la Maison-d'Or, j'ai rencontré A... le romancier. Il m'a demandé où en étaient mes affaires. J'étais un peu gai. Je lui ai répondu que mon portefeuille était bondé à éclater et j'ai voulu lui en faire la preuve. — « Gardez-vous-en bien, m'a-t-il dit en riant, je serais capable de vous en prendre la moitié. » S'il l'avait vu ce portefeuille, plat comme la main, qu'aurait-il pensé de moi? J'aurais passé pour un mendiant. »

21 janvier.

« On m'a demandé des nouvelles de ma *Judith*. Pauvre *Judith !* Elle aura, si je vis encore, une médaille en juin... et pas un sou. »

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1er février.

« En voilà bien d'une autre!... Mon frère Jean m'écrit que les affaires vont mal : il lui manque 10000 francs. Le malheureux! il me croit millionnaire. 10 000 francs!... où veut-il que je les prenne? — Et puis, comment un caissier à 6000 francs d'appointements peut-il en être venu là? Histoire de femmes, sans doute. Il ne me manquait plus que cela! »

5 février.

« Pauvre Jean! C'est lui pourtant qui m'a élevé. De quels soins il a entouré mon enfance! je lui dois tout ce que je suis. C'est sur ses modestes appointements qu'il a prélevé le prix de mes leçons : un père n'aurait pas été plus dévoué. Je me souviens encore de nos conversations d'autrefois. — « A toi la gloire, me disait-il en riant, à moi l'argent. » Où en sommes-nous tous les deux maintenant? »

6 février.

« Je viens de faire mes comptes. Avec les 6000 francs que me doit Laugier, les 5000 de Pontlevent, les 3000 de Villedieu, je serais encore à la tête de 14 000 francs. Oui, mais je ne les leur demanderai pas. »

7 février.

« Vive la joie! Pontlevent a eu le bon esprit de m'apporter spontanément ses 5000 francs. J'ai eu le courage de lui demander si cette restitution ne le gênait pas..., il m'a toujours été impossible de retenir ces mots-là. Et ce n'est pas tout : Jean m'a écrit ; il a joué à la Bourse, il a rattrapé son argent. — Pourquoi diable joue-t-il à la Bourse? »

15 février.

« Mes yeux ne vont pas bien. Je me ressens toujours de ce mal absurde qui m'expose à faire de chacun de mes modèles de femme une nouvelle édition de Millie-Christine. »

16 février.

« Il paraît que ma maladie a un nom scientifique : les médecins appellent ça une diplopie. Il m'est interdit : 1° de fumer; 2° de veiller; 3° de travailler plus de deux heures de suite. Me voilà condamné à me coucher avec les poules et à me lever avec les coqs. »

21 février.

« Je travaillerais bien, malgré tous mes ennuis, si j'étais sûr de Jean. Il ne m'écrit plus : pas de nouvelles, bonnes nouvelles, dit un proverbe. Je ne crois pas aux proverbes. Il faudra que je le tire de là. »

22 février.

« Ma *Judith* n'avance pas. Comment travailler dans ces incertitudes?... Si un nouveau malheur arrivait à Jean, que deviendrais-je? On me croit gai, insouciant; si l'on savait ce que je souffre! »

24 février.

« Trois lettres et pas de réponse. Les insomnies ont achevé mes pauvres yeux; une heure de travail m'épuise; j'ai envie de prendre le train. »

25 février.

« Ah! si j'étais parti à temps! Niez donc les pressentiments! Voici le dernier coup! Que faire maintenant? que devenir? »

26 février.

« Le malheureux me demande cent mille francs; il ne sait rien de ma détresse : il me conjure d'user de mon crédit pour le sauver; il parle de se brûler la cervelle ou de fuir pour l'Amérique; il n'a plus d'espoir qu'en moi... il lui faut cet argent d'ici au 8 mars. Dettes de jeu, de Bourse et le reste. Cent mille francs! »

3 mars.

« Les soupçons sont éveillés et il n'y a plus que cinq jours... Ma tête se perd. »

4 mars.

« Rien, toujours rien... A qui les demander, ces cent mille francs? »

5 mars.

« Dix-huit mille francs! c'est tout ce que j'ai pu trouver. Et au prix de combien de mensonges! Une goutte d'eau dans un torrent... Je lui ai envoyé ce qui me restait. Le malheureux! Je ne puis me faire à l'idée qu'il compte sur moi qui ne puis rien... Sa honte ne me verra pas vivant. »

6 mars au matin.

« Je me tuerai ce soir. »

Ce n'était pas sans y avoir mûrement réfléchi qu'Olivier s'était arrêté à cette résolution désespérée.

Prosper Chazel.

HISTOIRES BUISSONNIÈRES

X

L'HOMME AUX LUNETTES

A mon ami regretté Célestin Nanteuil.

Que de pages nous voudrions effacer avec notre sang, avec nos larmes, quand, nous retournant sur nous-mêmes, nous feuilletons le livre des jours écoulés !...

Quand nous causons et qu'ils me racontent leur pauvreté passée, un dîner omis, un déjeuner en retard, une présentation manquée pour quelque lacune de costume, je les écoute sans rien dire.

Je ne voudrais pas les mortifier, ces enfants, en leur disant à mon tour les mois, les années de ma jeunesse écoulés dans la plus sombre des misères, et par combien d'hivers, errant les nuits sans gîte, je fus trois jours sans pain : les deux jours et un jour, je ne daignais compter.— Détresse parisienne, détresse des détresses, devant laquelle pâlit de loin celle du jeune Péripatéticien d'Oxford street que nous a contée, après Quinsay, le très-cher, à jamais irremplaçable Baudelaire : rien qu'à l'entendre, leur chétif écolier se fût évanoui.

Je rentrais un soir, tirant vers la rive gauche, à jeun de l'avant-veille, par une des saisons intermédiaires qui ne sont ni l'hiver ni l'été. L'atmosphère était chargée d'eau, le pavé gras, et, à chaque pas, ma chaussure humide rendait un petit cri plaintif, comme si je marchais sur des nids d'oiseaux. J'avais couru tout le jour en vain, mécontent des autres et de moi : sous mon vêtement trop légitimement boutonné, je me sentais imprégné de ces moiteurs malsaines, chaudes et glaciales, avant-garde des frissons de fièvre....

Et comme par un parti pris, chacun de ces passants indifférents me coudoyait ou cognait mon chapeau des côtes de son parapluie. C'était une série sans intermittences de chocs et de heurts, à en croire que chacun de ces gens avait juré d'humilier ma détresse et de me pousser à bout. J'exécrais, — j'aurais écrasé l'humanité entière !

Tout le long de la rue Saint-Honoré, j'avais subi, je l'atteste, un énervement intolérable. — Au tournant de la rue de l'Arbre-

Sec, le trottoir se trouvant plus libre, j'en vis venir un, droit sur moi, la tête baissée, comme une brute.

Celui-là, je le tenais ! j'allais pouvoir le faire payer pour tous les autres.

Je ralentis méchamment mon pas, et, au juste moment où il venait donner en plein sur moi, je m'arcboutai et raidis si bien que, du choc qui ne m'ébranla pas, il fit trois pas en arrière comme assommé, et se retenant au mur pour ne pas tomber.

Plus mauvais encore, je m'avançais sur lui pour pousser la querelle, quand, nez à nez, — ô le châtiment ! — je vis un pauvre homme, un vieux, au costume non moins délabré que le mien.

— Pardonnez-moi, Monsieur, me dit-il tout humblement, je suis presque aveugle !...

Il se baissait pour chercher ses lunettes qui avaient jailli de son nez, à l'abordage.

Si je les avais cassées !

C'est moi qui les ramassai bien vite, ces lunettes de service antique dont l'arc était modestement raccommodé avec du fil noir : par bonheur au moins, les deux verres étaient intacts...

Et pendant que le vieillard, le frère en misère que j'avais meurtri, s'excusait plus humblement encore de mon abominable, sauvage brutalité, — plein d'une honte poignante, je m'enfuis...

XI

LA SYMPHONIE DU MARCHÉ

A mon ami Jacques Offenbach.

Quelle jouissance plus douce que le réveil par un beau matin, — après une nuit de bon sommeil passée en une confortable chaise de poste, — dans une petite ville pour vous nouvelle et par un grand jour de marché !

Le brouhaha des voix et le sage ralentissement de la voiture par les cahots sur le pavé citadin ont d'abord entr'ouvert vos yeux: l'orchestre commence à prendre l'accord. La prudence du postillon s'avance pas à pas par la foule des paysannes et des ménagères, ouvrant doucement le flot sonore des blanches cornettes et des madras de toutes couleurs. A vos oreilles se croisent, distinctes ou vagues, les interjections en patois divers, et à travers le bruissement confus et la résultante harmonique des voix humaines et des voix des choses, charriages, déchargements, entassements, — vous percevez au loin, dans sa métallique clarté, l'allocution mystérieuse pour vous seul de la sonnette du Municipe.

Votre doigt a déjà lâché la détente des stores qui vous tamisaient en une buée rose la gaie lumière du soleil levant, — et sur cette chaude introduction le concerto s'engage pour la fête de vos yeux.

Sur la basse continue du vert aux mille voix des herbages, — car, selon la parole du maestro inimitable, « le Vert chante partout la gloire du Rouge » , — le Rouge attaque *largo* sa fugue triomphale. Le ponceau des tomates, glacé de carmin, l'écarlate des homards, le cramoisi exaspéré des piments, le cinabre des oranges conduisent la mélodie, — soutenus en accord parfait dans le contrepoint par le rose vif des cerises, groseilles, radis et crevettes, et dans le mode mineur par le safran plus pâle du modeste Daucus Carota, — appuyés dans les basses sur les notes profondes du radis noir et du fidèle compagnon de la perdrix, le chou brun. — Cependant que vous avancez toujours avec une savante lenteur, comme il convient à la majesté d'un andante, le jaune barytonnant des abricots, des citrons et des reinettes mûres, relevé par l'améthyste des aubergines, plaque çà et là ses diatoniques accords, que percent en haute-contre, par trilles de cristal, les argentures prismatiques du saumon et les nacres irisées de l'éperlan.....

Et les mille voix de la symphonie du marché chantent :

— Bon jour, cœur joyeux, âme libre et surtout franc vouloir de Justice nous te souhaitons, ô Voyageur bienvenu, en présentant à tes regards charmés ce que produit pour toi l'obstiné labeur humain !...

NADAR.

LES PAROLES D'OR

Puisque nos malheurs sont toujours plus grands que nos vices, nos vertus toujours moindres que nos devoirs, rien ne peut mieux nous convenir que le tempérament de l'indulgence.

VAUVENARGUES.

L'ingrat n'a qu'un vice ; tous les autres peuvent lui être comptés pour des vertus.

YOUNG.

Lorsqu'un enfant, sourd à tous les avertissements, s'est crevé un œil, le seul conseil qu'il reste à lui donner, c'est de ne pas se crever l'autre.

Emile DE GIRARDIN.

REVUE DES MAGASINS

Élégance, bon goût et nouveauté, telle est la devise de la maison CALISTE (rue Neuve-Saint-Augustin, 23, et passage Choiseul).

Les parures bretonnes, tout en dentelle Clovis brodée de couleur, ou moitié mousseline et dentelle, font toujours florès ; toutes les jolies femmes portent ces parures, et la maison Caliste en sait varier les dispositions à l'infini. Nous trouvons chez elle également un grand choix de mantilles, fichus Marie-Antoinette, châles bretons, écharpes et vêtements confectionnés de tous genres, soit en dentelle espagnole noire, soit en tulle broderie. Nous appelons l'attention de nos lectrices sur ce point important, parce que les prix de la maison Caliste sont des plus abordables.

Une nouveauté que nous avons vue dans cette maison nous paraît appelée à faire sensation : c'est une grande écharpe faisant tunique, en tulle espagnol blanc, couvert de broderies Pompadour en soie de couleur tendre. Une frange à glands floches suit tous les bords de ce vêtement, très-digne de figurer dans un centre élégant, comme un bal de casino ou une soirée d'Opéra.

— Mmes DE VERTUS sœurs ont une manière de faire qui leur est propre, la *Ceinture régente*, qui n'a jamais pu être imitée, en fait foi depuis sa création. Leur but n'est pas avant tout de procurer à la femme une taille svelte et cambrée, sans souci des moyens employés ; ce que ces dames veulent, c'est ne nuire en quoi que ce soit à la santé, tout en maintenant le corps dans les justes proportions de l'esthétique.

Tous les perfectionnements apportés à la constitution de la *Ceinture régente* n'ont pas eu d'autre mobile. Ainsi, pour répondre aux exigences de la mode actuelle des tailles longues et des hanches effacées, Mmes de Vertus sœurs ont allongé la *Ceinture régente* et lui ont adjoint une large courroie d'un usage parfait. Cet appoint ingénieux, placé au bas du corset, se serre à volonté et rétrécit sensiblement le bas du buste. Toutes les femmes qui en ont fait l'essai sont très-satisfaites du résultat.

Cette nouvelle *Ceinture régente*, dont nous avions, dès le début, indiqué les modifications à nos lectrices, jouit d'un succès très-légitime ; on ne saurait s'en passer dès qu'on l'a une fois portée.

La *ceinture de repos*, elle aussi, rend des services fort appréciés des femmes délicates, ou seulement un peu nonchalantes, et pour qui les élégants déshabillés sont un des charmes de la vie intérieure.

Le mieux, du reste, est de s'adresser directement à Mmes de Vertus sœurs (rue Auber, 12) pour avoir de plus amples renseignements sur leurs corsets, jupons et tournures.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— La machine à coudre *Wheeler et Wilson* est certainement la moins bruyante des machines, en dépit de toutes celles qui se réclament du titre de « silencieuses ». Nous ne connaissons rien de plus doux ni de plus facile à mouvoir que ce gentil modèle, dont la vitesse dépasse de moitié celle de toutes les machines à navette de va-et-vient. De plus, il n'y a aucune tension à régler dans la navette, ce qui constitue un avantage considérable; le point est à double piqûre, par conséquent indécousable. Travailleuse habile, elle permet d'exécuter des travaux de toute nature, en tissus de laine, de soie ou de coton, quelle qu'en soit l'épaisseur. Ajoutez à tout cela un mécanisme d'une simplicité, d'une solidité et d'une précision à toute épreuve, que l'on garantit *cinq ans*.

Les prix de ce meuble de famille ne sont pas en raison des nombreux avantages qu'il procure; on s'en convaincra facilement par l'aperçu que voici des trois séries de machines *Wheeler et Wilson :* n° 1, argentée, 250 francs; n° 2, vernie et dorée, 225 francs; n° 3, vernie, 200 francs. Il est fait à tous les acheteurs une remise au comptant, laquelle est de 25 francs pour Paris, et 20 francs pour la province. On expédie *franco* de port.

En terminant, nous rappellerons à nos lectrices que la *Favorite* et la *Canadienne*, gentilles machines à coudre à la main, sont données, la première à 64 francs, la seconde à 100 francs.

Les lettres doivent être adressées à Mme ve H. Seeling, représentant de la Cie Wheeler et Wilson pour la France (70, boulevard Sébastopol).

SPÉCIALITÉS

A propos du *lait antéphélique* de Candès, une de nos amies a fait une précieuse découverte : c'est que ce liquide est excellent à employer contre les piqûres des moustiques.

Voilà qui nous donne bien raison, lorsque nous engageons nos lectrices à ne pas se mettre en route sans emporter avec elles un flacon du *lait antéphélique* de Candès.

Coupé d'un peu d'eau, c'est un puissant régénérateur pour la peau, dont il efface toutes les rougeurs et à laquelle il communique une blancheur, une fraîcheur merveilleuses. En se servant matin et soir du *lait antéphélique*, on conserve indéfiniment les charmes de la jeunesse.

Cet excellent produit se trouve à peu près chez tous les coiffeurs; en tout cas, le dépôt central est toujours chez l'inventeur, M. Candès (26, boulevard Saint-Denis).

M. d'A.

CORRESPONDANCE

— Mme X..., a Brighton (England).

Vous avez omis de signer votre lettre en date du 16 juillet, ce qui nous met dans l'impossibilité de faire droit à votre réclamation, car nous avons plusieurs abonnées à Brighton. Veuillez donc nous récrire en nous envoyant, si cela se peut, la bande du dernier numéro reçu.

— Mme C. A..., a Marseille.

Une étoffe d'alpaga noir est ce qui convient le mieux pour le tablier de maison de votre petite fille, et la forme princesse nous semble la meilleure à indiquer. Pas de manches, naturellement; le haut échancré en carré devant et derrière. Une petite dentelle de laine courant sur tous les bords servira de garniture; de même autour des poches. Mais pas de ruban et un simple bouton pour fermer derrière.

— Mme B. de L..., a Saint-Louis.

Autant il est de bon goût d'offrir quelques rafraîchissements aux amis qui viennent vous visiter à la campagne, autant il serait de mauvais ton de le faire en ville.

— Mme Jus..., a Liége.

La mitaine n'est élégante que si elle est longue et portée avec des manches duchesse presque courtes. La mitaine courte reste le plus vulgaire des éléments de toilette.

LA MODISTE UNIVERSELLE

ÉDITION DE CHAPEAUX MODÈLES

La maison Ad. Goubaud et fils, qui édite le plus ancien et le plus complet de tous les journaux de modes, vient de réaliser un nouveau progrès par la création du journal *la Modiste universelle*. Les chapeaux sont maintenant si compliqués de forme et de garniture, qu'il était indispensable, en effet, de les présenter désormais sous un aspect plus intelligible et plus pratique.

Chaque numéro de cette superbe publication, unique en son genre, renferme quatre belles planches de chapeaux de grandeur demi-nature, encartées dans un texte illustré, avec description en cinq langues (français, anglais, allemand, italien, espagnol). Imprimés sur bristol et coloriés à l'aquarelle, ces chapeaux *modèles* offrent, sous une forme saisissante, les types de la dernière nouveauté. Il suffit, pour en juger, de voir le numéro de mai. Rien de plus gracieux que ces chapeaux si artistement dessinés par Guido Gonin, et coiffant à ravir les plus jolies têtes. A ce point de vue seul, ils mériteraient d'être collectionnés.

Prix du numéro : 1 fr. 50 chez tous les libraires et marchands de journaux. Abonnement : Paris, 15 fr. par an; province, 17 fr.; étranger, 18 fr. On s'abonne du 1er de chaque mois en adressant un bon de poste à MM. Ad. Goubaud et fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

AVIS IMPORTANT

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

SOMMAIRE DU 4e N° DE JUILLET 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — *L'Ulster bleu*, histoire d'hier, par M. Prosper Chazel. — *Histoires buissonnières :* L'homme aux lunettes, la Symphonie du marché, par Nadar. — Les Paroles d'or. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1437, dessin de M. Jules David : toilettes de bal pour casino. — Figurine coloriée L. n° 132 (annexe spéciale de l'édition n° 3) : toilette de bains de mer.

Dans le texte : P. n° 378, dessin de M. Jules David : toilettes de promenade. — G. n° 774, dessin de M. E. Thirion : toilettes de mariage. — G. n° 776, dessin de M. E. Thirion : toilettes de visite à la campagne. — G. n° 778, dessin de M. E. Thirion : nouveaux modèles de chapeaux. — G. n° 780, dessin de M. E. Préval : costumes d'enfants et de fillette.

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

La saison des eaux, des bains de mer, est aussi la saison des vanités blessées. En dehors des heures employées au bain, à l'absorption des eaux, les réunions où l'on se retrouve sont de véritables assauts de médisance.

Ces réunions se composent, partout, de groupes particuliers qui se sont formés en vertu de sympathies réciproques; il est même étonnant de voir combien vite le triage se fait. Le baigneur, dès son arrivée à la station thermale, est d'abord aimable avec tout le monde ; nouveau venu, c'est à lui de faire le premier pas. « Si vous voulez avoir quelque succès dans le monde, il faut que votre vanité fasse la révérence à celle des autres, » disait Mme Geoffrin à son entourage. C'est ainsi que peu à peu on prend connaissance des lieux et des personnes qu'on est appelé à fréquenter; puis on se retire de la foule et l'on se consacre au petit nombre de personnes choisies vers lesquelles on se sent attiré. Voilà tout le mystère de ces petites coteries, dont les liens affectueux sont si éphémères. Pourtant on y rencontre parfois des amitiés sincères et durables, et il arrive aussi qu'on y pose les premiers jalons d'un de ces romans qui finissent généralement par un mariage.

Mais tout cela n'empêche pas que la vanité froissée ne fasse cruellement souffrir certaines femmes : celles d'abord à qui leur modeste position ne permet pas une toilette en rapport avec le centre élégant où elles se trouvent; celles aussi que le manque de goût rend ridicules et qui, sentant peser sur elles des regards moqueurs, ne savent en deviner le sens. A Paris, ou ailleurs, — lorsqu'on est chez soi, enfin, — les positions respectives sont si bien déterminées que ces froissements n'existent pas. Aux eaux, tout le monde est confondu, et du moment qu'on a pris un abonnement au Casino, il semble que l'égalité soit par cela même établie. Dieu sait pourtant si les femmes se toisent avec une impertinence achevée! Gare aux retardataires, pendant la musique; tout en elles est commenté : toilette, démarche, physionomie; aucun détail ne trouve grâce devant la critique.

La toilette étant comme point de mire le côté délicat de la vie des baigneuses, il suffit de se placer dans la moyenne élégante du lieu pour s'y trouver à l'aise et enlever toute prise aux observations malignes. Une jolie toilette noire en soie et grenadine ou mélangée de dentelle, un costume en lainage de fantaisie sans éclat, un autre en toile sans prétention visible : il n'en faut pas davantage pour être bien notée.

P. N° 376. — Chapeau de plage.
Modèle de la maison J. Maréchal (boulevard Haussmann, 43).

Nous avons beaucoup applaudi à l'idée d'une de nos grandes maisons de couture, de reprendre, à ce propos, la tunique juive. Elle l'établit en dentelle noire, ce qui permet de la porter indifféremment sur une robe de faille noire ou de couleur. Ce modèle, en tulle espagnol, forme une longue traine, retenue au milieu par un nœud de satin noir. Des galons en tresse de laine et chenille noire, séparées par des perles de jais, dessinent par-devant un tablier breton coupé de barrettes. La garniture tourne ensuite autour d'un décolleté carré, suivant l'entournure des bras ainsi que tout le bas de la tunique, où il faut ajouter un volant de dentelle assortie. Un nœud de satin noir ferme le décolleté ou l'orne dans un de ses angles. On porte les manches en dentelle semblable, recouvrant celles de la robe de soie quand on ne veut pas se contenter de celles-ci. Dans tous les cas, l'ensemble de la toilette est d'une élégance incontestable et nullement tapageuse.

Pour les fortes chaleurs, on fait des polonaises en tulle noir, dentelle et grenadine noire brodée, qui ont très-bon air. Un gilet et un pouff, en faille l'un et l'autre, avec une garniture de petites

boules de satin courant sur le tout, achèvent de donner une grâce exceptionnelle à ces polonaises.

Parmi les tissus légers, de couleur, qui ont le plus cours en ce moment, nous citerons un crêpe de Chine des plus minces, l'organdi, le linon, la broderie à jour. Les garnitures *ad hoc* varient de la broderie à la dentelle de fil, unie ou brodée, et aux plissés de lingerie rehaussés de valenciennes. Tout à fait charmante est la disposition des petits volants plissés en « coup de vent » et bordés de la garniture ci-dessus indiquée. Nous avons aperçu une robe d'organdi, couleur prune de Monsieur, qui en était ornée avec une profusion extrême : plastron-échelle de volants ainsi préparés sur tout le devant princesse; même garniture au bas de la traine; les côtés tout plats, encadrant un dos à cascade de draperies entremêlées de volants semblables.

La mode est parfois douée d'une certaine logique qu'on se plaît à constater lorsque l'occasion s'en présente. Ainsi elle établit une différence notable entre le vêtement de promenade à pied et celui de promenade en voiture; en équipage, s'entend. Les qualités de celui-ci comprennent l'élégance et l'ampleur; ce dernier point surtout est important : ne doit-on pas pouvoir mettre le vêtement et le retirer à volonté et facilement, quand on ne le jette pas tout simplement sur les épaules?

Un modèle de ce genre exige de grandes allures, un caractère un peu marquant; il faut, en un mot, qu'il soit bien spécial à sa position et que, dans la rue, la personne qui le porte étant à pied, il devienne presque ridicule. Voici, entre autres, une grande confection digne de ce sort brillant : c'est un paletot droit et large, avec des manches de mac-farlane, tenant à la fois de ce dernier et de la visite. L'étoffe est un matelassé noir et souple; la garniture consiste en bandes de plumes d'autruche non frisées, que coupent de place en place des choux plats de plumes de merle d'Afrique; une frange de chenille noire, entremêlée de boules de satin jaune, complète heureusement cet ensemble.

La plume non frisée nous semble pleine d'avenir; elle jouit déjà d'un succès marqué pour la garniture de robe habillée. On peut, grâce à ses airs « effarouchés », rompre la monotonie du calme plat de la robe princesse. Nous aurions tort d'ajouter que cette plume est aussi agréable que la plume frisée, mais elle a le mérite de la nouveauté, et les effets en sont plus inattendus; ce qui suffit à notre humeur inconstante.

Depuis quelque temps, des plumassiers travaillent avec une activité fébrile; ils sentent toute leur importance et comprennent que leur avénement dans le domaine de la fantaisie élégante est proche. Modistes et couturières vont bientôt assiéger leurs maisons d'une façon inaccoutumée. Jamais on n'aura porté autant de plumes qu'on en portera l'hiver prochain, dit-on. Nous le croyons sans peine, car on a déjà commencé.

Nous voici bien décidément retombés sous le joug du brillant, du clinquant, des perles de toute sorte sorte, c'est-à-dire de toute couleur et de toute grosseur, et du jais en particulier.

On a beau habiller les perles du nom de « clair de lune », de « flamme de punch », de « lueur du Vésuve », ce n'en est pas moins du jais, du verre ou de l'acier! Mais comme la mode ne veut jamais que ses fantaisies parues puissent reparaître — tout de suite, du moins — sous le même aspect, elle en varie la forme et la disposition. Ces perles se portent en franges, en passementeries, en galons, en broderies sur dentelle, le tout servant à garnir, mais ne formant pas le corps principal.

Il est question encore de reprendre sérieusement la chenille pour la saison prochaine, et déjà se préparent de merveilleuses broderies en ce sens. Car, il faut bien le remarquer, pendant que les belles dames prennent leurs ébats sur les plages agrestes de l'Océan, dans leurs propriétés ombreuses de la campagne, ou dans les pittoresques montagnes de la Suisse, les travailleurs de l'industrie parisienne luttent d'ardeur et d'ingéniosité. Ils préparent leur saison, c'est-à-dire ce qui sera la fortune pour eux pendant l'hiver, et le succès de beauté et d'élégance de toutes les jolies femmes.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 376.

Chapeau de plage, en paille d'Italie. — Grande forme à fond élevé et pointu. Un large nœud de velours noir sert de point de départ aux deux plumes noires qui le garnissent. L'une de ces plumes tourne sur le haut de la calotte, l'autre tombe sur le bavolet derrière.

G. N° 786.

Toilette de promenade. — Même costume, vu sous deux aspects, en foulard écru et garnitures de velours marron. — Jupon à traîne, avec volant bordé d'un velours marron posé à plat; le volant est coulissé au milieu et monté par une tête de velours ruchée. — Polonaise à dos cuirasse, les cinq coutures lisérées de velours. Le devant est orné de boutons marron encadrés de deux bandes de velours, dont l'une tourne autour du cou. Les côtés du dos forment une ampleur qui constitue les draperies du milieu derrière. L'une de ces parties est appliquée au bas du dos de forme cuirasse par une bande de velours qui suit également tous les bords inférieurs du vêtement. L'autre partie est drapée sur la précédente et sa pointe retombe sur le côté droit. Parement garni de boutons, au bas des manches; plissés de velours pour terminer. — Paletot de demi-saison, en flanelle blanche ou matelassé léger; dos cintré, devants croisés, avec col marin et revers, et double rangée de boutons corozo. Manches à double parement et boutons pareils. — Lingerie ouverte et plate en toile blanche. — Chapeau de paille à passe inclinée de côté par-devant sur un bandeau drapé en foulard bleu azur. Groupe de roses, plumes assorties à la paille et nœud de velours marron derrière. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

G. N° 790.

Toilette de casino (jour et soirée). — 1. Costume de jour : robe en faille abricot, avec corsage montant, écharpe et chapeau. La robe est de forme princesse; l'ampleur de la traîne vient de l'étoffe laissée aux cinq coutures du dos et dont les plis sont resserrés en dessous. Quatre volants plissés, posés pied contre pied au bas du devant de la robe, sont séparés par une bande de plumes de même teinte. Deux groupes formés chacun d'un plissé de faille, d'un volant de blondes et d'une bande de plumes, dessinent le bas d'un tablier. Un ruché de crêpe lisse plissé raye le milieu du devant de la robe, dont les drapés, pris dans son ampleur, vont se perdre derrière. Petit col rabattu, de même étoffe que la robe, et ruches de crêpe lisse à l'intérieur. Bordure de plumes au bas des manches et volants de dentelle. — Echarpe de faille, entourée de volants plissés et d'une bande de plumes. — Chapeau de paille de riz blanche, à passe renversée vers le milieu. Ruban de satin caroubier autour de la calotte, noué devant de façon à dissimuler le pied d'un bouquet de plumes de ton assorti. Tour de tête en crêpe lisse ruché. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Costume de soirée : même robe princesse en faille abricot. Le corsage décolleté, avec manches courtes, est encadré de ruchés de crêpe lisse posés pied contre pied et d'un volant de blonde anglaise. Même garniture aux manches. — Fleurs dans les cheveux, éventail et bijoux.

Description de la gravure coloriée n° 1411.

Toilettes de plage. — 1. Costume en faille et barège tilleul. — Jupon de faille, entouré de plissés, de ruches et de bouillonnés. — Polonaise en barège, de forme princesse derrière, à corsage détaché devant et tablier. Celui-ci est rayé de galons brodés et garni dans le bas d'un galon pareil, avec un volant plissé que rehausse une petite guipure; la même garniture suit le bas de la polonaise tout autour. Un second tablier en étoffe semblable et garni de même est drapé au bas du précédent; les plis se perdent

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sous un flot de ruban sur le côté. Le devant du corsage simule une veste ouverte au milieu, et dont les bords, y compris l'encolure, sont ornés de galons et de plissés. Flot de rubans à l'angle de la basque. Le bas des manches est garni comme toute la polonaise. — Lingerie ouverte en dentelle ruchée. — Capote de paille de riz blanche; l'intérieur de la passe orné de ruches en tulle de soie, avec bandeau de ruban jaune d'or et tilleul entre-croisé et noué sur le côté. Mêmes rubans dessus et groupe de primevères. — Ombrelle de soie marron, garnie d'un volant de dentelle blanche. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume en mousseline de laine beige. — Jupon à traîne supplémentaire, montée à plis creux et garnie d'un plissé qui suit tout le bas du jupon. — Polonaise à dos princesse, avec trois plis creux se continuant plus bas que la taille; le devant à corsage plissé et tunique-tablier. Le bas du vêtement et de la basque est couvert de bandes d'application de broderie blanche faite sur batiste. Les draperies du tablier sont relevées sur le côté derrière et maintenues par des coques de large ruban de même teinte. Ceinture de faille nouée sur le côté. Long col rabattu dans le haut du corsage et parements aux manches, le tout encadré de plissés et fermé par des nœuds. — Lingerie ouverte en dentelle blanche. — Chapeau *Pierrot* en feutre blanc, garni d'une écharpe de gaze bleu azur nouée derrière. — Ombrelle de soie brique, entourée d'une guipure blanche, avec des nœuds de ruban bleu sur chaque pointe de baleine. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au présent numéro contient les modèles suivants :

1. Costume de jeune fille, d'après la gravure G. n° 780, insérée et décrite dans le numéro paru le 28 juillet.

2. Toilette de plage, d'après la gravure coloriée n° 1441 (fig. 2), annexée au présent numéro et décrite ci-dessus.

3. Polonaise à panneau, d'après la gravure coloriée n° 1442 (fig. 2), annexe du numéro qui paraîtra le 11 août.

4. Costume pour fillette, d'après la gravure G. n° 776, insérée et décrite dans le numéro paru le 28 juillet.

CORRESPONDANCE

— Mme Angelo K..., a Naples.

Pour un trousseau de jeune mariée, il faut compter sur une dépense de 3 à 10,000 francs. La somme arrêtée, on détermine ensuite, de la façon la plus avantageuse, le nombre et le degré d'élégance des objets à faire exécuter.

— Mme Irma D..., a Reims.

Nous ne vous conseillons pas de prendre un chapeau de bains de mer sur la seule annonce que vous en avez vue. Une coiffure doit avant tout être seyante, et, pour savoir si elle l'est, il faut l'essayer.

— Mme S.-Y T..., a Évreux.

Pour une dame âgée de soixante ans, quoique bien conservée, nous trouvons que le châle de dentelle ne doit pas être transformé. Il sera plus convenable de le porter tel qu'il est, sans prétention aucune.

— Mlle Marie M..., a Sens.

N'hésitez pas pour la robe rose; profitez vite de ce que la mode patronne cette fraîche couleur pour vous faire une jolie toilette de cette teinte. Vous voulez notre avis, le voici : — Jupon de mousseline rose à petits volants; corsage blanc à petits plis cousus, et manches longues, terminées par un coulissé avec ruche; tunique juive en mousseline rose, décolletée en carré, sans manches, et traîne retenue par un nœud.

CAUSERIE

Nous traversons une période tellement agitée par le démon de la politique qu'il semble ne plus y avoir autre chose au monde. La villégiature même n'échappe point à cette influence. Aux champs comme à la ville, sur la plage ou dans la montagne, la politique absorbe les vivants. Seuls, les morts jouissent d'une tranquillité imperturbable et se montrent assez bonnes âmes pour fournir à la chronique, en quête d'aliment, des appréciations dépourvues de malignité ou de joyeuses anecdotes.

Laferrière, — pour commencer par ce vieux « jeune » qui eut le privilége de pouvoir jouer les jeunes premiers rôles à un âge où tant d'autres sont obligés de jouer les vieux derniers, — Laferrière vient d'ajouter un nom à la nécrologie dramatique. Avec lui, c'est toute une école, tout un monde qui s'en va; Mélingue étant parti, le créateur d'*Antony*, de *Richard d'Arlington*, du *Médecin des Enfants*, se trouvait le dernier représentant de l'école romantique. Nous nous le rappelons encore dans *la Conscience*, d'Alexandre Dumas, et nous affirmons qu'avec d'incontestables défauts c'était pourtant un grand acteur. Quelles foudres, quels éclats de voix, quels élans de passion, quelle intensité dans le geste, dans l'accent, dans les jeux de physionomie! Et par-dessus tout cela, une fièvre entraînante, une violence communicative, une assurance qui jouait la sincérité, — un bruit d'âme!

Ses *Mémoires*, qui ont paru récemment, fourmillent d'anecdotes amusantes sur lui-même, et aussi sur un grand nombre de personnages connus, français et étrangers. En voici une qui se rattache à l'opulentissime comte Demidoff, devenu plus tard prince Demidoff et que l'artiste rencontra à Saint-Pétersbourg.

Un jeune attaché d'ambassade, occupant aujourd'hui un poste assez élevé dans la diplomatie, avait été invité chez le comte Demidoff.

Comme on venait de passer dans le salon pour prendre le café, notre attaché, entraîné par une conversation sur le magnétisme et un peu distrait, prit le sucre avec les doigts, lorsqu'un valet de pied lui présenta le plateau.

Le comte, choqué de ce qu'il considérait comme un manquement à la bienséance, fit signe au laquais de jeter par la fenêtre le contenu du sucrier.

La leçon était rude; elle causa une stupéfaction générale : elle était de nature à démonter l'homme le mieux posé dans le monde.

Mais le spirituel attaché, tout en prenant la leçon pour une offense, conserva un calme parfait; il but lentement le contenu de sa tasse, alla sans se presser vers la fenêtre, regarda M. Demidoff et, jetant négligemment par-dessus le balcon la cuiller, la tasse et la soucoupe, dit au comte :

— Je ne savais pas que ce fût l'usage.

Le Cercle artistique et littéraire vient de perdre, lui aussi, un de ses principaux membres, M. de Lavaysse. Le *Sport*, qui nous en fournit la nouvelle, ne nous indique point les titres artistiques et littéraires du défunt, mais il nous apprend que M. de Lavaysse avait, par sa mère, des liens de parenté avec les Féron de la Ferronay, les Chateaubriand et les premières familles de la noblesse de Bretagne. Du côté paternel, son nom avait eu un grand retentissement, lors du procès et de la réhabilitation de Calas.

On sait que Marc-Antoine Calas, avocat, fils aîné d'un négociant de Toulouse, poursuivi par une profonde mélancolie, en était venu à manifester l'intention de changer de religion et d'abjurer le protestantisme. Le mal augmentant, il se pendit.

Des calomniateurs, aidés par le fanatisme, accusèrent sa famille de l'avoir fait périr pour qu'il n'embrassât pas le catholicisme. On arrêta ses parents, ses domestiques, ses amis. Son père expira

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sur la roue. Le jeune Lavaysse, fils d'un riche avocat au Parlement de Bordeaux et ancien condisciple de Calas, fut enveloppé dans l'accusation et sur le point d'en être la victime.

Les passions s'étant refroidies, Voltaire prit en main la réhabilitation de la mémoire de Calas père et obtint la révision du procès. Le jeune Lavaysse et tous ceux qui avaient été compromis dans la première poursuite se constituèrent prisonniers. Un arrêt du Parlement de Paris cassa celui du Parlement de Toulouse; on destitua le capitoul Baudrigué, principal ennemi des Calas, et l'on accorda des indemnités aux divers membres de la famille.

Un des juges primitifs crut excuser ses collègues, en disant :

— Il n'est si bon cheval qui ne bronche.

— Oui, lui fut-il répliqué; mais toute une écurie !

Quatorze conseillers sur dix-sept avaient prononcé la condamnation du père de Calas.

Le nom de Voltaire, qu'on trouve mêlé aux choses les plus sérieuses et parfois à celles qu'illumine un rayon de gaieté, nous fournit l'occasion de passer du sévère au plaisant et de constater que le temps n'est plus aux bonnes farces. En effet, s'il revenait au monde, Voltaire — toujours homme à défendre un Calas — n'oserait plus se faire capucin. L'aventure mérite d'être contée.

Ce grand écrivain, qui était doublé d'un grand mystificateur, eut un jour l'idée folle d'entrer dans l'ordre de Saint-François. Il communiqua ce projet à ses voisins de campagne, les capucins du couvent de Gex, qui s'en montrèrent ravis et lui promirent leur intervention auprès de leur général.

Quelque temps après, Voltaire recevait l'autorisation de porter le cordon et l'habit du tiers-ordre; et les capucins du couvent de Gex, — qui étaient des gens de beaucoup d'ignorance ou de beaucoup d'esprit, — le nommaient leur *père temporel*.

Aussitôt Voltaire s'empressa d'annoncer la nouvelle à toute l'Europe :

« J'ai l'honneur d'être capucin, — écrit-il au maréchal de Richelieu, le 9 février 1770; — le général, qui est à Rome, m'a envoyé mes patentes signées de sa vénérable main; mes titres sont : *fils spirituel de Saint-François et père temporel.* »

Même lettre à d'Argental, à La Harpe, à Élie de Beaumont, à Mme du Deffant. Puis à Audibert :

« N'en riez point, rien n'est plus vrai. »

Et à la duchesse de Choiseul :

« Daignez agréer le respect paternel, les prières et les bénédictions du frère François, capucin indigne. »

En même temps, il faisait encadrer son diplôme et l'exposait dans son salon.

On voit que l'auteur de *Candide*, — grand amateur de plaisanteries, — les faisait bonnes, lorsqu'il s'y mettait. Nous ne connaissons guère que Piron qui fût de cette force, du moins en ce temps-là; car l'anecdote qu'on va lire et que nous puisons dans les souvenirs de notre confrère Élie Berthet, prouve que Voltaire a fait école. Le héros de l'histoire n'est autre que le président Sauzet.

Fort jeune encore, Sauzet avait été présenté par son ami Lamartine à l'abbé S..., qui passait alors pour un des premiers prédicateurs de France. A la suite d'un sermon de l'abbé S..., sermon qui avait été fort admiré comme à l'ordinaire, Lamartine, Sauzet et plusieurs autres personnes se trouvaient à déjeuner dans une maison tierce avec l'abbé. Pendant le repas, on accablait de compliments le prédicateur, qui en paraissait tout joyeux et tout fier. Seul, Sauzet gardait un silence opiniâtre.

L'abbé s'étonna d'abord et finit par s'offenser de ce mutisme.

— Ah çà! et vous, jeune homme, dit-il tout à coup, n'avez-vous aucune opinion à exprimer? On croirait que mon sermon n'a pas eu le bonheur de vous plaire.

— Monsieur l'abbé, répliqua Sauzet d'un air de malaise, j'ai bien une opinion, mais il pourrait vous être désagréable de la connaître et j'aime mieux la garder pour moi.

— Qu'est-ce à dire? demanda le prédicateur profondément blessé; faites-la connaître, au contraire... Je sais supporter les critiques... Parlez avec franchise; ces messieurs et moi, nous vous le demandons instamment.

— Eh bien, monsieur l'abbé, puisque vous l'exigez, je dirai toute la vérité... Le sermon m'a paru magnifique; seulement je regrette qu'il se trouve mot pour mot dans les *Sermons inédits* de Bourdaloue.

— Que dites-vous là? s'écria l'abbé S... en riant; je ne l'ai emprunté à aucun ouvrage; je l'ai bel et bien composé sous ma propre inspiration.

— Je regrette, monsieur l'abbé, que vous persistiez dans une affirmation semblable... Je suis certain que cet admirable morceau est de Bourdaloue. La preuve, c'est que, dans mon ardente admiration, je l'ai appris par cœur et que je peux vous le réciter d'un bout à l'autre.

— Tiens! je voudrais voir cela, dit l'abbé.

Aussitôt Sauzet récita le sermon tout entier et sans en changer un mot.

Le pauvre abbé était anéanti; son visage passait du cramoisi au jaune, puis au vert le plus intense.

— Mon Dieu, disait-il en se frappant le front, est-ce que je deviens fou? Je croyais être sûr... Se pourrait-il que je n'eusse pas composé *mon* sermon?

Sa terreur et sa consternation étaient telles que le jeune mystificateur finit par avoir pitié de lui. Sauzet partit d'un éclat de rire, et expliqua qu'il tenait de la nature une mémoire extraordinaire. Il lui avait suffi d'entendre une seule fois le sermon pour le retenir imperturbablement, et il l'avait retenu d'autant plus volontiers que le discours était très-beau et tout à fait digne de Bourdaloue.

L'abbé S... rit bientôt comme les assistants; mais il avait eu une rude peur !

N'est-ce pas que voilà une jolie histoire que ne désavouerait point Voltaire?

Ludovic Sauveur.

DES AILES!

Ainsi s'écriait un poëte, et ce poëte avait raison.

Qui nous donnera des ailes pour fuir par delà la terre, pour nous élever au-dessus des médiocres instincts de l'humanité?

Mais je ne veux point parler philosophie. J'entends célébrer seulement ici la victoire du pigeon qui vient de courir, entre Londres et Douvres, un si curieux steeple-chase avec un train lancé à toute vapeur. D'abord, l'oiseau sembla chercher sa route, perdit du temps, et le chauffeur de la machine le raillait en empilant du charbon dans son monstre de fer. Mais bientôt le coureur ailé, reconnaissant sa route aérienne, se coucha sur le vent, et depuis plus de vingt minutes il roucoulait sur son colombier quand la locomotive essoufflée toucha son but.

Ce succès me remplit de joie, parce que j'ai toujours eu pour le pigeon une vive amitié. Ce n'est pas, au moins, pour les progrès qu'il a faits depuis son origine, au dire de M. Darwin, dont les disciples se sont empressés d'en conclure que le singe, par esprit d'imitation, s'était mis à en faire plus encore, au point d'être devenu homme. Ce n'est pas non plus par un intérêt culinaire. Je ne suis pas, je le déclare, de cette bande d'ingrats qui, après avoir élevé le pigeon à la dignité de facteur rural pendant la dernière guerre, l'ont rendu ensuite aux plus humbles fonctions de la crapaudine et de la compote.

Je l'aime pourtant, mais pour tout autre chose : pour la beauté de ses formes élancées, pour le charme qu'il ajoute aux paysages que son vol traverse, pour ses grâces d'oiseau et les poétiques emblèmes dont est faite sa légende.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

J'aurais été furieux que la lourde masse de fer d'une locomotive vainquit cet animal merveilleux. C'est une chose certainement fort intéressante qu'un chemin de fer, et ce n'est pas moi qui refuserai mon admiration au génie humain. Mais avouez qu'un pigeon, un simple pigeon, est autrement joli à voir que ces traînées de wagons roulant derrière un panache de fumée, comme une série de casseroles attachées à la queue d'un chat par quelque gamin malfaisant. Oui, l'œuvre de l'homme est souvent superbe ; mais l'œuvre de Dieu lui est toujours supérieure. George Sand me disait un jour :

« Sans l'idée de Dieu, les philosophes peuvent encore expliquer, à la rigueur, les côtés utiles de la Nature, mais non pas aucune de ses beautés! »

Oui, l'homme a vaincu l'espace ; mais non pas dans un vol gracieux comme celui de l'oiseau... Oui, l'homme a vaincu le temps ; mais non pas dans une succession de phénomènes aussi admirables que les retours de l'ombre et de la lumière. Tout en lui n'est que reflet : mais la vraie clarté vient d'en haut!

Voilà pourquoi le poëte avait raison de dire :

« Des ailes! »

G. B.-F.

A TRAVERS LES RIMES

Quelle jolie chose que la poésie! Grâce à elle, tout s'anime, tout s'éclaire ; le moindre sujet emprunte aux couleurs du prisme à travers lequel elle nous le montre une teinte qui nous intéresse ou nous charme. Par la puissance du rhythme et la cadence des rimes, elle ajoute à la magie du pinceau, et les tableaux qu'elle retrace nous apparaissent, pour ainsi dire, baignés de lumière et d'harmonie.

Voilà ce que nous nous disions en parcourant une jolie plaquette de M. Jules Bailly, simplement intitulée : *Au Jardin d'acclimatation*. Ce n'est qu'une scène, un épisode intime, — le père et la mère en promenade avec leur fillette et sa bonne ; — mais quel ensoleillement dans ce petit poëme! Quelle clarté, quelle musique, quelle grâce!

La bonne en blanc bonnet, Alice en robe blanche,
Sa mère, ayant au front les fleurs du renouveau,
Son père, retirant un panama nouveau
Pour s'essuyer le front sous la brûlante haleine
Dont la réjouissante atmosphère était pleine,
Marchaient l'un à côté de l'autre, en ce jardin
Où le paon lumineux se couche auprès du daim,
Où l'autruche au long cou parmi nous s'acclimate...

Dans cet « éblouissant et joyeux paysage », la petite fille est tout heureuse de prendre ses ébats, de regarder passer les éléphants, de voir nager les cygnes, « les cygnes noirs ou blancs, par troupes réunis », d'admirer les fleurs dont le soleil semble tout exprès aviver les couleurs. Aussi les oiseaux eux-mêmes lui font-ils fête :

Les fauvettes, fuyant à travers les érables,
S'arrêtaient pour mieux voir passer comme un ami
Cet enfant rose et blanc de deux ans et demi.

Peu à peu ce gentil tableau prend une douce teinte d'élégie. Le père — c'est le poëte lui-même — en suivant des yeux la fillette, ne peut s'empêcher de songer. Le petit être présent évoque dans son esprit le souvenir des deux autres filles qu'il a perdues.

Un nuage passa sur son front triomphant :
Il pensait à la Mort emportant sur ses ailes
Les deux sœurs, qui seraient deux grandes demoiselles,
Et venant de sa main, lentement, par degrés,
Éteindre devant lui leurs regards adorés.
Il songeait, soucieux, à tout ce que tu changes
Autour de nous, départ précipité des anges ;
A ces jours de bonheur, — au sombre lendemain, —
Où Julia, prenant Angèle par la main,
Lui faisait admirer le paon qui fait la roue...
Et ses pleurs retenus descendaient sur sa joue.

Mais les tristes souvenirs ne peuvent tenir longtemps devant le mouvement incessant et le joyeux babil d'Alice. Bon gré malgré, il faut bien qu'on s'occupe d'elle : car les « gentil papa », les « petite maman »,

Multipliés devant les bisons ou les chèvres,
Tombent, dans le jardin, coup sur coup de ses lèvres.
Le roi dit : « Nous voulons », mais elle dit : « Je veux ».

L'élégie, on le voit, est redevenue idylle. L'heure du repas arrive ; nous voici, pour le coup, en pleine pastorale.

On dîna lentement, à quatre, sous les branches.

Puis, comme une symphonie dont les accords s'éteignent, ce petit poëme atteint son dénouement :

On regagna Paris plein des clartés du soir.
La musique, les voix, dans les concerts mêlées,
Remplissaient de leurs bruits les prochaines allées.
. . . . . .
De Notre-Dame, au loin, résonnait le bourdon.
Les deux tours de granit, les coupoles dorées,
Par la clarté du ciel vaguement éclairées,
Reformaient dans la nuit leur saisissant tableau,
Et la Cité dormait paisible au bord de l'eau.

Impossible de mieux finir. Le tableau, d'une teinte très-réussie, est peint de main de maître. M. Jules Bailly mérite toutes nos félicitations, et nous les lui offrons d'autant plus volontiers que, par le temps qui court, les vrais poëtes sont rares.

Nous avons sous les yeux quelques pages en vers, signées de Mlle Marie Guerrier de Haupt, « lauréat de l'Académie française ». Le sujet de cette pièce, — intitulée : *la Force et l'Intelligence*, — indique évidemment, de la part de l'auteur des aspirations vers les hauts sommets. L'ambition est louable, encore qu'il ne soit pas donné à tout le monde de marcher sur les traces de Lucrèce, et qu'il ne suffise point d'avoir des ailes artificielles, comme Icare, pour franchir l'azur.

Certes, ce n'eût point été trop de la plume du plus grand de nos poëtes pour traiter en beaux vers ce magnifique sujet : l'antagonisme de la Force et de l'Intelligence. Mais peut-être, si le poëme l'eût tenté, Victor Hugo ne lui eût-il point donné pour épigraphe cette formule, adoptée par Mlle Marie Guerrier de Haupt : « L'Intelligence prime la Force ; la Foi prime l'Intelligence ». On pourrait aller loin avec cette maxime : les sauvages de l'Océanie, adorant des morceaux de bois ou de simples cailloux, en font depuis longtemps l'application. Nous pensons, nous, que l'Intelligence, qui doit primer la Force, doit aussi éclairer la Foi, et c'est par suite de cette manière de voir que nous croyons à ce que tant d'autres nient.

Nous ne saurions suivre ici Mlle Guerrier de Haupt dans les détails de son œuvre ; bornons-nous à constater que la Société d'Encouragement au bien, fidèle à son titre et à son but, lui a décerné une de ses récompenses.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 786. — DESCRIPTION, PAGE 362.

TOILETTE DE PROMENADE (DEVANT ET DOS)

Prix du patron épinglé : 10 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTE D

PLANCHE G. N° 790. — DESCRIPTION, PAGE 362.

TOILETTE DE CASINO (JOUR ET SOIRÉE)

Modèle des magasins du Louvre. — Patron épinglé : 10 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ULSTER BLEU

(HISTOIRE D'HIER — SUITE)

Vingt fois il s'était promis d'avouer le malheur de famille qui le frappait; l'aveu s'était brisé entre ses dents. Et puis il n'avait guère confiance dans sa guérison; à l'inquiétude physique s'était joint le doute moral. Il ne croyait plus en son talent.

Pour le sauver, il aurait fallu une secousse brusque, un hasard miraculeux, la trouvaille inespérée de ces cent mille francs qu'il ne voulait pas devoir à la compassion de ses amis. Mais les miracles ont depuis longtemps déserté la vie de ce monde.

Une ombre qui vint tout à coup s'interposer entre le jour et lui le tira de ses réflexions. Olivier releva la tête et tressaillit légèrement. Le garçon de service, un sourire obséquieux aux lèvres, le regardait avec un air d'interrogation muette.

Il comprit l'avertissement. La salle du restaurant s'était vidée peu à peu; il était seul. Son ulster bleu, resté le dernier, pendait mélancoliquement au porte-manteau.

Olivier se leva et vida sur la table le contenu de sa bourse. La somme dépassait de beaucoup la dépense, mais que lui importait en ce moment!

L'air vif du dehors lui fit du bien. Le soleil avait eu raison du givre; la journée était éblouissante. La grande avenue des Champs-Elysées était pleine de mouvement et de bruit. Tout Paris s'en allait au bois, désireux de jouir de cet avant-goût du printemps. Dans la poussière dorée des équipages, de fraîches et téméraires toilettes brillaient. Sur le bleu du ciel couraient de légers nuages semblables à des troupeaux de cygnes poussés par le vent. Jamais Paris ne lui avait semblé plus beau. Et tout ce monde était joyeux; des rires féminins sortaient des calèches découvertes, comme un chant d'oiseau d'un buisson fleuri.

Si affermi qu'il fût dans sa détermination, une lutte s'engagea entre sa volonté et ses sens. Il se croyait familiarisé avec l'idée de la mort, et voilà que le besoin de vivre montait comme une ivresse à son cerveau.

Il ne tarda pas cependant à secouer cette faiblesse. N'avait-il pas dans la poche de son ulster un revolver à six coups qu'il avait pris la précaution de faire charger sous ses yeux par l'armurier? N'était-il pas au bout de toutes ressources? Mieux valait en finir de suite.

Tout en raisonnant ainsi, il était arrivé au Bois. La foule des équipages se pressait autour du lac illuminé de soleil. Il jeta un dernier coup d'œil sur ce poudroiement de lumière et de joie, et il lui sembla que ce regard emportait toute sa vie.

Une allée noire, formée de jeunes sapins, si serrés que leur troncs se touchaient, s'ouvrait devant lui. Il s'y jeta plutôt qu'il n'y courut. Le lieu était propice; il n'y vit pas l'ombre d'un être humain; il était seul.

Mais à peine y avait-il fait dix pas, qu'une nouvelle défaillance le retint. A tout prendre, rien ne pressait. En même temps, une fantaisie bizarre lui était venue : « Comment, se dit-il, ai-je été assez sot pour ne pas emporter du restaurant un dernier cigare?... Cherchons dans mes poches. Si j'en trouve un, je me donnerai le temps de le fumer jusqu'au bout, sinon tout sera dit. » Les esprits les plus fermes ont, en face de la mort, de ces jeux puérils à l'aide desquels ils cherchent à se tromper eux-mêmes.

Il mit les mains dans les poches de son ulster et les en retira presque aussitôt avec une exclamation étouffée.

Les deux poches, ses poches de côté, étaient vides. Et pourtant c'était dans l'une d'elles que, le matin même, il avait enfoui son revolver : l'arme avait disparu.

D'un geste plus prompt que la pensée, il déboutonna son vêtement et porta la main à la poche intérieure.

Nouvelle surprise. Sa main avait rencontré un objet volumineux à couverture cirée qu'il porta rapidement devant ses yeux.

C'était un portefeuille en maroquin glacé, portant les initiales W. J. et bourré de papiers dont la tranche dépassait la couverture.

Ouvrir ce portefeuille et feuilleter les papiers qu'il contenait, ce fut pour lui l'affaire d'un instant.

Il se trouvait en possession de valeurs considérables. Dans une poche, dix billets de mille francs, dans l'autre un paquet de chèques remplis, dont le moindre était de vingt mille francs : en tout une somme d'au moins cent mille francs.

Il n'y avait plus à en douter. Les ulsters ne se distinguent guère les uns des autres; ces vêtements disgracieux courent aujourd'hui les rues. Il était évident qu'un inconnu avait pris le sien pour lui laisser en échange un paletot de millionnaire, car ce ne sont pas les petites gens qui se risquent au restaurant avec cent mille francs dans leur poche.

Son indécision ne fut pas longue. En feuilletant les papiers, il avait trouvé plusieurs cartes de visite avec ces mots :

William Jackson,
111 *bis*, boulevard Malesherbes.

Adieu le suicide! Il n'avait plus maintenant qu'une chose à faire, prendre au plus vite le chemin du parc Monceaux, rejoindre son inconnu et lui restituer son précieux dépôt.

Et pourtant il ne bougeait pas. L'idée de son frère venait de traverser son esprit. Le salut était là, dans ces cent mille francs!... un rapide départ pour l'étranger, et tout était dit.

Il allait s'élancer, quand un frisson le secoua :

— Eh bien, non! s'écria-t-il à voix haute, je ne ferai pas cela! Au lieu d'un criminel, il y en aurait deux maintenant!...

Et, sûr désormais de lui-même, il se dirigea vers le parc Monceaux.

On devine aisément dans quel état d'esprit il se trouvait. Sans être superstitieux, il commençait à croire qu'une destinée bienfaisante venait de se mêler de ses affaires. Toutes sortes de pensées confuses tourbillonnaient dans son cerveau; il s'efforçait en vain de les classer par numéro d'ordre. Il marchait comme un homme ivre, incapable d'un raisonnement suivi.

La route était longue, elle lui parut interminable.

— Je ne puis pas cependant, songeait-il, changer un de ces billets de mille francs pour prendre un fiacre à trente sous la course.

Et son esprit, naturellement gai, reprenait le dessus. Il croyait enfin pouvoir dire adieu au noir pour entrer dans le bleu.

Celui qui l'eût vu, deux heures auparavant, immobile, à la table du restaurant Ledoyen, ne l'aurait certainement pas reconnu dans ce jeune homme à l'œil vif, à la démarche alerte, qui venait de s'arrêter devant le n° 111 *bis* du boulevard Malesherbes.

III

Un singulier spectacle l'attendait.

Le rez-de-chaussée de l'hôtel était rempli de monde. Le trottoir était encombré d'une foule agitée. Il lui fallut percer d'épais rassemblements pour pénétrer dans la maison.

Les propos y étaient aussi bruyants qu'à l'extérieur. La loge retentissait de conversations tumultueuses. Il aperçut dans le salon du fond les uniformes des gardiens de la paix; un personnage ceint d'une écharpe et qu'il reconnut pour un commissaire de police traversait rapidement le couloir.

Olivier marcha droit à lui.

— Je voudrais, lui dit-il à brûle-pourpoint, parler à M. William Jackson.

— Vous ne lui parlerez pas.

— Il faut que je lui parle.

— Vous ne lui parlerez pas, — il est mort.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Et comme Olivier demeurait interdit, le commissaire de police, se rapprochant tout à coup :

— Ne seriez-vous pas M. Olivier Falconnet ?

— C'est moi, en effet, monsieur, mais comment...

— J'ai une lettre pour vous.

— Une lettre, et de qui ?...

— De M. William Jackson. Tenez, lisez plutôt...

Notre héros se croyait transporté dans le pays des Mille-et-une Nuits. Il prit les papiers que le commissaire de police lui tendait et entra à sa suite dans le salon.

Il n'y avait pas seulement une lettre, mais bien deux. La première était adressée au commissaire de police et ainsi conçue :

« Mardi, deux heures.

» Qu'on n'accuse personne de ma mort.

» Je me tue volontairement pour des motifs qu'il est inutile de connaître.

» D'ici à peu de temps, M. Olivier Falconnet, artiste peintre, se présentera à mon hôtel dans le but de me restituer cent mille francs qu'il a dû trouver dans mon ulster, que j'ai laissé par mégarde au restaurant Ledoyen en échange du sien.

» Je l'institue légataire de cette somme. Il peut l'accepter sans scrupule, cet argent venant d'une source légitime.

» William Jackson. »

La deuxième lettre, à l'adresse de M. Olivier Falconnet, contenait ces simples mots :

« Monsieur,

» Je ne crois pas trop payer de cent mille francs le service que vous m'avez rendu.

» Il vous suffira de vous renseigner à la Compagnie d'assurances maritimes l'*Equateur* pour vous rendre compte de la cause de ma mort.

» Je me sens perdu et les cent mille francs que vous avez trouvés ne pèseraient pas plus dans ma main qu'un fétu de paille.

» De toute façon, il fallait en finir.

» Excusez-moi d'avoir, sans votre consentement, usé du revolver que vous m'avez fourni si à propos.

» J'ai lu votre carnet, et, quelque jugement que vous portiez sur moi, je vous prie de croire qu'il me paraît original de sortir de la vie par une bonne action. Ce sera véritablement la première et la dernière.

» William Jackson. »

Ce ne fut que deux heures après qu'Olivier Falconnet eut le mot de l'énigme. Après quelques explications préliminaires, le directeur de la Compagnie d'assurances termina ainsi son récit :

« Vous voyez que l'histoire est des plus simples. Il y a deux jours, bien avant les journaux, nous avions appris la catastrophe de Hambourg. Nous avons aussitôt envoyé une dépêche à New-York et un de nos agents au Havre. De New-York on nous fit savoir que l'individu en question était fortement soupçonné d'exercer à ses moments perdus le métier d'incendiaire ; du Havre, qu'on avait découvert à fond de cale une caisse d'apparence suspecte et qu'on était sur le point de procéder à son ouverture.

» Après cela, il n'y avait plus à douter. Nous avons prévenu la police, et si les mesures avaient été bien prises, le drôle serait en ce moment sous les verrous. Mais les individus de sa race ont le flair des chiens de chasse. Il aura aperçu la visière d'un képi, car du lieu où nous étions embusqués, nous l'avons vu filer comme une flèche et on n'a pas pu l'arrêter. Vous savez le reste. »

Prosper Chazel.

LES MUSICIENS AMBULANTS

(CROQUIS PARISIEN)

I

Il y en a partout, des musiciens : sur les places, dans les rues, sous les portes cochères, dans les cours intérieures des maisons, sur les impériales d'omnibus et sur le pont des bateaux à vapeur, enfin dans les wagons de chemins de fer.

Pouvez-vous faire un pas sans en rencontrer? Le crin-crin, la flûte, le trombone, l'éclat de voix piailleuse ou enrouée, ne frappent-ils pas constamment vos oreilles? N'êtes-vous pas agacés, parfois, à l'audition d'airs différents qui s'entre-croisent, de romances écorchées, d'instruments discordants qui se combattent?

Tous ces musiciens ont la prétention d'amuser ceux qui les écoutent : leur art suffit à peine à les faire vivre; mais leurs ancêtres étaient absolument bohèmes, et il faut convenir que leur sort s'est amélioré en même temps que leur nombre s'est accru.

Les musiciens ambulants offrent une multitude de types. Qu'ils passent devant vos yeux — j'allais dire devant vos oreilles — comme ces groupes de pompiers défilant sur la place d'une mairie de village et qui se distinguent par toutes sortes d'anomalies dans le costume, dans la tenue et dans le maniement des armes.

Paraissez tour à tour, violonistes des deux sexes, harpistes de douze ans, flûtistes ou joueurs de flageolet aveugles, organistes à jambes de bois, cantatrices de tous les âges, chanteurs de toutes les qualités!

Nous redirons vos mérites, votre passé et votre présent, vos aventures dans l'occasion, et la place que vous tenez dans le monde musical, surtout dans la série des divertissements que le peuple se procure sur le pavé!

II

Le violoniste ou la violoniste n'a rien perdu de sa renommée, déjà ancienne. Avec son instrument sous le bras, instrument commode et facile à porter, notre artiste peut pénétrer en tous lieux, dans les cafés les plus riches et dans les plus modestes guinguettes.

Comme les faiseurs de tours, il exécute en plein vent, au milieu d'un cercle, et son travail est suivi d'une quête, assez peu fructueuse, quel que soit le degré de son talent.

Quelquefois le virtuose agit sérieusement, jouant de la même manière que les violonistes de nos orchestres ; le plus souvent, il se livre à des excentricités qui produisent de l'effet sur le vulgaire, mais qui n'ont rien à démêler avec l'art : il place son violon sous sa jambe et y promène l'archet, ou bien il tient l'archet d'une main, et frotte dessus les cordes du violon, etc.

Je n'en finirais pas si je voulais ici relater les postures impossibles de ces virtuoses. Ils en viendront problement à jouer du violon avec les pieds, comme Ducornet, *né sans bras*, faisait de la peinture.

Pauvres gens, pauvres enfants! Peut-être y avait-il en eux l'étoffe de violonistes émérites, dont la misère a coupé les ailes. Combien d'artistes célèbres ont commencé par jouer du violon aux Champs-Élysées ou sur les boulevards!

Parmi les étoiles populaires du violon, on distingue principalement des Italiens de huit à douze ans. Leur tribu s'est implantée dans une maison de la place Jussieu, près du Jardin des Plantes. Leurs costumes les désignent à la curiosité publique.

Dès le matin, vous les voyez partir, pour se rendre dans tous les quartiers de Paris. Ils reviennent le soir, harassés, à moitié endormis dans les omnibus, et ne rapportant que peu de recette au chef qui les dirige, c'est-à-dire qui leur taille la soupe.

Par les belles soirées d'été, il n'est pas rare d'entendre, sur

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

l'impériale, un de ces petits musiciens jouant du violon et récoltant parmi ses voisins de banquette quelques sous, juste ce qu'il faut pour payer sa place.

III

Les harpistes, surtout, nous viennent d'Italie. Leurs instruments sont *peinturlurés*; ils les portent allègrement sur leur dos, en tirant, quand ils marchent même, quelques sons de ces cordes criardes qui constituent la harpe de facture commune.

Invariablement, ils jouent les mêmes airs, — des motifs du répertoire italien plus ou moins dénaturés, des valses et des polkas, et quelques hymnes patriotiques de l'Italie. Ils pourraient fermer les yeux, en exécutant leur musique, tant ils la connaissent par cœur tant ils s'occupent peu de la justesse des accords qu'ils forment. La routine leur tient lieu de tout.

Les guitaristes nous venaient autrefois de l'Espagne; mais cet instrument démodé, qu'on appelle la guitare, ne se trouve plus guère que dans les mains de vieux troubadours ou de bonnes vieilles du temps passé, derniers vestiges de l'époque où la guitare fit irruption en France et se créa des adeptes passionnés. O guitare, tu as vécu!

Les clarinettistes sont, pour la plupart, aveugles. Ils ont adopté le genre de la complainte, et leur instrument semble se joindre à eux pour demander l'aumône, pour implorer le petit sou.

De même, les joueurs d'orgue sont presque tous infirmes. Autrefois, plus que maintenant, ils avaient pour mission de populariser les airs d'opéra, les marches, les valses, les quadrilles, les romances des grands faiseurs. L'orgue dit *de Barbarie* servait si bien la renommée des compositeurs, que ceux-ci s'entendaient avec les fabricants pour faire noter sur nombre d'orgues un morceau de tel ou tel opéra dont ils étaient les auteurs. De cette manière, ils atteignaient les sommets les plus hauts de la popularité et se créaient des succès faciles.

Quant aux chanteurs et chanteuses, ils sont de tous les âges et de toutes les sortes. Ils commencent leur carrière dès la première enfance, entre les bras de leur mère qui dit une romance, et ils ne cessent de chanter que lorsqu'ils sont septuagénaires, quand la voix s'arrête absolument dans leur gosier.

Je n'énumère pas la foule des instrumentistes qui exercent leur art dans la rue Un volume y suffirait à peine, et je crois, mes bons amis, que vous n'auriez pas la patience de me lire jusqu'au bout. D'ailleurs, vous les connaissez aussi bien que moi; vous les rencontrez à chaque pas, et j'aime mieux vous raconter quelques épisodes de la vie de ces musiciens populaires.

Plusieurs ont été interrogés par moi sur les particularités de leur existence; quelques-uns m'ont redit leurs misères et leurs splendeurs, leurs rêves évanouis faisant place à de poignantes réalités.

Presque toujours, ces artistes ont pu espérer, étant jeunes, l'avenir le plus brillant, les succès de l'orchestre ou de la scène.

De cascade en cascade, ils sont tombés au rôle d'amuseurs de la rue. Ainsi l'ont voulu leurs destinées.

Et encore se vantent-ils beaucoup, lorsqu'ils prétendent réjouir nos oreilles.

Il est arrivé, parfois, qu'un jeune musicien ambulant a grandi assez pour acquérir de la réputation. Tel ou telle qui chantait ou jouait d'un instrument sur nos places, dans nos cours, dans nos cafés, est parvenu, avec l'aide du travail secondant la nature, à l'apogée de la carrière d'artiste. Il a réussi; il a fait fortune; il est en possession d'une renommée universelle.

Mais c'est chose bien rare. On rapporte que Napoléon Ier demanda un jour au peintre Louis David :

— Combien comptez-vous de peintres en France?

— Environ six mille, répondit l'auteur de *Léonidas aux Thermopyles*.

— Six mille! s'écria l'empereur. Six mille! pour qu'il en sorte un David!

Nous pouvons en dire autant des musiciens. Combien de malheureux croque-notes pour un virtuose acclamé!

IV

Vers l'année 1820, il y avait aux Champs-Élysées une chanteuse et un violoniste — la femme et le mari — tous deux fort âgés, et exécutant depuis midi jusqu'à huit heures du soir, en été, des morceaux de musique devant un public assez peu nombreux, qui les écoutait par désœuvrement.

Ces pauvres gens faisaient de maigres récoltes. Quelques sous tombaient dans la bourse que l'un ou l'autre présentait aux auditeurs. Leurs journées ne valaient pas celles d'un aide-maçon.

Ils travaillaient pourtant avec conscience. Le violoniste triomphait de morceaux difficiles; la chanteuse s'épuisait à redire des airs d'opéra comique, même des airs de grand opéra, que son mari accompagnait.

Un dimanche, par une après-midi splendide, quand la foule se pressait dans la plus belle des promenades parisiennes, nos musiciens ambulants étaient à leur poste et redoublaient de courage. Ils avaient peu mangé depuis une semaine.

Hélas! vingt personnes à peine les écoutaient. On passait devant eux sans s'arrêter. Chacun était bien plus occupé des toilettes en vogue, des célébrités rencontrées, que des musiciens ambulants, dont les efforts ne pouvaient l'emporter sur le bruit de la foule.

Comme ils venaient de terminer un morceau, ils virent s'approcher deux promeneurs encore jeunes, deux époux, dont l'un adressa immédiatement la parole au violoniste.

— Voulez-vous me confier votre violon? demanda le promeneur, sur les pas duquel un groupe assez nombreux s'était déjà amassé.

— Volontiers, monsieur, dit le pauvre musicien, non sans quelque étonnement... Voici mon violon, qui n'est pas de Stradivarius.

De son côté, la promeneuse, s'adressant à la cantatrice déjà épuisée par plusieurs heures de vocalise en plein air :

— Voulez-vous me permettre de chanter un morceau, accompagné par mon mari? fit-elle. Nous vous donnerons la recette... Il s'agit d'un caprice... Voulez-vous?

La pauvre chanteuse des rues ne s'opposa pas aux désirs de son interlocutrice, belle à ravir, mise avec élégance, et dont l'organe était d'une douceur extrême.

Tout à coup, les vingt auditeurs furent pour ainsi dire noyés dans une foule compacte, accourue de toutes parts, et répétant les noms d'un célèbre violoniste et de la meilleure cantatrice de l'Opéra-Comique.

Celle-ci dit en perfection un air de son répertoire. D'unanimes bravos éclatèrent, lorsqu'elle eut terminé.

Le violoniste joua ensuite des variations sur l'instrument très-ordinaire qu'il avait en main, et il tira de ce violon tout le parti possible, à un tel point que l'instrument devint méconnaissable, même pour son propriétaire.

Alors l'enthousiasme de la foule se manifesta de nouveau, pendant que l'illustre artiste remettait le violon au pauvre musicien ébaubi, charmé, transporté d'admiration.

Ce ne fut pas tout. La grande cantatrice prit la chanteuse des rues par une main, et, de l'autre main, elle présenta aux auditeurs la bourse accoutumée, en disant :

— Donnez, mesdames et messieurs.... C'est pour deux camarades!

Ces simples paroles émurent profondément l'assistance.

La quête fut longue et très-productive, comme on pense. Plusieurs louis d'or se trouvèrent dans la bourse, que la cantatrice

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

remit gracieusement à sa « camarade », dont les remerciments se traduisaient par des larmes de joie.

Les deux célèbres artistes s'esquivèrent et ne tardèrent pas à monter dans une voiture découverte, qui les emmena au bois de Boulogne; la foule les suivit des yeux en battant des mains.

La recette dépassait trois cents francs! En comptant cette somme, les pauvres musiciens croyaient rêver. Ils avaient de l'aisance pour longtemps. Ajoutez que cet incident leur porta bonheur et que, pendant plusieurs jours, le public, instruit du fait par les journaux, abonda aux Champs-Élysées. Il espérait entendre à son tour le virtuose renommé et la cantatrice que Paris entier applaudissait à l'Opéra-Comique.

Augustin Challamel.

(La fin au prochain numéro.)

LES FLEURS DU PAUVRE

(souvenirs de londres)

I

Tout le monde connaît Londres; tout le monde, grâce au plus grand romancier de l'Angleterre, a parcouru dans tous les sens cette grande cité européenne, et partout, malgré le génie d'observation de Dickens, malgré le charme et l'exactitude de ses descriptions, méticuleuses parfois, il est impossible au lecteur de regarder dans son esprit certaines rues de Londres. Il faut les avoir vues, les avoir touchées pour deviner, pour comprendre l'horrible.

Au travers de ces épouvantables endroits, et comme s'il n'y avait pas assez de tristesse, on voit poindre à chaque fenêtre de pauvres fleurs qui ne verront jamais le ciel et qui ne seront jamais arrosées que de l'eau du ruisseau, eau bourbeuse et infecte où les mains des cultivateurs se saliraient si elles n'étaient déjà noires.

Ces fleurs misérables, privées à tout jamais des rayons du soleil, sont tendrement aimées par les pauvres gens qui les cultivent sur le rebord de leur fenêtre.

Un mot, un seul, vous fera comprendre l'amour de ces pauvres gens pour leurs fleurs.

M. Dandiani, le peintre, visitant un quartier perdu dans lequel il cherchait sans doute ces silhouettes sinistres qui donnent à ses tableaux des aspects si étranges et si particuliers, aperçut dans une rue noire une toute petite fenêtre, presque au niveau du sol, sur laquelle s'étalait un géranium du rouge le plus vif.

Il s'approcha et, au milieu d'une chambre sordide, il aperçut une malheureuse femme à peine vêtue. Emu de pitié, il adressa la parole à la pauvre créature; mais celle-ci, soit insouciance ou mauvais vouloir, ne paraissait pas l'entendre.

Dandiani, qui connaît bien le Londonien du bas quartier, cria :

— Voulez-vous me permettre de couper une fleur de ce beau géranium?

— Non! s'écria la femme en se levant comme une furie.

— Voulez-vous me vendre le pot?

— Non! non! fit la femme, qui paraissait de plus en plus furieuse.

— J'ai envie de ce pot, disait l'artiste en riant; j'en donnerais deux shillings.

— Non! non! hurlait la femme.

— Quatre?

— Non!

— Huit?

— Non! non!

— Seize?

La femme était pâle comme un linge, la sueur lui coulait du front. Seize shillings! c'est une belle somme, et peut-être depuis longtemps la pauvre créature n'avait pas vu tant d'argent à la fois. Enfin, après un effort surhumain, elle dit encore :

— Non!

— Soit, vous êtes une entêtée, fit en riant l'artiste; voici les seize shillings, mais dites-moi pourquoi vous n'avez pas voulu me vendre ce géranium?

La femme pleurait, elle embrassait les mains de Dandiani; elle ne revenait pas de sa surprise, et, comme l'artiste insistait, elle lui répondit :

— Hélas! mylord, je ne sors jamais; si mon pot s'en allait, comment saurais-je que je vis sur la terre?

II

Tous les malheureux de Londres — et Dieu seul sait combien il y en a, — ont pour les pots de fleurs la même passion que la protégée de Dandiani.

Il y a sept ou huit ans, dix peut-être, une très-grande dame, lady S..., remarqua que chaque dimanche une véritable procession de gens portant des pots de fleurs passait sous ses fenêtres.

Une chose le frappa : ces gens n'étaient pas des jardiniers, puisqu'ils ne portaient ordinairement qu'un pot ou deux au plus, et que parmi eux se trouvaient des femmes, des apprentis et de tout petits enfants. Chose plus curieuse encore, vers la nuit, les mêmes gens repassaient encore avec leurs éternels pots.

— Quels sont ces gens? demanda la comtesse à un de ses domestiques.

— Des vagabonds, madame la comtesse.

— Les vagabonds n'ont pas de fleurs.

— C'est comme madame la comtesse voudra; mais si ces gens ne sont pas des vagabonds, ils n'en valent guère mieux.

Mme S... pensa longtemps, puis un jour elle dit au même domestique :

— Je voudrais aller dans les quartiers qu'habitent ces gens-là.

— C'est impossible; les voitures n'ont jamais passé par là, et madame la comtesse ne saurait y aller à pied.

— Pourquoi?

— Ce ne serait pas sans danger.

Cette réponse ne pouvait arrêter une patricienne. Mme S... se fit accompagner sérieusement et visita tous les cloaques de Londres.

La visite terminée, elle alla trouver quelques amies, et, grâce à elle, une exposition horticole d'un nouveau genre fut fondée et obtint un grand succès.

Hier, le succès a été plus grand que jamais.

L'exposition n'est pas permanente, comme vous le pensez bien; elle ne dure qu'une journée, pendant laquelle les exposants circulent dans Westminster College, portant leurs produits sur leurs bras.

Ces produits sont des géraniums, des giroflées, des violiers, des œillets, du réséda, et quelquefois une plante grasse.

La première et la seule condition pour être admis à exposer, c'est de prouver que le produit est né et a vécu sur une fenêtre où il ira mourir.

Jusqu'à présent, on n'avait donné que des récompenses en argent aux exposants heureux; cela variait de deux à dix shillings. Les pauvres exposants s'en allaient bien contents; mais, cette fois, ils sont partis heureux, ravis, transportés.

Une autre grande dame, la duchesse de N..., avait eu une idée triomphante : elle avait fait distribuer à tous ces amants de Flore, à tous ces pauvres déguenillés, un bouquet de roses...

I. Deal.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

C'est bien souvent à la *Scabieuse* (10, rue de la Paix) que revient le mérite des innovations, en fait de toilettes ou de confections nouvelles. Quoique tous ses modèles soient empreints d'un caractère sévère, tel qu'il convient à des vêtements de deuil, ils n'en sont pas moins d'une grande élégance. Aussi comprend-on que les femmes conservent longtemps un petit deuil, lorsqu'il est établi par la *Scabieuse*.

Aujourd'hui, c'est la tunique-juive que cette maison réédite, et en dentelle noire, pour être posée sur une robe princesse de faille noire. — Ce modèle est en tulle espagnol noir, décolleté en carré devant, garni de galons en tresse mohair et chenille noire. Ceux-ci dessinent le tablier breton et suivent tous les bords de la tunique, qui, en outre, est ornée de volants de dentelle assortie. Longue traîne derrière, resserrée au milieu par un gros nœud de satin noir.

Nous avons vu également une charmante robe princesse en grenadine à petites rayures satin. Pouff de draperies entre-croisées derrière, petits volants à la traîne et tablier de dentelle plissée devant.

Très-réussi encore est le costume de mousseline noire, à plastron frou-frou sur tout le devant, lequel est composé de petits volants rehaussés de plissés de lingerie et de valenciennes.

En fait de lingerie et de coiffures, la maison de la *Scabieuse* ne laisse rien à désirer, et nous y reviendrons prochainement avec tous les détails nécessaires.

— On peut dire, sans craindre un démenti, que toutes les jolies baigneuses font ou ont fait maintenant l'expérience du corset *bains de mer* de la maison de Plument. Qui ne voudrait, en effet, bénéficier d'une aussi précieuse invention? Se garer de la rudesse des flots venant se briser contre un estomac délicat, conserver une taille irréprochable sous la bure grossière du costume de bain : voilà des motifs plus que suffisants, nos lectrices en conviendront.

On se procure le corset *bains de mer*, breveté en France et à l'étranger, chez Mme Maigrot (chaussée d'Ingouville, au Havre, et rue de la Mer, à Trouville, au même prix qu'à Paris, 33, rue Vivienne), c'est-à-dire moyennant 25 francs.

Le succès obtenu par la maison de Plument avec ce corset n'a rien qui doive étonner, car elle est coutumière du fait. Corset *cage*, corset *sultane*, ceinture *Jeanne d'Arc*, tournures de choix, jupons blancs ou de couleur : n'est-ce pas là un éloquent résumé des éléments fournis par cette maison, éléments qui concourent si puissamment à l'heureuse ordonnance d'une toilette?

Toutes les femmes de goût sont jalouses de posséder une jolie taille svelte et cambrée, en même temps qu'une tournure gracieuse. Avec le concours de la maison de Plument, elles sont assurées d'y parvenir.

Baleines. — Quelle perfidie que cette baleine d'acier qu'on vous vend proprement recouverte de peau blanche et percée aux deux bouts! A peine se trouve-t-elle sous l'influence de la chaleur du corps, qu'elle se rouille, tache son enveloppe et presque du même coup le corsage de la robe. Voilà, en vérité, une économie bien mal entendue!

On ne doit point hésiter à subir une petite augmentation de prix pour avoir de vraies baleines à ses costumes. Nous connaissons des dames qui sont tellement pénétrées de l'importance du baleinage, qu'elles exigent de leurs couturières la justification de la marque de fabrique de la maison Ledoux aîné et Cie, afin d'être bien certaines qu'on leur met de la baleine de première qualité. Cette maison se respecte trop, on le sait, pour apposer sa signature sur un produit inférieur.

La baleine coupée par machine de la maison Ledoux aîné et Cie l'emporte à bon droit sur toutes les baleines du monde. Son système de préparation est si intelligemment combiné, la baleine en sort si unie, si propre, que l'on en comprend aisément et les avantages et le succès.

La baleine Ledoux se vend soit à la taille ordinaire que l'on modifie à sa guise, soit par longueurs déterminées, comme nous l'avons indiqué plusieurs fois déjà : c'est-à-dire par brins de 20, 25, 30, 35 et 40 centimètres, lesquels sont percés à chaque bout. Un carton de cent brins, contenant les cinq grandeurs différentes, coûte 20 et 25 francs et peut être expédié par la poste.

Pour le payement, un mandat du montant de la somme doit être adressé à la maison Ledoux aîné et Cie (9, rue Pierre-Lescot.)

M. D'A.

LA MODISTE UNIVERSELLE

ÉDITION DE CHAPEAUX MODÈLES

La maison Ad. Goubaud et fils, qui édite le plus ancien et le plus complet de tous les journaux de modes, vient de réaliser un nouveau progrès par la création du journal *la Modiste universelle*. Les chapeaux sont maintenant si compliqués de forme et de garniture, qu'il était indispensable, en effet, de les présenter désormais sous un aspect plus intelligible et plus pratique.

Chaque numéro de cette superbe publication, unique en son genre, renferme quatre belles planches de chapeaux de grandeur demi-nature, encartées dans un texte illustré, avec description en cinq langues (français, anglais, allemand, italien, espagnol). Imprimés sur bristol et coloriés à l'aquarelle, ces chapeaux *modèles* offrent, sous une forme saisissante, les types de la dernière nouveauté. Il suffit, pour en juger, de voir le numéro de mai. Rien de plus gracieux que ces chapeaux si artistement dessinés par Guido Gonin, et coiffant à ravir les plus jolies têtes. A ce point de vue seul, ils mériteraient d'être collectionnés.

Prix du numéro : 1 fr. 50 chez tous les libraires et marchands de journaux. Abonnement : Paris, 15 fr. par an; province, 17 fr.; étranger, 18 fr. On s'abonne du 1er de chaque mois en adressant un bon de poste à MM. Ad. Goubaud et fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

AVIS IMPORTANT

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

SOMMAIRE DU 1er N° D'AOUT 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et **renseignements divers, par** Mme Mary d'Auberville. — Correspondance. — Causerie, par M. Ludovic Sauveur. — Des ailes, par G. B.-F. — A travers les rimes, par M. Ludovic Robert Hyenne. — *L'Ulster bleu*, histoire d'hier, par M. Prosper Chazel. — *Les musiciens ambulants*, croquis parisien, par M. Augustin Challamel. — *Les fleurs du pauvre*, souvenirs de Londres, par I. Deal. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1441, dessin de M. Jules David : toilettes de plage. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 376, dessin de M. H. Janet : chapeau de plage. — — G. n° 786, dessin de M. H. Janet : toilette de promenade (devant et dos). — G. n° 790, dessin de M. H. Janet : toilette de casino (jour et soirée).

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

La mode se montre partout en ce moment, excepté à Paris où l'on s'occupe fiévreusement de préparer la « saison » prochaine.

Tout ce que nous pouvons tirer, à cet égard, des projets d'avenir actuellement en préparation, c'est que la perle de jais reparaîtra sur nos toilettes avec un regain de succès des plus marqués. Le fait est facile à expliquer. La perle « clair de lune », si éclatante par ses reflets de lumière, si coquette, dans le principe, avec ses mille facettes taillées, a été malheureusement trop vite copiée. L'imitation, cette plaie du beau et de l'élégance réelle, est venue séduire et entraîner les masses par son faux mérite: aussi en est-on comme rassasié. Mais, malgré cela, le goût pour la perle est resté ; de là naturellement est venue la pensée de reprendre le jais, dont l'éclat moins tapageur a plus de chance de ne point dépasser le but. Nous avons vu, par exemple, des franges et des galons mélangés de chenille, de jais et de boules satinées, qui nous ont beaucoup plu.

La passementerie riche en motifs rosaces, appliques, sera de plus en plus recherchée des femmes de goût ; elle a, d'ailleurs, l'avantage d'être d'un prix assez élevé pour n'avoir aucune chance de sortir d'un certain milieu. La broderie en chenille s'accentuera, non-seulement en noir, mais en couleur ; dans ce dernier cas, elle sera appliquée aux toilettes de soirée, et exécutée tantôt sur étoffe, tantôt sur tulle ou dentelle. D'un autre côté, la dentelle noire, genre guipure, sera de grande élégance pour les confections et les robes, surtout le genre brodé. Enfin, il faut compter sur l'emploi de la plume comme garniture, et cela dans une proportion assez marquée.

P. N° 372. — Toilette de campagne.
Modèle des Magasins de la Paix (rue du Quatre-Septembre, 23).

Arrêtons-nous sur ces quelques indications : il ne nous appartient pas de prophétiser et de dévoiler les modes futures ; l'avenir n'est pas à nous ! Et puis nous voulons profiter des vacances de la mode actuelle pour traiter une grosse question de lingerie, — celle du trousseau, — afin de répondre au désir d'un certain nombre de nos lectrices, qui ont bien voulu nous demander des renseignements à ce sujet. Le moment, du reste, est opportun, les mariages figurant en tête de l'ordre du jour, à Paris comme en province.

—

Avant tout, il est bon de déterminer la dépense à faire : on la proportionne autant que possible au chiffre de la dot ; après quoi, l'on établit une sorte de devis.

Pour une dot de vingt mille francs, il faut que, par une sage ordonnance, le trousseau forme comme un appoint sérieux au confortable de la vie intérieure du jeune ménage. Le luxe, dans ce cas, serait dérisoire ; pour pouvoir l'aborder, il faut que la dot sorte complétement des chiffres moyens.

Il y a donc trousseau et trousseau. Les maisons de blanc s'en font une spécialité qui marche bien un peu sur les brisées de la LINGÈRE ; mais quand on veut avoir du linge parfaitement cousu à points *perlés*, c'est encore chez ces dernières qu'on est le mieux servi. Dans tous les cas, ces maisons sont naturellement à même de donner les indications les plus complètes. Elles possèdent des catalogues renfermant plusieurs tableaux détaillés, qui se chiffrent par 1500 et 10,000 francs. Maintenant est-on d'accord sur la manière dont un trousseau élégant doit être composé? C'est tellement affaire de goût et de bon sens, qu'il est difficile de répondre.

Le trousseau constituant presque toujours une question personnelle, nous laisserons de côté les considérations d'ordre général pour nous occuper plus spécialement de sa confection. C'est, du reste, le côté vraiment pratique pour nous, parce qu'il concerne non-seulement la LINGÈRE proprement dite, mais encore

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

toutes les mères de famille qui désireraient entreprendre elles-mêmes un pareil travail en le faisant faire sous leurs yeux et selon leur goût.

Les draps de toile se coupent sur une longueur de quatre mètres ; on fait un ourlet de huit à dix centimètres à l'un des bouts, que l'on pique d'un point ordinaire, ou à jour ; à l'autre bout du drap, on fait un petit ourlet sans façon : c'est le côté qui répond au pied du lit. La marque brodée, qui consiste aujourd'hui en grandes lettres enlacées, se pose au milieu du bord du drap de dessus, le pied des lettres près de l'ourlet. Le drap de dessous se marque par de petites lettres, également brodées à l'angle du bord, côté du traversin. Si l'on a blason, chaque marque est surmontée d'une couronne proportionnée à la grandeur des lettres. Les broderies sont faites au plumetis, point d'armes, etc., le tout en coton blanc. Quelquefois on ajoute une broderie au bord de l'ourlet du drap de dessus, et même un volant assorti ou garni de dentelle, ce qui est d'une recherche extrême. Dans tous les cas, et du moment qu'on aborde le luxe, il faut varier la broderie et la garniture pour chaque paire de draps.

Les taies d'oreiller suivent la proportion d'élégance des draps : tantôt leur broderie est faite à même le carré de toile, c'est-à-dire tout à plat ; tantôt la taie est entourée de volants brodés, plissés ou en dentelle. Le carré brodé formant le dessus de la taie doit avoir 84 centimètres, y compris le feston du bord ; le carré de dessous, tout ourlé, comporte 68 centimètres : le premier dépasse donc celui-ci de 8 centimètres ; c'est ce qui forme garniture. On les réunit ensemble par une piqûre.

Les chemises de jour doivent être classées en deux séries : chemises ordinaires et chemises de fantaisie. Ces dernières comprennent une infinité de genres plus ou moins élégants et que nous ne pouvons passer en revue. La chemise ordinaire s'établit en toile ; le haut très-soigné, bien décolleté, avec un « soupçon » de manche. Une broderie mignonne, faite à même la toile, suit le bord ; le genre veut, aujourd'hui, qu'on mélange celle-ci d'œillets servant de coulisse, dans lesquels on passe un étroit ruban de couleur. Même répétition au bord des manches ; pour qu'il y ait harmonie, le ruban se retrouve en plus large autour du filet de nuit, au bord du corsage de dessous, ainsi qu'au bas du pantalon ; pour ces parties de la toilette, il faut encore qu'il y ait similitude de broderies ou dentelles. La marque d'une chemise de jour, brodée en coton blanc, se place au-dessous de la coulisse, bien au milieu.

Les chemises de nuit se font avec ou sans empiècement, mais dans tous les cas très-chargées de *façon*, c'est-à-dire de petits plis variés, broderies, dentelle, etc. Quant aux camisoles, elles sont tellement garnies, dans certains trousseaux, qu'on les prendrait plutôt pour des matinées. On a repris en leur faveur l'antique empiècement, ce qui leur donne un caractère plus marqué ; sans cela, leur forme constitue un simple diminutif du paletot. La marque de ce vêtement se pose naturellement à l'envers de l'ourlet du bas.

On a pris l'habitude, depuis longtemps déjà, de broder la marque des services de table ; les grands chiffres enlacés forment, sur la table, le devant des couverts du maître et de la maîtresse de maison. Beaucoup de personnes font tisser leurs chiffres, armoiries, etc., avec la toile, en observant la disposition que nous venons d'indiquer.

Quant à la marque des serviettes, c'est au milieu même qu'on la place.

—

Revenons aux modes du jour, en faveur des Modistes : ce sont elles encore qui fournissent le plus d'éléments à la chronique en quête de nouveautés.

Il n'est question, d'un bout à l'autre des bains de mer et des villes d'eaux, que du gracieux voile *Sita*, en gaze Lahore, avec sa frange Lilliput. Allez à Trouville, à Evian, à Dieppe, à Vichy : partout vous rencontrerez les jolies baigneuses la tête enveloppée du voile en question. On le voit tantôt bleu, tantôt crème, vert russe, marron, etc. Qu'on se figure un carré long dont une des pointes est rabattue sur le devant de la figure, une autre derrière, tandis que la troisième et la quatrième sont nouées sur le chignon. De cette façon, la tête entière, gentiment enveloppée, est à l'abri de toutes les intempéries des saisons et des ardeurs dangereuses du soleil.

Ce succès de gaze, soit dit sans jeu de mot, n'aura pas plus de durée qu'elle ; la saison des eaux passée, il n'en sera plus question. Mais le voile *Sita* ne sera pas mort pour cela, et déjà bien des modistes l'établissent en tulle moucheté, noir ou blanc, pour la ville.

Comme nous l'avions prévu, la plume envahit les modes ; les assortiments se font en ce sens. Sans compter les toques, capotes et diadèmes, le tout en plumes avec application de têtes d'oiseaux, on nous prépare des piqués et des cache-peignes d'un effet étonnant. Il y a, entre autres nouveautés, des plumes de coq *papillotes*, c'est-à-dire ayant subi une préparation qui les rend fermes, et moins folâtres qu'au naturel ; la côte en est tantôt dorée, tantôt à reflets « clair de lune ». Ces plumes, d'un genre absolument inédit, sont montées en branches mignonnes, que l'on réunit en les posant sous un gros nœud de mêmes plumes. C'est fort original ; une personne complaisante nous en a montré l'effet sur une capote, genre *empire*, de la dernière coquetterie.

Si nous voulions être prophète en ce qui concerne le chapeau de la saison prochaine, nous annoncerions l'emploi de la nuance vieil or en étoffe et ruban ; le mélange d'ornements de bijouterie, tels que boucles Louis XVI, cornets découpés, emblèmes variés, le tout servant à fixer le pied des plumes, aigrettes et oiseaux de paradis que nous allons porter. Mais respectons les secrets de ces dames et attendons, avec toute la patience dont nous sommes capables, les surprises qu'elles nous ménagent.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. n° 372.

Toilette de campagne. — Costume en toile zéphir à rayures roses et blanches. — Jupon à courte traîne, entouré de volants plissés bordés de dentelle Clovis. — Polonaise de forme princesse ; le devant drapé en tablier, le dos détaché de ses petits côtés. L'étoffe de ceux-ci, à laquelle on adapte plus d'ampleur, est croisée au bas du dos et ornée d'un nœud de ruban à l'angle droit. Volants pareils aux précédents sur tous les bords ; même garniture au bas des manches et autour du cou. — Chapeau paillasson à larges ailes relevées sur les côtés et haute calotte. Ruban de velours noir noué derrière et bouquet de fleurs des champs sur le côté dessous. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

G. N° 767.

Nouveaux modèles de chapeaux.

(*Dernières nouveautés de la maison Séguin, rue des Colonnes*, 1.)

1. Capote de paille anglaise. La passe garnie dessous d'un tour de tête en crêpe lisse ruché et d'un bandeau plat en satin jaune. Chou de ruban jaune satiné sur le côté du chapeau et groupe de giroflées au sommet. Mentonnières en ruban partant de chaque côté pour se nouer sous le menton. Le bavolet est bordé d'un large velours marron rappelant le ton de la giroflée.

2. Chapeau de paille anglaise à bavolet ondulant. Demi-couronne de giroflées au sommet. Draperie de ruban bleu azur autour de la calotte.

retenue de côté par une touffe de giroflées. Tour de tête en tulle dentelle et brides de ruban.

1. Capote de paille anglaise.

3. Capote de paille ondulée, garnie de ruban satiné vert absinthe, disposé en coques volantes au sommet. Ce groupe de coques sert de point de départ à une jarretière de ruban pareil, qui tourne sous le menton et va se fermer sur le côté en formant un nœud papillon. Double bavolet derrière l'un en paille, l'autre en satin plissé.

3. Capote de paille ondulée.

4. Capote en paille de fantaisie blanche. Tout le fond à jour est rempli par des violettes entremêlées de barrettes de faille blanche reliant les bords

2. Chapeau de paille anglaise.

4. Capote en paille de fantaisie.

de la paille. Plume blanche au sommet; tour de tête en crêpe lisse et brides de ruban blanc.

G. N° 775.

Toilette de campagne. — 1 et 2. Même costume (vu sous deux aspects) en toile rose unie et toile zéphir à carreaux roses et blancs. — Jupon de toile unie, entouré de trois petits volants alternés. — Vêtement de forme princesse, en toile zéphir, formant polonaise d'un côté et corsage de l'autre. Le corsage est fermé en biais jusqu'à la taille ; à partir de là, jusque sur le côté, il se détache du tablier, qui vient se draper sous un nœud de ruban rouge. Les bords de toute cette partie du corsage sont festonnés et brodés de fil rouge ainsi que le bas du vêtement. Le côté formant polonaise, ouvert à la couture du dessous de bras, est également festonné et brodé de rouge. Col rabattu et manches en toile unie ; plissés en uni et bracelet de toile zéphir dans le bas de celles-ci. — Lingerie ruchée en organdi et dentelle Clovis. — Chapeau de paille anglaise, à calotte plate ; passe soulevée d'un côté, doublée de velours noir et garnie d'un nœud de ruban. Ruban rose autour du chapeau, formant un nœud devant et derrière ; plume d'un blanc rosé entre les deux. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

G. N° 787.

Toilettes de visite. — 1 et 2. Même costume, en faille noire, vu sous deux aspects. — La robe est de forme princesse, la garniture, dans le bas des devants, se compose de volants « lilliput » de même étoffe, à l'exception du dernier qui est en soie bouton d'or. Deux écharpes, bordées de franges à haute tête grillée en soie noire et jaune, sont drapées sur le devant de la robe ; des nœuds de ruban fixent les plis sur le côté, les uns au-dessus des autres. Deux petits volants (noir et jaune) dessinent, sur le devant du corsage, un triangle dont le centre est rayé d'une ligne de boutons noirs avec fausses boutonnières. Le point de départ des écharpes est la dernière couture de côté du dos, sous la poche carrée qui en constitue l'ornement. La robe se ferme derrière par une ligne de boutons qui s'arrête au bas du dos. A partir de cet endroit, la robe est close jusqu'au point de raccord de la traîne, et ses bords sont ornés d'un double rang de boutons qui encadrent naturellement les côtés de la traîne. Celle-ci, assez large, est toute plissée. Double parement au bas de la manche ; les bords lisérés de noir et de jaune, avec encadrement de plissés pareils. — Lingerie de dentelle ruchée. — Chapeau de soie et gaze paille, l'étoffe tendue sur la passe et la calotte. Plume jaune accompagnée d'une aile de merle bleu d'Afrique, faisant panache dans le haut. Ruban jaune croisé derrière, où il est fixé par une rose, et redescendant devant pour former les brides. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

Description de la gravure coloriée N° 1442 *C*.

Toilettes de plage. — 1. Costume en faille marron et quadrillé de laine grisaille. — Jupon de faille, entouré d'un volant plissé que surmonte un biais de grisaille liséré de rouge. — Polonaise à plastron de soie, côtés princesse et dos cuirasse en quadrillé, tandis que la tunique, formant draperie derrière, est en faille, ainsi que les manches. Les côtés du devant, lisérés de rouge, sont garnis de boutons jusqu'à mi-hauteur ; ceux de droite servent à fermer la robe sur le plastron. Toute la partie quadrillée est drapée à plis perdus derrière sous la tunique ; celle-ci est entourée de bandes de quadrillé, lisérées de rouge, et d'un volant plissé. Cette tunique, fixée au bas du dos, est drapée en pouff et retombe en traîne sur celle du jupon. Double col montant en faille et tissu grisaille. Volants plissés et biais liséré de rouge au bas des manches. — Lingerie élégante en dentelle blanche ; cravate assortie. — Chapeau de paille anglaise, entouré d'une écharpe en foulard marron et garni d'une touffe à traîne de roses et de volubilis rosés. — Ombrelle de soie rose, garnie d'un volant de dentelle blanche. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume en taffetas vert d'eau pâle et cachemire gris perle. — Jupon de taffetas, entouré d'un volant plissé en cachemire, surmonté devant d'une large ruche de taffetas à plis creux maintenus. — Habit de cachemire à dos cuirasse ; les côtés prolongés constituent les pans ; un plastron en taffetas forme le milieu devant. Des revers de cachemire, garnis de boutons de soie verte, encadrent le plastron. Boutons de nacre pour fermer le milieu du plastron. Un ruban vert entoure les pans, en même temps qu'une frange grise qui suit le bord de la cuirasse derrière. — Tablier de cachemire drapé sur le devant ; les plis maintenus sous les bords de chaque pan. Franges au bas du tablier. Poche de cachemire lisérée et garnie de plissés de taffetas, avec trois boutons en ligne droite. Les manches sont terminées par un parement de cachemire, découvert sur la couture et dont les bords sont reliés par trois bandes étroites en même étoffe. — Lingerie ruchée en dentelle. — Chapeau de paille, garni de ruban satin assorti, d'une demi-guirlande de feuillage varié et de fruits des bois. Tour de tête en crêpe lisse ruché sous la passe. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1443 D.

Substituée à la gravure n° 1442 C, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Nouveaux modèles de chapeaux. — 1. Chapeau de paille de riz blanche. Fond arrondi, passe relevée sur les côtés et derrière à la façon d'un tricorne. Bordure de velours noir. Touffe et guirlande de fleurettes jaunes sur le devant et tout autour ; groupe semblable derrière sur un nœud de velours noir à boucles pendantes.

2. Chapeau de paille ondulée, presque entièrement recouvert de fleurs. Le fond se compose de feuilles de fougère, entourées de jacinthes violettes. Demi-guirlande de giroflées sur le côté. Brides de satin noir et tour de tête en crêpe lisse blanc gaufré et ruché.

3. Chapeau en soie et gaze bleu azuré. Petits lisérés de gaze sur le bord de la passe. Rouleau de gaze sur dentelle bleue autour de la calotte. Piqués de jacinthes blanches à reflets verts avec feuillage de lichen, placés l'un au sommet, l'autre en cache-peigne. Barbes de dentelle bleue comme mentonnières.

Description de la figurine coloriée *L*. n° 133.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

Toilette de jeune fille. — Costume de faille lilas et barége blanc ivoire. — Jupon tout uni. — Polonaise de forme princesse ; le devant du corsage échancré en carré sur un plastron de faille lilas plissée. Un galon lilas en soie brochée encadre le décolleté et suit les côtés du dos, dont le milieu se détache vers le bas pour former une boucle plate et retomber en traîne. L'ampleur des côtés de la polonaise va se perdre en drapés sous la partie détachée du dos. Une pointe supplémentaire, de même étoffe, est ajoutée à cet endroit et retombe sur le jupon ; elle est bordée, ainsi que tout le vêtement, de galon broché. Manches de faille lilas, ornées dans le bas d'un double parement de barége encadré de galons et rayé de boutons boule. — Chapeau en copeaux de bois blanc, à passe et calotte ronde, garni de ruban assorti au jupon et d'une plume amazone ombrée, de nuance lilas clair. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

CORRESPONDANCE

— Mlle Isaure de G..., a Laon.

Nous sommes complétement de votre avis pour le waterproof : on ne peut plus le porter ainsi. Mais il y a moyen de le rajeunir. Faites un pli creux au milieu du dos, et mettez deux pattes boutonnées à la taille, de manière à simuler une ceinture. De la grande pèlerine vous ferez facilement un triple collet, avec l'aide d'un bon patron. Le vêtement sera alors selon le goût du jour.

— Mme Victoria M..., a la Fouillouse.

La petite toque de plumes nous semble tout à fait de circonstance pour le voyage projeté ; c'est un de ces chapeaux qui vont bien à toutes les têtes.

— Mme Louise D..., au Tréport.

Il est très-vrai que l'on trouve de petites mitaines à 2 fr. 50, mais elles sont d'une vulgarité désolante. Il n'y a pas de demi-mesure à ce sujet : il faut porter la belle mitaine longue, en fin cordonnet brodé ou mieux encore en dentelle ; autrement le meilleur parti serait de s'abstenir.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

Paris s'en va !... Au théâtre, les acteurs ne jouent plus que devant les banquettes. Au concert Besselièvre, dans les Champs-Élysées, au Bois, vous ne rencontrez que des étrangers, et les embarcadères de chemins de fer semblent concentrer tout le mouvement social. C'est un va-et-vient assourdissant entre l'élément indigène, qui déserte la capitale, et l'élément exotique et provincial, qui arrive y prendre sa place. C'est ce dernier qui emplit, pour ainsi dire, à lui seul, les promenades et les endroits publics.

Chose curieuse, l'arrivée de la canicule, signal de la dispersion générale, a semblé une surprise. On est si bien habitué, à notre époque, au bouleversement de toutes choses, que la vue d'un soleil pour de vrai et d'un ciel bleu pour de bon au mois d'août paraît une nouveauté, presque une anomalie. On s'étonne, on s'interroge : « Quoi ! c'est la canicule ? Il y a donc encore une canicule !... » Et, tout en s'épongeant le front, on consulte l'*Indicateur des chemins de fer*, on fait ses préparatifs de départ pour quitter la capitale, où les trottoirs brûlent et où l'asphalte se ramollit comme de la cire.

On va au plus frais, en Suisse, à Luchon, aux bains de mer surtout : à Trouville, où la princesse de Sagan donne de charmantes réunions intimes, en attendant les fêtes qu'occasionneront les courses de Deauville et la présence du prince de Galles ; à Houlgate où règne la grande-duchesse Alice de Hesse, fille de la reine Victoria, accompagnée de ses six enfants ; au Tréport, but constant d'excursion pour les hôtes du château d'Eu.

On sait que le château d'Eu occupe l'emplacement d'une forteresse très-ancienne, élevée au temps de Charlemagne. D'après une tradition locale, Jeanne d'Arc aurait été renfermée dans la prison de ce château en allant du Crotoy à Rouen. Au quinzième siècle, un incendie détruisit les constructions primitives.

Le château actuel fut commencé en 1581, par Henri de Guise, le Balafré. Lorsque Mlle de Montpensier en prit possession, près de quatre-vingts ans plus tard, il n'y avait encore de construit que l'aile droite et la moitié du corps de logis du fond. Ce fut cette princesse qui créa le parc dessiné par Le Nôtre et fit bâtir le kiosque situé à son extrémité, et d'où l'on jouit d'une vue si merveilleuse.

L'île de Wight lutte auprès du tourisme mondain avec les plages de la Normandie. La marquise d'Harcourt, quittant l'ambassade de France à Londres, s'est installée à Cowes, où se trouve une aristocratique colonie française : le comte et la comtesse d'Aramon, le comte de Bagneux, le comte de Caraman, M. de Villeneuve.

A Biarritz commence à arriver en masse la colonie espagnole. Enfin Mme Rattazzi, après avoir donné quelques charmants dîners dans son hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne, prend possession de son chalet d'Aix.

Jusqu'à l'ouverture de la chasse, la vie de château est assez monotone. « ... Les foins, les poules, les bœufs et les oignons du jardin, écrit un brillant clubman pour le moment en villégiature, voilà le total de l'existence aux champs. » La grande occupation ou préoccupation, si vous aimez mieux, ce sont les élections ; on est assiégé de courtiers électoraux, de professions de foi politique. Pour varier les entr'actes, on improvise des charades, on joue des comédies. Une de ces charades a failli avoir pour dénouement un mot sanglant et faire mettre flamberge au vent par deux hommes fort connus.

Pour jouer son personnage, notre mondain avait emprunté à un artiste de Paris un costume. Le comédien avait joint les bas rembourrés au reste du costume.

En restituant le vêtement, les bas furent oubliés dans la chambre où s'était habillé l'amateur. Trouvés par un domestique, ils devinrent un objet de plaisanteries si accentuées, que l'homme du monde s'en fâcha. Des témoins furent envoyés à l'un des rieurs, et il fallut de puissantes interventions pour empêcher un duel ridicule dans sa cause et qui pouvait être déplorable dans ses résultats.

Le rieur a dû s'engager, comme satisfaction envers la partie bafouée, à se costumer, dans une grande représentation organisée au château de X..., en se servant des fameux bas qui avaient motivé la querelle.

En dehors des charades, les mariages jouent un grand rôle dans la vie de château. Il y a là des rencontres heureuses, de ces occasions bénies du ciel qui font les beaux contrats. C'est ainsi que Mlle de Z... va pouvoir unir ses vingt-trois printemps aux deux cent mille livres de rentes du comte de X... La chose vaut la peine d'être racontée. Sully-Prudhomme en ferait une idylle, et Octave Feuillet un roman comme pendant à son *Mariage dans le monde*.

On *lunchait* dans le parc de la marquise de S... Tout à coup, au dessert, survient un nuage noir qui crève sans se faire annoncer. Tous les convives se sauvent au château. Deux seules personnes s'obstinent à rester sous l'arbre au pied duquel était dressée la table. C'était Mlle de G... et les quatre millions déjà comptés ; — un peu mûrs, ces quatre millions, mais admirablement conservés.

Ils avaient dit : « Je reste. »

Et Mlle de Z... de répliquer :

— Moi aussi !...

M. de X... crut qu'on était resté pour lui et se montra fort aimable. L'orage passé, on revint ; les compliments furent prodigués pour cet acte de bravoure. Le comte resta rêveur. Aujourd'hui, les bans sont publiés.

L'Institut ne connaît pas d'obstacle, pas plus d'ailleurs que la Sorbonne. Tandis que l'un prépare sa grande séance annuelle, l'autre s'apprête à couronner ses lauréats. Que de juvéniles ambitions en éveil, que de nobles vanités surexcitées, en ce moment !... Il n'est personne qui ne se la rappelle, cette semaine des prix. Quelle émotion à mesure que, les jours s'écoulant, on la sentait approcher ! Un mois, deux mois même à l'avance, on était plongé dans une complète indifférence pour tous les incidents de la vie quotidienne. Elle seule créait des préoccupations, éveillait des soucis. Hormis la fameuse échéance, rien dans le monde n'existait plus pour nous !...

Dans quelques jours, tous les collèges de France vont affluer aux bains de mer, et une véritable atmosphère de joies juvéniles va se répandre sur le pays.

A l'Institut circule en ce moment un assez curieux écho. Il paraît qu'au fond d'une vieille commode, les héritiers d'Ampère ont découvert une liasse de papiers contenant quarante mille vers bien et dûment écrits et paraphés de sa main. Voyageur, critique, historien, linguiste, archéologue, J.-J. Ampère s'estimait surtout poëte.

Poëte malheureux, mais tenace, il versifiait, versifiait comme l'abbé Trublet compilait et entassait sournoisement sa besogne dans quelque coin. Voyez-vous la mine des héritiers d'Ampère à la découverte de cet amas de rimes. Ah ! si c'eût été de la prose !... C'était une nouvelle fortune pour eux.

Une des particularités amusantes de la carrière d'Ampère comme poëte *in partibus*, c'est que, tous les ans, à l'époque des concours pour l'Institut, il se mettait *incognito* sur les rangs pour le prix de poésie : un copiste et un pseudonyme suffisaient à lui procurer cette satisfaction. Jamais il ne parvint à se faire couronner par ses collègues. La trouvaille des quarante mille vers en question a mis au jour ce petit mystère de la vie du digne et excellent écrivain.

BACHAUMONT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 775. — DESCRIPTION, PAGE 376.

TOILETTE DE CAMPAGNE (VUE SOUS DEUX ASPECTS)

Modèle des Magasins de la Paix. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Imp. H. Lefèvre Paris.
Ad. Goubaud & fils Editeurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Lévy imp. r. des Marais, 66.
Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3.

Modèles de la Maison Costadau, r. des Jeuneurs, 25-27 – Fleurs et Plumes pour Modes de la Mon J. Savalle, r. du Caire, 12 – Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon – Corsets de P. de Plument, rue Vivienne, 33 – Machines à coudre de H. Seeling, Bd Sébastopol, 70, et r. Nve des Petits Champs, 37.

Entered at Stationer's Hall

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTE DE

Modèle des Magas

PLANCHE G. N° 787. — DESCRIPTION, PAGE 376.

TOILETTE DE VISITE (DEVANT ET DOS)

Modèle des Magasins de la Paix. — Patron épinglé : 6 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE SOIR

(IDYLLE)

A mousieur J.-J. Henner.

La forêt se faisait noire; un coin de ciel bleu pâle apparaissait entre les grands troncs des pins; une raie d'or éteint marquait l'horizon, et l'orée du bois claire encore, avec ses troncs épars et son herbe semée de fleurettes, semblait le vestibule de quelque palais magique tiède et velouté où l'on ne devait entrer qu'avec respect.

Les prés étaient déjà rafraîchis par la rosée du soir; mais la chaleur du soleil disparu devait encore reposer quelques heures sur le tapis roux des aiguilles de pins où flottait une odeur résineuse. Les oiseaux et les insectes cependant s'étaient endormis, et aucun bruit, pas même un frémissement d'ailes, ne troublait le silence de la forêt majestueuse!

Un jeune garçon sortit de l'ombre épaisse et respira plus librement en voyant s'éclaircir le ciel devant lui; il marchait d'un pas rapide, son carnier de chasse au flanc, son fusil sur l'épaule, et paraissait se hâter vers le logis.

— D'où viens-tu si tard? fit une voix musicale qui semblait sortir du sol.

L'adolescent s'arrêta en tressaillant et regarda à ses pieds.

Devant lui, couchée dans l'herbe, le menton appuyé sur la paume de sa main, une fillette levait sa tête rieuse. La forme grêle et svelte de son corps revêtu d'un sombre vêtement de laine se dessinait à peine sur le sol presque noir; il recula d'un pas. Elle rit de sa surprise et de sa frayeur et répéta :

— D'où viens-tu?

— Je viens... je viens de la chasse, répondit le jeune garçon d'une voix mal assurée. Et toi, qui es-tu?

La fillette se dressa à demi, de façon à se trouver assise, et la main toujours appuyée sur le sol, elle répondit : — Sylvie.

— Sylvie! Es-tu de la forêt elle-même? demanda en souriant l'adolescent lettré, une nymphe est-elle ta mère, et tes pieds sont-ils fixés au sol en forme de racines?

La jeune fille se mit debout; sa stature élégante atteignait celle du jeune garçon.

— Je suis la fille du forestier, répondit-elle, je m'appelle Sylvie, et je demeure là.

Elle étendit le bras vers la profondeur la plus noire et la plus veloutée de la forêt endormie.

— Et toi, comment t'appelles-tu? Tu as failli marcher sur moi.

— Je m'appelle Réal, mon père demeure au château.

— Ah! je sais, fit Sylvie; tu es le fils du seigneur.

Le maître du château était toujours le seigneur dans ce coin de terre perdu.

— Que fais-tu là? continua le jeune homme en regardant la fillette aux clartés presque éteintes du soir mourant.

Elle n'évita pas son regard; ses grands yeux foncés, d'une couleur indécise, ignoraient la timidité qui fait baisser les paupières; elle sourit, montrant ses dents blanches, écarta de la main les cheveux noirs qui retombaient sur son front bas et pur, et répondit sans honte :

— Je t'attendais. Je sais que tu passes souvent ici le soir, et je voulais te faire peur.

Réal se mit à rire.

— Un garçon n'a jamais peur, répondit-il en secouant orgueilleusement ses boucles blondes. Mon père dit qu'un homme n'a pas peur et ne pleure pas.

— J'ai vu pleurer mon père, répliqua la fillette d'un ton grave.

— Quand cela?

— Quand on a emporté ma mère qui était morte.

Réal ne répondit pas; cette impression-là lui était inconnue. Cependant sa mère aussi était morte, mais il n'avait jamais vu pleurer son père. Il passa à une autre idée.

— Quel âge as-tu?

— Quatorze ans; et toi?

— Quinze.

— Alors, reprit Sylvie, c'est toi qui es le plus vieux. Tu dois être le plus raisonnable. Sais-tu lire?

— Je crois bien! répondit Réal avec dédain. Je suis très-instruit.

— Je ne sais rien du tout, soupira Sylvie. Mon père est dans le bois tout le jour... Je suis seule.

— Tu t'ennuies?

— Oh! non! Il y a tant de choses amusantes dans la forêt. Il y a les fleurs, il y a les bêtes!... Mais toi, tu n'aimes les bêtes que pour les tuer.

Réal passa la main sur son carnier vide.

— Pas toujours, répondit-il. J'ai manqué un chevreuil tantôt.

— Tant mieux! fit Sylvie battant des mains, c'est bien fait!

Réal la regarda avec une sorte de dépit; elle riait.

— Pourquoi es-tu venue m'attendre? demanda-t-il pour la seconde fois.

Sylvie ne répondit pas tout de suite; elle cherchait une idée et ne parvenait pas à la trouver.

— Je ne parle à personne, dit-elle enfin, et personne ne me parle; mon père rentre tard et sort tôt; parfois il passe la nuit en embuscade : on vous vole votre gibier, il faut surveiller les braconniers... Je voulais parler à quelqu'un.

— Pourquoi moi et pas un autre? demanda Réal avec un certain trouble.

— Je ne sais pas... tu es presque de mon âge, tu es beau, tu dois être bon, j'ai pensé que tu ne te moquerais pas de moi..., et puis j'avais envie de te parler.

Elle s'était mise en marche, Réal la suivait, ils prirent le chemin du château. La nuit était venue, le rayon d'or pâle avait disparu du ciel, et les étoiles commençaient à pointer dans le bleu. La clairière finissait au bord du pré : Sylvie s'arrêta.

— Adieu, dit-elle.

Réal hésitait : cette rencontre avait pour lui le charme inexprimable du rêve; la poésie entrevue dans Virgile pendant les heures d'étude venait d'apparaître brusquement dans sa vie; mais les lumières du château brillaient à quelque distance dans l'obscurité : on l'attendait pour souper.

— Adieu, dit-il, non sans regret.

— Tu reviendras? demanda Sylvie avec une douceur de flûte dans sa voix d'enfant.

— Oui, répondit Réal.

Sylvie agita sa main fluette dans l'air du soir, et fit quelques pas... Elle sembla s'évanouir dans l'ombre comme une forme impalpable; l'adolescent, ne la voyant plus, se demanda s'il n'avait pas été victime de quelque imagination. Il ne put résister au désir d'en faire l'épreuve.

— Sylvie! dit-il très-haut.

— Que veux-tu? répondit la voix de l'enfant.

A la pâle lueur des étoiles, il entrevit vaguement la blancheur d'un visage tourné vers lui.

— Bonsoir! dit-il, rassuré.

— Bonsoir!

Tout disparut. Réal, resté immobile, écoutait encore la vibration de cette voix harmonieuse dans l'air sonore.

— Bonsoir, cria-t-il.

Un son tremblant, presque insaisissable, vint à lui, mais il ne put distinguer que la dernière syllable « ...soir! » doucement prolongée et traînée presque à l'infini.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'heure d'apaisement et de silence retombait sur la forêt tous les jours un peu plus tôt, car l'été décroissait vers l'automne ; et, tous les jours un peu avant l'heure accoutumée, Réal trouvait Sylvie à l'orée du bois.

Ils étaient devenus grands amis ; une sorte de gaminerie sauvage de la part de la fillette, un peu de supériorité pédante du côté du garçon mettaient entre eux juste ce qu'il fallait de querelles et de brouilles pour les rendre parfaitement heureux de se retrouver.

Réal était libre de ses actions pendant les vacances. Pourvu qu'il fût présent à l'heure des repas, son père, homme sec et taciturne, ne s'inquiétait pas de l'emploi de son temps. Le jour, Réal courait la plaine et la forêt ; mais, le soir venu, un sentier frayé dans les herbes par son pas fidèle le ramenait au lieu de la première rencontre.

Lorsqu'il voyait les troncs d'arbres s'éclaircir, une singulière émotion s'emparait de lui ; il était à la fois joyeux et inquiet.

S'il allait ne pas trouver Sylvie !

Elle était là pourtant, couchée à plat dans l'herbe, presque recouverte par les hautes tiges du regain montant en graine ; le visage tourné vers lui, elle l'attendait, silencieuse et souriante. Il arrivait honteux du trouble qui lui serrait la gorge, s'asseyait auprès d'elle, et lui contait les menus faits du jour.

Elle l'écoutait, parlant peu elle-même. Dans l'âme de cette fille sauvage, les pensées ne savaient point revêtir la forme des mots ; elle sentait son cœur déborder d'une joie muette et ses yeux seuls pouvaient parler. Aussi Réal était-il sûr de trouver toujours tournés vers lui ces yeux lumineux et veloutés où toute la tiédeur de la forêt chaude et rousse semblait s'être concentrée.

— J'aime tes yeux ! dit-il à Sylvie un soir que le soleil se couchait plus tard, pensait-il, sans souci des vraisemblances, — en réalité parce qu'il était venu plus tôt.

La fillette sourit d'un air heureux, mais ne répondit pas. Que pouvait-elle répondre ?

— J'aime tes yeux et tout le reste, continua Réal en parcourant du regard le visage ovale, le cou menu, la taille souple et enfantine de sa jeune amie ; tout cela est joli.

Sylvie continua de sourire et de le regarder. Un désir ardent, irrésistible, monta peu à peu du plus profond de lui-même aux lèvres de Réal. Ce cou brun, doré, caressé par les derniers rayons du soleil, duveté comme une pêche, attirait le regard et le baiser. Il voulut s'approcher de la jeune fille... celle-ci avait peut-être lu dans les yeux de son ami la pensée insolite qui venait de le surprendre. D'un bond elle fut debout, invitant du geste Réal à la suivre.

— Déjà ? fit celui-ci, paresseusement étendu sur l'herbe chaude et jaunie.

— Allons, répondit Sylvie ; je vais te montrer quelque chose.

Il ramassa son fusil et la suivit docilement. Il l'eût suivie partout.

Ils marchèrent un moment, puis la jeune fille s'arrêta auprès d'un rocher qui surplombait une source.

— C'est beau, ici, dit-elle, regarde cela.

Réal n'était jamais venu là. La fraîcheur de l'eau courante et de la verdure argentée des saules calma son agitation. Sylvie s'était assise au haut du rocher, les pieds pendants sur l'onde. Il la rejoignit et s'assit près d'elle.

Un filet d'eau s'échappait de la pierre et tombait dans un petit bassin creusé par la nature entre les troncs des arbres. Au fond de cette coupe sourdaient deux ou trois sources plus abondantes, qui alimentaient un joyeux ruisseau. Le bassin n'était guère profond ; un homme n'eût pas eu de l'eau à mi-jambe ; mais les scolopendres et le lierre qui tapissaient les cailloux, la hauteur du rocher lui-même donnaient à ce lieu quelque chose d'agreste et d'intime à la fois.

— On est bien ici, n'est-ce pas ? dit Sylvie, lorsque son ami se fut assis auprès d'elle. Avec quelques brins de lierre arrachés au plus près elle fit deux couronnes de feuillage qu'elle posa sur leurs têtes.

— Regarde-moi dans l'eau, dit-elle en se penchant un peu, et se retenant d'une main au rocher.

Réal, sur l'autre versant de la pierre, se retint également et contempla dans le clair bassin le reflet de la jeune fille qui lui souriait.

— Comme tu es jolie ! s'écria-t-il en levant la tête pour comparer l'image avec la réalité.

— Non, non, s'écria Sylvie boudeuse. — C'est dans l'eau qu'il faut me regarder.

Réal, obéissant, s'inclina sur la coupe de cristal, où Sylvie continuait de lui sourire ; quand il levait la tête, elle reprenait son air sévère, et pour retrouver sa grâce émue, le jeune homme devait la chercher dans le miroir de la source.

Fascinée par le regard de son ami toujours plus tendre et plus ardent, la jeune fille sentit aussi un vague souhait germer au fond de son âme innocente et troublée. Cédant aux yeux qui l'imploraient, elle porta lentement sa main à ses lèvres, et envoya un baiser à l'image de Réal réfléchie dans la source.

Le visage qu'elle contemplait disparut soudain, et Réal saisit dans ses bras Sylvie tremblante et presque épouvantée.

— Je t'aime, lui dit-il tout bas, je t'aime, — et ses lèvres brûlantes se posèrent sur le cou velouté de la jeune fille.

Sylvie se défendit faiblement, et leurs couronnes de lierre tombèrent dans la source.

— Regarde, dit-elle, nos couronnes qui s'en vont !

Les deux guirlandes flottant au fil de l'eau avaient déjà quitté le bassin, et tantôt réunies, tantôt séparées, se dirigeaient vers la prairie. Une vague tristesse saisit le cœur de la jeune fille lorsqu'un détour du ruisseau les cacha à ses regards.

— Déjà ! fit-elle.

Réal ne regardait plus le ruisseau. Il avait passé un bras autour de la taille de Sylvie.

— Viens dans la forêt, lui dit-il à demi-voix.

— Non, répondit-elle : lâche-moi.

Au lieu de répondre, il posa un second baiser sur sa joue en fleur. — Elle se débattit, s'arracha de ses bras et glissa dans la source à quelques pieds au-dessous.

— Je n'ai pas de mal, cria-t-elle aussitôt à Réal, qui, saisi d'effroi, la regardait d'en haut.

Elle riait et tremblait de peur, d'émotion et aussi de la fraîcheur de l'eau. Elle sortit du petit bassin, jeta un regard autour d'elle vers un saule voisin.

— J'ai retrouvé nos couronnes, dit-elle en les montrant à Réal, qui l'avait rejointe.

Son vêtement de laine, ruisselant d'eau, collait à son corps svelte ; elle allait sans s'en inquiéter et releva même sa jupe sur son bras pour marcher plus aisément.

Mais Réal ne voyait plus la grâce de cet être jeune et charmant, la fin brusque et presque terrible de son rêve d'amour lui avait mis au cœur une sorte d'inquiétude.

— Où vas-tu ? dit-il en la voyant prendre un chemin qu'il ne connaissait pas.

— A la maison, pour me sécher, répondit-elle.

— Je vais avec toi.

— Non, non, fit-elle avec inquiétude, il ne faut pas que mon père te voie... Va-t-en.

— Tu le veux ? répliqua-t-il avec chagrin.

— Oui.

Ils étaient devenus sérieux, presque tristes.

— A demain, dit-il, debout devant elle. Il n'osait rien demander.

— A demain, répondit Sylvie, les yeux brillants, les joues couvertes de carmin.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Il attendait... Elle lui présenta les couronnes de lierre qu'elle tenait toujours à la main.

— Prends-les, dit-elle.

Il les prit machinalement.

— Permets-tu que je t'embrasse? dit-il à demi-voix, rougissant lui-même, et tout honteux.

Elle lui tendit les deux joues, et le baiser qu'il lui donna fut celui d'un frère.

— Je suis bien fâché, balbutia-t-il, c'est ma faute si tu es tombée...

Sylvie baissa les yeux, et ils restèrent muets l'un devant l'autre.

— Tu n'es pas fâchée? continua Réal.

— Non, répondit-elle.

— Bien sûr?

Pour réponse, elle lui rendit son baiser aussi chaste, aussi fraternel qu'elle l'avait reçu.

— A demain, dit-il.

— Bonsoir, murmura Sylvie avec l'accent traînant et musical dont elle accentuait ce mot en le quittant.

Réal reprit lentement le chemin du château; le soleil était couché quand il rentra.

Le lendemain, il attendit Sylvie pendant bien longtemps. Venu alors que le soleil était encore haut sur l'horizon, il partit bien après que la dernière bande d'or se fut éteinte au couchant...; mais il ne vit point son amie. Le surlendemain, dès l'aube, il courut à la source, puis revint au lieu de leur rencontre...; rien! Il s'aventura alors dans le sentier qui menait chez Sylvie.

Au bout d'un peu de temps il entrevit une maisonnette; un homme à l'air soucieux, à l'aspect peu encourageant, était assis sur un banc devant la porte. C'était le père de Sylvie, sans doute. Réunissant toute son audace, Réal s'adressa à lui.

— Le chemin du château, s'il vous plaît? dit-il.

— Vous lui tournez le dos, répondit l'homme en indiquant la direction demandée, puis il laissa retomber son bras en poussant un soupir.

Réal le regardait, les yeux de l'homme rencontrèrent les siens.

— Qu'est-ce qu'il vous faut encore? dit-il avec brusquerie.

— Rien, répondit le jeune garçon en reprenant lentement le chemin de sa demeure.

Le jour suivant fut un jour de pluie. Vers le soir, cependant, un rayon jaune et mouillé traversa les nuages, Réal prit son fusil et se hâta de sortir. Il gagna vite la clairière et le chemin qu'il n'avait vu que deux fois et qui pourtant hantait son souvenir.

Comme il passait près de la source, il vit sortir du bois une bière, portée par deux hommes; le forestier solitaire marchait derrière le convoi. Réal, saisi d'effroi, regarda cet homme. C'était bien lui qu'il avait vu la veille. Deux grosses larmes tombant sans cesse et sans cesse renouvelées débordaient de ses yeux mornes... Le fossoyeur, sa bêche sur l'épaule, suivait ce groupe funéraire. Réal l'arrêta.

— Qu'est-ce cela? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— C'est Sylvie, la fille du forestier, qu'on enterre, répondit le fossoyeur. Elle a attrapé une pleurésie à courir dans le bois, ça n'a pas été long! Une bonne fille, mais si sauvage! Ces gens-là ne parlent à personne, conclut-il avec un haussement d'épaule, en indiquant le père muet qui suivait le cercueil de sa fille.

Et il continua son chemin en pressant le pas pour le rejoindre.

Réal n'osa les suivre. Il alla s'asseoir sur le rocher, et là, une douleur affreuse lui saisit le cœur; il n'y put rester.

Regagnant alors le village, il passa près du cimetière.

L'office des morts est vite dépêché pour un pauvre, encore plus pour ceux qu'on ne voit point se mêler aux vivants. Quand le jeune homme atteignit la clôture, la tombe était déjà comblée. La dernière bande jaune disparut du ciel au moment où le fossoyeur nivelait la dernière pelletée de terre. Le forestier, toujours muet, reprit à pas lents le chemin de sa demeure déserte, et Réal rentra chez lui.

Ne le voyant point au repas, son père, si calme d'ordinaire, s'inquiéta, et entra dans sa chambre.

— Qu'as-tu? dit-il en trouvant son fils sur son lit, le visage défait et marbré par les pleurs.

— Je souffre, répondit Réal en détournant son visage.

— Des larmes? Un homme ne pleure pas! répondit le père.

Cependant, ce jour-là, Réal avait versé ses premières larmes d'homme.

Henry Gréville.

HISTOIRES BUISSONNIÈRES

XII

PETITS TAS DE SABLE

A mon ami Charles Besselièvre.

Comme une innombrable armée chargée de ses engins de guerre, tous les petits enfants munis de leurs petites pelles et de leurs petits seaux de bois ou de fer-blanc ont, dès le jour venu, envahi nos jardins.

Assis sur leur derrière et penchés à angle aigu, ils travaillent, obstinés et silencieux, entre leurs jambes écartées.

D'autres sont debout courbés, si petits en vérité qu'il n'est pour eux souci de se baisser, et avec la même ardeur muette et presque farouche, ils travaillent.

Gravement, ils rassemblent le sable avec leur pelle, et dressent de petits monticules alternés de lignes de fortifications bizarres, mais correctes et rectangles comme les mètres de caillou du cantonnier. Les autres remplissent le petit seau bien au-dessus du bord, à la bonne mesure, tapent pour tasser, puis, le moule rempli, ils le retournent, — et enfin ils découvrent avec précautions infinies le petit pâté, ouvriers consciencieux.

Chaque retour de soleil les voit revenus aux mêmes places, recommençant avec leur implacable patience d'enfants la besogne de la veille, comme ramenés à ce labeur improductif par je ne sais quelle fureur secrète, calme — et universelle.

Car, partout à cette même heure, sur tout notre hémisphère, partout où il y a le sable, promenades de nos villes, plages de nos côtes, qu'elles soient baignées par la mer du Nord, la Baltique, l'Atlantique ou la Méditerranée, — de la Norvége à Cronstadt, de Mémel à Schieveningue, d'Ostende à Brighton, de Trouville à Cette, et de Cette au Bosphore, — partout l'innombrable multitude des petits enfants sablonniers est penchée sur la mystérieuse et inomissible besogne.....

Et lorsque, dans quelques heures, le soleil oblique nous quittera pour d'autres bords, jusqu'aux berges australes, jusqu'aux grèves antarctiques, l'indénombrable relai de tous les autres petits enfants — noirs, jaunes, cuivrés ou olivâtres, — depuis le fin marmot Japonais jusqu'au tout petit anthropophage futur d'Ika-Na-Mawi, reprendra, sans la laisser une seconde interrompue et tout comme à la « Petite Provence » de nos Tuileries, la tâche fatidique des petits tas de sable — qui ne comporte pas un seul instant d'arrêt.

Pas un seul : — car depuis que le monde est monde et jusqu'à ce que monde il ne soit plus, ces petits tas que nous faisions enfants, vieillards nous les voyons refaire par les enfants de nos enfants. Oui, toujours et partout, du commencement à la fin des siècles, bien avant Homère, bien après Hugo, partout et toujours se dresseront les petits tas de sable des petits enfants...

— Eh bien, beau philosophe, tu viens donc de l'avouer toi-même, et ces marmousets te font la leçon!

Tu viens de constater là l'éternelle immuabilité des instincts

de l'homme, et tu vois aussi l'immuable éternité de ses mêmes besoins, de ses mêmes passions ; — et, de même encore, d'aussi loin que tu regardes derrière toi aux horizons extrêmes de l'histoire des temps jusqu'à ce moment où tu respires, éternellement tu trouves et retrouves le mal, — l'iniquité, la haine, l'envie, le besoin de tuer, le déni de pardon, — l'égoïsme féroce, homicide...

Vas-tu croire encore à ton utopie de Progrès, plus vaine, plus fragile et décevante, en vérité, que ces tas de sables des petits enfants? Comptes-tu toujours rendre meilleur ton misérable et incorrigible semblable en lui prêchant le Bien et qu'il est de son intérêt d'être juste ?

Persistes-tu?

— OUI!

NADAR.

LES MUSICIENS AMBULANTS

(CROQUIS PARISIEN)

V

L'orgue de Barbarie a fait le tour du monde. Aujourd'hui, il est délaissé et ne réussit guère, nous le répétons, que si les gens dont il demeure le gagne-pain appellent l'attention des passants, par leur infirmité et leur vieillesse, ou par l'exhibition de petits enfants emmaillottés.

J'avais horreur de l'orgue de Barbarie, de l'harmoni-flûte et de la serinette, aux temps de ma jeunesse. Ces instruments, jouant perpétuellement les mêmes morceaux, me donnaient sur les nerfs, et souvent il m'arrivait d'être généreux envers leurs possesseurs, afin de m'en débarrasser plus vite. Avec cinquante centimes on s'en délivrait.

Beaucoup de mes amis partageaient mon antipathie. Pourquoi? N'y avait-il pas là un souvenir tragique dont nos imaginations étaient frappées? On nous avait raconté que, durant l'assassinat de Fualdès, un homme jouait de l'orgue devant la maison où se perpétrait le crime, pour empêcher d'entendre les cris du magistrat que des misérables égorgèrent en 1817.

Toujours est-il que je quittais Paris avec bonheur, espérant ne point rencontrer de joueurs d'orgue à la campagne.

Vaine espérance! Parfois, dans un petit village, au fond d'un bois même, les sons énervants de l'orgue se faisaient entendre, et l'air à la mode nous poursuivait loin de la capitale...

Pendant l'été de 1842, j'entrepris un voyage en Espagne. Ah ! pour le coup je n'avais plus à redouter l'instrument ennemi.

Arrivé à Madrid le soir, je me rends dans un hôtel de la rue d'Alcala, — rue magnifique, où passe toute la société madrilène. Excédé de fatigue, je me couche de bonne heure, et je fais une nuit excellente, vraiment réparatrice.

Le lendemain matin, au moment où je commençais à m'habiller, des sons aigus frappèrent mon oreille...

J'écoutai un peu, puis attentivement, enfin avec colère... J'entendais un orgue de Barbarie qui jouait excessivement faux, en passant nombre de notes. Cette cacophonie prétendait populariser à Madrid l'air de la *Muette de Portici* :

Amis, la matinée est belle...

Aussitôt je bondis, je lançai des imprécations contre l'importun. J'ouvris ma fenêtre ; mais l'instrument fonctionnait de l'autre côté de la rue. Je ne pouvais conjurer le musicien en lui donnant d'un coup une piécette, dont il eût ri d'ailleurs, car plus de cent Madrilènes des deux sexes l'encourageaient de leurs bravos et de leur argent. Force me fut de continuer ma toilette. Je me rasai, en essayant de m'abstraire le plus possible.

J'y réussissais presque, et par une sortie je pensais déjà à fuir loin du joueur d'orgue, quand celui-ci, pour finir par un morceau magistral, entama les *Sombres Forêts* de *Guillaume Tell*.

A ces accords épouvantables, à ces grincements qui tremblotaient, à ces filets de son pour la plupart inarticulés, je me sentis frémir... et mon rasoir fit dans mon cou une entaille que je gardai pendant plusieurs jours.

J'eus un cauchemar sans sommeil, et Madrid, ville gaie, gracieuse et riante, me sembla désagréable.

A plus forte raison me regardai-je comme un être poursuivi par le malheur, lorsque, me promenant dans le *Prado*, vers la tombée de la nuit, j'aperçus un nouvel orgue de Barbarie, lequel était flanqué d'un orchestre ambulant.

Oui, d'un orchestre ambulant, représenté par un homme qui portait en guise de chapeau un pavillon chinois, qui avait devant lui une grosse caisse sur laquelle se trouvait une cymbale, et qui frappait de la main gauche ladite cymbale, pendant que la main droite s'escrimait contre la grosse caisse. Ce n'était pas tout encore. Une petite tringle de fer, attenante à l'instrument monstre, supportait un triangle, et le musicien, tenant un morceau de fer entre ses dents, agitait de temps à autre le triangle.

Ce charivari très-complet accompagnait l'orgue de Barbarie ; l'ensemble de cette musique affectait désagréablement les oreilles délicates ; mais il faut avouer que la plupart des auditeurs paraissaient charmés d'ouïr le morceau, exécuté avec un brio remarquable.

Je m'enfuis comme si le démon me poursuivait. Longtemps, hélas ! le bruit de la grosse caisse et des cymbales me brisa le tympan.

Depuis cette époque, mes chers amis, j'ai trop souvent subi une épreuve semblable ; car dans bien des foires de villages, en France et ailleurs, l'orchestre ambulant fait rage, et comporte parfois plus d'instruments que ceux dont je vous présente l'énumération. Dieu vous garde d'en rencontrer sur votre passage!

VI

La Fontaine a dit :

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue, etc.

Que de cigales chantent, l'été et l'hiver, pour gagner un morceau de pain!

Dans la cour d'une belle maison située rue de la Chaussée-d'Antin, une femme d'environ trente ans venait chaque jour, en compagnie de trois petites filles, roucouler des romances, ou des duos dans lesquels l'aînée des enfants faisait sa partie.

Cette famille de chanteuses intéressait les locataires de la maison, et elle recueillait d'assez abondantes aumônes.

La voix de la mère était plaintive, horriblement fatiguée ; celle de la petite fille ressemblait à un glapissement continuel. Encore quelques années, et ces gens-là ne posséderaient même plus cette dernière ressource, — chanter pour émouvoir la pitié du passant.

Cependant un heureux hasard voulut que parmi les locataires de la maison vint se placer un compositeur de mérite, connaissant à fond les diverses branches de l'art musical.

Il entendit la chanteuse et sa petite fille dire un duo de Panseron. Aussitôt il descendit dans la cour, et, s'adressant à la première :

— Madame, lui demanda-t-il, quel âge a votre enfant?

— Huit ans le mois prochain.

— Vous avez tort de la faire chanter trop en plein air. Elle est trop jeune. Vous la fatiguez outre mesure.

— Ah ! monsieur, répondit la chanteuse en étouffant un soupir, il faut bien que nous vivions!...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Vous n'avez donc pas d'état? Mieux vaudrait coudre...

— Coudre! Outre que je suis peu habile, comment pourrais-je avec mon aiguille nourrir mes trois filles!

Le compositeur se tut et médita. Puis il dit à la pauvre mère :

— Eh bien, chantez seule, et je m'occuperai de votre fille aînée. Je lui donnerai les premiers principes de la musique, et je vous promets qu'elle aura de la voix et un talent hors ligne.

La chanteuse des rues n'en pouvait croire ses oreilles. Son étonnement n'eut plus de bornes quand le compositeur lui proposa de donner gratuitement chaque jour une leçon de musique à Ernestine B... Ainsi s'appelait la petite fille. Celle-ci ne fit plus sa partie dans les duos, et les locataires n'entendirent plus que la mère, c'est-à-dire quelques romances chantées avec une voix devenant de jour en jour plus chevrotante, plus faible, plus éteinte.

Plusieurs années se passèrent. Ernestine B... entra au Conservatoire de Paris, où elle obtint successivement tous les prix de chant, d'opéra-comique et grand opéra.

Engagée au théâtre Feydeau, elle débuta avec un immense succès dans une pièce du compositeur qui avait deviné son talent.

Sa mère, alors, cessa de chanter dans les rues, et, pendant quelque temps encore, elle travailla dans un atelier de couturière, jusqu'à ce que la célèbre Ernestine B... obtint des appointements considérables, tels qu'elle put venir en aide à sa famille, donner une profession à ses sœurs, et procurer à toutes une véritable aisance.

L'anecdote que je viens de vous raconter, mes enfants, a tourné bien des têtes de petites filles pauvres, qui ont espéré se produire dans le monde des arts, après avoir chanté dans les rues ou dans les cafés-concerts. Mais il y a beaucoup d'appelées et peu d'élues. La plupart n'ont pu vaincre la misère. Pour une qui réussit, grâce à des circonstances heureuses et à une nature parfaitement douée, combien finissent comme elles ont commencé, par la pauvreté et l'épuisement!

La grande tragédienne Rachel, dont vous entendrez longtemps parler, a chanté dans les rues et dans les cafés de Lyon; mesdames Ugalde et Marie Sasse ont chanté dans des concerts populaires, avant de briller sur nos scènes lyriques. Hélas! que sont devenues leurs premières camarades?

Augustin Challamel.

REVUE DES MAGASINS

Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, le voile *Sita*, en gaze Lahore, avec une frange Lilliput sur tous les bords, est la coqueluche de toutes les femmes élégantes qui fréquentent les plages ou les stations thermales. La *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée-d'Antin), qui a édité cette nouveauté, ne suffit plus aux demandes qui lui sont adressées à ce sujet.

Voici en quoi consiste cette précieuse toilette : — Gaze brillante, de couleur, ayant la forme d'un grand carré long de 1m,70, bordé de franges sur le plus petit côté. On pose le voile sur le chapeau de telle façon qu'une des pointes cache la figure et que la pointe opposée tombe par derrière : les deux autres pointes sont nouées sur le chignon. — Impossible de subir une mauvaise influence atmosphérique lorsqu'on est si bien calfeutrée. Aussi le voile *Sita* est-il fort apprécié pour les excursions, les promenades du soir, etc. Les couleurs favorites sont le bleu marine, le marron, le crème.

La *Ville de Lyon* possède en ce moment le plus beau choix de ceintures et de boucles que l'on puisse désirer. Les ceintures en ruban gros grain sont assorties à toutes les couleurs de robes. Les boucles affectent tous les genres : les unes sont en nacre, les autres en vieil or, celles-ci en argent oxydé, etc. Formes variées, modèles de style, on reconnaît à ce choix encore le bon goût de la *Ville de Lyon*, qui ne néglige aucun côté de son industrie élégante et sait toujours donner à toutes ses marchandises un caractère de distinction et de grâce parisiennes tout à fait tentant.

— La maison J. Savalle, une de celles qui dictent la mode en fait de fleurs et de plumes, nous apprend que le piqué de fleurs, perché haut sur le côté du chapeau, est en ce moment la garniture la plus élégante. Au milieu de tout ce qu'elle nous a montré, nous avons remarqué un piqué de reines-marguerites de trois tons (rose, tilleul, vert ombré) avec mélange de fougères, d'herbes et de houblon, en satin et velours. Un piqué fort original, et qui rappelle vaguement la forme de l'artichaut, consiste en choux de différentes grandeurs, formés de jeunes pousses de plusieurs tons de vert, l'un fécule, l'autre violacé, celui-ci très-sombre, etc.

On sait que la question des plumes représente la nouveauté du moment. La maison J. Savalle (12, rue du Caire) a mis tous ses soins à la traiter avec un goût parfait. Nous trouvons d'abord chez elle des chapeaux, toques et capotes tout en plumes, d'un aspect fort coquet. C'est particulièrement la plume de merle d'Afrique qu'on emploie; les reflets en sont tantôt d'un bleu sombre, tantôt verts ou d'un autre ton. Une tête d'oiseau très-saillante forme la principale garniture.

Nous avons trouvé, du reste, parmi les immenses assortiments de cette maison, un choix des plus variés en fantaisies de plumes, d'ailes, de têtes d'oiseaux, de plumes de cormoran (loutre de deux tons), de faisan naturel teint, de lophophore, etc.

La maison J. Savalle nous ménage des surprises pour plus tard, des mélanges de vieil or avec la plume de coq *papillote*, préparation à l'aide de laquelle la plume de coq devient ferme et ne s'envole plus au moindre souffle de vent.

Les modistes qui viennent à Paris préparer leur saison d'hiver feront bien, dans leur intérêt, de visiter en détail les magasins de la maison Savalle.

— Si la machine à coudre de *Wheeler et Wilson* est une couseuse émérite, c'est également une brodeuse des plus distinguées. Travaux sérieux, ouvrages d'agrément, on accomplit tout en fait de couture, avec son aide. Nous connaissons une dame qui vient de réussir un travail des plus coquets, grâce à cette précieuse machine; il s'agit de broderies en chenille.

La machine à coudre mise au service des travaux d'agrément, c'est ce qu'on n'avait jamais vu; il fallait la machine *Wheeler et Wilson* pour accomplir ce miracle! Parmi les guides livrés avec ce précieux auxiliaire, il en est un qu'on nomme le *brodeur* et qui jusqu'à présent était appliqué aux soutaches et broderies faites au point de chainette; toutes les personnes possédant cette machine s'en sont servies avec succès. C'est ce même guide qui sert aux broderies de chenille.

La douceur du mécanisme de la machine *Wheeler et Wilson* est telle, que la femme la plus délicate n'éprouve aucune fatigue à la faire mouvoir. Avantage inappréciable, lorsqu'on songe aux maladies occasionnées par le dur mouvement de la plupart des autres machines à coudre.

On peut donc s'adresser en toute confiance à Mme Ve H. Seeling (70, boulevard Sébastopol).

M. d'A.

SOMMAIRE DU 2e N° D'AOUT 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Correspondance. — Chronique mondaine, par Bachaumont. — *Le Soir*, idylle, par Henry Gréville. — *Histoires buissonnières :* Petits tas de sable, par M. Nadar. — *Les musiciens ambulants*, croquis parisien, par M. Augustin Challamel. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1442 *C*, dessin de M. Jules David : toilettes de plage. — Gravure coloriée n° 1443 D (substituée sur demande à la gravure n° 1442 *C*), dessin de M. E. Thirion : modèles de chapeaux. — Figurine coloriée L. n° 133 (annexe spéciale à l'édition n° 3) : toilette de jeune fille.

Dans le texte : P. n° 372, dessin de M. E. Thirion : toilette de campagne. — G. n° 767, dessin de M. E. Thirion : modèles de chapeaux. — G. n° 775, dessin de M. E. Thirion : toilette de campagne (vue sous deux aspects). — G. n° 787, dessin de M. E. Thirion : toilette de visite (devant et dos).

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Une toilette élégante vous éblouit tout d'abord par son aspect général, puis elle vous charme par ses menus détails. Le premier coup d'œil porté sur une femme parée suffit rarement à laisser une impression durable ; une seconde inspection vient toujours confirmer ou rectifier cette impression. En effet, en dehors de la grâce coquette du chapeau, de la tournure agréable du costume — mérites qu'il faut attribuer au talent de la modiste et de la couturière — que de petites choses il y a encore à voir, qui sont dues à l'initiative seule et au goût particulier de chaque femme ! Les avantages qui résultent de ce double appoint viennent concourir à l'harmonie de l'œuvre entière, et de la combinaison heureuse de tous ces détails, qui font corps avec la toilette et en deviennent inséparables, naît l'effet définitif qu'elle produit et qui charme le regard.

Le choix de la dentelle, de la broderie, en ce qui concerne la robe et la lingerie appropriée à celle-ci ; le choix des bijoux, de l'éventail, de l'ombrelle, du mouchoir ; puis, dans un autre ordre d'idées, le choix des bas, des chaussures, des gants ou des mitaines : voilà autant d'occasions de faire preuve de tact, de tendances artistiques, de bon goût, ou bien de commettre, à tous ces points de vue, les plus fâcheuses hérésies.

A l'époque actuelle, par exemple, où le « bibelot » s'est vu élever au rang d'une institution, — alors que la mode est au bric-à-brac en toutes choses et que les femmes s'en vont furetant partout avec le flair d'un vieux commissaire-priseur, — la toilette se ressent, comme le reste, de cette disposition générale. Aussi quelle satisfaction que de pouvoir montrer à la fois une jolie parure en guipure Renaissance, un éventail Louis XVI, des bijoux de style byzantin, etc ! Mais il y a temps pour tout, et c'est là précisément le point délicat à observer.

Nous n'entendons point, à ce sujet, nous lancer au delà d'une raisonnable moyenne d'élégance, l'intérêt général devant l'emporter sur l'intérêt particulier. En conséquence, nous nous bornerons à résumer, sur quelques points se rattachant à la mode, diverses observations qui nous paraissent avoir de l'intérêt pour nos lectrices.

P. N° 379. — Chapeau *Napolitain*.
Modèle de Mmes Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

A propos de broderies — le succès du jour, en tant qu'ornement, étant à la broderie, — il est bon de dire que, selon sa nature, épaisse ou fine, lourde ou légère, elle convient particulièrement à telle étoffe plutôt qu'à telle autre. On ne peut mettre sur du linon, de la mousseline, de la gaze, par exemple, une lourde broderie dont le poids emporterait le morceau sur lequel elle serait destinée à reposer ; de même qu'il ne serait nullement rationnel d'employer une broderie d'application aérienne pour orner un costume de grosse toile. La broderie faite sur bandes de toile grise, en blanc, en noir ou de couleur, convient aux robes de toile de même teinte ; tandis que la broderie anglaise en fil de couleur sur nansouck — une charmante nouveauté de la saison — forme de délicieuses garnitures de fantaisie pour les toilettes de linon et les toiles zéphir à mille raies et carreaux mignons. Rien n'est plus frais, plus jeune, que ces broderies, qu'il faut employer prudemment toutefois. Leurs nuances doivent s'harmoniser avec celles du costume, sinon s'assortir. Des nœuds de ruban de ton uni viennent ensuite former une heureuse opposition ; leurs teintes mates reposent la vue et font ressortir la variété des autres couleurs. Mais combien il faut craindre de trop heurter le regard par un éclat irritant ! Ce serait pour l'œil ce qu'est une cacophonie pour l'oreille.

La dentelle, qui se généralise de plus en plus aujourd'hui comme garniture, — en noir et plissée, ou bien en blanc et de couleur, plate ou coquillée, vraie ou fausse enfin, — est aussi

soumise à certaines règles. La dentelle de fantaisie, la seule dont nous voulions nous occuper, est devenue un véritable impôt de la mode : il en faut porter à tout prix. Qu'on l'appelle *Clovis*, *Mirecourt* ou *torchon*, c'est la même dentelle qu'on emploie pour la lingerie courante, bas de jupons et de pantalons, ou bordure des plissés balayeuses — ce grand volant devenu l'indispensable de toutes les robes.

Les costumes d'enfant, de jeune fille, en sont également garnis. Tantôt on l'applique seule : elle est, dans ce cas, assez haute; tantôt on s'en sert pour rehausser les volants, ce qui est bien la plus gracieuse des dispositions. Tout cela est fort bien ordonné, et tant que la dentelle de fantaisie n'aborde pas la robe de soie, il n'y a rien à dire; nous exceptons le foulard, qui est considéré comme une étoffe sans conséquence : aussi les « matinées » de foulard noir, rouge ou bleu, si fort à la mode cette année, se garnissent-elles beaucoup de plissés en pareil, rehaussés de dentelle Clovis. Nos lectrices savent que maintenant ce qu'on appelle « matinée » comprend le jupon à traîne et le grand paletot; c'est le costume en faveur pour le bain et les sorties matinales. Il y a des matinées en toute étoffe, en toile d'Oxford avec volants et bandes brodées, en barége à petits damiers, etc.

Le mouchoir de poche a, lui aussi, son importance en matière de mode, quoiqu'il fasse partie des plus petits détails de la toilette. Son caractère se ressent naturellement de celui du costume qu'il accompagne; sa garniture doit être en rapport avec celle du col et des manchettes. Ceux-ci sont-ils en toile unie avec ourlet à jours? le mouchoir batiste fil de main sera entouré d'un ourlet à jour. Y a-t-il, au contraire, une broderie ou une dentelle dans la parure de lingerie? les mêmes dispositions se retrouveront sur le mouchoir.

Dans cette saison, le choix des bijoux est facile à établir. Les diamants et les perles précieuses sont hors de cause; il n'est question que de strass, cailloux du Rhin, saphirines vertes ou bleues, topazes, jais, etc. Très-recherchés sont les bijoux normands aux feux multicolores, montés sur argent; les colliers d'Auvergne, si originaux avec leurs chaînes d'or et leurs plaques ciselées; sans compter les colliers bretons, avec leur cœur et leur Saint-Esprit d'argent.... Une femme ainsi parée aux eaux, à la campagne, n'a-t-elle pas un attrait de meilleur aloi que si elle portait des bijoux d'un caractère plus éclatant et plus riche?

L'éventail, enfin, est un des auxiliaires qui complètent une mise soignée, et dont la nature change suivant les circonstances et le costume; il est tout autre le soir que le jour, à la ville qu'à la campagne. Beaucoup de femmes ont autant d'éventails que de toilettes, et cela n'a rien de bien surprenant quand on songe qu'il y en a à si bon marché. On dirait que la Chine déverse sur nous le trop plein de ses magasins, à voir la quantité d'éventails chinois qu'on rencontre à Paris depuis quelque temps. C'est, du reste, une honnête fantaisie que celle qu'on peut satisfaire sans dépenser plus de quinze centimes; mais il faut bien ajouter que ces éventails ne sont pas précisément les plus élégants.

L'ombrelle, si coquette aujourd'hui, est une nouvelle révélation du goût de la personne qu'elle abrite. — « Dans cette œuvre d'art qui s'appelle la toilette d'une femme, dit M. Charles Blanc, l'ombrelle joue le rôle du clair-obscur. » — Ainsi que nous l'avons mentionné au commencement de la saison, l'ombrelle élégante se fait remarquer par une doublure éclatante, vu l'opposition du dessus qui est généralement d'une teinte foncée. — « Mais comment assortir l'ombrelle avec la parure », dit encore l'excellent auteur déjà cité, « quand le reflet de la doublure doit gâter le teint? » L'assortiment, dans ce cas, peut se faire soit par un léger volant, soit par une fine frange (ou, comme aujourd'hui, par une bande) rappelant la couleur de la robe ou celle des garnitures.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 379.

CHAPEAU *Napolitain*. — Le corps du chapeau est en paille; le fond élevé, la passe plate d'un côté, relevée de l'autre et toute doublée de soie rouge. Un filet en cordonnet noir recouvre toute la coiffure; ses pointes, entourées de franges, se drapent et se nouent derrière. Piqué de boutons d'or, avec traîne de larges coquelicots à cœur noir, sur le sommet du chapeau.

DG. N° 781.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume de vigogne de teinte fauve, pour petite fille de sept à neuf ans. — Jupon court, entouré d'un volant plissé. — Redingote ouverte devant, avec double basque derrière; col rabattu et parement aux manches. Tous les bords sont dentelés, puis bordés d'un liséré bleu azur et d'une frange lilliput de même nuance. Les devants sont, en outre, garnis de boutons boule en nacre. — Lingerie de mousseline ruchée. — Chapeau de paille marron, garni d'une écharpe en surah assorti, nouée de côté sur le pied d'un plumet de coq blanc.

2 et 7. Costume de cachemire de l'Inde, de nuance café au lait, présenté sous deux aspects. — Le dos est taillé de forme princesse assez ample pour faire bouff; l'un de ses côtés se rabat sur lui-même comme un revers, coquillant jusqu'en bas de la couture de côté; les bords de ce revers sont garnis d'une riche frange à pomponnettes de satin, de nuance capucine, avec cordonnet assorti au cachemire. Le devant du costume forme à la fois un corsage et un jupon; deux écharpes de même étoffe sont drapées sur le devant du jupon et vont se perdre ainsi que lui sous les coutures de côté avec le dos. Franges au bas de ces écharpes et de la basque, ainsi qu'au-dessus du volant de faille plissée qui entoure le bas de la robe. Un col de faille ouvre le corsage en châle, qui se complète par un jabot de dentelle blanche. Plissé de faille au bas des manches, coupé au milieu par un bracelet de ruban capucine noué dessus. — Lingerie en crêpe lisse blanc plissé. — Capote *Marie Stuart* en gros grain de nuance assortie à la robe, garnie d'une guirlande de feuillage mélangé de raisins. Tour de tête en gaze crème.

3 et 6. Costume de grenadine noire, présenté sous deux aspects. — Forme princesse en taffetas dessous, recouverte de grenadine. Un plastron-tablier forme le milieu du devant; il est orné de galon brodé de perles clair de lune; ce galon entoure le haut du corsage et se termine en pointe au bas de la taille, pour former la même disposition sur le tablier. Les côtés de la robe sont assez amples pour être drapés dans les coutures du plastron et du petit côté derrière. Le dos forme une longue traîne resserrée vers le milieu par un revers garni de galon perlé qui coquille sur le côté. Double rang de ruches à la vieille, en grenadine, sur les bords inférieurs de la robe. Deux volants plissés terminent le bas des manches, soutenus par un galon perlé. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre, garni d'une écharpe de gaze drapée autour de la calotte, avec une aile de merle d'Afrique sur le côté. (Le chapeau de la sixième figurine est également en feutre, mais rentre dans le genre capote. La garniture consiste en ruban de ton bouton d'or, drapé autour de la calotte et noué derrière d'où il part pour former les brides. Plume de ton assorti au sommet; cache-peigne de boutons d'or et tour de tête en crêpe bouillonné.)

4 et 5. Costume en faille et sicilienne, vu sous deux aspects. — Jupon de faille violette, bouillonné devant et rayé de chaque côté par une coulisse à tête ruchée, le bas est garni d'un volant plissé et d'une frange riche, de même ton, entre lesquels s'échappe un volant de faille crème. — Habit Louis XVI en sicilienne crème, tenant au jupon par derrière, avec long gilet de faille violette devant, ne faisant qu'un avec lui (la doublure est taillée comme pour des devants ordinaires). Deux petits revers ornent le bas des coutures du dos; ils sont réunis par un nœud violet. A partir de ce point, l'habit se répand en une large traîne, resserrée par une écharpe de faille crème, cette écharpe forme une longue coque à laquelle se joint une autre coque violette. Les manches, en faille violette, sont garnies d'un parement de sicilienne crème, encadré de dentelle blanche. Double rang de dentelle pareille dans le haut du corsage, qui est ouvert en châle et forme jabot sur le milieu du gilet. Même garniture à la poche. — Capote *baby* en épingline violette, à fond mou coulissé derrière. Passe diadème en plumes de coq dites papillotes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Description des gravures dans le tex

P. N° 373.

Chasseur Napolitain. — Le corps du chapeau et sa ga
vert, la passe plate d'un côté, relevée de l'autre et ornée
rouge. Un bâton en cordonnet noir recouvert sous la soie
boutons des fourreaux, se croisent et se nouent derrière. Bo
ge, avec breloque des larges coquilles à canon noir, sur le
rouges.

DC. N° 781.

Toilettes de plage. — 1. Costume de voyage de jeune
Cette fille de neuf à neuf ans. — Jupon court, entièrement
Redingote sonnette devant, avec double rangée de
entièrement sans manches. Tous les bords sont festonnés, par
Petit bibi en crêpe et d'une brassée d'épis de petites roses. Ce
en soutien, garnis de boutons brodés en soie. — Large
ruches. — Chapeau de paille anglaise, garni d'une écharpe en
ronnière de côté sur le pied d'un piquant de coq blanc.

2 et 3. Costume de cachemire de l'Inde, de nouveau coupé
deux devant superbes. — La dame est habillée de lainage grenat
blanc gaufré ; l'un des deux volants se relève sur lui-même comme un
pelisse, jusqu'au bas de la couture de côté ; les bords de
garnis d'une riche frange à passementerie de soie, de même
avec cordonnet assorti aux cachemires. Le devant du corsage en
un corsage et un jupon ; deux écharpes de même étoffe en
devant du jupon et vont se perdre ainsi que les bouts de
avec le dos. Remarquez au bas de ces écharpes et de la basque
nombre des volants de taffetas glacés qui entourent le bas de la
taille sont le corsage et étoffe, qui se complète par un
blanche. Plume de faisan au bas des manches, rouge au
côté, de même couleur sous-dessus. — Large
— Coiffure Marie Stuart en gros grain de couleur assortie à
d'une guirlande de feuillages en velours de couleur. Tour de

3 et 4. Costume de grenadine noire, garnie d'un
Forme printanière en taffetas d'Avignon, recouverte de grenadine
tablier formé de rubans en dévant; il est orné de plis
chute de fleur ; un plissé entoure le haut du corsage et le
au bas de la taille, pour former la même disposition sur le
de la robe sont aussi coupés pour être drapés dans les mêmes
et du petit côté derrière. Le tout forme une longue traîne
milieu par un ornement garni de plissé perlé qui coupille en
rang de ruches à la vieille, en grenadine, sur les bords
robe. Deux volants plissés terminent le bas des manches, sont
plissé perlé. — Large plastron en tulle. — Chapeau de
recharge de gaze drapée autour de la calotte, avec une aile
gaze sur le côté. (Le chapeau de la même figure est
nous avons donné dans le grand capitel. La garniture consiste en
bandeau d'or, drapé autour de la calotte et nous donnons
former les brides. Plume de fleu assortit en nuance, sous-
bas d'or et bouc de tête en crêpe bouffonné.)

4 et 5. Costume en tulle et velours, un nous avons déjà
de tulle violette, bouillonné devant et orné de chaque côté d'un
à tête rentrée, le bas en garni d'un volant plissé et d'un
tissus bas, entre laquelle s'échappe un volant de tulle
Louis XVI en mailleuse crevée, laissant un jupon par dessus
gilet de tulle violette devant, un bouton qu'on voit sur la
crevées pour les rendre entièrement. Deux petits revers
croisent du bas, la seul, tenant par un cabriolet violet. I
l'habit se regarde en une large ruche, traversée par un
crevée, cette ruche forme une longue crevée à laquelle
corps violette. Les manches, en tulle violette, sont garnies
de mailleuse crevée, ouvrant de dentelle blanche. Bouillonné
garnitle dans le haut du corsage, qui est ouvert en rond
sur le milieu du gilet. Même garniture à la poche. — Ga
épingles violette, à tête mais couleur dorée. Deux
de cou plus petites.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

G. N° 782.

Toilettes de bal. — 1. Costume de taffetas et tarlatane paille. — Jupon de taffetas à traîne, entouré d'un volant de tarlatane plissée ; ce volant est surmonté devant de deux bouillonnés de même étoffe, avec tête ruchée, soulignée par deux lisérés de soie. Tout le derrière du jupon est recouvert d'une tunique de tarlatane, dessinant trois panneaux bouillonnés qui retombent sur la traîne en formant trois larges dents. Une blonde anglaise blanche borde la tunique tout autour en suivant la disposition des panneaux ; ceux-ci sont fixés sur la traîne par des bouquets de roses. — Corsage, genre peplum, en taffetas et tarlatane, se fermant derrière par des agrafes perdues. Deux longs revers de taffetas garnissent le milieu du dos dans sa longueur ; ils sont encadrés de blondes ; la même dentelle suit les bords inférieurs de tout le peplum, dont les pointes sont fixées au jupon par un bouquet de roses. Le haut du corsage est orné au milieu, devant et derrière, de petits revers de taffetas, dont les bords lisérés sont en outre garnis de blondes. Modestie de crêpe lisse plissé à l'intérieur du corsage et bouquets de roses sur les épaules. — Aigrette jaunâtre dans les cheveux et roses en traîne fixée derrière. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Costume de mousseline des Indes blanche. — Jupon à traîne, entouré de volants bordés de plissés. Un plissé dessine un tablier carré sur le devant du jupon. — Polonaise de forme princesse, lacée derrière ; les bords garnis de plissés. Une écharpe de ruban bleu est drapée sur le devant du vêtement qu'elle relève sur les côtés ; ici l'écharpe est retenue par un bouquet de marguerites. A partir de ce point, l'écharpe soulève la polonaise en pouff, formant un nœud de l'autre côté pour de là revenir garnir le bas de la toilette et se terminer par un autre nœud. Berthe de faille bleue au bord du corsage, encadrée de plissés et retenue au milieu, ainsi que sur les épaules, par des bouquets de marguerites. — Mêmes fleurs dans les cheveux. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

G. N° 793.

Toilettes de villégiature. — 1. Costume de taffetas et cachemire prune. — Jupon à longue traîne unie ; le devant plissé à plis creux, maintenus sur toute la hauteur. — Habit de cachemire ; le devant ouvert en châle, avec fente en biais, et le bas terminé en carré. Tous les bords du vêtement sont garnis de dentelle de Mirecourt ; une ligne de boutons de nacre orne le côté du corsage en regard de la fente. Ruche de tulle noir et blanc confondus, à l'intérieur de l'ouverture. Une dentelle blanche, pareille à la précédente, entoure le bas des manches, qui se terminent par un plissé de tulle blanc. — Chapeau de paille noire, garni de dentelle blanche et de ruban prune. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Robe de grenadine noire. — Le devant, de forme princesse, est décolleté en carré ; le milieu du corsage est garni d'un plastron-gilet en taffetas noir, encadré de boutons de nacre. Une ruche à la vieille, en grenadine, entoure le carré ainsi que le haut du cou derrière. Le dos du corsage est coulissé à la taille (on peut même prolonger les coulisses jusqu'au premier volant) ; des volants de grenadine, la tête lisérée de blanc et le bas garni d'une dentelle blanche, ornent la jupe en entier. Manches duchesse, entourées d'un volant plissé. — Collerette et sous-manches de crêpe lisse blanc plissé. — Mitaines longues en cordonnet de soie noire. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1444.

Élégantes toilettes de casino. — 1. Costume en faille marron et foulard blanc ivoire à dessins marrons. — Jupon de faille à traîne, entouré d'un volant plissé. — Polonaise en foulard, de forme princesse, ouverte en châle par devant. Ici elle est ornée d'une sorte de fichu de même étoffe, drapée par trois plis et se terminant en pointe derrière. L'ouverture de la polonaise, qui se prolonge jusqu'au commencement de la garniture du bas du vêtement, est ornée de deux revers de faille marron et d'une dentelle Clovis en fil blanc qui suit toute l'encolure. La garniture du bas de la polonaise consiste en un haut volant plissé à plis plats, dont la tête est formée de dentelles Clovis coupées par un ruban marron. Même dentelle sur les côtés et les bords inférieurs du plissé ; un autre plissé de foulard uni, dont les bords sont rehaussés d'une dentelle, coupe le milieu de cette garniture. Dentelle au bas de la traîne et volant plissé, rehaussé de dentelle, simulant une seconde tunique sur la polonaise derrière ; un large nœud de faille marron orne le milieu de ce volant sur la traîne. Draperies de foulard au bas des manches et volants de dentelle. — Chapeau de paille à double passe, entouré d'une guirlande de feuillage varié. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Costume en barége et faille de trois tons de vert. — Robe princesse en barége. Le corsage est orné de doubles devants en faille, simulant une veste de chasse et ouverts sur le devant princesse. Une ruche chicorée, de trois tons de vert, suit les bords de cette veste, dessinant derrière un col marin. — Une draperie de barége est posée en biais sur le devant ; elle part du dessous de la veste pour se terminer au bas de la robe de l'autre côté, où elle est fixée par un nœud de ruban. Panneau de barége dentelé d'un côté et entouré de plissés de faille verte ; placé sur le côté du dos, il est pincé en dessous par des cordons qui resserrent toute l'ampleur de la robe. Un nœud de ruban retient quelques drapés sur le côté opposé. Volant plissé en barége au bas de la jupe ; la tête formée d'une ruche chicorée en faille de plusieurs tons de vert. Petits volants échiquetés, en faille de même sorte, au bas des manches, et nœud de ruban derrière. — Lingerie élégante en dentelle blanche. — Chapeau de paille à fond mou en gaze de ton assorti. Guirlandes de mauves tombant derrière en cache-peigne, avec mélange de feuillage. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

Description du patron coupé.

Cuirasse-peplum. — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure G. n° 782 (fig. 1), insérée dans le présent numéro et décrite ci-dessus. Il se compose de cinq morceaux :

1. Dos.
2. Revers.
3. Petit côté.
4. Dessous de bras.
5. Devant.

Pour les garnitures, voir la description détaillée de la toilette.

CORRESPONDANCE

— Mlle C. T..., à Arpajon.

Voici ce que nous vous conseillons pour votre mariage : — Robe princesse en sicilienne, sans autre garniture qu'un gros cordon dans le bas. La traîne resserrée derrière par un nœud de satin et un bouquet de fleurs d'oranger. Modestie avec ruches, en crêpe lisse, retenue sur le corsage par un petit bouquet semblable et un nœud de satin. Manchettes Louis XIII plissées, en crêpe lisse, sur les manches ; celles-ci assez étroites. — Comme toilette de visites, nous vous engageons à adopter l'habit Louis XVI, avec jupon bouillonné devant ; modèle dont nous pouvons vous fournir le patron.

— Mme C. L. M..., à Bayeux.

Nous ne connaissons pas de toilette plus seyante, pour un petit garçon de neuf ans, que le costume marin. Vêtement de laine blanche, avec col et manchettes de la chemise de couleur bleu marine ; le cou découvert ; sans cravate, et le chapeau de paille à ruban bleu : tel est le détail de l'habillement complet.

— Mme Lucie S..., à Nancy.

Habit de taffetas rose sur un flot de mousseline blanche. Jupon à volants derrière et draperies devant. Le corsage entr'ouvert par des revers *Directoire ;* dentelles blanches à l'intérieur et jabot. Cache-peigne de roses disposées en cascade. Voilà le conseil que nous vous donnons.

— Mme Denise M..., à Mons.

Votre long paletot-cuirasse peut être rajeuni, si vous le serrez à la taille par une ceinture de ruban assorti à l'étoffe. Vous serez ainsi tout à fait à la mode.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 793. — DESCRIPTION, PAGE 387.

TOILETTES DE VILLÉGIATURE

Prix des patrons épinglés : 5 francs.

PLANCHE G. N° 782. — DESCRIPTION, PAGE 387.

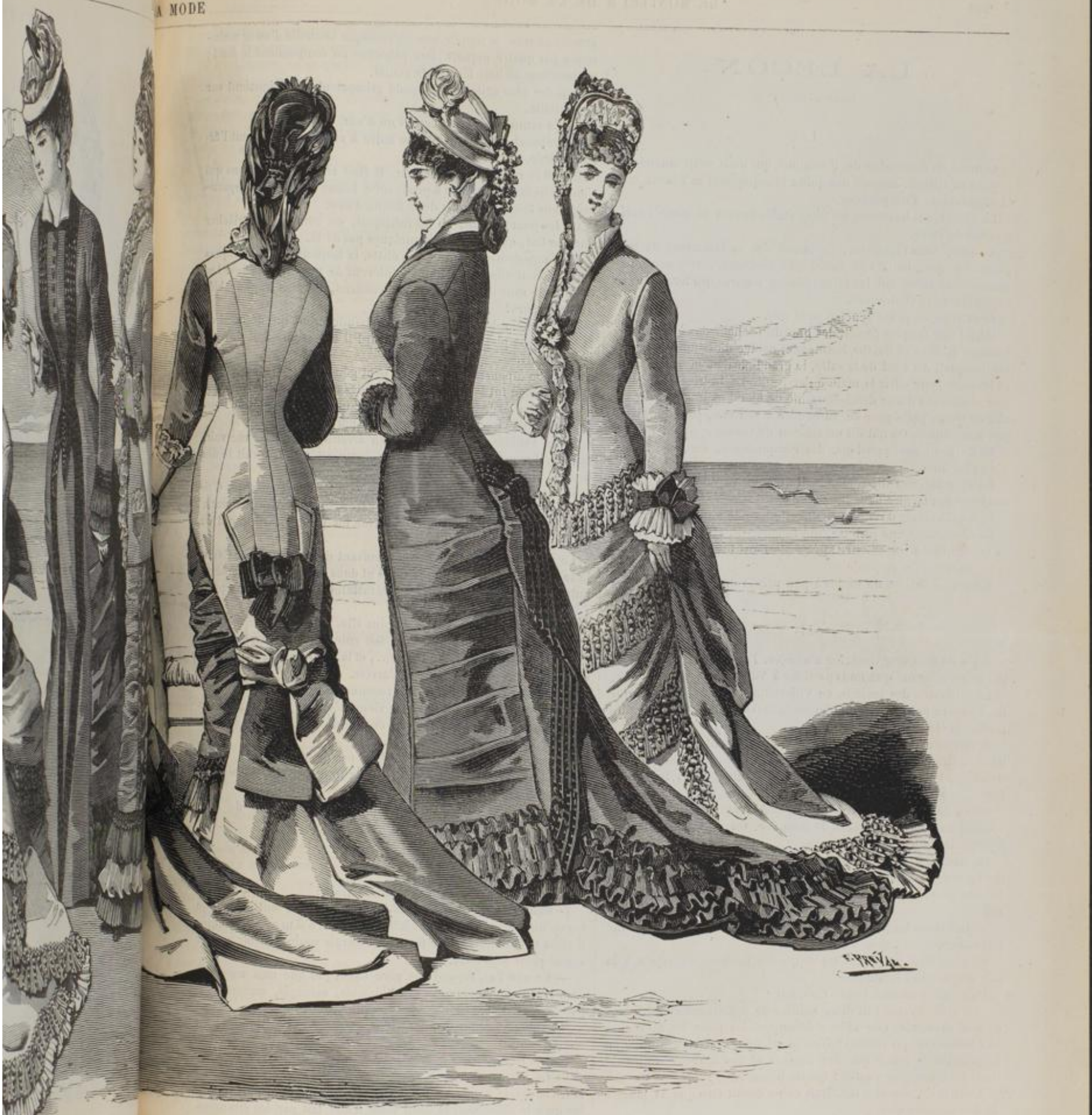
TOILETTES DE BAL

Prix des patrons épinglés : 1re figure 10 francs; 2e figure, 8 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE DG. N° 781. — TOILETTES DE

Prix des patrons épinglés : 1re fig.



— Modèles de la Scabieuse (rue de la Paix, 10.

les autres costumes, 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA LEÇON

(SIMPLE RÉCIT)

I

Comme on descendait de l'omnibus qui nous avait amenés de la gare au village, Jacques me quitta brusquement et courut vers la maisonnette d'un pêcheur.

Le chalut, les havenets, les filets étalés devant la porte l'indiquaient du reste.

Aussitôt, dans l'intérieur, ce furent des exclamations de surprise et de joie, toute une fanfare de bienvenue, avec accompagnement de sabots sur les larges *platons* sonores qui formaient le carrelage de la chaumière.

Je m'avançai, je me penchai pour voir.

Déjà l'ami Jacques passait des bras du pêcheur dans ceux de sa femme, accorte et fraîche Normande, coiffée du bonnet de coton traditionnel. Au fond de la salle, le grand-père et la grand'mère se levaient pour offrir la main à l'arrivant. La troisième génération, composée d'une demi-douzaine de blondins joufflus, accourait de toutes parts pour se suspendre à son cou, pour lui grimper aux jambes. On eût dit un tableau de Greuze.

Et c'étaient des questions, des compliments, des accolades à n'en plus finir.

Lorsque Jacques me rejoignit, il avait un rayonnement sur le visage et des larmes dans les yeux.

Je voulus savoir d'où provenait cette grande amitié.

— C'est toute une histoire, me répondit-il, et de celles-là que tu te complais à transmettre aux générations futures.

— Raconte! m'écriai-je.

Voici quel fut, ou du moins à peu près, son récit.

II

Il y a de cela une vingtaine d'années. J'en avais dix alors. C'était le premier été que nous passions à Villerville.

Le Villerville des anciens, ce Villerville primitif et sauvage que mon pauvre père se vantait d'avoir découvert, ainsi qu'Alexandre Dumas la Méditerranée.

A vrai dire, les indigènes nous contemplaient avec une certaine curiosité. Des Parisiens! Jusqu'à la présente saison inclusivement, Pont-l'Evêque et Lisieux leur avaient seuls fourni des hôtes.

Parmi ces familles du Calvados, j'avais trouvé des camarades, à savoir cinq ou six galopins de mon âge. On ne voyait que nous le long des haies ou sur la grève.

Un matin, à marée baissante, nous rencontrons sur le rocher des lignes, des hameçons et des poissons captifs. Ils semblaient au désespoir de ne pouvoir s'en retourner en même temps que le flot.

— Délivrons les prisonniers! proposa généreusement un jeune Lexovien qui est aujourd'hui notaire.

Sa motion fut acclamée. On coupa les ficelles, on rejeta à la mer anguilles et limandes.

Puis, un malicieux Pont-l'Evêquois :

— J'ai là, s'écria-t-il, deux feuilles de soldats coloriées, infanterie et cavalerie. Une idée : découpons-les pour les accrocher aux hameçons qui restent? C'est le pêcheur qui sera attrapé en ne pêchant ce matin que des zouaves et des dragons d'Epinal! Ohé! les autres, ça y est-il? Quelle bonne farce!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais ce ne devait être que la préface de nos déprédations.

Plus loin, dans une sorte de bassin naturel qu'entouraient de grosses pierres, je signale une gigantesque bouteille d'osier maintenue par quatre piquets. Des planches en composaient le fond; un bouchon de bois fermait le goulot.

Déjà les plus agiles de la bande grimpaient et trépignaient sur la bouteille.

— Ça remue dedans! s'écrie l'un d'eux.

— Débouchez! commande un autre à ceux qui formaient l'arrière-garde.

C'était le réservoir du pêcheur. Il était rempli de poissons qui s'empressèrent de mettre à profit cette bonne aubaine et disparurent dans tous les recoins de la flaque d'eau.

On les pourchassait, on les rattrapait, on courait les relâcher dans le flot, qui se brisait à quelques pas de là.

Il va sans dire que, durant ces ébats, la bouteille et les quelques verveux dont elle était flanquée subirent de notables avaries. Les enfants ne sont-ils pas, après les Prussiens, les plus impitoyables des ravageurs?

Tout à coup des cris partent du chemin creux qui descend de la falaise à la plage. C'est le pêcheur! Il a tout vu, tout deviné. Il accourt.

Je laisse à penser le sauve-qui-peut général.

Mon refuge fut l'une des rares cabanes de bains qui se voyaient alors sur la grève. Elles s'ouvraient par un simple loquet de bois. Je m'y blottis vivement, je refermai la porte sur moi.

Notre victime, qui se trouvait en arrière, n'avait pu me voir. Sitôt qu'il aurait passé devant ma cachette, sitôt qu'il aurait le dos tourné, je décamperais sans demander mon reste.

Les fenêtres de la cabine me permirent de le reconnaître. C'était le père Caen, un ex-marin de la garde, le doyen des pêcheurs.

— Pauvre vieux! murmurai-je avec un premier sentiment de remords.

Ce remords s'accentua lorsque, suivant des yeux le père Caen, je le vis arriver au bord de la mare et dans l'attitude de la colère, puis de la douleur, constater les dévastations dont, pour ma part, j'étais complice.

Cependant il fallait détaler au plus vite. Déjà ma main se posait sur le loquet... Bigre! un pas se fait entendre sur l'étroite esplanade ménagée devant les cabines..., et là, tout près de la mienne, quelqu'un que je ne puis voir, s'arrête.

Plus moyen de fuir! Je serais reconnu! Attendons!

Mon regard se reporte vers le vieux pêcheur. Il a ramassé ses verveux, sa grande bouteille, et, chargé de leurs débris, le voilà qui reprend le chemin du village.

Il approche; il n'est plus qu'à deux pas de mon refuge.

— Eh bien! père Caen, lui demanda tout à coup l'inconnu, il vous est donc arrivé malheur?

Juge du coup de théâtre : cette voix, c'était celle de mon père.

III

Jacques, après une pause, continua ainsi :

Te figures-tu ma situation? Mon père était là, tout près. Je le voyais maintenant. Le vieux pêcheur arrivait. S'il m'avait reconnu, il allait m'accuser. Je me tins coi. J'aurais voulu pouvoir rentrer à cent pieds sous terre.

— Ce que j'ai, répondit le père Caen, j'ai que mes nasses et mon réservoir viennent d'être dévastés, saccagés, comme vous pouvez le voir, par de méchants gamins...

Il semblait hésiter à poursuivre, mais son geste énergique en attestait le ciel.

Mon père s'informa si c'étaient des enfants du pays.

— Oh que non! fit le père Caen : les nôtres savent que ce sont là les outils, le gagne-pain des vieux qui ne peuvent plus travailler qu'à la côte. Non, le coup vient d'être fait par des étrangers, par les petits *baigneux*... Votre fils en était, monsieur, je l'ai vu.

— En ce cas, s'empressa de déclarer l'auteur de mes jours, le dommage me regarde. A combien l'estimez-vous, père Caen?

Le bonhomme, en sa qualité de Normand, ne pouvait répondre d'une façon catégorique.

— Notez, fit-il, que nous sommes aujourd'hui samedi. La boutique renfermait ma *pêque* de toute la semaine... sans compter les avaries des engins... Jarnigoi! Je voudrais pour vingt francs que ça ne me fût pas arrivé!

— Soit, vingt francs, dit mon père; les voici.

Mais le vieillard était connu pour sa fière équité. Il refusa, se servant d'une locution qui lui était familière :

— Ça ne serait pas juste, car ils étaient six. Oh! j'en sais le nombre, et prétends qu'on m'indemnise également. Chacun pour les siens, comme dit le juge de paix de Pont-l'Évêque!

— J'accepte l'arrêt, répliqua mon père. Prenez toujours pour ma part cette pièce de cinq francs.

— Quitte à vous rendre la monnaie, conclut l'ex-marin, car je ne réclame que mon dû. Davantage, ça ne serait pas juste.

Et tous les deux, en causant, ils s'éloignèrent.

IV

Je n'osai regagner la maison qu'à l'heure du déjeuner.

Mon père m'attendait dans le jardin. Il posa sa main sur ma tête,et me contraignant à le regarder, ses yeux dans mes yeux :

— Jacques, dit-il, tu as bien des défauts, mais je crois t'avoir inspiré l'horreur du mensonge. Voyons un peu si tu me répondras franchement et... bravement... Je viens d'en apprendre de belles sur ton compte, aux cabines!

— J'étais caché dans celle du milieu, balbutiai-je, et j'ai tout entendu.

— Bien! Mais voici ta mère. Ça lui ferait de la peine. Qu'elle n'en sache rien. Nous en recauserons plus tard.

Je ne m'assis ce jour-là qu'au bord de ma chaise et je ne mangeai que du bout des dents.

Dès que ma mère fut remontée chez elle, mon père m'attira par un signe au dehors et me dit :

— Viens avec moi, Jacques.

— Où donc?

— Parbleu! chez ces braves gens.

Jamais je ne lui avais vu l'air aussi sérieux. Quel était donc son dessein?

Nous arrivâmes devant cette salle basse où tu me voyais entrer tout à l'heure.

Telle elle est aujourd'hui, telle elle était alors. D'un côté, le lit derrière ses rideaux de serge ; de l'autre, la grande cheminée avec sa crémaillère et ses landiers d'un autre âge; la table au milieu ; çà et là quelques chaises de paille, et parfois le fauteuil de l'aïeul; sur le dressoir, à la muraille, les cuivres, la *dînanderie*, des images; dans l'armoire de noces, force faïences peintes et porcelaines dorées; un berceau par-ci, un cuveau par-là ; le rouet dans un coin; dans les autres, un aviron, des appelets ou des hardes. Je crois que, depuis Rollon, toutes les chaumières de la côte normande sont restées les mêmes.

La mère Caen était déjà une vieille femme, mais alerte encore, avenante et bonne comme du bon pain. Ses traits, son sourire, ses yeux vifs disaient du reste qu'elle avait été jolie en son temps. Pour le quart d'heure, assise auprès de la fenêtre, elle disposait des brins d'osier pour la réparation de la grande bouteille.

Sur le seuil, nous rencontrâmes le père Caen qui sortait.

— Ah! fit-il, monsieur, j'allais chez vous.

— Pourquoi ?

— Pour vous rapporter ces trois francs...; les autres parents n'ont voulu me donner chacun que quarante sous.

— Mais cela ne fait plus votre compte, père Caen.

— Bah! répliqua-t-il, ma vieille Ursule se charge de radouber les nasses, et je ne dois pas, je ne veux pas accepter de vous plus que des autres. Voici l'argent qui vous revient.

Mon père se refusait à le reprendre, mais le vieillard l'y contraignit en ajoutant avec dignité :

— Je vous en prie, monsieur : il y aurait offense... Ça ne serait pas juste.

— Ce qui est juste, déclara tout à coup mon père, c'est que ce gamin-là vous demande pardon.

V

Ces mots, poursuivit Jacques, me tombèrent sur la joue comme un soufflet.

Si je n'étais pas menteur, j'avais en revanche beaucoup d'orgueil, et, tu le sais, nous autres fils de famille, nous nous croyons de beaucoup au-dessus des paysans. Les leçons du foyer n'y font rien, il faut celles de la vie pour nous prouver que ce n'est ni la naissance ni l'éducation, mais l'honneur seul qui fait la différence entre les hommes.

Un jeune coq, hérissant sa crête rouge et son beau plumage, n'est pas plus arrogant que ne le fut ton ami Jacques lorsqu'il se récria :

— Demander pardon, moi!

— Toi-même, insista mon père avec calme, car tu as offensé un honnête homme, un vieillard, dans son bien, dans son contentement, dans son travail. L'argent ne rachète pas tout... Il faut en outre la réparation morale, et ceci ne me regarde plus. A ton tour !

— Mais...

Il ne me laissa pas achever.

— Des excuses ! conclut-il impérativement; allons, Jacques, fais-lui tes excuses, et de franc cœur. Mais regarde donc cette pauvre mère Caen... Par ta faute, elle en aura sans doute pour plusieurs journées d'ouvrage.

La bonne Ursule intervint :

— Oh! mais je ne me plains pas, dit-elle. Épargnez ce cher enfant, je vous en prie. S'humilier devant de pauvres gens comme nous, lui, un jeune monsieur... ce serait par trop dur!

Il y avait eu tant de générosité dans ces douces paroles que mon sot orgueil n'y put tenir. Des larmes jaillirent de mes yeux. Je m'élançai vers la vieille paysanne, et, tandis que je l'étreignais dans mes bras, tandis qu'elle me couvrait de caresses, ce cri, mêlé de sanglots, s'échappa tout naturellement de mon cœur :

— Pardon, mère Caen, je suis au désespoir de vous avoir causé de la peine.

Elle était aussi émue, elle pleurait autant que moi.

A vrai dire, si cette amende honorable m'avait peu coûté, c'est que je ne la faisais qu'à une femme.

Mais mon père ne l'entendait pas ainsi.

— Va dire la même chose à M. Caen, m'ordonna-t-il.

Déjà la fierté me conseillait une récidive d'hésitation. Ursule le comprit. Ce fut elle-même qui me mena vers son mari.

Je courbai la tête en murmurant :

— Excusez-moi, père Caen.

Les lèvres du vieux pêcheur descendirent sur mon front.

— Le premier poisson qui se prendra dans mes nasses, dit-il, c'est vous qui le mangerez, mon petit ami. Autrement, ce ne serait pas juste.

Et mon père, en nous en retournant :

— C'est bien, Jacques.

VI

Que te dirai-je encore? conclut Jacques. Nous devînmes les amis du père et de la mère Caen. Ils avaient trois fils qui navi-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

guaient alors au service de l'État. Un seul en est revenu, mon ami Césaire.

Souvent il m'emmenait *pêquer* dans sa barque. Un jour de gros temps il m'a quelque peu sauvé la vie. J'ai dansé à sa noce.

La veille, grâce aux sollicitations de mon père, l'ex-marin de la garde avait reçu la croix d'honneur, ce qui n'était que juste.

Je suis le parrain d'une des blondines de la nichée. Si j'ai des enfants, ils seront les amis de ceux du pêcheur..., et je leur transmettrai cette histoire, cette leçon, afin qu'ils aient à leur tour le sentiment de la justice et de la véritable égalité : celle de tous les honnêtes gens.

Charles Deslys.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Il y a en ce moment chez nos bons voisins les Anglais un certain mouvement *littéraire*, et qui me rappelle ma jeunesse. Ainsi on y publie dans les revues, dans les livres, dans les journaux, des articles sur la régénérescence de la cuisine : un illustre *bas bleu* épanche sa prose dans le *Nouveau Bréviaire des femmes*, et les salons ne retentissent, en ce moment, que de l'annonce d'une recette nouvelle ou du récit de la confection d'un plat étranger. En un mot, les dignes fils ou, pour mieux dire, les dignes filles d'Albion ont pris très-sérieusement à la lettre cet aphorisme de Brillat-Savarin, que « la découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur de l'humanité que la découverte d'une étoile. » Et tout naturellement les femmes se sont mises à la tête de cette ligue, dont les armes sont le tourne broche et la lèche frite.

Je vous ai dit que cette campagne me rappelait ma jeunesse, parce que jadis, sous le règne de Louis XVIII, l'art de la cuisine était fort à la mode, non d'une façon littéraire, mais de la manière du monde la plus réaliste et la plus positive.

Le roi était fort gourmand. Pendant l'émigration, la duchesse d'Angoulême, se rappelant l'adresse avec laquelle elle confectionnait pour la reine de jolis petits plats avec fort peu de choses — art dont nous avons dû retrouver la recette pendant notre malheureux siége de Paris — la duchesse, dis-je, pour plaire à son oncle, lui préparait entre autres choses, d'une façon tout à fait royale, des œufs brouillés sous toutes les formes : aux pointes d'asperges, aux champignons, aux truffes même, dans les grands jours de gala ; si bien que, plus tard, quand il fut rentré aux Tuileries sous le nom de Louis XVIII, le roi redevenait comte de Provence par rapport aux œufs brouillés et autres petites chatteries de même genre. Seulement on comprend que ce n'était plus la Dauphine qui confectionnait tout cela ; les dames les plus distinguées de la cour se disputaient à l'envi l'honneur de charmer la bouche de Sa Majesté. La comtesse Du Cayla, avec ses blanches mains qui passaient pour les plus belles mains de France, avait su gagner le cordon bleu d'honneur, chose qui avait encore fait monter ses actions dans le cœur du roi.

Comme ce qui se fait à la cour trouve toujours des imitateurs à la ville, on professait alors l'art de la cuisine en plein salon, et les jeunes filles comptaient au rang de leurs talents celui de bien préparer soit un plat, soit un dîner à l'occasion, ce qui n'est pas si fort à dédaigner que vous avez l'air de le croire, mesdames. Seulement, comme je l'ai dit, chez nous la littérature ne s'en mêlait point, la philanthropie non plus ; tandis qu'en Angleterre, où toutes choses se font très-gravement, on a fondé l'an dernier une *Ecole nationale de cuisine*, qui compte aujourd'hui déjà trente-neuf succursales, et où les femmes et les jeunes filles des plus grandes familles ne dédaignent pas d'aller apprendre à dresser de leurs propres mains un poulet, ou à écorcher un lapin, selon la circonstance.

Une fois le branle donné, tous se sont jetés dans la mêlée ; et un écrivain fort sérieux vient de publier dans une très-grave revue trimestrielle, appelée la *Quarterly Review*, une étude à la fois spéculative et pratique sur la cuisine. Cette étude a obtenu un si grand succès, qu'on a dû la tirer à part ; et cet article est véritablement une singulière chose ! Ainsi l'on y trouve une recette de sauce à côté d'observations ethnologiques, une dissertation sur les rôtissoires perfectionnées à côté de réflexions morales, et ainsi tout le long des divers chapitres.

L'auteur commence par passer en revue l'état de la cuisine en général et chez tous les peuples en particulier, prétendant que les questions de race jouent, même sur ce théâtre, un grand rôle.

Ainsi le Français porte dans la confection d'un ragoût ou dans l'ordonnance d'un dîner l'esprit de clarté, d'élégance et de bon goût qui le caractérise, et souvent sa cuisine mérite l'épithète de parfaite ; mais qu'il y prenne garde : en ce moment il y a décadence sensible, et l'étranger, en quête d'un dîner fin, ne trouve plus à Paris un seul restaurant comparable aux célébrités de la première moitié du siècle.

L'Italie du Nord, — car les Napolitains n'ont jamais su manger, — la Haute-Italie donc, qui jadis méritait une mention honorable, a encore plus reculé que les Français. A parler franc, elle n'occupe plus maintenant, sous le rapport de la cuisine, qu'un rang très-secondaire ; mais qu'elle ne se décourage pas : il y a toujours de l'espoir pour une nation qui sait faire cuire le riz comme le riz se cuit chez elle.

Quant à l'Espagne, nous n'en parlerons pas : son cas est désespéré !

Il est difficile de porter un jugement sur les aptitudes culinaires des Slaves, par l'excellente raison que personne chez eux n'est cuisinier, à proprement parler, et que tous les gros bonnets en ce genre leur sont envoyés de Paris, avec les modes, les tableaux et autres objets d'art.

En Autriche, le mélange des races n'a pas été favorable aux fourneaux, et il règne en cet empire, à l'égard des repas, un désordre sans nom ; on mange ce qui se trouve, bon ou mauvais, en fredonnant un air et pensant à autre chose. Il n'y a pas d'heures fixées pour les dîners ; il n'y a pas d'ordonnance pour régler la marche des plats sur la table ; enfin, tout va un peu à la diable sur ce point, et l'étranger qui voit cette légèreté gastronomique rit au lieu de se fâcher. Par contre, l'épaisse ignorance culinaire de l'Allemand du Nord l'irrite : car celui-ci apporte dans sa cuisine l'immense orgueil qu'il met en toutes choses, décorant les mets les plus détestables des titres les plus pompeux, et se pâmant d'aise devant son éternelle choucroute à la bière et son ragoût de mouton aux pruneaux.

Quant à l'Angleterre, la revue que je cite convient qu'elle laisse fort à désirer. La faute, dit-elle, en est à l'amour-propre de la ménagère du cru, qui ne voudra jamais reconnaître qu'elle ne sait pas faire cuire des côtelettes, et que les rares notions qu'elle possède sur la confection des ragoûts sont autant d'hérésies.... C'est pourquoi l'auteur de l'article prêche à toutes les familles l'affiliation à cette *Ecole nationale de cuisine*, qui doit donner les meilleurs résultats dans l'art gastronomique.

Or, les écrivains qui prêchent ainsi sont écoutés, car cette institution s'est élevée, pour l'année qui vient de finir, à 1734 élèves couronnées, dont 59 ont obtenu le diplôme de professeur. N'est-ce pas là un beau résultat ? L'instruction est divisée en quatre classes, de deux heures par semaine : première classe pour les familles riches ; seconde classe pour les familles dont les ressources sont bornées ; troisième classe pour les familles d'artisans ; quatrième cours enfin pour les personnes qui se destinent au professorat culinaire. Et l'institution a pris pour devise ces mots : « On ne relèvera l'art de la cuisine qu'en estimant les personnes qui l'enseignent. »

Comtesse de Bassanville.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE FOLLET

(CONTE.)

I

Mlle Léonie eût été la plus ravissante petite personne du canton de Brinon, sans la vanité qui gâtait les charmes naturels de cette enfant. Léonie ne concevait pas — à cet âge on ne conçoit pas grand'chose — qu'il pût se trouver sous le ciel rien de comparable à sa beauté. Tout ce qui était sans éclat ne pouvait trouver grâce à ses yeux. Mlle Léonie avait toujours des sucreries dans ses poches pour les jolis épagneuls du château, et des cailloux dans les mains pour les barbets errants du voisinage. Sa mère, simple et bonne, ne pouvait la corriger de ce méchant travers. Le papa était un brave homme qui mettait en pratique les moralités de la maman.

— Léonie, lui disait-il un jour avec sévérité, pourquoi malmenez-vous ce pauvre animal qui implore votre pitié?

— Il est si laid! répondit l'enfant avec une petite moue dédaigneuse.

— Vous n'avez pas à vous prononcer sur sa beauté, pas plus que sur l'élégance de ses manières, répliqua M. Lagrenée; exercez-vous plutôt à pénétrer les motifs qui font que ce chien s'arrête ici plutôt qu'ailleurs; demandez-vous pourquoi son regard a quelque chose de piteux, pourquoi il incline la tête à droite et à gauche comme un pauvre honteux qui sollicite.

Léonie, sans y regarder de si loin, prit un petit air boudeur et jeta un regard malveillant sur le mâtin à la taille énorme, au poil roux, long, ébouriffé et crotté; puis, détournant la tête avec dédain, elle murmura tout bas : « Ce n'est pas toi, va, vilaine bête, qui me feras oublier mon gentil Follet!

Cependant, le pauvre chien attendait une réponse; et comme il était, d'instinct, un peu physionomiste et profond observateur, il avait deviné que c'était à M. Lagrenée qu'il devait adresser sa pantomime, laquelle ne manquait pas d'éloquence.

M. Lagrenée alla droit à l'animal et lui dit, avec un sourire plein d'une douce bonhomie :

— Voyons, approche; je gage que tu as faim, toi?

A cette question, le mâtin fit un mouvement leste, agitant les oreilles et la queue, ce qui semblait dire :

— Oui, j'ai faim.

M. Lagrenée ne dédaigna pas de conduire lui-même le solliciteur à l'office; puis, l'ayant bien bien fait régaler, il songea que le chien qui accompagnait ordinairement le berger attaché à la ferme était mort la veille et qu'on n'avait pas encore pourvu à son remplacement : une place dans sa maison était donc vacante. L'idée d'offrir un emploi à son visiteur vint tout naturellement à la pensée de cet excellent homme.

— Hier, j'ai perdu un bon serviteur, lui dit-il.

Deux larmes brillèrent sous les paupières du bon animal qui semblait répondre :

— Et moi je viens de perdre un bon maître.

— Si tu n'as personne qui t'aime dans ce monde, entre chez nous, lui dit M. Lagrenée. Tu ne seras point malmené ici; tu auras bon gîte et bon couvert. Suivre le berger aux champs et garder le troupeau, voilà quelle sera ta besogne. Voici ta loge, ajouta le fermier en lui indiquant du doigt la niche restée ide.

On n'y voyait ni chaine ni collier, mais de la paille fraîche et une grande écuelle.

Pour toute réponse, l'énorme mâtin, beau dans son espèce, se précipita dans la niche, fixant M. Lagrenée avec deux prunelles où éclatait toute sa reconnaissance.

Les chiens en ont.

— C'est bien, lui dit le bon fermier; à compter de ce jour, tu es de la famille et ton nom est César.

Puis il s'éloigna.

Mlle Léonie, en passant devant le pauvre animal, tira la langue et lui fit une affreuse grimace en répétant :

— C'est égal, j'aime mieux mon gentil Follet que toi, vilaine bête.

César dévora l'affront sans sourciller.

Il est vrai que Follet, dont parlait Léonie, était un charmante petit lutin qui était apparu à la fillette du fermier un soir d'été, tandis qu'elle se promenait dans les environs de la ferme, malgré les avertissements de sa mère qui lui disait toujours :

— Léonie, garde-toi bien, quand vient la nuit, de t'éloigner de notre habitation. Il y a de méchants esprits rôdeurs qui attirent les enfants et les perdent.

Follet était grand à peine de quelques pouces; il sautillait comme une cigale dans l'herbe et dansait, dansait, dansait, et poussait, en fuyant, de petits ricanements forts drôles, en même temps qu'une jolie flamme bleue tremblotait sur son front d'une blancheur de neige. Il était vêtu d'un frais casaquin rouge, aux extrémités duquel pendaient sonnettes et grelots d'argent sans cesse agités et sonnant sans cesse; Follet avait aux pieds des bottines d'or pur, aux jambes une sorte d'étoffe écailleuse verte, jaune et plus luisante que la robe des lézards. Aussi, quand venait le soir, Léonie ne manquait-elle jamais de s'échapper du logis — avec une telle adresse qu'elle mettait tous les surveillants en défaut — pour courir après ce Follet qu'elle trouvait si beau, si beau... Elle l'appelait ainsi à demi-voix :

— Follet! gentil Follet, où es-tu?

Un moment après ces appels, sonnaient clochettes et grelots, vacillait la jolie flamme bleue, ricanait la petite voix.

II

Un soir donc, à la fin d'une journée ardente, le ciel était sombre. Léonie, au sortir du souper, courut comme d'habitude en s'écriant :

— Follet! gentil Follet, où es-tu?

Un petit ricanement répondit à son appel. Elle prêta une oreille attentive et bientôt entendit sonner clochettes et grelots; elle regarda dans l'ombre et vit s'agiter la jolie flamme bleue, puis enfin le charmant lutin qui dansait, dansait et disait :

— Suis-moi, là-bas, au bord du grand étang... nous jouerons dans l'herbe haute... Viens vite, Léonie, viens vite!

— Pourquoi ne veux-tu pas jouer et courir ici? répondait la petite fille.

— Parce que les gens de la ferme m'ont menacé. Ils m'en veulent; ils ont juré de m'étouffer sous leurs pieds si j'approche de cette mare qui me plait tant, et de mettre aussi ce gros vilain chien bourru à mes trousses, ce gros vilain chien dont les prunelles flamboient dans l'obscurité comme la prunelle des loups.

Et le Follet dansait, dansait, dansait et s'éloignait en ricanant toujours de plus belle. Et Léonie se mit à suivre le lutin qui brillait plus que de coutume à cause de la nuit noire : il était alors véritablement beau.

L'enfant le suivit avec une ardeur telle qu'en peu de temps elle se trouva fort éloignée de la maison de son père. Bientôt même les lumières de la ferme disparurent à ses yeux; le ciel devint plus noir. Elle se retourna et fut bien étonnée de ne plus voir les murs blancs de la grande ferme, de se trouver dans une solitude profonde, au milieu d'un silence menaçant, à la lisière d'un bois au pied duquel tournait une rivière. On entendait le tic-tac d'un moulin et l'eau bouillonnante qui s'échappait de la vanne. Alors, tout épouvantée :

— Follet! gentil Follet! s'écria-t-elle, n'allons pas plus loin...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Pourquoi ris-tu ainsi quand je suis inquiète, quand j'ai peur?... Follet, gentil Follet, ramène-moi à la ferme!

— Suis-moi, répondait le lutin toujours dansant, toujours ricanant.

Cependant la petite fille marchait, marchait toujours; mais vainement elle tournait autour du bois et revenait sans cesse à la même place sans pouvoir retrouver son chemin.

—Follet! gentil Follet! reconduis-moi à la ferme, lui cria-t-elle encore. Pourquoi ris-tu quand j'ai si peur? reconduis-moi à la ferme.

— Nous y allons, répondit le lutin.

Et instantanément il se trouva de l'autre côté de la vanne, ayant passé l'eau comme une flamme voltigeante. Puis il ajouta de sa voix douce et traîtresse :

— Léonie, fais comme moi, traverse sur cette planche, je t'attends.

La petite fille s'aventura toute temblante sur ce passage étroit et vacillant. Arrivée au milieu, la peur la prit; elle perdit la tête, le pied lui glissa... Elle poussa un long cri de détresse et disparut dans la vanne, tandis que le Follet dansait, dansait et ricanait plus fort que jamais.

Puis flamme, grelots, ricanement, tout s'éteignit dans la nuit noire et profonde.

III

Mlle Léonie se croyait perdue quand un mâtin, taillé comme un lion et qui l'avait suivie de loin pas à pas depuis la ferme, se jeta dans la vanne, plongea et enleva la petite imprudente aux flots qui la recouvraient déjà.

César, le laid César — car c'était lui — la chargea sur son large dos et la rapporta à la maison. Ses aboiements lamentables ne tardèrent pas à donner l'éveil aux gens de la ferme. Le corps de l'enfant évanouie et mouillée, le chien haletant et mouillé lui-même, cela disait assez que l'animal avait arraché l'enfant du fermier à quelque péril.

Quand Léonie revint à elle, M. Lagrenée demanda à sa fille ce que tout cela voulait dire.

— César! mon bon César! s'écria la petite fille.

Et, ayant tout raconté en pleurant, elle pressait l'animal dans ses bras, reconnaissant qu'il était véritablement beau, de cette beauté qui vient du cœur et illumine le visage.

La pauvre enfant accablait César de caresses. Celui-ci se croyait véritablement son obligé : il se couchait aux pieds de sa jolie petite maîtresse, dont la grâce alors embellissait les traits; il lui léchait les mains, ce qui est la manière d'embrasser chez ces animaux. Et le chien bonhomme n'osa même pas lui dire, en songeant au traître et gentil Follet :

— Vous le voyez, chère demoiselle..., *tout ce qui luit n'est pas or!*

Savinien Lapointe.

REVUE DES MAGASINS

M. de Plument a eu la main heureuse avec son corset *bains de mer*; de tous côtés on le réclame, on le veut : aussi les dépôts de se multiplier. Nous avons déjà indiqué ceux qui sont établis chez Mmes Maigrot : chaussée d'Ingouville au Hâvre, et rue de la mer à Trouville. Nous devons y ajouter aujourd'hui, pour la Belgique, l'adresse de la maison Bourgongne : rue Longue, 41, à Ostende, et rue du Marché-aux-Herbes, 108, à Bruxelles.

Voilà qui va donner une grande extension à la vente de ce gentil corset. Avec cette agréable facilité de pouvoir l'acheter aux mêmes conditions que dans la maison de Paris (33, rue Vivienne), aucune femme ne serait excusable de s'en passer. Ce corset *bains de mer* offre tant d'avantages aux baigneuses qu'il préserve à la fois de la rudesse des flots et des regards indiscrets! Son prix (25 francs) est lui-même un attrait de plus, car c'est là une somme insignifiante eu égard aux avantages de ce précieux corset.

En dehors de la saison des eaux, le corset *bains de mer* rendra de grands services comme ceinture de repos. Avec la mode actuelle des « matinées », — ce gracieux déshabillé dont la faveur s'accroit chaque jour, — ce corset est infiniment préférable à tout autre modèle.

SPÉCIALITÉS

Quand on voit un produit se répandre de par le monde avec la rapidité de l'éclair, on peut affirmer à coup sûr que ses mérites sont réels. Telle est notre opinion en ce qui concerne l'*Anisine-Marc* du docteur Jochelson. On n'ouvre pas un journal qu'on n'y trouve la preuve de son efficacité, et la vente même de ce célèbre anti-névralgique russe démontre éloquemment que ses vertus sont sans égales.

En moins d'une minute de son application, dit le docteur, l'*Anisine-Marc* fait disparaître les douleurs névralgiques, migraines, maux de dents nerveux, etc. Qui donc pourrait hésiter à s'en servir?

On peut se procurer cet anti-névralgique, rue Richer, 39, et chez tous les pharmaciens.

— A propos d'une lettre, fort aimable du reste, que nous recevons de l'étranger, nous croyons utile de revenir sur la nature même du *lait antéphélique* de Candès et sur son mode d'emploi.

Cet agréable produit, d'une blancheur mate, est d'une parfaite innocuité; cependant il ne faut pas l'employer pur. On le mélange d'eau ordinaire, soit par moitié, soit par tiers; de plus, avant de s'en servir, il est nécessaire d'agiter le flacon.

Les lotions de *lait antéphélique* peuvent se faire matin et soir; mais il va sans dire qu'on ne peut plus mettre quoi que ce soit sur la peau, car ce serait nuire à l'action même de ce talisman de beauté.

Le flacon de *lait antéphélique* coûte 5 francs, qu'on doit adresser à M. Candès (26, boulevard Saint-Denis).

M. D'A.

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

SOMMAIRE DU 3e N° D'AOUT 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Correspondance. — *La Leçon*, simple récit, par M. Charles Deslys. — Lettres d'une douairière, par Mme de Bassanville. — *Le Follet*, conte, par M. Savinien Lapointe. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1444, dessin de M. Jules David : élégantes toilettes de casino. — Patron coupé (annexe spéciale aux éditions n° 2 et n° 3) : cuirasse-peplum.

Dans le texte : P. n° 369, dessin de M. E. Préval : chapeau *Napolitain*.— DG. n° 781, dessin de M. E. Préval : toilettes de plage. — G. n° 782, dessin de M. E. Préval : toilettes de bal. — G. n° 793, dessin de M. Janet : toilettes de villégiature.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Pour les personnes qui sont intéressées à suivre de près le mouvement des modes, il est facile de s'apercevoir que, dès la fin d'août, la nouveauté commence à surgir pour la saison prochaine. Rien encore n'est officiel, toutefois; on tâtonne, on essaye, et il faut bien encore un mois de plus pour que le résultat définitif soit arrêté.

Le mois de septembre est comme le prologue des modes de l'hiver; les grands industriels de la province et de l'étranger viennent à ce moment visiter les maisons de Paris et faire leur choix avant les Parisiens. Il faut même ajouter que leurs indications entrent pour une certaine part dans la balance des décisions à prendre. Mais la mode nouvelle ne devient universelle que lorsqu'elle a subi le baptême d'un succès parisien.

Sans nous lancer trop avant dans le domaine des indiscrétions au sujet des nouveautés entrevues à l'horizon, nous pouvons cependant donner à nos lectrices un aperçu de nos observations particulières.

Il y a d'abord un tissu que nous croyons appelé à un grand succès d'élégance; c'est une sorte de vigogne à *poil*, de nuances unies, brunes ou neutres. Est-ce à la vogue du cachemire de l'Inde, tant porté cet été, que nous devons cette innovation ? Peut-être ses « cheveux blancs », comme disait un gentil bébé à propos des poils blancs qui distinguent ce tissu, auront-ils fait naître cette idée ? Dans tous les cas, l'étoffe n'a rien de déplaisant, tout au plus étonne-t-elle un peu; c'est, du reste, le genre de la loutre. Une COUTURIÈRE qui a du goût ne peut faire autre chose qu'une robe princesse avec cette étoffe poilue; il n'y faut naturellement aucune garniture, et un long paletot en pareil doit compléter le costume.

Il faut s'attendre, pour les vêtements d'hiver, à une longueur et à une ampleur inaccoutumées. Nous avons vu un superbe modèle qui fera sensation cet hiver. Qu'on se figure un long et ample vêtement de velours noir, dont la forme est celle d'une « visite » se prolongeant vers le bas jusqu'à faire paletot. Les manches, genre « visite » aussi, mais larges et tendant bien le dos, sont doublées de peluche rouge, ainsi que le bord de toute la confection. Une large bande de plumes de coq, formant franges, orne tous les bords extérieurs, y compris le tour du cou. On trouvera certainement, comme nous, que cette splendide confection sent sa grande dame d'une lieue.

Nous n'insisterons pas davantage sur les questions de l'avenir ; le présent est assez riche en soi-même, par la variété de ses modes, pour que nous en profitions. D'autant plus qu'il nous arrive de certains châteaux hospitaliers des échos d'élégance qui méritent d'être recueillis. On nous signale notamment le succès qu'obtient, aux réunions intimes du soir, une charmante petite comtesse, avec son costume de linon blanc et son *caraco* de toile rouge; ce dernier vêtement, ouvert en carré devant, a des mancherons coquets qui ne cachent qu'à moitié le bras.

Autre toilette venant de la même source, mais d'une nature plus recherchée : c'est un composé d'entre-deux et de dentelles en valenciennes, avec traine formée par une cascade de volants. Cet ensemble, très-vaporeux, est parsemé de nœuds de ruban bleu pâle, placés dans un coquet désordre, véritable effet de l'art. Sur le côté du corsage décolleté s'étagent quatre ou cinq roses de tons variés.

P. N° 375. — TOILETTE DE PÊCHE OU D'EXCURSION.
Prix du patron épinglé : 5 fr.

—

Jamais la mode n'a mieux compris ses intérêts qu'en harmonisant les toilettes comme elle le fait aujourd'hui ; robe blanche, chapeau blanc : peut-il y avoir une entente plus idéale ?

Le chapeau blanc offre cette particularité qu'il convient également à tous les âges; jeunes et vieilles, toutes les femmes sont heureuses d'en profiter, et les jeunes mariées plus que les autres.

Sur quelques points reculés de la province, il y a des MODISTES un peu en retard sous ce rapport, et cela constitue de leur part une erreur capable de leur causer un certain préjudice. Il est vrai que le chapeau blanc, ainsi que le chapeau noir, présente de grandes difficultés au point de vue de l'exécution. En dehors de la paille de riz et du feutre blanc, si faciles à garnir, et qui, d'ailleurs, ne sont point en cause ici, il est nécessaire de tout créer. C'est en ce moment une petite carcasse de capote qu'on emploie, de genre Marie Stuart ou autre. On la recouvre de crêpe lisse blanc, ou bien de tulle, de dentelle tout coulissés, que l'on garnit de ruban de satin blanc disposé en plusieurs choux ou nœuds variés; ceux-ci sont fixés au sommet sur le pied d'une touffe de trois plumes d'autruche, ou d'un grand saule, etc. La capote couverte de plumes blanches est encore à l'ordre du jour des belles élégantes; la jeune fiancée qui nous a demandé des indications à ce sujet peut fort bien choisir ce genre de chapeau pour ses visites de noce.

Le toquet Henri III, tout en plumes de merle d'Afrique, est en ce moment la coiffure favorite des jolies femmes. Nous aimons surtout les toquets dont les plumes de teinte loutre sont égayées d'une aigrette blanche.

Les chapeaux de feutre, qui commencent à se montrer, disparaissent eux-mêmes sous les plumes. L'un est entouré de lophophore, avec la tête de l'oiseau sur le côté. Un autre est garni de plumes de faisan doré ou de n'importe quelle couleur, et des ailes de plumes assorties s'élèvent un peu sur l'arrière.

La peluche et le velours, la gaze chenillée, les fleurs de velours et de satin, les feuillages variés aux chaudes lueurs d'automne, les fruits de haies, les montures de jeunes pousses en toutes teintes de vert, tels sont les éléments de travail dont la modiste parisienne tire des merveilles de goût artistique.

—

Autant la LINGERIE présentait une pénurie extrême il y a quelques mois, par suite du système routinier qu'elle avait adopté, autant elle est riche aujourd'hui, grâce à la variété de ses modèles. Nos lectrices ont été mises par nous au courant de ses progrès à mesure qu'ils se manifestaient; aussi ne reviendrons-nous pas sur ses agissements à propos des cols Richelieu, Marion de Lorme, Anne d'Autriche, etc., et des manchettes assorties à ces types.

Nous préférons signaler aux jeunes femmes une élégante série de parures de lingerie en foulard brodé à la main. Il y a des guimpes, des modesties, de grands cols, des jabots, des cravates, des rabats, etc. Ces modèles sont garnis de bandes brodées, rehaussées de petites valenciennes, dont quelques-unes sont plissées. D'autres sont encadrés de ruches en dentelle de Mirecourt très-fines. Les parures qui forment plastron, guimpes bretonnes, modesties, sont toutes coulissées, et chaque coulisse est soulignée par un point breton croisé, fait en soie de deux couleurs.

Les broderies de couleur sur nansouk continuent de faire bonne figure dans le domaine de la lingerie. Nous avouons franchement notre admiration pour la toilette blanche suivante, qui est en fin nansouk, et très-digne de figurer dans un grand dîner de campagne :

Jupon à longue traîne, entouré de deux volants garnis de plissés « coup de vent » en même étoffe, et bordés de broderie anglaise, rouge sur blanc. Les plissés seuls ornent les bords d'une polonaise de forme princesse, y compris le milieu du devant et le tour du cou qui est coupé en carré; même disposition aux manches duchesse. Par derrière, une traîne supplémentaire, fixée au bas du buste, est encadrée de cette garniture rouge, et la taille est serrée par une ceinture ronde en ruban rouge.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 375.

TOILETTE D'EXCURSION. — 1 et 2. Même costume, vu sous deux aspects, en toile bleu marine et toile zéphir à rayures bleues et blanches. — Jupon sans traîne, entouré de trois volants plissés en tissu rayé, dont la tête est formée d'un galon blanc et d'un petit volant de toile bleue unie à bordure blanche. — Polonaise, genre blouse; le devant, de forme princesse, est boutonné jusque vers le milieu, d'où le bas s'écarte pour se draper sur le côté derrière. Dos à gros plis creux, terminé par une tunique plate; la couture de raccord est couverte par une bande rayée de lacets blancs. Même garniture de lacets sur tous les bords du vêtement, y compris le col rabattu, la ceinture et le parement des manches. — Lingerie plissée en linon blanc. — Chapeau rond en paille légère, recouvert d'un long voile de gaze bleu pâle retenu sur le côté derrière par un groupe de renoncules. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 792.

TOILETTES D'ENFANTS. — 1. Costume en tissu de laine à rayures rouges et grises, pour petite fille de huit à douze ans. — Forme princesse, avec petite jupe rajoutée au bas du dos derrière; les côtés, détachés du milieu du dos, forment deux pattes, qui sont lisérées de rouge. Un beau nœud de ruban rouge relie ces deux pattes au bas du dos. Une grande poche, placée assez bas, est garnie, ainsi que tout le milieu des devants, de boutons assortis. Parement de faille rouge au bas des manches. — Lingerie plissée en organdi. — Chapeau de paille de riz, genre *bergère*, garni de ruban rouge et d'une guirlande de marguerites. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Paletot de drap bleu, pour petit garçon de trois à quatre ans. — Ce vêtement, de forme tout à fait droite, est fermé devant par une ligne de boutons noirs. Double col rabattu, dont l'un en faille noire. Un petit parement de faille indique la poche sur le côté. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume en fantaisie de laine à rayures rouges et noires, pour petite fille de quatre à six ans. — Le devant forme un long gilet de faille noire, fermé par des boutons rouges; le bas est une sorte de volant d'étoffe rayée ajouté dessous pour en compléter la longueur. Le dos et les petits côtés se terminent par un grand volant monté à plis creux, et sur la tête duquel viennent se rabattre des revers de faille noire; ceux-ci, pris dans les devants, sont entourés de petits plissés de taffetas rouge; ils se réunissent derrière sous un large nœud de ruban noir. Un col-fichu en faille noire, encadré de plissés rouges, orne le haut de la robe; il se termine au bord du gilet. Les manches, également en faille noire, ont un parement de même étoffe bordé de ruches rouges. — Lingerie plate. — Chapeau de feutre gris, entouré d'une simple écharpe de gaze rouge. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4 et 5. Costume en fantaisie de laine à rayures bleues et blanches, pour jeune fille de douze à quinze ans, présenté sous deux aspects. — Robe princesse à dos d'habit. Celui-ci est fait avec l'étoffe taillée en biais; une seule couture cintrée au milieu, et les bords des pans encadrés de galon brodé. Une petite jupe froncée est montée par un ruban de fil sous les pans; le cordon est fixé d'une couture de côté à l'autre, puis maintenu au milieu par un autre cordon. Un galon semblable part du côté du pan gauche, remontant sur le dos et passant à cheval sur l'épaule, pour suivre les bords du devant du corsage, qui est ouvert en biais jusqu'à la taille; de là, le galon descend en droite ligne jusqu'au bas de la robe. Un volant de faille bleue suit les bords du galon et encadre le tour du cou. Grande poche carrée, formée de plissés de faille coupés d'un galon bleu. Plissés et galon au bas des manches. — Lingerie de mousseline plissée, à bords festonnés de bleu. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

6. Costume de cachemire réséda, pour petite fille de cinq à sept ans. —

Forme princesse, avec petit jupon ajouté au bas du dos. Un galon bleu pâle broché encadre le milieu du dos, dont le bas se termine par un volant de faille plissée. Un volant semblable suit le bas de la robe par-devant, remontant au milieu jusqu'au cou, à la façon d'un jabot; la tête formée par le galon. Garniture pareille pour la poche, les parements des manches et les bords d'une petite pèlerine qui complète le costume. — Lingerie plate. — Bas rayés bleu et blanc. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 795.

Élégantes toilettes de villégiature. — 1. Costume en faille prune de Monsieur et neigeuse de laine grise. Jupon de faille à traîne, garni derrière seulement d'un volant plissé à double tête bouillonnée. — Habit et tablier en neigeuse, avec col rabattu et gilet à revers en faille prune, celui-ci ne faisant qu'un avec l'habit. Le tablier, garni d'un volant plissé, est drapé sous les pans de l'habit, lesquels se réunissent en une seule traîne resserrée par un nœud de faille lilas. Les bords de côté de l'habit sont ornés de fausses boutonnières et de boutons lilas. Long parement de faille prune lisérée de lilas, garnie de boutons et d'un nœud de ruban de cette nuance, le tout servant à dissimuler la poche. Même disposition de parement au bas des manches. — Lingerie plate en toile.

2. Costume en faille noire et gros tulle noir quadrillé de velours avec pointillés de soie jaune. — Robe de dessous, de forme princesse, en faille noire. — Polonaise en tulle noir; le devant encadré d'entre-deux assortis reliés l'un à l'autre sur la poitrine par un autre entre-deux formant barrette qui se termine sous un nœud de ruban noir et jaune. Des franges de soie noire entourent le bas des devants et coupent le milieu du tablier; le tout est drapé derrière au bas du dos sous des nœuds noirs et jaunes. Le milieu du dos est en faille noire, encadré d'entre-deux se terminant juste sous les nœuds précédents. Une traîne de tulle entourée de franges complète la polonaise, ajoutée au bas du dos. Manches de faille à doubles revers garnis d'un bouton et volant plissé dessous. — Lingerie de dentelle ruchée. Nœud de cravate assortie aux deux tons.

(Se reporter, pour ces deux toilettes, à la gravure coloriée n° 1445, qui les montre sous un autre aspect.)

Description de la gravure coloriée n° 1445.

Élégantes toilettes de villégiature. — 1. Costume en faille prune de Monsieur et neigeuse de laine grise à pointillés lilas. — Jupe à traîne en faille, unie devant, garnie derrière d'un volant plissé à tête bouillonnée et coulissée. — Tablier de neigeuse rayé par des coulisses; le bas est bordé par un liséré lilas et un volant plissé; il est fermé derrière sous l'habit. — Habit de même étoffe, à longs pans derrière, du milieu desquels s'échappe une largeur plissée formant pouff et traîne. Les pans, croisés sous le pouff, se perdent sous un nœud de ruban lilas. Par devant, le corsage de l'habit simule un gilet qui, en réalité, est posé sur la même doublure. Ce gilet est en faille, couleur prune de Monsieur, avec petites poches sur les côtés. Col marin, revers du devant de l'habit et des manches en faille assortie au jupon, le tout lisséré de faille lilas et garni de nœuds et de boutons assortis. Des boutons semblables suivent les bords de l'habit. Col ouvert, à devants lacés, et manchettes de toile. — Chapeau tout blanc, garni de dentelles et de plumes de même ton, avec bandeau de violettes de Parme. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Costume en faille noire et tulle noir quadrillé de velours, avec pointillés jaunes sur chaque croisement de velours. — Robe de dessous en faille noire, entourée de volants montés à gros plis avec tête bouillonnée et ruchée. — Polonaise en tulle et velours. Le milieu du dos, en faille, est encadré d'entre-deux assortis au quadrillé avec ruban jaune passé en reprise dedans. Une traîne de tulle quadrillé est ajoutée sous une frange noire au bas du dos; elle est également entourée de franges. Le devant de la polonaise est garni, vers le bas, de franges à tête de velours et ruban jaune entre-croisé. Nœuds papillon en ruban noir et jaune placés de chaque côté derrière à l'endroit où aboutit la première frange. Manches de faille noire, terminées par des volants plissés. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille brune, à fond pointu et petite passe. Plissé de faille noire, coupé par un ruban jaune, autour de la calotte, et groupe de roses (jaune, thé et rose) derrière. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

(Se reporter, pour ces deux toilettes, à la gravure G. n° 795, qui les montre sous un autre aspect.)

Description de la figurine coloriée *L.* n° 136.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

Toilette de promenade. — Costume de cachemire gris et faille couleur ardoise. — Jupon à courte traîne. Le milieu du devant est en faille, le reste en cachemire; le tout est garni, dans le bas, de volants plissés, formés des deux étoffes. Cette partie du jupon est montée à la taille par des plis, et l'ampleur en est resserrée vers le bas. Une mousseline raide, posée dessous, forme un tablier plat qui maintient les draperies d'une façon régulière. Une écharpe de faille, maintenue de place en place par des boucles de nacre, sert de trait-d'union entre les volants et les drapés; un chou de ruban gris est posé au milieu de l'écharpe. — Habit de cachemire à longs pans, formant derrière de larges coques plates qui descendent jusqu'au bas du jupon. Un cordon de faille orne chaque côté du dos, suivant le mouvement des pans de l'habit sur lesquels il est fixé de place en place par des boucles de nacre. Large col rabattu en faille ardoise, lisséré de gris, et nœud de cravate gris. Plissé et parement de faille au bas des manches, et nœud de ruban gris. — Lingerie plate, en toile unie. — Chapeau rond, en paille ondulée, entouré d'une écharpe de gaze blanche à long bout flottant. Groupe de boutons de roses de Bengale sur le côté. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

CORRESPONDANCE

— Mme L. M..., à Rouen.

Le bas de soie noir, à coins brodés, est le seul admissible pour accompagner une toilette noire d'une réelle élégance. Le soulier à barrettes piquées de blanc, avec boutons d'acier, convient tout à fait dans ce cas.

— Mme Suzanne B..., à Caen.

Pour votre fillette de douze ans, nous vous conseillons la blouse de toile grise avec ornements de toile bleue. Ceux-ci consistent en un col marin, des parements et un volant plissé au bas.

— Mme de B..., au château de Saint-G...

Le volant *balayeuse* est un appoint indispensable pour une toilette habillée. Le prix n'en est pas onéreux, du reste : on en trouve partout à 95 centimes le mètre.

— Mme Sœhie L..., à Nîmes.

Nous préférons les pantalons dits *zouave* pour les petites filles, et complétement fermés. C'est à la fois plus chaud et de meilleur ton.

AVIS IMPORTANT

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

NOUVEAUX MODÈLES DE LINGERIE. (G. N° 785.)

(Modèles de Mmes Cély, rue de la Paix, 8.)

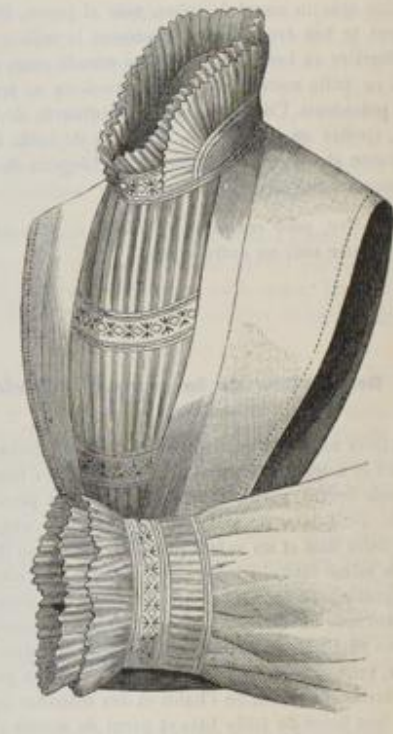
1. Col *Montespan*, tout en valenciennes. La dentelle est fixée par de petits losanges de broderie au plumetis. Ruche de crêpe lisse à l'intérieur et cravate de ruban caroubier.

2. Matinée élégante en foulard bleu azur et mousseline de l'Inde, ne formant qu'un pour le corps principal et les manches. Gilet tout plissé, terminé par deux volants de dentelle et un volant plissé en foulard; jabot de dentelle sur le milieu. Un plissé de mousseline, rehaussé d'une dentelle, encadre le gilet en suivant tous les bords de la matinée, dans le haut aussi bien que dans le bas. Des pattes, composées d'entre-deux et de dentelle, semblent faites pour réunir les bords du vêtement sur le gilet. Col montant, en même dentelle, et cravate de foulard bleu. Double plissé de mousseline au bas des manches, et bracelet de foulard bleu noué dessus.

1. Col *Montespan*.

2. Matinée élégante.

3. Col-modestie, genre breton, s'ouvrant derrière. Ce gracieux modèle est en fin linon blanc, avec plastron de petits plis creux coupé par trois bandes de broderie faite au point anglais. Plissés dans le haut, montés sur col droit également brodé. — Sous-manche assortie.



3. Col-modestie.

4. Nœud en foulard tilleul, orné de dentelle Clovis très-fine, garni au milieu d'un bouquet de roses de haie et d'une branche de muguet.

4. Nœud en foulard.

5. Bonnet-coiffure à fond mou, en gaze blanche, entouré d'un volant de malines. Ruban bleu pâle enroulé sur le pied de la dentelle et formant des boucles sur le sommet, avec touffe de pensées et de soucis.

6. Bonnet de crêpe anglais ou mousseline claire, à large fond entouré de blonde anglaise formant barbe derrière. Torsade de ruban violet sombre sur le pied de la dentelle et nœud derrière à bouts flottants. Groupe de soucis dans le haut. Ce bonnet peut être porté avec la matinée ci-dessus décrite.

7. Nœud de satin paille, mélangé de valenciennes en soie, piquée d'un bouton de rose.

8. Cravate de foulard hortensia, bordée de jours et entourée d'une guipure blanche.

9. Bonnet-pouff tout en gaze blanche brodée de soie de toutes couleurs. Fond mou; volant brodé, faisant office de dentelle, posé sur un plissé de même étoffe. Écharpe en pareil drapée autour du bonnet et formant un large nœud sur le devant.

10. Fichu *Marie-Antoinette* en gaze blanche; les bords brodés de soie de toutes couleurs. Ce fichu est drapé en châle et croisé vers la taille sous un bouquet de coucous, de myosotis, de pavots et de mousse rappelant les teintes de la broderie.

ÉCHOS DE LA MODE

Quelques croquis de toilette recueillis par la *Vie parisienne* et donnant la note du moment :

D'abord une robe de batiste bleu-de-ciel avec des plissés de dentelle bleue et des nœuds de faille blanche, nouant la polonaise de côté, depuis la hanche jusqu'aux pieds. Des bas bleus avec des petits souliers très-découverts en daim blanc. Enfin, un petit chapeau « écuelle » en paille de riz, tout couvert de muguets et très-frais d'aspect.

5. Bonnet-coiffure.

9. Bonnet-pouff.

Seconde toilette, en toile grise et rose à raies, avec des effilés mousseux à chaque volant. Le grand gilet de toile bise est brodé de boutons de roses faisant guirlande tout autour; la veste ajustée à la taille par derrière à un petit collet ne dépassant pas les épaules. Les souliers sont en toile et les bas de soie rose. Le chapeau imperceptible ne sert à supporter qu'une touffe de feuillage de tous les verts connus.

Autre toilette, en toile couleur prune, ornée de guipure-clocheton écrue, posée à plat; le bord de la dentelle remonte sur la robe et l'encadre tout autour. Le petit paletot serre les hanches; il est boutonné par des améthystes d'Auvergne montées en fer. Le chapeau, de forme auvergnate, est retenu par un croisé de velours prune, qui soutient une gerbe de blé mûr.

Toilettes du soir :

Une robe blanche, nansouk et broderies; le dos en étoffe unie, les manches et les omoplates brodées; tablier brodé, et traîne plissée à gros plis, retenue de distance en distance par des nœuds. Dans les cheveux, des fleurs de camomille.

Autre toilette :

Un devant tout plissé depuis le col jusqu'aux pieds, en faille gros-vert; le jupon pareil et une polonaise vert-lézard se boutonnant des deux côtés du devant par des boutons de cailloux du Rhin.

7. Nœud de satin.

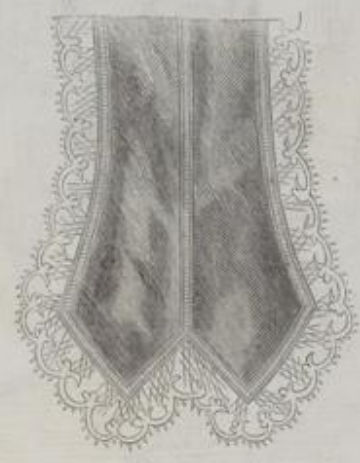
achetez les imitations, les bijoux arverniens, les saphirines grises et bleues dont les reflets changeants vont si bien aux blondes, ou les topazes dorés, qui vont si bien aux brunes.

N'oubliez pas non plus ce qui va à tout le monde, le collier d'Auvergne : trois plaques d'or gravé, suspendues par des chaînettes à la suite les unes des autres, et soutenant une croix dont chaque branche est terminée par un petit gland.

Terminons par un écho emprunté à la *Vie parisienne*. Entre autres jolies toilettes remarquées au casino de D..., ce journal en signale une qui mérite d'être décrite.

Elle est faite de larges raies de grenadine et de velours noir; les raies de grenadine sont garnies de feuilles et de pendeloques de jais. Corsage de velours noir, ouvert en carré; le milieu est caché par un coquillé moucheté de papillons de jais. Tunique à peine relevée, ouverte de côté derrière, et garnie au bord d'une dentelle plissée par intervalles; dans chaque espace plat, des feuilles et pendeloques de jais.

6. Bonnet de crêpe anglais.



8. Cravate de foulard.

10. Fichu *Marie-Antoinette*.

Voilà la grande mode : le strass, le caillou du Rhin; ils détrônent le diamant pour les bijoux de fantaisie qu'on porte aux eaux. On vous permet encore vos dormeuses, mesdames, mais c'est tout. Profitez de l'occasion :

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 792. — DESCRIPTION, PAGE 398.

TOILETTES D'ENFANTS

Modèles des magasins de la Paix (rue du Quatre-Septembre, 23).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETT
Prix des patrons épin

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 795. — DESCRIPTION, PAGE 399.

TOILETTES DE VILLÉGIATURE

Prix des patrons épinglés : 1re figure, 10 francs; — 2e figure, 8 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE VIEUX TAILLEUR

(NOUVELLE)

J'ai connu dans ma jeunesse, à Sainte-Suzanne, un vieux tailleur appelé Mauduy.

Cet homme demeurait dans la ruelle des Glaneurs, près du rempart, et nous autres, jeunes garçons, en allant à l'école chez le père Berthomé, nous faisions halte à sa fenêtre, le petit sac au dos, pour le voir travailler de son état.

C'était un vieux bonhomme aux tempes chauves, les yeux gris clair, le teint légèrement vineux et qui, les jambes croisées sur son établi, tirant le fil, ressemblait à une grenouille, tant il avait la bouche largement fendue et l'air rêveur.

De temps en temps il s'interrompait de coudre et nous regardait, le nez et le menton en carnaval; et comme l'établi touchait à la petite fenêtre basse, étendant la main, il nous la passait dans les cheveux en souriant.

C'est moi surtout qu'il aimait à caresser, sans doute à cause de mes cheveux blonds, longs et bouclés. Alors il me disait :

« Toi, tu es bon comme un bon mouton. Travaille bien, Antoine, écoute ce que dit M. Berthomé. Tes parents sont de braves gens. »

Il semblait attendri en disant ces choses, puis il se remettait à travailler en silence.

La petite chambre où le bonhomme croupissait ainsi depuis des années était fort sombre; quelques vieux habits râpés, des pantalons rapiécés, des vestes graisseuses pendaient autour à leurs chevilles, et au fond, dans l'ombre, montait un petit escalier.

Il me semble encore voir ce recoin du monde, avec la traînée de lumière qui tombait de la croisée sur l'établi, toute fourmillante d'atomes et de poussière d'or.

Quelquefois, dans l'obscur réduit apparaissait une vieille, mais si vieille, qu'on aurait dit une de ces chouettes déplumées que les paysans clouent sur leurs portes de grange, pour écarter, par la crainte du même sort, les oiseaux de proie rôdant autour des poulaillers.

C'était la vieille Jacqueline, la mère de Mauduy, qu'il entretenait de son travail.

Elle n'avait qu'un bavolet et une vieille robe à grands ramages, qui datait pour le moins de la République ou de Louis XVI. Elle s'asseyait sur la dernière marche de l'escalier, la tête branlante et parlant toute seule. Sa figure blanche brillait au fond de l'alcôve et ses cheveux retombaient sur ses épaules comme du lin.

Mauduy, lorsqu'elle venait ainsi, la regardait d'un œil presque tendre et lui disait :

— Mère, approchez-vous de ce côté, près du soleil, vous aurez plus chaud; tenez, là, devant moi.

Et descendant de la table, il poussait un antique fauteuil à crémaillère au pied de l'établi, aidait la pauvre vieille à se lever et l'installait gravement dans son coin, disant tout bas :

— Êtes-vous bien comme ça? Faut-il que je mette un coussin, quelque chose derrière, pour vous soutenir?

— Non, Baptiste, je suis bien, faisait-elle.

Alors tout joyeux, il remontait sur la table, croisait ses jambes et poursuivait son ouvrage, bien heureux de sentir là sa vieille mère qui se réchauffait.

Il lui arrivait aussi quelquefois de siffler de vieux airs, mais si bas qu'on l'entendait à peine; et, dès que la vieille se mettait à prier, il se taisait pour ne pas l'interrompre, devenant plus sérieux encore.

Nous autres écoliers, au premier son de cloche, nous courions à l'école, criant :

— Bonjour, père Mauduy, bonjour.

Il levait alors ses yeux gris et nous regardait jusqu'à ce que nous eussions disparu dans la petite allée de M. Berthomé; puis il se remettait à coudre.

L'après-midi s'écoulait lentement, tantôt chaude, tantôt pluvieuse; à cinq heures nous repassions, voyant toujours le vieux tailleur à la même place, qui tirait son aiguille et rêvait à je ne sais quoi.

Je me rappelle aussi qu'on appelait le père Mauduy le *Vendéen*, et que des personnes soi-disant pieuses l'accusaient d'avoir commis des horreurs en Vendée; d'avoir tué des femmes, des enfants, etc.

Mais je n'ai jamais pu le croire, car les personnes qui répandaient ces mauvais bruits étaient de vieilles pécheresses, « des malheureuses! », comme le répétait souvent mon père, Jean Flamel, quincaillier dans la rue des Minimes; il se rappelait les avoir vues, au temps de la république, sur le char de la Liberté, représentant la déesse Raison, et disait que ces honnêtes personnes, revenues à notre sainte religion et pleines de repentance de leurs anciens égarements, croyaient se relever en reprochant à d'autres plus de fautes et d'abominations qu'elles n'en avaient commises elles-mêmes. La seule chose vraie de tout cela, c'était que Mauduy était parti comme volontaire en 92, avait fait les campagnes de Mayence, de Vendée, d'Italie et d'Égypte, et qu'après le coup de Brumaire, pouvant entrer dans la garde consulaire, il avait mieux aimé reprendre son état de tailleur que de servir Bonaparte.

Voilà ce que disait mon père, auquel j'accorde pour la vérité, le bon sens et la justice, plus de confiance qu'à toute cette race ensemble.

Ainsi se passèrent les années 1816 à 1820, époque où mes parents, voyant que je savais tout ce que monsieur Berthomé pouvait m'apprendre, un peu d'orthographe, un peu d'arithmétique et le catéchisme, pensèrent qu'il était temps de me faire voir le monde.

Mon père, se rappelant qu'il avait un vieux camarade, Joseph Lebigre, établi comme quincaillier depuis vingt-cinq ans, rue Saint-Martin, à Paris, m'envoya chez lui compléter mon instruction.

M. Lebigre me reçut très-bien et m'employa d'abord dans son magasin; puis il me chargea du placement de ses marchandises, et en 1824, l'année même du couronnement de Charles X, mon père, déjà vieux, me céda son commerce. J'épousai Mlle Joséphine, la fille cadette de M. Lebigre et je vins m'établir pour mon propre compte à Sainte-Suzanne.

C'est en ce temps que mourut Jacqueline Mauduy, la mère du vieux tailleur de la ruelle des Glaneurs. Alors me rappelant combien de fois dans mon enfance je m'étais accoudé sur la fenêtre de sa baraque, je crus devoir assister à son enterrement.

Il pleuvait ce jour-là, il tombait de la neige fondante, la ruelle était déserte, pleine de boue, et m'étant habillé, je me trouvai dans la petite allée de la masure avec cinq ou six voisins : Thomas Odry, le couvreur, et sa femme, Jean Recco, le ferblantier, le père Martin, enfin de pauvres gens qui furent tout étonnés de me voir aussi venir.

M. le vicaire Suzard, le chantre et les deux enfants de chœur, en robes blanches assez crottées, arrivèrent en courant, et l'on se rendit d'abord à l'église, puis au cimetière.

Mauduy marchait près de moi, son mouchoir sur ses yeux rouges et sa moustache pleine de larmes; il se balançait sur les hanches, comme un vieux tailleur qu'il était et ne disait rien.

Et quand nous arrivâmes au cimetière, en face de la fosse jaune, les bords couverts de neige fondante, après la récitation rapide du *De profundis*, il se baissa, prit la pelle et jeta un peu de glèbe sur le cercueil; puis il me passa la pelle, en disant :

— Tenez, monsieur Antoine, vous la connaissiez depuis longtemps et vous êtes venu; merci!

Ce fut tout ; nous revînmes en silence.

Depuis ce jour le vieux tailleur, n'ayant plus personne à la maison pour lui tenir compagnie, allait tous les dimanches au cabaret de Nicolas Bibi, dans la rue des Minimes, prendre sa chopine de vin, et quelquefois, voyant ma porte ouverte, il entrait au magasin et me serrait la main.

J'étais le seul bourgeois de Sainte-Suzanne auquel il donnât cette marque d'affection.

— Vos affaires vont bien ? me demandait-il.

— Oui, père Mauduy.

— Tant mieux... cela me fait plaisir.

Puis il jetait un coup d'œil autour des rayons, examinant les paquets de ciseaux, de couteaux, de serpes et autres articles de coutellerie :

— Tout est luisant et bien entretenu, faisait-il.

Et un jour, apercevant des fleurets, il voulut les voir. Ses yeux brillaient ; il en prit un, deux trois, les faisant ployer sur le bout de son soulier avec une satisfaction singulière.

— Celui-ci, fit-il, est bon ; il est souple ; la poignée est un peu trop courbée, mais on la redresserait facilement ; la garde est aussi un peu trop petite ; c'est égal, il m'irait, oui, il m'irait bien.

Je voyais à l'expression de ses yeux, de ses traits ridés, qu'il était content.

— Si vous voulez une paire de fleurets, monsieur Mauduy ? lui dis-je.

— Non. Je ne m'occupe plus de ces choses-là, il y a bel âge... Qu'est-ce que ferait d'une paire de fleurets un pauvre vieux tailleur ? Parlez-moi de l'aiguille, à la bonne heure ! Hé ! hé ! hé ! je n'ai plus de jarrets !

En même temps il se mettait en garde, pliait les jarrets, se fendait.

Il venait de prendre sa chopine chez Bibi et se sentait de bonne humeur.

Ces détails m'ont frappé plus tard ; alors c'est à peine si j'y fis attention.

Enfin, pour revenir à la suite de mon histoire, depuis quatre mois la mère du vieux tailleur dormait sous terre, et les haies se couvraient de verdure, lorsque parut à Sainte-Suzanne un régiment de ligne dont la musique avait reçu l'autorisation de porter l'épée, pour s'être distinguée au sacre du roi. Ce régiment, ultra-royaliste, vint donc prendre garnison chez nous ; il s'y trouvait un grand nombre de jeunes gens distingués, sortant de la garde royale, et qui devaient y rentrer, après avoir reçu de l'avancement.

C'étaient en majeure partie des Bretons, des Vendéens, presque tous maîtres d'armes, et dont les parents avaient fait la guerre en Vendée, contre la République.

Et je ne sais comment on apprit tout à coup que le vieux tailleur Mauduy s'était appelé dans le temps du nom de Lapointe, et que ce Lapointe était une des premières lames de l'armée républicaine, enfin un être dangereux, chose dont personne ne s'était douté jusqu'alors à Sainte-Suzanne, puisque Mauduy ne sortait pour ainsi dire pas de sa rue, travaillant de son état et ne demandant que la paix.

La seule chose qu'on pût lui reprocher, c'était de ne célébrer ni les fêtes ni les dimanches en allant à l'église, et de manger de la viande les vendredis et les samedis, quand il en avait.

Quelques-uns pensèrent que les antécédents du vieux tailleur avaient été divulgués par le nouveau commandant de place, Clovis de Beaujaret, car ils étaient consignés depuis vingt ans sur le registre de la place, où Mauduy, dit Lapointe, dit l'ex-32e demi-brigade, se trouvait porté d'une façon spéciale, comme républicain et redoutable sous tous les rapports.

Les anciens commandants avaient tenu ces notes secrètes, tout en prévenant Mauduy que s'il touchait encore un fleuret, on l'enlèverait tout de suite.

Mauduy avait répondu qu'il était revenu pour soutenir sa vieille mère, qu'il ne parlerait à personne de son ancienne réputation, dans la crainte d'exciter la jalousie des nouveaux maîtres d'armes et de s'attirer d'injustes provocations, et qu'il ne demandait qu'à rester en paix avec tout le monde, pour gagner sa vie.

Il avait tenu parole.

Il était vieux, décrépit. Sa mère Jacqueline était morte l'hiver précédent, comme je vous l'ai dit, et lui-même sans doute n'attachait plus un grand prix à sa triste existence.

Tous les jours le nouveau régiment allait à l'exercice, musique en tête, et le soir les cabarets se remplissaient de militaires, fredonnant : *Vive Henri IV !* ou le *Troubadour partant pour la Terre-Sainte*.

Aucun soldat pourtant ne fréquentait le cabaret de Nicolas Bibi, car là se trouvait le rendez-vous des gens de métier ; cordonniers, tailleurs, tisserands, etc., et c'est aussi là que se rendait Mauduy le dimanche, revêtu de sa vieille capote à longues basques, soigneusement brossée, la taille entre les épaules, et l'antique chapeau à claque sur l'oreille.

La porte et les fenêtres de l'établissement restaient habituellement ouvertes, et du seuil de mon magasin j'entendais tinter les verres et rire les bonnes gens, lorsqu'une farce égayait la société.

Or, un de ces dimanches, vers deux heures de l'après-midi, allant et venant sur mon trottoir pour tuer le temps, je vis s'approcher, suivant la rue des Minimes, cinq ou six grenadiers, des maîtres d'armes et des prévôts, en grande tenue, épaulettes rouges et pantalons blancs, la taille serrée dans l'uniforme et les moustaches retroussées, causant entre eux avec animation.

Ils firent halte au coin de la maison, et j'entendis le chef de cette troupe, un grand brun, solide, large des épaules et l'air décidé, dire aux autres :

— Allons, c'est entendu !... Le vieux bandit est là... Vous l'avez tous vu entrer... Il n'emportera pas ses bottes en paradis, ce terrible jacobin... Je veux les avoir !...

Il riait en se dandinant, montrant ses dents blanches ; les camarades riaient aussi.

— Hé ! fit l'un des autres, sans tant parler, allons voir !

— Oui ! allons voir !

Et ils partirent ensemble vers le cabaret ; ils montèrent les trois marches, en rejetant d'un mouvement d'épaules le baudrier de l'épée sur les reins, comme des gens qui prennent un parti.

Je ne savais à qui ces braves gens en voulaient, mais je me doutais qu'il s'agissait d'un duel, chose commune en ce temps. Ma femme étant au magasin, l'idée me prit d'aller voir ce qui se passait là-bas ; et sans entrer, me tenant au pied du mur, je vis la petite salle encombrée de monde ; on fumait, on buvait, on jouait aux cartes.

Bibi servait ; sa femme, assise au comptoir, marquait les consommations sur l'ardoise.

L'arrivée des grenadiers fit sensation, quelques buveurs regardèrent.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES PAROLES D'OR

Soyons indulgents aux fautes d'autrui, parce que le pardon est plus salutaire au coupable que le châtiment.

XÉNOPHON.

L'indulgence pour ceux qu'on connaît est bien plus rare que la pitié pour ceux qu'on ne connaît pas.

RIVAROL.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE JAS D'ENTREPIERRES

(NOUVELLE)

Le maire, le notaire, le juge de paix, le maître d'école, et un jeune homme qu'à ses fortes bottines marseillaises, à son vêtement complet de velours marron piqué de boutons en corne bouillie représentant des ours et des loups, à je ne sais quoi d'élégant dans le négligé et de citadin dans le rustique, on devinait être monsieur le receveur de l'enregistrement, bref, tous les habitants de Cucuron-le-Neuf, moins le curé, se trouvaient réunis ce matin-là au café Ravoux, dont l'enseigne en lettres ornées, peinte par un maçon italien, fait le plus bel ornement du village.

On le voit : tout le monde, même le cafetier qui parfois porte les contraintes, tout le monde est fonctionnaire à Cucuron-le-Neuf. Pourtant Cucuron-le-Neuf se trouve en France ; et ce serait à la fois le plus petit et le plus charmant des villages français, pour peu que ses six maisons neuves fussent allées se grouper quelque cent mètres plus bas, le long du Jabron, sous les arbres, au lieu de s'aligner ainsi, l'église avec son presbytère en tête, sur un seul côté de la route aveuglante et poudreuse qui s'en va des montagnes de la Drôme à la Durance provençale.

Mais voilà : c'est précisément la grand'route qui a attiré l'église, le presbytère et les six maisons. Depuis longtemps le vieux Cucuron — car il y a un vieux Cucuron perché à trois quarts de lieue dans la montagne, — depuis longtemps, voyant serpenter là-bas ce mince ruban blanc commode aux piétons et aux voitures, le vieux Cucuron s'ennuyait sur sa butte aride et avait envie de descendre.

L'occasion, un jour, s'en présenta : la vieille église, sans vitres et sans toit, étant devenue inhabitable, même au bon Dieu, le député obtint de la faire reconstruire au bord de la route, à proximité de sa *bastie*. Puis, ayant encore obtenu — il obtenait beaucoup de choses, ce député ! — que le siége du canton fût transféré de Saint-Vincent à Cucuron, sous prétexte que Saint-Vincent était moins central, il se trouva que Cucuron, plus central en effet, paraissait néanmoins perché bien haut. On installa donc, pour la commodité des administrés, la mairie et la maison d'école près de l'église ; le notaire, le receveur, suivirent la mairie ; un café s'établit ; Cucuron-le-Neuf était fondé, et maintenant les foires s'y tiennent. Le branle donné, l'une après l'autre, toutes les maisons vont descendre. Dans cinquante ans, Cucuron-le-Neuf autour de son église aura groupé la commune entière, laissant là-haut Cucuron-le-Vieux s'écrouler avec ses maisonnettes bâties de cailloux noirs sans crépi, ses perrons branlants, les voûtes de ses ruelles, comme se sont écroulés déjà le vieux Bevons, le vieux Villesèche et tant d'autres villages qui dentellent de leurs ruines, le long du Jabron, la crête brûlée des collines.

La gendarmerie seule est demeurée à Saint-Vincent ; une brigade, chevaux et ménages, coûte cher à déplacer, et puis on ne pouvait, d'un coup, ravir au pauvre Saint-Vincent toutes ses splendeurs cantonales. Et c'est précisément l'arrivée de la gendarmerie qui met, depuis ce matin, Cucuron-le-Neuf en émoi.

Cucuron-le-Neuf, ce matin, a vu M. le brigadier et le gendarme Chabre passer au trot de leurs grands chevaux ; il les a vus, sans quitter la selle, recevoir un papier des mains du maire, puis laisser la route départementale et prendre le chemin de Cucuron-le-Vieux. Mais, au tournant, M. le curé, qui paraissait les attendre, a parlé au brigadier. Après une assez longue explication, les gendarmes ont tourné bride. Alors le curé est rentré au presbytère, a demandé son bréviaire et sa canne et s'est acheminé seul vers le vieux Cucuron, tandis que le brigadier et Chabre, ayant attaché leurs montures aux anneaux de fer qui décorent la devanture du café Ravoux, se commandaient à déjeuner en maugréant.

Que se passait-il à Cucuron-le-Vieux?

La partie mâle de la population s'étant, aussitôt après l'entrée des gendarmes, glissée à leur suite dans le café Ravoux, devait maintenant savoir à quoi s'en tenir. Mais la population féminine, représentée par la dame du maire, celle du notaire et la servante du curé, était loin d'avoir sa curiosité satisfaite. Aussi ces trois notables habitantes, après avoir guetté vainement derrière les rideaux, et voyant qu'aucun de ces messieurs ne sortait, se décidèrent-elles, presque en même temps, à descendre sur le pas de leur porte.

— Eh ! bé ?...

— Peut-être un vol...

— Ou quelqu'un qui aura fait un malheur.

— Ah ! madame, ne me parlez pas des gens d'en haut.

— Et monsieur le curé qui vient de monter tout seul, dans ce pays de brigands, avec son bréviaire !

Les commentaires allaient leur train, quand la femme du cafetier, ayant aperçu le groupe, s'approcha et dit :

— Vous savez, c'est pour la Daumasse.

— La veuve de Siffroy Daumas ?

— Oui ! la Daumasse du *Jas d'Entrepierres*, qui, dans le temps, avant que les foires fussent ici, tenait auberge avec son homme au vieux village. Ils avaient à la fin enlevé le buis faute d'argent et quitté l'auberge, parce que, au lieu de rester là-haut, la jeunesse aime mieux maintenant venir chez nous voir passer les voitures et faire rouler les boules sur la grand'route. Ils vivaient depuis sur le Jas, un petit bien dans la montagne que la Daumasse avait eu en dot. A la mort de Daumas, comme il restait des dettes, on a fait vendre Entrepierres au tribunal, et Rabasse, le grand Rabasse l'a acheté de ses écus.

Mais la Daumasse est comme folle. Elle dit que le Jas d'Entrepierres est sien et qu'on ne l'en sortira que les pieds devant. Elle a insulté Rabasse, reçu l'huissier à coups de pierres quand il s'est présenté, et alors on a fait venir la gendarmerie.

— Ce qu'il faut voir ! dit d'un air fort scandalisé la mairesse à la notairesse.

Et la servante du curé ajouta en levant les bras au ciel :

— Pourvu qu'il n'arrive pas malheur à Monsieur !

Puis, affriandées par ces détails, et bravant décidément toute retenue, les trois dames s'approchèrent du café où, contemplés de tout le village, le brigadier et Chabre, après avoir militairement déjeuné, vidaient hiérarchiquement une bouteille de vin muscat.

Les moustaches du brigadier avaient l'air de trouver le muscat bon ; mais ses épais sourcils, remontés jusqu'à la ganse d'argent du tricorne, témoignaient de quelque impatience :

— Recevoir un huissier à coup de pierres ! grommelait à part le brigadier : ces choses n'arrivent qu'ici ! espérons que le curé aura plus de chance. Mais, en tout cas, ajouta-t-il en regardant sa montre, et dussions-nous prendre d'assaut la baraque et la vieille, dans une heure, force sera restée à la loi.

— La loi est la loi ! affirma le gendarme Chabre.

Et les assistants répétèrent, comme subitement pénétrés de la vérité de la maxime :

— En effet, la loi est la loi.

A ce moment, près du vieil oratoire en plâtras demeuré sans croix à sa pointe ni saint dans sa niche depuis le temps de la Révolution, au plus haut tournant du sentier qui se tord sur la côte pierreuse, on vit apparaître le curé.

Chacun s'empressa :

— Hélas ! mes enfants, Dieu n'a pas permis que je réussisse. Je pensais pourtant que ma robe... mon caractère !... Mais la malheureuse ne veut rien entendre. Excusez-moi, monsieur le brigadier, et vous aussi, monsieur Chabre. J'ai fait mon devoir, je n'ai plus le droit de vous retarder dans l'accomplissement du vôtre.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

— Allons! dirent les deux gendarmes; puis, ayant salué, ils enfourchèrent leurs chevaux et s'engagèrent au trot de montée dans le petit chemin par où le curé venait de descendre, laissant devant l'église et les cinq maisons alignées la population de Cucuron-le-Neuf s'entretenir de ces graves événements.

Au vieux Cucuron, l'agitation n'était pas moindre. Sur la place, en pente comme la colline, avec la roche à vif pour tout pavé, il y avait foule. Au milieu, près d'une charrette chargée de meubles et de sacs de blé, l'acquéreur du Jas d'Entrepierres, le grand Rabasse pérorait. Les villageois, hommes et femmes, paraissaient prendre une vive part à l'indignation de Rabasse.

— Voilà les gendarmes!

Alors, traversant le groupe devenu silencieux, Rabasse s'approcha. Évidemment il voulait parler au brigadier, le prendre à témoin, s'offrir pour l'accompagner. Mais, du haut de son cheval, le brigadier l'arrêta d'un geste, geste à la fois ennuyé et digne qui signifiait :

— Acquéreur Rabasse, laissez faire la gendarmerie.

Personne n'osa suivre, bien que la curiosité fût grande; et Rabasse décontenancé retourna à ses meubles et à ses sacs.

Le village dépassé, plus de chemin : pour seule route, le lit du torrent à sec dans cette saison. Des galets sous les pieds; en face la montagne; et, de droite et de gauche, laissant voir à peine une étroite bande de ciel, deux talus bleus, luisants comme une cuirasse d'écailles, où pendent — prêts à glisser sur la marne mise à nu par des éboulements antérieurs — quelques lambeaux de gazon maigre.

— Fichu pays! dit le gendarme.

— Plus haut, c'est mieux, dit le brigadier.

De loin en loin, aux endroits où le torrent fait coude, son lit étroit s'obstruait de blocs qui, tombés des flancs de la montagne et roulés par les dernières crues, restent là, galets gigantesques, jusqu'à ce qu'une crue plus forte, se frayant passage, les pousse quelques mètres plus bas.

Il fallait alors mettre pied à terre, et, tirant les chevaux par la bride, chercher sur le talus, dans la marne pulvérulente, un bout de sentier à peine marqué qui, presque aussitôt, redescendait au torrent après avoir tourné la barricade.

— Nous aurions bien fait de laisser nos montures, dit le brigadier.

— En effet! répondit le gendarme.

Et comme en cet endroit un peu d'eau, coulant d'une veine d'argile, s'amassait limpide et froide dans une sorte de bassin naturel, le brigadier rafraîchit du creux de la main les naseaux palpitants de *Mademoiselle*, et les parfuma d'une poignée de lavandes froissées. Le gendarme Chabre l'imita, et l'on remonta à cheval.

— Est-il possible, dit le gendarme, que des chrétiens soient venus se percher ici, quand il y a tant de riches biens dans la vallée!

— La chose remonte au temps des seigneurs, reprit le brigadier qui, grand écouteur et souvent en rapport, à l'occasion de descentes judiciaires, avec les magistrats du chef-lieu, avait fini par se faire ainsi un petit trésor d'érudition locale.

— Au temps des seigneurs? tiens! tiens! tiens!

— Oui! les seigneurs, étant les maîtres, gardaient pour eux les bonnes terres, qu'ils faisaient cultiver par corvées : mais ils cédaient volontiers aux pauvres gens celles d'en haut à défricher.

— Pas bête cela! dit le gendarme.

— Seulement, continua le brigadier, à l'époque de la Révolution, les propriétés des seigneurs s'étant vendues, chacun a voulu descendre, de sorte que, tout le haut pays est peu à peu retourné en pâture. Regardez plutôt.

Et, sur le plan boisé des montagnes, il montrait du doigt çà et là de grands carrés jaunes et nus, restes évidents d'anciennes cultures.

— ... De toutes ces fermes du haut pays une seule reste habitée, le *Jas d'Entrepierres* où nous allons. Il est vrai qu'elle se trouve à l'abri dans un creux, que les noyers y sont superbes, que la vigne et le froment y poussent; sans compter une fontaine à trois canons crachant l'eau claire été comme hiver.

— Les belles eaux, conclut le gendarme, sont l'apanage des montagnes!

Tout à coup le brigadier s'écria :

— Nous y sommes, voici les ruches!

Paul ARÈNE.

(*La suite au prochain numéro.*)

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE...*

Vous avez eu certainement, comme moi, l'occasion d'entendre des personnes, qui devaient à une très-grande fortune toute la célébrité que la fortune peut donner, tenir à peu près ce langage : « On envie beaucoup les gens riches; la plupart des hommes souhaitent la très-grande richesse; on a tort : que de soucis! que de déceptions! que d'amertumes! D'abord on vous croit et on vous demande toujours plus d'argent que vous n'en avez. Un millionnaire connu a fait ce calcul, un jour, qu'il eût été ruiné depuis longtemps s'il avait répondu à toutes les suppliques qu'on lui adressait. Ensuite, vous ne vous appartenez plus; vous devez, sous peine de passer pour avare, recevoir du monde, donner des fêtes, avoir des châteaux, des chasses, des intendants, des domestiques, tous gens qui vous exploitent, vous espionnent, vous trahissent. Vous ne voyez venir à vous que des intérêts, des calculs, des duplicités, des jalousies, des menaces. La bassesse avant, l'ingratitude après le service rendu, sauf le cas où l'obligé compte en obtenir un autre. Vous en arrivez à douter des sentiments les plus nobles et les plus nécessaires à l'âme humaine : l'amour et l'amitié. On peut encore compter sur la tendresse des enfants tant qu'ils sont dans l'âge où ils ne savent pas qu'ils hériteront. Pour peu que vous ayez de bon sens, vous reconnaissez que vous ne serez, en somme, je ne dis pas regretté mais apprécié qu'après votre mort, en raison de ce que vous laisserez. Et encore faudra-t-il que votre testament satisfasse toutes les espérances, ce qui n'est pas facile. Et, si vous êtes assez maladroit pour vous ruiner, quelle ingratitude générale, quelle désertion en masse, quelle solitude, à moins que vous n'ayez eu la bonne idée d'acheter un chien! Non, croyez-moi, Monsieur, vous êtes bien heureux de ne pas être très-riche, et il a eu bien raison celui qui a dit que la fortune ne fait pas le bonheur. »

Après avoir entendu maintes fois ces lamentations très-sincères et très-convaincues, j'ai fini par me demander si les pauvres sont vraiment aussi à plaindre qu'on le croit, et s'il n'y aurait pas lieu, ce qui n'est encore venu à l'idée de personne, de s'apitoyer enfin sur le sort des riches, et d'essayer de l'améliorer. Je me suis donc appliqué à résoudre ce problème nouveau et je me disais sans cesse : D'où vient que la fortune, tant enviée de ceux qui ne l'ont pas, ne fait pas le bonheur de ceux qui l'ont? »

A force de réfléchir, je suis arrivé à cette explication, bien facile à trouver du reste :

« La fortune, tant enviée de ceux qui ne l'ont pas, ne fait pas le bonheur de ceux qui l'ont, parce que ceux qui l'ont ne s'en servent pas assez pour faire le bonheur de ceux qui ne l'ont pas. »

Je ne trouve pas d'autre raison, Messieurs, aux désillusions, à la tristesse, à la misanthropie, si fréquentes chez les gens riches. Ils ne demandent pour la plupart à l'argent que les plaisirs qu'il peut leur donner, au lieu de lui demander les joies qu'il pourrait donner aux autres. Il n'y a qu'à voir le bonheur complet,

* Extrait du discours prononcé par M. Alexandre Dumas à la séance solennelle de l'Académie française pour la distribution des prix Montyon.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

durable, céleste, pour ainsi dire, que les braves gens que nous couronnons chaque année ont éprouvé à faire le bien, non pas avec ce qu'ils possèdent, mais avec ce qu'ils acquièrent par un travail pénible, incessant, pour se rendre compte du bonheur que les riches pourraient se donner si facilement pendant le temps qu'ils passent à regretter de ne pas l'avoir.

Dieu me garde, Messieurs, aujourd'hui surtout, quand nous sommes réunis pour distribuer les prix fondés par M. de Montyon et pour honorer la mémoire de cet homme de bien, si charitable et pendant et après sa vie, Dieu me garde de nier la bienfaisance! Lorsqu'elle s'empare de certaines âmes d'élite, elle y devient la passion la plus puissante, la plus dominatrice, la plus ruineuse qui soit; mais il me sera permis de constater, sans intentions autrement subversives! — et ce sera encore glorifier M. de Montyon, — il me sera permis de constater que les personnes en proie, comme lui, à cette passion, si elles sont moins rares qu'on ne le croit, sont plus rares qu'on ne le dit, et que l'unique préoccupation des millionnaires n'est pas encore de venir en aide à leurs semblables déshérités de tous les biens de ce monde.

Et cependant, il y a une charité universelle, si incontestable qu'elle est devenue proverbiale : c'est cette charité qui, bien ordonnée, commence par soi-même; c'est toujours cela; puis il faut bien commencer par quelqu'un, et il est tout naturel qu'on prenne celui qu'on a sous la main, celui qui vous touche de plus près, qui vous promet d'être le plus reconnaissant, qui, en somme, partage le plus sincèrement vos douleurs, qui vous entretient continuellement des siennes, les exagère même, et vous sollicite, vous implore, vous importune, vous harcèle jusqu'à ce que vous ayez fait ce qu'il demande. Nous avons tous en nous ce malheureux, à la fois faible et exigeant, qui a des habitudes auxquelles il ne veut pas renoncer, des désirs qui lui paraissent impérieux, des rêves qui ne lui semblent pas déraisonnables. Il nous connaît si bien, il est si tenace, si éloquent, si câlin, ce compagnon éternel, que nous finissons par lui céder en l'avertissant chaque fois qu'il n'ait plus à y revenir. La fatalité veut sans doute que ce soit toujours quand nous venons de prendre cette sage résolution que les autres cherchent à nous apitoyer sur leurs misères, et c'est alors que, pour nous exercer le plus vite possible à notre sévérité toute neuve, nous leur répondons qu'ils nous parlent de choses que nous savons aussi bien q'eux, que nous avons nos chagrins aussi, que nous ne pouvons venir au secours de tout le monde! Après quoi, ayant donné cette preuve d'énergie, nous redevenons un peu plus compatissants pour nous-mêmes. Enfin, si nous nous laissons attendrir, ce n'est jamais que sur notre superflu que nous nous montrons charitables.

Alexandre Dumas.

REVUE DES MAGASINS

Il n'est point de beauté possible avec une souffrance physique; le visage pâlit, s'amaigrit, si bien que personne ne vous reconnaît plus. Combien de femmes, sans le vouloir, se détériorent la santé et perdent leur beauté par l'usage d'un corset mal établi!

Dans ces conditions, le corset attaque tout l'organisme : il comprime l'estomac, la poitrine, modifie de la façon la plus funeste la disposition naturelle des organes et provoque des conséquences irréparables.

Mmes de Vertus sœurs ont admirablement résolu le problème difficile de réformer la taille, de lui donner la grâce et la sveltesse désirables, sans pour cela nuire en quoi que ce soit à la santé. Voilà le succès qui, de si longue date, s'est attaché à la *Ceinture Régente*. Souple et douce au corps, cette mignonne ceinture soutient et cambre la taille, sans entraver aucun mouvement.

Aussi l'adresse de Mmes de Vertus sœurs (12, rue Auber) doit-elle être comptée parmi celles qu'une femme soucieuse de sa personne doit conserver.

— Un fait désormais acquis, c'est que la machine à coudre *Wheeler et Wilson* est réellement devenue l'un des meubles indispensables de la famille. Quelle fortune pourrait suffire à satisfaire les mille caprices de la mode, si l'on n'avait pour vous seconder l'agilité de cette travailleuse émérite? La mère la plus économe ne résiste pas au désir bien légitime de faire une robe neuve à ses filles, quand les étoffes sont à si bon compte et que la façon est insignifiante, grâce à la machine *Wheeler et Wilson*.

On apprend bien vite à se servir de cette machine à coudre, soit en allant prendre quelques leçons dans la maison principale (70, boulevard Sébastopol), où Mme Seeling se fait un plaisir de donner elle-même toutes les explications nécessaires avec une clarté parfaite. De plus, on voit manœuvrer cette excellente couseuse mécanique, et l'on apprend du même coup à en connaître les rouages et le mécanisme.

Quand on habite la province, des lettres explicatives et un cahier d'instructions suffisent pour mettre au courant la personne la plus novice.

M. D'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal.

SOMMAIRE DU 4e N° D'AOUT 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Correspondance. — Échos de la mode, par X. V.-P. — *Le vieux tailleur*, nouvelle, par M. Erckmann-Chatrian. — Les Paroles d'or. — *Le Jas d'Entrepierres*, nouvelle, par M. Paul Arène. — Charité bien ordonnée..., par M. Alexandre Dumas. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1445, dessin de M. Jules David : élégantes toilettes de villégiature. — Figurine coloriée L. n° 136 (annexe spéciale à l'édition n° 3) : toilette de promenade.

Dans le texte : P. n° 375, dessin de M. H. Janet : toilette de pêche ou d'excursion. — G. n° 792, dessin de M. H. Janet : toilettes d'enfants. — G. n° 795, dessin de M. E. Préval : toilettes de villégiature.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

L'inconnu... voilà ce qui attire ! Ne veut-on pas toujours savoir ce qu'on ignore, posséder ce qu'on n'a pas ? Et cela en toutes choses, dans les modes aussi bien que pour tout le reste.

Au mois de septembre, alors que la saison est sur son déclin, c'est derrière le rideau où se cache la nouvelle mode qu'on se plaît à chercher l'inconnu ; mais n'arrive pas qui veut à soulever la lourde draperie ! Heureusement il n'est point de difficulté pour nous, dès qu'il s'agit d'un objet qui peut occuper l'attention de nos lectrices.

La nouveauté la plus intéressante à étudier en ce moment, c'est la passementerie : jamais, en aucun temps, elle n'a offert plus de ressources, plus de variété, ni une plus réelle perfection au point de vue de la main-d'œuvre. Ce qui ressort à première vue d'un examen d'ensemble, c'est que le mélange de la broderie et des perles constitue actuellement la nouveauté. Perles d'acier, perles « clair de lune », perles mordorées, perles « gorge de pigeon », — une nouvelle venue, — voilà les éléments en faveur. La broderie, en laine ou en soie, est *pleine* sur fond à jour et les perles ne sont employées qu'avec modération : c'est ce qui en fait le charme, et le tout est souvent rehaussé de franges assorties.

P. N° 381. — Chapeau de campagne.

La passementerie riche empiète si bien sur le domaine artistique, qu'il y a des merveilles de fabrication. A côté de véritables rivières de perles ruisselant entre des nattés en relief sur fond à jours, etc., on trouve des modèles à caractère. Ces derniers offrent presque toujours un grand avantage : celui de former une garniture dont on peut détacher les motifs. Les dessins, très-remarquables, sont parsemés de boules de Milan ou de clochettes satinées, qui retombent en pendeloques.

Les boutons présentent, eux aussi, une grande variété, et nous remarquons qu'en dehors du bouton au crochet, du bouton de Milan et du corozo, déjà bien connus, la nouveauté a surtout pour éléments la nacre noire et le *burgos*, matière de la nature du coquillage. Ce dernier bouton présente une certaine originalité, et comme la matière en est assez rare, il coûte relativement cher; par cela même il est décrété d'élégance. Il y a encore des boutons en verroterie fine, qu'on assortit aux garnitures perlées. Que voulez-vous ! quand on prend... non pas du galon, mais du clinquant, on n'en saurait trop prendre.

En fait de tissus, il nous faut signaler le vrai cachemire, comme étant appelé à un certain succès. On en fait déjà des robes princesses, des polonaises, des tuniques juives, — la tunique orientale, dont on parle tant, n'est autre que la tunique juive, — que l'on garnit de bandes d'uni, en velours, soie, etc. On emploie également ce cachemire pour faire des plastrons de corsages, tandis que des bandes en pareil servent pour les garnitures de la même robe. Les bords du cachemire doivent être lisérés de soie assortie au fond de la robe, ou d'une autre teinte s'harmonisant bien avec celle du costume.

Cette disposition de plastron semble devoir se maintenir pendant la saison prochaine ; mais la nouveauté consiste à utiliser, à cet effet, les étoffes brochées, les façonnés, les broderies, les dentelles, applications, etc. Dans ce cas, le corps principal du costume doit être en tissu uni ; le col et les manchettes Louis XIII restent assortis au plastron.

Lorsqu'on taille ces plastrons, qu'ils constituent le devant ou le dos d'un simple corsage ou d'une forme princesse dans toute sa longueur, il est urgent de mettre le droit fil au milieu, tout en cintrant la taille comme il convient. Il faut également tenir compte du dessin, pour qu'il conserve son aplomb ; les allures irrégulières des carreaux, les lignes maladroitement brisées des

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rayures, sont du dernier ridicule et fatiguent le regard. C'est pourtant un défaut dans lequel on tombe trop souvent, et nous ne pouvons réprimer un mouvement de mauvaise humeur lorsque nous rencontrons un plastron aussi maladroitement posé ; il eût été si facile de faire autrement !

La forme des manches, jusqu'à nouvel ordre, reste ainsi déterminée : manche collante, afin de faciliter le rabat de la manchette Louis XIII, et manche duchesse pour toilettes habillées. La première doit être peu garnie, puisque le bord est caché ; dans tous les cas, la garniture est plate et placée en remontant.

La meilleure preuve que l'on puisse donner du succès durable de la ceinture ronde appliquée à tous les corsages, c'est la quantité de jolies boucles qu'on a fabriquées, et ce fait surtout que les boucles sont assorties de matière et de caractère aux boutons qui garnissent le corsage. C'est une preuve de goût que de tenir compte de ces petits détails.

La mode des pèlerines a pris une trop grande extension, pendant la saison des eaux et des voyages, pour ne pas durer tout l'hiver encore. Ce supplément de deux ou trois collets sera, d'ailleurs, d'un concours précieux contre le froid. Après avoir porté le paletot de demi-saison, en drap léger, avec sa forme cintrée, fermée devant par une seule ligne de boutons et ses trois pèlerines, on ne demandera pas mieux que de le retrouver en matelassé, complétement bordé de velours. Ainsi compris, ce sera par excellence le vêtement des jeunes filles.

La reprise de la *Reine de Chypre* a redonné à l'Opéra quelques-unes de ses bonnes soirées habituelles, et les premières représentations de l'œuvre d'Halévy ont été assez brillantes. Quoique la toilette des femmes se ressente beaucoup des vacances et de l'absence des abonnées ordinaires, on y peut trouver cependant quelques types gracieux. Mais ce sont des variations sur des thèmes connus.

Nous avons fait, toutefois, quelques remarques qui méritent d'être notées. Les femmes ne quittant pas leur loge, — il serait de mauvais ton d'en agir autrement, — nous ne pouvons parler, bien entendu, que des corsages et des coiffures. Voici une grande originalité : corsage tout blanc, en tulle et dentelles, ouvert en carré, avec collerette Médicis ; manches duchesse en velours bleu d'azur, garnies de volants de dentelle, ne voilant qu'à moitié le coude. Un groupe de roses variées, en fleurs naturelles, ornait le côté de l'ouverture du corsage, donnant à l'ensemble une couleur Pompadour de la dernière coquetterie. Un bouquet de roses semblables, placé sur le bord de la loge, près du bras presque nu qui s'y appuyait, complétait le tableau d'une façon charmante.

On revient aux bouquets, mais tout doucement ; et le genre veut que les fleurs soient en botte et sans feuillage.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 381.

Chapeau de campagne. — Forme japonaise ; la paille légère et de trois couleurs (bleu, rouge et jaune). Écharpe de gaze blanche autour de la calotte, fixée par des branches de cerises, le bout flottant autour du cou. Cache-peigne de cerises sous la passe derrière.

G. N° 783.

Toilettes de promenade en voiture. — 1. Costume de cachemire vert russe et faille assortie. — Jupon à traîne, entouré de trois volants de faille que surmonte une bande de cachemire des Indes rouge. — Polonaise de forme princesse, fermée au milieu devant par des boutons rouges. Une bande clouée de boutons indique, sur le côté, la place de la poche ; cet endroit est, en outre, garni de trois rangs de coulissés faisant tête. Des bandes rouges, partant de chaque extrémité de la poche, traversent en biais le corsage ; l'une s'arrête au milieu, l'autre se perd près de la bande de la couture de l'autre côté. Bandes sur tous les bords inférieurs de la polonaise, y compris son grand col Louis XIII. Plissés de faille et parement rouge, garni d'un revers boutonné, au bas des manches. — Lingerie plissée, en tulle blanc gaufré. — Chapeau de paille marron, garni sous la passe de deux rangs de ruches et coulissés en gaze marron. Bouquet de fleurs jardinière au sommet ; nœud de ruban jaune au-dessus du bavolet ; brides assorties. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Confection riche pour voiture, en drap du Thibet (tissu de l'Inde) de couleur feutre. — Forme de paletot droit devant ; le dos cintré par une seule couture au milieu. La couture des devants empiète sur le dos, remplaçant celle des petits côtés. Le bas du dos est formé d'une partie plissée à plis plats, encadrée de bandes de faille ; celle du haut est maintenue par trois cocardes en passementerie, du milieu desquelles pendent des glands ; les bandes de chaque côté sont ornées de glands sur toute leur hauteur. Mêmes bandes au bas du vêtement et riches franges partout. Les manches, de forme pagode, doublées de soie assortie, sont garnies comme le bas du paletot. — Robe princesse en faille noire, garnie dans le bas d'un grand volant monté à tête. — Chapeau de paille loutre, garni d'une écharpe de faille de nuance un peu plus claire, bordée de franges de soie bouton d'or ; cette écharpe, coquillée autour de la calotte, est fixée sur le sommet par un bouquet de boutons d'or. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 794.

Élégantes toilettes de villégiature. — 1 et 2. Même costume en taffetas et grenadine noirs, vu sous deux aspects. — Jupon de faille, à traîne, entouré de deux volants plissés. — Tunique (2e jupon) en grenadine ; les bords garnis d'un double volant de dentelle blanche et de dentelle noire. La largeur du dos est détachée du reste sur les côtés et forme traîne sur le jupon. Le reste de la tunique forme un tablier drapé à plis égaux, et ses bords, sur le côté, retournent sur eux-mêmes en formant plusieurs coquillés. Un nœud de ruban fixe le milieu des draperies du tablier ; un biais de grenadine, orné de dentelles pareilles aux précédentes, s'échappe d'un nœud de ruban placé sur le côté. Cette garniture se termine au milieu derrière par un long nœud de ruban. — Corsage petit habit en grenadine doublée de soie. La basque est longue derrière où elle forme deux pans garnis de boutons noirs ; un double volant de dentelle en suit tous les bords jusque par devant. Mêmes boutons pour fermer le corsage. Parement garni de plissés au bas des manches. — Lingerie de dentelle assortie à celle de la toilette. — Chapeau *Auvergnate*, en paille anglaise fine, garni d'une écharpe de gaze bouton d'or, retenue au sommet derrière par un bouquet de fleurs jardinière. Cache-peigne de fleurs semblables. L'écharpe redescend entourer le cou et flotter derrière. — Patron épinglé : 8 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1448.

Toilettes de campagne. — 1. Costume en faille marron et vigogne écrue. — Jupon de faille à petite traîne, entouré d'un volant plissé dont les plis sont maintenus sur trois rangs. — Polonaise en vigogne, de forme princesse ; le bas garni d'un plissé pareil au précédent et coupé par un galon broché de tons assortis. Un tablier breton est dessiné, sur le devant du vêtement, par des galons pareils ; il est orné, en outre, de sequins de nacre. Le galon suit le tour du cou. Une sorte de pouff est formée derrière par les draperies qui relèvent l'ampleur de la polonaise en la ramenant au bas du dos, fixée qu'elle est par un galon. Parement de faille au bas des manches, bordé d'un liséré de soie écrue ; ligne de sequins au milieu. — Lingerie plate en batiste. — Chapeau de paille de riz blanche, garni d'une couronne de feuillage varié et d'une touffe de plumes posées au sommet. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume en neigeuse de laine bleue à pointillés blancs, de forme princesse devant jusqu'au petit côté du dos. Toute cette partie est rayée d'entre-deux de guipure blanche, et le bas est entouré d'un haut volant

plissé. Le dos du corsage est tout plissé et les plis, maintenus sur la doublure plate, s'arrêtent au bas du buste comme une simple basque. La traine, rajoutée par une ceinture sous ces plis, retombe naturellement, avec deux volants de faille plissée. Col marin en neigeuse, encadré de guipures. Manches de faille terminées par un double parement que coupe un entre-deux. — Lingerie ouverte en toile. — Chapeau de paille noire ; le bord de la passe roulé sur lui-même et relevé assez haut derrière. Ruban bleu autour de la calotte, noué sur le côté près d'une rose jaune.— Prix du patron épinglé : 8 francs.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au présent numéro contient les six modèles suivants :

1. Toilette de voyage, d'après la gravure coloriée n° 1448 (fig. 2), annexée au numéro de ce jour.
2. Manteau de voiture, d'après la gravure G. n° 783, insérée et décrite dans le numéro de ce jour.
3. Toilette de demi-saison, d'après la gravure coloriée n° 1451, qui sera annexée à notre numéro paraissant le 15 septembre.
4. Costume de petit garçon de six ans, d'après la gravure coloriée n° 1452 E. (fig. 2), qui sera annexée à notre numéro paraissant le 22 septembre.
5. Pantalon de petit garçon.
6. Corsage suisse.

CORRESPONDANCE

— Mme la baronne de T..., a X... près Blois.

Certes, nous déplorons, ainsi que vous, le sans-gêne introduit dans la tenue des hommes. Ne pas mettre de gants lorsqu'on est à l'Opéra, en tenue de soirée, à côté de femmes richement parées, est chose qui nous choque vivement. — Mais qu'y faire? — A la vérité, les gants, passés entre les bords du gilet sont à portée d'être mis au moment où on le juge à propos, et ces messieurs ne manquent guère de mettre ainsi leurs gants en évidence.

— Mlle Marie L..., a Niort

Nous vous conseillons une toque couverte de plumes de coq pour votre chapeau d'automne.

— Mme Alex. Y..., a Milan.

Pour une jeune femme grande et bien faite, la tunique juive en tulle espagnol noir, brodé de perles clair de lune, avec traine resserrée par un nœud de velours noir, voilà ce qui convient le mieux. La robe de soie peut être noire ou de couleur: le noir, nous semble toutefois plus élégant.

ÉCHOS DE LA MODE

La canicule s'étant décidée à nous accabler de ses feux il y a quelques jours, l'onde amère a repris une vogue nouvelle. Vaincus par la chaleur, les plus récalcitrants se sont empressés de quitter l'asphalte en ébullition pour le galet rafraîchissant, et c'était à qui dresserait sa tente sur la plage, de Calais à Biarritz.

La semaine de Deauville s'est ressentie de cette faveur de l'Océan, et elle a plus brillamment fini qu'elle n'avait commencé. Le bal des courses, l'autre samedi, a justifié toutes ses traditions d'élégance. Les robes de mousseline blanche, garnies de valenciennes, dominaient ainsi que les toilettes en batiste de couleur unie, garnies de malines ou de point de Bruxelles. Les mantilles de blonde, que retient de côté un bouquet de fleurs, sont le grand succès d'élégance, cette année, de Trouville et de Dieppe, et parties de là, il n'est pas douteux qu'elles ne conquièrent rapidement tout le littoral de l'Océan et s'y promènent en souveraines maîtresses.

En Espagne, la mantille blanche domine sur les têtes aristocratiques, et rien n'est plus seyant, plus favorable au visage féminin. Mlles de Beyens, qui, par leur mère, appartiennent à l'Espagne, ont importé cette mantille à Deauville, de la plus heureuse façon du monde.

***

Les petits capuchons d'appartement, en gaze garnie de dentelles ou bien en étoffe légère pareille à celle de la robe, sont aussi fort jolis et d'une élégance raffinée. On leur donne la forme des capulets affectionnés au temps de Louis XV par les grandes dames de Versailles et de Marly et qu'on retrouve dans tant de portraits et de gravures du temps.

Au XVIIIe siècle d'ailleurs, jusqu'au règne de Louis XVI, les femmes sortaient avec un capuchon d'étoffe noire se repliant comme une capote de cabriolet. Cet ajustement semblait être alors pour les Françaises ce que la mantille est devenue pour les Espagnoles.

Les *calèches* convenaient surtout aux femmes âgées, heureuses de pouvoir ainsi abriter leurs rhumatismes contre le danger des vents coulis, mais elles formaient une triste coiffure pour les jeunes femmes, qu'elles engonçaient quelque peu. L'avénement au trône d'une jeune reine comme Marie-Antoinette les fit déchoir de leur vogue, et le règne du bonnet commença.

Vers 1771, les dames remplacent, pour la parure, les bonnets par des chiffons posés sur l'édifice élevé de leur coiffure, et cette nouvelle mode donne lieu à un art des plus compliqués. 1772 voit naître les hautes coiffures d'apparat ou *loges d'Opéra*; 1773, celles dites à la *Comète*. L'année suivante est célèbre par deux nouvelles modes qui eurent un grand succès : la coiffure à la *qu'ès aco* et le pouf au *sentiment*.

Le *pouf*, dont le nom a survécu dans le langage de la toilette féminine, était ainsi nommé à raison de la confusion d'objets qui entraient dans sa composition, et on l'appelait au *sentiment*, parce qu'on y faisait figurer tout ce que la dame affectionnait. On s'en fera une idée d'après la description suivante, qui nous a été conservée, d'un pouf au *sentiment* de la duchesse de Chartres. Au fond était une femme assise sur un fauteuil et tenant un nourrisson, ce qui désignait le duc de Valois — depuis, le roi Louis-Philippe — et sa nourrice. Sur la droite, on voyait un perroquet becquetant une cerise, oiseau précieux à la princesse. A gauche, un petit nègre, image de celui qu'elle aimait beaucoup. Le surplus était chargé d'une touffe de cheveux du duc de Chartres, mari de la princesse, du duc de Penthièvre, son père, du duc d'Orléans, son beau-père.

Inutile de dire que toutes les femmes raffolèrent des poufs; chaque élégante voulut avoir un pouf à la *reine*, à la *Junon*, et être une des premières à se faire coiffer en parc anglais, en parterre galant, en moulin à vent ou en chien couchant.

***

A propos de galanterie, voici un détail éclos d'hier et d'une courtoisie toute castillane :

Offrez-vous des fleurs à une femme, vous n'en envelopperez plus les tiges d'un papier, qui entourait les corolles d'une collerette ridicule. Vous réunissez vos fleurs par un ruban, qui tourne jusqu'à l'extrémité des tiges. Ce lien est de la couleur préférée ou adoptée par la destinataire (pour une fiancée, toujours bleu très-pâle), et il porte, courant en lettres d'argent brodées, un quatrain que vous avez composé, ou que vous empruntez aux poëtes les plus célèbres, si vous n'avez pas commerce vous-même avec les Muses.

B. S.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAUSERIE

La saison qui va bientôt finir est celle des étrangers. Ils passent à Paris pour se rendre aux bains de mer ou aux stations thermales, et leur présence n'est pas un des moindres charmes de la vie parisienne en ce moment. Parmi les personnages de distinction qui tour à tour ont traversé la capitale dans le courant du mois dernier, on a pu signaler la comtesse de Derby, le prince D. Radziwill, le duc et la duchesse d'Ossuna, la princesse Gortschakoff, le prince de Kaunitz-Rietberg.

Ce dernier descend du ministre de l'impératrice-reine Marie-Thérèse, mère de Marie-Antoinette, lequel fut, en son temps, un personnage à la fois fort original et passablement brutal. Ses exploits suffiraient à remplir un livre tout entier.

C'est le prince de Kaunitz qui, pour donner à ses cheveux la nuance exacte, passait dans une enfilade de salons, dont il avait calculé la grandeur et le nombre, tandis que des valets armés de houppes le poudraient.

Ni l'agonie ni la mort de Marie-Thérèse n'avancèrent l'heure de son lever et n'abrégèrent d'une minute le temps qu'il donnait à ses indescriptibles toilettes. Le soin ou plutôt le culte de sa personne le préoccupait à l'exclusion de toutes convenances envers les autres, même les plus élémentaires.

Un jour, il dînait chez l'ambassadeur de France, le baron de Breteuil. Vers la fin du repas, selon sa coutume lorsqu'il était chez lui, il se fit apporter un miroir avec un tout petit attirail de dentiste et se mit, sans souci des convives qui l'entouraient, à commencer sa toilette de bouche. Stupéfié et n'en pouvant croire ses yeux :

— Messieurs, dit le baron de Breteuil, levons-nous; le prince veut être seul.

La leçon était spirituellement donnée. Le prince comprit et dès lors n'accepta plus aucune invitation.

Avec un tel amphitryon, les dîners, d'ailleurs, manquaient de charme. Un jour, à sa table, un silence s'était produit un moment parmi les convives. Se tournant alors vers la princesse de Clary, chargée par lui de faire les honneurs de sa maison :

— Il faut convenir, madame, lui dit-il, que vous m'avez invité aujourd'hui une bien sotte compagnie!

Une autre fois, et dans un cas à peu près analogue, à sa table :

— J'aimerais encore mieux, s'écria-t-il, entendre des bêtises que rien du tout.

Voilà l'étonnant personnage qui, cependant, occupa une place si considérable dans les affaires de son pays.

Il paraît, du reste, que ce genre d'esprit, — considération à part de l'excentricité individuelle d'un prince de Kaunitz, — est un peu celui de Vienne. C'est le *Sport* qui le dit. En tout cas, cela prouverait, une fois de plus, que la perfection n'est point de ce monde.

Cette preuve, il n'est pas même besoin d'aller à Vienne pour la chercher. On la trouve surabondamment en France, par le temps qui court, et principalement à Paris, capitale de la civilisation! Mais le silence est d'or : passons...

Jamais on n'avait tant parlé des libraires! L'occasion est bonne pour instruire nos lectrices de ce que fut jadis cette profession, dans des circonstances données, et leur montrer que tout n'est pas roses pour ceux qui leur vendent les productions de leurs auteurs favoris. Que d'épines sont suspendues au-dessus de leurs têtes!

En 1649, Vivenet, libraire du Palais, se vit condamner à cinq ans de galères pour vente de pièces mazarinesques. La même année, une sentence terrible fut rendue contre toute une famille d'imprimeurs et de vendeurs de mazarinades : le fils aîné fut condamné à être pendu; la mère, à assister au supplice de son fils et à recevoir le fouet; le plus jeune fils, aux galères.

Le favori d'Anne d'Autriche était, on le voit, passablement chatouilleux sur le chapitre de ses intrigues et de ses galanteries!

En 1694, deux commis de librairie furent pendus, une femme fut mise à la Bastille et deux autres personnages emprisonnés pour un pamphlet sur le mariage du roi et de Mme de Maintenon.

Au XVIIIe siècle, les rigueurs s'accumulèrent contre les libraires. Les uns furent pendus, d'autres embastillés, mis dans des cages de fer, pour des écrits sur les bulles, sur Mme de Pompadour, sur le Parlement Maupeou, etc. Les choses en vinrent à ce point que le commerce et la vente des livres durent se réfugier en Hollande.

En remontant dans l'histoire, on trouve un fait étrange. François Ier, que l'on a nommé « le père des lettres », ordonna, par un édit, la fermeture de toutes les boutiques de librairie, sous peine de mort.

Dans l'antiquité, le commerce des livres fut très-encouragé. La boutique d'un libraire, à Athènes, était un lieu de réunion pour les oisifs et les beaux esprits. L'auteur d'un ouvrage nouvellement paru y faisait la lecture de son livre; on y discutait les affaires politiques, littéraires, artistiques, sans que l'autorité ordonnât la fermeture de la boutique ou tracassât le libraire. Cette liberté de discussions littéraires développait le goût des livres et donnait, par suite, de la valeur matérielle aux ouvrages. Ainsi, trois traités de Pythagore étaient vendus 100 mines (9147 fr.), et les œuvres de Speusippe, le neveu de Platon, étaient vendues 3 talents (16665 fr.). Le prix des livres se modifia, du reste, lorsque les matériaux sur lesquels on écrivait devinrent moins coûteux, lorsque surtout on sut préparer le parchemin.

A Rome, la boutique des libraires était tenue avec beaucoup d'ordre et avec une sorte d'élégance pareille à celle des librairies de notre époque. Les devantures des boutiques étaient couvertes d'inscriptions et d'affiches. A l'intérieur, les volumes étaient soigneusement arrangés et classés dans des casiers que Martial a appelés *nidi* (nids).

Ainsi qu'à Athènes, les boutiques de librairie romaines étaient fort fréquentées. Tout s'y discutait, s'y lisait, s'y disait librement.

L'avénement du christianisme développa les écrits et accrut le commerce des livres, qui subit les phases les plus diverses pendant plusieurs siècles : tantôt prospère, tantôt près d'être anéanti.

L'invention du papier de chiffons, vers le milieu du XIVe siècle, et l'invention de l'imprimerie au siècle suivant donnèrent une immense impulsion au commerce, à Paris surtout, où, malgré les entraves, malgré la censure, le clergé, les universités, etc., le commerce de la librairie occupait plus de six mille personnes, écrivains, copistes, relieurs, enlumineurs.

Quelques libraires du XVIIe siècle ont eu un nom fameux.

Leur quartier général était dans les galeries du palais de Justice de Paris. Dans les frontispices d'un grand nombre de livres de cette époque, on voit le dessin de leurs boutiques installées au premier, au deuxième, au troisième pilier de la grande salle.

Une ancienne gravure représente la galerie du Palais dans la seconde moitié du XVIIe siècle. On y voit trois boutiques : l'une de livres; l'autre d'éventails, de gants, de dentelles; et la troisième, d'objets de mercerie. Les audiences dans les diverses chambres du Palais étaient toujours suivies; la chaleur y était suffocante, et il était admis, paraît-il, que tout assistant se servît d'un éventail pour ne pas être incommodé par l'élévation de la température et par les émanations.

Cette gravure, minutieusement détaillée, permet de lire au dos des livres arrangés sur les rayons de la boutique du libraire les noms de Cicéron, Sénèque, Tacite, Plutarque.

Aujourd'hui, on ne trouve plus de livres à acheter sous les piliers du Palais. Dame Justice y admet pourtant encore les libraires, mais à leur corps défendant!

Ludovic Sauveur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES VACANCES

Il fut un temps où ce seul mot faisait battre bien fort notre cœur.

Les vacances, c'était le retour au foyer après dix mois d'exil; c'était l'accueil affectueux de tous, les caresses des vieux parents et jusqu'aux jappements du bon chien qui avait été notre premier camarade. C'était le retour des longues promenades dans les bois chers à notre enfance; la cueillette des prunes, ce fruit aimable qui attend l'arrivée des collégiens pour mûrir; la pêche dans les ruisseaux où court le sillon argenté des ablettes; c'était surtout l'accomplissement du beau rêve caressé tant de fois, pendant les longues heures d'étude, quand la lampe vous endort à demi sous sa lumière immobile et blanche, quand la voix du maître ne parvient plus à votre oreille que comme un murmure où les mots ne se saisissent pas.

Heureux temps que celui-là!

Ah! goûtez bien toutes ces joies, vous qui partez de l'école le cœur plein d'espérance! Entrez en chantant dans la maison riante qui vous attend, enivrez-vous de la senteur des grands arbres, écoutez la chanson des oiseaux amis qui semblent fêter votre venue; mieux que cela, écoutez les conseils paternels et savourez les maternelles caresses. La vie vous rend pour quelques jours à la famille, c'est-à-dire à toutes les affections saintes, à tous les dévouements vrais, à tous les sacrifices désintéressés. Vous ne trouverez rien plus tard qui ressemble à ce complot de tous pour votre bonheur. Cette sollicitude vous manquera et il vous faudra songer aux joies de ces premières années pour aimer encore l'existence.

Les hommes aussi prennent des vacances.

Vos maîtres, les magistrats, les fonctionnaires de l'État, si graves que soient leurs fonctions, ont aussi gardé un temps pour le repos. Mais que ce temps ressemble mal aux heures que vous gaspillez avec une insouciance si grande! Pour cesser de travailler, ils ne cessent pas, comme vous, d'avoir l'âme inquiète et l'esprit soucieux. Et ce n'est pas à eux seuls qu'ils pensent, mais à vous surtout, dont ils voudraient l'avenir exempt des tristes préoccupations de leur passé.

Vous, durant le temps qu'ils songent ainsi avec amertume, vous jouez, vous espérez, vous croyez! Si vous pouviez rester toujours ainsi, leur angoisse serait sans raison; car l'avenir est à ceux qui espèrent et qui croient, — qui espèrent dans la puissance du progrès et qui croiênt aux destins immortels de leur patrie!

G. B.-F.

LE PRIX DE PATIENCE

L'Angleterre est le pays des vieux usages et des coutumes bizarres. Une fête aussi originale que celle de la *Lady Godiva*, et qui forme le pendant de notre couronnement des rosières, la *Presentation of the flitch of bacon*, a eu lieu tout récemment à Great-Dunmow, dans le comté d'Essex. Il s'agit de gens mariés auxquels on décerne des prix de vertu et de fidélité. Les époux qui peuvent prouver qu'ils ont vécu en parfait accord pendant un an et un jour ont droit à la *flitch of bacon*, c'est-à-dire à un jambon d'York.

Cette année, trois ménages, Andrews, Harrison et Barrah, s'étaient mis sur les rangs. Avant la cérémonie, on les a conduits, au son des tambours et des fifres, jusqu'à l'hôtel de ville, où siégeait le tribunal, présidé par M. Savill, clerc du comité. Là, ils ont dû subir un long interrogatoire devant un jury composé d'un nombre égal de célibataires des deux sexes, qui a examiné leurs titres, reçu les confidences des habitants, entendu les médisances des uns et les rapports élogieux des autres. M. William Legg, l'éditeur, était l'avocat des candidats. Enfin, les réponses des époux Barrah ayant été reconnues les plus satisfaisantes, on leur a décerné cette étrange récompense du *flitch of bacon* qui a rendu le bourg de Dunmow si célèbre dans le Royaume-Uni. L'heureux couple, précédé de bannières et de musiques, et porté en triomphe, est allé ensuite dans un champ hors les murs pour se soumettre aux formalités traditionnelles. A genoux sur deux pierres pointues, il a prêté le serment de patience et de fidélité, puis écouté, sans changer de place, le sermon d'un révérend, ainsi que l'allocution du président. Après quoi un coup de canon est venu donner le signal du départ, et chacun est rentré chez soi.

Les journaux anglais nous rappellent que cette curieuse cérémonie, qui se renouvelle tous les ans, fut instituée par sir W. Fitz-Walter, en 1198.

La légende raconte que ce personnage, ayant eu à se plaindre de l'humeur acariâtre de sa femme, alla consulter les moines du prieuré de Little-Dunmow, petit village situé à deux milles de Great-Dunmow. On montre encore sa déposition, qui est conservée dans les archives du monastère, et dont voici le texte : « Elle veut bien me laisser porter l'armure à la guerre, mais elle veut porter le haut-de-chausses au logis. »

Le prieur, qui aimait à rire, conseilla à Fitz-Walter de mettre fin à la querelle par un combat singulier dont le haut-de-chausses serait le prix. Cet avis ayant paru excellent, les moines de Dunmow et tous les vassaux du seigneur se réunirent dans la cour du château, transformée en arène.

Lady Fitz-Walter, qui avait accepté le duel, — autant, dit un vieux chroniqueur, pour marquer son mépris envers son mari que sa haine pour le prieur, — se présenta à l'heure dite, équipée comme aux jours de tournoi. L'arme choisie était le bâton ou rondin de chêne, assez dur pour étourdir un homme.

Le combat commencé, la despotique épouse se mit à frapper de toutes ses forces sur son pauvre mari qui, craignant de la blesser, se contentait de parer les coups. On se battit de la sorte une heure durant, au milieu des rires de la foule.

Enfin, par un coup décisif, sir Fitz-Walter parvint à terminer la lutte en faisant tomber l'arme de son adversaire, et, comme cette dernière se baissait pour ramasser son bâton, il se baissa en même temps et embrassa son ennemie, vaincue par tant de générosité.

Lady Fitz-Walter déclara solennellement que son mari avait remporté le prix, puis elle lui tendit le haut-de-chausses en velours rouge qui était suspendu au milieu de l'arène.

La légende ajoute qu'à partir de ce moment les seigneurs de Dunmow vécurent en bonne intelligence et suivirent en toutes circonstances les conseils du prieur.

Pour perpétuer sa victoire, Fitz-Walter institua le prix du *Flitch of bacon*, lequel est délivré régulièrement aux gens mariés dont la conduite a été à l'abri de tout soupçon pendant un an et un jour.

Au nombre des époux fidèles qui ont obtenu le jambon de Dunmow, on cite M. Benjamin Disraëli, aujourd'hui lord Beaconsfield, premier ministre de la reine. En 1868, on l'a vu s'agenouiller sur les pierres pointues, prêter le serment de patience devant le jury des célibataires, observer toutes les formalités indiquées dans le testament du fondateur, puis se retirer bras dessus bras dessous avec Mme Disraëli, au milieu des acclamations de la foule.

F. F.

Ce qu'on gagne par le mensonge en réputation d'habileté, on le perd en considération.

CHATEAUBRIAND.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 783. — DESCRIPTION, PAGE 410.

TOILETTES DE PROMENADE EN VOITURE

Nouveaux modèles de Mme H. Du Riez (rue Halévy, 8). — Patrons épinglés : 5 francs.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N.° 3.

Modèles de M.me Morison, r. d'Antin, 14 – Étoffes pour Deuil des Magasins de La Scabieuse, r. de la Paix, 10 – Passementerie et Garnitures (H.tes N.tes) de la Maison Vatelot & C.ie, rue Turbigo, 59.

Jupons et Tournures de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ELEGANTE TOILETTE DE

Modèle de Mme Bichaut-Castel (rue d

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 794. — DESCRIPTION, PAGE 410.

ÉLEGANTE TOILETTE DE VILLÉGIATURE (DEVANT ET DOS)

Modèle de Mme Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19). — Patron épinglé : 8 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE VIEUX TAILLEUR

(NOUVELLE. — SUITE.)

Le père Mauduy, assis au bout de la table, près de la fenêtre, me tournait le dos, son chapeau à claque au bâton de sa chaise; il portait encore la queue; mais la sienne, ficelée d'un cordon noir, ressemblait à une queue de rat, tant elle était mince.

Le brave homme, assis en face de sa chopine, causait avec M. Poirier, ancien portier-consigne, en retraite depuis des années. Ils parlaient sans doute de leurs campagnes, car tous ces vieux soldats ne sortaient pas de là.

— Voyons, faites place! criaient les grenadiers. Qu'est-ce que tout ce tas de savetiers? Qu'est-ce que toute cette racaille?... Allons... dépêchons-nous!

Plusieurs se serraient sur leur banc, mais les grenadiers n'entendaient pas la chose de cette oreille :

— Il nous faut cette table à nous seuls, s'écria le grand brun, en frappant sur la table où se trouvaient le père Mauduy et son camarade Poirier, avec d'autres. Nous aurons juste de la place pour six... et qu'on se dépêche!

J'étais indigné.

— Messieurs, dit Bibi, les premiers arrivés conservent leurs places. Allez au *Cheval brun*, allez où vous voudrez!... Vous ne venez jamais ici.

— Quoi? quoi? crièrent les maitres d'armes; qu'est-ce que raconte le péquin?

Bibi, à ce ton goguenard, allait s'emporter; mais le père Mauduy, prenant sa chopine et son verre, lui dit :

— Bibi, voyons... ce sont des jeunes gens... Arrivez, Poirier... et vous autres... faisons place à ces messieurs.

Et il alla s'asseoir tranquillement à l'autre bout de la salle, dans un coin.

— Hé! s'écria l'un des prévôts, riant aux éclats, il est prudent le maitre de danse, il cède sa place de bonne grâce... Suivez les conseils de la sagesse et vous deviendrez vieux.

Mauduy comprit alors que c'était à lui que les grenadiers en voulaient.

En ce moment, assis contre le mur du fond, je le voyais en face; son ami Poirier me tournait le dos.

Ce titre de maitre de danse avait rendu le vieux soldat furieux; mais il ne disait rien encore, et choquant son verre à celui de l'ancien portier-consigne, il dit simplement, au milieu du grand silence qui s'était établi :

— A votre santé, Poirier, et allons-nous-en.

Il vida son verre d'un trait, déposa quelques sous sur la table, et se dépêchait de sortir; mais cela ne faisait pas l'affaire des provocateurs, qui tous ensemble poussèrent un éclat de rire :

— Ha! ha! ha! la bonne farce!

Et l'un d'eux ajouta :

— Vous ne connaissez pas Lapointe, vous autres? Vous savez, le fameux Lapointe de la 32e, le brave des braves, qui donnait le frisson à toute l'armée des sans-culottes? Vous ne le connaissez pas... il n'est pas ici?

Et prenant par le bras un petit chaudronnier tout contrefait, nommé Simon :

— Est-ce que ce ne serait pas toi, par hasard?... Tu lui ressembles.

— Laissez-moi tranquille, répondait Simon en se dégageant; je suis chaudronnier de mon état, je ne vous demande rien.

— Laissez ce pauvre homme tranquille, dit Mauduy en se rasseyant; puisque c'est à moi que vous en voulez, ne vexez pas les autres... Qu'avez-vous à me demander? me voilà! — Bibi, apportez une chopine; Poirier, vous accepterez encore un verre.

— Ah! c'est donc toi, Lapointe? dit alors le grand brun. Tu t'étais si bien caché depuis vingt ans qu'on ne te retrouvait plus... Il paraît qu'avec l'âge la prudence arrive, et...

— Que me voulez-vous? interrompit brusquement le vieux tailleur, dont la figure était devenue couleur lie de vin.—Voyons, ne faites pas les malins... parlez clairement.

— Eh bien, nous voulons te tâter le pouls, dit un des prévôts en ricanant.

— Ah! vous voulez me tâter le pouls!... Vous l'entendez, fit-il en s'adressant à toute la salle : — ils veulent me tâter le pouls... c'est pour cela qu'ils sont venus! — Vous vous en souviendrez!... La provocation ne vient pas de moi, mais je l'accepte.

— Contre lequel d'entre nous? demanda le grand maitre d'armes.

— Contre tous, fit-il. Oui, vous m'avez tous insulté, je vous défie tous... Et puisque vous avez parlé de la 32e, c'est la 32e... Mais cela suffit, dit-il en retenant sa langue. Allons, Poirier, en route, on ne se dispute pas dans un cabaret, comme des polissons. Je vous laisse avec ces messieurs, vous êtes un de mes témoins, vous en chercherez un autre; les anciens ne manquent pas. Vous vous entendrez sur le terrain... Nous nous retrouverons à la porte de Bâle.

— C'est bon, fit Poirier.

Tout cela fut dit au milieu du silence; les maitres d'armes et les prévôts avaient obtenu ce qu'ils voulaient.

Mauduy, se coiffant de son vieux chapeau, sortit sans même jeter un regard à ses provocateurs, les moustaches ébouriffées, l'air indigné. Il descendit les trois marches du cabaret et se dirigea vers sa rue, en poussant de petits hoquets bizarres. Ce n'était plus le vieux tailleur mélancolique, c'était la bête fauve qui se réveille après avoir longtemps dormi et dont les mâchoires claquent de faim et de soif.

Je ne sais ce que pensaient les grenadiers en se voyant si bien servis, mais ils descendirent sur la petite place des acacias gravement, et moi je me dépêchai de regagner mon magasin.

Du seuil, je les vis s'entretenir devant le cabaret avec l'ancien portier-consigne; puis chacun s'en alla de son côté; ils avaient pris rendez-vous quelque part.

Or, ce jour-là, voyant tout le monde à la campagne et dans les cabarets, et pensant que personne ne viendrait plus acheter après quatre heures, je dis à ma femme de s'habiller et que nous irions faire un tour dans notre jardin.

Je fermai le magasin; elle se dépêcha d'aller mettre son chapeau, de se jeter un châle sur les épaules, et dix minutes après nous gagnions bras dessus bras dessous la porte de Bâle, heureux d'aller respirer le bon air des champs et de voir les progrès de la végétation depuis toute une longue semaine.

Le temps était très-beau. Notre jardin n'était pas éloigné de la ville, sur la route de Bâle; nous avions là une jolie gloriette treillissée, couverte de volubilis, de clématites et de vigne vierge, des allées bordées de fleurs et quelques beaux arbres : mirabelliers et pruniers, alors blancs comme neige, et que nous devions revoir bientôt courbés sous les fruits.

Je ne dis rien à Joséphine de la provocation dont j'avais été témoin; ces sortes d'affaires étaient alors assez fréquentes entre les anciens soldats de la république et de l'empire et la jeune armée des Bourbons. De telles choses ne sont pas faites pour réjouir les femmes; et la mienne, fort délicate, aurait été tout émue d'entendre parler d'un duel semblable, entre un vieux bonhomme tout décrépit et six grands gaillards dans la force de l'âge et l'agilité acquise par une pratique journalière de la salle d'armes.

Je formais des vœux pour le père Mauduy, c'est tout ce que je pouvais faire, et je m'en remettais pour le surplus à la sagesse de l'Éternel, sans espérer pourtant beaucoup que le vieux tailleur pourrait sortir sain et sauf d'une si terrible rencontre.

Vers quatre heures et demie du soir, nous étions tranquille-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ment à regarder nos œillets et nos tulipes ; le soleil dorait quelques légers nuages au haut des collines, tout respirait le calme, la fraîcheur du printemps. Je venais de découvrir un nid d'oiseau dans la haie de notre jardinet ; Joséphine, ravie, le regardait en extase ; nous n'avions pas encore d'enfant, mais nous comprenions pourtant bien les cris de détresse de la pauvre mère voltigeant de branche en branche autour de nous. « Éloignons-nous, disait ma femme, ne prolongeons pas son épouvante. » Et dans ce moment, comme nous nous redressions, j'entendis au loin un bruit de ferraille, un vague murmure, qui tout d'abord fixa mon attention : là-bas, derrière la petite allée des houx et le verger qui séparait notre jardin des propriétés voisines, on se battait.

Ma femme, elle, n'entendait rien. Elle rentra dans la gloriette : je lui dis de m'attendre quelques instants, que j'avais des replants et des boutures à demander au jardinier Laforêt, dont le potager se trouvait plus loin, sur la route ; et, poussé par une curiosité diabolique, j'enfilai l'allée formée par de grandes haies aboutissant sur les prés de l'ancienne tuilerie, d'où partait le cliquetis que j'avais entendu d'abord.

A chaque pas il devenait plus distinct ; et quelle ne fut pas mon horreur, au moment où je me penchais dans la haie, de voir là un grand corps étendu sur le gazon, celui du maître d'armes brun, la bouche pleine de sang, les yeux tout grands ouverts, son habit de grenadier dans l'herbe.

Il était tombé le premier, et les combattants s'étaient retirés à quelques pas plus loin pour continuer ; personne ne veillait auprès du mort.

Comme je m'approchais derrière la haie, une exclamation se fit entendre :

— Ah !

— Et de deux ! fit la voix du père Mauduy avec une sorte de ricanement.

En effet, à travers le feuillage, j'aperçus autour d'un corps étendu, plusieurs assistants inclinés, ils regardaient ; un des grenadiers dit en se relevant :

— Il est touché comme l'autre... au-dessous de l'aisselle.

Mauduy, en bras de chemise, restait seul debout ; il attendait ; tout à coup il se prit à dire :

— Allons... allons... nous compterons tout à l'heure... Il est mort... ça suffit... Passons à un autre... le meilleur d'entre vous... le plus fringant, le plus huppé !... Tenez, celui-là, fit-il en montrant le grenadier qui l'avait appelé maître de danse.

Mais celui-là n'avait pas l'air de vouloir y mordre :

— Nous tirerons au sort, fit-il d'un accent bien autre qu'au cabaret de Bibi ; c'est le plus simple.

— Hé ! dit le vieux tailleur, pourquoi tant d'embarras ? Vous m'avez bien choisi tout seul, à six que vous étiez... Eh bien, je vous choisis, moi.

— Non ! nous tirerons au sort, dit le maître d'armes, c'est plus régulier.

— Eh bien, dépêchons-nous... Je suis un peu échauffé... Je ne tiens pas à m'enrhumer.

Il y avait dans toutes ses paroles un accent de mépris et d'ironie terribles.

Ses deux témoins, le portier-consigne Poirier et l'ancien sergent Perrot, deux vieux de la vieille, comme on disait alors, restaient impassibles.

Les autres se réunirent et tirèrent au sort, et le hasard voulut que celui-là même que le tailleur avait désigé perdit.

Il se déboutonna lentement, déjà pâle comme un mort.

— Dutref, lui dit un de ses camarades, attention !... Tu as vu le coup...

— Oh ! fit le vieux Mauduy en ricanant, nous n'avons pas que ces deux-là ; nous en avons d'autres à la douzaine... Tous les matins, à la 32e, on en inventait deux ou trois avant d'aller à la messe.

Et tombant en garde :

— Y sommes-nous ? s'écria-t-il.

L'autre, sans répondre, se mit en garde, les fleurets s'engagèrent.

Le tailleur me faisait face à trente pas, j'étais penché dans la haie. Comme les fleurets se touchaient, il m'aperçut, un sourire effleura ses lèvres ; il était heureux de m'avoir pour témoin de ses exploits ; mais, entraîné par un sentiment d'horreur et de pitié invincible, je lui criai :

— Père Mauduy, ne le tuez pas !... Il a une mère aussi, lui !... Une mère qui l'aime, comme la vôtre vous aimait... Père Mauduy, au nom de la bonne mère Jacqueline...

Les fleurets papillotaient avec un cliquetis bizarre.

La figure du vieux tailleur s'était renfrognée ; ses yeux brillaient comme deux étincelles derrière ses larges sourcils blancs, ses mâchoires se serraient... j'avais peur !... et pourtant deux fois déjà, ayant paré le coup de son adversaire, il avait pu lui percer la poitrine et ne l'avait pas voulu...

A la fin, blessant son homme au bras, il dit d'un ton brusque :

— Voilà ton affaire, à toi... Ça suffit... n'y reviens plus !... Que ça te serve de leçon !

Sa figure s'était un peu adoucie.

L'homme blessé s'en allait bien content, un de ses témoins lui liait le bras avec un mouchoir ; le pauvre diable était pâle comme la mort, et pourtant il paraissait heureux d'en être quitte à si bon marché.

Quant au père Mauduy, il était toujours là, attendant.

— Eh bien, fit-il, est-ce que l'un de vous en veut encore ? Il en reste !...

— Cela suffit, l'honneur est satisfait, dit l'un des maîtres d'armes.

— Vous croyez ! répondit le tailleur avec un sourire ironique. Je pourrais bien, moi, vous répondre que ça ne me suffit pas, que je ne sors pas de mes habitudes pour si peu de chose. Je pourrais vous répondre que, lorsqu'on se met cinq ou six pour insulter un vieillard, car je suis un vieillard, on devrait au moins soutenir son insolence jusqu'au bout... Mais allez... je vous tiens quittes ! Souvenez-vous seulement de la 32e, et dites-vous bien que ses vieux chicots valent encore toutes vos dents blanches... ça mord dur !

Les maîtres d'armes s'en allaient suivis de leurs témoins, sans répondre.

Leur indignation était grande ; elle n'allait pourtant pas jusqu'à réclamer, jusqu'à protester et se remettre en garde contre le vieux tailleur dont ils s'étaient tant moqués.

Les deux corps restaient là dans l'herbe, à l'ombre de la haie, et le blessé, appuyé sur l'épaule d'un de ses camarades, s'éloignait, faisant bonne contenance. Ils prirent la petite allée et traversèrent les glacis, allant sans doute à l'hôpital militaire prévenir d'envoyer une civière pour enlever les morts.

Mauduy avait ramassé sa redingote, dont il passait les manches d'un air d'indifférence ; il remit aussi sa cravate de crin, qui se bouclait derrière, à la mode des vieux soldats ; puis, se coiffant de son chapeau à claque, il dit aux deux autres qui l'attendaient :

— En route... voici une affaire réglée.

Comme il passait près de moi, je dis :

— Merci, père Mauduy.

Et lui, se retournant à ma voix, me tendit la main par-dessus la haie, en s'écriant :

— Vous êtes encore là, monsieur Antoine !... Ma foi, le troisième vous doit une fameuse chandelle... Sans vous je l'embrochais comme une grenouille.

Puis traversant la haie :

— Vous allez me rendre un petit service, dit-il. Vous avez été témoin de la provocation, je vous ai vu dehors, à la fenêtre de Bibi..

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Oui, père Mauduy.

— Eh bien, il faut que vous m'accompagniez chez le commandant de place, et que vous témoigniez de la chose; un bon bourgeois comme vous aura plus de crédit que nous autres, vous comprenez?

— C'est bon, cela suffit, lui répondis-je; le temps de reconduire ma femme à la maison et je suis à vos ordres. Vous me trouverez sur la petite place.

Il fit un signe de tête affirmatif et rejoignit ses témoins, déjà au bout de l'allée, sur les glacis.

Moi, j'allai prendre ma femme au jardin; elle ne se doutait de rien, et une demi-heure après, le père Mauduy, ses témoins et moi, nous étions en route pour l'hôtel du gouverneur.

Le sapeur de planton à la porte alla prévenir M. le commandant Clovis de Beaujaret, que des bourgeois demandaient à lui parler, et, deux minutes après il vint nous dire de monter.

M. le commandant Clovis, en veston gris et calotte noire, des besicles comme des verres de montre à cheval sur son gros nez rouge, était assis dans son salon, sur un tabouret, en train de faire de la tapisserie; il avait auprès de lui, dans un panier, des quantités de bobines, et brodait des fleurs de lis avec une adresse merveilleuse.

— Qu'est-ce que vous voulez? fit-il en nous jetant un coup d'œil, sans cesser de poursuivre son travail.

Le père Mauduy, en quelques mots, lui conta l'affaire; et Poirier ayant voulu confirmer le dire de son camarade, il l'interrompit en disant :

— C'est bon! c'est bon!... On vous connaît, vous!... Vous êtes de la même bande... Autant vaut l'un que l'autre... Laissez parler M. Flamel.

Alors je lui racontai le passage des maîtres d'armes sur le trottoir, devant mon magasin, la manière dont ils avaient combiné leur provocation, leur entrée au cabaret de Bibi, enfin tout ce que j'avais vu, entendu jusqu'à la fin; lui, tout en continuant de broder, m'écoutait, fort attentif.

— Vous pourriez attester tout cela devant la justice? dit-il.

— Oui, monsieur le commandant.

— Alors, c'est bien.

Et s'adressant à Mauduy :

— Vous avez de la chance que cet honnête bourgeois ait été témoin de l'affaire, car tous vos savetiers, vos gagne-petit, toute votre racaille de sans-culottes et de bonapartistes n'aurait servi de rien. Allez!... Puisque les deux maîtres d'armes se sont fait tuer comme des imbéciles, qu'on les enterre... c'est le plus court... Et quant au blessé, je pense qu'il est à l'hôpital... qu'il y reste... Et qu'on ne me parle plus de tout ça... Ces disputes m'ennuient... On n'a plus une minute à soi pour travailler tranquillement... Ça m'embête, fit-il en ouvrant sa grande bouche jusqu'aux oreilles, oui, ça m'embête!... Je vous lâche pour cette fois, mais si j'apprends encore quelque chose, monsieur Mauduy, dit Lapointe, à la moindre mouche qui piquera, vous aurez de mes nouvelles.

Là dessus, saluant M. le commandant, qui s'était remis à broder, nous sortimes à la file.

Et, dans la rue des Cordiers, déjà loin de la sentinelle qui se promenait de long en large devant l'hôtel du gouverneur, Poirier, furieux du dédain que M. Clovis de Beaujaret avait témoigné pour sa déposition, s'écria :

— Mauvais émigré!... Ça s'est battu vingt ans contre le pays, et ça insulte des patriotes!

Personne ne lui répondit, chacun en avait assez; on se dépêcha de regagner sa maison, bien heureux de voir l'affaire se terminer ainsi, sans poursuite du conseil de guerre ou d'ailleurs.

Ces choses me sont revenues en détail, et pourtant que d'événements nous en séparent : Charles X et les missions; Louis-Philippe et les guerres d'Afrique; la révolution de 48 et les événements de juin; les chemins de fer, les lignes télégraphiques, Napoléon III et l'invasion, le déchirement du pays, la perte de l'Alsace et de la Lorraine!... Et que les figures sont changées!... Quel rapport les bonapartistes d'aujourd'hui ont-ils avec ceux que nous avons vus? Ils leur ressemblent comme le neveu ressemblait à l'oncle; ils vont à confesse! et les autres se seraient alignés tout de suite, si on les avait appelés « calotins ». Tout est changé, les noms seuls restent.

Enfin, je continue mon histoire.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE JAS D'ENTREPIERRES

(NOUVELLE. — SUITE.)

Dans une excavation de grès friable, dominant un parterre naturel de lavande, de thym et d'autres herbes odorantes, se groupaient au soleil quelques tronçons d'arbres creux, avec une tuile pour toit, auprès desquels des abeilles voletaient; et, sitôt les ruches dépassées, après un dernier détour, le vallon soudain s'élargit, laissant voir d'un coup d'œil le Jas d'Entrepierres et ses terres.

— Sapristi! s'écria le gendarme Chabre qui, après cette route de désolation, ne s'attendait pas à pareil spectacle, mais c'est un paradis, votre Jas d'Entrepierres, et je comprends que la vieille Daumasse s'entête à ne pas vouloir en partir.

Le torrent, à cet endroit, recevait un autre *riou* (c'est le nom de ces singuliers cours d'eau qui, dix mois de l'année durant, ne roulent guère que des pierres) et, dans le triangle dessiné par leur confluent, s'étendait, au milieu des pentes pelées et coupées de roches un coin de terre relativement fertile et vert.

Tout cela, en le regardant de près, n'était pas très-riche. Malgré de nombreux et séculaires épierrages, dont témoignaient çà et là au milieu des champs d'énormes tumulus de cailloux, partout sur le sol balayé du vent, lavé par la pluie, les pierrailles blanches apparaissaient si bien qu'on eût pu se demander où trouvait assez d'humus pour vivre ce froment maigre, clair-semé, dans lequel, quoique la moisson approchât, vous auriez vu un mulot courir. Mais, si clair-semé qu'il fût, le froment suffisait à nourrir la ferme, et ce sol pierreux, dur au blé, s'ombrageait de beaux noyers à son *hubac* (on nomme ainsi les pentes froides qui regardent au couchant), et ne refusait pas de mûrir sur son *adret* un tonneau ou deux de petit vin.

Tout en bas des champs, à la pointe, et posée là comme en sentinelle, une fontaine, par trois jets joyeux, crachait dans un bassin de pierre ébréché, suintant et débordant, la vive et fraîche eau des montagnes. Cette fontaine, vrai monument rustique, était faite d'un bloc calcaire dressé sur place et dégrossi. On y lisait cette date : 1700, avec le monogramme de l'édificateur entre deux palmes. Et, pour mieux caractériser l'intention monumentale, une main industrieuse avait couronné le tout d'une de ces boules en grès rouge ferrugineux qui roulent dans le gravier des vallons et que, vu leur parfaite régularité, on prendrait pour d'énormes boulets de pierre.

Le sentier qui, du vallon mène à la ferme, passait devant, entre un petit pré et une chènevière.

— Ouvrons l'œil, dit le brigadier, la vieille y est, sa cheminée fume. Feignons de ne pas aller chez elle, puisque c'est son habitude de s'enfermer pour ne pas parler aux gens.

Ils passèrent donc, laissant la fontaine à leur droite, et continuèrent à suivre le vallon comme s'ils avaient à pourchasser un braconnier dans la montagne.

Mais, après quelques pas, ayant attaché leurs chevaux dans un endroit où le talus à pic se couronne d'un fouillis surplombant de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

poiriers sauvages et de genévriers, les gendarmes grimpèrent et s'apprêtèrent à gagner à travers champs, s'imaginant n'être pas vus, le derrière de la ferme.

Il n'y avait de ce côté qu'une petite fenêtre, une lucarne pour mieux dire, regardant le vallon. Le volet en était ouvert, mais à peine les deux tricornes émergeaient-ils à ras du sol, que, tiré par une main invisible, le volet soudain se refermait.

— Pincés! dit le gendarme.

— Il nous faudra faire un blocus en règle, affirma le brigadier.

Le blocus, au reste, était facile. Comme toutes les vieilles constructions du pays, la ferme n'avait que deux entrées. Un escalier extérieur, sorte de perron à une pente obliquement collé sur la façade, conduisait à l'unique étage, à la chambre; une voûte basse, portant l'escalier, devait, selon l'usage, donner accès : à gauche dans l'écurie; à droite, dans ce que les paysans appellent proprement la maison, c'est-à-dire la pièce commune, à la fois salon, cuisine et salle à manger où se fait le feu et où la famille se rassemble.

Ayant fait le tour de l'habitation et constaté que, de partout, elle était silencieuse et close, le brigadier heurta du pommeau de son sabre la porte ouverte sous l'escalier.

Le loquet tressauta, les gonds branlants gémirent, et le logis sembla s'éveiller. Une poule qui picorait sur l'aire enfla ses ailes et disparut; les pigeons du colombier s'envolèrent, le porc grogna sous son toit à porc, et, dans l'étable, la chèvre chevrota peureusement tandis que l'âne faisait sonner l'anneau de son licou sur le bois usé de la crèche.

— Femme Daumas, ouvrez! cria le brigadier de sa voix rude.

— Ouvrez, femme Daumas, c'est la gendarmerie.

— Pour la troisième et dernière sommation, femme Daumas, ouvrez, au nom de la loi.

Mais le silence, un silence de mort, avait repris possession de la demeure rustique, et les gendarmes, prêtant l'oreille, n'entendirent que le bruit toujours joyeux de la fontaine au bas du vallon, et loin, très-loin dans la montagne le cri alternatif de deux pâtres qui s'appelaient.

Alors, le gendarme Chabre, voulant essayer de la conciliation, colla à son tour sa moustache au trou de la serrure et dit en provençal :

— Daumasse! Daumasse! vous êtes là; nous vous avons vue fermer la fenêtre. On ne veut pas vous faire de mal, ouvrez vite, ce sera le mieux.

Mais pas plus au gendarme Chabre qu'au brigadier, pas plus à l'allocution familière qu'à la formule légale, personne ne répondit.

— Enfonçons la porte! grommela Chabre.

Le brigadier dit :

— Ça me répugne!

Les deux gendarmes demeurèrent un instant indécis. Tout à coup, Chabre faisant un signe au brigadier :

— Écoutez, on dirait qu'elle parle!

Alors, ayant remarqué au-dessus de la porte une ouverture en croix sans châssis de papier ni vitres, ils accotèrent au mur un de ces bancs portés sur trois pieds qui servent à teiller le chanvre, et regardèrent.

Assise sur un escabeau, devant son feu et sa marmite, la vieille Daumasse parlait toute seule :

— La loi!... ils me disent tous que c'est la loi...

Ah! s'il vivait, le pauvre Daumas! on ne martyriserait pas sa veuve comme on fait. Le jour de Noël, par un temps de perdition, il voulut à toute force aller à la chasse : « Que je te prenne un lapin, rien que pour faire fête. » Il gelait en l'air ce jour-là; une fois au chaud du terrier, le maudit furet ne sortit plus. Il saigna le lapin au lieu de le pousser dehors, se soûla de sang, et s'endormit. Daumas attendait. Il attendit jusqu'à la nuit, sifflant toujours, espérant toujours, pécaïré! les pieds dans la neige.

Il me rentra transi; sa barbe et ses cheveux n'était qu'un givre. Je dus le mettre au lit... Quel Noël! bon Dieu, quel Noël! Daumas traina six mois, les médecins vinrent, et me voilà!

Puis, reprenant après un silence:

— Sans doute, à tenir auberge, Daumas avait un peu perdu l'habitude du travail. Il était moins souvent sur son bien qu'à la chasse. On s'en tirait pourtant. Quelques kilos de miel, quelques lièvres tués en contrebande, quelques charges de genêt que j'allais sur mon âne, vendre à la ville, et tout doucement les deux bouts se rejoignaient.

Mais la maladie coûte cher; Daumas emprunta, on me fit signer tout ce qu'on voulut, et, maintenant que Daumas est mort, ils me disent que ma maison n'est plus mienne...

Ma maison! me prendre ma maison que le grand-père de mon arrière-grand-père avait bâtie, il y a plus de cent ans, comme c'est écrit sur la pierre de la fontaine! Ce sont ceux d'en bas, les gens du village neuf, qui s'entendent pour nous perdre. Après avoir ruiné Daumas avec leurs inventions de café et de jeu de boules, ils veulent voir la fin de sa veuve. L'huissier est venu, envoyé par eux, avec ses papiers de malheur. Puis, le curé, pour m'endoctriner de belles paroles. Maintenant...

La Daumasse s'était levée, les yeux vers la porte, si brusquement, que les deux gendarmes, pour n'être pas vus, eurent juste le temps de baisser la tête.

Quand, de nouveau, ils se hasardèrent, la vieille femme regardait tout autour d'elle sans parler.

Elle regardait cette maison, la sienne, où elle est née, où ses grands et arrière-grands ont vécu, et que tout à coup, sans qu'elle comprenne pourquoi, des ennemis inconnus prétendent lui ravir; elle regardait, comme voyant tout cela pour la dernière fois, l'antique plafond à poutrelles d'où pend le caleil de cuivre accroché par son croc à une planchette de bois ouvragé; la panière à jour sur le mur blanchi laissant voir une provision de pains dorés derrière ses barreaux en noyer luisant; le grand pétrin patriarcal portant des courges sur son couvercle; la table fermée et son petit saint Jean sous un globe; elle regardait les quatre escabeaux, les deux chaises, le lit sans rideaux dans l'alcôve maçonnée; la cheminée avec le fusil en travers sur sa corniche, et les hauts landiers de fer s'évasant en porte-écuelle, où Daumas, le soir, mangeait la soupe, en laissant fumer ses souliers.

— Pauvre de moi! pauvre Daumasse! disait-elle.

Tout à coup, ramenée à ses préoccupations :

— Les gendarmes?... Pas plus eux que d'autres! personne n'aura ma maison.

Alors, ayant pris un tison, hagarde, échevelée, elle le jeta sur un tas de chanvre, posé dans un coin en attendant d'être filé. Le chanvre brûla d'une flambée.

— Les gendarmes! qu'ils viennent les gendarmes!

Elle avait pris un autre tison, mais déjà les gendarmes enfonçaient la porte.

— Au nom de la loi!...

Le brigadier n'eut pas besoin de continuer. Au seul aspect des deux tricornes, la pauvre vieille, subitement apaisée, laissa tomber son tison et balbutia :

— Mes beaux messieurs, que vous ai-je fait?

— Les clefs, et ne résistons plus! dit rudement le brigadier.

Mais tout bas, à l'oreille de Chabre :

— Gendarme Chabre, nous n'avons rien vu.

— Compris, brigadier! répondit le gendarme, en étouffant sous ses larges bottes le commencement d'incendie.

— Les clefs, voyons, vite! les clefs.

— Les voilà, monsieur le brigadier, les voilà!

Et de sous sa cotte relevée elle sortit les clefs précieuses qui se heurtaient et cliquetaient au tremblement de ses vieilles mains.

— Maintenant, faites un paquet de vos hardes et partez, con-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tinua le brigadier, dont la voix devenait plus dure à mesure qu'il s'attendrissait davantage.

Vaincue par le sort, ne songeant plus à résister, la vieille ramassa ses hardes et partit, sans regarder derrière elle, tandis que, accoudés à la table, les deux gendarmes rédigeaient *sur place* leur procès-verbal.

Chabre, tant bien que mal, raffermit sur ses vis la serrure disloquée, le brigadier ferma la porte à double tour, et, tout étant fini, on alla chercher les montures.

En redescendant près de la fontaine, Chabre et le brigadier rencontrèrent le grand Rabasse, l'acquéreur du Jas d'Entrepierres, qui, perdant patience, raillé des villageois, s'était décidé à venir au-devant des gendarmes avec sa charrette et ses meubles.

— Eh bien? dit-il au brigadier.

— Voici vos clefs, Rabasse; force est restée à la loi!

Rabasse voulut parler, le brigadier dit : C'est bon! et fila.

Un peu plus bas dans le vallon, chevauchant toujours en silence, les deux gendarmes passèrent devant la Daumasse, assise, immobile, sur une pierre.

— Pauvre vieille! dit le gendarme Chabre.

— La loi est la loi! répondit le brigadier; puis il poussa plus vite son cheval, détournant la tête et regardant avec grande attention un poirier sauvage qui se tordait sur le talus corrodé du ravin.

Chabre se tut et feignit de ne s'être aperçu de rien. Mais il avait vu, chose invraisemblable, et qu'il ne me raconta que longtemps plus tard, ayant sa retraite, un soir que nous buvions la clairette au café Ravoux, il avait vu, sous les sourcils de son supérieur, buissonneux et touffus comme des moustaches, il avait vu distinctement une grosse larme prête à couler.

Paul ARÈNE.

REVUE DES MAGASINS

La *Scabieuse* a obtenu un véritable succès avec ses robes de tulle et dentelles, et sa tunique *Orientale* (tunique juive) en dentelle espagnole noire. Rien d'élégant comme ce même modèle, en tulle espagnol blanc, pour costumes du soir. La jeune comtesse de B..., ainsi habillée, a été fort remarquée aux réceptions de sa mère, la duchesse de ***; elle portait une robe de dessous en faille tilleul, et le tout était relevé par des nœuds de satin feuille morte et des touffes de feuillage d'automne.

Il est à remarquer, ainsi que nous l'avons déjà dit, que beaucoup de dames restent, après leur deuil, les fidèles clientes de la *Scabieuse* (10, rue de la Paix), bien que cette maison, modeste comme son nom, s'intitule : « Spécialité pour deuil. »

La lingerie de deuil et demi-deuil y est extrêmement soignée, et les modèles y sont tous empreints d'un caractère de véritable élégance. Il y a des parures ouvertes en châle et en carré, des *pierrots* très-coquets, des cols et manchettes Anne d'Autriche, etc.; le tout composé de crêpe lisse uni ou festonné, en noir ou en blanc, avec mélanges de nœuds de ruban ou de gaze, de perles, de blonde, etc.

Très-réussis sont les chapeaux de voyage de la *Scabieuse* : formes cavalières aux ailes retroussées, la plume traînante et l'aigrette hardie sur le côté; toquets pour jeunes filles, couverts de petites plumes de coq et bordés de velours; couronnes de feuillage, de dentelle et de perles, etc. Il n'est pas de jolie tête qui ne soit assurée de trouver rue de la Paix, 10, une coiffure à sa guise.

— Beaucoup de femmes, en faisant usage de la ceinture *Bains de mer* de la maison DE PLUMENT, se sont persuadé que ce gracieux modèle était appelé à rendre de plus grands services encore que ceux pour lesquels il a été créé. En effet, cette ceinture est établie de telle façon qu'elle peut fort bien tenir lieu de corset ordinaire. Les personnes surtout qui sont habituées au corset-cage apprécieront la ceinture *bains de mer* établie sur les mêmes bases.

Nous ferons remarquer à nos lectrices que les corsets très-soignés de la maison de Plument, tels que le corset *sultane*, le corset-cage, la ceinture *bains de mer*, sont tous faits avec de vraies baleines. C'est une garantie en faveur de leur durée et de leur perfection; il entre facilement pour 7 et 8 francs de baleines de première qualité dans un seul de ces corsets. Il en résulte qu'un corset ordinaire, vendu bon marché comme cela arrive dans les maisons de nouveautés, ne peut offrir des avantages aussi sérieux. On comprend aisément que celui-ci doit se déformer, tandis que les autres conservent leur bonne coupe jusqu'à la fin de l'étoffe.

La maison Bourgongne, en Belgique, a bien compris les avantages que sa clientèle pouvait trouver à se servir de la ceinture *bains de mer*, et c'est pourquoi elle en a voulu tenir un dépôt dans deux villes : à Ostende, rue Longue, 41, et à Bruxelles, rue du Marché-aux-Herbes, 108. La même raison a déterminé Mme Maigrot à tenir le gentil corset *bains de mer* dans ses différentes maisons du Havre (chaussée d'Ingouville) et de Trouville (rue de la Mer). Le prix est de 25 francs dans chaque dépôt comme à Paris (33, rue Vivienne).

M. D'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal.

SOMMAIRE DU Ier N° DE SEPTEMBRE 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mmes Mary D'AUBERVILLE. — Correspondance. — Échos de la mode, par B. S. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — Les vacances, par G. B.-F. — Le prix de patience, par F. F. — Les paroles d'or. — *Le vieux tailleur*, nouvelle, par M. ERCKMANN-CHATRIAN. — *Le Jas d'Entrepierres*, nouvelle, par M. Paul ARÈNE. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1448, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de campagne. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 381, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau de campagne. — G. n° 783, dessin de M. J. DAVID : toilettes de promenade en voiture. — G. n° 794, dessin de M. H. JANET : élégantes toilettes de villégiature.

ROUVENAT (✲) *et CH. LOURDEL*, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Les modes ne seraient vraisemblement pas ce qu'elles sont aujourd'hui, sans l'exportation, cette mine d'or de l'industrie française. Mais, si nous devons nous féliciter de cette situation pour ce qu'elle rapporte pécuniairement à notre pays, peut-être pourrions-nous la regretter au point de vue du goût. Il est tout naturel, en effet, que les idées se modifient au contact des idées d'autrui, et qu'à force de faire des modes étranges pour certaines contrées lointaines, nous finissions par nous y habituer assez pour en user à notre tour.

Ainsi, il est bien certain que nos rapports amicaux avec le Japon et la Chine nous ont valu cette invasion de la couleur jaune dont nous avons été accablés tout dernièrement. Aujourd'hui, c'est la verroterie qui nous envahit à son tour, et tout porte à croire que la question d'Orient n'y est pas étrangère.

Ce qui est indubitable, c'est que nous allons porter des perles à nos confections, à nos robes, à nos chapeaux ; dentelles, passementeries, galons, boutons, tout est perlé. Acier mordoré, clair de lune, gorge de pigeon, voilà les perles favorites ; n'oublions pas le jais, qui saura bien prendre un certain pied dans le domaine de la mode, grâce à l'horreur qu'éprouvent beaucoup de femmes pour le clinquant.

Parmi les nouveautés de la saison qui se prépare, nous trouvons l'idée du bouton boule perlé tout à fait charmante. Lorsqu'il est recouvert de crochet noir mélangé de perles clair de lune, rien n'est plus léger et d'un maniement plus facile. Outre qu'on emploie ces boutons pour fermer les corsages, on peut encore les placer en garniture ; ils ont moins l'air de boutons que les autres. Nous recommandons la disposition suivante : robe princesse en faille noire ; la coupe juive, indiquée par des galons perlés, et le bouton boule en question placé avec profusion un peu partout. Manche plate et mêmes boutons.

On fait encore, avec ces boutons, des colliers et des bracelets de fantaisie, qui accompagnent agréablement une toilette de ce genre. Il suffit de faire une petite boucle au crochet pour enfiler chaque boule perlée avec un caoutchouc. On exécute ainsi plusieurs rangs que l'on réunit par un ruban de velours ou de faille. Rien de plus facile que de garnir ainsi des épingles à cheveux, en enfilant des boules de plusieurs grandeurs ; il en résulte une parure de bon goût, aussi gracieuse que peu coûteuse.

P. N° 382. — Matinée en lingerie.

La mode des gilets tient plus fort que jamais dans l'opinion des femmes ; à aucune époque on n'en avait autant porté qu'aujourd'hui : gilet de parade pour accompagner l'habit Louis XVI ; gilet plus simple pour compléter la veste bretonne, ainsi que toutes les polonaises ou robes princesse qui affectent un genre masculin, habit, redingote, etc.

Ajoutons, à ce propos, que le gilet se fait d'une étoffe autre que celle du costume, sans quoi il serait nul. Si le costume est façonné, le gilet doit être uni ; c'est même ce qui arrive le plus ordinairement. L'habit Louis XVI, qui présente une certaine grandeur de caractère, comporte par lui-même une belle étoffe de faille ou de velours ; dans le cas où cette étoffe serait unie, le gilet qui l'accompagne devra forcément être broché. Il y a encore le gilet de chasse et le gilet de voyage, tous deux faits de piqué ou cachemire blanc, voire même de drap.

Annonçons, sous bénéfice d'inventaire toutefois, que selon toute probabilité les étoffes à bandes vont reparaître dans les modes. Nous appelons ainsi ces tissus à larges lisières servant de garnitures et qu'après la guerre de 1870 on a tant portés.

Nous avons vu une grande polonaise faite en cette étoffe, de couleur bleu terne, avec lisière large de douze centimètres envi-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ron, d'un bleu pâle presque gris. Le vêtement est fermé en biais, et le côté le plus large, drapé et ramassé vers le bas derrière, se réunit au milieu du jupon sous une boucle de *burgos* et un nœud de velours noir. Les manches sont garnies de même.

—

Après la fleur, le fruit : telle est la loi naturelle. Les MODISTES, pénétrées de ce principe sans doute, procèdent ainsi. Depuis quelque temps, les chapeaux sont garnis de piqués de raisin muscat aux gros grains noirs et blancs, dont l'illusion est saisissante au point de vous faire venir l'eau à la bouche. Les piqués de prunes de Monsieur, entremêlées de reines-claude, sont également fort appréciés. Mais la dernière nouveauté en fait de dessert, — pour chapeaux, bien entendu, — doit être attribuée aux branches de noisetier réunissant à la fois le bois, le feuillage et le fruit à ses divers degrés de maturité.

Nous ne parlerons que sous toutes réserves de certaines petites bottes de carottes nouvelles, d'une rare vérité d'imitation ; c'est d'une si grande originalité, que nous renonçons à donner notre opinion sur ce sujet qui, jusqu'à ce jour, n'avait relevé que du potager et de la cuisine : il faut être poli avant tout. Dans tous les cas, constatons que le piqué de fruits, bien plus à la mode que la couronne formée des mêmes éléments, ne convient qu'aux chapeaux d'automne.

On peut dès aujourd'hui se rendre compte des intentions de la plupart de nos grandes marchandes de Modes. Il est certain pour nous, d'après ce qu'il nous a été donné d'apercevoir, que les formes Auvergnate, cabriolet, Marie Stuart, avec brides ou mentonnières, domineront. Nous pouvons citer, entre autres modèles, une capote *Auvergnate* en velours loutre, la passe doublée de satin vieil or et garnie d'un tour de tête chenillé de ton loutre. Un ruban de faille loutre, à envers de satin vieil or, est disposé en coques droites au sommet, où il se réunit à un panache composé de trois têtes de plumes loutre. Les brides sont en même ruban.

Pour porter ce genre de chapeau, il convient d'être coiffée d'une manière particulière : les cheveux plats sur la tête et les tempes, passés dans un filet derrière, ou tordus en un gros nœud.

Et les perles que nous oublions! — car les modistes ne se privent pas d'en mettre à leurs chapeaux ; — mais nous avons le temps d'en parler, et nous pouvons laisser ce sujet pour un autre article.

—

La LINGERIE est si coquette, aujourd'hui, que ses modèles se multiplient à l'infini ; ils naissent du moindre caprice et meurent de même : aussi la femme la plus simple en a-t-elle une grande variété.

Le moindre plissé de mousseline sert de prétexte à une nouveauté ; on réunit les deux pieds bord à bord par une broderie bretonne de plusieurs teintes, ou au point russe tout rouge ou simplement par un velours. Cela fait, on donne à ce travail, selon la circonstance, la forme d'un pierrot, d'un carré, d'un châle, et quelques nœuds de ruban complètent le tout ; les manchettes mousquetaire sont faites de même.

Quelquefois, choisissant un joli foulard carré, on le coupe en deux pointes qu'on garnit de dentelles. Puis on prend une de ces pointes pour faire un fichu à la paysanne, les plis retenus derrière par un chou de velours. On écarte ensuite les drapés sur la poitrine de manière à encadrer une modestie de linon et dentelle. De la pointe de foulard qui est restée, on fait un beau nœud irrégulier qui ferme le bas de la parure avec accompagnement d'un chou de velours.

A propos de cette lingerie en foulard, si recherchée des femmes élégantes, nous aimons beaucoup le grand col rabattu, avec la manchette Louis XIII, l'un et l'autre bordés de plissés de même étoffe rehaussés de dentelle. Les nuances le plus en faveur sont le ton crème, le bleu pâle, le caroubier.

Les bonnets et coiffures pour douairières continuent d'être composés, pour les grandes toilettes, de couronnes de fleurs et feuillage, avec adjonction d'une mantille en blonde espagnole noire ou blanche ; celle-ci enveloppant bien les épaules et le cou — qu'on ne veut plus montrer quand on est douairière — et se terminant sur la poitrine sous un bouquet assorti.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 382.

MATINÉE ÉLÉGANTE. — Robe de mousseline blanche, demi-ajustée derrière par un dos princesse tout bouillonné, et flottante devant. Cette partie se compose d'un long paletot et d'une jupe, le tout se réunissant aux coutures du dos. (On peut fort bien faire des devants princesse en simulant le paletot à l'aide de la garniture.) Toutes les garnitures sont en mousseline brodée : volants du jupon et de la traîne, petites têtes de bouillons qui ornent le dessus du volant derrière, le bas du paletot, etc. Entre-deux brodés sur les bords du dos princesse. Manches duchesse bouillonnées, coupées de petites broderies et terminées par un grand volant. Double col brodé, genre *pierrot*, fermé en châle devant. — Bonnet pouff en mousseline, bouillonné, garni de coquilles de broderie mélangés de coques de gaze rose. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 777.

TOILETTE DE MARIÉE. — 1 et 2. Même costume, vu sous deux aspects, en taffetas blanc. — Jupon à longue traîne, entouré d'un volant plissé à tête. — Polonaise de coupe princesse, décolletée en carré devant et formant un tablier ouvert en biais. Un double rang de dentelle encadre le haut du corsage et garnit l'intérieur du carré. Même dentelle sur le bord de l'ouverture ; riche frange à tête grillée dans le bas du tablier et de la polonaise. Le dos, qui présente sept coutures, se termine par un nœud de satin blanc réunissant toute l'ampleur sur le milieu du jupon. Une bande de taffetas, garnie d'un volant plissé, part de ce point pour suivre le milieu du jupon jusqu'au bas. Nœud de satin mélangé de fleurs d'oranger sur les draperies du tablier, au bas de l'ouverture du vêtement. Même disposition de nœud à l'angle du décolleté et sur le parement plissé des manches ; celles-ci sont, en outre, garnies d'un volant de dentelle. — Fleurs d'oranger dans les cheveux et voile de tulle dentelle posé à la juive. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

G. N° 799.

TOILETTE DE PROMENADE. — 1 et 2. Même costume (devant et dos) en tissu de soie vert mousse, à filets de velours, et velours uni. — Jupon de velours sans garniture, de ton foncé assorti. — Polonaise de forme princesse, ouverte en biais devant, où elle est garnie de trois rangs de cordelières terminées par des glands ; la dernière de ces cordelières soutient les drapés du tablier. Le devant de la polonaise se prolonge du côté opposé, de façon à former une grande draperie qui orne le dos du vêtement. Des cordelières avec glands soutiennent ces draperies d'un côté ; un motif formé des mêmes éléments termine les drapés de l'autre côté sur le devant de la hanche. Passementerie à jour et belles franges à glands sur tous les bords de la polonaise. Le bas des manches est garni d'un revers de velours bordé de passementerie. — Lingerie de toile. — Chapeau de feutre noir, garni d'une draperie de faille et d'une plume blanche. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Description de la gravure coloriée N° 1449 *C.*

Toilettes de réception (jeunes filles). — 1. Costume de foulard à carreaux bleus et blancs et faille bleue, pour jeune fille de quinze ans. — Jupon de faille sans traîne, entouré de trois volants plissés. — Polonaise en foulard, de forme princesse avec une ampleur ménagée par les coutures pour les draperies. Le devant du corsage, garni de deux rangées de boutons, se ferme de côté sous l'une d'elles. Le bas des devants, formant tablier est drapé sur les côtés, et le dos de la polonaise, resserré sur cette même ligne pour former pouff, se réunit à eux. Biais de faille bleue sur tous les bords du vêtement ; le bord supérieur est replié sur lui-même pour former la tête du biais. Poche carrée, fixant les draperies du tablier au côté droit et garnie d'un double parement de faille à pointes entre-croisées. Même disposition de parement au bas des manches, avec cette différence que l'une des pointes est en foulard. Col de faille au corsage. — Lingerie plate en toile. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de drap gris pour petit garçon de cinq à six ans. — Le devant est taillé de forme princesse et fermé au milieu par une ligne de boutons corozo assortis au vêtement. Poches carrées sur les côtés, ornées de boutons semblables. Le dos est à petites basques postillon, découpées en trois dents bordées de faille de même nuance et rayées de boutons. Une petite jupe plissée, montée à une ceinture, complète le dos et se réunit aux devants par les coutures de côté. — Lingerie plate en toile. — Bas de fil d'Ecosse, rayés bleu et blanc. — Bottines grises. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume de gaze de soie à rayures roses et blanches et taffetas rose, pour jeune fille de dix-sept ans. — Jupon de taffetas, à traîne peu sensible, entouré de volants plissés, de bouillonnés et d'une tête ruchée.— Tunique-tablier en gaze rayée, garnie de plissés de taffetas ; elle est drapée et fixée derrière sur un large pan de taffetas plissé à plis plats et qui forme traîne. — Corsage genre cuirasse, en gaze, avec plastron de taffetas découpé en carré par-devant. Un volant plissé, en taffetas, encadre le plastron et le tour de cou jusque derrière. L'ouverture du corsage est placée de côté sous l'une de ces garnitures. Nœuds papillon en ruban rose placés sur les épaules, aux angles du décolleté et du bas du plastron. Des flots de ruban rose retombent du bord inférieur du dos sur le pan de la tunique. Les manches se composent de deux bouillons et de trois volants plissés faisant suite. — Collerette Médicis et sous-manches en crêpe lisse, à bords ondulés. — Roses dans les cheveux. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1450 D.

Substituée à la gravure n° 1449 C, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Modèles de chapeaux d'automne. — 1. Capote de velours bleu : calotte peu élevée et plate, passe auréole. Une plume noire et une aigrette de plumes d'oiseau de paradis sont groupées au sommet un peu de côté ; des boules de neige de différentes teintes, placées non loin de là, sont surmontées d'un oiseau aux ailes déployées. Ruban bleu posé en fanchon sur la calotte derrière la garniture, rejoignant vers le bas les brides mentonnières. Tour de tête en tulle blanc.

2. Chapeau (genre capote) en feutre gris. La passe et la calotte ne font qu'un, et au bord de la passe, qui est rabattu sur le devant, vient se joindre un bandeau formé de deux draperies en faille bleue et velours vert mousse. Une plume mousse de ton assorti au feutre est placée sur l'un des côtés ; de l'autre côté, s'élève une aile formée de plumes jaunes et vertes ; ces deux accessoires sont maintenus par une fanchon en faille vert mousse, drapée sur la calotte et qui se fixe au bas de la passe pour retourner en arrière former une sorte de bavolet. Jarretière de faille pour mentonnière, nouée de côté près de l'oreille.

3. Chapeau de feutre gris. Calotte plate ; passe ondulée sur les bords et relevée d'un côté. Cette passe est doublée de velours noir et bordée d'une petite dentelle blanche. Un velours noir, qui entoure la calotte, fixe deux plumes jaunes placées sur le devant, puis forme deux longs pans flottant derrière. Le côté de la passe relevée est soutenu par un oiseau de fantaisie, à plumage vert et jaune, avec longue queue formée de plumes d'oiseau de paradis teintes en rose.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 137.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de promenade. — Costume en neigeuse de couleur noisette, mouchetée de blanc, et garnitures de faille bleue. — Jupon à traîne, garni derrière d'un volant de faille bleue, puis de deux volants plissés en neigeuse et faille. Le devant du jupon est plissé, puis coupé par trois fois, à distances égales, de bandes de neigeuse garnies de volants de faille bleue plissée. Ces bandes semblent se boutonner au milieu. A partir de la dernière bande, le bas du tablier, tout plat, est coupé en dents crénelées, laissant entre elles un vide rempli par des volants de faille bleue et noisette. — Polonaise laissant à découvert toute la garniture du tablier. Le devant du corsage est fermé jusqu'à la taille par trois rangées de boutons corozo ; à partir de là, il est fendu horizontalement, puis verticalement du côté droit. Cette disposition permet d'ouvrir facilement le petit tablier arrondi qui termine le corsage et dont le bas est garni d'un liséré et d'un plissé de faille bleue. Les côtés du devant de la polonaise forment deux pans étroits, garnis de longs revers de faille bleue. Revers semblables sur les bords de côté de la traîne du vêtement. A l'angle de ce revers, la polonaise est resserrée par plusieurs plis, que maintient un nœud de faille bleue. Bretelles de faille bleue sur le corsage, devant et derrière, terminées à la taille par un nœud pareil. Revers de faille bleue rayant en biais le bas de la manche jusqu'au coude, avec nœud à l'extrémité ; plissés de couleur noisette et bande bleue entre les revers. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille jaune d'or. Des rubans bleus s'entre-croisent sur le sommet, puis forment la bride nouée de côté. Aile en aigrette formée de plumes de merle d'Afrique ; touffe de plumes blanches sur le côté de la calotte. — Ombrelle-canne assortie aux tons de la toilette. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

CORRESPONDANCE

— Mme V. F..., a Budapest (Hongrie.)

Pour votre robe, choisissez parmi nos gravures un modèle qui vous plaise. Vous allierez à la soie une étoffe de cachemire, neigeuse, etc. — Le mode de payement, pour les patrons dont vous aurez besoin, consiste dans l'envoi d'un mandat postal ou de l'argent lui-même, en tenant compte du change. Le tarif des patrons se trouve à la deuxième page du journal.

— Mme Anaïs M..., a Nimes.

Nous vous conseillons beaucoup la manche plate pour cette robe de faille noire ; cela s'harmonisera tout à fait avec la forme princesse.

— Mme Ursule de G..., au chateau de G...

Une matinée élégante convient parfaitement pour un habillement soigné d'intérieur. Le mieux serait de la faire en mousseline ou foulard, blanc ou de couleur. Comme garnitures, des plissés rehaussés de valenciennes ou de la broderie.

— Mlle Angèle P..., a Lyon.

Si vous voulez un costume rose — et en cela vous avez raison — ne suivez pas votre idée de polonaise sur jupon de soie noire. Tout le costume doit être uniforme.

— Mme P. M. O..., a Ostende.

Portez votre pointe de dentelle pliée en écharpe la pointe rabattant extérieurement ; nouez les deux autres pointes par devant.

— Mme Lucie F..., a Chartres.

La mitaine est surtout de circonstance avec la manche duchesse un peu courte, qui laisse le bras presque nu.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE. — (G. 767, 789, 796.)

1. Col de dentelle à plastron de faille crème; celui-ci bordé et traversé en tous sens par des bandes de faille corail rose. Le bas du plastron se termine par un petit gilet de cette nuance, et ses côtés, ainsi que le haut du cou derrière, sont ornés de nœuds de ruban pareil. Un coquillé de dentelle suit le bord du plastron du côté gauche.

2. Col rabattu et plastron ouvert, en faille gros bleu. Volant de valenciennes sur tous les bords, et nœud de ruban de même nuance fermant le tout.

3. Fichu de gaze blanche, brodée de soie de plusieurs couleurs (rouge, bleu et jaune). Deux volants de valenciennes, l'un uni, l'autre brodé comme la gaze, entourent le fichu, dont les pointes sont réunies par un nœud de ruban bleu. — Il convient de porter, avec cette parure, des manchettes assorties.

4. Chapeau de paille grise, à bavolet plat et passe légèrement relevée et couverte de soie grise. Plume blanche et roses rouges au sommet, avec guirlande de feuillage courant gracieusement autour de la calotte. (Modèle de Mme A. Seguin, rue des Colonnes, 1.)

1. Col de dentelle à plastron de faille.

2. Col rabattu et plastron ouvert.

5. Chapeau en paillasson, à calotte plate, bavolet relevé et passe diadème. Celle-ci est couverte de velours noir; coques de ruban de satin noir sur le sommet et brides pareilles venant se nouer sous le chignon. Un groupe de pavots, de nuance corail rose, orne le côté du chapeau, s'appuyant sur une chicorée de taffetas de teinte assortie. Même ruche sous le bavolet. (Modèle de Mme Maréchal, boulev. Haussmann, 43.)

6. Chapeau de voyage en paille vieil or. La passe est relevée d'un côté et bordée de velours noir. Chou de satin noir fixant la partie relevée de la passe et dissimulant le pied d'une longue plume noire qui s'enroule par derrière. (Modèle de Mme Maréchal.)

3. Fichu de gaze blanche.

ÉCHOS DE LA MODE

Trois toilettes de dîner d'après la *Vie parisienne* :

La première en crêpe lisse creux avec basques très-longues. Les manches, complétement plissées, s'arrêtent aux coudes. La jupe est toute en volants, alternés faille et valenciennes, et piquée çà et là de nœuds de ruban framboise.

La troisième toilette, en brocatelle citron. Le devant de la robe est tout brodé à jours sur un par dessus de velours noir. En bas de la traîne, un plissé de velours Dans les cheveux, des grenades; un autre bouquet de grenades relève un peu la traîne du côté gauche.

* * *

Le gant Diane de Poitiers à crispin est en grande faveur. On porte ce gant en daim blanc, parfumé à l'ambre ou à l'iris, avec armoiries brodées des couleurs naturelles du blason.

On brode de même les mitaines de dentelles rose nymphe, soufre, vert d'eau, blanc de perles, etc.

* * *

Une jolie mode d'intérieur nous revient. Ce sont les mignons petits tabliers en soie *gorge de pigeon*, garnis de vieille maline mélangées de cascadelles de ruban bleu azur ou rose tendre. On en fait d'autres en satin noir, avec de gracieuses petites poches de dentelle doublées de soie feu. Enfin, les plus jolis sont en batiste blanche, très-fine, ruchée de valenciennes et de coquilles de ruban souci.

blanc, agrafée de dahlias nuancés depuis le rose le plus pâle jusqu'au rouge le plus foncé. Dans les cheveux, trois dahlias formant diadème.

La seconde : robe *bébé* en faille bleu pâle. Le petit corps est à gros plis

La *robe anglaise*, aux coutures lisérées de soie, est adoptée pour les voyages. Pour seule garniture : trois petits collets ne dépassant pas les épaules.

***

Une révolution contre laquelle les parfumeurs vont réclamer, mais qui aura son cours :

Les parfums italiens, anglais, français et autres, viennent d'être à jamais proscrits des habitudes d'une femme distinguée. Le mélilot, petite fleur sauvage, à l'odeur suave, va fleurir : on la mettra en sachet, toute séchée, pour parfumer le linge et les robes; on en fera des décoctions pour le visage et le bain (ses propriétés sont rafraîchissantes); on en aromasera l'huile pour les cheveux. Tout cela par la main des femmes de chambre ou les siennes propres, ce qui rappellera les châtelaines du moyen âge. Resteront les savons; on les exigera au mélilot, et il faudra en passer par là! La mode, c'est-à-dire la femme, le veut.

***

Terminons par une observation d'ordre général, qui sera toujours d'actualité : — L'exagération des modes n'appartient qu'aux personnes parvenues et aux femmes de vie équivoque, car les gens de bonne compagnie, c'est-à-dire réellement distingués, ne les exagéreront jamais ni en bien ni en mal, de même qu'ils ne seront jamais les premiers à les prendre ni les derniers à les quitter; enfin, pour tout dire en un mot, une personne honorable ne s'habillera pas comme une évaporée, et même, quoique suivant des modes semblables à celles de cette dernière, il y aura en elle ce je ne sais quoi de bon goût, de modestie qui montrera ce qu'elle est et inspirera le respect qu'elle mérite.

On doit s'habiller suivant le rang qu'on occupe dans le monde; trop de simplicité, quand on est riche, montrerait de l'avarice, tandis que trop d'élégance, quand on ne jouit que d'une fortune modeste, prouve de la prodigalité, du désordre, sinon pire encore.

Il faut aussi s'habiller avec plus ou moins d'élégance, selon les occasions où l'on se trouve.

Mais, en quelque circonstance que ce soit, un luxe exagéré ne convient jamais, fût-on même archimillionnaire, tandis qu'une simplicité de bon goût sera toujours la preuve d'une grande distinction.

Une femme réellement distinguée mettra toujours d'accord sa toilette et son âge, non-seulement en ce qui concerne la couleur, mais aussi comme façon de robes, de chapeaux, de tout enfin. Elle ne sera pas par là moins élégante, bien au contraire; mais elle évitera ainsi le ridicule, triste frontière que bien peu de femmes, hélas! ont la sagesse de ne point franchir.

X. V.-P.

4. Chapeau de paille grise.

5. Chapeau en paillasson.

6. Chapeau de voyage.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 799. — DESCRIPTION, PAGE 422.

TOILETTE DE PROMENADE (VUE SOUS DEUX ASPECTS)

Modèle de Mme Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19). — Patron épinglé : 4 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DESCRIPTION, PAGE 420.

VUE SOUS DEUX ASPECTS

G Gmm
L.N.137.

Imp. H. Lefevre, Paris.

Ad. Goubaud & fils, Editeurs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 777. — DESCRIPTION, PAGE 422.

TOILETTE DE MARIÉE (DEVANT ET DOS)

Modèle des Magasins de la Paix. — Patron épinglé : 8 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE VIEUX TAILLEUR

(NOUVELLE. — FIN.)

A la fin de l'année 1826, un soir j'étais à vendre quelques objets de quincaillerie, lorsqu'une petite fille toute déguenillée entra me dire que le père Mauduy demandait à me voir.

C'était la fille de Voirin, le fossoyeur, demeurant dans la même rue que Mauduy.

Aussitôt, laissant ma femme au magasin, je me rendis à la baraque du vieux tailleur, pour savoir ce qu'il me voulait.

La fenêtre de son réduit était ouverte comme autrefois; on chantait l'A B C cinq ou six maisons plus loin, comme du temps de M. Berthomé, mort l'année précédente et remplacé par le nouvel instituteur, M. Trichard.

En entrant dans la petite chambre basse, parmi les vieilles guenilles pendues au mur, je regardais sans découvrir le pauvre homme, lorsque d'une voix sourde, brisée, il me dit :

— Ici, monsieur Flamel, ici!

Alors je l'aperçus étendu sur son lit, dans l'ombre de l'escalier, tout jaune, tout défait, les yeux brillants de fièvre, la face baignée de sueur. J'allai lui donner la main.

— Vous êtes malade, lui dis-je, et vous avez envoyé la petite fille de Voirin m'en prévenir...

— Oui, dit-il, j'en ai juste pour aller jusqu'au soir... ou jusque demain au plus... Je vais sans doute défiler cette nuit, et j'ai voulu vous voir.

— Est-ce que vous avez besoin d'un médecin?

— Je n'ai pas besoin d'un médecin pour signer ma feuille de route ; c'est une formalité inutile, je m'en irai bien sans cela.

— Voulez-vous un prêtre?

— Non.

— Alors pourquoi m'avez-vous fait venir? Vous avez besoin d'argent pour des remèdes, des soulagements, une femme de garde, quoi!

— Je n'ai besoin de rien. Je vous ai fait venir pour vous serrer la main et vous dire merci.

— Merci... pourquoi?

— Pour m'avoir crié d'épargner le polisson qui m'avait insulté, en me rappelant ma mère ; c'est pour cela que je vous ai fait appeler.

Il me tendait la main :

— Vous êtes un brave homme... je vous aime bien!

Il était ému et moi aussi.

— Allons, fit-il au bout d'un instant, c'est assez; portez-vous bien!

Et, se retournant, il me donna congé.

Je rentrai chez moi.

Trois ou quatre heures après, une femme de la ruelle des Glaneurs nous dit que le père Mauduy était mort. Et le lendemain soir, apprenant qu'on allait l'enterrer, je mis mon chapeau et ma redingote pour assister à l'inhumation.

Les cloches ne sonnaient pas ; dans la maisonnette je ne trouvai que les quatre porteurs et quelques vieux de la vieille.

Le cercueil était sur deux chaises boiteuses, ils le mirent sur le brancard et partirent. Je marchais derrière ; les voisins regardaient aux fenêtres.

On se rendit directement au cimetière ; là nous attendait le fossoyeur Voirin, près de la fosse, sous les saules pleureurs, dont les feuilles commençaient à tomber ; il nous attendait en fumant son bout de pipe.

— Ah! vous voilà. dit-il, c'est bon ! il n'y a pas de *De profundis*, pas de gens qui crient ; ça va tout seul cette fois... Et qu'est-ce qui a payé le cercueil?

— Moi, père Voirin.

— Alors vous payerez bien aussi ma fosse?

— Oui, soyez tranquille.

— Après ça, fit-il en crachant dans ses mains pour saisir les cordes, il y a bien de quoi couvrir les frais : six vieux pantalons, un uniforme du temps de la République, le lit, la table et les chaises; j'ai vu ça! Allons, aidez-moi, vous autres... Vous y êtes?

— Oui.

— Tenez ferme... nous y voilà.

Le cercueil était dans la fosse ; je pris la pelle et j'y jetai un peu de terre. Les autres regardaient, comme on regarde au fond de ce trou noir ; et Voirin, rallumant sa pipe, le nez en l'air, s'écria :

— Ne vous donnez pas la peine, monsieur Flamel, je me charge de fermer le trou ; une pelletée de plus ou de moins, ça n'est pas la peine.

Il aspira deux ou trois bonnes bouffées, pour bien allumer sa pipe, mit le couvercle dessus et, saisissant sa pelle :

— Ça marche bien cette année, s'écria-t-il, on gagne sa vie!... Tous les vieux descendent la garde l'un après l'autre... La semaine dernière, c'était le capitaine Hochedé et le caporal Bouquet; aujourd'hui, c'est le terrible Lapointe de la 32e ; si cela continue jusqu'à la fin de l'année, le nouveau cimetière sera plein comme l'ancien; il faudra bientôt acheter le champ de M. Gûize pour continuer... Ce pauvre M. Gûize a bien attendu assez longtemps ; au moins, qu'il jouisse de la vente avant de mourir.

Et la terre roulait, la fosse se comblait.

— Il y en a, dit l'un des porteurs, dans un arpent, il en entre!

— S'il en entre ! Je crois bien... des centaines et des centaines! Après ça, dit Voirin, c'est tout naturel ; dans cent ans d'ici, nous tous qui vivons sur la terre, nous serons ce que nous étions cent ans avant de venir au monde.

Je partis, laissant le vieux fossoyeur continuer ses réflexions et ses histoires aux porteurs, qui se reposaient un peu, assis sur le brancard, avant de retourner en ville.

Depuis j'ai passé souvent par là, dans la petite allée des Houx qui longe le cimetière et qui mène au village de Timery. Chaque fois je me suis arrêté quelques secondes en face de la tombe sans croix et sans pierre du vieux tailleur; la fosse est dans la haie ; c'est maintenant une des plus vieilles, couverte de gazon, et les fleurs qu'on sème à droite et à gauche sur d'autres tombes s'étendent de son côté ; le pauvre vieux en a sa part. Mais personne en ville ne sait plus qu'il est là, excepté moi, Voirin étant allé rejoindre ceux qu'il avait enterrés.

Ainsi vont les choses en ce monde!

Mon Dieu, pourquoi tant s'inquiéter? A la fin du compte chacun trouve sa place ; et je me rappelle maintenant que le vieux tailleur disait qu'il n'y a pas de parade, ni en tierce ni en quarte, quand le moment est venu.

Il avait bien raison.

ERCKMANN-CHATRIAN.

LES PAROLES D'OR

Le travail porte avec lui sa récompense ; il nous isole du monde et de nous-mêmes. Lui dût-on seulement cette sérénité qui couronne à coup sûr toute journée bien remplie, il faudrait encore le bénir et l'aimer

Jules SANDEAU.

On aime faiblement la personne dont on ne consentirait pas à encourir la colère pour la préserver d'une faute ou d'un danger.

DE LATENA.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA TÊTE DE JOAQUIN

(HISTOIRE CALIFORNIENNE.)

I

La scène — pour parler le langage des auteurs dramatiques — se passe en Californie.

Le décor est merveilleux : il représente les *Portes d'or*, c'est-à-dire l'embouchure du rio Sacramento, dominée par de hautes montagnes qui enserrent une vaste rade. Au fond de celle-ci, à travers une forêt de mâts, s'alignent les *wharfs*, le long desquels dorment amarrés les rapides *clippers*, les navires de toutes nations, dont on arrime ou débarque la cargaison. Enfin, derrière cette ceinture aux pavillons multicolores, apparaît, bardée de fer, étalant au soleil ses massives constructions de brique ou de pierre de taille, la grande cité qui a mérité le surnom de reine du Pacifique.

La veille du jour où commence ce récit, — le 9 mai 1853, — personne assurément ne se doutait qu'il y aurait bientôt du bruit dans San-Francisco. Sans doute, on devait toujours s'attendre, en ce capharnaüm, à certains accidents particulièrement fréquents à cette époque : les inondations, les sinistres maritimes, les incendies surtout, se succédaient avec une régularité des plus remarquables; mais les Californiens avaient eu le temps de s'y faire, et ne s'en émouvaient plus que dans une raisonnable mesure : c'était devenu l'état normal! Quant à ces grandes nouvelles, à ces spectacles extraordinaires qui vous font courir et jaser toute une ville, c'était chose si rare à San-Francisco qu'il était bien naturel qu'on n'y songeât point d'avance.

Ce qu'il y a de certain, pourtant, c'est que, le 10 mai, à neuf heures du matin, la grande cité présentait une animation inaccoutumée. Pas une rue où l'on ne vît nombre de gens courir, l'air affairé, l'œil fixé en avant, comme s'ils eussent obéi à une pensée commune et se fussent donné rendez-vous en un même lieu. Parfois, au détour d'une rue, quand se rencontraient deux amis, on les voyait se hâter l'un vers l'autre, échanger rapidement, avec une poignée de main, une de ces phrases laconiques dont les Yankees se sont fait un langage, puis tout à coup, cédant à quelque invincible attraction, se diriger ensemble vers le but où tendaient tous les pas.

Quelle pouvait être la cause de ce remue-ménage? Il y avait bien eu, durant la nuit, quelques coups de poings donnés, quelques glaces brisées dans le principal restaurant de la ville, à Lafayette-House. On eût pu citer plusieurs rencontres entre voleurs et policemen, lesquelles s'étaient amiablement terminées par une touchante alliance et une action commune contre la propriété d'un voisin, immédiatement saccagée. Çà et là, on avait joué du poignard et du revolver; un coup de feu avait retenti du côté de la montagne du Télégraphe, et l'on avait même, au petit jour, relevé un cadavre que le meurtrier, — circonstance inusitée, — avait oublié de dépouiller. Mais il n'y avait point dans tout cela de quoi faire courir la foule, et il est juste de dire que le mobile de sa curiosité était ailleurs.

On eût pu trouver le mot de l'énigme sur d'immenses affiches jaunes qui s'étalaient superbement au coin des rues, attirant d'une manière invincible le regard des passants. Sur ces affiches se détachaient, en caractères énormes et du plus beau noir, ces simples mots :

JOAQUIN'S HEAD
IS TO BE SEEN
AT KING'S!

Corner Halleck and Sansome streets, opposite the American Theatre.

ADMISSION. . . . . ONE DOLLAR.

C'est-à-dire : « La tête de Joaquin est visible chez King ! Au coin des rues Halleck et Sansome, vis-à-vis le théâtre Américain. — Prix d'entrée : un dollar (cinq francs). »

Le speech était court; mais qui ne sait que la concision est parfois un moyen d'éloquence! On sentait que, seul, un Yankee avait pu perpétrer ce chef-d'œuvre. Il n'y avait que trois lignes, mais un volume n'en eût pas dit davantage. Tout y était : l'objet exposé, l'adresse, le prix d'entrée... Non, vraiment, il eût fallu n'avoir pas dans sa poche la bagatelle d'un dollar, pour résister à cet appel dépouillé d'artifice !

Maintenant, qu'était-ce que ce Joaquin, et qu'avait-il donc fait pour piquer à ce point la curiosité générale, que chacun, laissant tout à coup de côté les préoccupations courantes, s'empressât à l'appel du premier King venu, dans le simple but d'aller voir une tête?... Et quelle tête?... Et pourquoi pas l'homme tout entier?...

Quelques mots sont nécessaires pour expliquer ce rébus.

II

Joaquin était tout simplement un bandit, mais un de ces bandits auprès desquels nos Zampa, nos Fra-Diavolo, n'ont jamais été que de vulgaires mécréants, des brigands à l'eau de roses, bons tout au plus à devenir des héros d'opéra-comique et à nous divertir un instant. Joaquin, pour sa part, en eût ri de bon cœur.

Originaire du Mexique, élevé sous les yeux de sa famille dans la province de Sonora, Joaquin avait commencé par être le garçon le plus doux et le meilleur qui fût au monde. C'est ainsi qu'on le jugeait en 1845, au moment où il abandonnait son pays pour aller chercher fortune à Mexico. Il avait alors seize ans, était grand déjà, bien fait de sa personne, d'une figure agréable; avec cela, l'esprit disposé aux aventures. On devinait en lui une de ces natures capables des plus grandes actions dans le bien ou dans le mal, selon qu'elles obéissent aux inspirations d'un cœur noble et généreux, ou qu'elles n'écoutent que les dispositions d'un esprit hardi, d'un caractère inébranlable. Or, il était écrit que, chez Joaquin, cette dernière influence prendrait le dessus.

Le jeune homme était uni depuis près d'un an à une charmante Mexicaine qu'il adorait, lorsqu'il reçut de son frère, établi en Californie, une lettre par laquelle ce dernier l'engageait en termes pressants à l'aller rejoindre. On venait de découvrir dans les montagnes de grandes quantités d'or, de nouveaux gisements s'annonçaient chaque jour, et le nombre des mineurs était encore restreint. On pouvait donc, en quelques mois, recueillir une fortune, mais il importait de ne point perdre de temps. La perspective, on en conviendra, avait de quoi tenter tous les Mexicains du monde.

Homme de prompte résolution, Joaquin s'empressa de mettre ordre à ses affaires et s'embarqua avec sa femme pour le pays de l'or. A partir de ce moment, la fatalité sembla s'attacher à ses pas. Lorsqu'il arriva aux mines, ce fut pour voir pendre, sans qu'il lui fût possible de leur porter secours, son frère et l'un de ses compatriotes, faussement accusés tous deux d'avoir volé des chevaux. Ce genre de vol était alors tellement pratiqué que, pour y couper court, les Américains, sur une simple dénonciation, avaient cru devoir appliquer aux prétendus coupables les barbares prescriptions de la loi de Lynch.

Ce ne fut pas tout : Joaquin lui-même devait avant peu se trouver aux prises avec les assassins de son frère. Quelques jours plus tard, en effet, les misérables, furieux de ne pouvoir s'emparer du *claim* de Joaquin, qu'ils jugeaient admirablement situé et d'un excellent rendement, se dirigèrent en nombre vers la tente du jeune mineur. Là, tandis que les uns l'assommaient aux trois quarts à coups de crosse de revolver, les autres, s'étant saisis de sa femme, sa bien-aimée Carmela, la poignardaient lâchement.

On devine le désespoir qu'éprouva Joaquin en revenant à la vie. Il n'y avait désormais plus de place en son âme que pour un seul sentiment : la vengeance. Seul contre tous, obligé par con-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

séquent de dissimuler, il voua dès cet instant aux Américains une haine implacable et ne s'occupa plus qu'à chercher les moyens de leur faire la guerre.

Sa patience n'eut pas longtemps à attendre. Une dernière et sanglante injustice fut comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Un jour qu'il rentrait à cheval dans son campement, il se vit soudainement entouré par une foule furieuse qui l'accusait de vol. Il déclara, ce qui était vrai, que le cheval qu'il montait appartenait à un de ses compatriotes à qui il l'avait emprunté. Mais les Yankees, sans vouloir rien entendre, se saisirent du malheureux jeune homme, l'attachèrent à un arbre et le fouettèrent ignominieusement devant tous.

C'en fut assez, cette fois, pour déterminer dans le caractère de Joaquin une de ces révolutions terribles, d'autant plus difficiles à maîtriser qu'elles sont plus soudaines. A cette minute même où ses ennemis le tenaient en leur pouvoir, le jeune homme fit tout bas le serment de ne plus vivre que pour les châtier, se jurant à lui-même de ne pas laisser sur son passage une seule place qui ne fût teinte du sang d'un Américain.

Joaquin avait alors vingt ans.

A partir de ce jour, en effet, la Californie connut un fléau de plus. Il était de notoriété générale, en 1851, qu'une bande de brigands ravageait le pays, et que leur chef n'était autre que Joaquin. Son nom seul répandait la terreur. Sous sa conduite ou celle de ses lieutenants, ses hommes, Mexicains pour la plupart, portaient la désolation dans les *placers*. Les caravanes, si bien escortées qu'elles fussent, étaient surprises sur les chemins et dévalisées. Les voyageurs qui s'aventuraient seuls dans des régions tant soit peu désertes étaient violemment arrachés de leur selle au moyen du *lasso*, et laissés mourants dans les broussailles qui bordaient la route. Enfin, les *ranchos* envahis à tour de rôle, les habitations incendiées, les chevaux enlevés par centaines, les propriétaires massacrés ou tout au moins dépouillés, voilà ce qui constituait alors l'aliment principal de la chronique californienne.

Les Américains avaient tout tenté pour mettre fin à ces crimes; mais ils avaient eu beau traquer la bande, jamais ils n'avaient pu s'emparer de son chef. Celui-ci continuait de les harceler sans leur laisser le temps de se reconnaître, et souvent sur plusieurs points à la fois. L'activité qu'il déployait, dans des campagnes qui duraient parfois des mois entiers, dépasse tout ce qu'on peut imaginer ; elle n'avait d'égale que son audace.

Le moyen d'en finir avec lui?... On le croyait partout, il n'était nulle part. Il se jouait de la ruse aussi bien que de la force. La législature californienne avait eu l'heureuse idée de mettre sa tête à prix pour une somme considérable. Peine perdue! Cela n'empêchait point le célèbre bandit de traverser en plein jour les lieux les plus fréquentés, de descendre même jusqu'à San-Francisco, et d'y passer parfois des heures entières dans les principales maisons de jeu ou de *fandango* Il lui arrivait bien, de temps à autre, d'être reconnu ; mais telles étaient les ressources de son esprit, tel était son sang-froid, que jamais, dans ces équipées, on ne put se saisir de lui. Bien plus : au moment où, le sachant cerné, on s'attendait à entendre proclamer sa capture, il n'était pas rare que des courriers, tout exprès envoyés des mines, vinssent annoncer des actes de brigandage entourés de circonstances telles, qu'avec la meilleure volonté du monde, il était impossible de n'y pas voir le doigt de Joaquin.

Cette habileté à se soustraire à toutes les poursuites avait fait passer de son vivant l'intrépide bandit à l'état de personnage légendaire, et l'on n'aura pas de peine maintenant à comprendre l'intérêt qui s'attachait aux affiches jaunes apposées, dans la matinée du 10 mai, sur les principaux murs de San-Francisco. N'annonçaient-elles pas implicitement que c'en était fait de l'ennemi le plus acharné des Américains, puisqu'elles avertissaient le public que sa tête était visible chez King, moyennant la bagatelle d'un dollar? Ainsi que nous l'avons dit, il eût fallu vraiment être aussi pauvre que Job pour ne pas se hâter d'aller voir une tête dont le propriétaire avait tant fait parler de lui.

M'étant tenu ce raisonnement, il était naturel que je voulusse, comme tout le monde, m'offrir cette petite satisfaction : je me rendis donc avec empressement chez l'honorable King, fort du droit que donne la possibilité d'exhiber un dollar à première réquisition. Malheureusement j'avais compté sans la foule qui, elle aussi, tenait à son spectacle : ce ne fut qu'au bout de deux jours que je pus arriver à mes fins; mais, par une compensation qui m'était bien due, on va voir que j'en eus alors pour mon argent.

III

Situé, ainsi que l'indiquaient les affiches jaunes, au coin d'Halleck et de Sansome streets, le magasin de King était facilement reconnaissable. Il occupait tout le rez-de-chaussée d'une immense maison construite en briques et revêtue d'une armure de fer ; il était visible que le propriétaire, homme de précaution, avait tenu, autant qu'il dépendait de lui, à la cuirasser contre l'incendie. Au-dessus de la porte flottait, en guise d'enseigne, une sorte de drapeau rouge, sur lequel apparaissait en blanc ce simple mot : *Auction*, qui désigne en anglais le genre d'opérations auquel se livrait maître W.-J.-R. King.

Maître King était, en effet, l'un des principaux *auctioneers* de San-Francisco, et l'on peut dire qu'aucun de ses confrères ne s'entendait aussi bien que lui à mener à bonne fin une vente à l'encan. Quelque scabreuse qu'on la pût juger, quelque avariées que fussent les marchandises, M. King en venait à bout, et l'opération ne manquait jamais de tourner à son avantage : c'est-à-dire qu'après s'être débarrassé en faveur du public d'une certaine quantité d'ours et de rossignols de la plus belle eau, l'adroit Yankee pouvait se frotter les mains en encaissant de sérieuses et réjouissantes piles de dollars.

Lorsque j'arrivai, vers sept heures du matin, devant le magasin de King, tout était encore fermé. Quelques personnes seulement attendaient l'ouverture, mais chaque minute en augmentait le nombre et l'impatience de la foule croissait en proportion. La perspective d'une bousculade à l'américaine ne me souriant en aucune façon, j'allais me retirer en me résignant à attendre un meilleur jour, quand j'aperçus tout à coup dans la rue, venant de mon côté, une providence inattendue : c'était l'honnête King lui-même, qui se dirigeait vers son magasin avec toute la célérité que permet de déployer une corpulence d'éléphant.

Comme aspect, il était réellement difficile de voir dans ce formidable individu autre chose qu'une forte boule, surmontée d'une figure rubiconde et florissante ; au bas de cette remarquable face pendait une barbe courte et grise, qui donnait à l'ensemble toute l'apparence d'un vieux satyre. Le chapeau noir incliné sur l'oreille, le faux-col à pointes, la vaste redingote, les mains suspendues par le pouce aux entournures du gilet, suffisaient toutefois à lui restituer de la manière la plus complète et la plus frappante le cachet américain. Je dois ajouter, pour être juste, que M. King, au physique comme au moral, était bien le plus beau spécimen, — j'entends le plus exact qui se puisse trouver, — du type yankee. S'il y avait en lui de l'éléphant, il y avait aussi du renard ; il pouvait en toute conscience se déclarer *smart* au suprême degré, car — pour expliquer ce qualificatif qui ne peut se traduire en français que par une locution vulgaire, mais expressive — ce cher King avait au plus haut degré « l'œil américain ».

Dans une circonstance récente, je m'étais trouvé en position de lui rendre un de ces services qu'on n'oublie généralement pas, même en Californie, — je l'avais simplement repêché un jour qu'il s'était laissé tomber à l'eau en visitant un navire, — et il m'en avait gardé une sincère reconnaissance. Aussi, du plus loin qu'il m'aperçut, vis-je son œil s'animer; un sourire bienveillant

entr'ouvrit ses lèvres, et ses deux grosses mains se tendirent à la fois vers moi. Je répondis à cet accueil en lui livrant l'une des miennes qu'il serra comme dans un étau. Mais ce n'était pas le moment de faire de la susceptibilité.

— *How are you, my dear?* s'écria-t-il le premier, d'un air tout joyeux. Puis se reprenant aussitôt : — Comment vont les affaires? me demanda-t-il en français.

— Moins bien, assurément, que les vôtres, chez monsieur King! répondis-je, en indiquant du regard les groupes formés devant les magasins de l'*auctioner*.

— Ah! dit-il, c'est que j'ai appris, moi, à ne point laisser passer les bonnes occasions.

— Et vous pouvez vous vanter d'en avoir trouvé une qui vaut de l'or!

— Oh! fit négligemment M. King, une heureuse opération, voilà tout! Enfin, il faut convenir qu'elle eût joliment fait l'affaire de mon voisin Taylor. Cette simple aubaine-là le sauvait, tandis que, faute d'un peu de chance, il va se voir forcé de fermer boutique.

— Eh bien, ce sera pour vous un concurrent de moins.

— Un concurrent!... Est-ce que King a des concurrents?... Je suppose que, tant qu'il y aura en Californie quelque chose à vendre, c'est par moi que cela se vendra, et je vous garantis que tous les Taylor du monde n'y feront rien!

— J'en suis sûr, cher monsieur King, et vous venez de prouver une fois de plus votre habileté en achetant la tête de Joaquin ; car vous l'avez achetée, n'est-ce pas?

— Oui, pour la revendre. Histoire de faire aller le commerce! Mais comment savez-vous?...

— Que vous avez acheté la tête du Mexicain?...

— Oui.

— Hé! c'est bien simple. A moins d'être aveugle ou de ne savoir pas lire!... Est-ce qu'il est possible de faire un pas dehors sans rencontrer une de vos grandes coquines d'affiches jaunes : *Joaquin's head, at King's!*

— Hé! hé! hé! dit en riant bruyamment mon colosse, c'est de mon invention, cela!

— Eh bien! je vous en fais mon sincère compliment. C'est d'une éloquence... américaine!

— Vous voulez rire, mais n'empêche que, grâce à ces coquines d'affiches jaunes, comme vous dites, la tête de ce brigand de Joaquin fait de l'or. Après tout, il est bien naturel qu'elle rende un peu de ce qu'elle a pris! Mais ce n'est pas Taylor, ni Parish, ni même le vieux Cobb, qui le lui auraient fait rendre ainsi!...

— La cause est entendue, cher King : vous êtes vraiment le *roi* des *auctioners*.

— A propos, fit King, enchanté de ce jeu de mots qui flattait son amour-propre, vous ne l'avez pas vue, vous, ma tête?...

— Votre tête... de Joaquin? Non, pas encore; mais je dois vous avouer que, n'était cette foule dont l'aspect m'intimide, j'allais précisément me rendre chez vous dans l'intention de la contempler.

— N'est-ce que la foule qui vous en empêche? dit le gros homme. Vraiment, il n'y a pas là de quoi renoncer à un plaisir aussi rare! Mais ces diables de Français sont tous les mêmes : ils se battent pour un rien, et ils ont peur d'être éclaboussés ou seulement chiffonnés. La foule, un bel obstacle!... Suivez-moi un peu, vous allez voir!...

Et sans même regarder si j'obtempérais à son invitation, M. King s'avança vers le groupe le plus nombreux et le plus serré, s'y ouvrit un passage aussi facilement que l'eût fait un boulet de canon, marcha en ligne droite sans s'arrêter aux murmures de quelques individus que comprimait un peu trop ce volumineux personnage faisant l'office d'un énorme coin, et parvint ainsi jusqu'à la porte de son magasin, qu'un commis achevait précisément d'ouvrir.

Quant à moi, j'avais accompli le trajet presque sans m'en douter, ayant eu grand soin de m'attacher, pour ainsi dire, à mon guide; c'est ainsi qu'à moitié entraîné par lui, à moitié porté par cette foule tenace qui se fermait derrière nous à mesure que nous avancions, je pus pénétrer le premier dans une salle où allait avoir lieu la plus étrange des exhibitions.

IV

Le premier soin de *master* King, en traversant une petite pièce qui précédait la salle de vente, avait été de s'assurer de la présence du commis préposé à la perception des droits d'entrée. Cette présence constatée, M. King s'enfonça dans le magasin et, alors seulement, se retournant vers moi qui venais de verser mon dollar à la caisse :

— Eh bien! me dit-il en se frottant les mains, vous voyez qu'avec un peu de bonne volonté on vient à bout de tout, même de la foule, et encore n'est-il pas nécessaire de se donner pour cela beaucoup de peine.

— Sans doute, quand on est, comme vous, taillé en Hercule!

Le gros homme se rengorgea.

— Hercule ou non, dit-il, le fait est que je tiens assez bien ma place, et, *by God*, je ne conseillerais à personne de se mettre en travers de mon chemin! On a beau n'être pas méchant... Mais, pour le moment, ce n'est point de cela qu'il s'agit.

M. King avait pris, en prononçant cette dernière phrase, une physionomie si grave, un ton de voix si sérieux que je ne pus retenir une exclamation.

— Et de quoi s'agit-il, cher monsieur King? lui demandai-je.

— Écoutez! me dit l'*auctioner*, en matière d'affaires, je ne sais point aller par quatre chemins; mais, il faut bien l'avouer, pour tout ce qui n'est pas du commerce, un enfant m'en remontrerait. Que voulez-vous? ce n'est pas ma faute : nous autres, Américains, nous naissons tous marchands; tout petits, on nous fait travailler, on nous dresse à ne compter que sur nous, et le seul refrain qu'il nous soit donné d'entendre est celui-ci : *Times is money*. Nous entrons ainsi dans la vie, guidés par l'intérêt, et à force de vérifier la rigoureuse exactitude de cette maxime : « Le temps est de l'argent », nous devenons des hommes d'affaires, nous faisons de l'égoïsme à froid et nous n'estimons notre bonheur qu'autant qu'il se peut calculer en dollars. Mais cela n'empêche pas qu'au fond nous ne soyons capables d'apprécier ce qu'on fait pour nous, de nous en souvenir même et, à l'occasion, de rendre le bien pour le bien.

Robert Hyenne.

(*La suite au prochain numéro.*)

REVUE DES MAGASINS

Le voile *Sita*, après avoir fait merveille sur les plages et dans les stations thermales, nous revient à Paris avec les belles voyageuses qui ne veulent plus s'en séparer.

Les avantages que l'on trouve à porter ce joli voile aux franges lilliput, et le succès qu'il a obtenu partout, ont déterminé la *Ville de Lyon* à établir le même modèle en tulle noir ou blanc, moucheté de même teinte ou d'or, avec l'encadrement obligé des franges.

Sous ce nouvel aspect, le voile *Sita* sera d'un *porter* tout à fait agréable pour la ville. Il existe donc maintenant sous deux formes, et l'on peut, selon son goût choisir l'une ou l'autre.

La *Ville de Lyon* offre à sa clientèle ce double avantage : une grande variété de gazes dans les plus belles qualités, avec de charmandes dispositions, et des modèles d'une élégance très-parisienne formés de ces éléments; parures, barbes, cravates, écharpes, etc., tout ce que la coquetterie la plus raffinée peut rêver se trouve réuni sur ses rayons.

Pour la saison prochaine, il faut s'attendre, de la part de cette maison,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

a des splendeurs sans pareilles en fait de garnitures et de passementeries. Cette question prend chaque jour plus d'importance, et les modèles que nous avons pu voir nous ont éblouie par leur richesse et charmée par leur nouveauté. Le mélange de perles et de cordonnet est un fait accompli ; toute la mode est là aujourd'hui.

Ne pas oublier que l'on trouve à la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, n° 6) tous les plissés imaginables pour cols, manchettes et balayeuses.

— Il est utile de connaître l'opinion de personnes compétentes alors qu'il s'agit d'une acquisition aussi importante que peut l'être celle d'une machine à coudre. La machine *Wheeler et Wilson* possède en sa faveur un rapport des plus éloquents ; nous croyons utile d'en mettre les termes sous les yeux de nos lectrices, afin qu'elles puissent se former une opinion sérieuse, de nature à les aider dans les décisions qu'elles auraient à prendre.

« Le jury de 1867, comme ceux de 1865 et de 1862, considère la machine *Wheeler et Wilson* comme la plus simple ; elle est construite suivant les règles de la bonne mécanique et dans les meilleures conditions. Ces machines, étant indépendantes des cannes à rayures, sont légères et fonctionnent sans vibrations et sans bruit. Il faut, du reste, que les fabricants soient bien sûrs de l'excellence de leurs produits, puisqu'ils garantissent leurs machines pendant *cinq ans*, non-seulement contre tout vice de construction, mais encore contre l'usure et tous frais de réparation. »

Cette appréciation est extraite du catalogue officiel, où MM. Wheeler et Wilson sont portés comme ayant obtenu la médaille d'or. Nous devons faire remarquer que cette médaille d'or est la seule qui ait été accordée. Voilà qui parle éloquemment en faveur de l'excellente machine que nous recommandons à l'attention de nos lectrices.

Pous plus amples renseignements, s'adresser à Mme Ve H. Seeling (boulevard Sébastopol, 70.)

M. D'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal. Du reste, pour leur éviter des recherches, nous donnerons désormais, au bas de chacune de nos gravures ou à la suite de la description du vêtement représenté, le prix du patron épinglé. Il suffira donc, en indiquant le numéro de la gravure dont on désire le patron, de nous en envoyer le montant en un mandat de poste ou en timbres-poste français.

LA MODISTE UNIVERSELLE

La maison Ad. Goubaud et fils, qui édite le plus ancien et le plus complet de tous les journaux de modes, vient de réaliser un nouveau progrès par la création du journal *la Modiste universelle*. Les chapeaux sont maintenant si compliqués de forme et de garniture, qu'il était indispensable, en effet, de les présenter désormais sous un aspect plus intelligible et plus pratique.

Chaque numéro de cette superbe publication, unique en son genre, renferme quatre belles planches de chapeaux de grandeur demi-nature, encartées dans un texte illustré, avec description en cinq langues (français, anglais, allemand, italien, espagnol). Imprimés sur bristol et coloriés à l'aquarelle, ces chapeaux *modèles* offrent, sous une forme saisissante, les types de la dernière nouveauté.

Prix du numéro : 1 fr. 50 chez tous les libraires et marchands de journaux. Abonnement : Paris, 15 fr. par an ; province, 17 fr. ; étranger, 18 fr. On s'abonne du 1er de chaque mois en adressant un bon de poste à MM. Ad. Goubaud et fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

AVIS IMPORTANT

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire ; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

SOMMAIRE DU 2e N° DE SEPTEMBRE 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Correspondance. — Échos de la mode, par X. V.-P. — *Le vieux tailleur*, nouvelle, par M. Erckmann-Chatrian. — *La tête de Joaquin*, histoire californienne, par M. Robert Hyenne. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1449 C, dessin de M. Jules David : toilettes de réception (jeunes filles). — Gravure coloriée n° 1450 D (substituée sur demande à la gravure n° 1449 C) : modèles de chapeaux. — Figurine coloriée L. n° 137 (annexe spéciale à l'édition n° 3) : toilette de promenade.

Dans le texte : P. n° 382, dessin de M. E. Préval : matinée en lingerie. — G. n° 777, dessin de M. E. Thirion : toilette de mariée (devant et dos). — G. n° 799, dessin de M. E. Thirion : toilette de promenade (devant et dos.)

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Les élections, le chasse, voilà ce qui, d'un bout à l'autre de la France, accapare en ce moment tous les esprits. Dans les conversations, on ne quitte madame la Politique que pour s'occuper de messieurs les chasseurs; avec l'une on ne s'entend jamais, avec les autres on est toujours d'accord ! Ceci se comprend, du reste : ces messieurs concourent si puissamment au bien-être matériel de la vie pendant cette saison, qu'il y aurait ingratitude à ne pas s'en montrer reconnaissant. D'ailleurs, la chasse aura peut-être sur les élections une influence plus grande qu'on ne le croit : il y a force bons dîners à ce propos ! Et qui ne connaît le dicton populaire: « Entre la poire et le fromage on décide bien des choses: » Nous verrons avant peu ce qu'auront décidé nos seigneurs les électeurs.

En attendant, ce sont les modes qui se trament et se décident ; dès à présent la plupart des maisons de commerce parisiennes annoncent la mise en vente de leurs nouveautés pour la saison d'automne et d'hiver. On a déjà la plus grande partie des tissus de fantaisie, qui jamais plus que cette année n'ont mieux mérité ce nom.

P. N° 380. — Chapeau de jeune fille.

Nous avons sous les yeux différents types d'étoffes nouvelles ; ce sont, pour la plupart, des façonnés et des brochés en laine et soie ; une neigeuse tout laine, ou mélangée de soie ; une sorte de granité de laine à rayures satinées et rayures baroques, sortes de nœuds grossiers : ces dernières sont d'un effet étonnant et nous pouvons d'avance en affirmer le succès. Il y a ensuite des brochés à fils de soie simples sur fond de laine cachemire, d'une douceur exceptionnelle au toucher ; puis des matelassés gaufrés, d'un seul ton, ou bien de deux ou trois teintes panachées. Le moelleux qui distingue presque toutes ces étoffes vient de ce que les brins de laine dont ils sont composés, au lieu d'être tordus, sont tissés à plat et comme cardés ; cela donne en même temps une espèce de bourre extérieure qui en constitue le caractère propre.

Le mélange de laine et soie est si bien entré dans l'esprit de nos fabricants, qu'il y en a une infinité de genres. Nous signalerons encore un damier très-brillant, de petites palmes se détachant bien sur un fond granité, puis un dessin brouillé, sorte de vermicelle en soie et laine d plusieurs tons. Les couleurs favorites le mieux comprises comme ensemble peuvent se déterminer ainsi : loutre, crème, réséda ; loutre vieil or et gris perle; vert tilleul et vert mousse ; vert mousse, bleu azur, vieil or et blanc ; prune de Monsieur et vieil or ; loutre, feutre et écru, etc. Ces désignations suffisent pour montrer quel sera le courant des couleurs pendant la saison prochaine.

Il est à remarquer que la bourre de soie, dont on tire un si merveilleux parti aujourd'hui, était tout à fait mise au rebut il y a seulement quelques années. Nous nous rappelons parfaitement à quelle époque on a commencé ce genre de fabrication : il y a dix ans à peine. Ce fut comme une révolution dans le commerce lyonnais, lorsque le fabricant qui en a eu l'idée vint à faire les premiers essais ; et il fallait voir comme chacun regrettait de n'y avoir point songé plus tôt. Il était facile de reconnaître à première vue qu'il y avait là des éléments de grande fortune. Voilà pourtant à quoi tient une mode ; les neigeuses et autres étoffes de même famille sortent de là, et il est peu de femmes, croyons-nous, qui se doutent de cette origine. Dans tous les cas, l'élégance et le succès de ces créations sont incontestables, et s'il y a fortune gagnée pour l'inventeur, ce n'est que justice.

C'est bien toujours la forme princesse qui domine aujourd'hui, et nous ne pouvons dire autre chose. A côté de la grande polonaise, d'un usage si agréable pour l'ordinaire de la vie, — de l'habit avec gilet, pour toilette habillée, — de la blouse et de tous les plastrons coulissés (qui font leur chemin lentement, parce

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

qu'on n'a pas encore l'adresse de les réussir),— à côté de tout cela, voici une nouvelle modification. Elle consiste à faire, pour le devant de la robe, un long paletot ajusté, avec tablier et jupon ; le dos est de forme princesse; au bas de celui-ci se groupent des draperies produites par l'ampleur même du vêtement. Ce modèle est d'une grande nouveauté.

Une jolie coupe de polonaise est celle dont l'un des devants (fermés en biais) est assez ample pour aller se draper et se fixer au bas du dos. Des aiguillettes et des cordelières mélangées de glands ornent les bords de l'ouverture, se rabattant sur la partie large. Une passementerie à jour et des franges suivent le bas du vêtement tout autour.

Une polonaise en velours de laine vert mousse (nouveau tissu) ainsi comprise et reposant sur un jupon de velours vert russe très-sombre nous a paru l'une des plus jolies toilettes que nous ayons jamais aperçues.

Il est un point assez important de la toilette que nous semblons négliger et qui cependant fait partie intégrante de tout vêtement : c'est la manche. En effet, pour beaucoup de couturières, c'est un cas délicat et qui offre certaines difficultés : l'agencement d'une manche ne peut se déterminer que lorsque la toilette est en voie d'exécution ; on en peut alors décider et la forme et la garniture. En général, la manche doit être en harmonie, comme garniture et comme style, avec le reste de la toilette qu'elle est chargée de compléter. Une robe simple demande une manche simple. C'est ainsi qu'aujourd'hui, avec la coupe princesse, on adopte de plus en plus une manche plate et étroite, fermée sur le dessus par une ou plusieurs lignes de boutons. Parfois le même genre de manche se termine par un parement plat, réel ou simulé, et qui remonte vers le haut. Inutile de garnir le bord de ces sortes de manches, puisque, en matière de lingerie, la manchette rabattue est aujourd'hui à l'ordre du jour de l'élégance.

Toutes les questions qui nous sont posées en ce moment se résument ainsi : « Quelle garniture nous conseillez-vous de prendre pour une polonaise? » A une demande aussi vague, il est impossible de répondre autrement que par une généralité. La garniture de robes et confections, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire, est une simple question de passementerie, à déterminer selon les ressources de la bourse. Depuis le simple galon broché, devenu si commun, jusqu'aux plus beaux spécimens perlés de tous les feux de l'aurore, — la grande nouveauté du moment, — on trouve absolument tout ce qu'on peut désirer. Une garniture bien comprise doit être assortie au tissu, et la chose est facile, puisqu'avec un échantillon le fabricant se charge de faire un modèle allant bien de ton avec le tissu. Galons et franges le suivent toujours.

En dehors de la passementerie, la mode nous offre encore la ressource des rubans, des velours, des dépassants, et toute la kyrielle des garnitures qui se font à l'atelier : c'est-à-dire les volants, les ruches, les plissés, etc., que tout le monde connaît et porte. Quant à la pose des garnitures, c'est affaire de goût et d'initiative individuelle ; on ne peut guère conseiller. C'est le côté artistique de l'œuvre, et n'est pas artiste qui veut !

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. n° 380.

Chapeau de jeune fille. — Grand paillasson tout blanc ; la passe large et relevée devant, la calotte plate. Ruban de faille bleu pâle autour de la calotte, disposé en coques droites sur le côté pour dissimuler le pied d'une aile blanche posée en aigrette. Nœud au-dessus du bavolet ; autre nœud dessous et brides en pareil. Un tour de tête à ruches doubles, en tulle blanc gaufré, complète le chapeau.

G. N° 802.

Toilette de dîner ou de soirée. — 1 et 2. Costume de brocatelle lilas rosé et faille assortie, vu sous deux aspects. Jupon de faille, à longue traîne, entouré d'un volant plissé et d'un volant ruché. Corsage basquine en brocatelle à dos princesse s'arrêtant à mi-jupe ; les coutures de côté, fendues, laissent entrevoir le jupon. Le devant du corsage ouvert en châle est complété par un plastron de faille. Un plissé de crêpe lisse blanc encadre ce plastron, tournant autour du cou ; un volant de dentelle blanche, avec un autre plissé de crêpe, forment collerette à l'intérieur. Dentelle semblable sortant du plissé de crêpe, de chaque côté du bas du plastron. Manches duchesse en faille garnies d'un plissé en pareil, la tête formée de deux volants de dentelle, retenus par un nœud de ruban. Volant de dentelle placé à l'intérieur. — Tunique en brocatelle, entourée d'un biais de faille et d'un volant de dentelle, drapée autour du corsage et cachant toute la jupe. Par devant, les draperies sont disposées en biais et les plis fixés au jupon ; les mêmes effets se produisent sur les côtés, tandis que, derrière, la tunique est *ramassée* en plis et drapés nombreux au bas du dos, où le tout est fixé par un nœud de faille et un flot de dentelle. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 806.

Toilettes d'intérieur— 1. Costume en foulard à rayures chinées roses et blanches et foulard prune de Monsieur. Robe princesse, le bord inférieur découpé en languettes carrées reposant sur un volant prune ; celui-ci plissé à larges plis. Le corsage décolleté en carré est complété, par derrière, d'un dos princesse supplémentaire, en foulard prune, qui forme pouff ; au bas de ce dos vient s'ajouter une traîne de foulard à rayures roses, encadrée de revers prune. Une écharpe de foulard prune bride le bas du devant de la robe, jusqu'à la traîne, à laquelle elle est reliée par un nœud de ruban. Une bande de foulard prune forme les épaulettes ; encadrant le carré du devant du corsage. Les manches sont garnies de deux volants plissés en foulard des deux couleurs avec bracelet de ruban et nœud assortis. — Guimpe en crêpe lisse à petits plis et collerette plissée en pareil. Sous-manche semblable.

2. Costume en faille à rayures loutre et vieil or. Jupon entouré d'un volant plissé, pris dans la largeur de l'étoffe ; un second volant de faille unie, vieil or, à plis maintenus par deux lisérés, surmonte le premier volant par derrière. Deux écharpes en faille, drapées à plis fixes, sont croisées à plat sur le jupon derrière ; elles partent de la ceinture pour se terminer au volant de la traîne, où chaque extrémité est fixée par un nœud de même étoffe. Deux larges bandes de faille, lisérées en plus clair, garnissent les côtés supérieurs du jupon ; elles sont plissées à larges plis plats et le dernier pli est fixé sur les écharpes par des boutons assortis. — Corsage à basque postillon derrière, le bas liséré de faille plus claire ; nœud de faille de même ton sur le milieu de la basque et boutons assortis. Le devant du corsage se complète d'un long gilet de faille avec revers tenant au col marin, le tout garni de bandes vieil or et de plissés. Une *enfilade* de coques en ruban vieil or descend du corsage, de chaque côté. Un parement drapé orne le bas des manches, entouré de boutons et garni de nœuds de ruban. — Lingerie en crêpe lisse plissé. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1451.

Toilettes de villégiature. — 1. Costume en laine grise de deux tons. — Jupon, à courte traîne, tout plissé à plis plats derrière et garni dans le bas d'un volant plissé à double tête, dont l'une est formée par une bande grise. — Tablier entouré d'un bord gris et d'une frange pareille, drapé sur les côtés, où il se perd dans les coutures. — Corsage blouse plissé devant et derrière ; les plis sont cousus au bord d'un empiècement qui forme le haut du corsage : les bords sont garnis d'une petite bande grise. Les petits côtés, de coupe princesse, forment la partie de l'épaulette, de l'entournure et les dessous de bras. Ils se prolongent en longs rubans qui servent à relever le jupon en pouff, et se nouent sur le côté. Les bords de ces petits côtés sont lisérés de gris, et l'une des extrémités est garnie de franges. Une large ceinture, lisérée de gris et garnie de boutons, serre les plis du corsage au bas de la taille devant et derrière. Mêmes boutons sur le milieu de l'empiècement fermant le corsage ; ceux de la ceinture ont la même destination. La manche est à moitié plissée et à moitié plate ;

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

cette dernière partie est lisérée de gris. Boutons et nœud gris sur le parement. — Lingerie festonnée. — Chapeau de faille grise ; la passe bordée de faille plus foncée. Ruban de satin gris, drapé sur le bavolet, pour former les brides. Touffe de plumes au sommet. — Prix du patron : 8 francs.

2. Costume en vigogne. — Jupon à courte traine, entouré de volants plissés. — Polonaise de coupe princesse. Le dos se détache des devants par les côtés, et tous les bords sont garnis d'un biais de faille marron. Cette partie de la polonaise forme une longue coque plate et un petit pouff, lesquels sont soutenus et fixés par un ruban marron. Poche portefeuille en faille de même ton, appuyée contre le ruban. Parement plissé au bas des manches et col de faille fermé devant par un nœud. — Lingerie plate en toile. — Chapeau en surah gris, garni d'un tour de plumes frisées et d'une plume blanche posée en aigrette sur le sommet ; le pied de cette dernière est retenu par une rose rouge. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description du patron coupé.

Annexe de l'édition n° 2 et n° 3.

Toilette de mariée : polonaise princesse. — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure G. n° 777, que nous avons publiée, ainsi que sa description, dans le numéro du 8 septembre. Il se compose de six morceaux :

1. Devant droit, croisant de côté et formant tablier.
2. Devant gauche.
3. Petit côté du dos.
4. Petit côté du dos.
5. Moitié du dos.
6. Manche.

Pour assembler les morceaux, voir les crans de chaque patron.

Nous devons faire remarquer que, bien qu'il s'agisse d'une toilette de mariée, la polonaise dont nous donnons le patron peut convenir à tout autre toilette et être exécutée en tout autre étoffe que faille blanche.

CORRESPONDANCE

— Mme A..., a Barcelone.

Le deuil de veuve le plus sévère de tous, se porte deux ans ; la première année en laine noire non brillante tel que cachemire mérinos, avec garnitures col et manchettes de crêpe, *crêpé* ; chapeau et long voile de crêpe semblable, gants de cachemire ou de filoselle. — Nous ne faisons pas de distinction entre la toilette d'appartement et celle de rue ; à cette différence près, que pour sortir, on met un chapeau et une confection. Dans un deuil sévère ce dernier vêtement est remplacé par le châle long.

LE RÈGNE DE LA DANSE

Dans une des villas les plus aristocratiques de la côte normande, on a eu, cette année, le spectacle d'un véritable ballet dansé par quelques-uns des pieds les plus mignons et les plus qualifiés de Paris. Le succès a été immense, et il est probable qu'il décidera d'autres tentatives du même genre.

La danse a toujours été en haute faveur auprès de l'aristocratie française. Cette dernière a fait de la littérature par hasard, de la musique par désœuvrement ; mais à partir des Valois jusqu'à la Révolution, elle n'a pas cessé de danser.

Le ballet a toujours été l'occupation des princes et des grands seigneurs ; les rois eux-mêmes ne l'ont pas dédaigné. Louis XIV a été le plus beau danseur de son temps. On n'était pas bon courtisan sans prendre des leçons de danse et savoir, à l'occasion, arrondir les bras et tendre le jarret. Saint-Simon lui-même a dansé, et ce n'est pas sans une secrète complaisance qu'il parle, dans ses fameux *Mémoires*, des bals de la cour auxquels il a assisté et des belles dames qu'il y a *menées*.

La Révolution fit un moment oublier la danse ; mais quelle réaction en sa faveur après le 9 thermidor ! Le Directoire vit renaître les beaux jours de la chorégraphie de salon. On sait les succès de la romance à cette époque ; la contredanse en obtint de pareils : Trénis marchait l'égal de Garat ! On montait sur les chaises dans les galeries du Luxembourg pour voir le célèbre danseur répandre autour de lui, en battant ses entrechats, un nuage de poudre à la bergamote. Ce fut l'heure sans pareille de la danse française, l'instant fugitif où Mme Récamier exécuta devant Barras ce fameux *pas du châle* qui a été décrit par Mme de Staël dans la danse de Corinne.

L'Empire aima la danse et manqua de danseurs ; la guerre interrompait les vis-à-vis et enlevait les cavaliers à leurs dames. Les danseurs de théâtre eurent beau jeu dans ce temps-là. Vestris prit le titre de dieu de la danse, et personne ne le lui contesta. Mythologique comme elle, le ballet partagea avec la tragédie le privilége d'enchanter le public ; les pirouettes des dieux et des héros excitèrent les mêmes applaudissements que leurs tirades, et Théramène mimant le récit de la mort d'Hippolyte fit autant de plaisir au parterre que s'il l'eût déclamé.

Au bruit retentissant du marteau des Cyclopes forgeant les filets de Vulcain, succéda un morne et profond silence. L'ère constitutionnelle et parlementaire venait de s'ouvrir, ère fatale à la danse et à la mythologie. Les hommes devenaient graves et sérieux ; les femmes s'occupaient de politique ; dans le monde, on marchait, au lieu de danser ; Vénus, Mars, Calypso, Adonis, Télémaque, Épicharis et *tutti quanti* ne trouvaient où placer leurs pirouettes. La danse allait mourir, la danse était morte, lorsque le romantisme la ressuscita. De même que le roman, le poëme, l'histoire, il renouvela la chorégraphie ; à la vieille mythologie païenne, il substitua la mythologie saxonne, scandinave, celtique, druidique ; à la place des nymphes, on vit paraitre les sylphides, les fées, les ondines ; les lutins, les gnômes chassèrent des coulisses de l'Opéra les vieilles divinités du Ténare. Le romantisme inventa un paradis et un enfer nouveaux. Satan fut transformé en maître de ballet ; et il fit les honneurs de son nouvel empire en diable pittoresque et bien appris.

Vinrent Taglioni, Fanny Essler, et la danse régna de nouveau en souveraine maitresse. Mais ce ne fut que l'espace d'un jeté-battu : Taglioni et Essler emportèrent la danse à la semelle de leurs brodequins. Nous avons eu certainement depuis des danseuses excellentes et célèbres : Carlotta Grisi, Cerrito, Rosati, Ferraris, Emma Livry, Granzow, plusieurs autres encore, mais nous n'avons plus le culte du ballet.

Remarquez comme, d'une génération à l'autre, les goûts changent ! Il y a une trentaine d'années, le *rat* était un personnage, un type ; dans les vaudevilles et dans les petits journaux, dans les chansons et dans les romans, on trouvait le *rat* partout ; à chaque instant, on parlait de lui, de ses habitudes, de ses mœurs, de ses bons mots, de ses aventures ; aujourd'hui, on dirait que le *rat* n'a jamais existé.

Des brises venues du Nord ranimèrent, il y a quelques années, la danse au moment où elle allait succomber ; la polka, la mazurka, la rédowa redonnèrent un peu de force à la chorégraphie expirante. De la villa où s'est dansé, l'autre soir, le divertissement dont nous parlions tout à l'heure, viendra-t-il un souffle pour lui rendre la vie ? Qui vivra, verra.

Sous l'Empire, aux fêtes costumées, il y eut des divertissements dansés par des femmes du monde, qui eurent le plus grand succès. Rappelez-vous le ballet des *Éléments* au bal de la duchesse Tascher de la Pagerie, et celui des *Abeilles*, dansé chez la comtesse Walewska.

Nous verrons ce qu'il adviendra de la nouvelle tentative faite et si nos *gentlemen* vont se remettre à la danse comme au temps où Sully, le sage Sully lui-même, figurait en faune ou en berger d'Arcadie dans les ballets de la cour.

B. S.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Je reçus, l'autre jour, la visite d'une de mes vieilles amies, et tout naturellement, nous nous mîmes à parler du passé. C'est la seule chose dont on puisse parler à notre âge.

— Vous souvenez-vous de ceci? disait l'une.

— Vous souvenez-vous de cela? répliquait l'autre.

— Et de celle-ci?

— Et de celui-là?...

Bref nous fîmes passer sous nos yeux la phalange détruite de nos anciennes connaissances. Au cours de cette revue, nous nous arrêtâmes avec intérêt à un type très-curieux de notre société d'autrefois, où l'on accueillait toujours avec bienveillance ceux qui payaient leur écot par la distinction et l'intelligence : car ce n'était point encore l'époque où les sacs d'écus tenaient la place et de la noblesse et du mérite.

Le capitaine d'Arpentigny était un homme reçu partout; il était pauvre, vivait de sa modique retraite, mais avait son couvert mis aux meilleures tables. C'était un charmant causeur, et sa marotte était de vous faire connaître la physiologie ou plutôt la physiognomonie de la main. Il prétendait qu'avant de se lier d'amitié ou d'amour, il fallait d'abord, si l'on ne voulait pas être trompé, étudier la main de celui ou de celle à qui l'on allait unir son cœur; les rois eux-mêmes, assurait-il, ne devaient choisir leurs ministres qu'après leur avoir demandé... « la patte, s'il vous plaît? »

Et, sur ce sujet, il a laissé un livre fort oublié, mais très-curieux, où il décrit les mains du prince de Polignac et celles de M. Guizot, qui tous deux, ont perdu les rois auxquels ils s'étaient donnés.

A tout seigneur, tout honneur! Commençons donc par le prince :

« Le prince de Polignac avait les doigts *longs, spatulés et lisses*, ce qui indique une nature prompte aux coups de tête, prompte aux coups de main, s'égarant aisément dans les routes tracées par l'imagination et la confiance sans limites qu'on a en soi-même. Son tempérament était sanguin; il aimait la chasse, les voyages, l'équitation. Il avait le nez aquilin, le teint coloré; ses épaules étaient larges, sa taille bien prise; mais malheureusement la partie inférieure de son corps ne répondait point à l'autre : il avait de gros pieds, les jambes torses et la marche d'un cygne hors de l'eau. »

Plus malheureusement encore, son caractère se ressentait de tous ces contrastes, que la main indiquait parfaitement, paraît-il, aux connaisseurs. Mais cette science n'était sans doute pas de celles que possédait le pauvre Charles X.

« Quant à M. Guizot, sa main,— au dire de M. d'Arpentigny,— était grande, avec de gros nœuds et d'amples phalanges carrées : ce qui indiquait qu'il était de ces esprits rétrospectifs dont la lampe ne jette de rayons qu'en arrière; qui demandent aux morts le secret des vivants, et à qui le temps passé cache le temps présent; enfin, qui bornent leur horizon à eux-mêmes. »

Avec plus de talents et moins de chevalerie que le prince de Polignac, il conduisit Louis-Philippe à sa perte. Seulement, le premier, homme d'action, c'est-à-dire ayant les *doigts lisses et spatulés*, est tombé l'épée à la main, tandis que l'autre, dont les doigts étaient *noueux et les phalanges carrées*, ce qui indique un doctrinaire, est tombé la parole à la bouche.

Voulez-vous maintenant quelques indications générales?

Aux mains moyennes appartient, paraît-il, l'esprit *synoptique*, c'est-à-dire la conception des détails et de l'ensemble.

Les longues mains montrent une nature plutôt tracassière qu'élevée.

Il y a plus de franchise, mais moins d'élégance chez les personnes qui ont les phalanges en spatule que chez celles où le type carré domine.

Il y a la main *gourmande* : elle est petite, potelée et à fossette.

La main *coquette*, dont les doigts sont fuselés, les ongles longs, avec la forme d'une amande teintée de rose.

La main *intelligente*, c'est-à-dire fine, avec un petit pouce. Quand, au contraire, le pouce est grand avec la même main, cela indique un courage hors ligne : Charlotte Corday avait cette main-là.

Les mains aux phalanges carrées annoncent moins d'imagination que d'esprit; c'est-à-dire que cet esprit est sérieux, grave et juste.

La main un peu carrée appartient aux femmes prudes, habiles, ambitieuses : ainsi Mme de Maintenon avait cette sorte de main, laquelle était du reste fort belle, très-blanche, et dont elle se montrait assez fière, à juste titre.

Quant aux petites mains molles, souples, presque sans chair, mais rosées et avec des nœuds aux phalanges, elles indiquent des femmes qui aiment les mots brillants, qui vivent par l'esprit, donnent fort peu au cœur et rarement au sens commun.

Les mains à la paume forte, aux doigts *coniques*, au petit pouce, annoncent une nature ardente, extravagante souvent, et dont le premier besoin est de plaire.

La main petite, fine et dont le bout des doigts est retroussé, indique une nature moqueuse, spirituelle et bavarde. La marquise de Sévigné, que Voltaire appelait la *charmante commère*, avait cette main-là.

La main large, courte et épaisse, annonce un jugement froid, mais l'imagination vive.

La main dont les doigts, volumineux à leur première phalange, vont en s'amoindrissant jusqu'à l'extrémité, laquelle offre la forme d'un cône plus ou moins obtus, dont le pouce est petit et la paume développée, annonce une nature facile à s'attacher d'instinct, et sans que la réflexion y soit pour rien, adoptant le côté pittoresque des idées et des choses. La forme y dominera à l'exclusion du fond; enfin, il y aura plus de sentiment que d'idées, plus de couleur que de trait, plus de légèreté que de cœur; avec une imagination de feu, c'est une véritable main d'artiste.

Toujours selon M. d'Arpentigny, les mains dures ignorent la tendresse, tandis que les mains molles sont, au contraire, plus capables de tendresse que d'amour, et que les mains fermes sans dureté mènent de front l'un et l'autre de ces sentiments.

Notre auteur croyait très-fermement à ce qu'il professait,— car disait-il, la main a une physionomie comme le visage; seulement, cette physionomie ne reflète que le fond immuable de l'immobilité d'un symbole matériel, — tandis que, miroir des sensations de l'âme, du cœur, des sens et de l'esprit, la physionomie du visage, qui a toutes les grâces de la variété, subit l'influence de nos passions et l'empire de notre volonté, — c'est à la main seule qu'il faut s'adresser, si l'on veut juger sans erreur la personne que l'on désire connaître.

Ainsi, avec un pouce grand et fier, vous êtes enclin au despotisme et vous n'appartenez qu'à vous-même; ce qui prouve souvent que vous n'avez qu'un sot maître, comme disait Henri IV. Avec un pouce énorme, on a plus de cervelle que de cœur. Un gros pouce est regardé comme l'indice certain d'une aptitude marquée pour les sciences occultes...

Mais je n'en finirais pas, chère lectrices, si je voulais tout citer; et je m'empresse de vous tendre la main pour vous prier de me pardonner si je vous ai ennuyées.

Comtesse de Bassanville.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAMPAGNES VIDES

Commodément assis dans un coin, que faire, sinon regarder ce qui se passe? Les voisins (il n'y a pas de voisines) sont occupés. L'un sommeille en rouvrant parfois des yeux vagues, après avoir échangé son chapeau pour une casquette légère et remis ses gants de fil; deux autres causent de fabriques; un troisième lit le journal, et le dernier fume son cigare en regardant, avec une persistance rêveuse, la lampe du wagon.

Ce n'est point ennuyeux de regarder par la portière. Le bruit du train bat la charge, et son rhythme saccadé entraîne l'esprit en avant.

Des champs, courts d'horizon sur le dos bombé des coteaux ondulants, étalent leurs pièces jaunes, vertes, échiquetées en tous sens; quelques arbres s'élèvent isolés, dans ces champs où pas une âme ne se montre. Pour peu qu'on fasse quelque chemin, on finit par se demander si la terre est réellement habitée et où se tiennent les gens.

Le talus aux longues herbes, désespoir du voyageur, nous étreint des deux côtés; puis il s'abaisse, le ciel reparaît, l'étendue revient. Le fond plat de la vallée, uni comme un champ de Mars, se développe, laissant apercevoir des prés gris où paissent et reposent des vaches, dont la queue active éloigne les mouches; des rangées de peupliers cachent une rivière encaissée, que signalent les mâts maigres de chalands arrêtés. Au fond, assez près, la vue est barrée par les coteaux sillonnés de longues lignes de murailles, tachetés de bouquets de bois noirs, et crêtés de petits arbres à silhouettes de plumeaux.

Le train file, gémit et bat son rhythme. L'homme ni la femme ne se révèlent nulle part. Dans un berceau d'arbres et de jardins surgit un village aux toits bruns avec son clocher détaché sur le ciel brillant. C'est un village de la Belle au bois dormant, jurerait-on; ni bruit, ni soupir, ni mouvement ne s'y révèlent. Où sont donc les êtres vivants? En vérité cela commence à devenir inquiétant.

Au centre d'un endroit raviné, carrefour de deux chemins, se dresse une grande croix avec le Christ, et ce témoignage de la vie absente semble presque sinistre. Un petit terrain carré entouré de murs, tout pétillant de pierres alignées et de croix noires, fuit en un clin d'œil. C'est un cimetière, d'aspect à la fois sec et gai, qui témoigne singulièrement, lui aussi, de la vie absente!

Puis monte de nouveau le talus jusqu'au-dessus de la portière. Cette fois, ce sont des roches jaunes et grises, toutes striées de cassures et mouchetées de touffes d'herbes. La roche s'écarte et s'ouvre : l'œil à peine a le temps d'apercevoir trois ouvriers au milieu d'un chaos de blocs. Sont-ils réels? Le talus continue d'opprimer le regard lassé. Tout à coup, il s'affaisse brusquement et une vaste, radieuse percée emmène l'œil à travers des splendeurs de féerie.

Deux châssis de collines, dont les croupes s'abaissent, encadrent des champs, des bois, de longues files d'arbres qui se ramassent au fond des pentes et par-dessus lesquels court le flanc bleui des coteaux lointains où étincellent des maisons, des villages, tandis que, plus loin encore, dans une brume violette transpercée d'or, sillonnée de traces lumineuses et éclatantes, s'étend, sous la voûte du ciel nuageux, une autre ligne de hauteurs qui semblent transparentes, pour ainsi dire, et peuplées de villes magiques.

Et personne pour jouir, s'enivrer de cet aspect qui enchante comme une symphonie!

Aucun doux éclat de rire ne retentit, aucune séduisante robe n'y ondule, écrin d'une âme qui palpite et vibre au milieu de ce décor si bien fait pour une jolie comédie ou pour une belle tragédie d'amour! Non, personne, ni homme, ni femme, ni amour, ni labeur; la scène est perpétuellement vide, tout le monde s'obstine à se cacher dans les coulisses.

La poitrine haletante de la machine jette un cri de joie et de triomphe, sa respiration se presse, et les roues roulent avec un battement précipité sur les rails qui résonnent. Et toujours pas un être humain dans ces espaces! Des carrés de choux, des rigoles, des haies, des routes blanchâtres engagées sous de petits ponts, tout ce qui manifeste le mieux l'exercice de la main de l'homme, défile et se succède, mais lui, il reste immobile.

Un bois se déroule où s'ouvrent les profondeurs d'allées qui se terminent en plein ciel et si désertes qu'on se demande pour qui elles sont faites.

Eh quoi! pas un couple dans ces allées tendres et amoureuses; pas une jeune femme émue et souriante s'en allant, sur leur mousse et sous leurs ombres discrètes, demander à la vie de lui révéler ses mystères savoureux ou amers?

Ah! enfin, quelqu'un! Une vieille femme en jupon bleu et en fichu rouge, suivie d'une charrette traînée par un âne. C'est sans doute à cette vieille sorcière seule qu'appartient de tout temps la terre entière.

Le bruit du train résonne soudain plus fort, quelque chose de jaune et d'allongé passe avec un battement et avec la vitesse d'un oiseau. A l'autre portière, un sifflement accompagne quelque chose de noir, de confus, qui bat de même, qui vole et qui s'évanouit impétueusement. A droite, notre train express a dépassé une gare; à gauche, il s'est croisé avec le train opposé.

La croupe arrondie des coteaux se relève encore une fois et court au niveau de la portière, montant vers les grands nuages blancs et plombés dont la draperie tombe par derrière les seigles et les blés. Encore une fois les pentes s'écartent et reculent, enserrant des eaux, des arbres alignés, des prés, des taillis, des chemins, des cabanes; au bord des eaux couvertes de lentilles jaunes et de roseaux, une terre noire, des tas de petits pavés noirs superposés, indiquent la tourbière. Mais qui a rangé et pétri ces petits pains noirs? On ne voit personne. Des villages, des églises s'étagent dans l'éloignement; un grand château blanc, au centre d'un cirque boisé, domine des pelouses qui descendent; un contre-château gris avec une tourelle se cramponne au coin du coteau parmi des roches et des taillis, sur un fond qui a l'air d'un vieux tapis pelé; plus haut, plus loin, au ras des crêtes, se penchent des ruines moins intéressantes que la première démolition venue, mais qu'embellit l'illusion de ce nom majestueux de ruines! Le trou noir d'une grotte colore des rochers ternes; un chemin contourne sa trace jaune à travers les arbres sombres... Plus bas, derrière des saules et des peupliers, deux cheminées d'usines, fumantes aiguilles, précèdent la flèche d'une église... Et pas l'ombre d'une veste ni d'un bonnet de coton! C'est à croire que tout s'est fait tout seul...

Des maisons, des enseignes, des magasins, des wagons accourent et se rapprochent vivement de nous. Le train se ralentit, souffle; des réservoirs, des guérites, des jardinets, des grues aux grands bras bizarres, glissent à chaque portière. Une rue s'ouvre, et contre la barrière se pressent, enfin, trente corps et trente têtes curieuses, avides et joyeuses, hâlées et mal peignées. Nous sommes arrivés à une station. Tout s'anime. Enfin, les personnages, les figurants, apparaissent. Il n'y a pas que le seul décor! Hors de Paris on retrouve des êtres humains! Je commençais à croire la chose improbable et je me sentais troublé.

Bientôt nous repartons; la nature nous offre son même théâtre plein de belles toiles de fond, mais sans acteurs. Mes voisins trouvent la pièce monotone et s'endorment... Rassuré, en voyant que de temps en temps je retrouverai mes semblables, je m'endors à mon tour...

NYL.

PLANCHE G. N° 802. — DESCRIPTION, PAGE 434.

TOILETTE DE DINER OU DE SOIRÉE

Nouveau modèle de Mme H. Du Riez (rue Halévy, 8). — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TION, PAGE 434.

OU DE SOIRÉE

... — Prix du patron equipé : 1 zoun.

Jules David

A. Leroy imp.r des Marais, 66.

1851

A. Bonnard

Ad. Goubaud & Fils Rue Pierre

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue du Quatre-Septembre. N.° 3

Modèles de M.mes Du Riez Hermantine *r.* Halevy 8 – *Chapeaux de M.me* Ségnin, *r.* des Colonnes 1.

Passementerie et Garnitures H.tes N.tés de la Maison Vatelot & C.ie *r.* Curbigo 59 – *Ceinture Régente de M.me* De Vertus Sœurs, *r.* Aubry 12 – *Lait Antéphélique de* Candès & C.ie *B.d St.* Denis 26

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOIL

PLANCHE G. N° 806. — DESCRIPTION, PAGE 434.

TOILETTES D'INTÉRIEUR

Prix du patron épinglé : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA TÊTE DE JOAQUIN

(HISTOIRE CALIFORNIENNE. — SUITE.)

— Pardon, cher King! interrompis-je. Vous m'intéressez vivement, pourtant je ne m'explique pas du tout où vous voulez en venir...

— Hé! vous voyez bien : je ne sais même pas me faire comprendre!

— Je ne dis pas cela, mais...

— Mais vous le pensez, et vous avez raison!... Tenez, laissez-moi finir : ce ne sera pas long! Aussi bien le public s'impatiente et il est dans son droit, puisqu'il a acheté à la porte et payé d'avance un spectacle que nous ne lui livrons pas. Pour tout dire, vous m'avez rendu, il y a quelques jours, un service inappréciable, en exposant votre vie pour sauver la mienne. Vous êtes un digne Français, et j'ai à cœur de vous prouver ma reconnaissance. Pour cela...

— Mon cher King, interrompis-je de nouveau, si vous voulez m'en croire, nous parlerons de cela plus tard.

— Au contraire ; vous savez que j'ai pour principe de ne jamais laisser échapper les bonnes occasions. Or, vous êtes venu ici pour voir la tête de ce démon de Joaquin, et je profite du droit que j'ai de vous arrêter au passage. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette vilaine tête que j'exploite en ce moment avec assez d'avantages, — au point de faire mourir de jalousie mon voisin Taylor, et aussi Parish, et même le vieux Cobb, — cette tête endiablée est tout simplement une mine d'or, une Californie en miniature, une fortune toute faite. J'y tiens comme à ma propre tête. Eh bien, ce que je ne ferais pas pour mon frère, je veux le faire pour vous : je vous abandonne le Joaquin!

— Vous n'y pensez pas, cher ami?...

— Mais si, vraiment, et avec d'autant plus de plaisir qu'il s'agit d'une opération tout à fait exceptionnelle! Avec un peu d'habileté, votre affaire est faite. Voyez ce que m'a déjà rapporté, pour ma part, ce damné produit du Mexique : depuis deux jours, il est entré ici près de trois mille dollars. Que dites-vous de ce résultat? Notez qu'il s'en faut de beaucoup que ce soit fini ; et puis, je calcule qu'en faisant dans les mines une tournée convenablement organisée, il y a encore, de ce côté-là, de belles recettes à encaisser. Ce Joaquin du diable a si bien travaillé de son vivant, qu'il n'y a pas un seul mineur qui ne consente de grand cœur à donner un dollar pour être sûr que ce bandit a réellement rendu l'âme. Voilà pourquoi l'on tient tant à voir sa maudite tête; autrement, c'est plus d'honneur qu'il n'en mérite. Enfin, votre tournée achevée, si votre dessein est de rentrer en France, vous pourrez prendre le bateau à vapeur, la poche garnie pour le restant de vos jours. Est-ce dit?

— Je le voudrais, cher monsieur King, mais c'est tout à fait impossible.

— Pourquoi cela?

— Parce que... parce que, si vous avez la bosse du commerce, je ne l'ai guère, moi, et que ce qui est entre vos mains une excellente opération en deviendrait, entre les miennes, une très-mauvaise.

— Bah! prenez toujours la tête, je vous indiquerai la manière de vous en servir.

— Je n'en refuse pas moins votre aimable proposition, mon cher King. Elle me touche beaucoup, je vous en sais un gré infini, mais vous m'affligeriez sérieusement si vous insistiez davantage.

— Soit! dit M. King ; je n'insisterai donc pas, mais rappelez-vous que la Fortune n'a pas pour habitude de frapper deux fois de suite à la même porte. Quand par hasard elle vous demande l'hospitalité, je calcule que c'est toujours un tort de ne pas l'accueillir.

— A tort ou à raison, cher monsieur King, j'ai dit, et c'est mon dernier mot.

Il n'y avait pas de réplique possible à une telle conclusion : l'honnête King se tut ; mais son regard, accompagné d'un léger mouvement d'épaules, prit une expression si éloquente qu'il eût été difficile de ne pas en faire soi-même le commentaire. Ce regard, ce geste disaient hautement : — « Voilà un garçon qui n'entendra jamais rien aux affaires ; ces Français sont tous les mêmes! » Et de fait, au point de vue purement commercial, j'avais mérité de baisser considérablement dans l'estime d'un parfait Yankee comme *master* King.

Cependant, la foule accourue de tous les points de San-Francisco, même de la Mission de San-José qui en est à plus de deux lieues, — et cela sur la foi des triomphantes affiches jaunes de King, — la foule avait peu à peu envahi l'*auction's room* (la salle de vente), et il devenait de plus en plus urgent, sous peine de se rendre coupable du crime de lèse-curiosité, de lui livrer le spectacle promis. *Master* King l'avait parfaitement senti, mais l'inexplicable refus par lequel j'avais cru devoir répondre à une offre doublement généreuse de la part d'un Yankee l'avait plongé dans une telle stupéfaction, mêlée au fond d'un véritable chagrin, qu'il en était devenu complétement indifférent à ce qui se passait autour de lui, et que, méconnaissant, contre son habitude, la légitime impatience du public, il se hâtait le plus lentement du monde de lui donner satisfaction. C'était vraiment à ne pas reconnaître ce pauvre King!

Tout à coup, pourtant, il sembla s'éveiller, et, relevant brusquement sa grosse tête devenue un instant pensive, fit de la main le geste décidé d'un homme qui vient de prendre une résolution sur laquelle il n'y a plus à revenir ; puis il se dirigea vers le fond de la salle, suivi d'un groupe compact, en tête duquel je me trouvai naturellement porté de la même manière que je l'avais été dans la rue.

V

Le local où avait lieu l'exhibition d'un nouveau genre organisée par l'ami King avait été, pour la circonstance, soigneusement débarrassé des nombreuses marchandises de toute sorte qui l'encombraient en temps ordinaire et qu'on avait reléguées en pyramide à l'extrémité du magasin, dans un angle sacrifié à cet effet. On ne voyait donc, pour le moment, disséminés çà et là, ni barils, ni caisses, ni lots de vêtements ou de chaussures, ni instruments aratoires, ni outils de mineurs, ni ces mille objets, en un mot, qui formaient la pacotille habituelle des ventes. La vue, une fois qu'on avait pénétré à l'intérieur de l'*auction's room*, n'était coupée, de distance en distance, que par les piliers de fonte sur lesquels reposait le massif édifice dont *master* King occupait à lui seul le rez-de-chaussée, et l'on pouvait d'un coup d'œil embrasser sans autre difficulté tout l'espace compris entre les quatre murs.

Par le fait de sa situation à l'angle de deux rues, — *corner Halleck and Sansome streets*, — le magasin de King se trouvait avoir deux ouvertures : l'une servant d'entrée au public, l'autre exclusivement réservée pour la sortie. Cette dernière, s'ouvrant tout au fond de la salle, sur le côté, faisait face à la pyramide de marchandises dont il a été parlé plus haut. Avant d'y arriver et de sortir par la rue Halleck, le public devait inévitablement passer devant une large et forte table, de forme oblongue, appuyée au mur et exhaussée à dessein au moyen d'une plate-forme.

Cette table, dont nous avons dû indiquer si minutieusement la position, n'était autre, on le devine, que le théâtre même de l'exhibition. C'est vers elle que se dirigea *master* King, au grand contentement des curieux, avides de contempler la tête d'un bandit dont ils n'avaient plus rien à redouter.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'*auctioner* se hissa tant bien que mal, à l'aide d'un escabeau, sur son théâtre improvisé, considéra un instant la foule en se frottant les mains, inclina de quelques degrés de plus en arrière le tuyau de poêle qui lui servait de couvre-chef, puis, d'un air calme et digne, où ne laissait pas que de percer par instants une fine nuance d'ironie, de cette ironie taquine et presque impertinente qui n'appartient qu'aux Yankees :

— Gentlemen, dit-il avec le plus beau sang-froid du monde et en détachant avec soin chaque syllabe, vous êtes venus ici, je suppose, afin de voir de vos propres yeux la tête du fameux Joaquin? C'est un plaisir que je comprends et dont je ne veux pas plus longtemps vous priver ; mais je tiens essentiellement à vous remercier de l'empressement que vous mettez à venir vous assurer par vous-mêmes que ce Mexicain de l'enfer est bien mort. Ces damnés bavards de journalistes, tous pondeurs de canards, ont tant de fois annoncé et démenti sa mort dans leur *Alta California*, dans le *Herald*, le *Picayune*, le *Sun*, — sans compter l'innombrable séquelle des *Morning Standard*, des *Evening Messenger* et des *Daily News*, tout exprès créés pour colporter les fausses nouvelles... et les vraies aussi, heureusement! — qu'il est bien permis aujourd'hui de ne s'en rapporter qu'à soi-même. D'autre part, vous m'accorderez, gentlemen, que la certitude d'être à tout jamais débarrassé d'un ennemi comme le Murieta,... cela vaut bien un dollar! J'oserai même dire que c'est peu, excessivement peu... Rassurez-vous ! je n'ai nullement l'intention de vous en demander un second, et comme je n'entends pas non plus vous faire payer mon *speech*, je n'ajouterai qu'un mot, gentlemen; après quoi nous passerons à un autre exercice. Ce que je veux vous dire, c'est qu'une fois sortis de chez King l'*auctioner*, vous pourrez affirmer avoir vu, grâce à lui, la tête du plus grand scélérat que la terre ait jamais porté. Il a fallu tout un prodigieux concours de circonstances, toute une série d'adroites manœuvres, pour que deux de nos braves concitoyens parvinssent à s'en emparer, à en purger la terre californienne. C'est à eux que je dois d'être possesseur de sa tête et de pouvoir vous exhiber cette intéressante physionomie, qui est en quelque sorte l'image même du crime personnifié. Je dois vous prévenir que les yeux ont gardé une certaine expression féroce, de nature à causer quelque effroi; mais il n'y a rien à craindre : cette tête de démon ne saurait plus nuire à personne, soigneusement enfermée qu'elle est dans un bocal. Oui, gentlemen, de bandit qu'il était, le Joaquin est devenu un objet d'art. Conservation parfaite!... Voyez plutôt!...

Ce disant, *master* King, d'un geste rapide qui, au fond, n'était pas exempt d'un certain charlatanisme, faisait courir sur sa tringle de fer un épais rideau qui démasqua aux yeux de l'assemblée le bocal de verre annoncé par l'Américain. Ce bocal, posé sur un fût de colonne en bois peint, recouvert de velours rouge pour mieux simuler le piédestal, renfermait, en effet, une tête humaine baignant dans l'esprit de vin et maintenue par lui dans un merveilleux état de conservation. A tel point qu'en la voyant, légèrement colorée par le reflet du velours rouge, on eût pu croire vraiment qu'elle venait d'être séparée du tronc.

VI

C'était bien là, du reste, une de ces têtes fortement accentuées que l'imagination se plait à prêter, non sans les embellir un peu, aux plus fameux bandits. La figure, de forme arrondie plutôt qu'ovale, présentait, sous des traits d'une remarquable finesse, tous les caractères du type mexicain. Le soleil des tropiques avait doré de ses chauds rayons ce visage naturellement mâle et lui avait communiqué, de son côté, une nouvelle dose d'énergie. Le front, évidemment intelligent, se développait sous de longs et épais cheveux noirs renvoyés en arrière et si hérissés, si abondants, qu'on les eût pris bien plutôt pour une crinière de bête fauve que pour une chevelure humaine. Une fine moustache, de la même nuance que les cheveux, ombrait des lèvres minces et rosées, toutes frémissantes encore, semblait-il, d'une colère intérieure à grand'peine contenue. Mais ce qui frappait surtout dès le premier regard, ce qui donnait à cette physionomie une expression particulière, quelque chose d'étrange, de vivant, pour ainsi dire, c'était le surprenant éclat de deux yeux d'un bleu noir, brillants comme des escarboucles et jetant sur cette figure un feu sombre, dernier éclair de fureur, capable, comme l'avait très-bien dit l'honnête King, de glacer d'effroi les plus intrépides.

A l'apparition de cette tête de Méduse, il n'y eut dans tous les esprits qu'une seule et même impression : une sorte de frisson courut d'un bout à l'autre de la salle, et c'est à peine si l'on put entendre autre chose qu'un sourd murmure sortant à la fois de toutes ces bouches béantes.

Pour moi, qui, placé aux côtés mêmes de King, entre la table et l'issue réservée au public, suivais avec une attention extrême jusqu'aux moindres détails de cette scène, je n'hésite pas à le dire, je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête à l'aspect de ce rude et menaçant visage.

Je ne sais combien eût duré le sentiment de terreur qui s'était soudainement appesanti sur la foule, si *master* King, resté seul impassible, n'eût coupé court à la situation en reprenant la parole.

— Que dites-vous de ce gaillard-là, gentlemen? demanda-t-il. N'est-ce pas que c'est bien là le masque d'un hardi coquin qu'on eût dû *lyncher* cent fois pour une? Il est vrai que s'il ne l'a pas été, ce n'est point la faute de nos braves mineurs : ils l'ont assez traqué! Mais que voulez-vous?... les bandits de cette trempe ont vraiment plus de chance aujourd'hui que les honnêtes gens !...

— C'est vrai, cela! dit un des spectateurs dont la voix fit retourner l'aimable King avec une raideur tout automatique.

— Si c'est vrai?... reprit-il. Je le crois pardieu bien !... Aussi vrai que je me nomme King et qu'on t'appelle Taylor !...

Puis, se penchant vers moi :

— Hein ! ajouta tout bas l'*auctioner*, comment trouvez-vous que je fais valoir ma marchandise?

— Supérieurement, cher King, supérieurement! Vous êtes simplement, à mes yeux, le Napoléon, — non, le Washington des *auctioners!*

J'achevais à peine que déjà je sentais ma main à demi écrasée entre les doigts de fer du Yankee.

— Vous avez dit le mot! s'écria-t-il. Le Washington des *auctioners!*... Le vieux Cobb le sait bien, et Parish aussi! Je ne parle pas, naturellement, de ce pauvre cerveau fêlé de Taylor, qui poussait tout à l'heure des exclamations à vous fendre l'âme !... Tenez, voyez-le, à quelques pas derrière vous, tout à côté d'un *padre*... Est-il jaune, hein?... Un vrai citron !... S'il n'y prend garde, je lui donne cinq minutes pour avoir fini de ronger sa moustache, et je gage qu'il crève de jalousie avant deux jours!...

Déjà je m'étais retourné, l'œil fixé dans la direction que m'indiquait le regard du Yankee. Je n'eus aucune peine à y découvrir une face maigre et pâle, considérablement allongée et qu'on eût crue supportée par une longue perche, tant elle dépassait en hauteur les spectateurs environnants, notamment le révérend père signalé par *master* King. N'eût été le capuchon du moine, qui, si bien rabattu qu'il fût, ne masquait pas complétement son visage, on eût pu croire que la tête de Taylor appartenait au *padre*, qui, lui, ne semblait nullement partager l'irritation de son voisin. Aucun mouvement, en effet, ne dérangeait son capuchon, n'agitait la barbe grisonnante qui descendait jusque sur sa poitrine.

— Je crois que vous avez raison, mon cher King, murmurai-je en guise de conclusion. Ce pauvre Taylor ne fera pas de vieux os, comme on dit dans mon pays. En tout cas, s'il lui arrivait malheur ici, les secours de la religion ne lui manqueraient pas : il a devant lui un *padre* tout prêt à l'assister de ses prières.

— Ces damnés Français sont tous les mêmes, fit King avec son

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

gros rire habituel; il faut toujours qu'ils plaisantent! Mais, — ajouta-t-il, — vous allez vous fatiguer, cher ami, si vous restez ainsi debout. Tenez, placez-vous sur cet escabeau. Vous serez plus à l'aise pour entendre quelques petites histoires, quelques aventures du Joaquin, dont je veux gratifier ce bon public.

Alléché par cette déclaration, je quittai ma place et m'assis sur l'escabeau dont s'était servi M. King pour grimper sur sa table. Ce mouvement subit détermina quelque changement dans la position des personnes qui m'environnaient : le mélancolique Taylor et le *padre* à la barbe grise devinrent mes voisins immédiats; ils purent donc, comme moi, savourer tout à leur aise les rafraichissantes bouffées d'air pur qui nous arrivaient du dehors par la porte du magasin et que rendait on ne peut plus précieuses en ce moment une chaleur de trente-six degrés.

VII

— Gentlemen, dit alors *master* King, encouragé par la manière dont a été accueillie depuis deux jours à San-Francisco l'exhibition tout exceptionnelle dont vous êtes témoins, je comptais ne pas vous en priver de longtemps. Mais des circonstances particulières, d'autres affaires aussi me réclament et m'obligent, bien malgré moi, à me dessaisir de la tête du Murieta. En conséquence, j'ai l'honneur de vous prévenir que ce jour d'exposition sera le dernier, car je procéderai tout à l'heure à la vente de l'intéressant objet contenu dans ce bocal.

Je compris alors la résolution soudainement prise par *master* King quelques instants auparavant, à la suite de mon refus d'accepter la fameuse tête. L'*auctioner* cependant, continuait.

— Mais avant d'en finir, dit-il, je tiens essentiellement, gentlemen, à vous narrer la façon dont ce damné Joaquin a enfin trouvé le juste châtiment de ses crimes, et comment son aimable crâne est tombé entre mes mains. C'est une horrible histoire, qui ne peut pas manquer de vous faire le plus vif plaisir !... N'est-ce pas, ami Taylor?...

L'ami Taylor fit une grimace non moins hideuse que significative, tandis que la foule répondait aux paroles de King par un long hourra qui ne dut nullement calmer la haineuse envie de l'infortuné confrère de Parish et de Cobb.

Quand les *hurrah for King!* et les *King for ever!* eurent fait place au silence, le triomphant *auctioner* repartit de plus belle :

— Il n'est pas un de vous, gentlemen, qui n'ait entendu parler de la fameuse campagne entreprise par le Joaquin, au commencement de la saison dernière, dans le comté de Calaveras : personne, en tout cas, dans cette région, n'a oublié l'apparition qu'il fit un jour à Mokelumne-Hill, non plus que le trait d'audace auquel il dut de ne pas être assommé comme un chien. C'est un fait notoire que, chaque fois qu'il prenait part à un assassinat ou à un vol, le rusé coquin avait soin de s'affubler d'un déguisement nouveau : aussi n'était-il jamais plus méconnaissable que lorsqu'il se montrait sous son véritable aspect, et l'on s'explique que des gens qui l'avaient rencontré sur les chemins ne le reconnussent pas tout d'abord au milieu d'une ville. En effet, ce n'était pas un bandit, mais bien toute une bande à lui seul, grâce à ses incessantes métamorphoses. Il faut dire aussi qu'il ne doutait de rien, le gaillard ! Excellent moyen pour réussir !... Un de ses bons tours, quand il lui arrivait de parcourir les rues ou de visiter les maisons de jeu, c'était de se faufiler incognito à travers les groupes et d'écouter, d'un air indifférent en apparence, des conversations fort animées dont lui-même souvent faisait tous les frais. Vous pensez s'il riait alors dans sa barbe, je veux dire sous sa moustache, en entendant les conjectures plus ou moins invraisemblables auxquelles on se livrait, tant sur son caractère, ses habitudes, son entourage, que sur ses allées et venues, ses actes de brigandage et les nombreux endroits qui servaient de repaire à lui et à ses complices. Ah ! si l'on avait su qu'il était là, ne perdant pas un mot de ce qui se disait, prêt à faire son profit des moindres renseignements !... Eh ! bien, gentlemen, si l'on s'en était seulement douté..., on n'en aurait pas été pour cela plus avancé, tant ce gibier de potence avait de ressources dans sa méchante cervelle !...

Ici *master* King fit une pause, mais de courte durée : le temps de reprendre haleine tout au plus. Comme tous les Yankees, celui-ci avait l'habitude d'enfiler des phrases les unes au bout des autres et de ne s'arrêter que lorsque la rapidité du débit et la longueur de la tirade en arrivaient à lui couper subitement la respiration.

— Pour en revenir à l'affaire de Mokelumne-Hill, reprit bientôt l'*auctioner*, vous allez voir, gentlemen, s'il n'y a pas là-haut un Dieu pour les scélérats de cette espèce !... C'était un soir. Les salons de jeu du *Golden Claim* regorgeaient de monde ; tous les mineurs des environs s'y étaient donné rendez-vous, et l'or roulait à profusion. Vers le milieu de la soirée, un étranger entra : le costume indiquait un individu de race espagnole ; les manières, un homme qui n'attend pas après quelques dollars. En effet, s'étant assis à une table de *monte*, il étala négligemment devant lui une petite somme d'argent et se mit à jouer. Il était là depuis une demi-heure, tuant le temps avec un notable avantage, quand son attention fut tout à coup distraite des cartes et accaparée par une conversation qui venait de s'engager juste en face de lui. Enfin, son nom, distinctement prononcé, lui fit lever la tête, et son regard perçant s'arrêta sur un groupe de quatre ou cinq Américains causant chaudement entre eux. Un surtout, grand et robuste compagnon portant à sa ceinture un poignard et un revolver, se faisait remarquer par l'énergie de sa parole et la fermeté de ses gestes.

« — *By God!* disait-il à l'un de ses amis, nous pouvons nous donner la main, *my friend*, car la seule chose que je désire au monde, c'est précisément de me rencontrer face à face avec ce misérable Joaquin. Vienne l'occasion, et je le tuerai, je vous le jure, avec autant de promptitude qu'on en met à écraser un serpent ! »

Le jeune homme n'avait pas achevé, que déjà l'étranger s'était élancé sur la table de *monte*, avait tiré de sa ceinture son revolver à six coups et, la poitrine nue, sans autre défense que son bras replié, jetait ces mots à la foule :

« — Je suis Joaquin !... Si quelqu'un veut me tuer, qu'il ose donc tirer ! Je le défie !... »

Le mouvement du Murieta avait été si soudain, si inattendu, que tout le monde se tut et n'eut en réalité que le temps de lever les yeux. Profitant de la stupéfaction et de la confusion générales, le hardi Mexicain recueillit d'un tour de main les plis de son manteau, bondit au dehors avec la rapidité de l'éclair, enfourcha son cheval et piqua des deux. Cette minute, cependant, avait suffi pour ramener le sang-froid parmi les joueurs, et Joaquin, dans sa fuite, se vit saluer d'un certain nombre de coups de revolver ; mais il eut le bonheur d'échapper sans une seule blessure, et l'on put entendre bientôt, dans le lointain, un cri de défi strident et prolongé qui déchira la nuit comme un coup de tonnerre. C'était sa manière, à ce bandit, de chanter victoire !...

Rien ne peut rendre la bonhomie de King en prononçant cette dernière phrase ; quant à son récit, il lui valut un vrai succès qui se traduisit par une nouvelle et retentissante bordée de hourras.

— Eh ! bien, reprit l'*auctioner*, je vous demande, gentlemen, si ce n'est pas là ce qu'on peut appeler un coup d'audace digne d'un Américain pur sang? Qu'en penses-tu, toi, vieux Taylor ?

Le vieux Taylor était décidément un être peu sociable, car il continua de garder le silence. En revanche, le *padre*, son voisin et le mien, eut un mouvement de tête qu'on pouvait considérer comme une adhésion aux paroles de King.

— Vois-tu, *old boy*, continua celui-ci en s'adressant toujours à

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

son muet confrère, le *padre* dit oui. C'est de la politesse, au moins! Toi, je suppose que, quand tu t'es mis dans la cervelle de ne pas répondre, le diable lui-même ne te délierait pas la langue! Quand je parle du diable, je veux dire le Murieta : c'est exactement la même chose! N'est-ce pas votre avis, mon révérend?

— Peut-être! répliqua simplement le *padre*. En tout cas, ce que je crois pouvoir vous certifier, c'est que nul autre que Joaquin n'eût réussi à se tirer de ce mauvais pas du *Golden Claim*.

— Auriez-vous, par hasard, connu le Joaquin, révérend père? demanda King, chez qui l'indiscrétion augmentait toujours en raison directe de la curiosité.

— J'étais alors à Mokelumne-Hill, dit sans s'émouvoir le moine, et des Mexicains, mes compatriotes, qui avaient assisté à la scène en question, m'en ont raconté les détails..., de celle-là et de plusieurs autres dont, sans doute, vous avez également entendu parler.

— Fort probable, mon révérend, fort probable!... fit l'*auctioneer*, en qui l'on retrouvait toujours, à un moment donné, la suffisance caractéristique du Yankee.

— Excepté une, pourtant, dit encore le *padre*, dont je serais surpris que vous pussiez avoir eu déjà connaissance, car je l'ai sue un des premiers, en ayant presque été témoin moi-même, et je ne suis que depuis ce matin à San-Francisco.

— Voilà qui est particulier! exclama *master* King. D'où venez-vous donc, révérend *padre*, et quand avez-vous été témoin de la scène à laquelle vous faites allusion?

— Oh! mon Dieu, c'est bien simple, répondit le moine. J'étais à Stockton il y a huit jours, et il y en a sept que je serais de retour si la formidable crue du Stanislas et du Sacramento n'avait empêché les bateaux à vapeur de descendre ces deux rivières.

— En effet, approuva King, l'inondation qui s'est étendue dans la plaine de Sacramento et jusqu'à Stockton n'a pas permis aux *express* de reprendre leur service avant la nuit dernière. Mais alors, vénérable *padre*, vous ne refuserez pas de nous raconter le dernier tour du Joaquin?... J'avoue que je suis curieux de connaître le « chant du cygne » de ce gaillard-là!...

Et *master* King se mit à rire de bon cœur de ce qu'il considérait en lui-même comme une délicieuse plaisanterie.

— Volontiers! consentit le moine. L'histoire, au reste, est courte, et s'il est peut-être un peu hardi de la qualifier de « chant du cygne », comme vous dites, on ne peut nier, du moins, que ce ne soit réellement un bon tour, à preuve que, depuis une semaine, on ne parle pas d'autre chose à Stockton.

— Raison de plus, aimable *padre*, pour nous la narrer sans retard!

— Voici, commença le moine. Dimanche dernier, dans la matinée, pas un habitant de Stockton n'eût pu prévoir qu'il y aurait le lendemain une inondation terrible. Il faisait un admirable temps, et le soleil, paré de ses plus beaux rayons, semblait convier la nature tout entière à une divine fête. C'était précisément l'instant où les cloches carillonnent pour appeler les fidèles à la messe, l'heure aussi où les hommes, fraîchement rasés et vêtus avec un soin particulier, forment des groupes au coin des rues pour admirer au passage les petits pieds et la mise gracieuse des belles dames. Ce ne fut point là, il est vrai, le spectacle qui s'offrit aux regards de quelques personnes rassemblées alors au coin de la sixième rue et de la rue K; mais, en revanche, elles purent voir passer tout à coup devant elles un étranger qu'on n'avait encore jamais aperçu dans la ville. C'était un beau garçon, à l'œil vif, à la chevelure noire et abondante, à la physionomie intelligente et, autant qu'on en pouvait juger, un peu triste. Il se promenait tranquillement, regardant avec une sorte d'indifférence ce qui lui semblait mériter plus ou moins son attention. Il était mis avec tant de richesse et de goût, il montait un si beau cheval, si magnifiquement caparaçonné, que, bien que personne ne parût le connaître, il était le point de mire de tous les regards, de toutes les conversations.

— Le beau garçon! disaient les dames. Mais voyez donc!...

— Ce doit être pour le moins, suggérait l'une, quelque jeune noble du Mexique, qui voyage pour son plaisir.

— Moi, répliquait une autre, je pense que c'est tout simplement le fils du général Vallejo.

— Je ne crois pas que le général ait de fils, objectait une troisième.

Et les dames prenaient un tel intérêt à ces conjectures, que je ne sais pas si le pauvre ministre qui parlait en ce moment du haut de sa chaire n'en dut pas être pour ses frais d'éloquence et ne prêcha pas pour lui seul la lumière au milieu des ténèbres. Mais c'est le sort auquel doivent être habitués, hélas! tous les prédicateurs!... Cependant, le jeune cavalier qui, durant sa promenade, attirait si vivement l'attention du populaire, s'arrêta subitement devant une maison, au coin de laquelle étaient placardées plusieurs affiches fort apparentes. Une d'entre elles, celle dont la vue avait frappé le jeune homme, contenait une proclamation de la Législature californienne, en tête de laquelle se détachaient ces trois lignes :

CINQ MILLE DOLLARS DE RÉCOMPENSE

à qui livrera

JOAQUIN MORT OU VIF!

Le Mexicain, car c'en était réellement un, n'eut pas plutôt lu cela, qu'il sauta à terre, prit son crayon, traça quelques mots au bas de l'affiche, remonta à cheval, et sortit de la ville aussi tranquillement que si rien ne s'était passé. Une douzaine de personnes, poussées par une curiosité bien naturelle, s'avancèrent alors pour voir ce que l'étranger avait écrit au crayon. Voici ce qu'elles lurent :

« *Et moi, je donne* 10,000 *dollars!* »

Signé : « JOAQUIN. »

— Je n'ai pas besoin de vous dire, ajouta le *padre*, quelle impression produisit la lecture de cette simple phrase; mais les exclamations qui la suivirent me portent à croire que ce trait-là vaut bien celui de Mokelumne-Hill.

Master King se mordit les lèvres; pourtant il voulut bien avouer que l'histoire du *padre* était tout au moins le digne pendant de celle que lui-même avait racontée. Puis, pressé de prendre sa revanche, et tout en remerciant le moine :

— Récit pour récit! dit l'*auctioner*. Puisque vous avez passé la semaine à Stockton, mon révérend, vous en êtes évidemment encore à savoir comment le Murieta est tombé entre nos mains : c'est ce que je me ferai vraiment un plaisir de vous apprendre, ainsi qu'à tous ces gentlemen.

— Je l'ignore, en effet, dit le *padre*, et j'avoue à mon tour que je serais curieux de tenir de vous quelques renseignements sur la manière dont s'est accompli ce miracle. Joaquin, quoique bandit, n'en était pas moins mon compatriote, une vieille connaissance même, et à ce double titre son sort m'intéresse plus que vous ne le sauriez croire.

— Tant pis, révérend père, tant pis! dit King, qui au fond avait bon cœur. Votre compatriote n'a récolté que ce qu'il avait semé, et je calcule que j'aimerais mieux vous entretenir d'autre chose que de sa triste fin!... Mais ces gentlemen attendent,... donc, *never mind!* Voici la chose!...

Robert HYENNE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

Savez-vous pourquoi les jolies femmes adoptent toutes la blouse et la *matinée* pour leur costume d'intérieur? C'est qu'elles ne veulent plus quitter leur corset *bains de mer*. La saison des bains passée, le corset reste, et personne ne veut s'en départir. Avant cette gracieuse création de M. de Plument, il fallait se résoudre à porter toujours le grand corset des toilettes habillées. A quoi bon alors mettre un élégant déshabillé? La chose est toute différente aujourd'hui et l'on est enchantée de profiter d'une aussi bonne occasion de prendre ses aises.

Du reste, et nous le disions dernièrement, le corset *bains de mer*, ainsi que tous les beaux corsets de la maison de Plument, est tout entier formé de vraies baleines, garanties d'une solidité parfaite.

Pour les personnes qui n'auraient pas lu nos précédents articles, nous répéterons que cette ceinture est confectionnée sur le modèle du corset *cage* et par conséquent à claire-voie, qu'elle est bien baleinée et se serre à la taille non par un lacet, mais par une sorte de ceinture à courroie, que l'on fixe devant.

Outre la maison de Plument (33, rue Vivienne) que nous devons indiquer pour qui veut se procurer à Paris le corset *bains de mer*, il nous faut encore signaler comme ayant le dépôt de ces corsets : la maison Bourgogne en Belgique (à Ostende, rue Longue, 41, et à Bruxelles, rue du Marché, 108), et celle de Mme Maigrot au Havre, chaussée d'Ingouville, et à Trouville, rue de la Mer.

SPÉCIALITÉS

On va quelquefois bien loin pour trouver ce qu'on a tout près de soi. Il en est de même pour certains produits nouveaux, par l'apparence desquels on se laisse tenter; on n'en retire souvent qu'une déception complète, tandis que d'avance on connait les vertus de tel produit ancien avec lequel on n'est jamais trompé. Les essais de ce genre sont toujours graves lorsqu'il s'agit de l'entretien de la santé ou de la beauté.

Le *lait antéphélique* de Candès possède à son avoir le bénéfice d'un succès non interrompu pendant de nombreuses années, et cette garantie vaut mille fois mieux que toutes les belles phrases dont on se sert pour glorifier des produits concurrents. Quand, au bout de trente-cinq ans, on n'a point cessé un jour d'employer un cosmétique et qu'on s'en est trouvé bien, nous croyons que l'on peut s'y fier et le recommander. Une dame de nos amies est précisément dans ce cas pour le *lait antéphélique*.

C'est toujours à M. Candès (26, boulevard Saint-Denis) qu'il convient de s'adresser.

M. D'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal.

LA MODISTE UNIVERSELLE

La maison Ad. Goubaud et fils, qui édite le plus ancien et le plus complet de tous les journaux de modes, vient de réaliser un nouveau progrès par la création du journal *la Modiste universelle*. Les chapeaux sont maintenant si compliqués de forme et de garniture, qu'il était indispensable, en effet, de les présenter désormais sous un aspect plus intelligible et plus pratique.

Chaque numéro de cette superbe publication, unique en son genre, renferme quatre belles planches de chapeaux de grandeur demi-nature, encartées dans un texte illustré, avec description en cinq langues (français, anglais, allemand, italien, espagnol). Imprimés sur bristol et coloriés à l'aquarelle, ces chapeaux *modèles* offrent, sous une forme saisissante, les types de la dernière nouveauté.

Prix du numéro : 1 fr. 50 chez tous les libraires et marchands de journaux. Abonnement : Paris, 15 fr. par an; province, 17 fr.; étranger, 18 fr. On s'abonne du 1er de chaque mois en adressant un bon de poste à MM. Ad. Goubaud et fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

SOMMAIRE DU 3e Nº DE SEPTEMBRE 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Correspondance. — Le règne de la danse, par B. S. — Lettres d'une douairière, par Mme la comtesse de Bassanville. — Campagnes vides, par M. Nil. — *La tête de Joaquin*, histoire californienne, par M. Robert Hyenne. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée nº 1451, dessin de M. Jules David : toilettes de villégiature — Patron coupé (annexe spéciale aux éditions nº 2 et nº 3), d'après la gravure G. nº 777, toilette de mariée, insérée et décrite dans le numéro du 8 septembre.

Dans le texte : P. nº 380, dessin de M. E. Préval : chapeau de jeune fille. — G. nº 802, dessin de M. E. Préval : toilette de dîner ou de soirée (devant et dos). — G, nº 806, dessin de M. H. Janet : toilettes d'intérieur.

ROUVENAT (✲) *et CH. LOURDEL*, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Dans la république des modes, la question du chapeau est en ce moment ce qui préoccupe le plus les esprits : tout le monde s'en mêle. Il en est ainsi, du reste, sous tous les régimes : pas le moindre particulier qui ne prétende s'immiscer dans les affaires de l'État!

Pour nous, qui sommes un peu dans les secrets de l'Olympe, nous ne demandons pas mieux que de nous laisser gagner, et c'est avec plaisir que nous dévoilerons, pour la plus grande satisfaction de nos lectrices, les mystères qu'il nous a été donné de pénétrer.

Nous reconnaissons d'ailleurs sans peine que, pour une femme, c'est une affaire de haute importance que d'être bien coiffée. La tête n'est-elle pas le point capital de notre individu, le siége même de l'intelligence? le visage n'est-il pas le miroir de l'âme, et n'est-ce pas là que se reflète l'expression la plus agréable de la beauté? C'est la tête qui salue et qu'on salue, c'est elle qui parle et que l'on regarde en parlant : il est donc de toute justice de l'orner et de l'entourer d'un joli cadre. Sans compter que la critique, qui ne ménage rien, n'épargnera ni les sarcasmes, ni les moqueries, si l'harmonie n'est pas bien observée entre la tête et la coiffure.

Au surplus, la coiffure et le chapeau féminins, comme toutes les autres parties de la toilette ou de la parure, sont réglés d'après des principes immuables, que M. Charles Blanc détermine ainsi, et dont il faut absolument tenir compte :

« La régularité, la symétrie, l'unité, le choix de la verticale et de l'horizontale y sont essentiels au caractère sévère ou sérieux, tandis que la variété, l'alternance, le contraste, la préférence donnée aux lignes obliques sont des indices d'humeur volontaire, de hardiesse, de caprice, ou tout au moins des accents de jeunesse. »

Cela étant, il faut bien voir, entendre, calculer, peser, choisir et choisir encore avant de se décider!

—

D'après les renseignements que nous avons pris dans les maisons de fabrique et d'après tout ce que nous avons vu chez les modistes en renom, le chapeau de feutre sera des plus et des mieux porté cette année encore; la mode s'est montrée prodigue en ses décrets sous ce rapport, et elle nous offre les formes les plus variées, en même temps qu'un très-grand choix de couleurs. Nous ne pourrons certainement détailler tous les types; on voudra donc bien se contenter des traits les plus saillants.

Comme d'habitude, deux catégories se présentent : le chapeau rond et le chapeau dit *fermé*.

Parmi les premiers, nous noterons un modèle à larges ailes plates, à calotte large et basse, que l'on borde d'une grosse cordelière et qui est garni d'une longue plume amazone. Cette coiffure, genre Louis XIV, est empreinte d'une certaine grandeur de caractère et ne convient certainement qu'à une jeune femme qui sort en voiture. — Les formes courantes sont la toque à large passe relevée; un certain... casque de pompier (qu'on nous pardonne l'expression!) dont la calotte assez haute forme une passe abaissée tout autour; le chapeau melon, ou *gommeux*, petit feutre de genre très-masculin, etc.

Dans la seconde catégorie, la capote règne en souveraine, se subdivisant (pour mieux régner) en un grand nombre de modèles, parmi lesquels se font particulièrement remarquer l'*Auvergnate* et la *Marie-Stuart*. — L'Auvergnate, que l'on connait peu en province, paraît-il, consiste en un fond plat et resserré du bas, évasé, large et arrondi au sommet; la passe, bien indiquée, est parfaitement plate sur les côtés, relevée du haut. Lorsque ce

P. N° 383. — Toilette de promenade pour jeune fille.
Prix du patron épinglé : 5 francs.

chapeau est garni, avec ses piqués de plumes, de fleurs, de fruits ou de coques de ruban, il rappelle tout à fait les coiffures de 1830, — sous forme de diminutif, toutefois.

A côté de cela, il y a toute une kyrielle de petites capotes qu'un rien détache de l'ensemble : celle-ci possède une passe à petits bords rabattus; cette autre, un diadème d'une couleur différente, — genre nouveau que l'on retrouve sur bien des formes; — d'autres capotes ont un bavolet relevé ou une passe cabossée d'un côté. Enfin, il y en a pour tous les goûts, depuis la capote *à l'embéguinée* jusqu'aux formes les plus osées. Les couleurs en vogue sont : noir, vert russe, bleu sombre, loutre, brun, havane; et en teintes claires : blanc, crème ou gris. Non-seulement les diadèmes, mais encore les passes relevées des chapeaux ronds sont de couleur, de manière à se bien détacher de l'ensemble de la coiffure : ainsi un feutre gris perle aura une passe bleu marine; un feutre loutre, une passe crème, etc.

Nous indiquons cette nouveauté sans donner aucun conseil; on obtenait le même résultat avec la faille ou le velours, et c'était plus joli, mais on ne peut nier l'économie qui résulte de l'invention.

—

Aux différentes notes que nous avons données dernièrement sur les tissus nouveaux de la saison d'automne et d'hiver, il nous faut ajouter aujourd'hui quelques indications au sujet des draps pour confections. En dehors du velours et du satin, toujours et plus que jamais à la mode, nous citerons le drap poilu, le drap bouclé, le drap velours, le drap mouton. Voilà les éléments qui servent aujourd'hui à préparer les manteaux pour les jours de grands froids; car il n'y a pas à s'inscrire contre le mot : nous porterons de véritables manteaux, si nous voulons y mettre le prix! Tantôt ces grands vêtements affectent la forme d'un châle rotonde par derrière, avec manches de dolman et devants de paletot; tantôt ce sont de véritables houppelandes à taille flottante, n'ayant d'autres coutures que celles des côtés et complétées par un triple collet. Le dolman-visite très-allongé sera, croyons-nous, le vêtement favori de la saison prochaine; suffisamment grand et chaud, il cache moins une jolie taille que les formes précédentes. La pelisse, si commode, sera abandonnée aux femmes qui aiment une mise simple et n'attachent aucune importance aux changements, non plus qu'aux fantaisies de la mode; mais elle sera distancée de tant de longueurs, que les élégantes n'en voudront plus.

Le succès obtenu par la grâce du corsage décolleté en carré, même dans la vie ordinaire, a fait naître une charmante création dont nous voulons parler. Ce gentil corsage, tout aimable qu'il soit, présente certains inconvénients : il faut avoir toujours des guimpes d'une netteté irréprochable; et puis, lorsqu'il fait froid, cette ouverture devient désagréable. On a donc imaginé un plastron fait de même étoffe que la robe, lequel forme un long cœur fermé et terminé en pointe à la taille; ce plastron s'attache derrière le cou par la garniture même qui l'encadre et qui consiste en un galon. Le modèle que nous avons vu était en faille loutre, l'encadrement en velours brodé de perles mordorées et clair de lune; la polonaise était en cachemire loutre sur jupon de velours assorti.

—

Les lingères parisiennes ne laissent échapper aucune fantaisie de la mode et tirent parti de toutes choses; aujourd'hui, ce sont les broderies de perles qu'elles adoptent, — que ces broderies soient faites sur dentelle, sur tulle ou autre tissu. Nous avons vu des corselets tout perlés, encadrés de dentelles reposant sur des chemisettes de foulard; puis des cœurs bretons perlés, des plastrons carrés et décolletés, etc., le tout avec de jolies manchettes assorties.

Terminons cet article par la description d'un fichu de soirée, appelé à rendre de grands services aux femmes qui ne veulent point rester décolletées, tout en acceptant le corsage de rigueur. C'est tout simplement un châle de tulle noir moucheté, entouré de deux volants de tulle uni, noir également, et plissé; il est assez grand pour que le haut se rabatte sur lui-même, formant une sorte de grand col. Ce fichu se noue sur le devant de la poitrine, où il reste fixé par une petite botte de marguerites; les deux pointes vont se réunir encore sur le côté gauche de la taille avec une autre botte de mêmes fleurs.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 383.

Toilette de promenade pour jeune fille. — Costume de fantaisie laine de ton loutre avec garnitures en foulard assorti. — Jupon à courte traine, sans garniture. — Polonaise à tablier princesse et dos postillon : le tablier garni de plissés, simplement noué derrière au milieu du jupon; le dos à basque postillon rayée de boutons de même ton. Col rabattu en étoffe pareille, entouré de plissés. Un parement termine la manche, qui est coupée d'inégale grandeur à la couture et rayée de boutons pareils aux précédents. — Chapeau à passe de velours et fond mou en foulard écru, garni sur le sommet d'une branche de prunes. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 800.

Toilette de promenade — 1 et 2. — Costume en faille noire, vu sous deux aspects. Robe princesse à traine, le bas entouré de deux volants froncés, la tête du dernier soulignée par une bande de velours. Le devant de la robe s'ouvre en biais et le bord de l'ouverture est garni de plissés et d'une bande de velours noir coupée par trois ou quatre nœuds de velours. Cette même partie du devant se prolonge au delà de la couture de côté, pour former des draperies qui sont fixées par un nœud de velours au bas du dos. Un volant plissé et un velours suivent les bords de cette partie; col de velours et brassards de velours autour des manches, fermés par des nœuds; volant plissé pour terminer le tout. — Lingerie plissée. — Chapeau de feutre blanc; la passe doublée de velours loutre et garnie d'un bandeau de surah crème avec brides de même teinte. Plume crème au sommet et draperies de velours loutre autour de la calotte et derrière. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 805.

Toilette de visite ou d'intérieur. — 1 et 2. Costume présenté sous deux aspects, en faille prune et neigeuse de laine prune, à pointillés jaunes. — Robe princesse en faille, à longue traine garnie d'un volant ruché à triples plis. — Polonaise en neigeuse, de forme princesse; les devants restent ouverts sur la robe de faille et les bords sont reliés entre eux par des cordelières en soie prune, mélangée de jaune; chaque cordelière est fixée à son extrémité par un motif et un gland pareils. Le côté droit du vêtement se détache de la couture, vers le bas, pour former des draperies, qui sont fixées par un nœud de passementerie et des glands. Deux cordelières soulèvent le tout, remontant se perdre au bord de l'ouverture des devants, chacune sous un des glands. Une double pèlerine complète la polonaise fermée par un nœud de passementerie et des glands. Tous les bords de la polonaise, de la pèlerine et de la poche, sont liserés en jaune et garnis de belles franges assorties aux deux couleurs. La manche est terminée par un parement liseré et garni de même que le reste. — Lingerie ruchée en batiste festonnée. — Chapeau de feutre gris garni sur le devant d'un chou plat en ruban prune. Un large piqué de noisettes pas mûres, en velours vert de plusieurs tons, couvre le derrière du chapeau. — Prix de la polonaise, patron épinglé : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Description de la gravure coloriée n° 1452 E.

Toilettes d'enfants. — 1. Costume de lainage gris pour petit garçon de trois à cinq ans. — Jupon court, plat devant, tout plissé derrière à plis maintenus, excepté vers le bas où les plis forment le volant. — Paletot demi-ajusté, avec une seule couture cintrée au milieu du dos, et gilet simulé devant ; celui-ci ferme le vêtement par une ligne de boutons de nacre. Des biais de faille marron bordent le paletot et forment un encadrement au gilet. Même garniture autour de la poche carrée, autour du col rabattu et sur le parement des manches. — Bas de fil d'Écosse rouge. — Chapeau de feutre : la passe relevée tout autour est bordée de faille marron. Quatre rubans pareils entourent la calotte ; ils s'écartent au milieu devant, où chacun d'eux est fixé par une boucle de nacre. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume de drap fantaisie, couleur noisette, pour jeune garçon de sept à neuf ans. — Pantalon dépassant à peine le genou. — Gilet à châle, fermé par une seule ligne de boutons. — Veston ouvert par un col de velours assorti, se fermant à la taille par une patte bordée de velours et deux boutons corozo. Patte semblable sur la fente des manches. — Petite chemise d'homme, à col montant. — Bas rayés. — Casquette de velours. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume en drap moucheté gris, pour petit garçon de cinq à sept ans. — Pantalon zouave, fixé au-dessous du genou. — Veste anglaise, droite et flottante, avec ceinture en pareil serrant la taille par derrière. Col rabattu en velours, avec boutons de fantaisie posés en ligne droite sur le devant. — Bas rouges. — Chapeau de paille garni d'un ruban. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4. Costume en armure de laine lilas, avec garnitures de taffetas violet, pour petite fille de huit à neuf ans. — Jupon court, entouré de volants de taffetas violet plissé. — Redingote à long gilet simulé ; le bas du dos forme postillon et est orné d'un large nœud de ruban sur les bords. Un col rabattu ouvre en châle le haut du vêtement ; ses bords sont garnis d'un rouleauté de taffetas qui se termine devant par un nœud de ruban pareil. Double rouleauté sur tous les bords de la redingote, encadrant le gilet ; dans le bas du vêtement, ce rouleauté est accompagné de franges assorties. Un parement de taffetas coulissé termine la manche. — Lingerie en broderie anglaise. — Bas rayés rose et blanc. — Chapeau de feutre blanc, entouré d'une écharpe de surah lilas. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

5. Costume en lainage bleu marine, avec garnitures de taffetas à damiers noirs et blancs, pour jeune fille de quatorze à quinze ans. — Robe princesse, le corsage décolleté en carré devant et garni d'un grand col marin, bordé de bandes de taffetas à damiers. Deux volants entourent le bas de la robe ; ils sont surmontés de trois autres volants au milieu du tablier. Des bandes de taffetas encadrent ce dernier ; elles forment des barrettes entre les volants du milieu, et tournent autour de la robe au-dessus des volants inférieurs. Au bas du dos vient s'ajouter une partie ornée de volants ; les petits côtés du dos s'en détachent pour former les drapés d'un tablier dont les bords sont garnis de bandes à damiers ; ces draperies se réunissent au bas du dos sur la partie couverte de volants. Poche carrée, garnie de volants et d'une bande pareille aux précédentes. Une écharpe de laine bleue, bordée à ses extrémités de bandes de taffetas, entoure le bas des manches en formant des draperies. — Modestie et sous-manches en linon blanc. — Chapeau de feutre gris, garni de ruban bleu, d'une aile rouge et d'une plume blanche. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

6. Cache-poussière, ou imperméable, en alpaga ou drap gris, pour petite fille de sept à neuf ans. — Forme droite devant, avec une seule ligne de boutons. La couture de dessous le bras forme un demi-cercle et tombe ensuite en ligne droite derrière, accompagnée d'une garniture de boutons et de boutonnières. Le milieu du dos est tout plissé et ses plis sont maintenus au bas de la taille par deux pattes de ceinture boutonnées l'une sur l'autre. Pèlerine et col rabattu, de même étoffe, maintenus sur le vêtement ou détachés à volonté. Simple parement boutonné au bas de la manche. — Lingerie en broderie anglaise. — Bas à losanges bleus et blancs. — Chapeau de feutre gris, entouré d'une écharpe de neigeuse blanche. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Description de la figurine coloriée L. n° 140.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de visite. — Costume en velours marron et cachemire de l'Inde noisette. — Jupon ample et à longue traîne ; celle-ci resserrée derrière par une traverse de velours drapée. — Polonaise de forme princesse, fermée au milieu devant par une ligne de boutons noisette. Le devant et le dos du corsage sont surchargés de broderies faites en lacets ondulés de nuance assortie ; ces broderies, qui s'amincissent à la taille, reprennent ensuite plus de volume pour continuer jusqu'au bas. Broderies de même genre sur les bords inférieurs de la polonaise et franges assorties au velours et au cachemire. Sur le côté, la poche est indiquée par un revers de velours et des franges. Col et manches de velours ; ces dernières sont garnies d'un parement plat, sur lequel est fixée une patte de velours traversée par une boucle en métal ; la patte se termine par une sorte d'éventail, brodé de lacets ondulés, qui rappelle la broderie du vêtement. — Lingerie plate en toile. — Capote de feutre noisette, garnie de gaze-peluche assortie, formant traversé et brides ; plume de même ton au sommet. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

ÉCHOS DE LA MODE

Quelques notes, recueillies çà et là, en attendant l'avénement des toilettes de la saison nouvelle :

Au bord de la mer, la mode est au *village-cart*, petite voiture en bois blanc ou verni, qu'on attelle de poneys ou même d'ânons tout simplement. Les harnais sont en cuir jaune ou en cordes de couleur. Ces attelages ont une allure pittoresque qui s'harmonise bien avec le cadre où ils se produisent.

Les femmes, spécialement, ont pris ce genre de voitures sous leur patronage et les mènent elles-mêmes, s'en servant pour leurs excursions à travers les environs des stations balnéaires où elles résident.

***

Les hommes, aux bains de mer, portent le chapeau de paille orné d'un ruban à la couleur de leurs armoiries, et s'ils n'en possèdent pas, à des couleurs sportives de leur prédilection.

Tout est à la couleur à présent, jusqu'aux cartes de visite, aux cartes de menus.

Avec les jaquettes fermant très-haut, les cravates longues ont dû modifier leur forme. La nouvelle façon importée de Londres est très-élégante et très-réussie.

***

On n'offre plus les dragées d'un baptême dans une boîte cartonnée. Cette boîte, devenue vulgaire, vient d'être remplacée par un sac d'épaisse soie, bleue pour un garçon, rose tendre pour une fille. Le nom de l'enfant est brodé en soie blanche sur l'un des côtés du sac ; de l'autre côté, la date du baptême.

Le jour des accordailles, on envoie à sa fiancée un livre d'heures relié en velours bleu. Comme on ne peut faire porter aux couvertures du livre les initiales du nom que la jeune fille va quitter, ni celles du nom qu'elle va prendre, on remplace le chiffre par un lys en argent. Au printemps, le livre est accompagné d'un bouquet de violettes blanches ou de muguet ; en été, d'une touffe de roses blanches ; en hiver, d'une corbeille contenant tout ce que les serres peuvent offrir de fleurs blanches variées.

L. S.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

Le mois de septembre est et restera dominé par un événement considérable, devant lequel doivent s'effacer les menus faits de la chronique courante : la mort de M. Adolphe Thiers.

On sait comment l'historien du Consulat et de l'Empire, — devenu presque en même temps le libérateur de la France et le premier président de la République, — s'est éteint le 3 septembre à Saint-Germain, où il était en villégiature depuis quelque temps.

Le matin, M. Thiers s'était levé à son heure habituelle en parfait état de santé, quoique la tête un peu fatiguée. Il déjeuna avec assez d'appétit, après avoir fait une promenade sur la terrasse. Une demi-heure après le déjeuner, il se sentit indisposé et s'étendit sur un canapé, pensant qu'un peu de repos suffirait à le remettre.

Cependant ses traits s'étaient altérés, l'oppression commençait à l'envahir; Mme Thiers, inquiète, fit appeler M. Le Piez. Celui-ci ne put que constater la gravité du cas et tenta, sans résultat, une saignée. Il était environ quatre heures du soir. Le docteur Barthe, mandé par télégraphe, ne parvint pas, malgré l'énergie des moyens révulsifs employés, à tirer M. Thiers de l'assoupissement où il semblait être. De minute en minute, la respiration allait s'affaiblissant; à six heures, le cœur de l'illustre malade cessa de battre. Tout était fini.

M. Thiers était né à Marseille, le 16 avril 1797. Il était fils d'un ouvrier du port, mais par sa mère appartenait à une famille de commerçants les plus estimés du pays, et se trouvait cousin d'André et de Joseph Chénier.

Lorsque Napoléon Ier créa l'Université, on distribua des bourses en grand nombre. Beaucoup de parents pauvres tendirent les mains à la munificence impériale, et le jeune cousin des Chénier entra ainsi gratuitement au lycée de Marseille.

Ses premiers pas à Paris furent assez curieux. Il s'était présenté à la Chambre porteur d'une lettre de sollicitation pour le duc de La Rochefoucauld-Liancourt. Comme il la remettait à l'huissier, Manuel, le fougueux député, se voyait *empoigné* par les gendarmes et entraîné hors de la salle des séances. Thiers accourt, comme tout le monde, au bruit des clameurs, s'élance au-devant de l'expulsé, lui saisit les mains, et crie de sa voix la plus perçante :

— Vengeance! Les représentants sont inviolables! Malheur à ceux qui déchirent la Charte!

— Taisez-vous, dit Manuel; ne vous faites pas emprisonner. Comment vous appelez-vous ?

— Je suis un de vos compatriotes : je m'appelle Thiers. Et, ce disant, notre Marseillais passa sa carte au député.

Quelques jours après, M. Thiers pouvait choisir entre une place de secrétaire chez le duc de Liancourt, ou bien, grâce à la protection de Manuel, un emploi de rédacteur au *Constitutionnel*. Il opta pour ce dernier poste et débuta par des articles critiques sur le Salon de 1822, et par une collection de mémoires sur l'art dramatique, au nombre desquels on remarque ceux de mistress Bellamy, actrice de Covent-Garden.

Nous n'avons pas à suivre ici M. Thiers dans les phases ondoyantes et diverses de sa longue carrière. Nous ne voulons donner que quelques traits capables d'éclairer sa physionomie. A la tribune, M. Thiers opérait une sorte de mirage; déplaçant la perspective oratoire, il mettait toute son habileté, tout son talent, toute son abondance de paroles à prouver à ceux qui l'écoutaient qu'il n'était qu'un interprète, un truchement, un écho : l'écho de l'Europe, c'est-à-dire de la France; le truchement de la France, c'est-à-dire de l'Assemblée devant laquelle il parlait; l'interprète de l'Assemblée, c'est-à-dire de chaque membre qui la composait. Si bien que, ce beau discours terminé, tous ceux qui applaudissaient à l'esprit, au savoir, à l'éloquence de M. Thiers, se disaient *in petto* : « Si je voulais m'en mêler, pourtant, j'aurais cette éloquence, ce savoir, cet esprit! Si j'essayais!... » Ils n'essayaient jamais, et pour cause : il y a loin, plus loin même qu'on ne croit, de la coupe aux lèvres!

Comme historien, malgré la grande place conquise de son vivant, personne ne saurait dire si la postérité lui gardera le titre d'historien national, qu'il se conférait volontiers. En effet, c'était plutôt un avocat qu'un historien, mais un avocat verbeux, disert, intrépide, qui choisissait et discutait habilement les points les plus avantageux de sa cause, qui savait ménager les opinions de son auditoire, qui les flattait au besoin pour les ramener à la sienne.

Si nous prenons maintenant M. Thiers à un autre point de vue, nous dirons que ce fut un homme de sociabilité, aimant le monde et sachant exercer l'hospitalité la plus intelligente et du meilleur ton. Son salon de la place Saint-Georges fut un centre de bonne compagnie, un foyer d'esprit qui rappelait les plus grands salons d'autrefois. Le maître de céans y causait avec un intarissable *brio* et une faconde qui ne connaissait pas d'obstacles, mais toujours ingénieuse et intéressante. « M. Thiers savait tout, même ce qu'il ignorait, » a dit spirituellement Alfred Nettement.

A table, M. Thiers était d'une affabilité parfaite, s'occupant de ses convives avec tact, sachant offrir une friandise accompagnée d'un mot heureux, selon la mode de nos pères.

Tout le monde sait son goût pour les arts et quel amateur expert il faisait. Il laisse en manuscrit une *Histoire de l'Art*, qui promet d'être bien curieuse, et une collection d'estampes, qui contient des trésors inestimables.

Sa fortune passe tout entière à Mme Thiers, sous réserve de certaines fondations, dont le soin lui est confié. On estime que cette fortune dépasse vingt millions.

C'est en Normandie qu'il faut aller pour retrouver le beau monde : là on danse des ballets; on s'y marie aussi et en très-grande pompe. La messe de mariage de Mlle de Neuville avec le comte de Sarcus a été une véritable solennité champêtre, digne de remarque.

L'église, enguirlandée de feuillages comme aux grands jours, avait son autel encadré dans des massifs de fleurs et de verdure; des candélabres projetant mille lumières resplendissaient au milieu du feuillage et en rehaussaient encore l'effet. Une foule recueillie et sympathique se pressait sur le chemin du cortége, et la plupart des voitures des invités avaient leur livrée relevée par des bouquets blancs. C'était tout à fait seigneurial et de grand ton.

Bien que la saison tire à sa fin, Dieppe a retrouvé un moment ses beaux jours.

Le vicomte de Bastard, récemment placé à la tête de l'arrondissement, a donné un bal charmant, bien pourvu de jolies femmes et de toilettes élégantes. La vicomtesse de Roquefeuil et Mlle de Bastard l'aidaient à faire les honneurs de cette fête. On dansait au premier étage de l'hôtel de la rue Aguado et l'on a soupé assis au rez-de-chaussée.

Dans l'assemblée, le chroniqueur du *Sport* a remarqué les comtesses Sala, de Divonne et du Luart, en robes de mousseline blanche, où les roses se mêlaient à la valenciennes de la plus heureuse façon du monde; la comtesse de Lambertye, en robe de gaze tout unie, ayant dans les cheveux une étoile de diamants hors ligne; la princesse de Broglie, en robe crème ornée de roses rouges; la comtesse de Clermont-Thoury, née Biencourt, en tulle noir brodé d'or; la vicomtesse de Merlemont, en tulle poussière et toute capitonnée de roses thé. Puis les comtes de Belbeuf, de Lambertye, de Messy, de Divonne, du Luart et de Nicolay; le vicomte de Merlemont; les marquis de Castellane et de Rambures; MM. Delestre, Say et Saint-Hilaire-Duffour, le comte d'Armaillé, le vicomte de Janzé, etc., etc.

Le bal s'est terminé à quatre heures du matin.

BACHAUMONT.

CHAPEAUX ET LINGERIE

G. 789 et 796.

1. Bonnet de gaze rose. Fond mou, entouré d'un volant plissé. Une blonde anglaise surmonte le plissé, tout autour; au-dessus de cette blonde court une guirlande de fleurs de camomille rosées, entremêlées de feuillage vert tendre.

2. Chapeau de voyage en paille marron. Haute calotte et passe soulevée des côtés; celle-ci doublée de soie assortie. Double draperie de gaze de soie marron et de teinte écrue autour de la calotte. Nœud éventail de même étoffe, retenant sur le devant le pied d'une plume de teinte naturelle, qui retombe derrière.

3. Chapeau de jeune fille. Gros paillasson à pailles ondulées, noires et blanches. Fond bombé, passe plate. Draperie de velours noir autour de la calotte et coque en l'air sur le côté. Trois ailes de merle cuivré forment le devant de la calotte; elles sont fixées au milieu par une boucle d'acier.

1. Bonnet de gaze rose.

2. Chapeau de voyage.

3. Chapeau de jeune fille.

Ces modèles de chapeaux, à la fois élégants et de bon goût, sortent de la maison de Mme Maréchal (boulevard Haussmann, 43).

CORRESPONDANCE

— Mme Leonie S..., a Chateau-Chinon.

Nous préférons une polonaise en cachemire de l'Inde noir, avec le jupon de velours anglais, à la faille que vous proposez. Rien ne vous empêchera de rappeler le velours du jupon par un col à revers et un parement mousquetaire à la manche.

— Mlle Lucie de R..., a S***.

Le paletot demi-long, en drap bleu marine, avec son triple collet (à trois pèlerines), fermé devant par un nœud de ruban à longs bouts pendants, voilà ce que nous vous conseillons. Quant au chapeau, une toque de feutre noir, entourée de plumes de merle d'Afrique d'un ton bleuâtre brillant, et sur le côté une tête de ce même oiseau.

— Mlle Irma T..., a Gand.

Le genre « neigeuse », comme étoffe de fantaisie, est encore dans le goût du jour; vous pouvez vous en passer la fantaisie sans scrupule. La garniture à choisir doit être simple, et les dépassants de faille nous semblent ce qui convient le mieux.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 805. — DESCRIPTION, PAGE 446.

TOILETTE DE VISITE OU D'INTÉRIEUR (DEVANT ET DOS)

Modèle de Mme Brésant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19). — Prix du patron épinglé : 5 francs.

CRIPTION, PAGE 446.

NTÉRIEUR, DEVANT ET DOS

1452e

Jules Davey.
3 Grevy imp r des Mauvais 66

E. Gaillard.
M. Berthaud & Fils Edit.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue du Quatre Septembre N.o 3.

Costumes d'Enfants des Magasins de La Ville de Paris *r. Montmartre 170 - Passementerie et Garnitures /H.tes N.tes de* Vatelot & C.ie *r. Turbigo 59 - Ceinture Régente de Monsieur* De Vertus Sœurs *r. Auber 12 - Machines à coudre de* H Seeling *Bd. Sébastopol 70. et r. N.ve des Petits Champs 37.*

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTE DE

PLANCHE G. N° 800. — DESCRIPTION, PAGE 446.

TOILETTE DE PROMENADE (DEVANT ET DOS)

Prix du patron épinglé : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA TÊTE DE JOAQUIN

(HISTOIRE CALIFORNIENNE. — SUITE.)

VIII

— A peine la Législature californienne eut-elle adopté, dans sa dernière session à Benicia, la résolution de mettre à prix cette tête introuvable, qu'un certain nombre de braves et hardis compagnons, alléchés par l'appât de la récompense ajouté à la glorieuse perspective de rendre un signalé service au pays, se mirent en campagne, chacun de son côté, pour chasser au Joaquin. Mais il s'en fallait de gros que la besogne fût aisée, étant donné un pareil gibier! Le fameux *captain* Harry Love, un fin renard pourtant et qui n'a pas froid aux yeux, avait essayé déjà de la mener à bonne fin : il en avait été pour son temps et sa peine ; il y eût également perdu son latin, si la connaissance des langues mortes faisait partie du programme des études à l'École militaire de West-Point. Quant au *captain* Wilson et au général Bean, tous deux assassinés par Murieta au moment où ils se croyaient près de le tenir, je ne cite que pour mémoire leurs malheureuses expéditions. De tels précédents n'avaient évidemment rien de fort tentant, mais les cinq mille dollars de la Législature californienne, en revanche, étaient de nature à vaincre bien des hésitations. Effectivement, plusieurs compagnies se formèrent et partirent presque en même temps, résolues d'avance à périr ou à ramener le Joaquin « mort ou vif ».

Cependant, trois Américains, évidemment des plus *smarts*, calculèrent que la ruse est souvent préférable à la force, et, tout en prenant leurs précautions pour pouvoir au besoin attaquer ou se défendre, ils s'associèrent et se mirent pour leur propre compte à la recherche du Mexicain. C'est à ces trois hommes, gentlemen, je m'empresse de le dire, que tomba la chance de découvrir le précieux gibier. Quand je dis précieux, vous comprenez, gentlemen, que c'est simplement une manière de parler : le Joaquin, dans toute sa personne, ne valait certes pas les quatre fers d'un cheval, mais sa peau, en fin de compte, représentait les cinq mille dollars votés par la Législature. Or, je parie bien que pas un de nous, fût-ce ce vieil intrigant de Taylor, ne pourrait se flatter d'avoir jamais été coté à ce prix-là. Puisque je vous dis, gentlemen, que tous les honneurs leur sont réservés, à ces fils du diable!...

Well! il y avait déjà près de six semaines que nos chasseurs étaient en campagne sans avoir seulement éventé la piste du chef de bandits, lorsque, fatigués de battre le pays qu'arrose la rivière Walker, ils franchirent le col de Sonora, puis le Tuolumne que les pluies n'avaient pas encore grossi, et, avant d'aller plus loin, décidèrent de faire halte à Rattlemake-Bar afin de prendre langue. Arrivés en cet endroit, ils descendirent de cheval, entrèrent dans l'unique maison qui s'offrit à leurs yeux et demandèrent à souper.

L'habitation était occupée par un vieillard, son fils et sa fille, tous trois Américains. Dès qu'ils eurent reconnu dans les nouveaux venus des compatriotes, ils s'empressèrent de leur préparer quelque nourriture, mais en s'excusant du peu qu'il leur était possible de présenter aux voyageurs, visités qu'ils avaient été la veille par des hôtes d'une tout autre sorte.

Pressé par les trois compagnons de s'expliquer plus clairement, le vieillard leur apprit que trois Mexicains, on ne peut mieux vêtus et armés jusqu'aux dents, s'étaient arrêtés dans sa demeure au milieu de la soirée et, eux aussi, lui avaient demandé à souper, mais d'un ton qui ne semblait point admettre de réplique. Malgré la surprise qu'avait tout d'abord fait naître l'aspect de ces trois hommes, la jeune fille s'était sans retard occupée du repas. Tandis qu'elle servait, un des Mexicains, devant lequel paraissaient s'incliner ses compagnons, ne cessait point, tout en mangeant, de causer de la façon la plus affable avec la belle enfant. Les deux autres, mettant les instants à profit, dévoraient comme des gens qui n'ont pas dîné depuis quatre jours. Une fois repus, l'un d'eux se leva de table, s'avança vers le fils de la maison, qui se tenait assis près de la cheminée, et, le couchant en joue avec son revolver, lui demanda s'il prétendait s'opposer à ce qu'on fouillât l'habitation.

« — Si vous avez quelque objection à faire, dit cet homme, parlez, mais surtout faites vite!

» — Seigneur! ne put s'empêcher de murmurer le vieillard, je me doutais que c'étaient des brigands! »

Et comme il commençait de pousser des cris qui pouvaient être entendus, un des bandits, que le chef avait d'abord appelé Garcia, puis Jack, s'était hâté de le bâillonner avec une serviette. Déjà, cependant, le fils, devant l'impossibilité évidente de résister, avait consenti à laisser fouiller la maison, qui en un clin-d'œil fut complétement bouleversée. Enfin, les brigands s'étaient retirés, emportant plusieurs centaines de dollars. Le vieillard, d'après quelques mots échappés à l'un d'eux durant le souper, supposait qu'ils avaient dû se rendre à Mariposa ou dans les environs.

Munis de cette indication, d'ailleurs parfaitement convaincus qu'il y avait du Joaquin dans cette affaire, les trois associés prirent congé de leurs hôtes et se dirigèrent en toute hâte vers Mariposa où ils arrivèrent au petit jour. Là, on fixa le lieu et l'heure d'un rendez-vous commun, puis chacun tira de son côté afin d'aller aux renseignements.

Le hasard voulut qu'un des trois compagnons rencontrât précisément, dans la matinée, un Mexicain qu'il avait connu à Sacramento et qui, depuis, s'était fixé à Mariposa. Heureuse rencontre, comme vous l'allez voir, gentlemen, car c'était précisément chez cet homme, nommé Juan Berryessa, qu'était descendu le Joaquin!...

Mais j'y songe, révérend *padre*, ajouta *master* King, vous qui connaissiez Joaquin, peut-être connaissez-vous aussi ce Juan Berryessa?

— En effet, répondit le moine, de même que je connais le premier, j'ai connu le second. Bien plus, j'ai déjà entendu parler du fait que vous vous préparez à raconter, car je vois maintenant de quoi il s'agit.

— Alors vous êtes sorcier, mon révérend! fit *master* King, dont l'étonnement commençait à prendre des proportions sérieuses.

— Pas plus que vous, *sir*, répliqua le *padre*. Ne vous ai-je pas dit que ce Juan Berryessa n'était pas pour moi un inconnu? Qu'y a-t-il donc de si surprenant, dès lors, à ce que moi, son compatriote, j'aie appris une aventure dans laquelle il a, sans contredit, joué un rôle capital?

— Vous avez raison, révérend père, avoua King; mais alors, si cela ne vous contrarie pas, je serais curieux de vous entendre raconter vous-même la suite de cette histoire, ne fût-ce que pour savoir si les renseignements qu'on m'a donnés sont exacts?

— Qu'à cela ne tienne! fit le *padre*. C'est une satisfaction que je suis enchanté de pouvoir vous procurer, mais ce ne sera pas ma faute si le hasard veut qu'il se trouve deux versions pour une seule aventure. Au reste, il n'y a point d'erreur, je le reconnais, dans ce que vous avez dit jusqu'à ce moment.

Ainsi que l'avait indiqué à vos compatriotes le vieillard de Rattlemake-Bar, les trois brigands, puisque brigands il y a, s'étaient dirigés vers Mariposa, mais tous trois n'étaient pas entrés dans la ville. Joaquin, — car c'était bien lui qui avait causé durant le repas avec la jolie Américaine, — Joaquin réfléchit que le peu de prudence d'un de ses compagnons, tous deux ses lieutenants, pouvait lui attirer de graves difficultés. En conséquence, il leur ordonna de regagner ensemble le quartier général, situé au milieu de montagnes qui passent pour inaccessibles. En même temps, il les avertit qu'il demeurerait deux ou trois jours à Mariposa chez un des associés de la bande, lequel n'était autre que

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ce même Juan Berryessa dont vous avez tout à l'heure prononcé le nom.

Cet homme, Joaquin l'avait connu au Mexique, c'est-à-dire avant même de venir en Californie, où il l'avait retrouvé dans une maison de jeu. Affilié plus tard à la troupe organisée par Joaquin, il avait parfois fourni à quelques-uns de ses membres actifs de précieuses indications; à d'autres il avait prêté, à l'occasion, de l'argent et des chevaux. Ces services avaient été généreusement reconnus par Joaquin, qui considérait Berryessa comme un sincère et fidèle ami. Vous devez savoir, comme moi, que c'était là une profonde erreur. Sans en rien laisser paraître, Berryessa portait à Joaquin une haine mortelle et ne demandait qu'une occasion favorable pour se débarrasser de lui en le livrant aux Américains. En ce moment même, prévenu de la visite du chef, il cherchait plus activement que jamais le moyen de consommer sa trahison. Vos compatriotes se chargèrent de le lui fournir.

Joaquin était depuis deux jours à Mariposa lorsqu'en visitant, dans la soirée, les maisons de jeu et les *fandangos*, avec l'espoir de rencontrer quelqu'un de ses amis, il s'aperçut tout à coup que le fourreau de son revolver était vide. Il supposa que l'arme en était sortie d'elle-même, qu'une distraction l'avait empêché d'y prendre garde et que, sans doute, elle était restée sur son lit. Il retourna donc immédiatement chez Berryessa pour réparer son oubli.

Avant d'entrer, il s'arrêta une minute à l'écurie, attenante à la maison, pour s'assurer que son cheval ne manquait pas de fourrage; puis il pénétra, par une porte de derrière, dans une petite chambre que lui avait cédée Berryessa et qui n'était séparée de la salle à manger que par une mince cloison. Tandis qu'il s'avançait dans l'obscurité, cherchant une bougie et des allumettes, Joaquin entendit les voix de deux personnes causant ensemble dans une pièce voisine; l'une de ces personnes, reconnaissable à son accent, était un Américain.

En toute autre circonstance, Joaquin n'eût point pris garde à ce détail; mais son nom, distinctement prononcé par les deux interlocuteurs, et d'un ton qui n'avait rien de cordial, lui donna l'éveil. Bien que la pensée que son ami pût conspirer sa perte eût à ses yeux quelque chose de trop absurde pour qu'il crût devoir s'y arrêter, il n'en eut pas moins la curiosité de savoir pourquoi son nom avait été prononcé, et il vit là un motif suffisant pour se permettre d'écouter la conversation. Il traversa donc la cuisine en marchant sur la pointe des pieds et alla coller son oreille contre la cloison de bois qui séparait les deux pièces. Il put entendre ainsi tout ce qui se disait de l'autre côté.

« — Oui, déclarait Berryessa, ma vengeance par là serait complète, et je tiens à en finir, car il m'a mortellement offensé à plusieurs reprises, soit ici, soit au Mexique. Et puis, j'ai besoin d'argent. Mes pertes au *monte* m'ont contraint de vendre mon *rancho* juste moitié de ce qu'il vaut, et... Mais quel est le chiffre de la récompense offerte?

» — Pour cela, répondit l'Américain, je n'en sais rien. Attendez! je calcule que ce doit être quatre ou cinq mille dollars.

» — Donnez-m'en mille demain matin, et il est à vous!

» — Mais êtes-vous sûr, au moins, que ce soit bien lui? Si vous me l'affirmez, je puis réunir la somme aussi vite que vous le demandez; mais, encore une fois, il faut que vous soyez parfaitement certain du fait.

» — Hé! comment ne le serais-je pas? répliqua le Mexicain. Je le connais depuis trop longtemps pour qu'il me soit possible de me tromper.

» — Où est-il maintenant? Vous dites qu'il se trouve à quelques milles d'ici; mais où cela?

» — *Caramba!* me prenez-vous donc pour un sot?

» — Je suppose que je pourrais plutôt vous prendre pour un de ses complices, pour un membre de la bande, et, comme tel, vous faire *lyncher!*

» — Croyez-vous?... Vous n'avez pas même la preuve que je lui aie jamais parlé!

» — Bien, bien! Je n'ai nulle envie de me quereller avec vous. Si vous voulez le livrer cette nuit même entre nos mains...

» — Pardon! qu'entendez-vous par « entre *nos* mains »?

» — Hé! mille diables, est-ce que vous vous imaginez, *hombre*, que je puis le prendre à moi tout seul? Non, non; j'en ai trop entendu sur son compte, pour m'y hasarder! Nous serons trois, et l'un de mes compagnons sera précisément le gentleman qui doit me fournir la somme stipulée par vous.

» — Oh! alors, c'est très-bien. Compris! L'affaire est entendue et conclue ainsi : dès que vous l'aurez entre les mains, qu'il soit mort ou vivant, vous me compterez la somme fixée. Donnant, donnant!

» — *Yes, sir,* si vous êtes sérieux dans vos promesses.

— Je suis plus sérieux que je ne l'ai jamais été de ma vie; mais, sans ma mauvaise chance au *monte,* j'aurais demandé trois fois autant. A ce compte, c'est une rude besogne que je m'impose!

» — Pour cela, c'est votre affaire. Où et quand pourrons-nous le prendre?

» — Dans cette maison même, avant qu'il se soit écoulé deux heures, si toutefois votre argent est prêt.

» — *All right!* Je l'aurai dans dix minutes, et demain matin la carrière de Joaquin sera terminée. Attendez-moi. »

Ce disant, l'Américain sortit. A peine la porte s'était-elle refermée derrière lui, que Murieta s'élança dans la chambre et, tirant son poignard, saisit à la gorge le misérable Berryessa, que cette soudaine apparition avait tout d'abord pétrifié.

« — Silence! commanda Joaquin, au premier effort que fit l'autre pour demander grâce. Vous avez dit sur terre votre dernière parole! »

Il fit une pause de quelques secondes, puis serrant plus étroitement la gorge de son ancien associé :

« — Ainsi donc, reprit-il, vous vouliez me trahir, me livrer pour de l'argent, me vendre en un mot?... Et cela, paraît-il, dans le but de vous venger!... Vous venger de quoi? N'ai-je pas toujours été votre meilleur ami?... Mais non, il vous fallait de l'argent, et vous trouviez tout simple de me troquer contre quelques onces d'or, en faisant croire à l'acheteur que le principal mobile de votre spéculation était la vengeance!... A qui maintenant, dans ma compagnie, faudra-t-il que je me fie? Ceux qui, comme vous, se sont toujours montrés les plus dévoués, peuvent donc, à un moment donné, me livrer à mes ennemis et me faire pendre au premier arbre venu?... Et c'est vous, Berryessa, qui agissez ainsi, vous que j'eusse supposé plus que tous incapable d'une pareille lâcheté!... Insensé, qui comptais comme si déjà je n'existais plus!... Tu voulais la mort d'un homme?... Eh bien! meurs donc toi-même, misérable...! »

En même temps, le jeune chef plongeait son poignard dans le cœur du lâche Mexicain. Tout à coup la porte s'ouvrit et Joaquin se trouva face à face avec le Yankee, complice du marché qu'il venait de surprendre. L'Américain, arrivant à la fin de cette scène terrible, eut un vague instinct de ce qui se passait. Il laissa tomber le sac d'or qu'il apportait à Berryessa et tira son revolver.

« — Qui êtes-vous? demanda-t-il.

» — Je suis l'homme que vous avez acheté et que vous veniez prendre en échange de cet or, dit Murieta, montrant du doigt le sac.

» — Vous êtes Joaquin, alors? Rendez-vous donc, ou vous êtes un homme mort!

» — Très-bien; mais, en ce cas, mort pour mort! Et prenez bien garde, car, je vous en préviens, dès que vous aurez fait feu, je jouerai du poignard!

» — Dieu m'est témoin que je préférerais vous avoir vivant, et, en vérité, vous feriez aussi bien de vous rendre tout de suite, car vous ne sauriez échapper. Mes deux compagnons seront ici

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

avant cinq minutes : j'ai voulu qu'ils fussent présents au moment où je verserais cet argent entre les mains de l'homme que vous venez d'assassiner.

» — Que je viens de punir, voulez-vous dire!

» — Bien, bien! les mots ne font rien à la chose. Baissez votre poignard, ou je tire!

» — Allons! dit Joaquin, le destin est contre moi, et je vois que ma course est accomplie. Tenez! prenez cette arme. Tout ce que je vous demande, si je dois être pendu, c'est de faire que je sois livré à la justice et non à la populace?

» — Je ferai volontiers cela pour vous, répondit l'autre. Comptez sur moi! »

Et il avança la main pour prendre le poignard que lui présentait Joaquin. Mais l'intrépide bandit, saisissant l'instant où son ennemi avait le bras tendu et le revolver baissé, s'élança sur lui avec l'agilité d'une panthère, le renversa sur le sol et lui traversa la poitrine avec son poignard. Puis il s'empara du revolver qui était tombé à terre, prit également le sac de dollars qui devait être le prix de la trahison, et sortit de la chambre au moment même où les compagnons de l'Américain mettaient le pied sur le seuil. Enfin, trop prudent pour perdre un temps précieux à seller son cheval, il l'enfourcha lestement et s'éloigna au triple galop dans la direction des montagnes.

— Est-ce bien cela, *señor?* dit en terminant le *padre*, toujours tourné vers King. Vos renseignements sont-ils conformes aux miens?

IX

L'*auctioner* avait pris un tel intérêt au récit du moine qu'il s'était complétement oublié à l'écouter. Pourtant, aux dernières phrases, on eût pu voir ses deux poings se crisper, ses lèvres frémir d'impatience, si bien que, devançant presque l'interpellation du *padre* :

— Mais non, mais non! s'écria-t-il. Ce n'est pas cela du tout, mon révérend. Vous êtes dans une complète erreur!

— Comment cela? demanda le moine.

— Hé, *by God!* en prétendant que ce démon de Joaquin s'est sauvé! Je vous dis, moi, qu'il n'en est rien, et j'en suis bien sûr, je suppose?

— Ah! fit le moine, je vous en avais prévenu, *señor* : vous voyez qu'il y a deux versions!

— Non, non, *goddam!* hurlait King. Il n'y en a qu'une, il ne peut y en avoir qu'une, entendez-vous?... une seule, la vraie, et c'est la mienne!... Que votre bête fauve de Joaquin ait poignardé le Berryessa, c'est possible, cela : il en a bien fait d'autres! Mais quant aux trois Américains, ils ont eu raison de ce bandit d'un seul coup de revolver.

— Vous le croyez!... répliqua le moine. Mais qui donc a pu vous tromper à ce point?

— Ceux qui y étaient, parbleu! riposta *master* King; ceux qui se sont emparés de ce *rascal*, ceux qui ont eu la gloire d'en débarrasser le pays et à qui j'ai eu l'avantage d'acheter cette exécrable tête que je voudrais voir tout au fond de l'enfer!... Mais vous, révérend *padre*, de qui pouvez-vous tenir cette stupide histoire que vous venez de nous débiter?

— Vous voulez le savoir? demanda le moine.

— Sans doute, répondit King; quelque brigand de l'espèce du Joaquin, je le parierais!...

— Mieux que cela! dit le *padre*. Vous tenez vos renseignements des assassins de Joaquin; eh bien! je tiens les miens de Joaquin lui-même.

— C'est impossible! objecta King.

— Très-possible, au contraire, puisque cela est.

— Mais alors, cette tête...

— Est assez ressemblante, j'en conviens. Elle n'a qu'un seul défaut, comme le rapport qui vous a été fait : celui d'être une contrefaçon!

Semblable à un homme qui se heurte tout à coup à un problème insoluble, *master* King se croisa les bras et, le front incliné, réfléchit un instant; puis, ayant apparemment sondé à fond cette énigme inattendue :

— Non! dit-il brusquement; cela ne saurait être : on vous a abusé, mon révérend!

— Quand je vous affirme, articula mot à mot ce dernier, que je viens de Stockton, que j'y ai vu Joaquin comme je vous vois, que je lui ai parlé moi-même, et que je tiens de lui les détails auxquels vous refusez de croire?... Voyons, ai-je donc quelque intérêt à vous tromper?

— Aucun, en effet, murmura King. Vous raisonnez comme un livre, mon révérend, et je vous prie de m'excuser. Mais c'est qu'aussi votre révélation change complétement la face des choses!... Bah! qu'est-ce que cela change, au fond?... N'ai-je pas annoncé qu'aujourd'hui finit l'exhibition? Cela étant, j'ouvre les enchères, et, ma foi, au plus offrant!... Qu'en pensez-vous, *my dear friend?* ajouta l'*auctioner* en se tournant vers moi.

— Que c'est ce que vous avez de mieux à faire, répondis-je; mais je crains bien que vous ayez maintenant quelque difficulté à trouver acheteur, car la marchandise est, convenez-en, singulièrement dépréciée par le récit du *padre*.

— Oh! dit philosophiquement l'honnête King, un crâne est toujours un crâne!... Si celui-ci n'a point appartenu à Joaquin, je calcule que ce doit être au moins la tête d'un de ses complices : de près ou de loin, il y a du bandit dans cette affaire. Puis, en définitive, je vends l'objet pour ce qu'on me l'a livré : donc, je ne trompe personne. Pour ce qui est du récit du moine, il n'y a pas de témoins qui en attestent l'exactitude, tandis que l'identité de la tête contenue dans ce bocal est solidement prouvée par les certificats d'honnêtes citoyens qui tous avaient vu le Joaquin et l'ont immédiatement reconnu. Ainsi, gentlemen, *never mind!* C'est une affaire entendue. Je mets en vente une tête de bandit, préparée à l'esprit-de-vin et parfaitement conservée, avec bocal et pièces justificatives, le tout payable comptant. Approchez, gentlemen; on peut voir!...

Et, tout joyeux d'être ainsi sorti d'embarras, le Yankee accrocha de nouveau ses deux pouces aux entournures de son gilet, se cambra triomphalement en jetant au *padre* un sourire ironique, et finalement se mit à siffler tout haut le *Yankee Doodle*, son air favori.

Cependant, la foule, obéissant à l'invitation de l'*auctioner*, avait commencé de circuler devant lui, afin de regarder de plus près cette tête extraordinaire dont chacun avait d'avance acheté la vue au prix d'un dollar.

Master King, il est à peine besoin de le faire remarquer, n'était pas homme à négliger une si belle occasion de plaisanter : aussi s'en donna-t-il à cœur joie, soit en interpellant à brûle-pourpoint certains visiteurs doués d'une évidente naïveté, soit en répondant d'une façon comique à des questions oiseuses, soit enfin en lançant de temps à autre, pour sa propre satisfaction, des facéties d'un goût tout à fait américain.

Au bout d'une demi-heure, le public avait à peu près terminé son examen; bon nombre de curieux qui n'avaient voulu que voir la tête de Joaquin s'étaient retirés, et il ne restait guère, dans la salle de vente, qu'une cinquantaine de personnes, dont quelques-unes se proposaient de suivre les enchères, afin de continuer la spéculation qui avait si bien réussi, deux jours durant, à l'excellent King.

Celui-ci, qui depuis quelques minutes avait substitué au *Yankee Doodle* la fameuse chanson américaine : *Coal-black Rose*, en sifflait les dernières notes et se préparait à commencer la vente, lorsque le *padre* lui fit de la main un signe indiquant qu'il voulait lui parler.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

J'avais profité du temps qui venait de s'écouler pour faire causer le Mexicain, et je dois dire qu'il avait mis une rare obligeance à me fournir sur la Sonora, son pays natal, sur Joaquin qu'il disait avoir beaucoup connu, des renseignements pleins d'intérêt et qui me donnaient sérieusement envie de faire plus complète connaissance avec lui. Le désir qu'il manifesta de dire un mot à M. King suspendit notre conversation.

L'*auctioner*, sans décrocher ses pouces, se pencha vers lui.

— *Señor*, commença le moine, les enfants de mon pays, vous le savez, sont loin d'avoir cette intelligence commerciale qui distingue ceux du vôtre. Pour ma part, je dois encore à l'habit que je porte d'être complétement étranger aux spéculations même les plus élémentaires. J'irai donc droit au but. Vous êtes décidé, avez-vous dit, à vous défaire de cette tête?

— *Yes, sir;* c'est, en effet, mon intention.

— Eh bien, donnez-moi la préférence : je vous l'achète.

— Comment! vous, mon révérend?

— Moi-même, oui, *señor*.

— Mais vous prétendiez tout à l'heure que ce n'est pas la tête de Joaquin?

— Et je l'affirme encore, dit le moine.

— Je ne vois pas, en ce cas, à quoi peut vous être bon un objet de ce genre,... à moins que ce ne soit pour en faire des reliques!...

— Précisément, *señor*, répondit le *padre*, de qui le ton sérieux contrastait avec l'accent gouailleur du Yankee. Ce n'est point la tête de Joaquin que je compte vous acheter, puisque j'ai la certitude que Joaquin n'est pas mort; mais l'image enfermée dans cette prison de verre lui ressemble à tel point qu'il me serait agréable de la posséder, ne fût-ce que pour me rappeler les traits d'un pauvre garçon que je connais depuis son enfance.

— S'il en est ainsi, dit King, je ne demande pas mieux que de faire affaire avec vous, mon révérend. Et même, pour parler franchement, je préfère cette solution, car avec vous je serai certain, du moins, de n'avoir pas fourni des munitions à quelque confrère assez mal inspiré pour marcher sur mes brisées.

— Terminons donc, alors, reprit le *padre*. Combien voulez-vous de cette tête?

— *Well!* répondit King, redevenu avant tout négociant, vous savez, révérend *padre*, que ce n'est point là une marchandise ordinaire. Je l'ai payée fort cher, je dois vous le dire; puis, commercialement parlant, cela peut encore rapporter gros. Bref, à un homme du métier, je ne la céderais pas à moins de cinq cents dollars; mais comme je ne veux pas vous écorcher, mon révérend, je vous la laisserai pour deux cents.

— Oh! oh! dit le moine, nous sommes loin de compte, *señor!* Je me serais cru fort généreux en vous offrant une once, mais puisque vous voulez me faire une faveur, j'aurais mauvaise grâce à n'en pas tenir compte : donc, je mets deux onces.

— Impossible, mon révérend! J'en aurais plus que cela aux enchères. Cent dollars, si vous voulez; mais pas un de moins!

— J'ai dit deux onces, *señor*, et c'est vraiment tout ce que je puis faire. Je me trompe : je puis encore vous donner un conseil. A votre place, j'accepterais, car, malgré votre confiance dans les enchères, il se pourrait que, dans un instant, ladite tête ne valût pas même la peine d'être ramassée.

— Je ne vous comprends pas, révérend *padre*, dit King; mais j'ai l'habitude de mener moi-même mes affaires, et seul je suis juge de ce que veulent mes intérêts. Or, je vous déclare que cette tête maudite ne sortira pas d'ici à moins de cent bons dollars, et cela quand le Joaquin lui-même viendrait la chercher à la tête de toute sa bande!

— Allons! reprit le *padre*, je vois que vous avez de la fermeté, *señor* King; mais vous n'êtes guère accommodant en affaires. Voyons! sérieusement, vous ne voulez point de ces deux onces de bel or californien?

— Non, non, non, mille fois non! répondit King.

— Tant pis! conclut le moine, car c'est autant de perdu pour vous. Regardez plutôt votre bocal!...

Et comme le Yankee se retournait du côté de la fameuse tête, la décharge complète d'un revolver à six coups fit voler en éclats le bocal, fracassa le crâne qui y était renfermé et inonda d'esprit de vin le malheureux King. En même temps, le moine, laissant tomber du même coup sa robe et son capuchon qui masquaient un riche costume mexicain, bondit hors de la salle en criant à l'*auctioner* :

— Souviens-toi maintenant du vrai Joaquin!

A ces mots, le Yankee voulut s'élancer à son tour hors du magasin, mais déjà Joaquin fuyait de toute la vitesse d'un magnifique cheval qui s'était trouvé à la porte comme par enchantement, de sorte que le pauvre King arriva juste à point pour voir le hardi Mexicain tourner le coin de la rue Halleck et disparaître dans Pacific street.

Robert Hyenne.

(*La fin au prochain numéro.*)

UNE PIERRE HISTORIQUE

Paris a été, il y a quelques jours, la proie d'un ouragan qui n'a pas eu, par bonheur, les terribles conséquences de celui qui a dévasté Arcachon, détruit plus de deux cents embarcations et coûté la vie à plusieurs personnes. Cependant, le vent a failli emporter un des derniers débris de la Bastille, une grosse pierre brute, brunie, maculée par le temps, posée bizarrement sur un coussin de pierre supporté par deux femmes drapées à l'antique, et sculptées, à l'entrée principale d'une des maisons du quartier Malesherbes.

Cet étrange décor a sa légende, et nous la recueillons pour le futur historien des maisons de Paris.

Lorsque, le 14 juiliet 1792, les Parisiens, organisés en milice bourgeoise, attaquèrent la Bastille, on y trouva, — tout le monde le sait, — sept prisonniers enfermés dans des cachots de mélodrame. Parmi ceux que la victoire populaire rendait ainsi à la liberté, se trouvait le comte de Whyte, accusé d'avoir fourni des notes à Lacoste de Mézières pour son imprudent ouvrage : *Confessions générales de la comtesse Dubarry*. Le comte de Whyte, d'abord enfermé à Vincennes, avait passé dix ans dans les cachots de la Bastille.

Lorsque l'entrepreneur Palloy, chargé des travaux de démolition, fut arrivé aux profondeurs, la comtesse de Whyte lui fit demander la pierre la plus voisine du point du cachot où se trouvait jadis tournée, sur sa couche grossière, la tête de son mari.

Palloy, — qui devait plus tard faire exécuter quatre-vingt-trois petites bastilles en relief dont il gratifia le chef-lieu de chaque département, — Palloy se rendit au pieux désir de la femme du prisonnier et choisit lui-même la pierre à lui envoyer. Il la confia à un député de l'Yonne à la Convention, Jacques Boileau, célèbre plus tard par sa motion contre Marat, et qui fut guillotiné en l'an II.

Celui-ci la porta à la comtesse de Whyte, qui habitait une modeste maison de campagne aux environs d'Avallon. Depuis cette époque, la sinistre pierre était restée dans la famille comme un objet d'attendrissement et de piété.

Il y a une quinzaine d'années, la campagne d'Avallon ayant été vendue, tout le mobilier fut apporté à Versailles par la petite-fille de l'ancien prisonnier, et la fameuse pierre ne fut pas oubliée.

Le comte de X..., cédant à un touchant désir de sa femme, a fait placer cette relique au front de la grande maison qu'il a fait construire dans le quartier Malesherbes. Les deux figures qui

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

soutiennent et semblent garder le cartouche, servant de support aux débris de la Bastille, offrent les traits de la comtesse de Whyte et ceux de sa petite-fille propriétaire de l'immeuble.

B. C.

REVUE DES MAGASINS

La *Ceinture Régente*, par sa souplesse extrême, s'accommode parfaitement de toutes les formes de corsages et de vêtements. Sa coupe est si heureuse, ses baleines si malléables dans leur fermeté, que le corps, doucement emprisonné, n'est que maintenu et ne perd aucun de ses mouvements naturels. Pour mieux dire, la *Ceinture Régente* est un moule parfait qui ne modifie une disposition naturelle que pour lui donner une grâce de plus.

Un des grands avantages du corset de Mmes de Vertus sœurs, c'est qu'il n'a point besoin d'être essayé ; il suffit d'envoyer les mesures exactes, prises sur la personne habillée, pour recevoir ce modèle coquet, dont nous ne vanterons jamais assez la perfection. En coutil, en satin, le modèle est le même et fait avec la même soin ; ce n'est que par le degré d'élégance qu'il diffère.

En matière de corsets, de jupons, de tournures, la maison de Vertus sœurs est admirablement organisée pour répondre à toutes les exigences. Nous engageons nos lectrices à s'adresser directement à ces dames (12, rue Auber) pour plus amples renseignements.

— Une machine à coudre qui se trouve dans les conditions de la machine américaine de *Wheeler et Wilson* (70, boulevard Sébastopol) n'a vraiment pas besoin de recommandation. Ses qualités, en tant qu'excellence de construction, vitesse de travail, absence de vibrations et de bruit, aptitude à exécuter n'importe quel travail, lui ont valu un succès et une réputation uniques en ce monde. Mais il nous faut bien revenir sur un sujet aussi connu, pour éviter à nos lectrices le désagrément de se fourvoyer ailleurs et d'en éprouver mille regrets.

On nous excusera donc de répéter qu'avec cette travailleuse émérite, la machine *Wheeler et Wilson*, on a un point indécousable à double piqûre ; une vitesse qui dépasse de moitié celle de toutes les machines à navette de va-et-vient ; un mouvement doux et sans bruit ; aucune tension à régler dans la navette ; enfin, simplicité, solidité et précision.

Les prix sont toujours ainsi fixés : Machine n° 1, argentée, 250 francs ; — machine n° 2, vernie et dorée, 225 francs ; — machine n° 3, vernie, 200 francs. Remise au comptant : à Paris, 25 francs ; en province, 20 francs. Envoi *franco* de port.

M. D'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal.

LA MODISTE UNIVERSELLE

La maison Ad. Goubaud et fils, qui édite le plus ancien et le plus complet de tous les journaux de modes, vient de réaliser un nouveau progrès par la création du journal *la Modiste universelle*. Les chapeaux sont maintenant si compliqués de forme et de garniture, qu'il était indispensable, en effet, de les présenter désormais sous un aspect plus intelligible et plus pratique.

Chaque numéro de cette superbe publication, unique en son genre, renferme quatre belles planches de chapeaux de grandeur demi-nature, encartées dans un texte illustré, avec description en cinq langues (français, anglais, allemand, italien, espagnol). Imprimés sur bristol et coloriés à l'aquarelle, ces chapeaux *modèles* offrent, sous une forme saisissante, les types de la dernière nouveauté.

Prix du numéro : 1 fr. 50 chez tous les libraires et marchands de journaux. Abonnement : Paris, 15 fr. par an ; province, 17 fr. ; étranger, 18 fr. On s'abonne du 1er de chaque mois en adressant un bon de poste à MM. Ad. Goubaud et fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire ; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

Ad. G. et Fils.

SOMMAIRE DU 4e N° DE SEPTEMBRE 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Correspondance. — Echos de la mode, par L. S. — Chronique mondaine, par Bachaumont. — *La tête de Joaquin*, histoire californienne, par M. Robert Hyenne. — Une pierre historique, par B. C. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1452 E, dessin de M. Jules David : toilettes d'enfants. — Figurine coloriée *L.* n° 140 (annexe spéciale à l'édition n° 3), toilette de visite.

Dans le texte : P. n° 383, dessin de M. E. Préval : toilette de promenade pour fille. — G. n° 800, dessin de M. E. Thirion : toilette de promenade (devant et dos). — G. n° 805, dessin de M. H. Janet : toilette de visite ou d'intérieur (devant et dos).

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : 3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68. C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Nous sommes arrivés à une époque de l'année où la mode se présente sous les aspects les plus variés. Mais qu'il faut de tact pour ne pas s'égarer dans ce labyrinthe des nouveautés !

Aujourd'hui, par exemple, comment s'y reconnaître à travers tous ces tissus moelleux ou rugueux, lisses ou chevelus, unis ou façonnés, brochés ou frappés, etc., que messieurs les fabricants nous proposent et qui naturellement possèdent tous d'incontestables mérites ? — C'est à l'user qu'on connaît l'étoffe, dit le proverbe. Ne nous pressons donc point de choisir ; les sages, qui se trompent rarement, agissent toujours avec une prudente réserve. Le mieux est de suivre leur exemple.

Nos lectrices, mises par nous au courant des propositions de la mode, en fait de tissus, de chapeaux et de confections, doivent désirer des renseignements précis sur le costume en général et sur la forme qui lui est attribuée. La coupe princesse est assurément ce qui domine et caractérise la façon actuelle ; les modifications apportées dans l'ensemble de la robe ou de la polonaise portent uniquement sur les détails des relevés, de l'ornementation et de la fermeture.

P. N° 384. — Coiffure pour Jeune femme.
Modèle de Mlle C. Wandlaincourt (rue Notre-Dame-des-Victoires, 32).

On fait aujourd'hui des toilettes d'une simplicité antique ou d'une complication extrême. Les premières ont pour type la grande polonaise accompagnant un jupon à traîne ; genre favorable aux femmes un peu fortes, qu'il allonge et amincit.

Les toilettes compliquées embrassent un ordre d'idées tout fantaisiste, que l'on ne peut guère déterminer autrement que par la description de modèles spéciaux. En voici un entre autres : — Robe princesse en faille noire ; le devant ouvert en carré par un col Marie-Stuart, haut et évasé derrière, dont les pointes sont reliées au cou par un ruban de satin jaune, semblable à la doublure du col. Le carré du corsage, rempli par une chemisette de tulle dentelle blanc, est liséré de jaune ; un cœur breton, en faille, perlé de plusieurs nuances et bordé de jaune, complète le corsage ; la pointe en est tournée vers la taille, qu'elle dépasse. Le bas du devant de la robe est garni d'un plissé de faille et d'une tête coulissée, à bordure jaune ; ce devant est drapé de chaque côté, et les draperies, tendues derrière, sont réunies par une coulisse qu'on serre à volonté. Le dos forme une traîne de cour, indépendante du reste à partir du bas des hanches. Une bande perlée, rappelant le cœur breton et lisérée de jaune comme lui, suit tous les bords du manteau. Manches bouillonnées légèrement, à crevés de satin jaune ; les bords perlés et le tout arrêté au coude par un volant plissé. Une bande perlée forme, sur les côtés, une sorte d'anneau dans lequel on passe un ruban de satin jaune qui relève le manteau en un pouff peu sensible.

Au lieu du « tout plat » pour une polonaise, quelques couturières plissent en long les bords de l'ouverture devant et de la couture derrière, d'un côté tout au moins et depuis l'épaule. Cette disposition nous reporte à l'époque des manches à gigot ; mais il serait injuste de s'en plaindre, car le modèle bien compris est charmant. On fait également des plastrons plissés ou coulissés pour le dos et le devant d'une polonaise, ce qui détache parfaitement les parties plates de l'ensemble. A ce propos, rappelons à nos lectrices que, pour bien réussir ces plastrons plissés, — et en général tout ce qui, froncé, doit reposer à plat, — il faut avoir soin de tenir la doublure toute plate et taillée sans avoir égard au dessus. C'est la doublure qui est chargée de maintenir le modèle dans les justes proportions qu'il doit avoir.

Nous avons soulevé un véritable déluge de questions à propos de la tunique juive, dite *orientale*. Il a été tellement question de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ce modèle, il y a environ un an, sans compter les dessins qui en ont été publiés par le journal, que nous ne pensions pas devoir en donner de nouveau la description. Mais puisque nous nous sommes trompée, nous ne demandons pas mieux que de répondre au désir général.

La tunique *orientale* consiste donc en une longue polonaise de forme princesse, décolletée devant et derrière en cœur breton. Les manches absentes sont remplacées par une ouverture ovale, qui se prolonge en pointe jusqu'au milieu des côtés. Ce modèle un peu recherché, à cause de sa forme ouverte qui appelle un dessous élégant, est surtout appliqué aux toilettes du soir. Dans ce cas, on l'exécute en tulle espagnol ou tulle brodé, et la dernière nouveauté consiste à en garnir les bords de velours et de dentelles perlées, clair de lune, gorge de pigeon, etc. Une large torsade de velours resserre le bas de la traîne, fixée par un nœud et des glands de perles assorties. Il est obligatoire d'avoir une robe princesse en soie ou velours pour former le dessous.

On peut, toutefois, utiliser la tunique juive pour le costume de maison, en lui faisant subir quelques modifications. Ainsi l'on peut tailler le corsage montant et joindre des manches, avec petits côtés de dessous de bras chargés de former l'entournure et de remplir le vide produit par l'ouverture de la tunique. Un jupon à traîne, en étoffe semblable aux manches, complète le tout.— Du velours anglais loutre pour le jupon et les manches, une neigeuse grise à pointillés loutre et vieil or pour la tunique, voilà qui nous paraît devoir produire un résultat des plus harmonieux.

Les boutons sont, paraît-il, appelés à faire, cet hiver, quelque bruit dans le monde. On parle de reprendre le corsage postillon avec les modifications que voici : la basque commençant bas derrière, car à aucun prix il ne faut raccourcir la taille; les côtés de la robe, devant et derrière, de forme princesse ; un gilet blanc, encadré de revers postillon ; le tout, enfin, garni de boutons boule très-brillants.

Nous devons signaler à l'attention de nos lectrices le col Marie Stuart, accompagnant le triple collet pour robe de maison ; l'un et l'autre établis en même étoffe. La collerette empesée et ruchée est le complément indispensable de cette disposition, qui est charmante lorsqu'on n'exagère rien. Le tout doit être maintenu dans de petites proportions.

Les motifs de bijouterie, dont les modistes vont accabler nos chapeaux, et sur lesquels nous reviendrons en détail prochainement, auront une influence sur le costume. On porte déjà les boucles à la ceinture et comme ornement destiné à fixer des nœuds ou des relevés. Il y a encore les flèches, les ancres, les anneaux, les boules, etc.

Qui peut dire, avec les garnitures perlées, si fort à la mode en ce moment, où s'arrêtera l'amour du clinquant? D'autant plus qu'il y a de merveilleux tissus qui semblent créés tout exprès pour des rôles de reines de comédie. C'est, par exemple, un lamé argent, acier, ou clair de lune, mélangé de dessins de couleur (noir, loutre, bleu marin, vert russe ou caroubier) ; ces dessins sont formés d'un jeté de grosse laine qui, de loin, présente l'aspect de velours frappé. Un costume de ce genre se garnit avec prodigalité de velours, pour manches, plastrons, grands cols, parements, revers, etc. C'est pour lui la seule condition d'un succès sérieux que de voiler un peu l'éclat par trop vif du lamé.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte

P. N° 384.

Coiffure pour jeune femme. — Ce modèle est composé de ruban souci, de crêpe lisse blanc, de dentelle noire et de petites fleurs de genièvre. Tous ces éléments s'enroulent sur une petite carcasse de fanchon diadème, en tulle noir cannetillé, qu'ils recouvrent complètement pour retomber en longue barbe derrière.

G. N° 807.

Toilettes de ville.— 1. Costume de forme princesse, en étoffe de laine et soie chinée, de teinte brouillée (saumon, jaune et loutre). — Jupon à traîne, en faille saumon, entouré d'un volant plissé. — Polonaise de forme princesse en tissu chiné, tombant presque droit ; elle est légèrement drapée dans le bas derrière, et le tablier forme trois ou quatre plis réguliers tendus sous le revers. La couture des côtés s'ouvre par deux revers de faille que relient des cordelières assorties à l'étoffe ; ces cordelières dessinent des arabesques sur les revers, puis forment en bas un nœud à bouts tombants et terminés chacun par un gland. Une frange de même ton entoure le bas de la polonaise. — Chapeau de feutre saumon, garni de feuillage en velours loutre et de roses ; brides saumon. Une ruche de tulle de soie pointillé de chenille saumon garnit le dedans du chapeau. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de jeune femme, en faille bleue et bourre de laine grise à rayures bleues. — Jupon de faille à courte traîne, entouré d'un volant plissé. — Polonaise de coupe princesse derrière, avec corsage à basque devant. Cette dernière partie est ornée d'un plastron formant empiècement dans le haut, le tout en faille bleue ; tous les bords sont liserés de faille de deux tons, et le milieu du plastron est lacé par une cordelière de soie assortie. L'empiècement est relié par les coutures d'épaules au milieu du dos, également en faille ; le bas de celui-ci se perd dans un coulissé formé de l'étoffe de laine. Les coutures de côté de la polonaise sont relevées par une coulisse, et le bas est lacé, comme le corsage, par un lacet assorti. — Chapeau de feutre gris, garni de faille bleu de ciel et de deux roses thé. Les brides sont en faille ; l'intérieur du chapeau est garni d'une ruche de tulle. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1453.

Toilettes de promenade. — 1. Costume en faille grise et tissu de laine, genre façonné, bleu et gris. — Jupon de faille à grand pli Watteau derrière, formant la traîne, et volant plissé devant, surmonté d'une frange assortie ; un velours étroit forme une ligne noire au-dessus du tout. — Polonaise de forme princesse, le dos se terminant en deux pans et tous les bords garnis de franges et de velours noir. Le tablier de ce vêtement est drapé à gauche dans la couture de côté, tandis que le côté droit vient se draper au milieu derrière, sous un nœud de ruban noir. Les deux pans forment écharpes sur la traîne, et les deux bouts en sont négligemment noués. — Écharpe-mantille de même étoffe ; coutures sur les épaules, et plastron de faille plissée au milieu du dos. Col de faille noire, avec petit velours noir sur les bords. — Lingerie plate, en toile blanche. — Chapeau de feutre gris ; la passe bordée à l'intérieur d'une petite dentelle blanche. Un ruban noir, à envers bleu, orne le chapeau tout autour et en travers de la calotte. Nœud papillon dans le bas et au sommet, fixant le pied d'une plume noire. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de faille raisin de Corinthe un peu rouge. — Jupon à traîne, entouré de deux volants plissés et garni sur le devant de trois volants froncés. — Polonaise à devants de cuirasse, terminés par un large plissé à plis plats, dont le bas est maintenu par un biais étroit fixé d'un côté par la poche à parements rabattus et un nœud. Au milieu derrière, le dos se sépare de la tunique, à laquelle on donne assez d'ampleur pour la plisser et la monter, avec une tête, au bas même du dos. Les petits côtés seuls conservent la forme princesse, et le tout est drapé en un pouff retenu par des nœuds sur le côté. Le bas de la tunique forme traîne sur le jupon. Deux plissés ornent le bas des manches ; ils sont maintenus au milieu par un bracelet de ruban. — Lingerie plate, en toile blanche. — Chapeau de feutre gris, genre Auvergnat, garni de ruban assorti à la robe ; ce ruban est disposé en nœud d'éventail sur le côté contre une aile à reflets rouges et bleus. Autre aile et nœud derrière. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

CHRONIQUE MONDAINE

L'hippodrome de Longchamp a fait sa réouverture, et en dépit de la chasse, de la villégiature châtelaine et de la campagne électorale, qui retiennent hors de Paris nombre des habitués de l'enceinte du pesage, on a pu voir que la foule ne manquait pas. Le suffrage universel a adopté les courses, si bien que ce n'est plus un plaisir de caste, et le turf n'y perd rien.

Peu ou point de toilettes à noter aux deux premières réunions d'automne. Nombre de très-jolis pardessus-redingotes ajustés, en drap bleu ou gris, avec garnitures de gros boutons niellés; quelques chapeaux de feutre de couleur, faits en forme de capote à l'irlandaise et ornés de plumes ou de fleurs, et c'est tout. Le monde qui fait la mode est dans ses terres, et c'est là qu'il faut chercher les manifestations de l'élégance.

Quoi encore à l'ordre de l'actualité? Le percement du boulevard Saint-Germain, qui est en train de s'achever, abattant les arbres centenaires des jardins de la rive gauche, nivelant les vieux hôtels seigneuriaux de la paroisse de Saint-Thomas d'Aquin. On devait croire le Parisien complétement endurci à l'endroit des souvenirs et des affections locales. Qui, en effet, depuis vingt ans, n'a pas vu abattre quelque maison dont il aimait les pierres et détruire des rues où il passait chaque jour? Et cependant, le spectacle de ces beaux jardins détruits, de ces demeures à l'aspect imposant anéanties, émeut encore le passant, et il leur jette un sympathique regard d'adieu.

Pour nous, la vue de ces démolitions nous trouble toujours, et nous nous demandons ce que doivent éprouver ceux qui ont été heureux dans ces maisons, quand elles leur apparaissent ainsi s'écroulant. Les papiers de tenture à demi arrachés par les démolisseurs, et qui, de loin, semblent des échantillons d'étoffe; ces petits carrés bleus, verts, blancs et roses, tachés, déchirés, font surtout rêver. Que de temps on a passé à les choisir tous, et que de discussions charmantes avant de les adopter! Et ces panneaux, ces boiseries des vieux hôtels du faubourg Saint-Germain; que de souvenirs, que d'aimables ou illustres figures ne rappellent-ils pas à l'esprit! Dans ces salons, que met à néant la pioche, ont passé tour à tour les belles et les bien-disantes, les célèbres et les enviés de trois générations. Là ont eu lieu des fêtes qui ont porté l'émoi parmi la société la plus polie de l'Europe, qui ont fait palpiter bien des cœurs, décidé parfois de bien des destinées.

La dévastation des jardins ajoute surtout à la mélancolie qu'inspire le percement du boulevard Saint-Germain. Des maisons, des hôtels, on en retrouve, à la rigueur; mais ces vieux arbres, ces augustes futaies, qui pourra les rendre à Paris? Les ombrages s'en vont de la capitale. On a vu tomber successivement ceux du jardin des Tuileries, du jardin des Capucines, du quartier de la chaussée d'Antin, et combien d'autres encore! Les parcs du faubourg du Roule ont disparu pour faire place au boulevard Haussmann et aux avenues qui rayonnent de l'Arc-de-l'Étoile. Aujourd'hui, la cognée frappe les arbres du faubourg Saint-Germain, les vieux couverts de ces jardins où, les soirs d'été, les bourgeois du quartier avaient la permission de venir prendre le frais. C'est tout un quartier de Paris dont la physionomie disparaît et qui vaut la peine d'une oraison funèbre.

Le parc Monceaux, tout transformé qu'il soit à la moderne, peut seul donner une idée des jardins du faubourg Saint-Germain et tels qu'en possèdent encore l'hôtel de Doudeauville, l'hôtel de Galliera, l'hôtel Stourdza, l'hôtel de Querrieu, l'hôtel Duchâtel, l'hôtel de Sagan, l'hôtel de Boisgelin, et une demi-douzaine d'autres. Avec son cadre de palais plus fastueux les uns que les autres, le parc Monceaux forme la promenade la plus merveilleuse peut-être de la capitale et ne ressemblant en aucune façon par son genre aux jardins du Luxembourg et des Tuileries. C'est le mélange heureux du jardin anglais embelli par le goût français.

Si l'architecte Carmontel, — qui dessina Monceaux, il y a juste un siècle, avec tant d'ingéniosité, — revenait en ce monde, il ne serait pas trop mécontent des transformations subies par son œuvre. Carmontel avait fait à Monceaux des collines et des vallées, creusé une rivière, bâti des temples, des kiosques; des tombeaux, des ruines gothiques, des pagodes et jusqu'à un moulin à vent hollandais! Ici on voyait une forêt, là une vigne à l'italienne dont les festons s'enlaçaient aux ormeaux voisins; plus loin des jets d'eau, des fontaines, des cascades, enfin tout ce qu'un jardin à la mode de ce temps-là devait contenir, depuis la maisonnette à toit de chaume jusqu'au temple, et depuis le jeu de bagues jusqu'à la naumachie.

Un décret de la Convention transforma Monceaux en promenade publique; on y installa des jeux, un bal, des cafés; mai Monceaux alors était bien loin de Paris, et, au bout de dix années, faute de joueurs, de danseurs et de consommateurs, le jardin fut obligé de fermer ses grilles. Napoléon Ier, qui disposait de tout avec le sans-façon d'un conquérant, en fit cadeau à Cambacérès. Un beau jour, l'ex-consul vint trouver son ancien collègue.

— Sire, lui dit-il, je viens vous faire une restitution.

— Laquelle?

— Je vous rends Monceaux.

— Pourquoi cela?

— Parce que je ne suis pas assez riche pour l'entretenir.

Au retour des Bourbons, la famille d'Orléans rentra en possession de ce jardin jusqu'à la promulgation des décrets du mois de janvier 1852.

Sous les murs de Monceaux et dans un petit angle du parc, était un cimetière dans lequel on enterrait les morts de quatre grands quartiers de Paris. Pendant deux mois et demi, du 25 mars au 10 juin 1793, on y porta les suppliciés. Danton et Camille Desmoulins reposèrent dans ce cimetière, où la tendre et sympathique Lucile Desmoulins ne tarda pas à rejoindre son mari.

Il vient de paraître, en Allemagne, quelques lettres de la mère du czar Alexandre II, auxquelles les événements terribles qui se déroulent en Orient prêtent une importance considérable et qui rappellent l'attention sur la femme éminente qui fut la compagne de Nicolas.

La czarine Alexandra est morte il y a dix-sept ans. Douée d'une grande beauté, les fatigues de la maternité, les devoirs de la représentation, les chagrins secrets de son intérieur, l'avaient prématurément vieillie. Aimant la valse avec passion comme toutes les Allemandes, elle renonça, jeune encore, à ce divertissement favori. De bonne heure on remarqua sur sa physionomie noble et gracieuse une vague expression de souffrance et de mélancolie.

La vieillesse de la czarine, pas plus que sa jeunesse, ne fut exempte d'épreuves, et l'on peut même dire que celles de la fin furent peut-être plus terribles que celles du commencement. Pendant la guerre de Crimée, c'est elle qui fut chargée de panser les blessures faites à l'amour-propre d'un souverain altier qui perdait chaque jour, heure par heure, les illusions de sa toute-puissance et qui voyait s'évanouir le rêve qu'il avait si longtemps caressé. A chaque dépêche de Sébastopol, Nicolas devenait plus sombre, il se repliait sur lui-même et repoussait toutes les consolations, même celles que lui offrait une femme tendre, dévouée et dont le cœur patriote ne souffrait pas moins que le sien des revers de la Russie. A ses derniers moments, cependant, le czar s'attendrit, et l'on se rappelle les adieux touchants qu'il fit à la czarine, qui ne devait lui survivre que peu d'années et qui repose maintenant à côté de lui dans les caveaux de Saint-Isaac.

La politique ne rend pas tristes que la vie des czarines, elle assombrit terriblement aussi celle des simples mortels. On en peut faire l'expérience en ce moment où les préparatifs des élections sont venus réduire à néant l'existence châtelaine. Au lieu de recevoir leurs amis, de donner des fêtes, d'organiser des parties

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de chasse, la plupart des châtelains sont obligés de s'occuper de comités électoraux, quand ce n'est pas encore de courir eux-mêmes les électeurs. Au lieu de chasser le lièvre, on chasse les bulletins de vote, et au lieu de dépenser son argent à exercer une hospitalité grandiose, on l'emploie à soutenir sa candidature ou celle de ses amis. Les châteaux sont à la politique, cette année; adieu les jeux et les ris!... Plus de toilettes ni d'élégances, plus de chevauchées ni de *lunchs* en forêt, de bals ou de comédie, le soir. On est tout au suffrage universel et à ses œuvres.

Bachaumont.

UN SOIR DE PREMIÈRE REPRÉSENTATION

C'est pour huit heures. Dans cinq minutes, la toile va se lever. Machinistes, régisseur, garçon d'accessoires, tout le monde est à son poste. Les acteurs de la première scène se placent, prennent leurs attitudes. Je regarde une dernière fois par le trou du rideau.

La salle est comble; quinze cents têtes rangées en amphithéâtre, riant, s'agitant dans la lumière. Il y en a quelques-unes que je reconnais vaguement; mais leur physionomie me paraît toute changée. Ce sont des mines pincées, des airs rogues, dogmatiques, des lorgnettes déjà braquées qui me visent comme des pistolets. Il y a bien dans un coin quelques visages chers, pâlis par l'angoisse et l'attente; mais combien d'indifférents, de mal disposés! Et tout ce que ces gens apportent du dehors, cette masse d'inquiétudes, de distractions, de préoccupations, de méfiances... Dire qu'il va falloir dissiper tout cela, traverser cette atmosphère d'ennui, de malveillance, faire à ces milliers d'êtres une pensée commune, et que mon drame ne peut exister qu'en allumant sa vie à toutes ces paires d'yeux inexorables...

Je voudrais attendre encore, empêcher le rideau de se lever. Mais non! il est trop tard. Voilà les trois coups frappés, l'orchestre qui prélude... puis un grand silence, et une voix que j'entends des coulisses, sourde, lointaine, perdue dans l'immensité de la salle. C'est ma pièce qui commence. Ah! malheureux, qu'est-ce que j'ai fait?....

Moment terrible. On ne sait où aller, que devenir. Rester là, collé contre un portant, l'oreille tendue, le cœur serré; encourager les acteurs quand on aurait tant besoin d'encouragements soi-même, parler sans savoir ce qu'on dit, sourire en ayant dans les yeux l'égarement de la pensée absente... Au diable! J'aime encore mieux me glisser dans la salle et regarder le danger en face...

Caché au fond d'une baignoire, j'essaye de me poser en spectateur détaché, indifférent, comme si je n'avais pas vu pendant deux mois toutes les poussières de ces planches flotter autour de mon œuvre, comme si je n'avais pas réglé moi-même tous ces gestes, toutes ces voix, et les moindres détails de la mise en scène, depuis le mécanisme des portes jusqu'à la montée du gaz. C'est une impression singulière. Je voudrais écouter, mais je ne peux pas. Tout me gêne, tout me dérange. Ce sont des clefs brusques aux portes des loges, des tabourets qu'on remue, des quintes de toux qui s'encouragent, se répondent; des chuchotements d'éventails, des étoffes froissées, un tas de petits bruits qui me paraissent énormes; puis des hostilités de gestes, d'attitudes, des dos qui n'ont pas l'air content, des coudes ennuyés qui s'étalent, semblent barrer tout le décor.

Devant moi, un jeune homme à binocle prend des notes d'un air grave, et dit : « C'est enfantin. » Dans la loge à côté, on cause à voix basse : « Vous savez que c'est pour demain. — Pour demain? — Oui, demain, sans faute. » Il paraît que demain est très-important pour ces gens-là, et moi qui ne pense qu'à aujourd'hui!... A travers cette confusion, pas un de mes mots ne porte, ne fait flèche. Au lieu de monter, d'emplir la salle, les voix des acteurs s'arrêtent au bord de la rampe et retombent lourdement dans le trou du souffleur, au fracas bête de la claque... Qu'est-ce qu'il a donc à se fâcher, ce monsieur, là-haut? Décidément j'ai peur. Je m'en vais.

Me voilà dehors. Il pleut, il fait noir; mais je ne m'en aperçois guère. Les loges, les galeries tournent encore devant moi, avec leurs rangées de têtes lumineuses, et la scène au milieu, comme un point fixe, éclatant, qui s'obscurcit à mesure que je m'éloigne. J'ai beau marcher, me secouer, je la vois toujours, cette scène maudite, et la pièce que je sais par cœur continue à se jouer, à se traîner lugubrement au fond de mon cerveau. C'est comme un mauvais rêve que j'emporte avec moi, et auquel je mêle les gens qui me heurtent, le gâchis, le bruit de la rue. Au coin du boulevard, un coup de sifflet m'arrête, me fait pâlir. Imbécile! c'est un bureau d'omnibus... Et je marche, et la pluie redouble. Il me semble que là-bas aussi il pleut sur mon drame, que tout se décolle, se détrempe, et que mes héros, honteux et frippés, barbottent à ma suite sur les trottoirs luisants de gaz et d'eau.

Pour m'arracher à ces idées noires, j'entre dans un café. J'essaye de lire; mais les lettres se croisent, dansent, s'allongent, tourbillonnent. Je ne sais plus ce que les mots veulent dire; ils me semblent tous bizarres, vides de sens. Cela me rappelle une lecture que j'ai faite en mer, il y a quelques années, un jour de très-gros temps. Sous le rouffe inondé d'eau où je m'étais blotti, j'avais trouvé une grammaire anglaise, et là, dans le train des vagues et des mâts arrachés, pour ne pas penser au danger, pour ne pas voir ces paquets d'eau verdâtre qui croulaient sur le pont en s'étalant, je m'absorbais de toutes mes forces dans l'étude du *th* anglais; mais j'avais beau lire à haute voix, répéter et crier les mots, rien ne pouvait entrer dans ma tête pleine des huées de la mer et des sifflements aigus de la bise en haut des vergues.

Le journal que je tiens à ce moment me paraît aussi incompréhensible que ma grammaire anglaise. Pourtant, à force de fixer cette grande feuille dépliée devant moi, je vois s'y dérouler, entre les lignes courtes et serrées, les articles de demain, et mon pauvre nom se débattre dans des buissons d'épines et des flots d'encre amère... Tout à coup le gaz baisse, on ferme le café. Déjà? Quelle heure est-il donc?

... Les boulevards sont pleins de monde. On sort des théâtres. Je me croise sans doute avec des gens qui ont vu ma pièce. Je voudrais demander, savoir, et en même temps je passe vite pour ne pas entendre les réflexions à haute voix et les feuilletons en pleine rue. Ah! comme ils sont heureux tous ceux-là qui rentrent chez eux et qui n'ont pas fait de pièces...

Me voici devant le théâtre. Tout est fermé, éteint. Décidément, je ne saurai rien ce soir; mais je me sens une immense tristesse devant les affiches mouillées et les ifs à lampions qui clignotent encore à la porte. Ce grand bâtiment, que j'ai vu tout à l'heure s'étaler en bruit et en lumière à tout ce coin de boulevard, est sourd, noir, désert, ruisselant comme après un incendie. Allons! c'est fini. Six mois de travail, de rêves, de fatigues, d'espérances, tout cela s'est brûlé, perdu, envolé à la flambée d'un gaz de soirée.

Alphonse Daudet.

LES PAROLES D'OR

Le cœur ne reçoit de lois que de lui-même.

J.-J. Rousseau.

L'amitié est à l'estime ce qu'une fleur est à la tige qui la soutient.

Droz.

PLANCHE G. N° 807. — DESCRIPTION, PAGE 458.

TOILETTES DE VILLE

Modèles de Mme Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19). — Patrons épinglés : 5 francs

NOUVEAUX MODÈLES DE LINGERIE (G. 788 et 789).

1. Bonnet-coiffure, formant couronne, tout en dentelle de point à l'aiguille et ruban bleu entremêlé de bluets. La dentelle, coquillée au sommet, est retenue sur le côté par un nœud papillon ; les fleurs tombent en traîne sur le chignon. Un nœud à longues bouclettes complète l'ensemble.

2. Collerette de toile bleue et dentelle Clovis écrue froncée, pour robe ouverte en châle. Nœud de cravate en toile pareille.

3. Fichu de soirée, composé de biais de faille rose alternant avec de petites blondes blanches. Volants de blondes blanches et roses sur le bord tout autour ; traverses de faille rose coupant le fichu devant, sur le côté et derrière. Nœud papillon, en ruban de même nuance, sur le côté.

4. Col *Marion Delorme*, composé de biais de gaze blanche et de dentelle Clovis à dents rouges. Ce col est fermé par un nœud de ruban de même ton, à bouts flottants.

5. Manchette *Marion Delorme*, de même style que le col qu'elle accompagne.

6. Sous-manche accompagnant la collerette décrite sous le n° 2, en toile et dentelle par conséquent.

1. Bonnet-coiffure.

7. Manchette assortie au fichu de soirée décrit sous le n° 3, formée d'un cornet de faille rose sur lequel sont posées les petites blondes et les volants. Nœud papillon dessus.

8. Nœud de fantaisie, pouvant servir de modèle (dans de plus petites dimensions) pour corsage et coiffure, ou pouvant être employé tel qu'il est pour fixer des relevés de robe habillée. Il se compose d'un coquillé de volants brodés, entremêlés de coques de ruban capucine.

9. Nœud « à la catalane » en gaze vert tilleul avec plissés de crêpe lisse blanc à bords festonnés. Ce nœud consiste en une longue bande ruchée au milieu, de façon à former un chou qu'on place sur le sommet de la tête ; des boutons de rose en ornent le centre. Les deux bouts de la bande doivent tomber tout droit sur le chignon.

2. Collerette pour robe ouverte.

3. Fichu de soirée.

LE ROLE DES ÉPINGLES

Axiome. — La femme, dans un certain ordre d'idées, peut se passer de tout, excepté d'épingles.

A qui doit-elle ces tournures savamment drapées ? Aux épingles. Ces corsages si merveilleusement ajustés ? Aux épingles. Ces jupes artistement relevées ? Aux épingles. Ces cheveux tordus, ondulés, enroulés ? Aux épingles, aux épingles, toujours aux épingles ! En un mot, la femme est passée à l'état de pelote, mais une pelote à laquelle nous sommes trop heureux de pouvoir nous piquer les doigts.

Passons en revue tous les services que ces dards légers peuvent rendre, et vous verrez quelle place ils tiennent dans la vie.

L'épingle blanche. — C'est elle la grande confectionneuse, la couturière par excellence, celle qui trace le chemin à sa fidèle initiatrice l'aiguille. On va partir pour le bal, les dentelles ne sont fixées sur le corsage de faille que d'un côté ; aussitôt les épingles brillent entre les dents blanches de la valseuse impatiente ; on en met partout, devant, dessus, dessous ; les nœuds de satin, les boutons de roses artificielles, les flots de dentelles, tout vient se fixer sur la robe avec une précision mathématique. Enfin, Madame est prête : pas un pli qui ne soit voulu, pas un nœud qui ne soit à sa place, et tout cela ne tient qu'à des épingles !

Et pour les chapeaux, combien sont-elles plus précieuses encore ! Une femme n'est vraiment bien coiffée que quand son chapeau a été chiffonné à grands coups d'épingles. Avec elles, dame Fantaisie peut se livrer à tous les caprices de son imagination, changer une fleur ou un ruban de place en un instant, au besoin transformer absolument ledit chapeau, d'un vieux en faire un neuf, et quelquefois, cinq minutes avant de sortir, en créer un avec presque rien.

Puisque nous sommes à la tête, ne l'abandonnons pas sans saluer l'*épin-*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

gle à cheveux, cette traîtresse qui vient effrontément marier la fable à la vérité, et prêter aux têtes les plus chauves toutes les apparences des têtes les mieux garnies. En revanche, n'oublions pas que nous lui devons ces adorables ondulations, ces frisons légers et transparents comme des toiles d'araignée, et ces torsades qui donnent aux cheveux de si séduisants miroitements.

A côté de la vulgaire petite épingle noire à cheveux se place l'épingle ondée, dite Impératrice, qui ne glisse jamais et ne vient pas, dans les brusques mouvements, menacer le ciel ou crever les yeux d'un monsieur trop entreprenant.

Enfin, l'épingle de luxe, dite Kosiki, l'épingle à tête d'or, à forme d'épée ou de fleuret, pour maintenir le chapeau, — cette dernière importée chez nous en droite ligne du Japon.

6. Sous-manche.

4. Col *Mor'on Delorme*.

L'épingle de cravate. — Ici nous entrons dans le camp ennemi, les hommes en faisant seuls usage. Connaissez-vous rien de plus difficile que le choix de l'épingle de cravate ? Sur certaines personnes, elle est comme la révélatrice de leurs goûts et de leur genre d'occupation.

L'épingle du Trente-et-Quarante. — Longue, effilée, à grosse tête ; celle que les femmes et les hommes manient avec la même habileté ; une épingle dont chaque trou sur le carton marque plusieurs louis de moins dans la bourse de son propriétaire. La seule épingle qui n'attache rien, pas même la fortune.

7. Manchette.

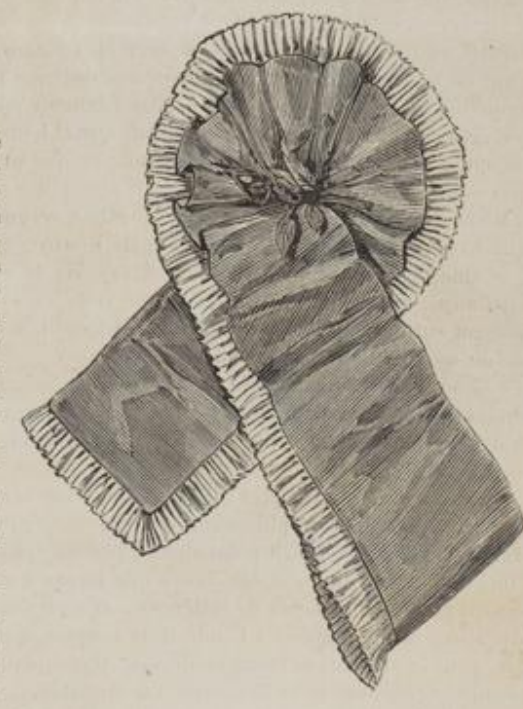
Les coups d'épingles. — De petites tracasseries successives, presque imperceptibles, aigres-douces, mais revenant à heures fixes, et qui finissent quelquefois par des coups de canif.

5. Manchette *Marion*.

La jeune fille est au bal, elle valse ; tout à coup, dans le tourbillon, le talon d'un danseur maladroit s'enchevêtre dans sa jupe, et voilà la tarlatane qui se dévide, qui se dévide de dessus la danseuse pour s'embobiner autour du danseur ; la mère se précipite et, bousculée, portée par la cohue, arrive enfin sur le lieu du sinistre. Que faire ? comment ramener tant de tarlatane à son devoir ? Un regard suppliant de la jeune fille à son valseur lui indique clairement ce qu'il a à faire, et vous voyez le pauvre valseur retirer bien à contre-cœur l'épingle indispensable qui tient sa cravate blanche. C'est l'épingle du dévouement. Mais ce qui console, c'est que la femme comprend tout le prix du sacrifice et vous en reste toujours reconnaissante.

L'épingle anglaise. — Celle-ci a été créée et mise au monde pour l'usage particulier de M. Bébé, et c'est à la nourrice qu'en est réservé le maniement, — lequel, à vrai dire, n'est pas toujours couleur de rose ! Mais cette épingle représente la tranquillité des parents.

8. Nœud de fantaisie.



9. Nœud a la catalane.

Enfin l'épingle que les femmes préfèrent à toutes les autres, celle qui attache les billets de banque.

Kwic.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA TÊTE DE JOAQUIN

(HISTOIRE CALIFORNIENNE. — FIN.)

X

Quand l'*auctioneer* rentra, un mouvement considérable avait changé l'aspect de l'*auction's room*. La plupart des curieux, jugeant le spectacle terminé à l'intérieur, s'étaient précipités dans la rue par les deux issues du magasin. Quelques-uns, ne comprenant rien à ce qui venait de se passer, étaient restés et formaient un groupe autour de la table, que dominait le piédestal privé de son complément. Au bruit des coups de revolver, j'avais moi-même quitté mon escabeau afin de me garer des éclats du bocal et de son contenu ; je m'étais ensuite avancé vers la porte donnant sur Halleck street et j'avais vu Joaquin, emporté déjà par son cheval, se retourner vers moi et m'adresser de la main un adieu qui, par exception, n'avait rien que de très-affable et de parfaitement cordial.

De retour dans la salle de vente, je retrouvai *master* King exclusivement occupé d'exhaler sa colère. Son visage, son regard, ses gestes disaient hautement toute son indignation, qui s'affirmait encore, mais d'une façon bien autrement brutale, par les épithètes les plus violentes, par les plus terribles menaces.

— *Goddam!* maugréait le Yankee, je veux que l'enfer me confonde, si je ne me venge pas de ce misérable coquin, de cette peste vivante vomie par tous les diables !... Oh ! oui, je me souviendrai de toi, triple fils de bandit, poison du Mexique, mais ce sera pour te faire *lyncher* comme tu le mérites à la première occasion, et, sois tranquille, je ferai en sorte que cela ne tarde pas!... Je t'apprendrai, moi, ce dont est capable un Yankee, quand une pourriture de ta sorte ose le braver !... Tu t'es encore échappé de nos griffes, mais tu auras du bonheur si ce n'est pas la dernière fois. Pour ma part, je jure ici de ne pas te laisser désormais un seul instant de repos, de n'en plus prendre moi-même avant de t'avoir retrouvé, en quelque endroit que tu te caches, car je tiens au plaisir de te voir pendre par cette populace qui a de si gros comptes à régler avec toi et qui sera si heureuse de pouvoir enfin se payer d'un seul coup de tout ce que tu lui dois, capital et intérêts !...

Master King s'arrêta : il étouffait. Le calme revenu, il vit mes yeux fixés sur lui et ne put s'empêcher de sourire.

— Quelle aventure, *my dear friend* ! s'écria le gros homme. Mais, aussi, qui eût pu s'attendre à cette visite du Joaquin, en ce moment surtout ? Qui l'eût pu deviner, le bandit, sous cette casaque de moine ? Ce n'est pas vous, n'est-ce pas ?

— Non, certes ! répondis-je. A preuve que j'ai causé avec lui pendant près d'une demi-heure sans que rien, dans ses paroles ou dans sa physionomie, vint éveiller en moi l'ombre même d'un soupçon.

L'*auctioneer* n'écoutait plus : il venait de retomber dans ses réflexions. Mais c'était un philosophe consommé que l'ami King, un vrai sage qui ne se laissait point abattre par les événements et ne s'inclinait devant la force des choses que lorsqu'il n'y avait réellement plus aucun moyen de lutter. Or, on a pu voir, par ses imprécations et ses menaces à l'endroit de Joaquin, que telle n'était pas, pour le présent, sa manière de voir. Il comptait trop sur une prompte vengeance pour demeurer inconsolable.

— Allons ! dit-il enfin de son ton le plus ferme, c'est assez s'occuper d'une pareille misère ! En attendant que nous pendions le Joaquin, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre : je n'ai jamais perdu qu'une fausse tête de bandit, en définitive... une contrefaçon, comme il dit, que j'espère bien remplacer un jour par son véritable crâne ! — et, en revanche, ce qui est indubitablement certain, ce qui me réjouit le cœur en enrichissant ma caisse, c'est que j'ai reçu de cet excellent public, dans l'espace de deux jours, trois mille et quelques bons dollars d'espèces sonnantes et ayant cours ! Trois mille dollars, comme bénéfice net, sont toujours bons à prendre, n'est-ce pas ? Pour moi, je calcule que le résultat est satisfaisant et qu'on peut s'en frotter les mains !..

Et passant aussitôt de la parole à l'action, *master* King affirma son contentement d'une manière à la fois bruyante et significative. Il en riait encore aux éclats, lorsqu'un cri terrible, poignant comme la douleur, partit de l'extrémité la plus reculée du magasin, vint frapper nos oreilles et nous glaça d'effroi. Attirés tous deux par cette soudaine exclamation, nous nous élançâmes ensemble vers la petite pièce donnant entrée dans la salle de vente et située sur la rue Sansome. Mais nous étions loin de prévoir quel horrible spectacle nous y attendait !..

Au pied d'un de ces hauts pupitres particulièrement usités dans les maisons de banque ou de commerce et sur lesquels s'accoudent d'ordinaire les teneurs de livres fatigués de s'asseoir, un homme gisait étendu dans une mare de sang. Une de ses mains, crispée par un suprême effort, était encore fixée au dossier d'une chaise renversée près de lui. Son visage, d'une pâleur mortelle sous les taches de sang qui le souillaient par places, ses yeux fermés, ses membres immobiles avaient vraiment un effrayant aspect. On devinait que si cet homme n'avait pas rendu déjà le dernier soupir, il n'en était pas moins inutile de songer à le sauver : une entaille béante encore lui avait ouvert la gorge, une autre blessure déchirait sa poitrine, et de toutes deux le sang ne coulait plus que lentement, épanchant comme autant de soupirs ses dernières gouttes.

Master King, à cette vue, devint plus blême encore que le cadavre. Un seul regard, une seule seconde lui avaient tout appris. L'homme qui gisait là n'était autre que son caissier, qu'on venait d'assassiner au moment où il faisait ses comptes. Le tiroir de sa caisse, resté ouvert, était totalement vide et disait hautement quel mobile avait poussé le meurtrier. Tout à sa douleur, d'autant plus vive que la perte d'un employé dévoué s'augmentait pour lui de la disparition de son argent, *master* King s'arrachait les cheveux, en arpentant comme un fou furieux la petite salle où nous nous trouvions.

Mon premier mouvement, en présence du crime, avait été de courir vers la porte et de chercher du regard l'assassin ; mais si loin que j'interrogeasse le parcours de Sansome street, je ne pus rien découvrir. L'homme, évidemment, avait disparu en prenant une rue transversale.

Je revins vers *master* King.

Le malheureux Américain avait cessé sa violente promenade. Arrêté devant le haut pupitre, les bras croisés sur sa poitrine, il s'était absorbé dans la contemplation d'un objet que je ne pouvais voir, la taille gigantesque de l'*auctioneer* ne me permettant pas de regarder par-dessus son épaule. Je m'approchai davantage, et voici ce que j'aperçus. Un poignard, planté tout sanglant dans le couvercle du pupitre, y avait cloué un carré de papier sur lequel étaient écrits ces mots :

« Reçu de King, *auctioneer modèle*, — *corner Halleck and Sansome streets, opposite the American Theatre*, — trois mille dollars qui me reviennent légitimement, le public les ayant versés pour contempler, en chair et en os, un Joaquin que je puis seul lui montrer, et non pour assister à l'exhibition de la tête d'un Murieta d'occasion inventé par le susdit King.

Signé : » JOAQUIN. »

— Oh ! oh ! murmurai-je presque involontairement, voilà qui n'atténue point la chose ; au contraire !

— Ah ! vous avez lu ?... demanda l'*auctioneer* en se tournant vers moi.

— Parfaitement, cher monsieur King.

— Eh ! bien, que vous en semble ?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Que Joaquin est évidemment un garçon d'esprit !... Mais il a eu tort, ajoutai-je en jetant un regard sur le cadavre sanglant du caissier, de procéder de la sorte : un vrai commerçant ne délivre pas de pareils reçus signés à l'encre rouge !

— Soyez tranquille ! dit résolument l'*auctioneer* ; le misérable payera cher cette triste plaisanterie. Je suis obligé de vous quitter, mais je vous donne rendez-vous dans trois mois à cette même place : vous verrez alors comment je m'y prends quand j'ai à rentrer dans certaines créances !...

Une dernière fois, *master* King me serra la main. Je me retirai, le laissant aussi calme en apparence, aussi froid que je l'avais vu furieux, emporté, quelques instants auparavant. Le Yankee discutait intérieurement un plan de vengeance qu'il allait achever de dresser pour le mettre aussitôt à exécution.

XI

Huit jours plus tard, je trouvai dans l'*Echo du Pacifique*, qui l'avait empruntée à son confrère américain l'*Alta California*, une nouvelle particulièrement intéressante pour moi.

Une pétition couverte de signatures, en tête desquelles figurait le nom de l'honorable W.-J.-R. King, *auctioneer*, avait été présentée à la Chambre législative de l'Etat de Californie, dans le but d'obtenir pour le capitaine Harry Love l'autorisation de former une compagnie de cavaliers à l'aide de laquelle il pût prendre, chasser du pays ou exterminer jusqu'au dernier homme les nombreuses bandes acharnées contre la vie et les propriétés de tous les citoyens. Une résolution conforme avait été adoptée par la Législature, et le décret voté dans ce sens, disait le journal, venait d'être signé, en date du 17 mai 1853, par le gouverneur de l'État.

Le 28 du même mois, une compagnie était organisée par Harry Love. La paye avait été fixée pour chaque homme à cent cinquante dollars par mois; l'existence légale de la compagnie était fixée à trois mois; le nombre des hommes qui la composaient ne devait pas dépasser vingt.

Love n'hésita pas un instant : à la tête de vingt hommes d'élite dont il était sûr comme de lui-même, les ayant vus servir sous ses ordres dans les récentes guerres du Mexique et du Texas, il partit pour l'intérieur, bien décidé à ne pas revenir à San-Francisco sans avoir rencontré le terrible bandit. Son premier soin fut d'obtenir, par tous les moyens possibles, une connaissance exacte et complète des mouvements du chef mexicain; il voulut savoir quelles avaient été ses dernières haltes, celles de ses principaux lieutenants, afin de pouvoir suivre ses traces et tomber sur lui au moment où il s'y attendrait le moins.

Malgré tant d'efforts et d'habiles manœuvres, Joaquin déployait dans ses expéditions une telle activité, une telle prudence, qu'au bout de deux mois seulement Harry Love put le rejoindre.

Sur des informations secrètes qui lui attestaient la présence de Joaquin dans la vallée de Tulare, Love quitta en toute hâte le comté de Los Angeles où il se trouvait alors, passa dans le comté de Santa-Barbara, franchit la partie la plus élevée du littoral à Santa-Ynez et descendit sans s'arrêter vers le centre de la vallée.

Au point du jour, comme il arrivait dans la plaine de Tulare, il aperçut à quelque distance, sur la gauche, un peu de fumée ; ce détail, vulgaire et de peu d'importance au premier aspect, ne lui parut pas devoir être négligé. Il tourna de ce côté et s'avança prudemment vers l'endroit d'où partait la fumée. Il ne vit d'abord que quelques chevaux perdus à quelques cinq cents yards de là ; mais, en approchant encore et en gravissant une petite colline, il découvrit tout à coup, sur un monticule, le chef mexicain et six de ses camarades, tous rangés autour d'un feu improvisé. Un autre bandit, occupé un peu plus loin à préparer le repas, aperçut les étrangers et donna l'alarme, alors que les Américains étaient encore à une centaine de yards du campement. Les bandits sautèrent à cheval. Derrière eux s'élancèrent, de toute la vitesse de leurs chevaux, les chasseurs de Love. Quant au capitaine, — qui, avant de quitter San-Francisco, avait longuement conféré avec *master* King, — c'était à Joaquin personnellement qu'il en voulait : ce fut donc sur lui que se concentra toute son attention.

Le hardi Mexicain fuyait avec une telle rapidité qu'il était sur le point d'échapper ; encore quelques pas, et il se trouvait hors de la portée des revolvers. Love, alors, voyant qu'il ne pouvait venir à bout du cavalier, s'en prit au cheval, visa droit à lui et lui envoya une balle dans les flancs. Le vaillant animal faiblit une seconde, puis, retrouvant de nouveau son ardeur malgré la blessure qu'il venait de recevoir, aiguillonné en quelque sorte par elle, il bondit en avant, plus impétueux que jamais, et franchit ainsi l'espace d'environ cinquante yards. Tout à coup Joaquin le vit rendre le sang par la bouche et par les naseaux, et la pauvre bête tomba pour ne plus se relever.

Murieta courut quelques instants à pied; puis, voyant Love et l'un de ses hommes se rapprocher de plus en plus, il se retourna et déchargea vers eux ses deux derniers coups de revolver. Au même moment plusieurs balles l'atteignirent; il sentit que son heure était venue et fit signe aux Américains de ne plus tirer.

— Vous vous êtes emparé de moi par surprise, leur dit-il. N'importe ! Je meurs content... Je suis assez vengé !...

Il avait à peine achevé, que, s'affaissant sur lui-même, plus pâle à mesure que son sang s'échappait par trois ou quatre blessures, il porta la main à son cœur, demeura encore quelques secondes appuyé sur son bras droit, puis rendit le dernier soupir.

XII

Quelques jours plus tard, *master* King, triomphant et vengé, lui aussi, montrait la vraie tête de Joaquin et faisait de l'or à ne savoir où le mettre. Cette fois, découragé sans doute par mon précédent refus, il ne m'offrit point de me céder le trésor. Ce fut le vieux Taylor qui l'acheta, mais il était écrit que rien ne lui profiterait, à ce malheureux ! En effet, vers la fin de 1854, le député-shériff Harrison dut procéder à la vente de la tête de Joaquin, en vertu d'une saisie pour dettes prononcée contre le confrère de master King.

Un étrange incident marqua cette dernière vente. Tandis qu'on procédait aux enchères, un Irlandais s'écria, dans un véritable élan d'indignation :

— Oh ! comment osez-vous vendre la tête de votre prochain ? Bien sûr, vous n'aurez jamais de chance, jamais de votre vie vous ne réussirez !

Les enchères avaient atteint en ce moment le chiffre de 63 dollars. Frappé de la remarque de l'Irlandais, le shériff n'eut pas la force d'aller plus loin et laissa tomber le marteau d'ivoire. La tête fut donc adjugée pour 63 dollars.

A quelque temps de là, Harrison se suicida. L'acquéreur, un armurier connu sous le nom de Natchez, fut tué par accident en mettant en montre un revolver chargé. Quant à l'Irlandais, qui ne manqua pas d'attribuer ce double événement au « sacrilége » dont il avait été le témoin, il mourut lui-même quelques jours après, ni plus ni moins que s'il eût acheté la tête de Joaquin. Même, cela n'empêcha point *master* King de se retirer des affaires et de vivre en véritable millionnaire.

— Voilà pourtant, me disait-il un jour, dans quelle situation devrait se trouver aujourd'hui cette triste buse de Taylor ! C'est cependant un vieux coquin, un *smart boy*, mais incapable de mener comme moi une opération de longue haleine : une affaire de commerce, un recouvrement... ou une vengeance !... Tenez, ne me parlez jamais des gens qui n'ont point d'ordre !...

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA FILLE DE M. ROLLANDEAU

(NOUVELLE.)

I

C'était chez maître B..., un des premiers avoués de Paris. On ne m'eût pas plutôt mis, comme clerc amateur, à cette table longue et noire sur laquelle les apprentis en procédure griffonnent le papier timbré et qu'on appelle le *corbillard*, que je jetai les yeux autour de moi pour faire la connaissance des visages avec lesquels il fallait vivre désormais.

En face de moi, j'aperçus la bonne tête d'un vieillard, qui me salua d'un air de particulière politesse : je lui rendis son salut. C'était l'expéditionnaire de l'étude.

Quelques instants après, il se leva, fit le tour du « corbillard », et, s'approchant de moi, me demanda si j'étais bien là ; si j'avais de l'encre, du papier, des plumes. Puis, sans recourir, pour ces petites attentions, au saute-ruisseau qui grignottait son déjeuner dans un coin, il épousseta légèrement la place où j'allais appuyer mes coudes, s'assura que ma chaise ne boitait pas, que tout enfin allait selon mes désirs. La sincérité de ses manières, sa douceur non affectée me touchèrent.

Les jours suivants il devint encore plus serviable. Il était infiniment poli sans être obséquieux. D'autre part, quoique simple expéditionnaire, il savait, grâce à son long séjour dans l'étude, bien des choses que l'on n'apprend pas dans les livres, mais par la pratique, et je lui demandais plus d'une fois des renseignements qu'il me donnait d'une façon nette, claire, intelligente. C'est ainsi que nous nous liâmes, et aux moments de loisir, je préférais sa causerie aimable, variée, souvent agréable, pleine de souvenirs et d'images, comme il convient chez un vieillard, aux tapageuses et étourdies conversations de mes camarades. Trois jours ne s'étaient pas écoulés, je savais déjà que ce cher M. Rollandeau était veuf et qu'il avait une fille.

II

— Oui, monsieur, me dit-il, une après-dînée, dans le cours de je ne sais quel récit, tandis qu'appuyés l'un et l'autre à l'encoignure d'une fenêtre, nous dérobions à la procédure quelques minutes de contrebande, oui, monsieur j'ai une fille !

— Vraiment, monsieur Rollandeau !

— C'est comme je vous le dis, ajouta-t-il, et une jolie petite fille encore.

Et prenant, sans doute, une certaine joie à me faire le confident de ses pensées :

— Mon bon monsieur, veuillez le croire, sans ma petite, je ne serais pas ici. J'ai tant souffert, quand j'ai perdu ma pauvre femme, que je n'aurais pas résisté à la secousse, s'il ne m'avait fallu rester au monde pour cette enfant. Comment ne pas vivre? Je ne pouvais laisser seule ma fillette. D'ailleurs, ma femme m'avait dit pour dernières paroles : « Je te laisse notre Jeanne pour souvenir de notre bonheur passé. » Et elle était morte là-dessus. Maintenant, je ne crains plus qu'une chose : c'est de mourir trop tôt. Les seuls parents qui me restent sont en province ; je ne les connais plus, car je n'ai pas revu mon pays depuis trente ans. Ils ne connaîtraient pas davantage ma fille... Mais enfin, — et il souriait, — malgré ceci, — et il me montrait sa tête toute blanche sur son corps maigre, — j'espère vivre. On ne se tue pas au travail ici, je me porte assez bien et Jeanne a, du reste, tant de petits soins pour son petit père...

En ce moment, le patron arriva et nous interrompit ; il traversait la salle des clercs, ses dossiers sous le bras, la figure toute rouge encore de l'atmosphère de l'audience. Son œil sévère venait de nous rappeler au travail comme un maître ses écoliers et, vite les plumes de grincer : « L'an mil huit cent soixante et quatorze et le..... à la requête de..... »

III

Le dimanche suivant, j'étais assis sur un banc, près de la Muette, à Passy : vous connaissez tous ce joli coin du bois.

Je regardais les petits enfants courir sur les bords des pelouses, avec des cerceaux, des cordes à sauter et des ballons rouges : vous connaissez tous ce joli tableau.

Tout à coup j'aperçus, dans une grande allée, mon vieil ami l'expéditionnaire. A côté de lui marchait une jeune fille, une gracieuse brune, la lèvre cerise. Ombrelle gorge de pigeon, robe gris clair, chapeau de paille avec des nœuds roses, la main très-bien gantée. Ma surprise fut grande. Je n'avais guère songé qu'à une fillette tendant ses bras mignons vers son père, une enfant de dix à douze ans au plus, et voilà que j'avais devant moi, à n'en point douter, une demoiselle Rollandeau, s'il vous plaît, de seize à dix-huit ans. Je me levai, et pendant que je serrais la main du brave homme, je m'inclinai en saluant la jeune fille : sa beauté simple et grave, non commune surtout, m'inspirait une admiration respectueuse.

Nous causâmes, nous marchâmes longtemps ensemble, nous allâmes jusqu'à la région des lacs. Le soleil déclinait, des nuages rouges se miraient dans l'eau avec les verdures sombres, les promeneurs étaient nombreux, le bois plein d'animation. Mademoiselle Jeanne fut sobre de paroles, mais je remarquai sans peine qu'elle était distinguée, modeste et non sans une certaine pointe d'esprit délicat, fin et vif à la fois. Si bien que quand je les quittai, près de la barrière de l'Étoile, je me pris à rêver. Je venais de de graver en moi son image : une jolie médaille, je vous jure.

Le lendemain, je félicitai M. Rollandeau ; j'essayai de lui dire les choses les plus aimables sur sa fille, les mieux faites pour chatouiller l'orgueilleuse faiblesse de son cœur paternel. Ce ne fut pas difficile. La joie l'étouffait comme un sanglot contenu, ses yeux trahissaient, et pour dissimuler sa naïve satisfaction, si touchante d'ailleurs, il lâcha de nouveau la bride aux confidences. Il m'apprit que sa fille était ouvrière dans un magasin de deuil de la rue Vivienne ; qu'elle travaillait du matin au soir avec un zèle admirable ; qu'elle était la plus habile dans les travaux de broderie ; enfin, qu'elle gagnait quatre-vingt-quinze francs par mois, chose énorme.

— Ah ! me dit-il, notre pauvreté, c'est de l'aisance, notre aisance, c'est de la fortune, et nous serions complétement heureux n'étaient les bouffées de tristesse qui nous viennent, de temps en temps, au souvenir de sa pauvre mère.....

IV

Un mois après, je quittai l'étude et je ne revis plus de longtemps M. Rollandeau : on se rencontre peu dans Paris.

Mais un jour, comme je passais près de la Madeleine, un homme s'arrêta devant moi et m'interpella par mon nom. Je levai la tête et je vis une sorte de spectre : c'était M. Rollandeau. Il était pâle, amaigri, les joues caves, l'épaule voûtée. Mon premier mouvement fut de regarder son chapeau : il n'y avait pas de crêpe.

— Non, me cria-t-il, elle n'est pas morte. Et mieux vaudrait, ajouta-t-il, d'un ton de voix effrayant.

Il me prit la main :

— Venez avec moi !

Et m'entraînant dans un fiacre, il s'assit à mes côtés et cria au cocher : Au Bois !

En route, le pauvre vieillard m'expliqua tout. Il avait, un soir, par lassitude, cesser d'aller chercher sa fille à l'atelier, et depuis.....

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mais qui expliquera ces choses? Qui dira comment et par quels chemins la douce et chaste créature d'hier est devenue la misérable créature d'aujourd'hui; comment ces yeux baissés et modestes sont devenus des regards effrontés, comment la petite Jeanne...? Ah! le cœur des femmes d'un côté, Paris, de l'autre, avec ses sombres abîmes et les mystérieuses effluves de son pavé fatal, sont les deux termes de cet insoluble problème.

Ses pleurs tombaient brûlants sur mes mains qui serraient les siennes. Le pauvre homme était anéanti, brisé.

— Nous allons la voir, me dit-il, en m'étreignant, nous allons la voir; elle est au Bois, on me l'a dit. Une fois, une seule fois depuis qu'elle m'a quitté, je l'ai aperçue; je voulus courir, mes genoux fléchirent. Je lui ai écrit dix lettres, croiriez-vous qu'elle ne m'a pas répondu! En revanche, elle m'a envoyé un jour, la misérable, un billet de mille francs par un commissionnaire. Impossible de le lui renvoyer, et j'ai dû le mettre, en son nom, à la caisse d'épargne. Je ne sais pas où elle demeure en ce moment. Mais nous allons la voir. Vous lui parlerez, vous. Nous la ramènerons, n'est-ce pas?

Et il se taisait.

Puis, tout d'un coup, en proie à une sorte d'exaltation furieuse qui s'éteignit dans un torrent de larmes et un étouffement de sanglots, il sortit de sa poche un journal mondain où il était question de Jeanne.

— Tenez, me dit-il, d'une voix brisée, c'est d'elle qu'il est question, là, là, là, sous mon doigt. Tenez, lisez; croiriez-vous que c'est ma fille Jeanne qu'ils appellent maintenant Bichette? Oui, Jeanne et Bichette, ça ne fait qu'un, et c'est mon enfant, comprenez-vous cela, mon bon monsieur?

Il agitait convulsivement le papier, qu'il pliait et dépliait tour à tour, appuyant son doigt sur ce nom où son regard se fixait comme avec épouvante.

Et il reprenait :

— Vous souvenez-vous de ce dimanche, à la Muette? Il n'y a pas deux ans de cela. Tenez, c'est là-bas que vous nous avez quittés. Auriez-vous osé croire qu'un si grand malheur et cette douloureuse infamie m'étaient réservés? Il se tut, étreint par les angoisses, écrasé.

Nous restâmes jusqu'au soir, errant d'ici de là, dans les principales allées du Bois, interrogeant des yeux la foule des voitures qui passaient, cherchant à découvrir Jeanne dans l'une d'elles. Ce fut en vain et je dus ramener le vieillard presque de force, à sa demeure, rue Jean-Beaussire. Il voulut me faire écrire à sa fille, j'écrivis sous sa dictée, mais quand la lettre fut finie, il la déchira, la mit en morceaux :

— Je vous l'ai bien dit, sais-je où elle demeure en ce moment? Elle a déménagé dix fois, pour cacher sa honte, sans doute.

Le pauvre homme allait et venait, dans sa chambre, frappant du pied, geignant, s'arrêtant à chaque minute devant une mauvaise épreuve photographique qui représentait Jeanne, avec ses cheveux plats et lisses, son visage régulier et les petites lignes plissées de sa robe sur son buste virginal. Il ouvrit une porte et m'y faisant entrer doucement, me montra un petit lit de fer frais, modeste, souriant et simple. Des rideaux, blancs, tout propres, étaient à la croisée; des jupes noires, quelques bonnets blancs, plusieurs chapeaux de paille aux fleurs défraichies, parmi lesquels je crus reconnaître celui qu'elle portait, quand je la vis pour la première fois, pendaient aux clous. On eût dit qu'elle était partie le matin et qu'elle allait revenir.

M. Rollandeau s'assit, mit son front dans ses mains, puis se releva subitement, me ramena dans sa chambre à lui, et se mit de nouveau à pleurer.

Je ne le quittai que bien avant dans la soirée, après avoir longtemps parlé avec lui, du passé, du présent et mêlé ma douleur à la sienne. Ce que mon pauvre vieil ami répandit ce soir-là de larmes est inouï. A ce souvenir, mon cœur se serre encore.

V

Plus tard, M. Rollandeau, je le croyais du moins, semblait avoir accepté le cruel sacrifice. Il s'était résigné à pleurer en silence. Mais cela devait plus mal finir.

Un soir je traversais le pont sur pilotis qui menait, hier encore, de la rive droite de la Seine à la pointe orientale de l'île Saint-Louis. Ce quartier, si pittoresque dans ses aspects, est presque toujours d'une solitude attrayante pour le promeneur qui veut s'isoler un peu dans Paris. J'avais les yeux tournés vers le pont de Constantine, — ce pont de province, — dont les fils et les piles se détachaient sur le fond d'un de ces couchants roses si beaux à voir à cet endroit de la ville, avec Notre-Dame au loin, le Panthéon à gauche et, plus près, les arches arrondies des ponts où le jour fuyait avec l'onde dans les ombres du crépuscule.

Tout à coup, parmi les rares passants dont la silhouette se mouvait à travers les parapets à jour, je reconnus mon expéditionnaire. Il était vêtu de noir, la redingote boutonnée jusqu'au col; sa maigreur s'apercevait de loin, d'aussi loin que j'étais; son pas était lent.

Je savais que ma présence lui donnait des émotions toujours nouvelles et plus profondes, car j'avais, par mon amitié, le triste privilége de raviver sa douleur. Je pris à droite de l'hôtel Lambert et me dirigeai le long du quai, vers le Pont-Marie. Fatale inspiration!

VI

Deux jours après, les journaux, dans leurs faits divers, racontaient une fois de plus cette histoire banale :

« Hier soir, à la nuit tombante, sur le pont de Constantine, un vieillard d'une mise convenable et d'un extérieur distingué..., etc. »

Vous comprenez le reste, n'est-ce pas? M. Rollandeau s'était noyé en se jetant du pont dans le fleuve.

Et Bichette? Je n'en devais plus entendre parler et, peut-être, en ce moment, faisait-elle quelque joyeuse partie de canot à Chatou ou à Bougival, — sur la Seine.

J. Saint-Martin.

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON D'AUTOMNE ET D'HIVER 1877-1878

Être utile à nos Abonnées étant à la fois notre but et notre loi, nous avons pris toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes d'automne et d'hiver** (*saison de* 1877-1878). Nous nous empressons, en conséquence, d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA est *dès à présent* à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, le prix en étant réduit autant que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable sous tous les rapports. Nous avons la conscience d'être arrivés à un résultat de nature à satisfaire complétement nos lectrices; elles en jugeront, du reste, par la description des toilettes, qui sera insérée dans notre prochain numéro.

La nécessité de renouveler toutes les toilettes féminines (cos-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tumes de ville, visite, promenade, soirées, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, afin de les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, donne à cette superbe collection de modèles un grand intérêt d'actualité. Quant à son utilité pratique, elle est telle que nous sommes certains de rendre un réel service à nos Abonnées en leur conseillant de nous demander sans le moindre retard cette magnifique planche.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée immédiatement et *franco*, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

CORRESPONDANCE

— Mlle E. W..., a la Haye.

Vous trouverez la réponse à votre question dans le premier article du journal de ce jour.

— Mme J. de B..., a Békas (Hongrie).

La toilette de deuil étant réglée d'après les degrés de parenté, et votre lettre ne nous fournissant aucun renseignement précis en ce qui vous concerne personnellement, nous n'y pouvons répondre que d'une façon générale. Le très-grand deuil (pour un mari, un père) ne comporte que des vêtements de laine d'un caractère sévère, qui exclut tout espèce de passementerie et de jais. Pour les autres degrés de parenté, on peut agrémenter les toilettes de laine de passementeries et broderies *ternes*, et porter des bijoux de *bois durci*. Le jais, les riches passementeries de soie, ne sont admis que dans la période du deuil simple et alors que la soie et le velours sont de mise. En dehors du crêpe anglais, pour grand deuil élégant, nous ne connaissons rien. Avec le crêpe, on peut faire différentes sortes de garnitures élégantes.

— Mme Ve B..., a Orléans.

Au lieu de la forme *moblot*, pour le waterproof en question, prenez celle du *réserviste*. Celle-ci a trois plis crevés dans le dos, lesquels sont maintenus jusqu'au bas du buste ; une ceinture prise dans les coutures du dessous de bras est boutonnée par dessus les plis. Il n'y a pas de couture au milieu du dos. Les trois petits collets donnent à ce vêtement beaucoup de nouveauté.

— Mme Sébastienne M..., a Lille.

Pour porter les jolies parures de lingerie Renaissance, il faut avoir un corsage plat avec manches plates et assez justes. La dentelle Renaissance nous semble on ne peut mieux choisie.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés*, *montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal.

LA MODISTE UNIVERSELLE

La maison Ad. Goubaud et fils, qui édite le plus ancien et le plus complet de tous les journaux de modes, vient de réaliser un nouveau progrès par la création du journal *la Modiste universelle*. Les chapeaux sont maintenant si compliqués de forme et de garniture, qu'il était indispensable, en effet, de les présenter désormais sous un aspect plus intelligible et plus pratique.

Chaque numéro de cette superbe publication, unique en son genre, renferme quatre belles planches de chapeaux de grandeur demi-nature, encartées dans un texte illustré, avec description en cinq langues (français, anglais, allemand, italien, espagnol). Imprimés sur bristol et coloriés à l'aquarelle, ces chapeaux *modèles* offrent, sous une forme saisissante, les types de la dernière nouveauté.

Prix du numéro : 1 fr. 50 chez tous les libraires et marchands de journaux. Abonnement : Paris, 15 fr. par an; province, 17 fr.; étranger, 18 fr. On s'abonne du 1er de chaque mois en adressant un bon de poste à MM. Ad. Goubaud et fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

A NOS ABONNÉES

Pour éviter à quelques-unes de nos abonnées des réclamations qui reposeraient sur une erreur, nous rappelons que le journal paraît *tous les samedis*. C'est pour cette raison que le mois de septembre, entre autres, se trouve avoir cinq numéros au lieu de quatre. Par la même raison, le premier numéro d'octobre ne paraît pas le premier de ce mois, mais le *samedi* 6 *octobre* : ainsi le veut le calendrier.

SOMMAIRE DU 5e N° DE SEPTEMBRE 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Chronique mondaine, par Bachaumont. — Un soir de première représentation, par M. Alphonse Daudet. — *La tête de Joaquin*, histoire californienne, par M. Robert Hyenne. — *La fille de M. Rollandeau*, nouvelle, par M. J. Saint-Martin. — Correspondance, renseignements divers, avis important.

ANNEXES.— Gravure coloriée n° 1453, dessin de M. Jules David : toilettes de promenade.

Dans le texte : P. n° 384, dessin de M. E. Préval : coiffure (lingerie) pour jeune femme. — G. n° 807, dessin de M. H. Janet : toilettes de ville. — G. n° 788-789, dessins de Mlle Remillieux : nouveaux modèles de lingerie.

ROUVENAT (※) *et CH. LOURDEL*, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS. DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Le mois d'octobre nous ramène forcément, chaque année, à traiter la question si importante du deuil; d'ailleurs, si nous venions à l'oublier, notre correspondance journalière serait là pour nous rappeler à l'ordre. L'automne n'a-t-il pas toujours la même influence fatale? N'est-ce pas la saison où tout dans la nature décline, sèche, ou meurt, depuis la plus petite fleur qui se fane et disparaît, jusqu'à l'arbre le plus robuste, dont les bras tordus semblent dire un adieu désespéré à ce qu'ils ont perdu!

Toutes les femmes, à peu près, sont fixées sur la portée du deuil, dans son acception générale; mais elles en ignorent ou, tout au moins, en oublient les détails. Et puis la mode, tout en respectant les principes que la bienséance a de tout temps posés à ce sujet, n'abandonne pas pour cela tous ses droits : elle se réserve de modifier, à ses heures, dans une certaine mesure, le caractère établi par ces principes mêmes.

Cette considération suffirait à démontrer qu'il y a utilité réelle à s'occuper d'un sujet aussi sérieux. Ajoutons que la toilette noire se présente comme une obligation imposée à tout le monde dans certains cas (la fête des morts, une cérémonie funèbre). Enfin, en dehors de ces circonstances, le costume noir est à l'ordre du jour de l'élégance sévère, quand il est soigné, et souvent même son adoption est le fait d'un goût personnel.

Le grand deuil exclut toute idée de fantaisie dans le choix de l'étoffe et l'arrangement du costume. Le mérinos et le cachemire de Reims sont de rigueur au début d'un deuil, et le crêpe anglais vient, comme accessoire, apporter dans le costume sa note lugubre. Le cachemire de l'Inde, la vigogne arrivent ensuite; pour deuil de trois mois, l'armure de laine et la popeline suffisent.

Le chapeau de grand deuil se fait en cachemire et crêpe anglais; celui-ci disposé en plis couchés et coques modestes. Le grand voile, pendant sur le côté, est retenu par un anneau de crêpe près du bavolet. La longueur du voile de veuve se détermine suivant la taille de la personne; il doit descendre presque aussi bas que la robe, non compris la traîne. Quelques veuves, encore aujourd'hui, remplacent le chapeau par un bonnet; mais ce qui était général, il y a trente ans à peine, est tout à fait exceptionnel maintenant. Dans l'intérieur, toutefois, la veuve ne doit pas rester nu-tête : elle porte ou une coiffure de crêpe, ou simplement un voile de même étoffe qu'elle laisse pendre derrière. Si nous pouvions nous servir du mot, nous dirions que ce dernier genre a plus de coquetterie.

P. N° 377. — Toilettes de promenade.
Prix des patrons épinglés : 1re fig., 3 fr.; 2e fig., 8 fr.

Tout habillement de deuil un peu correct exige des jupons et des bas noirs; il ne faut pas que le mouvement imprimé à la toilette puisse découvrir un point blanc. Pour un grand deuil, les bas et les gants sont en laine ou en filoselle; la soie serait trop brillante.

Une veuve doit s'abstenir de toute espèce de bijoux, fussent-ils noirs. Dans un deuil ordinaire, au contraire, c'est par les perles, les broderies et les bijoux de jais, que l'on égaie, — qu'on nous passe encore cette expression, — le tout noir. La perle *clair de lune*, toutefois, ne convient qu'aux toilettes de demi-deuil.

Il est convenable, quel que soit le degré de deuil, d'avoir des mouchoirs de poche à bordure noire. Même obligation à observer quant au papier à lettres et aux cartes de visite, pour lesquels la largeur de la bordure est un point à régler suivant l'importance du deuil. Il serait du dernier mauvais goût d'enfreindre ces usages établis; *l'esprit* du deuil entraîne avec soi le respect de la *lettre*, et l'on ne doit point oublier que l'un ne va pas sans l'autre.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Cependant, il ne faut point d'exagération et nous ne donnerons jamais comme exemple à suivre celui d'une jeune veuve que nous avons connue. A la mort de son mari, elle fit venir le tapissier pour changer les tentures et l'ameublement de sa chambre à coucher. Les couleurs furent remplacées par du tout noir à bande blanche : c'était sépulcral. En mettant les pieds dans cette chambre, on était pris d'une tristesse mortelle. La dame resta fidèle, sa vie durant, à cette bizarrerie, qui trouva peu d'admirateurs ; les critiques, au contraire, ne manquèrent pas pour blâmer cette affectation de très-mauvais aloi.

La toilette noire devient chaque jour davantage le costume de prédilection de toutes les femmes : les unes l'adoptent par coquetterie, d'autres par raison, celles-ci par économie, celles-là par commodité. Combien, en effet, le noir est agréable à porter! Propre à l'ordinaire de la vie, du chez soi ou du dehors, il convient aux sorties du matin aussi bien qu'aux réunions du soir. Une jeune femme est charmante en costume noir élégant ; une femme de trente ans s'en trouve toute rajeunie ; enfin, une femme âgée est cent fois mieux et plus considérée, lorsqu'elle s'habille de noir. Il serait heureux que les personnes appartenant à cette catégorie fussent toutes de cet avis. Quelle triste vue que celle d'une femme de soixante-dix ans habillée de blanc, les épaules à peine voilées, les bras nus, la perruque blonde, le teint fardé, se pavanant aux premières loges de l'Opéra ou de tout autre théâtre !

Donc, pour en revenir à nos toilettes noires, il en est de fort jolies. La polonaise princesse en cachemire de l'Inde noir, vigogne à poil, popeline, etc., est d'une tenue irréprochable pour la ville. Les broderies de laine, mélangées de perles, lui conviennent parfaitement comme garniture, avec franges assorties, et tout cela n'exclut point un plissé de foulard noir, dit « coup de vent ». Le velours de laine noir à côtes, si fort à la mode cette année, entremêlé de velours noir tramé, forme un composé des plus heureux.

Nous signalerons, à cet égard, la combinaison suivante : — Polonaise de genre princesse ; plastron de velours tramé au milieu du dos, tombant en deux basques carrées. Les côtés, en velours de laine, constituent la tunique à longue traîne ; celle-ci, drapée vers le milieu, y reste fixée par deux pattes de velours uni qui tombent en carré. Le devant de la robe possède également un plastron de velours tramé se terminant de même ; le tablier, en velours laine, forme deux plis qui présentent une disposition analogue, et sous ces plis pendent deux pattes carrées, en velours tramé, qui complètent l'ensemble. La manche est en velours laine et rayée d'une bande de velours tramé qui va de l'épaule jusqu'au bas. Ce genre de manche s'emploie beaucoup aujourd'hui ; le soir, la bande en question est remplacée par un entre-deux de dentelle plus ou moins large, sous lequel on aperçoit le bras nu.

Supposons un costume de velours noir pour grand dîner : il sera d'une grande élégance de faire la manche comme nous venons de le dire, en choisissant une belle dentelle blanche (*point* ou autre). La robe princesse, ouverte en carré devant et l'ouverture se prolongeant en longue pointe ; cette dernière partie remplie par une dentelle blanche, pareille à celle des manches. Un col Marie Stuart en velours, recouvert de dentelle semblable du côté du cou, termine le haut du corsage derrière. La traîne est formée d'un pli Watteau qui part du bas du dos et dont l'ampleur est ménagée à chaque couture à la façon du pli postillon.

Nous compléterons ces renseignements sur les costumes noirs par la description d'un charmant modèle destiné à une jeune fille. Il se compose d'un jupon de velours uni, d'une longue tunique en bourrette de laine noire, entourée de trois velours, et puis d'un corsage. Ce dernier est garni devant et derrière d'un plastron de velours noir, sur lequel viennent se croiser des lacets de soie qui se terminent par deux glands. Les manches sont rayées d'une bande de velours, avec les mêmes lacets. Ce costume est à la fois simple, gracieux, et d'une grande facilité d'exécution.

Nous avons prédit dernièrement que les boutons dorés, argentés, etc., jouiraient d'une certaine faveur ; le résultat a encore dépassé nos prévisions. Aujourd'hui déjà, ils font fureur ; et ce ne sont point de petits boutons mignons que l'on porte, mais de grosses boules tremblottantes comme un grelot. Rien de mieux, d'ailleurs, avec les boules japonaises des coiffures et les diadèmes de perles d'or dont on garnit en ce moment la capote de velours.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. n° 377.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Redingote en vigogne de teinte neutre, pour petite fille de quatre à cinq ans. — Ce vêtement, de forme princesse, est demi-ajusté derrière et tombe droit devant. Des boutons en corozo de ton assorti descendent sur le devant entre deux galons brodés qui suivent le bord inférieur du vêtement. Même garniture sur le parement des poches et des manches, ainsi qu'autour du col rabattu. — Lingerie ruchée. — Capote baby formée d'un fond mou de même étoffe que la robe, avec passe diadème bordée de velours marron. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume de faille et cachemire noirs. — Jupon de faille à courte traîne, entouré d'un haut volant plissé. — Tunique de cachemire garnie, dans le bas, d'un petit volant de faille plissée. Un tablier, formé de draperies posées en biais, vient s'ajouter au devant de la tunique, sur lequel les plis sont maintenus par des nœuds de ruban. — Corsage à basques rondes, garnies de plissés de faille. Double col de faille ; volants et bracelet de même étoffe au bas des manches. — Lingerie plissée en organdi. — Chapeau de faille noire, garni d'un nœud alsacien en faille bleu marine et de marguerites des prés. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

G. N° 791.

TOILETTE DE MARIÉE. — 1 et 2. Robe princesse en faille blanche, à longue traîne (vue sous deux aspects). — Le milieu des devants est orné d'un coquillé de point d'Alençon qui suit le bord de l'ouverture jusqu'aux drapés ; ceux-ci, formés sur le côté, sont fixés par un gros bouquet de fleurs et de boutons d'oranger. Un faux jupon est ajouté sous le bas des devants et sur le côté gauche, où il se réunit au dos de la robe, ne faisant plus qu'un avec elle. Cette partie est recouverte de volants de même dentelle, le pied caché par une frange de boutons d'oranger. Garniture semblable au bas du devant de la robe, lequel simule un tablier dont les draperies se perdent sous les plis de la traîne. Le milieu du dos, à partir du buste, est garni de volants de dentelle coquillée, qui s'élargissent jusqu'au bas. Plissés de crêpe lisse et dentelle d'Alençon au bas des manches. Le haut du cou est entouré d'un plissé de crêpe et d'un col rabattu en faille. — Couronne de fleurs et boutons d'oranger. — Voile de tulle illusion. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

G. N° 808.

TOILETTES DE DINER. — 1. Costume en faille réséda, velours loutre, et brocart à fond réséda et dessins bleus. — Forme princesse : le dos et les côtés en brocart ; ceux-ci complétés dans le bas par une pointe de velours liserée de bleu et garnie de boutons bleus. Traîne rajoutée, composée de volants de faille plissée, dont la tête est formée d'un nœud de ruban bleu qui relie les pointes de velours. Plastron-gilet en velours, avec cœur breton en faille plissée et col de velours rabattu. Le tablier, tout en faille plissée, est monté au bas du plastron ; la couture se trouve dissimulée par une bande de brocart faisant galon. Deux groupes de coulisses coupent le milieu. Manches de velours, terminées par un parement de faille plissée que maintiennent plusieurs rangs de coulisses. — Plissés de crêpe lisse blanc autour du cou et au bas des manches. — Prix du patron épinglé 6 francs.

2. Costume de faille prune. — Forme princesse, à longue traîne ondoyante. Le bas est garni par derrière d'un volant plissé, surmonté d'un

large dentelé de satin dont les pointes sont rabattues sur le jupon. Un coquillé de faille réunit les deux garnitures. Par devant, le bas de la robe est orné d'un haut plissé de faille à plis fixes et tête dentelée. Une bande de satin, maintenue par un coquillé, coupe le bas du plissé. Nœud de ruban et bouquet de marguerites sur le côté. — Le corsage, décolleté en carré, est fermé en biais sur le côté. Un coquillé de tulle noir gaufré suit les bords du corsage, s'arrêtant au carré. Cette partie est garnie d'un plissé à la vieille, en satin, avec bouquet de côté pareil au précédent. La poche est formée d'un coquillé de faille avec nœud de ruban et fleurs. Manche duchesse, terminée par un dentelé de satin que soutient un nœud de ruban mélangé de fleurs. — Fichu intérieur en crêpe lisse blanc. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

Description de la gravure coloriée N° 1457.

GRANDE PLANCHE DE MANTEAUX ET CONFECTIONS D'HIVER.

1. *Adelino*. Paletot de drap gris pour jeune fille. Forme demi-ajustée, fermée par une seule ligne de boutons et serrée à la taille par une ceinture en pareil, avec boucle de nacre. Carrick de deux pèlerines, avec col rabattu formant la troisième, pour compléter le vêtement. Les manches sont garnies d'un triple parement qui rappelle la disposition du carrick. — Robe princesse en neigeuse, fermée de côté par des boutons de velours. Les bords de l'ouverture sont ornés de deux dépassants de faille rouge et bleue. Par derrière, la robe est garnie de biais bordés de dépassants semblables. — Lingerie ruchée. — Chapeau de feutre gris, à passe diadème. Ruban caroubier autour de la calotte, passant derrière pour former collier-mentonnière. Coques de même ruban sur le côté du chapeau, faisant suite à un piqué de pêches. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. *Bénédite*. Vêtement en matelassé de soie noire. Forme paletot demi-ajustée, les côtés plus longs que le devant et le dos. Une passementerie de chenille, avec picots de perles de jais, encadre ces côtés, passant sur les épaules. De fausses boutonnières en chenille, avec boule de perles de jais, relient la garniture sur le dos et les devants ; même passementerie au bas de ceux-ci et franges de chenille sur tous les bords. Poche sur le côté, garnie de glands de chenille perlés de jais. Passementerie autour de la manche, remontant vers le coude et glands de chenille perlés. Un petit col droit termine le haut du vêtement, fermé devant par un long nœud de ruban. — Costume de cachemire noisette. Jupon entouré de volants plissés ; polonaise unie derrière, garnie d'un volant plissé devant. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre gris de forme ronde, entouré de faille caroubier drapée et mélangée de faille noisette ; le tout fixé derrière par une boucle d'acier avec plumes de coq parpaillotte. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. *Eva*. Grand manteau de drap matelassé marron. Sa forme est celle d'un paletot avec grande manche de dolman. Le dos a trois coutures : celle du milieu et celles des deux manches ; les devants sont flottants. Un riche galon de soie suit les contours des manches et du bas du vêtement, qui est en outre encadré de renard argenté. Un nœud de passementerie, à glands de perles gorge de pigeon, termine l'angle de chaque manche. — Robe de sicilienne grise, à jupe unie. — Chapeau de velours vert réséda, à calotte ronde et plate, et passe lisse. Il est garni, au sommet, d'un coquillé de satin, cachant le pied d'une plume, le tout de même teinte. Le bas du chapeau, derrière, est garni d'un cache-peigne de fleurs variées (marron, jaune et blanc), mélangées de roses thé. Brides de satin vert réséda. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4. *Beagali*. Confection de drap matelassé gris perle. Sa forme est celle d'un grand paletot dont les manches se rejoignent à la couture du dos, où elles simulent une pointe de châle. Un galon quadrillé, en chenille noire, orne sur deux lignes le milieu des devants ; même garniture sur les épaules, dessinant le dos, au bas duquel elle se termine par un gland riche. Les manches et le bas du vêtement sont garnis de même et, en outre, de belles franges assorties au gland. — Robe princesse en velours anglais vert russe ; pli Watteau derrière, formant la traîne, et panneaux coulissés sur les côtés, tandis que le milieu du devant est tout plat. — Chapeau de velours vert, à calotte bombée et passe imperceptible. Celle-ci est entourée d'une bande de plumes et garnie, sur le milieu devant, d'un diadème d'herbes aquatiques en satin. Larges coques de ruban de faille à envers satin, plus clair, au sommet, et brides de même ruban. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

5. *Raphaël*. Paletot en matelassé de soie et velours noir. Forme demi-ajustée avec plastron de velours au milieu du dos ; deux sortes de revers, bordés de velours, viennent des côtés se rabattre sur le plastron, boutonnés l'un avec l'autre. La poche de velours, placée au bas de la manche droite, affecte la même disposition et se termine par une frange passementerie en cordonnet, chenille et perles clair de lune. Le bord des devants est garni d'une large bande de velours, qui forme plastron lorsque tous deux sont réunis. Col rabattu, en velours également, ainsi que le parement des manches, qui se termine, en outre, par une passementerie frange pareille à la précédente. — Costume en neigeuse grise à pointillés noirs. Jupon à traîne, entouré d'un volant de faille plissée et d'un volant de neigeuse. — Polonaise formant tablier, garnie de ruches et de plissés de faille. — Chapeau de feutre noir, à calotte et passe plates. Plume d'autruche dans le haut, le pied caché par un oiseau de paradis ; ruban de faille grise drapé sur le bavolet et formant les brides. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

6. *Paquita*. Mantille-visite en matelassé de soie noire. Le devant est celui d'un paletot ; le dos a une couture cintrée au milieu, et la manche est formée par le dos même du vêtement ; une couture arrondie marque le tournant de l'épaule. Deux rangs de belles franges de cordonnet entourent le vêtement, assez distancés l'un de l'autre au bas du dos. Passementerie dentelée, en chenille et cordonnet, autour du cou, sur le milieu des devants, autour des manches, au bas du vêtement et de chaque côté du dos. — Costume en faille et cachemire de ton loutre. Jupon à traîne, en faille, entouré d'un volant ruché et d'un volant plissé. Polonaise à dos postillon (simple basque), en cachemire brodé de laine bleu pâle. Le devant est drapé en tablier jusque derrière, où il est fermé par un nœud bleu. Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre couleur olive, à fond plat du bas, évasé et élevé du haut, et passe plate ; celle-ci bordée d'une large bande de velours loutre qui tourne sur le bavolet. Deux oiseaux-mouches ornent le pied d'un piqué de feuillage, satin olive, placé sur le côté ; brides de satin de même ton. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée à notre numéro de ce jour contient les cinq modèles suivants :

1. Confection *Eva*, d'après la gravure coloriée n° 1457 (fig. 3), annexée au présent numéro.
2. Confection *Raphaël*, d'après la gravure n° 1457 (fig. 5).
3. Confection *Paquita*, d'après la gravure n° 1457 (fig. 6).
4. Costume en neigeuse et faille, d'après la gravure coloriée n° 1459 (fig. 2), qui sera annexée au numéro du 13 octobre.
5. Paletot à triple collet, pour petite fille, d'après la gravure coloriée n° 1461 E (fig. 6), qui sera annexée au numéro du 27 octobre.

NOTRE ÉDITION N° 4

Le succès obtenu par les éditions n° 2 et n° 3 du *Moniteur de la Mode* nous a décidés à faire un pas de plus dans la voie de progrès et d'améliorations que nous avons constamment suivie, afin de faire œuvre utile à nos Abonnées. Ce modèle nous a suggéré l'idée d'une combinaison nouvelle, qui se traduit aujourd'hui par la création d'une *quatrième édition*, destinée à faire du *Moniteur de la Mode* le journal le plus complet de tous ceux qui s'occupent de la toilette féminine. Il suffira d'énumérer les éléments dont se compose cette édition pour prouver à nos lectrices qu'il n'est pas de publication qui puisse rivaliser avec celle que nous leur offrons.

Notre **Édition n° 4** comprend d'abord :

1° Tous les éléments des éditions n° 1 et n° 2 (gravures coloriées, illustrations dans le texte, patrons tracés et patrons coupés) ;

2° Deux magnifiques *Panoramas des modes nouvelles*, composés chacun de 14 figures coloriées, tirés sur beau papier de format exceptionnel, — paraissant le 1er avril et le 1er octobre de chaque année, et expédiés *franco* roulés sur un bâtonnet ;

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

3° 44 figurines coloriées à l'aquarelle, de même genre que celles de l'édition n° 3, — soit quatre par mois, sauf en avril et en octobre, où le *Panorama* composé de 14 figures tient lieu de deux figurines.

Par suite de cette combinaison, nous arrivons à donner à nos Abonnées, dans les 52 livraisons du journal, — en même temps que 200 gravures noires formant ensemble plus de 1000 sujets de modes, — un total de 200 *toilettes coloriées*, représentant toutes les variétés du costume féminin en rapport avec les diverses circonstances de la vie mondaine.

Nos Abonnées trouveront à la dernière page de la couverture du journal l'indication des prix d'abonnement fixés pour notre édition n° 4. Elles se convaincront facilement que l'élévation relative de ces prix n'est rien à côté des avantages représentés par la nouvelle combinaison, à laquelle nous ne doutons pas qu'elles ne s'empressent de faire un sympathique accueil.

Ad. G. et Fils.

CAUSERIE

Est-ce le retour de l'automne, ou l'approche des élections, qui produit cet effet? Toujours est-il que le mouvement reparaît, que la ville retrouve ses habitants, qu'on se sent revivre enfin. Quelques jours encore, et Paris se trouvera rendu à lui-même. Il ne sera que temps!

Pour le moment, la personnalité de M. Thiers, survivant au cercueil, tient encore la première place dans l'attention publique. Le manifeste d'outre-tombe auquel est attaché son nom, et qui a été publié par les soins de M. Mignet, a mis plus que jamais en relief cette impérissable physionomie. Pour nous, qui n'avons rien à voir dans les choses de la politique, nous voudrions montrer l'ex-président de la République tel qu'il a été crayonné dans une lettre familière par un contemporain, qui fut le collègue de M. Thiers... à l'Académie française seulement. A vrai dire, ce n'est point à l'auteur de la *Dame aux camélias* et de l'*Étrangère* qu'on eût songé à demander le portrait du grand homme d'État; mais puisque le hasard l'a amené sur ce terrain, il n'en est que plus intéressant de l'y suivre.

Pendant le règne de la Commune, M. Alexandre Dumas, comme beaucoup de monde, s'était rendu à Versailles, et voici, dit le *Sport*, ce qu'il écrivait :

« Je suis allé à Versailles pour voir. Versailles était le col de cette colossale cornue qu'on appelle Paris, où bouillait pour le moment la grande transformation de la société française, la plus grande, rappelez-vous-le bien, la plus radicale et la plus durable que nous puissions avoir si nous savions profiter. C'est par Versailles que s'échappait à gros bruit la vapeur de tous ces métaux en fusion, de tous ces éléments soi-disant indécomposables et décomposés à une chaleur inconnue jusqu'alors. Ne pouvant entrer dans la fournaise, je voulais au moins analyser la fumée.

» Ah! mon ami, au milieu d'une foule d'autres choses, j'ai vu dans la ville ressuscitée du roi-soleil, devenue tête du monde par intérim, j'ai vu la bêtise humaine se promener et s'étaler dans les larges avenues, comme jamais n'avait osé le faire la majesté de Louis XIV..... Attentif, infatigable, invisible, le chef du pouvoir exécutif imprimait le mouvement, la confiance, la vie à cette armée qu'il avait improvisée, disciplinée, convaincue en vingt-quatre heures, tout en faisant face aux injustices, aux ingratitudes, aux calomnies, le tout pendant qu'on démolissait sa maison et qu'on éparpillait aux quatre vents ses papiers, ses livres, ses tableaux, tous ces vieux amis de sa vie laborieuse et utile. Imbéciles et misérables! Je passais tous les jours deux ou trois fois, en allant aux interrogatoires et aux prisons, devant l'hôtel provisoire de ce petit vieillard actif, ferme et clairvoyant, et je ne pouvais cesser de l'admirer et de le plaindre. J'espérais toujours le rencontrer, je l'aurais salué; ça lui aurait été bien égal, mais ça m'aurait fait plaisir. J'aime le travail, j'aime le bon sens, j'aime la netteté du langage et de l'esprit, j'aime l'expérience, la sagesse et la philosophie de ces hommes bien équilibrés, qui ont beaucoup vu, beaucoup retenu, et qui, prévoyant la sottise et l'ignorance des autres, se sont tenus prêts à les sauver sans récriminations et sans espérances...

» M. Thiers ne sera ni Monck, ni Washington; il sera Thiers. Il y a encore de la place dans la mémoire des hommes à venir pour une immortalité nouvelle.... »

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier cette curieuse lettre de M. A. Dumas, recueillie il y a six ans par le *Nouvelliste* de Rouen où elle est restée enfouie. Elle méritait certainement un meilleur sort.

Mme Thiers, depuis la mort de son mari, a vu l'attention se porter sur elle d'une façon qu'elle n'avait pas rencontrée, lorsqu'elle siégeait à l'Élysée sous l'égide présidentielle.

On s'imagine assez volontiers Mme Thiers toujours en noir et vouée à l'effacement et à la retraite. Elle eut au contraire, ainsi que le rappelle le *Sport*, ses heures de mondanité très-élégantes, très-choisies et fut, sous la monarchie de Juillet, une des femmes les plus appréciées de la cour de la duchesse d'Orléans. Les bals qu'elle donnait place Saint-Georges étaient célèbres par leur entrain et leur mouvement, et, dans ses *Lettres Parisiennes*, le vicomte de Launay parle de l'élégance de ses dominos de satin blanc garnis de dentelles.

Les princes d'Orléans ne manquaient pas un de ces bals et s'y montraient danseurs intrépides. On raconte, à ce propos, une anecdote assez piquante. Un soir de bal, un jeune invité s'échappe des salons vers une heure du matin. Comme il descendait de toute la vitesse de ses jambes l'escalier qui mène au jardin, il se heurta contre un individu porteur d'un plateau couvert de glaces. C'était un garçon du café de Foy. Vous voyez d'ici le carnage de vanille, de fraise et pistache qu'il y eut!... Ce fut sur les marches un ruisseau panaché des moins réjouissants.

— Monsieur, s'écria le garçon, en voilà pour cinquante francs de consommé, et c'est dur pour un pauvre diable comme moi! Jamais à la maison on ne croira que ce n'est pas moi qui ai causé le dégât.

— C'est juste, répondit l'auteur de l'accident; mais, par malheur, je n'ai pas d'argent sur moi.

— Comment! un monsieur comme vous?...

— C'est pourtant la vérité. Fais-moi crédit jusqu'à demain et tu verras.

Ce disant, le danseur s'élança dans la rue, laissant le garçon peu rassuré par cette promesse.

Le lendemain, un valet de pied à livrée bleue et or entre au café de Foy, et demande la victime du plateau renversé.

— Tenez, lui dit-il, voilà un billet de cinq cents francs que mon maître vous envoie.

Celui qui cassait les verres et les payait si royalement s'appelait le duc d'Orléans.

Autre temps, autres mœurs!...

La future Exposition de Paris surexcite de tous côtés l'ambition des peuples; c'est à qui s'y distinguera par quelque envoi marquant et à sensation. Au nombre des exhibitions de ce genre, on cite dès à présent une véritable curiosité : c'est une barque pontée, le *New-Bedfort*, qui n'excède pas dix pieds, et dont le tonnage est d'une tonne et demie, avec laquelle le capitaine Crapon et sa femme, tous deux seuls à bord, ont récemment traversé l'Atlantique.

Parti de New-Bedford dans le Massachussets, ce couple hardi a mis cinquante-quatre jours à atteindre les côtes de l'Angleterre dans sa frêle embarcation. Tempête, rafales, pluie, il a tout supporté avec une intrépidité incroyable. Pendant soixante-dix

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

heures de suite, le capitaine Crapon dut, par un mauvais temps, rester au gouvernail. Jamais l'exemple d'une telle traversée, faite par une femme, ne s'était produit : aussi Mme Crapon est-elle devenue la lionne de Londres.

Parmi les inventions suscitées par l'Exposition de 1878, il en est qui appartiennent à la note gaie. Un Anglais a imaginé le moyen de teindre à volonté les arbres et les végétaux. Voyez-vous la jolie nature que cela promet !... Un autre donne aux fruits et aux légumes toutes les saveurs imaginables : en mangeant des cerises, vous pourrez croire déguster du melon, selon votre humeur, de la pêche ou de la framboise.

Il est malheureux que le procédé ne puisse pas être appliqué aux choses de l'ordre moral : ainsi on eût aimé, par exemple, en fréquentant M. Leverrier, — l'éminent astronome dont le nom a été immortalisé par la découverte de la planète *Neptune*, et qui vient de s'éteindre âgé de soixante-six ans, — à trouver sous l'enveloppe du porc-épic la saveur artificielle de l'aménité qui manquait à son caractère.

Ludovic Sauveur.

LA BALLADE DU TERME

Ce n'est pas du dieu immobile et cul-de-jatte qui fait encore l'ornement de nos jardins que j'entends parler, mais de l'anniversaire ramené par les saisons et que nos concierges, armés d'une quittance en due forme, ne manquent jamais de rappeler aux plus oublieux d'entre nous.

J'ai toujours pensé qu'un poëte pourrait écrire sur ce sujet une fort jolie ballade en quatre couplets. Mais voilà! il faudrait trouver un poëte à qui il ne rappelât aucun souvenir cruel, et, vous le savez, les poëtes ont toujours rêvé de ne payer leur loyer qu'au bon Dieu, — comme les oiseaux, — et encore après leur mort !... Heureux rossignols ! heureux pinsons ! ils en sont quittes pour une chansonnette, et l'homme, ce portier maussade qui veille tyranniquement au seuil du monde animal, n'a pas encore imaginé de les forcer à vendre leurs ailes quand ils oubliaient de s'acquitter.

Oui, certainement, ce petit poëme aurait quatre strophes, et d'un caractère varié.

Ab Jove principium. C'est au terme de Janvier que serait consacrée la première.

— Vilain terme! lui dirait-elle, terme maudit! Tu viens donner le coup de grâce à ma bourse, que les étrennes avaient déjà si cruellement blessée. Tu es impitoyable entre tous tes frères, terme de Janvier, et le plus dur à tout le monde. Tu me fais l'effet d'un procureur d'autrefois qui serait venu de fort loin par un chemin mauvais. Tes pieds sont boueux; la neige a poudré tes cheveux et tu viens t'ajouter aux misères dont nous comble la température, comme pour faire un mauvais tour à des gens accablés déjà.

— Sois béni, au contraire, joli terme d'Avril ! Ce n'est pas qu'il soit jamais amusant de donner de l'argent, mais tu nous fais oublier cet ennui par mille prévenances. C'est toi qui nous ramènes dans ce joli paysage de banlieue dont chaque haricot est l'objet d'une culture touchante. Tu vas, pour beaucoup, à travers champs, par les sentiers déjà bordés de gazon et égayés de marguerites. C'est avec une chanson printanière aux lèvres que tu nous abordes, et tu es comme un de ces beaux enfants mendiants des routes espagnoles, dont le sourire aux dents blanches vous paye largement votre aumone.

— Tu es platement ennuyeux, terme de Juillet. Alanguis par la température, très-disposés au far-niente, tu viens troubler notre repos... Et pourquoi ? — Pour nous offrir des sorbets ou des orangeades parfumées ? — Point. — Pour nous proposer de payer une dette ! Tu me diras que, cette façon de s'enrichir étant la plus aisée et la plus honnête, il n'y a rien que d'aimable pour nous dans tes intentions. Soit ! Tu aurais pu rester dans le calendrier sans prendre la peine de te déranger. Vrai, tu n'as aucun esprit. Aussi es-tu le moins fêté, même par les plus nomades. Peu de gens consentent à déménager sous tes auspices. Va, crois-moi, ne t'occupe pas de nous cette année !

— Je me garderais bien de te plaisanter, terme d'Octobre. Tu n'as rien de plaisant dans la tournure. Tu es le plus cruel de tous aux pauvres gens. Tu leur viens avec l'annonce des premiers froids, et il faut t'économiser sur le prix du chauffage et de la lumière à venir. Tu nous ramènes dans la grande ville pour entendre le roulement insipide des voitures sur le pavé mouillé. Mais je ne veux pas penser à toi davantage.

Je m'aperçois, en relisant cette ébauche, que j'ai supposé pour auteur de ma ballade un poëte locataire. Celle du poëte propriétaire serait infiniment plus gaie. Mais ce sera pour une autre fois.

G. B.-F.

THÉATRES

Réouverture sur toute la ligne !

En attendant que la direction du Théâtre-Italien nous convie à l'audition de la *Lilia* de M. Gasparo Villate, du *Néron* de M. Rubinstein, et de l'*Amélia* de M. Flotow, l'Opéra-Comique nous a rendu *l'Eclair*, un de ses plus indiscutables triomphes. Ah! la belle et délicieuse partition ! Grâce à MM. Stéphane et Nicot, à Mlles Ducasse et Chevrier, son retour a été un vrai régal pour le public, heureux de réentendre ces mélodies qui portent si bien à l'âme.

Le Théâtre-Lyrique s'est signalé par une série de nouveautés que nous regrettons de ne pouvoir analyser. Deux partitions en un acte, *Graziella* et *l'Aumônier du Régiment*, dans des tons très-différents et avec des mérites divers, ont également réussi. Quant à *la Clef d'or*, de M. Octave Feuillet, c'est un ouvrage d'une délicatesse tout aristocratique et dont le succès a besoin, pour s'accentuer, de la rentrée des auditeurs mondains en ce moment éloignés de Paris. Tout le monde a lu le roman-comédie, plein de finesse, d'observation ingénieuse et de sentiments délicats de M. Feuillet. La musique de M. Eugène Gautier s'en est inspirée et s'est revêtue, pour la circonstance, d'une teinte académique qui équivaudra sans doute pour la partition à un brevet de longévité. M. Bouhy et Mlle Marimon font de leur mieux pour lui créer un avenir.

Le Vaudeville est en bonne veine. La reprise des *Vivacités du capitaine Tic* lui donne, en amusant le public, tout le temps de monter une pièce de résistance pour l'hiver, et *le Premier avril*, de M. Quatrelles, est bien fait, de son côté, pour donner patience aux plus pressés. Ce n'est qu'un acte, mais un acte ingénieux et émouvant, de bon style et de bon aloi, où Mlle Barthet est charmante au possible et très-bien entourée par MM. Munié, Train, Joumard et Mlle Fany Génat.

Donnons un regret, en passant, au drame pathétique et plein de sentiments élevés par lequel MM. Cormon et de Beauplan avaient inauguré la saison. *Pierre* méritait mieux que le nombre de représentations relativement restreint qu'il a obtenu.

Le Théâtre-Historique a trouvé dans le *Régiment de Champagne*, les éléments d'un assez long succès pour que nous n'éprouvions aucun scrupule à ne lui consacrer aujourd'hui que cette simple mention. M. Jules Claretie a fait œuvre patriotique et mérité l'accueil dont sa pièce a été l'objet.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE 6. N° 791. — DESCRIPTION, PAGE 470.

TOILETTE DE MARIÉE (DEVANT ET DOS)

Nouveau modèle de Mme Ad. Kœnig (rue Monsigny, 19). — Prix du patron épinglé : 10 fr.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PTION, PAGE 470.

DEVANT ET DOS

A. Leroy, imp. r. des Marais 66.

LE MONITEU

Paris, Rue du C

Modèles et Confections de la Maison Costadau, r.

r. de la Paix 24 et r. Vivienne, 30 – Etoffes pour Deuil des Magasi

de la Maison Vatelot & Cie, r. Turbigo 59 – Ing

Entered at Stationer's hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 808. — DESCRIPTION, PAGE 470.

TOILETTES DE DINER

Modèles de Mme Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19). — Patrons épinglés : 6 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CE N'EST PAS LA DANSE

(NOUVELLE.)

I

« Ce n'est pas la danse!... Eh! mon Dieu, ce n'est pas la danse... Ce n'est pas parce que vous aurez gigotté comme ci, que vous vous serez trémoussés comme ça, que vous aurez remué le corps et les jambes... que vous aurez fait le mal. Le mal, ce sont les fréquentations dangereuses qui en sont les suites... ce sont les petits coins obscurs de ces lieux de perdition... »

Ainsi tonnait du haut de la chaire un brave curé, en s'adressant surtout à la jeune partie féminine de ses ouailles.

Et ce qui rendait son éloquence tout à fait originale, c'est qu'il l'accompagnait d'une mimique qui était en même temps la reproduction de la chose. Pinçant de chaque côté son surplis comme un cotillon, à chaque mot accusateur, il joignait le geste à la parole, se livrant, pour l'exemple, à de véritables déhanchements.

Aussi son auditoire ne retenait-il guère ses rires, malgré la majesté du lieu.

Un, surtout, se faisait entendre par-dessus tous les autres, perçant la nef de son timbre clairet, et dominant le diapason général.

— Gloriette! reprit sur ce le curé, faut-il que j'aille te chatouiller les côtes pour te faire rire un peu plus fort?

Celle à qui s'adressait cette apostrophe en toutes lettres n'en parut pas intimidée; au contraire. Était-ce effronterie? non; mais simplement conscience d'une propension naturelle qui avait contracté l'habitude de certaines franchises.

En tout cas, ces anathèmes étaient formulés, comme on le voit, sur le ton d'une familiarité douce, attestant qu'on se connaissait de longue date et d'autre part qu'à la messe.

Car Gloriette était réputée au village pour la gaieté de son rire. Elle était riante, elle était rieuse; elle riait à tout propos, et sous le moindre prétexte; rire était sa passion. Quand, en passant, on entendait un trille éclatant s'élever comme une fusée de derrière une haie vive, ou faire écho dans un angle de mur, on pouvait, sans y aller voir, affirmer à coup sûr : c'est la voix de Gloriette!

Et les hommes graves se disaient en continuant leur chemin : — Ah! la gamine!

Et ceux qui aimaient la musique criaient : — Bravo, Gloriette!...

Et ce rire franc était si sympathique que, rien qu'en l'écoutant, on avait envie de rire aussi.

Au bal, — ah! dame, nous y voilà! — au bal, dont elle était folle à cause de la danse, — ce qui avait provoqué son accès d'hilarité durant le prône, — au bal, c'était également avec son rire qu'elle tenait à distance les amoureux et les galants. C'était sa manière de répondre à tout, même à l'invitation d'un danseur quel qu'il fût, et qu'elle ne refusait jamais. Ce qu'elle refusait, par exemple, c'était les offres de « vin cuit », ce *nec plus ultra* de la sensualité villageoise. Mais lorsque l'heure était venue d'entrer en branle, que le crin-crin avait donné le signal, que les quatre quinquets fumeux illuminaient la salle de bal en répandant dans l'air une odeur rance et âcre, que le sol parqueté de planches secouées par tous ces pieds piétinants exhalait comme un encens de nuages de poussière qui vous prenait à la gorge, Gloriette alors se sentait dans tous ses états : un plaisir sans égal l'entraînait sur place; tout ça, pour elle c'était le vrai bonheur.

Au résumé, folle envie de se donner du mouvement selon les rites si bien démontrés par le curé en chaire; folle inquiétude des facultés remuantes; folle jeunesse. Et c'est bien naturel!

Elle avait dix-sept ans; mais, sous le rapport des formes, elle était plutôt en retard qu'en avance. Elle était jolie, mais d'une de ces beautés mignonnes sur lesquelles le hâle et le soleil n'ont pas de prise, parce que la finesse de la peau laisse toujours reparaître la revivification d'un sang rose et nouveau. Elle vivait seule avec son père, veuf, lequel était maréchal ferrant et par là même forgeron; un peu charron aussi, un peu rebouteux, un peu vétérinaire, même un peu épicier. Le ménage était tenu par une forte servante.

Il résultait de ce cumul industriel une aisance relative dans la maison, et que Gloriette n'était guère assujettie aux rudes travaux de la campagne. Le soin de la basse-cour et des ouvrages de couture suffisait à varier ses occupations. L'inquiète prudence d'une mère eût peut-être cherché à mettre un frein à son naïf amour du bal. De la part d'un père confiant et débonnaire, l'indulgence s'expliquait. Le reste allait tout seul.

Tout cela respirait donc une vie au résumé facile à certains égards, et toujours de la gaieté sur la planche. Ce qui n'empêchait pas les moments d'austère réflexion. Et dans ces moments-là, occupée qu'elle était à coudre auprès de la croisée, si elle éprouvait un besoin quelconque de se lever de sa chaise, tout en n'en continuant pas moins son monologue secret, on eût pu la voir s'arrêter tout à coup pour se pavaner, pour faire des mines de singe; et comme si le mouvement lui eût délié la langue, elle s'écriait en prenant des poses, et au souvenir du fameux prône : « Eh! mon Dieu, ce n'est pas la danse... »

Et de rire. — Et allez donc!

D'autres fois, était-elle en train de fricasser une omelette vivement sur le feu, lorsque pour la détacher d'une façon leste il lui fallait donner un coup de poing sur la queue de la poêle, elle trouvait plaisant d'accompagner ce tour de main de la même ritournelle : « Non, ce n'est pas la danse!... Oh! mon Dieu non! »

Et de rire encore selon son habitude.

Évidemment ce n'était pas là un système à engendrer une noire mélancolie. Mais, sur un terrain aussi mobile, les mauvaises pensées non plus n'avaient guère le temps de germer.

II

Quant à Jacquot, c'était une autre affaire.

Jacquot était un jeune et agréable vaurien de vingt ans, un peu bancroche : ce qui lui assurait un vice rédhibitoire à l'heure prochaine du tirage au sort. Son père avait pour une trentaine de mille francs de biens qu'il faisait valoir, le jeune homme aidant; car, pour lui, il était toujours dans les vignes, mais sans façons, sans manières, tout simplement par état d'être. Le fils se trouvait donc possesseur, à ce compte-là, d'un avenir assez faraud.

Les plaisanteries d'invention, — ce qui s'appelle une bonne plaisanterie, — sont chose rare au village. Cependant, quelquefois les saines traditions y pénètrent par occasion; et Dieu sait si les bons petits camarades se privaient de demander au boiteux sur tous les tons de la liturgie moqueuse : « As-tu déjeuné, Jacquot? » — C'était simple autant que sempiternel. Seulement, en raison d'un grasseyement usité par l'auteur de ses jours lui-même, on avait l'habitude de prononcer son nom comme dans le *More de Venise*, et rien qu'à entendre dire : « As-tu déjeuné, Jacquot? » Desdémone en eût tressailli dans sa tombe.

Sous l'influence de cette scie patriotique, assez maussade à la longue, il avait contracté un caractère rancuneux et sournois; ce qui ne l'empêchait pas, dans le fond de lui-même, d'être amoureux de Gloriette, amoureux à s'en pâmer. Il ne lui en avait jamais rien dit, parce qu'il la voyait indifférente aux galants de toute espèce. Mais au bal il l'invitait souvent, et elle l'acceptait comme un autre, parce que, pour elle, un danseur était la manivelle qui faisait tourner le moulin à plaisir.

Pourtant elle en avait une certaine perception. Car, tandis qu'à la danse l'aimable Jacquot se montrait toujours discret, comme

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

si ce rapprochement même l'eût tenu en respect, à distance au contraire, quand l'occasion s'en présentait, il avait plus de langue. Si, en passant par là, il l'apercevait derrière la haie de son jardin, ou bien s'il arrivait qu'elle montrât sa fine tête à la fenêtre, il avait alors à son adresse des mots hardis qui frisaient le compliment.

Au reste, il est remarquable que les boiteux des deux sexes sont plus particulièrement enclins à la passion. Pourquoi?... Ah! ça, c'est un arcane. Un orthopédiste pourrait peut-être l'expliquer.

Ce sentiment que Gloriette commençait à comprendre, mais qui était de sa part sans aucune réciprocité, ne lui inspirait donc pas grande gêne. Cependant une circonstance plusieurs fois renouvelée avait fini par lui donner l'éveil.

Le village se trouvait à deux petites lieues de la ville. Les lundis étaient des jours réglés pour le père. Mais si, durant la semaine, on avait besoin de quelque chose pour la « boutique », c'était ordinairement Gloriette qu'on envoyait en commission. Elle attelait le cheval à la charrette, montait dedans haut le pied, et s'en allait ainsi seule en compagnie du poney, qui dressait amicalement les oreilles quand, tirant sur les guides, elle lui criait de sa voix clairette : « Hue donc, Bibi! tu dors... »

Juste à mi-route, sur le plateau d'une hauteur située entre le village et la ville, existait une lande précédemment défrichée et couverte de jeunes taillis.

Or, deux ou trois fois déjà, depuis le renouvellement de la saison, Gloriette avait rencontré là, comme sortant du petit bois, l'aimable boiteux, que le hasard seul ne devait cependant pas amener ainsi sur son passage, en un pareil endroit. D'autant plus que, tout en se contentant de lui dire : « Bonjour, Gloriette! » il la regardait, elle et son équipage, d'une singulière façon et comme s'il eût médité quelque chose.

Cette circonstance lui avait bien donné un peu à réfléchir, mais encore à sa manière, sans beaucoup de sérieux. Et ces sortes d'apparitions n'ayant jamais lieu que dans le trajet du retour, elle prit simplement le parti de revenir désormais par le chemin le plus long, qui, tournant le bas de la côte, permettait à « Bibi » de toujours trotter en honnête poney heureux de regagner l'écurie.

Maintenant qu'y avait-il de vrai au fond du cœur de ce Lovelace timoré à jambe courte? Pas grand'chose de bon, probablement!

L'instituteur de la commune était un homme âgé, qui déjà se faisait suppléer par son fils, en attendant sa survivance ou sa retraite. Celui-ci avait vingt et un ans. Il s'appelait Julien. Doux, bien élevé, instruit, plus même que ne l'exigeait l'exercice de ses fonctions, l'éducation l'avait doué naturellement d'instincts plus raffinés que ceux qui ont cours en général au village. Ainsi on ne le voyait jamais au bal, non pas seulement en raison de son caractère pédagogique, mais parce que, eût-il été libre, ces amusements dans leur forme ne lui en eussent pas moins paru sans plaisir. Malgré la parité d'âge à peu près, Gloriette avait encore eu le temps d'être un peu son élève. Rieuse sur les bancs de l'école comme sur ceux de l'église, elle avait bien souvent mis l'apprenti-maître à l'épreuve de sa charmante humeur. Mais ces épreuves, parait-il, n'avaient produit que des impressions douces; car à cette heure où Gloriette était devenue au vu de tous une bien jolie jeunesse, le fils du maître d'école était devenu de son côté un de ses plus fervents admirateurs. Il en résultait que les occasions de se le dire devaient être rares. Aussi, lui non plus, ne l'avait-il jamais dit.

Ne se montrant pas dans les réunions des jeunes gens de son âge, l'occasion la plus fréquente qu'il eût d'apercevoir Gloriette, c'était le dimanche, à la messe, où il occupait avec son père la place de chantre au lutrin. Mais il avait une autre attribution, celle de jouer du serpent. Aussi lorsque, prenant son instrument aux replis monstrueux, il se mettait à souffler dedans, en enflant les joues de manière à prouver que ce n'était pas de sa part un vain simulacre, Gloriette ne pouvait-elle s'empêcher de penser au soufflet de forge de son père; — ce qui lui procurait un nouveau sujet de gaieté, tandis qu'elle grignottait avec une dévotion peu recueillie ses deux ou trois bouchées de pain bénit. — Néanmoins, sous son costume de lévite elle le trouvait gentil. La blancheur pâle de son visage, rehaussée par des cheveux très-noirs coupés court, allait bien avec celle de son surplis flottant.

L'aimable Jacquot, mêlé au groupe des jeunes qui stationnait d'habitude sous le porche pour voir entrer les beautés villageoises, trouvait au contraire matière à lazzis dans ce vêtement de sacristain. Instinct de rival sans le savoir, ou de libre penseur en herbe.

Lui et Julien étaient donc deux amoureux rivaux à leur insu. Mais on comprend d'après cela que leurs sentiments devaient différer de nature.

Au fond, le jeune bancal était un jeune libertin, sorte de renom qui, dans toutes les conditions et à tous les niveaux, joui trop souvent d'un certain prestige. A ces causes, il avait fait déjà plusieurs victimes, et on les connaissait.

Lorsqu'il avait commencé à concevoir des pensées de convoitise à l'égard de Gloriette, la beauté fine et déliée de l'enfant lui avait inspiré en même temps une sorte de réserve si contraire à ses habitudes, qu'elle lui avait donné à réfléchir avant d'aller plus loin. Il résultait, dans son esprit, de cette retenue à la fois volontaire et contrainte un conflit de désirs mauvais, de respect et d'adoration sournoise, de bonne envie de parler et de sage conseil de se taire, qui le mettait mal à l'aise vis-à-vis de cette innocente et rieuse de lui-même. D'ailleurs le forgeron, ce représentant de l'autorité paternelle, vrai colosse de six pieds avec une carrure à l'avenant, était d'autre part un rebouteux trop expert pour se faire scrupule, au besoin, de casser quelque membre à un séducteur de sa fille, — quitte à le raccommoder après. Autre matière à réflexion! Si bien que cette fois l'aimable Jacquot, ce vainqueur des belles, s'en était tenu jusqu'alors aux regards curieux, aux intrigues muettes et aux embûches imaginaires.

Tout autre était la passion du fils du maître d'école.

Sa timidité, à l'égard de ses propres sentiments plutôt qu'à l'égard de la personne, ne provenait pas chez lui d'une crainte mauvaise. Ses visées non plus ne pouvaient être les mêmes conséquemment. Dans sa pensée, il n'eût ambitionné rien de mieux que de devenir le mari de Gloriette, si son âge à lui et la nature de son emploi ne lui eussent imposé, avant de songer au mariage, d'attendre au moins qu'il fût devenu titulaire.

En attendant, en effet, il aimait pour lui-même, et s'ingéniait seulement, par des moyens cherchés, à suppléer aux occasions auxquelles il lui était interdit de prendre part. Sa meilleure ressource dans ce cas-là était le prétexte de quelque achat d'épicerie, ce qui, de temps en temps, lui donnait accès dans la maison, aux heures libres de la fin du jour, et, quand il avait de la chance, celle de faire apparaître la rieuse à la « boutique ». Un peu de causerie alors s'en suivait. On se tutoyait même par vieille habitude de jeunesse. Le forgeron, qui était un homme fort, non-seulement du biceps, mais par ses connaissances empiriques, le plaisantait bien quelquefois sur son service à l'église. Mais la vieille servante, un peu dévote, se mettait de son parti, si elle se trouvait là. Quant à Gloriette, lorsqu'après avoir pesé ou atteint du casier à compartiments ce que Julien était venu chercher, lorsqu'après ce déploiement gracieux et sujet à variantes de ses talents de demoiselle de comptoir, elle le voyait s'éloigner, non sans avoir reçu de lui plus d'un regard exprimant aussi certaines choses, elle se disait à son tour avec son enjouement ordinaire : « Oh! celui-là, ce n'est pas la danse... »

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Car cette maxime jaculatoire, cette réminiscence de la chaire était devenue pour elle une source inépuisable d'épigrammes. Elle s'en servait comme d'un exorcisme à toutes fins.

Cependant une expression négative ne suffit pas pour faire absolument le bonheur. Il faut au moins quelque chose avec, et qui s'affirme; ce qui est naturel a ses lois. De sorte que des regards sournois et inquisiteurs de l'un, comparés aux manières si discrètes de l'autre, naquit un contraste qui avait mis en arrêt les pensées de Gloriette, en les fixant sur un point auquel, pour son compte, elle n'avait jusque-là guère songé.

L'auteur légitime du boiteux n'était pas précisément un ivrogne, mais un homme qui aimait à boire, animalement; et pour couper court aux chômages, il ne dégrisait plus. L'ébriété de chaque jour continuait celle de la veille, sans lacune. Il en résultait que, cet état étant devenu normal, pour les extras il fallait augmenter la dose, et que, dans ces occasions-là, Jacquot fils était obligé de ramener Jacquot père du cabaret.

Un soir de ce même été qu'ils rentraient ainsi, l'un convoyant l'autre, et qu'il leur fallait passer devant la maison du forgeron, celui-ci, en tablier de cuir, se trouvait précisément dehors, sur le pas de sa porte. Julien, qui venait sans doute de faire une emplette, causait avec lui; et Gloriette, accoudée à mi-corps sur le volet d'en bas de la boutique, montrant son buste comme dans un cadre, complétait le trio.

Pour le boiteux, chez qui l'amour-propre à cette vue parla plus haut que l'amour filial, c'était un passage désagréable à franchir.

Jacquot père, au contraire, avec cet instinct rabâcheur de l'homme ivre, se planta devant le groupe, dans l'intention de commencer un discours. Mais la première difficulté, en s'arrêtant, ayant été de se mettre d'abord en équilibre, l'homme solide eut le temps de lui dire d'un ton de bonhomie :

— Eh bien! voisin, ça ne va donc pas mieux?

— « Iaquot » ne demande rien à personne... « Iaquot » passe droit son chemin... répliqua le pochard en se donnant un coup de poing dans la poitrine, ce qui lui fit perdre de nouveau son aplomb.

Alors Gloriette, qui ne savait guère retenir sa langue, et d'ailleurs n'en éprouvait nul besoin, dit tout haut, bien que pour elle-même :

— Oh! ça, c'est pas la danse!...

L'esprit orgueilleux du beau bancal se sentit piqué de cette plaisanterie, sans toutefois oser répliquer à celle qui en était l'auteur.

Mais Julien connaissait le refrain. Il avait ri aussi. Et le boiteux s'en prit à lui avec une méchanceté d'autant plus empressée qu'il n'était pas seulement vexé, mais jaloux. Ce rire d'accord lui sonnait mal aux oreilles.

— Hé! musicien d'église, parce que tu sers la messe, faut pas te moquer de ceux qui ont levé un peu trop le coude. Le restant des burettes de M. le curé ne se vide pas non plus tout seul. Mais du vin de sacristie, ça ne monte pas à la tête, pas vrai? Ça descend par où ça coule...

Il ricana à son tour, mais sans écho.

Quant au pochard, inconscient de l'épisode, il répéta fièrement sa phrase :

— « Iaquot » ne demande rien à personne... « Iaquot » passe droit son chemin... »

En suite de quoi il reprit sa marche en zigzags, avec son bancroche à la clé.

Cette petite scène détermina un résultat que l'esprit vindicatif de l'aimable boiteux n'avait pas prévu.

Gloriette, témoin de l'apostrophe grossière adressée à Julien, fut peinée en elle-même d'en être la cause, tout en lui sachant gré d'avoir subi cet affront à sa place. De son côté, Julien faisait une réflexion identique en sens contraire. Il était content d'avoir été insulté devant elle, presque à son intention, comprenant le sentiment logique qui devait s'en suivre. Et il était heureux d'être content. Cette expression pourra paraître niaise. Eh bien! c'est comme ça.

Donc, ce qui résulta encore des deux parts, ce fut une entente tacite, une complicité de pensées sur le même sujet.

Georges Bisse.

(La suite au prochain numéro.)

A TRAVERS LES LIVRES

Nos lectrices ne nous pardonneraient pas de ne leur point signaler l'apparition d'un nouveau roman de notre sympathique collaborateur Charles Deslys. Son nouvel ouvrage, publié chez l'éditeur E. Dentu, a pour titre : *La dot d'Irène*. C'est le digne pendant du *Serment de Madeleine*, dont le succès, si vif l'an dernier, se soutient et se renouvelle à chaque édition.

On retrouvera dans *La dot d'Irène* le même intérêt, le même charme, une action des plus émouvantes, les types originaux, le sourire et les larmes. C'est un de ces romans honnêtes qu'on peut laisser dans toutes les mains et qui plaisent cependant aux lecteurs blasés, dont ils rajeunissent l'imagination. *La dot d'Irène* a sa place marquée dans la bibliothèque de la famille.

Saluons au passage l'apparition des Almanachs.

Les Almanachs!... Ils arrivent quand les oiseaux s'en vont. Ils nous apportent le calendrier de l'année nouvelle, ce grand inconnu de 365 jours, plein de terreur et d'espérance, qui comblera nos vœux ou fera naître pour nous les plus cruelles désillusions. Et cependant, ces modestes messagers sont gais, alertes, vivants sous leurs couvertures de couleur; ils forment toute une légion où chacun a son caractère, son allure, sa destination. C'est le livre à la portée de toutes les bourses, le livre qui a de l'actualité depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, — chose rare!

On les trouve, comme toujours, à la librairie E. Plon et Cie. Dans cette grande collection pour 1878, nous signalerons surtout : l'*Annuaire* et les *Almanachs Mathieu (de la Drôme)*, si précieux pour leurs prédictions atmosphériques et leurs excellents calculs sur le rendement des récoltes; l'*Almanach des Célébrités contemporaines*; l'*Almanach du Savoir-Vivre*, l'*Almanach-Manuel de la Bonne Cuisine*; celui *des Dames et des Demoiselles*, la *Mère Gigogne*, le *Prophétique*, le *Parisien*, l'*Astrologique*; l'*Almanach illustré de la Jeune Mère*; le vieux *Mathieu Laensberg*; le *Lunatique*, le *Charivari*, le *Pour Rire*, le *Comique*, illustrés par Bertall, Cham, Grévin, Henry de Montaut, etc., etc.

Il y en a pour tous les goûts, on le voit, et de toutes les couleurs.

R. H.

AVIS IMPORTANT

Nous recevons encore de quelques-unes de nos abonnées des réclamations que l'examen attentif du calendrier leur eût épargnées. Persuadées que le journal doit leur arriver invariablement le 1er du mois, elles nous écrivent pour se plaindre de ne l'avoir point reçu. Nous nous empressons de leur rappeler que le journal paraît *tous les samedis*, sans acception de date. Or, le premier samedi d'octobre tombant le 6, il nous était impossible de leur expédier le journal avant cette date.

Ad. G. et fils.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

NOUVEAU PANORAMA DES MODES *

POUR LA SAISON D'AUTOMNE ET D'HIVER 1877-1878

1. *Juliana :* costume en neigeuse bleue à bouclettes blanches et faille bleue. — Jupon à traîne, en faille, entouré de plissés de faille réunis par un bouillonné en neigeuse. — Polonaise en neigeuse, de forme princesse devant, à dos coulissé jusqu'à la taille. — Ici, l'ampleur se répand en plis pressés, formant comme un pli Watteau ; une ceinture de faille ceint la taille jusque-là et les draperies de côté se dissimulent dessous. Plissés de faille sur tous les bords. Poche carrée, encadrée de même et terminée par des nœuds de ruban. Le bas des manches, en forme de cornet, est garni d'un bracelet de ruban noué dessus. — Fichu de même étoffe, entouré de plissés de faille, avec col de faille ouvert en châle et clos par un nœud de ruban. — Capote de feutre gris, à petite passe diadème et fond plat, bordée tout autour de velours loutre ; draperie et large nœud de velours sur le côté, jusque dans le haut, d'où s'élève une plume. Le bavolet, à parties doubles, est bordé de faille blanche ; mentonnière assortie, fixée de côté par un nœud. — Patron épinglé : 5 francs.

2. *Belle Inès :* costume en velours laine (dit « de chasse ») gris ardoise et faille de ton assorti. — Jupon en faille, à traîne, entouré d'un volant plissé. — Polonaise en velours laine, ouverte complétement de côté. Les bords, ainsi que la couture de côté, sont garnis de trois dépassants en faille noire, rouge et blanche ; le bord de l'ouverture est orné, en outre, de boutons pendeloques en passementerie. Les draperies du tablier (ou devant de la polonaise) se perdent sous les bords de l'ouverture. Après la seconde ligne de garnitures, les draperies reprennent leur mouvement pour se terminer derrière. Col de faille noire, formant rabat devant, et second col rabattu en étoffe pareille au vêtement ; les bords liserés de blanc. Doubles parements de même genre au bas des manches. — Capote de faille noire : calotte plate, bavolet plat et petite passe doublée de faille rouge avec tour de tête ruché. Nœud éventail de coques de ruban noir, fixées sur le côté de la calotte par un autre nœud de ruban rouge. Mentonnières en ruban nouées de côté. — Patron épinglé : 8 francs.

3. *Athalie :* robe princesse en broché de laine gris-fer, à pointillés bleu et caroubier. — Jupon de faille, entouré d'un petit plissé de même nature et de deux bouillonnés en broché ; le tout réuni à l'envers aux coutures. — Le dos de la robe, tout à fait princesse, retombe en traîne par deux repliés ; les bords garnis de faille. Le devant du costume forme tablier et veston. Le tablier part des coutures de côté du dos ; le côté de devant offre cette particularité que, vers le bas, le bord est découpé en trois barrettes étroites, qui forment claire-voie et permettent d'apercevoir une large bande de faille caroubier placée dessous. Chaque barrette est fixée sur le bord opposé par une boucle de nacre. Cette même disposition de barrettes se retrouve au veston ; c'est ainsi qu'il se ferme sur le plastron-gilet en faille caroubier. Un col rabattu, en faille gris fer, orne le haut de ce vêtement. Le bas des manches est garni de barrettes bouclées, sur panneau de faille caroubier. — Chapeau de feutre gris foncé, à calotte *Pifferaro* et passe diadème. Un ruban de teinte assortie entoure la calotte à plat ; il est fixé sur le côté par une petite perruche *inséparable ;* de ce même point partent, de chaque côté, les mentonnières. Bandeau de faille caroubier sous la passe. — Patron épinglé : 8 francs.

4. *Carlos :* grande confection de drap blanc ivoire. — Forme paletot, à dos cintré, petits côtés sous les bras et devants droits. Large collier de renard doré et bandes de même fourrure sur les bords devant, coupées dans le haut par une patte de drap bordée d'une torsade de soie et boutonnée à chaque extrémité par des boutons *marguerites* en passementerie. Une ligne de boutons semblables suit les bords de la fourrure. Tout le vêtement est bordé d'une torsade de soie, y compris un petit revers qui orne les bas côtés. Ces revers sont réunis par une bande de fourrure qui orne le bas du dos à 20 centimètres du bord inférieur. Parements de fourrure autour des manches ; l'extrémité en drap bordé et boutonné comme le reste. — Robe de faille bleu verdâtre, le devant plissé à plis plats et se retournant vers le dos ; la ligne du milieu du tablier, qui reste plate, est ornée de nœuds de ruban de même teinte. Le reste du jupon est à traîne unie. — Chapeau de feutre marron, genre timbale, garni au sommet d'un nœud alsacien en satin ivoire ; les bouts, réunis en catogan, sont retenus par une touffe de bluets placée assez haut. — Patron épinglé : 3 francs.

5. *Maintenon :* beau manteau en matelassé de drap marron. — Le dos est cintré et la couture du milieu se continue presque jusqu'en bas, où les deux parties se séparent. Petits côtés sous les bras, devants droits, mais justes et fermés par des boutons de passementerie à glands pendeloques. De longs revers entonnoirs en velours assorti ornent les côtés du vêtement, et de l'un des bords pendent des boutons pareils aux précédents. Double col de velours, l'un montant, l'autre rabattu jusqu'aux épaules. — Jupon de cachemire vieil or, entouré d'un volant plissé par groupes de plusieurs plis ; la tête formée de cinq petits rouleautés de faille assortie. — Lingerie en linon et dentelle. — Chapeau de velours violet, à fond mou. Passe fanchon, garnie d'un diadème de pensées mélangées de feuillage. Nœud de dentelle noire sur le bavolet et barbes assorties. — Patron épinglé : 3 francs.

6. Costume de drap souris, pour petit garçon de cinq à sept ans. — Pantalon court, dépassant le genou. Veston ajusté ; le dos sans couture au milieu, avec deux petits côtés, et le devant fermé par une ligne de boutons. Ceinture de même étoffe, boutonnée derrière ; parement droit au bas des manches et triple collet. Une piqûre de tailleur orne tous les bords du paletot. — Chapeau de forme *Prince de Galles*, en feutre gris ; le fond élevé, les bords retroussés ; tout autour, un ruban gros grain, de nuance plus foncée. — Bas de laine rouge et bottines de drap gris. — Patron épinglé : 3 francs.

7. *Pandore :* vêtement de matelassé noir, de forme ajustée, avec couture au milieu du dos, petits côtés et pinces sur les devants. Il se ferme de côté par de larges boutons de passementerie chenille. La partie qui boutonne ne dépasse pas le cinquième bouton et forme comme un plastron détaché qui se termine en pointe sur l'autre bord. Un peu plus bas, des passementeries chenillées dessinent un carré allongé, dont le bas est bordé d'une frange assortie ; la pointe s'agrafe à la couture de côté, d'où part une autre disposition de carré garni de passementerie, lequel remonte jusqu'à la couture du milieu du dos pour y produire un effet analogue. Col rabattu en faille noire, et passementeries autour de la manche ; celle-ci, terminée en pointe au milieu, est ornée de deux boutons chenillés. — Robe princesse en cachemire lilas, sans garniture. — Chapeau de feutre noir, garni d'un piqué de prunes de Monsieur avec feuillage, et fermé par des brides de ruban lilas nouées derrière. — Patron épinglé : 4 francs.

8. *Bengali :* costume en neigeuse de laine, de ton gris, avec pointillés blancs et verts. — Jupon à traîne, entouré d'un volant ruché. — Polonaise à dos princesse et devant paletot ; celui-ci, assez long, est garni d'un plastron de velours loutre avec col rabattu en pareil. Le tablier, monté à une ceinture sous le paletot, est partagé au milieu ; l'une des moitiés est divisée en deux bandes, dont l'une est garnie d'un ruban de velours, tandis que l'autre se termine par une bande de velours. Ces différentes parties, constituant l'ensemble du tablier, sont repliées en trois coques plates et tombantes. Un ruban de velours part de la couture de côté du paletot pour entourer le bas des hanches et suivre les côtés de la polonaise, ainsi que les bords inférieurs du vêtement, qui forme traîne sur le jupon. Une poche carrée, bordée de velours, orne le côté du paletot. Le bas de la manche est bordé de velours et garni d'un cornet remontant bordé de même. — Chapeau de feutre gris ; la passe baissée partout, excepté à gauche, et doublée de velours loutre. Draperie de velours semblable autour de la calotte ; nœud sur le côté, fixant une plume amazone de ton assorti au feutre, laquelle retombe derrière. — Patron épinglé : 8 francs.

9 et 13. *Sarah :* costume de faille et drap vert mousse, vu sous deux aspects. — Jupon de faille, garni dans le bas de groupes de plissés formant autant de volants partiels qui se réunissent à la traîne du dos princesse. — Tunique et basquine ajustée en drap, avec dos princesse. La tunique forme un tablier entouré d'un large biais de tissu *bourrette* (grande nouveauté en soie paille et bourre de laine de plusieurs tons confondus : vert, marron, gris). Un panneau de drap, encadré d'une bordure étroite et semblable, raye le côté du tablier ; ses extrémités sont fixées par un nœud de ruban, l'une au corsage, l'autre au tablier. Le dos princesse se détache du devant de la toilette à partir de la veste, et ses bords sont entourés de bandes de bourrette. Il forme sur le côté un pli arabe, d'où s'échappe un flot de rubans ; le dos retombe ensuite en traîne assez ample. — Le corsage devient basquine depuis le milieu du dos princesse ; il se fait remarquer par ses coutures de tailleur et deux pinces rapprochées au milieu devant. Une pèlerine, carrée derrière et devant, très-épaulée pour laisser le bras

* Nous donnons ici la description du *Panorama des modes* pour toutes celles de nos Abonnées qui désireraient le recevoir comme *Prime*, moyennant 3 francs. Quand au Panorama lui-même, il n'est *annexé* au journal que pour les Abonnées de notre édition n° 4 qui y ont droit en raison du prix de leur abonnement.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

libre, complète le corsage ; une bande de bourrette forme le châle dans le haut de la pèlerine et le tout se termine par un nœud de ruban. Parements de bourrette au bas des manches. — Chapeau de gros de Naples de nuance havane. Passe diadème, garnie d'une natte en ruban ; calotte plate, ornée sur le devant d'un éventail de coques de ruban, retenant le pied d'une plume assortie. Brides en ruban. — Patron épinglé : 5 francs.

10. *Antinoüs :* confection de drap brun, à dos de paletot ajusté et devants de mantelet. — Le bas du dos est bordé d'une large bande de renard argenté ; une palatine de même fourrure entoure le cou, descendant sur les devants, et assujettie partout. Un revers de drap garni de boutons maintient de chaque côté le bas de la fourrure ; un flot de ruban de même teinte que le drap s'en échappe. Large parement de fourrure au bas des manches, coupé par une bande de drap garnie comme le revers. Flot de même ruban pour fermer le vêtement devant. — Robe princesse en sicilienne grise, sans garniture. — Capote de velours vert russe, bordée et garnie de satin vert, d'un ton plus clair. Plume grise tombant du sommet derrière et brides en ruban de satin gris. — Patron épinglé : 3 francs.

11. Costume de velours noir pour petite fille de quatre à six ans. — Forme princesse à gilet supplémentaire en faille rouge ; ce gilet dépasse la taille et se relie au dos par une ceinture de même nuance. Une garniture de plissés de faille rouge et de rouleautés semblables dessine un revers sur les côtés de la robe ; des bouclettes de ruban tombent de ses bords inférieurs. Un ruban de ceinture réunit les deux coutures de côté à la taille, formant un nœud qui retombe au milieu. Col rabattu en velours, entouré de plissés de faille ; lisérés et boutons rouges au devant du corsage et aux parements des manches, que complètent un plissé et des bouclettes de ruban. — Bas blancs et bottines à lacets rouges. — Chapeau de velours noir ; la passe doublée de faille rouge ; la calotte plate, entourée d'un plissé de velours doublé de rouge. Flot de ruban rouge fixé au sommet. — Patron épinglé : 3 francs.

12. *Trianon :* manteau de drap de couleur feutre. — Le devant est celui d'un paletot droit terminé en carré dans le bas ; le dos est un grand châle dont la pointe se dessine bien au milieu de la robe. La partie paletot est garnie d'un beau galon broché, à fond satin vieil or et broché loutre. La partie châle est entourée d'une riche frange de soie de toutes nuances, à tête de passementerie noire. Un col de velours, de ton assorti, orne le haut du vêtement, qui se ferme par une agrafe de métal oxydé. — Jupon de faille havane, le devant plissé à larges plis plats, la traîne unie. — Chapeau de feutre gris, garni au sommet d'un piqué de petites pommes, d'où partent des coques de ruban tilleul. Une draperie en pareil tourne derrière pour former un nœud et des brides. — Patron épinglé : 4 francs.

13. Se reporter au n° 9.

14. Costume de velours violet et cachemire lilas, pour petite fille de sept à neuf ans. — Jupon de velours uni. — Polonaise de cachemire, de forme princesse, ouvrant sur le côté, où le bord est garni de boutons violets, avec nœuds de velours passés dans des boucles oxydées. Épaulettes de velours terminées par un nœud et une boucle ; l'épaulette de gauche descend en biais sur le dos, soutenant à la taille les draperies du tablier ; celle de droite descend sur le côté du tablier, près de la poche toute plissée. Un ruban de velours coupe en biais la poche, se terminant par un nœud. Même disposition de velours, de boucles et de nœuds au parement des manches. — Chapeau de feutre noir, garni de velours violet et d'une aigrette verte. — Patron épinglé : 3 francs.

REVUE DES MAGASINS

Une visite à la *Scabieuse*, — la grande spécialité de deuil de la rue de la Paix, 10, — est toujours faite pour plaire à nos lectrices. Ne savent-elles pas d'avance qu'on ne trouve dans cette maison que de belles étoffes et de jolis modèles inédits, en fait de costumes, chapeaux et lingerie pour deuil.

Le salon des modes, aujourd'hui, attire particulièrement notre attention ; il se signale par une remarquable série de chapeaux, qui concerne particulièrement la phase du demi-deuil. Ils sont, par conséquent, à la portée de presque toutes les femmes qui, par goût, préfèrent les chapeaux noirs.

Voici sur quels modèles se portent nos préférences :

Double couronne comprenant un premier tour de ruches chicorée en soie noire et blanche, et un second tour de feuillage sombre ; des branches de roses blanches *effeuillées* ornent le côté du chapeau, et un nœud de faille tombe derrière, mélangé de boutons de roses.

Capote en feutre gris, soutaché de broderies de couleur *Scabieuse ;* trois têtes de plume, de même nuance fondue, forment un panache posé assez haut sur le côté. Brides de ruban scabieuse et tour de tête en tulle de soie.

Chapeau diadème en tulle noir, tout perlé de pampilles de jais devant ; il est garni derrière de plumes de coq gaufrées, avec barbes de mêmes plumes, reliées sur le côté par un nœud de velours. Ce modèle est d'une grande élégance.

Les parures de lingerie de la *Scabieuse* sont extrêmement soignées et d'un caractère gracieux. Il y a de tout : cols *Médicis*, manchettes *Mousquetaire*, modesties, plastrons et cœurs bretons, le tout en crêpe lisse blanc, mélangé de dentelles noires et blanches, ou en foulard et velours noirs, brodés de perles et agrémentés de nœuds de satin. On trouve également dans cette maison un grand choix de bijoux de deuil : colliers, boucles d'oreilles, broches, boucles de ceinture, chaînes de montre, etc.

— La maison DE PLUMENT tient, en ce moment, de nouveaux éléments de succès, grâce à un assortiment de tournures, — nouveaux modèles, — de jupons blancs en laine, noirs ou de couleur, et même de robes de chambre on ne peut plus confortables.

Aujourd'hui, nous nous occuperons du plus pressé, eu égard à la saison, c'est-à-dire du jupon de laine, et nos lectrices verront, par le rapide aperçu que nous allons leur en donner, qu'il y a tout avantage à s'adresser à M. de Plument (33, rue Vivienne) pour une acquisition de ce genre.

Il y a d'abord une série de jupons en petit drap de couleur, plus ou moins richement brodés, depuis 7 francs ; ensuite vient une autre série de jupons en drap molletonné, avec garnitures de tresses *Hercule*, valant 11 fr. 50 et plus. Ces jupons sont également bien établis ; la coupe en est excellente, parfaitement plate et d'une bonne longueur. Les couleurs qui dominent sont : le gris, le bleu marine, le marron, le gros vert, etc.

Le jupon de moire anglaise est, lui aussi, parfaitement compris dans la maison de Plument ; il est monté sur une large ceinture plate, moulant bien le buste, qu'elle ne grossit pas ; un volant rapporté l'orne par derrière et le bas du jupon est garni d'une bande de velours. Ce modèle est bien ce qui convient, par ses allures, à une femme comme il faut. Son prix est de 15 francs sans velours, et de 18 francs avec velours.

Enfin, il est une troisième série de jupons qui présentent plutôt le caractère du costume. Ces jupons, en jolie popeline de laine de couleur sombre (loutre, vert russe, etc.), affectent le genre princesse avec courte traîne ; leur garniture, très-soignée, consiste en un volant plissé, surmonté d'un bouillonné dont les deux bords forment tête. Leur prix est très-avantageux, puisqu'ils ne valent que 24 francs ; et notez qu'on peut avoir la même disposition pour 18 francs, si l'on choisit l'alpaga comme étoffe.

M. D'A.

Le duc de Sutherland a récemment passé quarante-huit heures à Paris. Très-éclairé, grand amateur de tout ce qui touche aux lettres, aux arts, il est en Angleterre le patron des artistes et des écrivains français qui viennent à Londres.

Un détail curieux. Le duc s'est mis à la tête de la croisade contre les domestiques et les fournisseurs qui s'entendent pour partager des profits illicites. Par une circulaire publique, il a annoncé à tous les marchands qui fournissent sa maison que les domestiques qui recevront des remises des fournisseurs seront immédiatement renvoyés, et les marchands qui en accorderont privés de sa clientèle.

Le prince de Galles a suivi son exemple et a employé la même voie pour le notifier aux intéressés ; et toute l'aristocratie anglaise adopte peu à peu cette mesure, dont l'importation en France ne serait peut-être pas à dédaigner.

(*Le Sport.*)

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

« Quand les soins de la toilette et de l'élégance du costume ne devraient servir qu'à nous faire paraître moins vieux, ils auraient des droits à ne pas être négligés. »

Ainsi s'exprimait un homme de grand esprit et des plus compétents en matière d'élégance, Eugène Chapus, à qui il est impossible de ne pas donner complétement raison.

La femme surtout doit toujours être élégante, en dépit des années qui passent sur sa tête avec leurs blancs frimas. Plus elle est soignée dans sa mise, plus elle paraît aimable. Qui le sait mieux qu'elle?.. Aussi nous semble-t-il inutile d'ajouter que peu de femmes résistent à l'instinct de coquetterie qui les pousse à suivre cette loi. Mais, — il y a toujours des mais, — cela est fort bien lorsqu'on ne dépasse pas le but et qu'à force de vouloir trop prouver..... on arrive à ne rien prouver.

Hélas! on ne parviendra jamais à donner du bon sens à tout le monde et il est bien probable que nous verrons encore des robes moulées sur des corps difformes, des chapeaux extravagants sur des têtes qu'une coiffure modeste rendrait cent fois plus respectables! Et pourtant personne ne tomberait dans ces travers, si l'on connaissait un peu mieux les règles de l'élégance. En deux mots, voici comment il faut déterminer l'élégance du costume : une heureuse harmonie entre son caractère et celui de la personne.

On ne songe pas assez que le costume a son caractère propre; il est riche, modeste, plein de coquetterie ou empreint d'austérité; parfois il est prétentieux, trop souvent aussi on le trouve sans façon. Il n'est pas permis de ne point tenir compte des considérations que nous venons de rappeler : le costume coquet convient à une jeune femme, le costume modeste à une jeune fille, le costume austère à toutes les femmes qui vivent dans la retraite. L'élégance du costume est donc de tous les âges et de presque toutes les positions.

—

Nous avons beau indiquer à nos lectrices que la mode est à ceci ou à cela, elles seules peuvent décider sur ce qui leur convient le mieux. Il nous est arrivé, par exemple, et bien involontairement, de soulever un monde de questions au sujet des étoffes *à poils*. C'est certainement la nouveauté de la saison; mais, quant à déclarer que ce tissu est préférable à tout autre, nous nous garderons bien d'aller jusque-là : nous indiquons, mais ne conseillons rien. Beaucoup de vigognes et petits draps présentent cet aspect; c'est la répétition du cachemire de l'Inde avec plus de poil. Il y a également, dans ce genre, une sorte de feutre tout à fait exceptionnel. La plupart des tissus nouveaux, du reste, sont extraordinairement bourrus, épais, et semblent rugueux à l'œil, tandis qu'au toucher ils sont très-souples et très-doux. C'est à la bourre de soie et de laine, fort employée cette année dans la fabrication des étoffes d'hiver, qu'il faut attribuer cet effet.

P. N° 387. — MATINÉE ÉLÉGANTE.
Prix du patron épinglé : 5 fr.

Nous devons répéter encore que le genre princesse est absolument le seul admis pour le costume actuel : robe princesse pure et simple, ou avec combinaisons multiples; habit Louis XVI et gilet Directoire; polonaise de plus en plus longue et de moins en moins drapée, en observant toutefois que vers le milieu derrière on revient à faire un léger boursouflement. Tel est le goût du jour.

Le mélange des étoffes, tout en étant fort à la mode, ne doit pas être considéré comme une obligation lorsqu'il s'agit de faire une toilette habillée. Le velours noir, entre autres, ne supporte guère le voisinage d'une autre étoffe; il est par lui-même d'une

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nature trop riche et trop sévère à la fois pour qu'on ne se contente pas de ses qualités personnelles. Certaines COCTURIÈRES ont le tort de ne pas être pénétrées de cette vérité. Une robe princesse en velours noir ne saurait être garnie que de dentelle ou de fourrure. C'est par une coupe spéciale et irréprochable, une heureuse disposition d'étoffe, qu'on arrive à revêtir cette robe du caractère de richesse et de grandeur qui lui convient. Il faut, en

1. CHAPEAU DE FEUTRE GRIS PERLE.

résumé, qu'une robe de velours soit empreinte d'une certaine majesté, mais que rien dans les garnitures ne vienne absorber l'attention.

—

On n'est pas parfait : c'est un fait connu et dont, pour notre compte particulier, nous trouvons la preuve en nous-même. Il parait que nous avons omis de signaler l'entrée dans les modes du chapeau de *cuir* : c'est une sorte de coiffure masculine, très-disgracieuse, dont l'unique ornement consiste en un rouleau de cuir que fixe sur le côté une petite boucle de métal. Ce modèle est à la fois excentrique et peu seyant.

Certes, la jolie petite capote de velours, peluche ou satin, vaut cent fois mieux ; mais il faut le talent d'une MODISTE pour la bien établir. Ah ! une bonne faiseuse n'a pas à craindre qu'on lui fasse concurrence sous ce rapport. C'est presque une œuvre d'art qu'une coiffure de cette sorte. Ne tend pas qui veut une passe de satin, une calotte *auvergnate* ! La première venue saura-t-elle jamais faire un joli coulissé, un fond mou à la *Charlotte Corday* ? Et puis, se tirerait-on de ces difficultés, on n'aurait pas encore le *chic* — il faut bien dire le mot — pour trouver la garniture, former le panache de plumes si fort à la mode en ce moment, choisir enfin ce qui convient le mieux parmi tout ce clinquant que la fantaisie nous impose aujourd'hui.

La bijouterie en question offre autant de choix que les fleurs ou les plumes. C'est tantôt de l'or, du nickel, de l'argent, et tantôt un heureux mélange de l'un de ces métaux avec le jais. Les sujets sont des flèches, des épées, des boucles, des anneaux, des chaînes, des boules japonaises, des barrettes, des bâtons, etc. Les chinoiseries ne manquent pas non plus : ce sont tantôt des emblèmes, tantôt de petits personnages grimaçants, des oiseaux fantastiques, des papillons brillants, et bien d'autres objets que nous oublions. On retrouve ces derniers modèles tout perlés avec perles de plusieurs couleurs.

La capote de tulle brodé de perles clair de lune, gorge de pigeon ou autre, était une charmante création ; mais le succès de son début lui a nui. Les magasins de mercerie s'en sont emparés trop vite, et la coiffure s'est vulgarisée, ce qui est dommage.

—

« Commande de S. A. R. le Prince de Galles. » Il n'en faut pas davantage sur la vitrine d'un magasin pour faire arrêter les passants, et c'est ce que nous avons fait nous-même. Il s'agissait tout simplement de mouchoirs de poche, en belle batiste, — cela va sans dire, — avec ourlet à jour, ce qui n'a rien d'extraordinaire. La disposition du chiffre et des armoiries avait seule un

2. TOQUE DE FEUTRE GRIS.

caractère particulier, bon à noter. Un des angles du mouchoir semblait corné, comme on le fait pour une carte de visite, avec cette différence que la corne est rapportée. Ce petit triangle de batiste est ourlé comme le mouchoir, et la pointe rabattue est fixée sur le mouchoir par une *épingle* brodée en couleur. Le chiffre, enlacé en long, est surmonté de la couronne royale et du

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

panache à trois plumes, signe distinctif et particulier des armes du prince royal d'Angleterre.

La lingerie continue de progresser ; elle nous offre chaque jour de nouvelles parures à enregistrer. Signalons d'abord le gentil *Pierrot* en linon plissé, rehaussé de valenciennes, formant coquillé, avec nœud de ruban pour fermer le col, ainsi que la manchette qui est de même genre.

Puis voici un gracieux modèle de col *Mazarin* pour toilette du soir : il consiste en une combinaison de biais de foulard ou crépon caroubier, voilés de blonde anglaise blanche ; trois rangs ainsi superposés, avec dentelle, encadrent le tout ; ruche intérieure en tulle gaufré. Des nœuds de ruban relient, sur le devant, chaque biais par une boucle en or pour fermer la parure.

Une modestie en guipure de Venise mérite encore d'être signalée. Cette belle dentelle forme le plastron ; le haut est entouré d'une collerette en batiste plissée à la paille et le tout se ferme derrière par un nœud de velours. Même répétition pour la manchette : la guipure entoure la manche de la robe, et sur le poignet tombe un plissé de batiste.

Nous avons gardé pour la fin un amour de petit bonnet pouff, plein de mutinerie. Il est en crêpe lisse blanc ; le fond mou est comme capitonné de houppettes mignonnes en soie floche de trois teintes : rose, réséda et bleu fané. Une frange ainsi composée forme une sorte de marabout sur tous les bords.

Mary d'Auberville.

3. Chapeau de tulle noir.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX

G. N° 815.

1. Chapeau de feutre gris perle. La passe est bordée par-dessous d'un plissé de crêpe lisse blanc. Trois biais de faille grise entourent la calotte ; ils sont retenus devant par un nœud en pareil, que traverse une boucle d'or. Deux plumes de même ton retombent sur ce nœud.

2. Toque de feutre gris. La passe bordée de velours vert russe ; la calotte garnie d'ailes vertes, de ton dégradé et de grandeur différente, lesquelles font presque le tour du chapeau. Plissé de velours vert disposé en éventail derrière.

3. Chapeau de tulle noir ; le fond brodé de perles clair de lune. Une draperie de faille noire entoure la calotte et forme la passe ; trois bengalis fixent la draperie derrière. Une touffe de plumes noires, dont le pied est dissimulé par une branche de marguerites, orne le haut du chapeau. Bandeau de coques de satin blanc sous la passe.

4. Capote de velours épinglé bleu ; la passe bordée de velours noir. Un ruban de velours noir est disposé en coques sur les côtés de la calotte ; ces coques sont retenues à droite par des abeilles d'or. Touffe de plumes jaunes d'or au sommet ; coquillé de dentelles jaunes sur le bavolet et brides de satin jaune.

5. Chapeau de feutre couleur loutre. Deux biais de satin assorti entourent la calotte ; ils sont garnis eux-mêmes de dépassants de satin gris argent. Une plume de cette teinte, fixée sur le devant du chapeau par un oiseau verdâtre, retombe derrière en passant sur la calotte. — (Modèles de la maison Mélanie Percheron, rue Vivienne, 30, et rue de la Paix, 24.)

4. Capote de velours épinglé.

5. Chapeau de feutre loutre.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 387.

Matinée élégante. — Ce gracieux modèle est en cachemire de l'Inde couleur crème. Forme princesse, avec doubles devants. Les premiers, ajustés à la taille, y sont maintenus par une ceinture ronde en ruban bleu et garnis d'une ligne de boutons de nacre. Deux volants plissés ornent le bas de ces devants; ils sont surmontés d'un volant de dentelle de fil simulant un encadrement de tablier. Un autre volant semblable coupe le milieu en dessinant la forme peplum. Les seconds devants partent du milieu de l'épaule pour se réunir au milieu de la poitrine par un nœud de ruban bleu. Ces devants, doublés de florence bleue, sont pris dans l'entournure des manches et dans les coutures de côté; ainsi réunis au dos, qui est très-ample du bas, ils forment avec lui un véritable manteau de cour. Un galon broché bleu sur fond crème suit tous les bords de ce manteau, qui est resserré vers le milieu par une cordelière bleue; celle-ci va se terminer à la ceinture de taille, où elle est fixée par un anneau. Col montant derrière, rabattu devant et entouré de plissés. Les manches, terminées en cornet, sont ornées de galons pareils aux précédents. — Lingerie plissée en crêpe lisse blanc. — Pouff de crêpe lisse, coquillé de dentelle et coques droites en satin bleu, mélangées de réséda et de chrysanthèmes roses. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

D. G. N° 809.

Nouveaux modèles de confections. — 1 et 6. Paletot de matelassé noir, pour jeune fille. — La forme de ce vêtement est demi-ajustée; les devants en sont croisés et accompagnés de deux lignes de boutons; le dos est rayé par une large passementerie en cordonnet, ganses et perles de jais. Une frange riche, assortie à la passementerie, orne le bas du vêtement. Col rabattu et parement des manches en faille, cerné de passementerie. Poche garnie de même. — Robe princesse en cachemire gris. Le devant tout plissé, le dos à traîne courte. — Lingerie en linon blanc plissé. — Chapeau de velours épinglé gris. Le fond recouvert d'un foulard crème, avec une cocarde de plumes caroubier formant le milieu d'un chou de foulard appuyé sur une aile. — Prix du patron épinglé de la confection : 3 francs.

2. Confection pour sortie en voiture, en matelassé de soie et velours noirs. — Forme demi-ajustée. Un plastron en matelassé constitue le devant; il s'appuie sur des côtés de velours et y est fixé par des groupes de trois boutonnières en faille avec boutons assortis. Le milieu du dos, au contraire, est en velours, et s'appuie sur des côtés en matelassé; il est orné de groupes de boutons et boutonnières pareils à ceux du devant. Une belle frange de soie termine le bas de la confection. Le parement des manches et de la poche est garni des mêmes boutonnières et des mêmes franges. Col rabattu en velours, encadré de franges semblables. — Robe de faille noire à longue traîne unie. Le devant est bouillonné et rayé de bandes ruchées et coulissées. — Chapeau de velours noir. Une guirlande de coques de satin orne le côté gauche de la calotte, jusqu'au pied d'une plume posée en panache sur le côté droit. Brides de satin partant d'un nœud plat qui forme cache-peigne. — Prix du patron épinglé de la confection : 5 francs.

3. Paletot en drap quadrillé, pour jeune femme. — La forme, toute droite, est croisée devant par deux lignes de boutons. Les coutures du dos sont soutachées et garnies de guirlandes de passementerie. Des arabesques en passementerie ornent le dessous des poches. Mêmes broderies aux manches et frange de chenille et cordonnet dans le bas. — Chapeau de feutre bleu marine, garni d'une bande de velours de même ton ruchée et d'une plume de nuance assortie. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4. Dolman-visite en matelassé de soie. Le dos, à couture très-cintrée, est carré du bas; il est rayé au milieu par une palme allongée en soutache et perles de jais. Deux galons-passementeries traversent le bas du dos dans sa largeur, ayant à chaque extrémité un macaron de passementerie. Les manches sont entourées de galons et d'une guirlande de macarons; cette garniture se répète devant et autour du cou. Une riche frange de chenille et jais termine le vêtement et les manches. — Costume de faille noire. Jupon à traîne et tunique, garnis tous deux de volants. — Chapeau de velours noir. Le fond couvert de plumes de coq. Tour de tête en tulle gaufré et brides de satin. — Prix du patron épinglé du dolman-visite : 4 francs.

5. Paletot en drap côtelé vert bronze. — Forme demi-ajustée, se fermant en biais et un peu de côté par un joli revers de velours de même ton. Boutons et boutonnières de faille sur le bord du revers. Grand col rabattu en velours également, ainsi que le parement des manches. Franges à tête quadrillée tout autour du vêtement. — Robe de cachemire bronze, à traîne unie derrière. Le bas du devant est dentelé, et les dents reposent sur un volant plissé, en faille assortie. — Chapeau rond, en feutre vert bouteille. Une plume amazone de même ton orne le dessous de la passe et tourne derrière. Large ruban de satin autour de la calotte, fixé sur le côté par une boucle dorée. — Prix du patron épinglé du paletot : 3 francs.

6. Se reporter au n° 1.

7. Paletot hongrois en matelassé marron. — Forme demi-ajustée, avec manches de dolman-visite. Le bord inférieur, les manches, le col, sont en outre ornés de macarons et de glands de passementerie. Deux longs rubans sont fixés sur le devant, près du cou. — Robe de faille loutre, à traîne rapportée, garnie de parties coulissées et d'un volant qui termine le bas en faisant le tour complet de la jupe. Deux autres volants à tête coulissée entourent le devant. — Chapeau de velours loutre, à fond mou en satin, et brides semblables passant sur le bavolet. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1459.

Toilette de visite et toilette de dîner. — Costume de faille et satin bleu de deux tons. — Robe de forme princesse en satin, avec plastron de faille devant. Ce plastron est coulissé par groupes de sept fronces et encadré de doubles ruches chicorée qui tournent également par derrière. Le dos princesse est ouvert à partir du bas du buste; ses bords sont garnis de ruches semblables aux précédentes. La traîne, qui est en faille, est ajoutée à cet endroit et réunie aux bords du plastron. Le bas de la robe de satin, garni de chaque côté de franges bleues, est drapé au milieu derrière. Manches duchesse en faille bleue, avec volant plissé et surmonté d'un parement de guipure blanche. — Sous-manches de crêpe lisse plissé. Petit col Richelieu en guipure pareille. — Mitaines longues, en cordonnet blanc brodé. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume en neigeuse de laine et faille corinthe. — Robe de forme princesse; le devant boutonné sur le côté, et les bords garnis de faille. Au bas du buste, le côté gauche est en faille drapée dans les coutures; deux rangs de franges posées au bas d'une poche de faille séparent les deux étoffes. Le côté droit, tout en neigeuse, est également drapé vers le bas, de la même manière que l'autre côté. Volant de faille plissée au bas de la robe tout autour, surmonté de deux rangs de franges. Manches plates et très-étroites vers le bas, où elles sont garnies d'un parement de faille boutonné dessus. Pattes de faille posées en échelle sur la couture du coude. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau de feutre blanc ivoire, genre cabriolet. Tour de tête de blondes blanches, bordant le dessous de la passe, avec groupe de feuillage marron. Ruban de satin drapé autour de la calotte et formant brides; plume blanche en panache placée sur le bavolet. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1458 *D.*

Substituée à la gravure n° 1459, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Nouveaux modèles de chapeaux. — 1. Chapeau de feutre jaune, à calotte ronde et plate, et passe arrondie. Une plume d'autruche, de ton loutre dégradé, orne le sommet; le pied en est caché sous un chou de velours loutre. Même disposition de plume et de nœud dans le bas derrière. Bandeau de velours loutre sous la passe.

2. Chapeau de feutre gris rosé, à fond bombé et passe plate; celle-ci est bordée et garnie de rouleautés de satin vert mousse. Draperie de velours vert mousse foncé, fermée derrière par un chou de velours et des fleurs mélangées de petits fruits en velours vert de plusieurs tons. Une plume vert mousse dégradé s'échappe de ce groupe et remonte sur la calotte. Tour de tête en blonde blanche; bandeau de satin vert et brides de velours.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

3. Casquette de velours vert russe : le fond mou, la visière plate, plus large et plus inclinée d'un côté. Cette dernière partie est ornée d'un chou de velours, d'où s'échappe une plume verte, de ton dégradé ; le pied en est fixé par une feuille en métal doré. Une bande de velours, ruchée à la vieille, entoure l'autre côté de la passe.

4. Toquet de velours épinglé havane et marron. Calotte et passe d'une seule pièce ; une draperie de même étoffe fixée sur le devant par un piqué de pensées mélangées de feuillages, entoure le chapeau derrière. Bandeau et brides en satin bleu azur très-pâle.

5. Capote de feutre gris argeat. La passe est bordée d'un rouleauté de satin vieil or, et d'un biais de satin prune de Monsieur. Large draperie de même étoffe autour de la calotte, et touffe de plumes de ton prune et gris au sommet, le pied dissimulé par des fleurs de satin vieil or. Les brides, en satin prune, sont bordées de gris et de vieil or, formant de chaque côté du bavolet une échelle de rayons ; une boucle en métal vieil or garnit le milieu de la draperie du bavolet.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 141.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et n° 4.

Toilette de promenade. — Manteau de drap velours noir, genre macfarlane, ample et demi-ajusté à la taille par derrière, et flottant devant. Les manches forment une longue pèlerine par la frange de chenille perlée qui les entoure et tourne au bas du dos ; même garniture sur les bords inférieurs du vêtement. Une passementerie riche, en cordonnet, chenille et perles clair de lune, orne le milieu du dos. Motifs de même passementerie au bas des épaules et de chaque côté de l'ouverture devant. — Robe princesse en faille bleue, à pli Watteau derrière faisant traîne unie. Le bas du devant de la robe est orné de trois volants plissés. — Chapeau de feutre gris, garni de ruban bleu assorti à la robe, avec piqué de pommes au sommet. — Prix du patron épinglé du manteau : 3 francs.

CHRONIQUE MONDAINE

Ce n'est pas le moment de plaisanter : le temps est aux choses sérieuses, c'est-à-dire aux élections. Les livres eux-mêmes ne prennent-ils pas des airs tragiques? *Histoire d'un crime*, tel est le titre du volume que M. Victor Hugo vient de publier et dont la seconde partie verra le jour le 2 décembre prochain. A ce moment, la France aura parlé et l'horizon sera sans doute moins sombre. Une année couleur de rose n'aurait rien d'inopportun. Puisse 1878 réaliser ce beau rêve, qui pourrait même, sans inconvénient, commencer en 1877 !

En France, tout finit par des chansons ; en Angleterre, ainsi que le remarque le *Sport*, c'est par des tableaux. Fidèle à la coutume de son pays, qui veut que tout événement un peu marquant de sa vie publique ou privée devienne pour un Anglais qui se respecte prétexte à peinture, lord C..., en souvenir de sa présence à Paris pendant le scrutin qui tourne toutes les têtes en ce moment, vient de commander un tableau assez original. Cela s'appelle le Grand-Prix de Paris électoral.

On est à Longchamp. La foule aux mille têtes emplit le turf électoral, émue, haletante. La course vient de se terminer, et déjà le fameux poteau porte les numéros des vainqueurs. Dans le lointain, on aperçoit les distancés, dont quelques-uns courent encore et d'autres se dérobent à qui mieux mieux. Sur le devant du tableau se montrent les élus, défilant au pas dans la majesté du triomphe.

Tel est le plan indiqué par lord C... à l'artiste. Voilà au moins une façon originale d'occuper la période électorale.

Malheureusement tout le monde ne l'entend pas ainsi, et c'est pourquoi Paris est si terne et si vide en ce moment. L'autre dimanche, aux courses, il y avait confusion perpétuelle, dans les conversations du pesage, entre les chances des candidats électoraux et des chevaux qui couraient. Celui-ci croyait qu'on lui parlait des performances de *Mondaine*, tandis qu'il s'agissait des destinées de M. Grévy. C'était la tour de Babel. Les préoccupations électorales jettent le trouble dans toutes les cervelles.

—

Dans le salon d'une charmante étrangère, Mme de Aranzabe, qui est très-éclectique dans ses opinions et ses relations, il est défendu de parler politique durant toute la période électorale. La maîtresse de céans entend qu'on reste bons amis et qu'on ne déserte pas sa maison. Elle a beaucoup d'esprit et d'intelligence et elle dépense cet esprit et cette intelligence à maintenir ses invités dans les sereines régions de la littérature, des beaux-arts et des questions générales. Qu'ont fait les habituées de son salon? Elles arrivent à ses lundis costumées à la couleur de leur opinion : les légitimistes tout en blanc, avec lys héraldiques en bijoux et lys des jardins en garnitures ; les bonapartistes agrémentent leurs robes blanches de rubans violets, ont des abeilles d'or en parure, des violettes dans les cheveux et à la main ; les orléanistes et les centre gauche, en blanc aussi, ornent leurs toilettes d'un double liséré blanc et rouge ; enfin les intransigeantes.

Pour les hommes, regarder l'épingle de la cravate : perles blanches ; améthyste ; turquoise, opale et grenat réunis ; rubis ou corail.

—

A propos de bijoux, il paraît que le roi d'Espagne vient de commander à Paris un coffret qu'il destine à sa fiancée, l'infante Mercedès. Ce splendide joyau est en lapis, monté sur quatre griffes de lion. Il a 40 centimètres de haut et 80 de large. Comme ornements, une profusion de guirlandes de roses en or de toutes les teintes, d'un travail inouï. La petite clef, à elle seule, est un chef-d'œuvre : c'est une toute petite rose épanouie avec son bouton. L'intérieur est également revêtu de lapis, avec des clous à tête de diamants.

Ce coffret est destiné à contenir la correspondance intime des deux jeunes fiancés. En attendant, Don Alphonse compte y mettre, pour l'offrir, huit rangs de perles des Indes. La correspondance aura certainement son intérêt ; mais, par le temps qui court, beaucoup de femmes préféreraient le coffret... avant la lettre.

—

Encore une nouvelle empruntée à l'étranger. La haute société anglaise a eu, la semaine dernière, un mariage à sensation : celui de la fille du duc de Buccleugh avec le frère de lord Clinton, officier dans l'armée anglaise. La richesse des cadeaux tenait, paraît-il, de la féerie, et l'on ne parle, dans la fashion britannique, que des merveilles du trousseau.

—

Terminons, faute de mieux, par une naïveté de Jocrisse qui a tout au moins le mérite de la nouveauté, car elle est de hier.

Un de nos amis reprochait, avec quelque vivacité, à un jeune domestique nouvellement entré à son service, de n'avoir pas mis d'eau dans la carafe de son cabinet de toilette.

— Monsieur fait erreur ; j'en ai mis, mais on me la prend.

Notre ami, sur cette réponse, ne put réprimer un éclat de rire. Mais il convient d'ajouter que mons Calino est encore à en comprendre le sens.

Ludovic Sauveur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE DG. N° 809. — NOUVEAUX MODELES DE CONFECTIONS

Prix des patrons épinglés : 1re et 6e fig., 3 francs ;

MAISON COSTADAU (rue des Jeûneurs, 25 et 27). — DESCRIPTION, PAGE 484.

...; — 3e et 5e fig., 3 francs; — 4e et 7e fig., 4 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CE N'EST PAS LA DANSE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Penser, c'est agir, souvent sans qu'on sans doute. Cela étant, Gloriette la rieuse, la riante, la diseuse de mots à l'avenant, se trouva bientôt tout étonnée d'éprouver des accès de gravité étrange et sans motif et, à de fréquents intervalles, de ne plus entendre son bagout vif et accoutumé. Le bal lui-même, cette folle gaieté des jambes, son unique passion jusque-là, lui était devenu presque indifférent. Mais le jour où, pour la première fois, la soirée du dimanche vint sans qu'elle eût envie de se rendre à la danse, ce ne fut plus seulement de l'étonnement, ce fut, dans son genre, de l'inquiétude. A une amie dans le même cas elle eût certainement dit, toujours en riant, par exemple :

— Qu'est-ce qu'il y a?

S'il est un sujet sur lequel une fillette aime à faire des questions, c'est également celui sur lequel elle n'aime guère à répondre. Donc Gloriette ne se demanda rien. Passant un panier à son bras, elle se donna le prétexte d'aller ramasser des marrons d'Inde pour sa chèvre, — une friandise pour ces êtres-là. Les marronniers en question étaient plantés sur la place du village. Sur deux côtés de cette place se trouvaient l'église et la maison du maître d'école, dont la moitié servait de salle de mairie. Or, Julien se livrait dans le moment au repos dominical. Il la vit de loin. Parbleu! il devait la voir, puisqu'elle était venue pour ça. Il s'approcha, offrit de l'aider dans sa cueillette; et en causant ils remplirent le panier. Gloriette, qui aimait toujours à égayer les situations, marmottait comme accompagnement :

— J'ai un corbillon... Qu'y met-on?...

Lorsque l'objet fut plein, il se trouva bien lourd pour qu'elle pût l'emporter seule. Julien offrit encore de s'en charger.

— Soit, dit-elle, nous le porterons à nous deux.

Et ils le prirent chacun d'un côté par l'anse. Lorsque deux amoureux ne sont plus séparés que par l'anse d'un panier, la distance n'est pas grande. Et si le panier défonce? Ah! dame!... Eh bien! il défonça. A cinquante pas de là, tous les marrons s'effondrèrent en s'éparpillant dans le chemin. Nécessairement un temps d'arrêt eut lieu. Alors Gloriette, relevant le devant de son tablier, le tendit gentiment des deux mains à Julien pour qu'il y mît des marrons ce qu'il pouvait en contenir; à son tour, lui, il en emplit son chapeau et ses poches. Le reste fut abandonné par cas de force majeure. Mais, quelques pas plus loin encore, ce furent, cette fois, les cordons du tablier qui firent crac. Patatras! et les marrons de rouler de nouveau par terre. Pour sauver au moins l'honneur des apparences et ne pas rentrer les mains vides, on eut recours, en dernière ressource, aux mouchoirs. Tout cela avait été un bien petit accident, mais l'occasion d'un grand rire. En somme, un bon succès.

Il y a un dieu pour les jaloux, il faut croire. En passant par hasard, le bancal avait tout vu aussi, de loin. Pour mieux se convaincre, il les avait suivis sans se montrer. Et son dernier mot, mot stupide, avait été de se dire :

— Je me vengerai!

— De quoi?

III

Ce qui, en tant que sentiment, rend l'amour éternel, c'est que, toujours le même, il est toujours dissemblable, parce qu'il est essentiellement personnel et la seule passion qui puisse à ce point s'isoler.

Ainsi le jour vient de finir. La nuit sereine allume tous les feux de son ciel étoilé. La tiédeur de l'atmosphère est entretenue par les chaudes émanations du sol qui s'élèvent vers les régions pures pour retomber plus tard en rosée. Ce n'est plus le bruit, et cependant ce n'est pas le silence. Dans les champs, c'est un murmure confus comme entre une foule d'êtres invisibles se parlant, se répondant à voix basse. Les brises, leurs ailes pliées, se sont converties en un air stagne et ambiant qui vous enveloppe et vous pénètre. Aussi les mille senteurs des bois, des berges, des chemins, la sève des haies touffues, où la fleur de sureau abonde, se dilatent au flair doucement et sans mélange. On n'admire plus la nature, on la respire par tous les pores. Un tas de foin fraîchement coupé répand-il près de là son regain d'arome, c'est le bouquet. Il semble que la nuit elle-même soit en quelque sorte une densité dont le frôlement vous effleure et vous impressionne.

Gloriette et Julien, nullement désireux de se hâter, s'avançaient à pas muets dans un chemin creux faisant suite au village. D'un côté, l'escarpement tout tapissé d'herbe était ombragé par une rangée de pommiers au pied desquels s'enchevêtrait un fouillis d'églantiers et de mûriers sauvages; si bien que leurs pousses flexibles, mêlées aux lianes des clématites retombant dans le chemin, formaient par place un rideau entre lui et la levée.

Quant aux promeneurs, il était facile de les reconnaître, car il faisait de la lune.

Dans le même moment, un instinct de mystère, propre au genre de causerie comme celle sans doute qui les occupait, leur fit quitter le côté éclairé pour se réfugier dans l'ombre de la berge où ils devinrent complétement invisibles.

La circonstance grâce à laquelle ils se trouvaient ensemble à pareille heure, en pareil lieu, n'a pas besoin d'être expliquée. La sympathie admise désormais des deux parts, elle était dans l'ordre des choses humaines, des conséquences aussi. A plusieurs reprises déjà des projets de mariage avaient été proposés au père de Gloriette. Il avait toujours répondu :

— La petite n'est pas pressée,... faut voir.

Cependant, sans qu'il s'en doutât, entre les parties les plus intéressées, cela paraissait maintenant tout vu. Ce qu'ils se disaient à l'écart, inutile également de le redire. Chacun sait ça. Et cette fois ce n'était pas la danse... Oh! non. Quoique, de la part d'une jeunesse, il y eût bien dans le fait un peu d'imprudence. Mais Julien se montrait si honnête, si réservé! Au village, le grand témoin des amoureux, c'est la nature. Et puis, quand le cœur commence à y être, c'est tentant d'écouter ce langage-là. Si donc un rire contenu se fait encore entendre dans l'ombre qui les cache, ce n'est plus le rire de la rieuse; c'est une façon de ne pas contenir ses propres émotions, c'est une tout autre musique.

Depuis le jour où il avait été témoin de l'aventure aux marrons, depuis surtout que deux dimanches de suite s'étaient passés sans que Gloriette parût à la danse, l'aimable Jacquot était devenu un espion dans toute la mauvaise intention de la chose. Sa jalousie avait tourné à la méchanceté. C'était surtout les jours fériés, les jours de libertés buissonnières, qu'aux approches du crépuscule, heure propice aux rendez-vous, il épiait son rival comme un furet; et le cabaret où l'auteur de sa naissance abreuvait d'ordinaire son défaut coutumier étant situé aussi sur la place, à côté de la maison d'école, il lui était loisible de s'y poster en faction, et d'avoir l'œil au guet sans le paraître.

Julien ne se doutait pas de cela. Gloriette plutôt en aurait eu soupçon. Mais le boiteux, né malin, y mettait de la malice.

Par suite de cette manœuvre et par une approche astucieuse, il se trouvait donc juste au-dessus de leurs têtes, derrière la haie du talus, au moment même où ils causaient sous le rideau vert qui leur servait de cachette. Il connaissait par expérience ce gîte aux amoureux. Lorsqu'il eut écouté pendant quelque temps avec plus de curiosité que d'agrément pour son compte, il s'en fut dévaler à une centaine de pas plus loin; puis il redescendit dans

le chemin, en dandinant de la hanche, et en chantant à tue-tête. Il avait l'idée d'être cocasse. Il rasa l'endroit couvert où ils étaient, presque à les frôler, mais sans révéler autrement sa chasse. Si Jacquot qu'il fût, il eût eu pudeur, au fond, d'un affront direct. Il avait voulu seulement se donner la satisfaction de leur faire peur. Et dans le fait Gloriette, en le reconnaissant, eut une si belle peur, qu'elle se serra instinctivement contre Julien. Double crainte!

Quant au boiteux, il avait une visée plus traître. Poursuivant sa course, il se déroba par la rue du village qui conduisait devant la forge. Il y trouva le maître, prenant le frais en tenue du dimanche, et causant pour le moment avec le père « perruquier », un ancien devenu sourd à peu près comme un pot, mais qui n'en possédait pas moins deux beaux brins de filles, dont l'une, par parenthèse, passait pour être des victimes du séduisant clopin.

C'était justement la rencontre sur laquelle il avait compté.

— Hé! maréchal, dit-il par manière d'à-propos, on ne voit donc plus Gloriette à la danse?

— Mon fils, je ne me mêle pas de ces choses-là.

— C'est égal, reprit le boiteux en ricanant, je viens de la rencontrer avec Julien sur un chemin qui n'était pas celui de l'école.

— Jacquot, tu sais, répliqua cette fois le forgeron, on a quelquefois de bonnes occasions de se taire, et on n'en profite pas. Tâche de mieux tenir ta langue...

— Oh! ce que j'en dis, c'est dans l'intérêt de la morale, fit-il d'un ton goguenard.

— Et moi, ce que j'en dis, c'est dans ton intérêt à toi.

Cet avertissement dont il comprit le sens, il ne le reçut qu'à distance respectueuse, parce qu'en lançant ces dernières paroles il avait pris les devants, prudemment.

Le sourd n'avait entendu qu'à moitié, mais il avait vu le rire mauvais des lèvres; et comme il connaissait le pèlerin :

— Un malin gars, cria-t-il.

— Un gars à giffles, dit le forgeron assez haut pour être entendu de celui qui gagnait le large.

Peu d'instants après, les deux amoureux revenaient de leur promenade au clair de lune. Lorsqu'ils se séparèrent à quelques pas de la maison, Julien, comme s'il eût voulu faire acte de responsabilité personnelle, dit très-haut :

— Bonsoir, Gloriette...

Les hommes forts, de même que les eaux profondes, ont presque toujours un cours tranquille à la surface. Quoique ça, la gaminerie insolente de Jacquot avait mis le forgeron dans une irritation sourde qui, au retour de sa fille, se traduisit aussitôt, contre son habitude, par cette brusque question :

— D'où viens-tu?

— Oh! père, c'était honnête, répondit Gloriette surprise, mais non troublée et sans avoir même la pensée de mentir.

— C'est bien : nous recauserons de ça... va te coucher.

Lorsqu'elle passa dans la cuisine, la vieille servante était en train d'achever le rangement de sa vaisselle; celle-ci lui répéta sur le même ton :

— Tu sais, Gloriette, le père n'est pas content... il est en colère... Ainsi ça vaut mieux, va te coucher.

— Ça, ce n'est pas la danse, et cependant c'est « une danse », se dit-elle en montant l'escalier, sa chandelle à la main, pour se retirer dans sa chambre.

Cette irrévérence uniquement dans la forme n'était que le fait d'une conscience se sachant sans faute et par cela même se sentant sans remords.

Dire à une éveillée « va te coucher » n'est pas synonyme de lui dire, même par ordre, « va dormir ».

De fait Gloriette, pour le moment, n'en avait guère envie.

Elle n'en avait pas envie, pour d'excellentes raisons. Son père ayant toujours été indulgent pour elle, cette bourrasque, quel qu'en fût le motif, ne l'inquiétait donc guère. Elle l'inquiétait même si peu que, tout en songeant, elle se livra seule, la folle, à un pas « d'avant deux » sur le plancher de sa chambre, son miroir accroché à la muraille lui faisant vis-à-vis. Elle y voyait sa mine riante, et Dieu sait si son miroir connaissait cette mine-là! Cependant ce n'était pas l'idée de danser qui la mettait en branle. C'était le plaisir de se savoir aimée. On venait de le lui dire en un langage dont la délicatesse attestait celle des sentiments de Julien. Mais la délicatesse est qualité native, et au village aussi bien qu'à la ville elle peut se révéler dans toutes les conditions.

Et c'était honnête, ainsi qu'elle avait dit au père; honnête des deux parts, — ce qui parfois pourtant n'en est que plus dangereux.

La soirée était terminée même pour un jour de dimanche. Les habitants du village étaient bouclés pour la nuit. Depuis longtemps on n'entendait plus le crin-crin dont la musique monotone avait la gaieté aigre d'un petit vin du pays. Un couple attardé, retour du bal et autres lieux, venait de passer en chantant *les Fraises*, la romance en faveur, ce qui faisait faire : Oôôouh, oôôouh! à tous les chiens au fond des cours en bauge. Dans la maison maintenant tout était rentré dans le repos.

Gloriette, qui avait ôté les parties hautes de son ajustement et se pavanait, la gamine, en jupon court, à la fraîche, se ravisa. Au lieu d'achever de se mettre au lit, elle alla se mettre à la fenêtre.

En raison de la circonstance, sa bonne nature se trouvait dans un de ces moments où les influences physiques s'associent on ne peut mieux aux suggestions morales, et se fondent dans un parfait accord. Au dehors, la lune était allée se cacher à l'horizon derrière la colline. Elle n'éclairait plus les alentours. L'obscurité par là était donc à peu près complète.

Accoudée, les cheveux au vent, le corsage aussi, elle écoutait... Quoi?... une voix intérieure qui lui répétait mot pour mot tout ce que lui avait dit Julien. Cette fois elle n'eut pas envie de rire. Elle était seule; elle n'avait rien à feindre; et à son propre étonnement, peut-être, un plaisir bien senti lui donnait du sérieux.

Mais bientôt elle écouta autre chose.

Un bruit de paroles échangées sur un ton d'altercation vive venait de surgir à distance. Même elle reconnut la voix de Jacquot, son poursuivant boiteux, qui parlait le plus haut. Comment se trouvait-il là? Quel pouvait être son adversaire? ce doute pour elle avait un intérêt tout naturel.

Presque aussitôt un autre bruit coupa court à sa curiosité. Ce fut celui d'un soufflet, bien appliqué en tout cas, à en juger par son éclat sonore. Puis un piétinement ressemblant à une lutte. Puis la chute d'un corps sur le sol, suivie d'un retentissement de pas qui s'éloignaient.

— Ah! allumeur de cierges, je te revaudrai cela, va! cria alors Jacquot, lequel évidemment était celui des deux antagonistes qu était resté sur le carreau.

Cette intention d'injure fut pour Gloriette un indice. Elle ne pouvait s'adressait qu'à Julien. Quoi! lui aussi. Nouveau trouble pour elle.

Effrayée, malgré la séparation certaine des deux champions, elle se hâta d'aller souffler sa lumière pour ne pas être vue, revint un instant se placer aux écoutes; puis, n'entendant plus rien d'inquiétant, elle ferma doucement sa fenêtre, et se glissa à tâtons dans son lit. Mais quelle soirée!

Elle venait de connaître à la fois tous les genres d'émotions : l'enivrement de l'âme, la peur, l'inquiétude, et maintenant l'insomnie.

Au reste, voici ce qui avait eu lieu.

Les beaux esprits se rencontrent; les beaux sentiments aussi.

Semblable au basset en quête qui revient sur la piste où a passé le gibier, Jacquot, de plus en plus aiguillonné à l'endroit de Glo-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

riette, avait eu une envie rouge de revenir fouiller tout chaud la cache où il avait surpris les deux amoureux. Cela, par analogie, c'est la passion du flair. Flairer, dans plus d'un cas, est une rage.

Mais à l'entrée du chemin creux il s'était rencontré avec un rôdeur qui, par une ménée analogue, suivait ténébreusement la même voie. Comme les voleurs, comme les chasseurs à l'affût, les jaloux ont le don de voir dans l'obscurité... et Jacquot reconnut aussitôt son rival.

En effet, Julien, non moins fiévreux, quoique d'une autre manière, avait eu de son côté une démangeaison plus forte que lui de retourner vaguer par là. Les nuits tièdes sont bien tentantes pour ces sortes de rêveries. En reconnaissant aussi le boiteux, il voulut se dérober, mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps.

— Eh! Julien, dit-il en s'approchant et toujours du même ton persifleur, t'as donc pas honte pour un instituteur d'en conter aux jeunesses?

— Que me chantes-tu là? lui répliqua Julien qui ignorait son espionnage.

— Je chante... je chante... pardi! je ne chante pas la messe. Mais pas moins que je t'ai vu tout à l'heure avec Gloriette dans un petit coin, et que si on annonce ça, ce sera autre part qu'au prône.

Julien là-dessus comprit qu'il était inutile de chercher une défaite. D'ailleurs sa résolution était prise à ce sujet; et il n'avait pas à se défendre. Toutefois, par fierté naturelle, il répondit au Jacquot :

— Tu te mêles de ce qui ne te regarde pas.

— Et moi je dis que je me mêle de ce qui me regarde, parce que ce qui te plaît à toi me plaît à moi aussi. Entends-tu, sacristain?

Dans ces mots, méchamment prononcés, il y avait non-seulement une menace, mais une double offense, — offense pour Gloriette et pour lui. De plus, cette épithète de « sacristain » avait le don de lui agacer particulièrement les oreilles. Il se dit bien que dans son état il était tenu à une grande réserve, qu'une rixe était chose absolument défendue; mais il pensa aussi qu'il n'avait pas de témoin, qu'en pareille occasion un mauvais cas est toujours niable; et comme l'aimable bancal y joignait la bravade et lui parlait jusque sous le nez, la colère l'emporta, et il lui décocha un soufflet dont l'écho avait tinté jusqu'aux oreilles de Gloriette.

Naturellement, sous le coup, Jacquot bondit furieux.

Il n'avait pas grande opinion de la force de son adversaire; Julien lui-même n'en avait guère conscience. Cependant, par instinct de légitime défense, il opposa son poing à l'agresseur, et d'un coup droit solide, vigoureux sans efforts, il l'envoya rouler, les quatre fers en l'air, dans le fossé bourbeux qui coulait le long de la berge.

Après quoi il s'éloigna, presque étonné de son succès et honteux de sa victoire.

C'était alors que le bancal lui avait vociféré sa promesse de vengeance.

Sa vengeance! — Le destin en avait décidé autrement.

IV

Deux jours se passèrent. On était au jeudi.

Julien avait formé le projet d'en profiter pour se donner aussi un peu de vacances et aller visiter, dans un village non loin de là, un jeune instituteur de ses amis. Tout amoureux qu'il fût, il avait le sentiment des choses graves de la vie; et dans cette circonstance, peut-être éprouvait-il le désir d'un bon conseil ou même d'un confident sympathique.

Vers midi, il se mettait donc en route, et son plus court étant de se diriger par le chemin en question, ce chemin aux aventures, il se trouva bientôt, en y entrant, devant la place où, l'avant-veille, il avait envoyé rouler son méchant insulteur.

Quel sentiment le fit s'arrêter un instant pour examiner l'endroit avec complaisance? — Halte deux fois funeste, car elle devait être la cause de tristes événements.

Malheureusement, juste à la même heure, le boiteux, sa grande faux emmanchée en travers sur l'épaule, sa pierre à aiguiser au côté, s'en allait dans la même direction faucher un champ de luzerne.

La rancune n'étant pas son moindre défaut, il avait vif sur le cœur le souvenir de sa déconfiture. Son vainqueur était son rival, donc doublement son ennemi. Le guigner de loin de son œil furet et s'élancer en criant : « Hé! attends-moi, sacristain, » — un mot décidément bête, — fut son premier mouvement. Mauvaise idée. Où courait-il? Il ne le savait pas. Peut-être à une nouvelle gourmade. N'importe, il courait pour le rejoindre; et à ce moment, Julien s'étant remis en marche, il voulut redoubler sa course dans la crainte de le voir s'échapper.

Alors il arriva une chose atroce.

Par quel horrible accident la faux, glissant de son épaule, vint-elle s'embarlificoter dans ses jambes? Prends garde, Jacquot, prends garde!

Mais l'impulsion était donnée. L'élan et l'ardeur le poussaient, et lorsqu'il se heurta contre l'obstacle, ce fut la lame qui lui opposa son tranchant, en lui ouvrant en diagonale dans le gras de la cuisse, et jusque sous la jarretière, une entaille de coutelas de boucher.

En s'affaissant aussitôt, le boiteux avait poussé un cri terrible.

A ce cri, Julien, surpris, avait tourné la tête; et quoique en raison de la distance il ne s'en expliquât pas d'abord la cause, en apercevant un être humain étendu par terre, il rétrograda.

Mais on avait entendu pareillement de la forge. Le maître, son ouvrier, Gloriette elle-même étaient sortis en hâte, et, mus par le même doute, ils accouraient de leur côté.

Alors la vérité leur apparut dans toute son horreur. Des deux blessures, le sang s'échappait à flots; chairs vives et artères, tout avait été tranché net, jusqu'à entamer l'os, et par toutes ces sources le sang coulait avec une telle abondance, qu'il y en avait déjà une mare au milieu du chemin.

Jacquot n'avait pas perdu la tête; mais il ne cessait de beugler des lamentations déchirantes.

A la vue de cette douleur, et surtout de cette mare rouge, affreuse, grandissante, — et qui fumait, dernier détail, pour elle, — n'ayant plus rien d'humain, ce fut Gloriette qui, impressionnée au delà de ses forces, s'évanouit subitement; et Julien, la relevant dans ses bras, la porta à la maison, où il la remit aux soins de la vieille servante.

Tout le voisinage était déjà en émoi. Le rebouteux se convainquit sans retard que ce n'était pas là un cas de sa compétence. Une prompte amputation pouvait seule sauver le blessé. Et cependant il lui sauva positivement la vie. En maîtrisant, sur-le-champ, par un étranglement impitoyable une hémorrhagie qui dans ces conditions eût été vite à l'extinction, il donna le temps à Julien d'enfourcher le poney et d'aller au galop à la ville quérir un homme de l'art. L'opération s'effectua donc dans les formes. Disons tout de suite qu'au prix de grandes souffrances et d'un long appauvrissement, ce boiteux de malheur finit par s'en tirer: ce qui, après coup, était de la chance. De plus la jambe coupée se trouvant être justement la mauvaise, il ne boita plus, — grâce à sa jambe de bois; ce qui pouvait passer encore pour une heureuse disgrâce.

Eh bien! ce ne fut pas là le plus déplorable, — tant s'en faut.

Gloriette avait été frappée plus qu'on n'aurait pu le croire. Sa petite nature fine avait reçu là, d'un seul coup, une de ces commotions, paraît-il, qui ébranlent l'organisme parfois jusqu'à le briser. Lorsqu'avec beaucoup de peine, et après des heures d'at-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tente, on parvint à lui faire reprendre ses sens, on eut bientôt la preuve qu'elle n'avait pas pour cela recouvré ses esprits. L'effraiement subit qui l'avait saisie en présence du blessé s'était comme figé sur son intelligence. Elle en était possédée. Un voile sanglant obscurcissait sa raison. Elle ne voyait plus que cela, elle n'avait plus d'autres paroles sur les lèvres : « Du sang... du sang... oh! que de sang!... » Une prostration sans nom s'était emparée d'elle.

C'était à croire qu'une lésion sourde, irrémédiable, laissait dans son jeune corps tarir peu à peu la vie, comme une fuite. Elle n'avait nullement le délire; son égarement restait calme. « Du sang... oh! que de sang!... » C'était l'unique image qui la poursuivait; et ces mots, elle les répétait avec tristesse plutôt qu'avec terreur. Idée fixe qui avait quelque chose de la folie de Macbeth, moins le crime, la conscience et le remords.

Était-ce assez fatal?

Le médecin qu'on fit venir, après plusieurs jours passés dans cet état d'inquiétude, essaya de réagir à l'aide de divers moyens, mais ils restèrent sans succès. Il se trouvait en face d'un phénomène qui échappait complétement à sa science. Sans causes apparentes, sans mal local, sans crises douloureuses d'aucune sorte, mais sans retour non plus à une phase normale, les forces vivantes de Gloriette déclinèrent de jour en jour jusqu'à un épuisement facile à prévoir. Nous ne prétendons pas expliquer ici un cas pathologique. Nous disons seulement ce qui advint. Quoiqu'il fût homme d'expérience, le docteur n'y comprenait rien, et un plus habile que lui n'y eût peut-être pas compris davantage. Son impuissance lui faisait le devoir d'un aveu; et il avertit le forgeron de la probabilité, dans ces conditions, d'une fin prochaine.

L'homme empirique avait de fortes notions dans son genre. Par un examen personnel il chercha à se rendre compte du danger de sa fille. Il demeura convaincu; et seul, debout à son chevet, il pleura. Ces larmes du père n'eurent ni témoin ni affliction réciproque.

Julien, discret dans son chagrin qu'il devait garder pour lui-même, avait demandé à visiter la malade. Le reconnut-elle? Il n'y parut pas. A l'immobilité atone de son visage, ce n'était pas probable. Cependant cette présence fit monter à ses lèvres un murmure de mots inachevés : « Père... c'était honnête... » Ombre d'un souvenir dans l'ombre d'une mémoire. Et cette tristesse dénuée d'expression faisait encore plus mal à voir sur une bouche habituellement si rieuse lorsqu'elle disait de ces choses-là. Julien pleura aussi. Ce rire et cette gaieté qui avaient été sa vie, elle les retrouva un moment dans la mort.

Comme une flamme sur le point de s'éteindre jette vivement sa dernière lueur, Gloriette eut un accès de lucidité entière.

Le père était auprès de son lit; la vieille servante aussi. Julien se trouvait là pareillement, ainsi que le curé, qui ne la quittait guère, lorsque tout à coup sa raison s'éclaira.

Ne souffrant pas, se sentant seulement d'une faiblesse extrême, il lui sembla qu'elle s'éveillait d'un étrange sommeil. Elle ne se sentait même pas malade. Et à la vue de tout son monde, avec une pleine conscience de ses paroles, elle dit tout haut de son petit ton d'autrefois :

— Oh! père, c'était honnête!... Monsieur le curé, ce n'est pas la danse... Oh! non!...

Et en regardant Julien elle eut un charmant éclat de rire.

Mais ce ne fut qu'un éclair.

Car aussitôt le voile retomba; les ténèbres se firent de nouveau dans son esprit. Elle répéta encore une fois d'une voix faible : « Du sang... Oh! que de sang!.,. » Et puis ce fut tout.

Naturellement on avait laissé ignorer l'événement à Jacquot, dont la guérison non plus n'était pas très-certaine.

Le jour, à deux mois de là, où l'amputé put faire sa première sortie, il avait son idée.

Julien, qui ne pensait guère à lui, entendit résonner son « pilon » sur le sol empierré du devant de l'école, Jacquot venait dare dare lui en donner l'étrenne, pour lui tenir ce discours :

— Écoute, Julien; la souffrance rend meilleur, et j'ai beaucoup souffert. Tu aimes Gloriette, qui t'aime aussi. Eh bien! il faut l'épouser; et si je puis pour cela te servir en quelque chose, je le ferai de grand cœur. Tu sais que j'en ai les moyens, grâce à ce qui doit me revenir.

Julien n'avait pas besoin de devenir meilleur; il était bon. Ce procédé le toucha, mais ses regrets l'émurent bien plus encore. Il répondit tristement à Jacquot;

— Gloriette repose maintenant au cimetière; l'effroi de ton accident lui avait tourné les sens. Vas-y, tu reconnaîtras sa tombe fraîche; va lui répéter ce que tu viens de me dire. Ça lui fera peut-être plaisir.

Il y alla, — et pleura à son tour.

Georges Bisse.

THÉATRES

Bouffes-Parisiens. — *La petite Muette*, opéra-comique en trois actes, de M. Paul Ferrier, musique de M. Gaston Serpette, pourrait bien descendre quelque peu, — par les femmes, — du *Médecin malgré lui* de Molière. « Han, hi, hon, han! » faisait Lucinde. « Quel diable de langage est-ce là? » s'écriait le médecin. « — Han, hi, hon, han, han, hi, hon! » reprenait la fille de Géronte. « — Voilà pourquoi votre fille est muette, » concluait Sganarelle, qui y perdait son latin de médecin malgré lui.

Sur une donnée passablement légère, traitée d'ailleurs avec assez de retenue, M. Paul Ferrier a composé une pièce agréable, dans laquelle il y a des scènes fort spirituelles. L'œuvre est soignée, peut-être un peu trop travaillée pour les Bouffes : la fantaisie n'a pas cette désinvolture qui sied si bien au milieu où elle s'ébat. Mais c'est là se plaindre que la mariée soit trop belle!

La musique de M. Serpette est aimable plutôt qu'original; on sent que l'auteur doit avoir l'inspiration complaisante et le travail facile. Ce sont des qualités chères au public des Bouffes, qui a chaleureusement accueilli et la nouvelle partition et ses joyeux interprètes.

La petite Muette, c'est Mme Théo, qui retrouve heureusement la parole au deuxième acte; Mme Peschard, qui par bonheur aussi ne la perd jamais; Mlle Luce, et le plus drôle des hidalgos, M. Daubray. Grâce à lui, les amateurs de bouffonnerie n'ont pas fini de rire.

Robert Hyenne.

NOTRE ÉDITION N° 4

Le succès obtenu par les éditions n° 2 et n° 3 du *Moniteur de la Mode* nous a décidés à faire un pas de plus dans la voie de progrès et d'améliorations que nous avons constamment suivie, afin de faire œuvre utile à nos Abonnées. Ce modèle nous a suggéré l'idée d'une combinaison nouvelle, qui se traduit aujourd'hui par la création d'une *quatrième édition*, destinée à faire du *Moniteur de la Mode* le journal le plus complet de tous ceux qui s'occupent de la toilette féminine. Il suffira d'énumérer les éléments dont se compose cette édition pour prouver à nos lectrices qu'il n'est pas de publication qui puisse rivaliser avec celle que nous leur offrons.

Notre **Édition n° 4** comprend d'abord :

1° Tous les éléments des éditions n° 1 et n° 2 (gravures coloriées, illustrations dans le texte, patrons tracés et patrons coupés);

2° Deux magnifiques *Panoramas des modes nouvelles*, composés chacun de 14 figures coloriées, tirés sur beau papier de format

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

exceptionnel, — paraissant le 1er avril et le 1er octobre de chaque année, et expédiés *franco* roulés sur un bâtonnet ;

3° 44 figurines coloriées à l'aquarelle, de même genre que celles de l'édition n° 3, — soit quatre par mois, sauf en avril et en octobre, où le *Panorama* composé de 14 figures tient lieu de deux figurines.

Par suite de cette combinaison, nous arrivons à donner à nos Abonnées, dans les 52 livraisons du journal, — en même temps que 200 gravures noires formant ensemble plus de 1000 sujets de modes, — un total de 200 *toilettes coloriées*, représentant toutes les variétés du costume féminin en rapport avec les diverses circonstances de la vie mondaine.

Nos Abonnées trouveront à la dernière page de la couverture du journal l'indication des prix d'abonnement fixés pour notre édition n° 4. Elles se convaincront facilement que l'élévation relative de ces prix n'est rien à côté des avantages représentés par la nouvelle combinaison, à laquelle nous ne doutons pas qu'elles ne s'empressent de faire un sympathique accueil.

Ad. G. et Fils.

REVUE DES MAGASINS

Il faut bien se garder de terminer une robe, une confection quelconque, sans avoir vu les belles garnitures en passementerie de la *Ville de Lyon*. Le choix, le nombre, la variété, tout y est merveilleux. C'est toujours pour nous un sujet d'étonnement, lorsque nous allons au n° 6 de la rue de la Chaussée d'Antin, que de voir se renouveler aussi souvent la nouveauté élégante des assortiments de cette maison hors ligne.

La *Ville de Lyon* ne prétend pas briller par un bon marché excessif, — toujours réalisé aux dépens de la qualité et de l'élégance des objets vendus. Ce que cette maison tient avant tout à offrir à ses clientes, ce sont, par exemple, des gants d'une beauté irréprochable ; des passementeries d'une richesse exceptionnelle ; des rubans d'une fraîcheur et d'une nouveauté qu'on chercherait vainement ailleurs ; des parures, des nœuds, des fichus, des voilettes, etc., d'une grâce achevée. La *Ville de Lyon* a, du reste, réalisé son rêve : il n'est pas une femme élégante, parisienne de fait ou de naissance, qui ne s'adresse directement à elle pour avoir la dernière mode en ce qui concerne tous ces accessoires charmants et coquets qui transforment si vite la toilette en lui donnant ce petit ton parisien qu'on aime tant.

La nouveauté, cette année, est à la chenille et aux perles, aux tulles et dentelles perlés, aux riches broderies, aux franges somptueuses, aux motifs et guirlandes de passementerie, le tout perlé. Signaler tout cela n'est rien; il faut voir de près ces chefs-d'œuvre de la fabrication française, et c'est ce que nous recommandons à nos lectrices.

— Lorsqu'on reprend possession de son intérieur, au retour des eaux et de la campagne, qu'il fait bon de reprendre les habitudes de la vie ordinaire ! Travail en famille, causeries du foyer, lectures à haute voix, il n'est rien de plus salutaire et de meilleur. Aussi parlerons-nous, à ce propos, de la *Favorite des dames*, — cette gentille petite machine à coudre qu'un simple mouvement de la main fait marcher, et qui par sa mignonne dimension est digne de figurer aux longues veillées d'hiver.

La *Favorite des dames* est à un fil et coûte 64 francs ; avec son aide, on peut faire toutes les coutures et ourlets ordinaires.

La *Canadienne*, autre machine à main, est à navette, et plus grande, plus forte que la précédente. Elle coûte 100 francs.

Ces machines, toutes deux très-avantageusement connues pour les services qu'elles rendent aux familles, peuvent encore servir aux ouvrières, car elles répondent aux principales exigences du métier de couturière. Et puis toutes les femmes ne peuvent faire usage des grandes machines à coudre, dont le mouvement à pédale les fatigue.

Dans tous les cas, que ce soit pour la grande machine *Wheeler et Wilson*, ou pour les deux petites machines à coudre que nous venons d'indiquer, c'est à Mme Ve H. Seeling (70, boulevard Sébastopol) qu'il faut s'adresser.

M. d'A.

CORRESPONDANCE

— Mme d'I..., a Potsdam.

Le meilleur conseil que nous puissions vous donner, au sujet de la polonaise en question, c'est de prendre modèle sur la petite gravure P. n° 387, que vous trouverez à la première page du numéro de ce jour. Le dernier volant de dentelle, qui sera noir, formera le bas de votre polonaise. Les galons devront être perlés. Quant à la traîne, elle pourra être moins longue.

— Mme Blanche B..., a Nancy.

Votre abonnement part bien du 1er juillet dernier ; mais le premier samedi de juillet tombant le 7, nous n'avions pas de numéro à vous envoyer avant cette date. Nous regrettons que vous n'ayez pas lu les deux avis insérés dans nos derniers numéros (pages 468 et 478) ; cela vous eût épargné une réclamation non fondée.

— Mme A. de W..., a Westzprim (Hongrie).

Le grand deuil n'admet aucun autre ornement que de grands biais en crêpe crêpé. Les perles ne sont tolérées en aucune façon pour deuil.

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON D'AUTOMNE ET D'HIVER 1877-1878

Être utile à nos Abonnées étant à la fois notre but et notre loi, nous avons pris toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes d'automne et d'hiver** (*saison de* 1877-1878). Nous nous empressons, en conséquence, d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA est *dès à présent* à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, le prix en étant réduit autant que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable sous tous les rapports. Nous avons la conscience d'être arrivés à un résultat de nature à satisfaire complétement nos lectrices : elles en jugeront, du reste, par la description des toilettes, qui sera insérée dans notre prochain numéro.

La nécessité de renouveler toutes les toilettes féminines (costumes de ville, visite, promenade, soirées, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, afin de les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, donne à cette superbe collection de modèles un grand intérêt d'actualité. Quant à son utilité pratique, elle est telle que nous sommes certains de rendre un réel service à nos Abonnées en leur conseillant de nous demander sans le moindre retard cette magnifique planche.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée immédiatement et *franco*, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

ROUVENAT (✲) *et CH. LOURDEL*, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Nous nous plaisons à constater une fois de plus que les questions politiques ont une influence plus ou moins heureuse sur les modes.

Depuis tantôt un an que chacun de son côté suit le mouvement des troupes sur la carte d'Asie, on a eu le temps de repasser la géographie du pays. De là à étudier les mœurs de ces peuples lointains et à faire des recherches intéressantes au point de vue de l'industrie, il n'y a qu'un pas. La toilette des femmes n'a pas été la dernière question à étudier pour qui pouvait y trouver profit : ne sait-on pas que l'intérêt particulier prime trop souvent l'intérêt général ! Du reste, n'y eût-il pas eu cette raison, le besoin de trouver une idée nouvelle eût suffi pour déterminer de plus grands efforts. L'idée, en effet, c'est le fantôme après lequel tout le monde court, c'est l'inspiration du poëte, le point de départ de l'industriel ; en un mot, c'est la fortune, la gloire peut-être, pour qui sait habilement l'exploiter.

Dans tous les cas, nous attribuons à ces différents motifs l'avalanche de tissus brochés, brodés, lamés or ou argent, qui s'abat sur nous aujourd'hui, ainsi que toute cette pluie de perles, cette dorure, cette bijouterie, ce cuivre, dont la profusion nous poursuit... Que d'hérésies, de crimes de lèse-élégance à commettre en ce moment, si l'on n'y prend garde ! Mais on y veillera, — les femmes de goût, du moins.

Parmi toutes les belles étoffes nouvellement écloses, nous avons remarqué des soies brodées d'une grande richesse. Le fond uni, de teintes variées, est couvert de fleurettes ou de dessins mignons, brodés *à la main* en soie de couleur : c'est un véritable travail de fée. On emploie ce genre d'étoffes comme garnitures plates, pour remplacer le galon brodé, beaucoup plus banal ; ou bien encore pour plastron, gilet, etc. Il en faut, paraît-il, quatre mètres. A 40 francs le mètre, c'est une combinaison qui revient cher et ne court pas le risque de tomber dans le domaine public ; il est vrai que, parmi les modèles de passementerie et de franges, on en trouve qui ne sont pas d'un prix moins élevé.

Si la broderie bretonne, en dépit de son succès récent, est reléguée au quatrième plan de la mode, le genre breton, en revanche, a survécu à l'été. Le tablier breton, entre autres, se dessine agréablement sur une robe princesse en vigogne, en neigeuse ou autre lainage, par des bandes de velours, — de préférence au galon, qui rappellerait trop la broderie. Le plastron, le cœur, le corselet breton, sont indiqués de la même façon, quand ils ne sont pas tout en velours et, dans ce cas, encadrés de perles. Quelquefois on souligne les bordures de velours par une petite soutache d'or ou d'argent, et alors on choisit de préférence des boutons de même métal. Cet arrangement convient particulièrement à une jeune femme ; ce serait un peu brillant pour une jeune fille et nous ne le conseillons pas. La peluche remplace le velours, et comme il y a en ruban de fort beaux spécimens de cette étoffe, avec envers satin dans toutes les nuances, on arrive à former une garniture complète des plus élégantes.

P. N° 385. — COIFFURE EN LINGERIE POUR JEUNE FEMME.
Modèle de Mlle C. Wandlaincourt (rue Notre-Dame-des-Victoires, 32).

A propos de peluche, indiquons une autre manière de l'utiliser : on coupe l'étoffe en petites lanières, aussi étroites que possible, dont on rabat les bords à l'envers ; ainsi disposées, elles servent de garniture, pour brandebourgs ou autre disposition analogue. C'est une très-heureuse innovation.

Les brandebourgs, voilà qui est toujours jeune et pas du tout nouveau ! On les prend, on les quitte, pour les reprendre encore, et chaque fois avec un nouveau plaisir. Cette année, on s'en sert pour la robe princesse, la polonaise, le grand gilet de chasse, l'habit, ainsi que pour n'importe quelle confection. Voici, dans

ce dernier genre, un gracieux modèle : il s'agit d'un paletot en matelassé bien brillant, orné de jolis brandebourgs en tresses « grecques », — la nouveauté du jour, — lesquelles dessinent des trèfles enlacés et mélangés de boutons pendeloques ; ornements semblables aux manches, aux poches et dans le bas derrière. Nous recommandons cette gracieuse disposition comme élégante et simple tout à la fois ; la garniture, à elle seule, imprime ce caractère, qu'il est aisé de reporter sur un paletot de l'an passé ; on le transformerait ainsi complétement.

Le paletot pareil au costume est encore de mise ; mais le dernier mot de la haute élégance est un manteau, — le vrai manteau qui enveloppe si bien et dans lequel on se sent si à l'aise par un grand froid. La forme en varie peu : c'est un large vêtement ayant des manches de mac-farlane ou de visite ; on l'exécute en beau matelassé ou en drap quelconque et sa garniture consiste en larges bandes de fourrure ou en riche passementerie à lourdes pendeloques de chenille et satin. Cette confection, bien réussie, a quelque chose de hardi dans sa coupe ; son ampleur a du caractère, et une femme ainsi habillée impose le respect.

Un des points les plus importants de la toilette féminine est celui du « juponage », qu'on nous permette cette expression d'atelier. De lui dépend toute la bonne grâce du costume, et du soin avec lequel il est traité résulte la bonne ou la mauvaise opinion que l'on prend de la personne. Tout cela se rattache à des principes d'ordre et de bonne éducation dont nous n'avons pas à nous occuper ; si nous avons mis la question en avant, c'est tout simplement pour indiquer une forme nouvelle. On ne se contente plus de donner au jupon la forme princesse ; on le monte, ainsi préparé à une large ceinture qui moule le corps et se prolonge assez bas derrière pour recevoir une traîne rapportée. Celle-ci est garnie de volants qui soutiennent admirablement la robe et lui donnent une grâce parfaite. Cette disposition est très-heureuse pour le jupon d'hiver, — notamment pour celui de moire anglaise, que beaucoup de personnes préfèrent à tout autre.

Puisque nous en sommes aux détails intimes de l'élégance, nous donnerons la description d'une jolie robe de chambre. Nos lectrices nous en sauront gré sans doute : on a si souvent l'occasion de garder la chambre, voire le coin du feu, par les brumeuses journées d'automne ! L'étoffe est une vigogne d'un bleu gris, de ton charmant ; forme princesse, bien entendu, avec longue traîne. Tout le devant est garni en tablier, depuis le troisième bouton, de ruches « à la vieille » de même étoffe, surmontant à chaque rang une dentelle de fil brodée en marron. Cette garniture forme la tête d'un volant plissé, et tous deux entourent le bas de la robe. Le tablier est, en outre, encadré de ruches semblables, qui passent derrière le cou et dissimulent la naissance d'un pli Watteau, lequel constitue la traîne.

Enregistrons, en terminant, un gentil détail de modes : celui des mules et bottines de velours, ces dernières assorties à la nuance du costume. Est-ce assez coquet ?

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 385.

Coiffure de jeune femme. — Pouff de tulle noir et blonde anglaise blanche, garni d'un piqué de roses de teintes variées et de coques de velours noir, les unes et les autres tombant en traîne derrière.

G. n° 798.

Élégantes toilettes de visite ou de promenade. — 1. Costume princesse en neigeuse grise et faille marron. — Le milieu du dos est garni d'une bande de drap gris à bords dentelés et rayée d'un rouleauté de même nuance. Une traîne en faille vient s'ajouter au bas de cette partie du dos ; elle est garnie de deux volants plissés, dont l'un entoure la robe entière. Le devant, tout en neigeuse pour le côté droit, est garni d'un plastron de faille marron, boutonné sur le côté gauche ; ce plastron se continue dans le bas pour compléter ce même côté. Une bande de drap gris, dentelée et bordée de franges, orne toute la partie de faille, y compris le plastron. Les deux côtés de la robe, celui de neigeuse et celui de faille, sont drapés et croisés l'un sur l'autre au-dessus de la traîne ; ils y forment un large nœud et retombent ensuite en pans plissés. Manches de faille, terminées par une bande dentelée. — Lingerie plissée en linon blanc. — Chapeau de feutre marron, à passe diadème ornée d'une natte de chenille marron de plusieurs tons. Le haut du chapeau est garni de nœuds de peluche assortie et d'une plume grise qui retombe derrière. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume de faille et cachemire vert mousse. — Jupon de faille à courte traîne, entouré d'un volant plissé. — Polonaise de cachemire, de forme princesse. Le devant tombe en pointe de châle sur le jupon. L'ouverture du vêtement, pratiquée en biais, est arrêtée sur le côté par un flot de ruban ; les bords de la partie qui croise sont plissés et garnis d'une dentelle qui tourne autour du cou. Le milieu du dos présente la même particularité : la moitié de droite se croise en biais sur celle de gauche ; les bords en sont également plissés et garnis de dentelle. L'une des moitiés du dos tombe en pan tout plissé, encadré de dentelle ; l'autre moitié forme aussi un pan qui passe sur le premier en se drapant sous un nœud de ruban dont les bouts retombent sur la traîne. La manche est garnie d'un plissé, d'un biais et d'une dentelle faisant le tour du poignet. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre vert mousse, à passe diadème bordée de velours assorti. Draperie de velours autour de la calotte ; touffe de plumes vertes au sommet. Brides de satin gris acier. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

(Se reporter à la gravure coloriée n° 1460, *qui représente ces deux toilettes sous un autre aspect.)*

G. N° 816.

Toilettes de ville. — 1. Costume en bourrette de laine grise à dessin broché de ton loutre. — Robe princesse rasant la bottine, garnie dans le bas de deux volants, l'un froncé, l'autre plissé. Deux écharpes forment la tunique ; leurs bords sont garnis de velours loutre. Ces écharpes sont croisées l'une sur l'autre au bas du buste ; celle qui passe sur l'autre, devant, est fixée de côté par un nœud de velours, puis tombe en pointe sur le milieu du volant. Par derrière, les deux écharpes sont drapées et retenues de côté par un flot de velours. Double parement de velours et de bourrette au bas des manches, avec bracelet de velours noué dessus. Pèlerine de velours dans le haut du corsage. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre gris, entouré de plumes de même ton, lesquelles traversent des anneaux d'or. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume en cachemire de l'Inde et faille prune. — Jupon de cachemire à traîne, entouré d'un volant ; celui-ci est composé de bandes plates en cachemire et de plissés de faille alternés. — Polonaise ornée dans le bas devant d'un dépassant de faille ; le dos, qui forme traîne, est aussi garni de dépassants sur les côtés, tandis que le bas est terminé par une frange de chenille. Le tout est drapé et resserré au milieu, avec pan de faille plissée. — Paletot ajusté, de même étoffe que la polonaise. Le dos est orné d'un plastron de faille plissé à plis creux, lequel forme au milieu une petite basque terminée par un bout de frange et une patte. Franges au bas du vêtement et poches sur le côté. Les manches sont garnies d'un volant qui rappelle celui du jupon. — Lingerie plate. — Chapeau de velours épinglé, de nuance olive mûre. Rubans étroits en satin mousse de même ton, à envers bleu de ciel, et plumes assorties. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1460.

Toilettes de visite. — 1. Costume en faille vert mousse. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé, dont la tête est formée d'une couronne de bouclettes en ruban. — Polonaise de coupe princesse. Le dos se compose de deux parties : l'une, toute plate et tombant droit, se termine par une traîne plissée en *feuillets ;* l'autre partie, qui forme comme un long pan détaché, est plissée sur toute sa longueur, près de la couture du mi-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lieu. Une dentelle, de couleur assortie à l'étoffe, encadre le pan et suit la couture du milieu du dos, tournant autour du cou. Ce pan est drapé et tordu comme un nœud, un peu vers le bas du vêtement, d'où il tombe sur la traine de la première partie; de longs pans de ruban s'échappent des draperies. Le devant de la polonaise est ouvert en biais, et la dentelle, venant du cou, suit les bords de l'ouverture. La partie du devant, qui croise sur l'autre, est plissée sur toute sa longueur, contre l'ouverture, de la même façon que le dos; ce bord plissé retombe sur lui-même, comme une large coque, au bas de l'ouverture, d'où pend un flot de rubans. Le côté est en outre drapé au-dessous du point que nous venons d'indiquer, et les draperies se perdent sous le pan de derrière. Même dentelle de couleur sur les bords inférieurs de tout le vêtement. La manche, assez étroite, est entourée d'un plissé d'étoffe, d'un bracelet de ruban et d'une dentelle posée au-dessus. — Lingerie en toile batiste. — Chapeau de feutre gris, garni au sommet, sur le devant, d'une touffe de plumes vert mousse; nœud de ruban bleu derrière; bandeau et brides assorties. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume princesse en neigeuse grise et faille marron. — Le devant de la robe est garni d'un plastron de faille, boutonné de côté, et se continuant dans le bas pour compléter ce même côté. Cette partie de faille est drapée et perdue derrière sous le pouff, où elle retombe à droite en un pan plissé. Une bande de drap gris, dentelée et garnie de franges, suit les bords du plastron ainsi que de toute la partie de faille. L'autre côté de la robe, tout en neigeuse, se croise avec celui de faille et retombe derrière comme lui en un pan plissé. Le milieu du dos est rayé d'une bande de drap gris, pareille à la précédente, et au bas de laquelle la traine est ajoutée. Celle-ci, en faille, est entourée de deux volants plissés; l'un de ces volants, fixé au faux ourlet, se continue au bas de la robe tout autour. La poche, en faille, est terminée par la même garniture dentelée; ses boutons, comme ceux du corsage, sont en nacre grise. Manches de faille, entourées d'une bande dentelée. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre gris. La passe, relevée d'un seul côté, y est maintenue par un plumet de fantaisie. Tour de tête de crêpe lisse, et plumes en bande autour de la calotte. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Se reporter à la gravure G. N° 798, *qui représente ces deux toilettes sous un autre aspect.*

Description du patron coupé.

Annexe spéciale aux éditions nos 2, 3 et 4.

Costume de forme princesse. — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure coloriée n° 1460 (fig. 1) et sur la gravure G. n° 798 (fig. 2), publiées et décrites dans le numéro de ce jour. — Il se compose de sept morceaux :

1. Devant droit, de forme princesse.
2. Devant gauche, formant un plastron qui se drape et se perd sous la poche et le nœud derrière.
3. Petit côté du devant, sur lequel va se perdre le devant gauche qui forme plastron.
4. Petit côté du dos. Il se pose exactement comme pour les autres robes.
5. Dos de forme princesse, noué sur lui-même et retombant en draperie.
6. Poche.
7. Manche.

CORRESPONDANCE

— Mlle Agathe T..., a Gand.

La mantille espagnole, si coquette à votre avis comme au nôtre, ne convient malheureusement pas à une jeune fille. Il faut renoncer à cette coiffure. La grappe de boutons de roses du Bengale suffira dans vos boucles brunes.

— Mme Louise C..., a Beauvais.

Voici une gentille coiffure pour jeune fille : les cheveux coupés « en garçon » sur le devant de la tête, de façon à pouvoir faire une petite raie de côté; le reste des cheveux roulés en un large 8 sur l'arrière de la tête et fixés par un peigne. Nous ne connaissons rien de plus nouveau.

— Dona Maria-Conception, aux Antilles.

On porte encore beaucoup de velours anglais; non pas pour costumes complets, mais comme jupon et garniture de polonaise.

— Mlle Marguerite L..., a Beaune.

Rien ne s'oppose au chapeau rose ou bleu avec la robe de cachemire blanc; mais pourquoi pas tout blanc?

— Mme Thomas S..., a Reims.

Nous connaissons le collier indien; on entend par là un certain nombre de rangs de perles étagés et se terminant par un fermoir. Celui-ci est parfois remplacé, quand on fait soi-même le collier, par une baleine perpendiculaire, recouverte de soie et soutenant trois ou quatre agrafes nécessaires pour fermer le collier.

— Mme Lucie de T..., a Oloron.

C'est une sage économie que de faire nettoyer les gants de peau, et les lois de l'élégance ne s'y opposent nullement, pourvu que personne ne s'en puisse apercevoir et qu'il n'en résulte aucune odeur.

— Mme Célina M..., a Genève.

Voici notre remède contre les gerçures : étendre sur les mains, le soir en se couchant, un peu de cold-cream et mettre des gants dont on a coupé les doigts.

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON D'AUTOMNE ET D'HIVER 1877-1878

Être utile à nos Abonnées étant à la fois notre but et notre loi, nous avons pris toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraitre dès le début de la saison notre **Panorama des modes d'automne et d'hiver** (*saison de* 1877-1878). Nous nous empressons, en conséquence, d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA est *dès à présent* à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, le prix en étant réduit autant que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIEE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable sous tous les rapports. Nous avons la conscience d'être arrivés à un résultat de nature à satisfaire complétement nos lectrices.

La nécessité de renouveler toutes les toilettes féminines (costumes de ville, visite, promenade, soirées, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, afin de les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, donne à cette superbe collection de modèles un grand intérêt d'actualité. Quant à son utilité pratique, elle est telle que nous sommes certains de rendre un réel service à nos Abonnées en leur conseillant de nous demander sans le moindre retard cette magnifique planche.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée immédiatement et *franco*, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Moi aussi, je veux jeter une fleur sur la tombe de celui qui, le mois dernier, a été enlevé à la France, qu'il aimait tant et qu'il pouvait si bien servir encore. Cette fleur, je vais la cueillir dans le jardin d'un de ses ennemis, en vous citant le portrait que fit de lui en 1867 le spirituel chroniqueur de la *Gazette de France*, portrait que ni l'écrivain ni le journal ne recommenceraient aujourd'hui, tant la reconnaissance est lourde à porter! — Et ceci me rappelle un mot d'Alexandre Dumas père, mot aussi spirituel que profond.

On lui répétait, peu charitablement, qu'un certain monsieur disait beaucoup de mal de lui partout.

— Grand Dieu !... que lui ai-je donc fait? s'écria le grand romancier, je ne lui ai pourtant jamais rendu service !...

Mais revenons au portrait promis :

« M. Thiers est petit, court, replet, vert comme les premières pommes ; un visage rose, couronné de neige, et il est doué de cet embonpoint aimable qui dénote une santé florissante. Il a été ministre tout comme un autre et même plus souvent qu'un autre ; il a passé sa vie à courir du pouvoir à l'opposition, et réciproquement, toujours convaincu que tout vient du poingt de qui sait attendre. C'est lui qui fit faire à Napoléon mort le grand voyage de Sainte-Hélène aux Invalides ; c'est lui qui a serré la taille à la bonne ville de Paris dans une riche et coûteuse ceinture de murailles et de forteresses...

» Il est décoré de beaucoup d'ordres et fait partie de beaucoup de sociétés plus ou moins savantes ; c'est un des trois ou quatre académiciens qui ont de l'esprit comme quarante. Il est peu de fonctions qu'il n'ait occupées, peu de genres où il n'excelle, et peu de sujets qu'il n'ait traités d'une main familière et exercée... C'est un de ces hommes comme Napoléon Ier les aimait tant : bourreaux de travail, diplomates, militaires, prompts à comprendre, prêts à agir, pardonnant les moyens employés en faveur du résultat obtenu, et n'ayant pas de scrupules en face de la nécessité qui n'a pas de lois.

»... Toujours le ton qu'il prend s'adapte au sujet qu'il traite, et sa phrase est à sa pensée un vêtement qui la rehausse sans la gêner. Il ne tient pas à briller, mais à convaincre, et il aime mieux les terrains solides où l'on s'appuie que les nuages où l'on s'égare ; quand il s'élève, c'est par degrés, et à la fin de ses discours, il donne deux ou trois coups d'ailes pour gagner les hauteurs d'où l'œil peut revoir encore les stations de la route et l'ordonnance de son œuvre. »

Vous voyez que c'est un délicieux portrait, tirant surtout son mérite de ce qu'il n'était pas flatté. L'histoire le certifiera un jour ; mais, hélas! ce n'est pas encore son tour de parler : nous ne le voyons que trop pour lui.

M. Thiers n'aimait pas le monde et préférait l'intimité à la foule ; aussi fréquentait-il peu de salons. Par exemple, un petit comité lui plaisait intimement et il restait des heures entières chez des amis à causer, tout en tisonnant le feu, d'où il faisait sortir moins d'étincelles que de son charmant esprit, toujours si pétillant.

On lui racontait un jour que Napoléon III avait dit ne pas comprendre comment les autres gouvernements qui l'avaient précédé avaient fait tant de cas de M. Thiers, « car pour lui il n'en voudrait pour rien, pas même pour marmiton... »

— Et il a pardieu bien raison ! interrompit en riant M. Thiers, car il aurait trop grand'peur que je pusse voir la manière dont il fait ses sauces : c'est un si mauvais cuisinier !...

Plus tard, après nos affreux désastres, comme un de ses amis — M. de Rémusat, je crois, — lui disait d'un air attendri :

— Vous aurez, un jour, une belle et glorieuse page dans l'histoire, car si vous fondez la République, vous serez aussi grand que Washington.

— Hélas ! je serai plus grand que lui encore, si j'atteins ce but... dit M. Thiers tristement, puisque Washington eut le bonheur de fonder la République en son pays avec un peuple vainqueur, tandis que malheureusement dans notre pauvre France elle ne peut se fonder qu'avec un peuple vaincu !... Mais ce peuple est toujours brave, noble et généreux, exclama-t-il en relevant vivement la tête, et je compte sur lui comme il peut toujours compter sur moi...

Une chose qu'il se plaisait à raconter, alors qu'il débutait dans la carrière qu'il a si bien remplie, c'est une prédiction qui lui fut faite à l'époque où il était encore un très-modeste étudiant à Marseille. Voici cette historiette :

Un jour qu'il était allé à la pêche avec quelques camarades, le batelier qui les conduisait en mer leur offrit de leur prédire ce que l'avenir leur réservait.

— C'est dans le poisson que je prendrai pour chacun à son tour que je lirai son sort, dit-il.

Nos étudiants y consentirent joyeusement, et une nasse fut aussitôt jetée. Il paraît que le poisson qu'on prit pour le premier et le second fut fort ordinaire, car notre narrateur ne se rappelait plus la prédiction qui leur fut faite ; mais quand vint le tour du jeune Thiers, le batelier s'écria, dans son jargon provençal, en levant les mains au ciel :

— Quant à toi, pitchoun, tu seras grand ! grand !... grand !... le plus grand de toute la France ; car je viens de prendre pour toi ce poisson que mon père avait pris pour Napoléon Ier, et qui n'a plus reparu depuis sur nos côtes.

Et tout en parlant, il montrait un poisson réellement étrange.

Vous comprenez si nos jeunes gens se prirent à rire en entendant cette prédiction qui leur paraissait si burlesque. Thiers, tout le premier, faisait les plus plaisantes gorges chaudes, quand il s'amusait à raconter ce singulier horoscope du pêcheur. Mais alors il était jeune !...

Je me trouvais, à la fin de l'année 1873, dans un salon avec un diplomate étranger qui depuis peu venait de rentrer en France. La maison lui était intime et il savait pouvoir y parler à son aise ; aussi se crut-on permis de lui demander ce qu'on pensait en Europe de l'événement du 24 mai de cette même année.

— Je vais vous répéter ce que le plus habile de tous les hommes d'État m'a dit à ce sujet, répondit-il finement. Je me trouvais, ce jour-là, dans le cabinet du prince de Bismarck au moment où il reçut le télégramme lui annonçant la chute de Thiers. « Tenez, me dit-il en me tendant le papier, voilà le plus grand malheur qui pouvait arriver à la France. » Et il ajouta, avec attendrissement (l'attendrissement du crocodile) : « Et je le regrette pour ce pays que j'aime, quoiqu'il me déteste et me voue chaque jour aux dieux infernaux. »

Dans les derniers temps de sa vie, Thiers se préoccupait, quoiqu'il ne voulût pas en avoir l'air, de cette prédiction incessante des journaux qui lui étaient hostiles et qui chaque jour le montraient mourant. Ainsi, un matin qu'un grand seigneur étranger lui fit une visite avec son fils, charmant blondin de quatre ou cinq ans, il dit en souriant au gentil chérubin :

— Regarde-moi bien, mon joli mignon, et dis-moi si j'ai l'air d'un petit vieux qui va mourir ?

— Oh mais non ! non ! s'écria celui-ci en lui sautant au cou pour le remercier d'un joli jouet qu'il venait de recevoir.

— Vous entendez cet oracle, qui est plus sûr que celui de Calchas, car la vérité sort toujours de la bouche des enfants ! exclama Thiers d'un air ravi.

Et cette assurance, dont il était vraiment joyeux, lui fut donnée, huit jours à peine avant sa mort...

Comtesse de Bassanville.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA CRAVATE

La partie du vêtement de l'homme qui joue, dans les diverses phases de sa vie, le rôle le plus important et le plus surveillé est la cravate.

Les grandes époques de l'existence humaine ne se passent pas sans que la cravate n'y soit l'objet des plus minutieuses combinaisons, et c'est à la pose recherchée, au bon goût de la cravate, que bien souvent appartiennent le succès de plus d'un souhait, la réussite de plus d'un projet.

Les femmes connaissent aussi cet accessoire du costume, elles en usent ou en jouent, et nos lectrices nous sauront gré de leur en faire l'historique.

Comme tout autre détail de la toilette de l'homme, la cravate a suivi les caprices de la mode. Elle s'est modifiée ou transformée au gré des événements politiques : grave, empesée, riche, légère, envahissante, ridicule, roide, réduite enfin à une épaisseur idéale. Ç'a été sa dernière transformation.

On a dit — est-ce vrai? — que la cravate tirait son origine des Croates. Elle aurait été ainsi nommée parce que les hommes d'un régiment de Croates, venus en France sous Louis XIV, portaient au cou une bande de linge blanc. Ce qu'il y a de certain, c'est que jusqu'au dix-septième siècle personne n'avait soupçonné la nécessité de s'étrangler au moyen d'une étoffe enroulée autour du cou.

Quoi qu'il en soit de l'origine de ce vêtement, il faut reconnaître que la cour s'en accommoda promptement. Le roi-soleil lui-même se hâta de l'adopter. Bientôt les grands ne parurent plus en public sans avoir autour du cou une pièce de mousseline garnie de dentelles. Le chef de l'État se distingua par la richesse des broderies et des brides, qui le disputaient à la magnificence du jabot. Tout le monde, à la ville, prit la cravate longue et blanche : financiers, bourgeois, boutiquiers, tous s'en parèrent à l'envi.

Mais une pensée d'économie vint modifier la couleur de cet ornement. Le blanc parut trop salissant et dispendieux et l'on adopta la cravate de couleur. La magistrature et les gens de palais conservèrent toutefois la couleur blanche.

L'art de mettre sa cravate était, au siècle dernier, une étude sérieuse chez les gens du grand monde. Les dispositions de l'étoffe, les combinaisons de ses plis, des nœuds, de la ganse étaient un sujet de chansons et prêtaient à la critique. On écrivit des traités, des sonnets sur la cravate.

Une révolution dans la mode de la cravate eut lieu en même temps que celle de 1789.

La cravate devint dans le vêtement une sorte de monument. On donna à cette pièce une hauteur et une ampleur exagérées. Ce ne fut pas le cou, mais le menton, la bouche et les oreilles qui furent emprisonnés et masqués par la cravate des incroyables, des merveilleux, des muscadins et des fils de Mme Angot. On n'a pas songé à la nommer plus justement cache-nez.

Pendant les trente premières années du dix-neuvième siècle, la cravate se maintint à peu près constamment dans des dimensions ridicules.

Vers 1835, la mode, qui avait déjà passablement diminué l'ampleur de la cravate, créa les cols-cravates de crin, doublés de satin et de velours. A ce carcan succéda de nouveau la cravate longue, noire ou à carreaux, dont les bouts étaient agrafés sur la chemise par une épingle à tête d'or ou de brillants, avec chaînette.

Mais, un beau jour, les élégants songèrent à une mode qui avait été fort en vogue sous Louis XV : les cravates à la Colin. A vrai dire, cette mode n'était guère de mise que sur la scène, dans les pastorales ou sur les trumeaux et panneaux représentant Colin et Colinette colinant; mais cette cravate parut fort commode et fut adoptée, avec des modifications toutefois. D'abord, ce fut une petite cravate de deux centimètres de hauteur, s'ajustant avec des nœuds et des bouts plats, comme un léger ruban; plus tard, le col de chemise fut rabattu, et la cravate se noua dessous, négligemment. Ce fut la cravate à la Colin.

C'est la mode du jour. Elle laisse au cou toute liberté et n'est plus pour l'homme un instrument de torture.

Deux personnages fort connus ont eu pour la cravate un culte excessif et se sont fait remarquer par la coquetterie, l'élégance et la blancheur de cet accessoire du vêtement : MM. de Robespierre et le prince de Talleyrand-Périgord.

Ch. David.

THÉATRES

Comédie-Française. — Après M. Deroulède, neveu de M. Émile Augier, M. Guiard, neveu du même oncle. C'est une dynastie! A la vérité, il y a loin encore de *Volte-face*, l'acte en vers du débutant, à *la Ciguë*, qui marqua le premier pas d'Émile Augier sur la scène, — à peu près aussi loin que de la coupe aux lèvres. Mais M. Deroulède a bien fait *l'Hetman* : il n'y a donc pas à désespérer de voir grandir M. Guiard.

Pour le moment, on peut résumer sa pièce, — qui, à l'encontre du Code et de l'Évangile, est une déclaration de principes en faveur du duel, — en constatant que le jeune auteur a fait en douze ou quinze scènes une aimable dilution du : « Va te battre! » jeté par son oncle au 3e acte du *Gendre de M. Poirier*.

Grâce à MM. Thiron et Dupon-Vernon, à Mlles Broizat, Samary et Thénard, le public pourra attendre sans trop d'impatience la suite des œuvres de M. Guiard.

Opéra-Comique. — En attendant la réouverture des Italiens, qui nous rendra *Polinto* le 3 novembre, avec Mme Alice Urban, MM. Tamberlick, Pandolfini et de Reszké, il faut bien se contenter de l'Opéra-Comique.

La direction de ce théâtre vient de nous rendre une des partitions les plus fameuses d'Auber, *les Diamants de la Couronne*. La partition, à vrai dire, a paru un peu démodée; il semblait qu'elle eût été changée, comme les diamants de la couronne d'Espagne dans la pièce de Scribe. Mme Lacombe-Duprez, qui débutait dans le principal rôle et qui pourra devenir une étoile, n'est encore que la nièce du grand chanteur Duprez, — comme M. Guiard est le neveu d'Émile Augier... Noblesse oblige, c'est possible; mais noblesse n'a de valeur qu'à la condition d'y ajouter la consécration du mérite personnel.

Variétés. — *La Cigale*, trois actes de MM. Meilhac et L. Halévy, nous a ramené, sous les traits d'une jeune saltimbanque, une des artistes les plus charmantes et les plus aimées de la comédie de genre, Mme Céline Chaumont. Malheureusement celle qui fut la digne élève de Déjazet ne chante plus le couplet; elle garde maintenant les précieux restes de sa voix pour parler, et elle dit si bien qu'il serait injuste de lui en vouloir.

Dupuis fait un type amusant de peintre impressionniste, luministe, intentionniste, dédié aux maniaques de la nouvelle Athènes et aux Parnassiens de la peinture. C'en est assez pour divertir le public spécial qui ne met rien au-dessus de Dupuis et des Variétés.

Frascati. — Les Concerts-Arban n'ont pas encore recommencé leur cours, mais le maëstro prélude à cette réouverture par la reprise des bals auxquels il sait donner tant d'entrain et de gaieté. Si le dieu de la danse est quelque part, c'est certainement à Frascati, et nul plus qu'Arban n'a le droit d'être considéré comme son prophète.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 798. — DESCRIPTION, PAGE 494.

TOILETTTES DE VISITE OU DE PROMENADE

Nouveaux modèles de Mlle Adolphine Kœnig (rue Monsigny, 19). — Patrons épinglés : 8 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE 6. N° 8

TOILET

Prix du patron épin

PLANCHE G. N° 816. — DESCRIPTION, PAGE 494.

TOILETTES DE VILLE

Prix du patron épinglé de chaque costume : 2 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES AMOURS D'UN SAVANT

(NOUVELLE HISTORIQUE.)

I

Assis sur une hauteur, à peu de distance de la Dive, un jeune homme, artiste ou voyageur, semblait occupé à reproduire sur un album le paysage qui se déroulait à ses pieds.

Le site n'était pourtant pas de ceux qui peuvent tenter le crayon d'un peintre en quête de sujets. Bien qu'il ne fût éloigné que de trois ou quatre lieues des rochers pittoresques de Falaise, il n'avait rien conservé du caractère sauvage des entassements de grès sur lesquels les premiers ducs normands ont bâti leur vieux nid féodal. Vendeuvre, petit village assez coquettement posé, se montrait dans le vallon, près de la rivière, avec son château, détruit depuis et remplacé, vers la moitié du XVIIIe siècle, par des constructions plus modestes. Des avenues, plantées devant le château comme des lignes d'huissiers qui annoncent la présence du seigneur, et de grands bois qui lui formaient en arrière comme une foule de courtisans, prêts à se courber au moindre souffle sur le passage du maître; plus loin, de belles prairies entourées de peupliers, d'ormes et de saules; enfin, sur le bord de la rivière, un moulin à trois tournants, tels étaient les éléments qui entraient dans la composition du paysage. Mise en scène suffisante pour une idylle, toutes ces jolies choses auraient été un peu maigres dans un tableau, ou même dans une esquisse. A moins qu'on ne supposât que le dessinateur ne fût quelque propriétaire du pays, qui aurait voulu conserver à la mine de plomb le souvenir imagé de ses revenus.

Cette supposition aurait eu d'ailleurs toute la vraisemblance d'une hypothèse scientifique. En demandant à l'artiste amateur s'il n'était point par hasard l'heureux propriétaire du château de Vendeuvre, on aurait pu lui dire, avec beaucoup plus de raison que le loup de la fable : *Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.*

En effet, le personnage que nous présentons au lecteur n'était autre que Jacques le Paulmier de Grentemesnil, frère de Jean le Paulmier, sieur de Vendeuvre.

Tandis que son frère aîné vivait paisiblement de ses revenus à la campagne, Jacques le Paulmier, comme les grands vagabonds du XVIe et du XVIIe siècles, courait le monde tant pour s'instruire que pour guerroyer. De Caen, où dès l'âge de douze ans il avait fait l'admiration de la ville, par ses rapides progrès dans les sciences, il était allé à Rouen pour se perfectionner dans l'étude de la langue grecque; de là à Paris, où il prit des leçons de Pierre du Moulin et de Casaubon. A seize ans, il se rendit à Sedan pour y étudier sous d'illustres professeurs, les belles-lettres et la philosophie. L'École de droit d'Orléans l'attira bientôt dans cette ville, où il demeura quelque temps chez Joachim du Moulin, père de Pierre. Revenu à Paris pour y apprendre les mathématiques, la musique et tous les exercices qui conviennent à un jeune homme, il ne quitta la capitale que pour parcourir les villes les plus célèbres de France. Comme un gai compagnon du Tour de France, il partit d'un pied léger, sautant par-dessus des provinces pour s'arrêter dans la bourgade où il savait rencontrer un savant, visitant les universités, séjournant dans les bibliothèques, grossissant partout son bagage d'érudit, apprenant, à côté des langues mortes, l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais. Et, quand il eut ramassé son butin littéraire, comme une abeille fatiguée qui ne rentre à la ruche que pour y mettre en œuvre les matériaux qu'elle a recueillis, il ne revint en Normandie, dans la maison paternelle, que pour s'y reposer d'un travail par un autre.

Mais il était toujours tourmenté par le désir de cueillir quelque nouveau fruit à l'arbre de la science. L'art de la guerre avait été jusque-là son fruit défendu. L'occasion d'y mordre se présenta bientôt. La guerre venait d'éclater entre les Espagnols et les Hollandais. Jacques le Paulmier ne fit qu'un bond des bords paisibles de la Dive aux rives ensanglantées de l'Escaut. Il s'engagea dans les troupes que commandait le prince Maurice de Nassau et se battit brillamment jusqu'à ce que la paix eût été signée entre les deux ennemis.

Lorsqu'il revint à Vendeuvre, chez son frère, Jacques le Paulmier avait environ trente-cinq ans. Grand, bien fait, les traits distingués, l'œil franc, d'une figure ouverte, il possédait, sans le savoir, tous les avantages pour plaire. « Au poil et à la plume, » suivant l'expression énergique d'un de ses biographes, il n'était pas moins adroit à manier les armes qu'habile à traiter les sciences. En lui, rien du savant compassé. Quoique plongé tous les jours dans les livres, il en ressortait frais et dispos, sans la moindre odeur de pédanterie. Sa conversation était vive, son amitié chaleureuse. Ennemi du mensonge et de la dissimulation, il prenait toujours la défense des opprimés. Tous ceux qui avaient été victimes d'une injustice ou d'un outrage venaient à lui comme à leur défenseur naturel. Avec sa réputation de bonté, de bravoure, d'esprit, avec toutes les qualités extérieures que la nature peut accorder à ses favoris, comment un tel homme n'avait-il pas encore touché le cœur d'une femme? La vérité, c'est qu'il n'avait pas eu le temps d'y songer. Dans sa première jeunesse, il avait eu un goût très-vif pour les romans; mais, lancé plus tard dans une vie de voyages, d'études et d'aventures guerrières, il n'avait eu ni l'idée ni les loisirs de mettre en action les scènes passionnées qu'il avait lues.

Au moment où nous le retrouvons, son cœur était si libre qu'il recherchait la solitude de la campagne, moins pour rêver que pour travailler. Nous l'avons dit : de loin on aurait pu croire qu'artiste amateur, il crayonnait un paysage sur un album ; mais nous devons avouer, à sa honte, que notre érudit écrivait des vers latins. Un peu rouillé sur l'escrime des dactyles et des spondées depuis qu'il avait bataillé avec les Espagnols, il se refaisait la main et, comme un élève de quatrième, s'exerçait à traduire un poëte français dans la langue de Virgile. Tous les jours il venait s'asseoir à la même place, à l'ombre des grands arbres qui étendaient leurs branches comme un auvent de verdure au delà du mur d'un parc. A quelques pas de lui, un petit bastion en encorbellement, tout badigeonné de lierre, laissait voir, par ses meurtrières inoffensives, des outils de jardinage. Sûr de pouvoir se livrer, au milieu de cette solitude, à toutes ses fantaisies d'érudit, Jacques le Paulmier, tantôt lisant à haute voix, tantôt déclamant, ressemblait assez souvent à un homme qui ne jouit pas complétement de sa raison.

Ce jour-là, surtout, comme s'il eût voulu bien se pénétrer du sens d'un dialogue qu'il traduisait, il imita le jeu des deux interlocuteurs, comme un acteur qui étudie en se donnant à lui-même la réplique.

Où courent tant de gens?

dit-il en adressant les vers du poëte aux prairies de la Dive,

Où porte t'on cest' eau?
Est-il point avenu quelque malheur nouveau?
D'où vient si grande peur? Qui est la cause vraye
Que tant de peuple icy s'épouvante et s'effraye?

Puis se retournant et faisant face au mur du parc pour lui donner la réplique du *Passant* qui répondait à l'*Amoureus* du dialogue :

Ne t'en esbais point;

dit-il,

C'est que l'on court au feu
Qui brûle une maison, et gaignant peu à peu
Prend celle du voisin; on craint que cest orage
Allant de toit en toit n'embraze le village.

Il s'apprêtait de nouveau à faire parler l'*Amoureus*, lorsqu'une voix jeune et bien timbrée murmura les vers qu'il allait scander, comme un souffleur qui précède de quelques mesures les paroles de l'acteur :

Hélas ! (*dit la voix*) si le debvoir et si la charité
A jamais dans vos cueurs son séjour arresté,
Venez, peuple, venez sans aller plus grand erre,
Car j'ay le feu chez moy, le feu, le feu qui erre,
Brûlant et consumant le plus beau de mes biens.
Las ! si vous ne m'aidez, je pers tous mes moiens.

Bien qu'il eût assisté dans ses voyages à des spectacles extraordinaires, le jeune érudit entra dans un de ces saisissements où l'on ignore si l'on est le jouet d'un rêve ou la victime d'une mystification des sens. Après le premier moment de surprise, il promena autour de lui un rapide regard. Les champs étaient déserts ; la voix ne pouvait venir que du parc ou du bastion abandonné.

Si prompt qu'eût été cet examen, il donna le temps au jeune homme de reconquérir son sang-froid et de trouver l'explication rationnelle d'un fait, qui avait cependant toutes les apparences d'un événement surnaturel. S'il eût récité des vers de Malherbe ou de tout autre poëte contemporain, dont les œuvres étaient dans toutes les mémoires, il aurait compris sans peine qu'un plaisant, en lui jetant par-dessus le mur les alexandrins qu'il s'apprêtait à dire, se fût amusé à lui faire entendre qu'un spectateur inattendu s'égayait à ses dépens de son étrange comédie. Mais comment admettre qu'on lui donnât la réplique dans un dialogue dont il se croyait le seul possesseur ?

En effet, la pièce de vers qu'il avait cru confier aux échos de la solitude était l'œuvre inédite d'un poëte peu connu. Dans un de ses voyages, Jacques le Paulmier l'avait entendu réciter à Claude de Morenne, évêque de Séez. Le bon prélat qui, sans avoir aimé, composait des vers amoureux avec ses souvenirs de l'antiquité, gardait précieusement ces petits péchés de jeunesse dans le coin le plus obscur de sa bibliothèque. Et il ne soulevait le voile qui les dérobait aux regards indiscrets, que lorsqu'un confrère en l'art de rimer ou quelque savant venait échanger avec lui des confidences de lettré. Dans un de ces épanchements littéraires, Jacques le Paulmier avait obtenu de copier la pièce la plus curieuse d'un manuscrit qui ne devait être publié que deux siècles et demi après la mort de l'auteur. Le jeune savant ne pouvait donc regarder comme vraisemblable que cette amplification poétique de l'évêque de Séez eût été gardée dans une autre mémoire que la sienne. Mieux valait admettre quelque merveilleux phénomène physiologique d'un hasard sans nom. Tandis qu'il déclamait, qui sait si le travail latent de la mémoire n'avait pas prêté aux vers qu'il récitait le sens de ceux qui allaient bientôt arriver à ses lèvres ?

Malgré tout, la curiosité de l'érudit n'était pas satisfaite. Comme s'il eût défié la voix de lui répondre, il se tourna d'un air railleur vers le mur du parc et lui adressa la question que pose ensuite le *Passant* à l'*Amoureus* du dialogue :

Ta maison brûle-t-elle ? ou si, par moquerie,
Tu nous tiens tel propos ? Faut-il que tu te rie
Du désastre d'autruy ? Bien souvent le moqueur
Chez soy en retournant trouve quelque malheur.

— Pleust à Dieu (*répondit aussitôt la voix*) :
que de vray ce ne fust que risée,
Car l'espérance, au moins, ne m'eust pas délessée
Comme elle a fait, depuis qu'au matin le soleil
A le monde esclarcy des rayons de son œil.

Le doute n'était plus possible. Une femme se cachait à quelques pas de là, une femme seule était capable de recourir à cette ruse délicate pour commencer une intrigue ou s'égayer aux dépens d'un jeune fou. Le timbre de la voix ne permettait pas d'ailleurs de s'y méprendre. Pour la première fois de sa vie l'érudit se trouvait, sans l'avoir cherchée, en face d'une aventure galante. La curiosité, l'impatience, la fièvre de l'inconnu l'arrachèrent promptement à ses habitudes de rêverie. En moins de rien le lettré se transforma en homme d'action. Et, quittant les vers pour la prose, il s'écria d'un ton suppliant :

— Qui que vous soyez, ne me faites pas languir plus longtemps. Montrez-vous, ou dites-moi qui vous êtes !

Gaston Lavalley.

(*La suite au prochain numéro.*)

PRÊCHEZ D'EXEMPLE

(HISTOIRE DE TOUS LES JOURS.)

I

MADAME DE GUIGNENVILLE A SA NIÈCE JACQUELINE

Ma chère enfant, nous serons chez toi mardi. Ta lettre m'a causé la plus pénible surprise. Comment ! après quinze mois de mariage, vous en êtes là ? Je suis atterrée. Ton mari me semblait plutôt être trop doux ; je trouvais qu'il montrait beaucoup trop d'empressement à accomplir tes moindres désirs. Je craignais de te voir abuser de sa faiblesse et je comptais te chapitrer à ce sujet. Tu peux juger de ma stupéfaction ! Si jamais union offrit des garanties de bonheur, c'était bien la vôtre : jeunesse, considération, fortune, on n'avait rien à vous souhaiter ; et pendant que je te croyais au comble du bonheur, tu dévorais tes larmes, ma pauvre Jacqueline. Je te préviens que je laisse ignorer à M. de Guignenville le vrai motif de notre séjour chez toi ; je lui épargne toute émotion triste ; je te prie d'avertir ton mari de cette situation.

Courage, mon enfant ; compte à jamais sur ta dévouée tante.

Benvion de Guignenville.

P.-S. — Je te rappelle que ton oncle ne boit que du vieux mâcon et ne digère que le chocolat de Marquis. Mets-toi en mesure. J'espère que tu as pour les lampes le nouvel abat-jour frangé. J'expédierai d'ici son système de bain ; vous devez avoir la nouvelle douche qui serait trop forte pour ton oncle. Son cheval de selle ira à petites journées ; tout autre le fatigue, et l'exercice du cheval est nécessaire à sa santé. J'assure d'ici le service des journaux ; je ne doute pas de trouver chez vous le *Correspondant*.

Il nous faut deux chambres se communiquant et l'une avec un grand lit. Pardon, ma chère petite, de tous ces détails, mais je me trouve bien de ne les avoir jamais négligés.

II

La maison, ni château ni chalet, est enfouie dans la verdure ; le toit, très-incliné, est marbré de mousse et de lierre. Les persiennes vertes, à moitié jointes à cause du soleil, laissent pourtant voir le jardin, vrai jardin de campagne du vieux temps.

D'abord la foule pressée de l'herbe verte, des treilles de toutes les formes, en allées, en bordures, en berceaux et tonnelles ; partout ces feuilles largement festonnées où se trouvent côte à côte des tons rouges, jaunes et verts ; des arbres chargés de fruits : des pruniers aux prunes blondes tigrées de rouge ; des pommiers dont les branches touchent à terre, tant les pommes y sont serrées ; des poiriers à l'écorce noire et aux fruits d'or pâle. S'appuyant sur un mur bas, des figuiers d'un vert gris dont les fruits sont rapprochés les uns des autres comme des raisins à une grappe.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Un peu partout, les branches flexibles des framboisiers accrochent comme elles peuvent leurs feuilles veloutées; derrière les ceps de vigne, des carrés de légumes; les marabouts verts des asperges, des plants d'artichaut qui ressemblent à des feuilles d'acanthe; plus loin, près de l'eau qu'ils aiment, des néfliers montrent en même temps leurs fronts bruns et leurs fleurs aux cinq pétales blanches.

Une haie de roseaux aux fleurs violacées garde la rivière au-dessus de laquelle dansent en rond des hirondelles qu'on voit frissonner quand elles se mouillent le bout de l'aile. Au loin, des peupliers gris encadrent des prairies où des fleurs encore fermées grandissent auprès des foins coupés qui embaument l'air. Dans la plaine, que les arbres agités par le vent laissent voir par échappée, de majestueuses meules de blé recouvertes de leur fin chapeau de paille.

Au bout du vieux pont qui commence où le jardin finit, l'église et le prieuré. Amarrée près du pont, au milieu de touffes d'iris, une barque blanche comme un cygne et qu'en un instant on transforme en boudoir; de l'autre côté du pont, à quelques pas de l'habitation, la ferme avec ses richesses, sa vie, ses travaux.

Cinq beaux chevaux dans une écurie particulière, des voitures de toutes formes, de beaux chiens au chenil...

Tout cela était à Jacqueline, et pourtant Jacqueline s'ennuyait.

III

L'intérieur de la maison répondait à son extérieur; tout y était ordonné, confortable, frais ; aux fenêtres, des toiles aux gais dessins et doublées de soie pour assouplir les plis; partout, des canapés de toutes les formes, de grandes tables chargées de tous les livres nouveaux, ombragés par des touffes de fleurs baignant dans des coupes du Japon. Des chambres en mousseline blanche plissée; des cabinets de toilette tendus de piqué blanc qu'on met à la lessive comme des housses. Un petit salon d'études arrangé avec des nattes de Chine et dans lequel est un piano d'Erard ; une salle à manger parée d'une mosaïque, et dans laquelle est une vasque de cristal entourée de plantes odorantes.

Tout cela avait été arrangé pour Jacqueline qui s'ennuyait.

— Oui, ma tante, dit-elle après les premiers embrassements; nous nous querellons depuis le matin jusqu'au soir.

— C'est incroyable! et depuis le soir?...

— Ma foi, à peu près: car vous comprenez que quand on s'est taquiné toute la journée...

— Mais enfin, qui est-ce qui commence?

— On ne sait jamais cela, ma tante.

— Mais enfin, sur quoi vous querellez-vous?

— Sur tout.

— Tâche de te rappeler...

— Oh! cela n'est pas difficile. Ainsi, par exemple, moi je n'aime pas le chant des oiseaux : eh bien, dès cinq ou six heures du matin, Gustave ouvre nos fenêtres. Il adore le réveil de la nature qui, à moi, m'est insupportable. Alors, au lieu de pouvoir dormir, j'entends : Coui, coui... et toujours sur un ton élevé, car, ma tante, vous saurez qu'il n'y a pas de basse-taille ni même de baryton dans la nature. Je réclame, naturellement. Il m'accuse de ne pas aimer les plaisirs purs et se lève furieux !

— Il est fâcheux qu'il se lève si précipitamment, mon enfant, dit Mme de Guignenville d'un ton sentencieux.

— Que voulez-vous, ma tante, nous sommes déjà furieux l'un contre l'autre. Ensuite, autre querelle : quand je suis habillée, il me propose un tour de promenade. Je refuse, parce que, pour se promener ici, il faut avoir des semelles épaisses en toutes saisons à cause, soit de la pluie, soit du sable, soit enfin des... libertés des bestiaux. Or, moi, je ne porte que des semelles minces. Après le déjeuner, je me mets à lire des romans ; à mon âge, que peut-on lire, je vous le demande? Il me blâme, me taquine. Si nous faisons une visite, il se moque de ma toilette. N'est-ce pas, ma tante, qu'il faut mettre toujours des voiles au grand air si on veut conserver son teint? Je ne veux pas brunir, j'irai jusqu'au loup s'il le faut... Les relations que je choisis lui déplaisent. La moindre divergence d'opinion amène fatalement une querelle, tant nous sommes aigris. C'est un enfer que notre vie et j'ai résolu d'y mettre un terme par une bonne séparation.

— Je m'y attendais; mais, sais-tu que ce n'est point une petite affaire?

— J'ai pris mes informations; j'ai causé avec des hommes de loi. Qu'est-ce qu'il faut pour y arriver? un soufflet. J'ai vu ça dans toutes les pièces sur ce sujet : cela ne sera pas difficile, car Gustave sans cesse me menace du poing. Je n'aurai qu'à m'approcher, et pan... Vous vous tiendrez à portée. Il y aura un témoin des voies de fait, c'est tout ce qu'il nous faut.

La physionomie de Mme de Guignenville était si contractée que Jacqueline fit un appel à sa protection.

— Voyons, ma tante, vous ne voulez pas que je meure de chagrin, ou qu'un jour Gustave, exaspéré, me porte un coup mortel? Eh bien! les choses en sont à un point qui précède de peu, je vous l'assure, un dénoûment fatal. Si vous m'abandonnez, je n'ai plus qu'à mourir.

Mme de Guignenville, vaincue, après arguments, riposte et larmes, promit de constater le soufflet de la délivrance.

IV

Les premiers jours de la réunion de famille amenèrent une trêve. On examinait ensemble les ressources et les détails de la propriété. Les jeunes mariés faisaient les honneurs en gens bien élevés, et Gustave, le farouche Gustave, ne pouvait se lasser de voir la bonne entente du vieux ménage. Il en parut un soir si touché, que le vieux Guignenville lui dit :

— Voilà comme vous serez un jour, mon ami.

La tante et la nièce se lancèrent un regard d'intelligence.

Le temps se passait et la fameuse querelle n'arrivait point, faute de loisir.

Mme de Guignenville rappela à sa nièce que son séjour chez elle était limité et qu'il fallait en finir.

— Surtout, choisis un jour où ton oncle sera éloigné pour quelques moments, car il aurait un chagrin mortel de vos dissentiments; il ne se doute de rien et s'est beaucoup attaché à ton mari pendant ce voyage. Ils causent comme une paire d'amis. Moi-même, si je ne savais le fond des choses, je vous croirais en parfaite paix. On peut dire que nous dormons sur un volcan.

— Vous verrez sous peu ce qui en est.

— Je suis malade d'avance d'assister à une scène pareille et il faut que je t'aime beaucoup pour y consentir.

— Ne m'abandonnez pas, dit Jacqueline en se jetant dans les bras de Mme de Guignenville.

— Mais enfin, que va-t-il se passer? J'en frémis !

— Sous le prétexte le plus futile, mon mari se mettra en colère. Je lui répondrai, je crierai, il criera plus fort, il m'appellera des noms les plus grossiers, je lui répondrai dans les mêmes termes, je le menacerai de l'œil et du geste, je m'avancerai vers lui et alors... Je ne vous dis que ça!

— Je crois que je n'y survivrai pas, mon enfant. Voir des gens de notre sorte se quereller comme des crocheteurs est au-dessus de mes forces!

Et la vieille femme fit un geste suppliant.

— Vous l'avez promis ! dit Jacqueline d'un ton tragique.

Mme de Guignenville retomba accablée sur son fauteuil.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

V

Plusieurs jours se passèrent encore sans que le plan pût s'exécuter. C'était comme un fait exprès.

Le vieux ménage chuchotait sous la feuillée, s'embobelinait pour marcher bras dessus bras dessous au clair de lune. Un lever de soleil avait même inspiré quelques vers à M. de Guignenville, vers fort tendres et adressés à sa moitié.

— C'est eux qui sont le jeune ménage, avait dit aigrement Jacqueline.

Le vieux couple recherchait visiblement le tête-à-tête et se comblait de petits soins ; à la promenade, le mari portait sur son bras le châle à palmes de la corbeille ; à table, Mme de Guignenville sautait allégrement de sa chaise, afin de choisir pour son mari les meilleurs fruits qu'elle pelait et visitait avec soin, craignant qu'il n'avalât quelques bêtes malfaisantes. Ce n'étaient entre eux qu'œillades et roucoulements.

— Vieux pigeons, va ! disait entre ses dents le maître de la maison, qu'une circonstance acheva de mettre d'une humeur détestable.

Un jour, avant le dîner, il était monté chez l'oncle pour lui montrer des échantillons de différents raisins qu'il envoyait au marché. La porte était close et on lui signifia qu'il eût à ne point troubler ses hôtes.

— Pardon, mon ami, de n'avoir pu vous recevoir tantôt, mais, franchement, il y avait impossibilité ; nous étions dans un négligé...

Et l'oncle se mit à rire avec fatuité.

— Oh ! comment, mon oncle, à votre âge ?

— Mon ami, quand on a su s'aimer, on s'aime toujours. Nous nous aimons mieux de jour en jour, nous.

— Vous avez toujours été des tourtereaux.

— Détrompez-vous. Ce ciel-là a eu ses orages. J'ai même bien cru que notre ménage n'irait pas loin. Votre tante avait ses petits caprices, ses exigences, ses égoïsmes féminins, comme les autres.

— Mais je la vois en adoration devant vous ?

— Possible, mais il n'en a pas toujours été ainsi. Elle aimait le monde, je le détestais. Elle voulait valser, j'aurais plutôt tuer son valseur ! Elle avait l'habitude de se lever à midi et de veiller tard. Serviteur : nous avions fini par ne plus nous rencontrer au lit. Elle voulait tout lire, sous prétexte qu'une femme mariée doit tout savoir ; c'est là un raisonnement que je n'admets pas ! Elle ne s'occupait nullement de sa maison ; l'argent s'en allait sans profit. Elle était désœuvrée et passait des jours entiers d'hiver à regarder pleuvoir. Elle ne détestait pas qu'on lui dît qu'elle était jolie ; c'était vrai, je veux bien, mais c'est au mari à juger la chose. Elle...

— Mais mon oncle, comment avez-vous fait ?

— Je l'ai élevée pour moi, car je me suis aperçu tout de suite qu'on l'avait fort mal élevée.

— Quelle tâche ingrate, quel travail : faire une éducation ! Vous avez dû souffrir horriblement et vous décourager plus d'une fois.

— Je me suis fait aimer beaucoup, tout d'abord.

— Cela n'est déjà pas si facile.

— Si ; au fond, les femmes ne demandent qu'à adorer leur mari. Et puis ensuite, les concessions sont venues d'elles-mêmes ; il y a eu des révoltes, mais, comme nous nous aimions, elles étaient suivies de raccommodements délicieux. Puis, au bout de quelques années, nous nous entendions si bien, que nous nous sommes peu à peu retirés du monde pour être plus à nous ; depuis vingt ans et plus, nous ne nous quittons jamais. Je ne sais pas notre âge, mais je suis certain que nous ne serons pas longtemps séparés ; je crois même que nous mourrons le même jour. Vous me regardez tout ébahi ! Faites comme moi, mon ami ! Et je ne vous plains pas, Jacqueline est charmante.

VI

— Ma tante, dit-elle le soir même à Mme de Guignenville, mon mari est soucieux, irrité ; ce sera pour aujourd'hui : tenez-vous là. Je le retiendrai dans la salle de billard, la porte restera ouverte ; quand vous entendrez les voix devenir aigres, vous vous rapprocherez de façon à n'avoir qu'un pas à faire pour constater le délit.

On entendait des pas dans le vestibule. Mme de Guegnenville n'eut que juste le temps de lever les yeux au ciel.

Par où commencer ?

— Le dîner était détestable, j'en étais honteuse, dit enfin Jacqueline à son mari. Avec votre manie de ne pas vouloir envoyer à la ville pour tout avoir du cru...

— Ma chère amie, envoyez prendre en ville tout ce que vous voudrez ; mais je vous ferai observer qu'avec les ressources d'ici nous aurions, si vous le vouliez, les meilleurs produits du monde.

— Il faudrait pour cela des gens spéciaux.

— Prenez tous ceux que vous voudrez.

— J'ai peur que ma tante s'ennuie ; nous sommes si mal avec le château que je n'ose l'y conduire ; avec votre manie de tout éplucher, vous n'avez pas voulu que je me liasse avec Mme de Bueil !...

— Je désire certainement vous garder pour moi ; pourtant je ne veux pas que vous vous ennuyiez ; allez donc au château, si cela vous plaît.

— Oui, je connais cela, pour que, si je reste un peu plus de temps que vous n'aviez supposé, vous m'accusiez d'avoir caqueté et croyiez de moi des horreurs ! Je suis lasse d'être soupçonnée !

— Comme je vous trouve charmante, je juge que les autres doivent penser de même, et j'ai toujours peur de vous perdre. Suis-je criminel pour cela ?

— Ah ! vos tyrannies ne viennent pas d'un amour ardent ; vous connaissez bien mes défauts, mon cher, vous me les avez assez reprochés ; mais dorénavant gardez vos jugements pour vous. J'ai assez de vos remontrances, et puisque le hasard amène la question sur le tapis, je suis bien aise de profiter de ce que nous sommes seuls, bien seuls, pour vous dire que je veux vivre à ma fantaisie. Ne m'interrompez pas... Je suis malheureuse comme les pierres ! Il faut donc que tout change ici. J'en ai assez de cet esclavage et d'être morigénée par un homme que je n'aime plus. Oui, monsieur, vous avez tué mon amour ! Vous êtes un homme méchant, grossier... Ne m'interrompez pas... Vous avez cru que vous pouviez me victimer, me faire mener une vie odieuse, me séquestrer, m'abreuver d'humiliations...

Le mari avança le bras vers sa femme qui, assise à côté de lui sur un canapé, crut qu'il allait enfin lui administrer la correction qu'elle désirait.

Jacqueline, le défiant du regard, continuait ses invectives. Mme de Guignenville s'était rapprochée de la porte et s'apprêtait à la franchir.

— Oui, j'ai résolu de faire toutes mes volontés. Je n'ai pas peur de vous, allez ! D'abord, je vous l'ai dit, je ne vous aime plus...

— Eh bien, moi je t'aime et tu m'aimeras. Il le faudra bien.

Jacqueline sentit le bras de son mari l'étreindre comme aux beaux jours. Ils se dirent beaucoup de choses à l'oreille.

Et ces jolies choses-là, l'exemple des bienheureux Guignenville le leur fit se les redire souvent sans doute, car jamais plus il ne fut question de séparation.

ANGE B.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

La mode est à la dentelle torchon, dite *Clovis* : cela est incontestable; on l'emploie aussi bien pour la lingerie fine que pour le linge ordinaire. Il s'en fait, par conséquent, une vente considérable.

Nous recommandons tout particulièrement, à ce sujet, la maison Caliste (rue Neuve-Saint-Augustin, 23, et passage Choiseul, 89 et 91),qui fabrique elle-même la dentelle et peut, par conséquent, la livrer à des prix vraiment remarquables de bon marché. Nos lectrices en jugeront par l'exemple que voici : cette maison expédie des coupes de dentelle Clovis de 12 mètres, pour balayeuses, au prix de 3 francs.

La maison Caliste a fait fabriquer, pour la saison actuelle, de ravissantes nouveautés, que nous nous faisons un plaisir de signaler à nos lectrices: parures *Richelieu*, *Marion Delorme*, *Louis XIII*, etc., en dentelle Clovis ou dentelle torchon perfectionnée. Le prix de ces parures varie de 10 à 15 et 18 francs.

Une autre gracieuse innovation est le « fichu *Lamballe* », propriété exclusive de la maison, — dont le prix est de 25 francs.; il se rabat derrière comme une pèlerine et forme un plastron pointu par devant lorsque les deux pointes en sont réunies.

La maison Caliste sait agréablement mélanger la toile batiste avec la dentelle, et ses différents modèles sont empreints d'un caractère d'élégance que ne comportent pas ceux des magasins ordinaires. Nous citerons les jolis parures bretonnes comme revêtues d'une grâce exquise qui convient aux jeunes filles. Ce fichu forme tout à la fois un cœur avec un décolleté carré; il est tout en ruches de dentelle Clovis très-fine et orné de ruban bleu pâle.

N'oublions pas de noter des plissés *balayeuses* à 0,85 centimes, ayant 20 centimètres de hauteur, en mousseline fine et jolie dentelle. A 1 fr. 40, la dentelle est en pur fil.

— Nous continuerons aujourd'hui à donner à nos lectrices les divers renseignements nécessaires pour compléter ceux qu'elles ont déjà reçus au sujet des nouveautés de la maison de Plument (33, rue Vivienne).

Avant de reparler des robes de chambre, que nous avons annoncées dernièrement, nous terminerons la liste des jupons. La traine balayeuse est un ingénieux modèle exclusif aux robes qui possèdent des traines rapportées, sous lesquelles on les adapte. Cette traine, en bonne percale, est d'une hauteur de 75 centimètres; elle est garnie de cinq grosses ganses «cablées» et recouverte, dans le bas, d'un volant plissé en mousseline. Ce volant se prolonge au-delà de la traine pour que celle-ci soit cousue sous l'ourlet de la robe, comme une balayeuse ordinaire. Ce plissé mesure 4 mètres de longueur, et avec la traine-balayeuse coûte 12 francs.

Nous noterons aussi un fort beau jupon blanc pour toilette habillée. Il est en percale, sans apprêt, à traine mobile et carrée, d'un aspect particulier. Le jupon, taillé de forme princesse, est monté à une ceinture plate et ronde, qui se prolonge par derrière en droite ligne. A mi-jupe vient s'ajouter une traine mobile, qui se boutonne sur les côtés du jupon; elle est garnie de volants rehaussés de dentelle de fil; même garniture autour de la traine, y compris les côtés.

Ces différents modèles, joints à la longue liste que nous avons donnée il y a quelque temps, suffiraient à procurer une grande notoriété à la maison de Plument, si déjà elle n'était placée en tête des premières maisons parisiennes.

Les robes de chambre de forme princesse bien taillées, bien conditionnées en petit drap ou drap feutré avec galon percale, valent suivant leur importance de 18 à 30 francs.

SPÉCIALITÉS

Oh! la vilaine saison que l'automne : brouillards humides, vents impétueux, pluies interminables, et souffrances de toute sorte comme conséquence, voilà le plus clair de notre lot! Force nous est bien de nous y résigner, mais non toutefois sans lutter autant qu'il dépend de nous.

La beauté, elle aussi, souffre cruellement des intempéries de l'arrière-saison ; la peau se hâle et se fane vite au souffle malfaisant des bourrasques et de l'air froid ; il est donc bon de se prémunir.

Rien n'est plus facile, du reste : il suffit de faire un usage constant du *lait antéphélique* de Canès (26, boulevard Saint-Denis) pour mettre la peau à l'abri de pareilles épreuves. Ce liquide bienfaisant raffermit les chairs, efface toute empreinte fâcheuse de hâle, de taches de rousseur ou autres, et donne à la peau une blancheur nacrée, ainsi que la fraîcheur de la jeunesse.

A côté de tous les produits nouveaux qui font une concurrence plus ou moins sérieuse au *lait antéphélique* de Candès, il n'en existe pas encore qui puissent l'égaler sous le rapport des services rendus. Près de quarante années d'un succès non interrompu parlent avec une éloquence plus convaincante que tous les discours.

M. D'A.

NOTRE ÉDITION N° 4

Le succès obtenu par les éditions n° 2 et n° 3 du *Moniteur de la Mode* nous a décidés à faire un pas de plus dans la voie de progrès et d'améliorations que nous avons constamment suivie, afin de faire œuvre utile à nos Abonnées. Ce modèle nous a suggéré l'idée d'une combinaison nouvelle, qui se traduit aujourd'hui par la création d'une *quatrième édition*, destinée à faire du *Moniteur de la Mode* le journal le plus complet de tous ceux qui s'occupent de la toilette féminine. Il suffira d'énumérer les éléments dont se compose cette édition pour prouver à nos lectrices qu'il n'est pas de publication qui puisse rivaliser avec celle que nous leur offrons.

Notre **Édition n° 4** comprend d'abord :

1° Tous les éléments des éditions n° 1 et n° 2 (gravures coloriées, illustrations dans le texte, patrons tracés et patrons coupés);

2° Deux magnifiques *Panoramas des modes nouvelles*, composés chacun de 14 figures coloriées, tirés sur beau papier de format exceptionnel, — paraissant le 1er avril et le 1er octobre de chaque année, et expédiés *franco* roulés sur un bâtonnet ;

3° 44 figurines coloriées à l'aquarelle, de même genre que celles de l'édition n° 3, — soit quatre par mois, sauf en avril et en octobre, où le *Panorama* composé de 14 figures tient lieu de deux figurines.

Par suite de cette combinaison, nous arrivons à donner à nos Abonnées, dans les 52 livraisons du journal, — en même temps que 200 gravures noires formant ensemble plus de 1000 sujets de modes, — un total de 200 *toilettes coloriées*, représentant toutes les variétés du costume féminin en rapport avec les diverses circonstances de la vie mondaine.

Nos Abonnées trouveront à la dernière page de la couverture du journal l'indication des prix d'abonnement fixés pour notre édition n° 4. Elles se convaincront facilement que l'élévation relative de ces prix n'est rien à côté des avantages représentés par la nouvelle combinaison, à laquelle nous ne doutons pas qu'elles ne s'empressent de faire un sympathique accueil.

Ad. G. et Fils.

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire ; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Paris est toujours la ville privilégiée entre toutes ; c'est bien la cité reine, la véritable capitale du royaume de la mode. Dans quelle autre ville pourrait-on trouver des Expositions de nouveautés telles qu'on nous en offre ici au renouvellement des saisons ? Durant un certain nombre de jours, c'est à qui, parmi les grands magasins, fera passer sous les yeux du public les plus merveilleux assortiments d'étoffes nouvelles et de vêtements frais éclos. C'est à qui fera assaut d'efforts pour attirer et séduire la clientèle féminine, multipliant les moyens d'attraction, les sacrifices même, habilement déguisés sous une expression à laquelle on ne résiste guère : *l'occasion*. Quelle est celle de vous, mesdames, qui ne s'est jamais laissé tenter par une de ces triomphantes occasions qui, le plus souvent, sont à la fois une excellente affaire pour les vendeurs et pour les acheteurs ?

Ces Expositions, d'ailleurs, sont pleines d'enseignements en ce qui concerne les modes ; il suffit de visiter les principaux magasins de nouveautés, véritables bazars de l'industrie parisienne, pour pouvoir se former une opinion sur le succès de tel ou tel produit et, par conséquent, se rendre compte de ce qui « se portera » en matière de toilette.

Nous ne fatiguerons pas nos lectrices en leur répétant ce que nous leur avons déjà dit à propos des étoffes nouvelles, des costumes et des confections ; grâce à nous, elles en ont eu la primeur.

Nous insisterons plutôt sur la garniture de robe et la passementerie, points essentiels et de plus d'importance que jamais aujourd'hui ; nous avons, à ce sujet, de précieuses notes recueillies chez les premiers fabricants.

La grande nouveauté du jour, en ce sens, est certainement le marabout de soie laminée, à frange également *laminée*. Cette désignation vient de ce que la soie est moirée, laminée pour ainsi dire, ce qui produit des reflets miroitants tout à fait heureux. La frange *cascade* est un des plus beaux spécimens du genre ; elle se compose de deux ou trois rangs de franges laminées et superposées, mesurant de 15 à 20 et 25 centimètres de hauteur. Le mélange de brins « mohair », lacet de laine également laminé, avec la soie de même caractère produit le marabout dont nous venons de parler. Il y a, en outre, une infinité de dispositions différentes, soit en franges, soit en marabouts ; les uns sont agrémentés de chenilles, les autres de perles « clair de lune » ou « gorge de pigeon ». Tantôt les franges, au lieu de former la ligne traditionnelle, sont au contraire disposées en touffes séparées, la tête entourée d'une rosace en passementerie. Quelquefois aussi, la ligne de franges est augmentée de touffes indépendantes et qui en grossissent le volume.

P. N° 386. — Toilette de sortie.
Prix du patron épinglé : 5 fr.

Ajoutons que ces belles franges, ou marabouts, en soie laminée, sont d'une élégance si recherchée qu'on les préfère à la fourrure pour les confections riches. On en forme de larges cols et parements, ainsi que des bandes pour les devants ; sur ces bandes on croise deux grandes pattes triangulaires, s'enchevêtrant l'une dans l'autre pour fermer le vêtement. La fourrure cependant n'est point démodée, et la généralité des femmes ne portera pas autre chose ; notre observation ne concerne que l'exception, c'est-à-dire les élégantes à outrance, celles qui veulent avant tout suivre la « dernière mode ».

Ce serait de notre part une faute impardonnable que d'oublier de mentionner le *galon-folie*, véritable rivière de perles « gorge de pigeon » ou perles « clair de lune » sur fond à jour. Des franges assorties complètent la garniture. Il y a lutte ouverte entre ces deux sortes de perles : la première a des reflets moins

vifs, que préfèrent les femmes de goût, et nous ne pouvons en cela que les approuver fort.

—

Voici, à propos de garniture, une nouveauté qui convient aussi bien à la MODISTE et à la LINGÈRE qu'à la couturière. Il s'agit du *tissu-plume* ou « plume tissée » : l'un et l'autre se disent. C'est une étoffe de 60 centimètres de largeur, dont la trame en coton passe sur la côte même de la plume ; le duvet reste, par conséquent, tout entier à l'endroit. C'est étonnant, fort joli, très-chaud, et cela existe en noir, blanc et toute couleur. Les maisons de gros vendent le tissu-plume, dans toute sa largeur, au mètre comme une étoffe ordinaire ; les maisons de détail le vendent en bandes.

Nous avons déjà vu des chapeaux garnis de ce duvet ; citons un modèle entre autres. C'est une toque de velours loutre ; le tissu en question, assorti de ton, forme bordure ; trois plumes plates et dorées (grande nouveauté) forment l'aigrette sur le côté et demeurent fixées par deux baguettes d'or ayant à chaque extrémité une boule japonaise.

On revient de plus en plus aux chapeaux de caractère, types choisis dans les gravures anciennes. Nous n'en voulons pour preuve que la gentille capote *Marie-Stuart*, dont nous parlons sans cesse. Voici, en outre, le chapeau *François Ier*, en feutre noir, bordé d'une torsade de soie et chenille ; la calotte, garnie de même, porte un nœud sur le côté ; enfin une longue plume amazone s'enroule presque tout autour, pour retomber en spirale derrière. Le chapeau *Charles Ier* est également à l'ordre du jour ; nous en avons vu un modèle pour grande toilette de théâtre : il était en feutre crème, la passe doublée d'un coulissé de satin caroubier se rabattant sur le bord ; sur le côté de la calotte, une grande plume d'autruche de même ton à *côte dorée*, le pied retenu par un carquois d'or rempli de petites flèches d'argent.

La capote « à l'embéguinée », la capote « cabriolet », la capote *Marie-Amélie*, etc., conviennent également à une femme sérieuse, du moment que le chapeau est approprié à la tête qu'il recouvre et à la physionomie qu'il encadre. On peut laisser au modèle son trait caractéristique, mais il est indispensable que la tête entre dans la coiffe !

L'oiseau de paradis, ou plutôt la plume de cet oiseau, est toujours d'une grande distinction pour garniture. Sa couleur naturelle est le jaune, mais il s'en fait de belles imitations en toutes teintes.

Nous trouvons tout à fait coquette, pour chapeaux et coiffures, la guirlande d'oiseaux-mouches avec mélange de feuillage. Indiquons une autre nouveauté : le feuillage de velours poudré d'or ou de rubis.

—

En LINGERIE, ainsi qu'en toutes choses, on cherche la commodité : de là l'idée qu'on a eue de copier le grand col *Richelieu*, *Marion Delorme*, etc., qui ne se faisait qu'en dentelle et, par conséquent, pour toilette habillée. Aujourd'hui, il existe en simple toile ; mais ce modèle n'est gracieux qu'à la condition qu'on tienne la partie de toile unie fort petite. La toile seule est dure et sèche à la peau ; une garniture plissée corrige ce défaut, pourvu qu'elle ne soit pas trop éloignée. Le grand col rabattu, quelle qu'en soit la forme, n'est donc parfaitement seyant que s'il est garni ; à ce propos, nous devons noter la dentelle de Mirecourt plissée comme faisant très-bon effet sur les bords. Le dernier mot de l'élégance, pour ce col, est qu'il soit complété dans le haut par un petit col montant, légèrement roulé sur lui-même et dont le bord est orné comme le reste.

On continue de porter des parures complètes en foulard et dentelle. En guise de nœud de cravate, on ferme le col par un petit bouquet de fleurs naturelles, ou même de fleurs fausses ; quelquefois, c'est tout simplement une touffe de feuillage en velours sombre, parsemé de poudre d'or ou d'argent. Supposons le grand col rabattu, à revers *Directoire*, en foulard bleu ; il sera encadré de plissés de même étoffe, rehaussés de dentelle de Mirecourt, fermé par un bouquet de feuillage de velours loutre parsemé d'or : ce sera charmant.

Une gentille parure encore est celle que voici : le col, de forme ronde derrière, carrée devant, est tout entier fait de bouillons de mousseline, alternant avec des entre-deux de Valenciennes entremêlés de velours noir. La manchette semblable monte presque jusqu'au coude, avec dentelle à chaque extrémité ; le tout terminé par des flots de velours.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 386.

TOILETTE DE SORTIE. — Costume en neigeuse et faille bleu marine de tons assortis. — Jupon de faille tout plissé derrière, où il est terminé par trois volants plissés. Deux volants ornent le devant du jupon. — Polonaise en neigeuse, à dos cuirasse, les côtés fixés au jupon par des revers de faille bordés de velours ; les bords de ces revers sont reliés par des bandes de velours sur la partie plissée du jupon. De plus petits revers, également bordés de velours, ornent les côtés du corsage, et sont reliés ensemble de la même façon. Un velours noir forme une ceinture moyen âge sur le devant de la polonaise, bordant les petits revers. Plissés de faille au bas du vêtement et boutons de velours sur le milieu des devants. Carré de faille, encadré de velours, dans le haut du corsage. Manches de faille, terminées par un volant plissé et un bracelet de velours. — Lingerie en toile blanche. — Chapeau de feutre gris, à passe baissée devant et relevée sur le côté, où elle est garnie d'un large nœud de ruban bleu. Velours noir autour de la calotte, et plume bleue venant de derrière se rabattre sur la partie relevée de la passe. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 797.

TOILETTES D'ENFANTS POUR L'AUTOMNE. — 1. Costume en cachemire vert mousse, pour petite fille de cinq à sept ans. — Forme princesse, ouverte en équerre à partir du bas du dos, pour laisser voir un faux jupon de faille plissée. Un velours vert foncé, avec franges assorties, suit le bord de l'équerre. Col de velours entouré de franges, et même garniture sur le milieu des devants. La poche est marquée sur le côté par une garniture pareille. — Lingerie festonnée. — Chapeau de feutre gris, entouré d'une bande de velours vert et garni d'une plume grise. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume en petit drap brun et faille grise, pour petite fille de sept à neuf ans. — Jupon de faille, entouré de volants plissés. — Polonaise de forme princesse, garnie de bandes de faille grise et d'un revers de même étoffe, qui se rabat dans le haut. Le corsage s'ouvre en biais sous la garniture ; celle-ci descend jusqu'au bas du vêtement, qu'elle semble relever sur le côté ; elle se termine par un nœud en pareil. Un volant de faille entoure le bas de la robe. Les manches sont garnies d'un parement de faille grise, découpé en dents. — Lingerie plate en toile. — Capote de velours épinglé brun, garni d'une plume grise et de ruban du même ton ; mentonnières assorties. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

3. Robe-habit en cachemire gris et jupon de faille verte, pour petite fille de cinq à sept ans. — Un volant plissé entoure le bas du jupon. Le devant de la robe est relevé en draperies sous un pan d'habit à la française, qui continue le dos ; celui-ci est orné de biais de faille verte, disposés en triangle, avec encadrement de franges. Franges au bas des devants. Col marin en faille et boutons de soie. Un parement de faille dentelée orne le bas des manches ; il repose sur un bouillonné et un volant, qui termine le tout. — Capote de feutre vert ; le fond recouvert d'un foulard blanc. Plume blanche au sommet ; un nœud de velours vert, dont les coques se mêlent avec la pointe du foulard, forme cache-peigne. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4. Costume de popeline bleu marine, pour petite fille de six à neuf ans. — Forme princesse s'ouvrant en biais devant par une pointe qui s'agrafe à la taille et qui embrasse une partie du tablier. Les bords de cette ouverture sont ornés d'un petit volant de faille bleu pâle. Quatre autres volants semblables ornent le tablier en suivant la même inclinaison de biais. Les côtés

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de la robe sont légèrement plissés. Le milieu du dos est garni, en tablier, de petits volants bleus superposés, avec encadrement analogue. Des nœuds de ruban ornent les côtés de la taille. La poche est rayée en biais de rubans bleu pâle, et garnie d'un nœud dans le bas. Grand col marin, bordé de mêmes volants. Garniture semblable au bas des manches. — Lingerie de mousseline plissée. — Chapeau béret en feutre sombre, bordé d'un galon d'argent et garni d'une aile blanche. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

5. Costume de cachemire gris et velours pensée, pour petite fille de quatre à cinq ans. — Forme princesse, avec tablier-plastron en velours, sur lequel se croisent des lacets de soie grise, noués au bas de la taille. Boutons de velours sur les côtés et nœuds de ruban gris dans le bas. La manche est moitié en velours, moitié en cachemire. Col montant en velours. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

G. N° 814.

Toilette d'intérieur et toilette de visite. — 1. Costume en vigogne vert russe. — Le dos complétement princesse, à longue traîne, avec ampleur ménagée dans chaque couture. — Le devant forme à la fois un corsage à basque et un jupon. Celui-ci est bouillonné ; les plis sont maintenus sur une doublure de grosse mousseline et perdus dans les coutures de côté, qui les réunissent avec le dos princesse. Le bas du jupon est entouré d'un volant plissé en pareil, surmonté de plissés de faille et cachemire, maintenus par un liséré de faille. Le corsage est garni de galons perlés qui recouvrent le col et suivent l'ouverture ; des franges en soie, chenille et perles, terminent la basque. Parement perlé au bas des manches, presque plates. — Lingerie plissée en linon blanc. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de jeune femme, en cachemire crème. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé à larges plis formant éventail. Une écharpe de même étoffe, rayée de velours havane, est drapée en plis égaux autour du jupon, de façon que les bandes de velours marquent chaque pli. Un lé d'étoffe, encadré de velours, est drapé par derrière en coques plates et se termine en traîne. — Corsage plissé à plis plats au milieu, devant et derrière (les plis sont maintenus par la doublure plate). Bande de velours sur le bord inférieur, et ceinture ronde également en velours. Un triple parement, orné de velours, entoure le bas de la manche. Triple collet garni de même et fermé par un nœud de velours. — Lingerie plate en toile. — Chapeau rond en feutre brun, bordé de velours loutre. Touffes de plumes et nœuds de faille de même ton autour de la calotte. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1461 *E.*

Toilettes d'enfants. — 1. Costume de drap gris de fer, pour petit garçon de cinq à six ans. Pantalon zouave, la couture de côté lisérée de gris clair, boutonné sous le genou. — Veston demi-ajusté ; le dos à trois coutures lisérées de gris ; un fer à cheval orne le bas de chaque couture. Le devant est fermé par une seule ligne de boutons ; col rabattu dans le haut. Un parement en fer à cheval, bordé comme le reste, entoure la manche. — Lingerie en toile blanche. — Bas de cachemire à rayures rouges. — Patron épinglé : 4 francs.

2. Robe d'intérieur en armure de laine réséda, pour jeune fille de quatorze ans. Forme princesse demi-ajustée, le devant presque flottant, le dos tout plissé au milieu, avec petits côtés plats. De ces côtés partent des revers de même étoffe, qui se réunissent dans un nœud de ruban bleu au milieu du plissé. Un volant plissé, en armure bordée de faille bleue, orne le bord de l'ouverture des devants ; le col rabattu est formé d'un volant semblable, ainsi que le bas des manches. Ceinture de faille bleue plissée autour de la taille, et nœuds papillons en ruban bleu, de ci de là, sur le pied du volant plissé ; mêmes nœuds à la poche et aux manches. — Lingerie festonnée et ouverte. — Nœuds bleus dans les cheveux et sur le soulier Fénelon. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume de cachemire gris ardoise et faille violette, pour petite fille de six ans. — Blouse toute plissée derrière, plate devant, entourée d'un volant de faille violette plissée. Ceinture ronde, en faille violette, nouée sur le côté. Des revers violets, garnis de boutons de nacre, ornent chaque côté du bas du dos, reliés entre eux par une natte de faille de même ton. Plissés de cachemire au bas des manches, surmontés d'une natte et d'un revers de faille. — Bas de fil d'Écosse façonnés et bottines grises. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4. Costume en sicilienne bleue et faille noire, pour petite fille de cinq à six ans. — Jupon de faille noire tout plissé. — Polonaise à devants princesse droits. Dos de corsage à basque et joli postillon ; ce dernier, coupé et replié sur lui-même, et doublé de faille grise, tombe assez bas sur le jupon. Les côtés sont plats et courts ; une bande de velours passe dessus, réunissant la couture au pli postillon. Parement de faille grise au bas des manches. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

5. Costume de sicilienne havane et broché de soie rouge pour petite fille de sept à neuf ans. Forme princesse à plastron de soie brochée sur le devant. Ce plastron, bordé de faille de même nuance, est relevé en tablier sous des nœuds papillons ; ceux-ci terminent des barrettes de ruban rouge qui traversent en biais tout le plastron. Le bas du devant est terminé par un volant froncé, dont un ruban bleu forme la tête. Ce ruban se rattache à un montant de même couleur placé à la suite des nœuds du plastron. La manche est entourée d'un volant plissé, surmonté de rubans et de nœuds rouges. — Lingerie festonnée. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

6. Paletot carrick en drap gris, pour petite fille de cinq à six ans. — Sa forme est demi-ajustée, avec une seule couture cintrée dans le dos. Une triple pèlerine, de même drap, bordée de faille caroubier, complète le vêtement. Boutons de nuance pareille. Trois plis feuillets, lisérés de caroubier, ornent le bas des manches. — De la robe de taffetas vert russe, on n'aperçoit que le volant qui la termine. — Chapeau de feutre gris, entouré d'un ruban de faille caroubier. — Bas rouges à rayures chinées. — Bottines en drap havane.

Description de la planche de chapeaux *N.* n° 4.

Substituée à la gravure n° 1461 E, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Nouveaux modèles de chapeaux. — 1. Chapeau de feutre havane clair, garni de deux rubans de faille de même nuance. Ces rubans partent du dessous du bavolet pour se croiser sur la calotte, d'où ils vont former un nœud alsacien sur le devant. Un panache, composé de deux plumes de ton assorti et dégradé, orne cette partie du chapeau et retombe sur la calotte. Brides de ruban.

2. Chapeau de feutre noir. La passe présente cette particularité qu'étant fendue sur le milieu devant, l'une des parties s'abaisse, tandis que l'autre se relève en diadème. Les angles de chaque bord sont arrondis, et le tout est bordé d'une torsade de soie brodée de perles clair de lune. La garniture de ce chapeau consiste en plumes noires qui forment touffe sur le devant, avec un gentil oiseau de plusieurs tons de vert ; de là les plumes se répandent derrière, sur les côtés et sous la partie de la passe relevée.

3. Chapeau de feutre gris argent. Le fond est fuyant vers le haut. La passe forme le diadème ; elle est doublée de satin caroubier tournant en bordure derrière. Tour de tête en tulle blanc gaufré et ruché. Ruban de satin caroubier sur les côtés de la calotte, s'arrêtant court pour former les brides. Guirlande de feuillage en satin, de plusieurs tons de vert bruni, tournant sur le côté gauche. Touffe de plumes grises au sommet ; trois oiseaux-mouches en sortent, le bec tourné vers la calotte.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 143.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et n° 4.

Toilette de dîner. — Robe princesse en velours frappé et lamé argent. — La fermeture de cette robe est dissimulée devant. Le col de velours, genre mousquetaire, est seul boutonné ; un double petit col de faille blanche se rabat dessus. La traîne de la robe est très-ample et les côtés sont garnis de deux petits panneaux de velours noir. — Tunique-écharpe en velours noir, entourée d'une bande de velours frappé garnie de glands. Elle est drapée au bas du devant de la robe ; les draperies sont réunies au milieu et fixées par des boutons. La tunique retombe derrière en traîne sur celle de la robe. — Manches de velours assez étroites, entourées d'une bande de velours frappé à bout pendant. — Lingerie plissée en crêpe lisse blanc. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODÈLES DE LINGERIE POUR LAYETTE (G. N° 801).

A la Ville de Paris (rue Montmartre, 170).

1. Bonnet de promenade en basin, pour garçon. Il est entouré d'une double ruche de broderie anglaise, garni devant et derrière de nœuds de ruban bleu.

2. Bottine en cachemire blanc, pour bébé de dix mois. Le bout du pied et le haut de la bottine sont brodés de soie blanche. Des nœuds de satin blanc, à larges coques, ferment la chaussure.

1. Bonnet de promenade.

3. Robe de baptême en mousseline. Le devant, coupé en tablier, se compose de bouillonnés qui alternent avec de larges entre-deux brodés, encadrés eux-mêmes dans des entre-deux de valenciennes. Un volant de mousseline, rehaussé de valenciennes, suit les deux côtés du tablier et passe sur les épaules pour orner le dos de la robe.

2. Bottine de cachemire.

3. Robe de baptême en mousseline (devant).

4. Lit portatif en percale et broderie anglaise, garni de nœuds de ruban bleu. Ce modèle, exclusivement destiné aux enfants nouveaux-nés, se compose d'un fond légèrement capitonné, sur lequel on pose le bébé, puis d'une enveloppe coulissée qui se rabat sur lui. Des nœuds ferment ce petit lit sur l'enfant.

4. Lit portatif en percale et broderie anglaise.

5. Bonnet de baptême pour fille, tout en entre-deux brodés et entre-deux de valenciennes, avec une étoile de broderie encadrée de valenciennes pour le fond. Ruche de tulle de soie autour du bonnet; nœuds et brides de satin blanc.

6. Soulier de piqué blanc, pour bébé de six mois. Il est entouré d'un ruban de faille bleue, faisant revers devant, et tout encadré de dentelle blanche. Chou de ruban bleu sur le bout du pied; bride et nœud de ruban pour fermer à la cheville.

7. Dos de la robe de baptême. Le corsage, à petits plis, est ajusté à la taille par une ceinture. La berthe qui borde le haut est formée du volant du tablier. — Cette robe se met à volonté sur un dessous de percale ou sur un dessous de soie blanche.

5. Bonnet de baptême.

6. Soulier de piqué blanc.

8. Pelisse de baptême en cachemire blanc. Le manteau est à manches et la pèlerine indépendante; l'un et l'autre sont bordés de soie blanche au *passé*. La pèlerine, en outre, est entourée d'une frange riche. Le tout est ouaté, doublé de soie bleue et capitonné.

9. Chemise anglaise en batiste, garnie dans le haut d'entre-deux et de broderie.

10. Corset de basin, pour bébé de deux à trois ans. Il est doublé d'une forte étoffe que relient des coutures piquées et des rangées de piqûres qui donnent de la fermeté au corset. Epaulettes en caoutchouc.

11. Bavette en pique, ourlée en point anglais. Une bande de nansouck brodée et festonnée, rehaussée de valenciennes, contourne le modèle.

ÉCHOS DE LA MODE

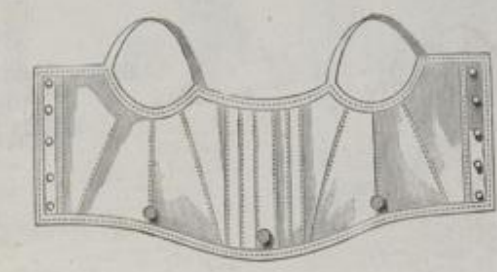
Les préoccupations de la période électorale ont fait grand tort aux dernières courses de Chantilly. Les performances de *Castagnette* et d'*Alençonnaise* n'étaient point de telle importance qu'elles pussent faire oublier la partie engagée, par exemple dans le IXe arrondissement de Paris, où l'honorable M. Grévy est arrivé beau premier.

Il paraît qu'à ces dernières courses de Chantilly, les mondaines pour de vrai avaient fait défaut, laissant la place aux demi-mondaines. Quoi qu'il en soit, les cotillons courts en drap, avec paletot ajusté pareil, à gros boutons de jais portant le chiffre en argent oxydé de leurs propriétaires, faisaient fureur, ainsi que les petits chapeaux de feutre anglais crânement ornés de longues plumes mordorées.

8. Pelisse de baptême.

7. Robe de baptême (dos).

9. Chemise anglaise.



10. Corset de basin.

Les manchons de plumes sont aussi très-élégants. On en fait en plumes mordorées, en marabout, en plumes d'autruche. Nous en avons vu un en plumes roses, pour la princesse de Galles, et d'une élégance sans pareille. Il faut, en vérité, des mains d'altesse royale pour un tel nid.

Le manchon prête aux femmes un surcroît de grâce. Il sert à merveille leur attitude et elles en jouent comme de l'éventail. Si les manchons de Paris pouvaient parler, quelles confidences intéressantes ils feraient!

~~~ La robe de noces de la future reine d'Espagne, fille du duc de Montpensier, est déjà commandée, paraît-il. Cette robe sera en satin blanc, entièrement couverte de point d'Alençon, dentelles où figureront les armes de tous les royaumes dans lesquels l'Espagne fut autrefois divisée.

On se souvient que la robe de la princesse Adélaïde d'Angleterre fut de même brodée de fleurs dont les initiales formaient son nom : amaranthe, daphné, églantine, lilas, auricular, lierre (ivy), dahlia et encore églantine.

11. Bavette en piqué.

~~~ Les premiers manchons ont fait leur apparition dans Paris, en même temps que les marrons au coin des rues. Qu'ils sont coquets et affriolants, ces manchons, en leur forme microscopique! On les fait en étoffe, velours, satin, peluche, et la fourrure ne sert qu'à les doubler et les border. On les orne de passementerie, on les brode, on les paillette de la plus jolie façon du monde. Ils doivent être de la même étoffe que le pardessus; et autant de costumes, autant de manchons : c'est de rigueur.

Quelques élégantes ont leur chiffre ou leurs armoiries sur leur manchon; d'autres se contentent d'y porter un bouquet de fleurs. Bien plus, il y a de ces manchons qui sont tout entiers et exclusivement en fleurs : fleurs de velours et de satin. C'est donc dans une corbeille parfumée que s'abritent les mains de nos mondaines, car les manchons se parfument comme des sachets.

~~~ Bien jolie, quoique un peu funèbre, la nouvelle mode de cette semaine. On met aux costumes de faille des balayeuses de crêpe noir, bordées d'une toute petite dentelle *neige*.

Les jupons de dessous sont en tarlatane noire très-plissée. Des bas de soie noire s'ajoutent aux petits souliers d'abbé, en chevreau très-fin, à boucles d'argent.

Très-jolis aussi, les effilés de fleurs et de fruits dont on se sert pour garnir les robes habillées. Le plus joli que nous avons vu était composé de brindilles de genêt d'Espagne et d'acacia rosé.

En voyage, on porte déjà beaucoup le chapeau de feutre, de forme amazone, avec le long voile de gaze de nuance soufre ou blanc mat.

L. S.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf
~~~

PLANCHE G. N° 797. — DESCRIPTION, PAGE 506.

TOILETTES D'ENFANTS POUR L'AUTOMNE

Prix des patrons épinglés : 1re fig., 3 francs; — 2e fig., 4 francs; — 3e et 4e fig., 3 francs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. H. Lefevre, Paris

Ad. Goubaud & fils Editeurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Lévy, imp. r. des Marais, 66.

Ad. Gaubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3.

Passementerie et Garnitures, Hles Nles de la Maison Vatelot & Cie r. Turbigo, 59.

Ceinture Régente de Mesdames De Vertus Sœurs, rue Auber, 12. — Machines à coudre de H. Seeling, Boul.d Sébastopol, 70 et r. Nve des Petits Champs, 97

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G

TOILETTE D'I

Nouveaux modèles de la Vill

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 814. — DESCRIPTION, PAGE 507.

TOILETTE D'INTÉRIEUR ET TOILETTE DE VISITE

Nouveaux modèles de la Ville de Paris (rue Montmartre, 170). — Patrons épnglés : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES AMOURS D'UN SAVANT

(NOUVELLE HISTORIQUE. — SUITE.)

Il s'approcha du bastion et regarda, mais sans rien découvrir, à travers les meurtrières. Puis il s'éloigna, monta sur la crête d'un fossé, se haussa sur la pointe des pieds, essaya de plonger son regard dans le parc. Mais le mur était trop élevé. Alors il appela de nouveau, supplia. On ne lui répondit pas. A bout de ressources, l'idée lui vint de se servir encore des vers du bon évêque pour interroger l'inconnue.

Comment (*dit-il*) est avenu chez toy telle infortune?

Et la voix répondit aussitôt :

Un faus petit garson, se trouvant de fortune
Auprès de mon logis, avoit dedans sa main
Un flambeau tout ardent; ce garson inhumain,
Je ne scay pas pourquoy, mais sans autre mot dire,
A mis le feu chez moy; c'est pourquoy je soupire.

Se prêtant au jeu plaisant de son poétique partenaire, le jeune savant continua ses questions :

Puisque chez toy le feu si vivement domine,
Que te sert de pleurer? que te sert de gémir?...

Du parc on répliqua :

Qu'y sçaurais-je que faire? ai-je pas, misérable,
Tâché d'anéantir ce mal inévitable?

Alors le *Passant*, c'est-à-dire Jacques le Paulmier, s'écria, d'un ton impatient et avec une certaine nuance de raillerie :

Jettez-y-moy force eau ; car il n'y a feu cy-bas
Qui par eau ne s'étaigne, et si je ne scay pas
Si ce feu est si grand comme tu voudrais dire.

Avec un accent triste et convaincu, la voix répondit :

Quand l'on jettroit dessus toute la mer qui vire,
L'on ne pourroit jamais éteindre ce feu chaut.
Croy qu'il n'y en a point ni cy-bas ni là-haut
Qui comme cettui-cy si vivement s'allume!

Ces vers, qui n'avaient été qu'un jeu littéraire sous la plume d'un brave évêque paraphrasant l'amour sans le comprendre, montrèrent bien, en cet instant, ce qu'une amplification de rhétorique peut devenir dans la bouche d'une personne sincèrement émue.

Jacques le Paulmier se sentit profondément troublé par les vibrations de cette voix inspirée. Quoi! serait-il donc aimé? Par quel hasard ou par quel calcul profond, comme en fait l'amour sans le savoir, se servait-on d'un artifice littéraire pour arriver, à travers la science touffue qui en défendait les approches, jusqu'à son cœur de lettré? Problème qu'il ne se donna ni le temps ni la peine de résoudre. En moins d'une minute il oublia Virgile, Lucain, Homère, Hérodote, pour se rappeler les romans qu'il avait lus avec passion dans sa jeunesse. Son imagination, pliée jusqu'à ce jour sous le poids des études classiques, repoussa d'un vigoureux effort, comme un cheval qui se cabre, l'érudition qui lui mettait un frein, pour bondir en liberté au premier appel d'un sentiment jeune et chaleureux.

Puisque le sphinx ne voulait pas se montrer, il résolut d'aller lui-même le surprendre dans sa retraite. Qu'était-ce qu'un pauvre petit mur de parc à côté des retranchements qu'il avait escaladés sous le feu de l'ennemi? Il prit son élan et, d'un bond, s'élança jusqu'aux branches de lierre qui couronnaient la muraille et pendaient de là comme de longues tresses vertes.

Un cri d'effroi signala l'apparition du jeune homme sur le haut du mur. Puis une robe passa, en les froissant, entre les broussailles. Ce fut comme une vision. Jacques le Paulmier n'entendit plus que le bruit sec des branches mortes qui criaient sous les pas de la fugitive.

— Ou l'on m'aime assez pour me craindre, ou l'on se moque de moi! pensa le jeune homme. Si cette colombe est effarouchée, je dois la rassurer; si elle a voulu me troubler pour rien, elle mérite une leçon!

Il sauta dans le parc. Après une course difficile dans les allées qui ressemblaient aux sentiers mal tracés d'une forêt, Jacques le Paulmier arriva tout à coup devant une large pelouse. La jeune femme qu'il poursuivait venait de la traverser pour rentrer dans une gentilhommière, dont les toits pointus et les tourelles se détachaient avec grâce sur le fond bleu du ciel. Au bas du perron la fugitive fut arrêtée par un homme de haute stature. De la place où il était, le savant entendit le bruit d'une violente altercation. Par un geste désespéré, la jeune femme lui ordonna de fuir.

Soit qu'il ne pût se résigner à perdre de vue cette gracieuse figure, soit qu'il hésitât à exécuter un ordre humiliant, le Paulmier ne s'éloigna qu'après avoir été aperçu par le père ou le mari de son inconnue. Mais se sentant poursuivi par cet homme, qui lui envoyait des menaces et des injures, il ne se trouva plus la force de se retirer et se retourna pour faire face à son adversaire. Au même instant, il vit la jeune femme tomber à genoux sur le seuil de la maison et, de là, tendre vers lui ses mains suppliantes. Cette muette prière fut plus forte que son amour-propre offensé, et, se résignant à tourner le dos à son ennemi, il reprit, en courant à travers les bois, le chemin qu'il avait déjà parcouru.

Quand il eut franchi les murs du parc, une voix furieuse, qui le traitait de lâche, le fit revenir sur ses pas. Quoiqu'il passât à juste titre pour un érudit de premier ordre, Jacques le Paulmier était plus brave encore que savant. Etienne Morin, son neveu, et Moisant de Brieux, son ami, nous apprennent qu'il se battit avec avantage, à l'âge de soixante-dix ans, contre un jeune gentilhomme qui l'avait insulté. Et le jour où nous le voyons outragé, il était dans toute la vigueur de la jeunesse. Cependant, après un instant d'hésitation, il se résigna à ne pas demander raison de l'injure qu'on lui adressait. Pour que le souvenir d'une femme le décidât à s'éloigner sans avoir tiré vengeance de son ennemi, il fallait que le jeune savant eût été, pour la première fois, touché dans son cœur.

II

A partir de ce jour, Jacques Le Paulmier laissa de côté ses auteurs favoris. A quoi bon feuilleter des livres? Ne trouvait-il pas en lui-même la meilleure source d'inspiration? Notre érudit se sentit poëte à son tour. Du matin au soir, il écrivait des vers qui n'étaient pleins que de sa passion. Comme la plupart des lettrés du temps qui exprimaient le plus vivant des sentiments dans une langue morte, il aimait en français et écrivait en latin. Plus d'une fois il lança par-dessus les murs du parc des élégies ou des épîtres, toutes brûlantes des réminiscences d'Ovide et de Tibulle. Mais vers et prose restaient sans réponse.

Quoique son inconnue se fût révélée à lui avec tout le prestige d'un esprit cultivé, il ne tarda pas à supposer qu'elle pourrait bien ne comprendre que le latin de son livre de messe. Il renonça donc à la langue qui lui était la plus familière et se résigna à écrire comme tout le monde. Hélas! sa tentative ne fut pas plus heureuse que les précédentes. Le parc était sans voix, mais non sans mystère. Le bruit des feuilles sèches que le vent commençait à balayer sous les arbres arrivait seul jusqu'aux oreilles du

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pauvre amoureux. Était-ce un présage? Le deuil de la nature lui annonçait-il la fin prématurée d'un sentiment qui ne faisait que de naître?

Triste, le pauvre garçon descendait a pas lents le chemin qui conduisait au village de Vendeuvre.

Alors que personne au château n'avait encore soupçonné de changement dans la manière d'être du jeune savant, sa belle-sœur avait déjà remarqué son air sombre. A la pénétration qu'il faut pour deviner les plaies du cœur, les femmes joignent la souplesse tendre qui convient pour les panser. Mme de Grantemesnil prit à part le pauvre amoureux et l'obligea sans peine à parler; car en amour, avouer ses sentiments à un tiers, c'est espérer à deux. Cependant, à sa grande sûrprise, Jacques le Paulmier ne trouva pas dans sa confidente les encouragements qu'il en attendait.

Jean de Grantemesnil, qui arriva inopinément au milieu de leur entretien, donna raison à sa femme, et, en sa qualité d'aîné, s'expliqua devant son frère avec la sévérité d'un chef de famille.

— J'espère bien, lui dit-il en terminant, que tu vas oublier cet amour de collégien. D'ailleurs, si tu avais la sottise de pousser les choses jusqu'au bout, je dois t'avertir que je m'opposerais formellement à une alliance qui nous déshonorerait. Les Paulmier de Grantemesnil sont de trop bonne souche pour greffer à leur arbre généalogique une branche pourrie !... Un honnête homme ne s'allie pas à de pareilles gens!

— Elle est donc libre? Elle n'est pas mariée? s'écria le jeune homme, qui ne retint du sermon fraternel que cet heureux aveu.

— Tu ne la connais donc pas? demanda Jean le Paulmier avec étonnement.

— Je l'ai à peine entrevue.

— Et tu l'aimes?

— Plus que la vie!

— En ce cas, apprête-toi à mourir. Car si tu épousais cette fille-là, ce serait une fin et une très-mauvaise fin!

— Hé! s'écria le savant avec impatience, que peux-tu donc lui reprocher?

— Son père d'abord.

— Et ensuite?

— Je ne sais; mais il court dans le pays sur le père et la fille, de bien méchants bruits!

— Et qui ne sont que trop justifiés! dit une voix furieuse qui partait de l'entrée du salon.

Jean le Paulmier s'apprêtait à recevoir, comme il le méritait, l'importun qui se permettait de surprendre des secrets de famille, lorsqu'il reconnut, à sa grande surprise, un brave gentilhomme de ses voisins.

— Pardonnez-moi de me jeter comme un fou au milieu de votre entretien, dit le nouveau venu; mais j'avais besoin d'exhaler ma colère avec de vrais amis.

— Aurais-tu à te plaindre de ce méchant officier de fortune qu'on nomme M. Durand et qui se fait appeler le sieur du Tilly? demanda le propriétaire du château de Vendeuvre.

— A me plaindre? Non, puisqu'il me procure l'occasion de délivrer le pays de son odieuse présence! En un mot, sachez que j'ai la ferme résolution de contraindre M. Durand, dit par lui sieur du Tilly, à faire avec moi une petite promenade matinale sur les bords de la Dive.

— Pourquoi sur les bords de la rivière? demanda naïvement le savant, qui pensait à autre chose.

— Pour avoir sous la main de quoi nettoyer mon épée, lorsque je l'aurai salie dans le sang de ce vilain personnage.

— Je ne blâme pas ton intention, dit Jean le Paulmier en souriant de la plaisante menace de son ami; seulement je dois te conseiller, si l'affaire peut s'arranger, de ne pas risquer légèrement la vie d'un honnête homme contre celle d'un coquin qui ne manque, paraît-il, ni de bravoure, ni d'habileté aux armes.

— Tu veux donc m'obliger, s'écria M. de Pierrefite, à vous emmener tous les deux avec moi sans vous donner d'explication!

— Pardon. Explique-toi.

— Il y a quelques jours, un matin je crois, je passais au bout du bois qui a eu la bonté de prêter son joli nom au nom très-roturier de M. Durand, lorsque je m'entendis appeler d'une voix menaçante. Je me retourne et j'aperçois, au haut du mur du parc, une figure aussi laide que furieuse. C'était le sieur du Tilly qui, de là, répandait sur moi un torrent d'injures. Au milieu de ce débordement d'invectives, je crois m'apercevoir que le vilain personnage m'accuse d'avoir escaladé le mur de son parc pour apporter le déshonneur dans sa maison. — Imbécile! lui ai-je répondu, je ne suis pas assez fou pour porter de l'eau à la rivière! Après quoi, je continue tranquillement mon chemin, poursuivi par les menaces du sieur du Tilly. Je pensais que tout était fini et que j'avais donné satisfaction au drôle qui s'était permis de m'insulter, lorsque, ce matin, je reçois assignation pour comparaître devant le lieutenant criminel de Falaise, si je ne consens pas à signer le placet dont on m'envoie le modèle, un modèle d'outrecuidance!

D'une main tremblante de colère, le gentilhomme déroula un morceau de parchemin et lut à ses amis le projet d'amende honorable qu'on prétendait lui imposer.

« Monsieur, disait ce document aussi peu littéraire que peu courtois, je reconnais qu'imprudemment et avec fausse vanité je me suis, malheureusement pour moi, échappé envers vous, parlant à votre personne; que je me suis dérangé et sorti des bornes du respect que je dois à votre rang et à votre haute naissance. Je m'en repens et vous en demande pardon, vous suppliant très-humblement de me l'accorder. Je désire ardemment me jeter à vos genoux et vous faire connaître mon véritable repentir; me soumettant de passer un pareil acte devant notaire. »

Quand M. de Pierrefitte eut achevé la lecture de cette pièce, il interrogea du regard ses deux amis.

— Eh bien? dit-il avec impatience.

— Eh bien, tu avais raison, dit le propriétaire du château de Vendeuvre. Cette pièce-là ne peut se signer qu'avec le sang de celui qui l'a écrite. Je suis à ta disposition.

— Et toi? demanda M. de Pierrefitte en remarquant avec étonnement le silence que gardait Jacques le Paulmier.

— Moi! répondit le jeune savant, je me refuse absolument à te servir de témoin.

Et comme chacun des acteurs de cette scène le regardait avec une sorte de stupeur, il ajouta:

— Je ne peux pas être second là où je dois être premier!

En même temps, il arracha des mains du gentilhomme le projet d'amende honorable, le déchira et en foula les morceaux aux pieds.

— Que signifie cette comédie? demanda M. de Pierrefitte en fronçant le sourcil.

— Tu te trompes de genre, reprit l'érudit en souriant; car il s'agit ici d'une tragédie dont le dénoûment pourrait bien se jouer aux dépens du sieur du Tilly. Comme l'insulte que tu as reçue, cette bravade insolente s'est trompée d'adresse. C'est moi qui me suis introduit avec escalade dans la propriété du sieur du Tilly, et c'est à moi de revendiquer le droit de tirer vengeance d'une offense qui t'a injustement éclaboussé!

— En ce cas, je me joins à ton frère pour porter ton cartel au sieur du Tilly.

— Permets-moi d'abord de le voir seul pour l'obliger à reconnaître les torts qu'il a eus envers toi.

— Il n'y consentira jamais, si tu n'avoues d'abord les tiens.

— C'est bien ce que je compte faire! répondit le jeune savant avec beaucoup de noblesse.

D'une bravoure incontestée, Jacques le Paulmier avait une telle

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

horreur du mensonge qu'il eût consenti à passer pour lâche plutôt que de manquer au respect qu'il professait pour la vérité. Quoi qu'il en coûte d'avouer une faute, il était prêt à s'humilier pour obtenir les excuses auxquelles son ami lui semblait avoir droit.

— La loyauté de ta démarche ne sera pas comprise, lui fit observer son frère.

— Je le crains, répondit Jacques le Paulmier. Mais, ajouta-t-il, en attachant son épée à son côté, j'emporte avec moi mon dernier argument.

Et il prit congé des assistants.

— Suivez-le, sans qu'il puisse soupçonner votre présence, dit Mme Le Paulmier de Grantemesnil à son mari et à M. de Pierrefitte. Je crains qu'il ne lui arrive malheur.

— Au diable les savants ! murmura le propriétaire du château en sortant avec son ami ; quand ils n'épousent pas leur cuisinière, il faut qu'ils se fassent tuer par un spadassin !

III

Jacques le Paulmier avait une avance considérable sur les deux gentilshommes qui le suivaient. A l'idée qu'il allait accomplir un devoir, se joignait un joyeux stimulant qui rendait sa marche plus rapide.

Il se réjouissait, au fond du cœur, de l'incident qui lui fournissait un si bon prétexte pour se faire ouvrir les portes d'une maison qu'on disait peu hospitalière. Il ne doutait pas qu'un heureux hasard ne le mit en présence de la jeune fille qu'il avait à peine entrevue ; il ne doutait pas qu'elle fût charmante, et, comme toutes les imaginations vives, il se plaisait à en composer un portrait qui ravissait son esprit avant d'éblouir ses yeux. Cependant, une ombre descendait peu à peu sur cette vaporeuse image du rêve. Plus il approchait du but, plus il se sentait envahi par de tristes pressentiments. Cette gracieuse figure, qui sait s'il ne la verrait pas pour la première et dernière fois? Quel que fût le résultat de son entretien avec le père, n'était-il pas présumable qu'il allait s'en faire un ennemi mortel ? Et si, comme tout semblait l'indiquer, l'affaire se terminait par un duel, pourrait-il jamais se représenter devant la fille de celui qu'il aurait tué ou blessé en combat singulier ?

Alors seulement il comprit toute l'étendue du sacrifice qu'il allait accomplir au nom de la justice. Mais cette pensée n'était pas de celles qui pouvaient arrêter l'élan de sa généreuse nature. Déjà, dans une circonstance redoutable, il n'avait pas craint d'affronter la colère royale en demandant qu'on respectât les priviléges des réformés, ses coreligionnaires. Quelques années plus tard, pour prévenir les mesures rigoureuses qu'on se disposait à prendre contre les auteurs d'une émeute suscitée en Normandie par les vexations des traitants, il n'hésita pas à braver le ressentiment du cardinal de Richelieu. Homme de cœur et homme du devoir, Jacques le Paulmier devait donner toute sa vie l'exemple du dévouement aux nobles causes. Il n'avait pas seulement la bravoure du champ de bataille, il était doué aussi du courage civil, vertu d'autant plus rare qu'elle est moins brillante.

Lorsque le jeune savant eut sonné, d'une main quelque peu tremblante, à la grille du parc, un domestique à mine rébarbative traversa d'un pas lent la cour qui séparait la maison de la porte d'entrée. Après avoir examiné l'étranger avec défiance, le concierge lui demanda d'une voix rauque, comme le grognement d'un chien prêt à mordre, quel était le sujet de sa visite. Cette formalité accomplie, il tourna le dos au jeune homme et regagna la maison du même pas traînant.

Pour prendre son mal en patience, Jacques le Paulmier interrogea du regard toutes les fenêtres de la gentilhommière. Pas un coin de rideau ne se souleva curieusement, et la maison resta muette comme une tombe. Le domestique ne revenait pas. Comme il avait demandé à parler au maître du logis au nom de son ami offensé, l'érudit commença à croire qu'on le laisserait se morfondre sans réponse à l'entrée du parc, pour joindre une nouvelle insulte à l'ancienne.

Cependant, au bout d'un quart d'heure, le concierge revint avec un trousseau de clefs pour ouvrir la grille du parc.

— La malheureuse ! pensa Jacques le Paulmier avec une sourde colère, en suivant le domestique, qui marchait devant lui comme un geôlier prêt à ouvrir les portes d'une prison.

Gaston Lavalley.

(*La suite au prochain numéro.*)

UN DINER DE 500 FRANCS *

Le vicomte de Viel-Castel, l'un des plus fins gourmets de France, hasarda un jour, dans une réunion moitié artiste moitié gens du monde, cette proposition :

— Un homme seul peut manger un dîner de cinq cents francs.

On se récria :

— Impossible !

— Il est bien entendu, reprit le vicomte, que dans le mot *manger* est sous-entendu le mot *boire*.

— Parbleu ! firent les assistants.

— Eh bien ! je dis qu'un homme, — quand je dis un homme, je ne parle pas d'un charretier, n'est-ce pas ? je sous-entends un gourmet, un élève de Montron ou de Courchamps, — eh bien, je dis qu'un gourmet, un élève de Montron ou de Courchamps peut manger un dîner de cinq cents francs.

— Vous, par exemple ?

— Moi ou tout autre.

— Fourriez-vous ?

— Parfaitement.

— Je tiens les cinq cents francs, dit un des assistants. Voyons, établissons bien les faits.

— Rien de plus simple à établir : Je dîne au café de Paris, je fais ma carte comme je l'entends, et je mange pour cinq cents francs à mon dîner.

— Sans rien laisser sur les plats ni dans les assiettes?

— Si fait, je laisse les os.

— Oh ! c'est trop juste.

— Et quand le pari aura-t-il lieu ?

— Demain, si vous voulez.

— Alors vous ne déjeunerez pas? demanda un des assistants.

— Je déjeunerai comme à mon ordinaire.

— Soit. Demain à sept heures, au café de Paris.

Le même jour, le vicomte alla dîner comme de coutume au restaurant fashionable ; puis après le dîner, pour ne pas être influencé par des tiraillements d'estomac, le vicomte se mit en devoir de dresser sa carte du lendemain.

On fit venir le maître d'hôtel. C'était en plein hiver ; le vicomte indiqua force fruits et primeurs. La chasse était fermée : il voulut du gibier.

Le maître d'hôtel demanda huit jours.

* C'est dans le cours de l'année 1869 qu'Alexandre Dumas écrivit le *Grand Dictionnaire de cuisine*. Le manuscrit fut livré à son éditeur et ami Alphonse Lemerre, au mois de mars. Ce livre de 1200 pages est en même temps un Manuel pratique destiné à toutes les tables et un Recueil de faits, d'anecdotes, de souvenirs de voyage, où Alexandre Dumas a prodigué sa belle humeur et son talent de conteur. Nous en extrayons cette jolie comédie du dîner de cinq cents francs par tête, écrite avec la verve et la bonne humeur de l'auteur des *Trois Mousquetaires* et des *Demoiselles de Saint-Cyr*.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le dîner fut remis à huit jours. A la droite et à la gauche de la table du vicomte devaient dîner les juges du camp.

Le vicomte avait deux heures pour dîner : de sept à neuf.

Il pouvait à son choix parler ou ne point parler.

A l'heure fixée, le vicomte entra, salua les juges du camp, et se mit à table.

La carte était un mystère pour les adversaires ; ils devaient avoir le plaisir de la surprise. Le vicomte s'assit. On lui apporta douze douzaines d'huîtres d'Ostende, avec une demi-bouteille de Johannisberg.

Le vicomte était en appétit : il redemanda douze autres douzaines d'huîtres d'Ostende et une autre demi-bouteille du même crû.

Puis vint un potage aux nids d'hirondelles, que le vicomte versa dans un bol et but comme un bouillon.

— Ma foi, messieurs, dit-il, je me sens en train aujourd'hui, et j'ai bien envie de me passer une fantaisie.

— Faites, pardieu, vous en êtes bien le maître.

— J'adore les biftecks aux pommes.

— Messieurs, pas de conseils, s'il vous plaît, dit une voix.

— Bah ! garçon, dit le vicomte, un bifteck aux pommes.

Le garçon, étonné, regarda le vicomte.

— Eh bien ! dit celui-ci, vous ne comprenez pas ?

— Si fait, mais je croyais que monsieur le vicomte avait fait sa carte ?

— C'est vrai, mais c'est un extra que je me passe, je le payerai à part.

Les juges du camp se regardaient. On apporta le bifteck aux pommes, que le vicomte dévora jusqu'à la dernière rissole.

— Voyons ! le poisson maintenant !

On apporta le poisson.

— Messieurs, dit le vicomte, c'est une ferra du lac de Genève ; ce poisson ne se trouve que là ; mais cependant on peut s'en procurer. On me l'a montré ce matin pendant que je déjeunais ; il était encore vivant, on l'a transporté de Genève à Paris dans l'eau du lac. Je vous recommande la ferra, c'est un manger délicieux.

Cinq minutes après, il n'y avait plus sur l'assiette que les arêtes de la ferra.

— Le faisan, garçon ! dit le vicomte.

On apporta un faisan truffé.

— Une seconde bouteille de Bordeaux, même cru.

On apporta la seconde bouteille.

Le faisan fut troussé en dix minutes.

— Monsieur, dit le garçon, je crois que vous avez fait erreur en demandant le faisan truffé avant le salmis d'ortolans.

— Ah ! c'est, pardieu, vrai ! Par bonheur, il n'est pas dit dans quel ordre les ortolans seront mangés, sans quoi j'avais perdu. Le salmis d'ortolans, garçon !

On apporta le salmis d'ortolans.

Il y avait dix ortolans, le vicomte en fit dix bouchées.

— Messieurs, dit le vicomte, ma carte est bien simple. Maintenant des asperges, des petits pois, un ananas et des fraises. En vins : une demi-bouteille de Constance, une demi-bouteille de Xérès retour de l'Inde. Puis le café et les liqueurs, cela va sans dire.

Chaque chose vint à son tour : légumes et fruits, tout fut mangé consciencieusement ; vins et liqueurs, tout fut bu jusqu'à la dernière goutte.

Le vicomte avait mis une heure quatorze minutes à faire son dîner.

— Messieurs, dit-il, les choses se sont-elles passées loyalement ?

Les juges du camp attestèrent.

— Garçon, la carte !

On ne disait pas encore l'*addition* à cette époque.

Le vicomte jeta un coup d'œil sur le total, et passa la carte aux juges du camp.

Voici cette carte :

Huîtres d'Ostende, vingt-quatre douzaines	30 »
Soupe aux nids d'hirondelles	150 »
Bifteck aux pommes	2 »
Ferra du lac de Genève	40 »
Faisan truffé	40 »
Salmis d'ortolans	50 »
Asperges	15 »
Petits pois	12 »
Ananas	24 »
Fraises	20 »
VINS	
Johannisberg, une bouteille	24 »
Bordeaux, grands crus, deux bouteilles	50 »
Constance, une demi-bouteille	40 »
Xérès, retour de l'Inde, une demi-bouteille	50 »
Café, liqueurs	1 50
Total	548 50

On vérifia l'addition, elle était exacte.

On porta la carte à l'adversaire du vicomte, qui dînait dans le cabinet du fond.

Il parut au bout de cinq minutes, salua le vicomte, tira de sa poche six billets de mille francs et les lui présenta.

C'était le montant du pari.

— Oh ! monsieur, dit le vicomte, cela ne pressait pas ; peut-être, d'ailleurs, eussiez-vous désiré votre revanche.

— Vous me l'eussiez donnée ?

— Sans doute.

— Quand cela ?

— Tout de suite.

Alexandre Dumas.

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON D'AUTOMNE ET D'HIVER 1877-1878

Être utile à nos Abonnées étant à la fois notre but et notre loi, nous avons pris toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes d'automne et d'hiver** (*saison de* 1877-1878). Nous nous empressons, en conséquence, d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA est *dès à présent* à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, le prix en étant réduit autant que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable sous tous les rapports. Nous avons la conscience d'être arrivés à un résultat de nature à satisfaire complétement nos lectrices.

La nécessité de renouveler toutes les toilettes féminines (costumes de ville, visite, promenade, soirées, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, afin de les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, donne à cette superbe collection de modèles un grand intérêt d'actualité. Quant à son utilité pratique, elle est telle que nous sommes certains de rendre un réel service à nos Abonnées en leur conseillant de nous demander sans le moindre retard cette magnifique planche.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Pour que notre **Prime** leur soit adressée immédiatement et *franco*, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. Goubaud et Fils, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Ad. G. et Fils.

REVUE DES MAGASINS

Quelle gêne, quelle suffocation, lorsqu'on est trop serrée dans un corset! La figure s'empourpre, les veines se gonflent, et les maux d'estomac s'ensuivent...

— Comment donc faut-il faire, quand, n'étant pas mince naturellement, on tient pourtant à avoir une jolie taille?

— Rien de plus simple : on choisit un corset qui, sans secousse ni dureté, transforme peu à peu la taille. La *Ceinture Régente* répond admirablement à ce vœu : la perfection de sa coupe, la qualité de ses baleines, leur disposition heureusement combinée, tout concourt à faire de ce corset, hygiénique par excellence, le mentor à la fois le plus doux et le plus ferme qu'on puisse désirer.

— Mais la *Ceinture Régente* coûte cher? dit-on.

— C'est vrai, ou plutôt cela dépend : le prix n'en est point exagéré, lorsqu'on choisit le modèle en coutil; il est naturellement plus élevé, si l'on veut un corset de satin ou de moire. Mmes de Vertus sœurs ne négligent, en effet, aucun détail pour donner à la *Ceinture Régente* élégante toute la recherche possible : entre-deux et dentelles, peluche soyeuse, nœuds de ruban, piqûres variées, etc., tout est employé. Ainsi établi, ce corset a des allures aristocratiques tout à fait dignes d'une princesse.

Ajoutons qu'il suffit de visiter les salons de la rue Auber, 12, pour voir à quelle clientèle choisie Mmes de Vertus sœurs ont affaire.

— Nous ne saurions trop insister auprès de nos lectrices pour les engager à se méfier des contrefaçons à propos des machines à coudre *Wheeler et Wilson*. Deux W entrelacés, dans un écusson, constituent la marque de fabrique de la Compagnie américaine, et tous leurs modèles en sont poinçonnés.

Le seul représentant de la Compagnie *Wheeler et Wilson*, en France, est Mme Ve H. Seeling; c'est au siége principal (boulevard Sébastopol, 70), à Paris, qu'on peut en toute confiance s'adresser. On y reçoit les explications nécessaires pour faire marcher la travailleuse et l'on peut même y prendre des leçons. Enfin, on peut encore emporter une brochure spéciale, toute pleine de renseignements précieux et qui forme comme la grammaire de la machine à coudre.

La maison Seeling se charge de faire les réparations des machines qu'elle a vendues, et, le cas échéant, il est bien préférable de s'en rapporter à elle plutôt qu'à toute autre. Même observation au sujet de la *Favorite des Dames*, cette gentille petite machine à main qui coûte 64 francs et qu'on expédie *franco*.

Les personnes qui voudraient avoir de plus complètes indications sur les machines de la maison Seeling peuvent lui demander son catalogue qui les renseignera parfaitement.

M. d'A.

CORRESPONDANCE

— Mme C. T..., cours Morand, a Lyon.

Le vêtement pareil à la robe se porte encore, mais ce n'est pas la dernière mode. On est tout à fait au manteau pour la saison d'hiver; ce vêtement se fait en drap molletonné, duvet, matelassé ou autre.

— Mme Joséphine B..., a Thann.

Pour le grand chapeau de feutre noir relevé d'un côté, avec aile bleue, le velours ou la peluche de même ton conviennent également; c'est affaire de goût. Le satin est trop riche pour le feutre noir. — Quant aux intérieurs de chapeaux, voici ce qui se fait : la passe d'une capote est toujours doublée, de façon coulissée ou plate, et l'on ajoute un tour de tête ruché, une draperie ou un bandeau. Les feutres ronds se doublent à volonté; le plus souvent, on se contente de les border; mais, à vrai dire, une doublure de soie ou de velours ne fait qu'ajouter à l'élégance du modèle.

— Mme Adèle L..., a Marseille.

Il faut porter le châle long pendant toute la période du grand deuil, c'est-à-dire un an. Les vêtements de fantaisie (paletot, dolman, etc.) ne sont acceptables que pour les sorties matinales.

— Mme Marie de T.-V..., au Retiro.

Une jeune femme seule au monde, qui a le malheur de ne pouvoir vivre auprès de son mari, doit agir avec une grande circonspection : vieillir dans une certaine mesure le caractère de sa toilette, rechercher principalement la compagnie des dames âgées et respectables; enfin, ne recevoir assidûment, sous aucun prétexte, la visite d'aucun homme, jeune ou vieux.

— Mme Louise M..., a Grenoble.

La traîne d'une robe, qu'elle soit rapportée ou simplement indiquée par une coulisse, doit être doublée d'une mousseline raide qui lui donne un joli développement.

— Mme Marie P..., a Nice.

Jamais une maîtresse de maison ne peut laisser comprendre que ses hôtes doivent se retirer. C'est à ceux-ci qu'il appartient de prolonger ou de réduire la veillée.

NOTRE ÉDITION N° 4

Le succès obtenu par les éditions n° 2 et n° 3 du *Moniteur de la Mode* nous a décidés à faire un pas de plus dans la voie de progrès et d'améliorations que nous avons constamment suivie, afin de faire œuvre utile à nos Abonnées. Ce modèle nous a suggéré l'idée d'une combinaison nouvelle, qui se traduit aujourd'hui par la création d'une *quatrième édition*, destinée à faire du *Moniteur de la Mode* le journal le plus complet de tous ceux qui s'occupent de la toilette féminine. Il suffira d'énumérer les éléments dont se compose cette édition pour prouver à nos lectrices qu'il n'est pas de publication qui puisse rivaliser avec celle que nous leur offrons.

Notre **Édition n° 4** comprend d'abord :

1° Tous les éléments des éditions n° 1 et n° 2 (gravures coloriées, illustrations dans le texte, patrons tracés et patrons coupés);

2° Deux magnifiques *Panoramas des modes nouvelles*, composés chacun de 14 figures coloriées, tirés sur beau papier de format exceptionnel, — paraissant le 1er avril et le 1er octobre de chaque année, et expédiés *franco* roulés sur un bâtonnet;

3° 44 figurines coloriées à l'aquarelle, de même genre que celles de l'édition n° 3, — soit quatre par mois, sauf en avril et en octobre, où le *Panorama* composé de 14 figures tient lieu de deux figurines.

Par suite de cette combinaison, nous arrivons à donner à nos Abonnées, dans les 52 livraisons du journal, — en même temps que 200 gravures noires formant ensemble plus de 1000 sujets de modes, — un total de 200 *toilettes coloriées*, représentant toutes les variétés du costume féminin en rapport avec les diverses circonstances de la vie mondaine.

Nos Abonnées trouveront à la dernière page de la couverture du journal l'indication des prix d'abonnement fixés pour notre édition n° 4. Elles se convaincront facilement que l'élévation relative de ces prix n'est rien à côté des avantages représentés par la nouvelle combinaison, à laquelle nous ne doutons pas qu'elles ne s'empressent de faire un sympathique accueil.

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Dieu merci ! nous avons maintenant des chances de ne plus entendre parler d'élections, pour le moment du moins : les salons ne seront plus des succursales de clubs politiques, et nous pourrons dîner sans discussions aigres. Les femmes, qui étaient devenues des champions de parti, — ce qui les enlaidissait terriblement, — vont reprendre leur gracieux babillage et leurs coquettes aspirations. Qui s'en plaindra ? Ce ne sera pas nous, ni le commerce non plus.

C'est une chose navrante, quand on y réfléchit, de voir tant d'efforts, d'ingéniosité, de sacrifices pour n'aboutir qu'à un résultat insignifiant. C'est pourtant là l'histoire de tous nos marchands depuis le commencement de la période électorale, ou plutôt depuis le 16 mai : ce n'était de toutes parts qu'un même cri incessamment répété : « Les dames n'achètent pas ! » Eh bien, il faut qu'elles achètent ; c'est, après tout, la meilleure façon de prouver qu'on aime son pays. Ne juge-t-on pas de la prospérité des nations par la situation plus ou moins florissante du commerce ? Ce serait donc un crime de lèse-patriotisme que de s'abstenir de dépenses quand on peut agir autrement.

D'ailleurs, la pente est entraînante, au mois de novembre : il suffit d'en suivre le cours. La Toussaint passée, voici les longues soirées d'hiver qui nous attendent, et, à leur suite, l'agréable perspective des réunions de famille, des réceptions de gala, des spectacles, — qui sont dès à présent fort attrayants, — des lunchs de l'après-midi, etc. Que de toilettes à organiser pour remplir ce programme, et quelle installation à préparer chez soi si l'on veut être bien notée dans le cercle de son entourage ! Mais nous prêchons sans doute des converties ; y a-t-il seulement une femme, parmi nos lectrices, qui ne soit tout à fait de notre avis ? Nous ne pouvons donc que les engager de toutes nos forces à commencer au plus vite les dépenses que nécessite la nouvelle saison ; c'est un des moyens de faire bonne figure dans le monde.

La tenue d'une maîtresse de maison, point si délicat à observer, appelle en ce moment notre attention. C'est ici le cas où jamais, pour elle, d'observer la ligne du juste milieu. Une mise soignée, sans recherche extrême, telle est la bonne mesure. La robe princesse entre bien dans cet ordre d'idées pour les réceptions de jour, les seules qui existent à présent.

1. N° 390. — Chapeau habillé.
Modèle de Mmes Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

Voici, dans ce genre, une toilette nouvelle, qu'on pourrait, avec raison, appeler : robe amazone. L'étoffe est un beau shoudas écru ; le dos, de forme princesse, est établi par six coutures, qui constituent, au-dessous de la taille, six plis creux. Ces plis sont piqués jusqu'au bas des reins, et à partir de là ils donnent assez d'ampleur pour constituer la traîne. Les côtés du devant de la robe sont légèrement drapés sur les côtés de la traîne ; les plis sont fixés, depuis la hanche à peu près, par des boutons plats en soie grise. On aperçoit un volant plissé en faille grise au bas des devants ; ce volant est monté au faux ourlet de la robe. Des boutons de soie grise ferment le devant de la robe et suivent la couture extérieure des manches. Toute la grâce élégante de ce modèle réside dans sa coupe bien comprise et dans l'unité harmonieuse de la couleur.

Une jolie parure de lingerie à indiquer, pour « rester chez soi », est celle-ci : — Pierrot de linon blanc plissé et bordé d'une belle dentelle ; le haut est entouré d'une ruche assez volumineuse, formée de plissés de linon, rehaussés d'une petite dentelle assortie à l'autre. Un flot de bouclettes de ruban étroit, à double face loutre et caroubier, ferme le col. De hautes manchettes, absolument pareilles, et fermées également par des nœuds de ruban, ornent les manches.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Nous voudrions bien savoir si la fameuse robe *Cardinal*, c'est-à-dire d'un rouge vif, survivra à certains dîners de chasse où elle a été inaugurée. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous l'avons vue à Paris ; nous devons ajouter, toutefois, qu'elle était assez mal portée. Mais que la femme qui l'avait arborée était jolie avec son grand col *Richelieu* en belle guipure de Venise, et des manchettes pareilles recouvrant ses manches plates!

La frange « laminée » a fait un pas de géant ; à peine a-t-elle paru que déjà l'on ne voit plus qu'elle sur toutes les confections. C'est chose fort élégante, du reste, et de plus très-agréable au regard. Ces longues soies moirées, qui scintillent comme les eaux d'un ruisseau frappé par les rayons du soleil, donnent un éclat tout particulier à une confection. On ne peut rien voir de plus riche, et il est facile de comprendre qu'on aime à remplacer ainsi, pour ce cas particulier, la fourrure traditionnelle.

Nous disions dernièrement ici quelles étaient les ressources de la passementerie parisienne pour la garniture de nos robes et vêtements. Nous avons même cité quelques-uns des modèles les plus remarquables ; aujourd'hui, nous mentionnerons le galon grec en simple mohair, lequel est à quatre faces, par conséquent carré. On en soutache des vêtements, on en forme des brandebourgs, en choisissant de préférence, dans l'un et l'autre cas, des dessins grecs.

Le galon peluche à envers de satin, de ton assorti ou d'une autre couleur, est également recherché. On s'en sert comme nœud, et le genre veut qu'il soit disposé en longues coques contrariées, de façon à présenter alternativement les deux faces. Ce galon convient surtout aux tissus brochés, au tissu beige, aux étoffes en bourre de soie, avec les teintes desquelles on tâche d'assortir les couleurs. Nous devons faire la même observation à propos du ruban de satin à double face ; nous avons vu des costumes ainsi garnis et qui avaient absorbé cinq couleurs différentes, réunies dans chaque « flot ».

Cette manière de disposer un nœud « en flot » a tant de succès aujourd'hui, que les hommes l'ont adoptée pour leurs cravates. Tous nos jeunes élégants portent la cravate de soie molle, en grenadine ou autre étoffe, négligemment nouée, avec larges coques et bouts pendants.

Où la manie de la broderie et des perles va-t-elle se nicher!... Nous avons vu... un manchon perlé!... Qu'on se figure l'objet en question tout en velours loutre ; le milieu brodé et perlé d'écussons avec chiffres enlacés, les bords entourés de fourrure. Ce n'est là qu'une fanfaisie de marchand, il faut l'espérer.

Puisque nous en sommes à la fantaisie, voici qui ne sort pas du sujet : c'est une nouveauté à propos de chaussure. Aux bottines, bottes ou souliers, le talon haut que tout le monde connaît est maintenant cloué de petites étoiles d'acier. On dirait, à le voir gentiment trottiner, un de ces piéges de chasseur qu'on voit miroiter chez les armuriers. Ce que c'est pourtant que la mode!

Des pieds à la tête il n'y a pas si loin qu'on le pense ; profitons-en pour aborder cette partie « capitale » de la toilette. La nouveauté, en fait de « coiffage », consiste à diviser la masse des cheveux en deux longues nattes que l'on réunit près de la nuque par un anneau d'écaille ; on relève alors les deux extrémités des nattes, pour les réunir de nouveau au milieu de la tête, sous un peigne d'écaille pareil à l'anneau.

Terminons cet article par quelques pensées détachées du *Charivari* ; il s'agit de l'interprétation de la toilette féminine suivant la nationalité :

« La Turque se drape, l'Allemande se couvre, l'Anglaise se vêt, la Française s'habille.

» La Parisienne crée la mode, la provinciale la suit, l'étrangère l'achève. »

Nous laissons à nos lectrices le soin de critiquer ou d'approuver ces réflexions, dont nous n'assumons en aucune façon la responsabilité.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 390.

Chapeau habillé. — Grand feutre gris d'argent, à calotte haute et passe large, relevée d'un côté. La passe est doublée de velours noir et bordée d'une torsade vieil or. Un turban de gaze-mousse blanche, rayée de soie vieil or, est drapé autour de la calotte. Deux plumes d'autruche blanches, partant du sommet de la coiffure, retombent en cascade sur le côté derrière.

G. N° 803.

Toilette de visite. — 1 et 2. Costume princesse en armure de laine et soie vert bronze, vu sous deux aspects. — Le devant forme une longue cuirasse et un tablier de jupon, monté à la taille sous le corsage. Ce dernier est ouvert sur une chemisette par un col rabattu et deux pattes boutonnées au milieu ; les boutons sont en étoffe vieil or. Une écharpe en tissu vieil or, rayé de vert, bronze et rouge, entoure en biais le bas de la cuirasse ; ses deux extrémités vont se perdre dans les coutures de côté. Une frange mousse, en soie vieil or, suit les bords inférieurs de l'écharpe ; mêmes franges au bas du tablier. Une autre écharpe, pareille à la précédente, part du milieu du tablier pour entourer tout un côté du costume ; elle passe sous le dos et reparaît dans le bas derrière, près de la traîne, où elle forme une large coque. — Le dos, de forme princesse, est rayé au milieu d'une bande d'étoffe rayée, pareille aux écharpes ; cette bande se continue jusqu'au bas où elle se mêle à la traîne. Un faux jupon est ajouté derrière sous le dos et réuni aux coutures de côté ; il est à traîne et garni de deux volants ouverts de place en place par des éventails d'étoffe rayée. La manche est entourée de deux volants plats sur une sous-manche ; celle-ci, en étoffe rayée, est terminée par un parement d'armure verte, clouée de boutons en soie vieil or. — Chapeau de velours épinglé vert bronze. Passe diadème, rabattue au milieu ; cette dernière partie est en velours. Une touffe de plumes, de ton assorti, s'entre-croisent sur le sommet. Brides de satin vert bronze à double face rouge. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 818.

Toilette de promenade. — 1 et 2. Costume en neigeuse grisaille pointillée de loutre, vu sous deux aspects. — Forme princesse, avec faux jupon pour soutenir le volant plissé du bas. Le devant du corsage fait plastron sous la garniture et s'agrafe de côté. Cette garniture se compose de trois plissés « mousse » en faille loutre, avec rouleauté en pareil, pour en cacher le pied ; elle dessine une basque et tourne autour du cou. Les côtés de dessous le bras sont faits de trois plis qui se continuent, comme un panneau, jusqu'en bas ; ils se réunissent au volant de la fausse jupe. Une poche garnie de boutons milanais coupe les côtés, sur la hanche. Les draperies de la robe, devant et derrière, se perdent sous les plis du panneau. Même garniture que celle du corsage au bas du vêtement tout autour. La manche est entourée de plissés de faille et d'un double parement de neigeuse. — Col de toile plissé ; sous-manche en toile unie. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

1. Chapeau rond en feutre loutre. La passe, doublée de peluche grise, est relevée sur le côté par une boucle de même étoffe. Deux plumes grises ornent le devant et le sommet du chapeau.

2. Capote de velours loutre. La passe inclinée à la Marie-Stuart. Un ruban de satin, à double face loutre et crème, entoure la calotte, formant une cocarde sur le bavolet, d'où partent des brides en pareil. Deux plumes grises recouvrent tout le fond.

Description de la gravure coloriée n° 1465.

Toilettes de réception et dîner. — 1. Robe princesse en velours bleu, à traîne ondoyante, fermée devant par des boutons dorés. — Les manches, presque plates, sont garnies de boutons pareils, et la robe est resserrée au

bas du buste par une ceinture de satin bleu avec boucle dorée. — Large col Richelieu en point d'Angleterre et manchettes assorties. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume en faille et cachemire de l'Inde brodé, de couleur tourterelle de deux tons. — Devants de robe princesse en faille, tout plissés du haut en bas ; les plis maintenus de place en place. Un jupon de faille, également plissé, complète le dessous de la toilette. — Polonaise en fin cachemire de l'Inde, très-ouverte sur les devants de forme princesse, fendue sur les côtés inférieurs, ainsi qu'au milieu derrière ; tous ses bords, dentelés et bordés de faille, sont ornés d'une guirlande de broderie de soie de même ton. Des nœuds papillon, en ruban assorti au cachemire, réunissent les bords de la polonaise par devant. Deux nœuds de faille ornent la fente de derrière. La manche de faille est entourée d'un volant plissé ; une bande brodée forme la tête de ce volant, séparée du reste par un nœud de ruban. — Lingerie ouverte en crêpe lisse blanc plissé. — Marabout dans les cheveux. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 144.

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

Élégante toilette de promenade. — Costume en faille de deux tons vert mousse, composé d'un jupon, d'une polonaise et d'un paletot. — Jupon à traîne rapportée en partie double ; le bas devant est entouré de deux volants plissés. La traîne principale est carrée et encadrée d'un plissé ; la seconde traîne, placée dessous, est plutôt un grand volant bordé d'un plissé. — Polonaise garnie dans le bas devant d'un volant plissé et relevée de côté par un large nœud de ruban loutre. Par derrière, la polonaise forme une traîne carrée, dont les bords sont recouverts d'un entre-deux de tulle noir, brodé de chenille loutre, de soie jaune et de perles « clair de lune ». Le bas des manches est garni d'un plissé et à moitié entouré d'un ruban loutre ; l'autre moitié est garnie d'un entre-deux pareil au précédent. Une corne de faille verte se rabat sur le ruban. — Paletot très-ajusté, avec col à la Collin en faille loutre. Le devant est orné d'un plastron formé d'entre-deux brodés et encadrés entre deux lignes de boutons à facette taillée. — Lingerie plate en toile. — Capote de velours loutre ; la passe bordée de perles « clair de lune ». Deux plumes, l'une loutre, l'autre vert tendre, recouvrent tout le fond du chapeau. Brides en ruban assorti. Tour de tête en crêpe gaufré. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au numéro de ce jour comprend les quatre modèles suivants :

1. Toilette de réception (robe princesse), d'après la gravure coloriée n° 1465 (fig. 1), annexée au présent numéro.
2. Costume pour fillette de huit à neuf ans, d'après la gravure P. n° 391, qui se trouvera dans le numéro du 10 novembre.
3. Costume de rue, d'après la gravure coloriée n° 1468 (fig. 2), qui sera annexée à notre numéro du 17 novembre.
4. Toilette de dîner, d'après la gravure coloriée n° 1465 (fig. 2), annexée au présent numéro.

CORRESPONDANCE

— Mme Marie J..., Bordeaux.

Ne sachant si la robe noire est en laine ou en soie, nous ne pouvons que répondre conditionnellement. Nous supposons l'étoffe en cachemire ou vigogne de l'Inde ; la forme à adopter sera la grande polonaise princesse. Une nouveauté à indiquer comme garniture consiste à placer une bande de satin de couleur sur la ligne d'ouverture du milieu des devants. Cette bande (qui sera blanche, crème, caroubier, etc., selon le goût de la personne) est ornée de boutonnières pour fermer le vêtement ; les boutons, en jais ou autre matière, sont assez petits. Même répétition à la couture du coude pour les manches. Des flots de ruban à double face, assortis aux deux couleurs, sont placés en nœud de cravate au bas des reins, à l'endroit des relevés, aux poches s'il y en a, etc. Jupon de soie noire avec petits plissés, l'ourlet doublé de soie pareille à la couture. — Pour les fourrures, vous pouvez vous adresser à la maison Mohr, rue Beauregard, 39.

— Mlle M. S. T..., à Saint-Thomas de V...

A Paris, une jeune fille ne fait aucun présent à son fiancé.

ÉCHOS DE LA MODE

Jetons pêle-mêle quelques notes çà et là recueillies au sujet des modes d'automne :

La robe *Cardinal* est passée à l'état de fait accompli. Nous l'avons vue en gros de Tours, de ce beau rouge pourpre qui lui a valu son nom. La longue tunique ouverte devant, presque collante et sans autre garniture que de tout petits boutons plats, rappelle beaucoup la soutane.

Mais consolez-vous, aimable lectrice : pour peu que vous soyez grande et mince, le coquet petit camail à capuchon rachètera ce que le reste de la toilette peut avoir de monacal.

***

La dernière fantaisie du jour, c'est la robe *mousse des bois*. L'étoffe pelucheuse et la couleur rappellent, à s'y méprendre, ce joli végétal. Le collant s'exagérant de plus en plus, d'un peu loin une femme ne figure par mal un tronc d'arbre envahi par la mousse.

Le chapeau est fait d'étoffe pareille à la robe, et l'on jette dessus quelques roses de Bengale, dont la nuance tendre tranche d'une charmante façon sur ce vert sombre.

***

On prétend que le chapeau *Cinq-Mars* va être la coiffure aristocratique par excellence, cet automne et l'hiver prochain.

En feutre à longue soie, gris ou noir, très-relevé du côté gauche, avec sa grande plume frisée qui s'en vient caresser l'épaule, il ne saurait convenir à tous les visages et va rester, forcément, l'apanage du petit nombre. Il sied à merveille aux traits corrects, d'un dessin un peu fier.

Les figures rondes, éveillées, s'arrangent mieux de la petite capote, dont la passe est bordée d'une plume qui se mêle aux cheveux.

***

A propos de chapeaux, voici une nouvelle qui se rattache à ce sujet, — côté de l'ornementation !

Le Jardin d'Acclimatation vient de recevoir de bien jolis pensionnaires : ce sont des *oiseaux de Paradis* importés de la Nouvelle-Guinée par M. Léon Laglaize, jeune voyageur naturaliste.

La capture de ces oiseaux vivants est extrêmement difficile, car, pour les prendre, il faut les tirer, et le plus souvent on les tue. Tout le monde connaît leurs belles plumes qui parent les chapeaux de nos élégantes, mais personne encore ne les a vus vivants en France.

Il n'est peut-être point d'oiseaux sur lesquels on ait fait autant de contes : on prétendait qu'ils étaient dépourvus de pieds, qu'ils vivaient d'air et de vapeur, et les Papous croient encore aujourd'hui qu'ils nichent en Paradis ; ils les désignent sous le nom d'*oiseaux de Dieu*.

Moins civilisés que nous, ces sauvages n'ont pas encore imaginé de se les mettre sur la tête !

R. H.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

En dépit de la politique, on rentre à Paris. On s'en aperçoit dans les salles de spectacle. La *Cigale* attire aux Variétés des chambrées fort brillantes, et l'autre soir à l'Opéra, où Mlle Richard a débuté avec un succès réel dans la *Favorite*, quelques belles loges du premier rang avaient retrouvé leurs habitués. En attendant

1. Capote de feutre noir.

que les salons se reforment, on procède à des réceptions intimes, avec housses. On n'en est encore qu'aux lampes; les bougies s'allumeront plus tard. Nombre de femmes sont revenues seules; les maris chassent ou bien sont retenus par les élections départementales.

Quel sera, au milieu de tous les événements qui agitent le monde gouvernemental, l'hiver social? Réduit aux seules forces parisiennes, on peut craindre qu'il soit de peu d'éclat. Il y a dans le grand monde des deuils nombreux. La comtesse de Béhague, qui vient de perdre son gendre, le marquis d'Aramon, ne recevra que très-tard dans la saison, et encore ne donnera-t-elle pas à danser. La baronne Gustave de Rothschild et la princesse d'Aremberg tiendront leurs salons fermés; de même la comtesse Charles de Mérode.

L'émigration pour Cannes, Nice ou Pau, paraît devoir s'accentuer cette année encore plus que les précédents hivers. La Méditerranée est en hausse auprès du beau monde. On aspire, en ces temps troublés, au calme de la nature, au soleil, au ciel bleu. Déjà la princesse Hélène Galitzin, la comtesse Branicka sont parties pour Nice; lady Gray est en route pour Pau, et la duchesse de Luynes, la princesse de Luxembourg, la duchesse de Vallombrosa sont attendues à Cannes.

L'absence de ces grandes dames est, à coup sûr, une chose fâcheuse; il n'en faudrait point conclure cependant que la capitale va pour cela se trouver transformée en désert. Vous verrez que les étrangers continueront d'y affluer, et qu'on s'amusera de manière à prouver que les absents seuls ont tort.

La duchesse d'Édimbourg a traversé Paris, venant de Marseille où le duc d'Édimbourg, qui croise dans la Méditerranée, était venu la joindre. La princesse, fille de l'empereur de Russie, passe pour une des femmes les plus instruites et les plus spirituelles de l'Angleterre, et s'occupe fort de science et de littérature.

Le général Grant est arrivé de Londres pour passer, lui aussi, quelque temps à Paris. Le général est accompagné de sa femme et de son fils, M. Jessé Grant, qui a mis très-fort en émoi les salons de Londres, à cause de sa façon un peu américaine de comprendre l'étiquette. Un jour, à Windsor où son père devait dîner chez la reine, bien qu'il n'eût pas reçu d'invitation, il s'obstina à accompagner le général. La reine eut la bienveillance d'excuser cette façon d'agir, et M. Jessé Grant dîna au palais, en présence de Sa Majesté, — car la reine mangeait seule, ce soir-là, à une table avec les princesses. Comme, après le dîner, la reine adressait quelques paroles au général Grant, le fils de l'ex-président des États-Unis s'approcha, et interrompant l'entretien :

— Mon père, dit-il, présentez-moi donc à la reine!...

2. Chapeau de faille noire.

Vous voyez d'ici le coup de théâtre. On en parlera longtemps encore dans les clubs de Londres.

La colonie étrangère a été fort émotionnée, la semaine dernière, en raison d'un vol de dentelles commis par une femme du monde au préjudice d'une de ses amies, la comtesse de S... De sages interventions ont étouffé l'affaire, et la collectionneuse de dentelles a pu passer en Angleterre.

Dans une circonstance à peu près analogue, une mondaine bien

connue arrangea l'affaire d'une façon très-piquante et qui mérite d'être racontée.

Notre mondaine a une amie de couvent qu'elle reçoit dans son intimité. Cet été, se trouvant dans une station de bains de mer et s'habillant pour aller en soirée devant son amie, elle rompit une boucle d'oreille de très-grand prix, une perle-poire garnie de gros brillants. Contrariée, elle remit le bijou dans l'écrin et prit d'autres pendants d'oreilles.

Quelques jours après, elle ouvre l'écrin pour faire raccommoder sa perle... La perle a disparu !

A la fin de la saison, partant pour la campagne, Mme de X... prie son amie de lui garder un paquet de lettres qu'elle ne veut pas emporter. Elle jette les lettres renfermées dans une enveloppe cachetée, au fond d'un coffret en bois de rose, qui se trouve là sous sa main, au milieu des apprêts du départ, des tiroirs ouverts, des mille objets éparpillés. L'écrin aux pendants d'oreilles était posé sur un guéridon.

— Tiens... j'y pense ! Fais-moi donc le plaisir de me faire raccommoder la

3. Chapeau rond pour jeune fille.

monture de cette perle... tu sais bien, cette perle que j'ai brisée devant toi l'autre jour !... Je n'ose confier cela à des domestiques... tu me rendras le tout lors de mon retour à Paris !...

Et, sans attendre de réponse, elle met l'écrin dans le coffret, ferme celui-ci et en offre la clef à son amie, qui, tout interdite par le naturel et la rapidité de l'action, prend machinalement et la clef et le coffre.

Il y a quelques jours, Mme de X... est revenue de la campagne. Son amie lui a rapporté le dépôt. Le pendant d'oreille, — la magnifique perle-poire entourée de brillants, — s'est trouvé parfaitement raccommodé dans l'écrin.

Un employé du chemin de fer de l'Ouest, rive droite, a eu dimanche un mot qui mérite de passer à la postérité.

C'était à la station d'Asnières : le train se dirigeant sur Paris était pris d'assaut par une foule qui poussait des cris féroces.

— Messieurs ! mesdames ! criait cet homme juste mais sévère, pas tant de tapage... nous n'entendrons jamais venir le train !

Bachaumont.

4. Capote de feutre bronze.

5. Capote de velours havane.

MODÈLES DE CHAPEAUX (G. N° 817).

(Maison Mélanie Percheron, rue Vivienne, 30.)

1. Capote de feutre noir, à passe doublée et bordée de velours rouge ; sur le bord même de la passe, se trouve placé un bouquet de fruits rouges avec feuillage. Un ruban de faille noire bordé de rouge est disposé en nœuds papillons sur le côté et dans le bas derrière. Brides pareilles. Deux ailes poudrées ornent le côté gauche du chapeau.

2. Capote de faille noire, brodée de perles « clair de lune ». Fond bombé et passe plate, ouverte sur le côté par une corne renversée. Cette partie du chapeau est garnie, ainsi que le sommet, de plumes noires, de roses blanches et d'une aigrette noire et blanche ; le tout est entremêlé de coques de ruban à double face, rouge et noir. Même ruban derrière sur le bavolet ; collier mentonnière en ruban pareil.

3. Chapeau rond en feutre noir, pour jeune fille. La passe, relevée devant, est garnie d'une draperie de faille noire qui s'arrête sur le côté une garniture semblable, disposée autour de la calotte, le termine au même endroit avec un nœud de faille et une plume d'autruche qui tourne à droite. Boucles d'acier sous la passe.

4. Capote de feutre bronze. La passe, relevée en diadème, est recouverte de velours assorti. Ruban de faille disposé en nœuds variés dans le haut de la calotte et sur le côté droit. Plumes assorties à gauche et derrière.

5. Capote de velours havane, garnie de ruban de même étoffe. Deux lignes de coques de velours soutiennent, sur le côté, un groupe composé d'un pavot rouge en satin, d'un oiseau et d'une aigrette assortis au chapeau.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 803. — DESCRIPTION, PAGE 518.

TOILETTE DE VISITE (DEVANT ET DOS)

Nouveau modèle de Mlle Adolphine Kœnig (rue Monsigny, 19). — Patron épinglé : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTE

PLANCHE G. N° 818. — DESCRIPTION, PAGE 518.

TOILETTE DE VILLE (DEVANT ET DOS)

Prix du patron épinglé : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES AMOURS D'UN SAVANT

(NOUVELLE HISTORIQUE. — FIN.)

Assis près d'une table, au fond d'une pièce sombre, le sieur du Tilly attendait son visiteur, qu'il laissa venir jusqu'à lui sans se lever. Frémissant de colère, Jacques le Paulmier saisit une chaise avec violence et s'assit à deux pas du rustre.

— Si vous êtes l'ennemi de M. de Pierrefitte, dit-il d'une voix sévère, vous ne devriez pas oublier, monsieur, que je ne suis ici que son représentant. Vous ne devriez pas ignorer d'ailleurs que, même avant de s'entr'égorger, les gentilshommes se saluent de l'épée.

— Je n'ai pas de leçons de politesse à recevoir de gens qui s'introduisent chez moi avec escalade !

— Cependant vous ne refuserez pas de recevoir une leçon de justice ; car vous avez exigé de M. de Pierrefitte une réparation qu'il ne vous doit pas.

— La sentence du lieutenant-criminel se chargera de me donner raison.

— N'espérez pas que M. de Pierrefitte vous suive en justice. Ce n'est pas sur ce terrain que les gentilshommes ont l'habitude de vider leurs querelles.

— Je crois, reprit le sieur Durand du Tilly, qui avait des prétentions peu justifiées à la noblesse, je crois être aussi bon gentilhomme que M. de Pierrefitte !

— Depuis moins longtemps que lui, toutefois ! dit Jacques le Paulmier avec un sourire ironique.

— Je sais que vos pareils me traitent d'officier de fortune ; mais vous pourrez dire de ma part à M. de Pierrefitte que je suis plus fier d'être le premier de ma race que d'en être le dernier !

— Sachez, monsieur, s'écria Jacques le Paulmier avec indignation, que M. de Pierrefitte n'a pas démérité de ses aïeux ! Deux de mes amis viendront bientôt vous dire que je regarde comme une insulte personnelle l'insulte qu'on fait devant moi à un ami absent !

A ces mots, le jeune homme se leva et se retira avec beaucoup de dignité ; mais, au moment où il allait franchir le seuil de la porte, le rire moqueur du sieur du Tilly le fit revenir sur ses pas.

— Parbleu ! mon petit monsieur, disait l'ancien officier de cavalerie, je serais enchanté de vous corriger de votre jactance ! Malheureusement, je dois expédier avant vous votre excellent ami M. de Pierrefitte !

— Pardon, monsieur ! reprit Jacques le Paulmier d'une voix frémissante, rien ne vous empêche de me donner satisfaction aujourd'hui même. N'avez-vous pas insulté M. de Pierrefitte, parce que vous le croyez l'auteur de l'escalade qui vous a offensé ? Oui. Eh bien, vous avez commis une méprise, car l'homme qui s'est introduit dans votre parc est devant vous. C'est moi...

— Vous ! dit l'ancien officier de cavalerie en se levant... Je n'en crois rien !

— Ah ! s'écria Jacques le Paulmier.

C'était la première fois qu'on osait l'accuser de mensonge, lui qui professait pour la vérité un si profond respect qu'il avait souvent exposé sa vie pour la défendre. L'éclair de son regard fut si étincelant que l'insulteur en baissa les yeux.

— Comprenez-moi, balbutia-t-il... Je pensais que, sachant votre ami M. de Pierrefitte inhabile aux armes, vous aviez imaginé, pour le sauver, d'assumer sur vous la responsabilité...

— Je vous défends, interrompit le jeune homme, je vous défends de m'attribuer un acte de dévouement dont je refuserais d'être l'auteur comme mon ami refuserait d'en être l'objet ! Je vous affirme de nouveau que c'est moi, moi seul, qui me suis introduit dans votre parc. Ma parole vous suffira, j'espère !

— En y ajoutant, si vous le permettez, le témoignage de la seule personne qui puisse vous reconnaître, dit le sieur du Tilly en ouvrant violemment une des portes du salon.

Et il disparut dans l'intérieur de la maison.

— Je vais donc la voir ! pensa le jeune homme avec une joie qui n'était pas exempte d'inquiétude.

Il entendit au premier étage le bruit d'une clef qui grinçait dans la serrure. Puis, dans les intervalles d'un pas lourd qui ébranlait l'escalier, il crut reconnaître le pas plus léger d'une femme. En effet, quelques instants après, la porte du salon, ouverte par une main brutale, livra passage à une jeune fille d'une merveilleuse beauté. Le rêve de l'amant était surpassé par la réalité. Jacques le Paulmier ne put retenir un cri d'admiration. Par un mouvement involontaire, il tendit les mains vers cette figure idéale comme un fidèle qui tombe en adoration devant l'image de la sainte qu'il vénère.

Muet observateur de cette scène, le sieur du Tilly couvrit le jeune homme d'un regard où le soupçon se mêlait à une expression de haine implacable.

— Lucile, dit-il tout à coup en rompant le silence, reconnais-tu monsieur ?

— Non ! répondit la jeune fille d'une voix mal assurée.

— Ce n'est donc pas lui qui t'a poursuivie dans le parc ?

— Non ! répéta la pauvre enfant en faisant un violent effort sur elle-même.

— Ah ! mademoiselle, s'écria Jacques le Paulmier avec un accent douloureux, pouvez-vous m'avoir oublié si vite !

La jeune fille baissa les yeux, et ses joues pâles, comme la neige que perce une fleur naissante, se colorèrent légèrement.

— C'est bien ! rentrons ! dit le sieur de Tilly, dont les traits s'étaient violemment contractés.

Et, de sa main de fer, il essaya de saisir la pauvre fille ; mais celle-ci glissa entre ses doigts et, d'un bond, se trouva à côté du jeune homme.

— Si je vous avais reconnu, murmura-t-elle en passant à son oreille, il vous aurait tué !

Elle fit le tour du salon en se laissant poursuivre par son tyran, revint auprès de la porte et disparut dans la maison.

— Après ce que j'ai vu, dit le sieur du Tilly d'une voix menaçante, vous comprenez, monsieur, que la fin de notre explication ne peut avoir lieu ici.

— Je suis tout à fait de votre avis, répondit Jacques le Paulmier avec beaucoup de calme. Quand voulez-vous que je vous envoie mes témoins ?

— Aujourd'hui.

— Je vous demanderai de remettre la partie à demain. Je désirerais aller ce soir à Falaise chez mon notaire, car je suis un homme d'ordre, et, comme je suppose que le combat sera sérieux, je ne veux pas, si je dois succomber, laisser certaines affaires en souffrance.

Un éclair de joie brilla dans les yeux du sieur du Tilly.

— Je ne saurais trop vous conseiller d'écrire votre testament, dit-il avec ironie en reconduisant le jeune homme jusqu'à l'entrée du vestibule.

En sortant, Jacques le Paulmier rencontra son frère et M. de Pierrefitte qui l'attendaient à la grille du parc.

— Je suis enchanté de vous trouver là, dit-il, après leur avoir raconté ce qui venait de se passer, car vous n'aurez que quelques pas à faire pour régler avec mon adversaire les conditions du combat.

Il rentra précipitamment au château, sella lui-même son cheval et s'élança au galop sur la route de Falaise.

Lorsque le jeune homme sortit de la ville, la nuit couvrait déjà la campagne de son ombre. Sans être profondes, les ténèbres

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

étaient assez épaisses pour noyer les objets dans une pénombre qui rendait toute silhouette indécise. La lune éclairait, sans les percer, de gros nuages floconneux que trouaient, de place en place, quelques étoiles, comme des clous d'or qui montrent leur tête dans un ciel de lit capitonné. Pour s'abandonner à ses rêveries, un amoureux n'a besoin ni des splendeurs d'une belle nuit d'été, ni des brises parfumées du printemps; que le ciel lui épargne la grêle ou la pluie, il saura se contenter de peu et faire la nuit moins sombre avec le rayonnement de ses pensées intimes; ainsi pensait le jeune savant. Tout heureux de repasser dans sa mémoire les moindres circonstances de l'apparition qui l'avait ébloui, il se préoccupait moins de rentrer au logis que de ralentir l'ardeur de sa monture. Une fois cependant il fut obligé de donner de l'éperon dans les flancs de son cheval; mais, au lieu de s'élancer, celui-ci se cabra en hennissant.

Le rêveur dut se résigner à détacher ses yeux du ciel pour les ramener prosaïquement à terre. Une charrette barrait presque totalement la route, à l'entrée d'un carrefour encaissé entre des haies épaisses. Jacques le Paulmier sauta à bas de son cheval pour déranger l'obstacle. Au même instant trois cavaliers, débouchant au milieu du carrefour, fondirent sur lui l'épée à la main. Le guet-à-pens avait été trop savamment préparé, et la circonstance qui devait perdre l'érudit fut la cause même de son salut. Désarçonné par le choc de son cheval contre l'obstacle, le premier cavalier roula à terre.

Jacques le Paulmier, mettant à profit ce heureux hasard, s'élança sur la crête d'un fossé et, s'adossant à un arbre, tira son épée.

Les rôles étaient changés; pour avoir raison de lui, il fallait maintenant l'assiéger. Laissant leur compagnon se relever comme il le pourrait, les deux autres cavaliers mirent pied à terre, escaladèrent le talus du fossé et vinrent attaquer le jeune homme de deux côtés à la fois, celui-ci engagea le fer avec un de ses ennemis, tandis qu'il parait, de son bras replié, les coups que cherchait à lui porter le deuxième assassin. Soudain un des combattants lâcha son arme et tomba sur la route.

— A nous deux, maintenant! s'écria le Paulmier, qui n'était que légèrement blessé au bras gauche.

Et il fondit sur son ennemi avec une telle vigueur que l'assassin appela son camarade à son secours. Le cavalier s'était relevé; mais obligé de maîtriser son cheval, il donna le temps à le Paulmier de blesser son adversaire. Ce dernier n'en demanda pas davantage et s'enfuit à travers champs. Au même instant deux coups de feu retentirent, et une balle siffla aux oreilles du savant.

— Maintenant que tes pistolets sont vides, dit-il au cavalier qui venait de remonter à cheval, auras-tu le courage de m'attendre l'épée à la main?

Mais le cavalier donna de l'éperon et partit au galop.

Resté maître du champ de bataille, Jacques le Paulmier sauta sur un des chevaux que les assassins avaient abandonnés. A sa grande joie, il reconnut que les pistolets encore chargés étaient restés dans leurs fontes. Avec ces deux armes à feu et sa bonne épée, il se remit tranquillement en route, rassuré désormais sur l'issue d'une seconde attaque, qu'il regardait d'ailleurs comme peu vraisemblable.

Cependant il n'eut pas fait trois cents pas dans la plaine, qu'une ombre traversa le chemin et se jeta à la tête de son cheval.

— C'est vous... dit une voix de femme terrifiée.

Jacques le Paulmier arrêta son cheval et sauta à terre. Il venait de reconnaître la fille du sieur du Tilly.

— Vous ici! s'écria-t-il.

— Je suis arrivée trop tard pour vous prévenir. Ils vous ont blessé sans doute?... Oh! oui, voilà du sang!

— Une égratignure! dit le savant en serrant dans les siennes les mains de la jeune fille.

Et il ajouta avec une joie profonde :

— Vous n'avez pas craint de vous exposer pour moi... Vous m'aimez donc?

— C'est une obligation pour tout le monde d'empêcher, quand on le peut, un assassinat, répondit Lucile, avec l'intention visible d'éluder la question brûlante qu'on venait de lui adresser.

— Je voudrais pourtant vous devoir plus que de la reconnaissance! reprit le jeune homme d'un ton passionné.

— Ne parlez pas de reconnaissance; c'est moi qui vous en devrai bientôt. Car je viens me mettre sous votre protection. Je me suis enfuie ce soir, pour n'y plus rentrer, de la maison où j'étais renfermée.

— Qu'est-il donc arrivé, Lucile?

— Oh! quelque chose d'affreux!... Ne vous avais-je pas prédit qu'on vous tuerait si vous me reconnaissiez?

— Quoi! mon assassin serait... votre père?

— C'est lui qui a comploté votre mort avec deux de ses amis. J'ai tout entendu, et je me suis échappée pour vous avertir. Mais, depuis longtemps, vous aviez quitté le château de Vendeuvre. Votre frère lui-même était absent. Personne pour vous secourir. Alors j'ai couru seule, à travers champs, pour gagner la route de Falaise et tâcher de vous prévenir à temps, lorsque deux coups de feu...

Brisée par l'émotion, la pauvre fille ne put achever. Le savant, qui la vit chanceler, la soutint dans ses bras et la fit asseoir.

— Ne tremblez plus, lui dit-il, le danger est passé. Que pouvez-vous craindre maintenant? Ne suis-je pas à vos côtés? Je vous protégerai.

— Je connais votre générosité, reprit la jeune fille en essuyant ses larmes; si je n'avais pas su que vous aimez à secourir les malheureux, je n'aurais pas osé m'adresser à vous... Peut-être me suis-je déjà montrée trop hardie. Peut-être avez-vous eu de moi une fâcheuse idée le jour où, cachée derrière le mur du parc, j'ai essayé d'attirer votre attention en vous récitant des vers que j'avais appris dans mon enfance. Mais je vous jure que le malheur m'a rendue trop sérieuse pour me faire un jeu de l'amour. Je n'ai pas été coquette ce jour-là. J'ai voulu seulement, pour vous intéresser à mon sort, frapper votre esprit, avant de m'adresser à votre cœur.

— Pourquoi donc avoir pris un chemin détourné, Lucile, quand il vous était si facile d'arriver au but sans détours?

— Ne jouons pas sur les mots, dit la jeune fille avec tristesse. Je voulais réclamer votre appui, votre pitié peut-être, mais hélas! rien de plus. Car je ne regarderais pas comme une chose loyale de se faire aimer quand on ne peut pas aimer soi-même.

— Que m'apprenez-vous là! dit le jeune homme avec douleur.

— Rien qui puisse vous offenser... car, si j'étais libre...

L'aveu s'arrêta inachevé sur ses lèvres. Mais son trouble le compléta assez pour que le jeune homme s'enhardit jusqu'à tomber à ses genoux.

— Lucile, s'écria-t-il, pas de malentendu entre nous!... Qui vous empêche de m'aimer?... Votre père?

— Oui.

— Cependant, puisque vous échappez par la fuite à son autorité indigne, vous n'êtes plus obligée de respecter ses volontés.

— Son crime sera toujours présent à mon esprit!

— Qu'importe, si je l'oublie!... N'ai-je pas le droit, moi sa victime, de lui pardonner?... Quoi! Lucile, vous baissez la tête? vous vous taisez?... Parlez! au nom du ciel, ne laissez pas suspendu sur moi le poids d'une telle incertitude!

— Ne m'interrogez plus! dit la jeune fille d'une voix suppliante. Contentez-vous de cette seule et dernière explication. J'ai trop de loyauté pour consentir à vous épouser.

— Pourquoi ce refus? est-ce parce que votre père a voulu me tuer?

— Oh! s'il n'y avait entre vous et moi que sa tentative d'assassinat!

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Puisque vous êtes innocente, que m'importe le nombre des crimes de votre père?

— Plût à Dieu que ce monstre fût mon père! s'écria la malheureuse en se cachant la tête dans les mains... On a vu des assassins mêmes respecter l'honneur du foyer!

Le jeune homme poussa un cri d'horreur.

Par un sentiment de délicatesse que comprendront toutes les natures généreuses, il s'éloigna un instant de la pauvre fille pour la laisser pleurer sans témoin. Lui-même, d'ailleurs, avait des larmes à cacher. Quand il revint auprès de la malheureuse, il lui offrit respectueusement l'appui de son bras.

— Je mets à votre disposition, lui dit-il, tout ce qu'un honnête homme peut consacrer de dévouement au service d'une infortune imméritée.

Il l'obligea à monter sur le cheval, qu'il conduisit à pied en marchant silencieusement, comme un guide occupé des soins matériels et de la sécurité du voyage. Lorsqu'on fut arrivé sous les grands arbres de l'avenue, à quelques pas du château de Vendeuvre, la jeune femme demanda à descendre.

— Avant d'entrer dans cette maison où vous m'offrez l'hospitalité, dit-elle à voix basse au jeune homme, j'ai une dernière confidence à vous faire, un dernier service à vous demander. Quelque temps après la mort de ma pauvre mère, le misérable dont je ne veux plus prononcer le nom profita de mon isolement pour m'enlever et m'emmener dans ce pays. Quoiqu'il me tint étroitement enfermée, il crut bon, pour ne pas éveiller les soupçons, de me faire passer pour sa fille. Ce grossier mensonge lui réussit. Dans mon malheur, une seule consolation me restait: Je lisais les lettres et les papiers qui me venaient de ma mère. A son lit de mort, la pauvre femme m'avait surtout recommandé de garder précieusement les poésies de Claude de Morenne, son oncle, dont le vœu était que ses poésies inédites fussent conservées dans la famille. Avant d'entrer dans le couvent, où je vais cacher ma honte... et mes regrets, au moment où je vais mourir au monde, vous ne refuserez pas, monsieur, de recevoir mes dernières volontés. J'emporte avec moi les lettres de ma mère; mais ce manuscrit, je le confie à votre... amitié... Gardez-le, comme l'a désiré l'auteur; qu'il soit conservé dans votre famille, comme il l'eût été dans la nôtre. Que ces poésies, qui ont servi à nous réunir, soient encore un lien entre nous... après notre séparation!

— Lucile! s'écria le jeune homme, en tombant aux genoux de la malheureuse, ne nous séparons pas!... Nous irons à l'étranger, nous fuirons ce pays!

— Nous ne fuirions pas le passé! murmura la pauvre fille en fondant en larmes... Tenez, prenez ce manuscrit... Et, comme un testament, ne l'ouvrez que lorsque je serai morte pour vous!

IV

Jacques le Paulnier n'appartenait pas à cette classe d'amants malheureux qui s'enferment avec leur douleur et vivent dans la mélancolique contemplation d'un beau rêve évanoui. Dans la femme qu'il aimait il ne vit plus qu'une victime dont les infortunes criaient vengeance. Toutefois, en prenant la résolution de livrer un misérable à la justice, il regarda comme un devoir d'éviter le scandale qui pourrait éclabousser, au cours d'un procès criminel, une pauvre fille plus digne de pitié que de blâme. Laissant dans l'ombre la malheureuse, qui ne demandait que le silence et l'oubli, il attaqua seul, en son nom, l'audacieux malfaiteur qui avait tenté de l'assassiner.

La tâche n'était pas facile. Par sa bravoure le sieur Durand, dit du Tilly, s'était élevé d'un rang infime jusqu'au grade de chef d'une compagnie de cavalerie légère. Retiré près de Vendeuvre, il avait pris l'habitude, en temps de paix, de vivre en guerre avec ses concitoyens. Comme il avait des amis puissants, — des complices peut-être, — il exerçait autour de lui une terreur si profonde que ses voisins n'osaient se plaindre des tourments qu'il leur faisait endurer. Cependant, lorsque Jacques le Paulmier eut le courage de courir sus au monstre qui désolait le pays, la meute des timides s'enhardit et ne tarda pas à donner de la voix.

Voici comment Étienne Morin raconte cet incident dramatique de la vie (1) de Jacques le Paulmier :

« ... Des témoins dignes de foi sont produits, les plaintes arrivent de toutes parts; et comme Paulmier prend en main la cause des opprimés, ceux-ci, que la terreur rendait muets, encouragés par son intervention généreuse, poursuivent le coupable et révèlent une série de crimes qui font horreur. Les uns rapportent la preuve des incendies, les autres des vols qu'il a commis; des maris lui reprochent d'avoir exercé des violences sur leurs femmes, des mères d'avoir accompli des meurtres sur leurs enfants. Le prévenu est aussitôt saisi et jeté dans les fers. Il semblait qu'il ne restât plus qu'à choisir le genre du supplice, lorsque les partisans du coupable, après avoir appelé des premiers juges au Parlement de Rouen, qui allait prononcer une condamnation à mort, portèrent l'affaire au Conseil du Roi. Alors des lieutenants, des hauts dignitaires de l'armée, appelés comme témoins, voire des personnages éminents, déposèrent en faveur du prévenu. La reine, elle-même, mère du droit et colonne du royaume, n'était pas loin d'écouter ses prières. Cependant, au premier récit de ses crimes, elle frémit d'horreur et ordonna aux juges de faire leur devoir.

» Il est condamné; mais, dans ce suprême naufrage, une ancre de salut se présente encore à lui sous la forme du *privilège de Saint-Romain*, que le chapitre de Rouen a institué depuis mille ans pour perpétuer le souvenir de la destruction d'un dragon... Le condamné courut à ce dernier refuge... Mais, par un hasard providentiel dont on ne saurait trop se réjouir, il arriva qu'il y avait cette année, dans les prisons de Rouen, un gentilhomme condamné à mort pour un meurtre qu'il n'avait pas prémédité. Le Paulmier employa le crédit de ses amis et le sien propre pour faire obtenir le privilége à un homme qu'il trouvait digne d'intérêt. Il réussit ainsi à rendre à sa patrie un citoyen utile, tout en la débarrassant d'un atroce scélérat. »

Cette affaire, grâce aux lenteurs de la procédure, dura plusieurs années. En 1629, elle retenait encore Le Paulmier à Paris; car ce fut dans le courant de cette année que, suivant le témoignage du P. Niceron, il y écrivit, pour se délasser des ennuis du procès, son *Apologie de Lucain contre Virgile*.

Cette lutte juridique eut toutefois l'avantage, en le condamnant à une distraction forcée, de lui épargner l'amertume des premiers regrets. Lorsqu'il retourna à Vendeuvre il put revoir, sans en être trop douloureusement frappé, les lieux où il avait aimé pour la première fois. Si le naturel du savant ne revint pas au galop, peu à peu il chassa l'amant et le mit doucement à la porte.

Cette expulsion dut être singulièrement favorisée par la composition d'un petit ouvrage que nous ne connaissons malheureusement que sur le rapport des biographes de le Paulmier. « Il se contenta, dit Etienne Morin, de raconter à son ami Paramythion, dans un élégant dialogue grec où il prenait le nom de Dyseraste, tous les souvenirs de sa douce erreur. » Passe encore d'embrasser les gens pour l'amour du grec! mais les pleurer dans la langue d'Homère, n'est-ce pas ensevelir ses sentiments avec trop de cérémonie pour que l'on croie à la vivacité des regrets.

Afin d'achever une guérison, qui paraissait en si bonne voie, Jacques le Paulmier s'empressa de répondre à l'appel du duc de Longueville qui venait de convoquer l'arrière-ban, pour tenter

(1) *Vita Jacobi Palmerii, scripta a Stephano Morino.* Nous traduisons littéralement le passage cité.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

une expédition en Lorraine. Mis à la tête d'une compagnie de cavalerie, notre savant fit la campagne avec assez d'éclat pour qu'on lui confiât plusieurs commissions importantes. Lorsque la guerre fut terminée, il revint au château de Vendeuvre, qu'il ne quitta qu'après la mort de son frère et de sa belle-sœur.

A cette époque, il vint s'établir à Caen où ses amis, pour être plus sûrs de l'y retenir, l'engagèrent avec instance à se marier. Mais, soit fidélité des souvenirs, soit indifférence de savant, il ne consentit à se marier qu'à l'âge de soixante ans avec une Anglaise de bonne famille, qu'il perdit en 1663.

Lui-même mourut en 1670, dans sa quatre-vingt-troisième année.

Gaston Lavalley.

LES CENTENAIRES

Le *Times* enregistrait, il y a quelque temps, cinq cas de longévité remarquable relevés en même temps en Angleterre. Chacune des personnes qu'il concernait avait dépassé cent ans; l'une d'elles même en avait atteint cent cinq.

C'est fort bien. Vivre longtemps n'est pas l'essentiel, mais vivre utilement vaut mieux. L'ingénieur Cornaro, qui, en faisant son unique étude du soin de prolonger ses jours, atteignit un âge invraisemblable, me paraît au fond s'être condamné à un long supplice. Mais celui-là qui, par delà les bornes ordinaires de la vieillesse, conserve ses facultés intactes, son intelligence lucide, ses sens impressionnables, peut, en effet, être loué comme heureux. Témoin Fontenelle, qui allait avoir cent ans quand il ouvrit un bal chez Helvétius avec la fille cadette de ce dernier, laquelle n'avait alors qu'un an et demi. Témoins quelques vieillards illustres qui avaient gardé le goût d'apprendre encore, comme Socrate, qui commença fort tard la musique; comme Caton, qui avait plus de quatre-vingts ans quand il apprit le grec; comme notre Colbert, qui, plus que sexagénaire, retourna à l'étude du latin et du droit dans un poste où il est presque pardonnable d'avoir oublié l'un et l'autre.

Ce Fontenelle dont je parlais plus haut, avait conservé l'humeur la plus enjouée. Chamfort nous raconte qu'il avait plus de quatre-vingt-dix-sept ans quand il fit à Mme Helvétius la déclaration la plus galante du monde.

Après quoi il passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue.

— Voyez, lui dit celle-ci, le cas que je dois faire de vos galanteries. Vous passez devant moi sans me regarder!

— Madame, dit Fontenelle, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé.

Oui, sans doute, la vieillesse, avec toutes les prérogatives intellectuelles de l'âge mûr, avec un écho lointain des gaietés de la jeunesse, est un spectacle consolant, fortifiant, sain. Car c'est toujours une vie honnête et bien réglée que couronne ce suprême honneur. Mais souhaiter de vivre indéfiniment sans tout cela, n'est-ce pas une pure folie? Le temps ne nous est pas seulement mesuré par les calendriers et les horloges, mais bien surtout par la valeur des actes dont nous l'emplissons, par l'usage que nous en faisons, par le profit que nous en tirons. Pascal, qui mourut fort jeune, a certainement vécu la vie de plusieurs centenaires.

L'Amérique du Nord est la terre classique de la longévité, et voici, à ce sujet, une anecdote dont je ne me rappelle pas le premier éditeur :

Un jour le président Lincoln, qui était en tournée, avisa un vieillard qui pleurait devant la porte d'une ferme, et un autre vieillard qui semblait lui faire de la morale.

— Pourquoi pleures-tu? demanda le président au premier.

— Parce que papa, que voilà, m'a donné un soufflet.

— Certainement, je lui ai donné un soufflet, dit le second vieillard, et il ne l'avait certes pas volé.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Il a manqué de respect à grand-papa!

Le petit-fils irrespectueux avait soixante-seize ans.

G. B.-F.

LE CULTE DES MORTS

Novembre a retrouvé des feuilles sur toutes les branches; feuilles jaunies, languissantes, mais qui restaient une parure à cette heure de l'année où nous avons perdu le droit de nous montrer difficiles. Par une exception non moins rare, le soleil s'était dégagé des brouillards traditionnels des alentours de la Toussaint; il a illuminé le décor quasi verdoyant dans lequel le Jour des Morts s'est célébré cette année.

Ce n'est pas seulement à Paris et dans les grandes villes que grandit la popularité de cette fête des regrets. Classée par l'Eglise au nombre de ses solennités secondaires, elle prend d'année en année plus d'importance et devient en même temps un de ses arcs-boutants les plus solides. C'est elle qui maintient dans le rang ces sceptiques inconscients, assez nombreux dans nos campagnes, lesquels feraient assez bon marché des autres dogmes, mais ne renonceront pas volontiers y celui qui, maintenant la solidarité entre les âmes envolées et celles qui sont restées, leur permet de croire que les pensées que celles-ci donneront à celles-là ne sont point perdues, que la prière qui affirme l'amour par delà la destruction et qui atténue l'horreur de notre fin leur apprend à la considérer comme la réunion à tous les êtres qu'ils ont aimés. Un tel dogme, ce n'est pas seulement le sentiment, c'est l'égoïsme humain qui l'impose.

Les grosses affaires par lesquelles se résume le Jour des Morts à Paris font peut-être quelque tort aux larmes qu'il voit répandre; mais je n'en tirerai point prétexte pour établir un parallèle entre les manifestations un peu tapageuses et trop émaillées de distractions foraines, dont les nécropoles parisiennes sont le théâtre, et l'hommage simple et recueilli que nos paysans rendent en ce jour aux morts de leurs cimetières. Cependant, je ne saurais m'empêcher de constater que l'empressement de nos villageois n'a rien à perdre à être comparé à cette affluence des citadins aux champs du repos, dont les journaux parlent avec quelque emphase.

Ici, ce n'est pas seulement une fraction très-considérable de la population qui vient s'agenouiller le 2 novembre sur les tombes; c'est cette population dans son ensemble et dans sa totalité : en dehors des infirmes et des malades, personne ne manquera au funèbre rendez-vous. Le père, les garçons qui, le reste de l'année, chôment si rarement d'un travail assez pressant, assez impérieux pour les dispenser d'assister aux offices, ne se sont pas fait tirer l'oreille cette fois, et, prévenant les sollicitations de la femme, de la mère, ils ont d'eux-mêmes endossé les blouses neuves, tandis que celle-ci tirait de l'armoire des vêtements de deuil pour ses filles et pour elle; et c'est en corps, comme aux grands jours des deuils que la solennité rappelle, que la famille se dirigera vers l'église.

J'ai été très-souvent surpris de l'expression de tristesse que je distinguais, dans ces occasions, sur les physionomies de la plupart de ces pèlerins des tombeaux, qui sont généralement peu impressionnables et n'exagèrent jamais les démonstrations du sentiment. A quel ressort de l'âme faut-il faire honneur de cette mélancolie? Au souvenir de ceux dont ils vont visiter les restes, ou bien à quelque vague appréhension de l'inévitable destinée? Je ne saurais le dire; ces cœurs de campagnards déroutent bien souvent celui qui essaye de les scruter. J'ai vu de braves gens qui m'a-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

vaient presque scandalisé par l'indifférence qu'ils témoignaient à la vieillesse de leur père, — lequel n'avait d'autre tort que de consommer sans produire, — se montrer profondément affligés lorsque la mort venait le leur prendre, et j'ai eu tout lieu de croire qu'ils étaient aussi sincères dans leur chagrin, qu'ils avaient été cruels dans leur abandon !

Tous les villages n'ont pas encore adopté les délicatesses hygiéniques des grandes villes; il en est encore un bon nombre où le cimetière fait à l'église une ceinture de croix noires et de tertres verdoyants. Dans ceux-là, c'est un peu le Jour des Morts tous les dimanches; chaque fois qu'elles sortent du temple, la fille, la femme, la mère, — la mère surtout, — ne manquent jamais de faire une station dans quelque coin du champ du repos.

Ce qui frappe dans l'aspect général de ces cimetières, c'est l'absence presque complète des *ex-voto* dont la piété des habitants des villes est si prodigue, de ces couronnes plus ou moins fastueuses par lesquelles ils se certifient à eux-mêmes, en l'attestant du même coup au public, qu'ils ont pensé à leur défunt. Le culte des morts affecte ici une simplicité qui n'est pas sans grandeur; l'herbe qui pousse verdoyante et drue sur le monticule marquant la place d'une poussière humaine ne manque point d'éloquence.

Le raffinement sentimental qui consiste à jeter des fleurs sur la poussière de ceux pour lesquels il n'est plus ni couleur, ni parfum, est trop subtil pour des esprits rustiques; bien que la cueillette en soit aisée, le bouquet de houx vert et de bruyères en fleurs du poëte est bien rarement jeté sur un de ces tumulus.

J'y ai surpris cependant une offrande qui avait un certain caractère : c'était une épaisse couronne d'épis de blé placée sur une fosse où l'herbe n'avait pas encore eu le temps de croître. Elle avait été apportée par une femme jeune, accompagnée de deux petits enfants, — la veuve du mort qui avait semé ce blé qu'il ne devait pas récolter.

Il y avait quelque chose de touchant dans cet hommage d'une petite part du pain de l'hiver à celui auquel la pauvre famille le devait; mais tout le monde ne partageait pas cette opinion, car, deux jours après, la belle couronne d'épis avait disparu. J'en parlai au bedeau, il me répondit : « Savez-vous qu'il y avait là une belle glane de bon froment? Il m'est avis que le bon Dieu ne la trouvera pas plus mal placée dans la huche d'un pauvre que sur cette croix où les passereaux l'auraient mangée ! » Pas déjà si bête pour un bedeau.

G. DE CHERVILLE.

REVUE DES MAGASINS

La maison de la *Scabieuse* (rue de la Paix, 10) possède en ce moment toutes les nouveautés de la saison, en tant que tissus, vêtements, lingerie, coiffures et chapeaux de deuil.

Voici, quant aux tissus, quel est le choix que cette maison de premier ordre peut offrir :

Pour grand deuil : le Barpoor, l'épinglé, épingline, faille de laine, Radzimir, vigogne et cachemire de l'Inde, armure ciselée, drap havanais, grain de poudre, drap Chambord, gros de Sicile, etc.

Pour deuil moins sévère : armures tout laine à dessins très-variés, toile de Bade unie, même toile avec pékin satin, cachemire pékin satin, popeline pékin damassée, serge anglaise.

Pour robes habillées : sicilienne de 60 cent. et 1m,30 de large, armures de soie, popeline de Lyon, popeline laine et soie.

Enfin, des tissus fantaisie demi-deuil, haute nouveauté, propriété exclusive de la *Scabieuse*, en gris, scabieuse, pensée, violet, mauve.

Nous remarquons dans cette maison un bel assortiment d'étoffes chaudes pour robes de chambre : molleton rayé, neigeuse et armure en noir et blanc, tartan rayé ou écossais.

La *Scabieuse* envoie une série d'échantillons à toute personne qui lui en fait la demande, et cela par retour du courrier.

Tout achat dépassant 25 francs est expédié *franco*.

— La maison DE PLUMENT a eu la main heureuse en augmentant l'importance de sa vente par le jupon de costume et par la robe de chambre.

Les jupons, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, sont en jolie popeline de laine, d'une coupe excellente et parfaitement plate, avec garniture de volants plissés, entremêlés de bouillonnés et de ruches. Le prix de ces jupons est de 24 francs, ou de 18 francs lorsqu'ils sont en alpaga.

Les robes de chambre sont en petit drap ou drap feutre, de forme princesse, avec plus ou moins de garnitures de galon *Hercule*. Leur prix varie de 28 à 40 francs. Il est impossible d'avoir une meilleure robe de chambre que celles de ce dernier prix.

Les mesures à indiquer pour recevoir une de ces robes doivent être ainsi prises : longueur de la couture d'épaule jusqu'à terre, par devant; derrière, la longueur du milieu du cou à terre (sans comprendre la traîne, pour laquelle on désigne une longueur); la largeur de poitrine, en mesurant d'une couture de dessous le bras à l'autre; mesurer l'encolure et la longueur de la manche en passant sur le coude, le bras étant plié.

La maison de Plument (rue Vivienne, 33) rappelle à ses clientes que, pour le *corset-brassière* (corset « bains de mer »), les mesures à envoyer sont les mêmes que pour le *corset sultane*.

M. D'A.

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON D'AUTOMNE ET D'HIVER 1877-1878

Être utile à nos Abonnées étant à la fois notre but et notre loi, nous avons pris toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes d'automne et d'hiver** (*saison de* 1877-1878). Nous nous empressons, en conséquence, d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA est *dès à présent* à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, le prix en étant réduit autant que possible, une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable sous tous les rapports. Nous avons la conscience d'être arrivés à un résultat de nature à satisfaire complétement nos lectrices.

La nécessité de renouveler toutes les toilettes féminines (costumes de ville, visite, promenade, soirées, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, afin de les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, donne à cette superbe collection de modèles un grand intérêt d'actualité. Quant à son utilité pratique, elle est telle que nous sommes certains de rendre un réel service à nos Abonnées en leur conseillant de nous demander sans le moindre retard cette magnifique planche.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée immédiatement et *franco*, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

AD. G. ET FILS.

ROUVENAT (✲) *et CH. LOURDEL*, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

« Une couleur est peu de chose en elle-même ; elle n'a toute sa vertu que lorsqu'elle contraste ou s'harmonise avec d'autres couleurs. » C'est sans doute à cette raison péremptoire, à ce précepte énoncé par M. Charles Blanc, que nous devons la création du joli ruban à double face, en satin ou peluche, dont on garnit à profusion nos chapeaux et nos robes.

Ce ruban, qui constitue l'un des succès les plus mérités de la mode actuelle, présente une variété de combinaisons fort heureuses. Il offre une couleur dominante et une couleur concordante, pour ainsi dire. La première, par exemple, est noire, loutre, vert mousse ou bleu marine, et elle sert de point de départ à tout une série de couleurs concordantes ; celles-ci sont ou caroubier, vert tilleul, bleu azur, gris acier, ou jaune vieil or. Les unes aussi bien que les autres s'accordent, et leur harmonie n'offre aucune dissonance. Que de jolis nœuds on fait avec le ruban à double face ! il vous donne des effets toujours imprévus et d'une adorable variété. La préoccupation de dissimuler un envers désagréable n'existant pas, on se laisse aller au gré de l'inspiration ; le ruban est tourné, retourné en tous sens, une coque en l'air, une autre de côté, deci de là, quand on ne coupe pas le ruban en longues bouclettes pour les réunir à la base en un flot. Nous avons déjà parlé de cette disposition, et nos lectrices savent maintenant à quoi s'en tenir sur les avantages de cette gracieuse nouveauté, dont on a soin d'assortir une des deux teintes à celle de la robe.

Qu'on le veuille ou non, le genre « tailleur » appliqué aux vêtements de femme fait école aujourd'hui. Il se distingue par la perfection de sa coupe, par la pureté de la ligne ; les coutures sont aplaties au fer, les bords simplement piqués, et nulle garniture n'en vient rompre la sévérité. Nous citerons, à ce sujet, un manteau d'un caractère très-spécial, en fort drap feutré : le devant est celui d'un paletot croisé, avec col à revers, l'un et l'autre rabattus, plus deux rangs de larges boutons. Le dos, demi-ajusté, n'a qu'une couture au milieu ; des manches de mac-farlane en complètent l'aspect. Ces manches se terminent en carré un peu au-dessous de la taille ; par devant, elles affectent la coupe des manches de visite. Le bas du dos est fendu au milieu, à la façon d'une redingote, avec encadrement de larges boutons.

P. N° 391. — Toilettes d'enfants.
Prix du patron épinglé de chaque costume : 3 francs.

Le genre « tailleur » s'étend au costume proprement dit, à la robe princesse ou à la polonaise ; celle-ci posée sur un jupon pareil, et le tout complété par un petit paletot droit de même caractère. On choisit, comme étoffe, un drap de couleur neutre, bleu marine ou vert russe, à moins qu'on ne préfère le tartan anglais bien chaud, à carreaux verts et bleus ; mais, comme cette dernière étoffe est on ne peut plus fantaisiste, les femmes qui se piquent de faire exception parmi les élégantes seront seules à s'en servir. Il n'est pas rare de voir neuf et onze rangs de piqûres sur les bords de ces divers vêtements ; ce chiffre doit rester proportionné, toutefois, à l'importance de la pièce : il faut naturellement plus de piqûres au bas d'une robe que sur le bord d'un parement. Dans une robe princesse et dans une polonaise, les relevés ne peuvent être que fort modérés et toujours drapant ; pour fixer les plis, nous ne connaissons rien de mieux que les gros boutons plats en bois durci, en nickel, en ivoire, en écaille, etc., selon le genre de l'étoffe.

C'est aux nombreuses maisons de confection anglaises, faisant à la fois le vêtement de femme et les habits d'homme, que nous devons l'introduction du genre « tailleur » dans notre toilette. Faut-il s'en plaindre ? Nous ne le pensons pas, le caractère en étant simple et confortable.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

—

Est-ce à ce genre masculin qu'il faut attribuer le chapeau *melon*, en feutre noir ou marron, que l'on voit tant et si mal porté dans nos promenades et nos rues? Nous croirions plutôt que la responsabilité doit en être laissée aux femmes qui éprouvent le besoin de faire de l'effet à tout prix. Si nous parlons de ce chapeau un peu risqué, c'est que bon nombre d'étrangères et même de provinciales jugent trop souvent des modes parisiennes par les modèles qu'elles rencontrent dans les rues. Certainement la mode se promène, mais il faut savoir distinguer. En résumé, une femme de bonne compagnie ne se coiffera pas du chapeau melon. Une MODISTE experte en son art sera, sans nul doute, de notre avis; elle préférera préconiser la gentille capote *Marie Stuart*, le béret *Charles IX*, etc., qui rendent jolie la figure même la plus ingrate.

Feuillages vert mousse en velours, chrysanthèmes de nuance variées en satin; oiseaux de tout plumage, présentés sous différents aspects; plumes d'autruche en touffe et ombrées; piqués de fantaisie, composés de plumes et d'aigrettes; plumes dorées, argentées, etc.: voilà les éléments les plus recherchés, en ce moment, comme garniture de chapeau.

Une charmante coiffure, c'est celle-ci : capote de velours épinglé vert mousse, garnie de ruban de satin à double face (même ton et bleu décoloré). Piqué de chrysanthèmes jaune pâle et rouge brun au sommet, ainsi qu'en bandeau dessous. Mentonnières en ruban de satin.

Toujours élégant est le grand feutre à passe relevée d'un côté, véritable chapeau de voiture ou de théâtre. La passe est doublée de velours, de peluche ou de satin; cette dernière étoffe seulement pour les feutres blancs ou de couleur claire. La doublure est tantôt posée à plat, tantôt coulissée; quelquefois on ajoute une plume d'autruche sous la partie relevée, la tête remontant sur le sommet pour y former un panache. Dans ce cas, la garniture du chapeau se complète d'une seconde plume pareille qui tourne autour de la calotte en sens inverse et tombe derrière en spirale.

Quelques formes de chapeaux se font remarquer par leur bizarrerie; les uns ont deux passes : la première qui touche aux cheveux, la seconde qui s'élève avec crânerie; on borde les deux passes d'une façon différente, pour bien les distinguer, puis on remplit l'intervalle par une guirlande quelconque, ou simplement des plumes avec piqué assorti. D'autres modèles présentent cette particularité d'une passe fendue au milieu, ce qui permet d'exécuter un arrangement original et imprévu; on fait passer à travers la fente tel ou tel élément de garniture ou d'ornementation, et, le chapeau terminé, ce procédé d'exécution échappe complétement au regard.

Nous devons ajouter que l'originalité ne convenant jamais qu'aux femmes jeunes et jolies, les autres doivent s'abstenir de coiffures de ce genre. Il est vrai qu'on est toujours rempli de bienveillance pour soi-même... aussi n'est-ce point aux parties intéressées que nous nous adressons en ce moment, mais aux modistes mêmes, dont le conseil est presque toujours suivi.

—

Les *matinées* deviennent de plus en plus élégantes, et, depuis que le jupon est englobé dans le même ordre d'idées, il en subit les conséquences. Un « complet » de ce genre consiste en un jupon de cachemire de l'Inde bleu pâle, entouré d'un volant festonné à grandes dents « point de rose » rouge et loutre; une coulisse resserre la traîne au moyen d'un ruban de satin à double face (loutre et rouge) qui forme un flot de bouclettes. Matinée très-longue en même étoffe, doublée de soie; les devants fermés par une seule ligne de boutons de soie bleue, brodés d'étoiles au crochet (loutre et rouge). Une bande plate, festonnée sur les bords comme le volant du jupon, orne tout le vêtement, y compris les poches, un grand col et le parement des manches. Flot de rubans à la fermeture du col au-dessus des poches.

Une LINGÈRE intelligente ne manque jamais de parfumer à l'avance les « matinées » de poudre d'iris de Florence. Même soin à prendre pour les jolis jupons de dessous en foulard ou satin, ouatés et capitonnés, dont le besoin se fera bientôt sentir.

Pas un petit morceau de dentelle qui ne puisse être utilisé si l'on veut, aujourd'hui qu'on en met à tout propos. Avec de vieux entre-deux, par exemple, on fait de ravissantes parures Renaissance; on taille un col de papier bleu selon la forme préférée, puis on le couvre de bandes d'entre-deux, coupées (c'est un sacrifice à faire) selon la grandeur du papier. Les bouts en sont bâtis les uns à côté des autres, l'endroit de la dentelle touchant le papier. On réunit ensuite par des surjets finement exécutés les différents entre-deux et l'on encadre le tout d'une dentelle de même caractère. Les manchettes se font de même. Inutile d'ajouter que le patron de papier peut resservir plusieurs fois.

Un autre genre consiste à entremêler les entre-deux de ruban ombré : trois bandes d'entre-deux contre un bout de ruban; c'est d'un effet charmant et plein de gaieté.

Toujours en grande vogue, les plastrons bretons en mousseline plissée, encadrés de dentelles de Mirecourt plissées, avec collier de même genre se fermant derrière le cou. Remplacez les dentelles plissées par un galon de velours frappé, vert mousse sur fond satin bleu marine; ajoutez une dentelle noire, brodée de soie vert mousse, avec nœuds de ruban assorti aux deux teintes, et vous aurez une nouveauté toute fantaisiste.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 391.

TOILETTES D'ENFANTS. — 1. Costume de popeline couleur prune et foulard bleu pâle. — Robe de forme princesse, entourée d'un volant de foulard plissé, que surmontent par derrière trois autres volants plissés. Une écharpe de foulard est drapée en quatre plis au bas du devant de la robe, formant le tablier jusqu'à la couture de côté. Une contre-écharpe pareille fait suite à la première au bas du dos; elle est fixée au milieu par un large nœud de ruban assorti à la popeline. Parement de foulard, encadré de plissés prunes, au bas des manches. — Lingerie plissée. — Bas de fil d'Écosse bleu pâle et bottines en cuir mordoré. — Nœud de ruban prune dans les cheveux. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume de cachemire crème et faille loutre. — Plastron de faille formant le tablier du jupon; celui-ci, en cachemire, est tout plissé, et garni derrière de volants de faille loutre, découpée en languettes carrées. — Veston de cachemire découvrant le plastron de faille, qu'il maintient dans sa position et auquel il s'agrafe. Une bande de faille loutre, dentelée et rayée de piqûres de soie crème, orne tous les bords du vêtement. Col montant et parement plissé au bas des manches, le tout en faille. — Lingerie plate. — Nœud de ruban crème dans les cheveux. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

G. N° 804.

TOILETTES D'INTÉRIEUR HABILLÉES. — 1. Costume de forme princesse en lainage vert mousse et faille d'un vert plus foncé. — Le devant est garni d'un plastron de faille, décolleté en carré et coulissé par six groupes de fronces. Un volant de faille entoure tout le bas de la robe; un galon de laine broché suit les bords de la partie lainage, encadrant le plastron et l'encolure. Celle-ci est en outre ornée d'un plissé de faille qui forme collerette Médicis. Des rubans vert pâle traversent le plastron et dessinent un triangle dont chaque angle est fixé par un nœud. — Le milieu du dos se termine comme une cuirasse; il est complété par un faux jupon de faille, couvert de volants à tête coulissée. Mêmes galons encadrant le jupon et se termi-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nant à la traîne par un nœud de ruban. Le bas des manches est garni de volants de faille plissée, surmontés d'un galon. — Lingerie ouverte en dentelle plissée. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

(*Voir, pour cette toilette, la gravure coloriée n° 1466, fig. 1, qui présente notre modèle sous un autre aspect.*)

2. Costume en lainage beige, pour petite fille de dix à douze ans. — Le dos présente une seule couture cintrée au milieu et deux petits côtés; il est allongé d'un petit jupon à gros plis, monté à ses bords. Le devant du jupon est garni de deux volants plissés et d'un dentelé de velours marron. Le devant du costume forme à la fois un tablier princesse et un petit veston. Le tablier est fermé par une ligne de boutons marron; le bord inférieur est garni d'un plissé et d'une bande de velours dentelée; ses draperies se perdent sur les côtés derrière. Le veston, qui reste complétement ouvert devant, forme par derrière une longue pointe et une sorte de basque ceinture, qui se boutonnent l'une sur l'autre en fixant un large nœud de velours brun. Même garniture de plissés et de bandes dentelées aux bords de ce vêtement, y compris les manches. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

GL. N° 820.

Toilettes de visite. — 1. Manteau de drap feutré gris, pour petite fille de trois à six ans. — La forme est droite devant où elle est fermée par une ligne de boutons de bois assorti. Le dos présente une seule couture cintrée, laissant assez d'ampleur dans le bas; deux pattes, lisérées de soie grise et boutonnées par de doubles boutons, resserrent le milieu du vêtement. Ces pattes sont prises dans les coutures de côté du devant par quatre boutons. Le double collet, les parements des manches et des poches sont bordés de lisérés de soie grise. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume en vigogne grise et velours vert mousse. — Jupon de velours à traîne, tout uni. — Polonaise très-longue en vigogne, bordée d'une bande de velours lisérée de faille vert mousse clair. — Paletot demi-ajusté, rayé par devant d'une bande de velours lisérée de faille et garnie d'une ligne de boutons de nacre verte. Col rabattu, parement des manches et garniture de la poche, le tout en velours liséré comme le reste. — Lingerie en batiste plissée. — Capote de velours vert mousse; la passe est garnie d'un tour de tête de tulle gaufré. Brides de satin, nouées sur le côté, et piquet de chrysanthèmes de nuances variées couvrant le sommet du chapeau. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

3. Costume en drap de fantaisie à petits carreaux gris sur gris. — Jupon à courte traîne, bordé d'un volant de drap gris uni, surmonté d'un plissé de même étoffe que le jupon. — Tunique drapée derrière; les plis maintenus dans un anneau de drap fermé par un bouton. — Corsage bordé de drap et garni de brandebourgs en drap, dont chaque extrémité est fixée par un bouton. Ceinture ronde en drap, boutonnée derrière. Le parement des manches est également fermé par une patte boutonnée. Petit col rabattu, en drap uni. — Lingerie plissée. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

4. Costume en cachemire et velours noirs. — Jupon de velours à traîne. — Polonaise bordée d'une bande de velours, lisérée à ses deux bords de faille vieil or. Les draperies du vêtement sont réunies derrière en un pouff sous lequel retombent une large coque et un pan, formés d'une largeur additionnelle; cette largeur est garnie comme tout le vêtement. — Paletot de même étoffe, garni devant et derrière d'un plastron étroit en velours. Une large bordure en pareil orne les côtés et se relie au plastron; un col marin complète le corsage. Le tout est encadré de lisérés de faille vieil or. — Lingerie plissée. — Chapeau de feutre noir; velours noir drapé autour de la calotte, disposé en nœuds derrière et formant les mentonnières nouées sur le côté. Plumes jaune ombré sur le côté et dessus. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

5. Manteau *Voyageur*, en drap mouton gris. — Ce vêtement, demi-ajusté devant, est croisé, avec revers et col rabattu, puis fermé par deux lignes de boutons. Le dos, légèrement cintré, est orné de longues pattes de drap, terminées par des boutons avec fausses boutonnières. La poche est garnie dans le même style, ainsi que le parement des manches, dont un côté se boutonne sur l'autre. — Capote de feutre bleu marine; la passe est bordée de velours assorti et garnie d'un tour de tête ruché. Brides de satin bleu fixées sur le milieu de la calotte par un nœud. Plume bleue ombrée au sommet du chapeau. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

GL. N° 821.

Toilettes de réception et toilettes de visite. — 1 et 2. Costume de drap vert mousse, tacheté de deux tons plus clairs (vu sous deux aspects). — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant de faille assortie et plissée; des lisérés de faille de deux tons surmontent, à une certaine distance, le volant. — Polonaise avec une seule couture au milieu du dos. Les devants viennent jusque derrière former les petits côtés, mais leur couture s'arrête au bas des reins; le dos redevient libre à partir de ce point et forme une traîne très-drapée, resserrée par un nœud pouff en faille vert mousse; le milieu du nœud est rayé de trois rangs de coulisses. La traîne est encadrée de lisérés de faille de deux tons et terminée par un volant plissé en faille. Le devant de la polonaise semble s'ouvrir sur un plastron de faille; ce plastron est plissé, dans sa largeur, par groupes de cinq plis fixes. Des lisérés de faille de deux tons rayent le milieu du plastron, dont ils dissimulent l'ouverture; de grands revers en drap moucheté encadrent toute cette partie. Un plissé de faille, surmonté de lisérés, borde le bas des devants; la partie de droite tombe en carré, celle de gauche est drapée sous le pouff. Un col demi-montant, demi-rabattu, orne le haut du corsage; il est composé de « feuillets » en faille de deux tons et fermé devant par un nœud de même nature. La manche est entourée de deux volants de faille plissée, puis d'un parement liséré de faille, lequel est coupé au milieu par trois autres lisérés. — Lingerie de toile plissée. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

3. Costume en vigogne de couleur tourterelle. — Jupon à traîne, entouré devant de deux volants plissés et d'un seul volant derrière. — Polonaise-habit, avec col rabattu en velours loutre; à ce col font suite de longs revers de même étoffe, qui suivent en biais le milieu du corsage et forment, avec les devants, de longs pans fuyant derrière. De larges boutons de bois ornent les bords des revers et servent à les réunir sur la traîne. Le dos a une couture au milieu et deux petits côtés qui se prolongent comme les devants. Les deux parties du milieu du dos s'arrêtent court au bas du buste, d'une façon inégale. Des pans de ceinture de même étoffe s'échappent de dessous ces pans. Parement de velours, garni de boutons, au bas des manches. — Lingerie plissée. — Chapeau de feutre loutre, bordé de velours et garni de plumes assorties, disposées en touffe au sommet. Un ruban de velours coupe la calotte pour former les brides. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

4. Paletot-visite en matelassé de laine grisâtre. Couture cintrée au milieu du dos, couture d'épaule, entournure pour la manche « dolman-visite », et couture au-dessous de celle-ci pour réunir le dos aux devants. Des bandes de velours noir, à dents crénelées, ornent tous les bords du vêtement; chaque dent est fixée par un bouton. Motif de passementerie avec glands et boules de satin au-dessous de la manche. Col de franges marabout, en soie laminée, et franges de soie semblable au bas du vêtement. — Manchon de velours, entouré de bandes de marabout laminé. — Chapeau de velours noir, à passe diadème toute coulissée. Plume blanche au sommet et collier de satin noué sur le côté. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1466.

Toilettes de visite. — Costume de forme princesse en fantaisie de laine vert mousse et faille d'un vert plus foncé. — Le milieu du dos se termine comme une cuirasse sur un faux jupon de faille. Celui-ci est recouvert de volants à tête coulissée par trois ou quatre rangs de fronces. Un galon de laine broché, de tons assortis, encadre le milieu du dos, ainsi que les côtés du jupon; il se termine près de la traîne par des nœuds de ruban. — Le devant de la robe est garni d'un plastron de faille coulissée par six groupes de fronces; un volant de faille entoure le bas tout autour. Des galons suivent les bords de toutes les parties de lainage. — Deux volants de faille plissée, surmontés par un galon, ornent le bas des manches. — Lingerie de dentelle plissée. — Chapeau rond en feutre noir, bordé de velours. Ruban de satin disposé en coques autour de la calotte; piqué de prunes avec traîne derrière. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

(*Voir, pour cette toilette, la gravure* G. *n°* 804, *fig.* 1, *qui présente notre modèle sous un autre aspect.*)

2. Costume de faille marron et cachemire havane. — Jupon de faille, à traîne, entouré d'un volant dont la tête est formée de trois rangs de cou-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lisses. — Polonaise de forme princesse ; le bord inférieur tout brodé de soie marron, la broderie se répétant sur deux rangs par derrière. Des draperies relèvent le vêtement sur le côté ; les plis en sont retenus par une suite de nœuds de ruban à pans flottants. Pèlerine en faille toute plissée, entourée de deux coulissés et d'un petit volant de cachemire brodé ; un nœud de faille ferme la pèlerine. Boutons marron sur le devant de la polonaise. Un parement de faille toute coulissée entoure le bas des manches ; il est complété par un volant de cachemire brodé. — Lingerie plissée en dentelle de Mirecourt. — Capote de velours épinglé marron. Passe plate et fond mou ; bavolet coulissé, terminé par une frange de perles clair de lune. Écharpe de ruban de satin blanc formant brides, et plume rose au sommet. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la planche de chapeaux *N.* n° 5.

Substituée à la gravure n° 1466, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Nouveaux modèles de chapeaux. — 1. Grand chapeau rond en feutre bronze. La passe, relevée, est doublée de faille de même nuance. Draperie de faille semblable autour de la calotte, terminée sur le côté derrière par un coquillé de même étoffe faisant chou ; ce dernier fixé par une boucle japonaise dorée. Un oiseau de paradis est posé assez haut sur le côté ; les longues plumes de sa queue, passant sur la calotte, retombent derrière.

2. Chapeau *Charles IX* en velours olive. Double passe : l'une plate et baissée devant, à la Marie Stuart ; l'autre enlevée d'un côté et formant l'escargot avec la première. Toutes deux sont doublées de satin vieil or coulissé et comme gaufré. Large nœud de velours olive sur le côté, piqué d'un oiseau de fantaisie dont la queue forme aigrette. Longue plume amazone assortie au velours et de ton dégradé.

3. Capote de feutre gris foncé. La calotte et la passe sont, pour ainsi dire, confondues. Quatre lisérés de peluche bleu marine entourent, à distance égale, la capote. Bandeau de plumes bleues sous la passe ; panache de plumes de même ton au sommet. Le bas du chapeau, derrière, est garni d'un piqué de roses jaunes. Collier de satin bleu noué de côté.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 146

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et n° 4.

Toilette de promenade. — Costume en faille et vigogne-duvet gris bleuté. — Jupon de faille à traîne, entouré d'un volant plissé. — Polonaise à plastron de faille, coulissée sur deux lignes jusqu'au bas de la taille. A partir de ce point, la disposition même des fronces, faites en long ou en large, donne les différents aspects que présente le plastron. Les bords de la polonaise, qui encadrent le plastron, sont ornés de dépassants de faille caroubier. Le dos du corsage est également pourvu d'un plastron de faille coulissée ; au bas de ce plastron viennent se draper les côtés de la polonaise, qui retombent en traîne sur le jupon. Tous les bords du vêtement sont garnis de dépassants caroubier. Col rabattu en vigogne-duvet, bordé de caroubier, et second col en faille de cette nuance. Le bas des manches est entouré d'un double parement, disposé comme le col. — Lingerie plissée en toile. — Chapeau de velours épinglé assorti à la vigogne ; la passe et le bavolet bordés de velours caroubier. Tour de tête en tulle gaufré ; brides en satin à double face, bleu et caroubier. Plumes d'oiseau de paradis sur le dessus du chapeau. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

LES PAROLES D'OR

Ne souffrez jamais près de vous des gens déconsidérés, quand même ils ne mériteraient pas leur réputation, car le monde nous demande également compte de nos amitiés et de nos haines ; à cet égard, que vos jugements soient longtemps et mûrement pesés, mais qu'ils soient irrévocables.

H. de Balzac.

CHRONIQUE MONDAINE

Une aimable correspondante — il n'y a que les filles d'Eve pour ces curiosités-là — nous demande : « De quoi s'occupent les Parisiennes déjà rentrées et que le monde n'absorbe pas encore ?... »

La question est quelque peu vague et compliquée. Pour y répondre, nous devrons prendre une partie pour le tout, en regardant ce qui se passe autour de nous. Les femmes qui arrivent des eaux, des châteaux, des vendanges ou des chasses, profitent du désœuvrement de cette époque de l'année à Paris pour flâner.

On va voir ce qu'il y a de démoli et de rebâti depuis six mois dans Paris, l'avenue de l'Opéra et le boulevard Saint-Germain ; on va inspecter les magasins, faire déplier des étoffes, causer de combinaisons de toilettes nouvelles en disant qu'on se décidera plus tard... On informe un petit cercle de son retour incognito, continuant pour la masse une absence officielle qui doit durer jusqu'à Noël ; on va au bois de trois heures à cinq, et l'on regarde, en passant, la façade de fort bon air de l'hôtel que M. Bamberger fait élever au coin du rond-point, vis-à-vis de l'ancien hôtel Lehon, reconstruit de la façon la plus heureuse et la plus élégante. Si l'on aperçoit Mme X... dans son coupé, on se rejette brusquement au fond du sien, pour faire semblant de n'être pas en vue, et bien faire comprendre qu'on n'est encore de retour à Paris que pour soi, et non pour les autres. On admire la belle tenue de l'attelage de deuil de la comtesse d'Argy, et l'on s'inquiète de cette Anglaise, si belle, jeune encore, veuve déjà, et opulentissime, qui sera cet hiver l'héroïne des salons de Paris. On dit qu'elle veut se marier en France, et qu'elle traite sa patrie à peu près comme fit lord Byron, ce qui est très-flatteur pour notre orgueil patriotique.

Le soir, on dîne avec quelques intimes qu'on interroge sur ceux-ci, sur celles-là surtout... On se met au courant et à jour de tout et de tous ; on parle du mariage du général de Charette avec la jolie Mlle Polk, et de la corbeille de noces de Mlle Adélaïde de Rothschild, qui va devenir Mme Cyril Flower ; on évite surtout de parler politique pour rester aimable et d'accord. Enfin, après dîner, on court les théâtres : on va voir *la Cigale* ; on renoue connaissance avec *Paul et Virginie* et *Dora*, et, du fond d'une avant-scène aux Bouffes ou à la Renaissance, on applaudit Mme Théo dans *la Petite Muette*, ou Mme Zulma Bouffar dans *la Tzigane*.

Voilà, sauf omission, de quoi s'occupent les Parisiennes déjà rentrées.

La guerre au célibat semble déclarée à notre époque. Non-seulement les agences matrimoniales pullulent de tous côtés, mais toute une presse spéciale nous inonde de gazettes pour la plus grande satisfaction de M. le maire.

A Vienne, on renchérit encore sur ces moyens de propagande. On a ouvert un bureau de placement pour les demoiselles à marier. Les bureaux de placement pour les nourrices ont servi de modèles. Toute Viennoise qui désire trouver un mari peut se faire inscrire. Elle est tenue, ensuite, de venir s'exposer là deux heures par jour. Les chalands arrivent : ils examinent la jeune personne, la prient de jouer du piano et de donner une idée de son savoir-faire ; après quoi, si elle leur plaît, ils la demandent en mariage. — La jeune personne a le droit de refuser. — Une salle d'exposition est réservée aux blondes, une autre aux brunes. Quand une pratique se présente, le maître de l'établissement demande la couleur sur laquelle on veut jouer à la loterie conjugale.

Ne croyez pas à une invention de chroniqueur. Les journaux allemands sont remplis de cette histoire. Notre siècle, pratique d'ailleurs, devait en venir là : une boutique de filles à marier, c'est tout simplement le dernier mot de la civilisation !

Bachaumont.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 804. — DESCRIPTION, PAGE 530.

TOILETTES D'INTÉRIEUR HABILLÉES

Prix des patrons épinglés : 1re fig., 5 fr. ; — 2e fig., 3 fr.

PLANCHE GL. n° 820. — TOILETTES DE VISITE.

Modèles de la Ville de Paris (rue Montmartre 176) — Patrons épingles : 1re fig., 3 fr.; — 2e, 3e et 4e fig., 5 fr. — 5e fig., 4 fr

LN 146

Imp. H. Lefèvre, Paris

Ad. Goubaud & fils Editeurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1466 1466

Jules David

A. Leroy imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N.° 3.

Modèles de Mme Bréant-Castel, r. du Quatre Septembre, 19 _ Rubans et Passementerie

A la Ville de Lyon, Chée d'Antin, 6 _ Corsets de P. de Plument, rue Vivienne, 33 _ Machines à coudre

de H. Seeling Bd Sébastopol, 70 et rue des Petits Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

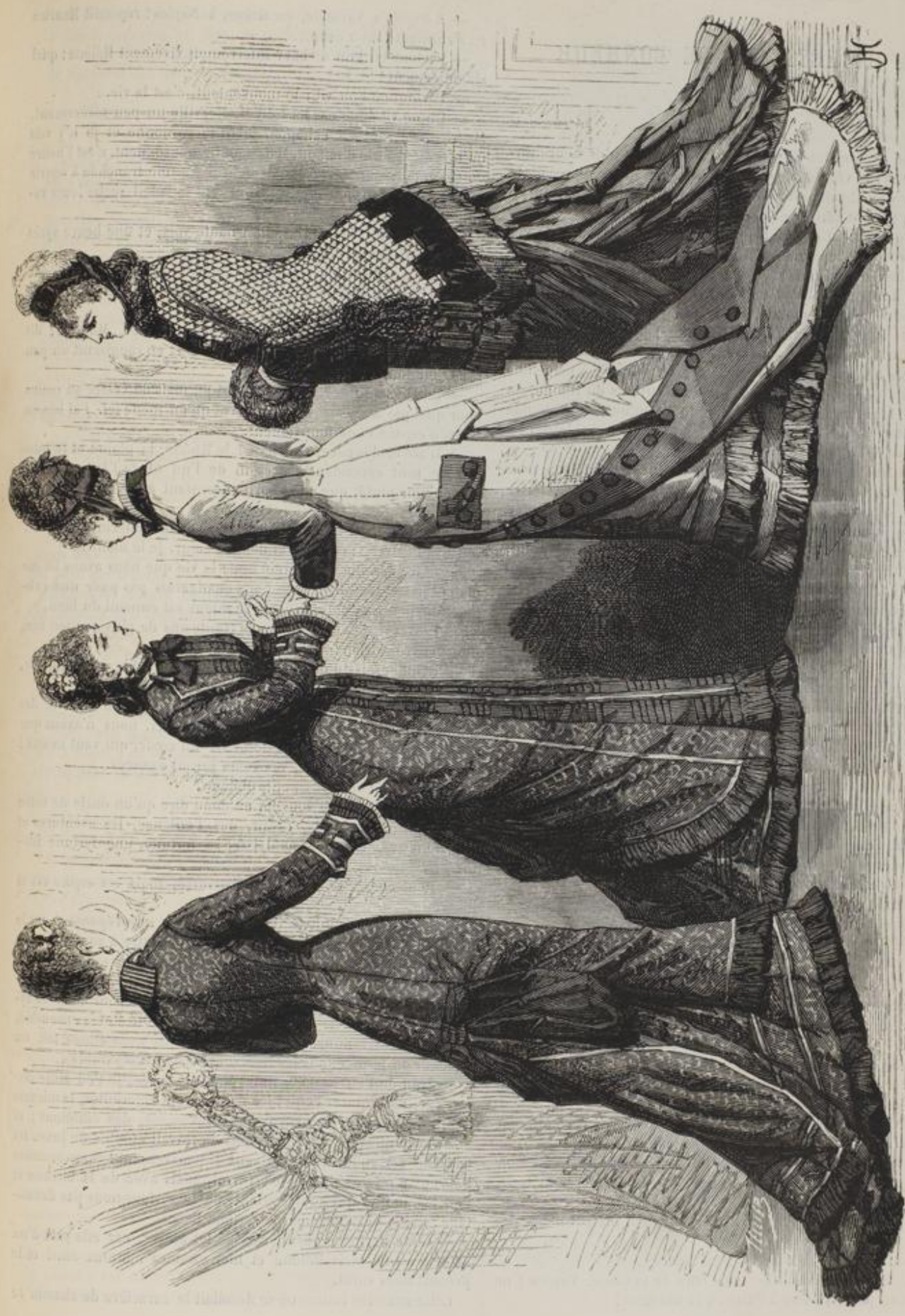


PLANCHE GL. n° 821. — TOILETTES DE RÉCEPTION ET VISITE.

Modèles des magasins de la Paix (rue du Quatre-Septembre, 23). — Patrons épinglés : 1re, 2e et 3e fig., 5 fr.; — 4e fig.; 3 fr.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA RICHESSE ET LE BONHEUR

(NOUVELLE.)

I

Tarascon est une des villes de la Provence les plus heureusement situées : la végétation y est belle, les collines pittoresques ; le Rhône y coule majestueusement entre le vieux château de Beaucaire (Belli-Cadro), le palais du roi René et l'église Sainte-Marthe, où se voient encore les vestiges de la *Tarasque*.

Si l'on remonte le cours du Rhône, on entre dans une longue allée d'aubes, au feuillage argenté, dont les racines sont mouillées par l'eau du fleuve et dont les rameaux ombragent la plus délicieuse promenade du monde. Cette allée séculaire conduit au château de Pomerols, habité par M. de Gasparin, et à Tonnelle, l'une des vastes pépinières de la Provence.

Entre ces deux magnifiques propriétés, on aperçoit à peine une autre petite pépinière, favorisée par les alluvions du Rhône, au milieu de laquelle est une maisonnette qu'entoure une double ceinture de chèvrefeuilles et de roses grimpantes qui laissent à peine parvenir le jour dans l'intérieur.

Si je voulais peindre toutes les vertus dont le christianisme nous a dotés, cette douce piété exempte de fanatisme et trop éclairée pour être superstitieuse, cette charité pure de tout sentiment d'égoïsme, je prendrais pour modèle ce modeste héritage, petite oasis morale dont l'hospitalité a fait un hameau ; là vécurent, comme attirés par un aimant irrésistible, les malheureux et les gens de bien.

Cet intérieur exceptionnel est habité par un vieillard, deux garçons de vingt à vingt-deux ans et une jeune fille. L'un des garçons est le fils du propriétaire, M. Merville ; l'autre, son neveu. Les rentes de la petite colonie se composent du produit de la pépinière, perpétuellement remuée et renouvelée par les deux jeunes gens, sous la direction du père, jardinier émérite. Ce rude labeur dure de l'aube au coucher du soleil ; le soir est consacré à l'instruction et à la prière faite en commun.

M. Merville avait eu une certaine fortune, bien amoindrie en 1793. Après la tourmente, il avait songé à la refaire par le commerce, mais il avait perdu sa femme et sa sœur, et ce double vide avait jeté dans son âme le découragement en même temps que la douleur. Il s'était dit : « Mes enfants seront plus heureux en vivant ignorés sur le sol qui les a vus naître ; avec le travail et la religion, on est toujours satisfait de son sort. »

La suite de ce récit nous dira s'il avait raison.

II

Le 29 janvier 1831, la famille était réunie dans le petit salon de l'ermitage, au coin d'un brasier de branches de pin et devisait des affaires publiques, devenues intéressantes depuis la révolution de Juillet.

— Voilà la Pologne en feu, après la France et l'Italie, dit Adrien Merville en parcourant la *Gazette*, la révolution fera le tour du monde.

— Que Dieu protége notre petit coin de terre ! répondit son père ; j'ai assez et trop vu de révolutions en ma vie.

— Je ne puis en dire autant, fit Hélène, en riant ; pour moi, c'est la première, mais j'espère que ce sera la dernière. Et vous, Maurice, vous ne dites rien !

— Il n'en pense pas moins, reprit Adrien, mais il n'ose pas parler.

— Pourquoi ? dit nonchalamment Maurice.

— Parce que tu crains de nous faire de la peine. Voyons : ne voudrais-tu pas bien être à Paris en ce moment ?

— A Paris, à Varsovie, en Grèce, à Naples ! répondit Maurice en s'animant tout à coup...

— Partout où l'on se bat ? interrompit vivement Hélène ; quel singulier goût !

— Partout où l'on vit ; le mouvement, c'est la vie.

— On ne vit donc pas ici ? dit M. Merville un peu sévèrement. Maurice, ce mot t'a échappé, je te le pardonne et je n'y vois qu'une étourderie d'enfant. Mais neuf heures sonnent, c'est l'heure du sommeil ; vous savez que demain il y a une tranchée à ouvrir et de jeunes plans à y mettre avant que le soleil sèche leurs racines.

Chacun se tut, la prière se fit à haute voix, et une heure après les trois enfants dormaient.

Toutefois cette conversation, interrompue à dessein par M. Merville, fut reprise le lendemain pendant la sieste habituelle du vieillard.

— Vous seriez donc heureux de nous quitter, Maurice ? dit Hélène avec un accent de doux reproche et en rougissant un peu sans s'en douter.

— De vous quitter ? non, ma cousine, mais de cesser au moins pour quelque temps la vie végétative qu'on mène ici. J'ai besoin d'air, d'espace et de mouvement.

— D'air et d'espace, bon Dieu ! le Rhône, la plaine et le mistral ne sont cependant avares ni de l'un ni de l'autre, s'écria Adrien ; dis plutôt que ton esprit inconstant a besoin de voir du nouveau.

— Tu penses au fond comme moi, mais tu renfermes tes idées. Je suis plus franc : ce que j'ai dans le cœur, je le montre.

— Je te jure que non, mon ami ; la vie que nous avons ici me plaît et je serais riche que je ne la changerais pas pour une existence luxueuse et plus animée : le mieux est ennemi du bien.

— Proverbe de vieillard ! tu as trente ans de plus que ton âge, mon pauvre Adrien ! Ah ! si j'étais riche !...

— Et qu'aurais-tu de plus ? une meilleure table, un équipage, les bals du grand monde... Tout cela est-il le bonheur !

— Je ne le pense pas, ajouta Hélène, car alors on vit avec des indifférents, des désœuvrés, des parasites. Ici, nous n'avons que de vrais amis et nous vivons de la vie du cœur, qui vaut mieux ; mais... un jour peut-être, vos vœux seront exaucés.

— Comment cela, ma petite Hélène ?

— Ne vous ai-je pas souvent entendu dire qu'un oncle de votre père, qui, comme vous, rêvait, dès l'enfance, les aventures et les richesses, devait vous laisser sa fortune, une fortune immense ?

— Peut-être... fit Maurice embarrassé, mais cet espoir est si incertain...

— Soit ! mais tu lui as écrit, tu attends une réponse... ne le nie pas ! J'ai vu, il y a quelques jours, une lettre à son adresse.

— Ne puis-je écrire à un oncle sans éveiller tes soupçons ?

— Sans tes idées de départ, il n'y aurait rien là que de très-naturel ; mais si ces idées qui te ravissent sont pour nous si affreuses, peux-tu nous en vouloir ? Nous avons été élevés ensemble, nous ne nous sommes jamais quittés, nous nous étions fait un bonheur de former tous les trois un faisceau inséparable...

— Loin de t'en vouloir, interrompit Maurice, je t'en aime davantage, mais que veux-tu ? les natures sont différentes, la mienne a plus de besoins ; il lui faut du mouvement, des émotions ; et puis, te le dirai-je, un peu moins de travail et plus de luxe. Ici la tâche est rude et nous vivons si pauvrement ! Nous sommes heureux d'être ensemble, c'est vrai, mais avec de la fortune et tous les plaisirs qui en découlent, ne le serions-nous pas davantage ? Si j'étais riche, nous le serions tous.

— Cette dernière phrase corrige les autres, car elle part d'un cœur aimant ; mais Hélène et moi sommes heureux ainsi et le présent nous suffit.

Cette causerie intime où se dévoilait le caractère de chacun se

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

renouvelait souvent sans apporter de changement à l'existence de la famille, quand, un jour, le facteur vint y mettre le trouble et la douleur : une lettre annonçait une grave maladie de l'oncle de Naples et son désir de voir Maurice avant de mourir.

III

Ce désir était un ordre; personne n'y mit obstacle. Maurice fit en toute hâte ses préparatifs, embrassa avec une figure demi-triste, demi-riante, Adrien, Hélène qui pleurait, et son oncle Merville qui contenait son émotion et eut à peine le temps de lui donner des conseils de père... qu'il n'écouta pas.

Le lendemain, la diligence l'emportait à Marseille où il s'embarqua pour Naples, l'objet de tous ses rêves, de toutes ses aspirations depuis plusieurs années.

Sa première lettre fut bonne. M. Merville, en la donnant à ses enfants, leur dit :

— J'avais mal jugé Maurice, peut-être étais-je injuste.

— N'est-ce pas, bon père ? se hâta de répondre Adrien. Maurice a la tête ardente, mais il nous aime. Comment en pourrait-il être autrement?

— L'avenir nous l'apprendra, mais je ne puis te blâmer de cette foi en ton ami; elle fait ton éloge.

Pendant quelques mois les lettres se croisèrent sans interruption. Maurice racontait avec feu les merveilles de Naples et la réception de l'oncle millionnaire.

— Hum! fit M. Merville en lisant cette lettre-là, mes observations étaient justes et je crains bien que mes pressentiments ne m'aient pas trompé.

Hélène et Adrien ne répondaient pas, mais s'ils l'eussent osé ils auraient pris tous deux la défense de Maurice.

Le 20 mars, le banquier napolitain mourut, laissant toute sa fortune à un neveu à peu près inconnu de lui et pour lequel il s'était pris tout à coup d'une belle passion, par suite d'une lettre... probablement un peu intéressée.

Ainsi va le monde.

Voilà donc Maurice deux ou trois fois millionnaire et à la tête d'une maison de banque ayant des comptoirs dans toute l'Italie. C'était plus qu'il n'avait jamais rêvé.

IV

Sa première lettre à l'oncle de Provence après cet événement était plus grave, plus réservée que les précédentes, sans cesser d'être affectueuse. Elle se terminait par l'abandon de ses droits sur la maisonnette et la pépinière en faveur d'Hélène et d'Adrien.

« Je n'en ai plus besoin, disait-il en terminant, et ce surcroît d'héritage peut être utile à l'établissement de ma bonne cousine. »

La bonne cousine dut être très-touchée de ce souvenir, car elle en accueillit la nouvelle par un torrent de larmes...

M. Merville la regarda avec un étonnement mêlé de tristesse, mais aucune réflexion ne suivit cette lecture, et tout reprit, dans ce petit coin de la Provence, son train habituel. La gaieté seule n'y revint pas.

Nous ne suivrons point Maurice dans le tourbillon de ses affaires (nous n'osons encore dire de ses plaisirs). Les capitaux de la maison étaient disséminés sur toutes les places de la haute et basse Italie; il dut se transporter à Milan, à Turin, à Rome, à Venise... Cependant la correspondance avec Tarascon ne fut pas interrompue; il se plaisait à raconter les ovations qu'on lui faisait dans ces diverses capitales, le luxe qu'il y déployait, le nombre et la qualité de ses chevaux; tout était un sujet d'ostentation, mêlé de plaintes sur ce qu'il n'avait pas un moment à lui.

Les réponses d'Adrien étaient douces, aimantes, pleines de cœur; celles de l'oncle Merville contenaient d'excellents conseils sur la marche de ses affaires et l'emploi de sa fortune :

« Tu ne seras donc jamais content, mon pauvre Maurice ! ajoutait-il; ici tu te plaignais de la monotonie des journées ; maintenant, c'est de la multiplicité des occupations. Mais à quoi sert donc la fortune? Vous n'avez du plaisir qu'à grands frais : le jour, il vous faut des chevaux, des équipages; la nuit, des cartes, des réunions nombreuses, étourdissantes; à la campagne, vous désirez des palais, des parcs, du marbre et de l'or... A nous, il faut une famille, un état, quelques amis, quelques livres... Avec cela, les journées sont des heures et les années se succèdent avec rapidité; avec cela des jouissances multipliées, douces, bien senties et jamais de remords! Les richesses sont-elles donc tant à envier? »

La réponse à cette lettre se fit attendre ; la morale de l'oncle avait été peu goûtée, encore moins suivie. Bientôt ce dernier s'aperçut d'un ralentissement dans cet échange de pensées; Adrien excusa son cousin :

— Il est, disait-il, emporté par le torrent, il lui est impossible d'écrire.

— Il écrivait bien autrefois, répondait le vieillard, mes sermons l'ennuient; quand on est riche, on ne croit jamais en avoir besoin, et c'est alors qu'ils nous seraient le plus utiles.

M. Merville avait raison : les lettres, devenues de plus en plus rares, s'arrêtèrent bientôt tout à fait.

Adrien ne se lassa pas ; il ne savait ni oublier, ni accuser. Le pauvre garçon, dans l'excellence de son cœur, ne s'aperçut pas qu'il devenait importun; après plusieurs longues épîtres restées sans réponse, il apprit qu'un de ses amis devait aller à Naples ; il lui donna, pour commission expresse, de ne pas revenir sans avoir vu Maurice et sans rapporter au moins une bonne parole de lui. L'ami s'acquitta à merveille de la commission; il ne lui fut pas facile d'obtenir une audience, mais enfin il y parvint. Voici la réponse qu'il reçut et qu'il rapporta fidèlement :

« Je me souviens des années que j'ai passées en Provence ; elles étaient fort ennuyeuses. On se contente de tout dans le premier âge, mais ces familiarités, bonnes pour l'enfance, ces correspondances sans utilité, doivent cesser avec les circonstances, quand les affaires, la position sociale vous séparent. Je ne nie pas la bonté de mes parents français ; de mon côté, j'ai été généreux avec eux, en leur abandonnant la part qui me revenait dans l'héritage de notre aïeul, mais il est impossible d'entretenir des relations suivies avec tout le genre humain... »

Cette réponse, rapportée avec la brusque franchise d'un enfant de la Provence, provoqua de la part du vieillard un sourire sardonique et mêlé d'amertume, mais ce fut tout. Adrien et Hélène se retirèrent pour pleurer en silence sur l'ingratitude de leur ami.

Cependant, pour la première fois, Adrien sentit une pointe d'irritation le piquer au cœur ; il prit la plume et écrivit à Maurice une lettre touchante au fond, mais plus sévère dans la forme qu'il n'avait l'habitude de le faire.

Cette lettre fut le dernier prétexte de rupture qu'attendait peut-être Maurice ; il la brûla en disant : « Le sot se fâche ; soit! Je n'aime pas les mercuriales. Que tout soit désormais fini entre cette stupide famille et moi. J'ai assez d'autres ennuis en tête sans m'arrêter à ces importunes criailleries de gens qui n'ont qu'une idée, et la ressassent à perpétuité. Si je les écoutais, je serais bientôt leur victime. »

Depuis ce moment tout lien fut rompu.

V

Un bien long temps s'est écoulé depuis que le silence s'est fait entre les deux familles. Dans cet intervalle de plusieurs années, M. Merville avait rendu à Dieu sa belle âme ; ses dernières paroles avaient été conformes aux pensées de sa longue vie. Il n'avait rien

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dit de ce neveu, banni de son souvenir comme de son cœur, pour cause d'ingratitude.

Cette indifférence pour Maurice, jadis son *troisième enfant*, chagrina Adrien et Hélène qui n'avaient pu parvenir à oublier aussi complétement leur ami d'enfance.

Plusieurs partis s'étaient présentés pour la jeune fille ; elle les avait tous refusés, et elle répondait aux tendres reproches d'Adrien :

— Donne-moi l'exemple ; peut-être le suivrai-je ; mais jusque-là laisse-moi toute au bonheur de soigner un frère que j'aime. Ne sommes-nous pas heureux ainsi ? Un étranger n'ajouterait rien au charme de notre intérieur et le détruirait peut-être si ses goûts ne s'harmonisaient pas avec la simplicité des nôtres.

— Tu as raison, répondait Adrien, et la vie continuait calme et douce comme au passé. Le travail, les repas, la prière se faisaient à deux au lieu de trois, voilà tout.

Que devenait Maurice pendant ce temps ? Sa vie serait peut-être intéressante à raconter, mais les détails nous 'entraîneraient trop loin ; nous la dirons donc très-sommairement.

L'inquiétude et l'inconstance étaient les traits principaux de son caractère. Avec ces deux éléments, il est difficile de s'arrêter en route et de jouir longtemps des mêmes choses. Tant que sa vanité avait été flattée de se voir l'objet de l'obséquiosité de ses nombreux clients et de cette foule de gens d'affaires qui, en Italie, comme en France et partout, sont à genoux devant la fortune, tant que son esprit avide et curieux avait trouvé un aliment en parcourant les capitales où il avait des comptoirs, ces jouissances lui avaient suffi ; puis, il les trouva fades et finit par s'en lasser.

Alors, il donna des dîners princiers ; parmi tant de grands hommes, Lucullus fut celui qu'il choisit pour modèle et il lui prit fantaisie de l'égaler. Puis il eut des chevaux, tint des paris, donna des fêtes vénitiennes... Enfin, il s'ennuya même des orgies et parla de quitter l'Italie pour Paris ; un Français lui avait dit, entre deux verres de vin de Champagne, qu'on ne s'amusait que là, et il voulut en essayer.

Cette vie de luxe et de débauches avait nui à ses affaires et à sa fortune, mais elle était considérable encore et son crédit illimité ; il résolut d'user largement des deux, les croyant inépuisables, et il partit pour Paris : « On ne vit qu'une fois, disait-il, et jouir est tout. » Ce précepte, emprunté à Horace ou à Épicure, était devenu sa devise.

Or, à Paris, plus encore qu'en Italie, la pente est glissante et dangereuse : les roses en couvrent le péril, et l'on se trouve au fond du précipice quand on croit à peine être sur le bord. Nulle part les moyens ne sont aussi multipliés pour arriver à ce terme fatal ; nulle part le velours et la soie ne recouvrent mieux les rails et les wagons qui mènent l'imprudent à sa ruine.

Le jour où Maurice, effrayé de la rapidité de sa course, voulut s'arrêter, il n'était plus temps ; il n'avait plus même la ressource du crédit... Heureusement pour son honneur, ses imprudences multipliées l'avaient fait évanouir avant qu'il en usât trop largement.

Il lui restait une seule ressource : le jeu ; il s'y jeta avec fureur ; c'était une jouissance nouvelle... mais la dernière.

Il y avait à Paris, à cette époque, une quantité innombrable de maisons à cartes et à physionomies bizeautées, et celles où régnaient les *pontes*, *la rouge et la noire* n'étaient pas les plus dangereuses.

Maurice, introduit dans une de ces maisons interlopes par ses flatteurs et ses parasites qui commençaient à se douter de sa position, goûta à tous les fruits du mal, mordit à tous les hameçons, perdit toujours et descendit si bas, qu'en essayant de se relever il ne retrouva même plus autour de lui ses complaisants de la veille, tous avaient disparu avec le dernier billet de banque.

Ce fut alors à son tour de solliciter ; il essaya en vain de se soustraire à d'humiliantes courbettes, la nécessité le força à plier cette épine dorsale qu'il se plaisait à redresser devant les grands et les puissants de l'époque. « Je suis riche, disait-il alors, donc je suis leur égal. » Hélas ! les choses avaient bien changé de face : toutes les bourses lui furent fermées, même celle des amis qui avaient si souvent puisé dans la sienne ; le vide s'était fait autour de lui ; à peine daignait-on reconnaître sous un habit râpé celui qui avait mené la vie à grandes guides et avait table ouverte tous les jours. Les uns l'évitaient, les autres le bernaient, aucun ne le plaignit : « C'était un imprudent !... un dissipateur ! un fou !... »

Il se tourna du côté du pouvoir et sollicita un emploi ; mais ils lui furent tous ironiquement ou durement refusés : « Quel droit y avez-vous ? lui disait-on ; le malheur n'en est pas un, à plus forte raison l'inconduite ; vous avez été riche, vous êtes ruiné, vous n'êtes plus bon à rien. Revenez sur l'eau, soyez-nous utile ; alors nous verrons. »

Maurice avait tant fait parler de lui pendant un an que sa déconfiture fit quelque bruit. Un Provençal en apporta la nouvelle à Tarascon et Adrien ne tarda pas à l'apprendre. Il ne voulait d'abord pas y croire : une chute si terrible et si prompte lui paraissait impossible. Ce fut le sujet exclusif de ses conversations avec Hélène, et mille projets naquirent de ces longs entretiens.

Un seul fut adopté ; Adrien partirait pour Paris, pendant qu'Hélène préparerait la maison pour le recevoir. Maurice était malheureux, il n'était plus coupable ; il fallait, à tout prix, le ramener à l'ermitage.

H. Roux-Ferrand.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES SEPT MAINS SANGLANTES

(LÉGENDE ESPAGNOLE)

Peu de personnes en France ont entendu parler du dépôt d'archives de Simancas. Je n'ai pas l'intention d'y introduire mes lectrices, mais je veux leur raconter aujourd'hui, à propos de cette ville, une histoire que je tiens du savant conservateur de ces archives célèbres.

J'avais déjà lu dans maint auteur espagnol que la beauté et la vertu des femmes de Simancas étaient proverbiales en Espagne. J'étais convaincu qu'il y avait là une tradition qui devait remonter au temps jadis. Et puis, le nom de la ville même devait avoir une origine quelconque. Je ne me trompais pas. Je l'avais pressentie ; d'ailleurs, rien qu'en regardant au fronton de la *casa consistorial* (municipalité) les armes de la ville, — armes parlantes : *Sept mains d'argent parsemées de gouttes de gueules sur champ d'azur*.

En voici l'explication :

Au temps de la domination des Maures, régnait dans cette ville, qui portait alors un autre nom, un prince indigène, fort aimé de ses sujets. Il avait malheureusement pour voisin un roi maure très-puissant. Les rois maures, dit la vieille chronique, ne croyaient jamais avoir assez de terres ni assez de femmes. Aussi le redoutable voisin convoitait-il fort la petite principauté, qui présentait tant d'attraits par la fertilité prodigieuse de son sol et la beauté sans pareille de ses jeunes filles.

Il voulut d'abord s'emparer par la force des armes du contenant et du contenu. Puis il finit par consentir à laisser le pays à son légitime possesseur, mais à la condition que tous les ans, à la Nativité, on lui livrerait cinq mille *fanegas* de blé, douze mille *cantaros* de vin et, de plus, sept des jeunes filles nobles de la ville qui viendraient d'accomplir leur dix-septième année.

Le tribut fut payé pendant quelque temps, au grand désespoir des habitants.

Un jour, l'envoyé du Minotaure bronzé arrive pour recevoir son annuité. Les blés, les vins sont reconnus de qualité loyale et

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

marchande et, comme tels, acceptés. Mais quand le gouverneur, devant une des portes fortifiées de la ville, lui présente les sept jeunes filles nobles qui avaient atteint l'âge fatal, l'envoyé recule d'horreur en voyant que chacune d'elles a le poignet gauche coupé, et s'écrie :

Si mancas son, no las llevo (si elles sont manchotes, je n'en prends pas livraison).

Ce à quoi le gouverneur répondit :

— *Mira les y ve te* (regarde-les et va-t'en).

Et voilà pourquoi la ville a pour armes les sept mains sanglantes et pourquoi elle s'est depuis lors appelée : *Simancas*, et la porte fortifiée où le fait s'est passé : *Puerta Miravete*.

Voilà aussi pourquoi la vertu des demoiselles de la ville est devenue proverbiale en Espagne.

J'ai demandé à voir cette porte *Miravete*, célèbre d'ailleurs par sa superbe décoration architecturale et sa sculpture merveilleuse, un des derniers vestiges de l'époque mauresque en Espagne. Mais on m'a appris qu'à la veille d'une visite de la reine Isabelle II, *l'ayuntamiento* l'avait fait démolir pour donner le passage plus facile aux voitures de la cour. Il ne reste donc plus que la tradition.

Pour terminer la légende, ajoutons que les sept jeunes filles reçurent, dans une solennité nationale, sept couronnes blanches, et qu'elles épousèrent sept jeunes gens de la plus haute noblesse du pays. On voit que la ville de Nanterre n'a pas eu seule le privilége de l'institution des rosières. De plus, le roi maure, touché de leur vertueux héroïsme, renonça pour toujours à la partie féminine du tribut et se contenta d'exiger quelques *fanegas* de blé et quelques *cantaros* de vin de plus pour remplacer chacune des jeunes filles; ce qui permit désormais aux femmes de Simancas de conserver tout ensemble leurs mains et leur vertu.

Voilà, telle qu'on me l'a racontée, une des plus vieilles légendes du beau pays d'Espagne.

Élie Frébault.

THÉATRES

Italiens. — Pendant que l'Opéra fait alterner *Robert-le-Diable* et le *Roi de Lahore*, M. Escudier nous ramène à *Poliuto* et au *Trovatore*, auxquels il donne pour interprètes Mmes Urban et Sanz, MM. Tamberlick, Verger et de Reszké. Ce sont les belles soirées du Théâtre-Italien qui sont ainsi rendues au public.

Le général Grant, en ce moment à Paris, a tour à tour assisté aux représentations de gala données en son honneur par nos deux grandes scènes lyriques. Nul doute qu'il n'en rapporte aux États-Unis un excellent souvenir.

Opéra-Comique. — Voici revenir Marivaux et *la Surprise de l'Amour*, jouée à la Comédie-Italienne en 1722. De trois actes, on l'a réduite à deux, et les sept personnages d'autrefois ne sont plus que quatre. L'adaptation et les recoupes sont dues à M. Charles Monselet, l'auteur de *Monsieur de Cupidon*. C'était forcé.

Quant à la musique, elle est de M. Ferdinand Poise, et pour prouver qu'elle est de tout point charmante, il suffit de rappeler que M. Poise, un des élèves aimés d'Adolphe Adam, est l'auteur de *Bonsoir, voisin*.

Ajoutons que M. Carvalho a monté l'œuvre nouvelle avec des soins exquis.

Odéon. — Cet estimable théâtre, après des réparations et d'intelligentes modifications dont on ne saurait trop féliciter son directeur, a repris la série des représentations de *Mauprat*, dont le succès fut interrompu au mois de juin dernier par la clôture annuelle.

Le drame si intéressant de George Sand est joué avec un remarquable ensemble par MM. Marais, Gil-Naza, Dalis, Montbars, Talien, auxquels il faut ajouter avec éloge la charmante Mme Hélène Petit, appelée à remplacer Mlle Antonine dans le rôle sympathique d'Edmée.

Gymnase. — *Les Petites marmites*, comédie en trois actes, de MM. A. Delavigne et Normand, ont fait une heureuse apparition sous le patronage de grandes dames réunies pour venir en aide aux ménages pauvres. C'est une œuvre de goût et d'esprit qui a été favorablement accueillie et qui replace le Gymnase dans son cadre de bonne compagnie.

M. Saint-Germain y remplit avec une finesse et un tact exquis un rôle de jeune premier. Mlle Legault s'y distingue, comme toujours, par le naturel de son jeu, la grâce de sa personne, sa réserve et sa tenue irréprochable, toutes qualités qui la classent parmi les ingénues de premier ordre. Quant à M. Landrol, il est de ceux dont on n'a plus à faire l'éloge.

Renaissance. — Heureuse scène, où le succès ne s'éteint que pour faire place à un succès nouveau ! Après *la Petite Mariée*, voici maintenant *la Tzigane*, opéra-comique en trois actes, de MM. A. Delacour et V. Wilder, musique de M. Johann Strauss, qui décidément s'acclimate à Paris.

Le poëme a de hautes références. Il procède d'une comédie de Shakespeare : *Tout est bien qui finit bien*. Shakespeare imagine qu'un mari « malgré lui », le comte de Roussillon, quitte sa femme aussitôt après la noce, ne voulant pas vivre avec une compagne imposée. Hélène de Narbonne suit son mari qu'elle aime, se substitue à une jeune fille que le comte courtise et, grâce à cette ruse, finit par conquérir son amour.

Telle est aussi l'aventure de *la Tzigane*, ou plutôt de la princesse Arabelle.

M. Johann Strauss a greffé sur ce sujet une musique nerveuse et d'un charme tout particulier, et il a eu de plus le rare bonheur de trouver les meilleurs interprètes dans Ismaël, Berthelier et Mlle Zulma Bouffar, dont la verve semble faite tout exprès pour cette musique viennoise.

Chatelet. — Les féeries ne meurent jamais : nous en trouvons la preuve dans la reprise de *Rothomago*, qui vient de s'emparer de nouveau — le diable sait pour combien de temps — de la scène du Châtelet.

Nous ne décrirons point les splendeurs de l'exhibition, mais nous devons à la vérité de déclarer que M. Castellano a fait preuve d'une habileté remarquable en préparant et lançant cette énorme machine à décors et trucs merveilleux.

Avec MM. Tissier et Couper, Mlles Van Ghell et Donvé, la galère, lancée à pleines voiles, ne peut manquer de faire une longue et heureuse traversée.

Robert Hyenne.

LE VRAI MÉRITE

(APOLOGUE.)

Un prince persan voulant, au terme d'une année, régler ses comptes avec sa conscience, énumérait ainsi ses bonnes actions :

« Quatre bourses à la mosquée d'Ispahan et trois à la grande caravane de la Mecque, plus six tomans à un saint derviche pour qu'il fasse à mon intention trois prières par jour, et cinq tomans pour des amulettes distribués au peuple. Plus un pain par semaine à ma voisine, qui, bien que pauvre elle-même, élève un orphelin. »

Tandis que dans la joie de son cœur il met ces sommes diverses sous les yeux du Seigneur, il voit des doigts de roses effacer ce qu'il vient d'écrire, hors le dernier article.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le Persan se retourne enflammé de colère, pour punir l'insolent qui trouble ses calculs.

Un génie aux ailes d'or, revêtu d'une robe éthérée, était penché derrière lui.

« Je suis, dit-il, envoyé de Dieu pour porter au pied de son trône toute bonne œuvre qui, telle que le parfum d'un sacrifice, faite avec un cœur désintéressé, double le mérite de son auteur. J'ai, suivant mes instructions, rectifié tes calculs.»

CORRESPONDANCE

— Mme M. de G..., près Stavenhagen (Mecklembourg).

Les boutons qui conviennent pour le costume de jeune fille sont des boutons de nacre. — Le prix du patron envoyé est de 6 francs. — Vous pouvez remplacer les biais de crêpe par des biais de faille très-mate.

— Mlle E..., a Vienne (Isère).

Les dessins de tapisserie ne sauraient rentrer dans notre spécialité, non plus que les rébus ou charades à déchiffrer.

— Mme A. G.-B..., a Luçon.

Nous indiquons presque toujours la provenance des modèles de costumes, confections, lingerie, chapeaux, garnitures, etc., que nous publions. Le prix des patrons est également marqué au bas des gravures ou à la suite de la description de chaque toilette. Quant au prix du costume confectionné, c'est affaire à traiter avec la maison qui le fournit et nous ne saurions l'indiquer d'avance.

— Mme M. D..., a Limoges.

Voici notre avis pour le petit garçon de dix ans : drap bleu marine. Pantalon s'arrêtant au genou, sous lequel on le boutonne; bordure noire en galon sur la couture de côté. Gilet montant, bordé d'un galon et fermé par une seule ligne de boutons noirs en bois. Veston demi-cintré derrière, tout droit devant, fermé par trois boutons dans le haut ; le bas s'écarte un peu et laisse voir le gilet. Un grand col anglais en toile blanche complète la toilette ; cravate à la Colin, en surah noir ou rouge. Les grands bas de laine également rouges.

— Mme Le R..., a Marseille.

L'enfant nouveau-né porte une pelisse avec pèlerine et capuchon ; cette dernière *ad libitum*.

REVUE DES MAGASINS

Ce n'est pas une visite que nous ferons aujourd'hui à la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussé-d'Antin) ; nous nous contenterons de donner à nos lectrices une simple nomenclature des nouveautés les plus saillantes dont cette maison est si richement pourvue.

Le comptoir de passementerie nous offre une grande variété et une longue série de modèles nouveaux. Ce sont d'abord les franges *laminées* sous les aspects les plus multiples : à rang simple ou à plusieurs rangs ; celles-ci présentant une ligne droite, celles-là des touffes de soie laminée, avec tête de passementerie. Puis viennent le marabout laminé, mélangé de chenille ; le marabout en soie laminée, formant le saule ; le marabout en soie et mohair laminé, etc. La hauteur de ces garnitures riches, très-variable, atteint jusqu'à 15 centimètres ; beaucoup de couturières préfèrent ces belles franges à la fourrure.

La passementerie et les franges perlées continuent de figurer à l'ordre du jour de l'élégance ; on emploie surtout les perles « clair de lune » ou « arc-en-ciel », et la *Ville de Lyon* possède en ce genre les plus remarquables modèles. Le galon *Folie*, en perles sur fond à jour, constitue l'un des plus grands succès de la saison ; on dirait une véritable rivière de perles.

Le galon duvet, genre cygne, en blanc, noir ou de n'importe quelle couleur, doit encore être signalé comme une des plus agréables créations de la mode. On peut également l'employer pour garniture de costume, de chapeau, de fichu de soirée, de sortie de bal, etc.

Enfin, la *Ville de Lyon* possède un merveilleux choix de broderies découpées dans toutes les teintes. Nous parlerons dans une autre revue des rubans, dentelles, fichus et autres articles de cette maison hors ligne.

— Les parures *Marion Delorme* étant un des plus grands succès du jour, nos lectrices nous sauront gré de les prévenir que la maison Caliste possède, en ce genre, les plus gracieux modèles que l'on puisse désirer. Aussi est-ce une véritable procession de jolies femmes dans les magasins de la rue Neuve-Saint-Augustin, 23, et passage Choiseul, 89 et 91, où l'on s'arrache les parures en dentelle Clovis dont cette maison conserve le privilége.

Rien de plus solide que cette dentelle, et rien de plus élégant ; les dessins sont extrêmement variés et l'on s'étonne à bon droit que la maison Caliste puisse donner un aussi joli modèle au prix de 15 francs. Le col est grand, d'une joli forme, et les manchettes montent haut sur la manche de robe.

Parmi ces jolies parures, il y en a qui sont moitié toile et moitié dentelle Clovis, et ce mélange est fort heureux. A côté du col *Marion Delorme*, nous citerons le fichu *Lamballe* en même dentelle. Avec quelques nœuds de beau ruban de satin ombré ou à double face, on organise ainsi de coquettes toilettes pour soirée, dîner ou théâtre.

N'oublions pas de recommander la gentille mitaine blanche en dentelle Clovis, qu'on trouve aussi dans cette maison et qui a maintenant cours dans tous les cercles élégants.

— Il n'est plus permis aujourd'hui à une femme un peu élégante d'avoir un mouchoir de poche vulgaire. La preuve en est dans l'exhibition de gracieux et coquets spécimens offerts par la *Compagnie Irlandaise*, exhibition bien faite pour convaincre la femme la plus incrédule. Cette maison ayant la spécialité absolue des tissus pour mouchoirs de poche, on peut être assurée que ses articles sont la dernière expression de la mode.

Voici d'abord le simple mouchoir de batiste avec son grand ourlet à jour et son chiffre brodé ; puis le beau mouchoir en batiste fil de main, la merveille des merveilles comme qualité, finesse, égalité de tissu : on ne fait réellement rien de mieux.

Pour demi-toilette, la *Compagnie Irlandaise* nous montre des mouchoirs de batiste avec ourlet à jour et baguettes, damiers ou losanges à jour, dans une infinité de dispositions plus charmantes les unes que les autres. Nous ne faisons que mentionner, pour y revenir prochainement, un choix incomparable de mouchoirs de fantaisie et de mouchoirs de luxe.

La maison envoie *franco* des échantillons de ses mouchoirs, sur toute demande affranchie qui lui est adressée rue Tronchet, 36.

— Les Américains sont, en général, plus habiles que nous dans la fabrication des machines à coudre ; leurs systèmes atteignent un plus haut degré de perfection, ainsi que le prouve la machine *Wheeler et Wilson*. Seule entre toutes les machines à coudre, elle a obtenu, à la grande Exposition de 1867, la médaille d'or. Une récompense aussi éclatante indique un mérite réel et suffit pour donner à l'acheteur une confiance illimitée dans les qualités de la machine qui en a été l'objet.

La compagnie *Wheeler et Wilson* est également la seule qui ait obtenu deux diplômes d'honneur et deux médailles de mérite à l'Exposition de Philadelphie. Le rapport du Jury est au surplus excellent à lire pour toute personne qui veut être complétement édifiée au sujet du choix toujours important d'une machine à coudre.

« Machines atteignant la perfection dans l'art mécanique, — principes entièrement nouveaux, — application à une grande variété de travaux, — douceur et vitesse de mouvement. »

Ainsi s'exprime le rapport officiel du Jury au sujet des nouvelles machines *Wheeler et Wilson*.

Les prix de ces excellentes machines sont ainsi établis : Machine n° 1, argentée, 250 francs ; n° 2, vernie et dorée, 225 francs ; n° 3, vernie, 200 francs.

Lorsqu'on en fait l'acquisition à Paris même, au comptant, on bénéficie d'une remise de 25 francs ; pour la province, où l'envoi est fait *franco*, la remise est de 20 francs.— Adresser toutes les demandes à Mme Ve H. Serling (boulevard Sébastopol, 70).

M. D'A.

ROUVENAT (※) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS. DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

S'il fallait en croire certains êtres grincheux ou de caractère morose, il n'y aurait en ce moment personne à Paris... « Les grandes familles restent dans leurs terres, « disent-ils » ; les étrangers ne bougent pas de leur pays, la ville est déserte. » Quelle erreur pourtant, et comme il suffirait à ces gens de peu de foi de suivre les Parisiens dans les différents lieux qu'ils fréquentent pour être convaincus du contraire ! Qu'ils se rendent, par exemple, à la Kermesse du palais de l'Industrie, où une foule considérable afflue chaque jour : ils verront les personnes avides d'émotions y venir frissonner tout leur content, à la vue du fameux danseur de corde Blondin, qui accomplit là des prodiges de témérité. Le malheureux finira par se rompre le cou... c'est effrayant !

Il y a également foule au Jardin d'Acclimatation pour voir les Esquimaux. Tout le monde est curieux de juger de leur personne, — qui n'est point belle, — de leur campement, de leur manière d'être. Ces braves gens sont installés comme dans leur pays, et il est vraiment plus commode de leur rendre visite au Bois de Boulogne que de les aller trouver dans le Groënland. C'est une occasion à saisir !

Enfin, les théâtres sont on ne peut plus suivis ; aux représentations de jour, aussi bien que le soir, les salles sont combles. On n'a donc pas le droit de se plaindre d'une solitude ainsi remplie ! — L'ouverture des Italiens a été particulièrement remarquable. On ne peut qu'admirer la salle Ventadour toute remise à neuf ; les toilettes ressortent bien, les femmes paraissent plus charmantes. En un mot, tout porte à croire que le Théâtre-Italien redeviendra ce qu'il était autrefois, le salon de la société élégante.

Si les habitudes « fashionables » de la haute société parisienne reprennent ainsi leur cours ordinaire, la mode, de son côté, tient de nouveau ses grandes assises. Elle rend des arrêts encore inédits, tout en confirmant ses récentes décisions. La forme princesse, par exemple, est d'ordre définitif pour toute la saison : elle règne donc en souveraine, quoique sa ligne droite, à vrai dire, disparaisse souvent à travers les lignes interrompues des plastrons, des coulissés, des panneaux, des plissés, des draperies, des volants, etc., qui en transforment l'aspect. Il en résulte qu'il est beaucoup plus juste de dire « un costume princesse » qu'une « robe » princesse, ce nom en lui-même exprimant un genre, mais non toutes les espèces.

P. N° 389. — Chapeau de visite.
Modèle de la maison Mélanie Percheron (rue de la Paix, 24).

Les belles étoffes se prêtent admirablement à ces diverses combinaisons ; satins, velours, brochés de soie, bourrettes, fantaisies de laine et soie, etc., tout cela se réunit et se confond à merveille. Le satin ne s'emploie guère seul aujourd'hui ; on le mélange généralement avec le velours. Nous avons vu, dans cet ordre d'idées, une toilette assez réussie : des bandes de velours, rayant une robe de satin présentaient l'aspect de panneaux indépendants vers le bas pour laisser échapper des flots de plissés.

Nos lectrices trouveront sans doute comme nous, qu'il est temps de s'occuper de fourrure : sujet intéressant et plein d'actualité, quand on touche à la fin de novembre. Depuis que la fourrure n'est plus l'unique privilége des femmes riches, il s'est fait un incroyable trafic de peaux de toutes sortes ; impossible d'y rien reconnaître. On habille de noms superbes les poils teints de nos chats et de nos lapins domestiques, et bien malin qui parviendrait à démêler la vérité ; mais nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, puisque tant de pauvres femmes en profitent et, moyennant une faible dépense, peuvent porter des paletots fourrés et des manchons.

Le côté classique de la question peut cependant se résumer ainsi que nous allons l'indiquer. Le skung, la plus jolie des four-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rures ordinaires, est très-abondant cette année ; il ne coûte pas bien cher et, pour cette raison, est un peu mis de côté par le monde élégant. Le castor des Indes, ou faux castor, est noir avec des pointillés de poils blancs ; on le porte beaucoup parmi le commun des mortelles. Le castor naturel est fauve, coûte cher et se classe parmi les fourrures de valeur. Au nombre de ces dernières, nous citerons le renard bleu, sorte de duvet d'un gris bleuâtre ; le renard argenté, de ton fauve clair, à pointes décolorées ; la martre, toujours belle, toujours aristocratique.

La loutre, si fort à la mode cette année, présente un certain choix. Les chasseurs et les marchands établissent deux distinctions : la peau de la loutre d'hiver et celle de la loutre d'été ; l'une, plus brune que l'autre, est la plus belle. Il y a encore la loutre du Kamtchatka, si rare que peu d'Européens en peuvent avoir : il paraît que tous les marchés en sont réservés pour la cour impériale de Chine. Dans tous les cas et pour ce qui nous concerne, la mode actuelle emploie la loutre de mille et une manières : en bandes pour garniture de robes, cols Richelieu et hautes manchettes ; il y a aussi les toques de loutre, les paletots de loutre : voilà pour les femmes. Les hommes, de leur côté, pour ne pas être en reste avec nous, se mettent de la partie et s'enrôlent sous la même bannière : ils portent des gilets de loutre, des vêtements bordés de loutre, col et parement de manches compris. Tel est le programme de la haute élégance.

On porte encore, comme doublure, le chat de Russie et le renard blanc. La marmotte, devenue commune, est mise de côté. Quant à l'astrakan, c'est bien pire : on n'en parle plus, mais plus du tout.

Le manchon se fait moins petit, et parfois il n'est pas tout en fourrure : nous avons déjà indiqué les modèles brodés de perles, avec chiffre au milieu et de simples bandes de fourrure sur les bords. On portera, cet hiver, de longs boas, des cols *Directoire*, des palatines ou boas plats, de petites pèlerines, des manchettes de fourrure. Le paletot russe, fourré et entouré de castor ou de skung, demeure le vêtement confortable de la saison. La pelisse, si commode et si chaude, ne sert plus que pour les sorties du matin ou du soir ; une femme très-élégante se garderait de la mettre dans le jour. On n'en verra pas moins une certaine quantité de pelisses, parce que l'exception ne constitue jamais la règle !

Signalons, en ce qui concerne le jupon de dessous, une nouveauté très-pratique pour les lourdes étoffes de mohair, de popeline de laine, qui sont d'un usage si agréable pour les courses à pied ; nouveauté très-recommandable encore pour les jupons de percale ou nansouck qu'on empèse. On prépare en ce moment une large ceinture ronde, emboîtant bien les hanches et se prolongeant derrière en deux bandes plates, assez larges, que l'on boutonne ou lace à volonté. Le jupon, taillé de forme princesse, sans fronces, est monté au bord de la ceinture ; le milieu derrière, formant une traîne si on le veut, est seul froncé ou plissé, et il se termine par un volant chargé de soutenir le bas de la robe.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 389.

CHAPEAU DE VISITE. — Feutre blanc, à passe diadème inclinée sur le milieu. Le bord de la passe est recouvert d'un grillage de perles d'acier ; le devant est garni d'un bandeau de velours bleu azur. Les brides, en velours semblable, partent d'un chou de même étoffe, qui termine le bas de la passe de chaque côté. Draperie de velours sur le bavolet, dissimulant le pied de deux plumes bleues qui ornent l'un des côtés et le dessus du chapeau.

G. n° 822.

ÉLÉGANTE TOILETTE DE DEMI-DEUIL. — 1 et 2. Costume princesse en velours noir frappé, velours noir uni et faille noire, présenté sous deux aspects. — Les devants sont en velours frappé, avec plastron-tablier en faille ; celui-ci est coulissé et garni d'une échelle de franges de soie mélangée de brins de velours. Les côtés de la robe, qui forment les dessous de bras, sont en velours uni et tout le dos est en velours frappé. Au bas du buste, la couture de milieu du dos laisse échapper assez d'ampleur pour former un pouff ; des franges, assorties à celles du tablier, s'entremêlent avec les drapés. Le bas du dos de la robe est complété par une traîne rajoutée en faille, garnie d'une ruche de faille plissée au milieu et dont les deux bords sont en velours ; cette garniture se continue au bas de la robe. Manches en velours frappé, terminées par un parement de velours uni, encadré de plissés de faille. — Sous-manches de dentelle blanche et col rabattu assorti, avec ruche dans le haut. — Capote de faille et velours noirs. Le fond est tout coulissé, ainsi que la passe diadème. Touffe de têtes de plumes dans le haut et nœud de velours noir fixé par un oiseau aux ailes déployées. Nœud de ruban sur le bavolet, servant de point de départ aux brides. — Prix du patron découpé : 8 francs.

G. N° 825.

TOILETTES D'INTÉRIEUR. — 1. Costume en lainage gris, rayé ton sur ton, pour petite fille de trois à cinq ans. — Vêtement de forme princesse, genre redingote, entouré d'un volant ruché et monté au faux ourlet. Le bas du dos est garni, sur les coutures de côté, de pattes lisérées de soie caroubier ; un nœud de ruban de cette couleur relie les deux pattes. Col rabattu, parements aux manches et aux poches, le tout liséré de soie caroubier ; boutons de même nuance. — Lingerie plate en toile. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume de drap gris léger. — Jupon à traîne, entouré d'un volant ruché ; les plis du bord inférieur de ce volant sont retenus par un biais bleu marine. — Polonaise rayée de biais bleus dans le dos ; au bas de cette garniture vient se draper une tunique de même étoffe, encadrée de deux biais bleus. Cette tunique forme d'abord un léger pouff, puis une longue coque, et retombe ensuite en pan carré sur la traîne du jupon. Des nœuds de ruban bleu en ornent les côtés. Le haut de la polonaise est garni d'un col rabattu, composé de bandes de drap gris et drap bleu superposées. Devant, le vêtement s'ouvre par un revers orné de dépassants bleus, ainsi que tout le bord du milieu. Le bas est entouré de petites bandes bleues marquant le bord et le point de l'ourlet. Les draperies des devants vont se perdre derrière sous la tunique. La poche et les parements des manches sont ruchés en travers ; un revers bordé de bleu les recouvre à moitié. Tous les boutons de la toilette sont en bois noir. — Lingerie plate en toile. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

3. Costume en limousine de laine noire et blanche. — Robe princesse ; le bas est entouré d'un volant ruché, monté sur un faux ourlet. Le corsage se détache par devant du bas de la jupe ; il est plissé à plis plats, maintenus à la taille par une ceinture de drap vert mousse. Une bande en pareil termine le bas du corsage, et tout le devant de la robe est orné de bandes semblables. Par derrière, à partir du milieu du vêtement, le dos se sépare et forme deux parties qui s'entre-croisent en formant un pouff. Les bords sont garnis de bandes vertes : une large dans le bas et une plus étroite pour la partie qui croise. Les manches sont entourées de bandes pareilles. — Lingerie ruchée. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1468.

TOILETTE D'APPARTEMENT ET TOILETTE DE VISITE. — 1. Robe de chambre en cachemire écru, de forme princesse. — Toute la traîne est ajoutée au bas du milieu du dos par des plis à la religieuse, et le point de raccord est caché par un flot de bouclettes de ruban. Ce ruban est de quatre couleurs : rose, vert olive, bleu azur et loutre. Le bas de la robe est entouré d'un plissé, puis garni au-dessus d'une large bande de cachemire brodé ; la broderie est faite en bleu et vert olive, teintes assorties aux rubans, et les bords, festonnés au « point de rose », se détachent bien de l'ensemble. Une bande

de broderie plus étroite orne le milieu du devant, tournant autour du cou; un volant de dentelle écrue, disposé en coquillés, suit la même ligne, formant dans le haut un col *Médicis*. Un flot de bouclettes de ruban orne le milieu du corsage et l'épaulette gauche. La manche et la poche sont brodées à même l'étoffe; la manche est, en outre, entourée d'une guirlande de bouclettes, puis terminée par deux volants de dentelle écrue. Le haut et le bas de la poche sont ornés de boucles plates de rubans aux couleurs alternées. — Plissé balayeuse en mousseline blanche et dentelle torchon, fixé sous l'ourlet. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume en petit drap quadrillé gris sur gris. — Jupon à courte traîne, uni devant, plissé à la religieuse derrière. — Tablier carré, à bords lisérés de faille grise; il est fixé au jupon, d'un côté par de larges boutons plats, de l'autre par la couture même du petit côté dans laquelle il est pris (le tablier ne se continue pas sur le côté droit du jupon). — Confection ajustée, de forme paletot devant, fermée en biais par de larges boutons; ceux-ci reposent sur la partie la plus longue des devants, qu'ils garnissent jusqu'en bas. Une large poche, garnie de boutons du côté des devants, tourne autour du vêtement jusqu'au petit côté du dos. Le dos est celui d'un vêtement d'homme, avec une couture au milieu et deux petits côtés. Les deux morceaux du milieu du dos s'arrêtent à la taille, où vient s'ajouter une largeur plissée à la religieuse. Cette largeur se joint au côté long du devant (côté gauche), tandis qu'elle complète, de l'autre côté, le devant droit; elle passe sous ce dernier pour se fixer au jupon par deux boutons, ainsi que le fait le devant gauche. Grand col faisant revers devant, et parement en partie double au bas de la manche, rappelant par ses proportions inégales le genre du vêtement. Tous les bords de la confection sont lisérés de faille grise. — Lingerie plate en toile. — Capote de feutre gris foncé. Calotte et passe hautes. Tour de tête bouillonné, en peluche ou satin gris argent. Ruban de faille caroubier drapé autour de la calotte, disposé en coques au sommet près d'une touffe de plumes grises. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description du patron coupé.

Annexe spéciale aux éditions nos 2, 3 et 4.

Paletot-corsage. — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure GL. n° 820 (fig. 2 et 4), que l'on trouvera, ainsi que sa description, dans notre numéro du 10 novembre. Il se compose de cinq morceaux :

1. Devant. Il faut réunir ce morceau au petit côté à l'aide des crans marqués.
2. Petit côté du dos, se réunissant au devant par un cran et au dos par deux crans.
3. Dos. Ce morceau doit être fait en velours; il se rattache au petit côté par deux crans.
4. Manche, très-étroite.
5. Col.

Ce petit paletot sert facilement de corsage.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 145

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

Toilette de visite. — Costume princesse en faille loutre et broché à dessins de soie jaune sur fond de laine loutre. — Le devant est orné d'un plastron de faille qui constitue le tablier; le milieu est rayé de bandes de faille jaune; l'une des deux, découpée en languettes, se boutonne sur l'autre. Le bas du tablier est recouvert par une première écharpe de tissu broché, dont le bord inférieur est liséré de faille jaune et garni d'une frange muguet. Le haut de cette écharpe est drapé en biais. Une seconde écharpe en faille loutre est placée au milieu de la précédente; ses deux plis sont bordés de faille jaune. Le bas de cette dernière écharpe est orné d'un grand dentelé à dents triangulaires, bordées de jaune, qui reposent sur l'écharpe de broché. Des touffes de muguet ornent la partie supérieure de chaque dent. Les deux écharpes, ainsi fixées au devant de la robe, se terminent aux coutures qui réunissent la partie faille à celle de broché. Le dos forme manteau de cour à partir des coutures de côté; ses bords sont intérieurement doublés de faille loutre et lisérés de faille jaune tout autour. Un volant liséré de jaune et bordé d'un plissé de faille loutre entoure le bas du manteau. Sur les côtés, au bas du dos, le manteau se retourne, formant comme un revers sur un pli entonnoir. Les manches, en faille, sont entourées d'un premier parement de tissu broché, dont les bords supérieurs sont dentelés et boutonnés sur la manche; un autre parement de faille, liséré de jaune et encadré de dentelle, complète la garniture. Deux collets (l'un en faille liséré de jaune, l'autre en broché liséré de même) ornent le haut du corsage, s'arrêtant au plastron de faille. — Lingerie en toile et dentelle; rabat de dentelle devant en guise de cravate. — Chapeau de feutre gris foncé, bordé de loutre; tour de tête en crêpe lisse; ruban et plume jaunes. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

CORRESPONDANCE

— Une de nos abonnées de paris.

Nous sommes tout à fait de votre avis et nous l'avons plus d'une fois exprimé : l'élégance d'une toilette n'est complète qu'autant que le *juponnage* est irréprochable. Nous avons parlé de la traîne rajoutée et gansée, ainsi que de toutes les balayeuses, si indispensables aujourd'hui; enfin, nous tâchons de n'omettre aucune des nouveautés qui peuvent se produire en ce sens. Vous en trouverez la preuve dans ce numéro même, à la fin de l'article concernant les modes.

— Mme Ve N..., a Saint-Eugène (Algérie).

Comme toilette simple de mariée, du moment que vous employez de la faille, nous ne connaissons rien de mieux que la robe princesse. Tout le buste bien collant, avec six coutures dans le dos; ce qui donne une belle ampleur pour la traîne. On peut resserrer celle-ci par un large ruban de satin, mais sans faire de coulisse, pour ne pas abîmer la faille. Un bouquet de fleurs d'oranger sera bien placé dans le nœud de ce ruban. Autre bouquet pour le corsage et piquet de mêmes fleurs dans les cheveux.

— Mme Eugénie F..., a Nimes.

On ne met jamais les bébés à table lorsqu'on a du monde. Si les enfants sont un peu grands déjà, on les place au bout de la table, avec défense expresse de demander quoi que ce soit.

— Mme Sophie L..., a Melun.

Oui, pour la tarlatane blanche que vous possédez. Employez-la pour une modestie toute plissée, entourée de ruches; celles-ci formées de bandes doubles.

— Mme de B..., au chateau de la Roche.

Le moment est arrivé, en effet, où l'on peut utiliser ses vieilles dentelles. Le fichu, le collier de ruches, le plastron, avec les formes multiples qu'on connaît, voilà le genre à prendre.

— Mlle Maria M..., a Pau.

Les bas de couleur font toujours partie de la mise d'une femme élégante; à la condition, toutefois, que la couleur en soit assortie à l'une de celles qui composent la toilette.

— Mlle Lucie G..., a Laon.

Votre grand paletot de l'an dernier n'est nullement démodé; cependant, si vous voulez le transformer, rien de plus facile. Ajoutez une palatine en skungs ou autre fourrure, qui formera col et plastron.

— Mme Le T..., a Marseille.

Les boutons de métal se portent, en effet; vous pouvez donc employer des boules d'or que vous possédez. Si vous en avez assez, mettez-en sur la couture du coude de la manche, indépendamment de ceux qui encadreront le plastron.

— Mme Sophie L..., a Laon.

Avec le grand col rabattu, un nœud en « flot » remplace la cravate, qui était obligatoire quand on portait un col droit.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODÈLES DE LINGERIE POUR DEUIL ET DEMI-DEUIL (G. N° 819).

Modèles des magasins de la *Scabieuse* (rue de la Paix, 10).

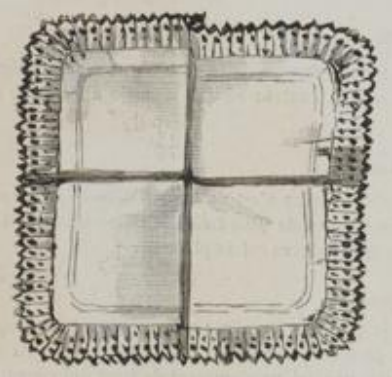
1. Fichu carré pour robe ouverte. Ce modèle se compose d'un bouillonné de mousseline dont les bords sont maintenus par des baguettes en pareil.

1. Fichu pour robe ouverte.

composé d'entre-deux et de volants plissés. Les points de la garniture sont cachés sous une petite bande brodée de noir. Un nœud de ruban ferme le fichu.

6. Mouchoir de batiste avec ourlet à jours et damiers brodés en noir et blanc. Petit volant de Chantilly sur le bord tout autour.

7. Manche de grenadine noire, pour accompagner le fichu n° 8 que nous décrivons ci-après. La grenadine brodée forme dentelle ; elle est posée pied contre pied avec un bouillon de grenadine. Plissé de crêpe lisse blanc sur le bord intérieur.



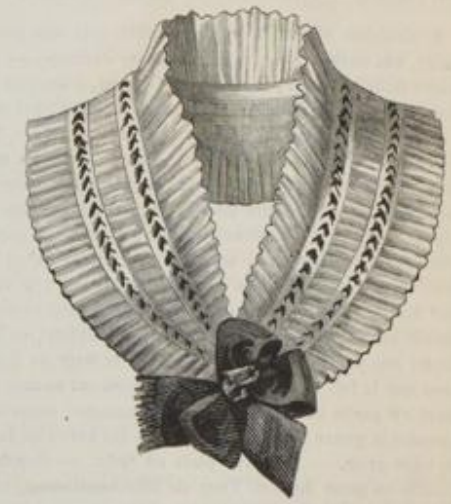
2. Mouchoir de batiste.

8. Fichu de grenadine noire brodée, formé d'un entre-deux avec volant de dentelle courant sur tous les bords.

9. Fichu de dentelle noire. Sur une carcasse de tulle unie, prenant le tour d'une robe ouverte, se trouvent posés des volants de dentelle plissés : deux volants pour le bord extérieur, un seul sur l'autre bord avec un plissé de crêpe lisse. Deux petites dentelles posées pied contre pied forment le milieu du fichu, qui est fermé devant par deux nœuds de satin.

10. Manche de dentelle noire, pour accompagner le fichu n° 9, ci-dessus décrit. Un premier volant de crêpe lisse blanc forme l'intérieur du modèle ; il est voilé, pour ainsi dire, par une dentelle noire. Un bracelet de satin noir est noué par-dessus. Ce modèle se recommande par sa grâce et son exquise élégance.

11. Fichu de grand deuil, en crêpe anglais. Entre-deux plissé pour le milieu et volants également plissés sur les bords. Des rouleautés de crêpe



5. Fichu de crêpe lisse.

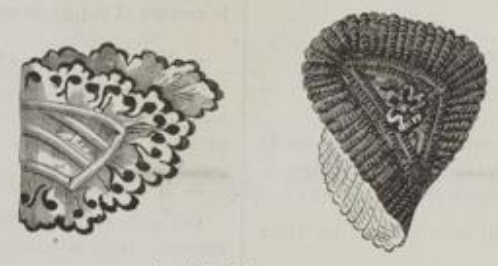
Des volants de grenadine blanche brodée et festonnée de noir suivent tous les bords. Volant de crêpe lisse à l'intérieur et chou de faille noire sur le côté.

2. Mouchoir de batiste, avec ourlet à jours, entouré d'un volant plissé de même étoffe, brodé et festonné de noir.

3. Manchette en mousseline et grenadine, complétant la parure n° 1. Bouillonnés de mousseline coupés par des baguettes en pareil, et volant de grenadine brodé de noir sur tous les bords.

4. Manchette pareille au modèle n° 11, en crêpe anglais comme le fichu et garnie absolument de même. Cette manchette se pose par dessus la manche de la robe.

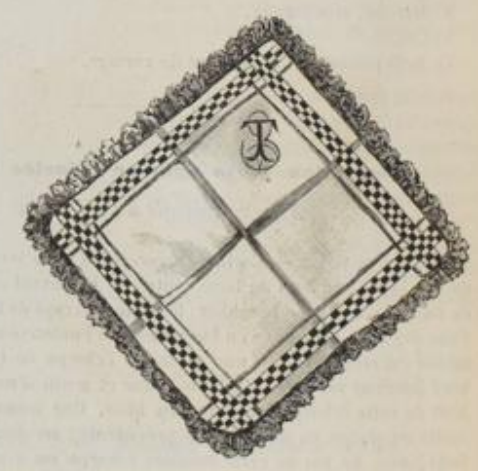
5. Fichu tout en crêpe lisse blanc,



3 et 4. Manchettes.

couvrent le pied des volants. Des étoiles ou rosettes de crêpe sont posées à chaque extrémité.

Il arrive assez fréquemment que quelqu'une de nos lectrices nous consulte par lettre, tant sur les étoffes que sur les coupes, les façons, les accessoires et ornements que prescrit ou comporte l'observance d'un deuil plus ou moins complet, plus ou moins rigoureux. Nous ne saurions donc mieux faire que de signaler un excellent petit livre intitulé : *Le Deuil, histoire, règlements, usages, modes d'autrefois et d'aujourd'hui*, rédigé et publié par le propriétaire même des magasins de la « Scabieuse », M. J. Mar-



6. Mouchoir de batiste, avec chiffre.

querie, c'est-à-dire par un homme éminemment compétent.

Le deuil, — ainsi qu'il le fait remarquer, — bien que non inscrit dans les codes, n'en est pas moins un de ces usages tellement implantés dans les mœurs, qu'ils sont aussi obligatoires pour tout le monde que s'ils étaient décrétés dans la législation. C'est une de ces matières à propos desquelles on pourrait presque dire que les mœurs priment la loi. Ajoutons que le deuil, comme d'autres usages, a son code particulier, dont chacun est censé ne pas ignorer au moins les prescriptions générales et élémentaires. Mais ceci est une fiction que dément trop souvent la réalité : de là l'utilité d'un petit manuel tel que l'a conçu et publié M. Marquerie, lequel permet à tous de s'initier et de se conformer aux règles et aux modes consacrées par les mœurs.

7. Manche de grenadine.

10. Manche de dentelle.

Nous ne suivrons pas l'auteur à travers les intéressants chapitres où il a cru devoir retracer l'historique du deuil à travers les âges ; nous aurons occasion de lui emprunter de temps à autre quelques extraits qui donneront une idée de cette partie de son petit livre. Bornous-nous, pour aujourd'hui, à indiquer la durée des deuils.

Grands deuils. — Deuil de veuf, un an ; de veuve, un an et six semaines ; de père et de mère, un an ; de beau-père et de belle-mère, un an ; de grand-père et de grand'mère, six mois ; de frère et de sœur, six mois ; de beau-frère et de belle-sœur, six mois ; d'enfant, six mois.

Deuils ordinaires. — Deuil d'oncle et de tante, trois mois ; de cousin germain, six semaines ; de cousin issu de germain, trois semaines.

9. Fichu de dentelle.

Deuil de cour. — Les deuils de cour sont réglés par le souverain et se portent généralement en soie. Les fonctionnaires et les militaires en uniforme portent un crêpe au bras et à l'épée. Les ecclésiastiques portent un crêpe au chapeau.

Dans les grands deuils, les domestiques doivent porter le deuil ; les appartements doivent être ornés de tentures de couleur sombre, les voitures et équipages également ; on ne les drape plus à l'extérieur.

Le papier à lettre, les enveloppes, les cartes de visite sont encadrés de noir.

Le genre d'étoffes, de garnitures, bijoux et autres accessoires du costume varie selon la saison, la durée et le caractère du deuil. Nos lectrices, sous ce rapport, pourront consulter avec fruit le livre de M. Marquerie. Voici, à titre d'exemple, les indications qu'il donne pour le deuil de veuve (un an et six semaines) pendant les six premiers mois commençant en hiver :

Robes de laine noire, en cachemire pur, cachemire d'Écosse, mérinos, cachemire de l'Inde, vigogne, vénitienne, velours royal, reps épinglé, velours de laine, velours d'Alma, drap sultane, popeline tout laine, valencias, etc.

Châles noirs, longs, en cachemire pur ou en mérinos.

Confections en cachemire ou en étoffe pareille à la robe, garnies de crêpe anglais.

Chapeaux de crêpe anglais, grands voiles.

Écharpes de crêpe anglais.

Bonnets avec barbes.

Cols et manches à biais, en crêpe anglais.

Gants de soie noire ou peau de Suède.

Bas noirs en soie ou en filoselle.

Mouchoirs à vignettes, avec larges ourlets noirs. Bijoux en jais ou en bois durci. Manchons d'astrakan, castor ou sibérienne. Bourses, éventails. — Nous compléterons à l'occasion ces renseignements pour les deuils des autres degrés et périodes.

Ch. D.

8. Fichu de grenadine.

11. Fichu de crêpe anglais.

PLANCHE G. N° 825. — DESCRIPTION, PAGE 542.

TOILETTES D'INTÉRIEUR

Modèles de la Ville de Paris (rue Montmartre, 170). — Patrons épinglés : 1re fig., 3 fr. ; — 2e et 3e fig., 6½ fr.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ÉLÉGANTE TOILETTE
Modèle de la Scabieuse (rue

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 822. — DESCRIPTION, PAGE 542.

ÉLÉGANTE TOILETTE DE DEMI-DEUIL (DEVANT ET DOS)

Modèle de la Scabieuse (rue de la Paix, 10). — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA RICHESSE ET LE BONHEUR

(NOUVELLE. — FIN.)

VI

Nous n'avons pas décrit les splendeurs du banquier, nous ne raconterons pas les conséquences de sa ruine : le spectacle de la misère supportée sans énergie ni dignité n'est pas plus attrayant que celui de l'inconduite dorée. Nous nous bornerons à constater l'état de dénûment absolu dans lequel se trouva Maurice quand il eut vendu son mobilier somptueux, ses chevaux, sa vaisselle et que le produit de ces ventes successives eut été absorbé par le jeu et les nécessités de la vie. Il vécut alors d'expédients, et il arriva un jour où toute sa fortune se réduisait à une bague de prix, don de sa mère, qui ne l'avait jamais quitté. Pour la première fois il songea à cette ressource suprême et, pour la première fois aussi, une larme vint mouiller sa paupière. Il songea alors au passé et le remords entra dans son âme avec le souvenir de ses jeunes années. Il porta un regard de regret sur l'ermitage des bords du Rhône. Après son abandon, il n'osait plus songer à aller y demander un asile; il n'avait pas même répondu à la lettre qui lui annonçait la mort de son oncle, de son bienfaiteur.

Toutefois, il ne pouvait plus rester à Paris et quelque chose lui disait que la Provence, si bonne, si généreuse pour lui dans son enfance, lui vaudrait mieux que l'air de la capitale, autrefois tant désiré et qui maintenant lui semblait empoisonné.

Dans cette extrémité, il avait songé à une vieille parente, jusque-là délaissée, mais envers laquelle du moins il n'avait pas d'ingratitude à se reprocher; il se décida à aller lui demander un asile et du pain jusqu'à ce qu'il eût trouvé moyen de se procurer l'un et l'autre.

Il partit donc à pied, à petites journées, et fit péniblement cette longue route sur le produit de sa bague qu'il s'était décidé à livrer à un joailler.

Arrivé à Avignon, il hésitait encore : plus il s'approchait de la Provence, plus son cœur se serrait, plus son passé se dressait devant lui comme un reproche et un épouvantail. Il fallait cependant arriver jusqu'à la demeure de sa parente, située à peu de distance de la pépinière Merville. Avant de faire cette démarche qui lui coûtait, il s'arrêta dans une hôtellerie où on ne le connaissait pas : « Là, dit-il, je prendrai un parti, le courage me viendra peut-être.» Il en fallait, en effet, pour se montrer, misérable, presque en haillons, dans ce pays d'où il était parti la tête haute et millionnaire en herbe.

Pendant ce temps, qu'était devenu Adrien? Chacune de ses démarches et de ses recherches avait abouti à une déception : ici, on lui avait dit que le banquier avait fait faillite; là, qu'il avait vendu ses meubles à vil prix; ailleurs, qu'il avait en vain sollicité un emploi; ailleurs enfin, qu'on avait cru le reconnaître à la Morgue.

Epouvanté de l'idée d'un suicide possible dans l'état de désespoir où devait être Maurice, il n'épargna aucune démarche pour le découvrir; mais, las enfin de tant de recherches infructueuses, il songea à l'anxiété d'Hélène et se disposa à repartir.

Les quatre jours qu'il fallait alors pour aller de Paris à Tarascon lui parurent autant de siècles. La diligence s'arrêtait, pour dernier relai, à l'hôtellerie où était entré Maurice. Elle était nouvellement bâtie sur les bords du Rhône; Adrien descendit pour revoir ce fleuve aimé. Il s'informa avec intérêt de la prospérité de l'établissement, et, pendant qu'il causait avec l'hôtelière, il aperçut, au fond de la cuisine, accoudé sur la table et la tête dans ses mains, un homme qui lui semblait souffrant.

Au même moment le conducteur appelait ses voyageurs en retard.

VII

La voix haute et criarde du Provençal fit lever la tête au dormeur et Adrien aperçut la figure de son ami. Il ne lui fallut que deux secondes pour le reconnaître, courir à lui et se jeter dans ses bras.

Maurice, aussi confus qu'étonné, sentit la rougeur lui monter au front, et un tremblement général agiter ses membres. Il ne pouvait croire à l'élan d'Adrien; il se rappelait sa propre conduite, son ingratitude, et elles lui parurent en ce moment si odieuses qu'il eut honte de lui-même.

Il n'était pas au bout : Adrien, pressé par le conducteur de remonter en diligence, lui cria :

— Partez, faites porter ma malle à la Pépinière, j'irai à pied jusqu'à Tarascon; laissez-moi au bonheur de revoir et d'embrasser un ami.

Et passant de nouveau son bras caressant autour du cou de Maurice stupéfait et honteux, il ne cessait de lui témoigner une joie trop vive et trop franche pour être feinte.

— Enfin, lui disait-il, enfin tu nous es rendu! mais, cette fois, tu ne nous échapperas plus, méchant garçon!

Maurice ne répondait pas à ces élans d'une amitié toute méridionale; il osait à peine lever les yeux sur l'excellent compagnon de son enfance et se méprit d'abord sur ses vrais sentiments.

— Adrien, lui dit-il, avec une froideur qui contrastait avec la fougue de son ami, vous ne connaissez pas ma position : Je suis... je suis ruiné!

— Ruiné! tu te trompes, ami; ne te souvient-il plus que tu as ici une maison, un jardin, une pépinière et des capitaux placés? Tu as fait un mauvais rêve : ce fut un long cauchemar... mais heureusement il est terminé. Nous allons reprendre notre douce vie d'autrefois, nous travaillerons ensemble, en causant comme deux frères; il est si triste de travailler seul! Oh! j'aurai donc enfin un ami! Mon Dieu, mon Dieu, je vous remercie!

Maurice ne pouvait en croire ses oreilles; mais, quand il fut convaincu par la persistance de cette affection réelle et tenace, l'attendrissement le gagna à son tour et il éclata en sanglots.

Cette scène avait attiré quelques curieux sur la porte de l'hôtellerie.

— Viens, dit Adrien aussitôt qu'il s'en aperçut, viens chez toi; Hélène nous attend avec l'impatience d'une sœur; elle sera, la pauvre enfant, aussi heureuse que nous. Donne-moi la moitié de ton bagage et partons à pied; nous avons à peine une lieue à faire et je ne l'aurai jamais aussi joyeusement parcourue.

— Mon bagage? fit Maurice en souriant tristement et montrant son bâton blanc, le voilà!... c'est tout ce qui reste de ma splendeur passée.

Adrien lui serra encore une fois la main en lui souriant avec tendresse.

— Ami, dit-il, notre chaumière est peu de chose, sans doute, comparée au luxe des banquiers napolitains, mais on y est heureux quand on s'aime et quand on sait y vivre entre le travail et la prière. Tu as peut-être un peu oublié ces deux mots-là; Hélène te les apprendra de nouveau; ne t'inquiètes donc pas et allons la retrouver.

VIII

L'accueil d'Hélène fut plus calme, plus contenu, mais non moins affectueux au fond.

— Nous vous attendions, dit-elle, et si vous en doutez, tenez, ouvrez cette porte : votre chambre est prête; vous seul y manquiez... à moins, ajouta-t-elle avec un sourire un peu malicieux, que vous ne songiez à nous quitter encore.

— Moi, vous quitter! mes bons, mes trop indulgents amis!

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

s'écria Maurice, mais j'ai mérité ce soupçon. Non, non ; croyez que je sens toute votre générosité, toute votre délicatesse ; elles me paraissent mille fois plus nobles après l'épreuve que je viens de faire. Les parasites et les faussaires m'ont fait connaître et apprécier le trésor que j'avais perdu par ma faute. Après avoir dévoré mes biens, ils m'ont tous lâchement abandonné, et c'est vous, que j'ai délaissés avec tant d'ingratitude, qui me recevez comme l'enfant prodigue. Ce ne sera pas assez de ma vie pour acquitter cette dette du cœur ; ne nous quittons donc jamais.

— J'accepte cette promesse, dit Adrien : néanmoins tu es libre, et si jamais le désir de retourner à Naples ou à Paris te revenait, sache bien que ta part d'héritage sera toujours réservée. Je ne t'en veux que d'une chose, c'est d'en avoir douté.

— Cet héritage, non-seulement vous l'avez conservé, mais vous l'avez accru. En arrivant ici, je ne reconnaissais plus la modeste habitation de nos pères ; la Pépinière est devenue un vaste jardin ; il y a là-dessous un secret.

— Pas d'autre que le travail, mon cher Maurice ; quand tu étais là pour travailler avec moi, sous la direction de mon père, je n'ambitionnais pas autre chose ; mais privé de mon compagnon et de mon guide vénéré, j'ai été forcé de prendre des ouvriers. J'étais bien triste les premiers jours ; le travail me paraissait dur ; mais, peu à peu, Dieu a béni mes efforts, et la vente s'est accrue ; elle a pris des proportions telles qu'il a fallu m'arrondir avec les bénéfices, et à chaque lopin de terre ajouté à notre petit domaine, Hélène me disait : « C'est bien ; il trouvera la portion plus grosse qu'au départ. » Ou bien : « N'est-ce pas, frère, que ceci est plus gracieux qu'auparavant ? Maurice sera bien étonné. » Tu vois, mon ami, que tu étais toujours au milieu de nous, malgré ton absence.

Adrien parlait avec âme, avec conviction, pendant que les joues d'Hélène se couvraient d'un vif incarnat.

— Assez ! assez ! interrompit Maurice ; sans t'en apercevoir, chacun de tes mots est comme un poignard. Mon ingratitude me révolte ; je suis un monstre !

— Tu es un frère... c'est moi qui ai tort de tant parler ; hier n'existe pas ; tu ne nous a jamais quittés.

Cependant Hélène s'était éclipsée, et une heure après elle vint chercher les deux amis pour les conduire sous la charmille, couverte de chèvrefeuilles, de roses grimpantes et d'aubépine en fleur. Un repas simple mais substantiel y était préparé ; les plus beaux fruits de la Provence y étaient étalés, et là encore éclata la surprise de Maurice.

— Oh ! dit Adrien, je te livre la coupable : la vanité de la ménagère perce ici. Pendant que je m'occupais de la pépinière, mademoiselle avait soin du verger et des serres chaudes, tant et si bien que l'orgueilleuse peut t'offrir à la fois de magnifiques pêches, des cantaloups, des fraises et du raisin à faire envie aux Lucullus napolitains.

— Tais-toi ! fit Maurice, en rougissant à son tour ; plus d'allusions au passé !

IX

Les deux amis étaient arrivés le samedi à la Pépinière ; le dimanche fut consacré au plaisir de se revoir et aux interminables récits de ce passé qu'on ne devait plus rappeler.

Le lundi, Adrien alla dès l'aube éveiller Maurice, encore sous le charme de ces fêtes du cœur, et lui frappant sur l'épaule :

— Ami, dit-il en riant, assez dormi pour aujourd'hui ; les ouvriers sont là, bêche en main : il faut leur tailler de l'ouvrage et leur donner l'exemple.

— Déjà ! fit Maurice, il ne fait pas jour.

— Faut-il attendre l'heure du déjeuner ? gros paresseux ! Allons debout ! la tranchée est ouverte, l'ennemi est là... Et les racines des platanes sèchent.

Maurice ouvrit de grands yeux, il crut être encore à l'époque des mercuriales du père Merville, et son cœur se serra ; mais il n'en fit rien paraître, il s'habilla en toute hâte et s'arma de sa bêche, la même, l'ancienne, qu'Adrien avait religieusement conservée... Attention délicate, sans doute, mais qui manqua son effet ; l'émotion de Maurice, en mettant sous son bras cette arme de travail, ne fut pas celle de la reconnaissance. Il y avait dans la vue de cet instrument tout un long avenir, ressemblant trop au passé.

La journée fut laborieuse et lui parut bien longue ; néanmoins, il fit bonne contenance.

— Je gage que tu as déjà des ampoules aux doigts, lui dit en riant Adrien au dîner, mais bast ! tu t'y referas. Tes mains, blanchies par les gants de Suède, vont reprendre leur dureté. N'est-ce pas que ces pêches sont bonnes ? fais-en donc compliment à Hélène : ne vois-tu pas qu'elle l'attend.

La gaieté d'Adrien ne fut pas communicative. La réponse se fit attendre, elle était apprêtée ; Hélène ne sourit pas.

Le lendemain, on travailla encore beaucoup, mais on causa peu en travaillant ; le surlendemain, ce fut pis encore : la mélancolie semblait gagner notre héros. Il acceptait sa tâche, mais c'était tout. Il eût volontiers laissé là l'outil malencontreux ; la réflexion le retenait : « Que ferai-je ? se disait-il, et qui maintenant voudrait de moi ? Force m'est bien de subir mon sort. »

Un mois s'écoula ainsi.

Hélène s'aperçut la première de cette disposition à la tristesse, et si son excellente nature s'en alarma un peu, elle ne lui en fit pas un crime : « Sa vie de Paris lui revient en mémoire, se dit-elle, c'est bien naturel ; on ne se remet pas si vite au travail, quand on en a perdu l'habitude au milieu des plaisirs. » Et songeant aussitôt au remède, elle résolut de lui adoucir ce retour.

— Adrien, dit-elle à son frère pendant la veillée, qui se faisait au coin du feu comme jadis, Adrien, le verger a besoin de nos soins ; tu l'as trop abandonné. Je te demande Maurice pour quelques jours, il m'aidera à le dégager des hautes herbes qui l'encombrent, à couper les branches gourmandes et à le préparer pour le printemps. Je songe à mes fruits, moi !

— Voyez l'égoïste ! dit Adrien gaiement, mais je n'y vois aucun inconvénient, et j'aime trop Maurice pour te refuser. Le sécateur le reposera de la bêche.

Inutile de dire que Maurice accepta avec empressement, et, dès le lendemain, les deux jeunes gens furent seuls, comme au matin de leur vie, causant et riant ensemble, tout en émondant les pêchers et les abricotiers.

Il n'y avait rien que de très-naturel dans cette nouvelle disposition qui, du reste, devait être tout à fait transitoire ; mais l'âge, une séparation de plusieurs années avaient cependant changé les choses : la beauté d'Hélène s'était développée, sa conversation était plus attrayante, plus élevée, son air plus doux, sa gaieté communicative... Aussi Maurice ne s'ennuya plus ; les stations au verger lui parurent trop courtes, et le matin, il était là avant le lever du soleil, attendant sa compagne de travail.

Les femmes comprennent vite leur force : Hélène sentit ce premier succès et en profita pour envelopper Maurice d'une atmosphère de douce piété et de morale qu'elle eut soin de ne pas rendre trop sévère. Elle lui fit raconter ses journées de Naples et de Paris, et compara cette vie désœuvrée, inutile, semée de tant de périls et de déceptions, à la douce vie des champs aidée de l'étude et des causeries de famille.

Maurice était enchanté : Je ne vous connaissais pas, lui disait-il quelquefois. » Hélène souriait, et, loin de s'enorgueillir de cette louange indirecte, elle redoublait de ruse et, de surprise en surprise, mettait tout à fait son cousin sous le charme. Douce diplomatie, arme terrible de la femme quand elle est tournée vers le mal, privilége divin quand elle a pour but le bonheur du prochain.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Au bout de deux semaines, Adrien ne reconnaissait plus Maurice.

X

Cependant les travaux du verger étaient terminés ; malgré son désir de continuer ces causeries si douces, Maurice allait être forcé de reprendre le travail de la pépinière ; mais son air était si triste que la bonne Hélène en eut encore pitié ; peut-être aussi ne trouvait-elle pas sa cure assez complète, et, au moment où il allait accompagner Adrien au grand chantier, sur les bords du Rhône, elle dit à ce dernier :

— Tu m'enlèves déjà mon ouvrier ! j'y avais compté jusqu'au bout.

— Je croyais le verger fini, dit Adrien étonné.

— Oui, mais le jardin est jaloux de la propreté de son voisin ; là encore il y a des allées à ratisser, des gazons à sarcler, des vases à dépoter, des plantes grasses à nettoyer, des boutures, des marcottes, des greffes...

— Ta, ta, ta ! fit Adrien, voilà bien les femmes ! Si on les écoutait, on sacrifierait toujours l'utile à l'agréable.

— Non, mais vous savez bien, monsieur mon frère, quand les roses ou les chèvrefeuilles tombent en longs fils sur votre assiette, dire à votre sœur : « C'est pourtant à Hélène à veiller à ces détails, je ne puis être partout. » Eh bien ! Hélène y veille.

— Et Hélène a toujours raison, dit Adrien en l'embrassant ; garde ton ouvrier... qui n'a pas l'air de se plaindre de cette tyrannie.

Le jardin succéda donc au verger, et le premier *travail* de Maurice fut de s'asseoir sous cette charmille de roses et de reprendre une causerie abandonnée à regret.

Hélène profita de cette disposition pour lui montrer le côté odieux de l'égoïsme qui éloigne les cœurs, les funestes conséquences de l'oisiveté et les bienfaits d'un labeur quotidien qui donne, avec l'aisance, la paix de l'âme.

Elle parla tant et si bien que Maurice, convaincu par sa douce éloquence, lui promit des efforts prodigieux.

Enhardi par cet entretien intime, il fut plus loin, et demanda d'avance le prix de ses efforts.

— Hélène, lui dit-il, j'ai les meilleures intentions du monde, mais le passé m'effraye pour l'avenir. Je me méfie de moi ; voulez-vous m'aider ? Seul, je ne réponds pas de moi ; avec une compagne forte et courageuse, je porterai mieux le fardeau ; j'aurai ma récompense tous les jours en rentrant, et je suis certain qu'ainsi mon courage ne faiblira pas.

Quelque préparée que fût Hélène à cette demande, désirée par son père et son frère dans des temps bien éloignés, elle n'en ressentit pas moins une vive émotion. Elle se recueillit un instant, et répondit ensuite avec calme et simplicité :

— Mon cher Maurice, vous êtes déjà un frère pour moi, vous le savez, et ma confiance dans ces derniers temps vous le prouve mieux encore. Il n'eût dépendu que de vous de resserrer ces liens. Vous avez préféré courir les aventures, essayer du luxe et des jouissances du monde. Nous en avons été affligés, mais il n'était pas en notre pouvoir de vous retenir : ce qui n'eût été que prudence et sagesse vous eût paru en ce moment égoïsme ou calcul intéressé. Vous avez fait une rude expérience et reçu une terrible leçon... En avez-vous profité ? Etes-vous bien guéri ? Il nous est permis d'en douter un peu. Vous allez vous récrier et promettre, ajouta-t-elle en voyant un mouvement de Maurice, faites mieux : prouvez-moi par votre constance et votre travail, par votre gaieté, indice de la paix de l'âme, que vous êtes heureux au milieu de nous et ne rêvez plus les aventures. Je vous demande une épreuve d'un an comme punition de vos méfaits passés, dit-elle en riant, Est-ce trop exiger ?

— J'accepte, dit Maurice, trop joyeux pour marchander, nous ne nous quitterons plus. La punition est longue .. mais j'ai mérité cette défiance et n'ose m'en plaindre.

— Alors, mon ami, dit Hélène en lui tendant la main, faites votre demande à mon frère, et, s'il l'agrée... mon élève deviendra mon très-honoré maître.

— Maître toujours soumis, ma chère cousine ; l'élève n'oubliera jamais les leçons de douce morale qui ont mis dans son âme le germe des vertus de famille et l'amour du travail.

A partir de ce moment, la conduite de Maurice fut exemplaire ; son caractère prit une teinte d'abord sérieuse et résignée, puis plus gaie et si franchement heureuse qu'Hélène abrégea la durée de l'épreuve : six mois après la conversation que nous venons de rapporter, le mariage se célébrait dans la belle église de Sainte-Marthe.

Quelques années plus tard, les enfants de Maurice et d'Adrien, marié à son tour, jouaient dans le verger et se disputaient les fruits de ses arbres, sous l'ombrage desquels avait eu lieu la guérison de notre héros.

Corrompu, presque avili par l'excès d'une fortune qu'il n'avait ni acquise, ni méritée, régénéré par l'éloquence douce et persuasive d'une jeune fille et réhabilité par le travail, il aimait à répéter ce proverbe souvent vérifié :

« La richesse ne fait pas le bonheur. »

— A moins, répondait Adrien avec quelque orgueil, à moins qu'on ne l'ait amassée à la sueur de son front et qu'on l'emploie à faire du bien.

H. Roux-Ferrand.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Il vient de mourir un excellent homme qui n'avait d'autre notoriété dans le monde que d'être le mari de sa femme : c'est le comte de Beaumont, qui épousa, à la fin de la Restauration, la fille de Dupuytren, avec cinq millions de dot, ce qui valait plus du double d'aujourd'hui. Le faubourg Saint-Germain, qui n'était point habitué encore à de pareilles fugues de la part de ses membres, en fut si furieux qu'il intitula le nouveau ménage « les Beaumont *bistouri* », pour les distinguer non-seulement des autres personnes de la même famille, mais encore de tous ses homonymes qui sont nombreux, car il y a beaucoup de Beaumont dans notre beau pays de France.

Le comte, qui était homme d'esprit et qui trouvait que cinq millions payaient fort largement ce sobriquet, ne faisait qu'en rire, tandis que sa femme avait pris la chose tout à fait au sérieux, au point que le souvenir de son père, — souvenir très-glorieux pourtant, — lui était devenu la chose du monde la plus désagréable. Le docteur Ségalas racontait, comme preuve de ce dire, ce qui lui était arrivé à lui-même.

Il possédait près de Saint-Germain le château de la Jonchère, propriété princière s'il en fut, et qui avait été louée pendant plusieurs années par l'ambassadeur d'Angleterre ; mais cet ambassadeur ayant été changé, la propriété, que M. Ségalas n'habitait pas, se trouva tout naturellement à louer. Or, un jour, un monsieur et une dame, arrivant en brillant équipage, se présentèrent pour prendre à bail ce beau château, au sujet duquel leur notaire leur avait donné les meilleurs renseignements. Ils le visitent, tout leur plaît, les conditions aussi leur conviennent ; il s'agit donc de dresser un petit acte du bail qu'on veut passer et, pour ce faire, les nouveaux venus déclinent leurs noms, prénoms et qualités : c'étaient les Beaumont *bistouri*.

En apprenant que c'est la fille de Dupuytren qui va devenir sa locataire, le docteur Ségalas témoigne une vive satisfaction :

— Votre illustre père a été mon cher maître, madame, dit-il à

la comtesse, et je suis heureux, bien heureux que ce soit la fille de celui qui... de celui que...

Le pauvre docteur n'avait pas achevé son compliment que Mme de Beaumont bondissait comme une biche blessée, et de l'air le plus maussade :

— Venez, monsieur, dit-elle à son époux, en se dirigeant à grands pas vers la porte, ceci ne me convient pas... je n'en veux à aucun prix !...

Et elle sortit, laissant M. Ségalas tout confus, tandis que le comte la suivait au moins aussi honteux que leur hôte. Mais je le répète, sa très-grande qualité était d'être avant tout le mari de sa femme, qui, paraît-il, n'avait pas du tout un bon caractère. A la vérité, elle savait de qui tenir, car cette humeur, elle en avait héritée de son père avec ses millions.

Dupuytren était d'un caractère sombre et taciturne ; c'était le roi de la science, tout le monde l'admirait, mais personne ne l'aimait, et quand la mort vint le frapper, s'il fut regretté comme chirurgien éminent, il n'emporta ni un regret ni une larme. Malgré son apparence sauvage, il était courtisan jusqu'au fond de l'âme : aussi, se trouvant alors dans tout l'éclat de sa gloire, il affectait une dévotion extrême pour plaire à la Dauphine, près de qui il était en grande faveur ; mais sa cafarderie ne trompait que la princesse, et les personnes de son entourage s'en moquaient à cœur joie. A preuve le joli mot dit par le duc de Maillé, un jour que ce seigneur était de service à la chapelle.

C'était à Saint-Cloud, à la messe qui se disait chaque matin au château et à laquelle assistait la princesse. Dupuytren, étant venu pour faire sa visite habituelle, s'y rendit en toute hâte, et, pour que la duchesse d'Angoulême s'aperçût de sa présence, au moment de l'élévation, il laissa tomber de ses mains un volumineux livre de prières, garni de massifs fermoirs et qui fit, en tombant, un bruit si terrible que la princesse leva vivement la tête.

— Voici le baron Dupuytren qui perd ses heures, dit-elle.

— Mais qui ne perd pas son temps, Madame, fit le duc de Maillé en s'inclinant respectueusement.

Et ce mot courut la cour et la ville, car on aimait alors la finesse dans l'esprit.

Dupuytren estimait peu l'espèce humaine et ne faisait pas grand cas de son intelligence. « Les charlatans ont bien raison de la duper, disait-il avec humeur, et la science ne sera jamais prisée par elle autant qu'une grossière faconde. » Cependant, il travaillait sans cesse pour en acquérir davantage, de cette science qu'il semblait dédaigner, et peu d'hommes ont eu une existence aussi remplie que la sienne ; levé avant cinq heures du matin et se couchant fort tard, tous ses instants étaient comptés et occupés : aussi la vie domestique lui offrait-elle très-peu de charmes. Il avait épousé une demoiselle Sainte-Olive, grande, sèche, brune, élégante et galante, ajoutait la chronique d'alors. Ladite chronique s'appuyait sur ce fait qu'un beau jour, ou plutôt un beau soir, le baron, étant rentré chez lui à l'improviste et ayant trouvé sa femme en compagnie intime, avait fait passer le galant par la fenêtre et madame par la porte, quoiqu'il fût fort tard, ce qui avait tout naturellement amené une séparation. A partir de ce moment, il se donna complétement à sa fille qui s'en montra profondément reconnaissante, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

C'est chez Mme Dupuytren, alors séparée et habitant un modeste logement dans une maison de la rue Joubert, qu'eut lieu cet affreux assassinat dont tout Paris parla, car on assassinait alors bien moins qu'on ne le fait aujourd'hui.

La baronne était allée au bal et sa femme de chambre devait l'attendre. Quand, de retour, elle voulut rentrer dans ses appartements, elle eut beau frapper et carillonner à la porte, personne ne vint lui ouvrir : elle dut donc aller appeler le concierge à son aide. Celui-ci s'empressa d'accourir et se vit obligé de défoncer la porte pour qu'on pût pénétrer dans l'appartement. Que vit-on alors ?... La malheureuse femme de chambre étendue par terre avec sa robe relevée.

— Ah mon Dieu ! s'écria Mme Dupuytren en courant précipitamment vers elle pour lui porter secours, et en baissant vivement la robe.

Mais jugez de son horreur, quand elle vit la tête de la malheureuse rouler à ses pieds !... Elle avait été décapitée... L'appartement était entièrement dévasté ; argenterie, bijoux, argent, tout y avait passé ; on voyait que le criminel connaissait les êtres du logis.

C'était, en effet, un ancien domestique de la maison. Il fut heureusement retrouvé, condamné et guillotiné. A ce sujet, je me rappelle avoir entendu raconter par la baronne que son mari, — qui dans sa jeunesse avait connu le trop célèbre Guillotin, parrain de la sinistre machine, — assurait que ce docteur, qui était au demeurant le meilleur homme du monde, faisait profession du plus naïf enthousiasme pour sa découverte et répétait sans cesse ceci, non-seulement à ses collègues de l'Assemblée nationale, mais encore à tous ceux qui voulaient l'entendre :

— Le supplice que j'ai inventé est si doux, si doux, qu'il n'y a vraiment que l'idée de la mort devant le suivre qui puisse le rendre désagréable. Ainsi, si l'on ne s'attendait pas à mourir, on croirait n'avoir senti sur le cou qu'*une légère et agréable fraîcheur*, voilà tout.

— Et je le crois comme lui, disait Dupuytren, c'est une opération sitôt faite !

Puis il ajoutait aussitôt :

— Mais j'aime mieux le croire que de m'en assurer par moi-même.

Il paraît que l'ancien domestique devenu assassin, — lequel devait, lui aussi, avoir entendu raconter cette histoire, — fut plus curieux que son maître, puisqu'il voulut vérifier l'appréciation du docteur Guillotin.

Comtesse DE BASSANVILLE.

LE TRÉSOR DE LA FAMILLE

« La science la plus utile à l'homme est, sans contredit, celle qui lui apprend à bien vivre et à tirer le meilleur parti possible de ce qu'il possède. » Ainsi débute, en sa préface, M. J.-P. Houzé, l'auteur d'un livre excellent, et qui a le rare mérite de répondre à son titre : *Le Trésor de la Famille, encyclopédie des connaissances utiles dans la vie pratique.*

Nulle science, en effet, n'est plus utile à l'homme que celle qui s'applique à la solution de tous les problèmes de la *vie pratique*, qui englobe toutes les connaissances ayant pour but de procurer le bien-être et le bonheur domestiques. C'est ce qu'ont admirablement compris les Anglais, qui mieux qu'aucun autre peuple entendent le confortable ; la preuve en est dans le succès que ne cesse d'obtenir en Angleterre l'ouvrage d'un de leurs écrivains spéciaux : *Inquire within*, sorte d'étude du chez soi, de manuel arrivé aujourd'hui à sa soixante-sixième édition.

Un tel succès devait trouver de l'écho en France, où l'on se préoccupe sans cesse d'améliorer les conditions de l'existence par l'étude de tout ce qui constitue la vie à bon marché, en même temps que de ce qui peut la rendre agréable. Aussi s'est-il rencontré un éditeur intelligent pour faire exécuter, à l'usage des Français, un livre du genre de l'*Inquire within*, et nous sommes heureux de pouvoir ajouter que, loin de rester au-dessous du modèle, M. J.-P. Houzé l'a de beaucoup dépassé. Il en a si bien élargi et complété le cadre, qu'il est parvenu à ne rien omettre d'indispensable : il a résumé clairement, dans un joli volume portatif de près de 900 pages, tout ce qui concerne l'habitation, l'ameublement, l'alimentation, l'habillement, la toilette, l'hy-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

giène, la médecine et la pharmacie domestique, l'éducation et l'instruction des enfants, les usages de la société, les règles de la politesse, les lois de l'économie domestique, et ces mille recettes d'une application facile et d'une si grande utilité dans la vie. Les lois usuelles, les règlements de police, les connaissances nécessaires pour mener soi-même à bonne fin ses affaires y sont également résumés, et il n'est pas jusqu'aux yeux, récréations artistiques, scientifiques et autres, qui ne figurent parmi les nombreux sujets que des écrivains spéciaux et compétents ont été chargés de traiter ou de revoir.

Le grand écueil d'un ouvrage de ce genre eût été le manque d'ensemble, de coordination ; M. Houzé a su l'éviter en adoptant l'ordre par matières, traitant chacune à son tour et séparément, et en donnant, à l'aide d'une table complète (véritable dictionnaire placé à la fin du volume) et de numéros de renvoi, le moyen de se reporter au paragraphe qu'on peut vouloir consulter.

Nous aurions voulu donner dès aujourd'hui une idée de ce précieux manuel et de la méthode employée pour sa rédaction, en en reproduisant un fragment. Le manque d'espace nous oblige à renvoyer cette citation au prochain numéro. Mais nous ne voulons pas attendre jusque-là pour donner à nos lectrices une excellente nouvelle.

Séduits par le caractère d'un ouvrage qui mérite entre tous d'être propagé, nous avons pensé à en faciliter l'acquisition à toutes nos Abonnées. Nous nous sommes donc adressés directement à l'éditeur, M. J. Rothschild, et nous avons été assez heureux pour obtenir de lui la faveur suivante : celles de nos Abonnées qui voudront bien envoyer à M. J. Rothschild, éditeur (rue des Saints-Pères, 13), avec une bande de leur journal, quatre francs en un mandat ou en timbres-poste, recevront *franco* un exemplaire coquettement cartonné du *Trésor de la Famille*, qui coûte dans le commerce, expédié par la poste, 5 fr. 75. C'est donc une différence de près de deux francs.

Nous devons ajouter que cette faveur, tout exceptionnelle, est limitée à la fin de l'année courante. C'est une raison de plus pour que nos Abonnées se hâtent d'en profiter, et nous ne saurions trop les engager à se munir, dans de telles conditions, d'un livre qui, en se présentant sous la forme d'une véritable encyclopédie des choses usuelles, est bien certainement le meilleur conseiller intime que nous connaissions.

Robert Hyenne.

ÉCHOS DE LA MODE

Aux dernières courses d'Auteuil, quelques jolies toilettes d'automne se montraient dans l'enceinte du pesage : des costumes en drap chiné avec bandes de velours frappé de deux tons ; d'autres, en peluche sur jupon de faille, avec petit chapeau de peluche assortie à la robe, obtenaient tous les suffrages.

Nous aimons moins les bonnets de loutre, ornés d'une plume de coq de bruyère, adoptés par quelques femmes : cette coiffure est bonne seulement pour les voyages.

Le chiné a la vogue, cette année, et l'on a fabriqué de fort jolies étoffes nouvelles dont il est le principe. Il est toutefois bien plus heureux dans les tons foncés que dans les tons clairs, et se prête surtout aux costumes de jour en laine.

***

Un filateur de Barrow in Furness (Angleterre) vient, dit-on, de faire une découverte industrielle destinée à opérer une véritable révolution dans la toilette des femmes.

Il a trouvé le moyen de fabriquer avec le jute (variété de chanvre qu'on tire en abondance des Indes) un tissu qui joint l'éclat et la finesse de la soie à la souplesse et à la douceur de la laine. En outre, cette nouvelle étoffe se prêterait admirablement à la teinture en toutes nuances.

Pour célébrer dignement cette importante innovation, un bal monstre va être donné prochainement, dans lequel les dames ne porteront que des toilettes faites de ce tissu de jute.

Ch. D.

REVUE DES MAGASINS

Toutes les femmes renouvellent en ce moment, — si déjà la chose n'est faite, — toute leur garde-robe. Ce sont partout de nouvelles toilettes, ou des changements à vue pour les anciennes. Bref, c'est l'instant ou jamais de posséder un corset irréprochable ; lorsqu'on ne l'a pas, il importe de se le procurer.

Le corset *Sultane* de la maison de Plument constitue donc une actualité qu'il convient de signaler en traitant la question de l'habillement. C'est vraiment le corset indispensable aujourd'hui, avec sa ceinture « Jeanne d'Arc », posée sur son bord inférieur, de manière à brider et refouler les hanches trop saillantes. Ce précieux modèle est établi en beau coutil ; les baleines sont de première qualité, ainsi que les aciers ; il est, en outre, garni de peluche dans le bas et de dentelle ou broderie anglaise dans le haut. Malgré tant d'avantages, le prix du corset *Sultane* est à la portée de toutes les bourses, car 35 francs ne sont pas une somme quand il s'agit d'avoir une jolie taille.

Par nos précédents articles, nos lectrices savent que la maison de Plument est parfaitement organisée pour tout ce qui concerne la toilette de dessous. Elles peuvent donc s'adresser rue Vivienne, 33, pour n'importe quel achat de corset, jupons, robes de chambre ou tournures.

SPÉCIALITÉS

Lorsqu'un produit se fait remarquer par des qualités indiscutables, nous nous faisons toujours un plaisir de le signaler, et nous y revenons d'autant plus volontiers que nous avons la conscience de rendre service à nos lectrices. Voilà pourquoi nous tenons à constater une fois de plus les excellents effets du *lait antéphélique* de Candès. Impossible d'avoir la blancheur nacrée et la fraîcheur de carnation des femmes qui font usage de ce lait sans pareil, si l'on néglige de s'en servir.

Le *lait antéphélique* s'emploie au quart, au tiers, ou à moitié d'eau, selon l'état plus ou moins uni de la peau ; rougeurs, taches jaunes, masque de grossesse, etc., tout disparaît sous cette influence heureuse. Le flacon coûte 5 francs ; on se le procure en en faisant la demande à M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26).

M. d'A.

AVIS IMPORTANT

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire ; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

De tous côtés on entend parler de mariages, à Paris comme en province; c'est, du reste, une observation facile à établir, qu'au retour des eaux, de la villégiature, ainsi qu'à la fin de l'hiver, après le carême, on se marie davantage. Le moment est donc bien choisi pour nous occuper de toilette de mariage : sujet intéressant et toujours nouveau, quoique certains côtés en soient tellement classiques que la mode n'a rien à y voir.

La couleur blanche et la fleur d'oranger sont d'une obligation indiscutable pour une toilette de mariée, tout le monde le sait. Quant aux changements qui s'opèrent dans l'ensemble de l'habillement, ils s'appliquent presque exclusivement à la forme à donner à la robe, au genre de l'étoffe à choisir et à la pose des garnitures, lorsqu'il y en a. La façon d'arranger les cheveux subit également des modifications, ainsi que la manière de placer la fleur d'oranger et le voile. Si nous ajoutons que la chaussure et, parmi les accessoires de circonstance, le livre de messe sont soumis, eux aussi, aux caprices de la mode, nous aurons indiqué en quelques mots le programme que nous nous proposons de parcourir.

P. N° 388. — Parure habillée pour jeune fille.

La faille est l'étoffe le plus généralement employée ; le satin ne sert guère que pour des garnitures, dépassants, biais, rouleautés, etc. La sicilienne est encore fort considérée, surtout des femmes économes, car cette étoffe supporte très-bien la teinture. Vient ensuite la série des beaux tissus brochés, lampas et velours frappés, dernière expression de l'élégance. Il est juste d'ajouter que ces magnifiques étoffes font d'autant plus d'effet qu'on leur oppose de l'uni, la faille par exemple.

La forme princesse est tout naturellement le genre qui sied le mieux à une mariée ; sa ligne, d'une simplicité et d'une pureté exquises, est bien le cadre qui convient au sujet. On lui adjoint parfois un plastron-tablier, un grand gilet, une traîne de cour indépendante, ce qui facilite l'emploi des deux étoffes.

Le crêpe lisse et le crêpe anglais entrent pour leur part dans l'organisation d'une toilette de ce genre; on s'en sert pour les garnitures de plissés, de drapés, ainsi que pour collerette avec modestie et manchettes assorties. Les jolies gazes brochées, les broderies sur crêpe de Chine, les dentelles, le cygne sont autant d'éléments à indiquer pour donner un ton plus élégant à l'ensemble. Mais ce n'est pas tout ; dernièrement un célèbre couturier parisien a mis toute la société en émoi par une singulière innovation : il avait orné une superbe robe de mariée d'écharpes diaphanes et de guirlandes de roses blanches; de fleurs d'oranger, c'est à peine s'il en paraissait quelques brins clair-semés. Cette originalité n'a point été goûtée, tant s'en faut; chacun se demandait pourquoi l'on avait dissimulé avec tant de soin cette fleur symbolique qu'une jeune fille est si fière de porter, et dont elle n'a qu'une fois dans sa vie l'occasion de se parer.

Ce manquement est d'autant plus incompréhensible qu'on fait aujourd'hui des franges de fleurs et boutons d'oranger tout à fait charmantes; il n'y manque rien, pas même le parfum. Il y a mille façons d'utiliser une garniture de ce genre : on la dispose en tablier avec des draperies plusieurs fois répétées ; elle peut encore border le bas d'un gilet ou bien contourner la traîne de cour, etc. Mais au milieu de tout cela, comme on aurait tort d'oublier le bouquet de traditionnelle mémoire!

Quant à la coiffure de mariée, c'est affaire de physionomie... et de coiffeur. Nous ajouterons, cependant, qu'il y a tendance à ne plus se charger de lourds échafaudages de cheveux; une grande simplicité est surtout élégante. La fleur se place en couronne, en piquet ou en cache-peigne. — Le voile est également

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

réglé d'après le goût et selon le genre de beauté de la jeune épousée. A la Juive, il couvre toute la tête et enveloppe la toilette entière. On préfère actuellement le voile à l'Espagnole, c'est-à-dire fixé sur l'arrière de la tête, contre le peigne d'écaille, avec piquet de fleurs d'oranger, demi-guirlande, ou cache-peigne. Il y a aussi le voile à l'Orientale, qui consiste en un turban vaporeux voilant la couronne virginale; ses deux bouts sont croisés au bas de la tête derrière, sous un bouquet de fleurs d'oranger; le reste flotte sur les épaules et sur toute la toilette.

Ne manquons pas de signaler aux futures jeunes mariées le joli soulier Louis XV en satin blanc, à hauts talons cerclés d'argent, avec garniture de bouffettes de satin fixées par un bouquet de boutons et fleurs d'oranger, le tout voilé de tulle.

—

La grande nouveauté pour les MODISTES, c'est le grèbe teint, dont elles se servent comme garnitures variées (bordures, piquets, aigrettes, cache-peignes), quand elles n'en font pas toute la coiffure. Outre le grèbe naturel, d'un blanc d'argent, il y a donc maintenant du grèbe de toutes teintes : bleu électrique, clair de lune, — une nuance de poëte, — vert mousse, bleu marine, caroubier, loutre, etc. Ce dernier ton s'accommode fort bien avec le velours et le satin assortis, pour capote Marie Stuart ou autre. Les plumassiers se sont livrés à une foule de fantaisies en ce genre : pompons-aigrettes pour chapeaux ronds, pompons « double lyre » pour coiffures de jeunes filles, etc.

Les fleuristes, elles non plus, ne restent pas en arrière; parmi leurs plus gracieuses créations, nous citerons les aigrettes d'oiseaux-mouches nichés dans un vrai nid de mousse, au pied de deux feuilles de magnolia argentées. En dehors des aigrettes de ce genre, on trouve des nids détachés, avec deux oiseaux : l'un dedans, l'autre sur le bord, les ailes déployées; puis des oiseaux-mouches traversés par une flèche d'or.

La bijouterie continue de jouer un rôle important chez nos marchandes de modes. L'autre jour, c'était une capote de peluche blanche qu'on nous montrait : elle était garnie de draperies de peluche et d'un beau piquet de têtes de plumes d'autruche. Trois grosses abeilles dorées montaient vers les plumes et donnaient une pointe d'originalité au modèle, que complétaient des brides de satin et un bandeau de bouclettes de même ruban. Ajoutons que ce chapeau était destiné pour visites de noce.

Le ruban de satin à double face est employé à profusion par les modistes; rien de mieux comme brides, le côté le plus clair tourné vers la figure. Le bavolet commence à prendre plus d'importance; on en voit quelques-uns qui sont rajoutés et non plus tout plats; une dentelle, une frange en suit les bords. On revient aussi aux bordures de plumes pour la petite capote, mais en mignonne proportion.

—

On nous demande quelques explications au sujet de la traîne-balayeuse servant de long jupon de dessous. Ce n'est pas précisément une question de LINGERIE, mais elle y touche de si près qu'en la traitant nous ne nous éloignons pas trop du sujet. La traîne-balayeuse se pose sous la traîne de la robe qu'elle est destinée à soutenir; elle se fait en bonne percale, entourée de grosses ganses cablées. Un plissé balayeuse en recouvre les bords inférieurs et se continue sous la robe tout autour. Avec ce modèle, on se passe d'un long jupon blanc : voilà le grand avantage qu'il présente.

La dentelle torchon, autrement dit dentelle de Mirecourt ou Clovis, a détrôné toutes les petites imitations dont on abusait tant, les années précédentes, sous le nom de valenciennes anglaises et autres. Elle a le mérite d'être vraie, d'être solide et de ne pas coûter cher : il est donc juste d'en profiter largement. Les jolies parures Louis XIII, qu'on voit partout aujourd'hui, plaident admirablement sa cause. Cols et manchettes de fine toile, encadrés d'une haute dentelle torchon; pierrots de mousseline plissée, garnis de même, avec collier de dentelle ruchée serré au cou par un ruban de satin à double face : tout cela rivalise de coquetterie.

Un autre modèle consiste en un large col *Marion Delorme* en mousseline coulissée à distances très-rapprochées, ce qui donne un aspect mousseux fort agréable à voir; le bord est garni d'un plissé de dentelle torchon très-fine. Des ruches de mousseline, rehaussées de dentelle, ornent le haut du col, qui se ferme par une coulisse dans laquelle est passé un ruban.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 388.

PARURE *Marie-Stuart*. — Ce gracieux modèle est tout en mousseline et valenciennes. Une grosse mousseline claire donne la forme pour le col et les manches, et elle est recouverte de mousseline coulissée. Sur chaque coulisse est cousu un velours étroit, rehaussé d'une petite valenciennes. Sur tous les bords court un volant de même dentelle dont le pied est dissimulé par une petite dentelle. Collerette ruchée autour du cou, avec nœud « aiguillette » en velours. — Tout le velours est, à volonté, noir ou de couleur.

G. N° 810.

TOILETTE DE VISITE ET TOILETTE DE RÉCEPTION. — 1. Costume princesse en broché de laine et soie de couleur loutre et armure de laine assortie. — Le devant de la robe est fermé au milieu par une ligne de boutons qui s'arrête à moitié du tablier; de là part un coquillé de dentelle noire qui se continue jusqu'au bas. Une double dentelle, posée pied contre pied, dessine un veston sur le devant du corsage et se termine au bas du dos sous un nœud de ruban. Le bas du tablier est entouré d'un volant de dentelle semblable, et ses draperies se perdent sous des panneaux d'armure placés de côté; ces panneaux sont plissés et garnis de même. Un volant d'armure plissée, orné de dentelle, simule le bord d'un jupon devant et de côté. Le dos princesse est légèrement froncé dans les coutures de côté près des panneaux; il forme traîne et ses bords sont garnis d'un volant d'armure et de dentelle noire remontant sur les côtés. Manches en armure, terminées par un parement de tissu broché dont les deux bords sont garnis de dentelle. — Capote de velours épinglé jaune. Fond mou; passe doublée de satin rouge et ruchée à gros plis. Un groupe de roses de teintes différentes garnit le sommet de la passe; il cache le pied d'une plume de ton loutre dégradé, posée en aigrette. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de faille réséda et broché de soie loutre sur fond assorti; les garnitures en faille bleu électrique. — Jupon de faille, garni de volants posés en biais sur le devant et recouvrant toute la traîne derrière. Ces volants sont bordés de faille bleue. — Tablier en tissu broché, entouré d'un volant de faille réséda plissé, sur lequel retombent des pattes lisérées de bleu. Le tablier est découpé en biais, de façon que ses bords suivent la disposition des volants et que ceux-ci soient bien découverts. — Gilet-plastron en faille bleue, rayé de bandes réséda, et décolleté en carré. Le corsage habit est un tissu broché. Un liséré bleu en encadre le haut avec un plissé de faille réséda. A partir des angles du gilet, l'habit est orné de revers de faille réséda lisérés de bleu, qui s'amincissent vers le bas et forment bordure par derrière. L'habit est relevé en pouff et le revers de gauche se trouve compris dans les drapés; ceux-ci forment plusieurs coquillés qui s'inclinent du côté droit. La manche, en faille réséda, est garnie dans le bas, comme le tablier, de plissés et de pattes lisérées. — Lingerie ouverte en crêpe lisse. — Prix du patron : 5 francs.

(*Voir, pour ces toilettes, la gravure coloriée* n° 1469, *qui les présente sous un autre aspect.*)

G. N° 834.

Toilettes d'enfants. — 1 et 5. Costume de neigeuse vert myrte, pointillé de toutes couleurs, pour petite fille de dix à onze ans (devant et dos). — Robe de forme princesse, fermée en biais devant par des boutons de nacre orjentée. Le dos n'a qu'une seule couture au milieu ; les devants constituent les petits côtés au moyen d'une pince. Le bas du dos se détache des coutures pour former deux pattes qui retombent sur un faux jupon. Celui-ci, en cachemire vert de même ton, est tout plissé et se continue au bas de la robe en un simple volant également plissé. Une draperie de faille assortie part du côté gauche de devant, où elle est fixée par une boucle de nacre pareille aux boutons, passe sous le pan gauche du dos qu'elle relève en lui faisant former une coque plate, et entourant ainsi toute la robe, va se terminer à l'ouverture. Col rabattu en cachemire ; parement pareil aux manches, fixé par des boutons de nacre. — Chapeau rond en feutre vert mousse. La passe, relevée d'un côté, est doublée de velours assorti. Draperie de faille verte autour de la calotte, formant un nœud au sommet. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

2 et 4. Costume en vigogne et faille de ton noisette, pour fillette de quatorze ans. — Robe de forme princesse, taillée à l'ordinaire pour le côté droit et le milieu derrière jusqu'à la poche. A partir de la poche, le devant est coupé en biais ; il est complété, dans sa longueur, par un faux jupon de vigogne plissée, qui s'arrête au delà de la garniture sur le devant droit. Cette garniture, en faille plissée, encadre le milieu des devants, tournant derrière le cou. Une écharpe de faille part d'un nœud de ruban, placé au bas de la poche, pour entourer la robe en dissimulant les points de raccord du faux jupon ; elle s'arrête sur le côté droit en formant un large nœud à pan frangé. Un volant de faille plissée orne le bas de la robe derrière, depuis la poche. Le bas de la manche est entouré d'un volant de faille plissée, puis d'un parement bordé de même et fermé par un nœud. — Toque de loutre, ornée par derrière de deux pompons de grèbe assorti. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

3. Costume en broché de laine olive, pointillé de bleu azur, pour petite fille de quatre à six ans. — Robe de forme princesse, fermée au milieu devant par une ligne de boutons bleus. Un volant plissé entoure le bas de la robe ; il est surmonté d'une écharpe de faille assortie. Cette écharpe est drapée en plis réguliers ; ses deux extrémités se rencontrent derrière sous une traverse en pareil, et l'un des bouts forme pan. Double collet en étoffe unie, liséré de faille bleu azur. Parement de même genre au bas des manches et poche assortie, le tout liséré de bleu et garni de boutons bleus. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1469.

Toilette de réception et toilette de visite. — 1. Costume de faille réséda, broché de soie loutre sur fond réséda, et faille bleu électrique. — Jupon de faille réséda à traîne, garni devant et derrière de volants froncés, bordés de faille réséda ; le côté du jupon est rayé de bandes de tissu broché, encadrées de bleu, lesquelles se terminent en bouclettes sur le volant du bas. Balayeuse de mousseline plissée et dentelle Clovis, dépassant le jupon. Tablier en tissu broché, perdu d'un côté dans la couture même du jupon. Un plissé de faille réséda, surmonté de pattes bordées de bleu, entoure le bas du tablier. — Gilet-habit en broché. Le gilet, qui forme le milieu du devant du corsage, est en faille bleue ; il est rayé de bandes de broché bordées de bleu. Un plissé de faille encadre l'encolure du corsage ; le pied en est marqué par un liséré bleu. Dos de forme princesse orné, sur le côté, d'un revers de faille liséré de bleu ; celui-ci suit tout le bord extérieur du bas du vêtement. L'habit est drapé en pouff et forme une cascade de coquillés tournant du côté droit. Nœud de faille liséré de bleu au bas du dos, sur le pouff. Les manches, en faille réséda, sont terminées par un plissé, sur lequel s'appuient des pattes de broché lisérées de bleu. — Lingerie plissée, à bords festonnés. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume princesse en broché de laine et soie loutre et armure de laine de ton moins sombre. — Une dentelle noire, légèrement soutenue, encadre le haut du corsage, dessinant sur le milieu des devants une sorte de veste ; la garniture s'arrête sur le côté du dos. Des boutons ferment la robe au milieu jusqu'à moitié du tablier ; l'autre moitié est ornée d'un coquillé de dentelle. Le tablier, bordé d'une dentelle noire, est drapé sur les côtés ; les plis se perdent sous un panneau de faille unie, sur lequel passe la dentelle ; ce panneau est plissé dans toute sa hauteur. Un volant de faille plissée, monté au faux ourlet, entoure le bas du devant ; il se termine par une dentelle noire qui passe également sur le panneau. Le dos princesse est froncé sur les côtés du panneau, pour faire pouff ; cette partie est encadrée d'un volant d'armure à tête de dentelle noire, tournant l'un et l'autre autour de la traîne. Nœuds de ruban sur les côtés de la hanche. Manches en armure, entourées de dentelle noire. Poche « fouillis » en armure, garnie, dans le haut, d'un coquillé de dentelle ; le bas se termine par un nœud entremêlé de dentelle. — Lingerie en mousseline brodée. — Chapeau de velours épinglé, nuance tilleul. Fond mou ; passe ruchée largement et doublée de satin rouge. Tour de tête en tulle-neige avec fleur rouge ; plume rose en panache. Mentonnières de satin assorti au chapeau. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

(Voir, pour ces toilettes, la gravure G. n° 810, qui les présente sous un autre aspect.)

Description de la gravure coloriée N° 1467 *D.*

Substituée à la gravure n° 1469, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Nouveaux modèles de chapeaux d'hiver. — 1. Chapeau de velours caroubier. Passe plate, fond mou. Turban de satin vieil or autour de la calotte ; aigrette et plumes de faisan doré au milieu du fond. Brides en ruban de satin à double face, caroubier et vieil or.

2. Chapeau de feutre vert mousse. Passe diadème, recouverte par une draperie de velours de même ton. Ruban broché, tordu autour de la calotte et disposé en coques vers le bas ; brides de même ruban, et touffe de plumes d'autruche au sommet.

3. Chapeau rond, en feutre blanc, pour jeune fille. La passe est bordée de velours rose. Deux écharpes entourent la calotte : l'une en gaze blanche, chenillée de rose ; l'autre en velours rose ; cette dernière est fixée sur le côté de la calotte par un motif doré. Plume rose venant de derrière sur le dessus.

4. Chapeau de feutre gris, garni de bandes de satin et peluche vieil or et caroubier. Ces bandes entourent la calotte et forment un nœud à doubles coques sur le côté. Deux plumes grises ornent tout le côté opposé jusque derrière.

5. Chapeau de velours vert mousse. Passe plate, baissée et bordée de satin vieil or, avec bandeau de velours drapé dessous. La calotte, haute et plate, est entourée de draperies de velours vert mousse et de satin vieil or. Le satin forme le dessous et les coques placées devant et derrière. Une touffe de plumes assorties au velours est posée sur le côté droit et retombe devant.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 147.

Annexe spéciale aux éditions n°s 3 et 4.

Toilette de dîner. — Costume en faille caroubier et bourrette de laine et soie brochée de différentes teintes. — Jupon de faille à traîne, entouré d'un volant de bourrette plissé ; un autre plissé de même étoffe surmonte le précédent. Le jupon est, en outre, entouré d'une bande de bourrette lisérée de faille jaune. Un tablier de faille, liséré de jaune, est drapé en plis abaissés sur le devant du jupon. Les côtés sont ornés de larges panneaux en bourrette qui encadrent le tablier et sont drapés comme lui ; ces panneaux sont réunis au milieu derrière par une bande de bourrette également lisérée et coquillée jusqu'en bas. — Cuirasse en bourrette, à double plastron devant. Le premier plastron en faille, monté à plis creux ; le second est en bourrette et décolleté en carré avec bord dentelé ; ce dernier se termine en pan carré découvrant, sur les côtés, un petit angle du tablier de faille. Lisérés jaunes sur tous les bords du corsage et double col de faille et de bourrette. Les manches, en faille, sont terminées par un volant de même étoffe, surmonté d'un parement de bourrette ; l'un et l'autre sont lisérés. — Lingerie de dentelle ruchée. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODÈLES DE PASSEMENTERIE (G. N° 833).

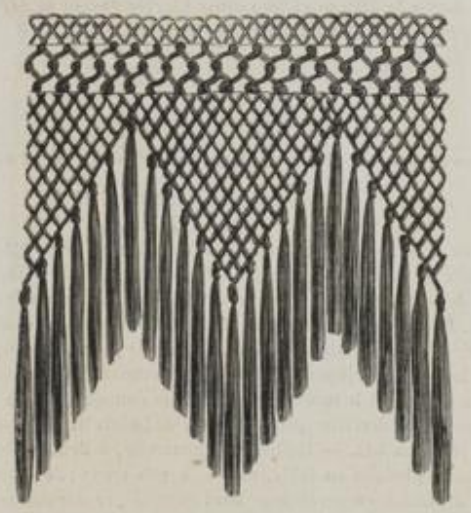
A la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6).

1. Grande applique de passementerie en double cordon de soie, avec olivettes satinées et jais. On emploie ce modèle comme garniture détachée, soit pour fixer des drapés, soit pour garnir un parement, une poche, etc.

1. Applique formant motif détaché.

On l'utilise encore pour orner les bords d'un vêtement, ne laissant dépasser que la frange d'olivettes.

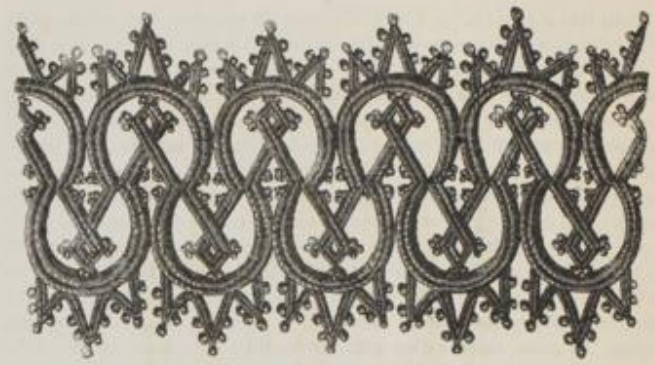
2. Frange filet, légère, en fin cordonnet. Ce modèle existe en noir, ainsi qu'en toutes couleurs. Il est surtout remarquable par sa légèreté et son



2. Frange filet en cordonnet.

brillant. On l'utilise principalement avec les tissus légers : foulards, grenadines, gazes.

3. Entre-deux passementerie en cordonnet noir mélangé de perles « arc-en-ciel ». Ce modèle a beaucoup d'éclat ; on le pose sur des étoffes unies (du velours, par exemple) où ses lueurs étranges se reflètent d'une façon exceptionnelle.



3. Entre-deux passementerie.

4. Motif de passementerie, composé d'une cocarde avec gland, l'un et l'autre en cordonnet et perles « clair de lune ».

5. Galon peluche à dessins en relief (quadrillé) sur fond satin, formant une charmante garniture pour étoffes unies.

4. Motif « clair-de-lune »

6. Frange de perles « clair de lune » et soie brillante, pour tissus brochés.

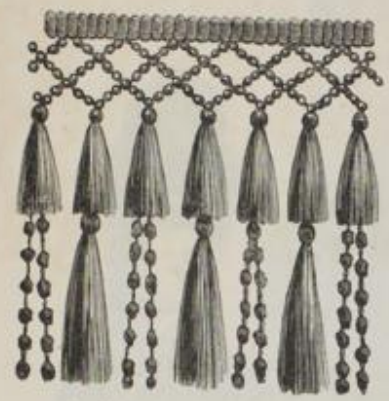
5. Galon peluche (quadrillé).

7. Galon peluche sur fond de satin, avec dessins en relief (grecque) de deux couleurs.

8. Frange filet et muguet de couleur, convenant pour les garnitures légères.

9. Motif de passementerie avec cocarde et gland, composés de perles de jais et cordonnet.

10. Frange de soie laminée, le grand succès de la saison. Très-joli modèle,



6. Frange perles et soie.

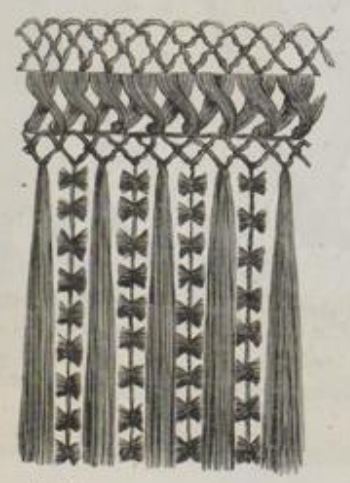
à cause des houppettes de soie qui couronnent le haut de la frange. Cette garniture convient aux lourdes étoffes de soie ou de velours ainsi qu'aux matelassés.

Nos lectrices comprendront qu'il nous est impossible de placer sous leurs yeux des modèles de tous les genres de garnitures actuellement adoptés

7. Galon peluche (grecque).

par la mode pour costumes et confections. Nous avons dû nous borner à reproduire quelques-uns des spécimens les plus recherchés dans le domaine de la passementerie; mais nous allons compléter ces renseignements par quelques indications concernant des garnitures d'un autre style.

Nous citerons, entre autres, les bandes de tissus brochés ou de velours



8. Frange filet et muguet.

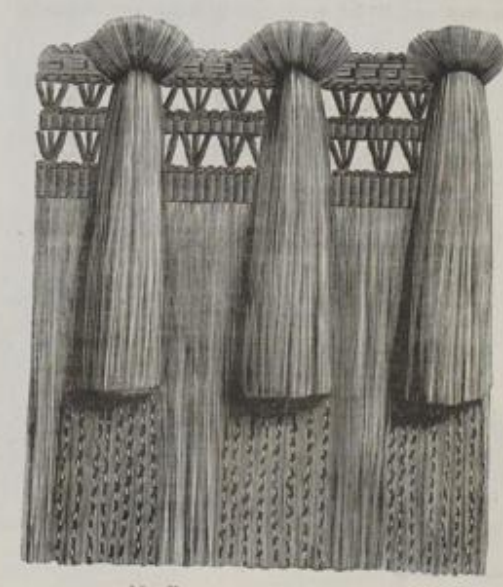
frappés, qu'on emploie en guise de galon. Pour augmenter l'élégance de ces étoffes on en souligne quelquefois tous les dessins, tantôt par des perles clair-de-lune, tantôt par des perles arc-en-ciel. Le velours frappé subit encore une autre préparation : il est découpé, c'est-à-dire que le fond de l'étoffe est supprimé, puis tous les contours du dessin sont marqués par une soutache d'or, d'argent ou de perles, celles-ci choisies dans tous les genres.

Le tissu « duvet » est, lui aussi, un élément des plus précieux pour la garniture de robe. Ce tissu, nos lectrices le savent, existe à peu près en

9. Motif a perles de jais.

toutes couleurs, ce qui permet de le placer sur toutes les étoffes de soie, de laine ou de velours. On le coupe en bandes plus ou moins larges, et rien n'est plus élégant que d'encadrer cette bande d'une dentelle blanche épaisse, guipure ou autre.

La *bouclette* est encore une jolie garniture; elle consiste en bouclettes d'étroit ruban de satin, que l'on fait en sens inverse l'une de l'autre et qui



10. Frange de soie laminée.

forment « flot ». Avec le ruban à double face, on obtient des effets étonnants; mais nous devons ajouter que ce genre ne convient réellement qu'aux toilettes un peu recherchées du soir.

M. D'A.

PLANCHE G. N° 810. — DESCRIPTION, PAGE 554.

TOILETTE DE RÉCEPTION ET TOILETTE DE VISITE

Nouveaux modèles de Mme Morison (rue d'Antin, 14). — Prix des patrons épinglés : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LITTE DE VISITE

LN 147

Imp. H. Lefevre. Paris.

Ad. Goubaud & fils Editeurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Levy, imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N.° 3.

Modèles de M.me Morison, r. d'Antin, 14 – Passementerie et Garnitures (H.tes N.tes)

de la Maison Vatelot & C.ie r. Turbigo, 59 – Ceinture-Régente de M.me De Vertus Sœurs, r. Auber, 12.

Machines à coudre de H. Seeling, B.d Sébastopol, 70, et r. N.ve des Petits Champs, 97.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 834. — DESCRIPTION, PAGE 555.

TOILETTES D'ENFANTS

Modèles de la Ville de Paris (rue Montmartre, 170). — Patrons épinglés : 1re, 2e, 4e et 5e fig., 4 fr. ; — 3e fig., 3 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

YVONNE ET CARMEN

(NOUVELLE.)

I

Didier d'Hauterive, qui aimait tant à s'amuser et qui jouissait d'une parfaite santé, était à Baréges en 186... Pourquoi y était-il donc ?

Son père, après avoir payé ses dettes, l'avait invité à quitter Paris et à voyager pendant un temps indéterminé. Il n'avait pourtant commis aucun crime, ce pauvre Didier, qui se trouvait ainsi exilé de par la volonté paternelle ; mais il avait, avec tout l'esprit qu'on lui connaît, entassé sottises sur sottises, et le marquis d'Hauterive jugeait à propos d'arrêter les frais.

Didier avait pris au hasard le train-poste de Paris à Bordeaux et était arrivé dans les Pyrénées, tout comme il serait arrivé à Londres ou à Stockholm, sans se demander pourquoi il allait au midi plutôt qu'au nord. Ne comprenant pas qu'on pût vivre hors de son club et de certains boudoirs, toutes choses lui étaient parfaitement indifférentes.

Tout en chevauchant au hasard, il s'arrêta un jour à Baréges ; l'aspect de ce lieu, dévasté par les avalanches et enfoui dans un ravin profond, ne lui donnait pas le désir d'y séjourner ; cependant il fallait laisser reposer les chevaux jusqu'au lendemain. Ne sachant que faire de sa journée, il interrogea du regard l'horizon aride. A mi-côte d'un pic élevé s'avance une plate-forme, couverte d'iris et de grenadiers en fleurs ; des arbres ombragent deux ou trois cabanes, et ce petit coin de terre apparaît comme une oasis au milieu de l'immense chaos.

Il suivit le sentier qui y conduit ; au-dessus de sa tête, la neige resplendissait sous les rayons du soleil, et à ses pieds, au fond de la vallée, le torrent franchissait bruyamment les roches tombées dans son lit.

Il marchait ainsi depuis une heure environ, quand il aperçut, à l'ombre d'une touffe de genêts, une petite montagnarde qui, tout en tricotant, gardait un troupeau.

Elle était blonde, blanche et rose ; ses yeux et ses lèvres riaient ; une jupe courte laissait voir ses jambes et ses pieds, très-petits, chaussés d'espadrilles. Elle portait la veste basque, et un large velours noir, noué autour de sa tête, retenait les boucles de sa chevelure rebelle.

Elle faisait l'effet d'une bergère d'opéra-comique placée sur le devant du théâtre au moment où le rideau se lève ; le metteur en scène qui eût combiné pareil décor et pareille pose aurait pu être satisfait de son œuvre.

Didier s'était arrêté et regardait l'enfant à demi couchée sur la mousse, au milieu des moutons et des chèvres qui broutaient autour d'elle. Craignant de voir fuir tout cela à son approche, il n'osait pas avancer ; mais la jeune fille, l'ayant aperçu, le regarda avec une curiosité naïve, et un sourire fut la conclusion de cet examen. Voyant que la bergère n'était pas farouche, il s'assit sans cérémonie près d'elle.

— Vous n'avez donc pas peur dans ce désert ? lui dit-il.

— Non, répondit-elle ; de quoi aurais-je peur ? Les ours ne viennent jamais jusqu'ici quand il fait chaud.

— Mais vous devez vous ennuyer toute seule ?

— Je ne suis pas seule.

Et, du geste, elle montra son troupeau.

— Est-ce que vous venez tous les jours sur cette montagne ?

— Oui.

— Où habitez-vous ?

— Là ! à Saint-Justin.

C'était le nom du nid de verdure qui avait attiré l'attention de Didier.

— Mais vous ne passez pas l'hiver dans ce hameau, qui doit être envahi par les neiges ?

L'enfant répondit d'abord à cette question par un éclat de rire.

— Vous croyez, dit-elle, que pous passons les hivers à Paris, comme les belles dames qui viennent boire les eaux chaudes dans nos contrées.

— Je pensais que vous descendiez à Luz pendant la mauvaise saison.

— Nous y descendons le dimanche pour entendre la messe, quand la neige ne barre pas le chemin ; mais jamais je ne suis allée plus loin que Luz. Je voudrais pourtant bien voir Tarbes, car on dit qu'une ville, c'est très-beau.

— Alors, vous aimeriez mieux vivre ailleurs qu'ici ?

— Oh ! je n'ai pas dit cela ; je me trouve bien chez nous, reprit-elle vivement, en promenant son regard sur l'immensité qui l'entourait, comme si cette immensité lui appartenait ; mais, vous savez, on désire toujours quelque chose, et, moi, je désire voir Tarbes.

— Votre père ne veut pas vous y mener ?

— Mon père est mort ; je ne l'ai pas connu.

— Vous avez encore votre mère ?

— Oh ! oui ! grâce à Dieu ! Si je ne l'avais pas, je serais bien malheureuse, car je n'ai au monde ni frère ni sœur, ni aucun parent.

— Vous n'êtes donc pas de ce village ?

— Je ne sais pas.

— Comment ! vous ne l'avez jamais demandé à votre mère ?

— Elle n'aime pas qu'on la questionne.

— Ah ! fit Didier, qui comprit que si la mère avait été aussi jolie que la fille, celle-ci devait probablement le jour à la rencontre d'un baigneur désœuvré. Il y avait, en effet, dans toute la personne de cette enfant l'empreinte d'une race qui n'était pas celle des montagnards. Son teint était d'une blancheur transparente ; ses traits, à peine formés, avaient le type du Nord ; dans le son de sa voix, dans ses mouvements, il y avait une sorte de distinction qui frappait dès le premier abord, et ses vêtements de paysanne semblaient être un déguisement.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? demanda-t-elle à Didier, qui l'examinait avec étonnement.

— Parce que vous êtes charmante !

Elle rougit.

— Vous le savez bien, n'est-ce pas ? Les garçons de la contrée ont dû vous dire déjà que vous êtes jolie ?

— Je ne leur parle jamais ; ma mère me l'a défendu.

Elle reprit le tricot qu'elle avait laissé tomber sur ses genoux ; ses doigts s'agitaient avec la précision et la rapidité d'une machine.

— Vous faites là quelque chose de très-joli, dit Didier ; quand cette écharpe sera finie, voudrez-vous me l'apporter à Baréges ?

Il essaya de lui glisser deux louis dans la main ; mais elle les rejeta avec violence.

— Je travaille, dit-elle, et je ne reçois pas l'aumône.

Elle se leva ; ses joues étaient pourpres.

— Je n'ai pas eu l'intention de vous faire l'aumône, reprit vivement Didier ; je désirais acheter cet objet, et je croyais le payer ce qu'il vaut.

— Non ; vous savez bien que cette cravate de tricot n'a aucune valeur ; mais vous vouliez me donner beaucoup d'argent parce que je suis pauvre.

Didier s'empara de ses petites mains rudes et les serra dans les siennes ; elle les retira aussitôt.

— Je ne croyais pas vous offenser, dit-il, pardonnez-moi.

Elle ne répondit pas, et, portant à ses lèvres un sifflet de plomb suspendu à sa ceinture, elle rassembla son troupeau.

— Oh ! s'écria-t-il, vous ne partirez pas sans m'avoir pardonné !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Ne parlons plus de cela, dit-elle en détournant la tête ; je ne veux plus y penser.

— Alors, n'y pensons plus, et restez.

— Non, c'est l'heure de rentrer !

Et, lui montrant le soleil, elle ajouta :

— Voilà notre horloge ; elle ne se dérange jamais.

Il n'essaya pas de la retenir ; mais, le lendemain, il revint sur la montagne, la trouva à peu près à la même place que la veille, et, comme la veille, s'assit près d'elle.

— Que venez-vous donc faire ici ? lui demanda-t-elle.

— Je viens passer ma journée avec vous. Cela vous déplaît-il ?

— Non, pas du tout.

Son regard exprimait l'étonnement, mais rien de plus ; elle ne comprenait pas, elle ne devinait pas que la présence de Didier pouvait être un danger pour elle. Il s'étendit à ses pieds sur la bruyère et resta ainsi plusieurs heures près de cette enfant dont l'esprit était inculte, et dont la beauté n'était même pas encore développée.

Les jours se succédèrent, et il les passa sur le pic de Saint-Justin. A force d'avoir usé de tout, il n'aimait pas grand'chose : ses meilleurs amis l'ennuyaient quelquefois, et les objets de ses anciennes affections passaient, à travers sa mémoire, comme des ombres fugitives pareilles les unes aux autres. Aucune préférence n'avait marqué son empreinte ; aucun regret ne laissait de trace. Il avait usé ses caprices comme on use des vêtements, et son existence entière ressemblait à une longue journée sans ouragan ni soleil. Près de la petite montagnarde, il se reposait des sensations énervantes de sa vie passée, et l'enfant à demi sauvage prenait la place des souvenirs qui fatiguaient son esprit et le sortait ainsi de sa torpeur morale.

Il est vrai de dire que Carmen était femme avant même d'être jeune fille : il y avait en elle une attraction inexplicable, une hardiesse de cœur précoce jointe à l'ignorance la plus absolue. Sa beauté se développait sous les regards de Didier, qui la voyait telle qu'elle devait être quand le luxe et l'amour lui auraient donné le cadre et la vigueur qui lui manquaient ; aussi l'arrêt qui décidait de son sort était-il prononcé depuis longtemps : il comptait l'enlever à sa mère et à sa montagne.

Et pourtant, malgré ce projet arrêté, il ajournait son départ et son rapt par la seule raison que ce stage, auquel il n'avait jamais eu l'occasion de s'astreindre, lui faisait éprouver des émotions nouvelles dont il lui plaisait de prolonger le cours ; et Carmen pouvait chaque soir rentrer sans rougir dans la cabane de sa mère, de la soi-disant veuve silencieuse et farouche que les autres montagnards appelaient Bastienne l'Espagnole.

Mais un jour Didier reçut une dépêche bien inattendue. Son frère aîné venait d'être tué à la chasse. Une douleur profonde envahit toutes ses pensées ; puis, au moment de partir, il se souvint de Carmen, et alors la vérité lui apparut telle qu'elle était, ridicule et invraisemblable. Il était amoureux, et cet amour, dont il ne s'était pas rendu compte jusque-là, était son premier amour. Dans un pareil moment, il ne pouvait emmener la petite montagnarde ; d'ailleurs il voyait l'avenir sous un aspect plus sérieux ; la mort de son frère lui imposait des devoirs nouveaux, et le projet qui, la veille, lui semblait la chose la plus naturelle du monde lui parut une entrave et une faute ; mais, avant de quitter Baréges, il voulait dire adieu à Carmen.

En apprenant qu'il allait partir, elle devint pâle ; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et aucune parole ne put en sortir. Il baisa son front ! C'était le premier baiser qu'il lui donnait.

— Vous ne partirez pas sans moi, dit-elle enfin ; vous m'avez promis de m'emmener.

Didier pensa qu'il s'était créé des scrupules très-mal à propos, et oubliant bien vite la résolution qu'il avait prise, il se dit que l'enlèvement de Carmen ne serait que retardé. Il lui avait en effet répété souvent qu'il l'emmènerait, et elle s'en souvenait ! Il passa un bras autour de sa taille, et elle appuya sa tête sur son épaule.

— Tu veux donc bien me suivre ? lui dit-il.

— Oh ! oui, répondit-elle.

— Je reviendrai te chercher, reprit Didier.

— Pourquoi ne m'emmenez-vous pas aujourd'hui ?

— Parce qu'un grand malheur vient de me frapper ! Mon frère est mort et, dans un pareil moment, je ne pourrais pas m'occuper de toi.

— C'est vrai, dit-elle tristement. J'attendrai.

— Je te retrouverai ici, et nous partirons ensemble.

— Avec ma mère.

— Avec ta mère ! répéta Didier stupéfait.

— Ah ! si elle devait me quitter, elle ne consentirait pas à notre mariage !

Didier resta profondément interdit ! La petite gardeuse de moutons, la fille de Bastienne l'Espagnole, croyait qu'il avait l'intention de l'épouser ! Elle n'avait pas compris autre chose, et il ne savait comment la détromper, car il se sentait intimidé en face de cette innocence.

— Je ne suis plus le maître de mon sort, reprit-il enfin ; je dois maintenant me consacrer à mon père, à ma mère, et je ne sais pas ce que je pourrai faire.

— Alors, je ne serai jamais votre femme !

Elle s'arracha violemment à son étreinte, se leva, puis retomba à quelques pas en sanglottant. Didier s'agenouilla près d'elle, et lui prit la main.

— Pardonnez-moi, lui dit-il ; sans le vouloir, je vous ai trompée ! Nous ne nous sommes pas compris ; mais je vous aimerai toujours et, de loin, je veux veiller sur vous ! Je serai votre protecteur, votre ami, le voulez-vous ?

Elle ne répondit pas ; elle pleurait, et ses larmes faisaient oublier à Didier les larmes qui coulaient au château d'Hauterive. Il attacha à son cou une grande croix d'or ; puis il lui donna un dernier baiser, en murmurant à son oreille :

— Au revoir !

— Vous me trompez encore ! s'écria-t-elle ; je sais bien que vous ne reviendrez pas, et que je ne vous reverrai jamais !

Au lieu de redescendre à Baréges, Didier prit le sentier qui conduit à Saint-Justin, et arriva chez la mère de Carmen. C'était une grande femme brune, type méridional absolument opposé à celui de sa fille.

— Vous ne me connaissez pas, lui dit-il, mais j'ai quelquefois rencontré votre fille sur la montagne ; je m'intéresse à elle, et je veux, avant de quitter le pays, vous laisser un souvenir pour elle.

Une angoisse inexprimable se peignit sur le visage de la montagnarde, et sa main s'éleva menaçante.

— Rassurez-vous, reprit Didier, en posant sur la table une bourse pleine d'or : ce que je fais aujourd'hui est la première bonne action de ma vie ; vous pouvez accepter cela ; c'est le don d'un homme qui ne vous a jamais offensée ; je vous en donne ma parole d'honneur.

Bastienne le regardait fixement.

— Vous dites la vérité, je le vois bien, dit-elle après un instant de silence ; mais pourquoi voulez-vous donner cet argent à Carmen ?

— Parce qu'elle m'inspire un vif intérêt ; je l'ai interrogée ; je sais que vous n'êtes pas riche, et l'idée de la doter m'est venue, voilà tout ! Je vous prie même de ne pas lui parler de cela ; plus tard, quand elle se mariera, vous lui direz d'où vient cette dot ; mais elle ne se souviendra même plus de moi.

— Reprenez cet argent, dit la montagnarde ; je ne puis l'accepter ! Carmen ne se mariera jamais ! non ; jamais !

— Qu'en savez-vous ? Si un jour, comme toutes les jeunes filles, elle...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— C'est impossible ! Impossible, s'écria-t-elle avec angoisse ! Je vous dis que jamais elle ne se mariera !

Elle saisit la bourse et la rejeta dans les mains de Didier.

— De l'argent ! à elle ! Oh ! non !

Il y avait dans le refus de cette femme tant de volonté et d'autorité que Didier n'osa plus insister. Il avait deviné depuis longtemps que Carmen n'était la fille ni d'un guide de la contrée, ni d'un muletier espagnol ; le refus de Bastienne, l'orgueil qu'exprimait son regard quand elle parlait de cette enfant, confirmaient ses soupçons au sujet de son origine.

Quelques heures plus tard, le comte d'Hauterive avait quitté Baréges.

Comtesse DE MIRABEAU.

(*La suite au prochain numéro.*)

POINSINET ET Mlle DE CROUZOUL

(SOUVENIR DU XVIIIe SIÈCLE.)

Le nom de Poinsinet, ses ouvrages et les anecdotes qu'on a répandues sur son compte lui ont acquis une certaine célébrité. La Harpe a dit de lui que : « fameux par une sorte d'existence tout en ridicules, ceux qu'il avait, ceux qu'on lui donnait et ceux qu'il affectait, il n'était pas sans quelque esprit. » Assurément, plusieurs de ses ouvrages attestent que c'est trop peu dire ; mais son ignorance des choses les plus ordinaires, jointe à beaucoup de crédulité et de présomption, le rendait le jouet de tous ceux qui voulaient s'en amuser.

Je ne veux pas redire ici toutes les mystifications vraies ou prétendues dont Poinsinet fut, paraît-il, la victime, et qui ont été racontées par son contemporain Jean Monnet, « ci-devant directeur de l'Opéra-Comique à Paris, de l'Opéra de Lyon et d'une Comédie française à Londres ».

Je me bornerai à rappeler un fait peu connu, j'oserai même dire inconnu, de la plupart des biographes, et qui pourtant mérite d'être particulièrement signalé. Il s'agit d'un procès que le jeune auteur eut à soutenir contre une certaine demoiselle de Crouzoul, moins célèbre comme danseuse à l'Opéra que comme femme d'un monde aimable et aimant le plaisir.

Poinsinet s'était lancé au théâtre, à dix-sept ans, sans expérience et peut-être aussi sans études sérieuses. Il avait fait jouer diverses pièces et venait de faire représenter *Ernelinde*, le 22 février 1767. Tout entier à la gloire que cet opéra lui avait méritée, il s'enivrait de son succès, lorsqu'il se vit arraché à son triomphe lyrique pour jouer lui-même un rôle devant le Châtelet de Paris.

L'ingénieux auteur de *Totinet*, de *Gilles garçon peintre*, du grand et célèbre opéra d'*Ernelinde*, et d'une infinité d'autres ouvrages de la même force, était tout simplement accusé de détenir à tort une montre appartenant à la demoiselle de Crouzoul, qui la lui avait remise en garantie d'une légère somme.

Qu'une jeune et jolie femme ait besoin d'argent, cela se comprend ! Qu'elle emprunte à un ami, c'est encore bien naturel. Quelquefois même elle laisse un objet de valeur en nantissement ! Mais un jour elle veut rentrer en possession de son bien et on refuse de le lui rendre. Ceci est moins naturel, et pourrait même être qualifié d'un nom assez dur.

Tel était pourtant le cas du jeune Poinsinet et de la demoiselle de Crouzoul. Celle-ci avait bien une reconnaissance, mais cette reconnaissance ne pouvait lui suffire : naturellement elle préférait rentrer en possession de sa montre.

« J'avais besoin d'argent, disait-elle dans le Mémoire qu'elle présenta à messire Anne Bernard, marquis de Boulainvilliers, prévôt de la ville, prévôté et vicomté de Paris. Je confiai au sieur Poinsinet une montre d'or, émaillée, à répétition, qui avait coûté quarante louis (960 livres). Il me remit 238 livres, et, pour me tenir lieu du surplus, il me donna le billet dont voici les termes :

« Je reconnais avoir une montre d'or, émaillée, à Mlle de Crouzoul, sans chaîne, sur laquelle je lui ai remis deux cent trente-huit livres, que je représenterai lorsque *j'y* serai requis.

» A Paris, ce premier novembre 1758.

» Signé Poinsinet le jeune,
» avec paraphe. »

Le style de ce billet n'est assurément pas élégant ; mais un poëte daigne-t-il s'occuper de pareilles minuties ; et, d'ailleurs, soigne-t-on le style d'une reconnaissance comme celui d'une œuvre dramatique ?

Quoi qu'il en soit, on trouvait dans cette pièce l'aveu que Poinsinet avait reçu une montre pour un léger prêt d'argent fait à une jeune femme qui lui avait beaucoup donné. Cela paraîtrait peut-être peu délicat de nos jours. Mais passons, et constatons que la montre avait été déposée entre les mains du poëte le 1er novembre 1758.

Poinsinet, né le 17 novembre 1735, avait donc alors vingt-trois ans. A cet âge, on est jeune sans doute, mais on a généralement la conscience de ses actions. Or, Poinsinet, à moins qu'il n'ait été troublé par une de ces nombreuses distractions auxquelles il était sujet, me paraît ne pas avoir eu, dans cette circonstance, une notion bien exacte de ses droits ni de ses devoirs.

Il donna, ou plutôt il vendit la montre de la demoiselle de Crouzoul.

La danseuse, emportée sur les ailes des Amours, oublia trop peut-être, pendant quelque temps, le petit Poinsinet et l'objet qu'il devait représenter lorsqu'il en serait requis. Mais, neuf ans plus tard, en 1767, retrouvant le souvenir du passé, alors qu'elle entendait vanter le triomphe de l'auteur d'*Ernelinde*, elle lui réclama sa jolie montre.

Poinsinet fut d'abord *étonné* de cette réclamation ; mais Mlle de Crouzoul fut bien plus *étonnée* de voir qu'il n'eût rien à lui rendre : le traître n'avait pas gardé le moindre souvenir d'un passé qu'elle se rappelait, elle, si plein de charmes.

Alors elle s'adressa à la justice et forma une opposition entre les mains du caissier de l'Opéra.

Évidemment, c'était aller un peu vite, après avoir tant tardé. Toutefois, cela s'explique, si l'on songe que, malgré son voyage en Italie avec un seigneur en 1760, malgré son séjour à Ferney chez le chantre immortel de Henri IV, chez le père de *Zaïre*, Poinsinet était peu favorisé de la fortune. Il était revenu à Paris tout rayonnant de gloire, plein de connaissances et comblé de richesses littéraires, mais il restait fort dénué de celles dont le vulgaire ignorant et grossier fait son idole favorite.

Or, il faut bien l'avouer, comme il avait disposé de la fameuse montre, peut-être en faveur d'une autre belle, il était peu probable qu'il pût la retrouver.

Des poursuites faites dans ces conditions eussent été non-seulement inutiles, mais blâmables. Mlle de Crouzoul eut donc l'honnêteté et la prudence de n'en point faire.

Mais, après les représentations de *Tom Jones* et de la *Réconciliation villageoise* aux Italiens ; après le succès plus récent d'*Ernelinde*, elle crut le moment favorable, et, forte de la reconnaissance écrite de Poinsinet, elle déposa sa requête entre les mains de la justice.

« Aujourd'hui, disait-elle, les choses sont totalement changées. Ses succès brillants, la considération dont il jouit, l'état heureux où il se trouve, ma patience, la médiocrité de ma fortune, le tems même qui s'est écoulé depuis sa reconnoissance, tout enfin doit l'engager à me rendre ma montre ou à m'en payer le prix. Il ne suffit pas d'être auteur élégant, convive agréable, poëte su-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

blime, de charmer en un jour les trois théâtres de Paris, de parodier des pièces françaises, de traduire librement des drames italiens; il faut encore être honnête et payer ses dettes. Le sieur Poinsinet auroit trop d'avantage sur ceux qui n'ont pas autant d'esprit que lui, s'il étoit libre de contracter des engagements et de ne pas les remplir, et si ceux auxquels il doit ne pouvoient pas se procurer leur payement sur le seul bien qu'on lui connoisse dans le monde. »

Sait-on comment Poinsinet répondit à la demande en restitution faite par la demoiselle de Crouzoul, qui offrait, d'ailleurs, de lui rendre les 238 livres avancées?

Il ne nia ni le dépôt ni la reconnaissance; mais il déclara avoir mis la montre en gage. Où? Il ne pouvait le dire, et depuis le jour où il l'avait perdue de vue, il ne savait ce qu'elle était devenue.

Dans ces conditions, si elles eussent été véridiques, tout autre eût offert de payer le prix de l'objet qu'il ne pouvait représenter. Poinsinet, qui n'avait probablement pas plus l'esprit de la probité que celui de la délicatesse, en jugea autrement. Il demanda des lettres de rescission, c'est-à-dire des lettres du roi remettant les parties en l'état où elles étaient avant d'avoir contracté ensemble.

Mlle de Crouzoul n'eût peut-être pas été fâchée qu'il en pût être ainsi. D'abord elle aurait eu une dizaine d'années de moins, et elle ne se serait pas reproché les bontés qu'elle avait eues pour le petit Poinsinet; puis elle aurait conservé une très-belle montre dont elle était privée à son grand regret, et le poëte se serait trouvé possesseur d'une somme de 238 livres qu'elle offrait de lui remettre.

Malheureusement Poinsinet allait plus loin. En demandant des lettres de rescission, il voulait tout simplement faire annuler la reconnaissance qu'il avait écrite en si beau style, et il s'appuyait sans honte sur ce point qu'elle avait été signée par lui, alors qu'il était encore mineur.

A cela, la demoiselle de Crouzoul répondait qu'elle aussi était mineure en 1758, encore plus mineure que Poinsinet : elle n'avait que dix-huit ans, lorsqu'elle lui avait confié sa montre, et elle ajoutait qu'elle était plus à plaindre que son adversaire, puisqu'elle était lésée.

En fait, elle avait raison; et pourtant les juges du siècle dernier ne voulurent pas accueillir sa requête. Elle fut déboutée de sa demande, par sentence du Châtelet du 12 décembre 1767, et condamnée aux dépens, attendu que le sieur Poinsinet n'avait pas atteint sa majorité effective, c'est-à-dire vingt-cinq ans, le jour où il avait signé la reconnaissance.

Cependant, à côté de la justice du tribunal, il y avait la justice des honnêtes gens, qui reconnut vraies et sincères les réclamations de la demoiselle de Crouzoul, et Poinsinet perdit tout, après avoir gagné son procès.

Ses anciens amis ne se contentèrent plus de le mystifier, ils le huèrent et le méprisèrent. Aucun théâtre ne voulut plus accepter une pièce de lui, et il fut repoussé de toute société. Bien plus, l'Académie de Dijon, dont il faisait partie, le raya du nombre de ses membres.

Aux mois d'octobre et de novembre 1763, pendant un voyage du roi de Danemark, alors que l'on cherchait à procurer à ce prince tous les amusements qui pouvaient lui rendre agréable le séjour de la France, Poinsinet composa quelques vers en faveur du monarque étranger. Profitant de ce qu'on avait représenté sa petite comédie du *Cercle* devant la cour à Fontainebleau, il chercha à rappeler la faveur. Mais tous ses efforts furent vains. Nul ne voulut le recevoir.

Désespéré, ne sachant plus où se cacher, il partit pour l'Espagne, où il allait, disait-il, remplir la charge d'intendant des menus plaisirs du roi. Il voulut former une troupe théâtrale, mais les acteurs, aussi bien que les actrices, le quittaient dès qu'ils connaissaient son histoire. Enfin, le 7 juin 1769, il se noya, à Cordoue, dans le Guadalquivir.

On crut généralement à une imprudence de sa part : on supposait qu'il était allé se baigner après avoir soupé. Mais la vérité nous force à dire qu'il avait enfin compris la honte de sa mauvaise action. La vie était devenue un long supplice pour lui.

Ainsi mourut Poinsinet, loin de sa patrie, dix-huit mois après le gain de son procès. Le malheureux poëte n'avait pas encore accompli sa trente-quatrième année. Il ne fut nullement regretté de ses contemporains, et ne laissa d'autre souvenir que celui d'un homme aussi méprisé qu'il avait été ridiculisé.

Décidément, il eût mieux fait de rendre la montre à Mlle de Crouzoul, qui avait gardé de lui une si belle et si étrange reconnaissance.

Eugène D'Auriac.

LE TRÉSOR DE LA FAMILLE*

II

Nous ne saurions mieux faire, pour donner à nos lectrices une idée de l'ouvrage consacré par M. Houzé à la solution de tous les problèmes de la *vie pratique*, que d'en citer quelques extraits ; on se rendra compte ainsi et de la méthode de l'auteur et de l'utilité du livre.

Voici d'abord, au sujet de l'alimentation, des conseils précieux et d'un intérêt général; car qui peut se flatter de n'avoir jamais à lutter contre l'un ou l'autre de ces ennemis : l'*obésité* et la *maigreur*?

PRÉCEPTES.

1483. — Mangez doucement et vous n'aurez pas l'estomac chargé.

1484. — Beaucoup de gens se plaignent de maux d'estomac qu'ils doivent à leur habitude d'engloutir leurs aliments, comme s'ils ignoraient à quoi servent les dents.

1485. — Une alimentation où dominent les farineux (légumes secs, tubercules), les fécules, surtout unies au sucre (pâtisseries), et l'usage de la bière comme boisson; l'excès du manger et du boire; la prolongation du sommeil et le défaut d'exercice, sont les causes les plus ordinaires de l'*obésité*.

1486. — Beaucoup de personnes considèrent l'obésité comme une maladie ; en réalité l'obésité a une influence fâcheuse, en ce qu'elle nuit à la force et à la souplesse aussi bien qu'à la beauté; elle prédispose aussi à diverses maladies, telles que l'apoplexie, l'hydropisie, et rend toutes les affections plus difficiles à guérir.

1487. — Toute cure de l'obésité doit commencer par ces trois préceptes de théorie absolue : discrétion dans le manger, modération dans le sommeil, exercice à pied et à cheval. Comme régime alimentaire, il faut s'abstenir, autant que possible, de farineux, de pâtisseries, d'œufs, de laitage, manger très-peu de pain ou ne manger que du pain de seigle. Manger de préférence des viandes rôties, plutôt blanches que noires; boire des vins légers avec de l'eau de seltz, et surtout pas de bière.

1488. — Le défaut contraire de l'obésité, — la *maigreur*, — n'est pas un grand désavantage pour les hommes, qui, s'ils ont un bon estomac, n'en ont pas moins de vigueur et n'en sont que plus dispos; mais pour les femmes, qui préfèrent la beauté à toute autre chose, c'est un véritable malheur.

* Voir l'article que nous avons publié au sujet de cet excellent ouvrage dans notre précédent numéro.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1489. — De même que pour certaines obésités naturelles il n'est pas de remède, de même certaines maigreurs constitutives sont rebelles à tous les traitements. — Lorsque le tempérament ne s'y oppose pas absolument, tout le secret pour acquérir de l'embonpoint consiste dans un régime convenable : il ne faut que manger et choisir ses aliments. Tout ce que l'on défend aux obèses (n° 1487) devient bon pour les maigres : le pain frais et blanc, les potages au pain et au riz, les farineux et les féculents, les œufs frais, le laitage, la pâtisserie, les mets sucrés. On boira de la bonne bière, ou, si on ne l'aime pas, des vins de Bordeaux ou du Midi; on fuira les acides. On prendra un exercice modéré; on évitera soigneusement toute fatigue et l'on se couchera le moins tard possible.

Nous devons, pour aujourd'hui, nous borner à cette citation, que nous ne manquerons pas de faire suivre d'extraits empruntés à d'autres parties du livre. En attendant, nous rappelons à nos abonnées que, par une faveur due à la bonne grâce de l'éditeur, M. J. Rothschild, elles peuvent, jusqu'au 31 décembre, recevoir *franco* ce joli volume cartonné, de près de 900 pages, à un prix tout à fait exceptionnel : il leur suffit, pour cela, d'envoyer à M. J. Rothschild, rue des Saint-Pères, 13, avec une bande du journal, la somme de 4 francs (au lieu de 5 fr. 75) en un mandat ou en timbres-poste. Il y a là une occasion que l'on ne saurait trop se hâter de mettre à profit.

R. H.

THÉATRES

Odéon. — *Madame Dugazon*, un acte en vers, est le début au théâtre d'un tout jeune poëte, M. Eugène Adenis. Son premier ouvrage est plein de promesses et ne permet point de douter qu'il ne retrouve sur la scène les succès qu'y a moissonnés son père.

MM. Arthur Delavigne et Jacques Normand, qui n'en sont plus à faire leurs premières armes, se sont attaqués à un sujet quelque peu rebattu, l'histoire d'une jeune fille qui désire être épousée pour autre chose que pour ses millions. Ils y ont dépensé beaucoup d'efforts, ainsi qu'une certaine dose de gaieté, et ont eu pardessus tout la bonne fortune de rencontrer comme interprètes Mlles Antonine, Alice Lody et M. Porel, qui, sous la raison sociale Blakson père et fille, méritent de sincères éloges.

Porte-Saint-Martin. — L'impérissable *Bossu* est en train de recommencer, avec l'aide de M. Paul Deshayes dans le grand rôle de Lagardère, une centaine de représentations. Que le souvenir de Mélingue lui soit propice !

Robert Hyenne.

REVUE DES MAGASINS

Le vent est aux mariages et aux trousseaux. Parmi les mille et un objets dont se composent ces derniers, il faut compter deux corsets : l'un en coutil, l'autre en satin; sans oublier une ceinture de repos pour les déshabillés du matin.

La maison de Mes de Vertus sœurs possède, en première ligne, le privilége de fournir très-souvent ce précieux contingent de la toilette. Cela n'a rien de surprenant, puisque la *ceinture régente* répond à la fois à toutes les conditions d'élégance et d'hygiène.

La *ceinture régente* est un corset de grande dame, lorsqu'elle est établie en satin; toutes ses coutures sont piquées en soie, à points perlés, et de beaux éventails de cordonnet fixent les deux extrémités de chaque baleine. Le bas de la ceinture est bordé d'une bande de peluche, de couleur assortie ou non, tandis que le haut est recouvert de dentelles et de nœuds coquets.

Plus simple est la *ceinture régente* en coutil blanc, quoiqu'elle soit également ornée de broderie ou de dentelle torchon, avec transparents de couleur et bande de peluche.

En admettant que ces deux beaux modèles puissent paraître d'un prix relativement élevé, leur usage est de si longue durée qu'on n'aura point à en regretter l'achat.

Aujourd'hui que la question du jupon, des traînes et des balayeuses, a tant d'importance, nous avons la certitude de rendre service à nos lectrices en leur rappelant que la maison de Mes de Vertus sœurs (rue Auber, 12) est parfaitement assortie en modèles de ce genre.

— Parmi toutes les machines à coudre qu'on fait mouvoir à l'aide du pied, il n'en est point qui puisse rivaliser avec la *Wheeler et Wilson*. La *Favorite des dames* et la *Canadienne*, deux modèles que la main suffit à faire marcher, offre sur les autres machines du même genre un égal degré de supériorité.

La *Favorite* est une gracieuse petite machine à un fil, qu'on fixe à une table pour pouvoir la faire marcher avec la main. Elle est garantie deux ans sur facture et livrée *franco* par toute la France, au prix de 64 francs.

La *Canadienne* est une machine à navette, plus grande que la précédente. Ses accessoires se composent de cinq aiguilles, un étau, un tournevis, une burette, un guide droit, deux ourleurs, un fronceur, un ouateur et un livre d'instruction. Elle coûte 100 francs et est garantie pendant deux ans.

Nota. — Toute machine (*Favorite* ou *Canadienne*) qui ne remplirait pas le but de l'acheteur, est reprise dans le courant du premier mois, au prix de facture, en échange d'une véritable machine *Wheeler et Wilson*, déduction faite du prix de cette dernière.

Ecrire, pour plus amples renseignements, à Mme Ve H. Seeling (70, boulevard Sébastopol).

M. d'A.

CORRESPONDANCE

— Mme B. F..., a Berlin.

Ne sachant pas pour quelle circonstance doit s'appliquer la toilette de satin blanc, dont vous nous parlez, nous ne pouvons que répondre d'une façon générale. Une femme élégante ne porte de robe de satin qu'à la condition d'en voiler l'éclat. On la recouvre de tuniques vaporeuses ou d'écharpes. La dentelle de 60 centimètres de hauteur sera parfaitement utilisée avec le tulle, la gaze ou le crêpe que l'on aura choisi. On peut encore la disposer en larges coquillés jusqu'au bas de la traîne.

— Mme Lucie M..., a Meaux.

On porte aussi bien de petits boutons que des moyens et des gros; le genre du costume et le goût individuel règlent seuls la question.

— Mlle Claude de V..., a Lanvollon.

Avec le velours anglais carméltie, faire une robe princesse unie, se boutonnant devant en biais, puis en angle droit jusqu'au bas du dos. Celui-ci a six coutures qui se prolongent au bas des reins en formant des plis à la religieuse.

— Mme J. J..., a Fontainebleau.

Pour le bal de contrat, faire à la future une toilette toute rose, en tarlatane. Corsage à la vierge, froncé du bas seulement. Jupon à traîne, couvert de volants mousseux. Ceinture de satin, avec chou de côté. Nœuds d'épaule en même ruban.

— Mme D..., à Limoges.

Voici ce que nous vous conseillons pour le petit garçon de trois ans. — Drap bleu, forme droite devant, à plastron boutonné de chaque côté. Petite jupe plissée au bas du dos, auquel il faut la coudre; sa longueur ne doit guère dépasser celle d'un volant. Une poche, posée très-bas sur les côtés, se prolongeant par une bande plate qui forme ceinture; celle-ci se boutonne derrière, au milieu de la tête du volant. Liserez de peluche tous les bords; ajoutez des parements de peluche aux manches et aux poches, et faites un grand col marin en peluche également. Bas bleus et bonnet *persan* en peluche marron, garni de cordelières assorties.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Une porte entre-bâillée, servant de communication entre deux salons, nous a permis de saisir au passage, ces jours derniers, un dialogue que nos lectrices nous sauront gré de reproduire. La scène se passait chez une de nos couturières parisiennes les mieux posées, chez laquelle nous avons nos grandes et nos petites entrées.

— Me voici définitivement revenue de la campagne, et ma première visite est pour vous ; je n'ai rien à mettre. Que porte-t-on cette saison ?

— Beaucoup de jolies choses, des robes princesse, des costumes princesse, des polonaises princesse...

— Pardon, mais vous ne me parlez que de forme princesse : ne fait-on point d'autres modèles ?

— Mon Dieu, non, et cependant jamais les toilettes n'ont été plus variées. Cela vient de ce qu'il suffit d'un peu d'ingéniosité pour transformer l'aspect de la forme en question. Tantôt c'est par d'heureuses combinaisons d'étoffes et de garnitures qu'on y arrive ; tantôt c'est un coup de ciseaux habilement conduit qui donne un nouveau résultat.

— Ah ! vraiment, et peut-on savoir en quoi consiste cet habile coup de ciseaux?

— C'est bien simple et de nature à prouver une fois de plus qu'une petite cause peut produire de grands effets. Ainsi il nous est arrivé de nous trouver dans un grand embarras, à propos d'une robe princesse, pour laquelle nous manquions d'étoffe ; le haut n'offrait aucune difficulté, mais le bas de la jupe manquait d'ampleur. Une soudaine inspiration nous a tirée de ce mauvais pas. Nous avons pratiqué une fente au milieu du bas des devants, sur les côtés, ainsi qu'au milieu derrière, pour la traîne : après quoi, nous avons introduit dans chacune de ces fentes un grand soufflet plissé, formé d'une autre étoffe. L'idée a eu un succès énorme, et il n'est pas de jour qu'on ne nous commande un costume du même genre.

— Ce n'était sans doute pas l'unique garniture de la robe?

— Certainement non. Voici, du reste, la description complète du costume : l'étoffe était un velours tramé bleu *Van Dyck*, coupé de forme princesse ; les soufflets, hauts de trente centimètres, étaient en faille assortie. La longueur du devant permettait de former quelques plis, qui se perdaient dans les coutures de côté ; on avait ainsi un tablier bouillonné. Le devant était complété par un grand col marin, ouvert en châle et garni de boutons plats, en faille comme le col, s'arrêtant à la première draperie du tablier. Un soufflet de faille était posé à la couture du coude de la manche.

P. N° 392. — Chapeau de promenade.
Nouveau modèle de Mme A. Séguin (rue des Colonnes, 1).

Telle est la description que nous avons recueillie et que nous nous sommes efforcée de reproduire aussi exactement que possible, dans l'intérêt de nos lectrices. Ajoutons que la robe à soufflets a passé le Rubicon. Une de nos plus charmantes actrices, Mme Antonine, en montre une tous les soirs à l'Odéon dans *Blackson père et fille*.

On emploie en ce moment les beaux tissus brochés, brodés, lamés, velours frappés, même le vrai cachemire broché, pour couper l'*uni* de la robe princesse ; cela entre tout à fait dans l'ordre d'idées émises par la couturière dont nous avons cité les réflexions. C'est en tablier ouvert sur le devant de la robe, où il est parfois lacé, qu'on place ces étoffes ; à moins qu'on ne préfère les utiliser comme panneau, revers « garde-française », plastron, gilet ou bandes plus ou moins étroites. On s'en sert encore pour simuler un large vêtement dont les devants forment partie double avec ceux de la robe. Tout cela est original.

Une mode que nous avons déjà signalée, mais sur laquelle nous voulons revenir, consiste à découper le dessin de ces belles étoffes, comme on le fait pour les broderies d'application ; on garnit en-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

suite les bords de galon d'or, d'argent, d'acier, ou bien on les perle. On se procure ainsi de splendides garnitures qui trouvent bien leur place, mais qu'on ne doit employer qu'avec discrétion, vu leur richesse et leur éclat.

Signalons deux superbes confections servant de sortie de théâtre ou convenant aux visites du soir. — Le plus sérieux de ces deux vêtements est en drap gris, couvert de soutaches grises de deux tons. Une haute bordure en tissu plume, de couleur blanche sur fond loutre, suit tous les bords du vêtement; le duvet en est extrêmement fourni et produit beaucoup d'effet. — Le second modèle est en drap vigogne noir. Sa forme est celle d'un dolman-visite; les manches offrent cette particularité qu'elles sont rayées de galons d'or, et que l'épaulette est entourée d'une grosse torsade d'or : on ne peut imaginer l'éclat que projette ce paletot. Une jolie fourrure de renard bleu en garnit tous les bords et en complète l'aspect.

Puisque nous avons abordé le sujet des confections, signalons à nos lectrices un long paletot de genre ulster, — sans cependant être un ulster, — en drap vigogne de teinte naturelle, c'est-à-dire fauve assez clair. Deux rangs de boutons, de couleur assortie, ornent le devant, ainsi que les manches; un grand col rabattu, formant petite pèlerine, sert de complément. Toutes nos jolies mondaines ont adopté ce manteau pour les sorties du matin et les courses négligées de l'après-midi.

La saison des bals, qui s'ouvre devant nous, verra paraître une jolie dentelle désignée sous le nom de « dentelle *Pompadour* ». Selon toute apparence, elle est appelée à faire sensation dans le monde élégant. Certaines artistes en couture se promettent de créer des merveilles de goût avec des mélanges de ce genre : coquillés de dentelle et flots de ruban à double face; ce sera charmant. Nous n'insisterons pas davantage aujourd'hui sur ce sujet, nous réservant d'y revenir.

Il est probable que les tissus lamés l'emporteront sur les autres pour les robes de bal. Le modèle coupé de forme princesse et établi en faille servira de base à l'édifice léger qu'il s'agira de construire : ne faut-il pas un dessous solide à ces gazes, tulles, crépons, tarlatanes, etc.? Nous recommandons à nos lectrices les dentelles de gaze brochées, les tulles gaufrés et bordés de petites houppettes de soie floche, de deux ou trois couleurs Pompadour. Parmi les fleurs, on choisira de préférence les jolies franges de fuchsias, de sorbier des oiseaux, d'herbes marines, — la grande nouveauté de la saison. — N'oublions pas non plus les oiseaux-mouches traversés par une flèche d'or, et qui, posés çà et là, formeront comme un ravissant semis au milieu des ondulations d'une robe de tulle, quelle qu'en soit la couleur.

La note clinquant se fera sentir, jusqu'à un certain point, dans le costume de bal. Soutaches d'or, d'argent, d'acier, disposées en galons pour haut de corsage et ceinture; larges plaques de ceinture en métal, véritables petites cuirasses : tel est le genre. Enfin, beaucoup de bracelets, de colliers, de bijoux de toute sorte, le faux et le vrai mêlés et rivalisant. Une remarque à faire à propos de bracelet : le bas du bras n'est pas seulement favorisé en ce qui concerne cet ornement; on veut aujourd'hui que l'avant-bras rivalise d'élégance. Seulement le bracelet d'avant-bras doit être relié aux autres par une chaînette d'or qui fait un doux cliquetis en dansant.

Nos lectrices seront sans doute bien aises de connaître la gamme des couleurs à la mode; la voici avec toutes ses nuances : — Côté des bleus : bleu paon, bleu cobalt, bleu ciguë, bleu belladone, bleu de ciel indien, bleu de nuit, bleu gabier, bleu mésange, bleu pilote. — Côté des verts : vert mousse, vert bronze, vert lichen, vert grenouille, vert lézard, vert genêt, vert glacier des Alpes, vert acanthe, vert fucus, vert thym, vert myrte, vert chenille. — Côté des roses : rose églantine, rose de buisson, rose crevette, rose cyprin, rose géranium. — Côté des rouges : rouge dahlia, rouge pivoine, rouge caroubier, rouge sang de bœuf, rouge corail indien. — Côté des marrons : marron loutre, marron glaïeul, marron giroflée, marron gueule de loup, marron jaguar, marron houx, marron pain brûlé. Il y a ensuite des couleurs isolées, c'est-à-dire n'appartenant à aucun groupe : le liseron lilas, le nacré lilas; le gris souris et le gris furet; le blanc clématite, le ton mousse d'eau; le jaune californien, l'or anglais, le vieil or.

Le violet est une couleur démodée qu'on ne porte plus, excepté pour demi-deuil; c'est une remarque à observer. Et puisque nous en sommes à indiquer ce qui ne se fait plus, notons à propos du gant, par exemple, que le jaune, le paille, sont absolument mis de côté; il ne leur reste rien de leur ancienne réputation d'élégance. Le gant blanc demeure seul maître du terrain pour la tenue de dîner ou de soirée; le temps n'est pourtant pas si éloigné où un homme ayant souci de sa mise n'aurait jamais voulu porter autre chose que des gants gris perle; le gant tout blanc était alors réservé pour le bal. Mais le bon ton a édicté sa loi : il ne faut plus ni gant paille, ni gant gris perle.

Le monde élégant a maintenant repris ses habitudes; on s'en aperçoit le mardi au Théâtre-Français, le jeudi aux Italiens, le vendredi à l'Opéra : ce sont les jours consacrés par la bonne société. Les salles sont extrêmement brillantes, et les toilettes fort recherchées; nous en parlerons une autre fois.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 392.

Chapeau de promenade. — Forme capote recouverte d'une mantille de faille noire, brodée de jais « clair-de-lune ». La mantille est entourée d'une frange qui borde le chapeau; elle est plissée derrière sur le bavolet, de manière à former un fond mou. Touffe de plumes sur le côté gauche. Brides de satin à deux faces (rouge et noir), nouées sur le côté.

G. N° 823.

Toilette de visite et toilette d'intérieur. — 1. Manteau *Hernani* en drap noisette, ample, avec une seule couture demi-cintrée au milieu du dos, qui est assez étroit. La manche est formée d'une longue pointe prise dans les coutures de côté, et qui encadre le dos. De larges bretelles en belle passementerie noire ornent les épaules, suivant la couture des manches et s'amincissant vers le bas. Une passementerie de même genre, formant un large dentelé, entoure l'ouverture de la manche, qui est en outre bordée de castor. Bandes de fourrure semblable au bas du vêtement ainsi qu'autour du cou. — Jupon de faille noire, à traîne ample et garni par devant d'un haut plissé à tête bouillonnée. — Capote de gros de Naples vert mousse; le fond plissé à plis creux, la passe diadème couverte de velours. Plume de ton assorti sur le sommet, avec coques de ruban sur le pied. Brides de ruban pareil nouées de côté. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume de faille et armure de laine noires. — Jupon de faille, entouré d'une haute bande d'armure coulissée et bouillonnée, dont les bords sont ornés de plissés de faille. Une écharpe en armure, garnie de plissés de faille, est drapée au bas du devant du jupon. — Corsage à dos princesse, en armure de laine; le devant est orné d'un plastron-gilet en faille, qui se ferme par de petits boutons plats. Un galon de soie et un plissé de faille, entourent le cou et les devants du corsage jusque sur les côtés; cette garniture lui donne l'aspect d'un vêtement détaché. — Dos princesse, formant longue tunique drapée et pouffée derrière. Un volant de faille plissée en suit tous les bords; il remonte sur les coutures de côté du tablier pour se terminer à l'angle de la basque, sous un chou de ruban à bouts flottants. — Lingerie plissée en toile. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 824.

Toilettes de promenade pour demi-deuil. — 1. Manteau *Sibérien* en drap duvet gris. La coupe de ce vêtement est celle d'un grand paletot,

avec longue pèlerine formée par les manches. Large col rabattu, bordé d'un dentelé de faille, le tout voilé par une frange à boules satinées ; chaque boule est fixée sur le dentelé. Larges bandes de marabout gris autour du cou et sur tous les bords du vêtement. — Robe princesse en faille noire, entourée d'un volant plissé. — Capote de velours scabieuse. La passe est coulissée, le fond plat, le bavolet ondulé. Une grande plume d'autruche est posée à cheval sur la passe ; le pied en est fixé de côté par un motif de bijouterie. Tour de tête en crêpe lisse blanc et brides de faille nouées de côté. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Paletot *Litta*, en drap vigogne noir. — Forme demi-ajustée, avec col marin et plastron de velours noir. Haute frange de soie laminée au bas du vêtement tout autour. Deux bandes de velours entourent les manches, dont le dessus est garni de franges laminées. Larges boutons d'ébène. — Costume princesse en cachemire et faille noire ; la garniture consiste en plissés. Un plissé balayeuse garni de dentelle Clovis borde le dessous de l'ourlet. — Lingerie plissée en linon et guipure de Cluny. — Chapeau *bébé* en velours noir tout bouillonné avec bord coulissé. Un panache orne le sommet de la coiffure ; il est formé de petites têtes de plumes noires, qui retombent sur le fond. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1472.

Toilettes de bal. — 1. Costume princesse en faille blanche et tissu broché Pompadour à fond rose. — Le devant forme à la fois un grand gilet de faille blanche et un tablier de jupon ; le gilet, décolleté en carré, est fermé par des boutons d'étoffe bleue. Le tablier est monté à une ceinture qui forme cordon de taille sous le gilet. Un volant plissé, en faille bleue, orne le bas du tablier, ainsi que les côtés ; cette garniture est montée sur un faux ourlet. Le tablier est, en outre, garni d'écharpes qui se perdent dans les coutures du manteau de cour. La première écharpe est en faille blanche, garnie dans le bas d'un volant plissé en faille rose, et dans le haut de plissés bleus et roses ; cette écharpe est resserrée, au milieu du tablier, par plusieurs coulisses. La seconde écharpe diffère de la précédente en ce que le bas seulement est garni d'un volant de soie blanche, brodée et festonnée de rose. La troisième garniture consiste en plissés bleus sur plissés roses et en un volant de broderie. — Le manteau de cour, qui fait partie intégrante de la toilette, est en tissu Pompadour broché ; une garniture de dépassants bleus et roses en suit tous les bords, dissimulant les coutures de raccord ; cette même garniture encadre les petits côtés, qui se trouvent ainsi comme détachés. Le dos du manteau, de forme princesse, est terminé par une traîne rajoutée ; cette traîne se compose de feuillets de faille rose et de faille bleue, disposés en éventail. La naissance de la traîne est dissimulée par un nœud de faille Pompadour, qui resserre en même temps le milieu du manteau. Un entre-deux de faille bleue plissée encadre tout le haut du corsage, avec un volant de faille rose ; il s'en échappe une collerette genre Médicis, en crêpe lisse blanc. Un volant de soie brodée et festonnée forme un col rabattu en dehors de toute cette garniture. Les manches, demi-courtes, sont entourées d'un volant brodé se rabattant dessus et de plissés intérieurs en crêpe lisse blanc. — Mitaines en dentelle blanche. — Pouff de fleurs jardinières dans les cheveux, fixé par un nœud bleu. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume de satin blanc et gaze de même ton. — Jupon à traîne, entouré d'un volant de gaze plissée et garni devant d'un autre grand volant plissé, voilé à moitié par une bande dentelée et bordée de rouleautés de satin. Des draperies de gaze surmontent la garniture, se perdant derrière comme elle. Le reste du tablier est orné de volants plissés en gaze. — Tunique en gaze, à bords dentelés et garnis de rouleautés de satin, avec franges de plume marabout. Cette tunique est montée à la ceinture du jupon ; par ses relevés de derrière, elle forme un encadrement naturel au tablier ; les drapés sont retenus sur le jupon par un nœud de satin. — Cuirasse de satin voilée de gaze ; le bas entouré d'une guirlande de feuillage brodée et découpée. Ce corsage, qui est montant derrière, est très-décolleté devant où il est garni d'une modestie de crêpe lisse plissé. — Fichu de gaze entouré de plissés et garni intérieurement d'une collerette de blonde anglaise blanche ; ce fichu encadre tout le haut du corsage, voilant à demi le décolleté, et se termine au milieu de la taille. Une guirlande de roses églantines et de feuillage fixe le fichu et traverse en biais tout le devant de la toilette, pour se terminer sur le côté de la tunique. Bouquet d'épaule composé des mêmes fleurs ; manches courtes, bouillonnées et entourées de blondes et de plissés. — Piquet de fleurs semblables dans les cheveux — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au numéro de ce jour contient les sept modèles suivants :

1. Toilette de bal à draperies, d'après la gravure coloriée n° 1475 (fig. 2), qui sera annexée à notre numéro du 15 décembre.
2. Confection en matelassé, avec coutures à l'épaule, d'après la gravure G. n° 830 (fig. 2), qui se trouvera dans notre numéro du 15 décembre.
3 et 4. Parure de toile et dentelle, d'après la gravure G. n° 826 (fig. 3 et 4), qui se trouvera dans notre numéro du 15 décembre.
5. Toilette de bal, faisant manteau de cour, d'après la gravure coloriée n° 1472 (fig. 1), annexée au présent numéro.
6. Cuirasse pour toilette de bal, avec collerette, d'après la gravure coloriée n° 1472 (fig. 2).
7. Parure de théâtre, d'après la gravure G. n° 826 (fig. 7).

Description de la figurine coloriée *L.* n° 148.

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

Toilette de réception pour le soir. — Robe princesse en poult de soie gris, avec traîne de cour en velours noir. — La traîne est ajoutée au bas du milieu du dos et posée en plis rapprochés, qui forment l'éventail du bas. Le bord inférieur est garni d'un petit plissé de faille grise. Des cordelières en passementerie perlée de jais « clair de lune » ornent la naissance de la traîne ; elles se relient à une poche placée sur le côté des devants, laquelle en est entourée. Trois volants de faille plissée suivent le bord inférieur des devants ; la tête du premier volant est formée par une ruche de faille effilochée. Beau col de passementerie tombant en deux pointes sur le dos. Passementerie semblable disposée en deux lignes droites sur le devant de la robe, que ferment des boutons de velours et de crochet. — Plissés de crêpe lisse blanc au cou et aux manches. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

CORRESPONDANCE

— Mme H. G..., à Bastia.

Bonne note est prise du changement d'adresse et de la demande de patron. — On peut très-bien vous envoyer non le patron coupé, mais le patron épinglé du gilet breton, dont le prix serait de 3 francs. On vous renverrait votre dessin avec le patron. — L'armure de soie pour parde sus est démodée. — Votre abonnement d'un an étant terminé du 31 octobre dernier, nous vous prions de nous en adresser le renouvellement, soit 34 francs, afin d'éviter tout retard dans le service du journal. Veuillez nous dire de quand devra partir l'abonnement.

— Mme Lucie M..., à Saint-Quentin.

Le corsage froncé et la ceinture ronde sont de haute élégance, mais n'excluent point la forme princesse.

— Mlle Thérèse de L..., à Bourges.

Il faut toujours se conformer aux usages du pays qu'on habite. Quand vous serez mariée, vous devrez vous informer de ce qu'on a coutume de faire dans la ville où il vous faudra résider.

— Mlle Loïsa M..., à Liége.

Une jeune fille bien élevée ne refuse jamais un danseur qui l'invite, lorsqu'elle n'est pas déjà engagée ; c'est une loi de politesse qui ne souffre point d'exception.

— Mme T..., à Laon.

Au milieu du luxe de couleurs que déploie la mode actuelle, il en est deux qui se détachent sensiblement du reste : c'est le caroubier et le vert mousse.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAUSERIE

Avec la meilleure volonté du monde, il n'est pas possible de se faire illusion : l'expansion du luxe, le courant d'existence châtelaine dont la saison présente est ordinairement témoin, sont complétement entravés par la crise politique que traverse le pays. Les journaux du *high life* eux-mêmes sont obligés de le constater. « On se renferme chez soi, on restreint ses dépenses en prévision des événements qui peuvent survenir, et l'on interroge l'horizon tout obscurci de nuages noirs. Ni fêtes, ni toilettes : voilà, au point de vue mondain, le résultat de ce qui se passe à Versailles. »

Le *Sport*, qui résume si éloquemment la situation mondaine par ces mots : « Ni fêtes, ni toilettes... » aurait pu ajouter : « Ni affaires, par conséquent ». Et sous ce mot, qui renferme tout un monde, que de souffrances amoncelées, que de désastres cachés ! Bien coupables sont ceux qui les font naître, plus coupables encore ceux qui ne s'appliquent point à les faire cesser. Pour nous qui ne connaissons rien des choses de la politique et n'en voulons rien savoir,— témoins d'un mal dont nous accusons l'existence, sans avoir à en dénoncer les auteurs, — nous ne pouvons que déplorer le fait et souhaiter qu'un sage dénoûment rende bien vite à la France le calme et la prospérité dont elle a tant besoin.

A propos de ce qui se passe, il est curieux, dit encore le *Sport*, de remarquer combien nous sommes un pays d'opposition innée, combien nous avons peu ce respect de la loi qui fait la force du peuple anglais et lui permet d'être un peuple vraiment libre. Nous ne nous doutons guère, de ce côté du détroit, à quel degré nos voisins poussent cette observance de la règle décidée.

Ainsi il existe un arrêté qui défend de monter dans un train dès qu'il s'est mis en marche. Un jour, lord Palmerston, premier ministre et au faîte de sa puissance, arrive en gare comme le signal du départ venait d'être donné. On le presse de monter en wagon :

— Non, dit-il, je connais le règlement.

Et il resta une heure sur le quai à attendre le train suivant.

En France, il n'est pas un voyageur qui n'eût sauté par-dessus le règlement dans le train, et qui, s'il eût été ministre, n'eût fait arrêter la locomotive.

Chez nos voisins, ceux qui font les lois, ceux aussi qui sont chargés de les appliquer, sont les premiers à les observer. Chez nous, c'est trop souvent le contraire : ce sont ceux-là qui s'en affranchissent tout d'abord et aident les autres à s'en affranchir. Les autres, cela veut dire tout le monde ; la tendance est si générale qu'on croirait vraiment que la théorie du fruit défendu a dû être inventée pour les Français.

Ce qui leur manque, en revanche, c'est l'aptitude à pratiquer les langues étrangères. Croirait-on, par exemple, que le général Grant, qui ne parle que l'anglais, a les plus grandes peines à trouver, en dehors du monde diplomatique, dans les réceptions parisiennes auxquelles il assiste, des interlocuteurs ? La vérité est que, malgré les bonnes anglaises et les cours professés en vingt leçons, la plupart des Français qui se mêlent de parler la langue de nos voisins n'en ont qu'une connaissance très-superficielle : peu d'entre eux la possèdent à fond et sont capables de s'intéresser à Shakespeare autrement qu'à travers la musique de Gounod et d'Ambroise Thomas. Pour que le *Songe d'une nuit d'été* ne soit point pour eux lettre morte, il faut qu'on le leur chante !...

Il n'est bruit, au sein du monde artistique, que du brillant début de Mlle Litta, aux Italiens, dans *Lucia*, début qui dote la salle Ventadour d'une véritable étoile. « Les écrivains, a dit Mme de Tracy, se croient bien supérieurs aux autres artistes ; ils ont raison en ce que, sans leur plume, les autres célébrités resteraient inconnues. » Mlle Litta vient de faire l'expérience de cette vérité. Grâce à la presse qui a fait de son talent, bien avant qu'elle entrât en scène, un éloge aussi chaleureux que mérité, elle a reçu aux Italiens l'accueil sympathique qui lui était dû.

La nouvelle *diva* est élève de Mme Anna de Lagrange, comtesse Stankowich, qui cueillit elle-même tant de fleurs sur cette scène du Théâtre-Italien, depuis le soir où, toute jeune fille, elle y parut dans une représentation organisée par les plus grandes dames du faubourg Saint-Germain au bénéfice des émigrés polonais. Non-seulement, ce soir-là, nos mondaines les plus qualifiées ne dédaignèrent pas de payer de leur personne devant la rampe, mais elles allèrent jusqu'à se métamorphoser en ouvreuses. Le pauvre marquis de Saint-Georges, très-peu de temps avant sa mort, nous racontait ce chapitre des mémoires mondains du Théâtre-Italien, qu'on rééditerait peut-être avec grand profit aujourd'hui pour quelque œuvre de bienfaisance.

On sait que Mme Anna de Lagrange a parcouru l'Amérique à plusieurs reprises et chanté dans la plupart des grandes villes du Nouveau-Monde. Au cours d'un de ses voyages, elle eut la vie sauvée par sa fille, aujourd'hui la princesse G..., dans des conditions fort curieuses et que rappelait, l'autre soir, aux Italiens, un des auditeurs de Mlle Litta.

Mme de Lagrange, étant à New-York, fut priée d'aller donner quelques représentations à Boston. Deux voies s'offraient aux voyageurs : le *steamer* et le *railway*. M. de Stankowich, mort depuis, pensant que le trajet par eau serait moins fatigant, opina pour le bateau.

Le lendemain matin, en déjeunant, on revint sur le voyage, en présence du médecin de la famille, le docteur Gaillardet, frère de M. Frédéric Gaillardet, l'un des auteurs de la *Tour de Nesle*. Le voyage par eau fut définitivement adopté.

Mais, en entendant cette décision, la fille de la cantatrice, une enfant de dix ans, se mit à fondre en larmes.

— Qu'as-tu ? lui dit sa mère, tout inquiète de ce soudain désespoir.

— Ah ! maman, je t'en supplie, ne prends pas le bateau !...

— Pourquoi ?

— C'est que, cette nuit, j'ai rêvé que ce bateau en heurtait un autre, coulait tout brisé... et je t'ai vue au fond de l'eau.

Le docteur essaya, en plaisantant, de combattre l'effet produit par ce rêve ; mais la mère, voyant les sanglots de son enfant :

— Pourquoi lui causer tant de peine ? dit-elle. L'idée que nous partons par le steamer peut lui faire beaucoup de mal... Nous prendrons le chemin de fer !...

Le docteur rit de cette faiblesse ; le soir on partit en wagon.

Le lendemain, le comte Stankowich, sorti de bon matin dans les rues de Boston, rentrait tout ému dans la chambre de sa femme et lui disait :

— Le bateau que nous devions prendre hier au soir à New-York en a rencontré un autre... il a coulé du choc... Trente passagers sont noyés !...

Le rêve de l'enfant avait sauvé la vie à son père et à sa mère.

Si l'humanité cesse de progresser, ce ne sera point la faute des calculateurs. Un docteur anglais, M. Erasmus Wilson, s'est inquiété du nombre de cheveux contenus dans un pouce carré de la tête humaine. Il estime que, chaque pouce carré contenant 744 follicules et beaucoup de ceux-ci donnant passage à deux cheveux, le nombre de ces derniers, sur un pouce carré, peut être évalué à 1066. Or, la superficie de la tête humaine étant à peu près de 120 pouces carrés, la tête entière est couverte, en général, de 127 920 cheveux.

On demande à M. Erasmus Wilson combien il doit y avoir de cheveux sur la surface du globe ?...

Ludovic Sauveur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UN MARIAGE ANGLAIS

Parmi les cadeaux de noces de miss Marjoribanks, qui a épousé, ces jours derniers, à Londres, le jeune comte d'Aberdeen, se trouvaient :

Sept parures, dont trois en perles et diamants, une en or, une en pierres indiennes, une en perles et turquoises, et une en émeraudes non taillées, avec perles et diamants.

Il va sans dire que ces parures étaient complètes et comprenaient collier, pendant, boucles d'oreilles et bracelet.

Puis, ne faisant pas partie de parures, il y avait encore dix-neuf bracelets, dont cinq en diamants, trois en perles et diamants, un en diamants et rubis, trois en perles, un en perles et améthystes, un en corail et perles, un en diamants et turquoises, et le reste en or.

Puis huit paires de boucles d'oreilles en perles, diamants, saphirs et émail.

Puis huit médaillons en diamants, opales, saphirs et émeraudes.

Puis une tiare à cinq étoiles en diamants.

Puis la cassette contenant tous les diamants de famille des comtes d'Aberdeen, — cassette renfermant pour le moins autant de parures, de bracelets, etc., que nous venons d'en énumérer.

Voilà pour le trousseau, dont nous n'avons mentionné que la bijouterie personnelle, omettant même les montres, châtelaines et éventails.

Maintenant, si miss Marjoribanks épouse le comte d'Aberdeen, il faut dire que celui-ci a passé chef de famille de la manière la plus singulière.

Il n'est que le fils puiné du célèbre ministre qui fit entreprendre à l'Angleterre la guerre de Crimée.

Son frère, le fils aîné, fit de très-bonnes études et voyagea ensuite dans toute l'Europe; puis, au lieu de retourner à Londres pour entrer au Parlement ou dans les gardes, il se fit — qui le croirait! — simple marin sur un navire marchand.

Il eût pu entrer dans la marine royale, comme tant d'autres jeunes gens de son rang, mais son goût pour la mer ne s'était révélé que pendant ses voyages.

Quel étrange spectacle qu'un gentilhomme se faisant matelot pour l'amour de l'art!

Plusieurs voyages s'accomplirent sans que son ardeur semblât diminuer, quand un jour, pendant une rafale, au milieu de l'océan Atlantique, une lame géante se brise sur le navire et emporte l'un des marins.

« Un homme à la mer! un homme à la mer!... » crie-t-on de toutes parts. Et l'on fait revenir le navire sur ses traces pour recueillir le malheureux; mais, malgré tous les efforts, il ne peut être retrouvé.

L'homme qui manquait à l'appel, c'était le jeune Aberdeen.

On attendit des années pour voir si, par quelque miracle, il s'était sauvé, car c'était un très-habile nageur. Mais enfin on dut perdre tout espoir.

Pour compliquer les choses, son père mourut dans l'intervalle. La succession revenait au naufragé de l'Océan, et l'on attendait encore, car il s'agissait de la priorité dans une ligne illustre, de biens immenses et d'un siége à la Chambre des lords.

Enfin sa succession fut déclarée ouverte; un arrêté de la Chambre haute fit constater le décès et la nomination de son frère comme son successeur dans le comtat d'Aberdeen.

C'est ce jeune homme qui vient de se marier avec miss Marjoribanks.

Maintenant qu'arriverait-il si un beau jour le naufragé revenait, — on a vu des choses plus extraordinaires, — ou bien si quelque intrigant venu de loin se faisait passer pour le fils perdu?

Dans ce dernier cas, la réponse est facile : il arriverait qu'on aurait toutes les peines du monde à prouver le contraire; la famille Aberdeen serait obligée de dépenser des millions en procès pour le faire débouter de sa demande, et sans jamais savoir au juste si elle ne repousse pas l'un des siens.

Ce serait en tous points une seconde affaire Tichborne.

B. S.

THÉATRES

Théatre-Italien. — Œuvres et artistes se succèdent sur cette grande scène, de manière à prouver qu'elle a pour directeur un homme de goût et de tact. M. Escudier sait choisir ses nouvelles recrues et les placer dans le cadre qui convient le mieux à leur talent. En quelques jours, le public a pu applaudir, d'abord dans *Otello*, à côté de Tamberlick, Mme Rita Sonieri; dans la *Sonnambula*, Mlle Isidor et M. Nouvelli; puis dans *Lucia di Lamermoor*, Mlle Litta, dont le début a fait sensation. C'est une étoile qui se lève à l'horizon et dont l'éclat ne peut que grandir.

Enfin, en se décidant à produire le nouvel ouvrage du compositeur espagnol, Villate, qui a pour titre *Zilia*, le directeur des Italiens ne pouvait lui donner de meilleurs interprètes que Mlles Litta et Sanz, MM. Tamberlick, Pandolfini et Namietti.

Comédie-Française. — Saluons bien vite comme elle le mérite la reprise d'*Hernani*. En présence d'une œuvre de Victor Hugo, devant l'incomparable génie du maître, on a sujet d'être enthousiaste, et les choses de ce temps-ci nous en procurent trop rarement l'occasion pour qu'il soit permis de la négliger.

Grâces soient donc rendues à celui qui nous a permis de retrouver, délicieusement murmurés par la voix caressante de Mlle Sarah Bernhardt, les accents de la poésie la plus tendre!

. . . . Êtes-vous mon démon ou mon ange?
Je ne sais, mais je suis votre esclave. Ecoutez,
Allez où vous voudrez, j'irai. Restez, partez,
Je suis à vous. Pourquoi fais-je ainsi? Je l'ignore.
J'ai besoin de vous voir et de vous voir encore,
Et de vous voir toujours. Quand le bruit de vos pas
S'efface, alors je crois que mon cœur ne bat pas,
Vous me manquez, je suis absente de moi-même;
Mais dès qu'enfin ce pas que j'attends et que j'aime
Vient frapper mon oreille, alors il me souvient
Que je vis et je sens mon âme qui revient.

Quel poëte fit jamais mieux parler à ses héros le langage de l'amour! Ecoutez Hernani :

. . . . . Dona Sol, mon amie!
Dites-moi, quand la nuit vous êtes endormie,
Calme, innocente et pure, et qu'un sommeil joyeux
Entr'ouvre votre bouche et du doigt clôt vos yeux,
Un ange vous dit-il combien vous êtes douce
Aux malheureux que tout abandonne et repousse?

Don Ruy Gomez ne soupire pas moins tendrement aux côtés de sa fiancée :

Voilà comme je t'aime, et puis je t'aime encore
De cent autres façons : comme on aime l'aurore,
Comme on aime les fleurs, comme on aime les cieux!
De te voir tous les jours, toi, ton pas gracieux,
Ton front pur, le beau feu de ta fière prunelle,
Je ris, et j'ai dans l'âme une fête éternelle.

Ah! que de belles et touchantes choses dans cet admirable drame, et combien l'on doit savoir gré non-seulement à Mlle Sarah Bernhardt, mais à MM. Mounet-Sully, Worms, Maubant, et leurs dignes camarades, d'avoir mis tout ce qu'ils ont de talent au service du grand poëte et de son œuvre!

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G, N° 823. — DESCRIPTION, PAGE 566.

TOILETTE DE VISITE ET TOILETTE D'INTERIEUR

Modèles de la Scabieuse (rue de la Paix, 10). — Prix des patrons épinglés : 1re fig., 3 francs; — 2e fig., 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 824. — DESCRIPTION, PAGE 566.

TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de la Scabieuse (rue du la Paix, 10). — Prix des patrons épinglés : 3 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

YVONNE ET CARMEN

(NOUVELLE. — FIN.)

II

Didier entra dans la diplomatie, refuge ordinaire de ceux qui ont tardivement le désir de se rendre utile à leur pays. Dans cette carrière sans limite d'âge, on peut, si on a de la chance, faire un rapide chemin. Didier fit le sien; puis la guerre le jeta momentanément dans l'armée, où il se distingua. Six ans après la mort de son frère, il était secrétaire d'ambassade à Londres et colonel d'un régiment de réserve. Sur ses uniformes guerriers et diplomatiques brillaient, à côté de la Légion d'honneur, les croix que les souverains étrangers donnent aux membres des légations, commme les invités offrent des bonbons aux enfants de la maison où ils sont bien reçus.

Inutile de dire que l'amour de Didier pour la petite montagnarde s'était rapidement éteint, mais il ne l'avait cependant pas oubliée et elle occupait dans son souvenir une place unique. L'ambition, d'ailleurs, avait anéanti ses passions, et triomphé de son insouciance! Il voulait, avant tout, parvenir, et il se permettait à peine quelques distractions quand l'occasion lui plaisait.

Peu de temps après avoir quitté les Pyrénées, il avait envoyé au curé de Luz une somme assez considérable, en le priant de donner cette somme à Carmen, quand elle se marierait, sans lui dire d'où cela venait. Le curé lui répondit que Bastienne et sa fille avaient quitté le pays sans que personne connût le motif de leur départ ni le lieu où elles s'étaient réfugiées.

Le mystère qui enveloppait la destinée de Carmen contribuait à tenir en éveil la sollicitude de Didier pour elle et il se reprochait d'avoir éveillé dans son cœur des impressions qui pouvaient laisser une trace fatale.

Il était donc dans cette situation d'esprit où les occupations de sa carrière et le désir d'avancer tenaient la première place, quand il vint passer un congé à Paris. Dès le lendemain de son arrivée, sa mère lui parla mariage, mais il savait qu'une femme est un surcroît de bagage qui peut ralentir la marche d'un diplomate. Un ambassadeur non marié n'est responsable que des maladresses de son gouvernement et des siennes, tandis qu'un ambassadeur marié est obligé de réparer celles de l'ambassadrice, ce qui lui donne parfois beaucoup plus de peine.

Tandis que la marquise voulait le convertir à ses idées, Didier se promenait de long en large, visiblement ennuyé. Il s'approcha même d'une fenêtre, et, profitant d'un instant de silence, il regarda de l'autre côté de la rue un hôtel nouvellement réparé.

— Qui a acheté cela? dit-il.

— M. de Pénélan; répondit la marquise.

— Qu'est-ce donc que M. de Pénélan?

— Un nouveau venu, prodigieusement riche.

— D'où est-il sorti?

— Des mines d'or d'Amérique.

— C'est un aventurier.

— Non; c'est un gentilhomme ruiné qui a mené une vie aventureuse.

— Le reçoit-on?

— On se l'arrache! Princes et millionnaires se disputent la main de sa fille.

— Ah! il a une fille!

— Une fille unique, qui repousse tous les prétendants.

— Cela prouve que c'est une fille d'esprit qui comprend qu'on désire sa dot.

— Si toutes les héritières adoptaient ce système, les filles pauvres se mariant difficilement, le monde finirait.

— Comme on affirme qu'il dégénère de jour en jour, ce serait peut-être très-heureux.

— Mlle de Pénélan est ravissante!

Didier haussa les épaules.

— Ah! rassure-toi, ajouta vivement la marquise, je ne pense pas à elle! Elle a de telles prétentions!...

— Que vous ne tenez pas à faire insérer mon nom sur la liste des refusés. Je vous en remercie!

Il baisa la main de sa mère, en lui promettant de contracter une alliance selon ses désirs quand il serait arrivé au sommet de sa carrière.

Quelques jours après, il rencontra dans le monde M. de Pénélan et sa fille. Le nabab, qui avait à peine cinquante ans, paraissait en avoir soixante. Il avait, disait-on, conquis ses richesses en supportant la fatigue et la faim; le soleil des tropiques avait bronzé son teint et blanchi ses cheveux.

Yvonne de Pénélan devait avoir environ vingt ans. Plus vivante qu'une Parisienne, plus fine qu'une provinciale, elle avait un cachet de race et de vigueur, de vivacité et d'originalité qui ne pouvait se définir.

Si Didier eût été plus jeune, il se serait cru amoureux inopinément de cette fille étrange dont les regards étaient pleins de feu, et qui passait à travers tous les hommages avec une indifférence suprême. N'ayant ni la prétention ni l'espoir de charmer la riche étrangère, il se garda bien de se faire présenter à elle; il détestait les fausses démarches, et trouvait inutile qu'on lui prêtât des intentions qu'il n'avait pas. Il employa donc toute sa science diplomatique pour dissimuler l'impression qu'il ressentait, et en examinant attentivement Mlle de Pénélan, il se persuada même qu'il voulait simplement étudier l'énigme qui occupait tout Paris.

Yvonne avait refusé les plus grands noms et les plus grandes fortunes de France, et n'accordait à qui que ce soit la moindre préférence. Aucune amitié, aucune liaison n'avait pris place dans son existence. M. de Pénélan donnait des fêtes splendides; mais il ne recevait personne dans l'intimité.

Didier suivait du regard Yvonne avec un intérêt croissant : l'expression de sa physionomie annonçait une grande force de volonté; l'aisance de son attitude ne venait pas, on le sentait bien, de la confiance en soi-même que donne la fortune à certaines natures qui s'appuient sur l'argent pour marcher d'un pas assuré. Elle avait grandi en toute liberté dans l'indépendante Amérique, respirant l'air des forêts vierges et vivant sans contrainte dans un pays à peine civilisé; mais, de son enfance, et des contrées lointaines qu'elle avait parcourues, elle ne disait jamais rien.

Les jours suivants, Didier, au milieu de ses occupations et de l'entraînement de la vie de Paris, pensa souvent à l'étrange fille qui avait captivé son attention durant une soirée entière. Il aurait sans doute fini par l'oublier, si elle ne s'était, à tout instant, trouvée sur son chemin. Il la rencontrait au Bois, montant avec intrépidité des chevaux à demi sauvages; elle passait rapidement près de lui, sans le regarder, et probablement sans le voir. Aux Italiens, aux Français, à l'Opéra, il l'apercevait dans une loge d'avant-scène, puis il la retrouvait dans tous les bals, et souvent il se surprenait à l'affût, regardant derrière le rideau de sa fenêtre si le porche de l'hôtel Pénélan s'ouvrait pour livrer passage à sa voisine.

Un mois se passa ainsi; le nabab ouvrit ses salons pour donner, comme l'hiver précédent, une série de fêtes. Le désir de pénétrer dans cette maison fut, chez Didier, plus fort que sa résolution de se tenir à l'écart, et il se fit enfin présenter; le lendemain il recevait une invitation.

Un luxe princier régnait à l'hôtel Pénélan, et en entrant dans cette somptueuse demeure on avait peine à croire que, pendant quinze ans de sa vie, le maître de toutes ces richesses gagnait chaque jour son pain et ne possédait même pas un abri.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mme de Pénélan, debout à l'entrée du premier salon, recevait les invités. Le salut qu'elle rendit à Didier aurait été un peu hautain si un imperceptible sourire n'en eût adouci l'intention. Il lui demanda une valse; c'était la première fois qu'il lui adressait la parole; elle répondit par un signe de tête affirmatif sans lui désigner le numéro de cette valse; il n'osait pas le lui demander et restait près d'elle, incertain et presque interdit. Elle s'en aperçut enfin et lui dit : « A trois heures du matin! »

Il passa la soirée à regarder le cadran des horloges, qui n'étaient pas d'accord. L'une avançait d'un quart d'heure, et les autres retardaient. L'horloger de la maison était certainement beaucoup moins bien renseigné que le comte d'Hauterive sur leurs différents caprices.

Enfin trois heures sonnèrent; l'orchestre fit entendre le prélude d'une valse, et Didier sentit la taille d'Yvonne frissonner sous son étreinte. Ses mouvements avaient une incroyable rapidité, et des élans inattendus. Quelque vaste que fût l'espace, il était trop restreint pour elle, et partout, en Europe, elle devait se trouver à l'étroit. Ce n'était pas Didier qui la dirigeait, c'était elle qui l'entraînait! Ils arrivèrent ainsi dans une serre immense où des plantes inconnues en France rappelaient aux maîtres du logis la patrie d'adoption qu'ils avaient quittée.

Yvonne s'y arrêta. Les lampes vénitiennes, suspendues au milieu des gigantesques feuillages, ressemblaient à de grands fruits transparents; leurs lueurs différentes jetaient des rayons distincts comme ceux de l'arc-en-ciel et le parfum des fleurs se mêlait aux fraîches senteurs des jets d'eau. On entendait à peine les bruits confus de la fête! C'était la solitude complète et mystérieuse.

Yvonne, debout en face de Didier, fixait sur lui un regard interrogateur.

— Monsieur d'Hauterive, dit-elle enfin, je voudrais savoir pourquoi, me rencontrant chaque soir, depuis un mois, vous ne m'aviez jamais fait danser?

— Parce que je n'avais pas eu l'honneur de vous être présenté.

— Il vous était facile d'avoir cet honneur-là.

Didier ne trouva naturellement rien à répondre.

— D'où je conclus, continua-t-elle, qu'il y avait un autre motif. Voyons! Dites-moi la vérité! Je veux la connaître.

Didier se sentait étrangement troublé. Les yeux ardents qui cherchaient à lire sa pensée restaient, comme deux sentinelles, fixés sur les siens. Cette fille, franchement hardie, loyalement provoquante, bouleversait son esprit et ses sens.

— La vérité, répéta-t-il; eh bien! la vérité, c'est que j'avais peur de vous!

— Ah!... Et pourquoi aviez-vous peur de moi?

— Vous me faites là une question à laquelle je ne puis pas répondre.

— Parce que vous ne voulez pas y répondre.

— C'est possible.

— Il faut pourtant que je sache cela... que je sache tout! Il le faut!

— Alors, puisque vous m'ordonnez de tout dire, vous n'aurez pas le droit de vous offenser de ma réponse : J'avais peur de vous aimer.

Un éclair de joie ardente passa dans le regard d'Yvonne; mais elle se domina aussitôt, et reprit froidement :

— Vous pensez donc que l'homme qui m'aimerait serait fort à plaindre?

— Je ne suis pas assez fat pour croire que je puisse être préféré à tous ceux dont vous avez repoussé les hommages.

— Est-ce là l'unique motif qui a dicté votre réserve?

— Quelle autre raison pouvez-vous supposer?...

— Mais, si vous aimiez déjà... quelqu'un...

Elle eut peine à dire cela; sa voix tremblait.

— Si j'avais aimé quelqu'un, reprit en souriant Didier, je ne vous aurais pas redoutée! Je n'aurais pas senti dès le premier jour où je vous ai vue... mais non... de grâce!... ne me rendez pas ridicule en m'arrachant les pensées qui doivent rester enfouies...

— Oubliez que c'est Yvonne de Pénélan qui est ici avec vous, et dites-moi ce que vous pensez d'*elle!* Je veux le savoir.

Elle posa sa main sur celle de Didier avec un geste d'autorité.

— Ce que je pense d'*Elle*, de vous! Mais je pense qu'*Elle* est adorable... et je vous aime!

Il dit cela avec entraînement, puis il ajouta :

— Je suis fou!

Yvonne le regardait toujours, et restait muette en face de lui.

— Voyons, reprit-il, à votre tour dites-moi la vérité. Seul, je me suis tenu à l'écart! Seul, je n'ai pas essayé de vous plaire, et... cela vous a intriguée! A présent vous savez ce que vous vouliez savoir!...

— Croyez-vous donc que je cherche à satisfaire ma curiosité, mon amour-propre aux dépens de votre dignité?... Dans nos pays sauvages, on ne connaît pas les manœuvres du monde!...

— Alors, pourquoi m'avoir forcé à vous dire... que je vous aime?

— Était-ce si difficile à dire, et l'avez-vous dit aujourd'hui pour la première fois de votre vie?

— Ce n'est pas la première fois que je le dis, mais c'est la première fois que je le pense.

Yvonne tordait dans ses doigts une feuille qu'elle avait arrachée de sa tige.

— Monsieur d'Hauterive, dit-elle, ne prenez ceci ni pour un jeu, ni pour une démarche inconsidérée. Je n'ai point été élevée comme les autres jeunes filles. Mon père n'avait pas le temps de s'occuper de moi; il était absorbé par la conquête de cet or dont nous avons plus qu'il ne faut. Il ne l'a pas gagné en faisant des spéculations; il l'a cherché au fond de la terre en creusant le sol de ses mains. Pendant ce temps je grandissais loin du monde civilisé, vivant sans contrainte, et sans autre guide que la femme qui m'a nourrie et élevée. De cette enfance aventureuse, de cette liberté sans limite, il me restera toujours quelque chose.

— Mais c'est cela, s'écria Didier, qui fait votre charme tout-puissant! Vous ne ressemblez à aucune autre femme!

Yvonne s'assit sur une banquette de bambou, et fit signe à Didier de s'asseoir près d'elle.

— Rappelez-vous, lui dit-elle, que je prendrai toutes vos paroles pour l'expression absolument vraie de votre pensée, et ne me trompez pas. Vous venez de me dire que vous m'aimiez, et qu'avant de me connaître vous n'aviez jamais aimé personne. Cela est-il vraisemblable? Cela est-il vrai?

— C'est vrai, dans le sens où je l'entends.

— Dans quel sens l'entendez-vous?

— Mais... je ne puis vous expliquer...

— Expliquez-moi tout ce que vous voudrez!... Je veux vous connaître.

— Vous voulez une confession, soit! Je vais vous la faire! J'ai rencontré beaucoup de femmes que je trouvais charmantes, et auxquelles j'avais plaisir à le dire; puis, cela m'ennuyait de leur répéter encore ce que je leur avais dit, et je trouvais un prétexte pour les revoir rarement, et même pour ne les revoir jamais.

— Ainsi vous me donnez votre parole, votre parole d'honneur, que jamais un sentiment sérieux n'est entré dans votre cœur, que pas un souvenir n'est resté dans votre mémoire! Jurez-le!

Didier hésita. Elle le regardait avec anxiété.

— Si vous saviez quel est l'unique souvenir qui soit resté dans ma mémoire, cela vous ferait sourire. Cet amour, si tant est qu'on puisse le nommer ainsi, était bien pur; cela, je puis vous le jurer!

— Vous avez aimé une jeune fille?

— Une enfant.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Elle est morte ?

— Je n'en sais rien ; je n'ai jamais pu la retrouver.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée?

— C'était impossible ! De grâce, ne me forcez pas à vous raconter cela !

— Où était donc cette enfant? Je vous en prie, dites-le-moi! Je veux tout savoir !

— Elle était sur une montagne et...

— Et...

— Elle gardait des moutons, dit en riant Didier. Serez-vous jalouse ? ajouta-t-il en baisant les mains d'Yvonne.

— Non, répondit-elle, je suis heureuse !

— Et moi donc! Il me semble que je rêve!

— Mais vous trouvez ce que je viens de faire inexplicable ? Convenez-en !

— C'est vrai ! Je suis heureux, ébloui, mais... je ne comprends pas...

— Et quand vous réfléchirez à cela, vous serez inquiet de l'avenir ; vous vous demanderez si la femme assez hardie pour faire ce que j'ai fait ce soir sera une compagne fidèle pour toute votre vie !

D'un geste, elle arrêta Didier qui voulait protester.

— Vous ferez cette réflexion ! Il est impossible que vous ne la fassiez pas ; mais demain vous serez rassuré. Rentrons, à présent ! Le cotillon va commencer ! Nous le danserons ensemble.

— Je puis... demander à M. de Penélan?...

— Tout ce que vous voudrez !

Le lendemain, le marquis d'Hauterive venait avec son fils demander la main d'Yvonne. Le Nabab tendit la sienne à Didier. Il y avait en lui un mélange de la rondeur du gentilhomme breton et de la nature exubérante de l'aventurier. Il devait tout à son travail sans avoir jamais oublié ce qu'il devait à son nom. Il avait conquis ses richesses en supportant la fatigue et la faim au milieu des périls de tous genres, et il gardait l'empreinte de l'homme qui s'est débattu contre le sort.

— Vous êtes le fiancé de ma fille, dit-il à Didier, et si vous le voulez, au lieu d'être mon gendre, vous serez mon fils! Yvonne est dans la serre ; vous en connaissez le chemin ; allez la rejoindre. Monsieur le marquis, ajouta-t-il en montrant un siége à M. d'Hauterive, j'ai quelques explications à vous donner, et nous allons causer, si vous le permettez.

Quand Didier entra dans la serre, il ne vit tout d'abord personne ; puis il se crut sous l'empire d'un rêve fantastique !

Yvonne était assise sur le banc où, la veille, ils étaient ensemble ! Elle avait une jupe de cachemire rouge très-courte et une veste basque ; ses pieds étaient chaussés d'espadrilles ; ses cheveux épars s'échappaient d'un ruban de velours noir ; à son cou était suspendue une grande croix d'or, et, près d'elle, se tenait debout Bastienne l'Espagnole.

Didier, se croyant en proie à une hallucination, resta muet d'abord ; puis, un nom, ou plutôt un cri, s'échappa de sa poitrine :

— Carmen !

Yvonne, immobile, le regardait sans lui répondre.

— Mais qui êtes-vous donc? s'écria-t-il ; parlez, car je sens que je deviendrais fou !

— Je suis Carmen et Yvonne, la fille de monsieur de Pénélan, confiée par lui à ma nourrice Bastienne.

Didier était à ses pieds, couvrant ses mains de baisers.

— Vous n'aviez pas reconnu la petite montagnarde, qui a grandi et qui, à présent, sait lire et écrire ! Mes mains noires sont devenues blanches ; il paraît que mon visage aussi est bien changé, car mon père lui-même ne retrouve plus rien de moi.

— Carmen ! répéta Didier ; Carmen, vous m'avez pardonné !

— Vous m'aviez aimée autrefois, et... je m'en suis toujours souvenue. Mais il faut que je vous raconte notre histoire ; elle est longue ; mettez-vous là.

Il s'assit près d'elle.

— A présent qu'il t'a vue, bonne mère, dit-elle à l'Espagnole, tu peux t'en aller.

Bastienne l'embrassa avant de s'éloigner.

— Toute ma vie, je serai sa fille, ajouta Yvonne.

Quand elle fut seule avec Didier, une main dans les siennes, elle reprit :

— Mon père était ruiné quand je vins au monde, et ma mère mourut un mois après. Il me confia à ma nourrice, dont la fille, Carmen, était morte ; il lui remit une petite somme, dernière épave de sa fortune perdue, et lui recommanda de m'élever dans la montagne comme si j'étais son enfant ; puis il partit pour l'Amérique. Il passa quinze années dans un désert sans communications avec l'Europe. Il travaillait, il vieillissait, mon pauvre père, et ne trouvait rien. Il supporta des privations de tous genres, luttant contre la maladie et contre la plus effroyable misère ; puis, enfin, il tomba sur une veine d'une valeur incalculable, et en quelques mois il acquit des millions.

Il revint alors en France sans savoir s'il me retrouverait, si je vivais !

Un soir, c'était quelques semaines après votre départ, je rentrais à Saint-Justin, quand j'aperçus un vieillard qui venait à ma rencontre avec ma mère. Il s'élança vers moi et me serra sur son cœur en m'appelant sa fille ! Je croyais que mon père était mort, et pourtant je vis tout de suite qu'il ne se trompait pas ; je crois même que s'il m'avait embrassée sans me rien dire, j'aurais compris que j'étais sa fille !

Le lendemain, il nous emmena toutes les deux. Je pleurai en quittant notre montagne ! on crut que je regrettais mon troupeau, mais c'était vous que je regrettais ! Je ne devais plus m'asseoir sur la mousse où vous vous étiez assis près de moi ! J'aurais voulu emporter la roche qui nous servait d'abri !

Mon père s'arrêta à Bordeaux pour me faire faire des vêtements. Je ne savais pas les porter ! Je ne pouvais pas marcher avec des souliers ! Quand le coiffeur nouait mes cheveux, je criais !

Je sentis bien vite que tout cela n'était rien en comparaison de l'ignorance de mon esprit. Le costume que je portais n'était qu'un masque, et sous la robe de soie, il n'y avait qu'une paysanne ! Ce fut alors seulement que je vis, dans toute son étendue, l'abîme qui me séparait de vous.

Mon père racheta le château et les domaines de Pénélan, situés dans le Finistère, sur le bord de cet Océan qui nous avait si longtemps séparés l'un de l'autre. Il fit venir de Paris des professeurs qu'il installa dans les dépendances du château ; il ne voulait pas qu'une institutrice placée entre lui et moi, en rompant notre intimité, pût diminuer notre bonheur. Ce fut lui seul qui m'apprit toutes ces choses que le monde exige et que j'ignorais ! Au bout de cinq ans, j'étais devenue ce que je suis aujourd'hui, une montagnarde à demi civilisée !

Aussitôt que j'avais su lire je m'emparais des journaux pour avoir de vos nouvelles. J'appris ainsi que vous étiez à Constantinople, à Vienne, et à Londres. Quand la guerre éclata, je priai Dieu pour vous, et pour mon père qui lui aussi voulut faire la campagne, disant que les forces qu'il avait employées à conquérir sa fortune n'étaient pas épuisées, et qu'il les devait à la défense de son pays.

L'année dernière, il m'amena à Paris, pour me marier, me dit-il. Il chercha un hôtel et m'en laissa le choix. Je connaissais votre adresse ; je choisis cette demeure située en face de la vôtre, et j'attendis.

Ce fut seulement ici que j'avouai mon secret à mon père. Je voulais savoir si vous aviez eu pour moi une véritable affection, et si je vous plairais encore, telle que je suis devenue. Vous le voyez, j'ai tout calculé pour être heureuse !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Et vous serez heureuse! Yvonne! Carmen! si votre bonheur dépend d'un homme qui vous adore, et qui n'a jamais aimé que vous!

Quelques semaines plus tard Didier et Yvonne gravissaient le pic de Saint-Justin! Carmen revoyait sa montagne avec une joie d'enfant! Elle restait en extase devant les plantes qu'elle prétendait reconnaitre. Elle s'arrêta au pied de la roche où elle avait reçu le premier baiser de Didier, et sur ses lèvres il retrouva la trace de ce baiser!

Comtesse DE MIRABEAU.

LA FORÊT

Deux époux s'aimaient tendrement ; c'étaient des époux danois.

Le mari était propriétaire d'une magnifique forêt, où sa femme se plaisait à faire de longues promenades dans les belles soirées d'été, dans les belles après-midi d'automne.

Un soir, en rentrant au château, Madame parle à Monsieur de la forêt avec tant de plaisir, de vivacité, d'enthousiasme, que Monsieur finit par lui dire, d'un ton un peu piqué :

— En vérité, ma chère, je serais tenté de croire que vous aimez mieux ma forêt que moi-même.

— Eh! mais, peut-être, répond Madame ; je trouve les hommes assez fats de vouloir être préférés à tout en ce monde.

— Vous raillez!...

— Moi? point.

— Fort bien, dit le mari.

Et il rentre dans son appartement sans ajouter un mot.

Pendant quelques jours, le temps est mauvais et Madame ne songe point à aller voir sa chère forêt.

Le soleil revenu :

— Faites atteler, je vous prie, dit-elle à son mari.

— Où souhaitez-vous aller?

— A la forêt.

Monsieur s'incline sans rien répondre.

Un instant après, on monte en voiture ; on sort de la cour du château, on suit l'avenue qui mène jusqu'à la forêt. Madame se penche pour voir plus tôt les arbres qu'elle aime tant.

— C'est étrange, dit-elle; il me semble que d'ici l'on pouvait apercevoir... Le temps est clair, cependant.

Elle regarde encore.

— Ah! vraiment! s'écrie-t-elle, voilà qui est extraordinaire!

Et s'adressant à son mari :

— Mon ami, dites-moi, je vous en prie, si vous voyez la forêt?

— Je ne la vois pas, répond le mari, et il serait fort extraordinaire que je la visse.

— Comment, fort extraordinaire?

— Sans doute, ni vous ni moi ne la pouvons voir, et cela par une excellente raison.

— Laquelle, mon ami?

— C'est qu'elle n'existe plus.

— Ma forêt n'existe plus?...

— La mienne, Madame... J'en étais jaloux, je l'ai fait couper.

Je ne sais pas ce que répondit Madame, mais il est certain que les deux époux n'ont jamais plaidé en séparation de corps.

X. X.

LES PAROLES D'OR

Les devoirs ne sont pas des sentiments. Faire ce qu'on doit n'est pas faire ce qui plaît. Un homme doit aller mourir froidement pour son pays et peut donner avec bonheur sa vie pour une femme.

Une des règles les plus importantes de la science des manières est un silence presque absolu sur vous-même. Donnez-vous la comédie, quelque jour, de parler de vous à des gens de simple connaissance ; entretenez-les de vos souffrances, de vos plaisirs, de vos affaires, vous verrez l'indifférence succédant à l'intérêt joué ; puis, l'ennui venu, si la maîtresse du logis ne vous interrompt poliment, chacun s'éloignera sous des prétextes habilement choisis. Mais voulez-vous grouper autour de vous toutes les sympathies? passez pour un homme aimable et d'un commerce sûr, entretenez-les d'eux-mêmes, cherchez un moyen de les mettre en scène, même en soulevant des questions en apparence inconciliables avec les individus; les fronts s'animeront, les bouches vous souriront, et quand vous serez parti chacun fera votre éloge. Votre conscience et la voix de votre cœur vous diront la limite où commence la lâcheté des flatteries, où finit la grâce de la conversation.

H. DE BALZAC.

LE TRÉSOR DE LA FAMILLE*

III

Nous croyons être agréable à nos lectrices en continuant de reproduire quelques fragments de l'excellent ouvrage consacré par M. Houzé à la solution de tous les problèmes de la *vie pratique* :

2264. — Une grave question pour les étoffes, surtout pour les femmes, est celle-ci : L'étoffe est-elle ou n'est-elle pas bon teint? Voici des procédés propres à résoudre cette question :

2265. — Pour s'assurer de la solidité des rouges cramoisi, écarlate, ponceau, couleur chair, fleur de pêcher, violet et les différentes teintes de bleu, prenez 4 grammes de l'étoffe et plongez cet échantillon dans un litre d'eau où vous aurez fait dissoudre 16 grammes d'alun, mettez le tout sur le feu dans un pot de terre et faites bouillir pendant cinq ou six minutes; puis lavez à l'eau pure, et laissez sécher.

2266. — Pour les étoffes de couleurs jaune, verte, garance, rouge clair, faites bouillir 8 grammes de savon dans un litre d'eau, plongez-y un échantillon de l'étoffe de 4 grammes et laissez bouillir pendant cinq minutes.

2267. Pour tous les bruns et couleurs foncées analogues, faites dissoudre 30 grammes de sel de tartre dans un litre d'eau et laissez-y bouillir, pendant cinq minutes, 8 grammes de l'étoffe à essayer.

Si la couleur n'est pas changée après avoir subi l'épreuve indiquée, on peut être sûr qu'elle est solide.

2268. — Les magnifiques couleurs d'aniline, connues sous les noms de magenta, solférino, fuchsine, azuline, bleu et vert lumière, violet de Parme, havane, etc., ont malheureusement un défaut : elles manquent de solidité et passent au soleil. Il vaut donc mieux leur préférer, pour les étoffes d'un usage journalier, les bleus de cuve et d'indigo, les cramoisis ou écarlates de cochenille, les jaunes de gaude, moins brillants, mais beaucoup plus solides.

—

2574. — *De la toilette et de la tenue.* — Évitez toujours, même chez vous, une tenue trop sans-gêne. Il peut se présenter quelqu'un chez vous au moment où vous vous y attendez le moins.

* Nous rappelons à nos abonnées que, par une faveur due à la bonne grâce de l'éditeur M. J. Rothschild, elles peuvent, jusqu'au 31 décembre, recevoir *franco* ce joli volume cartonné, de près de 900 pages, à un prix tout à fait exceptionnel : il leur suffit, pour cela, d'envoyer à M. J. Rothschild, rue des Saints-Pères, 13, avec une bande du journal, la somme de 4 francs (au lieu de 5 fr. 75) en un mandat ou en timbres-poste.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2575. — Lorsque vous sortez, soignez votre toilette, car, quoi qu'on en dise, l'habit fait le moine, au moins aux yeux des étrangers.

2576. — Que votre mise soit toujours sévère et de bon goût ; que vos vêtements soient à la mode et suivant la saison. Pas d'excentricités. Fuyez les couleurs disparates et voyantes. Évitez tout ce qui peut vous faire remarquer. Un homme de goût ne doit pas porter de diamant aux doigts, ni surcharger son gilet d'une lourde chaîne de montre ou de grosses breloques.

2577. — Le lorgnon est permis, mais à la condition de ne pas le braquer d'un air audacieux sur toutes les femmes.

2578. — Dans les rues, marchez d'un pas égal, ne parlez pas tout haut et ne gesticulez pas comme le font certains maniaques. Ne lisez pas dans les rues. Ne disputez le haut du pavé à personne et cédez-le toujours aux vieillards et aux femmes. Ne jouez pas avec votre canne ou votre parapluie au risque d'éborgner les passants.

2579. — Si vous rencontrez un ami, saluez-le simplement et ne vous faites pas remarquer par de sottes démonstrations, ou si vous avez quelque chose à lui dire, prenez-lui le bras et causez en marchant ; on ne doit pas avoir dans les rues de longs entretiens. Si vous êtes en voiture, faites monter votre ami à côté de vous pour l'entretenir, mais ne causez pas avec lui en le laissant sur le pavé.

2580. — En voiture, laissez toujours les places du fond aux dames, aux vieillards et à vos supérieurs ; offrez le bras aux dames pour monter ou pour descendre ; jamais la main, cela n'est pas poli.

2581. — N'abusez pas des poignées de main, ne donnez la main qu'à vos amis et ne l'offrez jamais à une dame ou à un supérieur, mais attendez qu'ils vous l'offrent. Cet empressement est de mauvais goût et peut vous exposer à recevoir un affront.

REVUE DES MAGASINS

Les costumes de la *Scabieuse* (10, rue de la Paix) continuent de mériter à cette maison la réputation d'élégance incontestable et de bon ton qu'elle a su conquérir depuis longtemps. Le goût le plus pur préside à la confection de ses différents modèles et l'on trouve en eux une tournure et une grâce inédites.

La toilette de deuil, si difficile à réussir lorsqu'on la veut élégante, est exécutée de main de maître à la *Scabieuse*. Tous les détails de convenance, bien compris, sont réglés avec le soin le plus scrupuleux ; on peut, sous ce rapport encore, compter sur les connaissances acquises du chef de la maison, — qui en a même fait l'objet d'une petite brochure dont nous avons eu l'occasion de parler.

Pour la riche toilette noire de demi-deuil ou de fantaisie, la *Scabieuse* n'a pas de rivale. Nous avons vu dernièrement dans ses salons une robe princesse de velours noir frappé et uni, mélangé de faille, qui est une vraie merveille d'élégance. Nos lectrices l'ont vue comme nous, du reste, car elle se trouve représentée sur la gravure G. n° 822 que nous avons publiée dans notre troisième numéro de novembre. Ce même numéro donnait un aperçu des modèles de lingerie pour deuil et demi-deuil de la *Scabieuse*, modèles choisis au milieu d'un grand nombre d'autres que nos colonnes ne suffiraient pas à reproduire. Même observation pour les jolis bijoux de deuil de cette maison.

— La dentelle *Pompadour* sera le grand succès de la saison d'hiver, et c'est à la maison Caliste que nous devons cette heureuse trouvaille.

Le caractère de cette dentelle est très-particulier : c'est un mélange de fil et de soie de tons dégradés, formant comme un arc-en-ciel par ses différentes teintes bien fondues. La dentelle est solide ; c'est une gracieuse fantaisie aux nuances pâles, et qui, par cela même, conserve longtemps sa fraîcheur ; d'ailleurs, elle supporte parfaitement le nettoyage.

Quelle riche perspective de ruchés, de coquillés, de parures, de cols, de manchettes et de garnitures de toutes sortes nous présente cette coquette dentelle *Pompadour !* C'est à faire tourner la tête à toutes les jolies femmes.

Cette gracieuse nouveauté de la maison Caliste met le comble à la vogue que lui ont value ses dernières créations. La dentelle Clovis en pur fil est toujours la favorite de la mode élégante ; pas un objet de lingerie un peu soigné qui n'en soit orné. Perfection de travail dans cette dentelle, grande variété de dessins et prix avantageux, voilà des raisons plus que suffisantes pour qu'on ne cesse de fréquenter les magasins de la rue Saint-Augustin, 23, et passage Choiseul, 89 et 91. Les parures *Médicis*, *Marion Delorme*, *Lamballe* y ont acquis une célébrité toute parisienne, c'est-à-dire sans égale au monde.

— Pour le jour de l'an, la *Compagnie Irlandaise* (36, rue Tronchet) a de bien charmantes créations. De ses luxueux sachets en satin bleu, rose, noir, vert d'eau, on tire de ravissantes surprises : par exemple, la parure *Anne d'Autriche* en guipure d'Irlande, depuis 19 francs ; ou les plus jolis manchons qu'ait jamais chiffonnés main féminine. C'est le cas de dire que le nid est digne de l'oiseau.

Les mouchoirs en fine batiste offerts par la *Compagnie Irlandaise* sont artistement brodés ou garnis de dentelle. A l'angle des mouchoirs unis, en fil de main, le chiffre des heureuses privilégiées auxquelles ils sont destinés est brodé dans le style Louis XV. L'époque des étrennes n'a jamais rien réalisé de plus gracieux.

— Il nous faut bien nous répéter à propos des nouveaux modèles de la maison de Plument (33, rue Vivienne), puisque d'aimables correspondantes nous accablent de questions à ce sujet.

En dehors du jupon blanc, les nouveaux assortiments de jupons de cette maison comprennent toutes les catégories : depuis le simple jupon de dessous en drap molletonné, ou satin ouaté et piqué, jusqu'au jupon de costume élégamment garni de volants et de bouillonnés.

Le jupon en petit drap de couleur est plus ou moins brodé ; le plus bas prix est de 7 francs. Les jupons de drap molletonné, avec garniture de tresses *Hercule*, sont marqués 11 fr. 50 et plus. Il faut observer que ces jupons sont d'une excellente coupe, très-plate, ne grossissant pas, et que l'étoffe en est parfaite ; il y a une différence notable entre ces modèles et ceux des maisons de nouveautés, quoique les prix soient semblables.

Indiquons, au nombre des jupons qui remplacent le jupon blanc, celui de moire anglaise ; la maison de Plument a su lui donner une coupe particulière, genre princesse, qui le rend moins lourd ; il n'y a de volant que derrière, et tout le bord inférieur est garni de velours. Ainsi établi, ce modèle est fort apprécié ; il vaut 18 francs, ou sans velours 15 francs.

Les jupons de costume sont surtout combinés pour accompagner une polonaise et remplacer le jupon de soie noire. De 18 à 24 et 40 francs on peut choisir tel modèle qu'il plaira. L'étoffe est généralement une popeline de couleur sombre, choisie selon le goût du jour (loutre, bleu marine, vert russe) ; un volant plissé, surmonté d'un bouillonné à deux têtes, constitue toute la garniture.

M. D'A.

AVIS IMPORTANT

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire ; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Nous voici à la veille d'entrer dans cette néfaste quinzaine des étrennes et des cadeaux, pendant laquelle se reproduit, chaque année, le même problème embarrassant : que donner à celle-ci, à celui-là? On veut être agréable sans faire trop de tort à son budget, en quoi l'on a bien raison. Être généreux sans prodigalité, telle est la juste mesure. Pour cela, notre avis est qu'il faut faire à l'avance son choix et ses achats ; la précipitation de la dernière heure est à la fois mauvaise conseillère et préjudiciable à la bourse. Les marchands sont complétement en mesure depuis le commencement du mois ; leurs étalages sont des plus engageants, et jamais séductions plus grandes ne seront venues tenter un acheteur.

La mode, qui applique son *veto* partout, règle à sa façon la question des cadeaux de Noël et des étrennes du jour de l'an ; tel objet est élégant, tel autre ne l'est pas ; il n'y a qu'à obéir. Le « bibelot » a encore, cette année, la suprématie sur le reste ; on éprouve un remarquable plaisir à donner ou à recevoir un de ces gracieux sujets de genre en porcelaine de Saxe, vieux ou moderne, que l'on voit dans tous les coins de Paris. Ce sont toujours les chiens, les chats, les coqs gaulois, etc., que l'on préfère ; ils servent de prétexte à une plante, à un bouquet, et c'est la joie de toutes les jeunes femmes. Les chinoiseries, qui nous envahissent de plus en plus, fournissent d'autres ressources comme étrennes à donner ; elles sont même d'autant plus précieuses que depuis peu de temps seulement on en peut jouir à des prix modérés : belles porcelaines de Chine, tabletteries, étoffes, tentures, cabinets chinois, tout cela était inabordable il y a à peine quelques années ; la plupart de ces objets étaient même introuvables, puisqu'ils ne sortaient point de leur pays. N'oublions pas de mentionner la poupée chinoise, avec ses yeux fendus en amande, sa bouche en cœur et ses longs crins pendants : elle présente le plus drôle de type que l'on puisse imaginer. On l'habille de quelque oripeau brillant, en n'épargnant point le clinquant ; elle provoque alors une explosion de petits cris d'étonnement de la part de toutes les fillettes auxquelles on l'offre, et l'on se procure ainsi à soi-même un enchantement sans pareil.

Dans notre prochain article, nous donnerons des renseignements d'un autre genre sur cette actualité pressante, les étrennes !

P. N° 393. — Fichu *Récamier*.
Prix du patron épinglé : 2 fr.

—

Dans les modes, on voit revenir nécessairement à époques fixes les mêmes préoccupations. A côté de la question que nous venons de traiter se présente celle des toilettes de soirée, amenée par la force des choses, c'est-à-dire par la saison. L'imagination de toutes les jolies femmes est en branle aujourd'hui ; il est si agréable de se sentir belle et parée, de pouvoir tournoyer gracieusement avec un bon danseur au son des valses de Strauss ou d'Olivier Métra!... Mais qui veut la fin doit vouloir les moyens... Nous allons, autant qu'il dépend de nous, concourir à ce résultat.

Voici d'abord, pour aujourd'hui, la description d'une ravissante robe de bal, qui a de plus le mérite d'être inédite. Cette robe, en faille verte, de nuance « glacier des Alpes » — une des nouveautés de la gamme des couleurs en vogue — est coupée en forme princesse, avec traîne rajoutée. Celle-ci est couverte de petits volants de gaze de même ton, lamée d'argent et tachetée de rouge « écrevisse ». Écharpe-tablier en gaze semblable, bouillonnée sur la robe, les plis maintenus par des nœuds de velours noir et des écrevisses... oui, des écrevisses, et toutes cuites encore, car elles sont rouges : nous n'ajouterons pas qu'on en mangerait, et pour cause! Plastron-habit en gaze plissée, formant modestie sur le devant du corsage

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et décolleté en carré. Un volant de gaze plissée, posé en biais avec un velours noir, entoure le plastron, devant et derrière ; il passe sur les épaules pour relier le haut des deux parties. Plissés de crêpe lisse blanc à l'intérieur du décolleté. Les plis du plastron-habit se prolongent jusqu'au bas du buste ; les pans se détachent en formant deux écharpes qui se drapent et pouffent sur le jupon ; ils se réunissent ensuite à la naissance de la traîne, en un nœud assez *flou*. Nœuds de velours noir avec écrevisses disséminées sur l'habit ; d'autres groupes de cette garniture s'égarent deci delà sur le corsage et forment les épaulettes. Une plaque d'argent ferme, sur le devant de la taille, une ceinture ronde en velours, qui complète la toilette.

—

Tout dans l'organisation d'une toilette de bal doit concourir à la perfection de l'œuvre : aussi certains détails, qui concernent plus particulièrement la LINGÈRE, nous paraissent-ils bons à indiquer. C'est, par exemple, la coupe exceptionnelle de la chemise, que celle-ci soit en fine batiste ou en foulard (ces dernières sont considérées comme vêtement hygiénique dispensant de l'usage de la flanelle ; nous ne garantissons pas le fait, bien entendu). Cette disposition consiste à tailler le modèle de forme princesse, collante du buste par conséquent, avec pinces et coutures biaisées. L'épaulette se ferme par un bouton et il n'y a pas de manches. Comment s'étonner, après cela, étant donné un corset de satin bien conditionné, qu'une femme soit svelte et bien faite ?

En ce qui concerne les jupons de soirée, il y a d'abord le jupon à volants, de coupe princesse, avec ceinture plate et large du haut, entourée d'un grand volant froncé qu'accompagnent trois autres volants superposés derrière pour faire pouffer la traîne. On recouvre souvent le volant du bas d'un haut plissé de mousseline garni de dentelle. La traîne balayeuse, toute en mousseline et dentelle, se pose à l'intérieur de la robe même.

Cette grosse question vidée, nous reviendrons encore aujourd'hui sur les parures Renaissance, Médicis, Richelieu, Marion Delorme et autres, qui sont le succès du jour. La variété des modèles ne fait que croître et embellir, et la dentelle de fil, Mirecourt ou Cluny, est absolument maîtresse du terrain. Nous ne parlons pas des parures de grande toilette, qui se font avec la dentelle Pompadour, cette coquette nouveauté en fil et soie qui a de ravissants reflets d'arc-en-ciel.

Les vieilles dentelles de famille servent aussi à cette fin. La meilleure manière d'en faire valoir la beauté aristocratique consiste à les poser à plat. Pour cela, on taille un col de linon simple, sans doublure d'aucune sorte, ce qui le maintient transparent ; on l'entoure d'un ourlet à jour, et l'on coud la dentelle au bord de cet ourlet. Le col prend la forme qu'on veut lui donner naturellement, et la manchette se fait assortie.

Les lingères chiffonnent à merveille, aujourd'hui, le petit bonnet ; il s'en fait une multitude de gracieux modèles. Ce sont des pouffs, de gaze diamantée ou de gaze chenillée, mélangés de dentelle noire, celle-ci brodée de soie de différentes couleurs ; puis des piquets de fleurs, des aigrettes de grèbe, des motifs de bijouterie, etc. Il faut ajouter à cette liste les couronnes de dentelle, de gaze et de fleurs, les coiffures demi Charlotte Corday en linon brodé de couleur, les coiffures à la créole, le turban, et tant d'autres dont il nous serait difficile de déterminer le genre.

—

Quand la bise sera venue, nous verrons apparaître le chapeau de feutre poilu ; ainsi l'entendent mesdames les MODISTES. Mais il faut distinguer, car il y a poil et poil : le feutre à belles soies lisses, aux reflets de satin, se porte quand on veut ; il n'est pas besoin pour cela qu'il gèle à pierre fendre. Au contraire, le feutre à poil ébouriffé, de couleur fauve, ne convient que lorsque tout le reste de la toilette est à l'avenant, c'est-à-dire lorsqu'il accompagne bien un manteau de drap feutre, par conséquent bourru, avec addition du boa et du manchon indispensable, ainsi que des gants norvégiens si bien fourrés. Quelle consolante perspective pour les gentilles frileuses !

Les bandes de velours et le ruban de satin à double face, si épais, constituent la seule garniture possible pour les chapeaux de feutre poilus. La plume d'autruche et le grèbe teint apportent aussi leur part d'élégant concours, et tout est pour le mieux avec ces éléments.

D'un effet charmant sont les piquets de roses variées, mais très-pâles, pour les chapeaux du soir ; on les dispose en rangs pressés, les unes contre les autres et sans feuillage, sur le sommet du chapeau, en les faisant descendre sur le côté. C'est simple et seyant ; le visage s'en trouve tout éclairci et rayonnant.

Nous terminerons par une réponse au sujet du tour de tête. — Oui, les ruches de tulle blanc, de crêpe lisse se portent sous la passe d'une capote ; oui aussi pour les bandeaux de velours, de satin, de peluche. Mais, disons-le encore une fois, il importe, pour en décider sagement, de consulter le visage de la personne et à plus forte raison le coiffage des cheveux. Certaines physionomies s'accommodent d'un bord plat, tandis que pour d'autres mieux vaut une passe ouverte, dans laquelle s'engouffre l'édifice des coques et des boucles de la chevelure. Le bandeau et le tour de tête sont absolument hors de cause dans ces cas-là. En général, ruches et bandeaux drapés s'accordent avec les cheveux lisses.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 393.

FICHU *Récamier*. — Ce modèle est en tulle noir moucheté ; les bords sont garnis de volants plissés en tulle noir uni et très-clair. La forme de ce fichu est celle d'un petit châle que l'on redouble du haut et qui se drape bien sur les épaules. Les plis sont fixés au milieu du corsage par un bouquet de marguerites ; les deux bouts, croisés sur le côté par un bouquet de mêmes fleurs, retombent flottants. — Prix du patron épinglé : 2 francs.

G. N° 828.

TOILETTES DE RÉCEPTION DE JOUR. — 1. Costume princesse en tissu bourru vert mousse et chinés de ton plus clair. La robe, de coupe princesse, tombe droite, avec une traîne assez courte ; son bord inférieur est orné d'un volant de faille de ton assorti. — Tunique de même étoffe que la robe, terminée par de belles franges à glands, dont les nuances sont combinées avec le lainage. Ce vêtement, drapé autour du buste de la robe, est fermé sur le tablier par une échelle de nœuds de ruban à double face. Par derrière, la tunique est fixée au bas du dos sous un nœud de ruban pareil. Manches plates. — Col et manchettes de guipure Renaissance. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Robe princesse en bourrette de laine et soie loutre, et velours de même couleur. — Un plastron de velours orne le milieu du devant de la robe ; il est plissé à plis remontants, encadrés d'un gros liséré de faille, lequel le réunit aux bords de la robe. (C'est sous ce liséré que s'agrafe le corsage.) Le bas du devant est orné d'un double plissé de laine et de faille, celui-ci formant la tête de l'autre. La longueur de la robe est ménagée de façon qu'on puisse la relever en deux plis réguliers, qui surmontent la garniture précédente et sont cousus à demeure. Une traîne de faille est ajoutée par derrière sous le milieu de la tunique ; elle est montée à une largeur de doublure raide, destinée à la soutenir et qui se fixe à la ceinture de taille. La traîne est réunie aux devants par les coutures de côté, ce qui lui donne

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

l'aspect d'un vrai jupon. Le dos de la robe est détaché de ces mêmes coutures; tous ses bords sont garnis d'une bande de velours. La tunique (ou bas du dos), relevée et drapée en coques plates, retombe en traîne carrée sur la traîne de faille. Double parement de velours au bas des manches. — Lingerie plate. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 829.

Toilettes d'intérieur. — 1. Costume en faille et cachemire de couleur loutre. — Jupon de faille, à courte traîne, entouré de volants qui descendent et remontent, coupés par des galons *folie*. Ce galon, tout à jour, est en cordonnet noir et perles « clair de lune ». — Tablier en cachemire, formant tunique derrière, entouré de galons folie et de plissés de faille; ces galons rayent les côtés du tablier ainsi que ceux de la tunique, dont le milieu est légèrement soulevé en pouff. — Cuirasse en cachemire; le dos est garni de bandes de galon folie placées en biais, puis en lignes droites de chaque côté, de façon à former un plastron. La même disposition se répète sur le devant du corsage, orné en outre d'un col marin en faille assortie. Plissés de faille au bas des manches, surmontés d'un galon qui se termine par un nœud. — Lingerie brodée. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Robe princesse en faille noire, suffisamment longue et ample pour être drapée, et resserrée au milieu derrière. Ici les drapés sont retenus et fixés par un nœud pouff, dont les coques, ainsi que les pans, à bouts découpés, retombent sur la traîne. Un plissé de faille suit tout le bord inférieur de la jupe. Deux galons perlés, disposés en châle sur le dos, descendent en lignes droites sur le milieu des devants, encadrant les boutons perlés qui ferment la robe. Un double plissé de faille entoure l'encolure. Les manches sont ornées de plissés et de galons perlés. — Lingerie brodée. Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1473.

Toilette de visite et toilette d'intérieur. — 1. Costume de faille vieil or et bourrette grisaille tachetée de vieil or. — Redingote à dos de forme princesse, avec sept coutures; celle du milieu s'ouvre vers la moitié de sa longueur pour laisser sortir un faux jupon de faille, à traîne entourée d'une ruche de même étoffe. Ce jupon, pris dans les coutures de côté, est monté en dessous à une bande de doublure descendant de la taille. Les côtés du dos ont pour garniture, dans le bas, de longs revers de faille, dont les bords sont découpés en larges dents, fixées chacune par un bouton. Le devant de la robe forme un long gilet en bourrette, qui tombe sur un tablier de faille bouillonné et coulissé; celui-ci se termine par un volant plat, orné de languettes en étoffe pareille à la robe. Poche entonnoir sur le côté du gilet, avec un nœud de ruban. Large col rabattu en faille, fermé devant par un nœud en pareil. Les manches, en faille, ont un parement en bourrette et des boutons pareils à ceux du corsage. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours gris, à calotte plate; passe plate d'un côté, relevée de l'autre. Un ruban de satin vieil or entoure la calotte; deux plumes vieil or ornent le sommet du chapeau, ainsi que le bavolet. — Prix du patron épinglé : 5 francs. (Nos abonnées des éditions n°s 2, 3 et 4 trouveront dans notre numéro du 15 décembre prochain le patron coupé de cette toilette.)

2. Robe princesse en faille marron. — Un plastron en tissu brodé de fleurs de plusieurs tons forme le milieu du devant; il est décolleté en carré et encadré d'un double plissé qui entoure également le cou. D'autres plissés ornent les côtés de la traîne en remontant jusqu'à la taille. Un haut volant plissé entoure le bas de la traîne. Parement de tissu brodé autour des manches. — Lingerie plissée en linon blanc. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la planche de chapeaux *N.* n° 6.

Substituée à la gravure n° 1473, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Chapeau de théâtre. — Ce modèle est en feutre blanc; sa forme est celle d'une petite capote sans passe indiquée. Une bande de peluche d'un bleu très-pâle borde le bas du chapeau par derrière, formant la tête d'un volant de faille de même bleu, bordé lui-même d'une petite dentelle blanche; cette garniture constitue le bavolet. Une bande de peluche, encadrée de petits volants de faille avec dentelle blanche, entoure le bas de la calotte derrière, au-dessus du bavolet, et revient former le bord de la passe par-devant. Les deux extrémités de cette garniture se perdent au milieu en fuyant vers la calotte; elles sont dissimulées par une plume ombrée d'un bleu très-pâle, qui orne le sommet du chapeau. Le pied de la plume est fixé par un papillon (bijouterie) aux couleurs brillantes. Collier de peluche, faille et dentelle, fermé sur le côté par un nœud de faille.

2. Chapeau de visite, en feutre loutre. — Une petite ruche de faille vieil or borde la passe et le bavolet; ce dernier est orné, en outre, de deux ruches semblables posées en remontant. Le sommet du chapeau est garni d'une touffe de plumes loutre de ton dégradé. Le pied de ces plumes se trouve dissimulé par un coquillé de ruches vieil or, lequel se termine sur le côté près d'un groupe de roses de Bengale au feuillage vert d'automne. Guirlande d'anneaux perlés « clair-de-lune » sur les côtés de la passe, et rose pareille aux précédentes sur le bavolet. Collier de faille vieil or fermé de côté.

3. Chapeau de jeune fille, en feutre gris. — La passe est relevée d'un côté. Bouillonné de peluche rose pâle sous la passe, avec large nœud de satin gris coupé par une rose et un oiseau verdâtre. Nœud alsacien en satin gris sur le sommet, traversé et à moitié caché par une plume grise. Un piquet de roses sort du nœud derrière.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 150.

Annexe spéciale aux éditions n°s 3 et 4.

Toilette de visite. — Costume en faille loutre et broché laine à fond loutre, quadrillé de soie bleu pâle et crème. Ce modèle se compose d'une jupe, d'une robe princesse et d'une jaquette. — Jupon de faille garni d'un plissé de même étoffe, que surmonte un biais broché liséré de faille bleu pâle. La robe princesse, en tissu broché, forme devant quatre larges plis, qui sont fixés au jupon. Le milieu du dos est disposé en trois coques plates, sous lesquels pouffent les côtés. Il forme ensuite traîne sur le jupon, constituant un pouff aplati et deux pointes dont les bords sont lisérés de bleu. — Jaquette en tissu broché pareil à la robe. Le dos comprend deux morceaux pour le milieu, et deux petits côtés, à droite comme à gauche. Une patte lisérée de faille bleue orne le bas du dos au milieu, et deux boutons crème et loutre marquent les deux coutures qui suivent. Des boutons pareils ferment le devant du vêtement. Col rabattu et bordure du bas en faille loutre avec liséré bleu. Un parement liséré et garni de boutons termine la manche; il en ressort les volants de faille plissée de la manche de robe. — Lingerie de batiste plissée. — Chapeau de velours loutre, bordé tout autour d'une bande de faille crème coulissée. Ruban à double face en satin loutre et crème, et plume de cette dernière teinte.

CORRESPONDANCE

— Mme Marie M..., Ostbanhof, a Hanau.

Nous ne pouvons mieux faire que de vous indiquer la machine à plisser de M. A. Cordelat (constructeur, rue des Petites-Écuries, 15). Avec son aide, on peut faire tous les genres de plissés, quelle que soit l'étoffe qu'on emploie. Cette machine, qui plisse à chaud ou à froid selon l'épaisseur du tissu, est montée sur une table d'acajou, avec bâti en fonte; on la conduit avec les pieds comme une machine à coudre. Prix : 250 francs.

— Mme Emma T..., a Meaux.

Le grand pardessus (genre ulster) en drap vigogne est extrêmement confortable, mais ne convient point aux toilettes de visite. Un paletot noir est beaucoup plus élégant et préférable, dans ce cas, au vêtement pareil à la robe.

— Mme Marie B..., a Evreux.

On ne peut offrir un présent utile, tel qu'un chapeau ou une robe, que lorsqu'on est de la famille ou l'amie intime de la personne à qui ce cadeau est destiné.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

Le mariage du duc de Norfolk avec lady Flora Hastings est le grand sujet des conversations mondaines.

Nos voisins d'Angleterre ont assisté, ces jours derniers, à un

1. Chapeau *Directoire*.

pageant dont les brillantes cours d'Elisabeth, de Charles II et de la reine Anne n'avaient pas offert d'exemple.

Charles-Fitzalan Howard, duc de Norfolk, comte d'Arundel, comte de Surrey, comte de Norfolk, lord Fitzalan, lord Clun, lord Odwaldestre et lord Maltravers, épousait lady Flora Hastings, fille de feu la comtesse Loudown et nièce du marquis de Hastings, qui gagna le Grand Prix de Paris en 1869 avec *The Earl*.

Le mariage a eu lieu le mercredi 21 novembre à l'Oratoire de Brompton, à Londres, au milieu d'un concours immense de tout ce que l'Angleterre compte d'illustrations. La famille royale était représentée par la princesse Louise. Toute l'aristocratie catholique d'Angleterre assistait à cette cérémonie, ainsi que Mgr Capel et les évêques de Nottingham, Southwark et Portlouis.

La mariée était en satin blanc avec points d'Angleterre, bouquets de fleurs d'oranger et voile de dentelle de Malines. Elle portait une tiare en diamants à neuf étoiles, dont celle du centre avait trois pouces de diamètre ; un diamant de grosseur démesurée à chaque oreille, deux rivières et trois bracelets en brillants.

La tiare et les boucles d'oreilles avaient été offertes par le comte de Loudown, son frère, l'un des colliers par le duc, l'autre par les habitants de la ville de Sheffield, et les trois bracelets par la *tenantry*, c'est-à-dire par les fermiers des terres paternelles.

Les douze demoiselles d'honneur portaient la même toilette : robes en poult de soie noire, drapées de soie brochée et garnies de velours cardinal. Chapeaux Rubens, ornés de plumes crème et cardinal. Le marié avait fait présent à chacune des demoiselles d'honneur d'un bracelet portant en perles fines le nom de la nouvelle duchesse : *Flora*.

Deux de ces *bridemaids* — les deux sœurs du duc — ont fait dernièrement un long séjour à Paris. C'étaient ces deux jeunes personnes qu'on voyait l'été dernier, au Bois, dans la grande calèche de l'ambassade d'Angleterre.

Une foule compacte occupait tout le parcours entre l'église et l'hôtel de la famille Hastings. Cent trente invités ont pris place au lunch, où la santé des mariés a été portée par lord Beaconsfield en qualité de chef des tories.

A deux heures, le duc et la duchesse sont partis pour Arundel, où des arcs de triomphe avaient été dressés depuis la gare jusqu'aux grilles du château. Les quatre chevaux furent dételés et la voiture traînée par la foule. La nuit, le château — un vieux manoir du moyen âge — fut illuminé, et ses tours, tourelles, remparts, parapets, portes et ponts-levis, dessinés dans l'obscurité par des lignes de flammes.

Le soir, quatre cents invités ont assisté à un banquet à Ashby de la Zouche, pays de lady Flora. Huit cents mineurs de Moira ont été régalés d'un dîner ; le lendemain, ç'a été le tour de leurs femmes et de leurs enfants. Au château de Loudown, en Écosse, il y a eu une soirée monstre et des feux de joie dans toute la contrée.

Quant aux cadeaux de noces d'une valeur intrinsèque de plusieurs millions, nous ne mentionnerons que deux parures offertes

2. Capote *Marie Stuart*.

par le duc à sa fiancée. La première, comprenant diadème, collier, boucles d'oreilles et deux bracelets, est en diamants cabochons. L'autre parure est un collier à plusieurs rangs de perles, et ayant appartenu à Marie Stuart. Depuis la mort de l'infortunée princesse, ce collier est toujours resté dans la famille du duc, à laquelle il avait été donné par la reine le matin même de son exécution.

A côté de ces deux parures vraiment royales, se trouvait un troisième cadeau tout aussi digne, et que la jeune et heureuse lady

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Flora a dit avoir trouvé précieux au delà de toute expression : c'était une tapisserie fort simple, mais faite par les petites mains des orphelines de Norwood.

Les rois d'armes d'outre-Manche ont offert au duc, à l'occasion de son mariage, un bâton d'or, avec les armes royales en haut et celles des Howard en bas. Ce bâton et la charge de grand-maréchal, dont il est l'un des insignes, sont héréditaires dans la famille depuis la fin du quatorzième siècle, époque où le premier duc de Norfolk en fut investi. Par conséquent, les duc de Norfolk ont assisté, en qualité de grands-maréchaux, au sacre de tous les souverains d'Angleterre depuis Richard III, c'est-à-dire tous les Tudors, tous les Stuarts et tous les Guelfes jusqu'à la reine Victoria.

On a beaucoup parlé de la fortune du duc en donnant des chiffres fantastiques. La seule chose certaine, c'est que cette fortune est immense. Rien que sa propriété de Sheffield, ou plutôt cette partie des terrains qu'occupent les halles et marchés de cette grande ville manufacturière, est évaluée à plusieurs millions. La municipalité en a offert près de huit millions de francs pas plus tard que l'année dernière. Et nous ne parlons pas des quartiers entiers d'immeubles appartenant au duc, autour de ces halles qui ont été élevées à ses frais.

Mais la plus belle des cinq terres des ducs de Norfolk est celle d'Arundel, où les jeunes mariés de la semaine dernière sont allés cacher leur bonheur. C'est de cette terre que les ducs de Norfolk tirent leur titre de comte d'Arundel et leur nom de Fitzalan.

Les Howard descendent donc, par les femmes, des illustres Fitzalan, d'où on a souvent dit que la maison royale des Stuarts tirait aussi son origine.

BACHAUMONT.

3. CAPOTE *Bébé*.

2. Capote *Marie Stuart*, en feutre vert mousse. — La passe, bordée de velours vert pâle, est plus relevée d'un côté que de l'autre; la partie relevée est garnie d'un demi-bandeau de roses thé. Ruban de velours pâle drapé au sommet de la calotte et disposé en un nœud vers le milieu; une tête de plume vert ombré s'échappe de ce nœud pour retomber sur le côté. Collier de même ruban avec nœud sur le côté. (Modèle de Mmes BRUNHES et HUNT, rue Meyerbeer, 4.)

3. Capote *Bébé* en faille blanche. — Fond mou et passe toute plissée à gros plis. Deux têtes de plumes blanches ornent le côté de la coiffure; le pied de ces plumes se trouve dissimulé par un piquet de roses de Bengale mélangées de feuilles et de graines de haie. (Modèle de Mme ESTHER, rue Richelieu, 110.)

4. Capote de velours noir. — Le velours est tendu sur la passe et la calotte; le dessous est doublé de satin blanc. Une écharpe de velours, doublée de satin et bordée d'effilés mousse blanc, forme à la fois un bavolet ruché et une draperie presque plate, qui entoure le haut de la calotte. Un piquet de roses jaunes, mélangées de feuillage et de mûres, orne tout le côté de la capote; il sert à dissimuler le pied d'une rose blanche qui tourne de l'autre côté pour revenir sur la calotte. Barbes mentonnières en tulle noir. (Modèles de Mmes BRUNHES et HUNT, rue Meyerbeer, 4.)

5. Chapeau de feutre couleur réséda, à passe et bavolet de ton blanc ivoire. — La calotte est recouverte par une écharpe de velours bronze, tordue et fixée au sommet de la passe par un anneau doré. Une longue plume bronze ombrée, réséda et ivoire, sort de cette garniture pour orner tout le côté de la calotte. Brides en ruban réséda nouées de côté. (Modèle de Mme MARÉCHAL, boulevard Haussmann, 43.)

4. CAPOTE DE VELOURS NOIR.

5. CHAPEAU DE FEUTRE RÉSÉDA.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX

G. N° 827.

CHAPEAU *Directoire*. — Ce modèle est en velours de nuance scabieuse. Passe doublée de satin rouge coulissé, formant bordure ondulée. Une grande plume d'autruche, de nuance rouge dégradé, recouvre presque le fond du chapeau, qu'elle dépasse dans le bas. Le pied de la plume est dissimulé par une tête de plume assortie qui orne le sommet. Deux traverses de satin, l'une rouge, l'autre scabieuse, fixent le haut et le bas de la grande plume sur la calotte. Brides de satin scabieuse. (Modèle de Mme MARÉCHAL, boulevard Haussmann, 43.)

PLANCHE G. N° 829. — DESCRIPTION, PAGE 579.

TOILEITES D'INTÉRIEUR

Modèles de Mme H. Du Riez (rue Halévy, 8). — Prix des patrons épinglés : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

G. Fromm

L.N.150.

Imp. H. Lefevre Paris

Ad. Goubaud & fils Editeurs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Levy imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N.° 3.

Toilettes de M.me Du Riez Hermantine, 4, Halévy, 8 – Chapeaux de M.mes Brunhes & Hundt rue Meyerbeer, 4 – Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Ch.sée d'Antin, 6 – Corsets de P. de Plument, 4, Vivienne, 33.

Machines à coudre de H. Seeling, B.d Sébastopol, 70, et rue N.ve des Petits Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 828. — DESCRIPTION, PAGE 578.

TOILETTES DE RÉCEPTION DE JOUR

Modèles de Mme Morison (rue d'Antin, 14). — Prix des patrons épinglés : 5 francs.

LE PRIX DU SANG

(LÉGENDE D'ESPAGNE.)

Qu'importe l'année où s'accomplirent les événements qui composent cette histoire? Ce qu'on peut dire, c'est qu'ils se sont passés il y a déjà longtemps.

Quand on quitte la Biscaye pour entrer dans la Castille-Vieille, la première ville que l'on rencontre en suivant la route qui conduit à Madrid, c'est Miranda de Ebro ; à quelques lieues plus loin, on entre dans les montagnes d'Occa, ramification de l'Ibérica, grande chaîne qui traverse toute l'Espagne. Ces montagnes longues et élevées forment des gorges affreuses, des rocs escarpés, et des cavités profondes dont les plantes misérables n'ont jamais été caressées d'un rayon de soleil.

Par une tiède soirée d'automne, dix ou douze hommes, qu'à leurs costumes on peut reconnaître pour des brigands de ces montagnes, sont réunis dans un creux ouvert par le roc à une profondeur d'environ quarante pieds, et dont l'accès, défendu par les hauts rochers qui semblent vouloir se joindre, est tellement impraticable qu'il n'est connu peut-être que de ces brigands et de Dieu.

Parmi ces hommes, il en est un que la majesté sauvage de toute sa personne semble mettre au-dessus des autres ; cet homme, c'est leur chef, le brave Manoël Aguila. Sa taille est haute, bien qu'un peu voûtée ; ses membres sont encore robustes ; il a les yeux de l'aigle, auquel il a pris son nom * ; ses cheveux, d'un noir de jais, commencent à blanchir en quelques endroits ; sa figure brune et ordinairement joyeuse semble, ce soir, contractée par quelque idée pénible. Il est vêtu d'un gilet de drap rouge, d'une veste et d'une culotte de velours noir, ornées de boutons et de broderies d'argent ; autour du corps, il porte une large ceinture de cuir destinée à renfermer des doublons ou des cartouches ; il a pour coiffure un large sombrero gris, entouré d'un ruban rouge en velours et sur le devant duquel est fixée une image de la Vierge ; pour chaussure, des brodequins couverts de bandes de cuir qui partent de la cheville et s'arrêtent au genou ; puis enfin, pour tout dire, il porte suspendue à son cou une petite figurine en or de saint Jacques de Compostelle, qui ne l'a pas quitté une minute depuis cinquante ans.

Au moment où le prend ce récit, Aguila est assis sur un quartier de roc. D'une main, il tient serrée avec force son espingole appuyée sur sa jambe gauche ; de l'autre, et le coude sur son genou, il soutient son front morne et pensif. A de fréquents intervalles, il serre convulsivement son arme, lève la tête et promène autour de lui des regards pleins d'amertume ; puis, voyant tous ces hommes muets et immobiles, qui, les yeux attachés sur ses lèvres, semblent attendre qu'elles laissent passer des ordres, il détourne vivement la vue et reprend sa sombre attitude, plus triste encore et plus abattu. Tout à coup, et après un long silence pendant lequel on n'entend que le bruit sourd de l'eau d'une ravine qui se jette dans un gouffre à quelques pas de là, les bandits voient leur chef relever brusquement la tête et ils l'entendent murmurer d'une voix étouffée, avec une sorte de rage : « Il faut en finir ! »

Alors Manoël passe rapidement la main sur ses yeux et d'une voix brève et sonore, dont les commandements n'ont jamais été méconnus, il dit aux bandits attentifs :

— Mes enfants, voilà vingt-cinq ans que je me suis fait votre chef ; ensemble nous avons fait des choses merveilleuses, des miracles d'audace, nous avons couru des dangers superbes ! Jamais nous n'avons su, pendant aucune heure de notre vie de bandit, si l'heure d'après sonnerait à nos oreilles vivantes, et depuis vingt-cinq ans pourtant, dans aucun moment, s'agit-il des plus terribles périls, eussions-nous à supporter la perte d'un de nos frères, peine amère pour nous, pauvres proscrits, cœurs enfouis sous du fer... jamais, oh ! jamais vous ne m'avez vu cet air sombre et pensif : c'est qu'il vient des moments, enfants, où il n'est plus possible de se contraindre. Ecoutez-moi bien...

Les bandits redoublent d'attention.

— Hier, continue le chef, nous attaquâmes sur le haut du Pancorvo les équipages de l'ambassadeur français, qui s'éloignait de Madrid ; comme nous étions au moment de nous en emparer, nous fûmes surpris par les troupes royales, qui nous guettaient ; alors commença une lutte sanglante dans laquelle vous vous êtes noblement conduits, mes braves, car vous êtes restés maîtres du champ de bataille et maîtres aussi d'un riche butin. Pour moi, j'ai dû me battre corps à corps avec le lieutenant qui commandait ces troupes... et, il faut bien vous le dire, enfants, j'ai presque été vaincu... Oui, si Josefo n'était venu à mon secours, je serais mort peut-être.....

Manoël fait une pause, puis reprend :

— Ce matin, nous avons arrêté la litière du prieur du couvent de San-Hyeronimo ; ne voulant point ôter la vie à ce saint homme, je l'avais entraîné à quelque distance de sa voiture pour m'entretenir avec lui pendant que vous la déchargiez des sacs de piastres qu'elle renfermait. Le croiriez-vous, mes enfants? le prieur, plein de dévouement pour sa monnaie, a voulu venir la défendre et m'a renversé. Cela vous étonne, n'est-ce pas? Manoël Aguila terrassé par un moine ! c'est indigne ! Oh ! vous pouvez être honteux pour moi, je l'ai été bien avant vous, car, en vérité, c'est à rougir assez pour chasser cette rougeur-là du front avec une balle de pistolet ! Oui, par Dieu et la Vierge, par san Yago et san Manoël, par ma mère, que j'ai pleurée, et mon père, que je n'ai pas connu ! par la seule femme que j'aie aimée et mon enfant qui est mort ! je suis indigne de vous, frères, je mérite votre mépris, je suis un lâche ! Vous pouvez me cracher au visage et me chasser de la montagne !

A ce moment, tous ces hommes qui l'écoutent tendent leurs mains vers lui ; il se lève avec transport, presse confusément toutes ces mains fraternelles, les yeux humides... Puis il retombe assis, tient quelque temps son visage caché dans ses deux mains, et reprend d'une voix plus émue, avec une triste mélancolie :

— L'explication de tout cela, mes enfants, c'est que j'ai soixante ans ; c'est que, si le courage et la volonté sont encore ardents en moi, ma force s'enfuit, je perds la souplesse et la vigueur de mes membres, mes cheveux blanchissent, mes genoux tremblent, et bientôt, sans doute, ma volonté et mon courage s'arrêteront ainsi que ma force... J'ai soixante ans, et voilà pourquoi hier j'ai été terrassé par un moine. — J'ai assez fait pour devenir célèbre ; on a mis ma tête à prix, on a promis à celui qui me conduirait à Madrid, mort ou vivant, mille ducats. Or, me voilà faible, vieux, incapable de me défendre. Un jour que nous serons attaqués par la milice de Sa Majesté Catholique, je ne pourrai plus résister au nombre, et je serai pris comme un voleur ordinaire. Alors on me liera les mains, on me fera traverser, l'opprobre sur le front, toutes ces campagnes dont j'ai été le maître ; puis, à Madrid, devant une foule avide, béante, stupide, je serai pendu ; cela ne sera pas, mort et tonnerre !... Manoël Aguila ne doit pas finir ainsi ! vous le comprenez, frères. Et maintenant vous ne serez plus étonnés, n'est-ce pas, de me voir si morne et si rêveur, et vous me plaindrez, car je dois bien souffrir.

Il y eut encore un moment de silence ; le plus vieux bandit le rompit le premier :

— Manoël, dit-il, pourquoi ce découragement? n'es-tu pas doué d'une force surhumaine, à elle seule plus puissante que toutes nos forces réunies? Ne nous as-tu pas dit cent fois, nous l'avons cru toujours et nous le croyons encore, que tant que tu

* *Aguila*, en espagnol, signifie aigle.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

porterais à ton cou cette figure de saint Jacques Majeur, tu serais doué d'un pouvoir divin, et que, tant que tu conserverais cette image de la mère du Christ, la mort ni aucune blessure ne pourrait t'atteindre? Bien des combats nous ont prouvé toutes tes puissances, Manoël; pourquoi donc aujourd'hui serais-tu le premier à douter de toi?

— Je vous ai trompés, mes enfants; cette figure de saint Jacques m'a été donnée par ma mère mourante, j'avais dix ans. Cette sainte Vierge, c'est un don de ma pauvre Juanita, et ces précieuses reliques, je les ai conservées toujours parce qu'elles me parlaient de tout ce que j'ai le plus aimé au monde. Ce pouvoir que vous me croyez, il était dans ma volonté; je le perdrai. Cette protection céleste qui me rendait invulnérable, c'était mon bras; je l'ai perdu. Il faut prendre un parti; en restant à votre tête, bientôt je tombe entre les mains des alguazils, et je cause votre mort peut-être; en me séparant de vous, j'évite un déshonneur certain, et je vous rends vos serments et votre liberté.

— Y penses-tu, Manoël, nous fuir! et que deviendrons-nous sans toi?

— Voulez-vous donc que je sois pendu?

— Capitaine, dit un des plus jeunes, que ne restez-vous dans cette retraite inaccessible, où vous ne courez aucun danger? Vous ne nous abandonnerez pas; chaque soir, nous vous rendrons compte de nos opérations du jour, vous nous donnerez vos conseils...

— Oui, n'est-ce pas? et j'entendrai d'ici le bruit des balles, dont pas une ne sera sortie de mon espingole!... Jeune fou! qui as cru qu'un aigle pourrait vivre et mourir au fond d'un trou, loin du soleil! Non, non, messieurs, mon parti est pris et je vous ai dit que j'avais toujours ma volonté. Encore une nuit dans ces montagnes; demain, au point du jour, sous quelque déguisement et muni de ma part de nos butins, je me dirigerai vers Valence, mon riant pays. Il y a là quelqu'un qui m'attend, voyez-vous; là, j'achèterai une cabane, j'y cultiverai la terre, et je mourrai tranquille sous des cieux parfumés.

Le ton dont Aguila prononce ces dernières paroles ne laisse pas supposer que sa décision puisse changer; aussi les bandits n'ajoutent pas un mot. Il en est un parmi eux qui, en certains moments, a paru écouter le capitaine avec une avide attention, et qui, après ses dernières paroles, est tombé dans une rêverie profonde : c'est un beau jeune homme de trente ans, au costume plein de recherche, aux traits réguliers, au regard profond et sombre; il est tiré de sa rêverie par ces mots de Manoël :

— Demain, Josefo, avant que je quitte cette retraite, j'aurai quelques mots à te dire.

— Capitaine, je serai toujours tout à vous.

Après avoir tenté de nouveau et inutilement de changer la détermination d'Aguila, les bandits se sont résignés; ils ont choisi pour chef le plus âgé d'entre eux, et c'est sous ses ordres qu'ils doivent continuer le lendemain leur guerre aventureuse aux grands seigneurs, aux moines trop chargés, aux riches avares et aux soldats du roi.

Il est plus de minuit, l'heure sombre vient de sonner aux chapelles des couvents épars dans la campagne; les bandits sont ensevelis dans un lourd sommeil. Aguila lui-même, fatigué par ses dernières émotions, s'est étendu pour la dernière fois sur son lit de feuilles desséchées; il dort profondément.

Seul, un des bandits veille; c'est Josefo, le beau jeune homme auquel Manoël doit parler avant son départ. Assis sur une pierre, le front dans ses deux mains il a l'esprit ouvert à des idées maudites. Satan, invisible, assis par terre et presque entre ses jambes, veille avec lui; il a les yeux fixés sur ceux du bandit, et quand il les voit briller du reflet de quelque bonne pensée qui rayonne dans son âme, il fait passer devant eux mille tentations d'enfer.

Invisible aussi, le bon ange de Josefo plane au-dessus de sa tête et semble le couvrir de ses ailes. Les esprits purs auxquels Dieu accorde la vue infinie pourraient voir des larmes dans les yeux du gardien céleste et des chagrins sur son front rêveur; c'est lui qui verse dans l'âme du jeune homme des pensées douces comme des prières, des paroles pures comme des pleurs. Se combattant de toutes leurs forces, employant tour à tour l'un l'attrait divin des vertus, l'autre le prestige éblouissant des vices, Gabriel et Satan veulent parvenir jusqu'au fond du cœur du bandit, pour s'emparer de cette arme suprême que Dieu met dans l'homme, qu'on appelle volonté, et qui peut tout au monde!

Et Josefo, ainsi placé entre l'ange et le démon, le ciel et l'enfer, sent sa volonté flotter indécise, car il n'a jamais su la diriger ni s'en rendre maître.

Sans doute, Dieu, calme et profond, qui a donné à chacun le libre arbitre, contemple cette lutte solennelle du haut de son trône de justice.

Satan dit au jeune homme.

— La tête de Manoël Aguila vaut mille ducats! Mille ducats! la belle somme! ce chiffre-là ne te sonne-t-il pas au cœur? Si tu tenais cette fortune dans tes mains, Josefo, tu pourrais aller en France, le joyeux pays que tu as tant désiré voir. Là, plus de justice inquiète de ton passé, plus d'inquisition soupçonneuse, plus de compagnons jaloux; mais une terre de plaisir! des tournois, des fêtes royales, des amours enivrants. Tu serais un grand seigneur, là, toi, jeune, riche et beau!... chaque jour de ta vie serait un plaisir, et chaque nuit un bonheur.

Gabriel dit :

— Ami, tu étais nu et mourant de faim, et seul au monde quand Manoël te ramassa sur la terre de Catalogne, par une glaciale nuit d'hiver; depuis, il t'a aimé comme son enfant et tu lui as promis cent fois de l'aimer toujours comme un père.

Josefo se leva. Son bon ange voulut lui prendre la main, lui montrant du doigt son lit, où l'attendait un sommeil rafraîchissant et plein de doux rêves; il fit quelques pas pour aller s'y jeter. Mais le démon le retint par l'autre main, et, l'étreignant violemment, il le fit retomber assis; puis il reprit de sa voix la plus mielleusement pénétrante :

— Mais, écoute! en restant parmi ces brigands, qu'espères-tu? Privée d'Aguila, de son adresse, de sa force, de son habileté, ta bande sera bientôt vaincue, prise, conduite en prison, et chacun de vous sera pendu. Songes-y.

L'ange dit encore :

— Jusqu'à présent, Josefo, dans les divers combats auxquels tu as pris part, tu n'as fait que te défendre; tu es, entre tes compagnons, le seul dont les mains soient restées pures de meurtre. Si tu commettais celui-là, vois-tu, tu n'aurais plus un instant de calme. Tu ne sais pas ce que c'est, ami, que de vivre avec un mort dans l'âme : c'est un enfer dans la vie en attendant l'autre dans l'éternité. Ton crime resterait impuni par les lois, puisqu'il est ordonné; mais l'homme a en lui-même un tribunal et un juge plus impitoyable que tous les juges du monde; ce tribunal, c'est l'âme; ce juge, c'est la conscience. Ami, penses-y bien.

Le démon reprit :

— Au lieu de cet avenir sombre de la pendaison, vois les mille jouissances qui te sourient dans chacun de ces mille ducats.

— Josefo, pense à Dieu!

— Josefo, pense au plaisir!

— Manoël t'a sauvé la vie; tout à l'heure, quand le jour va paraître, il va te parler, t'appeler son Josefo, de cette voix affectueuse qu'il ne prend que pour toi...

— Hâte-toi, beau jeune homme, l'heure passe vite pour ne plus revenir. Tout à l'heure le maître va s'éveiller, et il ne sera plus temps. Hâte-toi, coupe cette précieuse tête avec ton poignard, et jette le corps dans la ravine; tout sera dit, et ta fortune faite.

— Ami, n'entends-tu pas le tonnerre? Dieu lui-même semble t'avertir, de cette grande voix qui émeut le monde.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Il faisait en ce moment un orage épouvantable : les roulements de la foudre se répétaient d'écho en écho dans les montagnes, la pluie tombait avec fureur ; le vent, mugissant dans les arbres, dont il faisait craquer les troncs, s'engouffrait bruyamment dans les ravins ; et la foudre, la pluie et le vent, composaient un fracas dont l'horrible violence eût épouvanté les plus hardis. A chaque instant, de larges éclairs déchiraient les flancs du ciel et laissaient entrevoir des lueurs sanglantes éclairant l'infini ; les éléments tentaient de se confondre ; on eût dit le monde à son dernier jour, tant la nature était bouleversée. Habitués à ces orages, les brigands dormaient toujours ; Josefo restait anéanti, et, près de lui, Gabriel pleurait, Satan riait.

Il est des hommes qui ont commis des crimes par cela seul qu'ils se sont dit follement à eux-mêmes qu'ils y étaient prédestinés. Josefo se lève en disant :

— C'est la fatalité qui me pousse, allons !

Et il se dirige vers l'endroit où repose le chef. Le bon et le mauvais ange s'attachent à lui, l'un l'entraîne, l'autre le retient ; mais sa volonté a parlé, il est devant la couche de Manoël.

A la lueur tremblante d'une lampe de fer qui se balance à la voûte de l'antre, Josefo regarde un instant l'homme pour lequel le matin même il eût exposé sa vie ; mais maintenant le crime est commis dans sa pensée, rien ne peut plus l'empêcher, et, s'il regarde Manoël, ce n'est que pour bien choisir l'endroit où il va frapper.

Sa main tremble pourtant ; Satan la conduit, elle se lève, elle s'abaisse... Alors un effroyable coup de tonnerre se fait entendre, le ciel s'ouvre en deux dans un éclair immense ; l'ange jette un cri de douleur et s'envole. Josefo tombe évanoui, et Satan pousse un ricanement étrange qui retentit jusqu'en enfer.

Édouard Plouvier.

(*La fin au prochain numéro.*)

MADEMOISELLE PIERRETTE

(HISTOIRE PARISIENNE.)

Ce soir-là l'Opéra était en fête. Il y avait de jolies femmes dans toutes les loges, des fleurs partout. On donnait, s'il vous plaît, la première représentation de *Giselle*, le premier ballet de Théophile Gautier. Déjà le bâton du chef d'orchestre était en l'air, tout prêt à donner le signal de l'ouverture, cette préface lyrique qui précède toujours le lever du rideau. Des loges au parterre on comprenait si bien ce qu'il y avait de solennel en ce moment que les causeries s'arrêtaient à mi-chemin d'une phrase commencée. L'ouverture d'un ballet ou d'un opéra n'a pas mal de ressemblance avec ces hors-d'œuvre d'un repas, qui, dès le premier moment, sont placés là pour mettre les convives en appétit. On murmure alors, de vingt côtés à la fois, en tendant l'oreille :

— Voyons si cette musique sera d'une bonne saveur.

Dix violons, trois altos et trois petites flûtes se disposaient à faire entendre les premiers accents de ce prélude, quand une petite tête de sexagénaire se montra sur le seuil de la porte d'entrée, à l'orchestre de gauche. A l'aspect de ce visage, l'ouvreuse accourut avec un empressement sans pareil.

— Ah ! monsieur l'ambassadeur, dit-elle. Un peu plus et l'on commençait sans vous !

— Sans moi ! riposta le vieillard. Ç'eût été la première fois qu'on aurait vu ça depuis quarante ans.

Ce disant, le retardataire s'était engagé à travers les banquettes.

— Stalle 72, ne l'oubliez pas, dit encore l'ouvreuse.

En réalité, la recommandation était bien superflue. Le comte de Boismorand ne pouvait guère oublier une place, qui était à lui de tradition. Depuis 1820, c'est-à-dire depuis qu'à la suite d'un drame sanglant, l'Opéra avait quitté la place Louvois pour venir s'installer rue Le Peletier, il ne s'était point assis ailleurs. C'était de cette même stalle d'orchestre qu'il avait vu défiler l'un après l'autre les chefs-d'œuvre des maîtres, le *Comte Ory*, *Guillaume Tell*, la *Muette*, *Robert le Diable*, les *Huguenots*, la *Juive*, voilà pour l'opéra ; la *Fille mal gardée*, la *Tentation de saint Antoine*, la *Révolte au sérail*, le *Diable boiteux*, voilà pour les ballets. — La stalle 72 lui paraissait être à lui tout autant que le petit hôtel qu'il occupait aux Champs-Élysées, dans le quartier de François Ier.

Qu'était-ce que le comte de Boismorand ? L'ouvreuse venait de le dire : un ancien ambassadeur de la Restauration, auquel, par habitude ou par politesse, on s'appliquait à conserver son titre. Sous Charles X, un jour, il avait été mis à la tête d'une ambassade. La mission avait réussi ou non, peu importe ; elle datait dans la vie du vieillard à l'égal d'une bataille gagnée dans les états de services d'un général.

Depuis cette époque, M. de Boismorand, très-grand philosophe à sa manière, s'était retiré du monde ou à peu près, l'Opéra excepté. Sybarite de l'ancienne école, il aimait passionnément la belle musique ; Rossini était son dieu. Il se flattait de n'avoir manqué aucune des cent vingt représentations de la *Semiramide*, ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Quant aux ballets, c'était autre chose, il ne les aimait pas, il en raffolait. C'était une passion souveraine, ses proches disaient une monomanie. On a retenu de lui un très-beau mot, digne de passer aux âges futurs :

— J'aurais dû venir au monde sous Louis XIV, aurait-il dit, puisque c'est le seul temps où l'on ait su apprécier la danse à sa juste valeur.

Nous autres, fils prosaïques de la fin du XIXe siècle, nous qui traversons des âges plus sérieux ou plus moroses, nous ne pouvons plus comprendre ces prédilections des jours d'autrefois. Nous avons vu partir tour à tour les dieux, les rois et les poëtes. Nous voyons s'en aller les danseuses. Nous n'avons plus d'habitué de l'orchestre. Y a-t-il encore un de ces types-là quelque part ?

Ceux qui ont bonne mémoire peuvent se rappeler le succès de *Giselle*. Jamais la poésie du Nord n'avait été ainsi exprimée par des pirouettes. Toute la salle était sous le charme. A cette époque, en fait de danse, l'Opéra donnait le ton à la mappemonde. Si Marie Taglioni s'était échappée pour aller à Saint-Pétersbourg, si Pauline Leroux était revenue à la vie privée, on avait encore Thérèse et Fanny Essler ; Cerrito commençait à apparaître ; la Rosati n'était pas loin.

— Merveilleux bataillon que celui de nos danseuses ! disait le comte de Boismorand en braquant sa lorgnette sur le théâtre.

Au milieu de cette bande, il y avait une petite sauteuse dont les jetés-battus attiraient surtout l'attention du vieil amateur. Blonde, blanche, avec la taille d'une guêpe, elle figurait une elfe, c'est-à-dire une de ces Ondines qui voltigent, près des lacs, sur la pointe des iris et des glaïeuls.

— Voilà un sujet d'avenir, disait le comte.

Ce mot, croyez-le, était prononcé en tout bien tout honneur. Quand il le disait, l'amour seul de la chorégraphie animait le gentilhomme. C'était comme si, à la vue d'un paysage de Diaz ou de Rousseau, il eût dit :

— Voilà un grand peintre !

Cette elfe, au reste, a laissé dans les traditions du corps de ballet une trace de son passage. On la nommait Pierrette tout court. Pauvre Pierrette ! elle annonçait une future étoile. Mon Dieu ! la cruauté du sort fit d'elle une invalide, dès la première bataille. Dans cette soirée de *Giselle*, au moment où elle se retirait avec ses camarades pour ôter ses ailes de libellule et sa couronne de nénuphar, un décor mal assuré lui tomba sur le pied et lui écrasa l'orteil. L'accident fut raconté, le lendemain, par le *Vert-Vert*, petit journal des théâtres : « Une elfe qui a eu l'orteil écrasé » à la suite d'un ballet, c'est le jeune duc de Coigny qui a eu le » bras coupé d'un coup de sabre au moment de la victoire. »

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

De tous côtés, on se mit à plaindre la danseuse. Le comte de Boismorand ne fut pas le dernier à s'apitoyer sur la pauvrette.

— Que va-t-elle devenir, si elle ne peut plus danser, cette petite ?

On lui répondit qu'ayant appris à jouer quelque peu du pinceau, Pierrette gagnerait sa vie à colorier des gravures de modes.

— Allons, je penserai à elle, se dit l'ancien ambassadeur.

A très-peu de temps de cet épisode, il se présenta une occasion d'une tournure assez originale.

Quoiqu'il se fût résigné à vivre en ermite, le comte ne laissait pas d'aller par moments au club des Radis-Roses : c'était un cercle aristocratique fréquenté par la fleur des oisifs et par l'élite des étrangers. On jouait en cet endroit un jeu d'enfer. Une certaine nuit, M. de Boismorand s'y attarda, parce qu'il avait la chance au plus haut point. Il y gagna coup sur coup à sir Reginald O'Sullivan, riche Irlandais, une somme de 120 000 francs, que le perdant lui envoya religieusement, le lendemain, dans la journée.

L'homme de confiance qui apportait la somme ne voulut pas se retirer sans dire un mot au vieux diplomate.

— Il faut que je vous apprenne tout, monsieur le comte. Le payement que je viens de faire est un acte d'outre-tombe.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Que le gentleman s'est tiré un coup de pistolet dans la tête dix minutes après avoir mis ordre à ses affaires.

— Mais pourquoi s'est-il tué ? Est-ce parce qu'il avait perdu ?

— C'est pour cela un peu et aussi parce que la vie l'ennuyait.

Une pensée pleine de tristesse, nuancée de quelque dégoût, s'empara alors de l'esprit de M. de Boismorand. Il lui semblait voir du sang sur l'or et sur les billets de banque qu'on venait de lui apporter.

— Pour sûr, je ne garderai pas cette somme, dit-il.

Puis, par suite d'une coïncidence ménagée par le hasard, il vint à se rappeler la petite Pierrette de l'Opéra et son orteil écrasé.

— Pardieu, s'écria-t-il, voilà l'emploi des 120 000 francs tout trouvé.

A trois jours de là, l'ancienne elle travaillait dans sa chambre de la rue Taitbout, quand on lui apporta une lettre timbrée de Paris. Le message était des plus laconique :

« Mlle Pierrette, ex-artiste de l'Académie royale de musique, est invitée à se présenter le plus tôt possible, rue Louis-le-Grand, 17, à l'étude de Me Jean-Achille Couturat, notaire, pour affaire qui la concerne.

» Timoléon Durand, *maître clerc.* »

Toujours alerte, l'ancienne danseuse se rendit au lieu où elle était appelée. On lui apprit alors qu'un protecteur fervent des arts, qui désirait garder l'anonyme, ayant appris par le *Vert-Vert* l'accident qui la forçait de renoncer à la scène, s'était arrêté à la pensée généreuse de lui offrir une compensation. Il s'agissait d'une inscription de rente 5 pour 100 qui lui donnerait 6000 francs de revenu.

Mlle Pierrette trouva l'aventure originale et accepta d'emblée.

Si elle avait eu encore la libre disposition de son orteil, elle eût certainement fait un rond de jambe de contentement.

Sous Louis-Philippe, pour un rat d'Opéra, 6000 francs par an, c'était le Potose. Paris n'était pas encore la ville de marbre où celui qui n'est pas millionnaire est considéré, ou peu s'en faut, comme étant à la besace. Mlle Pierrette se fit une petite existence calme, douce, presque poétique. Ajoutons qu'elle ne renonça point pour cela au labeur des gravures de modes. En ajoutant à son revenu le produit de ce travail, elle parvenait à se faire une position qui ne jurait plus tant avec celle de ses anciennes camarades, les choryphées de la danse.

Au milieu de son modeste bonheur, une chose l'étonnait : c'était de ne jamais entendre parler du bienfaiteur qui lui avait fait remettre par un notaire un second exemplaire de la corne d'abondance.

— Ce doit être un vieux fou, disait-elle, quelque original, doublé d'un bon cœur.

Bientôt les semaines devinrent des mois, les mois des années. Les années s'accumulaient. Mlle Pierrette, devenue égoïste, ne songeait qu'à se laisser aller au courant du jour. Dix années venaient de s'écouler.

Mais le comte, qu'était-il devenu ? Vivait-il encore ? Allait-il toujours à l'orchestre ?

Dix années changent bien des choses dans le train du monde. Il n'y a pas que les trônes qui tombent. On ne voit pas seulement disparaître les dynasties. Tandis que les petits deviennent grands, les grands se rapetissent. C'est la roue de la Fortune qui tourne.

Un matin, au moment où Mlle Pierrette renouvelait ses tulipes dans une aiguière de cristal, la caméniste qui la servait vint lui annoncer qu'un bonhomme assez déplumé demandait à lui parler.

— Quelque vieux danseur éclopé qui vient me demander l'aumône d'un louis en qualité de confrère, pensa-t-elle.

C'était bien un vieil homme, mais ce n'était point un danseur. Le visiteur, au contraire, annonçait un personnage de distinction, une figure fine, enjouée, tout ce qu'on voudra, mais il était aisé de deviner qu'il y avait là-dessous quelque grandeur déchue. Habits autrefois élégants, mais râpés; un paquet de breloques sur le ventre, mais pas de diamants ; à la main, un chapeau qui devait avoir essuyé les rafales de trois saisons, pour le moins.

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, je suis le comte de Boismorand.

Voyant que ce nom n'éveillait aucune idée dans l'esprit de l'ex-danseuse, il reprit :

— Ah ! c'est juste, vous ne m'avez jamais vu ; vous ne me connaissez même pas de nom. Eh bien, je suis l'habitué de l'orchestre, pardon ! le protecteur anonyme qui, un jour, chez Me Couturat, notaire, rue Louis-le-Grand...

— M'a fait remettre un titre de rente de 6000 francs ?

— Hélas ! oui, mademoiselle.

Et avec un gros soupir :

— Un proverbe dit : « Qui a bu boira, — qui a joué jouera. » J'ai continué de jouer. J'ai perdu coup sur coup. Je me suis ruiné de fond en comble. Ruiné à soixante-quinze ans, quand on a été, toute sa vie, à l'abri du besoin, c'est rude, mademoiselle. Que faire ? que devenir ? Les gens d'aujourd'hui et les Anglais se tuent. Pour nous autres, débris de l'ancien régime, ce n'est pas dans nos façons. Ainsi donc je demande à continuer de vivre, et c'est de vous que cela dépend, mademoiselle.

— Monsieur le comte, se hâta de répondre Mlle Pierrette en se dirigeant vers un secrétaire, attendez, je vais vous rendre votre titre de rente.

— Mon titre de 6000 francs ? Eh ! mademoiselle, je n'en demande pas tant.

Reprenant alors la posture et le ton d'un diplomate, M. de Boismorand expliqua en termes d'une grande délicatesse qu'il ne souhaitait de la petite personne qu'une chose fort simple ; c'était qu'elle arrangeât son installation à la maison hospitalière de Sainte-Périne.

— Tout compris, ajouta-t-il, ça vous coûtera 1200 francs par an — pendant peu de temps.

Comme elle insistait pour la restitution entière, il s'y opposa héroïquement.

— A Sainte-Périne, mademoiselle ; rien de plus, rien de moins.

C'est, en effet, à Sainte-Périne que M. le comte de Boismorand est mort en 1855.

Mlle Pierrette va, tous les ans, le jour de la Toussaint, déposer un bouquet sur sa tombe.

Philibert Audebrand.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

THÉATRES

Opéra. — MM. Meilhac et Halévy, poussés par M. Mérante, se sont mis en frais de ballet; la musique de M. Salvayre aidant, le *Fandango* pourra avoir un nombre honnête de représentations.

Cette fantaisie en un acte, véritable vaudeville où les *pointes* tiennent lieu de couplets, appartient à la vieille école du ballet comique, tel qu'on en voit encore dans les féeries. Il en est résulté un très-pittoresque décor de M. Daran, une partition pétillante de verve, et un grand succès, dans le rôle de Carmencita, pour Mlle Beaugrand, qui a certainement de la malice et de la verve jusqu'au bout de ses petits pieds.

Vaudeville. — Une pièce bien parisienne, c'est *le Club*, comédie en trois actes de MM. E. Gondinet et F. Cohen. On ne saurait dire que les auteurs aient eu peur d'être accusés d'originalité : il y a tout un acte où l'on chercherait en vain l'ombre d'une femme, fût-ce une fille de chambre. La conversation se passe entre hommes, mais avec tant de vivacité et de bonne humeur qu'on ne songe nullement à le regretter.

Il y a, du reste, un dédommagement au troisième acte, sous la forme d'une vente de charité organisée par le club. Le sexe faible en fait naturellement le plus bel ornement, et ce tableau d'intérieur est le digne pendant du précédent.

Il y a, à travers cette pièce, un personnage — le baron de Morannes — que le talent de M. Munié a su élever à la hauteur d'un adorable caractère de comédie. Mlle Barthet, MM. Berton, Dieudonné, Joumard, Boisselot ont pris une très-louable part au succès de ce curieux ouvrage. Grâce aux auteurs et à leurs interprètes, il sera malaisé d'empêcher les Parisiens d'aller passer leurs soirées au *Club*.

Gymnase. — Un des usages du siècle dernier était de marier des enfants à qui l'on eût dû donner des poupées. On cite des exemples fameux de cette folie : la fille ainée de Mme de Genlis fut mariée à douze ans avec M. de Wœstine, et la marquise de Mirabeau à l'âge de treize ans. Ce souvenir a sans doute séduit M. Dennery qui, voulant esquisser le tableau des mœurs conjugales sous Louis XV, a doté le Gymnase des *Mariages d'autrefois*.

Les habitués de cet aimable théâtre ne retrouveront point là les fantaisistes éléments du succès de *Bébé* ; mais ils verront en revanche une jolie idée habilement mise en œuvre, des quiproquos très-divertissants, amenés avec un tact infini et une grande science de l'art dramatique, enfin une réunion d'artistes (Mlle Legault, Mlle Alice Regnault, MM. Ravel, Saint-Germain, Achard, Abel) qui mettent tous leurs efforts à plaire au public et y parviennent. Aussi se pourrait-il que les *Mariages d'autrefois* restassent assez longtemps, pour le Gymnase, les mariages d'aujourd'hui.

Robert Hyenne.

LE TRÉSOR DE LA FAMILLE *

IV

1386. — Des repas. — Trois repas chaque jour, de la nature la plus simple, sont ce qui convient le mieux au tempérament; bien que les enseignements de l'école médicale de Salerne n'en permissent que deux :

Lever à cinq, manger à neuf,
Dîner à cinq, coucher à neuf,
Est le moyen de vivre neuf fois neuf,

disent les *Aphorismes*.

1387. — Le déjeuner du matin, à huit heures et demie ou à neuf heures, satisfait aux besoins causés par le long jeûne de la nuit. Dans la belle saison, où on se lève de bonne heure, il a même besoin d'être plus copieux.

1388. — Le second déjeuner, léger ou copieux, suivant les habitudes, et selon que le premier a été abondant ou léger, a lieu habituellement de midi à une heure.

1389. — Vers six heures a lieu le dîner, qui est en général le repas le plus copieux, pour réparer les fatigues du jour, et provoquer les sécrétions pendant la nuit.

1390. — Il est bon de laisser écouler deux ou trois heures entre le repas et le coucher, car la digestion se fait mieux pendant le sommeil. Pendant la belle saison, on pourra consacrer ce temps à la promenade ; pendant l'hiver, à la réunion de famille.

1391. — Les heures des repas doivent être autant que possible réglées, qu'on en fasse deux ou trois par jour. Si, dans l'intervalle des repas, les enfants ont besoin de manger, on leur donnera simplement une tartine de pain ou avec un peu de confiture.

1392. — Une mastication complète est une des premières conditions d'une bonne digestion.

1393. — C'est un préjugé de croire qu'un exercice violent après les repas active la digestion; il ne peut que l'entraver.

1394. — Il faut éviter de manger au milieu d'une grande agitation ; non-seulement le repos du corps, mais encore la tranquillité de l'âme sont nécessaires pour bien digérer.

1395. — L'homme bien portant doit s'écarter le moins possible de ses habitudes et éviter de mettre son cerveau en action immédiatement après l'ingestion.

* Nous rappelons à nos abonnées que, par une faveur due à la bonne grâce de l'éditeur, M. J. Rothschild, elles peuvent, jusqu'au 31 décembre, recevoir *franco* ce joli volume cartonné, de près de 900 pages, à un prix tout à fait exceptionnel : il leur suffit, pour cela, d'envoyer à M. J. Rothschild, rue des Saints-Pères, 13, avec une bande du journal, la somme de 4 francs (au lieu de 5 fr. 75) en un mandat ou en timbres-poste.

REVUE DES MAGASINS

Le cadeau le plus utile qu'on puisse offrir à une femme sérieuse est une machine à coudre; la *Wheeler et Wilson* se recommande entre toutes.

Le chiffre de 176,088 machines que fabrique par an la Cie Wheeler et Wilson serait suffisant pour démontrer, s'il en était besoin, les irrécusables qualités du modèle. Mais nos lectrices sont fixées sur un sujet dont nous nous plaisons à les entretenir fréquemment. Elles savent que nulle machine à coudre ne travaille plus vite, ni plus facilement; elles savent aussi qu'avec la *Wheeler et Wilson* on peut ourler, surjeter, froncer, coulisser, ouater, soutacher, broder. On ne saurait donc souhaiter mieux, puisqu'on est à même de confectionner ainsi non-seulement tout le linge de la maison, la lingerie la plus fine, y compris les chemises de monsieur, puis les costumes des enfants, les robes de madame et de mademoiselle.

Rappelons les prix très-modérés de ce précieux modèle. Machine n° 1, argentée : 250 francs; — n° 2, vernie et dorée : 225 francs; — n° 3, vernie : 200 francs. Lorsqu'on paye comptant, on bénéficie, à Paris, d'une remise de 25 francs. emballage non compris; pour la province, la remise est de 20 francs, l'envoi *franco* de port et d'emballage.

Mme Ve H. Seeling (70, boulevard Sébastopol) est seule concessionnaire pour la France de la Compagnie Wheeler et Wilson. C'est donc à elle qu'on doit s'adresser.

M. d'A.

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

« Qui n'écoute qu'une cloche n'entend qu'un son, » dit le proverbe : aussi avons-nous grand soin de tendre l'oreille à droite et à gauche pour toutes les questions qui touchent à la mode. C'est le meilleur moyen de trouver la vérité et de se former une opinion juste en toutes choses.

Cela dit, voici ce qu'il nous a été donné d'entendre et de recueillir :

Première cloche. — Quand donc nous sortira-t-on de la robe princesse? Malgré ses tenants et ses aboutissants, c'est toujours la même chose! Les femmes trop richement dotées par dame Nature deviennent grotesques avec cette ligne droite qui ne sait rien dissimuler; les femmes minces, par contre, en paraissent plus minces encore et semblent parfois réduites à leur plus simple expression. D'ailleurs ne nous parlez pas d'une pareille monotonie; la robe princesse n'est-elle pas la contradiction flagrante du caractère même de la mode, qui vit de fantaisie et de changement?...

Seconde cloche (il est bon d'observer qu'il s'agit de cloches masculines, ce qui en double l'autorité). — Les femmes ont bien raison de suivre la mode; aujourd'hui, elles y gagnent toutes, sans exception. Y a-t-il rien au monde de plus gracieux que cette robe princesse dont la ligne pure côtoie de si près le réel? « Le vrai seul est aimable, » a dit un auteur fameux; il avait certainement prévu la robe princesse! Cette forme s'adapte merveilleusement à toutes les constitutions; la sévérité de ses lignes corrige l'excès d'ampleur et fait ressortir la sveltesse d'une jolie taille. C'est bien maintenant que la beauté apparaît sous son jour le plus favorable...

P. N° 394. — Parure de dentelle.

Voilà, n'est-il pas vrai, deux avis bien différents? La conclusion à tirer de cette double appréciation, c'est que si la robe princesse est douée de qualités réelles, la façon de l'interpréter est tout individuelle. En un mot, chaque femme doit savoir ce qui lui convient le mieux; si elle possède la science de s'habiller, elle ne prendra de la *ligne* que ce qu'elle en devra prendre. Dans ce cas, la dernière cloche a raison.

Le jupon princesse est de la même famille que la robe de ce nom, et quand on ne porte pas celle-ci, c'est qu'on lui préfère celui là. Il entre dans une foule de combinaisons parmi lesquelles le corsage-habit, d'allure très-élégante, et la « matinée » de forme négligée, mais confortable. Le jupon princesse se compose comme suit : devant étroit, biaisé aux coutures et busqué dans le haut; deux pointes plus ou moins larges pour chaque côté et une largeur pour le milieu derrière. Cette largeur est coupée vers la moitié de sa hauteur, afin de recevoir la traîne rajoutée, qui comprend deux lés; ceux-ci sont biaisés à la couture du milieu lorsqu'on ajoute des volants. Les dos de robe princesse, auxquels on ajoute une traîne indépendante, sont disposés de cette façon; c'est certainement cette idée qui a donné naissance au soufflet que l'on intercale entre deux coutures et dont nous avons déjà entretenu nos lectrices.

La sortie de bal doit être comprise dans les actualités les plus intéressantes du moment en ce qui concerne la mode. Nous allons en décrire deux gracieux modèles tout à fait nouveaux :

Premier modèle. — Sortie de bal en drap vigogne (sorte de drap du Thibet), de couleur blanc tilleul; sa forme rappelle celle du dolman avec pèlerine produite par les manches. Le bas du vêtement, ainsi que celui de la pèlerine, est orné d'une magnifique frange de chenille, cordonnet et boules satinées de ton assorti. Une large bande de renard bleu entoure le cou et suit le bord des devants.

Second modèle. — Sortie de bal en beau tissu broché de soie

et laine blanc argent. Ce vêtement est coupé comme un long paletot dolman. Les manches ont, par devant, le caractère des manches de visite, tandis qu'à partir des épaules elles redeviennent manches de dolman. A partir de là, les manches se terminent en de longues écharpes qui vont se nouer au bas du dos, en passant par des anneaux perlés de cristal de roche. L'extrémité des écharpes est ornée d'anneaux semblables; même garniture dans le haut du dos, les anneaux s'enroulant méthodiquement jusqu'à la taille. Belle bande de chat russe tout blanc autour du cou et des devants, ainsi qu'au bord des manches visite.

Avant d'en finir avec les descriptions, nous mentionnerons encore une superbe toilette avec confection; ce costume constitue deux types très-réussis, qui ont en ce moment leur place marquée pour les grandes visites de fin et de renouvellement d'année. — Robe princesse : le milieu du dos et des devants est en satin noir, tout le reste est en velours. Une traîne rajoutée, formée de larges plis éventail, alternés de satin et velours, complète le bas du dos. Manche de satin, rayée d'une large bande de velours. — La confection, assez longue, est, pour le milieu, devant et dos, tout en velours; les côtés sont en satin. La forme du vêtement est celle d'un paletot demi-ajusté. Une pèlerine de satin, qui se termine derrière à l'entournure des manches, imite le genre mac-farlane; elle est entourée d'un volant de Chantilly. Un autre volant semblable, suivant le même mouvement, est cousu au paletot depuis le plastron du dos jusqu'au plastron de devant. — Une aussi riche toilette ne saurait être de mise pour aller à pied dans les rues.

Il nous faut bien signaler à nos lectrices quelques jolies fantaisies en fait d'orfévrerie spéciale. Ce sont d'abord les « bijoux indiens » : toute une série d'anneaux d'argent, à double torsade faisant l'effet d'une corde; il y a des anneaux d'oreilles, des anneaux pour bracelets, d'autres pour médaillon ou bague; rien de plus original ni de plus gracieusement étrange. C'est, à propos d'étrennes, un agréable présent à faire à une jeune fille ou à une très-jeune femme.

Le collier de chien conserve sa vogue; on le porte au cou et au poignet, soit en simple cercle d'or ou d'argent, soit en chaînes de différentes grosseurs. Parmi les épingles de cravate qu'adoptent maintenant les femmes aussi bien que les hommes, la nouveauté est aux insectes : gentilles mouches variées, scarabées charmants, etc. Tout cela n'est pas d'un coût ruineux et constitue de jolis souvenirs à donner aussi bien qu'à recevoir.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 394.

Parure de dentelle. — Ce modèle, tout en dentelle noire perlée de jais « clair de lune », se compose d'un plastron carré et de deux montants, qui se ferment derrière sous une cocarde de dentelle. Une ceinture ronde, fixée à l'angle du plastron par une cocarde de dentelle, assujettit la parure à la taille.

G. N° 812.

Toilettes de promenade (modèles de confection). — 1. Paletot *Ordonnance*, en sicilienne noire, de forme ajustée et ouvert de côté; les bords et le point d'ourlet lisérés de faille noire. Des bouclettes de ruban noir, accompagnées d'aiguillettes d'argent, ornent tout un côté du plastron; l'autre côté est garni de sequins d'argent, posés par enfilades de cinq. La poche, placée assez bas sur la couture de dessous le bras, est ornée de deux lignes de sequins et terminée par des bouclettes avec aiguillettes d'argent. La même disposition se répète au parement de la manche, lequel se prolonge assez haut vers le coude. — Costume princesse en cachemire vert mousse et faille assortie. Le devant de la robe, qui repose sur un faux jupon de faille garni de petits volants, est fermé sur le côté, par de larges boutons de même couleur. Le bas du tablier est relevé en plis réguliers qui se perdent sous l'ouverture de côté. Une frange de laine suit les bords des devants. Le dos est à traîne unie. — Lingerie plate en toile. — Chapeau à fond de velours vert mousse. La passe est formée d'une ruche diadème en faille de ton plus clair. Coquillé de dentelle blanche venant du bavolet au sommet, où elle se perd sous des coques de ruban. Brides de ruban. — Prix du patron épinglé du paletot : 3 francs.

2. Mantille *Luis Carlos*, en drap mouton de couleur feutre. — Ce modèle est entouré d'une cordelière de ruban avec anneaux de soie et frange laminée, le tout assorti au drap. Le devant se compose d'une partie plate (celle de gauche), avec manche mac-farlane; l'autre partie vient se draper, à l'espagnole, sur l'épaulette de gauche, encastrant le bras droit. — Costume de faille et beige loutre. Jupon de faille, entouré d'un volant plissé. Polonaise en beige, de coupe princesse, garnie devant de doubles boutons reliés par des rubans étroits qui servent de boutonnières. — Chapeau de velours marron avec petit bavolet. Bandeau de faille sous la passe, composé de bouclettes de ruban. Plume havane et nœud de ruban sur le sommet, le tout fixé par une boucle d'or. Brides de ruban. — Prix du patron épinglé de la mantille : 3 francs.

G. N° 830.

Toilettes de promenade. — 1. Paletot *Cécilia* en drap marron, de forme demi-ajustée. Le milieu du dos est garni de macarons en passementerie, brodés de perles « clair-de-lune »; ces macarons sont placés par rangs de différentes grandeurs, avec un gland perlé au cœur de chacun d'eux. Un galon de tresse Hercule, également perlé, encadre le dos, formant le carré au-dessous de la taille; un autre galon un peu plus large est posé sur les bords du vêtement devant et dans le bas. Même garniture placée en biais sur la manche, avec trois glands superposés. — Costume en faille et cachemire havane, garni de petits volants. — Chapeau de feutre havane, garni de ruban et de plumes de ton assorti. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Paletot *Mercédès* en matelassé noir, demi-ajusté. Plastron de velours devant et derrière, les bords festonnés et brodés; col rabattu; poche et parement des manches également en velours et brodés de même. Nœuds de satin aux manches, ainsi qu'à la poche. Le bas du vêtement est entouré d'une frange de cordonnet à tête grillée, mélangée de petites boules satinées. — Robe princesse en velours noir. — Capote de feutre gris; la passe diadème, bordée de velours noir, est couverte d'une plume grise. Nœud de velours sur le côté de la calotte, dissimulant le pied d'une plume. Brides de velours passant sur le bavolet. — Manchon de castor. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1475.

Toilettes de soirée. — 1. Costume princesse en faille bleu lumière, à reflets d'argent. — Le corsage est ouvert en châle et ses bords sont ornés d'un volant de gaze plissée, fermé par un nœud. Un volant semblable suit le milieu du devant et entoure le bas de la robe. Un autre volant plissé forme une ligne droite sur le côté; des écharpes de gaze bleue partent de là pour envelopper le bas de la robe. Ces écharpes sont légèrement drapées et leurs plis viennent se perdre au point de départ sous des nœuds de ruban. Double parement de faille et de gaze au bas des manches : le premier bordé d'une dentelle blanche; le second encadré de plissés de même nature. Plissés de crêpe lisse blanc à l'intérieur du corsage et des manches. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume en faille et gaze lamée argent. — Robe princesse en faille, à longue traîne entourée d'un volant plissé de même étoffe. Elle est recouverte de gaze lamée argent s'arrêtant court du côté gauche, un peu au-dessous de la hanche. Cette partie est complétée par une bande de gaze brochée, bordée d'une frange filet; le haut de la bande est orné d'une guirlande de fleurettes roses, et le tout se termine, au milieu derrière, par un large nœud de ruban rose. La gaze lamée qui forme l'autre côté de la robe est bordée de deux volants de blonde blanche; tout ce côté est taillé plus long que la robe. Le milieu du devant et celui de derrière sont drapés et réunis ensemble, sur le côté gauche de la robe, par un nœud de

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

ruban rose. En disposant ces draperies, on s'arrange de façon à former une traîne sur celle de faille, déjà recouverte elle-même de gaze lamée, bordée de dentelle. Le haut du corsage de la robe de faille est voilé de draperies de crêpe lisse; les petites manches, également recouvertes de crêpe lisse, sont garnies dans le bas d'une frange filet et ornées dans le haut par des épaulettes de fleurettes roses. La gaze lamée s'arrête sur le corsage à hauteur de corselet; les bords en sont fixés par des galons d'or et d'argent alternés. Ceinture ronde, en galons semblables, fermée sur le côté par un bouquet. — Piquet de mêmes fleurs dans les cheveux. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Description du patron coupé.

Annexe spéciale aux éditions nos 2, 3 et 4.

Redingote du costume de faille vieil or représenté sur la gravure coloriée n° 1473 (*fig.* 1) que l'on trouvera, ainsi que sa description, dans le numéro qui a paru le 8 décembre. — Ce patron se compose de sept morceaux :

1. Devant, formant grand gilet et se réunissant au petit côté du dessous de bras par un cran.
2. Petit côté du dessous de bras, se rattachant au petit côté du dos par deux crans.
3. Petit côté du dos, se rattachant au dos par trois crans.
4. Dos, du milieu duquel s'échappe une traîne.
5. Manche.
6. Revers destiné à être posé sur le bas de la redingote.
7. Collet qui doit être posé à l'encolure.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 149.

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

Toilette de bal. — Costume de faille bleu pâle et gaze de soie bleue lamée or et noir. — Jupon de faille, recouvert de cette gaze toute bouillonnée; les plis maintenus par des points perdus. Le devant est garni en biais de guirlandes de feuilles d'automne, mélangées de bouquets jardinière. La traîne, resserrée par une coulisse, est couverte d'une quantité de petits volants de gaze froncée, sur lesquels sont semés des bouquets pareils. — Cuirasse de faille et gaze, lacée derrière; le décolleté carré est bordé de ruchés de gaze, coupés par une mignonne guirlande de fleurs et feuilles semblables à celles du jupon. Deux bouquets ornent le côté de la cuirasse. — Plume bleue fixée dans les cheveux par un bouquet assorti. — Éventail de plumes bleues. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

CORRESPONDANCE

— Une de nos abonnées parisiennes.

En dehors des indications que nous avons déjà données depuis la réception de votre lettre, nous préparons des dessins de jupons de dessous à traîne, tels que vous les désirez. Ces dessins paraîtront dans un de nos plus prochains numéros, avec explications à l'appui.

— Mme Aimée D..., a Lisieux.

On peut vous envoyer tel patron que vous désirerez, d'après vos mesures, si vous voulez bien nous les adresser.

— Mme Octavie B..., a Genève.

Le tissu « plume » sera très-bien employé pour le large col et le parement des manches du paletot-ulster en question; cette jolie étoffe est plus chaude que la fourrure. Choisissez de préférence le ton loutre. Adressez-vous à la maison Vatelot).

— Mme Louise M..., a Blois.

Pour rafraîchir le bas d'une robe noire, en soie ou laine, nous ne connaissons que le café ou le thé qu'on puisse employer. On en imbibe une éponge que l'on passe sur l'étoffe. Il faut ensuite, avec un fer bien chaud, repasser le tout.

— Mme Anna D..., a Elbeuf.

La mode actuelle prohibe le jupon de couleur avec une polonaise noire. Il est indispensable que le jupon soit établi de ton plus foncé que la partie supérieure de la toilette.

— Mme Anaïs Z..., a Beaune.

La dentelle est plutôt employée pour garnir les toilettes du soir.

ÉCHOS DE LA MODE

Les dames reportent à la main, en soirée, et dans leur manchon en hiver, le mouchoir de poche extra-luxueux. Les dentelles les plus riches sont consacrées à ornementer les carrés de batiste (fil d'araignée); les fantaisies les plus charmantes sont imaginées pour la décoration ou la garniture des mouchoirs du jour.

Comme il est très-facile et très-désagréable d'égarer ces chiffons qui valent souvent plus d'un millier de francs, on a inventé de serrer le milieu du mouchoir dans un anneau d'or, qu'on passe ensuite à son doigt, par-dessus le gant. Il n'est plus possible qu'il tombe du manchon, ni qu'il échappe au bal. Mais, en cette occasion, le mouchoir, ainsi porté, produit un effet singulier : il semble que des oiseaux blancs, posés sur l'épaule du danseur, tourbillonnent avec les valseurs. Cela ne manque ni de piquant, ni de grâce.

* * *

L'Angleterre se met en frais d'innovation, et voici le nouvel usage qui nous arrive de Londres :

Aux grands mariages, les demoiselles d'honneur reçoivent du marié, à titre de présent, soit un bracelet porte-bonheur, soit une bague, soit un médaillon orné du chiffre ou des armoiries des époux. Ce bijou ne peut servir en dehors de la circonstance pour laquelle il est offert, mais quelques jeunes filles, ayant beaucoup d'amies ou une nombreuse famille, ont imaginé de faire des collections de « nopces ». C'est le nom donné à ce genre de cadeaux.

* * *

Une jolie mode fort en faveur dans les salons élégants :

On n'y voit que très-peu encore les feuillages exotiques, qui ornent si bien les appartements, mais qui sont froids d'aspect et n'ont pas l'air de vivre sous notre ciel gris. En attendant qu'ils prennent exclusivement possession de nos demeures, on se fait envoyer de son parc tout ce qui reste de chrysanthèmes roses, blancs, bruns, etc., des buissons de laurier-thym aux jolies fleurs d'un blanc si doux, et c'est avec ces plantes qu'on décore les escaliers, les antichambres, les salons.

C'est comme un reste de campagne et de beaux jours.

* * *

La jolie Mme Donvé porte, dans *Rothomago*, un costume de chasse qui mérite d'être décrit :

C'est une amazone de fantaisie bleu de roi et gris-perle. Corsage décolleté, avec fraise dorée; double manche collante, à la Marie-Stuart. Jupe relevée par une cartouchière et un petit cor de chasse sur une traîne en faille bleue. Chapeau tyrolien en feutre gris, avec plumes bleues, campé légèrement sur le côté et retenu par un foulard bleu ciel. Bottes grises lacées sur le pied et laissant voir la couleur du bas.

L. S.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

NOUVEAUX MODÈLES DE PARURES (G. N° 826).

1. Col *Pierrot* en crêpe lisse blanc, rehaussé d'une petite malines et très-finement plissé. — Un plissé semblable, quoique beaucoup plus bas, orne la collerette; une coulisse en crêpe, plissée comme le reste et dans laquelle est passé un ruban bleu, sépare les deux parties du col. Le tout est fermé par un flot de ruban de satin, à double face bleu et crème, avec une rose jaune entourée de feuillage vert tendre.

1 et 2. Col et manchette *Pierrot*.

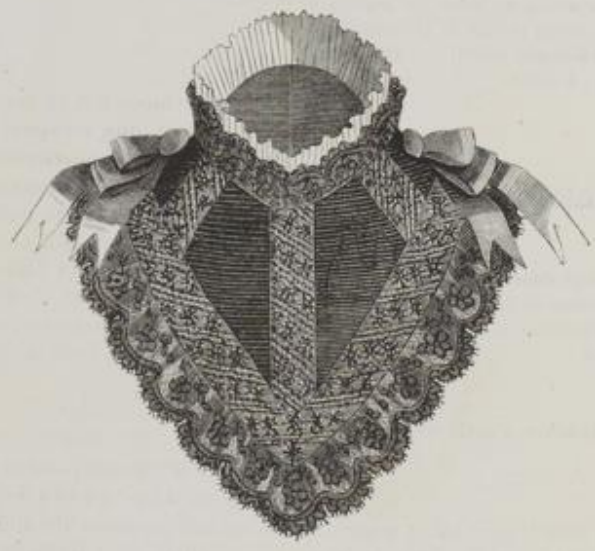
2. Manchette de crêpe lisse blanc, rehaussé de malines. — Cette manchette, destinée à accompagner le col *Pierrot* (n° 1), est fermée au poignet par une coulisse de même étoffe et un flot de ruban de satin à double face bleu et crème.

3. Col *Marion Delorme* en fine batiste, légèrement empesée et encadrée de guipure légère. — Une petite bande de batiste est piquée sur le pied des deux dentelles, dont l'une se rabat sur le col, tandis que l'autre tombe extérieurement. La collerette est formée par une dentelle montée sur un poignet de batiste piquée; elle est plus haute derrière que devant. Nœud de ruban caroubier pour fermer le col.

4. Manchette de batiste empesée, destinée à accompagner le col *Marion Delorme* (n° 3). — Cette manchette est encadrée de guipure fine, posée sur deux rangs, avec bande de batiste piquée réunissant les deux dentelles. Un nœud caroubier ferme la manchette.

3 et 4. Col et manchette *Marion Delorme*.

5. Pèlerine de velours noir formant la pointe au milieu devant. — Cette pèlerine est ornée d'entre-deux de dentelle brodée de perles variées; ces entre-deux divisent le velours en cinq parties. Le bas de la pèlerine est garni, ainsi que le haut, d'un volant de même dentelle; plissé de crêpe lisse dans le haut et flots de ruban assorti aux perles sur chaque épaule.



5. Pèlerine de velours noir.

6. Col genre *Richelieu*. — Ce col, en belle dentelle blanche, se rabat assez bas derrière et forme le châle par devant. Il est terminé en pointe aiguë, avec deux flots de ruban de satin à double face vert mousse et rose. Deux rangs de plissés en crêpe lisse entourent les bords intérieurs du col.

7. Col modestie. — La modestie, qui forme plastron sur le corps de fichu, est composée de bouillonnés de mousseline séparés par des bandes de batiste empesée, encadrées de petite dentelle de fil. Le col comprend une partie rabattue, en batiste empesée, avec dentelle sur les bords, et une partie ruchée en mousseline, également rehaussée de dentelle. Nœud de cravate en ruban de satin bleu.

8. Sous-manche de mousseline, destinée à accompagner le col modestie n° 7. — Le bas de la manche se compose d'un bouillonné de mousseline et d'un volant pareil, rehaussés de dentelle. Une bande de batiste empesée forme bracelet sur la couture de raccord; elle est encadrée d'une petite dentelle, et le tout se ferme par un nœud de satin bleu.

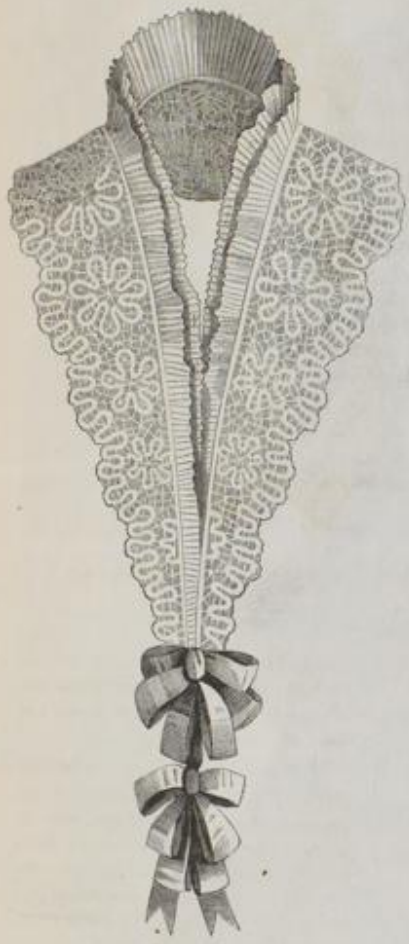
9. Parure de dîner. — Ce modèle forme à la fois trois collets et un plastron châle. Les collets sont en velours caroubier et lisérés de satin jaune canarie. Le châle est composé des mêmes étoffes alternées; le velours et le satin, drapés en plis réguliers passent sous le collet pour se terminer en pointe au bas de la taille. Plissés de crêpe lisse à l'intérieur du cou; coquillé de blonde, entremêlé de roses thé, sur le milieu, avec flot de satin jaune pour terminer.

Nous n'avons pas à insister auprès de nos lectrices sur l'importance du rôle que joue la lingerie dans l'ensemble des éléments qui composent la toilette, — rôle qui se manifeste de deux façons. D'un côté, on étale à tous les yeux de gracieuses parures qui enveloppent le visage d'un rayonnement gracieux : c'est la lingerie *extérieure*: quand on analyse une toilette, c'est par elle qu'on commence, et

si elle est irréprochable, on a gagné l'opinion. La lingerie *intérieure*, qui se laisse deviner plutôt qu'elle ne se montre, dénote des habitudes d'ordre, de simplicité, ou le culte de l'élégance la plus raffinée. Ce sont choses dont il importe de se souvenir.

Cette part faite à la théorie, nous nous hâtons de rentrer dans le domaine de la pratique.

La lingerie présente actuellement des ressources à l'infini ; son concours est précieux pour ajouter à l'élégance d'une toilette ou lui donner « le charme », — cette note indéfinissable qui, dans toute chose, est préférable à la beauté ! Aussi croyons-nous bien mériter de nos lectrices en insistant d'une façon particulière sur ce point.



6. Col genre *Richelieu*.

7. Col modestie.

Les différents modèles de cols et parures que nous reproduisons peuvent servir de point de départ à une foule d'interprétations différentes. Le col *Marion Delorme*, entre autres, et le col *Richelieu* (qui se termine par deux pointes plus ou moins longues et écartées) se portent beaucoup en toile empesée, entourés de plissés, avec bords ourlés. La garniture posée à l'encolure forme la collerette, et une coulisse en mousseline reçoit un ruban qui forme la cravate. Ce genre est à la fois simple, sans prétention et très-seyant. La dimension de ces parures varie naturellement et les proportions en doivent être établies avec goût ; il est clair qu'une femme élancée peut porter ces cols plus grands que ne le pourrait faire une petite femme.

La fantaisie se livre à toutes sortes de caprices, à propos de cette nouvelle lingerie ; on fait des parures en velours, en peluche, que l'on voile à demi de dentelle affectant la même forme ; le tout est rehaussé de flots de ruban assorti. On double le col et les manches de satin blanc ou de satin de couleur, qui forme liséré dépassant sur les bords.

8. Sous-manche de mousseline.

Le plastron-gilet continue d'être de mise pour costume de petite soirée, de théâtre surtout. On l'exécute de toutes sortes de manières, le plastron est établi en crêpe lisse, satin ou tulle brodé ; il est coulissé ou bouillonné. Des bandes de velours, de peluche, ou des galons brodés, encadrent le plastron et tournent derrière pour s'agrafer. Une dentelle noire, blanche ou de fantaisie orne les deux bords des bandes ; on leur adjoint même parfois des franges de fleurs. Le plastron est presque toujours décolleté en carré, et l'on pose un bouquet à l'un de ses angles.

9. Parure de dîner.

Une gracieuse disposition, à propos de ces parures, consiste à faire croiser des rubans de satin sur le plastron, en les fixant au milieu par des boucles d'or ou d'argent. Quelquefois on remplace ces bandes par du marabout ou du duvet ; nous recommandons cette disposition avec la dentelle noire brodée de perles « arc-en-ciel », ainsi que les flots de ruban à double face en satin assorti de couleur aux reflets des perles.

M. d'A.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 812. — DESCRIPTION, PAGE 590.

TOILETTES DE PROMENADE. — MODÈLES DE CONFECTIONS

Modèles de Mme Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19). — Prix des patrons épinglés : 3 francs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTES DE

PLANCHE G. N° 830. — DESCRIPTION, PAGE 590.

TOILETTES DE PROMENADE. — MODÈLES DE CONFECTIONS

Modèles de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27). — Prix des patrons épinglés : 3 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE PRIX DU SANG

(LÉGENDE D'ESPAGNE. — FIN.)

. . . . . .

Quand le meurtrier revint à lui, l'orage avait cessé, tout était redevenu tranquille. A travers les ouvertures des rochers, il aperçut les lueurs incertaines du crépuscule du matin ; son regard se reporta sur sa victime. Du doigt, Satan lui montra un sac de cuir gisant à terre ; Josefo s'en saisit, il y mit la tête d'Aguila ; puis, avec une force surnaturelle, il traîna rapidement le corps jusqu'à la ravine et l'y précipita... Les flots bouillonnèrent un instant, et tout fut fini.

Le bandit ramassa ensuite à la hâte ses armes et quelques piastres, il prit d'une main le sac de cuir et entra dans le sentier qui conduisait hors du ravin... Bientôt après il était sur la route de Burgos.

Satan l'avait suivi.

Après avoir traversé les montagnes d'Occa, et dans une vallée avoisinant la petite ville de Bribiesca, on trouve deux lacs profonds n'ayant chacun environ que cinquante pas de tour ; on les a nommés le lac Blanc et le lac Noir (pozo blanco, pozo negro). En sortant de Bribiesca, l'œil est séduit par une charmante vallée bien peuplée et féconde ; puis on arrive au petit village de Monastério.

Dans ses différentes excursions pour les besoins de la compagnie, Josefo n'avait jamais été plus loin sur la route de Madrid ! Comme il était encore grand matin et qu'il ne rencontrait personne, le meurtrier, qui avait hâte de s'éloigner des montagnes, fut désagréablement surpris, quand il eut laissé derrière lui Monastério, de se trouver en face de trois chemins parmi lesquels il ignorait celui qui menait à Madrid. Il s'arrêta et s'assit sur une pierre, attendant le passage de quelque paysan auquel il pût s'adresser. Il attendait depuis une heure, et déjà, voyant le soleil s'élever, il blasphémait d'impatience et reprenait son sac de cuir pour prendre une des routes au hasard, lorsqu'il entendit ces mots :

— Prends la route du milieu.

Josefo a tressailli... une sueur glacée se répand sur tout son corps, ses cheveux se hérissent, ses dents s'entre-choquent avec violence : il vient de reconnaître la voix si connue de Manoël Aguila. Par un mouvement machinal, ses regards se portent autour de lui, personne n'est là que Satan, qui sourit, et que l'assassin ne peut voir.

— Je suis fou, pense-t-il, mes oreilles m'ont trompé.

Mais au même instant la voix se fait encore entendre, et Josefo comme malgré lui est frappé de stupeur.

— Prends la route du milieu, répète-t-elle, tu seras bientôt devant Burgos ; ne t'y arrête pas, car il faut te hâter pour être ce soir à Villadrigo, où tu arriveras en côtoyant la rivière d'Arlanzon et où tu pourras passer la nuit à la Posada-del-Emperador ; à Villadrigo, tu auras encore environ quarante-cinq lieues pour arriver à Madrid ; mais marche bien, aie bon courage : il y a mille ducats qui te tendent les bras au bout du chemin.

Josefo est saisi d'un tremblement convulsif ; il veut laisser là cette tête à laquelle la justice de Dieu prête une voix effrayante, mais ses nerfs sont tellement contractés qu'il ne peut parvenir à ouvrir sa main, qui tient serré le sac de cuir avec force. Il lui est d'abord impossible de faire un pas, mais Satan le pousse vigoureusement, et le meurtrier, une fois l'élan reçu, marche avec rapidité vers Madrid.

La voix reprend :

— Marche, marche, songe aux ducats ! demain tu traverseras, sans t'arrêter, Torquemada, Venta-de-Trigueros, Cubezon, et tu iras coucher à Valladolid. C'est une très-vieille et très-magnifique cité, avec ses quatorze ponts de pierre sur l'Esgueva, son palais antique et sombre des rois d'Espagne, et son Campo-Grande entouré de quinze églises ; n'importe, tu ne t'y arrêteras pas ; le lendemain matin, tu passeras le Douro et l'Adaja, puis Valdestillas, puis Olmedo ; le surlendemain, tu traverseras les montagnes de Guadarrama, et tu entreras dans la Nouvelle-Castille ; avant la fin du jour, tu seras à Madrid. Va de suite chez l'alcade mayor ; c'est lui qui te comptera le prix de ton crime. Marche, marche, voilà ton chemin tout tracé ; hâte-toi, marche et pense aux mille ducats !

Et marchant sans relâche, poussé par le démon quand il lui arrivait de s'arrêter, Josefo, éperdu, déchiré de remords, ayant presque perdu la conscience de ses actions, arriva à Madrid.

Lorsqu'il fut devant l'alcade mayor, la certitude de recevoir bientôt le prix de la tête du brigand et de s'en débarrasser lui rendit un peu de force, et quand il ouvrit le sac de cuir, ce fut avec assez de fermeté qu'il prit la tête de Manoël par les cheveux et qu'il la tint ainsi quelque temps suspendue pour que l'alcade pût la comparer au signalement qui lui avait été donné de la figure du chef de bandits.

Le magistrat la reconnut parfaitement et n'hésita pas à faire compter à Josefo la récompense promise. Cela fait, celui-ci voulut déposer son terrible fardeau sur une table du cabinet de l'alcade, mais en ce moment la tête, qui depuis Monastério était restée muette, dit :

— Oh ! non, Josefo, tu ne peux pas me laisser ici ; nous ne devons pas nous séparer si tôt, j'ai encore trop de choses à te dire.

L'alcade fut épouvanté, car il avait vu remuer les lèvres de Manoël, et il ne pouvait douter que ce fût lui qui eût prononcé ces paroles.

— Jeune homme ! s'écria-t-il en s'adressant à Josefo, remportez vite cette tête ; sortez à l'instant d'ici, sortez et prenez garde à l'inquisition !...

Josefo, de qui toutes les horribles angoisses s'étaient réveillées, remit la tête dans le sac de cuir et sortit rapidement. Il courut se loger dans un riche hôtel de la calle del Caballero-de-Garcia, une des belles rues de Madrid. Là, quand il eut obtenu une chambre et qu'il se vit seul, il se dit qu'il fallait vite en finir avec cette vie de damné qu'il menait depuis quelques jours ; Satan l'aidant, il réunit tout son courage, et, après avoir vidé deux bouteilles de Xérès, il s'adressa à la tête et lui dit :

— Manoël Aguila, puisque tout ton être semble s'être réfugié dans ton cerveau pour te venger de mon crime, puisque tu as gardé toute ton intelligence, réponds-moi ; jusques à quand me poursuivras-tu ? que veux-tu faire de moi ?

Et la tête répondit :

— L'autre soir, Josefo, quand j'ai dit adieu à tous mes braves en leur annonçant ma résolution, j'ai ajouté, tu dois t'en souvenir, que je voulais aller finir ma vie dans le royaume de Valence, ma patrie ; car là, ai-je dit, quelqu'un m'attend depuis bien des années. Eh bien ! c'est à Valence que je veux que tu me mènes ; tu ne pourras pas te défaire de moi, ne l'espère pas. Tu sais que ç'a été vainement que tu l'as tenté à Monastério, ne l'essaye donc plus ; il y a entre nous, Josefo, un lien mystérieux et fatal qu'aucun pouvoir ne peut rompre maintenant, vint-il du ciel ! vint-il de l'enfer ! Donc, résigne-toi et conduis-moi mort où je serais allé vivant. Allons, allons, ne perds pas de temps, marche, marche ; je suis pressé d'arriver, et tu dois l'être de me quitter. Marche, les morts vont vite.

Quatre jours après, Josefo côtoyait le Guadalaviar, qui traverse le royaume de Valence, toujours chargé de son horrible fardeau. Il était maigre et vieilli ; son bras droit surtout, qui soutenait la tête de Manoël, était entièrement décharné ; il avait la figure et les vêtements couverts de poussière ; ceux qui le rencontraient s'éloignaient de lui en faisant des signes de croix. Ce Josefo si frais, si alerte, si beau quelques jours auparavant, était devenu un hi-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

deux vieillard; chaque heure de remords vaut une année d'existence, une ride au front et une torture au cœur.

— Courage! Josefo, dit la tête vengeresse, courage, nous avançons; ce soir nous serons à Leria; les dernières lieues semblent toujours les plus longues, n'est-ce pas? Veux-tu que, pour les abréger, je te conte quelque vieille histoire?

L'assassin n'avait plus de voix pour répondre.

— Avant que je l'aie finie, nous serons sans doute arrivés, car je respire déjà le parfum des orangers et des citronniers qui entourent l'endroit que je vais revoir. Allons, courage, écoute-moi et marche toujours.

« Il y a trente ans, j'avais ton âge; comme toi, j'étais un beau jeune homme aux longs cheveux noirs, aux yeux pleins de flamme, à la bouche fraîche et souriante; comme toi aussi, j'avais un cœur ardent, un esprit rapide et des pensées folles; comme à toi, quand tu as été danser quelques séguidillas aux fêtes des villages qui entourent la montagne, il m'est souvent arrivé de voir les yeux de quelque belle jeune fille s'arrêter sur moi. Je n'étais pas bandit alors, je vivais libre, insouciant, heureux, en cultivant la terre de cette riche campagne de Valence. Le jour, je travaillais; le soir, je m'étendais sur l'herbe et j'admirais les étoiles que ma mère m'avait dit être autant de regards de Dieu; ou bien encore je me couchais sur les bords du Guadalaviar et, en regardant couler l'eau, je me laissais aller à de longues rêveries. Le dimanche, je dansais sous les orangers, j'attendais l'amour de quelque belle Valencienne, et je pensais souvent qu'il n'y avait pas dans les Espagnes un homme qui pût se dire plus heureux que Manoël Aguila.

» Il arriva qu'un soir — c'était, je m'en souviens, la fête de San-Murillo — je dansais quelques boléros avec une jeune fille dont les yeux étaient plus doux que ceux de la Vierge dans notre église; elle s'appelait Juanita. Le dimanche qui suivit, je ne dansais qu'avec elle, et à la San-Murillo d'après, nous faisions le meilleur ménage que le ciel eût jamais béni. Rien ne manqua à mon bonheur. Juanita me donna un fils, sur la tête duquel je plaçai la moitié de mes espérances de bonheur; l'autre moitié reposait sur le front de Juanita. Quelques années après, je fus obligé de me rendre à Madrid pour terminer plusieurs affaires; je partis, recommandant mon enfant à sa mère et sa mère à Dieu.

» Or, avant que je devinsse l'époux de Juanita, elle avait été aimée par un riche fermier laid et méchant; me voyant préféré à lui, il jura de se venger, et quand un Espagnol jure de se venger, Josefo, il est plus rare de le voir oublier sa parole que de voir le soleil se lever à l'Occident. Riccardo se vengea; pendant mon voyage, il tua ma Juanita, et le jour où je revenais à Leria, je rencontrai le convoi de la malheureuse victime. Quant à mon enfant, Riccardo, après son crime, l'avait emmené en s'enfuyant.

» Ma vengeance à moi fut horrible, Josefo; mais je ne te la raconterai pas, car nous sommes arrivés. »

Il était tout à fait nuit; aux derniers mots prononcés par la bouche de Manoël, Josefo s'était arrêté; il se trouvait alors au milieu d'un petit bois dans lequel des orangers, des oliviers, des citronniers répandaient autour d'eux d'enivrants parfums. Devant lui, le meurtrier aperçut une petite éminence, surmontée d'une vieille croix noire à demi brisée; la lune, pénétrant à travers le feuillage, éclairait d'une lueur mélancolique et solennelle ce dernier asile d'un ange terrestre.

— Josefo, dit l'impitoyable voix, tire-moi de ce sac.

Le meurtrier obéit.

— Cette tombe, continua la voix, c'est celle de ma Juanita; c'est à côté de cette pauvre colombe que l'aigle voulait venir s'abattre et reposer: l'y voilà; merci, Josefo, tu as accompli ma dernière volonté. Mais ce n'est pas tout encore; creuse cette terre, puis tu m'y placeras, et ta tâche sera remplie. En échange de la vie que tu m'as prise, c'est bien le moins que tu me donnes une mort tranquille et douce. C'est fait, n'est-ce pas? Enfin, ma Juanita, nous allons être réunis. Oh! j'en suis sûr, sous mon dernier souffle, tes os vont tressaillir; nous allons enfin dormir du même sommeil, pour nous éveiller au même jour... Allons, Josefo, un dernier service; place-moi dans cette fosse... Bien, merci... Maintenant, penche-toi un peu, car je sens ma voix s'éteindre...

— L'autre soir, dans la montagne, je t'ai dit que j'avais à t'entretenir; je vais t'apprendre, cette nuit, ce que je voulais t'apprendre alors. Penche-toi un peu plus encore; là, bien, écoute:

« Je t'ai repris en Catalogne aux mains de Riccardo, tu es mon fils! Sois maudit! Parricide! sois maudit de ton père et de Dieu! »

Josefo tomba lourdement dans la fosse et la voix se tut.

Alors Satan, qui n'avait pas quitté sa proie, s'y jeta à son tour; en appuyant un peu sur le cœur du bandit, il en fit jaillir une petite flamme rougeâtre, s'en saisit et disparut sous la terre.

C'était l'âme du maudit, qu'il avait disputée à l'ange Gabriel.

Edouard Plouvier.

LA CHASSE AUX LOUPS

(SOUVENIR DE RUSSIE.)

Il nous est arrivé d'avoir, à Paris, un hiver *sibérien* : on a pu patiner au bois de Boulogne et ailleurs. Mais si nous avons les froids de la Russie, à 15 degrés près, nous n'avons pas ses loups, et l'on ne saurait imaginer les émotions inséparables de cette terrible chasse.

Voici comment elle se pratique en hiver, bien entendu, époque où le défaut de nourriture rend les loups féroces.

On se met trois ou quatre chasseurs, ayant chacun un fusil à deux coups, dans une *troïka* attelée de trois chevaux. Le nom du véhicule lui vient de son attelage et non de sa forme.

De ces trois chevaux, celui du milieu ne doit jamais que trotter, ceux de droite et de gauche ne doivent jamais quitter le galop. Celui du milieu trotte la tête basse et s'appelle *le mangeur de neige*; les deux autres, qui n'ont qu'une rêne, sont retenus par le milieu du corps au brancard, mais galopent la tête écartée, l'un à droite, l'autre à gauche; on les appelle *les furieux*.... L'attelage, ainsi emporté dans sa course, offre l'aspect d'un éventail.

Un cocher dont on est sûr conduit la troïka. A l'arrière de la voiture, avec une corde ou une chaîne pour plus de sûreté, devant avoir l'une ou l'autre une dizaine de mètres, on attache un jeune cochon que l'on conduit douillettement dans la voiture jusqu'à l'entrée de la forêt où l'on doit commencer la chasse. Là, on le descend, et le cocher lâche les chevaux qui partent, celui du milieu trottant et ceux des ailes galopant. Le jeune cochon, peu habitué à ces allures, pousse des plaintes qui dégénèrent bientôt en lamentations.... Un premier loup montre son nez et se met à la poursuite du cochon; puis deux loups, puis trois, puis dix, puis cinquante loups... Tout ce qu'il y a de loups à trois lieues à la ronde accourt, et la troïka se trouve poursuivie par un troupeau de loups semblable à une avalanche... C'est alors qu'il est urgent d'avoir un excellent et courageux cocher, car les chevaux, qui ont pour les loups une horreur instinctive, deviennent fous de terreur: celui qui trotte voudrait galoper, ceux qui galopent voudraient prendre le mors aux dents.

Pendant tout ce temps, les chasseurs tirent au hasard; il n'y a pas besoin de viser. Le cocher crie, les chevaux hennissent, les loups hurlent, les fusils tonnent... Attelage, chasseurs, cochon, troupeau de loups, ne sont plus qu'un tourbillon emporté par le vent qui fait voler la neige tout autour de lui, et qui, pareil à une nuée d'orage, glisse dans l'air comme une flèche, lançant les éclairs et la foudre.

Tant que le cocher est maître de ses chevaux, si emportés qu'ils

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

soient, tout va bien ; mais s'il cesse de les dominer, si l'attelage accroche, si la troïka verse... tout est fini... Le lendemain, le surlendemain on retrouve les débris de la voiture, les fusils, les carcasses des chevaux et les gros os des chasseurs et du cocher.

Il y a quelques années, le prince Repnine fit une chasse semblable, et peu s'en fallut que ce ne fût la dernière qu'il fit.

Il se trouvait avec deux de ses amis dans un de ses biens qui confine à la steppe ; on résolut de chasser le loup ou plutôt d'être chassé par les loups.

On prépara un large traîneau où trois personnes pouvaient se mouvoir à l'aise, on l'attela de trois vigoureux chevaux que l'on confia à un cocher né dans le pays et plein d'expérience ; chaque chasseur avait une paire de fusils doubles, et cent cinquante coups à tirer. Les plans furent distribués ainsi : le prince Repnine faisait face à l'arrière, chacun de ses amis faisant face à un côté.

On arriva dans la steppe, c'est-à-dire dans un désert immense couvert de neige. C'était une chasse de nuit : la lune, dans son plein, brillant du plus vif éclat de ses rayons réfractés par la neige, répandait une clarté qui pouvait rivaliser avec celle du jour.

Le cochon fut lancé, le traîneau partit... Le cochon cria, quelques loups parurent, mais d'abord peu nombreux, craintifs et se tenant à une grande distance ; peu à peu leur nombre augmentait, ils se rapprochaient des chasseurs qui, pour commencer, n'imprimaient à leur troïka qu'un mouvement ordinaire, malgré l'impatience hâtive des chevaux. Vingt loups à peu près se trouvèrent assez rapprochés pour que le massacre commençât... Un coup de fusil part, un loup tombe... un grand trouble se mit dans la bande, et il sembla aux chasseurs qu'elle était diminuée de moitié. En effet, contrairement au proverbe qui dit que les loups ne se mangent pas entre eux, sept ou huit affamés étaient restés en arrière pour dévorer le mort ; mais bientôt les vides furent comblés : de tous côtés on entendait des hurlements répondant aux hurlements ; de tous côtés on voyait apparaître des nez pointus et étinceler des yeux pareils à des escarboucles. Les loups étaient à portée, et les chasseurs faisaient un feu roulant ; mais quoique tous les coups de fusil atteignissent leur but, au lieu de diminuer, la bande allait toujours en s'augmentant ; bientôt ce ne fut plus une bande, mais bien un immense troupeau, dont les rangs pressés suivirent les chasseurs ; leur course était si rapide qu'ils semblaient voler sur la neige, et si légère qu'elle ne soulevait pas le moindre bruit... Leur flot, pareil à une marée muette, se rapprochait sans cesse, et il ne reculait plus devant le feu des trois chasseurs, si bien nourri qu'il fût... ils formaient à l'arrière de la troïka un immense croissant, dont les deux cornes commençaient à dépasser la hauteur des chevaux ; leur nombre s'augmentait avec une telle rapidité qu'on eût dit qu'ils sortaient de dessous terre. On avait cessé de faire crier le cochon, car ses cris redoublaient leur audace ; le feu ne cessait pas, mais on avait déjà usé la moitié des munitions ; il restait bien encore deux cents coups à tirer, mais l'on était entouré par plus de *mille loups*... les deux cornes du croissant avançaient de plus en plus et menaçaient de se fermer en faisant un cercle dont le traîneau, les chevaux et les chasseurs deviendraient le centre ; et si l'un des coursiers venait à s'abattre, tout était fini ! Les chevaux effarés soufflaient et bondissaient en écarts terribles...

— Que penses-tu de cela, Yvan ? demanda le prince à son cocher.

— Je pense qu'il ne fait pas bon ici, mon prince.

— Crains-tu quelque chose ?

— Les enragés ont goûté du sang, et plus vous continuerez à tirer, plus leur nombre augmentera.

— Quel est ton avis ?

— Si vous le permettez, mon prince, je vais lâcher la bride à nos chevaux.

— Es-tu sûr d'eux ?

— J'en réponds.

— Et de nous, en réponds-tu ?

Le cocher ne répliqua pas : évidemment il ne voulait pas s'engager ; il lâcha la bride à ses chevaux dans la direction du château. Ces nobles bêtes, aiguillonnées par la frayeur, redoublèrent de vitesse ; l'espace était littéralement dévoré sous leurs élans désespérés. Le cocher les excitait par un sifflement aigu, en même temps qu'ils décrivaient une courbe qui devait couper un des coins de la corne ; les loups s'écartèrent pour laisser passer l'attelage, qui ne marchait plus, mais qui volait...

A ce moment, les chasseurs allaient remettre en joue.

— Sur votre vie, leur cria le cocher, ne tirez plus !

On obéit à Yvan.

Les loups, atterrés de cette manœuvre inattendue, demeurèrent un instant indécis... Pendant cet instant, la troïka fit une verste (un kilomètre et demi). Quand les loups se remirent à sa poursuite, il était trop tard : ils ne purent la rejoindre.

Un quart d'heure après, nos chasseurs entraient dans la cour du château. Le prince estimait que, pendant ce quart d'heure, les chevaux avaient fait plus de deux lieues.

Le lendemain, le prince visita à cheval le champ de bataille : On y trouva les ossements de plus de deux cents loups.

P. En.

PLAISIRS D'AUTOMNE

Les voilà finis ! Adieu paniers...

Les dernières courses de l'année ont eu lieu sur l'hippodrome du Vésinet. Jockeys et chevaux ont quelques mois devant eux pour maigrir, en vue des courses prochaines.

Les derniers pêcheurs désertent les berges des fleuves dont le poisson prend ses quartiers d'hiver au plus profond de l'eau, loin des piéges des hommes. Lesdits pêcheurs regagnent leurs foyers pour y raconter ces jolis mensonges dont ils partagent le goût avec les chasseurs, car ils ne le cèdent guère à ces derniers pour les amplifications pittoresques.

La place est aux plaisirs d'hiver.

Il est vrai que maintenant les plaisirs d'hiver durent à peu près toute l'année. Le goût des réunions intimes s'est tellement perdu, dans notre société troublée, que le feu lui-même ne suffit plus à attirer ces causeurs amis qui faisaient autrefois les frais des soirées de famille. Dans un autre ordre d'idées, les patineurs attendent très-patiemment la gelée : les skatings leur offrent, même au cœur de l'été, des surfaces unies pour y glisser bruyamment et en public. Restent les spectacles, mais notre théâtre lui-même s'est si complétement transformé ! Les premières représentations littéraires, qui autrefois passionnaient le public, sont devenues si rares aujourd'hui ! C'est tout au plus si la Comédie-Française nous réserve de temps à autre un de ces nobles plaisirs. Sur les autres scènes, on vit de reprises ou de féeries qui durent toute l'année. L'esprit ne trouve pas grand aliment dans ces réminiscences et dans ces inventions décoratives. Mais il ne faut pas approfondir beaucoup les choses pour s'apercevoir que ce temps-ci n'est pas précisément le règne de l'esprit.

La fièvre des affaires et celle de la politique se disputent toutes les activités. Le goût du beau, le culte des arts se trouvent mal de l'une et de l'autre. Heureux les temps où de tout autres idées étaient discutées avec non moins de passion ! où la recherche de l'origine d'un sonnet, comme celui par lequel il fut répondu à Mme Deshoulières lorsqu'elle eut le mauvais goût de railler la *Phèdre* de Racine, pouvait être considérée comme un des grands événements du moment !

G. B.-F.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES LIVRES D'ÉTRENNES

I

La jeunesse ne perd jamais ses droits ; quelles que soient les difficultés du temps présent, il faut qu'on travaille pour elle, et si les œuvres qui lui sont destinées apparaissent en moins grand nombre, elles ne laissent point de faire honneur aux écrivains et aux éditeurs auxquels on les doit.

Lorsqu'on aborde l'examen des publications dont nous parlons et que fait éclore l'approche du jour de l'an, on est certain de trouver devant soi en première ligne l'infatigable maison Hachette. C'est à elle que sont dus les modèles du genre, à commencer par le *Journal de la Jeunesse*, dont chaque année augmente de deux magnifiques volumes l'intéressante collection. Que d'éléments instructifs, que de sujets de distraction et de fécond délassement dans cet incomparable recueil, où la beauté des illustrations le dispute à l'intérêt du texte ! Récits pleins d'attrait, cachant sous une ingénieuse fiction les enseignements de la plus pure morale, impressions de voyage, aventures piquantes ou dramatiques, curiosités de la science vulgarisée dans toutes ses branches, étude des grands artistes et de leurs œuvres, tout cela présenté dans la mesure et sous la forme qui convient à de jeunes esprits: n'y a-t-il pas là de quoi constituer à la fois toute une bibliothèque et tout un musée ! Certes, nous ne connaissons pas de publication plus attrayante et meilleure à mettre entre les mains des jeunes gens, — sans excepter de cette catégorie ceux-là même qui ont atteint les limites de la seconde jeunesse : car il ne peut y avoir que profit pour tous à feuilleter ces beaux volumes aux pages si variées, enrichies de 3000 gravures sur bois.

Cette charmante collection a parfait aujourd'hui sa sixième année, et l'on peut affirmer que, depuis le premier jour, elle n'a pas cessé un instant de se montrer digne de ses éditeurs, ni du public auquel elle s'adresse.

A côté de cette publication, la maison Hachette en a produit une autre qu'on ne saurait non plus trop recommander : c'est l'*Histoire d'Angleterre racontée à mes petits-enfants*, par M. Guizot. Nous avons annoncé il y a un an l'apparition du premier volume de ce superbe ouvrage, lequel comprenait l'histoire de nos voisins d'outre-Manche depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de la reine Elisabeth. La seconde partie, aujourd'hui publiée d'après les notes recueillies par Mme de Witt, née Guizot, continue cette histoire depuis la mort d'Elisabeth jusqu'à l'avènement de la reine Victoria. Sans parler de l'exécution matérielle du livre, qui est telle qu'on la devait attendre d'éditeurs aussi soigneux que MM. Hachette et Cie, sans insister sur le mérite des illustrations dues au crayon des premiers artistes et qui donnent au texte un si puissant relief, nous pouvons dire que jamais encore l'histoire d'Angleterre n'avait été présentée sous une forme aussi claire et, pour tout dire d'un mot, aussi attachante. Par le temps qui court, où le premier besoin pour le peuple français est d'acquérir la connaissance de ses voisins, il serait à souhaiter que le dernier ouvrage dû à l'esprit éclairé de M. Guizot fût entre les mains de tous les lecteurs.

Signalons, en terminant, une curieuse relation de voyage : celle de l'expédition du *Tegetthoff* à travers les glaces du pôle Arctique, sous le commandement du lieutenant Payer. Ce récit, traduit de l'allemand par M. Jules Gourdault, permet de suivre au jour le jour les émouvantes péripéties d'un de ces drames maritimes auxquels l'attention s'attache à bon droit, car ils montrent l'homme aux prises avec les éléments, sans autre aide que son courage et les ressources de son esprit. Inutile d'ajouter que cette relation est rendue vivante, en quelque sorte, par un grand nombre de ces magnifiques gravures qui sont l'inévitable complément des publications de la maison Hachette.

Robert Hyenne.

THÉATRES

Théatre-Italien. — Ce n'est pas seulement avec l'opéra, mais aussi avec le drame, que nous reviennent les belles soirées de la salle Ventadour. Après avoir applaudi Ernesto Rossi, il y a deux ans, dans les hautes conceptions théâtrales de Shakespeare, le public se trouve à même aujourd'hui de lui comparer un autre grand artiste, Tommasso Salvini, qui vient de se présenter coup sur coup dans les rôles d'Othello et d'Hamlet.

Sans chercher à établir un parallèle qui demanderait une longue étude, contentons-nous de dire que M. Salvini est un admirable tragédien. Au point de vue de la physionomie, du geste, de l'inflexion, de l'attitude, — sans parler de la prononciation et de l'accentuation dont ses compatriotes seuls sont à même de faire l'éloge, — le célèbre artiste réalise véritablement la perfection. Son talent, à la fois pur, correct, profond, élevé, fait comprendre et toucher, pour ainsi dire, toutes les beautés de Shakespeare. L'interprète est digne du maître.

Odéon. — Mme Henry Gréville a donné à l'Odéon, en guise d'œuvre de début, une comédie-proverbe, *les Cloches cassées*, qui mérite une mention honorable. D'un esprit aussi distingué que celui de l'auteur, on est pourtant en droit d'attendre mieux que cette bluette ; maintenant que la voilà familiarisée avec les planches, Mme Gréville se hâtera sans doute d'abréger la sympathique attente de tous ceux qui ont lu *Doria* et la *Nianik*, — sans oublier cette adorable idylle, *le Soir*, que nous avons publiée dans ce journal.

L'Odéon a repris *François le Champi* : l'œuvre de George Sand est un modèle qu'on peut recommander à l'attention de Mme Gréville.

Hop Frog.

UN CONSEIL A SUIVRE

De toutes les maladies qui apportent leur contingent au bulletin des décès, la plus commune, la plus désespérante pour les familles, celle qui chaque jour occasionne la plus grande mortalité, c'est assurément la phthisie pulmonaire. Jusqu'à présent, la science n'a encore trouvé aucun moyen certain de guérison, et son rôle se borne à soulager les phthisiques et à prolonger, à force de soins, leur existence de quelques années. Chacun sait qu'on recommande aux poitrinaires de passer l'hiver dans les climats chauds et autant que possible dans le voisinage des forêts de sapins, dont les émanations ont une action si favorable sur les poumons. Malheureusemeut, bien des malades ne peuvent pas se déplacer ; c'est spécialement à eux que cet article s'adresse.

Des expériences faites d'abord à Bruxelles et renouvelées depuis un peu partout ont prouvé que le goudron, qui est un produit résineux du sapin, a une action des plus remarquables et des plus heureuses sur les malades atteints de phthisie et de bronchite.

C'en est assez déjà pour que ce produit mérite de fixer l'attention des malades. Mais il faut bien se persuader que c'est surtout au début de la maladie qu'il faut prendre le remède. Le moindre rhume peut dégénérer en bronchite ; aussi convient-il, pour en tirer le plus grand profit possible, de se mettre au traitement du goudron dès que l'on commence à tousser. Cette recommandation est d'autant plus utile, que beaucoup de poitrinaires ne se dou-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tent même pas de leur maladie et se croient seulement atteints d'un gros rhume ou d'une légère bronchite alors que la phthisie est déjà déclarée.

Le goudron s'emploie sous forme d'eau de goudron. Autrefois on mettait du goudron dans le fond d'une carafe, on remplissait avec de l'eau qu'on agitait deux fois par jour, pendant une semaine, avant de l'employer ; on obtient ainsi un produit peu actif, très-variable dans ses effets et d'un goût âcre et désagréable. Aujourd'hui on trouve chez tous les pharmaciens, sous le nom de *Goudron de Guyot*, une liqueur très-concentrée de goudron qui permet de préparer instantanément, au moment du besoin, une eau de goudron très-limpide, très-aromatique et d'un goût assez agréable. On en verse une ou deux cuillerées à café dans un verre d'eau et l'on peut ainsi obtenir à volonté une eau de goudron plus ou moins chargée de principes aromatiques et d'un prix minime, à ce point qu'un flacon du prix de 2 francs peut servir à préparer dix à douze litres d'eau de goudron. Du reste, une instruction détaillée accompagne chaque flacon.

C'est avec le *Goudron de Guyot* que le expériences ont été faites dans sept hôpitaux et hospices de Paris, ainsi qu'à Bruxelles, à Vienne et à Lisbonne.

M. Guyot prépare aussi des petites capsules rondes de la grosseur d'une pilule, qui, sous une mince couche de gélatine, contiennent du goudron de Norwége pur de tout mélange. Cette forme peut être recommandée aux personnes qui ont de l'aversion pour l'eau de goudron ou que leur position appelle à voyager fréquemment. Deux ou trois capsules de goudron de Guyot au moment du repas remplacent facilement l'usage de l'eau de goudron. Chaque flacon du prix de 2 fr. 50 contient 60 capsules ; c'est assez dire à combien peu revient le traitement par les capsules de goudron de Guyot : dix à quinze centimes par jour.

Lorsqu'un rhume sera déjà ancien ou lorsqu'on voudra obtenir un effet plus rapide, il conviendra de suivre le traitement par les capsules de goudron en même temps que l'on prendra de l'eau de goudron au repas et au moment de se coucher. Ce double traitement dispense de l'emploi des tisanes, pâtes et sirops, et le plus souvent le bien-être se fait sentir dès les premières doses.

REVUE DES MAGASINS

La maison de Plument, toujours désireuse d'être agréable aux abonnées de ce journal, vient de réaliser une combinaison des plus avantageuses, qu'elle offre, à titre de *Prime*, pendant les mois de janvier et février prochains.

Il s'agit d'un corset *Cuirasse Jeanne d'Arc*, d'une coupe et d'un aspect particuliers, comme il n'en a pas encore été établi. La cuirasse même de la célèbre héroïne a servi de modèle pour la création de ce corset, qui moule le corps dans la perfection et procure une taille irréprochable, tout en laissant aux hanches une grande facilité de mouvement. — La maison de Plument joint au corset *Cuirasse Jeanne d'Arc* trois petits corsages cache-corsets, dont l'un est uni, un autre garni d'une dentelle de Mirecourt pur fil, et le troisième entouré d'une jolie bande brodée ; puis une traîne cablée dont la description a été donnée dans nos numéros précédents.

Ces cinq articles, qui constituent la *Prime*, ne coûteront pour nos abonnées que 48 francs, rendus *franco* ; leur valeur réelle est de 65 francs. — Passé le délai fixé, le corset *Cuirasse Jeanne d'Arc* ne sera livré, lui tout seul, qu'au prix de 50 francs. On voit tout de suite quel grand avantage il y a à profiter de la combinaison offerte par M. de Plument.

Nous devons faire observer que cette prime est indivisible et qu'elle ne subira aucun changement. Toutefois, s'il se trouvait quelque dame qui par habitude préférât le corset *Sultane Jeanne d'Arc*, il serait fait droit à son désir.

Adresser les mesures bien prises, par centimètre, sur la personne habillée, à M. de Plument (33, rue Vivienne). Il est indispensable, en même temps qu'on chargera la lettre d'un mandat de poste de 50 francs, d'y joindre une bande du journal.

— La nouveauté, à la *Ville de Lyon*, — où il y a toujours du nouveau, — c'est en ce moment la perle « arc-en-ciel », les passementeries, les franges « arc-en-ciel », etc. Est-ce le pronostic d'une prochaine embellie, le signe précurseur de jours heureux si impatiemment attendus, comme l'arc-en-ciel est, dans le domaine de la nature, l'augure du beau temps ? Nous voudrions pouvoir l'affirmer.

Ces jolies nouveautés ne portent aucun préjudice à tous les détails d'élégance éclos dernièrement à la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée d'Antin). Les franges laminées, les marabouts, les pomponnettes, etc., sont toujours fort demandés ; sans compter que, pour les belles toilettes de velours, on emploie beaucoup les belles broderies en relief : raisin et fruits au ton mat, au feuillage à jour et perlé ; guirlandes légères, parsemées de jais, d'acier ou de perles « arc-en-ciel ». Les couturières accomplissent aujourd'hui des prodiges de goût et d'élégance avec ces précieux éléments.

Mais voici venir Noël et le jour de l'an, c'est-à-dire le moment des étrennes de toutes sortes. La *Ville de Lyon*, avec ses coquettes parures, ses rubans nouveaux, ses dentelles brodées de soie et de filigranes d'or ou d'argent, offre à sa clientèle un choix aussi charmant que varié de gracieux cadeaux. Voilà, pour cette excellente maison, une agréable perspective de reconnaissance de la part des jolies femmes auxquelles on fera de semblables présents. Les gants, si parfaits par leur coupe et leur qualité exceptionnelles, entrent dans cette catégorie de cadeaux. Il y faut comprendre également les jolies boucles François Ier pour ceintures rondes ; les relève-jupes, les porte-éventail et bien d'autres objets qu'il serait trop long d'énumérer.

— **Erratum.** — Dans notre article du 1er décembre, parlant des luxueux sachets de satin de la *Compagnie Irlandaise* (36, rue Tronchet), une erreur typographique nous a fait dire qu'on en tirait, entre autres ravissantes surprises, les plus jolis « manchons » qu'ait jamais chiffonnés main féminine. Nos lectrices auront certainement compris qu'il s'agit non de manchons, mais de mouchoirs de fine batiste.

SPÉCIALITÉS

La ride disparaît, avec le concours merveilleux du *lait antéphélique* de Candès. — A quel résultat n'arrive-t-il pas encore ? — Ses lotions réparatrices effacent sur le visage toute trace de veille et de fatigue ; grâce à son action puissante, les plaques rouges, le masque de grossesse, les rugosités, les taches de rousseur, etc., tout ce qui nuit à la beauté du teint, en un mot, disparaissent comme par enchantement. Le miracle accompli, on conserve une fraîcheur charmante : c'est un véritable retour vers le printemps des jeunes années.

Chaque flacon de *lait antéphélique* coûte 5 francs. On peut s'en procurer non-seulement chez l'inventeur, M. Candès (26, boulevard Saint-Denis), mais encore chez presque tous les coiffeurs et parfumeurs.

M. D'A.

AVIS IMPORTANT

A nos Abonnées anciennes et nouvelles. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire ; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. Goubaud et Fils, **3, rue du Quatre-Septembre**, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Les personnes qui aiment à faire des visites et à en recevoir ont tout lieu d'être satisfaites en ce moment. Visites de fin d'année, — ou de nouvelle année, comme on le voudra, — à ses parents, à ses amis, à toutes les personnes enfin envers lesquelles on est tenu à des égards, telle est la perspective qui se présente devant nos yeux.

Suivant l'habitude que nous avons contractée de traiter tous les sujets d'actualité qui touchent à la mode de près ou de loin, nous saisirons au passage, aujourd'hui, cette intéressante question.

Pour ces échanges de politesse, on doit faire une toilette soignée, car c'est un hommage que l'on va rendre en personne à qui de droit, et la tenue choisie indique précisément le degré de considération ou de respect que l'on veut traduire. En d'autres termes, c'est faire cas de la personne qu'on visite que de se présenter élégamment vêtu.

Quoiqu'il soit reçu, dans l'ordinaire de la vie, que monsieur et madame fassent leurs visites séparément, au gré de leurs convenances réciproques, il est de convention aussi qu'à l'époque de la nouvelle année ils remplissent ensemble ce devoir de politesse. Autrefois les hommes se mettaient en habit ; aujourd'hui, il ne s'agit plus de pareille cérémonie ; du reste, l'habit perd de jour en jour de son prestige : n'a-t-on pas vu tout dernièrement un personnage important, lord Norfolk, se marier en redingote ?

Dans les visites de cérémonie, les femmes se présentent « taille nue » au salon ; une mantille, ou mieux un camail, voile agréablement le haut des épaules. Quant à la pelisse ou au manteau fourré, indispensables pour le dehors, ils sont déposés dans l'antichambre où on les reprend en sortant.

Nous avons parlé du camail ; nos lectrices nous sauront gré de leur donner, à ce sujet, quelques explications. Ce petit vêtement, tout nouvellement réédité, est exclusivement réservé pour les visites : c'est une courte pèlerine qui ne dépasse guère les épaules. On l'exécute en étoffe semblable à celle de la robe et on le garnit comme cette dernière. Sa forme est ronde derrière et carrée devant ; de ce côté, le camail descend parfois jusqu'à la taille.

A ce propos, nous citerons une très-riche toilette dans laquelle se trouve un camail. Le dos de la robe, coupé de forme princesse, est en velours frappé de couleur loutre, à fond satiné de teintes flamme de punch, par conséquent feu et bleu pâle. Les côtés du dos, de même coupe, sont en velours loutre uni. Le devant du corsage, en velours uni, y compris le dessous des bras, forme la cuirasse ; il repose sur un faux jupon de faille loutre, couvert de volants plissés et qui constitue le tablier. Une traîne rajoutée, en faille, est posée sous le dos ; elle est garnie d'un volant assorti, à plis creux, orné lui-même d'un plissé « coup de vent » liséré de faille couleur Vésuve (nuance feu). Le dos de velours frappé forme une cascade de petits pouffs soutenus par de riches cordelières que terminent des glands ; ces cordelières sont en chenille et soie assorties aux teintes de l'étoffe et mélangées de perles « arc-en-ciel » ; elles vont du devant du corsage au milieu de la taille. De belles franges, moitié chenille, moitié soie et perles assorties aux couleurs de la robe, entourent le bas du dos, c'est-à-dire du velours frappé reposant sur la traîne rajoutée. Les manches, en velours frappé, sont garnies dans le bas d'un gentil parement de velours uni, accompagné de plissés de faille avec cordelières et glands. Le camail qui accompagne la toilette est composé de quatre collets superposés et alternés en velours uni et faille loutre ; le bord inférieur de chaque collet est orné d'une frange pareille à celle de la robe ; ainsi établi, le

P. N° 395. — Toilette de bal.

Modèle de Mme Briant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19). — Patron épinglé : 5 francs.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

vêtement, qui derrière ne dépasse guère les épaules, tombe en pans carrés jusqu'à la taille par devant.

Parmi les confections qu'une femme peut garder dans un salon, nous mentionnerons le joli paletot que nous allons décrire. Ce vêtement possède d'abord un large plastron de velours, que rayent dans sa largeur des franges en soie laminée, chenille et jais. Les côtés du devant, aussi bien que ceux du dos, sont en satin, tandis que le milieu du dos est en velours. Un grand col « abbé musqué » complète le vêtement. Il est en velours et recouvert d'une haute frange laminée semblable à celle du plastron. Les manches, en velours et satin, n'ont point de garniture.

Nous aimons aussi beaucoup le modèle ci-après, qui offre le caractère d'une sortie de théâtre. C'est un long dolman à manches de visite, en drap cacao clair. Un grand col *Angot*, en loutre, forme l'encolure ; deux bandes de même fourrure ornent le bord des devants. Des médaillons carrés en chenille loutre, brodée de perles « clair-de-lune », suivent le milieu du dos ; ils sont placés en losange, par gradation de grandeur, et la pointe inférieure se termine par un gland assorti. Deux médaillons pareils se détachent sur les bas côtés de la manche, dont l'ouverture est bordée d'une bande de loutre.

C'est par le chapeau que l'on juge la femme, dit-on ; si cela est vrai pour l'ordinaire de la vie, à plus forte raison est-ce juste dans les circonstances importantes. Le chapeau de visite appelle sur lui tous les regards, et s'il n'est pas irréprochable, il mérite le blâme au plus haut degré. C'est chose sérieuse, on le voit, et nous sommes d'accord sur ce point avec les MODISTES qui ont souci de leur réputation.

Le chapeau assorti à la toilette est toujours bien reçu, mais il est surtout le complément du costume ordinaire. Le feutre blanc, le satin et la peluche de couleur tendre conviennent également à l'ordonnance d'un chapeau habillé. Les tons un peu hasardés, l'étrangeté des effets amènent parfois de gracieuses combinaisons, et le chapeau, par cela même qu'il est plus recherché, s'accorde mieux avec un habillement élégant. Nous avons vu dernièrement, par exemple, un véritable chapeau de cardinal porté par une jeune Anglaise qui avait ainsi le meilleur air du monde. Ce chapeau, en feutre noir à poils soyeux, était bordé d'une corde d'or, et une longue plume noire s'enroulait autour de la calotte. Rien de plus excentrique et de plus simple à la fois.

Voici, dans un autre ordre d'idées, une délicieuse capote en peluche prune de Monsieur. Le fond est mou, la passe coulissée et doublée de faille rose ; cette dernière renversée d'un côté et soutenue par un groupe de roses sans feuillage. Trois têtes de plumes, de ton dégradé assorti, ornent le sommet ; brides de ruban à double face, prune et rose.

La toque de loutre, éclaircie de faille de même teinte et rehaussée de glands d'or, est bien jolie. Charmante aussi, la capote « à l'embéguinée » en velours épinglé feuille morte, garnie de feuillage de velours de même ton, givré d'acier ; un collier de feuillage, fermé par une rose de Bengale, remplace les brides de ruban. Bouquet de roses pareilles tombant du bavolet.

Les franges entrent, en une certaine proportion, dans l'arrangement de la capote actuelle ; frange muguet, frange de chenille, frange de jais, sans compter la frange de fleurs. Tout ce qui pendille est, du reste, gracieux autour de la tête : la frange ne fait pas seulement un très-bon effet, posée sur un diadème ; elle s'harmonise encore à merveille avec les contours d'une fanchon ou d'une barbe. Les figures longues gagnent beaucoup à ces arrangements.

Nous terminerons cet article par deux observations de M. Charles Blanc qui méritent d'être retenues : l'une a trait à la façon de se ganter, l'autre au souci qu'il faut toujours prendre de se bien chausser.

« Le goût, plus constant que la mode, conseille aux femmes de ne pas porter des gants trop justes, car il est certain que pareils gants donnent à la main et aux doigts un air enflé. Pour peu que la main soit potelée, elle se boudine sous un gant trop juste et perd la souplesse de ses articulations. »

Voici maintenant, à propos du pied, ce que pense ce maître en l'art de s'habiller :

« Quelque longue que soit la jupe ou la traîne, il est des moments où elle laisse voir le soulier. Il faut donc toujours regarder aux convenances de la chaussure et y regarder de très-près, car tout serait manqué dans la toilette d'une femme si elle n'était pas chaussée à l'avenant. »

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 395.

TOILETTE DE BAL. — Robe princesse en faille rose. Le bas du devant est garni de plusieurs rangs de gaze bouillonnée et ruchée ; le milieu est coupé par un volant de gaze plissée, dont la tête est formée par un double rang de blonde avec biais rose sur le pied. Dos de cuirasse et revers de la jupe en pékin de soie rose et blanc. Jupe de faille rose, à longue traîne recouverte de volants de gaze ruchée. Une touffe de feuillage de plusieurs tons de vert, en satin et velours, avec branches flottantes, resserre la traîne. Les revers sont encadrés de blonde, et l'angle qui les relie au corsage est orné d'un bouquet de mêmes feuilles. Le dos du corsage est orné d'un plastron pointu, en gaze blanche plissée, entouré de biais de faille rose et d'un volant de blonde. Bouquets de feuilles sur les épaules ; plissés de crêpe lisse au bord du corsage tout autour. Roses blanches et feuillage dans les cheveux. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 838.

TOILETTE DE VILLE. — 1 et 2. Même costume (vu de devant et de dos), en neigeuse et faille marron. — Le devant se compose de deux parties en neigeuse coupées de forme princesse, d'un plastron-gilet en faille plissée à plis maintenus, enfin d'un tablier de neigeuse tout bouillonné. Le plastron est fermé au milieu par une ligne de boutons de jais « clair-de-lune ». Une courte ceinture en faille, bordée de blanc, ferme le gilet à la taille. Le dos, en neigeuse, forme un petit habit avec une seule couture au milieu ; cette couture est ornée d'un double liséré de faille ; elle est encadrée, dans le bas, de deux pattes de faille lisérées de blanc et garnies de boutons « clair-de-lune ». Le bas de l'habit et la couture du dessous de bras sont lisérés de faille. — Une tunique de faille forme la jupe par derrière ; les coutures qui la réunissent au côté de devant sont lisérées de blanc. Elle est montée par un pli Watteau à une ceinture qui tient à la taille sous l'habit ; une ligne de boutons « clair-de-lune » orne le milieu du pli. Cette tunique repose sur une traîne rapportée en faille, entourée, ainsi que tout le bas de la robe, d'un volant de faille que surmonte une frange à grille. Col marin, poches et manches de faille ; ces dernières sont entourées d'un double liséré blanc. — Lingerie plissée. — Chapeau de velours épinglé marron, garni de velours uni et de plumes de ton assorti. Bandeau de peluche crème bouillonné. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

G. N° 839.

TOILETTES DE SORTIE. — 1. Costume de velours loutre et cachemire de même couleur, pour petite fille de six à huit ans. — Jupon de cachemire, plissé derrière sur toute sa hauteur (les plis très-fins sont arrêtés à l'envers par des lignes transversales de cordons) ; un volant plissé orne le bas du jupon. — Robe anglaise à devants princesse très-longs et coupés carrément sur les côtés. Le dos est à petite basque ; une bande de chinchilla en suit les bords et remonte pour encadrer le milieu des devants et tourner autour du cou. Des brandebourgs en chenille blanche, terminés chacun par un gland, ornent le plastron de la robe, jusqu'en bas. Une poche carrée est posée très-bas sur le côté ; le bord supérieur est garni de chinchilla ; des brandebourgs de chenille avec glands en ornent le milieu. — Chapeau *Béarnais* en feutre loutre. La passe, relevée, est doublée de peluche blanche ; un ruban de faille entoure la calotte, que surmonte en outre une plume blanche. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2. Manteau *Voyageur* en drap gris. — Ce modèle, demi-ajusté, est garni par derrière de longues pattes qui rayent le milieu du dos; elles se terminent dans le bas en formant une sorte de triangle dont le bord est recouvert de faille. Boutons et boutonnières en soie. Le devant du vêtement se croise en formant un revers qui complète le col rabattu et se ferme par une ligne de doubles boutons. Parement liséré et boutonné au bas des manches. Les côtés du manteau sont ornés d'un long revers qui s'avance en pointe boutonnée et constitue la poche. — Jupon de faille noire. Le devant est garni d'un volant ruché à la vieille, tandis que la traîne est couverte de petits plissés. — Chapeau de feutre noir. La passe, relevée, est couverte de velours; sur le bord court une passementerie mignonne. Touffe de plumes et roses blanches au sommet. Brides de satin et faille. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1476 *E*.

Toilettes d'enfants. — 1. Costume de drap gris, pour petite fille de cinq à sept ans. — Le devant est taillé en forme de plastron-tablier se prolongeant sur les côtés en ceinture plate. Cette ceinture tourne par derrière et se noue sur le jupon plissé qui complète le dos, dont il n'est du reste que la prolongation. Le plastron est encadré de boutons noirs; ses bords sont garnis, ainsi que la ceinture, d'un double liséré de faille noire. Même ornement aux poches, au parement des manches et au col marin. — Lingerie de toile festonnée. — Chapeau de feutre noir, entouré d'une plume grise sortant d'un nœud de velours rouge. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2 et 3. Costume de drap bleu marine, pour petit garçon de trois à cinq ans, présenté sous deux aspects. — Ce modèle se compose d'une robe anglaise et d'un paletot. La robe est plate devant et boutonnée de côté par des boutons de nacre bleue. Le dos, également plat, se termine par une petite jupe plissée qui se réunit aux devants vers la couture de côté. — Le paletot, demi-ajusté, n'a dans le dos qu'une seule couture non fermée du bas, où ses bords sont lisérés de bleu pâle. Un large col marin forme le châle devant; le vêtement se croise à cet endroit et se ferme par un seul bouton. Un parement liséré de bleu pâle indique la poche sur les côtés du paletot; les bords de la poche sont dentelés et lisérés de bleu pâle. Tous les bords du paletot, y compris le parement des manches, sont garnis de faille bleu pâle. — Cravate et bas de même ton bleu pâle. — Bonnet persan tout en peluche marron, entouré par-devant de cordelières de soie assortie, avec motif et glands sur le côté. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4. Costume en limousine tachetée de bronze de deux tons, pour fillette de douze ans. — Robe princesse fermée devant par des boutons de même ton au crochet. Le devant est garni d'une étole de faille assortie, qui descend de chaque côté de la ligne de boutons et dont un des bords tient à la robe. Col rabattu en faille. Le dos est formé de quatre pièces; celles du milieu sont en faille. Un volant, simulant un bas de jupon et monté au faux ourlet par des plis creux, complète la longueur du dos, dont les quatre pièces se détachent en languettes; ces dernières, lisérées de faille, retombent séparément sur le volant. Poche de faille sur le côté de devant; les bords inférieurs de cette poche sont découpés en languettes lisérées comme le reste. Double parement de faille au bas des manches; celui de dessus, à bords lisérés, forme un pli creux que fixe un bouton. — Lingerie plate. — Chapeau de feutre vert bronze, à large passe doublée de velours noir et relevée d'un côté. Un ruban caroubier foncé est drapé autour de la calotte et noué de côté avec bouts pendant derrière. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

5. Costume en vigogne louire et peluche assortie, pour petite fille de six à huit ans. — Ce modèle offre cette particularité que le paletot tient à la robe par les coutures de dessous le bras. Il y a par conséquent doubles devants; ceux de la robe forment plastron et sont boutonnés de côté; des biais et un volant plissé, en faille, ornent tout le bas. Les devants du paletot s'ouvrent sur les précédents; ils sont ornés d'un large col rabattu et de longs revers en peluche. Le dos du costume est plissé et complété dans le bas par un volant monté à gros plis creux; ce volant s'ajoute dessous et se réunit aux premiers devants par la couture de côté. Une ceinture plate, bordée d'un petit plissé de faille, entoure le bas du dos, formant sur les côtés une poche ornée d'un parement de peluche. — Lingerie plate en toile et cravate rouge. — Chapeau de feutre gris, entouré de cordes de laine et garni d'ailes de pie. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1474 *D*.

Substituée à la gravure n° 1476 E, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

Nouveaux modèles de chapeaux. — 1. Capote de peluche vert mousse et satin de même ton. — Le fond est en satin et tout coulissé; la passe plate, en peluche. Un ruban à double face, en satin, vert mousse et cerise, est drapé autour de la calotte de manière à présenter alternativement ses deux faces; il est noué derrière et revient devant former les mentonnières. Un piqué de boules de neige vert mousse et vert bronze orne le côté de la coiffure. Tour de tête en tulle ou crêpe lisse blanc.

2. Capote de peluche caroubier, genre *Paméla*. — Des rubans de faille, de nuance assortie, entourent la calotte; ils sont fixés de place en place par des boucles dorées. Un pouff et une aile de plumes de faisan orne le côté du chapeau, dissimulant le pied de deux plumes blanches qui retombent derrière. Torsade de peluche caroubier sous la passe, doublée elle-même de satin blanc. Brides de faille.

3. Chapeau de velours gros bleu. – La passe et le bavolet sont bordés de satin havane coulissé. Une draperie de velours et de satin entremêlés orne un côté du chapeau, formant un nœud vers le sommet. De l'autre côté se groupent des plumes assorties aux deux tons de la coiffure, avec une petite touffe de plumes de faisan. Tour de tête en blonde légère et brides de satin havane.

Description de la figurine coloriée *L*. n° 149.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et n° 4.

Toilette de grand concert. — Robe princesse en satin blanc. Le bas de la jupe est entouré de plissés en tulle, de volants de dentelle et d'un bouillon de satin rouge que surmonte un galon de velours rouge et or. Le tablier est orné de volants de dentelle avec même galon. Le dos du corsage est en pékin de velours et satin rouge cardinal; les côtés se prolongent en deux longues quilles ne s'arrêtant qu'au bas de la robe; ces quilles sont reliées entre elles par des cordelières d'or disposées en brandebourgs, avec trèfles et glands. Le corsage, décolleté en carré, n'a pour manche qu'une épaulette; celle-ci est formée d'un galon rouge et or qui borde également le corsage. Un plissé de crêpe lisse blanc s'échappe de l'intérieur, tandis qu'un volant de dentelle forme la berthe et la manche au bas du galon. Des cordelières d'or sont placées en fourragère, de l'angle droit du corsage à l'épaule gauche. — Collier de perles d'or au cou. — Roses blanches dans les cheveux. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

ÉCHOS DE LA MODE

La mode est aux ornements multicolores, au grand désespoir des monochromanes. Les toilettes du soir sont constellées de perles de toutes les couleurs; les costumes du jour ont des lisérés, des franges, des galons de quatre ou cinq nuances différentes. On jette sur les jupes et les corsages des flots de rubans qui, en coques prune, citron, vert bronze, ciel pur, saumon, etc., s'harmonisent à merveille... à ce que l'on prétend.

* * *

Le dernier succès, en fait de robes, semble appartenir à la robe « *Remember* » ou « veuve inconsolable », portée à un dîner par une jeune et jolie femme. Il s'agit d'une toilette de satin blanc, toute frangée de marabouts blancs, au-dessus desquels court une guirlande de pensées violet sombre en chenille. C'est avec cette robe, désormais, que toutes les veuves quitteront le grand deuil.

L. S.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

On se plaint beaucoup, en ce moment, de l'influence que les femmes peuvent avoir sur la marche des choses dans les hautes sphères gouvernementales ; mais il en a toujours été ainsi, ce me semble, depuis que le monde est monde. Et, sans remonter jusqu'au vieil Adam, qui fut conduit par notre mère Eve à manger la pomme — gourmandise qui perdit à jamais ses descendants — voyez l'histoire de tous nos rois, ou du moins de presque tous, et dites-moi s'ils ont agi différemment.

J'ai dit « presque tous », parce qu'il y a eu de remarquables exceptions à cette règle. Ainsi, pour n'en citer qu'une, Henri IV, — qui pourtant a laissé une réputation de vert galant, très-méritée, paraît-il — ne permettait jamais à une femme de se mêler des affaires de l'État : aussi est-il peut-être le plus grand roi qui ait gouverné la France; pas le meilleur, par exemple... quoiqu'on l'ait appelé le *bon* Henri! Quand on apprend à le connaître dans les vraies chroniques de son temps, on voit ce que vaut cette réputation ; mais ce fut certes l'homme le plus adroit, le plus habile, le plus vrai politique, en un mot, que le ciel ait daigné accorder à une nation pour la gouverner.

Cela ne l'empêchait point de donner du temps à ses plaisirs, et même beaucoup ! Ainsi on lit dans les Mémoires de L'Estoile qu'un matin le roi, arrivant fort tard au conseil des ministres, s'en excusa en disant qu'il avait eu la fièvre toute la nuit.

— Je le savais, Sire, dit Sully gravement, car je l'ai vue sortir ce matin du Louvre en robe verte.

Mais, par bonheur, ni la robe verte ni d'autres ne pouvaient fourrer leurs doigts mignons dans les affaires de l'État, lesquelles n'en allaient que mieux.

Il en fut de même sous Louis XIII, le grand cardinal se chargeant de toute la besogne. Mais sous Louis XIV, hélas ! ce fut une autre gamme : dans sa vieillesse, la prude Maintenon prit les rênes sans avoir l'air d'y toucher et nous conduisit on sait où, à commencer par la révocation de l'édit de Nantes.

La marquise assistait à tous les conseils bien emmitouflée dans ses coiffes.

Elle tricotait d'un air innocent, se gardant bien de souffler mot, et, sans lever les yeux de son ouvrage elle laissait chacun discuter, jusqu'au moment où le roi se tournant vers elle :

— Que dit de ceci Votre Solidité ? demandait-il en s'inclinant.

Alors, comme frappée par la pile galvanique, la vraie reine de France se montrait. Ses yeux lançaient des éclairs, elle décidait ceci ou cela, suivant les conseils qui lui avaient été donnés préalablement par son gouvernement occulte ; et toujours ceci et cela étaient exécuté selon sa décision toute-puissante, au grand malheur de notre pauvre France.

Pendant le XVIIIe siècle, les femmes passèrent de plain pied des salons au conseil du roi, s'assirent à la table des ministres, dictèrent la politique intérieure et extérieure, décidèrent de la paix et de la guerre ; elles furent alors « un État dans l'État », selon le mot de Montesquieu, et à tout on n'arriva que par elles. Elles faisaient aussi bien des ambassadeurs que des ministres, des généraux que les évêques. Un jour, l'une disait : « Il faut qu'on fasse quelque chose pour ce jeune colonel, sa valeur m'est connue, j'en parlerai au roi. » Elle en parlait et le jeune colonel recevait les étoiles. Une autre se plaignait qu'un jeune abbé eût été oublié dans une nomination importante. « Il faut qu'il soit évêque, s'écriait-elle ; c'est un homme de naissance, je peux répondre de ses mœurs, etc. » Et le jeune abbé avait la mitre... Mais, hélas ! à quoi toute cette puissance féminine a-t-elle abouti ? à des malheurs publics, à des désastres sans nom sur tous les champs de bataille de l'Europe, à la décadence du royaume et aux tragiques destins de la monarchie française.

Ainsi, par exemple, on ne saurait oublier que c'est en 1756, l'année même de la promotion de Mme de Pompadour à la place de dame du palais de la reine, que commence cette guerre de Sept ans qui fit perdre à la France ses colonies de l'Inde et de l'Amérique, deux cent mille hommes et plusieurs centaines de millions ; et cela, parce que la sottise, la frivolité, l'incapacité de tous les favoris auxquels cette marquise livra le commandement de nos armées était chose flagrante. Comme les personnes d'un jugement étroit et borné, ignorante et étrangère à toute grande idée politique ou historique, elle s'entêta d'autant plus que les événements lui donnaient tort. Rosbach même ne lui ouvrit point les yeux : c'était sa guerre, *à elle*. Ainsi nous avons vu, plus d'un siècle après, une autre femme vouloir la désastreuse campagne de Prusse qu'elle appelait « *sa* guerre » aussi ; et toutes deux y croyaient et y tenaient quand même, malgré les avertissements qu'elles recevaient de toutes parts.

Les journalistes non plus n'étaient point jadis à l'abri du pouvoir de ces dames. Ainsi le duc de Choiseul, ministre tout-puissant, dut faire mettre Fréron au cachot « pour lui apprendre à écrire », suivant l'expression dont s'était servie une noble et puissante solliciteuse pour obtenir cet affreux abus de pouvoir. Et l'on pourrait citer cent autres traits du même genre, sous ce règne de la mignardise, du favoritisme et du bon plaisir, de ces femmes enfin qui régentaient le monde entre deux toilettes.

Mais, par exemple, si les femmes ont su gouverner les rois, elles n'ont jamais su faire obéir la mode, cette souveraine toute-puissante à laquelle tout doit se soumettre. Les femmes prussiennes en font, en ce moment, la triste expérience. Il paraît qu'elles ont formé une ligue contre l'élégance, sous le nom de « Société de la simplicité ». Elles ont eu grandement raison de l'appeler ainsi ; car, pour en faire partie, il faut être bien simple, en vérité : aussi n'ont-elles enrégimenté ni M. de Bismarck ni les canons Krupp. Elles ont seulement obtenu, à ce qu'il semble, l'appui de la police. Ainsi on lisait dernièrement dans les journaux de Leipzig :

« L'usage des trottoirs, des promenades et des chemins pour piétons dans toute la ville est interdit, sous peine d'une amende de cinq à dix marcs, à toute personne portant des robes traînantes, frôlant le sol, des cheveux pendant sur le dos, des fanfreluches ou autres extravagances dans leur toilette.

» Les sergents de ville ont le devoir de conduire au poste de police les transgresseuses de cette ordonnance. S'il n'y a pas d'agents de police sur les lieux où se commettront les délits, il est enjoint à chacun d'inviter la contrevenante à abandonner aussitôt les trottoirs, promenades, etc., et à s'enquérir du nom et de la demeure de la coupable. »

Vous voyez jusqu'où va la « simplicité » dans sa guerre contre les chignons, les queues, et toutes les fanfreluches ; ne croirait-on pas que les femmes qui en font partie ont voulu faire preuve avant tout de simplicité... d'esprit ?

Comtesse DE BASSANVILLE.

UNE BONNE ACTION

La Société des sauveteurs de Londres a récemment décerné deux de ses récompenses dans des conditions qui méritent d'être signalées.

Le 1er décembre de l'année dernière, dit le *Sport*, un steamer vint s'échouer sur les côtes d'Ecosse, à huit milles de Wallcliffe-House, la résidence de M. Bussel, qui, en ce moment, était absent de chez lui.

Mais, en apprenant le naufrage, sa fille, miss Vernon Bussel — à peine âgée de seize ans — monta aussitôt à cheval et se fit suivre par son domestique, au galop, jusqu'au lieu du sinistre.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Arrivée sur la plage, elle vit dans l'eau, à une centaine de mètres, une chaloupe renversée, les passagers s'y cramponnant par les mains pour ne pas se noyer et poussant des appels déchirants pour qu'on vînt à leur aide.

La jeune fille n'hésita pas une seconde, s'avança résolûment dans la mer, poussa son cheval à travers les vagues effrayantes, et, quand sa monture perdit pied, la dirigea à la nage ; enfin elle parvint près des malheureux, leur fit prendre par les mains la crinière de son cheval, sa robe, l'étrier, les bras de la selle, puis repartit pour la plage où ils arrivèrent tous sains et saufs.

Son groom en fit autant avec son cheval et retourna même une seconde fois pour chercher le dernier naufragé qui était resté cramponné au bateau.

C'est pour cette belle action que la Société des sauveteurs de Londres a décerné à miss Vernon Bussel la médaille d'argent, et au groom Samuel Isaacs une médaille de bronze.

Ch. David.

LE JEU DE DOMINOS

Le jeu de dominos peut compter comme une des principales distractions des longues soirées d'hiver, surtout en province. Ce jeu a ses fanatiques. Il arrive parfois à l'état de passion. Le jeu de dominos, alors qu'il vous tient, vous passe dans le sang, vous excite la bile et vous remplit le cerveau. La nuit, vous rêvez double-blanc, six partout et comptons! Vous n'êtes plus un homme, vous êtes un joueur de dominos...

« Une tenue d'États, disait La Bruyère, n'offre point aux yeux rien de si grave et de si sérieux qu'une table de gens qui jouent aux dominos. Une triste sévérité règne sur leurs visages. Irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnaissent plus ni liaisons, ni alliance... »

L'origine du jeu de dominos se perd dans la nuit des temps. Quelques historiens en attribuent la paternité à Palamède, qui aurait imaginé cette distraction pour se reposer de sa grande invention du jeu des échecs. Selon d'autres chroniqueurs de l'antiquité, l'honneur en reviendrait aux Lydiens.

Une difficulté non moins grande que celle de l'origine, c'est de savoir d'où peut provenir le nom même du jeu. Voici l'explication que donnent quelques auteurs à ce sujet. Chez les Romains, le joueur qui gagnait la partie avait l'habitude de s'écrier : *Dominor!*... je domine... je triomphe... je gagne.

Voilà ce qu'on sait de plus positif sur l'histoire et le nom du jeu dont nous parlons.

N'oublions pas un fait légendaire dans les annales du domino. Paschasius Justus, célèbre médecin flamand, rapporte dans un de ses ouvrages qu'un joueur forcené, imitant ce fameux Jean Zisca qui avait ordonné par testament que sa peau servît à garnir un tambour, légua la sienne pour couvrir un damier, et ses os pour faire un jeu de dominos. Ce qui fut religieusement exécuté.

On peut rendre au jeu de dominos ce témoignage que la fortune ne s'y laisse pas corriger comme ailleurs ; les *tricheurs* sont pris si facilement sur le fait, que ce n'est guère la peine de tenter le mal. De là la confiance philosophique du joueur de dominos.

La partie par excellence, c'est la partie à quatre. C'est la seule où veuillent s'engager les joueurs *di primo cartello*. La partie à deux est une innocence ; du premier coup, les deux jeux se trouvent comme à découvert. La partie à trois laisse trop de prise au hasard ; tout y marche à l'aventure, par sauts et par bonds. Mais la partie à quatre, voilà le vrai jeu, le seul où l'habileté se puisse reconnaitre.

Le malheur de cette belle partie, c'est qu'elle offre trop d'attraits. Les curieux abondent ; une foule d'amateurs se presse sur les épaules des joueurs ; et souvent il s'ensuit que la « galerie » se rend importune par ses exclamations, ses avis, ses critiques. Il y a des gens qui ne jouent jamais et qui regardent toujours jouer. Ceux-là sont terribles. Vous aurez beau faire, vous ne les empêcherez point de gloser sur le jeu, de faire des observations, de donner des conseils. Telle est la pernicieuse action de la « galerie », ce fléau inévitable, que le législateur de la chose a dû, en promulguant ses arrêts, prévoir cette part illicite que les spectateurs se permettent si souvent de prendre dans la partie d'autrui.

Le texte est formel : « Article 24. Un joueur ne doit pas se faire conseiller. Mais, s'il arrivait qu'un spectateur conseillât de jouer sans qu'on eût provoqué ce conseil, les joueurs ne pourraient pas empêcher que le dé désigné ne fût déposé ».

Telle est la garantie que la sagesse de la règle a donnée aux joueurs contre cette fastidieuse galerie.

L'autre danger de la partie à quatre, c'est le partenaire que le sort vous octroie. Si c'est un inhabile, que de fautes! que de maladresses! Comme il nuit à votre jeu sans servir le sien !

C'est là le revers de la médaille... ou plutôt du domino !

Elie Frébault.

THÉATRES

Théatre-Italien. — Les représentations d'adieu se suivent, malheureusement pour le public toujours heureux de pouvoir applaudir des artistes tels que MM. Tamberlick et Salvini. En revanche, les débuts succèdent aux débuts, nous montrant tour à tour sous un jour favorable Mlle Nordi dans *Rigoletto*, Mlle Litta dans la *Sonnambula*, en attendant l'apparition prochaine, nous dit-on, de Mme Durand dans une des œuvres classiques du répertoire italien.

Odéon. — Ici encore règne une louable activité. Voici *le Bonhomme Misère* présenté, dans le cadre d'une légende en trois tableaux, — et en vers, s'il vous plaît, — par MM. d'Hervilly et Grévin. Il paraît qu'il fallait, pour traiter ce sujet, un poëte fantaisiste doublé d'un non moins fantaisiste dessinateur. L'Odéon a été servi à souhait.

On connaît l'histoire du Bonhomme Misère visité par saint Pierre et saint Paul, qui trouvent chez lui l'hospitalité refusée par le mauvais riche. Pour prix de sa charité les divins messagers accordent au pauvre homme la seule faveur qu'il désire, c'est-à-dire la punition de ceux qui volent ses poires : une fois dans le poirier, les mécréants n'en pourront descendre sans le consentement de Misère. Le bonhomme, né malin, profite du pouvoir qui lui est accordé pour jouer un bon tour à la Mort lorsqu'elle le vient chercher. Il l'amène à grimper dans l'arbre et ne l'en laisse descendre que sur promesse d'un répit de quelque temps ; mais la Mort, pour se venger de l'aventure, pousse la générosité jusqu'à l'excès :

Misère, tu vivras tant que vivra le monde !

Cette légende a trouvé dans MM. Tallien, Montbars, Tousé, Monval, Kéraval et Mlle Kolb, d'excellents interprètes ; mais la carrière du *Bonhomme Misère* pourrait bien être entravée par la très-médiocre estime que professent les Parisiens à l'égard des *mystères*.

Ambigu. — MM. d'Ennery et Cormon ont voulu donner un pendant aux *Deux orphelines* : il en est résulté un drame en six actes, intitulé : *Une cause célèbre*. C'est une belle plaidoirie en faveur de la moralisation du code d'instruction criminelle et une éloquente protestation contre la peine de mort.

Le succès a couronné les efforts de Mlle Marie Vannoy, vaillamment secondée par Mme Suzanne Lagier, MM. Dumaine, Vannoy, Laray, Faille et Fabrègues.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 838. — DESCRIPTION, PAGE 602.

TOILETTE DE VILLE (DEVANT ET DOS)

Modèle de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27). — Prix du patron épinglé : 5 francs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LN 151

Imp. H. Lefevre. Paris.

Ad. Goubaud & fils Editeurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1476 E

A. Leroy, imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N.° 3.

Costumes d'Enfants des M.ons de La Paix, r. du Quatre-Septembre, 23 et 27 – Passementerie et Garnitures (H.te N.tes) de la M.on Vatelot & C.ie r. Turbigo, 59 – Ceinture-Régente de M.mes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12.

Machines à coudre de H. Seeling, B.d Sébastopol, 70, et r. N.ve des Petits Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 839. — DESCRIPTION, PAGE 602.

TOILETTES DE SORTIE

Modèles de la Ville de Paris (rue Montmartre, 170). — Prix des patrons épinglés : 1re fig., 3 fr.; — 2e fig., 4 francs.

GASPARD DE BESSE

I

LE FRÈRE ET LA SŒUR

A Besse, dans l'arrondissement de Brignoles, il y avait, dans ce temps-là, un frère et une sœur qui étaient liés de cœur comme les cinq doigts de la main sont unis entre eux. Lui se nommait Gaspard; elle, Marie-Marthe. Lui était grand et fort; elle était petite et jolie. Ils étaient bien pauvres tous deux, mais Gaspard trouvait toujours le moyen d'économiser sur ses gages de berger pour acheter à sa sœur, soit un ruban frais pour les jours de fête, soit des sabots fins pour suivre la procession du dimanche.

Gaspard n'avait pas l'amitié des filles du pays, car il était laid et brutal; les garçons non plus ne l'accueillaient pas bien, car il n'avait jamais dans son gousset de quoi payer sa quote-part de tir au fusil ou son écot au cabaret; il n'y avait que sa sœur qui l'aimait : il n'était pas laid pour elle, et jamais elle n'avait eu à se plaindre de sa brutalité!

Les années se passèrent. Gaspard avait trente ans et Marthe-Marie vingt-deux. Le pauvre garçon voyait tous les jeunes gens prendre femme; la pauvre fille voyait chacune de ses compagnes devenir la choisie de quelqu'un, et pas une fille ne songeait à Gaspard, et pas un garçon ne se présentait pour épouser Marthe-Marie! Pourtant, ils se sentaient seuls au milieu de leur bourg populeux; lui ne s'apercevait pas de leur solitude; mais elle y pensa, soupira, s'en plaignit, et c'en fut assez pour qu'il prît leur pauvreté en horreur.

Un jour que Marthe-Marie, bien désolée, préparait le souper de son frère et frémissait par secousse au bruit des violons du pays qui chantaient au loin le mariage de Pierre de Flassans-sur-Issole avec Catherine du Thironel, Gaspard rentra. Je ne dirai pas qu'il était plus gai que de coutume; où aurait-il appris à sourire? Cependant, les plis de son front étaient moins profondément creusés et ses épais sourcils ne tendaient plus à se rapprocher, comme dans ses jours de grand chagrin.

— Allons, Marie-Marthe, dit-il, essuie tes larmes et regarde-moi en face; demain, nous serons riches, et le mois prochain tu pourras, tout comme les autres, faire jouer, si cela te plaît, du violon à ta noce.

Marie-Marthe eut peur; elle le crut fou. Et, comme une bonne sœur qui cache ses peines, pour que son frère ne souffre pas en les partageant, elle répondit du ton le plus gai qu'elle put prendre :

— Ah! bah! les noces, j'y pense bien, ma foi! Qu'est-ce que ça me fait donc de rester fille? Je n'en aurai que plus d'honneur. Me voilà la plus ancienne de la confrérie de la Vierge, à présent; c'est à mon tour de porter la bannière, ça vaut bien autant que d'être mariée.

Gaspard hocha la tête, car il n'était pas sot, et il voyait bien que la pauvre enfant se mentait à elle-même pour le rassurer. Il ajouta :

— Porte la bannière qui voudra, car tu seras mariée, et bien heureuse encore! Nous pourrons choisir celui qui te plaira davantage : on a le droit d'être difficile en fait d'épouseurs, quand on peut y mettre le prix.

— Décidément, se dit Marie-Marthe, il a perdu la tête.

Elle parla d'autre chose; lui ne souffla plus un mot pendant la durée du souper. Mais comme il s'étendait sur son lit de paille pour dormir, elle l'entendit murmurer :

— Demain, plus riche que M. le maire... oui, oui, demain, millionnaire!

Et il s'endormit. Marie-Marthe ne dormit pas, les cadences du violon de la noce arrivaient toujours à ses oreilles et faisaient mal à son cœur.

Le lendemain, Gaspard se revêtit de ses pauvres habits du dimanche, laborieusement rapiécés par la patiente Marie-Marthe, et, sans dire son secret à sa sœur, il se rendit à Draguignan, le chef-lieu du département du Var. On ne sait pas ce qu'il dit au préfet, mais voilà pourtant ce que l'on raconte de leur conversation :

« Monseigneur le préfet, je suis Gaspard de Besse, berger de mon état et chercheur de trésors à mes moments perdus. Voilà un an que je fouille la terre pour trouver une fortune, et voilà deux jours que j'ai découvert le pot aux roses. Avec votre permission, je peux être riche demain à plusieurs millions, si vous m'autorisez; sans votre permission, je ne peux rien faire. C'est la volonté de Dieu qui m'oblige à venir près de vous. »

Le préfet, qui se crut l'objet d'une raillerie inconvenante, eut le dessein de faire chasser le berger: mais il avait l'air si convaincu de ce qu'il disait, que le magistrat voulut bien l'écouter encore.

« Monseigneur le préfet, continua Gaspard de Besse, j'ai une sœur à établir; je ne prendrai sur le trésor que ce qu'il nous faudra pour être les plus riches du pays, et le reste sera pour le gouvernement; voyez, si vous voulez que je fasse la fortune de l'État, car il faut qu'il consente à partager avec moi pour que je puisse entreprendre l'affaire. Si vous me refusez, vous ne saurez pas mon secret. »

Bien certain qu'il perdait son temps à écouter un fou, le préfet congédia Gaspard, qui revint à Besse reprendre ses habits de berger; mais son absence lui avait fait du tort auprès du fermier, et celui-ci venait d'engager un autre valet de ferme pour garder ses moutons.

II

LE CHIEN DU BERGER

Depuis longtemps Gaspard avait perdu sa place, et Marie-Marthe ignorait ce nouveau malheur. Il sortait le matin, il revenait le soir; mais quelquefois, dans la journée, le vieux chien du fermier, abandonnant son troupeau, venait rôder autour de la chaumière. Les visites du fidèle Brignol avaient pour résultat d'intriguer fort Marie-Marthe.

— Où est ce maître? disait-elle au vieux chien.

L'animal, en la regardant, semblait lui répondre :

— Je viens te le demander.

Un jour, Marie-Marthe eut la pensée de retenir Brignol à l'attache jusqu'au soir.

— Je saurai bien, dit-elle, si Gaspard est encore berger dans la même ferme.

Le soir, Gaspard ne revint pas; puis deux autres jours se passèrent sans nouvelles du berger; enfin il reparut un matin, après quatre jours d'absence.

— Sœur, dit-il à Marie-Marthe, tu dois savoir que j'ai perdu ma place à la ferme; mais tranquillise-toi, j'appartiens maintenant à un bon maître : six-vingts écus de gages par an, et voilà ma première demi-année d'avance, ajouta-t-il en jetant sur la table une bourse de cuir qui contenait 180 francs en or, en argent et en menue monnaie.

Marie-Marthe, toute joyeuse, sauta au cou de son frère et lui avoua que depuis trois jours elle avait avec elle le vieux Brignol pour compagnon d'inquiétude.

— Pauvre bête! dit Gaspard; délie-le que je le caresse, et puis renvoyons-le à son maître, car il ne faut pas garder ce qui ne vous appartient pas; on dit que cela porte malheur.

Si Marie-Marthe avait pu interpréter à mal la conduite mysté-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rieuse de son frère, ces dernières paroles étaient bien de nature à détruire tous ses soupçons.

Ils caressèrent Brignol; Gaspard le renvoya, et puis, quand le soir arriva, le frère de Marie-Marthe sortit de sa chaumière en disant à sa sœur :

— Comme il me faut demain être de bonne heure auprès de mon nouveau maître et que je n'ai pas moins de dix lieues à faire, bonsoir, petite sœur, je reviendrai dans quelques jours; ne te fais faute de rien, et attife-toi bien dimanche.

Le lendemain de cette seconde absence, Brignol était revenu. Marie-Marthe, à son réveil, le trouva couché auprès de la corde à laquelle il avait été attaché pendant trois jours. Deux fois, elle le reconduisit à la ferme, et deux fois il revint à la chaumière, pleurant à la porte quand Marie-Marthe refusait de la lui ouvrir, et pleurant encore, mais de joie, lorsque enfin elle lui disait :

— Allons, entre, puisque tu le veux.

A quelque temps de là, arriva le jour de la Sainte-Marie d'août. Marie-Marthe attendait son frère; elle ne le vit pas venir, mais un homme se présenta à sa place, et dit à la sœur inquiète :

— Voilà ce que Gaspard de Besse m'a remis pour vous.

Elle prit des mains de l'inconnu une petite boîte soigneusement fermée ; elle renfermait une croix d'or et deux anneaux d'oreilles.

Un mois après, Gaspard vint voir sa sœur :

— Mon maître est mort, dit-il ; j'hérite de ma demi-année et de cinquante autres écus que voilà ; prends tout, car je viens de trouver une meilleure place encore : six cents livres de gages, des profits, et une dot pour toi, petite sœur, si je mords bien à l'ouvrage.

— Mais où demeure ce maître? demanda Marie-Marthe.

Gaspard hésita un moment, puis il reprit :

— A Roquevaire.

Marie-Marthe raconta à son frère comment elle avait en vain essayé de renvoyer le chien du fermier, et l'inutilité de ses efforts. Gaspard caressa Brignol et dit :

— Allons, qu'il reste ici, puisqu'il n'y a point moyen de le chasser; cependant, je le répète, c'est mal de garder ce qui ne nous appartient pas.

Les mois se succédèrent, Gaspard ne revenait plus chez sa sœur qu'à de longs intervalles; cependant la fortune de la jeune fille augmentait à mesure que son frère changeait de maître, et il en changeait régulièrement tous les trois mois; c'était toujours une mort, un départ, une cessation de commerce, qui le privaient de sa place, et, peu à peu, il faisait si bien son chemin qu'à la fin de la première année Marie-Marthe se trouva assez riche pour épouser le fils du maître d'école qui ne demandait pas moins de douze cents francs pour donner son nom à la sœur de Gaspard.

Le bon frère fut de la noce ; il ne se montra pas plus gai que de coutume. Cependant un rayon de joie illumina ses yeux lorsqu'il passa au doigt de Marie-Marthe une bague d'or sur laquelle brillait un joyau blanc : les gens du pays disaient que c'était tout simplement un diamant de verre; mais le curé, qui se connaissait en pierres précieuses, assura que c'était un diamant, un diamant vrai.

Trois ans se passèrent encore. Le fils du maître d'école de Besse était un ambitieux, il voulut acheter un champ attenant à ses pièces de terre ; Gaspard paya le prix du champ désiré. Le fils du maître d'école voulut faire rebâtir sa maison ; Gaspard acquitta les frais de construction. De près ou de loin, il contentait les vœux du jeune ménage, et dès qu'ils étaient formés, le bon frère s'empressait de les réaliser.

Comment cette fortune arrivait-elle à Gaspard pour passer dans les mains de Marie-Marthe? Celle-ci l'attribuait à la bonne conduite de son frère ; les autres disaient : « Il a du bonheur ! »

III

LE VŒU

En ce temps-là, la maréchaussée faisait un service des plus actifs dans toute l'étendue de la localité d'Ollioules; mais les gendarmes avaient beau multiplier leurs patrouilles, le riche voyageur ne passait pas dans ces gorges sans payer un tribut au hardi voleur qui s'y était retiré pour guetter sa proie sans défense. C'était tous les jours une arrestation; c'étaient toutes les nuits de nouveaux coups de main. Le voyageur dépouillé portait plainte, la terreur était dans le canton ; mais personne n'avait pu ni donner le signalement du bandit, ni deviner quelle était la crevasse du rocher qui lui servait d'asile.

Marie-Marthe était donc devenue riche, mais elle était triste encore; elle voyait sa fortune augmenter, et désespérait de la léguer jamais à un héritier de son sang et de son amour. Trois ans s'étaient écoulés depuis son mariage, et la jeune femme n'était pas mère. Elle résolut d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Bon-Secours, la patronne des marins et la protectrice des jeunes ménages. Son mari voulut l'accompagner.

— J'irai seule, dit-elle ; j'irai marchant pieds nus le jour et la nuit, pour que mon vœu soit mieux entendu et plus tôt exaucé.

— Au moins, ajouta-t-il, tu peux emmener Brignol avec toi.

— Soit, répondit Marie-Marthe.

Elle alla allumer un cierge à l'église paroissale de Besse, pria pour son frère et pour son mari, appela Brignol, qui n'attendait qu'un signal pour la suivre, et se mit courageusement en route.

Espérant, croyant et faisant l'aumône sur son chemin, Marie-Marthe ne s'apercevait pas des fatigues du voyage. Il était nuit close, quand elle s'engagea, avec Brignol, dans l'étroit défilé de la vallée d'Ollioules. Marie-Marthe priait, Brignol allait flairant çà et là, puis trottant devant sa maîtresse, s'arrêtant pour l'attendre et reprenant sa course comme pour lui servir de guide et de défenseur. Tout à coup le chien s'arrête; il tend l'oreille, tourne autour d'un monceau de pierres ; il gratte la terre, il aboie, et ne pouvant expliquer à Marie-Marthe le motif qui le retient à cette place, il s'y couche, grattant et grognant toujours.

Alors la sœur de Gaspard se souvint du bandit de la vallée d'Ollioules; un saisissement arrête sa voix et fait trembler tous ses membres ; l'effroi presse sa marche ; elle va, elle va, arrive au Bausset haletante, sans force et le front couvert d'une sueur glacée, elle ne peut dire que ces mots :

— Le brigand de la vallée, il est où vous trouverez mon chien.

Les gendarmes partirent, accompagnés d'une foule d'hommes et d'enfants du village, armés de fourches et de faux. On n'eut pas de peine à se saisir du bandit ; il était assis sur le monceau de pierres ; il caressait Brignol, et attendait Marie-Marthe, sa sœur.

On dit qu'il n'y avait pas pour moins de trente millions d'argent et de bijoux dans le caveau de Gaspard de Besse ; mais voyez-vous, messieurs, je crois qu'il y a quelque petite chose à rabattre là-dessus, observa le père Mercereau, le voiturier qui venait de nous conter tout ce qu'on vient de lire, attendu qu'en fait d'histoire on fait toujours des contes.

— Et que devint le voleur?

— Il fut pendu, et sa sœur mourut de chagrin ; c'est bien naturel, il lui avait fait tant de bien ! Aussi, pourquoi le gouvernement de ce temps-là n'avait-il pas voulu partager avec lui la moitié du trésor?

— Vous croyez donc à la découverte du trésor, père Mercereau ?

— Sans doute ; il faut bien croire un peu de tout.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Pendant ce long récit, la carriole avait marché, et nous nous retrouvâmes bientôt au milieu de ces riches campagnes dont le plan incliné fuyait jusqu'à Toulon.

Michel Masson.

MŒURS PROVINCIALES

LE CERCLE

Après dîner, ces braves gens avaient tenu à me montrer leur cercle. C'était l'éternel cercle de petite ville, quatre pièces en enfilade au premier d'un vieil hôtel qui avait vue sur le mail, de grandes glaces passées, du carrelage sans tapis, et çà et là sur les cheminées — où traînaient des journaux de Paris, datés de l'avant-veille — de massives lampes de bronze, les seules de la ville qu'on ne soufflât pas au coup de neuf heures. Quand j'arrivai, il y avait encore très-peu de monde. Quelques vieux ronflaient, le nez dans leur journal, ou jouaient au whist silencieusement; et sous la lumière verte des abat-jour, ces crânes chauves penchés l'un vers l'autre, les jetons entassés dans leur petite corbeille en chenille, avaient le même ton mat, poli du vieil ivoire. Dehors, sur le mail, on entendait sonner la retraite, et le pas des promeneurs qui rentraient, dispersés par les rues en pente, les marches de niveau, les rampes de cette ville montagnarde à plusieurs étages.

Après quelques derniers coups de marteau jetés aux portes dans le grand silence, la jeunesse — délivrée des repas et des promenades de famille — monta bruyamment l'escalier du cercle. Je vis entrer une vingtaine de solides montagnards gantés de frais, avec des gilets échancrés, des cols ouverts, et des essais de frisures à la russe qui les faisaient ressembler tous à de grosses poupées fortement coloriées; ce que vous pouvez imaginer de plus comique. Il me semblait que j'assistais à une pièce très-parisienne de Meilhac ou de Dumas fils jouée par des amateurs de Forcalquier et même plus loin. Toutes les lassitudes, les airs ennuyés, dégoûtés, ce parler veûle qui est le suprême chic du cocodès parisien, je les retrouvais à deux cents lieues de Paris, exagérés encore par la maladresse des acteurs. Il fallait voir ces gros garçons s'aborder d'une mine languissante : « Comment va, mon bon? » s'allonger sur les divans dans des poses accablées, s'étirer les bras devant les glaces et dire avec l'accent du cru : « C'est infect... c'est crevant..... » Chose touchante! ils appelaient leur cercle le *clob*, qu'en bons méridionaux ils prononçaient *clab*. On n'entendait que cela..... Le garçon du *clab*..... le règlement du *clab*.....

Je me demandais comment toutes ces déliences parisiennes avaient pu venir là s'implanter dans l'air vif et sain de la montagne, quand je vis paraître la jolie tête pâlotte et toute frisée du petit duc de M***, membre du Jockey-Club, du Rowing-Club, de l'écurie Delamarre et de plusieurs autres sociétés savantes. Ce jeune gentilhomme, que ses extravagances ont rendu célèbre sur le boulevard, venait de croquer en quelques mois l'avant-dernier million de la succession paternelle, et son conseil épouvanté l'avait envoyé se mettre au vert dans ce coin perdu des Cévennes. Je compris alors les airs alanguis de cette jeune-se, ses gilets en cœur, sa prononciation prétentieuse. Et j'avais maintenant son modèle sous les yeux.

A peine entré, le membre du Jockey-Club fut entouré, fêté. On répétait ses mots, on imitait ses gestes, ses attitudes, si bien que cette pâle image de gandin, tirée, maladive, mais distinguée en dépit de tout, semblait reflétée tout autour dans de grossières glaces de campagne qui exagéraient ses traits.

Ce soir-là, sans doute pour me faire honneur, M. le duc parla beaucoup théâtre, littérature, avec autant de dédain que d'ignorance, tutoyant des noms fameux, tapant sur le ventre aux chefs-d'œuvre, appelant Émile Augier « ce M'sieu!... » et Dumas fils « le petit Dumas ». C'était, à propos de tout, des idées très-vagues flottant dans des phrases inachevées où les *machine*, *chose*, *machin* remplaçaient les mots qu'il ne trouvait pas et tenaient lieu de ces petits points dont abusent les auteurs dramatiques qui ne savent pas écrire. En somme, ce gentleman ne s'était jamais donné la peine de penser; seulement il avait frôlé beaucoup de mondes et de chacun emporté des impressions, des jugements gardés à fleur de tête et qui faisaient partie de lui-même comme les boucles de frisure ombrageant son front délicat. Ce qu'il connaissait à fond, par exemple, c'était la science héraldique, les livrées, les filles, les chevaux de courses, et là-dessus les jeunes provinciaux dont il faisait l'éducation étaient devenus presque aussi savants que lui.

La soirée se traîna ainsi dans les bavardages de ce palefrenier mélancolique. Vers dix heures, les vieux étant partis et les tables de whist débarrassées, la jeunesse à son tour s'attabla pour tailler un petit bac. C'était de règle depuis l'arrivée du duc. J'avais pris place, dans l'ombre, sur un coin du divan, et de là je voyais très-bien tous les joueurs sous la lueur baissée et restreinte des lampes. Le membre du Jockey trônait au milieu de la table, superbe, indifférent, tenant ses cartes avec une grâce parfaite et s'inquiétant peu de perdre ou de gagner. Ce décavé de la haute vie était encore le plus riche de la bande, et puis il en avait vu bien d'autres! Mais eux, les pauvres petits, quel courage il leur fallait pour demeurer impassibles. A mesure que la partie s'échauffait, je suivais curieusement l'expression des visages, les mouvements nerveux des coins de bouches, les pâleurs, les frissons, les montées subites de larmes, et les gros doigts carrés crispés rageusement sur les cartes. Pour dissimuler leur émotion, ceux qui perdaient jetaient au travers de leur deveine des « Je m'emballe.,. je m'embête... » Mais dans ce terrible accent du Midi, toujours significatif et inexorable, ces exclamations parisiennes n'avaient plus le même air d'aristocratique indifférence que sur les lèvres du petit duc.

Parmi les joueurs, un surtout m'intéressait; un grand gars très-jeune, poussé trop vite, une bonne grosse tête d'enfant à barbe, naïve, inculte, primitive malgré les frisures Demidoff, et où toutes les impressions se lisaient à livre ouvert. Celui-là perdait tout le temps. Deux ou trois fois je l'avais vu se lever de la table et sortir vivement: puis, au bout de quelques minutes, il revenait prendre sa place, tout haletant, très-pâle, et je pensais : « Toi, tu viens de raconter quelque histoire à ta mère, à tes sœurs pour avoir de l'argent. » Le fait est que chaque fois mon grand diable rentrait les poches pleines et se remettait au jeu avec fureur. Mais la chance s'acharnait contre lui. Il perdait, il perdait toujours. Je le sentais crispé, frémissant, n'ayant plus même la force de montrer bon visage à sa deveine. A chaque carte qui tombait, ses ongles s'enfonçaient dans la laine du tapis à faire pitié.

Peu à peu cependant, hypnotisé par cette atmosphère provinciale d'ennui et de désœuvrement, très-las aussi de mon voyage, je n'aperçus plus la table de jeu que comme une vision lumineuse, très-vague, très-efficace, et je finis par m'endormir à ce murmure de voix et de cartes remuées. Je fus réveillé soudainement par un bruit de paroles irritées sonnant haut dans les salles vides. Tout le monde était parti. Il ne restait plus dans le cercle que le membre du Jockey-Club et mon gros garçon de tout à l'heure, tous les deux attablés et jouant. La partie était sérieuse, un écarté à dix louis; et rien qu'à voir le désespoir qui gonflait cette bonne grosse face de boule-dogue, je compris que le montagnard perdait encore. « Ma revanche! » criait-il de temps en temps avec colère. L'autre, toujours calme, lui faisait tête; et, à chaque nouveau coup, il me semblait qu'un méchant sourire dédaigneux, presque imperceptible, plissait sa lèvre aristocra-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tique. J'entendis annoncer « la belle !... » puis un violent coup de poing sur la table ; c'était fini, le malheureux avait tout perdu.

Il resta un moment atterré, regardant ses cartes sans rien dire, avec sa redingote en cœur toute remontée, sa chemise froissée, mouillée comme s'il venait de se battre. Puis, tout à coup, voyant le duc ramasser les pièces d'or dispersées sur le tapis, il se leva avec un cri terrible ! « Mon argent, je veux mon argent ! » Et aussitôt, comme un enfant qu'il était encore, il se mit à sangloter, à supplier. « Rendez-le moi, rendez-le moi. » Ah ! je vous jure qu'il ne zézayait plus, sa voix naturelle lui était revenue, navrante, comme celle des êtres très-forts chez qui les larmes arrivent difficilement et sont une vraie souffrance.

Froid toujours, toujours ironique, son partner le regardait sans sourciller, en brassant les cartes. Alors, lui se mit à genoux, le misérable, à genoux sur le carreau souillé, dans les crachats et les bouts de cigare, et tout bas, d'une voix qui grelottait : « Cet argent n'est pas à moi... Je l'ai pris chez nous, dans le comptoir... Mon père me l'avait laissé pour payer un billet demain... » Sa honte l'étranglait. Il ne put pas en dire davantage.

Au premier mot d'argent volé, le duc avait reculé sa chaise et s'était levé vivement. Un peu d'animation montait à ses joues blêmes. Sa tête avait pris une expression de fierté qui lui allait bien. D'un geste brusque il vida ses poches sur la table, et décrochant, lui aussi, pour une minute, son masque hideux de gandin, il dit d'un air tout rond, un peu ému : « Reprends-donc ça, grosse bête... Est-ce que tu crois que je jouais sérieusement? »

Je l'aurais embrassé, ce cocodès !

Alphonse Daudet.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

II

La première place, en matière de livres nouveaux, appartient cette année sans conteste à M. Charles Yriarte, en qui la croix de la Légion d'honneur est venue dernièrement récompenser à bon droit un écrivain des plus érudits, un artiste des plus raffinés. Il y a un an, notre sympathique confrère publiait chez l'éditeur J. Rothschild la première partie d'un livre monumental, intitulé : « *Venise*, l'histoire, l'art, l'industrie, la ville et la vie. » La noble cité apparaissait là tout entière et sortait pour ainsi dire vivante de cette œuvre encyclopédique, résultat de dix voyages successifs et de longues études de toutes sortes. Aujourd'hui, non content de nous donner, chez le même éditeur, la seconde partie de ce magnifique ouvrage, sur lequel nous reviendrons avant peu en reproduisant quelques-unes des gravures qui en doublent l'attrait, M. Charles Yriarte trouve moyen d'enrichir la liste des publications de la maison Hachette d'un incomparable joyau, sous ce titre : *Les bords de l'Adriatique et le Monténégro*. Au frontispice, sous forme de dédicace, est inscrit le nom de S. A. R. Marguerite de Savoie, princesse de Piémont, et l'œuvre est vraiment digne d'un aussi haut patronage.

L'itinéraire du voyage entrepris par M. Yriarte et auquel il convie le lecteur est fait d'abord pour séduire, tant sont merveilleux et variés les horizons qu'il promet aux regards. Venise en est le point de départ : c'est la ville bien-aimée de notre auteur, celle qu'il n'abandonne jamais complétement, qu'il quitte seulement durant quelques mois pour y penser toujours et s'en occuper encore de loin. Une fois en route, il nous fera visiter des pays presque ignorés et qui plus que d'autres pourtant méritent d'être connus, tant les coutumes y sont curieuses, les mœurs caractéristiques, les costumes pittoresques. Nous parcourerons tour à tour Trieste et l'Istrie, le golfe du Quarnero, la Dalmatie, depuis Zara jusqu'aux Bouches de Cattaro, et nous pénétrerons dans les Bouches en passant ces fameuses *Catene* qu'on barrait autrefois aux flottes conquérantes par des chaines de fer. Abordant à Cattaro, nous escaladerons la Montagne Noire, pour aller saluer dans leurs nids d'aigles les belliqueux Monténégrins ; regagnant enfin l'Adriatique, nous débarquerons à Otrante en suivant toute la côte méridionale de l'Italie, pour revenir au point de départ. Sur la côte italienne, nous toucherons à Lecce, à Brindisi, à Manfredonia, à Otrante, Bari, Ancône, Sinigaglia, Fano, Urbino, Pesaro, Rimini, Ravenne et Chioggia. Chemin faisant, nous aurons exploré, avec l'aimable guide, l'Istrie et la Dalmatie dans toute la profondeur, depuis la côte jusqu'à la Croatie, la frontière de Bosnie, de l'Herzégovine et du Monténégro.

Tel est le programme réalisé par M. Yriarte, et certes on ne saurait rêver un plus intéressant voyage que celui dont il nous épargne toutes les fatigues pour ne nous en laisser que le plaisir. Semant à travers son œuvre, en un style lumineux et pur, les fines observations, les aperçus nouveaux, les remarques profondes, il n'oublie pas que le crayon est bien fait pour compléter la description, et comme il le manie avec autant de sûreté que la plume, il recueille pour d'habiles artistes toute une moisson de charmants croquis, esquissés parfois sur le pommeau d'une selle, à la pluie battante, au soleil, aux dernières lueurs du jour. De tout cela, les soins de l'intelligente maison Hachette ont fait un véritable trésor, et nous ne saurions trop appeler l'attention sur ce superbe ouvrage, auquel ses deux cent cinquante gravures sur bois donnent, on peut le dire, tout l'attrait d'un musée.

Sans tenir une place aussi importante à nos yeux, le volume dont nous allons parler se recommande, lui aussi, comme un des meilleurs livres d'étrennes qui se puissent trouver. Il a pour titre : *Tableaux et scènes de la vie des animaux*. Publié dans le format in-quarto, avec un grand luxe typographique, et protégé par une de ces brillantes reliures qui constituent aujourd'hui l'habit d'un beau livre, il peut passer à bon droit pour l'idéal du genre : c'est encore à MM. Hachette que revient l'honneur de cette publication hors de pair. Dans le cadre par eux tracé, on peut voir défiler les personnages les plus curieux de la création (après l'homme) : le gorille, les oiseaux de nuit, le tigre, l'ours brun, les aigles pêcheurs, le sanglier, le cerf wapiti et le puma, les oiseaux de mer, le jaguar, l'éléphant, le lièvre, les loups d'Amérique, les cercopithèques, le gypaète, le bison, le lion, le renard, la belette, le lynx, les animaux des montagnes.

Dans un texte simple et sans prétention, mais toujours attachant, M. Lesbazeilles a transporté avec une fidélité digne d'éloges les mœurs des animaux, qu'il a su saisir sur le vif. Chaque scène de la vie de ses héros est représentée dans une grande composition de Joseph Wolf, vivante et parlant aux yeux comme un tableau. Si nous avions l'inappréciable avantage d'être encore enfant, nous ne souhaiterions pas d'autre livre.

Il y a pourtant bien de l'intérêt aussi dans le joli volume de M. Armand Lapointe, que viennent de publier MM. E. Plon et Cie. On en peut croire ce titre : *Les Déserts africains*, aventures extraordinaires d'un homme, d'un singe et d'un éléphant. Est-ce de la fantaisie, est-ce une histoire vraie ? Le lecteur décidera. Bornons-nous à constater que l'auteur profite, en tout cas, de la circonstance pour nous promener à travers l'Afrique centrale, de l'Atlantique à la mer des Indes, au milieu de peuplades sauvages et de cités mystérieuses dont il dévoile les mœurs et la curieuse existence.

Tout cela est présenté sous une forme heureuse, humoristique, qui doit charmer le lecteur et assurer au livre un succès de longue durée. Plus de cent gravures dues au crayon de M. H. de Montaut contribueront aussi à ce résultat.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Terminons par une sympathique mention à l'adresse de M. Bertall et de son dernier volume : *La Vigne*. Qu'est-ce que cela? un voyage autour des vins de France, une « étude physiologique, anecdotique, historique, humoristique et même scientifique, » pour faire suite aux observations condensées par le même auteur dans *la Vie hors de chez soi* (publiée également chez MM. Plon et Cie).

Les poëtes ont de tout temps chanté le vin en couronnant de rimes et de fleurs leur coupe généreusement remplie. M. Bertall se fait aujourd'hui, à coups de plume et de crayon, le chantre des vins de France : il peint tour à tour les merveilles de la Charente, les admirables crus de la Bourgogne, les coteaux savoureux du Rhône, les cépages féconds du midi de la France, et les opulentes richesses de la Champagne. Les châteaux sont dessinés et décrits, les types, les caractères saisis sur le vif et photographiés avec une verve intarissable. Impossible de faire plus ingénieusement œuvre de patriote et d'homme d'esprit.

Robert Hyenne.

CORRESPONDANCE

— Mme S. de B..., a N. L.

Une maîtresse de maison ne porte pas de gants lorsqu'elle reçoit un petit nombre d'amis à dîner. — Vous pouvez vous adresser, pour les objets d'étrennes dont vous parlez, soit à la maison Oppenheim frères, rue d'Aboukir, 62, soit à l'*Escalier de cristal*, 3, rue Scribe. — Depuis que la couturière en question a quitté son domicile il y a deux ans, nous n'avons plus été en rapports avec elle et ne pouvons donner actuellement aucun renseignement à son égard.

— Mme M..., rue de Vesle, a Reims.

Le premier numéro de janvier 1877 est depuis longtemps épuisé ; nous trouverons néanmoins le moyen de vous en procurer un exemplaire, si vous le désirez, moyennant l'envoi de 1 fr. 50 en timbres-poste.

— Mme Louise M..., a Blois.

Pour rafraîchir le bas d'une robe noire, en soie ou laine, nous ne connaissons que le café ou le thé qu'on puisse employer. On en imbibe une éponge que l'on passe sur l'étoffe. Il faut ensuite, avec un fer bien chaud, repasser le tout.

— Mme Octavie B..., a Genève.

Le tissu « plume » sera très-bien employé pour le large col et le parement des manches du paletot-ulster en question ; cette jolie étoffe est plus chaude que la fourrure. Choisissez de préférence le ton loutre. Adressez-vous à la maison Vatelot.

UN REMÈDE A BON MARCHÉ

Chacun sait combien, d'ordinaire, les rhumes, bronchites et autres affections de ce genre, sont tenaces, longs à guérir, et ce qu'il faut employer de tisanes, sirops et autres médicaments pour y arriver. De plus, personne n'ignore qu'un rhume négligé finit souvent par dégénérer en bronchite quand il ne se transforme pas en phthisie pulmonaire.

De nombreuses expériences viennent de prouver que le goudron de Norwége, bien pur et convenablement préparé, a une efficacité que l'on pourrait presque dire merveilleuse pour guérir rapidement les maladies en question. Le goudron ne peut pas se prendre tel quel, à cause de son goût désagréable et de sa nature visqueuse. Un pharmacien de Paris, M. Guyot, a imaginé de le renfermer dans de petites capsules rondes en gélatine, de la grosseur d'une pilule ordinaire. Rien de plus facile à avaler; la capsule se dissout et le goudron agit rapidement.

Deux ou trois capsules de Goudron de Guyot, prises au moment des repas, amènent un soulagement rapide et suffisent le plus souvent pour guérir en peu de temps le rhume le plus opiniâtre et la bronchite. On peut même arriver ainsi à enrayer et à guérir la phthisie déjà bien déclarée : dans ce cas, le goudron arrête la décomposition des tubercules, et, la nature aidant, la guérison est plus rapide qu'on n'aurait osé l'espérer.

On ne saurait trop recommander ce remède devenu populaire, et cela autant à cause de son efficacité que de son bon marché. En effet, chaque flacon de capsules de goudron contient 60 capsules et ne coûte que 2 fr. 50. Le traitement ne revient donc qu'à dix ou quinze centimes par jour, et dispense de l'emploi de tisanes, pâtes et sirops.

Pour être bien certain d'avoir les véritables capsules de Goudron de Guyot, exiger sur l'étiquette du flacon la signature Guyot, imprimée en trois couleurs. Ces capsules, du reste, se trouvent dans la plupart des pharmacies.

REVUE DES MAGASINS

La couturière a beau jeu, quand le corset est bien établi. Mais, pour satisfaire la coquetterie, il ne faut pas nuire à la santé; malheureusement il en est ainsi avec beaucoup de nos corsets modernes, — de ceux qu'on achète tout faits, — qui sont démesurément allongés, garnis de corne dure, mal conçus en un mot.

La *Ceinture Régente*, voilà l'idéal, — qu'on nous permette le mot, — en fait de corset : coupe admirablement comprise, moulant le corps sans le briser ; baleines irréprochables, acier pur et souple, étoffe de coutil ou de satin au choix, avec tout le luxe de dentelle, de peluche que l'on peut souhaiter.

Le soin que Mmes de Vertus sœurs apportent dans la confection de ce gracieux modèle est tel que pas un seul corset n'est livré sans avoir passé sous leurs yeux. Ces dames ne s'en rapportent qu'à elles-mêmes pour la vérification du travail ; elles savent que rien ne vaut le coup d'œil du maître.

On trouve chez elles (rue Auber, 12), outre la *Ceinture Régente*, tous les corsages cache-corsets, jupons blancs, tournures, traînes, demi-traînes, etc., qui sont à l'usage de la toilette soignée. Nous appelons particulièrement l'attention de nos lectrices sur la coupe vraiment parfaite de ces divers accessoires du costume et sur la haute élégance qui distingue le grand jupon de bal.

— La jolie machine à coudre de la Compagnie américaine *Wheeler et Wilson* n'est pas seulement un utile auxiliaire pour les travaux de la famille, mais aussi un meuble charmant qui trouve très-bien sa place au foyer. Lorsque la machine est au complet, elle est renfermée dans un grand coffre d'acajou, d'ébène ou de noyer, qui, fermé, tient lieu de table-console. Nous connaissons une jeune femme qui transforme ce meuble en jardinière les jours où elle reçoit, et vraiment rien n'est plus coquet.

Du reste, il n'est pas nécessaire de cacher une machine à coudre, quelle qu'elle soit, car sa présence dans un appartement dénote clairement des habitudes d'ordre et de travail : elle fait donc l'éloge de la maîtresse de céans.

La machine à coudre *Wheeler et Wilson* est une des plus douces à manier que nous connaissions : à peine faut-il remuer les pieds pour faire tourner la roue ; d'ailleurs le mouvement d'un seul pied suffit. Une femme délicate peut donc se servir de cette machine sans la moindre crainte; ajoutons que c'est une travailleuse émérite et qu'on peut faire avec son aide toute sorte d'ouvrages de couture, voire les broderies en soutache et un point de chainette.

Toutes les demandes doivent être adressées à Mme Ve H. Seeling (70, boulevard Sébastopol).

M. d'A.

ROUVENAT (✲) *et CH. LOURDEL*, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

Tout le monde est, en ce moment, plus ou moins possédé de ce qu'on peut appeler la fièvre du jour de l'an. Le quart d'heure de grâce a sonné : il n'y a plus à reculer, il faut terminer ses achats ; que de gens n'ont point encore commencé ! D'ailleurs, les fleurs et les bonbons sont toujours réservés pour la fin : on tient à les offrir dans toute leur fraîcheur. Et puis il y a une autre considération qui exerce sa part d'influence et explique les retards : on sait qu'il se produit une baisse de prix assez sensible, la veille du 1er janvier, sur certains objets d'étrennes, de ceux qui ne se conservent pas ou qui courent le risque d'être démodés. Un objet tout d'actualité, par exemple, ne supporte pas de lendemain : aussi les confiseurs élégants, qui prodiguent leurs efforts dans ce sens se le tiennent-ils pour dit. C'est chez eux surtout qu'on remarque le plus d'originalité ; leurs coffrets et leurs potiches revêtent mille et une formes et tournent positivement au « bibelot » caractéristique. Autrefois le bonbon était le résultat même qu'on se proposait ; aujourd'hui, ce n'est plus que le prétexte. Rien de drôle, cette année, comme les ânons de porcelaine qu'on nous montre lisant le journal ; rien d'amusant comme la jolie tête de Mme Judic, costumée en Auvergnate, d'après le rôle qu'elle remplit dans les *Charbonniers !...* sans parler de tant d'autres curiosités que l'on voit dans les boutiques à la mode.

P. N° 396. — Chapeau de visite de noce.
Modèle de Mme Esther (rue Richelieu, 110).

Mais arrivons aux choses sérieuses. A propos des visites du jour de l'an, nous avons indiqué le genre de toilette qu'il importe de faire à cette occasion. Aujourd'hui, nous nous occuperons de la mise d'une maîtresse de maison qui reçoit beaucoup. D'abord, le point essentiel, c'est qu'elle soit élégante, sans pourtant qu'il y paraisse trop. La robe princesse en velours noir, avec ses manches plates, convient pour cela de tout point ; si l'on y ajoute une de ces jolies parures Renaissance, en linon et dentelle blanche, qui sont à l'ordre du jour de la mode, on ne pourra souhaiter rien de mieux.

Voici, dans un ordre d'idées plus modeste, un ensemble fort bien composé : — Costume princesse en cachemire de l'Inde bleu marine sombre, avec plastron-gilet et manches en peluche loutre. Le milieu du dos est formé d'un long plastron de même peluche, qui constitue la traîne ; les côtés du dos, en cachemire, sont drapés régulièrement, à plis remontants, contre le plastron. Le tablier, également drapé, se perd dans les coutures des petits côtés de devant ; ceux-ci, tout plats et disposés en panneaux, se détachent du reste de la toilette par une bordure de peluche qui les encadre complétement. — Le plissé balayeuse, aussi indispensable maintenant qu'une lingerie soignée, ajoute beaucoup à l'élégance de la toilette. Un mot encore, qui sera compris d'une aimable abonnée et servira peut-être à d'autres : une maîtresse de maison ne met jamais de gants chez elle.

Nous citerons une autre toilette de réception qui se recommande par une certaine originalité. La robe, de forme princesse, est en broché de laine et soie loutre à dessins brillants. Un plastron de faille dessine le milieu des devants, lequel est plissé dans sa largeur. Le broché est découpé en larges dents dont les pointes se rencontrent au milieu du plastron. Un galon *folie* en perles « arc-en-ciel » borde ces dents, et chaque intervalle se trouve indiqué sur la robe par un macaron de passementerie avec gland ; le tout en soie loutre et mélangé de perles. La tunique, de même étoffe, est drapée en pli Watteau sur le bas du dos et se termine en traîne de cour ; tous ses bords sont recouverts d'un galon avec franges perlées.

Quelques jolies femmes tentent de ressusciter le bonnet en faveur du costume d'intérieur ; on prétend même qu'elles pousse-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ront la fantaisie jusqu'à s'en parer le soir. Nous avons peine à le croire, car rien n'est joli et seyant comme les cheveux, et puisqu'on a pris l'habitude d'en porter beaucoup de faux, nous ne voyons guère pourquoi on y renoncerait. Pour en revenir au bonnet, nous ne l'admettons qu'avec le déshabillé élégant, la robe de chambre confortable, la matinée coquette. Ces trois sortes de vêtements se rapportent à un ordre d'idées différent dont le fil est facile à saisir.

Rentre-t-on chez soi fatiguée, sans intention de sortir de nouveau? on est tout heureuse de revêtir une toilette qui, sans qu'on craigne de l'abîmer, permette de s'étendre mollement sur une bonne chauffeuse : ce rôle est celui du déshabillé élégant. Avec lui, nul souci de briser une baleine par-ci, de froisser une draperie par-là, ni d'écraser un froufrou à effet en s'asseyant franchement ! On est cependant sous les armes et prête à recevoir. Ce déshabillé est une sorte de compromis entre la robe de chambre et l'habillement correct ; nous allons en décrire un modèle des plus élégants.

L'étoffe est une jolie vigogne de l'Inde, de couleur nacarat sombre ; la forme princesse et flottante. Le milieu devant est garni d'un plastron de faille vieil or, disposé en plis remontants ; une ruche à la vieille en foulard nacarat, bordée de vieil or, contourne le plastron et l'encolure, puis suit le bas de la traîne en s'élargissant. Le dos, formant une sorte de longue basque qui s'arrête aux petits côtés, est garni de même, ainsi que les manches. Quant à la poche placée sur le côté, elle se compose d'un carré de faille vieil or, presque recouvert par deux pointes de foulard nacarat qui sont plissées et dont les deux extrémités se rencontrent au milieu. Des volants de dentelle de Mirecourt pur fil et très-fine constituent la lingerie. Enfin, une adorable coiffure complète l'harmonie générale : elle consiste simplement en une « catalane » de linon blanc, entourée de dentelle, avec échelle de bouclettes en ruban nacarat et vieil or descendant sur le milieu.

Ce genre de coiffure ne va pas également bien à tout le monde ; certaines figures s'accommodent mieux du pouff coquet ou de la couronne. Cette dernière se fait beaucoup en bouillonné de tulle, crêpe ou foulard, avec des mélanges de dentelle, de ruban, de velours ou de perles. Il en résulte de charmantes compositions.— Le pouff s'établit au gré du caprice le plus tourmenté : c'est un chiffonné de crêpe, de tulle, de dentelle, qui n'est pas plus gros que le poing et n'a souvent ni queue ni tête ! Un oiseau, des nœuds de peluche ou de satin, etc., viennent lui donner la grâce, le ton, la couleur. — En résumé, la couronne convient aux traits réguliers, le pouff aux minois éveillés et chiffonnés.

La mantille de tulle espagnol noir ou blanc, que l'on porte tant aujourd'hui, sied aussi bien à la jeune femme qu'à la femme âgée. Pour celle-ci, on monte la dentelle sur un fond de bonnet en tulle, avec passe chargée de dentelle et de fleurs. Pour la jeune femme, c'est autre chose : celle-ci jette la mantille sur sa tête et en fait une auréole vaporeuse qui, lorsqu'elle est blanche, s'harmonise à merveille avec son frais visage ; un bouquet, coquettement posé sur le côté de la coiffure et sur le devant du corsage, maintient la dentelle. Pour l'Opéra et les Italiens, on noue simplement la mantille sous le menton ; elle a, dans ce cas, une utilité de premier ordre. C'est elle qui garantit du froid au moment de la sortie, durant le dangereux quart d'heure qu'on passe à attendre sa voiture.

Avant de quitter nos lectrices, nous tenons à leur présenter nos compliments de fin d'année et à leur offrir les vœux que nous formons à leur intention pour l'année qui va s'ouvrir. Donc que tout soit paix et bonheur autour d'elles !

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 396.

Chapeau de visite de noces. — Capote de satin blanc ; la passe, toute bouillonnée, est garnie d'un bandeau de velours noir bouillonné, sur lequel court en festons une guirlande de perles blanches. Le sommet de la coiffure est orné de trois têtes de plumes blanches dont le pied se perd sous une cocarde de ruban satiné. Brides de satin.

G. N° 836.

Toilette *Pompadour* pour réception du soir. — 1. Costume princesse en tissu broché rose pâle, semé de fleurettes roses et bleues. — Une traîne éventail en faille unie, bleu et rose, est ajoutée à la couture du milieu derrière ; un large nœud de ruban rose, à envers bleu, resserre l'ampleur de la jupe sur la naissance de la traîne. Un liséré de faille bleue encadre les petits côtés de la robe, qui s'ouvre devant à partir du haut du corsage. — Le devant du costume se compose d'un gilet de faille blanche et d'un tablier de même étoffe. Le gilet, décolleté en carré, est fermé par une ligne de boutons d'argent ou de cailloux du Rhin. Le tablier est orné d'écharpes de gaze blanche, bleue et rose, alternées, tantôt sous forme de coulisses ou de plissés, tantôt sous celle de bouillonnés ; à ces écharpes viennent s'ajouter des volants de gaze brodée de soie assortie aux tons du broché. Deux volants plissés, en faille rose et faille bleue, complètent le bas du tablier ; le dernier de ces volants se continue autour de la robe, à l'exception seulement de l'éventail. Deux petits plissés de gaze rose et bleue bordent l'ouverture du corsage, ornée en outre d'un volant de gaze brodée qui retombe derrière. La manche, courte, est ornée de gaze brodée et d'un plissé de faille bleue. — Bouquet de corsage composé de roses blanches et de feuilles mortes. — Un pouff de plumes roses, avec aigrette blanche au milieu, est posé sur le sommet de la coiffure.

Cette toilette peut servir de modèle pour le dos de la robe *Pompadour* représentée sur la gravure coloriée n° 1472 (fig. 1), annexée à notre numéro du 1er décembre. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

G. n° 842.

Toilettes de promenade. — 1. Robe princesse en bourrette de laine couleur cacao, à pointillés de toutes nuances. Le milieu du corsage est orné de deux longs revers dont le milieu, formant gilet, est recouvert de galon-frange ; cette garniture consiste en six rangs de petites franges cacao, coupées par une ligne de frange de plusieurs couleurs, assorties à l'étoffe. Un tablier supplémentaire, pris dans la couture de côté, vient se draper sur le côté de la taille où il est fixé par des boutons assortis. La garniture de galon-frange qui en suit les bords se continue au bas de la robe, entoure la traîne, remonte sur les côtés de derrière et, passant au bas du dos, dessine une ligne droite sur la hanche jusqu'au milieu du devant du corsage ; une longue basque se trouve simulée ainsi sur une partie du costume. Même garniture au bas du devant gauche, et volant de faille plissée, couleur cacao, protégé par l'indispensable balayeuse qu'on adapte maintenant aux jupes. Un galon-frange recouvre le col et entoure le bas des manches. — Lingerie montante et plate en toile. — Chapeau de velours loutre, à passe diadème ; un ruban de faille cacao se croise sur la calotte et forme les brides. Deux têtes de plumes de ton assorti ornent le sommet. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume en velours laine côtelé gris sur gris et faille noire. — Jupon à courte traîne, couvert dans le bas, de place en place, par des soufflets unis de faille noire. — Polonaise de coupe princesse. Le dos et le devant sont ornés de bandes de faille, qui, larges du bas, vont en se rétrécissant du haut, où elles se rejoignent aux coutures d'épaule. Un pli très-creux, formé sous la polonaise au bas du dos, donne l'ampleur nécessaire aux draperies du pouff. Petites poches en faille noire sur les côtés. Col de faille noire. Parement liséré de noir au bas des manches. — Chapeau rond en feutre noir. La passe, qui est celle d'une toque, est recouverte de velours noir ; le fond est orné de grèbe teint, assorti de nuance au gris de la robe. Nœud de faille de même ton, à bouts frangés. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

(*Voir la gravure coloriée* n° 1477, *qui présente ces toilettes sous un autre aspect*).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Description de la gravure coloriée n° 1477.

Toilettes de promenade. — 1. Costume en bourrette de laine couleur cacao à pointillés de toutes couleurs. — Robe princesse, tout unie d'un côté (côté gauche); la garniture, établie en passementerie-frange de ton cacao, rayée de plusieurs couleurs, recouvre en partie des revers qui ornent le milieu du corsage. Cette garniture suit le bas du buste à droite, en simulant une basque jusqu'au milieu du dos princesse ; de là elle descend sur le côté gauche de la robe et entoure sans discontinuité la traine, qui se trouve ainsi comme détachée du costume. Une sorte de tablier pointu est ajouté à la couture de droite, sous la garniture ; il est encadré de passementerie frange et drapé en plis réguliers au bas du buste (côté gauche); les plis sont fixés par des boutons assortis formant une ligne biaisée. Le bas de la robe, y compris le devant uni, est orné d'un volant plissé en faille, outre la garniture de frange déjà indiquée. Col rabattu, recouvert de passementerie frange, et parement des manches garni de même, avec boutons pareils aux précédents. — Lingerie plate en toile. — Capote de velours cacao ; fond mou, passe arrondie avec bandeau en pareil. Ruban de satin jaune drapé autour de la calotte, noué de côté derrière, avec plumes d'oiseau de paradis. Brides de satin assorti au chapeau. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume en velours laine côtelé gris sur gris et faille noire. — Jupon de laine entouré de soufflets de faille noire. — Polonaise ornée devant et derrière de bandes de faille noire, étroites sur les épaules, s'élargissant du bas, et posées de manière à encadrer le milieu du dos et des devants. Ceux-ci sont fermés en ligne droite par des boutons gris. Le dos, très-long et ample, est pouffé à plusieurs reprises ; les bandes noires, qui sont ramenées et pincées au milieu, s'écartent de nouveau, pour tomber naturellement de côté. Poches de faille, à parement pareils ; col rabattu en faille ; parements des manches en même étoffe. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre gris ; la passe diadème est bordée de velours bleu. Des rubans de satin de même nuance s'entre-croisent sur la coiffure et forment les brides. Touffe de plumes de même couleur au sommet. — Manchon de skungs. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

(*Voir, pour ces toilettes, la gravure* G. *n°* 842, *qui les présente sous un autre aspect.*)

ÉCHOS DE LA MODE

On assurait que le collant, dans la toilette féminine, avait atteint les extrêmes limites de l'exagération. Au gré de certaines mondaines, il n'avait pas encore été poussé assez loin, paraît-il, car on a imaginé la robe en tricot de soie ou de laine, brodée de soie. Vous voyez cela d'ici.

Le *Sport* s'empresse de déclarer que cette fantaisie, récemment éclose, « a ses bons côtés : les corsages ne sont plus bardés, cuirassés, les baleines ont disparu ; le tricot se prête au moindre mouvement du corps ; la grâce, proscrite un instant, est revenue avec les libertés et les ondulations de la taille ». Ajoutons que les robes en tricot de soie fine et mate, brodées de soie brillante et épaisse, ne se portent encore qu'en noir.

* * *

On vient de reprendre dans les châteaux anglais, à l'occasion des fêtes de Noël, un ancien jeu fort en faveur et bien fait pour agrémenter les longues soirées d'hiver.

On a des feuilles de papier, — rose, bleu, lilas, etc.,— bizarrement découpées à jour, de façon à former comme des entrelacements. Dans ces entre-croisements affectés par le papier, on écrit une phrase aimable, piquante ou bouffonne. On passe à son voisin, qui est tenu de reconstruire la phrase, pleine de tours et de détours, au matériel comme au figuré. Cela ne se fait pas sans difficultés, d'autant qu'on n'a que cinq minutes pour accomplir ce travail. Il paraît que les jeunes misses reçoivent ainsi des phrases qu'elles n'essayent même pas de reconstituer ; alors elles donnent un gage.

La princesse Béatrice aime beaucoup ce jeu, et, à Sandringham-House, la princesse de Galles le propose aussi très-souvent à son entourage. Il s'appelle *the puzzles*, c'est-à-dire *les embarras*.

L. S.

CORRESPONDANCE

Madame de M..., a Murat.

La gravure réclamée vous a été adressée samedi dernier même. — Il est impossible d'éviter le pliage des figurines, cette précaution empêchant seule les numéros du journal de vous arriver complétement détériorés ; mais nous vous indiquerons prochainement un moyen de les ramener à leur état primitif. — Le satin employé seul n'est pas à la mode ; on le coupe généralement par du velours. Vous pouvez ainsi l'utiliser comme sortie de bal ou de théâtre, et les franges d'or feront bon effet. Nous avons cité tout récemment un modèle conçu dans ce genre : il s'agissait d'un dolman à manches carrées du bas, terminées par des franges d'or ; une épaulette avec passementerie de franges d'or entourait le haut de la manche. Le bas et le devant du vêtement étaient bordés de fourrure.

— Mlle Isoline G... au Vigan.

Une jeune fille porte peu de fourrure ; rien en dehors du boa et du manchon.

Pour éviter à nos nouvelles Abonnées d'inutiles réclamations, nous croyons devoir leur faire remarquer que, notre journal paraissant *tous les samedis*, le premier numéro de janvier 1878 leur sera expédié non pas le 1er janvier, mais seulement le 5, date du premier samedi de ce mois.

Beaucoup de personnes se plaignent d'éprouver chaque matin, au réveil, une grande gêne dans les bronches, comme de l'étouffement produit, dans l'arrière-gorge, par des mucosités plus ou moins épaisses. On fait pour cracher de violents efforts qui amènent souvent de la toux et quelquefois des nausées; et ce n'est qu'à grand'peine, au bout d'une heure ou deux de malaise, qu'on parvient à se débarrasser de tout ce qui entravait la respiration. C'est rendre un véritable service à toutes les personnes atteintes de cette affection si pénible que de leur en indiquer le remède ; il s'agit simplement du goudron, si efficace dans toutes les affections des bronches. Il suffit d'avaler à chaque repas deux ou trois *capsules de goudron Guyot* pour obtenir rapidement un bien-être que trop souvent on avait cherché en vain dans un grand nombre de médicaments plus ou moins compliqués et dispendieux. Huit ou neuf fois sur dix, ce malaise de chaque matin disparaîtra complétement par l'usage un peu prolongé des capsules de goudron.

Il convient de rappeler que, chaque flacon de 2 fr. 50 contenant 60 capsules, ce mode de traitement revient à un prix insignifiant : 10 à 15 centimes par jour.

Ce produit, en raison de sa vente considérable, a suscité de nombreuses imitations. M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sa signature imprimée en trois couleurs. Ces capsules se trouvent dans la plupart des pharmacies.

Erratum. — Dans notre numéro du 15 décembre (page 600), une faute d'impression nous a fait dire qu'il suffisait, pour obtenir la prime accordée par M. de Plument à nos Abonnées, de lui adresser un mandat de poste de 40 francs ; nous prions nos lectrices de prendre note que le montant du mandat doit être de 48 francs.

ROUVENAT (✠) *et CH. LOURDEL*, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

La vie à Paris, si cela continue, ne différera plus guère de la vie qu'on mène dans n'importe quelle autre ville. Les mariages et les enterrements, coupés par quelques naissances, en feront le fond ; mais d'existence propre et caractéristique, il n'en sera plus question. Où est l'esprit de Paris? Où est l'élégance de Paris? Où sont les bals et les fêtes de Paris? En cessant d'être hospitalière et séduisante, la capitale de la France pourrait bien cesser d'être habitable. Nous ne doutons pas qu'on le comprenne et nous appelons de tous nos vœux une salutaire renaissance.

Le monde, en ce moment, se contente, pour toute manifestation, de courir les salles de spectacle. Encore les fameux mardis de la Comédie-Française, imaginés par M. Perrin, « à l'usage de l'aristocratie », mais en réalité pour la plus grande satisfaction des filles d'Israël enrichies autour de la corbeille, se voient-ils délaissés par leur clientèle biblique. On est allé voir *Hernani*, mais on n'y retourne guère. Les grands sentiments de l'Espagne de Victor Hugo ne sont pas à la portée de ces spectatrices nées entre une prime et un report : l'*Etrangère* de M. Dumas fils, à la bonne heure!... Mistress Clarkson leur semblera toujours préférable à Dona Sol, et ce qu'il leur faut, ce ne sont pas des pièces avec de beaux vers, mais avec de jolies robes. La couturière en vogue reste encore leur auteur par excellence, et elles ne s'inquiètent pas de savoir combien une comédie a d'actes, mais combien elle a de toilettes.

Les salles de théâtre présentent, du reste, du côté du public un spectacle qui mérite d'être observé. Nous voulons parler de l'indifférence montrée par l'auditoire à l'égard de ce qui se passe sur la scène. En vain les directeurs entassent-ils banalités sur trivialités, le public reste inerte. Il semble qu'il regarde sans voir et écoute sans entendre. On le provoque par une oreille, vite il tend l'autre. C'est le précepte évangélique, revu et corrigé, à l'usage de la scène. De temps à autre, les plus bouillants lancent à leur voisin un coup d'œil de détresse ou font une moue significative, et puis c'est tout ; ni protestations, ni sifflets. C'est un droit qu'à la porte, paraît-il, on n'achète plus en entrant.

Cette insouciance envers et contre tout ce qui défile devant la rampe a été d'abord une affaire de mode. Aujourd'hui, elle est passée dans le sang. Du soir où il a été décidé que le fin du fin consistait au théâtre à n'y rien applaudir comme à n'y rien siffler, c'en a été fait de ce que nos pères appelaient « le jugement du parterre ». Les auteurs se sont affranchis de toute contrainte à l'égard d'un public qui abdiquait lui-même tous ses droits devant eux et le mandat contractuel qui liait l'auteur au spectateur s'est trouvé aboli.

Tout est mode et amour-propre en France, du grand au petit, et le péché originel des Français est certainement la vanité. De la Manche à la Méditerranée, on y professe la crainte du ridicule, et il n'est rien qu'on ne fasse pour s'en sauver.

La peur du ridicule, le désir de satisfaire quand même à la mode, ne fait pas seulement chez nous des spectateurs transis ; nous leur devons aussi la mort de toute passion. Le cœur s'est revêtu d'indifférence dans la vie, comme le regard au théâtre. Le savoir-vivre proscrit l'amour ; c'est un embarras de moins. En même temps que l'amour, que de choses encore ont été proscrites!

Le réveillon, lui-même, est endormi et n'entend plus le coup de minuit. La bourgeoisie, qui gardait si religieusement naguère la tradition du boudin et de l'oie de Noël, ne sait plus ce que c'est. Les habitudes de café ou de cercle des chefs de famille ont détruit toutes ces fêtes de foyer où nos pères aimaient à se retrouver le verre en main et le ventre devant la nappe. Maintenant que les boutiquiers de Paris sont passés *gentlemen*, ils se croiraient déshonorés s'ils sacrifiaient à ces joies intimes d'autrefois si simples et si saines. Leur esprit dévoyé ne leur permet plus de comprendre le charme de ces réunions sous le manteau de la cheminée, d'où toute prétention était bannie ; il leur faut du fracas et des fleurs sur la table. Comme leur caisse n'a pas grossi en même temps que leurs aspirations, ils sont obligés de ne satisfaire qu'en rêve leur appétit trop luxueux, et voilà pourquoi on ne réveillonne plus à Paris chez les bourgeois.

Par exemple, la capitale donne toujours des étrennes, sans doute parce qu'elle n'ose pas faire autrement. En dépit de la politique et des appréhensions qu'elle soulevait, les magasins ont empli leurs vitrines d'objets plus séduisants, plus coquets les uns que les autres. L'industrie parisienne a vraiment une imagination inépuisable et des doigts de fée à son service. Et ne croyez pas que toutes ces merveilles coûtent des prix à la portée seulement de quelques bourses privilégiées : l'industrie parisienne travaille pour tous les porte-monnaies, même les plus humbles. Ainsi, nous avons vu des boutons de manchettes qui contiennent tout le calendrier avec les changements de saison, les quatre temps, etc., et ce prodige d'ingéniosité ne coûtait que cinquante centimes.

Il n'y a que Paris pour produire de telles choses!...

BACHAUMONT.

LA COUTUME DES ÉTRENNES

A la veille du jour de l'An, on ne lira pas sans intérêt les curieux détails que nous allons donner au sujet des étrennes.

On adorait à Rome une certaine déesse nommée *Strenia*, qui présidait aux dons et aux profits qu'on n'attendait pas. On priait cette divinité de donner des inspirations généreuses aux personnes sur la prodigalité desquelles il était permis de compter pour être l'objet de leurs largesses, et on la remerciait des présents qu'on avait reçus.

Il y avait un bois consacré à *Strenia*, dans lequel on allait chercher la branche de verveine, symbole des souhaits de bonne année, et l'on offrait cette branche à un parent, à un ami, etc., avec des cadeaux. C'étaient des comestibles, des figues, des dates et du miel, qui avaient pour signification que vos souhaits tendaient à ce qu'il n'arrivât rien que d'agréable et de doux à la personne à laquelle ils étaient offerts.

Telle est l'origine des étrennes qui, comme on le voit, prennent leur nom de *Strenia*, dont on a fait *étrennes*.

Des figues, des dattes, du miel, c'est un bagage bien simple et bien mince pour étrennes. Cette simplicité dura peu à Rome. Comme on changea les dieux de bois en dieux d'or, on changea bientôt en dons magnifiques ces humbles cadeaux du premier jour de l'année. Ce furent des médailles, des pièces d'or, des bracelets qui furent échangés dans ce jour de mutuels épanchements.

Les étrennes prirent à Rome, sous les empereurs, une importance extrême. Toutes les classes allaient complimenter l'empereur et lui apportaient leurs présents. Auguste en recevait une telle quantité, qu'il convertissait en idoles d'or et d'argent les cadeaux du nouvel an.

Tibère supprima les étrennes, par ce motif que les cadeaux qu'on lui faisait l'obligeaient à de très-fortes dépenses pour exprimer ses remercîments de toutes les libéralités dont il était l'objet.

Caligula, moins reconnaissant que son prédécesseur et fort avare, rétablit les étrennes et invita les donateurs à lui apporter celles que Tibère avait refusées.

Malgré les prescriptions mises en vigueur au temps des premiers chrétiens, qui regardaient comme entachés d'impiété les présents

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

faits aux calendes de janvier, les étrennes n'en demeurèrent pas moins un fait entré dans les habitudes du peuple. Ce ne fut plus aux calendes de janvier, mais à la fête de Pâques, qui devint jusqu'au seizième siècle le premier jour de l'année, que se donnèrent les étrennes et s'échangèrent les souhaits. Lorsqu'on eut remplacé la fête de Pâques par le 1er janvier, les cadeaux du jour de l'an reparurent avec éclat, comme dans l'ancienne Rome.

La coutume des étrennes devint plus générale que jamais avec la civilisation. Il y eut, en France, des époques où les étrennes furent portées à des exagérations incroyables.

Sous Louis XIV, Mme de Montespan reçut, au 1er janvier 1672, un cadeau qui fit grand bruit à la cour. C'était une soucoupe d'or ciselé avec un cordon d'émeraudes et de diamants, et deux gobelets d'or dont les couvercles étaient également garnis de diamants. C'était un cadeau d'une valeur de 10000 écus.

Mme de Maintenon donna aussi un jour des étrennes à Mme de Montespan, mais ces étrennes s'adressaient au roi plus qu'à la favorite. C'était un petit volume in-4o, garni d'émeraudes, imprimé en lettres d'or, et qui portait pour titre : *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans!*

Cet auteur de sept ans n'était autre que le duc du Maine, fils naturel de Louis XIV et de Mme de Montespan, né à Versailles en 1670.

Voilà un livre qui, mis en vente aujourd'hui, atteindrait un chiffre d'adjudication fabuleux !

Mais le cadeau d'étrennes le plus extraordinaire, celui qui excita une surprise et une admiration indicibles à la cour, est celui que Mme de Thianges offrit au même duc du Maine en 1685. Ce chef-d'œuvre mérite une description.

C'était une chambre mesurant 1 mètre de chaque côté, toute dorée. Au-dessus de la porte était écrit en grosses lettres : *Chambre du Sublime*. Au dedans, un lit et un balustre avec un grand fauteuil dans lequel était assis le duc du Maine, fait de cire et d'une grande ressemblance; auprès de lui M. de La Rochefoucauld, à qui il donnait des vers à examiner; autour du fauteuil, M. de Marcillac et Bossuet; à l'autre extrémité, Mme de Thianges et Mme de Lafayette lisant des vers. En dehors du balustre, Boileau, armé d'une fourche, empêchait sept à huit mauvais poëtes d'approcher. Racine était auprès de Boileau, et un peu plus loin La Fontaine, à qui il faisait signe d'approcher.

Tant de flatteries pour un si pauvre rimailleur !

On cite comme excentriques à juste titre les paroles du trop célèbre cardinal Dubois, qui, extrêmement avare et voulant s'affranchir de l'usage des étrennes, dit à son maître d'hôtel qui lui en réclamait :

« Je vous donne, gredin, tout ce que vous m'avez volé dans l'année ! »

L'habitude des étrennes s'est de plus en plus popularisée chez tous les peuples. Cela fait aller le commerce, à Paris surtout, où de modestes ouvriers, très-nombreux, alimentent le foyer domestique du produit de la vente des objets d'étrennes qu'ils ont fabriqués. Donc, vivent les étrennes!

Pour terminer, voici une épigraphe burlesque, parfaitement en situation, et qui se trouve probablement dans l'Almanach des Muses :

Ci-git dessous ce marbre blanc
Le plus avare homme de Rennes;
S'il est mort la veille de l'An,
C'est pour ne pas donner d'étrennes.

Que les amateurs de cadeaux se rassurent : cet avare-là n'est pas près de faire école !

Ch. David.

LES POISSONS D'AVRIL ESPAGNOLS

Nous avons déjà raconté avec quelle fidélité l'Espagne conserve ses vieux usages, ses coutumes légendaires. Une des plus en faveur, c'est celle des *inocentadas* (mystifications).

C'est le 28 décembre, jour des Saints-Innocents, que se place ce qu'on appelle chez nous le *poisson d'avril*. Ce jour-là, dans la péninsule, l'*inocentada* est partout, et nul n'en est à l'abri.

Dans les rues et les promenades, les gamins attachent fort adroitement plusieurs dames les unes aux autres, relèvent leurs robes en forme de draperie, ou suspendent au dos des passants de petits pantins en papier, et, le tour fait, ils s'esquivent en criant : *la lluga! la lluga!* Ce qui fait que chacun s'examine avec inquiétude pour savoir s'il n'a pas été victime de leurs méfaits.

Dans les hôtels, les restaurants et les maisons particulières, on vous sert des œufs dont le contenu a été vidé et remplacé par de l'eau, des poulets en carton et des fruits en pierre ou en cire.

Dans les théâtres, on représente des scènes grotesques, on exécute des danses extravagantes ; les hommes sont vêtus en femmes et les femmes en hommes; des masques leur donnent deux visages.

L'affiche a annoncé un drame nouveau en cinq actes.

Le rideau se lève sur une forêt : un chevalier arrive, suivi d'une troupe de soldats, et s'écrie : « Il fait mauvais temps, rentrons chez nous ! » et, en se retirant, il dit au public : « Voilà le premier acte. » Et ainsi des autres. Les artistes s'étudient à mystifier les spectateurs qui, à leur tour, mystifient les artistes.

Ce que j'ai vu de plus piquant, en pareille occasion, c'est une *inocentada* involontaire.

On donnait une pièce où, comme dans *Un Scandale*, deux acteurs placés dans des loges interrompent le spectacle et engagent entre eux une discussion animée et bruyante, tandis qu'un de leurs camarades, assis au parterre, crie : A la porte ! à la porte !

Cette scène éveille la sollicitude de deux municipaux qui viennent expulser les deux perturbateurs.

En vain ceux-ci protestent qu'ils font partie de la troupe et ne font que remplir leur rôle ; les agents restent convaincus que cette déclaration, confirmée par plusieurs spectateurs, est une *inocentada* à laquelle la dignité de la police ne leur permet pas de se laisser prendre, les enlèvent impitoyablement et les mettent dehors. Il ne fallut pas moins que l'intervention du commissaire pour qu'il leur fût permis de rentrer et de jouer leur rôle.

Elie Frebault.

LES PAROLES D'OR

Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

Il y a une fausse modestie qui est vanité; une fausse gloire qui est légèreté; une fausse grandeur qui est petitesse; une fausse vertu qui est hypocrisie; une fausse sagesse qui est pruderie.

La Bruyère.

Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures; ils haïssent même ceux qui les ont obligés, et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien et à se venger du mal leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre.

La Rochefoucauld.

Les maximes des hommes décèlent leur cœur.

Vauvenargues.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE C. N° 836. — DESCRIPTION, PAGE 614.

TOILETTE POMPADOUR POUR RÉCEPTION DU SOIR

Modèle de Mme Morison (rue d'Antin, 14). — Prix du patron épinglé : 8 francs.

A. Leroy, impr. r. des Marais, 68.

1477

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N.° 3.

Toilettes de M.me Adolphine Kœnig, rue Monsigny, 19.

Passementerie et Garnitures H.tes N.tes de la Maison Vatelot & C.ie, r. Turbigo, 59.

Entered at Stationer's hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ule

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 842. — DESCRIPTION, PAGE 614.

TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de Mlle Adolphine Kœnig (rue Monsigny, 19). — Prix des patrons épinglés : 5 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

IL NE FAUT DAMNER PERSONNE

(LÉGENDE MUSULMANE.)

Depuis près d'un siècle, il s'est développé dans le monde musulman deux grands courants religieux de direction contraire, auxquels correspondent deux doctrines, sinon deux sectes, dont l'antagonisme s'accentue tous les jours.

L'une de ces doctrines prêche la tolérance, soutient même que ses enseignements sont seuls conformes aux vraies lumières de l'Islam. Elle cherche non-seulement à réunir en une seule communion les mahométans divisés en sectes nombreuses, mais à les rapprocher des chrétiens en combattant les préjugés, en abaissant les barrières qui les en séparent.

La seconde, inspirée par le plus violent fanatisme, s'efforce au contraire d'enchaîner ses sectateurs au passé par une interprétation étroite et littérale du Coran. Cherchant à raviver les haines toujours subsistantes contre les chrétiens, elle se propose spécialement pour but de contrecarrer l'influence des Européens dans les États mahométans. Par tous les moyens possibles elle entrave leurs progrès et annihile leur action réformatrice.

Elle est restée jusqu'à présent la doctrine prépondérante, et quand les événements viennent en outre lui prêter leur appui en réveillant des passions assoupies plutôt qu'éteintes; quand, par exemple, comme aujourd'hui, la question d'Orient se réveille et que les musulmans se sentent menacés dans la possession de Constantinople, leur capitale religieuse, ses partisans n'ont pas de peine à prendre le pas sur les adversaires et à les réduire au silence.

Ces derniers, cependant, ont fait depuis une vingtaine d'années des progrès sensibles, et leur influence, malgré les obstacles de toute nature qu'on leur oppose, ne cesse de s'accroître et de s'étendre. Ils comptent dans leur sein de savants ulémas, des marabouts puissants et vénérés. En même temps qu'ils recrutaient de nombreux adhérents parmi les classes éclairées, ils fondaient en Algérie, et même dans les pays soumis aux Turcs, des confréries chargées de répandre leur doctrine au milieu de la foule des croyants. Leur esprit de tolérance s'est de la sorte insensiblement propagé dans le peuple, et plus d'un article du Coran, encore enseigné comme un article de foi par les ulémas fanatiques, rencontre aujourd'hui de nombreux incrédules, ou du moins soulève de profondes répugnances.

Tel est en particulier celui qui condamne au feu de l'enfer tous les infidèles indistinctement, les meilleurs comme les pires.

Nombre de musulmans se refusent à l'admettre, et sont persuadés que, lorsqu'un mauvais croyant meurt, les anges enlèvent son corps de sa tombe, et y déposent à sa place le cadavre d'un sage et vertueux chrétien, appelé dès lors à jouir de tous les priviléges des sectateurs de Mahomet. Leur raison accepte plus facilement ce miracle que l'injustice, et l'on a pu déjà recueillir, dans les traditions populaires, des légendes qui ont trait à ces substitutions mystérieuses, entre autres la suivante, qui a cours en Égypte et date à peine d'une trentaine d'années :

« En ce temps-là, disent les conteurs, allait mourir un riche musulman plus avare encore qu'il n'était riche. Ce qui le désolait le plus, ce n'était pas de quitter la vie, c'était de se séparer de son trésor.

Une heure avant sa mort, il envoya sa femme lui acheter deux livres de ces dattes sèches dont on a retiré le noyau; puis, s'étant enfermé, il ouvrit la ceinture pleine d'or qui lui ceignait les reins, glissa deux ou trois piastres dans chaque datte, à la place du noyau, et se mit à avaler son trésor avec une hâte gloutonne.

Trois dattes seulement lui restaient lorsque sa femme rentra. En voyant ce qu'il faisait, elle les lui arracha des mains. Alors il tomba mort, fut enseveli et porté au sépulcre.

Les gens du cadi étant venus, le lendemain, poser les scellés et ne trouvant plus d'argent dans la maison, dirent à la veuve fort étonnés :

— Femme, ton mari était un homme riche, dépensant peu et entassant toujours, et cependant ses coffres sont vides. Qu'est donc devenu son trésor?

Elle leur apprit ce qu'il en avait fait, et le cadi, après s'être consulté avec trois ulémas, décida que la femme irait la nuit au cimetière, ouvrirait la tombe de son mari, et retirerait l'or du cadavre.

La nuit venue, la femme pénétra dans le caveau funéraire; mais à la place du corps de son mari, elle y trouva un cercueil chrétien, et dans ce cercueil, le cadavre d'une jeune fille enveloppée dans un voile de mousseline brodé d'or, parée de bijoux et de bracelets et portant au front un magnifique diamant de Golconde.

La femme, très-étonnée d'abord, finit par se dire :

— Ce ne sont pas là les richesses que je venais chercher; mais je puis bien les prendre à défaut des autres. Seulement, de peur du cadi, je ne dirai rien à personne de ce qui m'est arrivé.

Puis elle prit le voile, les bijoux et le diamant, enveloppa le tout dans son tablier et rentra chez elle.

A quelque temps de là, ayant besoin d'argent, elle chargea un courtier de vendre le voile au bazar.

Au moment où cet homme le mettait en vente, un secrétaire copte du pacha, qui se trouvait présent, le lui prit des mains, l'examina attentivement et dit :

— Je t'en donnerai cinq cents piastres, car il est magnifique; mais il faut auparavant que tu m'amènes la personne qui veut s'en défaire.

La femme étant venue, le secrétaire copte la fit arrêter et conduire devant le pacha; puis s'adressant à son maître :

— Regarde, Méhémet-Ali! s'écria-t-il d'un ton douloureux et indigné. Dans ce voile, il y a quelques jours, j'avais enseveli, avec tous ses bijoux, ma fille unique, une enfant vertueuse et belle qui était en âge d'être mariée et que j'aimais comme la prunelle de mes yeux. Pour le dérober, on a violé sa tombe, et ce sont des musulmans qui l'ont fait. Si tu souffres de telles actions, seigneur, plutôt que de supporter de pareilles abominations, tous tes sujets chrétiens abandonneront l'Égypte et s'en iront servir un autre maître. Car si nous ne sommes pas respectés dans la mort, à quels outrages ne devons-nous pas nous attendre pendant notre vie?

Le pacha, courroucé, se tourna vers la femme.

— Quoi! s'écria-t-il, tu es une vraie croyante et tu as commis ce crime? Malheur à toi!

La femme, épouvantée, se jeta aux pieds de Méhémet-Ali et lui raconta toute l'histoire.

— Avant de punir, il faut savoir si cette femme a dit vrai, fit observer le pacha au secrétaire copte.

Et il envoya chercher les trois ulémas.

Ceux-ci confirmèrent ce qu'ils savaient du récit, puis ils dirent :

— Maintenant, il faut ouvrir le cercueil de la jeune chrétienne.

Le conseil ayant été suivi, on trouva sa tombe pleine de flammes, et au milieu de ce feu de l'enfer, le corps à demi consumé du musulman; et ce fut ainsi qu'il fut révélé aux yeux de tous qu'en une nuit de terreur et de justice, les anges du Seigneur avaient transporté la chrétienne innocente dans le Paradis et le musulman coupable parmi les damnés. »

De cette légende, on peut rapprocher l'anecdote suivante, qui ne manque pas de justesse, bien que l'indifférence du dogme y soit poussée beaucoup trop loin, et à laquelle il ne faut pas d'ailleurs attacher, au point de vue religieux, plus d'importance qu'elle n'en comporte.

C'est en tout cas une leçon fort sage qui fut donnée par un

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Banian ou marchand indou à un Arabe wahabite, c'est-à-dire à l'un de ces sectaires farouches et intolérants qui outrent, en les prenant au sens littéral, tous les préceptes du Coran. Les Wahabites professent que ceux-là seuls entreront dans le paradis, qui se conforment religieusement à leurs pratiques et ont par suite tous les étrangers en horreur.

Le Wahabite passait à Mascate, une ville du golfe Persique, devant la boutique du Banian. A la vue de cette figure étrangère, il eut un mouvement de colère et d'indignation.

— Quel tison d'enfer! dit-il à haute voix en lui lançant un regard de mépris.

Le Banian comprenait l'arabe. Il sourit à cette injure, et regardant le Whabite avec compassion :

— Pourquoi donc, lui demanda-t-il, suis-je un tison destiné à l'enfer?

— Parce que tu es un infidèle.

— En vérité? dit le Banian. Alors tu crois que tous les hommes, excepté les Wahabites, iront en enfer?

— Certes, répliqua le fanatique d'un air profondément convaincu.

— Et tu as sans doute lu cela dans ton Coran? poursuivit le marchand indien.

Puis, sans s'émouvoir des signes des gens attroupés devant sa boutique, qui lui montraient l'Arabe pâle de fureur et la main déjà posée sur la poignée de son sabre, il reprit :

— Veux-tu m'écouter tranquillement, comme un homme raisonnable, et je vais te dire, moi, ce qui se passera le jour du jugement?

Et l'Arabe n'ayant rien répondu, il continua :

— Ce jour-là, Dieu sera assis sur son trône, dans tout l'appareil de sa gloire et de sa puissance, et tous les hommes seront successivement amenés devant lui, par tribus et par nations. « — Qui sont ceux-là? » demandera-t-il en voyant arriver une troupe de Wahabites. Et quand les Wahabites auront répondu : « — Nous sommes de vrais croyants! » il dira : « — Voyons quelle conduite ils ont menée sur la terre. En voilà qui ont les mains couvertes du sang de leurs semblables, d'autres qui ont pillé des hommes paisibles, d'autres qui ont insulté leurs frères. Celui-là est un voleur, cet autre un adultère. Qu'on me jette tous ces coupables en enfer, et s'il se trouve quelque innocent dans le nombre, qu'on lui ouvre les portes du Paradis. »

Et il tiendra le même langage quand arriveront les juifs, et quand arriveront aussi les chrétiens, les Parsis et les autres nations de la terre, et toujours ceux qui auront mal agi seront précipités en enfer, tandis que l'on conduira dans le ciel les hommes vertueux et inoffensifs.

Puis quand viendra notre tour à nous, pauvres Banians si méprisés en Arabie, Dieu demandera : « — Qui sont ceux-là? — Ce sont les Banians, Seigneur, répondront les anges. — Oh! très-bien! dira Dieu, je les connais. Ce sont de pauvres gens inoffensifs; ils ont toujours respecté la vie et les biens de leur prochain, ils ne l'ont jamais injurié. Qu'on leur ouvre à deux battants les portes du Paradis. »

Et alors nous entrerons dans le ciel, tandis que, parmi vous autres Wahabites, si fiers et si méprisants, plus d'un peut-être pleurera ses crimes avec des larmes amères et maudira son orgueil et son aveuglement.

Puis, tandis que le Wahabite, furieux, s'éloignait au milieu des rires ironiques de la foule en accablant le Banian de malédictions :

— Il ne faut damner personne, conclut le marchand indien de sa voix douce et bienveillante. C'est la tâche de Dieu, qui saura bien s'en acquitter sans l'aide des hommes.

Ernest Faligan.

FIN D'ANNÉE

Le hibou, parmi les décombres,
Hurle et décembre va finir;
Mais le douloureux souvenir
Sur ton cœur jette encor ses ombres.

Le vol de ces jours que tu nombres
L'aurais-tu voulu retenir?
Combien seront dans l'avenir
Brillants et purs? et combien sombres?

Laisse donc les ans s'épuiser.
Que de larmes pour un baiser!
Que d'épines pour une rose!

Le temps qui s'écoule fait bien,
Et mourir ne doit être rien
Puisque vivre est si peu de chose.

François Coppée.

Notre collaborateur M. Charles Deslys, le romancier bien connu et dont nous avons publié naguère encore d'attachants récits, vient d'avoir la douleur de perdre sa femme, malade depuis longtemps et qu'il avait dû conduire à Nice il y a peu de temps.

Nous nous associons pleinement à la douleur de notre sympathique et excellent confrère.

R. H.

VENISE

Son histoire, par M. Ch. YRIARTE

Si l'on veut bien se rappeler ce que nous avons dit de l'ouvrage de M. Charles Yriarte sur Venise, non-seulement lorsque parut la première partie de ce beau travail, mais en rendant compte de son livre intitulé : *les Bords de l'Adriatique*, on comprendra sans peine que nous nous empressions d'y revenir. Du reste, en nous donnant aujourd'hui la seconde partie de cet ouvrage, édité avec tant de soin par M. J. Rothschild, M. Charles Yriarte nous met à même de le juger dans son ensemble (1), et ce nous est une raison de plus de lui consacrer un nouvel examen.

Embrassant dans un vaste coup d'œil l'histoire, les archives, le commerce, la navigation, l'architecture et la scupture, l'au-

(1) *Venise* (Histoire, Art, Industrie, la Ville, la Vie), par Charles Yriarte. Un volume imprimé sur beau papier teinté, format grand in-folio, et orné de 525 gravures. Cet ouvrage, dont la première partie a paru l'année dernière à pareille époque, vient d'être complété par la publication de la seconde partie. Prix des deux parties réunies dans un carton-portefeuille, 50 francs; prix de l'ouvrage relié, 60 francs. — J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Saint-Pères, Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

teur leur avait consacré toute la première partie de son livre. Aujourd'hui, M. Yriarte aborde tour à tour des sujets non moins intéressants : la peinture, le mouvement littéraire et la typographie, l'industrie (le verre, la mosaïque, la dentelle, le costume), le doge, la ville et la vie.

A propos de la peinture, voici retracées de main de maître, les origines de l'école vénitienne, depuis sa fondation à Murano au XIVe siècle ; sous la plume de l'auteur défilent successivement les grandes personnalités qui ont marqué leur place dans l'histoire de l'art : le Giorgione, le Titien, Paul Véronèse, le Tintoret, les deux Tiepolo, Guardi, Longhi, sans oublier cette gracieuse Rosalba Carriera qui semble avoir vécu à la cour de Louis XV ; enfin, après ceux-ci, les petits maîtres vénitiens, artistes de décadence qui pourtant se souviennent de leurs glorieux ancêtres.

VUE PRISE DANS L'ÎLE DE BURANO.

Du côté de la littérature, Venise reste bien au-dessous de Florence ; on ne trouve chez elle aucun de ces chefs-d'œuvre qui assurent la gloire et l'ascendant impérissable du génie florentin.

Les raisons de cette infériorité sont indiquées par M. Yriarte dans son chapitre sur le *Mouvement littéraire* :

« La littérature vénitienne, dit-il au début de son étude, n'a point eu de ces grands coups d'ailes qui nous emportent dans les régions élevées de la pensées et de l'imagination : positive, utilitaire en quelque sorte, elle n'est le plus souvent que le reflet de la politique attentive du gouvernement sous lequel elle s'est développée. Ce qui fait sa valeur et sa force, c'est que dans ses œuvres principales elle n'est allée chercher ses sources d'inspiration nulle part ailleurs que dans les fonctions mêmes de sa vie civile et politique de chaque jour. C'est ainsi que la géographie, l'art nautique aussi bien que les constructions navales doivent à la littérature vénitienne leurs premiers progrès, qu'elle a produit des récits de voyage admirables, des écrivains politiques et des orateurs de premier ordre, à une époque où l'éloquence politique n'existait nulle part, et que, placée comme un trait d'union entre la Grèce et l'Europe centrale, elle a été naturellement appelée à prendre une très-grande part au développement des études helléniques. »

Esquissant à grands traits le mouvement depuis Marco Polo et Rusticien de Pise jusqu'à Goldoni et Gozzi, l'auteur de *Venise* montre par un exemple frappant la protection que le Sénat accordait aux lettres : trois bibliothécaires de la *Marciana* viennent tour à tour s'asseoir sur le trône ducal, appelés par le vote de leurs collègues du Sénat. C'est une fortune pour les lettres, dont un Etat républicain — on l'a fait remarquer avec raison — peut seul donner l'exemple.

Les plus curieux chapitres du livre sont peut-être, à nos yeux, ceux que M. Charles Yriarte a consacrés aux diverses branches de l'industrie vénitienne. Celui qui traite de la *Typographie* se recommande par de nombreux fac-simile d'œuvres rares empruntées aux grandes collections d'Europe. L'auteur s'est souvenu que la typographie, illustrée à Venise par les Alde, tient la tête des « arts mineurs », parce qu'elle est le véhicule de la pensée : aussi lui a-t-il donné le pas sur les chapitres où il traite successivement du *Verre*, de la *Mosaïque*, de la *Dentelle* et du *Costume*, curieuses spécialités de Venise qu'il était impossible de passer sous silence dans un ouvrage entièrement consacré à la ville. La dentelle et le costume sont faits pour intéresser particulièrement nos lectrices ; voici donc un aperçu sommaire de ce que contiennent les pages où notre auteur en résume l'histoire :

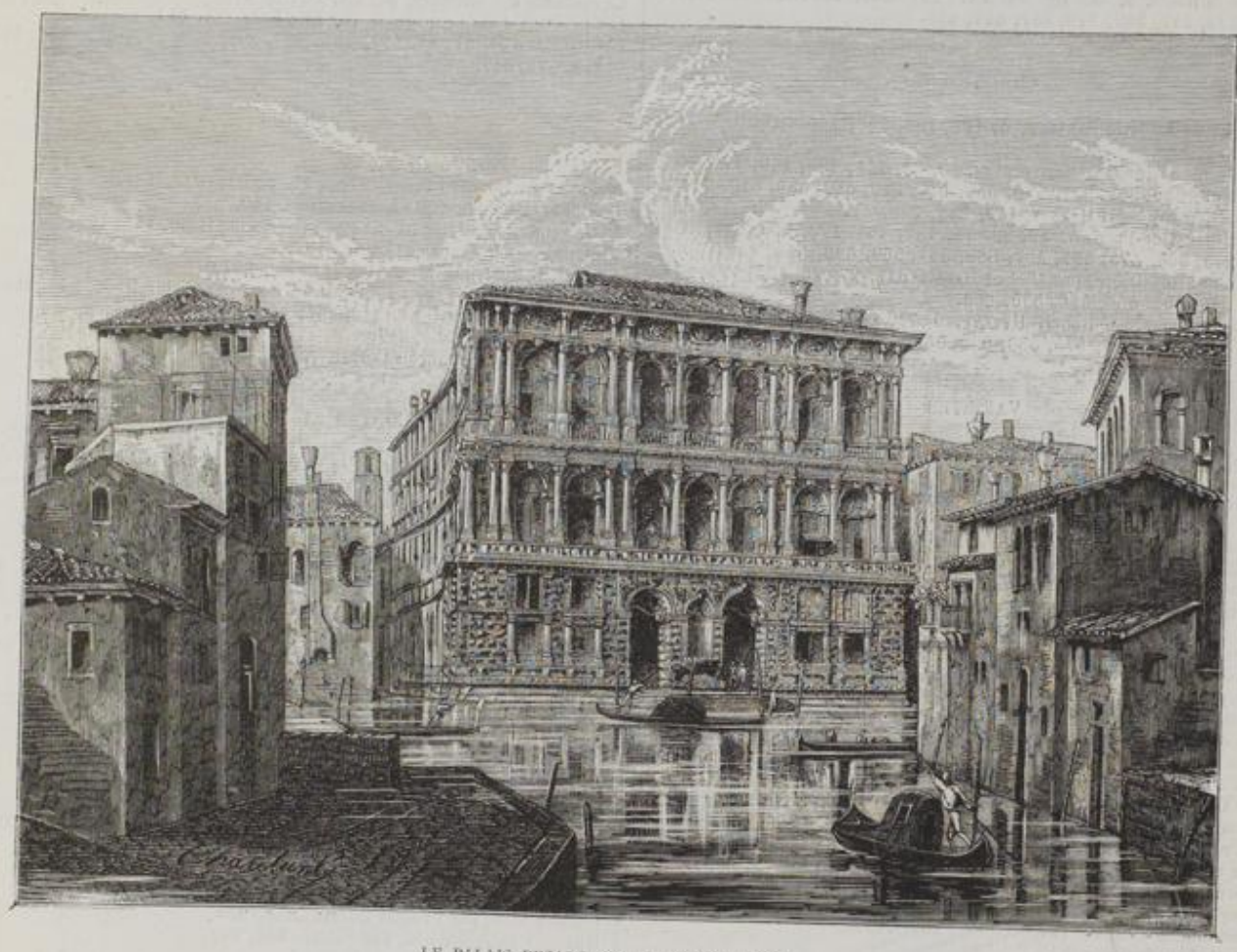
« Le point de Venise. Les dames de Venise et la dentelle. Les *gentildonne*. Les livres de broderies et de dentelles. Le point bourré. Le point de rose. Les passements aux fuseaux. —

Teatro delle Donne virtuose e nobili. — Exemples et spécimens tirés des collections françaises. Dessins des maîtres spéciaux, le *Pompe*. *Parasole Vecellio*, *Vinciolo*. — Le costume, d'après les gravures des maîtres du XVe et du XVIe siècle. Costumes des diverses classes de la Société. Le doge. Le capitaine de la mer. Les dames de Venise. Le patin. — Bianca Capello. Fêtes de son mariage. — La perruque à Venise, importation française. — Les costumes de carnaval au XVIIe siècle. Bartolozzi. »

Dans son chapitre sur le *Doge*, M. Yriarte a réuni la plupart des documents gravés aux XVe et XVIe siècle qui se rapportent au cérémonial et a reproduit quantité de médailles concernant les doges, cardinaux, sénateurs, peintres, littérateurs, musiciens, etc. Enfin il aborde la *Ville et la Vie* en peintre, et en homme qui, ayant longtemps vécu à Venise, en connaît les secrets. Toute cette partie du livre est pleine de mouvement, de couleur et de vie. C'est un admirable tableau qui ne se peut décrire et que nous recommandons au lecteur.

Les cinq cents gravures dont le livre est orné en font, du reste, une œuvre pittoresque et vivante. On jugera de leur beauté par celles que l'aimable obligeance de l'éditeur nous permet de reproduire aujourd'hui, par celles aussi que nous reproduirons dans notre prochain numéro et qui se rattachent à la question du costume. Que l'auteur de ce beau livre ait voulu réveiller chez ceux qui connaissent Venise l'impression ressentie pendant leur séjour dans la cité des Doges, ou exciter le désir de ceux qui n'y ont jamais passé, il a certainement atteint son but. Quant à l'éditeur, on peut dire qu'en trouvant le moyen de donner pour un prix relativement modeste un ouvrage aussi complet et aussi développé, il a bien mérité du public : ceci, d'ailleurs, chez M. J. Rothschild, est affaire d'habitude.

Robert HYENNE.



LE PALAIS PESARO SUR LE GRAND CANAL.

A NOS LECTRICES

La direction du *Moniteur de la Mode* s'est toujours efforcée de ne placer sous les yeux de ses lectrices que des œuvres saines et choisies, alliant à l'intérêt de la composition le charme littéraire et la pureté de la forme. Les publications de l'année 1878 ne seront pas, sous ce rapport, inférieures à leurs devancières. Avec le premier numéro de janvier commencera l'une des plus jolies nouvelles de MM. Erckmann-Chatrian : *Le trésor du vieux seigneur*, bientôt suivie d'un émouvant récit de M. Camille Debans (l'auteur de *Sombreker* et de l'*Aiguilleur*). Nous donnerons ensuite, sous le titre de *Schlémilie*, une ravissante histoire empruntée aux œuvres de Mosenthal, l'un des écrivains les plus distingués de l'Autriche, et traduite expressément pour le *Moniteur de la Mode*. Enfin viendront successivement des contes et nouvelles signés des noms les plus estimés et les plus sympathiques : Ernest Legouvé, Charles Deslys, Alfred des Essarts, Henry Gréville, Alphonse Daudet, Champfleury, Philibert Audebrand, Augustin Challamel, Jules Claretie, etc.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TABLE DES MATIÈRES

ODES

Articles de modes, description des toilettes, par Mme Mary d'Auberville, 1, 13, 25, 37, 49, 61, 73, 85, 97, 109, 121, 133, 145, 157, 169, 181, 193, 205, 217, 229, 241, 253, 265, 277, 289, 301, 313, 325, 337, 349, 361, 373, 385, 397, 409, 421, 433, 445, 457, 469, 481, 493, 505, 517, 529, 541, 553, 565, 577, 589, 601, 613.
Echos de la mode, 3, 64, 75, 99, 147, 197, 207, 231, 315, 339, 401, 411, 423, 447, 509, 519, 551, 591, 613.

CHRONIQUE

Causeries, par Ludovic Sauveur, 4, 100, 160, 208, 256, 316, 363, 412, 472, 485, 568.
Chronique mondaine, par Bachaumony, 40, 88, 111, 136, 148, 172, 196, 220, 269, 280, 303, 377, 448, 459, 520, 532, 569, 580, 616.
Beaux-Arts, par Robert Hyenne, 113, 232, 299.
Théâtres, par Hop-Frog, 5, 59, 83, 95, 137, 161, 173, 209, 221, 233, 257, 275, 305, 473, 491, 497, 539, 564, 569, 588, 599, 605.
Lettres d'une douairière, par Mme de Bassanville, 27, 76, 125, 185, 231, 279, 340, 394, 436, 496, 550, 604.
A travers les livres, par Robert Hyenne, 9, 71, 101, 165, 215, 248, 312, 365, 478, 551, 563, 575, 588, 599, 611, 621, 617.

VARIÉTÉS

Les cadeaux d'étrennes, par Eugène Chapus, 5.
Venise, par Charles Yriarte, 9, 621.
Un drame au fond de la mer, par Ch. David, 22.
Mouches et chiffons, par W., 28.
Monsieur Prudhomme, par G. B.-F., 29.
Les fêtes catalanes, par Elie Frébault, 35.
Gomme et gommeux, par L. S., 41.
La Saint-Vincent en Espagne, par Élie Frébault, 47.
Eugène Chapus, par Robert Hyenne, 59.
Les premiers bals masqués, par Augustin Challamel, 70.
Le Danger, par Alphonse Daudet, 94.
Une idylle en hiver, par Paul Dick, 95.
Des robes de soie!... par le baron Schop, 101.
Éloge de la soie, par G. B.-F., 112.
Contes de fées, par Brada, 113.
La fin d'un poète, par Théodore de Banville, 137.
Salut au printemps, par Paul Dick, 149.
Mes montres, par G. B.-F., 149.
Convenances modernes, par le baron Schop, 161.
Echec au diamant, par Ch. David, 167.
Les peuples à la mode, par G. B.-F., 173.
Les mystères de la main, par le baron Schop, 197.
La vocation, les visites, par G. B.-F., 209, 221.
Poète et chansonnier, par E. R., 239.
Les lilas, par Silvius, 257.
Des goûts et des couleurs, par G. B.-F., 274.
Une séparation, par Clément Caraguel, 281.
Les Auvergnats d'Espagne, par Alfred Séguin, 287.
Les anciens usages du mois de juin, par C. C., 304.
La rose, par X. de B., 305.
Jacques Callot, par G. B.-F., 317.
Les mécontents, par G. de Cherville, 341.
Sybaris, par G. B.-F., 341.
Les plages normandes, par S. S., 347.
Des ailes, par G. B.-F., 364.
Les musiciens ambulants, par Augustin Challamel, 369, 383.
Les fleurs du pauvre, par I. Deal, 371.
Charité bien ordonnée, par Alexandre Dumas fils, 407.
Les vacances, le prix de patience, par G. B.-F., 413.
Le règne de la danse, par B. S., 435.
Une pierre historique, par B. C., 455.
Un soir de première représentation, par Alphonse Daudet, 460.
La ballade du terme, les centenaires, par G. B.-F., 473, 527.
La cravate, par Ch. David, 497.
Un dîner de 500 francs, par Alexandre Dumas, 514.
Le culte des morts, par G. de Cherville, 527.
Le vrai mérite, la Forêt, par XX., 539, 575.
Plaisirs d'automne, par G. B.-F., 598.
Une belle action, par Ch. David, 604.
Le jeu de dominos, par Élie Frébault, 605.
Mœurs provinciales : le Cercle, par Alphonse Daudet, 610.
La coutume des étrennes, par Ch. David, 616.
Les poissons d'avril espagnols, par Elie Frébault, 617.
Les Paroles d'or, 41, 88, 119, 185, 237, 251, 269, 287, 349, 356, 405, 413, 575, 617.

POÉSIES

Les trois fils d'or, par G. M., 29.
Strophes sur Edouard Plouvier, par Th. de Banville, 131.
Le Roi et la Charrue, par Karl Simrock, 149.
La Légende des Siècles : Petit Paul, par Victor Hugo, 166, 178.
Purgatoire, par François Coppée, 197.
Le petit bonnet, par M. de Porto-Riche, 237.
L'Art d'être grand-père : l'Epopée du lion, par Victor Hugo, 248, 260.
Le Chêne, par Germain Picard, 281.
Les Oies, par Hop-Frog, 317.
Fin d'année, par François Coppée, 621.

CONTES ET NOUVELLES

Au jour d'aujourd'hui, par Jules Claretie, 8, 20, 32, 44.
La Maison du bon Dieu, par Mme Julie Fertiault, 34, 45.
Le rêve, par Ivan Tourguéneff, 56, 68, 80.
La légende du château d'Albar, par T. Baugier, 58.
La rose flétrie, par Constant Guéroult, 81, 92, 104.
La Belle aux cheveux bleus, par Edouard Plouvier, 105, 116, 128, 140, 152, 164.
Le lutin Flammèche, par Savinien Lapointe, 119.
Wasili le Circassien, par G. de Cherville, 131.
La légende de Carême, par T. Baugier, 142.
L'Émissaire, par Pierre Guérin, 176, 188.
L'Aiguilleur, par Camille Debans, 190, 200, 212.
L'attente, par Bret-Harte, 202.
Une fête sur le feu, par Philibert Audebrand, 214, 224, 233.
Bloncourt père et fils, par Alphonse Daudet, 238.
Le trésor du défunt, par F. Fertiault, 250, 261, 273, 284.
La patte de dindon, par E. Legouvé, 272.
Une cousine de Peau-d'Ane, par Alfred des Essarts, 285, 296, 308, 320.
Kadour et Katel, par Alphonse Daudet, 298.
Les lapins de Gournay, par Georges Bell, 321, 332, 344.
Saint Nicolas et saint Élie, par G. de Molinari, 334.
L'ulster bleu, par Prosper Chazel, 356, 368.
Histoires buissonnières, par Nadar, 358, 382.
Le soir, par Henry Gréville, 380.
La leçon, par Charles Deslys, 392.
Le Follet, par Savinien Lapointe, 395.
Le vieux tailleur, par Erckmann-Chatrian, 404, 416, 428.
Le Jas d'Entrepierres, par Paul Arène, 406, 418.
La tête de Joaquim, par Robert Hyenne, 429, 440, 452, 464.
La fille de M. Rollandeau, par J. Saint-Martin, 466.
Ce n'est pas la danse, par George Bisse, 476, 488
Les amours d'un savant, par Gaston Lavalley, 500, 512, 524.
Prêchez d'exemple! par Ange B..., 501.
La richesse et le bonheur, par H. Roux-Ferrand, 536, 548.
Les sept mains sanglantes, par Elie Frébault, 538.
Yvonne et Carmen, par Mme de Mirabeau, 560, 572.
Poinsinet et Mlle de Crouzoul, par Eugène d'Auriac, 562.
Le prix du sang, par Edouard Plouvier, 584, 596.
Mademoiselle Pierrette, par Philibert Audebrand, 586.
La chasse aux loups, par P. En, 597.
Gaspard de Besse, par Michel Masson, 608.
Il ne faut damner personne, par Ernest Faligan, 620.

PARIS. — IMP. DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf